JOURNAL ÉTRANGER

JOURNAL ÉTRANGER

Réimpression de l'édition de Paris, 1754-1762. 45 vol. in-12.

JOURNAL ÉTRANGER

TOME II

année 1755



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

JOURNAL

ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE.

JANVIER, 1755.

——— Externo robore crescit. *Claud*



A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN, le fils, au Palais. DUCHESNE, rue S. Jacques.

MDCCLV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT

DE M. L'ABBÉ PREVOST.

SUR LA CONTINUATION du Journal Etranger.

IL FAUDROIT *gémir de la décadence des Lettres, & déplorer ouvertement la perte du goût, si l'on pouvoit supposer que toute l'Europe n'eût point applaudi au plus beau dessein qu'on ait jamais formé pour la communication des lumieres humaines, & par conséquent pour le progrès général des Sciences & des Arts. Je loue, sans intérêt, une entreprise à laquelle on sçait que je n'ai pris encore aucune part: mais quelle plus noble idée que celle de rassembler, chaque mois, dans un même Ouvrage, tous les fruits du sçavoir & de l'invention des hommes, & de présenter réguliérement au Public une si riche moisson? Chaque Nation a ses Journaux Littéraires, pour se faire honneur de ses propres richesses: l'objet du* JOURNAL ETRANGER *est de faire honneur à toutes les Nations.*

Aussi l'ardeur n'a-t-elle pas manqué pour la souscription. De Lisbonne à Péterrsbourg, de Londres à Venise; on a vû le même empressement dans les Amateurs des Lettres. La Liste s'est grossie d'une infinité de noms, qui n'ont aucune ressemblance de son & d'origine; & cette bizarre variété n'est pas moins propre que la nature de l'Ouvrage, à lui faire mériter en France, le titre de JOURNAL ETRANGER. (a) *L'exécution a suivi les promesses. Plusieurs Ecrivains, d'un mérite connu, ont rempli l'engagement du* Prospectus; *& la premiere année touchant à sa fin, rien ne s'oppose pour l'avenir à l'espérance du même succès.*

Cependant l'expérience du travail, l'idée d'une perfection dont la modestie se croit toujours éloignée, & peut-être le secours de la Critique, qui n'a pas les yeux moint ouverts sur les omissions que sur les fautes réelles, ont fait sentir aux sçavans Auteurs qu'il étoit échappé quelque chose à leur premier plan. Ils

* A l'exemple des Anglois, on donnera dans la suite les noms de tous les Souscripteurs.

ont reconnu qu'un Ouvrage, sorti de différentes mains, en demande une pour l'assemblage de ses parties; qu'on ne peut attendre que d'une seule tête, & des mêmes principes de goût, le choix des Piéces, leur réduction à de justes bornes, l'ordre convenable aux matières, & particuliérement ces heureuses transitions, qui font régner une sorte d'unité dans les sujets les plus détachés; que l'uniformité du stile ne peut venir aussi que d'une même plume; enfin, que toute entreprise, pour peu qu'elle ait de variété dans sa nature & dans sa forme, a besoin d'un Chef, qui veille sans cesse à la fidélité de l'exécution. Dans ces nouvelles vues, ils m'ont offert la direction de leur Journal. Je l'accepte, avec toutes les loix qu'elle m'impose. Un long exercice de l'art d'écrire, une étude assez suivie de la Littérature Etrangère, la connoissance de plusieurs Langues, & surtout une constance prouvée dans les plus laborieux engagemens, sont apparemment les qualités qui m'ont fait juger propre à cet important Office: la haute opinion que j'ai conçue du projet, & mon ancienne passion pour

la gloire Littéraire, sont les motifs qui me disposent à l'accepter.

En informant le Public de ce changement, le même devoir m'oblige d'exposer en peu de mots ce que je médite pour lui plaire.

1°. *J'adopte tous les engagemens du* Prospectus, *sans qu'il me paroisse nécessaire de les répéter.*

2°. *Je donne un nouvel ordre aux matières, qui consistera régulièrement à les diviser en plusieurs Classes, sous les titres généraux qui leur conviennent. Ainsi chaque Volume du Journal offrira divers Articles, tels que ceux* d'Histoire, *de* Poësie, *de* Spectacles, *de* Critique, *de* Philosophie, d'Histoire naturelle, d'Antiquités, *de* Mathématiques, *de* Philologie, *&c: & non seulement ces titres feront la division de chaque Article, mais jusqu'à la fin des sujets qui s'y rapportent, ils régneront, dans chaque page, au sommet de la colomne marginale.*

3°. *Comme on ne peut espérer que toutes les productions étrangeres aient assez de perfection pour obtenir nos Suf-*

frages, ou pour attacher la curiosité par elles-mêmes, je demande qu'il me soit permis de les apprécier; mais avec de justes égards, dans ma critique, pour les plus médiocres Auteurs, que je crois toujours respectables par le tour d'esprit qui les fait aspirer au succès; & dans la seule vue de répandre un peu d'agrément sur leur Article.

4°. *Je me propose particulièrement de mettre quelque liaison entre les différens sujets de chaque Classe; méthode infaillible pour en bannir la sécheresse, & pour y jetter même une espece d'intérêt, fondé sur la dépendance mutuelle des parties.*

5°. *L'état du Monde Littéraire, c'est à-dire ses événemens dans tous les genres, ses accroissemens, ses révolutions, en un mot ses différentes scenes, offrant sans cesse une matière véritablement historique, je suis le premier, peut être, qui pense à les réduire en corps d'Histoire, dont je donnerai constamment quelques pages dans chaque Volume du Journal. Il suffit de nommer les matériaux de ce nouvel édifice, pour faire comprendre qu'on en peut former un Ouvrage régulier; com-*

me on compose l'Histoire d'un Pays, de ses événemens civils & militaires.

Je nomme les Institutions dans lesquelles on s'est proposé la culture & le progrès des Sciences & des Arts; telles que les Universités, les Académies, les Colléges, les Théatres, &c: leur origine, dans chaque Nation, leur nombre, leurs noms, leur objet, leurs privileges, leur splendeur présente ou leur décadence.

Les Auteurs, les Professeurs, & tous les Gens de Lettres de quelque nom; les Artistes, les Amateurs & les Curieux; leurs talens, leur caractère, les fondemens de leur réputation, autant que ces sujets peuvent être traités sans offense; leur éloge ou leur censure, immédiatement après leur mort, avec les anecdotes de leur vie & de leurs ouvrages.

Les Princes & les Grands, dont le goût & la protection sont déclarés pour les Lettres.

Les Démêlés Littéraires, les Criti-

ques, les Concurrences, les Promotions, les Récompenses, &c.

Les Actes publics, leur occasion & leurs circonstances; les Bibliothéques, les Cabinets & les Collections célébres.

Les inventions nouvelles, les Projets, les Recherches, les Expériences, les voyages entrepris pour l'avancement des Sciences & des Arts.

Les monumens de toute nature, surtout les Ouvrages distingués d'Architecture & de Fortification.

Les Jardins extraordinaires, les Plantes, les Animaux, &c.

Les Manufactures, les Machines, les Canaux, les Digues, les Ponts, les Mines, les Fossiles, &c.

Je ne pousse pas plus loin cette énumération: mais on ne doutera point qu'avec un peu de fidélité, dans les Correspondans, à me fournir de bons mémoires, je ne puisse tirer, d'un fond si riche, une très-abondante moisson pour l'Histoire que j'annonce.

6°. Enfin, quelque confiance que je doive aux Auteurs habituels, j'admettrai volontiers ce qui me viendra de toute autre main. Le Journal est un Théâtre ouvert, pour tous les Ecrivains qui voudront communiquer leurs lumieres au Public. Les Etrangers auront la liberté de m'envoier leurs Ouvrages. Ils trouveront un accueil plein de reconnoissance, pour leurs remarques, leurs Extraits & leurs moindres Fragmens. Je ne me réserve que le droit de retoucher, de changer, d'ajouter, de supprimer; & si je l'exerce librement, j'ose répondre à ceux qui pourroient s'en allarmer, que ce ne sera jamais aux dépens de leur mérite ou de leur réputation.

Les Souscripteurs, qui ont reconnu de quelle difficulté devoient être les commencemens de cette entreprise, ont eu la complaisance de ne point exiger les Supplémens qui leur avoient été promis; mais ils ne doivent pas croire pour cela qu'on ait voulu abuser de leur bonne volonté, & leur faire payer les Volumes au-dessus de 30 sols annoncés. Notre intention ayant toujours été d'en donner 16 pour un louis, les huit, qui ont paru jusqu'à présent, rempliront notre promesse de la dernière

moitié de l'année 1754. Cette année finira là; il n'y aura rien en Décembre: & comme nous nous sommes bornés à 14 Volumes pour l'année 1755. & les suivantes, en ne donnant de Supplément que de 6. mois en 6. mois, il convient de former un nouveau plan de souscription, qui commence avec l'année, & qui soit pour toujours invariable.

Les 14 Volumes, à 30 sols, feront 21. livres; ce sera le prix de la souscription pour une année complette.

Ceux des Souscripteurs, qui ont payé un louis au mois d'Avril dernier, sont donc en avance de 12 livres sur cette souscription; de sorte que s'ils veulent bien envoyer au Bureau 9. liv. avec leur ancienne quittance, on leur en donnera une nouvelle pour toute l'année 1755, pendant le cours de laquelle ils recevront les 14 Volumes sans avoir rien à payer.

Ceux qui n'ont point souscrit, & qui voudront le faire, payeront 21. liv. en souscrivant.

Ceux qui ne souscriront pas, payeront chaque Volume 40 sols.

La souscription ne sera ouverte que jusqu'au premier Janvier pour Paris, jusqu'au 15 pour les Provinces, & jusqu'au premier Avril 1755. pour les Pays Etrangers.

Ceux des Souscripteurs, en Province, qui voudront avoir leurs 14 Volumes par la poste, payeront 28. liv. On n'affranchira le port que par les carosses & les Messageries.

Il est resté fort peu d'Exemplaires de ce

qui a été imprimé jusqu'à ce jour: ceux qui veulent avoir ces commencemens en souscrivant, doivent s'y prendre de bonne heure, parce qu'on les distribuera aux premiers qui se présenteront.

Le Bureau de la Correspondance du Journal Etranger sera toujours rue S. Louis au Marais, près de la rue Neuve S. François.





JOURNAL ETRANGER

INTRODUCTION

A la partie Historique.

MON Avertissement qu'on a fait reparoître ici pour confirmer mes promesses, doit faire connoître aussi mes assujettissemens & mes bornes. J'entreprens de publier dans chaque Tome du Journal, quelque événement, ou quelque peinture historique, du monde Littéraire: mais on a dû concevoir que c'est avec une dépendance continuelle du secours d'autrui, du moins pour les Mémoires dont je veux former cette partie du

Introduction à la Partie Hiſtorique.

nouveau plan ; & que le premier Tome aiant été promis pour le commencement de la nouvelle année, il étoit impoſſible de mettre la Correſpondance en mouvement dans un eſpace ſi court. Les ſoins, qu'on a pris, ne peuvent manquer de répondre à l'attente du Public. On a recommandé, aux Correſpondans, de ſe faire chacun leur diſtrict, dans lequel on les prie de ſe renfermer. Ainſi, la République des Lettres ſe trouvant comme diviſée en Provinces, il n'en échappera rien à nos officieux & ſçavans *Queſteurs*, (*a*) qui s'y trouvent déja fort heureuſement diſtribués, & la lumiere nous viendra de toutes ſes parties. Mais quoique de ſi belles eſpérances ne regardent point un avenir éloigné, je ne me crois pas diſpenſé de commencer dès aujourd'hui par quelques Obſervations

(*a*) Entre pluſieurs ſortes de Queſteurs Romains, on ne fait alluſion ici qu'à ceux qui étoient chargés de veiller dans les Provinces ſur les affaires publiques, & ſurtout ce qui faiſoit l'objet de ce qu'on nommoit *Quæſtiones perpetuæ*, Recherches perpétuelles, pour en rendre compte au Sénat.

Introduction à la Partie Hiſtorique.

générales, qui peuvent ſervir d'Introduction. Il eſt heureux que celles qui ſe préſentent, & les premieres que j'ai l'occaſion de mettre en œuvre, regardent l'Italie, cette mere des Sciences & des Beaux Arts, à laquelle on n'a jamais conteſté l'honneur de les avoir communiqués à toute l'Europe.

Le dessein qu'on ſe propoſe n'eſt pas de remonter juſqu'à la chûte de l'Empire Grec (*a*), pour voir ſortir de ſes ruines le flambeau du ſavoir & du goût, qui vint répandre ſa lumiere en Italie. Il y brilla long-temps avec un éclat qui fait encore notre admiration ; & le ſouvenir en eſt conſacré dans toutes nos Hiſtoires.

Mais on prétend que ces heureux jours ont diſparu, & que depuis plus d'un ſiécle l'Italie a ceſſé de ſe reſſembler. Ses voiſins ſe ſont élevés, tandis qu'elle s'eſt mal ſoutenue. Sans examiner les cauſes de cette révolu-

(*a*) Conſtantinople fut priſe en 1453. par Mahomet II. & dans l'eſpace de peu d'années toutes les Villes de l'Empire eurent le même ſort. Les Sçavans Grecs ſe réfugiérent en Italie.

Introduction à la Partie Hiſtorique.

tion, tous les Etrangers croient reconnoître qu'elle n'eſt plus que la Dépoſitaire oiſive des travaux de ſes Ancêtres ; qu'à la vérité, elle renferme encore dans ſon ſein, leurs chef-d'œuvres, & des modéles de goût dans pluſieurs genres ; mais que ces précieux reſtes ne ſont pour elle qu'un génie mort, qui n'échauffe & qui n'éveille plus les talens ; enfin, que ſi l'ancien feu n'y eſt pas éteint, il eſt du moins dans une langueur, dont il ne paroît pas prêt à ſe relever. Ceux, qui viſitent aujourd'hui cette belle Contrée, y cherchent bien moins les hommes que les monumens. On en voit même ſortir, de jour en jour, quelque partie de ſon dépôt, qu'elle ſe laiſſe enlever par l'or & le goût de ſes Voiſins. Les Ecoles, Romaine, Lombarde, Florentine, ne ſont plus des corps ſubſiſtans de Peinture. Les anciens chef-d'œuvres ne ſont point égalés. A peine trouvent-ils des Imitateurs. L'Art reſte encore, mais les Ouvriers manquent à l'Art ; & tel eſt le ſort des plus belles inventions de l'eſprit humain, qu'elles dégénérent, lorſqu'elles ceſſent de ſe perfectionner.

Introduction à la Partie Hiſtorique.

Cependant on convient que malgré cet obſcurciſſement de l'ancienne lumiere, il reſte toujours, dans les Artiſtes Italiens, un inſtinct mêlé de goût & de raiſon, qui les ſoutient dans la voie du ſublime. En Architecture, en Peinture, en Sculpture, la grande maniere ſe décele encore dans leurs Ouvrages ; & la force de cette habitude nationale, entretenue ſans doute par la vûe de tant d'excellens objets, au milieu deſquels ils ſont nés, pourra conſerver long-temps à l'Italie une véritable ſupériorité dans ces trois Arts.

Il en eſt de même de la Muſique, qui étant née d'abord en Italie, s'eſt communiquée preſqu'à toute l'Europe. On n'entre point dans la queſtion qui partage aujourd'hui les François : mais à ne conſiderer les Arts que par l'honneur qu'ils apportent au Pays de leur origine, il eſt certain que l'Italie peut compter, parmi ſes ſuccès, le tribut que tant de Nations paient à ſon goût, en admettant dans leurs plaiſirs ſa langue & ſon chant ; & vrai-ſemblablement elle jouira long-temps de cette gloire.

Introduction à la Partie Historique.

On ne peut accorder que sa langue y contribue, sans être porté à rechercher d'où elle tire cet avantage, & quel est son mérite particulier. En général, il y a peu de régles aussi sûres que la langue des Peuples, pour juger de leur véritable génie. Elle est rude ou molle, simple ou noble, élégante ou grossière, à mesure que ceux qui la parlent habituellement participent de ces différens caractéres : Et comment les Langues ne porteroient-elles pas l'empreinte du Génie des hommes, puisqu'elles sont proprement ce Génie même, vivant & manifesté par des paroles ou des Ecrits ? De-là vient que la parfaite connoissance d'une Langue polie est ordinairement si difficile. On n'y parvient gueres, sans avoir toute la mesure de l'esprit, de la politesse & du goût, qui font le caractere dominant de la même Nation.

Personne n'ignore que la Langue Italienne s'est formée des Langues Grecque & Latine, avec quelque mêlange de la Langue Gauloise, ou du Roman, qui s'y introduisit pendant les conquêtes de Charlemagne.

Introduction à la Partie Historique.

Mais ce ne fut qu'au XIII. siécle, qu'une Société de Gens de Lettres entreprit de lui donner une forme & des régles. Ils firent voir, dans sa formation, le projet fixe de s'éloigner de ses sources, principalement du Latin, dont ils voulurent éviter les terminaisons, les constructions & les tours. Ils affecterent sur-tout de corriger, dans la prononciation, par la suppression ou l'addition des syllabes, les âprêtés, vraies ou prétendues, dont ces différentes Langues étoient remplies. Cependant cette résolution de cacher son origine, & d'en faire comme une nouvelle Langue, n'empêche point qu'on ne reconnoisse à chaque mot les sources dont elle est sortie. De nos jours, elle souffre le mêlange d'autant de jargons ou d'idiomes, qu'il y a d'Etats particuliers en Italie. Aussi ne subsiste-t-elle dans sa pureté, qu'à Rome & dans quelques autres Villes, entre lesquelles Florence à toujours tenu le rang qu'Athenes avoit dans l'ancienne Grece.

Après ces observations, s'il faut prononcer sur le mérite de la Lan-

Introduction à la Partie Historique.

gue Italienne, il semble que ses principaux caractéres sont la délicatesse & la douceur. On ne peut méconnoître, dans les Ecrivains de cette Nation, sur-tout dans ses Poëtes, un charme qui ravit l'ame, du moins par le ministere des sens, dont leurs expressions peignent toutes les délices. Brillantes, légéres, comme l'imagination, elles se prêtent à toutes les saillies du chant. Cette propriété, qui la rend particulierement une Langue Musicale, est favorisée par sa prosodie, & par sa prononciation, plus harmonieuse que celle de toute autre Langue vivante. Un peu d'attention sur son méchanisme, sur ses accens, & sur ses finales, tantôt supprimées, tantôt marquées dans sa Poësie, fait découvrir sur le champ qu'elle est comme la Langue naturelle de la Musique. Mais ce mérite même, auquel les Italiens sont si sensibles, devroit leur faire appercevoir qu'elle ne peut avoir tant de mollesse & d'agrément, sans manquer du côté de l'énergie & de la force. On n'en connoît point de plus éloignée du sublime, ni de

Introduction à la Partie Historique.

moins propre à l'expression des grands mouvemens de l'ame. Cependant il peut arriver qu'elle s'éleve & qu'elle se fortifie. Les Langues, comme les Arts, n'ont point de bornes connues. S'il est vrai qu'elles prennent le caractere de ceux qui les parlent, elles doivent s'élever avec les hommes de génie. Témoin la Langue Françoise, qui doit peut-être toute sa force & sa majesté au grand Corneille.

L'Italie moderne a ses Historiens, ses Philosophes & ses Poëtes, comme les Nations les plus polies de l'Europe : mais, par les mêmes raisons qui ont influé jusqu'à présent sur sa Langue, il paroît que sa préférence a toujours été pour la Poësie. La plûpart de ses Philosophes n'ont pû se garantir des préjugés les plus vulgaires, tels que ceux de la Magie & de l'Astrologie. D'ailleurs, s'il est question des Sciences profondes, on ne les croit pas capables du travail, & des expériences assidues qu'elles demandent. S'il s'agit de celles qui peuvent servir à la conduite des hommes, telles que la Métaphisique & la

Morale, l'attention & la ſévérité du Gouvernement les tiennent dans une contrainte, qui laiſſe peu de liberté à leur raiſon. On excepte néanmoins quelques connoiſſances, dans leſquelles ils ſe ſont diſtingués par leurs progrès. Depuis long-temps, ils ont raiſonné avec ſageſſe ſur la Médecine; & quoique leur pratique ſoit encore inférieure à la nôtre, on leur accorde de nous avoir précédés, & même ſurpaſſés dans la Théorie. Ils ont excellé dans la Politique, & peut-être ne doit-on qu'à eux le grand Art des Négociations. Ils ont connu les premiers la vraie Science du Commerce, & celle de la Finance.

A l'égard de l'Hiſtoire, il s'en faut beaucoup que l'Italie moderne ait des modéles à nous offrir, ni qu'elle approche de ceux qu'elle a reçus, comme nous, de l'Italie Latine. Outre le frein politique, un Italien, qui s'engage dans cette noble Carriere, a toujours contre lui l'obſtacle de ſa Langue, qui manque de clarté, de force & de préciſion, c'eſt-à-dire, des trois principales qualités

du ſtyle Hiſtorique. D'un autre côté, l'Italie moderne n'a point, comme l'ancienne, la majeſté des ſujets domeſtiques, & la vûe de ces grands événemens qui animent l'Hiſtorien par le fond du Tableau qu'il compoſe. Ajoutons que les Italiens connoiſſent peu cette méthode, qui ſçait choiſir & diſtribuer les faits, qui les éclaire par les époques, qui lie les effets aux cauſes, qui enchaîne les preuves, & qui plaçant chaque partie dans le point de vûe qui lui convient, en forme habilement un corps agréable & régulier.

Leur Chaire ſe ſent auſſi du même défaut. A l'exemple des Grecs & des Orientaux, ils ſubſtituent ſouvent aux preuves les allégories, les comparaiſons, les moralités vagues; dangereuſe eſpéce d'éloquence, qui ſert à nourrir des idées fauſſes, & qui prouve ſon indigence par l'abondance même de ſes idées. La doctrine eſt énervée par la foibleſſe du raiſonnement; & ſon onction ſe perd, avec ſa force, dans une vague déclamation.

Le genre Dramatique eſt fort en

honneur dans toute l'Italie. On ſçait qu'il n'y a point de Peuples polis, qui n'ayent eu du goût pour cette riche partie de la Littérature, & parmi les époques de leur gloire, on pourroit compter la plus grande perfection de leur Théâtre. Les Italiens compoſent des Tragédies & des Comédies mais le genre tragique les touche peu, quoiqu'il ait été ſi cher aux Grecs, qu'ils reconnoiſſent pour leurs Maîtres. Il ne leur fournit qu'un très-petit nombre d'Auteurs, dont les piéces ſont rarement jouées, & ne ſont pas lûes plus ſouvent, dans une Nation paſſionnée d'ailleurs pour toute autre ſorte de Spectacles. On remarque avec le même étonnement, que le petit nombre de leurs Tragédies n'eſt preſque jamais compoſé ſur ces grandes régles, que l'expérience, autant que le jugement, nous fait regarder comme la baſe de tout ce qui mérite le nom de beauté dans ce genre. Cependant les détails y préſentent quelquefois de très-belles Scenes. Ils ont, pour leurs Operas, une autre eſpéce de Drame, qui tient le milieu entre celui des Grecs & celui

des Operas François, mais plus ſemblable néanmoins au premier qu'à l'autre. Dans les Tragédies de cette nature, la plûpart des Scenes ſont accompagnées de petits airs de chant, qui répondent aux Intermédes des Tragédies Grecques. Elles ſont d'ailleurs purement Hiſtoriques. Mais l'extrême ſenſibilité des Italiens, pour la Muſique, les diſtrait de toute attention ſur le Poëme. Ils ont entendu long-tems ſur leurs Théâtres les beaux Vers de Metaſtaſio, ſans s'appercevoir du fond exquis de ſentiment qui en fait le charme. Ce Poëte Lyrique eſt en effet celui, de tous les Italiens modernes, qui a le mieux traité les paſſions tendres; & dans une autre Carriere, il n'auroit pas moins réuſſi à traiter les plus fortes, qui ſont les vrais reſſorts du Tragique

Le Théâtre Comique a toujours été fort imparfait chez les Italiens; mais il n'en fait pas moins leurs délices. On le croiroit encore au berceau. Les Perſonnages burleſques ſe ſont emparés de la Scene, comme les Maſcarades & toutes les galante-

Introduction à la Partie Historique.

ties des Maures se sont introduites sur celle d'Espagne ; & ce goût n'abandonne pas l'une & l'autre Nation. Des Bouffonneries outrées, qui sont un reste des Pantomines, pour lesquels la Grece & l'ancienne Rome n'ont marqué que trop de goût, privent les Italiens sensés d'une école des mœurs, qu'ils pourroient trouver comme nous dans un spectacle gravement Comique, où rien n'est porté à l'excès, & qui donne un plaisir que la raison n'a jamais désavoué.

Blesseroit-on quelque vraisemblance, si l'on osoit avancer qu'en Italie, c'est l'imperfection de la Société qui a retardé les progrès du Théâtre Comique ? La Scene, comme on doit le concevoir, n'a gueres plus d'étendue que les mœurs ; & dans un Pays où l'on se communique peu, où les Femmes, sans lesquelles il n'y a point de société, ont vêcu longtemps dans une espéce de clôture, & sont encore asservies à beaucoup de réserve, que reste-t-il à peindre, que des ridicules généraux, ou des vices de Professions ? fond stérile, en

Introduction à la Partie Historique.

comparaison de cette multitude de Caractéres, que l'usage habituel d'une Société, vivifiée par la présence des deux Sexes, fournit avec autant de variété que d'abondance aux vrais Peintres des mœurs. Aussi le Théâtre des Grecs, quoique nous y cherchions encore nos modéles, est il bien moins riche en caractéres que le nôtre. Le Tableau qu'il nous présente est aussi sérieux que les mœurs de son temps ; car les Grecs, cette Nation ingénieuse & subtile, qui avoit en partage tant de raison & de goût, étoient tristes en public & dans la vie privée. Ils tenoient leurs Femmes éloignées de la Société, qui manquoit par conséquent d'un dégré de chaleur ; & tout demeuroit caché dans ces Têtes sublimes, qui n'avoient, pour les échauffer, que l'amour de la gloire & de la liberté. En effet leur galanterie paroît réduite à la passion de quelques jeunes gens, pour des Courtisanes ou des Esclaves. Jamais l'amour honnête n'étoit mis en action ; & la suppression d'une source si féconde étoit une richesse de moins pour la

Introduction à la Partie Historique.

Scene. Les Italiens, qui n'ont point accordé plus de liberté aux Femmes, ont dû éprouver les mêmes désavantages.

On ne prétend pas néanmoins que les Personnages de leur Théâtre soient sans aucune sorte d'agrément : mais pour le sentir, il faut avoir passé quelque temps dans les différens Cantons d'Italie, où ces Caractéres ont pris naissance. On ne doit pas les regarder comme des fictions. Le Pentalon est un Bourgeois de Venise, vêtu sur le Théâtre comme il l'étoit dans son état naturel. Le Docteur est un Bolonois ; Arlequin, un Bergamasque ; & Scapin, un Valet accrédité, intriguant, fourbe, à peu près comme le Dave de Terence. Tous ces Personnages ont conservé, dans leur rolle, l'habillement & le caractére de leur Patrie. Ils ont donc un mérite de ressemblance, dont l'agrément consiste dans le plus ou le moins de rapport avec leurs Originaux. Mais comme ce mérite ne regarde qu'un seul Pays, & ceux qui le connoissent assez pour se faire un amusement de

Introduction à la Partie Historique.

cette comparaison, il supplée mal, pour les Etrangers, à des Peintures plus intéressantes, qui doivent plaire également à toutes les Nations, parce qu'il n'y a point de Pays ou leur ressemblance & leur agrément ne se fassent également sentir.

Depuis peu, le Comique s'est ouvert une nouvelle Carriere, dont on attribue l'honneur à un Vénitien, nommé M. *Goldoni.* Il paroît que c'est à l'imitation des François, qui rendent aux Italiens le service qu'ils en ont reçu, & dont les talens ont aujourd'hui la même influence sur toute l'Europe. Mais si M. Goldoni s'est formé d'après Moliere, & s'il a quelquefois mis sur le Théâtre des Scenes digne d'un si grand Maître, on regrette qu'entraîné par le goût de son Pays, c'est-à-dire, par celui d'une assemblée, dont la partie la plus nombreuse est composée de Peuple, assujetti d'ailleurs à donner trop souvent des Piéces nouvelles, il n'ait pas eu le pouvoir ou le tems d'approfondir les vraies régles de son Art. Il s'élevera, disent les Voyageurs,

Introduction à la Partie Historique.

s'il peut vaincre l'obstacle du genre Bouffon, qui est malheureusement fortifié par une longue habitude, & par l'usage d'admettre aux Spectacles la partie vile de la Nation. Ainsi donc, ce mélange, qui est la plus forte preuve du goût d'un Pays, où l'Art à pour Partisans tous les Membres de la Société, est en même tems le plus grand obstacle à la perfection de l'Art.

Malgré les défauts du Théâtre Italien, on reconnoît que dans son genre même, non-seulement il a quelques bonnes Piéces, mais que les Caractéres y sont beaucoup plus marqués que dans les nôtres. Une excessive délicatesse nous éloigne souvent du but que nous nous proposons. Nos mœurs, moins fortes que celles de nos voisins, rendent notre Pinceau trop timide. En craignant de blesser la nature, nous n'y atteignons pas. Cette crainte nous fait souvent demeurer en deça du Tragique; & plus souvent encore, nos Caractéres dans le Comique ne sont distingués que par des nuances fort légéres.

Introduction à la Partie Historique.

C'est que nos peintures, comme nos sensations, manquent d'intimité & de profondeur; l'extrême politesse, qui corrige & qui adoucit la nature, lui fait toujours perdre quelque chose de son caractére & de sa force.

Enfin, les Ouvrages de pur agrément, tels que nos Piéces fugitives, nos Critiques, nos Essais, nos Mêlanges de Littérature & de Poësie, & tant d'autres productions légéres, dont la France abonde, & qui peuvent recevoir le nom de libertinage d'esprit, sont d'une rareté extrême au-delà des Monts. En général, les Etrangers n'écrivent gueres que pour leur raison; tandis que souvent l'unique motif des François est de plaire, ou de se faire honneur de leur esprit.

Entre plusieurs causes de cette différence, on peut mettre au premier rang l'esprit de Société. La galanterie, ce sentiment presqu'inconnu hors de France, qui n'est point l'amour, mais qui l'imite, & qui a pris naissance dans cette Société universelle, y fait éclore une multitude d'Ecrits,

Introduction à la Partie Historique.

aussi variés qu'il a de différentes formes: au lieu que les Italiens, amoureux, mais jamais galans, peignent leurs passions réelles, & n'ont pas l'idée de cette agréable disposition, qui fait dire chez nous à l'esprit ce qu'ils ne connoissent que par le cœur. Les Grecs & les Latins, privés comme eux de la société des Femmes, n'ont pas mieux connu l'art de la Galanterie. Aussi, chez Ovide & dans tous les Auteurs des mêmes tems, les Peintures de ce genre ne sont que de l'Amant à son objet, & n'offrent aucune trace de ce langage dicté par le desir général de plaire, qui souvent même ne va pas jusqu'au desir d'être aimé.

Une autre cause de l'abondance des François est l'esprit même de la Nation, répandu généralement dans tous les Ordres, qui, suscitant une émulation nationale, fait des Téméraires, comme toute autre espéce d'ambition, & produit des Ecrivains avant que d'avoir formé des Auteurs. Mais convenons que cette foule d'Ecrits met le goût fort en danger.

Introduction à la Partie Historique.

Dans une confusion qui obscurcit les bonnes régles, le Public perd de vûe ses véritables Maîtres; le style s'altere, ou s'éloigne de la nature; on pêche par excès d'Art: Heureux, si nous ne rentrons point, par cette voie, dans l'ignorance dont nous sommes sortis!

ANTIQUITÉS.

VALLUM ROMANUM, *ou Muraille des Romains dans la Grande Bretagne, par M. Warburton, de la Société Royale de Londres*, 1754.

QUOIQUE mes engagemens, & l'espérance que j'ai de les soutenir avec honneur, portent sur des mesures que le tems & la distance des lieux n'ont point encore permis de remplir, je suis fort éloigné de demander grace, ou d'en attendre, à

Antiquités. Vallum Romanum.

l'ouverture de ma Carriere. En vain chercherois-je à commencer par un Ecrivain plus célébre & par un ſujet plus intéreſſant. Il y a peu de noms auſſi diſtingués que celui de M. Warburton, dans toutes les parties du ſçavoir ; & le monument qu'il vient d'illuſtrer par ſes Obſervations, eſt un des plus fameux témoignages de la Politique & de l'Induſtrie des Romains. On eſt ſurpris ſeulement que les Anglois n'en aient pas donné plutôt une Deſcription réguliere, & qu'ils s'en tiennent à celle de Cambden, qui n'eſt accompagnée d'aucune explication. Il n'eſt pas queſtion ici d'un reſte obſcur & équivoque, qui laiſſe des doutes ou des ſoupçons ſur ſon origine (*a*). Depuis plus

(*a*) On parle de ces Piéces, ſur leſquelles les tromperies quelques Mauvais Plaiſans doivent donner beaucoup de retenue aux Antiquaires. Entre pluſieurs exemples, Mabillon rapporte celui de *Paris de Graſſis*, qui compoſa l'épitaphe d'une mule, & la fit graver ſur une piéce de marbre qu'il cacha ſous terre dans ſa vigne. Enſuite il fit planter des arbres dans le lieu où ce marbre étoit enterré ; & lorſqu'on lui vint dire qu'on y avoit découvert une inſcription, il la donna

Antiquités. Vallum Romanum.

de ſeize cens ans, ce grand Ouvrage ſubſiſte dans ſes débris, à la vûe des deux Nations qu'il ſépare. Remarquons qu'il n'a rien de commun avec un Rempart de terre, de la même longueur, que l'Empereur Adrien avoit fait élever auparavant (*b*), depuis l'embouchure de la Thyne juſqu'à celle de l'Eſck, & qui parut un obſtacle trop foible pour arrêter les Ennemis de l'Empire. Quoiqu'il fût à peu de diſtance de la muraille, & peut-être ſur les mêmes dimenſions, on diſtingue toujours dans les Cartes de

pour une ancienne prédiction qui regardoit ſa mule. On en rit d'abord ; mais pluſieurs années après, elle paſſa pour une véritable antique. „ Viris eruditis nonnullis fucum facit. Thomas Porcacchius, inter alios, „ hoc épitaphium pro genuino & antiquo „ habuit in libro Funeralium. Immò Alexander VII. in adverſariis ſuis notat id „ repertum fuiſſe propè ſanctum Petrum. *Muſæum Ital. t. 1, p. 126.* On ſçait l'Hiſtoire de la Statue de Michel-Ange, & celle des trois Pierres de Cazado, Poëte Portugais.

(*b*) Vers l'an 120, dans un voyage qu'il fit au travers des Gaules juſqu'au fond de la Grande-Bretagne.

Antiquités. Vallum Romanum.

l'établiſſement Romain, le Rempart d'Adrien & le Mur de Severe.

❁ ❁

APRÉS QUE les Romains, par une longue ſuite de Victoires & de Conquêtes, eurent réduit en Province cette partie de la Grande-Bretagne, qu'on appelle aujourd'hui l'Angleterre, ils firent les plus grands efforts pour ſoumettre l'autre partie, à laquelle on a donné le nom d'Ecoſſe : mais le Pays, coupé, rude & montagneux, également défendu par ſa ſituation & par la férocité de ſes Habitans, fut une barriere inſurmontable pour leurs armes.

Ces Peuples, après les avoir repouſſés juſques dans leur Province, ne ſe tenoient pas ſur la défenſive. Les *Pictes* & les *Scots*, qui habitoient le Nord de l'Iſle, (*c*) étoient renforcés par ceux des Bretons, qui avoient mieux aimé abandonner leur Pays que d'y vivre ſous une domination Etrangere. Tous enſemble faiſoient ſouvent des incurſions dans la partie Méridionale. Ce fut pour prévenir

(*c*) Confondus ſous le nom commun de Caledoniens.

Antiquités. Vallum Romanum.

leurs ravages, que les Romains éleverent une grande muraille au travers de l'Iſle, depuis la Mer de l'Eſt, près de *Newcaſtle*, juſqu'à celle de l'Oueſt, auprès & au-deſſous de *Carliſle*. (*d*)

(*d*) Ce moyen, pratiqué ſans ſuccès par les Empereurs de la Chine, étoit beaucoup plus judicieux & plus ſûr dans l'ancienne Bretagne. La grande muraille de la Chine étoit par ſa ſeule étendue, très-difficile à deffendre & très-facile à inſulter ; au lieu que celle des Romains, conſtruite dans la partie la plus étroite de l'Iſle, n'exigeoit pour ſa garde qu'un nombre médiocre de Troupes. Celles-ci toujours braves & bien diſciplinées pouvoient, à la faveur de ce retranchement, réſiſter long-temps à une multitude feroce, mais mal conduite & mal exercée. Les Chinois au contraire, ſans courage, & ſans diſcipline, obligés d'ailleurs d'étendre leurs Troupes le long d'une ligne diſproportionnée, devoient néceſſairement la défendre fort mal. Ajoutons que les Tartares qui l'attaquoient, portant tous leurs efforts ſur un ſeul point, avoient ſur les Chinois tout l'avantage de la valeur.

Mais il paroît convenable de donner ici quelque idée de la Muraille Chinoiſe, pour offrir au Lecteur le plaiſir d'une curieuſe comparaiſon. Cette fameuſe barriere qui

Antiquités. Vallum Romanum.

Ce retranchement fut nommé le mur de *Severe*, parce qu'il avoit été élevé par son ordre. Il étoit bâti de pierre, étroitement cimentée. Autant

borde la Chine au nord, & qui couvre les trois Provinces de *Pe-che-li*, de *Chansi*, & de *Chen-si*, fut construite par l'Empereur *Tsin-chi-wang-si* deux cens vingt-trois ans avant la naissance de J. C.; quoique les Tartares, alors divisés sous différens Khams, ne pussent incommoder l'Empire que par des irruptions soudaines. Elle traverse souvent de fort hautes montagnes, avec une chaîne continuelle de Forts, situés à de justes distances. Elle commence au bord de la Mer, Est de Peking, par un gros boulevard de pierre, à 42 deg. 2 min. 6 sec. de latitude. On la représente bien terrassée & casée de briques. Sa hauteur est de vingt à vingt-cinq pieds. Dans sa longueur, suivant le témoignage des Missionnaires, elle est capable au sommet, qui est bien pavé, de contenir cinq ou six chevaux de front. Les portes, du côté de la Chine, sont défendues par d'assez grands Forts, dont le premier, à l'Est, se nomme *Chan-hay-quan*, à la distance d'une lieue du premier boulevard. Les Tartares Mancheous, derniers Conquérans de la Chine, entrérent par cet endroit, à l'instigation du Général Chinois qui commandoit dans cette Région. Les autres Forts de Pe-che-li se nomment *Hi-long-Xu*, *Tu-che-Ku*, *Chang-*

Antiquités. Vallum Romanum.

qu'il est possible d'en juger par ses ruines, il ne devoit avoir que sept à huit pieds d'épaisseur & douze de hauteur : mais c'en étoit assez contre des

Kya-Keu, *Ku-pe-Keu*, ou *Kap-Ki*, suivant l'Ambassade Russienne. Toutes ces Places de guerre sont bâties de terre, revêtue de brique : mais lorsqu'on entre dans la Province de Chansi, vers *Tyen-ching-wey*, le mur n'est que de terre, sans creneaux, & n'est pas même revêtu de plâtre. Il se rétrécit, & n'a pas plus de quinze pieds de hauteur; cependant, au-delà de *Cha-Ku-Keu*, qui est le lieu où les Russiens viennent directement de *Selingkinskoy*, il est casé de briques en dehors, & l'on y trouve quelques grosses Tours de brique, sur un fondement de pierre; mais il ne continue pas fort loin dans cet état. Le Fleuve *Whang-Ho*, dont toutes les rives sont bordées de Corps-de-Gardes, fournit des Garnisons aux Forts du grand Mur, dans les Provinces de Chansi & de Chen-si.

Au-delà de ce Fleuve, à l'Ouest de Chen-si, le mur n'est que de terre. Il est bas, étroit, & quelquefois de gravier, parce que le Pays en est couvert. Dans plusieurs endroits, il est tout-à-fait ruiné; mais les entrées sont défendues par des Villes considérables, telles que *Yuling-Hyen*, *Ning-Hya*, *Lyang-Cheu*, *Kan-Cheu*, *Su-Cheu*, & *Sining*, qui sont gardées par des Officiers Généraux, avec un corps de Troupes,

Antiquités. Vallum Romanum.

Ennemis dépourvûs de toute sorte de machines pour le battre en brêche. L'approche en étoit défendue par un large & profond fossé.

Su-Cheu, où des Montagnes inaccessibles tiennent lieu du Mur, commande la Garnison de *Hya-Yu-Quang*, Ville sur le chemin de *Ha-mi*, qui est un Pays nouvellement soumis à l'Empereur de la Chine. Le Mur ne s'étend point delà jusqu'à Sining-Cheu; mais on y a suppléé dans l'intervalle, par une grande tranchée, qui joint un bout du Mur à l'autre, près de cette Ville & de celle de *Topa*, c'est-à-dire, à quatre lieues de la derniere.

Les Empereurs Chinois de la derniere Race, pour augmenter la sûreté de leur Cour, bâtirent un second Mur semblable au premier, sous le nom de Mur intérieur. Il commence presqu'au plein Nord de Peking; & s'étendant vers le Sud-Ouest, au long du district de Suen-when-fu, il pénétre dans la Province de Chansi, d'où tournant à l'Ouest par les limites Méridionales de Tay-tong-fu, il joint le premier Mur sur les confins Occidentaux de cette Province. Dans l'endroit où il commence à passer sur les Terres de Chansi, ce Mur s'éleve & s'étend vers le Sud, au long des deux Provinces, l'espace d'environ deux cens milles. Les Missionnaires observent qu'il s'est conservé presqu'entier dans Pe-che-li, au Fort de Nanken, qui est une de ses

Antiquités. Vallum Romanum.

Il commençoit à *Cousins House*, environ trois milles au-dessous de Newcastle, sur la *Thyne*, au Nord de cette Riviere. Il finissoit à Boul-

principales Portes, à dix lieues de Peking, sur le revers d'une haute Montagne, où passe le chemin qui conduit à Suen-whafu; mais que dans plusieurs endroits de Chansi, il est entierement ruiné.

Les Chinois donnent à leur grande Muraille le nom de *Van-di-Chang-Ching*, qui signifie Mur de dix mille stades. Ce n'est pas qu'il ait cette longueur; mais en tenant compte de tous ses détours, il ne peut avoir moins de cinq cens lieues. C'est peut-être une extravagance, de l'avoir conduit par-dessus des Montagnes fort hautes, où l'on ne devoit jamais craindre que les Chevaux des Tartares pussent monter. Il est admirable qu'on y ait pû transporter des matériaux, & trouver le moyen de les y mettre en œuvre. On assure que pendant le régne des Empereurs Chinois, ce Mur étoit gardé par un million de Soldats. Mais aujourd'hui que cette partie de la Tartarie appartient à la Chine, on se contente d'entretenir soigneusement les meilleures fortifications, qui sont généralement dans les endroits les plus foibles. Le Mur s'ouvre pour donner passage au Wang-ho, tandis que toutes les autres Rivieres passent sous des Arches, qu'on a bâties dans cette vûe. Les Chinois racontent que la dixiéme

Antiquités. Vallum Romanum.

neff, au Sud, en entrant dans le *Solway-Freth*, environ deux milles plus bas que Carlifle. Il faifoit plufieurs angles, ou pour mieux dire

partie des Peuples de l'Empire fut employée à conftruire cette prodigieufe Muraille, & que l'ouvrage fut achevé dans l'efpace de cinq ans.

On lit dans l'Ambaffade d'Isbrand-Ides, que les Ruffiens lui donnent le nom de *Zagan-Krim*; & voici la Defcription qu'il fait du paffage, vers le Pays d'où il venoit. A cinq toifes du grand Mur eft une Vallée, dont les deux côtés font défendus par une batterie de pierre de taille, & l'entrée par un Mur de communication, d'environ trois toifes de hauteur, au milieu duquel eft un chemin ouvert. Après l'avoir paffé, l'Ambaffadeur trouva l'entrée du grand Mur, qui confifte dans une Tour d'environ huit toifes de hauteur, ouverte en arc & voutée de pierre de taille, avec des portes fort maffives, qui font revêtues de lames de Fer. La muraille s'étend de l'Eft à l'Oueft, & monte fur des rochers d'une hauteur extraordinaire, où l'on voit une Tour, de chaque côté. La bafe de la muraille, à la hauteur d'un pied, eft de groffes pierres, dont il y a beaucoup d'apparence que tout le refte étoit entiérement compofé; mais les parties fupérieures font aujourd'hui de brique & de ciment. De l'entrée, l'Ambaffadeur s'avança, au travers

Antiquités. Vallum Romanum.

plufieurs avances & retours; non pour multiplier les flancs, dont on n'avoit alors qu'une idée très-imparfaite, & dont on n'étendoit pas la protection

d'une efplanade large de cent toifes, vers une autre porte de garde, accompagnée auffi, des deux côtés, d'un mur qui traverfe la Vallée comme le premier. Chaque porte étoit gardée par cinquante hommes. Sur la premiere, eft un Temple, au fommet duquel on voit voltiger les Enfeignes de l'Idole Protectrice du lieu, & celles de l'Empereur. La hauteur de la muraille eft de fix toifes pleines, & fon épaiffeur de quatre. Six Cavaliers pourroient facilement s'y promener à cheval. Elle étoit en auffi bon état, que fi elle n'eût pas été bâtie depuis plus de vingt ou trente ans. A quelques milles, on trouve une Ville nommée Galkan.

Les Peuples de la Corée, Peninfule, entre la Chine & le Japon, avoient auffi bâti, du côté de la Tartarie, un mur à peu près femblable à celui des Chinois. La partie qui regarde Hon-chun fut entiérement ruinée par les Mancheous: mais il s'eft confervé prefqu'entier dans des quartiers plus éloignés.

Enfin, les premieres relations de l'Amérique vantent un mur que les Tlafcalans, Peuple du Mexique, avoient élevé dans un fort long efpace, pour fermer l'entrée de leur Pays entre deux Montagnes. „ Cet

Antiquités. Vallum Romanum.

plus loin que d'une Tour à l'autre; mais pour s'affujettir au circuit des Montagnes & des Rochers efcarpés, dont on avoit voulu fuivre les détours, & occuper les fommets.

Ces finuofités, par le calcul le plus exact, augmentoient fa longueur jufqu'à foixante-huit milles.

Aux deux extrêmités, & le long du mur, d'efpace en efpace, quoiqu'à des diftances inégales, felon l'exigence du terrein, on avoit bâti de grands Forts, appellés *Stations*, dans cha-

„ Ouvrage, dont les Efpagnols admirerent „ la force, étoit de pierre de taille, liée „ avec une efpéce de ciment. Son épaiffeur „ leur parut d'environ trente pieds, & fa „ hauteur de neuf. Il fe terminoit en pa- „ rapet, comme dans les fortifications de „ l'Europe. L'entrée en étoit oblique & „ fort étroite, entre deux autres murs qui „ avançoient l'un fur l'autre par divers „ replis

Obfervons que de ces quatre Monumens celui des Romains eft le feul qui foit accompagné d'infcriptions; avantage qui doit en faire fuppofer beaucoup d'autres dans fes Auteurs, quoique l'ouvrage Chinois l'emporte fur le mur d'Ecoffe, par la grandeur du deffein & par la magnificence de l'exécution.

Antiquités. Vallum Romanum.

cun defquels il y avoit une groffe Garnifon d'Infanterie & de Cavalerie. Entre les Stations, on trouvoit, à deux cens toifes au plus l'une de l'autre, des Tours, ou Redoutes, où étoient poftés de petits Corps-de-Garde, pour donner l'allarme à l'approche de l'Ennemi.

Ainfi toutes les Troupes étoient en état de prendre les armes au premier fignal, & de border d'un bout à l'autre cette grande muraille.

On voit, par ce détail, combien il en coutoit de peine & de dépenfe aux Romains, pour défendre leur Province de ces Nations du Nord, qu'ils nommoient les Barbares.

Ces Forts, ou *Stations*, étoient au nombre de dix-huit, à commencer du côté de l'Eft, dans l'ordre fuivant. 1. *Segodunum* (à préfent Coufins-Houfe) 2. *Pons Ælii* (Newcaftle) 3. *Condereum* (Benwell-Hill) 4. *Vindobala* (Rutfchefter) 5. *Hunnum* (Haltown-Chefters) 6. *Cilurnum* (Walwuk-Chefters) 7. *Procolitea* (Carrabroubg) 8. *Borcovicus* (Houfe-Steeds) 9. *Vindulana* (Little-Chefter) 10. *Aefica* (Great-Che-

ster) 11. *Magna* (Carivoran) 12. *Amboglanna* (Burdoswald) 13. *Petreana* (Cambeckford) 14. *Aballaba* (Calcby - Castle) 15. *Congavata* (Stanwicks) au Nord de la Riviere, vis-à-vis de Carlisle, qui s'appelloit alors *Lugvallum*; 16. *Afellodunum* (Brugh) 17. *Oabiosentum* (Drumbrugh) 18. *Tunnocelum* (aujourd'hui Boulness.)

Que ces noms & ces lieux fussent ceux des Stations Romaines le long du Mur de Sévere, c'est ce que M. Warburton a prouvé par les plus fortes raisons, tirées de l'Histoire & des Monumens, sur-tout des Inscriptions trouvées dans le voisinage. Il en a décrit & fait graver un grand nombre. Nous donnerons, à la fin de ce Volume, celles qui nous ont parû les plus remarquables. Le N°. de chaque article indique la figure.

FIGURE I.

Près de *Great-Chester*, à l'Ouest, dans un lieu appellé *Cockmounthillt*, on voit un morceau curieux de Sculpture, qui n'a déja que trop souffert

des injures du temps & de la barbarie de quelques mains ignorantes. M. *Gordon* est le premier qui l'a découvert, ou du moins qui en ait fait mention. Mais le dessein qu'il en a donné est défectueux en plusieurs points, sur-tout en ce qu'il a omis deux Aigles, dont les aîles servent de support aux deux Victoires, qui soutiennent le *Vexillum*. Chacune des deux Aigles est posée sur une branche d'arbre; & le Sanglier qui est à la droite paroît évidemment mordre la tige de cet arbre, comme s'il s'efforçoit de l'arracher. L'autre Sanglier attaque le Vexillum; & de ses deux pieds de devant, il semble saisir le tronc, sur lequel l'autre Aigle est perchée. Il ne paroît pas douteux à M. Warburton que les Sangliers & les Arbres n'ayent été mis exprès pour désigner cette Contrée, qui étoit alors sauvage & pleine de Forêts; & les Enseignes Romaines signifient, le plus souvent, un Camp ou quelque autre établissement de la même Nation. Cette Sculpture paroît donc une espéce d'Hierogliphe, ou d'Emblême, des Conquêtes des

Romains dans cette partie de la Bretagne, de leurs Victoires sur les Habitans, & des établissemens Militaires qu'ils y avoient formés malgré la résistance de ces Peuples Barbares. Les têtes des deux Aigles sont brisées; mais le reste de leurs corps se voit encore très-distinctement.

FIGURE II.

VEXILLATIO *Legionis secundæ Augustæ ob virtutem appellata sub Agricola optione Apro & Maximo Consulibus, & Officina Mercatii Mercatius Filius Firmii.*

Parmi les Inscriptions qui se trouvent directement sur la ligne de la Muraille des Romains, M. Warburton a cru devoir ajouter celle-ci, pour les raisons qu'il explique plus bas. Camden l'a publiée il y a long-tems; mais on n'y reconnoît pas son exactitude ordinaire. Elle a reparu depuis peu dans l'*Appendix* à l'*Itinerarium Septentrionale* de M. Gordon, avec une Lettre qui décéle d'abord son ingénieux Auteur. Cette copie empruntée ne differe de celle de M. Warburton

Warburton, qui est d'après l'original, en rien d'essentiel, si ce n'est le nom de l'un des Consuls; erreur qui paroît venir du premier Copiste, & qui n'a pas laissé d'engager M. Gordon dans une autre méprise. Elle regarde la datte de l'Inscription, & M. Warburton s'efforce de la rectifier.

L'Inscription originale est gravée, ou pour mieux dire taillée sur un Roc, qui fait face à la Riviere de *Gelt*, à mi-côte d'une Montagne escarpée, du même côté que Brempton, environ demi mille au-dessus de *Gelt-Bridge*. Il est clair que les premiers mots doivent être lus ainsi: *Vexillatio Legionis secundæ Augustæ.* Quoique dans ce mot LIEG, pour *Legionis*, il se trouve un I. superflu, c'est une maniere d'écrire, dont il y a d'autres exemples. Cet I. est omis dans les deux copies; sans doute, parce que ceux qui les ont tirées l'ont regardé comme une superfluité manifeste. M. Warburton a préféré de représenter exactement les choses, telles qu'il les a trouvées. Pour ces trois lettres APP. qui sont à la fin

Antiquités. Vallum Romanum

de la même ligne, Camden & l'Auteur de la lettre ont mis également A. P. R. & M. Warburton crut trouver la même leçon à la premiere vûe : mais, avec plus d'attention, il lut, comme il le repréſente dans ſa copie. Il penſa auſſi-tôt, dit-il, à ce ſens, *ob virtutem appellatæ*, par où cette Légion prenoit grand ſoin d'apprendre à la poſtérité qu'elle avoit été appellée *Auguſte*, à cauſe de ſa bravoure : Et quoique le mot VIRT. ou peut-être la ſeule lettre V. ait été omiſe, il ne ſe départ point de cette interprétation. Il eſt poſſible & vraiſemblable que la même main, qui a mis un peu auparavant une lettre ſuperflue, en ait omis ici une, ou même pluſieurs, qui auroient été néceſſaires.

Les mots ſuivans, *ſub Agricola*, ſont très-viſibles & très-diſtincts. Mais quel étoit cet Agricola ? C'eſt une queſtion qui n'eſt pas facile à réſoudre. L'ingénieux Auteur de la lettre croit que ce fut Calpurnius Agricola, Lieutenant Général, ou *Legatus*, ſous Marc-Aurele. M. Warburton ne ſçauroit être de ce

Antiquités. Vallum Romanum.

ſentiment, & l'omiſſion des titres, Leg. Aug. Propræf. le porte au contraire à s'en éloigner. Ces titres étoient trop conſidérables, pour les oublier dans une Inſcription qui auroit été à l'honneur d'un Officier Général. De plus, la coupe de la lettre L. qui ſe trouve dans celle-ci, ne paroît pas auſſi ancienne que le tems de ce Calpurnius Agrippa ; car, malgré la variété des caracteres dans les Inſcriptions mêmes qui remontent plus haut, on ne trouvera nulle part une L. de cette forme dans des monumens antérieurs, ni même Contemporains à Marc-Aurele. Mais que dans des temps poſtérieurs, elle ait été fort en uſage, c'eſt ce qui paroît évident par pluſieurs Inſcriptionss dont la date eſt certainement plus récente.

M. Warburton eſt donc très-porté à croire qu'*Agricola* étoit le nom de l'*Optio*, qui avoit le Commandement d'une troupe de Soldats, détachés pour tailler de la pierre dans ces Carrieres. Un *Optio*, chez les Romains, étoit une eſpéce de Député ou de Subdélégué du Centurion,

Antiquités. Vallum Romanum.

ou de quelque autre Officier, pour agir à ſa place ou en ſon abſence. Reineſius compte pluſieurs ſortes & différens ordres de ces Officiers ſubalternes. Camden, dans ſa copie, met un RE. à la fin de ce mot, ce qui fait ſuppoſer d'abord à M. Warburton, qu'il y avoit ſur la pierre *Optione* : mais la premiere fois qu'il vit l'original, il ne put diſcerner aucun veſtige de ces lettres. Dans une ſeconde inſpection, il obſerva ſeulement une eſpéce de défaut ou d'impreſſion ſur la pierre, dans l'endroit où ces lettres auroient dû ſe trouver.

Cette obſervation, dit-il, s'accorde très-bien avec une autre découverte, dont l'honneur appartient à ſon Compagnon de voyage. Il remarqua de la reſſemblance dans la nature & dans la couleur de cette pierre, avec celle dont le Mur des Romains a été bâti dans une grande partie du Comté de Cumberland ; d'où il concluoit qu'on avoit dû néceſſairement la tirer de cette Carriere. M. Warburton ajoute qu'il a trouvé enſuite la même remarque

Antiquités. Vallum Romanum.

dans Camden, & qu'elle devient encore plus probable par la rareté des Carrieres aux environs, où le peuple en a plus d'une fois marqué de l'étonnement, & demandé d'où les Romains avoient pû prendre de la pierre pour bâtir le Mur dans cette partie ?

Enfin les Habitans continuent d'appeller cet endroit *the old Quarry*, (l'ancienne Carriere,) & ſans ce motif, il eſt difficile de concevoir comment & pourquoi il y auroit eu dans ce lieu une *Vexillation*, c'eſt-à-dire, un détachement d'une Légion Romaine ; où à quel propos on auroit taillé une Inſcription dans le Roc, ſur le penchant d'une Montagne eſcarpée.

Les lettres numérales IX. & X. qu'on voit très-diſtinctement au-deſſus (comme dans la figure), & dont cependant perſonne encore n'avoit fait mention, reſſemblant fort à celles qu'on trouve ſur quelques pierres de la Muraille des Romains, cette reſſemblance marque aſſez qu'elles ſignifient ici, comme ailleurs, les neuviéme & dixiéme cohortes de la Lé-

Antiquités. Vallum Romanum.

gion *secundæ Augusta*, qui furent employées, soit aux travaux de cette Carriere, soit à la construction du Mur dans la partie la plus voisine.

Dans la suite de l'Inscription, M. Warburton ne doute pas qu'on ne doive lire *Apro & Maximo Consulibus*; ce qui conduit au régne de Severe & à l'an 207.

A l'égard du mot suivant, *Officina*, le Docteur *Musgrave* a traité si amplement de ces *Officinæ* ou *Fabricia* des Romains, qu'on renvoye le Lecteur à ses Commentaires sur l'inscription de *Julius Vitalis*. Le nom de Mercatius paroît avoir été celui de l'Inspecteur ou *Præfectus Fabricæ*; & *Firmius*, un surnom du même Inspecteur ou de son Pere.

FIGURE III.

DEABUS *Matribus Tramarinis & Numini Imperatoris Alexandri Augusti & Juliæ Mammeæ Matri Augusti Nostri & Castrorum totique Domui divinæ æternæ Vexillatio..... posuit.*

M. Warbuton quitte ici Camden,

Antiquités. Vallum Romanum.

& continue de donner une Description des Originaux encore existans, qui appartiennent à son sujet. Celui-ci fut trouvé, il n'y a pas long-tems, à *Lough*, qui fait partie de *Pluntonwall* près d'*Oldpenreth*; & il est à présent au *Great-Salkeld*, dans le jardin du Docteur *Fleming*, Doyen de Carlisle. La pierre est brisée en trois morceaux. Un quatriéme est perdu, & avec lui une partie de l'inscription. Les lettres en sont aisées à discerner; de sorte que malgré leur complication & la perte de ce fragment, ce qui reste de l'inscription est assez intelligible & très-curieux. *Julia Mammea*, mere de l'Empereur y est appellée *Mater Castrorum*, titre que nous voyons donné fréquemment aux Impératrices dans le Recueil de Gruter. *Capitolin*, en particulier, l'attribue à Faustine.

Il se trouve aussi dans des temps postérieurs. Nous apprenons de *Trebellius Pollio*, que Victorina mere de Victorinus (l'un des trente Tyrans) s'en faisoit honneur. Mammée a pu le mériter par le soin extrême qu'elle avoit pris de faire instruire son fils

Antiquités. Vallum Romanum.

Alexandre, dans l'Art Militaire; peut-être aussi le devoit-elle à l'ascendant qu'elle avoit sur ce Prince, & à son influence dans le Gouvernement *

Ces mots, *numini ejus*, semblent au premiercoup d'œil s'accorder beaucoup moins avec ce qu'on lit dans *Lampride*; qu'Alexandre avoit défendu qu'on l'appellât *Seigneur*. *Deabus Matribus*, ne cadre pas mieux avec le penchant que cet Historien lui attribue pour le Christianisme. Cette inscription est peut-être la seule de cet Empereur, qui se soit trouvée dans la Grande-Bretagne. Tous les Historiens ont gardé un si profond silence sur ce qui a pu se passer dans cette Isle pendant son Regne, qu'il n'est pas facile d'expliquer à quelle occasion particuliere cette inscription lui a été dédiée. Mais ce qui excite bien plus la curiosité, ce sont les *Deæ Matres Tramarinæ*, ou *Transmarinæ*. On trouve des *Matres Domesticæ* sur un Autel qui est à présent à *Scaleby-Castle*. Il paroît que cet adjectif est mis pour les distinguer de ces *Matres transmarinæ*: & ces deux caracté-

* Lamprid. *in vita Alex.*

Antiquités. Vallum Romanum.

ristiques peuvent servir réciproquement à expliquer l'un par l'autre. Ces *Deæ Matres*, comme l'observe le Docteur *Gale*, étoient en grande vénération dans la Germanie; & les *Transmarinæ* de notre inscription semblent être les mêmes, ou les *Matres Gallicæ* d'une autre inscription trouvée en Espagne. On peut supposer qu'elles ont été consacrées par quelques corps d'auxiliaires, Germains ou Gaulois.

Nous avons déja pris plus d'une fois la liberté de serrer, ou d'abreger, les explications de M. Warburton. Nous en usons ici d'autant plus volontiers, que celle-ci est pleine de détails qui demanderoient un Lecteur tout-à-fait antiquaire. Après quelques tentatives pour débrouiller les complications des lettres qui restent, & suppléer celles qui manquent, il remarque:

Que la pierre n'est point taillée de façon à faire croire qu'elle ait dû servir d'Autel; mais qu'elle a pû être placée contre le mur d'un Temple consacré à ces *Deæ Matres*. Il

Antiquités. Vallum Romanum.

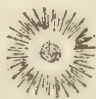
appuye ſa conjecture de l'exemple d'une autre inſcription, trouvée à *Chicheſter*, & d'une autre qui ſe trouve dans Montfaucon, dédiée auſſi en commun aux *Deæ Matres*, & à la famille Impériale.

Il ne réſulte pas, de ces exemples, une fort grande lumiere ſur une queſtion que M. Warburton reconnoît lui-même pour le principal objet de la curioſité ; c'eſt de ſçavoir un peu mieux quelles étoient ces *Déeſſes Meres* étrangeres, ou *d'Outre-mer*, & par une explication paralelle, ces autres *Déeſſes*, ou *Meres Domeſtiques*. Mais les regrets ne doivent tomber que ſur la diſette de la matière. On rend juſtice à M. Warbuton ſur la maniere exacte & ſage dont il l'a traitée, ſans ſe perdre, comme tant d'autres, dans un labyrinthe de vaines conjectures. Le jour manque aſſurément, lorſqu'il n'en trouve pas aſſez pour éclairer les ſiennes. Il ſeroit difficile de pénétrer plus loin dans l'étude des Antiquités, que les Sçavans qui en font aujourd'hui leur étude en Angleterre. La Société des Antiquaires, établie depuis peu à Londres, eſt un nouveau

Antiquités. Vallum Romanum.

monument du goût de la Nation pour cette belle partie du Sçavoir. La ſuite de cet ouvrage achevera de faire connoître ce qu'on doit attendre particuliérement de M. Warburton.

Mais déclarons une fois, pour nous contenter enſuite de le faire ſentir par une agréable expérience, que dans tous les extraits de quelque longueur, le goût de la variété nous obligera ſouvent à cette diviſion. Ici, un autre Antiquaire nous appelle d'Ecoſſe au Mont-Sinaï. Infatigable génie des Sçavans ! C'eſt élever des murs & les prolonger ſans bornes, pour l'aggrandiſſement & la proſpérité de l'empire des Lettres. Quel eſt le Lecteur, à qui cette grande image ne donne pas un peu de curioſité pour l'article ſuivant ?



Antiquités.

JOURNAL

Du Grand Caire au Mont-Sinaï, traduit d'un manuſcrit apporté d'Egypte.

L'Original de cet Ouvrage (*a*), vanté par Pocock, dans ſes voyages d'Orient, étant tombé entre les mains de M. l'Evêque de Clogher, (*b*) ce ſçavant Prélat s'eſt hâté de le traduire, & de communiquer ſa traduction à la Société des Antiquaires. Son deſſein eſt d'exciter leurs recherches ſur les anciens caractères, qui ſe voyent en grand nombre dans une partie des déſerts du Mont-Sinaï, connue ſous le nom de *Gebel-al-Mokatab*, c'eſt-à-dire,

(*a*) On donne à l'Auteur la qualité de *Prefetto* d'Egypte, ſans nous apprendre ce qu'il faut entendre par ce nom. On ne nous inſtruit pas mieux ſur la langue dans laquelle ce *Prefetto* a compoſé ſon manuſcrit. Mais on aſſure que la datte du voyage eſt l'année 1722.

(*b*) Petite Ville d'Ulſter, en Irlande.

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinaï.

Montagnes écrites. Il eſpere qu'en copiant toutes ces Lettres, on pourroit retrouver l'ancien caractère Hébreu, qui eſt perdu depuis tant de ſiécles. Un homme intelligent, dit-il, qu'on enverroit à *Tor* (*c*), ſur la côte de la Mer Rouge, pourroit lier connoiſſance avec les Arabes, qui habitent près des Montagnes, & les diſpoſer par des préſens à ſeconder ſon travail (*d*). Six mois paroiſſent ſuffire pour ce deſſein, & le zélé Prélat offre de contribuer aux frais du voyage.

Outre la copie des caractères in-

(*c*) Autrement *Tur*, ou *Al-Tur*, à 28 degrés 10 min. de latitude. Quelques-uns prennent cette Ville pour l'ancienne Elana. C'eſt entre Tur & Suez, qu'on prétend que les Iſraëlites paſſerent la Mer rouge.

(*d*) L'entrepriſe eſt d'autant moins difficile, que ſuivant l'excellent Journal de Dom Juan de Caſtro, tous les Habitans de la Ville ſont Chrétiens. Ils ont un Monaſtere de Religieux Grecs, qui honorent particuliérement ſainte Catherine du Mont-Sinaï. Les Montagnes voiſines ſont habitées auſſi par un grand nombre d'Hermites ; & dans les plaines d'alentour, il y a pluſieurs Villes Chrétiennes. *Purchaſ.* tome 2. page 1122.

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinaï.

connus, il se propose un autre objet, qui ne lui paroît pas moins important : c'est d'obtenir une description particuliere de la seconde pierre frappée par *Moyse*, & nommée au vingtiéme chapitre des Nombres. Le Journal fait mention de cette pierre, qui n'a été bien décrite par aucun Voyageur habile, & que M. de Clogher fait regarder comme un témoignage de la vérité de l'Histoire *Mosaïque*, dictée par Dieu même. Cette seule raison, indépendamment d'une louable curiosité, est assez forte en effet pour en faire souhaiter une exacte description.

Le Journal fait aussi mention du Rocher de la Vallée de *Rephidim*, où les Enfans d'Israël combattirent les *Amalecites* avant que d'arriver au *Mont-Sinaï*. On y lit que ce Rocher est d'environ douze pieds de hauteur, sur huit à dix d'une largeur qui n'est pas la même dans toutes ses parties ; qu'il est de marbre granit, couleur de brique, entremêlée de taches blanches & rouges, toutes deux cependant jaunâtres ; qu'il est seul dans la Vallée,

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinaï.

comme s'il étoit sorti de terre ; qu'il est à droite du chemin vers le Nord-Est ; qu'on y voit encore l'impression vive du miracle de Moyse, c'est-à-dire, les endroits d'où l'eau jaillit par six ouvertures vers le Sud-Ouest, & six vers le Nord-Est ; enfin, que dans tous les endroits par où l'eau découla, on voit les fentes comme autant de lévres.

Suivant le Journal, ce Rocher mémorable est nommé par les *Grecs*, la Pierre des Fontaines. Comme il se trouve représenté avec plusieurs différences, dans les Voyages de *Shaw* & de *Pocock*. M. l'Evêque de Clogher rappelle ici les Descriptions de ces deux Voyageurs.

Après avoir descendu avec beaucoup de difficulté la Côte Occidentale de la Montagne, nous arrivâmes, dit M. Shaw, dans l'autre plaine, nommée *Rephidim*. On y voit encore ce monument extraordinaire, le Rocher de *Meribah*, dont il est fait mention dans le Livre de l'*Exode*, Chapitre 17. v. 6. & qui s'est conservé jusqu'à ce jour, sans se ressentir de l'injure du temps. Il

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinaï

est de marbre granit, d'environ quatre aunes quarrées, couché au milieu de la Vallée, comme s'il étoit chancelant & détaché ; il semble qu'il ait appartenu autrefois au Mont *Sinaï*, qui est suspendu au-dessus de toute cette plaine, avec une grande variété de précipices. Les eaux qui sortirent de ce Rocher, & leur cours intérieur, ont creusé au travers d'un de ces coins un canal d'environ deux pouces de hauteur, & de vingt pouces de largeur, qui paroît tout incrusté, comme l'intérieur d'un entonnoir qui a servi long-temps. Outre plusieurs productions mousseuses, conservées par la rosée ; nous vîmes le long de ce canal un grand nombre de trous, dont quelques-uns sont de quatre ou cinq pouces de profondeur, & d'un ou deux de diamétre. On ne peut les méconnoître pour autant d'anciennes Fontaines. L'art, ni le hasard, n'ont pas eu de part à cette disposition. Chaque circonstance proclame le miracle, & produit une surprise religieuse dans les Spectateurs, comme la fente du Mont *Calvaire*, proche de *Jérusalem*.

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinaï.

Voici la Description de M. *Pocock*: Ici on montre le Rocher frappé par *Moyse*, d'où jaillirent les eaux, quand Dieu lui dit, qu'il se tiendroit près de lui sur le Rocher d'*Horeb*, qui fut ensuite nommé *Massah* & *Meribah*. Il est au pied du Mont *Serick* ; c'est une Pierre granite à fond rouge, de la longueur de quinze pieds, de dix en largeur, & de douze en hauteur. Les deux côtés de cette Pierre, vers le bout Méridional, & vers le sommet, qui n'a pas plus de huit pouces de large, sont décolorés, comme si c'étoit par le cours des eaux.

Le long des mêmes côtés & du sommet, il y a des espéces d'ouvertures, ou de bouches, dont quelques-unes ressemblent aux gueules de Lion taillées dans les gouttieres de pierre ; mais celles-ci ne paroissent l'ouvrage d'aucun outil. On en compte environ douze de chaque côté ; & dans chacune de ces bouches, on voit une fente horisontale. Quelques-unes ont aussi une fente perpendiculaire. A l'une des bouches, près de la Montagne, la fente s'étend deux ou trois

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinaï.

pieds vers le Nord, & tout autour du côté Méridionnale. Les *Arabes* appellent encore ce Rocher, *la Pierre de Moyse.*

Mais venons à la partie du Journal, qui intéresse beaucoup plus le Sçavant Traducteur, & qui est plus curieuse en effet par la nouveauté de l'objet qu'elle présente....... » Nous partîmes, dit » le Voyageur, à quatre heures trois » quarts du matin ; & continuant » notre voyage par une descente assez » rude, nous sortîmes à la fin des » Montagnes monstrueuses de *Gebel-* » *Faran*, & nous arrivâmes dans une » grande plaine entourée d'autres » Montagnes, au pied d'une des- » quelles nous nour reposâmes sous » nos tentes, à dix heures & demie. » Ces dernieres Montagnes sont nom- » mées *Gebel-el-Mokatah*, c'est-à- » dire, *Montagnes écrites.* Aussi-tôt » que nous eûmes quitté celles de » *Faran*, nous apperçûmes effective- » ment, dans celles que nous eûmes à » traverser pendant l'espace d'une » demie heure, quantité d'anciens ca- » ractères taillés dans des Rochers de » marbre, à la hauteur en quelques

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinaï.

» endroits de douze à quatorze pieds » de la terre ; & quoique nous eus- » sions avec nous des personnes qui » sçavoient l'*Arabe*, le *Grec*, l'*Hé-* » *breu*, le *Syriaque*, le *Cophte*, le » *Latin*, l'*Armenien*, le *Turc*, l'*An-* » *glois*, l'*Illyrien*, l'*Allemand*, & le » *Bohemien*, nul d'entr'eux ne put rien » connoître à ces Caractères : cepen- » dant ils ont été taillés dans le Roc » avec beaucoup d'industrie, & dans » un endroit où la nature ne four- » nit point d'eau, ni rien qui puisse » servir d'aliment. (*a*)

(*a*) Le reste du manuscrit contient diverses descriptions de lieux, qui paroissent s'accorder avec celles de l'ancien Testement, & confirmer l'Histoire de la transmigration des Juifs. Mais comme elles font supposer qu'ils prirent leur chemin un peu au-dessus du Delta, assez proche de l'endroit où le Caire est situé, il doit paroître fort surprenant que jusqu'aujourd'hui les caractères ayent échappé aux Voyageurs. Dom Calmet, qui n'a rien dû négliger pour les descriptions de son Dictionaire, se contente de dire que Sinaï est à 260 milles du Caire, dans une Peninsule formée par deux bras de la Mer Rouge ; & trace la route des Israëlites d'après l'Ecriture, sans entreprendre de l'expliquer.

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinai.

On ne peut douter, remarque le Traducteur, que ces Caractères inconnus ne contiennent quelque mystere. Ils peuvent avoir été gravés, soit par les Chaldéens ou par d'autres Peuples, long-temps avant la venue de *Jesus-Christ.* Mais puisque les Sçavans conviennent que l'ancien Caractère Hébreu fut perdu pendant la captivité de *Babylone*, & que c'est le Caractère *Chaldaique* dont on se sert à sa place, n'est-il pas assez vraisemblable que ce sont d'anciens Caractères Hébreux, que les *Israëlites* apprirent à écrire au temps que la Loi fut donnée sur le Mont *Sinaï* ; & qu'ils s'amusoient à cet exercice, en les imprimant sur les Montagnes, pendant leur séjour de quarante ans dans le Désert ?

C'est sur cette ingénieuse conjecture que M. de Clogher excite la Société des Antiquaires à faire visiter le Mont Sinaï (*a*) ; & pour aider leur

(*b*) *Coppin*, qui l'avoit visité, en donne la description suivante : le desert de Sinaï, où les Israëlites demeurerent campés plus d'un an, &c. est considérablement élevé sur le reste de la Contrée. Il y faut mon-

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinai.

Député à distinguer les différentes Eres qu'il peut rencontrer dans l'*Egypte* ou aux environs, il a joint à

ter par un chemin très-âpre, dont la plus grande partie est taillée dans le roc. On arrive sur un large espace de terre, qui est une plaine environnée de rochers & de hauteurs, & longue, à peu-près, de 12 milles.

Vers l'extrêmité de cette plaine, du côté du Nord, s'élevent deux hautes montagnes, dont la plus élevée est Sinaï, & l'autre est Horeb. Ces deux côtés montent fort droit, & n'occupent pas beaucoup de terrain, en comparaison de leur extrême hauteur. Celle de Sinaï est pour le moins plus haute d'un tiers que l'autre, & la montée en est beaucoup plus droite & plus difficile. Au sommet, elle se termine en une place inégale & raboteuse, qui peut contenir soixante personnes. Sur cette hauteur est bâtie une petite Chapelle de sainte Catherine, où l'on prétend que le corps de cette Sainte a reposé 360 ans. Mais ensuite on le transporta dans une Eglise qui est au pied de la Montagne. Près de cette Chapelle coule une fontaine, dont l'eau est extrêmement fraîche. Horeb est au Couchant de Sinaï, de sorte qu'au lever du soleil, l'ombre de Sinaï le couvre entiérement. Outre la petite fontaine, qui est au haut de Sinaï, il y en a une autre au pied d'Horeb, qui fournit de l'eau au Monastere de sainte Cathe-

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinai.

la Traduction du Journal, une variété de ſçavantes remarques touchant l'origine des Hieroglifes, & la Mythologie des anciens Payens.

Il obſerve particulierement que dans nos recherches ſur l'hiſtoire ou ſur le culte de l'ancienne *Egypte*, il eſt néceſſaire de diſtinguer les Coutumes, les Inſcriptions & les Divinités des premiers *Egyptiens*, d'avec celles qui furent introduites dans la ſuite par les *Phéniciens* ou les *Grecs*, nommés également *Egyptiens*, parce qu'ils vinrent habiter ce Pays dans des temps poſtérieurs. Faute de cette

rine. ,, *A cinq ou ſix cens pas de là*, on ,, montre une pierre haute de quatre ou ,, cinq pieds, & large environ de trois, ,, qu'on dit être celle d'où Moïſe fit ſortir ,, de l'eau. La couleur eſt d'un gris tacheté, ,, & elle eſt comme plantée dans une eſ- ,, pace de terre où il ne paroît aucun ro- ,, cher. Cette pierre a douze trous, qui ,, ont près d'un pied de large, & d'où l'on ,, croit que ſortit l'eau pour deſaltérer les ,, Iſraëlites. ,, *Voyage d'Egypte, chap.* 10. On reconnoît ici la pierre de Shaw, de Pocock, & du Journal; mais nulle trace des caractères de l'Evêque de Clogher, ou plûtôt du Journal d'Egypte.

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinai.

diſtinction, *Diodore*, & *Newton* après lui, ont confondu l'Hiſtoire d'*Egypte* avec les récits Mythologiques de la *Grece*.

Il prétend montrer, que *Ham* eſt le *Jupiter Ammon* & le Dieu *Pan* des Anciens; que *Caphtor*, arriere-petit-fils de *Ham*, eſt leur *Jupiter Caſius* ou *Dionyſius*; que *Miſor* eſt leur *Oſiris*; & que *Taautus* ou *Toth* n'eſt pas le *Pathros* de *Sanchoniathon*, mais le même que *Naph* ou *Neph*, petit-fils de *Ham*, & pere de *Nephtulim*.

Enfin le Prélat conclut dans ces termes: Après tout, Meſſieurs, le Député que vous choiſirez ſe ſervira de mes obſervations ou des ſiennes à ſon gré. Il n'aura ſouvent beſoin que des lumieres du bon ſens, pour diſtinguer les différentes Eres de l'Egypte; non ſeulement dans les Hieroglifes, puiſque s'il y découvre quelque figure humaine entremêlée, il peut ſe croire certain qu'ils ne ſont pas *Egyptiens*, ni de la plus grande antiquité, mais auſſi dans les édifices, les colomnes ou les arcades qu'il peut rencontrer dans ſon voyage. Un cu-

Antiquités. Journal du grand Caire à Sinai.

rieux Obſervateur trouve peu de difficulté à découvrir la différence des Eres.

Mais j'avoüe que mon principal objet eſt d'obtenir une Deſcription exacte de la ſeconde Pierre de *Moyſe*, & une copie de ces Caractères inconnus, qui ſe trouvent dans les Montagnes écrites. Si ces Inſcriptions ſont des lettres & des mots réels, quoique dans un Caractère perdu & inconnu; on peut aiſément en former un alphabet, & probablement découvrir le ſens des mots. Alors, quelles eſpérances n'en peut-on pas concevoir? Les Livres de *Moyſe*, à l'égard de la grande antiquité, ſont une lumiere qui luit dans les ténébres. Nous reconnoiſſons les avantages qu'on en peut tirer, dans la recherche des premiers ſiécles du monde. Or, comme la vérité du Chriſtianiſme dépend de celle de l'Hiſtoire Juive, donnée par *Moyſe*, tout ce qui ſert à confirmer ou à éclairer cette Hiſtoire devient également utile à la révélation Chrétienne. Ainſi, regardant les deux Pierres du Mont *Sinai*, comme des preuves de la vé-

Antiquités. Journal du grand Caire au Mont Sinai.

rité des Livres de *Moyſe*, littéralement écrits par le doigt de Dieu, je ne conſidére pas cette entremiſe comme une pure curioſité, mais comme une recherche très-avantageuſe à la Religion; & j'eſpére, Meſſieurs, que ma demande aura, dans votre Aſſemblée, tout le poids que cette conſidération doit lui donner.

Telles ſont les vues de M. Clogher. Si le projet du voyage eſt exécuté, n'en ſouhaitons pas la relation d'une autre plume, que celle qui le propoſe avec tant de piété, de zele & d'érudition.



PHILOLOGIE

Comprenant les Critiques, les Anecdotes, les Mêlanges d'Histoire & de Littérature, les Vies particulieres, &c.

SI L'ON ne peut espérer que tous les articles d'un Journal aient le même agrément pour chaque Lecteur, il y a d'heureux sujets, qui plaisent sans exception, & dont le seul titre annonce la destinée. Tels sont presque généralement ceux qui se présentent sous le nom de Critique & d'Anecdotes, sur-tout lorsqu'ils regardent les Auteurs, ou les Ouvrages, qui ont trouvé quelque faveur aux yeux du Public. L'art d'un Journaliste, qui veut lier un commerce durable avec ses Lecteurs, & se faire applaudir douze fois l'an, consiste, sans doute, à respecter dans ce mêlange le goût du plus grand nombre (*a*). C'est l'excuse que j'ap-

(*a*) *Sic meret æra liber Sosiis.* Horat.

porte ici à quelques Sçavans distingués, qui m'ont exhorté à donner le premier rang aux Sciences profondes. Ne manquez point de commencer par les Mathématiques, m'a dit gravement un Mathématicien célébre. Un Naturaliste m'a demandé avec inquiétude, si je ne commencerois pas par quelque beau trait d'Histoire Naturelle. J'ai répondu: je commencerai, s'il se peut, par plaire. C'est mon devoir, mon intention, mon espérance; & dans l'ordre, comme dans le fond des Sujets, je me garderai bien de consulter d'autre regle. Il faut que les différentes parties d'un Ouvrage périodique se prêtent mutuellement des jours & des ombres, & que leur position, comme celle des figures d'un tableau, serve quelquefois à relever le coloris qui leur manque. Essayons, par exemple, s'il rejaillira quelque chose de l'agrément de cet article, sur des matières plus graves, entre lesquelles il se trouve placé dans cette vue. Nous tenterons toutes les méthodes, pour nous arrêter à celle qui obtiendra l'approbation du Public.

OBSERVATIONS

Sur les Lettres de Mylord Orrery, au sujet de la vie & des écrits du Docteur Swift: (a)

Contenant plusieurs particularités remarquables du caractère & de la conduite de ce génie extraordinaire, & des deux femmes qu'il a célébrées sous les noms poëtiques de Stella *&* de Vanessa:

Dans une suite de Lettres adressées à Mylord Orrery; ausquelles on a joint deux piéces originales de Swift, qui n'avoient encore paru dans aucune édition de ses Ouvrages. A Londres, chez Reeve, 1754.

ON n'entendroit pas bien les curieuses Observations dont on va lire l'extrait, si l'on ne se rappelle que Mylord Orrery (*b*) avoit pu-

(*a*) Mort en Irlande, sur la fin de 1745.

(*b*) Du nom de *Boyle*, nom célébre chez tous les Amateurs des Arts & des Lettres, cher aux Sçavans & aux Artistes. Ce

blié en 1753. un Recueil de Lettres à son fils, *sur la vie & les ouvrages de Swift*. Ce Recueil est connu en France par une traduction (*c*).

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Milord Orrery*

Le but de l'Observateur s'annonce par son titre: c'est de justifier à quelques égards la mémoire de Swift, qu'il prétend n'avoir pas été assez ménagée par Mylord Orrery; d'éclaircir des faits, sur lesquels ce Seigneur avoit laissé ou répandu des doutes & de l'obscurité; enfin, de publier diverses Anecdotes, échappées à sa connoissance. Nous devons ajouter que Mylord Orrery, protecteur né des gens de Lettres, étoit intime ami de Swift, & que l'Observateur fait gloire aussi d'avoir vécu dans une étroite liaison avec le *Doyen*: c'est ainsi qu'à l'exemple des Anglois, nous appellerons quelquefois le Héros de ces Observations. C'est le nom de la digni-

Seigneur s'appelle aujourd'hui le Comte de Corke: ce titre lui est échû avec les grands biens de sa Maison en Irlande, à la mort du Comte de Burlington, Pair d'Angleterre.

(*c*) Chez Lambert, rue de la Comédie-Françoise, 1754.

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Milord Orrery.*

té dont il étoit revêtu dans le Chapitre de saint Patrice, à Dublin sa Patrie. On ne lui donne pas moins communément le titre de Docteur, quoiqu'il n'eût jamais pris ce Grade. En Angleterre, il est assez ordinaire de le déférer également, dans la conversation, aux Ecclésiastiques & aux Médecins, comme un titre d'honneur & une marque de politesse.

Après une modeste Apologie de son dessein, & des excuses polies à Mylord Orrery, l'Observateur commence par une remarque de ce Seigneur, sur le caractère de Swift par rapport à l'intérêt. *C'étoit*, selon Mylord, *un mélange d'avarice & de générosité. La premiere étoit souvent dominante, & la seconde paroissoit rarement; à moins qu'elle ne fût excitée par la compassion.*

Qu'il nous soit permis d'interrompre un moment notre Extrait, pour aller au-devant d'une objection que nous croyons pressentir.

Qu'importe, dira quelqu'un, si Swift a été généreux ou avare? Et quel intérêt peuvent prendre à ses vices, ou à ses vertus, des Nations

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Mylord Orrery.*

étrangeres? Ne leur suffit-il point de connoître ses ouvrages, sans s'embarrasser de ses mœurs; & le caractère personnel d'un Auteur intéresse-t-il, ni son siécle, ni la postérité? Voici notre réponse:

Nous vivons dans le siécle, où, peut-être avec le moins de mœurs, on a le plus écrit & parlé de morale. Qu'on ouvre nos Brochures; qu'on lise nos Romans, & jusqu'à nos Histoires: Qu'on assiste aux premieres représentations de nos Pieces nouvelles, on trouvera par tout des *mœurs*, de la *morale*, des portraits contrastés, des passions disséquées, l'analyse des vertus & des vices, enfin l'anatomie du cœur humain. L'Auteur en est si occupé, que le Lecteur, le Spectateur, perd souvent de vûe le sujet principal, pour aller avec son Poëte ou son Romancier, fouiller dans les replis d'un caractère fécond en antitheses.

Si l'on est si frappé de ces contrastes rebattus dans des tableaux de pure fantaisie, ne doit-il pas être plus agréable encore d'en trouver de neufs & d'originaux dans un portrait res-

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Milord Orrery.*

semblant? L'utilité qu'on peut tirer de cette sorte d'étude consiste, sans doute, ou dans les rapports qu'elle nous présente avec d'autres caractères réels, ou dans le juste retour qu'elle nous fait faire quelquefois sur le nôtre. Dans cette vûe, la connoissance d'un homme tel que Swift, qui a lui-même si bien connu & peint l'humanité, est assurément préférable à de vaines spéculations. De tant d'Ecrivains moraux, les uns dessinent de caprice, les autres cherchent avec peine des traits effacés par le temps, ou perdus dans l'éloignement; & souvent l'invention vient au secours de la réalité: au lieu que dans les traits qu'on nous offre ici, nous reconnoissons au premier coup d'œil des mains habiles & fidéles, qui ont travaillé d'après nature.

En effet, pour peu qu'on l'ait étudiée, on peut se faire, ou plutôt se rappeller une idée de ce *mélange d'avarice & de générosité*, que Mylord Orrery donne au Doyen de saint Patrice. Il est trop vrai; ce qu'on appelle générosité n'est pas toujours

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Milord Orrery.*

pur & sans alliage. On pourroit même dire qu'il est rare de voir quelqu'un absolument avare, ou tout-à-fait prodigue. Les extrêmités se touchent; & le caractère le plus décidé, en bien ou en mal, n'est souvent qu'un composé de vices & de vertus, qui rentrent les uns dans les autres.

L'Observateur n'a pas cru devoir passer ce trait sans le relever, ou du moins sans l'adoucir par une interprétation favorable. Il avoue bien que le Docteur *a été aussi caracterisé par son avarice, que par aucune autre singularité*: mais il remarque que ce fut sur le déclin de sa vie, temps où Mylord l'avoit connu. » Chacun sçait, » dit-il, par observation ou par expé- » rience (*d*), qu'à cet âge l'avarice ga- » gne toujours, quoiqu'en proportion » différente, dans l'esprit du plus ho- » nête homme »: mais avant ce période, le caractère du Doyen fut *l'accord d'une économie exacte, réguliere & bien entendue, avec une générosité distinguée.* » Et vous sçavez, Mylord,

(*d*) *Nimium, in senecta, ad rem attenti sumus.* Terent. in Adelp.

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Milord Orrery.*

» ajoute-t-il, que le vrai caractère » des hommes & des choses doit être » jugé dans leur état de perfection, » non dans leur décadence.

Le défenseur de Swift nous informe ensuite d'une particularité, qui ne semble pas trop favorable à sa propre opinion. » Le Doyen s'apperçut, » d'assez bonne heure, des progrès que » l'avarice faisoit journellement sur » son esprit; il en donnoit lui-même » cet exemple : Aussi-tôt, disoit-il, » que j'aurois augmenté de 30 livres » (c) le revenu de mon Doyenné, je » m'étois proposé d'avoir une bougie » pour lire, & un bidet dans mon » écurie. Il y a quelques années que » cette augmentation est faite; & » cependant je n'ai encore, ni bougie, » ni bidet. Que pourroit-on conclure de cette circonstance, si ce n'est que Swift ne fut point, ou pour mieux dire, ne parut point avare jusqu'à ce qu'il fût riche; car ce fut le

(c) *Sterling*, (environ 650 livres Tournois.) Le Doyenné de S. Patrice rapportoit à Swift plus de 700 liv. Il avoit d'autres bénéfices, & son revenu montoit au-dessus de 20000 livres de notre monnoye.

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Milord Orrery.*

Doyenné de Dublin qui le mit dans l'abondance; mais qu'aussi-tôt qu'il le devint, cette passion commença à se manifester, & qu'il prit alors le parti d'en faire des contes & d'en rire le premier ?

A l'égard de sa générosité, qui, selon Mylord, *paroissoit rarement, à moins qu'elle ne fût excitée par la compassion* : l'Observateur avoue, que si par compassion on entend *cette sensibilité naturelle qui nous fait souffrir pour les autres, & qui nous porte à nous soulager nous-mêmes en leur donnant du secours*, Swift eut aussi peu de cette sorte de compassion que personne du monde. Mais son Apologiste observe en même temps que le Docteur fit de sang froid & avec un louable discernement, des charités fréquentes & considérables. Il n'est pas permis d'en douter sur ce témoignage. Mais pourquoi le défendre de la compassion, comme d'une foiblesse ? Si c'en est une, elle est synonime à l'humanité : & qui peut rougir de ce sentiment n'est pas loin du contraire. Rien n'est plus sage & plus utile que le discerne-

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Milord Orrery.*

ment dans la distribution des bienfaits : mais en général, c'est la compassion qui en est la source. Celui qui ne l'éprouve point ne fera jamais de bien à personne, que par des motifs de religion, ou d'orgueil, ou d'intérêt. S'ils manquent, sa main se referme : son prétendu-sang froid n'est que dureté machinale.

Parmi les différens exemples de la charité du Doyen, & du soin paternel qu'il prenoit des Pauvres de son Eglise, l'Observateur rapporte la fondation d'une retraite pour des Veuves âgées, qui avoient mené une vie réguliere. Cet établissement fut l'ouvrage de Swift, & il y contribua moins par son zéle à recueillir les libéralités d'autrui, que par les sommes qu'il fournit lui-même. Dans ses idées d'ordre & de discipline, il ne souffroit point que *ses Pauvres* allassent mandier hors de leur district, ni que des Pauvres étrangers y vinssent demander l'aumône. Il voulut que les siens fussent distingués des autres par une marque particuliere. Il proposa même de marquer aussi ceux de la Capitale, & même tous ceux du Royau-

PHILOL. *Observations sur les Lettres de Milord Orrery.*

me d'Irlande. » C'est, selon notre Auteur, le projet le plus judicieux, » le plus praticable, & le plus chrétien, pour soulager les Pauvres qui » ont de véritables droits à la charité » publique, & pour bannir en même-temps la mendicité vagabonde, avec » tous les desordres dont elle est suivie » : Enfin, l'on nous apprend que pour mieux connoître l'état des familles indigentes, le Docteur alloit à pied dans les rues; qu'il s'informoit sur les lieux mêmes, de tous ces détails d'infortune, avec une sagacité qui étoit rarement trompée, & qu'il pourvoyoit immédiatement aux plus pressans besoins par des charités manuelles.

Nous ne suivrons point l'Observateur, dans toutes les critiques qu'il fait de différens passages de Milord Orrery. Réduisons-nous aux plus interessantes. Ce Seigneur a parlé du *foible de Swift pour la flâterie*. Son Apologiste tâche de l'en justifier par deux raisons : la premiere, » qu'un » esprit aussi délicat dans l'art de » louer auroit été choqué d'une adulation grossiere; & la seconde

PHILOL. *Obſervations ſur les Lettres de Milord Orrery.*

» tirée de divers endroits de ſes œuvres, qui ſemblent prouver qu'il » faiſoit profeſſion *ouverte de déteſter* » *la flatterie.* » Mais pour alléguer ſérieuſement ces deux raiſons, il faut connoître peu les hommes, & moins encore les Auteurs, ſur-tout les Auteurs ſatyriques.

Une autre remarque de Milord Orrery, c'eſt que l'*Orgueil avoit mis Swift au-deſſus de l'Envie.* L'Obſervateur prétend que ſi le Docteur fut exempt de cette odieuſe paſſion, ce ne fut point parce qu'il s'attribuoit une ſupériorité univerſelle. La preuve, c'eſt qu'il reconnoiſſoit lui-même trois Supérieurs; » *Pope*, dans la » Poëſie Epique; *Gay*, dans la Paſto- » rale; & Milord *Oxford*, dans la » Politique. » C'étoit plûtôt, dit notre Auteur, parce qu'il aimoit le mérite partout où il le rencontroit: & jamais il n'étoit ſi content, que lorſqu'il avoit pû le tirer de l'obſcurité. Il ſe faiſoit même un point d'honneur de le préſenter au grand jour, dans l'aſpect le plus avantageux. On en cite un exemple. Le Doyen conduiſit

PHILOL. *Obſervations ſur les Lettres de Milord Orrery.*

un jour le Docteur *Parnell* (*f*) à l'audience du Comte d'Oxford, qui étoit alors au comble de ſa gloire: » Mais au lieu de préſenter le Poëte » au premier Miniſtre, il mena ce- » lui-ci, ſa baguette de Grand Tré- » ſorier à la main, chercher Par- » nell dans la foule qui étoit à ſon » lever, ſe préſenter à lui, & lui de- » mander ſon amitié, de la maniere » la plus polie & la plus obligeante. Le Doyen s'applaudit d'avoir ainſi ſoutenu l'honneur des talens; » per- » ſuadé, diſoit-il, que le génie eſt » ſupérieur au rang & à la dignité.

Voici un autre fait, rapporté auſſi par l'Obſervateur, & qui fait également honneur au même Miniſtre & à ſon Ami. Chacun ſçait que Swift jouit de ce titre auprès de Milord Oxford, & qu'il le mérita par un attachement perſonnel; outre l'utilité dont ſa plume étoit au Miniſtere & au parti des *Toris*. Au commencement de 1711, *Congreve*, le Moliere Anglois, rempliſſoit à la Cour un emploi conſidérable. Créature des Miniſtres Wighs qui venoient d'être dépla-

(*f*) Célébre Poëte Anglois.

PHILOL. *Obſervations ſur les Lettres de Milord Orrery.*

cés, il étoit menacé du même ſort, & le bruit en courut dans Londres. Le Doyen n'étoit pas ami de Congreve: mais, emporté par un beau zéle, il courut chez Milord Oxford, lui parla de ce bruit public, & lui dit avec chaleur, *qu'on ne touche pas un cheveu à M. Congreve.* » Eh! » quoi, mon cher Docteur, répondit » le Miniſtre, avez-vous pû me croire » capable de nuire à un homme de » génie »? Non, non, je vous aſſure: *non tam averſus equos Tyria ſol jungit ab urbe.*

C'eſt ainſi que l'Obſervateur préſente Swift du beau côté; & que par le recit de quelques actions généreuſes, il cherche à exténuer les imputations de Mylord Orrery, ou d'autres bien plus graves, dont la mémoire du Docteur n'eſt pas exemte.

Mais tous les efforts de ſon ingénieux Apologiſte ne peuvent le laver de divers défauts, plus fréquens encore, & plus incommodes dans la Société. Tels étoient ſon humeur bizarre, ſes emportemens outrés, ſa hauteur, ſon deſpotiſme, à l'égard de tous ceux qui vivoient avec lui. Fier

PHILOLOGIE. *Critique des Lettres de M. Orrery, & caractère de Swift.*

de ſes talens, & peut-être gâté par les hommages de ſes Admirateurs, il parut perſuadé (*g*) que tout devoit fléchir devant ſa ſupériorité. Ce caractère impérieux ſe manifeſta & ſe ſoutint juſques dans ſes amours; car, s'il ne fut pas capable lui-même d'une grande paſſion, il ſçut en inſpirer de vives & de conſtantes.

Jamais on ne vit un exemple plus éclatant des avantages du bel eſprit. Swift n'étoit ni beau, ni bien fait. Une phiſionomie rude, un regard dur, & un ton bruſque; ſa profeſſion peu faite pour la galanterie, du moins en Angleterre; une ſorte d'impoliteſſe qu'il avoit contractée dans le commerce du bas peuple; (*h*) enfin, ſon humeur intraitable, & ſon extrême avarice; tout cela ne lui pro-

(*g*) *Nullum magnum ingenium*, dit Seneque, *ſine mixtura dementiæ.*
De tranquill. anim.

(*h*) On ſçait que Swift faiſoit la plûpart de ſes voyages à pied; qu'il logeoit dans les plus minces auberges, mangeoit avec des Voituriers, des Valets d'écurie, & autres gens de la lie du peuple; qu'il écoutoit avec grand ſoin leurs converſations & s'y mêloit avec plaiſir.

PHILOLOGIE. Critique des Lettres de M. Orrery, & caractère de Swift.

mettoit pas des succès distingués dans la carriere des bonnes fortunes. Il fut cependant adoré de deux femmes, toutes deux aimables, & distinguées par leur mérite & leur esprit. Il en usa très-mal avec toutes deux. C'est ce que Mylord a remarqué, & sur quoi l'Observateur ne l'excuse que foiblement.

La premiere, qu'il a chantée sous le nom Poëtique de *Stella*, étoit Mademoiselle *Johnston*, fille de l'Intendant du Chevalier Temple. Swift, aiant passé sa premiere jeunesse auprès du Chevalier, y vit cette Demoiselle, & en devint aussi amoureux que pouvoit l'être un homme de son caractère. Elle ne fut pas aussi maîtresse d'elle-même. Séduite par les charmes de l'esprit, qu'elle étoit capable de goûter, & par ceux de la poësie qu'elle cultivoit, (*i*) elle aima

(*i*) Le Doyen avoit aussi la voix agréable, talent qui joint à celui de sa Poësie, fait ordinairement de grands progrès dans le cœur des Femmes : témoin la célébre Heloïse, qui fut amoureuse, comme Mademoiselle Johnston, d'un Docteur Poëte, & beau Chanteur. Ceux qui ont les Œuvres

PHILOL. Critique des Lettres de M. Orrery, & caractère de Swift.

tendrement, & de trop bonne foi, ce qui, pour son bonheur, n'auroit dû faire que son amusement.

Ainsi commença une passion qui dura toute sa vie. Trop assuré d'un cœur qu'il ne méritoit pas, Swift ne daigna répondre qu'en secret à des sentimens si flatteurs. Il vécut longtemps avec *Stella*, dans une liaison équivoque: & quoiqu'enfin il eût consenti à légitimer leur union, il ne voulut jamais, ni loger avec elle, ni paroître chez elle à d'autre titre que celui de simple visite. Mylord Orrery attribue ce procédé à la vanité de Swift, qui auroit crû trouver un sujet de mortification dans la naissance de Mademoiselle de Johnston (*l*).

d'Abelard y peuvent lire, page 46 ; *duo autem, fateor, tibi specialiter inerant quibus feminarum animos statim allicere poteras, dictandi videlicet & cantandi gratia, quæ cæteros, minime Philosophos assecutos esse novimus. . . . . Atque hinc maxime in amorem tui feminæ suspirabant.* Ovide ne vante pas moins le pouvoir de ces deux qualités. *De arte Am. l. 3.*

(*l*) Comme ce n'est qu'une conjecture, j'aimerois mieux prêter au Doyen le sentiment de l'Empereur Ælius-Verus, qui,

PHILOL. Critique des Lettres de M. Orrery, & caractères de Swift.

Nous ne rapporterons point ici les excuses & les allégations de l'Apologiste. Il ne les employe que pour exténuer, plutôt que pour défendre le procédé du Doyen, en l'attribuant à des motifs plus justes & plus honêtes, qui lui paroissent même insuffisans pour justifier pleinement une conduite si dure & si indécente, sur-tout dans l'état que Swift avoit embrassé. La Religion Anglicane permet & recommande autant le mariage aux Ecclésiastiques, qu'elle leur défend tout commerce illicite ou suspect. Enfin, il y avoit même de l'inhumanité dans l'obstination du Docteur à faire un mystere de son mariage. Sa triste Epouse en fut la victime. Trop délicate pour pouvoir s'accoutumer à son état, elle tomba

n'ayant pas beaucoup de goût pour sa femme lui disoit, pour justifier ses petites débauches, que le nom de femme étoit un titre de dignité, plûtôt que de plaisirs : *Patere* lui fait dire, *Spartiam, me per alias exercere cupiditates meas, nam uxor nomen est dignitatis, non voluptatis.* Ce qu'on va lire de l'infidélité du Doyen confirme assez mon idée.

PHILOL. Critique des Lettres de M. Orrery, & caractère de Swift.

dans une maladie de langueur, & mourut privée du seul titre qu'elle eut jamais ambitionné.

Une circonstance cruelle avoit encore aigri son chagrin. *Vanessa*, l'Heroïne d'un Poëme de Swift, (*m*) passoit aussi pour sa Maîtresse. C'étoit une Demoiselle, Hollandoise d'origine, mais née en Irlande. Son véritable nom étoit *Vanhomrigh.* Frappée de la réputation éclatante du Doyen, elle oublia qu'elle étoit jeune & qu'il ne l'étoit plus. *Vanessa* voulut apprendre, de lui, l'Art des Vers & la Philosophie. » Mais, comme il l'a dit lui-même, » l'effet de ces leçons porta sur l'endroit le plus » foible. On visoit à la tête & le » cœur fut touché (*n*). Nouvel Abelard, il en fit une autre Héloïse. Mais le dénouement de l'intrigue ne devint funeste qu'à cette Ecoliere trop passionnée. Elle ignoroit apparemment les engagemens de son Maître

(*m*) Intitulé *Cadenus & Vanessa.* Swift s'y étoit désigné lui-même sous le nom de *Cadenus.*

(*n*) Dans le même Poëme.

PHILOL. *Critique des Lettres de M. Orrery, & caractère de Swift.*

avec Mademoiſelle Johnſton ; & lui, ſans doute, n'avoit pas eu la bonne foi de l'en avertir. L'infortunée *Vanhomrigh* le preſſoit en vain de s'attacher pour jamais à elle. Fatigué bientôt de ſes importunités, il la traita plus durement encore que ſa Rivale. *Vaneſſa* étoit née fiere, & avec des paſſions violentes. Son reſſentiment éclata juſqu'à la fureur. Elle ſe retira à la Campagne ; mais bien loin d'y vivre en repos, elle fit craindre à Swift, par le déſordre de ſes Lettres, les derniers effets de ſon déſeſpoir. En vain s'efforça-t-il de la calmer par ſes viſites. Un refus poſitif, qu'elle s'attira par des inſtances trop preſſantes, rendit ſa douleur encore plus vive. Elle tenta de l'aſſoupir, en étourdiſſant ſa raiſon par l'uſage des boiſſons fortes : remède pernicieux, qui ſans la ſoulager, précipita ſa fin, & celle d'un amour auſſi ſingulier que déplorable (*o*).

L'Obſervateur s'efforce encore de

(*o*) Je trouve dans ma mémoire un fort ancien proverbe ; χαλεπωτερὸν δὲ παντων ἀποτυγχάνειν φιλεῦντα, le pire de tous les maux eſt de ne pas jouir de ce que l'on aime.

PHILOL. *Critique des Lettres de M. Orrery, & caractère de Swift.*

répondre ici à Mylord Orrery. Il ſe plaint de quelques expreſſions, dont ce Seigneur s'eſt ſervi en parlant du commerce de Swift & de *Vaneſſa*. Il s'efforce de perſuader que cette liaiſon fut toujours innocente, du moins de la part du Doyen. Il allegue pour preuve les Lettres de ſon Héros, qui après la mort de Mademoiſelle *Vanhomrigh* paſſerent entre les mains du Docteur *Berkley* Evêque de *Cloyne*, ſon Légataire & ſon Exécuteur Teſtamentaire. On n'y trouve, dit-il, aucune trace d'un commerce ſuſpect. Quoique celles de *Vaneſſa* reſpirent par-tout la plus violente paſſion, celles de Swift au contraire ne renferment que des complimens, des excuſes, des apologies, & des remercîmens *pour de petits préſens*. Enfin, il s'efforce d'adoucir ce que la conduite du Doyen avoit eu d'odieux & d'inhumain ; ſur-tout lorſqu'après un dernier éclairciſſement, ou pour mieux dire une nouvelle inſulte, il avoit ceſſé tout-à-fait de voir *Vaneſſa* dans les derniers temps de ſa vie. L'Apologiſte ſe retranche ſur les excès où elle étoit tombée, & la compare

PHILOL. *Critique des Lettres de M. Orrery, & Caractère de Swift.*

avec Ariane, qui, trahie par Théſée, ſe conſoloit dans les bras de Bacchus. Il n'étoit pas fort difficile de détruire ces foibles défenſes. C'eſt ce qu'a fait un Journaliſte Anglois (*p*), que nous allons traduire littéralement.

» Permettez-moi, Monſieur, dit » ce Journaliſte à l'Obſervateur, de » prendre à votre égard la même li» berté que vous prenez avec My» lord Orrery, & de vous demander » ce qui avoit obligé cette Ariane » de s'abandonner à Bacchus ? N'é» toit-ce point celui qui l'avoit aban» donnée le premier ? Quand com» mença-t-elle de ſe livrer à ces excès » que vous lui reprochez ? Fut-ce » avant cette déſertion ?

» Mais, dites-vous, lorſque leur » correſpondance épiſtolaire parut au » grand jour, on vit d'un côté tou» te la chaleur & la violence d'une » grande paſſion ; de l'autre, des ci» vilités, des excuſes, & des *remer*» *cimens*, ajoutez-vous, *pour de pe*» *tits préſens*. Souffrez qu'on vous

(*p*) *Monthly Review*, ou *Revue du mois*. Juillet 1754.

demande

PHILOL. *Critique des Lettres de M. Orrery, & Caractère de Swift.*

» demande encore : Que penſeriez» vous d'un homme (on ne le ſup» poſe pas même un Eccléſiaſtique) » qui après s'être inſinué dans l'affe» ction d'une femme, entretiendroit » avec elle une correſpondance, ſi » froide d'un côté, ſi animée de l'au» tre ; & qui, dans ces circonſtances, » ſeroit aſſez bas pour ſe mettre dans » l'obligation de la remercier des *pe*» *tits préſens* qu'il en recevroit ? Ce » ſeroit bien pis, ſi nous le ſuppo» ſions Eccléſiaſtique. Dans ce der» nier cas, il n'auroit pas dû nourrir, » par ſa correſpondance, une paſſion » qu'il ne pouvoit payer de retour » ſans manquer à ſon caractère ; en» core moins accepter des préſens, » dont il reconnoiſſoit le motif. En » vérité, Monſieur, ce que vous al» léguez en faveur du Doyen feroit » plutôt ſon crime que ſon apologie : » & ſi ſa prétendue *innocence* étoit » une fois admiſe, elle le rabaiſſe» roit bien plus dans l'opinion des » honnêtes gens, que s'il eût péché » par fragilité. Celle-ci n'eſt que » trop l'appanage de l'homme, & la » nature eſt ſon excuſe. Mais où en

» trouver, pour une conduite telle que » vous la supposez ? Ce seroit un excès » d'orgueil, une basse avarice, & une » séduction préméditée.

Quelque parti qu'on prenne, entre l'Observateur & le judicieux Journaliste, on conviendra du moins que les caractères des deux Héroïnes, *Stella* & *Vanessa*, sont infiniment supérieurs à celui du Héros. Quelle douceur, quelle patience, quelle vertu dans la premiere, & que sa douleur est intéressante ! Quelle passion, quelle franchise, quelle générosité dans l'autre, & que ses égaremens même sont touchans pour une ame sensible ! Quel dommage, que la décence n'ait pas permis de publier la correspondance épistolaire de *Vanessa* avec l'ingrat Doyen ! Nous ne doutons pas qu'elle n'y parut avec avantage, du côté du sentiment & de l'imagination. C'est toujours un rôle embarassant que celui d'avoir tort ; & l'esprit même de Swift devoit être mal à son aise dans les entraves de la fausseté. L'art peut être subtil : la passion seule est éloquente.

Il ne nous est pas resté plus de mo-

numens de celle de *Stella*. Mais tous ceux, qui l'ont connue, exaltent à l'envi son esprit & ses talens. Mylord Orrery en fait le plus grand éloge, & l'Observateur enchérit encore. Il nous a conservé deux traits de cette Epouse infortunée, qui nous apprennent qu'elle étoit tourmentée par la jalousie. Le premier est une espéce de Madrigal, en dix vers, sur cette funeste passion : Le voici.

» O Puissances célestes ! Défendez-» moi de sa rage ! Délivrez-moi de » ce Tyran, qui répand l'amertume » sur tous les instans de ma vie ! O » Amour ! que tu soutiens mal le cara-» ctère de Conquerant ! Après avoir » soumis mon cœur...... eh quoi ! ne » sçaurois-tu défendre ta Conquête ? » Lorsque je fléchis sous ton joug, il « me parut léger ; je croyois ce mon-» stre banni de ta suite. Mais, que » dis-je ? Toi-même éleves sa puis-» sance. C'est l'appui de ton Thrô-» ne. Il reclame à présent tes droits » comme les siens. Dites-moi, ô » Tyrans ! Etes-vous d'accord pour » nous tourmenter ! Et par-tout où

» l'un régne, faut-il donc que l'au-» tre succéde ?

Lorsque le Poëme de *Cadenus & Vanessa* parut, il fit le sujet de toutes les conversations. Stella étoit à la Campagne, chez des Amis. Un jour, à l'heure du dîner, il survint des Convives qui ne la connoissoient point. On vanta beaucoup le Poëme nouveau. » Assurément, dit quel-» qu'un, cette *Vanessa* doit être une » personne bien extraordinaire, pour » avoir inspiré au Doyen de si belles » choses. Cela n'est pas si clair, » répondit en souriant Mademoiselle » Johnston ; car pour des Vers, cha-» cun sçait qu'il en feroit d'aussi » beaux *sur un manche à balai.*

Quelque pueril que puisse paroître ce trait, nous avons cru qu'il ne devoit pas tomber dans l'oubli. Rien n'est indifférent, de tout ce qui marque les nuances des passions & des caractères ; & l'on voit dans le langage de l'infortunée *Stella*, plus d'admiration encore pour les talens de Swift, que de dépit contre sa Rivale. Celle-ci de son côté ne connoissoit point de plus grand bonheur

que d'être célébrée par une Muse si chérie, & sacrifioit à ce plaisir flateur toutes les délicatesses qu'une autre femme auroit pû conserver sur sa réputation. Enfin ces deux passions, quoique différentes selon les caractères & les situations des deux Amantes, nous offrent un spectacle qui doit paroître nouveau, sur-tout en France. C'est une preuve de plus, pour une maxime qui a été soutenue plus d'une fois : Que s'il y a des femmes qui sçachent mieux plaire que les Angloises, quoique peut-être avec moins de beauté, il n'en est pas du moins qui sçachent mieux aimer. Quel triomphe en effet pour un Doyen *Hibernois*, que deux femmes, & deux femmes d'esprit, mortes d'amour pour lui ! Où est le Petit-maître François, qui puisse orner son Char d'un si rare trophée ?

On promet une suite de cet Extrait. Avec quelle confiance ne reviendrons-nous pas aux articles qui ont le double mérite de l'agrément & de l'utilité ? Le plus glorieux éloge de l'Histoire a toujours été de la représenter comme l'Ecole des

PHILOL. *Critique des Lettres de M. Orrery, & Caractère de Swift.*

Mœurs (*o*) ; & cet avantage lui vient des Caractères particuliers, dont elle n'embrasse pas moins la peinture que celle des grands événemens qui appartiennent à l'ordre général du Monde. Sauve-t-elle un Nom de l'oubli, par le récit de quelques traits qui sont sa gloire ou sa honte ? C'est assez pour attacher nos yeux sur celui qui l'a porté, & pour nous faire trouver des leçons dans ses vertus ou dans ses vices. La condition n'y change rien, parce que dans tous les dégrés de la Société le fond de la Morale est le même. L'homme privé devient capable d'instruire, comme le Monarque & le Héros (*p*). Enfin tous les exemples ont la même force, lorsqu'ils sont proposés par l'Histoire. Ainsi l'Extrait qui va suivre ne sera point déplacé, après celui qui précéde. D'ailleurs, s'il étoit question de rang, nous pensons avec le Docteur Swift, & sur-tout en sa faveur, que le mérite n'est inférieur à rien.

(*o*) *Magistra morum & exemplar vitæ.* Cicer.

(*p*) Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été. *Racine.*

PHILOL.

ESSAI HISTORIQUE *& Critique sur le Caractère & les Ecrits de Jacques I. selon la maniere de Bayle, tiré d'Auteurs originaux & de Mémoires d'Etat, par M.* Willam Harris. *Londres, chez* Waugh, *&c.* 1754. *in*-8°.

L'AUTEUR n'a pas dû craindre de s'exposer au reproche d'adulation, qu'on a fait si souvent aux Historiens qui ont écrit la vie de leurs Souverains. Jamais on ne s'éloigna davantage du Panégyrique ? Il semble qu'il ait eu pour objet principal, de renouveller dans les esprits toutes les impressions désavantageuses, qu'une partie des Anglois a conçues contre une Maison infortunée. L'autorité royale n'est guères mieux traitée dans le cours de l'Ouvrage. On y voit transpirer sans cesse les principes d'un

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

Whig outré. Si M. Harris est exempt de flaterie, il s'en faut bien qu'il le soit de partialité.

Son but, dit-il, est de donner *une vue distincte* du caractère de Jacques I. Ce n'est pas en beau que M. Harris a prétendu nous le montrer. Voici son exorde : Le caractè» re que j'entreprens de tracer, est, » je l'avouë, un sujet très-bas & très» méprisable en lui-même. Mais com» me il n'a pas laissé d'entraîner des » conséquences très-importantes, & » dont les effets se sont étendus fort » loin, tant sous ce régne que sous les » suivans, j'ai présumé qu'on me sau» roit quelque gré d'avoir éclairci ce » Période de notre Histoire. «

Nous ne donnons aucun extrait du corps de l'Ouvrage. Ce qu'il contient, quoique mêlé de faits & de détails, seroit en général, ou trop peu interessant pour toute autre Nation que l'Angloise, ou trop directement opposé aux idées justement reçues sur l'autorité légitime des Rois, & sur le respect dû à leurs Personnes sacrées. Ce livre nous servira donc plutôt d'occasion que de sujet, pour rapporter ici

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

quelques Anecdotes de Jacques I ; les unes tirées des Mémoires d'Elisabeth (*a*); les autres de *l'Histoire d'Edimbourg* par M. *Maitland*, qui est aussi l'Auteur de la belle & curieuse *Histoire de Londres.*

Rien de plus vrai & de plus judicieux que le portrait de Jacques I. tracé par une main aussi habile qu'impartiale ; celle d'Henri IV. même. Ce grand Roi, peu avant la mort d'Elisabeth (*b*), écrivit une excellente dépêche à M. de Beaumont son Ambassadeur en Angleterre, sur les suites qu'il prévoyoit de cet événement. Il trouvoit, dans le caractère du Successeur, de justes sujets de défiance. Il n'y voyoit, ni bonne foi, ni solidité ; la légeré & l'inconsidération en faisoient la base, la mauvaise intrigue & l'artifice mal adroit y paroissoient à leur tour : mais, avec l'envie de faire des dupes, Jacques I. finissoit toûjours par l'être lui-même. Delà le sage Henri concluoit très-conséquemment, qu'il n'y auroit jamais aucun fond à faire

(*a*) Voyez les trois Volumes précédens.

(*b*) Lettre du 13 Mars 1603. Mémoires d'Elisabeth, Tome II. page 506.

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

sur les paroles ni sur les actions de ce foible Prince. » Le Roi d'Ecosse, ajoute-t-il, intrigue sans cesse à Rome, » en Espagne, & par tout ailleurs, » comme il a fait avec moi, sans s'attacher à aucun plan fixe, selon » qu'il est poussé, entraîné ou retenu; » les premières espérances l'élévent, » & l'excitent au gré de ceux qui les » lui donnent; il se laisse gouverner » par-tout ce qui l'entoure, sans aucun égard, ni pour le mérite, ni pour » la vérité : ainsi je prévois qu'il se » laissera tromper dans toutes les occasions. «

La conduite de Jacques I. ne tarda point à vérifier cette prédiction. Quoique le Secrétaire Cécil parut d'abord en possession de toute sa confiance, ce Ministre sentit vivement combien il avoit perdu au change. Tout politique qu'il étoit, il laissa bien-tôt échaper des marques d'un mécontentement secret. Du vivant de la Reine, il avoit toûjours été assujetti à la rigueur de l'Etiquette : elle étoit portée si loin, que dans les fonctions de son ministère auprès de sa Souveraine, il avoit été obligé de parler & d'écrire à genoux. Le nou

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

veau Roi daigna suprimer ce cérémonial, & tous les Courtisans en firent au Ministre des complimens de félicitation : » Plut à Dieu, leur répondit-il, » que je fusse encore dans le cas de par- » ler à genoux! « Si le Secrétaire d'Etat, qui paroissoit au comble du crédit & de la faveur, ne pouvoit dissimuler ses dégoûts au service d'un tel Maître, on peut juger que la Nation se mit peu en peine de cacher les siens. » Le ca- » ractère & la conduite de Jacques I. » *dit le Compilateur des Mémoires d'E-* » *lisabeth*, « (*c*), souffriroient une » nouvelle *disgrace*, si l'on publioit » les Lettres de M. de Beaumont de- » puis le commencement de ce régne » jusqu'à son rapel, comme celles de » son successeur M. de la Boderie l'ont » été depuis peu. « (*d*)

On apprendroit, par celles de M. de

(*c*) Tome I I. page 516.

(*d*) M. *Birch* nous apprend ici dans une Note, que les Lettres de M. de Beaumont forment un Recueil de plusieurs Volumes *in-folio*, & que M. Philippe *Yorke* en possède un Manuscrit, qui a été copié sur l'original, à Paris, dans la Bibliotéque du Roi.

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

Beaumont, que Jacques I. devint bien-tôt *odieux à la Nation Angloise*. Un des griefs les plus forts, qu'on alléguoit contre ce Prince, étoit son mépris manifeste pour le beau Sexe. Dans son voyage d'Ecosse en Angleterre, il en fit profession ouverte, & le porta jusqu'à l'impolitesse, en souffrant que les Dames se présentassent & se tinssent devant lui à genoux. Il joignit, à ce procédé, les discours les plus offensans contre leur Sexe en général, & contre la passion que ses charmes inspirent si naturellement au nôtre : il y ajouta publiquement des réflexions personnelles contre Henri IV. au sujet du penchant qui lui étoit commun avec tant de Héros pour ce Sexe aimable. » » Ces discours, ajoute M. Birch, irri- » tèrent si fort les femmes en général, » qu'elles ne gardèrent plus aucune » mesure en parlant du Roi. «

Jacques ne fut pas plus affable envers le Peuple, qui accouroit en foule sur son passage, sur-tout à la chasse. Il poussoit l'impatience jusqu'à l'emportement, maudissant tout ce qu'il trouvoit sur son chemin, & menaçant de quitter l'Angleterre si l'on ne vou-

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

loit le laisser jouir en paix de ses divertissemens. Lorsqu'il alla voir la flotte à *Chatam*, il marqua si peu d'attention pour un objet si digne des regards d'un grand Roi, que non-seulement les gens de mer, mais encore tous ceux qui furent présens, en témoignèrent leur surprise, par des plaintes assaisonnées de toute la liberté Angloise. » » Notre Roi, disoient-ils, fait plus de » cas d'un cerf, que d'un vaisseau; il » aime mieux le son des cors que le » bruit du canon. «

Ce mépris de la Nation pour Jacques I. continue le Compilateur, d'après les Lettres de M. de Beaumont, » fut beaucoup augmenté par son aver- » sion pour les affaires; par les peti- » tesses & les foiblesses qui le dégra- » doient dans sa vie privée, par les » honteuses nécessités dans lesquelles il » jetta sa personne & son gouverne- » ment, sans aucun motif de vraie » générosité, mais par les effets d'une » profusion aveugle & imbécile. Enfin, » il paroit évidemment, tant par ces » Lettres que par d'autres Mémoires » qui n'ont pas vû le jour, que dans le » régne de ce Prince, la réalité des

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

» faits a été une réfutation, sans répli-
» que, des flatteries grossières qu'on lui
» prodigua pendant sa vie. «

Nous ne nous étendrons pas davantage sur la conduite de Jacques I. considéré comme Souverain, & Chef de trois puissantes Nations. Si la flatterie le séduisit de son vivant, l'Histoire ne l'a pas ménagé après sa mort; & le souvenir de ses fautes durera plus long-temps que la mémoire de ses Ouvrages. Personne n'ignore que ce Prince écrivit beaucoup; qu'il s'adonna particulièrement à l'Etude de la Théologie & à la controverse de Religion; qu'enfin il fut extrêmement jaloux de sa réputation, comme Auteur & comme bel Esprit. (*e*)

(*e*) Les Historiens d'Angleterre font un long récit de l'animosité qu'il conçut contre Vorstius, Théologien Protestant, dont il fit brûler les Livres, & qu'il fit chasser de Hollande, en menaçant les Etats Généraux, non-seulement de sa haine, mais d'écrire contre eux s'ils continuoient de le protéger. Il fit brûler aussi les Ouvrages du célèbre *Pareus* par la main du Bourreau. Rapin, Regne de *Jacques* I. Un Auteur assure que la liste des erreurs de M. de Thou, qui est imprimée à la fin des Lettres de Camden, fut

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

C'est dans ce dernier point de vûe que M. *Maitland* l'a envisagé, lorsque, dans son Histoire d'Edimbourg, à l'occasion du Collége de cette Ville, il nous a conservé le détail singulier d'une dispute scholastique à laquelle le Roi présida. On peut, dit l'Historien, regarder ce trait, comme un exemple de la sagesse & du sçavoir de ce *Salomon de son temps*: Ainsi (*f*) l'appelloient

faite par l'ordre de ce Prince, pour vanger la mémoire de la Reine Marie sa Mere, que M. de Thou avoit un peu maltraitée en s'attachant trop à Buchanan: *Smith, Vita Camdeni.* On prétend même que le fils aîné de M. de Thou, étant en Angleterre, & s'étant présenté à *Whitehall* pour faire sa Cour à ce Prince, en reçut des reproches si durs, qu'il en fut trois mois malade, de honte ou de chagrin. Jacques trouva des Ecrivains qui le traiterent aussi sans ménagement. Nous avons encore, sous le titre de *Corona Regia*, une Satyre où il est cruellement déchiré. On la croit du fameux *Scioppius*, quoiqu'elle ait été publiée d'abord sous le nom de Casaubon, comme un de ses Ouvrages posthumes. D'autres l'attribuent à Jean Barclay. Ce qui est certain, c'est que Jacques fit d'inutiles recherches pour découvrir l'Auteur & le faire punir.

(*f*) Histoire d'Edimbourg, année 1617.

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

ses Flatteurs. Nous allons traduire littéralement ce morceau. On y verra le goût des pointes & des jeux de mots protégé, adopté, & mis en honneur par un Roi savant. Nous doutons cependant que cette autorité suffise pour l'accréditer aux yeux de la raison.

Le Roi Jacques, après une absence de quatorze ans, eut envie de revoir son pays natal. Arrivé à Edimbourg, il semble qu'il eut le dessein d'y faire parade de son érudition, & de son talent pour la Polémique. Il résolut, dans cette intention, de faire tenir au Collége de cette Ville une assemblée solemnelle, où l'on devoit disputer sur diverses matières; mais les affaires publiques ne lui ayant point permis d'exécuter son projet pendant le séjour qu'il fit dans la Capitale de l'Ecosse, il ordonna aux Professeurs de se rendre auprès de lui, à son Château de Sterling, le 29 Juillet. Là, dans la Chapelle, en présence du Roi, de toute la Cour, & d'un grand nombre de Gens de Lettres, Anglois & Ecossois, la dispute fut ouverte à quatre heures du soir.

La première Thèse fut celle-ci » que

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

» les *Sheriffs* (*g*) & autres Magistrats
» inférieurs ne doivent point être héré-
» ditaires. «

Elle fut attaquée par divers argumens de la part de l'Opposant; mais les réponses du Soutenant furent si fort au gré du Roi, que se tournant vers le Marquis d'Hamilton, qui se tenoit debout derrière sa chaise, & qui étoit alors Sherif héreditaire de *Clisdale*: *Jacques*, lui dit-il, » vous le voyez, » votre cause est perdue; & tout ce » qu'on a pû alléguer pour la défendre » a été pleinement refuté. «

La seconde question avoit pour objet » la Nature du mouvement local. «

Elle fut fort débattue, & le Répondant produisit plusieurs passages d'Aristote en faveur de son opinion. L'interprétation en fut contestée; & cette variété de sentimens donna lieu de part & d'autre à de savantes explica-

(*g*) Sorte de Magistrats communs dans la Grande-Bretagne, où chaque Comté a les siens. Leurs fonctions & leurs prérogatives répondent en partie à celles des Baillis, ou Prevôts, des Sénéchaussées

PHILOL. Caractère & sçavoir de Jacques I.

tions. Le Roi en fut si charmé, qu'il dit tout haut : » Ces gens-ci sçavent » aussi-bien la pensée d'Aristote, qu'A- » ristote même. «

Le troisiéme sujet proposé étoit » » l'origine des sources & des fontai- » nes.

Cette dispute amusa fort le Roi ; & quoique les trois quarts d'heure, ausquels on avoit limité la durée de chacune, fussent déja expirés, il ordonna aux Disputans de la continuer. Il s'y méla même, en disant de temps en temps quelque mot pour ou contre, & ne laissa passer presqu'aucun Argument des deux parties sans y ajoûter ses propres remarques. Les disputes étant finies, le Roi se retira pour souper : mais après le repas, il fit appeller les six disputans, dont les noms étoient Jean *Adamson* (fils d'Adam); Jacques *Fairlie* (Beaumensonge), Patrice *Sands* (Sable), André *Young* (le Jeune); Jacques *Red* (le Rouge,) & Guillaume *King* (le Roi.) Jacques discourut sçavamment des sujets de leur controverse. Ensuite, commençant un Commentaire sur leurs noms de

PHILOL. Caractère & sçavoir de Jacques I.

famille : » ces Messieurs, dit-il, étoient » destinés par leurs noms à se bien ac- » quitter des différens Actes qu'ils ont » soutenus aujourd'hui. «

» Adam fut le père commun, le pre- » mier des hommes ; & *le fils d'Adam* » a été justement le premier dans cette » dispute. Le soutenant à qui il a eu à » faire s'appelle *Beaumensonge* : quelle » merveille ! & précisément il y avoit » dans sa Thèse quelques *beaux men-* » *songes*. Il les a soutenus bien & *beau*, » & s'en est tiré avec honneur, en don- » nant *de beaux démentis* à son ad- » versaire. «

» Mais pourquoi M. *Sable* n'est-il » pas entré dans les *Sables* le premier ? » Il en seroit sorti avec succès : & je » vois à présent que tous les *Sables* » ne sont pas *stériles* ; car assurément » celui-ci a montré, dans cette dis- » pute, un esprit très-fertile. M. *le* » *Jeune* s'est montré fort *vieux* dans » Aristote. M. *le Rouge* n'a point à » *rougir* de la manière dont il a soute- » nu son Acte. A l'égard de M. *le Roi*, » il a disputé comme un *Roi* sur un su- » jet *Royal*, c'est-à-dire, la *Supréma-* » *cie Royale* que la raison doit exercer

PHILOL. Caractère & sçavoir de Jacques I.

» cer sur la colère & les autres pas- » sions. « (*h*)

» Enfin, ajouta l'ingénieux Mo- » narque, je suis si content de l'exer- » cice d'aujourd'hui, que je veux être » le Parain du Collége d'Edimbourg, » & le faire appeller le Collége du Roi » Jacques. . . . . «

Quelqu'un dit alors à Sa Majesté qu'il y avoit, dans la compagnie, un homme qu'elle n'avoit point honoré de son attention, quoi qu'il en fût très-digne : c'étoit M. *Charteris*, Principal du Collége ; personnage d'un grand sçavoir, mais d'une timidité si insurmontable, qu'elle ne lui avoit pas permis de parler devant cette auguste assemblée. Le Roi se mit alors à joüer, sur la ressemblance de ce nom avec le mot *Chartre*. (*i*) Charteris ! ce nom, dit-il, » convient fort bien à son na- » turel ; car les *Chartres* contiennent

(*h*) Il paroît ici qu'on a oublié, ou omis, dans l'énumération des sujets de la dispute quelque question morale qui avoit été traitée.

(*i*) *Chartre* ou Acte public. Nous ne donnons plus gueres ce nom qu'à de vieux titres. La signification de ce mot s'étend beau-

PHILOL. Caractère & sçavoir de Jacques I.

» ordinairement beaucoup de matières » & très-importantes. Cependant elles » ne disent mot & ne sçauroient par- » ler ; mais elles fournissent, à ceux qui » le peuvent, de quoi dire de fort belles » choses. «

Jacques I. fut si content de ses remarques sur les noms des six Professeurs, qu'il souhaita qu'on les mît en vers. On le satisfit, & M. *Maitland* les rapporte. Nous nous en dispensons. Ce n'est qu'une froide répétition de la prose qu'on vient de lire. (*l*)

coup plus loin en Anglois. Elle embrasse généralement toutes sortes de concessions, octrois, dons, privileges, investitures, &c. émanés du Thrône en faveur des Sujets, tant Particuliers que Compagnies, Corps, & Communautés Civiles ou Ecclésiastiques.

(*l*) Rapin nous apprend que Jacques, en quittant l'Ecosse, reçut une Requête, par laquelle il étoit supplié d'accorder aux Ecossois la permission de se divertir le Dimanche après le Service Divin. Il l'accorda. Les Ministres Ecclésiastiques en firent des plaintes. Il écrivit contre eux, pour soutenir la justice de sa décision ; & malgré leurs murmures, il fit lire publiquement son Livre dans les Eglises. Ceux qui refuserent d'en faire la lecture furent punis

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

Quelque mépris que l'Auteur marque, à cette occasion, pour le goût des *Puns*, ou pointes, dont quelques-uns de ses compatriotes ne sont pas exempts, il n'y a pas d'apparence que le ridicule d'un tel exemple fasse un grand effet sur les amateurs de ce genre. *Addisson*, *Steele*, *Budgell*, tous les Auteurs du *Spectateur*, *du Guardian*, du *Tatler* (*m*) ont travaillé envain à le détruire en Angleterre. Molière & Boileau l'avoient presque détruit en France. Mais ce genre, toûjours méprisé du bon sens, toûjours proscrit du bon goût, renait sans cesse malgré l'un & l'autre; & les *Turlupins* reparoissent aujourd'hui dans le monde avec plus déclat que jamais. Comment un puissant Roi, qui avoit au fond de

sévérement, par la haute Commission. *Rapin, ubi supra.*

(*m*) Le premier de ces Ouvrages est assez connu : les deux autres ont été aussi traduits en François, mais plus mal, sous les titres de *Mentor moderne* & du *Babillard.* Il y a dans le *Guardian*, ou *Mentor moderne*, N° 30, une très-bonne Apologie *des jeux de mots.* Nous ne sçaurions mieux faire que d'y renvoyer ceux de nos Lecteurs qui aiment cet exercice.

PHILOL. *Caractère & sçavoir de Jacques I.*

l'esprit & des connoissances, n'auroit-il pas mis les pointes à la mode dans ses Etats, & pendant son régne, puisque dans un siécle si éclairé, & dans une Nation telle que la nôtre, nous voyons applaudir aux mêmes absurdités? On leur donne vulgairement le nom de *Calambours*; terme barbare, qui n'a de lui-même aucun sens, & que cette raison rend bien digne du genre qu'on lui fait signifier. Les Italiens en ont un meilleur, pour ces jeux de mots, qui ne consistent que dans des rapports de sons, ou de faux rapports d'idées. Il les appellent *freddure*, des froideurs. C'est exprimer fort bien la nature de la chose & le jugement qu'ils en portent.



PHYSIQUE.

Suite de l'Extrait des nouvelles Vérités de M. de Justi.

C'Est dans sa retraite de Mansfeld qu'il faut se représenter M. de Justi, occupé à faire la guerre aux vieilles erreurs, ou à découvrir de nouvelles vérités (*a*). Son troisiéme Nombre contient une instruction sur la culture des vers à soye, & sur la maniere de traiter les cocons, à l'usage des Pays héréditaires de l'Impératrice-Reine. Mais comme les objets de ce Mémoire, dressé en 1752. par l'ordre du Gouvernement, varient selon les différens climats, & suivant d'autres circonstances, on se dispense d'en rendre compte, pour passer au Nombre IV. où l'Auteur entreprend de prouver que le fer n'existe point

(*a*) On a donné la premiere partie de cet extrait, avec l'Histoire & le caractère de l'Auteur, dans le Journal du mois d'Octobre, *page* 178.

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi.* 2. *Extrait.*

dans la mine de ce métal, mais qu'il se forme dans le rotissage & dans la fonte; article extrêmement curieux.

Ce principe, dit M. de Justi, quelque paradoxe qu'il puisse paroître à la premiere vûe; porte sur des fondemens très-solides. Becher, célébre Chymiste, a découvert qu'en mêlangeant de l'argile avec de l'huile de lin on pouvoit en tirer du fer. Quoique cette expérience, répétée par plusieurs Sçavans, produise une quantité de fer assez considérable, Becher ne s'en est point servi pour établir le principe que M. J. avance. Cependant elle ne laissa pas d'exciter l'attention des Physiciens, qui trouverent que par le moyen de l'aimant on pouvoit découvrir du fer dans les cendres de tous les végétaux, & dans toutes les graisses brûlées. Cette découverte & l'expérience de Becher donnerent, au commencement de ce siécle, occasion à une dispute Littéraire entre Messieurs Geoffroi & Lemeri, tous deux de l'Académie des Sciences de Paris. Leur différend rouloit sur la question; si le fer existoit dans les Animaux &

PHYSIQUE. *Vérités de M. Juſti. 2. Extrait.*

dans les Plantes, ou s'il n'étoit formé que par leur combuſtion ? Le premier de ces deux ſentimens fut ſoutenu par Lemeri, & l'autre par Geoffroy, qui réunit en ſa faveur les ſuffrages de preſque tous les Sçavans. Lemeri prouva ſimplement qu'il étoit poſſible qu'il y eût du fer dans la terre ſupérieure, & que ce métal paſſât avec les ſucs de la terre dans les plantes ; tandis que ſon Adverſaire fit voir clairement que cette poſſibilité ne ſe trouvoit jamais réaliſée dans l'expérience. Il démontra très-évidemment, que dans l'expérience de Becher, dont nous venons de parler, le fer n'exiſtoit, ni dans l'argile, ni dans l'huile de lin ; mais que ces deux corps ayant été mêlés enſemble, il y étoit formé par le feu.

Or, cette formation du fer par le feu, joint à la nature des minerais qu'on appelle ordinairement mines de fer, auroit dû naturellement conduire les Phyſiciens au principe, que le fer n'exiſte point dans ſes mines, telles que nous les trouvons dans la terre, & que ce métal n'eſt formé que dans le rotiſſage, & dans la fonte de ces mê-

PHYSIQUE. *Vérités de M. Juſti. 2. Extrait.*

mes corps mineraux. Auſſi n'eſt-il point échappé à la pénétration du célébre M. Stahl, qui a dit dans plus d'un endroit de ſes ouvrages, que ſelon ſes parties conſtituantes le fer étoit compoſé d'une terre, ou métallique, ou diſpoſée à la *métalleité*, & d'un principe phlogiſtique ; que les mines de fer ne contenoient que la terre métallique, qui dans le grillage (*a*) & dans la fonte s'uniſſoit au principe phlogiſtique (*b*), & que cette union produiſoit le fer. Mais ſoit que ce grand Phyſicien n'ait pas rapporté, dans ſes Ecrits, toutes les raiſons qui l'avoient déterminé à ce ſentiment, ſoit qu'il n'ait encore pû le confirmer par un nombre ſuffiſant d'expériences ; il eſt certain que juſqu'ici ſon opinion n'a été reçue que d'un petit nombre de Sçavans, & que les autres ont mieux aimé admettre, dans les mines de fer, des matières ou des ſubſtances, qui avant le grillage & la fonte empêchent que ce métal ne s'y manifeſte.

(*a*) L'Auteur employe indifféremment ce terme & celui de rotiſſage.

(*b*) Mot grec, qui ſignifie *inflammant*.

PHYSIQUE. *Vérités de M. Juſti. 2. Extrait.*

Après avoir examiné cette matière & fait un grand nombre d'expériences propres à l'éclaircir, M. de Juſti a trouvé, pour le ſyſtême de M. Stahl, des raiſons ſi fortes, qu'il eſt difficile de s'y refuſer. Elles méritent d'être rapportées.

C'eſt une des propriétés les plus connues du fer d'être attiré par l'aimant ; & juſqu'ici on s'eſt ſervi, avec ſuccès, de cette attraction pour découvrir la préſence de ce métal dans les minéraux & dans d'autres corps naturels. Mais quand même on réduiroit ces minéraux & ces corps en poudre la plus fine, on n'en tireroit jamais de fer, à moins que de prendre la précaution de les griller auparavant. Il ſemble que cette circonſtance fournit une preuve très-forte, que le fer n'exiſte point dans ces corps avant le grillage ; ſurtout quand on conſidére que ce métal peut être uni par la fonte avec une plus grande quantité d'un autre métal, ou demi-métal, ſans que pour cela l'aimant ceſſe d'agir ſur lui. Il n'y a que le ſeul antimoine, uni au fer, qui empêche l'action de l'ai-

PHYSIQUE. *Vérités de M. Juſti. 2. Extrait.*

mant ſur ce métal. Mais qui oſeroit avancer que dans toutes les mines de fer il ſe trouve de l'antimoine, quoiqu'il ſoit impoſſible d'y découvrir, par les expériences les plus exactes, le moindre veſtige de ce demi-métal ? On a taché d'énerver cette preuve, en diſant, que le ſouffre & l'acide, dont les mines de fer ſont pénétrées avant le rotiſſage, réſiſtent à la force magnétique. Mais il eſt faux que le ſouffre empêche entièrement l'action de l'aimant. Quand on n'en unit qu'une petite partie au fer, celui-ci eſt encore attiré. Or il n'y a dans aucune mine de fer une grande abondance de ſouffre ; la plûpart ne perdent au rotiſſage que très-peu de leur poids, & d'autres n'y en perdent pas du tout. A l'égard de l'acide, qui doit s'y trouver, on l'y ſuppoſe gratuitement, ſi l'on croit que c'eſt une ſubſtance différente de l'acide vitriolique, qui eſt un des principes du ſouffre. Ni les diſtillations les plus attentives, ni aucun autre moyen, n'y ont jamais pû faire découvrir aucun acide particulier.

On doit donc admettre comme un

Physique. Vérités de M. Justi. 2. Extrait.

principe inconteſtable, que ce n'eſt que le rotiſſage qui met les mines de fer dans l'état où l'aimant peut y faire découvrir du fer ; & ce qui doit laiſſer encore moins de doute ſur la certitude de ce principe, c'eſt qu'on trouve que l'aimant attire de ces mêmes mines plus ou moins de fer, ſelon qu'elles ont été grillées pendant plus ou moins de temps, & avec plus ou moins de violence. Or ne doit-on pas conclure de cette circonſtance que les mines de fer ne contiennent qu'une terre diſpoſée à devenir métallique, & qu'il faut que le phlogiſtique du charbon & du feu de flamme s'y uniſſe pour en produire du fer ?

On ſe confirmera de plus en plus dans cette opinion, ſi l'on conſidére que l'aimant attire peu, ou point de fer, de la plûpart des mines de ce métal, quand elles ont été grillées dans des vaiſſeaux fermés, ſoit ſans addition, ſoit avec des ſubſtances alcalines, qui cependant attirent & enveloppent le ſoufre ; tandis que la force magnetique agit avec beaucoup de promptitude ſur ces mines, quand

Physique. Vérités de M. Justi 2. Extrait.

en les grillant dans les mêmes vaiſſeaux fermés, on y a joint une ſubſtance phlogiſtique, telle que ſont le charbon, la graiſſe, le tartre, &c. Il n'y a que très-peu de mines de fer, l'hématite, par exemple, & le crayon rouge, qui ſoient exceptées de cette régle & attirées en quelque façon par l'aimant, quand même elles ont été grillées ſans addition, dans des vaiſſeaux fermés : mais pour ne pas dire qu'il s'y manifeſte alors beaucoup moins de fer, que quand elles ont été expoſées pendant le grillage à l'action libre d'une ſubſtance phlogiſtique, il eſt très-probable que ces mêmes mines contiennent, outre la terre métallique, un principe phlogiſtique ; quoique la nature n'ait point encore uni aſſez étroitement ces deux ſubſtances, pour qu'elles puiſſent former un véritable fer, & que ce ſoit le grillage, qui commence à opérer la liaiſon intime qui eſt néceſſaire pour cette formation. Au reſte, on peut faire voir, avec un degré de probabilité qui approche de l'évidence, qu'il exiſte dans différentes mines de fer un principe phlogiſtique particulier.

Physique. Vérités de M. Justi. 2. Extrait.

M. de Juſti s'eſt fait, ſur la formation des mines de fer, un ſyſtême, dont il a toujours trouvé les conſéquences juſtes & conformes aux expériences. On ne doute preſque plus aujourd'hui, dit-il, que ce ne ſoit les feux ſouterreins qui ont fait ſortir pluſieurs montagnes de l'intérieur de notre terre ; auſſi a-t-on vû dans le ſiécle paſſé, & dans celui où nous vivons, des Iſles & des Montagnes s'élever, & nous forcer d'ajouter foi à d'anciens événemens de cette nature, qu'on avoit peine à croire ſur le ſeul témoignage de l'Hiſtoire.

M. de Juſti croit donc pouvoir ſuppoſer qu'il y a eu un temps où les mines de fer ont été expoſées à l'action immédiate du feu, & que c'eſt elle qui a formé leur terre métallique ; car l'expérience nous fait voir que le feu peut changer une terre commune en terre métallique. Il ne trouve pas plus de difficulté à concevoir qu'il peut être reſté plus ou moins d'un principe phlogiſtique dans ces mines, ſelon leur conſtitution précédente, & ſelon les dégrés de violence qu'elles ont éprouvée

Physique. Vérités de M. Justi. 2. Extrait.

de l'action des feux ſouterreins. Or ce principe phlogiſtique attire, ſoit des vapeurs ſouterraines, ſoit de l'air, l'acide vitriolique, ou l'acide du ſoufre. Delà vient qu'on ne trouve preſque jamais de mine de fer, qui ne rende dans le grillage une odeur ſulphureuſe. Auſſi l'analyſe chymique nous fait-elle voir que le ſoufre n'eſt qu'un compoſé d'acide vitriolique, & d'un principe phlogiſtique ; & nous ſçavons par les pyrites, qui étant expoſées à l'air ſont impregnées de vitriol & de ſoufre, & par pluſieurs autres expériences, que ces deux principes s'attirent mutuellement, & s'uniſſent avec beaucoup de facilité. On voit donc comment il arrive que dans les mines de fer il ne ſe trouve jamais de ſoufre minéraliſé, ni le moindre ſigne extérieur de ſa préſence, quelque forte que puiſſe être l'odeur ſulphureuſe que ces mines répandent, après un grillage long-temps continué. Le ſoufre n'y exiſte pas encore corporellement ; il ne s'y trouve que ſelon ſes parties conſtituantes, qui dans le rotiſſage s'uniſſent plus étroitement &

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

causent une odeur sulphureuse. Or, c'est précisément l'acide vitriolique contenu ainsi dans ces mines, qui détermine leur terre métallique à devenir fer, & qui fait que l'on tire une plus grande quantité de ce métal des mines de fer, que de toute autre terre métallique à laquelle on aura joint un phlogistique, ou d'une terre commune rendue propre à la production du fer. On voit encore d'où vient que des mines de fer, qui cinquante ou moins d'années auparavant n'auroient pas dédommagé des frais qu'il auroit fallu faire pour les mettre en valeur, peuvent devenir plus riches avec le temps, en attirant plus d'acide vitriolique; ce qu'elles font surtout, quand l'action de l'air est facilitée par l'ouverture ou par l'attaque de quelque mine.

Par ce systême, on explique aisément pourquoi quelques espéces de mines de fer, grillées dans des vaisseaux fermés sans addition de phlogistique, résistent à l'action de l'aimant, tandis que d'autres n'y résistent point. Celles-ci contiennent sans doute infiniment plus de phlogistique

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

que les premieres, & une quantité même surabondante par rapport à l'acide vitriolique, avec lequel il ne s'en peut unir qu'une partie; de sorte qu'il reste assez de ce phlogistique pour agir pendant le grillage sur la terre métallique, déterminée par l'acide vitriolique, & pour en produire du fer.

Quelque évidence que M. de Justi trouve dans toutes ces raisons en faveur de son principe, il lui reste encore d'autres preuves, qui ne démontrent pas moins clairement à son gré que le fer n'est produit que dans les opérations qu'on fait pour le bénéficier. Quand on fait fondre seules, ou avec un fondant alcalin, les mines de fer les plus riches, qui n'ont point été grillées, ou qui l'ont été sans l'addition d'un phlogistique, on n'en obtient jamais de fer, mais bien du verre, ou une scorie vitreuse; & le flux noir même, surtout celui où l'on a fait entrer plus d'un quart de salpetre, ne produit sur elles aucun autre effet, quoique d'ailleurs il soit très-efficace dans la réduction des métaux ignobles, & qu'il contienne

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

même une certaine portion de phlogistique. Le peu de phlogistique qui se trouve dans le flux noir est consumé par le feu vif & continué que la fonte du fer demande; & par conséquent, à la fin de l'opération, il n'en reste plus qui puisse s'unir à la terre métallique. Il faut donc nécessairement employer le fondant crû, dont la plus grande partie consiste en tartre, qui contient le phlogistique le plus abondant & le plus efficace: & quand on veut sçavoir par un essai exact combien on obtiendra de fer par la fonte d'une mine en grand, il y faut ajouter du charbon réduit en poudre, qui fournit encore beaucoup de phlogistique; ce qui devient une autre preuve très-convaincante qu'il n'est pas possible d'obtenir du fer sans l'addition d'un phlogistique, & que par conséquent ce métal n'existe pas dans ses mines avant qu'elles ayent été traitées d'une maniere convenable.

Cette preuve est fortifiée par le verre que l'on obtient dans la fusion des mines de fer avec les fondants alcalins: car, en le remettant en fu-

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

sion avec un phlogistique, on produira encore un fer parfait. Quand on brûle le fer dans un feu violent, & continué pendant long-temps, le phlogistique en est chassé, & il ne reste qu'une terre métallique, qui n'est plus attirée par l'aimant, & qui n'a plus aucune propriété du fer; cependant en refondant cette terre avec un phlogistique, on reproduit de nouveau un véritable fer. On peut ajouter qu'avant le rotissage, les mines de fer ne sont attaquées en aucune manière par les dissolvans acides; tandis qu'on sçait que l'eau de départ la plus foible, une huile de vitriol très-attenuée par l'eau & l'esprit du sel marin, agissent très-efficacement sur le fer. Or il est inconcevable que ce métal pût se soutenir contre les mêmes dissolvans, s'il existoit réellement dans les mines de fer avant qu'elles eussent été traitées convenablement. Toutes ces raisons, très-fortes par elles-mêmes, sont appuyées par l'observation des Minéralogistes, qu'il est très-rare, & peut-être tout à-fait sans exemple, de rencontrer dans la terre du fer natif. Car quoiqu'on prétende en trouver dans

différentes mines de fer sous une forme cubique & octogone, & qu'on puisse même tirer beaucoup de fer de ces corps anguleux, ils ne sont rien moins qu'un véritable fer ; ils ne sont point malleables ; ils ne sont point attirés par l'aimant ; les dissolvans acides ne les attaquent nullement ; ils n'ont, en un mot, aucune des propriétés du fer.

On doit encore regarder la manière de faire l'acier comme une de ces expériences, qui ne permettent point à l'Auteur de douter de la nonexistence du fer dans ces mines. On sçait que l'acier peut être fait, ou par cementation, ou par fusion, & que dans l'une & dans l'autre on traite le fer (*c*) avec des matières, qui contiennent un phlogistique abondant, telles que sont le charbon réduit en poudre, les cendres, les os brûlés, les cornes & les peaux des animaux, &c. L'extrême finesse du grain de l'acier, que l'on peut appercevoir le plus distinctement aux en-

(*c*) Nous ignorons encore quelle est la méthode de M. Cartereau, qui en a trouvé une que la Gazette de France nomme un secret, 21. *Déc.* 1754.

droits de rupture d'une grosse barre de fer cementée & pas encore entièrement convertie en acier, fait voir avec évidence que le fer contenoit encore beaucoup de terre métallique brute, & que c'est en s'unissant avec cette terre, que le principe phlogistique du cement produit l'acier, qui par conséquent n'est autre chose qu'un fer suffisamment saturé par le phlogistique.

A cette expérience M. de Justi en pourroit joindre un grand nombre d'autres, mais il lui suffit d'en ajouter une seule. Que l'on prenne, dit-il, une partie de terre commune, principalement de terre noire & grasse, ou d'argile, la moitié autant de chaux vive, la moitié du tout de tartre crû, mêlé avec du salpêtre broyé, & encore une fois autant de graisse d'animaux ou de suif ; que l'on mette ce mêlange tout d'un coup dans le feu de fusion le plus vif ; que l'on réitere même encore une fois, si l'on veut, le mêlange de la terre & de la chaux avec le salpêtre & la graisse, ainsi que l'exposition de la masse au feu de fusion ; & l'on découvrira dans la terre beaucoup

de particules de fer, que l'on pourra en tirer en la réduisant en une poudre fine, & la remuant ensuite avec l'aimant ou avec les pieds d'acier de son armure.

M. de Justi prétend même qu'un Essayeur, qui sçait adroitement gouverner le feu, pourra déja obtenir par un essai ordinaire, d'une terre ainsi traitée, un petit regule de fer ; quoiqu'au reste les essais de ce métal demandent plus d'intelligence que ceux d'aucun autre, & que ce soit eux principalement qui fassent connoître l'habileté d'un bon Essayeur. Quand après la premiere calcination de cette terre, on sçait unir avec elle par une cementation tempérée un quart de soufre, & la griller ensuite doucement, on la rendra aussi riche qu'une mine de fer ordinaire. Si l'on compare avec ces expériences & celle de Becher, les autres preuves que l'Auteur a données du principe qu'il veut établir, il ne croit point qu'on puisse penser encore que le fer existe dans les mines de ce métal avant qu'elles ayent été traitées convenablement, & que ce ne soit pas plutôt par ce traitement même qu'il s'y forme.

Toutes les connoissances spéculatives n'étant estimables qu'autant qu'il en résulte quelqu'avantage pour la société, on voit aisément, que par rapport à la manière de traiter & de bénéficier les mines de fer, on peut tirer du sentiment de M. Justi une infinité de conséquences utiles. Il s'ensuit d'abord, que la méthode d'entremêler les mines, de couches de charbon, & de les griller hors des fours, doit être d'une très-grande utilité ; principalement par rapport aux mines de fer, que cependant, dans la plûpart des endroits, on grille dans des fours construits exprès pour cette opération : car plus la flamme a de liberté d'agir immédiatement & de tous côtés sur les mines, plus il s'unit de phlogistique à la terre Métallique, & plus on doit parconséquent obtenir de fer. Il s'ensuit encore qu'avant de griller les mines la seconde fois, il est à propos de les casser en petits morceaux, afin que le phlogistique puisse les pénétrer mieux & produire l'effet qu'on se propose.

Les exemples, qu'on a rapportés plus haut, font voir aussi qu'on peut faire

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

très-mal, en grillant trop long-temps certaines mines de fer. Quelques Artistes sont dans la persuasion, qu'il faut les rotir aussi long-temps qu'elles rendent une odeur de soufre. Or si l'on considère que le soufre, qui produit cette odeur, n'est formé, comme on l'a prouvé, que dans le grillage même, on concevra qu'en le chauffant, on peut en même temps faire échapper en l'air le phlogistique, non-seulement celui qui se trouve actuellement dans les mines de fer; mais encore celui que le grillage y a porté. On devroit par conséquent, pour fondre les mines de fer où l'acide vitriolique abonde, préférer d'y joindre des pierres calcaires, ou certaines espèces de marbre commun; car la constance de ces pierres au feu, & plusieurs autres raisons que les bornes d'un extrait obligent de suprimer, font voir qu'elles contiennent beaucoup d'une terre, ou tout à fait métallique, ou peu éloignée de l'être. L'acide vitriolique surabondant dans différentes espèces de mines de fer, agissant sur la terre métallique des pierres calcaires & des marbres, la rend propre à devenir fer, & l'on

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

doit nécessairement, par ce procédé, obtenir plus de fer que par le traitement ordinaire. Il est vrai qu'il y a différentes mines où l'on a déja employé avec beaucoup d'avantage les pierres calcaires; mais on l'a fait, dans la fausse persuasion qu'elles absorboient le soufre; propriété qu'elles n'ont point, & qu'elles ne peuvent même avoir par leur nature: mais elles ont bien celle de devenir fer, par le secours de l'acide vitriolique.

Dans un grand nombre de mines de fer, qui ne rendent qu'un métal grossier & aigre, il a fallu jusqu'ici chercher par des essais pénibles à les mélanger avec d'autres mines, ou renoncer tout-à-fait à en tirer parti. Comme ces mines contiennent une très-petite quantité de principe inflammable, & que dans le rotissage aussi-bien que dans la fusion il se perd du phlogistique des charbons beaucoup plus qu'il ne s'en insinue dans les mines, il tombe dans le régule une quantité de terre métallique, à laquelle le principe inflammable n'a pas encore pû s'unir, & il faut nécessairement que par cette raison le fer devienne gros-

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

sier & aigre. Les principes exposés dans ce Mémoire font concevoir aisément qu'on peut remédier à cet inconvénient, en ajoûtant aux mines de cette nature la sixiéme ou la huitiéme partie de cendre de bois, ou d'une autre matière, qui contienne du phlogistique, & qui ne soit point couteuse. M. de Justi offre même de faire voir par un essai, que de cette manière les mêmes mines, que jusqu'ici on a presque regardées comme inutiles, rendent le meilleur fer que l'on puisse trouver. La même cendre peut être ajoûtée avec profit à toute autre mine de fer; le métal en sera d'abord beaucoup meilleur, sans compter qu'il exigera beaucoup moins de peine, dans les traitemens qu'il demande pour arriver à son état de perfection. Cependant il est nécessaire que l'on détermine par des essais préalables, combien chaque espèce de mine peut en supporter. Quand on leur en joint trop, on risque d'obtenir un fer qui tienne trop de la nature de l'acier, & qui par conséquent soit encore aigre, quoique par toute une autre raison.

Un Métallurgiste, assez intelligent

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

pour examiner & discerner les mines, ne trouvera pas plus de difficulté à remédier, par l'application de cette Théorie, aux autres défauts qui peuvent encore régner dans le sujet de son travail. Au reste, comme la même Théorie ne doit plus laisser le moindre doute sur la manière, dont le fer se forme, on voit combien il seroit ridicule d'adopter le sentiment des Alchymistes, qui croyent que le sel, le soufre & le mercure sont les trois principes de tous les métaux; & l'on conçoit en même temps, que la voie, dont on a l'obligation à M. de Justi, peut conduire jusqu'à un certain point dans la découverte des principes constituans des autres métaux. Au moins, dit-il en finissant, il ne sera pas difficile de découvrir l'essence du cuivre, qui a une si grande similitude & une si grande affinité avec le fer. Nous avons déja remarqué que dans une expérience, pour faire du fer d'une terre commune, l'Auteur a obtenu inopinément une masse, dont la moitié étoit cuivre; & il nous assure ici qu'il est actuellement occupé à suivre cette importante découverte.

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

Au N°. V. on trouve des réflexions morales sur l'envie de nuire, à l'occasion du secret de faire couler à fond les plus grands vaisseaux de guerre par deux, ou tout au plus, par trois coups de canon, offert tout récemment à une Cour Européenne, qui fait des armemens maritimes. Le secret de cette funeste invention consiste dans la maniere de préparer & de fondre les boulets, qui suivant les promesses de l'Inventeur, feront des trous seize ou dix-sept fois plus grands que les boulets ordinaires de la même grandeur; de sorte qu'un boulet de seize ou de vingt-quatre fera une ouverture de la grandeur d'une porte, qu'il sera impossible de boucher. La relation de cette découverte, qui est tombée entre les mains de M. de Justi, ajoûte que l'Inventeur a fait devant la personne, dont il sollicitoit la protection pour son secret, un essai avec des balles de pistolet de la grandeur ordinaire, qui dans une planche assez épaisse ont fait des trous de la grosseur du poing. Ces balles ont paru composées d'un plomb commun, & leur pesanteur a

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

fait juger qu'elles ne pouvoient être creuses. Suivant la même relation, l'Inventeur assure que ses boulets & ses balles ne demandent point une préparation pénible, & que pour les faire il ne faut que mêler, à la matiere en fusion, une poudre qu'il se fait honneur aussi d'avoir inventée; cependant il n'explique point quels métaux y sont propres.

Au Nombre VI. M. de Justi donne un Mémoire sur la manière de faire de l'Indigo avec du Pastel. Ayant appris par les Gazettes, que l'année passée on avoit trouvé ce secret en France, & que l'Académie de Paris l'avoit approuvé, non-seulement il reclame les droits de l'ancienneté pour sa propre découverte; mais il cite, comme une piéce justificative, un Mémoire présenté à la Cour de Vienne en 1750, où il s'est offert de découvrir sa méthode. Je connois, dit-il, deux manières de faire l'Indigo en question : La premiere est de broyer le Pastel frais dans des moulins, & d'en extraire les parties colorantes par la fermentation. Ces parties, précipitées de l'eau, & sechées ensuite,

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

forment une masse verdâtre assez compacte, qu'il faut pulvériser, pour y exciter, par le secours de l'Art, un échauffement, ou un commencement de putréfaction, qui fait enfin paroître la couleur bleue. Mais cette espéce d'Indigo a l'inconvénient, qu'il faut toujours le laisser en forme de poudre; & sans affoiblir sa vertu colorante on ne peut le réduire en une masse compacte.

Dans l'autre façon de faire cet Indigo, on traite le Pastel de la même manière, dont on l'a préparé jusqu'ici à l'usage des Teinturiers. On le broye, on le met en pelottes de la grosseur du poing, on le séche, on le broye de nouveau, on le met en gros tas, afin qu'il s'y échauffe au point qu'il le faut, pour que la couleur bleue y paroisse; & ce n'est qu'après toutes ces opérations, que les parties colorantes sont extraites par une nouvelle fermentation, & réduites ensuites en un petit volume. Mais, outre qu'il s'en faut beaucoup que cet Indigo devienne aussi compact que celui qui nous vient des Indes, il n'est pas

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

préférable de beaucoup par sa vertu colorante, à celui qu'on peut préparer de la premiere façon; & cependant on en obtient une quantité beaucoup moindre. Au reste M. de Justi avoue que l'une & l'autre de ces préparations ont leurs défauts. Il auroit souhaité d'ailleurs que la relation de la même découverte en France, eut été assez circonstanciée, pour laisser connoître au moins, si l'on y avoit fait l'Indigo avec du Pastel frais ou séché. Il croit enfin qu'on n'y a pû réussir, que par un procédé semblable à l'un des deux siens; & il doute que l'on puisse tirer l'Indigo du Pastel, comme de l'Anil, par une seule & simple fermentation; » car jusqu'à présent, ajoute-t-il, des » essais très-fréquens n'ont pû me » convaincre encore que la couleur » bleue existe véritablement dans le » Pastel; il paroît plutôt qu'elle n'y » est produite que par l'échauffement, » & par un commencement de pu- » tréfaction. Ce qu'il y a de cer- » tain, par les expériences de M. de » Justi, c'est que l'on ne trouvera » jamais le moindre vestige de cou-

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

» leur bleue dans le Pastel séché à » l'air.

On trouve, au Nombre VII, le projet d'un Etat Militaire avantageux, qui differe peu de celui de Prusse.

Le Volume finit par l'examen de la question ; s'il est avantageux à l'œconomie de la Campagne de ne labourer qu'une partie des terres, & de laisser l'autre inculte pour le pâturage des Bestiaux : problême important pour l'administration champêtre, & qui mérite de revenir dans un autre extrait. On attend d'ailleurs la suite du même Ouvrage, c'est-à-dire de nouveaux fruits de l'expérience & des observations de l'Auteur. Heureuse Philosophie, que celle qui se rend utile au Public en faisant le bonheur de celui qui la possede ! tel est le partage de M. de Justi. Sa retraite & la tranquillité de ses études après une vie fort employée, me rappellent ce dernier objet de l'ambition des plus grands Romains, qui paroît avoir fait aussi le sien : *Otium cum dignitate*. Par *otium*, ce n'est pas l'oisiveté qu'il faut entendre,

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi. 2. Extrait.*

mais un loisir honnorable, qui laisse au Philosophe le choix de ses occupations, & qui les rend d'autant plus précieuses, d'autant plus dignes de lui, qu'elles ne sont réglées alors que par son propre goût.

Qu'il seroit à souhaiter, en effet, que le seul penchant décidât de la nature de nos études ! Pourquoi vous contentez-vous, sage Minerve, de refuser vos faveurs à ceux qui s'engagent *malgré vous (a)* ? Que n'arrêtez-vous les Téméraires, qui entreprennent de forcer leur génie ? Cette réflexion pourroit me conduire à quelques excursions critiques : mais je ne la fais que pour en prendre occasion de regretter, que l'Auteur du Traité suivant n'ait pas donné sa principale attention à la Physique. Il est Chirurgien du fameux Hôpital de saint Barthelemy de Londres, où l'honneur qu'il fait à sa Profession n'empêche point que son goût ne le rappelle souvent à des occupations plus cheres.

Si ses conjectures sur l'Electricité ne paroissent pas nouvelles, elles re-

(a) *Invita Minerva.*

PHYSIQUE. *Vérités de M. Justi 2. Extrait.*

çoivent un nouveau jour, dans son Ouvrage, par un grand nombre de nouvelles vûes.

TRAITÉ

Des Causes de l'Électricité & de la Vitalité, à Londres 1754.

DANS l'intention d'éclaircir un des plus profonds secrets de la Nature, M. Freke, dont on vient de faire connoître le génie & les exercices, commence par établir que le feu & la force Electrique ne proviennent d'aucune partie de l'Apparatus même; parce qu'il n'y a pas de corps connu qui puisse lancer hors de soi-même une quantité de matière, sans diminution de celle qui reste. Or, on ne s'apperçoit point que la boule de verre, dont on s'est servi plusieurs fois, soit moins propre pour l'usage, que la première fois qu'on s'en est servi. L'Auteur en conclut que le feu & la force Electrique doivent venir de l'air, dans lequel ils sont renfermés. L'opinion des plus anciens & des plus habiles

PHYSEQUE. *Causes de l'Electricité & de la vitalité.*

Philosophes, rend, dit-il, cette idée encore plus probable ; car ils croioient le monde animal & végétable animé par le feu, & nourri par l'eau, ou parce qu'elle contient: dans cette supposition, l'air doit être universellement impregné de ce feu, quoique si dispersé, qu'il ne sauroit nuire aux animaux dans la respiration. M. Freke suppose dans les parties de ce feu, autant de ressemblance entr'elles, autant de propension à se joindre les unes aux autres, que dans les différentes parties de tout autre corps naturel. Si ces particules, dit-il, se trouvent plus réserrées par la force, que lorsqu'elles étoient répandues dans toute la Nature, elles deviennent éclairs, ou un feu plus ou moins violent, suivant leur quantité.

Il confirme ce principe par divers effets qui tombent sous nos observations journalières, & par des expériences faciles ; d'où il conclut encore que l'air violemment frotté entre un tuyau de verre & les mains, ou entre une boule de verre rapidement tournée & un morceau de cuir, comme il arrive dans les expériences Electri-

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

ques, laisse derrière soi une quantité de feu agité, qui cause l'Electricité.

Après avoir expliqué la cause, il l'employe fort heureusement à montrer, 1°. Pourquoi le feu procéde d'un corps électrique, jusqu'à pouvoir enflammer différentes compositions. 2°. Pourquoi un tuyau de verre, frotté jusqu'à ce qu'il s'électrise, non seulement attire à soi, mais repousse aussi, alternativement, les corps legers, tels qu'une feuille d'or, une plume, &c. & pourquoi ce même verre semble renvoyer une quantité de vent dont on entend le siflement en approchant l'oreille du verre. 3°. Pourquoi les corps, non électrisés, ayant touché les corps qui le sont, l'Electricité se rompt avec bruit, & avec une étincelle de feu, 4°. Pourquoi plusieurs personnes qui forment une chaîne, en tenant un corps metallique dans leurs mains, sentent une secousse violente, à proportion de la grosseur d'un morceau de fer électrisé, qu'un d'entr'eux touche.

L'explication de tous ces Phénoménes rend l'Auteur bien ferme ;

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

dans l'opinion que l'*Anima mundi*, l'Ame du monde des Anciens, n'est autre que ce feu élémentaire, dont tout ce qui existe dans la Nature, aussi-bien que l'air, est plus ou moins imprégné. Il s'en sert d'abord à rendre raison de la langueur de la plante sensitive, lorsqu'elle est touchée par un corps étranger ; ce qui a causé jusqu'à présent beaucoup d'embarras aux Naturalistes.

Si l'on veut bien supposer avec moi, dit-il, que toutes les choses de ce bas monde ont en elles ce feu dispersé : qu'elles en ont plus ou moins suivant la place qu'elles occupent, ou selon que leurs natures sont plus ou moins capables d'en recevoir, comme les expériences électriques semblent le démontrer ; & si l'on suppose aussi, que la Nature de la Plante sensitive est d'avoir plus de ce feu qu'aucune autre Plante ; il s'ensuit qu'elle en communiquera une grande partie à la chose qui la touche, parce que cette chose en a moins qu'elle. Jusqu'à ce qu'elle ait le temps de reprendre sa vigueur, en recevant de l'air une grande quantiré de ce feu, ses feuilles &

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

ses branches doivent languir, par la perte de ce qui l'animoit.

Pour vérifier cette explication, que l'on pose un arbrisseau dans un pot, sur un plateau de résine, & qu'on électrise l'arbrisseau : il commencera à prendre vigueur ; & ses feuilles, de languissantes qu'elles étoient, se léveront & s'étendront jusqu'à surprendre les spectateurs. Ensuite, qu'on touche seulement une de ses feuilles, tout l'arbrisseau languit, autant que la plante sensitive, lorsqu'un corps étranger l'a touchée. L'Auteur croit sa conjecture, sur cette plante, invinciblement établie par cette expérience.

A l'égard de la vie animale, on observe que la jeunesse abonde d'une beaucoup plus grande quantité d'esprits que l'âge avancé, non seulement dans l'espèce humaine en particulier, comme on le voit dans les enfans comparés avec les Adultes; mais dans tout le genre animal, comme dans les agneaux, les poulains, les petits chats, comparés avec leurs meres. La vie, en eux & dans toute la Nature, provenant du même feu qui cause l'Electricité, on peut dire qu'il y a du

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

danger à laisser cohabiter les vieux avec les jeunes. Aussi l'expérience a-t-elle fait remarquer que les vieilles personnes tirent des jeunes leurs forces naturelles : pourquoi ? parce qu'elles ont une moindre portion de ce feu.

Le Traité finit par quelques observations sur les effets du mauvais air, & sur ceux de la nielle, qui détruit les plantes, & même les arbres. On sent comment ils peuvent être rapportés à la supposition du feu élémentaire

M. Freke a publié un autre Ouvrage, sur la Nature & les propriétés du feu, où après avoir remarqué, que *Newton*, *Boerhave*, & l'Evêque de *Cloyne*, ont regardé le feu cemme le seul moteur de toute la Nature; il prétend que le monde est une machine, & que toutes les Créatures y sont conservées en vie d'une maniere régulière & invariable, selon le decret & les dispositions du Créateur; de sorte qu'il faut nécessairement, qu'il y ait aussi une cause régulière & invariable de ces effets. Il la trouve dans le Soleil, qu'il appelle *cor mundi*, ou le cœur du monde, parce que cet Astre

Physique. Causes de l'Electricité & de la Vitalité.

y envoye constamment du feu, & qu'il en est l'unique source : ce qu'il prouve ainsi.

Le plus violent feu sur la terre se fait en ramassant les rayons de lumiere qui procédent du Soleil, par un verre ardent, concave ou convexe ; d'où s'ensuit nécessairement une de ces deux conséquences ; ou que la plus grande puissance de l'univers peut tirer sa force & son efficace d'une chose plus foible qu'elle même ; ce qui contredit toute la Nature : ou bien, si lon accorde que la puissance & l'efficace du Soleil est au-dessus de toutes les opérations de l'homme, on accorde en même temps ce que M. Frecke vouloit prouver.

Il cite particulièrement *Boerhave*, pour établir que la chaleur du Soleil est plus forte que toute autre action dans la Nature. Ce fameux Médecin, qui n'étoit pas moins Philosophe, enseigne que le feu solaire est répandu & dispersé par-tout ; & que rien n'approche de son plus grand effet, qui est de réduire à l'instant en verre, une pierre à fusil. Boerhave assure qu'il a vû produire cet effet, *au miroir ardent de*

Physique. Causes de l'Electricité & de la Vitalité.

M. de Villette; & qu'une pierre à plâtre, après avoir souffert les plus grands efforts d'un fourneau très-enflammé pendant plusieurs mois, étant exposée au même miroir, avoit été réduite aussi en verre, en faisant un petit sifflement.

M. Freke s'efforce de prouver que le feu est un élément incapable d'altération, d'augmentation, ou de diminution ; après quoi il fait observer que dans toute la Nature, le mouvement & l'agitation continuelle sont nécessaires à tous les êtres pour les rafraichir & réparer leurs forces. La respiration donne un nouvel air aux animaux ; & cet air laisse derrière soi son feu, qui est ensuite répandu partout le corps, pour le réchauffer & lui donner de la vigueur ; car il n'y a, dans la Nature, que le feu qui puisse communiquer de la chaleur.

Pour prouver que le feu universel de la Nature est le même que celui qui donne la vie à toutes les Créatures terrestres, il rapporte l'exemple d'un chat, qui a, dit-il, une portion aussi forte de vie qu'aucun autre animal : qu'un chat soit placé avec une chan-

Physique. Causes de l'Electricité & de la Vitalité.

delle allumée dans un certain espace d'air commun ; on trouvera que la lumière de la chandelle, & la vie du chat, dépendent également de l'existence du feu répandu dans l'air. Cette expérience peut se faire en mettant une chandelle allumée avec l'animal, dans un four froid, dont la porte soit bien fermée & luttée, pour n'y pas admettre plus d'air qu'il n'y en avoit auparavant. Si l'on ajuste un verre aux murs du four, l'Observateur verra que la lumière de la chandelle & l'animal subsistoient par le feu, qui appartenoit à l'air du four, le même que celui de la chambre. Car, si le chat meurt aussitôt que la chandelle allumée s'éteint, qui pourra douter qu'ils ne tinssent leur vie du même élément ? Et si au lieu de l'animal on y met une autre chandelle allumée, elle sera précisément aussi long-tems que la première à s'éteindre, & que le chat à mourir.

Pour prouver que toutes les parties ressemblantes de la Nature ont une propension à se joindre l'une à l'autre, l'Auteur apporte deux exemples. Je suppose, dit-il, deux goutes d'eau proches l'une de l'autre, sur un morceau de

Physique. Causes de l'Electricité & de la Vitalité.

drap ; elles prennent la forme d'un globe, & chacune se réserre, comme si elles n'avoient de penchant pour aucune chose de la Nature hors de leur sphère. Mais si par hazard elles viennent à se toucher ; la plus petite est absorbée dans la plus grande, avec autant de rapidité que les rayons partent du Soleil.

La même chose arrive aux sels, & à toutes les autres parties, dont l'air est imprégné. Lorsqu'elles se rencontrent, ne montrent-elles pas leur penchant à se joindre aux parties de la même espèce ? Par exemple, si le nitre s'attache à un tableau, à un mur, ou à quelque chose de semblable, l'air y dépose les sels de la même espèce, invité par la similitude des parties ; & non parce qu'une chose en produit une autre, suivant l'opinion mal fondée du vulgaire ; car alors l'une seroit créatrice de l'autre ; ce qui est absurde.

Si les plus petites parties de l'eau & des sels sont sujettes à être absorbées par les plus grosses, à cause de leur connexion naturelle, doutera-t-on que le feu, qui est extrêmement pénétrant, &

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

dont les parties sont plus ressemblantes entr'elles que celles des autres élémens, n'ait aussi ce penchant adhésif?

Pour se convaincre que l'air est imprégné de feu; il suffit de prendre un morceau de fer rond, de la grosseur du poing, de l'échauffer à la forge jusqu'à sa parfaite rougeur, & après l'avoir tiré du feu, de soufler dessus avec un bon souflet; le fer sondra aussi bien que s'il étoit dans le feu le plus ardent. D'où s'ensuit, que le morceau de fer, pris hors de sa forge, n'avoit pas assez de feu pour séparer ses parties; que cependant, comme l'air abonde en tout temps d'une quantité suffisante de feu, celui qu'on soufle sur ce fer laisse derrière soi des parties de feu, qui étant jointes à celles qu'il avoit déja, deviennent assez puissantes par leur union pour le faire fondre.

Si je suis en état, dit M. Freke, comme j'ose l'assurer publiquement, de prouver qu'en tout temps & en tout lieu, sur les plus hautes montagnes, & dans les plus profondes vallées, dans les greniers aussi-bien que dans les caves des maisons, on peut

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

recueillir assez de feu pour allumer de la poudre à canon, je laisse à juger s'il faut une plus grande preuve de l'éxistence du feu dans l'air.

Il finit par plusieurs exemples, qu'il croit capables de prouver que tout ce qui existe dans la Nature à reçu du Créateur une grande *attraction* pour ce feu élémentaire; de sorte, dit-il, que si quelque partie du corps animal a moins de ce feu, à proportion, que l'air qui l'environne, il faut, suivant les loix de la Nature, que l'animal reçoive le surplus. Qu'on examine, ajoute-t-il, l'usage & la texture des organes de la respiration, on y trouvera une preuve sensible que tous les animaux sont de vraies pompes à feu; car aussi-tôt que les poumons ont reçu de l'air, par le moyen de la respiration, ce feu qui se trouve toujours dans l'air est immédiatement répandu dans le sang, au travers des vaisseaux pulmonnaires; & comme ce sang rafraichit & nourrit continuellement quelques parties du corps avec une portion de ce feu, & qu'il le communique aux travers des nerfs par son mouvement, au lieu d'un flui-

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

de nerveux, qui ne peut jamais être démontré puisque les nerfs n'ont point de pores; il s'ensuit que les poumons, privés de leur quantité de feu accoûtumée, s'étendent & se dilatent pour en recevoir une nouvelle quantité, de même que la feuille d'or reçoit le feu de tout ce qui en abonde, & le donne à tout ce qui en manque.

Ces idées me menent, dit l'Auteur, à une question qui n'a pas encore été bien expliquée. D'où procéde cette chaleur qui accompagne la vie dans toutes les créatures? Accordez-moi ma conjecture, & la puissance du mouvement musculaire est établie. Ne conçoit-on pas que mon mobile est capable de pénétrer la solidité des nerfs, d'un mouvement aussi rapide, & avec une aussi grande probabilité, que le feu électrique pénétre un fil d'archal, à une distance donnée; c'est-à-dire, aussi promptement qu'un éclair?

Tout le monde sçait que l'air, une fois passé par les poumons, n'est plus propre à la respiration; comme on peut le reconnoître en essayant d'y

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

employer celui qu'on a respiré sous les couvertures d'un lit: & si l'on accorde à M. Freke que l'air est imprégné de feu, il croit avoir assez prouvé, qu'autant de fois que les poumons reçoivent de l'air, ce même air laisse derrière soi son feu dans le sang.

Or, ce feu étant reçu dans le sang, je puis supposer, dit-il, que tandis que l'animal vivra, il y en aura une certaine quantité de réservée dans sa fabrique, pour répondre aux demandes de ses facultés, toutes les fois qu'elles en ont besoin. Il est vrai qu'après une décharge violente de ce feu, la quantité réservée ne sera pas la même, & par conséquent ne pourra pas répondre si promptement à ces demandes: d'où il arrive que si le corps est trop agité par quelque passion, ou par quelque mouvement violent, il perd beaucoup de cet esprit dont il étoit animé; jusqu'à devenir languissant comme la plante sensitive, lorsquelle a été touchée par un corps étranger. Il a besoin alors d'un temps convenable, pour recevoir de nouvelles parties de feu,

PHYSIQUE. *Causes de l'Electricité & de la Vitalité.*

qui puissent servir à réparer ses forces.

On ne dira point de M. Freke, comme un Payen l'a dit du plus respectable & du plus ancien des Ecrivains, qu'il rapporte de fort belles choses, mais sans les prouver. (*a*) Tout le tems, au contraire, qu'il peut dérober à sa profession, est employé à faire des Observations & des expériences, qui sont, en physique, des preuves beaucoup plus sûres que les raisonnemens. Mais on lui reprochera de manquer de méthode; & peut-être ne s'en est-on que trop apperçu dans cet Extrait. L'accusation retombe sur la Chirurgie. Répétons : O Minerve! pourquoi permets-tu que les talens ne soient pas toujours tournés à leur véritable objet?

(*a*) *Cornutus iste mira dicit, sed nil probat.*



MATHÉMATIQUES.

INTRODUCTION.

ON comprend ici, sous ce nom général, toutes les Sciences particulieres auxquelles il convient. Le titre courant de chaque Piéce, qui s'y rapporte, doit suffire pour la distinguer. Mais il est important d'avertir qu'en traitant des Ouvrages de ce genre, on se dispensera de représenter les calculs & toutes les opérations abstraites. Nous nous renfermons dans les résultats, en renvoyant, aux Ouvrages mêmes, ceux qui souhaitent plus d'éclaircissement sur la méthode (*a*). Ce n'est pas qu'à l'exemple de quelques Hommes célébres (*b*), nous soyions tentés de re-

(*a*) Exceptons néanmoins les Problêmes particuliers, & leur solution, lorsqu'ils seront assez intéressans pour être publiés par la voye du Journal.

(*b*) On sçait que Zenon écrivit contre cette Science. M. Pascal s'en dégoûta jusqu'à la mépriser, s'il en faut croire une Lettre du Chevalier de Meré. M. Huet ne

fuser aux Mathématiques le premier rang entre les connoissances naturelles, & que tout ce qui leur appartient ne nous paroisse mériter une véritable distinction : mais on observe, depuis long-temps, que si leurs plus profondes recherches sont celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, elles ne sont, ni les plus agréables, ni les plus utiles (*c*); & lorsqu'il sera question d'honneur, nous aurons rempli toute justice, après avoir encensé le Mathémati-

la traite pas mieux, dans la Préface de sa démonstration Evangélique.

(*c*) Il seroit à souhaiter, dit un fort bon Ecrivain, que ces nouvelles méthodes, dont on vante l'excellence & la fécondité, portassent dans leurs démonstrations l'évidence qu'on attend de la Géométrie. Quand on raisonne sur l'infini, sur l'infini de l'infini, sur l'infini de l'infini de l'infini, & ainsi de suite, sans trouver jamais de termes qui arrêtent, & que l'on applique à des grandeurs finies ces infinités d'infinis, ceux qu'on veut instruire, ou qu'on entreprend de convaincre, n'ont pas toujours la pénétration nécessaire pour voir clair dans de si profonds abîmes. Il ne suffit pas de conclure; il faut voir évidemment qu'on conclut bien.

cien, dans le dégré d'élévation où le jugement du Public l'aura placé. Les deux Piéces suivantes n'ont rien qui nous oblige à faire usage de cette régle.

OBSERVATIONS

Des hauteurs de plusieurs Montagnes des Alpes, faites avec le Barometre au mois d'Août 1754, par M. Needham, de la Société Royale de Londres.

AREOMETRIE.

LEs parties des Alpes les plus fréquentées ont été jusqu'à présent les moins connues. Quelques Physiciens curieux & infatigables ont entrepris de mesurer les hauteurs de celles de Suisse : mais celles du Piedmont, de la Savoye, & de la Val-d'Aoste, étoient jugées à l'œil par les Voyageurs qui les traversoient. De-là tant d'erreurs populaires, accréditées par l'impression dans plusieurs Livres de Voyages. Telle est, entr'autres,

Areomet. Hauteur des Alpes.

cette opinion vulgaire, *que le Lac du Mont-Cenis est au sommet de cette Montagne, & qu'elle est la plus haute des Alpes.* Un Philosophe Anglois, déja célébre par ses *Observations microscopiques*, entreprend de détruire tous ces préjugés, en nous donnant les hauteurs réelles de la partie qu'il a parcourue.

Il avoue qu'ayant fait ce Voyage à la suite de Mylord Rochford, sa Relation auroit pû devenir beaucoup plus intéressante. Ce Seigneur s'est fait un plaisir de donner toutes les facilités, pour la plus grande exactitude des observations. Lui même en a suivi le cours, avec autant de goût que d'intelligence. L'amour des Sciences excitoit sa curiosité. Ses talens & ses connoissances l'avoient mis en état d'en recueillir le fruit.

M. Needham prit avec ardeur tous les moyens de satisfaire un desir si noble, & si conforme à son ancien objet. Il multiplia ses observations, au-delà de ce qu'on pouvoit espérer d'un temps aussi court. Il profita de l'occasion, pour les comparer avec celles qu'il avoit faites à diverses

Areomet. Hauteur des Alpes.

reprises dans les Apennins. Les différentes inductions, qu'il tira de ce parallele, formoient une chaîne de conséquences, propre à répandre du jour sur la *Théorie de la Terre.*

Ces nouvelles idées, puisées dans l'expérience, fournissoient à M. Needham la matiere d'un Ouvrage plus étendu. Il commençoit d'y travailler, & se proposoit de le faire imprimer à Turin, comme un tribut de respect & de reconnoissance qu'il vouloir rendre à S. A. R. Monseigneur le Duc de Savoye. Ce Prince, en qui le plus heureux naturel a été si bien secondé par l'exemple & l'éducation (*d*), avoit daigné s'entretenir avec M. Needham de ces

(*d*) Jamais Eloge n'a été mieux mérité de part & d'autre. M. le Marquis de Fleury, aujourd'hui Chevalier d'honneur de Madame la Duchesse de Savoye, a été l'Instituteur du Duc son Epoux. Ce Seigneur a donné un exemple rare aux Courtisans du premier ordre, en se chargeant de la partie Littéraire, dans l'éducation d'un Prince; mais un plus rare encore, en y réussissant. L'Europe a partagé ses applaudissemens entre le Disciple & le Maître.

Areomet. Hauteur des Alpes.

mêmes observations, & l'encourage par son suffrage à les rendre publiques. L'approbation des Grands est flatteuse pour les Philosophes mêmes, lorsqu'elle tire moins son prix de l'éclat du rang, que de la supériorité des lumieres. Mais des occupations d'un autre genre, des devoirs à remplir, un grand voyage à faire, n'ont pas laissé à M. Needham tout le temps nécessaire pour exécuter son projet. Il se borne aujourd'hui à donner simplement les hauteurs de la partie des Alpes, qu'il a visitée. L'Ouvrage dont il a formé le plan n'en paroîtra pas moins, aussi-tôt que le sçavant Auteur jouira du repos nécessaire à son travail.



Areomet. Hauteur des Alpes.

PLACE DE LA CARTE.

DIFFÉRENTES HAUTEURS *observées avec le Barometre sur les Montagnes des Alpes, en Savoye & dans le Duché d'Aoste, prises du ni eau de la Mer.*

Hauteurs. observées.	Hauteur du Mercure en lignes.	Hauteur des Montagnes en toises.
A la Mer,	336.	0000.
A Turin,	328.	101.
A Ivrée,	320.	204.
A la Cité d'Aoste,	312.	311.
A Ammeville, 3. milles au N. Ouest, de la Cité d'Aoste.	308.	365.
A S. Remy,	276	825.
Au Couvent du grand S. Bernard,	250.	1241.
Rochereau Sud-Ouest dudit Couvent,	248.	1274.
Mont-Serene, entre S. Remy & Cor-Mayeur	274. $\frac{1}{2}$	1282. $\frac{1}{2}$
Cor Mayeur,	289. $\frac{1}{2}$	625.
A la moitié du chemin de l'Allée blanche,	279.	780.

Journal Etranger. 1755. Janv. p. 1.

Carte d'une partie des Alpes. page 157.

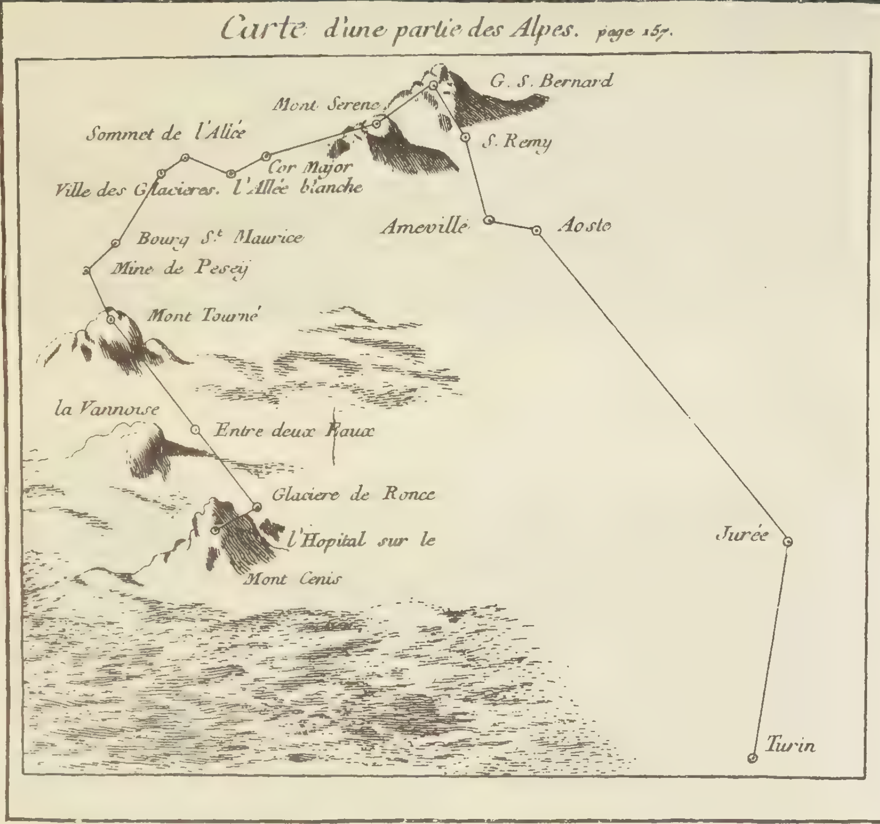
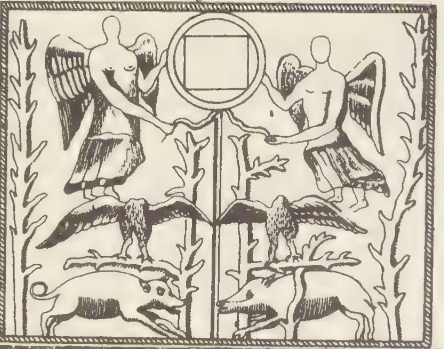




Fig. 2. a la page 36.

Fig. 1. a la page 34.



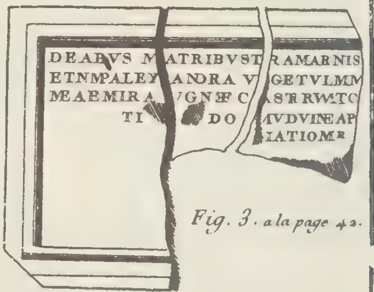


Fig. 3. a la page 42.

AEROMET. *Hauteur des Alpes.*

Au ſommet de l'Allée-blanche, au pied de la Croix.	249. ½	1249. ½
Ville des Glacieres,	270. ½	910.
Bourg S. Maurice,	291.	603.
Mine de Peſey,	262.	1044.
Mont-Tourné,	225.	1683.
L'Hopital du Mont-Cenis,	314.	284.
Glaciere de Ronce, ou le ſommet de Mont-Cenis, au Nord-Eſt de l'Hôpital,	303.	434.



AEROMET. *Hauteur des Alpes.*

HAUTEUR DES MONTAGNES *les plus remarquables de la Province de Quito au Perou, dont les ſommets ſont couverts de neige, & dont la plupart ont été, ou ſont actuellement volcans; par Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, envoyés par le Roi ſous l'Equateur.*

Un mille Italien eſt évalué par les Géometres à 764. toiſes de France.

	Toiſes.
Quito, Capitale de la Province de Quito en Perou,	1407.
Cota-Catché, à 33000. toiſes, au Nord de Quito,	2570.
Cayambé-Orcou, ſous l'Equateur même, à 34000. toiſes à l'Eſt de Quito,	3030.
Pitchincha, Volcan en 1539, 1577, & 1660. ſon ſommet oriental,	2430.
Antiſana, volcan en 1590.	3020.
El Coraſon, la plus grande hauteur connue, où l'on ait monté,	2470.
Sinchoulagoa, Volcan en 1660. communiquant avec Pitchincha,	2570.
Illinica, préſumé Volcan,	2717.
Coto-Paxi, Volcan en 1533, 1742 & 1744,	2950.
Chimboraço, Volcan; on ignore l'époque de ſon éruption,	3220.
Cargavi-Raſo, Volcan écroulé en 1698,	2450.
Tongouragoa, Volcan en 1641,	2620.
El-Altau, l'une des Montagnes appellées, Coillanes,	2730.
Sangaï, Volcan continuellement enflammé depuis l'année 1728,	2680.

AEROMET, *Hauteur des Alpes.*

M. Needham joint ici quelques remarques, qui expliquent ſes opérations.

La Montagne de Joch en Suiſſe eſt de toutes les Montagnes des Alpes, obſervées par Seheuchzer dans ſes différens Voyages, la plus élevée. Sa hauteur perpendiculaire, au niveau de la Mer, eſt de 1340. toiſes. Ce Phyſicien donne pourtant, par conjecture, la hauteur de 1660. toiſes à Tittliſberg, qui fait une pointe latérale plus élevée de la même Montagne de Joch; hauteur qui ſurpaſſe celle du Canigou, la plus élevée des Pyrenées.

Comme le Mont Tourné, ſans conſidérer les pointes latérales beaucoup plus élevées, auxquelles les

AEROMET *Hauteur des Alpes.*

Obſervateurs ne pûrent parvenir pour fixer leur Barométre, donne pour ſon élévation 1683. toiſes; il eſt à préſumer, que le Mont Tourné eſt la Montagne la plus élevée de l'Europe. Sa ſituation, preſque au milieu de la chaîne des Alpes, qui va toujours, ſelon l'ordre général de la nature, en diminuant, tant du côté des plaines de la France & du Piedmont, que du côté des deux Mers; & le cours des Rivieres; ſervent également à confirmer cette idée. Juſqu'à préſent du moins aucune obſervation ne nous a donné une hauteur plus élevée en Europe.

Les autres obſervations ſont à la ſuite de celle du Mont Tourné, dans l'ordre que je les ai faites; & je n'ai rien négligé pour les avoir exactes, autant que la fidélité de mon Barométre pouvoit m'en aſſurer.

Cependant celles du Mont Cenis, & de la Glaciere au Nord-Eſt de l'Hôpital, ſont priſes de la Relation du Supérieur de cette Maiſon, qui me les a données comme faites par M. l'Abbé Nolet. Avant que d'arriver à cette derniere Montagne, la

AEROMET. Hauteur des Alpes.

deſcente aſſez dangereuſe du Mont Tourné avoit tellement dérangé mon Barométre, qu'il n'étoit plus en état de me fournir des obſervations exactes ; & le tems ne me permettoit pas de réparer cet inconvénient.

Pour donner plus de poids aux obſervations du Barométre, j'ai cru néceſſaire d'ajouter les extraits ſuivans.

» Le Pere Laval ayant meſuré » Géométriquement diverſes hauteurs » à la ſainte Baume & aux environs, » y a porté enſuite un Barométre, » & a obſervé de combien il y étoit » plus bas, qu'à ſon Obſervatoire » de Marſeille, dont il connoiſſoit » l'élévation au-deſſus du niveau de » la Mer. Il a envoyé ſes meſures, » & ſes obſervations à Meſſieurs Caſſini, qui ont cherché quelle de» voit être, ſelon leur progreſſion, » la hauteur des Montagnes, qui » donnoit l'abbaiſſement obſervé dans » le Barométre ; & ces Meſſieurs ont » trouvé les mêmes hauteurs, que le » P. Laval avoit trouvées d'ailleurs par » les meſures Géométriques, à deux ou » trois toiſes de différence près, ce

AEROMET. Hauteur des Alpes.

» qui n'eſt pas conſidérable. *Hiſtoire » de l'Académie des Sciences*, 1708. » *page* 27.

Quant à la maniere d'obſerver avec le Barométre, & d'en tirer les conſéquences, c'eſt ce que fournit cette régle très-ſimple. » Il n'y a qu'à » chercher dans les Tables ordinaires » les Logarithmes des hauteurs du » Mercure, dans le Barométre, ex» primées en lignes ; & ſi l'on ôte » une trentiéme partie de la différen» ce de ces Logarithmes, en prenant » avec la caractériſtique ſeulement » les quatre premieres figures, qui » la ſuivent, on aura en toiſes les » hauteurs relatives des Lieux. Le » Mercure ſe ſoutenoit dans le Ba» rométre à Carabourou, qui eſt la » plus baſſe de toutes nos Stations » à 21. pouces 2. $\frac{3}{4}$ lig. ou à 254. » $\frac{3}{4}$ lig ; au lieu que ſur le ſommet » pierreux de Pichincha, il ſe ſoute» noit à 15. pouces 11. lig. ou 191. » lignes. Si l'on prend la différence » des Logarithmes de ces deux nom» bres, on trouvera 1250. & ſi on » ôte la trentiéme partie, il viendra » 1209. toiſes pour la hauteur de

AEROMET. Hauteur des Alpes.

» Pichincha au-deſſus de Carabou» rou ; ce qui s'accorde avec la dé» termination Géométrique. » Voyez la figure de la Terre, par M. Bouguer, page XXXIX.

Cette régle eſt fondée ſur cette propoſition, que les condenſations actuelles, en chaque endroit, ſont proportionnelles aux poids des colomnes ſupérieures qui cauſent la compreſſion : ces condenſations ou ces denſités changent en progreſſion géométrique, pendant que les hauteurs des lieux ſont en progreſſion arithmétique.

L'application de cette regle à la formation de la Table précédente doit être cenſée d'autant plus exacte, que tout le temps de notre courſe dans les Alpes fut parfaitement beau, & que toutes les Obſervations étoient faites dans des jours d'une égale ſérénité.

Par la Table des Hauteurs des Montagnes nommées les Cordelieres au Pérou, en la comparant avec celle que j'ai donnée de cette partie des Alpes que j'ai parcourue, on peut, entre autres choſes, remarquer non-ſeule-

AEROMET. Hautaur des Alpes.

ment que les Cordelieres en général ſont beaucoup plus hautes, & preſque le double des Alpes ; mais que les Habitans de la Vallée de Quito ſont les Peuples les plus élevés du monde, & même plus hauts que le Couvent du Grand S. Bernard : ce qui ſert, par la pureté & l'élaſticité de l'air, à tempérer les chaleurs de leur ſituation préciſément au-deſſus de la ligne équinoxiale, & rend leur demeure une eſpéce de Paradis terreſtre.

Une Montagne eſt une maſſe immenſe, en comparaiſon de cette portion de matiere, que nous animons, & de cette eſpéce de champ, qui ſe trouve enfermé dans la ſphére de la viſion méchanique ; mais cette grandeur s'évanouit, quand la penſée embraſſe tout le globe terreſtre.

Le diamétre de la Terre eſt à-peuprès de 3000 lieues ; la hauteur de Chimborac au Pérou, la plus haute montagne, connue eſt de 3000. toiſes ; 3000 toiſes à 3000 lieues font la proportion d'une toiſe dans une lieue, ou un pied dans 2200, ou moins encore que la ſixiéme partie d'une ligne ſur un globe de deux pieds &

AEROMET. Hauteur des Alpes.

demi de diamétre. Ainsi la régularité de la courbure de la Terre ne souffre rien d'une telle élévation. Voyez l'*Histoire Naturelle*, *par M. de Buffon*, *tome I.*

Tout est relatif dans la Nature, & les connoissances bornées des hommes ne sont établies que sur des comparaisons.

Comme la Terre est élevée vers l'Equateur, & s'applatit aux deux poles, ainsi les différentes chaînes des Montagnes s'élevent, ou s'abbaissent, à mesure qu'elles approchent ou qu'elles s'éloignent de l'Equateur. Les Montagnes d'Afrique, ou d'Asie, sont plus hautes que celles d'Europe; & les Cordelieres, sous l'Equateur en Amérique, surpassent toutes les autres.

Les chaînes les plus considérables sont dirigées les unes d'occident en Orient, les autres du Nord au Sud: celles-ci occupent les Terres entre les Tropiques, & quelques endroits du Nord; celles-là s'étendent dans les Zones tempérées, & sont en plus grand nombre.

Les Montagnes dirigées d'Occi-

AEROMET. Hauteur des Alpes.

dent en Orient forment des deux côtés des avances, dont les unes regardent le Nord, & les autres le midi; & celles qui sont dirigées Nord & Sud forment des avances, qui répondent à l'Est & à l'Ouest: c'est-à-dire, que les Montagnes décrivent deux lignes, qui se coupent à angles droits, & qui sont paralleles autant qu'il est possible, à l'Equateur & au Méridien.

Lorsque deux Montagnes sont à côté l'une de l'autre, elles forment des Vallons de différentes largeurs, & les avances de ces Montagnes répondent alternativement les unes aux autres: c'est-à-dire, qu'elles sont presqu'aussi régulieres, que des ouvrages de fortifications, & l'angle saillant de l'une répond à l'angle rentrant de l'autre. Voyez, *Lettres Philosophiques*, *par M. Bourguet.*

Cette remarque, qui est entierement de M. Bourguet, avec les coquilles, & autres dépouilles de la Mer, qui se trouvent dispersées par toute la Terre, démontre aux yeux des Physiciens, que la Terre est sortie des eaux de la Mer. Elle nous fait

AEROMET. Hauteur des Alpes.

admirer la grande régularité qui régne par-tout, même parmi les Montagnes, qui d'ailleurs paroissent si irrégulieres aux yeux du vulgaire. Delà il s'ensuit que certaines causes très-générales, (*a*) *qui ne subsistent plus*, agissant par des loix fixes & déterminées, ont prescrit aux Montagnes une hauteur réguliere, à la Mer une profondeur proportionnée, & à la Terre cette courbure précise & sphéroïdale, qui se présente aux yeux du Géométre.

Ceux enfin, qui veulent avoir une vraie idée de la maniere dont les Montagnes se trouvent disposées par la nature dans un certain ordre, & dans une gradation constante, doivent considérer le Mont Cenis, par exemple, comme le premier dégré d'élévation, qui va toujours en augmentant à mesure qu'ils avancent; de cette maniere ils seront bien éloignés, comme il arrive assez souvent, de prendre le Mont Cenis, ou le

(*a*) *C'est précisément ce que M. Needham prétend démontrer Physiquement dans l'essai qu'il a dessein de donner sur la Théorie de la Terre.*

AEROMET. Hauteur des Alpes.

Mont Viso, ou même la Roche-Melon pour des hauteurs très-considérables, en comparaison des autres, plus reculées dans la chaîne.

La nature est par-tout d'une régularité exacte; ses gradations sont mesurées; elle n'a ni élévations soudaines, ni chutes précipitées: & cela seul suffiroit pour confondre le prétendu Philosophe, qui bâtit sur le hasard, & l'insensé, qui a dit dans son cœur, *il n'y a point de Dieu.* La sagesse du Créateur brille autant au pied de son Thrône, & au fond des antres de la Terre, qu'au sommet de la voûte céleste, parmi les Astres qui l'éclairent.

Idées respectables, qui font autant d'honneur au religieux Mathématicien, dont elles sont comme le *Corollaire*, qu'au sujet qui lui en donne l'occasion. M. Needham jouit d'une réputation fondée sur un excellent usage de ses talens. Faisons succéder sur la Scene, un jeune-homme qui tend à la même gloire, & qui entre dans la Carriere à vingt trois ans.

DISSERTATION

MATHÉMATIQUE

de Paul FRISIO *, de Milan , ſur la Cauſe Phyſique de la Figure & de la Grandeur de la Terre , in-4°. A Milan.*

A L'âge qu'on vient de nommer, l'Auteur annonce des talens & des connoiſſances , qui pourront un jour démentir le jugement qu'on a porté dans l'introduction hiſtorique , ſur le peu de goût ou de dipoſition des Italiens pour le s Sciences profondes. (*a*)

Son but eſt de fixer la figure de la terre par les principes Phyſiques &

(*a*) Repetons dailleurs que ce n'eſt qu'un Jugement général , dans lequel on ſe garde bien , par exemple , de comprendre Galilée , Torricelli & Viviani. Quand on dit que l'ancienne Rome n'a point eu de Philoſophes , on veut dire ſeulement qu'ils y ont été moins communs que dans la Grece , & l'on n'en rend pas moins de juſtice à Ciceron , Lucrece & Seneque.

GEOMET. *Figure & grandeur de la Terre.*

Hydroſtatiques , par les loix fondamentales de l'équilibre , & par la gravité des corps. Il veut auſſi accorder, le plus qu'il eſt poſſible , la théorie avec les obſervations. Dans cette vue il commence par un ſcrupuleux examen des obſervations mêmes ; il diſcute celles qui ont été faites ſur la longueur du pendule, par Meſſieurs les Académiciens envoyés au Nord , par M. Graham , M. Bouguer , & par les PP. le Seur & Jacquier. Il expoſe la meſure des dégrés du Méridien pris en Angleterre , par M. Norwood , dans les parties auſtrales de la France par M. *Caſſini* , dans les parties Septentrionales & dans la Laponie par Meſſieurs les Académiciens envoyés au Nord, & ſous l'Equateur par Meſſieurs les Académiciens envoyés au Pérou. Il reconnoit qu'il n'eſt pas poſſible que dans de ſemblables opérations , il n'y ait quelques petites erreurs de calcul , inévitables aux Mathématitiens les plus attentifs : mais il rejette l'opinion de ceux qui ſe croiroient autoriſés par une raiſon ſi foible, à décréditer ou à rejetter toutes ces obſervations, & qui ne leur accorderoient aucune confiance.

GEOMET. *Figure & grandeur de la Terre.*

Sur ce fondement, après avoir établi les principes de la gravitation mutuelle & univerſelle , & ceux de l'équilibre des fluides , il cherche la variation de péſanteur qui a lieu dans les différens points d'une ſphère mue autour de ſon axe , & il démontre que la figure que doit avoir la terre par la force du ſeul mouvement circulaire , doit être ſphéroidale. Enſuite , pour introduire dans ces recherches la variation de la gravité , il développe ſintetiquement un problême , dans lequel il recherche l'attraction d'un ſphéroïde quelconque ſur un petit corps , placé en quelque point que ce ſoit de l'axe. Il applique ſintequement & analitiquement cette ſolution à divers corps & à différentes hipothèſes de gravité; il cherche à déterminer la gravité abſolue au dedans & ſur la ſurface d'un ſphèroïde homogène, ſous l'Equateur , aux Poles, & dans tout autre lieu. Par ce moyen il démontre que la vraie figure de ce Globe eſt un ſphéroïde applati , dont les axes ſont comme 229. à 230.

Il développe enſuite divers problèmes intéreſſans pour l'Aſtronomie & la Navigation. Il donne les tables des degrés du Méridien &

GEOMET. *Figure & grandeur de la Terre.*

des parallèles à l'Equateur. Delà , il tire la différences des degrés , ainſi déduits par la théorie , & de ceux qui ſont déterminés par les obſervations , & la trouve d'un petit nombre de toiſes. La différence des longueurs dans les pendules, fixées par la théorie & par l'expérience , va à quelques centaines de lignes. Ces différences lui paroiſſent aſſez petites, pour pouvoir être attribuées aux erreurs des Obſervations.

C'eſt ainſi que l'Auteur ſe promet d'appaiſer les diſputes & d'applanir les doutes , qui ont juſqu'à préſent tenu les Sçavans en ſuſpens & en ſoupçon, ſur la raiſon phyſique de la figure de la terre, & ſur l'accord de la théorie avec les Obſervations. Son Ouvrage ne contenant rien de nouveau que ſes raiſonnemens ſur les principes & les découvertes d'autrui, ni rien d'extraordinaire que l'art avec lequel il a ſçû raſſembler un grand nombre de lumières diſperſées, on doit comprendre que le deſſein de cet extrait eſt plutôt de faire honneur à ſes talens précoces , que d'attacher beaucoup ceux à qui les mêmes connoiſſances ne ſont pas moins familières.

SPECTACLES.

INTRODUCTION.

CE n'eſt pas dans la premiere Partie de notre entrepriſe, qu'on nous pardonneroit d'avoir oublié le Théâtre. Si nous ne ſommes point encore dans cette abondance, qui nous laiſſera bien-tôt le choix de nos ſujets, chaque jour nous y conduit, & nous apporte d'heureuſes preuves du zéle de nos Correſpondans. Le goût du Public eſt ſi déclaré pour les Spectacles (*a*), que dans la réſolution de ne les jamais négliger, nous nous ſommes déja procuré diverſes Piéces étrangeres, entre leſquelles on

(*a*) A Paris, on comptoit, ces dernieres Années, onze Théâtres particuliers, outre les cinq ou ſix grands Spectacles publics & ceux des Colleges. La même paſſion s'eſt répandue chez les Etrangers. *Panem & circenſes*, il ne faut que du pain & des jeux pour ſatisfaire les Hommes. Ciceron l'a dit des Romains de ſon tems : nous affligerons-nous de leur reſſembler ?

verra, ſans doute, avec étonnement juſqu'à des Tragédies Ruſſiennes. Celle dont on va lire l'Extrait en cauſera moins, parce que nous commençons à nous familiariſer avec les ſingularités du Théâtre Anglois. Cependant c'eſt la nouveauté de l'invention, dans le deſſein & dans la conduite de Philoclée, qui nous porte à la donner avec un peu de détail, telle que nous la recevons d'une fort bonne main.



PHILOCLÉE,

Tragédie Angloiſe, repréſentée au Théâtre Royal de Covent-Garden.

SPECTAC.

LE ſujet eſt pris d'un ancien Roman, fort célébre en Angleterre : c'eſt l'*Arcadie* du Chevalier Philippe *Sidney*, Guerrier, Courtiſan, Homme de Lettres (*a*), & Contemporain de l'Auteur de notre Aſtrée ; tous deux d'une illuſtre naiſſance, mais moins célébres encore par leurs noms que par leurs Ouvrages. Ces deux Romans ſont du même genre. Des Rois & des Bergères, des Princeſſes & des Bergers y occupent tour à tour la Scène ; & ſouvent ils y paroiſſent enſemble. Si dans nos mœurs un tel mélange ne choquoit point la vrai-ſemblance, il n'auroit d'ailleurs rien que d'agréable ; & ce défaut

SPECTAC. *Tragédie Angloiſe.*

même n'a pas empêché que *l'Aſtrée* en France, comme l'Arcadie en Angleterre, n'ait conſervé juſqu'à préſent une grande réputation.

Cette Tragédie, ſuivant l'uſage du Théâtre Anglois, eſt un peu chargée de perſonnages : & pour les faire paroître dans un Extrait, on eſt obligé de commencer ici par donner leurs noms. (*b*)

(*a*) Philippe Sidney a ſon Tombeau entre ceux des grands Hommes, dans l'Egliſe de Weſtminſter. Un Gentilhomme Anglois, qui avoit vécu dans une étroite familiarité avec lui, obtint en mourant d'être enterré proche de ſon ami, avec cette ſimple épitaphe, qu'on lit encore ſur un Marbre plat : *Ci gît* l'ami de Sir Pihlippe Sidney.

(*b*) *Bazile*, Roi d'Arcadie.
Pyroclés, Prince de Macédoine, déguiſé en Berger ſous le nom de *Claues.*
Muſidore, Prince de Theſſaleu, auſſi déguiſé en Berger ſous le nom de *Dorus.*
Amphiale, Neveu du Roi.
Philanax, Général des Armées, & Viceroi d'Arcadie.
Euriſte, ſuivant de Muſidore.
Dametas, vieux Berger.
Tircis, jeune Berger.
Ginécie, Reine d'Arcadie.
Paméla & *Philoclée*, Filles du Roi, d'un premier mariage.
Cecropie, Mere d'Amphiale, Douàriere d'un Frere du Roi.
Eugenie, ſa ſuivante.

SPECTAC. Tragedie Angloise.

ACTE PREMIER.

La première Scène répréſente la Forêt d'Arcadie, & s'ouvre par un Dialogue entre Muſidore & Euriſte ſon confident. Le Prince raconte à Euriſte que Pyroclés & lui, dans un voyage qu'ils faiſoient *incognito*, avoient vû les deux Princeſſes filles du Roi, dans le temps qu'il tenoit ſa Cour à Mantinée, Capitale de l'Arcadie; que chacun d'eux étoit devenu amoureux d'une des deux ſœurs; qu'ils avoient réſolu de ſe faire connoître, & de les demander en mariage; mais que dans l'intervalle, le Roi, accompagné de la Reine & des Princeſſes, avoit quitté ſa Capitale & renoncé aux affaires, pour ſe retirer dans cette Forêt; qu'il avoit défendu à qui que ce fût, ſous peine de la vie, d'entrer dans ſon enceinte, excepté à des Bergers & des Bergères employés à ſon ſervice & à celui de la famille Royale; qu'enfin il avoit déclaré que ſes filles ne ſeroient ja-

Phébé, jeune Bergere, ſuivante de Paméla.
Bergers, Bergeres, Officiers, Gardes, &c.

SPECTAC. Tragedie Angloise.

mais mariées de ſon vivant; mais qu'il cachoit avec ſoin le motif d'une ſi étrange réſolution.

Cependant, ajoûte Muſidore, j'ai ſçû pénétrer ce myſtère. Le Roi avoit pris ce parti, au retour d'un voyage qu'il avoit fait à Delphes. J'ai gagné le grand-Prêtre, j'ai tout appris. C'eſt un oracle qui a déterminé Bazile. On lui a prédit *qu'il mourroit le jour même que ſes filles ſeroient mariées*. Privés ainſi de tout eſpoir, ſi nous faiſons notre demande par les voies publiques & ordinaires; Pyroclés & moi, continue le Prince de Theſſalie, nous nous ſommes déguiſés en Bergers, pour obtenir l'entrée de cette Forêt, & pour pénétrer ſous des noms imprùntés, juſqu'au ſéjour des deux Princeſſes. Pyrioclés, plus heureux, a été reçu au ſervice de la Reine, & jouit par conſéquent du plaiſir de les voir à tout moment: mais, ni lui, ni moi, n'avons encore oſé nous découvrir à elles. Nous avons enfin réſolu de tenter une déclaration; & ſi elle eſt bien reçue, d'obtenir le conſentement de nos Princeſſes pour les enlever.

Après avoir confié ſon projet à Eu-

SPECTAC. Tragedie Angloise.

riſte, Muſidore convient avec lui des moyens de l'exécuter. Pour ſaiſir la première occaſion, il ordonne à ce confident de ſe trouver tous les matins à la même heure, & au même endroit, avec des chevaux prêts. Il ne lui diſſimule pas le danger de contrevenir aux défenſes expreſſes d'entrer dans la Forêt; mais il ajoûte que ce lieu, étant le plus écarté & le plus ſolitaire, eſt auſſi le plus ſûr pour n'être pas ſurpris. Le fidèle Euriſte promet d'obéir aux dépens de ſa vie. Il ſort, & Pyroclés entre ſur la Scène.

Muſidore le voit inquiet & abbatu. Il lui en demande la raiſon. Pyroclés répond que la jeune Reine (ſeconde femme du vieux Bazile, & Belle-mère des Princeſſes,) lui avoit déclaré ſa paſſion la nuit dernière, & l'avoit preſſé avec peu de modeſtie; mais qu'heureuſement le Roi étoit ſurvenu avant qu'il eut eû le temps de répondre, ni même de penſer au parti qu'il avoit à prendre; qu'il y avoit réfléchi depuis, & qu'à tout hazard, il alloit découvrir ſon amour & ſa naiſſance à Philoclée: qu'au déſir impatient d'apprendre d'elle ſa deſtinée

SPECTAC. Tragedie Angloise.

née ſe joignoit la néceſſité de fuir les tranſports criminels ou la vengeance implacable d'une Reine irritée. Pyroclés ſe retire, & le vieux Berger Dametas paroît, une épée nue à la main. Il la préſente à Muſidore; & l'appellant toûjours de ſon faux nom de Dorcas, il le conjure de s'en ſervir pour défendre le Roi contre une attaque imprévue. Un étranger, dit-il, dont l'air eſt impoſant & majeſtueux, a pénétré dans la Forêt, & menace de la mort quiconque oſera s'oppoſer à ſon paſſage. Muſidore ſuit le Berger, & la Scène change.

On voit, dans un jardin, Philoclée endormie. Pyroclés entre, il exprime ainſi ſon tranſport:

» Seul dans ce jardin. Amour! » veille à la porte, ferme l'entrée aux » importuns! Paroiſſez, jeune Beauté! » adorable Princeſſe, paroiſſez! montrez-vous à des yeux que l'amour » anime de toutes ſes flammes. . . . . » Ils ne me trompent point: c'eſt-elle! » . . . . couchée ſur un lit de fleurs: . . . » elle dort . . . . . Son haleine eſt plus » douce que l'odeur qu'elles exhalent. » . . . . . Heureuſes fleurs! qui ſervez

SPECTAC. *Tragédie Angloise.*

» d'oreiller à ces joues charmantes ! » ah ! j'en vois une qui s'éléve jusqu'à » cette bouche vermeille ! Elle s'efforce de la baiser. Embaumée de sa » respiration, elle en reçoit plus de » parfums que Flore n'en a versé sur » toutes ses compagnes . . . . . . Ah ! » que ma main jalouse l'arrache de sa » tige ! Que je suce, comme l'abeille, » cette précieuse rosée ! ..... Mais qui » m'arrête ? Amant trop timide ! ne » puis-je moi-même dérober un » baiser ? & ce tendre larcin diminuera-t-il un trésor où s'accumulent » tant de charmes ? (Il lui donne un » baiser. «)

» O délices ! ô bonheur ! . . . . . . » Hélas ! que dis-je ! c'est plutôt une » goutte d'eau, sur les lévres d'un mal» heureux que la fiévre consume. Loin » d'appaiser sa soif, elle irrite encore » un feu dévorant. «

Philoclée interrompt ce monologue passionné par un cri, qu'elle fait dans son sommeil. Elle appelle Claïus, Claïus, qui est le nom du Berger Prince, & elle s'éveille en sursaut. Le Prince est enchanté d'aprendre que son idée l'occupe en dormant. Il en

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

devient plus hardi à faire sa déclaration. Là, commmence une Scène tendre, intéressante, & très-bien conduite. Pyroclés découvre & son amour & sa naissance. La Princesse répond enfin, par un aveu favorable; mais elle ajoûte que la Reine lui a très-expressément défendu de parler jamais à Claïus. Cette jalouse Belle-mère paroît au même instant. Furieuse de les trouver ensemble, elle ordonne à Philoclée de se retirer, & au galant Berger de rester près d'elle. Seule avec lui, elle lui tient ce discours.

» La nuit dernière. . . . . . (Puis» je me la rappeller sans rougir !) .... » pour l'amour de toi j'ai passé par » dessus toutes les formalités de mon » Sexe. Mon ame, si fière jusqu'à ce » moment, nourrie de louanges qui » couloient comme le miel de la bou» che des Courtisans, cette ame ac» coûtumée à tant d'hommages & » de respects, t'a fait l'aveu d'une » Passion dont l'orgueil rougissoit en» vain : & je ne crois pas en avoir » trop fait. Lorsqu'une femme est née » dans un rang supérieur à celui de

SPECTAC. *Tragédie Angloise.*

» l'objet qu'elle aime, c'est à elle à » descendre jusqu'à ce Mortel for» tuné, à oublier de vains égards & de » fausses délicatesses, ouvrage du pré» jugé plus que de la raison : à l'assu» rer du succès, avant qu'il ose même » y prétendre. «

Pyroclés, fort embarrassé, feint de soupçonner que la Reine veut mettre sa fidélité à l'épreuve. Mais alors elle lui déclare sans détour, que malgré son déguisement, elle le reconnoît fort bien pour l'aimable Etranger qui avoit sçu lui plaire au premier coup d'œuil, lorsqu'il avoit parû à la Cour de Mantinée. Le Prince nie le fait, & s'efforce d'éluder des avances fort pressantes.

La Reine entre en fureur. Quoi, dit-elle, j'aurai donc essuyé des refus ! » Mes efforts, mon amour, » ma beauté, ne m'auront attirés » que des mépris ! A moi qui me suis » vue si long-temps l'idole du genre » humain ! ..... Ah ! du moins, que ce » cruel affront ne demeure pas im» puni. . . . . La vengeance, oui, la » vengeance est le seul reméde pour » une si douloureuse blessure ; je cours

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

» chez le Roi, lui révéler tout ce que » je sçais. Oui, Traitre ! il sçaura que » tu es ici avec des intentions perfi» des, pour lui enlever à la fois sa fille » & sa Couronne : c'est Philoclée, » je le vois trop ; c'est elle que tu me » préféres ! Aveugle que j'étois ! ai-je » pu si long-temps m'y tromper ? » Sçais-tu que ta seule présence est ici » un crime d'Etat ? tu l'expieras dans » les tourmens. Je te verrai moi-même » déchiré, mis en piéces. Je veux que » tes membres sanglans, trainés parmi » les ronces, suspendus aux buissons, » desséchés enfin par les feux du Soleil, « servent de trophée à l'amour outra» gé, & que Phyloclée même parta» ge ton supplice ! Je le jure par tous les » Dieux ! volons chez le Roi. . . . . . « (Elle sort)

PYROCLES.

» O mort ! O désespoir ! J'ai vu ma » ruine dans ses yeux enflammés. Ah ! » si rien ne l'arrête, ma perte est cer» taine ! Amour tout puissant ! je t'in» voque ! suggère-moi quelque strata» gème, pour me dérober à sa rage,

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

» ou plutôt pour ſauver une Princeſſe » que j'adore! Suivons mon Ennemie. » Je veux la flatter, la tromper. N'é» pargnons, s'il le faut, ni les ſermens » ni les careſſes. Il n'importe, pour» vû que je gagne quelques momens » . . . . Juſte Ciel, pardonnez un » inſtant d'artifice! C'eſt l'amour qui » m'en impoſe la loi. Oui, la vérité » même de mes ſentimens me force » d'emprunter un ſecours que je dé» teſte; celui de la fauſſeté. «

ACTE II.

LA *Scène* repréſente encore la même Forêt, mais dans un autre point de vûe. La Reine & Pyroclés paroiſſent; leur dialogue annonce qu'ils ſont reconciliés. Le Prince lui a perſuadé que ſa conduite n'étoit qu'une froideur affectée & un rafinement de délicateſſe, pour mieux s'aſſurer de ſon amour; qu'il eſt réellement un Seigneur Macédonien, & que paſſant à Mantinée il étoit devenu éperdûment amoureux d'elle; que ſon déguiſement avoit eu pour objet le déſir de la revoir; & l'eſpé-

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

rance de trouver quelque favorable occaſion. La Reine, tranſportée de joye, lui exprime ſon raviſſement, & lui vante le bonheur dont ils vont jouir. Elle lui donne rendez-vous, pour la nuit ſuivante, dans une grotte du jardin. Mais ſur-tout, elle lui défend de jetter déſormais un coup d'œuil ſur Philoclée.

Cependant Muſidore, que nous avons laiſſé l'épée à la main, ſuivant le Berger Dametas pour aller combattre l'audacieux Etranger, l'a déſarmé & fait priſonnier. Cet Inconnu étoit le Prince Amphiale, neveu de Bazile. On l'a chargé de fers. La Scène change: elle repréſente le Roi & la Reine aſſis ſur un trône, pour juger le Criminel. Il eſt reconnu, & le Roi lui pardonne; mais pour récompenſer la valeur & la fidélité du faux Berger Dorcas, il lui donne, au ſervice de la Princeſſe Pamela, un employ qui le met à la tête de ſa maiſon. Cécropie, mère d'Amphiale, paroît alors; & celui-ci, appuyé de cette Princeſſe, demande Philoclée en mariage: mais le Roi la lui refuſe, à l'extrême ſatisfaction de Py-

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

roclés, qui ſe trouve préſent, & qui rend graces à l'oracle, cauſe de ce refus. La Reine intercéde vivement en faveur d'Amphiale: le Roi eſt inflexible, & renouvelle ſon ſerment, de ne jamais permettre que les Princeſſes ſe marient. Tout le monde ſort, excepté la Reine & Cécropie.

Celle-ci paroît fort ſurpriſe des marques extraordinaires d'amitié dont l'autre l'accable: mais elle l'eſt bien davantage, lorſque la Reine lui confie un projet qu'elle a formé, pour faire enlever le jour même Philoclée par Amphiale. Elle le lui donne par écrit, avec ordre de l'envoyer à ſon fils, qui eſt déja parti, & de lui faire dire qu'il ſe prépare à l'exécuter ſur le champ. Elles ſe ſéparent: le Théâtre change encore. Pyroclés & Philoclée reparoiſſent dans le jardin. Il ſe paſſe entr'eux une Scène touchante, dont le réſultat eſt que la Princeſſe conſent à ſe laiſſer enlever. Pyroclés lui confie que le Berger Dorcas eſt ſon ami, le Prince de Theſſalie, dont le vrai nom eſt Muſidore; il la ſupplie d'intercéder en faveur de ce Prince auprès de ſa ſœur Pamela. Philoclée le promet.

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

Ils ſortent, & la Scène change de nouveau. Elle repréſente la Cabane du vieux Dametas. Pamela y eſt ſeule, tout occupé de ſon Berger Dorcas.

» Non, s'écrie-t-elle, il ne ſçau» roît être d'un ſang inférieur à celui » des Rois. Ses regards ſont remplis » d'une majeſté divine. Son air reſpire » également la dignité, les graces. » . . . . . . Mais, ô mon cœur! ne te » livre pas trop à cette flatteuſe idée! » ſi par malheur il n'étoit point . . . . » Que dis-je; quel doute injurieux! » il l'eſt, il le doit être; ſa valeur en eſt » une autre preuve. . . . . . & ce por» trait enfin confirme tout le reſte. (Elle tient un portrait que Dorcas lui avoit préſenté, comme l'ayant trouvé par hazard: machine qui paroîtra ſans doute aſſez puérile.) » Ceſt » lui-même en effet! non, le mi» roir le plus fidèle ne rendroit pas » mieux ſon image. Ah! ce jeune Hé» ros reſſemble trop à mon Amant! » Un manteau de pourpre flotte ſur » ſes épaules. Son front noble & » majeſtueux eſt orné d'un diadé» me. Non, non! n'en doutons plus.

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

» s'il étoit né ſujet, oſeroit-il préten-
» dre au cœur de Pamela ? «

Phêbé, jeune Bergère que la Princeſſe a priſe à ſon ſervice, vient interrompre ſon monologue. Elle eſt amoureuſe de Dorcas; & avec toute la naïveté de ſon âge & de ſon état, elle avoue ſa paſſion à la Princeſſe. Dorcas paroît; il feint de tenir un langage tendre à Phêbé. Pamela & lui ſe font un jeu de la ſimplicité de cette Bergère. A travers tout ce badinage, le faux Berger laiſſe de plus en plus percer ſes ſentimens & ſa condition. Il préſente à la Princeſſe une Médaille de Muſidore, Prince de Theſſalie, (autre bijou trouvé dans la Forêt, & froide répétition du Portrait.) Enfin Pamela, ſans beaucoup d'efforts, commence à ſoupçonner que ſon Berger eſt Muſidore-même. Philoclée paroît; & Dorcas la laiſſe avec Pamela, pour achever de lui découvrir ſon ſecret. A peine a-t-elle commencé, que Dametas vient troubler ce doux entretien. La Reine les attend, pour aſſiſter à une fête qu'elle donne à ſa belle-ſœur, la Princeſſe Cécropie, ſous

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

un pavillon dans la Forêt. Avant qu'elles ſortent enſemble, Philoclée termine ainſi le ſecond Acte.

» Venez, ma ſœur, venez; j'ache-
» verai de vous dire, en chemin, quel-
» que choſe qui eſt d'une égale impor-
» tance pour vous & moi. Peut-être,
» & je l'eſpère, ô chere! ô tendre
» amie! peut-être touchons-nous
» l'une & l'autre au moment de no-
» tre bonheur. Pour moi, je ſuis déja
» au comble de la joye. Doublement
» heureuſe, je n'ai plus rien à déſi-
» rer; ſûre déſormais d'éprouver deux
» biens réſervés au Ciel même, l'a-
» mitié la plus tendre, & le plus par-
» fait amour. «

ACTE III.

» LE Roi paroît ſeul. Il ſe proméne
» dans la Forêt, dont il admire la
» beauté. Quel ſujet de contempla-
» tion! Charmante ſolitude! Que j'ai-
» me la ſombre obſcurité de ces ombra-
» ges; ce ſilence, qui n'eſt jamais trou-
» blé que par le doux chant des oi-
» ſeaux! Que cette mélodie me plaît
» qu'elle fait naître dans mon ame
» une délicieuſe langueur! Ah! c'eſt

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

» la voix de la Nature même. Elle
» regne ici, elle tient ſa Cour dans
» toute la ſimplicité de ſon origine.
» Elle y déploye toute ſa majeſté. Dans
» cette ſauvage décoration, ſur cette
» Scene champêtre, je ne ſçais quoi de
» grand étonne l'imagination, &
» fait rougir l'art de ſes petiteſſes re-
» cherchées. «

Juſqu'à préſent, on ne ſçait pas trop pourquoi le Poëte donne à ſon Drame le titre de Tragédie. Les deux premiers Actes offrent plutôt l'idée d'une Paſtorale; mais le tragique s'anonce ici.

Tircis & Dametas arrivent eſfraiés, bleſſés. Ils racontent au Roi que pendant la fête, il eſt ſurvenu une troupe de gens armés, qui ont enlevé les deux Princeſſes. Ils ſoupçonnent Dorcas d'avoir trempé dans cette trahiſon. » Car, ajoutent-ils, en apprenant
» cette nouvelle, il a franchi d'un ſaut
» l'enceinte de la Forêt, & s'eſt enfui
» vers Mantinée. « La Reine entre, & prétend que c'eſt un complot de Cécropie & d'Amphiale pour forcer le Roi à lui accorder Philoclée; que Claïus a tué pluſieurs des Raviſſeurs; mais qu'enfin accablé ſous le nom-

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

bre, il a été fait priſonnier. Le Roi, irrité de l'audace de ſon neveu, ſe réſoût à ſortir de ſa retraite. Il envoye ſes ordres au Vice-Roi Philanax, pour aſſiéger Amphiale dans un château où l'on juge qu'il s'eſt retiré avec ſa proye.

La Scène ſuivante préſente le château d'Amphiale. Ce Prince paroît déterminé à ſoutenir le ſiége; il compte ſur un parti puiſſant, qu'il a dans l'Etat, & qui doit exciter un ſoulement en ſa faveur. Cécropie entre: elle preſſe ſon fils d'épouſer le jour même, de force ou de gré, l'une des deux Princeſſe, & de faire mourir l'autre, pour ne laiſſer plus rien entre le trône & lui. On améne les deux Princeſſes, & Pyroclés enchaîné ſous le nom de Claïus. Le faux Berger fait de ſanglans reproches au Raviſſeur, & lui propoſe un combat ſingulier. Amphiale répond à ce défi par des menaces d'une mort cruelle, & donne ordre qu'on reconduiſe le Priſonnier dans ſon cachot. Cécropie parle à Philoclée, & fait tous ſes efforts pour l'engager par la douceur à épouſer Amphiale: mais la Princeſſe le refuſe conſtamment, &

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

Pamela ne montre pas moins d'aversion pour ce mariage. On les sépare malgré, les instances tendres & touchantes qu'elles font pour obtenir qu'on les laisse ensemble. Philoclée obtient seulement la vie de Claïus » jeune-homme infortuné, dit-elle, qui n'a point d'autre crime que sa fidélité. « Amphiale ne peut déguiser quelques remords. Cécropie s'efforce de l'endurcir contre ces vains scrupules. A peine est-il sorti, qu'elle envoye sa confidente Eugenie porter à Philoclée un affreux message. » Allez, annoncez-lui que » si elle ne se détermine à épouser » mon fils avant le coucher du Soleil, » elle ne verra jamais son lever. «

La Scène change; on voit un château assiégé. Le *Roi* tient conseil dans son camp, avec Philanax son général; & forcé enfin de rompre le silence, il lui découvre le secret de l'oracle, tel que Musidore l'avoit raconté à son confident. Philanax, moins crédule, méprise les terreurs superstitieuses dont son Maître est agité.

» Pourquoi, dit-il, les Dieux nous » auroient-ils donné la raison, comme » un Pilote habile qui doit gouverner

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

» notre frêle vaisseau, dans l'O- » céan orageux de la vie? Si c'est la » néceffité qui tient le gouvernail, que » pourra faire alors le sage Nautonier, » que de s'abandonner au courant im- » pétueux de la destinée, & comme » l'Egyptien dans son léger esquif, de » se précipiter du haut en bas des Ca- » taractes écumantes, sans pouvoir ar- » rêter ni détourner sa course? La » raison sera donc réduite à demeurer » oisive au milieu du péril; ou sem- » blable au passager pâle & tremblant, » elle ne fera plus que troubler la ma- » nœuvre par des avis insensés. «

Le Général ajoûte à ces réflexions des motifs plus pressants; il fait envisager à son Maître tout le danger d'une révolte, & l'engage en ministre prudent à commencer une négociation. Sur ces entrefaites entre un Officier, qui annonce l'arrivée de l'ambassadeur de Thessalie. C'est Musidore lui-même, que le Roi ne reconnoît point sous ce nouveau déguisement. Il dit au Roi que le Prince son Maître, devenu Roi par la mort imprevue de son pere, l'a chargé de lui offrir le secours de ses armes, en attendant qu'il arrive à la tête

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

de son armée: le faux Ambassadeur demande la permission de servir volontaire dans celle de Bazile. Le Roi reprend courage. Il reçoit l'offre du Prince avec reconnoissance; & de l'avis de son Général, l'espérance de ce renfort le détermine à continuer le Siége. Il sort. Philanax l'accompagne; & Musidore, resté seul, finit ainsi le troisiéme Acte.

» J'ai entendu, dans les écoles des » plus graves Philosophes, soutenir que » l'amour énervoit le courage. Rien » n'est plus faux, je le sens bien. Ces » Maîtres rigides peuvent-ils parler » de ce qu'ils n'ont jamais senti? Jus- » qu'aprésent j'avois servi la gloire, » comme ma seule maîtresse. Guidé » par elle au champ de Mars, j'ai foulé » aux pieds la mort même; & plus » d'une fois sur la bréche, où triom- » phoit le désespoir, cette fière Déesse » a daigné me sourire. Ses regards » remplissoient mon ame d'une ar- » deur plus qu'humaine: mais je le » sens; ce courage étoit foiblesse, au- » près du noble enthousiasme que l'a- » mour inspire. Oui, mes premiers » exploits perdent tout leur prix, ils

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

» s'évanouissent, à la vue des miracles » dont cette passion m'a rendu capa- » ble. Charmé par la beauté, fixé » par le mérite, le véritable amour, » l'amour vertueux ressemble au mé- » tal précieux que le feu purifie. «

ACTE IV.

CET Acte s'ouvre par un Monologue de Pyroclés, dans un cachot. Eugenie vient lui donner avis que Pamela est condamnée à mourir, ce jour même, par la cruelle Cécropie; & que Philoclée est prête à subir le même sort. Elle forme des vœux pour les deux Princesses, & témoigne le désir qu'elle auroit de pouvoir contribuer à mettre Pyroclés en liberté. Cécropie entre au même instant, accompagnée de gardes; & montrant Eugenie, elle leur ordonne de saisir la perfide. Celle-ci s'écrie en vain qu'elle est innocente. » On entraîne la malheureuse confidente. »

Dans un Dialogue avec le Prisonnier, Cécropie lui déclare qu'elle sait son nom & sa qualité; que la Reine lui a tout appris, en le redemandant

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

comme la cause & le moteur de la Guerre Civile. » Mais, ajoûte-t-elle, » j'ai décidé autrement de votre destinée. Vous aimez Philoclée : son » arrêt est prononcé. Vous pouvez » cependant la sauver encore, en lui » persuadant de donner la main à » mon fils. « L'Amant éperdu promet tout, plutôt que de voir périr sa Maîtresse. On le conduit à l'appartement de Philoclée. Là se passe entr'eux une Scène fort attendrissante, dont le résultat est que la Princesse préfère la mort à la main d'Amphiale. Cécropie entre, & lui demande quel est son choix : » la mort » lui répond Philoclée. » Eh bien » replique Cécropie » jette les » yeux dans la cour, l'échaffaut est » dressé. Voi, dans le sort d'un autre, » le destin qui t'attend. « Que vois je » » s'écrie la Princesse » ô Dieux, c'est » ma sœur ! Eh quoi ! oseroit-on at» tenter à ses jours « ? On n'attend que le signal, reprend la fière Cécropie. Je vais le donner à l'instant, si vous ne consentez à sauver votre sœur, & vous-même, Madame, en recevant la main d'Amphiale. Philoclée persiste à la refuser. Cécropie donne le signal

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

& le coup est frappé. A cet affreux spectacle, la Princesse s'évanouit ; mais, revenue à elle-même, elle s'obstine encore plus à braver la barbare Cécropie : & prenant congé de Pyroclés, elle vole a l'échaffaut où sa sa sœur vient de perdre la tête. A la vûe de ses dépouilles sanglantes, la douleur & la rage s'emparent de ses sens. Elle devient furieuse ; elle s'arrache les cheveux, & termine ainsi ses imprécations. » Sortez, élancez-» vous, ô mon ame ! entraînez avec » vous tous les tourmens qui vous » déchirent ! que les maux que j'é» prouve se répandent sur toute la » Nature ! puissent-ils remplir & pu» nir le coupable Univers « !

Tout d'un coup l'échaffaut disparoît, avec la Princesse ; & la tente du Roi paroît à la place. Musidore lui dit qu'il a découvert un endroit foible par lequel on peut aisément surprendre le Château, & demande la permission d'y courir. Mais, à l'instant, un Officier vient annoncer, sur le rapport des déserteurs, que les deux Princesses ont eû la tête tranchée. Le Roi en est fort affligé. Musidor, dans

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

le transport de sa douleur, ne ménage plus rien ; il découvre son secret & celui de Pyroclés ; & ne pensant plus qu'à venger sa Princesse, il jure d'immoler à ses Manes tout ce qui est resté dans le Château.

ACTE V.

UN Officier vient annoncer à Pyroclés, dans son cachot, la mort de Philoclée. Le Prince en doute : l'Officier lui dit de le suivre. Dès qu'ils sont sortis, la Scène change. On voit, au milieu d'une salle tendue de deuil, un corps étendu sur un lit de parade. Pyroclés, levant le drap mortuaire, s'écrie, ô Dieux ! quel spectacle d'horreur ! Un tronc sanglant ! » Quoi, la Princesse ! ah scélérats ! » barbares assassins ! Il se jette à ter» re. « Les sanglots, les gémissemens lui coupent la parole, & lui laissent à peine prononcer quelquefois le nom de Philoclée. Pendant qu'il déplore sa perte, elle paroît vêtue de blanc. Il la voit, il se léve, il se précipite vers elle : mais la prenant pour son ombre, il se jette à genoux, & recommence les plaintes les

SPECTAC. *Tragedie Angloise.*

plus touchantes ? Elle le détrompe, en lui apprenant que ce corps mort est celui de la malheureuse Eugenie, qui a été immolée à la place, & sous les habits de sa sœur Pamela ; que ce stratagême de la cruelle Cétropie avoit eu pour objet de la résoudre par la crainte à épouser son fils ; mais qu'Amphiale avoit désavoué sa mère, & pour rassurer Philoclée lui avoit permis de voir Pamela. Pendant cette conversation, on entend le bruit d'un Combat. C'est Musidore, qui vient de surprendre le Château, & de tuer Amphiale de sa propre main. Au même instant arrive le Général Philanax. Il annonce aux quatre Amans la mort de Cécropie, qui s'est précipitée du haut des ramparts, & celle du Roi même, percé d'une fléche tirée au hazard, pendant qu'il entroit dans la Place. Ainsi l'oracle s'accomplit ; car les Princesses, après quelques larmes qui sont bientôt séchées par l'amour, paroissent très-disposées à le vérifier dans toute son étendue. Pour la Reine Douairière, qui a joué le grand Rôle dans les deux premiers Actes, & dont l'amour un peu *déver-*

SPECTAC. *Tragedie Angloiſe.*

gondé a fait le principal reſſort de toute l'intrigue, il n'en eſt plus queſtion dans les derniers. On ne ſçait ce qu'elle eſt devenue. Les deux couples fortunées ne s'en embarraſſent guères.

Ainſi finit une Tragédie, où il y a de grandes beautés de détail, & pas une régle obſervée. Mais on ſçait que ce défaut n'en eſt pas un en Angleterre. Si le ſuccès de la Piéce a été médiocre, on doit moins s'en prendre aux inconſiſtences & aux irrégularités dont elle eſt remplie, qu'à l'influence, peu favorable pour les noutés, qui ſemble régner egalement depuis deux ou trois ans ſur les Théâtres nationaux de Paris & de Londres. L'Auteur eſt jeune. (*a*) Son coup d'eſſai annonce du talent pour la verſification, & des entrailles pour le pathétique. On peut tout attendre de lui; & nous nous empreſſons d'en publier l'augure.

Avec les modéles que le Théâtre de France offre aux Anglois, il eſt

(*a*) Il ſe nomme M. Machamara Morgan, Etudiant en Droit.

bien étrange qu'ils s'obſtinent à tourner le dos, dans la plûpart de leurs Piéces, aux mêmes régles qu'ils admirent ſi ſouvent dans les nôtres. Ces fiers Voiſins ne veulent-ils rien emprunter de nous? Et ſuffit-il que la raiſon & le bon goût ſoient de notre côté, pour les en éloigner; comme ils affectoient autrefois de porter de petits chapeaux, lorſqu'ils nous en voyoient porter de grands?

GEOGRAPHIE

FIniſſons par deux articles d'une littérature plus grave; & ne craignons point qu'après celui des Spectacles, le Géographe & le Métaphyſicien, mécontens du voiſinage, nous reprochent de l'indécence dans ce mêlange. J'ai ſatisfait, dans un autre article, aux objections qui concernent l'ordre. Que je regretterois d'avoir ſuivi des conſeils oppoſés à mon goût, & vrai-ſemblablement à celui de mes Lecteurs!

NOUVELLE Géographie, par M. Antoine-Frédéric Buſching, Membre de la Société Coſmographique de Nuremberg; I. & II. Volumes in-8° A Hambourg, chez Jean-Charles Bohn.

GEOGRAP.

DEPUIS le rétabliſſement des Lettres, la Géographie ancienne & moderne eſt une des parties auxquelles les Allemands ſe ſont appliqués avec ſuccès. Les noms du Chevalier de Behaim, de Munſter, de Cellarius, de Zeillerus, &c. ſont en honneur parmi les Savans. Comment le goût de cette étude auroit-il pû ſe perdre dans un Empire, qui n'eſt réellement qu'une République de Souverains, & où par conſéquent l'exacte connoiſſance des Territoires de chaque Etat eſt regardée comme une des principales ſources du droit public? On a vû paroître, depuis peu d'années, l'Atlas des Provinces

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

de la Haute Saxe, celui de la Siléſie, que nous annonçames l'année paſſée; & pluſieurs Cartes particuliéres. Les Auteurs de la Géographie politique à l'uſage des Voyageurs, qui s'imprime à Chemnitz en Saxe, ont commencé par une très-bonne deſcription de l'Allemagne. Cependant les Géographes Allemands ne ſe bornent point aujourd'hui à celle de leur Empire. L'année derniere, M. de Scheib nous donna une excellente édition de la *Table de Peutinger*, dont l'original, qui eſt peut-être le plus ancien Manuſcrit qui exiſte, eſt paſſé avec la Bibliothèque du Prince Eugene de Savoye dans celle de l'Impératrice-Reine. La Société Coſmographique établie à Nuremberg, qui s'eſt fait ſi avantageuſement connoître par le premier volume de ſes Mémoires imprimés en Allemand, & dignes d'être traduits dans les Langues de tous les Peuples qui aiment les Sciences, étend ſes vues ſur tout ce qui eſt du reſſort de la Géographie. Les Allemands ont d'ailleurs dans leur Langue, plus d'un abregé inſtructif de cette Science, dont les

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

éditions réïtérées ont fourni aux Géographes poſtérieurs le moyen de perfectionner leurs Ouvrages. Celui de Jean Hubner, Auteur des Tables Généalogiques, qui ont ſervi de baſe au grand Ouvrage de M. Chaſeau de Nantigny, & du Dictionnaire Géographique que les Auteurs de l'Encyclopédie ont adopté, a joui long-temps d'une réputation diſtinguée; & le fils de l'Auteur l'a ſi bien ſoutenue par des augmentations & des corrections, qu'on a cru rendre ſervice aux François en le traduiſant pour leur uſage. (*a*)

M. Buſching, connu par un Ouvrage périodique, qui s'imprime en Allemand à Coppenhague & qui a pour objet de faire connoître l'état des Sciences & des Arts en Dannemarc, a crû qu'on pouvoit aller au-delà de ce qu'on avoit fait juſqu'aujourd'hui dans ce genre. Il vient de donner, en deux volumes in-8°, la premiere moitié d'un Ouvrage qui ne manquera pas de plaire aux Amateurs de la Géographie, malgré quelques fautes légéres, & preſqu'iné-

(*a*) A Geneve, en 3 volumes in-8°.

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

vitables dans un ſu et de cette nature. Le premier Volume contient la Deſcription du Dannemarck, de la Norwegue, de la Suede, de tout l'Empire Ruſſe, de la Pruſſe, de la Pologne, de la Hongrie, de la Turquie Européenne, & de tout ce qui dépend de ces Etats. Le ſecond offre la Deſcription du Portugal, de l'Eſpagne, de la France, de l'Italie & de la Grande-Bretagne. Sans manquer d'eſtime pour d'autres Ouvrages du même genre, dont chacun peut convenir à différens Lecteurs, on ne fait pas difficulté d'aſſurer que celui de M. Buſching, pour qui la qualité de Membre de la Société Coſmographique fait déja naître une prévention favorable, l'emporte ſur tous ceux qui l'ont précédé; non-ſeulement par l'abondance des choſes & par l'exactitude, mais par une méthode qui ſera également agréable à ceux qui enſeignent & à ceux qui veulent s'inſtruire. La ſimple expoſition du but qu'il s'eſt propoſé, & des moyens qu'il employe pour y parvenir, ſuffira pour faire prendre une juſte idée de ſon travail.

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

M. Buſching s'étoit propoſé de donner une Deſcription du Globe terreſtre, auſſi exacte & auſſi utile qu'elle pouvoit le devenir. Dans cette vûe, il ne pouvoit ni copier, ni refondre, ni prendre pour baſe de ſon travail aucun des Auteurs qui avoient compoſé des Géographies avant lui. Il falloit qu'il remontât lui-même à des ſources, auxquelles ſes devanciers n'avoient point eu l'attention ou le pouvoir de recourir, ou dont ils n'avoient pas ſçû faire un bon uſage. Il relut ſoigneuſement les meilleurs Chorographes & les Topographes. Il recueillit, des Ecrivains les plus dignes de foi, une infinité de détails ſur l'Hiſtoire civile & naturelle de chaque Pays. Il entretint, à grands frais, des correſpondances qui lui procurerent le moyen d'être inſtruit ſur l'état actuel des Villes & des Provinces. Il fit des Voyages en Ruſſie & en Pologne, pour des recherches dont il ne voulut ſe fier qu'à lui-même. C'eſt par tous ces ſecours & tous ces dégrés, qu'il a conduit ſon entrepriſe à ſa perfection. Mais on attend de nous, ſans doute, un peu

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

plus d'explication ſur ſa méthode.

Il commence par faire connoître ſuccinctement, & avec autant d'impartialité que de diſcrétion, la conſtitution politique de chaque Pays; & ſur ce point en particulier, ſon Ouvrage contient des Anecdotes qui tombent rarement entre les mains des gens de Lettres. Il indique tous les avantages de chaque Etat. Cependant, loin d'imiter ceux qui pour avoir ſéjourné pendant quelques mois dans un Pays, & ſouvent ſans en ſçavoir la Langue, croient pouvoir publier des Livres ſur les mœurs, ſur le tempéramment & le génie des Nations, il n'en caractériſe aucune; dans la juſte & modeſte opinion qu'une entrepriſe de cette nature, toujours peu certaine en elle-même, eſt encore plus rarement impartiale. Il fait connoître la nature & l'état du Commerce, dans les lieux où il eſt le plus floriſſant. A la conſidération générale des Etats ſuccéde leur Deſcription Géographique, dans laquelle M. Buſching adopte la diviſion en Provinces, & en petits diſtricts, établie par le Gouvernement de chaque

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

Pays. Il n'eſt pas moins exact à faire obſerver les Juriſdictions Eccléſiaſtiques, les productions de la nature & celles de l'Art. Il décrit avec aſſez d'étendue les Villes Capitales, ſuivant le plan dont elles ſont accompagnées; mais il s'étend moins ſur l'état actuel des Villes de Province.

Dans la plûpart de ſes Deſcriptions, il marque le nombre vrai-ſemblable des Habitans, ou plus certainement celui des perſonnes qui naiſſent & qui meurent, année commune. Enfin il obſerve la manière dont les noms des Provinces & des Villes doivent être prononcés.

C'eſt le Dannemarck, qui fait l'ouverture du premier Tome, parce que l'Auteur vit depuis quelques années dans cet Etat, où les talens ſont accueillis avec tant de faveur, par un Prince qui paroît né pour les encourager. Cette Deſcription eſt précédée de quelques Mémoires préliminaires, dont le premier a pour objet l'utilité & la néceſſité de la Géographie. Dans le ſecond, qui eſt une courte introduction à cette Science, M. Buſching fait l'Hiſtoire des Cartes Géographi-

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

ques, des Géographes de tous les âges, & celle de la Géographie-Mathémathique & Phyſique. Le troiſiéme offre un Recueil des Obſervations les plus importantes qu'on ait faites, juſqu'à notre temps, ſur les Mers qui environnent ou qui bordent les Pays décrits dans le premier Tome. Le ſçavant Auteur indique fidellement, dans ſa Préface, les ſources où il a puiſé. Quoiqu'il ſe ſoit fait une loi de donner autant qu'il eſt poſſible, pour baſe à ſes Deſcriptions, un Ouvrage domeſtique de chaque Pays, il s'eſt vû privé de ce ſecours pour le Dannemarck; de ſorte que cette partie de ſon travail lui appartient ſans aucun partage. Sa Deſcription de l'Iſlande eſt inconteſtablement la plus exacte & la plus complette qui exiſte. A l'égard de la Suede, dont on a publié depuis peu d'années une très-bonne Deſcription en Langue Suédoiſe, & où par ordre de l'Etat on travaille depuis long-temps à réformer & à perfectionner la Géographie, l'Auteur nous donne quantité d'Obſervations importantes & peu connues juſqu'aujourd'hui.

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

L'article où il traite de l'Empire Ruſſe, qui comprend une grande partie de l'Aſie, doit être regardé comme le premier eſſai d'une deſcription ſolide de ce vaſte Empire. Les voyages de quelques Académiciens de Peterſbourg, dont les frais ont abſorbé pendant quelques années le revenu de toute la Sibérie, & dont nous devons la relation à M. *Gmelin*, Profeſſeur Allemand, mort depuis peu à Tubinge, ont été d'un grand ſecours à M. Buſching. On lui a fourni beaucoup d'Anecdotes manuſcrites ſur la Pruſſe; & comme ce Royaume vient d'être diviſé tout récemment en nouveaux cercles, il n'a pas manqué d'adopter cette diviſion, qu'il a ſçu combiner avec l'ancienne. La Deſcription de la Courlande & de la Semigallie ſatisfera les Connoiſſeurs, autant par ſon exactitude que par ſa nouveauté.

On ignore moins, en France, les ſources où M. Buſching a puiſé ce qu'il rapporte des Pays qui compoſent ſon ſecond volume. Remarquons néanmoins, qu'à l'égard du Portugal, il a trouvé des ſecours dans la Géo-

GEOGRAP. *Méthode de M. Buſching.*

graphie Hiſtorique de ce Pays, par D. Luiz Cartano de Lima; que pour l'Eſpagne, il a tiré parti de quelques relations manuſcrites qu'il a jugées dignes de foi; que par rapport à la France & à l'Italie, le Journal du voyage de M. de Geuſau, & les obſervations de M. Alefeld, Conſeiller des Conférences de Sa Majeſté Danoiſe, lui ont été d'une très-grande utilité; ſans compter le voyage en Italie de M. *Keyſtler*, Auteur Allemand, & Gouverneur autrefois de Meſſieurs de Bernsdorf, dont le mérite fait tant d'honneur à leur éducation. L'Empire Germanique, avec les Pays-Bas & la Suiſſe, qui en dépendoient autrefois, formeront le troiſiéme Tome. Il eſt deſiré avec une grande impatience en Allemagne, où l'on n'attend rien de médiocre d'un Membre de la Société Coſmographique. Enfin, dans le quatriéme & dernier Tome, M. Buſching promet, avec le reſte de l'Aſie, l'Afrique & les Indes Occidentales, une Bibliothèque Géographique, qui ne fera pas la moins utile partie de l'Ouvrage.

Nous ſommes informés qu'un hom-

GEOGRAP. *Méthode de M. Busching.*

me de Lettres, qui sçait parfaitement la Langue Allemande, entreprend de le traduire en François. Ce grand dessein mérite d'être secondé par les vœux du Public; & si les nôtres étoient écoutés, le zéle des Traducteurs, qui s'exerce depuis long-temps sur les Ouvrages Anglois, commenceroit à tourner un peu vers l'Allemagne. Veulent-ils des motifs? On les assure, dans la Préface d'un excellent Livre, qu'il n'y a point de Peuple aussi sensible que les Allemands *(a)* à l'estime de ses Voisins. Mais ce Livre même est si célébre par le mérite de son illustre Auteur, & par toutes les qualités qui font la réputation des meilleurs Ouvrages, qu'il est surprenant qu'on l'ait laissé sans traduction: c'est l'Histoire de l'Empire, par M. le

(*a*) Ils l'étoient autrefois aux présens des Nations voisines; *gaudent præcipue finitimarum gentium donis*, dit Tacite (*de morib German.*) Bientôt ils le devinrent à l'argent, suivant le même Auteur; *jam & pecuniam accipere docuimus*. Ensuite ils le furent au vin, suivant leurs propres Historiens, qui leur attribuent toujours ce motif dans leurs courses au-delà du Rhin; *propter vini copiam*. Aujourd'hui ils le sont à l'estime. *Præclaras hominum rerumque v[illegible], &c. Sil. Ital.*

Comte de *Bunau*, Ministre de Saxe à Mayence, avec lequel j'ai eu l'honneur de vivre familierement à Francfort en 1742.

MÉTHAPHISIQUE.

Lettre sur la mesure & le calcul des douleurs & des plaisirs (*a*).

MÉTAPHISIQUE.

SOit que cette Lettte ait été réellement écrite à quelqu'un, ou que le titre ne soit qu'une fiction, l'Auteur commence par prier son Ami de ne regarder ce qu'il va lui dire sur la question qu'il se propose, que comme des conjectures, & des lueurs propres à l'éclaircir, & non comme la démonstration d'un Théorême, ou la solution d'un Problême. La même modestie regne dans tout l'Ouvrage. (*b*).

(*a*) Elle fait partie d'un Recueil intitulé: *Dissertationi è Lettere scritte sopra varie materie da diversi illustri Autori viventi, &c. in Firenze. Appresso Andrea Bonducci.* On la trouve au premier Tome, page 109.

(*b*) C'est apparemment ce qui a empêché l'Auteur d'y mettre son nom; mais nous croyons faire plaisir au Lecteur de le lui

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

A l'occasion de ces derniers mots (*Théorême & Problême*) l'Auteur parle de l'application de la Methode Géométrique à la Logique, à la Méthaphysique, à la Morale, à la Politique. Il convient qu'on l'a quelquefois faite avec succès. Quelquefois aussi ce n'a été que pédanterie & charlatanerie. On a voulu donner, tantôt un air de démonstration à des paralogismes, & d'évidence à de pures conjectures; tantôt un air d'invention & de nouveauté à des idées assez communes, ou du moins, dont on n'étoit pas l'inventeur. En un mot, par l'appareil imposant de cette méthode, le Sophiste & le Plagiaire n'ont songé qu'à déguiser, l'un ses sophismes, l'autre ses larcins.

Après ce judicieux Préliminaire, l'Auteur entre en matière. Nous ne ferons guères que le traduire; sûrs de plaire, si nous le traduisons bien: car

apprendre. C'est M. l'Abbé *Buondelmonti*, d'une des plus illustres Familles de Florence, & Commandeur de l'Ordre de Malte. Il joint à beaucoup de savoir en différens genres, un esprit juste & pénétrant, & jouit d'une grande réputation dans sa Patrie.

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

il écrit parfaitement dans sa langue; mais suivant le génie de cette Langue, c'est-à-dire, d'une maniere un peu diffuse. Le caractère de la Langue Françoise demande un style plus serré. Qui ne sait pas réunir la brièveté & la clarté, ne sait pas écrire en François. Notre Langue, pour l'observer en passant, tient une espèce de milieu entre l'Italienne & l'Angloise; & c'est un préjugé assez fort en sa faveur. Les Langues ont un génie, un caractère propre & particulier; non à la vérité par elles-mêmes, mais, comme on l'a rémarqué dans l'Introduction de ce Journal, par le génie & le caractère de ceux qui les parlent; & quelle qu'en soit la source, on n'en est pas moins obligé de suivre ce génie & de se conformer à ce caractère. Mais revenons à l'illustre Auteur. C'est lui qui va parler.

» La mesure & le calcul des plaisirs & des peines, des biens & des » maux, ont toujours été regardés » comme le fondement de la Morale » & de la Politique.

» Plusieurs Auteurs célébres, en » examinant la valeur des plaisirs & » le dégré du bonheur relatif, ou ne

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

» se sont pas exprimés avec assez d'é-» xactitude, ou ont avancé des pro-» positions très-douteuses, si même » elles ne sont pas absolument fausses. » Ils supposent qu'on peut comparer, » mesurer les plaisirs avec les peines, » & la somme des uns avec celle des » autres; c'est-à-dire, le bonheur avec » le malheur (*c*). C'est contre cette » supposition que je vais proposer mes » doutes, qui pourront servir à ré-» soudre d'autres questions sur la » comparaison des plaisirs avec les » plaisirs, & des peines avec les peines.

» Je suppose pour accordé que tou-» te quantité, de quelque espèce » qu'elle soit, doit être comparée » avec une quantité *homogene*, c'est-» à-dire, de même nature, & qu'elle » ne peut l'être avec une quantité » *hétérogene*, ou d'une nature diffé-» rente. Tous les Géométres me l'ac-» corderont sans difficulté. Or le » plaisir & la peine, le bonheur & » le malheur, c'est-à-dire, la som-

(*c*) Le plaisir comparé avec la douleur, peut être ou égal, ou plus grand, ou moindre, &c. *Wollaston*, *Ebauche de la Religion naturelle*, *Sect. II*. §. 4.

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

» me des plaisirs & celle des peines, » sont des quantités *hétérogenes*, & » par conséquent ne peuvent pas être » comparées l'une avec l'autre, eu » égard à la quantité des forces ou » des qualités qui constituent leur dif-» férence spécifique, & qu'on appel-» le idées ou sensations simples.

» Pour que le plaisir fût, en ce » sens, une quantité *homogene* avec » la douleur, il faudroit que les plai-» sirs joints aux douleurs augmentas-» sent la quantité de celles-ci, & ré-» ciproquement; ce qui est trop sen-» siblement absurde pour avoir besoin » d'être réfuté.......

» Avec le moindre dégré de sens » commun, on riroit si l'on enten-» doit dire que le goût d'un excellent » vin l'emporte sur le coloris du *Cor-» rege*, ou qu'il est moins agréable » que l'amertume de l'absynthe, ou » l'éclat d'un diamant, l'emporte sur » le son d'une trompette; qu'un cer-» tain dégré de chaleur est égal à l'o-» deur de telle eau artificielle.

» Je crois donc que pour comparer » solidement les plaisirs & les peines, » il faut comparer & mesurer le plai-

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

» sir avec le plaisir, la peine avec la » peine, en tant que les sensations par-» ticulières de plaisir ou de peine ont » quelque qualité commune d'où résul-» te l'idée à laquelle on donne le nom » de plaisir ou de peine; & c'est ce qu'on » fait effectivement en beaucoup de » cas, sans croire le faire. Ainsi il faut » dire, ou que l'on peut comparer une » certaine quantité de plaisir, dans » un temps donné, avec une autre » quantité de peines, existante dans un » autre temps donné, moindre que le » premier; ou bien que l'on compa-» rera les plaisirs avec les douleurs, » d'une manière vague & arbitraire; » ou enfin, que comme il n'y a point » de plaisir qui puisse être mis dans » la balance, & pésé avec une dou-» leur, par conséquent aucun plaisir » ne peut mériter d'être acheté par » une peine, selon une mesure fixe, à » moins que la privation de ce plaisir » ne nous cause une inquiétude, un » *mal-aise*, ou une peine si pressante » & si active, que pour s'en délivrer, il » soit avantageux de souffrir une pei-» ne moindre, ou même égale. Si » nous faisons réflexion à ce qui se

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

» passe dans nous, lorsque nous » croyons mesurer le plaisir avec la » douleur, nous verrons que réelle-» ment nous mesurons souvent la » douleur avec la douleur, le plaisir avec » le plaisir; ou, ce qui arrive plus sou-» vent encore, & qui donne principa-» lement lieu à l'équivoque en cette » matiére, nous mesurons l'inquié-» tude actuelle que nous causent la » pensée & le désir d'un plaisir ab-» sent, avec une douleur pareillement » absente. (*d*) Donc dans ces cas où les » quantités sont réellement *homoge-» nes*, & où l'on croit faussement pé-» ser l'intensité *hétérogène* du plaisir » avec celle de la douleur encore ab-» sente, mais qui s'ensuivra de ce » plaisir; celui des deux poids de la » balance qu'on appelle poids victo-» rieux, poids prédominant du plai-» sir, n'est en effet que le poids de

(*d*) L'Auteur se contente ici d'exprimer sa pensée en général, &, pour ainsi dire, en abstrait. Si elle sembloit un peu obscure, on pourroit la rendre fort claire par un exemple. Un homme qui s'abstient des plaisirs des sens, crainte de la goutte, sent une inquiétude actuelle que lui cause la pensée d'un plaisir absent, & qu'il mesure avec une douleur pareillement absente.

MÉTAPH. *Meſure des Douleurs & des Plaiſirs.*

» l'inquiétude réellement ſupérieure » à la douleur future qui pourroit » s'enſuivre ; inquiétude qui fait re- » garder comme un plus grand mal » la douleur actuelle, cauſée par cette » inquiétude, que la douleur qui s'en- » ſuivra & dont on eſt menacé, » quoique celle-ci puiſſe être réelle- » ment plus grande, lorſqu'elle de- » viendra préſente. «

» Ainſi, lorſque nous diſons que » certain plaiſir mérite ou ne mérite » pas qu'on l'achete par certaines » peines, ou qu'il vaut ou ne vaut pas » ces peines ; toutes ces expreſſions » métaphoriques bien appréciées, & » réduites à leur valeur exacte & aux » termes d'un vrai calcul, ne ſigni- » fient autre choſe, (abſtraction faite » de l'incertitude de l'événement, qu'il » faut *eſtimer* auſſi) ſinon que l'inquié- » tude produite par la privation d'un » certain plaiſir, eſt ou égale, ou plus » grande, ou moindre, relativement » à certaines douleurs, néceſſaire- » ment liées à ce plaiſir ; que par con- » ſéquent il convient de ſe délivrer de » cette inquiétude, de faire ceſſer ce » *mal-aiſe*, & pour cela de ſouffrir ces

MÉTAPH. *Meſure des Douleurs & des Plaiſirs.*

» douleurs, ſi elles ſont moindres, » & même ſi elles ne ſont qu'égales, » & non plus grandes ; & qu'au con- » traire il ne ſeroit pas avantageux de » ſe délivrer d'une inquiétude, pour » ſouffrir enſuite de plus grandes » douleurs. «

» Ce n'eſt donc pas, à parler exacte- » ment & philoſophiquement, ce n'eſt » pas le plaiſir vrai ou apparent qui » meut immédiatement la volonté, » mais l'inquiétude & le *mal-aiſe* cau- » ſés par la vûe & par l'attente du plai- » ſir ; c'eſt la douleur préſente ou la » crainte de la douleur future ; & par » conſéquent c'eſt toujours une ſorte » d'inquiétude, de *mal-aiſe*, en un » mot de peine, qui eſt le mobile » conſtant, dernier, & immédiat » de la volonté, lorſqu'elle agit, non » par pur caprice, mais déterminée » par la différence morale, vraie ou » imaginaire, des choſes, comme » *Locke* l'a fort bien prouvé dans ſon » *Eſſai Philoſophique ſur l'entendement* » *humain.* «

» Cette inquiétude eſt plus ou moins » mêlée à la plûpart de nos plaiſirs ; » & ſouvent elle en eſt tellement in-

MÉTAPH. *Meſure des Douleurs & des Plaiſirs.*

» ſéparable, qu'on la prend pour le » plaiſir même ; ce qui a cauſé beau- » coup d'équivoque en cette matiè- » re. (*e*)

» Il ne me reſte plus qu'à faire » quelques réflexions ſur une queſtion

(*e*) Ces dernieres lignes paroîtront peut-être obſcures. L'Auteur n'a-t-il point voulu dire qu'il y a ordinairement peine & plaiſir à deſirer ? Peine, à cauſe de la privation de ce qu'on deſire ; plaiſir, parce que le deſir d'un bien eſt néceſſairement accompagné d'un ſentiment agréable. Si l'on examine la nature du deſir, & ſi l'on fait attention à ce qu'on éprouve, lorſqu'on deſire, on ſe convaincra qu'à tout deſir eſt attachée une ſorte de plaiſir.

Peut-être encore, l'Auteur a-t-il voulu dire que nous ſommes ſi accoutumés à éprouver une ceſſation de peine dans la jouiſſance des plaiſirs, que nous croyons ſouvent goûter un plaiſir réel, lorſqu'il n'y a qu'une peine ceſſée. Par exemple, le plaiſir ſpirituel de faire l'aumône, n'eſt peut-être que la délivrance de la peine que cauſe la compaſſion. Le Plaiſir phyſique d'étancher une ſoif ardente avec de l'eau corrompue, n'eſt que la ceſſation du *mal-aiſe*, cauſé par l'altération, &c. Quoiqu'il en ſoit, il eſt toujours certain que de la ceſſation d'une peine ou douleur, naît un ſentiment de plaiſir proportionné à cette peine & à cette douleur

MÉTAPH. *Meſure des Douleurs & des Plaiſirs.*

» qui ſe préſente naturellement après » la précédente, & qui en naît en » quelque ſorte ; je veux dire, ſi les » plaiſirs ſe peuvent toujours meſurer » & comparer avec les plaiſirs, & les » douleurs avec les douleurs ; ou bien » s'il n'y a point à cela quelques li- » mitations, & quelques exceptions. » Les ſenſations particulieres de dou- » leur & de plaiſir, qu'on appelle » douleurs & plaiſirs particuliers, » different entre-elles d'une différen- » ce numérique, & ſouvent auſſi » d'une différence de dégrés ; mais » elles peuvent différer encore d'une » autre maniere, que j'appelle diffé- » rence en genre, ou en eſpéce, quoi- » que leur dénomination de plaiſir » ou de douleur reſte la même. En » effet, ces différentes ſenſations » particulieres ſont appellées égale- » ment ſenſations de plaiſir & de dou- » leur, quoiqu'elles different entre- » elles par cette différence de genre » & d'eſpèce. Elles ſont accompa- » gnées d'une autre ſenſation commu- » ne & *homogene* de plaiſir, ou d'in- » quiétude ; cette ſenſation ſe con- » fond avec elles, & c'eſt elle qui

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

» fait que les susdites sensations à el-» les jointes, quoiqu'essentiellement » différentes, sont cependant com-» prises dans la classe des plaisirs & » des douleurs, & sont appellées plai-» sirs & douleurs. Comme dans ces » sensations de plaisirs & de douleurs, » on peut distinguer des dégrés & » des parties, & comme à ces parties » on en peut ajouter ou soustraire » d'autres semblables; de-là naît la » possibilité de mesurer le plaisir avec » le plaisir, & la douleur avec la » douleur. Donc toute autre différen-» ce intrinseque qui se trouve entre » les sensations simples, qui n'est pas » différence numérique, ou en dé-» grés, sera une différence de genre, » ou d'espéce; c'est-à-dire, qu'elle » sera telle, qu'elle placera ces sensa-» tions dans la classe des quantités » *hétérogenes*, & par conséquent in-» commensurables. *(f)*

Cet Ecrit est assurément l'ouvrage d'un excellent Métaphysicien. Mais

(*f*) On supprime le reste de l'Ecrit, qui ne contient qu'un compliment à celui à qui il est adressé.

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

peu de François aiment la Métaphysique, parce qu'elle demande beaucoup d'application, & que la plûpart ne l'entendroient guéres, même en s'y appliquant. Il faut en convenir; nous n'avons pas le génie de cette Science. Cependant on entend tous les jours des gens du monde, des femmes mêmes, louer *Locke*, & se vanter de l'avoir lû avec grand plaisir. C'est une vanité bien maladroite. Espérent-ils qu'on les en croira? Toute discussion un peu abstraite, avec quelque netteté qu'on la fasse, est au-delà de leur portée. C'est ce qu'on éprouve souvent en conversation. Quelques-uns font semblant d'entendre, & s'ennuyent. D'autres, de meilleure foi, demandent quartier au Philosophe, en avouant qu'ils ne peuvent le suivre. Enfin d'autres, plus sots, croyent entendre ce qu'ils n'entendent point; mais ceux-ci sont quelquefois assez divertissans: car persuadés qu'ils entendent bien, & voulant en persuader les autres, ils interrompent, ils parlent, & montrent un dégré d'i-

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

gnorance & de sotise auquel on ne s'attendoit point.

Pour revenir à l'Ecrit dont on vient de lire l'extrait, il contient une vraie découverte dans la Métaphysique du cœur, dans la Métaphysique de la Morale. Mais comme il n'en résulte rien pour la Morale même, cette découverte n'est importante que par le dégré de sagacité qu'il a fallu pour la faire. En effet, soit qu'on compare les peines aux plaisirs, ou les peines aux peines & les plaisirs aux plaisirs, ou enfin des plaisirs & des peines d'un certain genre à des plaisirs & des peines d'un autre genre, il faudra toujours se conduire de la même manière. Il faudra se priver d'un petit plaisir qui exposeroit à une grande peine. Il faudra, ou du moins on pourra, si l'on veut, s'exposer à une petite peine, ou même la souffrir d'avance, pour jouir ensuite d'un grand plaisir. Enfin, entre peines & peines à éviter, entre plaisirs & plaisirs à choisir, il faudra se déterminer sur le dégré & la durée combinés des uns & des autres.

Nous

MÉTAPH. *Mesure des Douleurs & des Plaisirs.*

Nous devons un éloge à l'Auteur de cet Extrait, qui est lui-même un Italien de distinction, & qui n'a pû louer si judicieusement le style de M. l'Abbé de Buondelmonti, sans nous faire sentir que le sien, en François, mérite notre admiration dans un Etranger. Un des plus beaux Esprits d'Angleterre a répété plus d'une fois dans ses Ouvrages, qu'entre toutes les perfections humaines celle de bien écrire & de bien parler tient le premier rang *(a)*. Sur quoi ce jugement est-il fondé? sur une maxime aussi certaine, du Juge le plus fin & le plus éclairé des Anciens; celle d'Horace:

Scribendi recte, sapere est & principium & fons (*b*).

Sapere! Que ce mot renferme de qualités naturelles & acquises! Que d'esprit, que de goût, que de lumieres il suppose! Que de perfections ensemble! Et quelle doit être en effet celle de l'Ecrivain qui les rassemble toutes!

(*a*) Of all the things in which the Men excell,
The chief is to speack and to write well.
Rochester.

(*b*) Art. Poët.

L

Aspirons-y, dans le JOURNAL METAPH. Mesure des Douleurs & des Plaisirs. ETRANGER. L'Emulation a des aîles, comme l'Amour & la Fortune. Elles élévent quelquefois les hommes au-dessus d'eux-mêmes. Tous les Ambitieux n'ont pas eu le sort de Phaëton & d'Icare.



AVIS AU PUBLIC.

LES plaintes de quelques personnes, qui, étant à la Campagne, n'ont pû se trouver à temps pour souscrire, & celles de beaucoup d'autres, qui prétendent qu'on a dû donner un essai de la nouvelle Méthode avant que de fermer la Souscription ; font prendre le parti de la prolonger pour Paris, jusqu'au premier de Février prochain.

Pour épargner au Public la peine d'envoyer au Bureau de la rue S. Louis, au Marais, on en a établi un Second jusqu'au mois de Février, rue d'Orléans-S. Honoré, vis-à-vis l'Hôtel-d'Aligre, au premier. Il y a des Affiches au-dessus de la Porte.

On attendra, pour publier la Liste des Souscripteurs, que les Étrangers aient eu le temps d'envoyer leurs noms.

On prie ceux qui ont souscrit au mois d'Avril, de renouveller dans le courant de Janvier, afin que le nombre des Exemplaires qu'on doit tirer puisse être reglé.

 On changera les Volumes aux Souscripteurs qui en auront reçu de défectueux, s'ils les renvoient de bonne heure.

Les Correspondans, les Auteurs Associés, & tous ceux qui fourniront de bons materiaux seront nommés avec reconnoissance, s'ils n'exigent pas le contraire.

Les Auteurs Étrangers, qui ne seront pas du nombre des Correspondans habituels, auront la bonté d'affranchir le port de leurs Piéces.

Enfin, quelques frais que puisse demander la suite de l'entreprise, pour les ornemens & les améliorations, on n'augmentera jamais l'abonnement aux Souscripteurs de 1754 & 1755.

TABLE
DES ARTICLES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce premier Janvier, 1755.

LAVIROTTE.

ERRATA.

Pour le volume de Janvier.

PAge 80, dans la Note ; *Patere*, lui fait dire, *Spartiam*, lisez *Patere*, lui fait dire Spartien. Les autres fautes sont faciles à corriger.

Le second Bureau est rue d'Orléans-S. Honoré, vis-à-vis l'Hôtel d'Aligre, au premier. Il y a des Affiches au-dessus de la porte.

JOURNAL ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE.

FEVRIER, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.

Et chez { PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN, le fils, au Palais. DUCHESNE, rue S. Jacques.

M. DCC. LV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ERRATA.

Pour le volume de Février.

PAGE 16, ligne 12. *ce qu'ils nomment, lisez*, & ce qu'ils nomment.
Page 90. lig 5. *exécutée, lis.* exercée.
Pag. 90. ligne 3. *la plus, lis.* le plus.
Pag. 121. l. 21. effacez *& les Daims.*
Les autres fautes sont faciles à corriger.

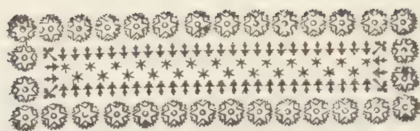
TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

APPROBATION.

J'Ai lu par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL-ETRANGER : à Paris ce 1 Février 1755.

LAVIROTTE.



JOURNAL ETRANGER

RECHERCHES HISTORIQUES,

Sur l'état du Monde littéraire.

SI je me suis assez expliqué pour faire connoître l'objet de cette nouvelle partie du Journal, je me flate qu'on sera satisfait du titre que je lui donne, & qu'elle portera constamment. Le Public est aussi juste qu'il est éclairé. Il concevra que les Mémoires dont je dois composer cet article ne pouvant m'être envoyés que successivement, & contenant diffé-

RECHERCHES HISTORIQUES.

rentes sortes de remarques, de descriptions & de recits, aussi variés que les occasions qu'on a de les recueillir, l'entreprise de réduire à l'unité des matières si disparates est d'une impossibilité qui ne permet pas même de la tenter. Elle auroit demandé avant moi, dix ans de recherches & d'attente, pour former des collections, & pour les ranger dans l'ordre naturel des sujets, des lieux & des temps. Ce que je regrette de ne pas trouver fait existera quelque jour pour un autre, & fera l'avantage de quelque heureux Ecrivain, qui n'aura qu'un rapport plus exact à donner aux matériaux rassemblés par mes soins.

Mon engagement ne m'oblige donc qu'à les présenter avec quelque choix, à mesure qu'ils me tomberont entre les mains, & qu'à me faire une méthode qui convienne à tous les Tomes du Journal. L'art suprême, dans cette division, seroit de lier du moins les parties de chaque article, par d'agréables transitions qui en fissent un tableau régulier. C'est à quoi j'aspire coura-

geusement, & mes soins n'y seront pas épargnés. Mais avec ce mérite même, il m'a paru que tous les articles ensemble ne pouvoient recevoir d'autre nom que celui de *Recherches historiques*.

Aujourd'hui, la crainte d'avoir donné trop d'étendue, aux jugemens critiques de l'Introduction, me rappelle à l'Italie; pour faire honneur à plusieurs Sçavans qui s'y distinguent en différens genres, & quelques-uns dans les Sciences mêmes pour lesquelles on suppose le plus d'éloignement à leur Nation. Il m'est également agréable de voir mes éloges confirmés par des exemples, & de pouvoir faire observer que les décisions générales ont toujours leurs exceptions.

❀ ❀

C'est par la Toscane, que l'Auteur de ce Mémoire commence une curieuse énumération, dans laquelle il fait entrer, à la vérité, plusieurs grands hommes des siécles précédens, & qui n'ont par conséquent aucun rapport aux jugemens de l'Introduction, puisqu'elle s'est bornée à la

peinture de l'Italie *depuis un siecle*: mais comme il a cru nécessaire de rappeller des exemples passés, pour établir apparemment une propagation de lumières & de goût jusqu'à notre temps, nous nous prêtons volontiers à cette supposition.

Il est certain que la glorieuse qualité de Mere des Sciences & des beaux Arts, que personne ne conteste à l'Italie, convient particuliérement à la Toscane. C'est dans son sein qu'ils ont commencé à recevoir une nouvelle vie. La Géométrie, l'Astronomie & l'Arithmétique y ont pris naissance. Dès le temps de Frédéric second, Léonard *Fibonacci*, de Pise, y avoit apporté les caractères Arabes. *Paul Dagomari*, de Prato-Jena, fut le plus grand Géométre & le plus profond Astronome du quinziéme siécle. Les noms de Galilée, de Torricelli, de Viviani, sont devenus immortels dans les mêmes Sciences. Passons sur l'intervalle, avec l'Auteur; mais elles y refleurissent actuellement par le mérite reconnu de M. Aléxandre *Marchetti*, & du Pere Dom Guido *Grandi*. M. Perelli, qui ne

s'y est pas moins fait de réputation, joint à ces sciences abstraites une profonde connoissance de la Langue Grecque, & passe d'ailleurs pour le plus habile Médecin d'Italie.

La Jurisprudence Ecclésiastique & Canonique a dû son premier éclat à la Toscane. *Cyprien* de Florence fit, à Ravenne, la Glose sur le Corps du premier Droit Civil, qu'*Irnerius* augmenta, & mit dans un plus grand jour à Boulogne. *Accurse*, Florentin, sera toujours célébre par sa Glose. *Grâtien*, Compilateur du Décret, étoit Toscan. Dino *Rossino*, de *Mugello*, Province du même pays, mit en ordre, sous le Pontificat de Boniface VIII, le sixiéme livre des Decretales. Le Droit *Forense*, dont les Toscans ont été les premiers maîtres, y fleurit encore. Léopold *Guadagni*, de Pise, a porté cette étude au plus haut degré. Angelo *Giovane*, de Montepulciano, fut le premier qui délivra la Jurisprudence Romaine de la rouille des Gloses & des Commentaires, qui introduisit, dans le Digeste, les lumieres d'une saine critique, & qui, à l'ai-

de de l'Histoire, dévoloppa l'origine des Loix, & la vraie signification de leurs termes. La mort du fameux Lelio *Torelli* fit disparoître de la Toscane le goût d'une Jurisprudence éclairée & polie, pendant qu'Alciat & Cujas la faisoient connoître dans d'autres pays de l'Europe. Mais au milieu du dix-septiéme siécle, elle fut remise en vigueur, à Florence, par Nicolas *Buona Parte*, par Barthelemi *Chesio*, André *Fachineo*, Antoine *Merenda*, & d'autres Jurisconsultes du même ordre. Depuis ces derniers temps, elle s'illustre autant que jamais dans M. Joseph *Averani*, de Pise, Auteur d'un grand Ouvrage sur l'*Interprétation du Droit*. Quatre ou cinq autres Toscans, dont on ne nous apprend pas les noms, travaillent aussi à rétablir cette étude dans toute sa splendeur, & ne cultivent pas moins celle du Droit de la Nature & des gens, dont on avoue que le goût leur vient des Nations ultramontaines.

C'est à Florence, si l'on en croit l'Auteur du Mémoire, qu'il faut chercher le berceau de la Médecine

RECHERCHES HISTORIQUES.

en Europe. Elle reçut ensuite son plus grand lustre, de trois fameux personnages, *Taddeo*, *Dino & Fonigiano*. Nicolas *Faleneri*, Florentin comme eux, ne se rendit pas moins célébre dans sa patrie. *Redi* & *Bellini*, natifs aussi de Toscane, ont excellé dans ce que l'Auteur nomme la Médecine simple, introduite, dit-il, vers la fin du dernier siécle. Aujourd'hui l'Ecole Florentine est fort célébre par le mérite de ses Professeurs, entre lesquels MM. Cocchi & Bertini ont étendu leur réputation jusques chez les Etrangers.

C'est une observation fort remarquable, que la Physique Expérimentale, qui a fait tant de progrès dans toute l'Europe, vient originairement de Florence, & doit reconnoître pour sa Mere, l'Académie del Cimento, fondée dans cette Ville par quelques Toscans. On a retrouvé depuis peu les Actes du premier établissement de cette Académie; & le goût des Expériences, animé par cette découverte, reprend une nouvelle force en Toscane.

Celui de l'Histoire Naturelle y est

RECHERCHES HISTORIQUES.

fort ancien. Dès la fin du XIV. siécle, Dominique d'*Arezzo* en avoit formé un corps considérable. Mais de nos jours Antoine *Micheli* en est devenu le restaurateur; & l'émulation a fait marcher sur ses traces Jean *Targioni*, Sçavant déja célébre à d'autres titres, qui dans une Relation de ses Voyages en Toscane a publié des remarques fort estimées sur cette curieuse partie de la Physique. On nomme aussi avec éloge, le Pere Claude Fromond, qui se distingue dans la même étude.

Malgré l'obstacle de la Langue, qu'on a peut-être exagéré dans l'Introduction, l'Auteur assure qu'il n'y auroit point de Pays qui pût faire gloire d'une aussi grande abondance de bons Historiens que la Toscane, si la plûpart n'avoient été misérablement mutilés & tronqués, par l'ordre de ceux qui favorisoient les vues Monarchiques des Médicis. Non-seulement, dit-il, le plus grand nombre des bons Ouvrages de cette nature est demeuré sans voir le jour, mais le dégoût pour un genre si maltraité s'est fortifié

RECHERCHES HISTORIQUES.

d'âge en âge, jusqu'au point qu'il ne se trouve plus un seul Toscan qui entreprenne de faire passer à la postérité les événemens de notre siécle. Si l'on croit pouvoir excepter le Docteur Lami, c'est que faisant sa principale étude de l'Histoire Ecclésiastique & Littéraire, il est difficile qu'il n'ait pas l'occasion de mêler, dans ses recherches, quelques traits d'Histoire civile.

Le goût des Toscans pour la Langue Latine, après avoir été réveillé par Petrarque, & s'être accrû sous Laurent & Pierre de Médicis, avoit souffert du temps de François I. une nouvelle altération, qui l'avoit rendu fort languissant jusqu'aujourd'hui : mais on assure qu'il renaît avec splendeur; & la Toscane en tire d'autant plus de gloire, que le reproche qu'on fait actuellement aux autres Nations est de l'avoir presqu'entierement perdu.

Il en est de même des Lettres Grecques. Barlaam, Moine de S. Basile, & Leonce Pilate de Thessalonique en avoient jetté les premieres semences dans l'esprit de Petrar-

RECHERCHES HISTORIQUES.

que & de quelques autres Ecrivains du même-temps. Ensuite elles étoient parvenues à leur perfection dans la Toscane, par le secours d'Emmanuel Chrysaloras de Constantinople, & de plusieurs autres Grecs qui se réfugierent successivement à Florence après la ruine de leur Empire : mais elles n'y avoient pas duré plus long-temps qu'eux; ou du moins, elles n'avoient pas survécu au célébre Pierre Vettori. De nos jours elles ont reçu presque tout d'un coup une nouvelle vie, d'un grand nombre d'excellens Professeurs.

L'art critique étoit né en Toscane, avec les Lettres Grecques & Latines. *Petrarque*, *Bandini*, *Tedaldo*, *della Casa*, & d'autres Littérateurs du XIV. siécle, publierent divers Auteurs Classiques avec de sçavantes corrections. Nicolo *Niccoli* rendit le même service au Public dans le cours du XV. siécle. Ensuite Ange *Politien*, le jeune, donna ses mêlanges de Littérature antique. Le même goût se soutint avec éclat jusqu'au temps de *Giunti*; mais il s'éteignit tout-à-fait après *Vettori* & le

RECHERCHES HISTORIQUES.

Titi. Cependant on l'a vû revivre, dans ces dernieres années. Le Pere *Politi* l'avoit comme tiré du tombeau, & l'auroit fait remonter à ſon ancienne perfection, ſi la mort, qui ne reſpecte, ni les Sçavans, ni les Rois, ne l'avoit enlevé lui-même dans la chaleur de ſon entrepriſe.

Quoique l'art Diplomatique n'ait jamais été tout-à-fait négligé par les Toſcans, on y remarque auſſi des intervalles de langueur. Dès le XIV. ſiécle, *Pace de Certaldo* avoit fortifié ſon Hiſtoire de *Semifonte* par l'autorité des anciens Cartulaires : mais ſon exactitude fut mal ſuivie. Vincenzio Barbini, qui dépouilla les Archives de Florence, & Ferdinand Ughelli, qui en publia une grande partie, ignoroient les bonnes régles. Aujourd'hui cet Art eſt pouſſé fort loin, & l'uſage en eſt commun dans la Toſcane.

Il y auroit de l'injuſtice à refuſer aux Toſcans l'honneur d'avoir donné naiſſance à l'étude de l'Antiquité, & d'y avoir fait de très grands progrès. *Ugolino d'Empoli*, compoſa dans le XIV. ſiécle, un

RECHERCHES HISTORIQUES.

Traité des Merveilles de Rome (*a*). Petrarque forma une Collection de Médailles, qui fut admirée de Charles IV. Niccolo *Niccoli* corrigea l'Ortographe Latine, par le ſecours des Monnoyes & des Inſcriptions antiques. Philippe *Rediti* publia, au commencement du XVI. ſiécle, un petit Ouvrage ſur l'excellence des Médailles (*b*), qu'il obtint la permiſſion de dédier à Laurent de Médicis, zélé Protecteur de l'Antiquité. Bernard *Ruccellai* crut honorer beaucoup Pallas Ruccellai, ſon fils, en le faiſant l'Editeur d'un Livre de *Publius Victor*, ſur les Quartiers de l'ancienne Rome (*c*), compoſé ſur la confrontation des Médailles & des Marbres antiques. Les grands Ducs employerent long-temps tous leurs ſoins, à recueillir tout ce qui avoit quelque rapport aux mêmes études ; & le Cardinal Leopold de Médicis s'eſt rendu immortel par l'ardeur infatigable qu'il y apporta pendant

(*a*) On avoue néanmoins qu'il n'a jamais été publié.

(*b*) *De præſtantia Numiſmatum.*

(*c*) *De regionibus Urbis.*

RECHERCHES HISTORIQUES.

toute ſa vie. Dans le XVII. ſiécle, Jean-Baptiſte Doni mérita la même gloire. Le Sénateur Phillippe Buonarotti, que la Parque vient d'enlever, ne s'eſt pas moins illuſtré par ce goût ; & ſa perte, ajoute l'Auteur, ſeroit un malheur irréparable, ſi le fameux Antoine-François *Gori* ne vivoit pour la conſolation des Antiquaires, & pour montrer qu'un même ſiécle a pû produire deux ſi grandes lumieres dans le même genre d'érudition. Les *Faſtes Attiques* ont mis le Pere Edouard *Corſini* dans la plus haute réputation.

Le goût de la Géographie n'eſt pas nouveau parmi les Toſcans. Boniface *de gli Uberti* jouit de ſa réputation depuis pluſieurs ſiécles. Sylveſtre de Florence écrivoit ſur les Iſles, dans le XIV ; & vers le même-temps, Jean Boccace traita des Lacs & des Fleuves. Dominique d'Arezzo n'a point oublié la Géographie dans ſon *Tréſor des choſes mémorables.* Ces derniers temps ont produit, en Toſcane, un grand nombre d'illuſtres Géographes, mais l'Auteur n'en trou-

RECHERCHES HISTORIQUES.

ve point de comparable au Pere Alexandre Politi, Profeſſeur d'Humanités à Piſe, & mort au mois de Juillet 1752. Ce ſçavant Religieux avoit une parfaite connoiſſance de la Géographie ancienne, de celle du moyen âge, & de la moderne.

L'Hiſtoire Littéraire a des attraits particuliers pour les Toſcans. Philippe *Villani*, dans le XIV. ſiécle, compoſa la vie des Hommes illuſtres de Florence. Vers le même temps, Dominique d'Arezzo raſſembla, dans un fort gros Volume, les Hommes célébres par leurs vertus ou par leurs vices. Dans le ſiécle ſuivant, Veſpaſien *Philippo* & Gianozzo *Manitti* publierent les vies de divers Hommes illuſtres. Ce goût ne laiſſa point de languir pendant pluſieurs années, parce qu'il eut de ridicules ſoutiens dans *Pollienti Gaddi* & d'autres Ecrivains du même ordre, juſqu'au célébre Antoine Magliabecchi, qui le rétablit dans ſon ancien luſtre. Mais il en reprend un nouveau, par le travail de M. l'Abbé Laurent *Mehus*, Auteur d'une *Hi-*

Recher-ches historiques.

stoire Littéraire de Florence, où l'on ne cesse point de trouver quantité d'Anecdotes intéressantes, & de régles également utiles & curieuses.

Depuis que la Bibliographie est devenue une partie considérable de la Littérature de l'Europe, ce genre d'érudition n'a pas manqué de fleurir aussi dans la Toscane. M. l'Abbé Mehus a composé un fort sçavant Catalogue de la Bibliothéque de *Santa-Croce*, fondée dans le XIII. & le XIV. siécles par divers Minorites. M. Antoine-Marie *Biscioni*, Directeur de la Bibliothéque des Médicis, recueillie dans le XV. siécle par le grand Cosme, Pere de la Patrie, & fort augmentée par ses Successeurs, travaille actuellement à la Collection des Manuscrits *Laurenziens*. Le Pere Pallavicini fait le Catalogue de ceux de Fiesole, donnés à l'Abbaye de saint Barthelemy par le même Cosme de Médicis. Le Docteur Lamy se dispose à faire connoître aussi, par un Catalogue, les Manuscrits des Seigneurs *Riccardi*; & le Docteur Targioni entreprend de rendre le même service à ceux

Recherches historiques.

des Seigneurs *Gaddi*. Le Pere François-Antoine Zaccharie a donné un curieux Index de tout ce qui se conserve dans quelques Bibliothéques de Pistoie. Enfin la Toscane posséde, en ce genre, des richesses, sinon supérieures, du moins égales à celles de toute autre Nation.

Les Toscans cultivent encore les différens genres de Peinture. Ils peignent à Fresque, à l'huile, à la Mosaïque, ce qu'ils nomment à *la Scagliola*. * Mais l'Auteur avoue que la premiere maniere, autrefois l'objet du Cimaboue & du Giotto, tous deux Toscans, & cultivée après eux avec tant d'éclat, lui semble perdre de jour en jour. En récompense, il donne pour un excellent Peintre à l'huile, le Pere *Benedetto* de *Gregs*, Dominicain, qui s'occupe actuellement, par ordre de Leurs Majestés Impériales, à peindre en grande maniére la Galerie Ducale de Florence. On distingue, en Italie, deux façons de peindre à la Mosaïque : Dans la premiere, on emploie

* Espéce de Mosaïque, en compartimens de Talc.

Recherches historiques.

de petits carreaux composés, nommés par quelques Ecrivains du XV. siécle *opus vitreum*, & mis en honneur par *Grotto*, *Gaddi*, *Grillandajo*, & d'autres Peintres Toscans en Mosaïque. Cette façon de peindre est actuellement dans une grande vogue à Rome. Mais c'est la Mosaïque de pierres dures & tendres qui est en usage dans la Toscane, & qu'on y a portée à sa perfection. Quoique les Manufactures & les Ecoles de cette admirable peinture soient aussi anciennes à Florence que le temps des Médicis, jamais les Peintres n'avoient osé l'étendre qu'à la Perspective, aux fleurs, aux oiseaux, & à quelques autres productions naturelles. On a tenté, depuis peu, d'en former des tableaux, avec des figures humaines, qui ont parfaitement réussi. La force du coloris y est de la derniere vivacité; & leur dégradation, d'un naturel merveilleux. A l'égard de la *Scagliola*, on parle encore avec admiration du célébre *Uxford*, Religieux de Vallombreuse, Monastere à 20 milles de Florence.

Recherches historiques.

Enfin, Louis Syries, Directeur de la Galerie Ducale, passe pour un homme incomparable dans les Arts méchaniques.

Il en coûte beaucoup à l'Auteur pour reconnoître que l'Architecture & la Sculpture n'ont plus, en Toscane, aucun de ces illustres Maîtres, dont elle tiroit autrefois tant d'honneur. Il confesse avec le même regret, qu'on y voit aussi languir le goût de la bonne Musique, qui lui dévoit tout son éclat dans le quatorziéme siécle, par les talens extraordinaires de François *Lardini*. Les Manufactures de Draps, qui ont été long-temps pour elle une source de richesses, n'y sont pas moins négligées. Mais elle a comme en échange, quelques autres Fabriques, particulierement celles de Velours & de Brocards. En général, les Manufactures de Soye s'y soutiennent encore, & font à présent le principal fond de son Commerce.

Si l'on considére que ce Tableau est de la main d'un Toscan; & que loin d'en alterer les couleurs, j'y

ai laiſſé celles qu'il emprunte des ſiécles paſſés, & qu'il s'efforce, par un mêlange fort adroit, de répandre ſur le nôtre ; on ne m'accuſera point d'une critique outrée, dans ma Peinture générale de l'Italie ; ſur-tout lorſque j'y donne, à Florence, le rang qu'Athenes avoit dans l'ancienne Grece.

POESIE.

QUEL eſt l'honnête Romain, dont on a dit qu'il ſe croyoit le plus heureux des hommes, lorſqu'il avoit eu le pouvoir d'exécuter ſa promeſſe (*a*) ? J'éprouve la vérité de ce ſentiment, par la ſatisfaction que je trouve à remplir une partie des eſpérances que j'ai fait concevoir au public. L'ardeur de mes Aſſociés répond à la mienne, & je ne prévois que de l'abondance & de la facilité dans ma carrière.

(*a*) Heureux lui-même, & le jour auſſi : *& diem putat*
Et ſe beatum, implere cùm potuit fidem.

POESIE.

On n'a pas une haute idée de l'état des Sciences en Eſpagne. C'eſt une injuſtice ; fondée ſur d'anciennes préventions, qui ne doivent plus ſubſiſter. Comptons que le goût de l'étude eſt aujourd'hui répandu dans toute l'Europe. Il s'y exerce, à la vérité, plus ou moins heureuſement : mais on ne nommeroit pas une ſeule Nation, qui n'ait ſes Etabliſſemens littéraires, ſes Sçavans, ſes Curieux, ſes Profeſſeurs & ſes Eléves. L'avenir me donnera l'occaſion de faire honneur, à chaque pays, de ſes ſuccès ou de ſes efforts. J'ouvre la Scéne aujourd'hui par un Ouvrage que je crois deſtiné à plaire ; ſurtout ſi j'annonce que la premiere partie, quoique digne de ſon titre, n'eſt ni la plus agréable, ni la plus riche & la plus curieuſe. Que les Recherches de M. de Velaſquez, ſur tant de Poëtes, ou d'origine Françoiſe, ou voiſins de la France, qu'il fait paſſer en revue, préparent de plaiſir & d'inſtruction aux Amateurs de notre ancienne Poëſie !

Paroiſſez, Navarrois, Mores & Caſtillans. (*b*)

(*b*) Vers célebre du Cid.

POESIE.

Au reſte ils n'ont pas d'autre droit, pour paroître ici les premiers, que le malheur qu'ils ont eu juſqu'à préſent d'être moins connus que les Provençaux, qui les ont précédés, & que les Italiens, qui font remonter l'origine de leur Poeſie vulgaire à peu près au même temps. Mais les honneurs doivent être pour ceux, qui n'en ont point encore reçu dans notre langue. Enſuite, laiſſant aux Journaux de France le ſoin de faire connoître dans leurs extraits la Poeſie Provençale, nous ferons, pour les Poetes Italiens & pour ceux des autres Nations étrangéres, ce que nous allons faire pour les Caſtillans.

ORIGINE

De la Poëſie Caſtillanne ; par Dom LOUIS-JOSEPH VELAZQUEZ, *Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, de l'Académie Royale d'Hiſtoire, & de celle des Inſcriptions, Médailles & Belles-Lettres de Paris.*

Vivitur ingenio, cætera mortis erunt.

A Malaga, chez *François Martinez d'Aguilar*, 1754.

POESIE

APRÈS avoir obſervé qu'on doit rechercher la vraie origine de la Poëſie Caſtillanne dans l'ordre du temps de ſa durée, dans ſes progrès & dans la ſucceſſion des Poëtes Caſtillans, l'Auteur diviſe ſa matière en quatre parties. Dans la premiere, il ſe propoſe d'examiner les ſources de la poëſie Caſtillanne. Dans la ſeconde, il

POESIE. Origine de la Poesie Castillanne.

traitera de ses différens âges, jusqu'à nos jours. Dans la troisiéme il recherchera l'origine de ses différentes espéces de Poëmes; enfin, dans la quatriéme partie, il parlera de tout ce qui lui appartient. (*a*)

(*a*) Un dessein de cette importance mérite d'être présenté ici dans toute son étendue, pour faire connoître ce qu'on en doit attendre dans plusieurs extraits.

I.

Sources de la Poësie Castillanne.

1. Poësie des premiers Espagnols.
2. Poësie Latine.
3. Poësie Arabe.
4. Poësie Provençale, ou Limousine.
5. Poësie Portugaise.
6. Poësie de la Galice.
7. Poësie Basque.
8. Caractère de chacune de ces Poësies, & comment elles ont été imitées par la Castillanne.

II.

Origine, progrès & âges de la Poësie Castillanne en général.

1. Origine & commencement de cette Poësie.

POESIE. Origine de la Poesie Castillanne.

I.

Sources de la Poësie Castillane.

IL est certain que les premiers Espagnols ont eu connoissance de la

2. Ages de la Poësie Castillanne.
3. premier âge.
4. Second âge.
5. Troisiéme âge.
6. Quatriéme âge.
7. Etat actuel de cette Poësie.

III.

Commencement & progrès de chacune des principales espéces de Poësie Castillanne.

1. Les parties dont elle est composée.
2. Origine du Vers Castillan.
3. Origine de la rime Castillanne.
4. Origine des stances & couplets Castillans
5. La Comédie.
6. La Tragédie.
7. L'Epopée.
8. L'Eclogue.
9. L'Ode.
10. L'Elégie.
11. L'Idylle.
12. La Satyre.
13. Le Poëme didactique.
14. L'Epigramme.
15. La Poësie burlesque.

POESIE. Origine de la Poësie Castillanne.

Poësie. *Silius Italicus* (*b*) nous dit que les Habitans de la Galice composoient & chantoient des Vers dans leur langage; & *Strabon* (*c*) nous assure que les *Turdetans*, Peuple le plus spirituel de l'Espagne, avoient de bonnes études, & comptoient parmi leurs plus anciens Ecrits des Poëmes, & des Loix rédigées en Vers, depuis plusieurs milliers d'années. L'idée que *Strabon* nous donne de la Poësie de ce Peuple confirme son antiquité, puisqu'on voit que dans ces temps reculés, en commençant à naître, elle servoit,

IV.

Des choses appartenantes à la Poësie Castillanne.

1. Choses appartenantes à cette Poësie.
2. Collection des Poëtes Castillans.
3. Commentaires & éclaircissemens sur ces Poëtes.
4. Traductions Castillannes de différens Poëtes des autres Nations.
5. Auteurs qui ont écrit en Castillan sur la Poësie.

Conclusion de cet Ouvrage.

(*b*) Lib. 3.
„ *Barbara nunc Patriis ululantem carmina linquis.*

(*c*) Lib. 3.

POESIE. Origine de la Poësie Castillanne.

suivant la remarque d'Horace, à réunir les hommes en Société, à leur donner des loix & à leur prescrire des régles pour bien vivre.

Si l'on peut juger de la Poësie par l'Idiome, on doit croire que l'ancienne Poësie des Espagnols tenoit beaucoup du génie Grec & Hébreu, puisque leur langue primitive dérivoit du Grec & du Phénicien : mais l'autorité des Auteurs anciens nous manquant à cet égard, nous ne pouvons là-dessus donner que des conjectures probables; & nous ne sommes pas en état d'assûrer non plus que la Poësie Castillanne de nos jours ait retenu quelque chose de la Poësie des premiers Espagnols.

Le succès avec lequel les Espagnols cultivèrent la Poësie, après qu'ils furent domptés par les Romains, fait juger que cet art ne leur étoit pas inconnu avant que la langue & les coûtumes Romaines se fussent introduites chez eux.

Le siécle d'Auguste, qui donna à Rome un si grand nombre d'excellens Poëtes, ne fut pas moins fertile en Espagne que dans les autres Pro-

vinces de l'Empire. *Caius Julius Hyginus*, affranchi d'Auguste, & Espagnol de nation, selon *Suëtone* (*d*), fut un des principaux ornemens de ce siécle : il étoit Poëte excellent, Auteur de plusieurs Ouvrages, & Ami intime *d'Ovide*. On lui attribue *l'Astronomie Poetique*, qu'on a publiée sous son nom.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

L'Espagnol *Sextilius Hena* fleurit dans le même siécle. *Seneque* (*e*) dit qu'*Hena* étoit plus spirituel que sçavant ; qu'il étoit Poëte inégal : que son style tenoit un peu de cette pesanteur & de cette grossièreté que *Cicéron* (*f*) reprochoit aux Poëtes de *Cordoüe*. On entend, par ces derniers, ceux que *Métellus* mena avec lui à Rome après avoir vaincu *Sertorius*. On peut donc inférer de-là que les Espagnols se sont appliqués

(*d*) *Lib.* 3. *de illustr. Gramm.*

(*e*) *Suasor.* 6. *Sextilius Hena fuit homo ingeniosus magis quàm eruditus ; inæqualis Poeta, & pœnè quibusdam locis talis, quales esse Cicero Cordubenses Poetas ait, pingue quiddam sonantes, atque peregrinum.*

(*f*) *Orat. pro Arch. ut Corduba natis Poetis, pingue quiddam sonantibus atque peregrinum, aures suas dederit.*

à la Poësie Latine, long-temps avant le siécle d'Auguste.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Cette remarque de l'Orateur Romain n'est pas seulement utile pour nous faire juger du grand nombre de Poëtes qu'il y avoit alors en Espagne, mais aussi pour nous faire connoître le caractère des Poëtes Espagnols, & principalement de ceux de *Cordoue*. Cette pesanteur, mêlée de grossièreté, que Cicéron trouvoit en eux, peut être comparée à la Patavinité qu'on reprochoit *à Tite-Live*, le meilleur des Historiens Latins.

Sous Néron, Cordoüe produisit trois grand Poëtes, *Marcus* & *Lucius Seneca*, (*les deux Seneques*) & *Marcus Annæus Lucanus*, (*Lucain.*) On attribue les Tragédies Latines qui sont publiées ensemble, à *Marcus Annæus Seneca*, l'Orateur, & à *Lucius Annæus Seneca*, le Philosophe. Malgré tous les défauts qu'on leur reproche, on doit reconnoître avec la même justice qu'elles contiennent d'excellentes choses. Ce sont les uniques Tragédies Latines qui nous restent de l'antiquité. Nous n'avons de *Lucain* que son Poëme de la

Guerre Civile (*g*). Il faut aussi convenir que malgré le grand nombre de taches qu'on y trouve, il y a des morceaux dignes d'être admirés.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Marcus Valerius Martialis, natif de *Bilbilis*, fleurissoit au temps de l'Empereur *Domitien*. Ses Epigrammes forment aujourd'hui un des principaux monumens de la bonne Poësie Latine. Le même *Martial* fait mention d'autres Poëtes Espagnols, ses Contemporains ; tels que *Unicus* son parent, qui, selon lui avoit aussi un frere Poëte ; (*h*) *Canius* natif de *Gades* ; (*i*) *Decianus*, de la ville *d'Emerita* ; (*k*) & *Licianus*, *de Bilbilis*. (*l*)

(*g*) *La Pharsale*. traduite par Brebeuf.

(*h*) *Lib.* 12. *Ep.* 44.

(*i*) *Lib.* 1. *Ep.* 61, 69 ; *lib.* 3. *Ep.* 20.

(*k*) *Lib.* 1. *Ep.* 61, 39.

(*l*) *Lib.* 1. *Ep.* 61. *Nicolas Antonio* place *Maternus* & *Lucius*, dont *Martial* fait aussi mention, entre les Poëtes Espagnols, contemporains de *Martial*. On trouve le premier, nommé au liv. 10. ép. 37. & le second au liv. 4. ép. 55. Mais le texte dit seulement, que *Maternus* étoit un grand Jurisconsulte ; & *Lucius* un grand Orateur.

Depuis ce temps jusqu'à Constantin, on ne connoît aucun Poëte Espagnol. Sous cet Empereur & ses fils, le Prêtre *Juvencus* mit l'Evangile en vers hexamétres. Ce fut le premier des Poëtes Ecclésiastiques d'Espagne ; & son exemple fut suivi par *Prudentius*, *Arator* & *Sedulius*.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Latinus Pacatus, (*m*), dans son Panégyrique de l'Empereur *Théodose*, dit que l'Espagne produisoit alors des Soldats aguéris, des Orateurs très-diserts & des Poëtes excellens. *S. Jerome* (*n*) parle *d'Aquilius Severus*, Espagnol, qui vécut au temps de *Valentinien*, & qui composa un Ouvrage mêlé de prose & de vers, intitulé *Conversion*, ou *Retour*, ou *Passage*, parce que cet Ouvrage contenoit les particularités de sa vie.

Tout le monde connoît le mérite des Poësies de l'Espagnol *Aurelius Prudentius*, qui vivoit au quatriéme

Martial ne parle point de leur talent pour la Poësie.

(*m*) *Paneg. ad Theodos. hæc durissimos milites, facundissimos Oratores, clarissimos vates parit.*

(*n*) *De Scrip. Ecclesf. cap.* 3.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

siécle. Elles sont estimées, non-seulement par leur élégance, mais aussi parce qu'elles contribuent beaucoup à éclaircir l'Histoire Ecclésiastique de ce temps.

L'Auteur ne parle pas ici de *Silius Italicus*, qui est beaucoup plus ancien que ceux qu'on vient de nommer ; ni de *Rufus Festus Avienus*, qui florissoit du temps de *Théodose* le Grand ; ni de *Saint Damase*, Pape ; parce qu'on pourroit disputer leur naissance en Espagne.

Parmi les inscriptions de l'Espagne, publiées par *Gruter*, *Muratori*, *Reynesius*, & plusieurs autres, on trouve différentes Epigrammes Latines, qui semblent être de ce temps-là, & qui prouvent le goût général de la Nation pour la Poësie. Telle est l'inscription du pont *d'Alcantara* (*o*) dédiée à *C. Julius Lacer*, Architecte, qui l'avoit bâti. Telles encore les inscriptions de *Tarragone*, (*p*) qui parlent de deux conducteurs de chariots,

(*o*) *Morales, chronic. lib. 9. cap. 28.*

(*p*) *Morales, Ant. de las ciud. de Espana, page 67.*

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

Fuscus & *Euticetes*, & d'un garçon qui mourut dans l'enfance.

L'Espagne ayant été inondée par les *Goths* & par d'autres peuples Septentrionaux au commencement du cinquiéme siécle, le goût de la bonne Poësie se ressentit bien-tôt de cette révolution. On n'y voyoit plus ces graces nobles, dont les Espagnols sçavoient l'orner lorsqu'ils étoient encore sous la domination des Romains. La Barbarie des *Goths* influa de même sur les Poëtes Ecclésiastiques, qui s'emparèrent alors des Muses. Ils cesserent de s'attacher aux grands modèles. Ils dédaignoient de les imiter, parce qu'ils leur sembloient dangéreux pour les bonnes mœurs. Ils écrivoient, sans génie & sans art, des Hymnes, des Epitaphes, & d'autres Poësies de cette nature, pour l'usage des Eglises, & pour nourrir la dévotion des fidèles, qu'ils exhortoient à fuir la lecture des vers composés par les Payens. Ce zèle aveugle fut une des principales causes de la corruption du goût de la Poësie.

On ignore si les Espagnols ont re-

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

tenu quelque chose de la Poësie septentrionale, que les *Goths* aportèrent probablement avec eux. Tous les Poëtes de ce temps-là, dont on connoît les noms ou les Ouvrages, écrivirent en latin.

Sidonius Appollinaris (*q*) loue un Poëte de *l'Andalousie*, son Contemporain, qui abandonna sa patrie pour passer à *Ravennes*. *Idatius* (*r*) parle d'un Espagnol nommé *Merobaudes*, d'une naissance illustre, dit-il, Orateur excellent, & Poëte comparable aux Anciens : il ajoute que ce *Merobaudes* vivoit du temps de *Theodore* le jeune. *Dracontius*, qui vivoit du même temps, composa, selon *S. Idore*, (*s*) le Poëme de la Création du monde en vers héroïques latins. L'Evêque *Ceponius* étoit aussi du cinquiéme siécle. Il fit des vers, où il compare la Fable de *Phaëton* avec la

(*q*) *Carm. ad felic. magn.*
,, Sed nec Tertius ille nunc legetur,
,, Bætim qui patrium semel relinquens
,, Undosæ petiit sitim Ravennæ.

(*r*) *Chronic. ad ann. 19. Theodos. jun.*

(*s*) *De Script. Eccles. caput 24.*

D

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

chute de *Satan*, quand il fut chassé du Ciel.

Au siécle suivant florissoit *Orentius*, ou *Orientius*, dont *Sigebertus* (*t*) *Gemblacensis* fait mention. Nous avons, d'*Orientius*, *le Commonitorium* en vers examétres & pentamétres, publié avec des notes par le Pere *Martin Antoine Del Rio*, mais plus complet & plus fidéle dans l'édition de *Dom Juan* (*u*) *Tamayo de Salazar.*

Au septiéme siécle vécurent *Saint Ildephonse*, Archevêque de *Tolede*, qui composa quantité d'Epitaphes & d'Epigrammes; *Saint Eugêne*, troisiéme Archevêque de la même Eglise, qui continua le Poëme de *Dracontius* sur la Création du monde, & qui fit différentes Poësies qu'on trouve encore dans un Manuscrit gothique de la Bibliothéque de l'Eglise de *Tolede* ; *Saint Valerien*, Abbé, qui du temps *d'Uvamba* écrivit différens Poëmes, que Morales (*x*) avoit

(*t*) *De Script. Eccles. caput 34.*

(*u*) *Martirolog. Hisp. tome 4*, le 7. de Juillet.

(*x*) *Chronic. lib. 12. caput 51.*

vûs Manuſcrits dans un recueil de l'Egliſe *d'Oviedo.* On parle auſſi des Poeſies latines de Julien, Archevêque de *Tolede*, & de celles de *Tajon* Evêque de *Saragoſſe.*

Poesie. Origine de la Poëſie Caſtillanne.

Quelques inſcriptions gothiques nous ont conſervé d'autres reſtes de la Poëſie de ce ſiécle, qui nous montrent combien le goût s'étoit corrompu. Telle eſt l'Epitaphe *d'Ataulphe* (*y*) à Barcelone, ſuppoſé qu'elle ſoit ancienne; celle de *Juſta*, (*z*) trouvée près du Couvent *Del Tardon*; celle de *Prudentius*, (*a*) Evêque de *Taragone &* celle *d'Arcedianus Pelagius.* Telles encore les inſcriptions de *Uvamba* (*b*) *à Tolede*; & celles de l'Egliſe de *Saint Jean*, fondée par *Receſvinto* à *Bagnos.* (*c*)

Les Arabes, qui envahirent l'Eſpagne au huitiéme ſiécle, & qui s'emparèrent de preſque tout le Pays, apportèrent un changement conſidérable dans la Poëſie, comme dans les

(*y*) *Morales Chronic. lib.* 11. *caput* 14.
(*z*) *Idem chronic. lib.* 11. *caput* 74.
(*a*) *Idem chronic. liber* 12. *caput* 57.
(*b*) *Idem chronic. liber* 12. *caput* 48.
(*c*) *Idem chronic. liber* 12 *caput* 37.

R vi

Poesie. Origine de la Poëſie Caſtillanne.

Arts & les Sciences Il y eut cependant des Poëtes Eſpagnols, qui, dans ce ſiécle & les ſuivans, conſervèrent l'eſpece de Poëſie latine, qui avoit toûjours prévalu du temps des *Goths.* *Theodulphus*, natif d'Eſpagne & Evêque d'Orléans en France, vécut au huitiéme ſiécle: nous avons ſes Poëſies, & d'autres Ouvrages, publiés par le Père *Sirmond.*

Au neuviéme ſiécle, on vit fleurir *Alvaro de Cordoüe*, dont nous avons quelques Poëmes Latins, que le Père *Florez* (*d*) acheve actuellement de publier; *Cyprien* Archiprêtre de *Cordoüe*, dont les Ouvrages ont été publiés par le même Auteur; (*e*) & *S. Eulogius*, Martyr, natif de Cordoüe, *qu'Alvaro* (*f*) nous donne auſſi pour un des meilleurs Poëtes de ſon temps.

Dans le même ſiécle vécut un autre Eſpagnol, nommé *Prudentius* ou *Galinden Prudentius*, qui fut Evêque en France, & dont *Nicolas Camaſucio* a publié les Poëſies dans le Catalogue des Evêques de S. Paul-trois-Châ-

(*d*) *Eſpana ſagrada, tome* 11. *p.* 275.
(*e*) *Idem, page* 524.
(*f*) Dans la vie de Saint Eulogius.

Poesie. Origine de la Poëſie Caſtillanne.

teaux. (*g*) Il eſt fait mention au dixiéme ſiécle de *Salvus*, Abbé du Monaſtère *d'Albelda*, qui compoſa des vers & des hymnes.

On trouve quelques inſcriptions en vers latins, ſous la domination des *Sarraſins*, dans le même goût que la Poëſie du temps des *Goths.* L'Auteur donne pour exemples, l'inſcription du Moine *Amanſvindo*, trouvée près de *Malaga* & publiée par *Aldreté*; (*h*) celle de *Don-Diego Ximenez*, (*i*) Seigneur *de los Cameros*, de l'année 1187; celle de la Tranſlation des Reliques de *S. Prudentius*, (*k*) au Couvent de *Naxera*, par le Roi *Dongarcie*, & l'Epitaphe de *S. Vincent*, Martyr, dans le Monaſtère de *S. Claude* de *Leon.* (*l*)

Enfin la Poëſie devint alors l'emploi & l'amuſement de tous ceux qui avoient du goût pour les Lettres. *Alvaro* de Cordoüe, (*m*) qui vivoit

(*g*) Page 163.
(*h*) Origine de la langue Caſtillanne, *lib.* 3. *caput* 18
(*i*) Morales, chronic. *liber* 11. *cap. ult.*
(*k*) *Ibid.*
(*l*) *Idem* chronic. *lib.* 12. *caput* 19.
(*m*) Vie de S. *Eulogius* mſſ. dans un

Poesie. Origine de la Poëſie Caſtillanne.

au neuviéme ſiécle, en parle comme d'une occupation vaine, dans laquelle *S. Eulogius* avoit conſumé, comme lui, une partie de ſa jeuneſſe.

Poesie Arabe.

COMME les vaincus reçoivent ordinairement les loix des vainqueurs, les *Arabes*, ayant régné près de 800 ans en Eſpagne, y introduiſirent leur langue, & leurs lettres. Leur Poëſie nouvelle y devint auſſi commune qu'en Afrique. Pour ſe former quelque idée de ſes progrès, il ſuffit de lire ce qu'on trouve là-deſſus dans *Alvaro* (*n*) de Cor-

livre gothique de la bibliothèque de Tolede. „ Nam pueriles contentiones pro „ doctrinis quibus dividebamur, non odiosè, ſed delectabiliter epiſtolatim in invicem egimus: & Rithmicis verſibus nos „ laudibus mulcebamur: & hoc erat exercitium nobis melle ſuavicus, favis jucundicus . . . . . . ita ut volumina conderemus, quæ poſtea ætas matura abluenda, „ nè in poſteros remanerent, decrevit.

(*n*) Manuſcrit de la Bibliothèque de l'Egliſe de Cordoue, publié par le P. *Florez.* Eſp. Sagra. t. 11. pag. 274. „ Ita „ ut omni Chriſti Collegio vix inveniatur „ unus in milleno hominum numero, qui „ ſalutatorias fratri poſſit rationabiliter dirigere litteras; & reperiuntur abſque nu-

doüe. Il dit que les Espagnols avoient tellement oublié le Latin, pour apprendre *l'Arabe*, qu'à peine trouvoit-on une personne entre mille, qui sçût écrire une Lettre en langue Latine ; que tout le monde s'appliquoit à la langue Arabe & à l'étude des Livres *Chaldéens* ; de sorte que l'on sçavoit généralement écrire en *Arabe* avec délicatesse, & composer des vers dans la même langue, avec plus de grace que les *Arabes* mêmes.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

C'est ainsi que dans l'espace de près de huit siécles, que les *Arabes* demeurèrent maîtres de cette partie du Continent, l'Espagne produisit une infinité de Poëtes *Arabes*. Il en est fait mention dans *la Bibliothé-*

„ mero multiplices turbæ, qui eruditè „ Caldaïcas verborum explicent pompas, „ ita ut metricè eruditiori ab ipsis gentibus carmine, & sublimiore pulchritudine „ finales clausulas unius litteræ coarctatione decorent, & juxta quod linguæ „ ipsius requirit idioma quæ omnes vocales apices commuta claudit, & cola, „ rithmicè, immo ut ipsius competit metricè universi alphabeti litteræ per varias „ dictiones plurimas variantes uno fine „ constringuntur, vel simili apice.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

que Espagnole *de Nicolas Antonio*, dans la *Biblioth. orientale de M. d'Herbelot.* & dans *l'Arabico-Hispana* des Manuscrits *Arabes* de *l'Escurial*, composée par *Don Miguel Cassiri*, qu'on va publier incessamment, où l'on verra plusieurs Poëtes *Arabes Espagnols* que nous ignorions, & dont les Ouvrages subsistent encore parmi les Manuscrits de cette Bibliothéque. La plûpart de ces Poëtes sont de *l'Andalousie*, & des Académies célébres de *Cordoüe* & de *Seville*. Ils écrivoient en vers, sur les matières les plus importantes, sur la Religion, la Morale, la Politique, l'Histoire naturelle & littéraire. *Ebn Tahun*, de *Seville*, qui florissoit l'an 691 de l'Egire, traita dans son style, de la création de l'homme, de l'ame, & fit la description du Temple de la *Mecque*. Les uns écrivirent sur la Poësie, comme *Dhialdin Alkharag*, qui vivoit au sixiéme siécle de l'Egire, & qui composa un Poëme intitulé *Trésor des Poëtes*. D'autres faisoient des commentaires sur les Poëmes, comme *Ebn Forgia* qui vivoit au cinquiéme

siécle de l'Egire, & qui commenta *Almotuabi*, Poëte célébre. *Ebn Macrana* fit aussi un commentaire sur le Poëme des Animaux, composé par *Abiotman*, Poëte Persan.

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

Le talent Poëtique n'étoit pas le partage des hommes seuls. Plusieurs femmes sçavantes, principalement de *l'Andalousie*, cultivèrent les Muses avec succès. On trouve parmi les Manuscrits Arabes de l'Escurial, plusieurs Poësies de différentes Dames Espagnoles, entre lesquelles on remarque les Ouvrages de la célébre *Marie Alphaisuli*, native de Seville, qui vivoit au quatriéme siécle de l'Egire, & qu'on regardoit comme la *Sapho* de la Poësie Arabe.

Outre les Poëtes dont les Ouvrages existent, on trouve les noms de plusieurs autres dans les Bibliothéques des Auteurs *Espagnols-Arabes*, rédigées par des Mahométans mêmes, & qui se conservent parmi les Manuscrits de l'Escurial ; telles que la *Bibliotheca Arabico - Hispana* des Caliphes, des Capitaines, des Poëtes & des Femmes sçavantes de l'Espagne, en quatre gros volumes,

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

écrits par *Ebn-Alkhatib Mahomad ben Abdalla*, qui vivoit l'an 711 de l'Egire ; & l'Histoire de tous les Espagnols & Africains qui se sont distingués dans les Arts & dans les Sciences, sur-tout dans la Poësie, par *Ben Mahomad Abunassar Alphalth*, natif de Seville, qui vivoit au sixiéme siécle de l'Egire, & dont l'Ouvrage se trouve aussi dans la Bibliothéque du Roi, à Paris. En un mot la Poësie Arabe fut à la mode en Espagne pendant tout le temps de la domination des Sarrasins, & n'en fut bannie qu'avec eux.

POESIE PROVENÇALE OU LIMOUS.

LA Poësie Provençale, ou Limousine, est la plus ancienne Poësie vulgaire de l'Europe & remonte avec cet idiome, à l'onziéme siécle : Elle s'étendit aussi loin que son langage, c'est-à-dire, dans le Languedoc, le Roussillon, la Provence, le Comté de Barcelonne, le Royaume de Valence & de Murcie, les Isles Majorque & Minorque, la Sardaigne, & dans d'autres lieux où elle subsiste encore aujourd'hui. Ses Poëtes se nommoient *Trovadores*

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

(Troubadours.) On appelloit leur Poësie, *Gaya Ciencia* ou *Gay Saber*, (science gaye & amusante.)

On peut croire que la langue Provençale ayant prévalu dans un si grand nombre de Provinces d'Espagne, la Poësie de cette langue y fut également connue. Les Poëtes Provençaux-Espagnols, dont nous avons connoissance, remontent jusqu'à l'onziéme siécle. C'étoit alors que vivoit Don Pedro I. si c'est à lui, & non à Don Pedro II. qu'on doit attribuer les vers Provençaux dont parle *Guillaume Castel.* (o)

Au douziéme siécle Don Alphonse I. (p) d'Arragon composa des vers Provençaux. Au treiziéme siécle fleurissoient *Mossen Jardi*, de Valence, qui fut *serviteur* du Roi *D. Jayme*(q)

(o) Hist. de Languedoc, lib. 3. cap. 1.

(p) On trouve une chanson de sa façon, & une dispute amoureuse avec *Giraldo de Bornello*, parmi les manuscrits du Vatican, cod 3204.

(q) *Gaspar Escolano*, hist. de Valence, lib. 1. cap. 14, rapporte quelques-uns de ses vers, en ajoûtant qu'il devança le Pétrarque de cent ans, & qu'il vivoit en 1250. Il y a aussi de ses vers dans la collection des Poësies imprimées à Anvers, en 1573.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

le Conquérant; *Mossen Jayme* (r) *Febrier*; Guillaume *de Berghuedan*, (f) Baron Catalan & Vicomte de *Berghedan ou Berga*; *Ugo de Mataplana* nommé *Nuc*, ou *Nuguet de Mataplana*, (t) Baron Catalan;

(r) Au tems de *Dom Jayme* I. d'Arragon. Escolano parle de lui au livre 5, chapitre 26 de son Histoire de Valence. *Don Vicente Ximeno*, dans son premier Tome des Ecrivains du Royaume de Valence, page 363. dit qu'il écrivoit ses vers l'an 1281. & qu'ils étoient intitulés *Trobes de Mossen Jayme febier, caballer, en que tracta dels litnages de la conquista de Valencia, y son regne. mss.* & qu'il composa aussi la description de la tempête qu'essuya la Flotte du Roi *Don Jayme I.* d'Arragon, près de Majorque, allant à la Terre Sainte.

(f) Il y a des Servantois, des chansons, & d'autres rimes de sa façon, dans la Bibliothèque du Vatican, cod. 3204, 3205, & 3207; & entre autres une dispute entre lui & *Amerigo de Pingulano*, qui mourut en 1260; ce qui fait connoître le temps où il vivoit.

(t) Ses Servantois, ses questions amoureuses & autres Poësies, se trouvent dans un *mss.* de la Bibliothèque du Vatican, cod. 3204 & 3207. Il fut contemporain de *Miravalle*, autre Provençal, qui mourut en 1218, la fin du XII, & le commencement du XIII. siécle, le temps auquel il florissoit.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

ayRmundo Montaner, (u) Catalan, & Raimond Lulle, (x) Majorquin. Dans ce siécle vivoit aussi le Roi Don Pedro III. d'Arragon, qui composa différentes Poësies. (y)

Au quatorziéme siécle, régnoit D. Juan I. d'Arragon. (z) Au quinziéme vivoient le célébre *Ausias March* (a) *&* *Jayme Roig*, (b) tous

(u) Né à *Peralada*, Diocèse de *Gironne*, en 1265. Il écrivit un Poëme sur l'expédition du Roi d'Arragon *Don Jayme* I. en Sardaigne & en Corse. Le même *Montaner* inséra ce Poëme dans le chapitre 272. de sa Chronique publiée à Barcelonne en 1562.

(x) Il naquit vers l'an 1235, & mourut en 1315. Il y a parmi ses ouvrages des Vers Provençaux.

(y) Ce Roi dit, dans sa Chronique, liv. 5. chap. qu'il avoit fait quelques chansons.

(z) Il est Auteur de quelques vers Provençaux, selon Zurita, liv. 10 Annal. cap. 42.

(a) Il vivoit du temps du Pape *Calixte* III. Ses Poësies sont imprimées & même traduites en Castillan. *Vicente Mariner* les traduisit en latin, selon que nous l'assure *D. Nicolas Antonio.* Il mourut en 1460.

(b) Il écrivit, en 1427. un Poëme contre les femmes, intitulé *Espill* (Miroir).

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

deux du Royaume de Valence. Au seiziéme siécle florissoit Pierre *Seraphi*, dont on trouve quelques vers au commencement de l'édition des Ouvrages *d'Aurias March*, faite à Barcelonne, en 1560.

Il y a d'autres Poëtes; mais on ignore le siécle dans lequel ils vécurent. Tels sont *Arnau*, *Catalan*, (c) *Mola*, (d) *Mossennarcis Vinyoles*, (e) *Vicent Ferradis*, *D. Franco de Castelvi*, *Miguel-Perrez*, *Juan de Verdancha*, & *Mossen Fenollar*; (f) on trouve plusieurs morceaux de ces Poetes, dans nos collections de Chanson.

Il se trouve *mss.* dans la Bibliothèque du Vatican, cod. 4806. *Escolano* en parle dans son Histoire de Valence, *lib.* 1. *cap.* 14. part. I.

(c) Auteur des Chansons & Cantiques spirituels, *mss* au Vatican, cod 3205.

(d) Il y a de ses vers *mss* au Vatican, cod. 3207.

(e) Il y a de ses Vers dans les Collections générales de nos chansons imprimées *à Séville*, en 1535, & à *Anvers* en 1573; ainsi que tous les Poëtes ci-après nommés.

(f) Il fut Catalan, & composa un livre en couplets Catalans, intitulé *la Contemplation de* J. C. imprimé à Valence en 1493.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

Les Provençaux se servoient ordinairement du vers de dix sillabes. Leur Poësie consistoit principalement en Sonnets, Pastorales, Vaudevilles, Chansons, Madrigaux, *Serventesios* & autres petits Poëmes. Ils composoient des *Tenzones*, c'est-à-dire, des questions ingénieuses & spirituelles, sur l'amour; d'où vint l'établissement du fameux tribunal qu'on nommoit la *Cour d'Amour*, composé de gens d'esprits, qui jugoient les disputes des Poëtes.

» *Les Trovadores*, ou Poëtes, dit » l'Auteur (*g*) de la Dissertation sur » la Comédie Espagnole, inventèrent » *la Gaya Ciencia*; ils composèrent » & représentèrent des Dialogues » qu'ils nommèrent *Serventesios*, *Ten-* » *zones*, *Juegos medio partidos*, *corte* » *de amor*, *Juegos Espirituales*, *Vil-* » *lanescas*. Ces Poëtes, qui étoient » presque tous de la première noblesse, » formèrent une Accadémie, qui d'a- » bord s'assembla à Toulouse, ensui-

(*g*) *Don Blas Nassarre*, dans sa Dissertation sur la Comédie Espagnole, qui est à la tête de la seconde édition des Comédies de *Cervantes*. Madrid 1749.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

» te à Barcelone & à Tortose: & » telle fut l'ardeur avec laquelle on » suivoit ces divertissemens qu'ils » causèrent enfin du scandale. On » parla mal de la Cour, & même de » la Reine *Dona Sybila de Forcia*: il » est vrai qu'on avoit admis alors » parmi les amusemens de la Cour, » *les Contadores*, (des conteurs) *Can-* » *tatores* (des chanteurs,) *Juglares*, » (des Jongleurs.) *Truanes*, *Buffones*, » des Farceurs, des Bouffons; ce qui » justifie, en quelque sorte, la plainte li- » bre d'un Peuple également fidèle & » circonspect. «

» Les Rois d'Arragon, *Don Juan* » *I*, *Don Martin*, & *Don Fernand* » *l'honnête*, réformèrent ces Consis- » toires ou Assemblées poëtiques, & » les Colléges de la *Gaya Ciencia*. » Mais cet Art se remit dans la sui- » te en si haute estime, que les Rois » mêmes assistoient aux fonctions » publiques de l'Académie, où l'on » jugeoit du mérite des Poëmes, & » où l'on représentoit les *Ditados*, » les *Trobas*, & les *Dialogos*, qui » étoient couronnés avec éclat. On » donnoit ensuite la permission par écrit,

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

» écrit, de représenter & de chan- » ter les ouvrages couronnés, elle » n'étoit point accordée pour ceux » qu'on rebutoit. *Cervantes* a désiré » que cette méthode se renouvellât.

» L'an 1328. l'Infant *Don Pedre*, » Comte de *Ribagorsa*, frere du Roi, » & les Seigneurs les plus distingués » de la Cour, exécuterent des Bal- » lets, chanterent des airs, & re- » présenterent des Dialogues com- » posés par l'Infant, à l'occasion des » fêtes qui se donnerent au Couron- » nement de *Don Alphonse IV. d'Ar-* » *ragon*.

» Le Jongleur *Ramaset* chanta » un Vaudeville de la composition » du même Infant. Un autre Jon- » gleur, nommé *Novellet*, récita & » déclama plus de six cens Vers, » faits par l'Infant dans la mesure » nommée *Rime vulgaire*. L'étude » de la Poësie se conserva dans la » maison de ce Prince, jusqu'à son » arriere petit-fils, le célébre *Don* » *Enrique d'Arragon*, Marquis de » *Villena*, Grand-Maître de *Cala-* » *trava*, qui composa l'Art de *La* » *Gaya Ciencia*, plusieurs morceaux

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

» de Poësie, & des Dialogues qui » furent représentés «.

On peut regarder l'union des deux Couronnes d'Arragon & de Castille, par le mariage du Roi *Don Fernand* & de Dona *Isabelle*, comme la principale époque de la décadence de la Poësie Provençale en Espagne. Les Arragonois & les Catalans négligerent insensiblement ce langage, à mesure que le *Castillan* s'introduisoit chez eux. Cette nouvelle Langue avoit déja jetté parmi eux de profondes racines, depuis le temps de l'Infant d'*Antequera*, *Don Fernando*. La nouveauté leur plut si fort, qu'ils commencerent à faire des Vers en Castillan; & l'on trouve, dans les anciennes Collections, plusieurs Piéces de Poësie Castillanne, composées par des Poëtes Provençaux, entre lesquelles on voit aussi quelques compositions Limousines. *Miguel Perez* & *Juan de Verdancha*, composerent divers morceaux de Poësie Catalane (*h*), en Vers de *Arte*

(*h*) On les trouve dans la collection générale, imprimée à Anvers en 1573. p. 250.

Mayor, c'eſt-à-dire en grands vers où la meſure & la rime des Vers Caſtillans étoient obſervées : & *Moſſen Creſpi de Valdaura*, fit en Vers Caſtillans, un Commentaire ſur une Piéce de Poëſie, compoſée par *Moſſen Jordy*, en Vers de huit ſyllabes, & Langue de Valence, avec la forme & la cadence des *Redondillas* Caſtillannes (*i*).

POESIE. Origine de la Poeſie Caſtillanne.

POESIE. PORTUGAISE.

La Poëſie Portugaiſe remonte juſqu'à la fin du douziéme ſiécle ; c'eſt-à-dire, juſqu'au temps de *Don Alonzo*, ou *Alphonſe I*, Roi de Portugal, ſous lequel floriſſoient *Gonzalo Hermiguez* & *Egas Moniz*, les deux plus anciens Poëtes *Portugais* dont on ait connoiſſance.

Au treiziéme ſiécle, le Roi *Don Denis* compoſoit des Vers Portugais. Son fils naturel *Alonſo Sanchez*, & *Vaſco Martinez de Reſende*, en faiſoient à ſon exemple.

Au quatorziéme ſiécle, le Roi *Don Alonſo IV.* ſurnommé *le Brave*, faiſoit des Vers, que *Bernard Brito* prit ſoin de recueillir. Le Roi *Don Pedro I.* fils d'*Alonſo*, exerçoit

(*i*) *Ibid. p.* 701.

POESIE. Origine de la Poeſie Caſtillanne.

auſſi l'Art des Vers ; & ſous le régne de *Don Juan I.* l'Infant *Don Pedro* compoſa pluſieurs *Sonnets*, à la louange *de Vaſco de Lobeyra*, que l'on croit Auteur du Livre de Chevalerie *d'Amadis des Gaules*.

Au quinziéme ſiécle floriſſoient *Henriquez Cayado*, ſous le Roi *Don Manuel* ; & l'Infant *Don Pedro*, fils du Roi *Don Juan II.* Les *Portugais* cultiverent beaucoup pendant ce ſiécle, la Poëſie Latine, où excellerent *Achilles Stacio*, *Diego Pereya*, *Hermigio*, *Ignatio de Moraiz*, *Jorge Coello*, & *Luis de la Cruz*, Jéſuite, qui compoſa quelques Tragédies Latines.

Le ſeiziéme ſiécle offre *Bernardino Ribeyro*, *Franciſco Saa de Miranda*, *Miguel de Cabedo*, le fameux Comique *Gil Vicenté*, & ſa fille *Paula Vicenté*, qui non-ſeulement aida ſon pere à corriger ſes Comédies, mais qui en compoſa d'autres. Ces Poëtes fleurirent ſous le Roi *Don Juan III.* On doit y joindre ceux du régne de *Don Sebaſtien* ; tels qu'*Eſtacio de Faria*, *Jeronimo de Corte-Real*, *Jorge Monte-*

mayor, *Luis de Camoëns* ; & ceux qui vécurent ſous *Philippe II.* comme *Eſtevan Rois de Caſtro*, *Fernan Rois Lobo de Zumpita* & *Franciſco Rois Lobo*.

POESIE. Origine de la Poeſie Caſtillanne.

Les meilleurs de tous ces Poëtes ſont ſans contredit le *Camoëns* & Franciſco *Lobo*. De notre temps, les Poëſies du Comta d'*Eryceira* ont eu beaucoup de réputation.

POESIE DE LA GALLICE.

La Poëſie de la Gallice n'eſt pas la moins ancienne (*k*). Les Chanſons & les Cantiques des Pélerins, qui alloient viſiter l'Egliſe de *Compoſtelle*, y maintinrent le goût des Vers, dans les temps les plus barbares.

Le Roi *Don Alonſo*, ou Alphonſe le Sage, qui fut élevé en *Gallice*, compoſa dans ce langage, pour l'uſage de l'Egliſe, des Cantiques, qui ſubſiſtent encore parmi les Manuſcrits de l'Egliſe de Tolede, avec leurs airs, en Muſique du même temps. L'Auteur (*l*) des Annales de *Seville*

(*k*) Quelques-uns croyent que l'ancien langage de la Gallice, & celui du Portugal étoient le même.

(*l*) Zuniga, annal. de *Sévilla*, lib. 1. p. 56. lib. 2. p. 116.

POESIE. Origine de la Poeſie Caſtillanne.

en a publié quelques-uns ; entre autres, ceux de la vie de *S. Fernand*, pere de *Don Alonſo*.

On connoît auſſi quelques fragmens de Poëſie, dans la même Langue, compoſés par *Maſias*, que l'on nomme vulgairement l'*Amoureux* ; ce Poëte, natif de *Padron*, au Royaume de *Gallice*, vivoit du temps de *Don Juan II.* Pluſieurs de ſes Contemporains parlent de ſes amours & de ſa fin malheureuſe. Tels ſont Juan de *Mena*, dans ſon Ouvrage, intitulé *Trecientas* ; *Juan Rodriguez del Padron*, dans ſon Livre *des Plaiſirs de l'Amour* ; *Garcie Sanchez de Badajoz*, dans ſon *Enfer de l'Amour* ; & après eux le *Comendador Griego*, ſur le couplet cent cinquiéme de las *Trecientas de Mena* ; *Argote* (*m*) *de Molina*, & le frere *Baltaſar* (*n*) *de Victoria*. Ce dernier a publié quelques Vers, en langage de la *Gallice*, que *Maſias* compoſa peu de jours avant ſa mort.

(*m*) Nobleſa de Andaluſia, lib. 2. p 272.

(*n*) *Theatro de los Dioſeſ.* lib. 6. cap. 12.

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

On en trouve d'ailleurs un grand nombre dans l'ancienne Collection *de Juan Alfonso de Baena*, qui se conserve manuscrite dans la Bibliothéque de l'*Escurial*. Ils peuvent servir à faire connoître le génie & le caractère de la Poësie Gallicienne de ce temps.

POESIE BASQUE.

Quoique la Langue *Basque* soit très-ancienne, on n'en a que des Livres très-modernes. Il est par conséquent fort difficile de vérifier ce que c'étoit que l'ancienne Poësie des *Cantabres*.

Si la Romance Basque dont parle *Argote de Molina*, (*o*) étoit du même temps que l'action dont elle contient le récit, nous aurions un monument sûr, pour juger du génie de la Poësie *Basque* au commencement du quatorziéme siécle; c'est-à-dire, vers l'an 1322. Mais à l'exception de cet Ouvrage, on ne connoît pas d'autres monumens poëtiques dans cette Langue, que les Hymnes & les Cantiques spirituels

(*o*) Dans son discours sur la Poësie Castillanne, mis à la fin du Comte *Lucanor*. Madrid .... 1642.

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

du Frere *Jean de Aramburu*, ceux du Pere *Bernard de Gastelusar*, imprimés à *Pau* en 1686. & ceux d'un Anonyme, dont parle *le Pere Larramendi*. Le plus fameux des Poëtes Basques est *Jean d'Echeverri*, Docteur en Théologie, qui a mis en Vers la vie de *Jesus-Christ*, les principaux Mysteres de notre Foi, & les vies de quelques Saints; ses Ouvrages ont été publiés à *Bayonne* en 1630. *Echeverri* avoit un génie distingué pour la Poësie; il excelloit particulierement dans ses Peintutures.

CARACTERE *de chacune de ces Poesies.*

Le génie, ou le caractère de chacune de ces Poësies, est si différent, que la Castillanne ayant imité tantôt l'une, & tantôt l'autre, il ne faut pas chercher d'autre cause du défaut d'unité qu'on lui reproche.

La Poësie Arabe aime les jeux de mots, les équivoques, les allusions & les métaphores. Il est vrai que toutes ces figures lui fournissent une extrême abondance d'expressions, & une variété admirable de pensées & d'images. Elle est ingénieuse dans la construction des Vers. Elle a de

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

l'harmonie dans la mesure. Mais lorsqu'elle veut parler avec majesté, elle pêche presque toujours par un excès d'enthousiasme, qui est comme le propre du génie de cette Nation.

La Poësie *Provençale* ou *Limousine*, bornée aux *disputes amoureuses*, n'osa pas traiter des sujets plus relevés. Aussi est-elle demeurée tendre, badine, spirituelle; mais incapable du merveilleux & du grand, qu'elle a quelquefois tenté sans succès.

Il semble que la Poësie *Portugaise* se soit formée sur la *Limousine*. Elle est ingénieuse & même agréable dans tout ce qu'elle a pris d'elle. L'obstination constante des Poëtes *Portugais* à se renfermer dans les sujets amoureux, a fait croire assez long-temps que leur Poësie, mal soutenue de leur langage, étoit incapable de s'élever à la dignité des Poëmes sérieux : mais les Muses firent changer cette idée, lorsqu'elles parlerent par la bouche du *Camoëns*.

La Poësie de la *Gallice* fut plus

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

pieuse qu'agréable; & contente de servir d'organe à la dévotion, elle négligea les ornemens. Ce qui nous en reste néanmoins n'est pas tout-à-fait sans graces. Il paroît que ce fut la simplicité des temps qui la retint dans ces bornes, en la privant des avantages que les autres Poësies vulgaires eurent dans les siécles suivans.

Personne n'ignore le caractère des Poësies *Grecque* & *Latine*.

La Poësie *Castillane* a comme imité toutes ces différentes Poësies; avec cette différence, que ce qu'elle a pris de l'*Arabe*, de la *Limousine*, de la *Portugaise*, & de celle de la *Gallice*, elle paroît l'avoir adopté par une imitation accidentelle, c'est-à-dire, par le mouvement naturel qui porte les hommes à imiter ce qu'ils ont souvent sous leurs yeux : au lieu que dans des temps plus polis, où les Belles-Lettres furent plus honorées & plus connues, son imitation de la Poësie Grecque & Latine fut raisonnée, & conduite avec plus d'art.

II.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

Origine, progrès & âges de la Poësie Castillanne *en général.*

Quand la Langue *Latine*, qui avoit été long-temps vulgaire en *Espagne*, eut achevé de se corrompre par le mêlange des *Goths*, des *Arabes*, & d'autres Nations barbares; & que du langage de tant de peuples le Castillan eut commencé à se former au commencement du douziéme siécle; il y avoit déja cinq cens ans que la Langue & la Poësie *Arabes* étoient connues dans le Pays; & depuis plus de cent ans, les Poësies *Provençale*, *Portugaise*, & *Gallicienne*, y étoient communes. Ainsi, la Poësie *Castillanne*, en se formant avec cette Langue, ne put manquer d'imiter d'autres Poësies, qui étoient depuis si long-temps en usage dans la Nation.

Elle se forma comme celle des *Goths*, des *Arabes*, & généralement des Nations les plus anciennes, sans excepter les *Hébreux*, les *Grecs*, &

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

les *Latins*; c'est-à-dire, en célébrant les hauts faits des grands Capitaines, qui se distinguoient à la Guerre contre *les Maures*, en chantant les Louanges de Dieu, & en traitant des choses du Ciel. Delà vient que ces Poësies prirent le nom de *Cantares*, de *Decires*; & les collections que l'on en faisoit, celui de *Caucioneros*. Comme la Musique est composée de certains tons & de certains nombres, il faut nécessairement que ce qui se chante ait un nombre & une mesure de syllabes, ajustées aux tons & aux *quantités* de la Musique. Telle est la première origine des Vers, qui ne sont en eux-mêmes que des morceaux de prose réduits à un certain nombre de syllabes; & comme le même chant se répéte plusieurs fois, les Poëtes se virent obligés d'ajouter un autre nombre égal de Vers, ce qui a donné naissance aux *Coplas*, (Couplets.) L'élision doit aussi son origine à la Musique; parce que le ton du chant obligeant la voix de s'arrêter à certaines parties, le Poëte se vit forcé de suivre le même ordre dans les Vers.

AGES. *de la poesie Castillanne.*

La Poësie *Castillanne*, considerée dans ses progrès & ses changemens peut se diviser en quatre âges; le premier, depuis son commencement, jusqu'au temps du Roi *Don Juan* II; le second depuis le régne de *Don Juan* II. jusqu'à l'Empereur *Charle-Quint*; le troisiéme, depuis cet Empereur jusqu'à *Phillippe* IV. & le dernier, depuis ce temps jusqu'à nos jours. Le premier âge est comme son enfance; le second, représente sa jeunesse; le troisiéme, son état viril; & le quatriéme, sa vieillesse.

I. AGE.

Le plus ancien Poëte *Castillan* que nous connoissions n'a pas précédé la fin du douziéme siécle, ou le commencement du treiziéme. C'est *Gonzalo de Berçeo*, natif du village de ce nom, & Moine du Monastère de *S. Milan*, dont les Archives font foi qu'il vivoit en 1211. *(p)* Il écrivit en vers *Castillans* de

(p) C'est ce que nous assure l'Auteur du Prologue, qui précéde la vie de S. Dominique de *Silos*, natif du même Village de *Berceo*, publiée à Madrid, 1736. Mais *D. Nicolas Antonio* dans la Bibliotèque Hisp. Antiq. lib. 7. cap 1. dit qu'il étoit évident, par une relation envoyée du Monastère de *Silos*, que ce *Gonzalo de Berceo* vivoit du temps du Roi *Don Alonso* VI. environ l'an 1080.

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

douze & treize syllables, les vies de quelques Saints, comme celle de *S. Vincent Levita*, celle de S. *Milan*, celle de *S. Dominique de Silos*; & un Poëme sur la Bataille de *Simarcas*, remportée sur les Maures par le Roi *Don Ramiro II. de Leon*. Ces Poësies, avec quelques autres du même Auteur, se conservent manuscrites en deux tomes, dans le Monastère de *S. Milan*. On voit aussi quelques Vers de *Berceo* sur le Sacrifice de la Messe, parmi les Manuscrits de la Bibliothéque Royale de Madrid. De tous les Ouvrages de ce Poëte, on n'a publié que la vie de *S. Dominique de Silos*, tirée des Manuscrits du Monastère de *S. Milan*, & mise au jour, avec d'autres monumens qui regardent la vie de ce Saint, par *Sebastien de Vergara*.

Le Roi *Don Alonso* le Sage, qui vivoit vers le même temps, composa non seulement des Cantiques dans la langue de la *Galice*, mais encore plusieurs *Coplas*, & d'autres Vers

POESIE. *Origine de la poeſie Caſtillanne.*

Caſtillans. L'Hiſtoire *d'Alexandre le Grand* eſt écrite dans la même eſpèce de Vers que les Poëmes de *Berceo.* Le livre *des Querelles* eſt dans cet autre genre, que les Eſpagnols nomment *Arte Mayor.*

La Poeſie étoit alors un des principaux amuſemens des Princes. L'Infant *Don Manuel*, qui mourut en 1362. fit des Vers Caſtillans, dont on trouve quelques-uns dans ſon *Comte Lucanor*, publié par *Gonzalo Argote de Molina. Argote* aſſure, dans ſon diſcours ſur la Poeſie Caſtillanne, qu'il poſſédoit un Recueil des Vers & des Rimes de cet Infant, & qu'il penſoit à le faire imprimer. Dans le *Comte Lucanor*, on trouve des Vers, non-ſeulement de douze, treize, & quatorze ſyllabes, comme ceux du Moine *Berceo*, mais encore des Vers de dix ſyllabes, & des *Coplas Caſtillanas* de huit.

Vers l'an 1330. floriſſoit un autre Poete Caſtillan, dont il n'eſt fait mention, ni dans la Bibliothéque de *Nicolas Antonio*, ni dans aucun autre Auteur connu. Il ſe nomme *Jean Ruiz*, Archiprêtre de Hita.

POESIE. *Origine de la poeſie Caſtillanne.*

Ses Poéſies ſe conſervent dans un Manuſcrit de la Bibliothéque de *Tolede.* Elles ont paru aſſez ſingulieres à l'Auteur pour mériter d'être connues par un Extrait, qu'il a reçu, dit-il, d'un ſçavant du premier Ordre.

» Le Manuſcrit eſt en papier, (*in-*» *4°.*) & fort défectueux : il contient » d'autres anciennes Poéſies Caſtil- » lannes, ſans nom d'Auteur. On y » voit ſeulement que *Jean Ruiz* étoit » Archiprêtre : mais par un autre » exemplaire qui appartient à *Don* » *Benoit Gayoſo*, Garde des Archives » de la Secrétairerie d'Etat, & qui » eſt également maltraité, il paroît » que ſon nom étoit effectivement » *Jean Ruiz*, & qu'il étoit Archiprê- » tre *de Hita*, qu'on nommoit alors » *Fita.* L'Auteur de l'extrait n'ayant » pas vu ce dernier exemplaire, quoi » qu'il ſoit auſſi à *Tolede*, il ne peut » dire s'il contient quelque choſe de » plus que celui de la Bibliothéque de » l'Egliſe, *auquel il s'eſt uniquement* » *attaché.* Il manque pluſieurs cho- » ſes au commencement de ce Poë- » me, & les premières feuilles qui » exiſtent ne ſe ſuivent point ; de ſor-

POESIE. *Origine de la poeſie Caſtillanne.*

» te qu'il n'eſt pas poſſible d'en tirer » exactement le ſujet. «

» On y lit d'abord le jugement » d'un Tribunal, avec les procédures » des Avocats & des Juges ; mais on » ne peut découvrir à quoi cet exorde » ſe rapporte. Ruiz conſeille aux fem- » mes de ſe garder de l'amour pro- » fane. Il appuye ſon conſeil de bon- » nes raiſons, entre leſquelles il pla- » ce un apologue. En général il em- » ploye ſouvent le ſecours des Fables. » Dans le compte qu'il rend de ſes » études, il ſe fait honneur d'avoir » écrit l'Hiſtoire de la fille de *Don En-* » *drimo*, qui contient des avantures » amoureuſes, auxquelles il aſſure qu'il » n'a point eu de part : mais les don- » nant pour exemple, il en tire cette » concluſion ; que les filles doivent » ſe défier des vieilles femmes corrom- » pues, qu'il nomme *Alcahuetas*, » & de la compagnie des hommes. «

» Il décrit un voyage qu'il fit au » travers d'une haute Montagne, qu'il » appelle *Paſſage de Lozoya.* Il ra- » conte ce qui lui eſt arrivé avec une » fille de la campagne. Enſuite il en- » tre dans la partie la plus entière &

POESIE. *Origine de la poeſie Caſtillanne.*

» la plus ſuivie de ſon Ouvrage, qui » contient l'Hiſtoire d'une Guerre en- » tre *Don Carnaval* & *Don Carême.* «

» *Carnaval*, ayant été vaincu la » nuit du mercredy des cendres, de- » meure malade juſqu'à la Semaine » Sainte. Ses forces, qui reviennent » alors, le mettent en état de com- » battre ; & ſecondé d'un brave Athle- » te, qui eſt le Seigneur *Dejeuner*, il » envoye un Cartel à *Carême.* Le Di- » manche de Pâques eſt marqué pour » le jour du Combat. «

Carême fait réflexion qu'il n'eſt » pas obligé de ſe battre avec un » Ennemi déja vaincu. D'un autre » côté ſe trouvant foible, & pré- » voyant qu'en Eté, il lui ſera diffi- » cile de trouver du poiſſon de mer » pour ſe ſoutenir, il promet d'aller » à Jéruſalem ; & s'habillant en Pé- » lerin, il ſaute les murs le Samedy « Saint, & s'échappe. (*q*)

(*q*) Il eſt à préſumer que les Eſpagnols qui ont été long-tems maîtres des Pays-Bas, y ont apporté quelque idée de ce Poëme ſingulier, puiſque dans pluſieurs villes de Flandre, & ſurtout à Lille, on perſonnifioit tous les ans le *Carnaval* & le *Carême.* Il n'y a pas dix ans qu'on voyoit en-

» Deux puissans Empereurs arri-
» vent au monde, *Don Carnel* (Char-
» nel) & *Don Amour.* «

POESIE.
Origine de la poesie Castillanne.

» Entrée triomphante de *Don Car-
« nel*; applaudissemens avec lesquels
» il est reçu.

» Entrée magnifigne & galante de
» *Don Amour*, où le Poëte dépeint
» les différentes sortes d'instrumens
» de Musique qui étoient alors en
» usage; il y joint la réception qu'on
» fait à l'Amour dans tous les Etats &
» toutes les professions. «

Dispute qui s'éléve entre les diffé-
» rents Etats. Chacun veut avoir l'hon-
» neur de loger *Don Amour*, chacun
» allégue ses raisons, pour obtenir
» une préférence qu'il croit mériter:
» mais l'Amour les refuse tous. Le

core à Lille, sur le marché aux poissons, la représentation du *Carême*, qui d'abord paroissoit bien vêtu, en bonne santé, & suivi de Poissonniers qui formoient sa Cour. Son embonpoint & ses Courtisans diminuoient à mesure que Pâques approchoit; on le voyoit ensuite en bonnet de nuit, accompagné d'un Médecin & d'un Apoticaire; enfin il mouroit la veille de Pâques à midi. On lui attachoit alors beaucoup de fusées & de pétards qui réjouissoient le Peuple & qui réduisoient la figure en cendres.

POESIE.
Origine de la poesie Castillanne.

» Poëte lui offre sa maison, comme
» son ancien serviteur, & *l'Amour* l'ac-
» cepte. Comme la maison n'étoit pas
» assez grande pour loger toute sa sui-
» te, on dresse une tente en pleine
» campagne; ici succéde une épisode,
» qui contient la description des qua-
» tre saisons & de tous les mois de
» l'année. «

» Ensuite, avec la confiance d'un
» ancien serviteur, le Poëte deman-
» de à *Don Amour*, ce qu'il avoit fait
» depuis qu'il l'avoit perdu de vûe.
» *L'Amour* répond qu'en hyver il s'é-
» toit retiré dans l'*Andalousie*; mais
» il se plaint qu'en arrivant à *Tolede*,
» à l'entrée du Carême, il avoit trou-
» vé les habitans mal disposés en sa
» faveur, & qu'on l'avoit chassé de la
» ville. Le recit de cette avanture fera
» prendre quelque idée de la vérifica-
» tion de *Jean Ruiz*. «

Entrada de quaresma vin me para Toledo,
Cuidè estar vicioso, plasentero, è ledo,
Fallè y grand santidad, & fisome estar
quedo;
Pocos me recibieron, nin me fezieron del
dedo;

POESIE.
Origine de la poesie Castillanne.

Estaba en un Palacio pintado de almagra,
Vino a mi mucha duena de mucho ayuno
magra,
Con muchos Pater nostres, e con oration
agra;
Echaronne de la ciudad por la puerta de
visagra.

» Je vins à *Tolede* à l'entrée de
» Carême, dans l'intention de m'y
» réjouir; j'y trouvai beaucoup de
» piété, ce qui me fit rester oisif. Peu
» de monde me reçut, & personne
« ne m'appella, pas même du moindre
» signe. J'occupois un palais peint en
« jaune. Plusieurs vieilles vinrent me
» visiter, la plupart décharnées à for-
» ce de jeunes, portant toutes de
» gros chapelets & récitant de lon-
» gues oraisons. Enfin l'on me chassa
» de la ville par la porte *de Visagra*.

» L'Amour continue de raconter
» qu'il se retira dans un Monastère,
» où l'on ne voulut pas l'accueillir;
» qu'il alla frapper à la porte d'un au-
» tre Couvent, où il fut également
» rebuté; ce qui lui fit prendre le par-
» ti d'aller passer le Carême dans la
» ville de *Castro*, où il fut bien reçu. Il

POESIE.
Origine de la poesie Castillanne.

» ajoûte: enfin, puisque les jours gras
» sont venus, je veux me rétablir de
» ce que j'ai souffert en Carême. Je
» vais à *Alcala*, pour y passer le
» temps de la Foire. Delà, je courrai
» le pays au hazard. En effet, il par-
» tit sur le champ, laissant son hote
» fort mélancolique. «

» Le Poëte, mécontent de vivre
» seul, se détermine bien-tôt à chercher
» compagnie: il s'adresse, dans cette
» vue, à une vieille femme, ou *Alcu-
» hueta*, nommée *Trote-Couvent*.
» Celle-ci lui conseille de faire l'a-
» mour à une Religieuse, & lui dé-
» crit les avantages qu'il trouvera
» dans cette liaison. *Trote-Couvent*
» choisit une Religieuse nommée *Do-
» na Garosa*, qu'elle avoit ancienne-
» ment servie. Elle lui propose l'Ar-
» chiprêtre pour Amant. «

» Conférence fort sérieuse entre
» *Trote-Couvent* & *Dona Garoza*; la
» première s'efforce de faire accepter
» l'Archiprêtre, que l'autre refuse,
» en se retranchant sur les dangers
» d'un commerce de galanterie. «

» *Trote-Couvent* fait le portrait de
» *l'Archiprêtre* & de ses talens. Enfin

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

» *Dona Garoza* consent à le voir ; ils » se voyent souvent, mais sans sortir » des bornes de l'honnêteté. Dans » l'espace de deux mois, *Dona Garoza* meurt. «

» Tristesse de l'Archiprêtre, qui, » pour se consoler, supplie *Trote-Couvent* de lui chercher une femme. » Elle entreprend de le marier à une » *Arabesque*, qui ne prend aucun » goût pour lui. Le Poëte observe qu'il fit dans l'intervalle, plusieurs chansons de danse pour les » femmes *Juives* & *Arabes*, & des » airs pour les instrumens (qui étoient » probablement ce qu'on appelle *Tonadillas* ou *Villancicos.*) Il fit aussi » des Cantiques pour les aveugles, » & des Chansons pour les Baladins. «

Trote-Couvent meurt à son tour. » L'Archiprêtre en est inconsolable. » Il peint à cette occasion la cruauté » de la mort & ses ravages : il s'étend » sur l'ingratitude des héritiers, après » la mort des parens auxquels ils succèdent. Il est si vivement touché de » ses propres réflexions, qu'il prend » la résolution de se munir, contre

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

» le trépas, des armes des bonnes œuvres ; mais ce n'est pas sans avoir » honoré la mémoire de Trote-Couvent par une Epitaphe. «

» Ensuite il prend la défense des » femmes de petite taille, contre les » grandes ; & son épisode finit par » ces vers. «

Siempre que es muger chica, mas que grande
nin major,
Non es desaguisado de grand mal ser fuidor ;
Del mal tomar lo menos : dicelo el sabidor ;
Por ende de las mugeres, la menor es mejor.

» Puisque la grande femme n'est » pas meilleure que la petite, il est » de la prudence, selon le conseil du » sage, de fuir le grand mal, & de » choisir le moindre. Ainsi de deux » femmes, c'est à la plus petite qu'il » faut donner la préférence. «

» Il cite ici un passage, dont l'obscurité du style & les altérations « du Manuscrit rendent l'intelligence » fort difficile. On peut croire qu'il » parle *du Carnaval*, quand il dit, à la

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

» la fin de Février & au commencement de Mars .... parce que Carnaval arrive ordinairement dans » l'un ou l'autre de ces deux mois. » Tout d'un coup il passe à la description d'un jeune homme, qu'on » peut prendre pour le *Péché.* «

» Il l'employe à porter une lettre à » *Dona Fulana*, qui ne veut pas la » recevoir. Il prend occasion de ce » refus pour former des projets de » conversion ; il commence à mener » une meilleur vie. «

» L'Ouvrage finit par ces vers, » qui expliquent la manière dont il » faut l'entendre, & qui nous en » apprennent la date. «

Era de mil è tresientos è sesenta è ocho
ano,
Fue acabado este libro por munchos males
è danos,
Que fasen muchos, è munchas à otros con
sus Engannos,
E por mostrar à los simpres fabras, y versos
estrannos.

» Ce Livre fut achevé l'an 1368 ; » il est écrit dans la vûe de remédier

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

» à la corruption qui régne dans l'un » & l'autre Sexe, & pour amuser » les simples par des fables & par des » vers Etrangers. «

» Voilà ce que le Manuscrit de » Ruiz contient de plus remarquable. » Il semble que ce soit une description morale & satyrique de son siècle ; peut-être même du gouvernement, & de certains personnages » de ce temps-là, qu'il est impossible » de reconnoître aujourd'hui. Les » Fables & les Apologues y sont très-fréquens, aussi-bien que les conseils & les préceptes de morale. Il y » a de l'esprit & de l'invention, comme on en peut juger par l'extrait. » Les vers suivans, qui sont des derniers du livre, semblent confirmer » que c'est une satyre. «

Fis vos pequeno libro, de testo mas que de
glosa,
Non creo que es peguenno ant es mui gran
plosa ;
Ca solere cada fabla se entiende otra cosa ;
Pero que se lo alega con la razon fermosa.

» Je vous ai achevé, petit livre !

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

» votre texte est de moindre valeur » que le sens que vous renfermez ; » vous serez fort applaudi par ceux « qui vous comprendront. Ils se gar- » deront bien de vous estimer petit ; » car sous chaque fable, vous cachez » de grandes choses, que le raison- » nement pourra découvrir. « Si l'Archiprêtre d'Hita s'est effectivement proposé de faire la guerre aux mœurs de son siécle, en exposant sous des noms feints les vices de certains personnages, *(a)* il peut être regardé comme le *Petrone* de la Poësie Castillanne. On pourroit même ajouter qu'à l'égard de l'invention, il ne le céde point au Poëte Latin. L'Auteur de l'Extrait ajoûte, pour dernière remarque, qu'on trouve dans ce Poëme plusieurs vers Castillans, qui ont la mesure & l'harmonie des vers hexamétre *Grecs* & *Latins* ; tels par exemple que celui-ci :

Fis vos pequenno libro, de testo mas que de glosa.

(a) *Sub nominibus Exoletorum vitia Principis proscripsit.* Tacit.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

Il semble qu'on peut compter parmi les Poëtes, *Pedro Lopez* de *Ayala*, qui vivoit sous le régne de *Don Pedro le Cruel*, & qui composa la Chronique de ce Prince. *Fernand Perez* de *Gusman (b)* dans son livre des hommes illustres, assure qu'il composa un livre intitulé, *Rimado Del Palacio*, qui semble être poëtique ; quoique *Jerome de Jurita*, dans ses corrections & remarques sur les Croniques du même *Pedro Lopez*, prétende qu'au lieu de *Rimado*, il faut lire *Primado*, & s'imagine avec peu de fondement, que ce livre traite des Charges du Palais.

Peut-être doit-on rapporter au même siécle quelques-uns des Poëtes, dont les Ouvrages se trouvent dans la collection manuscrite de *Jean Alphonse de Bæna*, qui florissoit sous le régne de *Don Juan* II. » Elle porte le » titre de *Collection* des Poëtes anciens, » *contenant* les Ouvrages de tous les « Poëtes antérieurs à l'Auteur & de » quelques-uns de ses Contempo- » rains. «

M. de Velasquez nous fait regarder

(b) Chap. 7.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

ce siécle comme l'enfance de la Poësie Castillanne. Les Poëtes de ce tems manquoient, dit-il, de genie & d'invention ; à peine sçavoient-ils rimer. Il rapporte quelques-uns des fragmens dont on a parlé, pour achever de faire connoître combien leurs productions étoient informes.

Gonzalo de Berceo commence ainsi la Vie de S. *Dominique de Silos.*

En el nombre del Padre, que fizo toda cosa,
Et Don Jesu Christo, figo de la gloriosa,
Et del Spiritu santo que egual de ellos posa
De un Confessor santo quiero fer una prosa;
Quiero fer una prosa en Roman palladino.
En gual suele el pueblo ablao à su vecino,
Ca non sò tan letrado, por fer otro latino,
Bien valdra, como creo, un vaso de bon vino.

» Au nom du Père, qui fit toutes » choses, & du Seigneur *Jesus-Christ* » Fils de la Vierge glorieuse, & du » Saint Esprit qui est égal à tous les » deux ; je veux faire la prose d'un » Confesseur. Je veux faire une prose » en Vers Castillans ; c'est dans cette

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

» langue qu'on se parle entre Voi- » sins. Je ne suis pas assez lettré pour » écrire en latin ; mais je suis trompé » si mes vers ne valent bien un verre » de bon vin. »

La vie de Saint Vincent finit ainsi :

Gonzalo fue su nombre, que hizo este aratado,
En S. Millan de suso fue de ninez criado,
Natural de Berceo, donde san Millan fue nado,
Dios guarde la su alma de podeo del pecado.

» Celui qui fit ce Traité s'appelloit » *Gonzalo* ; il fut élevé dès sa tendre » enfance dans le Monastère de *Saint* » *Millan* quoique natif de *Berceo*, » patrie de *Saint Millan*. Dieu garde » son ame de la puissance du péché. «

Dans le Livre *de la vie & des faits d'Alexandre le Grand*, composé par le Roi *Don Alphonse le Sage*, on trouve ces vers.

Subjugada Egypto con toda su grandia,
Con otras muchos tierras que contar non podria,
El Rey Alexandre, senor de grand valia,

Entrol en voluntad de ir en Romeria.

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

» Toute la puissance de *l'Egypte* » ayant été subjuguée, avec plusieurs » autres pays que je ne sçaurois nommer, le Roi *Alexandre*, Seigneur » très-vaillant, prit la fantaisie d'aller en pélerinage « . . . .

Le Livre *des Querelles* du même Roi commence d'un ton assez noble :

A ti, Diego Lopez Sarmiento, leal
Cormano, e amigo è firme vasallo,
Loque à mios homes de cuita les callo,
Entiendo decio, planendo mi mal :
A ti, que qui taste la tierra, è cabdal
Por las mias faziendas en Roma, è aliende ;
Mi pendola vuela, escuchala dende,
Cà grita doliente con fabla mortale.

» Ecoute ! *Diego Lopez Sarmiento,* » homme loyal, ami & vassal fidèle, je veux te dire dans ma tristesse » ce que je cache à mes autres serviteurs. Je m'ouvre à toi. Quitte ta » patrie & tes affaires domestiques, » pour te charger de mes intérêts à » *Rome* & dans d'autres lieux. Ma plume prend son vol : sois donc atten-

POESIE. *Origine de la Poësie Castillanne.*

» tif ; car sous la fable, elle va te rendre compte de ma douleur. «

Les Vers de l'Infant *Don Manuel* sont plus limés. Dans le *Comte Lucanor*, on lit cette maxime en vers de dix syllables.

Non aventures muchos tu riqueza
Por consejo del home que ha pobreza.

» Ne risquez pas vos trésors, en » suivant les conseils de l'homme qui » n'a rien à perdre. «

On y lit aussi cette autre sentence, *en Redondilla* :

Si por el vicio, y folgura
La buena fama perdemos,
La vida mui poco dura,
Denostados sin Caremos.

» Si, par la mollesse & le vice, nous » nous perdons de réputation ; la vie » est très-courte, & nous la finirons » deshonnorés. «

Un Extrait si curieux n'a pas besoin d'Apologie pour sa longueur. On regrettera même qu'à tous les dégrés de ce premier âge de la Poésie Castillanne, que M. deV elasquez

POESIE. *Origine de la poesie Castillanne.*

nomme son enfance, il n'ait pas donné quelque exemple du génie & du goût de chaque Poéte, ou du moins des meilleurs Poétes de chaque siécle, comme il a fait pour ceux du dernier. Mais il paroît que jusqu'à présent tout demeure enseveli dans les anciennes Bibliothéques d'Espagne, & que la Littérature Espagnole, qui ne fait que sortir elle-même de l'enfance, n'est point encore assez avancée pour attacher beaucoup de prix aux observations de cette nature. Elle se contente d'une suite de noms & de dattes, c'est-à-dire, de remarquer le cours du Fleuve, sans pousser ses recherches jusqu'à la nature des eaux ; à peu près comme en sortant des ténébres, on cherche d'abord à reconnoître le lieu où l'on est, avant que d'étudier les objets qu'il contient. Quelle seroit notre ardeur à publier des Poésies Mauresques, Galliciennes, Basques, Limousines, si tous ces trésors étoient entre nos mains ? Les traductions, les notes, les commentaires, occuperoient à l'envi nos Sçavans. Tout n'est-il pas précieux dans l'ori-

POESIE. *Origine de la Poesie Castillanne.*

gine des choses qui sont précieuses en elles-mêmes ? En doit-il échapper une aux recherches de l'esprit & du goût ? Voyez notre estime pour les moindres traits, qui regardent les Lettres, ou ceux qui les cultivent avec honneur. Les Anecdotes de la vie & du caractère de Swift, ont été si bien reçues, que c'est l'impatience du Public qui m'y raméne.



SUITE

Des Observations sur les Lettres de M. Orrery, &c.

APrès avoir justifié de tout son pouvoir les procédés de Swift dans la galanterie, son Apologiste nous le représente dans l'intérieur de sa maison; il avoue une partie des caprices & des singularités qui ont rendu le Docteur aussi original dans sa personne que dans ses Ecrits.

La maniere dont il faisoit les honneurs de sa table répondoit parfaitement au caractère d'avarice que Mylord Orrery établit assez bien, malgré les défenses de l'Observateur. Celui-ci reconnoît que la méthode du Doyen, lorsqu'il lui arrivoit des Convives, étoit de prendre un ton de plaisanterie sur la crainte qu'il avoit d'être ruiné par leur appetit; de jouer la surprise & l'embarras, & de se récrier sur l'atteinte que leur visite donneroit à sa cave. Toutes ces ap-

PHILOL. *Observations sur les Lettres de M. Orrery. 2. Extrait.*

parences couvroient quelque chose de réel, ou du moins il paroît que les amis du Docteur ne les prenoient pas pour une plaisanterie. Les Dames mêmes qui le voyoient le plus souvent, & auxquelles il marquoit le plus d'égards, étoient convaincues que pour trouver à manger chez lui il falloit prendre des précautions. Il en permettoit une assez particuliere à Mylady *Eustace*, à Madame *Moore*, & à quelques autres personnes de distinction, qui s'invitoient souvent à dîner avec lui. C'étoit de donner à son Cuisinier quelque argent, qui ne devoit pas cependant excéder un *Shelling* (*a*) par tête.

L'Apologiste, qui rapporte toutes ces circonstances, ne peut même désavouer que la lésine du Docteur, sur l'article de la table, n'ait fourni matière à plusieurs Epigrammes.

Mylord Orrery relevoit à cette occasion la manière de vivre du célébre *Pope*; comme si la splendeur & l'abondance eussent distingué sa maison de celle de son Ami. L'Observateur, qui n'a pû laver celui-

(*a*) Vingt-quatre sols de notre monnoye.

PHILOL. *Observations sur les Lettres de M. Orrery. 2. Extrait.*

ci du reproche de Mylord, le retorque contre Pope, & entre à ce sujet dans des détails plus décens, mais qui n'annoncent pas plus de profusion & de magnificence. Le Journaliste Anglois fait là-dessus une refléxion: » Assurément, dit-il, Horace & ses Contemporains auroient » eu une chétive opinion des festins » de M. Pope «. Nous pourrions ajouter qu'à cet égard, nos plus opulens Beaux-esprits sont à l'abri de la censure.

Si le Doyen ne se piquoit ni de somptuosité, ni de délicatesse, sur la bonne chere, il étoit, en revanche, très-difficile pour la Musique. Le Chœur de sa Cathédrale étoit toujours très-bien rempli. Scrupuleux dans le choix des sujets, il ne s'en rapportoit pas à lui même, parce qu'il n'étoit pas Musicien. Il consultoit les gens de l'Art, & l'Aspirant n'étoit admis qu'après un rigoureux examen. Les sollicitations n'y pouvoient rien. Mylady *Carteret* (*b*)

(*b*) Son mari, aujourd'hui Comte de Granville, & Président du Conseil Privé, étoit alors Viceroi en Irlande.

PHILOL. *Observations sur les Lettres de M. Orrery 2. Extrait.*

recommandoit à Swift, avec beaucoup de chaleur, un sujet qui n'avoit pas été jugé capable: voici quelle fut la réponse: » sur mon honneur, » Madame, si vous me demandiez » un Doyenné, ou un Evêché, & » qu'il fût à ma nomination, je le » donnerois dans l'instant à votre » Protégé. Ce sont des promotions » où le merite n'est point du tout » intéressé. Mais ici ma conscience » s'oppose, autant que l'intérêt de » ma réputation, au désir que j'aurois de vous marquer ma déférence: car le mérite de cet homme » seroit mis tous les jours à l'épreuve, & le Public à portée d'en » juger; & quelle figure ferois-je à » mes propres yeux, & à ceux du » monde, si j'avois placé dans ce poste un sujet indigne.

Quoique le Doyen ne sçut pas la Musique, il avoit cependant assez d'oreille pour saisir & rendre en ridicule les airs les plus difficiles. Un Virtuose, nommé *Rossengrave*, étoit nouvellement revenu d'Italie: à la priere de quelques Amateurs, il avoit joué le matin, dans la Cathé-

drale, un morceau de caprice qu'on avoit écouté avec admiration. Quelqu'un à qui l'on en parloit le ſoir, témoigna du regret de ne s'y être point trouvé. *Vous allez l'entendre tout à l'heure*, s'écria le Docteur; & ſur le champ il ſe mit à le chanter, avec une imitation ſi vraie & ſi bouffonne, que la Compagnie éclata de rire. Un ſeul des Auditeurs, homme d'un certain âge, garda toujours ſon ſérieux. On en fut ſi ſurpris qu'on lui en demanda la raiſon: *C'eſt*, répondit-il gravement, *que je l'ai entendu jouer ce matin à M. Roſſengrave lui-même.*

Que l'on ſe repréſente un homme tel que Swift, dont le talent & le plaiſir étoit, non pas de rire lui-même, mais de faire rire les autres: on ſentira aiſément combien il dut être piqué de cette ſtoïque réponſe.

Ses principes ſur la converſation, quoique raiſonnables en eux-mêmes, avoient auſſi une teinture de ſingularité, par la maniere peu commune dont il les débitoit. » La converſation, diſoit-il, eſt un capital où » chacun a ſa part comme dans tout

» autre commerce qui ſe fait en » commun, & comme dans les mets » qu'on ſert à toute une compagnie. » Je ne parle jamais plus d'une minute de ſuite; & quand j'ai fini, » j'attens au moins une autre minute, que quelqu'un prenne la » parole: mais ſi perſonne ne releve la » converſation, je ſuis alors en droit » de recommencer.

Le fameux Prior(*c*) parloit beaucoup & bien. Ils étoient amis, tous deux engagés dans le même parti, & favoris utiles des Oxford & des Bolingbroke. Mais Prior avoit, au gré du Docteur, un ton trop excluſif dans la converſation. Il s'en emparoit quelquefois. Swift s'en plaignoit à ſa maniere: » Le moyen, diſoit-il, de » vivre avec M. Prior? Il occupe » ſeul tout l'eſpace. Il n'en laiſſe

(*c*) Connu par ſes Poëſies & par ſes Emplois, ſans le ſecours de la naiſſance, de la fortune, ni de la baſſeſſe, on le vit ſous un Miniſtere, ami des talens & des Lettres, Plénipotentiaire à la Cour de France, y régler les préliminaires de la Paix d'Utrecht, & par conſéquent le ſort de l'Europe.

» point aux autres, pour remuer » ſeulement les coudes.

La modeſtie du Doyen & ſon attention à ne point abuſer du talent de la parole étoient d'autant plus méritoires, qu'il le poſſédoit ſupérieurement. Il ſembla dédaigner les occaſions de l'exercer, que ſa profeſſion pouvoit lui fournir. Peu curieux de prêcher, il auroit mieux aimé faire briller ſon éloquence dans la Chambre des Pairs; & pendant long-temps un Evêché en Angleterre fut l'objet de ſon ambition. Mais il n'avoit pû l'obtenir du vivant de la Reine Anne. La liberté, quelquefois même la licence & l'obſcénité qui régnent dans ſes Ecrits, avoient rendu ſa religion ſuſpecte à l'Archevêque *Sharp*, & celui-ci l'avoit perdu dans l'eſprit de leur Souveraine.

L'Obſervateur ajoute que les ſoupçons de ce Prélat étoient très-mal fondés; qu'il le reconnut lui-même, qu'il ſe repentit de les avoir écoutés, & qu'il en demanda pardon au Doyen. Mais le tort qu'il lui avoit fait étoit devenu irréparable. La Reine étoit morte, & le Miniſtere

totalement changé. Celui du Succeſſeur ne s'occupoit que de la deſtruction des Torys, parmi leſquels Swift avoit fait une figure très-brillante. Témoin de la perſécution exécutée contre ſes Amis & ſes Protecteurs, il fallut ſe réſoudre à vivre Doyen, & renfermer ſes vûes politiques dans le cercle étroit de l'Irlande.

Son Apologiſte préſume que ſes talens mêmes avoient pû tourner à ſon préjudice; & quelquefois, en effet, ce n'eſt que trop un motif d'excluſion. On avoit craint la ſagacité & la hardieſſe de ſon eſprit, la véhémence & la chaleur de ſon zéle pour la Patrie, la force, la clarté, la préciſion, qui régnoient dans ſes diſcours comme dans ſes Ecrits. » Le » mépris qu'il avoit en général pour » l'eſpéce humaine, lui auroit donné de grands avantages pour parler en public. Il étoit naturellement diſpoſé à profiter du conſeil que Socrate donna, dit-on, » au jeune Alcibiade: c'étoit de regarder ſes Auditeurs comme autant » de *têtes de chou.*

De tous les chagrins qu'il avoit eſſuyés, cette excluſion fut pour lui la plus ſenſible. La chute de ſon Parti entraîna, avec les eſpérances de Swift, tout ce qui lui reſtoit de bonne humeur, de modération & de tranquillité. Livré depuis à une noire & profonde mélancolie, il continua de répandre le ridicule à pleines mains, ſans jouir lui-même d'un inſtant de gayeté. Réduit à ſe venger d'une Cour qui le négligeoit, il ſçut s'en faire craindre; & quelque amour qu'il eut pour ſa Patrie, il auroit vrai-ſemblablement été moins occupé des intérêts de l'Irlande, s'il avoit été plus content de l'Angleterre; cette diſpoſition du Docteur fut la vraie cauſe primitive de l'eſpéce de révolution qui s'eſt faite depuis trente ans dans les eſprits de la Nation Irlandoiſe, ou du moins de cette partie à qui la Religion Proteſtante donne le droit excluſif de repréſenter le total. Toutes les notions de l'indépendance de ce Royaume, de ſon intérêt ſéparé, par rapport à l'Angleterre, de ſes reſſources infinies pour l'Agriculture, pour le

Commerce & les Manufactures, des moyens d'en profiter, & des obſtacles qu'y mettoit l'intérêt oppoſé de la Grande-Bretagne, enfin des avantages que celle-ci retiroit de l'Irlande, ſans aucune réciprocité, & des proportions à établir pour rendre la balance moins inégale; tout cela, dis-je, ſemble dérivé des premieres idées que le Doyen développa dans les fameuſes Lettres de *Draper* (*d*), & dans ſes autres Ecrits polémiques ſur ces différentes matiéres. Le Miniſtere Anglois en éprouve encore l'effet, dans la fermentation actuelle qui ſe fait ſentir en Irlande, & dont les nouvelles publiques annoncent chaque jour quelque nouveau ſymptôme. Telle eſt, dans une Nation libre, l'influence d'un ſeul Citoyen, lorſqu'il eſt né éloquent, ambitieux & vindicatif.

Ce fut ſur-tout, quoi qu'en diſe l'Apologiſte, cette dernière paſſion qui arma Swift & le tint alerte contre tou-

(*d*) Contre un privilege accordé par George I. à Guillaume *Wood*, pour faire frapper en Irlande une nouvelle Monnoye de cuivre.

tes les entrepriſes du Conſeil Britannique. Le triomphe qu'il remporta (*e*) dans une célébre occaſion, auroit pû calmer ſon dépit, ſi l'humeur qui le dominoit ne lui eût renouvellé ſans ceſſe le ſouvenir de ſa diſgrace & de celle de ſon Parti, ſi l'âge, les infirmités, & l'eſpece de ſolitude où il ſe trouvoit dans le monde par la perte de ſes meilleurs amis, ne l'avoient jetté peu à peu dans une alternative de folie & d'imbecillité, qui remplit le dernier période d'une ſi ſingulière vie. » Exemple humiliant, s'écrie notre » obſervateur, de la fragilité *de cette » maiſon d'argile*, & bien propre à » mortifier l'orgueil du génie, des ta» lens & des connoiſſances! «

Il ſembloit que Swift eût ſenti de bonne heure quelques avant-coureurs de cette terrible maladie, & que frappé du triſte état où il alloit tomber, il eût voulu étendre ſa commiſeration ſur les compagnons de ſon infortune. Il avoit légué tout ſon bien pour

(*e*) Le Roi fut obligé de retirer le privilege qu'il avoit accordé à Guillaume Wood; & ce fut l'unique moyen de prévenir une révolte générale en Irlande.

la fondation d'un Hopital de Fous. » Ainſi, dit ſon Apologiſte » il vécut » le défenſeur, il mourut le bienfai» teur, & ſon nom ſera à jamais la » gloire, de l'Irlande. «

Il nous reſte à parler de deux petits Ecrits de Swift, qui n'avoient encore paru dans aucune édition, & que l'obſervateur avoit annoncés dans ſon titre. On les trouve à la fin de ſon livre. Le premier eſt un Traité de la *Politeſſe*, ou la *Civilité*, & ce qu'on appelle *l'Education*. L'autre eſt une piéce de vers *à un Ami qui avoit été fort maltraité dans pluſieurs libelles*. Celle-ci n'eſt pas d'un intérêt aſſez général pour occuper nos Lecteurs. Nous nous contenterons de traduire ici quelques morceaux de l'Ouvrage en Proſe; il juſtifie aſſez ce qu'a écrit Mylord Orrery: *Swift connoiſſoit mieux la politeſſe, qu'il ne la pratiquoit.* Voici ſa définition:

» La politeſſe eſt l'art de mettre à » leur aiſe (*b*) les perſonnes avec qui « nous converſons.

(*f*) Ou, littéralement, de faire *bien-aiſe.*

» Celui qui met le moins de gens » mal à leur aiſe eſt le *mieux élevé* de » la compagnie. «

» Comme les bonnes loix ſont fon- » dées ſur la raiſon, de même auſſi » le doivent être les *bonnes manières* : » & comme quelques Juriſconſultes » ont introduit beaucoup de choſes » déraiſonnables dans le droit com- » mun, pluſieurs Maîtres de politeſſe » ont auſſi établi des régles abſurdes » dans la *Civilité commune*. . . . »

» J'inſiſte à dire que le bon ſens eſt » le principal fondement de la poli- » teſſe ; parce que le premier étant un » don de la nature, accordé à un petit » nombre de perſonnes, les Nations ci- » viliſées ſont convenues d'établir & de » fixer certaines régles, pour la con- » duite ordinaire, conformes en géné- » ral à leurs mœurs & à leurs idées ; & » ces régles doivent former comme » une ſorte de *bon ſens artificiel*, pour » ſuppléer dans le commun des hom- » mes à l'inſuffiſance de leur raiſon ; » ſans quoi, ceux qui compoſent la » partie *Gentilhommière* de l'eſpèce des » ſots ſeroient ſans ceſſe aux priſes les

» uns avec les autres : au lieu qu'à pré- » ſent cela n'arrive plus que dans le » vin, au jeu, ou pour des femmes ; car » c'eſt, graces à Dieu, l'Hiſtoire de tous » les Duels ; & dans toute l'année à » peine y en a-t-il un ſeul qui n'ait » été occaſionné par un de ces » trois motifs : ſur quoi, je dirai en » paſſant que je ſerois fort fâché de » voir quelque nouvelle loy portée » contre les Duelliſtes ; parce qu'il y a » pluſieurs méthodes aiſées, pour un » homme ſenſé, d'éviter une querelle » avec honneur, ou de ne s'y enga- » ger qu'avec innocence : & je ne » vois en vérité aucun mal politique » à permettre que des Spadaſſins, des » Fripons, & des Débauchés puiſſent » délivrer le monde les uns des autres, » puiſque la juſtice n'a pas encore » trouvé d'expédient pour les extir- » per. «

» Comme ce qu'on appelle vulgai- » rement *bonne manière* a été inventé » pour régler la conduite des perſon- » nes de peu de ſens, ces régles ont » été généralement corrompues par » les mêmes gens à l'uſage de qui » les

» les avoient été faites ; car ils ſont » tombés dans l'excès, en multipliant » ſans fin & ſans néceſſité des céré- » monies fort à charge à ceux qui les » font, & inſupportables à tous les » autres. . . . . »

» J'ai vû une Ducheſſe par terre, » avec un grand coup à la tête, par la » précipitation d'un Fat officieux, qui » couroit pour lui épargner la peine » d'ouvrir une porte. Je me ſouviens » du déſeſpoir d'une autre grande » Dame, pour un plat de ſauce qu'on » répandit ſur ſa coëfure & ſon étoffe, » dans un grand feſtin à la Cour, » où l'on célébroit un jour de naiſſan- » ce. Elle en eut l'obligation à un ſot, » aſſis près d'elle, qui la fatiguoit de cé- » rémonies, & qui la mit dans le cas de » faire un mouvement ſoudain, cauſe » fatale de cette cataſtrophe. M. Buys, » Envoyé de Hollande, dont la politi- » que & la politeſſe étoient à peu près » de la même trempe, mena avec lui un » fils qu'il avoit, de douze ou treize ans, » à un grand repas qui ſe donnoit pour » lui. Le Père & le petit garçon, quoi » qu'ils miſſent ſur leur aſſiete, com- » mençoient par l'offrir à tour de rô-

» le à toute la compagnie ; de ſorte » que nous n'eumes pas une minute » de repos pendant tout le diner. A la » fin, leurs deux aſſiettes qui étoient » de porcelaine, ſe rencontrerent, ſe » choquèrent avec tant de violence » qu'elles ſe briſèrent en vingt piéces, » & couvrirent de crême & de ſirop » la moitié des convives. »

» Je me rappelle un trait que m'a » conté Mylord Bolingbroke. Ce Mi- » niſtre étant allé recevoir le Prince » *Eugêne* de Savoye à ſon débarque- » ment, pour le conduire immédiate- » ment chez la Reine, le Prince lui dit » qu'il étoit bien fâché de ne pou- » voir pas, le ſoir même, faire ſa cour » à Sa Majeſté, puiſque M. Hoff- » man (Réſident Impérial qui étoit » là préſent) l'avoit aſſuré qu'il ne » pourroit être admis auprès-d'elle en » perruque nouée ; & que ſon équi- » page n'étant point arrivé, il avoit » cherché inutilement une perruque » longue à emprunter, parmi les per- » ſonnes de ſa ſuite. Mylord tourna » la choſe en plaiſanterie, & mena tout » de ſuite le Prince à l'audience, ſans

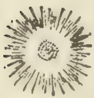
PHILOL. Observations sur les Lettres de M. Orrery. 2. Extrait.

» s'embarrasser de la censure des Introducteurs & de toute *la Tribu des Cerémonies*, de laquelle M. Hoffman avoit appris ce point important. C'étoit, je crois, la connoissance la plus essentielle que ce vieux & lourd Résident eût acquise, pendant un séjour de vingt-cinq ans en Angleterre. «

» Nous finirons cet extrait, par une réflexion sur le parallele de *Rabelais* & de *Swift*. « La différence de leurs vies, de leurs fortunes, & de la considération qu'ils ont eue dans leur Patrie, n'est assûrément pas à l'avantage du premier; Moine d'abord, puis Médecin obscur, Esclave à la suite d'un Grand, enfin Curé indigent, Auteur presque inconnu pendant le reste de sa vie. Cette différence n'est dûe qu'à celle des temps & des pays où ils ont vécu. L'un naquit dans un siécle & dans une Nation à peine sortis de la Barbarie; l'autre dans la liberté & dans le triomphe des Arts, entouré d'excellens modèles de goût & d'élégance, dont il n'a pas laissé de s'écarter quelquefois. Il fut presqu'é-

PHILOL. Observations sur les Lettres de M. Orrery. 2. Extrait.

levé par le Chevalier *Temple*, & vécut familièrement avec les plus grands Seigneurs, comme avec les plus grands genies de l'Angleterre. Né dans une telle Patrie, formé par un tel Maître, protégé par de tels Amis, Rabelais, comme Swift, auroit été homme de Cour, homme d'Etat, & l'Oracle d'un Peuple libre.



MÉDAILLES ET MONNOIES.

Notre Journal embrassant la Littérature de toutes les Nations, son avantage continuel est non-seulement de promener le Lecteur, d'un Pays à l'autre, avec cette agréable variété d'objets, qui fait le charme des Voyageurs; mais encore de pouvoir rapprocher de nous plusieurs bons Livres d'un temps différent du nôtre, qui n'ayant jamais reçu les honneurs de la traduction, doivent passer pour nouveaux en France, par ce qu'ils y sont encore ignorés. Ils prendront comme une nouvelle naissance, en paroissant pour la premiere fois dans notre Langue; & l'aveu que nous ferons de leur âge réel n'aura rien de révoltant, lorsqu'ils auront perdu dans un bon Extrait les rides de la vieillesse. Il ne leur restera que ce qu'ils ont de cu-

rieux & d'utile, rajeuni par une heureuse métamorphose. Tel est celui qui va former cet article. Notre correspondance est si bien établie à Lisbonne, que nous vantons hardiment les fruits qu'elle nous promet. Mais le temps n'est pas venu de faire connoître les Sçavans dont nous tirons nos Mémoires, & que nous avons pris la liberté de nommer les *Questeurs* du Journal. (*a*). Qu'il suffise d'annoncer aujourd'huî, dans l'Auteur des Observations suivantes, un homme d'un mérite distingué, qui cultive depuis long-temps les Sciences en Portugal, & qui joint au goût des vérités historiques l'art de les exposer sans offense (*b*).

(*a*) Voyez l'Introduction du mois de Janvier.

(*b*) Cette remarque est ici d'autant plus juste, qu'au-delà des Pyrenées, c'est-à-dire en Portugal & en Espagne, on n'a jamais souffert volontiers que la matière des Monnoyes fût traitée publiquement. Ne citons que l'exemple du célébre Mariana, qui fut mis en prison par le Duc de Lerme, & retenu plus d'un an, pour avoir composé une Dissertation sur le changement des Monnoies d'Espagne. C'est un Italien, nommé

DISSERTATION

SUR LES MONNOYES DE PORTUGAL,

Traduite d'un Ouvrage Portugais, intitulé NOTICIAS DE PORTUGAL, *& composé par Manuel Severim de Faria.*

LA connoissance & l'étude des Monnoyes & des Médailles anciennes ont occupé de grands Génies, auxquels nous devons aujourd'hui, sur cette matiere, quantité d'ouvrages remplis d'utiles instructions; & malgré les doutes de quelques Sceptiques déclarés, tous les Sçavans pensent avec raison qu'il n'y a

Giraldi, qui raconte ce fait. Allegambe & Nicolas Antonio le confirment; le premier ajoûte même, qu'à la priere de l'Ambassadeur d'Espagne à Rome, Mariana fut interdit pendant quelque temps par le Pape même, (p. 258.) On ne sçait où Varillas a pris qu'il fut relegué quinze ans en Sicile pour le même sujet; c'est ce qu'on lit dans sa réponse à la Critique de Burnet, p. 84.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

point de monumens plus propres à conserver & à perpétuer la mémoire d'une infinité d'événemens, que les Portraits, les Légendes & les Inscriptions que nous voyons sur les Médailles & les Monnoyes. Combien de faits seroient ignorés sans leur secours! Quelle lumiere & quelle certitude n'ont-elles pas répandu sur l'Histoire? Les Livres cédent à la voracité du temps, qui les réduiroit bientôt en poudre, si l'on négligeoit d'en multiplier les Copies par des impressions réitérées. Les Edifices périssent souvent par les propres mains qui les ont bâtis: combien le caprice des Princes, la barbarie des Peuples, les incendies & les guerres n'en ont-ils pas détruit? La plûpart des Statues sont tôt ou tard, ou brisées, ou mutilées, dans les mêmes lieux où elles ont été élevées. Que sont devenues ces Pyramides fameuses, ces Obelisques chargés de mysterieux Hieroglifes? Il n'en existe plus que le nom.

Ainsi les Médailles & les Monnoyes sont presque le seul secours qui nous reste, pour assurer la Chronologie & l'Histoire. Leur matiere, & le grand nombre qu'on a pris soin d'en répandre, les ont rendues en quelque sorte des Monumens incorruptibles & universels. C'est à elles qu'on doit l'avantage de connoître d'après nature les Portraits des Princes qui ont gouverné des Contrées, & des Hommes illustres qui ont utilement servi leur Patrie, ou donné au monde de grands exemples de vertu. Combien de Souverains, confondus long-temps entr'eux par la ressemblance des noms, n'ont été distingués que par les différentes empreintes de leurs visages? On feroit une longue énumération des connoissances que nous devons aux Médailles & aux Monnoyes. Les unes, avec la figure des Princes, contiennent la date de leurs victoires, leurs belles actions, les bienfaits qu'ils ont répandus sur les Peuples, & la nature ou la valeur d'une infinité de choses qui existoient sous leur régne. D'autres nous apprennent tout ce que nous sçavons des Religions anciennes, des fonctions de leurs Ministres, de la forme des Temples,

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

des Autels & des Instrumens des Sacrificateurs. D'autres nous représentent les Armes & les Enseignes militaires; l'envoi des Colonies, le lieu & le temps de leur fondation; les impôts, leur augmentation graduelle, & tous leurs changemens. Enfin d'autres nous offrent sur leurs revers la représentation des Places publiques, des Ponts, des Ports, des Tours, des Portiques, des Couronnes, des Arcs & des Chars de Triomphe. Ce sont autant de connoissances qu'on ne puise point dans les Livres, où dont ils nous instruisent moins parfaitement que la simple vûe des Monnoyes & des Médailles.

Aussi voyons-nous que c'est par ce secours que Robert Herbipolita est parvenu à composer la fameuse Histoire des Empereurs. Guillaume de Choul a tiré de la même source tout ce qu'il nous dit de la Religion, de la Milice, & des Dignités de la République Romaine. La connoissance des anciennes familles de Rome, qu'Ursinus nous a donnée, où l'avoit-il puisée lui-même? dans les Médailles de cette Maîtresse du mon-

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

de. L'Archevêque de Terragone Dom ANTOINE-AUGUSTIN, & SEBASTIEN ERISO, ont composé des volumes pour nous expliquer les Devises, les Hiéroglifes & les Emblêmes qui se trouvent sur quantité de Médailles de Princes & de Républiques. Les recherches de Budée & de Covarruvias sont remplies d'érudition sur les Sicles & les Monnoyes. Combien ne nommeroit-on pas d'autres Sçavans qui ont travaillé sur la même matiere?

Le Traducteur fait remarquer que Faria, pour donner plus de poids à cet éloge des Monnoyes & des Médailles, dont il n'a point séparé les intérêts, cite ici le 52 verset du 13 chap. de l'Evangile de saint Mathieu, *qui profert de thesauro suo nova & vetera ;* & qu'il croit avoir bien prouvé par ce passage, que *le trésor d'un Pere de famille doit être composé de* MONNOYES ANCIENNES ET MODERNES. Mais, dans la crainte que cette preuve ne paroisse pas aussi grave en France qu'en Portugal, le Traducteur avertit qu'il y veut suppléer par des autorités plus convenables à la nature de son sujet. Ainsi

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portu-gal.*

c'est à lui-même qu'on a l'obligation des remarques suivantes.

» Les anciennes Monnoyes frappées dans les Villes de Syrie, & conservées en grande partie dans le Cabinet des Médicis, font la base & la force de l'ouvrage que le Cardinal Noris a publié sur la Chronologie des Syro-Macédoniens *(a)*.

» Sans les Médailles Grecques, l'Histoire de l'Asie Mineure eût-elle été bien éclaircie ? C'est un service qu'elle a reçue du sçavant Jésuite André *Scot*, & du Médecin *Nonnius*.

» Vaillant n'a dû qu'aux Médailles toutes ses découvertes dans l'Histoire des Rois de Syrie, & dans celle des Rois d'Egypte.

» Pendant environ 460 ans que le Peuple Romain fut gouverné par des Consuls, on fit des Médailles qu'on appella Consulaires : Goltzius en a tiré parti avec beaucoup d'habileté, pour nous faire connoître un grand nombre d'illustres Romains.

(*a*) *Annus & Epocha Syro-Macedonum.*

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

» Ces 200. familles Romaines, que Patin a tirées de l'oubli, sont un autre témoignage de l'utilité des Médailles.

» Mezza-Barba & Occo, lorsqu'ils entreprirent de former une suite chronologique des Empereurs, furent obligés d'avoir recours aux Médailles Romaines Impériales, sans lesquelles ils étoient bien persuadés qu'ils ne pouvoient réussir dans ce grand dessein.

» La plûpart des éclaircissemens, que Tillemont a répandus sur l'Histoire Romaine, sont tirés des Médailles.

» Les Médailles des Souverains Pontifes, recueillies par le Pere Philippe Bonanni, Jésuite, lui ont fourni la matiere de trois grands volumes, pleins de recherches utiles & curieuses, qu'il a publiés à Rome, & dont deux ne regardent que le Vatican. » Enfin le Traducteur renvoye au Sçavant Spanheim, pour derniere instruction, sur l'excellence des Médailles. Il y auroit pû joindre le Pere Joubert, Liebe & plusieurs autres.

PERSONNE jusqu'à présent n'a traité avec exactitude des Monnoyes du

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Portugal & de l'ancienne Lusitanie. Je vais m'efforcer, dit Faria, de rendre ce service à ma Patrie ; & ce sujet doit lui paroître aussi noble, qu'intéressant pour sa gloire.

Le premier Hôtel des Monnoyes, en Portugal, fût établi à Porto. C'est dans cette Ville que nos premiers Rois firent battre Monnoye ; & comme il n'y avoit, alors dans le Royaume, aucun Ouvrier capable de ce travail, on en fit venir des Pays étrangers, auxquels on accorda de grands Privilèges, dont ils jouissent encore. Valence & Lisbonne furent aussi décorées d'Hôtels des Monnoyes, suivant la Chronique (*b*) du Roi Dom Ferdinand. Celle (*c*) de Dom Jean I. nomme celui qui étoit à Evora. Les *Seitiis* & une bonne partie des Monnoyes anciennes ayant été frappées à Porto, elles portent sur le revers les Armes de cette Ville, qui sont des Tours baignées par un Fleuve. Il y a beaucoup d'apparence qu'on bâtit aussi un Hôtel des Monnoyes à Coimbra,

(*b*) Chap. 57.
(*c*) Chronique de Dom Jean I. partie 2. chap. 5.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

lorsque les Rois de Portugal y eurent transporté leur Cour. Le Comte Dom Pierre, en traitant de ces temps-là, parle plusieurs fois des Monnoyeurs de cette Ville. (*d*)

En dernier lieu, la Cour des Monnoyes fût fixée à Lisbonne. C'est dans cette Capitale qu'elle est aujourd'hui gouvernée par un Tribunal où préside le Trésorier de la Monnoye, assisté de deux Juges de la Balance, & de deux Greffiers de la recette & de la dépense. Il y a un Fondeur, un Affineur, un Essayeur, & huit Compteurs, huit Blanchisseurs, six Forgerons anciens, auxquels Dom Jean III. en ajouta trente nouveaux, seize hommes pour le Balancier, & deux Portiers, l'un pour la Chambre du Trésor, & l'autre pour la Porte. Le Trésorier nomme aux Places vacantes.

Cette Cour des Monnoyes est sujette au Tribunal des Finances; & le Vedor (*e*) des Finances, qui a le dé-

(*d*) Particuliérement au Tit. 36. §. 5.

(*e*) On donne en Portugal le nom de VEDOR aux trois Grands Seigneurs qui président avec la même autorité au Conseil des Finances, & qui ont chacun leur département.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

partement des Indes, y préside de droit lorsqu'il s'y trouve.

Il seroit fort difficile d'éclaircir avec quelque certitude l'origine des Monnoyes de Portugal. Il n'est pas constant que le Roi Dom Alfonse Henry en ait fait frapper; & s'il y en eut sous son régne, on en ignore les noms. Ce qu'on ne sçauroit révoquer en doute, c'est que tous les Comptes se faisoient anciennement par livres, & que le Portugal a eu de ce nom, des Monnoyes d'argent & de cuivre, & d'une très-petite valeur. Les Portugais comptent à présent par *reis*; & dans ces premiers temps leurs ancêtres comptoient par livres.

Comme il paroît impossible de vérifier quels Rois, depuis Dom Alfonse Henry jusqu'à Dom Alfonse IV. ont fait frapper ces *Livres*, l'Auteur pour ne rien confondre, prend le parti de renvoyer ses idées sur les *Livres* à une autre Dissertation.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Monnoyes de Dom Sanche I. (*f*) *appellées* DOBRAS.

LA plus ancienne Monnoye qu'on puisse trouver du Portugal, est une piéce d'or, dont 60. faisoient un Marc, ce qui revient à 500. reis d'aujourd'hui. Elle représentoit d'un côté le Roi Dom Sanche, à cheval & armé, avec ces lettres SANCIUS ERTUGALIS, qui veulent dire sans doute Sanche Roi de Portugal; & sur le revers une Croix, avec quatre étoiles, entourée de ces autres lettres IN NE PATRIS ET FILII SPS SCI A, ce qui signifie clairement *In nomine Patris & Filii & Spiritûs Sancti, Amen.*

Faria possédoit une de ces piéces rares, dont il est fait mention dans la troisiéme partie liv. 10. chap. 7. du *Monarchia Lusitana.* On la donne ici, copiée fidélement d'après celle qu'il a lui-même fait graver.

Elle se trouve aussi dans l'Ouvra-

(*f*) D. Sanche I. né le 11 Novembre 1154, Roi le 6 Décembre 1185, mort le 27. Mars 1211.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

ge que le Chanoine Gaspar Estaço a publié sous le titre de *Discursos varios* (*g*).

J'en ai vû deux autres semblables, ajoute Faria, & je les prens pour nos antiques DOBRAS, qui ont eu cours jusqu'au temps du Roi Dom Pierre I; car on ne trouve aucune autre Monnoye des Rois depuis Dom Sanche I. jusqu'à Dom Pierre I.

Monnoies de Dom Alphonse IV. (*h*)

SUIVANT la Cronique du Roi Dom Ferdinand, (*i*) il n'y eut aucun changement dans la Monnoye de Portugal jusqu'au régne de Dom Alphonse IV.

Ce Prince, avec le consentement du Clergé & du Peuple, fit faire les Deniers *Alfonsis*, auxquels il attacha la valeur de douze des autres; sur quoi il gagna si considérablement

(*g*) Ces discours du Docte ESTAÇO sont pleins d'observations importantes touchant le Portugal, dont le Traducteur promet d'orner & d'enrichir ce Journal.

(*h*) Don Alfonse IV né le 8. Février 1291, Roi le 7 Janvier 1325, mort le 28 Mai 1357.

(*i*) Chap. 6.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

qu'il profitoit, ſur chaque marc, de 4. liv. & 4. ſols.

Faria juge que ces livres ſont celles qui ſe voyent encore, avec le nom du Roi Dom Alfonſe. Il lui paroît indubitable qu'on en a battues à Liſbonne, & à Porto ; car les unes ſont marquées d'une L & les autres d'un P qu'on a placé ſous le nom du Roi, pour faire connoître de quelle Monnoye elles étoient ſorties

Faria en avoit un grand nombre, dont il a fait graver une ſeule,& la copie que nous en donnons eſt exacte.

L'Effigie du Prince n'y eſt point ; mais on y voit ces lettres de ſon nom ALCO, ſous une couronne, avec cette Légende, qui eſt la même pour le revers : *Adjutorium noſtrum in nomine Domini.*

Le poids de cette piéce d'argent, évaluée ſur le pied d'aujourd'hui, (k) vaut 40. *reis* (*l*) C'eſt la plus ancienne Monnoye d'argent, que Faria eut vûe des Rois de Portugal.

(*k*) On doit avertir ici que l'Auteur écrivoit en 1640,& publia ſon Ouvrage en 1655.

(*l*) 40 reis valent 5 ſols de France, aujourd'hui 1755.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Monnoies du Roi Dom Pierre. (*m*)

ON lit, dans l'Hiſtoire du Roi D. Pierre I. (*n*) que ce Prince fit frapper des DOBRAS d'or fin, dont 50. faiſoient un Marc, & que chacune de ces piéces étoit de la valeur de 4. liv. & deux ſols.

Ce Marc d'or valoit alors 7380 reis, à quoi reviennent les 50 DOBRAS qui ſuivant le Chroniſte, faiſoient un Marc, en comptant chaque DOBRA à 82 ſols, leſquels font 4 liv. deux ſols, valeur de la DOBRA, la livre étant de 20 ſols.

En prenant donc ces DOBRAS ſelon la valeur du Marc d'or au milieu du treiziéme ſiécle, elles vaudroient aujourd'hui de Monnoye Portugaiſe 147 *reis*, & trois cinquiémes de réal; car chaque DOBRA valoit 82 ſols des premiers, leſquels à dix *ſeitiis* & 4 cinquiémes chacun, font 147 *reis*, & 3 cinquiémes de réal. Mais en comp-

(*m*) Dom Pierre I, né le 8. Avril 1320, Roi le 28 Mai 1354, mort le 18 Janvier 1367.

(*n*) Chap. 2.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

tant ſelon la valeur du Marc d'or, qui eſt à préſent de 30000 *reis*, (*o*) chacune de ces DOBRAS, vaudra 600 *reis*, puiſque 50 peſoient un Marc : en effet le poids de ces anciennes DOBRAS étoit ſi fort, qu'on les conſerve encore de nos jours. L'Auteur Portugais ajoûte qu'il en avoit une.

Le Roi Dom Pierre I. fit faire une autre eſpèce de Monnoye, appellée *ſemi* DOBRA. Cette piéce valoit 14 ſols, qui conformément au calcul précédent, font 73 *reis* & demi, & trois dixiémes de réal. Il falloit 100 de ces demi DOBRAS pour un Marc d'or ; & par conſéquent chacune vaudroit de notre temps 300 *reis*.

Il eſt fait mention, dans le chapitre II, d'une Monnoye d'argent que le même Prince fit frapper, & qu'on nomma TORNESES, c'eſt-à-dire, Tournois. Ces piéces, au nombre de 65, faiſoient un Marc d'alliage, &

(*o*) On doit faire attention que ces comptes du marc d'or à 30000 reis, & du marc d'argent à 2600 reis, étoient la valeur qu'ils avoient quand Manuel Severim de Faria compoſoit ſon Ouvrage.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

peſoient autant que les Reaux du Roi Dom Pierre de Caſtille.

Il fit faire auſſi d'autres TORNESES, plus petits, dont il falloit 130 pour un Marc. Le portrait du Roi couronné étoit entouré de lettres, qui ſemblent dire *Petrus Rex Portugalliæ & Algarbi.* Le revers faiſoit voir les *Quinas* de Portugal,avec cette Légende *Deus adjuva me.* Du reſte ce ſont les mêmes coins, & les mêmes lettres que dans ſes DOBRAS.

Le grand Tournois valoit ſept ſols, & le petit trois ſols & demi.

Le Roi Dom Pierre donna vraiſemblalement ce nom de Tournois à ſes Monnoyes, à l'imitation d'une Monnoye de France, qui couroit alors dans toute l'Europe, & qu'on appelloit *ſols Tournois* parce qu'ils étoient frappés à Tours, Ville de France.

Ce même Prince battit une autre Monnoye, qu'on nomma *Deniers Alfonſis d'Alliage*, & les fit valoir autant que ceux de Dom Alfonſe ſon Père.

Monnoies de Dom Ferdinand (*p*) *appellées* GENTIL, BARBUDAS, GRAVES, PILARTES & FORTES.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

LE Roi Dom Ferdinand fit d'abord une Monnoye (*q*) qu'il appella *Gentil*, à laquelle il donna 4 liv. & demie de valeur; ensuite une autre de 5 liv. & demie; & en troisiéme lieu d'autres *Gentils* qui valoient 3 liv. & 5 sols.

Ainsi, en comptant les livres à 36 *reis*, parce que c'étoient d'anciennes livres, la valeur des premiers *Gentils* étoit de 162 *reis*, celle des secondes de 144 *reis*, celle des troisiémes de 126 *reis*, & enfin celle des quatriémes de 116 *reis*. On doit faire attention au peu de valeur qu'avoit dans ces temps-là le Marc d'argent.

» Le Traducteur demande ici la liberté » d'abandonner un moment son Origi-

(*p*) Dom Ferdinand né le 31 Octobre 1345, Roi le 18. Janvier 1367, mort le 22 Octobre 1383.

(*q*) Voyez la Chronique du Roi Dom Jean I. partie I. chap. 49

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

» nal, pour rappeller un trait d'Histoire, qui doit précéder l'explication » des Monnoyes du Roi Dom Ferdinand. «

» Dom Pierre le *Cruel*, ce Roi de » Castille qui deshonnoroit l'humanité autant que le Trône, ayant été » dépouillé par ses vassaux, du sceptre & de la Couronne, qui ne devoient être portés que par des Princes juste & clémens; Dom Ferdinand, » Roi de Portugal, prétendit lui succéder, comme petit fils du Roi Dom » Sanche. Mais malgré ses Droits, » les Castillans mirent à la place du » *Cruel* Pierre, Dom Henri son frere » naturel. «

» Cependant une partie des Seigneurs de Castille, & plusieurs Villes, appellèrent le Roi de Portugal, & voulurent le reconnoître » pour leur Souverain. «

» Le jeune cœur de Ferdinand, qui » n'aspiroit qu'à la gloire, se préta » volontiers à cette invitation. Il » mit tout en usage pour faire réussir » son entreprise, & sur-tout pour s'assurer de ceux qui lui promettoient » de se déclarer en sa faveur. Il vit » les

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

» les Seigneurs qui devoient appuyer » son parti, plusieurs lui firent des demandes exorbitantes; mais rien ne » leur fut refusé. Enfin dans la crainte » de rencontrer des obstacles, il forma, » pour les prévenir, une ligue avec » le Roi de Grenade, & demanda à » celui d'Arragon sa fille en mariage. » Après ces préparatifs il porta la » guerre dans la Castille, en commençant par la Gallice; où il s'étoit » déja emparé de quelques Places, » quand Dom Henri vint à son tour » porter le ravage dans le Portugal. «

On revient ici à la traduction. Dom Henri avoit, dans son armée, quantité de soldats François (*e*) qui y étoient venus avec des casques qu'on appelloit *Barbudas*. Ces Auxiliaires étoient aussi armés de lances, en forme d'Etendarts, qu'ils nommoient *Graves*, & menoient avec eux, pour le service des casques, des Pages qui s'appelloient *Pilartes*. Dom Ferdinand,

(*e*) Voyez la Chronique du Roi Dom Ferdinand. chap. 56. & celle du Roi Dom Jean I. partie 2. chap. 50. C'étoit le fameux Bertrand du Guesclin qui commandoit les François.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

voulant laisser à la postérité un monument de son entreprise sur la Castille, donna ces noms aux nouvelles Monnoyes qu'il fit frapper, & les chargea de ces enseignes.

La *Barbuda* étoit une Monnoye de la grosseur de 4 vingtains, quoique plus mince; elle représentoit d'un côté un casque couronné, & une cotte de maille, avec cette Légende: *si Dominus mihi adjutor, non timebo*; & de l'autre côté une croix de l'ordre de Christ, quatre châteaux dans les coins de la croix & au milieu un petit écu avec les *Quinas*, & ces trois mots pour Légende, *Ferdinandus Rex Portugallia*. On donne ici une de ces piéces.

C'étoit une Monnoye d'argent, avec beaucoup d'alliage, du titre de trois deniers; & le Roi l'avoit fixée à 20 s. qui étoient une livre de 36 *reis*.

Il falloit 120 *Graves* pour un Marc; la Grave valloit 15 sols qui sont 21 de nos reis: on y voyoit une lance.

Les *Pilartes* étoient aussi d'argent, du titre de deux deniers, & valoient 5 sols, qui font 13 reis & deux *seitiis*.

Le Roi Dom Ferdinand fit une

autre Monnoye ſous le nom de *Fortes*, valant 20 ſols, qui font 29 reis, & deux *ſeitiis*; puis des *meios Fortes*, ou demi *Fortes*, de la valeur de 14 reis & demi, & un *ſeitil*. Il fit battre encore de nouveaux *Torneſes*, qu'on appella *Pequenos*, c'eſt-à-dire, petits.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Il eſt aiſé de reconnoître que les noms de ces différentes Monnoyes ſont tirés du François; ce qui eſt d'ailleurs conſtant par la Chronique du même Roi. *(f)* Enfin ce Prince fit refrapper d'autres Monnoyes anciennes, dont il reſte quelques-unes, qu'on a déja citées, avec la valeur qu'on leur avoit donnée.

Les Peuples, fatigués de cette vexation, ſe plaignirent de la valeur exceſſive où l'on avoit porté ces Monnoyes, & de la foibleſſe de leur poids. Le Souverain reconnut la juſtice de ces plaintes. Il réduiſit l'évaluation à un prix plus modéré, comme il eſt rapporté dans la même Chronique.*(g)*

Cette diminution fut conſidérable: les *Graves* de 15 ſols de deniers

(*f*) Ch. 56.
(*g*) Ch. 57.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

Alfonſis n'en valurent plus que ſept; la *Barbuda* de 20 ſols fut miſe à 14; les *Pilartes* de 5, à 3 & demi; & les Reaux d'argent de dix ſols deſcendirent à huit.

Il falloit que les premières valeurs euſſent été fort exceſſives, puiſqu'après cette diminution même le Prince fut obligé de baiſſer une ſeconde fois les prix, qui étoient encore reſtés trop forts. Il fit publier que la *Barbuda*, qui étoit à 14 ſols, ne vaudroit plus dorénavant que 2 & 4 deniers, ce qui revient à 4 reis; que la *Grave* ne ſeroit plus que de 14 deniers, qui ſont deux reis & deux *ſeitiis*; que la Pilarte ſeroit de 7 deniers, qui ſont un réal & un *ſeitil*; que les *Fortes* paſſeroient pour dix ſols, qui font 16 reis & 4 *ſeitiis*; & qu'enfin les nouveaux deniers, qui ſeroient frappés, n'auroient que la valeur des mailles.

» Ces recherches de Faria, ſur les » Monnoyes du Roi Dom Ferdinand, » doivent lui avoir couté beaucoup; » mais elles auroient encore été plus » pénibles aujourd'hui. De ſon temps, » pluſieurs Particuliers conſervoient

» toutes les Monnoyes dont il parle; » mais que ſont-elles devenues? On » ignore en quelles mains elles ſont » paſſées. Cependant on croit que le » Marquis *d'Abrantes*, Seigneur cu» rieux, & qui joint à beaucoup d'eſ» prit de grandes connoiſſances ſur » la Marine, en poſſéde une collec» tion très-complete. Le Traducteur » n'a point vû ce Recueil; mais il lui » paroît d'autant plus précieux, s'il » exiſte réellement, qu'il ſeroit peut» être impoſſible à préſent d'en for» mer un ſemblable. Rien n'eſt ſi rare » que les Monnoyes des premiers Rois » de Portugal. C'eſt ce qui rend l'Ouvrage de Faria fort eſtimable, & ce qui doit nous donner auſſi beaucoup de reconnoiſſance pour l'obligeant Auteur de cet Extrait.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

» Je regrete, dit-il, que Faria n'ait pas » fait graver toutes les Monnoyes dont » il fait mention; & plus encore, qu'il » n'ait rien dit d'une des plus curieu» ſes du Roi Dom Ferdinand, qui eſt » en même temps la plus intéreſſante » pour ſa gloire & pour celle du Portu» gal. C'eſt celle qu'il fit frapper aux » armes de Caſtille & de Portugal,

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

» quand il fût reconnu Roi de Caſtille, » par les Villes de Zamora, de Car» mone, de Ceudad-Rodrigo, (*h*) » de Coria, de Ledeſme, d'Alcantara, » de Valence, de Saint Jacques, de » Tuy & ſes dépendances, & par les » Forts d'Inoyoſa & de Lumbrales, » qui lui ouvrirent leurs portes & » lui prêtèrent ſerment de fidélité. «

» Une Monnoye de cette impor» tance méritoit ſans doute une pla» ce dans les *Noticias de Portugal*; » ſur-tout lorſque Manoel Severim » de Faria les offroit à Dom Jean » IV. «

En promettant la ſuite de cet Extrait, qui devient beaucoup plus inſtructif & plus curieux dans les temps poſtérieurs, nous ferons obſerver que malgré ſon titre, Faria ne parle d'aucune Médaille Portugaiſe, & que le Traducteur ne lui reproche qu'une fois cet oubli; d'où l'on peut conclure que ces monumens n'ayant jamais été fort en uſage dans la Nation, elle n'a point un

(*h*) Dom Henri vint mettre le ſiege devant cette Place; mais il fut contraint de le lever au bout de trois mois.

des principaux caractères, par lesquels Spanheim & Liebe (*i*) croient qu'on peut distinguer les Pays où le goût de la gloire & de la renommée, qui accompagne ordinairement celui des Sciences & des Arts, est anciennement établi. Il s'ensuit que jusqu'à présent le nom de Médailles doit paroître inutile dans le titre de cette Dissertation, à moins que Faria n'ait cru pouvoir l'étendre aux monnoies mêmes dont il représente l'origine : mais à la réserve de ces Armes Françoises que Ferdinand y fit graver, & des Torneses, imités de nos Tournois, on ne voit rien qui les fasse participer aux éloges que l'Auteur entasse dans son introduction. On peut s'affliger qu'elles soient rares, parce qu'il n'y a rien que sa rareté ne rende précieux; mais de quelle utilité seroit-il qu'elles fussent plus communes ? Aussi n'a-t-on jamais vû que l'imposture des Paduans (*k*), & des *Gorlæus*

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

(*i*) Dans leurs Préfaces.

(*k*) Tout le monde sçait que le Paduan, célebre Italien, a contrefait une infinité de Médailles antiques, avec une adresse qui

(*l*), se soit exercée sur les Médailles ou les Monnoyes du Portugal.

DISSERT. *Sur les Monnoies de Portugal.*

les rend fort difficiles à distinguer ; & que ces fausses piéces en ont pris le nom de *Paduanes*.

(*l*) Voyez le *Scaligerana*, où je me souviens d'avoir lû que le sçavant Gorlæus faisoit d'anciennes Médailles, & qu'il en fit voir à Scaliger, qui n'y fut pas trompé.



HISTOIRE NATURELLE.

UN homme, fort célébre dans son siécle, regardoit cette partie des Sciences humaines, comme la seule capable de satisfaire un esprit juste & curieux. Toutes les autres lui paroissoient incertaines, dans leur objet ou dans leur méthode. Il eut l'audace de leur déclarer la guerre (*a*), avec une abjuration ouverte de ses propres lumieres. Toute son ambition, disoit-il, étoit de se voir dans un état assez tranquille pour se livrer à l'étude de la Nature, dont il vouloit faire la consolation de sa vieillesse ; & dans ses principes de Religion, dont il n'étoit pas aussi dépourvu que ses Ennemis l'en ont accusé (*b*), il considé-

(*a*) Henri Corneille Agrippa, dans son Traité de la Vanité des Sciences. L'édition de 1536, qui est très-rare, est aussi la plus recherchée, parce qu'elle contient quantité de choses libres & curieuses, qui ont été retranchées dans celle de Lyon de 1600, & dans les suivantes.

(*b*) *Voy.* son article dans l'Apologie des

roit cette étude comme le plus sûr chemin qui mene à la connoissance (*c*) & à l'amour de Dieu. Il n'y a qu'un reproche à faire à cette idée : c'est qu'Agrippa prenoit un espace trop court, pour une occupation qui demanderoit la plus longue vie. Quelle Science a plus d'étendue & de profondeur ? Aussi la regardons-nous comme une source inépuisable,

grands hommes accusés de magie, par Naudé, & dans le Dictionnaire de Baile.

(*c*) Il ne paroît pas que Virgile en eût cette opinion, du moins si les deux derniers des trois Vers suivans doivent être pris comme une conséquence du premier :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !
Atque metus omnes & inexorabile fatum,
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

Ceux qui sous-entendent *ideò*, après *atque*, en ont pris occasion d'accuser le Poëte de Matérialisme ; comme le *spiritus intus alit*, & le *totos diffusa per artus mens agitat molem*, l'ont fait accuser de Spinosisme. Mais que ne voit-on pas dans les Anciens ? Que n'a-t-on pas vû dans Homere ? c'est le son des cloches, où l'on entend ce qu'on veut. Le pauvre Virgile n'est-il pas encore accusé d'avoir été un des plus grands Magiciens qu'il y ait jamais eu ? *Voy.* Naudé, *ubi sup.* chap. XXI.

pour l'enrichissement de notre Journal. Mais dans la multitude des objets qu'elle présente, & sur lesquels on nous a déja communiqué quantité d'excellentes recherches, notre choix tombera toujours sur ceux où la nouveauté, comme dans l'article suivant, nous paroîtra capable de faire trouver autant d'agrément que d'instruction.

Essai d'une description historique & physique des Montagnes de glace en Suisse, par M. Jean George Altmann.

Description de différentes singularités de la Vallée de Siementhal, soumise à la domination du Canton de Berne, par M. le Docteur Langhans. A Zurich, chez Heidegger.

CEs deux Ouvrages ont des rapports si marqués, qu'ils peuvent être offerts dans un même Tableau. Plusieurs Journaux étrangers

Hist. nat. Montagnes glacées.

en ont déja parlé ; & nous confessons qu'avant que de les avoir lus nous-mêmes, le reproche d'un grand nombre de défauts, dont on est frappé dans les Extraits, nous a paru tomber uniquement sur les Journalistes.

Mais nos idées changent, depuis que la lecture des deux Livres nous donne le pouvoir d'en juger. D'ailleurs nous apprenons qu'en Allemagne même, le style en a paru pesant, embarrassé, obscur, sentant l'idiome Suisse, chargé de minuties, qui dérobbent souvent le principal objet au Lecteur le plus attentif & le plus empressé de s'instruire. Cette Critique regarde surtout M. *Altman*. Depuis que Messieurs de Justi, Geller, Sulzer, & plusieurs autres, ont prouvé par d'heureux exemples qu'on peut écrite en Allemand, avec autant de clarté que d'élégance sur les parties les plus difficiles de l'Histoire Naturelle, il n'est plus permis aux Sçavans du même Pays de négliger leur style, & de mettre une fausse gloire à se faire deviner. Un de nos Associés, ami de l'ordre, &

Hist. nat. Montagnes glacées.

plus jaloux du plaisir d'être entendu, nous donne un nouvel extrait de ce qu'il y a de curieux & d'utile, dans les Ouvrages de Messieurs *Altmann* & *Langhans*.

Entre les sommets des plus hautes Alpes, se trouvent des couches d'une glace perpétuelle, auxquelles M. Altman croit pouvoir donner le nom de Lacs glacés : Premierement, parce qu'il n'est point rare de trouver des Lacs entre les cimes des Montagnes de la Suisse : En second lieu, parce qu'il sort de dessous ces couches un grand nombre de ruisseaux considérables, dont l'origine ne peut être attribuée aux seules eaux de glace fondue, car ils ne cessent point de couler pendant les froids même les plus rudes, quoiqu'alors leur volume diminue jusqu'à un certain point ; & comme leurs eaux deviennent en même-temps beaucoup plus claires qu'elles ne sont dans les saisons douces, il semble qu'on peut conclure aussi qu'il faut chercher leur premiere origine dans quelques sources, qui se trouvent sous les couches de glace. C'est

Hist. nat. Montagnes glacées.

ainsi que se forment dans les Montagnes de la Suisse, le Rhin, l'Aar, le Rhone & le Ticin.

Depuis un grand nombre de siécles, ces Lacs glacés occupent, en quelques endroits, l'espace de plusieurs lieues. Ils sont parfaitement unis ; mais aux extrêmités, où leurs bassins, formés par les sommets des Alpes qui les environnent, commencent à s'ouvrir, & où les couches de glace vont en déclinant, ils sont garnis de hauts & gros monceaux de glace, que les naturels du Pays appellent *Gletscher*, du mot Allemand *Glitschen* (Glisser) ; parce que dans le temps des dégels il s'en détache fréquemment des glaçons, qui ont quelquefois trente à quarante pieds de hauteur. Il y a des *Gletschers* en plusieurs endroits de la Suisse, & l'on en conte jusqu'à sept dans le seul Canton de Berne. Celui qui se trouve dans la Vallée nommée *Grindelwald*, à vingt lieues de la Ville de Berne, est le plus visité par les Etranger. Les autres sont d'un accès plus difficile.

En partant de Berne, ce que les

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

Curieux font ordinairement au milieu ou vers la fin du mois d'Aout, on paſſe par la Ville de *Thun*; on traverſe le Lac qui en porte le nom, & qui eſt entouré d'un riant Vallon; on arrive dans la petite Ville d'*Unterſewen*, où l'uſage eſt de paſſer la nuit, parce que de-là, juſqu'au Village de *Grindelwald*, il reſte encore ſix lieues, d'un chemin qu'on ne peut faire qu'à pied ou à cheval, ou du moins dans une eſpéce de litiere ou de brancard. Avant que d'arriver à la partie ſupérieure du Village, on voit déja le Gletſcher, qui s'éleve entre des Montagnes toutes couvertes de plantes, & qui reſſemble à un amas de pyramides de glace, entaſſées les unes ſur les autres. Les différentes expoſitions des Montagnes voiſines du Village y font trouver dans la même ſaiſon, des fraiſes, des ceriſes, des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des fleurs de Printems & des fleurs d'Automne. Les parties inférieures de ces Montagnes fertiles ſont couvertes de beſtiaux. Plus haut paiſſent les chévres & les brebis; & les plus

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

nourriſſans pâturages de la nature s'étendent ici juſqu'aux ſommets, qui ſont couverts d'une glace perpétuelle. Dans le Vallon, à peu de diſtance du *Gletſcher*, on voit des champs ſemés d'avoine & de ſeigle. Le voiſinage des glaces n'empêche point qu'au milieu de l'Eté il n'y regne une chaleur ſi vive, que les plantes y ſemblent croître à vûe d'œil.

En conſidérant de près les pyramides de glace, qui forment le *Gletſcher*, M. *Altmann* a trouvé que la plûpart étoient hexagones. Elles s'étendent ici, depuis l'extrêmité du Lac glacé, juſqu'au pied de la Montagne; & la largeur du creux qu'elles occupent eſt au moins de cinq cens pas. Toutes ces maſſes en pyramides ſont ſans doute ſoutenues par une voûte de glace, qui laiſſe un cours libre aux eaux de ſource & de dégel. Ces eaux, dans le temps des grandes chaleurs, forment la riviere de *Lutſchene*, qu'on appelle la blanche, pour la diſtinguer d'avec la noire, qui ſe forme de même à une lieue de-là. Dans la ſaiſon douce, il arrive ſouvent que la dilata-

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

tion de l'air contenu dans les voûtes, joint au dégel, fait écrouler quelques-uns de ces monceaux; ce qui arrête pour quelque-temps le cours des eaux, & ſe fait avec un bruit épouventable. Quelquefois leur nombre augmente, quelquefois il diminue. Il y a peu d'années que le *Gletſcher* du *Grindelwald* s'étendoit mille pas plus loin dans le Vallon; & les Habitans du Pays aſſurerent à M. *Altmann*, en 1748, que depuis fort long-temps il n'avoit pas été plus petit. Les Chroniques rapportent qu'en 1540. l'Eté fut ſi chaud & ſi ſec en Suiſſe, que les ſommets de pluſieurs Montagnes, toujours couvertes de glace, parurent à découvert, & que tous les *Gletſchers* ſe fondirent.

Le Lac terminé par le *Gletſcher*, dont nous venons de parler, s'étendant à droite derriere la Montagne fertile d'*Eiger*, vis-à-vis de laquelle eſt celle de *Mettenberg*, on voit entre le *Gletſcher* & le *Vieſcher-horn*, Montagne toujours couverte de glace, un endroit d'environ deux mille pieds de circonférence, où pendant

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

l'Eté il ne reſte ni neige, ni glace. Cette fonte eſt cauſée vraiſemblablement par des exhalaiſons ſouterraines; car d'un côté l'on ſçait que les eaux thermales, qui étoient autrefois au Village ſitué dans le Vallais, de l'autre côté de la Montagne de *Vieſcher-horn*, ſe perdirent lorſque le terrein où elles ſe trouvoient ſe fut écroulé; & d'ailleurs il eſt conſtant que tout le Pays circonvoiſin eſt rempli de minéraux ſulphureux. La Montagne d'*Ueſchenen*, ſituée dans l'*Avouerie* de *Trutigen*, fournit un exemple ſemblable. Quoiqu'elle ſoit plus haute que toutes celles dont elle eſt environnée, la neige s'y fond dès le retour du Printemps; ce qui ne peut venir que des veines de ſouffre dont elle eſt traverſée, & qui ſe manifeſtent aſſez par des exhalaiſons vitrioliques. Auſſi eſt-il très-fréquent, dans les jours d'Eté les plus ſereins, de voir des éclairs & d'entendre tonner ſur cette Montagne; de-là vient ſans doute, que le gibier ne la fréquente point dans les grandes chaleurs.

A la Deſcription de M. *Altmann*,

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

nous ajoutons celle que M. Langhans donne d'un autre *Gletscher*, qui se voit à l'extrémité de la Vallée de *Siementhal*, soumise à la domination du Canton de Berne. Comme cette Vallée est fort tortueuse, on ne découvre le *Gletscher* qu'à l'extrêmité du Village de saint Etienne. La couche de glace, sur laquelle il se trouve, ressemble de ce lieu, à un toit en pente, aussi long que large. Quand on arrive enfin dans le Village de *Leng*, qui est le dernier du Vallon, on voit distinctement que cette couche s'éleve à trois reprises, & que depuis le haut jusqu'en bas, elle est couverte d'une infinité de grandes & de petites pyramides de glace. C'est un des plus beaux spectacles de la nature, dans un beau jour d'Eté, de voir tomber transversalement les rayons du soleil sur le *Gletscher*, qui commence d'abord à fumer de toutes parts, & à reluire comme s'il étoit en flammes.

Pour arriver sur la Montagne de *Raezlisberg*, qui sert comme de promontoire au *Gletscher*, on a deux lieues à faire, depuis le Village de

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

Leng, au travers d'une partie du Vallon, dont les Habitans ne voyent le soleil que pendant quelques mois de l'année, & dans laquelle il tombe ordinairement une prodigieuse quantité de neige en hyver. En arrivant sur la hauteur, on découvre la mer glacée, des rochers d'une hauteur surprenante, & le *Gletscher*, dont il s'écroule de temps en temps des glaçons, avec un bruit qui se fait entendre à six lieues de-là. Tous ces objets forment une sorte de théâtre, dont l'aspect frappe tous ceux qui n'y sont point accoutumés.

En voyant cette hauteur, du Village de *Leng*, on croiroit que le sommet du *Raezlisberg* tient immédiatement au rocher qui sert de bassin au lac glacé & au *Gletscher*; mais quand on est monté, on voit s'étendre entre l'un & l'autre, dans l'espace d'une petite demie lieue de largeur, une plaine fertile, arrosée entre autres ruisseaux par le *Siémenbaeh*, qui, comme l'eau miraculeuse de Moyse, sort d'un rocher sec. Au bout de la plaine, s'éleve à la hauteur d'environ 3500. pieds le roc

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

qui forme le lit du lac, & dont le bord soutient un *Gletscher* de la hauteur de quatre cens pieds. De chaque côté de cet amas de glace, dont le lit déborde sur le devant, on voit un roc plus haut de mille pieds que le sommet du *Gletscher*, qu'on ne sçauroit mieux comparer qu'à un toit très-obliquement placé entre deux tours. M. Langhans observe ici, qu'en général les *Gletschers* sont composés de pyramides, qui ont tantôt trois, tantôt quatre, tantôt cinq angles; qu'ils sont toujours situés vers le Nord, & placés sur des lits panchés, qui laissent au milieu un passage aux eaux des Montagnes, dont se forme le bassin de quelque autre lac glacé.

Mais avant que de considérer de plus près celui du *Siementhal*, il fait encore remarquer quelques singularités, qu'on découvre dans la Plaine. Telle est une Cataracte, dont les eaux produites par les glaces & les neiges fondues sortent au Printemps & en Eté par un grand trou du rocher, qui est à la droite du *Gletscher*, & forment, après plusieurs chutes réité-

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

rées dont le bruit s'entend à la distance de quelques lieues, un ruisseau, qui par sa première éruption annonce aux habitans du voisinage le retour de la belle saison. Comme dans leur chute, une grande partie de ces eaux se dispersent en l'air, qu'elles forment une espèce de pluye, & qu'à la fin de l'Eté les sommets des Montagnes de la Suisse sont couverts de nuages, on a critiqué mal à propos l'endroit du Poëme sur les Alpes, où le célébre M. Haller dit fort poëtiquement; le voyageur surpris voit couler dans le Ciel, des Rivières qui s'échappent des nues, & qui se changent d'elles mêmes en nuages.

Ein Waudrer sieht er staunt, im
Himmel Stoeme fliersen,
Die aus den Wolken fliehn,
Und sich in Wolken giessen.

Après la Cataracte, M. Langhans conduit ses Lecteurs à une grande fente oblique, qui se trouvant dans le milieu du rocher, descend depuis le *Gletscher* jusques dans la plaine, &

Hist.nat. *Montagnes glacées.*

par laquelle découlent en Eté les eaux de la glace fondue, qui entraînent en même temps les glaçons détachés dans le lac. Au bas de cette ſente commence une couche de glace, qui s'étend de quelques centaines de pas en long & en large ſur la plaine du *Raezlisberg*. Comme l'expoſition de cette plaine la rend propre à produire des plantes & des fleurs, la cauſe d'une glace perpétuelle doit y être attribuée, ou à la terre toute brunâtre & plus peſante que les terres voiſines, ſur laquelle cette couche de glace ſe trouve, & que les eaux ont ſans doute enlevée peu-à-peu au baſſin du Lac, dont elle peut avoir auſſi cauſé, du moins en partie, la congélation par des propriétés naturelles; ou bien à la nature des eaux-mêmes, formées d'une glace, qui depuis un grand nombre de ſiécles attire de l'air un nitre capable de les rendre encore plus froides. L'expérience ſuivante donne beaucoup de vraiſemblance à cette dernière raiſon: M. *Langhans* fit fondre une égale quantité de glace du *Gletſcher*, & de glace formée au bord d'une fon-

Hist.nat. *Montagnes glacées.*

taine de la Vallée. Ayant verſé, dans deux verres, l'eau que l'une & l'autre rendirent, il les poſa dans une cave bien cloſe, ſur deux glaçons d'égale grandeur, & il y mit une égale quantité de nitre purifié: au bout de trois quarts-d'heure, il ſe trouva déja plus de glace que d'eau dans les verres. M. Langhans peſa cette eau, & trouva dans le baſſin de la balance, où il avoit mis l'eau de la glace commune, quatre-vingt ſept grains de plus que dans l'autre. Cette expérience ayant été répétée, le ſuccès en a preſque toujours été le même.

M. Altmann remarque auſſi que la glace des *Gletſchers* eſt plus froide que la glace commune. Il en a mis un morceau d'environ deux livres ſur une planche, & l'a expoſée pendant toute une journée aux rayons du Soleil, ſans qu'elle ſe ſoit tout-à-fait fondue. Il a entouré ſucceſſivement un Thermométre, de l'une & de l'autre eſpèce de glace, réduite en poudre, & il a trouvé qu'il baiſſoit davantage dans celle du *Gletſchers* Il obſerve, à cette occaſion, qu'une glace qui n'eſt pas encore parvenue au plus haut degré

Hist.nat. *Montagnes glacées.*

gré de réfrigération eſt tranſparente, & que celle, dont toutes les parties ignées & aëriennes ont été chaſſées, eſt, ſuivant la nature des eaux congelées, ou bleuâtre ou griſâtre; couleurs qui ſe perdent, pour rendre à cette même glace ſa première tranſpararence, dès qu'elle éprouve un certain degré de dégel.

On nous fait ſuivre M. Langhans, dans la conſidération du *Gletſcher* qu'il décrit. Que l'on monte à droite ou à gauche, on a 5. ou 6. heures d'un chemin pénible, avant que d'arriver à une hauteur égale à celle des glaçons pyramidaux, dont quelques-uns ont plus de cent pieds de hauteur.

Les plus grands ſe trouvent ſur le bord du rocher, d'où ils vont en diminuant vers le ſommet de la montagne, qui eſt couvert d'une neige & d'une glace perpétuelle. Chacune des trois élévations, dont on a parlé, ſe termine en une petite plaine de glace, d'environ trois lieues de largeur: mais comme les vents du nord, qui s'élevent ſouvent ici au milieu de l'Eté, ſont ſi vifs, qu'ils emportent la peau du viſage, ces plaines ne ſont guères

Hist.nat. *Montagnes glacées.*

traverſées que par quelques Chaſſeurs, pourvûs de bonnes peliſſes, où ils s'envoloppent quand ils ſont ſurpris par la nuit, ou lorſqu'ils jugent à propos de la paſſer ſur la glace, pour ſurprendre le lendemain, à la pointe du jour, les Chamois qui ſe retirent en Eté ſur les ſommets des Montagnes. Les grandes fentes, qui ſe trouvent dans la glace, rendent encore ces paſſages très-dangéreux; ſur-tout quand il tombe de la neige, qui empêche de les voir. Un Chaſſeur, qui étoit tombé un jour dans une de ces fentes, aſſura l'Auteur qu'il s'y étoit trouvé ſur un rocher ſec, & que le froid y étoit moins vif qu'à la ſurface de la glace.

La grande glacière, dont il eſt ici queſtion, s'étend, depuis le *Gletſcher*, à une diſtance de dix à douze lieues, vers la Vallée de *Friutigen* & celle de *Grindelwald*. Dans preſque tous les endroits, où la chaîne des Montagnes qui la ſoutient & lui ſert de lit s'ouvre, on voit une quantité de glaçons pyramidaux, placés, où ſur la terre & ſans qu'ils touchent les uns aux autres, ou ſur un grand banc de glace. Voici comment M. Langhans en explique la formation.

HIST. NAT. *Montagnes glacées.*

Les creux, qui ſervent de baſſin aux Glacieres de la Suiſſe, ayant été remplis de neige & de glace, dès le premier Hyver qui ſuccéda à la création, ou du moins en pluſieurs Hyvers conſécutifs, la plus grande partie des eaux, produites par la glace & la neige qui ſe ſont fondues dans la ſuite, a toûjours découlé par les ouvertures des Montagnes. Ces eaux ont inſenſiblement entraîné avec elles la terre ſupérieure, qui étoit fertile & remplie de matières échaufantes. Elles n'ont laiſſé que l'inférieure, qui, plus froide déja par elle-même, fut chargée encore de beaucoup de nitre par les eaux de glace fondue : Or comme à la fin de l'Eté les eaux dégelées par la chaleur du jour ſe glaçoient de nouveau pendant la nuit, tout le creux panché, par où elles découloient, fut enfin couvert d'une couche de glace, qui, pendant un ou pluſieurs Hyvers, devint trop épaiſſe pour pouvoir être entièrement fondue par la chaleur même d'un Eté plus chaud qu'à l'ordinaire. Qu'on imagine après cela que les eaux de dégel entraînèrent ſur cette couche, les

HIST. NAT. *Montagnes glacées.*

neiges tombées ſur les Montagnes & les lacs glacés ; que ces eaux en y arrivant, coulèrent en toute ſorte de directions ; on concevra qu'il a dû s'y former d'abord des ſillons, & enſuite de petits tas de neige glacée, qui par la ſucceſſion des temps (car il a ſans doute fallu ici une longue ſuite de ſiécles) s'agrandirent par les neiges abondantes, qui tombent tous les ans ſur ces montagnes. A l'égard de la figure pyramidale des monçeaux de glace, qui compoſent les *Gletſchers*, & que M. Langhans n'explique pas ſuffiſamment par cette ſuppoſition, nous croyons pouvoir l'attribuer à l'abondance du nitre, qui eſt contenu dans cette glace, & qui en prend la figure en ſe cryſtalliſant.

Rapportons quelques obſervations détachées, qui ſont tirées de l'Ouvrage de M. Altmann ; & nous y joindrons la deſcription des Animaux de de la Suiſſe, dont nous lui avons auſſi l'obligation. Dans les endroits, où les eaux ſortent de deſſous les *Gletſchers*, on trouve de temps en temps de petits cryſtaux, que les eaux amenent vraiſemblablement du ſommet des montagnes. Les plus grands n'ex-

HIST. NAT. *Montagnes glacées.*

cédent point la groſſeur d'une noix.

Sur les cimes des plus hautes Alpes, on trouve des mines de Cryſtaux. Perſonne n'ignore que les Cryſtaux ſe trouvent dans les cavités, de certaines veines métalliques, & que le *quarts* leur ſert de matrice. Aux Alpes, les veines de Quarts ſortent au jour, & indiquent auſſi aux Mineurs l'endroit où il faut creuſer : cependant il faut ſouvent beaucoup de temps & de travail, pour trouver une cavité, qui renferme des Criſtaux. En 1719, on en découvrit une dans le *Grimſelberg*, qui eſt la plus riche de celles dont on ait jamais eu connoiſſance. Les criſtaux, que l'on en tira, furent eſtimés à plus de 3000 écus. Le plus gros peſoit 800 livres : il s'en trouva pluſieurs de 500. On en voit encore deux très-beaux, à la Bibliothéque de Berne. Tous étoient bien figurés. La plûpart étoient ſans tache, auſſi tranſparens que l'eau. Ceux qui ne l'étoient point, reſſembloient à une glace un peu opaque. Il eſt à remarquer qu'en général les Cryſtaux de la Suiſſe ſont d'une très-belle tranſparence. Un ſeul noir, qui s'eſt trou-

HIST. NAT. *Montagnes glacées.*

vé dans le pays, eſt conſervé dans le cabinet des curioſités de la Bibliothéque de Berne. Il eſt aſſez extraordinaire d'en trouver, qui tirent ſur le jaune ou le brun. Les rouges y ſont très-rares. M. Altmann poſſéde un morceau tiré de la mine, dont on vient de parler après lui ; ſa couleur approche aſſez de celle de l'Amethyſte.

On appelle, en Suiſſe, *Lawine* une quantité de neige, qui ſe pelotte en roulant du haut en bas des Montagnes. Ce mot vient apparemment du Latin *Labina*, qui dérive lui-même de *labi*, tomber. Le ſçavant *Scheuchzer*, cité par M. Altmann, les décrit dans la première partie de ſon Hiſtoire naturelle : Il y a, dit-il, deux eſpèces de Lauvines ; celles qu'on appelle *venteuſes* ſont ordinairement accompagnées d'un grand vent, qu'elles augmentent encore par leur chute, au point qu'il briſe les arbres, qu'il étouffe les Hommes & les Animaux, & qu'il renverſe les maiſons. La rapidité ſurprenante, avec laquelle ces Lauvines roulent juſqu'au bas des Vallons, met les Voyageurs dans le plus grand danger ; cepen-

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

dant comme elles ont peu d'épaiſſeur, on n'eſt pas toûjours étouffé; en quoi elles ſont beaucoup moins dangéreuſes que la ſeconde eſpèce, que l'on appelle *Lauvines Foncières*, (*Grand-Lauvinen*) parce qu'elles détruiſent juſqu'au fond tout ce qu'elles rencontrent. Formées par une neige beaucoup plus compacte, elles ſont incomparablement plus lourdes. Elles roulent, par conſéquent, avec moins de viteſſe que les premières; mais elles emportent, avec elles, & les arbres,& les pierres & les morceaux de roc, qu'elles trouvent dans la ſphère de leur action. Comme leur mouvement a plus de lenteur que celui des premières; qu'elles ne portent point, en roulant, ſur autant de largeur; & que leur chute cauſe, dans les Montagnes & dans les Vallons, un tremblement accompagné d'un bruit égal à celui du Tonnerre; elles donnent ordinairement, au Voyageur averti, le temps de ſe ſauver par la fuite.

Les Lauvines ſont excitées par l'agitation de l'air, & par tout ce qui peut contribuer, ſoit médiatement,

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

ſoit immédiatement, à faire gliſſer la neige, ſur-tout celle qui eſt tombée recemment, aux ſommets des Montagnes. Une très-petite pelotte s'accroit ſi fort en tombant, qu'avant que d'arriver au Vallon, elle peut acquérir la groſſeur d'une maiſon, quelquefois celle d'une colline, & couvrir enſuite pluſieurs arpens de terre. On penſe bien que les habitans des Alpes n'ont pas négligé les moyens de ſe garantir de ces ravages. Ils évitent de bâtir au pied d'une Montagne, qui s'éléve rapidement. Ils conſtruiſent leurs maiſons derrière quelque petite colline, capable d'arrêter ou de rompre la force des Lauvines. Pour paſſer la Montagne de *Gotthard*, on traverſe la Vallée d'Urferen; & l'on voit, audeſſus d'un Village, un bois qui forme un triangle dans lequel il eſt défendu, ſous des peines fort rigoureuſes, de couper des arbres; parce qu'ils mettent ce Village à l'abri des *Lavines*. En pluſieurs endroits, où elles ſont à craindre, on a bâti des murs triangulaires, dont l'angle pointu eſt tourné vers le côté le plus dangéreux de la Montagne. Quant aux Voya-

Hist. nat. *Montagnes glacées.*

geurs, on leur recommande, en Suiſſe, de prendre avec eux des guides, qui connoiſſent les endroits les plus dangéreux, de faire leur voyage ſans bruit, & de ne pas même parler haut. Enfin, pour dernière ſureté, on tire au milieu des vallons quelques coups de piſtolet, qu'on croit capables de mettre en mouvement les pelottes, qui pourroient être ſur le point de tomber. Dans les paſſages étroits, on pouſſe en Hyver la précaution, juſqu'à boucher les ſonnettes & les grelots des chevaux & des mulets, afin que leur ſon n'excite point la chute de quelque *Lavine*. En pluſieurs endroits, ſur-tout dans le pays des Griſons, on voit au pied des Montagnes des voutes maçonnées, & des mines pratiquées dans le Roc, où l'on peut, en appercevant une Lavine en mouvement, ſe retirer & la laiſſer paſſer par deſſus. On avertit encore les Voyageurs de ne pas regarder les *Lavines*, quand même leur direction ne paroîtroit pas dangéreuſe; parce qu'elles cauſent un vent ſi violent, que les hommes & les animaux en ſont étouffés.

Histoire natur.

ANIMAUX
DES MONTAGNES
DE LA SUISSE.

CEt Article ne doit pas être ſéparé du précédent, puiſqu'il y eſt annoncé comme ſon *Appendice*, & qu'il fait partie des mêmes Obſervations. On lui accordera toute l'eſtime qu'il mérite, ſi l'on fait attention combien il eſt ſurprenant que les Animaux d'un Pays ſi voiſin n'ayent point encore eu d'Hiſtorien, tandis qu'on paſſe les Mers pour nous donner des Deſcriptions moins intéreſſantes & moins utiles. C'eſt à cette réflexion, qu'on a dû le zéle du fameux Aldrovandus à jetter les fondemens du grand Ouvrage, qui ruina ſa fortune, en devenant une des principales richeſſes de la République des Lettres (*a*).

(*a*) La même raiſon qui cauſa la ruine de ſon premier Auteur, c'eſt-à-dire les

HISTOIRE NATUR.

frais immenses que lui coûta l'édition, empêchera peut-être qu'il ne soit jamais réimprimé. Mais tous les volumes ne sont pas de lui. Ce n'est pâs faire une note inutile que de remarquer ici, après divers Critiques, que l'Ornithologie, en trois volumes *in-folio*, & les sept livres des Insectes, en un volume de même forme, sont les seuls qu'il ait publiés. Le volume des Serpens, les trois volumes des Bêtes à quatre pieds, le volume des Poissons, celui des Animaux qui n'ont point de sang, l'Histoire des Monstres avec les Supplémens de celle des Animaux, en douze volumes; le Traité des Métaux, la Dendrologie, ont paru en divers temps, depuis sa mort, par les soins de différentes personnes. Celui des Serpens, est de *Barthelemi Ambrosin*; celui des Quadrupedes au pied fourchu, mis d'abord en ordre par *Uterver* & Thomas *Demster*, fut publié par *Bernia*, & par Jérôme *Tamburin*; celui des Quadrupedes au pied continu, & celui des Poissons, ont été rédigés par Uterver & publiés par Tamburin. Celui des Quadrupedes à doigts & à griffes a été compilé par Ambrosin. L'Histoire des Monstres & les Supplémens ont été rassemblés par le même, & publiés par Bernia. La Dendrologie est l'ouvrage d'Ovide Montalban.

Cette legère esquisse renouvellera le souvenir des Auteurs & de l'Ouvrage. On lit, dans les éloges des Gens de Lettres, par Lorenzo Crasso, que le Pape Urbain VIII.

HISTOIRE NATUR.

fit à l'honneur d'Aldrovandus, & des belles figures de son livre, une Epigramme qui finit par ces deux Vers :

> *Obstupet ipsa simul rerum fecunda creatrix,*
> *Et cupit esse suum quod videt artis opus.*

Aldrovandus n'en mourut pas moins à l'Hôpital de Boulogne, aveugle & chargé d'années. *Virtus laudatur & alget.*



Animaux des Montagnes de la Suisse, par M. Altmann.

HISTOIRE NATUR.

La Nature, toûjours active, toûjours animée jusques dans les moindres parties de ses Ouvrages, n'a pas même laissé sans habitans les Montagnes de la Suisse, couvertes d'une glace éternelle. On y trouve des Oiseaux & des Quadrupedes, qui non-seulement n'y manquent point de nourriture, mais qui par la chaleur naturelle de leur tempérament ne peuvent guère s'en éloigner.

Les Chamois (en lat: *Rupicapra*, en Allem: *Gems*,) habitent les plus hautes Montagnes de la Suisse, du Tirol & de quelques autres pays montueux. Cependant, ne pouvant pas sauter avec autant de facilité que le Bouquetin, ils ne montent pas jusqu'aux plus hauts sommets. On en voit même descendre sur les Alpes de moyenne hauteur, où ils s'assemblent quelquefois autour de certains rochers sablonneux, qu'ils lèchent aussi

HIST. NAT. *Animaux de la Suisse.*

avidement, que s'ils étoient salés; aussi les habitans nomment-ils ces endroits *Sulzen*; Salines. Les Chasseurs se cachent aux environs, pour surprendre ces animaux & pour les tirer. Comme leur grandeur, aussi-bien que la figure de leur corps & celle de leurs cornes, leur donne beaucoup de ressemblance avec les chèvres, ce n'est pas sans raison qu'on les met dans leur classe. Les Chamois ont des cornes noires & recourbées. Gesner, & ceux qui l'ont copié, assurent qu'ils s'en servent pour s'accrocher aux Montagnes escarpées où ils veulent monter; mais l'expérience des Chasseurs, que M. Altmann a consultés, n'a point confirmé cette observation. Les deux Sexes ne diffèrent point par leur grandeur & leur figure, comme ceux des Bouquetins. Gesner dit que leur couleur est un roux, qui tire sur le brun, qui s'éclaircit en Eté, & qui s'obcurcit en Hyver. Il ajoûte qu'il s'en trouve quelquefois de blancs & de noirs. Quoique M. Altmann n'en ait point vû de ces deux dernières couleurs, il n'ose contredire Gesner. Il tâ-

Hist. nat. *Animaux de la Suisse*

che même de rendre son sentiment probable, par l'exemple des Cerfs blancs, & sur-tout par celui de quelques autres Animaux qui vivent dans les Alpes. Il parle à cette occasion d'un *Turdus Viscosus*, espèce de grive appellée en Suisse *Myrtel*, & d'un Corbeau de Montagne, tout blanc, qu'il a envoyés à M. de Reaumur, pour servir à l'Histoire des Oiseaux. Lorsque Bochard parle (*a*) d'une espèce de chevre sauvage, ou de Chamois, qui doit n'avoir qu'une seule corne & se trouver en Hongrie, l'Auteur pense que quelque monstre, semblable au petit bouc qui n'avoit qu'un œil au milieu du front, & dont il est parlé dans les *Fastes de l'Academie d'Altorf*, a pu donner occasion à une tradition si mal fondée.

Au reste les Chamois ou les Daims sont de deux espèces. L'une, plus petite & plus rougeatre que l'autre, ne descend jamais aux valons; elle demeure, en Hyver même, sur les Montagnes les plus inaccessibles. L'Auteur, étonné avec raison comment ils peuvent s'y nourrir dans une saison où l'épais-

(*a*) *Hierozoïcon*, Tome I. page 967.

Hist. nat. *Animaux de la Suisse.*

seur de la neige les prive même des plantes & des arbrisseaux desséchés, en fit ouvrir quelques-uns; & trouva dans leurs estomacs une assez grande quantité de petites lames d'une pierre feuilletée, qui lui firent croire, qu'il se trouve dans ces Montagnes une espèce d'ardoise, formée d'une terre grasse & nitreuse, qui est propre à donner une forte nourriture à des estomacs chauds, & munis d'un acide suffisant pour la réduire. Cependant on conçoit aisément qu'avec cette nourriture, il ne doit leur rester, à la fin de l'Hyver, que la peau & les os.

L'autre espèce, plus grande & plus brunâtre que la première, descend quelquefois aux pieds des Montagnes, où ils se nourrissent, en Hyver, avec les extrémités des branches des petits sapins; nourriture qui les rend maigres, & qui ôte le goût à leur chair, quoiqu'elle soit très-bonne à manger en Eté.

Les Chamois, ou les Daims Suisses, ont l'odorat très-fin. Aussi les Chasseurs ont-ils grand soin de ne jamais aller vers eux avec le vent. Ils ont remarqué que ces Animaux fuyent l'homme

Hist. nat. *Animaux de la Suisse*

avec plus de précipitation, en le sentant, qu'en le voyant. A la fin de l'Eté ils sont très-gras. Leurs peaux fort propres à toute sorte d'Ouvrages, se vendent assez cher.

On trouve souvent, dans l'estomac des Chamois, une sorte de pierre en boules, que quelques Auteurs appellent *Bezoard Germanique*. Toutes celles que M. Altmann a vûes dans le Canton de Berne, sont semblables aux boules, qui se forment dant l'estomac des chevaux & des vaches. Le poil, que ces animaux avalent en se lèchant, se couvre d'abord d'une légère mucosité, qui s'endurcit peu-à-peu. M. Schembzer, témoin très-digne de foi, assure que toutes les boules de Chamois qu'il a vûes dans le Pays des Grisons, où elles se trouvent plus fréquemment que nulle part ailleurs, étoient formées de petites fibres de plantes, entortillées & arrondies en forme de globe par le mouvement de l'estomac.

Outre l'homme, les Chamois ont deux Ennemis capitaux, dans les loups cerviers, que cependant les Suisses sont presque venus à bout de détrui-

Hist. nat. *Animaux de la Suisse.*

re; & dans une espèce d'aigles, appellées *Laemmergeyer*, dont nous parlerons plus bas.

Autrefois les Bouquetins (*b*) étoient fort communs dans les Alpes de la Suisse; mais comme les habitans de ce Pays se sont considérablement mulpliés, on a bâti des maisons jusques dans les endroits où ces animaux étoient accoutumés à se retirer; & les Chasseurs n'ayant pas cessé de les poursuivre, on n'en trouve aujourd'hui, & même assez rarement, que dans le Valais, dans le Tirol & dans le Pays de Saltzbourg où ils étoient autrefois en fort grand nombre. Ils sont plus communs dans les Alpes de la Savoye, aux environs des Gletschers qui s'y trouvent aussi; apparemment parce ces Montagnes n'étant point habitées, elles leur procurent une retraite plus sure. On y en voit quelquefois de petits troupeaux de douze ou quinze. M. Keysler, que nous avons déja cité avec éloge, raconte dans ses voyages (*c*) qu'il se trouve aussi des Bouque-

(*b*) Lat. *Ibex*, *vulgo Capricornus.*
(*c*) Tome I. page 29.

Hist. Nat. *Animaux de la Suisse.*

tins sur les Montagnes des Isles de Candie & de Chypre, comme sur celles du Cap de Bonne-espérance.

M. Altmann fait observer que les remarques du Pere Harduin, sur le soixante & dix-neuviéme Chapitre du VIII. Livre de Pline, où il parle des Bouquetins & des Chamois, sont remplies de confusion & de fausseté. Il ajoute que le sçavant Bochart, qui parle de ces mêmes Animaux dans son *Hierozoïcon*, les a beaucoup mieux connus. Voici comment le Docteur Wagner les décrit, dans son Histoire naturelle de la Suisse. » Cette espèce surpasse en grandeur le bouc le plus grand. La femelle est plus petite que le mâle, qui a une grande barbe brune. La couleur de l'un & de l'autre sexe est un brun, qui tire sur le rouge. Leurs cornes sont noires, pleines de nœuds, recourbées à l'extrémité, & longues souvent d'une aune & demie. Une de ces cornes pese quelquefois douze à quinze livres. Les Bouquetins ont les jambes fort minces, & sont si legers, qu'ils passent facilement par dessus

Hist. Nat. *Animaux de la Suisse.*

les rochers les plus escarpés. Ils vivent sur les sommets des Montagnes inaccessibles & couvertes d'une glace ou d'une neige qui ne fond jamais. Comme ces Animaux sont d'un tempérament très-chaud, ils ne pourroient guères vivre ailleurs sans y perdre la vue. Un sçavant rapporte que la chair des Bouquetins donne aux Paysans, qui en mangent souvent, une constitution robuste, & leur fortifie sur-tout les cuisses & les jambes. Ces mêmes Paysans se servent, dans leurs maladies, du sang de ces Animaux comme d'un excellent sudorifique. « Ce reméde ayant la même réputation dans d'autres Pays, ils font sécher du sang de Bouquetins dans des vessies, & le vendent assez cher.

La Marmotte, *mus alpinus*, que l'indigent Allobroge promene par toute l'Europe, se trouvant non-seulement dans la Suisse, mais encore dans les Provinces de l'Italie & de la France qui touchent aux Alpes, il est étonnant que, jusqu'à la publication de l'Ouvrage de M. Altmann, aucun

Hist. Nat. *Animaux de la Suisse.*

Naturaliste n'ait songé à rectifier la description que Gesner nous en a laissée, & que tant d'Ecrivains ont surchargée de fictions & de fables. Notre Auteur pense que cet Animal, dont la graisse & la chair fournissent la nourriture à tant de milliers d'hommes, est une espèce de Blaireau de Montagne; & que le Blaireau aussi-bien que la Marmotte doivent être mis dans la classe des Porcs, avec lesquels ils ont l'un & l'autre beaucoup de ressemblance, non-seulement par leur chair & leur nourriture, mais encore par toute leur configuration. Les Marmotes se trouvent dans toute l'étendue des Alpes; cependant on a observé qu'elles préférent l'exposition de ces Montagnes, vers le midi & le Levant, à celle de l'Occident & du Nord. Elles ont la chair ferme, comme des petits cochons gras; le corps couvert d'un poil touffu, & des pattes semblables à celles de l'ours. Tout ce que les Porcs mangent peut servir de nourriture aux Marmottes. Quoique, dans les Montagnes, elles ne trouvent que des herbes & des racines, elles sont si grasses, au commencement

Hist. Nat. *Animaux de la Suisse.*

de l'Hyver, qu'on en trouve souvent qui pesent jusqu'à vingt livres. Quand après les avoir tuées on les échaude, on peut voir très-clairement qu'à l'exception du nez & des pattes elles sont parfaitement semblables au Porc. Aussi prépare-t'on la viande des uns comme celle des autres; & M. Altmann nous assure que sans être prévenu, on ne sçauroit guères distinguer au goût l'une de l'autre.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire des Marmottes, c'est qu'au commencement du mois d'Octobre elles se retirent dans une espéce de caveau, pratiqué dans une Montagne, & qu'elles y attendent en dormant le retour du mois de Mai, où elles recommencent à sortir, aussi souvent que leurs besoins le demandent. Il y a des choses fort singulières à remarquer sur cette retraite. L'habitation, qu'une Marmotte s'est une fois creusée, sert à tous ses descendans, à moins qu'elle ne soit ruinée par quelque accident. Quand la situation des lieux le permet, ces animaux creusent leurs retraites sous

HIST. NAT. *Animaux de la Suiſſe.*

quelque rocher fort épais, où il eſt difficile de les déterrer.

Aux approches de l'hyver, les Marmottes ſe font, avec du foin, chacune ſa litière; l'une toujours à quatre ou cinq pouces de l'autre.

Quand toutes les Marmottes de la même habitation ſont rentrées chez elles, elles bouchent ſi bien l'ouverture de leur caveau, qu'il n'eſt guères poſſible de la découvrir en dehors; auſſi les Chaſſeurs la marquent-ils avec une pierre ou un bâton, avant qu'elle ſoit bouchée, ſans quoi ils auroient peine à découvrir exactement où ils doivent chercher leur proye. Ils laiſſent ordinairement ces animaux, pendant trois ſemaines ou un mois, dans leur caveau, ſans troubler leur repos. Ils ont ſoin auſſi de ne point creuſer lorſqu'il fait un temps doux, ou qu'il ſouffle un vent chaud. Sans toutes ces précautions, les Marmottes ſe réveillent, & creuſent plus avant; de ſorte qu'il eſt alors bien plus difficile de les déterrer. Mais, en ouvrant leurs retraites dans le temps des grands froids, on

on

HIST. NAT. *Animaux de la Suiſſe.*

les trouve tellement aſſoupies, qu'on les emporte facilement; & le plus grand bruit n'eſt pas capable de les réveiller.

M. Altmann, ne pouvant concevoir comment les Marmottes dorment ainſi juſqu'à ſix mois de ſuite, ſans que la nourriture qu'elles ont priſe avant leur retraite entre dans une ſorte de fermentation & de putréfaction, qui doit néceſſairement attaquer leurs inteſtins, apprit des Chaſſeurs, que quinze jours avant qu'elles diſparoiſſent, elles ceſſent de manger, & ſe nettoyent tellement l'eſtomac & les inteſtins par la quantité d'eau qu'elles boivent, qu'en les ouvrant en hyver on n'y trouve pas le moindre reſte de nourriture.

Le long ſommeil des Marmottes fit trouver à M. Altmann une ſeconde difficulté dans leur tranſpiration, qui vraiſemblablement devroit, pendant l'eſpace de ſix mois, réduire preſqu'à rien la chair de ces animaux; mais on leva ſon objection, en l'aſſurant que dans leur ſommeil ils ont la figure d'une pelotte, & qu'ils enfoncent le nez dans la par-

tie

HIST. NAT. *Animaux de la Suiſſe.*

tie poſtérieure du ventre, de ſorte que leurs exhalaiſons rentrent dans le corps, & ne ſe perdent point en l'air. Au reſte, il eſt certain qu'au primtemps les Marmottes ſont très-maigres; ce qui fait croire que leur graiſſe fondue par dégrés, & portée dans les inteſtins, leur fournit une ſorte de nourriture pendant leur ſommeil.

Ce petit Animal étant expoſé aux pourſuites continuelles des oiſeaux de proye & des Habitans du Pays, il eſt toujours ſur ſes gardes; & dès qu'il voit quelqu'apparence de danger, il ſiffle très-fort, au travers des dents. Ce ſifflement eſt, pour toutes les Marmottes qui l'entendent, un ſignal qui leur fait prendre la fuite.

Il y a deux eſpéces de Liévres en Suiſſe. Celle, qu'on ne connoît point en France, reſſemble aſſez en Eté aux Liévres communs; mais les Chaſſeurs ſçavent bien diſtinguer les uns d'avec les autres. On appelle cette eſpéce, Liévres de Montagnes, parce qu'ils ne deſcendent guères dans les Vallons. Au commencement de

Fevrier *H*

HIST. NAT. *Animaux de la Suiſſe.*

l'hyver, ils quittent leur couleur d'Eté, & deviennent tout-à-fait blancs; ce qui leur procure une ſorte de ſûreté contre les Oiſeaux de proye, qui ne les voyent pas facilement paſſer ſur la neige. Il faut mettre au nombre de leurs Ennemis capitaux, le Renards de Montagne, qui ſont d'un jaune blanchâtre.

Parmi les Oiſeaux, qui ſe trouvent dans les Alpes de la Suiſſe, il y a trois eſpéces d'Aigles, que les Habitans comprennent ſous le nom commun de *Laemmer-Geyer*, c'eſt-à-dire, Vautour des Agneaux. La première eſt la plus grande & la plus forte. Jaune par tout le corps, elle a des cercles blancs autour du col & ſur la poitrine. La ſeconde eſt preſque toute noire, & ne le céde pas beaucoup en force & en grandeur à la première. La troiſiéme eſpéce eſt griſe, & moins grande que les deux autres. Toutes conſtruiſent leurs nids dans les fentes des plus hauts rochers.

Ces Oiſeaux de proye, qu'on n'a pas encore pû parvenir à détruire dans les plus hautes Montagnes de

HIST. NAT. *Animaux de la Suisse.*

la Suisse, font une guerre cruelle, tant aux troupeaux de Chevres & de Brebis, qu'aux Chamois, aux Liévres & aux Marmottes. Quand ils sont parvenus à un certain âge, ils ont la force de saisir de jeunes Chamois, des Porcs & des Brebis, & de transporter leur proye par le milieu des airs, dans des lieux où ils puissent la dévorer tranquillement. Il est arrivé plus d'une fois qu'ils ont enlevé des enfans, devant les maisons des Bergers. Il y a peu d'années qu'un *Laemmer-Geyer* de la plus grande espéce saisit près d'une maison, bâtie sur le bord du lac de *Thun*, un enfant de trois ans. Il l'auroit emporté; mais le pere, allarmé par les cris de l'enfant, sortit avec une grosse perche. Comme les grandes aîles de ces Oiseaux ne leur permettent pas de prendre facilement leur essor dans un terrain plat, il eut le temps d'attaquer le Ravisseur, qui quitta sa proye pour se défendre, & tomba mort sur la place après un combat opiniâtre. Ses aîles, qui furent mesurées, avoient

HIST. NAT. *Animaux de la Suisse.*

quatorze pieds d'une extrêmité à l'autre.

Ces Tyrans de l'air ont une maniére surprenante de se rendre maîtres des Animaux, qui sont trop grands pour être emportés. Lorsqu'ils voyent paître un Chamois, ou une Chévre, sur une Montagne roide, ou sur un roc escarpé, ils prennent leur vol si près de ces Animaux, qu'ils les renversent & lès font tomber dans le précipice; après quoi ils jouissent commodément de leur proye. Quant aux petits Animaux, ils sçavent les enlever en volant & sans s'abattre. Arrivés près de leur nid avec leur fardeau, ils le laissent tomber à terre, afin que l'animal se tue; ils le relevent ensuite, & le portent à leurs Petits. Ces Oiseaux digerent jusqu'aux os des Agneaux & des Cabris. Ils ont les nerfs d'une force étonnante, & sur tout les os très-forts; quoique beaucoup plus légers, à proportion, que ceux des Quadrupedes. L'Auteur observe que le Gouvernement Helvétique fait payer une somme considé-

HIST. NAT. *Animaux de la Suisse.*

rable à ceux qui tuent un de ces pernicieux Animaux.

Outre les Aigles, on trouve dans les Montagnes de la Suisse plusieurs espéces d'Autours & d'Eperviers, qui font un grand carnage parmi les Coqs de Bruyere, les Perdrix, & même parmi la volaille domestique. On distingue ici deux espéces de Coqs de Bruyere, qu'on appelle en certains Cantons le grand & le petit Faisan de Montagne. Gesner, qui a décrit l'un & l'autre à la page 223 de sa Description des Animaux, assure qu'on en a trouvé qui pesoient jusqu'à treize & quatorze livres. Il est certain que cet Oiseau précieux, qui n'est servi que sur les tables des Grands, approche de la grandeur d'un Coq d'Inde. Les Latins l'appelloient *Urogallus*.

La Perdrix blanche, à qui ses pieds velus, & semblables à ceux d'un Liévre, ont fait donner le nom de *Lagopus*, ne descend jamais dans les Vallons, de quelque rigueur que soit le froid. Elle est de la grandeur d'un pigeon; & sa blancheur éblouissante en hyver, se ternit un

HIST. NAT. *Animaux de la Suisse.*

peu au fort de l'Eté. Le goût de sa chair est très-délicat. On trouve encore une autre espéce de Perdrix, que les anciens nommoient *Lagopus varia*; sans compter des Francolins & des Perdrix rouges. Cependant ces dernieres craignent le grand froid, & n'aiment point par conséquent les hautes Montagnes. Elles sont très-communes dans le Valais, où on les voit ordinairement au pied des Montagnes, du côté de leur exposition Méridionale ou Orientale. Il y a aussi, dans les Montagnes de la Suisse, plusieurs sortes de Grives, & trois espéces de Merles. La premiere est le Merle commun, qui n'aime ni les hauteurs ni le froid. La seconde, & la plus rare, est appellée Merle doré, parce qu'il a la poitrine d'un beau jaune. On donne à la troisiéme espéce le nom de Merle de Montagne. Celle-ci est distinguée autour du col par un cercle blanc, qui lui descend presque sur la poitrine. Elle est plus grande que les deux autres espéces. On ne la voit descendre des Montagnes qu'au fort de l'hyver, où les Chas-

ſeurs en prennent beaucoup dans les Vallons.

HIS. NAT: *Animaux de la Suiſſe.*

Pluſieurs Etrangers ayant été juſqu'ici dans la perſuaſion que les Montagnes de la Suiſſe étoient remplies de Loups & d'Ours, M. Altmann fait obſerver qu'on n'y voit de ces Animaux, que lorſqu'il s'en échappe des Forêts de la Franche-Comté, ſituées en deça du *Leberberg*, qui ſépare cette Province de la Suiſſe; & que tous les Cantons de cette République étant aujourd'hui fort peuplés, ces déſagréables Hôtes ne peuvent ſe dérober long-temps aux pourſuites des Habitans, dont l'intérêt eſt de les détruire.

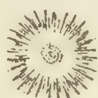
L'Auteur finit par un Mémoire aſſez diffus, ſur ce que les anciens ont appellé *Alpes Cottiæ*, *Grajæ* & *Penninæ*. Il ſoutient, à cette occaſion, contre le Chevalier Folard, que ce n'eſt point la route de Briançon & du Mont Genevre, qu'Hannibal prit pour paſſer en Italie, mais celle de Morienne & du Mont-Cenis.

SPECTACLES.

PAMÉLA.

Comédie Italienne de M. Goldoni, repréſentée pour la premiere fois à Mantouë.

Tous les articles du Journal, qui regarderont le Théâtre d'Italie, & particulierement les Piéces de M. *Goldoni*, doivent être rapprochés de l'Introduction générale du mois de Janvier, comme autant d'exemples qui lui ſervent de preuve ou d'éclairciſſement.



PAMÉLA

Comédie Italienne, de M. Goldoni.

Le Roman Anglois de ce nom parut en France dans un temps où la Nation, livrée aux Ouvrages d'imagination & de ſentimens, n'affectoit pas beaucoup de ſcrupule ſur les mœurs. Elles ne s'effrayoit point de voir, dans un livre, la Séduction jouer un rolle éclatant, la Morale employée ſouvent à juſtifier les dernières foibleſſes, & la fortune toûjours fidèle à les couronner. Une jeune Angloiſe, ſans naiſſance & ſans biens, offrit un exemple capable de décrier les Comteſſes & les Marquiſes de nos plus célèbres Romanciers. Le ſtyle naïf de M. Richardſon fut goûté, & malgré la corruption des principes, le caractère vertueux qu'il donne à ſon héroïne lui fit un grand nombre de Partiſans.

Un Poëte fort célébre crut cette oc-

COMEDIE ITALIENNE

caſion favorable pour achever la converſion du Public. Il fit repréſenter à la Cour, en 1748, *Nanine*, petite Piéce, en trois actes, formée ſur le modéle Anglois. Nanine a la beauté, l'eſprit, la douceur, la modeſtie, l'humilité, la reconnoiſſance de Paméla; ou plutot, c'eſt Paméla même, en mignature françoiſe. Cependant cette Commédie fut mal reçue à Verſailles. L'Auteur la fit jouer enſuite à Paris: elle n'y eut pas plus de ſuccès. Sans chercher d'odieuſes raiſons dans les habitudes de la Cour & de la Ville, le Citoyen trouva, peut-être, qu'il n'y avoit nul rapport entre le Comte d'Olban & le Mylord Anglois. En effet la jeuneſſe de l'un, qui fait briller la vertu de Paméla dans l'Ouvrage de M. Richardſon, ne ſe trouve point dans le Comte François. Veuf depuis long-temps, l'indifférence qu'il inſpire, eſt ſi naturelle, qu'elle ne ſçauroit prouver la vertu d'une jeune fille. Le Courtiſan, qui rapporte tout à ſes idées de Nobleſſe, peut avoir été bleſſé d'un dénouement contraire à ce préjugé.

Mais, après tout, le plaiſir qu'on ne

COMÉDIE ITALIENNE

peut s'empêcher de reſſentir à la lecture de Nanine dédommage ſon Auteur, des applaudiſſemens qu'on a refuſés aux repréſentations. (*a*)

Feu M. de la Chauſſée travailla ſur le même fond, avec moins de reconnoiſſance encore de la part du Public. Sa Paméla fut peu jouée, & tomba dans l'oubli preſqu'en naiſſant.

Un autre François, plus Poëte que Philoſophe, a donné au Théâtre Italien de Paris, une Comédie intitulée *Pamela en France, ou la Vertu mieux éprouvée*: La vertueuſe Angloiſe s'y trouve métamorphoſée en avanturière. Un Marquis, déguiſé en femme, l'engage à paſſer la mer. Paméla, transfuge de ſon premier Maître, oublie ſes bienfaits & ſes vertus, pour ne ſe ſouvenir que de ſes bruſqueries & de ſes torts. Auſſi Coquette en France qu'on la repréſente ſenſée en Angletterre, elle préte l'oreille à toutes les galanteries de ſon Amant. Si dans le corps de la Piéce elle veut le fuir, c'eſt par un mouvement de jalouſie, & non par un

(*a*) La Piéce n'a pas laiſſé de demeurer au Théâtre.

COMÉDIE ITALIENNE

ſentiment de ſageſſe. Le ſeul effet de cette vertu tant annoncée, eſt de lui inſpirer la penſée d'épouſer un Jardinier (*b*); & cet effort d'une vertu ordinaire céde par degrés aux charmes de la Muſique, de la déclamation, & de la Danſe. Son cœur, vaincu par ce triple aſſaut, perd la force & l'envie de ſe défendre. Si dans le dénouement elle devient la femme du Marquis, il paroît qu'il l'avoit fort bien diſpoſée à ſe contenter d'un autre titre. Malgré ces foibleſſes, Paméla, galante & ingrate, n'a pas été mal reçue du Public.

M. Goldoni, dont nous avons déja vanté les talens, (*c*), a donné dans ſa Patrie, une Comédie du même nom. Tous les Etrangers, qui l'ont vu repréſenter à Mantoüe & à Veniſe, l'ont trouvée digne de leurs

(*b*) On lui fait dire :

Mon ſang peut s'allier au ſien ſans deshonneur ;
Jervis, au fond, eſt ſeul digne de blâme,
Et j'aime mieux, dans mon malheur,
D'un Jardinier être la femme,
Que la Maîtreſſe d'un Seigneur.

(*c*) Dans l'Introduction du mois de Janvier, p. 17.

COMÉDIE ITALIENNE

applaudiſſemens, & plus raiſonnable même, dans le fond & dans la conduite de l'intrigue, que l'original Anglois. Elle n'a été mal reçue que des Italiens, auxquels M. Goldoni cherchoit à plaire. On demande la raiſon d'une ſi bizarre avanture; & l'Auteur de cet article, qui a vécu long-temps en Italie, n'eſt point embarraſſé à la donner : mais, pour faire gouter ſes idées, il veut qu'on prenne d'abord une exacte connoiſſance de l'Ouvrage, dans un Extrait de Scène en Scène, où rien n'eſt échappé à ſon attention. (*d*)

(*d*) ACTEURS.

Mylord Bonfil.
Myledy d'Awers, ſa ſœur.
Le Chevalier Ernolds.
Mylord Artur.
Mylord Curbreck.
Paméla, femme de chambre de la Mere de Mylord Bonfil, morte depuis peu.
Andrews, Vieillard, Pere de Paméla.
Madame Jervis, femme de Charge
Monſieur Longman, Maître-d'Hôtel.
M. Willams, Secrétaire } de Mylord Bonfil.
Iſaac, Valet de chambre. } de Mylord Bonfil.

La Scene eſt à Londres dans une chambre, à pluſieurs iſſues, de l'Hôtel de Bonfil.

COMÉDIE ITALIENNE

ACTE PREMIER.

SCENE 1. PAMÉLA ouvre la Scène par des regrets ſur la mort de Mylady Bonfil ſa Maîtreſſe, mère du Mylord de ce nom. Madame Jervis mêle les éloges du fils avec ceux de la mère. Paméla parle de ce dernier avec des ſentimens, qui ſemblent marquer une inclination ſecrete. A peine ſe voit-

SCENE 2. elle ſeule, que des larmes abondantes coulent de ſes yeux ; mais elle croit ne les répandre que pour ſa Bienfactrice. Mylord Bonfil la ſur-

SCENE 3. prend, finiſſant une lettre qu'elle écrit à ſes parens. Il obtient la permiſſion de la lire. Charmé de ſon eſprit & de ſa candeur, il lui fait preſent d'une bague de prix ; ce don n'eſt reçu qu'à la faveur de l'autorité d'un maître. Juſqu'alors, il avoit marqué ſa tendreſſe ſans la déclarer. Dans

SCENE 4. cette Scène il en fait confidence à M. Jervis, avec ordre d'en inſtruire l'objet. Paméla paroît ſeule, & laiſ-

SCENE 5. ſe entrevoir le plaiſir & les allarmes que lui cauſe le diamant qu'on l'a forcée d'accepter. Mylord rentre. Ce

SCENE 6. tête à tête bleſſe la délicateſſe de Pa-

mêla. Sur ses représentations, son amant lui propose l'alternative, de rester chez lui, ou de passer au service de Mylady d'Awers. Paméla, malgré le penchant de son cœur, choisit le second de ces deux partis. Mylord change subitement de résolution, & lui déclare qu'il ne veut point se séparer d'elle. Sa passion l'emporte tout-à-coup; le spectateur s'attend aux plus brutales entreprises: mais la sagesse de Paméla modère cette saillie.

Sc. 7, 8, & 9. Madame Jervis annonce l'arrivée de Mylady d'Awers. Ce contretemps augmente la mauvaise humeur où la résistance de Paméla n'a pas manqué de jetter Mylord. Sa sœur lui parle; mais il n'appelle, il ne demande, il ne croit voir que sa maîtresse. Un peu de tranquillité succéde à son trouple. Mylady en profite, pour le prier de lui céder Paméla. Il y consent, dans un moment ou les préjugés de la naissance l'emportent sur l'amour; Scene 10 & 11. & pour s'en détacher, il se détermine à fuir dans le Comte de Lincoln. Longman, à qui il ordonne les apprêts de son voyage sans faire mention de

Paméla, lui demande si c'est par oubli qu'il ne l'a point nommée parmi les personnes qui doivent l'accompagner Mylord répond qu'elle ira demeurer auprès de Mylady sa sœur. Ce vieux serviteur ose témoigner le chagrin que lui cause l'élogement de Paméla, & se plaindre devant son maître de ce qu'elle peut avoir à souffrir Scene 12. de l'humeur de Mylady. L'intérêt, que prend ce vieillard au sort de Paméla, rend à la passion de Mylord l'avantage que l'orgueil de la naissance lui avoit fait perdre. Il ne veut plus la céder; lorsScene 13. qu'on lui annonce Mylord Artur. Ce Seigneur, qui est de ses intimes amis & de ses parens, lui propose deux partis; la fille de Mylord *Pakhum*, & la niéce de Mylord Rainmur, toutes deux richeshéritieres des Maisons les plus distinguées. Mylord Bonfil laisse entrevoir la situation de son cœur, sans la déclarer. Son ami le presse; *surquoi*, lui répond-il, *jugez-vous que ces deux personnes me conviennent? est-ce à cause de leur richesse? Plutus n'est pas mon idole.* Mais lorsque son ami ajoûte, *leur naissance est illustre; ah! Questa*, s'écrie l'a-

moureux Mylord, *e una grande prerogativa. Cependant croyez-vous, ajoûte-t-il, qu'un homme de qualité ne puisse s'allier qu'à une demoiselle?* Artur cite quelques exceptions de cette régle, mais sans y joindre son approbation; & Bonfil se retranche dans une condamnation vague de toutes les alliances dont la fortune est le motif. Bien-tôt son ingénieuse passion lui fait saisir quelques mots échappés à son ami, qui semblent renfermer, *qu'un homme de qualité, violemment épris, peut épouser une beauté vertueuse d'une extraction commune*; il secoue d'après cette idée, les opinions reçues sur les mésalliances. On le croiroit déterminé. Cependant Artur exagere le tort que peut faire à des enfans une mère sans rang & sans naissance: cette considération replonge Mylord dans ses premières irrésolutions. Tantôt il parle de renvoyer Paméla à ses parens; tantôt il veut partir pour *le Comté* de Lincoln en abjurant son Amour.

La Scène quatriéme & la suivante sont remplies par la visite de Mylord Curbrech; les trois amis prennent du thé, en s'entretenant du Chevalier

Ernolds, jeune-homme gâté par les voyages & nouvellement de retour à Londres. Il vient grossir la compaScene 16. gnie; mais il l'étourdit par les éloges outrés qu'il fait des Pays étrangers, & par une satyre inconsidérée de sa Patrie. L'Auteur profite de ce personnage, pour faire habilement la critique du goût Italien en matière de Comédie. Ce qu'Ernolds y approuve le plus est précisément ce que l'on doit y blâmer. La saine Morale, les grands caractères, le sel attique, tout ce qui rit à la raison & ce qui plait au bon sens, est ce qu'il blâme dans les Comédies Angloises. Son babil fatigue enfin la compagnie. Artur & Curbrech quittent la partie. Mylord Bonfil ne se retire, qu'après avoir fait une leçon des plus vertes au jeune Etourdi.

Scene 17. Paméla remplace les quatre Acteurs. On ne sçait trop les nouveaux dégoûts que Bonfil peut lui avoir donnés; mais elle paroît résolue de quitter son Hôtel. Longman la trouve Scene 18. versant des larmes, qu'il accompagne des siennes. Paméla profite de son attendrissement, pour le prier de

rendre les lettres qu'elle écrit à ses parens. Mylord d'Awers les interrompt, au moment que Longman alloit proposer à Paméla de l'épouser. (SCENE 19.) Elle la détermine à passer à son service; mais Mylord, loin de consentir à cette séparation, renferme sa Maîtresse sous la clef, & quitte brusquement sa sœur, qui dans le ressentiment de cette conduite, finit l'acte par une menace furieuse : *Pamela*, dit-elle, *o ha da venire con me, o ha da lasciare la vita.* Ou Paméla viendra chez moi, ou je lui oterai la vie.

ACTE II.

SCENE 1. Mylord Bonfil rend la liberté à sa maîtresse. Il paroît encore irrésolu sur le parti qu'il doit prendre, de l'épouser, ou de la renvoyer. (SCENE 2.) Les nouveaux conseils de Mylord Artur font pancher la balance. Ce sage ami employe ce que l'amitié a de plus tendre, & la raison de plus fort, pour arracher Bonfil à son amour. Enfin la beauté & la vertu de Pamela sont des armes trop foibles pour la dé-

fendre contre une foule de considérations sur l'inconvenient des mésalliances. Bonfil embrasse son ami, consent à perdre sa maîtresse, permet qu'on lui cherche un mari, lui assure une dot de deux mille guinées; & pour exprimer ce que lui coûte ce sacrifice, il dit à Artur : cher ami vos conseils dictés par la raison m'arrachent à ce que j'aime ; mais j'éprouve, ah ! j'éprouve seul les peines cruelles d'une funeste passion. Caro amico ; *vostri consigli operano sopra il mio core, con la forza della ragione : ma io provo, provo solo le atroci pene della passione nemica.*

Artur profite de ce premier succès, pour inviter son ami à passer huit jours dans ses terres ; il se restraint à trois jours, qu'il obtient encore avec peine. (SCENE 3.) Après cet engagement Mylord donne ses ordres à Longman pour son départ, & lui apprend qu'il veut marier Paméla. Le vieux maître d'Hôtel lui en fait la demande, & Bonfil y consent; mais le moment d'après il s'irrite de l'audace d'un Domestique. Il laisse penser néanmoins que la raison sera victorieuse ; mais la

vûe & les adieux de Paméla, au moment qu'elle se croit libre de retourner chez ses parens, le jettent dans un nouveau trouble. (SCENE 4 & 5.) Artur l'arrache avec peine de son Hôtel, qu'il ne quitte qu'après avoir ordonné de suspendre le départ de Pamela. (SCENE 6 & 7.) A peine est-il parti, que Mylady Dawers se fait entendre. (SCENE 9 10 & 11.) Là, commence une Scène fort vive, entr'elle & Pamela, qu'elle prétend obliger d'entrer à son service. Pamela se retranche sur les ordres de son maitre. (SCENE 12.) On voit arriver le Chevalier Ernolds, qui frappé de la beauté de Pamela, & bien-tôt instruit qu'elle n'est qu'une servante, pousse la hardiesse jusqu'à offenser une jeune personne, dans une maison qu'il doit respecter. On s'apperçoit qu'il est d'intelligence avec Mylady. (SCENE 13.) Jervis paroît, aux cris de Paméla. La confusion augmente, par l'insolence du Chevalier, & par l'obstination de Mylady, qui veut absolument forcer Pamela de la suivre. (SCENE 14.) Elle appelle enfin ses gens pour l'enlever. Isaac répond seul, & lui apprend le retour de son frère ; l'arrivée du Maître enhardit Paméla. Les injures dont

Mylady & le Chevalier l'avoient accablée, lui servent de texte ; elle reproche, avec beaucoup de douceur & de modestie, leur injustice & leur violence à ses persécuteurs. (SCENE 15, & 16.) Ernolds paroît se repentir d'avoir poussé les choses si loin ; mais la furieuse Mylady, renouvelle la menace de tuer Paméla, si son frere a la foiblesse de l'épouser.

ACTE III.

SCENE I. Le troisiéme Acte offre un appareil de vengeance. L'épée & la canne de Mylord Bonfil sont posées sur une table. Il est instruit de ce qui s'est passé dans son absence. Il a juré de vanger sa Paméla.

SCENE 2. Isaac annonce Ernolds. Mylord se saisit de ses armes, & court à sa rencontre. Artur survient & l'arrête. Pendant qu'il est occupé à réprimer la fureur de son Ami, Ernolds prend le parti de se retirer.

SCENE 3. Madame Jervis vient dire qu'*Andrews*, Pere de Paméla, est arrivé à Londres, dans le dessein de reprendre sa fille. La colere de My-

lord Bonfil fait place à la crainte de perdre sa Maîtresse.

COMÉDIE ITALIENNE

SCENE 4. La Scene suivante offre le spectacle de la tendresse de Paméla pour son Pere, & de celle de son Pere pour une si chere fille. Dans les épanchemens de son cœur, Andrews entame le secret de sa retraite à la Campagne.

Sc. 5 & 6. L'arrivée de Mylord Bonfil interrompt la confidence. Il ordonne à Paméla de le laisser seul avec son Pere, dont il tente la vertu par l'offre d'un revenu suffisant pour le faire vivre dans Londres. Ce respectable Vieillard refuse des bienfaits qu'il rougiroit de devoir aux charmes de sa fille. Il persiste à la demander. Mais s'appercevant de la tendresse extrême qu'on a pour elle, il dit à Mylord, *si ma fille avoit de la naissance, hésiteriez-vous à l'épouser?* Dès ce jour, *lui répond l'Amant*, elle seroit ma femme. Alors le Pere, prenant un air plus noble, le prie de l'écouter. Je ne m'appelle point Andrews, lui dit-il. Le Comte Auspingh est mon nom.

COMÉDIE ITALIENNE

Ma race est considérée en Ecosse: mais j'ai eu le malheur d'entrer dans les dernieres révoltes....... *Andrews non e il nome di mia casa, io sono un ribelle della Corona Britanna. Son il Conte Auspringh, non ultimo fra le famiglie di Scotia.* Cette confidence est suivie du détail de ses infortunes. Les titres de ses Terres, sa généalogie, enfin deux lettres du Pere de Mylord Artur, mort depuis peu, qui le flattoient de son pardon, garantissent la vérité des faits. Bonfil jure aussi-tôt d'épouser sa fille. Dès le premier instant de cette heureuse ouverture, il avoit fait appeller Paméla, il avoit dépêché un exprès à Mylady Dawers. Cependant le trouble de sa joie ne lui permet pas de les attendre. Il sort avec Andrews, pour le présenter à son ami Artur.

& 8. Paméla entre sur la Scène, revêtue des habits de Villageoise, & reçoit les adieux, ou plutôt les regrets, de Madame Jervis & de Longman. Bonfil revient. Il les interrompt. Dans sa bonne humeur, il feint de vouloir

COMEDIE ITALIENNE

vouloir hâter le départ de Paméla: Il parle d'un mariage, dont il vient de former l'engagement. Il ordonne à Me Jervis de faire les apprêts. Cette femme sort pour obéir à ses ordres. Longman la suit. Aussi-tôt Mylord présente la main à sa Maîtresse, & la nomme son épouse. Elle veut fuïr. Elle est persuadée que Mylord joint l'insulte au mépris. Mais Andrews paroît, l'arrête, & lui apprend sa naissance. Paméla demeure interdite de joie & d'étonnement. SCENE 10. SCENE 11.

L'arrivée de Mylord Artur avance le dénoûement. Bonfil lui découvre le secret du Comte d'Auspingh, & la résolution qu'il a prise d'épouser la seule personne qui puisse le rendre heureux. Non-seulement Artur reconnoît les lettres de son Pere, mais il confirme que la grace du Comte est accordée. Il félicite son ami. Il rend à Paméla des hommages d'autant plus sinceres, qu'il avoit toujours crû les devoir à sa vertu. Mylady d'Awers, appellée par son frere, ne tarde point à paroître. Il l'informe qu'il est résolu d'épouser la fille du Com- SCENE 12. SCENE 13.

COMEDIE ITALIENNE

te d'Auspingh, Seigneur Ecossois. *J'y consens de bon cœur*, dit-elle; *mais commencez donc par chasser Paméla.* Sa surprise est extrême de trouver Paméla dans l'Ecossoise qu'on lui présente. Elle se rend néanmoins aux témoignages de Mylord Artur, sur la naissance d'Andrews. Elle fait de sinceres excuses à sa fille. Paméla les reçoit avec modestie, cimente l'union du frere & de la sœur, & demande grace à son mari pour le Chevalier Ernolds. SCENE 14.

SCENE 15, 16 & 17. Les dernieres Scènes offrent la joie des Domestiques, qui se font un bonheur de reconnoître Paméla pour leur Maîtresse. Elle termine l'Acte par cette réflexion morale: mon exemple apprend à l'univers que *la vertu ne périt jamais*. On la voit souffrir, combattre; mais enfin elle terrasse, elle surmonte, elle triomphe glorieusement. *Apprenda il mondo che la virtu mai perisce: ch'ella combatte, & si affana, ma finalmente abatte, e vince, e gloriosamente trionsa.*

L'Auteur de l'Extrait entre ici

COMEDIE ITALIENNE

dans ſes réflexions. » On a raiſon, » dit-il, de trouver fort ſurprenant » qu'une Comédie belle en elle-mê» me, & d'un genre nouveau pour » l'Italie, ait eu peu de ſuccès à » Mantoue & à Veniſe, où elle a » été repréſentée, ſi l'on ignore » que pour réuſſir dans cette Na» tion, il faut que le ſujet des Pié» ces ſoit toujours populaire & tri» vial. J'ajoute, après la lecture de » leurs Poëtes Comiques, & la fré» quentation de leur Théâtre dans » le Pays même, qu'on y voit do» miner les Bouffonneries les plus » propres à ſalir l'imagination, » qu'on trouve dans leurs Acteurs » une impudence ſans bornes, & » dans leurs Actrices, le langage, » les attitudes & l'air de la diſſolu» tion. Indépendamment de ces vices, » qui ſuppoſent l'extinction des bon» nes mœurs, on reproche avec rai» ſon, à leurs Auteurs Comiques, » de conſulter moins les régles, » dans leurs compoſitions, que ce » qu'ils croyent capable de diver» tir. Les trois unités ſont pour » eux de vaines imaginations. «

COMEDIE ITALIENNE

Ils ne connoiſſent pas plus la vraiſemblance que la vérité; & dans leurs Portraits, jamais la nature ne conduit leur pinceau. En un mot, leur ſeul but eſt de faire rire; & parce qu'ils y parviennent, ils ſe croyent les ſeuls plaiſans. Ces fauſſes idées ſont ſi générales en Italie, qu'il faut des ſiécles entiers pour faire ſortir le Théâtre du véritable état de barbarie, dans lequel il eſt encore.

M. Goldoni eſt le premier Italien dans lequel on remarque des étincelles de l'eſprit de Moliere. Le regret de corrompre ſon talent l'a porté à faire l'eſſai d'une Piéce raiſonnable. Il s'eſt attaché à la nobleſſe des caractères & de l'expreſſion, autant qu'à la décence des mœurs. L'application aux régles paroît ne lui rien couter. Toutes les Scènes de ſa Paméla ſont Théâtrales; elles ſont amenées naturellement. L'intérêt & l'embarras augmentent par dégrés juſqu'au dénouement, qui n'eſt ni forcé ni prévû. M. Goldoni ne mérite pas moins d'éloges,

COMEDIE ITALIENNE

pour s'être écarté de la route que M. Richardſon avoit tracée dans ſon Roman, & que les Poëtes François, n'ont que trop ſuivie. Il reſpecte plus qu'eux les préjugés de la naiſſance. Il ne donne point, dans ſon dénoûement, l'exemple d'une honteuſe méſalliance, pour relever la vertu de ſon Héroïne. Enfin ſon génie lui a fait éviter l'écueil où l'Auteur de *Nanine* a échoué, & que l'Auteur de la *vertu mieux éprouvée* n'a franchi qu'à force de machines.

Mais c'eſt préciſément parce que M. Goldoni a pris la nature, la raiſon & le bon goût pour guides, que ſa Piéce a manqué de ſuccès en Italie. Quelques Etrangers ſenſés en ont mieux jugé. Auſſi l'Auteur croit-il pouvoir ajouter, que ſi M. Goldoni eût écrit pour nous, avec l'attention ſeulement de ſe conformer un peu plus à nos mœurs, il auroit obtenu en France les honneurs que ſes Compatriotes lui ont refuſés.

On ne veut pas dire, néanmoins, que ſa Comédie ſoit un modéle ſans reproche. Il n'y faut pas chercher,

COMEDIE ITALIENNE

par exemple, la critique fine des mœurs, qui ſe fait admirer dans Moliere. Les images, que Mylord Bonfil nous préſente de ſon amour, ne ſont point aſſez délicates. Pourquoi nous priver des naïvetés de l'innocence émûe, dont le caractère & la ſituation de Paméla étoient ſi ſuſceptibles? On reproche auſſi à M. Goldoni d'avoir donné trop d'étendue à la plûpart de ſes Scènes. Quelques-unes ont laſſé la patience de ſes plus zélés Partiſans; & toutes les beautés dont elles ſont remplies n'ont pû faire pardonner leur exceſſive longueur.

Outre ce défaut, qui lui eſt commun avec tous les Auteurs Comiques d'Italie, l'Auteur de l'Extrait en remarque un, qui bleſſe l'exactitude de nos bienſéances. La Scène ſixiéme du premier Acte préſente une ſituation trop hardie. Paméla ſeule avec Mylord Bonfil, expoſée aux emportemens de l'amour, fait redouter au Public des attentats, dont il eſt dangereux d'offrir même les approches. Il ne ſeroit pas moins difficile de juſtifier, devant des Juges po-

COMEDIE ITALIENNE

lis, l'incivilité de ce Seigneur à l'égard du Chevalier Ernolds. Ils ne trouveroient pas les ridicules de ce jeune homme assez révoltans, pour lui devoir attirer les plus sensibles mortifications dans une premiere visite. Ajoutons que les familiarités de la Jervis sont directement contraires aux mœurs de l'Angleterre. Les grands Seigneurs y tiennent leurs Domestiques dans le plus profond respect ; & la Jervis va jusqu'à l'insolence, lorsqu'elle dit à son Maître qu'il est pire qu'un démon : *Siete peggio di Satanasso.*

Le caractère de Paméla, quoiqu'assez bien soutenu, n'est pas sans défaut. Son ingénuité est trop clairvoyante, & sa vertu trop coquette. Il paroît qu'elle avoit osé lever les yeux jusqu'à son Maître, avant qu'il se fût abaissé jusqu'à elle. Elle parle de l'honneur en, fille qui n'ignore point en quoi il consiste ; elle fait plus de réflexions, elle marque plus de vûes, que son âge & son caractère n'en annoncent.

Enfin Mylord Curbrech doit paroître un personnage très-inutile.

COMEDIE ITALIENNE

Mylord Artur conseille, prie, arrache autant qu'il peut son Ami à l'amour de Paméla : doubler ce rôle, c'est l'affoiblir, & multiplier les êtres sans nécessité.

Quant au style, il est pur, clair & aisé. M. Goldoni est un de ces Littérateurs Italiens, que la lecture des Livres étrangers a dégoûtés des pointes qu'ils appellent *Concetti*, & de ces phrases entortillées, subtiles, diffuses, qu'une construction trop travaillée rend encore plus obscures. C'est à la même étude que les Métastasio & les Muratori doivent une partie de leur réputation. Avec leur exemple & le secours d'une saine critique, on juge que M. Goldoni peut les égaler dans son genre.



ŒCONOMIE CHAMPETRE.

INSTRUCTION

Sur la maniere d'élever & de soigner la meilleure espece de Brebis, par M. Fred. W. Hastfer. A Stokholm, chez Merckell. in-8°.

LEs Traités des *Varrons*, des *Columelles* & de l'immortel Auteur des Georgiques, sont aujourd'hui, pour l'agriculture & pour tous les détails de l'œconomie Champêtre, ce que les découvertes des Physiciens du même temps sont pour les nôtres ; c'est-à-dire, que ces anciens Ecrivains ayant été les premiers qui ont réduit leurs connoissances en méthode, ils n'ont jetté que les fondemens d'un Art, dont la perfection étoit réservée à leurs Descendans. Il en est de même de toutes les nou-

ŒCONOM. CHAMPÊT.

velles lumieres, dont le progrès dépend de l'expérience. Si nous avons perfectionné celles qui nous sont venues de nos Prédecesseurs, comptons que la postérité perfectionnera les nôtres.

Parmi les efforts de tant d'habiles & zélés Citoyens, qui employent comme à l'envi leurs lumieres, leurs talens & leurs facultés même, à mettre les Pays du Nord dans une situation florissante, & à procurer, s'il étoit possible, aux Habitans de ces vastes Contrées les avantages des Pays les plus favorisés du Ciel, on nous fait regarder comme un des plus utiles ce que le Chevalier *Jonas Alstrom* a fait pour améliorer les Brebis de Suede, & pour rendre les soins, que ces Animaux demandent, plus lucratifs aux Propriétaires.

Il forma ce grand projet, après avoir considéré que les Anglois ont gagné plusieurs centaines de millions en annoblissant leurs Brebis par l'introduction des Beliers d'Espagne dans leur Pays. Le sol que les Brebis aiment, & qui leur convient, est fort commun en Suede. Bien loin qu'un prétendu défaut de chaleur

leur ſoit contraire, l'expérience a fait voir, que pour faire réuſſir les Brebis d'Eſpagne & d'Angleterre, il a fallu les garantir, en Suede, de la chaleur du ſoleil en Eté, par l'ombre, & de celle des Bergeries en hyver par d'autres moyens. L'expérience ayant appris à M. Alſtrom que dans ces Animaux les Meres ne contribuent de rien à la bonté de la race, il fit venir des Beliers d'Eſpagne & d'Angleterre, pour en faire couvrir des Brebis de Suede. L'excellence de ces Mâles étrangers conſiſte en ce qu'ils ont une laine plus abondante & d'une beaucoup meilleure qualité. Un Mouton de Suede ne porte qu'environ trois marcs de laine, & le marc vaut ſeize Oerès, qui font quinze ſols de France; tandis qu'un Mouton d'Angleterre porte depuis cinq juſqu'à huit marcs, le marc valant un écu d'argent, qui fait trente ſols de France. Le rapport annuel de ces deux eſpéces de Moutons eſt donc comme d'un à ſix, huit, & même à dix. Les Beliers d'Eſpagne ont un peu moins de laine que ceux d'Angle-

terre, mais la qualité en eſt meilleure. On s'imagina d'abord que les efforts de M. Alſtrom ſeroient inutiles; mais ſans ſe décourager il établit à Hoyenterp, & à Berga, non-ſeulement de grandes Bergeries, mais encore des Académies de Bergers, où depuis quelques années des jeunes gens apprennent ce métier méthodiquement, & ne ſont employés ailleurs qu'après avoir ſubi un examen ſur tout ce qui regarde leur profeſſion. Le Royaume entier a ſuivi cet exemple. On choiſit, partout, des Bergers capables d'inſtruire les autres.

Pour empêcher que la race étrangere ne dégénere, on fait venir de temps en temps d'autres Beliers des meilleures Provinces d'Eſpagne & d'Angleterre; ou du moins on fait couvrir les Brebis par des Beliers, dont la génération n'eſt pas trop éloignée des Peres étrangers.

Après cette expoſition, *M. Haſtfer* entreprend d'écrire l'Hiſtoire naturelle des Brebis. Ces Animaux ſont d'un tempérament phlegmatique. Leur cerveau tendre ne peut

ſupporter, ni un ſoleil ardent, ni la frayeur. Ils ont l'imagination vive, & ſont plus ſujets qu'aucune autre eſpéce d'Animaux à porter des fruits monſtrueux. Leurs maladies ſont auſſi plus fréquentes. Ils vivent rarement plus de douze ans; & c'eſt vers cet âge qu'ils perdent les dents. On peut faire couvrir les Brebis à l'âge de dix-huit mois, mais ſi l'on attend qu'elles ayent cinq ans, on obtient des Agneaux beaucoup plus forts. Elles n'en portent gueres de bons après l'âge de ſept. Le meilleur temps, pour les faire couvrir, eſt une quinzaine de jours après la ſaint Remy. Il eſt à propos que cette opération ſe faſſe dans les étables. Les Brebis ſont fort effrayées par le feu, quand elles ſont pleines; & la laine des Agneaux en devient rouſse. Un Belier ſuffit pour quinze Brebis. Les Brebis d'Irlande ont ſix & juſqu'à huit cornes. C'eſt dans la ſeconde génération que les Brebis d'Allemagne produiſent, avec les Beliers d'Eſpagne & d'Angleterre, des Agneaux de race Angloiſe & Eſpagnole. Les deſcendans des Bre-

bis de Suede ne s'annobliſſent qu'à la troiſiéme génération. On ne peut traire les Brebis, ſans porter préjudice à leur laine. Par une précaution peu conforme à la nature, mais recommandable pour entretenir la propreté de ces Animaux, l'Auteur conſeille de couper la queue aux Agneaux vers l'âge de deux mois.

Les Brebis ſont ſujettes à une eſpéce de peſte, accompagnée de tumeurs, qui enleve quelquefois un grand nombre de ces Animaux. Ils ſont expoſés d'ailleurs à quantité d'autres maladies, dans la conſidération deſquelles M. Haſtfer met à profit les obſervations de M. Sauwages de Montpellier.

L'Auteur paſſe enſuite aux ſoins que demandent les Brebis, dans le cours de l'Eté, comme en Hyver. Il recommande ſur-tout, de ne les jamais faire paître, quand il eſt tombé de la roſée. Il obſerve, à cette occaſion, que les Animaux ſauvages connoiſſent beaucoup mieux que les Animaux domeſtiques ce qui convient à leur ſanté; & ceux-ci, dit-il, ont moins beſoin de cette inſ-

tinct, puisque la Providence les a comme donnés à la garde de l'homme. Il faut toûjours tâcher de procurer, aux Brebis, de l'ombre contre la chaleur du Midi. Les bruyères séches, où il y a un peu de bois, sont les pâturages qui leur conviennent le mieux. Le pâturage des champs nouvellement moissonnés est trop nourrissant pour elles; car il est important d'empêcher qu'elles ne s'engraissent trop promptement. Il faut, pour les abbreuver, une bonne eau de rivière ou de ruisseau; & il est à propos de ne pas les faire boire trop souvent. L'Auteur entre dans un grand détail sur la manière dont il convient de donner du sel aux Brebis. Il veut que les étables de ces Animaux soient bâties, sur un terrein sec & élevé, & qu'elles soient assez grandes pour être plutôt froides que chaudes. Pour trente Brebis, par exemple, il les veut longues d'environ vingt pieds, & hautes de neuf ou dix. Il y demande même des fenêtres & des lucarnes, ou quelqu'autre ouverture, propre au renouvellement de l'air. Pour nourrir les

Brebis, il recommande la paille de pois & d'avoine hachée, toute sorte de feuilles d'arbres, même celles des sapins, avec un peu de foin. Il fait observer, en même temps, que peu de Brebis, bien nourries, sont d'un meilleur rapport qu'un grand nombre d'affamées. L'eau chaude, qu'on croit en certains endroits de l'Allemagne fort convenable aux Animaux domestiques, ne convient nullement aux Brebis. En général, il est utile à ces Animaux de les faire paître en Hyver; mais on ne doit point les mener dans les bleds en herbe, à moins qu'ils ne soient gelés. Les Brebis, qui ne sont tondues qu'une fois par an, valent mieux que celles qu'on tond deux fois; aussi Jean-George Electeur de Brandebourg a-t-il défendu expressément d'en entretenir de cette dernière espéce. Les Brebis d'Espagne & d'Angleterre ne souffrent point qu'on les lave; mais cette pratique est avantageuse à celles de Suéde & d'Allemagne. Il y faut employer, s'il est possible, une eau claire, qui coule sur du sable. L'usage de l'eau salée seroit pernicieuse.

En tondant les Brebis, il faut avoir un soin particulier de bien séparer les différentes sortes de laines, c'est-à-dire, celles des Brebis d'Espagne, d'Angleterre, & d'Allemagne; celles des Beliers, des Moutons, des Brebis & des Agneaux; celles enfin du dos, des pieds & des épaules. La laine fine ne se nettoye qu'avec beaucoup de peine. On la décrasse dans un mélange d'eau & d'urine, moitié de l'une & de l'autre, en l'y remuant avec un rateau, &c. Dans les endroits humides, la laine devient rousse; & les vers s'y mettent. Il ne faut tirer du lait, que des Brebis qui portent une mauvaise laine. Beaucoup de grand Seigneurs Espagnols entretiennent jusqu'à soixante mille Brebis. Ils en confient le soin à un premier Berger, qui en a d'autres sous lui. A l'exemple des Peuples Orienteaux, ces mêmes Seigneurs se font un plaisir d'assister, avec toutes leurs familles, à la tonture des Brebis. M. Hastfer fait remarquer, qu'il est bon d'avoir des Bergers, qui sachent jouer de quelqu'instrument. Les Brebis aiment à les entendre, en deviennent plus gayes, & se laissent gouverner par le son.

L'Auteur finit son Traité par la partie médecinale, où il parle des remédes contre les maladies des Brebis. Il donne beaucoup d'éloges à une poudre, composée d'une fourmillière, qu'on met en Automne avec les fourmis, le mastic, les feuillages & les brins de bois, dans un four, pour y sécher; après quoi on la réduit en une poudre, que l'on conserve dans un vaisseau, où il y ait eu du sel; & pour en faire usage, on la mêle avec du sel & de l'avoine. On a trouvé que les Brebis guéries avec cette poudre, d'une maladie qui régnoit en 1746, avoient conservé le foye très-sain; tandis que dans les autres, ce viscère étoit rempli de cloches d'eau. Le sel, dissout dans de l'urine humaine, sert d'émétique à ces Animaux; & l'antimoine, ou le souffre mêlé avec de la lie de bierre, leur sert de laxatif. M. Hastfer vante beaucoup & conseille journellement la poudre très-composée, qu'on appelle, en Alle-

magne & dans le Nord, la poudre de Pomeranie. Enfin, il traite fort au long de la petite vérole des Brebis. Quand cette maladie les attaque au Printemps, il veut qu'on les frotte avec un mélange de tabac, d'huile & d'alun. En Eté, il préfère l'huile où l'on a fait bouillir des feuilles d'aune.

Œconom. champêt.

Ainsi, par les recherches & l'habileté de M. Hastfer, voila les Brebis bien défendues contre la plupart de leurs maladies. Ne regretterons-nous pas qu'il ait borné ses lumieres à la conservation de ces Animaux? Madame Deshoulieres y trouveroit une nouvelle raison de leur porter envie :

Petits Moutons, que vous êtes heureux!



MATHÉMATIQUES.

Exposition de la Théorie du Levier & de la composition des forces, par M. Kaëstner, Professeur à Leipsig, Membre des Académies de Suéde, de Prusse, de Goëttingue & de Bologne, &c. Leipsig.

Statiq. *Théorie du Levier.*

NOus ne cesserons jamais d'entretenir un peu de commerce avec les Mathématiques. La démonstration, qu'Archimede a donnée de l'Equilibre dans le lévier, se trouve dans tous les Livres de Statique ou de Mécanique; mais elle y est exposée d'une maniere, qui doit la rendre suspecte à ceux même qui ne connoissent que les premiers élémens de cette Science. La difficulté consiste en ce que les deux poids doivent être considérés, tantôt comme réunis, tantôt comme séparés. Les plus grands Mathématiciens ont travaillé infructueusement à donner à cette dé-

monstration l'évidence nécessaire. M. Kaestner y a réussi.

Statiques *Théorie du Levier.*

Il n'est pas nécessaire de démontrer, ni que les poids des deux bouts du lévier étant égaux, & le point d'appui se trouvant dans le milieu, l'équilibre doit subsister, ni que l'hypomochlium qui soutient les deux poids doit avoir la force de les porter. Mais, en supposant au milieu du lévier, à la place de l'hypomochlium, une force qui monte en haut, il faut qu'elle soit égale aux deux poids, quand il ne doit point arriver de mouvement. Qu'on conçoive ensuite un poids attaché à un cordon, qui soit appliqué à l'endroit de l'hypomochlium & passé pardessus une poulie, il faut que ce poids soit égal à ceux qui sont attachés aux deux extrêmités du lévier, c'est-à-dire, il faut qu'il pese deux livres, quand chacun de ceux-ci en pese une. Qu'on ôte enfin le poids de l'une des extrêmités du lévier, & qu'on arrête ce bout avec la main, l'équilibre restera comme auparavant; & ce sera de cette maniere qu'on aura trouvé le lévier

homodrome, & la proposition; qu'à distance double (p. c de 2 pieds) une livre tient l'équilibre avec deux, appliquées à une distance simple (p. c. d'un pied.)

Statiq. *Théorie du Levier.*

Or que l'on suppose encore qu'au lieu de la main, l'extrêmité du lévier soit arrêtée d'une maniere mobile, par une cheville; l'équilibre restera comme auparavant. Qu'on allonge ensuite le lévier au-delà de cette cheville, de la moitié de la longueur, c'est-à-dire, la valeur de la distance, où sont appliquées les deux livres, qui tirent en haut; qu'on applique au bout de cette allonge un poid, qui tire en bas avec la même force que celui qui tire en haut, c'est-à-dire qui pese deux livres, l'équilibre restera encore comme auparavant, & l'on aura trouvé le levier Héterodrome ou à bras inégaux, & la proposition; quand on applique au levier Héterodrome un poids dans la distance d'un pied, & un autre à celle de deux, il faut que le premier ne pese que le double de l'autre, si l'on veut que l'équilibre subsiste.

TRADUCTION

De quelques Piéces Lyriques,

PIECES LYRIQUES.

C'EST dans le plus bel âge des Sciences & des Beaux-Arts, que l'ancienne Grece & l'ancienne Italie ont porté leur Poësie Lyrique au plus haut dégré ; & rien n'est moins surprenant, puisque cette Poësie demandant, comme en mesure égale, de l'esprit, du gout & du sentiment, on conçoit que ces trois qualités ne doivent jamais avoir été plus communes & plus parfaites que dans le siécle d'or des Sciences & des Beaux-Arts. Mais s'ensuit-il que par le progrès de la Poësie Lyrique dans une Nation, on puisse juger de celui des Beaux-Arts & des Sciences ? C'est une question que je me dispense de décider, en me bornant à donner quelquefois des exemples, qui puissent contribuer à l'éclaircir.

L'air noté est de M. le Chevalier d'Herbain, Capitaine au Régiment de

PIECES LYRIQUES.

Tournesis, qui s'est distingué, en Italie même, par son goût & ses talens pour la Musique Italienne. On vante un Opera qu'il y a composé, (*a*) dont on promet la traduction au Journal, avec quelques-uns des plus beaux Airs.

TRADUCTION (*a*)

Des Stances Italiennes.

BEAUX yeux ! où le fils de Venus a fixé son séjour & son Empire, & d'où il lance des traits qui blessent tous les cœurs : vous respirez un feu subtile & liquide, qui nous consume peu à peu, entre l'espoir & la crainte.

Comme le Soleil, par des voies secretes, fait germer les plantes & les fleurs, quand la terre ouvre un passage à ses premiers feux ; vos regards

(*a*) Sous le titre de *Lavinia*.

(*b*) On s'est attaché à l'esprit de cette Piéce, beaucoup plus qu'aux expressions, dont la plûpart ne seroient pas supportables dans une traduction littérale.

qui

PIECES LYRIQUES

qui savent trouver les chemins du cœur, y font naitre l'espérance, le désir & la volupté.

C'est de votre lumiere que l'amour emprunte la sienne, & les couleurs où il trempe les dards qui nous font cherir ses blessures. L'Etoile du soir & du matin n'est pas si belle, & brille bien moins que vous.

Quand je chante votre éclat & votre pouvoir, ma Lire vous doit ses plus doux accords. Je m'égarerois sans vous. Vos feux me guident. En chantant un sujet si noble, le succès peut-il manquer à mes Vers ?

Astres divins ! si c'est un bonheur de vous voir, si c'en est un plus grand de soupirer pour vous, quel sera celui d'espérer ? Vous brillez parmi les orages. Jettez-vous un regard favorable ? comme les deux Etoiles polaires, vous calmez toutes les craintes.

Que vous êtes éloquens ! Que votre silence même est expressif. Ah ! fermez-vous, faites cesser ce charmant langage ; il est impossible d'y resister. Mars lui-même vous a cédé ses Trophées & ses Armes.

Quand les Dieux de la Seine &

PIECES LYRIQUES.

du Rhin chercherent à vous plaire, mon sang se glaça dans mes veines. Mais, que dis-je ! l'hommage de l'Univers n'est-il pas dû à vos charmes?

La Reine de Cythere & d'Amathonte vainquit aisément le Dieu de la guerre : mais ce ne fut pas envain qu'il lui offrit ses vœux & ses plaintes ; il s'applaudit heureusement d'avoir trompé Vulcain.

L'amour à caché dans vous tout son art, tout ses attraits, & toute sa puissance : c'est par vous seuls qu'il cherche de la gloire & qu'il en espére. Vous lui donnez un souverain Empire, vous le rendez fier, audacieux ; je l'éprouve : il vous doit sa victoire.

Dans vous seuls brule ce feu solaire, qui échauffe les cœurs & qui excite les désirs. Tous les autres Astres peuvent jetter quelque lumiere ; mais vous portez seuls au fond de l'ame une chaleur qui fait ses delices & son martire.

Junon, Pallas, Venus, qui disputerent le prix de la beauté, n'avoient rien de si divin. Les Graces n'eurent jamais rien de si touchant. Mais les Graces sont sensibles ; &

CANZONETTA

Del Sig.r Cav.re D'herbain

gratioso andante

Vaghe luci amoro = sette, ov-e amor fa nido, e regna, donde vibra

Vag=he luci amoro= =sette, ov-e amor fa nido, e regna, donde vibra

le = = sa et= = = = te, che fan pia = = = gaad ag ni cuor; vn sottil liqui= = = do

le = = sa et = = = te, che fan pia = = = gaad og ni cuor; vn sottil li qui = = do

for: pia:

fuoco da voi spira, o lu = = ci bell e, che ne struggea po-co a poco fra la spe me, ed il ti

fuoco da voi spira, o lu = = ci belle, che ne struggea po=co a poco fra la speme, ed il ti

mor = = = = = = = = = ed il ti mor.

mor = = = = = = = = = ed il ti mor.

II

Come il Sol fa l'erbe, e i fiori
Germogliar per vie Segrete,
Quando il Suolo a' primi ardori
Apre facile il Sentier:
Voi così, luci Serene,
Che del cuor le vie Sapete,
Fate in noi nascer la Spene
Il desire, ed il piacer,

III

Quella luce Peregrina
Donde amor tolse, e i colori,
Ove Sempre i dardi affina,
E fa dolce anche il dolor:
Io non veggio, che si bella,
Quando appar Senza alcun velo,
Splenda in Ciel la terza Stella
Su la sera, o al primo albor

IV

Ah di voi se scrivo, o canto,
Lucidissime pupille
Di voi Sole è tutto il vanto,
E' di voi solo mercè.
Sol da Voi mi vien lo stile,
Che dal nobile soggetto
Viene un abito gentile
Luci care, e non da me

V

Se beato è chi vi mira
O del Ciel cortesi lumi,
Se più lieto è chi Sospira,
Che sarà chi spero amor:
Siete Voi tra le procelle,
Se benigne vi volgete
Voi del polo le due Stelle,
Che calmate ogni timor.

VI

Quanto mai loquaci siete;
Quanto dite ancor tacendo:
Deh chiudetivi, tacete;
Più resister non si può.
Anche Marte le sue prede,
E gli allori, il brando, e l'asta,
Di desir colmo, e di fede,
A voi cesse ed io lo so

VII

Ah così non fosse al seno
Rimembranza acerba e dura
Colla Senna il picciol Reno,
Che gelare ancor mi fa
Ma che parlo! e' ben dovuto,
Cari lumi ritrosetti
Ogni omaggio, ogni tributo
Alla vostra alma beltà.

VIII

Pur la dea, che tien l'impero
D'Amatunta, e di citèra,
Facil vinse il Dio guerriero.
Onde l'armi abbandonò
Ah non sparse altero invano
I suoi voti, e le querelle;
E si rise di Vulcano,
Quando avvinto lo mostrò.

IX

Tutte amore in voi nasconde;
L'arti i vezzi, e il suo potere;
Da Voi sole, e non d'altronde
Nell imprese Ei spera onor
Voi gli date un sommo impero,
Voi lo fate, ed io lo provo;
Audacissimo, ed altero;
Voi lo fate vincitor.

X

Occhi alfin dolce-tremanti,
Arde in Voi parte di cielo,
Donde pendono gli amanti
Ove riede ogni desir
Quelle sol dell' altre Suore
Luci anch essere, ardenti e vaghe
Mostran quasi egual splendore
Danno all alma egual martir.

XI

Non così Palla, e giunone,
Ne così venere apparve
Quando scese al paragone
Contrastaron di beltà
Nè così care, e vezzose
Fur le grazie insieme accolte:
Ma le grazie son pietose;
Voi negate ognor pietà.

XII

Perchè morto, e incenerito
Io non resti a sì bei rai,
Ah m'involo a questo lito,
Ma mi svello con dolor:
E qual chi mira il sol fiso
Che abbagliato ancor lo vede,
Io vedrò sempre quel viso
Quei begli occhi e quel fulgor.

vous ne connoissez pas la pitié.

PIECES LYRIQUES.

Je fuis; des flammes si vives me reduiroient en cendre. Je fuis; mais hélas! je m'arrache avec douleur: & semblable à celui qui ayant fixé la vue sur le Soleil, le voit encore, après avoir cessé de le regarder, je verrai sans cesse ce visage, ces yeux, & cet éclat que je n'ai pû soutenir.

Le Gout du Musicien paroît jusques dans le choix de son sujet. Cette belle chanson, comme la suivante, dont on donnera aussi l'air & les paroles Italiennes dans le Journal de Mars, est du célébre *Metastasio*, c'est-à-dire d'un Poete qui joint aux graces d'Anacréon la chaleur de Sapho. Cette idée, qu'on a souvent employée pour son éloge, comprend toute la perfection du genre lyrique. (*a*)

(*a*) La chaleur, surtout, en paroît le caractère. Plutarque, pour louer Sapho, la compare à *Cacus*, fils de Vulcain, qui jettoit feu & flamme par la bouche. Horace est charmant dans la même peinture:

Spirat adhuc amor,
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

PIECES LYRIQUES.

LA LIBERTÉ,

Autre Chanson Italienne du Signor Metastasio.

O Nice! graces à tes fourberies, à la fin je respire; à la fin, les Dieux ont eû pitié d'un Malheureux. Je sens que mon ame est dégagée de tes fers: cette fois, ma liberté n'est point un songe.

Je me rappelle mon ancienne tendresse, sans en regretter la douceur. Ce souvenir n'excite point mon dépit. Je ne change plus de couleur, à ton nom; & ta vue ne fait plus palpiter mon cœur.

Je dors, & dans mes rêves je ne te vois point; je me reveille, tu n'es pas le premier sujet qui occupe ma pensée. Loin de toi, je puis être sans ennui. Près de toi, ta présence ne me fait éprouver, ni plaisir, ni peine.

Je parle de ta beauté, sans me sentir attendri; je me rappelle mon aveuglement, & je ne m'en irrite point. Je ne rougis plus de ma patience à souffrir

PIECES LYRIQUES.

tes perfidies & tes caprices. J'en parlerois tranquillement à mon rival.

Regarde-moi d'un œil de mépris; parle-moi d'un air de tendresse; tes rigueurs, tes bontés, me sont égales. Tes lévres ont perdu l'Empire qu'elles avoient sur moi; tes yeux ont oublié la route de mon cœur.

Que je sois gai ou triste, ce n'est plus l'effet de ta tendresse ou de ta cruauté. La forêt, la colline, la prairie, qui ne pouvoient me plaire sans toi, changées en un séjour froid & tranquile, pourroient m'ennuier même avec toi.

Ecoute-moi, je suis toujours sincere: je te trouve encore belle; mais tu ne me parois plus la plus belle de toutes. Je t'avouerai même qu'aujourd'hui (ne t'offence pas de ma franchises) j'apperçois dans tes yeux des défauts que je prenois autrefois pour autant de beautés, & qui m'enchantoient dans mon aveugle prévention.

Quand le trait fatal s'est brisé, ah! je reconnois ma honte, mon cœur s'est effrayé de le voir rompu; je me croiois expirant. Mais pour sortir d'un rigoureux tourment, pour secouer un

PIECES. LYRIQUES.

joug tirannique, pour retrouver la liberté, on peut tout souffrir.

L'Oiseau laisse ses plumes dans le piége où il est tombé; mais il a le bonheur de se revoir libre. Ses plumes renaissent bientôt: il lui reste la defiance du danger & l'art de se tenir sur ses gardes.

Tu te flattes, je le sais, que mon feu n'est pas encor éteint; & tu t'en flattes, sur le plaisir que tu me vois encore à parler de toi, sur la peine qu'il m'en coute à me taire. Apprens, ô Nice! que ce qui me fait parler, n'est que cet instint naturel, qui porte à raconter les maux dont on est délivré.

Je redis, à qui veut les entendre, & mes malheurs & tes perfidies; comme un Guerrier se plait à montrer les cicatrices de ses blessures; ou comme un Esclave, nouvellement libre, montre avec joye les flétrissantes marques de sa chaîne.

Je te parle; mais quand je te parle, ce n'est que pour satisfaire le désir que j'ai de parler: je te parle; mais sans m'inquieter si tu te ressouviens des sermens que tu m'as faits:

je te parle ; mais sans te demander si tu approuves ce que je dis, sans m'embarasser si tu es tranquille, où agitée, quand tu me parles toi-même où quand tu parles de moi.

PIECES LYRIQUES.

J'abandonne une inconstante ; tu perds un cœur sincére. Je ne-sais qui de nous deux doit se consoler le premier ; mais je sais que Nice ne trouvera jamais un aussi fidéle Amant que moi, & qu'une femme aussi volage que Nice est facile à trouver.

LA PECHE,

Vers Anacreontiques de M. Sch. . . . à une jeune Demoiselle qui avoit mangé la plus belle Pêche de son jardin ; traduite de l'Anglois.

J'Avois une Pêche, hélas ! . . . mon unique soin ! l'orgueil de mon jardin. . . ! si belle ? si grosse... ! On me l'a volée ; mais j'ai bien-tôt trouvé mon petit Voleur. C'étoit l'Amour même. Fanny étoit la réceleuse. Je les ai pris sur le fait ; j'ai reconnu ma Pêche, quoique les Fri-

PIECES LYRIQUES.

pons l'eussent déjà mise en piéces. Les deux moitiés étoient allées se placer sur un sein de Lys. Elles y forment encore les deux plus jolis Hemispheres .... Le vermillon clair, qui la coloroit, a passé sur des joues de roses. Le fin duvet, dont elle étoit revêtue, éclate sur la plus belle peau. J'en ai senti le parfum dans une délicieuse haleine. Ce feu, cette douce chaleur, ces rayons du Soleil qui la murissoient, brillent dans les yeux de Fanny. Le moyen de regretter ma Pêche ? J'allois m'aplaudir d'en voir un emploi si charmant : mais, ô cruel souvenir ! ce qu'elle avoit de plus dur, le noyau enfin, je le cherche, je le demande ! .... L'Ingrate, la Perfide l'a caché dans son cœur !



MORALE.

FABLES, ALLÉGORIES.

UNE morale badine & légere, mais sage, & distribuée sobrément dans tous nos Volumes, n'en sauroit être la plus ennuieuse partie. Pourquoi ne formeroit - elle pas une sorte de lien dans un livre, comme elle en est un dans la société des honnêtes gens ? N'importe qu'il soit de fleurs, c'est-à-dire un peu frivole. Il regagne par l'agrément ce qui lui manque par la force. D'ailleurs, n'avons-nous pas des exemples à donner dans tous les genres ?



MORALE.

MISS (a), ET LE PAPILLON

FABLE.

UNE tendre *Miss* étoit élevée sous les yeux de sa mere dans le bon air de la campagne, loin du tumulte & des folies de la Ville. Elle n'avoit pas encore appris à bouder, ni à sourire ; son oreille étoit neuve à la fleurette, & sa langue n'avoit jamais été trempée dans le venin de la médisance. Sa beauté sans art, ses graces naives, ne connoissoient point de miroir. Ne sachant manier, ni les cartes, ni l'éventail, elle ignoroit également le quadrille & les hommes. Mais elle vivoit heureuse & contente dans sa simplicité ; comme vivoit Chloé.... il y a quelques semaines.

La petite Innocente se leva un jour de bonne heure, pour respirer l'air du

(a) Ce nom, qu'on donne en Angleterre aux jeunes Demoiselles, a quelque chose de si doux ; il est si court, il épargne si bien toutes les circonlocutions, qu'on a cru devoir le conserver.

MORALE, FABLE.

matin. Elle suivoit, en sautillant, le cours d'un ruisseau, dont le doux murmure avoit souvent bercé son sommeil. L'air étoit temperé, le Ciel serain. Mille fleurs, fraichement écloses, faisoient l'ornément de la scene. Les oyseaux y venoient choisir l'objet d'une tendresse qui ne doit finir qu'avec l'année: heureux oyseaux! mais plus heureuse Miss! Elle sentoit son cœur léger. Tout l'amusoit; & la Nature, aussi gaye qu'elle, versoit dans son ame sa joye la plus pure.

Un Papillon des plus brillans voltigeoit d'une rive à l'autre; & portant son hommage de fleur en fleur, il déployoit par intervalles le duvet doré de ses aîles. Tantôt il prenoit son essor, tantôt il voloit terre à terre; attiré successivement par l'éclat ou par l'odeur. Tantôt il suçoit la rosée qui baignoit encore la fraiche Violette. Tantôt il pressoit amoureusement les levres de la Rose vermeille, ou le sein délicat d'un Lys. Mais loin de se fixer, le volage parcouroit tout, sans s'arrêter plus d'un instant, prenoit un baiser, & s'envoloit.

L'aimable Enfant le voit, & le dé-

MORALE. FABLE.

sir s'allume. Elle admire son œil plein de feu, ses aîles éclatantes, elle brûle de le prendre. Le battement de son cœur, la rougeur de son visage, trahissent un amour qu'elle ignore, & qui lui est naturel; l'amour de la parure. Séduite par le vain appas d'un déhors sans fond, la femme enfin se développe; & son sein, qui palpite, paye le premier tribut au penchant favori de son sexe. Elle court de toutes ses forces après l'insecte Petit-maître. Elle le poursuit à travers les bosquets, les parterres, & compte pour rien le dégat quelle fait dans ces fleurs, qui hier encore lui étoient si cheres.

Tant que le Dieu du jour, par sa chaleur vivifiante, soutint les forces & la legéreté du Papillon fugitif, la Nimphe vola sur ses traces; & la chasse dura jusqu'au soir. Mais vers l'heure où le soufle de Zéphire vient agiter & rafraichir les feuillages, las enfin, il prend pour lit une orgueilleuse Tulipe & la couvre toute entiere de ses aîles. Miss le surprend. Captif dans le creux de sa main, il tombe au pouvoir de la Belle.

Envain, pour s'échapper, il tente

MORALE. FABLE.

mille tours d'adresse. Miss tient trop bien sa proye. Il perd l'espérance de fuir. Il a recours à la priere, & s'addresse dans ces termes à son aimable Ennemie. Lâchez-moi, généreuse Enfant! Rendez-moi la liberté, je vous en conjure. Eh! quelle gloire pourriez-vous tirer de mon esclavage? Un insecte vain, inquiet, réluisant d'un éclat trompeur. Mon unique avantage est le clinquant de ma parure. Errant de fleurs en fleurs, je porte en tous lieux mon oisive inutilité; & les jous d'Eté sont à peine assez longs à mon gré, pour me donner en spectacle à toute la nature. Je ne suis bon à rien: Que feriez-vous de moi? Daignez donc vous laisser toucher par mes supplications, & laissez-moi réprendre mon essor dans ces campagnes fleuries.

La charmante Miss sentit son tendre cœur ému par la pitié. Elle accorda la liberté au Prisonnier. Aussitôt déploiant ses aîles, & se perchant sur les doigts mignons de sa Bienfaitrice, il prononça ce que vous allez entendre, & qui merite bien l'attention de tout l'aimable sexe.

MORALE. FABLE.

A présent que ton âge tendre conserve encore ton cœur pur, & libre de tout engagement; que dans ton air naif, dans ton visage serein, on ne voit point regner la prétention, & l'importance; tu vis inconnue au monde, que tu ne connois pas; tu n'es l'objet, ni de la louange, ni du blâme. Mais sitôt que l'ardent désir de plaire, appanage de tout ton sexe, aura commencé à se développer dans ton ame innocente, qu'étudiant l'art de pousser à propos un soupir pour faire jouer une gorge naissante, & déja maîtresse de ta langue & de tes regards, tu sauras montrer tes charmes à leur avantage; alors, tu verras autour de toi mille choses qui me ressemblent, qui tournent & retournent sans cesse sans autre dessein que d'étaller le clinquant qui les couvre. Si tu te laisses éblouir par l'orgueil de la broderie; victime d'un faux déhors, comme aujourd'hui, si tu t'amuses a la poursuite de l'Insecte réluisant; quelle recompense pour tant de peines? tu prendras un Papillon.

MORALE. ALLEGORIE.

L'IMPUDENCE ET LA MODESTIE,

Allégorie morale, traduite de l'Anglois.

JUPITER, un jour, s'avisa de joindre ensemble, d'un côté, la *Vertu*, la *Sagesse* & la *Confiance*; de l'autre, la *Sottise*, le *Vice*, & la *Timidité*. Après avoir arrangé ces deux societés, il les envoya sur la terre. Ce Dieu croyoit avoir lié les deux Parties avec beaucoup de jugement. Il lui sembloit que la Confiance étoit la compagne la plus naturelle de la Vertu, & qu'au contraire la Timidité devoit toujours marcher à la suite du Vice. Mais ces deux compagnies de Voyageurs n'eurent pas fait beaucoup de chemin, que la dissension s'éleva dans toutes les deux.

La Sagesse, qui guidoit l'une, étoit accoûtumée à voyager avec précaution. Elle vouloit non seulement s'informer des chemins, mais les recon-

MORALE. ALLEGOR.

noître avec soin avant que de s'y engager, savoir où ils aboutissoient, s'instruire des dangers, des embarras & des obstacles; & c'étoit son usage d'employer toujours quelque tems à déliberer sur tous ces points. Ces retardemens déplaisoient beaucoup à la Confiance. Elle aimoit au contraire à prendre vite son parti; elle entroit volontiers dans la premiere route qu'elle trouvoit ouverte; une fois acheminée, elle alloit toujours grand train, sans s'embarasser du terme. La Sagesse & la Vertu étoient inséparables; mais la Confiance, un beau matin, suivant son naturel impétueux, s'avança fort loin devant ses compagnes. Persuadée qu'elle pourroit bien s'en passer à l'avenir, elle continua son voyage seule, sans s'inquiéter de leur destinée; & comme elle prit un chemin fort différent du leur, elle n'avoit garde de les rencontrer.

De même, l'autre société ne tarda point à rompre l'union formée par Jupiter. Comme la Sottise, ne voyoit pas loin devant elle, il lui étoit difficile de prendre vite son parti lors qu'il s'agissoit de regler sa route. Son

MORALE. ALLEGOR.

irrésolution étoit encore augmentée par les embarras & les incertitudes où la jettoient à chaque pas les conseils de la Timidité. Tout cela ennuioit fort le Vice, qui n'aimoit point à entendre parler de délais & de difficultés; il n'étoit jamais content d'une allure mesurée; dès que son penchant, où sa fantaisie, l'avoit déterminé à prendre un chemin, quel qu'il fut, il y couroit à grand galop, sans jamais s'arrêter ni regarder derriere lui; il ne pouvoit souffrir les remontrances continuelles de la Timidité. Quoique la Sottise leur prêtât l'oreille, le Vice jugeoit bien que s'il pouvoit la tenir seule, il la conduiroit à son gré, & lui feroit faire tout ce qu'il voudroit. Aussi saisit-il la prémiere occasion pour chercher querelle à la Timidité & la chasser de leur compagnie. Celle-ci, de son naturel, n'étoit pas faite pour rester avec les gens malgré eux; elle ne se le fit pas dire deux fois. Le Vice & la Sottise continuerent ensemble route & ne se séparerent plus.

La Confiance & la Timidité, étant ainsi écartées chacune de sa compagnie, coururent pendant quelque tems,

MORALE ALLEGOR.

errantes, solitaires; jusqu'à ce qu'enfin le hazard les conduisit un jour dans un Village, où elles arriverent chacune de son côté, mais toutes deux à la même heure. La Confiance alla tout de suite se présenter à un magnifique Château, qui appartenoit à la Dame du lieu. Cette Dame étoit l'Opulence. La Confiance ne s'ennuya point à faire demander l'entrée, ni à chercher un introducteur. Sans être même annoncée, elle penetra immédiatement jusques dans l'intérieur du Château. Elle y trouva le Vice & la Sottise déjà établis; ils étoient arrivés un peu auparavant, & avoient été parfaitement bien reçus. La Nouvelle-venue se joignit aussi-tôt à eux, & grossit le train de la Dame du Château. Elle sut se rendre agréable; & dès ce moment. l'Opulence vecut avec toutes les trois dans une intime familiarité. C'étoient ses courtisans, ses flateurs & ses convives assidus, les arbitres de ses plaisirs, de ses gouts, de ses societés. En un mot ce *Trio* parfaitement d'accord composoit aussi son conseil, pour toutes ses affaires; excepté celles d'interêt. L'Avarice étoit depuis trop long-tems

en possession de diriger cette partie; l'Opulence avoit pour elle un vieux respect, qui alloit jusqu'à la soumission. Il est vrai qu'on la voyoit peu, & le plus souvent elle gardoit l'incognito. Quoique la Vanité, introduite par la Sottise, eut à son tour donné l'entrée à la Magnificence, & que même le Vice eut plus d'une fois amené la Prodigalité, la Dame du Château avoit cependant ses heures marquées pour se retirer dans son cabinet; & c'étoit alors qu'elle comptoit avec l'Avarice.

MORALE ALLEGOR.

La Timidité cependant, n'osant s'approcher de ce superbe Château, accepta l'invitation que lui fit la Pauvreté. En entrant dans sa cabane elle y trouva la Sagesse & la Vertu, qui rejettées par l'Opulence s'étoient retirées dans le même azile. La Vertu en eut compassion; & la Sagesse s'apperçut, après l'avoir un peu examinée, qu'il ne seroit pas difficile de la corriger. Elles l'admirent donc dans leur societé. Bientôt elle devint un peu moins embarassée, beaucoup plus sociable & plus engageante; & ce changement lui valut le nom de Modestie.

Comme la contagion de la mauvaise

MORALE. ALLEGOR.

compagnie est infiniment plus rapide que l'influence de la bonne, la Confiance degenera encore plus vite dans celle du Vice & de la Sottise: & l'excès, où elle parvint, la fit appeller Impudence.

Le genre humain, qui avoit d'abord vû les deux societés formées par Jupiter, & qui ne fut pas instruit des deux désertions reciproques, est tombé depuis dans d'étranges méprises; & cette ignorance lui fait encore illusion tous les jours. Partout où il voit l'Impudence, il la suppose accompagnée de la Sagesse & de la Vertu; & la Modestie ne sçauroit paroître, sans qu'il croie voir à sa suite la Sottise & le Vice.

A V I S.

Les Figures qui regardent l'article des Monnoies de Portugal n'étant point encore sorties des mains du Graveur, on ne les donnera que dans le Journal suivant, avec quelques autres.

Les deux Bureaux du Journal Etranger sont toujours, jusqu'à nouvel avis; l'un, rue S. Louis, au Marais, proche la rue neuve S. François; l'autre, rue d'Orléans-Saint-Honoré, vis-à-vis l'Hôtel d'Aligre.

JOURNAL ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE.

MARS, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.
Et chez { PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN, le fils, au Palais. DUCHESNE, rue S. Jacques.
MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS

AU LECTEUR.

POUR la satisfaction du Public, autant que pour l'honneur de notre entreprise, nous donnerons, dans le Journal du mois prochain, la liste des *Souscripteurs.* Quelque nombreuse qu'elle soit déja, nos espérances doivent aller plus loin, puisque nos deux premiers Tomes, depuis le renouvellement du projet, ayant à peine eu le tems de parvenir chez les Etrangers, nous sommes encore dans l'attente du succès qu'ils y auront obtenu. Ajoutons qu'en France même, où nous avons tant à nous louer de la faveur publique, nous nous flattons de la mériter plus justement, lorsqu'une abondance de bons matériaux, que nous attendons de jour en jour avec le reste des souscriptions étrangeres,

nous aura mis en état de donner toute sa perfection à notre Ouvrage.

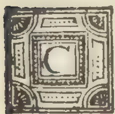
...... marmoreum pro tempore, fecimus : olim
Cum fœtura gregem suppleverit, aureus esto.

VIRGIL.



JOURNAL ETRANGER.

RECHERCHES HISTORIQUES
Sur l'état du Monde litteraire.



E sera, tantôt la suite d'un Article interrompu, tantôt l'arrivée d'un nouveau Mémoire, & l'appas de quelque Relation instructive ou de quelque Singularité curieuse, qui déterminera ma plume dans le choix du sujet historique dont j'ai promis de faire un Avant-propos régulier pour chaque Partie du Journal. Après les éclaircissemens que j'ai donnés deux fois sur ma dépendance;

Recherches historiques.

on ne me demandera plus d'autre explication, si l'on ne veut s'exposer à l'ennui de m'entendre répéter les mêmes excuses.

Etat des Sciences en Portugal.

Aujourd'hui je prens occasion du Traité de *Severim Faria* sur les Monnoies Portugaises, dont le Journal de ce mois contient la fin, avec un curieux Appendix sur les Monnoies Arabes, pour faire tourner les yeux à mes Lecteurs vers une Nation, moins célebre jusqu'à présent par ses progrés dans les Sciences, que par l'ancien éclat de ses armes & de son commerce. Est-ce la seule distance des lieux, qui nuit à la gloire litteraire du Portugal; & le malheur de ses Savans n'est-il que d'être ignorés? Un de nos Correspondans à Lisbonne, aussi jaloux de l'honneur de son païs que des intérêts de la vérité, dans les Mémoires qu'il nous communique, avoue de bonne grace qu'il ne faut pas remonter bien loin pour trouver l'aurore de la Litterature Portugaise; du moins par comparaison à des païs plus heureux, où les Sciences sont depuis longtems dans toute leur splendeur. Il en ap-

Recherches historiques.

porte même deux raisons, qui font honneur à sa bonne foi : l'une est le peu de protection que les Rois de Portugal ont accordé aux Lettres; l'autre, un fond de terreur, causée par l'Inquisition, qui enerve l'ame, & qui tient la raison dans un véritable esclavage.

Mais l'ingénieux Correspondant ne passe pas si facilement condamnation sur l'état présent des Sciences dans sa Patrie. Il entreprend de faire connoître par des noms & des faits, que dans la plupart des Etats de l'Europe, elles ne sont pas plus en honneur, ni mieux cultivées. Il n'excepte que la France & l'Angleterre. La satyre est odieuse, dit-il, & la flatterie lui paroît une bassesse; sans intérêt, sans partialité, il veut rendre justice au païs de sa naissance.

Le regne de Dom Joseph I annonce des jours lumineux. Ce grand Prince honore de sa protection les Sciences & les Beaux-Arts. Il excite l'émulation par des récompenses. Quand ces Dieux de la terre, ajoute poëtiquement mon Historien, ont résolu de faire fleurir les Lettres,

Recherches historiques.

tout répond à leurs desirs. Louis le Grand voulut que ses Sujets prissent l'ascendant sur toute l'Europe, par les Armes & les Sciences; il fut obéi. Dans l'espace de quelques années, Pierre Alexiowitz fit d'un peuple barbare, une Nation savante & civilisée. L'Académie Royale de Lisbonne en a reçu des preuves éclatantes, dans les ouvrages d'érudition dont celle de Petersbourg lui a fait présent, & que le Comte d'Ericeira, Dom François Xavier de Menezes, a fait passer dans sa langue par de curieux extraits. Pourquoi les Lettres ne se perfectionneroient-elles pas en Portugal, sous un grand Roi qui les aime, & qui les encourage par ses bienfaits?

Mais elles y sont déja fort au-delà de leur Orient. C'est dans le détail de tous les genres de littérature, qu'on va prendre une juste idée de leur état actuel.

Grammaire

La Grammaire, que l'Auteur du Mémoire nomme la base des Sciences & des Arts, avoit été traitée d'abord avec peu de succès, par le Pere Emmanuel *Alvares* Jésuite. Les er-

Recherches historiques.

reurs & les défauts de sa Méthode sembloient capables de retarder longtems le progrés de la langue Portugaise. Mais au contraire, ils ont excité le zele de M. Antoine-Félix *Mendez*, qui dans un nouvel ouvrage sur le même sujet s'est élevé tout d'un coup au premier rang des Grammairiens. Son travail a mérité tant d'applaudissemens, qu'il s'en est fait consécutivement deux Editions. Le P. Dom Antoine *Caetano* de Lima, Théatin, a donné en Portugais quelques ouvrages estimés.

M. Emmanuel *Ferreira da Costa* se distingue depuis longtems par ses Compositions latines, dont la plupart respirent le goût du siécle d'Auguste. M. Joseph *Caetano* s'est fait aussi, par ses Ouvrages, la réputation d'un fort bon Grammairien latin. La Congrégation de l'Oratoire, en Portugal, est un Corps illustre, où les Belles-Lettres sont familliercs & où le goût de la grande érudition n'est pas plus étranger. On reconnoît une profonde connoissance de la langue Latine, dans une Grammaire qu'ils ont publiée, & dont le succès

Recherches historiques.

a redoublé dans une seconde Edition. Les Jésuites ne contribuent pas moins à l'avancement de cette langue; car on avoue que l'étude en avoit été longtems négligée. Les RR. PP de S. Pierre & de S. Paul sont aussi fort versés dans les langues grecque & latine. Dom Louis *Caëtan*, Théatin, joint à la connoissance de l'Hebreu, du Grec & du Latin, celle d'une grande partie des langues vivantes. M. le Comte de *S. Laurent*, Protecteur des Sciences, Savant lui-même, & versé dans les langues grecque & latine, est pere d'un fils qui dans l'âge le plus tendre traduit à livre ouvert la plupart des Auteurs grecs. Le P. Hiacinte de *S. Michel*, Religieux Jeronimite, se distingue dans la connoissance du Grec, du Latin & de l'Hebreu; trois langues dont le goût renaît dans son Ordre, où elles étoient anciennement cultivées avec beaucoup de distinction.

Poësie.

Le Génie poëtique ne s'acquerant point par l'étude & ne se transmettant point par héritage, on ne sera pas surpris que le Portugal n'ait pas toujours des Poëtes comparables à

Recherches historiques.

Camoens, à Gabriel *Pereyra*, à Diegue *Teive*, à Diegue *de Paiva d'Andrada*, à André *de Resenda*, & à Lope *Farrao*. Dans tous les païs du monde, la nature est avare de ces Génies supérieurs; mais les Portugais se glorifient encore des Poësies latines du P. *Caetano* de Lima, du P. Eustache *d'Almeyda*, & de quelques sçavans Jésuites. M. Emmanuel *Pereyra da Costa* s'est fait un nom par les siennes. M. Antoine-Felix *Mendez* cultive avec élegance la Poësie Latine & Portugaise, dont il a donné des leçons publiques dans l'Académie qui porte ces deux noms (*a*). M. le Comte de *Villar-Mayor*, s'éleve jusqu'au sublime, dans la Poësie Portugaise, & joint à la noblesse des idées la plus heureuse harmonie des expressions. Son zele pour l'objet de ses talens lui a fait former, dans sa Maison, une Académie composée des meilleurs Poëtes de Lisbonne. M. Emmanuel Joaquin *Texeira* se fait admirer dans le Comique & dans la Satyre. Le P. *Chagas* jouit aussi d'une

(*a*) C'est-à-dire qu'elle se nomme Académie Latine & Portugaise.

Recherches historiques.

haute réputation dans la Poësie Portugaise : mais il a donné peu d'Ouvrages au Public. On se reproche de n'avoir pas nommé plûtôt François de *Sa de Miranda*, dont les Eglogues sont ce que le Portugal a de plus distingué dans ce genre, & lui ont mérité le glorieux titre de *Virgile Portugais.*

Philosophie.

La Philosophie moderne doit peut-être sa premiere origine aux Portugais, dans Antoine *Gomez Pereira*, Auteur de la *Margarita Antoniana* (*b*), dont il y a beaucoup d'apparence que Descartes avoit tiré son

(*b*) Ce Livre est d'une rareté qui le rend fort cher. Il fut imprimé à Medina del Campo, en 1554, & en 1587; ensuite réimprimé à Francfort en 1610. Le titre renferme le nom du Pere & de la Mere de l'Auteur. Son objet, en traitant de *Anima Brutorum* & de diverses autres matieres, étoit de corriger Galien sur bien des points. On a soupçonné en effet Descartes d'y avoir puisé son Sistême sur les Bêtes; mais Baillet a détruit l'accusation, dans la Vie de ce Philosophe, t. 1. pp. 51 & 52. Au reste, je ne sais sur quel fondement mon Historien fait *Pereyra* Portugais, lorsqu'il a toujours passé pour Espagnol. Voyez Vossius de orig. & progres. Idolat. l. 3. c. 41.

Recherches historiques.

sistême sur l'ame des Bêtes. *Cordeiro*, celebre Jésuite Portugais, fut aussi un des Précurseurs de ce grand homme, par son dégoût pour le Peripatetisme, dans lequel il commença génereusement à mêler de nouvelles vûes. Les progrès de la bonne Physique n'ont pas laissé d'être un peu tardifs en Portugal. Un savant Médecin, nommé François Xavier *Leitaö*, & M. Alexandre de Guzman, mort l'année derniere dans une grande réputation d'esprit & de savoir (*c*), sont les premiers qui l'introduisirent à Lisbonne : ensuite elle dût son principal accroissement au P. Jean *Baptiste*, de la Congrégation de l'Oratoire, qui eut le courage, suivant les termes de mon Historien (*d*), d'écarter les ténebres où le Portugal étoit enseveli, & d'ouvrir les yeux à sa Nation. Descartes, Newton & Leibnitz y ont aujourd'hui des Sectateurs en grand nombre. Entre les plus distingués, on nomme le P. *Preston*, Pro-

(*c*) Il étoit estimé du Roi Dom Jean V, jusqu'à passer pour son Favori.

(*d*) Il lui applique ce Vers de Virgile : *Qui primus rerum causas & tempora novit.*

Recherches historiques.

fesseur au College Anglois de S. Pierre & S. Paul; & le P. Theodore *Almeïda*, de l'Oratoire, qui rend un double service à la Physique moderne par ses Conferences publiques & par ses Ouvrages. On vante beaucoup celui qu'il a publié sous le titre de *Récreations Philosophiques*. Les Théatins & les Chanoines Reguliers de S. Augustin ont abjuré l'ancienne Philosophie avec le même zele; & les derniers, connus sous le nom de *Vicantes*, ont un assez beau Cabinet d'instrumens de Physique. M. Louis Antoine *Verney*, établi à Rome, où il se distingue par ses lumieres, est un Philosophe Portugais, dont l'absence ne doit point empêcher que son mérite ne tourne à l'honneur de sa Patrie (*e*).

Mathématiques.

Dans les Mathématiques, le Portugal offre pour sa gloire le P. Em-

(*e*) M. Verney a donné, en latin, un excellent Traité de Logique, à l'usage des jeunes Portugais, contre lequel un Anonime s'est déchaîné avec indécence; mais qui n'en est pas moins estimé. Il a publié aussi un Traité des Etudes, en langue Portugaise, par lequel il s'est fait des ennemis, de tous ceux dont il condamne la Méthode.

Recherches historiques.

manuel de *Campos*, Jesuite, qui a publié un Commentaire sur Euclide, & que sa réputation a fait appeller à Madrid, pour y donner des Leçons publiques; le Pere Eusebe de *la Vega*, de la même Compagnie, Professeur au College Royal de S. Antoine l'Hermite; M. Philippe Rodrigues, Major des Armées Portugaises, Professeur aussi depuis vingt ans, dans une Ecole fondée par le feu Roi; M. Emmanuel *da Maya*, Maréchal de Camp, distingué par le double honneur d'avoir enseigné cette Science au Roi, & d'avoir été Précepteur de S. A. R. l'Infant Dom Pedre, Frere de Sa Majesté; & versé d'ailleurs dans toutes les parties de la Litterature & des Beaux-Arts. C'est sans doute au fruit que ces deux grands Princes, ses Eleves & ses Maîtres, ont tiré de ses instructions, que le Portugal est redevable d'une nouvelle Ecole des mêmes Sciences, établie depuis peu par le Roi, qui a choisi pour Professeur M. *Pelte*, Mathématicien François, dont mon Historien vante beaucoup l'habileté.

M. le Comte d'*Assumar*, fait autant

Recherches historiques.

d'honneur à la France, où nous l'avons vû cultiver ses talens sous nos meilleurs Maîtres, qu'à sa Patrie, au service de laquelle il les exerce. Quoique son principal goût soit pour les Mathématiques, l'éclat de son mérite & la varieté de ses connoissances l'ont fait choisir pour remplacer M. d'*Azevedo Fortes*, de l'Académie Royale d'Histoire. Dom Louis d'*Almeida*, son Frere, a reçu aussi son éducation à Paris. Les Langues anciennes, le Droit Canon, la Musique & le Dessein, ont été l'objet particulier de ses Etudes. Dom Thomas *de Lima*, & quelques autres Seigneurs, qui ont voyagé dans la seule vûe de perfectionner leurs qualités naturelles, sont retournés sur les bords du Tage avec les plus heureux fruits de l'expérience & de l'application. MM. de Pimentel, Pere & Fils (*f*), se distinguent en differens genres; surtout dans la Cosmographie, qui a fait obtenir au Pere le titre de premier Cosmographe du Royaume. On a de lui un fort bon *Routier*, dont la réputation & l'utilité ne sont pas bornées à sa Patrie.

(*f*) Louis François, & Emmanuel.

Recherches historiques.

En Astronomie, on nomme avec éloge le P. Jean *Chevalier*, de l'Oratoire. Mais l'espérance du Portugal est dans les talens de M. *de Barros*, qui les cultive actuellement à Paris. Ici le témoignage de mon Historien devient inutile, pour faire connoître un nom déja célebre en France. M. *de Barros*, Disciple d'un de nos plus grands Astronomes (*g*), s'attire autant d'admiration par le progrès de ses études, que d'estime & d'amitié par l'excellence de son caractere. Tandis que ses recherches & ses observations (*h*) lui font mériter des éloges publics à l'Académie Royale des Sciences, il se rend cher, par ses

(*g*) M. de l'Isle, chez lequel il demeure au Collége Royal.

(*h*) Publiées, sous le titre d'*Observations & Explications* de quelques Phenomenes, vûs dans le passage de Mercure au devant du Disque du Soleil. Elles jettent un grand jour sur quantité de points intéressans pour l'Astronomie, surtout pour nous assurer des diametres apparens des Astres, & de leurs distances mutuelles, & par conséquent de toute l'harmonie du vrai Sistême du monde; on doit aussi à M. de Barros, l'invention des Verres enfumés, joints à des Verres colorés, pour faciliter les Observations du Soleil.

Recherches historiques.

qualités personnelles, à ceux qui ont l'honneur de vivre familierement avec lui (*i*).

Anatomie, Medecine, Chirurgie.

L'Anatomie & la Chirurgie, deux Sciences qui doivent leur perfection l'une à l'autre, sont très-peu cultivées en Portugal. Le Roi Dom Jean V. ayant reconnu combien l'Anatomie est necessaire à la Medecine, comme à la Chirurgie, en fonda une Chaire à l'Hôpital de Lisbonne, & fit venir d'Italie M. *Santuchi*, pour en donner les premieres leçons. Après la mort de ce Professeur, un Catalan, nommé *Mont-Ravat*, prit sa place & donna de nouvelles esperances: mais jusqu'à present, le Portugal a tiré peu de fruits de cette utile fondation. Les Medecins & les Chirurgiens Portugais ne laissent pas de se croire parvenus à la perfection dans ce genre; dangereuse présomption, qui ne peut servir qu'à retarder leurs progrès. Cependant comme ce n'est point le jugement qui manque aux premiers,

(*i*) Rien, dit l'Auteur du Testament Politique du Duc Charles de Lorraine, ne sert tant à la gloire d'une Nation que les bonnes qualités des Sujets qu'elle emploie au dehors.

Recherches historiques.

ni l'adresse aux seconds, on espere que le goût de l'Anatomie commençant à renaître (*k*), il ne restera rien à desirer en effet pour la perfection des uns & des autres, lorsqu'ils auront acquis une connoissance que Galien a nommée leur *œil droit*, & qu'ils ont trop longtems négligée. En general les Medecins Portugais réussissent mieux dans le traitement des maladies aigues, que dans celui des maladies chroniques; & la raison n'en est pas difficile à donner. Au reste ce jugement peut demander des exceptions, en faveur de quelques Portugais qui joignent aux lumieres de leur païs celles qu'ils ont eu l'occasion d'acquerir chez les Etrangers. On nomme, entre les plus grands Medecins de cet ordre, M. *Sanchez*, qui s'étant longtems distingué à la Cour de Russie, est venu jouir de sa réputation à Paris dans une heureuse vieillesse.

Botanique.

L'Historien regrette, d'avoir peu d'éloges à donner à la Botanique Por-

(*k*) Il y a presentement deux Chaires d'Anatomie, l'une à Lisbonne, l'autre à Coimbre.

Recherches historiques.

tugaise. Cette curieuse partie de la Physique est si négligée en Portugal, que les Apoticaires mêmes n'ont qu'une connoissance fort legere des plantes & de leurs proprietés. On n'en connoît qu'un, qui puisse être nommé avec honneur. Il s'appelle Barthelemi *da Fonseca.* Son application & ses lumieres l'auroient distingué dans toute autre Nation. Il a recueilli un fort bel Herbier. Mais quel nom faut-il donner à l'ignorance des autres, lorsqu'au témoignage de leurs propres Ecrivains, il n'y a pas un Sauvage, dans l'Amerique Portugaise, qui n'ait une parfaite connoissance des Simples?

Jurisprudence.

En Portugal, comme dans la plûpart des autres Nations, la perfection de la Jurisprudence est renfermée dans un fort petit nombre d'habiles gens, qui exercent cette Science ou qui l'enseignent. Tout le monde néanmoins se flatte d'y exceller; mais cette prétention se soutient mal, & ne convient aujourd'hui qu'à quelques Professeurs de l'Université de Coimbre, tels que M. Antoine *Cardozo Scara*, M. Pierre *Viegas d'Aze-*

Recherches historiques.

vedo, & M. Ignace *Ferreira*, Professeur Emerite, celebre aussi par ses connoissances dans l'Histoire Romaine, & par une profonde Etude des Langues. On ne remonte point aux siécles précedens, où l'on trouveroit plusieurs Jurisconsultes fort connus par leurs Ouvrages *(l)*; car il paroît que le Portugal a toujours eu quelques Savans, fort versés dans le Droit Romain, qui est comme la base du *Droit* Royal, qu'on y suit à present, sous le titre de *Ordonacao.* Quelques-uns même donnent aujourd'hui, à ce Droit commun, le nom de *Jus Cæsareum*, parce qu'il est susceptible de toute l'extension & de toutes les interprétations qu'on peut donner au Droit Romain. Ce qui semble resulter de cette explication, c'est que la connoissance dont on a dit que tous les Portugais se vantent, est celle des Ordonnances, qui font le Droit commun; & que celle des sources du Droit est le partage des véritables Savans.

(l) Gouvea, Costa, Barbosa, Velasco, Lopes, Correa, Soares, &c. sont des noms célébres.

Recherches historiques.

Histoire.

» Mes concitoiens, poursuit le judicieux Correspondant, commencent à reconnoître que l'Histoire » est le meilleur tableau de la conduite des hommes, & des intérêts » qui les font mouvoir; que pour » faire ce tableau ressemblant, il faut » que l'impartialité conduise le pinceau & que la vérité prépare les » couleurs. Ils ont moins de confiance » aux anciennes superstitions; ils n'attribuent plus tant aux incidens surnaturels; ils se dégoutent de ces » narrations emphatiques, de ces figures & de ces comparaisons forcées, de ces expressions allambiquées, qu'ils prenoient autrefois » pour l'essence de l'esprit, & qui » faisoient une illusion certaine aux » ignorans. «

Cet aveu porte la condamnation de tous les Historiens qui ont précedé l'établissement de l'Académie Royale d'Histoire, à laquelle on attribue l'honneur d'une si grande révolution; *Bernardo Brito (m)* n'est pas même excepté, lui qui sembloit

(m) Auteur de la Monarchie Lusitaine, qui a été continuée par Brandao.

Recherches historiques.

mériter quelque distinction, par le service qu'il a rendu au Portugal dans la recherche de ses antiquités. Mais sans oser contredire une critique si severe, & remettant à donner dans un autre article l'origine & l'état présent de l'illustre corps dont elle renferme l'éloge, je me borne, suivant mon projet, à représenter les progrés modernes de l'Histoire.

M. Diego Barbosa *Machado*, auteur d'une *Vie du Roi Dom Sebastien* en quatre volumes *in*-4°, l'est aussi d'une *Bibliothéque Lusitaine*, Ouvrage qui lui assure, dit-on, l'immortalité: non qu'elle soit exempte de fautes; mais outre son mérite réel, les Portugais n'ont pu manquer d'indulgence pour un Ouvrage qui contient les archives de leur gloire.

L'Histoire généalogique de la Maison Royale *(n)* par le P. Antoine *Caëtan de Souza*, Théatin, est destinée à subsister aussi longtems, que la grandeur & l'éclat d'un si beau sujet. L'Auteur s'étoit appliqué, dans ses premieres années, à l'Histoire Ecclesiasti-

(n) On en trouve l'éloge dans un des Journaux de Trevoux de 1743.

Recherches historiques.

que du Royaume, & l'Académie Royale se l'étoit associé pour l'écrire. Il avoit conçu le dessein d'achever l'*Agiologe Lusitain*, commencé par le célebre Antiquaire, Jean *Cardozo*; mais il fut interrompu par un ordre du Roi Jean V, qui le chargea du grand Ouvrage qu'on vient de nommer. Ce Savant, qui a toujours conservé une intime correspondance avec les célebres Académiciens Dom Louis *Salazar e Castro*, Frei François *Breganza*, Gregoire *Majan & Ziscar*, possede une Bibliothéque nombreuse, mais moins considérable par la multitude, que par le choix des Livres, & par la rareté des Manuscrits.

M. Ignace Barboza *Marchado*, Frere de l'Historien du même nom, est entré aussi avec honneur dans la carriere historique. Ses fastes politiques & militaires de l'ancienne Lusitanie ont fait naître une dispute litteraire, où la plus profonde érudition est malheureusement infectée de tout le fiel de la critique. Le P. Eustache d'*Almeida*, sans avoir été découragé par les difficultés de l'Histoire générale du Royaume dont il s'occupe depuis

Recherches historiques.

longtems, en promet incessamment le premier Tome, qu'une juste opinion de son mérite fait attendre avec impatience. On se promet beaucoup aussi, dans le même genre, des vastes connoissances du P. Dom *Caetan de Gouvea*.

L'Histoire particuliere offre plus d'un bon Ouvrage; mais cet éloge convient surtout à la Vie de l'Infant Dom Louis, par M. le Comte *de Vimioso*, dont le stile aisé, noble & délicat, n'a pu manquer d'obtenir tous les suffrages.

Théologie.

Le gout de l'érudition & de la critique ne commence pas moins heureusement à se repandre sur la Théologie. Cette Science respectable étoit réduite aux vaines subtilités de l'école, & réellement plongée dans un cahos, dont elle ne paroissoit pas prête à sortir. Le P. Jean-Baptiste est le premier, qui ait embrassé la Théologie dogmatique; & la plûpart des autres Ordres, n'attendant qu'un grand exemple, ont eu le courage de marcher sur ses traces. On met sans exception, dans ce nombre, toute la Congrégation de l'Oratoire & tous les Chanoines Réguliers de S. Augustin. Entre les Théatins, on nomme le P. Dom Thomas *Caetan de Bem* (*o*); entre les Dominiquains, les PP. Joseph *Malachias*, Hiacinthe de *S. Thomas*, & Nicolas de *l'Assomption Beker*; entre les Ma-

(*o*) C'est un zelé défenseur de l'infaillibilité des Papes, qu'il s'est efforcé de prouver par l'Histoire Ecclésiastique. Il travaille actuellement à la collection des Conciles de l'Eglise Portugaise.

Recherches historiques.

thurins, le P. Antoine *da Silveira*. Les Jesuites, animés en Portugal, comme dans les autres païs du monde, de cette glorieuse émulation qui les fait toujours aspirer au premier rang, n'ont pas tardé à se distinguer dans la même carriere par le mérite des PP. Joseph *d'Oliveira*, Caetan *Joseph*, Paul *Amaro* & Joseph *da Costa*.

Dans la vûe continuelle de hâter le progrès des Sciences, le Roi Dom Joseph I, vient de renouveller à Coïmbre, l'ancienne Chaire de Controverse, qui avoit été instituée en 1665. Il a nommé, pour la remplir, le P. Pierre Thomas *Sanchez*, rappellé dans sa patrie, après avoir enseigné pendant 21 ans la Théologie à Rome. Le P. Preston, dont on a vanté le savoir en Physique, n'excelle pas moins dans la connoissance de l'Ecriture Sainte & de la Théologie dogmatique. Le P. de Sainte Helene, Franciscain, ancien Professeur de l'Université de Mafra, & fort versé aussi dans les Saints Livres, a publié, par d'excellentes Théses, ses recherches sur l'origine, les progrés, & les diverses fortunes de la Nation Juive.

Eloquence.

L'Eloquence, profane & sacrée, languit encore, en Portugal, dans la plûpart des lieux destinés à l'exercer; & malgré les préceptes du fameux *Cipriano Soarés* (*p*), le goût des Métaphores, des Antithèses & des Hyperboles orientales, a continué de regner dans la Chaire Evangélique & dans les Tribunaux de Justice. C'est peut-être un reste de l'infection des Arabes, qui montre com-

(*p*) Savant Jésuite, qui a fort bien écrit sur la Rhétorique.

Recherches historiques.

bien les maladies de l'imagination sont difficiles à guérir. Cependant la Capitale a quelques bons Orateurs, qui s'étant formés par l'imitation des François, connoissent les grands ressorts du sentiment & de la persuasion. Le Pere Dom Thomas *Caetan de Bem* (*q*), M. Joseph *Pegado da Silva* (*r*), le P. Sebastien de *S. Antoine*, le P. Antoine de *Vieira* (*s*) Jesuite; la plûpart des Peres de l'Oratoire & des Chanoines Reguliers de S. Augustin, prennent aujourd'hui Bossuet & Bourdaloue pour modéles. Le changement général qu'on doit espérer de leur exemple prouvera sans doute la justice de cet éloge, & deviendra un triomphe réel de la vraie sur la fausse Eloquence.

Goût général des Lettres.

Enfin, pour emploier les termes de mon Historien, on auroit peine à compter, dans tous les Ordres de l'Etat, ceux qui s'atta-

(*q*) C'est lui qui a fait le premier Essai d'une bonne Méthode.

(*r*) On lui attribue les deux plus grandes qualités de l'Orateur Chrétien; la Force & l'Onction. Son caractere personnel n'est pas moins estimable. Quelques jaloux l'avoient attaqué par une Satire fort injurieuse: il fit une réponse sage & moderée, qui les couvrit de honte; mais lorsque ses Amis le presserent de la publier, un mouvement de charité & de pitié lui fit prendre le parti de la jetter au feu.

(*s*) On a de lui un *Quaresmal*, ou Recueil de Sermons pour le Carême, qui le fait comparer à Bourdaloüe. C'étoit d'ailleurs l'homme de Portugal qui parloit le mieux sa langue.

chent depuis quelques années à l'étude des Lettres. Tant de noms, dit-il, ſe préſentent à célébrer, qu'il eſt embaraſſé dans le choix. Le nombre des Bibliothéques particulieres eſt infini. Lisbonne en a deux publiques, & fort nombreuſes; l'une chez les Grands Auguſtins, & l'autre dans le Couvent de S. Dominique.

La profeſſion des Armes s'accorde fort bien, en Portugal, avec les exercices de l'eſprit: M. le Marquis d'*Alorna*, au milieu des ſoins Militaires, n'a jamais interompu ſon commerce avec les Muſes. Il parle avec élégance le Latin, le François, l'Italien & l'Eſpagnol; il poſſéde à fond l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Profane; il eſt verſé dans les Mathématiques & dans la Phyſique expérimentale. MM. Philippe Joſeph *de Gama*, & Joſeph Freire *de Montaroyo Maſcarenhas*, donnent à l'étude tout le tems qu'ils peuvent dérober aux devoirs de leur naiſſance. La délicateſſe même du Sexe & les diſſipations du plaiſir n'ôtent point aux Dames de la Cour leur portion de cet heureux goût: & pour exciter tout d'un coup la ſurpriſe & l'admiration, il ſuffit de nommer Madame la Ducheſſe Dona Anne *de Lorraine*, Dame d'Honneur de la Reine, qui parle les langues Françoiſe, Italienne & Eſpagnole, qui entend le Latin, & qui joignant les Beaux-Arts aux Sciences, peint dans une perfection qui feroit admirer un Artiſte.

Mais ces dernieres idées m'avertiſſent que je touche à la partie des Beaux-Arts. C'eſt un article qui me reſte à traiter, & qui n'eſt pas la moins intéreſſante partie du Mémoire.

MEDAILLES

MEDAILLES ET MONNOIES.

Suite de la Diſſertation ſur les Monnoies de Portugal.

UN Article interrompû, dont la ſuite s'eſt fait deſirer, & vient d'être annoncée par un détail ſi glorieux pour la Nation Portugaiſe, ne demande point d'autre introduction.

Monnoies du Roi Dom Jean. (*a*)

CE Prince, devenu le défenſeur du Royaume & le Pere de la Patrie, fit faire (*b*) des reaux d'argent au titre de 9. deniers, dont 72. faiſoient un marc. Il en fit frapper d'autres, du titre de ſix deniers; & d'autres, de cinq: cependant ils conſervoient toujours la même va-

(*a*) D. Jean I. né le 11 Avril 1357. élu Roi le 6. Avril 1385. mort le 4. Août 1433.

(*b*) *Voyez la Chronique de D. Jean I. Part. I. chap. 49 & 50.*

leur; & le ſurplus tournoit au profit du Prince.

Sous un autre Roi, le Peuple n'auroit peut-être pas ſuporté patiemment ces altérations; mais ſous un Souverain qu'on aime, tout eſt facile à ſouffrir. On rejette ſur la néceſſité, ſur les circonſtances, tout ce qu'il fait de dur; les injuſtices, les vexations, prennent le nom de beſoins d'Etat. Dom Jean I. étoit l'idole de la Nation; & le Peuple lui témoigna ſon amour juſqu'à reſpecter cette monnoye, quoiqu'elle en fut peu digne, par une exceſſive quantité d'alliage. La plûpart, dit le Chroniqueur, portoient ces reaux d'argent pendus à leur col, comme une choſe Sainte qui pouvoit les préſerver ou les guérir de toute ſorte de maladies. Quelle gloire, quelle félicité pour un Roi, d'être aimé à cet excès!

Ce Prince, n'ayant encore d'autre titre que le glorieux nom de Défenſeur, fit battre enſuite de nouveaux reaux, au titre d'un denier, dont chacun valoit dix ſols. Après ceux-là, il en fit faire d'autres, de trois

livres & demie, & de dix deniers & demi; comme on le voit au chap. 5. de la ſeconde Partie de ſa Chronique.

Dom Jean I. monté ſur le trône, & penſant à faire la conquête de Ceita, fit frapper les premiers Reaux blancs, qui valoient chacun dix Reaux de trois livres & demie; ils étoient au titre de dix deniers, & il en falloit 62. pour un marc.

Au retour de cette expédition, il fit faire, diſent quelques-uns, les *Seitiis*, auxquels il donna ce nom pour perpétuer le ſouvenir de la conquête de Ceita. D'autres prétendent que parce qu'ils valoient la ſixiéme partie d'un Real, on les appella *ſextiis*; & que dans la ſuite, ce nom fut aiſément alteré en celui de *ſeitiis*.

Monnoies du Roi Dom Edouard. (*c*)

LEs *Livres* diminuérent tellement, que le Roi Dom Edouard ſe crût obligé de faire une Monnoie plus

(*c*) D. Edouard né le 31 Octobre 1391. Roi le 14 Août 1433. mort le 9 Sept. 1438.

MONN. *de Portugal.* 2. *Extrait.*

groſſe, qu'on appela *Reais brancos*; Reaux blancs. Ils étoient de cuivre, avec un alliage d'autre métal qui les rendoit plus blancs, en effet, que ne ſont les Reaux ordinaires de cuivre; comme on peut le voir dans l'ordonnance, paragraphe 16. (*d*)

Le Roi Dom Edouard ordonna que ces Reaux blancs vaudroient un ſol ancien : par conſéquent chacun d'eux valoit 35 *livres petites*; & 20 Reaux blancs faiſoient une livre ancienne de 700 *livres petites.* Ainſi chacun de ces Reaux valoit, de notre Monnoie, dix *ſeitiis* & 4 cinquiémes de *ſeitil*; puiſque 20 valoient 36 reis, qui font une des *grandes* livres.

Il paroît qu'en faiſant frapper les Reaux blancs, ce Prince fit faire en même-tems une autre Monnoie qu'on appella *Pretos*, noire. Il falloit dix de ces Reaux noirs, pour un Real blanc. Le nom de Reaux noirs fût vraiſemblablement donné à cette Monnoie, pour la diſtinguer des *blancs;* & naturellement ils devoient être plus noirs, puiſqu'ils man-

(*d*) *Ord. antig. t.* 1. *l.* 4.

MONN. *de Portugal.* 2. *Extrait.*

quoient de cet alliage de métal, ou d'étain, qui étoit dans les blancs.

La valeur de ces premiers Reaux noirs, par rapport à la Monnoie Portugaiſe d'aujourd'hui, étoit celle d'un *ſeitil* & de 4 cinquantiémes de *ſeitil*; car la même Ordonnance porte qu'un de ces *Reaux blancs* valoit dix *ſeitiis* & 4 cinquiémes de *ſeitil*: & puiſque dix *Reaux noirs* valoient un *Real blanc*, il faut bien en conclure qu'un de ces premiers *Reaux noirs* valoit un *ſeitil*, & ce qui lui revient des 4 cinquiémes de *ſeitil*, qui eſt 4 cinquantiémes de *ſeitil.*

Le même Roi fit auſſi frapper des écus d'or, mais de bas aloi.

Monnoies de Dom Alphonſe V. (*e*)

ON lit, dans la Chronique du Roi D. Alfonſe V. (*f*) qu'on battit, ſous le regne de D. Edouard,

(*e*) D. Alfonſe V. né le 15 Janv. 1432. Roi le 9 Septembre 1438. mort le 28 Août 1481.

(*f*) Chap. 188.

MONN. *de Portugal.* 2. *Extrait.*

des écus d'or de bas aloi, qu'on ne vouloit preſque pas recevoir dans les pays étrangers, où ils ne paſſoient qu'avec beaucoup de difficulté.

Lorſque le Roi Dom Alfonſe V accepta la Croiſade, & qu'il eut fait vœu de paſſer dans la Terre Sainte avec une puiſſante armée, il fit frapper de l'or le plus fin la Monnoie des Croiſés, à laquelle il donna de poids, & non pas en prix, deux grains de plus que n'avoient tous les autres Ducats de la Chrétienneté, afin qu'elle pût avoir un libre cours dans toute ſa route.

Il ſe trouve encore aujourd'hui beaucoup de ces *Cruſados*, dont l'or eſt ſi fin, qu'il eſt fort recherché pour dorer. L'Auteur en avoit quelques-uns. On y voit ſur un des champs, une croix de S. George, entourée de lettres qui ſignifient *Adjutorium noſtrum in nomine Domini*; & ſur l'autre, l'Ecu Royal couronné, & placé ſur la croix d'Avis, avec cette Légende : *Cruſatus Alfonſi Quinti R.* Il eſt clair qu'on appella cette Monnoie *Cruſado*, par-

MONN. *de Portugal.* 2. *Extrait.*

ce qu'elle fût frappée pour l'entrepriſe de la Croiſade. (*g*)

Faria poſſedoit auſſi un Real de ce Roi, avec la figure de ſa plus chere Deviſe; c'étoit une Rouë de Moulin, miſe en mouvement par la force de l'eau. Ce Prince a placé cette Deviſe en quantité d'endroits; ſurtout dans l'Egliſe du Monaſtere de S. François de Varatojo, près de Torres-Vedras, où il ſe plaiſoit à ſe retirer. Tout l'y invitoit; la beauté de la ſituation, la vuë de la Mer, & la chaſſe, dont il prenoit le divertiſſement dans la reſerve de Cintrà, où il y avoit quantité de gibier. Les mots de ſa Deviſe diſent la même choſe que la figure; *He Rodizio;* c'eſt une Rouë de Moulin. Ce Prince étoit extrêmement modeſte, & vouloit toujours être averti de ſes fautes, parce qu'il aimoit ſincerement à s'en corriger.

Alfonſe V. fit une Monnoie de

(*g*) *Ce fût le Pape Sixte IV. qui lui envoya la croix. Ce Prince la reçut, équipa une flotte nombreuſe, laquelle, après avoir perdu beaucoup de tems dans les Ports d'Italie, revint en Portugal ſans avoir rien fait.*

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

cuivre appellée *Espadins*, c'est-à-dire *Epée*, de la grandeur d'un Real. On y voyoit d'un côté une main armée d'une Epée, la pointe en bas; avec ces mots : *Alphonsus Dei gratia Rex P.*; & de l'autre côté l'Ecu Royal sur la Croix d'Avis, avec cette Légende : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

Ce fût pour perpétuer le souvenir de cet Ordre de l'Epée, créé avec éclat lorsqu'il avoit formé le dessein de prendre Fez, qu'il fit battre cette Monnoie. Ce qui donna lieu à la Devise de cet Ordre Militaire, fut une Epée, plantée, dit-on, par un ancien Astrologue Arabe, sur la plus haute Tour de cette ville, où elle subsiste encore, & d'où celui qui pourra l'enlever par la force des armes, se rendra, suivant la tradition populaire, Maître du Monde entier. L'Auteur avoit plusieurs de ces Monnoies en argent & en cuivre, semblables à celle qu'on donne ici.

Il y a aussi de ce Prince une autre Monnoie d'argent, de la grosseur d'un Vingtain, qui d'un côté n'a que

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

les *Quinas*, & ces mots autour : *Alphonsi Quinti Regis Por.* & de l'autre un grand A, gothique, qui est la premiere lettre du nom du Roi, & une Couronne par dessus, avec cette Legende ordinaire : *Adjutorium nostrum in nomine Domini.*

On a encore de lui une autre Monnoie d'argent, de la largeur d'un *Quatre-vingtain*, mais moins pésante. Elle a, dans un des Champs, l'Ecu Royal placé sur la Croix d'Avis, & pour Légende : *Alphonsus Dei gratia Rex Por.* On voit sur l'autre Champ les armes de Castille & de Leon écartelées, & les mêmes mots, *Alphonsus Dei gratia Rex Por.* Cette Monnoie fût frappée dans le tems que Dom Alfonse prétendoit au Royaume de Castille, à cause de son mariage avec Dona Jeanne fille du Roi Dom Henri IV. de Castille, & de Jeanne de Portugal ; & c'étoit en vertu de ce droit qu'il prenoit les armes & le titre de Roi de Castille. (*h*)

(*h*) *Dom Alfonse & la Reine son epouse furent proclamés Roi & Reine de Castille dans Plaisance, & y reçurent le serment de tous les Castillans qui étoient près d'eux.*

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

On conserve une autre Monnoie de cuivre du même Prince, un peu plus grosse qu'un Vingtain, qui porte sur un côté un grand A, gothique, sous une Couronne, avec cette Légende : *Alphonsus Rex Portugalliæ*; les lettres sont si rongées de l'autre côté, qu'il en reste peu de traces; mais on y distingue encore les *Quinas*.

Une autre Monnoie de la largeur d'un demi Vingtain, mais plus épaisse, présente d'un côte un A gothique, sous une Couronne, & de l'autre les cinq Quinas mises en croix : les deux Légendes sont : *Alphonsus Rex Portugalliæ.*

Enfin l'on voit encore une Monnoie du même regne, qui, d'un côté, est chargée d'une Croix de la façon de celles de l'Ordre de Christ, avec ce mot *Alphonsus* ; & qui représente de l'autre, cinq écus traversés en croix, mais si larges, que les 4. qui entourent celui du milieu, étendent les bras de la croix jusque sur la place de la Légende, qui est *Rex Portugal.*

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Monnoies du Roi Dom Jean II. (*i*)

LE Roi Dom Jean II. fit frapper en 1485. (*l*) de nouvelles Monnoies à son coin. La premiére fût le *Justo d'or*, au titre de 22. carats, & du poids de 600. reis. Dans le champ droit, le Roi est répresenté armé, assis sur un Trône, l'Epée à la main, avec cette Légende *Justus ut Palma florebit*, qui a fait donner à cette Monnoie le nom de *Justo*, c'est-à-dire Juste. Sur le revers il n'y a que les *Quinas*, avec ces mots, *Joannes Secundus R. Portugal. Algar. Dominus Guiné.*

Ce fût dans le cours de cette année, que ce Prince prit le titre de *Seigneur de Guinée*; & c'est la premiére fois qu'on cessa de voir l'écu Royal sur la croix d'Avis, depuis que Dom Jean I. l'y avoit placé, comme grand Maître de cet Ordre Militaire.

(*i*) D. Jean II. né le 3 Mai 1455. Roi le 28 Août 1481. mort le 25 Oct. 1495.

(*l*) *Voyez la Chronique de D. Jean II. chap. 56.*

L'*Espadin* est une autre Monnoie d'or, que Dom Jean II. fit faire au titre des *Justos*, avec la moitié seulement de leur valeur, c'est-à-dire de 300. reis. Les *Espadins* avoient d'un côté, les mêmes Armes & la même Legende que les *Justos*; & de l'autre, une Main tenant une Epée nuë la pointe en haut, avec ces mots, *Dominus protector vitæ meæ : a quo trepidabo*?

Ce Prince fit aussi des demi Reaux d'argent au titre d'onze deniers, qu'on appella par la suite *Vingtains*, parce qu'ils valoient 20. reis; des demi Vingtains, & de petits cinquiémes, *Sinquinhos*, qui valoient 5. reis; & des Reaux de cuivre, de la valeur de ceux qui ont cours aujourd'hui.

Sur quelques-uns de ces Reaux, on a représenté un Pélican, qui fait boire à ses Petits le sang de son propre sein. C'étoit la devise de ce Prince, avec ces mots, *Pela Ley, e Pela Grey*, qui signifient qu'il étoit toujours prêt à verser son sang pour la foi & pour le troupeau.

» Le Pélican, observe Faria, est

» un Oiseau qu'on ne voit presque » jamais en Europe. Il en avoit pourtant vû un à Evora, chez le Seigneur Dom Duarte, oncle de S. M. regnante, auquel il avoit été » apporté d'Angola; & quoique » mort, il étoit fort bien conservé. » On lui avoit ôté les intestins, & ses » plumes étoient en bon état. Il étoit » plus gros qu'une Cigogne, dont » il avoit presque toutes les plumes » blanches & noires. On pouvoit lui » remarquer sur l'estomac un durillon rouge, de la grosseur d'un *Crusado* d'aujourd'hui. C'est-là, dit-on, » qu'il se donne des coups de son » long bec, pour s'ouvrir quelques » veines, qui fournissent du sang à » ses Petits, sans qu'il en coute la vie » au Pere. »

On battit encore, par les ordres de Jean II., d'autres *Espadins* argentés qui valoient 4. reis.

Il se trouve des *Crusados*, à son coin, qui valoient 390. reis, & que le Roi Dom Emmanuel, son successeur, rehaussa de 10. reis, en 1517, où ils valurent 400. reis.

Monnoies du Roi Dom Emmanuel. (m)

DAMIEN de Goes nous a conservé, dans le dernier Chap. de la chronique du Roi Dom Emmanuel, la description des Monnoies que fit frapper ce Prince, favori de la Fortune.

Il fit battre en 1499. les *Portugais d'or*, de 24. carats, du même titre que les *Crusados* frappés depuis le Regne de Dom Alfonse V; & chacun valoit dix *Crusados*. Ces *Portugais* avoient d'un côté la croix de l'Ordre de Christ, entourée de lettres, qui signifient *in hoc signo vinces*; & de l'autre, l'écu Royal couronné, & deux Légendes dont la première, dans un grand cercle, porte: *Primus Emmanuel Rex Portugalliæ; Algarbiorum, citra & ultra in Africa, & Dominus Guiné.* Celle du petit cercle renferme ces mots, *Æthiopiæ, Arabiæ, Persiæ, Indiæ.*

(*l*) D. Emmanuel né le 31 Mai 1469. Roi le 25 Octobre 1495. mort le 13 Décembre 1521.

Les *Indios*, Monnoie d'argent, au titre de 15. deniers, qu'il fit faire la même année, valoient chacun 33. reis, & il en falloit 70. pour un marc. C'est d'un côté la même croix, la même Légende que sur les *Portugais d'or*; & de l'autre, ce sont les armes du Royaume, accompagnées de ces deux mots *Primus Emmanuel.*

Les *Portugais d'argent*, de la valeur de 400. reis chacun, furent frappés en 1504. au même coin & avec les mêmes Légendes que les *Portugais d'or*. Emmanuel en fit faire des demis & des quarts, qui sont les *Tostons* aux mêmes Ecu & Légende que les *Portugais d'or*. Ces quarts, furent nommés *Tostons*, à l'imitation d'une semblable Monnoie de France, qui ayant pour devise cette partie du corps humain qui en François s'appelle *Tête*, fût de-là nommée *Teston*, & par corruption *Toston*.

Ensuite il fit des demis *Tostons* en 1517. sur lesquels il y a d'un côté les 5. Ecus des *Quinas* sans châteaux, & de l'autre une croix avec cette Légende, qui est la même pour les deux

champs; *Primus Emmanuel R. P. & A. D. G.* c'est-à-dire, Emmanuel I. Roi de Portugal & des Algarves, Seigneur de Guinée.

Les *Crusados*, sous son Régne, continuérent d'avoir le même poids, le même titre, que sous Dom Alfonse V. & Dom Jean II. & la même quantité de Vingtains & de *Seitiis*.

Chacun des Reaux de cuivre, qu'il fit faire, valoit six *Seitiis*; l'un des champs étoit chargé d'une R. mise sous une Couronne: l'autre étoit décoré des armes du Royaume, & l'on y lisoit; *Emmanuel Rex Portugalliæ, & A. Dominus Guiné.*

La Dévise du Roi Dom Emmanuel est une *Sphére*, qui de son tems étoit appellée communement *Espera*. Dom Jean II. la lui avoit donnée, comme un pronostic de la Couronne. Sitôt qu'il fût parvenu au Trône, il fit frapper une Monnoie d'or, ornée d'une Sphére sur le champ droit, & d'une Couronne sur le revers, avec ce mot *Mea*; comme pour faire entendre que la Sphére, qui lui avoit été donnée pour Devise par son Pré-

decesseur, il l'avoit acquise par la decouverte & la conquête de l'Inde & du Brézil; de sorte que sa Couronne étoit composée des 4. parties du monde, que renferme la Sphére.

Faria croit que le Roi Dom Emmanuel, par le mot *Mea* de cette Monnoie, faisoit allusion, à un passage de S. Paul, qui dans son Epitre aux Philipp. qu'il avoit convertis à la foi, les appelle, *Gaudium meum & Corona mea*; comme s'il eut voulu dire que ses nouveaux Domaines faisoient sa gloire & sa Couronne.

Après la prise de Goa dans l'Inde, le Gouverneur, Alfonse d'Albuquerque, fit frapper au nom du Roi Dom Emmanuel quelques Monnoies en Or, en Argent, & en Cuivre, qu'il appella *Espheras*, Spheres; parceque sur un des champs il y avoit une Sphére, Devise du Roi, & sur l'autre la Croix de l'Ordre de Christ. La *Sphere d'argent* pesoit deux Vingtains & la moitié d'un Vingtain, & s'appelloit *Mea Esphera*. On en donne ici la forme & les figures.

Les Monnoies de cuivre furent nommés *Leais*, & les autres, *Deniers*. Trois deniers valoient un *Leal*.

On lit, dans les Commentaires d'Alfonse d'Albuquerque, p. 2. ch. 26. que cet Officier général fit faire aussi des *Crusados* d'or.

Monnoies du Roi Dom Jean III. (m)

QUoi qu'il ne soit fait mention, dans la Chronique du Roi Dom Jean III., que des Monnoies de cuivre qu'il fit battre; cependant il est très-certain que ce Prince en fit frapper beaucoup d'autres, de tous les métaux.

Celles qui méritent le plus d'être aujourd'hui recherchées & conservées, sont les *St. Vincent d'or*, du poids de 1000 reis. Ils ont, sur un des Champs, l'image de St. Vincent, tenant de la main droite une Palme, & dans la gauche un petit Vaisseau, avec cette Légende *Zelator fidei usque ad mortem*; & sur l'autre, l'Ecu

(*m*) D. Jean III. né le 6 Juin 1502. Roi le 13 Décembre 1521. mort le 11 Juin 1557.

Royal couronné, & entouré de ces mots; *Joannes Tertius Rex Portu. & Al.*

Il y a aussi une autre Monnoie au même Coin, qui n'a que la moitié de la valeur de celle-ci: on l'appelle *demi St. Vincent*; c'est celle dont on donne ici la figure.

Le titre de Zélateur de la Foi, que Dom Jean III. prit dans cette Monnoie, lui avoit été donné par le Pape Paul III, en reconnoissance du zéle avec lequel il avoit sollicité, pour ses Etats, l'établissement du Tribunal de l'Inquisition. Le Roi Dom Sebastien, regardant ce titre comme héréditaire, le prit aussi dans les Monnoies qu'il fit battre.

On donna le nom de *Calvarios*, Calvaire, à une autre Monnoie d'or que Dom Jean III. fit faire, du poids des *Crusados*, parce qu'elle avoit dans un des champs une haute Croix, plantée sur une haute Montagne, à peu près comme on représente celle du Calvaire, avec ces mots, *in hoc signo vinces*; & dans l'autre, un Ecu Royal surmonté d'une Couronne,

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

& la Légende ordinaire, *Joannes Tertius Port. & Al. R. D. Guiné.*

On imita aux indes, sous ce Regne, ce qui s'y étoit pratiqué sous celui de Dom Emmanuel. Garcia de Sà en étoit Vice-Roi, lorsqu'on y fit, en 1548, une Monnoie d'or de 20. carats & un quart, dont il falloit 67. piéces pour le marc. Elle porte sur un des Champs, les armes de Portugal, avec la Légende ordinaire, *Joannes III. Portug. & Alg. Rex*, & sur l'autre, l'Image de S. Thomas avec ces mots, *India tibi cessit.*

On fit aussi à Goa, en 1555. une Monnoie appellé *Patacaô;* piéce d'argent la plus forte qu'on eut frappée dans cet Etat; c'étoit Dom Pierre Mascarenhas qui gouvernoit alors.

Dom Jean III. fit faire des Reaux d'argent, appellés communément Monnoies de *deux Vingtains.* L'un des Champs porte une Couronne, sous laquelle est gravé le nom du Roi en abregé, *Jo. III.* : & plus bas, XXXX, chifres qui veulent dire que la piéce vaut 40. reis. On lit autour,

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Rex Portugalliæ Al. Il y a sur l'autre côté une croix de S. George, & ces mots, *in hoc signo vinces.*

Ce Prince fit aussi des Reaux d'argent, doubles, qui se nomment communément 4. *Vingtains;* c'est le même coin que pour les autres, à l'exception du chifre 80. placé sous le nom du Roi, pour marquer que la valeur de cette Monnoie est de 80 reis : la Légende porte, *Rex Portugalliæ, Al. D. G.*, c'est-à-dire, Roi de Portugal, des Algarves, Seigneur de Guinée.

La Chronique (*o*) de Dom Jean III. rapporte qu'il fit continuer à Lisbonne de travailler aux *Seitiis*, de 18. grains chacun, avec les mêmes Coins qui avoient servi pour les anciens.

Les Reaux, qu'il fit faire, valoient six *Seitiis*, & pesoient chacun une demie octave. Dans l'un des Champs on voyoit ces mots de la Légende, en abrégé : *Joannes Tertius Portugalliæ*

(*o*) *Voyez la Chronique de D. Jean III. partie 4. ch. 58.*

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

& Algarbiorum Rex; & dans l'autre; une R. sous une Couronne : c'est la premiere lettre du mot *Real*, qui est le nom de cette Monnoie.

Il en fit encore frapper une autre, du poids d'une octave & demie. Les lettres autour du champ, qui porte une Couronne, signifient *Portugalliæ & Algarbiorum Rex Africæ.* L'autre champ porte l'Ecu des Armes Royales.

Ses *Patacons* de Cuivre, de 5. octaves, valoient dix reis. La Légende *Joannes Tertius Portugalliæ, & Algarbiorum* est en abrégé autour de l'Ecu Royal couronné, qui occupe le champ droit. On lit *Rex Quintus Decimus* sur le revers, au milieu duquel est un X., pour faire connoître que la piéce vaut 10. reis.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Monnoies du Roi Dom Sebastien. (*n*)

ON a différentes Monnoies d'or du Roi Dom Sebastien. Il y en a de 500. reis, dont un des champs présente une Croix de l'Ordre de Christ, avec ces mots *in hoc signo vinces;* & l'autre, l'Ecu, une Couronne & cette Légende *Sebastianus I. Rex Portugalliæ.*

Ce Prince fit aussi frapper des *Portugais d'or*, de dix *Crusados.*

Les demi Reaux de cuivre qu'il fit battre ont d'un côté un R, sous une Couronne, & de l'autre, ce mot *Sebastianus.* D'autres demi Reaux ont d'un côté une grande S. sous une couronne, & de l'autre, ces lettres *R. Sebastianus I.*

Il y a deux lettres de *Provision* de ce Prince, l'une en datte du 27. Juin 1558. & la seconde du 22. Avril 1570. par lesquelles il ordonne qu'on ne frappera plus à l'avenir, en argent, que des *Tostons*, des

(*n*) D. Sébastien né le 20 Janv. 1554. Roi le 11 Janvier 1557. perdu le 4 Août 1578.

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

demi Tostons, des *Vingtains*, & des demi Vingtains; qu'il faudra 24. Tostons pour un marc d'argent; que le Toston vaudra 100. reis, à six *Seitiis* le Real; qu'ils seront battus aux mêmes coins & aux mêmes lettres, dont on s'étoit servi jusqu'alors pour semblables Monnoies; & qu'on retiendra, pour les frais, 80. reis sur chaque marc d'argent monnoïé.

Les Monnoies de Cuivre, du Roi Dom Jean son Ayeul, furent aussi baissées: celle de dix reis, appellée *Patacao*, fût réduite à trois reis seulement; & celle de 5. reis, marquée d'un V., à un Real & demi.

Monnoies du Roi Dom Jean IV. (q)

LE Roi Dom Jean IV., appellé au Trône de ses Ancêtres par la voix des fidéles Portugais, fût proclamé Roi de Portugal le 1. Décembre 1640. Lorsqu'il vit sur sa tête la Couronne de ses Peres, il ne s'occupa qu'à faire revivre leurs vertus,

(q) D. Jean IV. né Duc de Bretagne le 19 Mars 1604. proclamé Roi le 1 Decembre 1640. mort le 6 Novembre 1656.

MONN. de Portugal 2. Extrait.

& se livra tout entier au bonheur de ses peuples.

Les Monnoies demandoient nécessairement une reforme: il la fit faire aussitôt. On frappa des *Crusados* d'argent de 400. reis, des demi *Crusados*, des *Tostons* & des demi Tostons, qu'on laissa sur l'ancien pied pour la valeur, & non pas pour le poids, dont on retrancha quelque chose. Cette diminution fût jugée indispensable, pour remédier aux maux du Royaume. L'Argent, dans tout le Nord, étant bien plus haut qu'en Portugal, les Etrangers n'y en laissoient point; il fallut donc hausser le prix du marc, & diminuer le poids des Espéces.

Dom Philippe, Roi d'Espagne, surnommé le Bon, avoit fait frapper en Portugal des Espéces d'or de 4. *Crusados*; Dom Jean IV. les fit rechercher en 1642. & battre de nouveau à son coin, avec cette Légende *Joannes IV. D. G. Rex Portugalliæ & Algarb.* On grava sur le revers la croix de saint George, la datte de l'année 1642. dans les intervalles que laissent les bras de la

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

croix, & autour *in hoc signo vinces.* Leur valeur fût fixée à 3000. reis.

On en frappa d'autres de la moitié de la valeur & du poids de celle-ci, avec les mêmes Légendes; & d'autres, encore plus petites, qui étoient le quart de 3000. reis.

Comme il ne fût pas possible de retirer tout l'argent qui couroit, & de le changer pour la Monnoie nouvelle, lorsqu'on haussa le prix du marc d'argent, on fit graver le signe de la nouvelle valeur; sur le *Toston* 120. reis, sur les 4. Vingtains 100, sur le demi Toston 60. & sur les Reaux particuliers, qu'on appelloit doubles *Vingtains*, 50. reis.

On fit de nouveaux *Vingtains*, marqués au milieu d'un J. premiére lettre du nom du Roi; & des doubles *Vingtains*, qui avoient d'un côté le même nom, surmonté d'une Couronne, & de l'autre, la croix de S. George.

Ces Espéces fûrent frappées, non-seulement à Lisbonne, mais encore à Evora & à Porto, où le Roi fit bâtir de nouveaux hôtels des Monnoies.

Dom Jean IV. ayant rendu le

MONN. de Portugal. 2. Extrait.

Royaume de Portugal tributaire de l'Eglise de la Conception de Notre Dame de Villa-Viçosa, ce religieux Prince fit battre, en mémoire de cet événement, une Monnoie d'argent plus grande que les *Crusados* d'argent. Le champ droit présente l'image de Notre Dame de la Conception, foulant au piés un croissant sur un globe. Les attributs de Soleil, de Miroir, de Jardin fermé de tous côtés, de Maison d'or, de Fontaine scellée, d'Arche du Sanctuaire, sous lesquels l'Eglise invoque la Sainte Vierge, y sont gravés, avec ces deux mots pour Légende; *Tutelaris Regni.* Le revers est chargé des armes Royales, surmontées d'une Couronne, & placées sur le milieu de la croix de l'ordre de Christ; la Légende à l'ordinaire, *Joannes Quartus D. G. Portugalliæ & Algarbiæ Rex.*

Cette Monnoie pése 450. reis; & celle d'or, aux mêmes coin & Légende, vaut 12000. reis.

MONN. des Arabes.

MONNOIES DES ARABES, *qui ont eu cours en Portugal.*

On sçait que les Arabes commencerent la conquête de l'Espagne par cette célébre victoire que Tarif & Muzza (*r*) remporterent en 714. sur Dom Rodrigue, dernier Roi des Goths, qui perdit la vie dans la bataille. Ils trouverent toute l'Espagne sous la domination d'un seul Prince, qui laissa, par sa défaite & sa mort, toutes ses Provinces en proie au Vainqueur. Ce désastre ne leur seroit point arrivé (*s*), si elles

(r) Le Sultan Muzza gouvernoit l'Afrique, en qualité de Vice-Roi du Calife Valid-Almanzor, qui résidoit à Damas en Syrie. Il ne vint point d'abord en Espagne; il y envoya seulement un de ses Lieutenants, ce Tarif qui défit Dom Rodrigue.

(s) Le Traducteur juge au contraire qu'il ne faut pas chercher la cause de cette révolution d'Espagne, dans ce qu'elle obéissoit à un seul Prince; la source de ses malheurs lui paroit venir plutôt de la fureur & de la barbarie de plusieurs de ses derniers Souverains. Ces Rois insensés, & assassins de leurs prédécesseurs,

MONN. des Arabes.

avoient été gouvernées alors par plusieurs Rois; car dans les irruptions que firent ensuite les Almoravides, les Almoades & les Benemerines, qui passerent en Espagne avec des forces bien supérieures à celles de Tarif, quelques uns d'eux gagnerent à la vérité de grandes victoires sur les Chrétiens; mais ils ne purent s'établir un Domaine dans ces mêmes contrées où ils triomphoient, parce qu'elles étoient sous l'obéissance de différens Princes.

Les Musulmans conduits par le victorieux Tarif, & ceux qui vinrent ensuite se joindre à eux pour augmenter leur puissance & partager les terres des vaincus, introduisirent dans l'Espagne, qu'ils venoient de conquerir, leurs loix, leurs coutumes, leurs usages, leurs mœurs & leurs Monnoies. Les especes, qui eurent cours, étoient toutes des Maures, & l'on en voit encore actuellement une très-grande quantité en Portugal. J'en ai moi-même, dit

en avoient préparé la décadence par leurs crimes, qui avoient disposé leurs sujets corrompus & mécontents au joug des Sarrasins.

MONN. des Arabes.

Faria, plusieurs qui ont été trouvées principalement dans le territoire d'Evora & de Beja. Quelques-unes sont en or. Les plus grandes sont comme un Real d'argent, & pesent depuis 500 jusqu'à 600 reis: d'autres peuvent avoir la moitié de cette valeur. Les plus petites sont de la grandeur des Vingtains.

Il est impossible de sçavoir les noms de ces Monnoies Arabesques. On n'y voit point de figure, parce qu'il est défendu dans leur secte d'y en graver aucune. Il y a seulement des lettres dans chacun des champs; sur l'un, le nom de Dieu est marqué, avec ses attributs de grand, de bon, de tout puissant, &c; & sur l'autre, le nom du Prince qui avoit fait battre la Monnoie, avec celui de son pere, de son ayeul & de ses ancêtres. L'usage des Arabes étoit d'établir, par cette voie, la splendeur de leur extraction.

L'Auteur avoit aussi quantité de leurs Monnoies d'argent. Les plus grandes sont comme les Tostons portugais, mais si minces, qu'elles n'en pesent qu'un demi; il y en a de

MONN. des Arabes.

moins grandes. Quelqu'unes sont aussi petites que les demi Vingtains. Les Légendes, sont dans toutes, de la même maniere; & quelques unes sont si parfaitement gravées, qu'on les croit battues du tems des Rois de Cordoüe, où la grandeur & la politesse des Maures furent dans tout leur éclat (*t*).

Il y en a de cuivre, fort épaisses, qui ne sont pourtant que de la grandeur de celles d'argent. On en voit aussi de plus minces, & d'autres enfin fort petites, du poids des Seitiis.

C'est à quoi se bornent toutes les lumieres sur ces Monnoies, sans qu'on puisse même sçavoir s'il y en a qui regardent particulierement le

(t) Le séjour des Rois Mahométans étoit à Cordouë. Les arts y florissoient; les plaisirs recherchés, la magnificence, la galanterie regnoient à leur Cour. Ils avoient des Spectacles & des Théâtres. Cordoue étoit le seul pays de l'Occident où la Géometrie, l'Astronomie, la Chimie, la Medecine fussent cultivées. Voyez l'abregé de l'Histoire Universelle par M. de Voltaire, premiere partie, à l'article de l'Espagne, & des Mahometans de ce Royaume, jusqu'au commencement du douzième siecle.

MONN. *des Arabes.*

Portugal. Comme on les trouve dans ce Royaume, il eſt naturel de croire qu'elles ſont des Rois Muſulmans qui l'ont poſſedé.

Il n'a pas été poſſible, non plus, de découvrir les noms de ces Monnoies en particulier. Celles, dont il eſt parlé dans les Chroniques, ſe réduiſent à trois ſortes d'eſpeces en or, ſçavoir les *Dobras Mouriſcas*, c'eſt-à-dire les Doublons Maureſques, les *Dobras Validias*, & les *Maravidis d'or.*

Les Dobras Mouriſcas étoient, pour la valeur, comme la *Dobra Cruzada*; c'eſt-à dire, le Doublon de Croiſade (*u*), qui fait de la Monnoie actuelle du Portugal 270. reis, quoiqu'à les prendre au poids, elles puſſent valoir aujourd'hui plus de 600. reis. L'Auteur avoit dans ſa collection de Monnoies, une de ces Dobras Mouriſcas, en or, trouvée depuis peu à Beringel.

Les Dobras Validias étoient une Monnoie de Barbarie, frapée à Tunis, de 23. Carats & un tiers de

(*u*) *Voyez la Chronique du Roi Dom Pierre I. Ch. II.*

MONN. *des Arabes.*

poids. Une ancienne ordonnance porte qu'elles valoient 12. des premiers Reaux blancs; ainſi leur valeur préſente ſeroit de 216. reis. Il en eſt bien fait mention dans l'hiſtoire du premier Capitaine de Ceita, au ch. 81. de la I. Partie (*x*), où l'on trouve auſſi les noms de quelques autres Doublons Maureſques : » Les » Dobras Validias, y lit-on, ſont » une Monnoie des Maures, qui eſt » d'or pour l'ordinaire, & qui a eu » un grand cours dans notre Royau- » me, ſurtout du tems de nos pre- » miers Rois. Les Maures d'Afrique » ont toujours fait commerce avec » nous; ils achetoient, tous les ans, » la plus grande partie des fruits de » l'Algarve, qu'ils payoient en or. » La plupart de ces Doublons ſont » frappés à Tunis, de 23. Carats & » un tiers de poids. Ces Infideles » nous apportoient encore d'autres » Doublons, tels que les *Prazida*, » les *Sagilmenſa* & les *Marocs*, dont » notre Royaume a été aſſez bien

(*x*) *Voyez la Cronique du Comte Dom Pierre de Menezes I. Partie, ch.* 81.

MONN. *des Arabes.*

» fourni, & particulierement les tré- » ſors de nos Rois.

Le Maravidim eſt une Monnoie que les Maures introduiſirent en Eſpagne; & ce ſont les Almoravides, au rapport des Hiſtoriens, qui l'apporterent avec eux. Ambroiſe de Morales (*y*) obſerve qu'avant leur irruption, pas un ſeul Mémoire de Caſtille ne fait mention ni de cette Monnoie, ni de compte par Maravidis; mais qu'au contraire depuis eux, il fût ſi ordinaire de compter en Caſtille par Maravidis, que toutes les ſupputations du prix des denrées & de la valeur des Monnoies ſe firent toujours par ces eſpeces; pratique qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Pour ſignifier la valeur du Real d'argent, on dit qu'il vaut 36. Maravidis; & le Doublon d'or 960. Maravidis, en comptant le Maravidim par la valeur du Real de cuivre. Cependant quoiqu'il ait eu cours en Portugal, il paroît que ce n'a été que l'eſpece en or, dont il en falloit 60.

(*y*) *Voyez Morales, III. Partie, ch.* 18. *au commencement de la vérification du Maravidim.*

MONN. *des Arabes.*

pour faire un marc. Leur valeur ſeroit donc à préſent de 500. reis.

Ce nom de Maravidim s'eſt étendu auſſi juſqu'aux Monnoies d'or Portugaiſes; car l'on trouve dans la Chronique du Roi Dom Sanche I. qu'il laiſſa à ſon fils, le Roi Dom Alfonſe, 10000 Maravidis d'or.

Ce qu'on a dit des Rois Maures, qui ont été Maîtres du Portugal, doit s'entendre principalement de ce qui s'eſt paſſé juſqu'au tems du Roi Dom Ferdinand I. de Leon. Ce Prince prit Coimbra & Santarem, & laiſſa au Roi Dom Garcia, ſon fils, preſque toutes les terres qui étoient du Portugal, juſqu'au Tage.

Quelques années après, le Roi Dom Alfonſe Henry s'empara de Lisbonne. Evora lui fût ſoumiſe lorſqu'il ne s'y attendoit pas (*z*). Il remporta, ſur cinq Rois Maures, une victoire ſignalée dans la plaine d'Ourique; enſuite, après pluſieurs ſuccès dans l'Alentejo, il devint ſouverain de preſque tout le Royaume. Ce pre-

(*z*) *Ce trait d'hiſtoire ſe trouve expliqué dans les Antiquités d'Evora, par André de Reſende.*

MONN. des Arabes.

mier des Rois de Portugal, & ses successeurs, firent battre, à leur Coin, des Monnoies dont on a donné l'explication.

EXPLICATION

D'une Medaille trouvée en Siberie dans un Temple d'Idolâtres, par laquelle on découvre leurs sentimens sur la Divinité, & leur langue sacrée.

ON n'a jamais compté, entre les avantages de la Paix, l'utilité qui peut revenir à l'Etat, du loisir d'une infinité d'Officiers; la plûpart d'une naissance qui doit faire supposer la meilleure éducation; exercés non-seulement aux travaux militaires, mais encore à mille sortes d'entreprises, de soins, & de courses, dont l'effet naturel est d'avoir développé leurs talens & multiplié leurs connoissances; capables par conséquent de les emploier avec distinction, & souvent forcés, pour éviter l'inaction & l'ennui, d'en faire un heureux usage pendant le re-

MEDAILLE de Siberie.

pos des armes. Combien pourrois-je apporter d'exemples, qui donneroient de l'éclat à cette réflexion?

Mais je me renferme aujourd'hui dans les éloges que je crois dûs à M. le Baron de *Grante*, Col. Capitaine au Regiment de *Lally*, pour les nouvelles lumieres dont il enrichit tout à la fois la Religion & les Lettres. Quelle carrière vient-il nous ouvrir, à l'occasion d'une simple Medaille de terre? Je n'anticiperai point sur le plaisir & l'étonnement qu'on va ressentir de sa Découverte. C'est assez de faire observer que la langue, dont il tire toutes ses preuves, étant encore celle d'une Nation entiere, il n'y a point de fondement à la moindre objection contre des témoignages que le premier soldat de son Regiment pourroit démentir. La Dissertation, qu'il me communique, est adressée en forme de Lettre au célebre M. de Lisle, Astronome Royal & Géographe de la Marine, de l'Académie Royale des Sciences.

❁ ❁

STRAHLENBERG, qui donne une copie de cette Medaille dans la

Medaille trouvée dans un Temple des Idolatres en Siberie. Stralenberg la rapporte Table V. de de son Hist. Geog. les Caracteres sont Irlandois.



La Medaille est dans le Cabinet Imperial de Petersbourg.

Le Parmentier sculp.

l'Inscription ci-jointe dans toute son etendue en Langue Irlandoise, avec la Traduction Latine par M. le B. de Grante Col. Capitaine au Reg. de Lally.

Jeanamajl
Samlvȝad
Nlomta Dē ann ɣna Tɣ Samlvȝa Tajb-ɣɪ.
Crɣnnɪȝe Naomtvɪl Dēaɣda.
Tvȝvɪde ȝrād
Ajr.

Alma Imago Sancta Dei in tribus Imaginibus — hisce,
*Colligite Sanctam voluntatem Dei ex illis.**
Diligite eum.

* Uɣȝ lio Naom Toɪl Dē Djmɣɪ. *Aperit Sanctam volontatem Dei vobis.* c3 â abrev.

MEDAILLE de Siberie.

table V. de sa Description historique & géographique de la Siberie, nous apprend qu'elle fut trouvée avec d'anciens Manuscrits, dans une Chapelle voisine de la riviere *Kemtschyk*, qui tombe dans celle de *Jenisei*, près de sa source. Il rapporte qu'elle est de terre cuite; qu'on en trouve un grand nombre dans les anciens tombeaux de cette contrée; que le Dalai-Lama, ou le Grand Pontife du Tibet, en distribue de pareilles aux Calmucks & aux Mungals, qui les portent au col, ou qui les placent dans les endroits de leurs maisons & de leurs Temples, où ils font leurs prieres (*b*). Il ajoute que les caractères qu'elle contient, ressemblent à ceux du Tangut; l'image, à celle de l'Idole *Pussa*, chez les Tangutiens, & à celle de l'Idole *Xaca*, chez les Brachmanes; ce qui le porte à croire, que cette Medaille est venue de l'Inde, en Siberie. Son indétermination sur l'origine de ce monument, & sur la secte d'Idolâtres à laquelle il doit l'attribuer,

(*a*) Pag. 409
(*b*) *Ibid.* pag. 97. de l'Introduction.

MEDAILLE de Siberie.

réduit M. le Baron de Grante à des considérations générales, en attendant quelque Medaille semblable, ou d'autres découvertes, dont il puisse tirer plus de lumières. Mais comme la Medaille Sibérienne, est en original dans le cabinet Impérial de Petersbourg, il a jugé que M. de Lisle, pendant un si long séjour qu'il a fait en Russie, pouvoit en avoir eu quelque notion; & c'est dans cette espérance qu'il lui communique ses idées.

Explication de l'Image.

L'IMAGE qui est gravée sur l'un des côtés de cette Medaille, & qui représente la Divinité de quelque secte d'Idolâtres, se partage en trois figures humaines vers l'extrêmité supérieure, & se termine en une même figure humaine vers l'extrêmité inférieure. Ce Dieu des Idolâtres a les jambes croisées, & paroît être assis sur un tabouret élevé, à la maniere des Rois Orientaux. Un arc, couché coutre le tabouret, caractérise encore la Royauté & la Puissance suprême. Mais tout est vraisemblablement mystique ici. Ce tabouret peut représenter une urne,

MEDAILLE de Siberie.

ou un puits, pour faire entendre que la Divinité, soutenue par ses propres forces, & renfermée dans elle-même, en Unité & en Trinité, est assise sur le néant, au milieu de l'abîme. C'est l'idée générale que ces Idolâtres paroissent avoir de l'Etre qu'ils adorent, & auquel, suivant l'inscription de la Medaille, ils donnent le nom de *Dia*.

Ils distinguent aussi les trois Personnes, dont ils le croient composé, par des attributs conformes au partage de chacune, dans la création & dans le gouvernement du Monde. Une des trois Personnes, dans la figure, occupe le devant; elle est plus grande & plus robuste que les autres; elle a le visage plus mâle, l'air plus vieux, la tête plus grosse, un peu plus élevée, & couverte d'une grande mître, distinguée en deux ou trois parties. La partie inférieure, où se termine l'Image Trinaire, semble être la continuation du corps de cette Personne, qui a les bras garnis de brasselets, & croisés en avant. Elle a l'air pensif: & se montre un peu de profil, comme

MEDAILLE de Siberie.

si elle regardoit la personne qui est à sa gauche; mais elle tourne les yeux néanmoins vers celle qui est à sa droite, avec un petit tour dans les traits du visage, comme si elle vouloit parler.

La personne, qui est à la droite, a le visage plus jeune & l'air plus animé que les deux autres. Sa tête est couverte d'un petit bonnet rond; elle tourne ses deux bras, garnis de brasselets, d'un même côté. Dans sa main droite, plus élevée, elle tient un cœur enflammé, apparemment pour marquer son amour aux Mortels. Dans sa gauche, elle tient un sceptre couché, dans l'attitude d'un Commandant vigilant, qui pense aux entreprises dont il est chargé.

La personne, qui est à la gauche, a l'air plus vieux & plus pensif que cette derniére. Elle a la tête de même, & couverte d'un petit bonnet rond; elle tourne, comme elle, ses deux bras garnis de brasselets, d'un même côté, à la droite de toute la figure. Dans sa main droite, elle montre une espéce de Miroir, pour signifier sans doute qu'elle découvre

MEDAILLE *de Siberie.*

ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Dans sa gauche, elle tient une tige, garnie de feuilles & de fleurs. M. de Grante a crû d'abord y reconnoître le *Lotos*, si renommé dans la Mythologie Grecque & Egyptienne; mais il paroît que ces Idolâtres n'empruntent rien de cette Mythologie, & qu'ils s'approchent plus de nos idées. C'est un Lys, qui s'épanouit dans toute sa vigueur. Il seroit superflu de dire aujourd'hui, que c'est là le véritable emblême de la Majesté, de la douceur, de la candeur & de l'asile. En effet, il est panché vers le dehors, en signe d'invitation & d'accueil favorable aux Mortels.

On découvre facilement, par l'air & par l'attitude de ces trois Personnes, que les Idolâtres distinguent en elles une sorte de procession & de prééminence. Celle qui occupe le devant, & de laquelle sortent les deux autres, est immédiatement représentée comme le Pere & le Chef, & par analogie, comme le Créateur de toutes choses. La personne à la droite, qui est dans la place d'hon-

MEDAILLE *de Siberie.*

neur suivant l'usage de presque tous les Pays, à l'exception de la Perse, & qui tient le visage plus près de celui de la premiére au milieu, qui tourne les yeux sur elle, & semble lui parler, paroît être la plus cherie de la premiére, & par conséquent, la seconde Personne de la Trinité. Suivant ses attributs, elle brûle d'amour pour les Mortels en même tems qu'elle est caracterisée, comme la Commandante & la force de la Trinité.

La personne, qui est à la gauche, paroît donc être la troisiéme. Ses attributs distinguent son partage, qui doit être celui de veiller sur la conduite des hommes, & de les inviter avec douceur à se contenir dans leur devoir & à revenir à elle avec confiance, malgré leurs égarements; elle peut être regardée, comme la Providence.

La premiére Personne, contente d'avoir tout créé, reste tranquille, croise les mains, & laisse faire les deux autres. Cependant son attitude plus élevée, sa figure robuste, sa

MEDAILLE *de Siberie.*

place en avant, sa tête couronnée d'une grande Mître, son air actif & pensif, caracterisent en elle une certaine prééminence de sagesse & de conseil, qui doit se répandre sur les deux autres Personnes; sans néanmoins les gêner, car leur attributs représentent une puissance illimitée.

Il paroît donc que les Idolâtres, auxquels cette Medaille sert de *Sacrum numisma*, reconnoissent une Divinité, qui consiste en trois Personnes, égales entr'elles; chacune d'une sagesse & d'une puissance infinie; distinguées néanmoins par des nuances de prééminence, de relation & de procession; toutes trois, de nature bienfaisante, liées en un même esprit, ne formant qu'un même Etre, unique, infiniment sage & puissant, Créateur & Ordonnateur de toutes choses.

Explication de l'Inscription.

C'est M. le Baron de Grante, qui parle directement dans le reste de cet article.

MEDAILLE *de Siberie.*

I.

Sur le revers de la Medaille, est gravée une Inscription, que Strahlenberg n'a pû expliquer. Il dit, que Bourdelot, & d'autres Antiquaires, qui ont tenté d'en expliquer de semblables, prennent les caractères pour ceux du Tangut. Je n'ai pas vû ces explications; mais en jettant les yeux sur l'inscription de la Medaille Sibérienne, je fus frappé d'abord par la ressemblance des caractères avec ceux dont nous nous servons en Irlande, pour écrire en langue du pays. J'y voyois non seulement des lettres, que je connoissois, mais aussi des mots bien formés, & dont le sens m'étoit familier. La ressemblances des chifres & des abréviations, qui s'y trouvent en grand nombre, comme dans tous nos Écrits, se fit bientôt sentir. En y apportant plus d'application, j'y ai reconnu ma langue dans toute sa pureté, & j'en ai penetré le sens. Après avoir établi les mots, suivant les lettres & la valeur des chifres, valeur qui est fixée dans ma Patrie, j'ai écrit le tout en

MEDAILLE *de Siberie.*

caractéres & en langue d'Irlande, & j'ai eu la Légende qui ſe voit ſur la ſeconde planche. J'y ai mis la traduction en Latin, parce que cette langue m'a paru rendre mieux le ſens litteral.

II.

La conformité parfaite de toutes les parties de cette inſcription avec nos Ecrits, ne laiſſe aucun doute que la langue ſacrée de la ſecte d'Idolâtres à laquelle la Medaille appartient, ne ſoit la langue vulgaire que nous parlons en Irlande depuis tant de ſiécles. On s'en convaincra davantage par les obſervations ſuivantes.

III.

Dia eſt le nom que nous donnons encore, & que nous avons donné de tout tems, en Irlande, à l'Être Suprême. Ce mot eſt déclinable, & donne, *De*, au genitif. Ce genitif, qui ſe trouve dans l'inſcription de la Medaille, y a le même ſens & toute la force qu'il a chez nous; d'où il eſt permis de conclure que la ſecte d'Idolâtres, ou le Pontife ſon chef,

MEDAILLE *de Siberie.*

qui fit l'inſcription & qui connoiſſoit le genitif *De*, connoiſſoit auſſi comme nous, le nominatif *Dia*, qui eſt, par conſéquent chez ces Idolâtres, comme chez nous, le nom de l'Être ſuprême.

Sans l'inſcription, cette connoiſſance deviendroit très difficile à établir; car je ne me ſouviens pas d'avoir vû que le mot *Dia* ſoit rapporté par les differens Hiſtoriens, qui ont écrit ſur le culte des Idolâtres. C'eſt une marque que ces Peuples ne prononçent ce mot que rarement & avec beaucoup de vénération; ou qu'il ne leur eſt peut-être pas permis de le prononcer à haute voix & devant des Étrangers.

En effet, le nom *Dia* eſt des plus ſacrés & des plus expreſſifs. Ses racines ſont la particule affirmative *Do*, & les cinq voyelles, u, o, i, e, a. Ces voyelles ſont, non-ſeulement les élémens de la langue Irlandoiſe, mais autant de noms diſtincts de Dieu; formant encore autant de noms de Dieu, qu'elles peuvent être combinées de fois enſemble. Le nom formé d'une voyelle ſimple ne

MEDAILLE *de Siberie.*

porte, à la vérité, que la perſonalité ou l'*aſeitas*, ce qui regarde l'intérieur; mais ce *Philoſophiſme* eſt dévelopé par l'aſſemblage des cinq voyelles, formant avec l'affirmative *Do*, qu'on y met pour rendre le ſon plus fort, le mot compoſé, do-u-o-i-e-a: &c., & l'on ſçait que ce mot, ou ces racines, ſuivant les regles de la compoſition des mots dans notre langue, devient *Dia*; mot qui dans deux ſons, renferme l'affirmatif, le vocatif, le nominatif, le genitif; qui donne une idée de l'Être ſuprême, qui répond à tous ſes attributs intérieurs & extérieurs; & qui par conſéquent repréſente Dieu, tel qu'il eſt vû de Dieu.

Certiſſimè tu, o refugium, bonum ſummum, Pater, Domine noſter! Creaturarum, mundi Dominus. Eſſe, Creator. Ens a ſe. Ille qui eſt. Ego ſum qui ſum; Ego.

Toutes ces idées ſont renfermées d'une maniére diſtincte, dans le mot, *Dia*. Conſéquemment, en prononçant ce nom avec connoiſſance des racines, ces ſons, qui nous roulent dans la bouche, impriment dans

MEDAILLE *de Siberie.*

notre ame une image accompagnée de tous ces attributs. C'eſt le propre de notre langue, d'avoir tous ſes mots expreſſifs, & tous ſes ſons calculés pour repréſenter les traits, & les peintures de la Nature. Les Idolâtres, qui la connoiſſent, doivent néceſſairement avoir une juſte connoiſſance de l'Etre Suprême, lorſqu'ils le nomment, *Dia*.

IV.

Strahlenberg nous apprend que les Tartares *Jakuthi*, qui ſont Idolâtres, & la Nation la plus nombreuſe de la Sibérie, adorent un ſeul Dieu inviſible, ſous trois différentes dénominations, qui ſont,

Ar-teugon; Schugo-teugon; Tangara.

Ce ſont des mots Irlandois, & des noms très-expreſſifs, relativement aux trois perſonnes de la Trinité.

Ar-teugon.

Ar eſt ici numeral, & relatif à pluſieurs égaux. C'eſt une des inflexions de *fear*, qui eſt le nom de l'homme en notre langue, & qui repond à *vir* en

MEDAILLE *de Siberie.*

latin. *Fear* vient de *fearr*, *le meilleur*; signifiant que l'homme est le meilleur & le *Chef-être* sur la terre. En partant ainsi du plus simple & de ce qui est le plus connu, on saisit l'idée de Dieu, lorsqu'on l'appelle, *fear*, le meilleur Agent ou Être de l'univers. Mais pour ôter la comparaison, & pour dégager entierement l'esprit de l'idée de l'homme, on ajoute une Epithete, qui représente l'attribut le plus distinctif de Dieu; comme ici, *teugon*, qui dans notre langue, est la troisiéme personne du verbe *dare* des latins. De sorte que, *Arteugon*, dans le simple, signifie, *vir qui dat*; dans le sublime & le théologique, c'est, *creator rerum omnium*. Il est donc constant, que par l'appellation, *Ar-teugon*, ces Idolâtres entendent la premiere personne de la Trinité. Cela repond à ce que nous avons dit de la personne en avant, dans l'image de la Medaille.

Schugo-teugon.

Ses racines sont, *Scogodh-teugon*; *c'est la guerre qu'il donne.* Cela veut dire dans le sublime, *le Dieu des*

MEDAILLE *de Siberie*

armées. Ce titre est relatif à la personne qui est à la droite dans l'Image, & qui tient le sceptre : suivant nos idées, elle doit être la seconde personne de la Trinité, la puissance du pere, le juge & maître du monde, qui de tout tems a été reconnu comme devant quelque jour livrer la guerre aux Enfers & au Monde corrompu.

Tangara.

C'est un mot composé de *Tangradh*. Il signifie, *est amor eorum* : l'amour des deux personnes déja nommées, *Ar-teuhon*, *Schugo-teugon*. Cette appellation convient à la troisiéme personne de la Trinité, & doit être relative à celle qui est à la gauche dans l'image, & qui, suivant ses attributs, veille à conduire les Mortels dans les voies de Dieu.

V.

J'ai remarqué déja que, *Ar*, dans *Ar-teugon*, est numeral, & relatif à plusieurs égaux : en effet on peut dire, *Ar-schugo-teugon; Ar tangara*; & cela marque que les mêmes Ido-

MEDAILLE *de Siberie.*

lâtres croyent ces trois personnes égales entre elles, & Dieu chacune. S'ils ne repetent pas, *Ar*, devant les autres personnes, c'est pour soutenir la force & la délicatesse de la langue. Il s'ensuit, que, *Ar-teugon*, a un autre Être avant lui dans l'ordre numeral; c'est *fear*, *vir*, par excellence, quoique de même nature, & l'égal des autres (*c*).

Les Jakuthi, ont donc une juste connoissance de Dieu, *unus & trinus*; & les noms qu'ils donnent aux trois personnes de la Trinité répondent trop parfaitement aux attributs qui caracterisent les personnes dans l'Image, pour que cette conformité vienne du hazard, & pour que ces idées sur l'Unité & la Trinité, qui sont communes à ces Tartares Jakuthi & au chef de secte qui fit frapper la Medaille, ne soient pas sorties dabord d'une même source.

Dans ces recherches, une partie de mon attention s'est tournée à découvrir quelqu'idée des Idolâtres,

(*c*) C'est comme si l'on disoit, *Deus*; *alter creator*, *alter armorum*, *alter amor ab utroque procedens*.

MEDAILLE *de Siberie.*

qui désignât l'arrivée du Sauveur; mais je n'en ai pas remarqué la moindre trace : tout y ressent l'antiquité la plus reculée, & un stile tout à fait étranger à celui de l'Evangile. Nul attribut dans l'Image, nulle épithete, dans les appellations des Jakuthi, qui y ait rapport. Au contraire, ces Idolâtres, de part & d'autre, représentent la seconde personne en armes & comme prête à combattre : ce qui semble marquer, à la vérité, qu'ils sont instruits de son entreprise, mais qu'ils ne sont pas encore instruits, ou du moins convaincus, de sa venue & de son triomphe. C'est cependant par-là que les Missionnaires Chrétiens débutent, dans tous les pays où ils commencent leurs prédications. Ainsi le défaut du stile & des connoissances qui y sont relatives, dans ces Idolâtres, montre clairement que la connoissance qu'ils paroissent avoir de l'Incarnation future, & de Dieu *trinus & unus*, est indépendante de la prédication de l'Evangile, & que cette doctrine est plus ancienne & plus répandue que ne le prétendent ses Ennemis, sous

MEDAILLE de Siberie.

prétexte qu'elle est introduite par le christianisme, & particuliere aux Chrétiens.

VI.

Jusqu'ici nous ignorons de quelle secte d'Idolâtres il s'agit dans l'explication de la Medaille; cependant, en conséquence de l'identité parfaite de la langue des Jakuthi avec la langue de l'inscription, & parce que ces Tartares ne faisoient autre fois qu'un même peuple avec les Brasti, & plusieurs autres Nations voisines, je suis porté à croire que la Medaille en question est du Dalai-Lama ou Grand Pontife du Tibet (*d*). Cette opinion me paroît d'autant mieux fondée, que suivant une tradition constante en Irlande, nous sommes sortis dabord des Provinces voisines de la mer Caspienne; qu'on voit par les Auteurs du continent, que la langue *Deri*, se parloit autrefois dans le Madian & à la cour de Corasan; que *Deri*, est un mot de

(*d*) Quelques-uns le prennent pour le Prete-Jan, ou *Prêtre-Jean*; sur lequel les Relations ont tant varié, & que d'autres mettent dans l'Abyssinie.

MEDAILLE de Siberie.

notre langue, qui signifie *de Dieu*, *Théologique*, *Ecclésiastique*; que notre langue parmi nous s'appelle, *Gaoidhilg*, & nous-mêmes *Gaoidhill*, *precantes*, *Ecclesiastici*, *Theologi*, *Deri*.

Cette liaison, qui doit avoir un fondement plus réel que le hazard, suffit, sans doute, pour établir trois faits historiques: 1°. que nous sommes réellement sortis de ces Provinces voisines de la mer Caspienne: 2°. que la Medaille est du Tibet, qui n'est pas loin de cette Mer: 3°. que notre langue vulgaire d'Irlande est la langue sacrée de ce Siége; connoissance, qui nous met au fait de la Theologie des Lamas.

Mais nous avons, à cet égard, une preuve qui paroît sans replique; c'est que le titre, *Dalai-Lama*, est une expression de notre langue, & signifie, *invocavit manus*. Qu'on se rappelle ici la Medaille, où les mains sont arrangées & ornées avec tant de soin, & par des attributs qui caractérisent la Théologie des *Lamas*. On leur a donné ce nom, pour les distinguer des autres sectes d'Idolâtres,

MEDAILLE de Siberie.

& surtout des Brachmanes, qui semblent leur disputer la primauté, & qui tirent aussi leur nom d'un sistême particulier, dans lequel ils supposent que les hommes ont été immédiatement enfantés de la personne de Dieu; car il est clair que Brachman, vient de *Bearachman* (*e*), qui dans notre langue, signifie, *un homme qui enfante, ou qui croit dans l'enfantement.*

Au reste, je suis en état de prouver que *Ghilan* porte encore notre nom; que nous sommes sortis de cette Province, & que nous sommes passés avec Jubal en Espagne, d'où après 400 ans, nous sommes venus en Irlande. Notre tranquilité & notre retraite, dans une Isle éloignée du continent, nous mirent en état de conserver notre langue; outre que la perfection même de ses expressions, qui sont les images des traits de la nature, a beaucoup contribué à sa conservation. Nos voyelles sont si ex-

(*e*) Le dipthongue ea, dans le commencement de ce mot, n'a qu'un son fort leger de l'e, & ne se fait pas sentir dans une prononciation rapide ou grossiere.

MEDAILLE de Siberie.

pressives, qu'on pourroit tout dire sans en sortir. Les consonnes, qui n'ont été inventées que pour développer le philosophique de ces voyelles, expriment beaucoup aussi, parce qu'elles sont exactement formées sur les sons & sur la configuration de la bouche en passant d'une voyelle à l'autre; sans compter que nous varions, & que nous adoucissons les sons des consonnes, par l'h, ou par les points que nous mettons dessus: ce qui nous donne la commodité de les rendre muettes dans les mots composés, quoiqu'elles y paroissent pour indiquer les racines. On comprend que ces ressources doivent rendre une langue invariable, tant dans la prononciation que dans le sens des mots. Il n'y auroit qu'un abandon général des lettres & de l'étude, qui pût nous la faire corrompre; & l'Irlande a toujours eu des Poetes & des Historiens publics, également jaloux de bien écrire & de bien parler.

M. le Baron de Grante ajoute, en finissant, qu'il pourroit donner bien des éclaircissemens sur d'autres Inscriptions qui se trouvent dans Strah-

MEDAILLE *de Siberie.*

lenberg, ſur la premiere langue univerſelle ; ſur ſa décadence ; ſur l'origine & la tranſmigration des Peuples ; ſur l'origine & la cauſe de la pluralité des Dieux & de l'Idolâtrie ; ſur les divers cultes des differens peuples qui reconnoiſſent le vrai Dieu, &c. Mais il remet ces grandes recherches à d'autres Lettres.

ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES

Sur le Dalai-Lama.

LA découverte, dont on a fait le ſujet de l'article précédent, paroît aſſez importante pour mériter quelques explications qui peuvent contribuer à l'éclaircir.

Quantité de Voyageurs ne mettent pas de différence entre la Religion du Tibet, & la fameuſe Secte de *Fo*, parmi les Chinois ; cependant les Miſſionnaires particuliers du Tibet, tels que les Peres *Grueber* & *Deſideri* Jeſuites (*f*), & le Pere Horace de

(*f*) Voyez les Relations originales, ou leurs Extraits dans le Tome VI. de l'Hiſtoire des Voyages.

MEDAILLE *Dalai-Lama.*

la Ponna, Capucin (*g*), ſe ſont attachés à remarquer la conformité qu'ils ont crû trouver entre les pratiques de notre Religion & de celle du Tibet. Quelques uns de ces Miniſtres Evangeliques ſe ſont imaginé que le Chriſtianiſme ayant été prêché dans ces Regions, du tems des Apôtres, il en eſt reſté des traces dans les anciens livres des Lamas. Leurs conjectures ont pluſieurs fondemens : 1°. l'habillement des Lamas, qui ne reſſemble pas mal à celui des Apôtres dans les anciennes peintures ; 2°. leur ſubordination, qui a quelque rapport avec notre Hiérarchie Eccléſiaſtique ; 3°. une reſſemblance ſenſible entre leurs cérémonies & celles de l'Egliſe Romaine ; 4°. leur idée d'une Incarnation ; 5°. les maximes de leur Morale. Il ſeroit à ſouhaiter que M. le Baron de Grante entreprit un voyage dans leur Pays, pour y chercher la langue d'Irlande,

(*g*) Superieur d'une Miſſion de cette Contrée, dont l'état fut publié à Rome en 1742, & ſe trouve dans la nouvelle Bibliotheque, ou l'Hiſtoire Litteraire, Tome XIV. avec une Critique du Journaliſte.

MEDAILLES. *Dalai-Lama,*

& par conſéquent des lumieres certaines.

Si l'on en croit le Pere Deſideri, l'unique concluſion qu'il y ait à tirer de la reſſemblance de leurs cérémonies avec les nôtres, c'eſt qu'ils ont en effet quelques idées de Religion. Les Apôtres, dit-il, ſuivoient, dans leur habillement, les uſages du pays de leur réſidence ; & dans toutes les Religions, ſoit Mahometanes, ſoit Idolâtres, on trouve une véritable ſubordination entre les Prêtres.

De l'autre côté, le P. Gerbillon remarque avec étonnement (*h*) que les Lamas ont l'uſage de l'Eau-benite, le chant dans le ſervice Eccléſiaſtique, & la priere pour les Morts ; que leurs habits reſſemblent à celui ſous lequel on repreſente les Apôtres ; qu'ils portent la Mitre comme nos Evêques ; enfin que le Dalai-Lama tient, parmi eux, à peu près le même rang que le Pape dans l'Egliſe Romaine. Le P. Grueber va beaucoup plus loin : il aſſure que ſans avoir jamais eu de liaiſon avec aucun Européen, leur Religion s'ac-

(*h*) Voyez la Chine du P. du Halde.

MEDAILLES. *Dalai-Lama.*

corde, ſur tous les points eſſentiels, avec la Religion Romaine. Ils célebrent un ſacrifice avec du pain & du vin ; ils donnent l'Extrême-Onction ; ils béniſſent les Mariages ; ils font des prieres pour les Malades ; ils font des Proceſſions ; ils honorent les Reliques de leurs Saints, ou plutôt leurs Idoles ; ils ont des Monaſteres & des Couvents de filles ; ils chantent, dans leurs Temples, comme des Moines chrétiens ; ils obſervent divers jeûnes, dans le cours de l'année ; ils ſe mortifient le corps, ſurtout par l'uſage de la diſcipline ; ils conſacrent leurs Evêques ; ils envoyent des Miſſionnaires, qui vivent dans une extrême pauvreté, & qui voyagent nus piés juſqu'à la Chine. Je ne rapporte rien, dit le P. Grueber, que ſur le témoignage de mes propres yeux (*i*).

Le P. Horace de la Penna prétend auſſi que la Religion du Tibet eſt comme une image de celle de Rome. On y croit, dit-il, un ſeul Dieu, une Trinité, mais remplie d'erreurs, un

(*i*) Lettres du P. Grueber, dans le T. IV. de la collection de Thevenot.

MEDAILLES. *Dalai-Lama.*

Paradis, un Enfer, un Purgatoire, mais avec un mélange de Fables. On y fait des aumônes, des prieres, & des sacrifices pour les Morts. On y voit un grand nombre de Couvens, où l'on ne compte pas moins de trente mille Moines (*l*) qui font vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, & plusieurs autres vœux. Ils ont des Confesseurs, que les Superieurs choisissent, & qui reçoivent leurs pouvoirs du Lama, comme d'un Evêque; sans quoi ils ne peuvent entendre les Confessions, ni imposer des pénitences. La forme de leur Hierarchie n'est pas differente de celle de Rome; car ils ont des Lamas inferieurs, choisis par le grand Lama, qui ont l'autorité des Evêques dans leurs Diocèses respectifs, & d'autres Lamas subalternes, qui représentent les Prêtres & les Moines. Ajoutez, dit le même Ecrivain, qu'ils ont l'usage de l'Eau-benite, de la Croix, des Chapelets, & d'autres pratiques chrétiennes.

Quelques autres Missionnaires,

(*l*) Dosideri dit formellement qu'ils ont la vie monastique & la tonsure.

MEDAILLES. *Dalai-Lama.*

tels que le P. Regis, n'en mettent pas moins les Peuples du Tibet au nombre des Idolâtres. D'autres encore veulent nous persuader que ces Peuples étoient autrefois chrétiens, & qu'ils ont dégéneré. Le P. Andrada prétend qu'ils conservent une idée des mysteres chrétiens, mais confuse & fort alterée. Le P. Grueber ayant fait entendre qu'il se croyoit le premier Chrétien qui eut pénétré dans le Tibet, Thevenot, son Editeur, prend soin d'observer que ce Missionnaire Jesuite s'est trompé; que le Christianisme s'est répandu plus loin dans l'Orient que les Ecrivains Ecclésiastiques ne l'ont pensé; & qu'on a trouvé, sur les frontieres de la Chine, des Nations entieres qui en faisoient profession. Il ajoute qu'il ne lui seroit pas difficile de marquer le tems où le Christianisme fut porté dans ces lieux par les Missionnaires Nestoriens, & comment il s'y est perdu; mais qu'il faut attendre que les preuves de cette vérité ayent été publiées dans les Langues originales, avec l'addition de quelques

MEDAILLES. *Dalai-Lama.*

pieces qui contribueront beaucoup, dit-il, à l'éclaircissement de la Géographie & de l'histoire de ces contrées. Il semble ici que Thevenot ait prévu les services que M. le Baron de Grante se dispose à nous rendre.

Le P. Andrada, Missionnaire Jesuite, n'entreprit le voyage du Tibet, que sur ce qu'il avoit entendu raconter que les Habitans de cette contrée faisoient profession du Christianisme. Dans la relation de l'Ambassade Russienne en 1623, on lit à l'occasion des Lamas, ou des Moines Mongols, car c'est ainsi qu'ils y sont nommés, qu'ils prétendent que leur Religion est la même que la notre; enfin, pour remonter beaucoup plus haut, *Marcopolo*, & les Missionnaires qui firent le voyage de la Tartarie au treiziéme siecle, prirent aussi les sectateurs des Lamas pour des Chrétiens.

A l'égard de l'Idole représentée sur la Medaille de Siberie, il y a beaucoup d'apparence que c'est celle dont parle le P. du Halde (*m*), & qui a,

(*m*) *Ubi supra.*

MEDAILLES. *Dalay-Lama.*

dit-il, trois têtes de differentes formes. C'est devant elle que ces Peuples observent leurs rites sacrés, avec quantité de mouvemens & de danses ridicules, en repetant plusieurs fois, ô *Menipe Mihum*, qui signifie, ô Menipe, sauvez-nous.

Le grand Lama porte dans le pays, suivant Grueber, le nom de *Lama Koriju*, c'est-à-dire, Pere éternel (*n*), quoiqu'on le nomme aussi *Lama-Dalay*, ou *Dalay-Lama* (*o*). Mais ce dernier titre ne regarde que son office Ecclésiastique; au lieu que par le premier, on lui attribue toutes les perfections de la Divinité, surtout la science universelle, & la connoissance des plus intimes secrets du cœur. On croit que la Divinité vit en lui; qu'il est immor-

(*n*) Le P. Desideri écrit *Kon-chuk.*

(*o*) Bentink, dans son Histoire des Turcs, des Mongols, &c. observe que *Lama* signifie Prêtre en langue Mongol, & *Dalay* une vaste étendue, ou l'Ocean. Dalay-Lama, dit-il, est équivalent à Prêtre universel; mais M. de Grante trouve ces deux mots dans sa langue, & leur donne un autre sens.

Medailles. *Dalay-Lama.*

tel; que lorsqu'il paroît mourir, il ne fait que changer d'habitation; qu'il renaît dans un corps entier, & que le lieu fortuné de sa résidence est désigné par certains signes que les Princes Tartares sont obligés d'apprendre des autres Lamas, parce que ces Prêtres subalternes savent seuls quel est l'enfant qui est destiné à remplacer le grand Lama. En effet, ils cherchent, dans tout le Royaume, quelqu'un dont la figure ait beaucoup de ressemblance avee celle du Mort, & l'appellent à sa succession: par cette méthode, le Dieu est ressuscité souvent, & s'est incarné autant de fois (*p*) depuis sa premiere apparition dans le monde.

Bernier raconte ce qu'il avoit appris, la-dessus, d'un Medecin Lama: lorsque le grand Lama, dit-il, est dans une vieillesse avancée, & qu'il se croit près de sa mort, il assemble son Conseil, pour déclarer qu'il doit passer dans le corps de tel enfant,

(*p*) Les Missionnaires ne s'accordent pas sur le nombre.

Medailles. *Dalay-Lama.*

nouvellement né. Ce tenfant est élevé avec beaucoup de soin, jusqu'à l'âge de six ou sept ans. Alors par une espece d'épreuve, on fait apporter devant lui quelques meubles du Mort, qu'on mêle avec les siens; & s'il est capable de les distinguer, c'est une preuve manifeste de la transmigration. Le P. Grueber prétend que cette imposture est soutenue par la politique des Princes du Tibet. Il raconte que le grand Lama se tient assis dans un profond appartement de son Palais, orné d'or & d'argent, illuminé d'un grand nombre de lampes, sur une espece de lit, couvert d'une précieuse tapisserie. En approchant de lui, ses Adorateurs se prosternent, baissent la tête jusqu'à terre, & lui baisent les pieds avec une vénération incroyable. Il a toujours le visage couvert, & ne se laisse voir que de ses principaux confidens. Sa résidence ordinaire est sur la Montagne de Putola, (*q*), habitée par plus de vingt mille

(*q*) Dans le pays de Barantola, ou Lassa.

Medailles. *Dalay-Lama.*

Lamas, qui environnent la Montagne en demi cercles; à differens degrés de proximité, suivant que leur rang, ou leur dignité, les rend plus ou moins dignes de s'approcher de leur Souverain Pontife. Non-seulement ses propres Peuples, mais une prodigieuse multitude d'Etrangers viennent de fort loin, pour lui offrir leur hommage, & recevoir sa bénédiction. Les Khams & les autres Princes ne sont pas plus dispensés de cette adoration que les plus vils sujets, & ne sont pas reçus avec moins de hauteur. Anciennement le grand Lama n'étoit qu'une Puissance spirituelle; mais par degrés, il est devenu Prince temporel, surtout depuis la conquête des Eluths, dont le Kham l'a mis en possession d'un riche patrimoine.

Revenons au dessein qui nous a fait rassembler toutes ces remarques: c'est de relever la découverte de M. le Baron de Grante, & de l'animer lui-même dans ses recherches, en lui donnant l'espérance d'éclaircir, avec le secours de la langue Irlan-

Medailles. *Dalay-Lama.*

doise, tout ce qu'il y a d'obscur & de surprenant pour nous dans une Religion si conforme à la notre, & dans les Relations qui nous en ont donné la premiere connoissance. Ajoutons pour exciter son ardeur, que suivant le témoignage des Lamas mêmes, les livres de leur loi ressemblent aux nôtres.* Dans quelle langue les croirons-nous écrits, si ce n'est celle que la Medaille de Strahlenberg lui a fait reconnoître pour la sienne?

* Desideri, *ubi supra.*



PHILOLOGIE.

VIES DES POETES ANGLOIS,

Publiées par M. Colley Cibber (a).

CETTE collection a été très-bien reçue en Angleterre ; & si, comme on l'a prétendu, M. Cibber n'est pas l'Auteur de ces différentes vies, on lui sçait bon gré, du moins, d'en avoir été l'Editeur.

Nous pourrions en commencer l'Extrait, par tout ce que la Grande Bretagne a eu de Poëtes célébres : mais qui ne connoît point les *Miltons*, les *Shakespears*, les *Popes*, les *Congreves*, &c? Cependant loin de renonçer dans notre ouvrage, aux Anecdotes Littéraires, ou Biographiques, que nous pourrons trouver dans le cours de notre travail, sur la vie

(a) 5 vol. *in-12.* prix 15 sterling, (environ 18 liv. tournois) relié. Chez Greffiths. Londres 1754.

Philolo. *Poëtes Anglois.*

ou les ouvrages de ces Hommes illustres, tout ce qui, sur cette matiére, a pû échaper aux Auteurs, ou aux Traducteurs François qui nous ont précédés, & que nous croirons digne d'intéresser la curiosité, sera soigneusement recueilli, & trouvera place dans différens morceaux que nous préparons sur la Philologie & la Bibliographie Angloise. Mais nous nous bornerons, dans cet Article, au fameux Ouvrage périodique, si connu dans toute l'Europe, & traduit presque dans toutes les Langues. C'est le *Spectateur*, sous le nom duquel nous comprenons le *Tattler* (b), qui l'a précédé, & le *Guardian* (c), qui l'a suivi ; le genre, les sujets, & les Auteurs de tous les trois, n'ayant jamais changé, ou pour mieux dire, le même Ouvrage ayant paru successivement avec trois titres différens.

Il n'est pas possible de l'avoir lû, même dans les traductions, sans souhaiter d'en connoître & d'en distinguer les Auteurs. Il semble que dans

(b) Ou le *Babillard.*

(c) Ou le *Tuteur.* Dans la traduction Françoise, il porte le titre de *Mentor moderne.*

Philolo. *Poëtes Anglois.*

la lecture, comme dans la conversation, on saisit mieux l'esprit de celui qui parle, lorsqu'on sait son nom, son état, sa fortune, & qu'on a du moins quelque idée de son caractère. C'est ce qui nous engage à donner ici les principaux traits de la vie & de la mort funeste de M. *Budgell.*

A ce titre seul, il n'auroit pû trouver place dans la collection de M. Cibber. Il falloit être Poëte. M. Budgell l'étoit, & même très-bon Poëte, quoiqu'il ait beaucoup écrit en Prose, & fort peu en Vers : aussi les siens sont-ils mieux faits que ceux de tant d'autres Auteurs, dont la Poësie est l'unique objet. Il pensoit peut-être que la quantité, dans ce genre, nuit beaucoup à la qualité ; & qu'un homme, qui a fait des vers toute sa vie, exclusivement aux autres parties des Sciences, des Arts & de la Littérature, doit nécessairement mourir fort ignorant *, après avoir vecu, ce qu'on appelle un *bel esprit*, & même usurpé hardiment le nom d'*homme de Lettres.*

* Bayle porte le même jugement des Prédicateurs. T. 3. p. 800.

Eustache

Philolo. *Poëtes Anglois.*

EUSTACHE *Budgell*, fils aîné de Gilbert, Docteur en Théologie, naquit en 1685. auprès d'Exeter, dans le Comté de *Devon.* Sa mere étoit fille unique du Docteur Gulston, Evêque de Bristol. Une sœur de ce Prélat avoit épousé le Doyen Addisson ; & de ce mariage étoit issu le fameux Poëte Anglois de ce nom, qui depuis fut Secretaire d'Etat. De-là cette liaison intime entre lui, & M. Budgell, dans laquelle les liens du sang étoient encore resserrés par l'amitié, l'estime, & l'amour des talens.

Le jeune *Budgell* fut élevé en héritier présomptif d'une fortune distinguée. Son pere, outre ses bénéfices, jouissoit d'un patrimoine assez considérable. On nous apprend que ce Docteur vivoit splendidement, & l'on ajoute, qu'il avoit un carosse à six chevaux, sans faire là-dessus aucune remarque. Ce faste n'auroit peut-être point été pardonné à un simple Théologien Catholique. On connoît les déclamations outrées des Ecclésiastiques Anglicans, contre ce qu'ils appellent *le Luxe* de nos Prélats. Que diroient-ils d'un de nos simple Curés,

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

qui entretiendroit un si grand équipage ?

Mais, en Angleterre, une fortune assurée n'est pas un motif pour donner à ses enfans une éducation négligée, imparfaite, ou frivole. Celle de M. Budgell fut confiée à des mains habiles. Après avoir fait dans l'université d'Oxford, d'excellentes études, il alla commencer à Londres celle du Droit civil. Cette Science est d'autant plus importante chez les Anglois, qu'elle renferme celle des Loix fondamentales & de la Constitution actuelle, & que la profession d'Avocat est un des chemins les plus rapides, pour arriver à la fortune. Elle mène à toutes les charges de Judicature. Celles-ci n'étant point venales, & pouvant conduire assez vite aux premieres places de l'Etat, elles sont l'objet d'une noble ambition ; ceux, à qui leur fortune permettroit ailleurs de les acheter, sont réduits en Angleterre, à l'heureuse nécessité de les mériter. Si la carriére est épineuse, les prix, qu'on voit au terme, sont bien capables d'exciter l'émulation. Outre la charge de Chancelier, (en cette qualité, Président né

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

de la chambre des Pairs), d'autres emplois inférieurs donnent à ceux qui en sont revêtus le titre de *Lord*, & tous les honneurs attachés à la Pairie. Et pour y parvenir régulierement, il ne faut que du mérite. Les talens font toujours une réputation, qui entraîne la faveur. Elle ne sauroit être aveugle dans un pays, où l'éloquence & la science des Loix sont également nécessaires, pour ébranler le Trône, & pour le soutenir.

Telle étoit la perspective flateuse qui se présentoit à l'imagination du Docteur Budgell. Celle de son fils en étoit peu frappée. Il avoit pris, à Oxford, le goût de la belle Littérature ; il y joignit, dans Londres, celui des plaisirs délicats & de la bonne compagnie. Il se livra trop à tous les deux, pour avoir du tems à donner à des études qui n'étoient pas de son choix. Il les prit même en aversion, & bientôt le Docteur eut lieu de se convaincre que son fils ne seroit jamais un Jurisconsulte. Il ne tarda pas à lui en marquer son mécontentement. Le jeune homme, de son côté, ne dissimula point le sien. L'un

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

trouvoit mauvais que son fils étudiat si peu, & l'autre, que son Pere lui envoyat si peu d'argent : il en résulta, en 1710, une rupture ouverte.

Dans cette position, M. Budgell auroit peut être été forcé de se racommoder avec *Coke* & *Litleton* (*d*), si M. Addisson n'étoit arrivé à son secours. Celui ci venoit d'être nommé Sécrétaire de Mylord Wharton, Vice-Roy d'Irlande. Il offrit à son parent de le mener avec lui, pour être un des Commis de son Bureau. L'offre fut acceptée avec reconnoissance. On écrivit au Docteur, pour lui faire part de cette résolution. La bienséance l'éxigeoit ; mais dans la crainte de voir arriver des ordres contraires, on attendit, pour l'en instruire, le moment du départ.

M. Budgell étoit alors dans sa vingt-cinquiéme année. Il possédoit également tous les Auteurs Classiques, les meilleurs Historiens & les plus excellens Ecrivains Anglois, François & Italiens. Avec une in-

(*d*) Fameux Jurisconsultes, dont les ouvrages sont aussi connus en Angleterre, que parmi nous ceux de *Cujas* ou de *Dumoulin*.

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

telligence fort promte, une belle imagination, & une mémoire sûre, il avoit reçu de la nature un abord agréable, un esprit vif, & une élocution facile. L'amitié de M. Addisson ne contribua pas peu à relever l'éclat de ses talens. Mylord Wharton en avoit trop lui-même, pour ne pas s'y connoître. M. Budgell eut part dès-lors à son intimité & à sa confiance. Il le suivit, avec M. Addisson, dans tous ses voyages en Angleterre ; & pendant tout ce tems, ils fréquenterent ensemble la meilleure & la plus grande compagnie des deux Royaumes.

Tant d'occupations importantes, & de dissipations flatteuses, n'empêchoient point ces deux Amis de cultiver les lettres. Ce fut précisément en 1711, que commença le *Tattler*. Le *Spectateur* lui succeda bientôt. Mrs *Steele*, *Addisson* & *Budgell* étoient Auteurs de tous les deux ; mais dans le second, on a distingué par un X. tous les discours qui sont de ce dernier. Ils eurent un succès dont M. Addisson recevoit les complimens ; tant la pure amitié & le

Philolo. *Poëtes Anglois.*

mérite supérieur sont au-dessus de la jalousie. M. Budgell ne se bornoit point tristement à des spéculations périodiques. Gouté dans le monde par un tour d'esprit enjoué & galant, il fit l'amusement de la société par des Chansons, des Epigrammes, & d'autres Piéces de Poesie ; tantôt il y donnoit l'essor à une imagination riante, tantôt il lançoit d'une main légere les traits d'une Satire fine, & d'une ironie délicate.

Au fort de ses occupations en Irlande, il apprit la mort de son Pere. Quoiqu'il en héritat d'environ vingt mille livres de rente (*e*), il ne changea rien à sa maniere de vivre ; & continuant de partager son tems entre les affaires & les belles lettres, il ne donna au plaisir que quelques instans dérobés à une application infatigable. Cette œconomie de son tems le mit en état de seconder encore M. Addisson, dans la composition du *Guardian*. Toutes ses piéces y sont marquées par un asterisque. En 1713 il publia, en Anglois, une traduction

(*e*) Monnoie de France.

Philolo. *Poëtes Anglois.*

des caracteres de Theophraste, la meilleure, au jugement des Savans, qui ait jamais été faite d'aucun Auteur Ancien dans cette langue. Il la dédia à Mylord Hallifax, son protecteur & son ami. Pendant ces quatre années, le tems & ses services le firent monter par degrés aux premiers emplois des Bureaux d'Irlande. A l'avenement de George I. il en obtint un, qui le plaçoit immédiatement sous M. Addisson ; ensuite il fut fait Premier Sécrétaire des Lords-Chefs de Justice, sous-Sécrétaire du Conseil, & enfin élu Membre du Parlement de ce Royaume. Ce fut pour lui une occasion de déployer son éloquence naturelle, & de la fortifier encore par un fréquent exercice.

M. Budgell demeura dans cette heureuse situation jusqu'en 1717. que M. Addisson fut élevé au poste brillant de Sécrétaire d'Etat. Son parent y gagna un emploi de plus, dont le produit, joint à celui de ses autres commissions, lui fit un revenu d'environ cinquante mille livres.

Tout jusqu'alors rioit à M. Budgell ; mais l'année 1718. fut le terme

Philolo. *Poëtes Anglois.*

fatal de ses prosperités. Le Duc de Bolton fut nommé alors Viceroi d'Irlande. Il mena avec lui M. *Webster*, qui devint bientôt un rival dangereux pour l'ancien Sécrétaire. Celuici, fier de ses talens, de son expérience & de ses protections, traita ce nouveau Concurrent avec un mépris manifeste. Le Vice-Roi, selon l'usage, prétendit *qu'on lui avoit manqué*, en ne respectant point assez son choix ou son inclination : & par malheur M. Budgell lui *manqua* encore davantage, en se livrant assez à son ressentiment, pour faire contre ce Seigneur des couplets dont il se laissa *dérobber* des copies. Le Duc ne tarda point à lui faire sentir le poids de sa vengeance. Il lui fit ôter un de ses emplois ; & par des frayeurs pour sa vie, soit fondées sur quelque menace, soit artificieusement inspirées, il le força bientôt d'abandonner tout, & de repasser en Angleterre.

En arrivant, il publia contre le Vice-Roi une espece de Manifeste. Onze cens copies, vendues en un jour, amuserent le Public, & irrite-

Philolo. *Poëtes Anglois.*

rent la Cour, toujours déclarée pour les gens en place. Il n'y trouva plus aucune faveur. La retraite de M. Addisson avoit précédé son retour. Mylord Hallifax n'étoit plus ; & Mylord Orrery, son autre ami intime, n'eut pas seul assez de crédit pour le soutenir contre une cabale puissante. M. Budgell avoit ajouté à son patrimoine une somme considérable, de ses épargnes en Irlande ; & si l'ambition ne l'avoit point aveuglé, il auroit pû, dans un pays tel que l'Angleterre, mépriser une Cour qui le maltraitoit, ou se choisir une retraite agréable dans les Pays étrangers. Trop vain pour renoncer à l'espérance des honneurs, mais pas assez fier pour dédaigner les moyens d'y parvenir, il rampa longtems à la suite de cette Cour inexorable. Pour comble de malheur, il perdit en 1720, presque toute sa fortune. La fameuse *Compagnie du Sud*, rivale de notre *sistême*, occasionna en Angleterre le même bouleversement. Il en couta à M. Budgell cinquante mille livres, & l'on peut juger que s'il avoit eu des ennemis dans son élévation

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

la pauvreté ne lui fit point de nouveaux partisans. Il avoit sans doute des torts ; mais celui-ci devint le plus irréparable.

La vivacité qu'il montra dans la poursuite des Directeurs de cette Compagnie, la chaleur & la véhémence qui régnoient dans divers Ecrits qu'il publia sur cette affaire, & dans les discours qu'il prononça aux assemblées des Actionnaires, étoient très-pardonnables à un citoyen dépouillé par des fraudes manifestes. Mais les coupables avoient des protecteurs puissans ; & si la faveur de la Cour, un peu trop marquée, ne pût les dérober tout à fait à la justice du Parlement, ils virent du moins les plus ardens de leurs Accusateurs, traîner leurs jours dans la disgrace & dans la pauvreté.

M. *Budgell* fut de ce nombre. L'acharnement de ses ennemis fut poussé au dernier point, dans une occasion décisive. Le Duc de Portland, ruiné comme lui par *la Compagnie du Sud*, avoit obtenu le gouvernement de la Jamaique. Il voulut l'y mener en qualité de Sécrétaire. A

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

peine sa résolution eut-elle transpiré, que le Ministre lui signifia, pour M. *Budgell*, une exclusion sans réplique. On lui dit en termes assez clairs, que s'il persistoit à vouloir conserver son Sécrétaire, il perdroit son Gouvernement.

Ce traitement acheva de jetter l'infortuné M. Budgell dans le parti de l'opposition. Les malheureux se cherchent ; & c'est en Angleterre la ressource ordinaire des disgraciés. Il se joignit aux Auteurs du *Craftman* (*f*), & outre les morceaux qu'il fournit à cet ouvrage périodique, il composa séparément contre le Ministere, & surtout contre Mrs *Walpole*, plusieurs brochures dont nous ne rapporterons point ici les titres. Leur énumération ne peut intéresser que des lecteurs Anglois. Elles étoient trop bien écrites pour n'être point reçues avec avidité ; & le stile de M. Budgell donna au Parti,

(*f*) Cet ouvrage périodique, aujourd'hui si dégéneré, étoit alors soutenu par les meilleures plumes, & les plus habiles gens du parti des Toris. Mylord Bolingbroke, le Chevalier Windham, étoient à la tête.

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

une si haute idée de son éloquence, qu'on lui en offrit tout le crédit pour le faire élire Membre du Parlement. L'espoir de la vengeance lui fit accepter l'offre; mais le succès n'y répondit pas: il lui en couta, en differentes tentatives, quarante ou cinquante mille écus, reste de toute sa fortune.

Réduit alors à l'indigence, il ne travailla plus que pour vivre, & l'on conçoit bien que son stile en souffrit comme sa raison. Effarouché par l'infortune, il étoit quelquefois apprivoisé par l'espérance : cette variation produisit des inconséquences & des contradictions bisarres. Il lâchoit contre le Ministre une satire politique, & le même jour il faisoit des vers à la louange du Roi. C'est ainsi qu'en 1730 il publia, presqu'a la fois, un Ecrit très-fort & très-hardi sur le Gouvernement, sous le titre de *Lettre à Cleomene, Roi de Sparte*, & un *Poëme sur le Voyage du Roi à Newmarket & à Cambridge, dédié à la Reine.*

En 1733. il commença un ouvrage hebdomadaire, intitulé l'*Abeille* (*g*), espece de Journal qu'il poussa

(*g*) En Anglois *The Bee.*

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

jusqu'à huit volumes in octavo, qui eut dabord un très-grand succès, & dont les cinq ou six premieres parties sont encore aujourd'hui fort estimées en Angleterre ; mais l'ayant à la fin rempli de personalités & de querelles de Libraires, il en dégouta tellement le Public, qu'il fut obligé de l'abandonner.

Cette occupation périodique ne l'empêcha point de composer encore, de tems en tems, quelque libelle contre la Cour. Un des plus sanglans fut intitulé : *Histoire abrégée des premiers Ministres.* Quoique M. *Budgell* eut gardé l'anonime, cette piéce lui fut attribuée universellement.

Cette conduite n'étoit pas propre à relever sa fortune. Il eut beau publier des complimens & des éloges aux Négocians de Londres & de Bristol, sur leur opposition à quelques loix peu populaires ; ces froids Calculateurs ne trouvoient point sur leur tarif, le prix de la louange, ni sa proportion avec l'argent. De peur de s'y tromper, ils n'offrirent rien ; & le pauvre Panégiriste en fut pour les fraix de son éloquence.

Le Docteur *Tindall* mit au jour,

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

vers le même tems, son *Christianisme aussi ancien que la Création.* (*h*) On en trouva le stile plus châtié & plus élégant, qu'on ne l'attendoit de ce fameux Déiste. On crut y reconnoître, dans plusieurs endroits, celui de M. *Budgell.* Lui-même donna lieu de soupçonner qu'en effet il y avoit eu quelque part. Après la mort du Docteur, il promit une suite sur le même sujet. Il annonça même au public avec la vie de cet Ecrivain, un Recueil de plusieurs Opuscules curieux, & confiés à ses soins. Mais il n'exécuta aucune de ces deux promesses. Il les avoit réiterées affirmativement, à l'occasion d'une maladie du Docteur *Conybeard*, Doyen de *Christchurch.* Ce Théologien avoit répondu, par ordre de la Reine, au

(*h*) On lit dans les premiers volumes du Pour & Contre, plusieurs éclaircissemens sur sa personne & sur ses Ecrits; entr'autres, qu'il avoit composé réellement un second Tome de ce livre, & qu'en mourant il l'avoit remis à M. Budgell avec tous ses papiers; que M Gibson alors Evêque de Londres, & célébre par son zèle pour la défense du Christianisme, alla voir la Légataire, & l'engagea par une grosse somme à lui abandonner ce dangereux Manuscrit, qu'il brûla aussitôt en sa présence.

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

premier Traité sur cette matiere; & pour récompense, il avoit obtenu ce bénéfice. M. Budgell alloit souvent s'informer de sa santé. » J'espere, disoit-il, que le Docteur „ vivra encore quelque tems. M. „ *Tindall* l'a fait Doyen, j'aurai le „ plaisir de le faire Evêque. „

Pendant que M. Budgell formoit ces projets Littéraires, le désordre de ses affaires étoit parvenu au dernier période. Qu'on juge de l'extrémité où il se trouva réduit: cette aride Jurisprudence, qu'il avoit méprisée dans sa jeunesse, lui parut à cinquante ans, une ressource qu'il falloit tenter. Il suivit les audiences, & débuta même au Barreau; mais il étoit trop tard. M. *Budgell* sentit bientôt l'impossibilité de reussir dans cette profession, lorsqu'on n'y a pas dirigé ses premieres études. La confiance du Public ne se décide pas fort vite, en faveur d'un Postulant à cheveux gris. Au Palais, comme ailleurs, les plus grands talens ne reparent point le défaut de savoir & d'expérience. Cette derniére tentative ne réussit pas mieux que

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

les précédentes. M. *Budgell* abandonna le sanctuaire de Thémis; mais les rigueurs de la Déesse le poursuivirent jusques dans ses foyers; son patrimoine étoit saisi par ses créanciers. Il plaida contr'eux, pour en empêcher la vente; & son procès perdu en 1736. trancha sa derniére espérance. Quoique depuis longtems, il eut vecu réellement dans un état d'indigence, il en avoit du moins évité les apparences publiques; & jusqu'à ce moment, il avoit trouvé le moyen de soutenir une maison & un équipage. » A Paris, disoit un homme du monde, *marcher* ou *ramper* sont sinonimes: » M. *Budgell* apparemment pensoit la même chose de Londres. Il ne voyoit plus rien entre la misére & lui. Il ne pût soutenir l'affreuse perspective d'une vieillesse indigente: le désespoir s'empara de son ame, & il résolut, dit notre Auteur, *de se délivrer de lui-même.*

» M. *Budgell*, ajoute-t-il, avoit » toujours pensé fort librement sur » la revélation; & dans les derniers » tems, il étoit devenu un Déiste

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

» déclaré: ce qui joint à l'orgueil, » son vice dominant, l'avoit déjà » disposé à prendre ce parti.

» Il étoit persuadé que quand » la vie devient à charge, & que la » lumiere du jour est offusquée par » les épais nuages du chagrin & de » l'infortune, tout homme a le droit » naturel de disposer de la sienne.

Il agit en conséquence. Peu de jours après la perte de son grand procès, il prit un batteau, après avoir rempli ses poches de caillou qu'il ramassa sur le rivage. Il donna ordre au Batelier de gagner le fil du courant, & de voguer vers le pont de Londres. En passant dessous, il sauta dans l'eau, & disparût.

» Sa fin, ajoute l'Historien, fut » semblable à celle de beaucoup d'au- » tres personnes, nées avec du cou- » rage & de l'esprit, mais réduites à » de grandes extrémités: car il faut » avouer que quelques-uns des plus » grands hommes, aussi-bien que » des plus vils & des plus infâmes, » ont porté sur eux-mêmes des » mains violentes. » Il avoit laissé sur son bureau, écrits de sa main,

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

deux vers dont voici le sens : *Ce que Caton fit & qu'Addisson approuve, ne sauroit être mal.*

Malgré les paradoxes de la Philosophie, & tous les exemples de l'antiquité, on ne doit pas craindre que la doctrine du suicide fasse jamais beaucoup de progrès. M. Budgell étoit garçon. Il avoit seulement une fille naturelle, qui vivoit chez lui, lorsqu'il prit sa funeste résolution : il lui en fit part, le jour même qu'il l'exécuta ; & (ce qui n'est point Philosophe) il fit tous ses efforts, pour l'engager à le suivre. Il insista long-tems à lui persuader que *la vie ne vaut pas la peine de la conserver.*

Cette jeune personne refusa sagement de se défaire d'un effet, dont elle n'avoit pas encore eu le tems de connoître la valeur. Notre Auteur nous apprend qu'elle a été depuis Actrice, au Théâtre de *Drury-Lane*. Il ne dit point si la figure & le talent de Mademoiselle *Budgell* lui ont procuré d'assez grands succès, pour lui faire aimer encore plus la vie.

Finissons par le jugement de cet

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

Historien, sur le mérite de M. Budgell, considéré comme Auteur.

» Toutes les fois qu'il ne parle pas » de lui-même, soit pour faire son » Apologie contre ses Ennemis, soit » pour donner carrière à sa vanité, c'est un Ecrivain estimable ; moins profond cependant & » moins fort de raison, qu'ingénieux » & amusant. Son stile est caractérisé par une élégance si particuliére, qu'à cet égard, il a mérité d'être mis à côté d'*Addisson*. C'est dire » assez, qu'il est fort au-dessus de presque tous les autres Ecrivains de sa » Nation. Dans ses Mémoires des » *Orrerys* & de la Maison de *Boyle*, » il a inseré plusieurs morceaux de » Traduction des Epitres de Phalaris, qui sont regardés, avec raison, comme des chef-d'œuvres en » ce genre.

» Pendant son séjour en Irlande, » M. Budgell avoit recueilli des matériaux pour écrire une Histoire de » ce Royaume. Il avoit pour cela de » grandes facilités, par l'entrée libre » que ses emplois lui donnoient dans » tous les dépots publics. On ignore

PHILOLO. *Poëtes Anglois.*

» malheureusement ce que le fruit » de son travail est dévenu ; & c'est » sans doute une perte à régreter. On » n'a pas une Histoire supportable de » cette Nation, & l'on auroit pû attendre un excellent Ouvrage d'une » si bonne main. »

PORTRAITS

Des Hommes Illustres de la grande-Bretagne, avec leurs vies & leurs caracteres, par M. Birch, de la Société Royale. (a)

LE premier Volume de ce grand Ouvrage parut il y a quelques années. Houbraken, fameux Gra-

(a) Vol. II. Folio, grand & petit papier, en feuilles, 1. l. 16. Sh. (environ 42. l. tournois) & 18. Sh. (21. liv.) * A Londres, chez J. & P. Knapton.

* Le prix du premier Vol. comme contenant plus de Portraits, (est en feuilles) de 5. l. grand papier, & de 2. liv. 10. Sh. pet. pap. de sorte que les deux Vol. reviennent en grand à 160. liv. & en petit a 80. liv. de notre monnoye, ou environ. On peut avoir

PHILOLO. *Anglois illustres.*

veur Hollandois, en a gravé la plus grande partie, ainsi que du second, d'après les originaux des meilleurs Peintres de l'Europe, dont on a mis les noms au bas, avec ceux des Propriétaires.

M. *Birch*, le plus infatigable Compilateur de sa nation, mais en même-tems un des plus judicieux, est l'Auteur des vies & des caracteres qui accompagnent les portraits. Jamais collection n'a mieux mérité ce titre magnifique, quelquefois mal employé. La forme du Gouvernement & le Génie de la Nation sont si propres à mettre les grands talens en évidence, qu'on n'est pas surpris de voir dans les deux Volumes, cent huit têtes d'hommes célebres, qui ne sont encore qu'une partie de l'Ouvrage.

Dans ce nombre, on comprend les portraits de plusieurs Reines, dont quelques-unes sont fameuses par leur beauté & leurs malheurs ; Anne *Bolen*, Catherine *Howard*, Marie *Stuard*, &c. *Cromwel*, & ses

aussi les estampes séparément à 1. Sh. 3. d. (1. liv. 10. s.) & à 6. d. (12. s.)

PHILOLO. *Anglois illustres.*

trois Subalternes, *Ireton*, *Lambert*, *Fleetwood*, ni son Sécretaire *Thurloe*, n'y sont pas oubliés ; mais jusqu'à présent on n'y voit de Roi que Henri VIII. & ce qui est encore plus singulier, Elizabeth n'y paroît point. Apparemment que le défaut de bons originaux a causé ces différentes omissions. Tout le reste est mêlé, sans distinction de rang, comme dans les fastes de la gloire ; c'est un Médecin à côté d'un Général, un Poëte entre deux Ministres. Newton y est précédé d'un grand Trésorier, & suivi d'un Sécretaire d'Etat.

En écrivant la vie de ces Hommes illustres, M. Birch s'est assujetti au plan de l'Edition, suivant lequel chaque portrait ne devoit être accompagné que de deux pages, ou une feuille d'impression ; de sorte que tout le Volume est également entremêlé partout, d'impression & de gravure.

Ces abrégés historiques ne font même qu'une partie subordonnée de l'ouvrage, pour l'explication des Estampes. M. Birch n'a donc pû s'étendre beaucoup sur chaque article. Cette briéveté ne nous empêchera

PHILOLO. *Anglois illustres.*

pas d'en donner successivement quelques-uns. Sans nous borner à les traduire, nous les fondrons dans nos Extraits, avec les autres matériaux que nous aurons pû recueillir sur les vies des grands Hommes, & surtout des Hommes de Lettres. On ne doit point craindre ici l'aridité ni la pédanterie, qui trop souvent, ailleurs, rendent très-insipide la Biographie littéraire. L'Angleterre n'offre, vers la fin du Siecle passé & au commencement de celui-ci, presque aucun Auteur célebre qui n'ait été homme du Monde, qui n'ait eu part directement ou indirectement aux affaires d'Etat, qui n'ait été l'organe & l'Orateur de quelque parti, qui n'ait suivi le sort des Whigs, ou des Toris, & qui n'ait éprouvé avec eux les différentes révolutions de la Cour & du Parlement. De-là, tant de vicissitudes dans la fortune des *Prior*, des *Addisson*, des *Swift*, des *Steele*, &c. tantôt favoris, quelquefois confidens & conseils d'un Ministre, bien à la Cour, & revêtus d'emplois lucratifs & brillans ; tantôt disgraciés, déplacés, persécutés,

PHILOLO. *Anglois illustres.*

selon que le Parti gagnoit ou perdoit du terrein. Heureux ou malheureux, mais toujours honorés avec leurs Protecteurs, ou plutôt leurs Amis, les Oxfords, les Hallifax, les Sommers, les Bolingbrokes, &c. Si le sage, l'ingénieux Pope, n'a pas aussi joué son rôle sur le théâtre des affaires, on ne doit attribuer cette espece d'inaction, ni à la Philosophie, ni au caractere doux & pacifique qui éclate dans ses Ouvrages. Il n'étoit insensible à aucune sorte de gloire. L'ambition auroit eu ses charmes pour lui, & son tempéramment bilieux ne lui auroit fourni que trop de chaleur & de véhémence dans la dispute ; mais deux obstacles insurmontables lui fermoient l'entrée de cette carriere ; (*l*) sa santé & sa Religion : l'une ne fut jamais bonne, & son état languissant n'étoit interrompu que par des maladies fréquentes & dangereuses. En professant l'autre, il étoit également exclus, de tous les emplois, & de la Chambre des Communes ; quel parti auroit-il

(*l*) Chacun sçait que Pope étoit Catholique.

pû

PHILOLO. *Anglois illustres.*

pû prendre, que celui de se partager entre son cabinet & une société choisie, de se déclarer neutre, de fuir la Cour & les affaires, en un mot d'écrire & de vivre en Philosophe ?

La fermentation des Partis & la controverse d'Etat furent au contraire comme l'élément d'un Auteur, par lequel nous allons commencer nos Extraits des *Hommes Illustres*. C'est remplir l'engagement que nous avons pris, en donnant celui de la vie de Budgell, son Associé dans la composition du Spectateur & d'autres Ouvrages périodiques.

RICHARD STEELE.

LE Chevalier Richard *Steele* nâquit à Dublin, de parens Anglois ; son pere avoit quitté la Profession d'Avocat, pour s'attacher en qualité de Sécretaire au Duc d'Ormond, Viceroy d'Irlande. Il fut élevé à Londres, où il eut Addisson pour camarade d'école. De-la nâquit une amitié, durable quelquefois entre des égaux, mais dont les infé-

PHILOLO. *Anglois illustres.*

rieurs où les infortunés n'osent plus réclamer les droits, auprès des Grands ou des Favoris de la fortune. Il n'avoit pas encore fini ses études, qu'il donna un essai de son talent pour la Poësie; c'étoit un Poëme sur la mort de la Reine Marie, épouse de Guillaume III.

Le jeune Steele se sentit du goût pour le service; après avoir été quelque-tems Volontaire, il obtint une Enseigne aux Gardes.

Cette Profession, observe l'Historien, étant exposée a beaucoup d'irrégularités, entraîna bien-tôt le nouvel Officier dans un genre de vie, où sa morale ne se soutint pas aussi pure qu'il l'avoit rapportée du College; elle lui fournissoit plus de remors que de préservatifs: & dans le dessein de se prémunir contre les tentations, il écrivit, pour son usage particulier, un petit Traité sous le titre de *Heros Chrétien.* C'étoit un plan de vie, où il prétendoit accorder les devoirs de la Religion avec ceux du service, & donner l'idée accomplie d'un Militaire dévot; il vouloit ainsi avoir continuellement sous les yeux un modele & une regle de

PHILOLO. *Anglois illustres.*

conduite, dont il ne pût s'écarter sans avoir un reproche à se faire, ou même une pénitence à s'imposer. Le frein ne fut pas assez fort; & le pieux Enseigne retombant fréquemment dans des fragilités, peut-être pardonnables à son âge, il eut recours en 1701, à un remede assez extraordinaire: ce fut de publier son Livre, afin d'avoir contre lui-même un témoin qui pût le faire rougir à la face de tout le monde, chaque fois que ses actions seroient contraires à ses maximes. Mais il n'en tira point d'autre fruit, que de se rendre ridicule aux yeux des uns, & de se faire regarder par les autres; comme *un triste personnage.* Un ou deux de ses Camarades en prirent occasion d'éprouver sa bravoure; & d'autres, à chaque trait de jeunesse ou de légéreté qui lui échappoit, affectoient malignement de mesurer son caractere avec celui du *Héros Chrétien.*

M. Steele sentit enfin la nécessité de céder au torrent des mœurs de son Siecle. Il crut que sans risquer les siennes, il pouvoit & devoit égayer du moins sa morale. Il composa

PHILOLO. *Anglois illustres.*

sur ces principes, la Comédie intitulée *les Funérailles*, ou *le Deuil à la mode*, jouée en 1702. Cette Piece, quoique remplie d'incidents plaisans & vraiment comiques, présente néanmoins le vice & la vertu dans la position où ils doivent être: l'un y est puni, l'autre recompensée. Elle eut un grand succès; & comme en Angleterre, selon M. Birch, rien n'est plus propre à rendre le Public *épris d'un jeune homme*, ce succès valut au jeune Officier des amis & des Protecteurs. Ce fut le dernier nom que le Roi Guillaume écrivit sur ses tablettes: ce Prince avoit promis de lui faire du bien; mais sa mort, arrivée peu de jours après, détruisit toutes les espérances que M. Steele avoit conçues. Les marques de bonté, que les Souverains donnent au mérite, ne sont jamais en pure perte; il en resta dans l'ame du jeune Militaire, une profonde vénération pour la mémoire de son Maître. Ce fut ici, non l'éducation, ni l'intérêt, mais ce sentiment plus que tout le reste, qui l'attacha si constamment aux Partisans de la

PHILOLO. *Anglois illustres.*

révolution, & de la succession protestante.

Il avoit alors quitté son Enseigne aux Gardes, pour une commission de Capitaine d'Infanterie, avec l'emploi de Secrétaire du Lord *Cutt*, Officier Général. On ne nous parle point des Campagnes de M. Steele: une guerre fort vive, qui commençoit alors, lui auroit fourni des occasions de se signaler; & sans doute il ne seroit point demeuré à Londres, comme il paroît qu'il y resta, s'il n'avoit quitté le service. En 1703. il se fit l'Ecrivain d'une Gazette autorisée; office dont il s'acquittoit fidélement, & selon ses ordres, dit-il lui-même dans un de ses Ouvrages, « sans » jamais s'écarter de la regle prescrite » par tous les Ministeres, de rendre » ce papier aussi innocent qu'insipide.

Cet Ouvrage ne l'occupoit point assez pour l'empêcher de se livrer à un autre genre de travail, plus conforme à son goût, & plus propre à lui faire de la réputation. Il continua de donner au Théâtre des Comédies qui réussirent, telles que *le Tendre Epoux*, ou *les Sots achevés*,

PHILOLO. *Anglois illustres.*

les *Amans-Menteurs*, ou *l'Amitié des Dames*.

En 1709. M. Steele commença le *Tattler*, (m) & le continua jusqu'à l'année suivante. Comme il y traitoit des matieres de Politique, & des questions agitées entre les Partis, cet Ouvrage augmenta beaucoup sa réputation, & son crédit auprès du ministère Whig, dont il justifioit les mesures : il obtint pour récompense l'emploi lucratif de Commissaire du papier timbré. Au *Tattler*, succéderent à diverses reprises le *Spectateur* & le *Guardian* (n). Ces différens Ouvrages eurent pour Auteurs un ingénieux Triumvirat, M. *Addisson*, *Buogell* & *Steele*. Nous avons donné la vie du second, nous abrégeons ici celle du troisieme, & nous réservons celle du premier. Il faut de bons Mémoires, pour la présenter dans un point de vûe différent de celui que nos Compilateurs

(m) Ouvrage périodique, traduit en partie, mais assez mal, sous le titre du *Babillard*.

(n) Ou *Mentor Moderne*, traduit aussi; mais pas mieux que le *Tattler*. Le seul de ces Ouvrages qui l'ait été passablement, c'est le Spectateur.

PHILOLO. *Anglois illustres.*

ont mal choisi. Heureusement ils ont laissé le sujet presque neuf; ils n'ont vû qu'un Auteur, & n'ont voulu peindre qu'un Poëte.

La révolution, arrivée à la fin de 1710. dans le Ministere, changea pour M. Steele, comme pour l'Europe, la face des affaires publiques. Le Duc de Marlborough, trop grand & trop heureux pour être puni, mais trop riche & trop incommode pour obtenir de nouvelles recompenses, eut le repos pour châtiment. A la fin de 1711, M. Steele son Partisan, comme il l'étoit de tous les Whigs, se crut obligé de le remercier au nom de la Nation, des services éclatans qu'il lui avoit rendus, & dont (au gré des Toris) il étoit déja trop payé. Ce fut le sujet d'une Brochure, où les Ennemis de ce Général n'étoient pas épargnés. Notre Auteur continua sans relâche d'en donner de nouvelles (outre tout ce qu'il inséroit dans ses Ouvrages périodiques) contre le Ministere régnant. Ni lui ni son parti ne crurent avoir assez fait; il fut convenu qu'on travailleroit à le faire élire Membre du Parlement.

PHILOLO. *Anglois illustres.*

On y réussit en 1713. mais à peine eut-il pris séance dans la Chambre des Communes, qu'il en fut exclus par délibération, pour avoir continué d'écrire de violentes Satires contre le Gouvernement. Il avoit déja remis son emploi par une lettre, au Comte d'Oxford, alors premier Ministre, dont le parti ne manqua point d'en faire parade. Au fond le sacrifice n'étoit pas méritoire, dans une position où l'on comptoit à tout moment sur la mort de la Reine; cet évenement désiré arriva enfin en 1714. & le nouveau Roi combla de bienfaits, qui lui coutoient peu, tous ceux qui, disoit-on, s'étoient sacrifiés pour lui.

M. Steele fut du nombre. George I. le fit Chevalier, Juge de paix, & Intendant des Ecuries Royales. Enfin, pour le dédommager de son expulsion précédente, la Cour employa son crédit à le faire élire de nouveau, Membre des Communes. L'emploi de Commissaire des biens confisqués sur les Mécontens d'Ecosse étoit aussi bon alors, qu'il l'est encore aujourd'hui. M. *Steele* en fut un; mais sa douceur, son es-

PHILOLO. *Anglois illustres.*

prit, & plus encore sa probité, l'exempterent de la haine générale. Il remporta, de sa commission, l'estime & l'amitié de la Noblesse Ecossoise.

Outre la chaleur & la véhémence qu'il montra dans le Parlement, lorsqu'on entreprit la poursuite des anciens Ministres, il continua d'écrire en faveur de la Cour, contre les *Toris* & les *Jacobites*. Cette conduite lui valut un nouvel emploi; il fut nommé *Gouverneur de la Compagnie Royale des Comédiens*, & il reconnut cette promotion par de nouveaux Ecrits polémiques. Ses occupations ne l'empêcherent point de s'attacher à une spéculation, dont la pratique auroit été utile & agréable; il obtint même un Privilege pour l'exécuter seul; on ne nous dit point si elle réussit : c'étoit une machine pour porter vivant le poisson de Mer au marché de Londres.

Jusqu'alors M. Steele étoit bien avec la Cour; mais en 1719. la révolution de la Compagnie du Sud, & d'autres circonstances fâcheuses, exciterent trop, au gré des Ministres, son zele patriotique : quel-

PHILOLO. *Anglois illustres.*

ques Ecrits qu'il publia lui attirerent une disgrace ouverte, & la révocation de sa Patente de Gouverneur de la Comédie.

En 1722. le Poëte Politique parut être rentré en grace; il dédia au Roi son *Conscions-Lavers*, Comédie qui eut un très-grand succès, & qu'on joue encore tous les jours, ainsi que les précédentes. Ce Prince lui fit un présent de 500. liv. sterling (environ 12000. liv. de notre monnoye) Tombé peu après en paralisie, notre Auteur vétéran se retira sur son bien, dans le Pays de Galles, où il mourut en 1729. Il ne laissa que deux filles, dont l'aînée a épousé M. *Trevor;* nom fort connu en Angleterre, & dans plusieurs Cours étrangeres.

Le Docteur *Garth* (*o*).

S*Amuël Garth*, étoit issu d'une bonne famille dans la Province d'*Yorkshire*. Il fit ses études à Cambridge, il y prit en *1691*. le dégré de

(*o*) Auteur du fameux Poëme Héroï-comique, intitulé *The Dispensatory*, ou l'Apoticairerie. C'est une raillerie fort ingénieuse de cette Profession.

PHILOLO. *Anglois illustres.*

Docteur en Médecine; & deux ans après il fut reçû Membre du College Royal des Médecins de Londres, où il se distingua autant par son éloquence, que par son habileté dans sa Profession. Devenu comme l'Orateur de la Compagnie, il prononça en *1697*. un Discours Latin qui fut admiré. On le regarde encore aujourd'hui comme un modele de ce genre, sur tout par la maniere adroite & ingénieuse dont il y fit entrer l'éloge de Guillaume III. Peu de Princes sont insensibles à la louange; & toute la différence des Souverains qui ont de l'esprit à ceux qui en manquent, c'est que les premiers la veulent délicate, ou du moins vrai-semblable, & que l'adulation ne sçauroit être pour les autres, ni trop grossiere, ni trop outrée. En un mot, c'est un mets au gout de tout le monde; & la difficulté de le faire goûter ne consiste jamais que dans la préparation.

Nous ne déciderons point ici, dans laquelle de ces deux Classes on doit ranger le Roi Guillaume, par rapport aux Panégiriques. On ne peut

PHILOLO. *Anglois illustres.*

gueres douter qu'il n'eût de grands talens; mais ses Partisans, qui ont tant crié contre *les Flatteurs de Louis XIV*, étoient souvent réduits à louer leur Héros, d'un siége levé, ou d'une bataille perdue; & il ne paroît pas que la louange en ait jamais été plus mal reçûe.

Quoiqu'il en soit, Guillaume fut flatté de celles que le Docteur Garth avoit sçû rendre plus plausibles; & ce Médecin fut dès-lors, non-seulement connu, mais favorisé du Monarque.

Il ne fit usage de son nouveau crédit, que pour l'avancement d'un projet charitable, dont il étoit lui-même un des principaux Auteurs. C'étoit l'établissement d'une Apoticairerie publique dans le College des Médecins, où les Pauvres pussent avoir des remedes à très-bas prix, & des consultations *gratis* pour leurs maladies.

Un fait, humiliant pour l'humanité, mais qui n'est pas le seul ni le dernier du même genre, c'est qu'il y eut dans la Faculté de Médecine, des hommes assez barbares pour envier à l'indigence le secours de la charité.

PHILOLO. *Anglois illustres.*

Plusieurs Médecins, mais sur tout les Apoticaires se recrierent contre cet établissement, & en attaquerent les Auteurs par toute sorte de moyens odieux & méprisables.

Le Docteur Garth voulut punir l'avarice & la cruauté par le ridicule. Les clameurs, les manœuvres, & l'ignorance de ses adversaires, furent le sujet du *Dispensary*, Poëme en six Chants, que les Anglois ont mis à côté de notre *Lutrin*. Le succès en fut prodigieux, & les éditions se suivirent avec rapidité. Une preuve de la passion & de l'entousiasme qu'il excita dans tous les amateurs de la Poësie, c'est que des personnes de distinction, telles que M. *Boyle* (depuis Comte d'Orrery) les Colonels *Blount*, *Coddrington*, & plusieurs autres, se firent honneur de publier à la tête de ces éditions, des éloges en vers pour l'Auteur & l'Ouvrage.

Tant de gloire est souvent stérile, sur tout pour un Médecin Poëte. Le Docteur ne fut point la dupe de la sienne. Si son Poëme lui fit beaucoup d'Admirateurs, il ne lui ôta point de pratiques; au contraire, son gain

PHILOLO. *Anglois illustres.*

augmenta tous les jours avec sa renommée. On préféroit un Médecin, dont l'habileté dans sa profession étoit soutenue d'un profond sçavoir, d'une conversation brillante, & d'une belle humeur qui répandoit la joye dans le séjour de la tristesse.

Ses liaisons de Société ne furent pas moins considérables que ses occupations d'état: il vêcut dans une liaison intime & familiere avec tout ce que l'Angleterre avoit de plus distingué; & les deux sexes lui fournirent également des amis & des admirateurs. De ce nombre furent le Duc & la Duchesse de Marlborough, & presque tout le parti *Whig*: il étoit un des Membres du fameux *Kitcat Club*, composé d'environ trente Seigneurs ou Gentilshommes les plus considérés par leur naissance & leurs talens, entre les partisans de la Maison d'Hanovre & de la succession Protestante.

Quoiqu'il eut déclaré par-là son attachement à une faction, la douceur de ses mœurs n'en fut point altérée; aussi conserva-t-il une étroite amitié avec *Pope*, *Svvift*,

(*o*) *Best natur'd ofmen*, éloge si commun dans la bouche des Anglois, qu'il mar-

PHILOLO. *Anglois illustres.*

Arbuthnot, *Gay*, *Prior*, & plusieurs autres beaux esprits ou hommes de lettres, sans distinction d'état, de religion, ni de Parti.

Celui qui reprit le dessus, à l'avenement de George I, n'oublia pas de recommander le Docteur à sa protection. Le Roi le nomma son Médecin Ordinaire, Médecin de ses Armées, & le fit Chevalier, avec l'épée de son Protecteur le Duc de Marlborough.

Ce nouveau degré de faveur ne lui servit point à s'enrichir; il en profita moins pour lui-même & pour sa famille, remarque l'Historien, que *pour le soutien & l'encouragement de tous les hommes de génie & de lettres, qui avoient recours à son caractere humain & obligeant.*

Un témoin respectable, Pope même, a confirmé & consacré cet éloge dans une de ses lettres sur la mort du Docteur, arrivée en 1719. C'étoit, dit-il, l'homme *du meilleur naturel*, (*o*) qu'il eut jamais connu;

PHILOLO. *Anglois illustres.*

& cette louange est en Anglois une des plus flatteuses, quoique dans la traduction littérale elle puisse annoncer en François un sot, aussi-bien qu'un homme d'esprit. „ Sa mort, „ ajoute Pope, a été vraiment héroï- „ que, & sa fermeté si exempte de „ toute affectation qu'elle auroit suffi „ pour rendre fameux, ou un Saint, „ ou un Philosophe; mais de méchan- „ tes langues, & des cœurs encore „ pires, ont voulu flétrir jusqu'à ses „ derniers momens, par le repro- „ che odieux d'irréligion: vous au- „ rez entendu débiter sur ce sujet, „ beaucoup de mauvais contes; ce- „ pendant s'il y eut jamais un bon „ Chrétien, *sans s'en douter*, ce fut as- „ surément le pauvre Docteur *Garth*.

Nous n'entrons point ici dans le détail de divers petits Poëmes, presque tous sur des sujets d'agrément, qu'il composa en différens tems, & qu'il adressa tous à des Amis illustres par le rang ou par les talens, & à des Dames célebres par l'esprit ou par la beauté. Ce sont des Pieces,

que du moins le cas qu'ils font de cette aimable qualité.

PHILOLO. *Anglois Illustres.*

dont le mérite ne peut guere être transplanté, & dont les titres mêmes auroient besoin de commentaire. Ses productions physiques se réduisirent à une fille, qui épousa le Colonel *Boyle*, de la Maison des Burlingtons & des *Orrerys*, frere de M. Henri Boyle, Orateur des Communes du Parlement d'Irlande, dont le nom a fait depuis peu tant de bruit dans les trois Royaumes.

SPECTACLES.

CREUSE, REINE D'ATHENES

Tragédie nouvelle, par M. Whitehead (*o*).

L'AUTEUR étoit déjà célébre en Angleterre par ses *Poësies diverses* (*p*); mais plus encore par sa

(*o*) Représentée à Londres sur le Théâtre de *Drury Lane*, pendant l'hyver de 1754.

(*p*) Elles ont paru l'an 1755 à Londres chez *Dodsley*, *in*-8°. prix 3 schellings, (environ 3 liv. 12 s. monnoie de France.) Il y en a quelques-unes qui mériteroient bien de passer dans notre langue.

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

Tragédie intitulée *The Roman Father* (le Pere Romain) jouée en 1750.

Creüse, quoiqu'elle ait paru, comme nous le dirons bientôt, dans une circonstance peu favorable, a cependant été recue avec applaudissement, & s'est assez bien soutenue.

Outre la Tragédie d'Euripide intitulée *Ion*, on s'appercevra aisément que M. Whitehead connoissoit Athalie & Mérope; mais quoique son sujet paroisse un composé des deux dernieres, fondues & incorporées ensemble, on ne peut le soupçoner néanmoins d'aucun plagiat. Ce seroit plutôt la Tragédie Grecque qui auroit fourni le sujet aux deux autres, comme à celle-ci. Quoiqu'il en soit, l'intrigue est absolument différente; & si le nœud de Creüse a un rapport assez marqué avec celui de Mérope, le denouement du moins n'a rien de commun avec la catastrophe de cette Tragédie, soit dans l'Italien de M. le Marquis Maffei, soit dans le François de M. de Voltaire. Nous n'en dirons pas davantage: ce seroit prevenir le jugement du Lecteur, & empiéter sur le plaisir qu'il

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

trouvera peut-être à démêler peu à peu, en suivant le fil de l'intrigue, ces différentes ressemblances. Nous donnerons d'ailleurs, après l'extrait de la Piéce, celui d'une critique sage, & de très-bonne main. Cet abregé suffit pour faire prendre également une idée, & de la maniere d'écrire, & de celle de critiquer, qui est adoptée généralement par les *Euripides* & les *Aristarques*, dont la Grande Bretagne n'est pas plus dépourvue que les pays voisins.

Commençons notre extrait par le Prologue de Creüse. Ce genre aura du moins l'agrément de la nouveauté. L'usage en est depuis long-tems assez rare en France; & lorsqu'on l'emploie, c'est ordinairement une petite Piéce à part, un Dialogue, ou un Discours, prononcé comme en Angleterre par un seul Acteur, mais dont le ton, souvent familier, quelquefois plaisant, prépare peu les Spectateurs aux passions tragiques. Tel est peut-être le tempéramment Anglois, qu'il faut moins d'art & de ménagement pour y exciter & entretenir cette mélancolique émotion.

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

PROLOGUE.

Autrefois, disent les Savans, un Prologue n'étoit qu'une simple introduction au sujet de la Piéce. Il étoit prononcé par des Dieux, des Ombres, ou des hommes, qui savoient d'avance tout ce qui devoit arriver dans le cours de l'intrigue, & qui avoient la complaisance de venir bonnement l'annoncer aux Spectateurs, en leur développant toutes les parties du sujet, & les divers événemens dont la Fable étoit composée.

Mais le goût des Modernes, surtout celui des Anglois, ne permet point à un Auteur d'en trop dire d'avance. Il n'oseroit même, à l'exemple de nos Voisins, admettre de ces confidences, que les principaux Personnages font au Public, en répondant aux questions de leurs subalternes, & en leur revélant des secrets que ceux-ci savoient depuis long-tems. Le Parterre Anglois ne veut pas être sitôt ins-

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

Essayons cependant, & hazardons quelques mots sur cette antique Tragédie, pour nous mettre au moins sur la voye. La Scene, Messieurs, est ce soir en Grece: & par la vertu de la magie poetique vous voilà tout d'un coup à la porte du Temple de Delphes. C'étoit-là, vous le savez tous, que les Rois & les Généraux alloient se faire dire (comme plus d'un sot d'aujourd'hui) leur bonne avanture; là, selon le caprice d'un vieux Pontife ou d'une Pucelle surannée, se décidoit souvent le sort des Rois & des Nations. N'allez pas croire cependant que tout le monde y fut trompé. Quelques-uns savoient à quoi s'en tenir; d'autres doutoient, beaucoup plus y croyoient. En un mot ces oracles fameux n'étoient que les fraudes pieuses de ce tems-là, sagement inventées pour tenir les Peuples en respect, dans un âge où la foi étoit le merveilleux, & la loi, la Religion même. En voilà assez pour des Spectateurs, qui savent si bien entendre & sentir. C'est à l'enchainement des Scenes à vous apprendre le reste.

Mais j'avois surement quelque chose à dire aux Critiques.... Je l'avois oublié... C'est je crois... une invocation.

O vous donc, Messieurs les Critiques, dont les troupes vigilantes montent dans ce sejour une garde assidue, postées de tous côtés pour repousser les invasions qui menacent l'Empire du goût ; notre Auteur n'est ni présompteux, ni tout à fait timide. Il ne vous demande que deux graces, à vous Messieurs qui pouvez tout. Daignez premiérement lui prêter jusqu'à la fin une attention favorable. Ensuite.... Jugez.... mais avec candeur.... & nous nous soumettons d'avance à votre Arrêt.

La Scene est dans le Vestibule du Temple de Delphes, & dans un bosquet de lauriers qui touche au Temple. (*p*)

(*p*) Les personnages sont : *Xuthius*, Roi d'Athene., Epoux de Creüse.
Ilyssus, jeune inconnu, employé au service du Temple de Delphes.
Aletes, sage Grec.
Phorbas, vieillard Atheniens, Prêtre d'Apollon.
Atheniens.

ACTE I.

ILYSSUS & les Vierges sacrées paroissent dans le vestibule du Temple. Ce jeune homme presse les Vierges de tout préparer pour un sacrifice ; car, dit-il, le soleil est levé, & j'ai entendu un grand bruit de chariots. Phorbas entre avec la Pithie. Il lui annonce que sa Maitresse, la Reine Creüse, & son Mari l'Eolien. Xuthus, devenu Roi d'Athenes, arrivent dans l'instant pour consulter l'Oracle. Ils étoient mariés depuis quinze ans sans avoir eu d'enfans, & venoient demander aux Dieux un héritier, ou du moins savoir sur qui ils devoient jetter les yeux pour la succession au trône. Xuthus avoit sauvé l'Etat par son courage. En recompense le Roi Erechtée, pere de Creüse, lui avoit donné cette Princesse en mariage ; ce qui avoit placé l'Etranger sur le

Creüse, Reine d'Athenes.
La *Pithie* ou Prêtresse d'Apollon.
Lycée & autres suivantes de la Reine.
Vierges sacrées qui servent dans le Temple.
Gardes, &c.

Trône, après la mort du Roi son Beaupere. Je crains bien, ajoute Phorbas, que ce mariage n'ait été la cause de tous nos malheurs. Car la Princesse étoit alors aimée d'un jeune Athenien, appellé Nicandre. Le feu Roi, ayant découvert qu'elle répondoit à sa passion, ne se contenta point de le bannir ; il le fit vraisemblablement assassiner. Du moins on eut lieu de le soupçonner, en trouvant sur un grand chemin les habits de Nicandre, déchirés & teints de sang. A la nouvelle de sa mort, Creüse fut quelque tems inconsolable. Mais enfin la volonté du Roi son pere, la raison d'Etat & les vœux même du peuple d'Athenes, la déterminerent à épouser Xuthus. Cependant elle n'a jamais pû oublier Nicandre. Elle lui a fait élever un tombeau, sur lequel, avec la permission de son Pere & de son Mari, elle a offert tous les ans des sacrifices, en mémoire de son amour infortuné.

Phorbas, en faisant ce détail à la Pretresse, lui laisse entrevoir l'aversion invetérée qu'il a pour un Maître

étranger. Cependant la Pithie ordonne au jeune Ilyssus de demeurer pour recevoir la Reine, & se retire dans le Temple. Après, lui dit-elle, que vous aurez rendu à cette Princesse les honneurs qui lui sont dûs, vous irez chercher le sage Alêtés, & vous l'avertirez qu'une circonstance extraordinaire & des raisons très-importantes exigent ici sa présence.

Creüse entre & dit à Ilyssus, que le Roi son Mari s'est arrèté à la caverne de Trophonius, pour y accomplir quelques cérémonies Religieuses. Pendant que ce jeune homme lui rend les respects ordinaires, elle l'interrompt avec vivacité, pour lui demander, qui il est ? Son nom ? Son Pays ? Ses Parens ? Le jeune homme répond, qu'il est un des Ministres du Temple & que son nom est Ilyssus ; qu'à l'égard de son Pays, il n'en sait rien ; que dix huit ans auparavant, il avoit, disoit-on, été trouvé dans une corbeille d'osier à la porte du Temple ; que les Prêtresses l'avoient élevé dans les premiéres années de son en-

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

fance ; & qu'un Sage, nommé Alétés, qui s'étoit retiré du monde dans la montagne voisine, avoit achevé son éducation. La Reine lui demande avec bonté, s'il voudroit venir avec elle, lorsqu'elle partira pour Athenes. Il fait là-dessus quelque difficulté, & semble douter si elle lui parle sérieusement. On voit que cette Scene ressemble fort à celle où Athalie éprouve la même curiosité à l'aspect du jeune Eliacim, & qu'elle ressemble encore à la premiére entrevue d'Egiste & de Merope. Tout le monde alors s'étant retiré, excepté Phorbas & Lycée, la Reine leur dit qu'elle a été frappée, en voyant ce jeune homme, de sa parfaite ressemblance avec Nicandre. Elle ordonne à Phorbas de s'informer plus particulièrement, & d'Ilyssus, & de ce Sage qui l'avoit élevé. Elle paroît soupçonner que le voyage d'Athenes est un artifice de Xuthus, pour placer encore après lui quelque Etranger sur le Trône. Elle déclare, qu'elle est résolue de s'y opposer. Enfin elle ajoute, en s'adressant à Lycée, qu'elle enferme dans son sein un fatal se-

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

cret, mais que le Destin lui défend de le revéler. Le Roi arrive : » retirons nous, dit-elle, & cachons » notre emotion. La douleur & l'op» pression, appanages de la foiblesse, » sont le funeste partage de notre » sexe. Les Dieux, en nous donnant » plus de larmes à répandre, nous » ont aussi donné plus de sujet d'en » verser. »

ACTE II.

La Scene est dans le bosquet de lauriers. Alétés demande à Ilyssus, si la Reine, en le voyant, a paru fort émue. Beaucoup, répond le jeune homme ; j'ai même remarqué qu'en écoutant le peu que je pouvois lui apprendre de mon enfance & de mon éducation, il lui est échapé quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de cacher. Ilyssus lui rend compte du desir qu'elle a témoigné de l'enmener avec elle à Athenes, & saisit cette occasion pour témoigner adroitement quelque curiosité sur sa naissance.

Alêtés l'assure que dans cet instant même, sa destinée se dévelop-

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

pe, qu'il en sera bientôt instruit ; mais jusqu'alors, ajoute-t-il, en vain chercheriez-vous à pénétrer plus loin. La Pithie paroît, & reste seule avec Alêtés. Elle avoue que c'est à lui qu'elle a l'obligation du rang qu'elle tient dans la Grece, & du respect qu'on a pour ses Oracles ; que depuis longtems il est en possession de les lui dicter : elle lui demande ce qu'elle doit répondre aux demandes du Roi & de Creüse. Il faut, lui dit-il, déclarer Ilyssus héritier de la Couronne d'Athenes. Et sur ce que la Prêtresse en témoigne quelque scrupule, comme d'une fourberie manifeste, il la rassure en lui disant, que c'est lui-même qui a trouvé le moyen de les attirer à Delphes pour consulter l'Oracle, qu'il en prend sur lui le succès, & que l'unique chose qu'elle ait à faire est de le prononcer dans ces termes :

» Un jeune homme, banni d'Athe» nes, est la cause de tous les mal» heurs de l'Etat. Pour les voir finir, » il faut qu'à la place de cet Exilé, » Athenes reçoive dans son sein » un autre jeune homme inconnu,

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

» qui sert mes Autels, & que j'ap» pelle mon fils. Que son front soit » ceint du Diademe. Le Destin, O » Athenes ! ne te permet pas à présent » d'en demander davantage. Il ajoute en peu de mots ce qu'il sait de l'histoire de Creüse. La Prêtresse est fort étonnée de l'en voir si bien instruit, elle qui venoit seulement de l'apprendre d'un vieil Athenien de sa suite. Mais, ajoute-t elle, je crains bien que ce même vieillard ne dérange fort nos projets. J'ai pénétré ses dispositions, & par lui, celles de tout le peuple d'Athenes. Leur aversion marquée pour toute domination étrangere me fait craindre, que cet Oracle ne les révolte, au lieu de leur en imposer. Ilyssus n'est point Athenien. Je le connois, répond Alêtés. Ce vieillard est Phorbas ; mais trouvez seulement un moyen de me faire parler à la Reine en particulier, & je vous promets que Phorbas lui-même recevra joieusement un Roi étranger. La Prêtresse s'engage à lui procurer un rendez-vous avec Creüse, après la cérémonie, dans le bosquet de lauriers. Alêtés finit,

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

en disant qu'il faut, pour le succès de ses vues, que le Roi soit trompé, & croye voir un jeune Eolien, dans la personne d'Ilyssus; qu'enfin il a pris ses mesures en conséquence, tant avec les Prêtres du Temple, qu'avec les Ministres de la caverne de Trophonius. Alêtés & la Pithie se retirent ensemble, voyant paroître Phorbas & Lycée.

Ceux-ci s'entretiennent de l'inquiétude de la Reine, depuis qu'elle avoit vû le jeune Ilyssus, & de la proposition qu'elle a faite au Roi de le mener avec eux à Athenes: non-seulement Xuthus y avoit consenti; mais il avoit offert de l'adopter, ce qui avoit donné à la Reine beaucoup de joye. Phorbas laisse entrevoir qu'il a dessein de s'y opposer; il ajoute avec chaleur qu'Ilyssus ne verra point Athenes. La Reine vient. Phorbas » lui dit, qu'il a appris des Prêtres » que ce jeune homme est Eolien. » Il ajoute que le Roi avoit consul- » té, en venant, l'Oracle de Tro- » phonius, & que son Favori lui avoit » fait part de la reponse. L'Oracle » promettoit au Roi, qu'il trouve-

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

» roit à Delphes un héritier de sa » race. » Creüse retombe alors dans la plus grande tristesse; & ne pouvant plus résister au poids de sa douleur, elle fait enfin, à Phorbas & à sa Suivante, la confidence entiére de son avanture avec Nicandre. Après avoir éxigé d'eux le serment du secret, elle leur avoue qu'elle avoit été mariée secretement avec Nicandre, qu'elle en avoit eu un fils, venu au monde le jour même que son Pere avoit été banni d'Athenes; que la mere de Lycée avoit eu ordre de lui porter cet enfant pour en avoir soin, & qu'elle l'avoit crû depuis assassiné avec Nicandre; que cependant les yeux, l'air, la voix, l'âge & la naissance inconnue du jeune Ilyssus l'avoient flattée que cet enfant pouvoit être le sien; mais qu'à présent elle renonçoit à cette espérance, puisqu'il étoit de race Eolienne. Phorbas la confirme dans cette idée, & profite de sa douleur pour reveiller en elle une haine implacable contre cette race, à laquelle son époux & son fils avoient été sacrifiés; il lui fait promettre

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

de tout entreprendre, plutôt que de souffrir que Xuthus fasse regner, après lui, encore un Eolien dans Athenes. » Enfin, dit-elle, si c'est le dessein » du Roi, je suis prête à me joindre » à vous-même, contre ce beau jeu- » ne homme; ressemblance si chere, » mais helas! si trompeuse, de mon » infortuné Nicandre. »

En achevant ces mots, la Reine voit entrer Ilyssus. Il vient l'avertir de la part du Roi que tout est prêt pour le Sacrifice, & qu'on n'attend plus qu'elle pour le commencer. Creüse, sans lui répondre, sort brusquement avec sa suite, & le laisse seul. Cet Acte finit par un Monologue d'Ilyssus, sur un changement, auquel il est sensible, sans savoir pourquoi, & dont il ne sauroit imaginer la cause.

ACTE III.

La Scene est de nouveau dans le Vestibule du Temple. Alêtés seul y fait un Monologue, où sans expliquer rien, il laisse entrevoir cependant l'intérêt qu'il peut avoir à ce

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

qui se passe dans l'intérieur. Le Roi, Creüse, les Atheniens de leur suite, tous les Prêtres, les Vierges, tout enfin, excepté lui seul, assiste au Sacrifice & brûle d'entendre la réponse de l'Oracle. La Reine en sort effrayée, & dans un grand désordre, suivie seulement de Phorbas & de Lycée. Elle se récrie contre l'Oracle, qu'elle croit, comme Phorbas, réellement dicté par Xuthus. Le vieil Athenien lui propose d'en détourner l'effet, en lui permettant de poignarder le jeune Ilyssus. Creüse s'y oppose, & pendant leur contestation le Roi paroît, accompagné de ce jeune homme. Le Roi le lui présente, comme l'héritier que le Ciel leur destine. Ce compliment est mal reçu. Il prend à la Reine un nouveau transport. Elle rebute durement le Roi, ce qui produit entr'eux une rupture ouverte. Tout le monde se retire, excepté la Reine & ses deux Confidens. Phorbas ne perd point son objet de vûe. Il presse, il importune, il obtient enfin de Creüse la permission de se défaire du jeune Eolien, soit par le fer, soit par le poison.

SPECTACL, *Creuse Tragédie.*

La Reine cependant est agitée de violens remords : » jeune infortuné, » s'écrie-t-elle, tu es déja vangé! Le »trépas même,qui t'attend,est un mal » léger, en comparaison des tour- » mens qui déchirent mon cœur. »

ACTE IV.

Phorbas ouvre la Scene dans le bosquet de lauriers, en y postant les assassins aux portes d'un Salon où doit se donner le Banquet sacré. Il leur ordonne de poignarder le jeune Ilyssus, & ne paroît pas même vouloir épargner le Roi. » Frappez, dit- » il, percez de mille coups ces vils » Usurpateurs du Trône d'Athenes. » Phorbas se retire, en voyant paroître Alêtés & la Pithie, qui apprend à Alêtés que la Reine a refusé de le voir : mais ajoute-t-elle, Creüse ne tardera point à se rendre ici pour la Fête. Attendez-là dans ce bosquet, cherchez le moment de lui parler seul. A peine la Pithie est-elle retirée, qu'Ilyssus entre, pour savoir d'Alêtés la vérité de sa naissance : » si » je ne suis point en effet de race

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

» Eolienne, lui dit le vertueux jeu- » ne homme, j'aime mieux rester » dans l'obscurité, que de porter une » Couronne dont je serois redevable » à l'imposture. Avant la nuit,répond » Alêtés, vous saurez tout; vous ver- » rez qu'il n'y a point de fraude dans » ce qu'on fait ici en votre faveur : » & loin que la Reine persiste dans » son aversion je vous promets que » dès ce soir elle prendra pour vous » les sentimens les plus tendres. Le » jeune homme insiste, pour enga- » ger Alêtés à voir le Roi, & à sui- » vre la Cour jusques dans Athenes. » L'un & l'autre, replique Alêtés, » me sont interdits par une invinci- » ble destinée. Sans cela, ô mon » cher pupille, pourrois-je me ré- » soudre à vous quitter jamais ?... » Mais quelque puisse être mon sort, » lorsque vous serez parvenu au com- » ble envié des grandeurs humaines, » songez, ô Ilyssus! combien dans » ce haut rang, il est rare d'avoir » une ami sincere, un conseiller fi- » déle. Entouré de plaisirs, mais plus » encore d'illusions, ne vous laissez » point enyvrer par le doux sourire de

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

» la fortune N'oubliez jamais que » vous fûtes autrefois malheu- » reux, cher Eleve! Mais qu'à l'e- » xemple des Dieux, la clemence » tempere toujours votre justice; » que votre oreille soit purgée du » poison de la flatterie; bannissez » d'auprès de vous ce vice si bas, » que l'orgueil des Grands s'efforce » d'annoblir. Méprisez, punissez ces » indignes Mortels qui oseroient » vous élever au-dessus de l'humani- » té. Eh! que seriez-vous de plus » qu'un homme, foible comme un » autre, sujet à l'erreur, séduit par l'a- » mour propre, mais revêtu de la » puissance, pour faire le bien public? » Si l'amour des conquêtes, si le bril- » lant fantôme d'une gloire meurtriere » vient jamais s'offrir à vos yeux, » ne vous laissez point éblouir. Sou- » venez-vous que votre office est » d'être le tuteur, le gardien de l'hu- » manité. Rejettez, détestez une cé- » lébrité fondée sur le sang & sur » les rapines. Mais ne soyez pas « moins en garde contre les amorces » de la paix! Fuyez surtout le luxe,

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

» l'indolente mollesse, peste lente » mais certaine des Etats florissans! Et » surtout pensez que de votre exem- » ple dépend le bonheur, ou l'infortu- » ne, le vice ou la vertu de plusieurs » millions d'hommes. Ne vous flat- » tez point que les Loix, même les » plus severes, soient un frein assez » fort pour l'aveugle licence. Appre- » nez que l'homme indocile ne les » respecte pas long-tems, si la sages- » se & l'humanité ne les ont dictées » elles-mêmes; & qu'il secoue leur » joug aussitôt qu'il le peut, dès qu'il » ne trouve point son intérêt propre » à les observer. » (b)

Ici le sage Alêtés est interrompu par la Pithie. Elle vient en hâte chercher Ilyssus, pour le conduire au banquet sacré, où le Roi s'est déja rendu & où l'on n'attend plus que lui.

(b) Ce seroit ici le cas de confronter le morceau qu'on vient de traduire avec la belle Scene, si noble & si pathétique, ou dans Athalie le Grand Prêtre instruit le jeune Joas, sur les devoirs des Rois, dans des termes fort approchans de ceux du Poëte Anglois, & dont le sens, du moins, est absolument le même.

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

Alêtés, resté seul, voit enfin arriver la Reine. Il s'approche, il lui parle. A la fin d'une Scene extrêmement touchante, elle le reconnoit pour le malheureux Nicandre. La surprise lui cause un évanouissement: mais bientôt revenue à elle-même, elle lui demande comment il a pu se dérober à la mort, ou si la rage des assassins s'étoit seulement assouvie sur le fruit innocent de leurs amours. Alêtés lui répond que son fils est vivant. La Reine alors s'écrie » ô fidéle Phorbas! C'est à présent que ta » fureur meurtriere devient une vertu! » Alêtés continue le récit de sa fuite: il apprend à Creüse que ces habits déchirés & teints de sang, qu'il avoit laissés sur le grand chemin, n'étoient qu'un stratagême, pour repandre par tout le bruit de sa mort; qu'en perdant pour toujours la Princesse, il auroit été trop heureux de perdre aussi la vie; mais que le précieux dépôt dont il étoit chargé lui avoit fait un devoir de se conserver, pour en prendre soin, La Reine lui demande le nom de ce fils si cher. Je l'appelle *Ion*; lui répond Nicandre.

SPECTACL. *Creüse Tragédie.*

Où donc est-il? s'écrie impatiement Creüse. Ne puis-je le voir, l'embrasser? Parlez, ne me trompez-vous point? Si mon fils respire, pourquoi m'en priver, le dérober à mes transports? Elle redouble, coup sur coup, ses questions & ses plaintes, avec tant d'impétuosité que Nicandre est forcé de la satisfaire. » Eh » bien lui dit-il, cet *Ion*, ce précieux » enfant est Ilyssus lui-même. » A ces mots, elle demeure muette & immobile: mais elle reprend bientôt la parole, pour développer par une narration rapide, le complot dans lequel elle s'est laissée engager contre la vie de ce jeune inconnu. Nicandre, effrayé, l'exhorte d'abord à courir, pour prévenir le coup fatal. Mais il change d'avis, de peür que les transports de cette tendre Mere ne découvrent au Roi ce qu'on a tant de raisons de lui cacher. Il veut aller lui-même trouver la Pithie, pour l'engager à faire suspendre le banquet sacré, sous prétexte que les Auspices ne sont pas favorables. Mais Creüse n'écoute rien. » Non, non,

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

» dit-elle, la Pithie n'auroit point » les aîles que l'amour me donne. » Je cours, plus vite qu'un éclair. » O mon fils! s'il faut que j'arrive » trop tard pour te sauver, j'arrive» rai du moins assez-tôt pour te sui» vre. »

ACTE V.

Lycée raconte à Phorbas, que la Reine est venue se jetter avec précipitation dans la salle du festin; qu'elle a exigé de Xuthus & de tous les assistans, un serment solemnel, de reconnoître après sa mort Ilyssus, pour Roi d'Athenes; qu'aussi-tôt elle avoit arraché des mains de ce jeune homme une coupe, remplie apparemment d'un breuvage empoisonné, & qu'elle l'avoit bû jusqu'à la derniere goute. Phorbas ne doute point que la Reine n'ait été la victime de quelque nouvel artifice du parti Eolien; & pour en prévenir le succès, il se résout à exécuter sur le champ l'assassinat projetté. La Pithie paroît, suivie de Nicandre, qui ignoroit encore ce qui venoir de se pas-

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

ser; mais la Reine arrive à l'instant, soutenue par ses femmes. Elle justifie le parti qu'elle a pris, par la nécessité où la mettoient également l'embarras d'avoir deux Maris vivans, & la guerre civile que cette concurrence auroit sans doute excitée. „ Ma mort, ajoute-t-elle, étoit dûe „ à mes deux Epoux, à ma Patrie, à „ mon Fils. Qu'il vienne, qu'il con„ noisse enfin sa malheureuse Me„ re, que j'expire dans ses bras! Je n'ai plus rien à désirer.

Sur ces entrefaites, Licée vient lui donner avis que Phorbas, suivi d'une troupe d'Atheniens bien armés, est allé investir la salle du festin, pour tuer le Roi & le jeune Ilyssus. Nicandre est forcé de quitter son Epouse expirante, pour voler au secours de son fils. La Reine déteste la rage & le faux zele de Phorbas; elle se répent, (un peu tard) de ne l'avoir point averti; mais l'arrivée d'Ilyssus interrompt agréablement son Monologue. Le jeune Prince lui raconte qu'Alêtés l'a sauvé, en le dérobant par une issue secrette à la fureur des Atheniens, & l'a pressé de se rendre

ici, en lui promettant *qu'il y trouveroit une Mere*. Creüse le reconnoît pour son fils, & lui apprend qu'Alétès, ce Sage qui l'a élevé, est son Pere : „ il „ fut aussi, ajoute-t-elle, mon pre- „ mier, mon unique Epoux.... Nicandre paroît à l'instant, blessé à mort & tout en sang. „ J'ai puni, „ leur dit-il, le téméraire Phorbas ; „ ce perfide Vieillard est tombé sous „ mes coups, lui & le vil esclave qui „ avoit préparé le mortel breuvage : „ Xuthus poursuit vivement le reste „ des Conjurés ..... il n'a pas la force d'en dire davantage. Les deux Epoux expirent, en embrassant leur fils ; & celui-ci déplore le destin fatal, qui les lui arrache au moment qu'il les a retrouvés.

Xuthus vient interrompre ses plaintes; c'est pour en faire d'abord de plus ameres contre la Reine, qu'il croyoit l'Auteur de la conjuration: mais il revient bientôt d'erreur, & se livre à son tour aux plus tendres regrets, lorsqu'il apperçoit Creüse morte, & le corps de Nicandre étendu à côté du sien. Cette circonstance, le zele & la bravoure de l'Inconnu qui avoit sauvé

le jeune Ilyssus, excitent une curiosité que la Pithie s'empresse d'arrêter par ces mots.

„ Ilyssus est vivant. Cela te doit „ suffire. Tu juras, ô Xuthus ! de le „ reconnoître pour Roi d'Athenes : „ parle, confirme ton serment. Je le „ fais de nouveau, répond le reli- „ gieux Monarque ; me punisse le „ Ciel, si je deviens parjure. C'en „ est assez, replique la Pithie. N'en „ demande pas ici davantage. Ce fu- „ neste recit est réservé pour un „ entretien plus secret : retirons- „ nous, tu sçauras tout. Apprens „ seulement que Creüse ne fût point „ coupable ; elle n'eut jamais dessein „ de te nuire. Cette Reine infortu- „ née attira sur elle la vengeance du „ Ciel. Sa fin funeste est une preuve „ de l'horreur qu'il a pour le meur- „ tre. Oui, le Ciel irrité ne pardonne „ pas même l'intention de ce crime „ horrible, le premier de tous les „ crimes, & le plus odieux devant „ le trône éternel de la Divinité. Ja- „ louse de ses droits sur la vie & la „ mort, la Providence sçait punir, „ & punit doublement, le Mortel

„ téméraire qui ose usurper sa pré- „ rogative : sa fin ordinaire est „ d'éprouver le même sort qu'il a fait „ subir à ses semblables (*c*).

Telle est la catastrophe. Pour mettre tout d'un coup le Lecteur au fait de tous les accessoires d'une Tragédie Angloise, nous ajouterons ici les deux Epilogues, prononcés après celle ci.

Le premier est d'usage ; & comme nous croyons l'avoir dit ailleurs, il est ordinairement recité par une Actrice. On a soin même de choisir pour cette fonction, celles que leur figure, leur jeunesse, ou leurs talens, rendent les plus propres à capter la bienveillance publique. C'est une méthode fort adroite: il s'agit souvent de demander grace, ou d'engager des Spectateurs, par pure complaisance, à revenir voir une seconde représentation. Qui peut mieux l'obtenir, qu'une jolie personne, ou une Actrice chérie du Parterre ? Nous verrons, tôt ou

(*c*) Cette moralité paroîtroit un peu forcée, si l'on ne sçavoit point le motif de l'Auteur. Le meurtre est en effet celui de tous les crimes qui est le plus séverement puni en Angleterre.

tard, nos Poëtes Dramatiques adopter cet usage; eh! combien peut-être y en a-t-il, qui se repentent de l'avoir, ou ignoré, ou méprisé ? telle piece nouvelle, abandonnée dès le premier jour, auroit compté du moins deux représentations, si leurs Auteurs avoient employé auprès du Public, ces touchantes Solliciteuses.

Cette mode pourroit s'introduire au moins pour la Comédie ; car j'avoue qu'on trouveroit de la disparate à voir une Actrice arriver, éclatant de rire, après avoir été immolée, ou venant de se plonger un poignard dans le sein. Tel est pourtant en général le caractere de l'Epilogue Anglois, même après une Tragédie, & surtout de celui que nous allons traduire ; l'Actrice, qui le récita, avoit fait dans la Piece le rôle de la Pithie.

Premier Epilogue.

A la fin, me voilà débarrassée de cette tragique parade ; & quoique fille encore, je ne suis plus Prêtresse. En quittant le séjour sacré, j'y ai laissé mes guirlandes, ma baguette & mes impostures.

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

Cependant y auroit-il ici quelques superstitieux, qui crussent encore à mes prestiges ? Oui ... Oui ... j'en vois qui me regardent avec une sorte de frayeur, qui craignent que ces yeux perçans ne pénétrent au fond des cœurs, & n'aillent y découvrir leurs plus secrettes pensées. Que dis-je ! Malgré ma sincérité, quoique je vienne d'avouer que tout ceci est une feinte, & mon art une imposture, il ne tiendroit qu'à moi de faire encore des dupes.

Si j'allois, par exemple, déclarer en dépit des yeux & des oreilles que les *Agréables* sont beaux, ou les *Critiques* d'habiles connoisseurs ; ils me croiroient tous : & chacun flatté, chatouillé, se diroit au moins à lui-même, *vraiment la Petite a du goût : .... comment donc ? cela raisonne juste, ... une femme saisit le vrai....*

Mais ne ferois-je pas mieux de m'adresser aux Dames ? j'aurois du moins aussi beau jeu. Dirai-je aux jeunes Demoiselles qu'avant la fin de la saison, chacune d'elles trouvera un excellent Parti ? peut-etre laisseroient-elles échaper un sourire de

SPECTACL. *Creüse Tragedie.*

mépris. Les plus précieuses même marqueroient de l'indignation, & feindroient d'ignorer *ce que voudroit dire cette créature* ; mais elles diroient tout bas à leur voisine, & peut-être avec une petite palpitation de cœur : *croyez-vous, ma chere, qu'il y ait en effet quelque fonds à faire sur son habileté* ? Jusqu'au grave Politique se rengorgeroit, j'en suis sûre, si je lui disois : ,, un tel jour, par le crédit ,, d'un tel, vous serez appellé du ,, soin de vos propres affaires à ména- ,, ger les intérêts de la nation, à dé- ,, fendre ses droits, ou à diriger les ,, parties les plus importantes du ,, Gouvernement. Je l'entens déja ,, me répondre : *s'il le faut ... j'y consens ... Il est vrai, je crains le fardeau ... mais que ne fait-on pas pour le service de la Patrie ?*

Les hommes sont autant de dupes, dans une main habile. Connoissez, saisissez la passion dominante ; voilà la baguette magique. Soit que vous prétendiez louer, conseiller, persuader, prédire l'avenir, pénétrer le présent, découvrir le passé, c'est le point dont l'unique sçavoir, ou la seu-

SPECTACL. *Creüse. Tragedie.*

le ignorance, fera de vous un sorcier ou un sot. Satan peut bien nous tenter quelquefois au dehors : mais le Démon qui nous subjugue, nous le portons en nous-mêmes.

Le second Epilogue est une nouveauté, dont les circonstances du tems, d'ailleurs peu avantageuses, fournirent l'idée à notre Auteur. Sa Piece parut dans une saison, où beaucoup de monde s'étoit dispersé dans les différentes Provinces, travaillant pour soi ou pour ses Amis, à se faire un parti dans les élections pour le nouveau Parlement, qui étoient fort prochaines. Londres étoit comme désert ; il n'y restoit, du beau monde, que les femmes & les inutiles. L'Actrice, qui avoit fait le personnage de Creüse, parut après sa Compagne ; & s'adressant aux Dames, elle leur parla ainsi.

Second Epilogue.

Arrêtez, Mesdames, de grace arrêtez. Quoique je sois *rendue*, *excédée* de ce long, de cet ennuyeux Role, ...

.....

SCPTACL. *Creüse Tragedie.*

...... toute essouflée, & n'ayant plus la force de parler, en dussai-je mourir, il faut que je vous communique une pensée qui m'est venue : oui, c'est sans doute une inspiration du Ciel. Il faut absolument que j'en fasse part à cette assemblée de mon sexe.

Les hommes, vous le sçavez, sont tous partis ... si nous saisissions ce moment ... si pendant qu'ils sont occupés à se faire élire, nous saisissions ce moment pour former entre nous une autre Chambre des Communes. ... Qu'en dites-vous, Mesdames ? Ne pourrions-nous pas faire des Loix à notre tour ? ... & les défaire ensuite ... aussi-bien que les hommes. Ah ! qu'on nous place seulement sur ces mêmes siéges où ils sont si fiers : on verra que les femmes ont aussi leur utilité dans les affaires publiques.

Primo, pour les mariages, les hommes n'y pourront plus penser au-dessous de vint-cinq ans ; mais combien d'autres loix n'avons-nous pas à faire, ou d'abus à réformer ? D'abord, nous détruirons leurs infames

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

jeux de hasard, sauf à eux de nous amuser, en faisant sans relâche nos parties de commerce. Ah! les beaux projets, les plans magnifiques, les utiles établissemens que le Public va voir éclore sous les heureux auspices de ce nouveau Sénat. Ah! de combien d'impôts nous allons charger, surcharger, leurs vilains vins, leurs liqueurs fortes ... mais permettons, Mesdames, encourageons l'importation franche & quitte, de toutes ces jolies marchandises de France, ces blondes, ces dorures, ces points, ces paniers de France, ces étoffes de France, ces toiles de France, ces visages de France (*d*).

En un mot, voila mon projet. Cependant toutes mes idées ne sont pas encore éclaircies: je vous en dirai davantage un autre soir.... Revenez donc, Mesdames ... nous travaillerons ensemble à perfectionner ce glorieux systême; & (croyez-moi) si nous sçavons tirer parti de nos avantages, il n'y aura point de bon

(*d*) Allusion au rouge des Dames Françoises.

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

Anglois qui ne crie avec nous, *vive, vive à jamais le Parlement femelle!*

On abrége ici ce morceau singulier. Ce qu'on en donne suffit pour faire prendre quelque idée d'un genre de plaisanterie, étranger pour nous, & dont les détails n'auroient rien de fort amusant.

EXTRAIT

de la Critique de Creüse.

MOnsieur *Whitehead* a fait précéder sa Tragédie d'un avertissement, dans lequel il rend compte du choix de son sujet, & de la maniere dont il l'a traité. Il avoue que les Historiens en ont à peine fait mention, & qu'il peut-être regardé comme entierement fabuleux. C'est celui de la Tragédie d'Euripide, intitulée *Ion*. Il semble que par un respect aveugle pour l'antiquité, l'Auteur n'ait osé manier son sujet avec cette liberté sage, qui auroit pû rendre l'intrigue moins Romanesque & plus vrai-semblable. ,, Quelques ,, circonstances, dit-il, m'ont em-

SPECTACL. *Creüse, Tragedie.*

,, barrassé moi-même, dans le plan ,, du Tragique Grec; mais trop ,, essentielles pour les supprimer, ,, je me suis efforcé de les rendre ,, probables. Le Critique fait là-dessus une réflexion judicieuse: c'est que M. Whitehead auroit dû, ou se rendre maître du sujet d'Euripide, ou l'abandonner prudemment, plutôt que de consacrer son tems & ses talens à mettre sur la scene moderne un vieux Roman sans vraisemblance. ,, Si l'antiquité, ajoute-t-il, augmente le prix d'un sujet Dra- ,, matique, comme celui d'une mé- ,, daille, ou d'une monnoie d'Egip- ,, te, la Fable de Creüse a sans dou- ,, te un droit établi sur notre admi- ,, ration; mais si au contraire le pre- ,, mier mérite, & le plus essentiel à ce ,, genre, consiste dans la probabili- ,, té, le choix de cette Fable n'étoit ,, rien moins qu'heureux. La véné- ,, ration de quelques Auteurs pour ,, les sujets anciens, uniquement ,, parce qu'ils sont anciens, ressem- ,, ble à la manie de ces faux Con- ,, noisseurs qui payent fort cher ,, une porcelaine, seulement parce

SPECTACL. *Creüse, Tragedie*

,, qu'elle est vieille; quoique par sa ,, forme elle ne puisse jamais être ,, d'aucun usage, & que loin d'avoir ,, rien d'agréable à la vûe, elle re- ,, présente un hideux magot, dont ,, heureusement il n'y a point de ,, modele dans la nature.

,, L'Auteur, dans son Prologue, ,, répand un peu de ridicule sur *ses* ,, *bons amis* les Anciens, & plus en- ,, core sur les François modernes: il ,, censure avec raison les expédiens ,, assez mal-adroits des uns & des au- ,, tres, pour instruire le Spectateur ,, du sujet de la Piece (*e*). La ré- ,, flexion est juste, & l'on de- ,, voit s'attendre qu'après l'avoir fai- ,, te, M. Whitehead mettroit dans ,, son exposition assez d'art & d'in- ,, vention, pour être lui-même à l'a- ,, bri d'une pareille censure; mais à ,, peine il ouvre la scene, que nous ,, sommes désabusés d'une attente si ,, raisonnable. N'y avoit-il point en ,, effet d'autre maniere de nous in- ,, former du nom & de la qualité

(*e*) Voyez ci-dessus le Prologue, page 140.

SPECTACL. *Creüse*, *Tragedie.*

„ de ses personnages, qu'en faisant „ du Politique Phorbas, un vieux „ Radoteur babillard, & en rabaissant „ le caractere de la Pithie, jusqu'à „ celui d'une Bohemienne qui „ commence d'abord par faire jaser „ les valets, pour sçavoir l'Histoire „ des Maîtres, afin de leur dire en-„ suite la bonne avanture ? Ce Phor-„ bas, qui s'annonce comme une es-„ pece d'homme d'Etat, Ministre & „ Confident de la Reine Creüse, „ qui se fait ensuite le Chef d'une „ conspiration, perd dès la premiere „ Scene, tout le crédit & toute la con-„ sidération qu'il devoit conserver „ pour donner à son rôle une impor-„ tance tragique. Dans cette Scene „ *de Commeres*, il ne montre aucune „ des qualités qu'on doit supposer „ naturellement à un grand person-„ nage ; toute sa politique & son pa-„ triotisme se réduisent à une vio-„ lente aversion, dont on ne voit au-„ cun motif, pour le Roi Xuthus „ & pour les Eoliens. Cet entêtement „ sans principe le porte à conspirer „ sans objet, contre un enfant in-

SPECTACL. *Creüse*, *Tragedie.*

„ nocent ; car on ne voit point que „ Phorbas lui-même, ni aucun autre „ Athenien, forme des prétentions „ à la Couronne ; & par malheur tou-„ te l'intrigue porte sur ce caractere, „ dont on apperçoit au premier „ coup d'œil, l'extravagance & „ l'absurdité.

Nous supprimons ici quelques objections du Critique, qui portent sur des ressemblances de situations & de scenes, avec quelques pieces Angloises, du nombre desquelles est une *Merope*. Nous avons déja fait la même remarque, par rapport à quelques Tragedies Françoises. Il fait ensuite plusieurs observations judicieuses sur le rôle d'Ilyssus. Ce personnage est moins brillant & moins intéressant, qu'on pouvoit l'attendre de son âge & de son éducation : car il dit à la Reine que le sage Alêtés lui avoit enseigné la Philosophie, & lui avoit servi de maître dans tous les exercices du corps. Le Critique n'approuve point qu'on lui ait donné le temple pour habitation, & pour compagnie les Vierges sacrées.

SPECTACL. *Creüse*, *Tragedie.*

„ Cette circonstance, dit-il, pour-„ roit fournir matiere à la plaisante-„ rie d'un Spectateur libertin, ou al-„ larmer la délicatesse du vertueux. „ On nous apprend qu'Ilyssus a dix-„ huit ans. Nous le voyons, seul de „ son sexe, environné d'une troupe „ de filles : n'étoit-il pas à craindre, „ qu'instruit par la nature (en dé-„ pit de tous les préceptes philoso-„ phiques du sage Alêtés) ce jeune „ loup affamé, n'eut fait dans ce *joli* „ *bercail*, un terrible ravage.

Ce ne sont pas les seuls défauts relevés par le Critique ; mais leur énumération nous jetteroit dans un détail excessif. Il avoue cependant que les deux derniers Actes, par la vivacité d'action & la chaleur d'intérêt dont ils sont remplis, rachetent la froideur qui regne dans les trois précédens. Il finit par l'éloge du célebre *Garrick*, qui a fait le rôle d'Alêtés, & de Mademoiselle *Pritchard*, qui a joué celui de Creüse.



POESIE. *Castillane*. *2. Extrait.*

POESIE.

Suite de l'origine de la Poesie Castillane, &c.

SECOND AGE.

REPRENONS un sujet qui méritoit de n'être pas interrompu. Mais la variété, dans les articles, est sans doute la premiere loi d'un Journal. Pour quatre Lecteurs qui cherchent à s'instruire, vingt ne pensent qu'à s'amuser. A la vérité, les plus frivoles n'ont pas l'injustice d'exiger que cette proportion soit gardée, dans la déférence qu'ils demandent pour leur goût : ils sentent que le fond d'un Ouvrage littéraire doit être instructif & sérieux, à peu près comme un libertin, ne peut refuser son approbation aux bonnes regles de morale, quoiqu'elles combattent son penchant ; mais il n'en est pas moins vrai, que pour le plus grand nombre des Lecteurs, les articles graves sont

POESIE. *Caſtillane.* 2. *Extrait.*

les moins agréables, & qu'un Journaliſte trop ſérieux a ſouvent beſoin d'apologie.

Le ſecond âge de la Poëſie Caſtillane, peut être fixé depuis l'an 1407. c'eſt-à-dire au regne de *Don Juan II.* dont la paſſion pour la Poëſie, & l'inclination à favoriſer tous ceux qui s'y diſtinguoient, la mit tout d'un coup dans une nouvelle ſplendeur. *Fernand-Perez (f) de Guzman*, dans ſon Livre des Hommes Illuſtres, dit de ce Roi, „ qu'il prenoit plaiſir à „ écouter les hommes ſages, & qu'il „ ne perdoit rien de ce qu'ils lui di- „ ſoient. Il entendoit *le Latin* & le „ parloit; il liſoit très-bien, il ai- „ moit les Livres, particulierement „ ceux d'Hiſtoire. Il écoutoit volon- „ tiers la lecture des Poëmes, dont „ il remarquoit les défauts. Le Bachelier *Fernan (g) Gomez de Ciudad Real*, Médecin de Don Juan, dit que ce Prince avoit non-ſeulement du goût pour la Poëſie, mais qu'il s'amuſoit auſſi à verſifier, &

(*f*) Cap. 33.
(*g*) Centon. Epiſtolar. Ep. 20. 76.

POESIE. *Caſtillane.* 2. *Extrait.*

qu'il corrigea quelques vers de *Jean de Mena*. La Cour ſuivit le goût du Maître, & les principaux Seigneurs ſe faiſoient honneur de s'appliquer à la Poëſie.

Don Enrique de Villena, Sçavant célebre, qui paſſoit pour Magicien, parce qu'il étoit très-verſé dans les Mathématiques, que l'on regardoit dans ce tems-là comme une ſcience infernale, écrivit en vers les travaux *d'Hercules*, imprimés, à ce que l'on croit, à *Burgos* en 1499. Il compoſa auſſi la *Gaya Ciencia*, ou l'Art poëtique, dont *Gregoire Mayans* a publié un ancien Extrait à la fin de ſon Ouvrage, ſur l'origine de la Langue Eſpagnole. On trouve, parmi les Manuſcrits (*h*) de la Bibliotheque de l'Egliſe de *Tolède*, des Commentaires ſur la traduction de *l'Enéide de Virgile*, par *Don Enrique*; d'où l'on peut inférer quelle étoit ſon application aux Lettres.

Fernand Perez de *Guſman*, Seigneur *de Barres*, & ayeul de *Garcilazo de la Vega*, vivoit dans le même-tems. Outre ſes Poëſies, qui ſe trou-

(*h*) Tome 2.

POESIE. *Caſtillane.* 2. *Extrait.*

vent dans la collection manuſcrite de *Jean-Alphonſe de Baena*, & dans pluſieurs Collections imprimées, il écrivit des Sentences en vers ſur la maniere de bien vivre, (*i*) & quelques autres Ouvrages, dont parle *Don Nicolas* (*l*) *Antonio*. On montre, dans la Bibliotheque de l'Egliſe de *Seville*, un Traité manuſcrit ſur les *vices* & les *vertus*, *& des Hymnes rimées, à la louange de Dieu, envoyés au bon & ſage Alvar Garcia de Santa Maria, Conſeiller du Roy, par Fernand Perez de Guſman.* Ce Cavalier étoit Poëte & Hiſtorien; il compoſa une Chronique du Roi *Don Juan II.* qui ſubſiſte encore.

Il eut pour Contemporain le fameux Marquis *de Santillana*, *Inigo Lopez de Mendoza qui vécut juſqu'au tems de Henry IV.*, livré à l'étude de la Philoſophie & de la morale, dont ſes Poëſies ſe reſſentent; ſur tout ſon Livre des Proverbes (*m*). On trouve une par-

(*i*) Imprimé à Lisbonne 1564.
(*l*) Bib. Hiſp. Ant. lib. 10. Cap. 8.
(*m*) Imprimé la premiere fois à *Seville* en 1532. avec les commentaires & les ex-

POESIE. *Caſtillane.* 2. *Extrait.*

tie de ſes Ouvrages dans les Collections générales. *Gonzalo Argote de Molina* aſſûre dans ſon Diſcours ſur la Poëſie Caſtillane, qu'il avoit entre les mains un Manuſcrit des Poëſies du Marquis de *Santillana*, contenant pluſieurs Chanſons, Sonnets, & autres vers rimés de dix ſillabes; & le pere Labbe (*n*) rend témoignage que parmi les Manuſcrits du Roi de *France*, il s'en trouve un intitulé, *Lettres que le Marquis de Santillana écrivit au Comte d'Alva, pendant ſa priſon; & quelques autres morceaux de Poëſie Eſpagnole.*

Alvar Garcia de Santa Maria, qui écrivit une partie de la Chronique de Don Juan II., compoſa auſſi pluſieurs morceaux, qui ſe ſont conſervés, ſelon *Nicolas Antonio*, avec quelques Ouvrages poëtiques de *Hernan Perez de Guzman*, & du

plications du Marquis de *Santillana*, & du Docteur *Pedro Diaz de Toledo*. La feconde fois à Anvers, 1581. & la troiſieme fois à Anvers, encore en 1594. avec des Poëſies d'autres Auteurs.
(*n*) Biblioth. M. SS. d. 325.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

Marquis de Santillana, parmi les Manuscrits de la Bibliotheque du Comte de *Villambrosa*.

Le Bachelier *Fernan Gomez* de *Ciudad Real*, Médecin du Roi *Don Juan* II., composa quelques vers, qu'on a recueillis dans son *Centon* (o) *Epistolario.* Ce Bachelier, écrivant (p) à *Jean de Mena*, parle de certains vers, composés par le frere du Docteur Castille, Conseiller du Roi, au sujet des nôces des Princes.

On croit que *Rodrigo de Cota* fleurissoit aussi sous le regne de *Don Juan* II.; c'est à lui qu'on attribue la fameuse Tragi-Comédie de *Calixte* & *Mélibée*, & une satyre, sous le nom de *Mingo Rebulgo*, contre le Roi *Don Juan* & sa Cour. On croit du même Siecle, l'Auteur anonîme qui écrivit, en vers de *arte Mayor*, *les faits d'Hercules*, dont *Joseph Pellizer* a copié un fragment dans la Bibliotheque (q) de ses ou-

(o) Epist. 36. à la fin du Centon imprimé à Burgos en 1499.
(p) Ep. 76.
(q) P. 119.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

vrages. On trouve, dans les Collections générales, les Poësies de *Jean Rodriguez del Padron*, qui vécut dans ce Siecle, & qui touché de la mort malheureuse de son Contemporain *Masias*, acheva sa carriere dans l'Ordre de S. François. On voit aussi dans ces Collections, les Poësies de l'Archevêque de *Burgos*, *Don Alonso de Santa Maria*, nommé vulgairement *Alonso de Cartagêne*, & célebre par d'autres écrits.

Diego de S. Pedro, *Juge*, ou *Alcade* de *Valladolid*, écrivit en vers de *arte Mayor* un Poëme intitulé, *les Pleurs*, qu'il dédia au Roi *Don Juan* II., & dont *Joseph Pellizer* (r) fait mention. Il se trouve d'autres vers du même Auteur, dans les Collections generales.

Jean Alphonse de Baena forma, vers ce tems, un Recueil des anciens Poëtes Castillans, qui se conserve Manuscrit dans la Bibliotheque de *l'Escurial*, sous ce titre : *Collection des anciens Poëtes, compilée & arrangée par Johan Alfon de Baena*,

(r) Origine de la Maison de los *Sarmientos* de *Villamayor*. p. 20.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

Ecrivain & serviteur du Roi Don Juan de Castille. Il commence par l'éloge du fameux Poëte, *Maître & Patron* de cet art, *Alfon-Alvarez de Villa Sandino*, dont les Poësies sont à la tête du Recueil. Elles sont suivies de celles d'un grand nombre d'autres Poëtes, tels que *Micer-Francisco Impérial*; *le Maître Frere Diego*; *Fernand-Sanchez Calavera*; *Fernand-Perez de Gusman*; *Ferrant-Manuel de Lando*; *Rui-Paez de Ribera*; *Pero-Ferruz le Vieux*; *Macias*, *Archidoyen de Taro*; *Pedro-Velez de Guevara*; *Diego-Martinez de Medina*; *Gonzalo-Martinez de Medina*; *Pero-Gonzalez de Useda*; le Maître frere *Lopé*; *Gomez Perez Patino*. Ensuite paroissent les Poësies de l'Auteur meme de la Collection. *Nicolas* (s) *Antonio* fait observer que cet *Alfon-Alvarez de Villasandino*, qu'on nomme ici *Maître & Patron* de l'art de la Poësie, fit un Collection de morceaux poëtiques, citée par *Argote* de *Molina*, dans son Nobiliaire.

Mais le plus fameux Poëte de ce

(s) Bibl Hispan. Ant. Lib. 10. Cap. 15 No 853.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

Siecle, & celui qui contribua le plus à relever la Poësie Castillane, fut *Jean de Mena*, natif de *Cordoue*. Le Roi *Don Juan* II. faisoit tant de cas de son talent poëtique, qu'il prenoit plaisir à corriger ses vers, & qu'il le retint longtems à sa Cour. Outre ses Poësies imprimées, & commentées par *Fernan Nunez*, qu'on nomme vulgairement *le Commendador Griego*, on en trouve plusieurs autres dans les Collections générales; il écrivit aussi, en prose, un abrégé de l'*Iliade d'Homere*.

Gomez Manrique vivoit dans le même siécle. Nous avons de lui quelques morceaux poëtiques, dans les collections imprimées. Son neveu, *Jorge Manrique*, composoit des vers Castillans très châtiés, avec plus de facilité qu'aucun autre Poëte de son tems. Ses vers moraux furent imprimés *à Anvers* en 1594, avec un Commentaire de *Francisco Guzman*. *Garcie Sanchez de Badajoz*, dont les vers sont publiés dans les Collections, l'égale en pureté de stile. On voit, dans les vers de *Garcie*, la passion qui lui renversa l'esprit,

POESIE. *Castillane.* 2. *Extrait.*

& qui occasionna sa mort. Il avoit conçu un amour déréglé pour une de ses cousines.

Le Bachelier *de la Torre* est du même siecle. On parle de lui dans les Collections ; & M. de Valasquez le croit Auteur de la prose intitulée, *Vision délectable de la Philosophie & des Arts libéraux.* On lui attribue encore quelques Poëmes, qui se trouvent, suivant *Nicolas Antonio*, parmi les Manuscrits de la Bibliotheque du Roi à Paris, sous le titre de *Poësies du grand Philosophe Alonso de la Torre.*

Juan de la Enzina vécut sous le regne des Rois Catholiques *Ferdinand* & *Isabelle.* Il accompagna le fameux Marquis de *Tarifa*, dans son Pelerinage de Jerusalem, dont il fit la Relation en vers. On peut dire qu'il fut le dernier Poëte de cet âge, & le premier qui donna naissance à la bonne Poësie. Outre plusieurs morceaux poëtiques sur différens sujets, il a traduit en vers Castillans les Eglogues de *Virgile*, les ajustant, par d'ingénieuses allusions, aux actions glorieuses des Rois *Don Fer-*

POESIE. *Castillane.* 2. *Extrait.*

nand, & *Dona Isabelle.* Il composa, sur le même sujet, un petit Poëme, intitulé, *le Triomphe de la Renommée.* On conserve encore de lui plusieurs Pieces de Théâtre, qu'il appelle quelquefois *Eglogues.* Il écrivit en prose *l'Art de la Poësie Castillane ;* dédié au Prince *Don Juan.* Tous ces ouvrages furent l'amusement de sa jeunesse, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à vingt cinq, comme on l'apprend dans une Collection particuliere, imprimée à *Saragosse* en 1516.

Les Compositions des autres Poëtes de ce tems sont en grand nombre, & se trouvent dans la Collection générale de *Hernando del Castillo.* Cette collection, qui contient diverses Poësies, depuis le tems de *Jean de Mena* jusqu'à celui de l'Auteur, a été imprimée, corrigée, & augmentée plusieurs fois. La troisieme Edition est de *Seville* en 1535. Celle d'*Anvers* est de 1573. On y trouve les meilleures Pieces des Poëtes du même tems, disposées quelquefois par ordre des matieres, quelquefois suivant l'ordre des tems ou des Edi-

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

tions. Cette méthode a beaucoup contribué à conserver la mémoire d'une partie des anciens Poëtes Castillans ; & l'on doit regreter qu'elle n'ait pas été continuée depuis le rétablissement de la bonne Poësie.

Dans ce second âge, la Poësie Castillane change de face, & se dépouille de sa premiere rudesse. *Jean de Mena* lui fit prendre un ton plus noble. *Don Jorge Manrique* & *Garcie Sanchez de Badajoz* en polirent le stile, par la pureté du langage, & s'attacherent à rendre la rime plus réguliere. Le Marquis *de Santillana* la tira de l'enfance de ses *Coplas*, & lui donna pour mesure celle des *Provençaux* & des *Italiens.* *Juan de la Enzina* fit voir qu'elle étoit capable du genre dramatique ; & de concert avec *Don Enrique de Villeno*, il fit naître l'imitation poëtique : c'est-à-dire qu'il fit parler *Castillan* au meilleur des Poëtes Latins, & qu'il donna les premieres regles de l'art *Enzima*, de la Poësie *Castillane ;* tandis que *Don Enrique* donna celles de la *Gaya Ciencia.* On ne pouvoit espérer de plus grands progrès,

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

dans un siecle barbare, où les Belles-Lettres étoient d'ailleurs si peu connues.

TROISIEME AGE.

Le rétablissement des Lettres en *Espagne*, au commencement du seizieme Siecle, fit changer de face à la Poësie Castillane. Les Muses, exilées de l'Orient, se refugierent en Italie ; & les Espagnols, qui voyagerent dans ce pays, les apporterent en *Espagne*, dans le tems que *Jacques Sannazar*, *Pierre Bembe*, l'*Arioste*, *Fracastor*, le *Trisino* & plusieurs autres, faisoient renaître le goût de la Poësie *Toscane*, qui avoit langui depuis la mort de *François Petrarque.*

Juan Boscan, Garcilasso de la Vega, Don Diego de Mendoza, Gutierre de Cetina, & *Don Luis de Haro*, furent les premiers de ce siecle qui introduisirent en *Espagne* la véritable Poësie. Ils eurent, pour successeurs, *Francisco Saa de Miranda, Pedro de Padilla, Gregorio Fernandez de Velasco*, &c. qui sçurent unir à la ma-

Poesie Castillane. 2. Extrait.

niere de rimer des Italiens tout ce qui constitue la bonne Poësie, c'est-à-dire l'imitation, l'invention, les images, la majesté de la diction, la beauté, la facilité du stile; le génie pour le grand & pour le merveilleux. Mais les ornemens étrangers, dont la Poësie Castillane commençoit à se revêtir, déplurent à quelques Espagnols qui ne manquoient pas de talents pour s'y distinguer : c'est ainsi que *Christophe de Castillejo*, & d'autres Poëtes du même tems, se repandirent en invectives contre les principaux auteurs de cette grande révolution. Ils les nommoient *Petrarchistes*, parce qu'on les accusoit d'imiter le stile de *Petrarque*, connu pour le chef de la poësie Italienne. Ils s'efforcerent longtems de rendre cette nouveauté odieuse à ceux qui aimoient mieux vivre chez eux dans l'ignorance, que d'aller s'instruire au dehors.

Cependant *Juan Boscan*, comme il le dit lui-même dans le Prologue du second Livre de ses ouvrages, entreprit heureusement d'introduire dans la Poësie Castillane le stile & la me-

Poesie Castillane. 2. Extrait.

sure des Italiens, à la persuasion de *Navagèro*, Ambassadeur de la République de *Venise* à la Cour de *Charles-Quint*. *Boscan*, devenu très-familier avec ce Ministre, composa *des Sonnets*, *des Chansons*, *des Satires* & *des Eglogues*. Il traduisit du *Grec* de *Muséus* la Fable de *Léandre* & d'*Hero*, & une Tragédie d'*Euripides*.

On lui doit, non-seulement ses propres Poësies, mais encore la collection des ouvrages de son contemporain & son ami, *Garcilasso de la Vega*, qui passe avec raison pour le Prince de la Poësie Castillane. Ce grand Poëte avoit puisé le bon goût de la Poësie, dans les voyages qu'il avoit faits en *Italie*, à *Naples* & en *Allemagne*, au service de l'Empereur; & s'il n'eut été enlevé à l'Espagne par une mort precipitée, elle auroit peut-être, en lui, un Poëte comparable aux meilleurs des *Grecs* & des *Latins*. Aussi l'a-t-on nommé le *Petrarque* de la Poësie Castillane.

Dom Diego de Mendoza voyagea aussi en *Italie*, avec la qualité d'Ambassadeur à *Rome* pour l'Empereur

Poesie Castillane. 2e Extrait.

Charles-Quint. La plûpart de ses Poësies sont de la même espéce que celles de *Boscan* & de *Garcilasso*; mais on reproche à *ses Sonnets*, à *ses Chansons* & à *ses Eglogues*, un stile assez dur. Il fit aussi des Poëmes burlesques, qui ne se trouvent point dans l'édition de ses ouvrages, à *Madrid* en 1610 : tels sont l'*Eloge de la Azanahoria*, *la Canne & la Puce*, où l'esprit & la liberté brillent avec beaucoup de feu. Ces derniers ouvrages subsistent dans un Manuscrit, dont M. de Velasquez est le Possesseur.

Castillejo parle de *Don Luis de Haro*, dans des couplets où il se plaint de ceux qui abandonnoient les vers *Castillans* pour les Italiens. Il le compte entre les principaux Auteurs de cette nouvauté.

Fernando de Herrera parle de *Gutiere de Cetina*, dans son commentaire sur le premier Sonnet de *Garcilaso de la Vega*; & dans la suite du même ouvrage, il rapporte plusieurs de ses Poësies, qui confirment le jugement honorable qu'Argote de Molina en a porté (*i*).

(*i*) Dans son discours sur la Poësie Castillane.

Poesie Castillane. 2. Extrait.

Francisco Saa de Miranda, Portugais, composa presque tous ses Poëmes en Castillan. Ce sont les meilleurs de ce tems.

Pedro de Padilla, natif de *Linares*, est un des plus illustres Poëtes du même siécle : ses Eglogues sont presque comparables à celles de *Garcilaso*. *Padilla* sçut réunir à la facilité & à la beauté du stile, la fécondité de l'invention. *Christophe de Castillejo*, son contemporain, ne lui fut pas inférieur. Le sel est repandu comme à pleines mains dans ses Poësies, sur tout dans ses *Coplas Castillanas*.

Gregorio Hermandez de Velasco se distingua par sa traduction de l'*Enéide*, par celles de quelques Eglogues de *Virgile*, & par celle du Poëme de Sannazar sur la naissance de la *Vierge*. *Juan de Guzman* traduisit les *Géorgiques* & la dixiéme Eclogue de *Virgile*, dans un stile pur & élégant; cet ouvrage fut publié à *Salamanque* en 1586.

Geronimo Bermudez, sous le nom emprunté d'*Antonio de Silva*, publia vers ce tems ses Tragédies de *Nise Lastimosa* (éplorée) & de *Nise Lau-*

POESIE Castillane. 2. Extrait.

reada (couronnée), qui méritent tout le cas qu'en fait *Don Augustin de Montiano* dans son premier discours sur la Tragédie Espagnole. Les vers de Bermudez approchent de l'élégance & de l'harmonie des Poëtes *Grecs* & *Latins*,

Lopé de Rueda, Poëte & Comédien, commença fort heureusement à donner quelque forme au Théâtre Espagnol, par des Comédies & des Dialogues, qu'il représentoit lui-même; & que *Juan de Timoneda* se fit honneur de publier après la mort du Poëte. *Barthelemi de Torres Naharro* le suivit de près; il composa quelques Comédies, & d'autres ouvrages Poëtiques, qu'il nomma *Lamentations*, *Satires*, *Romans & Lettres*, publiés ensemble sous le titre bizarre de *Propaladia*, qu'il plut à l'Auteur de leur donner.

On doit placer *Juan de la Cueva* parmi les bons Poëtes de ce siècle. Il est un de ceux à qui la Poësie Dramatique dut ses progrès, après Naharro. *Don Alonzo de Erzilla* se fit de la réputation dans le genre Epique.

POESIE Castillane. 2. Extrait.

Les Poësies Liriques de *Don Francisco de Mediano*, publiées à la fin du Poëme *des remedios de amor* de *Don Pedro Venegas de Saavedra*, doivent être placées parmi les meilleures de ce siècle; l'Auteur a fait éclater son goût, dans une continuelle imitation d'Horace.

Fernando de Herrera, qui mérita dans ce tems le surnom *de Divin*, écrivoit avec autant d'esprit que de force. La peine qu'il prenoit à limer ses vers les rend un peu desagréables à ceux qui aiment l'harmonie & la douceur. Aussi le croit on fort inférieur sur ce point, à *Dom Estevan Manuel de Villegas*, qui avoit une facilité admirable pour la rime & la mesure. Il imitoit en Castillan, la construction & le nombre des vers Latins, tant *Saphiques* qu'*Hexametres* & *Pentametres*. On admire dans ses Poësies la force d'*Horace*, la douceur & les graces d'*Anacréon*, la galanterie de *Tibulle*, l'urbanité de *Properce*, & le génie de *Théocrite* à copier la Nature. Outre ses ouvrages Poëtiques, qui sont imprimés sous le titre de *Heroticas*, on a du même

POESIE Castill ne. 2. Extrait.

Auteur, une traduction de *Boëce*, qui n'est pas moins estimée que ses autres écrits.

Vers le même tems florissoit frere *Luis de Léon*, à qui la Langue & la Poësie Castillane sont redevables de la perfection, où elles furent portées dans cet âge. Un génie supérieur, cultivé par la connoissance des Langues savantes, conduisit heureusement ce Poëte dans les sentiers les plus difficiles de l'Art; il imita, il traduisit les meilleurs originaux, tels que *Pindare*, *Homere*, *Virgile*, *Tibulle*, *Petrarque*, & *Bembe*; sans compter des versions de quelques Livres Sacrés. Les deux freres *Argensolas* doivent tenir place après *Luis de Léon*; ce sont les *Horaces* de l'*Espagne*, qui dans la suite n'a pas eu deux Poëtes qu'elle puisse leur comparer.

Le brillant génie de *Gonzalo Perez* éclata dans une traduction de l'Odissée, qu'on met presqu'au même rang que l'original. Le célébre archevêque de *Tarragone*, *Don Antonio Augustin*, ne se distingua pas moins par sa troisiéme & sa quatriéme *Octava de la*

POESIE Castillane. 2. Extrait

Fontaine d'Alcover, & par sa traduction des sept premiers Livres *des Métamorphoses d'Ovide*, publiée en 1586; ouvrage qui dispute le prix avec celui de *Siglio*, s'il n'est pas au-dessus par l'exactitude & la beauté.

La bonne Poësie, parvenue alors au comble de sa perfection, commença à décliner vers la fin de ce siècle. Le Comte de *Rebolledo*, *Vicente Espinèl*, *Don Luis de Ulloa*, *Pedro de Espinosa*, *Don Francisco Quevedo*, *Don Juan de Xauregui*, *Christophe de Mesa*, & quelques autres, furent les derniers qui conserverent un reste de goût; quoique leurs compositions n'aient point la délicatesse des bons Poëtes, & qu'au contraire, on y reconnoisse la corruption qui commençoit à regner dans la Poësie Castillane.

Les meilleures Piéces du Comte de *Rebolledo* sont *la Selva Sagrada*, *la Constancia Victoriosa*, *Los Trenos*, & *El Idilio sacro*. Il y a quelques bonnes Chansons d'*Espinèl*; sa traduction de l'Art Poëtique d'*Horace* est excellente. Quelques *Sonnets*, *Chansons*, & *Satires*, de *Don Luis*

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

de Ulloa méritent de l'estime. On en doit aussi à la Fable *Del Xenil*, composée par *Pedro de Espinosa*, qui est imprimée parmi *Las flores de Poetas illustres*, qu'il publia lui-même.

Francisco Queveda mérite quelques éloges, particulierement dans ses Poësies, qu'il publia sous le nom emprunté du *Bachelier François de la Torre.* Il donna la traduction d'*Epictete* & de *Phocilides*, avec quelques Satires & des Chansons. La traduction de *Lucain* par *Xauregui* est estimable, & mérite d'être remise au jour avec des corrections. Celle de l'*Aminta del Tasso* est meilleure encore.

Christophe de Meza ne marcha point heureusement dans sa carriere épique, quoiqu'il eut eu pour Maître *Torquato Tasso*, avec lequel il fut lié d'amitié à Rome pendant cinq ans; mais on a de lui quelques bonnes Pieces de Poësie; telles que la fable de *Narcisse*, traduite d'*Ovide*, la Version de l'Ode d'*Horace* (*Beatus ille*) l'abrégé de l'Art Poëtique en vers, & quelques Eglogues.

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

Ce troisieme âge fut le Siecle d'or de la Poësie Castillane; elle devoit nécessairement fleurir avec les autres Arts, qui furent soigneusement cultivés. Les moyens solides, dont la Nation Espagnole s'étoit servie pour s'élever au bon goût, ne pouvoient pas manquer de produire d'heureux effets. On lisoit, on imitoit, on traduisoit les meilleurs originaux *Grecs* & *Latins*. Les grands Maîtres de l'Art, *Aristote* & *Horace*, étoient devenus les Précepteurs de toute la Nation.

QUATRIEME AGE.

Mais après avoir suivi comme pas à pas les autres sciences, la Poësie tomba dans une nouvelle langueur en Espagne, à l'entrée du dix-septieme Siecle. Les *Italiens*, dont les Espagnols avoient pris des leçons, contribuerent à cette décadence par leurs mauvais exemples. En vain la Poesie *Toscane* s'étoit élevée à la perfection, depuis son rétablissement; elle ne résista point à la corruption du mauvais goût, qui fut introduit

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait.*

par le *Marino*, & quelques autres Poëtes; ils farderent sa beauté naturelle & sa majesté, par le faux éclat des *concetti*, par des métaphores & des allusions forcées. Le goût dépravé passa comme une espece de contagion aux Espagnols, qui faisoient alors de fréquens voyages en *Italie*; ils l'apporterent en *Espagne*, où il devint bientôt le goût dominant de la Nation. *Lorenzo de Gracian* y contribua beaucoup par un ouvrage, qu'il publia sous le titre d'*Agudeza, y arte de ingenio*. *Manuel Thesauro* nuisit de même aux *Italiens*, par son Traité intitulé *Anteojo-Aristotelico*; depuis ce tems, le bon goût de la Poësie & de l'éloquence, disparut en Espagne.

Les Poëtes de ce Siecle, renonçant à l'étude des Belles-Lettres, pour s'abandonner à la subtilité de leur esprit & à la vivacité de leur imagination, oublierent jusqu'aux regles de l'art. On distingue alors trois principales classes de Poëtes, qui furent les corrupteurs du goût.

La premiere fut celle, qui par ignorance, ou par un mépris encore plus honteux des bonnes regles de

POESIE *Castillane.* 2. *Extrait*

la Poësie Dramatique, corrompoit le Théâtre, en y introduisant le défaut de régularité & de décence, le pédantisme, & sur tout le prodigieux. Les principaux Chefs de cette classe, sont *Christophe de Virués*, *Lope de Vega*, *Juan Perez de Montalvan*, suivis par *Don Pedro Calderon*, *Don Augustin de Salazar*, *Don Francisco Candamo*, *Don Antonio de Jamoza*, & divers autres, qui ajouterent à ces défauts l'enflure de stile, insurmontable dans l'Epopée même, & dans la Poësie *Dythirambique*.

La seconde, fut celle des amateurs de *Concetti*; c'est-à-dire de ceux qui faisoient consister le stile Poëtique dans le rafinement, l'affectation, les pointes, la subtilité, les métaphores extraordinaires, les hiperboles extravagantes, les *paranomasies*, *les antitheses*, *les équivoques*, *les mots sonores & brillans*. On nomme pour Auteurs de ce stile, dans la Poësie lirique, les mêmes qui corrompirent la Dramatique.

La troisieme classe fut celle de

POESIE *Castillane. 2. Extrait.*

los cultos, c'est-à-dire de ceux qui affectant une espece de sçavoir poëtique, parloient un langage obscur, & différent de celui du vulgaire; ils inventoient des mots nouveaux, pompeux, bruyans, des constructions extraordinaires, enfin un Jargon étranger, au milieu même de la Castille. *Don Luis de Gongora* fut l'Auteur de ce goût; le Comte de *Villamediana*, *Don Francisco Manuel*, le *Frere Hortensio Felix Palavissino*, ou *Don Felix de Arteaga*, & quantité d'autres, marcherent sur ses traces. Ces fideles Disciples pousserent même le désordre encore plus loin que leur Maître. Au fond, c'est ce qu'on devoit attendre d'un Siecle corrompu, où les Belles-Lettres étoient abandonnées, & le bon goût comme proscrit par la Nation. L'esprit de bagatelle qui s'empara du Public, comme des Poëtes & des Orateurs, faisoit applaudir & donner le titre *de Discretiones*, à ce qui n'auroit mérité que du mépris dans un Siecle plus éclairé. On ne sçait que trop que dans les tems où l'ignorance prévaut, la vaine subtilité passe toujours pour esprit.

POESIE *Castillane. 2. Extrait.*

M. de Velasquez ne se croit pas obligé d'examiner, si les ouvrages des principaux Chefs de cette révolution méritent d'être inscrits au *Parnasse Espagnol*; mais il déclare au nom de l'Espagne, qu'elle cede volontiers à la Nation *Portugaise*, la gloire d'un stile semblable à celui de Gongora, ainsi qu'à toute autre Nation qui voudroit s'en emparer; & qu'il acquiesce dès ce moment à la prétention de *Manuel de Faria y* (*t*) *Souza*, qui pour faire honneur aux Portugais, reclame, en leur faveur, celui d'avoir été les premiers qui ont écrit dans le stile *culto* ou poli : il ajoute que leurs compositions en *Prose difficile*, qui sont de la même espece que les vers du stile *culto*, font foi qu'ils excellent en effet dans ce goût; mais que les Grecs, qui pouvoient donner pour l'original de ce stile le Poëme de *Cassandra* ou *Alexandra* de *Licophron*, ne s'en firent pas une gloire. Ces *Grecs*, insiste M. de Velasquez, qui traitoient toutes les autres Na-

(*t*) *Europa Portuguesa*, tom. 3. part. 4. cap. 8.

POESIE *Castillane. 2. Extrait.*

tions de Barbares, ne se sont jamais vantés de cet Ouvrage Poëtique. Cependant ils n'étoient ni moins avides d'honneur, ni moins sçavans que la Nation Espagnole ou Portugaise, au tems de *Don Sebastien*.

Les imitateurs du stile de *Gongora* ont osé reparoître de nos jours : mais on leur a fait une prompte justice, à l'occasion du Poëme de *S. Antoine* par *Don Pedro Nolasco de Ozejo*. M. de Velasquez se contente de répeter ce que les Autenrs du *Journal* (*u*) *des Sçavans* d'Espagne dit, dans l'Extrait de ce Poëme en stile *Culto*; „ plusieurs génies heureux, „ séduits par la nouveauté du stile „ de *Gongora*, l'imiterent avec tant „ de succès, qu'il déshonorerent „ l'Inventeur, & se rendirent avec „ lui les objets de la risée & du mé„ pris public.

M. de Velasquez remet à parler dans l'article de la Comédie Espagnole, de *Lope de Vega*, & du désordre qu'il introduisit sur le Théâtre : ce désordre, dit-il, alla tou-

(*u*) Tom. 4. Art. 6.

POESIE *Castillane. 2. Extrait.*

jours en en augmentant. Mais pour terminer l'Histoire du quatrieme âge de la Poësie Castillane, il avertit ceux qui s'intéressent à l'Histoire Littéraire d'Espagne, que dans cet âge même, il y eut toujours des Sçavans à l'épreuve de la corruption, qui maintinrent le crédit de la Nation & des Belles-Lettres, en condamnant dans leurs Ecrits ces pernicieuses nouveautés.

On place à la fin de cet Article, l'Air & les Stances Italiennes de la belle Chanson du Signor Metastasio, dont on a donné la traduction dans le Tome de Février. L'amoureux Poëte s'étoit applaudi trop-tôt de sa liberté. Il rentra sous le joug; & pour se faire pardonner sa révolte, il se vit forcé de célébrer le victorieux pouvoir, par une autre Chanson, qu'il nomma *Delinodie*. On la donnera dans la suite.

On a été trompé par de faux Mémoires; en donnant celle du mois précédent pour un Ouvrage du même Auteur; & la Note a dû faire remarquer qu'on n'y reconnoissoit pas effectivement sa main.

LA LIBERTA.

Canzonetta del Sig. Abate Pietro Metastasio

la Musica del Sig. Cav.re D'herbain

Allegretto

Grazie a gl'inganni tuoi, al fin respi = = ro o nice, al fin respiro o nice,

al fin d'un infe = = lice, ebber gli dei pie = tà = = = = = = = = = = = = = = = =

= ebber gli dei pie = = tà. Sento da' lacci suoi, sento che l'alma è

sciolta che l'al = ma è sciolta: non sogno questa volta, non sogno liber =

= = tà = = = = = = = = = = = = non sogno li = = ber = = tà

II

Manco l'antico ardore,
E son tranquillo a segno,
Che in me non trova sdegno,
Per mascherarsi amor
Non cangio più colore,
Quando il tuo nome ascolto
Quando ti miro in volto,
Più non mi batte il cor:

III

Sogno, ma te non miro,
Sempre ne' sogni miei:
Mi desto, e tu non sei,
Il primo mio pensier.
Lungi da te maggiro,
Senza bramarti mai:
Son teco, e non mi fai
Nè pena, nè piacer.

IV

Di tua beltà ragiono,
Nè intenerir mi sento:
I torti miei rammento,
E non mi sò sdegnar.
Confuso più non sono,
Quando mi vieni appresso
Col mio rivale istesso
Posso di te parlar

V

Volgimi il guardo altero,
Parlami in volto umano.
Il tuo disprezzo è vano,
E vano il tuo favor:
Che più l'usato impero,
Quei labbri in me non hanno:
Quegl'occhi più non sanno
La via di questo cor.

VI

Quel che or m'alletta, o spiace,
Se lieto, o mesto or sono,
Già non è più tuo dono,
Già colpa tua non è
Che senza te mi piace,
La selva, il colle, il prato:
Ogni soggiorno ingrato
M'annoia ancor con te.

VII

Odi s'io son sincero,
Ancor mi sembri bella,
Ma non mi sembri quella,
Che paragon non ha.
E (non t'offenda il vero)
Nel tuo leggiadro aspetto
Or vedo alcun difetto,
Che mi parea beltà.

VIII

Quando lo stral spezzai,
Confesso il mio rossore,
Spezzar m'intesi il core,
Mi parve di morir.
Ma per uscir di guai
Per non vedersi oppresso,
Per acquistar se stesso,
Tutto si può soffrir.

IX

Nel visco in cui s'avvenne
Quell'augellin talora,
Lascia le penne ancora,
Ma torna in liberta
Poi le perdute penne,
In pochi dì rinnova,
Cauto divien per prova.
Nè più tradir si fà

X

Sò che non credi estinto,
In me l'incendio antico;
Perchè sì spesso il dico,
Perchè tacer non sò.
Quel naturale istincto,
Nice, a parlar mi sprona,
Per cui ciascun ragiona
De' rischi che passò.

XI

Doppo il crudel cimento,
Narra i passati sdegni,
Di sue ferite i segni,
Mostra il Guerrier così.
Mostra così contento,
Schiavo che uscì di pena,
La barbara catena,
Che strascinava un dì.

XII

Parlo, ma sol parlando,
Me sodisfar procuro;
Parlo, ma nulla curo,
Che tu mi presti fè.
Parlo, ma non dimando,
Se approvi i detti miei:
Nè se tranquilla sei
Nel ragionar di me,

XIII

Io lascio un incostante:
Tu perdi un cor sincero:
Non sò di noi primiero,
Chi s'abbia a consolar.
Sò che un sì fido Amante
Non troverà più Nice,
Che un'altra Ingannatrice
E facile a trovar.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

MORALE.

Traité d'Antoine Pansa de la Manche sur les Proverbes. Leipsick.

C'EST à M. *Rabner* (*a*), Auteur de cet Ouvrage, quoique dans ses ingénieuses suppositions il se donne seulement pour Editeur, qu'il faut laisser l'explication de son origine, & du hazard qui l'a fait tomber entre ses mains.

» Notre Libraire, dit-il pour » Exorde, reçut il y a quelques mois » un Ecrit sous ce titre : *Traité sur* » *les Proverbes & la maniere de les* » *entendre & d'en faire usage, publié* » *par Antoine Pansa de la Manche*, » à l'avantage de l'Auteur, & pour » l'édification du public.

[*a*] Célébre par ses Satires, dont on nous a donné la traduction, par le Mémoire pour l'Académie de Pau, qui a paru dans notre Journal de Novembre de l'année derniere, & par un tour d'esprit qui le fait déja nommer le Swift de l'Allemagne.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

» L'Auteur expose lui-même le » but & la disposition de son Ou» vrage, dans une fort longue let» tre qui est un mélange bizarre de » rodomontades Espagnoles, & de » ces basses soumissions qui trahissent » un Auteur indigent. Mais laissant » au Libraire le soin de traiter avec » lui, nous nous bornons à tirer de » cette lettre diverses particularités » qui concernent les Ancêtres d'An» toine Pansa & sa propre vie. Ce » sont autant d'anecdotes, qui pour» ront un jour servir de suplément à » l'Histoire de l'immortel Don Qui» chotte ; car l'Auteur nous apprend » qu'il descend, en ligne droite, du » fameux Ecuyer Sancho Pansa de » la Manche, qui se trouvant, après » la mort de son Chevalier, l'esprit » le plus brillant de sa Province, se » fit beaucoup d'ennemis par ses sail» lies & ses proverbes. Mon Bisayeul, » continue-t-il, se croyant par l'es» prit au-dessus du Barbier & du Curé » de son Bourg, aima mieux se ren» fermer dans la societé de son Gri» son & du reste de sa famille, que » de cultiver leur ancienne amitié.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

» Ce fut la source des malheurs qui » ne tarderent point à lui arriver. Le » Curé répandit dans le monde que » Sancho Pansa n'étoit point un an» cien Chrétien, & qu'il ne mangeoit » pas de chair de porc. Ce bruit ayant » attiré sur lui l'attention des Inqui» siteurs, qui trouverent en effet » que Sancho pensoit & parloit plus » sensément que les anciens Chré» tiens du pais, ils le condamnerent » au feu. Ainsi le modéle des bons » Ecuyers fut brûlé, comme le pre» mier Martyr des proverbes. Ce » malheur dispersa toute sa famille. » L'Ayeul de l'Auteur, qui par des » talens supérieurs s'étoit déja élevé » à la place de Sous Bailli du Bourg » de la Manche, aima mieux quitter » sa Patrie que de renoncer à l'esprit » héréditaire dans sa race. Il se re» fugia, avec une bonne provision » de proverbes, à Lisbonne : mais » la haine sacrée du Curé de la Man» che le poursuivit jusques dans la » Capitale de Portugal ; & ce ne fut » que par une espece de miracle, » qu'ayant échappé aux mains de l'In» quisition, il trouva le moyen de pas-

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

» ser dans les Pais-Bas, où il finit ses » jours comme la plûpart des gens » d'esprit, c'est-à dire dans la mi» sere, laissant une nombreuse fa» mille, dont l'Auteur rapporte » quantité d'anecdotes qui ne peu» vent gueres être intéressantes que » pour lui. Cependant on ne peut » se dispenser de remarquer ici, » que dans cette occasion il laisse » un peu trop voir l'orgueil de la » Nation dont il tire son origine. » Il prétend, par exemple, que les » Hollandois doivent presque tous » leur esprit à sa famille ; & il pous» se cette chimere au point de croi» re, que la plûpart de leurs Criti» ques doivent le talent d'étourdir » les autres à l'idée de son Bisayeul, » qui s'avisa, quoique malheureuse» ment pour lui, d'enseigner l'art de » braire comme les ânes.

» On ne s'arrête point aux parti» cularités qui regardent la vie de » l'Auteur, sa lettre nous apprend » qu'il vit à J*** petite ville de la » Westphalie (*b*), où jouissant d'un

[*b*] On a des habitans de cette Province, à l'égard de l'esprit, aussi bonne opinion en

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

» revenu fort mediocre, il s'amuse
» à faire des livres, en attendant
» l'occasion d'employer ses talens
» à quelque métier plus lucratif.
» Pour donner un essai de sa ma-
» niere d'expliquer les proverbes,
» nous avons choisi les trois sui-
» vans. «

1. L'Habit fait l'Homme.

2. L'Honnêteté se soutient toujours.

3. A qui Dieu donne un Emploi, il donne aussi l'esprit qu'il faut pour l'exercer.

Allemagne que des Champenois en France. M. de Bar, dont les Epîtres diverses ont eu trois éditions à Londres, dit de la Westphalie, où il est né, tout le mal imaginable; cependant il affecte de ne pas la nommer, car poursuit-il : ... je n'oserois le faire :

Que diroient les Bouhours, ces critic[illegible]
si fins,
Qui jugent des Auteurs comme on juge
des vins,
S'ils savoient en quel coin, & sous quelle
planete
Ma mere s'avisa d'accoucher d'un Poëte ?

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

L'habit fait l'homme.

(*a*) Ces trois mots renferment un trésor de sagesse inépuisable. Ils nous fournissent la clef de mille événemens, qui non-seulement étonnent le Peuple, mais qui paroissent même inconcevables aux Philosophes. Ils nous enseignent le vrai & le seul moyen de parvenir à toutes ces félicités, que la plupart des hommes cherchent inutilement. Il faudroit sans doute être tout-à-fait imbécille, pour se mettre aujourd'hui dans la tête, & pour vouloir persuader aux autres, que ce n'est que le vrai mérite, l'amour de la patrie, la probité, la vertu en un mot, qui soient capables de nous rendre heureux & véritablement estimables. Rien égale-t-il la cruelle dureté avec laquelle nous avons été traités jusqu'ici par nos Moralistes? Mais à quoi

(*a*) On doit faire attention que les usages sont ici ceux d'Allemagne, & qu'il y auroit peu de justice à se plaindre que M. Rabner ne se soit pas réglé sur les nôtres.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

nous conduisent tous les efforts, que ces Hipocondriaques exigent de nous ? Ah ! l'heureuse invention que celle des habits ! C'est des habits qu'il faut attendre ce que souvent la vertu, le mérite, la probité, l'amour de la patrie, réunis ensemble, tentent sans succès. Rien ne doit donc paroître plus ridicule qu'un homme de bien mal habillé ; & rien n'est assurément plus impertinent que ces petits génies, qui exigent du respect, & peut-être de l'admiration, par la seule raison qu'ils sont honnêtes gens. Aussi les voyons-nous réduits à lutter longtems contre la faim & le mépris, avant que de pouvoir se faire seulement souffrir, par un homme bien vêtu. Une scrupuleuse attention à remplir les devoirs de l'honnête homme ne leur donne point, en trente ans, la considération qu'un habit magnifique peut leur procurer en vingt-quatre heures.

Qu'on se figure un homme, qui avec l'uniforme de sa vertu gothique se hazarde à paroître la premiere fois dans une assemblée d'habits bril-

MORALE. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

lans. Il faut qu'il ait bien du bonheur, s'il n'est pas arrêté par le Suisse, au premier pas qu'il fait à la porte de l'Hôtel. Arrive-t-il à l'Antichambre ? il lui reste à percer une foule de Laquais, dont le plus grand nombre le trouve ridicule. Les moins impertinens ne le regardent pas. Il demande s'il est permis de faire sa cour à son Excellence. On ne lui répond point. Il répéte sa demande, & d'un ton plus humble. Tous se le renvoyent l'un à l'autre Aucun ne se dispose à l'annoncer. Il demeure confus, & d'autant plus embarassé, qu'il se trouve dans le chemin de tout le monde. Enfin il voit paroître le Valet de chambre ; il le reconnoît à cet air d'importance, qui le distingue de la livrée. Il le prie fort humblement de lui procurer la faveur de rendre ses hommages à Monseigneur. Revenez demain, Monseigneur est en compagnie. C'est la réponse qu'il obtient. Mais n'y auroit-il pas moyen..... Non. Non, en un mot. Revenez demain. Son Excellence ne finiroit point, s'il falloit donner audience à tous ceux,

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

qui viennent ſolliciter ſa protection. C'eſt ainſi qu'eſt traité l'homme vertueux, l'homme ſavant, l'homme de mérite, qui gagne ſa vie par une application pénible au ſervice du Prince, qui employe ſes talens à l'utilité de ſes Concitoyens, qui veille ſur les droits de la Veuve & de l'Orphelin, qui cherche le bien de tout le monde & qui ne trompe perſonne. Voilà ce qui arrive au plus zélé Patriote. La ſimplicité de ſon ajuſtement éclipſe tout ſon mérite.

Il gagne enfin la porte, pour ſe ſouſtraire aux mépris de l'Antichambre. Mais avant qu'il puiſſe la paſſer, on l'en écarte, pour ouvrir les deux battans. Auſſitôt on voit tous les Domeſtiques dans un mouvement reſpectueux; ils baiſſent les yeux; ils prennent une poſture décente. Le Valet-de-chambre vole à l'Apartement. Le mouvement de l'Antichambre s'y communique. On quitte les cartes. Monſeigneur ſe leve, va au-devant..... & de qui? d'un Fat doré, qui monte l'eſcalier avec fracas, & qui porte ſur ſes habits la ſueur de ſes Créanciers

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

trompés. Graces à ſon Peruquier, ſa tête vuide de ſens s'attire l'admiration de toute l'Aſſemblée. Son goût conſiſte à ſavoir tirer une jolie révérence. S'il avoit de l'eſprit & de l'honneur, peut-être vaudroit-il mieux que tous ceux dont les noms forment ſes ſeize quartiers; mais, par reſpect pour ſes Ancêtres, il s'eſt bien gardé de valoir mieux qu'eux. Son cœur eſt auſſi mauvais que la noble ſtupidité du Perſonnage le permet. Il n'a jamais rien appris, qui puiſſe être utile à lui-même, ou ſervir à ſa Patrie. Il prodigue les offres d'une protection vaine, il emprunte, il trompe, il chante, il rit; il aime le jeu, quoiqu'il y ſoit ordinairement malheureux. Cependant ſon Excellence, très-flattée de l'honneur de ſa viſite, le reçoit à bras ouverts. Sa bruyante arrivée a fait perdre de vue l'honnête homme, qui s'eſt crû trop heureux de pouvoir échapper au mouvement de la foule, ſans être eſtropié de quelque membre. Il faut qu'il s'en prenne à lui-même. Que n'a-t-il moins de mérite & de plus beaux habits?

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

On ne rend point juſtice au Monde, en l'accuſant d'avoir les yeux fermés ſur la vertu & le mérite. Il n'eſt point aveugle; mais il faut que l'on fixe ſa vue par un dehors brillant, qu'on réveille ſon attention par le faſte. Eſt-ce la faute du Monde, ſi l'homme d'eſprit ſe ſouſtrait à ſes yeux, en s'enveloppant dans des haillons? Le Monde eſt un théâtre; or, ſur un théâtre, on ne prend pour des Princes, que ceux qui en portent l'habit. On n'auroit pas la patience d'attendre la derniere Scene, ou le dénouement de la Piece.

Voyons s'il eſt vrai que le Monde ſoit injuſte. Faiſons un changement d'habits. Son Excellence aura la complaiſance d'endoſſer l'habit noir de l'honnête homme, & de mettre ſa perruque un peu ſurannée. Ah! que ſon Excellence a l'air ſot dans cet ajuſtement. L'air ſuffiſant, l'air effronté a diſparu tout d'un coup. Tout l'eſprit qui accompagne un habillement magnifique eſt perdu. Qu'on mene ſon Excellence dans une Loge, où ſes Adorateurs ordinaires ne la reconnoiſſent point ſous ce déguiſement;

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

guiſement; dans cette même Loge où Monſeigneur a été ſi ſouvent l'homme aimable, l'homme adorable, le Baron malin. Il y arrive. Il fait ſa révérence, auſſi leſtement que jamais. On s'en moque. Il va baiſer la main à quelque Dame: elle le repouſſe. Les Dames murmurent entre elles, & ſe trouvent très-ſcandaliſées de cet homme du commun. On le prend pour un Précepteur, que ſon impudence a fait congédier, & qui s'étant crû quelque choſe de plus que les autres domeſtiques, veut imiter ce qu'il a vû faire à ſes Maîtres. Il commence à parler. On trouve qu'il ne dit que des ſottiſes. Enfin il s'impatiente; il jure ſon *ſacrebleu.* Alors c'eſt un homme qui a perdu l'eſprit, & qu'on fait mettre à la porte par les Hayduques.

Mais la Scene change. L'homme de mérite, couvert de la dépouille de ſon Excellence, entre dans la même loge. On lui trouve d'abord l'air un peu timide: cependant ſa timidité ne déplait point. Comme c'eſt la premiere fois, qu'il y paroît, on

MORALE. *Proverbes d'Antoine Penſa.*

le prend pour un Etranger, & l'on admire ſa modeſtie. Les Dames lui rendent ſon ſalut, d'une maniére gracieuſe; & le bruit des évantails exprime leurs applaudiſſements. On lui offre un ſiége. Il s'aſſied avec bienſéance. Chaque Dame demande à ſa voiſine, qui peut être ce Seigneur? Perſonne ne le connoit. On cherche l'occaſion de lui parler: il répond modeſtement. On juge l'Opera; il en dit ſon ſentiment, qui eſt applaudi: on fait l'éloge des Acteurs; il les loue avec goût. On parle de la Cour; il fait voir qu'il connoît le monde. Si la converſation tourne ſur la politique, ſes refléxions ſont trouvées très-judicieuſes. On commence à critiquer les perſonnes, qui ſont dans les autres loges: il ſe tait, & l'on approuve juſqu'à ſon ſilence; car on le prend pour un Etranger, qui ne connoît encore perſonne, ou qui eſt trop modeſte pour être ſpirituel au dépens d'autrui, ſurtout dans une compagnie de perſonnes inconnues. Voilà l'Opera fini: une Dame, ſa voiſine, qui l'a vû de plus près, lui

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

accorde la permiſſion de la conduire juſqu'à ſon caroſſe. Il lui baiſe la main. Elle fait mille remercimens à M. le Baron. Heureuſe métamorphoſe! Celui qui peu d'heures auparavant demeuroit confus dans une antichambre, & qui paroiſſoit ridicule juſqu'aux valets, fait à préſent l'admiration de toute une aſſemblée. On reconnoît ſon mérite, dès que ſes habits brillants ont fixé l'attention ſur lui.

Que ſert la diſſimulation? Comme il eſt conſtant, que nos habits décident du mérite, j'oſe avouer enfin ſans rougir, que je conſidére peu d'hommes avec autant de reſpect que mon Tailleur. Je vais ſouvent chez lui; & c'eſt toujours avec un reſpectueux friſſonnement que je vois ſes mains créatrices faire germer & croître ſur ſon Etabli le mérite, la vertu & la raiſon, & faire ſortir des piquures de ſon aiguille, des perſonnages importans; à peu près comme le premier cheval ſortit leſtement du bord de la Mer, lorſque Neptune enfonça ſon Trident créateur dans le ſable.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

Il y a quelques ſemaines que je trouvai ce grand Ouvrier dans un cahos de velours & d'étoffes riches, dont il créoit des Excellences & d'autres hommes illuſtres. Occupé actuellement à tailler un Prélat, il parut très-mécontent que le velours fût trop étroit pour achever la formation d'un ventre reſpectable. Je vis ſur deux chaiſes tant d'Excellences, qui étoient encore ſans bras. Un de ſes garçons travailloit à un Gentilhomme de campagne, qui s'étoit fait payer de ſon fermier une année d'avance, pour faire connoître à la foire prochaine tout le mérite qu'il tire de ſon origine. A côté de ce garçon, il y avoit ſur l'Etabli une grande quantité de Chryſalides, de petits Freluquets, de Petits-Maîtres aimables, & de ſoupirans, qui attendoient avec impatience le développement de leur être. Sous ſon Etabli je vis un tas de gros draps & d'étoffes minces pour en faire des Savans, des Artiſtes & d'autres créatures ignobles Deux garçons, tout neufs encore dans le métier, étoient aſſis contre la porte & s'exerçoient ſur l'habit d'un Poëte.

MORALE. *Proverbes d'Antoine Panſa.*

La vénération, dont ces objets me rempliſſent pour le Maître de la boutique, me fait paſſer à côté de lui des heures entieres, le chapeau ſous le bras, & dans cette attitude reſpectueuſe que les gens du commun prennent dans la compagnie des Grands. Mon Tailleur n'ignore, ni ne deſapprouve la juſte conſidération que j'ai pour les habits merveilleux: il penſe très-ſérieuſement que c'eſt par les habits, que la plûpart des Grands nous deviennent reſpectables; & comme dans cette ſuppoſition le corps eſt en lui-même une choſe aſſez indifférente, il croit qu'il eſt de notre devoir de prendre un air de ſoumiſſion, lorſque nous voyons de magnifiques habits ſur un corps, qui comme très-accidentel, n'a aucune part à notre eſtime.

Plus ma façon de penſer eſt élevée, quand je conſidére les prodiges que mon Tailleur opére ſur ſon Etabli, plus je ſuis humilié pour la plûpart de mes compatriotes en paſſant devant une fripperie. Ces magazins de dépouilles ſont à l'égard de nos

MORALES. *Proverbes d'Antoine Pansa.*

habits ce que les cimétieres sont pour les hommes. C'est-là que tous les rangs & toutes les distinctions finissent. Souvent on voit dans les fripperies l'habit élimé d'un bel Esprit, placé très-familiérement à côté de celui d'un somptueux Traitant. Il m'est arrivé plus d'une fois d'appercevoir la veste d'un Magister de Village, accroché par dessus l'habit de velours de son Prélat. Mais rien n'est plus triste que de voir des habits magnifiques survivre à certaines révolutions de la machine humaine pour laquelle ils ont été faits. On me montra un jour un habit superbement brodé, qui après avoir fait l'admiration de toute une Ville & un riche sujet de louanges pour les Muses affamées, s'étoit enfin vû reduit à se refugier dans une fripperie, ponr échapper aux importunités des Créanciers.

Je ne saurois finir cet article sans demander une petite grace à mes Lecteurs. Si j'ai entrepris de montrer que les habits font les hommes & leur mérite, je l'ai fait dans l'espérance qu'on m'accorderoit, com-

MORALES. *Proverbes d'Antoine Panssa.*

me une espéce de récompense, une chose qui me paroît aussi juste au moins, que la peine que je viens de prendre. Je prie donc ceux, pour l'amour desquels j'ai commenté ce proverbe, & qui n'ont point d'autre mérite que celui qu'ils doivent à la considération de leurs habits, d'être dorênavant assez équitables pour ne pas mettre sur leur propre compte les démonstrations de respect, qui seront adressées à leur habit. Je les assure qu'elles ne regardent nullement leurs personnes; & c'est un vol manifeste qu'ils commettent, en se les attribuant. Si, contre toute attente, j'apprens qu'on néglige cet avis, & que l'on continue de s'emparer du mérite des habits, je songerai avec mes Amis, aux moyens d'humilier les contrevenans. Nous changerons le langage des complimens; & autant de fois que nous rencontrerons un de ces Présomptueux, nous lui dirons, au lieu des formules ordinaires; » Monsieur, j'ai l'honneur » d'assurer de mon très-humble dé» vouement votre veste d'étoffe d'or. » Je me recommande à la haute pro-

MORALES. *Proverbes d'Antoine Panssa.*

» tection de votre habit brodé. La » Patrie admire le mérite de vos ma» gnifiques paremens. Que le ciel con» serve encore longtems votre habit » de velours, pour le bien de l'Eglise » & de notre Ville, &c. «

Dans l'instant, où je vais finir cet article, on vient m'apprendre une chose, qui me laisse douter si je dois la desirér ou la craindre. On a fait à la Cour la proposition de mettre, pour l'encouragement du Commerce, un article dans les nouvelles loix somptuaires, qui portera, que personne ne pourra mettre un habit de soye, ou un habit riche, avant que de l'avoir payé; & que sous peine de confiscation, chacun portera sur lui les quittances du Marchand & du Tailleur. Nous sommes à la veille d'une terrible révolution. Combien de personnages considérés disparoîtront tout à coup à nos yeux! Il est vrai que jamais proposition ne fut plus raisonnable, & en même tems plus avantageuse au Commerce; mais avec tout cela elle me paroît un peu trop cruelle. Tant de figures humaines, qui n'ont ni argent, ni

MORALES. *Proverbes d'Antoine Panssa.*

mérite, & qui jusqu'ici n'ont conservé leur crédit qu'aux dépens des Marchands & de leurs Créanciers, perdroient donc, avec l'éclat emprunté des habits, tout ce qui jusqu'ici les a rendus grands, aimables & considerés. Que deviendront-ils? Quelle désolation leur infortune ne causera-t-elle point à Leipzick, & surtout dans nos brillantes assemblées, où l'on verra disparoître tout d'un coup un si grand nombre d'Acteurs?

Changez les usages & les noms; M. Rabner présenteroit peut-être des sujets mieux entendus; mais il ne les peindroit pas avec plus d'agrément & de vérité.



PEINTURE
Caracteres pittoresques

PEINTURE.

Observations sur les Caracteres Pittoresques de quelques Nations.

LONDRES.

QUI ne s'étonneroit point que l'Angleterre ait eu si peu de bons Peintres, en voyant sur quelles regles on y juge de la Peinture : & par quelle bisarrerie la nature a-t-elle donné aux hommes des idées de perfection auxquelles ils ne peuvent atteindre ?

DANS le caractere des Nations anciennes, remarque un amateur Anglois, pour l'instruction de sa Patrie, il y a je ne sçais quoi de libre & d'original, qu'on ne trouve point chez les Modernes. Il faut, pour le bien rendre, une touche forte & hardie. Leur *Costume*, comme leur *stile*, a tout le naturel d'une carnation vive, & ce naturel est précieux à conserver. La Scene, sur laquelle on veut placer l'Antique, doit être,

PEINTURE.
Caracteres pittoresques

s'il se peut, champêtre ; ou si le sujet ne le permet pas, il faut du moins s'abstenir de la surcharger d'ornemens ; mais surtout on doit colorier avec la plus grande délicatesse.

L'Antiquité seule fournit des contrastes, qui sont tout ensemble flateurs & magnifiques. Un Roi qui pratique la Médecine, & qui s'adonne à l'Agriculture : des Princesses & des Reines occupées des soins domestiques ; & le sceptre du Souverain entrelassé avec la houlette du Berger.

Si j'avois à peindre l'ancienne Egypte, je présenterois une perspective éclairée de toute la lumiere d'un Ciel pur & serein : elle offriroit, dans le lointain, des masses énormes d'une Architecture lourde, mais majestueuse ; monumens épais & durables de la magnificence Egyptienne : & je ne voudrois pas que cette scene silentieuse fut chargée de beaucoup de figures.

Pour caractériser les sciences & la Religion de ces Peuples, la façade d'un Temple laisseroit entrevoir, par ses ouvertures, un enfoncement fort reculé, où la vûe se perdroit

PEINTURE
Caracteres pittoresques

dans une profonde obscurité ; emblême du mystere qui couvroit en Egypte, d'un voile impénétrable, la Religion & les sciences. Quelques traits de lumiere se répandroient sur les Prêtres & les Philosophes ; je leur donnerois des habillemens simples, mais vénérables, des attitudes pleines de dignité & des graces sévéres ; le calme & l'immobilité régneroient dans l'ensemble. Un fond de couleur grisatre & monotone, déplacé dans d'autres sujets, seroit ici très-convenable, & je me garderois bien d'y jetter trop de variété.

A l'égard des Orientaux Modernes, les principes de leur *Costume*, permettent d'égayer la Scene par l'éclat du faste Asiatique. Les riches productions du climat pourroient disputer de brillant avec le Soleil qui l'éclaire ; mais d'un autre côté je voudrois faire contraster, avec ce spectacle riant, des objets sombres & terribles. Au pied du Trône éclatant d'un Mogol ou d'un Roi de Perse, on verroit, en un monceau, les cadavres pâles & sanglans des Princes & des Grands du Pays. Der-

PEINTURE.
Caracteres pittoresques

riere, & de tous les côtés, mais à quelque distance, la misere & l'oppression, & dans les lointains, le désespoir des Sujets, courant tête baissée se jetter dans des précipices, frapperoient les yeux étonnés, & les cœurs attendris, d'une juste horreur pour le despotisme.

Si l'on avoit à faire agir les Prêtres & les Docteurs de la Religion, on pourroit les placer dans un endroit élevé, comme sur un théâtre ; leur expression seroit violente & forcée, leurs traits chargés, leurs visages bouffis, & leurs attitudes menaçantes.

Pour les femmes, on les peindroit belles ; mais d'une beauté, dont le caractere admet plus de traits que de phisionomie. Comme elles sont toutes esclaves ou prostituées, on ne leur donneroit qu'un maintien humilié & des graces contraintes.

Au milieu de la calamité générale, parmi tant d'objets tristes, odieux ou méprisables, on trouveroit peut-être quelques grands caracteres, tels que les sages Solitaires, les Contemplateurs, & ceux qui

PEINTURE *Caracteres pittoreſques*

s'adonnent aux Sciences abſtraites ; mais leur poſte ſeroit marqué loin de la foule, & leurs attitudes déſignées par des attributs convenables.

Pour faire le portrait des anciens Grecs, il faut employer des couleurs *voyantes* ; la carnation brune, mais fine, & un éclat dans le teint, qui exprime leur vivacité.

L'air doit être aiſé, libre, & ſans aucune affectation ; la taille leſte & dégagée, les draperies légeres, & plutôt tranſparentes, comme celles des Dieux d'Homere. On ne peindra jamais bien les Grecs, qu'on ne les ſait étudiés chez lui & chez les autres Poëtes de la premiere Antiquité. Une imagination Divine en fit autant de Peintres ſublimes : & ce qui nous reſte de leurs Ouvrages forme une Ecole de deſſein, ouverte à tous les Artiſtes.

Mais après les avoir long-tems étudiés, il n'eſt pas encore facile pour le pinceau moderne, de rendre la force & les graces de l'Original. Les Grecs avoient ſçû fondre enſemble le naturel & la dignité ; ils avoient admirablement ſaiſi dans ce

PEINTURE *Caracteres pittoreſques*

mêlange, le point de préciſion ; de ſorte que pour les bien peindre, il faut que le deſſein exprime un compoſé de fier & de tendre : la maniere en général doit être noble, hardie, & dans le grand goût ; en un mot *Su'l guſto Greco.*

Si la Scene eſt à la Campagne, le *ſtile Paſtoral Héroïque* ſemble être celui que le Peintre doit employer de préférence : mais il pourra la rendre plus animée & plus brillante, ſi ſon ſujet exige qu'il la place dans une Ville ; pourvû cependant que ce ſoit plutôt à Athenes qu'à Sparte. Le caractere ſingulier de la ſeconde, eſt une exception à celui des Grecs ; mais dans quelque lieu que vous mettiez l'action, ayez ſoin d'y jetter beaucoup de chaleur & de mouvement.

Etudiez ſurtout, avec application, & tachez de ſaiſir les phiſionomies & les airs de tête des Statues grecques qui nous ſont reſtées. Il eſt clair qu'en y travaillant, les Sculpteurs anciens ſe ſont attachés à bien exprimer la ſubtilité, la fineſſe & la belle imagi-

PEINTURE. *Caracteres pittoreſques*

nation qui caractériſoient ce Peuple célebre.

Quel ſpectacle brillant de gloire & de grandeur, ne nous offre point la ſcene de Rome ? On peut, ſans *impropriété*, peindre un ſeul Citoyen Romain entouré des Nations vaincues, tremblantes, proſternées devant lui, & foulant aux pieds les ruines de l'Univers. Il faut que les traits ſoient grands & hardis ; un peu de brun, même de ſombre, ſans aucune affectation d'embelliſſement. C'eſt le ſtile de tous les Peintres de l'Ecole Romaine, dans des Sujets élevés. La mélancolie, *qui accompagne toujours la magnanimité*, forme également le caractere des grands Artiſtes, des grands Sujets & des grandes Ames.

La Figure Romaine, quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi *Divine* que la Grecque, doit être grande, bien proportionnée, d'une carnation plus ferme & plus mâle. Les muſcles du corps & les expreſſions de l'ame ne doivent point être exagerés dans le Romain, comme il eſt néceſſaire qu'ils

PEINTURE. *Caracteres pittoreſques*

qu'ils le ſoient quelquefois dans le Grec.

Que le deſſein en ſoit tracé ſur le goût de l'antique ; mais avec moins de tendreſſe que dans la Figure Grecque. Une élégance travaillée & un naturel étudié ne répondroient point à l'idée qu'on a de la négligence, & même de la rudeſſe, qui caractériſoit les premieres générations de Rome. Annibal Carrache a réuni admirablement, dans la Gallerie Farneze, le Goût Grec, le Romain & le Florentin. En peignant les Figures, il a développé les differens génies nationaux de ſes Perſonnages.

Le Portrait d'un Romain ne doit donc pas être auſſi chargé que celui d'un Grec. Un Peintre habile évitera de donner au premier ces attitudes ſingulieres, que produiſoit chez les derniers, ou la chaleur de l'enthouſiaſme, ou la contemplation de la Philoſophie.

Un regard fier & aſſuré, mais ſimple, un mouvement moderé dans les figures, une exacte bienſéance

PEINTURE. *Caractères pittoresques*

dans toutes les parties, & un air de grandeur qui domine dans le total; voilà ce qui caractérise les Romains. Ces pensées fougueuses, ces saillies, ces caprices qui conviennent au génie des Grecs, seroient ici fort déplacés. Cependant, je n'ai garde d'exclure d'aucun sujet le feu de l'imagination. J'exige qu'elle soit judicieusement échauffée. C'est au goût à lui prescrire des modéles, & à la renfermer quand il le faut dans les bornes d'une sage imitation.



TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois: A Paris, ce 27. Février 1755.

LAVIROTTE

JOURNAL ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE.

AVRIL, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis, au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie des Cartes.
Et chez { Pissot, Quai de Conti. Saugrain, le fils, au Palais. Duchesne, rue S. Jacques.
MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

LISTE

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

L'Objet de cette Liste est non seulement de remplir notre promesse & de faire honneur au Journal, mais de nous former à nous-mêmes une regle constante pour le nombre & la distribution des Exemplaires: on connoît l'importance de l'ordre, dans une vaste entreprise.

A mesure que les Souscriptions pourront augmenter, nous donnerons des Supplémens, pour répondre aux mêmes vûes; & nous ne tarderons point à donner celui des Noms qui nous sont encore inconnus, par la faute de plusieurs Libraires qui se sont contentés de nous envoyer le nombre de leurs Souscripteurs, & le payement de quelques-uns, sans autre explication. Ils sont priés de réparer promptement cette ômission, & de rendre témoignage à notre bonne foi.

Les titres sont ceux que chacun a pris en souscrivant: s'il s'y étoit glissé quelque erreur, nous serons toujours prêts à la corriger.

La méthode alphabétique nous a paru la plus simple. Nous n'en exceptons que les Têtes Couronnées & les Princes que le Ciel a fait pour être nos Maîtres.

Le Roi.
Le Duc d'Orleans.
La Duchesse d'Orleans.
Le Prince de Condé.
La Princesse de Condé.
Le Comte de Charolois.
Le Comte de Clermont.
La Princesse de Conti.
Le Prince de Conti.
Le Comte de la Marche.

Le Roi de Dannemark.
La Reine de Dannemark.

Le Roi de Prusse.
Le Prince Louis de Prusse.

Le Roi de Pologne.
La Reine de Pologne.
Le Prince Royal de Pologne.
Le Prince Xavier de Pologne.
Le Prince Charles de Pologne.

L'Infant Duc.

Le Duc de Modene.

Messieurs,

A.

Adam (Madame) rue Dauphine.
Adami (le Chevalier) à Florence.
Acher, rue des Noyers.
Académie (l') des Sciences de Dijon.
Ainselie, fils, Négociant à Bordeaux.
Alberti, Conseiller à Vienne en Autriche.
Aleaume, Médecin.
Alexandre, Trésorier.
Alquin, Négociant à Lyon.
Amallery, Intéressé dans les Affaires du Roi.
Amelin, Négociant.
Amersac (Madame veuve).
Amiot, Procureur au Châtelet.
Ancelet, Officier des Mousquetaires.
Anselin, Marchand.
Anselme, Négociant.
Archaimbault, Avocat en Parlement.
Archin, vieille rue du Temple.
Armand, Intéressé dans les Affaires du Roi.
Artaud de Bellevue.
Artaud, Receveur des Tailles à Montpellier.
Arterier, Doyen de Médecine.
Artesan, Officier de Cavalerie.
Artineau, Architecte.
Artois, Avocat en Parlement.
Astier, à Florence.
Astier, Contrôleur Général de l'Infant Duc.
Audibert Dupont, Négociant à Calais.
Augustin (le Pere) à Lyon.
Aviat, Receveur des Tailles à Rouen.

B.

Bacquemant, Ecuyer à Bordeaux.
Baër, chez M. l'Ambassadeur de Suede.
Balmont, Négociant.

Messieurs,

Baralli, Tréforier de M. le Duc de Villeroy.
Barbault de Glatigni.
Bardin, rue Courteau-villain.
Barthe, Confeiller à Strasbourg.
Barthe fils, à Touloufe.
Barthelemi, Négociant.
Bafquiat de la Houffe, à Naples.
Baffand, Avocat à Vefoul.
Baufort, Lieut. des Maréchaux de France.
Beaulieu, chez M. le Maréchal de Bellifle.
Baulieu, Docteur en Médecine.
Baur, Banquier.
Bazin, Négociant.
Beauffier, Capinaine de Port, à Breft.
Becker, Négociant à Bruxelles.
Belin, Ingénieur.
Bénédictins (les P. P.) de S. Jean d'Angely.
Benoît, Avocat en Parlement.
Benouville (l'Abbé) de l'Académie de Caën.
Beranger, Avocat en Parlemént.
Berault, chez M. l'Ambaffadeur d'Efpagne.
Berger, Confeiller de Guerre à Drefde.
Bergeret, Receveur Général.
Bergiron, Négociant.
Bernard, Entrepofeur à Breft.
Bernardi, Tréforier des Ponts & Chauffées.
Bernier, Négociant.
Berryer, Lieut. Général de Police de Paris.
Berthaud, Intéreffé dans les affaires du Roi.
Berthier (Mad. de Sauvigny, Int. de Paris.
Berthier, (le P.) Jefuite.
Bertin de Bellifle, intendant de Lyon.
Bertin, Tréforier des Parties cafuelles.
Bertrand, rue Dauphine.
Bertrandi, Avocat en Parlement.

Messieurs,

Berval, Intéreffé dans les affaires du Roi.
Billaud, Marchand à Tours.
Billard, rue de Seine.
Binaud, Négociant à Bordeaux.
Blachier, Directeur des Poftes d'Anonay.
Blet, Médecin.
Blondeau, Confeiller au Parlement.
Boncourt, Officier de Cavalerie.
Bonnefoi, Chanoine.
Bonnencourt (le Comte de)
Bonnet, Chanoine de S. Louis du Louvre.
Bonfac (H.) à Copenhague.
Borda, Tréfor. Gén. des Ponts & Chauffées.
Bory (l'Abbé) Confeiller au Parlement.
Bouchard, Procureur.
Boudot (l'Abbé) Bibliothéquaire du Roi.
Boulet, Ecrivain principal à Breft.
Bourdon, Négociant à Breft.
Bourgeois, Prieur de S. Crepin.
Boutillier, Ecuyer.
Boutin, Me des Requêtes.
Boutin, Confeiller au Parlement.
Bouvet, Vifiteur de la Douane à Calais.
Boyer, Médecin.
Boyer fils, à Aix.
Boyer, Négociant à Lyon.
Briffaud, Controlleur à Befançon.
Briffard, Fermier Général.
Briffon, Architecte.
Bron, Intéreffé dans les Poftes.
Bronot, Avocat au Confeil.
Brun, Secretaire d'Ambaffade à Venife.
Bruneval, Chevalier de S. Louis.
Brouffet, Directeur des Fermes du Roi.
Bryhan, à Cognac.

Messieurs, C.

Cadran, chez M. le Maréchal d'Ifenghein.
Caheufac, de l'Acad. des Sciences de Berlin.
Cahouet, Directeur au Bureau des Cartes.
Calvet de Montolivet, à Avignon.
Calzabigi, rue de Richelieu.
Canfy, Chef du Bureau du Vingtieme.
Cappe, Chirurgien Major.
Carbon, Chanoine.
Caftanet, Négociant de Lyon.
Cevillac de la Veronniere.
Chaban, rue de l'Univerfité.
Chalet, à S. Difier.
Chanbernard, Int. dans les affaires du Roi.
Chanborn, (le Chevalier)
Chanpion, Médecin au Mans.
Chantereau, Procureur au Grand Confeil.
Chanteron, Avocat eu Parlement.
Chape, Avocat en Parlement à Lyon.
Chardon, Chanoine à Clermont.
Charly, Fermier des Coches par eau.
Charpentier, Ingénieur.
Chauvelin (l'Abbé Confeiller au Parlem.
Chauvet, Négociant à Gand.
Chauvin, Négociant à Bordeaux.
Chevalier, Garde Magafin à Breft.
Chevalier, ancien Conful.
Chevillard, Intér. dans les affaires du Roi.
Chicoifneau, Bourgeois à Orleans.
Chiquet, Fermier des Diligences de Lyon.
Cinget, Directeur des Fermes à Stenay.
Cinier, Directeur des Diligences à Lyon.
Clement, Marchand à Naples.
Colerus, Colonel d'Infanterie.
Collabeau, Intér. dans les affaires du Roi.
Collet, à Parme.

Messieurs,

Colly, Intéreffé dans les affaires du Roi.
Conelle, à Abbeville.
Confeiller (le) des Claffes à Copenhague.
Conftant, Intéreffé dans les affaires du Roi.
Copp. (le Baron)
Coppens d'Hoftin, Proc. du Roi à Dunkerq.
Corby, rue de Richelieu.
Cormeffan. (le Comte de)
Cornier. (l'Abbé)
Cornully, Négociant.
Couché (l'Abbé) Prieur de Boifaugeri.
Coulaud, Négociant à Lyon.
Courtin, Géometre.
Courtois, Négociant.
Couturel (le Chevalier) à Strasbourg.
Couturier, Négociant à Bordeaux.
Courval, Intéreffé dans les affaires du Roi
Croifmart, à l'Ecole Militaire.
Crookshanks (le P.) Jefuite.

D.

Daché, Agent de Change.
D'Aiguillon [le Duc]
Dalemberg, de l'Académie Françoife.
Dalençon, Intéreffé dans les affaires du Roi.
Dallejambes, Seign. de Mortaigne à Gand.
Dalnet, rue S. Sebaftien.
Dambre. [la Marquife]
Dampierre, Grand Vicaire de Tours.
D'Anneskiold [le Comte] à Copenhague.
D'Antrecafteaux, Confeiller au Parl. d'Aix.
Daran, Chirurgien du Roi.
Darc [le Chevalier]
Darcy, Intéreffé dans les affaires du Roi.
D'Argençon [le Comte] Miniftre d'Etat.
Dargouge, Lieutenant Civil.

Messieurs,

Dariagues de Guibeville [le Président]
Darnauld [l'Abbé] rue de Grenelle.
Darnauld, rue Basse du Rampart.
Darnett, Conseiller de Guerre à Dresde.
Darquier, de l'Acad. des Scienc. à Toulouse.
Dartenay, Secretaire d'Ambass. à Naples.
Darville, ancien Avocat du Roi à Caën.
D'Asfeld [le Marquis]
D'Augny [Mad. veuve] Fermier Général.
Davila, Péruvien.
D'Aumont [le Duc]
Daumont, Fermier des Carosses de Flandres.
D'Avoust, Intéressé dans les affair. du Roi.
Davoust, Marchand à Mayenne.
D'Auriac (Mad.) rue Neuve des Capucin.
Dauvergne, Avocat à Etampes.
De Bachaumont.
De Baros, Gentilhomme Portugais.
De Baschi [le Comte] Ambass. en Portugal.
De Beaufremont [le Marquis]
De Beaumont, Architecte.
De Beaupré, Fermier Général.
De Beauveau [le Prince]
De Bellegarde, Directeur à Aix.
De Bentheim [le Comte]
De Bercy, Rapporteur du Tribunal.
De Bernis [l'Abbé Comte] Ambass. à Venise.
De Bertillac [le Chevalier]
De Biron [le Duc]
De Boufflers [Madame la Marquise]
De Boufflers [Madame la Comtesse]
De Boismont [l'Abbé] Hôtel de Chaulnes.
De Boulogne, Intend. Général des Finances.
De Bon, Maire à Brest.
De Bonnac [le Marquis] Ambass. à la Haye.

Messieurs,

De Bonte de Reques à Dunkerque.
De Bourlamaque, rue des Petits-Augustins.
De Boyer, Banquier à Strasbourg.
De Boze, Souffermier.
De Brancas [l'Abbé] à Berci.
De Bremont, à Dole.
De Breteüil [l'Abbé]
De Breves, Vicaire Général à Vienne.
De Briandas de Chalins, à Trevoux.
De Brignolet [Madame la Marquise]
De Brissac [le Duc]
De Broglie [le Comte] Ambass. en Pologne.
De Broglie [l'Abbé]
De Bruhl [le Comte] prem. Minist. en Pol.
De Bruhl [le Comte] Gr. Ecuyer en Polog.
De Bussy, premier Comm. des affair. Etrang.
De Cabeuil [le Chevalier]
De Cailly [Madame la Marquise]
De Canchy, à Caën.
De Canclaux, Conseiller au Grand Conseil.
De Castres [le Marquis]
De Caupos, Conf. de Gr. Chamb. à Bord.
De Chabannois [Madame la Marquise]
De Chabrillan [le Comte]
De Chabrillan [le Chevalier]
De Chamboran [le Marquis]
De Champigny, Cap. dans Piémont à Lyon.
De Champerron, Conseiller du Roi.
De Charitte à Brest.
De Charmoy, Intéressé dans les affaires.
De Chastel, Trésorier à Strasbourg.
De Chatillon [le Duc]
De Chatellard [le Chevalier]
De Chaulnes [le Duc]
De Chaumont, chez M. le Duc de Villeroy.

Messieurs,

De Chevre, ancien Notaire.
De Chevreuse [le Duc]
De Clermont d'Amboise [Mad. la Marquis.]
De Coad, Officier au Louvre.
De Coigny [le Maréchal Duc]
De Colbert [le Marquis]
De Cornabé à Lyon
De Courcelle, Grand M^e des Eaux & Forêtss
De Courchamps, Conseiller au Parlement.
De Cours, Notaire Royal.
De Creil, Conseiller d'Etat.
De Criancourt [le Marquis]
De Croix [le Marquis]
De Crussol S. Suplix [Mad. la Marquise]
De Cuissé, Hôtel d'Ambourg.
De Cussy, Directeur des Ports à Brest.
De Deux-Ponts [Madame la Duchesse]
De Duras [le Duc]
Deeling, Banquier, à Dresde.
De Fitzjames [le Duc]
De Fleming [le Comte] à Copenhague.
De Fontanelli [le Marquis] à Modene.
De Fontanieu, Conseiller d'Etat.
De Fontenay [le Marquis]
De Fontenai [le Comte]
De Fontenelle de l'Académie, &c.
De Forbin [le Chevalier]
De France, Sous-Fermier.
De Fremeur (le Marquis)
De Frize (le Comte)
De Fronsac (le Duc)
De Gersdorff (le Comte) à Dresde.
De Gersdorff, Conseiller à Dresde.
De Gerseuil, Fermier des Postes.
De Guenet, Evêque de S. Pons.
De Girard (le Marquis) à Montpellier.

Messieurs,

De Globig, Conseiller d'Ambass. à Dresde.
De Graffigny (Madame)
De Grante (le Bar.) Col. Cap. au R. de Lally.
De Groslier, Colonel du Regiment de Foix.
De Guerchy [le Marquis]
De Guiery, Mousquetaire du Roy.
De Holstein, Chambellan à Coppenhague.
De Horne, Médecin à Verdun.
Dehn [le Baron] Ch. de l'Eleph. à Copp.
De Jalais, Intendant des Invalides.
D'Einsiedel [le Comte] à Dresde.
De Joyeuse [le Marquis]
De Koenig, Conseiller d'Ambass. à Dresde.
De Korff [le Baron] à Copenhague.
De la Blache [la Marquise]
De la Bliniere, M^e. des Requêtes.
De la Boissiere, Trés. des Etats de Bretagne.
De la Borde, Fermier Général.
De la Caze, Médecin Ordinaire du Roi.
De la Cerda [le Commandeur]
De la Cerda, fils, Ministre de Portugal.
De la Chapelle, pr. Comm. des affair. Etra.
De la Combe, près Saint Leu
De la Faille, Baron d'Huiff. à Gand.
De la Ferté [Madame la Marquise]
De la Force (le Duc)
De la Fosse, rue Thibeautodé.
De la Garde, rue du Chantre.
De la Guiche Langhac [Mad. la Marq.] à M
De la Guiche Langhac [Mad la Comt.] à C.
De la Marck [Madame la Comtesse]
De la Michodiere [le Chevalier] Cap. &c.
De la Motte, Négociant
De Lannoy [Madame la Comtesse] à Gand.
De la Place, Hôtel de la Rochefoucault.

Messieurs,
De la Porte, pere, Secretaire du Roi.
De la Porte, fils, Receveur Général
De la Salle, Major de la Cour. à Valent.
De la Salle de la Maison du Roi, à Rheims.
De la Serre, Gouverneur des Invalides.
De la Suze, au Bureau des affaires Etrang.
De la Touche [le Chev] Ambass. en Prusse.
De la Tour d'Aigues [le Baron] à Aix.
De la Tour d'Auvergne [le Comte]
De la Tour Dupin [le Comte]
De la Tour, Receveur des Tailles à Agen.
De la Valliere [le Duc]
De la Verpilliere Major de la Ville de Lyon.
De la Ville [l'Abbé] prem. Comm des aff.
De la Visclede, Sécretaire de l'Acad. à Mars.
De Launay Montaudoin, à Nantes.
Delbœuf [le Duc]
De Lede [le Marquis]
De Lezonet, Conseiller au Parlement.
De l'Hopital [le Marquis]
De l'Horte, Négociant à Bordeaux.
De Lisse, Astronome Royal.
De Lisle, Munitionnaire Général des Vivres.
Dellano, Secretaire de l'Ambass. d'Espagne.
De Loragais [le Duc]
De Loragais [Madame la Duchesse]
De Lovvendal [le Maréchal]
De Luynes [le Duc]
De Machault, Garde des Seaux.
De Maillebois, (le Maréchal Duc)
De Maillebois, (le Comte)
De Maisonnelle, rue des deux boules.
De Malesherbes. Premier Président.
De Mareil (le Chevalier) Brigadier.
De Marquissac, Capitaine de Vess. à Brest.

Messieurs,
De Marly, [l'Abbé]
De Martel, (le Marquis)
De Martinfort, Receveur de capitation.
De Maucareil, au Bureau des aff. Etrang.
De Maudave, P. Pr. G. de M. le P. de Conti.
De Maudave Fils, Colonel.
De Mauregard, Fermier des postes.
De Meaupoux, Premier Président.
De Meroger, au Bureau des aff. Etrangeres.
De Meslay, (le Baron)
De Mezanes, (le Marquis) à Arles.
De Molleke, (le C.) G. M. à Copenhague.
De Moncan, Commend. à Monpellier.
De Monsauge, Fermier des postes.
De Montalais, au Bureau des aff. Etrangeres.
De Montalambert, (le Marquis)
De Montaran, Gouv. à S. Hippolite.
De Montesquieu.
De Montferrand, (le Marq.) à Bordeaux.
De Montifferand, Conseiller du Roi.
De Montmorancy, (le Comte)
De Montmorancy, (Mad. la Comtesse)
De Montmorancy, (la Marquise) Reignac.
De Montpezat, (l'Abbé) à Avignon.
De Montmorillon, (le Comte) à Lyon.
De Mortemart, (la Duchesse)
De Monzone, Envoyé de Modene.
De Muniain, Gouverneur à Pamplune.
De Nantouillet, Fermier General.
De Narbonne, [le Marquis]
De Nassau Saarbruck, [la Princesse]
De Nelle, interessé dans les affaires du Roi.
De Neuville, P. Secretaire du Roi.
De Nogaret, [le Comte]
De Paulmy, [le Marquis] Ministre.

Messieurs,
De Pertuis [l'Ab.] Chap. de Mad. Adélaide.
De Pick, Recev. des tailles à Bordeaux.
De Pignerol, à l'Académie d'Angers.
De Plessen, (le Bar.) Cambel. du R. de Dan.
De Plessen, [le Comte] à Dresde.
De Plessen, [C. S.] Chev. de l'Or. de Dann.
De Pompadour, [la Marquise]
De Pons [le Comte]
De Prael, [le Marquis]
De Puymarin, des Accadém. à Toulouze.
De Puysegur, [le Marquis]
De Quintin, Procureur Gen. à Dijon.
De Radonvillier, (l'Abbé)
De Rambuteau, Capitaine de cavallerie.
De Rambuteau, (le Chev.) à Macon.
De Rantzau, (le Comte) Col. à Copenh.
De Rastignac, [l'Abbé]
De Redmond, (le Chev.)
De Renneville, rue S. Honoré.
De Richelieu, (le Maréchal Duc)
De Ricouart, (la Comtesse)
De Rinzi, à Modenes.
De Robeck (la Princesse)
De Rohan, (l'Abbé)
De Romance, (la Marquise)
De Rouffiac, (l'Abbé)
De Roze, rue des petits champs.
De Rozenerantz, à Copenhague.
Dermé Demartilly, à Clermont.
Derrien, Négociant à Brest.
De Saint-Aignan, [le Duc]
De S. André, Ingénieur du Roi à Bourg.
De S. Didier, Trésorier de France à Lyon
De S. Etienne, Major des Invalides.
De S. Florentin, (le Comte) Ministre d'Etat.

Messieurs,
De S. Georges, (le Chevalier)
De S. Germain, (le Comte)
De Saintian, à Lyon.
De S. Marc, Interessé dans les Vivres.
De S. Pierre, (la Duchesse)
De S. Pierre, Ingénieur du Roi à l'Orient.
De S. Sepulcre, (l'Abbé)
De S. Suplix, (le Chevalier)
De S. Vincent, (le Président) à Aix.
De Salabery, Conseiller au Parlement.
De Salm de Kisbourg, (le Prince)
De Salm Salm, (le Prince)
De Salmour, (le Comte) à Dresde.
De Sarobert, Hôtel Condé.
De Saxe, (le Prince Chevalier)
Desbrieres, Expédit. de Cour de Rome.
Descartes, Conseiller au Parlement de Metz.
Descombes, Secrét. d'Ambassade à la Haye.
De Selle, (le Comte)
De Senneterre, (le Marquis)
De Sequeville, au Bureau des Aff. Etrang.
De Serre, Chevalier de S. Louis à Macon.
De Seve, Conseiller au Parlement.
Desfournielles, Fermier Général.
Des Grieux (le Marquis)
Des Grieux (le Commandeur)
Deshaulles, Major du Regiment d Enguien.
Deshayes, Sécretaire d'Ambassade à Venise.
De Shomberg, Direct. des Mines à Dresde.
Deslandes, Sécret de M. le Duc d'Aiguillon.
Desloges, Inspecteur Général des Vivres.
Des Martrais (la Présidente)
Desmonts, rue du Temple.
Desnoyers, Ecuyer.
Desolleville (le Comte) à Manancault.

Messieurs,
Desouzy, Président à Etampes.
Desozzy, Avocat au Temple.
Desplaces, Notaire.
Desportes, Conseiller au Parl. de Grenoble.
Desroches (le Chevalier) Major à Brest.
Destainville (le Marquis)
Destival, Négociant.
Destouches (Madame)
Deyragues (le Baron) Comm. à Bayonne.
De Thiard (le Comte)
De Thil (Mademoiselle)
De Tilly (le Marquis)
De Thott, Chev. de l'Ord. de Dannemark.
De Vailly au Bureau des Petites Affiches.
De Valin (l'Abbé) à Macon.
De Vauban (le Comte)
De Vaudesir, Trésorier des Colonies.
De Vaudreuil (le Marquis) Lieut. de Vaiss.
De Vernick, Minist. du Duc de Wirtemberg.
De Viarme, Conseiller d'Etat.
De Vierville (Madame la Marquise)
De Villedieu, Avocat.
De Villemeur, Receveur Général.
De Villers, à Versailles.
De Villeroy (le Duc)
De Villevaux, Conseiller au Châtelet.
De Villevieille (le M[is].) Com. à Sommieres.
De Villevieille (l'Abbé)
De Villiers, à Gien.
De Vismes, Sous-Fermier.
De Voltaire.
De Wackerbarst (le Comte) à Dresde.
De Wandorff (le Comte) à Dresde.
De Wessemberg (le Comte) à Dresde.
De Wins (le Baron) à Copenhague.

Messieurs,
De Wirtemberg (le Prince)
D'Hanc d'Ecckove, à Gand.
D'Hautefort (le Marquis)
D'Heems (le Baron) à Gand.
D'Hemery, Inspecteur.
D'Herbain (le Ch.) Cap. au R. de Tournaisis.
Dichern (le Général) à Dresde.
Didrot, des Académies, &c.
Doé, Receveur des Tailles à Troyes.
Dolback (le Baron)
Doloret, Procureur aux Consuls.
Domergues, Négociant à Beaucaire.
Doncquer, Bourguemestre à Dunkerque.
Doncquer fils, Consul Danois à Dunkerque.
Doré, vieille rue du Temple.
Dorigny (le Chevalier)
Dorlamac (le Comte)
Dossun (le Marquis) Ambassadeur à Naples.
Douceur, Avocat rue d'Orleans.
Doüin, Pr. Comm. de M. de S. Florentin.
Doyen, Fermier des Carosses d'Alsace.
Dreux Duradier, Avocat.
Drieux fils, Négociant à Dunkerque.
Drummont (le Comte)
Dubisson, Négociant à Caen.
Dublaizel (le Baron)
Dubocage, Conseiller.
Dubois, rue Vantadour.
Dubourg, Trésorier des Grisons.
Du Chatelet [le Marquis]
Du Chatelet [le Chevalier]
Duclos, ancien Officier.
Dufort, Introducteur des Ambassadeurs.
Dufour, Chanoine à Tiers.
Dufour de Montlouis, Interessé, &c.

Messieurs,
Dufreney, Chanoine à Strasbourg.
Dugas de Quinzonas, à Lyon.
Dugay [le Comte] Commandant à Brest.
Dumont [l'Abbé] Grand Vicaire à Bayeux.
Dumoustier (la Marquise)
Du Pargo, Conseiller au Parlem. de Rennes.
Dupin, Fermier Général.
Dupin, Sécretaire d'Intendance à Metz.
Dupin de Leze, Sécr. d'Intent. à Bordeaux.
Dupleix, Négociant.
Duplessis fils, Avocat à Bordeaux.
Duplessis, Médecin à Nantes.
Duplessis Porteau, Négociant à Nantes.
Duport, Huissier de la Chambre du Roi.
Duportail, Receveur du Tabac à Clermont.
Dupré, Procureur.
Durand, Négociant à Louviers.
Durand, place S. Landry.
Durantier, Notaire.
Durey Denoinvillé, Président.
Durey D'Harnoncourt, Receveur Général.
Durocher, Conseiller du Roi.
Durret à Annonay.
Durriza, Sécretaire d'Ambassade d'Espagne.
Du Russeau, Apot. de la Comp. des Indes.
Durartre des Bourdonnais.
Dutertre, en son Château de Beaubigny.
Dutillet, Officier de Marine à Toulon.
Dutilloy, chez M. de Boulogne.
Dutré, Receveur des Postes à Toulouze.
Duval, Sécretaire de M. le Lieut. de Police.
Duverney, Négociant.
Duvivier, chez M. le Comte de Maillois.
Duzès (le Duc)

Messieurs,

E.

Egernier, Conseiller du Roi.
Egger, Colonel à Dresde.
Emmondy, (le Chevalier) Italien.
Ersilly, (le Chevalier d').
Esler, envoyer de Prusse à Copenhague.
Esmard, Banquier.
Essenius, Conseiller de commis. à Dresde.
Estienne, (le P.) Augustin.

F.

Fabre, négotiant à Lyon.
Falconet, Medecin.
Fauconier, Trés. de Marine à Dunkerque.
Faventine, au Vigan.
Faverole, rue du Bacq.
Faure, interessé dans les affaires du Roi.
Fauvel, Architecte Ingénieur.
Fay, Exempt de Maréchaussée au Mans.
Faye, Marchand à Rochefort.
Feret, Isle Saint Louis.
Fernayre, en son Château en Auvergne.
Feronce, négotiant à Lyon.
Ferrier, Architecte à Lyon.
Fitau, Chanoine de S. Pierre à Orléans.
Floncel, Avocat, Censeur Royale.
Florin, Lieutenant colonel, à Givet.
Fontaine, près les Jésuites.
Fontigny, Capitaine général.
Foubert, rue de Richelieu.
Fourcault, négotiant à Marseilles.
Fournier, à Versailles.
Fournier, au Bureau du Tabac.
Fournier fils, négotiant.
Frank, à Lyon.
Frederic, (Mademoiselle)

Messieurs,

Fremin de Beine, Avocat du Roi à Rheims.
Fremont, Controlleur des Fermes.
Frey, Of. au Reg. de Brocard à Thionville.
Frick, Receveur des carosses au grand Cerf.
Frinville, intereſſé dans les affaires du Roi.
Fromaget, Secretaire de M de Paulmy.
Fromentel, Négotiant.

G.

Gabrieli, Officier de Cavalerie.
Gatebois, rue de Vaugirard.
Gallois, Négotiant.
Garnier, (l'Abbé) à Lisbonne.
Garnier, (l'Abbé) Chanoine.
Garnier, Banquier.
Gaubert, en Champagne.
Gaude, Md. à Niſme.
Gaultier, Architecte.
Gayot, Commiſſ. des guerres à Strasbourg.
Gayreau, Prêtre à Vienne.
Gazon de Maiſon-neuve, à Rennes.
Geneſt, (Madame Veuve)
Geneſt, au Bureau des affaires étrangeres.
Gibert, rue des Tournelles.
Gilbert, (l'Abbé) Chan. à Angoulême.
Gillois, Négotiant.
Gilly, Sec. de la Compagnie des Indes.
Giraldy, (Le Docteur L.) à Rome.
Girardeau de prefonds.
Girardier, Avocat en Parlement.
Girault, (l'Abbé) Chanoine.
Glier, fils aîné, au Havre.
Godet, Directeur générale du vingtieme.
Goeſin, Imprimeur Libraire à Gand.
Gondot, chez M. le Duc de Biron.
Gontier, intereſſé dans les affaires du Roi.

Messieurs,

Gougenot Sec. de M. le Prince de Condé.
Gouget, (l'Abbé) Chanoine de S. Jacques.
Gournet, (l'Abbé) Chanoine.
Grand-champs, rue S. Martin.
Grandin, Avocat.
Grandis, Prêtre de l'Oratoire à Veniſe.
Grandville, Ecuyer.
Gras, Medecin.
Gravier, à Genes.
Gravier, Ingenieur.
Greſſet, rue S. Jacques.
Grimm, rue Baſſe du Rampart.
Grimod, de la Reyniere F. Gen.
Grimod du fort, (Madame veuve)
Guilleaumont, Négociant.
Guillerme, (l'Abbé)
Guillermin, Notaire à Vienne.

H.

Hardi de S. Yon, ſous Inſ. à Dunkerque.
Hebert boisl'abbé, (l'Abbé)
Hebert, Negociant.
Heckel, Marchand à Dresde.
Heiſter, Officier au Regiment de Bentheim.
Helck, à Dresde.
Helo, Commiſſaire de la Marine à Breſt.
Helvetius, rue Sainte Anne.
Henault, (le Préſident)
Henault de Montigny, Payeur des rentes.
Hennin, à Dresde.
Henri, (l'Abbé) Vicaire.
Herbert, Direc. des caroſſes de Bordeaux.
Herman, intereſſé dans les affaires du Roi.
Hermani & Dutrich, Banq à Strasbourg.
Hermoutier, Docteur en Medecine.
Heron, Marchand à Langres.

Messieurs,

Herſan, intereſſé dans les affaires du Roi.
Hervieux, Negociant.
Hierome Hubert, rue Saint Avoye.
Hilner & Ricderer, Banquier.
Hocquart, Intendant de la Marine à Breſt.
Hoes, à Dresde.
Holden, Supérieur du Seminaire Anglois.
Hullin, rue de Grenelle Saint Honoré.
Hurault de l'Hopital, Lieutenant colonel.

J.

Jame, Docteur Anglois.
Janel, Contr. gen. des poſtes.
Janſon, Directeur des poſtes.
Jerniſſon, (le Comte)
Jerſon, Avocat en Parlement.
Jogues, Negociant à Nantes.
Joli de Fleuri, Avocat général.
Joli de Fouville, (l'Abbé) Chan.
Joinville, (l'Abbé)
Joubert, Recev. des Fermes.
Journu, (Franc.) Neg. à Bordeaux.
Jouve, Prieur à Nogent le Rotrou.
Judde, (le Chev.) Sec. du Roi.
Julien, Banquier.

K.

Kaniſan de Tremie, Lieut. de Port à Breſt.
Kater, Negociant à Bordeaux.
Kearney, Neg. à Bordeaux.
Keranſtret, (le Chevalier)
Kerſallo, Gentilhomme à Hennebon.
Kleim, Major du Regiment de Vigier.

L.

Labori, Apoticaire.
Labori, Greffier de la Cour des Monoyes.
Labouré, Payeur des gages de la Monnoye.

Messieurs,

Lachevalerie, Rec. des tailles à Perigeux.
Lafrenay, Gouverneur de M. d'Auriac.
Lahante, (le P. Minime à Réthel.
Lalanne, Preſ. à Mortier à Bord.
Lallemand de Betz, Ferm. gen.
Lamotte miſeur, à Breſt
Landri, (le P.) Prieur de la Charité à Breſt.
Lantus, Prêtre à Breſt.
Lapreſtiere, à Nantes.
La taille des eſſarts, à Petiviers.
Laugier, Med. de la Reine de Port.
Laurent, chez M. le Lieutenant de Police.
Laurent Desgranges, Int. dans les Octrois.
Lavalletiere, a Nantes.
Lavergne, intereſſé dans les affaires du Roi.
Lavigne, (Madame la Veuve)
Lavilleon, Capitaine de Vaiſſeaux à Breſt.
Leblain d'Arſy, Me. Deſcomptes à Dijon.
Leblon d'Olblein.
Lebourſier, Payeur de rentes.
Lebreton de la Loutière, (P. de l'Or.) à Tours.
Lebrun, Commiſſaire de la Marine à Breſt.
Lebrun, intereſſé dans les affaires du Roi.
Leclerc de Douis, Proc. du Roi à Orléan.
Le Compte, ancien Lieutenant criminel.
Le Doux, Sous-fermier.
Le Duc, (Mademoiſelle) rue de Richelieu.
L'enfant, ancien Echevin.
Lelly, (le P.) à Strasbourg.
Leſſeps, au Bureau des affaires Etrangeres.
Lefevre, à Verſailles.
Lefevre, Gouverneur du Marquis de Brunois.
Lefranc, Sous-fermier
Le Jeune, à l'Orient.
Leluret, Com. des guerres.

Messieurs,

Lemaire, Consul d'Alger.
Lemonnier, Chirurgien à Caën.
Lemonnier, Med. ord. du Roi.
Le Noir, à l'Hôtel de Broglie.
Le Noir, Curé au Mans.
Léoreau, à Arras.
Le Premier.
Le Prieur, Libraire.
Le Riche de la Popliniere, Fermier général.
Le Rieux, Recteur à l'Orient.
Le Roi, interessé dans les affaires du Roi.
Le Roux, Conseiller au Parlement.
Le Tellier, Me. des Requêtes.
Le Throne, Avocat du Roi à Orlean.
Le Vacher Duplessis, Procureur.
Lezurier, Neg. à Nantes.
L'habitant, Architecte.
L'héritier, Conseiller du Roi.
Limeraye, ancien Juge.
Livré, Apotiquaire au Mans.
Lommont, Neg. à Bordeaux.
Longueville, Colonel à Copenhague.
Lorenzi, (le Com.) Min. du Roi à Florence.
Lorenzi, (le Chev.) Colonel.
Lortet, Negociant.
Lottin, Libraire.
Luperville, (le Ct. de)
Luxdorff, Conseiller à Copenhague.
Luzanjac, (le Chevalier de)

M.

Magnemara, Lieut. general de la Marine.
Mallet, Banquier.
Mangeot, Bourgeois de Paris.
Manouri, Libraire à Caën.
Manzon, Chanoine.

Marchand,

Messieurs,

Marchand, Avocat.
Marechal, Banquier.
Maret, Docteur en Medecine à Dijon.
Marin, chez M. le Duc d'Olonne.
Marion fils, Negociant à Lyon.
Marizinde, Contr. du Tabac à Clermont.
Martin, Chanoine de S. Pierre à Orléans.
Martin, Vicaire à Abbeville.
Martineau, à Lagny.
Martorei, interessé à Rouen.
Masones de Lima, (Dom Jaimes) Amb. d'Es.
Masperger, Conseiller à Dresde.
Masson, inter. dans les aff. du R.
Mathon, à l'Hôtel de Ville à Lyon.
Mauvillon, Sec. des Com. du Roi de Polog.
Meagher, Général à Dresde.
Mel de S. Ceran, Receveur des tailles à Bord.
Merault, Président au Bureau des finances.
Meriant, Sec. Adjoint de l'Acad. de Berlin.
Mericolfer, Negociant à Lyon.
Mesnard, Cont. gén. à Villeneuve-lez Avig.
Mesnard, au Bureau des aff. Etrangeres.
Mestre aîné, Negociant à Bordeaux.
Metairie, Avocat, chez M. Dupin.
Metra, à l'Hôtel de Beaufort.
Meunier, Inspecteur de police.
Meynard, Secretaire d'Intend. de Lyon.
Meynet, (l'Abbé)
Michel, Cont. de la Marine à Brest.
Michel, Negociant à Lyon.
Michelet, Avoc. à Colmar.
M * * *. à Colmar.
Michelin, (Veuve) à Provins.
Mirey, Secretaire du Roy.
Moellien, Capitaine aux Gardes à Rennes.

Messieurs,

Monin, Secretaire de M. le Prince de C
Monix, Prêtre à Bayonne.
Monmousseau, Gen. de la Cong. de S. Maur.
Montagne, (le P.) Jesuite.
Montet, Capitaine de cav.
Montiano, y luyendo, de la cham. de Just.
Montigny, Conseiller du Roi.
Moran, Avocat à Pont de-Veaux.
Moreau de Sechelle, Ministre.
Moreau, Conseiller au Parlement.
Moreau, Proc. du Roi du Châtelet
Moreau, Bourgeois de Paris.
Moreau, Avocat.
Moreau de Ravieres, Med. du Roi.
Morel, Avocat.
Moria, Prieur en Auvergne.
Motet, (l'Abbé) Sacristin à S. Benoît.
Mouffle de Champigny, Conseiller au Parl.
Moulin, Directeur des carosses de Bretagne.
Muller, Conseiller à Copenhague.
Muret, Recteur & Curé à Strasbourg.
Mury, à l'Ecole Militaire.
Muzell. Of. du Rég. de Benthein à l'Isle.

N.

Narcis, Secretaire du Roi.
Needham, Phisicien Anglois.
Nivelet, au Bureau des affaires Etrangeres.
Noel, Hôtel Montmort.
Normand, Recev. des tailles à S. J. d'Angeli.

O.

Ochi, à Venize.
Officiers, (les) de la Ville de Dunkerque.
Ogier, (le Président) Ambass. à Copenhag.
Olivier, Controleur à Brest.
Olivier, Grand'Maître des Eaux & forêt.

Messieurs,

P.

Pallu, Conseiller d'Etat.
Panckouke, à Lille.
Papion, rue des enfans rouge.
Parade, Medecin à Perigueux.
Paris de Mezieux.
Paris de Montmartel.
Paris Duverney.
Passionei, (le Cardinal) à Rome.
Patiot, Commissaire des guerres.
Pedegache, Negotiant à Lisbonne.
Pelloutier, de l'Acad. des Sciences à Berlin.
Pennemant, Seig. de Mariakerke à Gand.
Perier de Salvert, chef d'escadre à Brest.
Perier Laîné, chef d'escadre Brest.
Perin, Commissaire des guerres.
Pesselier, interessé dans les affaires du Roi.
Pettersdoff. Lieutenant Colonel.
Peynault, interessé dans les affaires du Roi.
Pigalle, rue aux Ours.
Pimentel à Madrid.
Plessman, Secretaire de légation à Dresde.
Plot de Trévieres, rue de Seine.
Pod'argent, employé à Haguenau.
Poignant, Marchande à Caën.
Pomier à Alais.
Poguelin, Conseiller référendaire.
Porter, Offi. au Reg. de Clare à Bouchain.
Poujols, Negociant à Bordeaux.
Poulharier, Banquier à Marseille,
Poulletier, Conseiller d'Etat.
Poulletier de la Salle, Me. des Requêtes.
Prévôt, (Abbé) de Blanchelande.
Prévôt, Secretaire du Roi.
Prévôt, Trésorier gen. des Ponts & chauss.

Messieurs,

Procureur general, (le P.) de S. Antoine.
Provincial, (le P.) de la Cong. de S. Maur.
Puig, Administrateur de l'Hopital à Madrid.

Q.

Quesnel, à Valenciennes.
Quirini, (le Cardinal) à Rome, mort depuis.

R.

Raby, Contrôleur des Ports à Brest.
Raimbault, Chirurgien Major à Toulon.
Rame, Intéressé dans les affaires du Roi.
Rauch [le Pere] Confess. du Roi de Polog.
Raymond de Sainte Albine.
Raymond de Saint-Sauveur, Président.
Raynal [l'Abbé]
Regnault, Bourgeois à Orleans.
Reguier, rue de Seine.
Reynard [les freres] Marchands à Lyon.
Richard, Bourgeois de Paris.
Richelet, rue de Richelieu.
Rigondet, Négociant à Lyon.
Robert Seurat, Négociant à Orleans.
Robin, Curé de S. Jean à Vienne.
Rochebrune [le Commissaire]
Rogeau, Expéditionn. en Cour de Rome.
Roland Daubreuil [Madame]
Roland de Tremeville.
Roland d'Erseville.
Roland, Négociant.
Romet, Négociant à Bordeaux.
Rostaing, Officier de Dragons.
Rotisset, Secr. de M. le Comte d'Argenson.
Rouillé, Ministre des Affaires Etrangeres.
Rousseau, rue de Grenelle.
Rousseau, Directeur des Sallines à Dieuse.
Roux, Trésorier de France à Montpellier.

Messieurs,

Rozier, Avocat à Orleans.

S.

Sabatier, Directeur des Devoirs à Brest.
Saint Laurent, chez M. Marquet.
Sainte-Maur (la Comtesse de)
Saint-Prin, Comm. des Guerr. à Thionville.
Saladin, rue S. Honoré.
Sallier, [l'Abbé] Bibliothéquaire du Roi.
Savignac de Labat de Monclaro, à Bord.
Savigny, rue des Fossez Montmartre.
Seguier, aux Parties casuelles.
Seguin, Avocat.
Sejournant, à l'Hôtel Luxembourg.
Semicault [la Marquise de]
Sicart, Officier d'Infanterie.
Silva, Négociant à Bordeaux.
Soumille [l'Abbé] à Villeneuve-lez Avignon.

T.

Talon, Secr. d'Ambass. de Polog. à Dresde.
Tanevot, prem. Comm. de M. de Boulogne.
Teissier, Négociant à Lyon.
Tempesti [le Pere] Cordelier à Florence.
Terrier, Secretaire du Cabinet, à Modene.
Tersier, prem. Commis des affair. Etranger.
Teste, Négociant à Lyon.
Thiersan [l'Abbé] Curé de Thionville.
Titon Dutillet.
Tocut, Doyen de la Faculté de Rheims.
Tonneley, Gentilhomme Anglois.
Tribolet, rue Pastourelle.
Turgot de Brucourt, Me des Requêtes.

V.

Valenti [le Cardinal] à Rome.
Vallet de Sevigny, Doyen de l'Univ. d'Orl.
Vandufel à Bayonne.

Messieurs,

Vaudricourt, Prieur à Abbeville.
Veron, chez M. le Premier.
Veron, Secretaire du Roi à Meaux.
Veron-Targan, Négociant.
Victor (le P.) Religieux du Tiers-Ordre.
Vignon, Pensionnaire du Roi.
Villeneuve, Négociant à Bordeaux.
Villers de Lilleadam, C. de la Marin. à Brest.
Villain quatorzieme, Pensionnaire à Gand.
Vincent, au Bureau des Affaires Etrangeres.
Vonschmieden, à Coppenhague.
Voyer à Abbeville.
Watelet, Receveur Général.
W * * *.

Z.

Zacharia [le Pere] à Florence.
Zoepfeld, Secretaire d'Ambassade à Berlin.

Les Noms suivans n'ont pû être rangés à leur Lettre Alphabétique, parce qu'on a reçû les souscriptions, lorsque la Liste étoit sous presse.

LA Duchesse régnante de Saxe Gotha.

Messieurs,

Agniel, freres, Négocians.
Burdin, Receveur Général des Gabelles.
Celestins (les PP.) à Lyon.
De S. Eloy, Trésorier de France.
De S. Martin de Sancere.
De Valin [le Marquis]
Dufraine de Vernines, Avocat Général.

Messieurs,

Dupont, Comm. à la Recette Génér. à Lion.
Faure à Moulins.
Gauché, chez l'Abbé de Pomponne.
Gardel pere & fils, Négocians.
Jaloux l'Abbé] Chanoine de S. Gery.
Phellion à Tours.
Rouzeau Monteau à Orleans.
Shroder à Lubek.

Villes d'où l'on n'a point encore reçu les noms des Souscripteurs.

AIRE.	2	Lisbonne.	31
Amiens.	9	Londres.	63
Angers.	4	Louvain.	6
Beauvais.	2	Madrid.	11
Berlin.	29	Marseilles.	10
Bordeaux.	5	Milan.	15
Bruxelles.	14 } 20	Modene.	14
Bruxelles.	6 }	Montauban.	4
Chalons.	3	Montpellier.	5
Charleville.	2	Namur.	6
Dantzic.	15	Nancy.	3
Florence.	25	Naples.	6
Francfort.	15	Parme.	5
Fribourg.	8	Pau.	6
Gennes.	19	Rennes.	6
Geneve.	2	Rome.	7
Grenoble.	12	Rouen.	12
La Haye.	20	S. Malo.	7
Leypsick.	50	Sens.	3
Liege.	9	Soissons.	4
Limoges.	3	Tours.	5

Vannes.	2	Versailles.	5
Venise.	10	Warsovie.	35
Verdun.	4	Xaintes.	2

Ceux qui croiroient avoir quelque intérêt à vérifier les souscriptions anonimes, peuvent se satisfaire en prenant la peine de passer au Bureau du Journal.

On donnera, dans le Tome de Mai, les noms des Libraires chez lesquels le Journal se trouve, en France & dans les Païs étrangers.



JOURNAL



JOURNAL ETRANGER.

RECHERCHES HISTORIQUES.

Rien ne devant être négligé dans un Plan bien ordonné, il étoit juste que l'Administrateur du Journal se fit honneur de son zele pour la partie œconomique. La Liste des Souscripteurs avoit été promise en son nom : le voilà quitte envers le Public, & renfermé dans le soin de faire multiplier, par ses correspondances, les noms qu'il nous offre en si bon ordre. Son rolle n'est pas sans dignité. Il tient, dans notre entreprise, le rang que les Chevaliers avoient

Recherches historiques.

à Rome, & par conséquent celui de nos Fermiers Généraux, qui les représentent aujourd'hui. A la vérité, l'Histoire Poëtique ne nous apprend point qu'il y ait jamais eu des Financiers au Parnasse; mais, dans cet âge d'or, la publication des Ouvrages d'esprit ne demandoit aucuns frais. Un poinçon & de l'écorce d'arbre suffisoient pour l'immortalité des Auteurs. Les couronnes étoient de laurier, les sieges de mousse, les tapis de fleurs, & la dépense des plus somptueuses fêtes en eau fraiche de l'Hyppocrene. Si les Muses avoient eu des Imprimeurs & d'autres Ministres à leur solde, nous lirions sans doute qu'elles auroient eu des Finances.

Au reste, cette longue *nomenclature* ne fait rien perdre à l'espace littéraire du Journal, puisqu'étant allongé de plusieurs pages, il n'en contient pas moins le nombre ordinaire de feuilles : celle des Souscripteurs n'est réellement qu'une addition.

Cependant les bornes, où je suis resserré, m'obligent de remettre au Tome suivant l'article des Beaux

Recherches historiques.

Arts du Portugal, & d'y suppléer par quelque Piece, dont la mesure n'excéde pas celle de mes pages. La Lettre suivante répond à toutes mes vûes : elle est non-seulement historique, mais noble, galante & curieuse; trois qualités qu'on aime toujours à voir réunies. Tout le monde sçavoit que Mylord Thomond joint une très haute naissance à tous les avantages du mérite personnel; mais on nous apprend, à l'occasion de son mariage, qu'une Nation entiere s'intéresse à sa postérité. C'est M. le Baron de Grante, qui se fait l'interprete des vœux de sa Patrie; & son érudition, dont notre Journal s'est déja ressenti, les accompagne d'un trait d'Histoire fort singulier, qui en releve glorieusement la justice.

LETTRE

A Mylord THOMOND, sur la Découverte de l'ancienne Couronne Royale d'Irlande.

Agréez, Mylord, mes complimens sur votre changement d'état, dont je souhaite la continuation aussi

Recherches historiques.

heureuse, qu'on en peut augurer par des commencemens si flatteurs. Quel plus agréable évenement pour notre Nation dispersée ? Nous gémissions, Mylord, de voir après tant de siécles, les anciens *Brigi*, ou Milesiens, en danger de manquer de Chef; & le fameux *Brian Boiroimhe*, d'un Héritier présomtif. La planche, qu'on a fait graver ici, regarde ce Monarque. Le Prince Denis, son fils & son Successeur, ayant recueilli ses dépouilles dans cette célebre journée de *Cluan Tarf*, où l'infortuné Brian perdit la vie après avoir mis les Danois dans une déroute qui leur fit abandonner l'Irlande, & s'étant vû attaquer inhumainement dans sa retraite avec ses blessés, par le Prince d'Offory, eut, quoique victorieux, le chagrin d'apprendre que pendant ce sanglant combat, les personnes chargées des dépouilles de son Pere étoient tombées parmi les Morts. La couronne d'or massif, en forme de bonnet élevé, à la maniere des anciens Orientaux, fut trouvée à douze pieds sous terre, vers le commencement du siecle pas-

Recherches historiques.

sé, environ six cens ans après cette bataille, dans le marais d'*Allen*, où elle se donna. C'est évidemment un reste de ces dépouilles Royales, qui y avoient été jettées par ceux qui en avoient la garde, pour les dérober à l'Ennemi. Il y a beaucoup d'apparence que tôt ou tard, on en trouvera d'autres restes dans le même Marais. Il est clair, du moins, que celui dont il est question appartenoit au Monarque, non-seulement par ces circonstances tirées de nos Chroniques, mais par les caractères qu'on lit dessus, & que j'ai expliqués dans la Gravure. Nos Antiquaires ont fait beaucoup de recherches, pour découvrir à qui cette précieuse piéce d'Antiquité avoit appartenu. Ils se sont épuisés en conjectures, sans atteindre au vrai; pour n'avoir pas fait attention au trait d'Histoire que j'ai rapporté, qui confirme la vraisemblance du fait; & pour n'avoir point apperçu les lettres gravées dans l'or, parmi les ornemens du bord retroussé, où elles semblent se confondre en les regardant dans un certain sens, parce qu'elles sont saillantes & renversées.

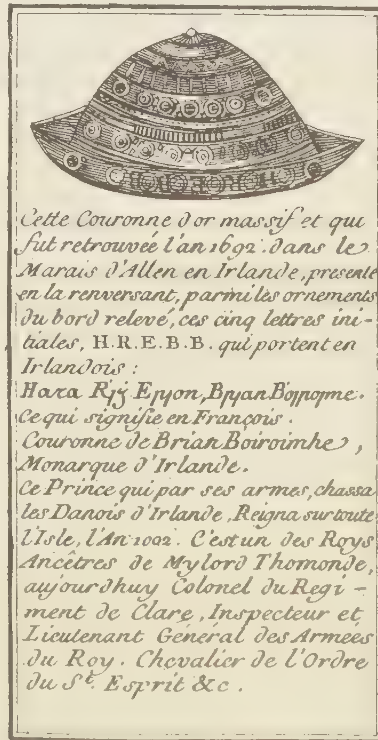
Recherches historiques.

Tout le secret consiste à renverser aussi la Couronne, c'est-à-dire à tourner le sommet vers soi : alors on les découvre très-distinctement. Elles donnent une Legende Irlandoise, qui nous apprend, Mylord, que la propriété de ce noble Monument vous est due. Monsieur le Marquis d'Anglure, qui le possede, sans autre titre que de l'avoir reçû de ceux qui l'avoient trouvé, ne fera point difficulté, lorsqu'il saura qu'il vous appartient, de rendre à vos Archives la Couronne d'un des plus illustres de vos Ancêtres & de nos anciens Monarques. Nos vœux ne sont pas obscurs, Mylord; & s'ils étoient écoutés du Ciel, on comprend sur quelle tête elle seroit bientôt placée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

La suite des Pages est exacte; quoique par un petit desordre, dont on voit la cause, le chiffre passe de 6 à 25.

GEOGRAPHIE.



Cette Couronne d'or massif et qui fut retrouveé l'an 1692. dans le Marais d'Allen en Irlande, presente en la renversant, parmi les ornements du bord relevé, ces cinq lettres initiales, H.R.E.B.B. qui portent en Irlandois :
Hara Rig Eryon, Bryan Boyroyme.
Ce qui signifie en François.
Couronne de Brian Boiroimhe, Monarque d'Irlande.
Ce Prince qui par ses armes, chassa les Danois d'Irlande, Reigna sur toute l'Isle, l'An 1002. C'est un des Roys Ancêtres de Mylord Thomonde, aujourdhuy Colonel du Regiment de Clare, Inspecteur et Lieutenant Général des Armees du Roy. Chevalier de l'Ordre du St. Esprit &c.

Le Parmentier Sculp. A. D. 1755.

GEOGRAPHIE.

Suite de la Nouvelle Méthode de M. Busching.

En donnant la connoiſſance de cet important Ouvrage (*a*), j'ai dû m'attendre qu'on ne me tiendroit pas quitte pour un ſeul Extrait. Le premier a fait concevoir de ſi hautes eſpérances, qu'on m'a déja reproché ma lenteur à les remplir. Mais c'eſt par degrés,qu'il faut mettre le travail de M. *Buſching* dans tout ſon luſtre.

Dans ſon introduction, il donne, en abrégé, l'Hiſtoire des Cartes Géographiques. La plus ancienne, dont il ſoit fait mention dans les Auteurs, eſt celle qu'au rapport d'Euſtathius, Seſoſtris Roi d'Egypte fit faire, des Païs qu'il avoit parcourus avec ſes Armées. On trouve que les Grecs & les Romains ont fait auſſi des Cartes : mais il ne nous en reſte que celles

[*a*] Voyez le premier Extrait,dans le Journal de Janvier.

qu'Agathodæmon deſſina pour la Géographie de Ptolomée; & la fameuſe Table de Peutinger, trouvée par *Conrad Celtes*, acquiſe par *Conrad Peutinger*, publiée par *Beat Rhenanus*, & expliquée par le Commentaire de *Marc Velſerus*. Le dernier des Peutingers, (Famille Patricienne d'Augsbourg) donna l'original en payement de quelques Livres, à Paul *Kuhze*, Libraire de cette Ville; & celui-ci le vendit au Prince Eugene de Savoye, avec les livres duquel il eſt paſſé dans la Bibliothéque Impériale de Vienne. M. François-Chriſtophe de Scheyb a fait copier & graver cette Table, avec plus d'exactitude qu'elle ne l'avoit été juſqu'à lui [*b*]. Elle eſt en elle même aſſez mal faite. On la croit un Ouvrage du quatriéme ſiécle.

Les Cartes, qui furent trouvées avec les Manuſcrits de la Géographie de Ptolomée, ſont l'origine, comme elles ont été longtems la baſe, de toutes celles qui ont paru depuis le rétabliſſement des Lettres.

[*b*] Il n'y a que deux ans qu'elle a été publiée, en 12 feuilles.

L'uſage, qu'en fit Sebaſtien *Munſter* Allemand, donna occaſion à d'autres Artiſtes de faire toute ſorte de Cartes particulieres, qu'Abraham *Ortelius* & Daniel *Cellarius* recueillirent, & qu'Eerhard *Mercator* redigea dans un ordre ſiſtêmatique, adopté depuis par les deux *Blaeus*, par Jean *Janſſon* & par d'autres, juſqu'à ce que Sanſon en deſſina de nouvelles, qui furent corrigées par François *de Witte* & par *Viſcher* le jeune. Enfin Guillaume de l'Iſle appliqua plus heureuſement que ſes prédéceſſeurs les Obſervations aſtronomiques à la Géographie. Il employa auſſi, dans le Deſſein, une Méthode beaucoup meilleure que celle de Sanſon, & de ceux qui l'avoient ſuivi; cependant M. Buſching remarque, que cette Méthode même n'eſt pas encore ſans défaut, & que ſon Auteur, qui d'ailleurs n'étoit point aſſez verſé dans la connoiſſance hiſtorique des Païs, ne l'a pas conſtamment obſervée dans toutes ſes Cartes. Malgré cette critique, M. Buſching reconnoît beaucoup de mérite dans feu M. de l'Iſle; ſurtout en ce qu'il

a ſuivi, comme l'Anglois Moll, qui cependant n'étoit pas ſupérieur dans ſon art, une route nouvelle & très-pénible

La reformation des Cartes, commencée en France, fut continuée & perfectionnée par Jean-Mathias *Haſe*, Profeſſeur de Mathématiques à Wittemberg, où il mourut en 1742. Dans tous ſes deſſeins, Haſe a ſuivi les principes de la projection Stereographique, qui répond à l'horizon; de ſorte que le point de vûe ſe trouvant dans le milieu de la Carte, tous les endroits du Païs ſont diametralement oppoſés à l'œil de celui qui les regarde. Ce ſont les principes de cet habile homme, qu'adopte aujourd'hui la Societé Coſmographique de Nuremberg, dont les Cartes, qui diſputent le mérite de la perfection aux plus exactes, ſont publiées par les héritiers de *Homann*. En France, M. d'Anville, M. Bellin & M. Buache, contribuent beaucoup à perfectionner les Cartes Géographiques.

Toutes celles qui ont été gravées montent à plus de 16000; mais il n'y en a, dans ce nombre, qu'en-

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. Extrait.

viron 1700 d'originales; & comme celles-ci sont tracées sur une fausse projection, ou sont devenues défectueuses par le changement des lieux & de leurs divisions, on conçoit que jusqu'à présent le nombre des bonnes Cartes est encore très-petit [c]. La maniere de les enluminer méthodiquement doit sa naissance à Jean Hubner; elle a été perfectionnée par Everard David Hauber, de qui nous avons, entr'autres, les quatre parties du monde & l'Allemagne, enluminées suivant les Religions & les langues différentes; & continuée par M. Schaz, à Strasbourg.

Après avoir démontré la figure Spheroidale de la terre, M. Busching fait l'énumération des Navigateurs, qui ont fait le tour du monde. Tel est Ferdinand Magellan, Portugais; car quoiqu'il eut perdu la vie dans un combat, contre les habitans de

[c] Voyez les Mémoires de la Societé Cosmographique pour l'année 1748. à la page 348 & suivantes; & par rapport à l'Histoire des Cartes Géographiques, les Ouvrages que M. Everard David Hauber a publiés en Allemand sur ce sujet.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. Extrait.

l'Isle de Sebu, un des cinq vaisseaux avec lesquels il étoit parti de Seville, le 10 Août 1519, revint dans le port de S. Lucar, après avoir fait le tour du globe en trois ans & 28 jours. 2. Le Chevalier François Drake, Anglois, étant parti de Plymouth le 13 Décembre 1577, rentra dans le port de cette ville le 16 Septembre 1580. 3. Un autre Anglois, nommé Thomas *Cavendish* ou Candish, partit de Plymouth le 21 Juillet 1586, & y revint le 9 Septembre 1588. 4. Simon de Cordes, Hollandois, partit en 1590. 5. Un autre Hollandois, nommé Oliver *Van Noort*, mit à la voile, de Rotterdam, le 13 Septembre 1598 & y retourna le 22 Août 1601. 6. Un Allemand, nommé George *Spielbergen*, ayant quitté la Hollande le 8 Août 1614, y retourna le 1 Juillet 1617. 7. Guillaume Corneille *Schouten*, Hollandois, étant sorti du Texel le 14 Juin 1615, y rentra au mois de Juillet 1617. 8. L'Amiral Hollandois Jacques l'*Hermite*, accompagné de l'Amiral Jean Hugo *Schappenham*. Ils partirent de Goerée dans la Hollan-

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. Extrait.

de méridionale, le 29 Avril 1623; & revenus heureusement, ils entrerent dans le Texel le 9 Juillet 1626. 9. Guillaume Dampier, Anglois, partit en 1689 & revint en Angleterre en 1691. 10. Giovan Francesco *Gemelli Careri*, Italien, s'embarqua le 13 Juin 1693, & revint en 1698. 11. Edouard Coocke, Anglois, fit le tour du monde entre 1708 & 1711. 12. Woodes *Rogers*, de la même nation, retourna la même année que Coocke, après être parti de Bristol le 15 Juin 1708. 13. Gentil de la Barbinais, né en France, fit le voyage entre 1615 & 1718. 14. *Clipperton* accompagné de *Shelvoke*, tous deux Anglois. Ils quitterent l'Angleterre le 13 Février 1719 & y revinrent en 1722. Le premier arriva au commencement du mois de Juin à Galouay en Irlande; & le dernier, le 1 Août à Londres. 15. *Roggewein*, Hollandois, étant sorti du Texel le 6 Juillet 1721, y rentra le 11 Juillet 1723. Le seiziéme, & le dernier dont on ait connoissance, est l'Amiral George Anson, qui partit de S. Helene le 18 Septembre 1740, &

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. Extrait.

qui vint mouiller dans le port de Spithead le 15 Juin 1744. Tous ces Voyages ont été faits autour de l'Amérique, par la Mer du Sud [d], en revenant par les grandes Indes & par le Cap de Bonne-Espérance.

Comme la découverte de la véritable figure de la terre fournit une nouvelle preuve pour son mouvement autour de son axe, qu'elle donne un nouveau jour à la théorie de la gravité, qu'elle contribue à perfectionner le nivellement, qu'elle peut servir à déterminer la parallaxe de la Lune, & qu'elle procure enfin de grands avantages à la Géographie & à la navigation; M. de Busching rend compte des opérations, dont on est redevable au glorieux regne de Louis XV. Il ajoute que M. André *Celsius*, qui accompagna les Astronomes François en Lapponie, a fait voir par quelques exemples, dans les Mémoires de l'Académie de *Stockholm*, qu'il arrive dans la navigation des cas où l'ignorance de la vraie figure de la

[d] A l'exception de celui de Carreri, qui fut fait par la route opposée.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. *Extrait.*

Terre peut exposer, aux plus grands dangers, les biens & la vie des hommes. Si par exemple, en partant d'un endroit situé à l'Orient ou à l'Occident, sous le 45 degré de Latitude, on devoit, selon les Cartes Marines, éviter, à huit degrés & demi delà, des écueils & des bancs de sable, & qu'on se réglât sur la table des degrés de Cassini, qui depuis le quarante-ciquieme, racourcit chaque degré de latitude de 645 toises plus qu'il ne faut, on échoueroit dans un endroit, lorsqu'on s'en croiroit encore éloigné d'un mille Suedois. Il seroit inutile de rapporter ici tous les autres inconvéniens, qui doivent nécessairement resulter de cette ignorance.

M. Busching fait connoître les différentes mesures dont on se sert pour mesurer la terre; le circuit de notre globe, sa situation par rapport aux autres corps de l'Univers, ses poles, aussi-bien que le zenith & le nadir, tous les cercles enfin dont on environne la sphere; ensuite exposant les rapports qu'ont les lieues les plus connues à un degré de l'Equateur, il en donne la table suivante.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. *Extrait.*

Un degré de l'Equateur comprend,

Selon l'augmentation du nombre,	*Selon l'ordre Alphabétique,*
10 $\frac{1}{2}$ lieues Suedoises.	lieues d'Allemagne 15.
13 $\frac{1}{2}$ l. Hongroises.	lieues d'Angleterre 69 $\frac{4}{25}$ ou 70.
15 l. communes d'Allemagne.	l. d'Arabie 56 $\frac{2}{3}$.
17 $\frac{1}{2}$ l. Espagnoles.	l. de la Chine 250.
20 grandes lieues Françoises.	l. Espagnoles 17 $\frac{1}{2}$.
22 $\frac{2}{5}$ l. de Perse ou de Parasanges.	Grandes l. Françoises 20.
25 petites lieues Françoises.	Petites l. Françoises 25.
30 l. Indiennes.	lieues Hongroises 13 $\frac{1}{2}$.
56 $\frac{2}{3}$ lieues d'Arabie.	l. Indiennes 30.
60 l. communes d'Italie.	l. d'Italie 60.
66 $\frac{2}{3}$ l. de Turquie ou Berri.	l. de Perse 22 $\frac{2}{9}$.
64 $\frac{4}{25}$ ou 70 lieues d'Angleterre.	l. de Russie 104 $\frac{1}{2}$.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. *Extrait.*

104 $\frac{1}{2}$ l. de Russie ou de Verstes.	l. Suedoises 10 $\frac{1}{2}$.
250 l. de la Chine ou Li.	l. de Turquie ou Berri 66 $\frac{2}{3}$.
60000 pas géométriques.	

Vers la fin de la partie Mathématique de cette introduction, l'Auteur donne l'Histoire des Globes, sur lesquels l'Art a essayé de représenter la Terre que nous habitons. Il croit très-probable, que ceux du Chevalier de Bahaim & de Jerôme Fracastor ont été les premiers (*e*). Celui de

[*e*] M. Busching paroît avoir ignoré que Barthelemi Colomb, Frere de l'Amiral, faisoit des Spheres à Lisbonne, avant l'année 1484; & qu'il présenta, dans son Voyage d'Angleterre, au Roi Henri VII, une Mappe-Monde avec ces Vers qu'Hackluyt nous a conservés :

Terrarum quicumque cupis feliciter oras
Noscere cuncta decens doctè pictura docebit,
Quam Strabo affirmat, Ptolomæus, Plinius atque
Isidorus : non una tamen sententia cuique.
Pingitur hic etiam nuper sulcata carinis
Hispanis Zona illa, prius incognita Genti,
Torrida quæ tandem nunc est notissima multis

La datte de cette Mappe-Monde, qu'on y

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. *Extrait.*

Bahaim se conserve dans sa famille, qui subsiste encore à Nuremberg; mais il a été fort endommagé par les injures du tems. Parmi les Globes postérieurs, ceux de Jod. *Hodius*, l'aîné, de Guillaume *Bleau*, & de *Coronelli*, ont été les meilleurs; & ceux de Gerhard *Valkens*, les plus communs : mais tous ces Auteurs ont été surpassés de beaucoup par M. de l'Isle & par *Moll*. En Allemagne Ehrhard *Weigel*, Jean *Beyer*, Jean Louis *Andreæ*, & Jean Gabriel *Doppelmayer* ont employé Jean George *Puschner*, pour donner de nouveaux Globes au Public. Les héritiers de *Homann*, à Nuremberg, promettent d'en donner bientôt, qui auront de diametre trois pieds de Paris, & qui surpasseront en exactitude tous ceux qu'on a vûs jusqu'à présent. Depuis quelques années, Jean Frederic *Endersh* travaille à Elbing, en Prusse, à de nouveaux Globes qui ont leur mérite.

a marquée depuis dans d'autres Vers, à l'année 1480, est défectueuse, puisque Barthelemi ne partit pour l'Angleterre que quatre ou cinq ans après, & que le premier Voyage des Espagnols est en 1494.

On en a fait d'une grandeur & d'un prix extraordinaires. En 1654. le Duc Fredericl II. de Holstein-Gottorf en fit commencer un sous la Direction du célébre Ad. *Olearius*, par Andreas *Busch*, qui ne fut achevé qu'en 1664. sous Chretien, fils du Duc Frederic; on le plaça dans le Château de Gottorf, situé dans le Duché de Schleswig : il est de cuivre; son diametre est d'onze pieds. Il représente extérieurement la terre; & intérieurement, sur de l'argent doré, le Ciel avec toutes les étoiles connues alors. Le dedans offre une table entourée d'un banc, sur lequel peuvent s'asseoir commodément dix à douze personnes. Autrefois toute la machine étoit tournée par l'eau, dans l'espace de vingt-quatre heures; on pouvoit même, sans beaucoup de peine, la faire tourner intérieurement par le moyen des vis sans fin d'Archimede. En 1713. on fit présent de cet admirable Ouvrage au Czar Pierre le grand, qui le fit transporter l'année suivante à Petersbourg : il y fut placé dans la tour des Bâtimens Académi-

ques, où il manqua d'être entierement consumé par le feu en 1747. Après avoir été reparé avec beaucoup de frais & de soins, on l'a mis dans une petite maison de bois, peu éloignée des autres bâtimens de l'Académie; mais on s'occupe actuellement à construire un édifice de pierre, pour l'y placer.

Le Cardinal d'Etrées fit faire par Coronelli, pour Louis XIV., un Globe terrestre & un céleste, dont chacun a près de douze pieds de diamétre. Ils furent commencés en 1683. & se voient encore à Paris. *Castel-Maine*, Comte Anglois, & Erhard *Weigel*, Professeur de Mathématiques à Jena en Saxe, ont aussi fait construire des Globes d'une grandeur extraordinaire.

La partie de l'Introduction, qui regarde la description Physique de notre Terre, commence par la considération de l'Atmosphere, que l'Auteur finit, en observant que la température de l'air dépend beaucoup moins de l'éloignement du Pole, ou de la proximité de l'Equateur, que de plusieurs autres cir-

constances. Tous les cantons, situés entre les Tropiques, ne sont pas les plus chauds sur notre Globe; & il ne regne pas, dans tous ceux qui sont renfermés dans les cercles polaires, un froid insupportable. En plusieurs endroits très Septentrionaux, à Petersbourg, par exemple, la chaleur est en certains tems beaucoup plus vive qu'entre les Tropiques. Toutes les variations, dans la température de l'air, dépendent principalement des vents. On a remarqué en général, que les endroits situés vers le Levant sont plus froids que ceux qui, sous le même degré de Latitude, ont une situation plus Occidentale.

Après avoir donné une idée fort juste de tous les corps qui composent le Globe terrestre, l'Auteur ajoute, d'après M. Jean-Pierre *Sussmich* (*f*) quelques considérations générales sur les hommes. *Le nombre de ceux qui naissent, surpasse pres-*

(*f*) Son Ouvrage Allemand a été imprimé en 1742 à Berlin sous le titre; *Ordre divin dans les changemens auxquels le genre humain est sujet.*

que toujours celui de ceux qui meurent; par conséquent le nombre des hommes va toujours en augmentant. Si le contraire arrivoit dans un Païs, il se dépeupleroit entierement dans l'espace de quelques Siecles, indépendamment des guerres ou du fléau de la peste. Si dans le même Pays il naît & il meurt le double des hommes, il faut que le nombre des habitans ait été augmenté dans la même proportion. De toutes les *causes qui empêchent la multiplication de l'espece humaine*, la peste est la plus destructive; car il ne faudroit pas qu'elle réïterât souvent ses efforts, pour dépeupler entierement un Païs. On y doit joindre la guerre, la famine, le célibat, tout ce qui empêche les mariages & la fécondité, tout ce qui hâte la mort de ceux qui sont nés, les Villes enfin, sur-tout celles qui sont bien peuplées, où l'oit voit mourir ordinairement plus d'hommes qu'on n'y en voit naître; ce qui vient de la vie déreglée qu'on y mene, & de leur situation ordinairement mal saine. *Notre terre pourroit au moins nourrir à la fois 3000 millions d'hom-*

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. *Extrait.*

mes ; cependant elle en contient à peine le tiers , c'est-à-dire , 1000 millions : or , en mettant avec les Anciens chaque génération à 33 ans ; il naît dans cet espace 1000 millions d'hommes, il en meurt autant , & plus de 30 millions quittent la vie dans une seule année. On peut compter plus de 82000 morts par jour, plus de 3400 par heure, près de soixante par minute, & un pour chaque seconde. Les listes des morts font voir qu'*il naît plus de garçons que de filles*. Ceux-là sont en proportion de celles-ci , comme 1050 à 1000, ou 105 à 100, ou même comme 21 à 20 ; mais la mort, & d'autres causes , emportent l'excédent des garçons, & remettent les deux sexes dans l'égalité. On prétend qu'en Espagne il y a plus de femmes que d'hommes ; il en faut chercher la cause dans les Couvents, où l'on trouve sept Religieux contre deux Religieuses. Dans les Villes, le nombre des femmes est ordinairement plus grand que celui des hommes. Dans les Campagnes , c'est le contraire. La proportion, qui se trou-

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. *Extrait.*

ve entre les deux sexes, fournit un argument très - concluant contre la Polygamie. *L'augmentation, ou la diminution des habitans d'un Pays , peut être connue par les listes des morts.* Elles serviroient même à déterminer le nombre des vivans. Dans les Villes, grandes & bien peuplées , il faut compter un mort pour 25 à 28 vivans. Dans les Villes de moyenne grandeur , telles que Coppenhague, Berlin, Breslau, un mort sur 29 à 30 ; & dans les Campagnes, un seul pour 40 ou 45 vivans. Par les mêmes observations , quelques-uns comptent annuellement pour les Villes & les Villages d'un Pays entier, quarante vivans pour un mort : à Paris , ce calcul ne s'accorde point avec les nôtres ; & à Londres, il en meurt par an, un sur vingt.

M. Busching termine son Introduction par une considération succinte de l'Hydrographie, qu'il finit en faisant remarquer que la Mer occupe environ 2 de la surface de notre Globe. On peut fort bien, ajoute-t-il , la diviser en deux parties fort grandes , quoiqu'inégales. Il met d'un côté la Mer, qui est entre

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. *Extrait.*

l'Europe & l'Afrique , avec celle qui est entre l'Afrique & l'Amérique ; & de l'autre, la Mer qui est entre le nouveau Monde & l'Asie. Le Continent est environné de tous côtés par les eaux. Le fond de la Mer ressemble entierement à la surface de la terre , & n'est qu'une continuation du Continent sous les eaux. On trouve dans la Mer, des montagnes, des rochers, des vallons, des cavernes , des plaines, des bancs de sable, toutes sortes de terres & de pierres , des sources & des rivieres, ou des courans , des vegétaux & des animaux. La profondeur de la Mer, quoique très inégale, n'est nulle part sans mesure. Il y a peu d'endroits où elle soit tout-à-fait d'un mille d'Allemagne. Pour la connoître , les Mariniers se servent de la sonde ; c'est-à-dire, d'une corde appellée ligne, au bout de laquelle il y a un cylindre de plomb en façon de quille, de la pésanteur de douze livres ou plus, & dont on enduit la partie inférieure avec du suif, afin qu'il s'y attache des matieres , par lesquelles on puisse juger de la nature du fond.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 2. *Extrait.*

Pour sonder les endroits, où les cordes ne suffiroient pas, on se sert de certains instrumens , auxquels on attache une vessie , ou quelqu'autre corps leger, qui se dégageant, dès que l'instrument atteint le fond, le quitte & remonte ; desorte que l'on peut trouver la profondeur par le tems qu'il a fallu à la vessie, ou à d'autres corps legers , pour revenir sur l'eau. On peut regarder les Isles de la Mer, comme les sommets de quelques Montagnes, dont le pied est couvert d'eau. Quelques-unes de ces cimes sont à fleur d'eau ; d'autres n'atteignent point sa surface. La Mer est plus féconde & plus peuplée que la terre ferme. Le nombre des différentes especes d'animaux qui habitent l'eau , & celui des plantes qui y végétent, est prodigieux.

Entre les Phénomenes de la Mer, M. Busching observe que l'Océan se meut continuellement du Levant vers l'Ouest, & que c'est entre les Tropiques que ce mouvement est plus sensible. Le vent de l'Est, qui soufle continuellement dans la zone torride, semble en être la cause. Dans la

partie de l'Introduction qui traite de l'Atmosphere, l'Auteur avoit déja remarqué, suivant les principes de M. Halley, que ce vent est causé par la grande chaleur du Soleil, & qu'il suit, sous la ligne, la direction de cet Astre. Cependant on observe que selon les différentes saisons, son cours change un peu. Depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre, il vient ordinairement du Sud-Est; & depuis le mois de Novembre jusqu'à celui d'Avril, il vient presque toujours du Nord-Est.

Si cet Extrait répond à nos vûes, nos Lecteurs s'attendront à trouver, dans ceux qui doivent les suivre, beaucoup plus que de simples leçons de Géographie; & nous les confirmons hardiment dans cette idée, par de nouvelles promesses.



CRITIQUE.

Essai sur les différentes espéces du Ridicule. Londres 1754.

LA Comédie, la Satire, & le Burlesque étant les trois Principales espéces du Ridicule, il est nécessaire, pour les bien connoître, de comparer ensemble les ouvrages de ce genre, les plus admirés des Anciens & des Modernes. C'est ainsi seulement que l'on peut se rendre capable de marcher soi-même sur les traces de ces immortels Ecrivains, ou d'apprécier les efforts de leurs Imitateurs; d'accorder ou de refuser le prix à nos Contemporains qui courent la même carrière, & de juger avec impartialité le procès toujours renaissant entre les Admirateurs outrés & les Critiques injustes.

Aristophane étoit forcé d'écrire pour la multitude, dans un siècle & dans une ville où la licence du Peuple ne connoissoit aucunes bornes.

Ses Comédies en conservent l'empreinte: sa plaisanterie est grossiere, & dure, ses caractères forcés jusqu'à l'extravagance; il semble n'avoir eu d'autre dessein, en les traçant, que d'outrer la difformité. Semblable à quelques Peintres Italiens dont le talent particulier est la *caricature*, il disloque, il estropie, il grossit les traits jusqu'à ce qu'il ait atteint le dernier période de la laideur; mais sans détruire cependant le total de la ressemblance. L'impolitesse, l'indecence, l'obscénité dominent dans son expression: & comme la Populace est toujours charmée de voir ses Supérieurs insultés, avilis & tournés en ridicule, ce Poëte repandoit le venin de la calomnie sur les plus sages & les plus dignes Citoyens. Son stile est inégal; & les fréquentes Parodies qu'il fait de Sophocles & d'Aristophane y jettent un mélange choquant de sérieux & de bouffon. Fécond néanmoins en traits ingénieux & en allusions fines sur les affaires politiques & le Gouvernement d'Athenes, il gagneroit peut-être plus à être considéré comme un *Satiri-*

que d'Etat (a) que comme un Ecrivain Comique.

Plus circonspect à l'égard du Gouvernement, sans être plus décent vis à vis du Public, Plaute altera par l'alliage d'une vile bouffonerie le riche fond d'esprit & de gayeté qu'il avoit reçu de la Nature. Jamais génie ne s'annonça plus décidé pour la Comédie. Quelques-uns de ses caractères sont d'une force inimitable. Nous lui avons l'obligation du premier Avare & du premier Fanfaron. Mais chez lui, l'amour dégénere en débauches. Ses railleries sont basses, ses plaisanteries ignobles & dignes seulement de *la lie de Romulus*. Il fournit des exemples de toutes les sortes de vrai & de faux esprit; & dans ce dernier genre, il descend jusqu'aux pointes & aux jeux de mots les plus miséra-

[a] Le mot Anglois, dont nous avons conservé le sens, exprime une chose plus connue en Angleterre qu'en France, ou du moins envisagée différemment. La forme du Gouvernement rend licite dans l'une, quelquefois même utile, un genre d'écrire justement proscrit & méprisé dans l'autre.

bles.

CRITIQUE. *Especes du Ridicule.*

bles, ces défauts furent cependant ceux de son siècle, plus que de son génie. Il vecut dans un tems, où Rome commençoit à peine à sortir de la barbarie. Il ne trouva, ni bons modeles, ni regles de goût, ni critique éclairée. Avec ses talens naturels, s'il eut été reservé pour le siècle d'Auguste, on ne peut s'empêcher de croire qu'il auroit effacé même le disciple de Ménandre.

La douceur, la délicatesse, l'élegance, la correction, forment, il est vrai, le caractère de Terence. Ses figures, gracieuses & noblement dessinées, sont placées dans des jours heureux; & leur expression est d'une vérité frappante. Son ordonnance, simple & nettement conçue, se développe sans embarras; mais par malheur, ses caractères sont trop généraux & trop uniformes. Ils ne sont point marqués par ces singularités *différentielles*, qui distinguent un homme d'un autre. Trop de ressemblance dans les incidens & dans les intrigues; des monologues trop fréquens, & toujours mal amenés, jettent au milieu de l'intérêt des inter-

CRITIQUE. *Especes du Ridicule.*

valles de langueur, & font regner dans le total une sorte de Monotonie.

A trois Anciens si célébres, on peut opposer seul l'*incomparable Moliere, comme le Maître le plus consommé dans l'art de la Comédie, que tous les siècles du monde ayent jamais produit.* Il ne se contenta point de tracer des caractères communs, & tels qu'on en trouve par tout; il s'appliqua fortement à examiner les variétés infinies de la Nature. Il découvrit bientôt les plus légeres différences; & par un art supérieur il sut les faire appercevoir & les rendre sensibles. Aussi ses caractères, quoique la plûpart absolument neufs, conservent toujours l'empreinte de la vérité & de la justesse. Le Tartuffe & le Misantrope sont les plus singuliers, & cependant les plus parfaits peut-être & les plus véritablement Comiques, qui ayent été mis au Théâtre. Son Avare l'emporte sur ceux de toutes les autres Nations. Moliere semble avoir saisi, le premier, la nature & l'objet de la bonne Comédie: c'est de présenter un ca-

CRITIQUE. *Especes du Ridicule.*

ractère singulier, & d'en offrir successivement les traits, en amenant des incidens propres à faire éclater ses singularités; & cela par une gradation si adroite, que le trait qui suit, soit toujours plus piquant & plus inattendu que celui qui précéde. Dans le Misantrope, par exemple, il n'est aucune circonstance qui ne tende directement à manifester le dégoût bizarre & l'humeur chagrine d'Alceste: & dans le Tartuffe, tous les incidens sont combinés avec art, pour mettre dans un plus grand jour l'hipocrisie & la trahison d'un Scelerat accompli.

Je suis faché, confesse le Critique Anglois, de ne pouvoir citer aucun Comique de ma Nation, qui soit comparable à Moliere. Il faut avouer cependant que Falstaff & Morose (*b*) sont deux caractères admirables, parfaitement soutenus & développés.

(*b*) Personnages célébres du Théâtre Anglois: le premier dans un genre de ridicule grossier, qui ne réussiroit pas sur le Théâtre François; l'autre, dans toute la force du sens que son nom présente en latin.

CRITIQUE. *Especes du Ridicule.*

Shakespear a su rassembler une foule d'incidens, les plus propres à repandre une vive lumiere sur la crapule, la lubricité, la poltronerie & les fanfaronades du lourd & vieux Chevalier Falstaff. *Johnson* n'a pas montré moins d'art & d'invention, dans les différens aspects sous lesquels il présente l'humeur inquiete & l'étrange manie d'un Original, qui ne peut souffrir aucune sorte de bruit.

A l'égard des Satiriques de l'Antiquité, l'Auteur ne feroit, dit-il, aucun scrupule, en les comparant avec les Modernes, de préférer Boileau & Pope à Horace & Juvenal. Les traits du ridicule, qui partoient du pinceau des deux premiers, étoient d'autant plus aigus qu'ils étoient plus limés & plus polis. Que des Reformateurs noyent leur morale & leurs preceptes dans un déluge d'obscenités, c'est assurément une indécence des plus choquantes. Tel est pourtant le caractère de l'aigre Juvenal. Horace même, ce Courtisan si sage, tombe souvent dans la bassesse, soit des images licentieuses, soit des injures

CRITIQUE. *Eſpeces du Ridicule.*

groſſieres. Au contraire il ſemble que la Muſe ſatirique de Boileau & de Pope ait eu le ceſte de Venus en partage. Leur ridicule eſt caché ; il eſt oblique ; tandis que celui des deux Romains eſt direct & ouvert. La dixiéme Satire de Boileau , contre les femmes, eſt plus mordante, quoique plus décente & plus fine , que la ſixiéme de Juvenal ſur le même ſujet ; & Pope, dans ſon Epitre à Madame *Blount*, ſurpaſſe infiniment l'un & l'autre par la maniere adroite, légere & délicate , dont il y touche les foibleſſes du beau ſexe. J'ajouterai que les imitations d'Horace par Pope, & celles de Juvenal par Johnſon , ſont préférables aux Originaux , par la juſteſſe de l'application, & la fineſſe du ridicule. Après tout, les Anciens n'ont rien, dans le même genre, qui puiſſe aller de pair avec le Lutrin, le Diſpenſary, la Boucle de cheveux enlevée & la *Dunciade* (*c*).

(*c*) Trois célébres Poëmes Anglois ; l'un de Samuel *Garth* (voyez le ſecond article de Philologie du mois de Mars) , & les deux autres de Pope. On connoît le premier de ceux-ci par une Traduction Fran-

CRITIQUE. *Eſpeces du Ridicule.*

Lucien eſt ſans doute le plus grand Maître du Burleſque (*d*) parmi les Anciens. L'idée primitive des voyages de Gulliver eſt évidemment priſe de ſon *Hiſtoire véritable* : cependant ils ſont infiniment au-deſſus. Lucien commence par avertir ſes Lecteurs , qu'il badine, & que ſon deſſein eſt de tourner en ridicule quelques-unes des Hiſtoires les plus incroyables de Cteſias & d'Herodote. Aſſûrément cette introduction émouſſe la ſatire, & nuit même au deſſein de l'Auteur. *L'Hiſtoire* véritable conſiſte dans un amas d'êtres chimériques, d'objets monſtrueux, & de prodigieuſes avantures. Gulliver a un ſens caché ; ſes Nains & ſes Géants portent avec eux, tacitement ,

çoiſe. Le ſecond, moins agréable & plus difficile à traduire , parce qu'il eſt dans un goût plus national , eſt une Critique fort vive de pluſieurs Auteurs médiocres, ſur tout de *Theobald* ; & généralement de tout ce que nous comprenons ſous les noms de ſottiſe , de platitude & d'ignorance.

(*d*) Admettons ce terme dans le Critique Anglois , pourvû qu'il n'en étende le vrai ſens qu'à l'Hiſtoire véritable de Lucien & à quelques-uns de ſes Dialogues : car dans tous les autres Ouvrages du même Auteur , ſon badinage mérite un meilleur nom.

CRITIQUE. *Eſpeces du Ridicule.*

quelque inſtruction morale ou politique. Le *Caron* de Lucien paroît avoir également fourni l'idée du *Diable boiteux* ; mais le François l'emporte de beaucoup ſur l'original, par une plus grande variété de caracteres, de deſcriptions, de réflexions & d'avantures. De même, dans le parallele de Lucien & de Cervantes, le premier n'y paroîtroit point à ſon avantage. Le Burleſque de l'Auteur conſiſte principalement à faire parler & agir ſes Dieux , ſes Heros, & ſes Philoſophes, comme la plus vile populace. Celui de l'Eſpagnol eſt dans l'air ſérieux & ſolemnel, dont il raconte les actions les plus extravagantes & les plus ridicules ; & ce dernier genre eſt bien plus frappant. En un mot Don Quichotte, & ſa copie notre *Hudibras* , le *Splendid Shilling* (*e*), les Avantures de Gil-Blaz, le Comte du Tonneau , & le *Reharſal* (*f*) , ſont des Chef-d'œuvres de ridicule , que toute la plaiſanterie de l'Antiquité ne ſçauroit égaler.

(*e*) Poëme de M. Phillips , dans le goût du Louis d'or de Mlle. de Scudery.

(*f*) Comédie du Duc de Buckingham.

CRITIQUE. *Eſpeces du Ridicule.*

Théophraſte même doit céder à la Bruyere, pour la profonde connoiſſance du cœur humain ; comme Athènes n'a rien qu'elle puiſſe oppoſer au caractere naturel & plaiſant de Sir Roger de *Coverley* , tracé avec autant de jugement que de graces, par la même main qui peignit Caton expirant, & Rome ſoumiſe (*g*).

On ne s'eſt attaché juſqu'ici qu'à l'Ouvrage Anglois ; avec admiration pour le rare déſintéreſſement de l'Auteur , qui lui fait accorder aux François la palme du genre comique. En louant la juſtice qu'il rend à Moliere , nous ajoutons qu'il auroit donné plus d'étendue au jugement qu'il porte en faveur de notre Nation , s'il avoit connu quelques Pieces des ſucceſſeurs de ce grand homme. Le *Joueur* n'eſt-il pas un Chef-d'œuvre dans le genre ridicule ? Chaque Scene n'y eſt-elle pas amenée avec un art merveilleux , pour mettre la paſſion du jeu dans un nouveau point de vûe , ridicule & mépriſable ; & juſqu'aux Epiſodes , tous les diffé-

(*g*) C'eſt Addiſſon, dans ſa belle Tragédie de *Caton*. Sir Roger *Coverley* eſt un des principaux perſonnages du *Spectateur*.

CRITIQUE. *Especes du Ridicule.*

rens traits n'aboutissent-ils point au centre commun, qui est le jeu avili & ridiculisé ? Le *Philosophe marié*, la pétillante *Métromanie*, le *François à Londres*, & plusieurs autres, fourniroient au Critique de nouveaux exemples du Ridicule, traité avec le plus grand succès.

Ceux de nos Auteurs, qu'il cite dans le genre de la Satyre, pourroient être en plus grand nombre. Nous avons plusieurs Ouvrages excellens, enfantés comme Hudibras, dans la chaleur des guerres civiles, long-tems recherchés & lûs avidement par les Connoisseurs; mais tombés depuis quelque-tems dans une espece d'oubli. Tels sont la Satire Menippée, la Confession de Sancy, & le Baron de Feneste (*h*).

Mais, sur tout, peut-on pardonner au Critique d'avoir oublié Rabelais ? Qui pouroit, parmi les Modernes,

(*h*) On y peut joindre l'Apologie de M. de Beaufort (attribuée à S. Evremond); la Conversation du Maréchal d'Hocquincour & du P. Canaye qui est certainement de lui, ainsi que la Retraite de M. de Longueville, & la Lettre sur la Paix des Pyrennées, &c.

CRITIQUE. *Especes du Ridicule.*

soutenir mieux que lui le parallele des Anciens ? Est-il vrai que Swift ait immédiatement pris de Lucien, l'idée des Voyages de son Gulliver ? Rabelais n'avoit-il pas fait voyager Pantagruel; & n'avoit-il pas assez étendu, assez embelli, le plan du satirique Grec, pour offrir à l'Anglois un modele plus achevé ? Les rapports mêmes qui se trouvent, & qu'il seroit facile de montrer dans le Gulliver, avec plusieurs endroits de Rabelais, & le peu au contraire qu'en ont ces deux Satires avec *l'Histoire véritable*, semble prouver évidemment qu'à l'égard de l'idée, Swift ne devoit rien à Lucien, & qu'il devoit tout à Rabelais.

En payant à *Cervantes* le tribut d'éloges, qui lui est dû sans doute par toutes les Nations, notre Auteur ne pouvoit-il pas aussi rendre à Scarron quelques honneurs ? Le Roman Comique a pû perdre quelque chose en France, par les changemens introduits dans l'écorce des mœurs, & dans ce qu'on appelle le ton du monde poli; mais il a dû perdre moins chez les Etrangers.

CRITIQUE. *Especes du Ridicule.*

Ces variations de notre Langue & de notre goût ne pénétrent pas toujours jusques chez eux; ils regardent encore du même œil cette ingénieuse Satire. On ne parle point ici du Virgile travesti; quoique le burlesque soit aussi une des sources du Ridicule, & que Scarron y ait puisé plus heureusement que personne. Les couronnes qu'il remporta dans cette ignoble carriere, flétries dans les mains de ses Successeurs, dédaignées aujourd'hui des plus médiocres Ecrivains, dépareroient le front décent des Muses Françoises.

Celles d'Italie ont encore plus à se plaindre de l'Auteur. Outre le Poëme de l'Arioste, qui est d'un genre mixte, où le ridicule domine souvent, ses Satires & ses Comédies auroient suffi pour assûrer, à ce *divin* Poëte, l'honneur d'entrer en concurrence avec les Plautes & les Horaces. Machiavel (*i*) n'a pas moins été leur rival. On pourroit

(*i*) Voyez ses Comédies, ***Belphegor***, ***l'Asino d'Oro*** & quelques autres Piéces de Vers; toutes à la fin de ses Œuvres, & toutes dans le genre satirique.

CRITIQUE. *Especes du Ridicule.*

même remonter jusqu'à Bocace, pour trouver, sur tout dans son Décameron, le germe d'un genre de Satire, qui a été depuis cultivé par les plus célebres Auteurs de la Langue Toscane; *Castelvetro*, *Annibal Caro*, *le Dolce*, le *Molza*, *Monsignor de la Casa*, tous Auteurs de ces fameux *Capitoli*, qui ont fait plus d'honneur à la Poësie qu'à la morale de leur Nation. Enfin ce genre fut porté à sa perfection par le *Berni*, Auteur de l'*Orlando Inamorato*, & créateur d'un stile particulier, auquel il a donné son nom, *il Bernesco*; stile fort différent du Burlesque, avec lequel beaucoup de gens le confondent mal-à-propos. Tant de beaux Génies, qui ont si bien connu & si bien traité le Ridicule, reclament avec raison des places distinguées dans l'énumération du Critique Anglois. Il est singulier en effet que cet Ecrivain judicieux, qui paroît instruit, ait oublié une Nation entiere, & celle peut être qui avoit le plus de droit au prix de ce genre. Il ne seroit pas difficile de prouver qu'elle seule a servi de modele

CRITIQUE. *Eſpeces du Ridicule.*

à toute l'Europe. Sans le Poëme ſi connu de la *Sechia rapita*, il y a beaucoup d'apparence que le Lutrin ſeroit encore à naître : & quoique Boileau ne fut point aſſez verſé dans l'Italien, comme il paroît par quelques traits haſardés de ſa critique, on peut prononcer hardiment que s'il a mal connu le *Taſſe*, il a bien connu le *Taſſone*.

Un Ouvrage d'une autre eſpece, mais qui ne ſort point du même genre, c'eſt le *Mathanaſius*. Nous l'eſtimons avec raiſon ; mais ne mépriſons point celui *d'Annibal Caro*, ſur lequel on voit clairement qu'il a été calqué. C'eſt un Commentaire ſous le nom de *ſer Agreſto*, ſur l'agréable allégorie du Molza, intitulée *il Capitolo delle fiche*.

Quelque choſe encore de plus ſingulier & de plus propre à l'Italie, mais que peut-être l'Auteur Anglois n'a point connu, c'eſt la *Cieceide* de Lazzarelli. (*k*) On peut dire que

(*k*) L'Auteur avoit un Ennemi qui s'appelloit *Don Ciecio* (diminutif de Franciſco). Lazarelli le prend depuis qu'il a été conçu, & même un peu auparavant, (car il remon-

CRITIQUE. *Eſpeces du Ridicule.*

cette collection de Sonnets, tous du même Poëte, eſt une mine inépuiſable de Ridicule : & ſi la difficulté releve le prix du ſuccès, on n'en connoît point de plus achevé. Trois cens Sonnets au moins, ſur le même ſujet, & pour amener toujours la même *Chiuſa* ou chute, d'une façon le plus ſouvent plaiſante, inattendue & jamais forcée, doivent paſſer pour un effort d'eſprit & de Poëſie, unique du moins, s'il ne peut prétendre à d'autres louanges.

Enfin, ſi le Critique Anglois avoit connu le Poëme Italien, intitulé *Ricciardetto* (*l*), il lui auroit ſans doute donné place à côté des meilleurs Mo-

te juſqu'au Mariage de ſon pere) & ne le quitte point juſqu'à ſa mort & ſon enterrement. Il va même plus loin & le pourſuit dans l'autre vie, après l'avoir fait paſſer dans celle-ci par tous les états différens : & tout cela, pour dire à la fin de chaque Sonnet que *Don Ciceio* étoit un *Coglione*.

(*l*) Ce Poëme (dont l'Auteur étoit Monſignor Fortiguerra, Prélat de la Cour de Rome, mort vers 1735.) doit, dit-on, paroître inceſſamment en François. On en ſauroit d'autant plus de gré au Traducteur, qu'il ne paroît guere traduiſible.

CRITIQUE. *Eſpeces du Ridicule.*

dernes. Ce Poëme, où l'illuſtre Auteur a réuni les trois genres & les trois ſtiles différens, du Pulci (*m*),

(*m*) Luigi Pulci Auteur du *Morgante Maggiore*, Poëme peu connu en France, parce qu'il n'a jamais été traduit. Le Pulci vivoit ſur la fin du quinziéme ſiécle : c'étoit un Gentilhomme Florentin, François d'origine, ami & proche parent du Magnifique Laurent de Médicis. Il eſt clair, par cette date, qu'il n'avoit pu connoître aucun des Philoſophes modernes. Cependant on trouve, dans ſon Poëme, des idées lumineuſes ſur pluſieurs queſtions de Phyſique & de Métaphyſique. Celle du Libre Arbitre & de la Prédeſtination y eſt traitée en beaux Vers, avec beaucoup de profondeur, & l'on y trouve dans un endroit le ſiſtême de l'*Attraction*. Au reſte c'eſt un mélange bizare d'Avantures de Chevalerie & de Galanterie, de Théologie & de Devotion. Chaque Chant commence par un Pſeaume, un Hymne, ou un Cantique de l'Egliſe, dont le Poëte a conſervé quelques Vers ou Verſets de l'Original, & qu'il ajuſte comme il peut à la meſure de ſes *Octaves* : c'eſt *Magnificat*, *Salve Regina* ou *Gloria in excelſis*. Enſuite viennent des plaiſanteries profanes, des Féeries, des Enchantemens, des Jouiſſances, &c. Enfin ſon Poëme, bâti ſur le plan des anciens Romans François & Eſpagnols, attribués à l'Archevêque Turpin, eſt comme la premiere partie d'un tout, dont le Berni a fait la ſeconde & l'Arioſte la troiſiéme.

CRITIQUE. *Eſpeces du Ridicule.*

du Berni & de l'Arioſte, n'avoit que trop atteint le but. La vérité de ſes peintures, la force de ſes traits, l'énergie de ſon pinceau, lui firent preſque autant d'ennemis que d'admirateurs, dans une Cour jalouſe du miſtere & de la gravité. Il en perdit l'eſpoir des premiers honneurs, auſquels il étoit appellé par ſon rang & par ſa naiſſance ; mais il acquit dans l'avenir une gloire immortelle. Il l'auroit méritée, comme Citoyen, par l'unique but qu'il paroît s'être propoſé. Son Poëme en effet, à travers les images riantes & les détails comiques qu'il offre au Lecteur, n'eſt qu'une apologie des talens & des vertus, principalement des vertus ſociales ; & une ſatire foudroyante des vices contraires, tels que l'injuſtice, l'oppreſſion, l'avarice, mais ſur tout l'hipocriſie.

Il eſt tems de finir des réflexions, où le Critique Anglois nous a engagés inſenſiblement, & qui peut-être nous ont menés trop loin. Nous ajouterons ſeulement, que ſi M. Rabener n'eſt pas compris dans la liſte des Maîtres modernes du Ridicule,

Critique. *Eſpeces du Ridicule.*

il doit vraiſemblablement attribuer cette omiſſion à ce qu'il eſt trop Moderne. Une fois connu en Angleterre, il eſt ſûr d'y être admiré. On y reconnoîtra volontiers, dans les Ecrits d'un Allemand, cet *Humour* dont les Anglois ſe vantent, & qu'ils ont ſouvent poſſédé; mot dont l'explication eſt auſſi difficile en François, que l'imitation de la choſe. Il renferme la triple idée de plaiſanterie vive, enjouée & naturelle.



REMARQUES
CRITIQUES,

Sur la Langue du Code d'Argent; *par M. Jean-George Wachter. Leipſick.*

Les antiquités des Langues connues, ſoit mortes, ou vivantes, intéreſſent d'autant plus la République des Lettres, que tenant à l'hiſtoire des Peuples où elles étoient en uſage, & ſouvent à celle de leurs Voiſins, elles ſont une partie riche & féconde de la véritable Littérature. La Diſſertation de M. Wachter, d'où les *Remarques ſuivantes* ſont tirées, fut publiée d'abord en Latin dans les anciens *Mémoires* de la Société Royale des Sciences de *Berlin.* Enſuite la *Société Allemande de Leipſick* en ayant inſeré un fort bon extrait dans ſa Collection de Piéces diverſes *pour ſervir à l'Hiſtoire de la Langue, de la Poëſie & de l'Eloquence des Alle-*

Critique. *Code d'Argent.*

mands (*a*), nous n'avons eû que la peine de le traduire; & nous l'avons priſe d'autant plus volontiers, que ce qui eſt vrai des Langues en général, l'eſt en particulier des Langues Septentrionales, dont la connoiſſance & les antiquités ſont un des plus sûrs flambeaux pour nous éclairer ſur l'origine, les habitations, les coutûmes & les migrations des Peuples du Nord. Tout le monde ſait que l'écriture & les lettres ſe ſont établies tard parmi eux, & que par conſéquent ils n'ont point de plus anciens Monumens de cette eſpéce que ceux qui reſtent des Langues qu'ils parloient, & qui ont inſenſiblement ſouffert les altérations & les changemens inévitables dans le Langage. M. Wachter eſt connu par divers Ouvrages, dont ſon Gloſſaire Allemand eſt le plus laborieux & le plus utile. Dans un âge fort avancé, il eſt encore Profeſſeur à Leipſick, où il jouit d'une conſidération bien meritée. Mais venons à l'extrait de ſa Diſſertation.

(*a*) Part. 1. §. IX. pag. 150-156.

Critique. *Code d'Argent.*

La longue & cruelle guerre, qui mit toute l'Allemagne & preſque toute la Chrétienté en armes juſques vers le milieu du ſiècle paſſé, procura aux *Suédois* une très ancienne Verſion Gothique des quatre Evangiles, qu'on a nommée Code d'*Argent*, parce qu'elle eſt écrite en caractères d'argent, ſur velin violet. Ils la trouverent dans un Couvent de *Verthen*, ou *Werden*, ville du pays de *Bergue* ſur les confins de *Weſtphalie*, d'où ils l'emporterent en Suéde (*b*).

Divers Savans de ce Pays ont voulu perſuader depuis, à leurs Compatriotes, que ce *Code* étoit un précieux reſte de leurs véritables & propres Ancêtres, qu'ils devoient par conſéquent conſidérer & conſerver avec la plus profonde véneration. M. Wachter a jugé qu'il ne ſeroit pas inutile d'examiner plus particuliérement juſqu'où cette prétention peut être fondée.

(*b*) Le Manuſcrit en queſtion ſortit de Suede ſous le regne de *Chriſtine*, & y rentra ſous Charles XI. On aura occaſion d'en parler dans la ſuite, & de raſſembler quelques particularités intéreſſantes à ce ſujet.

CRITIQUE. *Code d'Argent.*

On eſt aſſez généralement d'accord, ſur l'Auteur d'un monument de ſi haute antiquité, mais malheureuſement trop peu épargné du tems & de ſes viciſſitudes. L'opinion commune l'attribue à *Ulphilas*, Evêque des *Goths* établis dans la *Dacie*, qui vivoit dans le IV. ſiècle. Quelques Ecrivains ont à la vérité prétendu que le Code étoit plus ancien ; d'autres, qu'il étoit plus moderne : mais M. Wachter s'en tient à la premiere opinion, qui lui paroît la plus ſûre. 1°. parce qu'elle eſt fondée ſur le témoignage de *Walafrid* Strabon (c), qui en parlant expreſſément

(c) Les paroles de Walafrid ſont remarquables, les voici : *Gothi, qui & Gutoni, eo tempore quo ad fidem Chriſti, licet non recto itinere, perducti ſunt, in Græcorum Provinciis commorantes, noſtrum, hoc eſt,* Theotiſcum *ſermonem habuerunt; & ut noſtræ hiſtoriæ teſtantur, poſtmodum Studioſi illius gentis Divinos Libros in ſuæ locutionis proprietatem tranſtulerunt; quorum* adhuc monumenta *apud nonnullos exſtant.*

On peut conferer ce paſſage de Walafrid avec ce qu'a dit à ce ſujet, M. Wachter lui-même, dans la Section xlvj. de la belle Préface, qu'il a miſe à la tête de ſon Gloſſaire Germanique.

CRITIQUE. *Code d'Argent.*

des Goths & de leur verſion des Livres Saints au chap. VII. de l'ouvrage que nous avons de lui ſur *l'hiſtoire Eccléſiaſtique*, nous indique, comme du doigt, le *Code d'Argent*; 2°. parce que la Langue de cette traduction découvre viſiblement le lieu de ſa naiſſance & l'étendue de Pays que les Goths occupoient alors.

Cette contrée n'eſt autre que la *Dacie inférieure*, qui confine au *Pont-Euxin*, & que les Goths avoient inondée dès le tems de l'Empereur *Marcus*: c'eſt ſans doute l'Empereur *Marc Aurele*. Peu après, ils s'emparerent auſſi de la *Dacie ſupérieure*, que nous nommerions, *Baſſe Dacie*; ſeparée des Scythes, par le fleuve Tyra, aujourd'hui le Dnieſter ; de la Grèce, par l'Iſter ou le Danube ; de la *Dacie ſupérieure*, ou *Haute Dacie* par l'*Aluta*, ou l'*Alt*; & des *Sarmates*, par la valeur & la crainte mutuelles de ces Peuples.

En effet, le langage du *Code d'Argent* répond parfaitement à cette ſituation. Le Teuton, que nous nommons aujourd'hui Allemand, en fait inconteſtablement la baſe & le fond ;

CRITIQUE. *Code d'Argent.*

de maniere pourtant qu'il n'y eſt point ſans quelque mélange des diverſes langues, que parloient les peuples voiſins de la Gothie, ou Dacie. L'Auteur prouve inconteſtablement cette obſervation, en mettant ſous les yeux des Lecteurs un grand nombre de mots Grecs, Sarmates, Scythes, Bourguignons, Daces & autres des plus *barbares*, qui ſe rencontrent dans cette verſion, & dont on ne trouve pas la moindre trace dans la Langue Allemande, tant ancienne que moderne.

Nous nous diſpenſons d'en mettre ici toute la ſuite, qui nous éloigneroit trop de notre but : mais ce que nous ne croyons pas devoir omettre, c'eſt la remarque de M. Wachter. Après avoir rapporté les mots empruntés du Grec, il dit que le *Traducteur Goth* a choiſi & retenu *l'orthographe Grecque*, non-ſeulement dans ces mots, mais même dans ceux qui ſont inconteſtablement Allemans d'origine : ce qui cependant n'a été ſuivi par aucune autre Nation d'Allemagne. C'eſt ainſi qu'à la maniere des Grecs, il a conſtament employé

CRITIQUE. *Code d'Argent.*

le double g pour exprimer la lettre nazale *n* précédant un *g*, comme il paroît par les exemples ſuivants :

Tuggo, pour Tungo ; Tunge, la Langue. Juggaland, pour Jungaland ; Jungling, jeune garçon. Figgr, Finger, Doigt. Draggk, Franck, ou Getranche, Boiſſon, Breûvage. Gaggan, pour Gangan, Gehen, aller, marcher. Briggan, pour Bringan, Bringen, amener. Huggrian, pour Hungrian ; Hungern, jeûner, avoir faim. Siggwan, pour Singwan, Singen, chanter ou lire.

Cette conſidération, jointe à l'extrême reſſemblance de la plûpart des caracteres du *Code* avec les lettres Grecques, & à la fréquente & exacte conformité de cette verſion avec le texte original des Livres ſaints, que d'autres Savans ont déja remarquée, ſuffit pour nous perſuader que cette traduction a été faite parmi des Peuples voiſins de la Grèce. Or ces Peuples ne peuvent être autres, que les anciens habitans *Goths* de cette étendue de Pays, en Europe, que nous avons déterminée ; & leur langage n'en doit laiſſer aucun doute.

Cependant

CRITIQUE. *Code d'Argent.*

Cependant il ne faut pas s'imaginer que ce *langage Gothique* ait une parfaite ressemblance & une entiere analogie avec *l'ancien Allemand, le Franc, l'Anglo-Saxon*, ou avec *l'Allemand moderne.* On y remarque, au contraire, de très-grandes différences. Il ne s'éloigne pas seulement de tous ces langages, dans les mots qui lui sont propres & particuliers; mais aussi dans ceux qui lui sont communs avec eux. Lors même que les Goths employent ces derniers mots, ils leur donnent des terminaisons propres & les flechissent à leur maniere; & cela dans toutes les parties qui entrent dans la construction des Phrases & du Discours. C'est ainsi que la version du Code ignore parfaitement l'usage du Verbe auxiliaire *avoir*, Haben, pour exprimer dans la formation des Verbes, *le tems passé*; usage cependant très-familier aux *Allemands*, tant anciens que modernes: tandis qu'elle fait servir son Verbe *Haban*, ou l'auxiliaire *avoir*, à la formation du *Futur*, contre la coutûme générale & constante de tous les *Allemands.*

D

CRITIQUE. *Code d'Argent.*

Enfin les *Goths* ont des Verbes passifs, absolument & de tout tems ignorés dans la langue Allemande (*d*).

Cependant, les Suédois ne peuvent prendre avantage de cette différence entre le Gothique & les autres Langages qu'on a nommés, ni le revendiquer comme le langage propre de leurs Ancêtres, puisqu'il s'éloigne encore plus du *Suédois* que d'aucun autre. Il est même très-remarquable que la *Langue* des anciens *Goths* s'accorde merveilleusement avec celle des Nations *Germaines*, ou Allemandes, dans tous les points sur lesquels elle différe & s'éloigne le plus de la Suédoise.

(*d*) Semblable en cela à la Françoise, qui forme ses *passifs* du participe passé, joint aux auxiliaires, *être* & *avoir.* A cet égard la langue des anciens *Goths* de *Dacie* étoit donc annalogique à la Latine & à la Grecque, & formoit ses *passifs* en donnant à l'*actif* une terminaison différente; comme les Latins formoient de l'actif *audio*, *lego*, leur passif, *audior*, *legor*, &c. Du reste, il ne s'agit ici, que de la plûpart des *tems des divers modes des Verbes passifs*, puisqu'ils emploioient pour les autres les Verbes Wairthan & Wesan, *esse* & *fieri*, comme les Allemands, & même les Latins quant au Verbe *esse.*

CRITIQUE. *Code d'Argent.*

Le Savant A. Magnæus, Suédois, en est convenu lui-même. Il avoue de bonne foi, dans une Lettre écrite, il y a quelques années, à une personne de distinction, que les Sueco-Goths, ou Goths Suédois, tant anciens que modernes, avoient & conservent encore l'usage de faire suivre l'*Article* après le *Substantif*; tandis que les *Goths-Daces* le font précéder, de même que les Allemands. Les premiers ignorent l'emploi du préfixe, ou de la *particule Ga*, entierement semblable au *Ge* des Allemands, & cela dans toutes les parties du Discours; tandis que le *Code d'Argent* met par tout cette Syllabe, comme le font les Allemands, au devant des *Substantifs*, surtout *collectifs*, des *Prétérits*, des *Supins* & de la plûpart des *Infinitifs.* Il en est de même de la particule *Bi*, ou du *Be* des Allemands, que les *Goths* mettent constamment à la tête de leurs Verbes, pendant que les *Suédois*, n'en font jamais le moindre usage. Ceux-ci n'admettent point de *Verbe auxiliaire* dans leurs *Passifs*; mais les Goths font aussi avantageu-

CRITIQUE. *Code d'Argent.*

sement valoir leurs *Wairthan* & *Wesan*, & dans les mêmes cas que les Allemands leur Werden, leur Seyn, ou leurs Verbes substantifs *être* & *devenir.*

De tout ce qu'on vient de lire, M. Magnæus (*e*) conclut que la ver- » sion du Code approche plus de la » langue Allemande que de celles du » Nord; ce qui deviendra plus clair » encore, si l'on compare, dit-il, tous » les mots de cette version avec l'Al- » lemand, tel qu'on le parloit, il y » a neuf cens ou mille ans. »

Au reste M. *Wachter* a traité ce sujet singulier avec beaucoup plus d'étendue, dans un autre ouvrage, auquel il a lui même renvoyé autrefois ses Lecteurs, quoiqu'on n'ait point appris qu'il ait jamais été publié.

(*e*) » Elucere hinc arbitror, idioma, quo » conscripta est hæc versio, *longè propius* » *ad Germanicam*, *quam ad septentrionis* » *dialectum*, *accedere.* Id quod adhuc magis » elucesceret, si quis singulas hujus versionis » voces, flexiones earum, & varia hûc » pertinentia conferre vellet cum idiomate » illo, quod majoribus nostris ante DCCCC. » vel M. annos in ore erat. »

HISTOIRE
DE L'ISLE MINORQUE,

Par M. Armstrong *Ingénieur ordinaire de Sa Majesté Britannique. A Londres, chez Davis : prix 5 sh. 6 liv.*

RIEN n'est si fréquent aujourd'hui, ni quelquefois si ennuieux, que des productions historiques sur un sujet rebatu, tel que les Histoires générales ou particulieres des principales Nations de l'Europe. Il n'y en a presque aucun, dans ces derniers tems, dont l'Auteur puisse se glorifier d'avoir appris quelque chose au Public. Faute de bons Mémoires, souvent même de jugement, de connoissances ou de goût, on s'est contenté de traduire, d'extraire, de refondre, ou de piller impunément des ouvrages connus. Heureux encore quand le choix du Compilateur, ou le hazard de ses recherches, n'est pas tombé sur des Mémoires Romanesques. Le fond

Histoire. *Isle Minorque.*

des choses conserve du moins son premier mérite, c'est-à-dire la vérité, toujours féconde en instructions. Mais si le nouvel Historien se pique d'*Anecdotes*, d'Epigrammes, & de petits Contes; s'il donne ses Commentaires & ses réfléxions pour des faits; malheur alors au sens commun! il a trop à souffrir dans le Lecteur instruit, & trop à risquer dans celui qui ne l'est pas.

Pour éviter ce double écueil, la trivialité & la fausseté, il semble qu'un Ecrivain sage devroit chercher à présent dans l'Histoire, des sujets neufs, ou du moins qui n'eussent pas encore été traités dans sa Langue. S'ils paroissoient moins intéressans par eux-mêmes, la nouveauté pourroit compenser ce désavantage. Il n'est rien d'ailleurs sur quoi le génie, le goût & le stile ne puissent répandre de l'agrément & de l'intérêt. Tel est apparemment le motif, qui a déterminé M. *Armstrong* à composer l'Histoire de Minorque. Il est vrai que M. *Cleghorne* avoit publié, quelques années auparavant, des *Observations* sur cette Isle; mais

Histoire. *Isle Minorque.*

il s'étoit borné à l'Histoire Naturelle; & le plan de M. *Armstrong* embrasse toute l'étendue d'une Histoire générale.

Il lui a donné la forme d'une suite de Lettres, au nombre de dix-sept : elle est embellie d'une Carte exacte de l'Isle, & de quelques Gravures qui représentent divers fossiles, des monnoyes, des médailles, & d'autres antiquités.

Quelque soin qu'un Auteur prenne dans ses Ecrits, de se montrer en beau, & de vanter souvent toutes les vertus qu'il n'a pas; quelque talent qu'il ait pour exciter dans l'ame du Lecteur des sentimens, des mouvemens inconnus quelquefois à la sienne, il ne sçauroit écrire long-tems, sans laisser paroître malgré lui des traits qui le caractérisent. L'Avare rend à l'argent un hommage involontaire. Le Voluptueux se plaît à tracer le portrait d'un Petrone ou d'un Alcibiade; l'homme dur ou cruel offre souvent des exemples de sévérité, ou s'arrête avec un plaisir secret à la description des supplices. Mais nous ne croyons pas qu'il ait

Histoire. *Isle Minorque.*

fallu beaucoup d'art à M. Armstrong, pour paroître ici à son avantage. Dans tout le cours de son Histoire, il ne laisse rien transpirer qui doive le faire soupçonner d'affectation & d'hipocrisie : son caractere est soutenu : on trouve par tout l'homme de Lettres, l'honnête-homme, le Militaire appliqué, & le Citoyen Philosophe. Son stile est également adapté au genre épistolaire & à l'historique; familier sans bassesse, clair dans les descriptions, élégant dans la narration, & serré dans le raisonnement. Les réfléxions & les maximes, soit politiques ou morales, n'y sont point prodiguées par une vaine ostentation; elles naissent toujours du sujet, & partout elles respirent la justice & l'humanité.

Quoique de toutes ces qualités de l'Ouvrage, il doive résulter un préjugé favorable pour les observations Historiques ou locales, & pour les jugemens de l'Auteur, ce n'est point à nous à prononcer sur leur exactitude; mais le long séjour que M. Armstrong a fait dans cette Isle, & le suffrage des Anglois qui l'ont habitée comme lui, ne nous permet-

HISTOIRE. *Isle Minorque.*

tent guere de former aucun doute ſur la vérité de ſes relations, & ſur la juſteſſe de ſes remarques. Il nous reſte peut-être à prévenir une objection, qui ne ſeroit que contre nous. Minorque, dira-t-on, peut intéreſſer l'Angleterre à qui elle appartient; mais que peut-elle avoir d'important ou d'utile pour les autres nations? Quelle figure a fait dans le monde le Peuple qui l'habite, pour exciter notre curioſité? On répond, qu'à la vérité, Minorque avoit depuis long-tems perdu ſon ancienne importance; car on ſçait avec quelle chaleur les Romains & les Carthaginois ſe diſputerent, près d'un ſiecle, la poſſeſſion des *Baleares*. La vaſte Monarchie d'Eſpagne abſorboit une petite Iſle, dont le Gouvernement ne connoiſſoit gueres le prix, du moins s'il faut en juger par la négligence qui cauſa ſa perte; mais depuis la conquête, également prompte & facile, que l'Angleterre en fit ſur cette Nation indolente (*a*),

(*a*) En 1708, le Général Stanhope s'en empara avec un petit détachement de l'armée que les Alliés avoient en Eſpagne.

HISTOIRE. *Iſle Minorque.*

les poſſeſſeurs de Port-Mahon n'ont que trop attiré l'attention de l'Europe ſur l'Iſle où il eſt ſitué.

M. Armſtrong commence par le recit de l'occaſion qui l'avoit conduit & fixé pour long-tems à Minorque: ce fut l'approche d'une guerre qui éclata peu après, entre l'Eſpagne & la Grande-Bretagne. Cet Officier eut ordre, en 1738, d'aller ſervir à Port-Mahon. Il n'y fut pas long-tems ſans en apprendre le langage; & la facilité qu'il eut de s'entretenir avec les Naturels du Pays, le mit à portée d'acquérir diverſes connoiſſances. Sa curioſité, loin d'être ſatiſfaite, en devint plus ardente: il employa tout ſon loiſir à groſſir ce premier fond; & ſes acquiſitions lui firent naître l'idée d'écrire l'Hiſtoire du Pays.

Il voulut alors conſulter les différens Auteurs qui l'avoient traitée avant lui, ou comme ſujet principal, ou comme objet occaſionnel. Leurs ouvrages ne furent pas d'un grand ſecours à notre ſçavant Militaire.

Le premier, qui lui tomba ſous la main, fut l'*Hiſtoire du Royaume des*

HISTOIRE. *Iſle Minorque.*

Baleares, écrite par *Dameto* en Langue Caſtillane. L'Auteur, qui prend le titre d'Hiſtoriographe de Majorque, eſt ſi occupé de tout ce qui concerne cette Iſle principale, que M. Armſtrong y trouva peu de choſe ſur la ſeconde. La même Hiſtoire par Vincent *Mut*, celle d'Eſpagne par Mariana, & pluſieurs autres Livres Caſtillans & Arragonois, ne lui fournirent pas beaucoup plus de matiere. Sa principale reſſource fut l'attention & la patience avec laquelle il continua de tirer des Habitans mêmes, toutes les lumieres poſſibles, ſur l'origine, la conſtitution & la forme du Gouvernement. Il s'informa exactement des productions du ſol, du Commerce, & des Manufactures: il fut fort étonné de trouver ces deux objets ſi peu conſidérables, à proportion des avantages que le premier pouvoit offrir à l'induſtrie.

,, Après avoir tout vû & tout ap-
,, approfondi, je demeurai égale-
,, ment ſurpris & affligé de l'igno-
,, rance & de la nonchalance de ce
,, pauvre Peuple. Il conſume en vain

HISTOIRE. *Iſle Minorque.*

,, tout ſon tems dans des amuſe-
,, mens puériles, & néglige les avan-
,, tages de ſon climat & de ſa ſitua-
,, tion. Il ſouffre patiemment; ou
,, pour mieux dire, il ne ſent point
,, le préjudice que lui cauſe l'impor-
,, tation, payée argent comptant,
,, de mille choſes néceſſaires, &
,, de deux fois autant de ſuper-
,, flues. Cette découverte excita en
,, moi une honnête indignation, &
,, je la laiſſai éclater plus d'une fois
,, dans mes différentes converſations
,, avec les plus ſenſés d'entre les Mi-
,, norquains.....

A l'égard de la deſcription Topographique de Minorque, on peut s'en rapporter à un Ingénieur, tel que M. Armſtrong. Ses différentes courſes, ſoit de devoir, ſoit de curioſité, l'ont mis à portée de viſiter exactement tous les lieux dont il parle, d'y prendre toutes les dimenſions, & d'y vérifier tous les calculs néceſſaires. L'objet de ſa premiere Lettre eſt la ſituation, l'étendue & la diviſion de cette Iſle.

,, *Minorque* eſt ſituée dans la Mer
,, Méditerranée, environ ſoixante

„ lieues au Sud de la Côte de Catalogne ; elle est voisine de *Majorque*, *Iviça* & *Formentera*, qui formoient avec elle l'ancien Royaume des Baleares, ou de Majorque. La latitude de *Port-Mahon* „ est 39 degrés 40 minutes nord. „ La longueur de l'Isle est d'un peu „ plus de 33 milles (onze lieues de „ France), & sa longueur varie de „ 10 à plus de 13 milles ; de sorte „ quelle est à peu près aussi étendue „ que l'Isle de *Wight* : elle est divisée en quatre districts ou *Terminos*, „ *Mahon*, *Alajor*, *Mercadal* & *Ferreires*, qui n'en forment qu'un seul, „ & *Ciudadilla* qui est la Capitale. Ces quatre *Terminos*, dont celui de Mahon est de beaucoup le plus considérable, contiennent en tout, selon le calcul de notre Auteur, environ 27000 habitans.

Les Lettres suivantes, jusqu'à la septieme inclusivement, sont remplies par la description Topographique de ces différens districts. La huitieme commence l'Histoire civile de Minorque. Elle étoit habitée, ainsi que les autres Baleares, par une

Nation belliqueuse. Les pierres, ou les balles de plomb lancées par ses Frondeurs, n'étoient pas moins redoutées dans les combats, que les fléches des Parthes ou les javelots des Numides. Ces Insulaires, alors très-nombreux, fournissoient des Soldats & des Matelots à toutes les puissances de la Méditerranée, sur tout aux Carthaginois. L'importance de leur situation & la commodité de leur Isle, soit pour le commerce, soit pour la guerre d'Espagne, n'échaperent point à ces Républicains. Elle devint avec les autres Baleares, un objet de leur ambition, & tomba sous leur puissance 452 ans avant l'Ere Chretienne. Les Romains victorieux en resterent enfin les Maîtres ; mais en 421. de J. C. ils la perdirent avec l'Afrique ; & les Vandales la garderent jusqu'à l'extinction de leur Monarchie. Les Sarrasins, ou Mores, s'en emparerent en 697, ou selon d'autres en 790. Charlemagne les en chassa, au commencement du neuvieme Siecle ; mais ils y rentrerent peu de tems après, & en demeurerent paisibles possesseurs, jusqu'à Jacques I. Roi d'Arragon,

qui les rendit tributaires ; son petit-fils Alphonse acheva la conquête des Baleares, & les annexa à sa couronne. Elles en furent démembrées, pour être l'appanage d'une branche cadette, avec le titre de Roi de Majorque ; mais la politique de la branche aînée ne souffrit pas longtems cette aliénation, & réunit pour toûjours ce Royaume à celui d'Arragon. Il suivit son sort & celui de la Monarchie Espagnole. Dans la guerre qui s'éleva pour cette succession, les Anglois se rendirent les Maîtres de Minorque, sous prétexte de recouvrer cette Isle pour la maison d'Autriche ; mais à la Paix d'Utrecht ils s'en assurerent la possession en pleine propriété.

„ On ne sçauroit, dit l'Historien, „ voir un exemple plus frappant de „ la force de la Coûtume, & de *l'infatuation* dont la race humaine „ est susceptible, que la conduite des Minorquains, lorsque le „ Général Stanhope fit la conquête de leur Isle. Ce Peuple, gémissant sous le poids de toutes sortes d'oppression, en proye à l'ava-

„ rice & à l'iniquité, réduit au plus „ triste état d'esclavage & de misere, „ exigea des Vainqueurs, pour premier article de la capitulation, qu'il „ continueroit d'être gouverné par „ ses anciennes Loix, sans aucune „ infraction ni altération. Il l'obtint, „ ainsi que le libre exercice de la Religion, & il jouit encore de ces „ deux avantages, à la grande satisfaction des Prêtres & des Officiers de Justice, qui étoient alors „ les Oracles de l'Isle, & qui n'ont „ pas cessé d'y conserver leur autorité.

„ La Cour d'Espagne n'avoit jamais été fort difficile, sur le choix „ des Sujets ausquels elle confioit le „ Gouvernement de ses Provinces. „ Le favori d'un Grand, vieilli dans „ le métier de flatteur & de valet, „ souvent cher à son Protecteur par „ des services moins honnêtes, obtenoit en récompense quelque emploi lucratif & éloigné. Le Grand „ lui-même, ruiné par la vie fastueuse de la Cour ou par des Ambassades, n'avoit d'autre ressource pour „ reparer le désordre de ses affaires,

Histoire. Isle Minorque.

» que l'occasion de piller impunément une Nation entiere. Enfin un » vieux Militaire sans récompense, » ou même (ce qui arrivoit fréquemment) à qui il étoit dû de » gros arrérages, étoit envoyé dans » un Gouvernement, comme en Pays » ennemi, avec la permission tacite » de se payer par ses mains. Dans » ces différens cas, il est aisé de voir » quel étoit le sort des Sujets. S'ils » demeuroient soumis & dans l'obéissance passive, on les laissoit à peine jouir en paix d'une partie » de leur propriété. S'ils se plaignoient, leurs plaintes n'étoient » point écoutées; & s'ils résistoient, » ils étoient punis séverement.

» Quoique ces Isles eussent souvent été mises au pillage, par quelques-uns des plus avides Tyrans ,, qui ayent jamais deshonoré l'espece humaine; les Minorquains sembloient regreter un joug si pésant. ,, Ils laisserent échapper une belle occasion de participer aux avantages de la plus équitable constitution, & du gouvernement le plus ,, doux qui soient établis sur la terre.

Histoire. Isle Minorque.

,, En effet ce choix dépendit d'eux, ,, à la cession faite par le Traité ,, d'Utrecht: & s'ils avoient alors demandé à être gouvernés par nos ,, Loix, ils l'auroient obtenu sans ,, aucune difficulté. Ils continuerent ,, cependant, & continuent encore ,, de porter le joug de leur ancien ,, Gouvernement, dont la forme les ,, ruine par une multitude de taxes & ,, d'impositions, soit pour les dépenses publiques, soit pour l'entretien du Clergé; article dont les ,, Charges ne sont pas moins onéreuses.

,, De-là, il arrive que les Communautés, ou Corps politiques de chaque *Termino*, sont surchargées de ,, dettes qui vont toujours en augmentant; & cette pauvreté du Public n'est point compensée, comme ,, à Genes, & dans d'autres Pays, ,, par la richesse des Particuliers. Les ,, impositions seules suffiroient pour ,, les appauvrir; & de plus ils sont ,, dévorés par des essains de sauterelles blanches, noires, & grises, ,, qui consument les fruits de l'industrie publique, & dont le trafic

Histoire. Isle Minorque.

,, avec eux ressemble à celui que ,, font nos Marchands avec les Sauvages.

Nous ne suivrons pas plus loin la double figure que M. *Armstrong* pousse ici avec beaucoup de véhémence, contre certaines parties d'un corps respectable. Ce qui doit faire regarder avec indifférence cette excursion, sur un état considéré ailleurs; c'est qu'il est composé de gens qui ne sont pas faits pour obtenir l'amitié d'un Anglois Protestant. Nous ferons seulement une observation, sur la principale cause qu'il assigne à la pauvreté des Habitans de Minorque. C'est, selon lui, de n'avoir pas adopté la constitution du Gouvernement d'Angleterre: de-là, s'il faut l'en croire, est dérivé le poids énorme des impositions & des dettes publiques. Mais cet Historien a-t-il fait réflexion, que depuis l'époque de la paix d'Utrecht l'Angleterre elle-même a été plus chargée de ces deux sortes de fardeaux, qu'aucun autre État de l'Europe? Et concevra-t-on aisément qu'une administration, modelée sur la sienne, doive produire ailleurs

Histoire. Isle Minorque.

des effets diamétralement opposés à ceux qu'elle opere dans son œconomie domestique? Cette difficulté ne seroit peut-être pas sans réponse; mais il faudroit supposer (ce qui n'est gueres vraisemblable) que la corruption, qui détruit ou élude l'esprit des plus sages loix, ne se glissât point par tout où elles seroient établies.

Notre critique se borne à cette remarque. Elle paroîtra d'autant plus juste, qu'on voit toujours avec peine qu'un Historien se laisse entraîner par des préjugés Nationaux: on le pardonne d'autant moins à M. *Armstrong*, que le caractere général de son raisonnement est une justesse Géométrique.



HISTOIRE

DU ROYAUME DE SUEDE,

Depuis son origine jusqu'à nous, par M. Olof Dalin, Bibliothéquaire de Sa Majesté Suédoise. I. Tome, qui contient les tems du Paganisme. Stockolm. (a)

CE Titre annonce un Ouvrage, non-seulement considérable par la grandeur du sujet, mais bien différent de ceux que nous venons de proscrire avec une juste rigueur, comme de froides & vaines repétitions, qui n'offrent au Public que ce qu'il a déja vu sous mille formes. C'est une carriere toute nouvelle, qu'on ouvre aux Amateurs de l'His-

(a) M. Olof Dalin prend, pour Epigraphe, ce fameux trait de Ciceron : *Quis nescit primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat ? deinde ne quid veri non audeat ? Ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo ? Ne qua simultatis.* De Orat. l. II. c. 9. & 15.

HISTOIRE Suede.

toire. La plus ancienne partie de celle de Suéde est tellement couverte de ténébres, qu'à la reserve d'une lumiere très-foible, dont M. Dalin regarde la conservation comme un miracle, il seroit impossible, dit-il, de s'y frayer une route sans le secours de la Physique. L'Histoire des tems du Paganisme est un peu plus éclairée, mais toujours fort éloignée du grand jour.

On ne sauroit accuser de ce défaut les anciens Poëtes Suédois. Tacite leur a rendu justice ; ils ont eu soin d'instruire la posterité à leur façon : mais quand on considére le sort que les anciens actes du Pays ont subi dans les siècles Chrétiens, loin de se plaindre de leur rareté, on doit plutôt s'étonner de la quantité qui subsiste encore. Un zèle aveugle fit déclarer la guerre aux restes de l'Antiquité. Les Moines prirent en horreur tous les monumens des Infidéles ; tandis que d'autres au contraire les recherchoient trop avidement. Magnus Nilson, Prince Danois, enleva de Suéde, en 1134, un grand nombre de Manuscrits, qu'il fit

HISTOIRE Suede.

transporter en Dannemarc. La Princesse Mechtild, fille d'Abel, imita cet exemple, en 1200. Waldemar, Roi de Danemarc, se saisit en 1360, de tout ce qui regardoit les Provinces de Scanie, d'Halland & de Bleckinie, & jetta au feu ces précieuses dépouilles. Après la malheureuse réunion des trois Royaumes du Nord, la Suéde souffrit encore une perte irréparable, dans un grand nombre de ses actes les plus importans, qui passerent en Dannemarc, où dans la suite ils ont été d'un grand secours au Chancelier Arild Aridfelds, pour composer sa Chronique. On rejette particuliérement ce larcin sur la Reine Marguerite, fille de Waldemar, & sur Eric, Roi de Poméranie.

Le Pape Paul II. crut trouver, en Suéde, d'anciens actes que divers Goths, après la migration des Peuples, y pouvoient avoir rapportés de leurs familles en Italie : il y envoya un Prédicateur d'Indulgence, nommé *Marinus de Fregeno*, qui transporta secretement à Lubec quelques-uns des plus anciens Livres Sué-

HISTOIRE Suede.

dois ; mais il y a peu d'apparence, qu'ils soient jamais parvenus jusqu'à Rome, puisque le trésor des indulgences fut pillé en chemin. En 1515, le Pape Leon X. envoya, dans tout le Nord, Jean *Heytmers Jonvelben*, pour visiter toutes les Bibliotheques ; avec défense, sous peine d'excommunication, de copier les Livres qui regardoient le siége Pontifical. Ce fut sans doute par le même ordre, ou dans le même esprit, que les freres, Olaus & Jean Magnus, en emporterent un grand nombre, lorsqu'ils sortirent de Suéde pour aller s'établir à Rome, dans leur Maison de Sainte Brigitte ; & cette perte n'est pas moins à regretter pour l'Histoire, que celle de quantité d'actes publics, qui périrent vers le même tems par la négligence de Mathieu *Gregerson*, Chancelier de l'Empire. Enfin les monumens Catholiques ne furent guère plus épargnés par les premiers Docteurs Luthériens, que ceux du Paganisme ne l'avoient été par les Moines. Abraham *Andreæ* fut pour eux un véritable Tyran (b).

(b) Il démolit ceux de Sainte Brigitte, Eric

Eric Schepperus ne se déchaîna pas avec moins d'emportement contre les Peintures & les Images; & plusieurs autres suivirent ses traces. Ensuite, il est à présumer que les Moines Polonois, qui revinrent en Suéde avec le Roi Sigismond, s'emparerent de tout ce qui put tomber entre leurs mains, puisque les Archives du Château de Stockholm leur furent ouvertes, jusqu'à ce que le Duc Charles fit resserrer tout à Gripsholm.

Dans les derniers tems, divers Etrangers, plus avides de connoissances que les Nationaux, ont découvert plusieurs restes de l'Antiquité, qu'ils ont emportés hors du Pays. Enfin les incendies ont achevé de détruire ce que les hommes avoient épargné. En 1419, la Chancelerie du Royaume fut consumée

de S. Harin & d'Ingrid, à Wadstena; de S. Nicolas, à Lynkoping; de S. Sigefroi, à Wexioe; de S. Brunolf, à Skara; de Ste. Héleve, à Skedevi; de S. David, à Munhetorp; de S. Eskil, à Strængnæs; de Holmgeio, à Skogkloster; de Ragnhild, à Telje; & de S. Botvid, à Bolkipka.

par le feu, avec quantité de Piéces remarquables. Elle essuya la même disgrace en 1525. Ainsi, quand on supposeroit que ces pertes n'ont pas été considérables pour les Suédois, ils demeurent du moins dans la fâcheuse incertitude de ce qu'ils ont perdu.

D'un autre côté, le bonheur de la Suéde a voulu que ces Annales, qu'elle n'avoit pu conserver elle-même, fussent du moins tombées dans de si bonnes mains, que les Etrangers qui s'en trouverent possesseurs, non-seulement les conserverent avec soin, mais les lui rendirent avec usure, c'est-à-dire enrichies par leurs propres travaux. C'est un service dont l'Auteur nous apprend que son Pays est redévable aux Islandois, si cette Nation, ajoute-t-il, peut être qualifiée d'étrangere pour la Suéde. » En 880. ou 890. du » tems de Harald Harfage, Roi de » Norvege, l'Islande fut peuplée, » pour la premiere fois, par des habitans de Suéde & de Norvege, » qui separés du reste du Monde, » & jouissant d'un profond repos

» dans cette situation, se firent un » amusement de perpétuer par écrit » la mémoire de leurs Peres. » Snœbiœrn & Helge le maigre, tous deux fils d'Eivind, dont le Grand-pere, nommé Biœrn Rolfson d'Ana, s'étoit retiré de Westgothie pour faire son sejour en Norvege, ont été les premiers qui se sont établis dans ce Pays, accompagnés de Biœrn Ostiane, beau-frere de Helge & fils de Hettil, fils de Flatnæs, qui avoit été élevé auprès de son Beaupere, *Hiallak*, Comte de Jemtie (c).

(c) Dans le même tems il y arriva Gardar Swavarsou de Gardazcholm, Suédois de Nation, dont le fils, nommé *Une*, fut pere de Hroar Sungogode, créé Gouverneur ou Comte d'Islande, par Harald Harfager. Depuis ce tems, cette Isle vit augmenter continuellement le nombre de ses habitans par des Suédois qui y passerent; sçavoir, Grim & Orm, Capitaines de la Jemtie, & Freres de Wedorm Herse; Biœrn & Guinkil fils d'une fille d'un Comte de la Gothie, avec leur Mere, qui étoit fille de Helge Harald; Ingemund Torstenson dont la Mere, appellée Thordise, étoit fille d'Ingemund Comte de la Gothie; Bardec Snefœlsas, fils du Capitaine Deember, de la Bothnie septentrionale; Fridlecf le Gothique; Bar-

C'est avec ces Suédois, premiers Colonistes de l'Islande, que les plus anciens Mémoires de Suéde passerent dans cette Isle, où loin du tumulte du monde, ils se sont conservés longtems dans une assez grande pureté. Le fameux Livre *Edda*, c'est-à-dire la Théologie & l'Histoire des Héros des anciens Ættes, mérite le premier rang. Sæmunde Sigfusson Hinfrodes, Sage Islandois, est le premier qui, vers l'an 1114, fit un recueil de tout ce qu'il en put tirer d'utile. Mais cet ouvrage fut perdu presqu'entierement, lorsqu'environ cent ans aprés, Snorre Sturleson, Juge d'Islande, eut composé

der Wiking, gendre de Harald, Comte de la Westgothie; Wafur Helge; Thord Knappe, fils naturel du Roi Biœrn de Hœga; Thormod Ramme, condamné par le même Roi au bannissement, pour avoir tué Gird de Jæder; Thord de Hofde, arriere petit fils d'Aslak Biœrnson, Prince Suédois; Slættu Biœrn, fils d'une arriere petite fille de Gorm, Baron Suédois qui étoit beau frere du Roi Biœrn Erikson, Wiking Brimle, gendre de Thorgrim, qui tua Lagman en Suede; Hiælm Goete Garde des Vaisseaux; Skœlder Svenske; Glasner Dalecarlien, & plusieurs autres.

HISTOIR. *Suede.*

non-seulement ses Histoires & ses Poësies (Edda & Skalda), mais aussi son Livre intitulé *Heims Hringla*, qui est sans contredit la meilleure source de lumieres pour l'Histoire de ces tems obscurs. Sturleson ne se contenta pas des connoissances qu'il avoit acquises en Islande, il fit vers l'an 1218, un voyage en Suéde, où il s'attira beaucoup de considération non-seulement d'*Eskil*, Juge de la Jemtie, mais encore du Roi Charles Sverhersson. Il obtint la permission de faire plusieurs recueils, avec lesquels il emporta quantité de Manuscrits Runiques, qui depuis ont été bien plus utiles aux Suédois, que s'ils étoient demeurés dans leurs Pays, où ils auroient eu le sort commun à la plupart des Monumens de cette nature. Plusieurs Auteurs Islandois ont rendu des services importans à la Suéde; (*d*) sans parler des Poëtes du même Pays, dont les Cantiques & les Poëmes, quoique mêlés d'un

(*d*) Tels sont Wolskegg, Brand Sæmundson, Erik Oddson, Charles Abbé de Tingeir, les Moines Gunlang & Oddi, un Prêtre nommé Ari, & plusieurs autres.

HISTOIR. *Suede.*

grand nombre de fictions, ne sont pas sans utilité entre les mains d'un judicieux Critique. Quelques Savans de nos jours leur refusent toute foi historique. D'autres au contraire les élevent au-dessus des Historiens Grecs & Romains. L'Auteur, également éloigné de ces deux excès, convient qu'ils ne sont pas sans erreurs, non plus que les Œuvres de Sturleson même, qui a besoin d'être redressé en plusieurs endroits; mais leur impartialité, dit-il, leur simplicité & leur naiveté, parlent beaucoup en leur faveur.

Dans cette incertitude, à laquelle l'Histoire des anciens tems de la Suéde est plus sujette qu'aucune autre, rien ne paroît plus déraisonnable à M. Dalin, qu'une confiance excessive, qui porte à décider, sur les faits, sans vouloir souffrir aucune contradiction. Dans la Nature, observe-t-il fort judicieusement, si, par des expériences sûres, nous découvrons certaines vérités, dont nous en puissions tirer d'autres par de bonnes conclusions, nous ne saurions les rejetter sans entêtement ou sans pré-

HISTOIR. *Suede.*

jugé. Dire qu'en effet tel est actuellement le cours de la Nature, mais qu'autrefois il peut n'avoir pas été le même, ce seroit avancer une hypothése, une pure opinion, à laquelle on ne sauroit donner la préférence sur des faits qui sont dans nos mains & sous nos yeux. Mais vouloir donner pour incontestables des relations uniquement fondées sur des témoignages suspects, composées d'ailleurs dans des tems obscurs, où les Peuples changeoient continuellement de demeure, où les noms & le langage varioient souvent, où personne n'avoit l'esprit tourné aux observations, c'est former une prétention puérile; c'est augmenter nos ténébres, au lieu de nous ramener le jour; c'est commencer d'inutiles disputes, dont personne ne peut être l'arbitre.

Dans ce premier Tome de l'Histoire de Suéde, qui comprend les anciens tems du Paganisme, M. Dalin déclare qu'il ne donne au Public que ce qu'il a trouvé de pur, & de plus digne de foi. Il s'est conformé, dans sa Chronologie, aux meilleurs

HISTOIR. *Suede.*

Historiens Etrangers; mais sans se rendre esclave de ses Guides. Quoiqu'il regarde, dit-il, les Savans qui l'ont précédé dans cette carriere comme ses véritables Maîtres, il n'ignore pas qu'il leur est arrivé quelquefois de s'égarer; mais leurs fautes mêmes servent à l'instruction de ceux qui marchent après eux; & graces au flambeau de la Critique, il n'y a de péril aujourd'hui que pour ceux qui ferment volontairement les yeux. Une erreur passagere ne doit pas diminuer la confiance d'un Voyageur pour son guide, surtout lorsqu'elle est fondée sur l'heureux succès d'une longue marche. Par exemple, en reconnoissant le savoir & l'esprit qui regnent dans l'*Atlantique* de *Rudbeck*, il faut avouer, dit l'Auteur, qu'on ne sauroit toujours le suivre avec certitude; car on ne cessera jamais de douter où l'Atlantique de Platon étoit située; si c'étoit dans l'ancienne Scythie, dans la terre promise, dans l'imagination de ce Philosophe, ou si elle n'a pas été entierement submergée par le déluge? Mais quelle lumiere l'ingénieux

HISTOIR. *Suede.*

Rudbeck n'a t'il pas portée dans l'obscurité des anciens tems ? D'autres savans Annalistes ont pu se tromper de même, sur quelques faits particuliers ; tandis que par des recherches infatigables ils n'en sont pas moins parvenus à la vérité sur le principal objet de leur travail : d'où M. Dalin conclut qu'on ne doit pas s'étonner, si dans son Ouvrage il emploie souvent, pour établir un fait, le témoignage de certains Auteurs qu'il est obligé d'abandonner dans une autre occasion. Ils peuvent avoir eu raison dans un endroit & tort dans un autre : c'est aux Amateurs de la vérité qu'il appartient d'en juger.

Saxon le Grammairien, Ecclésiastique du Diocèse de Lund en Scanie, qui vécut dans le douzieme Siecle, & du tems de l'Archevêque Absalon *Hride*, est celui qui a mêlé le plus de fables dans l'Histoire du Nord ; il a séduit presque tous ceux qui ont traité le même sujet après lui : ses fictions ont trouvé place dans l'Histoire de Suede, pendant près de 500 ans ; & M. Dalin gémit qu'elle n'en soit pas tout-à-fait délivrée. Jean

HISTOIR. *Suede.*

Magnus Gothus, qui abandonna le Siege Archi-Episcopal d'Upsal, pour faire place à la Doctrine Protestante, introduisit aussi beaucoup d'erreurs dans la même Histoire. Nous avons de lui une longue suite de Rois, dans laquelle on ne reconnoît point un sage Critique.

Il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit tombé sur quelques anciens Mémoires Tartares. En lisant l'Histoire composée par Abulgasi, ancien Kham Mongalien, de la tribu de Zingie, & qui régnoit en 1543. sur la partie Orientale de Chivinsky, proche de la Mer Caspienne, on trouve un très-grand rapport entre les anciens Souverains de cette Contrée, & ceux de Jean Magnus, qu'on soupçonne par conséquent d'avoir puisé ses *eaux troubles* dans la même *fosse*, en observant seulement de changer les noms.

Les mêmes nuages ont couvert le Parnasse Septentrional, jusqu'à notre tems ; mais l'Auteur rend graces pour sa Nation aux sçavans Etrangers qui lui ont enfin communiqué leurs lumieres. Dans ce nom-

HISTOIR. *Suede.*

bre, il compte particulierement l'Archevêque Eric *Benzelius*, qui a rendu plusieurs services importans à la République des Lettres : & quoi qu'il appréhende de blesser par ses éloges, la modestie des Auteurs vivans » il ne peut passer sous silence » les avantages incomparables, que » l'Histoire de Suede a tirés des travaux de M. Jacob *Wilde*, Historiographe du Royaume, & Secretaire du Roy. Nos différends, dit-il, » sur quelques points de la Chronologie, ne m'empêchent pas de reconnoître que ses ouvrages m'ont » été d'un grand secours, & de faire éclater mon admiration pour ses » talens.

Outre les motifs communs, tels que le goût de l'Histoire & l'amour de la Patrie, M. Olof Dalin » s'est vû fort heureusement encouragé par la *gracieuse invitation* des » Etats du Royaume, dans leur » adresse au Roi, du 7. Septembre » 1743. & déterminé enfin par les » secours qu'il peut trouver continuellement dans les Archives publiques, & dans la Bibliotheque du

HISTOIR. *Suede.*

Roi, qui est confiée à ses soins. Il jouit avec la même liberté, de plusieurs autres collections particulieres, entre lesquelles il nomme avec éloge, les Bibliotheques de M. le Baron Gustave *Ralamb*, Président du College Royal des Mines, & de M. Charles Gustave *Bielke*, Président du Comtoir des Etats.

Il ne lui restoit qu'une difficulté ; celle de choisir un modele entre les meilleurs Historiens, & de se former, par l'imitation, un stile véritablement historique : mais la crainte de tomber dans l'affectation, en voulant se revêtir du caractere d'autrui, lui a fait prendre le parti de se livrer à la Nature, seule capable d'animer les Arts. C'est la fidélité à suivre leur propre génie, qui a formé les grands originaux ; & cette disposition convient d'autant mieux aux Historiens, qu'elle paroît supposer leur qualité la plus essentielle, qui est l'amour simple de la vérité.

Des recherches, aussi variées que celles qui composent le premier Tome de la nouvelle Histoire de Suede, ne peuvent gueres être réduites

Histoir. *Suede.*

en extrait; mais pour faire juger de l'importance & de l'utilité d'une bonne traduction, que M. Baër (*e*) nous prépare, on croît devoir donner ici quelque idée des principales matieres.

Cette premiere partie est composée de douze Chapitres, dont le premier contient, en douze articles, la Géographie naturelle de la Suede, des tems les plus reculés. 1. Tout le Pays étoit un amas de petites Isles, lorsqu'il commença d'être habité. 2. Vers le commencement de l'Ere Chrétienne, il étoit encore submergé d'environ treize brasses. 3. On le prouve d'abord par les principes de la nature même. On le démontre par l'inégalité du Pays, les collines de sable, les pierres, les places des habitations, par les poissons à fortes écailles, les ossemens de Baleines, & les débris de vaisseaux qu'on trouve dans des endroits fort éloignés de la Mer, par

(*e*) Chapelain de M. le Baron de Schetfer, Envoyé extraordinaire de Suede. M. *Baer* s'est déja fait connoître avec honneur, par son Oraison funebre de M. le Maréchal de Saxe.

Histoir. *Suede.*

les plantes marines, les Détroits, les Ports de Mer, les retraites des veaux marins, les ponts, les pêcheries, les translations des Villes pour approcher de la Mer. &c. 5. Causes du changement. 6. Les eaux diminuent d'environ un demi pouce par an. 7. Ce fait est prouvé de nos jours par l'expérience. 8. L'Histoire de Suede est presqu'aussi ancienne que celle de la Terre-ferme. 9. Les sommets des montagnes n'étoient autrefois, ni dégarnis, ni stériles, comme ils le sont aujourd'hui. 10. Les montagnes de Seve, qui s'étendent l'espace d'environ 350 milles Suédois dans le Pays, sont la premiere terre ferme de la Suede. 11. On montre dans quels endroits la Suede étoit environnée d'eau, & plus inondée par la Mer qu'elle ne l'est aujourd'hui. 12. Témoignages des anciens Auteurs, qui ont donné une description de la Suede.

Le second Chapitre contient, en 23. Articles, l'origine des plus anciens Habitans de la Suede, & par conséquent de curieuses recherches sur leurs Guerres & leurs migrations.

Histoir. *Suede.*

On y traite aussi de l'origine des Gaulois & des Cimbres. C'est au tems d'Alexandre le Grand, qu'on commence à faire passer des familles Scythes vers le Nord.

Le troisieme Chapitre, composé de 16. Articles, donne l'Histoire des premieres habitations en Suede, & de la formation des Communautés; l'origine de l'état des Nobles & des Paysans; celle de l'Agriculture, de la découverte du fer & du cuivre, des enterremens sous des monceaux, des noms de *Suerige*, ou Suede, de Scandie, Balthie, Thule &c; l'époque de la jonction des Neuriens, des Gelons, des Scandiens, des Ingevoniens, des Angles, &c. celle de la premiere connoissance que les Romains eurent de cette Contrée, & celle de la retraite des Forniotes en Scandinavie.

Dans le Chapitre IV., vingt-trois Articles présentent les premieres liaisons entre la Suede & l'Empire Romain; les expéditions & les conquêtes des Suédois; leurs partages, leurs migrations, leur gouvernement, leurs premieres Loix, leurs

Histoir. *Suede.*

mœurs, & leurs usages; enfin le soulevement de tout le Nord contre l'Empire Romain.

Le cinquieme & le sixieme Chapitre traitent de la Religion des premiers Suédois. Dans le cinquieme, qui est divisé en 15 Articles, on expose leur ancienne Théologie, qui étoit non-seulement assez pure, mais fondée sur la connoissance d'un Dieu en trois personnes, qu'on distinguoit en puissance, amour & sagesse, sous le nom général d'*Ode*. M. le Baron de Grante (*f*) trouveroit ici dequoi fortifier ses conjectures. Dans le sixieme Chapitre, on représente en 29. Articles, le passage des Suédois à l'Idolâtrie, dont on attribue la cause aux Poëtes, & qu'on ne fait pas remonter plus loin qu'à l'an 150. de J. C. les opinions, les Idoles, les Prêtres, les Temples, & les Cérémonies; les Sacrifices humains, qui ne commencerent que vers l'an 200. de l'Ere Chrétienne, les mariages, les enterremens, les tombeaux des Rois, l'institution des Vestales, les trophées, les monumens, les apothéoses des Rois & des Héros; &c.

(*f*) Voyez le Journal de Mars.

Le septieme Chapitre est consacré aux Loix en 26. Articles ; le huitieme aux Sciences, aux Arts, au langage, au Commerce, à la Navigation, aux Armes, à la Fortification des Places, à toutes les parties de la Physique & de l'administration Champêtre, en 23. Articles ; le neuviéme, en 14 Articles, aux Mœurs, aux Usages, aux Habits, aux Edifices, aux Alimens, aux Femmes, à l'Éducation des enfans, &c. Le dixieme, en vingt Articles, aux migrations des Goths, des Ostrogots, des Visigots, des Amaleriens, des Baltheriens, des Lombards, &c. aux Guerres contre les Romains, & aux invasions en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie. &c.

HISTOIR. *Suede.*

Enfin, les deux derniers Chapitres contiennent ; l'un, en 14 Articles, la succession & l'Histoire des Anciens grands-Juges de Suede ; l'autre, en 13 Articles, celle des premiers Rois de la famille d'Yngue, & les premieres éruptions des Normans.

SPECTACLES.

SINAVE ET TROUVORE,

Tragédie Russienne en Vers, par M. Soumarokoff.

IL ne restera plus aucun doute de notre empressement à remplir toutes nos promesses. L'activité continuelle de nos recherches & l'étendue de nos correspondances nous ont déja mis en état de donner différentes Piéces, dans toutes les Langues connues. Une Tragédie Russe auroit toujours pour elle l'agrément de la nouveauté ; mais celle dont nous offrons l'extrait, est digne, à plus d'un titre, d'exciter la curiosité des Amateurs du Théâtre.

Le Sujet est fort simple : quatre Personnages occupent la Scene.

Sinave, Prince de Russie.
Trouvore, son Frere.

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

Gostomisle, Grand de Novogrod.
Ilmene, sa Fille.
Un Courier, un Page, des Gardes, &c. &c.

La Scene est à Novogrod, dans le Palais du Prince.

ACTE I.

Gostomisle ouvre la Scene, par une exposition adroite & bien menagée. Ce n'est point un de ces Monologues, où le Héros vient, en revant, nous conter son histoire ; ni de ces entretiens familiers, ou pour la commodité du Public & de l'Auteur, une Héroïne prend la peine de redire à sa confidente ce qu'elle doit être ennuyée d'entendre. C'est un Dialogue très-naturel, entre Gostomiste & Ilmene. Ce Pere vertueux & tendre annonce à sa fille qu'elle doit en ce jour épouser le Prince Sinave.

« Le jour que j'avois tant désiré, » Ilmene, est enfin venu ; jour heu» reux, qui par vous doit unir ma « famille à celle de nos Maîtres. » Toute la Ville attend avec impa-

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

» tience ce moment, où la pourpre » va donner à mon sang un nouvel » éclat. Déja les Autels sont ornés de » fleurs, les flambeaux de l'hymen » s'allument. Préparez-vous ma fil» le, préparez-vous à me suivre au » Temple.

La réponse d'Ilmene découvre l'aversion qu'elle a pour ce mariage. .... ,, lisez, ô mon ,, Pere ! lisez dans mes tristes re,, gards ; & si je vous suis chere, dif,, férez cet himen.

GOSTOMISLE.

Jusqu'à ce jour, ma fille, vous n'aviez opposé aucune résistance à mes volontés & à votre bonheur ; vous n'aviez point montré d'aversion pour le Prince.

ILMENE.

Ah Seigneur ! tout en moi vous disoit trop, si j'ai jamais souhaité Sinave pour époux. Victime du devoir & de la bienséance, si ma bouche se taisoit, mes yeux, mes tristes

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

yeux, vous exprimoient assez ma douleur & ma répugnance....... Je ne sçais pas feindre un accueil flateur........ & mon cœur ne peut avouer qu'un amour véritable. ....

....

....

GOSTOMISLE.

C'est une vaine excuse, que le défaut d'inclination. Votre main est dûe à Sinave; vous lui êtes destinée comme sa récompense. Pour prix de ses travaux, il reçoit, & le sceptre, & vous, des Dieux de la Russie; de ces Dieux, qui appaisant les troubles par son bras, nous ont rendu des jours sereins & tranquilles. Ecoutez la raison. Domptez ce cœur rebelle. Aimez un Héros, un Souverain qui vous adore.

Ilmene persiste à supplier son Pere de différer du moins cet hymen. Gostomisle la presse; & pour lui faire mieux sentir l'injustice de son aversion, il fait l'éloge de Sinave, & le recit de ses exploits. Ce morceau, plein d'images, mérite d'être

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

conservé tout entier, & peut donner au Lecteur une idée de la Poësie Russe.

„ Représentez-vous ses travaux: „ ils vous parlent, ma fille, en fa„ veur de son amour. Rappellez„ vous ces jours affreux, où le trou„ ble régnoit dans cette Capitale, „ dans tout l'Empire, dans votre „ Patrie, la Patrie des Héros! L'ar„ mée revoltée prit les armes. L'in„ térêt divisa les Grands, & soufla „ la fureur dans l'ame du Citoyen & „ du Soldat. Les Loix, foulées aux „ pieds, laisserent sans autorité les „ Magistrats & les Tribunaux; moi „ seul, je demeurai fidele au parti de „ l'équité. Seul, j'osai rassembler les „ restes épars d'un petit nombre de „ Patriotes. Infortunés Russiens! „ quel prodigieux nombre d'hom„ mes la Mort a dévoré! leur rage, „ allumée contr'eux mêmes, rom„ pit tous les liens & du sang & de „ l'amitié. Ici, vous avez vû mille „ jeunes Epouses arroser de larmes „ ces superbes lambris: Là, les cam„ pagnes teintes, la terre fumante „ du sang de leurs Epoux. Quicon-

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ que avoit la force en main, brû„ loit de la soif de dominer. Votre „ Pere seul osa prendre la défense „ des Loix: qu'il lui en a couté cher, „ à ce Pere infortuné! Souvenez-vous „ des pleurs qu'ont versé nos Amis „ pour votre frere, pour mon fils, „ mon cher fils, immolé sous ces „ murs. Blessé moi-même, j'ai vû de „ près les portes du trépas. Que de„ veniez-vous, ô ma fille! si vous „ m'aviez perdu; si le Héros, que „ vous dédaignez, ne fut accouru „ pour sauver l'Etat & votre Pere? „ Enfin le Ciel propice envoya trois „ jeunes Princes à notre secours: „ l'ambition ne les guidoit point; ils „ n'aspiroient qu'à faire cesser les „ calamités publiques. Animé par „ une générosité héroïque, & con„ duit par la gloire seule aux rives „ de l'Ilmen (*a*), Sinave eut le com„ mandement sur ses freres & sur „ moi. Il joignit son armée à la mien„ ne: son glaive, étincellant au mi„ lieu des troupes ennemies, nous „ annonça la paix par une foule d'ex-

(*a*) Lac près de Novogrod.

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ ploits. Le firmament parut alors „ s'ébranler sur leurs têtes. Son bras, „ portant par tout la terreur & „ la mort, dompta l'orgueil des „ Grands. Forcés de dépouiller leurs „ haînes mutuelles, leurs cœurs se „ réunirent sous le joug leger d'un „ Vainqueur modeste, humain, „ équitable. Nos malheurs termi„ nés, le calme retabli, tous unani„ mement souhaiterent de voir le „ Prince sur le Trône. Vaincu à son „ tour, mais à force de prieres, il „ consentit enfin qu'on lui ceignit „ le Diademe; mais tout l'éclat du „ trône ne flattoit point encore son „ cœur. Dans cette magnifique fê„ te, au milieu des acclamations & „ & des vœux publics; *Que m'impor„ te*, me dit Sinave en soupirant, „ *qu'on m'ait jugé digne de comman„ der à ce Peuple? Votre Prince ne peut „ trouver dans ce séjour, ni bonheur, „ ni tranquillité, avant qu'il ait reçû „ de vous, ce qui seul peut lui rendre „ sa liberté perdue.* Je pénétrai sa pen„ sée; l'Amour l'avoit chargé de „ chaînes au sein de la victoire, „ sous le Diademe, sur le Trône,

„ dans

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ dans tout l'éclat de son triomphe. „ O pouvoir de l'amour sur l'ame „ la plus fiere ! Que devois-je lui di- „ re ? pouvois-je ne pas consentir à „ ce que je devois rechercher moi- „ même avec l'empressement le plus „ vif ? & quand même j'aurois osé „ lui refuser le don qu'il me deman- „ doit, un Peuple qui l'adore n'au- „ roit-il point bravé mes refus, & „ porté Ilmene dans les bras de Si- „ nave ?

La desolée Ilmene ne demeure point sans replique. Elle rend justice à Sinave, & convient avec Gostomisle de toutes ses vertus, de toutes ses belles qualités. Elle n'en paroît pas moins décidée dans sa repugnance; & ne pouvant faire changer le dessein de son mariage, elle obtient du moins de son Pere un délai de trois jours. Restée seule, elle developpe dans un Monologue court & pathétique la cause de ses refus. C'est Trouvore qu'elle aime, le frere de Sinave.

» Oui vos desirs si ardens, vos » volontés si absolues, vos ordres si » pressans seront accomplis, ô mon

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ Pere ! Dans trois jours finira ce „ tourment, dont vous êtes la cause : „ & vous, de qui la flamme ne trou- „ ve point en moi de retour, vous „ ne me verrez point dans votre lit » après les chants de l'himenée. Ce „ n'est point à la couche nuptiale, „ que j'irai en quittant les Autels; „ c'est au tombeau : c'est-là, dans les „ sombres demeures, que je gar- „ derai à mon cher *Trouvore* ce cœur » innocent, ce cœur que je ne puis „ contraindre ... Mais que dis-je ?.. „ J'ignore encore si c'est à mon » Amant que je me sacrifie. Ne me „ flatté-je point d'un espoir trom- „ peur ? Mes yeux s'y seroient-ils „ mépris ; & mon ame charmée au- » roit-elle pris de simples respects » pour des marques d'amour ? Non, » non, les regards de *Trouvore* me „ disent tous les jours que son cœur „ brule des mêmes feux. Devoir „ cruel ! Pourquoi veux-tu me sé- » parer de lui ? Et toi, Gostomisle ! par » où ta fille a t'elle mérité les tour- » mens que tu lui fais souffrir ? . . . „ O Amour ! puisque tu n'as pu être » d'accord avec le Destin, Amour

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

» infortuné, pourquoi entrois-tu dans » nos cœurs ? O desespoir extrême ! „ Douleur insupportable ! ... Il faut „ sans doute, ... il faut qu'Ilmene » perisse. »

Sinave, accompagné de *Trouvore*, vient interrompre les funestes réflexions d'Ilmene.

» Pour vous satisfaire, Madame, » lui dit-il tendrement, notre himen » est différé. Mais d'où vient ce trou- » ble funeste, que je lis sur votre vi- » sage ? Je vous vois gémissante, in- » quiete, agitée. Je vois vos beaux yeux » se remplir de larmes qu'ils retien- » nent à peine. Pour avoir soumis à » vos loix un ame fiere & impérieuse, » pour prix de mon amour, auriez- » vous résolu de me faire languir, & » de changer en foiblesse les sen- » timens élevés de mon cœur ? De » quoi suis-je donc coupable ? » Est-ce de vous avoir choisie » pour regner avec moi, pour re- » gner sur moi-même ? ... Je retarde » notre alliance .... Ah c'est assez » pour m'accabler ! .... En proye » à mes cruelles pensées, je le prens » à témoin (*il lui montre Trouvore*);

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ mon frere sait, Madame, jusqu'à „ quel point vos regards m'ont péné- „ tré ! Il sait combien je vous aime ; „ & la nuit connoît seule combien „ je goûte peu les douceurs du som- „ meil. Votre image cherie, sans „ cesse présente à mes yeux, la froi- „ deur, la sévérité qui s'y retracent „ avec elle, excitent mes gémisse- „ mens. Mon tourment s'accroît, „ mon esprit se trouble....... Je » voyois trop déja que vous êtiez » insensible pour moi ; mais mon „ respect me laissoit vivre du „ moins, entre la crainte & l'es- „ poir, ... Ah ! si la pudeur seule » causoit votre indifférence, vous ne » m'auriez jamais rendu malheureux : » mais si ... (je fremis d'y penser) si „ cette froideur avoit une autre cau- » se ; à quel point, cher objet, me „ rendriez-vous misérable ! »

ILMENE.

Ne me demandez point, Seigneur, la cause de mon trouble : vous l'apprendrez de la bouche de votre Epouse...... Soyez sûr que j'irai avec

vous au Temple ... que j'y acheverai ... notre himen.

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

SINAVE.

Vos paroles, vos regards mêmes ſont autant de Loix pour Sinave..... Vous, Trouvore, allez dire aux Sacrificateurs, aux Grands, à l'Armée, qu'il n'y aura point aujourd'hui de réjouiſſances, ni de fêtes. Et vous, Madame, au moins par un regard, daignez encourager un Prince qui vous adore. Ah! montrez moi du moins que vous ne me haiſſez pas.

ILMENE.

Pourquoi, Seigneur, vous compterois-je au nombre de mes Ennemis? Vous êtes l'ami de Goſtomiſle. Vous voulez me donner votre main, votre cœur. Liberateur de ma Patrie, grand, vertueux, digne en un mot de la puiſſance ſouveraine; pourrois-je vous hair? Si mes gémiſſemens excitent votre courroux, dans trois jours je vous ferai connoître mon innocence.

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

Sinave ſort, après avoir encore repété à Ilmene des diſcours tendres & pleins d'une noble délicateſſe. Il laiſſe Trouvore avec elle. Cette ſituation produit un éclairciſſement. L'amour du jeune Prince ſe manifeſte d'abord par la jalouſie. Les promeſſes d'Ilmene, dont il vient d'être le témoin, lui en fourniſſent le ſujet: & c'eſt une façon heureuſe & naturelle d'amener une déclaration. L'aveu d'Ilmene, les regrets de ces deux Amans & leurs plaintes touchantes forment une ſcene bien filée & très-intéreſſante: mais ce dialogue eſt trop coupé, pour entreprendre de le traduire. En voici ſeulement la fin.

TROUVORE.

Ah! cet himen ne vous cauſera pas un tourment égal au mien. Je ſerai infortuné pour le reſte de mes jours; mais mon malheur du moins abrégera ma vie. Helas! quand les entrailles de la terre m'auront devoré, venez quelquefois viſiter mon tombeau: & ſi je vis encore dans votre ſouvenir, donnez du moins

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

la plus legére offrande à mes Manes errans dans les lieux ſombres. En vous rappellant notre ſéparation, plaignez mon triſte ſort, arroſez ma tombe de quelques larmes.

ILMENE.

Faites, cher Prince, un effort ſur vous même. Moderez votre douleur & attendez de moi d'autres ſacrifices. Ce ne ſera point par des pleurs que j'appaiſerai l'amour irrité: quand je ſerai privée de vous, je ferai couler des ruiſſeaux de ſang...

L'arrivée de Goſtomiſle interrompt cette tendre Scene. Il voit ſa fille baignée de larmes, le trouble dans les yeux & la pâleur ſur le viſage. Trouvore n'eſt pas moins agité. Goſtomiſle pénétre le ſecret de ces deux Amans & leur en arrache l'aveu. Il leur tient des diſcours, où brille la vertu & la fermeté. Mais ni l'un ni l'autre ne ſe ſent la force d'en profiter; & ce malheureux Pere, pénétré de douleur, de pitié, de tendreſſe, les oblige avec peine de ſe ſéparer. Il termine le premier Acte par un

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

Monologue ſur l'embarras de ſa ſituation.

ACTE II.

Cet Acte commence par un entretien des deux Princes. Sinave, qui a laiſſé Trouvore avec Ilmene, lui demande s'il n'a pas découvert quelque flamme ſecrette, qui ſoit la cauſe de ſon horreur pour l'himen. » Oui, dit-» il, dans la Ville, à la Cour, peut-» être dans mon Palais même, il eſt » aſſurément quelque audacieux » Mortel qui cauſe aujourd'hui mon » ſupplice. Quoi?.. ſe trouveroit-il » un Sujet aſſez téméraire pour oſer, » au mépris de ſon Souverain, por-» ter ſes regards juſqu'à elle? Ilme-» ne, qui m'a captivé, par qui l'amour » a ſu ſe rendre l'unique maître de » mon cœur.... Ah! pourrois-je l'en-» durer?... Qu'il fremiſſe ... le Per-» fide, ... quel qu'il ſoit .... qui » ſongeroit à m'enlever l'objet de » tous mes vœux ... qu'il fremiſſe » de ma vengeance.»

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

TROUVORE.

Ainsi c'est pour sa ruine, que la Nation vous a couronné.

SINAVE.

Ce n'est pas la premiere fois que la Tyrannie est née de l'Amour. O Ciel! toi qui m'as fait naître vertueux, permettras-tu qu'enfin je devienne un Tyran!

Trouvore lui répond par de belles maximes sur la cruauté & la tyrannie. Il exhorte son frere à ne point gêner l'inclination d'Ilmene; & s'il a un rival heureux, à sacrifier sa vengeance.

„ Si nous devenons cruels, que „ dira la Russie? Quel bruit la Re„ nommée répandra-t-elle dans tout „ le Nord? Que penseront les voi„ sins de cet Empire? La trompette „ de la gloire ne se fera plus enten„ dre, tous nos trophées s'évanoui„ ront.... Est-ce pour cela que nous „ avons sauvé ce Peuple? N'avons„ nous si glorieusement brisé les fers

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ des Citoyens, que pour les acca„ bler nous-mêmes d'un joug plus „ odieux?

Le jeune Prince continue d'entasser ici sentences sur sentences. On ne peut que sçavoir gré à l'Auteur d'avoir saisi cette occasion, pour déclamer contre l'injustice & la cruauté; vices odieux, trop souvent reprochés aux Gouvernemens despotiques; vices dont sa nation s'est vûe plus d'une fois la victime, mais dont les Peuples n'étoient pas autrefois plus exempts que les Princes & leurs Ministres: & s'ils ont terni quelquefois le caractere du Réformateur même de la Russie, il faut avouer que souvent il en trouva l'excuse dans le génie de la Nation. Ainsi M. Soumarokoff ne peut trop s'élever contre des défauts si long-tems communs aux Souverains & aux Sujets. Prêcher à la Russie la justice & l'humanité, c'est seconder l'exemple auguste, qu'elle reçoit aujourd'hui de la Princesse qui la gouverne. C'est donc l'Auteur lui-même qu'il faut écouter ici, & non pas le Prince Trouvore. Cett e tirad

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

de morale seroit plus belle dans sa bouche, s'il plaidoit moins sa propre cause. Il trompe quelquefois son frere, en lui répondant qu'il ignore qui est ce Rival fortuné. „ Je me „ sens dévoré du mal le plus cuisant, s'écrie le malheureux Sinave. „ Qu'y „ a-t-il helas de plus cruel, qu'ai„ mer & n'être point aimé!

TROUVORE.

Il est beaucoup plus rude de ressentir un amour mutuel, sans avoir aucune espérance d'en goûter jamais les douceurs.

SINAVE.

Ah! que je serois heureux d'éprouver un pareil tourment! Dans cette ardeur insatiable de desirs réciproques, je jouirois d'une satisfaction qui seroit du moins attachée à ma peine. Sans voir jamais mes vœux pleinement satisfaits, quelle joie n'éprouverois-je pas, d'être maître d'un cœur qui me donneroit ses soupirs, & qui recevroit les miens! Parta-

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

ger mes malheurs avec l'objet de mon amour, l'aider par ma constance à en supporter le poids, rendroit ma chaîne plus légere.....

A ce sentiment de Sinave, qui doit plaire aux personnes d'un caractere délicat, succede un discours de Trouvore, très-naturel à sa situation, & très-conforme à ses interêts; mais dans lequel M. Soumarokoff a placé galamment l'éloge des Dames Russiennes.

„ Ilmene seule brille-t-elle ici „ par l'éclat de ses traits? & cette heu„ reuse Contrée ne fourmille-t-elle „ point de beautés? L'amour a choisi „ ces bords pour y fixer son séjour. „ La nature propice a rempli cette „ Ville d'objets, faits pour tout en„ chanter. Si elle a condamné nos „ champs à subir la rigueur des „ plus rudes Hyvers, si elle leur re„ fuse les fruits qu'elle prodigue à „ d'autres climats, sa main libérale „ a sçû nous en dédommager. Re„ gardez autour de vous, dans ces „ jours solemnels, où nos fêtes ras„ semblent ce que la Nation a de „ plus brillant. Que trouverez-vous

„ dans la nature entiere, qui ſurpaſ- „ ſe l'éclat de nos jeunes beautés? „ Fixez vos yeux ſur elles; & les dé- „ tournant pour jamais de la cruelle „ Ilmene, formez un autre choix, „ brulez d'une nouvelle flamme. „ Tout vous répond d'un heureux ſuccès....

Goſtomiſle paroît. Sa vûe redouble la douleur & les tranſports de Sinave: „ ah! que mon cœur ſouffre! „ qu'il eſt mortellement atteint! s'é- „ crie ce Prince infortuné. Que vo- „ tre fille, helas! va cauſer de mal- „ heurs! Tout mon eſprit, mes ſens, „ ſont enchantés d'Ilmene. La vie „ ne m'eſt rien ſans elle. Sans elle, il „ n'eſt point pour moi de bonheur. „ Elle a captivé toutes mes pen- „ ſées; fatal amour! Ilmene ſeule „ arrête le ſuccès de mes glorieux „ travaux, & change en foibleſſe „ tout l'orgueil de mon cœur. Ah! „ pourquoi m'avez-vous placé ſur „ le trône des Ruſſies, ſi comme „ un frêle Vaiſſeau, le jouet des „ flots, je me ſens agité & emporté „ par ma paſſion? & comment puiſ- „ je commander à des Peuples, s'il

„ ne me reſte plus de pouvoir ſur „ moi-même? Je vois que je déplais „ à celle que j'adore: ô ſupplice! ô „ déſeſpoir.....

GOSTOMISLE.

Dès que ſon ſort, Seigneur, ſera uni au vôtre, vos tourmens finiront. Je connois ma fille. Je connois ſa vertu. Quoiqu'il ſoit vrai qu'elle ſoupire aujourd'hui pour un autre, devenue votre Epouſe, elle l'oubliera pour jamais; elle vous conſervera juſqu'au tombeau un cœur pur & fidele.

SINAVE.

Mais, peut-être, Sinave eſt un monſtre à ſes yeux! Quelle que ſoit helas! cette vertu que je reſpecte, quoique la ſageſſe d'Ilmene égale ſa beauté; ſi ſon cœur lui parle ſans ceſſe en faveur d'un autre, que me ſervira-t-il d'avoir Ilmene en ma puiſſance? Quoi? pour la voir toujours accablée de triſteſſe? Pour tenir tout du devoir & rien de l'amour? Pour être enfin ſon Tiran! moi! cette penſée me fait frémir.

GOSTOMISLE.

Si vous aimez ma fille ſans le retour qui vous eſt dû, vous êtes à plaindre, Seigneur; mais elle eſt encore plus infortunée.

SINAVE.

.... Dans quel goufre de maux, ô Ciel! me vois-je plongé! Feu cruel qui dévore mon ſang! inutile paſſion! Achevez Goſtomisle, apprenez-moi tous mes malheurs; & ſi votre amitié peut y trouver quelque remede, employez tout pour les adoucir. Quelle joie pourrois-je goûter, en devenant l'époux de votre charmante fille, de la voir avec moi aux Autels, ſur le trône, dans mon lit, & de l'y voir malgré elle?

GOSTOMISLE.

Il ne me reſte plus aucun remede à employer pour vous procurer le repos. J'ai fait ce que j'ai pû pour ſoulager vos peines; mais ce n'eſt

plus que du devoir, que j'oſe attendre le ſuccès.

SINARE.

O devoir! que tu es d'une foible reſſource en amour! que tu ſoulages peu l'ardeur qui me conſume...... .... Depuis l'inſtant fatal où mon cœur a perdu toute ſa liberté, où ma raiſon même *a reçu la douleur au ſein de l'eſpérance*...... Qu'es-tu donc devenu, ô Sinave? Qu'es-tu devenu? Où ſont les qualités du Monarque, du Héros? Où eſt cette conduite qui mérita l'eſtime, & du Peuple, & de Goſtomisle? Où eſt-ton courage, ta raiſon? Quand les yeux d'Ilmene m'ont charmé, grands Dieux! vous m'avez tout ôté...............
Les diſcours que Goſtomisle tient à Sinave en le quittant, augmentent encore l'incertitude & les allarmes dont il eſt tourmenté. Il s'adreſſe à ſon frere: cette ſituation eſt hardie & heureuſement imaginée. Mon „ cher Trouvore, vous voyez ce que „ ſouffre votre malheureux frere; il

„ éprouve en ce jour l'horreur du „ destin le plus rigoureux. Dites-„ moi, ne sçavez-vous pas, ô cher, „ ô tendre frere ! qui est cet heureux „ Mortel, mille fois heureux de plai-„ re à Ilmene ? mais .... non .... il „ y a long-tems que si vous l'aviez „ sçû, vous auriez eu pitié du tour-„ ment que j'endure ; vous m'auriez „ découvert quel sang je dois ré-„ pandre, & dans quel sein perfide „ ce fer impatient doit être plongé.

TROUVORE.

Après avoir perdu la liberté, l'espoir & le repos, répandez, Seigneur, un sang coupable devant vous. Soyez cruel, soyez barbare. Levez le fer sur votre frere, sur votre ami : enfoncez cette épée ; il ne se défend point, il veut périr ; frappez : voilà le cœur qui vous a offensé.

SINAVE.

Est-ce une illusion ? Ah! tu m'arraches la vie.

TROUVORE.

Je ne vous cache plus mon secret. Si votre courroux est armé contre moi, faites-moi périr avant qu'Ilmene me soit ravie. Quand vous me priverez de l'objet que j'adore, ce ne sera plus par des plaintes ni par des gémissemens que je me vengerai de vous..... faites-moi périr à présent ; alors, il seroit trop tard de vouloir me perdre.....

Cette Scene terrible est suivie d'un Monologue, où Sinave éprouve successivement les combats les plus vifs de l'amour & de l'amitié. Il est interrompu par Ilmene elle-même, qui vient, avec une noble hardiesse, lui confirmer tout ce que Trouvore lui avoit avoué : & sans revoquer sa promesse, elle fait entendre assez clairement que le jour de son mariage sera celui de sa mort. Sinave s'attendrit. Ilmene fait un dernier effort pour le toucher de compassion ; elle intercéde pour *Trouvore* ; qui fait aussi les instances les plus pathétiques, pour engager Sinave à la lui céder. Mais

l'amour est plus fort que la générosité. Le Prince, tour à tour entraîné, arrêté, déchiré, combattu, ne peut se résoudre à ce sacrifice.

ACTE III.

Le 3e Acte est ouvert par Gostomisle, qui tache de consoler & d'encourager Ilmene par les grands motifs du devoir, de l'honneur, de l'amour & de la Patrie. Toute cette morale est belle, & fait honneur au Poëte Russe : mais aucun trait nouveau ne peut nous engager à traduire une si longue Scene. Trouvore accourt. Il annonce, à Ilmene, que Sinave furieux céde enfin aux transports de l'amour & de la jalousie ; qu'il vient de l'exiler, & qu'en même tems il ordonne les apprêts des nôces fatales. Gostomisle les laisse ensemble ; & quelque persuadé qu'il soit de la vertu de sa fille, on ne peut s'empêcher de trouver singulier le discours qu'il leur adresse. » Satisfaites-vous. » Profitez de ces derniers instans sans » repandre des pleurs. Que votre » fermeté, ma fille, lui serve d'e-

» xemple & l'instruise à suivre la loi » du devoir. »

Ce n'est pas tout à fait ce que le jeune Prince vient proposer à son Amante. Il lui fait une peinture touchante de l'état affreux où elle va tomber. » Si vous n'avez pas horreur » de devenir l'Epouse d'un Banni, » si vous m'aimez, continue-t-il, » éloignez-vous de ces lieux ; & loin » des grandeurs où vous êtes atten-» due, déterminez-vous à vivre avec » moi dans la misere, dans la soli-» tude, avec un Epoux méprisé, exi-» lé, abandonné de tout le monde. » Quittez, avec plaisir, l'espoir de » toutes les délices, dont l'éclat » trompeur flatte l'orgueil des Grands » & l'ambition des Riches : ne songez » desormais qu'à mener une vie obs-» cure & solitaire. Ah ! si vous dai-» gnez me confier vos charmes & » votre jeunesse, mon exil, ma dis-» grace, sera pour moi la source de » la félicité. Mais .... quoi ! .. vous » ne répondez point..... Le Trône » de Sinave a pour vous des appas.. »

Ilmene, offensée du soupçon, s'en justifie par les discours & les pro-

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

teſtations les plus tendres ; mais fidéle au devoir, réſolue d'obéir à ſon Pere, elle refuſe de ſuivre ſon Amant. Elle lui donne, en même tems, des aſſurances poſitives de ne point ſurvivre à un himen qu'elle déteſte. Ce triſte langage augmente encore la douleur & les craintes du jeune Prince ; il preſſe, il inſiſte & ſe jette au genoux d'Ilmene. Sinave les ſurprend dans cette attitude. Sa fureur en redouble. Après quelques diſcours, peu ménagés de part & d'autre, les deux freres mettent l'épée à la main. Ilmene ſe jette entre deux & fait ſortir Trouvore. Reſté ſeul avec elle, Sinave lui fait d'abord de ſanglans reproches ; mais déſarmé par ſa douceur & par ſa vertu, raſſuré par une aparence de tranquillité qu'elle juge à propos de feindre, il lui fait de tendres excuſes & la quitte, content des derniers mots qu'elle a prononcés : » Je ſuis prête à vous ſuivre » au Temple. »

ACTE IV.

Un Monologue d'Ilmene, plein de

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

feu & de ſentimens ; une très-belle Scene entr'elle & Goſtomiſle, mais peut-être un peu trop chargée de morale ; Scene, qui d'ailleurs reſſemble trop auſſi à celle de l'Acte précédent, & à la fin de laquelle le bon Goſtomiſle, en Pere complaiſant, laiſſe encore une fois Ilmene avec Trouvore pour faire leurs derniers adieux ; ces adieux, ſi touchans, quoiqu'un peu répétés, qu'on ne peut les lire ſans verſer des larmes, mais interrompus par un Page, qui vient annoncer à Ilmene qu'elle eſt attendue à l'Autel ; la ſéparation cruelle de ces deux Amans, le deſeſpoir, les fureurs de Trouvore, prêt à courir après Ilmene, à chercher ſon frere juſqu'aux pieds des Autels & à lui plonger un poignard dans le ſein, retenu néanmoins par la voix de la nature & de l'honneur, & quittant pour jamais un ſejour ſi funeſte ; voilà ce qui compoſe le quatriéme Acte. La fin en eſt intéreſſante, & conduit à la cataſtrophe : mais les premieres Scenes ſont de purs rempliſſages, & font languir l'action, au lieu de l'animer. D'ailleurs elles préſentent,

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

nous l'avons déja dit, une repétition trop marquée des principales Scenes de l'Acte précédent. Il réſulte de tout ceci que le quatriéme Acte eſt le plus foible : défaut qui n'eſt point particulier à la Piéce de M. Soumarokoff. Il eſt commun à la plûpart des meilleures Tragédies, dans toutes les Langues modernes.

ACTE V.

Goſtomiſle, au retour du Temple où le mariage de ſa fille a été célebré, s'entretient avec lui-même du ſacrifice qu'il vient de faire à la Patrie & à la vertu. C'eſt le ſujet d'un Monologue moral, où l'Auteur n'a pas épargné les maximes.

Ilmene paroît. Elle déclare à Goſtomiſle, que devenue enfin l'épouſe de Sinave, elle a rempli tous ſes devoirs envers ſon Pere & envers l'Etat. » Occupé, dit-elle, après la » cérémonie à recevoir les vœux & » les félicitations des Grands & du » Peuple, il a vû cependant le trou» ble de mon cœur. Je l'ai quitté : il

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

» ne m'a point retenue........ Il eſt » tems d'exécuter ma réſolution.

Pendant que Goſtomiſle fait de vains efforts pour calmer le déſeſpoir de ſa fille, un Courrier arrive, & vient lui annoncer la mort de Trouvore. Après quelques diſcours entrecoupés, il lui fait le recit ſuivant, dont le commencement paroît imité de celui de Theramene.

» Enfoncé dans de triſtes penſées, » il avoit quitté cette Ville, & con» tinuoit ſon chemin le long des » bords de la Volchove (*b*). Un mor» ne ſilence régnoit autour de lui ; » lui ſeul l'interrompoit, par ſes gé» miſſemens. En vain il s'efforçoit de » retenir ſes pleurs ; un torrent s'é» chappoit de ſes yeux. Il n'avoit » plus ce regard où brilloient tant » de charmes ; ſes traits étoient » changés, ſa vûe troublée ; & ſes » profonds ſoupirs s'exhaloient avec » violence de ſon ſein palpitant. » Une pâleur mortelle étoit répan» due ſur ſes levres tremblantes. Dé» ja nous étions prêts à perdre la

(*b*) Riviere près le Novogrod.

„ Ville

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ Ville de vûe ; il descend tout-à-coup de son char, il tourne les yeux de ce côté ; & regardant avec douleur les murs qu'il a quittés, ces murs qui virent naître son malheureux amour : je te quitte donc pour jamais ! Quoi, pour jamais ! s'écrie-t-il en fureur : ô Ville ! où mon cœur est resté, où j'ai laissé l'objet que j'aime regretter envain son Amant. Ah ! si pour te défendre on m'a vû tant de fois signaler mon courage, quel en est aujourd'hui le prix ? Je suis privé, en un instant, de toutes les délices que tu offrois à ma jeunesse. Helas ! séjour si cher à mon souvenir ! que d'attraits, de vertus, je laisse dans ton sein ! Et toi, paisible Ilmen, Lac délicieux, qui portes le nom de mon Amante ! que ce nom vole avec le tien sur les aîles de l'Amour & de la Renommée ; qu'il apprenne à l'Univers que je n'ai pû survivre à cette funeste séparation, & que sur tes bords j'ai enfoncé ce fer dans mon sein.... A peine acheve-t-il ces mots, que de son épée il se perce le cœur. Il

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ tombe entre nos bras. Nous arrachons le fer. Nous voyons couler un ruisseau de sang. Nous tâchons à l'envi d'en arrêter le cours ; vains efforts ! d'une voix mourante, le Prince prononce avec peine ces paroles : Je vais.... je vais.... enfin jouir du repos.... O vous ! qui regrettez ma mort.... sçachez que c'est Sinave... que c'est mon frere... sa fureur .... qui m'arrache la vie.... voila le prix que je reçois de mon amitié pour lui.... Mais cette amitié parle encore au fond de mon cœur expirant...... Si la voix du sang & de la nature s'éleve dans le sien, en apprenant ma mort ; si vous trouvez que j'aie encore un frere .... dites-lui que je lui pardonne le crime dont il s'est rendu coupable, en m'enlevant une Amante fidele.... Oui, je souhaite que rien ne trouble son bonheur ...... Dites-lui .... que peut-être j'aurois pû me vanger.... que j'ai mieux aimé mourir sans vangeance...... Ensuite, sentant sa langue s'affoiblir, il tourne languissamment ses regards vers moi :

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

„ & toi, m'a-t-il dit, triste témoin de mon sort déplorable ! lorsque mon Amante apprendra que la mort a répandu sur moi d'éternelles ténebres ; que le jour.... le jour de Trouvore a été tranché dans son Midi ; que mes yeux..... mes yeux privés d'Ilmene, se sont dérobés pour jamais aux rayons du Soleil : va, dis-lui de modérer sa douleur ...... Quelle vive ...... & s'il se peut, ô Ciel ! quelle vive heureuse... Mais... je sens que j'expire..... Adieu ma chere Ilmene.... je t'ai été fidele..... jusqu'au trépas ..... & la mort même..... Il ne peut achever, il perd dans cet instant la parole & la vie.

Gostomisle s'efforce en vain de prévenir les tragiques effets du désespoir d'Ilmene ; on s'y attend déja trop ; cette Heroïne les annonce encore plus d'une fois, & sa douleur extrême ne l'empêche pas de refléchir en Philosophe sur un état futur. L'Auteur a pû sans doute se permettre ces réflexions : il fait parler une Payenne, livrée à des incertitudes que la raison ne peut fixer,

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

lorsqu'elle n'est point éclairée du flambeau de la Religion.

„ Cessez, dit-elle à Gostomisle, cessez de vous flatter que je puisse vivre davantage. Le tems de mon existence est prêt à finir ; l'Eternité s'ouvre devant moi. Je vais ..... ou ? Eh le sçais-je ! Et que m'importe de le sçavoir ? J'abandonne mon ame aux Dieux. Que mon être aujourd'hui se détruise ; les Dieux me revêtiront d'une nature nouvelle. Ah ! sortons de ces lieux qui me sont en horreur. Peut-être, au séjour de la mort, rejoindrai-je mon cher Trouvore. Oui, peut-être les Dieux, amis de l'innocence, me préparent une vie, une existence nouvelle : ils sont justes, ils sont tout-puissans ; l'espérance d'Ilmene ne sera point trompeuse.... Mais, ô Dieux ! me promettez-vous que dans ce monde inconnu, je retrouverai mon Amant, cet objet qui me fut aussi cher que mon pere, plus cher que toute la la nature. Ah ? s'il falloit qu'un éternel oubli rompit les liens les plus sacrés entre les Mortels, dès-

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

„ qu'ils ont ſubi les loix de la mort, „ ...... les paſſions ſous ſon Empire „ conſerveront-elles celui qu'elles „ exerçoient ſur nos ames ? & „ l'homme, après avoir paſſé les ſombres bords, reſtera-t-il ſemblable „ à ſoi ? Alors ſans doute la volonté „ ceſſera de ſe révolter contre la „ raiſon. Le cœur ſera rempli de „ fermeté, l'eſprit d'élévation. Mais „ ... que dis-je.... ſi les paſſions ne „ dominent plus au de-là du trépas.... „ Quoi cher Prince! .... je ne ſerois „ plus ton Amante? O abimes, ô miſteres, que les Dieux ont voilés à notre raiſon ! Ah ! du moins en mourant, peut-on vous pénétrer ?

Après ce diſcours, dans lequel peut-être on trouvera quelque rapport avec le fameux Soliloque d'Hamlet, Ilmene, toujours inſenſible aux prieres de Goſtomisle, lui fait cependant des adieux pleins de reſpect & de tendreſſe. Elle lui baiſe les mains & les arroſe de ſes larmes. Il la ſerre dans ſes bras, il renouvelle ſes inſtances pour l'engager à vivre & à modérer ſa douleur : „ Non, mon pere,

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

„ continue-t-elle, vous ne verrez „ point votre fille ſur le trône. Cher „ Amant ! ah puiſque le monde ne „ te poſſede plus, tout l'Univers n'eſt „ plus pour moi qu'un ſéjour odieux, „ un déſert, un vuide immenſe. O cher, ô malheureux Trouvore ! ſi la voix des vivans ſe fait „ entendre des Morts ; & ſi le cri de „ la douleur peut pénétrer dans le „ ſilence d'un ſommeil profond & „ éternel ; entens, du moins en ſonge, mes regrets, mes gémiſſemens, pardonne-moi tous tes malheurs. Ah ! ſi j'en fus la cauſe, nous „ périſſons tous deux par les coups du „ deſtin. Deſtin impitoyable ! Pardonne-moi mon crime. Helas, cher Prince ! je me ſuis vûe contrainte de te „ trahir, de t'exiler, de te percer le „ cœur ! Ombre de mon Amant..... „ ombre ſanglante, vois tout mon „ déſeſpoir. Vois les tourmens qui „ me déchirent. Regarde la victime „ que va t'immoler mon amour...... „ O ſévere vertu.... qu'il m'en a coûté cher.... de quel bonheur tu m'as „ privée !..... Et toi * qui fus témoin de ſon trépas, de la fidélité „ qu'il a gardée à ſon Amante......

* *Se tournant vers le Courier.*

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

„ ſois auſſi témoin de la mienne ; & „ que la mort même en ſoit le garant (*elle ſe tue*).

A peine Goſtomisle a fait enlever le corps de ſa fille, que Sinave paroît. Il vient d'apprendre la mort de Trouvore. Pénétré de douleur, de remords & d'amour, il vient en tremblant chercher Ilmene. Il la demande ; mais en vain. Ilmene, lui dit Goſtomisle, s'eſt ſéparée de vous pour jamais....... Voyez ces traces de „ ſang, & renoncez en ce moment „ à un amour infortuné ; ce ſang eſt „ celui d'Ilmene

A cette nouvelle, Sinave entre en fureur. Après s'être fait à lui-même les plus ſanglans reproches, après avoir déploré le ſort de Goſtomisle, de Trouvore & d'Ilmene, il tire ſon épée & veut ſe tuer. On l'arrête : ſes tranſports redoublent. Il croit voir Ilmene, Trouvore. Il leur parle. Il frémit à leur vûe. Son délire augmente ; mais la fureur fait place à l'abbatement. Il tombe dans un fauteuil, & ne revient à lui que pour terminer la Piece par ces imprécations. „ Jour odieux ! ô

SPECTACL. *Tragédie Ruſſienne.*

„ Soleil! pourquoi me laiſſes-tu encore jouir de ta clarté ! Romps tes „ digues, ô Volchova ! inonde, engloutis à jamais ces bords criminels, où Trouvore a été percé par „ ſon frere.... par ſon Ennemi ! Que „ tes flots mugiſſans publient le „ crime de Sinave !......... Palais, „ dont les lambris fument encore du „ ſang d'Ilmene, tombe ſur moi ! „ Punis un amour plein de rage !..... „ & toi, ô Ciel ! que tardes-tu à „ m'écraſer ſous tes coups? frappe, „ tonne, extermine, répans tous tes „ feux ſur la terre !

Telle eſt la cataſtrophe. Le recit de la mort de Trouvore nous a paru touchant : mais celle d'Ilmene doit faire, à la repréſentation, un très grand effet, & nous ne doutons point qu'une Scene ſi forte n'arrachât, ſur notre Théâtre, des larmes à tous les Spectateurs.

Il faut l'avouer ; cette cataſtrophe, d'ailleurs ſi vraiſemblable, ſi néceſſaire même dans les circonſtances, perd beaucoup cependant pour avoir été trop prévue. Dès la premiere Scene, l'Héroine l'annonce, & ne ceſſe point de nous y

préparer dans la suite. C'est au Public à prononcer sur cette Tragédie. Nous ne préviendrons point son jugement : mais nous osons croire que s'il trouve le rôle de Gostomisle un peu froid & monotone ; la chaleur extrême de celui de Sinave, & l'intérêt qui regne dans ceux de Trouvore & d'Ilmene, la noblesse des caractères, la vérité des sentimens, le pathétique de l'expression (c), feront obtenir à l'Auteur Russe les suffrages qu'il nous paroît mériter.

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

Il semble, au reste, que M. Soumatokoff avoit acquis la connoissance de quelques Théâtres étrangers, avant que d'enrichir de cette Tragédie celui de sa Nation. Elle lui en doit plus de reconnoissance. Quelque génie, quelque talent qui éclate dans sa composition, peut-être auroit-il peint l'amour & la jalousie, avec moins de force & de vérité, s'il n'avoit jamais lû Racine ni Shakespear. Doit-on rougir de cette Ecole ? Leurs chef-d'œuvres en ce genre ne seroient plus

[c] On remet à parler dans un autre article, des propriétés de la Langue & de la Poësie Russiennes.

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

que des sujets de désespoir pour la postérité Poëtique, s'il n'étoit pas permis d'aspirer du moins à les imiter. Qu'on se souvienne d'Andromaque, de Phedre, d'*Othello*, de *Romeo & Juliette*. On trouvera que les anciens Tragiques n'avoient pas tout dit sur ces deux passions (ou pour mieux dire sur cette passion unique) ; mais on avouera que ces deux grands Maîtres n'ont laissé rien à dire à leurs successeurs. Quand un Auteur s'efforce de saisir leur maniere, plus la sienne en approche, plus, au lieu de censures, il mérite d'applaudissemens. Il faudroit être bien injuste pour en refuser à M. Soumarokoff, parce qu'il a sû estimer & mettre à profit des beautés étrangeres. Une ignorance honteuse ne met que trop d'Auteurs modernes à l'abri de ce reproche. Réduits à piller leurs Contemporains & leurs Compatriotes, on ne voit dans tous leurs Ouvrages que des larcins grossiers, au lieu d'une savante imitation.

On peut encore moins attaquer M. Soumarokoff, sur la ressemblance qui se trouve entre le fond de

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

son sujet, & celui de plusieurs Tragédies Françoises. Deux freres Rivaux font également le fond de l'intrigue, dans quelques-unes des plus excellentes qui soient restées au Théâtre ; Rodogune, Nicomede, Mithridate, Britannicus, Rhadamiste, &c. Mais il seroit inutile d'y chercher d'autres rapports, avec *Sinave & Trouvore*. C'est dequoi l'on peut se convaincre par la plus légere comparaison.

Nous ne sommes point instruits des Traditions anciennes, dans lesquelles seules consiste, à peu près, toute l'Histoire de Russie pour les tems qui ont précédé l'introduction du Christianisme. L'Auteur ne s'expliquant point sur ses sources, nous ne pouvons savoir s'il a trouvé quelques traces Historiques des évenemens qu'il met sur la Scene, ou si son sujet est de pure invention. Mais on nous assure que sa Piéce a eu dans sa Patrie le plus grand succès, & nous sommes persuadés qu'elle ne perdroit rien sur d'autres Théâtres. Elle fera du moins honneur

SPECTACL. *Tragédie Russienne.*

à la Nation du Poëte. C'est un monument des progrès, que les Arts, introduits par Pierre le Grand, ont faits en Russie sous la protection de son Auguste Fille.



PHILOLOGIE.

Recueil de quelques Ouvrages choiſis de la Societé des Beaux-Arts. A Leipſick, chez Breitkopf. 1754.

LEIPSICK, que Bayle a nommé quelque part l'Athenes de l'Allemagne, a paſſé, depuis l'érection de ſon Univerſité, pour une ſource de lumiere, dont les rayons ſe ſont répandus, non-ſeulement ſur les Provinces voiſines & ſur les Etats ſitués au Levant & au Nord de l'Allemagne, mais, à quelques égards, ſur les parties mêmes de l'Europe, dont les Peuples ont été des premiers à cultiver les Sciences & des Arts. C'eſt ici que des Peres, enrichis par le commerce, laiſſent des fils, qui par goût, ou par vanité, ambitionnent les honneurs attachés à la culture des Lettres; c'eſt ici que le concours des Etrangers établit une communication réelle entre toutes les Nations,

Philolog. *Recueil de la Société de Leipſick.*

& facilite les moyens de s'inſtruire; c'eſt ici, enfin, que la pedanterie de l'Ecole & l'orgueil des richeſſes ſont corrigés par la fréquente préſence d'une Cour, qui paſſe avec raiſon pour une des plus brillantes & des plus polies de l'Europe. Le charme des Lettres, joint à l'abondance, conduit au raffinement dans tout ce qui eſt du reſſort du goût; & ce raffinement, ou cette eſpece de luxe, s'étend juſqu'au langage d'un Peuple, ſenſible en général aux attraits de l'élégance. Il n'eſt donc pas étonnant que depuis très-longtems Leipſick ſoit regardé par les Nationaux, auſſi-bien que par les Etrangers, comme le ſiége de la plus belle diction Allemande. C'eſt dans cette même Ville que ſe ſont formés, ou qu'ont vêcu, les plus ſavants Critiques de l'idiome national. Leibnitz (*a*)

(*a*) On trouve de lui pluſieurs Mémoires ſur la Langue & les antiquités Allemandes, dans les *Miſcellanea Berolinenſia*; d'excellentes Remarques Philologiques dans ſon Recueil intitulé, *Scriptores rerum Brunſvicenſium*: M. d'Eccard publia de lui, en 1717, à Hanovre, *Collectanea etymologica, illuſtrationi Linguarum veteris Celticæ, Germanicæ, Gallicæ, aliarumque, inſervientia.*

Philolog. *Recueil de la Société de Leipſick.*

y naquit. Schilter (*b*), né dans le voiſinage, s'y forma. Mrs. Wachter & Gottſched y vivent encore (*c*).

Dans le tems que l'Académie de Berlin, érigée ſous le regne du premier Roi de Pruſſe par les ſoins du fameux Leibnitz, étoit tombée dans une langueur qui fit perdre, aux Patriotes zelés, l'eſpérance que conformément à ſon inſtitution la claſſe Philologique de ce Corps littéraire repandroit un nouveau jour ſur la littérature Allemande, l'ingénieux Auteur (*d*) de la *Charlatanerie des Savans*

(*b*) Son *Theſaurus antiquitatum Teutonicarum, Eccleſiaſticarum, Civilium & Litterariarum*, a paru dans les années 1727 & 1728, en 3 vol. *in-folio* à Ulm.

(*c*) Autrefois attaché à la Bibliothéque Royale de Berlin, & à préſent à celle de la Ville de Leipſick. Son *Gloſſarium Germanicum, continens Origines, & antiquitates totius Linguæ Germanicæ & omnium pene vocabulorum vigentium & deſitorum*, eſt un des Ouvrages le plus ſçavans qui ayent été faits ſur les Langues. Il parut à Leipſick, en 1736, *in-folio.*

(*d*) Jean Burcard Mencke, connu d'ailleurs par la publication des *Acta Eruditorum*, qu'il a continués depuis 1707 juſqu'en 1732.

Philolog. *Recueil de la Société de Leipſick.*

vans jetta les fondemens d'une Compagnie de gens de Lettres, dont ſe forma bientôt la ſociété Teutonique de Leipſick, qui a tant contribué par ſes Ouvrages à polir & même à fixer juſqu'à un certain point la Langue du Païs. Compoſée des premiers Auteurs de la Nation, tels que Mrs. de Mosheim (*e*), de Haller, Gottſched, &c, elle donna le ton au reſte de l'Allemagne; elle excita l'émulation des autres Univerſités; elle fit naître à Gottingue, à Jena, à Greifswalde & Helmſtad, des Sociétés qui ſe propoſérent le même but. Mais on voit, par le déclin qui a ſuivi de près la formation de toutes ces Compagnies, fondées par l'amour de la Patrie & de la gloire, que les Etabliſſemens de cette nature ne peuvent guères ſe ſoutenir qu'avec l'appui du Gouvernement. Sans l'attention d'un Legiſlateur éclairé, l'eſprit

(*e*) Outre pluſieurs Ouvrages latins ſur l'Hiſtoire Philoſophique & Eccléſiaſtique, nous avons de lui, en Allemand, une excellente Morale Chrétienne, & des Sermons écrits avec autant de force que d'élégance. M. de Mosheim eſt Chancelier de l'Univerſité de Goettingue.

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

de cabale égare les génies factieux; & sans le motif des récompenses, les hommes à talens, nés sans biens, ne sont point assez encouragés.

On peut tirer un horoscope plus favorable à la Société des Beaux Arts de Leipsick, dont nous annonçons les prémices. Plusieurs de ses Ouvrages peignent avec des traits, qui ne conviennent qu'à la vérité, le gout de leurs AA. RR. le Prince Electoral & la Princesse son Epouse, pour les Sciences & les Arts. Nous voyons même, dans un Programme de M. Gottsched, & nul Amateur des Lettres ne le verra sans plaisir, que ce Couple auguste ne dédaigne point de tenir place parmi les Beaux Esprits qui composent l'Académie des Arcadiens à Rome. Peut-être touchons-nous au terme, où les Ecrivains de la Nation Germanique, reconnoissant qu'une Langue, qui n'est pas celle de la nature, resserre le génie, préféreront plus généralement dans leurs Ouvrages un Allemand épuré, à un François hérissé de solecismes, ou à un Latin barbare. Quelque Prince de l'Empi-

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

re, profitant de l'heureuse conjoncture où l'Allemagne posséde plus de bons Ecrivains que jamais, aura l'ambition de marquer par son regne l'époque d'une si glorieuse révolution. Eh! qui prétendroit à plus juste titre, que le Chef de la Nation Saxonne, à la gloire de faire, pour la Langue Allemande, ce que Louis XIV., qui connoissoit si bien la véritable grandeur d'un Monarque, a fait pour la nôtre?

La nouvelle Société tint sa premiere assemblée publique en 1752. le 5. Septembre, jour de la naissance du Prince Royal de Pologne & Electoral de Saxe; & nous avons vû, par différentes feuilles périodiques, que plusieurs hommes de mérite s'y étant associés depuis, on a lieu de croire que cet Etablissement fera un jour honneur à l'Allemagne. Quant au volume que nous annonçons, on y trouve un mêlange de Poësie & de Prose, fort varié; mais il seroit à souhaiter qu'on eut été plus difficile dans le choix des Pieces, & que dans celles même où le stile est le plus pur, il fut moins diffus. L'abondan-

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

ce croissant dans les matériaux, il sera facile à l'avenir d'éviter ces deux reproches; & nous ne les hasardons ici, que par cet intérêt général qu'on doit prendre aux entreprises, qui tendent à reculer les bornes du bon goût.

Au nombre IV, on trouve un Mémoire curieux, sur le rapport des Antiquités Allemandes, avec celles des Peuples du Nord. Entr'autres observations, on y fait voir leur affinité; 1°. par les noms des jours de la semaine, qui dérivent des Divinités communes, & qui se ressemblent, avec peu de différence, chez les Suedois, les Danois, les Hollandois & les Allemands; 2°. par les noms de quelques Mois, dont les Nations Septentrionales & les Saxons se servoient du tems de Charlemagne, & que cet Empereur réintroduisit dans l'idiome Teutonique, lorsque les François avoient déja adopté les dénominations Latines; 3°. par le nombre de neuf, regardé comme sacré. Dithmar, Evêque de Mersebourg en Saxe, nous apprend que les Habitans de la Seelande avoient coutu-

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

me de célébrer tous les neuf ans, une grande Fête, où ils tuoient solemnellement 99 hommes, & autant de chiens, de chevaux, & de coqs. M. Weller, Auteur de ce Mémoire, fait observer que dans les Nations dont il s'agit, le nombre de neuf est encore regardé par le Peuple, comme très-remarquable, sur tout à l'égard des années climatériques; quoiqu'il soit constant par les listes rédigées selon l'âge des Morts, que c'est précisément dans ces années qu'il meurt le moins d'hommes (*f*): 4°. par les opinions & les pratiques superstitieuses, que le Christianisme n'a pas encore détruites parmi le Peuple de ces mêmes Nations. On croit, par exemple, qu'il y a des Esprits qui portent bonheur aux hommes, & qui les secourant dans leur travaux, demandent d'être honorés pour leur peine; qu'il y en a d'autres qui habitant les eaux, se font un plaisir de noyer les hommes. En Allemagne

(*f*) Voyez l'Ouvrage de M. Sussmilch, cité au second Extrait de la Géographie de M. Busching.

c'eſt ſur le *Bloksberg*, & en Suede ſur une montagne de l'Iſle d'Oelande, que ſelon l'opiniou commune, le Chef des Sorciers & des Sorcieres tient ſes Etats, &c.

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipſick.*

Au nombre XIV, on lit un Panégyrique de Frederic, à qui ſa bravoure, exercée dans la Guerre (*g*) contre les Huſſites, & dans les troubles dont elle fut l'occaſion en Allemagne, fit donner le nom de *belliqueux*, & qui porta, comme une récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus à l'Empire, la dignité Electorale dans la Maiſon de Saxe, dont on voit aujourd'hui fleurir les rejettons dans les Maiſons de Pologne, de France, de Naples & de la Grande-Bretagne. Ce n'eſt pas la ſeule valeur de Frederic, qui mérite des éloges : il étoit le pere de ſes Peuples, il protégea les ſciences. C'eſt à lui qu'on doit l'érection de l'Univerſité de Leipſick. Les diſputes ſur la Religion & quelques innovations, obſerve le Baron de Seckendorf, qui s'eſt exercé ſur un ſi beau ſujet, ve-

(*g*) Commencée en 1410.

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipſick.*

noient de cauſer de vives querelles à Prague. Dans cette Univerſité, fondée ſur le modele de celle de Paris, on s'écarta des anciennes inſtitutions. Les Bohemiens entreprirent d'exclure les trois autres Nations, des principales Charges. Le Roi Wenceſlas, régnant alors, ne fit que rire de ces conteſtations; & pour les terminer, il s'aviſa burleſquement de confier le ſceptre académique à ſon Cuiſinier. Cet affront, fait aux Sciences, détermina les Allemands, les Polonnois & d'autres Etrangers, à quitter un lieu, où le Temple des Muſes étoit profané. *Munſterberg* & *Hoſmann* conduiſirent un nombre conſidérable de ces Refugiés dans le Pays de l'Electeur Frederic, qui les reçût à bras ouverts, les combla de bienfaits, & créa à Leipſick une Univerſité, où les inſtitutions, qu'on avoit tenté d'abolir à Prague, furent remiſes en vigueur.

M. Stoer fait, au nombre XVI. un ingénieux éloge de Paul Flemming de *Hartenſteim*, Poëte Saxon, qui accompagna les Envoyés du Duc de Holſtein dans leur ambaſſade

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipſick.*

en Moſcovie & en Perſe. Nous lui devons le voyage d'Olearius. On le regarde comme le pere de l'Ode Allemande. „ Ses Poëſies, ſuivant „ l'Auteur de l'éloge, ſont un tréſor qui nous eſt venu des Pays les „ plus éloignés, & qui nous conſerve des tableaux fideles & durables des beautés de l'Aſie, auſquels „ la parure éxotique donne des graces particulieres. Eſt-il étonnant, „ continue l'Auteur, que de l'aveu „ de Flemming même, les molles „ Circaſſiennes, & d'autres belles „ Aſiatiques, ayent eu des bontés „ pour un Poëte, qui, ſuivi des Muſes, ſembloit communiquer ſon „ noble feu à toutes les contrées où „ il portoit ſes pas. Il anima par des „ fictions hardies, les plantes, les arbres, les villes & les fleuves : il „ fut, de tous les Poëtes, le premier „ qui ſacrifia en Ruſſie aux Divinités Poëtiques. Le ſon de ſa Lyre attira, ſur les rives fraiches du Wolga, les Nymphes des Forêts voiſines. Son chant fit ſortir les Nayades de leur grottes. Il conduiſit „ les Faunes farouches du Dagueſ-

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipſick.*

„ tan, de leur rochers eſcarpés ſur „ le bord de la Mer Caſpienne. „ Nulle Forêt éternelle, nul Vallon „ couvert de mouſſe, nulle Colline „ riante ne paſſa devant ſon vaiſſeau, „ ſans être ſaluée par quelques vers „ Allemand. „

Flemming mourut en 1640. âgé ſeulement de 31 ans. Trois jours avant ſa mort, il fit le dernier Sonnet qui devoit lui ſervir d'épitaphe. „ Je fus, dit-il, d'une origine honorable. Mon bien m'a ſuffi. Ma „ renommée fut répandue par tout. „ Aucun de mes Compatriotes ne „ chantoit comme moi. Je fus le favori de la fortune, libre, indépendant, jeune, actif, & ſans „ ſoucis; mon nom ne ſera détruit „ que par la flamme, qui conſumera le monde. C'eſt à vous, Muſes „ Allemandes, que je dois cette „ gloire. Adieu cheres Muſes! Adieu „ mes amis! Tout eſt fait, excepté „ le dernier pas vers le noir tombeau. La mort croit-elle attaquer „ ſon Ennemi? Je regrette peu le „ jour; car je ſuis convaincu qu'en „ le perdant, je ne perds que le moindre

„ moindre de mes biens.

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

Charlemagne a été célébré par plusieurs Ecrivains, comme le restaurateur des Sciences. Les soins, qu'il se donna pour former une Bibliotheque, font l'objet d'un Mémoire de M. Titius, qui se trouve au nombre XXX. Cet Empereur ordonna aux Religieux & aux Chanoines de se pourvoir de Livres, meilleurs & plus exacts, & de ne point gâter la Jeunesse par de mauvais Ecrits; il aimoit à lire, dans la vûe de tirer de nouvelles lumieres des ouvrages anciens : il se faisoit lire pendant ses repas; & la lecture qu'il préféroit alors, étoit celle des faits héroïques. Les Livres de S. Augustin, sur la Cité de Dieu, étoient son Manuel; il écrivoit aussi. Un ancien Poëte dit de lui;

Scribere tentabat, nam circumferre solebat
Secum, cùm parvis codicibus, tabulas:
Deponens ipsas ad cervicalia lecti
Regalis, numquam fecit abesse sibi.

Charlemagne ajouta quelques nouveaux Chapitres aux Loix Saliques. Il

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

commença à composer une Grammaire Allemande, Il dressa lui même des Chartres & des Lettres fort étendues. Entre les dernieres, on nomme celle qu'il composa contre les Grecs, sur le culte des Images. Il fit recueillir les Loix de toutes les Nations qui obéissoient à son sceptre; il donna les mêmes soins aux Poëmes des anciens Bardes, seule espece d'Annales, qui fut connue des Allemands; & si l'on peut s'en rapporter à certains Auteurs, il en existe encore quelques-uns. Eginhard ne dit que deux mots de la Bibliotheque de ce grand Monarque, dont il nous a laissé la Vie. Charlemagne ordonna, dit-il, qu'à sa mort elle fut vendue au profit des Pauvres. M. *Kohler*, un des plus sçavans Professeurs de l'Université de Goettingue, s'est donné la peine de recueillir tout ce qui est répandu en différens Ouvrages, concernant les Livres qui la composoient. Il trouve dans ce nombre les différens Livres de l'Ecriture, les Homelies de Saint Gregoire, le Commentaire de Saint Jerôme sur Saint Mathieu, un très-vieil

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

exemplaire de la Bible, que Charlemagne fit corriger par Alcuin, & qui est encore gardé comme un trésor dans la Bibliothéque du Vatican. On y lit les vers suivans.

Codicis illius quot sunt in corpore sancto
Depictæ formis litterulæ variis;
Mercedes habeat, Christo donante, per ævum
Tot Carolus Rex, qui scribere jussit eum.
* * * * * * *
Pro me, quisque legas versus, orare memento.
Alcuin dicor ego. Tu sine fine vale.

Dans la Bibliotheque des Chanoines de Zurich, on garde une Bible Latine, que Charlemagne doit avoir possédée, & donnée en présent à ce Chapitre. Lambecius nous apprend qu'il y a dans la Bibliotheque de Vienne un Pseautier Latin, que cet Empereur tira de sa Bibliotheque, pour l'envoyer en 772. au Pape Hadrien I. Il ajoute qu'on y voit encore l'Epitre dédicatoire en vers Latins,

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

que Charles écrivit lui-même au Pontife. M. Kohler nomme quelques autres Ouvrages Ecclésiastiques de Gregoire le Grand, de Paul Diacre, d'Odilpert, de Leidrade, d'Etherius, d'Amalar, de Theodolphe, d'Alcuin & de Rhaban Maur. Parmi les Livres de Droit, on sçait qu'il se trouvoit, dans cette Bibliotheque, un recueil des Canons de l'ancienne Eglise; un autre, qui contenoit les Actes des Conciles; un autre, des Capitulaires des anciens Rois des Francs; un autre, des Loix Saliques, & un autre encore des Loix des Lombards, des Allemands, des Saxons, & de quelques autres Peuples. Comme on apprend d'Eginhard que Charlemagne ne faisoit pas grand cas de la Medecine, & que *Vintard*, son Médecin ordinaire, n'étoit point Auteur, il n'y a gueres d'apparence que la Bibliotheque de ce grand Prince ait contenu beaucoup de Livres sur cet Art, qu'il ordonna cependant de cultiver dans un Capitulaire datté à Thionville en 805. On sçait qu'il accordoit une affection particuliere aux beaux Arts, & qu'il

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

ne fonda, de l'Université de Paris, que la Faculté qui devoit les enseigner. M. Kholer en conclut que les Ouvrages de ce genre devoient faire la partie la plus considérable de sa collection de Livres. Il est juste de mettre à leur tête la Grammaire qu'il avoit commencée. On doit y ajouter la Grammaire, la Dialectique, les Cathégories, le Retheur, la Musique & l'Astronomie d'Alcuin ; un Recueil des actions des grands Hommes, & un gros Volume de Lettres, que quelques Papes avoient écrites aux Rois des Francs : ce dernier, après avoir passé par différentes mains, se trouve, avec plusieurs autres de ceux qu'on a nommés, dans la Bibliotheque de Vienne. C'est celle de Charlemagne, qui nous a conservé les Poësies d'Ausone. On garde, au Vatican, un Manuscrit *des Comédies de Terence*, qui se trouvoit aussi parmi les Livres de cet Empereur. La plupart, selon la remarque de M. Titius, étoient ornés de magnifiques Lettres initiales, faites par *Bertgaud*, Ecrivain Impérial. Quelques-uns avoient des

PHILOLOG. *Recueil de la Société de Leipsick.*

couvercles d'ivoire ; d'autres, des plaques de cuivre ou d'argent : d'autres encore étoient enveloppés dans du velours. Selon quelques Auteurs, Agobard, Leidrade & Gerard, se succéderent dans l'Office de Bibliothéquaire.

HISTOIRE

De la Société des Arcadiens à Rome.

Nous revenons sur nos pas, pour rendre compte d'un Mémoire, qui demande un peu plus d'étendue. C'est le Programme qui se trouve au Nombre XIII. où M. Gotsched donne l'Histoire de la Société des Arcadiens de Rome.

Nulle partie de l'Europe n'a été plus fertile en Sociétés Littéraires que l'Italie ; & ses Académies ont déja fait la matiere de plus d'un Ouvrage (*h*). La plupart s'appliquent, depuis plus de deux cens ans, à la cul-

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

tuer des Lettres & des Beaux Arts. Il y en a peu à la vérité qui ayent fait, des Sciences profondes, l'objet de leur application ; mais l'Italie n'a presque point de Ville considérable, où il ne se soit formé quelque Société pour cultiver la Poësie. Cependant tous ses efforts ne purent empêcher, au siècle passé, que certains exemples contagieux n'introduisissent un goût bizarre dans les Ouvrages d'esprit. A l'imitation de Marino & de Loredano, les Beaux Esprits concurent la passion des pointes, & les enveloppoient dans un langage si obscur, que sans le talent d'Œdipe, on ne pouvoit deviner les énigmes du Poëte ; & souvent il ne s'entendoit pas lui-même. On tomba par degrés dans des jeux de mots si extravagans, dans des allusions si forcées, dans des comparaisons si monstrueuses & des allégories si ridicules, que suivant la remarque de quelques Italiens même, ce ne fut pas sans raison que la plûpart de ces Académies

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

prirent des noms aussi bizarres que leur goût ; tels que ceux d'Agités, d'Ardens, de Hardis, d'Audacieux, de Ténébreux, de Chimériques, de Confus, de Défectueux, de Difficiles, de Dissonans, d'Yvres, d'Excentriques, d'Errans, d'Extravagans, de Fantastiques, d'Hétéroclites, de Flottans, de Forcés, de Fulmineux, de Fumeux, d'Insensés, d'Insipides, de Lunatiques, &c.

Ces esprits égarés inonderent toute l'Italie, depuis les Alpes jusqu'en Sicile, depuis Venise jusqu'au Piémont ; & s'il restoit quelque part une tête plus saine, elle fut ou entrainée par le torrent, ou rebutée par le peu de succès qu'eurent alors les Ouvrages raisonnables. Les Italiens étoient dans cette ivresse, lorsque la Reine Christine parut à Rome. Cette grande Princesse aimoit passionnément les Lettres & les Beaux Arts. Elle apporta de Suéde une collection considérable de Livres, de Medailles & d'Antiquités. Elle ouvrit son Palais à tous ceux qui se distinguoient par leurs talens. Elle fonda même, en 1674, une So-

[*h*] Voyez le Polyhistor de Morhof, *Struvii Conspectus Reipublicæ Litterariæ*, l'Histoire Littéraire que M. Stolle a publiée en Allemand, *Specimen Hist. Acad. Erud. Italiæ*, par Jarke. Dans ce dernier Ouvrage on trouve la Liste des Académies de l'Italie, avec les endroits de leur séjour, & les années de leur fondation.

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

ciété qui rassembla autour d'elle les plus beaux génies de Rome. Tous les Poëtes de quelque nom y lisoient leurs Ouvrages : la Reine, qui leur faisoit l'honneur d'y présider, encourageoit les talens par ses éloges, & souvent par le secours de ses lumieres. C'est ainsi qu'elle traça, au célébre Alexandre Guidi, le plan de son Endymion, & qu'elle enrichit cette Pastorale de quelques traits ingénieux.

On doit regarder cet Etablissement comme le premier pas vers la réformation du goût, également corrompu dans la Poësie & dans l'Eloquence. C'est une gloire immortelle pour le Nord, d'avoir eu tant de part à cette heureuse révolution. Elle fut achevée ensuite par l'Académie des Arcadiens, qui après la mort de la Reine Christine fut formée par les mêmes gens de Lettres, que cette auguste Protectrice des talens avoit constamment rassemblés dans son Palais.

L'idée qu'ils conçurent, de former une Société de Bergers, n'annonce pas d'abord une institution fort sérieuse. Cependant elle fut l'effet

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

d'une profonde prudence. L'Académie auroit révolté contre elle Rome & l'Italie entiére, si elle avoit déclaré qu'elle se proposoit de reformer le mauvais goût, dont la plus grande partie de la Nation étoit encore infectée. On connoît la sensibilité du Peuple des Poëtes. Le plus médiocre se croit un citoyen distingué de l'Hélicon; & malheur à ceux qui osent blesser sa vanité. On eut donc recours à un déguisement innocent. Les nouveaux Académiciens couvrirent leur vrai dessein sous les apparences d'un simple amusement de Campagne. Aux jours marqués pour leurs Assemblées, ils laissoient, à Rome, toutes les marques de leurs dignités; pour se rendre, sans aucune distinction de rangs & comme de simples Bergers, tantôt dans un bois voisin, tantôt dans une prairie riante, cherchant à se rapprocher en tout de la simplicité des premiers siècles du monde. Ce fut dans la même vue qu'ils joignirent à l'habit pastoral, des noms de Bergers Grecs; comme si l'ancienne, l'heureuse Arcadie, eut été leur véritable Patrie.

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

La premiere assemblée s'étant tenue le 5. Septembre de l'Année 1690, cette nouveauté fit beaucoup de bruit dans Rome. Des Poëtes masqués, des conférences en pleine campagne, les rangs confondus, les dignités oubliées, étoient des choses inouies, dont la singularité seule fut une invitation pour les Curieux. Elle attira bientôt quantité de nouveaux Associés, non-seulement de Rome, mais de toute l'Italie.

Les premiers Membres de l'Académie des Arcadiens, furent Paul *Goardi* de Turin, ensuite Gentilhomme de la Chambre du Pape; l'Abbé Joseph *Paolucci*, Secretaire du Cardinal Spinosa; *Vincent Leonini*, de Spolette; *Flampiglia*, de Civitavallina; Jean Marie de *Crescimbeni*, de Macerata, ensuite Doyen & Archiprêtre; l'Avocat Jean-Baptiste Felix *Cappi*, d'Imola; l'Abbé Charles Thomas *Maillard*, ensuite Cardinal; l'Abbé Pompée *Figari* de Genes; Paul-Antoine de *Nero* du même endroit; le Chevalier *Melchior Maggio*, Florentin, ensuite Réferendaire de la Signature; Jacques

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

Vicinelli, Romain, Paul-Antoine *Viti*, d'Orviette, & l'Abbé Augustin-Marie *Faya*, ensuite Doyen de S. *Ange*. Peu de tems après sa formation, l'Académie se trouva composée, non-seulement de Poëtes & de Sçavans, mais d'un grand nombre de Cardinaux, de Princes, de Prelats, & même de Dames de la plus haute condition. La Scene des premieres assemblées avoit été une belle Prairie, située dans le bois des *Petrini*, à Montorio. De-là on passa dans le petit bois du Duc de Paganica, où les Associés n'avoient pour siége que le gazon, ou des rocs informes. Enfin, leur réputation ne faisant qu'augmenter, ils prirent le parti de retourner au Jardin du Palais *de la Longara*, séjour de la Reine Christine, qu'ils regardoient comme leur berceau; mais ce lieu ne leur offroit point d'autre commodité que le bord d'un bassin rond, sur lequel ils étoient obligés de s'asseoir. En 1693. le Duc de Parme leur donna une place, dans le jardin de son Palais. L'Académie, s'y trouvant plus à l'aise, y

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

fit l'ouverture de ses Assemblées le 7 de Juin, sur un Théâtre de verdure, où l'on avoit pratiqué en cercle deux rangées de siéges, revêtus de gazon, & défendus de l'ardeur du Soleil par un petit bois de Lauriers. Quatre allées conduisoient au théâtre, au milieu duquel on avoit planté sept myrthes, les uns plus hauts que les autres, pour représenter la *Sirinx* des Anciens, qui étoit déja le chiffre de la Société. D'un côté du théâtre, on avoit préparé sur un endroit élevé, des siéges particuliers pour les Cardinaux.

Au mois d'Août de l'année *1699.* l'Académie se transfera dans le jardin du Duc Salviati : on ne nous en apprend point la raison ; mais ce Seigneur étant mort en 1704, les Arcadiens passerent dans le jardin du Prince Giustiniani. En 1707. le Prince Ruspoli leur offrit le sien, où il n'épargna aucune dépense, pour leur procurer toute sorte de commodités. Ils avoient commencé, dans celui du Duc Salviati, à célébrer ce qu'ils nomment leurs jeux olympi-

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

ques ; après avoir établi que leurs années se compteroient par Olympiades, comme dans l'ancienne Arcadie.

La constitution de leur société, est une espece de démocratie, où chaque Citoyen a une part égale au Gouvernement ; elle ne choisit point de Prince pour Protecteur. A la fin de chaque Olympiade, on élit à la pluralité des voix, un *Custode*, qui, hors des Assemblées, représente toute l'Académie. Ce Directeur suprême ne reconnoît point d'autre Supérieur que le Corps de la Société : il est seul en droit de la convoquer ; il en est l'Orateur ; il est autorisé à se choisir deux Sous-Intendans (Sotto-Custodi) qui sont chargés avec lui des Registres & des Livres de la Compagnie. Les Arcadiens élisent d'ailleurs une espece de Magistrat, composé de douze Membres, dont six sont remplacés tous les ans. De tous les Directeurs, Crescimbeni est celui qui s'est le plus distingué dans cet emploi ; son zele pour le bien de la Société, & l'honneur qu'il lui faisoit par ses

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

Ouvrages, le firent conserver pendant plusieurs Olympiades. L'Académie des Arcadiens demande plusieurs qualités, dans ceux qu'elle reçoit : 1°. il faut avoir 24 ans accomplis (*i*) ; 2°. il faut être d'une naissance honnête, & de mœurs irréprochables ; 3°. on doit avoir fait ses preuves dans quelque partie de l'érudition ; quoi qu'à l'égard des Dames, il suffise qu'elles ayent exercé leurs talens dans la Poësie, ou dans la Peinture. En recevant un nouveau Membre, on lui donne un nom qui a du rapport à la vie pastorale, & qui est ordinairement emprunté de quelque lieu de l'ancienne Arcadie.

La reception se fait, 1°. par simple acclamation ; cependant cette méthode n'est en usage que pour les Cardinaux, les Princes, les Vicerois, & les Ambassadeurs des Couronnes, qui forment la Classe des Membres honoraires ; 2°. par les suffrages écrits du Magistrat annuel, qui dans la premiere assemblée, sont

[*i*] On se relache de cette regle en faveur des personnes d'une grande distinction.

PHILOLOG. *Société des Arcadiens.*

ratifiés par toute la Compagnie. C'est ainsi que sont reçues les Dames, & les Colonies d'Arcadiens qui font leur séjour hors de Rome, ou dans quelqu'autre Ville de l'Italie : on suit le même usage à l'égard des Députés de quelque Corps, auquel on veut conférer la dignité Académique, dans un ou deux de ses Membres. 3°. Par la pluralité des suffrages, écrits sur des billets qu'on roule ensuite ; & c'est la méthode ordinaire.

Pour ce qui regarde les Colonies, Crescimbeni, mort en 1728, en comptoit déja quarante-trois ; toutes reconnues pour filles de l'Arcadie Romaine, qui, par cette reconnoissance, donne la permission de joindre le chiffre des Arcadiens, à celui que la Colonie a particulierement adopté. Nous ne nous arrêtons point à la division qui arriva parmi les Arcadiens en 1711., lorsqu'au sujet d'une reception, trente & un Membres se séparerent des soixante-quatorze autres, avec la prétention de représenter seuls la véritable Académie. Peu de tems après, le Prince Cerveleri, un des Associés, fit cons-

struire à l'usage de la Compagnie, dans une de ses maisons située près du Mont-Aventin, un bel Amphithéâtre, où les commodités ne manquoient pas plus que les ornemens.

PHILOLOG. Société des Arcadiens.

Enfin la réputation des Arcadiens fit lever de l'extrêmité de l'Europe, une Etoile heureuse, dont les influences leur procurerent un avantage vainement attendu de tant de Papes, de Cardinaux & de Princes Italiens, qui avoient été leurs Associés. A la mort du Pape Clement XI. ils conférerent la place qu'il avoit occupée parmi eux, à Jean V. Roi de Portugal. Ce Prince donna ordre à l'Ambassadeur qu'il avoit à Rome, de faire présent de sa part, à l'Académie, d'une somme considérable, (k) pour la mettre en état d'acquérir un lieu constant, qui ne fût destiné qu'à ses Assemblées. Cette libéralité royale donna une nouvelle vie à l'Arcadie Romaine, & les Bergers firent éclater leur joie dans ces deux Vers.

Quod non tot Proceres, quod non fecere tot anni,

[k] Seize mille livres.

PHILOLOG. Société des Arcadiens.

Præstitit una dies, præstitit una manus.

Après de longues délibérations sur le choix d'un lieu commode, on se détermina pour un endroit situé proche du *Janicule*, où la Société avoit pris naissance. Le 10 Octobre de l'année 1725. sous le regne de Benoit XIII., qui étoit lui-même Arcadien, Antoine *Canevari*, célebre Architecte, posa la premiere pierre pour la construction du *Bosco Parrhasio*; & le 9 de Septembre de l'année suivante, ce lieu fut consacré par des jeux olympiques, célébrés avec un éclat extraordinaire à la gloire du Bienfaiteur de l'Académie.

Les Assemblées ordinaires des Arcadiens sont fixées à sept différens jours de l'Eté, entre le 1 May & le 7 Octobre. Le *Custode*, ou le Directeur, ouvre le *Bosco Parrhasio*, par une invitation de tous les Membres, & le ferme au jour marqué. Dans les six premieres Assemblées, les Bergers Romains lisent

leurs productions; ou les font lire, si ce sont des Cardinaux ou des Dames: ce n'est que dans la septieme, que les Membres étrangers ont leur tour. Toutes les Pieces, qu'on a lûes, sont gardées dans les Archives de l'Académie.

PHILOLOG. Société des Arcadiens.



PHILOLOGIE.

LETTRE CRITIQUE

Sur un Manuscrit en Cire.

Par M. Cocchi. A Florence, in-4°.

CEtte curieuse Dissertation est adressée à M. Pompée *Neri*, qui avoit envoyé le Manuscrit au savant Auteur, & qui lui en demandoit l'explication. Elle ne porte aucun éclaircissement sur la découverte & le sort d'un monument si singulier; mais il a paru digne à M. Cocchi de ses plus soigneuses recherches.

Il consiste en Tablettes de bois de hêtre, & de figure oblongue, au nombre de 14, fortement liées par le dos, avec trois bandes fines de parchemin, de la largeur d'un doigt, qui paroissent insérées dans chaque Tablette. Un grand morceau de parchemin en couvre le dos, & les unit de façon qu'on peut les ouvrir plus

PHILOLOG. *Manuſcrit en Cire.*

facilement encore que les feuillets des livres ordinaires, & les tenir ouvertes avec la même facilité. Chaque Tablette eſt revêtue d'une couche legere de cire, teinte en noir, extrêmement bien liſſée, autour de laquelle il reſte une petite marge de bois nû. La cire, qui eſt maintenant dure & friable, étoit ſans doute plus molle, ou ſe ramolliſſoit au feu, lorſqu'on y écrivit; auſſi les lettres y ſont-elles profondément gravées, & forment des lignes droites & égales, qui paroiſſent tracées avec un poinçon médiocrement pointu, d'argent, d'yvoire, de fer, ou d'autre matiére dure.

La forme du Livre, qui réſulte du total, eſt ſemblable à celle des anciens *Dyptiques*; excepté qu'au lieu de deux Tables, on en trouve ici 14. On peut donc regarder ces Tablettes, comme un exemple du *Polyptique*, c'eſt-à-dire du Livre à pluſieurs Tables; nom (*a*) qui ſemble avoir été parmi les Grecs, juſqu'aux ſiècles barbares, celui d'un Regître

[*a*] Πολύπτυχον γραμματεῖον, ſuivant Pollux.

PHILOLOG. *Manuſcrit en Cire.*

autentique, auquel on confioit des intérêts de la derniere importance.

Des 28. faces, que forment les 14. Tables, il y en a 26. d'écrites; c'eſt-à-dire, qu'elles le ſont toutes, à l'exception de la premiére & de la derniére. A l'extrêmité ſupérieure de la premiére face, on lit dans un ſeul article, ce titre; *Tabule q. incepunt ven poſt S. Marcu. cccj. & durarunt uſq. Dminc F. S. apl Sym. & Jude cccj*; ce qui ſignifie qu'on commença d'écrire ſur ces Tablettes, le Vendredi d'après S. Marc, de l'Année 301, & qu'elles durérent juſqu'à la fête des Apôtres S. Simon & S. Jude, de la même année. Mais comme en 1301. cette fête arriva un Samedi, delà vient ſans doute que le mot *Dominicam* étant une erreur, il ſe trouve rayé.

Au côté droit de la même face, côté qui répond à la gauche du Lecteur, on voit une colonne, dans laquelle eſt marquée la ſuite des jours, avec les noms de divers Lieux; & vis à vis de la page ſont ſix lignes, dont voici les premiers mots en abreviation, *pan*, *vinu*, *coq*, *cer*,

PHILOLOG. *Manuſcrit en Cire.*

av, *cam*; qui ſignifient *pain*, *vin*, *cuiſine*, *cire*, *avoine*, *chambre*. A chacun de ces ſix articles répondent divers nombres, marqués par des lettres de l'Alphabet, ſuivant l'uſage Romain, & ſéparés par ces trois lettres *L. S. D.*, qui ſignifient viſiblement, livres, ſols, deniers. A l'égard des différentes ſommes, auxquelles montent les dépenſes, elles ſont diſtinguées, dans chaque ligne, par ces abréviations R^a., va, m, vec, gr. Il paroît que les trois premiéres ſignifient *Regina*, *Valeti*, *Milites*, ou *Miniſtri*. Le ſens des deux autres abréviations eſt plus incertain. On rencontre quelquefois, à leur ſuite, le mot *Rex*, entier.

Tous les 20 ou 25 jours, on trouve la ſomme totale des dépenſes; après quoi ſuit une note de diverſes ſommes, payées à différentes perſonnes des trois Claſſes. Lorſque ces ſommes ont été arrêtées, & que le total en eſt marqué, le Journal recommence; c'eſt-à-dire que le nombre des jours & le montant des dépenſes ſont ſupputés comme auparavant. Sept ou huit de ces ſup-

PHILOLOG. *Manuſcrit en Cire.*

putations rempliſſent toutes les Tablettes.

Pour en donner une idée plus claire, M. Cocchi joint, à cette deſcription, une copie exacte de chacun des divers mémoires de dépenſes, portés ſur les Tablettes. Il a pris ſoin de les faire repréſenter ſur une carte, de la meſure des faces (*b*). Toute la différence qu'il y a miſe regarde le caractère, auquel il a ſubſtitué celui qu'on employe communement en Italie. Il n'a pas cru devoir s'attacher ſcrupuleuſement à mettre, ſous les yeux de ſes Lecteurs, le caractère même des Tablettes; parce qu'il n'eſt pas aſſez ancien pour intéreſſer la curioſité des Sçavans (*c*).

Mais venons à ce qui eſt capable de l'intéreſſer en effet; c'eſt-à-dire aux perſonnes que les Tablettes regardent, & à l'occaſion qui fit dreſſer les Mémoires. Il ne faut pas jetter longtems les yeux ſur ce Manuſcrit

[*b*] Leur longueur eſt d'environ treize pouces, ſur 6 ou 7 de large.

[*c*] On le trouve dans le Diplomatique de Mabillon. Tab. xv. N. 6.

pour

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

pour s'assurer qu'il ne contient qu'un état de dépenses générales & journaliéres, faites pour la Maison d'un Roi de France; quoique ce Roi n'y soit jamais nommé. Les dépenses commencent le 28 d'Avril, & finissent le 29 d'Octobre. Elles renferment tout le tems d'un voyage, que le Roi fit alors en différentes villes de France & des Pays Bas. Ce Prince partit du Château de Vincennes, prit la route de Picardie, qu'il traversa ainsi que l'Artois, visita les principales Villes de ces deux Provinces, poussa sa route jusqu'à Bruges & à Gand, & s'en revint par la Picardie, la Normandie, l'Orléanois & le Blaisois, au Château d'où il étoit parti.

Après cette explication générale, M. Cocchi entreprend d'en établir l'évidence, par des preuves qu'on ne puisse contester. Il s'agit premiérement de verifier l'année, dans laquelle les Tablettes ont été écrites. L'illustre Antiquaire la trouve d'abord par l'ordre même des dépenses, ou plutôt, des jours qu'elles regardent. Les jours ne sont pas mar-

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

qués par leur nombre dans le mois, mais par le nom qu'ils ont dans la semaine, & par la distance où ils sont de certaines fêtes les plus remarquables. Ce sont ces fêtes, qui ont servi, à M. Cocchi, de point fixe, pour se conduire. Les Tablettes portent la fête de S. Louis, marquée au 25 d'Août: on en doit donc conclure que le Journal n'a été dressé qu'après l'an 1300, tems vers lequel Boniface VIII. institua cette fête. D'ailleurs, celle de la Pentecôte se trouvant placée, dans le Journal, le 21 Mai, celle de Pâques a dû par conséquent tomber au 2 d'Avril; ce qui convient précisément à l'année 1301, selon les tables Paschales; année ou Philippe IV, surnommé le Bel, fit un voyage de long cours dans plusieurs Villes de France & des Pays Bas.

Ce voyage est attesté par plusieurs Ecrivains, qui mettant d'ailleurs des différences notables dans le récit des faits, s'accordent tous néanmoins sur le tems & sur la personne du Roi. M. Cocchi nomme *Sanderus*, Aubert *Mirée* & Jean *Villani*; le pre-

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

mier, Auteur de la Flandre illustrée, le second d'une savante Chronique, & le troisiéme d'une excellente Histoire d'Italie, où l'exactitude est remarquable pour la supputation des tems. Les deux premiers parlent d'un voyage que Philippe le Bel fit en Flandre, l'an 1301. Voici ce qu'on recueille de leur recit: » *Philippe le Bel Roi de France* » partit de la forêt de Vincennes, » accompagné de sa femme, Jeanne » Reine de Navarre. Il se rendit en » grande pompe, & avec une suite » nombreuse, en Flandre; dans le » dessein d'annéxer pour jamais ce » Pays à la Couronne de France; » mais ses efforts furent vains. Il ne » laissa pas d'être reçu avec de grands » honneurs à Douay, à Lille, à Ypres, » à Courtrai, à Gand, à Bruges & » ailleurs. »

Jean Villani s'exprime ainsi sur le même sujet: » Pâques de l'an » 1301 approchant, le Roi de Fran» ce alla pour son plaisir en Flan» dre, voir sa conquête (*d*) & s'y

[*d*] Cet endroit de Jean Villani est pré-

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

» divertir. On lui fit de grands hon» neurs à Gand, à Bruges, à Ypres, » & dans d'autres bonnes Villes. » Tous les Arts & Metiers s'habil» lérent de neuf, & se distinguérent » par leurs livrées & leurs devises. » Ils célébrerent, entr'eux, des fêtes » & des jeux. Il y eut pour le Roi » & ses Barons, joûte & table ronde, » selon l'usage établi chez les Com» tes de Flandre. Plusieurs Barons & » Chevaliers vinrent d'Allemagne & » d'Angleterre, pour joûter; mais » cette fête fut la derniére de tou» tes celles des François de mon » tems. » Villani avoit commencé la composition de son Histoire, l'année du voyage de Philippe IV. Cet évenement lui parut assez mémorable, pour mériter le recit qu'il en fait dans son huitiéme Livre.

A ces témoignages, qui ne laissent aucun doute sur la datte & sur la personne du Roi, on peut ajoûter celui de Mabillon, fondé sur les Tablettes mêmes dont il s'agit, que

cédé de celui où il raconte la conquête de la Flandre par les François, en 1299.

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

ce Savant Critique avoit vûes, & dont il publia, dans son *Musée d'Italie*, une courte description en ces termes : » Avant mon départ de Flo-» rence, j'appris qu'un Chevalier, » nommé Vincent *Maria*, avoit à » Pistoie, certaines Tablettes écrites, » qu'il croyoit d'écorce ; & qu'il étoit » curieux de se les faire expliquer. » Je me rendis chez ce Gentilhomme : » il me montra les Tablettes, qui » consistoient en 10 ou 12 feuilles » très-épaisses, de bois couvert d'une » couche de cire. On y voyoit, en » caractère très-menu, un état de » dépenses journaliéres, faites par » un Roi de France, durant son voyage » de Paris en Flandre par Pontoise, » Orcamp, S. Quentin, Bapaume, » Lille & Courtrai ; ensuite, de la » Flandres à Tours & à d'autres en-» droits du Royaume. Ces Tablet-» tes commencent après l'an 1300. » Elles doivent regarder par consé-» quent Philippe IV, quoiqu'on n'y » trouve pas son nom. » (e)

(e) M. Cocchi admire que Dom Mabillon n'ait pas paru faire assez de cas du Manus-

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

Après tant de preuves, nous reduirons les observations de M. Cocchi à trois chefs, qu'il nomme les lieux, les choses & les personnes.

L'article des choses, c'est-à-dire des provisions & des dépenses, lui paroissant moins important que les deux autres, il remet à le traiter en peu de mots à la fin de sa Lettre, pour s'attacher ici aux deux premiers.

Philippe le Bel s'arrêta peu dans les lieux de son passage ; & nous avons observé que ce séjour est marqué par les noms des différens jours de la semaine, relativement aux principales Fêtes ; ce qui forme dans l'Ouvrage de M. Cocchi, un Journal de voyage, séparé de l'état de la Maison du Roi. Nous suivrons son exemple, en le donnant sans traduction ; pour laisser aux Curieux le plaisir d'exercer leurs propres lumieres sur quelques noms obscurs.

APRILIS 28. *Veneris post S. Marcum Rex apud* Asneram *Regina comedente in diversorio apud* Pontis. 29. *Sab.*

crit, il le soupçonne de n'en avoir lû que le titre. Il ajoûte : *Questa non curanza del Mabillon accrebbe piu tosto mia curiosità.* p. 20.

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

seq. ibi & regina.

MAII 1. *Lune festo sanctorum Philippi & Jacobi apud* S. Christophorum *in* Halata *& Regina comedit apud* Pontem S. Maxentii.

4. *Jovis ap.* Verberiam *& regina.* 5. *Vener. vigilia decollationis beati Johannis-Baptistæ.* 6. *Sab. festo Decollationis beati Johannis.*

7. *Dominica in crastino festi precedentis ap.* Chos.

8. *Lun. ap.* Ursicampum.

9. *Mart. ap.* Fresnicham.

10. *Merc. vig. ascens. ap.* Montem S. Quintini. 11. *Jov. fest. Ascens.*

12. *Vener. ap.* Bapalmam.

13. *Sab. ap.* Duacum. 14. *Domin. post Ascens.* 15. *Lun. seq.*

16. *Mart. ap.* Insulam.

18. *Jov. ap.* Tornacum.

19. *Ven. ap.* Curtracum.

20. *Sab. vigil. Pentecostes ap.* Pethenguien. *& regina comedit apud* Audennâ. 21. *Dom. seq. ibi & Regina Dom. fest. Pent.*

22. *Lun. in crastino Pentecostes ap.* Gandavum.

28. *Domin. die Trinitatis ap.* Ardenbourc.

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

29. *Lun. ap.* Brugam.

JUNII 4. *Domin. in octava Trinitatis apud* Winendale. *Sab. vigil. b. Barnabe apost.* 11. *Dom. festo beati Barnabe nova vadia.*

13. *Mart. ap.* Ypram.

16. *Ven. ap.* Hoqhinguehem.

17. *Sab. ap.* Betuniam.

18. *Dom. ante nat. b. Joan. Bapt. ap.* Pernes.

19. *Lun. ap.* Hesdinium.

21. *Merc. ap.* Luchem.

23. *Ven. vig. b. Joann. Bapt. ambulantes.*

24. *Sab. festo Nativitatis beati Joann. Baptiste apud* Picem.

25. *Domin. seq. & Regina comedit apud* Abbatiam belli becci.

26. *Lun. ap.* Formerias, *& Regina comedit ut supra.*

27. *Mart. ap.* Bellamosannam *& Regina.*

28. *Merc. ap.* Foill. 29. *Jovis festo Apostolorum Petri & Pauli & Veneris ultima Junii.*

JULII 1. *Sab. ap.* Novum Mercatum.

3. *Lun. ap.* Vaumain *& Regina comedit ap.* Gisorcium.

4. *Mart. festo S. Martini est . . . ap.* Mainen ville.

5. *Merc. ap.* Longum campum.

6. *Jov. ap.* Nealpham.

9. *Dom. ap.* Vinolinum.

10. *Lun. ap.* Piss. *Mart.* 11. *Julii & Merc.* 12. *Jul.*

14. *Vener.* 13. *Jul. ap.* Chailliacum.

15. *Sab.* 14. *Jul. ap.* Hospitale *juxta* Corbolium.

17. *Lun.* 15 *Jul. ap.* Abbatiam Lilii *juxta* Melodunum.

18. *Mart.* 17. *ap.* Fontembl.

19. *Merc.* 18. *ap.* Nemosium.

20. *Jov.* 19. *Jul. ap.* Paucam curiam.

21. *Ven.* 20. *Jul. ap.* Abbatiam Mol. *prope* Montem argi.

23. *Domin.* 23. *Jul. ap.* Lorr.

24. *Lun.* 24. *Julii ap.* Castrum novum *Mart.* 25. *Jul.* 25. *ibi & Regina.*

26. *Merc. post Magd. apud* novum castrum *& Regina.*

27. *Jov. seq. ap.* Novillam *in lagio regina comedente* Aureliani.

31. *Lun. seq. ultima Julii ap.* Buciacum, *sine Regina comedente ut supra.*

Augusti 1. *Mart. f. S. Petri ad*

vinc. ap. Baugentiam *sine Regina comedente ut supra.*

11. *Merc. ap.* Ecclesiam Cistercien.

3. *Jov. seq. f. S. Steph. ib.* 4. *Ven. seq. ibi & Regina.*

5. *Sab. ap.* Sarmois, *& Regina.*

6. *Dom. seq. ap.* Bles.

9. *Merc. vig. b. Laur. ap.* Monthis.

10. *Jov. f. b. Laur. ap.* Montem Richardi.

11. *Ven. ap.* Villam Lovain.

12. *Sab. ap.* Loches 13. *Dom. ante Assumptionem Beatæ Mariæ*, 14. *Lun. Vigilia Assumptionis*, 15. *Mart. festo Assumptionis, &c.*

20. *Dom. post Assumpt. ap.* Villam Lovain.

23. *Merc. ap.* Blari.

24. *Jov. festo Beati Bartholomei apud* Major. Monasterium 25. *Vener. f. S. Ludovici.*

25. *Sab. ap.* Mailliacum.

27. *Domin. ap.* Rilla.

28. *Lun. ap.* Montem Homin.

29. *Mart. f. Decoll. B. Joann. Bapt.*

31. *Jov. ap.* Mug.

Septembris 1. *Ven. f. S. Egidii & Lupi ap.* 11. *Sab. ibi.*

3. *Dom. ante Nat. B. Mar ap.* Vaug.

4. *Lun. ap.* Flicam.

5. *Mart. apud* Fontem S. Martini.

7. *Jov. Vigil. Nativitatis Beatæ Mariæ*

8. *Ven. festo Nat. Beatæ M.*

11. *Lun. ap.* Suzam.

13. *Mercur. ap.* Vadum de Malonido *& Regina comedit apud* Cenomonum.

14. *Jov. ap.* Montem Colam *& Regina comedit ap.* Bonum stabulum.

16. *Sab. ap.* Belesme.

17. *Dom. ap.* Mauves.

18. *Lun. apud* Quercum Brunam.

19. *Mart. ap.* Britolum.

21. *Jov. ap.* Aurilliacum.

22. *Ven. ap.* Paciacum.

24. *Dom. post S. Matth. apud* Vernonem.

25. *Lun. ap.* Torny.

26. *Mart. ap.* Nomercatum.

Octobris 2. *Lun. apud* Nealpham.

3. *Mart. ap.* Longuesse.

4. *Merc. ap.* S. G. *& Regina.*

5. *Jov. ap.* S. Dyonisium *sine Regina.*

6. *Ven. ap.* vicenas *& Regina.*

9. *Lun. festo S. Dyonisii.*

10. *Mart. ap.* Asneram.

13. *Ven. ap.*

14. *Sab. ap.* S. Christophorum *& Regina comedit ap.* Sivas, 15. *Dom. post S. Dyonys.* 16. *Lun. in oct. S. Dyon.* 18. *Merc. f. S. Luce, ibi & Regina comed. ut supra.*

20. *Vener. ap.* Silvas *& Regina.* 27. *Ven. Vig. Apostolor. Sym. & Jud.* 28. *Sab. festo Apostolor. Sym. & Jud. ibi & Regina.*

Il seroit à souhaiter qu'un second monument, aussi autentique que nos Tablettes, nous instruisît des particularités de ce voyage ; mais reduisons nous à donner quelque idée du cortege Royal. Il est distingué en trois classes ; 1°. *Ministerium*, terme par lequel il paroît qu'on doit entendre généralement tous ceux qui étoient chargés des affaires du Roi, non-seulement les Ministres proprement dits, mais encore les Officiers de son Parlement, ceux de son Conseil, d'autres d'un rang inférieur, & jusqu'à ses Médecins & ses Chirurgiens. 2°. *Milites*, c'est-à-dire, la Noblesse & la Garde. 3°. *Valeti*, c'étoient les Officiers de la Maison du Roi, tant pour la bouche, que pour les autres services

Philolog. *Manuscrit en Cire.*

moins considérables. On regrettera sans doute que les bornes d'un Extrait, & celles même de notre Journal, ne nous permettent point de donner les noms des personnages qui composent ces trois Classes. Le détail de leurs titres, de leurs fonctions & de leurs prérogatives, seroit préférable à celui du voyage même, s'il n'étoit d'une excessive longueur : mais quelques exemples feront juger de ce qu'on supprime.

MINISTERIUM : Maître Richard de Mont-Didier (*f*) pour 9 vingts & deux jours, dans le Parlement (*g*) de Paris, jusqu'à la fin du Parlement, & dix jours à la Cour, a eu pour son payement 55. liv. 13 s. 8 d.

Maître Henry de Mondeville (*h*) pour 12 vingts & 14 jours qu'il a été avec les enfans du Roi à la

[*f*] *De Monte desideri.*

[*g*] *In Pallamento Paris.* Il est toujours écrit avec deux ll.

[*h*] *A Mundavilla*, Premier Médecin du Roi; quoiqu'il ait composé un Ouvrage de Chirurgie, & qu'il soit au nombre des Chirurgiens dans les Recherches sur l'origine de la Chirurgie, de 1744.

Philolog. *Manuscrit en Cire.*

Cour, & 9 jours hors de la Cour, a eu 41 liv. 1 s. 4 d. par les mains de Jean Breton. Le sieur Nicolas *de Cathalano*, Archidiacre de Rheims, pour 7 vingts & 12 jours à la Cour, & 40 jours au Parlement, a eu 36 l. 5 s. 4 d.

Moi Jean de S. Juste, chargé des écritures (*i*), pour quatre-vingt-six jours à la Cour, pour 10 jours que le Roi a été à Vincennes, & 15 jours à Paris, chargé d'affaires, j'ai eu 48 liv. 6 s. 11 d. &c.

MILITES. Amfrede Strabon, pour 37 jours, jusqu'au Mercredi avant l'Ascension, jour auquel il a reçû 7 liv. 8 s.

Le S. de Chatillon pour 13 jours, payés à Robert son Barbier, a eu 10 liv. 8 s.

Le S. Hugue de Conflans (*k*) Maréchal de Champagne, pour 33 jours, a eu 13 liv. &c.

Le S. de Joinville, Sénéchal

[*i*] On doit juger ici, avec M. Cocchi, que S. Juste étoit l'Ecrivain de ces Mémoires.

[*k*] Hugo de Confluente.

Philolog. *Manuscrit en Cire.*

de Champagne, pour 25 jours, a eu 20 liv. &c.

Parmi ces Nobles, on trouve un Gui de Genville, un Jean de Roquelaure, un Guillaume de Villar, un Robert de Vieux-Pont, un Eustache de Flavacour, un Henry de Champigny, un Jean de Gonesse, un Jean d'Ysembourg, un Jean de Lusarche, un Baudouin de Noielle, &c. dont chacun a reçû pour le payement de 365 jours, c'est-à-dire de son année entiere, 73 liv.

VALETI. Jean Gruer pour 25 jours, jusqu'au Dimanche avant l'Ascension, a reçû 27 s. 1 d.

Jean, Portier de la Reine; & un autre Jean, dont l'emploi étoit de chauffer la cire, apparemment celle de ces Tablettes. Lui & treize autres ont reçû tous 20 liv. 12 s. 10 d. Le tems de leur service n'est pas marqué.

Dans les trois Classes, M. Cocchi remarque particulierement quatre noms : le premier est Louis, Comte d'Evreux, qui n'étoit autre que le frere du Roi; le même, dit-il, qu'on trouve nommé, dans un Trai-

Philolog. *Manuscrit en Cire.*

té (*l*) de 1303. entre Philippe, Roi de France, & Edouard, Roi d'Angleterre; *Monsieur Lois, fils de Roi de France, Comte d'Evreux.* Le second est Jean de Joinville, que M. Cocchi prend avec beaucoup de vraisemblance, pour le Petit-fils de ce Sire de Joinville, qui a écrit l'Histoire de S. Louis. Le troisieme est le Seigneur de Chatillon : M. Cocchi juge qu'il pourroit être celui dont Bocace emprunte le nom dans la dixieme Nouvelle de sa sixieme journée, pour signifier en général un Riche & un Grand. Il est certain que Bocace, ayant été quelque tems à Paris dans sa premiere jeunesse, ne devoit pas ignorer les noms des Grands de cette Capitale; & d'ailleurs cette Nouvelle est du même-tems. Le quatrieme est le fameux Médecin de ce Siecle, *Maître Henry de Mondeville.* Philippe le Bel avoit à sa suite trois Médecins & trois Chirurgiens; mais il paroît qu'outre les soins que Mondeville donnoit au

[*l*] Voyez Leibnitz, Cod. Jur. Gent. N. XXVII.

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

Roi, il étoit particulierement chargé des Enfans de France. M. Cocchi, en homme du métier, se permet ici une digression sur les Médecins & leur Art, qui n'a guere de rapport avec le reste de son sujet (*m*) : nous la supprimons toute entiere, à l'exception d'un mot qui regarde le fameux *Pittard*, Chirurgien du Roi. » M. Cocchi remarque qu'il fonda le College des Chirurgiens de » Paris, qu'il effaça par l'éclat de » son mérite tous les Chirurgiens » de son Siecle, & qu'il étoit avec » juste raison du voyage de la Cour (*n*).

[*m*] Il n'est pas content que les deux compagnons de Mondeville, Guill. *de Groff.* & Jean *de Paris*, n'aient pas aussi le titre de Maîtres, qui est prodigué, dit-il, à tant d'autres dans les Tablettes.

[*n*] Il ajoute que Pittard n'étoit pas encore assez peu civil, *Cosi poco gentile*, pour avoir chassé les Chirurgiens Italiens, comme on lui en fait honneur dans les Recherches qu'on a citées [p. 55.] : & la preuve, c'est que ses deux compagnons étoient alors Jacques *de Sienne* & Jean *de Padoue*, tous deux d'Italie. Ce Jean de Sienne étoit peut-être fils d'Aldobrandin de Sienne, qui exerçoit la Médecine à Paris, sur la fin du treiziéme siécle, & qui y composa, en François, un fort bon Livre sur *la Conservation la Santé*, qu'on ne trouve plus en France, mais dont il s'est fait trois Traductions en Langue Toscane, pag. 67 & 68.

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

Quoiqu'un détail de personnes, de jours & de lieux, ne forme point la substance de l'instruction morale ou politique, qui doit faire le principal objet de ceux qui lisent ou qui écrivent l'Histoire ; ce détail, observe le Sçavant Critique, est d'une ressource infinie pour découvrir la vérité des faits ; sans laquelle toutes les Histoires deviennent inutiles par leur incertitude, & souvent préjudiciables par leurs erreurs. Si nos Tablettes, ajoute-t-il, ont perdu leur utilité pour l'usage œconomique, le tems en a fait un itinéraire exact, un monument qui a le mérite d'être original, auténtique, & dont on peut tirer de fort précieuses connoissances. Celle, par exemple, de la véritable signification de certains termes de la Langue Latine, si barbare au Siecle de Philippe le Bel, pourroit devenir es-

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

sentielle pour l'intelligence des Loix & de l'administration du même tems, & pour éclaircir divers points de Géographie ou d'Histoire, incertains, ou tout-à-fait ignorés.

Mais outre leur utilité réelle, les Tablettes sont encore une de ces richesses, auxquelles leur rareté donne un grand prix. Il ne s'en trouve, au plus, que deux ou trois de cette espéce, en différentes parties de l'Europe. De ce nombre sont celles qui se conservent dans la Bibliothéque de S. Germain des Prés, & dont le Pere de Montfaucon parle dans sa Bibliothéque des Manuscrits. Voici » ses termes : » il est certain qu'on » écrivoit anciennement sur des » Tables de cire. On ne se servoit, » pour cela, ni de plume, ni de li- » queur ; mais on gravoit les lettres, » avec un style, ou un poinçon. Nous » avons, dans notre Monastère de » S. Germain, un Livre de cette na- » ture, écrit en Latin, mais qui n'est » pas extrêmement ancien. »

La matiére du Manuscrit, qui fait le sujet de cet extrait, est parfaitement semblable à celle du Livre

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

de S. Germain. Elle fait donc voir, dans des siècles plus voisins de nous, une continuation de l'usage d'écrire sur des Tablettes de cire, établi dans les siècles les plus anciens. Nos yeux & nos doigts trouvent la vérité de tant d'allusions à cet usage, qu'on rencontre dans les Historiens, dans les Jurisconsultes, les Poëtes, & les autres Ecrivains de l'Antiquité, surtout les Latins.

A tout ce qu'on a lû jusqu'ici, on peut ajouter quelques autres observations. La supputation des dépenses, dans le Manuscrit, est faite avec le caractère des nombres Romains. On y trouve aussi ces expressions, 7 *vingts*, 12 *vingts*, & autres semblables, maintenant abolies dans la Langue Françoise, mais conservées en partie dans la Chambre des Comptes de Paris : d'où l'on peut conjecturer, avec assez de vraisemblance, que les mémoires des Tablettes ont été dressés par quelque Officier de la Chambre des Comptes.

Ce n'est pas sans raison que l'Auteur s'est servi de cire plutôt que de papier, dans un siècle où il paroît

que la cire étoit hors de l'usage commun pour écrire. Il avoit sans doute aussi son motif, pour préférer la Langue Latine à sa Langue naturelle; puisqu'avant ce tems-là, les François écrivoient dans leur langue vulgaire, & qu'apparemment ils avoient commencé, comme les Italiens & les autres Nations, à la parler avant que de s'en servir dans leurs Ecrits.

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

Mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est la modicité des dépenses & des salaires, dont l'Auteur des Tablettes tient un compte exact; „ si néanmoins, dit M. Cocchi, on doit évaluer les Livres, „ dont il fait mention, sur celles „ d'aujourd'hui (*o*); car dans cette „ supposition, le montant des dé- „ penses de chaque jour n'iroit guère „ au delà de cent de nos écus. „

On voit enfin, par le petit nombre d'hommes & d'animaux, qui étoient à la suite d'un si Grand Roi, à quoi se reduisoit, dans ce siècle, le luxe de la Cour de France. Quel-

[*o*] M. Cocchi n'en doit pas ignorer la différence.

ques Bêtes de somme, dont il est fait mention, quelques Faucons, quelques Eperviers, quatre Chiens, des Grenades, de l'Eau Rose, tout cela donne l'idée d'une simplicité respectable, & bien différente de ces odieuses recherches, qui sont en usage de nos jours chez tant de simples Particuliers.

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

On sera sans doute étonné de voir ici des Grenades, fruit qui meurit difficilement aux environs de Paris; & l'on demandera peut-être encore si ce fruit étoit du goût de leurs Majestés en particulier, ou de la Cour en général. M. Cocchi répond, que les Medécins du siècle de Philippe le Bel employoient la Grenade à d'excellens remédes; & qu'ils lui croioient surtout une merveilleuse propriété pour aider à la digestion. C'est une observation qui se trouve dans les *Pandectes de Medécine* de *Matheo Silvatico*, composées vers l'an 1336. Ainsi la Grenade pouvoit tenir lieu, alors, de Liqueurs ou de Caffé; d'autant plus que deux cens ans après Philippe le Bel, elle étoit encore dans une grande réputation. *Jean Bruye-*

rin, Medécin de François I. en parle dans ces termes (*p*): „ la Province „ de Narbonne est très-féconde en „ Grenades: c'est delà qu'on les „ transporte dans toutes les parties „ de la France. Si l'on avoit le se- „ cret de les conserver, durant les „ chaleurs de l'Eté, elles serviroient „ aux remédes les plus rares & les „ meilleurs; mais les tentatives ont „ toujours été vaines. On conserve „ quelquefois la Grenade jusqu'au „ commencement de l'Eté; & ceux qui „ ont ce secret la vendent au poids „ de l'or. „

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

L'Eau Rose, aujourd'hui si commune, & dont on fait si peu de cas, entroit aussi dans le nombre des provisions de la Cour. Ce n'est pas sans raison: elle étoit regardée, dans ce siècle, comme une Eau Cordiale de la plus grande vertu. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'on y mêloit d'autres ingrediens, & qu'elle étoit de la nature de celle dont parle le Juif, Medécin de Charlemagne,

[*p*] Dans son Traité *de re Cibaria*. l. xi. ch. 24.

dans son Livre intitulé *Tacuini Sanitatis* (*q*). Ce Juif assure qu'en mêlant à la distillation des roses, celle d'autres fleurs, ou de quelques plantes Aromatiques, on en fait une eau très-salutaire (*r*). Telle étoit probablement celle qui servoit, au commencement du dixiéme siècle, à faire revenir l'Empereur Alexis Comnéne de ses défaillances: c'est du moins le témoignage d'Anne sa fille, sur lequel M. Freind s'étend dans son Histoire de la Medécine (*s*).

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

Voilà plus d'observations qu'on n'en attendoit du titre de cet Article. L'illustre Antiquaire laisse modestement entrevoir qu'elles ne l'ont point épuisé (*t*), & qu'il en reste à faire

[*q*] Quoiqu'une partie de ce titre soit en Hebreu, l'Ouvrage est écrit en Latin, & porte le nom d'*Elluchasem Elimithar*, Médecin de Baldath. Voyez l'Hist. de la Médecine, par M. Freind.

[*r*] Il nomme le camphre & le saffran. M. Cocchi conclut que l'usage des préparations chymiques s'est introduit dans la Médecine, dès le huitiéme siécle.

[*s*] *Ibid.* T. 1. p. 280.

(*t*) Io ben m'accorgo che non essendovi poste à caso, ne per invenzione poetica,

sur

sur la maniére de distinguer les jours de l'année, par le nom que chacun de ces jours a dans la semaine, & par la distance où il est des fêtes les plus remarquables; sur les noms illustres, sur les personnes sacrées, sur les jeûnes, les aumônes, l'hospitalité donnée aux pauvres, & sur d'autres œuvres de Piété, dont il trouve des exemples dans les Tablettes. A la tête de tous les comptes, on voit les aumônes du Roi & de la Reine. Les Pauvres ordinaires, c'est-à-dire, de chaque jour, étoient au nombre de seize; quelques-uns extraordinaires: mais ils étoient en plus grand nombre le Vendredi & le Samedi.

PHILOLOG. *Manuscrit en Cire.*

le persone e le cose che vi s'incontrano, molte belle grandi e recondite conseguenze ne averebbe saputo trarre con critica maestria altro di me piu perito in scritti di queste materie e di questi secoli. p. 83.



POESIE.

Suite de l'Origine de la Poësie Castillane.

Son état actuel.

VERS le commencement de ce siécle, dans lequel les Lettres prirent une nouvelle face en Espagne, la Poësie Castillane commença heureusement à se revêtir de son ancien lustre, malgré les puérilités & les taches, dont quelques mauvais Poëtes, derniers restes d'un tems d'ignorance, sembloient encore s'efforcer de l'obscurcir. *Don Ignace de Luzan* est devenu le plus puissant mobile de cette grande reformation par son Art Poëtique, qu'il a donné au Public en 1737; Ouvrage le plus utile & le plus important que les Partisans du bon goût pussent désirer dans ce genre, parce qu'on y trouve en abrégé, tout ce que les Anciens & les Modernes ont pensé de plus solide sur la Poësie, sur ses parties principales, & sur ses différentes especes; il est composé avec le juge-

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

ment, la méthode, & la clarté, qui font le caractere de tous les Ecrits du même Auteur. *Don Ignace Luzan* n'a pas moins contribué au nouveau regne de la bonne Poësie, par ses exemples, que par ses préceptes. C'est un des meilleurs Poëtes de la Nation, sur tout dans la Poësie *Ditirambique*: son *Idille de Leandre & Hero* est un morceau du premier ordre. On trouve le même génie dans ses autres compositions, & les Espagnols regretent qu'il n'ait pas publié lui-même un recueil de ses Ouvrages (*a*).

Don Blas Nassarre a beaucoup servi au retablissement du bon goût: la Nation lui doit une excellente dissertation sur la Comédie Espagnole, qui est à la tête des Comédies de *Cervantes*, dans l'édition de 1749.

Don Augustin de Montiano s'est distingué dans ce noble genre de Poesie, qu'Horace a jugé digne du premier rang; ses Tragédies de *Virginie & d'Ataulpho*, & ses deux discours sur la Tragédie Espagnole,

(*a*) Il est mort à Madrid le 19 Mai 1754.

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

qui ont été imprimés ensemble, sont des Ouvrages d'une immortelle réputation. La Poësie Castillane lui aura l'obligation d'avoir fait renaître un genre de Poëme, presqu'abandonné en Espagne.

Le Discours du Comte de *Torre-Palma*, sur la Comédie Espagnole, est en possession d'une haute estime, quoiqu'il n'ait pas encore été publié. On rend la même justice aux Eglogues de Don Joseph *Porzel*, sur la Chasse d'Adonis; & la Critique même y trouve des beautés comparables aux plus célébres endroits de *Garcilasso*. On espere de l'Académie Espagnole, qui a déja produit des genies si distingués, qu'elle ne cessera pas de donner à sa Nation d'excellens Grammairiens, des Orateurs éloquens, & des Poëtes sublimes.

COMMENCEMENT & progrés de chacune des principales espéces de la Poësie Castillane.

La Poësie, qui n'est qu'une imitation de la nature en vers, consiste dans l'invention & la mesure; ces

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

deux parties en sont comme le corps & l'ame. Ce qu'on appelle mesure du vers, & qui le constitue essentiellement, est le concours & la disposition d'un certain nombre de Syllabes, d'une certaine quantité. La rime, moins essentielle en elle-même, & née dans des tems postérieurs, n'est autre chose qu'une relation de consonnances dans les Syllabes finales des vers. *La Copla*, ou Stance, est un certain nombre de vers, assujettis à une consonnance & à une quantité déterminées : de sorte que les vers se composent de sillabes ; les rimes de consonnances ; les Stances d'un nombre fixe de vers rimés, & les Poëmes d'un nombre illimité, dans lesquels on entreprend quelque imitation.

Cette imitation peut se proposer un objet particulier, tel qu'il est en soi ; ou un objet phantastique, tel qu'il plaît à l'imagination de se le représenter. Elle peut se faire aussi de plusieurs manieres : tantôt le Poëte raconte par lui-même ; tantôt il fait parler les autres. Ainsi la Poësie se distingue en deux principales espe-

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

ces ; qui sont la *Dramatique* & *l'Epique*. La premiere comprend la Tragédie & la Comédie ; & la seconde, le *Poëme Héroïque* : ausquels on peut ajouter d'autres especes inférieures qui se réduisent à l'Eglogue, à l'Ode, à l'Elégie, à l'Idyle, à la Satire, à l'Epigramme, & au Poëme Didactique. M. de Velasquez entreprend d'examiner l'origine & le progrès de chacune de ces especes, dans la Poësie Castillane.

Origine du Vers Castillan.

S'il est bien vrai, dit-il, que la Poësie en général doive son origine à la Musique, il est vraisemblable que le vers Castillan vient particulierement du même principe, & que sa structure est plutôt dûe à la mesure & à la cadence accidentelle du chant, qu'à l'esprit & à l'invention des Poëtes. La Poesie Castillane prit naissance dans des Siecles très-grossiers, où les oreilles ne cherchoient point des proportions délicates & variées. Les premiers Poëtes d'Espagne n'étoient pas assez savans,

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

pour imiter la structure des vers *Grecs & Latins*, qu'à peine ils connoissoient ; témoin le Moine de *Berceo*, que nous avons fait connoître, & qui dit au commencement de la vie de S. *Dominique de Silos*, qu'il se détermina à composer son Poëme en vers Castillans, parce qu'il ignoroit entierement la structure de la Poësie Latine (*b*).

La ressemblance & l'analogie, que l'on observe entre quelques vers Latins & Castillans, comme entre les vers de huit syllabes & le *Trochaïque*, entre celui de cinq syllabes & *l'Adonique*, entre celui d'onze syllabes & le *Saphique*, & d'autres semblables proportions, dont *Argoté* (*c*) *de Molina* & *Lopé de Vega* (*d*) se sont servis pour vouloir persuader que le vers Castillan venoit du *Grec* & du *Latin* ; cette ressemblance & cette analogie prouvent seulement que ces Poësies ont une même origine ; sçavoir, dans la

[*b*] Voyez le premier Extrait dans le Journal de Février.

[*c*] Dis : de la Poës : Castillo.

[*d*] Laurel : de Apollo : pag. 37 & 38.

K iv

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

Musique. La ressemblance entre plusieurs freres prouve seulement qu'ils ont tous le même pere ; & le même goût de différentes eaux nous témoigne qu'elles sortent d'une source commune. S'il y a des vers Castillans qui doivent leur origine à l'imitation, ce sont ceux qui viennent des *Provençaux* & des *Italiens*, & ceux qui dans des tems plus voisins de ce Siecle ont été imités des Poëtes Latins. Tels sont les *hexametres* & *pentametres*, dont l'usage est presqu'abandonné en Espagne. Il se trouve des vers de quatre, cinq, six & huit syllabes, dès les premiers tems de la Poësie Castillane, dans les Ouvrages de l'Infant *Don Manuel* ; il s'en trouve de dix syllabes dans les Poësies du même Infant, & dans celles du Marquis de *Santillana*. *Argoté de Molina* nous assure qu'il avoit parmi ses Livres un Recueil de Chansons & de *Sonnets* de cet Auteur, en vers d'onze syllabes. Il y a aussi des vers de ce nombre, dans les Cantiques du Roi *Don Alonso le Sage*. Les *Portugais* connurent la même espece de vers, dès l'origine de

leur Poësie, comme on peut le voir dans les compositions de leurs plus anciens Poëtes, *Conzalo Hermiguez*, & *Egos Moniz*. On s'est donc trompé, lorsqu'on a crû que *Boscan* & *Garcilasso* furent les premiers Castillans, qui se servirent de cette espece de vers, qu'ils prirent des *Italiens*.

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

Le vers de douze sillabes, ou *de arte Mayor*, étoit déja connu du tems d'*Alonso le Sage*. Ce Prince composa, dans ce nombre, son Livre intitulé *de las Querellas*: l'Infant *Don Manuel* s'en servit aussi dans son Comte *Lucanor*.

Les vers de treize & de quatorze syllabes sont les plus anciens en Espagne; puisque le Moine de *Berceo*, le Roi *Don Alonso le Sage*, & l'Infant *Don Manuel*, s'en servirent dans le premier Siecle de la Poësie Castillane.

Origine de la Rime Castillane.

L'origine de cette rime est aussi incertaine que celle des autres Nations de l'*Europe*. *Bembe*, & la plû-

K v

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

part des Sçavans d'*Italie*, veulent que les Espagnols la tiennent des *Provençaux*. D'autres croyent que la rime ayant été en usage parmi les *Scaldes*, Poëtes du Nord, les Goths l'apporterent avec eux, quand ils se rendirent Maîtres des Provinces de l'Empire Romain. Ils ajoutent que rime est un mot *Gothique*, que les Poëtes de cette Nation se nommoient *Runers*, & leur pieces Poëtiques *Runes*; comme si le mot *Rima* ne pouvoit pas venir du Grec *Rithmos*, qui signifie tout ce qui se fait avec ordre, nombre, & mesure: & n'est-ce pas de-là que vient le mot Latin *rithmus*, qu'on appliqua dans la basse Latinité, à la Danse, à la Musique, & à la Poësie? Combien n'y est-il pas employé de fois, pour signifier la cadence, le nombre, & la structure méchanique du vers?

Ceux qui fixent l'origine de la rime au tems du *Pape Leon II*, parce qu'il s'en servit dans les changemens qu'il fit au chant de l'Eglise, la rendent plus moderne qu'elle n'est en effet On peut dire la même chose de ceux, qui, avec *Huet & Massieu*, l'attribuent aux *Arabes*, des-

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

quels ils la font passer aux *Provençaux* & aux autres Nations Européennes. *Fauchet* pense que les Chrétiens la prirent des *Hébreux*, dont la Poësie étoit rimée; & *Jean le Maire* va chercher l'origine de la rime chez le Roi *Bardus*, que l'on croit avoir vêcu vers l'an du Monde 2140. & plus de 700. ans avant la guerre de *Troye*.

Il n'est pas nécessaire d'aller si loin, pour trouver l'usage de la rime en *Europe* avant que les *Goths* fussent sortis du Nord, & bien longtems avant que les *Arabes* entrassent en *Espagne*. On trouve des vers rimés dans les Poëtes Latins du Siecle d'*Auguste*, avec la consonnance au milieu & à la fin de chaque vers, comme dans ceux qu'on a nommés *Leonins*: on en trouve même dans *Horace* (*e*) dans *Ovide*, (*f*) dans

(*e*) Non satis est pulcra esse poemata, dulcia *sunto*;
Et quocumque volent animum auditoris *agunto*. *de Art. poet.*

[*f*] Quot cœlum *stellas*, tot habet tua Roma *puellas*. *lib.* 1. *de art. amand.*

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

Properce, (*g*) & dans *Martial* (*h*). *Douza* (*i*) remarque que les Poëtes Latins de ce tems-là se plaisoient quelque fois à des jeux de mots, dans leurs meilleurs Ouvrages. Quoiqu'en général le même son, ou la rime dût être évité comme un défaut, il étoit quelquefois recherché comme un ornement. Les Orateurs en firent une figure de Rhétorique, qu'ils appellerent *similiter desinens*. *Ciceron* même en connut l'usage.

Les Poëtes Ecclésiastiques, qui ne sçurent maintenir le vrai caractere de la Poësie, ni dans la dignité du stile, ni dans le merveilleux de la Fable, s'abandonnerent aux jeux de

[*g*] Nec tibi *tirrhenâ* solvatur funis *arenâ*. *lib.* 1. *eleg.* 8.
Quin etiam *absenti*, prosunt tibi, Cinthia, *venti*, *lib.* 1. *eleg.* 17.
Dulcis ad *hesternas* fuerat mihi rixa *lucernas*. *eleg.* 7. *lib.* 3.
Non non humani sunt partus talia *dona*; Ista novem menses non peperere *bona*. *lib.* 2. *eleg.* 3.

[*h*] Diligo *præstantem*; non odi, Cinna, *negantem*. *lib.* 7. *epig.* 42.

[*i*] *Not: ad Propert: lib.* 1. *cap.* 3.

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

mots, dans les Siecles corrompus; ils crurent suppléer à l'invention, par la consonnance des rimes. Cette corruption se glissa de bonne heure en Espagne, puisqu'*Alvare de Cordoue* (*k*), qui florissoit au neuvieme Siecle, nous assure que de son tems, les plus savans Espagnols ignoroient la structure & la composition des vers Latins, & que S. *Euloge* lui donna cette connoissance après qu'il fut délivré de sa prison, c'est-à-dire vers l'an 851. On peut inférer de-là que les vers rimés, qu'il se vante d'avoir composés dans sa jeunesse, n'étoient pas des vers d'une mesure exacte, mais seulement cadencés. Tels étoient les uniques modeles de ces Siecles, où l'on n'avoit aucune connoissance des véritables originaux. Les Poëtes Castillans ont pû d'abord les imiter, faute de meilleurs exemples: c'est peut-être de-là que la rime tire sa premiere origine en Espagne. Ensuite personne n'igno-

[*k*] Dans la Vie de S. *Eulogius*. Ibi metricos, quos adhuc nesciebant sapientes Hispaniæ, pedes perfectissimè docuit; nobisque post egressionem suam ostendit.

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

re que la Poësie Castillane s'étant formée d'après celle des *Italiens* & des *Provençaux*, elle en a pris aussi cet usage.

Pour s'assurer que la rime, en Espagne, est une imitation du mauvais goût des Poëtes Latins, il suffira de comparer quelques-uns des plus anciens vers Castillans, avec quelques Poësies Latines du même Siecle. *Blas Ortiz*, dans la description de l'Eglise (*l*) de *Tolede*, rapporte une Epitaphe de l'an 1326. qui commence ainsi:

Hoc positus tumulo fuit expers improbitatis,
Intus & extra fuit immensæ Nobilitatis,
Largus, magnificus fuit, & dans omnia gratis,
Et speculum generis fuit, & sic fons bonitatis.

Ce Quatrain offre la même rime que les vers de *Berceo*, dans les consonnances finales. Il peut être comparé aussi avec une autre inscription

(*l*) Cap. 37.

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

en vers Castillans, de l'an 1388; c'est celle de *Don Sancho Davila*, Evêque d'*Avila*, rapportée par l'Historien (*m*) de cette Eglise.

Don Sancho, obispo de avilà Como senor honrado
Dio muy buen exemplo, como fue buen prelado,
Fizo este monasterio de S Benito olamado,
Y diole muy grandes algos, por do es sostentado,

» Don Sancho Evêque *Davila*, » Seigneur honorable, donna bon » exemple, & fut bon Prélat; il fit » bâtir ce Monastère, appellé de S. » Benoît, & lui assigna de gros re- » venus, par lesquels il se sou- » tient. »

On trouve à l'Escurial, dans le Manuscrit de la collection des Poëtes anciens, par *Jean Alphonse de Baena*, ces quatre vers;

[*m*] Gil Gonzales Davila, *Theatro Ecclesiastico*. Tom. I. Iglesia de Avila, lib. 2. cap. 12.

POESIE. *Orig de la Poës. Castil.*

Joannes Baenensis homo
Vocatur in sua domo
Johan Alfonso de Baena
Lo compuso con gran pena.

il y a ici deux vers Latins & deux Castillans, rimés, avec la même mesure.

La Poësie *Arabe* n'a pas peu contribué à fortifier la rime en Espagne. Elle a donné, aux Espagnols, la consonnance au milieu & à la fin de chaque Vers. Elle leur a communiqué aussi l'espéce de Vers qu'on nomme *enchaînés*, parce que la consonnance est à la fin du Vers qui précéde, & au milieu de celui qui suit; ceux qu'on appelle retrogrades; ceux qui peuvent se lire de plusieurs côtés; ceux qui se terminent en *pieds forcés*, & par le même mot; les *Labyrinthes*, les *Acrostiches*, & d'autres inventions de la même classe, qu'on trouve recueillies dans la *Metrametrica* & *Rythinica* de *Caramuël*.

Les Vers qui se terminent *en Echo*, c'est-à-dire, avec les dernieres sillabes du pénultiéme mot, étoient familiers à *Jean de la Engina*; com-

254

POESIE. Orig. de la Poës. Castil.

me ses Poësies nous l'apprennent, dans la collection générale de Seville, en 1535.

Dans les deux Tragédies de *Nise Eplorée* & *Nise Couronnée*, de *Jerôme Bermudez*, on trouve plusieurs espéces de Vers, nouveaux alors dans la Poësie Castillane ; tels sont les vers *Phaleuques*, *les Adoniques*, & *les Saphiques* : mais l'Auteur a pris soin d'en avertir ses Lecteurs, à l'entrée de son Ouvrage.

Barthelemi Cayrasco de *Figueroa* inventa les Vers *Esdrujulos*; c'est ce qu'on apprend dans l'inscription de son Portrait, à la tête d'un Ouvrage qu'il avoit composé, sous le titre de *Templo militante*.

Don Francisco de Castilla, Auteur d'un Poëme, en Vers de *arte mayor*, intitulé *pratique des vertus des bons Rois d'Espagne*, imprimé à Seville, en 1546, composa aussi des Vers Latins dans la même mesure & les mêmes rimes que les Castillans. On croit qu'il fut l'inventeur de cette Poësie ; à moins qu'il n'ait été devancé par le Docteur *Luis Gonzalez*, dont *Gil Gonzalez Davila* nous a donné quel-

POESIE. Orig. de la Poës. Castil.

ques Couplets de même nature, dans le *Théâtre Ecclésiastique* (n) *de l'Eglise de Badajoz*. D'autres au contraire firent des vers Castillans, avec la même harmonie que les *Hexametres* & les *Pentametres* Latins. *Don Estevan Manuel de Villegas* fût celui qui en composoit le plus facilement.

On ignore l'Auteur de l'invention extravagante de la mesure *Poliglote*; c'est-à-dire du mélange des Vers de différentes Langues, en leur conservant la mesure des vers Castillans. Ce mauvais goût prévalut pendant quelque tems en Espagne. *Don Luis de Gongora*, qui dans presque tous ses Ouvrages semble avoir voulut montrer qu'il étoit supérieur aux regles du bon sens, se garda bien de ne pas donner dans cette nouvelle espece d'extravagance. Il composa un Sonnet en quatre Langues; *Castillan*, *Italien*, *Portugais*, & *Latin*.

L'invention des *Centons*, dans la Poësie Castillane est dûe à *Don Juan d'Andosilla Larramendi*, qui, des Vers de *Garcilasso*, composa un Poë-

(n) Tom. 1. lib. 1.

POESIE. Orig. de la Poës. Castil.

me intitulé, *Jesus-Christ Notre Seigneur sur la Croix*, imprimé à Madrid en 1628. Il fut imité par *Don Martin de Angulo y Pulgar*, dans une *Eglogue funébre* qu'il fit à la mémoire de *Don Luis de Gongora*, en Vers tirés des Ouvrages mêmes de *Don Luis*, & imprimée à Seville en 1638. *Don Augustin de Salazar* composa un autre *Centon* des Vers de *Gongora*, sur la *Conception de Notre Dame*, qui a été imprimé avec ses autres Poësies.

Le Vers libre & sans consonnance est très-ancien parmi les Espagnols. On le trouve, dans leurs Poëtes, à peu près dans le même tems que *Trissino* l'employoit en Italie, où il passe pour l'inventeur de cette espéce de Poësie. *Alonso de Fuentes*, natif de *Seville*, écrivit en Vers libres *la summa de Philosophia Natural*, imprimée à *Seville* en 1547. On y trouve, non-seulement des Vers libres de dix syllabes, mais aussi des vers Castillans de huit. Cet Auteur naquit en 1515 ; c'est-à-dire, cinq ans avant que *Trissino* eut commencé à se faire connoître en Italie ; & l'on sçait que ce dernier mourut en 1550.

POESIE. Orig. de la Poës. Castil.

L'*Assonnance* est plus moderne dans la Poësie Castillane. Elle y fut introduite par les Chansons & les Cantiques, qui servirent aussi à la repandre, parce qu'elle convenoit beaucoup au chant. Les Poëtes anciens, qui ne connoissoient pas d'autre rime que la vraie *Consonnance*, se virent obligés de se servir d'une seule *Consone*, pour enchaîner les Vers depuis le commencement jusqu'à la fin; comme on le voit dans les plus anciennes Chansons d'Espagne. Enfin l'expérience fit voir les inconveniens de cette méthode, dans les Ouvrages un peu longs. On choisit l'*Assonnance*, comme une rime plus libre, & l'unique, après la *Consonnance*, qui pouvoit lier les Vers les uns avec les autres, depuis le commencement jusqu'à la fin, suivant l'ancien usage.

Origine des Coplas & Stances Castillanes.

Quoique l'origine des anciens couplets Castillans vienne de la proportion *accidentelle* du chant, il est cer-

tain que dans les tems postérieurs l'Espagne a pris, des *Provençaux* & des *Italiens*, les *Sonnets*, les *Madrigaux*, les *Chansons*, les *Tercets*, la *Rima Octava*, & d'autres compositions semblables, très-différentes de ses anciens Couplets.

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

Les Couplets, appellés *Redondillas*, sont fort anciens dans la Poësie Castillane. Il s'en trouve parmi les compositions de l'Infant *Don Manuel.* Dans les Poëtes Espagnols qui composoient alors des vers Latins, on remarque la mesure des *Redondillas*; & c'est peut-être de ces vers Latins, qu'elle s'est glissée dans la Poësie vulgaire.

Blas Otiz, dans la description de l'Eglise de *Tolede*, rapporte une Epitaphe de l'an 1333, où se trouvent ces deux Vers;

Mitibus hic mitis, tamen hostibus esse studebat
Hostis, fulgebat propter certamina Litis.

En les partageant selon leur *Césure*, on peut les lire dans la forme suivante, qui est celle de la *Redondilla.*

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

Mitibus hic mitis,
Tamen hostibus esse studebat
Hostis; fulgebat
Propter certamina Litis.

Le même Auteur donne une autre Epitaphe, de l'an 1324, dans laquelle on lit ces quatre Vers;

Toleti natus, cujus generosa propago,
Moribus oratus fuit hic, probitatis imago;
Largus, magnificus, electus mendoniensis,
Donis immensis, cunctorum verus amicus.

Partagés comme les précédens, ils composent deux espéces de *Redondillas*, avec la *Consonance* finale plus ou moins *interpolée.*

Toleti natus,
Cujus generosa propago
Moribus ornatus
Fuit hic probitatis imago;
Largus, magnificus
Electus mendoniensis,
Donis immensis
Cunctorum verus amicus.

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

On croit communément que ce fut *Vicente Espinel*, natif de *Ronda*, qui inventa *las Décimas* (les Dixains) qu'on appelle encore aujourd'hui *Espinelas*, du nom de leur Auteur; cependant *Gregoire* (*o*) *Mayans*, dans son *Tragi-Triomphe* imprimé en 1523. les attribue à *Juan Angel*, & prétend qu'*Espinel* n'a fait que varier les situations de la *consonance*. On appelle aussi *Felicianos*, selon *Lopé de Vega* (*p*), certains vers ou couplets, inventés par une Dame nommée *Feliciana*, qui vêcut pendant quelque-tems, déguisée en homme, dans l'Université de *Salamanque.*

Don Pedro Venegas de Saavedra, qui composa en *Sexta rima* le Poëme intitulé, *Remede de l'Amour*, en 1602. se vante d'être l'Inventeur des *Stances*; mais il ne fût pas le premier qui l'employa dans la Poësie Castillane, non plus que *Manuel* (*q*) *de Faria y Sousa*, qui s'attribue aussi

[*o*] Specimen Bibliothecæ Hispanæ Mayansianæ, *Hannover* 1753. p. 59.
[*p*] Laurel de Apolo.
[*q*] Europa Portuguesa, tom. 3. part. 4. cap. 8.

POESIE. *Orig. de la Poës. Castil.*

l'honneur de cette invention: on en trouve, & même d'une structure nouvelle, entre les Poësies de *Christophe de Mesa*, imprimées à *Madrid* en 1607; & *Jerome Bermudez* en avoit composé, dans les Tragedies de *Nise éplorée* & de *Nise couronnée*, qui furent publiées en 1577. Aucun de ces Poëtes ne fut l'Inventeur de la *sexta rima*; & le *Cavalier Marino* n'a pas prétendu plus justement à la même gloire, puisque *Jean Mario de Crescimbeni* assure, dans son Histoire de la Poësie vulgaire (*r*), que le Roman de la *Scandra* est dans ce genre de *Stances*, & qu'il le suppose fort ancien.

FELICITONS nos Lecteurs d'être enfin sortis des épines de cet Extrait. Nous sommes fort éloignés de craindre pour son sort, au tribunal de ceux qui aiment la vraie Littérature; mais en faveur de l'élégance, dont les Partisans font toujours le plus grand nombre, nous annonçons qu'il ne nous reste à traiter, dans les différens genres de la Poësie Castillane, que ce qu'elle a de plus riant & de plus aimable.

[*r*] Lib. 1.

TRADUCTION

TRADUCTION

D'UNE ELEGIE

A une jeune Dame, ſur un Chien favori qu'on ſuppoſoit mort de poiſon.

LE goût des Poëtes n'a pas plus changé que celui des Belles. Nos Lesbies, nos Cynthies, ont de jolis Animaux dont elles font leurs délices, & nos Catulles ſe plaiſent à les célébrer. Mais juſqu'aujourd'hui, ce galant ſujet n'avoit produit que des Epigrammes & des Madrigaux. Un Poëte Anglois en éleve le ton. C'eſt la plaintive Elégie,

... Qui vient, en longs (*a*) habits de deuil,
Et les cheveux épars, gémir ſur un cercueil.
Boileau.

(*a*) Ses plaintes ſont un peu longues auſſi; mais c'eſt le mérite de cette Piéce, d'avoir comme épuiſé, ſans diminution d'intérêt & de chaleur, un ſujet qui n'avoit jamais été traité que fort ſuperficiellement. Le Poëte fait parler la Dame, & parle à ſon tour.

ELEGIE *Sur la mort d'un Chien.*

* * *

O VOUS TOUS! Animaux précieux, mouchetés, tachetés, qui veillez à la garde des Belles, qui repoſez ſur leurs genoux ou les attendez ſur la chaiſe-longue; *Cupidons, Chloés, Philis* ou *Plutons*! Vous tous, qui ſautez pour des confitures, & qui faites la grimace pour une croute; venez & pleurez ſur la cendre empoiſonnée du pauvre *Spark* (*b*). Amenez avec vous vos petites familles glapiſſantes, & formez enſemble un concert d'affreux hurlemens, pour regretter cet illuſtre Mort.

Malheur, opprobre pour jamais, au Scelerat qui prépara le mortel breuvage! Homme pire cent fois qu'une bête feroce! Ainſi l'équitable Deſtin puiſſe-t-il empoiſonner tout le reſte de ta vie par les plus cruels de tous les maux; mais ſurtout par une méchante femme! Et lorſque le terme de ton châtiment approchera, avec celui de ton indigne vie, puiſſes-tu te voir réduit à l'empoiſonner elle-

(*b*) Ce mot a pluſieurs ſens; il ſignifie également une *étincelle*, un *Galant*, un *jeune Eveillé*.

ELEGIE *Sur la mort d'un Chien.*

même, & n'avoir plus dequoi acheter de la mort aux rats!

Pauvre Spark! Je le vois encore, pendant que la chaleur naturelle luttoit contre le froid de la mort, & que le ſentiment cherchoit en vain un azile dans les dernier replis de ſes veines. Il tourna vers moi des yeux languiſſans. Quoiqu'à demi couverts d'éternelles ténébres, ils exprimoient un mélange touchant de douleur & de tendreſſe. Puis, à pas chancelans, il vint ſe jetter dans ces bras, où il avoit tant de fois gouté les charmes du repos. Hélas! il y fit ſon dernier ſommeil. Mes pleurs coulérent inutilement. Oui mes pleurs; pourquoi le nier? Rougirois-je de n'avoir pas un cœur de marbre? Non, les Sages mêmes ne ſauroient blamer des larmes, données à l'amour & à la reconnoiſſance!

Mourez à préſent quand il vous plaira, Bêtes favorites, Chiens, Chats, Perroquets, Ecureuils, Singes; mourez tous autant que vous êtes. Toi ſeul, aimable Spark, me tenois lieu de tous ces noms cheris. Ah! que n'as-tu pû leur ſurvivre à tous?....

ELEGIE *Sur la mort d'un Chien.*

Mais helas! tu n'es plus! Que ſert maintenant de tracer ton éloge à la Poſtérité? de lui vanter ta haute naiſſance, & l'ancienne Race Royale dont tu étois deſcendu? Tes longues oreiles proclamoient aſſez le généreux ſang des Nourriſſons de Charles; (*c*) & ſi Guillaume n'eut changé la face de toutes choſes, on t'auroit entendu, comme tes illuſtres Ancêtres, japper fierement ſur les degrés du Trône.

Non, tu n'attendras plus le retour du matin pour déjeûner avec du thé au lait: & lorſque je prolongerai mon ſommeil au delà de cette heure précieuſe, tu ne viendras plus m'éveiller, en paſſant ta petite langue ſur mes mains ou ſur mon viſage. Ton nez fin ne ſaiſira plus les délicieuſes vapeurs, qui te faiſoient toujours annoncer l'approche du diner. Alors on te voyoit, plein d'ardeur & de courage, donner la chaſſe à tous les Chats, revenir triomphant, & fretiller de ta longue queue. Raiſon!

(*c*) Race d'Epagneuls, connue dans toute l'Europe, & qu'on appelle *de Charles II.*

Instinct ! facultés inconnues, aviez-vous enseigné à cette jolie créature, à tirer des conséquences si justes ? Elles décéloient la pensée. Lorsque d'un toupet bien poudré il sentoit exhaler des parfums, Spark savoit bien qu'alors il arrivoit un Petit-Maître ; & le pauvre Animal, tout faché, lui cédoit la place. Mais quand le noble Campagnard venoit apporter dans la chambre de Mylady tout le bruit qu'il fait dans la Plaine, Spark n'alloit pas bien loin ; & s'il se retiroit à quelques pas, c'étoit pour hérisser sa queue & ses oreilles, monter sur une chaise, & aboyer plus haut que ne parloit le bruyant *Squire (d)*.

ELEGIE *Sur la mort d'un Chien.*

O Garde fidéle ! ô Sentinelle vigilante ! tu n'es plus ; & ton souvenir est presque effacé dans ton ingrate Veuve. La dénaturée Proserpine jouit aujourd'hui de ta succession ; & dévorant la creme & les roties au beure, autrefois ton partage, elle semble

(*d*) Ce titre, qui répond à celui d'*Ecuyer*, est employé à Londres comme un terme générique, pour désigner les *Gentilshommes de Campagne*. On les appelle *Country Squires*.

ELEGIE *Sur la mort d'un Chien.*

nous dire, d'un ton précieux & manieré : *Helas ! nous sommes tous mortels ! Le ciel lui fasse paix ; chaque Chien a son heure marquée.*

O vous cependant, aimable Mylady ! qui fûtes sa Maîtresse, & qui étiez devenue son Amie ; suspendez ces larmes si douces, qui s'échapent de vos beaux yeux. Songez plutôt combien la vie est fragile & méprisable, en voyant que tout ce que vous aimez est sujet au trépas. Ah ! si quelque chose pouvoit rappeller des Enfers l'ame fugitive de Spark, ce seroit sans doute ce charmant sourire, si propre à redonner la vie ! Alors, mes officieuses mains s'empresseroient de secouer ses soies renaissantes & d'en ôter la funeste poussiere ; alors je passerois mes jours à veiller sur les siens, & je poursuivrois avec lui sa juste vangeance contre l'odieux Empoisoneur. Souriez donc ; tentez, essayez le pouvoir de ce charme vainqueur ; & si *Spark* peut jamais revivre, vous allez le ressusciter.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce 27 Mars 1755.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE.

MAI, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.

Et chez { Pissot, Quai de Conti. Saugrain, le fils, au Palais. Duchesne, rue S. Jacques.

MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

Fautes d'Impression.

SI quelqu'un doutoit du chagrin qu'elles causent aux Auteurs, qu'il lise Bayle T. 2. p. 336 Mais elles sont inévitables dans un Ouvrage périodique, qui s'imprime toujours avec précipitation.

Page 28. ligne 19. 1492, lis. 1432. pag. 31. lig. 12. *connoissance* lis. connoissances. pag. 48. lig. 16. *quinto*, lis. Giunto : & ligne 17 *su*, lis. fu. pag. 92. lig. 6. *œufs*, lis. vents. pag. 121. lig. 7. *données*, lis. donnés. pag. 193. lig. 1. lis. qu'elle prescrit à leur raison.

Page 99. ligne 16. otez le point après stabilito.

Page 83. lig. 21. *m'impiechete*, lis. m'impicchiate.

Page 54, lig. 14, *cattivigli*, lis. cattivi gli.

Page 40. lig. 14. *sieo*, lis. suo.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du présent mois : A Paris, ce 27 Avril 1755.

LAVIROTTE.



JOURNAL ETRANGER.

RECHERCHES HISTORIQUES.

NOUS ne ferons jamais de promesses, sans une ferme envie de les remplir ; mais avec les meilleures intentions, & malgré l'ordre que nous avons heureusement établi dans les correspondances du Journal, notre propre attente est quelquefois trompée par des retardemens imprévûs, qui nous ôtent le pouvoir de répondre à celle du Public. C'est ainsi qu'après avoir fait

Recherches historiques.

espérer l'Article des Beaux-Arts du Portugal, nous nous voyons obligés de le suspendre encore, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau Mémoire, qui en fera le principal ornement. On nous prépare une exacte description du nouvel Aqueduc de Lisbonne ; ouvrage que nous annonçons, sur la foi de sa renommée, comme la plus magnifique & la plus somptueuse entreprise de ce genre, sans en excepter celles des Romains & les nôtres. Quelle moisson de lumieres & d'exemples, pour les amateurs de l'Architecture & de l'Hydraulique ! Dans l'intervalle, nous ferons tourner l'attention de nos Lecteurs vers l'Allemagne, où les sources littéraires sont toujours assez abondantes, pour nous fournir une grande variété de supplémens.

Société Royale des Sciences de Gottingue.

Entre les Etablissemens qui contribueront à la gloire de notre Siécle, on doit un rang distingué à la Société des Sciences de Gottingue, fondée en 1751. sous les auspices de S. M. Britannique, & par les soins de M. Gerard Adolphe de *Munch-*

Recherches historiques.

Hausen, Conseiller intime de S. M. Président de la Chambre Electorale d'Hanovre, Curateur de l'Université de Gottingue ; & Protecteur déclaré des Sciences & des Arts. Ce Corps est composé d'un Président, de trois Membres ordinaires, & d'un Secrétaire, aux places desquels le Roi de la Grande-Bretagne a joint des pensions ; de trois Membres extraordinaires, résidans à Gottingue, qui, suivant leur ancienneté, prennent les places vacantes par la mort des Membres ordinaires ; de trois Membres honoraires, choisis entre les personnnes de condition qui se sont signalées par la protection qu'elles accordent aux Lettres ; de neuf Membres étrangers ; enfin de six Auditeurs ordinaires, qui peuvent être choisis dans le Corps des Docteurs & des Maîtres-és-Arts de l'Université, & même entre les Etudians distingués par leur application & leurs connoissances. M. Haller, aussi célebre par ses talens pour la Poësie, que par les qualités qui font les grands Médecins, remplit avec honneur la

Recherches historiques.

place de Président perpétuel, qu'il a conservée, même en quittant Gottingue, pour aller servir sa Patrie, dans des fonctions qui ne peuvent manquer de le conduire aux premiers emplois du Canton de Berne. Nous regrettons que dans la naissance d'une si belle Institution, on nous laisse ignorer les noms des autres Membres. C'est un vol, dont nous demanderions pardon à la Postérité, si nous en étions complices.

La Société a choisi le jour de la naissance du Roi, son Fondateur, pour tenir tous les ans une Assemblée publique & solemnelle, où elle décerne le prix au meilleur Mémoire qu'on lui présente sur une question proposée, & où elle en propose une autre pour l'année suivante : elle est divisée en trois Classes ; celle de la Physique, qui comprend l'Anatomie, la Chymie, la Botanique, & l'Histoire Naturelle en général. 2. La Classe Mathématique, qui renferme, dans leur plus grande étendue, toutes les Sciences comprises sous ce nom. 3. La Classe Historique, à laquelle on rapporte les

Recherches historiques.

Antiquités & la Philologie en général.

Les bienfaits de Georges II. ont mis la Société en état de proposer, chaque année, quatre prix différens. Tous les six mois, elle publie une question œconomique ; & le prix, pour la meilleure réponse, est une Médaille d'or de la valeur de douze ducats, sur laquelle on voit d'un côté le Portrait du Roi ; & au revers, une Minerve qui présente une Couronne civique, avec cette Légende au-dessus : *auro pretiosior omni.* On a cru devoir adopter pour ces Mémoires, la Langue Allemande, dans la seule vûe de les rendre utiles aux plus simples Païsans. L'adresse est au Bureau des *Affiches* d'Hanovre ; & les Pieces couronnées s'impriment dans cette Feuille Hebdomadaire.

Le second prix, qui consiste dans une Médaille d'or, de la valeur de cinquante écus d'Allemagne, n'est destiné qu'aux six Auditeurs ordinaires, pour une Dissertation, dont ils ont la liberté de choisir le sujet. Les Pieces qui remportent le prix, & les meilleures de celles qui concourent,

Recherches historiques.

font imprimées à la fuite des Mémoires que la Société publie tous les ans, & dont le premier Volume a paru à Gottingue en 1752.

Le prix le plus confidérable, auquel tous les Sçavans peuvent concourir, eft une Médaille d'or, de la valeur de 25 ducats, fur laquelle on voit le Portrait du Roi, & au revers une Minerve, qui préfente une branche de Laurier, avec cette Légende à l'Exergue, *Decora merenti*, fous laquelle eft l'Infcription : *Præmium fociet. Reg. fcient. Goetting* (*a*)

Ce font les Membres ordinaires des trois Claffes, qui propofent une queftion, chacun à leur tour, avec l'approbation du Préfident, & qui jugent avec lui du mérite des Pieces. Il n'eft pas permis aux Concourans de joindre aux Mémoires qu'ils envoyent, leurs noms écrits fur des billets cachetés. L'ordre eft d'écrire une devife fur deux papiers égaux, de joindre l'un & la moitié de l'autre au Mémoire, & de garder la moitié du fecond, pour l'envoyer

(*a*) Sous le titre de *Commentarii Societatis Regiæ Scientiarum Goettingenfis.*

Recherches historiques.

à la Société, lorfqu'on apprend par les Nouvelles publiques, que le Mémoire accompagné de telle devife a remporté le prix. Se faire connoître par la moindre circonftance, eft un fujet d'exclufion.

Le 10 de Novembre 1752. la Société, dans fa premiere Affemblée folemnelle, avoit propofé pour l'année fuivante, une importante queftion fur la génération animale (*b*). Le même jour de l'année 1753. M. *Michaëlis*, Sécretaire de la Société, déclara dans l'Affemblée folemnelle, que le prix ne pouvoit être accordé à aucun des Mémoires, parce qu'ils ne contenoient point de nouvelles

(*b*) *De ortu ovi fœminini veri : an in corpore luteo nafcatur ? Quo tempore, in Animalibus, de eodem corpore exeat ? Quid veficulæ ovarii huic ovo & toti generationis negotio utilitatis præftent ?* C'eft peut être l'émulation, qui a fait publier, en même tems, par M. Philippe Adolphe *Bohmer*, fon Recueil d'Obfervations anatomiques fur l'*Uterus* (chez *Gebaner*, à Hall en Saxe); & par M. *Kuhlemann*, fes Expériences fur la Génération, (à Gottingue). Nous rendrons compte auffi de ces deux Ouvrages.

Recherches historiques.

découvertes, quoique la Société eut impofé cette Loi. Il ajouta que pour animer le zele des Sçavans, & leur donner le tems de multiplier les Expériences, il avoit plû à l'Affemblée de doubler le prix de 25 ducats, & de propofer la même queftion pour l'année 1756. Nous renouvellons cet avis, en faveur des Etrangers qui n'en feroient point informés; & nous le regardons, pour nous, comme un engagement à rendre compte de la Piece victorieufe, en publiant la gloire & le nom du Vainqueur.

Dans l'Affemblée du mois de Décembre dernier, on lut une Differtation de M. Haller, qui contient un grand nombre de nouvelles Expériences fur le mouvement du fang. Nous fatisfaifons dès aujourd'hui (*c*), par un Extrait de cette Piece, l'impatience dûe à tout ce qui vient d'une fi bonne main.

Defcription de la Bibliothéque roïale de Dannemarck.

NOS MEMOIRES nous mettroient en état de continuer le même fujet,

(*c*) Voyez l'article de l'Hiftoire naturelle.

Recherches historiques.

par le recit de plufieurs autres Etabliffemens modernes, qui ne font pas moins d'honneur à l'Allemagne; mais le goût de la variété nous fait donner la préférence à la Defcription d'une des plus belles Bibliotheques de l'Europe; c'eft celle du Roi de Dannemarck, dans fon Château de Charlottembourg. Ceux qu'une aveugle prévention difpofe à ne rien admirer hors de leur Patrie, trouveront fouvent, dans nos articles, un remede à ce vain préjugé; & ce n'eft pas le moindre fruit que nous ofons nous promettre de notre Journal.

Le fallon, que la Bibliotheque Danoife occupe, a plus de deux cens pieds de longueur. D'un bout à l'autre, regne au milieu de l'efpace un large pavé, blanc & noir, d'un marbre choifi. A la tête de cette allée, on monte des deux côtés par quelques degrés, fur une efpece de petit parapet, qui conduit jufqu'au bout de la falle. Ces deux élévations font bordées par un rang de colonnes Corinthiennes, avec des chapitaux dorés, & forment deux Ga-

Recherches historiques.

leries régulieres, dont on ne nous apprend point la largeur ; mais on compare cette distribution à celle de la Bibliotheque Romaine *della Minerva*. Frederic III, connu pour un des plus savans Rois de Dannemarck, jetta les fondemens de ce riche sanctuaire du sçavoir. L'assemblage des Livres, que ce Prince avoit recueillis lui-même, s'est accrû depuis par la jonction de plusieurs autres Bibliotheques, achetées ou léguées ; parmi lesquelles on nomme particulierement celles de Pierre *Scaven*, de Jacques *Gersdorf*, de Laurent *Uhlfeld*, de Juste *Hoeg*, d'Isaie *Puffendorf*, & de Christian Reizer. Aussi cette Biblotheque Royale monte-t-elle à plus de 70000 Volumes, dont le nombre augmente chaque année par les soins du Roi, qui fait acheter les meilleurs Ouvrages de chaque Nation.

L'ordre actuel des Livres est celui que le feu Roi Christian V. a tracé. A la gauche de l'entrée, on trouve les Livres de Théologie, d'Histoire Ecclésiastique, de Médecine, de Politique, de Philosophie

Recherches historiques.

& de Philologie, rangés sous la galerie, entre les fenetres, qui sont d'une hauteur considérable, au nombre de dix de chaque côté du sallon ; à droite, les Livres de Jurisprudence & d'Histoire, tous *in folio* ; car ceux de moindre forme sont distribués dans le même ordre, au-dessus des deux Galeries. A l'un & l'autre bout du sallon, quatre grandes armoires renferment un trésor de Manuscrits. On y voit en parchemin plusieurs Livres Islandois & Norvegeois, qui regardent l'Histoire & les Loix du Nord ; mais un beaucoup plus grand nombre de vieux *Codes* en velin, tant Hébreux que Latins & Grecs ; des Bibles, des Peres de l'Eglise, des Auteurs Classiques & des Poëtes, sortis autrefois des Bibliotheques du Comte de Daneschiold, de Rostgard, & d'autres Sçavans. Entre les plus Curieux, on compte le Recueil Chymique du Roi Frederic III, les Manuscrits de Tycho Brahe, & le Code nommé le *Flateyen*, qui contient l'Histoire des anciens Rois de Norvege, écrite en Langue antique

Recherches historiques.

de Norvege ou d'Islande ; on l'appelle Code Flateyen, parce qu'il a été trouvé dans l'Isle Flatey en Islande ; il passe pour un Livre fort précieux, sur tout depuis qu'Arnas *Magnæus*, célebre Antiquaire, l'a estimé plusieurs milliers d'écus : un Justin, qu'on croit écrit de la propre main du fameux Archevêque de Lund, *Absalon*, qui en fit présent au Monastere de *Soroe* ; les Pseaumes de David, très-anciennement écrits sur du parchemin, qui ont appartenu à Christine, fille du Roi *Haquin* de Norvege, & mariée en Espagne : quatre grands *in Folio* fort anciens, qui contiennent en parchemin des Peintures au naturel, & des descriptions de Plantes, de fruits & de fleurs : plusieurs desseins d'Albert *Durer*, & d'autres Peintres célebres : un Livre Allemand, dont on croit l'exemplaire unique dans l'Univers ; il traite des affaires de la Guerre, sous différens titres, avec des figures enluminées, & le portrait de Frederic II. à la tête ; le nom de Joachim *Hentsche*, qu'il porte en plusieurs endroits, fait juger que c'est

Recherches historiques.

celui de l'Auteur ; mais rien n'en releve tant le prix, que les remarques Militaires de Christian IV. qui s'y trouvent répandues, & qui sont de sa propre main : les plus anciennes Bibles Allemandes & Danoises ; dans celle de Nuremberg, imprimée en 1485. toutes les Lettres initiales sont en or ; la Bible Allemande d'Ausbourg 1535. est imprimée en beau parchemin, ornée de Peintures, reliée en Maroquin noir, & enrichie d'une quantité d'argent massif ; à la tête du premier Volume, on voit le Portrait de Luther, extrêmement bien peint, par le célebre Luc *Cranack*, à Wittenberg, en 1525. L'exemplaire de la Bible de Wittenberg [1551.] est précieux pour les Danois, parce qu'ayant été lû fort souvent par Frederic II. on y voit la datte de toutes ses lectures, marquée de sa main, avec une priere pour son salut & pour la prospérité de son Peuple.

D'anciens Rituels ecclésiastiques de Dannemarck, de Norvege & de Suede ; d'anciens Missels ; les premieres éditions de Jean *Fust*, à

Recherches historiques.

Mayence, & celles des plus célebres Imprimeurs; quantité de Livres curieux par leur rareté; d'autres, par les singularités qu'ils contiennent. Tel est un discours évangélique de *Boisclair*, Ministre à Coppenhague dans le dernier Siecle, qui entreprend de prouver que la Ste Vierge avoit trois Religions. 1°. Elle étoit née, dit-il, dans la Religion Juive. 2°. Elle avoit la Religion de Calvin. 3°. Elle avoit la Religion de Luther. Le premier point est prouvé par sa naissance, de parens Juifs. Le second, par la réponse qu'elle fit à l'Ange. *Comment est-ce que cela se peut faire?* C'est précisément ce que disent les Calvinistes de la présence réelle : *comment cela se peut-il? comment?* Le troisiéme point se prouve par le discours de Marie à l'Ange, lorsque se fiant à la parole de Dieu, elle répondit: Voici la Servante du Seigneur; qu'il m'arrive selon votre parole: C'étoit une réponse Luthérienne. Boisclair ajoute que ce sentiment étoit approuvé par trois grands Docteurs.

On nomme pour le plus célébre, en-

Recherches historiques.

tre les Savans auxquels le soin de la Bibliothéque Royale de Dannemarck à été confié, Pierre *Schumaker*, connu ensuite sous le titre de Comte de Griffenfeld, grand Chancelier du Royaume. Il vivoit sous le regne de Christian V, &. la faveur du Roi son Maître le fit monter fort rapidement au faîte des honneurs. Mais n'ayant pas sû la conserver, il reprit son premier nom, & rentra dans la médiocrité dont il étoit sorti. On observe que cette même Bibliothéque, qui avoit servi de premier dégré à son élevation, fut sa premiere prison, le jour qu'il tomba dans la disgrace du Roi.

La Bibliothéque Royale forme un très bel Echo, qui répete fort distinctement tout ce qu'on prononce d'une voix un peu haute, à l'un ou l'autre bout de la Salle.

On monte à l'étage qui est audessus, pour y voir, dans un vaste appartement, l'assemblage des raretés de la Couronne. *Holger Jacobée* en publia le détail en *1696*, sous le titre de *Musœum Regium*; & *Jean Lorenzen* l'a considérablement augmen-

Recherches historiques.

té dans une seconde édition : mais on reproche à l'un & à l'autre d'avoir rempli fort imparfaitement un si beau dessein; sans compter que depuis la derniere publication de leur ouvrage, ce trésor à reçu beaucoup d'accroissement. Aussi n'en donnerons-nous qu'une legere idée.

De l'escalier, on entre dans une antichambre qui porte le nom de chambre des perspectives, parce qu'on y trouve, dans plusieurs armoires, les perspectives d'un grand nombre d'Eglises, Catholiques & Lutheriennes, & quantité de Plans ou de Desseins des meilleurs Maîtres, entre lesquels on nomme particuliérement le fameux *Gysbrect*. Cette chambre contient aussi un siege de bois, d'une forme singuliere, dont Tycho Brahe se servoit pour faire ses Observations astronomiques. On passe, delà, dans une grande Galerie, dont l'étendue, quoique de 240 pieds de long sur 16 de large, frappe moins, en entrant, que les précieuses peintures dont elle est décorée. La plupart contiennent l'histoire de Dannemark : mais on y voit aussi

Recherches historiques.

d'excellens originaux des plus grands Maîtres de l'Europe, tels que le Titien, le Guide, le Tintoret, Rubens, Paul Veronese, Spanioletti, Lanefranc, Carle Maratte &c.

Comme la chambre des perspectives termine d'un côté la Galerie, on trouve à l'autre bout le Cabinet Royal des Médailles. Il ne contient pas seulement une belle collection de Medailles Grecques, Persanes, Syracusaines, Romaines, grandes & petites, en bronze & en argent, mais encore un nombre infini de Medailles Modernes, Danoises, Imperiales, Françoises, Espagnoles, Angloises, Suedoises, Brandebourgeoises & Hollandoises, avec des exemples de toutes les Monnoies étrangeres. Toutes ces Piéces sont rangées fort proprement dans des tiroirs, sous des carreaux de glace. On lit, audessus, cette inscription en Lettres d'or : *Oculis, non manibus.* Le reste des murs est orné d'excellens petits Tableaux; tels qu'un original de *Raphael*, qui représente la naissance de N. S.; une merveilleuse Nuit de *Schalek*; & d'autres Piéces rares, du

Recherches historiques.

Titien, de Rymbrand, & de Maratte. On y admire un Portrait de Luther, par CRANACK, & divers autres Portraits de Souverains, de Savans, & d'Hommes illustres, tous des meilleurs Peintres.

De ce Cabinet, on passe dans un Sallon, le premier de cinq autres d'une même grandeur, qui se communiquent de plein pied sur la même ligne. Il contient les curiosités naturelles; c'est-à-dire un assemblage très considérable d'Animaux terrestres, d'Oiseaux, de Poissons, d'Insectes, de Plantes, de Mineraux, de Pierres précieuses, de Coraux, de Coquilles, de Petrifications, & un nombre infini de corps étrangers & métamorphosés. Tout est rangé avec un ordre admirable, dans des armoires fermées de vitres.

La chambre voisine offre les raretés artificielles. Ce sont de curieuses Peintures, tant anciennes que modernes; quantité de Piéces, d'un travail exquis, en ivoire, en bois & autres matieres, incrustées ou garnies de Pierres précieuses; des Vases d'or & d'argent, enrichis

Recherches historiques.

aussi des plus fines pierres; des Piéces historiques en ivoire & en argent, ouvrage admirable d'un Artiste Norvegien, nommé Magnus *Berg*, & mort depuis peu d'années, qui s'est fait un nom immortel par cet unique talent [*a*]. On met au rang des principales curiosités de cette chambre une très-belle armoire, incrustée d'ivoire, & d'un travail très fin, faite par un Menuisier aveugle, qui n'avoit que sa mémoire & l'habitude, pour conduire ses mains & ses instrumens; un petit Autel, d'une paume de hauteur, du fameux Albert *Durer*; une tête de S. Jean-Baptiste, du Cavalier Bernin; & sur tout un Vaisseau en ambre, qui dans une très petite mesure, contient toutes les parties & toutes les proportions des plus grands (*b*).

Dans la Salle suivante, on trouve les curiosités Indiennes, qui consistent en toutes sortes d'armes, d'ha-

[*e*] Voyez son éloge dans le Magasin Danois, T. 1. p. 226 & suiv.

(*f*) C'est l'ouvrage de M. Thierry de Thurah, Commandant & Directeur des Fabriques de la Flotte Royale.

Recherches historiques.

billemens, de meubles & d'ustenciles des Indes. On y voit aussi diverses figures de Sauvages, représentées au naturel, & des modeles de tous les beaux vernis du Japon & de la Chine.

Le quatrieme Sallon porte le nom de chambre des Antiquités, & paroit d'autant plus curieux pour nous, qu'il n'est ici question que d'Antiques du Nord, dont les collections ressemblent peu à celles de nos Cabinets, & nous sont moins familieres.

Mais cette intéressante Partie, où le merveilleux touche d'un côté à la Fable, & de l'autre à l'Histoire, demande plus d'étendue dans un autre Extrait.



POESIE.

LETTRE *sur le Poëme singulier, intitulé,* Il Morgante maggiore di Messer Luigi Pulci.

J'AI lû, Monsieur, avec plaisir, l'extrait de l'*Essai sur les différentes especes du Ridicule*. On y remarque que le Critique Anglois a oublié un grand nombre d'Ouvrages de ce genre, en différentes Langues; & l'on y fait mention de ceux, qui par leur mérite, ou leur singularité, n'auroient pas dû échapper à un Ecrivain d'ailleurs bien instruit. Parmi ces derniers, j'ai trouvé le *Morgante du Pulci*; Ouvrage, en effet, le plus bizare qu'ait jamais enfanté l'imagination brillante & déreglée d'une Muse Italienne. Ce qu'on en dit, dans une note de ce même article, m'a fait naître l'idée de vous en adresser, Monsieur, quelques extraits, que j'ai faits pour mon amusement. Ce Poëme est peu connu en France, même des Amateurs de l'Italien. Mes recherches, pour savoir s'il

POESIE. *Morgante du Pulci.*

avoit jamais été traduit en François, ne m'ont rien appris qui puisse me le faire soupçonner ; & de tous les Poëmes Italiens, c'est en effet un des moins susceptibles de traduction.

A tous ces titres, il mérite d'entrer par extrait dans votre Journal. La date n'y fait rien ; sa nouveauté consiste dans l'espece d'obscurité où il est encore pour la plûpart de vos Lecteurs. Une analise exacte, un extrait détaillé, occuperoit peut-être trop & n'amuseroit pas assez ; je me bornerai donc à quelques morceaux détachés. J'en donnerai d'abord le texte ; & après chaque *Octave* (*a*), la traduction. Elle sera toujours à peu près littérale. Comme le *Ridicule* consiste quelquefois autant dans l'expression que dans la chose, je n'ai point cherché d'équivalent, & je me suis contenté de souligner quelques phrases burles-

[*a*] *Octava Rima*, Strophe ou Stance de huit Vers, qui est la mesure épique parmi les Italiens. L'invention en est communément attribuée au Bocace, qui s'en est servi dans sa *Teseide*.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

ques. Mais je dois vous dire auparavant un mot de l'Auteur, de son Ouvrage en général, & du siècle où il écrivoit.

Louis *Pulci*, Gentilhomme Florentin (*b*), étoit issu d'une Maison que les Historiens du Pays font originaire de France. Né en 1432. il fut contemporain du *Magnifique* Laurent de Medicis, ce Restaurateur des Arts & des Lettres, ce Bienfaiteur de l'Italie & de l'Europe entiére ; presque oublié de nos Modernes, pendant que la valeur Gothique des Guerriers, qui l'ont ravagée, a fourni la triste matiére de tant d'Histoires & de Panegyriques. Laurent, Auteur lui-même & très-bon Poëte, sût allier de si nobles délassemens aux oc-

[*b*] Remarquons ici que Baillet, dans ses *Jugemens des Sçavans*, paroît avoir été le seul Ecrivain François qui eut connu seulement l'existence ou le nom du Pulci ; mais il s'est trompé sur sa patrie, le croyant de *l'Aquila* dans le Royaume de Naples, & il n'a pas sçu le tems où il avoit vécu. Il a été fidelement copié par tous les Editeurs du Dictionnaire & des Supplémens de Morery : échos d'ignorance & d'erreurs, accrédités par la paresse.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

cupations de l'homme d'Etat. Cette *conformité d'études & de goûts* acquit son amitié au *Pulci* ; comme sa naissance, ses mœurs & ses talens lui firent obtenir l'estime de Lucrece *Tornabuoni*, Mere de ce grand Homme, & si souvent célébrée dans les Poësies de notre Auteur. Il vecut dans une liaison intime avec *Marsile Ficin*, *Ange Politien*, & les autres Savans que le goût & la générosité des Medicis avoit rassemblés à Florence.

Son érudition fut très-vaste, & son savoir profond pour le tems. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire les endroits sérieux de son Poëme. Je ne trouve point l'année de sa mort. Mais celle de sa naissance, qui est 1492, étant une époque certaine, il s'ensuit qu'il auroit eu près de 60 ans, au tems de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. On n'a rien de lui, qui fasse croire qu'il ait vecu jusqu'à cet évenement : & le *Morgante* étoit alors écrit depuis longtems. Ce calcul n'est pas inutile. Il établit un fait curieux, auquel je suis surpris qu'aucun Editeur n'ait fait attention : c'est que ses idées

POESIE. *Morgante du Pulci.*

& ses connoissances sur la Phisique & la Cosmographie étoient en quelque sorte des inspirations prophétiques. Mais n'anticipons point ici sur ce que j'aurai à vous dire, à l'occasion de quelques morceaux du vingt cinquiéme Chant.

Tous les Critiques Italiens s'accordent à reconnoitre *Messer Luigi Pulci* pour le Pere & le Créateur du *Poëme Epico-Romanesque*, ou *Poëme de Chevalerie* ; genre dont il trouva le germe dans la Chronique fabuleuse de l'Archevêque *Turpin*, ou *Tilpin*, écrite longtems avant lui en Latin barbare, & dans un vieux Roman Italien, intitulé *Reali di Francia*, ou Histoire des *Princes du sang Royal de France*; sources communes de tous les Romans, ou Poëmes de Chevalerie, qui ont paru depuis dans cette Langue. Le siége de Paris par les Mores ou Sarrazins d'Espagne, les conquêtes de Charlemagne sur les Infidéles, les exploits de ses Barons, compris tantôt sous le nom des *douze Pairs de France*, tantôt sous celui de *Paladins* ou *Palatins*, c'est-à dire Courtisans ou Officiers du Palais ;

POESIE. *Morgante du Pulci.*

les amours de ces Chevaliers avec des Princesses & des Reines, les enchantemens & les conjurations des Fées & des Magiciens, que l'Enfer avoit suscités contre les défenseurs du Christianisme, enfin les fourberies & les trahisons de *Gano*, ou *Ganelon*, Seigneur de Mayence; voilà le canevas de ce Poëme, & des meilleurs que l'Italie a produits depuis dans le même genre. Tels sont le *Roland Amoureux du Boiardo*, refait par le *Berni*, le *Roland Furieux* de l'*Arioste*, & le *Ricciardeto*, d'un Auteur illustre, mort depuis vingt ans, mais dont l'état a exigé que son Ouvrage fut anonime.

Les Anciens Critiques ne sont pas également d'accord, sur la classe dans laquelle on doit ranger le *Morgante*. Les uns, tels que le *Varchi* & le *Crescimbeni*, veulent que ce soit un Poëme sérieux, grave & héroique; du moins à ne considérer que l'intention de l'Auteur, qui selon eux, a eu dessein *de construire une Epopée parfaite*. Les autres, tels que le *Villani* & le *Gravina*, le regardent au contraire comme un Poëme du gen-

POESIE. *Morgante du Pulci.*

re facetieux & burlesque, de celui enfin qu'on rapporte généralement au *Margites* d'Homere, & soutiennent que l'objet du Poëte a été uniquement *de faire rire*. Il ne seroit pas difficile de concilier ces deux opinions, en reconnoissant le *Morgante* pour un Ouvrage de ce genre mixte, *qu'on peut appeller Héroicomique*. Qui se persuadera jamais, qu'un homme plein d'esprit, de jugement & de connoissance, tel que l'Auteur se montre dans les sujets sérieux & savans, fut d'un autre côté assez grossier, assez stupide, pour avoir prétendu au stile noble & héroique dans les endroits les plus bouffons & les plus burlesques; comme il s'en trouve en très-grand nombre, dans chaque chant de son Poëme? J'aimerois mieux attribuer ce mêlange bizare au génie de son siècle, dont la simplicité s'accommodoit de ces contrastes. *Crescimbeni* l'a remarqué, pour justifier notre Poëte du soupçon de profanation: & le S. Office a parû persuadé de la pureté de son intention, puisqu'il a toujours approuvé les différentes Editions du

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Morgante, dont la derniere & la plus belle (de 1732.) a parû à Florence, *con licenza de' superiori*.

Le titre, à proprement parler, ne désigne point l'Acteur principal comme le Héros d'un Poëme Epique. *Morgante* est le nom d'un Géant, Sarrazin & grand Scelerat, qui dans le premier chant, est converti par une vision qu'il a eue en songe. Il avoit deux freres de la même taille, que Roland venoit de tuer. Le Paladin François va chercher le troisiéme pour le combattre; c'étoit *Morgante*. Frappé de sa vision, il capitule avec Roland, se fait bâtiser & devient Frere d'armes du Neveu de Charlemagne. Après cette entrée sur la Scene, il disparoit souvent, pour faire place à d'autres Guerriers. Plusieurs chants de suite sont remplis d'avantures, qui n'ont aucun rapport à lui. Aux deux tiers du Poëme, l'Auteur, ne sachant plus qu'en faire, s'en débarrasse singuliérement. Le pauvre *Morgante* est mordu au talon, par une Ecrevisse de mer, & meurt de cette blessure.

Charlemagne est encore moins le

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Héros de cette monstrueuse Epopée; quoique ses victoires en Espagne en soient comme le dénouement, & que le Poëme finisse par une espéce d'Oraison funebre de cet Empereur. Dans le cours de la Fable, il paroît souvent sur la Scene; mais il y fait presque toujours un personnage méprisable. Quand il faut combattre, c'est Roland, c'est Renaud, ou quelqu'autre Paladin qui le tire d'embarras. S'il faut déliberer, c'est l'Archevêque *Turpin*, le Duc *Aimon*, souvent même le traitre *Ganelon*, qui le détermine. Enfin il ne parle ou n'agit de son chef, que pour dire ou faire une sottise; & le rôle qu'il joue est toujours celui d'un imbecille. Aucun autre caractère ne dominant dans le total du Poëme, on peut conclure qu'il n'y a point de Héros particulier, ni d'Action principale.

Le premier Chant commence comme l'Evangile de S. Jean:

In principio era il verbo appresso a Dio,
Ed era iddio il verbo, e'l verbo lui;
Questo era nel principio, al parer mio,
E nulla si puo far senza costui.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Ces quatre premiers vers ne demandent point d'être traduits. Après cette conséquence, tirée dans le quatrieme, que rien ne se peut faire sans le Verbe, l'Auteur fait ainsi son invocation :

» Daignez donc, ô Seigneur, juste, benin & debonnaire, m'envoyer seulement un de vos Anges, qui m'accompagne dans ma carriere, & qui rappelle à mon souvenir cette Histoire si ancienne, si belle & si fameuse !

L'Exorde du quatrieme Chant, c'est *Gloria in excelsis Deo* ; & les suivans débutent de même par divers Cantiques. Le huitieme s'ouvre par cette Priere :

Vergine Santa, Madre di Gesue,
Madre di tutti i miseri Mortali,
Per cui salvata nostra prole fue ;
Perche tu ciami tanto e tanto vali,
Dona mi grazia e tanto di virtue
Ch'j mi ritorni a' Baron' nostri, i quali
Nella Citta' tornar volevan dren o,
E Manfredon ne và poco contento.

Je me contenterai encore de traduire les quatre derniers vers :

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» Accordez-moi la grace, donnez-moi le courage & les forces dont j'ai besoin, pour aller rejoindre nos Barons, qui étoient prêts à rentrer dans la Ville, pendant que *Manfredon* ne s'en alloit pas fort content.

Les Barons étoient Renaud de Montauban, Olivier, & quelques autres Paladins de la Cour de Charlemagne. Ils s'étoient trouvés à la Cour d'un Roi *Payen*, Sarrazin ou Mahométan ; car tout cela est la même chose pour les anciens Romanciers. Ce Prince avoit pour ennemi un Roi voisin, appellé *Manfredon*, qui ravageoit ses Etats, & le tenoit comme bloqué dans sa Capitale. Manfredon étoit un *Mécréant*, dont la fureur ne respectoit rien : fier de sa taille gigantesque, il en vouloit surtout à la Princesse *Meridiana*, fille de son Ennemi, & il n'auroit tenu qu'à elle de faire la paix, en donnant la main à Manfredon ; mais l'Infante, effrayée de son énorme figure, ne croyoit pas pouvoir se prêter décemment à une alliance aussi disproportionnée ; ainsi la Guerre

POESIE. *Morgante du Pulci.*

continuoit, & le vieux Roi étoit réduit aux dernieres extrêmités. Les Paladins, toûjours Galans, prirent la défense du pere à cause de sa fille, vainquirent le discourtois Géant, & l'obligerent de se retirer, après avoir renoncé à toutes ses prétentions. Il n'étoit pas au pouvoir de ce Roi ruiné, de recompenser dignement tous ses Libérateurs. D'ailleurs c'étoient des Heros au-dessus des richesses, & même des couronnes. La jeune *Meridiana* étoit une Princesse fort bien élevée : elle voulut prendre sur soi, une partie de la reconnoissance. Olivier en devint l'objet. Ce jeune Chevalier, l'un des douze Pairs de France, & si célebre dans les Poëmes de Chevalerie, sous le nom du Marquis *Olivier* (*il marchese Ulivieri*) avoit rendu encore un service plus particulier à la Princesse & à son Pere. Un serpent monstrueux désoloit le Pays ; il dévoroit les hommes, les bestiaux, & qui pis est, les jeunes filles, dont il étoit fort friand. Olivier combattit, & vainquit le Monstre, au péril de sa vie. Il avoit été fort mal de ses bles-

POESIE. *Morgante du Pulci*

sures ; & pendant qu'elles l'avoient retenu dans son appartement, l'Infante *Meridiana*, conformément à l'étiquette de la Chevalerie, n'avoit pas manqué de lui tenir compagnie, & de panser de sa propre main les playes de son Chevalier. L'amour, dans les bons cœurs, naît fort souvent de la pitié & de la reconnoissance. Celui de *Meridiana* ne tint point contre des motifs qui étoient eux-mêmes des vertus. Elle ne crut pas qu'il lui fut permis d'y mettre des bornes ; mais pour les exercer dans toute leur étendue, elle voulut attendre qu'Olivier fut en possession de toute sa santé. Alors elle fit, pour l'instruire de ses projets, tout ce que peut faire une Princesse, lorsqu'elle tient encore au préjugé plebeien des bienséances. Le Paladin n'entendoit rien ; ou du moins, il jouoit l'imbécillité. Il paroissoit distrait, embarrassé. Il ne faut pas demander, si, dans des momens de dépit, on le trouva en effet d'une bêtise singuliere : mais comme dès ce siécle là, on ne haïssoit pas les géns pour être un peu bêtes, l'Infante

POESIE. *Morgante du Pulci.*

aima mieux se donner le tort. Il lui prit un scrupule; elle eut peur de n'en avoir pas assez fait; elle s'imagina qu'un Marquis François pouvoit être timide, & prit le parti de l'encourager par une conduite décidée. Ecoutons à présent le bon *Messer Luigi*; il va nous conter le reste de l'Histoire, avec une naïveté, qui mérite d'être conservée.

8.

Essendo molti giorni riposati
La Damigella un di chiama il marchese:
In una Cameretta sono andati;
E poi che tutta nel viso s'accese
E suoi sospir' tutti ha manifestati,
Prega che a lei sia Cavalier Cortese,
Ch'il suo amor negar non debb' a quella
E che sentia nel cor mille quadrella.....

» Lorsque les Paladins furent bien » reposés de toutes leurs fatigues, » un beau jour la Princesse appella » le Marquis; ils passerent ensemble » dans une petite chambre: là son » feu commence à se trahir, par l'ai- » mable rougeur qui couvre son vi- » sage. Il acheve de se manifester

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» par les ardens soupirs qui lui échappent. Enfin elle le prie d'en agir » avec elle en courtois Chevalier; » qu'il ne devoit point refuser un » juste retour à sa flamme; qu'enfin » elle sentoit son cœur percé de mil- » le traits.

9.

Ulivier dice: no'l farò per certo,
Perche se' saracina, io son Cristiano;
Dal nostro iddio so che sarei deserto:
Prima m'uccidi qui, colla tua mano!
Ella rispose: se tu mi mostri aperto,
Ch'el nostro Macometto iddio sia vano;
Jo mi batteżżero per lo tuo amore,
Perche tu sia poi sempre il mio Signore.

» Non assûrément, je n'en ferai » rien, répondit Olivier; vous êtes » Sarrazine, & je suis Chrétien: je » sçai que je serois abandonné de » Dieu: ah! plutôt, tuez-moi ici » de votre propre main! Si tu me » prouves clairement, repliqua la » Princesse, que Mahomet soit un » faux Dieu; je me ferai baptiser » pour l'amour de toi, afin que tu » sois pour toujours mon Seigneur » & Maître.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Le pieux Chevalier ne manque point cette occasion de faire éclater son zèle pour la propagation de la foi; il lui fait tout de suite une espece de Catéchisme militaire. Il n'est gueres possible d'être plus laconique:

10.

Ulivier disse della Trinitate
Com'era una sustanzia e tre persone,
Di lor potenzia e di lor deitate,
E poi gli fece una comparazione:
Se d'esser uno e tre pur dubitate,
Si mostra per esempio e per ragione,
Ch' una candela accesa mille accende
E'l lume sico, pure, all'usato rende.

11.

De' miracoli fatti disse al mondo,
E come Lazzar' gia ressuscitossi,
Come fu crucifisso, e nel profondo
Del Limbo a trar molte anime n'andossi.

Il seroit difficile de rendre au gré de tout le monde cette instruction familiere: je n'entreprens pas de la traduire. Passons à la réponse de Meridiana; elle ne la fait pas longtems attendre. L'Amour est un grand

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Missionnaire, & la Prosélite se piquoit sur tout de docilité:

Disse la Dama; piu non ti rispondo;
E fù contenta che la battezzassi.

Je n'ai plus rien à repliquer, lui répondit la Belle: & elle consentit qu'il la baptisat.

E doppo a questo, vennono alla cresima
Tanto che in fine e ruppon' la quaresima.

Je ne traduis pas non plus ces deux vers; le stile en est trop figuré: la suite d'ailleurs les explique assez.

12

Piu e piu volte questa danza mena
Ulivier nostro, pur celatamente;
Non si recorda piu de Forisena,
Che la soleva aver sempre a la mente;
E la fanciulla leggiadra e serena
Ingravidata e di lui finalmente:
E' nacque ne un figlivol, dice la storia,
Che diede a carlo-man' poi gran' vittoria.

» Plus d'une fois depuis, Olivier » mene cette danse, mais toujours

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» fort secrettement; il ne se souvient » plus de la pauvre *Forisene* (*c*), lui » qui auparavant en étoit occupé » sans cesse. A la fin la jeune & jolie » Princesse se sentit menacée de de- » venir bien-tôt mere. Elle portoit » un Heros dans son sein; & ce fils, » à ce que dit l'Histoire, fit dans la » suite remporter à Charlemagne de » grandes victoires.

13.

Uscendo un di d'una zambra la Dama,
Rinaldo s'accorgea di questo fatto,
E Ulivier segretamente chiama:
Che fai tu? disse; tu mi pari un matto.
Ulivier gli conto tutta la trama,
Com'ella è battezata, e con che patto.
Rinaldo disse: se Cristiana e certa,
Fa che la cosa almen vadi coperta.

» Un jour que la Belle sortoit à la « dérobée d'une chambre secrete, » Renaud s'apperçût de l'affaire; il » tire Olivier à part, & lui dit: que » fais-tu! je crois que tu es fou. Oli-

(*c*) Maîtresse délaissée, dont les amours vec Olivier sont racontés dans les Chants précédens.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» vier lui conte toute l'avanture; » comment elle a été baptisée, & à » quelles conditions. S'il est bien » vrai, lui répond Renaud, qu'elle » soit Chrétienne, tache au moins, » de mieux couvrir ton jeu, afin » que cette intrigue reste ensevelie » dans le silence.

Selon l'usage des autres Poëtes, qui ont écrit dans ce genre, & dont le *Pulei* même leur a donné l'exemple, il coupe & reprend une avanture, quand & comme il lui plaît, sans s'embarrasser de ce que deviennent ses Héros. En vertu de ce privilege, il quitte ici nos deux Amans, & s'en va chercher à deux ou trois milles lieues d'autres Chevaliers & d'autres Princesses, au milieu des combats & des enchantemens, où il les avoit laissés. Il sçaura bien les retrouver; & quoique l'Arioste l'ait infiniment surpassé dans l'art ingénieux de démêler & de renouer tous ces différens fils, notre Auteur rentre assez adroitement dans les sujets qu'il a quittés. Ne l'attendons point à celui des

POESIE. *Morgante du Pulci.*

amours d'Olivier & de Meridiana. Nous en avons vû le début; c'est tout ce qu'il y a d'agréable dans ces amours-là, comme dans beaucoup d'autres: la suite en est triste pour la Maîtresse, & fait peu d'honneur à l'Amant. Le perfide Marquis abandonne l'Infante, pour courir d'autres avantures. Le prétexte est la gloire; mais l'ardeur du Héros pour les armes se rallentit bien-tôt, à la vûe d'un nouvel objet: s'il est exact à défier tous les Chevaliers qu'il rencontre, s'il ne manque point d'assommer tous les outrecuidés Géans qui se trouvent sur son chemin; il est encore plus soigneux d'enlever toutes les Princesses, & souvent jusqu'à leurs Suivantes, pour peu qu'elles soient de son goût; il fait de longs séjours chez les Fées obligeantes, & ne s'ennuye pas chez les Seigneurs Chatelains, dont les filles sont jolies. Cependant la pauvre Meridiana s'enfuit de chez le Roi son pere, & court le monde après ce petit volage; moi, je cours après mon Auteur.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Je le retrouve en dévotion, à la tête du dixieme Chant:

Te Deum laudamus, sommo padre:
Ti Confessiam Signor giusto e verace:
Laudata sia la tua benigna Madre!
Dona mi grazia, Signor, se ti piace,
Ch'io conduca a Parigi le mie squadre,
E tragga carlo fuor di contumace,
E ch'io ritorni ov'i lasciai il mio canto
Colla virtu dello spirito santo.

Le sujet, pour lequel le Poëte chante le *Te Deum*, est expliqué dans les quatre derniers vers: » afin, dit-il, » que je conduise jusqu'à Paris mes » escadrons, que je tire Charlema- » gne de l'embarras où il se trouve, » & qu'ensuite je retourne, par la » vertu du Saint Esprit, reprendre » mon dernier Chant où je l'ai » laissé.

Les Chants suivans, jusqu'au vingt-uniéme, commencent également par des Pseaumes ou des Cantiques; les dix-neuvieme & vingtieme, par *Laudate pueri Dominum* & le *Magnificat*. Je ne finirois point, si j'entreprenons d'extraire & de traduire, de

POESIE. Morgante du Pulci.

chacun de ces Chants, des morceaux aussi bisarres que l'avanture précédente. Il n'y en a pas un qui n'en put fournir : passons au vingt-uniéme, qui débute par *Salve Regina*.

A l'Octave 83. commence un recit d'un autre genre, mais qui n'en est pas moins piquant par les contrastes : le Héros est *Astolfe*, *Paladin* Anglois, l'un des Chevaliers de la table ronde. Dans tous les Poëmes de Chevalerie, chacun des principaux personnages a son caractere particulier, selon lequel on le fait agir & parler dans les occasions : cela produit véritablement une diversité agréable. Le Héros dominant n'y écrase jamais tous les autres, comme dans la plus part des Poëmes épiques. Presque tous égaux, chacun à son tour occupe la Scene : si cette ordonnance n'est pas réguliere, elle est du moins riche, variée, & pittoresque, comme je l'ai déja remarqué. Les Poëtes qui ont écrit les premiers, ayant fourni aux autres le canevas de la fiction, ceux-ci se sont aussi assujettis à suivre & à soutenir les caracteres établis par

POESIE. Morgante du Pulci.

leurs Prédécesseurs. Celui d'Astolfe ressemble assez pour la galanterie, à celui d'Olivier, mais il est moins délicat de quelques nuances. Tout est de bonne prise pour Astolfe : il est né colere & peu endurant, prompt à se faire justice ; dans la paix il aime la table & le lit, se leve tard, & reste long-tems à sa toilette, fort paré, court le bal ou les concerts, car il est grand Danseur ; il chante, & joue du Luth : en un mot c'est un agréable, un homme pétri de talens. Aussi-tôt qu'il a le harnois sur le dos & le cul sur la selle, c'est un homme tout différent ; il est actif, infatigable, & ne songe plus qu'à déconfire des Sarrasins & des Tartares : mais toujours gay & libertin, il ne perd point, chemin faisant, l'occasion d'une bonne fortune ou d'une mauvaise plaisanterie.

83.

Astolfo va per un largo deserto,
Di qua di la, come vanno i smarriti ;
Era di notte ; un Lume s'è scoperto
Dove abitaran tre santi Romiti,
Ch' avian piu tempo disagio sofferto

POESIE. Morgante du Pulci.

Per riposarsi a gli eterni conviti :
Astolfo, come vide il lumicino,
Subito inverso quel prese il camino.

» Astolfe, égaré dans un vaste désert, étoit errant de côté & d'autre. » La nuit l'avoit surpris : il apperçoit de loin quelque lumiere ; elle » partoit d'un hermitage. Là, trois » saints Solitaires menoient depuis » long-tems une vie bien dure, mais » ils espéroient de s'en dédommager » un jour dans les festins éternels. « Astolfe n'eut pas plutôt entrevû » cette foible lueur, qu'il prit son » chemin de ce côté-là.

84.

Quin to a' Romiti la porta bussava
E ricettato sù nel romitoro ;
La notte, certi pagan' v' arrivava ;
Embavagliorno e rubborno costoro :
Eperche pure il bottin magro andava
D' Astolfo anche il caval vollon con loro :
Astolfo si destava ; essendo desto,
Di questo caso s'accorgeva presto.

» Il arrive, il frappe à la porte : » on lui ouvre ; il est reçû. Pendant » la

POESIE. Morgante du Pulci.

» la nuit, certains Brigands (*d*) surprennent l'hermitage, lient & baillonent les hermites, & leur volent ce qu'ils avoient ; mais ayant » trouvé le butin bien maigre, ils » veulent aussi que le cheval d'Astolfe soit de la compagnie. Le Paladin n'est pas plutôt éveillé, qu'il » s'apperçoit de l'accident.

85.

E sciolti que' Romiti e sbavagliati,
E' domando donde e' preson la via
Color' che gli hanno così maltrattati ;
Un di costoro a Astolfo respondia
Lasciagli andar, che saran ben pagati
De lor' peccati e d'ogni colpa ria,
Da quel Signor ch' eterno ha stabilito.
Ch'el ben sia ristorato e'l mal punito.

» Il lie & déballione ces pauvres » Hermites ; il leur demande ensuite » quel chemin ont pris ces gens, qui

(*d*) L'Italien les appelle *Pagani*, mais ce mot se trouve souvent employé, non seulement pour Payens, Infidéles, Idôlâtres, Mahometans, mais encore pour Mécreans, Brigands, Scélerats, Gens de sac & de corde, &c.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» les avoient ainſi maltraités ? Eh » laiſſez - les aller, lui répond un » d'entr'eux ; ils payeront bien ce » vol, & tous leurs autres crimes. » Le Seigneur en fera juſtice ; ce » Seigneur qui a établi, de toute éter- » nité, que le bien doit être recom- » penſé, & le mal puni.

86.

Queſti ſon Rubator', che ſempre ſtanno
Per queſti boſchi, e ſon gente beſtiale,
E altre volte già rubati ci hanno ;
Ma non ſi manca il pan celeſtiale,
E ſempre ci riſtora d'ogni danno.
Se gli trovaſſi, e' ti potrian for male :
Laſciagli andar, che dio raguaglia tutto
E rende a ſervi ſuoi merito e frutto.

» Ce ſont des voleurs de grand » chemin, qui infectent ſans ceſſe ces » forêts ; des hommes pires que des » bêtes féroces. Ils nous ont déja » volés d'autres fois : mais le pain cé- » leſte ne peut jamais nous man- » quer ; il nous dédommage tou- » jours de toutes nos pertes. Si vous » les trouviez, ils pourroient vous » faire du mal. Laiſſez, vous dis-je,

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» laiſſez-les aller. Dieu tient compte » de tout ; & tôt ou tard il paye avec » uſure, à tous ſes ſerviteurs, le ca- » pital & les intérêts.

87.

Riſpoſe Aſtolfo ; a coteſta mercede
Non intend' io di ſtar del mio deſtriere.
Ch'io ſo che me n'andrei ſenz'eſſo a piede ;
E'l Signor voſtro ſi ſtarea a vedere.
Queſta voſtra ſperanza e queſta fede
A me non dette mai mangiar ne bere ;
Io intendo ritrovare il mio Cavallo,
E faro forſe lor caro coſtallo.

» Non non, replique Aſtolfe ; je » n'entens point du tout faire ce » marché là pour mon Courſier ; je » ſais que ſans lui, il faudroit m'en » aller à pied, ſi Dieu ne s'en mêle : & » vraiſemblablement il ne voudroit » point s'en mêler. Cette foi & cette » eſperance, que vous me vantez tant, » ne m'ont jamais donné ni à boire » ni à manger. Je prétens ravoir » mon cheval, & peut-être le faire » payer cher à ceux qui me l'ont em- » mené. »

POESIE. *Morgante du Pulci.*

88.

E miſſeſi a cercar tanto che pure
Gli retrovò, che ſono inſu d'un prato ;
E ſono a ripoſarſi alle verzure ;
E'l caval ſi paſcea coſi ſellato :
Avean, chi lance, chi ſpade e chi ſcure ;
Aſtolfo a un di lor ſi fù accoſtato,
Gridando : traditor, Ladron de ſtrada !
E'n fino al mento gli caccio la ſpada.

Auſſi-tôt, il ſe mit à parcourir ces deſerts & à chercher de tous côtés. Enfin il retrouva les Brigans, dans une prairie où ils ſe repoſoient au frais. Ils étoient tous armés, celui-ci d'une épée, celui-là d'une lance, un autre d'une hache. Au premier qu'Aſtolfe peut joindre, ah ! traitre, lui crie-t-il, voleur de grand chemin. En même tems, d'un coup d'épée il lui fend la tête juſqu'au menton.

89.

L'altro gli mena con una gianetta :
Aſtolfo vede là punta venire,
E con un colpo taglio l'aſta netta ;
Poi, con un altro, lo fece morire :
Addoſſo a gli altri compagni ſi jetta,

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Tanto che tutti gli ha fatti ſtordire :
Quatro n'ucciſe de dieci pagani,
A gli altri il collo legava e le mani.

» Un autre veut lui porter un coup » de javelot : mais Aſtolfe qui voit » venir la pointe, la coupe en deux » du premier coup, & du ſecond » il tue ſon homme. Sans perdre de » tems, il tombe à la fois ſur le reſte » de leurs camarades & les renverſe » tout étourdis ſur la place. De dix » Brigans, il en avoit tué quatre. Il » lie les ſix autres enſemble, par le » coû & par les mains. »

90.

E rimonto ſopra al ſuo palafreno
E'n verſo il romitoro ſi tornava ;
Quando i romiti i maſcalzon vedieno,
Ogn'un d'Alſtolfo ſi maravegliava,
E ringraziorno lo dio nazzareno.
Aſtolfo a queſti Romiti parlava ;
Jo vò che m'impiechiate a ogni modo
Queſti ladron, pien di malizia e frodo.

» Remonté ſur ſon palefroi, il les » conduiſit avec lui du côté de l'her- » mitage. Mais quand les Hermites

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» virent venir les Scelerats, ainsi liés » & menés par Astolfe, ils ne pou- » voient assez admirer sa valeur, ni » remercier Dieu de cette victoire. Il » leur dit en arrivant : je veux ab- » solument que vous me pendiez » tout à l'heure ces voleurs, pour » mettre fin à tous leurs crimes. »

91.

Dicevano i Romiti ; fratel nostro ,
Iddio non vuol che giustizia si faccia :
Per tanto, questo ufficio si sia vostro.
Diceva Astolfo : Jo credo ch'a Dio piaccia
Piu questo assai, che dire il pater nostro,
Se vero è che i cattivigli Dispiaccia ;
Cavate fuor le cappe, e fatte presto ;
E tutti gli appicate a un capresto.

» Frere, repondent les Hermites, » Dieu ne veut point que l'on se fasse » ainsi justice. Cependant si vous le » voulez absolument, prenez vous- » même cette peine. S'il est vrai, leur » replique Astolfe, que les Méchans » déplaisent à la Divinité, on lui plaît » sans doute beaucoup plus en s'oc- » cupant à les punir, qu'en s'amusant

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» à dire ses patenotres. Mettez bas » ces manteaux & ces capuchons ; » vite, qu'on se dépêche ; & qu'on » les pende tout à l'heure avec un » bon licol. »

91

Questi Romiti fanno del vezzoso,
E par ch' ogn'un di lor si raccapricci.
Astolfo, ch'era irato e dispettoso,
Commincia a bastonargli come micci,
Dicendo ; al cul hara chi sia sghignoso ;
Tanto che fuor sbalzorno i cilicci.
Sentendo frà mazzon che batté i panni,
E parean tutti a l'arte usi cent'anni

» La dessus les Hermites font les » délicats & les rencheris, & chacun » d'eux s'offense de la proposition. » Astolfe, qui étoit colere & violent, » se fache à son tour & commence » à les rouer de coups de bâton, en „ leur disant : celui qui fera la gri- „ mace *en aura dans le cû.* Il fait si „ bien, qu'à la fin sentant *Frere Gour-* „ *din* qui leur secouoit la mandille, „ ils mêttent bas le cilice, pour faire „ leur coup d'essai. Ils s'en acquit- „ tent si lestement, qu'à les voir on

POESIE. *Morgante du Pulci.*

„ auroit juré que de leur vie ils n'a- „ voient fait d'autre metier. „

Vous avez vû, Monsieur, comment *Messer Luigi Pulci* traite les sujets galans & comiques. Je vais vous en offrir de grands, & de très-serieux, sur lesquels sa Muse naïve repand aussi le coloris de la singularité. Vous y verrez l'ancien préjugé, sur les Antipodes, combattu avec force, dans un tems où sans doute il subsistoit encore, puisque cet Auteur écrivoit avant la découverte de l'Amérique ; & ce qui vous paroîtra bien plus surprenant, vous verrez le systême de *l'Attraction*, énoncé dans un seul Vers. C'étoit cent ans avant le Chancelier Bacon, qui passe pour avoir soupçonné le premier cette propriété de la matiere. Les questions les plus épineuses de la Théologie n'échapent point aux recherches du Poëte ; & si l'on trouve dans cette controverse Poëtique quelques opinions hazardées, il ne faut pas lui en faire un crime : l'Inquisition, nous l'avons déja dit, n'y a pas vû le moindre danger pour la foi des Lecteurs.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Au reste il n'a garde de garantir tout ce qu'avancent ses Interlocuteurs. Celui qui fait ici le rolle de Soutenant, & qui répond aux questions des autres, n'est pas propre à séduire en déguisant l'Erreur. Son nom seul le trahit. C'est le Diable. C'est *Astaroth.* Vous verrez, Monsieur, dans un autre Extrait, comment on introduit ce bizarre Personnage.

CETTE ATTENTE doit nous faire remettre aussi nos réflexions sur le fond du Poëme. Passons à d'autres Poësies, où nous n'avons pas moins de bizarreries à représenter.



POESIE.

SUITE de l'Origine de la Poëſie Caſtillane.

LA COMEDIE.

L'Eſpagne connut les Spectacles, lorſque les Romains y eurent introduit la bonne Poëſie. Les ruines de tant d'anciens Théâtres, qui ſe conſervent encore dans pluſieurs Villes, prouvent combien le Peuple ſe plaiſoit à cette eſpece de divertiſſement. Ainſi *Philoſtrate* ſe trompe (*a*) dans la vie d'*Apollonius*, lorſqu'il aſſûre que de ſon tems, les Villes de la *Betique* n'avoient jamais vû ni Spectacles, ni Concerts de Muſique, & que les Eſpagnols furent épouvantés de voir un Mandiant repréſenter des Tragédies, en parcourant l'Eſpagne. » Cet homme, continue-t-il, s'étant un jour préſenté » dans la Place publique d'*Iſpula*,

[a] Lib. 5. cap. 9.

» Ville du Païs, avec tout ſon appareil tragique, le Peuple en eût » horreur, & ſe mit à fuir, le prenant pour un Démon. Cette ignorance du Théâtre, que *Philoſtrate* ſuppoſe en *Eſpagne* au tems de *Neron*, peut être miſe au nombre des contes fabuleux, dont la vie d'*Apollonius* eſt remplie, & qui la font paſſer pour un Roman Philoſophique.

Les *Goths*, & les autres Nations Barbares, qui innonderent & aſſujettirent cette Contrée, en chaſſerent les Muſes avec le repos public, qui ſeul encourage les amuſemens du Théâtre. Enſuite les *Arabes* y rétablirent les Lettres; & dans le goût qu'ils avoient pour les vers, ſoutenu par la fertilité de leur invention, par le feu de leur genie, & par l'abondance d'une Langue élégante, ils firent des repréſentations & des Dialogues dans leurs réjouiſſances publiques. Les Provençaux connurent auſſi de bonne heure la Poëſie Dramatique; & l'on peut croire que les Caſtillans l'apprirent d'eux & des *Arabes*, par le commerce qu'ils eurent avec ces deux Nations.

Gonzalo Garcia de Santa Maria, Chronologiſte de *Don Fernand* l'honnête, Roi d'Arragon, rapporte qu'on fit repréſenter à *Saragoſſe*, devant le Palais Royal, une Comédie compoſée par le fameux *Don Enriquez de Villena*, dans laquelle cet Auteur avoit perſonnifié la *Juſtice*, la *Vérité*, la *Paix*, & la *Clémence*. *Cervantes*, qui s'attribue l'honneur d'avoir introduit le premier les Vertus & les Paſſions, ſe trompe, ou veut ſe parer d'une fauſſe gloire.

Dans la collection des Ouvrages de *Juan d'Enzina*, on trouve pluſieurs de ces *repréſentations*, données les nuits de *Noël*, de *Carnaval* & de *Pâques*, dans la maiſon du Duc *d'Albe*, & quelque fois en préſence du Prince *Don Juan*. Les ſujets de ces Pieces étoient tantôt des amours de Bergers, & tantôt des choſes ſaintes, telles que *la Paſſion de Notre Seigneur*, *le voyage de Jeruſalem*, & d'autres ſujets de cette nature.

Antoine de Nebrixa, dans ſon Abrégé de la Rhétorique, parlant

de la force que la prononciation & le geſte donnent au diſcours (*b*), la prouve » par l'exemple des Comé» diens, qui donnent tant d'agrément » & de grace aux meilleurs Poëmes, » que leurs vers nous plaiſent infini» ment plus dans la bouche des Ac» teurs, que quand nous les liſons » nous mêmes : les plus ignorans, » ajoute-t-il, ſe plaiſent à les enten» dre; de ſorte que ceux qui ne fré» quentent jamais les Bibliotheques, » ſe trouvent ſouvent aux Théâtres. *Nebrixa* ne ſe ſeroit pas ſervi de cet exemple, pour perſuader à ſes Lecteurs l'importance de cette partie de la Rhétorique, ſi les *repréſentations* & les Théâtres n'avoient pas été communs en *Eſpagne* en 1515.

La collection générale, imprimée à Seville en 1535. offre un Dialo-

[*b*] Artis Rhetoricæ compendioſa coaptatio, cap. 28. Documento ſunt vel ſcœnici actores, qui & optimis poëtarum tantum adjiciunt gratiæ, ut nos infinitè magis eadem illa audita, quàm lecta delectent; & viliſſimis etiam quibuſdam impetrent aures, ut quibus nullus eſt in Bibliothecis locus, ſit etiam frequens in Theatris.

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast.* 4. *Extrait.*

gue entre plusieurs Interlocuteurs, composé par *Puerto Carrero* : & dans la collection d'*Anvers* de 1575. on en trouve un autre en Prose & en Vers, du *Comendador Escriba*, où l'Auteur s'introduit lui-même, parlant avec l'*Amour* & avec son *cœur*.

L'Auteur de la Dissertation sur la Comédie Espagnole observe „ qu'alors les Comédiens, les Musiciens, les Bouffons, & les Danseurs de cordes, faisoient l'amusement du Peuple ; tandis que les personnes de bon sens lisoient & observoient la nature dans les meilleurs Auteurs *Grecs* & *Latins*, & voyoient avec déplaisir combien ces Farceurs s'éloignoient tout à la fois de la sagesse & du bon goût : ils détestoient l'abus qu'on faisoit du Dialogue, pour corrompre le cœur & les sentimens : le désir d'y remédier leur fit composer de longs Dialogues, qu'ils appellerent *Comédies* ; mais qui n'étoient pas susceptibles de représentations.

„ Au reste, il faut avouer que

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast.* 4. *Extrait.*

ces mêmes Auteurs, qui s'efforçoient d'imiter la nature & de conserver le bon goût de la Poësie Grecque & Latine, ne s'appliquerent pas tous à bannir du genre Dramatique, ce qui pouvoit nuire aux bonnes mœurs. Quelques-uns retinrent, dans leurs Comédies, des Scenes trop lascives, & des traits remplis de malignité. Telle est la fameuse *Celestina*, ou la Tragi-Comédie de *Calixte* & *Melibée*, où les descriptions sont si vives, les caracteres si libres, & les peintures si naturelles, qu'il seroit très-dangereux de les exposer au Théâtre. On ignore le principal Auteur de cette piece : les uns l'attribuent à *Jean de Mena* ; d'autres à *Rodrigo de Cota* ; mais on sçait que celui qui l'a commencée n'en a fait que le premier Acte. Elle fut continuée avec moins d'art & de force, par le Bachelier Fernand *de Roxas*, comme il paroît par quelques vers Acrostiches, qui se trouvent à la tête de cet Ouvrage. Les Lettres initiales expriment, que, *le Bachelier Fernand de Roxas acheva la Comédie de Calixte & Melibée, & qu'il*

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast.* 4. *Extrait.*

étoit natif du Village de Montalvan.

Cette Piece, comme toutes celles du même tems, fut écrite en Prose ; mais elle fut mise en vers par *Juan de Senedos*, & publiée à *Salamanque* en 1540. Les François en ont deux traductions, dont la plus ancienne, publiée à Lyon en 1529, & à Paris en 1542. ne porte point le nom du Traducteur. La seconde fut donnée par *Jacques Lavardin*, à Paris, en 1598.

Juan Romero de Zepeda composa la Comédie nommée *Selvagia*, (la Sauvage) qui fut imprimée avec ses autres Poësies, à Seville, en 1582. *André Roxas Alarcon* donna *la Sorciere*, imprimée à *Madrid* en 1581. La *Florinea*, publiée à *Medina del Campo*, en 1554. est de *Juan Rodriguez*, qui se déguisa sous le nom *de Bachauro*. *Pedro Hurtado de la Vega* est l'Auteur de la *Doleria del sueano del mundo* (tristesse du songe de la vie) imprimée à Anvers en 1572. Le *Commendador Pedro Alvarez de Aillon* commença celle de *Persio y Tibalda*, autrement *remede & dispute d'amour*,

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast.* 4. *Extrait.*

qui fut achevée par *Luis Hurtado*, & publiée à *Tolede* en 1552. La *Thebaïde*, l'*Hypolite*, & la *Seraphine*, publiées à *Valence* (*en Espagne*) en 1521. sont des Tragédies d'un Auteur anonime, comme la *Tragedia Policiana*, imprimée à *Tolede* en 1548 : mais cette derniere n'a de tragique que le nom.

L'Auteur du Dialogue des Langues, publié par *Don Gregoire Mayans* (*c*), loue beaucoup une Comédie intitulée, *Fileno y Zombardo*. Quelque-temps après, *Don Alphonso uz de Velasco* composa celle du *Jaloux*, publiée la premiere fois à *Milan* en 1612. & ensuite à *Barcele* en 1613.

Les *Portugais* composerent, dans le même tems, plusieurs Pieces Dramatiques. *Gorge Ferreira Vasconzelos* donna les trois Comédies, intitulées *Aulegraphia*, *Olisipo*, & *Eufrosiné*, où l'on trouve quelques Scenes comparables aux meilleures de *Plaute* & de *Terence* ; mais elles

[*c*] Origine de la Langue Espagnole, Tom. 2.

sont défigurées par des traits fort libres, qui en firent défendre la premiere édition d'*Evora* en 1566. *Don Fernando de Ballesteros y saavedra* ne laissa pas de les traduire en Castillan, & les fit imprimer à Madrid en 1631. Une seconde édition, qui est aussi de Madrid en 1735, est dûe à *Don Blas Nassarre*, déguisé dans son Epitre dédicatoire, sous le nom de *Don Domingo Terruno Quexilloso*.

La plupart de ces Comédies étoient trop longues, pour être représentées : aussi ne servoient-elles qu'à l'amusement, ou à l'instruction particuliere du Lecteur. Il en fut de même des Traductions, en Prose, de quelques Comédies Grecques & Latines, publiées par ceux qui vouloient conserver le bon goût Dramatique. Le Docteur *François de Villalobos*, Médecin de la Chambre de *Charles-Quint*, traduisit l'*Amphitrion de Plaute*, imprimé la premiere fois à *Saragosse* en 1515. & ensuite à *Zamora* en 1543. *Fernand Perez de Oliva* traduisit la même Piece, & sa traduction est beaucoup meilleure que celle *de Villalobos*. Le *Militaire Fanfaron*, & les *Menechmes* de *Plau*-

te, publiés à Anvers en 1555. sont deux Ouvrages excellens, dont on ignore l'Auteur, quoiqu'ils ayent été attribués à *Gonzalo Perez*, auquel ils sont dédiés. *Pierre Simon Abril* traduisit les six Comédies de *Terence*, & le *Pluton d'Aristophane*.

Lopé de Rueda, natif de *Seville*, fameux Acteur, & Auteur de plusieurs pieces Dramatiques, fut le premier qui donna quelque lustre au Théâtre Espagnol, par le double mérite de la représentation & de la composition. » Ses pieces ont avec » les graces de la nature, un art qui » ravit, & qui n'est pas facile à dé» couvrir : c'est le jugement qu'en porte l'Auteur de la Dissertation sur la Comédie Espagnole. Rueda étoit Bâteur d'or de Profession ; & *Cervantes*, qui l'avoit connu, dit dans le Prologue de ses Comédies, qu'il excelloit dans la Poësie Pastorale. *Juan de Timoneda*, Libraire de *Valence*, & son Ami, prit soin, après sa mort, de corriger & de publier ses Pieces Dramatiques. Ses Comédies sont au nombre de quatre ; *Eufemia*, *Armelina*, *los Enganados*, (les trompés) &

Medora ; ausquelles il faut ajouter plusieurs Dialogues Pastoraux, & quelques autres Pieces qu'on nommoit alors *Passos*, destinées, suivant l'Editeur de Valence, à servir de Prologues & d'intermedes aux Comédies : ce qui fait voir l'antiquité de ces intermedes, que les Espagnols appellent aujourd'hui *Loas & Saynetes*.

Le même *Timoneda* publia à *Valence*, en 1566, trois autres Comédies en Prose, composées par *Alonso de la Vega*, Poëte & Comédien, sous le titre de *Tholomea*, *Seraphina*, & la *Duquesa de la Rosa* (la Duchesse de la Rose). La *Tholomea* est divisée en huit Scenes : le sujet & le plan sont mal conçûs, & le stile n'est pas plus régulier. On porte à peu près le même jugement des deux autres ; avec cette différence, que la troisieme est extrêmement singuliere. Les mêmes Acteurs y paroissent continuellement, sans aucune division d'Actes ni de Scenes.

Cervantes, dans le Prologue de ses Comédies, peint bien l'état où il trouva le Théâtre Espagnol, & le

progrès des décorations jusqu'à lui. » Dans le tems de ce célebre Comé» dien, dit-il en parlant de *Rueda*, » tout l'appareil d'un Acteur se ren» fermoit dans un sac. Il consistoit » en quatre peaux blanches, garnies » de franges dorées, quatre barbes, » autant de chevelures, & quelques » houlettes. Les Comédies n'étoient » que de simples Dialogues, entre » deux ou trois Bergers & une Ber» gere ; elles étoient variées & pro» longées par quelques intermedes, » qui présentoient tantôt une *Mau*» *resque*, tantôt un *Fanfaron*, ou un » *Niais*, & quelquefois des *Basques*. » Rueda jouoit ces quatre Rôles, & » plusieurs autres, d'une maniere ra» vissante. Il n'y avoit alors, ni ma» chines, ni combats entre les *Mau*» *res* & les Chrétiens, soit à pied, » soit à cheval. Il n'y avoit pas en» core de figures qui parussent sor» tir du centre de la terre, par le » creux du Théâtre. On appelloit » alors Théâtre, un espace renfer» mé par quelques bancs placés en » quarré, sur lesquels on posoit des » planches ; de sorte que les Acteurs

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 4. Extrait.

» étoient élevés d'environ quatre » pieds. On ne voyoit pas descendre, ,, dans un nûage, des Anges ou des ,, Ames. Une vieille couverture, ti- ,, rée par deux cordes, faisoit tout ,, l'ornement de la Scene. Les Acteurs ,, s'habilloient par derriere ; & les » Musiciens chantoient, sans guittar- ,, re, quelques anciennes Roman- ,, ces. *Lopé de Rueda* mourut à Cor- ,, doue ; & pour faire honneur à ses ,, talens, on l'enterra dans la prin- ,, cipale Eglise de cette Ville, entre ,, les deux chœurs.

,, *Naharro*, natif de *Tolede*, succé- ,, da sans intervalle à *Lopé* de *Rueda*. ,, Il excella dans le Rôle d'un Fan- ,, faron lâche. C'est lui qui introdui- ,, sit enfin divers ornemens dans les ,, Comédies, & qui changea le *sac* en ,, *coffres* & en *malles*. Il plaça la Musi- ,, que sur le Théâtre ; elle se tenoit ,, avant lui, derriere le rideau. Il ôta ,, les barbes aux Comédiens, qui ,, n'avoient point encore joué sans ,, ce déguisement. On les vit repré- ,, senter, pour la premiere fois, à ,, visage découvert ; à l'exception de ,, ceux qui jouoient les Rôles de

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 4. Extrait.

,, Vieillards, ou d'autres personna- ,, ges supposés. Il inventa les nua- ,, ges, les tonnerres, les éclairs, les ,, défis & les combats.

Le premier Auteur Dramatique, après Lopé de Rueda, fut Christophe *de Castillejo*, qui composa quelques bonnes Comédies, quoiqu'un peu libres ; on vante sa *Constantia*, qui est encore manuscrite dans la Bibliotheque de l'*Escurial*.

Castillejo eut, pour Contemporain, *Barthelemi de Torres Naharro*, natif *de la Torré*, Village de l'*Estramadure*, dans l'Evêché de *Badajoz* ; homme versé dans les Lettres & dans les Langues sçavantes. Il composa huit Comédies en Vers, intitulées *Seraphina*, *Trophea*, *la Soldadezca*, *la Tinelaria*, *Imenea*, *Jacinta*, *Calamita*, & *Aquilana*, qui se trouvent, avec ses autres Ouvrages Poëtiques, dans un Recueil qu'il nomma *Propaladia*. L'Auteur du Dialogue des Langues loue le stile de ces Pieces, particulierement celui de la *Calamita*, & de l'*Aquilana* : cependant il remarque avec raison, que l'Auteur n'a pas toujours

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 4. Extrait.

sçû conserver la décence des personnages qu'il introduit sur la Scene. *Naharro* se donne pour le premier, qui nomma *journées*, les parties de la Comédie ; auxquelles, dit-il, on avoit donné jusqu'alors le nom d'Actes.

Ensuite vint *Juan* de la *Cueva* ; natif de Séville, qui mettant plus d'art dans le plan de ses Piéces, releva aussi le Théâtre par le nombre, la douceur & l'harmonie de ses Vers. Les Comédies & les Tragédies, comprises dans la premiére partie de ses Poësies Dramatiques, publiée à *Seville* en 1588, furent représentées dans la même Ville en 1579, & les deux années suivantes.

Miguèl de Cervantes Saavedra se livra, dès sa jeunesse, au genre Comique. Une invention heureuse & féconde lui fit composer plusieurs Piéces, qui, suivant le jugement qu'il en a porté lui-même, peuvent servir de modeles à sa Nation. Telles sont la *Gran Turquesca*, *la Batalla Naval*, *la Jerusalem*, *Amaranta*, ou del Mayo, *El bosque amoroso*, *Arsinda*, & *Confusa*. Il n'en est

POES. Orig. de la Poës. Cast. 4. Extrait.

pas de même de huit autres de ses Comédies, imprimées à *Madrid* en 1615. & reimprimées en 1749. L'Auteur de la dissertation sur le Théâtre Espagnol, qu'on a mise à la tête de cette seconde Edition, soupçonne que *Cervantes* les composa exprès, avec la confusion & le désordre qui y regnent, pour tourner en ridicule la méthode de *Lope*, & les Comédies de son tems ; comme il avoit reussi, par la même voie, à bannir les Livres de Chevalerie. *Cervantes*, dans le Prologue de ces huit Comédies, se vante d'avoir été le premier qui divisa la Comédie en trois journées, & qui fit voir pour la premiere fois cette division sur le Théâtre, dans sa Comédie de la *Bataille Navale* : mais Naharro avoit déja donné ce nom à ses Actes. On voit par là combien *Lopé de Vega* s'est trompé, en attribuant cette invention à *Christophe de Virves*, quand il dit :

El Capitan Virves, insigne ingegno,
Puso en tres Actos la Comedia, que
antes,
Andaba en quatro, como pies de nino.

„ Le Capitaine *Virves*, célebre „ par ſon eſprit, ne donna à la Co- „ médie que trois Actes, au lieu de „ quatre, avec leſquels elle ſe pré- „ ſentoit autrefois, ſemblable à un „ enfant qui marche à *quatre pattes*.

Ce *Virves*, & ſur tout *Lope de Vega*, furent ceux qui commencerent au tems de *Cervantes*, à corrompre le Théâtre. Cette corruption alla tous les jours en augmentant, à meſure que le bon gout ſe perdoit dans la Nation, & que les Lettres tomboient en décadence. *Lope*, ſe fiant à ſa facilité prodigieuſe, à ſon ſtile doux & coulant, mépriſa les anciennes regles du Théâtre, & bannit de ſes pieces la vraiſemblance, la régularité, la décence, en un mot, tout ce qui peut contribuer à ſoutenir l'illuſion de la fable, & à remplir le principal objet du Poëme Dramatique. Ce n'eſt pas dans ſes Comédies, qu'il faut chercher l'unité d'action, de tems & de lieu: on voit ſes Héros naître, croître, vieillir & mourir. Ils parcourent la terre, du Couchant à l'Orient, & du Septentrion au Midi. Quelque-

fois le Poëte les fait voler dans les airs. Ici ils livrent bataille; là ils font l'amour: ils embraſſent même la vie Monaſtique. A la fin ils meurent, & l'on voit repréſenter ſur le Théâtre les miracles qu'ils operent après leur mort. Une Scene ſe paſſe en *Flandres*; une autre en *Italie*, au *Mexique*, en *Eſpagne*, ou en *Afrique*. Les Laquais parlent en Courtiſans, les Princes en Fanfarons, les Dames du premier rang, en femmes ſans naiſſance & ſans éducation. Les Acteurs entrent en foule, & ſortent en confuſion. Une Comédie préſente ſouvent 24. 30. & juſqu'à 70. perſonages. Ce dernier nombre ſe trouve dans celle *du Baptême d'un Prince de Fez*; & n'étant point encore aſſez grand, la Piece finit par une Proceſſion. Un déſordre ſi univerſel, ſoutenu par une extrême fertilité d'eſprit, qui a rempli, ſuivant Cervantes, plus de vingt rames de papier, attira l'admiration du Vulgaire. Cette facilité ſurprenante étonna ceux qui ne faiſoient aucune différence entre les vraies productions du bon goût, & les avortons de la fantaiſie & du caprice.

Si l'on veut porter un jugement ſûr & impartial du mérite de *Lope* de Vega, qu'on liſe ce qu'il dit de lui-même, & de ſa méthode: on doit l'en croire, dans le témoignage qu'il ſe rend. En parlant de ceux qui applaudiſſoient ſes Comédies (*d*);

„ Le nom de Barbare me con- „ vient, dit-il, plus qu'à aucun au- „ tre, puiſque j'oſe donner des pré- „ ceptes contre les regles de l'Art, „ me laiſſant emporter par le tor- „ rent de l'applaudiſſement vulgai- „ re. Auſſi l'*Italie* & la *France* me „ traitent-elles d'ignorant.

Il avoit dit auparavant, en parlant de l'Académie de *Madrid* (*e*):

(*d*) Mas ninguno de todos llamar puedo
Mas barbaro que yo, pues contra el arte
Me atrevo à dàr preceptos, y me dexo
Llevar de la vulgar corriente, à donde
Me llaman ignorante Italia y Francia.

(*e*) Porque veais, que me pediis, que eſcriva
Arte de hacer Comedias en Eſpana,
Donde quanto ſe eſcrive es contra el arte;
Y que dezio, como ſe hazàn agara
Contra el antiguo, que en razon ſe funda,
Eo pedio parecer à mi experiencia,
No el arte, porque el arte verdad dice,
Que el ignorante vulgo contradice.

„ Vous ne ſongez pas à ce que „ vous demandez, quand vous exigez „ de moi que *j'écrive l'Art* de faire „ des Comédies en Eſpagne, où tout „ s'écrit *contre l'Art*. Voulez-vous „ que j'écrive contre la méthode an- „ cienne, qui étoit fondée ſur la „ raiſon; lorſque j'abandonne les „ regles de l'Art pour ſuivre mon „ caprice? L'Art eſt véritable; mais le „ ſtupide Vulgaire ne le connoît pas.

Il paroît donc que *Lope* a connu & approuvé les regles du Théâtre, qu'il n'obſerva pas dans ſes Comédies, par la raiſon qu'il nous va dire (*f*):

„ J'écris, en faveur de l'Art qu'ont „ inventé ceux qui cherchent l'ap- „ plaudiſſement du Peuple. Comme „ c'eſt le Peuple qui nous paye, il „ eſt bien juſte de lui parler en „ Ignorant, pour lui plaire.

C'eſt dire aſſez clairement qu'il a voulu ſacrifier l'intérêt des Lettres

(*f*) Y eſcrivo por el arte, que inventaron
Los que el vulgar aplauſo pretendieron;
Porque como la paga el vulgos, es juſto
Hablarle en necio, para darle guſto.

au ſien propre, quoiqu'il connut tout le mal qu'il faiſoit en corrompant les regles du Théâtre. Cette avidité du gain eſt indigne des Lettres, & ne peut juſtifier ſa conduite. Le génie, qui lui a fait compoſer ſon *Art de faire des Comédies*, ſemble être celui que Perſe a dépeint dans le Prologue de ſes Satires :

Magiſter artis, ingeni-que largitor
Venter.......

Quelques vrais Sçavans s'éleverent alors contre cette licence. *Miguel de Cervantes* la blame dans pluſieurs de ſes Ouvrages, principalement dans ſon *Don Quixote.* (*h*) *Don Eſtevan Manuel* (*i*) *de Villegas*, *Chriſtophe de Meſa* (*k*), *Micer Andrés Rey de Artieda, ſurnommé Artemidoro*, (*l*) & pluſieurs autres l'ont auſſi attaquée avec force ; mais le Théâtre ne pût éviter ſa décadence. On combat vainement le mauvais

(*h*) Part. 1. cap. 48.
(*i*) Eroticas : eleg. 7.
(*k*) Dans ſes rimes.
(*l*) Démocrite & Héraclite. Dial. 2.

goût, quand il devient le goût général d'une Nation.

Don Pedro Calderon ſuivit *Lope de Vega* : on peut juger de ſes ſuccès, par l'idée que nous donne de ſes compoſitions Dramatiques l'Auteur de la Diſſertation Eſpagnole. Il eſt „ vrai, dit cet ingénieux Ecrivain, „ que *Calderon* fut regardé comme „ le Dieu du Théâtre. Son génie ſu„ périeur lui fit quelque fois enfan„ ter de grandes choſes au ſein de „ la *petiteſſe* ; de ſorte qu'on peut „ douter, dans ce mêlange, ſi ce „ qu'il a de foible releve le ſublime, „ ou ſi le ſublime doit rendre ſup„ portable ce qui en eſt le plus éloi„ gné.

„ Calderon n'imitoit perſonne ; „ il tiroit tout de ſa propre imagi„ nation. Il abandonnoit ſes ouvra„ ges à leur ſort, ſans ſe mettre en „ peine de choiſir les circonſtances „ convenables à ſes ſujets, ou d'en „ écarter les inutiles. Il mépriſa „ l'étude des Anciens : ſes perſonna„ ges ſe tranſportent d'Orient en Oc„ cident, & font parcourir avec eux „ toutes les parties du Monde aux

„ Spectateurs. Il préſente, ſans diſ„ tinction, la *fanfaronnade*, *le point* „ *d'honneur*, *les querelles*, *la bravou*„ *re*, *l'étiquette*, *les défis*, *les diſ*„ *cours politiques*, *les Philoſophes &* „ *leurs Académies* ; en un mot, tout „ ce qui eſt le moins du reſſort de „ la Comédie. Ses portraits, ſes ima„ ges, ſes modeles, ſont fantaſti„ ques. Il eſt vrai que pour l'excu„ ſer, quelques-uns ont prétendu „ qu'il peignoit ſa Nation ; comme „ ſi toute l'Eſpagne n'étoit compo„ ſée que de Chevaliers errans & „ de Fous.

„ Que dirai-je de ſes femmes ? „ continue le même Auteur. Au „ commencement de l'intrigue, elles „ ſont toutes d'une naiſſance ſi re„ levée, & d'une fierté ſi délicate, „ qu'elles inſpirent plus de crainte „ que d'amour : mais bien-tôt la ja„ louſie les fait paſſer d'une extrê„ mité à l'autre ; elles dévoilent ſans „ pudeur, des paſſions effrénées ; „ leur exemple devient une *Ecole* „ *de perdition* pour les jeunes per„ ſonnes du même ſexe, en leur ap„ prenant les moyens de tromper la

„ vigilance de leurs Parens & la „ fidélité des Domeſtiques. Il favo„ riſe les mariages inégaux & clan„ deſtins ; il donne une fauſſe appa„ rence d'honnêteté & d'héroiſme, „ à ce qui mérite le moins un ſi beau „ nom ; il fait voir le vice heureux „ & triomphant ; il adoucit le plus „ noir & le plus mortel venin ; & „ par conſéquent il inſpire la har„ dieſſe de le boire, en éloignant la „ crainte du déſaſtre ou de la pu„ nition.

„ Les perſonnages de Calderon ont „ un langage ſéduiſant ; mais avec „ un enchaînement de Métaphores „ ſi hardies, qu'elles peuvent être „ comparées, pour l'extravagance, „ aux tranſports des *Febricitans* „ d'Horace. On ne donne point dans „ ces excès, ſans avoir perdu le ju„ gement. L'ivreſſe même de l'A„ mour ne fait pas chercher les „ pointes d'eſprit, l'érudition dé„ placée, les équivoques & les com„ paraiſons qui n'ont point de fon„ dement dans la nature. C'eſt néan„ moins de tout ce fatras, que *Cal*„ *deron* habille & pare ſes Comé-

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 4. Extrait.*

„ dies. Ses Amans, heureux ou malheureux, ne ressemblent à personne. Il n'a pas une peinture naturelle, pas une seule image qui ne blesse la raison & les regles de l'Art.

En adoptant le fond de cette critique, M. de Velasques avertit qu'il y trouve un air de véhémence qu'il n'approuve point, & qui lui paroît inutile pour décrier un Auteur aimé du Peuple, mais que les Sçavans mépriseront toûjours. Il rapportera plus volontiers, dit-il, le jugement de *Don Ignace de Luzan*, (*n*) lorsqu'à l'occasion de la Comédie Espagnole, & de ceux qui s'y sont distingués depuis le tems de *Lope* & de *Calderon* jusqu'à nos jours, passant sur leurs défauts, il se contente de déclarer, „ qu'en général il trouve en eux beaucoup d'esprit & d'invention; talens essentiels pour former les grands Poëtes.

M. de Luzan ajoute, avec la même modération, qu'il louera tou-

(*n*) Poetica, lib. 3. cap. 15.

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 4. Extrait.*

jours dans *Lope de Vega*, la facilité admirable de son stile, l'habileté avec laquelle il a peint les mœurs dans plusieurs de ses Comédies, & les caracteres de quelques-uns de ses personnages. Dans Calderon, M. de Luzan admire la noblesse de la diction, qui est toûjous élégante, sans être jamais obscure : il estime particulierement la maniere ingénieuse avec laquelle cet Auteur a sçû entrelasser les endroits intéressans de ses pieces, pour tenir le Spectateur en suspens ; ce qui lui est arrivé particulierement dans celles de ses Comédies, que les Espagnols nomment de *capa y espanada*, parmi lesquelles il y en a quelques-unes où les Critiques trouveront peu à redire, & beaucoup à admirer. Telles sont les Comédies, *Primero soi yo* ; (je suis le premier) *Dar tiempo al tiempo* ; donner du tems au tems) *Dicha, y desdicha del nombre* : (nom heureux & malheureux) *Qual es mayor perfection* ; (quelle est la plus grande perfection ;) *De una causa dos efectos* (deux effets d'une seule cause) *No hai burlas con el amor* (il ne faut pas badiner

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 4. Extrait.*

avec l'amour) & quelques autres.

Solis n'est pas inférieur à *Calderon*, pour l'élégance naturelle & la noblesse du stile ; il a laissé quelques Comédies estimées, entre lesquelles on nomme avec éloge la *Gitanilla de Madrid* ; (la jeune Bohëmienne de *Madrid*) *El Alcazar del secreto* (la forteresse ou le palais du secret) *Un bobo haze ciento* (un sot en fait cent autres).

Quelques Comédies de *Moreto* méritent aussi des louanges, particulierement son *el desden con desden*, [dédain pour dédain]. La critique est excessive, suivant la maxime d'Horace, lorsqu'elle prend droit de quelques taches légeres, pour condamner un Ouvrage, où les beautés sont en plus grand nombre.

El hechizado par fuerza, (l'Ensorcelé par force) de *Don Antonio Zamora*, est une Comédie écrite avec une habileté singuliere, & très-conforme aux regles de la Poësie Dramatique. On doit à peu près le même éloge au *castigo de la miseria*, [le châtiment de la misere] du même Auteur.

POESIE. *Orig. de la Poës. C st. 4. Extrait.*

Les Ouvrages Dramatiques de Don François Candamo méritent l'estime avec laquelle ils ont été reçûs du Public : le stile en est élégant ; ils sont pleins d'esprit & de connoissances peu communes. La vraisemblance, la décence, la propriété des incidens & des personnages, y sont exactement conservées.

Enfin *Don Joseph Canizares*, donnant à la Poësie Comique un tour que ses Devanciers n'avoient pas connu, a composé plusieurs Comédies, qui ont obtenu des applaudissemens. Dans celle du *Domine Lucas*, & dans le *Musico por el amor*, (le Musicien par amour) on a vû des mœurs bien peintes, & des caracteres soutenus. On y a vû d'heureux sujets, un stile convenable à la Comédie, de la finesse & des graces dans les détails, de la dignité dans les principaux personnages, qu'il ne fait pas parler en valets, comme M. de Velasquez le reproche à la plupart des Auteurs qu'on a nommés ; enfin des qualités qu'on cherche en vain, dit-il, dans les autres Comiques d'Espagne.

POESIE. Orig. de la Poëſ. Caſt. 4. Extrait.

Outre les Comédies dont on a parlé avec éloge, les Eſpagnols en ont pluſieurs, qui ſans être au premier rang de l'invention, de l'eſprit & du ſtile, ne s'écartent pas beaucoup des regles de l'art. C'eſt l'idée qu'on nous donne de deux Pieces de Don Domingo de Blas, intitulées *Fuera venedrà, quien de caſa nos echard :* [il viendra de loin, celui qui nous mettra à la porte]. *Abre el ojo*, [ouvrez les yeux]; & d'une partie de celles de Don Franciſco Roxas, qui a obſervé fort ſoigneuſement les bonnes regles de la Poëſie Dramatique. Si l'Auteur de la Diſſertation ſur la Comédie Eſpagnole avoit exécuté l'engagement qu'il avoit pris, de donner un Recueil des meilleures Comédies de Roxas, & de tous les Comiques Modernes, chacune avec leur Sommaire & leur Critique, il ne reſteroit rien à déſirer ſur cette matiere.

La Razon contra la moda [le Préjugé à la mode], que Don Ignace de Luzan a traduit du François de M. Nivelle de la Chauſſée, a paru digne de toutes ſortes d'éloges. L'air

POESIE. Orig. de la Poëſ. Caſt. 4. Extrait.

d'original, que cette Piece a pris dans la Langue Eſpagnole, laiſſe à peine appercevoir qu'elle ſoit une traduction. M. de Velaſquez ne rend pas le même témoignage à la traduction qu'on vient de publier, de deux Comédies de Moliere ; *El Avariento* [l'Avare] & *El Enfermo imaginario* (le Malade imaginaire). Quand la Nation, dit-il, jouira d'un Génie ſupérieur, tel que le grand Moliere, il lui ſera permis d'eſpérer, non-ſeulement que les meilleures Pieces du Théâtre étranger ne perdront rien dans ſa Langue, mais qu'elle atteindra par ſes propres forces à la perfection du Comique.



HISTOIRE NATURELLE

DESCRIPTION d'un nouveau Zoophyte, par M. MYLIUS. A Hanovre, chez Schmidt.

CE Mémoire Allemand, imprimé en forme de Lettre, étant ſorti de la plume d'un Naturaliſte, qui pour avancer les progrès de l'hiſtoire naturelle avoit projetté un voyage aux Indes Occidentales, le Public, qui a donné de juſtes applaudiſſemens à ſon deſſein, recevra ſans doute avec une ſorte d'intérêt la traduction d'un Ouvrage qui nous fait regretter la mort prématurée de ſon Auteur. Mais commençons par tracer en peu de mots ſon éloge.

M. Mylius naquit le 11. Novembre 1722 à Reichenbach, petite ville de la Luſace ſupérieure, & dépendante de la Saxe Electorale, qui ſe

HIST. NAT. Nouveau Zoophyte.

fait honneur d'avoir produit dans ſon ſein les Agricola, les Puffendorf, les Leibnitz, les Tſchirnhaus, les Grævius & les Albertus Fabricius. Après avoir fait ſes humanités avec ſuccès, il s'appliqua dans l'univerſité de Leipzick, avec tant d'ardeur, aux Mathématiques, à la Phyſique & à l'hiſtoire Naturelle, qu'en peu de tems il ſe vit en état d'écrire ſur ces parties & de les enſeigner. Il commença, dès le même tems, à recueillir des Plantes, des Inſectes, des Foſſiles & d'autres curioſités Naturelles. Sa collection devint conſidérable. Ce zéle pour la connoiſſance de la Nature, bien loin d'éteindre en lui l'amour des Belles Lettres, lui fit employer la force de la Poëſie & l'aménité de la Proſe, qu'il poſſédoit également, à peindre les merveilles de la Nature & la gloire de ſon Auteur. En 1748. le deſir de voir l'Eclipſe annulaire du ſoleil le conduiſit à Berlin, où il fut retenu pour écrire en Allemand la Gazette politique & littéraire des Libraires *Haude & Spener*. Malgré les diſtractions de ſon Emploi, ſa paſſion

pour l'étude de l'histoire Naturelle devint si vive, qu'il résolût enfin de le quitter, pour faire un voyage physique, ou comme il le dit lui-même dans un petit Poëme intitulé, *adieu à l'Europe*, pour voir le monde, & Vous, Seigneur, dans le monde.

La haute opinion qu'on avoit de sa capacité & de son zéle porta plusieurs Particuliers à se réunir en société, pour fournir aux frais du voyage; sous promesse, de la part de M. Mylius, de recueillir des curiosités Naturelles, d'en envoyer de tems en tems pour les faire distribuer aux Membres associés, & de publier ses observations après son retour. La beauté de ce projet frappa sa Majesté Danoise, à qui les Savans d'Allemagne ont de si grandes obligations. Elle s'y intéressa pour une part considérable. La direction en fut confiée à l'Illustre Mr de Haller, Président de l'Académie de Goettingue, & Membre honoraire de celle de Paris. M. Mylius, que d'autres avantages, offerts par M. Van Scrieten pour le faire voyager au nom de l'Impératrice Reine,

n'avoient pû dérober à ses premiers engagemens, partit de Berlin au commencement de Mars 1753. En passant par la basse Saxe, il y trouva des Protecteurs, qui sans porter de préjudice à l'exécution de sa grande entreprise, le mirent en état de voir la partie septentrionale de l'Allemagne, & d'y acquerit sur le regne minéral de nouvelles connoissances, dont il devoit tirer dans la suite beaucoup d'utilité. Il n'avoit point encore quitté ce Pays, lorsque la Société résolut qu'au lieu d'aller à Suriname, comme on en étoit convenu d'abord, il passeroit dans la partie de l'Amérique, qui est soumise à la Grande Bretagne. Il partit donc pour l'Angleterre. Mais la nécessité de prendre des instructions pour son voyage, le défaut d'occasion pour s'embarquer, & bientôt une maladie étique, augmentée par le chagrin qu'il ressentit de ce retardement, l'ayant retenu à Londres pendant plusieurs mois, il y mourut le 6. de Mars de l'année derniére.

Comme la liste générale de ses ouvrages n'intéresseroit pas égale-

ment toutes sortes de Lecteurs, nous nous bornerons à nommer les principaux. A l'occasion de la question proposée en 1746. M. Mylius envoya à l'Académie de Berlin un Mémoire sur les causes générales des œufs invariables, qui fut jugé digne d'être imprimé avec celui de M. d'Alembert. Il a eu part à plusieurs ouvrages Périodiques d'Allemagne; & jusqu'au tems de son départ, il a été l'Editeur du Journal de Berlin, qui porte le titre d'Amusemens Physiques, & dont nous avons tiré quelques morceaux curieux. Pendant son voyage dans la Basse Saxe, il fit des observations, avec le Baromêtre, sur la fameuse montagne de Bloksberg & dans les mines du Harz; & l'on trouve dans les amusemens Physiques, dont nous venons de parler, les expériences qu'il fit en Mer, avec le Thermomêtre, à son trajet de Hollande en Angleterre. Enfin pendant son séjour à Londres, il traduisit en Allemand l'*Analysis of Beauty* de Hogarth; & c'est dans la meme langue qu'il a publié la Lettre à M. de Haller, dont on donne ici la Traduction.

LETTRE

De M. Mylius à M. de Haller.

LA part, Monsieur, que vous prenez au succès de mon voyage en Amérique, la liaison particuliére où je me trouve avec une Société dont vous êtes le chef, la protection que vous m'accordez & la considération que vous doivent les vrais Amateurs des connoissances utiles & agréables, sont les motifs qui m'engagent à vous rendre un hommage public, en vous adressant un Mémoire, où je donne un essai de la maniere dont je me suis proposé d'observer la Nature en Amérique. Il ne paroît point à la vérité que le Zoophyte, que je vais décrire, puisse jamais être d'aucun avantage à la Société; mais a-t-il dépendu de mon choix de rencontrer une chose utile, plutôt qu'un corps qui n'a que sa singularité de remarquable? & ne pensez-vous pas, comme moi, que dans ses travaux le Physicien ne doit pas moins se

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

proposer la gloire du Maître de la Nature, que l'utilité des hommes ?

Avant que d'entrer en matiére, je dois faire remarquer qu'en parlant d'abord de mon objet comme d'une Plante, & ensuite comme d'un Animal, la contradiction ne sera qu'apparente. Ce n'est que pour m'expliquer avec plus de clarté. Je me mets dans le cas des Astronomes, qui commencent par représenter le Ciel comme un globe, où les Astres sont appliqués les uns à côté des autres ; quoique cette idée disparoisse entiérement, dès qu'on parvient à une connoissance éclairée des corps Celestes.

Le Capitaine Adrien, Jutlandois, qui commandoit le navire *Britannia* dans le voyage qu'il fit l'Eté passé en Groenlande pour la pêche des Baleines, rapporta de ces plages deux Exemplaires d'une Plante marine qui lui avoit paru fort extraordinaire. Il en fit présent à M. Dunze, de Breme, l'un de vos plus dignes Eleves. M. Dunze m'en ayant cédé un, j'eus occasion de l'examiner avec toute l'attention dont je suis capable.

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

M. Adrien rapporta que c'étoit par le cordon du plomb, qui sert aux Sondes, que ces deux corps marins avoient été tirés à bord de son vaisseau, d'un fond argileux, à la profondeur de 236 toises (c'est-à-dire de 1416 pieds d'Angleterre) vers le 79me degré de latitude septentrionale, à la distance de 40 lieues de la côte de Groenlande. Cette latitude septentrionale, où les Physiciens ne pénétrent guères, & cette prodigieuse profondeur, où les recherches des Naturalistes s'étendent encore plus rarement, suffisent pour rendre ces corps très-remarquables. Sans une attention fort particuliere, qu'on n'auroit pas dû attendre d'un Pêcheur de Baleines, peut-être n'auroient-ils jamais été découverts.

Ce n'est pas de ma propre autorité que je les déclare absolument inconnus : je les ai montrés à Mrs. Watson, Collinson & Miller, Membres de la Société de Londres, & les plus experts dans cette partie de l'Histoire naturelle ; ils n'en avoient aucune connoissance.

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

Chacun de ces corps étoit rompu en trois morceaux ; ce qui ne m'empêcha point de rendre à celui, dont on m'avoit fait présent, sa figure naturelle. Je vais le décrire, tel que je l'ai vû dans cette situation.

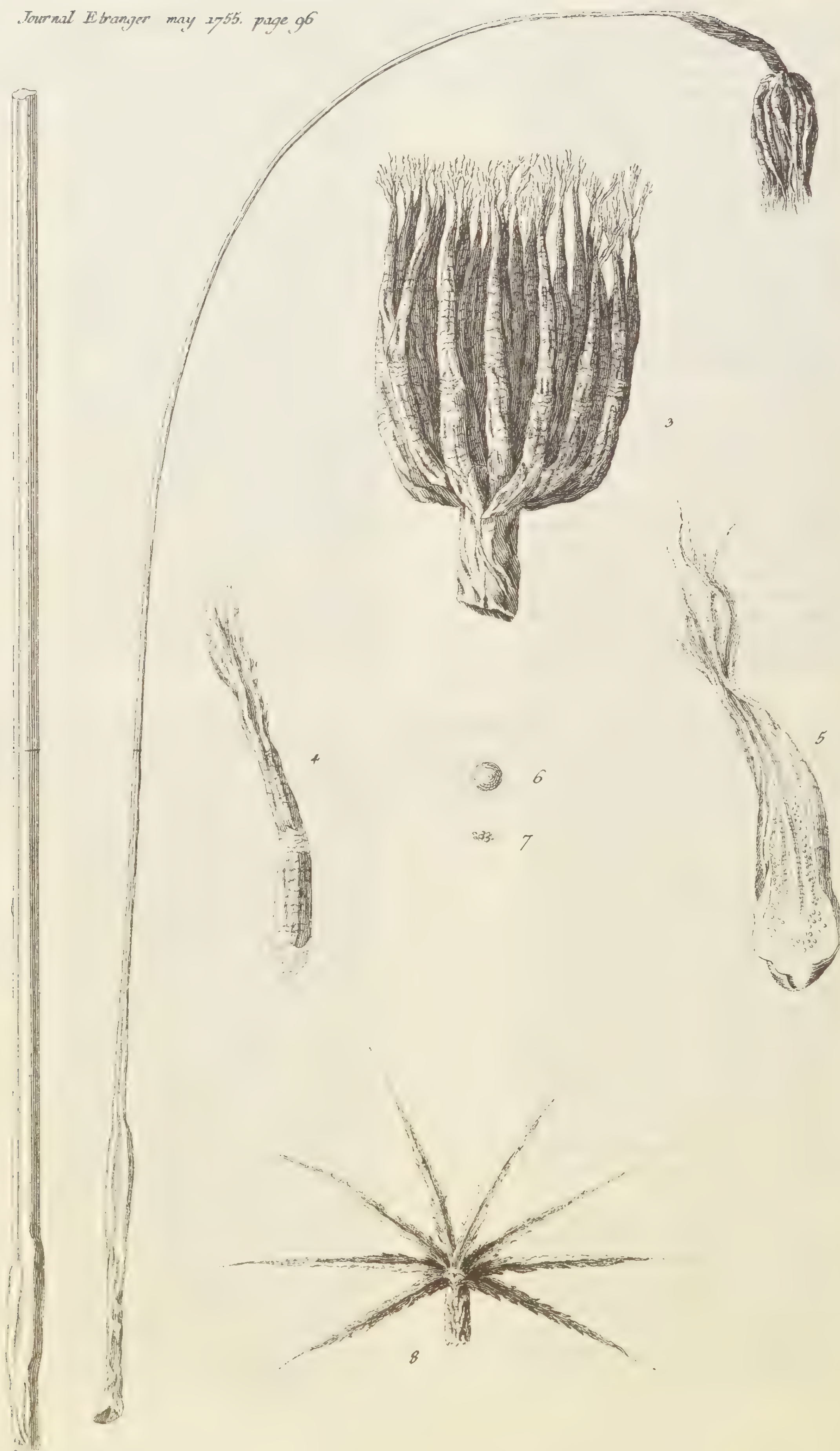
Cette Plante consiste en une tige sans feuilles. A son extrêmité, qui est panchée un peu de côté, on voit une fleur. La premiére figure représente toute la Plante en petit. Sa hauteur, avec la fleur, est de $4\frac{1}{2}$ pieds. La fleur est longue de $2\frac{1}{2}$ pouces, d'un diametre de $1\frac{1}{4}$ pouces, & se retrecit un peu vers la tige. Les sillons, qui regnent le long de cette fleur, & ses incisions transversales, me firent observer au premier coup d'œil quelque ressemblance entr'elle & les corps pétrifiés qu'on appelle *Encrini*. Mais son extrêmité, un peu fibreuse, la rend fort différente de ces corps, regardés communément comme une espéce particuliére d'Etoile marine. Un peu au dessous du milieu, la tige a $1\frac{1}{2}$ ligne d'épaisseur ; un peu plus bas elle devient plus épaisse du double. Elle est plus min-

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

ce d'autant, & même d'avantage, par le haut. A 2 pouces en deça de la fleur, elle semble devenir plus grosse ; mais cette grosseur n'est qu'une espéce de gaine, où la tige se trouve enfermée, & qui se perd par en bas dans la surface de cette même tige. Un demi pied au dessus de l'extrêmité inférieure, cette tige est un peu plus épaisse qu'au dessous. Tout au bout elle redevient encore plus grosse, & se termine de façon qu'on voit clairement qu'elle n'a point été brisée à cet endroit.

Elle est quarrée, d'une extrêmité à l'autre ; & l'on voit de chaque côté un sillon. Intérieurement elle est blanche, d'une substance semblable à celle d'un bois à fibres longues, & d'une dureté qui approche de celle de l'ivoire. Elle est couverte d'une peau tendre, d'un jaune pâle. A sa partie inférieure, ce jaune est foncé par le bas ; mais il tire sur le brun par le haut. La peau de cette partie est épaisse & gluante ; cependant on peut sentir, au travers, la continuité de la tige dure. Jusqu'ici elle s'est toujours conservée humide &

Journal Etranger may 1755. page 96



HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

très-pliante. Cette raison & quelques autres circonstances me font présumer, que la partie inférieure de la tige, dans la longueur d'un demi pied, s'est trouvée enfoncée dans le fond argileux de la Mer, & que par conséquent elle est la racine de la Plante, s'il est permis de lui donner ce nom.

Lorsque la Plante fut retirée de la Mer, sa tige étoit d'un jaune vif, moins dure & plus pliante qu'elle n'est à présent; aussi l'exemplaire de M. Dunze a-t-il pris une forme spirale.

La seconde figure représente un bout de la partie inférieure de la tige, & un bout de la partie supérieure de la racine, dans leur grandeur naturelle.

Pour observer librement toutes les parties de la fleur, je tachai de la remettre autant qu'il fut possible dans son état naturel, en la laissant tremper dans l'eau pendant deux heures: car tous les éclaircissemens, que le Capitaine pût me donner, se reduisirent à ce qu'en sortant de la Mer elle avoit été épanouie & d'une

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

couleur jaune, qui s'étoit changée en un brun foncé lorsque la fleur s'étoit entiérement sechée. En la retirant de l'eau je la trouvai une fois plus grande, & ses parties assez déployées. En un mot, je la vis telle que je l'ai représentée par la 3e figure. Sa couleur étoit alors un jaune brunâtre. La peau folliculaire, attachée au bas de la fleur, avoit une couleur jaune tirant sur le blanc, & s'étoit un peu tournée en spirale. La fleur même étoit composée de trente corps, irreguliérement coniques, qu'on ne sauroit appeller, ni feuilles de fleur, ni étamines, comme on le verra par la description que je vais en donner. Ils se réunissoient tous par le bas, où quelques rayes profondes, qui alloient de biais au même centre, sembloient leur donner la forme d'un calice de fleur (3. Fgure), presque semblable à celui qu'on voit aux *Encrini*. Leur partie supérieure se terminoit en quelques fibres irrégulieres.

De ces corps coniques, les extérieurs s'étoient déployés d'eux-mêmes dans l'eau. Les intérieurs se dé-

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

ployerent aussi avec peu de peine, à l'exception des cinq du milieu, qui ne purent être séparés les uns des autres, que par le moyen d'un canif, sans cependant qu'il fut nécessaire d'y rien déchirer. Les plus grands se trouvent à la péripherie, & les intérieurs diminuent à proportion qu'ils approchent du centre. La quatrieme Figure en représente un, qui est séparé de la fleur.

Le côté extérieur de chacun de ces corps est un peu convexe, & l'intérieur un peu concave; car quand la fleur se retrécit, ou qu'elle n'est pas tout-à-fait épanouie, celui-ci est toûjours couché sur le côté extérieur, & convexe d'un autre corps intérieur. On voit presque dans tous, le long du côté intérieur, trois sillons tirés un peu irréguliérement; & ces sillons sont traversés par une infinité de raies, moins régulieres que dans les *Encrini*.

On ne voit que deux sillons le long du côté convexe.

La substance de ces corps ressemble à une peau épaisse & visqueuse; cependant elle se déchire très-facile-

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

ment, dès qu'elle est tout-à-fait pénétrée d'humidité. Ceux qui approchent le plus du centre étoient plus tendres, plus mous, & d'une couleur plus claire. En fendant un des plus grands par le côté intérieur, je le trouvai tel que je l'ai représenté par la cinquieme Figure; mais pour la rendre plus intelligible, il est nécessaire de décrire la forme & la situation des parties intérieures, qui sont un peu plus tendres, & d'une couleur un peu plus claire que les extérieures.

Tout le long du milieu il regne un paroi de séparation, qui, à la partie intérieure de la peau, se partage en deux membranes, lesquelles s'étendant en demi-cercle vers les deux côtés, se trouvent attachées à la partie extérieure de la peau, de sorte qu'elles laissent, de chaque côté du paroi, une cavité à peu près conique. Outre cette double cavité, les membranes repliées en causent encore deux autres, à peu près de la même figure, le long de chaque bord du corps. Ces deux cavités extérieures sont vuides; mais

il ſe trouve dans les intérieures, immédiatement contre le paroi, une ſtructure organique, conſiſtant en feuilles tendres, qui ont la figure d'une demi-lune, & qui devenant plus petites vers l'extrêmité ſupérieure, s'y perdent enfin avec le paroi & la membrane repliée. Entre chacune de ces feuilles, il y a un petit vuide étroit.

Dans les deux cavités coniques intérieures, il ſe trouve grand nombre de petits corps ſphériques, de couleur d'orange, dont on pourra voir la grandeur & la ſituation par la Figure 5. La ſixieme en repréſente un, dans une grandeur plus que naturelle. Je n'ai trouvé aucun de ces corpuſcules ronds, ou de ces ſemences, comme je les qualifiois d'abord, entre les petites feuilles dont je viens de parler; quoiqu'ils fuſſent toujours renfermés entre le paroi & les membranes repliées. J'en découvris encore un nombre aſſez conſidérable au bas du paroi, au-deſſous des feuilles, qui ne s'étendent pas juſqu'à l'extrêmité inférieure du corps irrégulierement

conique. Quelques-uns de ces corpuſcules ſéminaux étoient un peu plus petits que les autres; cependant les plus grands & les plus petits étoient confondus, ſans aucune différence de ſituation. J'en écraſai un: en examinant à l'aide du Microſcope la matiere blanche & ſubtile qui en ſortoit, je la trouvai compoſée d'un grand nombre de petites véſicules tranſparentes, telle qu'on la voit repréſentée par la ſeptieme Figure. Lorſque je tins au feu un de ces corps ſéminaux, placé ſur la pointe d'un couteau, il ſe rompit au bout d'environ une ſeconde, avec un petit bruit vif, & même effrayant: ſa peau ou ſa coque, déchirée & blanche, après avoir eſſuyé le feu ſauta en arriere en demi cercle, & retomba ſur la lame du couteau à deux pouces de ſon premier endroit. La rupture d'un ſi petit grain ne pourroit jamais produire un bruit ſemblable, ſi la chaleur ne faiſoit pas crever à la fois toutes les petites véſicules intérieures, dont je compte plus de cent dans chacun des corps ſéminaux.

Juſqu'ici j'ai parlé de mon nouveau corps marin, comme d'une plante; mais

In nova fert animus mutatas dicere formas.
Corpora.

Au lieu que dans la Mythologie, les animaux ſe métamorphoſent ordinairement en corps végétaux, je vais à préſent changer ma Plante en un Inſecte de Mer.

J'avois déja jetté toutes ces obſervations par écrit, lorſque le ſecond exemplaire du corps marin, que M. Dunze avoit donné à M. Collinſon, Marchand, Membre de la Société Royale de Londres, & l'un de vos plus dignes Amis, fut communiqué à M. Jean Ellis, Marchand de Londres, très-verſé dans l'Hiſtoire Naturelle, ſur tout pour le regne végétal. M. Ehret, célebre Deſſinateur de Plantes, m'avoit procuré ſa connoiſſance: je fus chez lui pour voir ſa belle collection des Plantes Marines qui ſe trouvent dans les Mers de la Grande-Bretagne. La premiere

choſe, qui m'y frappa les yeux, fut le corps que je viens de décrire, & qu'un Peintre étoit occupé à deſſiner. Lorſque M Ellis apperçût l'attention que j'y donnai, il ſe mit à rapporter tout ce qu'il ſçavoit de ce nouveau Phénomene. Je l'interrompis, en lui diſant que je connoiſſois déja cette plante, & que je l'avois moi-même. Comment, repliqua-t-il, une plante? Non, non, c'eſt un animal, c'eſt un polype. Il aſſura même que chacun des corps coniques & creux de la prétendue fleur, étoit un polype. En effet, la partie ſupérieure d'un de ces corps, qu'il avoit collée ſur un papier, avec ſes fibres étendues, auſſi-bien que le deſſein qu'on en avoit fait, reſſembloit, ſur tout par l'ouverture en forme de bouche qu'on voyoit au milieu, beaucoup plus à un polype qu'à une feuille de Plante. Auſſi M. Ellis avoit-il fait faire deux Deſſeins, où l'on avoit donné à une partie de ma prétendue fleur, une ſituation & une figure tout-à-fait ſemblables à celles des Polypes; mais

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

comme nous n'avions trouvé, ni lui ni moi, dans ce Corps Marin, l'original de ces Deſſeins, je ne pûs que ſuſpendre mon ſentiment.

Nous vimes enſuite les Plantes Marines des Mers de la Grande-Bretagne, dont je n'aurois jamais crû les figures & les couleurs ſi variées. Mais que dis-je, les Plantes Marines ? Excepté quelques eſpeces d'Algue & de *Tita nocerato-phyton*, toutes ces prétendues Plantes, connues juſqu'à préſent ſous le nom de Petits Coraux, de Mouſſes Marines, de Champignons de Mer, &c. ſont des habitations de différens Inſectes de Mer. M. Ellis eut la bonté de nous convaincre, par le ſecours des Microſcopes, de la certitude de cette mémorable découverte, où l'ont conduit une grande conſtance & une grande exactitude dans ſes obſervations. Vous apprendrez ſans doute, Monſieur, avec plaiſir, que M. Ellis va publier ſes découvertes microſcopiques, dans un Ouvrage qui eſt ſous preſſe, & dont j'ai déja vû un nombre conſidérable de

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

Planches. Si j'attribue de nouvelles découvertes à M. Ellis, ce n'eſt pas que j'ignore qu'on ſçait déja que les Coraux, & quelques productions Marines qui leur reſſemblent, ſont des habitations de différens Inſectes de Mer ; mais on n'avoit pas encore découvert la même choſe dans les petits corps Marins dont je viens de parler, & qui ont tant de reſſemblance avec les Plantes.

Cette digreſſion, loin de m'écarter de mon but, ne ſervira qu'à m'en approcher. Je ſuis à préſent bien plus fondé à regarder moi-même le corps que j'ai décrit, comme un Animal, ou comme un amas d'Animaux, puiſque dans un grand nombre de Corps Marins très-ſemblables aux Plantes, l'inſpection oculaire m'a convaincu qu'ils n'en faiſoient pas moins partie du regne animal : en effet, cette vûe m'inſpira une façon de penſer, qui, dans un ſecond examen du corps apporté de Groenlande, ne m'y laiſſa preſque voir de partie végétale, que la tige affermie dans le fond de la Mer ; de ſorte que ſans héſiter da-

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

vantage, je le reconnus avec M. Ellis pour un Zoophyte, quoique je ne viſſe point encore de raiſons aſſez fortes pour le mettre comme lui dans la claſſe des Polypes.

Dans ce corps, conſidéré de deux manieres différentes, j'ai vû avec une ſatisfaction morale, & un déplaiſir phyſique, combien dans certaines circonſtances, notre façon de concevoir les choſes influe ſur nos ſenſations, & combien il eſt facile qu'un Naturaliſte trouve les choſes dans la Nature, telles qu'il conçoit qu'elles ſont. On m'avoit donné le corps en queſtion ſous le nom d'une Plante Marine ; je le ſuppoſai tel, & je fus ſeulement ſurpris de ne lui pas trouver toutes les parties ordinaires d'une Plante, & de voir celles qu'il en avoit, tout autrement figurées qu'elles ne le ſont communément. Je n'y vis point de feuilles, qui en effet ne ſont point une partie eſſentielle d'un végétal ; mais j'y vis une tige, & qui plus eſt une fleur. Si celle-ci avoit une figure diſſemblable à celles de toutes les autres, je ne pouvois pas moins la

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

prendre pour ce que je la croiois, ſçachant combien il y en a de ſingulieres, & combien on trouve d'inſtrumens de fructification extraordinaire, ſur tout dans la claſſe des plantes Cryptogamiques. J'eus moins de difficulté à me perſuader que les petits corps ronds & jaunes étoient la ſémence de ma plante.

M. Ellis, au contraire, qui étoit préciſément occupé à changer en Animaux, & principalement en Polypes, pluſieurs Corps Marins regardés juſqu'ici comme des Plantes, apporta cette idée à la contemplation du nouveau Zoophyte. Où j'avois vû une fleur, il vit un amas d'Animaux. Autant que j'avois vû de parties à la fleur, autant il vit de Polypes. Ce que j'avois regardé comme une tige végétale, il le prit pour le ſoutien de ces mêmes Polypes. Ce que je nommois ſémences, étoit ſelon lui les œufs de ces mêmes Animaux. J'avois donné un citoyen au regne végétal, & M. Ellis augmenta le nombre des Animaux.

M. Ellis n'ayant pas encore vû, lorſque je fus chez lui, les petits

Hist.-Nat. *Nouveau Zoophyte.*

Corps ronds & jaunes que j'avois trouvés, & qu'il qualifioit d'abord d'œufs, & ne voulant pas gâter son exemplaire en le disséquant, me demanda le mien, pour vérifier mon observation, & pour voir en même tems s'il n'y auroit pas quelque différence à remarquer entre l'un & l'autre. Je le lui communiquai; & peu de tems après, il me le renvoya avec une Lettre, où il me dit: qu'il étoit encore convaincu, que ce corps étoit une espece de Polype; que les corps ronds, semblables à une graine, étoient les œufs de l'animal, & qu'il avoit remarqué qu'il y avoit une gradation entre leur grandeur. A l'égard de cette derniere circonstance, je dois repeter que j'ai toujours vû les plus grands & les plus petits, mêlés sans aucune différence de situations.

Lorsque j'eus donc commencé à me persuader que mon Corps Marin tenoit, au moins, plus de la nature des Animaux, que de celle des végétaux; il me parut nécessaire d'examiner encore plus soigneusement, celle de ses parties, qui étoit la plus capable d'achever ma conviction.

Hist.-Nat. *Nouveau Zoophyte.*

Après avoir laissé tremper assez long-tems dans de l'eau, ce que j'avois pris pour une fleur, je déployai, par le moyen d'un canif, les fibres d'un des plus grands corps coniques; ce qui se fit avec si peu de peine, que je vis clairement que ces fibres ne tenoient pas naturellement ensemble. J'en trouvai huit à tous les corps coniques, que j'examinai de la même façon. Toutes se terminent en pointe à leur extrêmité supérieure; & des deux côtés, elles sont garnies d'un grand nombre d'autres petites fibres. A leur base, qui les unit au corps conique, je vis une continuation de la peau d'en bas, avec une ouverture semblable à une bouche; ce qu'elle paroît être en effet. Par la huitiéme Figure, j'ai représenté dans leur forme & leur grandeur naturelle, ces fibres & cette bouche, avec un bout du corps conique. Je ne sçaurois dissimuler que la Nature n'a point offert à mes yeux ces parties, dans la situation que je leur donne, pour faire voir leur forme; mais si ce corps est en effet un Animal, il est très-vrai-semblable que

Hist.Nat. *Nouveau Zoophyte.*

ses fibres prennent cette situation autant de fois qu'il est à poursuivre sa proye.

Si les seules fibres de cet Insecte ne me déterminent point à le mettre, avec M. Ellis, au nombre des Polypes; c'est que j'y ai observé des choses, qui s'éloignent trop des Animaux qui constituent cette classe. Dans les autres Polypes, les parties qui ne sont pas de leur corps, & qui lui servent seulement d'appui, ne différent jamais tant de ces Insectes par leur longueur & leur substance: de plus, ces appuis n'ont jamais tant de ressemblance avec une tige végétale. Il est vrai que certains Insectes de Mer, que j'ai vûs chez M. Ellis, & qu'il qualifie aussi de Polypes, ont des soutiens, dont la substance différe autant de la leur, que celle de l'appui des miens differe de la substance des Animaux qu'il porte; mais ceux-là même sont moins étroitement liés aux corps qu'ils soutiennent, & ne forment point, comme dans l'Insecte que je decris, une continuité avec eux. Les œufs donnent encore un beaucoup plus grand poids à mon sentiment; car

Hist.-Nat. *Nouveau Zoophyte.*

il est ce me semble essentiel aux Polypes, de se propager d'une maniere végétale, & non par des œufs; encore moins par des œufs si visibles.

Ce que j'ai dit, jusqu'ici, me semble prouver assez que le corps Marin, qui fait le sujet de ma Lettre, a quelque ressemblance avec les Etoiles de Mer pétrifiées, qu'on appelle *Encrini*. M. Ellis l'a observé lui-même, quoique cette raison ne lui suffise pas pour le mettre dans leur classe. Il est évident, en effet, que ce n'est point une Etoile de Mer, ni de cette classe, ni d'aucune autre des classes connues; mais je ne vois pas qu'il soit trop téméraire de le rapporter du moins au genre de ces Etoiles; car lorsque toute la houpe, & chacune de ses parties se déployent, comme il arrive probablement, il en doit nécessairement résulter une grande Etoile, dont chaque rayon est orné aussi d'une petite Etoile, à son extrêmité extérieure. Cette raison ne pourroit-elle pas fai-

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

re donner, au nouvel Insecte Marin, le nom d'*Asterias Zoophytos composita*?

Il est au moins certain que sa figure & sa substance ont beaucoup moins de ressemblance avec celles des Polypes, qu'avec celles des Etoiles de Mer communes, sur tout avec la Tête de Meduse; sa structure intérieure & sa bouche l'approchent encore plus de ce genre: mais on me demandera ce que je fais de sa tige, ou de son soutien? A cette question, j'en oppose une autre: Que fait-on du soutien des *Encrini*, qui, selon l'opinion de tout le monde, sont une espece d'Etoiles de Mer? Il sert sans doute à les attacher quelque part. Il est vrai qu'aucune des Etoiles de Mer naturelles, que nous connoissons, n'a une tige semblable, & que toutes au contraire ont la faculté de changer de lieux; mais la plûpart des Moules n'ont-elles pas la même faculté? Cependant on en trouve quelques especes, attachées à un endroit fixe. Mais au lieu de faire des efforts pour pousser plus loin ma conjecture, je

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

la soumets au jugement des Connoisseurs.

Lorsque j'eus dernierement l'honneur d'assister à l'Assemblée de la Société Royale de Londres, on y lût une courte Description du même Zoophyte, par M. Ellis, qui étant présent lui-même, me montra les Desseins, qu'il en avoit fait faire, & dans l'un desquels il avoit fait représenter une partie de cet Animal composé, de la maniere dont il juge que ses mouvemens se font dans la Mer. Cette figure jette un grand jour sur ses conjectures; quoiqu'il ne puisse assûrer avec certitude, que l'Animal se mette jamais dans cette situation. Comme je me suis imposé la loi de ne donner que ce que j'ai vû moi-même, je n'ai pas fait copier ce Dessein. Au reste, j'ai remarqué que dans la figure de M. Ellis, la houpe du Zoophyte est plus roide & plus réguliere, qu'elle ne l'étoit dans l'exemplaire qui est tombé entre mes mains.

Enfin, quoiqu'il soit très-probable que le corps Marin que je viens de décrire est un Zoophite; je ne

HIST. NAT. *Nouveau Zoophyte.*

doute presque point qu'il ne se trouve encore des Naturalistes, qui le regarderont comme une simple Plante. Pour moi, qui me suis borné à le représenter par une fidele description, je ne prétens qu'à la simple qualité d'Historien; & je vous abandonne, Monsieur, celle de Juge.



EXPERIENCES ANATOMIQUES

Sur le mouvement du Sang. Par M. Haller.

CET article doit être rapproché des Recherches Hystoriques, où l'on a rapporté l'institution de l'Académie de Goetingue. Le 7 Décembre de l'année derniere, on lut dans une Assemblée de cette Académie, un Mémoire de M. Haller, qui contient des expériences fort curieuses sur quelques Animaux qui ont le sang froid. L'illustre Auteur a distribué son Ouvrage en six Sections, dont la premiere traite de la structure des arteres & des veines. Ses nouvelles découvertes & ses observations sont également remarquables.

Quand il est porté une plus grande quantité de sang dans les arteres des grenouilles, il n'y arrive point une

HIST.NAT. *Mouvement du Sang.*

plus grande extension, mais seulement une plus forte constriction, ou un resserrement plus fort, des tuniques ou membranes dont ces arteres sont composées. Il paroît que c'est ce resserrement qui cause principalement ce qu'on appelle un poulx dur; quoiqu'au reste l'épaississement de sang puisse y contribuer aussi. Dans les grenouilles, les arteres se gonflent fort facilement. Ce gonflement arrive, par exemple, lorsqu'ôtant les deux membranes du mésentere, on secoue fortement une artére, pour la débarrasser du tissu cellulaire qui les unit. Il se fait également dans les veines, qui d'ailleurs ont une membrane tout-à-fait transparente; de sorte qu'on y voit les globules du sang en forme de chapelet, les uns séparés des autres. M. Haller n'a point trouvé de soupapes, ou de valvules, dans les veines des grenouilles. Quoiqu'il passe souvent de petites veines pardessus les grandes arteres, le battement vif de celles-ci ne cause pas le moindre empêchement dans la circulation du sang. La même chose

HIST.NAT. *Mouvement du Sang.*

arrive dans le corps de l'homme, où, par exemple, beaucoup de petites veines passent par-dessus la grosse artere de la poitrine. Dans la queue des poissons, il arrive souvent que les arteres, qui dans leur diametre contiennent beaucoup de globules de sang, se changent en veines de la même grandeur. M. Haller ne nie pas qu'il n'y ait de petites arteres, qui contiennent une liqueur plus subtile que celle du sang rouge; il remarque seulement qu'il ne les a jamais observées avec le Microscope.

Dans la seconde Section, il traite des liqueurs mêmes, & en premier lieu des globules du sang, que Malpighi vit le premier, mais sans les connoître. Dans un animal qui se porte bien, ils sont rouges jusques dans les plus petits vaisseaux: ils prennent une couleur jaunâtre, lorsque les animaux commencent à languir. Ils paroissent mille fois, au moins, plus petits que les grains de la poudre, qui se trouve sur les aîles des papillons; ils ont une figure presqu'exactement sphérique, & M.

HIST.NAT. *Mouvement du Sang.*

Haller fait voir par différentes expériences & par des raisons, qui paroissent incontestables, qu'ils ne sont pas de simples bulles remplies d'air. Outre les globules du sang, on trouve dans les mêmes vaisseaux un autre liqueur claire, dont on ne sçauroit distinguer les parties, pas même avec les meilleurs Microscopes. M. de Haller observe, que l'opinion de ceux qui pensent qu'un globule de sang brisé se sépare en six autres globules plus petits, est contraire à toutes les expériences. Il n'a jamais trouvé dans les vaisseaux des grenouilles, ni graisse, ni filets longuets, ni un véritable air, à moins qu'il n'y ait passé par une blessure. L'Auteur n'a jamais observé bien distinctement, que la couleur du sang des veines fut véritablement différente de celle du sang des arteres,

La troisieme Section traite du mouvement du sang dans les arteres; & M. Haller répete, à cette occasion, les expériences de Harvey au sujet de la circulation.

On n'observe aucun battement de

HIST.NAT. *Mouvement du Sang.*

poulx dans les grenouilles. Les arteres liées s'enflent au-dessus de la bande. La vitesse du mouvement du sang, dans les plus petits vaisseaux, est beaucoup plus grande qu'on ne l'a crue jusqu'ici, suivant les calculs qui en ont été données. Elle n'est rallentie, ni par des plis, ni par des infléxions. Souvent le mouvement du sang est plus vif dans une artere, que dans une autre. Quand, par une cause quelconque, il arrive une obstruction dans une artere, le sang ne se meut pas seulement par une espece d'ondulation; mais il retourne même en arriere. Quelquefois les arteres se vuident tout-à-fait; de sorte qu'alors elles ressemblent presqu'à des nerfs blancs.

Dans la quatrieme Section, M. Haller considére le mouvement du sang dans les veines. Il répete & confirme à cette occasion les expériences, qui ont été faites à l'égard de leur poulx. Quoique le sang s'y meuve plus lentement que dans les arteres, il le fait avec beaucoup plus de vitesse qu'on ne le

HIST. NAT. *Mouvement du Sang.*

croit communément. L'Auteur observe encore que les globules du sang, qui nagent dans l'axe, ont un mouvement plus accéléré que ceux qui sont plus proche. A la différence près, qui résulte de l'application de la bande & de la direction du sang, on remarque, dans les veines liées, presque les mêmes Phénomenes qu'on observe dans les arteres. En les ouvrant, le sang coule du cœur vers la playe ; souvent on les trouve toutes vuides, comme les arteres. Dans la cinquieme Section, M. Haller examine les effets de la saignée, qui suivent le mouvement changé du sang. Les expériences qu'il a faites à cet égard sur des Grenouilles, aussi-bien que sur des animaux qui ont le sang chaud, s'accordent toutes, en ce qu'il faut admettre une véritable dérivation, puisqu'en ouvrant une veine, le sang des vaisseaux voisins avance avec plus de force vers la playe, & qu'il y en retourne même de celui, dont le cours étoit dirigé du côté du cœur ; ce qui dégage le plus les vaisseaux les plus proches, les au-

HIST. NAT. *Mouvement du Sang.*

tres perdant moins de sang à mesure qu'ils sont plus éloignés de l'endroit blessé. M. Haller confirme de même la révulsion du sang. Dans un grand nombre de saignées, il a remarqué très-distinctement, que le sang des arteres les plus voisines s'est mis en un mouvement plus fort & plus accéléré ; que cependant, peu de tems après, le mouvement uniforme s'est retabli par tout.

Enfin dans la sixieme Section, M. Haller traite des causes du mouvement du sang. Il ajoute à celles que l'on connoît déja, les forces de la gravité, de la chaleur, du froid, de l'air enfermé dans le corps même, & une cause inconnue, qu'il appelle force attractrice. Il commence par considérer l'action du cœur, dont il examine les mouvemens dans toutes les circonstances concevables. Il est hors de doute que les grandes veines ont un poulx : le sang sort avec presqu'autant de force de l'artere du poumon, que de l'aorte. Le mouvement du cœur commence, & continue le plus long-tems, à son extrêmité pointue, qui se cour-

HIST. NAT. *Mouvement du Sang.*

bant un peu, frappe contre les côtes. L'Auteur examine en second lieu, l'action des arteres, qu'il ne nie point dans les animaux qui ont le sang chaud ; quoiqu'il ait été convaincu par des expériences & de fortes raisons, qu'elle est infiniment moindre que celle du cœur, & que sans avoir besoin de leur contraction, l'action du cœur suffit pour faire mouvoir le sang dans les animaux qui l'ont froid ; comme cela se fait dans les hommes, lorsqu'il arrive qu'une grande partie d'une des plus fortes arteres est convertie en une substance osseuse. M. Haller convient, 3°. que le mouvement des muscles contribue beaucoup à la circulation du sang, parce que leur gonflement ne peut manquer de presser les veines qu'ils entourent ; mais il fait observer, que toutes les expériences combattent l'opinion de ceux qui croyent que la contraction des muscles en exprime le sang, & que c'est par-là que le mouvement de ce fluide est accéléré ; car il est constant, dit-il, que les muscles restent rouges, dans le tems

HIST. NAT. *Mouvement du Sang.*

même de leur action. Quoiqu'on ne puisse nier que l'action des nerfs n'influe sur le mouvement du sang, M. Haller fait remarquer que leur irritation n'a pas produit, dans toutes les expériences qu'il a faites à cet égard, des changemens particuliers dans la circulation. 5°. La chaleur influe en quelque sorte sur le mouvement du sang, en ce que cette liqueur est repoussée des parties les plus froides, & s'amasse en plus grande quantité dans les plus chaudes. 6°. La pésanteur peut encore être la cause de quelque changement. C'est elle qui fait qu'il s'amasse toujours une plus grande quantité de sang dans les parties inférieures, & qu'il s'y meut plus lentement. Dans les Grenouilles, M. Haller a remarqué très-distinctement, que le sang s'est toujours porté vers les parties inférieures, quand la situation de l'animal, vivant encore, a été changée. 7°. Il est probable, que le saignement des corps morts doit être attribué *à l'air*, qui vient de se développer.

L'Auteur passe à la considération

HIST. NAT. *Mouvement du Sang.*

du mouvement du sang, qu'on apperçoit encore dans les Grenouilles, après que le cœur leur a été ôté. Les globules de ce corps liquide continuent leur ondulation dans les vaisseaux, assez long-tems après la mort, & même contre les loix de leur gravité naturelle, sur tout dans le confluent, où deux vaisseaux *s'unissent*. Quand même le mouvement de ces globules auroit déja cessé, il se renouvelle à l'ouverture d'un vaisseau; de sorte que le sang de tous les vaisseaux voisins coule vers la plaie. Ordinairement le mouvement du sang tend vers les rameaux les plus grands; de sorte qu'il ne sçauroit être attribué à un suçement des petits vaisseaux, semblable à celui des tuyaux capillaires. M. Haller a souvent observé qu'entre les deux membranes du mésentére, le sang, même extravasé, s'est mis dans une ondulation fort accélérée, & qu'en sortant par une playe, il a coulé le long des vaisseaux. L'Auteur conclut de ces expériences, que les globules du sang sont fortement attirés par les membranes. Il remarque encore que

HIST. NAT. *Mouvement du Sang.*

les globules s'attirent entre eux, & qu'ils se meuvent toujours plus fortement vers le côté où il y en a une plus grande quantité, & où il s'en est déja formé un caillot par la coagulation. Il finit, en observant que des Grenouilles, ausquelles on avoit ôté le cœur, & dont le sang avoit cessé entierement de se mouvoir, ont encore continué, au bout de quarante-une minutes, tous les mouvemens spontanées; ce qui prouve suffisamment que les muscles peuvent agir sans le concours du sang.

C'EST PAR des découvertes & des observations de cette nature, que nous pouvons prétendre à quelque supériorité sur les Anciens. Nos Physiciens auroient été pour eux ce que leurs Poëtes, leurs Orateurs & leurs Historiens sont pour nous; c'est-à-dire des Précepteurs & des Modeles.



SPECTACLES.

LE TRIOMPHE DE LA FIDELITÉ,

Drame Pastoral.

A Leipsick, chez Breitkof.

LE Drame Pastoral n'a jamais eu, en France, qu'un médiocre succès. Plus heureux en Italie, il y fait encore le plaisir d'une Nation aussi délicate qu'éclairée. D'où vient cette différence de goût? Sommes-nous moins portés à la tendresse que les Italiens? la simplicité d'action, dans les pieces de Théâtre, nous est-elle moins chere qu'à eux? Dira-t-on encore que notre Langue, moins douce que la leur, est moins propre à la Pastorale? Sans entrer dans toutes ces discussions, nous présentons une Pastorale universellement applaudie par une des plus brillantes Cours de l'Europe; & loin de chercher, par cet exemple, à prévenir fa-

SPECTACL. *Le Triomphe de la Fidel.*

vorablement nos Lecteurs, nous remettons, après notre extrait, des explications bien plus propres à relever le prix de l'Ouvrage; dans la seule crainte qu'une admiration moins libre ne dérobe quelque chose à celle qu'il mérite par lui-même.

Cette Piece, en trois Actes, a pour titre *le Triomphe de la Fidélité* (*a*). La Scene est en Arcadie: deux Bergers & deux Bergeres en sont les Acteurs.

Cloris étoit aimée de Tircis: ingrate à l'amour de ce Berger, elle lui a préféré Philene. Une Bergere étrangere, dont Nice est le nom, arrive en Arcadie. Tircis en devient amoureux. Cloris ne peut voir sans dépit, qu'on lui enleve un cœur, dont jusqu'à ce moment elle n'avoit pas connu le prix. Elle met tout en usage, pour traverser les nouveaux feux de son ancien Amant. Elle commence par en faire à Nice un portrait odieux. *Le tems n'est plus, lui dit-elle, où l'infidélité n'étoit pas*

(*a*) Il trionfo della Fedeltà; Dramma Pastorale, per la Musica.

SPECTACL. Le Triomphe de la Fidel.

connue parmi nous. L'exemple d'un Pasteur a tout changé : aussi inconstant qu'aimable, il jure une tendresse que bien-tôt il oublie : on le voit sans cesse voler à de nouvelles conquêtes. Jamais Berger ne fut si volage. Tircis! (dit à part, la trop crédule Nice.) *Tircis qui m'étoit si cher! Vous changez de visage,* (dit Cloris en appercevant le trouble de sa rivale) *vous auroit-il déja parlé d'amour ? votre cœur seroit-il déja la victime de son artifice ? Ne me trahissez pas. L'amitié m'a portée à vous avertir du danger qui vous ménaçoit; mais peut-être le hasard ne vous a-t-il pas conduite en ces lieux. Votre beauté pourroit seule rendre Tircis constant; ce n'est pas à vous à redouter l'infidelité : un cœur, que soumettent vos attraits, peut-il jamais vous échapper* (b)?

[b] Ma, forse a caso
Qui non si guida il ciel; forse di Nice
L'amabile sembianza
A Tirsi infido insegnerà costanza.

Si' : sperar tu sola puoi
Di costringer quel core,
A imparar degli occhi tuoi
A serbar la fedelta.

SPECTACL. Le Triomphe de la Fidel.

Nice reçoit Tircis avec froideur, & lui laisse voir qu'elle doute de sa fidélité.

Tircis, inquiet des soupçons de son Amante, rencontre Philene avec Cloris; il les engage à parler à Nice en sa faveur : ils le lui promettent. On s'imagine aisément, comment Cloris lui tient parole : Elle dit à Nice, que Tircis vient de lui faire une déclaration d'amour. Nice donne dans ce piege, & ne veut plus entendre parler de Tircis. Cependant il vient à bout de se justifier; mais Cloris a encore de nouveaux coups à lui porter. Tircis, dans le tems qu'il étoit Amant de Cloris, lui avoit fait présent d'un dard : la perfide Bergere en fait usage. Voyant venir Philene, elle se jette dans le chemin, & feint de le chercher avec empressement. Elle dit à Philene, qui l'aborde, qu'elle est inconsolable d'avoir perdu un dard que lui a donné un Berger.

Scaccia pure del tuo petto
Questo inutile timore :
Non potra' cangiar d'affetto,
Nel mirar la tua belta'.

SPECTACL. Le Triomphe de la Fidel.

Philene se met à chercher avec elle, & ne manque pas, suivant l'intention de Cloris, de trouver le dard. Quelle est sa surprise d'y trouver écrits ces mots ? *Tircis jure à Cloris une fidélité éternelle.* La jalousie s'empare de Philene; il s'emporte en reproches contre son Ami.

Cloris, charmée du succès de son artifice, feint d'être bien fâchée; elle conjure Philene de lui rendre le dard. Il le refuse; il veut le faire voir à Nice, & en percer le cœur de son Rival.

Le dard fatal fait, sur Nice, la même impression que sur Philene. Tircis ne peut la désabuser; elle lui défend de jamais paroître devant elle.

Cependant Nice ne peut éteindre son amour pour Tircis; elle finit le second Acte par ce Monologue. *Je sens que je l'aime encore : Ah! si j'avois des preuves moins certaines de son inconstance, je me laisserois encore seduire par ses discours trompeurs; mais non, j'oublierai l'Infidele. Philene irrité me vengera. Ingrat Tircis, tu vas recevoir la punition qui t'est dûe : je verrai ce dard funeste te*

SPECTACL. Le Triomphe de la Fidel.

percer le sein; je te verrai expirer sans verser une larme. N'espere pas m'attendrir.... hélas! que dis-je ? quand je veux punir un Infidele, quand je veux sa mort, l'amour m'arrête; mon cœur soupire; tout mon courroux ne peut empêcher mes pleurs de couler. (c)

Le jaloux Philene a juré la mort de Tircis. Au moment qu'il leve le bras pour le percer, Nice l'arrête : elle fait plus; elle exige de Philene de le laisser vivre, mais elle déclare à Tircis qu'elle renonce pour jamais à lui. Tircis, de plus en plus surpris de tout ce qui lui arrive, ne peut en concevoir la raison.

Cloris triomphe : elle se flatte que Tircis, abandonné de Nice, va rentrer dans sa chaîne.

(c) O Dio! povero cor! minacci e piangi.
Vorrei punir l'indegno,
Vorrei strappar gli il core;
Ma mi trattiene amore,
E sospirar mi fa.
M'avvampa in sen lo sdegno,
Ed ho sul' ciglio il pianto.
Ah! ch'io vaneggio in tanto
Fra l'ira e la pieta'.

SPECTACL. Le Triomphe de la Fidel.

Cependant Nice, résolue de quitter l'Arcadie, trouve un obstacle à son départ : les eaux du fleuve Ladon sont débordées, elle ne peut passer. Philene survient. *C'est*, lui dit-il, *la faveur du Ciel qui vous empêche de vous éloigner de ces lieux. Ne fuyez point Tircis, il ne vous a point trahie : je viens de le rencontrer près d'ici. Ami, m'a-t-il dit, si vous refusez de m'écouter, ce fer va terminer mes malheurs. Il alloit se frapper, je me suis attendri : je l'ai laissé parler. Il s'est justifié. Tircis est innocent, Cloris seule est coupable. Tout ceci est l'effet de sa trahison.*

Nice & Philene, voyant venir Tircis & Cloris, quittent la Scene, & se retirent dans les Cabanes. Voici la Scene du dénouement :

Tircis. *Oui, c'est ce dard qui est le seul Auteur de mes peines. Philene, qui vient de me le rendre, m'a tout appris.* Cloris (à part). *Il est tems de me découvrir.* Tircis. *Dard fatal, tu ne causeras plus d'erreurs semblables.* Il jette le dard dans le fleuve. Cloris. *Ne croyez point que ce soit le hasard qui l'ait fait trouver à Philene ; c'est par*

SPECTACL. Le Triomphe de la Fidel.

mes soins, qu'il est tombé entre ses mains. Tircis. *Bergere, que dites-vous? quel étrange jeu vous êtes-vous fait de nous tourmenter tous? je ne puis vous comprendre. Philene ignoroit que je vous eusse fait ce présent : il a crû son amour trahi, vous l'avez irrité contre vous même.* Cloris. *C'étoit mon dessein.* Tircis. *Vous & moi ne sommes plus Amans : Que vous revient-il de donner de l'ombrage à Philene?* Cloris. *Je n'aime point Philene.* Tircis. *Qu'entens-je?* Cloris. *Cher Tircis! enfin connoissez-moi, c'est vous seul que j'aime. J'ai refusé, il est vrai, de répondre à votre amour; pardonnez à une Ingrate, rendez-moi votre cœur, devenez mon époux. Cloris réparera, par l'excès de sa tendresse, l'injustice qu'elle vous a faite.* Tircis. *Ignorez-vous que j'adore Nice, que je ne veux vivre que pour elle?* Cloris. *Nice ne vous aime pas : ne voyez-vous point avec quelle rigueur elle vous traite?* Tircis. *Elle m'a cru infidele.* Cloris. *Non, elle cherche un prétexte à ses mépris : oubliez-là.* Tircis. *Je ne puis. Philene a causé son erreur, il va la détromper.* Cloris. *Il le veut en vain : Nice a quitté l'Arcadie* Tircis. *Qu'entens-je?*

SPECTACL. Le Triomphe de la Fidel.

Cloris. *Elle est déja loin.* Tircis. *Infortuné Tircis! hélas! que vais-je devenir, privé de ce que j'aime? je vole sur ses pas.* Cloris. *Le torrent s'oppose à votre dessein.* Tircis. *Rien ne peut m'arrêter. Que Nice me croye fidele ou inconstant, qu'elle m'aime ou me méprise, je vais vivre ou mourir pour Nice.* Nice (sortant de la Cabanne.) *Demeurez mon cher Tircis* (*d*).

La Trame découverte, Tircis est heureux, Cloris est confondue. Elle prie les deux Amans de lui pardonner le crime que l'Amour lui a fait commettre : elle va, dit-elle, re-

(*d*) *Clori.* Nice il prevenne.
Egia' parti'
Tirsi. Parti!
Clori. Gia' lunge e assai.
Tirsi. Misero Tirsi! or, che farai nel mondo,
Senza il tuo ben? la seguiro.
Clori. Non puoi,
T'arresta il fiume.
Tirsi. Ah! del torrente ad onta,
Alla mia Nice audro'. Fedel mi creda
O mi creda infedel, mi sprezzi, o m'ami;
Solo per lei voglio
O vivere, o morir.
Nice [uscendo dalla capanna.]
Ferma, idol mio!

SPECTACL. Le Triomphe de la Fidel.

tourner à Philene; mais il n'est plus tems : *je vous connois*, lui dit Philene, *mon amour pour vous est éteint.*

AU LIEU d'un court extrait de ce Poëme enchanteur, c'est une traduction entiere qu'il faudroit donner, pour en faire connoître toutes les beautés. Pureté de Langage, élégance, charme de la Poësie, tout s'y trouve réuni. Est-ce l'ouvrage de Metastasio, ou de quelqu'autre Poëte célebre d'Italie? On le croiroit sans doute, si l'on ignoroit que dans ce Siecle, plus d'un Prince, non content de protéger les Sciences & les Arts, se plaît encore à les cultiver. Madame la Princesse Royale & Electorale de Saxe, qui fait de la Poësie un de ses amusemens, a composé cette Pastorale pour le Théâtre de ses petits appartemens : ce n'est pas tout, elle l'a mise en Musique (*e*).

Nous nous flattons de pouvoir en donner incessamment quelques Ariettes.

[*e*] Quatre lettres initiales, qui sont au titre, expriment le nom que la Princesse a pris dans la Société des Arcadiens, dont elle est Membre. E. T. P. A.

SPECTACLES.

OBSERVATIONS sur quelques Tragédies Angloises, représentées pour la premiere fois l'hiver dernier, sur les deux Théâtres de Londres.

NOUS commencerons par le jugement d'un Critique Anglois sur *Constantin*, & *Virginie*, deux Tragédies jouées en même tems, l'une au Théâtre de *Covent Garden*, l'autre à celui de *Drury Lane*. Cette circonstance fit naître une espece de rivalité entre les deux Piéces. Ni l'une ni l'autre n'ont eu un succès distingué : mais la disgrace de *Constantin* a été plus marquée. Cette Tragédie n'a eu que cinq représentations, & peu de monde à chacune. *Virginie* a été poussée jusqu'à dix, assez bien remplies. L'Observateur recherche & developpe ici les causes de cette différence.

La premiere est l'ouvrage d'un jeune Ministre Anglican, que sa

profession n'a point empêché de travailler pour le Théâtre. Il s'est cru appellé à le sanctifier, par le choix des sujets & des modeles édifians qu'il se proposoit d'employer. C'étoit même remplir une partie de sa vocation. La principale fonction du Ministere Ecclésiastique consiste, en Angleterre, dans la prédication. Prêcher au Temple, ou au Théâtre, c'est toujours prêcher. On est même sûr de trouver, dans le dernier cas, une moisson plus abondante. Si M. *Francis* avoit fait annoncer un Sermon; peut être, avec tous ses talens, eut-il *prêché dans le Desert*. Il a fait afficher des Piéces de Théâtre: il a trouvé des Auditeurs, qui sans doute avoient plus besoin de Sermons que ceux qui les fréquentent; & par une pieuse surprise, il les a prêchés malgré eux.

Il ne paroît pas, à la vérité, que ses conversions ayent été nombreuses; & l'affluence ayant diminué tous les jours, il est vraisemblable qu'on ne revenoit point l'entendre. Mais son engagement n'étoit pas de convertir. Eh! qui peut répondre des

cœurs endurcis ? Il n'étoit obligé qu'à faire ses efforts pour plaire & pour persuader. Son devoir étoit rempli, comme Auteur & comme Ministre.

L'ingratitude du Public Anglois paroîtra bien plus criante, lorsqu'on sçaura que ce religieux Poëte avoit débuté par une Tragédie, intitulée *Eugenie*, qui n'étoit pourtant qu'une Traduction en Vers d'une Piéce dont le succès a été complet en France. En un mot, c'étoit *Cénie* que M. *Francis* avoit choisie pour commencer sa Mission dramatique.

Le peu d'accueil, que l'Angleterre a fait à cette Traduction, fournit à notre Observateur le sujet de quelques Reflexions préliminaires. Elles contiennent un paralléle judicieux des différens goûts de l'une & de l'autre Nation, par rapport au Théâtre. Nous les traduisons litteralement.

„ Le sujet de la premiere Piéce, „ que nous avoit donnée l'Auteur „ de Constantin, n'étoit pas choisi „ assez heureusement pour exciter „ en nous une vive impatience de

„ voir la seconde. Nous ne doutons „ point que *la bonne intention* & la „ pureté des sentimens, qui font le „ caractere de la Piéce Françoise, ne „ l'aïent rendue recommandable au „ goût de son Imitateur : mais son „ jugement auroit dû lui dire qu'elle „ étoit plus propre à réussir dans le „ Cabinet que sur la Scene. Au reste „ cette remarque ne fait aucun tort à „ l'intelligence de l'Auteur. On doit „ s'en prendre uniquement au défaut „ d'expérience & d'usage du Théâtre. „ Quoiqu'il y ait, sur la Scene Angloise, plusieurs Piéces qui pourroient convenir au goût des Spectateurs François, il est peu de Piéces Françoises, dont la construction soit conforme à celui des Spectateurs Anglois. Quelque legers, en „ effet, que nous paroissent nos Voisins, il faut l'avouer, leur Nation „ est plus capable que la nôtre, „ d'attention & de patience aux représentations du Théâtre. Telles „ Scenes, toutes en sentimens & en „ déclamations, *filées* au dernier „ point de longueur & de prolixité, seront applaudies à Paris,

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

„ qui recevroient à Londres un „ accueil fort opposé. Dans nos „ Tragédies, nous desirons plus de „ *passion*; & dans nos Comédies, „ une plus grande varieté d'inci- „ dens qu'on n'en exige en France.

„ Cénie est l'essai d'une Dame, „ pour introduire un nouveau genre „ au Théâtre François: & ce qui est „ assez rare dans une Piéce en cinq „ Actes, celle-ci est écrite en Prose. „ On y a fort admiré l'élegance & „ la pureté du stile. L'Auteur ne l'ap- „ pelle, ni Tragédie, ni Comédie, „ mais seulement *Piéce Nouvelle*: „ & soit par le sujet, soit par la „ conduite, nous jugeons qu'on au- „ roit pû, sans injustice, l'intituler „ *Roman Dramatique*, car la *Fable* „ est absolument de ce genre. Mais „ le tissu en est plûtôt forcé que „ vraisemblable. Quoiqu'il en soit, „ le sentiment, la diction, l'action „ excellente, & surtout, une Assem- „ blée Françoise, ont assuré & sou- „ tenu le succès de la Piéce.

„ Mais si, malgré ces avantages, „ *Cénie* peut être regardée comme „ une Comédie sans chaleur, son

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

„ *Imitation* n'a pû être qu'une Tra- „ gédie languissante. On ne voit, „ dans l'original, ni le genre d'esprit, „ ni l'espece de ridicule, ni la va- „ rieté de caracteres qui constitue la „ premiere. On ne trouve, dans la „ Copie, ni le danger, ni les allar- „ mes, ni la terreur, ni la pitié, en „ quoi consiste véritablement l'es- „ sence de la seconde. "

S'il en faut croire l'Observateur, la prévention formée par le mauvais succès d'*Eugénie* n'a pas peu contribué à la chute de *Constantin*; car c'est le nom que l'Auteur donne lui-même au fort de sa Piéce. Il convient de bonne foi qu'elle est tombée; & dans son Epître dédicatoire à Mylord *Chesterfields*, il déclare que ce sera sa derniere; du moins dans le genre dramatique. Cinq représentations, telles quelles, ne lui servent point de prétexte pour se dissimuler sa disgrace; plus sincere en cela, ou peut être plus malheureux, que tant d'Auteurs modernes qui travaillent pour le Théâtre. Combien en est-il, qui voudroient avoir composé sur ce pied là avec l'intrai-

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

table Public; ou dont l'amour propre, plus facile à contenter que celui de M. *Francis*, s'applaudit de quelques représentations solitaires, dans lesquelles une Piéce, morte du premier jour, est encore *traînée* quelque tems *sur la claye*?

Nous n'entrons point ici dans un extrait de *Constantin*. Il nous suffit de remarquer que c'est encore une imitation, du *Maximien* de feu M. de la Chaussée. Ceux de nos Lecteurs, qui se souviennent de cette Piéce, pourront se former là-dessus une idée de l'Ouvrage Anglois. Ceux, qui peut-être n'ont jamais été fort curieux de l'original, ne nous remercieroient pas de nous être appesantis sur la copie. La traduction de quelques Vers de la premiere scene pourra placer dans leur véritable situation les trois principaux Personnages: ils sont d'ailleurs si connus par l'Histoire, & par un autre *Maximien* (de Thomas Corneille), que l'exposition du sujet se fait, pour ainsi dire, d'elle-même. M. *Francis* l'a presque renfermée dans ces mots: Marcellus parle ici de Maximien, & de Fulvie sa fille, mariée à Constantin.

„ La

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

„ La grandeur, où sa fille est élevée „ par ce mariage, ne sert qu'à rap- „ peller à ce Pere ambitieux, qu'il „ a perdu toute la sienne. Il déteste „ le jour où le feu Empereur le for- „ ça de donner à Constantin cette „ fille unique, & pour le bonheur „ de l'Europe, arracha de ses mains „ la puissance Impériale. Depuis ce „ moment, il ne regarde plus son „ gendre, que comme l'usurpateur „ du Trône. S'il le haït à ce titre, „ son zele pour les Dieux de Rome „ le lui fait abhorrer encore plus „ comme Chrétien.

Quelques changemens, que l'Auteur Anglois a faits au plan de M. de la Chaussée, auroient sans doute rendu sa Tragédie plus intéressante. L'Amour, la jalousie, qui le suit de trop près, ces deux passions, ou pour mieux dire, cette passion unique, universelle, & qui par conséquent intéresse toujours les Spectateurs de tous les Sexes & de tous les Etats, les soupçons d'un Epoux inspirés & fortifiés par un Scélérat habile, la tendre innocence d'une jeune Epouse, que la vertu même

Spectacl. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

égare, parce qu'elle ne lui permet pas de ſuppoſer le crime; tout cela eſt traité par M. *Francis*, avec plus de force, de vérité, & de pathétique : mais un malheur irréparable, c'eſt que les plus beaux traits, les ſituations les plus intéreſſantes, les détails les plus touchans de ſon tableau, ſont reclamés par le Critique, & l'ont été par le Public, pour le fameux *Shakeſpear*, Auteur *d'Othello*, ou le *More de Veniſe*.

Cette excellente Tragédie eſt aujourd'hui plus connue en France, que le Maximien de M. de la Chauſſée. Il n'eſt donc pas plus néceſſaire de nous y arrêter : bornons-nous à dire que ſelon notre Obſervateur, on retrouve trop bien le fourbe *Jago* dans le traitre Albinus, *Othello* dans *Conſtantin*, & *Deſdemona* dans *Fulvie*.

Après une critique circonſtanciée, l'Obſervateur conclut en Juge équitable & impartial, par des éloges, qui adouciſſent tout ce que ſa cenſure pouvoit avoir de dur & d'amer pour l'Auteur de cette Tragédie.

Spectacl. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

Celui de Virginie n'eſt pas à beaucoup près ſi bien traité. On remarque d'abord que *Dennis* (fameux Ennemi de *Pope*) avoit déja fait une *Virginie*, & que celle-ci avoit été trouvée généralement aſſez bonne, pour diſpenſer tout Auteur ſenſé, d'en faire une nouvelle. Voici ce que le Critique ajoute :

» Lorſque nous entendons parler » d'une Piece nouvelle ſur un ſujet » déja traité auparavant, on s'at» tend naturellement à y trouver » une conduite plus ſage, une dic» tion plus relevée, des caracteres » plus finis. Enfin, quels que ſoient » les défauts de la Piece ancienne, » on doit d'autant moins pardonner » ceux de la nouvelle, ſur tout s'ils » ſont de la même ſorte.

» Si le Directeur du Théâtre, où » la *Virginie* moderne a été repré» ſentée, a jamais oui-dire que » *Dennis* eut fait ſur le même ſujet » une bonne Tragédie, il eſt vrai» ſemblable du moins qu'il ne l'a » jamais lûe. S'il l'avoit connue, il » eut été plus ſimple & plus à pro» pos, de faire revivre la Piece an-

Spectacl. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

» cienne, que de ſe mettre en dé» penſe pour nous en donner une » nouvelle; & nous aſſûrons hardi» ment qu'il n'y a nulle compa» raiſon de celle-ci à la premiere, » ni pour la conduite, ni pour le » ſtile.

» On a crû généralement que » l'Hiſtoire de Virginie étoit trop dé» nuée d'incidens, pour pouvoir in» téreſſer pendant cinq Actes. On » jugeoit difficile de tenir l'eſprit des » Spectateurs dans l'état de doute & » de fluctuation, qui naît d'une in» trigue bien liée ; d'exciter & de » ſoutenir, dans ſon ame agitée, un » ſentiment tragique juſqu'à la der» niere Scene. Alors, il eſt vrai, le » Poëte a un vaſte champ pour dé» ployer toute ſon imagination. Il » ſemble qu'il faut être né avec peu » de chaleur d'ame & de naturel, » pour manquer cette cataſtrophe. » Quel tableau en effet, qu'un Pere, » qui pour dérober ſa fille à la paſ» ſion & à la puiſſance d'un Tyran, » l'immole de ſa main, avec tous les » tranſports, & au milieu de tous » les combats que doit produire le

Spectacl. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

» contraſte de la nature & de la ver» tu ! *Dennis* cependant (cet excel» lent Critique, dont le goût a tou» jours été ſûr, & les déciſions in» faillibles, toutes les fois qu'il ne fût » pas égaré par la haine, ou par d'au» tres perſonalités) Dennis, dis-je, » a montré dans le ſujet de *Virginie*, » qu'il ne manquoit pas d'inven» tion : il l'a traité en maître, & la » Piece nouvelle ne nous permet » pas d'oublier la ſienne.

Le ſujet, ſi ſouvent traité dans preſque toutes les Langues modernes, eſt en effet peu favorable ; & ſans excepter Campiſtron, qui a cependant mieux fait que ſes Prédéceſſeurs, on ne voit pas qu'il ait jamais été manié avec un certain ſuccès. L'Obſervateur ſoutient, que la Tragédie de *Dennis*, intitulée *Appius & Virginie*, en avoit mérité un complet, & que les préjugés établis contre le Cenſeur de *Pope*, ont empêché ſes Contemporains de lui rendre aſſez de juſtice. Pour le prouver, il donne un ſommaire de cette Piece, & la compare enſuite à celle de l'Auteur moderne, dont il

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

a soin de parcourir & d'indiquer tous les défauts; mais comme c'est toujours le même fond d'Histoire, si connue & si rebattue, nous nous dispenserons de rapporter ces deux Extraits.

Nous observons seulement, que la diction de la derniere est fort au-dessous de la dignité du Cothurne; qu'elle abonde en phrases triviales & en exclamations inutiles : » ces » *ah* ! ces *hélas* ! ces *ô Dieux* ! *ô* » *Ciel* ! &c. sont, au gré du Cri- » tique, encore plus insupporta- » bles que les grands mouchoirs » qui viennent à tout propos occu- » per la main droite des Héros & » des Héroïnes; ressources également » banales du Poëte, dont le génie » est à sec, & de l'Acteur à qui le » geste manque : l'un y a recours » toutes les fois qu'il ne sçait plus que » dire; l'autre, lorsqu'il ne sçait plus » que faire.

Expressions prosaïques, images confuses, allusions basses : voilà les défauts du stile. Ceux de la conduite sont encore plus graves; il n'y a point de *texture*, & quatre Actes en-

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

tiers de Scenes décousues amenent si mal le cinquieme, qu'on perd à tout moment le fil de l'intrigue. Le Poëte ne semble y avoir introduit le personnage de *Marcia*, amoureuse d'*Icilius*, que pour la surcharger d'une femme de plus. Cette *Marcia* fait naître, sans nécessité ni vraisemblance, une double jalousie qui ne produit aucun effet, & qui ne forme aucun nœud. L'Auteur a eu la mal-adresse de faire d'*Appius* un Vieillard; ce qui diminue le mérite de la résistance de Virginie à ce Galant décrépit, & de sa fidélité pour le jeune *Icilius*. Au lieu de reserver, comme *Dennis* l'a fait, *Virginius* pour le dernier Acte, afin de lui conserver un rôle plus important, & un caractere plus décisif; le Poëte le montre dès le premier Acte, dans une Scene avec le Decemvir, qui ne prépare & ne conduit à rien. » Il ne semble être ve- » nu-là, que pour débiter avec em- » phase, un fatras usé de politique » Républicaine, boursouflé d'ex- » clamations, hérissé d'invectives » *contre les Tyrans*; & pour répéter

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

» cent fois, *Rome*, *liberté* & *Patrie* : » mots traînés par tout, lieux com- » muns de College & refrains de » Théâtre, qu'on est depuis long- » tems fatigué d'entendre sans cesse, » & qu'enfin les Auteurs devroient » être las d'employer. Si l'on s'en lasse en Angleterre, que fera-t-on en France? Outre la différence des mœurs & du Gouvernement, Corneille a plus épuisé cette matiere, que *Shakespear* même : & s'il est permis de se servir d'une expression familiere (des foyers de la Comédie); à Paris plus encore qu'à Londres, *les Romains sont usés*; *ils montrent la corde*.

Malgré tous ces désavantages, *Virginie* a eu cependant dix bonnes représentations, contre cinq médiocres que *Constantin* a obtenues. Il falloit nécessairement chercher une autre cause de cette différence, que la valeur réelle des deux Tragédies. C'est ce qu'a fait l'Observateur. Il la trouve dans la façon différente dont elles ont été jouées, & dans la réputation des deux Théâtres où elles ont paru. Le célebre

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

Garrick, Mademoiselle *Cibber*, en un mot les meilleurs Acteurs d'Angleterre ont soutenu *Virginie* par leur exécution, sur celui de *Drury-lane*. A la supériorité du jeu, s'est jointe une autre circonstance, toujours favorable aux Pieces nouvelles. Une jeune Débutante parut, dans celle-ci, pour la premiere fois. *Constantin* au contraire, sur un Théâtre moins à la mode, joué par des Acteurs bons sans doute, mais moins fêtés, sans aucun secours étranger, a succombé plutôt; & peut être auprès du vulgaire, la date de sa chute fait-elle la mesure de sa réputation.

L'Observateur appelle de ce préjugé : » si les deux Auteurs avoient » changé de Théâtres, je ne doute » point, dit-il, que la Piece de M. » Francis n'eut remporté sur Virgi- » nie, au moins l'avantage du dou- » ble. Il rapporte à ce sujet un petit » conte, dont il laisse faire l'appli- » cation à ses Lecteurs :

» Après la bataille de la Boyne, » où Jacques II. fut défait en Irlan- » de par Guillaume III. un Soldat » Anglois, fier de la Victoire, te-

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

» noit des discours pleins de vanité ; » mais un Soldat Irlandois, qui avoit » combattu dans l'Armée ennemie, » s'ennuia d'entendre ses rodomon-„ tades : *Camarade*, lui dit-il, *vous » faites grand bruit de vos Troupes ; » mais troquons seulement de Rois, & » nous voila prêts*, ajouta-t-il avec » un serment militaire, *à recommen-» cer la bataille.*

Enfin l'Observateur termine sa Critique, par une remarque qui nous a paru judicieuse. C'est la coutume, en Angleterre, que chaque Piece soit précédée d'un Prologue, & suivie d'un Epilogue. Le premier est quelquefois sérieux ; le dernier presque toujours comique, même à la suite des sujets les plus tristes. Cet usage, que notre Critique censure, lui semble avoir pour but de détruire, par le ridicule, tout le fruit qu'on pourroit tirer de la morale du Théâtre. Il trouve encore plus étrange, que ce soit une Actrice (& la même qui vient d'expirer sur la Scene, sous la figure de Virginie) qui reparoisse tout de suite, & sans changer d'habit, pour

SPECTACL. *Observ. sur quelques Trag. Angl.*

faire rire les Spectateurs, que sa mort avoit fait pleurer. Il censure aussi, dans cet Epilogue, quelques traits trop libres, dit-il, pour être placés dans la bouche d'une femme, qui parle à une Assemblée, dont la moitié est composée de femmes. Elle n'épargne point son sexe, & voici comment elle s'adresse aux Dames des premieres loges : » Permet-» tez-vous, Mesdames, que je m'ap-» proche un peu, pour vous deman-» der votre sentiment ?.... mais hé-» las ce seroit en vain : une *jolie fem-» me* peut voir une Piece nouvelle ; » mais s'en occuper, ah ! cela est trop » Bourgeois. C'est au Vulgaire à se » laisser toucher d'une passion *jouée.* » Une *Petite-maîtresse* n'a point *d'avis* » à elle ; c'est à la mode à lui en » donner un, en fixant l'opinion du » *Beau-monde.*



PHILOLOGIE.

VIES DES POETES ANGLOIS, PAR M. COLLEY CIBBER.

QU'ON nous permette ici une espece d'Anacronisme. Après avoir donné les vies de quelques Poëtes modernes, nous allons remonter jusqu'au Pere & au Créateur de la Poësie Angloise. Un Ouvrage, tel que le notre, n'est point assujetti à l'ordre chronologique ; la variété, au contraire, est la premiere loi du genre périodique. Un Journal, fait pour être quitté & repris tour à tour, loin de gêner le Lecteur par un enchaînement didactique, doit plutôt offrir des matériaux pour de bons Livres, que prétendre à l'honneur d'en être un lui-même.

GEOFROY CHAUCER.

Le lieu de sa naissance est aussi

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

incertain que la Patrie d'Homere ; & plusieurs Comtés d'Angleterre comme plusieurs Villes de Grece, se disputent l'honneur d'avoir donné le jour au Fondateur de la Poësie Nationale. On sçait par conjecture qu'il étoit Gentilhomme. Un Chevalier de son nom vivoit à la Cour d'Edouard III. au commencement de son regne ; on présume qu'il fut le Pere de notre Poëte. Quoiqu'il en soit, l'époque de sa naissance est du moins certaine, & tous les Historiens la fixent à l'année 1328, la seconde du regne d'Edouard. Son éducation est une preuve de plus, en faveur de son extraction : il n'y manqua aucune des circonstances, qui caractérisent encore aujourd'hui l'éducation de la jeune Noblesse Angloise.

Il étudia successivement dans les deux Universités, où il devint, dit M. *Leland*, » un Logicien subtil, « un Orateur élégant, un Poëte » agréable, un grand Philosophe, » un Mathématicien ingénieux, & » un profond Théologien. Il voyagea ensuite dans les Pays étrangers.

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

Au retour, il entra dans un des Colleges de Droit, à Londres; mais une étoile plus brillante l'appelloit à la Cour. Il y parut avec les plus grands avantages. A ceux de l'esprit & du sçavoir, la Nature avoit joint celui d'une figure agréable; & ses propres soins y avoient ajouté tous les agrémens de la politesse. Il fut d'abord Page du Roi, ensuite l'un des Gentils-hommes *de la Chambre du Lit*; & bien-tôt il devint un Courtisan accompli. Sa pension étoit de vingt marcs d'argent, somme considérable pour ce tems-là. Enfin il eut la Charge, alors très-honorable, d'Ecuyer, ou *Porte Bouclier* du Roi.

Le progrès de sa réputation fut plus rapide encore que celui de son avancement. L'éclat de ses talens lui fit heureusement plus d'Admirateurs que d'Ennemis: & ce sentiment ne se réduisit point à une approbation stérile; il lui assura l'estime & l'amitié des personnes de la premiere qualité. Les Dames, sur tout, l'honoroient à l'envi des distinctions les plus flatteuses. La Reine même, la Duchesse de Lancastre, la Princesse

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

Marguerite, fille du Roi, & la Comtesse de Pembroke, furent ses Protectrices déclarées. Peu s'en fallut cependant qu'il ne perdit leurs bonnes graces, pour avoir traduit du François, le fameux *Roman de la Rose*. Chacun sçait combien le beau sexe y est peu ménagé. Il avoit rendu littéralement les expressions de l'Original; les Dames, & sur tout la Princesse, lui en témoignerent leur ressentiment. On lui prescrivit la maniere d'expier cette faute: ce fut de composer la *Légende des honnêtes femmes*. La Princesse y fut désignée sous un nom allégorique, & sa vertu comblée d'éloges. Les autres Protectrices y trouverent aussi leur place, & chacune fut célébrée comme un prodige de chasteté. Plus un éloge est exclusif, plus il flatte l'amour propre. Fieres de l'exception, elles abandonnerent volontiers aux traits de la Satire, le reste de leur sexe. *Chaucer*, ayant la liberté de faire main basse sur la réputation des femmes, en usa très-amplement, & n'en fit que mieux sa Cour. C'étoient de nouveaux tro-

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

phées qu'il érigeoit à ses Héroïnes.

Sa faveur alla toujours en augmentant; la Duchesse de Lancastre lui fit épouser la Demoiselle de *Rouet* qui lui étoit attachée, & dont la sœur, Lady *Swinford*, étoit Gouvernante de ses enfans. Le Duc son mari, Prince ambitieux, & rempli de vastes projets, étoit fait pour sentir le prix des talens, du sçavoir & de l'habileté. Parmi les Courtisans, il ne trouva que le seul *Chaucer*, qui réunît tous ces différens avantages. Eh! comment ce rare assemblage n'auroit-il pas été précieux dans un Siecle d'ignorance? est-il aujourd'hui beaucoup plus commun, dans des tems lumineux, & au milieu des Cours polies? Le Duc, persuadé de l'utilité qui accompagne le vrai mérite, chercha l'occasion de faire employer notre Poëte.

Edouard vouloit entamer une négociation avec Genes, alors rivale de Venise, dans le commerce de l'Orient, & dans l'empire des Mers. Ces deux Républiques, & quelques autres d'Italie, paroissoient seules composées d'*Etres*

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

pensans & calculans; leur activité & leur industrie absorboient l'argent de l'Europe, pendant que les autres Nations, livrées à un faux point d'honneur, se repaissoient d'illustres chimeres. L'Angleterre & la France mandioient à l'envi, & payoient bien cher le secours de Genes, pour équiper des Flotes, & transporter des troupes. Enfin ce n'étoit qu'en Italie, qu'on trouvoit alors des Puissances maritimes. *Chaucer* fut un des Ambassadeurs nommés pour traiter avec Genes. A son retour, le Roi content du succès de ses négociations, l'en récompensa par un don à la maniere de ce tems-là: c'étoit une certaine mesure de vin (*a*) à prendre par jour sur le Port de Londres. Peu après, il lui donna le poste lucratif de Controlleur des Douanes. Les emplois de ce genre ne sont pas aujourd'hui moins recherchés en Angleterre, ni

(*a*) *Pitcher*, ce nom s'est conservé jusqu'à présent dans la Guyenne, si long-tems possédée par les Anglois, & dans quelques Provinces voisines. C'est un pot de vin qui tient environ six pintes.

plus incompatibles avec les Charges de la Cour.

Une circonſtance flatteuſe porta fort haut les eſpérances de notre Poëte Courtiſan. Il devint beau-frere de ſon Protecteur. Depuis long-tems le Duc étoit amoureux de Lady *Swinford*. Elle étoit veuve : après la mort de la Ducheſſe, il l'épouſa. Ainſi doublement attaché à ce Prince, *Chaucer* courut la même fortune ; & dans le reſte de ſa vie, on le voit partager tour à tour les adverſités & les proſpérités du parti de Lancaſtre. Engagé dès lors très-avant dans les affaires d'Etat ; il eut part à toutes celles qui troublerent la minorité de Richard II. Les révolutions de la Cour le mirent plus d'une fois à deux doigts de ſa perte. Il fut même obligé de prendre la fuite, & de ſortir du Royaume. A ſon retour, il y vêcut dans l'obſcurité & dans la détreſſe, juſqu'à ce qu'enfin le Duc reprit le deſſus. La fortune de Chaucer ſe relevant avec la ſienne, il ſe vit en grande faveur auprès du jeune Roi ; & non-ſeulement il obtint le rétabliſ-

ſement du droit qui lui avoit été accordé ſur le Port de Londres, mais encore une pipe de vin par an, à recevoir de *Thomas* ſon fils, qui étoit alors premier Echanſon ou Sommelier du Roi. Ces détails pourroient ſembler puériles, à des Lecteurs, qui ne cherchent point dans l'Hiſtoire les révolutions des mœurs & des uſages, autant que celles des Etats. Cependant la Coûtume de fournir en denrées une partie des gages, des ſalaires & des penſions, n'eſt pas inutile à remarquer. Outre que c'eſt un monument de la ſimplicité ancienne, elle explique de plus, comment un Souverain peu riche pouvoit tenir alors une Cour nombreuſe. Les Rois, bornés à leurs Domaines, ne levoient rien ſur les Sujets, que par leur conſentement, & pour des occaſions extraordinaires. Preſque ſans argent, comment auroient-ils payé leur maiſon ? Les Domaines y ſuppléoient par les denrées du crû, que (*b*) le Souverain percevoit

(*b*) C'étoit le cas, par rapport à la Guyenne. Cette Province étoit annexée à la Cou-

en nature, & qu'il diſtribuoit à ſes Officiers & à ſes Penſionnaires. Quelle matiere cet ancien uſage ne fourniroit-il point à nos réflexions ? Quel préjugé avantageux n'en réſulte-t-il point pour la probité & la fidélité de l'adminiſtration, dans ces Siecles gothiques ? Quelques Princes d'Italie, tels que les Ducs de Mantoue & de Parme, avoient conſervé dans leurs Cours cette coûtume œconomique : elle y ſoutenoit une magnificence, qui paroiſſoit fort au-deſſus de leur revenu, & elle y a ſubſiſté juſqu'à l'extinction de ces deux Maiſons ; mais le changement arrivé dans les mœurs avoit depuis long-tems entraîné, preſque par tout ailleurs, l'abolition de cet uſage. Suppoſons en effet qu'on entreprit de le rétablir, en laiſſant le Monde tel qu'il eſt aujourd'hui : les Courtiſans, & les Souverains mêmes courroient grand riſque de mourir de faim ou de ſoif.

Mais rentrons dans notre ſujet, & ſuivons *Chaucer* dans ſa retraite.

ronne d'Angleterre, & les vins de Bordeaux faiſoient partie des revenus du Domaine.

La mort du Duc de Lancaſtre, les troubles & les malheurs dont elle fut ſuivie, ceux dont l'Angleterre étoit menacée par l'exil & la révolte du Comte de Derby (*c*), ſon ſupplice s'il échouoit, ſon crime s'il réuſſiſſoit, tout cela s'offrit à la vûe de ce vieux Courtiſan. Agé alors de ſoixante & dix ans, il ne pût ſe réſoudre, ni à trahir ſon Roi, ni à prendre les armes contre le fils de ſon Bienfaiteur. Il quitta donc la Cour, & ſe retira à la Campagne pour y paſſer le reſte de ſes jours dans un repos contemplatif. Notre Poëte y vêcut encore deux ans, & mourut en 1400. comblé de gloire & de bienfaits. De ſes deux fils, celui dont nous avons parlé fit une très-grande figure dans l'Etat, ſous le regne de quatre Rois.

Chaucer, dans ſes voyages, s'étoit lié d'amitié avec Petrarque. Auſſi paroît-il plus d'un rapport, entre ſa maniere & celle de ce fameux Poë-

[*c*] Fils du Duc de Lancaſtre, & Roi peu après, ſous le nom de Henri IV.

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

te. Pendant que celui-ci créoit pour ainsi dire la Langue & la Poësie Toscane, le progrès des Arts & des Sciences étoit beaucoup plus lent en France & en Angleterre. Tout le sçavoir s'y réduisoit aux subtilités scolastiques, ou à des traditions, la plupart fabuleuses. La Philosophie d'Aristote, traduite du Grec qu'on n'entendoit point, en Latin barbare qu'on croyoit entendre ; des cahiers de Théologie, plus obscurs & pas mieux écrits ; des Breviaires & des Légendes, formoient alors la Bibliotheque des Clercs & des Moines, presque les seuls, dans ces Siecles grossiers, qui eussent même appris à lire. On ne doit pas être surpris que l'érudition de *Chaucer*, Séculier & homme de Cour, fit l'admiration de son Siecle. Mais l'hommage de l'ignorance n'est flatteur, que pour les esprits médiocres : notre Poëte obtint des suffrages plus honorables. Ce qu'il y avoit alors de vrais Sçavans en Angleterre, se réduisoit à trois ou quatre, tels que *Gower*, *Occleve*, *Lidgate*, & le célebre *Wic-*

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

kliffe (*d*), que les Anglois appellent leur premier Réformateur ; ils furent tous amis particuliers de notre Poëte, & le dernier sur tout vêcut avec lui dans une liaison intime. Ce Curé, qui mourut tranquille dans son Presbitere, ne fut, de son vivant, que soupçonné d'Hérésie ; mais après sa mort il en fut convaincu. Son corps fut déterré, brûlé, & les cendres jettées au vent. Cette flétrissure, que Rome crut imprimer à sa mémoire, devint ensuite un titre précieux, qui la consacra dans les fastes de la réformation. On ne peut lire *Chaucer*, sans s'appercevoir qu'il avoit adopté, si non ses opinions, du moins sa haine & ses invectives contre les Moines. Ceux-ci, dans les Contes (*e*) de notre Auteur, ne paroissent pas moins souvent sur la Scene, ni plus à leur avantage, que dans ceux de

(*d*) Communément *Wiclef*.

[*e*] *Canterbury tales*. Un Auteur, déja connu par de fort bonnes Traductions & Imitations de l'Anglois, a formé le dessein d'en faire un choix, & de le rendre librement en François.

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

Bocace & de tous ses Imitateurs.

Il en vouloit sur tout aux fraudes pieuses, qui dans ces Siecles d'ignorance défiguroient la Religion. Dans le Prologue de son *Pardonner*, ou *Distributeur d'Indulgences*, il introduit un de ces Vagabonds, qui couroient les Campagnes, pour sémer la superstition & recueillir de l'argent. Il seroit difficile de traduire ce morceau littéralement. Il y a, dans la naïveté de son vieux langage, un agrément qu'on ne peut rendre que par comparaison. C'est un stile, auquel celui de Villon & de Marot ressemble assez dans notre Langue. Le Cafard explique lui-même sa méthode de prêcher, & l'art avec lequel il débite ses marchandises. La principale consiste en Reliques supposées, d'une espece fort singuliere. » Bonnes gens, » s'écrie-t-il, en leur montrant un » os d'épaule de Mouton, écoutez » & retenez bien ce que je vous dis. » L'os que vous voyez, appartint » jadis au Bélier d'un Saint Patriar- » che ; si vous le trempez dans un » puits, l'eau contractera dans l'ins-

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

» tant une vertu miraculeuse, pour » guérir toutes les maladies du bé- » tail. Si quelque Brebis, quelque » bête à corne devient enflée pour » avoir avalé un Insecte vénimeux, » ou mangé d'une mauvaise herbe, » lavez-lui la langue avec cette eau : » a-t-elle la galle ou quelqu'autre » maladie externe ? Baignez-là de- » dedans. Enfin si le Propriétaire lui- » même en boit tous les matins un » coup avant que le Coq chante, » il verra prospérer & multiplier son » bétail, au-delà de ses espérances..... » Bien plus, Mesdames, cette Re- » lique guérit aussi de la jalousie. » Quand un mari est dans l'accès de » ce mal dangereux ; qu'on lui fasse » seulement son potage avec cette » eau miraculeuse : vous verrez dis- » paroître toutes ses inquiétudes & » ses défiances. Il laissera sa femme » sur sa bonne foi : eut-il tout vû » de ses propres yeux ? Il prendra dé- » sormais la réalité pour une illu- » sion....... Voici encore une mitai- » ne, dont la vertu n'est pas moins » précieuse. Celui qui met la main » dedans, pour sémer son grain ou

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

» ses légumes, en retire double ré-
» colte....... Ainsi, conclut l'Orateur,
» j'inspire à mes Auditeurs une sain-
» te confiance : ils viennent à l'of-
» frande, ils baisent mes Reliques,
» & moi j'empoche leur argent.......

....

La plûpart des Poëmes de *Chaucer* sont des allégories dans le goût de Petrarque, telles que *la Cour d'Amour*, & *le Palais de la Renommée*, duquel Pope se faisoit honneur d'avoir pris l'idée de son *Temple de la Renommée*. *Troïlus* & *Creseide* est une sorte de Poëme érotique, ouvrage de sa premiere jeunesse, où il peignit l'amour avec toute la force & la chaleur de sentiment, que cet âge seul connoît, & qu'il est seul capable de bien exprimer. Il écrivit aussi plusieurs *Complaintes*, ou *Elégies*, sur des sujets tirés de la Fable, ou des Romans de ce tems-là; des Poësies Chrétiennes & Morales pour les Princesses ses Protectrices, des Fables, des Ballades & des Chansons, dont il composa la derniere au lit de la mort. Enfin il excella dans tous les genres : le stile sérieux,

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

l'enjoué, le tendre, le galant, lui furent également familiers, & son génie Poëtique peut passer pour universel. C'est à ce titre que *Dryden*, le comparant avec Homere & Virgile, ose l'élever au-dessus du second, & le placer même vis-à-vis du premier.

Cette vénération de la postérité a fait rendre, à notre Poëte, tous les honneurs dont l'Angleterre se plaît à couronner la mémoire des grands Hommes qu'elle a produits. Un monument dans Westminster, élevé à sa gloire, l'offre sans cesse aux yeux de la Nation & des Etrangers. L'épitaphe nous apprend qu'il a été érigé par un simple Particulier, cent cinquante-six ans après la mort de ce Poëte.

Qui fuit Anglorum Vates ter maximus olim,
Galfridus Chaucer conditur hoc tumulo.
Annum si quæras Domini, si tempora mortis,
Ecce notæ subsunt quæ tibi cuncta notant,

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Chaucer.*

25 Octobris 1400. ærumnarum requies mors.
N. Brigham hos fecit, musarum nomine, sumptus. 1556.

Si Nicolas Brigham, qui *a fait*, dit-il, *cette dépense en l'honneur des Muses*, étoit l'Auteur de l'Inscription, il faut avouer que les Muses furent bien ingrates pour lui. Il n'en est pas moins beau à un simple Citoyen, de consacrer ainsi une partie de sa fortune à la gloire de la Patrie & des Lettres. On trouve, parmi les Tombeaux de Vestminster, des exemples fréquens de cette générosité. C'est une branche de *l'esprit public* ; mot aussi difficile à transplanter en France, que le sentiment qu'il exprime.

EDMOND SPENSER.

Si de la Vie de Chaucer nous passons immédiatement à celle d'un Poëte qui vécut deux siécles après lui, ce n'est pas que ce long espace ait été absolument vuide de Génies & de talens. Il s'éleva de tems en

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

tems quelque Poëte, qui soutint la réputation des Muses Angloises : mais, depuis Chaucer, leur gloire ne fut pas portée plus haut que le point où il l'avoit laissée.

Cet honneur étoit reservé à Spenser. Si l'on excepte le Dramatique, dont Shakespear, son contemporain, fut le pere & le créateur, il excella dans tous les genres : & comme Chaucer avoit été le fondateur du premier âge de la Poësie Angloise, Spenser paroit avec justice à la tête du second. Cet âge heureux commence sous le régne d'Elizabeth, comme celui d'Edouard III est l'époque du précédent. Remarquons-le en passant. Il semble que le sort ait attaché aux mêmes causes la grandeur des Rois, la prospérité des nations & les progrès du génie : à ces deux âges succéda celui de Pope & d'Addisson ; & le régne d'Anne, qui le vit éclore, effaca les deux autres, autant par l'éclat des talens que par les succès de l'administration.

L'origine de Spenser paroit assez obscure. Tout ce qu'on sçait de sa naissance & de ses premieres années

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

c'est qu'il naquit à Londres, & qu'il fit ses études dans l'Université de Cambridge. Ce qu'on trouve de plus clair sur sa famille & sa fortune, est combattu par des incertitudes. A juger par sa premiere entrée dans le monde & par son début à la Cour, il n'eut d'appui que son talent. On le voit commencer sa carriere sans crédit, sans considération, & vraisemblablement sans Parens & sans patrimoine.

Pour suppléer, pendant le cours de ses études, au défaut de la fortune, il disputa dans son College, une place de fondation. Son concurrent, M. Andreus, l'emporta sur lui. Né sous une étoile plus heureuse, ce Rival n'étoit pas Poëte; mais il fut Evêque. Le nom de Spenser, il est vrai, fait plus de bruit après sa mort; celui d'Andreus est relégué dans les Archives de l'Eglise de Winchester; mais quelle différence entre la vie du Prélat & celle de l'Auteur! & s'il falloit recommencer, l'Evêque voudroit-il troquer son opulente mitre contre les lauriers du Poëte indigent?

Le dégoût qu'il conçut de ce mau-

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

vais succès, & plus encore l'impuissance de remplir sans ce secours la longue carrière des études, lui firent quitter de bonne heure l'Université. Il vécut quelque tems chez un Ami, dans le nord de l'Angleterre. Là, il devint amoureux de cette *Rosalinda*, qu'il a tant celèbrée dans ses Poësies pastorales. Mais, soit sincérité, soit discretion extrême, il n'y chante jamais que les rigueurs de cette Belle. Il étoit jeune cependant, & le portrait placé à la tête de sa vie nous le représente avec une figure agréable, une phisionomie fine, noble & intéressante. Mais sans bien, sans naissance, il ne pût flater assez, par ses talens, l'amour propre de Rosalinda. Cette inhumaine ne se lassa point de fournir matiere aux plaintes si touchantes & si pathétiques, dont il a rempli ses Eglogues. La coquetterie même trouvoit son intérêt à perpétuer les tourmens du malheureux Poëte. En devenant heureux, il auroit gardé le silence; ou peut-être, ce qui est bien pis, auroit-il décrit dans quelque jouissance tous les attraits de sa Bergere. En lui tenant rigueur, non seulement elle ne

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

risquoit point sa gloire, mais elle assuroit à sa beauté de nouveaux sacrifices. Rebuté enfin de ses cruautés, mais sans guérir de sa passion, le pauvre Spenser fut à Londres, chercher dans le soin de sa fortune quelque dissipation aux chagrins de l'amour.

Il rechercha la protection du Chevalier Philippe Sidney, *le Mécene de ce tems.* S'il faut croire un récit accrédité par la tradition, le Poëte s'y prit singulierement, pour avoir accès auprès du Protecteur qu'il avoit choisi; & si le fait est vrai, il prouve combien l'infortuné Spenser étoit indigent, & sans appui. Il avoit entendu parler du jugement solide & du goût exquis de Sidney. Avant que de paroître devant lui, il voulut le prévenir favorablement par un morceau des plus sublimes. Il se présenta donc à sa porte; mais sans demander l'entrée, il lui envoya le Chant de son Poëme de *la Reine des Fées*, où est l'admirable description du désespoir. Le Chevalier en eut à peine lû quelques Stances, qu'il sentit un transport de joye & d'admiration, à la décou-

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

verte d'un si rare génie; il fit appeller son Intendant, & lui ordonna de porter cinquante livres sterling à la personne qui lui avoit fait remettre ces Vers. Mais continuant de lire, & son extase augmentant à chaque Stance, il ajouta cinquante livres. Enfin la surprise de l'intendant le faisant différer à porter les cent livres sterling, il y en joignit cent autres: » & courez au plus vite, » s'écria le généreux Chevalier; portez cet argent à l'Auteur; car si » vous tardez davantage, & que je » continue de lire, je serai peut-être » tenté de lui envoyer tout mon » bien. Depuis ce moment, notre Poëte fut admis dans la société de son Bienfaiteur, qui s'occupa dès-lors à préparer les voyes pour l'introduire à la Cour.

Il y réussit; & la Reine accorda à Spenser, le titre pompeux de *Poëte Laureat* (*f*); espece de Charge qui subsiste encore à la Cour d'Angleterre. Ce début promettoit beaucoup;

[*f*] C'est M. Colley Cibber, Auteur ou Editeur des Vies dont nous donnons l'ex-

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

mais le grand Trésorier Cecil, Ministre avare, dur, & peu sensible aux charmes du bel esprit, laissa longtems le Poëte avec sa Patente, sans pension & sans subsistance. La guerre & les négociations des Pays-bas, où son *noble Patron*, le Chevalier Sidney, étoit également employé, l'obligeoient à de longues & fréquentes absences; pendant lesquelles Spenser, privé de son appui, ne recevoit du vieux & sombre Ministre que des refus & des désagrémens.

C'en étoit plus qu'il n'en falloit, pour donner de l'humeur à un Poëte, persécuté de l'Amour & de la Fortune. Il ne dissimula point son ressentiment, & il désigna même le grand Trésorier, dans quelques-unes de

trait, qui en est aujourd'hui revêtu. Sa fonction consiste dans une Ode ou une Cantate, qu'il est obligé de composer tous les ans pour l'anniversaire de la naissance du Roi. Ce titre de Poëte en charge parut si ridicule à Pope, à Swift & à quelques autres Beaux-Esprits d'Angleterre, qu'il devint l'objet de leurs plaisanteries, & le Poëte Royal fut immolé à la risée publique dans le fameux Poëme de *la Dunciade*.

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

ses Poësies chagrines. Pénétré de sa situation, il ne manquoit aucune occasion de la déplorer; & dans un de ses Contes (g) il représente ainsi l'état d'un homme de mérite, réduit à solliciter les graces de la Cour:

» Ah! que tu connois peu cette » affreuse situation! non tu ne l'as » point éprouvée. Sçais-tu que la » Cour est l'Enfer pour les Infortu» nés? Quoi! demander sans cesse » ce qu'on n'obtient jamais: finir » tristement la journée, pour passer » une longue nuit dans l'agitation » & dans la rêverie! avancer aujour» d'hui pour reculer demain: se » nourrir d'espérance, sécher de » crainte & de douleur; mériter les » bienfaits du Prince, & mandier » en vain la faveur des Ministres; » vieillir dans l'attente des graces, » sentir son ame consumée de sou» cis & d'inquiétudes, dévorer son » cœur dans l'accès de la rage & du » désespoir; revenir encore & ram» per aux pieds de l'orgueil ou de la

(g) *Mother Hubbard's tale.*

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

» stupidité; cajoler, plier, perdre » le tems, courir, voyager, dépen» ser, donner le peu qu'on a, man» quer de tout soi même, & mou» rir enfin sans avoir vécu!

Ces plaintes touchoient peu l'inflexible Cecil. Notre Poëte n'eut point recours à un expédient, qui peut-être lui auroit réussi; c'étoit de flatter le grand Trésorier. Souvent un cœur dur est accompagné d'une tête vaine; & ce que n'a pû la Justice ni l'humanité, souvent l'amour propre l'emporte. Spenser, trop fier sans doute, ne pût se résoudre à louer son Persécuteur: il préféra l'infortune à l'avilissement, & dans toutes les occasions il affecta de faire directement sa Cour à la Reine même. Cette conduite n'étoit pas d'un bon Courtisan. Le Ministre eut grand soin de le lui faire sentir; & voici une petite Anecdote qu'on nous rapporte à ce sujet.

Spenser ayant présenté, à la Reine, des Vers dont elle fut contente; Sa Majesté lui accorda une gratification de cent Livres sterling. *Cecil*, qui étoit présent, répondit d'un ton

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

de mépris pour le pauvre Poëte: » eh quoi, Madame, tout cela pour » une Chanson! Eh bien, reprit la » Reine, qu'on lui donne donc *ce » qui est de raison.* Spenser attendit quelque-tems; mais il eut la mortification de n'entendre parler de rien. Enfin il saisit un moment favorable, pour présenter à la Reine un placet en Vers, dont voici le sens. On pardonnera les jeux de mots à un Siecle, où le goût encore dans l'enfance, leur laissoit usurper le titre d'Epigrammes.

„ On me promit un jour que „ j'aurois raison de ma rime; mais „ jusqu'à ce moment, je n'en ai eu „ encore, ni rime, ni raison.

La Reine, piquée, envoya chercher le grand Trésorier; elle le reprimanda aigrement, & lui ordonna de faire payer sur le champ à son Poëte, la gratification de cent livres sterling, qu'elle lui avoit accordée.

C'étoient des momens de bonace, qui entassoient sur la tête du malheureux Spenser, les nuages de la disgrace & de l'indignation du

PHILOLOG. Poëtes Angl. Spenser.

Ministre. On peut bien penser que celui-ci eut souvent son tour. Le Poëte fut forcé de chercher un appui, pour contrebalancer la haine d'un Ennemi si puissant. Le Comte de Leicester, alors favori de la Reine, prit notre Auteur sous sa protection, & lui fit même donner en 1579. une commission honorable dans les Pays Etrangers; mais on ne nous explique ici, ni pour quelle Cour, ni à quelle occasion. Ce commencement de faveur eut même des suites plus réelles & plus solides. Le Lord *Grey de Wilton*, ayant été nommé *Lord Député* (*h*) d'Irlande, Spenser eut l'emploi important & lucratif de son Sécretaire. Transplanté ainsi dans un autre Royaume, & destiné à un genre de vie fort différent du premier, il ne manqua, ni de talens, ni d'application, pour remplir les devoirs de son Office. Il fit plus, il voulut laisser un monument de son travail & de ses recherches; & ce fut ce qui donna

(*h*) C'est-à-dire, Gouverneur ou Commandant par *interim*, en l'absence ou au défaut du Viceroi ou *Lord Lieutenant*.

PHILOLOG. Poëtes Angl. Spenser.

lieu à son excellent discours, sur l'état de l'Irlande. Alors il dût se croire à l'abri, pour jamais, de ces besoins odieux, contre lesquels il n'avoit fait que lutter toute sa vie. La Reine lui fit expédier, pour prix de ses services, une concession de trois mille acres de terre dans le Comté de Cork. Il eut donc le plaisir, rare pour ses pareils, de *donner dans les fonds de terre*. On peut bien juger, & par l'étendue de cette concession, & par l'état sauvage où étoit encore l'Irlande, que ces nouveaux Domaines exigeoient des soins & de la dépense, pour les mettre en valeur. Spenser y fit bâtir une jolie maison, dans une situation délicieuse, au bord de la Riviere de *Mulla*, dont il fait de si belles descriptions dans ses Ouvrages; il y alloit passer tout le tems, dont ses occupations le laissoient disposer. Là, partageant sa vie entre les soins de l'Agriculture, & les douces réveries de l'enthousiasme Poëtique, il puisoit dans le sein de la Nature même, ces images riches & riantes, dont ses Poëmes sont embellis: il y acheva celui

PHILOLOG. Poëtes Angl. Spenser.

de *la Reine des Fées*, le plus grand & le plus célebre de ses Ouvrages. L'estime réciproque fit bien-tôt naître une amitié intime entre lui & le Chevalier *Walter Raleigh*, alors Capitaine dans l'Armée d'Irlande. Ce Chevalier, dont la fortune fut rapide & la faveur distinguée, n'oublia point à la Cour *un ami de Province*. Il fit valoir de plus en plus ses talens & ses services; il engagea la Reine à lire ses Ouvrages: enfin il ne négligea rien, pour réparer le tort que l'absence & l'oubli font toujours à ceux qui servent le mieux, loin de l'œil du Maître.

Cette position heureuse & tranquille n'étoit destinée qu'à faire sentir plus amerement, au malheureux Poëte, qu'il étoit né pour l'infortune. Apeine en avoit-il joui quelques années, que la rebellion d'Irlande éclata. Ses terres furent ravagées, sa maison pillée & brulée; & les Rebelles étant restés maîtres de la campagne, il ne put jamais rentrer dans son bien. Forcé de retourner à Londres, il n'y trouva plus son grand Bienfaiteur, le Chevalier Sid-

PHILOLOG. Poëtes Angl. Spenser.

ney. Ce Héros dans tous les genres, ce patron des Auteurs, Auteur lui-même, homme d'état, doué de toutes les vertus Civiles, Sociales & Militaires, étoit mort des blessures qu'il avoit reçue devant *Zutphen* à la tête des troupes Angloises. Quelle perte pour Spenser! Elle fut irreparable. On conte fort differemment le reste de sa vie & quelques circonstances de sa mort. M. *Hughes*, son Editeur, dit, qu'après celle de Sidney, il retomba dans un abyme de calamités qui ne finirent qu'avec sa vie, en 1598; qu'il fut enterré auprès de *Chaucer*, comme il l'avoit désiré, dans l'Abbaye de Westminster, où l'on voit encore son tombeau, & que ce Monument lui fut erigé aux dépens du Comte d'Essex. (*i*) Mais M. Cibber, dans la vie dont nous donnons l'extrait, fait un

[*i*] La vérité, l'exactitude est le premier tribut que nous devons au public. Nous ne rougirons jamais d'avouer & de rectifier les erreurs où nous pourrions être tombés, par notre faute; encore moins celles où nous auroient induits nos Originaux étrangers. Tel est l'anachronisme qui se trouve à la

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

recit différent de la Cataſtrophe de notre Poëte. M. *Drummond*, d'où il le tire, prétendoit le tenir de *Behn-Jonhſon*, qui ſuivit Spenſer d'aſſez-près pour en être inſtruit par ſes Contemporains. Spenſer, ſelon lui, mourut à Dublin dans *Kingſtréet ;* & s'il faut l'en croire (*), il mourut *de faim*, au pied de la lettre. On ajoute une circonſtance qui recule ſa mort juſqu'en 1599. C'eſt, dit-on, que le Comte d'Eſſex, alors Vice-Roi d'Irlande, ayant apris l'extremité où il étoit réduit, lui envoya vingt livres ſterling. Ce ſecours arriva trop tard. Spenſer expiroit. Il le refuſa : „ Rem-

fin de notre Extrait des *Mémoires d'Eliſabeth* (volume de Novembre) & que nous avons vérifié trop tard. Spenſer y ſurvit au Comte d'Eſſex, c'eſt tout le contraire. Au reſte il n'eſt pas moins vrai que l'attachement du Poëte pour cet infortuné Seigneur fut une des principales cauſes de la haine des *Cecils* contre Spenſer & des différentes diſgraces qu'ils lui firent eſſuyer. M. *Hughes* remarque que ſon perſécuteur, le Grand Tréſorier, mourut la même année 1598. Le Comte d'Eſſex étoit alors lui-même en diſgrace & retiré de la Cour. Voyez le Journal d'Octobre, *Mémoires d'Eliſabeth*.

(*) By abſolute want of bread.

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

„ portez, dit-il, cet argent ; je n'aurois „ pas le tems de le dépenſer.

Quoiqu'il en ſoit, on eſt d'accord que le chagrin & la miſere abrégerent ſes jours. Quelle fin, pour un homme qui joignoit aux plus grands talens de l'eſprit, toutes les bonnes qualités du cœur ! Il paroit, dit ſon Hiſtorien, par tous les détails qui nous ſont reſtés ſur ſon caractere, » qu'il étoit doux, ſociable, hu- » main, & généreux. » A le conſiderer comme Ecrivain, jamais perſonne ne ſçût mieux que lui trouver le chemin du cœur. Le ton du ſentiment eſt celui de ſa Poëſie ; & l'on ne peut lire ſes vers, ſans ſentir autant d'amitié que d'admiration pour l'Auteur. La vérité de ſes peintures produit une douce illuſion. En liſant ſon Poëme de *la Reine des Fées*, on ſe croit tranſporté dans un ſéjour d'enchantemens, entouré des Nimphes, & en converſation avec les Graces. Enfin nul Poëte n'eut jamais l'imagination plus féconde, l'expreſſion plus élégante, ni le don d'exciter, dans l'ame du Lecteur, plus de chaleur & d'enthouſiaſme.

PHILOLOG. *Poëtes Angl. Spenser.*

Cowley fit profeſſion de lui devoir le ſien ; & M. Thomſon (*k*), Auteur de l'excellent Poëme *des Saiſons*, ſe faiſoit honneur de s'être formé ſur ce grand modele.

Si les intrigues de la Cour, le tumulte de la Guerre, l'ivreſſe des plaiſirs, les ſoucis de l'ambition, ſemblent avoir détourné les Protecteurs de Spenſer, des ſoins généreux qui auroient pû adoucir la fin de ſa vie, la Nation entiere s'unit après ſa mort, pour combler d'honneur ſa mémoire. L'Inſcription de ſon monument eſt en Anglois ; ſimple & courte, mais judicieuſe.

» Cy gît (en attendant la ſeconde » venue de notre Sauveur Jeſus- » Chriſt) le corps d'Edmond Spen- » ſer, le Prince des Poëtes de ſon » tems : ſon divin génie n'a pas beſoin » d'autre témoignage, que celui de » ſes œuvres.

(*k*) Fameux Poëte moderne, mort en 1748. Nous donnerons ſa Vie & quelques Extraits de ſes Ouvrages.



PHILOLOGIE.

APOLOGIE DES FEMMES.

Par Dom Feijoo, Benedictin Eſpagnol. Madrid.

NOUS regreterions, pour l'honneur de la France, que la premiere idée d'une ſi galante entrepriſe fut tombée dans l'eſprit d'un Etranger ; mais graces à la Nature, qui n'a laiſſé les François en arriere ſur rien d'ingénieux & d'aimable, (*a*) il y a long-tems que les Femmes leur ont l'obligation d'avoir pris leur défenſe. Nous, avons, dans notre langue, pluſieurs bons ouvrages ſous ce titre. Ainſi c'eſt la forme, plutôt que le fond du ſujet, qui doit intereſſer la curioſité dans cet arti-

(*a*) Le Taſſe a dit de nos plus belles Provinces & de leurs Habitans :

La terra molle e lieta
Simili a ſe gli habitatori produce.

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

cle. Le Pere *Feijoo* (*b*) s'est fait une réputation aussi distinguée par son esprit que par son savoir, surtout dans son *Théâtre critique* [*c*], où il déclare la guerre à tous les préjugés. Celui qui regarde les femmes lui a paru si dangereux pour la société, qu'il fait profession d'avoir recueilli toutes ses forces pour le combattre.

❁ ❁ ❁

On parle mal des femmes, dans le Monde; on prend leur défense dans la solitude: conclura-t-on qu'elles sont moins aimées des gens du Monde, que des Solitaires? il est plus raisonnable de penser, qu'on peut prendre leur défense sans amour, & les aimer passionément, en parlant très mal d'elles. Si l'on conclut autrement, on fortifie l'Apologie, au lieu de l'affoiblir: car prétendre que les attraits de ce sexe peuvent lui faire par-tout des conquêtes & des partisans, c'est donner bien du

(*b*) On prononce Feigho.

(*c*) On nous en a traduit quelques Fragmens, qui ont beaucoup perdu à ne pas l'être avec un peu plus d'élegance.

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

merite à ce qu'on veut ravaller. Envain dira-t-on qu'on peut aimer les femmes sans les estimer: cela est vrai pour l'amour passionné, qui s'aveugle ordinairement sur son objet particulier; mais l'amour pour l'espéce en général ne seroit qu'une chimere, si l'on en faisoit une passion, & ne peut être qu'estime, fondée sur le merite.

Le caractere de ceux qui prennent la défense des femmes fait donc l'éloge de leur sexe; le caractere de ceux qui en parlent mal ne le fait guere moins, ou certainement ne leur fait aucun tort. Il est plutôt honorable que fletrissant d'être l'objet de la critique, lorsqu'elle n'a pour armes que des imputations vagues & des lieux communs, ou même, que de ces paradoxes dont les deux contradictoires peuvent être également prouvées.

Les femmes ont le sort des ouvrages d'esprit: c'est toujours sur les meilleures Piéces qu'on voit tomber la critique, tandis que les autres demeurent dans l'oubli. Certains éloges, qu'on accorde aux Piéces foi-

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

bles, ne prouvent rien en leur faveur; elles ne les doivent qu'à l'indulgence, ou à une sorte de commiseration. La censure n'est-elle pas préférable aux louanges de cette nature? On accuse surtout les femmes, de foiblesse d'esprit: ce n'est pas les traiter comme des esprits foibles, qu'on flatte toujours, que de leur faire une guerre perpetuelle; ou bien c'est montrer soi-même un esprit bien dur, & peut-être une espéce de lacheté.

Après cet exorde, Dom *Feijoo* fait sentir la force du préjugé qu'il veut détruire: » je m'engage, dit-il, dans ,, une grande entreprise. Ce n'est ,, plus avec un vulgaire ignorant, ,, que j'entre en lice. Défendre toutes ,, les femmes, c'est attaquer tous les ,, hommes; puisqu'il y en a peu qui ,, ne s'interessent à la supériorité de ,, leur sexe. ,, L'opinion commune va si loin contre les femmes, qu'à peine leur attribue-t-elle une bonne qualité. Elle ne leur trouve que des défauts, dans l'ordre physique & moral. Mais comme elle triomphe sur-tout, dans les bornes étroites

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

étroites à leur raison, leur défenseur avertit que divisant son sujet, il s'étendra moins sur la premiere partie, qui regarde leur caractere & quelques autres points, que sur la seconde, où il veut examiner leurs dispositions pour les sciences & pour tous les objets de l'esprit.

Nous pourrions nous applaudir d'écrire en France, où l'on peut plaider la cause des Dames, sans craindre d'offenser les hommes. Mais est-il vrai qu'elles y aient moins besoin d'Apologie qu'ailleurs? Si le François ne se lâche pas contr'elles en propos insultans, s'il en parle volontiers d'un ton flatteur, surtout en leur présence, ses éloges mêmes ne viennent-ils pas de la persuasion où il est de la supériorité de son propre sexe, & de cette indulgence hautaine, qui ne fait ceder le premier rang que parce qu'on se croit sûr de n'être pas pris au mot?

Le galant Apologiste compare les Calomniateurs des femmes, au faux Prophete Mahomet, qui les excluoit de son paradis. Celui, qui les dépouille de tout merite en cet vie,

ne s'éloigne pas beaucoup de celui qui leur refuse le bonheur dans l'autre.

La plûpart de ceux, qui prennent plaisir à jetter les plus noires couleurs sur les femmes, sont les plus avides de leurs faveurs. Euripide, qui a très mal parlé d'elles dans ses Tragédies, les aimoit éperdument. Il les détestoit sur le Théâtre, il les idolatroit en particulier. Le voluptueux Bocace écrivit contre les femmes une violente Satyre, sous le titre du *Labyrinthe de l'Amour*. Que signifie ce Mistere ? Peut-être veut-on cacher son penchant réel sous des sentimens contrefaits. Peut-être l'assouvissement des passions sensuelles entraîne-t-il un dégout, qui ne représente plus qu'indignité dans le sexe auquel on a sacrifié ses forces. Peut-être aussi se vange-t-on quelquefois par les injures, des refus dont on est humilié. Il se trouve de si méchans hommes, qu'ils ne disent du mal d'une femme, que parce qu'elle n'en a point voulu faire.

On a vû d'affreux exemples de cette noire vengeance. Tel est celui

de la Comtesse de Douglas, célebre beauté d'Ecosse, que Guillaume Léont accusa du crime de lese-majesté, parce qu'il n'avoit pû toucher son cœur. Il suborna des témoins, qui la firent condamner au dernier supplice. C'est ce que ce Monstre avoua lui-même, après l'exécution.

Dom Feijoo ne disconvient pas qu'il n'y ait des femmes vitieuses. Mais hélas ! dit-il, si l'on remontoit à la source de leurs désordres, qu'on la trouveroit souvent dans l'autre sexe ! commencez par changer les hommes, si vous ne voulez trouver que de la bonté dans les femmes. La Nature a mis la pudeur en elles, comme un rempart opposé à toutes les batteries des passions ; il est très rare qu'on ouvre la brêche par l'intérieur de la place.

Les déclamations de quelques Ecrivains sacrés, contre les femmes, ne doivent s'appliquer qu'à celles qui sont réellement mauvaises : & quand elles regarderoient le sexe entier, qu'en concluroit-on ? que les Medecins de l'ame déclament contre les femmes, comme les Medecins

du corps contre les fruits, qui quoique bons & utiles en eux-mêmes, deviennent nuisibles par l'abus qu'on en fait. D'ailleurs on connoit le propre de l'art oratoire, d'exagerer le péril, pour détourner plus efficacement du mal : & s'il faut répondre à l'objection par une raison du même ordre, comment accorder la supposition qui attribue plus de vices aux femmes qu'aux hommes, avec l'épithete de sexe dévot, & avec l'opinion de tant de graves Docteurs, qui comptent dans le Ciel plus de femmes, indépendamment même de leur plus grand nombre sur la terre.

Il me semble entendre, continue *Dom Feijoo*, cette accusation vague, énoncée avec autant d'emphase qu'elle a peu de fond, que les femmes sont la cause de tous les maux : & pour le prouver, il n'y a pas jusqu'au plus bas peuple, qui n'ait perpetuellement à la bouche, que *Cave* perdit l'Espagne, & *Eve* le monde entier.

Mais le premier exemple est absolument faux. Le Comte Julien appella les Mores dans sa Patrie,

sans y être engagé par sa Fille. Elle s'étoit contentée de lui découvrir son affront. En vérité les femmes sont bien malheureuses, si dans les injures les plus sensibles on leur refuse la consolation de s'en plaindre à un Pere ou à un Mari. L'insolent Agresseur doit bien s'y attendre. Si leurs plaintes deviennent quelquefois l'occasion d'une vengeance injuste, c'est la faute, non de l'innocence outragée, mais de l'homme violent qui emploie le fer en sa faveur, & du Téméraire qui le lui fait prendre. Ainsi tout le crime reste à la charge des hommes.

Si l'exemple d'Eve prouve que les femmes sont plus mechantes que les hommes, il prouvera aussi que les Anges en général sont plus mechans que les femmes ; puisque la premiere fut entraînée dans le crime par un Ange, ainsi que l'homme y fut porté par la femme. Il n'est pas décidé qui pecha plus grievement, d'Adam ou d'Eve : les Peres de l'Eglise sont la-dessus d'opinion differentes. Ce que dit Cajetan, pour disculper Eve, qu'elle fut sé-

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

duite par une Créature d'une intelligence & d'une pénétration bien supérieure à la sienne, excuse qu'on ne peut alleguer en faveur d'Adam, ne met pas l'avantage du côté de notre premier Pere.

L'Apologiste, passe des qualités morales des femmes, aux qualités physiques. Il touche l'erreur de quelques Naturalistes, qui ont prétendu que la femme n'est qu'une production imparfaite & monstrueuse de la Nature, à laquelle ils n'attribuent point d'autre vue que la production de l'homme. Cet article a peu d'étendue; mais il en a trop encore, pour la délicatesse de notre langue, la plus honête & la plus reservée de toutes les langues, quoiqu'on puisse dire de nos mœurs. Comme on ne peut supposer que *Dom Feijoo* se soit oublié jusqu'à l'indécence, il s'ensuit que les Pyrennées mettent quelques differences entre les regles des Espagnols & les nôtres.

O admirables Physiciens! reprend-il, contre ceux qui soutiennent que la Nature n'a jamais en vue la production de la femme. Il s'ensuivra

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

donc qu'elle tend à sa propre ruine; puisque l'espéce ne peut se conserver sans l'un & l'autre sexe. Il s'ensuivra aussi qu'elle se trompe plus souvent qu'elle ne réussit, dans la plus importante de ses opérations; puisqu'il est constant qu'elle produit plus de femmes que d'hommes.

Il réfute ensuite l'erreur d'*Almeric*, Docteur Parisien du douziéme siécle, qui avoit dit que si l'état d'innocence eut duré, tous les individus de l'espéce humaine eussent été des hommes, formés immédiatement de Dieu comme Adam. Almeric avoit puisé cette erreur, avec beaucoup d'autres, dans les œuvres d'Aristote. Aussi fut-il condamné, au Concile de Paris de l'an 1297; & la lecture d'Aristote y fut défendue.

Il est certain, continue l'Auteur, que ce Philosophe Grec fut grand ennemi des femmes dans ses livres: mais l'étoit-il partout ailleurs? Il aima, non-seulement avec tendresse, les deux femmes qu'il épousa; mais son amour pour la premiere, nommée *Pithaïs,* fille ou niece d'*Hermias*,

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

lui causa des transports si insensés, qu'il alla jusqu'à lui offrir de l'encens, comme à une Divinité. On raconte aussi ses folles amours avec une Créature bien plus méprisable; & cet Ennemi des femmes s'attira, par son incontinence, une Epigramme très mordante, de la part de *Theocrite de Chio*: exemple, dont il resulte encore que très souvent, l'esprit de Satyre contre les femmes est accompagné d'un penchant desordonné pour leur sexe.

Une nouvelle erreur naquit de la premiere. De l'imperfection pretendue de la Nature dans les femmes, on alla jusqu'à dire que son ouvrage seroit enfin rectifié, & que toutes les femmes, à la fin des tems, deviendroient des hommes: erreur fort semblable à celle des Alchimistes, qui partant du principe, que la Nature dans la production des métaux à toujours pour but la génération de l'or, & ne produit d'autres métaux imparfaits que par sa propre imperfection, prétendent que l'art doit servir à perfectionner l'œuvre de la Nature, & faire de l'or, par

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

exemple, de ce qui étoit du fer. Mais cette erreur est plus supportable que la premiere, puisque l'or est sans contredit le plus noble des métaux; aulieu qu'il n'est pas prouvé qu'un sexe soit plus noble que l'autre.

Jusqu'à présent l'Apologiste a raisonné sur des principes généraux. Il entre ici dans un curieux détail pour établir, non la supériorité des femmes sur les hommes, mais l'égalité des deux sexes. Comme nous avons reservé pour un second Extrait l'article de l'esprit, qui merite d'être traité séparément & plus à fond, les premieres observations vont tomber sur trois qualités, qui étant plus parfaites dans les hommes que dans les femmes, semblent devoir faire donner la préference aux premiers; c'est la force, la fermeté, & la prudence. Mais en cédant l'avantage de ce côté-là, *Dom Feijoo* fait observer que les femmes peuvent y pretendre par un autre; elles mettent dans la balance, à leur tour, trois qualités fort estimables; la beauté, la docilité & la sincerité, dans les-

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

quelles il paroit qu'elles surpassent les hommes.

La force, qui est une qualité du corps, peut-être contrebalancée par la beauté, qui en est une aussi; & plusieurs donnent l'avantage à celle-ci. Ils auroient même raison, si les yeux étoient les juges de ce differend: mais comme il est plus raisonnable de consulter le jugement, *Dom Feijoo* reconnoit que la force l'emporte sur la beauté, parce que celle-ci ne procure point au Monde les avantages essentiels qu'il reçoit de la force des hommes, dans les trois points importans qui sont comme le soutien de tous les Etats; la guerre, l'agriculture, & les arts.

Quelques-uns, ajoute-t-il, diront au contraire que la beauté, loin de procurer aucun avantage solide, cause des maux infinis, par les amours dereglés qu'elle allume, les rivalités qu'elle fait naître, les soucis, les inquiétudes, & les craintes qu'elle occasionne, à ceux qui sont chargés de sa garde.

Cette accusation paroit très mal

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

fondée. Supposons que toutes les femmes soient laides: n'éprouveroit-on pas, pour les moins laides, le penchant qu'on sent à present pour les belles? Elles causeroient par conséquent les mêmes maux. La moins laide de toutes seroit une Helene, qui feroit mettre Troie en cendre; ou une Cave qui causeroit la ruine de l'Espagne. Les Pays, où les femmes ont le moins de graces, ne sont pas les moins féconds en désordres. En Moscovie, au contraire, où l'on voit plus de belles personnes que dans les autres Etats de l'Europe, l'incontinence est moins effrenée qu'ailleurs, & la foi conjugale plus religieusement gardée.

La beauté ne cause donc point, par elle-même, les maux qu'on lui attribuë. Cependant, en opinant sur la question proposée, Dom Feijo repete qu'il ne peut refuser son suffrage à la force, & qu'il la juge plus estimable que la beauté. Ainsi les hommes l'emporteront sur ce point: ce qui n'ôte pas tout à fait aux femmes le droit de repliquer, en alleguant que le cœur, qui parle pour

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

elles, est une faculté beaucoup plus noble que l'esprit; & que si la force, comme une qualité plus estimable, tient le premier rang dans l'esprit, la beauté, comme plus aimable, à beaucoup plus d'empire sur le cœur.

La docilité naturelle aux femmes peut contraster avec la fermeté des hommes. Dira-t-on que la docilité des femmes dégenere souvent dans un excès de facilité & de legereté? Dom Feijo répond que la fermeté des hommes ne touche pas de moins près à l'opiniatreté. La fermeté, dans les bonnes résolutions, produit à la vérité des grand biens; mais il n'est pas moins vrai, que l'obstination dans un mauvais parti est une source de maux. Si l'on objecte, ce qui est douteux, que l'adhesion invincible au bien ou au mal est le propre de la nature angelique; Dom Feijo replique que ce qui fait l'excellence d'une nature d'un ordre superieur, seroit souvent un défaut dans une nature inférieure. L'étude, par exemple, seroit un sujet de honte pour un Ange; c'est une source de gloire pour les hommes.

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

La sincérité peut contrebalancer la prudence; & peut-être la surpasser, puis qu'en général la sincerité sied beaucoup mieux à l'espéce humaine que la prudence: personne ne represente le Monde, au siecle d'or, composé d'hommes prudens, mais d'hommes pleins d'ingenuité & de candeur.

Dira-t-on que ce qu'on appelle candeur, dans les femmes, n'est souvent qu'indiscretion? Mais ce qu'on appelle prudence dans les hommes n'est-il pas aussi souvent, tromperie, duplicité, trahison? ce qui est encore pire. Cette franchise même, quoiqu'indiscrete, qui ouvre quelquefois le cœur contre les regles de la raison, ne suppose rien de désavantageux dans ceux qui la possedent. Comme personne n'ignore ses propres vices, celui qui s'en connoitroit de considerables voileroit soigneusement les ressorts de son cœur aux recherches de la curiosité. Une maison, qui est le receptacle du crime, n'est pas ouverte à toute heure. La défiance est la compagne ordinaire de la méchanceté. Ainsi qui-

conque découvre facilement le fond de ſon ame doit ſe rendre témoignage qu'elle ne renferme rien de bien noir. Il s'enſuit que l'ingenuité des femmes ſera eſtimable, de quelque maniere qu'on la conſidere; quand elle eſt reglée, c'eſt une perfection; & quand elle eſt indiſcrete, c'eſt du moins la marque d'une belle ame.

La plus belle & la plus inſigne de toutes les qualités des femmes, eſt la pudeur: appanage ſi propre à leur ſexe, que leurs cadavres mêmes le conſervent, dumoins ſi l'on s'en rapporte à ce qu'on lit dans Pline, de la maniere differente dont les corps noyés des hommes ou des femmes ſurnagent dans les flots.

Un autre Philoſophe, à qui l'on demandoit quelle couleur convenoit le mieux au viſage des femmes, repondoit, avec autant d'eſprit que de vérité, que c'étoit celle de la pudeur.

Dom Feijo croit en effet que cet avantage eſt le plus grand qu'elles aïent ſur les hommes. C'eſt un retranchement que la nature a mis,

dans leur ſexe, entre le vice & la vertu; c'eſt le caractere viſible de celle-ci, & comme l'ombre dans un beau Tableau, dont elle fait ſentir tout le prix.

On dira, peut-être, que ſi la pudeur eſt un préſervatif aſſuré contre les excès extérieurs, elle n'empêche pas le conſentement de l'ame; & que parconſéquent elle laiſſe toujours au crime une breche ouverte, que la rougeur ne peut déffendre. D'accord; mais elle prévient du moins les déſordres funeſtes & ſcandaleux. Si l'on y veut un peu refléchir, on ne doutera point qu'elle ne prémuniſſe même, contre mille ſurpriſes intérieures & ſecrettes. On ne conſent pas ſouvent au crime, ſi l'on n'y eſt accoutumé par des actes extérieurs. Il pourra fouiller l'ame une fois; mais il n'y établira pas ſon ſéjour, beaucoup moins ſon empire; il ne fera qu'y paſſer.

D'ailleurs les paſſions ſont bien foibles, & marchent d'un pas bien timide, quand elles manquent d'aliment. Cette remarque eſt vraie, ſur tout, pour les perſonnes faciles

à rougir. Le commerce eſt ſi prompt entre leur viſage & leur ame, qu'elles doivent craindre, à tout inſtant, pour ce qu'elles auroient tramé dans le ſecret du cœur. Leurs affections les plus imperceptibles ſe peignent ſur leurs joues, des couleurs de la pudeur, les ſeules qui puiſſent tracer l'image des mouvemens inviſibles. C'eſt, ſans doute, un frein merveilleux pour les femmes.

De ſi grands avantages égalant, ou ſurpaſſant peut-être, les qualités dans leſquelles on les croit inférieures aux hommes; qui prononcera dans ce grand procès? l'Apologiſte déclare que s'il en avoit l'autorité, il prendroit le parti de l'accommodement. Son opinion, dit-il, feroit que les qualités ſupérieures des femmes tendent à les rendre meilleures en elle-mêmes, & que celles des hommes les rendent meilleurs, ou plus utiles, pour le Public. Mais il ajoute que faiſant l'office d'Avocat, non celui de Juge, il ſe croit obligé de laiſſer le procès indécis. Quand il auroit le droit de décider, reprend-t-il, la Sentence feroit encore ſuſpendue; puiſqu'on replique en fa-

veur des hommes, que les bonnes qualités attribuées aux femmes ſont communes aux deux ſexes. Dom Feijo n'en diſconvient point: mais il demande ſi les bonnes qualités des hommes ne leur ſont pas communes auſſi avec les femmes? Ainſi, pour ne pas jetter d'obſcurité dans la queſtion, il faudra marquer les perfections qui ſe trouvent plus ſouvent dans un ſexe que dans l'autre. Il y a des hommes dociles, ingénus, & d'une pudeur délicate. Cette pudeur même, qui eſt un ſi bon ſigne dans les femmes, en eſt encore un meilleur dans les hommes. Les bonnes qualités, qui font le merite de l'autre ſexe, ſe rencontrent donc quelquefois dans le notre; l'Apologiſte le reconnoit: mais cette raiſon ne fait point pancher la balance de notre côté, puiſque les femmes poſſedant auſſi les bonnes qualités dont ſe vantent les hommes, c'eſt un contrepoids fort égal.

Cette ſuppoſition eſt prouvée par une foule d'exemples, de tous les ſiécles & de toutes les Nations. On cite d'abord les femmes, qui ſe ſont

signalées par leur prudence & leur politique; Artemise, les deux Aspasies; Philis, qui dans sa plus grande jeunesse étoit le Conseil de son Pere Antipater, Roi de Macedoine. Livie, Agrippine viennent ensuite, & sont suivies d'Amalazonte, qui joignoit, à la sagesse la plus consommée, l'intelligence de toutes les langues qu'on parloit de son temps dans l'Empire Romain. Après une longue enumération, Dom Feijoo s'approche enfin de nos tems. On n'oubliera jamais, dit-il, « Elizabeth d'Angleterre, » femme qu'on peut nommer l'ouvrage des trois Graces & des trois » Furies, & dont le génie supérieur » feroit l'éternelle admiration de » l'Europe, si ses vices n'eussent été » si melés à ses maximes, qu'on ne » les peut considerer séparément. Sa » politique, aux yeux de la posterité, » paroitra toujours teinte, ou plutôt souillée, par le sang innocent » de Marie, Reine d'Ecosse.

On nomme ensuite Catherine de Medicis, dont l'adresse à tenir dans l'équilibre les deux factions qui partageoient alors la France, est ici

comparée à celle des Voltigeurs, qui se soutiennent sur la corde par le moyen de leurs contrepoids. La comparaison est neuve; paroîtra-t-elle aussi noble?

Isabelle de Castille n'eut été inférieure à aucune de ces Princesses, si elle eut régné seule, & qu'elle n'eut pas été précisément Reine. Encore ne se fit-il rien de son tems, où elle n'entrât par ses ordres ou par ses conseils. On lui doit au moins la découverte du nouveau Monde, c'est-à-dire, la plus grande gloire de l'Espagne. Il est certain que jamais le succès n'eut suivi l'entreprise, si la grandeur d'ame d'Isabelle n'eut vaincu les craintes & l'indolence de Ferdinand.

En un mot, de toutes les femmes qui ont gouverné long-tems avec une authorité absolue, la plupart, ce qui prouve beaucoup pour leur sexe, ont gouverné parfaitement; mais les Ennemis de leur gloire opposent éternellement à tant d'illustres exemples, une Fredegonde, les deux Jeannes de Naples, & quelques autres en fort petit nombre; quoiqu'on ne puis-

se nier, que si la premiere étoit très-vicieuse, elle n'eut un esprit supérieur.

Le Monde même n'est pas si généralement qu'on le pense, dans la persuasion que la Couronne ne sied pas sur la tête d'une femme. Les femmes, suivant le témoignage de Pline, ont régné plusieurs Siecles dans la grande Isle, ou presqu'Isle de Meroé, formée par le Nil: & selon quelques bons Auteurs, la Reine de Saba, qui étendit son Empire dans toute l'Ethiopie, fut une de celles qui occuperent ce trône.

Mandeslo nous apprend, que les femmes regnent encore dans la grande Isle de Borneo, & que leurs Maris n'ont pas d'autre prérogative, que d'être leurs premiers Vassaux. L'Isle Formose, dans la Mer Méridionale de la Chine, se trouve si bien de la sage conduite des femmes, que ses Habitans Idolâtres leur ont confié le ministere du sacerdoce, avec tout ce qui touche la Religion, & que dans les matieres politiques, elles ont un pouvoir supérieur à celui des hommes, en qua-

lité d'interpretes de la volonté de leurs Dieux.

La pratique commune des Nations est sans doute plus raisonnable, en ce qu'elle est plus conforme à la premiere Loi du Créateur, qui ordonna de sa propre bouche à la Mere du Genre humain, & par conséquent à toutes ses filles, d'être soumises aux hommes: mais qu'inférer de-là? rien de plus, que l'impatience avec laquelle ceux qui *fondent le droit sur la force* souffrent ordinairement le Gouvernement d'une femme, par une injuste estime de leur propre sexe, qui a quelquefois été jusqu'à leur faire préférer le gouvernement d'un enfant sans raison à celui d'une femme sage: erreur si ridicule dans les anciens Perses, que quand un de leurs Rois laissoit en mourant sa femme enceinte, si leurs Mages leur disoient qu'elle portoit un garçon, on imposoit la couronne sur le ventre de la Reine, & l'on proclamoit Roi, le fruit qu'elle portoit, après avoir donné le nom de Sapor (qui je crois veut dire sage) à l'enfant qui n'étoit pas encore né.

L'Apologiste se dispense de citer, dans les femmes, des exemples de prudence œconomique. Cet article ne demande point de preuves, lorsqu'on a sans cesse devant les yeux, tant de maisons parfaitement gouvernées par les femmes, & très-mal par les hommes. Il passe à celui de la fermeté ou du courage; qualité, selon le jugement des hommes, inséparable de leur sexe. Convenons, dit-il, que le Ciel les a beaucoup mieux partagés que les femmes, dans la distribution de cet avantage; mais il ne le leur a certainement pas donné comme un droit d'aînesse, ou comme un appanage indivisible, de la participation duquel l'autre sexe soit exclus.

On ne nommera point un Siecle, qui n'ait été illustré par la production de quelques Héroïnes. Epargnons au Lecteur le Catalogue, ou l'Histoire, de celles de l'Antiquité, qui ne sont ignorées de personnes. Le dernier âge du Monde n'est pas moins fécond que les anciens tems. C'est à une jeune fille, que la France doit l'affermissement de sa Monar-

chie chancellante, & l'expulsion des Etrangers.

Marguerite de Dannemarck, dans le quatorzieme Siecle, conquit en personne le Royaume de Suede, fit le Roi Albert Prisonnier, & obtint des Auteurs de son tems, le surnom de Semiramis du Nord.

Une illustre Insulaire, nommée Manelle, née à Lemnos dans l'Archipel, voyant son pere expirer dans la défense de Cochin, assiégé par les Turcs, prit l'épée du Mort & son bouclier, & ranimant par son exemple toute la garnison, à la tête de laquelle elle se mit, donna sur les Assiégeans avec tant d'ardeur, que non-seulement elle repoussa ceux qui donnoient l'assaut, mais qu'elle força le Bacha Soliman de lever le Siege.

Blanche de Rossi, mariée à Jean-Baptiste Porta de Padoue, après avoir défendu courageusement la place de Bassano dans la Marche Trevisane, voyant la Ville prise par trahison, son mari mis à mort par *Ezelin*, & n'ayant point elle-même d'autre moyen de se dérober à la

brutale passion de ce Tiran épris de sa beauté, se précipita par une fenêtre; mais ayant été secourue contre son intention, & guérie de ses blessures, elle vengea l'injure faite violemment à sa pudeur, & la foi conjugale, en s'otant la vie sur le tombeau de son Mari, qu'elle avoit fait ouvrir dans cette vûe.

Marie *Pita*, l'honneur de la Gallice, s'immortalisa dans le Siege, que les Anglois mirent l'an 1589. devant la Corogne. Les Ennemis étoient déja établis sur la breche, & la Garnison prête à capituler. L'Héroïne, après avoir reproché leur lâcheté aux Assiégés, arrache l'épée & le bouclier des mains d'un Soldat; & criant, qui a de l'honneur me suive! elle court à la breche, son ardeur se communique aux Soldats & à la Bourgeoisie; tous donnent sur les Ennemis de l'Espagne: ils en tuerent quinze cens, entr'autres le frere du Général Noris, & forcerent les autres de lever le Siege. Philippe II. récompensa la valeur de Pita, en lui conférant un grade dans les Troupes, avec les appointemens qui y

étoient attachés. Philippe III. perpétua le grade & la solde à ses Descendans.

Anne *de Beaux*, née dans un Village près de Lille en Flandre, voyant son honneur exposé à mille insultes, durant les Guerres du dernier Siecle, & sans autre motif que de le mettre à couvert, comme toute la suite de sa vie le prouva glorieusement, prit l'étrange parti de déguiser son sexe sous un habit d'homme, & d'embrasser le métier des Armes. Elle servit long-tems avec une valeur, qui lui fit mériter un rang honorable dans les troupes. Son secret ayant été découvert, le Maréchal de Seneterre lui offrit une Compagnie au Service de France; mais elle eut la délicatesse de la refuser, en protestant qu'elle ne porteroit jamais les armes contre son Souverain; & retournant dans sa Patrie, elle s'y fit Religieuse.

Dom Feijoo se reproche ici, de n'avoir point encore parlé des Amazones, qui prouvent tant, dit-il, en sa faveur. Quelques Auteurs nient

leur existence ; un bien plus grand nombre l'assurent : tout ce que l'Apologiste accorde, c'est qu'on a réellement mêlé beaucoup de fables à leur Histoire ; par exemple, qu'elles mettoient à mort tous leurs enfans mâles, & qu'elles vivoient absolument séparées du commerce des hommes, à l'exception d'une fois l'année. Mais on ne peut nier sans témérité, contre le témoignage de tant d'anciens Ecrivains, qu'il n'y ait eu en Asie un corps formidable de femmes belliqueuses, connues sous le nom d'Amazones.

Si l'on nous dispute les Amazones d'Asie, reprend Don Feijo, & si l'on enleve aux femmes cette partie de leur gloire, nous retrouvons des Amazones dans les trois autres Parties du Monde. Les Espagnols en découvrirent, dans l'Amérique, une troupe armée sur les Rives du Maragnon, le plus grand Fleuve du Monde ; auquel ils donnerent par cette raison le nom de Fleuve des Amazones. Un Adversaire de l'Apologiste, cherchant à décrier ses sçavantes recher-

ches (*a*), n'a pas manqué l'article des Amazones d'Amérique. Il accuse ici Don Feijo, de confondre la Riviere des Amazones avec le Maragnon ; mais il n'a fait que donner lieu au sçavant Bénédictin, de mettre au jour son érudition universelle, qui n'avance jamais rien sans certitude. Une Carte dressée sur les lieux, & d'autres preuves de la même force, nous apprennent que le Maragnon & le Fleuve des Amazones sont d'abord deux Rivieres séparées, qui se joignent ensuite, & qui portent indifféremment après leur jonction, le nom de Maragnon, ou de Fleuve des Amazones, ou même d'Orellane ; de celui du Capitaine qui découvrit le premier cette grande Riviere & les Amazones qui en habitoient les Rives. Pour l'existence même des Amazones, outre D. François d'Orellane & la troupe qui l'accompagnoit, on cite

(*a*) M. Magner, dans un Ouvrage qu'il a publié sous le titre d'Anti-Théâtre Critique.

encore le P. d'Acugna, Jesuite, qui dans la relation de son voyage en cette Contrée, rapporte qu'on fit une information en regle, au sujet des Amazones, par ordre de l'Auditeur Royal de Quito, & qu'on prouva dans les meilleures formes la vérité de ce qu'on avoit publié de ces femmes Guerrieres. On fit une autre information juridique, sur le même sujet, dans la Ville de Pasto ; & le même Jesuite déclare qu'il vit, & qu'il interrogea une Indienne, qui avoit vêcu long-tems avec les Amazones. Ce voyage contient des observations assez solides, pour avoir mérité d'être traduit en François par un célebre Académicien (*b*). Ainsi la réalité des Amazones d'Amérique est assez bien établie.

Dans une Province du Monomotapa, en Afrique, les femmes sont les meilleurs Soldats de cet Empire. Quelques Géographes en font même un Etat à part, habité, disent-ils, par des femmes guerrieres.

(*b*) M. de Gomberville, de l'Académie Françoise.

Quoiqu'il n'y ait point de Pays en Europe, où les femmes s'attachent par état au métier des Armes, le nom d'Amazones ne convient-il pas à toutes les femmes généreuses, qui ont triomphé, en différentes occasions, des Ennemis de la Patrie ? Le refusera-t-on à ces intrépides Françoises, qui se rangeant sous la conduite de Jeanne *de la Hachette*, contre les Bourguignons qui assiégeoient Beauvais en 1472, précipiterent du haut du rempart un lâche Capitaine, qui avoit arboré le Drapeau blanc, & repousserent vigoureusement les Ennemis qui donnoient l'assaut ? exploit si glorieux pour leur sexe, que la mémoire s'en perpétue par une Procession annuelle, où les femmes ont le pas sur les hommes.

Le nom d'Amazones ne convient-il pas à ces admirables Insulaires, sujettes de la République de Venise, qui l'année d'avant la bataille de Lepante, assiégées par les Turcs, abandonnées des hommes, même du Gouverneur *Balbo*, défendirent leur place contre les Barbares, avec

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

autant de gloire pour leur ſexe, que d'opprobre pour le notre ?

On abrege les exemples du courage militaire des femmes, pour paſſer à ceux de leur fermeté, ſur un article qui paroît néanmoins leur plus grand foible; c'eſt le ſecret. Caton le Cenſeur n'admettoit point ici d'exception ; il condamnoit, comme une des plus grandes fautes dans les hommes, de confier à quelque femme un ſecret d'importance ; mais il trouva lui-même la condamnation de ce préjugé, dans ſa petite fille Porcie, fille de Caton le jeune, & mere de M. Brutus, qui obligea ſon mari à lui confier le grand ſecret de la conjuration contre Ceſar, par la preuve ſinguliere qu'elle lui donna de ſa fermeté d'ame, en ſe faiſant de ſang-froid une profonde bleſſure.

Les Magiciens, du tems de Pline, aſſûroient que le cœur d'un certain Oiſeau, & la langue d'un certain Inſecte, appliqués ſur la poitrine d'une femme endormie, lui fait reveler ce qu'elle ſait de plus ſecret. Le cœur des femmes n'eſt donc pas

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

ſi facile à s'ouvrir, puiſque la Magie employe ſes plus profonds ſecrets pour y pénétrer. Cependant, en mettant ces vaines obſervations au rang qu'elles méritent, on convient qu'il y a très-peu de femmes diſcretes ; mais en revanche, tout Politique expérimenté nous dira, que les hommes, à qui l'on peut confier des ſecrets d'importance, ne ſont pas moins rares : s'ils l'étoientt moins, les Princes ne les regarderoient pas comme ce qu'ils ont de plus eſtimable dans leurs Conſeils. D'ailleurs le ſexe ne manque pas d'exemples de conſtance, dans la religieuſe obſervation du ſecret. Pithagore, près de mourir, remit entre les mains de la ſage *Damo*, ſa fille, tous les Ecrits qui contenoient les plus profonds myſteres de ſa Philoſophie, avec défenſe de jamais les rendre publics. Il fut ſi ponctuellement obéï, que la Légataire, ſe voyant réduite à une extrême indigence, & pouvant tirer une très-groſſe ſomme de la vente de ces Ecrits, aima mieux ſouffrir les rigueurs de la pau-

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

vreté, que trahir la confiance de ſon Pere.

La courageuſe Aretophile, femme de Nicocrate, Tyran de Cyrene en Lybie, ayant voulu faire périr ſon propre mari, par un ſentiment déſintéreſſé de zele & d'amour pour la Patrie, fut ſurpriſe, appliquée à la torture, & preſſée par les tourmens de déclarer le ſecret de la conjuration : maîtreſſe de ſa raiſon & de ſa langue au milieu des plus violens ſupplices, loin de ſe trahir, elle eut l'adreſſe de perſuader au Tyran, que le breuvage, qu'il prenoit pour du poiſon, n'étoit qu'un filtre, qu'elle vouloit employer à ſe faire aimer de lui plus tendrement.

Dans la conjuration d'Ariſtogiton, contre Hippias, Tiran d'Athenes, on mit à la queſtion une femme qui connoiſſoit les Complices, & qui pour ôter tout d'un coup au Tyran l'eſpérance de lui arracher ſon ſecret, ſe coupa la langue avec les dents en ſa préſence.

Dans la conſpiration de Piſon

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

contre Neron, les hommes les plus illuſtres de Rome céderent, ſur les plus foibles indices, à la violence des tourmens. Pluſieurs découvrirent leurs plus intimes Amis. Lucain découvrit ſa propre mere ; la ſeule Epicharis, femme du commun, mais inſtruite de tout, ne découvrit rien. Les fouets, les lames ardentes, & d'autres tortures, ne purent lui arracher la moindre partie de ſon ſecret.

Dom Feijoo connoît une femme, qui, miſe à la queſtion, & long-tems interrogée ſur un crime commis par des perſonnes à qui elle avoit obligation, a ſoutenu, ſans rien revéler, cette cruelle épreuve ; non pour ſe dérober aux tourmens, mais ſeulement pour y ſouſtraire les autres. Les circonſtances, dit-il, étoient telles, qu'elle n'avoit rien à craindre pour elle-même, ou du moins qu'elle n'avoit à redouter aucune peine, qui approchat de celle de la torture.

Il ſçait, dit-il encore, de pluſieurs perſonnes, obligées par état à ſe trouver à ces exécutions, que s'il y

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.*

a beaucoup de femmes qui avouent, au moment qu'on ſe met en devoir de les dépouiller pour les appliquer à la queſtion, il y en a très-peu, qui aïant réſiſté à cette torture de leur pudeur ſuccombent à la rigueur des tourmens. Diſpoſition vraiment admirable dans ce ſexe, ſur qui la pudeur peut plus que toute la force des ſupplices!

Si ce parallele des hommes & des femmes, ajoute l'Apologiſte, paſſe pour une flaterie aux yeux de quelques Lecteurs; qu'ils ſçachent que des Philoſophes ſéveres, d'auſteres Stoïciens, ont été beaucoup plus loin que lui. Pluſieurs ont donné la ſupériorité aux femmes; il ne prétend prouver que l'égalité entre les deux ſexes. Elle lui ſemble aſſez établie, ſur les articles qu'on a touchés; mais ils ne regardent que les avantages du corps, ou les qualités du cœur. Le grand champ de bataille eſt l'eſprit. C'eſt dans un ſecond Extrait, qu'on verra l'Apologiſte employer tout le ſien, pour la défenſe d'une ſi belle cauſe.

TRADUCTION

D'UNE EPITRE ANGLOISE.

IL y a peu de marques auſſi certaines du progrès des Arts & des Lettres, dans une Nation, que de les y voir cultivés par le beau ſexe. Depuis que la France eſt ſortie des ténébres, & que le goût épuré en a banni les reſtes de l'ancienne barbarie, elle peut compter une ſucceſſion de femmes Beaux-Eſprits. Celles, qui de nos jours ont remplacé les Scuderi, les De la Suſe, les Deshoulieres &c. ſoutiennent avec éclat la réputation de leur exemples; & continuent de faire honneur à notre Parnaſſe. Les mêmes cauſes, en Angleterre, ont produit les mêmes effets.

On a vû, dans notre Volume d'Avril, un eſſai du talent poëtique de Madame *Jones* (*a*). Ses ouvrages,

(*a*) C'eſt d'elle, qu'eſt l'Elegie ſur la mort d'un Chien.

POESIE. *Epître Angloiſe.*

publiés depuis peu en Angleterre, l'ont miſe au rang des Noms célébres. Nous ſouhaiterions, pour ſa gloire & pour l'amuſement de nos lecteurs, de pouvoir *franciſer* quelques-unes de ſes Poëſies. Au fond rien n'eſt moins aiſé. La différence de genie, de goût, de mœurs, d'uſages, eſt une barriere preſque inſurmontable à la traduction; & cet obſtacle ſe fait ſentir ſur tout, lorſqu'il s'agit d'ouvrages d'agrément, tels que ceux de Madame *Jones*.

Une autre difficulté arrêteroit, à chaque pas, le Traducteur le plus hardi: la plûpart des petites Piéces, qui compoſent le Volume de Madame *Jones*, ſont des Poëſies de ſocieté. Combien de rapports, d'alluſions, doivent échapper à la plûpart même de ſes Lecteurs Anglois? Quelles énigmes pour l'Etranger! Si à l'exemple de ſa Nation, qui rappelle tout au calcul, on oſoit apprecier les graces du genre facile, naturel, enjoué; on pourroit aſſurer que de pareils originaux perdent au moins cinquante pour cent dans la traduction. Nous devons, après cet aveu, nous promettre un

POESIE. *Epître Angloiſe.*

peu d'indulgence pour celle que nous hazardons.

On rèconnoitra, dans l'Epître ſuivante, une imitation du ſtile d'Horace. En général c'eſt le modele que Madame *Jones* paroit avoir choiſi parmi les Anciens, comme elle s'eſt attachée à *Pope* entre les Modernes.

EPITRE

A MYLADY BOWYER.

Ah! que de Papier noirci! Quel déluge d'encre! Et que dans tout cela je vois peu de penſée! Ecrire pour écrire, eſt un métier facile. Mais pour penſer... Ah! pour penſer, il faut... au moins une tête. Une fois dans un ſiécle, il peut exiſter un génie, cultivé par les Sciences, point gaté par l'érudition, ſage en un mot quoique ſavant. Voyez-le, ce genie créateur, tel qu'un chêne ſuperbe, pouſſer de ſa cime feconde des branches droites & vigoureuſes! non pas de foibles rejettons, échapés de ſes tenebreuſes racines. Tandis que le ſublime *Pope* eleve ainſi juſqu'aux cieux ſon front couronné de lauriers, des vers tels que les miens pourroient-ils vivre

POESIE. *Epître Angloise.*

sous son ombre ? Aride herbage, mousse vile, ronces inutiles ! coupez arrachez tout cela ; purgez d'un indigne fardeau cette terre sacrée.

Et vous voulez pourtant que j'écrive... pourquoi... pourqui... Quel sera le destin de mes tristes écrits ? Servir de papillotte, dans un cabinet de Toilette ? Allonger, dans la garderobe, une bougie trop courte ! ou sauver du tabac pour les femmes de chambre ? glorieuse ambition ! noble soif de renommée !.. Et vous voulez que j'écrive !... Seroit-ce pour me faire un nom ? hélas ! je vis tranquille dans mon obscurité ; sans Envieux, sans Ennemis : avec tout son génie, c'est plus que *Pope* ne put faire ; plus que vous ne pouvez vous même, aimable Mylady, avec tant d'esprit & de beauté ! Non, non, le monde & moi ne sommes pas si bien ensemble. J'ai mon but ; il a le sien. Je dis mes prieres, & mene une vie retirée. Je ne sais me moquer, ni de Lubin, ni de sa femme. Quel besoin ai-je d'un nom, moi qui crois en Dieu, & qui paye mes

POESIE. *Epître Angloise.*

dettes ? Connue de mes amis, sure de leur estime, je ne suis pas célèbre, mais je vis contente.

» Fort bien, me dira-t'on : mais » comptez-vous pour rien le plaisir » de vous voir *imprimée toute vive* ? » de vous contempler à la tête d'un » Livre, gravée en *Mezzo tinto* ? Eh bien, soit ; je suis votre conseil. Voilà ma Préface faite, mon Epitre Dédicatoire achevée, bien basse, bien rampante, bien fournie de mensonges ; assez, vous dis-je, pour faire rougir un Lord. A qui l'adresser ?........ n'importe, allons toujours : me voilà Auteur, ... comme un autre : sortons, je suis prête...... Cependant ne me direz-vous pas du moins le nom de mon Patron ?

» Le nom, m'assurez-vous, n'y » fait presque rien. Choisissez seule» ment..... là..... quelque grand Sei» gneur, quelque Courtisan..... qui » ait de l'argent de reste ; quelqu'un » que vous puissiez flatter.... beau» coup flatter..... jusqu'à l'insulte ; » car si vous êtes délicate, si vous » ne sçavez pas changer de ton, se-

POESIE. *Epître Angloise.*

» lon les noms, les places, les for» tunes ; si vous osez voir du même » œil, l'habit uni & l'habit brodé ; » croyez-moi, ma chere, votre tra» vail est en pure perte.

A merveille ; mais pour trancher net, je dois vous dire que je n'ai à la Cour, ni Amis, ni crédit. *De S. James*, jusqu'à *Whitehall*, à peine connois-je une *créature* vivante, grande ou petite... excepté une des filles d'honneur (*b*)... qui les vaut bien toutes. Qu'ai-je à faire dans ce lieu ? Je laisse le lever, les revérences, & les Amis de Cour, à ceux qui se plaisent à manger leur bien, ou à ceux dont l'infame avarice, toujours regorgeant de richesses, ne se lasse point de les désirer ; au Mandiant pensionné, au Gueux titré. Voilà les sujets propres à faire fortune. Voilà les Grands, dont le *clinquant* en impose au Peuple. Esclaves ! malheureux Esclaves ! vils *Manœuvres d'Etat !* Philosophes ! qui dévorent toute sorte d'affronts ; Patriotes ! toujours prêts à vendre leur Patrie pour une place.

(*b*) Miss. *Lovelace.*

POESIE. *Epître Angloise.*

Seroit-ce pour eux, que je me tuerois à rimer ? Seroit-ce à leurs pieds qu'on me verroit ramper ? J'irois, je viendrois, je m'agiterois, je me coucherois tard & me leverois matin ; dans quelle vûe ? pour devenir un de ces Etres que je méprise ? Quoi ? effrontément, mon Livre à la main, je ferois ma cour au Portier, ou j'attendrois dans une antichambre avec la Livrée ? Peut-être, à la vérité, quelque femme de Mylady, si elle n'est pas trop glorieuse, voudra bien d'un coup d'œil me distinguer dans la foule, daignera même m'entretenir, pendant qu'on acheve d'habiller Mylord : elle me contera ce que sa Maîtresse mange, comment elle dort, cequ'a coûté sa robbe du dernier *jour de naissance*, & combien de boutiques elle avoit parcourues pour trouver une étoffe de son goût.

Ennuyée de ces propos, plus impatiente de ne pas voir Mylord, il faut tout entendre ; que dis-je ? il faut sourire à chaque parole. Enfin l'on daigne m'annoncer. *Tom* revient. » Votre nom, s'il vous plaît,

» Madame, votre affaire : Mylord » voudroit sçavoir..... Eh, Monsieur, je ne viens dans aucun dessein, qui puisse lui déplaire. Je viens charmer l'oreille de sa Grandeur, par des vers aussi harmonieux que la Musique des Spheres célestes. „ Des „ vers.... hélas ! Madame, sa Gran„ deur lit fort rarement. C'est à faire „ aux Pédans, de farcir leurs têtes „ de sçavoir ; mais pour notre bon „ Mylord, tout le Monde peut vous „ le dire, il ne lit pas même les Mé„ moires de ses Marchands ; il a „ toujours dédaigné jusqu'à l'Orto„ graphe. Cependant si vous voulez „ me laisser vos vers..... j'ai lû quel„ que chose en ma vie.... & je puis „ dire que j'étois né avec du talent „ pour la Poësie, quoique je n'y aie „ pas été élevé. Si je trouve quel„ qu'endroit de mon goût..... Oui.... „ j'en rendrai compte à Mylord ; je „ lui recommanderai votre Ouvra„ ge.... vous..... Alors choquée, ou„ trée de ces impudentes offres, je mets mon Poëme dans ma poche, & je me retire sans repliquer un mot ; bien résolue de ne plus traî-

ner mon esprit dans des lieux, où les Laquais président sur le trône de la Critique.

Il est pourtant un Lord (c) dont l'ame grande, la vertu sans tache, est au-dessus des places, des pensions & des *rubans* ; sans poudre, sans galons, sans suite, faisant tout ce qu'il peut pour n'attirer les yeux de personne ; qui ne mangeroit pas dans de la vaisselle d'argent, tandis que ses Domestiques mourroient de faim ; allié aux Grands, aux Rois mêmes ; qui ose aller à pied, pendant que des Valets brillent dans un carosse doré ; humble avec du mérite, familier avec de la grandeur ; qui salue un Bourgeois de Londres, & qui dine avec moi ; élevé, connu de bonne heure dans les Cours Etrangeres, dédaignant d'apprendre le manége de la sienne ; appellé à des titres, mais non pas à des successions ; & pour achever en un mot, trop honnête homme pour devenir un *Grand*. Si vous me montrez son

(c) Le Lord *Lovelace*, mort peu après, à 28 ans.

pareil, qui joigne à ses vertus sa politesse, sa douceur, & ses agrémens ; c'est pour celui là que je veux écrire, c'est à lui que je veux dédier.

Je laisse en paix tout le reste. Point de Patron, point d'esclavage. Je n'ai rien ; mais je ne veux rien. Humiliée par la fortune, sans être réduite assez bas pour faire rougir un Ami, ou pour craindre jamais la rencontre d'un Ennemi ; je haïs sans distinction la bassesse, par tout où je la trouve ; couverte de haillons, ou chargée de *cordons*. Je ne sçais point flatter, les Grands moins que tous les autres. J'ai peu d'Amis, mais je suis sûre de leur affection : le reste, vous pouvez l'apprendre de ces vers, dictés par la franchise.

Je suis née de Parens, qui n'étoient ni grands ni riches, mais *honnêtes* : ne connoissant point la fortune, inconnus à la renommée, sobres & simples, ils ne vivoient aux dépens de personne. Puissent leurs préceptes être toujours présens à mes yeux ! L'un m'apprit à mourir, l'autre m'apprend à vivre : puisse sa longue vieillesse être toujours le pre-

mier bienfait, dont j'aie à remercier le Ciel. Non, je n'en désire pas davantage : tous les vœux de mon ambition se bornent à vivre paisiblement dans une profonde retraite, loin du bruit de la Cour ; à manger & dormir en repos, servie par des Domestiques muets. Point de Maître chez moi, bon ou mauvais. Trop peu d'argent pour me tenter, assez pour me tenir dans une honnête propreté. Avec cela, si *Charlotte*, ou vous Mylady, daignez quelquefois me sourire, ou approuver mes vers ; c'est assez pour moi. La Fortune peut mettre au prix qu'elle voudra, ses trompeuses faveurs : trésors chimériques ! tandis qu'un cœur honnête vaudra toujours son pésant d'or.



AVIS.

On trouve le Journal Etranger aux adreſſes ſuivantes.

Abbeville, chez Voyer.
Aire, chez Boubert de Courbeville.
Amiens, chez Godard.
Angers, chez Jahiers.
Arras, chez Leoreau.

Bayonne, chez Treboze
Beauvais, chez Deſaint.
Berlin, chez Neaulme.
Bezançon, chez Brifault.
Bordeaux, chez { Chapuy Place R. / L. G. Labottiere.
Breſt, chez Derrien.
Bruxelles, chez { P. Vaſſe. / Vander-Bergen.

Caen, chez Manouri.
Chalons ſur Marne, chez Briquet.
Charleville, chez Theſin.
Clermont, chez Vialane.
Copenhague, chez Chevalier.

Dantzic, chez la Veuve Wareze.
Dijon, chez la Veuve Coignard.
Dresde, chez Heckel.
Dunkerque, chez Boubert de Courbeville.
Florence, chez Bouchard.
Francfort, chez Warentrapp.
Fribourg, chez Boſſe.

Gand, chez Goeſin.
Gênes, chez J. Gravier.
Grenoble, chez la Veuve Faure.

La Haye, chez la Ve. d'André Moetiens.
Langres, chez Héron.
Le Mans, chez Barbier.
Leipſick, s'adreſſer à M. de Mauvillon.
Liege, chez Bourguignon.
Lille, chez la Veuve Panckoucke.
Limoge, chez Barbou.
Lisbonne, s'adreſ. à M. Pedegache fils.
Londres, s'adreſſer à Mr. Mauve.
L'Orient, chez le Jeune.
Lyon, chez Laroche.

Marſeille, chez Boyer ſur le Port.
Montauban, chez Legier.
Monpellier, chez Rigault.
Moulins, chez Faure.

Namur, chez Lafontaine.
Nancy, chez Nicolas.
Nantes, chez J. Vatard.
Naples, chez Clément.
Niſme, chez Gaude.

Orléans, chez Jacob.

Pau, chez Dugué.

Reims, chez Deleſtre.
Rennes, chez Vatard Fils.
Rochefort, chez Faye.
Rome, chez Bouchard.
Rouen, chez Beſogne.

S. Malo, chez Hovius.
Sens, chez Janot.
Soiſſons, chez la Veuve Varoquet.
Strasbourg, chez le Roux.

Toulouze, s'adreſſer à la Poſte.
Tours, chez { Lambert. / Billaut.

Valenciennes, chez Queſnel.
Vannes, chez les Freres Galles.
Venize, chez Ochi.
Verdun, chez Guillot.
Verſailles, chez les Dlles Ravinet.
Vienne en Dauphiné, chez Vedheiller.

Warſovie, chez Rouſſeau.

JOURNAL
ETRANGER;
OUVRAGE PERIODIQUE.

JUIN, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.

Et chez { PISSOT, Quai de Conti. / SAUGRAIN, le fils, au Palais. / DUCHESNE, rue S. Jacques.

MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL
ETRANGER.

RECHERCHES
HISTORIQUES.

Suite de la Bibliothéque du Roi de Dannemarck.



RENTRONS dans la quatrieme Salle des Curiosités Danoises. Cette précieuse Corne, dont nous avons rapporté la découverte, est d'un or plus fin que celui de Hongrie; en comparaison duquel, on sçait que l'or commun des ducats n'a que l'apparence du cuivre jaune. Ele est composée de deux lames fort épaisses, dont l'intérieure est d'une seule piece, sans aucune séparation; mais l'extérieure est for-

Recherches historiques.

mée d'onze pieces différentes, jointes avec beaucoup d'art, autour de la lame intérieure; & chacune des jointures se fait remarquer par un cercle, élevé de quelques lignes. Les sept premieres séparations offrent quantité de gravures, qui représentent des figures de Serpens, de Satires, de Poissons, d'Oiseaux de proie, d'Animaux à têtes humaines, & d'autres objets bisarres ou monstrueux : le reste est uni. On assure que le poids de la Corne est d'environ treize marcs; sa longueur, de deux pieds neuf pouces; & qu'elle peut contenir deux pots & demi de liqueur, mesure Danoise. Malheureusement les plus habiles Antiquaires n'y découvrent rien qui puisse éclaircir son origine, ou fixer la datte du travail : elle se trouve représentée en taille douce, dans plusieurs Ouvrages (*a*). Christian V, après l'avoir long-tems exposée aux conjectures des Sçavans (*b*), prit le

(*a*) Entr'autres dans le *Musæum* d'Holger, & dans le Traité d'Arnkiel.

(*b* *Olaus Warmius*, dans ses Monumens Danois (l. 5.), *Randulphe* dans une Dissertation

Recherches historiques.

parti de faire boucher l'ouverture de la pointe, par une vis d'or, & d'en faire un vase à boire.

Mais ce monument n'est pas le seul, ni le plus curieux de son espece; il est suivi, dans l'ordre des raretés de la quatrieme salle, d'une autre corne, qui porte le nom de *Corne d'Oldembourg*, *renommée dans tout l'Univers*, suivant les termes d'Holger, & soigneusement décrite dans le *Musæum regium*; sa matiere est de l'argent le plus fin, doré en partie, vernissé en plusieurs endroits de couleur verte, & quelquefois de couleur violette : elle pese environ huit marcs. Une Chronique Danoise (*c*) en fait

qui a pour titre *Tuba Danica*, & *Trogille Arnkiel*, qu'on vient de citer, ont fait de savantes recherches sur la corne de Tonder. Celles d'Orlaus Warmius ont été imprimées séparément, à Copenhague en 1641. Pierre-Winstrup à composé un Poëme Latin sur la même corne, intitulé *Cornicen Danicus*, publié en 1644, & traduit en vers Danois dans la même année. *Sotterup* à donné, en 1717, des Remarques & des Eclaircissemens sur les figures de la Corne d'or.

(*c*) Celle d'Hamelman.

l'histoire suivante, qu'il ne faut pas lire, sans avoir pris un peu de respect pour les *mélanges fabuleux* de l'Antiquité, dans la reflexion d'un célebre Historien (*d*).

Otton I, Comte d'Oldembourg, vers l'an 989. étant à la chasse avec une partie de sa Cour dans la Forêt de *Bernefur*, s'emporta seul à la poursuite d'une bête Fauve, jusqu'à la Montagne d'Ossenbery, & s'arrêta au sommet pour s'y reposer : il montoit un cheval blanc. La fatigue & la chaleur lui faisant souhaiter impatiemment de se rafraichir, il vit paroître à l'instant une jeune fille, magnifiquement vêtue, les cheveux flottans, & couronnée de fleurs, qui tenoit à la main une Corne d'argent, ornée de figures & de caracteres, & remplie d'une liqueur : elle présenta fort agréablement cette Corne au Comte, en le priant de la recevoir avec confiance, & de boire la liqueur pour se désaltérer : il la prit ; mais il re-

(*d*) Danda est hæc venia Antiquitati, ut divina humanis miscendo primordia rerum augustiora faciat. *Tit. Liv. Dec.* 1.

fusa d'avaller un nectar, dont la couleur lui déplut. La jeune Fée continua de le presser, & lui promit que s'il en buvoit sur sa parole, il verroit fondre toutes sortes de prospérités sur la Maison d'Oldembourg ; au lieu que s'il s'obstinoit dans son refus, elle seroit détruite un jour par la discorde & la guerre. Le Comte n'en répandit pas moins la liqueur, sans avoir voulu même y porter les levres ; & quelques gouttes, qui réjaillirent sur son cheval, firent tomber le poil, des endroits qu'elles avoient touchées. En vain la Fée redemanda sa Corne. Le Comte peu sensible à son chagrin, qui la fit disparoître en murmurant, picqua son cheval, & rejoignit son cortege, auquel il fit le recit de cette merveilleuse avanture. La Corne, ajoute le Chroniqueur, étoit une preuve qui n'en put laisser aucun doute.

Les Savans, qu'on a cités, conviennent que l'excellence de l'ancienne fonte prouve l'antiquité de ce monument ; mais quoiqu'on lise le même fait dans l'Histoire d'Ol-

dembourg (*e*) & qu'il leur paroisse aisé de le ramener à la vraisemblance, ils forment des objections insurmontables contre le tems. On voit, sur la Corne, les armes d'Oldembourg, de Delmenhorst, avec les poutres & les croix de cette Maison : or presque tous les Historiens reconnoissent que ces Armes n'ont point eu de poutres, ni du tems d'Otton I. ni avant lui ; & que les poutres, ou plutôt les traits de sang de Lyon, n'ont été données que dans l'onzieme siecle, par l'Empereur Henri IV. au Comte *Hunon*, après le célebre combat de Frederic, son fils, contre un Lion. Les Armes du Duché de Bourgogne, qui se trouvent aussi sur la Corne, ou les fleurs-de-lys Françoises, n'ont commencé, suivant Olivier Vrede (*f*), que dans le quatorzieme & le quinzieme siecles, du tems de Philippe le Hardi, & de Marie Maleane. D'autres Armes, & diverses figures, augmentent encore les difficultés ; mais tout s'accor-

(*e*) Winkelman, part. 1. ch. 3.
(*f*) De sigillis Comit. Flandr. pp. 63 & sequent.

de à faire juger que l'Auteur de cette Corne est Christian I, qui la fit faire à Cologne en 1475. à l'occasion d'un Traité d'alliance qu'il y avoit conclu avec différens Princes. Cependant l'Histoire fabuleuse, qu'on a rapportée, passe pour authentique dans toute la Nation Danoise (*g*).

Enfin la quatrieme Salle présente une autre Corne, plus précieuse encore, & non moins ancienne que les précédentes, quoiqu'elle ait été trouvée de nos jours ; elle est d'or, & d'un poids supérieur à celui des deux autres : on nous donne aussi l'Histoire de sa découverte. Le 2 d'Avril 1734. un Païsan nommé Jean *Lassen*, du Hameau de *Gallehuus*, dans le Comté de Schackenbourg, travaillant à tirer de l'argile, à vingt pas de sa cabane, n'eut pas creusé l'espace de deux pieds, qu'il sentit de la résistance à son instrument : l'éclat de l'or, qui frappa

(*g*) On a publié deux descriptions particulieres de cette corne ; l'une à Breme, en 1684, par Jean *Just Winkelman*, l'autre par *Meyer*.

ses yeux, le fit demeurer interdit de joie & d'admiration; mais aïant conçû l'importance de ne pas se trahir devant ses Compagnons de travail, il continua de fouiller plus tranquillement, avec le soin de tenir son trésor couvert d'argile, jusqu'à ce qu'il l'eut entierement déterré. Il avoit entendu parler trop souvent des Cornes du Cabinet du Roi, pour n'en pas reconnoître la forme; celle, qu'il distingua bientôt, étoit couchée sur le côté, un bout vers le Nord, & l'autre au Midi. Il s'en saisit, & la porta chez lui, sans laisser le tems à ses Compagnons de soupçonner son bonheur; mais l'incertitude, où il étoit encore sur la qualité du métal, lui ayant fait chercher plus de lumieres, il ne pût éviter la nécessité de porter sa Corne au Seigneur de la Terre, qui la présenta au Roi (*h*). Elle pese environ quinze marcs. Les figures en sont à peu près les mêmes que celles de la premiere, & par conséquent l'ori-

(*h*) Lassen reçut, pour récompense, une bonne somme d'argent.

gine aussi obscure pour les Savans (*i*).

Dans la même Salle, on trouve un assemblage surprenant de Pieces rares, recueillies des anciens Temples, des Collines & des Sépultures. Ce sont des Vases d'Offrandes, des Urnes, des plaques d'or & de verre, des armes, des instrumens mécaniques, & d'autres restes de la plus haute antiquité. On y voit la petite ancre, qui sauva, du naufrage & de la mort, un Roi de Dannemarck, lorsqu'une tempête terrible ayant emporté toutes les grosses ancres de son Vaisseau, la plus foible résista seule à la fureur des vents & des flots (*k*). Une armoire contient

(*i*) L'année même de sa découverte, Jean Richard Pauli en publia la description en Allemand & en Danois. Lackman en donna une autre, dans le cours de la même année; & Graver donna, en 1737, l'explication des anciennes idoles, des caracteres gotho-runiques &c. qui se trouvent sur la corne d'or de Galle-huus

(*k*) L'Evêque Wingo, Poëte célébre, a composé en Danois, un Poëme sur cet évenement. Winding a placé l'inscription

la tête du fameux Absalon, Archevêque de Lund, avec une partie de ses os, que la vénération publique a fait tirer de l'Eglise de Soroë, où ce grand homme avoit sa sépulture. On montre, comme des monumens fort singuliers, sa Mitre & sa Crosse, son Sabre, son Bâton de commandement, ses Epées, & son Rituel, qui forme un Manuscrit curieux en parchemin, orné de belles Peintures (*l*). *Adler*, Héros Danois du

suivante, sur l'Ancre, qu'on a pris soin de faire dorer :

Me Deus, at tenui Danorum, *hac ancora* regem,
Cum gravis Eoo surgeret unda mari.
Sceptra duo in fetro tremuere injecta bisulco;
Hinc rutila ad seros anchora stabo dies.

(*l*) Au dessus de l'armoire, on lit cette inscription :

Archiepiscopus Absalon Lundensis, æternatus anno chr. MCCL.
Has nobis mortales reliquit exuvias;
Quas cum olim suspexerit,
Eas nunc despicit ipsus.
Cernite argumentum vanitatis.

premier ordre, à qui les Venitiens eurent des obligations, dont on se plaint qu'ils ont mal conservé le souvenir (*m*), jouit aussi dans cette

On assure qu'un Ambassadeur étranger a offert mille écus pour le Rituel, qu'il destinoit à la Bibliotheque du Roi son Maître. Pourquoi nous avoir dérobé son nom ?

(*m*) Il remporta une victoire signalée sur les Turcs, au service de la République de Venise, dont il étoit Amiral général. Elle l'honora de l'ordre de S. Marc, & de trois chaînes d'or, méritées dans trois importantes occasions. Elle le gratifia d'une double pension annuelle, dont la derniere devoit être perpetuée, dans sa famille, jusqu'à la troisiéme génération : mais après sa mort, les successeurs de l'administration Venitienne oublierent cet engagement; & lorsque ses Héritiers en ont fait leurs plaintes à la République, elle les a toujours payés d'excuses frivoles. Le Baron de Holberg rapporte, dans son Histoire de Danemarck (T. 3. p. 624) un petit Poëme Latin, composé à l'honneur d'Adler, par le Duc de Modene. La dignité de l'Auteur & celle du sujet en feront lire volontiers quelques vers :

O mundi jubar? o quod nulla oblivio cæcis
Involvet tenebris . . . . .
Ottomannorum terror communis & horror,
Tam mirabiliter virtus tua fulsit ubique,

Recherches historiques.

Salle, des honneurs dont sa Nation l'a cru digne : on y voit ses armes, & les marques de ses emplois, avec une glorieuse inscription, qui rapporte sa principale victoire à l'année 1658. Ajoutons, sur la foi de notre Correspondant, que plusieurs semaines ne suffiroient pas, au plus avide Antiquaire, pour rassassier sa curiosité dans ce riche Cabinet.

On passe dans la cinquieme & derniere Salle, qui porte le nom de Salle des Héros; elle offre, en cire, les bustes de plusieurs Princes de Sang Royal, tant Etrangers que Danois, vêtus superbement, & ren-

Ut magnus Venetum concordi voce Senatus
Aurato te torque, loco te donet equestri,
Quem nullis titulum donis es nactus & auro,
Sed pugnace manu . . . .
Sic prius ipse dabas tibi nobilitatis honorem,
Quam Venetum Proceres . . . .

Après l'exposition des exploits de son Heros, le Poëte ajoute que la grandeur du sujet epuise ses forces, que sa plume se lasse, qu'il devient aussi muet que le portrait d'Alder qu'il a devant les yeux, & qu'il veut finir par ce seul trait :

Vel hac visâ paveatis imagine, Turcæ !

Recherches historiques.

fermés dans de grandes armoires, entourées de glaces : les masques ont été pris sur les Originaux. On y voit aussi les Portraits, en peinture, d'un grand nombre de Rois & de Princes, sur tout ceux des Monarques Danois de la Maison d'Oldembourg, & ceux de leurs Epouses; ceux des Généraux, des Amiraux & des Ministres, les plus renommés dans toutes les Nations de l'Europe. Sur un des murs de cette Salle, on lit, en vers François, l'Inscription suivante.

Tout ce qu'a la Nature ou l'Art, de curieux,
Par les soins de deux Rois, se rassemble en ces lieux.
Christian commença cet illustre assemblage :
Frederic, de nos jours, a couronné l'ouvrage.
De tant de raretés les Spectateurs surpris,
En benissant le Pere, admireront le Fils.
An. M. DCC. XXII.

Au-dessus du Cabinet des raretés, on trouve celui des modeles, c'est-à-dire une grande Salle, qui con-

Recherches historiques.

tient les modeles de quantité d'Ouvrages, tels que des Palais, des Eglises, des Ponts, des Tours, des Moulins, des Machines, & d'autres inventions mécaniques. La plûpart sont travaillés en bois précieux; & l'on admire particulierement celui de M le Comte de Tessin, alors Architecte Général de Suede, pour rebâtir, dans la Place d'Amalienbourg, le Château de ce nom, qui fut consumé par le feu, en 1689 : mais ce beau Plan est demeuré sans exécution.

En descendant l'escalier, qui mene à cette partie de Bibliotheque, on arrive dans un grand Vestibule, revêtu de peintures, de bas-reliefs, & de représentations curieuses. On y voit, entre plusieurs Animaux bourrés, un Eléphant, & un Bœuf de Frise d'une monstrueuse grandeur.

Ce qui releve encore la majesté de tout l'Edifice, c'est que le rez-de-chaussée, qui forme une seule Salle, extrêmement spacieuse, contient l'artillerie de campagne du Roi, rangée dans le plus bel ordre; de sorte que le Vestibule même, où l'on des-

Recherches historiques.

cend par l'escalier de la Bibliotheque, donne entrée par une grande porte (*n*) dans l'Arsenal de Sa Majesté Danoise. Parmi diverses Pieces remarquables, on y est frappé de l'éclat d'un mortier & de deux canons, fondus à Venise en 1708. sous les yeux du Roi Frederic IV. qui se trouvoit alors dans cette Ville; ils sont entierement dorés, & la République en fit présent dans la suite au même Monarque (*o*). Un grand Bâtiment, qui ferme la Cour de l'autre côté, sert, par le bas, de Magasin pour les affuts, les chariots, & d'autres Equipages Mili-

(*n*) On y lit cette inscription :

Tempore pacis, de bello cogitasse neminem pœnituit.

(*o*) On lit sur le plus gros canon :

Pax ridet dextra, terret Bellona sinistra;
Atque Cyclops telis sudat utrique vigil.
A. S. M D C C. V I I I.
Venetiis
Adventu felicissimo Daniæ & Norvegiæ Regis Monumentum.
Pax tibi, Marce, Evangelista meus. Joannis de Mazarolis opus.

Recherches historiques.

taires; pendant que le second étage contient toutes sortes de petites armes, avec les Drapeaux & les Etendarts enlevés aux Ennemis. Dans la cour, on voit sur leurs affuts un grand nombre de Canons, de toutes sortes de calibre, entre lesquels on en admire un de vingt-trois pieds de longueur, qui se nomme le *Samson*, & que cette monstrueuse taille ne rend utile qu'à la gloire du Fondeur (*p*).

L'ordre, qui regne dans l'arrangement des pieces & des boulets, forme un spectacle admirable. Ainsi l'honneur des Armes est ici comme associé à celui des Lettres; & ce mêlange donne la plus haute idée d'une Puissance, établie sur de si glorieux fondemens.

Mais ce n'en est que la partie matérielle, dont on doit juger que l'utilité dépend de l'intelligence qui l'emploie, & de l'esprit qui l'ani-

(*p*) Aussi son nom s'y fait-il lire. C'est Mathieu de Norenbourg en 1558. Deux vers Danois font dire à la Piéce : je m'appelle le fort Samson : Je tire avec fureur, & je ne manque point mon coup.

Recherches historiques.

me. Nous ne remettons pas bien loin un détail intéressant, sur l'état des Sciences en Dannemarck, sur le mérite de ceux qui les cultivent, & sur les Sociétés Littéraires de Coppenhague, qui en sont aujourd'hui comme le Séminaire, après en avoir été le berceau. C'est pour donner quelque chose à la variété, que nous allons faire succéder un autre article.

Translation de la Société Cosmographique.

DE LONGTEMS, un Etablissement litteraire n'a fait des progrès aussi rapides, que ceux qu'on a vû faire à l'Université de Goettingue depuis vingt ans, c'est-à-dire, depuis le tems de son érection. Elle vient de recevoir un nouveau lustre, par la translation de la Société Cosmographique de Nuremberg, dont elle possedoit déja deux Membres, connus par leurs excellens ouvrages. Nous parlons de Mr, Busching, qui n'eut pas plutôt publié sa Géographie, qu'on lui conféra une chaire de Philosophie à Goettingue; & de M. Meyer, célébre par sa Selenographie, écrite en Allemand, & par le *Prospectus* où il annonce les Globes

Recherches historiques.

lunaires auxquels il travaille depuis plusieurs années (*q*). Enfin Mr. de Munchausen, qui est à la tête du Gouvernement d'Hanovre, vient d'attirer encore à la même Université, Mr. Jean-Michel Franz, Conseiller du Prince de Nassau & Directeur de la Société Cosmographique, & Mr. George Maurice, Membre dirigeant de cette Compagnie. Sa Majesté Britannique a gratifié le premier de ces deux Savans, du titre de son Conseiller, & M. Lowitz n'a pas seulement obtenu la Chaire ordinaire des Mathématiques pratiques, mais la Société Royale de de Goettingue se l'est encore associé, comme Membre extraordinaire de la Classe Mathématique.

Quoique la Société Cosmographique ne cesse point, par sa translation, d'être l'entreprise d'un certain nombre de Particuliers, qui se proposent de perfectionner la Géographie, & qui, par la nature de leur projet, ne peuvent pas être rassemblés dans un

(*q*) Depuis qu'il est etabli à Goettingue, le gouvernement lui a fait construire un observatoire.

Recherches historiques.

même lieu, Goettingue sera dorênavant le centre où se réuniront toutes leurs recherches & toutes leurs découvertes. C'est dans cette Ville que sera gravé, sous la direction de Mr. Franz, l'Atlas que la Compagnie a promis de donner au Public, & l'on tâchera d'y attirer, dans cette vüe, les plus habiles Artistes. Ceux qui savent que Mr. Franz est l'un des deux Propriétaires du fond de Cartes Géographiques & de Globes, formé aux dépens de Homann, & avec combien d'intelligence il a continué pendant vingt ans la même entreprise, ne peuvent que bien augurer d'un ouvrage qui se fera sous ses yeux. Mr. Lowitz aura soin, de son côté, de faire achever sous sa direction les grands Globes, celestes & terrestres, annoncés au Public il y a quatre ans. Ceux, qui ont souscrit pour ces Globes, apprendront sans doute, avec plaisir, que pour faciliter un projet de cette importance, & qui demande de si grands frais, Sa Majesté Britannique a fait avancer à la Société, sans intérêt, une somme d'argent fort considérable. Ce nouveau bienfait, dont le

Recherches historiques.

Roi d'Angleterre vient de gratifier les Arts, hâtera également la publication des Globes lunaires de Mr. Meyer, qui seront travaillés dans les mêmes atteliers.

Le nouveau siege, que les Membres de la Société Cosmographique viennent de choisir, sera sans doute fort avantageux à la Géographie. Ils trouvent à Goettingue une Bibliothéque de 40000 volumes, qui, ne comptant même chaque compilation que pour un seul livre, renferme 130000 grands & petits Ouvrages. Ils y trouvent des Savans, versés dans la connoissance de l'état ancien & moderne de la Terre, qui peuvent les aider de leurs lumieres, & dont nous regrettons que le nombre soit diminué par la mort récente du savant Professeur Jean David Koehler (*r*). D'un autre

(*r*) Il étoit Professeur d'Histoire dans l'Université de Goettingue, & mourut subitement la nuit du 10 au 11 Mars de cette année, à l'age de 72 ans. Il a publié un grand nombre de Dissertations curieuses, dont nous avons fait connoître celle qu'il a donnée sur la Bibliotheque de Charlemagne. Nous avons encore de lui, en Latin, un ouvrage intitulé *Descriptio Orbis anti-*

Recherches historiques.

côté, il doit rejaillir, de la correspondance de la Societé, un avantage réel sur toutes les autres sciences cultivées dans l'Université; à quoi il faut ajouter que Mr. Lowitz se propose de faire composer, sous sa direction, les instrumens nécessaires aux personnes qui s'appliquent à l'étude de la Physique expérimentale & aux parties pratiques des Mathématiques. Si l'on fait attention combien il importe que ces instrumens, desquels dépend le succès des expériences, soient de la derniere exactitude, on verra sans doute, avec beaucoup de satisfaction, qu'un homme aussi habile que le nouveau Professeur, aussi éloigné de cette jalouse reserve, qui ne permet pas même à quelques Savans de laisser prendre pour modeles les instrumens qu'ils emploient, veuille se charger de ce soin. Quel avantage pour l'Allemagne, si l'on parvient à

qui: en Allemand, une introduction à la Géographie ancienne & à celle du moyen age; une suite de Mémoires, remplis d'érudition, sur des médailles remarquables, & un très bon abregé de l'Histoire de l'Empire.

Recherches historiques.

pouvoir se passer des instrumens faits en Angleterre, qui sont d'une cherté exorbitante? Outre M. Lowitz, Goettingue se glorifie de M. Campe, Artiste d'un ordre distingué, qui fait des instrumens de Mathématique dans une grande perfection, & qui est revêtu, en même tems, de la dignité d'Echevin dans la même Ville. Heureux tour d'esprit, qui fait attacher l'estime & décerner les honneurs au mérite personnel! Il est commun vers le Nord. Que je regrete, qu'il n'ait pas commencé par ma Patrie!



GEOGRAPHIE

GEOGRAPHIE.

SUITE de la nouvelle Méthode de M. Busching.

DANS la description des Mers qui environnent les Pays, dont l'Auteur a traité dans le premier Volume; il commence par celle qui est entre la Grande-Bretagne, les Pays-bas, l'Allemagne, le Dannemarck, & la Norvege. Les Allemands & les Hollandois l'appellent, Mer Septentrionale, à cause de sa situation par rapport à eux: relativement à la Mer Baltique, ou Orientale, d'autres Peuples la nomment Mer Occidentale. Sur la côte de la Jutlande, on lui donne le nom de Mer Cimbrique; mais toute cette Mer est plus généralement connue sous le nom de Mer d'Allemagne. Elle a régulierement son flux & son reflux. Le flux y vient de l'Est, & le reflux de l'Ouest: sur les côtes de Norvege, les eaux, dans le flux,

GEOGRAP. *Méth de M. Busching.* 3. *Extrait.*

haussent ordinairement de quatre ou de six pieds, sans jamais passer huit; mais entre les Pays-bas & l'Angleterre, où elles sont arrêtées par le Canal, elles s'élevent beaucoup plus. Si d'un côté c'est sans fondement, que quelques Auteurs donnent une couleur bleuâtre à l'eau de cette Mer, il est certain de l'autre; qu'elle est plus salée que celle de la Mer Baltique; elle laisse du sel dans les fentes des rochers: & dans quelques endroits de la Norvege, on en fait même par la cuisson. Au reste, cette eau est très-grasse, & rend la nuit une lueur, que les Mariniers appellent *Morild.*

A l'égard des Plantes qui croissent dans la Mer d'Allemagne, M. Busching remarque que l'Algue y est ou verte ou brune, & que la figure en est différente; il y en a d'étroite & de platte, d'une aulne, & d'une aulne & demie de longueur: il y en a de ronde & menue, & quelquefois longue de dix aulnes. On en trouve à tige courte & ronde, dont les feuilles sont larges de deux à trois doigts; enfin une autre espe-

GEOGRAP. *Méth de M. Busching.* 3. *Extrait.*

ce a des feuilles de 2 aulnes $\frac{1}{4}$ de longueur, & d'une aulne de largeur. Les Habitans des Côtes de la Norvege, se servent de l'Algue, pour engraisser leurs terres; & dans les parties Septentrionales du même Pays, on la fait sécher, pour servir de nourriture aux Bestiaux. En Angleterre & en Ecosse, où l'on donne aux différentes especes de cette Plante, le nom général de *Klep*, les Pauvres en amassent de gros tas, ausquels ils mettent le feu, & vendent les cendres aux Verriers. On peut faire aussi de ces cendres, une bonne potasse; & le marc qui en reste est un excellent engrais.

Dans la même Mer, il se trouve une autre Plante marine, qu'on pourroit appeller Arbre de Mer. Ne croissant que sur un fond de cent à deux cens toises de profondeur, elle n'en peut guere être retirée dans sa grandeur. Cependant on en tire quelquefois des branches, qui ont jusqu'à sept pouces de diametre, & par lesquelles on peut juger de la grandeur des Arbres, dont elles sont arrachées.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

A peu de distance des Côtes de la Norvege, se trouve le fameux *Moskoëstrom*, que les Mariniers appellent ordinairement *Mahl*, ou *Maelstrom.* La direction de ses eaux va pendant six heures du Nord vers le Sud, & pendant six autres heures du Sud vers le Nord. Il est vrai que le flux & reflux fait changer les eaux de direction dans le même espace de tems; mais celle des unes est entierement contraire à celle des autres. Pendant que la Mer, haussée par le flux, coule du Sud vers le Nord, le *Maelstrom* coule du Nord vers le Sud; & lorsque le reflux fait retourner les eaux de la Mer, du Nord vers le Sud, celles du *Maelstrom* ont leur direction du Sud vers le Nord, & s'écoulent avec une rapidité étonnante, sur tout entre l'Isle *Moskoë*, & la pointe de celle de *Moskoënas*: mais plus leur courant approche des Isles de *Werroë* & de *Roest*, plus la violence de son mouvement diminue. En avant comme en arriere, ce mouvement se fait presqu'en forme de cercle; car lorsque le flux est à la moitié de sa hauteur, le cou-

GEOGRAP. *Méth de M. Busching.* 3. *Extrait.*

rant du Maelstrom coule vers le Sud-Sud-Est; & plus le flux hausse, plus le courant tourne vers le Sud, d'où il prend sa direction vers le Sud-Ouest, & de-là vers l'Ouest. Dès que la Mer est parvenue à sa plus grande hauteur, le courant tourne vers le Nord-Ouest, & de-là tout-à-fait vers le Nord, où il s'arrête l'espace de trois quarts d'heure; ce qui arrive deux fois par jour: il reprend ensuite son mouvement circulaire. De tout tems on a fait des peintures terribles de ce Phénomene; mais elles paroissent exagérées. Justin Bing (*a*), qui l'avoit observé, assure qu'il n'y a aucun tourbillon; qu'on y voit seulement des vagues qui jettent beaucoup d'écume, & que s'élevant avec un grand bruit, elles deviennent pointues en proportion de leur hauteur. *Scheldcrup*, au contraire, prétend qu'en plusieurs endroits, le courant du Maelstrom fait des mouvemens tortueux, ou des tourbillons terribles, dans la forme d'autant de

[*a*] Voyez sa Dissertat. de Gurgite Norwagico, vulgo *Moskoe-Strom*, Hafniæ 1741 in-4°.

cones creux & renverſés, qui ont ſouvent de leur bord ſupérieur, plus de deux toiſes de profondeur ; & ſuivant d'autres récits, quatre grandes braſſes de diametre. Cependant ces deux relations peuvent être conciliées : premierement, il eſt certain que la violence du courant n'eſt pas toujours égale, & qu'à l'exception des tems de la nouvelle & de la pleine Lune, de l'Equinoxe & des grandes tempêtes, il eſt fort paiſible, deux fois par jour, & même tout-a-fait tranquille : en ſecond lieu, il eſt conſtant que le *Maelſtrom* n'empêche pas entierement la navigation. Non-ſeulement on peut, dans le tems où le flux eſt à la moitié de ſon accroiſſement, paſſer de l'Iſle de *Moskoënas* à *Weroë* & *Roſt*, & revenir quand le reflux a réduit les eaux à la même hauteur ; mais le détroit, entre *Moskoënas* & *Weroë*, eſt encore navigable deux autres fois par jour ; & chaque fois pendant $\frac{3}{4}$ d'heures. C'eſt dans ces intervalles, que les Pêcheurs peuvent meſurer la profondeur du courant, & que les Habitans des Iſles voiſines paſſent dans

celle de *Mosxoë*, qui eſt ſituée dans le milieu du détroit, & où ils font paître des troupeaux de Brebis. Après cette courte tranquillité, le mouvement des eaux augmente peu à peu, juſqu'à ce qu'il ait atteint ſon plus haut degré d'impétuoſité. Quelquefois les vagues du courant ne ſont pas plus grandes, qu'elles n'ont coutume de l'être dans l'agitation d'une tempête ordinaire. Dans le tems de la plus grande impétuoſité de ſes eaux, les Vaiſſeaux ne peuvent en approcher qu'à la diſtance de trois lieues, ou de deux au plus. En ſçavançant d'avantage, on s'expoſeroit à une perte certaine. Plus loin du danger, & même à un quart de lieue de la terre ferme, on apperçoit encore les effets du courant ; mais la Mer n'en eſt pas moins navigable, & les Vaiſſeaux peuvent paſſer, ſans danger, à un quart de lieue de l'Iſle de *Weroë*.

Il ſeroit trop long d'entrer ici dans le détail des cauſes, qui peuvent ſervir à l'explication de tant d'effets ſinguliers ; mais il eſt évident qu'ils ne ſont point produits par un abime

qui ſe trouve dans la terre, & qu'ils peuvent être attribués, avec beaucoup plus de vraiſemblance, à la force du choc qui ſe fait entre l'eau du courant & les vagues de la Mer (*b*).

Après avoir décrit le *ſinus Codanus*, ou *Gothanus*, dans lequel on pêche beaucoup de Hareng, M. Buſching paſſe à la Mer Baltique. Elle n'a point de flux & de reflux, & cependant on remarque que ſes eaux découlent naturellement par le *Sund*. Quand elles y ſont long-tems arrê-

(*b*) Outre la Diſſertation de Bing, citée ci-deſſus, on peut conſulter les Deſcriptions que Claus, & Ramus, qui le copie, ont données de la Norvege, l'ouvrage que ce dernier a publié ſous le titre *Tractatus hiſtor. geogr. quo Ulyſſem & Outinum unum eumdemque eſſe oſtenditur* à la page 117-128, le *Courrier d'Altona* pour l'année 1751, aux nombres 153, 155, 159, 167, le premier Eſſai ſur l'Hiſtoire naturelle de la Norwege, par Pontoppidan, à la p. 123 &c. & un Mémoire tiré des Ouvrages de l'Académie de Stokholm, & inſeré dans le ſeptiéme volume du Magazin de Hambourg à la page 203 &c. M. Buſching a comparé tous ces Auteurs, entre eux ; & outre la Carte qui ſe trouve dans le Traité de Ramus, il s'eſt encore ſervi d'une grande, qui n'exiſte qu'en manuſcrit.

tées, par le vent de Nord-Oueſt, qui amene de plus une grande quantité d'eau de la Mer d'Allemagne, l'eau croît dans tous les Ports de la Mer Baltique, qui n'eſt qu'un Golfe de la premiere. Si le vent du Nord ſoufle pendant quelque tems, les eaux de ce Golfe deviennent aſſez douces, juſqu'à pouvoir ſervir aux uſages de la cuiſine. Au reſte, le grand nombre des Rivieres, qui tombent dans la Mer Baltique, dont la plus grande profondeur ne va guere au-delà de cinquante braſſes, contribue beaucoup à rendre ſes eaux moins ſalées. M. Celſius fait voir (*c*) que cette Mer diminue continuellement; & par ſes calculs, il paroît que depuis cent ans, elle eſt tombée d'environ quarante-cinq pouces Géométriques. Les vagues, que forment ici les eaux, ne ſont, ni ſi hautes, ni ſi longues, que celles de la Mer d'Allemagne ; auſſi ſe ſuccédent-elles plus promptement & en plus grand nombre. La pêche eſt con-

(*c*) Voyez ſon Mémoire, inſeré dans le cinquiéme volume des Ouvrages de l'Académie de Stockolm.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

sidérable dans cette Mer ; & celle du *Sromming* (*c*) (*halecula suecana*) dont la meilleure espece s'appelle *Wasbuck*, est sur tout fameuse.

Sur les côtes de la Courlande, & particulierement sur celles de la Prusse, les eaux, agitées par les tempêtes, jettent souvent de l'ambre sur le rivage. Ce corps sulphureux & transparent est ordinairement jaune ; l'ambre blanc est le plus rare & le plus estimé : on sçait qu'étant frotté, il attire toute sorte de corps legers : il est inflammable ; & l'odeur qu'il répand, surpasse celle de l'encens & du mastic. Les Chimistes en tirent un esprit acide. Comme on y trouve renfermés des feuilles, des minéraux, des mouches, des araignées, des moucherons, des fourmis, des poissons, des grenouilles, des vers, des gouttes d'eau, du bois & du sable ; il est évident qu'il doit avoir été fluide. On en trouve dans de gros Arbres, qui se rencontrent sous terre. Or, comme ces arbres contiennent une matiere hui-

(*d*) Bromelli acta literaria Sueciæ, pour l'année 1725. p. 65.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

leuse, & que la terre qui les environne est extrêmement chargée de vitriol, plusieurs Naturalistes ont pensé que l'acide vitriolique fait coaguler l'huile, & que le mêlange de ces deux substances produit le corps solide, que nous appellons ambre. Il arrive aussi que les eaux, agitées par les vents de l'Ouest & & du Nord, déterrent quelques-uns de ces arbres, les brisent, en enlevent l'ambre, & le jettent sur la côte. Aujourd'hui c'est une *Régale* du Roi de Prusse, qui en tire, dit-on, 26000 écus d'Allemagne.

La Mer Baltique forme, du côté de la Suede, deux grands Golfes ; celui de Bothnie, & celui de Finlande. On prétend que dans le dernier, l'aiguille aimantée varie : dans un endroit, sa direction est entre le Sud-Ouest & l'Ouest, & dans un autre, vers le Nord-Ouest.

L'Océan Septentrional abonde en grands & petits poissons. Vers le commencement du mois de Juin, les Harengs en sortent en colonnes, prodigieusement nombreuses, pour passer dans la Mer d'Allemagne. La

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

partie de cet Océan, qui est entre la nouvelle *Zemble*, & le Promontoire de *Tschuketsch*, porte le nom de Mer Glaciale. On y trouve de la glace presque dans toutes les Saisons de l'année ; mais elle ne prend jamais plus tard que le premier d'Octobre. Ordinairement le dégel arrive après le milieu du mois de Juin. On prétend que le flux & le reflux se font appercevoir, non-seulement dans la Mer Glaciale, mais encore jusqu'à une certaine distance dans les embouchures des Rivieres qui y tombent. On trouve des marques certaines, qu'autrefois cette Mer s'est étendue bien plus loin vers le Midi. Il n'est donc pas étonnant, que dans des Pays qui en sont aujourd'hui fort éloignés, on déterre tous les jours des restes d'animaux Marins.

Jusqu'ici nul Navigateur n'a passé, dans la Mer Glaciale, au-delà de 80 degrés de latitude. Après les tentatives infructueuses, que les Hollandois avoient faites à la fin du seizieme Siecle, pour trouver par cette Mer & par l'Océan Oriental,

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

une route aux Indes, Pierre le Grand reprit ce dessein, & fit partir d'Archangel deux Vaisseaux, qui ayant traversé la Mer Blanche, & l'Océan Septentrional, entrerent dans la mer Glaciale ; mais une prodigieuse quantité de glaçons, empêcha l'un d'avancer, & détruisit vrai-semblablement l'autre, dont on n'a jamais eu d'autre information. L'Impératrice Anne, se proposant de continuer cette entreprise, fit partir d'Archangel deux Vaisseaux, qui eurent ordre d'aller le long des côtes de la Mer Glaciale, jusqu'à l'embouchure de l'*Oby*. Un autre Vaisseau parti de Tobolsk, devoit descendre l'*Irtisch* & l'*Oby*, & se rendre le long des côtes, jusqu'au *Jenisei*. Deux autres encore eurent ordre de partir d'*Irkuzk*, & de prendre leurs routes en sortant du *Lena*, dans la Mer Glaciale, l'un vers l'Ouest jusqu'à l'embouchure du Jenisei, & l'autre vers le Levant ; de façon qu'en passant les embouchures du *Jana*, de l'*Indigirka* & du *Kolyma*, il pût arriver par l'Océan à *Kamschatka*. De toutes ces naviga-

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

tions, entreprises en 1735. la derniere eut seule quelque succès. Le Lieutenant *Owzin*, à qui l'on en avoit confié la direction, allant avec ses Chaloupes jusqu'à l'embouchure du *Kolyma*, passa de-là, tantôt par terre, & tantôt par eau, jusqu'à *Anadirskoi - Ostrog*, décrivit toute la Côte, & termina son voyage en 1740. Il semble que dans toutes ces tentatives, on a fait deux fautes essentielles ; la premiere, de ne s'être pas mis en Mer d'assez bonne heure ; la seconde, de s'être arrêté trop près des côtes, où le froid est plus vif, & où par conséquent il y a plus de glace, que plus près des Pôles. Gerhard de *Veer* nous assure qu'il a trouvé le froid moins fort sous le quatre-vingtieme degré de Latitude, que sur les côtes de la Nouvelle Zemble ; qu'au mois de Juin il vit sous le même degré, de l'herbe, des arbres verds, des Biches, des Chevreuils, & d'autres bêtes sauvages, & qu'il n'a rien apperçû de tout cela au mois d'Août, sous le soixante-seizieme degré. La côte, que Rit de Geer appercut, est proba-

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

blement une partie du *Sptizberg*. On a trouvé dans les archives de *Jakuzka*, qu'à la fin du Siecle passé, des gens du commun, & peu experts dans la navigation, avoient coutume d'aller dans de petits batteaux, depuis l'embouchure du *Lena*, jusqu'à *Kolyma*. On rapporte encore, qu'un homme suivant les côtes de Kolyma, dans un batteau qu'on ne représente pas beaucoup plus grand qu'un cannot, est arrivé à *Kamtschatka*, après avoir doublé le Promontoire de *Tschuketsch*. Les Hollandois ont pris dans la Mer Septentrionale, des Baleines qui avoient des harpons Japonnois dans le corps. Au reste, il est remarquable que sur le bord de la Mer Septentrionale, dont les côtes sont dégarnies de forêts, jusqu'à 60 & plus de lieues dans le Pays, on trouve une grande quantité, & dans plusieurs endroits, des tas fort élevés de bois flotté. Ce bois consiste en Meleze [Larix] & en sapins. Peut-être vient-il de la côte vûe par de Geer, comme on l'a remarqué plus haut.

La Mer Orientale, que les Rus-

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

ses appellent *Tishoe More*, s'unissant à la Mer Glaciale, sépare l'Asie de l'Amérique.

La Mer de *Kamschatka*, appellée ainsi de la presqu'Isle de ce nom, se trouve entre cette presqu'Isle & la Terre-ferme, ou le Pays d'*Ochotzk*. On peut la regarder comme un Golfe de la Mer Orientale, avec laquelle il a communication. Vers le Nord, cette Mer s'enfonce encore davantage dans le Continent, & forme un Golfe plus petit, auquel la Riviere *Penschina*, qui y tombe, a donné son nom. Cette Mer est fort agitée & fort orageuse. Les observations faites avec le Barometre ont fait voir qu'à l'égard du centre de la terre, la Mer de *Kamtschatka* est plus haute que l'Océan, la Méditerranée & la Mer Caspienne. On a trouvé encore qu'aux environs de la Forteresse de *Bolscheretzkoi*, elle est plus haute que du côté du Port de *Ochotzkoi*. Au reste, elle est devenue très-fameuse de nos jours, par les efforts que les Russes ont faits, pour sçavoir si du côté du Nord, la Siberie tenoit à l'Amérique, ou si ces

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

Pays étoient séparés par quelque Mer. Le Czar Pierre le Grand nomma, pour la conduite de cette expédition, le Capitaine *Beering*, Danois de Nation, qui eut sous lui les Lieutenans *Spangenberg*, Allemand, & *Tschirikois*, Russe ; élevés tous deux, dans la suite, au grade de Capitaines. La mort de Pierre n'interrompit point l'exécution du projet : Catherine son épouse, qui lui succéda, fit partir en 1725. ces trois Officiers. Après avoir poussé plus de quatre ans leurs recherches, ils revinrent au commencement de l'année 1730. Ils s'étoient avancés dans la Mer, jusqu'au 67 degré de latitude Septentrionale, où ils n'avoient plus trouvé de terres au Nord.

Les mêmes Avanturiers repartirent en 1732. pour continuer leur observations. Spangenberg fit voile vers le Sud-Est, arriva sur la côte Septentrionale du Japon, & s'en revint ensuite à *Ochotzk*. Beering, qui avoit avec lui *Steller* (*d*) habile Na-

(*d*) Nous donnerons sa vie dans un de nos volumes suivans

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

turaliste, prit aussi la route du Sud-Est, en sortant du Port de Pierre & de S. Paul; mais ne trouvant pas de terre à la distance de près de quatre cens lieues, il dirigea sa course vers le Nord-Est, & découvrit enfin une côte vers le Nord-Ouest. Le 20 Juillet 1741. il mouilla près d'une Isle, située sous le 59 degré 40 minutes de latitude Septentrionale, & lui donna le nom d'*Isle d'Elie*. Ensuite, poussant ses voiles entre le Sud & l'Ouest, il découvrit le continent de l'Amérique. Quelque tems après, il reconnut une Isle située sous le 53 degré de latitude Septentrionale, avec les Habitans de laquelle il eut quelque commerce, & lui donna le nom de *Skumagin*. Il appella *S. Martien* une autre Isle qu'il trouva sous le 51 degré & quelque minutes, au Nord-Ouest vers le Nord. Il donna le nom d'*Isles de Saint-Etienne*, à celles qu'il découvrit, deux jours après, au Nord-Nord-Ouest. Le lendemain de cette découverte, il en reconnut encore une, qui fut nommée *Isle d'Abraham*. Apsès toutes ces cour-

GEOGRAP. *Méth. de M Busching.* 3. *Extrait.*

ses, Beering fit naufrage sur la côte d'une Isle peu éloignée de la presqu'Isle de *Kamtschatka*; il y mourut; & le reste de son équipage rentra heureusement en 1742, avec de petits Batteaux, dans le Port de S. Pierre & de S. Paul.

Tschirikou, qui étoit accompagné de M. de l'Isle de la Croyere, partant de *Kamtschatka*, s'avança quatorze degrés à l'Ouest de la Californie, & d'environ 12 ½ degrés vers le Nord, plus loin qu'aucun Navigateur n'avoit été avant lui. A son retour, il vit pendant plusieurs jours des terres situées au Nord; & s'approchant d'une côte, il y trouva des Habitans, qui vinrent à lui dans de petits Batteaux, semblables à ceux des Groenlandois & des Esquimaux. Peut-être ces Pays sont-ils un continent, qui unit l'Amérique aux terres polaires. Au reste, ces découvertes des Russes ne doivent laisser aucun doute, que vers le soixante-sixieme degré, l'Asie ne soit séparée de l'Amérique par un Canal, de peu de largeur.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

On prétend que *la Mer Caspienne*, qui est toute entourée de terres, a du Nord au Sud, près de 150 milles d'Allemagne de longueur, & de l'Est à l'Ouest, entre 60 & 70 milles de largeur. Quelques-uns ont avancé qu'il est presqu'impossible de trouver du fond dans le milieu de cette Mer; & d'autres soutiennent que sa profondeur ne va nulle part au-delà de 70 toises. Quoique sans compter les eaux de pluye, les Rivieres qui tombent dans cette Mer lui fournissent, selon le calcul du Capitaine Perry, journellement près de 1336566 tonnes d'eau, elle n'a point de communication visible avec d'autres Mers, dans lesquelles on puisse supposer qu'elle découle. Aussi n'est-il pas nécessaire de supposer gratuitement cette communication; car les calculs que le Docteur Halley a donnés sur l'exhalaison des Mers, font voir que celle de la Mer Caspienne en dessécheroit bien-tôt le bassin, si outre l'affluence des Rivieres, les eaux élevées en vapeurs n'y retomboient continuellement par des rosées & des pluyes. Ses

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

eaux, semblables d'ailleurs à celles des autres Mers, ne sont pas salées par tout. Le grand nombre de Rivieres, qui y tombent, les rend douces en différents endroits, sur tout le long des côtes. On y trouve quantité d'excellens poissons (*f*). Pendant les orages, dont cette Mer est fréquemment agitée, on y a même apperçû des chiens de Mer. Le Czaar Pierre ayant fait examiner & dessiner la figure de la Mer Caspienne, on l'a trouvée oblongue; tandis qu'anciennement on l'avoit crue ronde.

Le Pont Euxin, qui communique avec la Méditerranée, & dont on fait monter le circuit à 3800 milles d'Angleterre, est aussi appellé la Mer Noire, c'est-à-dire, la Mer terrible, à cause des tempêtes, qui y sont plus furieuses que dans aucune autre Mer. Quoique ce dernier nom lui ait déja été donné, dans des tems où la navigation étoit fort éloignée

[*e*] Tels que les *Hausen*, [lat. Huso vulgo Efox) les Sterled, [petite espece d'Esturgeon) les Zander [perca arenaria, poisson de proye] &c.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

de la perfection où elle est aujourd'hui, les observations les plus modernes confirment que les tempêtes y sont extrêmement dangereuses, parce que ses eaux sont renfermées de tous côtés, & que les vagues attaquent en tous sens les Vaisseaux. Le danger est augmenté par le défaut de bons Ports, particulierement sur la côte Méridionale, qui est la plus fréquentée par les Turcs. L'eau de cette Mer, qui en Hyver se couvre entierement de glace, est moins salée que celle de toute autre Mer.

Au Nord du Pont Euxin, on passe par le Détroit de Caffa, dans la Mer d'Azof [Palus Mœotis] qui, suivant la remarque de quelques Navigateurs, devient de jour en jour moins propre à la navigation, par le limon & la fange qu'elle reçoit continuellement des Rivieres qui s'y répandent.

Il est vrai-semblable que l'Espagne, étoit entierement unie à l'Afrique, & que la communication, qui subsiste aujourd'hui entre la Méditerranée & l'Océan, est venue des

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

longs efforts de l'une ou de l'autre de ces deux Mers. Quoique la Méditerranée reçoive une prodigieuse quantité d'eau, d'un grand nombre de Rivieres des trois parties de l'ancien Monde, du Pont Euxin, & même de l'Océan, elle en perd assez, par l'évaporation, pour conserver toujours à peu près le méme volume. M. Popowitsch (*g*) se figure le bassin de la Méditerranée, comme une grande chaudiere, au-dessous de laquelle il se trouve un feu continuel, qui cause une exhalaison bien plus forte, que celle qui peut se faire dans une autre Mer. Les Volcans du Vesuve & d'Etna, situés sur le bord de cette Mer, les Isles de *Stromboli* & de *Volcana*, ou *Hiera*, situées toutes deux sur les côtes de l'Eolie, les embrasemens d'*Ischia*, & d'autres éruptions de feu, arrivées, tantôt dans le continent de l'Italie, tantôt dans les Isles de la Méditerranée, tantôt dans le milieu des flots mêmes, où elles

[*f*] Dans ses recherches sur la Mer, publiées en Allemand à Francfort & Leipsick en 1750.

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

ont produit quelquefois de nouvelles Isles, semblent confirmer cette opinion.

On pense communément qu'il n'y a pas de flux & de reflux dans cette Mer, parce qu'elle se trouve, dit on, précisément dans le chemin de la Lune; mais divers Auteurs nous apprennent le contraire, & que le flux & reflux de la Méditerranée se font remarquer sensiblement dans ses Détroits, sur tout dans le Golfe de Messine, & dans la Mer Adriatique. Il semble que le Détroit de Gibraltar détermine le rapport de la Méditerranée, à la hauteur de l'Océan; de sorte que la premiere ne hausse jamais trop en Hyver, ni ne baisse trop en Eté. L'eau abonde-t-elle dans cette Mer? elle découle par le Détroit; & quand il y en a trop peu, ce qui rend sa surface plus basse que celle de l'Océan, ce dernier fournit les eaux nécessaires pour retablir la proportion. Le Comte de Marsigli n'a pû rien découvrir de certain, au sujet du fameux courant de la Méditerranée; mais d'autres Ecrivains le confir-

GEOGRAP. *Méth. de M. Busching.* 3. *Extrait.*

ment par diverses expériences. On apperçoit dans cette Mer un mouvement, dont la direction est du Levant au Couchant; de sorte qu'à vent égal on va d'une côte Orientale, de la Palestine par exemple, plus vite en Espagne, qu'on ne peut aller des côtes d'Espagne au Levant. Il y a dans la même Mer, un autre courant, qui de l'Ouest à l'Est, coule à gauche vers l'Italie. Près de la Sicile, l'eau se partage de façon, qu'une partie passe par le Détroit, & que le reste faisant le tour de l'Isle, ne se réunit avec le bras gauche, qu'après avoir surmonté bien des obstacles. Quand ce courant entre dans le Golfe Adriatique, sa direction tend vers les Côtes & les Isles de la Dalmatie, situées au Nord-Ouest; il tourne ensuite vers l'angle que la Mer forme près de Venise, & redescend enfin le long de la côte Orientale de l'Italie, d'où il retourne le long de l'Afrique vers l'Ouest, de la même maniere qu'il étoit venu du côté de l'Europe. Les Mariniers les plus habiles, profitant de cette direction,

GEOGRAP. Meth de M. Busching. 3. Extrait.

font voile vers les côtes d'Albanie & de Dalmatie, quand, par exemple, ils ont dessein d'aller de Corfou à Venise; comme, au contraire, en voulant aller de cette Ville à Corfou, ils ne s'écartent pas beaucoup des Terres de l'Eglise & du Royaume de Naples. Le courant de la Méditerranée est confirmé par les Isles flottantes, qui dans la partie supérieure de la Mer Adriatique, se forment des racines de roseaux arrachées; car les eaux les entraînent des environs de Venise, vers les embouchures du Po, & plus bas. La Mer jette au rivage, près de Ravenne, les hommes noyés à l'embouchure du Po; & ceux qui périssent au-dessus de Rimini, sont entraînés par le courant, & jettés sur les bords au-dessous de cette Ville.

Les grands Poissons, qu'on voit quelques fois dans la Méditerranée, sont vraisemblablement des Baleines communes. A Pise & à Chioza, on en montre des carcasses aux Etrangers. En 1723. un de ces poissons resta à sec dans le Port de Pesaro. Plancus a remarqué, que le

GEOGRAP. Meth de M. Busching. 3. Extrait.

fond de la Mer Adriatique hausse continuellement, & que les eaux se retirant, la terre s'accroît sur les côtes. Lorsque le Soleil entre dans le signe du Capricorne, les eaux de ce Golfe sont plus hautes de près d'un pied quà l'ordinaire; & aux environs de Venise, elles haussent même alors de 5 à 6 pieds. Vitaliano Donati a trouvé, par des recherches pénibles, que la plus grande partie du fond de cette Mer est composée de couches, placées les unes sur les autres, ordinairement horisontales, & presque toujours paralleles aux couches, qui servent de base aux rochers, aux Isles, & à la Terre ferme. Il s'en trouve de toutes sortes de marbre, de pierre, de mines, de fossiles, de roc, de pyrite, de sable, de terre grasse, & de terre maigre. On a remarqué aussi que le fond de la Mer Adriatique est couvert d'une espece d'enduit, composé de Crustacées, de Testacées, & de Polypares, entremêlés de terre & de sable, & pétrifiés en partie. Cette croute s'épaissit de jour en jour. Les corps qui la composent,

GEOGRAP. Méth. de M. Busching. 3. Extrait.

augmentant sans cesse, & se pétrifiant ensuite, élevent continuellement le fond. Au reste, la pêche des sardines est très-considérable dans cette Mer.

On y pêche aussi de beaux coraux, comme dans plusieurs autres Parages de la Méditerranée. Personne n'ignore aujourd'hui que ces corps ne sont point des Plantes. Les Naturalistes modernes ont découvert différentes especes d'insectes, qui les construisent, & qui ne permettent plus de les ranger dans une autre classe, que celle des Productions animales.



POESIE.

SUITE de la Lettre sur le Morgante, Poëme du Pulci.

POUR peu qu'on ait lû les Poëmes Italiens & les Romans Espagnols, on connoît l'Enchanteur Maugis, ou *Malagigi*, Cousin des *Quatre fils Aimon.* C'étoit, disent ces Poëtes & ces vieux Romanciers, un *Mago Cristiano*, un Sorcier Chrétien. Il faisoit ce Métier en tout bien & en tout honneur, pour rendre service à Charlemagne & à ses Paladins, contre les Infideles. Ceux-ci, à cet égard, n'avoient que trop d'avantage sur les Pauvres Chrétiens. Les Démons, déchaînés contre eux, étoient aux ordres d'une légion de Magiciens, Payens, Mahométans, qui bouleversoient la nature entiere par leurs enchantemens: tout cela pour faire tomber dans leurs piéges, les braves Chevaliers, Défenseurs de la Foi & du Royau-

me de France, pendant que Charlemagne, privé du secours de ses Paladins, étoit assiégé dans Paris par des Armées innombrables de Mores, de Persans, d'Indiens, & de mille autres Nations, la plûpart inconnues à tous les Géographes. Dans ces fâcheuses circonstances, on sent qu'il étoit de la bonne politique, pour ce sage Empereur, d'avoir quelqu'un dans son parti, qui entretint toujours quelques intelligences en Enfer. Tel étoit l'emploi de Maugis : il s'en acquittoit avec beaucoup de fidélité; & c'étoit seulement pour la gloire du Ciel, qu'il s'étoit si étroitement lié avec le Diable.

Ces correspondances avoient mis l'honnête Enchanteur en état d'accourir, dans plus d'une occasion, au secours des Chevaliers Chrétiens, qui se trouvoient à quatre ou cinq mille lieues de Paris, au fond des cachots de quelques Magiciens infideles, ou aux prises avec quelque monstre, créé par enchantement, ou enfin séduits par les charmes de quelque jolie Fée, qui avoit entre-

pris de les arrêter à force de plaisirs. Lorsque le secours de son art n'étoit pas suffisant, il conduisoit avec lui quelqu'un des Chevaliers, ses parens ou ses amis, qui par la force de son bras, détruisoit les enchantemens, & délivroit son Camarade. Ils reprenoient ensuite le chemin de Paris, & ne manquoient jamais d'arriver à point nommé, pour sauver la Place, par des exploits inouis, au moment où les Assiégeans étoient déja sur la breche. C'est un de ces voyages, qui a donné lieu aux savans entretiens, dont j'ai traduit une partie; mais vous serez peut-être bien aise, Monsieur, d'en sçavoir auparavant quelques circonstances curieuses.

Dans le vingt-cinquieme Chant, Charlemagne, toujours dupe de *Ganelon*, l'envoye au Roi *Marsilio*, ou Marsile, pour négocier la paix. Ce perfide Plénipotentiaire trahit son Prince, & le vend au Roi de Saragosse; ils forment ensemble le projet d'attirer Charlemagne, avec toute sa Cour, dans la Vallée de Roncevaux, qui est une gorge des

Pyrenées. Le prétexte doit être, d'y venir recevoir l'hommage du Roi More, & de tous les autres Roitelets d'Espagne, dont il étoit le Chef: leurs troupes doivent être embusquées dans les Montagnes des environs, & accabler Charlemagne, qui sur la foi d'une paix jurée, n'y aura pour escorte que sa Maison, & sa Garde ordinaire. Une circonstance qui ne doit pas être oubliée, c'est que l'embuscade devoit être de six cens mille hommes. Les sages Conseillers de Charles se défient tous de Ganelon, & s'opposent à cette entrevûe; mais l'aveuglement, ou plutôt la stupidité de l'Empereur est telle, qu'il ne fait aucun cas de leurs représentations, & qu'il s'avance vers la frontiere.

117.

Poiche Malgigi vide Carlomano
Che come un bufol'dietro al suo disegno
Si lasciava menar pe'l naso a gano.

» Maugis, voyant que Charlemagne se laissoit mener par le nez, » *comme un bufle*, dans le piege que

Ganelon lui avoit tendu, se retira de la Cour; mais voulant sauver son Maître, malgré lui, il pensa à rappeller *Renaud* & *Ricciardeto*, son jeune frere, pour le secourir dans cette occasion. Il falloit d'abord sçavoir où ils étoient, ensuite les envoyer chercher, & les faire arriver à tems, pour se trouver à Roncevaux au jour marqué pour l'entrevûe. Il a donc recours à son art, & conjure *Astaroth*, qui d'abord fait le difficile, mais qui bien-tôt forcé d'obéir, apprend à Maugis que les deux Paladins sont actuellement en Egypte, embarqués dans de grandes avantures, & se soumet à les aller prendre, & à les transporter dans trois jours à Roncevaux. *Maugis* lui donne ses dépêches & ses instructions pour les deux Chevaliers. Cette conférence occasionne une conversation étrangere au sujet, dans laquelle l'honnête Enchanteur fait au Courier infernal, diverses questions sur la chute des mauvais Anges.

CANTO XXV.

148.

Dimmi, rispose Malagigi, ancora
(Che tu mi pari qualche Angel discreto)
Se quel primo motor ch'ognuno adora,
Cognosceva il mal vostro in suo segreto.
E vedeva presente, il punto, e l'ora:
E'par che' sia qui ingiusto il suo decreto:
E la sua carita qui non sarebbe,
Perche creati e dannati v'arebbe.

» Dis-moi encore, reprit Maugis, » (car tu me parois un Ange d'es» prit) si ce premier Moteur, que » l'Univers adore, sçavoit votre mal» heur dans le secret de sa Providen» ce; s'il voyoit distinctement, com» me présens, l'heure & le moment » où il devoit arriver. Il sembleroit » alors que son decret seroit injuste, » & que sa charité auroit manqué; » puis qu'en vous créant, il vous » auroit damnés.

149.

E presciti imperfetti e con peccati:

E tu di'ch'egli è giusto e tanto pio,
E non ci e spazio a esservi emendati;
E par che partigian si mostri Dio
Degli Angeli che son lassu restati,
Che cognobbon il ver'dal falso e'l rio
E s'el fine era tristo o salutifero
E non segueron, come voi, Lucifero.

» Et connoissant, par sa prescience, » les imperfections qui vous feroient » pêcher; comment peux-tu dire » qu'il est si bon & si juste? Cepen» dant il ne vous donna le tems, » ni de vous corriger, ni de vous » repentir? Dieu auroit donc mon» tré de la partialité en faveur » de ces Anges qui sont restés au » Ciel, puisqu'ils sçurent connoître » & distinguer le vrai d'avec le faux, » le bien d'avec le mal, & qu'ils ne » suivirent point, comme vous au» tres, le parti de Lucifer.

150.

Crucciossi, come un Diavolo, Astarotte,
Poi disse: E'non amò più Micaelle
Che Lucifer, quel giusto Sabbaotte;
E non creò Caïn peggior che Abelle;
Se l'un superbo è poi piu che Nembrotte;

L'altro è tutto difforme à Gabrielle,
E non si pente e non esclama osanna:
Libero arbitrio l'uno e l'altro danna.

» Astaroth fit des contorsions & » des grimaces de Diable; puis il » parla ainsi. Non, ce Dieu juste, » ce Dieu des Armées, n'aima point » Michel plus que Lucifer, & Caïn » ne fut pas créé plus méchant qu'A» bel: mais si l'un a plus d'orgueil » que Nembrod, l'autre est enco» re plus opposé à Gabriël; il ne se » repent point, il ne rend point » hommage à l'Eternel. C'est le libre » arbitre qui les damne l'un & l'au» tre.

151.

Questo fù quel che ci ha dannati tutti,
E lungo tempo per la sua clemenzia
Ci comportò, per non ci far si brutti,
Insino al termin'della penitenzia;
E non possiam'più in grazia esser ridutti,
Che giusta è data la nostra sentenzia:
E non ci tolse, il preveder suo, il tempo;
Che la grazia al ben far fù sempre à tempo.

» Voilà ce qui nous a tous dam» nés; la clémence Divine nous sup» porta long-tems, pour ne pas nous » précipiter dans un état aussi af» freux (*a*), jusqu'au terme prescrit » pour notre repentir. Nous ne pou» vons plus espérer de rentrer en » grace: notre sentence a été juste» ment prononcée: & la prescience » de Dieu ne nous a point ôté le tems » de nous repentir, car la grace » vient toujours à tems pour les bon» nes œuvres.

Après avoir ainsi éclairci les doutes de Maugis, Astaroth part comme un éclair, arrive en Egypte, trouve les Paladins, & leur fait son message; ils quittent tout, pour accourir au secours de leur Prince. La diligence qu'on exigeoit d'eux étoit un peu forte: il s'agissoit d'une voiture pour la faire commodément. Astaroth imagine d'entrer dans le corps de *Bayard*, ce fameux Coursier de Renaud; mais Ricciardetto n'auroit pû lui tenir pied avec le sien.

(*a*) Ou litteralement, *pour ne pas nous rendre si laids.*

POESIE. *Morgante du Pulci.*

L'obligeant Diable, qui a trouvé dans ce Pays là un sien Camarade, nommé *Farfarello*, ou *Farfadet*, l'engage à s'incorporer aussi dans le cheval de Ricciardetto, & à faire avec lui le voyage; ils partent, & les deux Coursiers endiablés emportent leurs Cavaliers plus vite que le vent, au travers des déserts, le long des côtes de Barbarie. Ils sautent pardessus les Lacs & les Rivieres, & ne s'arrêtent que pour repaître, sur les bords du fleuve *Bagrade* : là dans une prairie, paroît un pavillon superbe, sous lequel Astaroth leur fait servir un grand dîner; lui-même, aidé de *Farfarello*, fait les fonctions de Maître d'Hôtel, & d'Ecuyer tranchant, sans oublier de les amuser par des propos gais, & des contes agréables. Ils remontent à cheval; & les deux Démons reprennent leur poste dans le corps de ces Animaux. Quoique cette rapide allure ne dût point ennuier Renaud, il ne laisse pas de s'entretenir avec sa monture, & de l'interroger, chemin faisant, sur les controverses les plus sublimes de la Physique & de la Théologie.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

Ils arrivent enfin aux colonnes d'Hercule. Renaud, qui reconnoît le Détroit pour l'avoir passé plus d'une fois, commence à faire là-dessus des questions à Astaroth, qui lui répond ainsi.

.... un error lungo e fioco
Per molti secol' non ben conosciuto
Fa che se dice d'Ercol' le colonne,
E che piu oltre, molti periti sonne.

.... » C'est une vaine erreur, invétérée pendant plusieurs Siécles, » qui a fait donner à ce Détroit le » nom de colonnes d'Hercule, & » croire que beaucoup de gens avoient » péri dans l'Océan, pour avoir fran- » chi ce passage.

229.

Sappi che questa opinione è vana,
Perche piu oltra navicar si puote,
Però chel'aqua in ogni parte è piana.
Benche la terra abbi forma di ruote.
Era piu grossa allor la gente umana,
Tal che potrebbe arrossirne le gote
Ercole ancor, d'aver posti que' segni,
Perche piu oltre passeranno i legni.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» Sachez que cette opinion est » fausse, & qu'on peut naviguer au- » delà, parce que la Mer présente » par tout une surface plane, quoi- » que la figure de la terre soit de » forme circulaire. Le genre humain » étoit alors dans une ignorance gros- » siere. Hercule lui-même auroit » dequoi rougir d'avoir posé ces » bornes, comme celles du Monde; » car il viendra un tems où les Vais- » seaux les passeront, pour pénétrer » dans le vaste Océan.

230.

E puossi andar giu nell'altro emisperio,
Pero che al centro ogni cosa reprime;
Sieche la terra per divin misterio,
Sospesa stà fra le stelle sublime.
E laggiù son citta, castella e imperio,
Ma nol cognobbon quelle genti prime:
Vedi che il sol de camminar s'affretta,
Dove io ti dico, che laggiù s'aspetta.

» Et l'on peut descendre d'ici » dans l'autre hémisphere, parce

POESIE. *Morgante du Pulci.*

» que tous les corps repri- » ment (*b*) vers le centre. » De sorte que le Globe, par un di- » vin mystere, demeure suspendu en- » tre les étoiles fixes. (*c*) Là bas sont » des Châteaux, des Villes & des Em- » pires. Mais les Anciens n'ont pas » découvert cette vérité; & l'astre » du jour, que tu vois se précipiter au » couchant, s'avance vers ces lieux » où il est attendu.

231.

E come un segno sorge dell' oriente,
Un altro cade, con mirabil arte,
Come si vede quà nell'occidente:

(*b*) J'ai voulu traduire ce mot litteralement; mais son vrai sens, dans toute l'étendue de sa signification, est *pressent*, *repressent*, *sont pressés & pressent réciproquement*, & par conséquent il exprime clairement, une *réaction*, ou action réciproque.

(*c*) On apperçoit ici la seule différence qu'il y ait de l'opinion du *Pulci* à celle de *Newton*. Elle ne consiste que dans celle des deux Sistêmes de *Ptolemée* & de *Copernick*. Le premier étant l'unique, du tems de notre Poëte, il a placé la Terre au centre de la *Sphere d'attraction*.

Pero che il ciel giustamente comparte ;
Antipodi appellata è quella gente.
Adora il sole e Giuppiterre e Marte ;
Epiante, e animal', come voi hanno ;
E spesso insieme grand'battaglie fanno.

» En même-tems qu'un signe se lève à l'Orient, par un art admirable, un autre baisse vers le couchant comme tu peut le voir ici, parce que ces signes partagent exactement le Ciel. Les Nations inconnues sont appellées, les Antipodes. Elles adorent le Soleil, Jupiter, & Mars. Elles ont comme vous, des plantes & des animaux; & comme vous, elles se détruisent mutuellement par des guerres sanglantes.

232.

Disse Renaldo : poiche a questo siamo,
Dimmi, Astarotte, un altra cosa ancora ;
Se queste son della stirpe d'Adamo,
E perche varie cose vi s'adora,
Se si posson salvar qual noi possiamo ?
Disse Astarotte : non tentar piu ora,
Perche piu oltre dichiarar non posso :
E par che tu domandi come uom'grosso.

» Puisque nous voila sur cette matiere, demanda Renaud, dis moi je te prie, Astaroth : ces gens-là sont-ils comme nous de la race d'Adam, & nés dans l'Idolatrie ? peuvent-ils se sauver comme nous le pouvons ? Ne me questionne plus à présent, lui répondit Astaroth, parce que je ne puis t'en dire davantage. Et il me semble que tu me fais là des questions peu judicieuses.

233.

Dunque sarebbe partigiano stato,
In questa parte, il vostro Redentore,
Che Adamo per voi quassù fussi formato
E crucifisso lui, per vostro amore ?
Sappi ch'ogn'un per la croce e salvato ;
Forse che il verro, doppo lungo errore,
Adorete tutti di concordia
E troverete ognun misericordia.

» Votre Redempteur auroit donc été partial ? Adam n'auroit donc été formé & le Messie crucifié que pour l'amour de vous ? Sachez que tout le monde est sauvé par la Croix. Un jour, peut-être, après de longues erreurs, adorerez-vous tous la vérité d'un commun accord : & peut-être un jour, tout le genre humain trouvera-t-il misericorde

234.

Basta che sol' la vostra fede e certa,
E la Virgine in Ciel'glorificata ;
Ma nota che la porta è sempre aperta
E insino a quel gran' di non sara serrata :
E chi fara col' cor giusta l'offerta,
Sara' questa olocausta accettata
Che mo to piace al ciel la obbedienzia,
E timore, osservanzia e reverenzia.

» Qu'il vous suffise de savoir que votre foi est certaine, & la Vierge glorifiée dans les Cieux. Mais souvenez-vous que la porte en est toujours ouverte & ne sera point fermée jusqu'au grand jour. Et que quiconque fera dans la sincerité de son cœur une juste offrande, soit sur que son holocauste sera accepté ; parce que le Ciel aime & agrée sur toutes choses l'obéissance, la crainte, la soumission & le respect.

235.

Mentre lor cerimonie e divozione
Con timore osservarono i Romani,
Benche Marte adorassino e Giunone,
E Giuppiterre, e gli attri idoli vani,
Piaceva al ciel questa Religione,
Che discerne le Bestie d'a gli umani :
Tanto che sempre alcun tempo innalzorno,
E cosi p'el contrario rovinorno.

„ Pendant que les Romains observerent avec une crainte religieuse leurs cérémonies & leurs devotions (quoiqu'ils adorassent Mars, Junon, Jupiter & d'autres vaines Idoles) cette Religion plut au Ciel ; parceque la Religion seule distingue l'homme de la brute. Aussi pendant longtems ils ne firent qu'accroitre & elever leur puissance. De même, par une conduite opposée, ils précipiterent leur propre ruine.

236.

Dico cosi, che quella gente crede,
Adorando i pianeti, adorar bene ;

POESIE. Morgante du Pulci.

E la giustitia, sai, cosi concede
Al buon remuneratio, al tristo pene:
Sieche non debbe disperar mercede
Chi rettamente la sua legge tiene:
La mente e quella che vi salva e danna,
Se la troppa ignoranzia non v'inganna.

„ Je dis donc que ces Nations là, „ en adorant les planettes croient „ rendre un culte agreable à la „ Divinité : & sa justice, tu le sais, „ veut que les bons soient récompensés, & les méchans punis. Celui donc, qui observe religieusement sa loy, ne doit pas desesperer de sa misericorde. L'intention „ seule est ce qui vous damne ou vous „ sauve, si vous n'êtes trompés par „ trop d'ignorance (*d*).

237.

Nota che gli è certa ignoranzia ottusa,
O crassa, o pigra, acciaiosa, e trista,

[*d*] Ceci ne s'entend point; mais le dernier Vers du texte n'est pas plus clair. La phrase qu'il renferme semble contredire ce qui suit, & ce qui précéde. Si c'est une faute, elle est restée dans toutes les Editions.

POESIE. Morgante du Pulci.

Che la porta al veder tenendo chiusa
Riceveite in van l'anima e la vista;
Pero questa nel ciel non trova scusa.
Noluit intelligere, il salmista
Dice d'alcun tanto ignorante e folle,
Che, per ben operar, saper non volle.

„ Et remarquez qu'il est une sorte „ d'ignorance endurcie, ou crasse, ou „ paresseuse & méchante, qui fermant „ l'entrée à la lumiere, reçut en vain „ l'ame & la vûe Pour celle-ci, elle ne „ trouve point d'excuse devant Dieu. „ *Noluit intelligere*, dit le Psalmiste, „ de quelqu'un dont l'ignorance étoit „ si obstinée, si insensée, que pour „ faire le bien il ne voulut pas le „ connoître.

238.

Tanto e chi servera ben la sua legge,
Potrebbe ancora aver redenzione,
Come de' padri del Limbo si legge:
E che nulla non fe senza cagione
Quel primo padre ch' ogni cosa regge;
Sieche il mondo non non fe senza persone,
Dove tu vedi andar laggiu le stelle,
Pianetti, e segni, e tante cose belle.

„ Celui donc, qui sera fidele à

POESIE. Morgante du Pulci.

„ l'observation de sa Loi, pourroit „ bien encore avoir sa rédemption, „ comme on le lit des Peres, qui furent rachetés des Lymbes; & parce „ que ce premier Pere, ce souverain „ Moteur qui gouverne toutes choses, n'a jamais rien fait en „ vain, il n'a pas créé le monde sans habitans, du côté où tu „ vois baisser les étoiles, les planettes, les signes, & tant de si belles „ choses.

239.

Non fù quell'Emisperio fatto a caso,
Ne il sol tanta fatica indarno dura
La notte, il di, dall'un all'altro occaso:
Che il sommo Giove non arebbe cura,
Se fosse colaggiu voto rimaso:
E nota che l'Angelica natura,
Poiche a te piace de saper piu a dentro,
Da quella parte rovino nel centro.

„ Non, cet autre Hémisphere ne „ fut point fait au hazard; & ce „ n'est pas pour rien, que le Soleil „ continue jour & nuit sa pénible „ course d'un couchant à l'autre. Ce „ seroit une négligence peu digne de

POESIE. Morgante du Pulci.

„ ce Dieu suprême, d'avoir laissé désert tout ce monde inférieur : & „ ce fut de ce côté-là, c'est-à-dire du „ Couchant, (puisque tu veux en „ sçavoir davantage) que la nature „ Angélique fut précipitée dans l'abime.

Astaroth fait ensuite un grand éloge de la Religion Chrétienne; il prouve, contre les Juifs & les Mahométans, *que le Messie est venu*; il en appelle au témoignage des miracles, des Prophetes, des Sybilles, & même des Poëtes Payens. Enfin le Diable fait le prône; & sans doute qu'il y prend goût, puisque Renaud est obligé de l'interrompre, pour lui demander comment ils pourront passer le Détroit de Gibraltar. Un saut de plus en fait l'affaire. L'intrépide Renaud le franchit sans sourciller; mais pour le jeune *Ricciardetto*, il a grand peur, & peu s'en faut qu'il n'éprouve le sort d'Icare.

Les deux Paladins traversent l'Espagne, avec la même rapidité qu'ils avoient parcouru l'Afrique; ils courent sans débrider jusqu'à Saragosse, qu'ils trouvent presque déserte. Les

hommes étoient tous partis pour l'expédition de Roncevaux; il n'y étoit resté que des femmes & de petits enfans. Ils vont descendre au Palais même; mais ils y entrent invisibles. Là, pendant que *Farfarello*, sous la forme d'un Negre, mene leurs chevaux à l'Ecurie, Astaroth les conduit dans la grande salle, où la Reine *Blanda*, & la Princesse *Luciana*, alloient se mettre à table. Ils s'y mettent aussi, toujours sans être vûs. Astaroth, qui les sert, ôte les plats des mains des Officiers, pour les présenter aux deux Paladins; ils mangent de tout, & boivent d'autant. La faim appaisée, ils s'amusent avec Astaroth, à faire mille espiégleries aux Princesses & aux Dames. La confusion augmente; la Reine, à qui l'on ôte des mains sa coupe pleine, gronde ses Officiers. Ceux-ci prennent querelle entr'eux, & se battent; Renaud jette des pommes au nez d'un bouffon de Cour, qui l'ennuye. Les femmes crient, les hommes jurent; enfin *Ricciardetto* gâte tout par un éternûment indiscret: *Ah, mon Dieu! ce sont des Esprits,*

s'écrient alors les Dames. Elles prennent toutes la fuite; mais on s'étouffe à la porte: & dans cet embarras, nos galans Chevaliers trouvent encore dequoi s'amuser. Renaud arrête *Luciana*, une de ses anciennes Maîtresses:

E gli appicco due baci alla Franciosa,
Ed ogni volta rimanea la rosa.

» Il lui appliqua deux baisers à la
» Françoise, & chaque fois y resta
» *la rose*.

Après cette comique scene, les Paladins reprennent par la même voiture, le chemin de Roncevaux; mais quelque diligence qu'ils fassent, ils ne peuvent y arriver avant l'attaque. Elle étoit commencée, & les Chrétiens surpris succomboient sous la multitude. Impatient de se jetter au fort de la mêlée, Renaud prend congé d'Astaroth; ils se font réciproquement beaucoup de complimens & d'offres de service. Pendant que les deux Chevaliers courent au combat, les deux Diables vont se poster sur la pointe d'un clocher;

pour le voir plus à leur aise, & pour être aussi plus à portée de saisir les ames des premiers *Payens*, que Renaud va pour fendre, & d'en faire leur Cour au Prince des ténebres. Minos, Eaque, & Rhadamante, Satan, Caron, Belzebuth, tout l'Enfer se prépare à faire *grande fête*. Saint Pierre, d'un autre côté, va suer de fatigue à ouvrir la porte du Paradis aux Chrétiens qui seront martirisés dans cette bataille, & les Anges descendent pour enlever au Ciel leurs ames bienheureuses.

C'est ainsi, Monsieur, que *Messer Luigi*, commence le récit de la fameuse journée de Roncevaux. Dans la vérité historique, cette fabuleuse avanture se réduit, comme vous le sçavez, au pillage de quelques équipages, & à la défaite de quelques Troupes de Charlemagne par les Gascons ou Basques, dans les gorges des Pyrenées. Ce Prince n'alloit point alors en Espagne; il en revenoit, après avoir rangé sous ses loix toutes les Provinces situées entre ces Montagnes, l'Ebre & la haute Biscaye. Ce n'étoit pas même aux

Espagnols naturels, qu'il étoit allé faire la guerre, mais aux Mores ou Sarrazins d'Afrique, du joug desquels il délivra les anciens Habitans; mais les Romanciers, ou pour mieux dire, les Historiens de cette Nation (car ce fut long-tems la même chose) firent de cette *échaufourée*, une bataille rangée, dans laquelle les Espagnols avoient remporté la victoire. Elle a été le sujet principal d'une infinité de Chansons ou *Romances*, qu'on chantoit encore par toute l'Espagne, du tems de *Miguel de Cervantes*, & dont il cite souvent des couplets ou *coplas*, dans le Don Quichote. C'est à ces *Romances*, fondées sur des traditions fabuleules, qu'on doit rapporter l'origine des Livres de Chevalerie errante, contre lesquels *Cervantes* écrivit cette ingénieuse Satire. Les Espagnols tenoient sans doute cet usage des Gots. Ceux-ci n'avoient, selon les Historiens du Nord, d'autre Histoire que leurs Poëmes, Odes, ou Chansons *Runiques*, dans lesquels ils célébroient les exploits de leurs Princes & de leurs Ancêtres. Cette

coûtume ſubſiſte encore aujourd'hui, dans tout le Continent de l'Amérique Septentrionale; mais je penſe, Monſieur, que ces *Annales chantantes* ont toujours, & par tout, été des titres peu autentiques. Lorſque le dépôt de l'Hiſtoire eſt confié aux Poëtes, l'eſprit de parti, ou le préjugé national, la verve, l'enthouſiaſme, l'habitude enfin d'orner & d'embellir tout, aſſurent bientôt le triomphe de la fiction & de l'erreur. La contagion de la Poëſie n'infecte que trop le genre hiſtorique; nous voyons même, en Proſe, des Hiſtoires écrites par de grands Poëtes, ne laiſſer rien à déſirer que la vérité & l'exactitude.

Notre Auteur ne s'en pique pas; & l'on ne peut lui faire ſon procès là-deſſus, puiſqu'il a fait un Poëme, & non pas une Hiſtoire. S'il cite quelquefois des autorités, telles que les vieilles chroniques d'*Alcuin*, de *Turpin*, & d'autres qui n'ont même jamais exiſté, on voit au ton qu'il prend que c'eſt une plaiſanterie; & ces ſortes de citations ſont en effet d'un ſi bon genre de ridicule, que

le Berni, & les autres Succeſſeurs du Pulci, ſe ſont empreſſés de les imiter.

Je ne le ſuivrai point dans le récit de la bataille; ce morceau tient le reſte du vingt-cinquieme Chant, tout le vingt-ſixieme, & partie du ſuivant. Renaud & *Ricciardetto* arrivent à propos pour relever le courage des Chrétiens, environnés de tous côtés par les Mores; ils trouvent Roland, Olivier, Aſtolfe, & tous les autres Paladins, leurs parens & leurs amis, aux priſes avec un grand nombre de Guerriers Sarraſins, dont les noms étranges, ont quelque choſe de comique. Malgré les exploits inouis de nos Chevaliers, le nombre enfin accable quelques-uns des plus fameux. Olivier, & beaucoup d'autres, périſſent par le fer des Mores. Roland n'eſt point étouffé par Bernard del Carpio, comme l'ont écrit les Romanciers Eſpagnols; mais il meurt de fatigue, de ſoif, & de douleur, de la perte de ſes amis & de ſon armée. Charlemagne ne ſe trouve point au combat; il étoit heureuſement reſté à

Pie di Porto (S. Jean de pied de Port) après avoir fait avancer Roland à la tête d'un corps de Troupes. Renaud, furieux de tant de malheurs, fait un carnage effroyable des Sarraſins; il diſſipe cette multitude, & reſte enfin maître du champ de bataille. Sans perdre de tems, il fait avancer l'Empereur, avec tout ce qui lui reſte de troupes: il le conduit à Saragoſſe, où le Roi Marſile s'étoit retiré. La Ville eſt priſe d'aſſaut, pillée & miſe en cendres. *Marſile* & ſon Miniſtre *Biancardin* tombent entre les mains du Vainqueur; ils ſont condamnés à être pendus. Devinez, Monſieur, qui fait l'exécution: c'eſt le vénérable Archevêque Turpin. Charlemagne revient à Paris triomphant; il y fait ſon entrée publique. Le traître Ganelon, tenaillé & écartelé, aſſouvit à peine la vengeance de Renaud & la fureur du Peuple. Ce Paladin demande congé à l'Empereur, pour aller courir le Monde en pélérinage: il l'obtient; mais Charlemagne, privé de ſa préſence & de ſon ſecours, en meurt de triſteſſe. On lui fait de ſu-

perbes funérailles, dans leſquelles le Docteur Alcuin, Poëte & Muſicien, chante ſur ſa Lyre le Panégyrique de cet Empereur. C'eſt, comme je l'ai dit plus haut, une eſpece d'Oraiſon funebre, ou de récapitulation des faits & geſtes de ce grand Empereur, tant fabuleux qu'hiſtoriques Le Poëme finit par une Priere à Dieu, à la Vierge, à tous les Saints du Paradis, & par une eſpece de Peroraiſon, à l'honneur de Laurent de Medicis, de ſa Mere *Madonna Lucrezia*, *d'Ange Politien*, & de quelques autres amis de l'Auteur.

Tel eſt, Monſieur, l'Ouvrage ignoré en France, du bon Meſſer Luigi Pulci. Il ne l'eſt point en Italie; la pureté de ſon langage, quoiqu'un peu ſuranné, l'a fait mettre au nombre des Livres Claſſiques de la Langue Toſcane, & l'Académie *della Cruſca* le cite ſans ceſſe dans ſon excellent Dictionnaire.

Un ridicule gracieux, une naïveté burleſque, forment en général le caractere de ce vieux Poëte. Très-ſouvent il prend ſon ſérieux; il eſt même alors nerveux, éloquent, &

POESIE. *Morgante du Pulci.*

dit avec force de très-belles choſes ſur la Religion, la Morale, & les autres objets des plus graves méditations. Mais on le voit toujours rentrer naturellement, & comme retomber de ſon propre poids, dans le naïf & le ridicule : il y excelle ſi parfaitement, que ſes Imitateurs, le Berni, le Taſſone, & l'Auteur anonime du Ricciardetto, ne l'ont point ſurpaſſé dans cet agréable genre. L'Arioſte eſt peut-être le ſeul qui l'ait effacé, dans ces endroits charmans de ſon Orlando, où il quitte la trompette héroïque, pour emboucher le chalumeau, & qui lui ont mérité, autant que les plus ſublimes, le titre de *Divin*, mais qu'il ne faut pas ſe flatter de voir jamais rendus dans une traduction : ce ne ſera la faute, ni du Poëte, ni des Traducteurs ; mais celle des deux Langues, dont le génie eſt trop différent, ſur tout dans le ton de la plaiſanterie. Il y a, dans cette partie de l'Italien, des beautés d'expreſſion, & des graces de tour, qu'il nous faut renoncer à traduire, en Proſe comme en Vers.

POESIE. *Morgante du Pulci.*

La même raiſon doit faire déſeſperer, que le *Morgante* puiſſe être traduit ; cependant ſi quelque choſe en pouvoit faire ſoupçonner la poſſibilité, c'eſt que Rabelais l'a été en Anglois, avec un ſuccès diſtingué. Mais comme il a fallu, pour faire cette traduction avec goût, prendre le ſtile de Swift ; de même, pour rendre le Pulci, il faudroit adopter & s'approprier en quelque ſorte celui de Rabelais ; ce que je doute qu'on oſe tenter. Je n'en connois aucun qui lui reſſemble davantage ; & ſans faire tort à la féconde imagination de *Maître François*, je ne puis m'empêcher de ſoupçonner qu'en Italie, il avoit lû *Meſſer Luigi*. Dans les détails boufons, & les images burleſques qui naiſſent de la taille énorme & de la force giganteſque de *Gargantua* & de *Pantagruel*, j'en trouve quelques-uns qui reſſemblent fort à de pareils traits du Géant *Morgante*. Le mêlange bizarre de la plus ſaine Philoſophie, de la plus vaſte érudition, de la morale la plus pure, de la dévotion même, & des paſſages de l'Ecriture, avec un cahos d'idées

POESIE. *Morgante du Pulci.*

monſtrueuſes, de contradictions, & d'impoſſibirés, un ſtile, tantôt grave, tantôt burleſque & ſatirique, des images licentieuſes, des railleries profanes ; tout cela ſe rencontre également dans *Rabelais* & dans le *Pulci*. Celui-ci, dans beaucoup d'endroits, n'eſt pas un antidote moins ſûr que le premier, contre la triſteſſe & la mélancolie. Je puis vous aſſurer, Monſieur, qu'il y en a quelques-uns qui m'ont fait rire aux larmes.

Il faut avouer, cependant, que Rabelais a eu plus d'avantages, & moins d'excuſes que le Pulci. Le Siecle, où vivoit le Poëte Italien, vit poindre à peine l'aurore des Arts, des Sciences, & de la Philoſophie : l'Ecrivain François les trouva déja dans leur matin ; & ſa raiſon plus exercée, plus cultivée, auroit dû le défendre de ces contraſtes choquans, de ces abſurdes diſparates, qui ont fait tant de tort à ſon Livre, & qui fourniſſent aujourd'hui à la triple cabale des ſots, des ignorans, & des hipocrites, un prétexte pour le décrier. Il ne paroît donc pas exempt

POESIE. *Morgante du Pulci.*

de cenſure; & du moins n'eſt-il pas facile de purger de tout ſoupçon, ſa Religion & ſes Mœurs : mais pour notre bon Florentin, je crois, Monſieur, devoir en conſcience le juſtifier de toute imputation à ces deux égards. Il ne faut que le lire, pour ſe convaincre qu'il étoit dans la bonne foi, & qu'il n'eut jamais, (comme quelques Critiques l'ont prétendu) le ridicule pour objet; s'il y retombe ſans ceſſe, c'eſt, je le repete, tout naturellement, & *ſans ſonger à mal*. Ce Siécle, encore groſſier, n'entendoit point fineſſe à des expreſſions, auxquelles l'Auteur lui-même n'attachoit point un double ſens, ni des alluſions malignes. La morale & la dévotion avoient pris la nuance de cette gothique ſimplicité. On croyoit alors compatibles, une infinité de choſes qui ne le ſeroient pas aujourd'hui. La Religion, plus éclairée, a ſçû marquer des bornes que la bienſéance conſerve, & que le goût même eſt intéreſſé à reſpecter ; mais alors, loin d'être ſcandaliſés de l'entrelaſſement des Pſeaumes & des Cantiques, avec les traits les plus

POESIE. *Morgante du Pulci.*

boufons, les recits les plus libres, & les expressions les moins ménagées, en un mot, de cet alliage indécent du Sacré & du Profane; nos bons Ancêtres l'admiroient comme un prodige de science & d'esprit. Qu'on lise ce qui nous reste du quinzieme Siecle : tout, depuis les Comédies jusqu'aux sermons inclusivement, fournira de nouvelles preuves, que c'étoit alors le goût du tems en France, comme en Italie. Cette comparaison feroit l'apologie du *Pulci*, & la mienne, Monsieur, si j'en avois besoin pour la légere esquisse que j'ai tracée de son Ouvrage.



POESIE.

SUITE de l'Origine de la Poësie Castillane.

LA TRAGEDIE.

DON Augustin *de Montiano* a éclairci avec tant de soin l'Histoire de la Poësie Dramatique d'Espagne, qu'on se borne ici à l'extrait de ses deux discours.

Il place l'origine de la Tragédie Espagnole, à la fin du XVme Siecle, ou au commencement du XVIme. *Vasco Diaz Tanco de Frenegal* écrivit, vers ce tems-là, ses Tragédies intitulées *Absalon, Ammon, Saul & Jonathas sur le Mont de Gelboe (a)*; d'où l'Auteur conclut, que la Tragédie Espagnole est aussi ancienne que celle des *Italiens*. En effet, ils n'en ont point de plus reculées, que la *Sophonisba du Trissino*, & une autre sur le même

(a) On croit que cette derniere n'a pas été imprimée.

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.*

sujet, composée en 1502. par *Galeoto*, Marquis de *Carreto*. *La Venganza de Agamemnon*, & *la Hecuba triste*, de Maître *Hernan Perez de Oliva*, ne furent publiées avec ses autres Ouvrages, qu'en 1586; mais elles furent composées avant les années 1533. ou 1534, tems où mourut leur Auteur. Ces deux Tragédies, écrites en Prose, sont très-conformes aux regles de l'Art, & dans le vrai goût des *Grecs*.

M. de Montiano pense avantageusement de deux Tragédies du frere *Jerome Bermudez*, intitulées *Nise Lastimosa* (Nise éplorée) & *Nise Laureada*, (Nise couronnée) publiées par leur Auteur en 1577. sous le nom supposé d'*Antonio Silva*. Le stile & la nombreuse versification y suppléent, en quelque sorte, au défaut d'unité.

En 1588. *Juan de la Cueva* publia quatre Tragédies, intitulées *los siete Infantes de Lara* (les sept Infants de Lara) *la muerte de Ayax Telamon*, (La mort d'Ajax) *la muerte de Virginia, y Appio Claudio* [la mort de Virginie & Appius Claudius] *El Principe tirano*, [le Prince tiran].

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.*

L'Auteur compare ces quatre Pieces à celles de *Jerome Bermudez* : il fait aussi mention de deux Tragédies de *Gabriel Lasso*, imprimées en 1587. intitulées *la honra de Dido restaurada*, [l'honneur de Didon retabli] & *la destruction de Constantinople*. Quoiqu'il n'en porte aucun jugement dans son discours, on sçait qu'elles n'ont rien d'estimable, ni pour la diction, ni pour le plan.

On regrette, sur le seul nom de Don Guillin de Castro, que la Tragédie de *Dido y Eneas*, dont il est l'Auteur, n'ait pas été publiée. Celle de *los Amantes*, de *Nicer Andres Rey d'Artieda*, mérite des éloges : elle fut imprimée en 1581. & son succès même la rend aujourd'hui très-rare. *Miguel de Cervantes* loue beaucoup *la Isabela*, *la Filis*, & *la Alexandra*; mais sans en nommer l'Auteur, & sans nous apprendre si elles sont imprimées. *Alonso Lopez Pinciano*, rend témoignage qu'il vit représenter *la Iphigenia*; & l'on n'en ignore pas moins si elle a été publiée. *Juan de Malara* se donne pour Au-

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.

teur de l'*Absalon*, qui ne se trouve pas non plus imprimé.

En 1609. on imprima cinq Tragédies de *Christophe Virvés*, intitulées *la grand Semiramis ; la cruel Cassandra ; Atila furioso ; la infeliz Marcela*, & *Elisa Dido*. Ces pieces sont inégales ; mais la derniere est la plus réguliere. *Christophe de Mesa* publia *el Pompeyo* en 1618. & n'y observa pas les regles qu'il connoissoit.

On trouve, parmi les Ouvrages de *Lopé de Vega*, les pieces suivantes : *el Duque de Viseo* (le Duc de Viseo) ; *Roma abrassada* (Rome embrasée) ; *la Bella Aurora* (la Belle Aurore) ; *el Castigo sin venganza* (le Châtiment sans vengeance) ; *la Inocente Sangre* (le Sang innocent) ; *el Marido mas firme* (le Mari plus ferme). Ces pieces ne valent pas mieux que la plupart des Comédies & des Tragi-Comédies du même Auteur ; & l'on n'a pas meilleure opinion de son Aristée, dont le nom se trouve au Catalogue de ses Poësies. *Dona Inés de Castro*, du Licen-

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.

tié *Mexia de la Cerda*, & les *Sept Infants de Lara, de Hurtado Velarde*, ne méritent pas plus de considération.

Quoique M. de Montiano fasse observer quelques fautes dans *l'Hercule furieux* de *Francisco Lopez Zarate*, publié en 1651, il met cette Tragédie Espagnole au rang des moins irrégulieres ; le stile d'ailleurs en est fort noble. *Le Paulino de Don Thomas de Anorbé y Corregel*, publié en 1740. mérite peu le nom de Tragédie.

M. de Velasquez abandonne ici son guide, pour en faire un éloge qu'il ne croit proprement dû qu'à lui. Les Tragédies les plus correctes de l'Espagne sont celles, dit il, que Don Augustin de Montiano a publiées de nos jours : *sa Virginie* en 1750. & son *Athaulpho* en 1753. Des Critiques célebres ont reconnu que dans *la Virginie*, l'Auteur a rigoureusement observé toutes les regles du Théâtre ; ils ajoutent qu'il est difficile de voir une Tragédie mieux conçûe dans son plan, & dont le dénouement soit fait avec plus d'art

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.

& d'habileté (*b*). Un ingénieux Ecrivain (*c*) a porté le jugement suivant de ces deux Pieces : « Les discours de M. de Montiano sur la » Tragédie Espagnole, & ses deux » essais dans ce genre, feront con» noître aux autres Nations, que » nous avons un *Sophocles* Espagnol, » qui peut entrer en parallele avec » celui de la *Grece*. Loin d'imiter » *Corneille* & *Racine*, il s'est apperçû » de leurs défauts ; & par l'excellen» ce de son jugement il a sçû les évi» ter. On ne se plaindra point qu'il » ait affoibli l'action, ni qu'il ait » cherché à l'augmenter par des » épisodes inutiles, & par un froid » amour, tel que celui de Thesée » pour *Dircée*, dans *l'Œdipe* de *Cor*» *neille*. Il ne distrait & ne partage » pas l'attention, en offrant deux » spectacles opposés, tels qu'*Hyp*» *polite* attendri, & *Phedre* furieuse,

(*b*) Mémoires de Trévoux, Décembre 1750. art. 150.

(*c*) P. *Isla*, dans le Prologue du second tome de l'Année Chrétienne, traduite du François du Pere Croiset.

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.

» dans *Racine*. Il n'employe pas le » stile enflé & pompeux du premier, » dans *Cinna*. Il ne peint pas *Virgi*» *nie*, mourante par les mains de » son pere, avec cette élégance dé» placée, que Racine prête à son » Théramene, pour annoncer à » *Thesée* la mort de son fils, déchiré » en pieces. Les Romains parlent, » chez *Don Montiano*, avec dignité, » mais sans faste ; les *Goths* avec fé» rocité, sans aucune recherche d'é» légance. Les passions s'expriment » vivement, mais sans affectation ; & » quoique les deux Tragédies soient » principalement fondées sur l'a» mour, ce n'est pas cet amour, que » les Critiques séveres condamnent » si justement dans les pieces de Théâ» tre. *Fenelon*, qui déclame avec tant » de véhémence contre l'abus perni» cieux de corrompre la chasteté de » la Tragédie par des incidens » d'amour profane, & qui n'épar» gne point les plus fameux Comi» ques de sa Nation, admettroit » sans scrupule le décent, le pur » amour de *Virginie* pour *Lucius Ici*» *lius*, & celui de *Placidia* pour

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 5 Extrait.

„ *Ataulpho* son mari [*d*]. En un „ mot personne, jusqu'a nos jours, „ n'avoit donné des regles plus pré- „ cises, plus circonstanciées, plus „ amples, plus judicieuses, ni plus „ achevées, pour la perfection de „ la Tragédie, & personne ne les „ a mieux pratiquées, que *Don Au-* „ *gustin de Montiano.*

LE POEME EPIQUE.

Les Grecs & les *Latins* n'ayant eu qu'un *Homere & un Virgile*, qui se soient distingués dans la Poësie Epique, il n'est pas surprenant que ce genre n'ait pas encore été porté à sa perfection chez les *Castillans* : cependant M. de Velasques croit pouvoir assurer, qu'il n'y a aucune Langue vulgaire qui ait autant de Poëmes Epiques que la sienne.

Les Portugais disputent le même honneur à toutes les autres Nations, & se fondent sur le Poëme de *la perte de l'Espagne*, trouvé avec d'autres

(*d*) Nous promettons l'extrait de cette Piéce pour le Journal suivant.

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.

Ecrits, dans le Château de *Lousan*, lorsqu'il fut pris sur les Maures par leur premier Roi, c'est-à-dire, au commencement du douzieme Siecle. Ce Poëme étoit en vers Portugais de douze Sillabes ; *Manuel* (*e*) *Faria y sousa*, qui en rapporte quelques stances, assure qu'il paroissoit ancien, dans le tems même qu'il fut découvert.

Dans la vie de *Luis de Camoens*; *Faria* prouve que le Poëme de *Las Lusiadas* (la Lusiade) (*f*) est antérieur à celui du *Tasse*. *Camoens* vint au Monde en 1517. & son Poëme fut publié la premiere fois en 1572. *Torquato Tasso* nâquit en 1544. & ses Poësies ne commencerent à voir le jour que neuf ans après *las Lusiadas*. La Jerusalem délivrée fut imprimée non complette en 1581. & complette à *Venise* en 1582. *La Jerusalem conquise*, parut la premiere fois en 1592. Il est donc bien prouvé que les *Portugais* commencerent

[*e*] Europa Portuguesa tom. 3. Part. 4. cap. 9.

[*f*] Nous en avons une traduction en François, par M. de Castera.

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.

à perfectionner l'Epopée avant les Italiens. Dans la suite de ses commentaires sur *las Lusiadas*, *Faria* prouve encore que *le Tasse* s'est efforcé, en plusieurs endroits, d'imiter *le Camoens*, & qu'il lui a même dérobé ses plus heureux traits.

A l'égard de l'Espagne, on ne connoît pas de plus ancien Poëme que celui de *la Vie & Faits d'Alexandre*, composé par le Roy *Don Alonso* le Sage. Ensuite vient celui *des travaux d'Hercules*, par *Don Enrique de Villena*, & celui *des Faits d'Hercules*, par un Anonime. *Juan de Mena* possédoit le stile épique : on en voit des traces dans ses Ouvrages, malgré la grossiereté de son siécle & l'habitude qu'il avoit de latiniser ses mots, que cette affectation rend obscurs. Ce jugement, sur le stile de *Juan de Mena*, est celui de l'Auteur du Dialogue de Langues.

C'est dans le genre épique, qu'il semble que les Poetes Castillans ont voulu donner l'essor à leur enthousiasme. Lorsque la bonne Poesie commença à naître parmi eux,

POESIE. Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.

sous *Charles-Quint*, les actions de ce Monarque fournirent une ample matiere aux Beaux-Esprits d'Espagne. *Don Luis Zapata* écrivit alors son *Charles le fameux* ; *Don Jerome D'urrea* son *Charles le victorieux* ; & *Jerome Samper* sa *Caroleade*. Mais, au fond, ces trois Poëmes n'ont rien de plus merveilleux que ceux de *Christophe de Mesa*, qui portent le titre de *Restauracion de Espana*, & les *Navas de Tolosa*.

Alonzo Lopez Dinciano, qui a fait voir dans d'autres Ecrits qu'il connoissoit bien les Regles de l'Art, ne les a pas observées dans le Poëme du *Delayo*. On peut dire la meme chose de *Francisco de Mosquera*, dans sa *Numantina*.

Le Poëme de *l'invention de la Croix*, *de Francisco Lopez Zarate*, seroit supportable, si le stile en étoit moins rude, les vers plus harmonieux, s'il y avoit plus de chaleur & d'entousiasme ; mais ces défauts regnent dans tous les ouvrages du même Auteur. *La Malthea*, par *Hipolito Sanz*, n'a rien du Poëme Epique ; pas même le stile. On nous donne la mê-

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.*

me idée du *Leon de Espana* (*le Lion d'Espagne*) de *Pedro de la Vezilla* ; de la *Gigantomachia de Manuel Gallegos* ; du *Monserrate* de *Christophe de Virrès* ; de la *Christiada*, du Frere *Diego de Hojeda* ; de la *Napoles restaurada* (*Naples rétablie*) du Prince D'*Esquilache* ; du *valeureux Cortès*, ou *la Mexicana*, de *Gabriel Lasso de la Vega* ; *de la victoire de Roncesvalles*, *de Bernardo de Balbuena* ; de la *Saguntina*, du frere *Lorenzo Jamora* ; de la *Argentina*, de Don *Martin del Barco*; *du Macabeo*, de *Miguèl de Silveira* ; & du Poëme de *la Création du monde*, *d'Alonzo de Azevedo*.

Lope de Véga n'a pas mieux réussi dans l'Epopée que dans la Poësie Drammatique. Sa *Dragontea*, son *Isidro*, & sa *Jerusalem conquise*, sont remplis de défauts. Il seroit à souhaitter que l'on publiât l'examen du Poëme de la *Jerusalem*, par *Juan Pablo Martio Rizo*. *Don Augustin de Montiano* en possédoit le Manuscrit.

La Conquête de la Bétique, composée par *Juan de la Cueva*, & publiée à Seville en 1603, mérite plus d'attention. Son Auteur s'écarte quel-

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.*

quefois des loix du Poëme épique, pour s'attacher trop scrupuleusement à la vérité de l'histoire. Mais son stile noble, élevé, nombreux, & son imagination fertile, qui l'accompagne presque toujours, ne permettent pas de le mettre au rang des mauvais Poëtes.

Il y a de la dignité dans *l'Austriada* de *Juan Rufo*, & les vers en sont fort bons, quoiqu'il y ait des choses basses, & peu dignes du Poëme épique. L'Eloge de *Lupercio Leonardo de Argensola*, qu'on lit à la tête, fait honneur au Poëte. *Don Alonzo de Hercilla* composa *l'Araucana*, continuée avec peu de succès par *Don Diego de Santestevan*. *Hercilla* avoit du génie, & connoissoit les Regles du Poëme épique, quoiqu'il ne les observât pas toujours. Il y a d'excellens morceaux dans *l'Araucana*. On reproche ici, à M. de Voltaire (*g*) de ne trouver qu'un bon endroit dans tout le poëme, & d'avoir assuré que tout le reste n'est d'aucun prix. L'endroit qu'il excepte est le

[*g*] Essai sur le Poëme Epique, chap. 8.

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.*

raisonnement que Colocolo fait aux Indiens. Il compare le discours de ce Barbare, avec celui de *Nestor* aux Généraux *Grecs*, à l'occasion de la discorde qui s'étoit élevée parmi eux pour une Captive; ce morceau *d'Hercilla* lui paroit surpasser infiniment celui d'*Homere*, dans lequel il trouve plusieurs défauts : jugement, ajoute M. de Velasquès, exagéré & peu solide, quand même il seroit plus respectueux pour un si grand Poëte.

L'EGLOGUE.

Les couplets de *Mingo Rebulgo*, & les Dialogues Pastoraux de *Juan de la Enzina*, sont bien éloignés de mériter le titre d'Eglogues. Cette espece de Poësie parut en Espagne dans le bon Siecle, & l'origine en est dûe à *Boscan*, à *Garcilasso*, & à *Don Diego de Mendoza*, qui l'employerent du moins les premiers avec art. Les Eglogues de *Pedro de Padilla* sont bonnes, & seroient meilleures encore, s'il n'y avoit pas inséré ses *Letrillas*, qu'il avoit composées, sans doute, pour des sujets tout diffé-

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.*

rents. Celles du Prince d'*Esquilache*, & celles de *Pedro Soto de Roxas*, ont aussi leur mérite. Entre celles de *Lopé de Vega*, les Connoisseurs en comptent quelques-unes, qu'ils préférent à la plus grande partie de ses Ouvrages. *La Bucolique du Tage*, que *Quevedo* a publiée sous le nom du Bachelier *Francisco de la Torre*, contient d'excellentes Pieces. *Francisco Lopez Zarate* a voulu aussi se mêler de cette espece de Poësie ; mais il n'a fait que montrer la foiblesse de son génie, celle de son invention, & le stile dur & pésant, qui caractérise tous ses Ouvrages.

Don Augustin de Montiano a composé de très-bonnes Eglogues ; & s'il s'étoit déterminé à les publier, elles auroient été sans doute aussi favorablement reçûes du Public, que toutes ses autres productions.

Les Eglogues sur la Chasse d'*Adonis*, de *Don Joseph Parcel*, jouissent d'une grande réputation, sans avoir jamais reçû les honneurs de la presse. Ce sont les premieres Pastorales sur la Chasse, qui aient été composées en Espagnol.

POESIE. *Orig. de la Poëſ. Caſt. 5. Extrait.*

L'ODE.

Garcilaſſo eſt le premier Caſtillan, qui ait traité l'Ode avec régularité. Il eut pour imitateurs, *Jerome Bermudez*, dans les chœurs de ſes Tragédies; *Don Franciſco de Medrano*; *Don Eſtevan Manuel de Villegas*; Frere *Luis de Leon*; les deux *Argenſolas*; & *Don François de Quevedo*, particulierement dans ſes Ouvrages publiés ſous le nom ſuppoſé du Bachelier *Franciſco* de la *Torre*. *Medrano*, & les deux *Argenſolas*, ſe ſont propoſé pour modéles, la dignité & le jugement d'*Horace*; *Villegas*, la douceur & la tendreſſe d'*Anacreon*; *Quevedo*, l'entouſiaſme & l'élévationde *Pindare*. Cependant, dans les Odes que Quevedo a publiées ſous le nom du Bachelier *de la Torre*, l'élégance & l'harmonie de l'expreſſion brillent plus que le ſublime des idées. Frere *Luis de Leon* ſçût réunir, dans ſes Odes, toutes les graces des Poëtes Grecs & Latins. *Don Ignace* de *Luzan* a ſuccédé à ces grands

hommes, & ſoutient aujourd'hui le bon goût de la Poëſie Lyrique.

POESIE. *Orig. de la Poëſ. Caſt. 5. Extrait.*

L'ELEGIE.

Boſcan & *Garcillaſſo*, ont donné naiſſance à l'Elégie, dans la Poëſie Caſtillane. Enſuite *Don Eſtevan Manuël de Villegas* tenta le même genre, & ne s'y diſtingua pas moins que dans ſes autres Ouvrages. Frere *Luis de Leon* traduiſit quelques Elégies de *Tibulle*. Celles du Prince d'*Eſquilache*, de *Don François de Quevedo*, & de *Don Diego de Mendoza*, ſont honneur à ces trois Poëtes. *Lope de Vega* en a fait auſſi quelques-unes aſſez bonnes, auſquelles on peut ajouter les Elégies ſacrées du Comte de *Rebolledo*, qui ſont une Paraphraſe des Lamentations de Jeremie.

L'IDYLE.

Boſcan commença le genre de l'Idylle en Eſpagne, par la traduction de la Fable de *Leandre*, priſe du Grec de *Muſée*. L'Hiſtoire de *Pirame & Thiſbé*, & le chant de *Polypheme*,

POESIE. *Orig. de la Poëſ. Caſt. 5. Extrait.*

tous deux traduits *d'Ovide*, par *Caſtillejo*, ſont des morceaux excellens. On ne parle pas avec moins d'éloges, de la Fable *del Xenil*, compoſée par *Don Pedro de Eſpinoſa*, & publiée dans le Recueil qui a pour titre, *Fleurs des Poëtes illuſtres* de l'Eſpagne. Les Idylles de Don *Eſtevan Manuël de Villegas* approchent beaucoup de celles de *Theocrite*, dont il a traduit quelques-unes. L'Idylle ſacrée du Comte de *Rebolledo*, qui contient *la vie de Notre-Seigneur, tirée des Evangiles*, mérite auſſi quelque eſtime. *Quevedo* compoſa quelques Pieces du même genre, qui ne ſont pas inférieures à celles de *Moſchus*, de *Bion*, & de *Theocrite*. C'eſt *Don Ignace* de *Luzan*, qui ſe diſtingue aujourd'hui dans ce genre de compoſition; ſon Idylle de *Leandre* & *Hero* mérite toute ſorte d'éloges.

LA SATIRE.

Les Coplas de *Mingo Rebulgo*, ſont les premieres Satires qui aient été compoſées en Caſtillan, depuis celles de l'Archiprêtre *de Hita*. Les uns

POESIE. *Orig. de la Poëſ. Caſt. 5. Extrait.*

les attribuent à *Juan de Mena*; d'autres à *Rodrigo de Cota*; & le Pere *Mariana*, qui a fait des notes ſur ces Coplas, les donne à *Hernan Perez del Pulgar*. *Boſcan* fit une Satire contre les Avares. *Jerome de Villegas* traduiſit aſſez bien la dixieme de *Juvenal*. Celles de *Barthelemé de Torres Naharro* méritent d'être lûes; & plus encore celles de *Chriſtophe de Caſtillejo*, qui avoit un génie particulier pour cette eſpece de Poëſie. Entre ſes compoſitions ſatiriques, on diſtingue ſes couplets contre les vers d'amour, ceux contre les Poëtes de ſon tems, qui abandondonnoient la meſure Caſtillane pour l'Italienne; les Dialogues ſur l'état des femmes, & ſur la vie des Courtiſans; ceux entre l'Auteur & ſa Plume, & ceux entre la Vérite & la Flaterie. Tout le monde s'accorde à trouver un agrément & des graces infinies dans les compoſitions de *Caſtillejo*; perſonne, avant lui, n'a mieux réuſſi à rendre le vice ridicule.

Les deux *Argenſolas*, dans leurs Satires, affectent beaucoup d'imiter Horace; Quevedo, & Don Luis

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast. 5. Extrait.*

d'Ulloa, imitent Juvenal ; *Gongora* semble avoir pris *Perse* pour modele. La Satire contre les mauvais Ecrivains du Siecle, publiée sous le nom supposé de *George Pitillas*, dans le *Journal* (*h*) *des Sçavans d'Espagne*, est l'ouvrage d'un homme d'esprit, qui connoissoit les meilleurs originaux de la Satire Latine.

Il ne nous reste à donner qu'un seul Extrait de cette longue, mais belle Dissertation. Ce n'est pas pour en féliciter nos Lecteurs, que nous leur donnons cet avis : nous prendrions peu de part à la peine de ceux que de si curieuses recherches auroient ennuiés.

[*h*] Tom. 7. art. 10.



HISTOIRE NATURELLE.

VOÏAGES en diverses parties de la Toscane, pour observer les Productions naturelles, & les anciens Monumens de cette contrée; par le Docteur Jean Targioni Tozzetti, Médecin du Collége de Florence, Professeur de Botanique, &c. A Florence, Imprimerie Impériale. 6. vol. in-8°.

OUTRE les Voïages de M. Tozzetti, ce Recueil en contient deux d'Antoine Micheli (*a*); l'un fait au Printemps de l'année 1733, par différens endroits de l'Etat de Sienne, & l'autre pendant l'Eté de

(*a*) Célébre Naturaliste, sous la direction duquel M. Tozzetti fut mis par son Pere, & avec lequel il fit un voyage, dans le territoire de Tortonne, au mois d'Octobre de l'an 1732.

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

l'année 1734. par les Montagnes de Pistoye ; mais ceux de M. Tozzetti, sont les plus récens. Le dernier est du Printems de 1745. & fut fait à *Monte-Rotondo*, dans l'Etat de Sienne, par l'ordre de M. le Comte de Richecourt (*b*) pour observer la mine d'alun de *Monte-Leo*. Dans un autre, que l'Auteur fit en 1743. par les Alpes de *Barga*, de *Pietra-Pania*, & de *Pietra-Sancta*. M. le Comte de Richecourt l'avoit chargé d'observer les mines nombreuses, qui y étoient anciennement ouvertes : les Relations de tous ces voyages, sont accompagnées de plusieurs Dissertations ; l'une sur l'état ancien & moderne de la partie supérieure du Val-d'Arno ; une autre sur la cause du mauvais air, de la fertile Campagne qui est proche la Mer de Toscane, & sur les remedes qu'on y peut apporter ; une troisieme sur l'utilité des Mines de ce Païs ; une quatrieme, en-

(*b*) Président du Conseil Impérial de la Régence & des Finances de Toscane, &c, aussi distingué par son zéle pour le progrès des sciences, que par ses grandes qualités pour l'administration.

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

fin, sur les voyes Militaires des Romains.

Le dessein de l'Auteur avoit d'abord été, de réduire ses observations à certains chefs déterminés. Il en publia même un essai en 1745, dans la Préface du second Tome des Lettres des illustres Flamands ; ensuite ayant changé d'idée à la persuasion de ses Amis, il prit le parti de s'attacher à l'ordre de sa route, dans la double vûe de représenter plus vivement la face du terrein sur lequel il avoit voyagé, & pour nous servir de ses termes, empruntés de M. de Fontenelle, de les conduire comme par la main, aux lieux où *ils peuvent prendre la nature sur le fait*. Il donne d'ailleurs, à la fin de son quatrieme Volume, une Table générale des Matieres, où les choses les plus remarquables sont rangées dans leurs justes classes. Quoique dans ses descriptions il les ait représentées telles qu'elles étoient le jour qu'il les vit, il n'a pas laissé de marquer les variations qu'elles ont reçûes depuis : il y a mêlé aussi tout ce qui pouvoit y répandre de l'agrément, & ser-

vir, dit-il, à les fixer dans la mémoire de ſes Lecteurs; particulierement des remarques d'Hiſtoire, de Philologie, de Géographie, & d'Antiquités.

Il commence par ſon voyage de 1742, qu'il fit dans le cours de l'Automne, & qu'il entreprit, comme celui de 1743. pour répondre aux déſirs de la Société de Botanique de Florence, dont il eſt Membre. Il avoit reçû la commiſſion de chercher des Plantes, pour le jardin Impérial des ſimples. M. Tozzetti ne ſe contenta pas de remplir ſon objet; mais dans ces deux voyages, comme dans ceux qu'il fit de ſon propremouvement, le ſoin qu'il eut d'étudier la Nature dans toutes ſes opérations lui fit enrichir ſon Journal d'Obſervations de toute eſpece. Il ne manqua point de recueillir auſſi quelque portion de ce qui ſe préſentoit de plus rare, ſoit pour le jardin Impérial, ſoit pour le cabinet de M. Micheli, dont il avoit fait l'acquiſition, & pour l'augmentation duquel il n'a épargné ni dépenſes ni fatigues. Ainſi ſes ſix Volumes offrent aux Na-

turaliſtes une moiſſon également abondante & curieuſe. Chaque Obſervation mériteroit un rang honorable dans nos Extraits; mais les loix d'un Journal nous rendent avares de l'eſpace, & ne nous laiſſent qu'un article à donner pour chaque Volume.

CARRIERES DE LA GOLFOLINE.

La Golfoline eſt une Montagne fort haute & fort eſcarpée, principalement du côté du Nord, où elle eſt bordée par l'Arno. On y trouve pluſieurs carrieres de pierres, excellentes pour la conſtruction des Edifices, & qui ſe tranſportent par l'Arno, dans pluſieurs parties de la Toſcane; ſa ſtructure répond en tout & partout, à celle de la Montagne de Fiéſole, ſur tout à la partie de celle-ci, qu'on appelle *Monte-Ceceri*, d'où viennent les pierres qui ſervent aux Edifices de Florence. La grande reſſemblance qui ſe trouve entre ces deux Montagnes, & l'avantage que la Toſcane retire de toutes les deux, engagent M. Tozzetti dans une cour-

te deſcription; d'autant plus, dit-il, que la plûpart des autres Montagnes de cette Contrée, ſont de la même nature.

Les Montagnes de la Golfoline & de Ceceri ſont compoſées de filons, ou couches de pierres paralleles, poſées l'une ſur l'autre, non dans une ſituation horiſontale, mais inclinée: ce n'eſt pas que ces couches forment un plancher ſolide, uni & continué; chacune au contraire eſt compoſée de pluſieurs maſſifs, différens en longueur & en largeur; mais preſque tous de la même hauteur, dont la figure approche du parallelepipede. Ces maſſifs, ou dés de pierre, ſont tellement ſerrés l'un contre l'autre, & ſi bien joints par leurs faces latérales, qu'ils ſe tiennent mutuellement & avec force. De-là vient qu'on peut en toute ſûreté y creuſer de vaſtes grottes, en levant les maſſifs qui compoſent les filons inférieurs, & faiſant ſervir un de ces filons de voute à ces grottes, ſane autre ſoin que de laiſſer de diſtance en diſtance de gros pilaſtres, pour ſervir de ſoutien

à la voute, principalement dans les endroits où elle eſt compoſé de maſſifs plus petits, ou moins ſerrés l'un contre l'autre.

Les filons des pierres de ces Mongnes varient notablement pour la hauteur. Parmi ceux que M. Tozzetti a vûs, il s'en trouve d'environ ſept aulnes, & d'autres qui ont à peine un pouce. Entre ces deux extrêmités, on en voit une infinité de mitoyens. La qualité des pierres, qui les compoſent, varie auſſi beaucoup; car quoiqu'elles ſoient toutes à gros grains, c'eſt-à-dire qu'elles ſemblent avoir été dans leur principe, non de la terre, mais du gros ſable, il y a cependant peu de filons, dont les pierres ſoient en tout & partout ſemblables à celles d'un autre. La combinaiſon de la groſſeur des grains, leur mêlange, leur couleur, le plus ou moins de réſiſtance qu'ils font au tact, leurs parties plus ou moins compactes, tout cela forme pluſieurs différences notables aux yeux du Naturaliſte; mais lorſqu'enſuite il eſt queſtion d'employer ces pierres à la conſtruction des Bâti-

mens, on ne fait pas grande attention à toutes ces différences, qui en augmentent ou diminuent peu le prix.

Les Architectes rangent ordinairement toutes ces différentes pierres en deux claſſes, qui ſont la pierre ſereine, & la pierre griſe : ils comprennent ſous ces deux eſpeces générales, la rude & la fine, la forte & la tendre. La ſereine eſt de couleur bleu-clair, la griſe de couleur de terre, ou minime ſale : en général celle-ci eſt plus dure que l'autre, & reſiſte davantage aux injures de l'air ; quoiqu'il y ait auſſi de la ſereine forte & rude qui réſiſte très-bien.

Si tous les Architectes, obſerve M. Tozzetti, faiſoient des pierres un choix ſage & proportionné aux Edifices, s'ils avoient égard aux lieux où elles doivent être employées, on ne verroit point chaque jour les plus beaux Bâtimens ſe réduire en poudre, ou tomber par morceaux.

MARBRE PHENGITES.

Les Anciens ne ſont pas d'accord entre eux, dans les deſcriptions qu'ils nous ont laiſſées de ce marbre. Pline le repréſente tranſparent ; comme certaines eſpéces d'albâtre, ſcié en lames fines. Ceſalpino (*c*) & Boot (*d*), ont ſuivi cette opinion. M. de Tournefort (*e*) parle d'une fenêtre de marbre, ou d'albâtre tranſparent, fort approchant de celui que Pline dit avoir été trouvé en Cappadoce du tems de Neron, & qui ſe conſerve dans une ancienne Egliſe d'Ancyre (*f*) en Armenie. Le marbre Phengites, décrit par Suétone, eſt fort différent ; loin d'être tranſparent, il reluit au contraire comme un miroir, & refléchit les objets. Cet Ecrivain dit que Domitien, devenant plus ſoupçonneux de jour en jour, & craignant pour ſa vie, avoit fait mettre de diſtance en diſtance,

(*c*) De Metall. 95.
(*d*) De Gemmis. 245 & 250.
(*e*) Voyage du Levant, Lettre II-182.
(*f*) Aujourd'hui *Angora*.

ſur les murs de la galerie où il avoit coutume de ſe promener, de la pierre phengites, pour voir, par la réflexion des images, tout ce qui ſe paſſoit derriere lui. Le marbre phengites, qui eſt dans la Tribune de l'ancienne Egliſe de St. *Miniat-au-Mont* (*g*) près de Florence, eſt très-beau, & n'eſt pas moins tranſparent que l'albâtre ; il n'eſt donc pas de la nature du Phengites de Suetone. Au reſte il conſiſte en cinq grandes pieces, dont l'une ayant été rompue, & manquant d'un angle, a été reparée avec un morceau d'albâtre Oriental, qui accompagne fort bien le reſte ; excepté qu'au lieu de faire voir une lumiere jaune, comme la pierre ancienne, il en rend une blanche.

Quatre autres grandes pierres, ſemblables aux cinq premieres, ſervent d'ornement à la façade de l'Egliſe de S. Miniat ; elles ſont enchaſſées au bas du mur, deux de chaque côté de la porte du milieu. M. Tozzetti croit qu'elles ont autrefois

(*g*) S. Miniato al monte.

ſervi de fenêtres, comme celles de la Tribune. Ce qui l'attache à cette conjecture, c'eſt que la partie antérieure du mur qui eſt ſous ces pierres, ſemble remplie, & que la partie poſtérieure fait boſſe. M. Tozzetti ne croit point que ces beaux morceaux de Phengites, hauts de deux aulnes & demie, ſoient Toſcans, & moins encore albâtre de volterra (*h*). La raiſon qu'il en donne, c'eſt que parmi tous les différens albâtres qu'il a vûs de ce Canton, il n'y en a aucune eſpece qui reſſemble bien au Phengites de l'Egliſe de S. Miniat ; & quand même, dit-il, il y en auroit de parfaitement ſemblable, il ſeroit toujours de beaucoup moins dur, & n'auroit pas ſi bien réſiſté aux injures du tems. Le marbre Phengites de S. Miniat n'eſt donc point Toſcan : & qui ſçait, dit notre Auteur, ſi ce n'eſt point de celui dont nous avons parlé, ſur le témoignage de Pline, qui fut trouvé en Cappadoce du tems de Ne-

(*h*) Contrée de la Toſcane & Chateau de ce nom.

Hist.Nat. *Voyages en Toscane.*

ron, & qui étoit sans doute un reste des ruines de quelque magnifique Temple des Gentils? Je suis persuadé, continue-t-il, que tous les morceaux de marbre, à la reserve du verd de pré, *verde di prato*, que l'on voit employés dans les anciens ornemens de la vénérable basilique de S. Miniat-au-Mont, sont des restes d'Edifices des bons Siecles de l'Antiquité.

PIERRES LUMACHELLES (*k*).

Les collines sont composées de couches horisontales de sable & de craye. Parmi ces deux corps, on trouve deux différentes sortes de pierres. Les unes sont venues de dehors, avec le sable & la craye; les autres sont des masses de craye & de sable, qui ont enfin acquis la dureté de la pierre: c'est de ces dernieres, que l'Auteur parle ici. On trouve ça & là, dans les collines, ou des couches entieres, ou des portions de couches (principalement de

(*k*) *Lumaca*, Limace ou Escargot.

Hist.Nat. *Voyages en Toscane.*

sable) pétrifiées avec tout ce qu'elles renfermoient. On ne doit donc pas s'étonner de voir incorporées, dans ces pierres, tant d'écailles de Poissons de Mer, tant de parties de Plantes marines, puisqu'il s'en trouve en si grande quantité parmi le sable & la craye des collines. Il y a dans la Nature une variété d'especes de pierres, dans lesquelles on rencontre des dépouilles de la Mer. Parmi le grand nombre de celles que M. Tozzetti a vûes, il croit pouvoir conjecturer qu'il y en a peu où l'on ne trouvât de ces dépouilles. Celles, dans lesquelles on en apperçoit davantage, ont reçû de quelques Naturalistes, le nom de marbres Conchytes, ou pierres Conchytes, & des Tailleurs de Pierre, celui de Lumachelles. On n'a jusqu'ici que des idées très-incertaines de cette production de la Nature; & les meilleurs Livres n'offrent rien sur quoi l'on puisse former un systême général. Il est sûr, dit M. Tozzetti, que si en fixant les caracteres génériques des pierres, on vouloit avoir égard aux corps organiques Marins (pour ne rien dire des

Hist.Nat. *Voyages en Toscane.*

terrestres) qui se trouvent dans leur masse; on compteroit très-peu de différentes sortes de pierres, puisqu'on rencontre ces corps presque dans toutes, à la réserve des pierres précieuses & des cristallisations, dans lesquelles même il s'en trouve quelquefois aussi.

On sçait, par les découvertes des plus célebres Naturalistes, qu'il y a des corps organiques dans toutes les parties, de tous les côtés, & à quelque hauteur que ce soit des Montagnes, depuis leurs cimes les plus élevées, jusqu'aux dernieres profondeurs où il soit possible de pénétrer. Le nœud de la difficulté consiste à sçavoir comment cela peut être arrivé: si l'on veut, dit M. Tozzetti, se donner la peine d'observer les productions naturelles dans les lieux où elles naissent, & voir comment sont faites les Montagnes, on ne pourra que se défier des plus beaux systêmes, & révérer la conduite impénétrable de l'Auteur de la Nature. Contens donc d'examiner les effets, quoique nous ignorions les causes, si nous voulons faire une division

Hist.Nat. *Voyages en Toscane.*

méthodique des fossiles, il faudra faire abstraction des corps organiques qui y sont renfermés, & avoir égard à d'autres propriétés, pour en fixer les idées génériques. Les pierres Lumachelles ne peuvent avoir place que dans une suite de coquillages, & ne peuvent servir qu'à quelques spéculations Physiques. M. Tozzetti en conserve une ample collection dans son cabinet.

BAIN DE BACCANELLA (*l*).

Au-delà du torrent de *Tolosa*, on rencontre à main gauche une petite Eglise, nommée *la Madona di Baccanella* (*m*) Notre-Dame de Baccanella: deux cens pas plus loin, à gauche du chemin, on voit un champ appartenant au sieur Bianconi, Gentilhomme Pisan. Ce champ est composé de tuf haché; au niveau du reste du terrein, est un espace rond de couleur blanche, & qui ressemble, au premier coup d'œil, à

(*l*) Bagno à Baccanella.

(*m*) Baccanella, signifie petit Cabaret.

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

une aire destinée à battre le grain. Cet espace est totalement dépouillé d'herbe, quoique pendant le voyage de M. Tozzetti, la terre qui l'environne, fut toute sémée de grains; il est entierement couvert d'un certain sable menu, blanc, dur, & en partie transparent. A quelque distance de cet endroit, on sent une odeur forte, qui approche de celle du souffre brûlé, mais qui en est cependant différente, & mêlée d'une autre qu'on ne sçauroit bien déterminer. Cette odeur, si l'on en croit les Paysans de ce Canton, se répand encore plus loin, & se fait sentir jusqu'aux collines, lorsqu'il doit pleuvoir beaucoup.

Dans l'espece d'aire qu'on vient de représenter, sont deux trous, capables dans leur largeur, de contenir deux hommes. On voit sur les bords du plus grand une couche du même sable, qui est répandu sur l'aire contigue; le fond offre un petit amas d'eau, qui est toujours de la même hauteur. Cette eau, quand M. Tozzetti l'observa, sortoit avec impétuosité de cinq ouvertures; elle

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

poussoit sur sa surface des bulles d'air, & s'élevoit au-dessus du niveau de l'eau ordinaire, précisément comme l'eau qui bout; cependant, examinée avec le Thermomètre, elle étoit froide: dans le reste du fond, on distingue, outre les cinq petites ouvertures dont on vient de parler, d'autres plus petites encore, d'où sort une nouvelle portion d'eau, mêlée de beaucoup d'air. Enfin quelques ouvertures différentes de toutes celles qui précédent, exhalent un air puant, dont le souffle forme une sorte de vent. M. Tozzetti fit mouvoir le terrein d'où ce vent venoit; mais il ne trouva plus ni vent ni eau.

Cette eau est fort accréditée dans les Cantons voisins, & connue sous le nom de *Bagno à Baccanella*. Dans le Printemps, on court en foule s'y baigner; & sur le rapport qu'on en fit à l'Auteur, on y voit de fréquentes guérisons, sur tout des maladies des nerfs. Pour s'y baigner, on creuse d'avantage, & l'on trouve plus d'eau: cette eau mise dans des gobelets de cristal, paroît trou-

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

ble, & participe de cette odeur forte que l'on sent même de loin. Quand on la goûte, on la trouve acide: au reste on ne sçauroit déterminer au juste le dégré de cet acide; elle se fait sentir à la vérité, mais sans agacer les dents comme l'acide vitriolique; elle ne laisse non plus aucune apreté dans la bouche, comme l'acide de l'alun, & ce n'est pas non plus l'appreté du fer ou du cuivre dissous; elle procéde sans doute de l'acide minéral, mêlé avec quelques particules d'autres matieres, inconnues à l'Auteur, & dont il résulte je ne sçais quoi de semblable au souffre, mais différent de ce minéral en bien des choses. M. Tozzetti y infusa de l'huile de tartre: l'eau devint blanche comme du petit lait coulé, sans faire d'ébullition, & elle acquit un goût d'urine très-acre, comme d'esprit de sel ammoniac; il y infusa ensuite de l'huile de souffre; elle devint plus acide, mais sans changer d'odeur; enfin il y jetta quelques goutes d'esprit de vitriol, elle ne changea pas d'odeur, & n'éprouva point d'ébullition; mais

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

elle devint si acide, qu'elle lui agaça les dents: il y laissa pendant quelque-tems une piece d'argent; mais sa couleur n'en fût nullement altérée. Le sable blanc répandu dans l'aire de ce bain, a l'odeur aussi forte que celle de l'eau, & même plus forte encore; car M. Tozzetti ayant manié de ce sable, ainsi que de la vase du bain, cette odeur désagréable infecta ses mains pendant tout le jour; & quelque chose qu'il fit, il ne pût s'en délivrer avant la nuit.

PIERRES LENTICULAIRES DU MONT PARLASCIO.

Les pierres lenticulaires ou numismales, sont ainsi nommées, parce qu'elles renferment dans leur composition, certains corps organiques plus ou moins grands, de la figure des lentilles ou des monnoyes. On voit que ces corps ont été dans leur origine Marins; mais on ne sçait pas bien à quelle classe ils doivent être rapportés, si c'est à celle des végétaux, ou à celle des animaux: quelques uns sont indubitablement

HIST. NAT. Voyages en Toscane.

de très-petits Nautiles (*n*) mais dans la plupart on n'apperçoit point de structure capable d'avoir servi d'habitation à un animal. Sur cette Montagne de Parlascio on trouve des pétrifications marines de tant d'especes, si belles & si variées, qu'elles peuvent pleinement satisfaire la curiosité d'un Naturaliste. Il y a des filons d'une grosseur démesurée qui ont jusqu'à trois aulnes de hauteur, & qui différent par le grain & la dureté ; mais presque tous composés de lentilles blanchâtres très-petites, semées dans une pâte pierreuse de couleur blanc sale, presque tous les filons varient par la dureté, la couleur, & la grosseur des lentilles ; mais de ces lentilles il n'y en a pas de plus grandes qu'un grain de semence du chardon sauvage qui croît dans les blés (*o*). Quand on observe ces lentilles avec le Microscope, on y voit une prodigieuse quantité de Nautiles extrêmement petits, ainsi que de cornes

[*n*] Espece de coquillage.
[*o*] Di Afaca

HIST. NAT. Voyages en Toscane.

d'Ammon (*p*). Parmi ces coquillages, on découvre aisément tous ceux qui ont été décrits par Jean Bianchi, dans son Livre *de Conchis minus notis &c.* & par Gualtieri, dans l'Index des coquillages de son cabinet. Outre les Nautiles & les cornes d'Ammon, on trouve encore dans ces pierres une très-grande quantité de corps lenticulaires, égaux en grandeur aux Nautiles, mais sans cavité manifeste qui ait pû servir d'habitation à un animal. Enfin l'on y trouve une si grande diversité de corps semblables aux corps Marins, principalement de l'espece animale, qu'ils peuvent exercer long-tems le plus ardent Observateur : dans d'autres massifs, on découvre plusieurs Plantes marines pétrifiées.

GROTTES DE NOCE.

Le penchant de la Montagne de ce nom, forme un théâtre d'écueils effroyables, qui, au premier coup

[*p*] Autre espece de coquillage.

HIST. NAT. Voyages en Toscane.

d'œil, semblent menacer ruine. On ne sçauroit mieux comparer ces écueils, qu'à une Montagne mise en pieces à force de mines. Ce sont apparemment des rochers qui ont croulé, & qui sont tombés l'un contre l'autre : les uns sont restés droits en forme de tour ; les autres ont roulé jusques dans la plaine ; d'autres enfin sont restés attachés à la Montagne. Dans leur rencontre mutuelle, ils ont formé des cavernes de figures si variées, si horribles, & si bisarres, qu'on ne sçauroit en imaginer de plus curieuses pour l'ornement d'un jardin Royal. Au rapport des Paysans, quand il veut pleuvoir, on voit sortir par reprises du milieu de ces horribles précipices, de la fumée ou du brouillard. Il ne fut pas possible de grimper à travers ces ruines, pour découvrir l'endroit d'où ces vapeurs pouvoient venir ; & pour voir s'il y auroit par hazard quelque eau, ou qu'elle matiere minérale.

Au-dessus de l'Eglise de Noce (*q*)

[*q*] Noce, Village qui a donné son nom à la Montagne, ou à qui la Montagne a donné le sien.

HIST. NAT. Voyages en Toscane.

du côté du Septentrion, on trouve une grotte très-vaste, & si bien construite, qu'on auroit peine à la croire naturelle : elle est à mi-côte de la Montagne ; & par son élévation, elle domine la grande plaine qui est au-dessous. Ce qui la rend encore plus agréable, est le cours de l'Arno, qui semble se replier exprès pour augmenter la beauté de cette vûe. On entre dans la grotte par une porte très-vaste, dont la face est égale, & ressemble à la porte d'un Palais. En entrant, la premiere chose qui se présente, est une petite chambre de figure presque ovale, & couverte d'une voute en dôme : cette chambre a deux ouvertures, ou portes latérales, semblables à la premiere, par lesquelles on a la vûe des pentes de la Montagne. En face il y a deux autres grottes, une de chaque côté de la grande ; celle qui est à gauche est subdivisée en plusieurs autres, qui forment comme des appartemens, rafraichis par une petite source d'eau, qui murmure en tombant : le terrein en est applani ; au milieu il y a une petite Chapel-

HIST NAT. *Voyages en Toscane.*

le, construite autrefois par un Hermite, qui demeura long-tems dans cette retraite. On voit sur la Montagne, plusieurs autres grottes de moindre grandeur, mais de la même beauté. Il suffira d'en décrire une seule, qu'on rencontre avant que d'arriver à Noce, dans un espace planté d'Oliviers, & environné d'un mur. Cette grotte qui est large à son entrée, se retrécit peu à peu, & s'enfonce dans la Montagne : le terrein est en pente & glissant. En entrant dans la grotte, on trouve un très-gros massif de pierre, rond, isolé, derriere lequel il y en a un autre plus petit, puis un troisieme moindre que le second; & derriere ces trois, une longue file de globes de la même pierre qui vont toujours en diminuant, avec la même proportion dans laquelle l'espace diminue. On voit dans toutes ces grottes plusieurs congélations, qui prennent différentes figures, selon la différente courbure des Parois.

CRISTAL DE MONTAGNE.

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

Le cristal dont il s'agit, est celui qui se trouve sur les Monts-Pisans. La matrice de ces cristaux est semblable à celle des diamans de Bristol, décrite par Boyle (r) elle est, ou en lames, qui forment une croute sur les massifs de la pierre sabloneuse, ou en longues & tortueuses veines, qui s'insinuent parmi les filons de la même pierre. De la matrice qui fait croute sur les massifs, sortent les petites éguilles du cristal; & si elles ne trouvent point d'opposition dans le massif voisin, elles se répandent en ligne droite, & prennent une figure parfaite : si l'espace par où elles avoient commencé d'aller, se trouve trop étroit, elles se répandent par où elles peuvent, & souvent elles restent écrasées, sans pouvoir bien déployer toutes leurs faces. Dans la matrice qui parcourt les filons de la pierre en forme de veine, on trouve rarement des cris-

[r] De gemmarum origine & viribus. 10.

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

taux parfaits; car cette matrice étant composée de deux lames mariées ensemble, qui se rencontrent par la partie d'où sortent les éguilles du cristal; ces lames trouvent dificilement dans les assemblages des pierres, assez de place pour pouvoir s'étendre, & laisser au milieu d'elles une cavité, dans laquelle les petites éguilles puissent se déployer. Il arrive de-là, que la matiere cristalline reste comprimée, comme un morceau de pâte, sans aucune forme de piramide ou de prisme, & qu'on ne la distingue de la matrice où elle est renfermée, que par une couleur plus transparente, & une plus grande dureté. Cette pâte informe s'appelle *Tarso*, on s'en sert pour l'un des ingrédiens du verre, du cristal factice, & même de la porcelaine. Dans la vallée de *Calci*, on trouve de ces massifs creux, qui mis en pieces, présentent dans l'intérieur des ventres très-grands, tout parsemés de grosses aiguilles de cristal. On trouve encore dans la bréche nommée, *Brecia da Macine verrucane*, des cristaux liés & noués, mais ils sont rarement parfaits; M. Tozzetti

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

en a recueilli plusieurs morceaux, parmi lesquels il ne laisse pas d'y en avoir d'extrêmement vifs & transparens : on y voit des éguilles marbrées, & plus ou moins blanches. On y en voit aussi, qui par dehors ont des taches couleur de brique ou de tabac : ce qui vient, ou de la teinture du fer qui s'y trouve souvent mêlé, ou du verd de gris qui se rencontre dans les fentes des filons. Au reste, M. Tozzetti ne trouva aucune éguille, au-dedans de laquelle il y eut des corps étérogenes, comme il arrive souvent dans ces sortes de pierres; mais le Pere Don Claude Fromond, grand Naturaliste, lui en fit voir où il y en avoit. Les pierres où sont ces éguilles, ont été trouvées à Calci; elles contiennent beaucoup de matiere verte, pleine de filamens. Depuis quelques années, les Bergers cherchent avec soin, les plus beaux de ces cristaux & vont les vendre à Livourne, d'où ils sont portés à Genes pour y être travaillés : on pourroit les travailler aussi-bien, & avec un avantage considérable à Calci même, au moyen

des machines mûes par l'eau, dont il y a grande abondance dans ce lieu ; non-seulement on introduiroit un art nouveau dans le Pays, mais on empêcheroit qu'il n'en sortit chaque année beaucoup d'argent.

AQUEDUC DE CALDACCOLI.

A un quart de mille de la Montagne de Caldaccoli, on trouve un petit démembrement de cette Montagne, qui s'étend dans la plaine ; là sont les ruines d'un ancien & magnifique aqueduc, qui est certainement un des plus beaux restes d'Antiquité qu'on connoisse dans l'Etat Pisan. Ce qui se présente d'abord, est une enceinte presque quarrée, fort grande, & bien conservée, fermée de deux côtés par de gros murs, qui s'élevent d'environ six pieds au-dessus de terre : les deux autres côtés de l'enceinte, étant clos par les bords mêmes de la Montagne, cela forme un vaste bassin, au-dedans duquel sont plusieurs grandes sources d'eau, qui le maintiennent quasi plein ; l'excédent

de cette eau sort par une ouverture laissée dans le mur, & se décharge dans le fossé de Caldaccoli (*f*).

Pour donner plus de clarté à cette description, M. Tozzetti remonte jusqu'aux premiers vestiges de l'aqueduc : on les trouve dans un champ planté d'Oliviers, fort élevé au-dessus de la plaine, sur ce panchant de la Montagne qui est au Couchant de Caldaccoli ; ils sont éloignés d'un tiers de mille du réservoir dont on vient de parler. Il y a quelques années que les Paysans du lieu, bêchant dans cet endroit, découvrirent un long conduit de ciment fort dur, & qui portoit sur un gros muraillon caché sous terre ; ce conduit est couvert de grands carreaux de terre cuite, inclinés de façon qu'ils se touchent par un bout seulement, & forment avec le mur un canal de cinq faces, qui descend du champ d'Oliviers obliquement, & par une pente proportionnée à celle de la Montagne. Au-dessous du Village de Caldaccoli, on en trouve un autre grand morceau sous terre, appuyé comme le précédent sur un gros mur. Enfin l'on en voit les derniers vestiges à l'endroit où commencent les arches, c'est-à-dire auprès d'une tuillerie ruinée, située à l'extrêmité du démembrement de la Montagne qui ferme le réservoir du côté du Couchant. Auprès de cette tuillerie, on trouve quelques perches du conduit soûterrain, qui est aussi de ciment dans cet endroit-là : l'eau se déchargeoit dans un petit réservoir quarré, de ciment comme le conduit, creusé en pleine terre sur un fort bon fond : cependant le terrein ayant été rongé par les eaux, le bassin se trouve renversé en partie, sans néanmoins que l'assemblage de la matiere qui le compose ait été dissous. Ce petit bassin, dans son ancienne situation, servoit de borne entre l'aqueduc soûterrein, & celui qui étoit sur terre fait en arches.

[*f*] Village qui a donné son nom à l'Aqueduc.

Du côté de la plaine, l'aqueduc continue sur sept arches entieres assez bien conservées ; sa direction est en ligne droite. Dans ce champ

qui s'étend l'espace de 250 pas, jusqu'au fossé de *Riprafatta* ; on voit encore les pilastres de six autres arches, & l'on distingue aussi dans une suite interrompue, les vestiges de 13 autres pilastres entierement démolis, que les Paysans ont soin d'éviter, quand ils menent la charue par cet endroit. En allant de *Riprafatta* à Pise, on voit dans les champs qui sont au-delà du fossé, la continuation de l'aqueduc, & l'on y remarque les restes de 12 pilastres, dans une suite fort interrompue ; leur ordre fit connoître à M. Tozzetti, que dans cet endroit, l'aqueduc n'alloit plus en ligne droite ; on retrouve sa trace dans un lieu nommé *Campo-longo*, qui offre plusieurs fondemens de pilastres : ensuite se perdant de nouveau, on ne le retrouve plus qu'auprès de Pise. Il y a beaucoup d'apparence qu'il finissoit à de gros murs de gravier, qu'on voit encore des deux côtés du petit Pont qui est sur le fossé voisin de la porte de Lucques, où devoit être le château d'eau, & d'où une grande partie de cette eau alloit aux Thermes.

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

Au reste, à considérer la structure de cet aqueduc, il paroît qu'elle a demandé de fort grands frais. Le massif interne des pilastres est de gravier, ou d'un mêlange de chaux très-forte, & de petites pierres; ils sont revêtus de deux files de briques, de surface égale qui se touchent, & qui les environnent; ces deux files sont couvertes de pierres rondes, semblables à celles des Rivieres; on ignore d'où elles ont été tirées : il ne se trouve aux environs qu'une sorte de pierre vive, qui ne leur ressemble point; elles sont presque toutes de la même grandeur, de la même figure, & disposées avec simétrie. Par-dessus sont deux autres files de briques paralleles & semblables aux premieres; ensuite deux autres files de pierres paralleles aussi aux premieres. C'est dans cet ordre que tous les pilastres sont faits, à la reserve de l'endroit où les arches se courbent. Là les filons de briques & de pierres rondes, cessent d'être paralleles; mais ils sont inclinés avec grace; & représentant les quartiers de pierre qui forment

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

une porte ronde, ils donnent une beauté singuliere à la structure des arches.

M. Tozzetti joint à la description de ce magnifique aqueduc, quelques réflexions, ausquelles nous bornerons notre premier extrait. On peut conjecturer, dit-il, de la beauté de cet Ouvrage, dans quelle distinction devoit être la Colonnie de Pise, pour la commodité de laquelle il paroît avoir été fait. Je ne sçai rien de certain, ajoute-il, sur les raisons qui l'ont fait négliger, jusqu'à le laisser tomber en ruines; mais on en peut attribuer vrai-semblablement la premiere cause, à la désolation de la Toscane, par les invasions des Barbares; ensuite lorsque la République de Pise se fut relevée, il ne s'y trouva sans doute personne qui pensât à réparer le désordre; car si ceux qui gouvernoient alors en avoient eu la pensée, ils ne manquoient pas d'argent pour l'exécution, puisqu'ils ont pû faire tant d'autres constructions moins utiles. On pourroit, dit-il, encore se demander pourquoi le grand Duc

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.*

Ferdinand I. préférant les eaux d'Asciano à celles de Caldaccoli, aima mieux faire un nouvel aqueduc, que de réparer l'ancien, lorsque les pilastres encore subsistans, auroient épargné beaucoup de dépense? sans chercher des raisons dans l'œconomie, ou la politique, M. Tozzetti, croit en trouver une suffisante dans l'excellence des eaux d'Asciano, & dans leur plus grande abondance.



HISTOIRE NATURELLE.

MANIERE de prendre les Loutres en vie, & de les dresser pour apporter des Poissons, par M. Jean Lots, de l'Université de Lund en Scanie, & Membre de l'Academie de Stockholm.

ON sait que la Loutre (*a*) est un animal amphibie, qui désole les Rivieres, comme le Loup & le Renard ravagent les Forêts. Il est pourvu de poulmons, plus grands & plus creux que les autres Animaux; & par cette raison, après avoir avalé une certaine quantité d'air, il se soutient assés long-tems sous l'eau. Les poissons forment sa nourriture la plus commune. Il entre en chaleur vers le milieu de

(*a*) *Lutra digitis omnibus æqualibus*, Linn. Faun. N°. 19.

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

l'été. La Femelle porte ses petits, environ neuf semaines. Elle en met bas ordinairement trois ou quatre, qu'elle a soin de placer au bord de quelque petite Riviere, ou de quelque Marais sous un buisson ou sous des racines creuses. La peau de cet Animal est bonne pendant toute l'année, excepté dans le tems qu'il est en chaleur, où le poil se détache plus aisement,

Le dommage que les Loutres causent est assez considérable, puisque non-seulement elles dévorent beaucoup de Poissons, mais qu'elles déchirent encore les filets des pêcheurs. C'est ce qui a porté M. Lots à donner ici la maniere de les prendre & de les extirper, ou même de les aprivoiser & de les rendre utiles.

Dans les Rivierres qu'elles fréquentent, il se trouve ordinairement de grandes pierres, beaucoup de troncs ou de racines d'arbres, & un rivage creux.

La Loutre ne passe pas une seule grande pierre sans y monter, & sans y déposer quelque fiente. Cette marque fait aisement connoitre la

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

demeure de ces Animaux, & ne donne pas moins de facilité à leur dresser des embuches, pour les prendre morts. On y emploie une espéce de ciseaux, ou de tenailles. Mais l'Auteur se dispense d'en expliquer la méthode, & ne veut donner ici que celle de prendre les Loutres en vie.

On fait faire des tenailles semblables aux tenailles ordinaires, mais deux ou trois fois plus grandes. Quand elles sont tendues, on attache à chacun des demi cercles, une pochette formée de petites chaines, comme une cotte de mailles : de sorte que ces tenailles en se fermant, puissent former une espece de cercle. Il faut tenir cet instrument fort net, & le bien frotter d'entrailles de poissons, chaque fois qu'on veut s'en servir.

On pose les tenailles sur une pierre qui soit un peu pointue, & qui ne s'éleve pas plus, au-dessus de la riviere, qu'il ne faut pour que l'eau puisse couvrir les pochettes de fer attachées aux tenailles. Ensuite on attache un petit poisson à la platine qui se trouve aux tenailles, & l'on

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

y place aussi quelques têtes ou entrailles de poissons d'étachées. Aussitôt que la Loutre saisit le petit Poisson, les tenailles se ferment, & l'Animal y est pris sans le moindre dommage.

Ceci regarde uniquement les vieilles Loutres. Car les jeunes se prennent avec des chiens dressés, qui en passant sur le creux des rivages, sur les pierres ou sur les racines ou l'Animal se tient caché, y demeurent en arrêt, & appellent. Si, dans cette occasion, une vielle Loutre s'y trouve, elle s'enfuit d'abord ; & pour la prendre, il faudroit tirer dessus. Mais les jeunes ne sortent pas de leur gite sans la plus grande violence. Si par conséquent on voit que la Loutre ne s'enfuie point, on peut compter surement que c'en est une jeune ; & ordinairement il y en a deux dans le même gite ; ou du moins dans deux gites très proches. Après avoir ainsi découvert l'issue du gite, on la couvre d'une nasse de poisson ; & avec un baton de fer, ou quelque autre instrument pointu, on y chasse la Loutre, qui

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

ne peut alors se tirer sans secours. On ne doit point prendre de jeunes Loutres avant la S. Remi. En les prenant plutôt, elles seroient trop tendres ; car elles ne profitent que très lentement.

Après avoir pris une jeune Loutre vivante, on l'attache d'abord avec soin, & on la nourrit pendant quelques jours avec du poisson & de l'eau ; ensuite, on mêle de plus en plus, dans cette eau, du lait, de la soupe, des choux & des herbes : & dès qu'on s'apperçoit que l'Animal s'accoutume à cette espéce d'aliment, on lui retranche entierement les poissons, ou du moins on ne lui en donne que très rarement ; & en leur place on substitue du pain, dont il se nourrit très bien. Enfin il ne faut plus du tout lui donner ni poissons entiers, ni intestins, mais seulement des têtes.

Pendant que l'Animal est attaché, ce qui doit être dans un endroit où il y ait toujours du monde, il faut tacher de l'aprivoiser autant qu'il est possible ; ce qui peut se faire aisément & dans un tems fort court.

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

Ensuite on fait une petite machine de paille, couverte de gros fil, ou de cuir, de la longueur d'un quart d'aulne, & d'une épaisseur proportionnée à la bouche de l'Animal. Aux deux bouts de cette machine, on place deux petit morceaux de bois en croix, chacun de la longueur d'environ $\frac{1}{8}$. On prend un cordon, qui ne soit pas bien large, à l'un des bouts duquel on enfile quatre ou cinq petites boucles, de la grosseur d'une noix. A chaque boucle, il y aura quatre petites pointes, les unes vis-à-vis des autres. On mettra ce collier au col de la Loutre, en le nouant à la nuque; & à ce nœud on attachera une lisiere, de la longueur de quelques aulnes.

Avec ces préparatifs, on commence à mener l'Animal, en l'accoutumant par dégrés à suivre de bonne volonté; ensuite on choisira un mot de commandement, tel, par exemple, que, *viens ici*; & chaque fois, en le prononçant, on tire le cordon avec un peu de force, jusqu'à ce que la Loutre soit obéissante & vienne promptement. Alors met-

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

tant la main dans le collier, on serre & tourne, jusqu'à ce qu'elle ouvre la gueule. On lui donne aussitôt la machine de paille à tenir, en prononçant toujours un même commandement, comme par exemple, *prends*. Dès qu'elle lâche, on reserre le cordon, jusqu'à ce qu'enfin elle tienne ferme. Quand elle tiendra bien, on relâchera le cordon, afin qu'elle lâche prise, & on prononcera encore le commandement, en disant, *lâche*. Cette manœuvre doit être variée & répetée, jusqu'à ce que l'Animal prenne & lâche au premier commandement.

Lorsqu'on est à ce point, on tient la machine de paille près de la terre, en prenant garde qu'il n'y ait point de sable, & en tenant le cordon comme on l'a prescrit. On se baisse vers la Loutre, en tenant la machine d'une main, & tirant la Loutre de l'autre vers la machine. D'abord on la lui retire; mais ensuite on la lui rend, en serrant le col de l'Animal, afin que sur le mot, *prends*, il la saisisse. Cet exercice doit être continué jusqu'à ce que sur le moindre mou-

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

vement du cordon, la Loutre prenne la machine. Alors on lui crie, *vien*, en la tirant en même tems à soi; & on lui prend sa proie, en criant, *lâche*. Quand on aura continué cet exercice pendant quelques jours, & que l'Animal courra facilement après la machine qu'on lui jette, on substituera à la machine, un mouchoir, un gand, ou quelque autre chose. Quand enfin la Loutre apportera tout, sur le simple commandement, & sans qu'on ait besoin de tirer ou de lâcher le cordon, on jettera devant elle quelque chose qu'elle aime à manger, & on la forcera de l'apporter de même, & sans y toucher; ce qui peut se faire sans beaucoup de peine, à l'exemple des autres Animaux.

Lors donc qu'elle apporte tout ce qu'elle peut porter & qu'elle suit fidélement partout où l'on và, on la menera au bord de quelque petite Riviere, qui soit claire & pas trop profonde; & l'on prendra avec soi quelques petits Poissons morts, avec d'autres un peu plus grands, qui soient en vie. On y jettera d'abord

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

les petits, que l'Animal prendra surement très volontiers; mais dès qu'il les aura pris, on l'obligera à les apporter & à les rendre aussitôt. Ensuite on y jettera les Poissons vivants, qu'il sçaura prendre avec une égale facilité; & aussitôt qu'il les apportera, on lui en donnera la tête pour sa recompense. Cette chasse a été poussée si loin, qu'un homme de la scanie, du baillage de Christianstad, nommé Benoît *Nilsson*, par le secours d'une Loutre ainsi dressée, prenoit journellement autant de poissons, qu'il lui en falloit pour nourrir toute sa famille: & comme ces Animaux recherchent les poissons comme leur nourriture naturelle, on voit combien il seroit avantageux de les rendre par cette invention utiles aux hommes, puisqu'on les empecheroit en même tems, de faire les dégats qu'ils causent dans les Rivieres, soit en les dépeuplant, soit en déchirant les filets des Pêcheurs.

Les vieilles Loutres peuvent être dressées, comme les Jeunes, mais non pas avec un si grand avantage;

HIST. NAT. *Loutres dressées pour la Pêche.*

car en lâchant une vieille dans le tems des chaleurs, il seroit toujours à craindre que l'habitude, jointe au naturel, ne prévalut sur l'éducation. Mais en élevant une jeune, & l'éloignant de l'eau une année entiere, son naturel se change beaucoup plus : au lieu qu'un séjour continuel dans l'eau le fortifie & l'augmente.

Les Loutres apprivoisées ont encore un autre avantage, puisque par leur moyen on en peut prendre d'autres & en délivrer entierement le voisinage : c'est ce que le même Nilsson a tenté proche de son jardin où il y a un ruisseau, qui fait aller un moulin ; & ce ruisseau est bordé des deux côtés, d'une rive assés élevée ; de maniere que la Loutre, enfermée dans le bassin du moulin, n'en sçauroit sortir.

Au reste, cette maniere de chasser n'est pas nouvelle en Suede, & doit avoir été beaucoup plus commune autrefois qu'aujourd'hui, puisque *Jonston*, dans son histoire des Animaux, rapporte que les cuisiniers en Suede avoient l'usage d'envoyer des Loutres dans les viviers, pour leur apporter des Poissons.

SPECTACLES.

LAVINIE,

TRAGEDIE EN MUSIQUE,

Représentée pour la premiere fois à la Bastie, en Corse, en 1752.

NOS éloges, en promettant un Extrait de cet Ouvrage, ne sont tombés que sur le mérite & les talens du Musicien (*a*). Il est aujourd'hui question du Poëme sur lequel il s'est exercé (*b*), & pour lequel son choix seul forme un heureux préjugé.

NOUS PENSONS en faveur de cette piece, qu'elle n'est pas sans inven-

(*a*) M. le Chevalier d'Herbain, Capitaine au Regiment de Tournesis.

(*b*) L'Auteur est M. l'Abbé de Ambrosi déja connu par d'autres Ouvrages du même genre. Lavinie fut représentée pour la premiere fois en 1752, à la Bastie dans l'Isle de Corse.

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

tion, ni sans force, & sans noblesse ; les caracteres historiques y sont assez observés, & celui de la Princesse des Volsques n'est pas deshonoré par son amour pour Turnus. On doit juger fort avantageusement de la Poësie, puisqu'elle a produit un excellente Musique ; & l'on nous assûre qu'il n'a rien manqué à l'éclat des premieres représentations. Cependant Lavinie a des défauts si visibles, qu'ils ne demandent point d'être relevés : mais le principal que nous avons déja fait observer, va trouver un défenseur ; & c'est pour rendre ce bon office à M. l'Abbé de Ambrosi que nous faisons succéder à son article, l'agréable dissertation qu'on va lire.

Le sujet est tiré du premier Livre de *Tite Live*, où cet Historien rapporte, qu'après la ruine de Troye, Enée vint aborder en Italie, & qu'il y obtint en mariage *Lavinie*, fille unique de *Latinus*, Roi de *Laurentum*, avec un établissement solide dans le Pays Latin.

Le Poëte feint, que Lavinie étant tombée dans un Parti de Troyens

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

qui parcouroient le Pays, tandis qu'elle alloit visiter un ancien Temple de Saturne, Enée survient, met la Princesse en liberté, & la renvoye fort civilement à son Pere ; que dans cette premiere entrevûe, Enée devient amoureux de Lavinie ; qu'elle ne prend pas des sentimens moins tendres pour son libérateur, & qu'elle l'invite même à venir à la Cour du Roi son Pere. Il s'y rend sous le nom d'Idraspe, Prince du sang Royal de Chypre : il y accepte le commandement en chef des troupes du Roi, faisant toujours donner ses ordres secrets aux Troyens, par Achate son ami & son Confident : mais ses gens étant par hazard venus aux mains avec quelques sujets de Latinus ; il fait offrir la paix à ce Prince, & demander Lavinie en mariage, au nom du Chef des Troyens. Cette proposition est bien reçûe du Roi ; tandis qu'elle afflige mortellement Lavinie, qui n'aime que son cher Idraspe : elle prend la funeste résolution de se tuer, dans le Temple même où la cérémonie de son hymen doit se célébrer. Mais

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

reconnoiſſant Idraſpe dans Enée, elle lui donne la main avec joye.

Turnus, Roi des Rutules, ſe trouvoit alors à la Cour de Laurentum, avec Camille, Princeſſe des Volſques, qui l'aimoit ſecrettement. Il étoit éperdument amoureux de Lavinie. Déſeſpéré de voir donner la préférence à un étranger, il prend les armes, & tombe inopinément avec ſa ſuite ſur les Troyens; mais il eſt vaincu. Ainſi les deſirs de Lavinie & d'Enée s'accompliſſent ſans obſtacles, & la deſtinée des Troyens eſt heureuſement remplie *(a)*.

(*a*) Les Perſonnages ſont

Latinus, Roi de Laurentum, Pere de Lavinie.

Lavinie, Amante d'Enée, ſous le nom d'Idraſpe.

Enée, Roi des Troyens, ſous le nom d'Idraſpe, Amant de Lavinie.

Camille, Princeſſe des Volſques, Amante ſecrette de Turnus.

Turnus, Roi des Rutules, Amant de Lavinie.

Achates, Ami & Confident d'Enée.

Les Prêtres du Temple de Phebus.

Suite de Lavinie.

Gardes du Roi Latinus.

La Scene eſt dans le Païs Latin.

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Temple dédié à Saturne, ſitué ſur une Colline entourée de bois.

La Scene s'ouvre par Lavinie, qui jette ſa chaîne par terre en préſence d'Enée, & qui lui raconte comment elle étoit tombée entre les mains des Troyens, Brigands qui infeſtoient depuis peu les Campagnes, & qui jettoient l'allarme dans les Villes. Elle promet à ſon Libérateur une reconnoiſſance digne du ſervice qu'il lui avoit rendu. Plus elle examine Enée, plus ce Prince lui plaît: elle lui demande ſon nom & celui de ſa Patrie. Enée répond qu'il ſe nomme Idraſpe, & qu'il eſt du ſang Royal de Chypre; que la fatalité du ſort l'avoit chaſſé de ſa Patrie; mais qu'il ſe trouve heureux d'avoir pû être utile à une Princeſſe ſi accomplie, dont la beauté pouvoit déſarmer l'homme le plus barbare. Lavinie charmée de la figure & de l'eſprit de ſon Libérateur,

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

l'invite à venir à la Cour de ſon Pere. Enée l'aſſûre de ſa ſoumiſſion, & promet de s'y rendre. » .....Il n'y » a qu'un inſtant que je ſuis libre, dit » alors (à part) la Princeſſe, & dé» ja l'Amour me charge de ſes chaî» nes..... *à Idraſpe.* Je dois ma liber» té à votre valeur..... *à part.* Mais » le trouble que j'éprouve eſt l'ou» vrage du cruel Amour. Ce Dieu » me voyant échapée à l'eſclavage, » en prépare un autre à mon cœur.

Elle ſort: Achates entre ſur la Scene.

Ce Fidele ami demande à Enée, avec empreſſement, la cauſe de ſon abſence, & lui peint les vives inquiétudes de ſon Armée. Enée raconte ſon avanture, avoue ſa paſſion pour Lavinie, & déclare qu'il va ſe rendre à la Cour de Laurentum, ſous le nom d'Idraſpe, pour tirer parti de cette heureuſe rencontre.

Achates lui repréſente vainement les dangers de cette entrepriſe. Enée lui ordonne d'aller raſſurer les Troyens, & lui donne pour rendez-vous, le même endroit, qui eſt le

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

plus ſolitaire & le plus épais de la Forêt. Le Confident part pour exécuter l'ordre de ſon Maître, en priant les Dieux pour ſa conſervation. Enée reſté ſeul, exprime ainſi ſes eſpérances. „ Un preſſentiment „ ſecret me dit que cette avanture „ ſera le fondement d'un établiſſe„ ment ſolide pour ma poſtérité, „ & pour tous ceux qui ont ſuivi „ ma fortune. Je vais ſans crainte „ où l'Amour m'attend. Le ſort eſt „ impénétrable aux yeux des Mor„ tels: mais la Mer la plus agitée, „ jouit quelquefois du calme. Que „ le Ciel ſe couvre de nuages, qu'il „ lance ſes éclairs, & qu'il faſſe gron» der la foudre; malgré toute la ri» gueur de mon deſtin, j'eſpere en» core. Les périls les plus affreux ne » peuvent me rebuter: le Pilote, qui » parmi les flots irrités, déſeſpere » de revoir le Port, hâte ſa ruine, » & ſert lui-même à ſon naufrage.

Ici la Scene change (*b*) on voit

(*b*) Cette ſcene, comme on va le remarquer, s'étoit paſſée dans le même tems que la précédente. C'eſt l'avantage qu'on trouve à ne pas s'embarraſſer de l'unité de lieu.

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

les appartemens du Palais du Roi de Laurentum, où Latinus & Turnus sont assis. Latinus découvre à Turnus les peines qu'il souffre, & l'embarras où le jette le choix d'un mari pour sa fille. Il ajoute qu'il a consulté l'Oracle, & qu'il a reçû pour réponse, que Lavinie étoit destinée à un illustre étranger. » Je » vois arriver sur les bords du Tibre, continue-t-il, Enée & ses » Troyens; & je crois que la prédiction va s'accomplir dans ce » Prince fugitif : j'invoquois les » Dieux; & pendant les sacrifices, » une flamme imprévûe environne » la tête de ma fille. Le Palais paroît » tout en feu : le Temple fume, le » tonnerre gronde, la victime est » réduite en cendres, & les cendres » disparoissent; cependant l'horreur » a cessé, tout s'est évanoui, & rien » de sinistre n'est arrivé; mais mon » inquiétude augmente, & je ne » sçais que penser de ces prodiges. Turnus s'efforce de le rassurer, en lui représentant que de simples effets de la Nature, ne doivent allarmer que le vulgaire; mais » le Ciel,

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

» ajoute-t-il, s'est expliqué bien clai» rement, en disant que Lavinie » étoit destinée à un étranger. Celui » qui n'est pas votre sujet, est étran» ger pour vous. Je vous conjure, » en cette occasion, de vous souve» nir de mon attachement, de mon » amitié, & de la faveur où j'étois dans » l'esprit du feu Roi votre pere....... Camille entre brusquement, elle annonce l'enlevement de Lavinie par des étrangers. Latinus s'écrie que ce sont les Troyens. Il se leve pour aller au secours de sa fille; Turnus l'arrête, & sort, en disant que c'est à lui de poursuivre & de punir les Brigands, tandis que Camille s'efforce de tranquiliser le Roi, qui veut accompagner Turnus : un grand bruit se fait entendre; c'est Lavinie qui rentre à l'instant, qui baise la main de son pere, & qui s'empresse de lui raconter, qu'au milieu de la Forêt elle s'est vûe investie par une troupe de Troyens qui ont tué ses Gardes, & qui se sont saisis d'elle; que dans ce moment, un étranger d'un port majestueux, est accouru l'épée à la main, menaçant, d'une

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

voix terrible, ces insolens vagabonds, & que les ayant dispersés dans les bois, il lui a rendu la liberté, peut être la vie. Il se nomme Idraspe, continue-t-elle, » il se dit du » sang Royal de Chypre. Il attend » aux portes de la Ville, votre per» mission pour y entrer.

Latinus ordonne qu'on aille le recevoir. Dans cet intervalle, Camille témoigne à Lavinie, la joie qu'elle ressent de la voir hors de danger : Lavinie lui rend graces de son affection, en reconnoissant qu'elle doit sa liberté à la valeur incomparable d'Idraspe, en qui la nature a prodigué ses dons. Elle avoue qu'elle n'a jamais rien vû de plus aimable. Camille lui répond qu'il n'y a qu'un cœur amoureux qui puisse s'étendre sur les perfections d'un homme..... Lavinie replique que la reconnoissance seule la fait parler, & sort assez mécontente. Turnus entre, & demande à la Princesse des Volsques, si elle a vû Lavinie dont il vient d'apprendre le retour. Camille le presse de s'arrêter un moment avec elle, & lui reproche l'ennui qui

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

semble le dévorer lorsqu'elle lui parle. L'indifférent Turnus se contente de lui répondre qu'il va chercher Lavinie, & sort. Camille seule s'écrie : » cœur malheureux! qu'espere» tu ? ta rivale est trop redoutable. » Turnus lui est trop attaché. En » vain lui découvrirois-je les tour» mens qu'il me cause. Barbare » amour! de quel espoir peux-tu me » flatter encore ? Tu me dis, je le » sens.... que le malheur ne nous suit » pas toujours, & qu'un dédain » amoureux n'est souvent que passa» ger. Mais qui m'en assure ? Ah! » tu ne sçais que tromper. Je re» tomberai dans toutes mes peines. » Quelle confiance puis-je prendre » à toi, lorsque tu n'as jamais sou» lagé le moindre de mes maux ?

Ici la Scene change & représente une salle magnifique, ornée de trophées & de riches peintures. Latinus entre accompagné d'Enée sous le nom d'Idraspe, & lui dit que sa fille reconnoit devoir la liberté à son courage; qu'il veut qu'on sçache combien il estime la vertu; qu'il le nomme Généralissime de ses trou-

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

pes, & lui confie la sûreté de ses Etats. Enée accepte le commandement; & faisant des vœux au Ciel pour la prospérité du Roi & de ses Sujets; il offre de s'exposer à tous les périls. Latinus sort.

Lavinie reparoît, suivie presqu'aussi-tôt de Turnus, & félicite Enée du choix de son pere, en lui disant qu'on doit tout attendre de sa valeur. Enée veut répondre; mais entendant quelque bruit derriere lui, il détourne la tête; & apperçoit Turnus qu'il connoît déja pour son rival, & dont la présence surprend un peu Lavinie. Turnus abordant la Princesse, lui témoigne combien il est charmé de la revoir: » mon sang, continue-t-il, » s'est glacé dans mes veines, à l'af» freuse nouvelle de votre malheur. » Si vous prenez, répond Lavinie, » tant de part à ma délivrance, ren» dez-en graces à mon Libérateur..... » où est, reprend Turnus, cette » ame généreuse, en qui le Ciel a » réuni le bonheur & le courage. » Lavinie lui présente Enée..... que » vous êtes heureux! continue Tur-

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

» nus: Helas! celle que j'adore » vous doit la liberté & la vie. Elle » n'est cruelle que pour moi. Oui, » Lavine m'accablé de dédains. Si » mon cœur fidéle lui peint son tour» ment, son front aussi-tôt s'arme » de rigueur, elle fuit ma présence, » sans honorer mes maux de la moin» dre pitié.... Il sort.

Princesse, reprend Enée, vous » avez entendu. Turnus se plaint de » vos rigueurs! vous êtes donc bien » cruelle? Il m'importune de son » amour, répond Lavinie. Ce beau » sein, replique le Héros Troyen, » renferme donc des feux pour quel» qu'autre objet?.... vous ne répon» dez rien, Princesse!.... votre silen» ce vous accuse..... En vain le dis» simulerois-je, dit alors Lavinie. » Quel est-il cet heureux Amant! » s'écrie Enée avec transport. In» grat, lui dit la Princesse, si mes » levres ne te l'ont pas nommé, » mes regards te le laissent-ils igno» rer?

Ici l'on conçoit que la Scene devient fort tendre. Enée déclare son amour: Lavinie confirme le sien

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

par un aveu formel, & promet sa main au faux Idraspe, à condition qu'il combatte, & vainque le Chef des Troyens; car aussi vive dans sa haine que dans son affection, elle veut être vengée, non-seulement de ces Brigands, mais de leur Chef, qu'elle soupçonne d'avoir eu part à leur attentat par ses ordres. Idraspe s'efforce de défendre Enée, qu'il a vû, dit-il, pendant le siége de Troye, & dont il connoît le cœur & les sentimens. La Princesse veut être obéie. Il feint d'y consentir, & sort.

Lavinie termine le premier Acte par des réflexions un peu tardives. La» vinie! helas! veux-tu donc trahir ta » gloire & ta naissance? Un étranger! » un inconnu! Eh! quoi! la fille de » tant de Héros consentira-t-elle à » cet hymen! Mais que dis-je? son » courage, son air noble, ses gra» ces, enfin, tout ne me dit-il pas » qu'il est digne de moi. Helas! une » force supérieure entraîne mes sen» timens. Ah Lavinie! cache ta » foiblesse! ou plutôt secoue le joug » cruel de l'amour. Que dis-je, in» sensée! s'il domine dans mon

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

» cœur, ne faut-il pas céder à sa » violence? le poids de ma chaine » m'accable; je ne puis la briser. » Mon vainqueur rit de mes efforts, » & triomphe de ma résistance.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente la Forêt où Enée & Achates s'étoient donnés leur rendez-vous.

Enée rend compte à son confident de tout ce qui s'est passé. Achates lui conseille de profiter des circonstances pour s'emparer des Etats du Roi Latinus. Enée rejette cette proposition, & ordonne à Achates d'envoyer en son nom, demander la paix au Roi de Laurentum, & sa fille en mariage. Le Confident sort. Enée s'encourage par ses réflexions: » un cœur foible, dit-il, s'épouvante » au moindre bruit. L'ame forte voit » tranquillement les plus grands dan» gers; elle sçait que la fortune ac» compagne souvent la valeur.

La Scene change, on voit les jardins du Palais; Turnus & Camille

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

paroissent ensemble. La Princesse des Volsques découvre au Roi des Rutules, l'amour de Lavinie pour Enée, & cherche à lui inspirer du dégout pour la fille du Roi des Latins. Turnus, jaloux, sort en fureur. Camille dans l'espoir d'obtenir le cœur de son Amant, cherche à tirer adroitement de Lavinie qui entre, l'aveu de son amour qu'elle ne fait encore que soupçonner. Elle l'encourage à suivre le penchant de son cœur, malgré les scrupules qui peuvent l'arrêter. Enée lui succéde sur la Scene. Le Dialogue est vif entre la Princesse & lui. Elle le prie de ne pas trop s'exposer contre Enée, dont la renommée publioit la valeur. Il répond qu'il ne craint pas Enée, pourvû qu'il soit assûré de l'amour de sa Princesse : elle lui tend la main ; il se jette à ses genoux. On commenceroit à craindre pour elle l'aventure de la Reine de Carthage, s'ils n'étoient interrompus par l'arrivée subite de Turnus, qui les surprend dans cette attitude, & qui se répand en reproches contre la Princesse, en la menaçant de tout

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

déclarer à son pere. Lavinie lui dit avec fermeté, qu'elle ne peut aimer Turnus, & qu'elle méprise également sa haine & son amour ; elle sort. Turnus veut insulter Enée ; mais celui-ci répond avec fierté. La conversation s'échauffe si vivement, qu'ils tirent l'épée & se battent. Enée presse Turnus, & lui fait perdre du terrein. Latinus arrive fort à propos pour les séparer. Irrité de ce qu'on met l'épée à la main dans son Palais, il fait désarmer Enée, & lui donne des Gardes. Ensuite il demande à Turnus le sujet de cette querelle. Celui-ci déclare tout ce qui s'est passé, & s'emporte beaucoup contre les Troyens, qu'il accuse de tous ses malheurs. Le Roi de Laurentum désapprouve sa colere, & lui dit gravement qu'on est indigne du trône, quand on ne peut maitriser ses passions. Il laisse Turnus avec Camille, qui entre sur la Scene.

La Princesse des Volsques s'efforce de persuader au Roi des Rutules d'abandonner Lavinie, & de briser ses chaînes. » N'est il pas insensé, lui dit-elle, de s'exposer au

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

» mépris d'un cœur qu'on aime vainement ? Vous pouvez, hélas ! en » choisir un que votre seul nom fait » soupirer..... Secouez donc le joug » impérieux d'une cruelle beauté. Camille sort. Turnus, abandonné à lui-même, commence à désespérer d'obtenir Lavinie. » Le Nautonnier, » dit-il, quitte l'heureux rivage, » quand les flots appaisés lui offrent » un calme perfide : mais bien-tôt » l'orage renaît, l'onde s'agite, mu- » git, & l'ensevelit enfin dans ses » abîmes.

La Scene change : on voit un salon magnifique, destiné aux Audiences publiques. Ce lieu est orné d'Obélisques & de Statues qui représentent les anciens Rois Latins

Latinus paroît seul, & se dit à lui-même qu'il est résolu d'accorder sa fille à Enée, qui sçaura bien le défendre du ressentiment de Turnus, dont il blâme l'impétuosité. Lavinie arrive, & se jette aux genoux de son Pere. Elle le conjure par tout ce qu'elle peut imaginer de plus touchant, de lui accorder la liberté d'Idraspe. Après quelque résistance, le

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

Roi se rend, à condition qu'Idraspe s'éloigne pour jamais de ses Etats : il annonce ensuite à sa fille, qu'Enée va devenir son époux. La Princesse lui répond avec fermeté, mais pourtant avec respect, qu'elle n'aimera jamais le Prince Troyen. Latinus lui déclare qu'il veut être obéi, & sort.

Enée entre : Lavinie lui rend compte des ordres cruels de son pere, & gémit de sa destinée. Il la console en vain, elle fond en larmes : Enée s'attendrit, & jouit du plaisir de se voir adoré. Il veut sortir ; Lavinie l'arrête, & se désespere ; elle lui jure qu'elle mourra, plutôt que de se donner à Enée. » Hélas ! lui » répond-il, avec un faux air de » crainte, qui n'annoblit pas trop » son caractere, peut-être en le » voyant laisserez-vous tomber le » poignard. Ils finissent par un *duo*, » qui ne fait pas plus d'honneur au rolle de l'Amant, & se séparent enfin, sans que la Princesse soit mieux instruite de son déguisement.

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente l'intérieur du Palais du Roi Latinus, dont la face regarde la Ville de Laurentum. Le derriere donne sur une vaste Plaine qu'arrose le Tibre, sur les bords duquel on découvre le camp d'Enée.

Turnus & Camille se rencontrent : ce Prince parle de la résolution que Latinus a prise de donner sa fille à Enée, & jure d'en tirer vengeance. Camille recommence à lui faire honte de sa passion pour Lavinie, & l'exhorte à choisir quelque Princesse moins insensible. Mais voyant qu'il semble ne point l'entendre & ne respirer que la vengeance, elle lui déclare enfin son amour, en le conjurant *d'un ton fort humble*, d'avoir pitié d'un cœur, qui depuis longtems soupire pour lui. Turnus l'écoute à peine, & lui conseille durement de se guérir d'un fol amour, en fuyant sa présence, & de changer même, *si ce parti lui convient mieux*, sa tendresse en haine. » Hé-

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

» las! le puis-je ? ingrat! mes efforts, » pour te fuir, sont inutiles. Accou- » tumée au plaisir de t'admirer, j'ai » fermé les yeux sur le péril de te » voir. Mon cœur refuse tout se- » cours, & méprise même la vie.... » Elle sort. Latinus reparoît : Turnus lui reproche de préférer un Etranger, un Inconnu, à lui, qui est son ancien allié. Il reclâme la foi des Traités. Il jure de se vanger d'Enée, qu'il menace d'aller tuer dans son propre camp, & se retire fort en colere. Latinus indigné de se voir menacé dans son Palais, se confirme dans sa premiere résolution. La Scene change : on voit les appartemens de Lavinie, & plusieurs cabinets.

Les deux Princesses ont un entretien très-intéressant sur leur sort. Elles se demandent laquelle des deux est la plus malheureuse ? Camille qui ne dissimule plus sa passion pour l'indifférent Turnus, déplore sa destinée. Elle se retire pour cacher ses larmes. Lavinie, livrée à ses réflexions, fait éclater ses transports dans ce Monologue. » Pere cruel ! fille

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

» malheureuse! hélas! que sont de- » venues les promesses de cet Ora- » cle si vanté ? On me destine à un » Barbare! voilà donc cet illustre hi- » men dont on flattoit mon cœur! » Est-ce ainsi que l'on soutient la » gloire de mes Ancêtres ? Ah! ce » poignard me percera plutôt le sein. » Tiran, vous verrez ce Palais fumer » du sang de votre fille; mon om- » bre vous poursuivra sans cesse; je » persécuterai vos Etats. Que dis-je! » Idraspe, où êtes-vous? vous me » fuyez, je vous appelle en vain. » Vous m'abandonnez donc cruel! » Idraspe! cher Idraspe! Eh quoi! » voilà donc votre reconnoissance » pour tant d'amour! L'instant fatal » approche. L'horreur me saisit. » Dieux qui m'accablez! me refuse- » rez-vous la consolation de mou- » rir ? *Elle sort.*

Latinus & Achates paroissent. Cet Ambassadeur Troyen annonce au Roi l'arrivée d'Enée, qui est aux portes de la Ville. Latinus ordonne qu'elles lui soient ouvertes, & qu'on le conduise au Temple de Phebus, où tout est préparé pour la cérémo-

SPECTACL. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

nie du mariage. Il sort. Achates charmé de voir réussir les projets de son Maître, remercie le Ciel d'un évenement qui va réparer les malheurs des Troyens. „ Le Voyageur, „ continue-t-il, qui touche au riva- „ ge après sa course, s'y élance avec „ ardeur; & tournant ses yeux vers „ la Mer, que les vents recommen- „ cent à troubler, il se souvient de „ ses périls, & ce souvenir augmen- „ te le plaisir qu'il a de se voir au „ Port.

La Scene change. On voit le Temple de Phebus, superbement orné, & préparé pour l'himen de la Princesse, la Statue du Dieu, l'Autel, les Victimes, les Prêtres, les Gardes & le Peuple. Le chœur des Prêtres chante un hymne à la louange de Phebus, tandis que Latinus & Lavinie entrant par une porte magnifique, s'avancent lentement, suivis d'un nombreux cortege.

Latinus encourage sa fille, qui marche tristement, en se plaignant de la dureté de son pere. Une troupe de Troyens entre, & se range en ordre dans le Temple. Lavinie dit

Spectacl. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

alors qu'il est tems qu'elle meure ; & levant un peu la voix pour être entendue de toute l'Assemblée, elle déclare qu'elle aimé Idraspe par reconnoissance & par inclination ; qu'elle déteste son union avec Enée ; qu'elle sacrifie son amour aux ordres d'un pere ; mais qu'elle préfere la mort à un époux qu'elle ne verroit qu'avec horreur.... ,, Idraspe, ,, ajoute-t-elle, s'il est vrai que nos ,, ames ayent une secrette intelli- ,, gence, que la tienne reçoive mes ,, derniers soupirs ! Idraspe ! tu as ,, seul toute ma tendresse. Je te ,, plains & t'adore. Mais la mort va fi- ,, nir toutes mes peines .... A ces mots, elle tire un poignard, qu'elle tenoit caché sous ses vêtemens, lorsque Enée, le bandeau Royal sur le front, arrive avec Achates & sa suite. Il vole vers Lavinie, dont il apperçoit le geste. Cette Princesse, reconnoissant son cher Idraspe dans Enée, leve sur lui les yeux, & laisse tomber son poignard. Ce coup de théâtre surprend agréablement les deux Cours, qui s'empressent de terminer la fête.

Spectacl. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

Mais un bruit soudain l'interrompt. On crie aux armes. Camille vient annoncer que Turnus, furieux, a surpris le camp Troyen avec mille hommes. Achates & sa suite volent au secours de leurs amis. Camille apprend à ceux qui veulent l'entendre, qu'elle est résolue de mourir à côté de Turnus, & se retire, en laissant à deviner aux Spectateurs, pourquoi elle est venue donner avis de l'entreprise, Latinus, Enée & Lavinie, en attendent impatiemment le succès ; mais le prompt retour d'Achates les rassure : il leur annonce que les Rutules sont défaits, & que Turnus est prisonnier.

Ce Prince paroît avec Camille, au milieu d'une troupe de Soldats Troyens ; & tout enchaîné qu'il est, il parle à Enée avec hauteur. Mais l'heureux Chef des Troyens, après lui avoir fait sentir que son sort est entre ses mains, lui donne la vie, la liberté, & le trône, en lui demandant son amitié. Turnus, surpris de cette générosité, lui dit : ,, grande ,, ame ! tu ne veux donc rien laisser ,, à vaincre ? Ne te suffit-il pas de

Spectacl. *Lavinie, Tragédie en Musique.*

,, m'avoir abbatu par la force de tes ,, armes ? Veux-tu me ravir jusqu'à ,, la liberté du cœur ? Je me rends. ,, Je reconnois la mistérieuse puis- ,, sance qui te destine, suivant l'Ora- ,, cle, à jetter les fondemens d'un ,, nouvel Empire. Je me dévoue à ,, à ton service ; Lavinie est à toi ; elle ,, est digne d'Enée........ & vous Ca- ,, mille, vous voyez à vos pieds un ,, Admirateur de vos vertus. Dai- ,, gnez accepter ma main, & ne mé- ,, prisez pas l'offre de mon cœur.

Les trois Cours se réunissent, & se félicitent. Enée épouse Lavinie ; Camille épouse Turnus ; & les Prêtres chantent, en action de graces, un second Hymne au Dieu du Temple.



CRITIQUE.

Dissertation de M. de Colzabigi, de l'Académie de Cortone, sur les Poësies dramatiques de M. l'Abbé Metastasio. 1755.

Cette Dissertation, en Langue Italienne, n'est pas une piéce isolée. Elle doit paroitre bientôt à la tête d'une nouvelle édition des œuvres de M. Metastasio dirigée par les soins de M. de Colzabigi. On en a distribué séparément quelques exemplaires à un petit nombre d'Amateurs éclairés. Nous saisissons cette occasion pour donner sur l'Edition même, les détails Typographiques, qu'on est endroit d'attendre de nous selon les engagemens de notre *Prospectus.*

Cette belle édition la seule complete, & sans comparaison la plus correcte, est composée de neuf Volumes, grand *in-octavo*, chacun d'environ 460 pages.

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

On ne sçauroit douter de l'avantage qu'elle aura sur toutes les précedentes. Il n'y en a aucune qui ne soit imparfaite, tronquée, pleine de fautes, d'alterations, de contresens, de vers postiches. C'est ce que M. l'Abbé Metastasio déclare lui même à M. de Colzabigi dans une Lettre imprimée à la tête du premier volume. Et cette Lettre, en reprouvant ces éditions defectueuses, rend à celle-ci le témoignage authentique de la correction la plus exacte, de l'exécution la plus soignée; en un mot de la plus grande perfection.

Cet Editeur intelligent, homme d'esprit, de Lettres, & lui-même bon Poëte Toscan, n'a rien negligé, rien épargné de ce qui pouvoit & devoit lui faire confirmer par le public l'approbation de l'Auteur. On ne s'est servi que de caracteres tout neufs, & fondus exprès pour cette Edition. Le papier ordinaire est de la plus grande beauté dans son espéce. Mais les 150 exemplaires qu'on a fait tirer en papier de Hollande, surpasseront l'attente, & satisferont la délicatesse des Amateurs les plus difficiles.

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

Les ornemens n'y sont point prodigués, mais ils sont placés avec goût, & finis, chacun dans son genre. Il consistent dans un frontispice allégorique, ou portrait historié du Poëte, & des titres gravés, à la tête de chaque Volume.

L'Epître dédicatoire de M. Calzabigi, A MADAME LA MARQUISE DE POMPADOUR, est en très beaux Vers dramatiques, (ou *Di cantata.*) L'élégance & l'amenité y donnent à des louanges vraies, un tour qui n'est point fastidieux. Cette Epître est ornée d'une vignette de M. Cochin, où les Arts, les Muses & les Graces rendent un juste hommage à leur Protectrice. Les attributs de Minerve, annoncent une protection éclairée : & ce dessein aussi ingénieux que galant, exprime la pensée du public dans celle de l'Artiste.

La dissertation de M. de Colzabigi, fait partie du premier Volume, & sert de Préface à cette Edition.

Son objet est d'examiner selon les regles de l'Art, les Poësies dramatiques de M. l'Abbé Metastasio, d'en observer le plan, la conduite, les

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

caracteres, les situations, les passions, les sentimens, & tant d'autres beautés qui ont acquis à ces Drames la plus grande réputation.

L'Auteur entreprend d'abord de prouver que cette réputation n'est point l'effet de la faveur, de la mode ou du préjugé; mais un résultat nécessaire de toutes les perfections du genre dramatique, réunies dans les compositions de M. l'Abbé Metastasio. M de Colzabigi se propose de plus l'utilité dont cette recherche peut être à ceux de ces compatriotes qui s'adonnent à la Poësie du Théâtre, en leur indiquant, par d'heureux exemples, les principes de ce grand art, & développant à leur vue ces ressorts puissans dont le jeu conduit par une main habile, remue au gré du Poëte l'ame du Spectateur.

L'Auteur s'étonne même que jusqu'à lui personne n'ait encore entrepris cette intéressante recherche. Il trouve une des causes de cette négligence dans l'amour propre, dans l'orgueil poëtique *la poëtiqua superbia.*

Les Ecrivains de sa Nation aimeroient mieux dit-il être les Emules

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

que les Disciples de M. l'Abbé Metastasio. » Delà ce deluge de compositions dramatiques dont l'Italie » est inondée. Si quelques-unes d'entr'elles, élevant à peine la tête » audessus de la foule ignoble de » toutes leurs compagnes, ont pû attirer pour quelques moments les » regards curieux du Public, leur » triomphe a été bien court; & ce Juge severe les a condamnées toutes » ensemble aux tenebres éternelles » de l'oubli, dont leurs Auteurs auroient été plus sensés de ne les » jamais tirer.

» Mais le mépris avec lequel on » reçoit tous les jours tant d'infortunées Productions n'en a point » corrigé l'abus. Notre Parnasse fourmille encore d'audacieux versificateurs, qui dépourvus de sçience & » de littérature, ignorants dans l'art » qu'ils pratiquent, sans aucune connoissance des mœurs, des Loix, de » l'Histoire des Nations, des caracteres & de la politique des Princes, ni des divers effets que ces » differences produisent dans les » passions & les sentimens, vien-

nent usurper la scene & s'y montrer avec confiance ; & qui pis est, il n'y en a pas un seul, qui ne se croye destiné à jouir au moins de la même gloire que M. l'Abbé Metastasio.

» Vouloir extirper déformais ce vice invéteré seroit une entreprise trop difficile. Eh! qui pourroit mettre un frein à la fureur de versifier ? ce seroit folie de tenter une reforme générale. Mais quelqu'un qui pour l'honneur & l'avantage de la patrie auroit formé ce beau dessein, devroit d'abord traiter avec la foule des rimeurs ; les laisser en possession de la chanson & du sonnet &c, & seulement exiger d'eux, que comme à des choses misterieuses & sacrées, ils s'abstinssent à l'avenir de toucher aux compositions de Théâtre. On pourroit leur représenter que la Tragédie ne consiste point dans un amas de rimes ; qu'il ne suffit pas pour y réussir d'être adroit à piller des vers à droite & à gauche, ou de faire rimer les siens par quelques amis ; que les plus grands génies

y ont quelquefois échoué ; que c'étoient cependant des *Tasses* des *Trissins*, des *Gravina*, & d'autres noms semblables . . . . enfin pour corriger ces versificateurs, quel meilleurs moyen que de leur donner une idée distincte des Pœsies de M. l'abbé Metastasio, de leur y faire observer des beautés qu'ils ne sauroient y voir deuxmêmes, encore moins les imiter. En un mot de leur montrer en lui tout ce qui manque en eux, & par cette simple comparaison, de les convaincre enfin de leur insuffisance ?

Tels sont les morifs de M. de Colzabigi relativement à ses Compatriotes. Nous avons cru devoir traduire l'endroit où il les explique pour mettre nos Lecteurs à portée de faire d'après ce Tableau tous les paralleles dont peut être il fourniroit l'idée.

Mais ce n'est point à sa Nation seule que le Dissertateur se propose de faire connoître par principes les ouvrages de M. l'Abbé Metastasio : c'est aux Etrangers surtout, qu'il veut démontrer. « Que mal apropos ils

méprisent le Théâtre Italien ; que les Drames de cet Auteur sont, il est vrai des Poëmes très propres, & les plus propres de tous, à recevoir les ornemens de la Musique, & qu'alors ils peuvent être appellés *Poësie Musicale* (ce que nous appellons en France des *Poëmes Lyriques.*) Mais que sans l'union de ces ornemens étrangers, ces Drames sont de vraies, de parfaites & d'excellentes Tragédies ; . . . . . . qu'elles rassemblent l'unité du sujet, les mœurs, l'intèret, la sublimité du langage poëtique, la pompe du spectacle, le merveilleux des incidens & le jeu des passions ; . . . . . Qu'elles excitent la pitié, la terreur, l'amour honnete ; . . . . . Qu'elles atteignent le grand but, de corriger le vice & de faire aimer la vertu : objets què se sont proposés tous les Tragiques Grecs, Latins, François, Anglois &c. . . . . Qu'enfin bien loin de devoir leur succès au secours de la Musique, c'est au contraire celle-ci qui doit en partie ses progrès, si brillans de nos

jours, à l'élegance, à la douceur, au sublime de la Poësie réunis au suprême dégré dans celles de M. l'Abbé Metastasio.

L'Auteur conclut de tout cela « qu'après avoir reçu du célébre *Apostolo Zeno* & ensuite de notre Poëte une forme exacte & reguliere, le Drame Italien est devenu une parfaite imitation de la Tragédie Grecque & Latine : parce que toutes les regles y sont observées, excepté l'unité du lieu : « & loin que ce soit un défaut de l'avoir violée, M. de Colzabigi soutient que cette transgression n'est qu'un changement très louable & très nécessaire.

Cette assertion l'engage dans une discution profonde sur l'unité du lieu, si rigoureusement observée par les Anciens, & si severement prescrite aux Modernes. D'abord il nie que cette Loi se trouve clairement enoncée dans les regles tracées par les Maîtres de l'Art. Il traite de subtilité, l'interprétation que l'on donne à quelques passages de la poëtique d'Horace, pour y trouver dans

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

toute sa rigueur ce précepte incommode. Il insiste sur le motif qui a dû dicter toutes les regles. C'est celui d'éviter tout ce qui pourroit être contre la vraisemblance, & c'est précisement l'inconvenient qu'entraîne selon lui l'observation scrupuleuse de cette unité. Il en cite quelques Exemples.

» La Phedre d'Euripide fait confidence en pleine rue aux femmes » de Trezene de la passion furieuse » qu'elle à conçue pour son beau fils. » L'Electre de Sophocle choisit le vestibule du Palais d'Egiste pour y » conjurer avec Oreste & Pylade la » mort de l'usurpateur. Œdipe vérifie au milieu d'une Place publique, en présence de tout le Peuple, son inceste & son parricide: „ la Medée de Seneque vient chanter, devant le Palais de Créon, „ une longue invocation magique & „ préparer au même endroit les poisons qu'elle destine à toute la famille Royale. Andromaque, cache „ Astianax, dans le Tombeau d'Hector, placé par le Poëte au milieu du Camp des Grecs . . . .

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

„ Dans plusieurs Tragédies anciennes, tantôt il faut supposer que „ le chœur écoute tout ce que disent les Acteurs, tantôt s'imaginer „ qu'il n'en entend pas un mot & „ ce même chœur, composé quelquefois de la Populace, s'entretient „ familierement avec les Rois & les „ Reines . . . .

Mais comme une licence trop étendue à se dispenser de l'unité du lieu, pourroit dégénérer en un abus grossier, M. de Colzabigi approuve qu'on restraigne cette indulgence dans de certaines bornes. „ On pourroit limiter raisonnablement les changemens de Scene à cette étendue „ de terrein, que l'œil du Spectateur „ peut physiquement découvrir, sans „ changer de situation. Alors cette „ tolérance se réduiroit uniquement „ à permettre, qu'on ôtat de devant „ lui un objet, qui, dans l'espace „ prescrit, l'auroit empêché par son „ interposition, d'en appercevoir „ un autre un peu plus éloigné, „ mais toujours à portée de sa vûe. C'est ce qu'a fait M. l'Abbé Metastasio, & qu'on suppose ici avoir été

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

quelquefois mis en pratique par les Anciens. Rien n'échappe au Dissertateur, de tout ce qui peut favoriser son opinion, il tire parti en critique érudit, des noms de *Duetiles* & *Versatiles*, donnés à de certaines Scenes ou décorations des Anciens; il n'oublie pas ce vers de Virgile. Georg. 3.

Vel scena ut versis discedat frontibus, qui semble en effet, ainsi que ces mots *Duetiles* & *Versatiles*, indiquer des décorations *courantes* ou *tournantes*, dont les unes disparoissoient pour faire place aux autres, ou qui étant peintes des deux côtés, se succédoient en se retournant.

Un autre changement introduit dans l'ancienne forme de la Tragédie Grecque & Latine, dont M. de Colzabigi fait honneur à sa Nation, comme d'une reforme très-judieuse, c'est la maniere d'employer le chœur dans l'Opéra Italien. Chez les Anciens, ce chœur restoit muet jusqu'à la fin de l'Acte: alors il faisoit le recit de ce que le Poëte n'avoit pas jugé à propos de mettre en action; il chantoit des Hymnes aux Dieux, il célébroit les vertus, les exploits,

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

les triomphes des Rois & des Héros. „ Toute la différence qu'on peut „ reconnoître entre nos Tragédies „ & celles des Anciens, c'est une „ façon différente d'offrir aux Spectateurs les charmes de la Musique; au lieu de les réserver pour „ la fin de chaque Acte, nous en „ avons fait usage après chaque „ Scene, dans l'*Air* qui la termine. „ Ces *Airs* ne sont au fond, qu'autant de parties séparées du chœur „ Grec & Latin, dont ils ont conservé la Poësie & la mesure Lyrique, ainsi que la variété & la sublimité des images: . . . . „ . . . . Par cet ingénieux changement, nous avons „ perfectionné la Tragédie, bienloin d'en altérerer l'essence, puisque dans celles des anciens, le „ chœur n'étant pour l'ordinaire que „ simple Spectateur, ne pouvoit être „ que foiblement émû des passions „ qui agitoient les divers personnages; . . . . „ que n'ayant par lui-même aucun „ rapport nécessaire au sujet, il s'en „ écartoit trop souvent pour se jet-

Critique. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

„ ter, hors de propos, dans des lieux „ communs, rebattus sur le destin, „ la fortune, la misere, & l'instabi- „ lité des choses humaines, le mal- „ heur des Princes, & mille autres „ choses quelquefois tout-à-fait „ étrangeres à l'action............ „ Il avoit de plus l'inconvénient de „ la faire languir, en retardant la „ catastrophe; .... „ mais à présent que les fonctions „ du chœur ont été partagées si adroi- „ tement entre les personnages & ses „ chants mis avec nos airs dans la „ bouche des Acteurs mêmes, bien- „ loin de retarder la marche de l'ac- „ tion, ils en sont devenus parties, „ ils marchent du même pas, ils „ peignent plus vivement les pas- „ sions, ils ouvrent à la Musique „ un champ plus vaste pour les ex- „ primer, & portent plus rapide- „ ment jusqu'au fond de notre ame, „ les impressions du tendre, du grand „ du terrible, ou du pitoyable......

Cependant, ajoute le Dissertateur, notre Poëte n'a pas entierement banni le chœur antique de la Tragedie. Rien n'est plus noble,

Critique. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

plus sublime, que ceux de ce genre, qui se trouvent dans l'*Olympiade*, le *Titus*, l'*Adrien*, & sur tout les Cantiques sacrés de la *Betulie délivrée.* M. de Colzabigi remarque seulement, que M. l'Abbé Metastasio a parfaitement observé la vraisemblance & les bienséances dans l'usage de ces chœurs, & dans la maniere de les placer. C'est à quoi il ne paroît pas que les anciens Tragiques ayent jamais fait beaucoup d'attention.

Nous ne suivrons point le Dissertateur dans l'Histoire qu'il fait à cette occasion, de l'origine & de l'emploi du Chœur antique, ni dans l'application ingénieuse qu'il fait au Chœur moderne, ou *air* Italien, de quelques préceptes d'Horace. La conséquence qu'il en tire, c'est que la Tragédie de sa Nation ayant l'avantage sur celle des anciens, par les changemens utiles qu'on y a introduits, elle doit désormais être regardée comme parfaite, & que le comble de cette perfection se trouve dans les Drames de M. l'Abbé Metastasio. C'est ce qu'il s'attache à prouver, en les examinant du cô-

Critique. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

té de la conduite de l'intérêt, & du *Costume*, ou des caracteres; car c'est ainsi qu'il faut entendre ici ce mot, quoiqu'il signifie plus communément les usages & les mœurs d'un siecle ou d'une Nation en général.

C'est par les caracteres que M. de Colzabigi commence son Analise; & ce long morceau n'en est pas susceptible de notre part. Nous dirons seulement qu'après avoir très-bien expliqué & paraphrasé plusieurs passages d'Horace sur le même sujet, il passe à des preuves d'exemple, en examinant successivement les caracteres d'*Achille à Sciros*, de *Themistocle*, de *Titus*, d'*Artaban* dans l'*Artaxere*, & de *Megacle* dans l'*Olimpiade.*

Le premier de ces caracteres lui fournit le sujet d'un parallele entre l'Achille de Racine dans Iphigenie, & celui de M. l'Abbé Metastasio. Sans adopter aveuglement tous les jugemens du Dissertateur, nous sommes forcés de souscrire à celui qu'il prononce contre le Héros François, en faveur de l'Italien. Le premier mouvement de la plupart de nos Lecteurs sera sans doute d'en appeler.

Critique. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

Rien n'est plus naturel, & M. de Colzabigi a dû s'y attendre, aussi n'a-t-il point manqué de motiver son Arrêt. Ce morceau de critique est curieux & intéressant, mais trop long pour trouver place dans un extrait, sans en couper le fil: nous le réservons pour un article particulier.

A l'examen des caracteres, d'autant plus étendu qu'il entraîne beaucoup de citations des plus beaux endroits de ces différens rôles, succéde celui du plan & de la conduite. Horace revient encore ici avec ses préceptes, pour rendre à M. l'Abbé Metastasio, le témoignage de les avoir parfaitement remplis. Les deux pieces qu'on a choisies pour exemples de cette perfection, sont le *Démophon* & l'*Hipsipile*, sans préjudice de plusieurs autres qu'on se contente de nommer, & qui seroient, dit-on, aussi dignes que ces deux là, d'être proposées pour modeles.

Quoique notre Dissertateur ait aussi annnoncé l'intérêt, comme devant faire l'objet d'une discussion particuliere, il semble qu'il le sup-

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

pose mêlé & confondu dans le caractere & dans la conduite, comme résultant de l'un & de l'autre; car il n'en fait point un article à part, & se prépare immédiatement à parler du stile du *coloris*, de la précision & de la simplicité du Dialogue, de l'élégance, de la propriété des images, & des graces de la Poësie. „ Je „ me propose, dit-il, de démontrer, „ que dans toutes ces parties, les „ Tragédies de notre Poëte, sont „ absolument sans défaut, & que „ dans le Dialogue elles sont supé- „ rieures à toutes celles qu'on a ja- „ mais vûës.

Mais tout d'un coup il s'interrompt, pour répondre à des objections qu'on a faites plus d'une fois contre les Drames de son Auteur. Il n'en trouve que deux qui soient *dignes d'être pesées*; & sans s'arrêter à toutes les autres, il avoue que ces deux accusations principales, sont d'avoir imité les tragiques François, & mis trop d'uniformité dans les dénouemens de presque toutes ses Tragédies.

Notre Dissertateur répond d'abord

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

à la derniere. Il soutient que cette uniformité prétendue ne consiste que dans les mariages, qui terminent le plus souvent les Drames de M. l'Abbé Metastasio, ainsi que tous les autres, où il y a de l'amour, & dont le dénoûement est heureux. Mais, dit-il, ces mariages ne font point du tout le dénoûement, & c'est ce qui trompe quelques Spectateurs trop peu attentifs, ou trop bornés pour discerner le véritable objet, & le nœud réel de la Tragédie. Chacune a le sien; & de son développement favorable ou malheureux, naît le dénoûement qui ne consiste point dans le mariage, mais dans la fin & le succès de l'action principale. Pour le prouver, il en cite quelques-unes de son Auteur, où le mariage n'est pour ainsi dire qu'accessoire au dénoûement, & où celui-ci est caractérisé par des évenemens très-différens les uns des autres. De ce nombre sont l'*Artaxerce*, *Ætius*, l'*Olimpiade*, où les mariages sont si subordonnés au dénoûement, qu'on pourroit même s'en dispenser, sans la nécessité introduite par

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

la coutume. En effet, la fin de l'*Artaxerce* est l'innocence d'*Arbace* reconnue, & le Roi préservé des complots criminels d'*Artaban*; celle d'*Ætius* est sa justification auprès de l'Empereur, & la découverte de la conjuration de *Maxime*; celle de l'*Olimpiade*, la vertu & l'amitié récompensées dans la personne de Megacle: & cela suffiroit pour rendre parfaits & accomplis, les dénoûemens de ces trois pieces. Mais le Spectateur qui a pris un intérêt aussi vif à la passion de l'Héroïne, qu'à la fortune du Héros, ne sortiroit point content „ s'il ne voyoit enfin la ver- „ tueuse *Mandane*, unie à son fide- „ le *Arbace*, la tendre *Fulvie* au vail- „ lant *Ætius*, & la touchante *Aristée* „ au généreux *Megacle*.

Ainsi débarrassé de la seconde objection, M. de Colzabigi revient à la premiere, qui est l'imitation des tragiques François: il entreprend de prouver que celle-ci est encore plus mal fondée. Ecoutons le Dissertateur.

„ C'est l'opinion commune en „ France, parmi ceux qui ne culti-

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

„ vent point les Lettres, que no- „ tre Poëte a pris des François ses „ Tragédies presque entieres: & „ comme il arrive toujours des pré- „ jugés dont on est flatté, celui-ci „ passe de bouche en bouche, & „ semble acquérir journellement de „ nouvelles forces. Mais en le sou- „ mettant à un examen sévere, il „ sera facile de reconnoître qu'il a „ subsisté jusqu'aujourd'hui sans au- „ cun fondement. Pour condamner „ comme plagiaire, un Auteur de „ la *qualité* & *de la force* du notre, ce „ n'est pas assez du bruit confus „ d'une accusation; il faut qu'elle „ soit prouvée, non par la ressem- „ blance de quelques sentimens, ou „ de quelques vers dispersés, mais „ par des Scenes entieres prises d'une „ autre piece, & servilement trans- „ portées dans la sienne: & je défie „ ces Accusateurs de m'en montrer „ une seule dans les compositions „ Dramatiques de M. l'Abbé Me- „ tastasio. . . . . On riroit „ en France d'un Italien qui accuse- „ roit Racine d'avoir pris sa Phe- „ dre de Seneque, son Britanni-

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio.

„ cus, de Tacite, son Iphigenie, d'Euripide; Corneille, son Cid, peut-être son Heraclius, & quelques autres des Poëtes Espagnols. Il seroit cependant plus facile de le prouver, puisque dans toutes ces Tragédies, les deux Auteurs François ont tiré en grande partie des Originaux, qu'on a nommés, les caracteres, la conduite & l'expression: & si l'on vouloit éplucher ainsi d'un œil malin le reste de leurs pieces, aucune peut être ne se trouveroit entierement exempte de ce reproche d'imitation, à l'égard de quelque ancien Ecrivain.

„ Mais les Sçavans conviennent, que déformais on trouve à peine quelque chose qui n'ait déja été été dit en quelque Langue; & le mérite de la nouveauté, ne consiste plus qu'à le dire dans la sienne avec dignité & propriété. Il seroit absurde de blâmer un Poëte, parce qu'il feroit parler ses Héros, ou ses personnages, comme ceux d'un autre Ecrivain ancien ou moderne, dans des situations absolument semblables. . . . .

„ Or si les sciences sont un bien

CRITIQUE. Poësies dramat de M. Metastasio

„ commun à tout le genre humain, sans doute il est permis à tous les Ecrivains d'aller se pourvoir dans les Originaux, de ce qui peut leur être nécessaire; & bien loin d'être un vice pour eux, c'est plutôt une très-grande vertu (*somma virtu*) de sçavoir transporter, de ces Originaux, dans leurs Ouvrages, les excellentes maximes, les graves sentences, les graces & les beautés poëtiques, comme les François eux-mêmes l'ont pratiqué avec succès.

„ Mais pour revenir à notre Poëte, je ne dirai pas, comme on l'a dit de Racine, que ce qu'il avoit pris des Anciens étoit ce qu'il y avoit de plus mauvais dans ses Tragédies. En retorquant cet argument en faveur de notre tragique, je ferois tort à une Nation existante, qui a remporté tant de prix dans les Arts & les Sciences. Et si dans l'emportement de son entousiasme, le Défenseur de Racine a pû s'exprimer ainsi, parce qu'il parloit des Grecs & des Romains, qui n'existoient plus depuis plusieurs

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio.

„ Siecles, je me contenterai, moi, de prouver que M. l'Abbé Metastasio a scrupuleusement évité d'être le Plagiaire des Poëtes François.

Pour démontrer ce qu'il avance, le Dissertateur employe une sorte de preuve que des Critiques de mauvaise humeur pourroient ne pas admettre. C'est la confrontation du *Joas* de M. l'Abbé Metastasio, avec l'*Athalie* de Racine; „ Tragédie, avoue t-il, peut-être la plus sublime qu'ait enfanté l'esprit humain. Voici le raisonnement de M. de Colzabigi.

„ Si dans le même sujet, en mettant sur la Scene les mêmes personnages, les mêmes caracteres, les mêmes incidens, nous ne trouvons dans notre Poëte, pas le moindre vestige, des choses dans lesquelles il avoit été prévenu par son Prédécesseur; si au contraire nous remarquons un soin extrême de ne se rencontrer jamais avec lui; nous croyons pouvoir assurer qu'en vain on s'efforce de lui imputer le vice d'une servile imitation.

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio.

Quelque empressement que nous ayons d'applaudir aux vûes souvent profondes, & toujours judicieuses, que le Dissertateur découvre dans tout son Ouvrage, nous ne pouvons nous dispenser ici d'une observation bien simple, sans en faire cependant aucune application au cas dont il s'agit.

Pour prouver qu'un Auteur n'est point le Plagiaire d'un autre, ce ne sera jamais dans les mêmes sujets, qu'il faudra les comparer ensemble. C'est précisément cette *Identité*, qui met le Successeur en garde contre la moindre chose qui pourroit l'exposer à l'accusation de plagiat, qui lui fait prendre des chemins tout différens de ceux qu'a frayés son Prédécesseur, & qui lui feroit plutôt gâter un plan simple, en le compliquant que de tomber aux yeux du Lecteur le moins éclairé, dans le cas humiliant d'être un chétif Copiste.

Ce feroit donc, à notre avis, dans des sujets tous différens, mais dans des détails ressemblans de situations d'incidens, d'expressions ou d'images

qu'il faudroit chercher le plagiat, & qu'il seroit souvent facile de le trouver, avec une connoissance médiocre des Langues vivantes; car il est presque convenu que les Langues mortes sont le patrimoine commun de tous les gens de Lettres. Et c'est là qu'il seroit permis à tout Ecrivain (comme l'a dit M. de Colzabigi) d'aller puiser aux sources, s'il en restoit quelqu'une qui n'eut pas été dès long-tems épuisée: Mais si cette licence s'étend jusqu'aux Auteurs modernes, souvent même Contemporains, dans un autre Langue, c'est une sorte de convention qu'on doit nommer son Auteur, & ne point se parer d'ornemens étrangers, sans avouer du moins l'emprunt qu'on est forcé d'en faire: le silence à cet égard, est aux yeux de la critique, presque équivalent au mensonge. De-là tant de Satires, ou plutôt de Censures, que quelques uns de nos fameux Ecrivains auroient évitées, avec un peu plus de bonne foi; s'ils s'étoient contentés du titre qui leur étoit dû, de Traducteurs élégans, ou d'imitateurs judicieux. On

leur auroit sçû gré d'avoir naturalisé parmi nous le bon esprit de nos voisins, & transplanté dans notre sol, des richesses étrangeres.

Voyons à présent le sujet choisi par le Dissertateur, pour prouver que son Poëte a évité soigneusement de se rencontrer jamais avec les nôtres. C'est au Lecteur à juger, si la précaution a réussi. Mais laissons parler M. de Colzabigi.

„ On s'apperçoit d'abord que la „ conduite du *Joas* sera différente „ de celle de l'*Athalie*...... Parmi les „ personnages qu'employe notre Poë„ te, se trouve *Sebia*, mere de *Joas*; „ il suppose cette Princesse aussi peu „ instruite que le Public, du destin „ de son fils: elle le croit assassiné „ avec le reste de la famille Royale, „ & passe des jours infortunés dans „ l'exil où elle est confinée par l'*U*„*surpatrice*; mais rappellée alors pour „ être l'instrument innocent des pro„ jets odieux d'*Athalie*, son rôle „ fournit à l'Auteur une occasion de „ faire éclater merveilleusement tou„ tes les affections de la tendres„ se maternelle, dans les différentes

„ situations qu'il a sçû ménager: ce „ qui fait sortir la texture de sa Tra„ gédie, & y ajoute encore beau„ coup d'intérêt.

„ Celle de Racine débute par une „ demie confidence du grand Prêtre „ *Joad* au général *Abner*.... Mais „ notre Poëte, qui ne veut point le „ trouver sur son chemin, prend „ l'exposition de la sienne de l'aveu „ déja fait, par le même Grand Prê„ tre, à *Ismael*, un des Chefs des „ Levites, dont il veut se servir pour „ le retablissement de l'héritier lé„ gitime. La necessité de cette expo„ sition l'oblige de raconter, à Is„ mael, comment le jeune Prince „ avoit été sauvé de la fureur de son „ ayeule. Notre Poëte se trouve ici „ prévenu par Racine. Voyons s'il là „ copié, ou imité, dans cette des„ cription; voici d'abord celle du „ tragique François.

Helas l'etat horrible où le Ciel me l'ofrit,
Revient à tout moment éfrayer mon esprit!
Des Princes égorgés la chambre étoit remplie:

Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage excitoit ses farouches Soldats,
Et poursuivoit le cours, de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure èncor sa Nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'etoit jettée en vain,
Et foible, le tenoit renversé sur son sein:
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage:
Et soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

„ Et voici celle du Poëte Italien (c'est ici le Grand Prêtre qui parle)

.... Il crudel disegno
Inteso d'Atalia, corse giosabba
Disperata alla Reggia, e gia compita
La Tragédia trovó. Là tutti involti

Giacer nel proprio ſangue
Vide i nipoti (oh fiera viſta!) E vide
Le laſciate ne' colpi armi omicide.
Tremò, geloſſi, inſtupidi, ſenz'alma,
Senza moto reſto! ma poi ſucceſſe
A l'orror la pietà. Prorompe in piante,
Suelleſi il crine: or queſto ſcuote, or quello
Va richiamando à nome: or l'uno or l'altro
Stringer vorria, poi ſi trattiene; incerta
A qual primo di lor gli ultimi ampleſſi
Sian dovuti da lei. Getta ſi alfine
Sul picciolo gioas: l'eta meri ferma
Forſe piu la commoſſe: o Iddio piu toſto
Quel moto regolò. Se'l reca in grembo
L'abbracia, il bacia; E nel baciarlo il ſente
Languidamente reſpirar. Gli accoſta
Subito al ſen la man tremante, e oſſerva
Chegli palpita il cor. Rinaſce in lei
La morta ſpeme. Il ſemi vivo infante,
Corre, rapiſce e a me lo reca.

Nous avons heſité d'abord, ſi nous traduirions ce morceau. L'original ſuffit pour ceux de nos lecteurs qui ſont en état de l'entendre. Ceux qui ont beſoin de traduction ne ſont

pas, Juges competens: & ce feroit faire grand tort à M. l'Abbé Metaſtaſio que de le juger ſur notre proſe, vis-à-vis des vers de Racine. Cependant nos obligations & la néceſſité d'écrire pour tout le monde, nous forcent à rendre en François cette deſcription pathetique.

„ A peine Joſabeth apprend le „ deſſein d'*Athalie*: deſeſperée elle „ vole au Palais. Elle y trouve achevée cette barbare ſcene. Là elle „ voit tous ſes Neveux étendus, „ baignés dans leur ſang. Elle voit „ (ô ſpectacle d'horreur!) les armes „ homicides, encore plongées dans „ leurs playes ſanglantes! Elle tremble. Son ſang ſe glace. Frappée „ d'étonnement, elle reſte immobile. „ Mais bientôt la pitié ſuccede à la „ terreur. Joſabeth fond en larmes „ s'arrache les cheveux, prend l'un „ par la main, appelle l'autre par „ ſon nom, veut ſerrer dans ſes „ bras, tantôt celui-ci, tantôt celui-la, „ & tout d'un coup s'arrete, incertaine à qui elle doit les derniers „ embraſſemens. Enfin elle ſe jette „ ſur le petit Joas: Peut-être ſon

„ age plus tendre la touche d'avantage, ou plutôt Dieu même „ l'inſpire, regle ſes mouvemens. „ Elle le prend, l'embraſſe, le baiſe, „ & en le baiſant, s'aperçoit qu'il „ reſpire encore foiblement. Auſſitôt elle porte ſur ſon ſein une „ main tremblante, elle ſent ſon „ cœur palpiter: l'eſpérance éteinte „ renait à l'inſtant dans ſon ame éperdue. Elle l'enleve demi mort, „ accourt & me l'apporte.

Rejoignons maintenant notre Diſſertateur.

„ Le Poëte ajoute-t-il, a jugé à „ propos de feindre un bruit répandu parmi le peuple. Cette rumeur „ caché annonce qu'il reſte un enfant, inconnu, de la race de David, „ échappé aux maſſacres d'*Athalie*. „ Sur cet incident très vraiſemblable, il fonde le projet d'une entrepriſe politique de l'artificieuſe „ *Athalie*. L'ambitieuſe Reine veut „ ſe prévaloir de ce bruit populaire „ pour faire elle même un Roi enfant, ſous le nom duquel elle „ puiſſe gouverner avec plus de ſureté. C'eſt préciſément cette en-

„ trepriſe d'*Athalie*, qui ſert à accelerer le denoûement de notre „ Tragédie: c'eſt elle qui ramene „ *Sebia* mere de *Joas*, de l'exil à „ la Cour, qui anime le zèle du „ Grand Prêtre pour l'héritier legitime; qui faiſant naître dans l'eſprit de cette Princeſſe des ſoupçons qu'elle veut éclaircir, donne lieu à la belle Scene, ſi tendre & ſi touchante entre la mere „ & le fils dans le ſecond Acte. Une „ trame ſi bien ourdie paroitroit „ peut-être mieux imiginée, mieux „ aſſortie à la dignité & au caractere „ d'*Athalie*, que ce ſonge auquel Racine à recours pour lui donner „ l'épouvante. Outre que c'eſt une „ machine, devenue trop commune, l'Hiſtoire ſainte & la Tragédie même dont nous parlons ne „ nous préſentent rien moins, dans „ le caractere d'*Athalie*, que celui „ d'une *femmelette* à s'effrayer d'un „ ſonge. Il eſt vrai que ce grand „ Poëte prévient la critique avec „ beaucoup de jugement en faiſant „ dire par Mathan à Nabal ſon confident (Acte III. Sçene III.)

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

Ami depuis deux jours je ne la connois plus.
Ce n'est plus cette Reine éclairée intrepide,
Elevée au-dessus de son sexe timide.
Qui dabord accabloit ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.
La peur d'un vain remord trouble cette grande ame
Elle flote, elle hesite, en un mot, elle est femme.

„ Le sujet sacré peut servir d'ailleurs à justifier la fiction de ce „ songe, en le mettant au nombre „ de ces visions misterieuses dans lesquelles Dieu même daignoit s'entretenir avec les hommes de ce siécle & leur reveler ses secrets.

Nous ne rapportons point ici le sommaire que fait notre Dissertateur, de la Tragédie d'*Athalie*. Ce détail est pour sa Nation. Donnons à la notre celui du *Joas*.

„ *Athalie*, ayant formé le dessein „ de supposer un enfant heritier de „ la couronne, veut engager *Sebia*,

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

„ mere des Princes égorgés à accréditer par son autorité cette fiction „ politique; cependant le Grand Prêtre dispose toutes choses pour le „ rétablissement de *Joas*. Il fait part, „ à *Sebia*, de son entreprise: mais „ cette Princesse s'obstine à le croire „ seduit par les intrigues d'Athalie, „ & n'est à la fin détrompée que par „ des marques certaines auxquelles „ on lui fait reconnoitre son fils. „ Mathan est dépeché par la Reine „ au Grand Prêtre, pour le faire „ tomber lui-même dans le piége „ qu'elle prépare; mais il trouve les „ portes du Temple fermées, & les „ Levites armés pour sa défense. Il „ court aussitôt en donner avis à la „ fiere *Athalie*. Elle y marche en personne, à la tête de ses Gardes: „ mais voyant *Joas* sur le trône, son „ escorte étant dissipée, effrayée elle-même des menaces du Grand „ Prêtre, elle reste saisie d'étonnement, & se laisse entraîner hors „ du Temple pour recevoir la mort.

„ Mais pour continuer, ajoute M. „ de Colzabigi, l'examen des endroits „ dans lesquels notre Poëte a dû

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

„ nécessairement se rencontrer avec „ Racine, voyons la scene où le „ Grand Prêtre, en plaçant *Joas* „ sur le Trône, l'instruit des devoirs „ de la Royauté. *O mon fils*, s'écrie „ *Joas* dans *Athalie*.

Loin du Trône nourri, de ce fatal honeur,
Helas! vous ignorez le charme empoisoneur!
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse;
Et des lâches flateurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes Loix
Maîtresses du vil peuple obéissent aux Roix:
Qu'un Roi n'a d'autre frein que sa volonté même:
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême.
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné!
Et d'un Sceptre de fer veut être gouverné:
Que s'il n'est opprimé tôt ou tard il opprime.

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

Ansi, de piege en piege, & d'abime en abime,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront bientôt haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image;
Helas! ils ont des Rois égaré le plus sage!

„ Ecoutons à présent M. l'Abbé „ Metastasio, & remarquons la difference qu'il met dans sa maniere „ de traiter un sujet absolument le „ même.

. . . . Oggi d'un regno
Dio ti fa don, ma del suo dono un giorno,
Ragion ti chiederà; rimane: E questo
Durissimo giudizio a cui t'esponi
Sempre in mente ti stia. Comincia il regno
Da te medesimo. I desideri tuoi
Siano i primi vassalli, onde i soggetti
Abbiano in chi comanda
L'Esempio d'ubbidir. Sia quel che dei,
Non quel che puoi, dell'opre tue Misura
Il pubblico procura
Piu che il tuo ben. Fa che in te s'ami il padre,

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

Non si tema il Tiranno. E' de' Regnanti
Mal sicuro custode
L'altrui timore, e non si svelle à forza
L'amore altrui. Premi dispensa e pene
Con esatta ragion : tardo risolvi,
Sollecito eseguisci ; e non fidarti
Di lingua adulatrice
Con vile assenso à lusingarti intesa :
Ma porta in ogni impresa
La prudenza per guida,
Per compagno il valore,
La giustizia su gli occhi, e Dio nel core.

TRADUCTION.

„ Dieu, ô mon fils, vous fait „ don d'un Royaume, mais un jour „ il vous demandera compte de ce „ don même. Tremblez : & que ce „ jugement rigoureux soit sans cesse „ présent à votre esprit. Commen-„ cez votre Empire, en régnant sur „ vous même. Que vos desirs, que „ vos passions, soient vos premiers „ sujets. Qu'ils donnent à vos Peuples, „ l'exemple d'obéir. Que votre de-„ voir, non votre puissance, soit la „ mesure de vos actions ; occupez-„ vous du bien public, plus que de

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

„ vos intérêts particuliers ; faites „ qu'en vous on aime un pere ; qu'on „ ne craigne point un tiran. La crain-„ te des Sujets, est pour les Souve-„ rains une garde peu sûre : & ce „ n'est point la force qui peut leur „ arracher des sentimens d'amour. „ Dispensez les peines & les récom-„ penses avec une exacte justice : „ lent à résoudre, soyez prompt à „ exécuter. Défiez-vous sur tout de „ ces langues flatteuses, toujours „ adroites à vous séduire par une „ basse adulation. Et dans toutes „ vos entreprises, ayez la pruden-„ ce pour guide, la valeur pour com-„ pagne, la justice devant les yeux, „ & Dieu dans le cœur (*a*).

(*a*) Plusieurs de nos Lecteurs sont familiarisés avec la Langue Angloise. Ils auroient souhaité de voir, de tems en tems, quelques morceaux des différens textes dont nous avons donné des Extraits ou des Traductions. Nous avons toujours balancé à les satisfaire ; le destin de notre travail étant subordonné à la pluralité des voix, & ces amateurs de l'Anglois ne formant que le petit nombre. S'il est pour nous quelque prétexte de ceder à leur empressement, ce doit être sans doute lorsqu'il

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

De la comparaison de ces beautés de détail, le Dissertateur passe à

s'agit de comparer quelques beaux endroits dans cette Langue avec d'autres, en François, en Italien ou en Espagnol, sur les mêmes sujets. L'occasion se présente, & nous la saisissons. On a vû dans l'Extrait de *Creuse* (volume de Mars page 155) un discours d'*Aletes* à *Ilyssus*, sur les devoirs de la Royauté, qui peut faire pendant avec celui de *Joad* au jeune Roi, dans les deux Tragédies Françoise & Italienne. Nous n'en donnâmes alors que la Traduction, (ou même entre autres fautes, on a ômis dans l'impression quelques mots essentiels) & nous ne la remettrons point ici. Mais pour la satisfaction de nos Lecteurs curieux du texte Anglois, nous le plaçons dans cette note, afin qu'ils puissent comparer du même coup d'œil, les trois manieres, de Racine, de M. l'Abbé Metastasio & de M. Whitehead.

Whatéer becomes of me when thou shall reach
That envied pinacle of earthly greatness,
Where faithfull monitors bul rarely follow,
Even there, admist the kindest smile of fortune,
Forget not thou wert once distress'd and friendless.
Be strictly just ; but yet, like heaven, with mercy
Temper thy justice. From thy purged ear
Banish bale flattery, and spurn the wretch

CRITIQUE. *Poësies dramat. de Metastasio.*

celle des deux catastrophes, ou plutôt la maniere dont chaque Auteur a

Who would persuade thee thou art more than man,
Weak, erring, selfish man, endu'd with power
To be the Minister of public Good.
If conquest charm thee, and the pride of war
Blaze on thy sight, remember thou art placed
The guardian of mankind, nor build thy fame
On rapines and on murders. Should soft peace
Invite to luxury, the pleasing bane
Of happy kingdoms, know from thy example
The bliss or woe of nameless millions springs,
Their virtue or their vice. Nor think by laws
To curb licentious man ; those laws alone
Can bend the headstrong many to their yoke,
Which make it present interest to obey them.
O boy ! . . . .

Finissons cette longue note par une Reflexion, qui ne se présenteroit peut être point à tous nos Lecteurs : c'est qu'on peut remarquer, dans chacun de ces trois morceaux, non seulement une *touche*, un *faire* particulier dans la différente façon d'exprimer presque toujours les mêmes idées, mais encore un *costume* qui décele, dans chacun des trois, le Génie de la Nation. Il y est si bien marqué, que quiconque liroit avec attention & intelligence une Traduction de ces trois Discours, en Latin par exemple, pourroit aisément deviner dans quelle Langue chacun des trois a été originairement écrit. Il distingueroit, dans le François, plus de douceur &

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

manié un dénouement commun à tous deux, & qui nécessairement devoit être le même. „ Athalie, dans „ Racine, voyant sur le trône ce Petit-fils qu'elle croyoit mort, s'emporte à des imprécations qui pourroient sembler déplacées dans le „ Temple de l'Eternel, & qui durent assez long-tems (s'il est permis de trouver quelque chose à redire dans une Tragédie si parfaite) „ pour impatienter le grand Prêtre „ & les Levites, dont elle est entourée; on pourroit donc, je crois, „ assurer sans témérité que notre „ Poëte se défait d'Athalie d'une maniere plus convenable. A peine entrée dans le Temple, elle voit „ Joas sur le trône, entouré de gens „ armés: Joas revêtu de ses habits „ pontificaux, se présente à elle, & „ lui crie:

..... Arresta il passo
Empia figlia d'Acabbo! odi l'estrema
Dell' eterne minaccie: odi la e trema
E stanco iddio de tollerarti: è giunto

de tendresse; dans l'Italien plus de politique; dans l'Anglois plus de philosophie.

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

Lo spaventoso giorno
Per te del suo furor, sul capo indegno
L'onni potente mano
Aggravar non ti senti? ah degli abissi
Pendi gia sulla sponda,
La vendetta di dio gia ti circonda
Da questo sacro albergo
Scelerata t'invola; e nol funesti
L'aspetto di tua sorte
La nera ch'ai d'intorno ombra di morte.

TRADUCTION.

.... „ Arrête, fille impie d'Achab! „ entens la derniere menace de „ l'Eternel; écoute & tremble. Las „ enfin de te supporter, il fait luire „ pour toi le jour, le jour terrible „ de sa fureur. Eh quoi! ne sens-tu „ pas sa main toute puissante, s'appesantir sur ta coupable tête? Ah! „ je te vois déja pancher sur les bords „ de l'abime; déja la vengeance divine t'assiege & t'environne: fuis „ Scélérate! sors de cet azile sacré; „ ne le profane point par l'aspect de „ ton sort funeste, par l'ombre de „ la Mort qui se répand autour de „ toi.

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

„ A cette vûe, à ces menaces, „ frappée d'étonnement, la cruelle „ Athalie s'écrie.

Aime! qual forza igncta
Anima quelle voci! jo tremo, jo sento
Tutto inondar mi il seno
Di gelido sudor. ... fuggasi.... ah quale
Qual'e la via... chi me l'addita.,. oh Dio;
Che ascoltai! che m'avenne! ove son jo!
Ah l'aria d'intorno
Lampeggia favilla,
Ondeggia vacilla,
L'infido terren!
Qual notte profonda
D'orror mi circonda!
Che larve funeste,
Che smanie son queste
Che fiero spavento
Mi sento nel sen!

TRADUCTION.

„ Hélas! quelle force inconnue „ anime ces paroles: je tremble; je „ sens mon sein palpitant, inondé „ d'une sueur glacée...... fuyons...... „ mais où fuir.... où est le chemin..... „ Qui me le montre? .... O Dieu!.....

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

„ Qu'ai-je entendu.... quel est mon „ sort.... où suis-je.... Ah! l'air autour de moi étincelle d'éclairs: la „ terre chancelante s'entrouvre sous „ mes pieds! quelle profonde nuit! „ quelle horreur m'environne! quels „ fantomes affreux! quel trouble! „ quels transports! quel effroi mortel s'empare de mon ame!

„ La surprise, l'étonnement de la „ malheureuse Athalie, cette horreur sacrée dont elle est saisie, „ sont certainement plus *adaptés* au „ lieu, au tems, aux personnages, „ à la catastrophe qui s'accomplit en „ face du grand Prêtre, en présence „ du Roi, à la vûe du Tout-Puissant, dont cette Reine impie sent „ (comme dit le Poëte) la main „ vangeresse déja appésantie sur sa „ tête.

De la confrontation du Joas avec l'Athalie, M. Calzabigi s'engage dans l'examen des autres Drames sacrés de M. l'Abbé Metastasio. Nous ne l'y suivrons point; les sujets de ces Pieces n'étant pas paralleles avec ceux des autres Tragédies saintes,

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.*

qui sont restées au Théâtre François. Mais déja cet extrait nous a menés plus loin que l'étendue ordinaire de nos articles. Remettons au prochain Volume, la suite & la conclusion de cette analise. Des rapports plus voisins avec notre littérature moderne, la discussion même de certaines assertions hasardées récemment, par quelques Ecrivains François, ne peuvent manquer de rendre cette partie la plus intéressante.



TRADUCTIONS.

LE

PESCHEUR AMOUREUX.

BARCAROLE.

SUR ces riches bords, où le Tage expire, un Pêcheur, qui ne connoissoit pas l'Amour, en parloit ainsi dans son chant :

Peu m'importe que l'Amour soit un cruel Maître. Mon bien est ma Barque, mon amour est mon filet.

In queste bionde spiaggie,
Là dove il Tago muore,
Un rozzo Pescatore
Così d'Amor parlò.

Perme non val che sia
L'Amor crudel monarca :
Mio bene è questa barca ;
La rete è stral d'Amor

TRADUCT. *Le Pêcheur Amoureux.*

Si quelque habitant de la Mer vient mordre à mon hameçon, c'est alors que je me crois heureux ; je n'aime plus que mon hameçon, je n'aime plus que la Mer.

Peu m'importe &c.

Je ne connois ni l'Amour, ni la Beauté, ni la Jalousie ; jamais mon cœur n'en fit l'épreuve.

Peu m'importe &c.

Quand je vois un Amoureux, je me ris aussi-tôt de lui ; je crois voir, du rivage, la Mer agitée.

Peu m'importe &c.

Se in l'hamo trovo il pesce,
Felice allor mi chiamo :
Non amo più che l'hamo,
Sol mar amar io so.
Perme &c.

Non so che sia Beltade,
Amor non so che sia,
E ancor la gelosia ;
Il cor mai la provò.
Perme &c.

Se un altro veggo amare,
Allor di lui mi rido ;
Mi par veder dal Lido,
Il mar che si turbò.
Perme &c.

TRADUCT. *Le Pêcheur Amoureux.*

La Nymphe Glauque étoit venue sur les bords du Fleuve, chercher des coquillages, au milieu des sables d'or ; elle entend le Pêcheur chanter,

Peu m'importe &c.

Elle l'appelle : il la prend pour une Déesse. Il laisse sa Barque au bord du Fleuve ; ses idées changent :

Il lui importe à présent si l'Amour est un cruel Maître. La Barque & le filet sont oubliés ; le Pêcheur suit l'Amour.

Senti la Nimpha Glauca,
Che, fra' l'aurate arene,
Conchiglie à cercar viene,
Quel che il Nochier cantò.
Perme &c.

Gridò gli ; e il pescatore,
Pensando esser un Nume,
Lasciò la barca al Fiume,
Il suo pensier cambiò.
Per lei gia val, che sia
L'Amor crudel Monarca ;
Lasciò là Rete e Barca,
Seguì lo stral d'Amor.

Barcarolle.

Andantino.

In quelle bionde piagge là do vè il Tago muore, là do vè il Tago muore, un rozzo pes cato re Cosi d'amor parlò, d'amor d'a-mor par lò

Allegretto.

Per Me non val che sia l'amor crudel Monarca l'amor crudel Monarca: mio bene, mio bene è questa barca, mio be-ne è questa barca, la re-te è stral d'a-mor, è stral d'amor, è stral d'amor, la rete e stral e stral d'amor.

pia.

LETTRE A M. L...

En lui adressant quelques morceaux traduits de l'Anglois.

PErmettez-moi, Monsieur, de vous proposer une correspondance que vous serez toujours le maître d'arrêter. Je lis, ou parcours, un grand nombre de Livres Anglois. Le desir d'apprendre la langue me les faisoit dévorer, au commencement, sans beaucoup de choix. Devenu aujourd'hui plus difficile, il en est beaucoup qui n'attachent pas longtems mon attention. Tels sont quelques Romans modernes ; les uns trop édifians, peut être, pour faire fortune dans une traduction ; les autres, où regne un ton si libre, si licentieux & si obscéne, qu'ils ne sauroient jamais se plier à la décence & à la délicatesse de notre langue.

Je sais, Monsieur, combien le gout du Public, qui veut être amusé,

TRADUCT. Roman Anglois.

éloigne de votre Journal ces tirades éternelles de morale & de piété Anglicane ; mais je sais encore mieux que vos principes & votre maniere d'écrire, autant que l'honnêteté publique, en banniront toujours tout ce qui pourroit allarmer la vertu.

C'est donc pour éviter ces deux extremités, que j'ai fait choix, dans quelques Romans Anglois, des endroits qui paroissent tenir un juste milieu. Mon dessein est de les extraire, s'ils sont trop longs ; ou s'ils sont courts, de les traduire, & de vous les communiquer successivement.

Que les sources, Monsieur, où je puiserai quelquefois, ne vous effrayent point. Si elles ne sont point toutes egalement pures, je vous promets de n'y puiser que des eaux très-clarifiées. Je n'ose, par exemple, vous dire d'où j'ai pris les deux morceaux suivans. Le titre du Livre ne préviendroit pas en faveur du sujet, du moins à ne l'envisager que de ce côté ; car pour l'imagination, les peintures, la force & la chaleur du stile, peu d'autres l'emportent sur les Mé-

TRADUCT. Roman Anglois.

moires dont je parle. Qu'il vous suffise de savoir que ce ne sont pas ceux d'une Lucrece ; mais je n'en ai traduit que deux endroits, qui m'ont paru mériter cette distinction, parce qu'ils appartiennent à l'histoire des vices de notre siécle, dont on peut esperer qu'une peinture naïve ne sera pas inutile à leur réformation. Pour les mieux entendre, il est nécessaire que que vous soyez instruit en gros, des circonstances qui les amenent. L'Héroïne du Roman n'est ni plus ni moins qu'une jolie Paysanne. Elle ne devient point Duchesse. Elle fait un chemin plus court, plus vraisemblable, & une fortune dont il y a plus d'exemples.

Fanny, Orpheline à l'âge de quinze ans, va chercher condition à Londres. Elle tombe entre les mains d'une Maîtresse, fort alerte à guetter les nouvelles Débarquées de son état, de son âge & de sa figure. Elle trouve d'abord la condition fort douce ; mais on lui apprend bientôt en quoi consistent ses fonctions. Passons les scenes dont on fait lui ménager adroitement le spectacle, & dans lesquelles on

TRADUCT. Roman Anglois.

veut à toute force, lui faire prendre un rôle. Un vieux & vilain suppôt de Plutus brigue le chimérique honneur de lui en faire faire la premiere répétition. La vertu rustique de *Fanny*, & plus encore son dégout, en font une Ecoliere très-indocile. La leçon réussit si mal, qu'on est obligé de suspendre, au moins pour quelques jours, les desseins formés sur cette Débutante. On attend un Mylord, galant, jeune encore, poli, insinuant, en un mot, plus propre à l'aprivoiser. L'intérêt propose & l'amour dispose. C'est ce qui arrive ici : Voir *Charles*, très-joli garçon de dix-neuf ans, l'adorer, le lui dire, & se faire enlever par lui, tout cela n'est pour *Fanny* que l'affaire d'un moment. Son Amant, qui est fils de famille, ne peut *la mettre dans ses meubles*. Il la loge en chambre garnie. Elle ne s'en trouve pas plus mal. Ecoutons le recit qu'elle nous fait, de la vie qu'elle y mene.

„ Là, *sous les aîles* de mon cher „ Amant, s'écoulerent d'un vol ra- „ pide, les heures les plus délicieu- „ ses de ma vie. J'avois *Charles*, &

TRADUCT. *Roman Anglois.*

„ & en lui tout ce que mon cœur „ enchanté pouvoit desirer. Il me „ conduisit aux Comédies, aux Operas, Bals masqués & autres divertissemens publics. Tout cela me „ plût en effet ; mais infiniment „ moins par l'agrément du spectacle, „ que parce qu'il y étoit avec moi, „ qu'il m'expliquoit tout, & qu'il „ jouissoit, peut-être avec plaisir, „ des mouvemens naturels de surprise & d'admiration que de tels „ objets ne manquent jamais d'exciter dans une Fille de la Campagne, „ neuve aux délices de la Ville. Ils „ me prouverent sensiblement le pouvoir, ou plutôt l'empire absolu, „ qu'avoit sur moi la seule passion „ de mon cœur : passion dans laquelle j'étoit concentrée, & qui „ de tous les gouts de la vie, ne laissoit d'accès dans mon ame, qu'à „ la sensation de l'Amour.

„ A l'égard des hommes que je „ vis dans ces lieux, ou partout ailleurs, ils souffroient trop de la „ comparaison que mes yeux faisoient d'eux avec mon *Adonis*, pour „ que j'eusse à me reprocher sur son

TRADUCT. *Roman Anglois.*

„ compte la plus legere pensée d'infidélité. Il étoit pour moi l'Univers ; & tout ce qui n'étoit pas lui „ n'étoit rien pour moi.

„ Mon amour enfin fut si excessif, „ qu'il vint au point d'étouffer toute „ étincelle de jalousie. Une idée, seulement approchante, me causa un „ tourment si extraordinaire, que, „ pour l'amour de moi-même, par la „ crainte d'un mal pire que la mort, je „ pris le parti d'en effacer bien vite les „ traces funestes, & de défier pour „ jamais cette cruelle passion. Je n'en „ eus véritablement aucun sujet. Si „ j'entrois dans le recit des occasions „ où *Charles* me sacrifia des femmes „ de plus grande importance que je „ n'aurois osé le penser (ce qui n'étoit pas étonnant avec sa figure,) „ je pourrois donner de bonnes preuves de sa constance inébranlable „ pour moi ; mais je ne veux pas „ pas qu'on m'accuse de *réchauffer un* „ *mets*, dont ma vanité doit avoir été „ rassasiée.

„ Dans les intervalles de nos plaisirs, *Charles* se formoit un autre „ soi-même, en m'instruisant, aussi

TRADUCT. *Roman Anglois.*

„ loin que ses propres lumieres pouvoient s'étendre, de plusieurs choses de la vie dont je n'avois pû „ trouver la connoissance dans mon „ éducation. Je n'aurois pas souffert „ qu'un seul mot fut tombé envain „ de la bouche de mon aimable Maître. J'étois suspendue, à chaque „ syllabe qui en sortoit ; & ses leçons „ n'étoient jamais interrompues que „ par des caresses. Je ne pouvois me „ refuser le plaisir de cueillir quelquefois, sur ses levres, un parfum „ plus doux que ceux de l'Arabie.

„ Je devins en peu de tems capable, par mes progrès, de lui prouver la profonde attention dont j'avois payé tout ce qu'il m'avoit dit, „ en le lui repétant presque mot pour „ mot. Pour lui montrer aussi que „ je n'en étois pas entierement le „ *Perroquet*, mais que j'y avois réfléchi, & que j'étois entrée dans „ son sens, j'y joignois mes propres „ commentaires, & je lui demandois des éclaircissemens. Mon accent campagnard, & la rusticité de „ mon maintien & de mes manieres, commencerent bientôt à dis-

TRADUCT. *Roman Anglois.*

„ paroître ; tant mon empressement „ étoit vif, & mon desir efficace de „ devenir tous les jours plus digne „ de son cœur.

„ Sur l'article de l'intérêt, quoiqu'il m'apportât constament tout „ l'argent qu'il recevoit, ce fut avec „ difficulté qu'il m'obligea de lui „ donner place dans mon bureau : „ & s'il me faisoit accepter quelques „ robbes, ce n'étoit jamais dans „ une autre vue que de lui plaire „ davantage, par une plus grande „ propreté ; au-delà de quoi je ne „ connoissois aucune ambition. Je „ me serois fait un plaisir du plus „ rude travail, & j'aurois usé volontiers *mes doigts jusqu'aux os*, „ pour le faire subsister. Jugez delà „ si je pouvois avoir aucune idée „ de lui etre à charge. Ce désintéressement étoit en moi si naturel, „ tellement dicté par mon cœur, „ que *Charles* ne put manquer de le „ sentir ; & s'il ne m'aima pas autant que je l'aimois (ce qui fut „ le constant & l'unique sujet de nos „ douces contestations,) je lui dus au „ moins la satisfaction de croire im-

TRADUCT. Roman Anglois.

„ possible à tout autre Amant d'être „ plus tendre, plus vrai & plus fi- „ dele.

Une révolution cruelle vient déranger ce joli sistème. *Charles* est arrêté par les ordres de sa famille, & embarqué pour les Indes. *Fanny*, long-tems inconsolable, cede enfin aux soins empressés d'un Seigneur généreux, qui la prend sur son compte : autre tableau, bien différent du premier.

» Je fus alors établie sur le pied » de fille entretenue dans les for- » mes, bien logée, avec un entre- » tien très-suffisant, & brillante de » tout l'éclat de la parure. . . . .
» . . . .
» Mon Amant fit chez moi des » soupers, où il amena plusieurs » Compagnons de ses plaisirs, avec » leurs Maîtresses. Ainsi je me trou- » vai dans un cercle de connoissan- » ces, qui, bien-tôt, me dépouil- » lerent de tous les restes de modes- » tie que pouvoit m'avoir laissés mon » éducation campagnarde, & qui » étoient peut-être, pour un goût dé- » licat, le plus séduisant de mes char- » mes.

TRADUCT. Roman Anglois.

» Mes nouvelles Amies & moi, „ nous nous faisions réciproquement „ des visites en forme, & nous con- „ trefaisions d'aussi près qu'il nous „ étoit possible, toutes les miseres, „ les folies, & les impertinences des „ femmes de qualité, dans ce cercle „ de bagatelles, où elles perdent „ tout leur tems, sans qu'il entre „ jamais dans leur petites têtes, qu'il „ n'est rien sur la terre de plus sot, „ de plus plat, de plus insipide, & „ qui soit plus dénué de tout méri- „ te, que l'est en général leur systê- „ me de vie. Elles ont raison, en ef- „ fet, de traiter les hommes com- „ me leurs Tyrans, si ce sont eux „ qui les y ont condamnées. Parmi „ ces Filles, dont je pratiquois alors „ un grand nombre (outre quelques „ Complaisantes qui vivent de leurs „ liaisons avec elles), je n'en connus „ point qui ne détestassent parfai- „ tement leurs *Entreteneurs*, & qui „ se fissent le moindre scrupule de „ toute infidélité qu'elles pouvoient „ commettre sans danger.

C'est assez pour un essai. Vous jugez, Monsieur, que les préjugés de

TRADUCT. Roman Anglois.

Fanny se dissiperent fort vite. Il lui resta toujours un fond insurmontable d'inclination pour son premier Amant; mais lui faire infidélité, c'étoit manquer plûtôt à sa mémoire qu'à sa personne. Elle n'en avoit aucunes nouvelles, elle pouvoit bien le croire mort. Le premier pas étoit le seul qui dût naturellement lui coûter ; elle ne devoit rien à son Successeur. Aussi ne fût-il pas exempt de la loi générale : il subit le sort des Entreteneurs, sort fâcheux, attaché peut-être, comme un chatiment, à la fausse représentation d'un état plus légitime. Mylord eut des *fantaisies* : Fanny fit des *passades*, & leur avanture finit par une séparation. Le reste de l'Histoire est peu susceptible d'extrait, moins encore de traduction.

Je ne fais point de commentaire sur ces deux fragmens. Je me borne à une légere remarque ; c'est, Monsieur, que les passions ne se trouvent pas toujours aussi vives, aussi tendres, aussi délicates, parmi les femmes de cet ordre que nous voyons en France, & qui forment peut-être une branche utile du luxe

TRADUCT. Roman Anglois.

National. Mais cette différence est en proportion du génie & du tempéramment des deux Nations. Quelques peintures qu'on nous fasse des passions du Midi, l'Italie & l'Espagne n'en fournissent point des exemples aussi grands & aussi tragiques, que l'Angleterre : pour la France, il n'en est pas heureusement question, même parmi les femmes que leur rang, leur éducation, & leurs especes de principes mettroient plus à portée de chausser le cothurne. Concluons, du moins, que si la nuance du sentiment est si différente dans les deux Nations, le fond des mœurs, dans les deux sexes, y est à peu près le même.



TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois: A Paris, ce 27 Mai 1755.

LAVIROTTE.

Fautes d'Impression.

ON s'appercevra que ce Volume se ressent un peu d'un voyage dont le Directeur n'a pu se dispenser dans le cours du mois. Il demande grace pour les fautes échappées dans son absence La plus difficile à réparer est une transposition de quelques lignes, depuis ces mots, NOUS PENSONS, page 151. jusqu'à l'alinea suivant, p. 152). Ces vingt lignes appartiennent à la derniere page de l'article, dont elles doivent faire la conclusion. Le reste est de la nature des fautes ordinaires, & regarde particuliérement les citations en Langues étrangeres. Page 80. ligne 1. *l'attro*, lisez l'altro. p. 64. l. o. *de* lis. di p. 67. l. 8. *verro* lis. vero. p. 68. l. 19. *oltra*, lis. oltre. p. 69. l. 1. *devozione*, lis. devozioni. p. 76. l. 4. *pour fendre*, lis. pourfendre. p. 177. au titre & dans tout l'article, *Colzabigi*, lis. Calzabigi. p. 179. l. 11. *Di cantata*, lis. da Cantata. pag. 180. l. 14. *ces*, lis. ses. l. 27. *poëtiqua* lis. poetica. p. 188. l. 5. & 11. *duetiles*, lis. ductiles. p. 207. l. 21. *à la terreur*, lis. à l'horreur. p. 208. l. 18. *caché* otez ce mot, & mettez-le à la ligne suivante, après *Enfant*. p. 213, l. 20. *mijura*, lis. misura. p. 216. l. 24. *carethly*, lis. earthly. l. 25. *faith full*, lis. *faithfull. but*, lis. but. l. 26. *smile*, lis. smiles. l. 28. *strietly*, lis. strictly. *yel*, lis. yet. l. 30. *bale*, lis. base.

JOURNAL

ETRANGER;

OUVRAGE PERIODIQUE.

SECOND TOME DE JUIN, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.

Et chez { PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN, le fils, au Palais. DUCHESNE, rue S. Jacques.

MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL ETRANGER.

RECHERCHES HISTORIQUES.

POURQUOI serions-nous surpris que le goût de nos Lecteurs se déclare toujours pour les sujets curieux, neufs, singuliers, lorsque nous-mêmes, dont le soin est de les choisir & de les présenter, nous éprouvons qu'un article commun nous attache moins que celui qui s'offre avec quelque air de nouveauté, & que notre zele pour le travail est comme fortifié par l'agrément de notre sujet ? Si cette disposition nous

Recherches historiques.

vient de l'espérance de plaire au Public, en flattant son inclination, c'est un sentiment, dont nous espérons du moins qu'il nous tiendra compte. Une nouvelle découverte sur le Sel Ammoniac (*a*), qui va prendre

(*a*) Sans entrer dans la recherche étymologique du nom, que les uns font venir du Temple de Jupiter Ammon, d'autres de la Province *Ammonia*, & d'autres plus simplement d'*Ammos*, mot grec, qui signifie Sable, M. Leyell remarque que Pline est le premier des Anciens qui parle de Sel ammoniac dans son Histoire naturelle, au Chapitre 6, qui traite des Sels. Après avoir décrit un Sel de Montagne, qui se trouvoit aux Indes, dans le Mont *Oromenus*, il dit » qu'on en voioit de même dans les ,, Terres de la Cappadoce, ainsi que du ,, côté de Pelusium, & entre l'Egypte & ,, l'Arabie; que cette derniere contrée en ,, produisoit aussi, dans des terres marécageuses & sous le sable; qu'enfin il s'en ,, trouvoit de cette espece dans les terres d'Afrique, jusqu'au Temple de Jupiter Ammon, & que le Païs de Cyrne étoit connu par un Sel qu'on nommoit *Ammoniac*, ,, à cause du Sable sous lequel on le trouvoit. Sa couleur, ajoûte Pline, ressemble ,, a celle de l'Alun, qu'ils appellent *Schiston*. ,, Il est en palettes oblongues, qui cependant ne sont pas transparentes. Son goût ,, est désagréable; mais il est très-utile pour ,, la Médecine. ,, *Agricola*, qui parle aussi

Recherches historiques.

aujourd'hui la place de nos Recherches historiques, convient à nos vûes; elle est agréable, elle est utile : M. Hasselquist, qui en a présenté le Mémoire à l'Académie de Stockolm est un Voyageur d'un mérite connu; & M. Leyell, qui s'est fait honneur de l'enrichir d'une Préface,

du Sel Ammoniac, rapporte qu'on le disoit très-leger, pendant qu'il étoit renfermé dans ses couches; mais que son poids augmentoit beaucoup à l'air. Dioscoride représente le Sel Ammoniac, comme un Sel élementaire, dur, transparent, blanc, tenant de la nature de l'ardoise & du mineral. Toutes ces descriptions sont obscures, & ne conviennent point au Sel Ammoniac d'aujourd'hui. Celui qu'on nomme Ammoniac officinal & artificiel, qui a été connu dans les siécles suivans, est un Sel préparé, qui nous vient d'Egypte en forme de pain, mais qui est composé d'un acide de sel de cuisine & d'un alkali volatil. On connoît encore une autre espéce de Sel Ammoniac artificiel, qui vient des Indes, en forme de cone tronqué. C'est celui dont M. Geoffroi assuroit, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de 1713, que les pains, les plus forts qu'il eut vûs, étoient d'environ neuf pouces de diametre à la base, & trois un quart à la tête, sur onze de haut. Mais tous ces Sels Ammoniacs ne sont pas celui dont il est ici question.

Recherches historiques.

Nouvelle découverte sur le Sel Ammoniac d'Egypte.

jouit d'une réputation bien acquise (*b*).

On sçait à présent que la matiere, dont on compose le Sel Ammoniac, (*c*) est la suie des excrémens brûlés

(*b*) Ils sont tous deux de l'Académie de Stockolm.

(*c*) Le Sel, qu'on va décrire, a été fort longtems un secret pour les Chymistes d'Europe, autant à l'égard de sa matiere que de sa préparation. M. Leyell passe sur les erreurs auxquelles il a donné occasion. Le P. Sicard, Jésuite, & Missionnaire en Egypte, est le premier qui en ait parlé, en 1716, dans une Lettre au Comte de Toulouse, datée le 1 de Juin au Grand Caire. Il y donne une description abrégée de la maniere dont ce Sel étoit préparé par les Damayers, dans le Delta. Cette Lettre se trouve dans les nouveaux Mémoires des Missions. Ensuite les soins de l'Académie des Sciences de Paris ont mis cette matiere dans un plus grand jour. On trouve dans les Mémoires de 1720, avec les Remarques de M. Geoffroi sur les qualités & les ingrédiens du Sel Ammoniac, une description que M. le Mere, Consul de France au Grand Caire, avoit envoié à la même Académie, le 29 Juin 1719. Thomas *Shaw*, célébre Voyageur Anglois, a donné aussi en 1738, dans la Relation de ses Voyages, celle de la préparation du Sel Ammoniac d'Egypte. Mais quoique le Pere Sicard, M. le Mere, & M. Shaw s'accordent avec M. Hasselquist sur la matiere & sur la forme du travail, ils ont ignoré le point le plus important, qui

Recherches historiques.

de toutes sortes d'Animaux quadrupedes & domestiques, qui se nourrissent de plantes, & de ceux qui proviennent des hommes. Les Egyptiens ramassent ces excrémens, pendant les quatre premiers mois de l'année ; tems où leurs Animaux domestiques, qui sont les Chevaux, les Anes, les Chameaux, les Bœufs,

est l'origine de l'acide de Sel commun, qui, comme l'on sait, fait une partie essentielle du Sel Ammoniac. C'est à M. Hasselquist qu'est dûe cette découverte. A l'égard du reste, s'il s'écarte un peu de M. le Mere dans la construction des Fours, M. Leyell convient qu'il n'y a rien à conclure delà au désavantage du Consul, parce que cette différence peut venir des changemens mêmes que les Egyptiens y ont faits depuis. Il en est de même à l'égard du produit, que M. le Mere fait monter plus haut que M. Hasselquist. Ainsi le mérite réel de la Relation Suedoise consiste principalement en deux points : l'un, de nous apprendre, par un détail fort curieux, d'où vient l'acide de Sel commun au Sel ammoniac ; l'autre de prouver que le Sel ammoniac d'Egypte est un véritable sublimé, contre l'opinion de ceux qui se sont trompés en le regardant comme un sel épaissi. De ce nombre est particulierement M. Lemery, dans un Mémoire présenté à l'Académie des Sciences de Paris en 1718.

Recherches historiques.

les Vaches, les Buffles, les Brebis & les Chevres, se nourrissent d'herbes fraiches, sur tout de Luserne, la même qu'on seme & qu'on coupe en Europe. Lorsque les herbes commencent à sécher, on fait beaucoup moins de cas de la fiente des Animaux, parce qu'elle est moins propre alors pour la fabrique du Sel. Ce tems commence avec l'Eté, où la terre est brûlée par le Soleil, & dure pendant l'Automne & une partie de l'Hyver, où les Campagnes sont submergées.

Mais il faut observer qu'il n'est pas de Pays au Monde, si l'on excepte la Pologne, qui renferme dans son sein, une aussi grande quantité de sel commun que l'Egypte. Le fond de son terrein n'est presque composé que de Montagnes de Sel ; ce qu'on remarque facilement par les fossés pratiqués de distance en distance, qui rendent un Sel rougeâtre, mêlé de chaux, que les Egyptiens d'aujourd'hui appellent Natron, & dont ils font beaucoup d'usage dans la préparation de leurs alimens. La plupart des Puits, en Egypte, ont

Recherches historiques.

une eau salée, & si commune, qu'on regarde comme une espece de miracle, un puits d'eau douce, qui est à Matarée, l'Heliopolis des Anciens : si le Nil ne réparoit pas ce dommage, l'Egypte seroit inhabitable, comme une grande partie de l'Arabie l'est par la même cause. Dans ces deux Régions, celui qui possede une source d'eau douce, regarde cette possession comme un avantage des plus considérables ; & rarement il en découvre le lieu à d'autres qu'à ses enfans.

Les terres même les plus noires, en Egypte, renferment beaucoup de Sel ; ce qu'on vérifie très-facilement le matin, avant le lever du Soleil, par la quantité de sel commun blanc dont elles sont revêtues en quantité d'endroits, à peu près comme on voit en Suede, dans l'arriere saison, la terre couverte de frimats, ou d'un peu de neige. M. Hasselquist n'a fait cette observation nulle part au Levant, excepté en Egypte, & dans les lieux voisins de la Mer morte.

Un terrein salé doit produire des

A v

Recherches historiques.

plantes salées ; aussi s'en trouve-t-il en Egypte, & beaucoup plus qu'en aucun autre endroit du Levant. L'Auteur compte, dans ce nombre, la *Salicornie*, plusieurs especes de *Mesembryanthema*, & de *Chenopodia*, qui sont les plantes les plus communes, & comme propres du Pays, non-seulement sur les côtes Maritimes, mais même en plusieurs endroits de l'intérieur des terres.

Les Animaux, qui aiment les plantes salées, mangent en Egypte de toutes celles qu'on vient de nommer, chacun selon son goût. Les Bœufs & les Brebis s'attachent particulierement au Chenopodia : les Chameaux & les Chevres mangent tout ce qui est verd, salé & doux, lorsqu'ils sont en liberté. D'ailleurs les plantes, qui par leur nature ne sont point salées, ne laissent pas de renfermer quelque sel en Egypte ; M. Hasselquist a même trouvé un goût de sel au trefle commun, qu'on mange verd dans ce Pays, pendant la saison où l'on ramasse les excrémens, & sec pendant le reste de l'année.

Recherches hiſtoriques.

Ces obſervations, ſur l'étendue du ſel en Egypte, font clairement découvrir l'origine de l'acide de ſel qui ſe trouve dans le Sel Ammoniac. Pendant le tems de la recolte des excrémens, ceux qui prennent ce ſoin s'appliquent ſur tout à les ramaſſer frais; ils ſuivent ces Animaux pendant toute la journée, pour enlever leur fiente, auſſi-tôt qu'elle eſt rendue: eſt-elle trop lâche pour être enlevée en pieces? on la rend plus épaiſſe avec de la paille, du chanvre, ou du lin, hachés fort menu. On poſe enſuite cette fiente contre un mur, dans la même forme & la même grandeur qu'elle a été recueillie, & on l'y laiſſe expoſée, juſqu'à ce qu'elle ſoit tellement deſſéchée par le Soleil, qu'elle devienne propre à brûler: c'eſt un combuſtible général pour les Pauvres d'un Pays dépourvû de bois, où celui qu'on apporte par Mer de la Caramanie, coute aſſez cher aux perſonnes riches: ceux qui n'ont brûlé que des excrémens dans leurs poëles & leurs cheminées, en ramaſſent la ſuie, & la vendent aux Ma-

Recherches hiſtoriques.

nufactures de Sel: la quantité qu'on en ramaſſe eſt ſuffiſante, pour fournir abondamment toutes les Fabriques.

Il ſe conſume tant de cette fiente en Egypte, que chaque jour au matin, on ne peut ſortir du grand Caire, ſans rencontrer des centaines d'Anes qui en ſont chargés: cette combinaiſon ſeroit une très-mauvaiſe œconomie, ſi le Pays avoit beſoin de fumier comme le nôtre; mais la Nature y ayant pourvû d'une autre maniere, en procurant la fertilité par un limon, dont la terre ſe couvre pendant qu'elle eſt ſubmergée, c'eſt un ſujet d'éloge pour les habitans, d'avoir trouvé moyen, par leur induſtrie, de tirer d'une choſe ſi vile un double profit.

Il eſt indifférent de quels Animaux proviennent les excrémens dont on emploie la ſuie, pour la fabrique du Sel: ceux des Chameaux n'ont aucune préférence; & malgré tout ce qu'on lit dans quelques Auteurs, M. Haſſelquiſt nous aſſure que leur urine y ſert encore moins; mais

Recherches hiſtoriques.

ceux qui travaillent dans les Fabriques du Sel, prétendent que la ſuie des excrémens d'hommes & de chevres ſeroit la meilleure, s'ils pouvoient en avoir avec la facilité & l'abondance qu'ils deſirent.

La maniere de préparer le ſel n'a de remarquable, que ſa promptitude & ſa ſimplicité: un Chymiſte, dit M. Haſſelquiſt, dans un laboratoire bien rangé, le prépareroit aſſurément avec plus de précaution; mais il ne ſeroit pas plus ſûr du ſuccès. On conſtruit un four oblong, compoſé de tuiles & d'excrémens, d'une grandeur ſuffiſante pour recevoir ſur ſa voute qui eſt plate, une cinquantaine de cucurbites de verre, rangées ſur cinq lignes; dix en long, & cinq en large. Chacune a ſon creux, pratiqué dans la voute du Four, où elle eſt placée: ces cucurbites ſont rondes, & ſe terminent par un col de la longueur d'un pouce, ſur deux de large; elles contiennent environ deux hannes Suédoiſes *(d)*. On les enveloppe d'abord

(d) La hanne de Suede contient environ trois pintes de France.

Recherches hiſtoriques.

de limon du Nil, & de paille par-deſſus; enſuite on les remplit de ſuie d'excrémens, pour les placer dans leurs loges: lorſqu'elles y ſont bien diſpoſées, on fait du feu dans le Four, avec des excrémens deſſéchés. On ne commence point par un feu trop vif; mais bien-tôt il eſt pouſſé au plus haut degré, ce que les Ouvriers nomment feu d'enfer; il eſt continué dans cette violence, pendant trois fois vingt-quatre heures, ſuivant la maniere de compter des Egyptiens. Lorſqu'il eſt à ſon plus haut degré, on voit une fumée qui s'éleve par l'ouverture des cucurbites, & l'on reſſent dans l'air un goût acide, qui n'eſt pas déſagréable. Alors le Sel commence à s'attacher peu à peu au col des cucurbites, qui bien-tôt en ſont preſque fermées. Cette formation du Sel continue, juſqu'à la fin du tems réglé par l'expérience; enſuite on caſſe les cucurbites, & l'on trouve dans chacune, au-deſſous du col, un pain de Sel Ammoniac, vouté en-deſſus, plat en deſſous, blanc au-dedans, & noir en dehors, tel en-

Recherches historiques.

fin qu'on les transporte dans toute l'Europe : la suie qui s'amasse dans le Four même pendant l'opération, & qui provient de la même matiere, est employée à son tour, pour en faire du sel.

Proche de la Fabrique, les Egyptiens ont une Verrerie, dans laquelle ils font leurs cucurbites ; & comme rien ne se perd en Egypte, ils font servir les morceaux des cucurbites brisées, pour en faire de nouvelles, qui servent à l'opération suivante. Le tems reglé, pour faire le Sel, est le mois de Mars, celui d'Avril, & une partie de Mai : le lieu principal est le Delta, & c'est une richesse, en Egypte, que d'avoir un grand nombre de ces Fours.

Giza, grand Village de l'autre côté du Nil, vis-à-vis du vieux Caire, est le premier endroit où l'on trouve de ces Fabriques. M. Hasselquist ne se souvient point d'en avoir vû dans le Caire même ; mais, à Rosette, on en voit quelques-unes. Les Ouvriers & les Directeurs mêmes sont des Paysans, dont le plus simple est capable de toute l'opération ; mais les

Recherches historiques.

Propriétaires sont ordinairement les Magistrats Turcs des Villages où sont les Fours ; & cette marchandise n'appartient pas au trésor du grand Seigneur, comme le senné & la casse, qui sont affermés en son nom.

Le plus grand débit du Sel Ammoniac se fait pour Venise, Livourne & Marseille, & quelque partie pour les Etats du Grand Seigneur : on compte qu'il s'en exporte annuellement 600 Canthares, dont chacun contient 110 Rotoles ; chaque Rotole évalué à 144 Dragmes.

Observations sur la Méthode des Egyptiens.

Un Conseiller du Commerce de Suede, Membre de l'Académie de Stockolm (*e*), a joint au récit de M. Hasselquist, quelques circonstances tirées d'une Description (*f*) qu'il reçût, dit-il, à Marseille en 1743. d'une personne qui avoit demeuré long-tems en Egypte, & qui depuis son retour en France, avoit fait quelques expériences qui lui ont réussi.

1°. Il ne faut pas que les cucurbi-

(*e*) M. Ulric *Rudenschold.*

(*f*) Elle confirme d'ailleurs celle de M Hasselquist.

Recherches historiques.

tes soient entierement remplies de suie ; on y laisse quelques pouces d'espace libre.

2o. On doit commencer le chauffage avec de la paille liée en petites bottes, pour ménager d'abord les cucurbites.

3o. Dès que le Sel commence à monter, on voit une petite flamme bleuâtre & violette, qui s'éleve par le col de la cucurbite.

4°. Il est nécessaire, au commencement de l'opération, d'entretenir le col des cucurbites ouvert, par le moyen d'un fil de fer, qu'on remue par intervalles de haut en bas ; de peur que le Sel venant à fermer l'ouverture du verre, la cucurbite ne creve.

5o. Sur environ 26 livres de suie, qu'on met dans chaque cucurbite, on tire ordinairement 6 livres de Sel Ammoniac.

M. Leyell observe, à son tour, qu'outre la maniere des Egyptiens, il y a d'autres méthodes pour faire ce sel. « On lit, dit-il, dans une dis» sertation de M. de Scheffer, adres» sée à l'Académie de Stockolm,

Recherches historiques.

» que la plûpart des terres argilleu» ses, mêlées avec du Sel commun, » peuvent produire le même effet ; » qu'on l'obtient aussi de tous les » Sels volatils du regne animal, tels » par exemple que celui de corne de » Cerf, d'urine &c ; & même de » l'alkali volatil tiré de la mou» tarde, du poivre & du gingem» bre, lorsqu'il est saturé avec de » l'acide de sel commun ; enfin, » qu'on peut tirer un sel Ammoniac » de l'urine humaine, préferablement » à celle de tous les autres ani» maux, parce qu'elle renferme une » bien plus grande quantité de Sel » commun (*g*).

Au reste, ajoute M. Leyell, nous avons d'autres Sels homogenes au sel ammoniac, & qui n'en different que par les acides ; comme celui de Glauber, & le nitre brulant. Nous avons même un Sel ammoniac, produit par la nature, qui se

(*g*) M. Geoffroi a fait la même remarque, dans un Mémoire sur la nature & la composition du Sel Ammoniac. Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de 1720.

Recherches hiſtoriques.

trouve, ſuivant M. de Scheffer, aux environs de Pouzzoles en Italie. Pluſieurs Relations parlent d'un Sel ſemblable, qu'elles font regarder comme une production des Volcans. Mais elles s'accordent ſi peu dans ſa deſcription, que malgré le témoignage de M. Boccone, qui n'excite pas à donner ce nom à celui qui ſe trouve près du Mont Veſuve, quelques Chimiſtes doutent ſi c'eſt un vrai Sel Ammoniac : dumoins ne leur paroit-il pas libre de parties heterogenes.

Après tout, obſerve l'Auteur, ce Sel, qui tire ſon origine de tous les trois regnes de la nature, quoique dans ſa compoſition artificielle il ne tire ſon acide que du regne mineral, tandis que les deux autres lui fourniſſent ſon alkali volatil, peut fort bien ſe former, ſans le ſecours des deux derniers regnes, dans le ſein des montagnes mêmes, où l'on ſait que cet Alkali ſe trouve, auſſi bien que dans les plantes & les animaux.

Nous craindrions d'avoir donné trop d'étendue à cet article, ſi

Recherches hiſtoriques.

ſon utilité n'étoit une bonne compenſation pour ſa longueur. Mais l'abondance de nos matériaux nous met toujours en état de varier la Scene.

Académie de Benedictins Allemans.

Notre Journal du mois d'Aout, de l'année derniere, a fait connoître l'établiſſement d'une Société littéraire, que des Benedictins Allemans, excités par les glorieux exemples de nos congregations de S. Maur & de S. Vanne, ont formée à Kempten, dans le cercle de Souabe. Nous apprenons que cette ſavante Compagnie tient actuellement une aſſemblée dans l'Abbaye de Gengenback, pour délibérer ſur le choix d'un nouveau ſiége. Sans nous expliquer les raiſons de ce changement, on nous informe qu'il n'a point empêché Dom Ildephonſe *Cathelinot*, Benedictin de Lorraine, & le Prieur de S. Emmeran de Ratisbonne, d'entreprendre, ſous les yeux de la Société, une nouvelle Edition des Œuvres d'Alcuin. Un grand nombre de Pièces anecdotes rendra leur ouvrage beaucoup plus complet que celui d'André Ducheſne, dans l'E-

Recherches hiſtoriques.

dition de 1617 ; & le déſir de ne rien épargner, pour la perfection de leur entrepriſe, porte les deux Editeurs à demander la communication des Manuſcrits d'Alcuin, qui peuvent être échappés à leurs recherches.

Eloge de M. Weſtein.

La République des Lettres ayant perdu, l'année derniere, un de ſes plus célébres Critiques, par la mort de M. Jean Jacques Weſtein, Profeſſeur du College Arminien d'Amſterdam, vient de célebrer ſa mémoire, par un éloge en Langue Hollandoiſe (*h*). Le nom des Weſteins étoit déja connu des Savans, lorſque celui, dont il reçoit un nouveau luſtre, naquit à Bâle, en 1693, le 5 de Mars, (vieux ſtile), d'un Pere qui exercoit l'office de Miniſtre dans l'Egliſe de cette Ville. A l'age de ſeize ans, il prit le dégré de Maître-és-Arts ; & dans ſa vingtiéme année il fut appellé au Miniſtere. Une Thèſe qu'il ſoutint à cette occaſion, ſur les variantes du nouveau Teſtament, fit prévoir ce qu'on devoit

(*h*) L'Auteur eſt M. Jacques Krighout.

Recherches hiſtoriques.

attendre de ſes talens dans un âge plus avancé. Ces recherches avoient eu des attraits pour lui dès l'enfance. Ce fut pour ſatisfaire ſon penchant, qu'il fit en 1714, un voyage littéraire à Zurich, Berne, Geneve, Leyde, en France, & dans la grande Bretagne. Il y rechercha ſurtout les anciens Manuſcrits du Nouveau Teſtament, dans la vue de les comparer avec les Editions. Le célébre Docteur Bentley l'aida beaucoup dans ce pénible travail. En 1717, il accepta une place d'Aumonier dans un Regiment Suiſſe, au ſervice de la Hollande : mais à peine en eut-il pris poſſeſſion, qu'il fut rappellé dans ſa Patrie, pour ſuppléer aux fonctions de ſon Pere, qui commençoit à ſe reſſentir des infirmités de la vieilleſſe. Quelques années après, ſa doctrine fut attaqué par ſes Collegues. Quoique les deux Partis ſe ſoient fort écartés de la moderation dans cette querelle, qui devint très vive en 1730, à l'occaſion des *Prolegomenes* que M. Weſtein publia ſur le Nouveau Teſtament, ſon Panegyriſte convient qu'il garda moins de meſures que

ses Adversaires, surtout dans la suite de leur démêlé, qui dura jusqu'aux dernieres années de sa vie. Son emploi lui fut oté en 1730. On lui en avoit interdit l'exercice dès l'année précedente. Il trouva plus de faveur chez les *Remontrans* d'Amsterdam, qui lui confererent, en 1731, la Chaire de Philosophie de leur Collége, vacante par la démission du fameux Jean le Clerc. L'année suivante, on parut se repentir, à Bâle, de la rigueur avec laquelle on avoit traité M. Westein. Il fut retabli dans tous ses titres, & choisi même, en 1744, pour enseigner la Langue Grecque dans sa Patrie; réparation tardive, qui ne l'empêcha point de demeurer à Amsterdam, où cette préference fut récompensée par l'augmentation de ses appointemens, & par une Chaire d'Histoire Ecclésiastique, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Sa mort arriva le 22 de Mars 1754. Il avoit été adopté en 1752, par l'Académie de Berlin; & l'année d'après par la Société Royale de Londres, & par celle de la propagation de la Foi, qui est

Recherches historiques.

établie dans la même Ville. Entre ses petits Ouvrages, l'éloge du sieur le Clerc & celui de Drieberg sont les plus distingués. Peu de jours avant sa mort, il répondit avec beaucoup de feu à M. Vencana, au sujet des Lettres de S. Clement, dont il avoit donné une nouvelle Edition. Quelque reproche qu'on puisse faire à sa doctrine, son Nouveau Testament, qui a paru dans les années 1751 & 1752, lui merite, au jugement de ses Ennemis mêmes, un rang distingué parmi les Critiques.

Recherches historiques.



PHILOLOGIE.

RELATION historique du Commerce de la Grande Bretagne sur la Mer Caspienne; avec le Journal du Voïage de l'Auteur, d'Angleterre en Perse, par la Russie, & de son retour par la Russie, l'Allemagne & la Hollande; auquel on a joints les dernieres Révolutions de Perse, & l'Histoire particuliere du célébre usurpateur Nadir Chah, *vulgairement appellé* Thamas Kouli Khan:

Enrichie de Cartes géographiques & hidrographiques, Plans, Profils, Coupes, Perspectives, Païsages, Figures & Portraits de Rois & de Princes, &c. &c. &c.

Seconde Edition revûe & corrigée; en deux volumes in-4°; par M. Jonas Hanway *Négociant. A Londres, chez Osborne, Brown, Longman, Davis, Hitch, Hawer, Millar, &c.* 1754.

LES ondes orageuses de l'Océan Septentrional, les vastes déserts de la Russie & de la Tartarie, les écueils inconnus d'un Lac immense, jusqu'à présent impénétrable pour les Européens, le seul à qui son étendue a fait donner le nom de

Mer par les Anciens & les Modernes, tout cela franchi par un Sage, pour instruire & pour enrichir son Siecle & sa Nation; quel spectacle plus digne des regards du Citoyen & du Philosophe! Tel est celui que nous présente ce magnifique Ouvrage. La seconde édition a succédé rapidement à la premiere, & deux ans ont épuisé l'une & l'autre. L'utilité & l'agrément forment le caractere des voyages de M. *Hanway.* Le sujet si neuf, si varié, si intéressant, l'époque si moderne, le coloris si frais que cette nouveauté répand sur tout l'Ouvrage, auroient suffi sans doute pour en assurer le succès. Une main habile a mis en œuvre ces riches matériaux. Que reste-t-il à désirer pour la satisfaction des Lecteurs? Voilà le jugement prononcé par une Nation savante & judicieuse, & que nous mêmes avons porté de cette Relation. Nous nous empressons d'en donner ici une légere idée.

PHILOLOG. Voyages de M. Hanway

Nous ne sçaurions mieux rendre compte des motifs de M. Hanway, pour publier ses voyages, que par

l'exorde même de son introduction. On le trouvera digne d'un Anglois, qui fait gloire de prendre, à la tête de son Livre, le titre de *Marchand*.

,, La gloire & le bonheur de la ,, Monarchie Britannique étant fon- ,, dés uniquement sur l'acquisition ,, & la conservation du commerce, ,, il est du devoir de chaque Ci- ,, toyen, d'encourager ce dessein gé- ,, néral. Le meilleur moyen d'y réus- ,, sir, c'est de faire tous nos efforts, ,, pour inspirer à la Nation les senti- ,, mens les plus favorables au pro- ,, grès de l'industrie, & les plus con- ,, traires à celui d'un luxe oisif & im- ,, bécile. Un accident particulier de ,, ma vie m'engagea dans une nou- ,, velle carriere. La science du com- ,, merce étoit depuis long-tems l'ob- ,, jet de mes études. Cette occasion ,, m'ouvrit un sentier peu frayé. ,, C'étoit le commerce de Perse par ,, la Mer Caspienne ; mais lorsque ,, j'y fus initié, sa ruine sembloit dé- ,, ja être devenue inévitable. Il ne ,, fût au pouvoir, ni de l'industrie, ,, ni de l'habileté, de soutenir cette ,, jeune plante contre la violence de

,, l'orage : sa fleur à peine éclose fut ,, flétrie, desséchée par des vents des- ,, tructeurs.

,, Il n'en sera pas moins utile de ,, transmettre à la postérité quelques ,, détails de cette entreprise. Ils au- ,, ront peut-être, un jour, leur usage, ,, si l'avenir offre jamais de nou- ,, veaux encouragemens. En con- ,, servant du moins la mémoire de ,, ce projet, on est assuré de plaire ,, à la partie la plus intelligente de ,, la Nation ; celle qui connoît l'im- ,, portance de nos intérêts de Com- ,, merce. Celui-ci avoit pour objet ,, l'introduction des soyes crues, au ,, meilleur marché : & ce qui étoit ,, plus avantageux encore, nous ,, n'aurions donné en échange, ni ,, de l'argent, ni des marchandises ,, étrangeres, mais le seul produit de ,, nos Manufactures de Laines, dont ,, il est dérivé des avantages si pré- ,, cieux pour la Grande-Bretagne.

M. Hanway passe de là au détail des causes qui ont fait manquer cette entreprise *patriotique*. Outre les désordres occasionnés par les révolutions de Perse, & l'espece d'anar-

chie où est tombé cet Empire, depuis la mort de *Nadir Chah*, un obstacle plus insurmontable est la jalousie du Gouvernement Russe, par les Etats duquel on fut forcé de diriger cet important Commerce. Les efforts qu'il a faits, pour l'arrêter & le détruire, auroient produit, pour cette Nation, des effets plus avantageux, si l'esprit d'exclusion & de monopole ne l'emportoit sans cesse sur le systême judicieux d'un Commerce ouvert à tous les Sujets, ou si le génie de ceux-ci les portoit davantage à profiter pour eux-mêmes, des avantages qu'ils se contentent d'envoier à l'Etranger industrieux. La position de la Russie lui en donne de si grands pour le Commerce des Soyes crues, que la Législature Britannique a été obligée en 1749. de permettre l'importation de cette Marchandise par St Petersbourg, en échange des Manufactures de Laines de la Grande-Bretagne. M. Hanway approuve cette permission, principalement par le motif de la nécessité. Il fait là-dessus un calcul, qu'on sera bien-aise de trouver ici. ,, La

,, balance de notre Commerce, avec ,, la Russie, panche pour un million ,, de *Roubles*, en faveur de cet Em- ,, pire. Nous importons annuelle- ,, ment des Marchandises de Russie, ,, pour deux millions de roubles, & ,, nous n'exportons des nôtres pour ,, ce Pays-là, que la valeur d'un mil- ,, lion de roubles (*a*) ; d'où il résulte ,, que nous redevons toûjours moi- ,, tié à la Russie, & cette moitié est ,, payée en argent comptant. L'avan-

(*a*) Le rouble vaut cinq livres, monnoye de France. Ainsi c'est cinq millions de livres tournois que la Grande Bretagne perd annuellement, & que la Russie gagne par le commerce seulement. Si l'on y ajoûte le produit de l'exportation des soyes crues de Perse par St Petersbourg, en Angleterre, au profit de la Russie, & le montant des subsides que celle-ci reçoit de l'autre, on ne trouvera guère moins d'un total de deux millions de roubles, ou dix millions tournois. Cependant cette perte est amplement compensée par le profit que l'Angleterre fait sur d'autres Nations, avec ces marchandises Russiennes ; la plus grande partie étant des bois de construction, & d'autres provisions navales. Cette importation augmente la masse de la navigation Britannique, & par conséquent le produit du fret, qui fait sa plus grande richesse.

„ tage eſt encore augmenté en ſa fa-
„ veur, par cet Acte du Parlement.
„ Mais il faut augurer qu'en nous
„ rendant par là plus conſidérables
„ à cette Nation, nous devons re-
„ gagner dans la balance politique,
„ autant que nous perdons dans cel-
„ le du Commerce.

L'Auteur, après avoir rendu raiſon de ſa méthode dans la compoſition & la diviſion de ſon Livre, paſſe au détail des Cartes Hydrographiques & Géographiques, ornemens néceſſaires d'un Ouvrage de ce genre. Il nous apprend que celle de la Mer Caſpienne, eſt le réſultat du Journal & des opérations de M. *Woodroofe.* Ce Capitaine Anglois l'avoit levée par ordre de *Nadir Chah,* & c'eſt celle qu'on trouve ici; elle eſt eſtimée beaucoup plus parfaite que celle de *Vanvorden*, levée ſous le regne de Pierre le Grand.

Les Cartes des frontieres de Ruſſie & de Tartarie, aux environs de cette Mer, furent données à M. Hanway, par le Général *Tattiſcheff*, Gouverneur d'*Aſtracan.* Ce que l'Auteur rapporte de ce Sçavant Militaire

ne permet gueres de douter de leur exactitude. Elles offrent, aux Amateurs de la Géographie, des objets abſolument nouveaux. Ces eſpaces immenſes, que l'on voit en blanc dans les Cartes ordinaires, ſont ici remplis & diviſés avec toute la préciſion, la netteté & le détail poſſibles. Les autres Cartes, dont l'Ouvrage eſt embelli, y ſont toutes placées d'après des garans auſſi ſûrs, ou des originaux auſſi autentiques.

VOL. I. PARTIE I. Notre Voyageur Hiſtorien a jugé à propos de remonter d'abord à l'origine la plus reculée du Commerce Anglois ſur la Mer Caſpienne. Il nous apprend que la Compagnie de Ruſſie dût ſon premier établiſſement à une ſociété d'Avanturiers Anglois, qui allerent chercher vers le Nord de nouvelles terres, où ils puſſent étendre leur Commerce.

Ce fut en 1553, & la derniere année du regne d'Edouard VI. que le Chevalier Hugues *Willoughby*, muni de lettres de protection adreſſées par le jeune Roi à tous les Princes de la terre, & traduites en toutes les langues connues, partit pour cette découverte. Il commandoit une petite Eſcadre

de trois Vaiſſeaux. Le ſien fut le plus malheureux. *Willoughby* fut gêlé, avec tout ſon équipage, ſur les côtes de Laponie. Mais *Chanceler*, qui montoit le ſecond, découvrit Arcangel, d'où il fut conduit à *Moſcou.* Il y fut bien reçû du Czar *Jean Warilowits.* Le Prince accepta l'offre d'un Commerce réciproque, & répondit favorablement à la Lettre du Roi d'Angleterre.

La formation de la Compagnie de Ruſſie fut la ſuite de cette utile découverte. Elle obtint en 1555. une Charte ou Octroi, de Philippe & Marie, & de grands Privileges du Monarque Ruſſien. Le progrès fut rapide: on vit l'année ſuivante arriver à Londres un Ambaſſadeur Moſcovite; & dès 1557. un Marchand Anglois, Antoine Jenkinſon, pénétra au travers du vaſte Empire Ruſſe, juſques chez les Tartares de *Bokhara*, ou Buckarie. A ſon retour il obtint d'Elizabeth une Lettre pour *Chah Tachmas*, alors Roi de Perſe. Cette Lettre, ainſi que celles d'Edouard VI. eſt écrite d'un ſtile ſi ſimple & ſi naïf, mais en même-

B v

tems ſi noble & ſi énergique, qu'au gré de M. Hanway, ce naturel efface tout ce que nos Modernes ont de plus rafiné dans le même genre. Il rapporte toutes ces Lettres; & véritablement on lit avec plaiſir ces monumens d'un Siecle, qui ſortoit à peine de la Barbarie.

Le ſecond voyage de ce Négociant ſe borna aux côtes occidentales de la mer caſpienne: ſes ſucceſſeurs bâtirent des Vaiſſeaux ſur le *Volga*, & naviguerent dans cette mer ſous le pavillon de S. George. Ils établirent des comptoirs, dans les Provinces du Nord de la Perſe. Mais les Guerres civiles, & les invaſions des Turcs dans ce Royaume, porterent un coup mortel à ce commerce floriſſant; & les Anglois furent forcés de l'abandonner, après y avoir deja fait des profits conſidérables. M. de Thou l'a remarqué; & M. Hanway, à qui rien n'échappe, rapporte un paſſage de cet Hiſtorien, où l'on ne peut s'empecher d'admirer la netteté & la préciſion avec laquelle cet homme univerſel trace en cinq ou ſix lignes la route du nouveau commerce, depuis *Archangel*

PHILOLOG. *Voyages de M.Hanway*

juſqu'à *Tauris*, à travers un eſpace immenſe, alors ſi peu connu. Nos Voyageurs & nos Géographes modernes n'ont rien donné de plus exact ni de plus ſatisfaiſant.

Les François firent à leur tour quelques tentatives, dont l'Auteur promet de parler ailleurs plus au long ; elles n'eurent point de ſuccès. Les Anglois furent plus heureux dans l'ambaſſade du Chevalier *Robert Sherley*, ſous Charles I. auprès de *Chah Abbas* le Grand. Le Miniſtre Anglois fut bien accueilli du Monarque Perſan, & il en obtint de grands avantages pour le commerce de ſa Nation. Mais celui des ſoyes crües avoit alors pris ſon cours par *Gomron* ou *Bander Abaſſi*, vers le Golfe perſique ; & ce fut delà que les Anglois continuerent, depuis, de tirer directement les leurs. La Compagnie de Ruſſie en tiroit auſſi indirectement de la Mer Caſpienne, mais par la voye d'*Archangel*, & par les mains des *Ruſſes* & des *Armeniens*, n'ayant plus d'établiſſement dans le Nord de la Perſe. Enfin les Marchands Ruſſes, rebutés des pertes qu'ils avoient

PHILOLOG. *Voyages de M.Hanway*

eſſuyées, & des dangers qu'ils avoient courus, dans la confuſion où la Perſe tomba au commencement de ce ſiecle, laiſſerent entierement ce commerce aux ſeuls Arméniens ; & ceux-ci en étoient les Maîtres, lorſque Pierre le Grand entreprit de le leur enlever. Ses conquêtes en 1722, ſur la mer Caſpienne, lui en auroient fourni les moyens ; & il auroit ſû en faire le plus grand uſage, ſi la mort ne l'eut prévenu. Les Provinces conquiſes furent rendues en 1734, au redoutable *Thamas-Kouli-Khan*, & le projet dès-lors devint impratiquable. Il fallut ſe contenter de conſerver quelque part, dans un commerce qu'on s'étoit flatté d'abſorber tout entier.

Les choſes demeurerent dans le même état juſqu'en 1738 ; & pendant tout cet intervalle de plus d'un ſiécle, les Marchands Anglois n'avoient fait aucune tentative pour pénétrer de nouveau juſqu'à la mer Caſpienne.

La premiere idée en vint alors à M. *Elton*, Officier de Marine. M. Hanway explique ici comment ce M. *Elton* ſe trouvoit en Ruſſie, ce qu'il y faiſoit & les circonſtances

PHILOLOG. *Voyages de M.Hanway*

qui firent éclore ſon projet. Tout cela eſt plein de détails curieux & nouveaux. Suit le Journal très amuſant du premier voyage de M. *Elton* en Perſe par le Volga & la mer Caſpienne, ſa requête au Prince (*b*) Regent du Royaume en 1739, & le decret de ce Prince en faveur des Marchands Anglois qui viendroient trafiquer en Perſe par la même voye ; enfin le Mémoire preſenté par M. *Elton*, à ſon retour, l'année ſuivante, au Miniſtre Britannique, qui reſidoit alors à la Cour de Ruſſie.

L'objet de ce Mémoire étoit non-ſeulement d'ouvrir un grand débouché pour les Manufactures de laines d'Angleterre, dans les Provinces Septentrionales de la Perſe, mais encore dans toute la partie Orientale de ce Royaume, les Pays ſitués au Nord & à l'Oueſt du Mogol & les parties les plus reculées de la Tartarie, qui s'étendent depuis la mer Caſ-

(*b*) *Aiza Kouli Mirza* fils aîné de *Nadir-Chah*. M Hanway raconte, dans ſon ſecond volume, la cataſtrophe de ce jeune Prince. Le Roi ſon pere étoit alors occupé à ſon expédition contre le Mogol.

PHILOLOG. *Voyages de M.Hanway*

pienne juſqu'aux frontieres de la Chine, telles que la *Khieva*, les deux *Bokharas*, le *Tangut*, le *Thibet* &c. &c.

M. *Hanway* fait la deſſus des remarques très judicieuſes. Il diſtingue le vrai d'avec le chimerique, & le pratiquable d'avec l'impoſſible. Mais le reſultat de ſes obſervations, c'eſt que cette ouverture offroit du moins à l'Angleterre un avantage inconteſtable, dans l'échange des Manufactures de laines, contre les ſoyes crues du *Ghilan* & des autres Provinces du Nord de la Perſe, ſituées au ſud de la mer Caſpienne.

Ce motif ſeul auroit ſuffi pour déterminer la Compagnie de Ruſſie à faire une tentative, & le Gouvernement Britannique à encourager l'entrepriſe. La Nation s'y trouvoit d'autant plus intereſſée, que par ce nom de Compagnie de Ruſſie, on ne doit pas entendre une ſociété particuliere, qui a le privilége excluſif & l'exercice privatif d'une ou de pluſieurs branches de commerce, enfin un de ces monopoles autoriſés dont il n'y a, même en Angleterre, que trop d'exemples ſubſiſtans ; c'eſt

PHILOLOG. *Voyages de M. Hanway*

un commerce ouvert à tous les Sujets de la Grande-Bretagne, pour la modique ſomme de cinq livres ſterling, ou environ 115 liv. tournois. Chacun, en la payant, eſt cenſé admis dans cette ſociété; il participe à ſes priviléges, & jouit ſous ſon nom, de la protection du Gouvernement. Mais il n'en a pas moins le droit de trafiquer pour ſon propre compte, ſans avoir rien à demêler avec la Compagnie.

Le Miniſtre Anglois gouta le projet de M. *Elton*; il l'envoya à la Cour, qui le fit examiner par les *Commiſſaires* du commerce. Ceux-ci, dans leur rapport, n'y furent pas moins favorables.

Mais les plus grands obſtacles naquirent de la jalouſie ou de l'intérêts de deux autres Compagnies; celles de Turquie & des Indes Orientales. On trouve ici, avec les differens mémoires de M. *Elton*, & le rapport du Commité de commerce, toutes les piéces du procès entre les trois Compagnies (*c*). Celle

PHILOLOG. *Voyages de M. Hanway*

de Ruſſie le gagna; & par un Acte du Parlement, qui eſt auſſi rapporté dans toute ſon étendue, il lui fut permis de r'ouvrir cette ancienne branche de ſon commerce.

Elle ne tarda point a profiter de la permiſſion. Il fallut avoir l'agrément de la Cour de Ruſſie. On l'obtint, non ſans quelque peine; & peut-être en auroit-on eû d'avantage, ſans des circonſtances & des conſidérations étrangeres. Permettre à des Marchands Anglois de bâtir des Vaiſ-

(*c*) Parmi ces piéces, il y en a quelques unes très curieuſes. Ce ſont des *doleances* de la compagnie de Turquie ſur la décadence de ſon commerce au Levant, & ſur la grande ſupériorité que les François y avoient acquiſe, par la faveur de leurs draps, & le diſcrédit de ceux d'Angleterre. C'étoit en 1740, époque floriſſante de notre commerce. Les malheurs, arrivés depuis, nous rapellent une convention bien ſage & bien conforme aux principes de l'humanité, dont M. Hanway a fait mention plus haut, au ſujet de l'ambaſſade du Chevalier *Sherley* auprès de *Chab-Abbas*. « Les Turcs & les Perſans trouvoient » de ſi grands avantages dans la liberté du » commerce, que, par un arrangement reci» proque, il fut convenu de laiſſer paſſer en » ſureté les caravanes, de part & d'autre, » pendant les guerres ſi longues & ſi invété» rées, qui ſubſiſtoient alors entre les deux » Nations. » Qui d'eux ou de nous mérite ici le nom de barbares?

PHILOLOG. *Voyages de M. Hanway*

ſeaux ſur le Volga, & de naviguer ſur la mer Caſpienne, avec des équipages à eux, ſous le Pavillon Britannique, n'étoit pas en effet une petite preuve d'amitié. M. *Elton*, qui fit conſtruire en 1741 le premier de ces Vaiſſeaux, eut auſſi la direction de ſa cargaiſon, & le Capitaine *Voodroofe* en eut le commandement ſous ſes ordres.

A peine M. *Elton* fut-il arrivé en Perſe, qu'il s'y brouilla avec le Conſul de Ruſſie. Mais ce qui acheva d'exciter la jalouſie & la méfiance de cette Nation, ce fut l'emploi qu'il accepta imprudemment au ſervice de *Nadir Chah*, pour diriger la conſtruction de ſes Vaiſſeaux ſur cette mer, & créer s'il étoit poſſible une puiſſance navale.

PARTIE II.

Dans ces conjonctures épineuſes, & dans cet état déja chancelant du nouveau commerce, M. *Hanway* ſe trouvoit aſſocié avec un des principaux Negocians de la compagnie de Ruſſie. Obligé de faire en 1743 un voyage à St Petersbourg, cette circonſtance lui fit naître l'idée de pouſſer juſqu'en Perſe. Il commence ſa re-

PHILOLOG. *Voyages de M. Hanway*

lation, à ſon départ de la *Tamiſe*, où il s'étoit embarqué pour *Riga*. Il décrit en paſſant, le détroit du *Sund*, la ville d'*Elſeneur*, & les côtes de la Baltique. Arrivé à *Riga*, il y eſt retenu trois ſemaines, faute de paſſe-port. Ce retardement lui donne le tems de faire auſſi la deſcription de cette Ville & de ſon commerce. En traverſant la Livonie, il donne une idée de ſes productions, & de l'état actuel de cette Province. Celle d'*Eſthonie*, & *Narva* ſa Capitale, lui fourniſſent d'autres ſujets qu'il traite ſuccintement, mais clairement & d'une maniere inſtructive. St Petersbourg attire peu ſon attention pour cette fois. Il trouve la compagnie indiſpoſée, & le Miniſtere allarmé de la demarche de M. *Elton*. On ſe réſout à envoyer ſur les lieux une perſonne de confiance. M. Hanway offre ſes ſervices; ils ſont acceptés, & il part pour la Perſe chargé de la conduite d'une caravanne de Draps d'Angleterre.

Les avantures de ſon voyage par terre juſqu'à *Zaritzen*, ſur le bord du Volga, & par eau juſqu'à *Aſtra-*

can, la description des Villes, des Campagnes, & la peinture des Habitans, l'ordre & la marche des Caravannes, la navigation du *Volga*, & le Commerce prodigieux qui se fait par ce Fleuve, qu'on peut appeller le lien de l'Europe & de l'Asie, tout cela fournit une infinité de détails, qui intéressent autant par l'utilité, qu'ils attachent par l'agrément.

L'Auteur ne néglige aucune occasion de répandre sur son Ouvrage, les charmes de la variété. Il nous donne ici une partie du même voyage, fait par une autre route. C'est le Journal du Capitaine *Voodroofe*, parti de *Moscou* pour *Cazan*, à la fin de 1740; & de *Cazan*, où il avoit passé l'Hyver avec M. *Elton*, à faire construire un Vaisseau, pour *Astracan*, où il arriva au mois de May 1741. Ce morceau n'est pas moins curieux que le précédent. M. *Voodroofe* y parle en homme du métier, des forces navales de la Russie, sur le Volga & la *Mer Caspienne*, de la construction des Vaisseaux qu'elle employe

dans cette partie, de la capacité des Officiers qui les commandent, & des Matelots qui les montent. S'il en faut croire ses Relations, qui paroissent exactes, il y a encore aussi loin d'eux à de bons Marins, que d'un Soldat Russe avant Pierre I. à un Grenadier Prussien, sous le regne de Frederic III.

M. Hanway reprend ensuite le recit de ses propres Voyages. Il fait un beau portrait du Général *Tattischeff*, Gouverneur d'*Astracan*, & rapporte une Lettre qu'il en reçût depuis, sur une Histoire de Russie, que ce Général avoit écrite. Cette Lettre est d'autant plus intéressante, qu'elle offre en quelque sorte l'esquisse d'un Ouvrage, qui vraisemblablement ne verra jamais le jour. Ce Gouverneur, ayant été disgracié peu de tems après, mourut en exil, & depuis on n'a plus entendu parler de son Manuscrit. M. Hanway fait là-dessus une réflexion : » L'Auteur n'avoit pas conduit son Histoire plus loin que le regne de » Pierre I; ainsi il paroît difficile » qu'aucun grand personnage, ac-

» tuellement vivant, y ait trouvé un » sujet d'offense. Cependant la jalousie que ses talens avoient excitée parmi les Savans Russes, & » les clameurs du Clergé contre sa » façon de penser en matiere de » Religion, ont fait supprimer son » Ouvrage; du moins n'a-t-il pas reçû un accueil favorable de l'Académie de St Petersbourg. Il est probable, néanmoins, que les peines » qu'il avoit prises à recueillir de » tous côtés les meilleurs matériaux, » serviront de fondement à quelque » autre personne, pour bâtir sa » réputation sur les travaux de ce » Général.

La description d'*Astracan*, de son sol, de son climat, de ses environs, des Tartares qui les habitent, l'état de son Commerce, & sur tout de ses fameuses pescheries sur le *Volga* & la Mer Caspienne, ne peuvent manquer d'amuser & d'instruire à la fois le Lecteur.

C'est ici que l'Auteur a placé la Carte de cette Mer, par M. *Voodroofe*, & le Journal d'un nouveau voyage de ce Capitaine. C'est celui

qu'il fit en 1743. par ordre de *Nadir Chah*, sous la direction de M. *Elton*, sur le Vaisseau Anglois l'*Elisabeth*, pour aller reconnoître & sonder toutes les côtes & les mouillages de ce Lac immense. On voit, dans ce projet, l'étendue & la profondeur du génie de ce Conquérant. A peine revenu de l'expédition du Mogol, son ambition dévorante engloutissoit déja les vastes contrées de la Tartarie. Pour les assujettir, il n'y avoit point d'autre moyen que de se rendre maître de tous les rivages de la Mer Caspienne, d'y bâtir des Forts, & d'y former des établissemens. Etrange bisarrerie de l'esprit humain! ce même Usurpateur, qui portoit le ravage & la désolation dans le sein de la Perse, s'occupoit du soin d'assurer la navigation de ses côtes, & de rendre son Commerce florissant. Un des plus grands obstacles à ce dessein étoit l'ancienne habitude de pirater sur cette Mer, contractée par les *Turkomans* & les *Ogurtgois*; & cet expédient étoit l'unique, pour faire cesser leurs dépredations. Vains projets, enfantés

par un esprit vaste, mais désavoués par un cœur trop dur ! un Peuple malheureux au-dedans, à qui tout manque pour sa subsistance, n'aura jamais, ni le courage, ni les ressources nécessaires, pour établir un grand Commerce. Il sembleroit, à voir la conduite de ce Tyran, qu'il regardoit le droit de piller les Sujets, comme un Privilege exclusif, attaché à la Royauté. Il faut voir là-dessus toutes les belles & judicieuses réflexions de M. Hanway. Le Négociant, le Voyageur, l'Historien, ne bornent pas ses fonctions : il s'acquitte avec les mêmes succès, de celles du Philosophe Moral, & du Dissertateur Politique.

Le Journal de M. *Voodroose* contient plusieurs autres particularités très-intéressantes sur les diverses Nations, la plupart vagabondes, qui habitent les bords de la Mer Caspienne, & sur les différentes sortes de Bâtimens dont elles se servent, soit pour le commerce, soit pour la Piraterie. L'expédition de *Nadir Chah*, contre les Tartares *Lesghies* (ces belliqueux Montagnards de l'ancienne *Iberie*, qui sou-

tiennent encore l'orgueil de Pharasmane), les obstacles & les embarras que le Consul Russe tâchoit de susciter au Navigateur Anglois, les mauvais traitemens qu'il lui attira de la part d'un Officier Persan, la punition exemplaire qu'en fit le sévere Nadir, les honneurs & les bienfaits qu'il répandit sur M. *Elton*, pour l'engager à son service, sont autant de Scenes variées, bien propres à exciter & à soutenir la curiosité.

M. Hanway termine sa seconde partie, par des recherches Physiques sur la hausse & la baisse irrégulieres des eaux de cette Mer. Quoiqu'elle n'ait point de flux ni de reflux marqués, ses côtes sont tantôt inondées, tantôt desséchées, mais par une dégradation beaucoup plus lente. S'il en faut croire la tradition des Habitans du Pays, les eaux de ce grand Lac croissent pendant trente ans, & décroissent ensuite en un pareil nombre d'années. L'Auteur n'adopte point ce calcul; il a recours à d'autres causes plus vraisemblables. C'est la méthode d'un Voyageur sensé. En

En général, on ne risque rien à rejetter toutes les opinions populaires. L'expérience même, sur laquelle on prétend les établir, se trouve presque toujours fausse à des yeux clairvoyans, dégagés des voiles de la prévention.

Partie III.

M. Hanway s'embarque à Astracan pour la Perse; il descend le Volga jusqu'à son embouchure, il entre dans la Mer Caspienne, il la traverse sur le Vaisseau l'*Elizabeth*, & aborde à *Langarood* dans la Province de *Ghilan*. Il y trouve M. Elton occupé à la construction de quelques Vaisseaux pour le service de Nadir Chah. Les difficultés de cette entreprise donnent lieu à M. Hanway, d'examiner l'état de la Marine Persane, ou pour mieux dire, des préparatifs qu'on faisoit alors pour en créer une. Il représente l'ignorance de ce Peuple dans la construction & la navigation, son aversion pour le métier de la Mer, & les rigoureux châtimens qu'on étoit obligé d'exercer, pour retenir, dans les chantiers, les Paysans, qui y travailloient par force. Cet article est remarqua-

ble par une barbare singularité. » Lorsqu'un de ces Malheureux avoit » deserté du chantier (ce qui arri- » voit très-fréquemment par la né- » gligence ou la friponnerie des Em- » ployés, qui souvent les laissoient » sans vivres) voici quelle étoit la » punition ordinaire. On clouoit par » l'oreille ce pauvre Misérable à une » planche de Vaisseau, & après » l'avoir laissé ainsi quelques heu- » res, on lui donnoit le signal avec » une hache d'armes qu'on levoit sur » sa tête. Alors il étoit obligé, ou de » recevoir le coup, ou de s'arracher » lui-même, en déchirant son oreil- » le, de la planche où elle étoit » clouée.

Sur les espérances qu'on donne à l'Auteur de vendre mieux ses marchandises à *Meschéd*, Ville du Khorassan (*d*), dont Nadir Shah avoit fait une nouvelle Capitale, se rembarque pour la Baye d'*Astrabad*. Il y arrive & se rend de-là dans la Ville de ce nom avec sa Caravanne. A peine y est-il arrivé, que la Province

(*d*) L'ancienne Bactrianne.

PHILOLOG. *Voyages de M. Hanway*

se révolte. Les Chefs des Rebelles, secondés d'une bande de Voleurs Turkomans, s'emparent de la Ville, & partagent entr'eux les marchandises de M. Hanway. Il court risque de la vie ou de la liberté. Les *Turkomans* ayant envie de l'emmener en esclavage avec tout son monde, pour garder leurs troupeaux, il se sauve à travers mille dangers à *Balfrush* Capitale du Mazanderan, d'où il va rejoindre M. Elton à *Langarood*.

Il avoit trouvé dans sa fuite *Mahomed-Khan*, Amiral de la Mer Caspienne ; & ce qu'on aura peine à croire, » C'est, dit-il, que cet Amiral exerçoit son emploi par terre, » en levant du monde par force sur » toutes les Côtes. D'ailleurs il n'a» voit jamais monté un Vaisseau, & » n'en sçavoit pas autant sur la Ma» rine *qu'un enfant de cinq ans dans* » *un de nos Ports d'Europe*. Mais c'é» toit un homme avare, inflexible, » cruel & despotique, ardent à exi» ger des corvées & des fournitures » de toute espece. Ces qualités lui » tenoient lieu de courage, d'habi» leté & de science maritime.

PHILOLOG. *Voyages de M. Hanway*

Cependant tous les Gouverneurs & autres Officiers Persans, que l'Auteur avoit trouvés sur son chemin depuis Astrabad, l'avoient assuré unanimement que le Chah le feroit payer jusqu'au dernier sol de tout ce qui lui avoit été pris (quoique la somme fut très-forte) & que ce Monarque, d'ailleurs si injuste, faisoit profession de l'équité la plus rigoureuse sur tout ce qui pouvoit intéresser la sureté & la bonne foi du commerce. M. Elton le lui confirma.

Après s'être pourvu chez lui de tout le nécessaire, M. Hanway se met en chemin pour se rendre au camp de ce Prince, qui étoit alors près de *Hamadan*, vers les Frontieres de Turquie. C'étoit une route de trois cent lieues. Il la fait & arrive au camp, après avoir passé à *Casbin* & dans quelques autres Villes, autrefois très-considérables ; mais leur état présent & la désolation des campagnes que notre Voyageur traverse, donnent lieu à des descriptions variées & touchantes.

Les Palais de Casbin, & les trésors immenses que le Roi y faisoit

PHILOLOG. *Voyages de M. Hanway*

garder, offrent des scenes plus brillantes, mais qui n'annoncent pas davantage le bonheur des Sujets. Les différentes conversations de notre Voyageur avec les plus sensés & les plus polis d'entre les Persans, sur divers sujets de religion, de morale & de politique, l'hospitalité qu'ils exercent à son égard, leurs mœurs, leur maniere de vivre, leurs repas, leur musique fournissent autant de tableaux & de caracteres, dont la diversité ne peut manquer d'être agréable.

Arrivé au camp de Nadir, l'Auteur s'adresse à un Ministre qui se charge de sa requête, & qui peu de jours après lui remet une ordonnance pour le faire indemniser de ses marchandises, soit en nature si l'on peut en retrouver encore quelques parties, soit en argent qui sera pris sur les biens des Rebelles, & enfin, au pis-aller, sur le trésor Royal. La révolte des deux Provinces d'Astrabad & de *Mazanderan*, venoit d'être appaisée par la défaite des Rebelles & la prise de leurs principaux chefs. M. Hanway se résout à aller lui-même

PHILOLOG. *Voyages de M. Hanway*

sur les lieux, solliciter l'exécution de son ordonnance.

Pendant son séjour dans le camp, il avoit employé le tems à s'instruire du nombre & de la qualité des Troupes qui composoient l'armée, de la paye, de l'armure, & de la discipline de ces différens corps. Il avoit visité le quartier du Roi, & parcouru toutes les parties de ce Palais ambulant, excepté le logement des femmes, azile impénétrable à la curiosité. Il avoit vû les écuries & les riches harnois chargés de pierreries, (dépouilles du Mogol, dont le Conquérant faisoit gloire de ne parer que ses chevaux). Il avoit observé la marche de l'armée, l'ordre & la police du camp, les audiences que Nadir donnoit publiquement dans une Tente ouverte, depuis le matin jusqu'au soir, & où les Sentences qu'il avoit prononcées s'exécutoient sur le champ & en sa présence. Enfin il avoit remarqué dans l'administration de ce Prince, plusieurs exemples frappans de justice & d'équité, mêlés & confondus avec des traits odieux de cruauté & d'avarice. Telle

eſt la matiere de quelques chapitres, qui, comme on le peut penſer, ne ſont ni les moins amuſans, ni les moins inſtructifs de tout l'ouvrage.

Outre la révolte d'*Aſtrabad*, une autre, élevée à *Chiraſs*, c'eſt-à-dire à l'extremité oppoſée de la Perſe, partageoit alors l'attention du Monarque, avec les préparatifs que les Turcs faiſoient ſur leurs frontieres.

Dans cette poſition il avoit jugé à propos de ſe mettre en marche, mais ſans beaucoup avancer d'aucun côté. Sa préſence en effet, ou ſa proximité, étoient les ſeuls moyens de contenir des peuples que ſes exactions avoient réduits au déſeſpoir. En s'aprochant d'une Province il s'éloignoit de l'autre; c'en étoit aſſez pour faire éclater dans celle-ci une révolte générale. Sa politique étoit donc de camper toute l'année, de faire de longs ſéjours & de petites marches, tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, & de laiſſer toujours le public incertain de la route qu'il alloit prendre; mais d'être toujours prêt de ſe porter en force où il ſeroit appellé par le danger le plus preſſant; recevant

& dépêchant ſans ceſſe des Courriers, expédiant les affaires avec une célérité inouie. » On auroit peine à croi» re, dit notre Auteur, combien ſon » application au travail étoit ſoute» nue & infatigable.

Par ce manége adroit, il tenoit en reſpect ſes Sujets & ſes Ennemis. C'eſt ainſi qu'il paſſa les dernieres années de ſon regne, payant bien cher par l'inquiétude & les ſoucis dévorans, un Diadême uſurpé, teint du ſang de ſes maîtres, de ſes amis, de ſes enfans, & qui fut enfin lavé dans le ſien.

Qui croiroit qu'avec tant de crimes, Nadir fut ſi jaloux de ſa réputation ? M. Hanway nous l'apprend. Ses deux Miniſtres favoris étoient ſans ceſſe occupés à compoſer des eſpeces de Manifeſtes pour juſtifier toutes ſes actions ; & ſon Chancelier *Koſſim-Khan* avoit commencé, par ſes ordres, d'écrire l'hiſtoire de ſon regne. » Je doute, con» tinue notre Voyageur, ſi ces Ecrits » exiſtent encore ; mais comme Na» dir y jettoit les yeux de tems en » tems, ils ſeroient du moins fort » ſuſpects de partialité.

Pour reprendre le fil de ſes propres avantures, l'Auteur fait le récit de ſon retour à Aſtrabad par une route différente. Son Journal préſente de nouveaux objets, ſur leſquels il répand de la variété par d'heureuſes digreſſions. Telle eſt ſa converſation avec un *Mullah* (ou Prêtre Mahometan) ſur le célibat, le mariage, la tempérance, la parure & d'autres ſujets ſemblables ; le Voyageur y joint ſes propres réflexions ſur l'amour des femmes, ſur la jalouſie, conſidérée chez les Orientaux & chez les Européens, & ſur la maniere ſi différente dont le beau ſexe vit dans ces deux parties du monde.

Un ſéjour, que M. Hanway eſt obligé de faire à *Langarood*, lui donne le tems de mieux reconnoître une partie du *Ghilan*, (e) cette Province ſi fertile en ſoyes. Il en fait la deſcription ; & de-là continuant ſa route par celle du Mazanderan, (f) il en obſerve auſſi l'étendue, le climat, la qualité du ſol, la population, la culture, enfin les autres ob-

(e) L'ancienne *Hircanie*.
(f) L'ancienne *Margiane*.

jets d'une judicieuſe curioſité. Il décrit en paſſant une magnifique chauſſée, monument du Grand Chah-Abbas, quelques Temples des anciens Mages ou Adorateurs du feu, & les Palais délicieux que les Rois de Perſe ont dans cette Province, ſurtout celui d'*Ashref* ſur les bords de la Mer Caſpienne.

De retour enfin à *Aſtrabad*, M. Hanway y eſt frappé d'un ſpectacle d'horreur. Les Rebelles avoient été battus, comme nous l'avons dit plus haut. L'Auteur place ici le détail de cette courte guerre. Les vainqueurs vinrent apporter eux même dans la Ville, la nouvelle de leur ſuccès. Ils ſe ſaiſirent des principaux Rebelles ; &, ſans attendre les ordres de Nadir, ſes Généraux, bien ſûrs de n'être pas déſavoués, commencerent à faire couler des ruiſſeaux de ſang.

Deux hautes piramides, compoſées de têtes de morts, ſont les premiers objets qui s'offrent à M. Hanway aux portes de la Ville. On amene devant lui ceux des Chefs révoltés, qu'on reſerve à de plus longs ſupplices. Forcé d'être témoin des queſtions qu'on leur

fait, & de leurs réponses sur le pillage de ses marchandises, il l'est aussi des barbaries qu'on exerce sur eux par ordre & en présence des Généraux. Les plus cruelles bastonnades, les yeux arrachés & d'autres tourmens plus cruels que la mort même, n'étoient pour eux que des préludes dont leur férocité se faisoit un amusement.

PHILOLOG. *Voyages de M Hanway*

Notre Voyageur, peu accoutumé à de telles scenes, se lassa bientôt d'en être spectateur. Il reçut en nature tout ce que l'on put recouvrer de ses marchandises pillées. Il pressa le Gouverneur de lui procurer son payement par des voyes plus douces & plus efficaces. En effet, les suplices mêmes ne pouvoient plus rien arracher aux malheureux Rebelles; les Vainqueurs leur avoient déja tout enlevé. On fait à l'Auteur une offre singuliere. C'est de le payer en femmes esclaves; sauf à lui de les revendre pour son compte. Cette marchandise ne coutoit rien aux Généraux. Ils avoient fait esclaves toutes les femmes ou filles des Rebelles d'Astrabad; ils avoient gardé pour eux celles qui leur convenoient, & mis le reste en vente. On

PHILOLOG. *Voyages de M.Hanway*

lui en auroit fourni tant qu'il auroit voulu, mais il ne jugea pas à propos de se charger d'une troupe si nombreuse. Il eut là-dessus quelques altercations avec le Général *Mohammed-Hussein-Khan*. Celui-ci vouloit lui vendre fort cher la justice que le Monarque lui avoit ordonné de rendre *gratis*: & l'Auteur aima mieux se brouiller avec cet avide Ministre, que de sacrifier à son avarice les intérêts de ses Commettans.

Cette mesintelligence rendit son payement aussi lent qu'incertain. Il partit d'Astrabad avec plus de promesses que d'argent, & il n'en reçut depuis qu'une partie. Ce démêlé fournit matiere à quelques réflexions sur la perfidie & la vénalité des Persans, & à quelques remarques sur leur façon d'écrire, sur leurs sceaux, leur encre & leur papier, enfin sur l'orgueil du rang & du cérémonial, & la vanité de leurs complimens.

Cependant M. Elton étoit sur le point de s'embarquer, par ordre de Nadir, pour une expédition contre les *Turkomans*. M. Hanway nous donne à cette occasion quelques particu-

PHILOLOG. *Voyages de M.Hanway*

larités sur l'origine, les tributs, le nombre & le caractere de cette nation de Tartares.

La destination de M. Elton ne fait qu'augmenter la jalousie du Consul Russe. M. Hanway n'approuve point la conduite de son Compatriote; il prévoit que le mécontentement de la Russie sera fatal à un Commerce, qui ne peut continuer que sous son bon plaisir. Cet incident produit une brouillerie entre lui & M. Elton. Celui-ci s'embarque, & l'Auteur après quelques avantures périlleuses, se retire à *Reshd*, où est la principale *Factorie* Angloise.

Il y employe son loisir à mettre par écrit ses remarques sur la figure, le génie, le caractere & la vie privée des Persans Modernes. Son sujet l'engage dans quelques réflexions, sur la frivolité de nos amusemens d'Europe, & dans un parallele fort singulier de la parure des Dames Persannes, avec celle des nôtres. De-là M. Hanway passe à l'examen du Gouvernement Militaire, Civil, & Ecclésiastique de la Perse,

PHILOLOG. *Voyages de M.Hanway*

sous *Nadir Chah*. Il ajoute quelques observations sur leur Religion, leur Culte public & particulier, leur Chronométrie, leur Langue, & sur l'opinion que ces Peuples ont en général des Nations de l'Europe.

Nous ne pousserons pas plus loin notre premier extrait, pour nous conserver la liberté d'entrer dans quelque détail, sur la plus curieuse partie de cet article.



ŒCONOMIE
CIVILE.

Nouvelles considerations sur les années climateriques, sur la longueur de la vie de l'homme, sur la propagation du genre humain &c.

Pluribus ut deinceps utilis esse queas.

LA probabilité de la vie de l'homme, à differens âges, est fondée sur des observations tirées des listes des Morts, dans differentes villes, pendant un certain nombre d'années, & sur la durée de leurs vies. Celles, qui en ont été faites à Breslaw, passent jusqu'à présent pour les plus propres à nous en faire juger avec quelque précision. (*a*) Si les

(*a*) M. Halley est le premier qui s'est servi des observations de Breslaw, & nous lui avons l'obligation de nous en avoir fait connoitre le prix.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

ouvrages les plus utiles sont ceux qui regardent plus directement le bien public, il y en a peu qui le soient autant que celui qu'on nous présente dans cet article; sans compter que les observations qu'il contient peuvent servir, en mille occasions, à rectifier notre Jugement, en nous donnant des regles pour apprecier la valeur des choses nécessairement contingentes, c'est-à-dire de celles qui doivent nécessairement arriver dans certaines circonstances dont on peut connoître les limites.

Ce qu'on nomme la probabilité d'une vie n'est autre chose que l'expression de l'état actuel de cette faculté, où puissance, qui nous soutient à differens âges, avec plus ou moins de cette action qu'on appelle vitalité, & dont on peut juger par ces observations. On ne doit point confondre cette action avec ce qu'on nomme vigueur ou force du corps; puisque ceux qui sont les plus forts ne sont pas toujours ceux qui vivent le plus longtems.

Cette vitalité, ou puissance de vie, est sujette à de grandes irrégularités, mais qui sont soumises à une cer-

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

taine loi, au moyen de laquelle nous pouvons connoître leurs limites. En certains tems, cette puissance paroit se soutenir avec un même dégré de force, ou pour mieux dire, elle ne s'affoiblit que fort regulierement : dans d'autres tems elle tombe dans des affoiblissemens très marqués; mais après un nombre d'années, elle en revient, & resiste pendant un certain tems contre de nouvelles attaques. Par exemple, lorsque nous venons au monde, cette puissance devient continuellement plus forte jusqu'a l'age de 13 ans; c'est là son *maximum*, c'est-à-dire le tems où elle develope la plus grande force de son action : immédiatement après, elle se soutient avec un degré de force proportionel à l'age, en diminuant à chaque année d'une même quantité; & cela jusqu'à l'age de 25 ans, tems où elle se ressent d'un affoiblissement qui nous accompagne jusqu'à l'âge de 30 ans, où cette puissance succombe encore à un nouvel assaut qui lui porte un plus grand degré de foiblesse. On peut voir, dans la

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

Table, les tems & la quantité de ces affoiblissemens, ou décadences de la vie humaine : on y remarquera aussi l'âge où cette puissance de vie se releve & resiste pendant quelque tems à de nouvelles attaques; ce qui lui arrive à 55 à 56 ans, où elle devient plus forte qu'elle n'étoit dans les deux ou trois années immediatement précédentes.

On ne peut faire ces remarques, sans voir aussi-tôt qu'il y a, dans le cours de notre vie, des années qui sont réellement climatériques; de sorte qu'on trouve ici la décision de cette fameuse dispute, qui a si fort agité les esprits pendant tant de siecles, & qu'on avoit enfin méprisée comme une chimere. Il est vrai que ce ne sont point ces années climateriques qu'on avoit établies sur des proprietés imaginaires des nombres, auxquels les anciens Philosophes attribuoient une influence très efficace sur notre vie. Nous ne raisonnons ici que sur des observations incontestables. (*b*)

(*b*) Nous supposons ici la durée de la vie de l'homme égale à celle de la femme. Quoi-

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

Tout le genre humain est donc sujet à descendre par la même échelle de vie; mais il y a quelques personnes d'exceptées. Une puissance de vie, qui après avoir atteint son *Maximum* à l'âge de 13 ans, ne s'affoibliroit successivement après cet âge, que d'une quantité proportionnelle à la durée de la vie, ne doit point être sujette à des défaillances si subites; & par conséquent la personne qui aura une telle puissance de vie, après être montée à son *maximum* de vitalité, doit descendre d'un pas égal jusqu'à la mort (*c*).

que l'on ait observé, dans une bonne partie de l'Europe, que les femmes y vivent plus long-tems que les hommes. Voyez l'extrait du Livre de M. *Kerseboom* dans la Bibliotheque raisonnée du mois de Janvier 1748. & l'état des morts de la paroisse de S. Sulpice depuis 1715, jusqu'a 1744 inclusivement.

(*c*) Ces années climatériques ne sont pourtant pas les mêmes dans différens pays, quoique le tems du *maximum* de la puissance de vie y soit le même; nous les trouvons différentes à Londres & nous les donnons à la fin de la table dans une colonne séparée, afin qu'on puisse en faire la comparaison. Nous n'estimons point cette petite table du même degré de précision, que celle de *Breslaw*;

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

Cette derniere remarque nous fournit le moyen de déterminer le *maximum* de la vie humaine dans ces derniers Siecles. L'homme, dont la puissance de vie depuis l'âge de 12 ans, diminuera successivement de la même quantité que celle qu'il perd dès l'âge de 12 à 13 ans, sera celui qui vivra le plus long-tems; & il pourra vivre jusqu'à l'âge de 107 à 108 ans (*d*); car l'on voit par la table, que de mille personnes à l'âge d'un an, il en reste 646 à l'âge de 12 ans, & qu'il en est mort 354; que de l'âge de 12 à celui de 13 il

Quoiqu'elle ait été construite sur les meilleures observations qu'on a pu en avoir & que le sçavant Anglois qui nous l'a donné d'après celle de M. *Smart*, y ait introduit de certaines comparaisons fort judicieuses, en voulant bien nous rapporter sur sa parole. Voyez the Doctrine of amnities and reversion.

(*d*) Nous l'avons dejà dit: toutes les considérations que cet écrit contient, sont fondées sur les observations de Breslaw. Faisant pour Londres ce même calcul, nous trouvons que le *maximum* de la longueur de la vie pour cette ville n'est que de 92. ans, ce qui différe de 15. à 16. ans de celui de Breslaw, différence extrêmement remarquable.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

n'en meurt que 6, & qu'il en meurt le même nombre successivement jusqu'à l'âge de 25 ans: d'où il est clair que si la puissance de vie diminue annuellement après l'âge de 13 ans, d'une quantité exprimée par le même nombre 6, l'homme peut vivre jusqu'à 107 à 108 ans (*e*).

Il y a cependant des hommes & des femmes qui vivent au-delà de 108 ans, jusqu'à 120, & même 130 ans; mais ce sont des vies extraordinaires, pour lesquelles il ne faut cependant qu'une très-petite différence dans l'expression de puissance de vie, depuis l'âge de 12 à 13 ans:

(*e*) De 1000. personnes que l'on suppose à l'âge de 1. an, il n'en reste que 646 à l'âge de 12 ans, & de ce nombre de personnes il n'en meurt que 6. par an, jusqu'à l'âge de 25. ans. Nous pouvons donc prendre 6, pour l'expression de puissance de vie à l'âge de 12 à 13 ans. Mais $\frac{646}{6}$ = probabilité de vivre de l'âge de 12. à 13. ans, & de 13 à 14. ans. Cette probabilité $\frac{646-6}{6} = \frac{640}{6}$. Donc si cette probabilité ne diminue chaque année que de 6., il est évident que l'homme peut vivre jusqu'à 107. à 108.; puisque $\frac{645}{6} = 107, 4$.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

si l'on suppose, par exemple, que cette puissance ne soit augmentée de l'âge de 12 à 13 ans, que d'un sixieme, elle deviendra égale à $\frac{640}{5}$, ou ce qui est la même chose, égale à $\frac{768}{6}$, ce qui donne 128 pour la longueur de la vie.

La puissance de vie des personnes d'une telle *longævité* ne paroît pas sujette aux mêmes foiblesses de la vie commune: bien loin de descendre par des années climatériques, elle paroît être conduite par une faveur particuliere de la nature, dans un chemin qu'on aime ordinairement à faire le plus long. Nous disons par une faveur de la nature, car l'on remarque que les hommes qui vivent jusqu'à un tel âge, jouissent presque toute leur vie d'une parfaite santé.

Il y a un équilibre admirable dans toute la nature. Nous remarquons que le Genre humain atteint aujourd'hui à son *maximum* de puissance de vie, dans l'âge où la faculté de la génération, commence à se développer; qu'il paroît y avoir un certain rapport entre le tems de la gé-

Œcon.Civ. *Années clim. Vie, Propagat.*

nération, & celui de la longueur de la vie, & qu'il y a une compensation entre le nombre des hommes & la durée de la vie. A mesure que le nombre d'hommes s'est augmenté, l'on peut remarquer en général que la longueur de la vie a diminué. Je dis en général, parce qu'on ne laissera pas de reconnoître quelques irrégularités dans la longueur de la vie comparée à l'âge du Monde; mais ces mêmes irrégularités sont moins frappantes par rapport à cette compensation (*f*). Aujourd'hui en

(*f*) La longueur de la vie a diminué continuellement depuis le commencement du monde, jusqu'à David qui est mort à l'âge de 70. ans; l'on étoit vieux dans ce tems là lorsqu'on arrivoit à 70. ou 80. ans. Jessé est mort à l'âge de quatre-vingt cinq ans, & Barzilai est mort à quatre-vingt ans. La longueur de la vie étoit alors comme elle est aujourd'hui, ou encore plus courte. Mais du tems de Vespasien, on trouva dans ce Canton d'Italie qui est entre l'Apennin & le Pô, 124. hommes qui avoient 100. ans & même d'avantage, sçavoir 54. de 100. ans, 5. de 110, deux de 125, quatre de 135. ou 137, trois de 140, ce qu'on ne trouvera pas aujourd'hui dans un pays d'Europe, où il y ait même trente fois plus de peuple que dans ce Canton: cela fait voir la variation de *Longévité* dans différens siecles.

Œcon.Civ. *Années clim. Vie, Propagat.*

jugeant par les observations de Breslaw, le nombre d'hommes, du moins en Europe, peut augmenter, parce que le nombre des nés est plus grand que le nombre des morts.

Si l'on suppose qu'à Breslaw, l'âge des femmes pour la propagation, soit de 15 à 50 ans, on conclut aisément au moyen de la table, que sept femmes dans cette Ville ne donnent qu'un enfant par an; de sorte que la propagation du Genre humain, à Breslaw, sera à la parfaite ou à la plus grande propagation, comme 1 est à 7, en supposant que cette parfaite propagation soit celle d'une femme qui donne un enfant par an (*g*) jusqu'à l'âge où la nature ne lui permet plus de produire,

(*g*) Il y a des femmes si prolifiques, qu'elles donnent 4. enfans dans l'espace de trois ans, ou à peu près: cela est rare cependant. Si l'on suppose qu'une femme donne un enfant tous les 9. mois, il est évident que le rapport de la propagatiou actuelle, à la plus grande propagation sera encore moindre. Nous supposons ce qui est le plus général dans la nature, qui est qu'une femme produise beaucoup lorsqu'elle donne un enfant par an.

qui

Œcon Civ. *Années clim. Vie, Propagat.*

qui dans notre tems, est à 48, ou tout au plus à 50 ans. Mais si nous supposons qu'à Breslaw les femmes ne se trouvent dans cet âge qu'entre 20 & 40 ans inclusivement, qui est tout ce que l'on peut supposer de plus favorable à la propagation dans cette Ville; on trouvera qu'elle est à la plus grande propagation, comme 1 : 446: d'où il résulte qu'en supposant ce rapport dans la propagation actuelle, le nombre des nés y devroit augmenter par an de 784; c'est-à-dire, que si la plus grande propagation étoit à celle de la Ville de Breslaw, comme 7 : 446: ou plus exactement comme 7, 34: 4, 46: en retablissant la premiere supposition qui considére les femmes depuis l'âge de 15 à 50 ans inclusivement, le nombre des nés devroit y être plus fort, de plus de la moitié du nombre total d'aujourd'hui (*h*).

Ces observations annuelles du nombre des nés, comparé avec ce-

(*h*) Le nombre des nés par an à Breslaw, selon les observations, est de 1238. & le

Œcon.Civ. *Années clim. Vie, Propagat.*

lui des morts, dont on aura eu soin de marquer les âges, étant faites dans différentes Villes d'un Royaume, peuvent servir à donner une connoissance beaucoup plus précise de ses forces, c'est-à-dire du nombre de ses Habitans, en quoi consistent principalement les forces d'un Etat. Supposons que dans tous les Pays de l'Europe, l'excès du nombre des nés par-dessus celui des morts, soit le même que celui que l'on observe à Breslaw, qui est de 64 personnes sur 34000 Habitans; il nous sera aisé de connoître la perte d'hom-

nombre des personnes depuis l'âge de 15. à 50. ans inclusivement, est de 18071. Donc en supposant le nombre d'hommes égal au nombre de femmes, on aura ce nombre $= \frac{1}{2}\ 18071 = 9085$, égal au nombre des femmes entre ces deux âges, & $\frac{9085}{1238} = 7,\ 34$; de même en supposant que les femmes se trouvent depuis l'âge de 20 & 40 inclusivement, on trouvera par la table qu'il y en a 5536, par conséquent $\frac{5536}{1238} = 446$; donc la propagation dans cette supposition seroit à la propagation actuelle dans le même rapport que 1238 : 7, 34 : 4, 46.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

mes, qu'un Etat peut faire par an, en conſervant toujours ſon même fond, c'eſt-à-dire, le même nombre d'hommes : un Etat où il y aura 18000000 d'Habitans, n'en peut perdre que 8915 (*i*) ; il n'en peut perdre davantage, ſans diminuer le nombre de 18000000.

De ces dernieres ſuppoſitions, ſçavoir, que la propagation ſoit partout dans le même rapport, & que l'âge prolifique des femmes, ſoit depuis 15 ans juſqu'à 50 ; il eſt clair que

(*i*) L'on trouvera qu'à Breſlaw, où l'on compte 34000. habitans, ou pour parler plus exactement, où l'on ſuppoſe ce nombre, qui ſurement n'en doit pas différer de beaucuop, il y a 17771 perſonnes de l'âge de 18 juſqu'à 55 ans incluſivement, en ſuppoſant la moitié de ce nombre égal à 8915. égal au nombre des mâles & avec l'excès du nombre des nés pardeſſus celui des morts dans cette ville qui eſt égal à 64. & en ſuppoſant les femmes depuis l'age de 15. à 50. ans incluſivement. L'on trouvera par les regles ordinaires de proportion, que dans un Etat où il y aura 18000000. d'habitans, l'excès proportionnel du nombre des nés, ſur celui des morts, doit donner annuellement à cet Etat 8515 hommes capables de porter les armes ; c'eſt à dire, entre 18. & 55. ans.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

pour comparer les forces de différens Etats, on n'a qu'à conſidérer le nombre actuel de ſes Habitans. C'eſt ainſi que l'on juge ordinairement de la force des Royaumes, en ſe contentant de prononcer ſur leur puiſſance actuelle ; mais cette regle peut-être bien fautive à l'égard de la puiſſance à laquelle un Royaume peut atteindre, par rapport au nombre de ſes Habitans, ſans augmenter d'étendue. Si la propagation eſt plus forte dans un Pays que dans un autre, il eſt évident que celui du côté duquel eſt l'avantage, pourra perdre un plus grand nombre d'hommes par an, en conſervant toujours le même nombre d'Habitans. Suppoſons un Royaume où il n'y ait actuellement que 3000000 d'Habitans, & un autre où il y en ait 18000000, & que le rapport de la propagation du premier au ſecond, ſoit comme 6 à 4 ; il eſt évident que les forces de ces deux Royaumes doivent être conſidérées comme 4 à 1 (*k*) ; au lieu que ſans cette conſidération,

(*k*) $3 \times 6 : 4 \times 18 : 18 : 72 :: 4 : 1$.

Œcon.Civ. *Années climat Vie, Propagat.*

leur puiſſance étoit auparavant dans le rapport de 6 à 1.

Mais ajoutons une autre conſidération, qui peut rendre un Etat reſpectivement beaucoup plus puiſſant qu'un autre ; c'eſt le tems du mariage. Les Pays, où l'on ſe mariera plutôt, doivent avoir un plus grand nombre d'Habitans, en ne conſidérant uniquement que le plus grand nombre des femelles, à meſure que leur âge eſt moindre : par exemple, à l'âge de quinze ans, le nombre en eſt plus grand que celui de l'âge de ſeize ; celui de l'âge de quatorze plus grand que celui de quinze, & augmentant ainſi en ordre rétrogradé ; d'où l'on voit auſſi l'avantage des Pays, où les femelles deviennent plutôt nubiles : une ſeule année de différence dans ce tems, eſt une conſidération d'une grande importance, comme on le verra bientôt.

On doit conclure de ces dernieres conſidérations, que ſi la puiſſance actuelle d'un Royaume, où le nombre de ſes Habitans, eſt exprimée par C, la propagation ou la fécondité des femmes par A, & le tems du

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

mariage par B ; la force ou la puiſſance de ce Royaume doit être repréſentée par $C \times A \times B$. La puiſſance d'un Royaume quelconque, conſidérée dans le nombre de ſes Habitans, eſt donc, ou doit être conſidérée dans la raiſon compoſée du nombre actuel des Habitans C, de la fécondité des femmes repréſentée par A, & du tems du mariage exprimé par B ; & par conſéquent dans la comparaiſon des puiſſances de deux Royaumes, on pourra les repréſenter par $C \times A \times B$, & par $c \times a \times b$, ou par $\frac{C \times A \times B}{c \times a \times b}$ en déſignant par de petites lettres, les mêmes conſidérations à l'égard de l'autre Royaume.

Suivant cette expreſſion générale, nous aurons dans la comparaiſon du paragraphe douze, $C = 18$ millions d'Habitans $A = 4$; $C = b$, $a = 3$, & $B = b$; mais ſi nous ſuppoſons que B ſoit à b comme 30. à 31. (*l*) c'eſt-à-dire que le tems

(*l*) Le rapport de 30. à 31. eſt celui qui exprime la perte d'un Etat où les filles deviennent nubiles à l'âge de 13. ans, relati-

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

du mariage dans le Royaume où il y a 18 millions d'habitans, soit à celui du Royaume où il y en a 3 millions dans le rapport de 30 : 31. l'on trouvera $\frac{C\times A\times B}{c\times a\times b} = \frac{18\times4\times30}{3\times6\times31} = 3,86$; d'où l'on voit que quoiqu'un de ces Royaumes n'ait que le sixieme des habitans de l'autre, sa puissance est beaucoup plus formidable qu'on ne l'auroit cru d'abord.

L'homme, selon des observations générales, conserve plus long-tems que la femme, la faculté de la génération; la nature se compensant ainsi dans l'anticipation du tems de cette faculté pour la femme. S'il y a donc dans la nature une précision assez marquée, il faut que cette même faculté se conserve pour les moins dans l'homme, jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, dans les Pays

vement à un autre Etat où les filles deviennent nubiles à l'âge de 12. ans; le nombre de femelles de 13. à 50 ans. inclusivement = 9672 & celui de 12. ans à 50 = 9995. Le nomb. de femelles à l'égard de 13 = ans 320, & celui à l'âge de 12 = ans 323. Donc $\frac{9672}{320} = 30$, & $\frac{9995}{323} = 31$ à peu près.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

où les filles deviennent nubiles à l'âge de 12 ans (*m*). On peut faire beaucoup de remarques sur la variation réciproque qui arrive dans ces deux termes en différens Pays (*n*), & chercher s'il y a en même-tems un rapport dans cette variation avec celle des nombres qui expriment la longueur moyenne de la vie de l'homme & de la femme. Nous n'entrerons point ici dans cet

(*m*) On trouve dans la table 640. personnes de l'âge de 13 ans, & 634 personnes de 14 ans: & prenant $\frac{1}{2}640+\frac{1}{2}634=637$ qui est le nombre de femelles de 13 & de 14 ans, on trouve le même nombre d'hommes de l'âge de 51. jusqu'à 54. inclusivement, c'est à dire $=\frac{1}{2}1274$; d'où l'on voit qu'il suffit que l'homme conserve la faculté de la génération jusqu'à l'âge de 55. ans, pour que l'on trouve un nombre suffisant d'hommes pour marier toutes les femmes, en supposant que les filles se marient à l'âge de 1[illegible].

(*n*) Il faut qu'il y ait dans la nature cette réciprocité. Quoiqu'elle soit véritable par rapport aux tems & aux lieux, c'est à dire, aux causes Phisiques & Morales dans différens lieux, & dans différens tems, comme il nous seroit aisé de le démontrer; nous ne disons pourtant pas que cette compensation se fasse partout de la même maniere.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

examen : c'est assez de l'indiquer; mais continuons de suivre les suppositions générales ausquelles nous nous sommes attachés jusqu'ici. On a vû combien les listes du nombre des nés & des morts dans les différentes Villes d'un Royaume, peuvent être utiles, ou même nécessaire, pour juger de ses forces, pour les menager & pour connoître à proportion le tems où l'on peut entreprendre une guerre & la perte que l'on y peut faire, sans que l'Etat en reçoive un si grand dommage, par rapport au nombre de ses habitans: en un mot, combien il est important de connoître cette balance de ses propres forces, de la maniere la plus précise que l'on peut.

Nous considérons, par rapport aux avantages d'un Etat, l'effet d'une vie plus longue. Nous supposons que dans toute l'Europe, les femmes ne soient plus prolifiques après avoir passé l'âge de 50 ans: ce qui est conforme à l'observation générale; & selon cette supposition, il est clair qu'une plus longue vie ne servira point à augmenter la propa-

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

gation, parce qu'il n'est pas question pour cela de la longævité, mais du tems de la prolification. Si l'on suppose qu'il y ait dans quelque Pays une variation à l'égard de cette observation générale, on n'a qu'à la corriger par des observations particulieres.

On observe en Europe, ou du moins en Angleterre, que le nombre des nés mâles est plus grand que celui des femelles (*o*). M. de Montesquieu remarque qu'on observe la même chose dans les climats froids de l'Asie; & que ceux qui ont voyagé dans les Païs Méridionaux de cette partie de la terre, y ont observé tout le contraire (*p*). S'il y a pour cela

(*o*) Arbutnot cité dans *l'Esprit des Loix*, tome 2. page 71. édition in 8°. En Angleterre le nombre des mâles est à celui des femelles, comme 18. à 17. environ. On le trouve à Paris dans la Paroisse S. Sulpice, dans le rapport de 24, à 23. à peu près Voyez analyse des jeux de hazard de M. Montmor. 2. édition, & l'état des morts & des nés de la susdite Paroisse depuis 1717, jusqu'à 1744. inclusivement.

[*p*] Voyez Kempfer, dans le dénombrement qu'il rapporte de la ville de Méaco, capitale du Japon.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

une loi générale dans la nature, comme il paroît par ces obſervations, qui excluent des cauſes particulieres, il paroît qu'il doit y avoir des Païs où le nombre des Nés mâles, une année portant l'autre, doit être égal au nombre des femeles. On pourroit obſerver ſi cette loi eſt fondée, comme il paroît, ſur les différens dégrés de chaleur de différens païs. Nous rapportons ces remarques à la ſuppoſition d'une loi générale, n'ignorant pas qu'il y a quelque Païs où l'on obſerve une inégalité très-frapante au-delà des limites que paroît preſcrire cette loi que nous ſuppoſons (*q*). On pourroit encore examiner s'il y a quelque variation dans le nombre des mâles & celui des femelles dans différentes années; par rapport à la plus grande ou moindre quantité de chaleur totale pendant toute l'année (*r*).

(*q*) A *Bantam*, il y a dix femmes pour un homme. Voyez, Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la compagnie des Inpes, tome I.

[*r*] On ne connoit pas encore par les obſervations du thermometre le rapport de la chaleur totale d'un pays à un autre; c'eſt

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

Nous ſommes mieux inſtruits pour ce qui regarde le tems de la génération dans différens Païs. Nous ſommes sûrs, à n'en pouvoir douter, que ce tems anticipe à meſure que le Païs eſt plus chaud: on n'a qu'à conſulter le grand nombre d'obſervations qu'on en a faites, & la conformité des relations des Voyageurs ſur cet article. Mais, malheureuſement pour bien des Païs, on n'a pas encore fait uſage de cette obſervation. Les anciens Philoſophes & Juriſconſultes, s'ils la connoiſſoient déja, ſemblent en avoir ignoré

pourtant une choſe que l'on peut faire aiſément. L'on nous dit ordinairement qu'à Peterſbourg, ou à Rome, par exemple, la liqueur du thermometre monta ou deſcendit un tel jour à un tel dégré: mais la Phyſique générale ne tire pas peut-être le principal avantage de cet inſtrument. Il ſeroit plus important même, pour l'agriculture & la medécine, de connoitre la ſomme de tous les dégrés de chaleur ou de froid marqués par la liqueur ou le mercure, audeſſus ou audeſſous du point de temperature, par des obſervations faites deux ou trois fois le jour pendant l'année, que l'on comparera avec celles des autres années & avec celles des autres pays.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

toute l'importance; ou pour mieux dire, tout ce qu'ils ont fait ou établi ſur ce ſujet, n'a été fait qu'à l'aveugle. C'eſt ce que nous prouverons, après que nous aurons fait ſentir le prix de cette faveur de la nature, pour celui des Païs de l'Europe qui paroît en avoir plus beſoin.

Il y a plus de deux ſiécles, que l'on propoſe à l'Eſpagne des moyens pour augmenter le nombre de ſes habitans. Dans ces derniers tems, on ne propoſe que de cultiver mieux la terre, de faire des canaux de perfectionner les chemins, d'en faire des nouveaux &c (*s*). Tout cela eſt bon, & même abſolument néceſſaire, mais à proportion, avec meſure, ſelon les be-

[*ſ*] Il n'eſt point queſtion ici de tous les différens moïens qu'on a propoſés, pour la population de ce royaume; ce qu'on a dit à l'égard du trop grand nombre des gens d'Egliſe, ce ſont des choſes que tout le monde ſçait & qui ont été approuvées par les uns & déſaprouvées par les autres. Pour ce qui regarde le tems des mariages en particulier, j'ignore ce qu'on propoſe de bon; mais ſuppoſé qu'on en ait parlé, ce n'a pû être que d'une maniere très vague & incapable de

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

ſoins qu'on en a. Si l'Eſpagne peut être beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'eſt actuellement, pourquoi employer un trop grand nombre d'hommes dans des travaux qui ne ſont point proportionnels à une économie préſente? Le plus court & le plus sûr moyen pour rendre cet Etat floriſſant, eſt d'augmenter le nombre des Habitans & de les employer à meſure, de s'en ſervir & de proportionner les travaux au nombre des bras, ſelon les beſoins de l'Etat & réciproquement (*t*). Il y a longtems que l'Eſpagne ſeroit auſſi peuplée que la France, ſi

faire apprécier tous les avantages, comme les Romains & bien d'autres peuples l'ont fait autrefois.

(*t*) Notre but n'eſt pas ici de parler de la néceſſité de la correſpondance & du ſecours mutuel que doivent ſe prêter toutes les autres choſes qui peuvent rétablir & conſerver le bon tempérament du corps politique. Il nous manque les connoiſſances & les talens pour une telle entrepriſe, où tant d'habiles gens ont échoué. Nous nous contentons d'indiquer les moyens d'apprécier avec plus de préciſion la valeur des cauſes d'une plus grande ou moindre population dans tous les pays en général, & de l'Eſpagne en particulier, que nous avons priſe pour

Œcon. Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

l'on y eût fait attention aux avantages présentés par la nature dans l'anticipation du tems nubile des femmes à l'égard de presque tous les autres Païs de l'Europe, & si elle eût appliqué tous ses soins à l'encouragement des mariages.

Il y a dans la ville de Breslaw 18070 personnes, depuis quinze jusqu'à cinquante ans inclusivement. En suivant ce même rapport, on trouvera que si le nombre d'Habitans de l'Espagne est 7000000 (*u*), il doit y avoir 3826588 personnes entre ces deux âges, & 3629012 depuis 18 jusqu'à 50 ans inclusivement. Si l'on suppose donc que les mariages au lieu de se faire à l'âge de 15 ans ne se fassent qu'à l'âge de 18, il y aura 197576 personnes depuis l'âge de 15 jusqu'à 18 ans, qui resteront sans se marier. Or ce nombre, selon les suppositions qui

exemple, dans l'application de ces considérations.

(*u*) C'est à peu près le nombre d'habitans qu'on donne aujourd'hui à l'Espagne. Don *Martin de Loynas*, après les plus exactes informations, fait monter le nombre des habitans de l'Espagne à 7423590.

Œcon. Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

ont été faites pour la Ville de Breslaw, devroit donner 28288 enfans par an; ce qui augmenteroit le nombre actuel des Habitans du double après 175 ans : mais si l'on suppose que les femmes ne se marient qu'à l'âge de vingt ans, & que l'on comcompare la propagation qui provient des mariages de 20 jusqu'à 50 ans, avec celle qui vient des mariages de 15 ans jusqu'à 50, l'Etat dans cette supposition doit perdre 46588 personnes par an. Enfin, si l'on suppose que les mariages, au lieu de se faire à l'âge de 20 ans, se fassent à l'âge de 13 ans (*x*), dans cette supposition

(*x*) Les calculs du nombre d'enfans, lorsque les mariages se font par exemple à l'âge de 13. ou de 20. ans, font sentir également la vérité des résultats dans une autre supposition, qui est celle qui s'accorde le plus avec la maniere, ou la pratique générale; sçavoir, en supposant que le nombre total des femmes se marie à tout âge, depuis 21. jusqu'à 50. ans : en prenant un milieu entre tous les nombres des femmes, de différens âges, comme on le peut faire aisément par la table, on en trouvera un autre qui fera connoitre le tems où les filles commencent à se marier; c'est à dire, un tems équivalent à un autre dans quelqu'une des suppositions ci-dessus.

Œcon. Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

l'Etat gagnera par an 67749 personnes : il pourra y avoir dans 73 ans le double des Habitans d'aujourd'hui; & dans 115 ans, il pourroit y en avoir le triple, c'est-à-dire 21000000 personnes (*y*), nombre plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui en France (*z*).

[*y*] Les résultats de ces calculs doivent être un peu différens; faisant attention au grand nombre d'Ecclésiastiques de l'Espagne. Cette différence ne doit pourtant pas être aussi considérable qu'on le penseroit d'abord. Si l'on met en compte les termes de chaque génération, & qu'on en fasse la comparaison, par exemple le terme de 15. à 15. ans, comparé avec celui de 20. à 20, les résultats en sont encore plus dignes d'attention, puisqu'en moins de 70. ou 80. ans, l'Espagne pourroit avoir le double des habitans d'aujourd'hui. Voici la formule générale pour ceux qui en voudront faire le calcul dans une supposition quelconque. Supposez $m =$ nombre actuel des habitans, $n = 2m$, $= 3m =$ &c; $x =$ tems que l'on cherche; l'on aura $x = \frac{ln}{lm+1 - lm}$: c'est-à-dire que l'on prendra le Logarithme du nombre m, qu'on divisera par le Logarithme de $m + 1$ — Logarithme de m, ce qui donnera le tems cherché.

(*z*) L'on donne aujourd'hui à ce Royaume, 18. à 19. millions d'habitans : du tems de Charles IX, il y en avoit 20. millions.

Œcon. Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

C'en est assez pour faire voir de quelle importance peuvent être dans un Etat les encouragemens propres à faire penser de bonne heure au mariage; & ces encouragemens seront d'une plus grande conséquence & d'une utilité plus prompte dans les Païs où la Nature paroît elle même concourir dans les mêmes vûes, c'est-à-dire dans les Païs où les filles deviennent plutôt nubiles. L'Espagne, qui est un de ces Païs dans l'Europe, y trouvera une plus grande ressource pour se rétablir de ses pertes. Une seule année de différence, dans l'anticipation de ce tems, est d'un poids qui mérite la plus grande attention.

Mais nous ne pouvons juger avec une certaine précision du tems qu'il faut, pour qu'un Païs puisse espérer d'avoir, par exemple, le double, ou le triple du nombre actuel de ses Habitans, sans être bien sûrs de la quantité ou de la valeur de la fécondité des femmes dans ce même Païs, c'est-

Voyez Puffendorff, dans l'histoire de l'Univers.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

à-dire du rapport de la propation actuelle à la plus grande propagation. Une petite différence dans ce rapport peut changer considérablement le tems où l'on peut espérer la plus grande population possible, qui feroit celui, où bien loin de prendre des mesures pour avoit un plus grand nombre d'Habitans, il faudroit au contraire en arrêter le progrès, par d'autres moyens qui se présentent aisément aux personnes prudentes. Il est aisé de juger de tout cela, par les principes que nous avons établis, sur tout dans le paragraphe. 10. Nous ne sçavons pas encore, faute d'observations, si ces avantages que nous supposons, par exemple dans l'Espagne, ne sont point rabbatus d'un autre côté par la nature même, qui se contrebalance par tout. Nous ignorons encore les regles de cet équilibre, dans les cantons même que nous habitons. Cependant, s'il nous est permis d'en juger d'une maniere vague, il paroît que la nature se montre plus libérale dans les Pays les plus méridionaux de l'Europe. Comment le Portugal auroit-il pû

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

soutenir des pertes si considérables, pendant plus de deux Siecles, dans le vieux & dans le nouveau Monde? Il est vrai qu'il s'en ressentit très-fort; mais il s'en est retabli dans une espace de tems, qui paroît un peu trop court, si l'on considere qu'il n'a jamais cessé d'envoyer du Monde hors de son sein, & d'autres circonstances que la maniere générale, dont nous traitons ces considérations, nous empêche d'approfondir. Si pourtant toutes les choses se trouvent à peu près en Espagne, dans le même rapport que dans la ville de Breslaw, ce Royaume ne pourroit perdre que 3530 hommes par an; & s'il en perd davantage, la population y doit devenir négative, c'est-à-dire, qu'au lieu de pouvoir espérer une plus grande population, il ne fera que se dépeupler continuellement.

Voyons maintenant quels sont les fondemens des dispositions des anciens Philosophes & Jurisconsultes, & des Loix établies pour favoriser la population Les Romains, du tems de la République, & lors mê-

Œcon.Civ. *Années climat Vie, Propagat.*

me qu'ils étoient les Maîtres de la Terre, furent fort attentifs à cet article. Dans les brigues des Magistratures, le nombre des enfans entroit en considération. Pline rapporte que Calestrinus Tyron fut préféré à Vipsanius-Gallus, pour l'office de Tribun, *par le droit d'enfans* (*aa*). Les Grecs n'agissoient pas moins scrupuleusement que les Romains, dans un sens; c'est-à-dire, qu'ils avoient toujours en vûe le plus grand nombre d'hommes, quoiqu'en même-tems ils voulussent satisfaire a d'autres soins (*bb*). Platon, dans sa République, prescrit à l'homme l'âge de 30 ans, & à la femme celui de 20. Aristote veut pour le premier, l'âge de 37 ans; & pour

(*aa*) Ut numerus Liberorum in candidatis præpolleret, quòd Lex jubeat. *Tacit. Liv. II.*

(*bb*) Ils vouloient le plus grand nombre respectif, ou celui qui étoit conforme à leurs besoins: aussi Platon veut-il que l'on encourage la propagation, mais qu'on l'arrête quand elle devient trop forte. Aristote dit qu'il falloit borner le nombre d'enfans que chacun devoit avoir.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

l'autre, l'âge de 20 ans. D'un autre côté, quelques Jurisconsultes Romains, tels que Proculus, ont défini le tems du mariage à 14 ans pour les femelles, & à celui de 18 pour les mâles. *Ulpien* & *Festus Pompeius* donnent 18 ans aux mâles, & 14 aux femelles.

Les Philosophes, pour l'ordinaire, pensoient différemment des Jurisconsultes sur le tems du mariage, parce qu'ils vouloient avoir des hommes robustes, & que les Peres fussent en âge de se faire respecter par leurs enfans; quoique d'ailleurs, comme nous l'avons déja dit, ils ne fussent pas moins attentifs à la population, ou du moins à la conservation d'un nombre convenable d'habitans. Cependans ils ne l'étoient pas tous également. Aristote lui même blâme très-mal-à-propos le Législateur des Lacédémoniens, parce qu'il avoit accordé trop de privileges à ceux qui auroient beaucoup d'enfans, alléguant une très-mauvaise raison, qui étoit la crainte d'avoir trop de Pauvres dans la Ville.

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

Nous concluons de-là, que si l'échelle de la vie, du tems de ces Philosophes, étoit la même que celle d'aujourd'hui, comme il y a toute apparence: & si le rapport de la propagation de ce tems-là étoit à la plus grande propagation, le même que celui d'àprésent; nous concluons que la population, dans ces petites Républiques de la Grece, ne pouvoit être bien forte, & qu'elle seroit très-considérablement diminuée, si les mêmes loix n'eussent point d'un autre côté, obligé tout le Monde à se marier à un certain âge, sous des peines établies.

Les Loix Romaines, & les dispositions de leurs Jurisconsultes, étoient à la vérité avantageuses pour la propagation; mais elles n'ont jamais été guidées par un raisonnement tout-à-fait éclairé, ni fondées sur la connoissance de la nature même. Une preuve bien forte de cela, est le fameux *Jus trium liberorum*; ce droit qui a été établi pour encourager la propagation: car il est évident que si dans ce tems-là, la longueur de la vie & la fécondité des femmes

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

étoient à peu près de même qu'à Breslaw, (assurément elles ne devoient pas être moindres) il est évident, dis-je, que la femme qui donneroit à l'Etat trois enfans, & même qui en donneroit sept, ne donneroit que le nombre qu'on en devoit attendre; c'est-à-dire, le nombre qu'on *auroit dû attendre* de toute femme, si cette Loi étoit fondée sur des observations du nombre des nés & des morts, & sur celle de la durée de leur vie, telles que sont celles qu'on en a faites à Breslaw, & dont nous nous sommes servis dans le Paragraphe 10. pour avoir une expression de la fécondité totale de toutes les femmes considérées ensemble, ou ce qui est la même chose, le rapport de la propagation actuelle à la plus grande propagation.

Nous concluons enfin de ces dernieres remarques, que pour en établir des privileges mieux fondés & plus justes en faveur de la propagation dans un Pays quelconque, il faudra se régler sur les observations qui feront connoître l'expression de la valeur de la fécondité actuelle des

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

des femmes, & accorder plus ou moins de privileges & d'exemptions en faveur des personnes qui auront un plus grand nombre d'enfans vivans, que le nombre indiqué par l'expression précédente; ce qui sera aisé à déterminer, par ce que nous avons dit dans le même Paragraphe 10. en nous réglant sur les observations de Breslaw; sçavoir, que si dans un endroit quelconque, où l'on ait fait ces observations, il se trouve que l'expression ou la valeur actuelle de la propagation soit comme celle de Breslaw, l'on doit accorder des privileges aux Mariés qui auront huit enfans (*cc*), & plus d'exemptions à ceux qui en auront un plus grand nombre (*dd*), avec l'attention néan-

(*cc*) Louis XIV, par un Edit de 1666, ordonna, en faveur des mariages, de certaines pensions pour ceux qui auroient dix enfans, & de plus fortes, pour ceux qui en auroient douze: ce nombre, par ce que nous venons de dire, étoit un peu trop fort, si on les demandoit vivans.

(*dd*) Licurgue, Législateur des Lacédemoniens, à pensé fort juste à l'égard de ceux qui auroient le plus d'enfans, en exem-

Œcon.Civ. *Années climat. Vie, Propagat.*

moins de régler tout, selon les différentes conditions (*ee*).

tant de certaines charges ceux qui en auroient 3, & accordant plus d'exemptions en faveur de ceux qui en auroient 4: on ne pouvoit mieux se conduire dans ce tems là.

(*ee*) Auguste, après avoir divisé les Provinces entre lui, le Senat & le peuple Romain, établit des Patriciens pour y être Gouverneurs & Présidens, & ordonna que leurs gouvernemens seroient annuels; à moins qu'ils n'eussent privilége, à raison du mariage & du nombre d'enfans. Tout le monde connoit les furieuses loix *Julia, Pappia, Poppæa* &c.



ŒCONOMIE
CIVILE.

ANTIPATHIE prétendue des François & des Espagnols. Madrid.

DANS le dessein de rendre justice au caractere de chaque Nation, comme à ses progrès dans les Lettres, nous ne pouvons commencer par un essai plus convenable à cette vûe, que la réfutation de l'antipathie qu'on suppose entre deux Peuples, que la Nature au contraire, en les rendant si voisins, semble avoir faits pour s'aimer. Quel objet plus digne des Sciences & des beaux Arts, que la douceur & la facilité du commerce entre les habitans de toutes les parties du Globe terrestre! Ajoutons que c'est le plus digne d'un ouvrage de la nature du notre, qui n'est d'aucun Pays particulier, & qui se propose également l'utilité de toutes les Nations. Cet

Œcon Civ. *Antipathie des François & des Esp.*

esprit de Philosophie, ou pour mieux dire, d'humanité, qui se regarde comme Citoyen de l'Univers, & qui considere tous les hommes comme une grande famille, est fort répandu aujourd'hui dans plusieurs Etats de l'Europe. A quelques déclamations qu'on se soit emporté contre les Lettres, on n'a pû leur ôter la gloire d'avoir été comme l'*Appendice* & le supplément du Christianisme, dont le caractere le plus marqué est ce qu'il appelle *Charité*, & ce que le Monde a connu de tout tems, sous le nom d'*Humanité*.

Nous ignorons quel degré de force le préjugé opposé conserve encore en Espagne. Quoiqu'il en soit, on ne peut qu'applaudir au dessein, que Dom Feijoo a formé dans ses Ouvrages, de s'élever contre des préventions, dont il est rare, à la vérité, que les esprits d'un certain ordre se laissent infecter, mais qui n'ont que trop d'empire sur le commun des hommes. » Je pardonne, » dit-il, les noms de simpathie & » d'antipathie à cette Philosophie surannée, qui ne pénétrant pas les

Œcon. Civ. *Antipathie des François & des Esp.*

» causes de l'amitié ou de l'inimitié » de certains Etres dans la Nature, » a caché son ignorance sous des » mots vagues & énigmatiques : » mais que des Politiques mêmes, qui » peuvent trouver si aisément dans » leurs propres connoissances, la cause de l'aversion mutuelle de certains Peuples, recourent à la même solution ; n'est-ce pas fermer » les yeux aux lumieres de la raison » & de l'expérience ? Cette aversion » n'a d'autre source que les différens des Princes, & les guerres » opiniâtres qu'ils ont excitées entre leurs Sujets.

Jamais antipathie n'a fait plus de bruit que celle des François & des Espagnols. La persuasion d'une haine naturelle, entre les deux Peuples, étoit si fort enracinée dans tous les esprits, que lorsqu'un Prince de l'auguste Maison de France fut appellé au Trône d'Espagne, tout le Monde pronostiquoit que jamais les choses ne tourneroient heureusement. En effet, pendant quelques années, cette chimere produisit de funestes effets : cependant il n'est

Œcon. Civ. *Antipathie des François & des Esp.*

pas moins sûr qu'elle ne provenoit nullement de la différence de la constitution, ni de la disposition des cœurs.

S'il y avoit une antipathie réelle entre les deux Nations, comme elle seroit naturelle, elle seroit aussi ancienne que les Nations mêmes : mais loin qu'on puisse le supposer, elles étoient autrefois en si bonne intelligence, que Philippe de Commines, ce grand Politique, n'en avoit jamais connu, dit-il, de pareille entre toutes les Nations Chrétiennes. Jamais on ne vit une alliance, entre deux Princes, conçue en termes aussi forts que celle de Charles V. Roi de France, & Henry II. Roi de Castille : elle ne fût pas seulement contractée de Roi à Roi, & de Royaume à Royaume, mais encore de Particuliers à Particuliers ; de maniere que les Castillans & les François se devoient secourir & défendre mutuellement comme des freres, dans quelques circonstances qu'ils se trouvassent, & contre quelque Ennemi qui put les attaquer.

Œcon.Civ. *Antipathie des François & des Esp.*

La cause de l'aversion, dans les tems postérieurs, ne peut être attribuée à la Nature. D'où vient-elle donc ? l'esprit conciliateur du P. Feijoo ne veut pas qu'on l'attribue aux Autrichiens, qui ont dominé en Espagne, mais aux Arragonois, qui ne forment plus un Peuple à part, & qui se trouvent réunis aux Etats de Castille. Le Royaume de Naples fut la pomme de discorde, entre les François & les Arragonois ; & ceux-ci ; en se réunissant à la Castille, y porterent leurs droits & la sémence de leur haine. La domination Autrichienne, en Espagne, y a cependant augmenté l'aversion pour les François ; mais cette aversion n'est pas plus naturelle aux Allemands qu'aux Espagnols. Les Pays-bas devinrent, à leur tour, une source de discorde entre cette Nation & la France ; & Marie de Bourgogne, qui les porta par son mariage dans la Maison d'Autriche, fut la nouvelle Helene qui mit les armes en main aux deux Partis.

La rivalité de Charles V. & de François I. sur tout au sujet de la Couronne Impériale, succéda aux

Œcon.Civ. *Antipathie des François & des Esp.*

premiers différens ; ils se perpétuerent sous Philippe II. & ses Successeurs, soit par la protection de la France, accordée aux Rebelles de Hollande, soit par la vive dispute sur le pas & la presséance entre les deux Couronnes, & par mille autres sujets de querelles, qui ne manquent jamais à des cœurs une fois aigris.

Notre Auteur avoue, néanmoins, qu'il y a quelque différence de genie entre les deux Nations ; il fait contraster assez leur caractere. » Les » Espagnols, dit-il, sont graves & » séveres ; les François, gais & affa» bles : les Espagnols sont mysté» rieux ; les François, ouverts : les » Espagnols sont constans ; les Fran» çois, legers. Mais, en reconnoissant » cette différence de caracteres, je » suis fort éloigné de la regarder » comme une cause suffisante de » l'aversion des deux Peuples. La » maxime, qui dit que la ressem» blance engendre l'amour, & la dis» semblance, la haine, est sujette à » tant d'exceptions, qu'on pourroit » l'effacer du nombre des axiomes. » Nous voyons tous les jours de la » diversité dans les esprits, sans

Œcon.Civ. *Antipathie des François & des Esp.*

» aversion dans les cœurs : je m'ima» gine même que les deux Génies » les plus ressemblans ne seroient » pas ceux qui s'aimeroient le plus : » peut-être se causeroient-ils mu» tuellement plus d'ennui que d'a» mour, par la raison que l'un des » deux ne trouveroit rien, dans l'au» tre, qu'il n'eut en lui-même ; & » c'est la perfection qu'on trouve » dans les autres, & non celle qu'on » posséde, qui fait naître l'amour.

Après une digression sur les divisions des Mahométans de Perse & de Turquie, qui seroit peu de notre goût, malgré la plaisanterie de leur Formule d'Excommunication, que Don Feijoo trouve amusante, il finit par un portrait des plus polis & des plus obligeans, de la Nation Françoise. » Nulle autre, dit-il, n'a une » gloire mieux fondée, ni un mé» rite plus solide, sous quelque point » de vûe qu'on la regarde. Les Arts » & les Lettres, les Armes, tout » fleurit dans ce puissant Royaume. » Le mérite réel & l'agrément font » briller les François, sur tous les » Théâtres où ils paroissent, & leur

E v

Œcon.Civ. *Antipathie des François & des Esp.*

» industrie doit bien plutôt exciter, » en nous, l'émulation que l'envie.

Enfin, Don Feijoo condamne cette grossiereté populaire, qui voyant quelques habitans des Provinces, les plus pauvres de France, venir partager les travaux de leurs Voisins, regarde tous les François comme des Misérables, qui n'ayant pas de quoi vivre chez eux, vont chercher à vivre ailleurs, en y exerçant les plus vils ministeres. Telle est l'idée attachée à la dénomination injurieuse qu'on leur donne, & qu'on tire du *Gava*, un des passages ordinaires des pauvres Païsans de France en Espagne, quand ils y vont faire les moissons. Qui ne sçait, dit l'Auteur, que les plus puissans Empires tirent leur plus grande splendeur, de ce génie laborieux des Peuples ; & de plus, que nulle autre partie de l'Europe ne peut se vanter d'avoir une Noblesse, qui ait plus d'honneur & de dignité que la Françoise ?

Quand d'habiles gens tiennent ce langage, ils veulent se rapprocher de nous, malgré les préventions populaires. Il est juste que si le Peu-

ple de l'Europe le plus affable & le plus prévenant, n'a pas fait les premieres démarches dans cette occasion, il seconde du moins, avec empressement, ceux qui les font de si bonne grace. Nous n'entreprenons pas de rendre tribut pour tribut, éloge pour éloge : le meilleur office, que nous puissions rendre aux Littérateurs d'Espagne, & à toute la Nation, est d'en faire connoître le mérite. Nos aversions Nationales ont eu leur source dans une vieille erreur : faisons connoître les Espagnols, ils sont assurés de notre estime ; & comme l'amitié la suit de près, les deux Nations seront bientôt réconciliées.

Œcon. Civ. *Antipathie des François & des Esp.*



SPECTACLES.

Ataulphe, premier Roi des Gots en Espagne Tragédie.

Par Don Augustin de Montiano.

L'Auteur de cette Piéce, illustré dans sa Patrie par plusieurs charges distinguées, & par ses dignités litteraires, Directeur perpetuel de l'Académie d'Histoire de Madrid, de l'Académie Espagnolle, de l'Académie des Belles-Lettres de Seville, Membre honoraire de celle de Barcelone, de celle des Beaux Arts de la Cour, connu à Rome, dans l'Arcadie, sous le nom de *Leghinto-Dulichio*, l'est aussi en France par la Tragédie de Virginie, dont on a vu l'éloge dans quelques-uns de nos Ouvrages périodiques ; & par celle d'*Ataulphe*, annoncée avantageusement, sur la foi de M. Velasquez, son Compatriote, & dont on sera peut-être bien aise de voir appuyer

le témoignage par un examen détaillé de cette Piece.

Spectacl. *Ataulphe Trag. Espag.*

La Tragédie de Virginie étoit accompagnée d'un discours, dans lequel, entr'autres choses, on se proposoit de vanger l'Espagne du reproche qu'un de nos plus celebres Dramatiques lui avoit fait, avec cette force d'expression qui lui est propre, de n'avoir point de Tragédies. *Ataulphe* est accompagné aussi d'un Discours, où l'on s'étend beaucoup sur l'art de la représentation, fort défectueuse en Espagne, selon l'Auteur ; & dans ce Discours on insiste de nouveau sur la gloire que les Poëtes d'au delà des Pyrennées ont meritée, comme les autres, dans le genre tragique, pendant les tems heureux du bon goût. Les grands Rois font les grands hommes ; & les Etats, distingués par un certain point de puissance, ne manquent guere de l'être par le nombre des Artistes fameux & des grands Génies. Il faut partir de ce principe, pour rendre justice à l'Espagne. Son beau siécle pour la Littérature, & qui commence à renaître sous Ferdinand, secondé

Spectacl. *Ataulphe Trag. Espag.*

par les Mecènes qu'il honore de sa faveur, est celui où elle donna la Loi dans l'Europe, sous le regne de Charles V, & de Philippe II son fils, qui eut dumoins le plaisir de voir fleurir le génie, s'il doit ceder à son Pere la gloire de l'avoir formé. Charles-quint avoit commencé à exciter l'émulation ; mais son regne ne fut pas assés tranquille, pour lui permettre de porter ce grand dessein à sa perfection.

On a vu dans les recherches de M. de Velasquez, sur l'origine de la Poësie Castillane, que Vasco Diaz Tanco de Fregenal composa, sous le regne de Charles V, differentes Tragédies, telles qu'Absalon, Saül & Jonathas sur les montagnes de Gelboé, & que Ferdinand Perez d'Oliva peut disputer au Trissin la gloire d'avoir composé, le premier, la Tragédie de Sophonisbe. Il est constant que la Sophonisbe Castillane fut représentée, à Rome, sous le Pontificat de Léon X. en 1520. Le genre tragique fut donc connu & mis en usage, en Espagne, avant le fameux Michel de Cervantez, & avant Lope de Vega, à qui

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

les Espagnols instruits reprochent même d'avoir abandonné & fait abandonner les préceptes du genre tragique. Lope ne les ignoroit pas; mais sentant, dans l'élevation & la grandeur de son génie, des ressources superieures aux regles, il les negligea, & se fit même une reputation par ce qui la faisoit perdre à d'autres, qui n'avoient pas les mêmes talens. Ce fut lui, surtout, qui introduisit ce genre bizarre de Tragicomedie, qui attachoit effectivement ses Spectateurs, mais qui, voulant réunir les qualités des deux genres, manquoit les unes & les autres, parce qu'en effet elles sont incompatibles.

On avoit vû, avant lui, des Piéces d'un caractere plus soutenu & plus marqué; telles qu'Enée & Didon de Don Guillen de Castro, Auteur du Cid, qui n'a pas été inutile à Pierre Corneille; une autre Didon; la ruine de Constantinople; une Iphigenie, & bien d'aûtres, dont le Pinciano parle comme d'un spectacle ordinaire, à peu prés aussi commun que celui des Comedies. Ce-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

pendant la plupart de ces Tragedies ne s'étant pas conservées, il semble qu'on peut en conclure, ou qu'elles n'étoient pas d'une grande force, ou qu'elles étoient peu conformes au goût de la Nation, qui a conservé avec soin une multitude d'autres Poësies plus anciennes.

Dans cette supposition, M. de Montiano n'en est que plus digne d'estime, pour s'être proposé de mettre en honneur dans sa Patrie ce noble genre de Poësie, & de l'épurer réellement des passions dangereuses, que tant d'autres Dramatiques semblent vouloir exciter, en se vantant de travailler à les détruire. C'est remplir véritablement le caractére que notre Auteur se donne avec justice (*a*), de rechercher ardemment, dans toutes les occasions qui se présentent, l'avantage de sa Patrie. Cet Esprit de zele à produit celui d'invention, ou l'à dumoins fait revivre.

(*a*) A Animado del zelo con que busco en quantas ocasiones se me presentan las ventajas de mi patria. Disc. secondo sobre las Trag. Esp.

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

M. de Montiano, craignant la Monotomie qu'il trouve, aprés tant d'autres Critiques, dans la versification des Tragédies Françoises, malgré les grandes beautés qu'elles ont d'ailleurs, à écrit *Ataulphe* en vers qu'il appelle héroïques libres, & que nous appellons vers *blancs* ou non rimés.

L'entreprise n'étoit pas aussi hazardeuse, en Castillan, qu'elle le seroit en françois. Tout ce qu'on a tenté chez nous, dans ce goût, n'a jamais pû parvenir jusqu'à être supportable & n'a servi qu'à jetter un ridicule sur les Inventeurs. Le mauvais succès provient il d'une impossibilité réelle, ou du défaut de leur genie & de leurs forces? Nous n'entreprenons pas de résoudre ce grand Problême; il y a de trop fortes raisons de part & d'autre. La plupart, & peut-être tous les Peuples, nos voisins, ont réussi à faire des vers sans rimes, & sans une quantité déterminée de syllabes, comme dans les Langues anciennes. D'un autre côté, la Langue Françoise a moins d'inversions & de transpositions,

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

moins de varieté dans l'arrangement & le tour de ses phrases, que les autres Langues modernes; & par consequent elle est moins susceptibles de libertés, de hardiesses, & de tout ce qui peut donner au discours un air different du langage ordinaire, indépendamment de la rime (*b*).

N'avons-nous pas cependant une sorte de vers non rimés, dans ce que nous appellons Poëmes héroïques en prose cadencée; & de quoi est-il question, en plusieurs endroits de ces ouvrages, si ce n'est de détacher les lignes pour marquer les vers?

Il est dumoins certain qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître de la Poësie, dans cette espece de prose.

(*b*) Nous ne pouvons même tutéer en vers, si ce n'est dans les mouvemens de colere. On fait ici cette réfléxion, parce qu'il paroit étrange que les Castillans, qui dans la conversation loin de parler à la seconde personne du singulier, ne parlent pas même à la seconde du pluriel, mais employent toujours le terme mort *usted*, tutoient toujours en vers, dans les discours les plus tranquiles, & les personnages du rang le plus élevé.

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

A mesure que le monde à vieilli, on a rendu les regles du vers plus génantes. La Poësie Latine est plus libre que la Françoise ; la Grecque, beaucoup plus encore que la Latine. L'Hebraïque l'est infiniment plus que les unes & les autres, & n'étoit peut être guere differente de notre prose cadencée, à en juger par les Pseaumes & les Cantiques des Prophétes, dont plusieurs furent même composés sur le champ. Le monde roule dans un cercle borné ; & lorsque le goût de la difficulté est épuisé, il en veut peut être revenir à celui des hardiesses heureuses & de la liberté.

Quoiqu'il en soit, M. de Montiano n'avoit pas à vaincre tous les prejugés, qui s'opposeroient au succès d'une Piéce Françoise, écrite en vers non rimés. La route étoit ouverte depuis longtems, par quelques Poëtes Castillans des plus fameux. D. Juan de Jauregui les avoit employés, dans sa belle traduction de l'Aminte du Tasse ; Gonzalo Perez, dans la traduction de l'Odissée d'Homere, dont on a porté cet honorable ju-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

gement, qu'elle étoit à peu près égale à l'original.

Le Bachelier D. Francisco de la Torre les a employés si heureusement dans la 3e. Eglogue des Bucoliques du Tage, attribuées par quelques-uns à Quevedo, que les Curieux ne seront pas fachés d'en voir ici un fragment ; c'est la Métamorphose d'Echo :

Blanca, y hermosa Ninfa, en otro tiempo
Ardor de mil enamorados Faunos,
De claros ojos, y cabellos de auro,
De gracia soberana enriquecida :
Agora sola voz, sonido aora
De temerosas y profundas cuevas
De solitarios y cerrados valles.

C'est-à-dire : tendre & belle Nymphe, autrefois l'objet de l'amour de mille Faunes, qui réunissiez à l'éclat de votre teint, à votre blonde chevelure, & au doux feu de vos yeux, tous les charmes des Graces ; vous n'êtes plus à présent qu'une voix sans corps, qu'un vain son, formé dans les profondes & affreuses cavernes, dans les vallées écartées & sauvages.

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

Pour peu qu'on connoisse la Langue Castillane, on trouvera de l'harmonie dans ce passage, & tout ce qui est nécessaire pour le vers, quoiqu'il n'y ait point de rimes. Il ne s'agit cependant pas d'un objet grand & élevé, qui se soutienne de soi-même. Quel aveu ne sera-t-on donc pas obligé de faire en faveur d'un autre morceau, dans une matiere plus susceptible d'énergie, par un Poëte qui n'a pas fait connoître son nom ? Il compare un Brave, entouré d'Ennemis, à un Sanglier, furieux de se voir dans les toiles. Il ne faut que de l'oreille, pour y sentir l'énergie du vers & le vers le mieux cadencé, quand même on n'en comprendroit pas le sens. Qu'on se donne le plaisir de lire à voix haute, & l'on sera forcé d'en convenir.

Qual javali, que de la red prendido,
La libertad y vida procurando,
Mas se embaraza, quanto mas porfia
Salir de la prision que le detiene :
Assi el valiente Curcio, rodeado
Por una y otra parte de enemigos,
Salta, acomete, rompe por las picas,

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

Atropella, derriba, desbarata,
Sin ver que quanto mas y mas pretende
Desenredarse, mas y mas se enreda.

C'est à dire : tel qu'un Sanglier, qui, pris dans les toiles, s'efforce de sauver sa vie & sa liberté ; & qui s'engage d'autant plus, qu'il fait plus d'effort pour sortir de la prison où il est renfermé : tel le brave Curtius, environné d'Ennemis de toute part, s'élance, attaque, s'enfonce dans les rangs hérissés de piques, met en déroute, renverse ce qu'il trouve devant lui, le foule aux piés, sans réfléchir que tout ce qu'il fait pour se délivrer, ne sert qu'à mieux assurer la perte de sa liberté.

On sent fort bien qu'une Tragédie ne sauroit être de cette force, dans toute sa longueur. Il ne seroit pas raisonnable de l'exiger ; mais on trouvera, dans la Piece de M. de Montiano, autant d'endroits qu'il en faut pour justifier le parti auquel il s'est attaché. Nous en citerons quelques uns, pour mettre le Lecteur en état de juger des autres, en le priant de réflé-

chir, que si des oreilles étrangeres en sont frappées, les oreilles Castillanes doivent l'avoir été beaucoup plus.

Le sujet de la Tragédie d'Ataulphe a l'avantage d'être peu compliqué, & presqu'aussi simple que les sujets des Tragédies Grecques. Tout se suit, & les intérêts se démêlent aisément. Le Roi Ataulphe avoit épousé Placidie, sœur de l'Empereur Honorius. Constance, Ambassadeur de l'Empereur, & assez considérable dans l'Empire pour avoir autrefois aimé cette Princesse, avec quelqu'espérance de l'épouser, étoit à la Cour d'Ataulphe, pour presser la paix, dont Placidie devoit être le lien. Rosmonde, Dame ambitieuse de la Nation des Gots, d'un caractere également violent & faux, ne pense qu'à retarder la paix, & qu'à troubler l'amour réciproque du Roi & de la Reine, qui la croit néanmoins son Amie & sa Confidente. Il y avoit deux Seigneurs très-puissans, dans la Nation; Sigeric, & Valia. Celui-ci est d'une fidélité à toute épreuve pour son Roi. L'autre est un Traître qui se

porte aux derniers excès, par les sollicitations de Rosmonde, dont il se croit aimé; il est secondé par un homme détestable, nommé Vernulphe, & par des Troupes entieres qu'il souleve.

C'en est assez pour connoître les Personnages (*c*), qui ne sont pas en plus grand nombre, & pour suivre les différens intérêts qui concourent à l'intérêt principal, & qui font le nœud & le dénoûment de la Piece. Les unités de tems & de lieu ne sont pas moins exactes que celles d'action. La Scene est dans le Palais des Rois Gots, à Barcelone, dans un Sallon qui communique aux appartemens d'Ataulphe & de Placidie.

(*c*) *Ataulphe*, premier Roi des Gots en Espagne.
Placidie, épouse d'*Ataulphe* & sœur de l'Empereur Honorius.
Rosmonde, Dame considérable parmi les Gots.
Sigeric, *Valia*, } Seigneurs Gots.
Constance, Ambassadeur d'*Honorius*.
Vernulphe, confident de *Sigeric*.

ACTE I.

ACTE I.

Le Roi, & la Reine, suivie de Rosmonde, font l'ouverture du Théâtre. « Cette haine ancienne & opiniatre, dit Ataulphe, cette horreur que j'avois du nom Romain, » s'adoucit enfin, Madame, & cede à vos charmes. Ils m'ont persuadé que le courroux d'une ame » généreuse, une fois vangée, ne » doit plus revivre. Non, je ne teindrai plus ce fer affamé de carnage, » dans le sang d'un Ennemi, assez » heureux pour n'avoir pas mérité » votre colere. Mes triomphes pourront se renouveller, & donner un » nouvel éclat à votre couronne, par » la défaite des Vandales, des Alains & des Sueves, qui étendent » leurs conquêtes jusqu'aux extrémités de la terre. (*d*) Ce début est

(*d*) Ya, Placidia, el enojo, el odio antiguo
Con que el nombre Romano abhorrecia
Mi obstinacion, se rinde y se sujeta,
De tu discreto alhago convencido,
A que no deben generosas iras

» vraiment noble, dans la Langue » originale.

Ce que répond Placidie n'a pas moins de noblesse, ni moins d'harmonie : « Que mes oreilles sont » agréablement surprises & flattées, » Seigneur, d'un discours si nouveau ponr moi ! Que le Monde » apprenne donc enfin que la Scandinavie, glorieuse d'avoir formé » dans son sein tant d'ames héroïques, & plus glorieuse encore de » la seule naissance d'Ataulphe, communique des sentimens d'humanité » à ses braves Enfans. Qu'il apprenne » que ce grand cœur, que la Renommée peint quelques fois avec des » traits si terribles, attendri par mes » larmes, produit au dehors la clemence & la bonté qu'il avoit rete-

Despues de satisfechas repetirse.
No mas tenir el irritado acero
En huestes, que no alcance su desgracia
A merecer lo justo de tu enojo.
En Vandalos, Alanos, y Silingos,
Y en los Suevos, que estienden sus conquistas
Hasta el fin de la tierra, renovatse
Podrán mis triunfos, y crecer tus lauros.

» nues cachées jusques là au-dedans » de lui-même. » (e)

Le reste de cette Scene roule sur le même sujet, & annonce clairement le fond de toute la Piece, qui est la paix entre les Romains & les Gots. Le Roi ne reste, sur le Théâtre, que durant cette premiere Scene. Il n'est pas régulier, ni de la majesté du personnage des Rois, de leur faire faire de ces courtes apparitions, qui occasionnent des démarches fréquentes : mais il faut faire attention que le lieu de la sçene étant entre l'appartement du Roi & de la Reine, Athaulphe sort sans doute de chez Placidie, repasse pour rentrer chez lui, & va donner ses ordres pour la célébrité de ce grand jour ; « parce

(e Què bien Suenan, Senor, à mis oidos
Los dulces ecos de tan nuevas voces !
Esso si : sepa el mundo que la Scandia,
De heroycas almas generosa madre,
Y la mas digna en serlo de Athaulpho,
Tambien de Corazones apacibles
A sus gallardos hijos enriquece.
Vea que aquel caracter horroroso,
Con que tal vez la Fama te dibuja,
Borrado con mis lagrimas, descubre
Lo agradable y benigno que ocultaba....

» qu'un Roi, dit-il en finissant, man- » que à son devoir, s'il ne préside » par lui-même à l'exécution de ce » qu'il ordonne. » Cette Sentence, conforme à ce goût de maximes qui est si fort en usage aujourd'hui sur le Théâtre, est assez foible dans la traduction ; mais elle est heureuse dans l'original :

Porque no Cumple un Rey con lo que debe,
Si no assiste efficàz à lo que manda.

M. de Montiano étoit (*f*) un Savant distingué, qui connoissoit le Théâtre des Nations voisines, du moins celui des François : son seul Ataulphe en fait foi. La Piece est aussi réguliere que les nôtres, dans la liaison des sçenes. Les raisons, pour lesquelles les Personnages paroissent ou se retirent, sont annoncées avec une exactitude qui va quelquefois jusqu'au scrupule. Il ne manquoit pas de la délicatesse nécessaire pour

(*f*) Nous avons remarqué, dans un autre article, qu'il est mort l'année derniere.

mieux déguiser le jeu du Théâtre ; mais il a voulu, sans doute, rendre la pratique des regles sensible & aisée à saisir, dans le dessein où il étoit de les mettre en vigueur sur le Théâtre Espagnol.

Placidie, restée seule avec Rosmonde, qu'elle croit son Amie, s'applaudit de son sort, & touche en passant l'amour de Constance, qui dure toujours, mais qui ne trouve en elle, pour tout retour, qu'une simple bienveillance. La perfide Rosmonde essaye en vain de ranimer, dans le cœur de Placidie, ses anciens feux : en Fourbe adroite, elle ne fait que de foibles efforts pour une premiere fois, Placidie rentre chez elle, & la liaison des sçenes est ici plus délicate.

Rosmonde fait connoître librement, dans un Monologue, ses mauvais desseins, & son caractere noir, qui est comme un composé de la Cléopâtre de Corneille dans Rodogune, de l'Eriphile de l'Iphigenie, & de l'Hermione, dans l'Andromaque de Racine. Nous ne prétendons pas que le Tragique Castillan ait copié les

François ; il a profité de leur lecture, il y a puisé des idées, qu'il a rassemblées ensuite en homme d'esprit, & dont il a formé un caractere marqué & soutenu, qu'il a sû adapter à son sujet. Les Critiques Anglois, qui ne font pas grace à ces sortes de confidences que les Acteurs font au Public, sous prétexte d'en faire à un Ami ou à une Suivante, censureroient à plus forte raison ici, & dans quelques autres endroits, un monologue un peu long pour être bien naturel. Mais il y en a tant d'exemples, dans les meilleurs Dramatiques François, que nous ne sommes guères autorisés à relever ce défaut dans un Etranger.

Sigeric, Seigneur considérable parmi les Gots, vient interrompre Rosmonde, accompagné de son Confident, Vernulphe, homme d'un caractere semblable à celui du Narcisse de Racine, dans Britannicus. Il veut d'abord exprimer sa tendresse à Rosmonde ; mais cette femme hautaine, bien plus amoureuse de son élévation & de sa fortune, que de celui qui se croit aimé d'elle, lui ré-

pond que dans une occasion où l'honneur seul doit parler, les discours tendres sonnent mal à ses oreilles. Elle lui reproche sa lenteur, & sa politique trop circonspecte ; » tan-
„ dis que Placidie, non contente de
„ regner souverainement sur les vo-
„ lontés d'Ataulphe, veut encore, à
„ la honte des Gots, que la lâcheté
„ & l'inaction émoussent ces armes
„ invincibles, que l'Univers consterné
„ révere. Ce Peuple redoutable, avec
„ qui le grand Alexandre n'osa ja-
„ mais mesurer ses forces, que Pyr-
„ rhus eut tant de soin de détourner
„ de ses Etats, qu'Auguste invita avec
„ tant d'empressement à une paix
„ qu'il lui importoit de ménager ; ces
„ essains innombrables de Nations
„ intrépides, à qui l'Europe, ni l'Asie,
„ ne purent suffire, & dont les triom-
„ phes éclatans retentissent jusques
„ dans les déserts d'Afrique ; aujour-
„ d'hui, une Etrangere, que nous vî-
„ mes hier dans un honteux escla-
„ vage, sacrifie à sa Patrie la gloire
„ de ce Peuple qu'elle trahit. „

Elle propose ensuite de prendre occasion de l'amour de Constance

pour Placidie, de cet amour qui amena Constance, à Barcelone, bien plus que le désir de la paix, pour inspirer des soupçons à Ataulphe. Si cet expédient ne suffit pas, elle en veut de plus violens ; fallut-il en venir à la révolte. „ Apprenez du
„ moins, poursuit-elle, que vous
„ aspirez envain au bonheur de me
„ donner la main, si vous ne vangez
„ auparavant l'opprobre qu'on im-
„ prime à la Nation des Gots. Ou
„ ne perdez pas un instant pour nous
„ vanger, ou perdez toute espérance
„ de toucher mon cœur :

O sin perder instante lo consigue,
O la esperanza de obligarme pierde.

Rosmonde se retire, & laisse Sigeric avec Vernulphe. Ils tiennent conseil. Sigeric exprime d'abord des sentimens à peu près semblables à ceux du Cinna de Corneille, combattu par l'amour d'Emilie & l'horreur d'un crime. Vernulphe, plus déterminé & plus méchant, l'encourage.
„ Gardez-vous, Seigneur, de vous sou-
„ mettre à la tyrannie des regles com

„ munes ; la Fortune accorde ses fa-
„ veurs à la Témérité, plûtôt qu'à la
„ timide circonspection ; & les cou-
„ leurs de l'équité ne manquent ja-
„ mais, dans l'esprit du Peuple, à un
„ parti soutenu de la victoire. „ Ce trait est fort beau en Espagnol, mais surtout la derniere pensée :

Huye, pues, Sigerico, de cenirte
A la medida de estudiadas reglas :
Que la Fortuna mas que no de cuerdos
Suele dexar se hallar de temerarios ;
Y en el concepto de la plebe nunca
Le faltò la razon à la victoria.

On sera bien aise de pouvoir ici comparer, aux deux derniers vers, la même pensée, à peu près, que Corneille exprime, en sept vers, dans la Tragédie de Cinna. Le Poëte François ne peut être accusé de pléonasme, ni de foiblesse de stile ; chaque vers présente de nouvelles images : mais on ne peut refuser, au Castillan, la gloire de l'énergie, & d'une précision, qui laisse beaucoup à penser : c'est Cinna qui parle, à Emilie,

de l'effet qui doit suivre le succès de la conjuration.

Demain j'attens la haine, ou la faveur des hommes,
Le nom de Parricide, ou de Libérateur ;
Cesar, celui de Prince, ou d'un Usurpateur.
Du succès, qu'on obtient contre la tyrannie,
Dépend, ou notre gloire, ou notre ignominie ;
Et le Peuple, inégal à l'endroit des Tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivans.

Valia, Seigneur Got, inviolablement attaché à son Roi, vient au Palais pour l'affaire importante de la paix. Sigeric tente de lui inspirer ses sentimens de rebellion, & d'avilir le Roi à ses yeux. » Ce Prince cou-
» rageux, dit-il, devant qui l'altiere
» Rome humilia son orgueil, & qui
» pourroit à présent retourner en
» Asie, pour y régir glorieusement ses
» Peuples naturels, après avoir foulé
» aux pieds les Habitans de l'Euro-
» pe, se deshonorant par des senti-
» mens lâches, & prétendant con-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

» clure aujourd'hui un Traité avec » les Romains, dreſſe à la Paix des » Autels & des Temples, pour y » ſuſpendre ces armes formidables, » arrachées de ſes mains par l'oiſi- » veté, & par Placidie, à qui elles ſer- » viront de trophée. Ce morceau eſt tout-à fait énergique dans l'Original:

Nueſtro Monarcha, à cuyo brio Roma
Humillò ſu altivez, y que oy pudiera
Bolver al Aſia à dominar ſus pueblos,
Deſpues de haber hollado los de Europa;
De maximas infames pervertido,
Templos y altares à la paz levanta,
Que oy prétende ſentar con los Romanos;
Donde las armas formidables pendan
Del ocio y de Placidia por deſpojos.

Valia juſtifie le Monarque, & déſapprouve ce goût barbare, qui ne reſpire que la guerre: » quand il » ſeroit, dit-il, auſſi facile qu'on ſe » l'imagine, de s'emparer des Pro- » vinces Romaines; quand attaquer » & vaincre, ſeroit effectivement » une même choſe; ſeroit-ce le par- » ti le plus expédient, de nous pri-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

» ver de l'appui des Traités, & de » n'avoir jamais d'autre droit à allé- » guer, en faveur de nos conquêtes, » que celui des Armes? ſeroit ce le plus » expédient, d'écouter la voix affreu- » ſe de la victoire, que nous croi- » rions entendre de nouveau, ou la » voix flatteuſe des plaiſirs de l'Ita- » lie, au riſque de nous voir arrêter » au paſſage des Alpes, par les » Troupes qui les défendent, de » voir échouer tous nos travaux & ,, tous nos efforts, & d'être con- ,, traints, après une triſte défaite, ,, de rentrer dans les contrées in- ,, cultes & ſauvages du Nord? Ne ,, ſerons-nous donc jamais fixes? ,, Serons-nous éternellement un ob- ,, jet d'exécration pour l'Univers? ,, Serons-nous toujours des Barbares ,, inſociables? Sigeric, croyez-moi; ,, la même épée qui fonde les grands ,, Empires, les détruit auſſi, ſi la ,, raiſon ne la gouverne.

,, Je ſens, répond Sigeric, la for- ,, ce de ce langage: cependant, pour ,, vous parler nettement, je ne com- ,, prens pas comment cette Placidie ,, aime Ataulphe & notre Nation,

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

,, autant que ſes Partiſans l'aſſurent, ,, lorſque s'employant avec tant d'ar- ,, deur à détourner notre colere & ,, nos armes de ſes chers Romains, ,, elle nous met aux priſes avec des ,, Ennemis non moins redoutables, ,, qui envahiſſent l'Eſpagne; Guer- ,, riers, qui ſortis comme nous des ,, Forêts ſauvages, qui leur ont ſer- ,, vi de berceau, après avoir exercé ,, leur valeur contre les Bêtes féro- ,, ces qui les partageoient avec eux, ,, ont entrepris de ſubjuguer l'Uni- ,, vers. Ces dernieres paroles ont une force merveilleuſe dans les vers:

Soldados, que tambien como noſotros,
De la barbata cuna de los boſques,
Deſpues de exercitarſe con las Fieras,
Salieron à guerrear al univerſo.

Sigeric, ſuivi de Vernulphe, va, plein d'impatience propoſer au Roi ſa penſée, au ſujet de la Paix; & l'Acte finit par un Monologue de Valia, qui forme la derniere Scene. L'action, comme on le voit, continue dans l'entre-Acte; & les Spectateurs en ſuſpens, par l'art du Poë-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

te, ſont intéreſſés à la ſuite de l'évenement.

ACTE II.

Dans cet Acte, & les ſuivans, excepté quelques endroits du dernier, nous ſuivrons préciſément la conduite de la Piece, ſans y mêler les réfléxions qui nous ont paru indiſpenſables pour le premier: on eſt dans une telle prévention contre le Théâtre Eſpagnol, que nous avons cru devoir faire remarquer, dès les commencemens de cette Piece, à quel point les regles y ſont obſervées.

Conſtance paroît ſeul dans la premiere Scene. Le Monologue eſt aſſez long; mais on ne le trouve pas déplacé, parce qu'il eſt ſoutenu & animé de ces grandes paſſions, qui naiſſent en foule dans une ame qui balance entre des partis contraires, ſans pouvoir ſe fixer. ,, Toutes mes ,, eſpérances, ſe dit-il à lui-même, ,, avortent à la fois. Il faut renoncer ,, à Placidie. Ni la guerre, ni la fureur, ,, ni la différence de mœurs & d'inté- ,, rêts, ne peuvent l'arracher du

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

„ cœur d'Ataulphe. Quel parti dois-
„ je prendre? je ne vois, de toute part,
„ que les plus fâcheuſes extrêmités.
„ Si je me déclare pour Sigeric, il
„ me faudra ſoutenir l'odieuſe ré-
„ putation d'un Traitre : ſi je prens
„ le parti du fidele Valia & de
„ l'honneur, il faut me réſoudre à
„ périr aujourd'hui. Ah ! puiſqu'il
„ faut choiſir, mourons avec notre
„ honneur. Mais quoi ! lorſque le
„ ſort me fournit l'occaſion, ſi non,
„ de finir mes peines, du moins de
„ les adoucir, je ſerai moi-même
„ mon plus cruel Tyran ! Je me pri-
„ verai de ce foible ſoulagement,
„ que l'eſpérance prête à la dou-
„ leur ?

Sigeric vient trouver Conſtance, comme prenant intérêt au ſuccès de ſa négociation. Il lui dit, cependant, qu'il craint fort que la paix déſirée n'ait pas lieu ; que les inconſtances paſſées du Roi doivent l'inſtruire. Le paſſé, répond Conſtance, doit être enſeveli dans l'oubli, & ne point reveiller de défiance. „ Ah ! „ que vous connoiſſez mal les Rois, „ replique Sigeric : ils changent quel-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

„ quefois de diſcours, jamais d'in-
„ tention.

Ah ! qué mal que conoces, que los Reyes!
No la intencion, la voz es la que mudan !

Il lui fait appréhender enſuite que l'averſion des Gots, pour une Reine étrangere, n'aille juſqu'à mettre la vie de Placidie en danger. Cette ſeule penſée fait frémir l'amour de Conſtance ; il commence à mettre quelque confiance en Sigeric.

Le Roi paroît ſur la Scene à ce moment, & dit à Conſtance, qui ſe retiroit, que la Reine a quelque choſe à lui communiquer dans ſon appartement.

Le Roi, reſté avec Sigeric, lui témoigne l'empreſſement qu'il avoit de le voir, pour lui faire part, comme à un ſujet honoré de ſa faveur, de la paix réſolue avec les Romains ; mais s'appercevant de la froideur de Sigeric pour cette nouvelle, il lui en demande la cauſe.

„ Il y en a de ſi importantes, dit „ Sigeric, & en ſi grand nombre, „ que je ne ſais leſquelles vous ex-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

„ poſer : mais elles partent toutes du „ zele le plus pur & le plus ardent „ pour mon Roi, & il n'y en a au- „ cune qu'il puiſſe déſaprouver. Il lui dit qu'il auroit été expédient de ménager de loin ces Gots indociles, toujours plus portés à la Guerre qu'à la Paix, & qui commencent à donner quelques marques de leur mécontentemens ; qu'il eſt auſſi quelqu'autre raiſon, mais qu'il lui en coute trop, pour attriſter ſon Roi, ſans une néceſſité abſolue.

Cet air de myſtere ne ſert qu'à exciter la curioſité d'Ataulphe, comme Sigeric ſe le propoſoit. Il continue quelque tems de témoigner ſa répugnance, juſqu'à ce que menacé de l'indignation du Roi, s'il ne lui révéle ſon ſecret, quel qu'il ſoit, le Fourbe ſe jette à genoux, affecte un profond reſpect pour ſon Maître, lui apprend l'ancien amour de Placidie pour Conſtance, & fait naître mille ſoupçons contre cette vertueuſe Princeſſe.

„ Avant qu'elle vous fut unie, lui
„ dit-il, elle fut deſtinée à Conſtan-
„ ce, & à ſuccéder avec lui à l'Em-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

„ pire. Il eſt incroyable, avec quelle
„ inſolence & quelles expreſſions
„ groſſieres la vile Populace exagere
„ cette legere étincelle, groſſie dans
„ ſon imagination. J'aurois horreur
„ de les rapporter ; mais vous m'or-
„ donnez, Seigneur, de parler ſans
„ déguiſement. Ne lui ſuffiſoit-il
„ pas, dit le Peuple, en parlant de
„ la Reine, qu'Ataulphe eut pris ſes
„ caprices pour regle de toutes ſes
„ actions, & qu'il eut fait un Tem-
„ ple de la volupté, du lieu redou-
„ table où Mars dictoit ces decrets
„ rigoureux, qui couvroient de ſang
„ la Terre & les Mers, & où l'on
„ décidoit, ſans appel, du ſort de
„ l'Univers & des Mortels ? la Na-
„ tion invincible des Gots étoit-elle
„ encore reſervée à ce comble d'ig-
„ nominie, que la Paix, qu'on la
„ force d'accorder aux vils Ro-
„ mains, fut l'ouvrage de l'ancien
„ Amant de notre Reine (g)

(g) No le baſtaba, dicen, à la Reyna
El que Ataulpho ſus acciones regle
A ſu arbitrio, cambiando à infame templo
De la delicia, el ſitio donde Marte
Dictaba aquellos aſperos decretos,

Spectacl. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

„ Ciel ! quelles horreurs, s'écrie „ Ataulphe, quelle ſacrilege témérité » dans ce Peuple inſolent ! quelle » aveugle phrénéſie ! Quoi ? Sigeric, » ils ont l'audace de noircir le cœur » auguſte de Placidie ; ce cœur où » je vis & je reſpire ! De ridicules » chimeres, fruit de leurs préven- » tions ou de leurs deſirs, ont plus » de pouvoir que l'amour de Pla- » cidie pour leur Maître, plus que » toutes les vertus qui me charment » dans la Reine, & qui ont fait leur » admiration, depuis le jour heu- » reux où des ſermens ſacrés l'ont » unie à mon ſort ! Seigneur, dit Si- » geric, rien de tout cela ne me ſur- » prend, quand je penſe que les » Gots.....

La Reine arrive dans ce moment, avec l'Ambaſſadeur, pour témoigner à Ataulphe ſa reconnoïſſance, au

Que cubrian de ſangre el mar y tierra ;
Donde ſe decidia ſin recurſo,
De la ſuerte del orbe y los mortales ;
Sino que al fin, para mayor afrenta
De los invictos Godos, ſe dirijan
Las paces que procura al vil Romano,
Por el que en otro tiempo fue ſu Amante ?

Spectacl. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

nom d'Honorius & de l'Empire. Elle eſt fort ſurpriſe de la froideur & des délais du Roi, dont elle ignore la cauſe. Ce changement imprévû, & la ſurpriſe qu'il occaſionne, forment une très-belle ſituation. Conſtance, qui a d'ailleurs ſes raiſons pour ne pas deſirer la paix, en parle avec une indifférence & une générosité, qui conviennent parfaitement à un Romain. Il va juſqu'à dire au Roi que, s'il n'avoit pris le parti d'en agir comme il fait, lui, Conſtance, le lui auroit propoſé. Le reſte de la ſcene ſe paſſe avec beaucoup de reſerve de part & d'autre ; & cet air de miſtere donne beaucoup de plaiſir aux Spectateurs, adroitement préparés.

Le Roi ſe retire, & la Reine demeure avec Conſtance. » Avec quelle » legereté, dit-elle, la Fortune, qui » ſembloit me ſourire, s'eſt-elle en- » volée ! Que ſes faveurs durent peu ! » Elle m'étoit ſi favorable, Conſtan- » ce, que je ne pouvois la ſoupçon- » ner d'une trahiſon. Tout a changé, » au moment que je m'y attendois le » moins ; &, ce qui fait le comble de

Spectacl. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

» mon chagrin & de mon mal- » heur, je me vois réduite à gé- » mir, ſans pouvoir y remédier. Je » pleure les effets d'un ſi cruel revers, » & j'en ignore la cauſe. Madame, » dit Conſtance, je l'ai pénetrée, dès » que j'ai vû le Roi s'arrêter avec Si- » geric. Les deſſeins de Sigeric, re- » prend Placidie, ſeroient contraires » aux miens ? & depuis quand ? De- » puis que vous êtes devenue ſa Rei- » ne, répond Conſtance. C'eſt ici un » crime impardonnable, que d'être » Romaine, & une ſource intariſſa- » ble d'averſion. Leur haine ne ſera » ſatisfaite que par votre perte. » Voyez, Madame, ce que vous pou- » vez vous promettre ici de conten- » tement, & combien cette ſituation » eſt indigne de votre naiſſance & de » votre mérite ».

Placidie ſe raſſure, ſur l'amour d'Ataulphe, ou du moins ſur la réſolution de donner, à ces Barbares, l'exemple d'une mort généreuſe & irreprochable. Elle engage Conſtance à étudier de plus en plus les deſſeins de Sigeric, & elle ſe retire.

Spectacl. *Ataulphe Trag. Eſpag.*

ACTE III.

Ataulphe paroit avec Vernulphe, & lui témoigne ſa ſurpriſe, de ce qu'il ne l'a pas averti des premieres apparences de ſédition qu'il avoit remarquées dans le Peuple. Vernulphe répond, que tous les mécontentemens n'aiant pas d'autre cauſe que des projets de paix qu'il ne croyoit pas ſérieux, il les avoit mepriſés. » Jamais je n'ai penſé, Seigneur, que » votre génie martial voulut la paix » avec les Romains. Depuis le pre- » mier jour que votre bras invincible » s'eſt chargé de la lance, il eſt inoui » qu'on vous ait offenſé impuné- » ment ; & j'ai crû qu'il étoit inutile » de vous avertir des ſentimens de » la multitude, perſuadé que les vo- » tres, différens en apparence, al- » loient au même terme par une au- » tre route ».

Le Roi eſt ferme dans ſon deſſein. Il engage Vernulphe à le faire approuver de Sigeric ; non qu'il craigne les obſtacles que Sigeric y pourroit apporter, mais pour n'avoir pas lieu

de s'irriter contre lui. Resté seul : » Ce » Peuple téméraire, dit-il, ne m'a-t'il » pas vû, au milieu des factions les » plus formidables & les plus sangui- » naires, formées par les Etrangers » & par mes Proches, les dissiper » avec une égale intrépidité? Ah! les » contradictions d'un Peuple m'in- » quietent beaucoup moins, que les » intrigues de Constance, qui les fo- » mente! le Perfide, pour m'enlever » mon Epouse, fait passer ses desseins » pervers dans le cœur de mes Sujets; » il consent que la paix se differe, » comme je l'ai oui de sa bouche, » pour mieux assurer le succès de son » artifice. Mais il n'en est pas où il » pense, cet audacieux Politique. » Que la paix soit conclue sans dif- » ferer, & qu'il s'éloigne aussitôt. » Mais s'il conserve quelque place » dans le cœur de Placidie, à quoi » servent toutes mes mesures? à me » délivrer de sa facheuse présence? » c'est trop peu pour l'état où je suis. » Son éloignement ne peut me conso- » ler du bonheur dont je le croirai en » possession, & des faveurs que.... » Mais non! cette candeur aimable,

» & l'image de la vertu tracée, en ca- » racteres majestueux, sur ce visage » adorable, ne donnent pas lieu à ces » injurieux soupçons ».

Valia, qui avoit été mandé par le Roi, arrive, & lui découvre la trahison de Sigeric. Le Monarque en témoigne une vive surprise, & ne sait plus à qui se fier. Tout lui devient suspect. Placidie se présente alors, toute éplorée, & dit : » que ne pou- » vez-vous lire, Seigneur, au » fond de mon ame la douleur qui » m'oppresse! Non, vous ne doute- » riez plus alors d'une vérité que je » viens vous apprendre, moins par » mes paroles que par mes larmes. » Mais le devoir m'envie cette con- » solation, & je crois voir mon » Epoux & mon Roi soupçonner les » témoignages de la douleur la plus » vive & la plus sincere «.

Le Roi ne peut s'empêcher de s'attendrir; mais il ne se rend pas tout à fait. Il veut approfondir ses soupçons. Cependant la Reine n'en pénetre pas la cause; & le voiant retiré, elle fait connoître, à Valia, l'horreur d'une situation d'autant plus cruelle,

qu'elle ne sait même où chercher le remede. Valia lui apprend qu'outre Sigeric & Vernulphe, Rosmonde la trahit selon toute apparence; que Sigeric s'opposant à la paix, il ne le fait que par les conseils de cette impérieuse Maitresse; qu'il a même été question de Constance, & que c'est ce qui a le plus ému le Roi.

» N'en dites pas davantage, lui » répond Placidie, & ne portez pas » ma douleur au comble, par d'au- » tres explications. J'en comprens, » Valia, beaucoup plus que vous ne » m'en dites. Malheureuse que je » suis! c'est moi-même, qui ai fourni » des armes à sa perfidie. C'est moi, » qui lui ai fait la confidence des ten- » dres feux de ma premiere jeunesse; » sentimens purs, irréprochables, » mais qui, sans doute, empoison- » nés par cette Perfide, font le su- » jet amer de mes larmes! Quel in- » térêt, quel dessein, quelle espe- » rance d'élever sa fortune, sur les dé- » bris de la mienne, l'a portée à me » faire un crime des inclinations de » l'enfance «? Ce morceau est très-

bien dans la langue originale, & mérite d'y être lû (*h*) :

„ Madame, dit Valia, je ne puis „ plus me dispenser de vous reveler „ un secret presque oublié, digne ef- „ fectivement de mon oubli & du „ mépris d'une grande Reine. Avant „ que vous fussiez Reine des Gots, „ & du cœur de l'heureux Ataulphe, „ Rosmonde voyoit dans sa naissance „ & dans sa beauté, & plus encore „ dans son orgueil, tous les avanta- „ ges capables de fixer le cœur du „ Souverain, & de partager sa cou- „ ronne. Déchue de cette double es- „ pérance, elle a feint d'aimer Sige- „ ric, pour déguiser sa douleur, ou „ son ressentiment. Tout ce que je

(*h*) No prosigas,
Ni mi dolor con explicarte aumentes;
Pues mas comprendo yà, que me insinùas.
Yo, Valia, yo infeliz, el instrumento
De su alevosa sugestion he sido.
Yo de mis tiernos juveniles años,
Aunque sencillas, la fiè memorias,
Que lloro yà, por su intencion viciadas.
Mas, què interès, què fines, què promessas
De elevar sus ventajas con mi estrago,
La han podido inducir à que suponga
Mis niñezes assunto de un delito?

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

„ vois aujourd'hui me fait soupçon-
„ ner qu'elle conserve la même pas-
„ sion, sinon pour Ataulphe, du
„ moins pour le sceptre; & pour
„ l'arracher de votre main, sa fureur
„ ira jusqu'à perdre celui qui l'y a
„ mis, si elle ne peut vous perdre
„ sans lui. Son caractere, Madame,
„ que je connois depuis longtems,
„ me rend tout croïable.

„ Eh quoi! dit Placidie, (avec des
„ sentimens qui ressemblent assez à
„ la jalousie de Phedre contre Aricie
„ dans Racine); le danger imprévû de
„ perdre Ataulphe me menace enco-
„ re! O ciel! reservois-tu ce coup
„ terrible au terme de ma vie! Dé-
„ solée, inconsolable, gémissant a-
„ merement du délai de la paix ou
„ de sa rupture, de la perte du cœur
„ du Roi & de sa présence, tant de
„ malheurs ne surpassoient pas la
„ force de mon courage: mais qu'une
„ ardeur plus ancienne que la mien-
„ ne, conçue pour Ataulphe par un
„ objet qui est tous les jours sous ses
„ yeux, se ranime & prenne aujour-
„ d'hui de nouvelles forces; c'est le
„ comble de la douleur, c'est un tour-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

„ ment qui passe mes forces! O
„ cruelle fortune! c'est ton dernier
„ trait. „

„ Valia la console, en l'exhortant
„ à ne pas se défier de ses charmes,
„ dont le pouvoir regne encore sur
„ Ataulphe, qui peut être aimé de
„ Rosmonde sans ceder à sa passion „.
Rosmonde arrive. Valia disparoit, pour laisser à la Reine l'occasion de l'interroger & de lui parler en liberté.

Cette artificieuse femme, qui ne s'imagine point que la Reine soit informée de ses vues, lui fait mille protestations de son dévoûment, & du zele de Sigeric pour la paix. Placidie dissimule quelques momens; mais elle éclate enfin, & fait connoître tous ses soupçons: elle menace la Perfide d'un prompt chatiment, & va prendre des mesures pour sa sureté. Rosmonde, en quittant la scene, après Placidie, dit quelques paroles qui font entrevoir que son intrigue est mieux liée qu'on ne pense, & qui préparent à la suite des évenemens, avec ce degré de clarté & d'obscurité nécessaires pour

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

interesser, en tenant le Spectateur suspendu.

ACTE IV.

Constance & *Sigeric* paroissent sur la scene, & semblent mutuellement se faire des confidences, dont ni l'un ni l'autre de ces deux Courtisans n'est la duppe. *Constance* va, dit-il, veiller à la sureté de la Reine, en joignant ses mesures à celles de *Sigeric*; celui-ci, étant seul, fait connoitre le fond de son ame, dans un nouveau monologue, mais court cette fois ci, & fort naturel.

Rosmonde vient trouver *Sigeric*, qui agissoit trop lentement au gré de cette femme violente. » Ingrat!
» lui dit-elle, (en empruntant bien
» des sentimens d'Emilie à Cinna,
» & d'Hermione à Oreste,) que j'ai
» fait un mauvais choix, en te don-
» nant ma tendresse & ma confian-
» ce? Dis moi, Infidelle, Parjure,
» pourquoi tu as oublié tes sermens,
» jusqu'à me couvrir d'opprobre,
» tandis que tu me promettois une
» couronne? quel est l'effet de tes

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

» laches artifices? nul autre que de
» faire échouer tous mes desseins,
» de les faires avorter, & de les
» reduire à de vaines menaces (*i*).
» Te flates-tu du fol espoir de me
» voir à toi, tandis que tes parjures
» violent la condition à laquelle ton
» bonheur étoit attaché? T'imagines-
» tu donc que le cœur de Rosmonde
» soit susceptible des foiblesses vul-
» gaires de l'amour, & que ses pré-
» tentions une fois jouées, elle puisse
» consentir de nouveau à se capti-
» ver? Traitre! j'en fais le serment:
» si tu trompes ma confiance, je t'o-
» terai jusqu'au plaisir de penser que
» jamais je t'aie donné lieu de con-
» cevoir quelque espérance.

(*i*) Què debil ilacion te lisongèa
De conseguir la gloria de ser mio,
Si perjuro, à la dicha de esperarla,
La condicion que precediò, destruyes?
Imaginas, que caben en Rosmunda
Los caprichos vulgares del afecto,
Y que al quedar su presuncion burlada,
Consentirà otravez aprisionarse?
Por los cielos, traydor, que si en tu vida
A perturbar mis confianzas buelves,
Que de esse falso corazon te arranque
Hasta la menos distinguida Seña
De que en èl descansaron mis memorias.

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

,, Quelle surprise & quel frémissement, dit Sigeric, me saisissent ,, à ce discours & confondent toutes ,, mes pensées ? Moi le sujet de votre colere & de votre fureur ! moi ,, l'objet de vos mépris ! moi un insolent, un indiscret, un trompeur ,, & un fourbe, qui vous outrage, & ,, qui me deshonore ! Quelle injuste ,, impression, quelle basse calomnie ,, peut avoir troublé l'union de nos ,, cœurs ! La foi, longtems éprouvée, ,, verra-t'elle éteindre en un instant ,, les sentimens qu'elle avoit fait naître ? Le Roi, à qui j'ai donné mille ,, soupçons, Constance trompée par ,, mes stratagemes, sont-ils les preuves de ma perfidie ou de ma négligence à vous servir ? Le jour n'est ,, point encore à la fin de sa carriere, ,, & je n'ai donné nul relache à mes ,, efforts : avez-vous droit de me reprocher que je retarde votre vangeance ,, (*k*) ?

(*k*) Ann mas la admiracion que el sobresalto
Todo el animo llena y le confunde.
Yo aborrecible objeto de tu enojo !
Yo miserable oprobio de tu furia !
Yo desprecios ! yo offensas ! yo descuidos.

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

Il apprend ensuite, à Rosmonde, le détail de ce qu'il a déja fait pour la vanger ; comment il a révolté l'armée contre les desseins du Roi, jusqu'à la mettre dans la disposition d'attenter à sa vie, s'il persiste dans sa résolution ; comment, par le moyen de Vernulphe, il a répandu parmi les Grands & dans le bas peuple les bruits les plus odieux & les plus flétrissans contre la Reine &c.

Rosmonde, à son tour, lui communique les motifs de ses craintes, l'entrevue du Roi avec Valia & d'autres Sujets fideles, les marques de colere qu'ils ont données l'un & l'autre, les larmes de la Reine pour attendrir & détromper Ataulphe. ,, J'ai, dit-,, elle, vû pleurer la Reine ; & sans ,, doute elle employoit son adresse & ,, ses charmes, pour faire échouer les ,, ruses où tu mets ta confiance. O

Yo engannos ! yo, señora, yo dobleces,
Que te injurian à ti, y à mi me infamen !
Què bastarda impression, que vil calumnia
Tan acordes espiritus altera ?
La merecida fé de muchos años
Es capaz de extinguir se en breves horas ?
Vencido yà Constancio de mi maña,
El Rey por mi influencia rezeloso,
Me confirmas omisso, ò delinquente ? . , . . .

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

,, ciel ! ce ne sont plus les horreurs ,, de la mort qui m'épouvantent, ,, c'est le triomphe de mon Ennemie ,, qui me fait frémir. Mais d'où viennent mes gémissemens ? & de quoi ,, puis-je me plaindre, que de ma crédulité, qui m'a fait mal placer ,, mon estime, & qui m'a rendue trop ,, facile à concevoir de folles espérances ? J'ai été assés simple, pour ,, compter sur un Amant qui trahit ,, sa noblesse par l'indignité de ses ,, sentimens, & qui substitue à l'audace martiale de grossiers artifices... ,, Ah ! si j'avois accordé mon amour ,, à quelque ame généreuse ! Mais ,, apprens, Lâche, que je saurai me ,, punir, , , . Ma fureur . . . . (*b*)

(*l*) A perode què me quexo, de què gimo
(Ah, pese à mi ilusion !) si facil hice
Aprecio de unas necias esperanzas ;
Si me fie de un hombre, en cuya sangre
Indigna, la grandeza se desluce,
Substituyendo aquel altivo arrojo
Militar en politicas grosseras !
Ah ! si hubiesse mi amor depositado
En mas activo generoso pecho !
Mas yo, vulgar amante, yo rabiosa
Sabre emmendar . . . .

On ne peut lire ce morceau, sans se rappeller celui de Corneille dont il est

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

Rosmonde se retire, pour éviter la présence de la Reine qui arrive.

imité, quoique l'imitation ne soit pas servile, & qu'elle soit même fort bien déguisée. C'est Emilie, qui parle de la répugnance que Cinna avoit à servir la vengeance de sa Maîtresse contre son Souverain :

Pardonnez-moi, grands Dieux si je me suis trompée,
Quand j'ai pensé cherir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave, en son lieu supposé.
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être :
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envie recevroient cette loi,
S'ils pouvoient m'acquerir à même prix que toi.
Mais n'apprehende pas qu'un autre ainsi m'obtienne :
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs *tienne* ;
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lacheté n'ose me meriter . . .

Cinna act. 3. Sc. 4.

Les paroles d'Emilie nous paroissent beaucoup plus nobles, & nous plaisent plus que celles de Rosmonde : mais cela n'ote aucun merite à M. de Montiano. Le ca-

Sigeric reste sur la Scene, & la Reine veut le faire parler ; elle lui rappelle la bienveillance dont elle lui a donné mille preuves ; elle lui reproche son opposition à la paix. „ Les „ Gots, lui dit-elle noblement, ne „ peuvent-ils cueillir de lauriers qui „ ne soient arrosés du sang des Ro„ mains ? n'y a-t-il que ces braves „ Rivaux, contre lesquels ils puis„ sent exercer leurs bras armés du „ fer sanguinaire ?

No ha de hallarse un laurel para los Godos,
Que con aquella sangre (de los Romanos) no se riegne ?
No ha de esgrimir el brazo la cuchilla,
Sin que en su hidalga resistencia corte ?

Le reste de la Scene se passe à

ractere d'Emilie est bien different de celui de Rosmonde. Quoique pour le moins aussi fier & aussi courageux, il n'est ni si violent ni si noir. Aussi, la fin de l'un & l'autre de ces deux personnages est-elle bien differente. Il falloit, pour soutenir les caracteres, le même discernement dans le détail de leurs discours, que celui qu'on remarquera dans la catastrophe.

presser Sigeric, de la part de la Reine, & à se défendre, de la part de Sigeric, de sortir de la reserve & de l'obscurité, dans laquelle il s'enveloppe : ils disent un vers, chacun à son tour, en argumentant & en répondant, en se portant des bottes, si l'on nous permet ce terme, & en les repoussant alternativement à la vieille façon de Corneille ; en quoi l'on risque beaucoup de donner un air comique & burlesque aux traits les plus sérieux, quelque ingénieux & quelque nobles qu'ils soient en eux-mêmes.

Le Roi survient, & remarque en Sigeric quelques airs de fierté, qu'il veut réprimer. Sigeric feint de n'avoir désobligé la Reine, qu'en lui cachant ce que le Roi seul pouvoit lui expliquer ; il se retire pour lui en laisser la liberté.

Placidie fait de nouveaux efforts, pour regagner le cœur & la confiance du Roi : ses craintes semblent le faire balancer. „ Ah ! Seigneur, re„ prend la Reine, si Rosmonde fut „ la premiere Beauté qui s'attira „ quelques marques de votre atten-

„ tion, connoissez-vous si peu le „ génie de la jalousie, que vous ne „ conceviez pas le chagrin que „ notre union a dû lui causer ? „ Prince, c'est de cette Fourbe que „ viennent tous mes malheurs. „ Quand ce discours devroit rallu„ mer votre colere, je ne puis me „ dispenser de vous parler libre„ ment. C'est votre amour pour moi „ qui l'irrite ; c'est mon bonheur qui „ aigrit sa haine implacable. Arra„ chez donc, Seigneur, arrachez„ moi la couronne, & mettez-là sur „ ce digne front. Ornez-là de mes „ dépouilles, & condamnez-moi à „ pleurer éternellement mon oppro„ bre, pour vous avoir aimé, de„ puis le jour que sous les étendarts „ d'Alaric, votre épée teinte dans le „ sang, & victorieuse de la gran„ deur de Rome, détruisit cette „ Maîtresse du Monde. Charmé „ d'Ataulphe, je n'eus plus pour lui „ que les yeux de l'Amour. Je ne „ l'envisageai plus qu'avec une reli„ gieuse admiration ! Que je périsse „ donc, & que ma jalouse Enne„ mie triomphe, avec insulte, de ma

„ défaite ; j'y consens volontiers, „ pourvû qu'à ce prix la vérité per„ ce, & vange ma mémoire de ses „ perfides calomnies. Alors, je per„ drai volontiers cette vie infortu„ née, qui me devient à charge sans „ l'honneur : alors je verrai, sans re„ gret, flétrir les lauriers dont vous „ m'aviez couronnée ; alors la per„ te même de votre amour, qui fait „ à présent mon désespoir, pourra „ me devenir plus supportable. Que „ je sois lavée de la tâche odieuse „ de vous avoir manqué, & tout le „ reste n'a plus rien de terrible pour „ moi.

„ Placidie, répond Ataulphe ; ma „ chere Placidie, ne faites pas cette „ injure à mon amour. Moi soupi„ rer pour une autre ! moi chercher „ d'autres chaînes ! Ah ! vous pou„ vez vous glorifier seule, d'avoir „ fléchi mon cœur altier sous le joug „ amoureux. Moi ! vous bannir du „ trone & du lit nuptial, pour y pla„ cer l'ambitieuse Rosmonde, à qui „ je n'ai jamais donné le moindre „ sujet d'en former l'espérance ! Rap„ pellez-vous, Madame, rappellez-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

„ vous, pour vous rassurer, ce jour „ terrible où la bravoure effrenée „ des Gots, ayant forcé les murs de „ la superbe Rome, profana la ma- „ jesté de votre Palais. Animé de la „ même ardeur que le Soldat, je „ guidois son audace; quand je „ vous trouvai, éplorée, tremblante, „ & presque sans vie dans un ap- „ partement écarté: foible azile, au- „ de-là duquel la perte de vos forces „ ne vous avoit point permis de por- „ ter vos pas. Souvenez-vous que là, „ ma surprise, l'embarras de ma „ voix, le changement de mon vi- „ sage, mes yeux fixes & immobi- „ les vous découvrirent votre vic- „ toire. Je brûlai pour vous dès cet „ instant, & vous n'avez pas cessé „ d'être la Maîtresse absolue de ma „ liberté. „ Pour ne laisser aucune défiance à la Reine, Ataulphe lui promet que sur le champ, il va conclure la paix, & prendre toutes les mesures qui peuvent tranquilliser ce qu'il aime uniquement.

Placidie se retire avec cette assurance; & le Roi demeurant seul sur la Scene, Rosmonde, pleine de ses

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

projets furieux, vient lâcher quelques paroles imprudentes, sans l'avoir apperçû: c'est un jeu de théâtre, pour préparer de plus en plus le Spectateur au dénouement qui approche; mais le Poëte ne l'a pas trop soutenu, parce qu'il a senti, sans doute, qu'il n'avoit pas toute la dignité du genre tragique.

L'Acte finit par un Monologue de Rosmonde, qui est ingénieusement placé ici, pour tenir les Spectateurs en suspens, & dans le degré d'incertitude convenable, sur ce qui doit arriver. Il semble que Sigeric & Vernulphe ne servent plus cette femme impatiente, qui se plaint d'eux, mais dont la haine seule, comme elle le dit, forme toujours un extrême danger pour Ataulphe.

ACTE V.

Sigeric, qui vient de disposer les choses pour une révolte, comme sa derniere ressource, arrive au Palais avec Vernulphe, son Confident & son Complice. „ Je conçois, Vernul- „ phe, lui dit-il, qu'il n'est pas faci-

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

„ le d'exécuter mes artifices, sans „ renverser l'ordre de l'Etat, sans „ troubler le repos public, & sans „ noyer cette Ville dans le sang. J'ai „ fait tous mes efforts pour éviter les » dures extrêmités qui accompa- » gnent les guerres civiles, où le » Vainqueur & le Vaincu ont pres- » que également à craindre & à souf- » frir; mais le sort s'est joué de » mes mesures. Si Rosmonde ne » révoque point la loi qu'elle a » imposée à mon aveugle dévoû- » ment, les célebres murs, qu'éleva » Barcinon, se soumettront à ma » valeur, ou seront mis en poudre, » & je trouverai mon tombeau au » milieu de leurs ruines (*a*).

(*m*) Ya comprendo, Vernulpho, que no es facil,
Que lleguen à sus fines mis astucias,
Sin que se invierta el orden del estado,
La quietud huya, y la ciudad se anegue
En la patricia sangre derramada.
Yo procuré evitar el duro excesso
Que causan las civiles turbaciones,
En que es el vencedor, como el vencido,
Casi igual en sentir, casi en el daño:
Pero trocò la suerte mis medidas;
Y si la ley Rosinunda no revoca,

SPECTACL. *Ataulphe Trag. Espag.*

Vernulphe le rassure. Il parle en Furieux, accoutumé aux plus grands excès, & qui les prévoit sans émotion.

La seconde Scene offre un beau spectacle. Le Roi, qui veut exécuter avec éclat ce qu'il a promis à la Reine, paroît avec elle sur le trône. Tous les Acteurs sont ici rassemblés, avec un grand nombre des premiers Seigneurs de la Nation. Il leur tient ce discours, un peu long, mais plein de dignité. » Illustres Gots, » héroïques Descendans de ceux qui » furent la terreur de l'Univers! vous » sçavez qu'Athanaric, Vainqueur » de Valens, étant mort après avoir » contracté une solide alliance avec » Theodose, & rendu sa mémoire » immortelle, nos Peres, impatiens » du repos, quitterent cette Patrie

Que à mi obeiente voluntad impuso,
Los muros oy, que levantò Barcino,
Del mar y de la tierra venerados,
Recibiràn de mi valor el dueño;
O se verà à cenizas reducido
El dorado arteson de este palacio;
Y entre el destrozo y ruinas que se causen,
Serà donde se erija mi sepulcro.

» adoptée, pour porter leurs armes » victorieuses en d'autres climats, » où leur orgueil, qui regardoit la » vaste étendue de la terre comme » libre devant eux & comme ou- » verte à leurs exploits, pût fonder » un Etat solide, à l'abri des revers. » La fureur de ce Peuple innombra- » ble se déborda dans les deux Pan- » nonies & dans l'Illyrie : ils péné- » trerent, avec deux redoutables ar- » mées, jusqu'aux confins délicieux » de l'Italie. Les Ostrogots, sous la » conduite de Radagase, s'empare- » rent des sommets de l'Appenin : » mais, en s'étendant vers les Monts » voisins, ils tomberent dans les em- » buches que les Romains leur a- » voient dressées dans des défilés peu » connus, où cette malheureuse ar- » mée fut tellement défaite, qu'au- » cun n'échappa à la mort ou à l'es- » clavage. Celle des Visigots, plus sa- » ge ou plus heureuse sous la condui- » te d'Alaric, après différens com- » bats, & des succès inégaux, hu- » milia enfin l'orgueil du Capitole, » & réduisit toutes les forces de » l'Empire à regarder la paix com-

» me une faveur. Le grand Alaric » mourut alors à Reggio. La couron- » ne ayant passé sur ma tête, & le » sceptre dans les mains de Placidie, » je traversai les froids sommets des » Alpes & des Pyrenées, avec tant » d'audace & de courage, qu'après » avoir établi ma puissance en Espa- » gne, j'eus raison de croire que les » Romains trouvoient leur intérêt » dans notre amitié. Je ne me suis » pas trompé, puisque Constance, » dépositaire de tous les secrets de » leur Empereur, est venu à Barce- » lone pour y traiter de la paix ; & » moi, qui conçois combien il impor- » te à toute la Nation que la vaste » puissance des Gots se fixe dans » quelque Contrée qui réponde à » son ambition, je veux conclure » la paix avec Rome, afin que mon » courage, rival de celui d'Alcide, » puisse porter nos exploits au-delà » de ses fameuses Colonnes (*n*).

(*n*) Ilustres Godos, descendentia he-
royca
De aquellos que terror fueron del orbe,
Yà sabeis, que despu es que Athanarico,
Vencedor de Valente, hallò en Bizancio

Una firme alianza con Thedosio,
Y un honor immortal en su sepulcro :
Desatendida la quietud, salieron
De aquel hogar prestado nuestros padres
A ver con sus victorias otros climas,
Donde erigi sin contingencia un Reyno,
En que su orgullo, que hasta alli contaba
Como libre la anchura de la tierra,
Con vanidad de la eleccion cupiesse.
Por la inferior y superior Panonia,
Y el confinante Ilirico espacioso
Derra mado el furor de aquel gentio,
Con dos sobervias huestes penetraron
Las deliciosas margentes de Italia.
Primero la Ostrogoda, à quien regìa
De Amalo descendiente Radagoso,
La cumbre dominò del Apenino ;
Y al occupar en los contiguos montes
Las mal examinadas estrechuras,
En la red prevenida del Romano
Cayò el fatal exercito, tan ciego,
Que yà de esclavitud, ò yà de muerte,
Ni à uno solo el estrago le redime.
La Visigoda, que mandò Alarico
Mas cauto ò mas feliz, convario marte,
Humillò la cerviz del Capitolio,
Y reduxo las fuerzas del imperio
A consentir como favor la pansa.
Muriò el grande Alarico en Regio ; y puesta
Noyà solo en mis sienes la corona,
Sino el cetro en las manos de Placidia,
Don vuestra ayuda las nevadas cumbres]

Les oreilles poëtiques seront contentes de ce morceau en original.

N'y eut-il que cette preuve, on ne peut refuser, à la Langue Castillane, la pompe, la majesté, & tout ce qui sert à l'expression des grandes images. Un trait historique, de cette étendue, étoit fort difficile à soutenir sans langueur ; & peut-être seroit-il impossible de le versifier en d'autres Langues, ou du moins de lui donner place dans une Tragédie.

Rosmonde & Sigeric contredisent les desirs d'Ataulphe ; Sigeric surtout, & même avec une hauteur & une insolence, que le tendre respect des François pour leurs Rois au-

De los asperos Alpe y Pirinèo,
Tan atrevido hollé, tan arrogante,
Que dentro yà de España mis vanderas,
Crei, no sin razon, que las Romanas
Por su interès nuestra amistad quisiessen.
No me engane en el juicio, pues Constancio,
A quien Honorio sus arcanos fia,
Con este fin à Barcelona vino
A tratar de la paz ; y yo que veo
Lo que à todos importa que se fixe
Del Gotico poder la basta idèa
Con anchuroso termino que sobre
A su ambicion, apresurar intento
La firma del ajuste, porque lleguen,
Emulos mis alientos del de Alcides,
Aun mas allà tal vez de sus columnas...

roit de la peine à ſupporter, quoiqu'au Théâtre; mais il faut ſe rappeller le caractere de la Nation qu'on repréſente. Ce Roi des Gots n'étoit guere qu'un Général, diſtingué, entre ſes principaux Capitaines, par la preſſéance, & par une autorité ſouvent conteſtée : ſans cette réflexion, on trouveroit beaucoup d'indécence dans toute la ſuite de cette Scene. Sigeric répond aux menaces d'Ataulphe, qu'il ſçaura réſiſter à ſes entrepriſes, & même l'attaquer. Il leve hautement l'étendart de la plus audacieuſe révolte, & crie qu'on faſſe mourir le Tyran. Ataulphe, à ces mots, tire l'épée, & deſcend du trône pour percer Sigeric; mais en paſſant derriere la Scene, il eſt poignardé par Vernulphe. Valia, Sujet fidele, s'écrie à ce coup imprévû : » Traitres! tremblez, Valia vit » encore. Vous eſperez en vain vous » dérober au châtiment que votre » attentat mérite. Il quitte le Théâtre, en pourſuivant Sigeric & Vernulphe.

La Scene n'eſt plus occupée que par Placidie, par Conſtance, qui reſ-

te pour veiller à ſa ſûreté, & par Roſmonde. Placidie exprime très-naturellement les premiers tranſports de ſa douleur. Le Poëte Caſtillan a touché ce morceau, plus à la maniere des Grecs, qu'à celle du Théâtre François, où, quoiqu'on diſe pour notre juſtification, il eſt certain que nos meilleurs Poëtes font ſouvent parler trop ingénieuſement la douleur. Placidie, après quelques paroles entrecoupées, & beaucoup de gémiſſemens, tombe évanouie. Tout eſt extrêmement naturel juſqu'ici. Mais lorſque Conſtance ſe met en devoir de la ſecourir, M. de Montiano ne s'eſt pas tenu aſſez en garde contre la ſubtilité; tant l'eſprit eſt une tentation délicate! » O » Cieux! fait-il dire à Conſtance, qui » ſoutient la Reine, en ſe jettant » à ſes pieds; c'eſt un marbre » que ſon corps : le froid & la » blancheur de ſes mains le feroient » croire.

Santos cielos!
Hecha un marmol quedò: no lo deſmientén
La candidez, lo frio de ſu mano.

Ce ton ne dure qu'un moment, & ce qui ſuit rentre dans le naturel. Placidie, en reprenant ſes forces, ne reprend pas l'uſage de ſa raiſon. Elle ſe leve furieuſe, en adreſſant la parole à Vernulphe, qu'elle croit voir. Ce trait paroît imité de celui de Racine, où Oreſte, après la mort de Pirrhus, eſt agité par les Furies. L'Auteur n'aura pas manqué d'obſerver, que la ſituation & le caractere de Placidie étoient bien différens de ceux d'Oreſte, qui vient de commettre un homicide, & dont même, ſans cela, les Furies ſont les compagnes ſi eſſentielles, que le Légiſlateur du Parnaſſe, (Horace) ne permet pas qu'on le préſente ſur la ſcene ſans cette funeſte eſcorte. Mais il falloit obſerver une autre regle du Théâtre, & des plus indiſpenſables, qui concernoit directement & prochainement la vrai-ſemblance & la durée d'une autre action qui ne pouvoit s'exécuter ſi vite : cette ſcene devoit durer aſſez, pour donner à Valia le tems de vanger la mort de ſon Roi ſur les Rebelles. Un François l'auroit remplie de douceurs,

qu'il auroit miſes dans la bouche de Conſtance : un Anglois auroit employé le tems à faire déclamer Roſmonde contre la tyrannie : Mr. de Montiano a cru devoir diverſifier ſon ſujet, par quelque trait nouveau d'invention ou d'imitation; & pour ne laiſſer languir la ſcene par aucun endroit, il a ſoin de faire parler à propos chacun des Perſonnages. Ce dernier point de l'art, qui eſt ſi important pour l'intérêt & l'action, eſt obſervé dans tout le cours de cette Tragédie, autant & peut-être plus que dans nulle autre.

Valia revient enfin, pour conſoler ou raſſurer la Reine. Il lui raconte le ſuccès qu'ont eû ſes efforts. » La „ plus grande partie du tumulte eſt „ appaiſée, & l'attentat vangé. J'ai „ vû, dit-il, l'infame Vernulphe „ couvert également d'ignominie & „ de bleſſures. Theudius (un Général des Gots,) l'a attaqué avec une „ généreuſe intrépidité; & quoique „ l'audacieux Parricide employât ſon „ courage & tous ſes efforts pour „ différer la perte de ſa vie, il en a „ pouſſé le dernier ſouffle, avant

Spectacl. *Ataulphe Trag. Espag.*

„ même qu'on eut tiré de son sein „ coupable le fer mortel, qui l'avoit „ percé. Les Gots fidéles qui nous „ secondoient ont fait ensuite des „ prodiges de valeur ; & nous avons „ rompu toutes les Troupes rebelles, „ éparses ou déja rassemblées, qui „ mettoient Sigeric à couvert de nos „ coups. Un gros de Traîtres „ défendoit de pied ferme ce Chef „ parricide. Si les Rebelles étoient „ supérieurs en nombre, nous l'é„ tions, Madame, par la justice & „ le courage. Alors les Combattans, „ animés, transportés d'une même „ ardeur, se joignent avec impatien„ ce ; les rangs se mêlent, & la fu„ reur met partout le désordre. Dans „ cette affreuse confusion, l'usage „ des piques devenant inutile, on se „ battoit à coups de poignards. Bien„ tôt las de résister, les lâches enfans „ des Gots, je veux dire les Rebelles, „ trahissant la gloire de leur origine, „ tournent le dos & cherchent leur „ salut dans la fuite. Sigeric fuit avec „ eux ; mais jugeant impossible qu'il „ échappe à la mort ou aux fers, „ je suis accouru pour mettre le Pa-

Spectacl. *Ataulphe Trag. Espag.*

„ lais en sûreté, pour vous y faire „ rendre, Madame, les respects qui „ vous y sont toujours dûs, & pour „ vous donner le plaisir d'une prom„ te vangeance.

A ces mots, Rosmonde desesperée prend le parti de se précipiter dans la mer, par un des balcons représentés dans le lieu de la scene. Placidie, à l'imitation d'Iphigenie dans Racine, qui *seule pleure son Ennemie*, gagne les cœurs par la bonté du sien, qu'elle découvre en faveur de Rosmonde, toute indigne que cette odieuse Rivale en étoit.

Constance, voyant la chute de Rosmonde, regarde par le balcon, & fait ensuite une vive peinture du cadavre de cette Malheureuse, *dont les membres brisés & sanglans fument encore sur les pointes des rochers.* C'est effectivement un mouvement très-naturel, de suivre des yeux une personne dans cette situation ; mais nous doutons qu'une pareille circonstance ait toute la dignité nécessaire au tragique. Les images poëtiques sont la représentation de la nature, mais en tout genre elles ne doivent représenter que la belle nature ; & dans le

Spectacl. *Ataulphe Trag. Espag.*

genre tragique, elles ne doivent offrir que ce qui est grand, noble & décent dans la nature. Delà vient qu'on ne sauroit être trop circonspect dans la Tragédie pour les spectacles extraordinaires, quelque nécessaires qu'ils y soient, & quoique sans eux la meilleure Piece ne fasse jamais de fortes impressions.

Le Roi étant mort, & ses Assassins punis, l'action paroît achevée. Il ne manque rien à la sûreté de Placidie ; la vertu est récompensée. Cependant, il reste quelque petite incertitude sur le sort de cette Reine. Elle est aimée de Constance ; elle vient de recevoir les services les plus essentiels de Valia, le plus grand des Gots, depuis la mort d'Ataulphe. Mais, comme elle est hors du danger qui étoit lié à la personne & à l'action principale, la Piece paroît suffisamment finie.

Rappellons-nous le discours qui précéde cet extrait, & le zéle de M. de Montiano pour l'honneur du Théatre & de la Tragédie en Espagne. On opposera tout ce qu'on voudra à ses raisonnemens ; mais on

Spectacl. *Ataulphe Trag. Espag.*

ne peut s'empêcher de rendre justice à son exemple. Sa piéce est la meilleure apologie du génie Espagnol, & de sa disposition au genre tragique, comme à tout autre genre qui demande de la chaleur & de la noblesse. Elle est fort réguliere. Le stile en est admirable, les situations heureuses ; & si nous n'y trouvons pas toutes ces passions tendres, auxquelles nous sommes accoutumés sur notre Théatre, pensons que les Espagnols ne sont pas les seuls de nos Voisins qui blament souvent ces excès.

Nous avons remarqué bien des endroits, où M. de Montiano ne laisse pas douter qu'il n'ait lû nos bons Tragiques ; mais nous ne pensons point à diminuer sa gloire. Il imite en homme de génie. Il imite surtout la régularité du Théatre François, le plus régulier des Théatres modernes ; du moins, le plus conforme aux régles d'Horace & des Grecs. La gloire d'une Nation consiste-t'elle donc à mépriser ce que les autres ont d'estimable ? N'y en a-t'il pas une plus réelle à faire passer chez soi ce qu'on trouve de bon ailleurs, pour l'ajouter à son propre bien !

Journal Etranger Juin. 2e. Volume pag. 175.



HISTOIRE NATURELLE.

Memoire sur les Sauterelles errantes.

On nous demande, depuis longtems, la traduction du curieux Mémoire que M. *Gleditsch* a publié (*a*) sur les Sauterelles qui voyagent en troupes, & qui ont fait tant de ravages, en 1750, dans la Marche de Brandebourg. L'Auteur d'une Lettre anonime ajoute même, au motif de la curiosité, celui de l'intérêt public, qui doit faire souhaiter en France, comme dans les Païs étrangers, de connoître la nature & les remedes d'un mal, dont il n'y a point de Nation qui ne soit réellement menacée. Qui sait à quel terme ces terribles Animaux doivent s'arrêter? & de quelque lieu qu'ils puissent venir, n'est-il pas vraisemblable qu'après avoir commencé à s'avancer vers

(*a*) Dans les Actes de l'Académie de Berlin.

Hist.Nat. *Sauterelles errantes.*

nous, tôt ou tard la seule douceur de notre climat peut nous attirer d'eux une triste préférence?

L'Auteur observe d'abord que les hivers trop doux favorisent tellement la génération de divers petits *Animaux*, particulierement celle des insectes, que leur multiplication, en quelques endroits, excede beaucoup les bornes des années ordinaires, dans lesquelles il ne seroit pas éclos la milliéme partie de leurs œufs. Il en conclut qu'une quantité extraordinaire d'insectes, ou d'autres especes, doit devorer une quantité de paturage fort supérieure à celle qui auroit suffi, sans cette multiplication; & que par conséquent les grands Animaux, & même les hommes, peuvent tomber alors dans la disette, jusqu'à se trouver exposés à la faim. Ce ne sont pas toujours des essains d'insectes étrangers, ajoute M. Gleditsch, qui causent ces ravages dans les Blés, les Prés, les Bois & les Jardins. On peut en accuser aussi de malheureuses races, nées dans le sein de notre propre Patrie, & qui commençant par décharger leur fureur sur

Hist.Nat. *Sauterelles errantes.*

le lieu de leur naissance, vont ensuite porter la désolation dans les contrées voisines.

L'espece de nourriture, que la plupart de ces petits Animaux recherchent, montre assez clairement que la campagne ne reçoit pas le même dommage de toutes les troupes, soit étrangeres, soit nées dans le Pays, qui se rassemblent dans certaines régions. Les Oiseaux de passage, par exemple, tant des Bois que des Marais, qui volent par bandes, ne commettent presqu'aucun désordre; parce qu'ils se nourrissent de vers, de feuilles d'arbres, ou de plantes sauvages, de boutons, de fruits, de semences, ou de mouches, sans aucune destruction qui intéresse les champs, les forêts & les prairies. De même encore, les gros essains d'Abeilles & de Frelons, aussi bien que ces armées de Cousins & de Moucherons, qui obscurcissent quelquefois l'air, sont plutot incommodes que nuisibles, On n'en sauroit dire autant de ces grandes bandes de Fourmis, en forme de colomnes, & de cette multitude de Chenilles,

Hist.Nat. *Sauterelles errantes.*

de Taupe-grillons & d'Escarbots, qui paroissent au Printems & en Automne; ils sont de mauvais augure pour les Œconomes, quoiqu'ils le soient moins encore que ces migrations de Rats champêtres, dont les uns sont d'une couleur cendrée rousse, avec une ligne noire qui leur traverse le dos, & les autres ont la queue comme coupée.

Mais entre les insectes étrangers, dont les Provinces du Brandebourg ont eu le plus à se plaindre, & qui ont détruit le plus de grains de toute espéce, il n'y en a point de comparables aux Sauterelles qui voyagent par troupes. Quelques Ecrivains en ont déja traité. Dès l'année 1733, il en avoit paru dans le même Pays, & l'on s'apperçut, jusqu'en 1739, qu'elles y avoient laissé de leur race, qui fut détruite insensiblement par la rigueur des hivers. En 1744, on apprit qu'il s'en répandoit de nouvelles légions, qui avoient abandonné les déserts de la Tartarie, pour se jetter, non-seulement sur toute la Hongrie, la Transylvanie, & la Pologne, mais dont

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

quelques détachemens avoient pénétré jusqu'en Ecosse, & dans les Isles les plus voisines de ce Roiaume. Elles revinrent alors dans le Brandebourg, & se manifesterent vers le tems de la moisson, principalement autour des Villages de *Dietersdorf* & de *Neven-Tempel*, à *Liezen*, Commanderie de l'Ordre de St. Jean, & dans quelques campagnes voisines de Berlin, du côté de la Porte qu'on nomme de Hall. Elles avoient assez de ressemblance avec les grandes Sauterelles de diverses couleurs, qui sont originaires de l'Europe, & qui se tiennent dans tous les lieux couverts d'herbes; mais on y apperçut néanmoins quelques différences sensibles. Les Sauterelles étrangeres avoient le cotps plus grand, les antennes plus courtes; & la vagine génitale ne sortoit pas hors du corps.

Dans l'Eté de 1750, il en vint des troupes innombrables, de la grande Pologne, dans le Duché de Dossen, dans la Lusace inférieure, & dans le districť de la nouvelle Marche, qui porte le nom de *Sterneberg*; & leurs ravages se répandirent dans

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

tous les territoires des Villes de *Drossen*, *Zullichow* & *Ziesenzig*, surtout autour des Villages de *Glessein*, *Langefeld*, *Heinersdorf*, *Polenzig*, *Radach & Zerbow*, où le dommage fut total, parceque la moisson n'y étoit pas encore faite. D'autres bandes, ayant traversé l'Oder, se dispersèrent dans le territoire de *Munchenberg* & aux environs de Berlin, où M. Gleditsch eut l'occasion d'en remarquer plusieurs autour de quelques Villages: au mois de Septembre, il s'en trouva quelques unes dans les Jardins & les Vergers de la Capitale, sur-tout dans le quartier qu'on appelle *Friderick-Stadt*. Ces Sauterelles, devenues comme Citoyennes, surpassoient de beaucoup en grosseur celles de leur espece qui vivoient à la Campagne, & devoient cet accroissement à l'abondance du paturage où elles étoient.

Divers Auteurs ayant traité de cette espece de Sauterelles, de leurs migrations & de leurs ravages, il a paru inutile à M. Gleditsch, d'en donner une nouvelle description. Ceux qu'il croit les plus exacts &

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

les moins fabuleux, sont M. *Frisch*, & M. *Roësel*, Peintre de Nuremberg. Leurs explications, dit-il, & leurs figures, peuvent être très-utiles pour la connoissance des Sauterelles. Cependant, tout ce qui a paru jusqu'ici, comparé avec ses propres observations, lui paroit extremement défectueux. C'est cette raison qui le porte à publier les détails dont il est redevable à sa propre expérience; & pour faire distinguer avec plus de certitude les véritables Sauterelles dont il est question, d'avec d'autres avec lesquelles on les confond souvent, ou d'avec certaines especes batardes, il commence par donner une table méthodique de toutes les especes connues (*a*).

(*a*) Nous imiterons l'Auteur, qui, dans la crainte d'alterer les termes propres, a jugé à propos de les donner en Latin. Voiez la figure.

Tota locustarum familia, quoad omnes species veras, indigenas æque ac exoticas, quatuor divisiones naturales admitere videtur.

I. Prima illas continet species, in quibus capitula antennis, seu corniculis, donantur longioribus, aut longissimis (*a*), &

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

C'est, dit il, le propre de la Sauterelle Orientale, de voyager par

quarum fæminæ simul gaudent vagina genitali extra corpus protensa (*b*).

a Locusta, pratensis, variorum colorum, parva, cujus femella vagina genitali incurva donatur.

b. Locusta, pratensis, maxima, varii coloris, antennis longissimis.

c. Locusta, arborea, maxima, viridis, antennis longissimis.

d. Locusta, capensis, alis superioribus latissimis, foliorum æmulis, collari crista granulosa duplici distincto.

e. Locusta, subterranea, cauda biseta, capitulo rotundiore, globoso, pedibus simplicibus. Gryllus campestris.

f. Locusta, minor, domestica, cauda biseta, capitulo rotundo compressiore, pedibus simplicibus.

II. Secundam divisionem ingrediuntur Locustæ illæ, quarum capitula antennis gaudent longioribus, aut longissimis (*c*), & quarum fœminæ genitali tuba extra corpus prominula carent (*d*).

g. Locusta, subterranea, loricato thorace, cauda biseta, pedibus anticis cristatis fossoribus. Gryllo-Talpa.

h. Locusta, Surinamensis, collari latissimo, granuloso.

i. Locusta, gregaria, peregrina.

k. Locusta, Brasiliana, corpore longissimo, tereti, articulato.

III. Tertia divisio comprehendit Locus-

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

troupes, dont les divers essains, composés de légions innombrables, as-

tas, quarum capitula antennis ornantur brevibus, aut brevissimis (*g*); femellæ vero gaudent vagina genitali extra corpus prominente (*h*).

l. Locusta, Orientalis, aculeata.

IV. In quarta divisione occurunt species, quarum capitula antennis donantur brevibus aut brevissimis (*e*), & quarum fæminæ genitali vagina extra corpus prominente carent (*f*).

m. Locusta, pratensis, exigua, variorum colorum.

n. Locusta, pratensis, minor, variegata.

o. Locusta, campestris, serotina, striata, media.

p. Locusta, sylvestris, media, crepula, alis inferioribus eleganter coloratis.

q. Locusta, Arabica sive Indica, omnium maxima, migrans.

r. Locusta, Orientalis, peregrinans, gregaria, sive Asiatica, de qua nobis sermo est.

s Locusta, cuculata, major, Africæ Littoralis, Capitulo acute fastigiato, antennis tenuissimis, exiguis.

Ab hoc autem genere omnes ac singulas insectorum species, Locustis veris uno altero-ve signo tantum affines & similes, excludendas esse statuimus: v. g. Cicadas, Procicadas, Ranatras, & Laternarium; (en François, *Cigale*, *Procigale*, *Ranatre*, & *Laternier*); tam Ameeicanam quam

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

sez ressemblantes à ces nuées épaisses, que leur propre poids fait quelquefois descendre du Ciel, tombent subitement sur certaines Contrées, & y dévorent en un clin d'œil, les principales especes de grains. On auroit peine à représenter les ravages qu'elles commettent en peu d'heures : cependant M. Gleditsch, est persuadé que les dommages, qu'elles sont capables de causer, mériteroient à peine l'attention des gens de Campagne, si elles venoient, comme les autres especes, en troupes moins nombreuses.

Leur premiere furie se décharge sur les herbes fines, & sur les plantes tendres, qui abondent le plus en sucs tempérés; mais quand cette nourriture vient à leur manquer, & qu'elles viennent à grossir, elles attaquent presque tous les légumes, les feuilles, les écorces d'arbres, & tous les végétaux en général, même

Sinensem, aliasque plures, quarum progenies, nec stridet, nec saltatoriis pedibus gaudet; præterea quoque metamorphoses naturales longe alias subit, quam in reliqua Locustarum familia observantur,

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

ceux dont l'odeur ou la saveur ont quelque chose de fort, d'acide, ou d'amer. Cependant la Nature donne à cette pernicieuse espece de Sauterelles, un instinct pour voyager, qui empêche qu'elles ne séjournent trop dans un lieu; quoiqu'elles puissent soutenir la faim, la soif, & d'autres états fort rudes, pendant un tems très-considérable. Dans ces cas néanmoins, la disette du paturage, ou le trop fréquent changement de nourriture, diminue leur grosseur; & les ignorans y sont trompés, en les prenant alors pour nos grandes Sauterelles de diverses couleurs, qui se tiennent ordinairement dans les Prés.

L'Auteur ne croit pas devoir s'étendre sur le mêlange successif des couleurs, & sur les variétés que les Sauterelles éprouvent à cet égard, pendant le cours de l'Eté : il laisse, dit-il, à ceux qui perdent volontiers leur tems à désigner les choses par des qualités incertaines, le soin d'indiquer les caracteres que fournissent les raies, les taches & les points de diverse grandeur & de diverse for-

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

me, qui se manifestent aux aîles de ces insectes. C'est sans doute dans cette connoissance qu'excelloit un Soldat, qui voulut autrefois prédire à Jean Sobieski, Roi de Pologne, des prodiges étonnans, qu'il prétendoit annoncer par les différentes raïures & mouchetures des Sauterelles; mais il n'obtint que des railleries de ce grand Prince.

On ne remarque rien, dans l'accouplement de cette espece de Sauterelles, qui differe de celui des autres especes; mais M. Gleditsch fait ici une observation fort singuliere. Il a vû, dit-il, trois Mâles s'accoupler avec une même femelle; & suivant toute apparence, la Nature a eu des vûes particulieres dans cette singularité. Quand on considere l'extrême abondance des œufs, on juge que la fécondation ne seroit pas suffisante par l'acte copulatif d'un seul Mâle : il faut donc, ou qu'il revienne plusieurs fois à la charge, ou que d'autres le relevent. Avant mon observation, ajoute l'Auteur, on n'étoit pas sûr si c'étoit toujours le même, qui réïtéroit ses approches, ou

si d'autres Mâles se servoient aussi de la même femelle.

Quand les œufs ont été fécondés, la femelle de cette espece les dépose en terre, sur tout dans les terreins sabloneux, & dans des endroits un peu élevés, vignobles, vergers, collines chargées d'arbustes, où sur ces éminences revêtues de gazon, qui se trouvent dans les Campagnes & dans les Forêts. Mais comme cette femelle n'a point de *Vagina genitalis* qui sorte de son corps, elle laisse tomber peu à peu ses œufs, en enfonçant plus de la moitié de son corps en terre; ou quelquefois, elle les seme & les disperse seulement à la surface, sur le fumier, la mousse, les racines des plantes,& sur d'autres parties que les végétaux poussent vers le pied. Ces petits œufs sont liés entr'eux par une espece de mucosité durcie, & renfermés comme dans une membrane, où ils restent cachés pendant six ou sept mois. Les endroits, où ils passent l'Hyver le plus en sûreté, sont ces panchans de coteaux, qui sont garnis de buissons; ils sont plus exposés dans les lieux

unis, couverts d'herbes ou nus; parce que les hommes & les animaux les y découvrent, & les détruisent plus facilement.

Mais ce qui paroît ici plus remarquable à M. Gleditsch, c'est le tems même de l'accouplement & de l'accouchement. Alors les légions de Sauterelles, auparavant dispersées, se rendent dans les lieux couverts d'arbustes dont on a parlé, ou dans les champs, entre les cailloux & les pailles restées de la moisson, & s'y rassemblant en troupes fort serrées, elles se mettent en devoir de travailler à la propagation; ouvrage qui dure rarement au-delà de six ou sept semaines. Lorsqu'il est fini, les Sauterelles des deux sexes sont épuisées & abbatues; elles deviennent malades, & perdant peu à peu leurs forces, elles meurent. Il est cependant incertain si la plupart ne meurent pas plutôt des énormes morsures qu'elles se font, que de la fatigue de leurs amours. Les Mâles, dans leur chaleur, attaquent d'autres Mâles, ou même des femelles, les blessent, leur arrachent les mem-

bres, sur tout les antennes; en un mot, ces méchans insectes se mal traitent mutuellement avec tant de violence, que c'est dans ces combats que le plus grand nombre périt.

La capacité de leur petite tête, & des organes destinés à macher & à manger, fait comprendre aisément, combien ces morsures doivent être rudes. Si l'on manie sans précaution les grandes Sauterelles des Prés, & ces Etrangeres qui voyagent en troupes, on en est quelquefois blessé jusqu'au sang: aussi presque toutes les especes connues se nourrissent-elles, non-seulement des parties succulentes & molles des plantes, telles que les fleurs, les feuilles, les boutons & les germes; mais elles s'attaquent aussi à divers corps plus consistans & plus durs, tels que des grains d'orge, du sucre, du pain, des fruits dans les greniers, des racines, & comme on l'a dit, aux écorces mêmes des arbres; tout âpres, acides, & astringentes qu'elles sont. Elles rongent jusqu'aux vêtemens humides de laine. Une expérience vulgaire fait connoître, que les Sau-

terelles prises se mordent elles-mêmes, s'arrachent les pieds de derriere, les antennes, &c. Une observation de l'Auteur, sur un Mâle, achevera de peindre la voracité de ces Animaux. Après avoir fini l'accouplement, ce Mâle ingrat exerçoit sur la femelle une espece de tyrannie, dont la cause ne pouvoit être attribuée à la disette d'alimens: il montoit sur cette femelle, qui résistoit de toute sa force; il lui déchiroit la chair vive, & en suçoit ardemment le suc; après quoi la pauvre femelle périt, sans avoir pû déposer auparavant ses œufs. M. Gleditsch est porté à croire, par cet exemple, qu'il y a des loix constantes établies par la Nature, à l'égard de certains insectes, pour empêcher que leur trop grande multiplication, toujours incommode ou pernicieuse aux autres Animaux, ne surpasse la quantité de paturage dont ils ont besoin. Il fait observer aussi que l'état des Sauterelles, pendant leur accouplement, fournit aux gens de la Campagne une occasion très-favorable, pour en détruire, à peu de frais, une

immense quantité avec toute leur race.

Les migrations les plus fréquentes & les plus pernicieuses des Sauterelles offrent encore des circonstances, qui paroissent mériter de l'attention. Par exemple, elles montent plus vite, & s'élevent plus haut dans un tems chaud, serein & sec; mais lorsque le Ciel est chargé de vapeurs & de pluie, ou qu'il fait un peu froid, aussi-bien que vers le lever & le coucher du soleil, elles ont plus de lenteur & de roideur, elles remuent plus difficilement leurs aîles, & ne s'élevent pas si haut dans l'air. Si l'on se met à les chasser avec force, dans un tems pluvieux, ou qui tire au froid, elles commencent bien par agiter leurs aîles, & font effort pour s'élever; mais ne se trouvant pas en état de soutenir un long voyage, elles descendent dabord, se précipitent en quelque sorte sur terre, & sont obligées de continuer leur route à pied. Alors on n'a presque pas besoin, pour les exterminer, de ces seringues de nouvelle invention, qui servent à darder sur elles une liqueur bouillante, & que M. Gle-

ditsch, d'ailleurs, ne paroît point approuver.

Il passe au récit de la premiere apparition des Sauterelles en 1750, lorsque d'innombrables légions de ces cruels Animaux, qu'on crut parties de la grande Pologne, vinrent, au tems de la moisson, commencer leurs ravages dans le cercle de Sterneberg. Personne ne s'y attendoit. Vers le milieu du mois de Juillet, un peu avant le soir, on s'apperçut que l'air s'obscurcissoit dans quelques endroits, & que ces nuages n'étoient que d'effroyables troupes de Sauterelles. Ce spectacle fut bien-tôt suivi de la chute même de ces insectes, semblable à celle d'une masse énorme, ou d'un amas de nuées, que leur poids fait descendre du Ciel. Tout le territoire d'un Village fort connu, nommé *Schmagarey*, en fut aussi-tôt couvert. Il n'y en eut pourtant que la moindre partie, qui tomba sur les prés, ou sur les Campagnes; elle ne s'y étoit pas même encore bien répandue, lorsqu'à l'approche du soir, que la rosée rendoit un peu frais,

frais, le reste de cette immense troupe se posa sur les arbres, les arbustes & les buissons, où elle formoit un assemblage si épais, que leurs sommets & toutes leurs feuilles pendoient vers la terre, & se briserent en quelques droits sous le poids.

A la vûe d'un si triste spectacle, le Seigneur de ce Canton, qui avoit déja essuié d'autres dommages dans la récolte de ses fruits, chercha le moyen de se délivrer de ces nouveaux Ennemis. Il comprit que des Sauterelles étrangeres, qui ne s'étoient posées sur les arbres qu'avant le soir, depuis peu d'heures, n'avoient encore pû se disperser dans la Campagne. Il remarqua de quel côté le vent souffloit, & qu'il étoit constant: aussi-tôt, ayant fait avertir les voisins, & rassembler tous ses Sujets, il leur prescrivit l'ordre qu'ils devoient suivre, dont la plus importante partie consistoit à pousser de grands cris, & à faire beaucoup de bruit, en frappant avec violence sur diverses sortes d'instrumens de cuivre. Cette méthode, qui fut exé-

cutée vers la pointe du jour, réussit avec tant de bonheur, que les Sauterelles, s'étant remises en légions, monterent peu à peu dans l'air, & quitterent entierement le Canton. Comme l'air étoit encore froid & chargé de vapeurs, la nuée de ces insectes se remua d'abord avec peine, & s'éleva d'un vol assez lent, à la hauteur d'environ six pieds au-dessus des blés. On commençoit même à craindre qu'elle ne pût monter davantage; mais au lever du soleil, elle atteignit la hauteur des Forêts, & bien-tôt elle la passa beaucoup: elle fut d'abord poussée par le vent, du côté de *Bucholoz*; mais les Habitans de ce territoire, déja informés de ce qu'ils avoient à redouter, s'étoient préparés à la recevoir; & lorsqu'ils la virent arriver, ils firent un si grand bruit, que le succès répondit à leurs desirs. Les Sauterelles allerent plus loin, sans se reposer; en suite la chaleur du jour ayant commencé à raréfier l'air, plusieurs colonnes descendirent subitement sur les terres de Zerbow, qui touchent à celles de *Drossen*, où

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

les Habitans, peu informés du danger, ne se mirent pas en peine de leur donner la chasse; mais dans peu d'heures, ils furent instruits à leurs dépens, par le dégat qu'elles firent dans leurs blés. D'autres troupes, ayant passé l'Oder, se jetterent sur les Campagnes sabloneuses du Cercle de *Lebus*; & leurs dernieres divisions parvinrent au voisinage de Berlin, où elles firent les mêmes ravages, en y laissant la juste crainte de voir renaître le mal au Printems, si l'Hyver leur étoit favorable; surtout dans les endroits où elles déposerent une fort grande quantité d'œufs.

Une si triste attente excita toute l'Allemagne à chercher des préservatifs ou des remedes. Le nombre des œufs est si prodigieux, qu'on ne peut se promettre assez de secours, de la part des oiseaux & des insectes, qui font la guerre aux Sauterelles. Les ovaires des femelles contiennent ordinairement 130, à 150, œufs fecondés. Outre divers insectes qui s'en nourrissent, elles ont d'autres Ennemis dans les Pourceaux,

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

les Renards, les Coqs de Bruiere, les Corbeaux, les Etourneaux, &c. mais tous ces Destructeurs ensemble n'en consument point la centieme partie. Le premier expédient, qu'on mit en usage, fut de bouleverser rapidement les terres: on jugea que les œufs, déposés si récemment, devoient être remués & retournés, dans l'espérance qu'une partie seroit détruite par le mauvais tems, & l'autre enlevée par les hommes & les animaux: il sembloit qu'en tirant, de la terre, les œufs qui y étoient cachés, cette manœuvre y enfonceroit au contraire ceux qui étoient dispersés sur la surface; ce qui pouvoit les étouffer, & les réduire en pourriture: mais il s'y trouve des inconvéniens. 1°. Cette méthode ne peut être emploiée que dans les Campagnes unies, & dans les terres labourables, qui doivent recevoir leur culture ordinaire; car il n'est pas prudent de remuer, au hasard, celles qui doivent se reposer après avoir rapporté un ou deux ans, suivant l'usage établi. On affoiblit la terre; on détruit cette croute de

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

gazon, destinée à nourrir le bétail, qui en souffre beaucoup: sans compter que dans le tems dont il est question, les gens de la Campagne ne peuvent gueres multiplier leurs travaux, ni soutenir les frais nécessaires à cette opération. 2°. Quand le bouleversement des terres auroit tout l'effet qu'on désire dans les champs cultivés, il en reste toujours un très-grand nombre, ausquelles on ne touche jamais; terreins pierreux, inégaux, trop exposés au soleil, bruyeres entrecoupées de diverses collines, vergers & vignobles entourés de hayes, &c. outre les bornes mêmes, couvertes d'herbe, qui séparent les champs. Tous ces lieux sont des abris sûrs, où les œufs des Sauterelles demeurent cachés tout l'Hyver, & d'où les Petites, qui peuvent y éclore à leur aise, font leurs premiers voyages à pied, vers les terres ensemençées, dans le tems où les bleds prennent le plus de suc.

Un second Mémoire nous apprendra d'autres remedes qu'on oppose à cette peste, & qui sont d'autant plus sûrs, qu'en détruisant les

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

œufs, ils chassent les Sauterelles, nouvellement nées, dans des fossés ouverts exprès, où l'on en étouffe des milliers à la fois. L'histoire des Sauterelles, depuis 1750, & la suite des observations de M. Gleditsch, méritent aussi que nous y revenions dans un autre Article. Mais pour seconder les Physiciens, qui voudroient tourner leurs recherches à cet important objet, il faut les informer de divers états par lesquels on voit passer les Sauterelles, depuis qu'elles existent dans l'œuf, jusqu'à leur mort. M. Gleditsch a découvert que ces changemens sont au nombre de cinq, & qu'ils peuvent servir comme d'indications pour les remedes.

1. Le premier période est cet état, où les Sauterelles se trouvent renfermées dans leurs œufs; il dure six ou sept mois, c'est-à-dire, depuis les derniers Jours de Septembre, ou les premiers d'Octobre, jusqu'au milieu ou vers la fin du mois de Mai suivant.

2. Dans le second période, les Sauterelles sortent de leurs œufs.

Etant fort petites, elles n'ont besoin alors que d'une très-légere nourriture. Elles commencent leurs premiers voyages à pié, vers les lieux les plus voisins, garnis d'herbes tendres qui viennent de pousser. Cet état, qui les prépare au suivant, dure environ quinze jours.

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

3. Au commencement de Juin, & jusqu'à la moitié de Juillet, les Sauterelles sont comme dans l'état d'adolescence, qui est très pernicieux aux fruits de la terre. Ce période renferme tous les changemens qui leur arrivent dans leur accroissement, jusqu'au terme où, leur corps étant développé, tous leurs membres ont acquis leur grandeur & leur proportion naturelle, à l'exception des aîles, qui ne sont pas encore libres, & qui sont encore renfermées dans leurs étuis. L'Auteur se plaint que la plûpart des Gens de la campagne négligent entierement ce période. Il le croit plus dangereux que le suivant, parce qu'en cinq ou six semaines, qui sont le tems de l'adolescence des Sauterelles, elles consument presque tous les principaux

HIST. NAT. *Sauterelles errantes.*

grains d'Eté, avant qu'ils ayent acquis des tiges assez fortes pour résister à leurs dents.

4. L'état de perfection des Sauterelles, dans les Provinces du Brandebourg, arrive vers le milieu du mois de Juillet, lorsqu'un peu avant la moisson ces insectes peuvent mouvoir librement leurs aîles, enfermées jusqu'alors dans les étuis, & s'élevent plus haut dans l'air. C'est alors qu'elles sont en état de voyager par trouppes, & de commettre leurs plus grands ravages.

5. Enfin le cinquiéme période est celui de la génération des Sauterelles, & tout à la fois celui de leur mort; car aussi-tôt que ce tems est passé, elles meurent, peu à peu, suivant le simple cours de la nature. Ce période commence vers la fin du mois d'Août, & finit avec le mois de Septembre, ou les premiers jours d'Octobre.

ANTIQUITÉS.

LETTRE

Ecrite à l'Académie de Cortone par un de ses Membres, sur la véritable image d'Epicure, trouvée à Rome, & placée dans le Capitole par Benoît XIV.

L'Académie de Cortone, établie sur le modele de celle des Inscriptions & Belles Lettres de Paris, exige de chacun de ses Membres qu'il contribue de tout son pouvoir à l'éclaircissement de la savante Antiquité. Un Académicien répond à cette vue, ou par des dissertations sur quelque sujet obscur, ou par des Lettres qui renferment la description de quelques précieux restes des trois Nations, Grecque, Etrusque & Romaine. C'est pour remplir ce dernier objet, que l'Auteur de cette Lettre communique à l'Académie ses réflexions sur la découverte de

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

deux Images de Philosophes, celle d'Epicure, & celle de Métrodore son disciple, trouvées à Rome au commencement de Décembre de l'année 1742.

On travailloit, par l'ordre du Pape, à décorer d'un magnifique Portail l'ancienne Basilique Liberienne. En creusant les fondemens du dégré, on trouva un double Hermés, avec deux têtes, sous l'une desquelles étoit écrit, en caracteres grecs, EPICURE, & sous l'autre MÉTRODORE. Quoique les trois premieres Lettres du mot Epicure ayent été si endommagées par le tems, qu'il en reste à peine quelque trace, & quoique la Lettre *M*, dans Métrodore, soit tout-à-fait effacée, ces têtes étoient très-bien conservées, à la réserve d'une légere mutilation, au bout du nez de celle de Métrodore. Le Pape, informé d'une si belle découverte, ordonna d'abord que l'outrage du tems fut réparé. Ensuite il se fit rendre compte du sentiment des Antiquaires. Mr. l'Abbé de Venuti, connu pour un des plus Savans, confronta l'Epicure nouvellement

trouvé avec d'autres figures, qui portent le même nom, & qui se trouvent dans les cabinets Romains. Il y remarqua une différence, qui lui parut à l'avantage de celle qu'on venoit de découvrir; & les Lettres qui sont gravées dessous le confirmant dans son opinion, il la reconnut, à l'exclusion de toutes les autres, pour la seule véritable tête d'Epicure. Benoit XIV, aussi zélé pour la gloire des Sciences & des beaux Arts que son Prédécesseur Clement XII (*a*), ordonna aussi-tôt que le nouvel Hermés fut placé dans le *Musée* du Capitole, parmi d'autres magnifiques restes de la grandeur Grecque & Romaine.

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

Mais passons, avec l'Académicien de Cortone, à la description de ce respectable monument. La premiere observation doit tomber sur sa for-

[*a*] On sait que ce Pape a recueilli une grande quantité de statues, de bas reliefs & d'inscriptions qui se trouvoient chez plusieurs Particuliers illustres, & les a fait placer dans le Capitole, où on les voit rassemblés par ordre, selon le jugement qu'en ont porté les Antiquaires.

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

me: Elle est quarrée, & de l'espece de celles que les Grecs apelloient *Hermés non ordinaires.* Cette maniere de représenter les Dieux & les Hommes Illustres doit son origine à la forme, sous laquelle les Grecs consacrerent d'abord des Statues à Mercure. Elles n'avoient, du Dieu qu'elles représentoient, que la tête seule. Le reste étoit une colonne quarrée, qui finissoit en terme. Cet usage naquit d'une ancienne tradition, qui portoit que Corique, Roi d'Arcadie, irrité contre Mercure de ce qu'il avoit enseigné aux Peuples le jeu de la lutte, dont Plexippe & Enete, ses fils, étoient les inventeurs, ordonna à ces deux Princes d'en punir sévérement ce Dieu. Ils se conformerent aux ordres de leur Pere; & trouvant un jour Mercure endormi sur une Montagne, ils lui couperent les deux mains. Comme les Grecs nommoient *Ermoi* & *Culloi* (*c*) ceux qui étoient mutilés dans quelque partie de leur corps, delà vint le nom d'Hermes, qui fut donné à

[*b*] Ἕρμοι & χόλλοι.

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

Mercure & à ses Statues, & le nom de *Cylléne* que reçut le même Dieu, ainsi que la Montagne où son infortune lui étoit arrivée.

Les Hermés sont donc des statues quarrées, de marbre ou de bronze: elles sont consacrées à Mercure, ou à quelque autre Dieu, demi Dieu; Héros, ou Homme illustre. Elles ont une tête humaine, sans bras; & le reste du corps n'est qu'une masse informe & grossiere. Le motif de Religion, & celui de l'ornement public ou particulier des Villes, les firent employer par les Grecs à divers usages: elles servirent à marquer d'une maniere symbolique; 1°. l'union des attributs de différentes Divinités, comme l'éloquence de Mercure & la science de Minerve, représentées dans l'Herm'Athene; 2°. la force de ces mêmes attributs, comme l'éloquence victorieuse des monstres & des entreprises difficiles, désignée par l'Herm'Eracle, où l'on voit la tête d'Hercule sur le terme de Mercure; 3°. La nécessité de certains attributs, pour faire valoir la puissance de certains Dieux, com-

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

me la nécessité de l'éloquence en amour, désignée par l'Herm'Erote, statue qui a pour tête celle de l'Amour. Il y avoit outre cela l'Herm'Ammon, l'Herm'Osiris, avec une tête d'Epervier, symbole d'Osiris chez les Egyptiens, l'Herm'Anubis avec une tête de chien, figure d'Anubis, l'Herm'Arpocrate, l'Herm'Apollon, toutes deux avec la tête du Dieu qu'elles représentoient. On voyoit encore différens Dieux, représentés en Hermés; tels que Priape, Bacchus, Silene, Vertumne, & Jupiter, nommé Terminal. L'Hermés de ce Dieu avoit deux faces: on le plaçoit aux limites des champs.

Les Hermés ne furent pas toujours les mêmes, c'est-à-dire, avec une ou deux têtes seulement, sans bras & sans autre partie du corps naturel. Dans la suite des tems, leur forme changea: on en fit, tantôt avec des bras, tantôt avec les bras & le tronc, jusques à la ceinture; c'est ce qu'on remarque sur les pierres & sur les Médailles, qui représentent le Pal'adium: on y voit une Pallas de-

puis la ceinture en haut, qui lance le javelot, & un Hermés pour le reste du corps. Quelquefois l'Ouvrier finissoit l'Hermés sous la poitrine, pour en faciliter le transport. Tel est celui dont il est question dans cette Lettre; quelquefois il y ajoutoit les attributs, qui désignoient les Héros ou les Dieux, que ces Statues représentoient; comme la massue pour Hercule, la corne pour Jupiter Ammon, la Couronne de pampre pour Bacchus, la Faux pour Vertumne. Enfin quelques-unes de ces statues étoient revêtues d'un manteau: c'est de cette façon qu'est le Silene du Capitole, & le Satyre du Cardinal Alexandre Albani.

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

Les Anciens ne plaçoient pas seulement les Hermés dans les Temples, mais encore dans les *Gymnases*, parce que Mercure étoit censé présider à tous les exercices Gymniques; dans les jardins, sous la figure de Priape ou de Vertumne; dans les Hirodromes, dans les Hippodromes; enfin dans les Cirques: c'est-là que l'on mettoit deux Hermés, à l'entrée de la barriere d'où partoient

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

les hommes & les chevaux qui disputoient le prix de la course. On attachoit à ces deux Hermés, comme à deux Colonnes, la chaîne, ou la corde, qui servoit à retenir les Coureurs, pour les empêcher de partir avant le signal.

On plaçoit aussi les Hermés dans les Carrefours; ceux-ci étoient quelquefois sans tête, n'ayant que la forme quarrée, & l'on écrivoit au bas quelque Sentence morale. Suivant Plutarque, cet usage fut pratiqué dans Athenes par Hipparque, fils de Pisistrate. L'usage des Hermés étoit beaucoup plus commun dans cette Ville, que dans aucune autre: non-seulement les Particuliers en mettoient à la porte de leurs maisons, mais le Peuple, en qui résidoit le souverain pouvoir, en remplit les Places & les Portiques; pour immortaliser, par ces monumens, les Citoyens qui avoient bien mérité de la Patrie, & qui s'étoient rendus illustres, ou par les Armes, ou par les Sciences, ou par la sagesse de leur Gouvernement.

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

A l'exemple des Grecs, les Romains ornerent de statues, & sur tout d'Hermés, leurs tombeaux, leurs Palais, leurs Maisons de Campagne, & les autres lieux publics & particuliers. Le double Hermés, que nous avons décrit, servoit, suivant l'Académicien de Cortone, d'ornement à quelque Bibliotheque ou à quelque Cabinet: cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que les deux têtes, & par conséquent les deux faces, semblent prouver qu'il étoit fait pour être placé dans un lieu où il fut vû en entier de chaque côté; ce qui arrive nécessairement dans les doubles tablettes d'une Bibliotheque. Quant à la raison pour laquelle les Grecs, comme les Romains, mettoient souvent sur le même buste, deux têtes différentes, on n'en sçauroit donner d'autre, sinon que les uns & les autres vouloient représenter, par cette figure, l'union intime de deux personnages, Héros ou Dieux, comme on le voit dans les statues, qui ont la tête de Socrate & celle d'Alcibiade;

ANTIQUIT. *Têtes d'Epicure & de Metrodore.*

ou parce qu'ils vouloient marquer la ressemblance de profession, comme on le voit dans un double Hermés, qui a les têtes des deux célebres Historiens, Herodote & Thucydide; ou pour ces deux raisons ensemble, ausquelles on peut joindre encore le rapport qui est entre le Maître & le Disciple: elles se trouvent réunies toutes trois dans l'Hermés, dont il est ici question, où l'on trouve le portrait du Sçavant Epicure, avec celui de Metrodore son Eleve & son Ami.

Après ces observations, que l'Auteur entremêle de digressions fréquentes sur la Sculpture, sur le goût des Egyptiens, des Grecs & des Romains pour cet Art, & sur le grand nombre de statues de toute espece, dont ces deux derniers Peuples avoient enrichi leurs Villes, il se jette dans un champ vaste, où il perd de vûe son sujet; mais où néanmoins les objets sont si séduisans, que nous sommes tentés d'y entrer un moment avec lui.

Dans la nouvelle matiere qu'il

embrasse, il s'efforce de disculper Epicure sur sa doctrine, & de vanger sa morale : il n'est pas le premier qui l'ait entrepris ; mais les plus zélés Apologistes de ce Philosophe ont perdu leur peine sur le premier de ces deux points ; car supposer une matiere éternelle, & un mouvement éternel comme elle, l'un & l'autre principe & soutien de tout ce qui existe, admettre avec cela des Dieux indolens, qui ne prennent aucune part aux vicissitudes d'ici bas, & qui voyent d'un œil tranquille le cours des choses, sans se mettre en peine si elles sont bien ou mal ordonnées, c'est la plus absurde & la plus ridicule des erreurs.

Il n'en est pas de même de la Morale d'Epicure : il paroît que les Stoïciens & les Péripatéticiens, Ennemis déclarés de cette Doctrine, ou ne l'entendoient pas, ou la combattoient sans raison. Les principes sur lesquels elle est appuyée, & les préceptes qu'elle renferme, sont capables de rendre l'homme heureux,

autant qu'il peut l'être, sans le secours de la Religion : ils n'excluent point le sentiment des foiblesses humaines ; mais ils exigent que par de sages réflexions, & des actes contraires à la violence des mouvemens naturels, nous diminuions, autant qu'il est possible, l'empire de nos passions & les agitations de notre cœur ; que nous fassions un usage modéré des choses qui sont destinées à notre nourriture, & de celles qui servent à nos plaisirs ; remede infaillible aux désordres qui naissent toujours des moindres excès. La Nature se réformant ainsi comme d'elle-même, l'ame demeure dans un équilibre, dans un repos, qu'Epicure croyoit capable de la rendre heureuse. C'étoit dans cette douce situation qu'il faisoit consister sa fameuse volupté, source de ce qu'il nommoit le bonheur, ou le souverain bien.

Pour en donner des leçons aux hommes, il ne se contenta pas de prescrire des régles de conduite ; il les confirma par son exemple. Pen-

dant un grand nombre d'années, qu'il passa dans ses célébres jardins à philosopher, il porta la sobriété jusqu'à se nourrir régulierement de pain & d'eau ; & lorsqu'il vouloit se traiter plus délicatement, il y joignoit un peu de fromage, & d'autres alimens les plus communs. Enfin, si l'on en croit Sénéque, la dépense journaliere de ce Philosophe n'alloit pas à un As (a). Après avoir formé l'habitude de contenter ses desirs à si peu de frais, il pût, selon le même témoignage, se vanter d'être parvenu à un point, où nul changement de fortune n'étoit plus capable de lui ravir la jouissance de ce qu'il desiroit.

Ce que nous avons dit d'Epicure, il faut l'entendre aussi de Metrodore. Si l'abstinence du Disciple n'étoit pas si grande que celle du Maître, il s'en falloit bien peu. Il dépensoit, pour sa nourriture de chaque jour, l'As entier, où il y avoit quelque chose de trop pour Epicure. Métrodore étoit,

(a) Petite monoie, de la valeur d'un sol.

selon quelques uns, de Lampsaque ; selon d'autres, d'Athénes. Il fut, non seulement très-savant, comme on le voit par le Catalogue de ses Ouvrages, que Diogéne Laërce nous a conservé, mais plein de toutes les vertus morales. Son caractere le rendit si cher à son Maître, qu'étant mort sept ans avant lui, il mérita que ce Philosophe composât sa vie en cinq livres, & qu'il tint lieu de Pere à ses Enfans.



HISTOIRE.

Etat ancien & moderne du Comté de Down en Irlande, contenant l'Hiſtoire Civile & Naturelle du Pays, &c. à Dublin, in-8°.

On vit naître il y a quelques années à Dublin, une Société de gens de Lettres, dont le but étoit de compoſer une Hiſtoire Générale, Civile, Eccléſiaſtique & Naturelle d'Irlande. A juger du mérite des Littérateurs Aſſociés par les Ouvrages qui ſont ſortis de leurs mains, ils avoient les talens néceſſaires pour une ſi grande entrepriſe; mais prévoyant que l'étendue du plan qu'ils s'étoient tracé, ne leur permettroit pas de remplir aſſez promptement les engagemens qu'ils avoient contractés avec le Public, ils crurent devoir choiſir un ſiſtème, qui, ſans borner leurs premieres vûes, en rendit l'exécution plus prompte & plus facile. Dans ce deſ-

ſein, ils reſolurent de compoſer ſéparément l'Hiſtoire de chaqne Comté du Royaume, ſe promettant de former dans la ſuite, du réſultat de toutes ces Hiſtoires particulieres, l'Hiſtoire Générale dont ils avoient conçu le projet. Celle du Comté de Down, dont nous allons rendre compte, eſt le premier fruit de leur travail: elle a déja été ſuivie de quelques autres, que nous nous empreſſerons de faire connoître.

Cette Hiſtoire eſt partagée en Chapitres, au nombre de 20. Le premier contient des recherches ſur l'ancien état du Comté de Down, ſur ſes premiers habitans, & ſur ſes diverſes révolutions. Le Pays, connu aujourd'hui ſous ce nom, eſt ſitué dans la Province d'Ulſter (*a*), & ſe nommoit autrefois *Ulagle*, en Latin *Ulidia*. Les Antiquaires Irlandois ne conviennent pas ſur l'origine de ce nom; les uns le font venir d'un certain *Ulagle*, ou *Olaus*, originaire de Norwege, qui s'établit en Irlande, long-tems avant l'Ere Chrétien-

(*a*) En latin, *Ultonia*.

ne. D'autres le tirent des *Uluntii*, ou *Voluntii*, que Ptolomée place dans cette Région. Quoiqu'il en ſoit, l'Ulagle formoit autrefois un des cinq petits Royaumes, qui partageoient l'Irlande. *Dunlenus* y régnoit en 1177. lorſque les Anglois, ſous la conduite de Jean de Curcey, entreprirent d'en faire la conquête: ce Prince ayant été tué dans une bataille, les Anglois s'emparerent bientôt de preſque tout le Pays, & l'érigerent dans la ſuite en *Slute*, ou Comté, ſous le nom de Down, qui eſt celui de la Capitale. Il ſe paſſa pluſieurs Siecles, avant qu'ils puſſent jouir paiſiblement de leurs avantages. Quelques-uns des anciens habitans, retirés dans des Châteaux & dans des lieux de difficile accès, s'y maintinrent dans une eſpece d'indépendance, & firent en divers tems pluſieurs tentatives, pour chaſſer leurs Vainqueurs des Cantons qu'ils occupoient. Nos Auteurs parlent d'un grand nombre de petits combats entre les deux Nations, dans leſquels la fortune étoit ordinairement partagée: ce ne fut que

ſous le Prétectorat de Cromwell, que ce Pays fut parfaitement aſſujetti.

Dans le Chap. 2. les Auteurs traitent de la Police, Civile & Eccléſiaſtique, du Comté de Down.

Le troiſieme contient une deſcription chorographique du Pays, avec un grand nombre de petits traits d'Hiſtoire, & d'Obſervations Œconomiques & Phyſiques. Cet article préſente une varieté de détails, qui pouroient paroître exceſſifs à ceux qu'un intérêt de Nation n'y attache pas, mais qui doivent être extrêmement intéreſſans pour les Irlandois: on nous décrit avec une exactitude ſinguliere, les Villes, les Villages, les Châteaux, les principales maiſons de Campagne, les édifices remarquables, ſoit publics ou particuliers; on nous fait connoître l'état actuel du Commerce, le progrès des Arts & des Manufactures, la nature du ſol dans les différens Cantons, &c. on propoſe un grand nombre de vues nouvelles, ſur les moyens de mettre en valeur des terres incultes, d'augmenter le produit de celles qui ſont en culture, d'étendre toutes les

branches du Commerce, de donner une nouvelle perfection aux Manufactures & aux Arts; on cite avec éloge les noms de quelques Patriotes zélés, qui ont contribué par leurs lumieres, leurs exemples, ou leurs libéralités, à introduire dans le Pays des usages & des établissemens utiles. Nous ne rapporterons, de cet immense détail, qu'un seul trait; ce sont des observations sur la Marne, qui est fort commune dans le Comté de Down.

La Marne est une composition préparée par les mains de la Nature, pour servir l'industrie de l'homme; elle est formée de petites coquilles réduites en poussiere, unies ensuite & cimentées, pour ainsi dire, par les parties glutineuses des animaux qui habitoient ces coquilles. On la trouve toujours divisée en plusieurs couches, dans des lieux bas & humides, sous une enveloppe de tourbe ou de mousse. La matiere des couches inférieures est très-fine, parfaitement cimentée, & assez dense. Les couches supérieures sont pleines de petits fragmens de coquilles, foible-

ment unis ensemble, & séparés par de fréquens intérstices. On explique diversement la formation de la Marne: les uns prétendent que les endroits où elle se trouve, étant autrefois couverts d'eaux dormantes, servoient de retraite à un grand nombre d'animaux testacées, qui venant à périr chaque année, se sont précipités au fond des eaux, où leurs coquilles, par des froissemens continuels, ont été peu à peu réduites en poussiere. D'autres croyent que les coquillages, qui forment la Marne, ont été entraînés de dessus les hauteurs, par les pluies & les courants, dans les terreins bas qu'ils occupent. La vertu de cette riche matiere doit être attribuée aux sels qui entrent dans la composition des coquilles, & aux parties huileuses qui sont si abondantes dans la plupart des animaux testacées. Les Auteurs remarquent, que l'usage de la Marne doit être modéré: en l'employant avec excès, on courroit risque de causer dans les terres une fermentation trop forte, qui en épuiseroit insensiblement les sucs,

& détruiroit les principes de leur fécondité.

Dans le Chap. 4. on voit la description d'un canal, qui a été pratiqué pour joindre, à la Mer, le Lac de Neagle, dont nous parlerons bientôt. Le cinquieme traite des Montagnes, & ne nous paroît rien offrir de bien intéressant; si ce n'est peut-être la description d'un Zoophyte, qui fut trouvé sur le bord de la Mer.

Son corps étoit composé d'une espece de cartilage bleuâtre; sa figure étoit celle d'une sphere applatie, d'où sortoient plusieurs excrescences, qui imitoient assez naturellement les pattes d'un animal: il avoit environ seize pouces de largeur, un pouce d'épaisseur vers les extrêmités, & près de trois dans le milieu; son ventre, s'il est permis de le nommer ainsi, étoit entr'ouvert, & laissoit appercevoir une grande quantité de petites vessies, qu'on auroit prises, au premier coup d'œil, pour les intestins d'un véritable animal. *En un mot*, disent les Auteurs, *ce Zoophyte sembloit un être*

mitoyen entre l'animal & la plante, ou comme l'ébauche d'un animal que la Nature auroit manqué. On l'exposa dans un endroit sec à l'action du Soleil, qui le fit dissoudre insensiblement en eau salée.

Dans les deux Chapitres suivans, on rend compte des Isles, Rades, Rochers, Promontoires, &c. qui bordent les côtes; des grands chemins qui traversent le Pays, & des Rivieres qui l'arrosent.

Parmi les Lacs du Comté de Down, qui sont l'objet du Chap. 8. le plus considérable est celui de Neagle. C'est peut-être le plus grand amas d'eau fraiche qui soit en Europe; si l'on excepte les Lacs de Ladoga & d'Onega en Moscovie, & celui de Geneve. Ses eaux ont la vertu de guérir, en très-peu de tems, toutes sortes de plaies & d'ulceres externes: on a découvert, en les analisant, qu'elles étoient fortement impregnées de parties sulphureuses & bitumineuses. C'est de-là probablement que vient leur vertu. De célebres Naturalistes ont attribué, aux eaux de ce Lac, la propriété de con-

vertir le bois en pierre ; il paroît que c'eſt une erreur. Mais il eſt certain que les pierres qu'on tire de ce Lac, ſont d'une eſpece fort ſinguliere : elles ſont compoſées de fibres étendues en longueur, & elles ne peuvent gueres être fendues, que ſuivant cette direction. Quand on les ſcie en travers, on y découvre pluſieurs cercles, pareils à ceux que forment dans les arbres les augmentations annuelles de la ſeve. Leurs parties interieures différent ſouvent beaucoup des extérieures, comme le cœur du bois différe de l'aubier & de l'écorce. Jettées dans le feu, elles brulent, s'enflamment, & produiſent une fumée noire, ſans rien perdre, ou en ne perdant que très-peu de leur poids : il paroît, par pluſieurs expériences, qu'elles contiennent beaucoup de parties métalliques. Nous paſſons rapidement les Chapitres 9. 10. & 11. qui préſentent l'Analiſe des eaux minérales, & le Catalogue des Simples qu'on a trouvés dans le Comté de Down. Bornons-nous à remarquer, qu'on a découvert dans ce

Pays ; 1°. l'herbe nommée *Sabina folio cupreſſi*, que les Botaniſtes ont crûe juſqu'ici particuliere au Mont Athos en Macédoine ; 2°. une autre, que les Auteurs appellent, *Filix minor longifolia ; tarſis raris, pinnulis longis, tenuiſſimis & oblongis laciniis fimbriatis* ; & qu'ils prétendent n'avoir jamais été trouvée dans aucun autre Pays. Nous nous arrêterons encore moins au Chapitre 12, qui traite des Foſſiles & des Minéraux : le Comté de Down n'offre rien de fort curieux en ce genre.

Voici un effet ſingulier du tonnerre, qui occupe le chap. 13.

Dans la maiſon d'un particulier, nommé *Cloſe*, le tonnerre abatit d'abord un angle de la cheminée. Delà il alla frapper le haut du pignon, dérangea quelques tuiles de la couverture, & emporta un grand morceau de la muraille. Enſuite ſe gliſſant le long du mur intérieur, il fit une ouverture de près de vingt pouces de diamétre, dans le plancher ſupérieur d'une chambre à coucher, dans laquelle il entra, accompagné d'un tourbillon de pouſſiere & de

fumée. Il ſuivit d'abord, dans la chambre, ſa premiere direction ; & s'étant coulé entre le mur & un grand miroir qui y étoit attaché, il creva le mur en cet endroit, & mit le miroir en piéces. Pluſieurs petites parcelles de glace furent portées avec violence contre la porte de la chambre, & s'y enfoncerent : d'autres allerent dans les rideaux du lit, qui furent coupés en pluſieurs endroits. La plus part de ces parcelles portoient aux extremités & aux angles, les marques du feu dont elles avoient été atteintes. Au deſſous du miroir étoit placé un grand coffre couvert de poil, & rempli de linge. Ce coffre fut enfoncé par un des côtés. Le linge, qui étoit dans la partie ſuperieure, ne fut point entamé : mais tout ce qui ſe trouvoit au milieu & au fond fut percé, de part en part, d'un trou quadrangulaire de la grandeur de deux ou trois pouces. Le côté du coffre, oppoſé à celui qui avoit été enfoncé, fut pouſſé en dehors. Pluſieurs piéces de mouſſeline, qui étoient placées ſur le coffre, furent diſperſées dans la

chambre : mais aucune d'elles n'éprouva les atteintes du feu, quoique le poil du coffre eut été brulé. A quelque diſtance delà, dans l'endroit où le plancher inférieur étoit joint au mur, il ſe fit un petit trou de la largeur du doigt. Le tonnerre entra par là dans la cuiſine, où il briſa un grand vaſe de bois, diſperſa toute la batterie de cuiſine, & abbatit beaucoup de briques & de platre. Toutes les vitres de la maiſon furent caſſées. Un des murs s'entr'ouvrit en pluſieurs endroits, au point qu'on voyoit le jour par les crevaſſes. Malgré tout ce ravage, perſonne de la famille ne fut bleſſé.

On trouve, en pluſieurs endroits de l'Irlande, des cavernes creuſées de main d'hommes. Les Auteurs en décrivent quelques-unes au chap. 14. Elles conſiſtent ordinairement dans un paſſage long & étroit, qui aboutit à une ou pluſieurs chambres, de figure & de grandeur différentes. Les côtés & le deſſus, ſoit du paſſage, ſoit des chambres, ſont toujours revêtus de pierres, quelquefois taillées, mais plus communé-

ment brutes. Il paroit que ces cavernes ont été creusées dans les tems, où les Pirates Danois & Norvegiens infestoient les côtes de l'Irlande, & qu'elles étoient destinées à servir d'azile contre la fureur de ces Barbares.

Les chap. 15. 16. 17. traitent de quelques anciens Monumens, qui subsistent dans le Comté de Down. La plûpart meritent peu d'attention par eux-mêmes. Mais comme ils peuvent servir à donner quelque connoissance des mœurs & des coutumes des premiers habitans de l'Irlande, les Auteurs ont cru devoir jetter quelque lumiere sur leur origine. Il y en a de plusieurs especes: 1°. De grandes pierres, semblables à celles qu'on trouve en plusieurs endroits de la France, & qui sont connues sous le nom de *pierres levées*. Elles sont fort communes en Irlande. & le seul Comté de Down en offre un grand nombre. On en distingue une, dont les Auteurs donnent la description suivante. Sa figure est presque circulaire, & son diametre d'environ sept pieds; elle

en a deux dépaisseur vers les bords, & quelque chose de plus vers le milieu. Quatorze colonnes brutes, placées sur deux rangs, soutiennent cette masse énorme; & plusieurs pierres, hautes d'environ deux pieds, rangées en cercle, forment autour d'elle une espece d'enceinte. On a publié, en France, plusieurs dissertations sur les *pierres levées* : mais il nous semble que personne n'a fait des recherches aussi heureuses sur leur destination, que les Auteurs de cette histoire. Ils croient que leur usage étoit de servir d'autels dans les sacrifices publics. Ils fondent cette conjecture; 1°. Sur le nom qu'elles portent en Irlandois; savoir celui de *Crom-Léagle*, qui signifie *une pierre devant laquelle on se prosterne.* 2°. Sur le rapport de ce nom avec les mots Hebreux חרם לוח (b), *Table consacrée.* 3°. Sur quelque ressemblance qu'on

(b) *Cherem Luach.* La preuve tirée de l'analogie des mots est ici assez forte, l'Irlandois ayant tant d'affinité avec l'Hébreu, qu'on peut les regarder, suivant les Auteurs, comme deux dialectes d'une seule & unique

remarque entre ces pierres, & les Autels que Noé & plusieurs Patriarches éleverent au vrai Dieu.

Les Monumens de la seconde espece sont de grands tas de petites pierres, élevés en cône, que les Irlandois nomment *Kairus.* Un de ces *Kairus*, qui est placé sur le sommet d'une assez haute montagne, a 38 toises de circonference à sa baze. Il est terminé, à la hauteur de neuf toises, par une platte forme de 22 toises de circonference, sur laquelle sont placés vingt deux petits *Kairus.* Lorsqu'on ouvre ces *Kairus*, on ne manque guerre d'y trouver des ossemens humains; ce qui prouve qu'ils servoient anciennement de Tombeaux. On sait, que l'usage de rassembler des pierres sur les sépulcres des personnes de marque, étoit commun à tous les anciens Peuples.

Une troisiéme sorte de Monumens, fort commune en Irlande, consiste en de grandes pierres, plantées en

langue. Mais voiez la Lettre de M. le Baron de Grante à M. de l'Isle, dans notre Journal de Mars.

forme de colomnes. On les trouve quelquefois seules & quelquefois en grand nombre; tantôt rangées en cercle, & tantôt répandues çà & là sans aucune symetrie. Elles sont communément un peu inclinées vers l'Orient. Les pierres isolées peuvent avoir été des objets de culte. La premiere Idole connue, en Irlande, se nommoit *Crom-Cruachd*, c'est-à-dire, *pierre d'adoration.* Nous apprenons d'ailleurs, par le rapport des Historiens, soit sacrés, soit profanes, que dans les premiers tems de l'Idolatrie, avant l'invention de la sculpture, on rendoit les honneurs divins à de simples pierres, & à des colomnes. Quant aux pierres qu'on trouve rassemblées en grand nombre, elles semblent avoir été destinées à marquer des enceintes, consacrées à divers usages de Religion.

Ces Monumens ne sont pas les seuls dont parlent nos Auteurs. Mais nous aurons occasion d'y revenir, en rendant compte des autres ouvrages de la Société littéraire de Dublin.

HISTOIRE. *Etat ancien & moderne du Comté de Down.*

Les oiseaux & les poissons du Comté de Down font l'objet des chap. 18 & 19, dans lesquels nous ne remarquons rien de plus particulier, que le trait suivant : c'est la description d'un poisson, que des Pêcheurs prirent sur les côtes de ce Comté. Il étoit long de 20 pouces, y compris la tête, qui seule avoit dix pouces de longueur, sur neuf de largeur. Il n'avoit point de nageoires ; mais de chaque côté de son corps sortoit un membre, qui ressembloit beaucoup à la jambe d'un homme. Chacun de ces membres portoit à son extremité une espéce de pié, terminé par des doigts assez bien formés, liés ensemble par un cartilage, & armés de petits ongles. Un autre membre, de la même forme, composoit sa queue. Il avoit deux mains parfaitement semblables à celles d'un homme, & plusieurs rangs de dents. Il portoit, sur la partie anterieure de la tête, plusieurs aiguillons semblables à ceux de quelques espéces de Turbot.

Le Comté de Down a produit

HISTOIRE. *Etat ancien & moderne du Comté de Down.*

plusieurs hommes célébres. Nos Auteurs consacrent à leur éloge le 20 & dernier chapitre de l'ouvrage.

Les plus remarquables sont ; 1°. Malachie ô Mergair, ou S. Malachie, dont la vie a été écrite par S. Bernard.

2°. Jean de Holywood, connu sous le nom de *Sacro Bosco.* Il vivoit au commencement du treiziéme siécle, & se distingua beaucoup par son habileté dans les Mathématiques. On a de lui des Traités de *Sphœra*, *de Algarismo*, *de ratione anni*, *sive de computo Ecclesiastico*, *Breviarium Juris*, & d'autres ouvrages.

3°. L'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande, se disputent la gloire d'avoir donné le jour au fameux Scot. Mais Hugues Mac-Caghwell, Archevêque Catholique d'Armagh, qui a traité ce point de critique avec beaucoup de soin, ne laisse presque aucun lieu de douter que Scot ne fut né à Down, appellé anciennement *Dun,* Ville capitale de ce Comté, & que ce ne fut delà que lui vint le nom

HISTOIRE. *Etat ancien & moderne du Comté de Down.*

de *Dun's-Scotus*, c'est-à-dire (*c*) *Irlandois natif de Doun.*

4°. Le Chevalier Hans-Sloan, mort depuis deux ans, Premier Medecin du Roi d'Angleterre, Président, durant plusieurs années, de la Société Royale d'Angleterre, associé de l'Académie des Sciences de Paris, de celles de Berlin, de Petersbourg &c, Auteur d'une curieuse Histoire de la Jamaique, & de plusieurs Mémoires inserés dans les Transactions Philosophiques, enfin célébre dans toute l'Europe par son riche cabinet d'Histoire naturelle.

Ceux qui cherchent, dans leurs Lectures, à se remplir l'esprit de connoissances utiles, seront satisfaits de cet Ouvrage : ils y trouveront de sçavantes recherches, des Observations exactes, d'heureuses découvertes, des vûes nouvelles & intéressantes sur diverses parties de l'Histoire Naturelle, sur le Commerce,

(*c*) On ne doit pas être étonné de voir ici le mot *Scotus* traduit par celui d'*Irlandois.* Dans les anciennes histoires, l'Irlande est appellée indifferemment *Scotia* & *Hibernia*, & ses Habitans *Scoti* & *Hiberni.*

HISTOIRE. *Etat ancien & moderne du Comté de Down.*

l'Agriculture, les Manufactures, & sur la plupart des Arts nécessaires à la société. Ceux qui ne souhaitent que d'être amusés, ne le trouveront peut-être pas si conforme à leur goût. Mais en vérité, observe l'Auteur de cet Extrait, lorsqu'on fait attention aux Ecrits qui sont en possession de leur plaire, on est tenté de regarder leur mépris comme un éloge : un Livre qu'ils dédaignent n'est pas ordinairement un Livre impie, ni licentieux, ni burlesque, ni satirique, ni frivole. Quant au stile de notre Histoire, il convient au caractere de l'Ouvrage, & à la nature des matieres qui y sont traitées ; c'est-à-dire, qu'il est simple sans bassesse, & clair sans prolixité. Une chose sur tout, dont les Anglois sensés doivent sçavoir gré aux Auteurs, c'est d'avoir évité avec soin le Néologisme, qui a fait, depuis quelques années, de si grands progrès en Angleterre, & qui sous prétexte d'augmenter la richesse de la Langue & d'en adoucir la rudesse, y introduit une multitude de mots & d'idiômes étrangers, plus propres à la dénaturer qu'à l'embellir.

TRADUCTIONS.

LES CHEVEUX DE SILVIE.

Si cette Traduction fait désirer l'Original Italien d'une Piece si galante, si poëtique, & qui n'a jamais été publiée, on le promet pour le Journal suivant.

SYlvie, je suis cette même Chevelure, cette Chevelure d'or, qui regnant autrefois sur la tête de l'illustre Berenice, me réjouïssois de porter le poids du glorieux Diademe dont le cercle éclatant m'entouroit.

Jamais la peinture n'en exprima de plus belle. Jamais la Nature n'en produisit d'égale. Je fus enrichie, par les Dieux, de mille anneaux de fils déliés & de longues tresses, du plus vif éclat.

Mais pendant que je faisois l'amour & l'honneur de ma Reine, le cruel destin préparoit ma ruine. Une folle passion pour la gloire vint reveiller le cœur du jeune Roi son Epoux, & l'arrachant aux plaisirs d'un chaste amour ne lui laissa plus de gout que pour les armes.

C'est à vous, vrais Amans! d'exprimer la rigueur de cet adieu. Ah! j'éprouvai tous les tourmens d'une si barbare séparation. Berenice, fondant en larmes, fixa ses tristes regards au Ciel & m'offrit en sacrifice aux Dieux pour obtenir la victoire.

Je me vis présentée à l'Autel, comme une victime innocente; & par un vœu sans exemple, je devins le gage d'un amour fidele. Quelle fut ma douleur, quand un fer sacré, mais cruel, vint me séparer helas! de cette belle tête.

Toute négligée que j'étois, loin de ce visage dont j'empruntois les charmes pour m'embellir, je plûs si fort aux Dieux, qu'humide encore de pleurs, il me firent enlever par les Zéphirs, leurs Ministres legers, qui me transporterent, en voltigeant, à la plus pure région des spheres.

Depuis ce jour, nouveau Signe errant dans le Ciel, on m'a vue entourée de mille rayons, parcourir l'ample circuit de mon cercle étoilé; ensuite je ne sais comment j'ai passé entre les mains de l'Amour, qui m'a conduite à toi, Sylvie, pour

m'élever à de nouveaux honneurs.

A toi, maintenant, & ta Chevelure cherie, je suis souvent l'unique objet de tes soins, souvent présente à tes yeux dans la glace fidelle de ton miroir; soit que tu veuilles me resserrer en nœuds, ou m'ajuster en tresses, ou me laisser flotter sur la neige de ton sein.

Là, je vois tout l'éclat que l'Amour donne à ta beauté, & de quel vermillon se colore ton éblouissante jeunesse. Là, toi-même, tu rens à mes tresors, en odeurs & en parfums, le tribut d'une longue servitude.

Tantôt tu m'emprisonnes, sous un voile, qui fait mon ornement & ma défense: tantôt un ruban, parsemé d'or, me divise en tresses; & tantôt tu me couronnes de pierres précieuses, qui formant une Iris errante me font étinceller d'une tremblotante lumiere.

Qu'il m'est doux d'être à toi! Amour, conserve-moi toujours pour Sylvie. Je suis heureuse, je suis fiere d'être unie à sa belle tête. Les étoiles qui portent mon nom, peuvent rouler sans moi dans leur carriere

azurée. Ce n'est plus le Ciel; c'est toi, Sylvie, qui fais mon bonheur & tous mes soins.

Ah! les Dieux le savent, si j'ai souhaité depuis, d'être revêtue de la lumiere dont je dorois le voile obscur de la nuit. Tes beaux yeux, tes yeux enchanteurs sont pour moi des Astres plus lumineux & plus chers, que ceux que j'ai laissés dans le Ciel.

Je serai à toi, Sylvie, jusqu'à ce que toi-même, devenue Déesse, tu t'éleves dans ce beau séjour, pour y faire le charme des autres Divinités. Alors, je retournerai toute affligée à ma premiere demeure, & jamais on ne me reverra descendre dans la Région des Mortels.

TABLE DES ARTICLES.

Recherches Historiques.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce 27 Mai 1755. LAVIROTTE.

Fautes d'Impression.

ENtre les fautes du Tome précedent, pour lesquelles on a déjà donné une juste excuse, mettez 1°. l'oubli de deux pages entieres, réservées des Recherches historiques de Mai, où la découverte de la premiere corne étoit rapportée. On y supplée ici, en remarquant que cette corne fut trouvée en terre, proche de Tondern, l'an 1639, par une femme du Village d'Osterbye. 2°. *page* 8, *ligne* 24, suppléez une ligne entiere, & *lisez*, Marie *de Male, que l'Auteur de la Relation Danoise nomme* Marie Maleane.

Pour ce Volume, *pag.* 33, *lig.* 8, *le Prince*, *lis.* Ce Prince. *pag.* 50, *lig.* 23, *se rembarque*, il se rembarque. *pag.* 104, *lig.* 13, *assez*, *lis.* aussi.

M. Verney nous fait prier d'avertir le Public qu'il désavoue le *Traité des Etudes*, qu'on lui attribue dans les Recherches historiques du Mois de Mars.

JOURNAL ETRANGER;
OUVRAGE PERIODIQUE.

JUILLET, 1755.

—— Exter[illegible]robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.
Et chez { PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN, le fils, au Palais. DUCHESNE, rue S. Jacques.

MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Fautes d'Impression.

PAge 42. ligne. 6. *moins qu'on doit user*; lisez, qu'on ne doive. Page. 49. ligne 2. *Hippogriphe*; lisez Hippogriphes. Page. 50. ligne *inglorieux*; lisez ingénieux. Page 55. ligne 15; effacez *tous*. Page 61. ligne 18. *ainsi*; lisez aussi. Page 131. ligne 8. *ont*; lisez a. Page 136. ligne 11. *sont*; lisez [illegible]. Page 213. dans la Note, ajoutez une Apologie des Femmes, par Madame *Galien*, publiée à Paris, chez Didot, Quai des Augustins.



JOURNAL ETRANGER.

RECHERCHES HISTORIQUES.

SI la situation de la France lui permet de se regarder comme le centre de l'Europe, elle jouit du même avantage dans la République des Lettres, où, depuis les nouveaux progrès des Sciences & des Arts, on peut dire que la Carte du Domaine des Muses n'a pas moins d'étendue que celle de tous les Pays, dont l'Europe est composée. Cette position semble obliger les François, non-seulement de veiller avec plus de

Recherches historiques.

zele que toute autre Nation, à l'entretien du trésor commun, dont ils sont comme la Garde intérieure, ou les principaux dépositaires; mais encore, de s'intereffer particulierement à ce qui se fait autour d'eux pour son accroissement & sa conservation. C'est ainsi que dans les Etats Politiques, le soin des frontieres regarde le centre, ou la Capitale, comme source constante de l'abondance & des forces.

Il n'est pas besoin de faire observer, que le but d'une si flatteuse réflexion est de soutenir, en France, le goût du Public pour notre Journal, dont l'office distinctif est d'y faire connoitre l'état des autres parties du Corps littéraire. En supposant quelque justice dans le devoir, ou le droit, que je viens d'attribuer aux François, peuvent-ils se dispenser d'un peu de reconnoissance & de faveur, pour un Livre qui leur donne le pouvoir de l'exercer? Nous pourrions faire entrevoir un second but, dont l'explication ne sera pas renvoyée bien loin; mais hâtons-nous de passer à notre tribut historique.

Recherches historiques.

Académie Espagnole des trois Arts liberaux, ou de S. Ferdinand.

Aprés la distribution des Prix, accordés par le Roi d'Espagne en 1753. (*a*) pour l'avancement des trois principaux Arts qu'on honore du nom de *Liberaux* (*b*), l'Académie Royale de S. Ferdinand eut, dès l'année suivante, la satisfaction de voir augmenter le nombre & le mérite des Concurrens, les applaudissemens de toute l'Europe, & la reconnoissance particuliere des Espagnols, pour un Souverain qui se fait une étude égale de la gloire & du bonheur de ses Peuples. L'honneur de voir ses travaux agréables, à son Roi, faisoit déja former, à l'Académie, des vûes dignes d'un si grand objet, lorsqu'elle eut le malheur de perdre Dom Joseph de Carvajal, son premier Protecteur. Ce Ministre, que la voix publique met au rang des plus grands hommes, (*c*) étoit le Génie, dont la faveur &

[*a*] Toutes les Nouvelles publiques en ont donné la relation, & celle de l'établissement de cette Academie en 1752.

(*b*) C'est désigner assez la Peinture, la Sculpture & l'Architecture.

[*c*] On a dit, après sa mort, que l'Etat avoit perdu son plus grand Ministre; les Tribu-

Recherches historiques.

les lumieres lui avoient ouvert les voies du succès, en inspirant à son Maître le dessein de la soutenir par sa protection, & de l'encourager par ses bienfaits. M. le Duc d'Huescar, à qui le Ministere fut confié d'abord, reçût ordre du Roi, de consoler l'Académie en son nom; & l'éloge, que ce Monarque fit lui-même de l'illustre Mort, ne laissa rien manquer à sa gloire: ensuite, pour fermer une plaie si profonde, Sa Majesté chargea le nouveau Ministre, de la Direction de l'Académie, jusqu'à ce qu'elle eut rempli la place de premier Sécretaire d'Etat, à laquelle les titres de Président & de Protecteur sont unis. Rien n'eut été plus capable, en effet, d'arrêter les gémissemens, & de relever, tout d'un coup, les espérances de l'Académie, que de voir à sa tête un Juge éclairé, un Ami du mérite, un

naux, leur Juge le plus éclairé; les Universités, leur plus illustre Savant; les Manufactures, les Fabriques, l'Industrie & le Commerce leur plus zelé Protecteur; les Peuples leur plus tendre Pere; enfin l'Espagne entiere, un de ses plus grands ornemens.

Recherches historiques.

Mécene éprouvé pour les Sciences & les Arts: mais, avec autant de grandeur d'ame que de modestie, M. le Duc d'Huescar refusa l'honneur qui lui étoit offert, & se tint à son ancien rang de Conseiller.

Dans cette espece d'interregne, la reconnoissance de l'Académie ne tarda point à se signaler pour son premier Protecteur. Deux Ouvrages, l'un de Sculpture, & l'autre de Peinture, firent éclater tout-à-la-fois les sentimens du Corps, & le talent des Artistes. Le premier est un Médaillon en marbre, de Don Juan Domingo *Olivieri*: le second, un Tableau de Dom *André de la Calleja*. On nous les représente comme deux chef-d'œuvres, qui exciterent aussitôt l'admiration. Les dix vers suivans, qui servent d'inscription au Tableau, composés par M. le Marquis d'*Uregna*, jeune éleve du College des Nobles, sont un autre exemple de la culture des talens en Espagne.

Recherches historiques.

Al retrato del Exmo. Señor D. Joseph Carvajal, primer Protector de l'Academia; (*d*).

Decima.

O tu, que en immortal gloria,
Carvajal, premiado vives,
Donde abondante recibes
Laurel de mayor victoria;
No dedignes la memoria,
Que en tu retrato procura
La Academia, bien segura
No ritrata la mitad;
Pues retratar tu piedad
No es possible à la Pintura.

Joignons-y leur traduction: „ O vous! qui couronné de lauriers immortels, recevez dans les Cieux „ la récompense des travaux, dont „ nous goutons les fruits sur la terre; Carvajal! ne dédaignez pas le „ foible monument que l'Académie „ laisse de vous dans ce Portrait: „ elle sait que ce n'est qu'une ébauche imparfaite; il est impossible à „ la Peinture, de représenter la „ vertu.

(*d*) C'est ce que les Espagnols nomment *Decima*; & nous, dixain.

Recherches historiques.

Dans le cours de la même année, l'Académie fit deux autres pertes, qui augmenterent ses regrets. Dom Joseph de Bermudez, du Conseil suprême de Castille, nommé Conseiller de l'Académie en 1752. dans le Décret même de sa création, & digne de ce choix, malgré son grand âge, par les mêmes qualités qui lui avoient fait exercer avec distinction ses autres emplois, mourut le 12 de Juin. Sa Majesté lui donna, pour Successeur, Dom Augustin de *Montiano*, déja célebre en Espagne, & cher à toute la République des Lettres (*e*). Le 19 de Mai, mourut aussi Dom Ignace de Luzan (*f*), que sa naissance, son goût éclairé pour les beaux Arts & sa Littérature uni-

(*e*) Le même, dont nous avons donné la Tragédie d'Ataulphe, & qui paroit si souvent avec éloge, dans la Dissertation sur l'origine de la Poësie Castillane. Nous nous sommes heureusement trompés, sur de faux Mémoires, en le supposant mort aussi, dans la même année.

(*f*) On a de lui une Poëtique fort ample, qui passe pour un excellent Ouvrage. Il avoit été Sécretaire d'Ambassade en France, & le souvenir de son mérite s'y conserve encore.

Recherches historiques.

verselle, avoient fait admettre à l'Académie dans sa premiere Assemblée publique, c'est-à-dire dès le premier exercice qu'elle avoit fait de ses droits, pour une réception solemnelle.

En 1754, le Ministere étant passé entre les mains de M. Dom Richard *Wall*, avec le titre de premier Secrétaire d'Etat, Sa Majesté fit déclarer à l'Académie, dans l'Assemblée du 6 de Juin, le Protecteur qu'elle lui accordoit, & dont le goût connu pour les Sciences lui promettoit une nouvelle splendeur. On résolut aussi-tôt de former une Députation, pour remercier Sa Majesté de ce choix, & pour rendre les hommages du Corps au nouveau Chef. Les Députés furent MM. le Comte de Torrepalma, le Duc d'Huescar, le Duc de Bejar, Don Joseph de Hermosilla, & le Secrétaire actuel. Ils remplirent cette honorable Commission le 14 du même mois, au Palais d'Aranjuez, où étoit la Cour. M. le Comte de Torrepalma, chargé du compliment de l'Académie, en qualité d'Ancien, fit le Discours suivant.

Recherches historiques.

Monseigneur, l'Académie Royale de S. Ferdinand, fondée si libérale ment par Sa Majesté pour la culture des Beaux-Arts, pour l'honneur & l'utilité de la Nation, & dont la protection est attachée au glorieux Emploi où l'éclat de votre mérite vous éleve, trouve, dans sa constitution même, un motif particulier de rendre ses hommages à Votre Excellence, de lui faire connoître un Corps dont elle est le Chef, & d'espérer de sa puissante faveur ses accroissemens & son plus grand lustre. Cette espérance seroit déja fort heureusement fondée, sur le principe général, que les beaux Etablissemens sont toujours bien administrés par les Grands Hommes; & les présages de l'Académie ne seroient pas distingués de ceux de l'Etat, par rapport aux soins importans qui sont confiés à votre Ministere. Mais l'Académie a des titres plus particuliers, pour prétendre à l'honneur de votre bienveillance: le bien public, la gloire du Souverain, & cet objet des Grands Hommes, la réputation, attirent du sein de l'Académie vos regards sur elle,

Recherches historiques.

& ne peuvent manquer d'y fixer vos faveurs.

Après cet Exorde, l'Orateur vante, avec un peu d'ostentation peut-être, le prodigieux nombre des Artistes Espagnols; ,, cette troupe innom- ,, brable de Jeunesse (ce sont ses ,, expressions) qui secouant le joug ,, de la dissolution des mœurs, de ,, l'ignorance & de l'oisiveté, s'exer- ,, ce, dans les Atteliers, avec l'ardeur ,, & le succès d'un heureux génie, ,, que son goût porte au travail.

A l'éloge des Artistes succéde celui de l'Art même, sous des idées neuves, & plus généralement intéressantes: ,, le Dessein, dit-on très-heu- ,, reusement, est la seule expression ,, des pensées qui soit d'un Commer- ,, ce aisé, & réellement universel. ,, Sans restriction de tems ou d'es- ,, pace, il sert à la communication ,, des idées entre tous les hommes, ,, contemporains ou futurs, patrio- ,, tes ou étrangers, civilisés ou bar- ,, bares. Les idiomes, quoiqu'inven- ,, tés pour la facilité du Commerce, ,, sont des monnoies qui n'ont qu'un ,, cours limité, & dont on ne peut

„ pas toujours se procurer un change „ prompt, ni même égal & juste : „ mais l'Artiste le plus borné, pourvû qu'il sçache tracer grossiérement le Dessein de ses Ouvrages, „ les explique avec plus de précision „ & de netteté, avec plus de force, „ & les fait mieux entrer par les „ yeux dans l'esprit le plus simple, „ qu'un Ciceron, avec toute la pompe „ de l'Eloquence.

On releve, à l'honneur du même Art, l'avantage qu'il a de servir au rétablissement & aux progrès de plusieurs autres Arts, qui lui sont subordonnés, & qui étoient négligés en Espagne depuis le milieu du dernier Siécle, mais „ dont la vigueur naturelle, favorisée de l'aspect bienfaisant du Souverain, comme d'un „ astre vivifiant, commence à pousser dans toute l'étendue de sa vaste „ Monarchie ; jusqu'à rendre les „ premiers progrès de l'Académie, „ ajoute l'*Orateur Castillan*, supérieurs au dernier point de perfection des autres Académies les plus „ fameuses.

Ensuite, s'adressant au Protec-

teur ; „ les soins, que Votre Excellence étendra sur ces Beaux Arts, „ ne seront pas sans gloire pour elle. „ Ils les ressentiront avec la plus „ vive gratitude. L'immortalité des „ Héros dépend d'eux, puisqu'ils „ ont le pouvoir de sauver les grands „ noms des injures du tems & du „ tombeau de l'oubli. Les Grecs & „ les Romains, également célébres „ par leur puissance & par leur savoir, n'ont laissé aucun vestige de „ cette puissance, qui ait échappé „ aux révolutions des Siécles & de „ la Fortune ; mais ces marbres, ces „ métaux, que la Sculpture & l'Architecture avoient marqués du „ sceau de l'immortalité, conservent „ encore, au milieu même de leurs „ ruines, la réputation des Artistes „ & des Héros, dans tout son lustre. „ Ainsi l'Académie se promet la protection de Votre Excellence, pour „ les Arbitres de l'immortalité. Mais „ leur travail, heureux & fécond sous „ ses auspices, transmettra sans cesse „ à la Postérité, les traits, le nom, les „ fruits de la magnificence, & les „ témoignages de la bienveillance

„ de leur Auguste Monarque & de „ leur Illustre Protecteur.

Le jeune Poëte, qui avoit célébré M. de Carvajal, fit, pour son Successeur, dix Vers dans le même goût.

DECIMA.

Dignissimo Succesor
De aquel Primero, de modo
Que succeder le en un todo
Hace à tu gloria mayor :
Las tres Artes Protector
Liberal te estan clamando :
Yaunque venera callando
A Fernando la Academia,
Reconoce, que la premia
La mano en ti' de Fernando.

Digne Successeur de ce premier Chef, que vous remplacez avec une perfection qui rehausse votre gloire ; c'est vous, généreux Protecteur, que les Beaux Arts réclament aujourd'hui: & quoique l'Académie croye ne pouvoir mieux témoigner son respect à Ferdinand, que par un religieux silence, elle rend d'éloquentes actions de graces au Monarque, en applau-

dissant au choix du Protecteur.

Après les expressions de l'Eloquence & de la Poësie, l'Académie, pour y joindre des preuves effectives de sa reconnoissance, décerna que les plus habiles Maîtres feroient incessamment le portrait de Sa Majesté, dans un tableau de neuf pieds de haut, sur trois de large, & son buste en marbre, de grandeur naturelle. Ce fut alors qu'elle ordonna aussi le Portrait, & le Médaillon, en sculpture, de M. de Carvajal.

Elle choisit, dans la même Assemblée, les sujets des Pieces qui devoient concourir aux prix accordés par le Roi, dans la même forme que l'année précédente, c'est-à-dire en trois différentes classes, pour chacun des trois Arts. Le sujet du Tableau de la premiere classe étoit l'entrée du Roi *Wamba* dans Tolede, menant prisonnier, sur un char, le Comte *Paul*, & les autres Rebelles à sa suite. Celui de la seconde classe ; *Julio Mansueto*, Espagnol, blessé à mort au combat de Cremone par son fils, qui portoit les armes dans l'Armée ennemie, que le Pere reconnoît, & qui re-

connoît ſon Pere en s'approchant pour le dépouiller. Pour la troiſiéme claſſe, on propoſa de réduire en tableau l'Hercule du Palais Farneſe, qui eſt en ſtatue à l'Académie.

Pour la premiere claſſe de ſculpture; le Roi Wamba, refuſant la Couronne, que les Grands & les Prélats du Royaume lui offrent à genoux; juſqu'à ce qu'un des Seigneurs le force de la recevoir, en tirant l'épée contre lui. Pour la ſeconde; S. Hermenegilde, abjurant l'Arianiſme aux yeux de la Princeſſe Ingunde ſon Epouſe, & recevant le Sacrement de Confirmation, de ſon oncle S. Leandre, Archevêque de Seville. Pour la troiſiéme claſſe; on propoſa de modéler l'Hercule.

Pour l'Architecture; 1°. un Palais Royal, façade & profil intérieur. 2°. Un eſcalier, orné de colomnes & de Pilaſtres, de l'ordre Ionique. 3°. L'élévation géometrique de la façade du magnifique édifice, qui forme les priſons de Madrid.

L'Académie fit annoncer ces Sujets, non-ſeulement à la Cour & dans les Capitales des Provinces, mais juſ-

ques dans les lieux un peu conſidérables de la Campagne. Il ſe préſenta un nombre de Concurrens, qui doit faire juger du point de culture où les Arts ſont en Eſpagne. On en comptoit ſoixante-quatre, de toutes les claſſes. Mais, pour ne pas faire concourir inutilement les plus foibles, on commença par les aſſembler tous dans une Maiſon Royale, nommée *la Panaderia*, ou l'Académie leur propoſa d'autres Sujets, ſur leſquels chacun devoit s'exercer pendant l'eſpace de deux heures. On jugea, ſur ces eſſais, de ceux qui devoient être admis au Concours; il s'en trouva ſeize.

Les Séances de l'Académie Eſpagnole des Beaux-Arts ne ſont pas de pures cérémonies annuelles, comme celles de tant d'autres Sociétés, dont le génie ſemble épuiſé tout entier dans leurs premieres Aſſemblées, & qui ne trouvent plus de nouveaux expédiens pour la culture & le progrès des talens. Elle avoit repréſenté au Roi, dès l'année précédente, l'importance de faire fleurir la Gravure; & dans le cours de la même année, on

avoit établi deux Maîtres en ce genre. Mais les Eléves, qui n'y étoient pas uniquement appliqués, & qui n'y pouvoient donner que certaines heures, incommodes pour eux ou pour les Maîtres, ne faiſoient pas beaucoup de progrès. D'ailleurs on n'avoit pas pourvû à la ſubſiſtance & à l'entretien de ceux qui avoient des talens, ſans les facultés néceſſaires pour les cultiver. Sur les repréſentations de l'Académie, un ſage Miniſtere, qui ne néglige aucun moyen de rendre l'Etat heureux & floriſſant, réſolut de fonder ſix places, chacune de cent cinquante ducats annuels, pour ſix Eléves qui n'auroient d'autre bien que leur talent; trois, pour la gravure des Eſtampes; trois, pour les coins & les cachets. Ils devoient être choiſis entre les plus avancés, & s'exercer uniquement dans leur genre; juſqu'à ce qu'étant parvenus à la perfection de l'Art, ils cédaſſent, à d'autres, leur place & leur penſion. Ce projet fut heureuſement rempli. Sa Majeſté y joignit une penſion particuliére, pour un talent marqué, & digne auſſi de cette diſtinction

par ſon application à le cultiver. L'Académie de ſon côté, portant ſes vûes hors de ſon ſein, & voulant étendre, non-ſeulement ſa gloire, mais ſa poſtérité, ſi l'on permet cette expreſſion, dans toutes les parties du Royaume, ſeconda les Savans & tout ce qu'il y avoit de Perſonnes diſtinguées à Sarragoſſe, qui ſollicitoient un privilége d'établiſſement pour une Académie, fille ou ſœur de la premiere. Le Roi ſe rendit à leurs ſupplications; & cette nouvelle Société prit naiſſance, avec une juſte dépendance de l'autre, mais avec l'avantage de participer à tous ſes droits.

On prit jour enfin pour la diſtribution des Prix, objet du travail des Artiſtes, dans le cours entier d'une année. La Scene fut marquée au Théâtre du Collége des Nobles; parce que les Salles du Palais-Neuf, qui étoient accordées à l'Académie, ne pouvoient être diſpoſées pour ce grand jour. Le lieu, qu'on avoit choiſi, fut orné des Chefs-d'œuvres de pluſieurs Académiciens; & l'on n'oublia point d'y expoſer le Portrait du

Roi & celui du Protecteur. L'Aſſemblée fut brillante : elle étoit compoſée des Miniſtres du Royaume, des Ambaſſadeurs étrangers, des Grands d'Eſpagne, des Magiſtrats, & d'un concours ſurprenant des principaux Seigneurs. M. Wall prit ſa place, de Préſident & de Protecteur. Don Tiburcio d'Aguire, Vice-Préſident, prononça un Diſcours, dont nous réſervons l'Extrait pour l'ornement d'un autre article. On lût diverſes Piéces de Poëſies, dont nous promettons auſſi la Traduction.

Recherches hiſtoriques.

Les Prix furent diſtribués en trois claſſes, pour répondre à celles des Artiſtes. Chacune eut deux Prix ; c'eſt-à-dire, qu'il y en eut deux pour la Peinture, deux pour la Sculpture, & deux pour l'Architecture. Dans l'inſtitution, les premiers prix de la premiere claſſe ſont des médailles d'or de trois onces ; les ſeconds, des médailles d'argent de huit onces. Les premiers de la ſeconde claſſe, des médailles d'or d'une once ; & les ſeconds, des médailles d'argent de huit onces. Les premiers de la troiſiéme claſſe ſont des médailles d'ar-

Recherches hiſtoriques.

gent de cinq onces ; & les ſeconds, des médailles d'argent de trois onces.

On ne donne point le catalogue des Vainqueurs : mais, dans ce glorieux nombre, peut-on ſe refuſer le plaiſir de nommer Don *Iſidro Carnicerò*, le premier des Peintres couronnés, quoiqu'il eut à peine dix-ſept ans ; & Don Mariano Salvador *De Maella*, qui remporta le ſecond Prix, quoique plus jeune encore de deux ans ? Les talens pour la Sculpture & l'Architecture ne ſont pas moins précoces en Eſpagne : Don Fernando *del Caſtillo*, âgé de 14 ans, obtint le premier Prix de Sculpture ; & Don Juan *De Villanueva*, auquel on n'en donne pas plus de quinze, celui d'Architecture ; tous deux avec une égale unanimité dans les ſuffrages. Pluſieurs autres, entre l'âge de ſeize & vingt ans, obtinrent les mêmes honneurs : & nos Correſpondans nous font obſerver qu'on ne peut ſoupçonner les Juges d'indulgence & de partialité, puiſqu'il reſta pluſieurs Prix vacans ; & par conſéquent un grand nombre d'Artiſtes,

Recherches hiſtoriques.

dont les eſſais furent mal reçûs, ou demeurerent ſans récompenſe.

Nous promettons des éclairciſſemens curieux ſur l'origine, les réglemens, l'eſprit, l'émulation & les ouvrages de cette belle & nombreuſe Académie.

L'Original Italien *des Cheveux de Sylvie*, demande plus d'eſpace que nous n'avons pû lui en réſerver aujourd'hui : mais nous y ſuppléons par l'éloge d'un Nom reſpecté en France, & qui ne paroît pas l'être moins chez les Etrangers.

Per la morte ſeguita in Parigi nel Febbrajo dell' Anno 1755. del Sig. Preſidente di Monteſquieu.

SONETTI.

Del Sig. Can. Ant Filippo Adami.

I.

Spirto, cui ſolo diè ſublime ingègno
Le vie del retto altrui moſtrar primiero
Con nuovo filoſofico diſegno
Che vinſe l'arte dèll' uman penſiero.

Eloge du P. de Monteſquieu.

Nella ſorgente contemplando il vèro,
Oh! quale avrai diletto, e di te degno
Se qui giungeſti a rintracciarlo intièro
Non ancor ſciolto del mortal ritegno.
Se tanto alto levaſti l intelletto,
Che ragion non frà l'ombre a te comparve
Ma quale ora ſtà nuda al tuo coſpetto
Se pe i tuoi detti dileguoſſi e ſparve
L'error che il mondo ſi tènèa ſoggetto,
E gemi involta frà deliri, e larve.

II.

Illuſtre Perito, che ſi largo fiume
Di ſcienza Socràtica ſpargeſti
E or ſplendi cinto d'ell' eterno lume
Che dell' util ſudore in Premio aveſti,
Tu della dotta mente il guardo ergeſti
Et i fonti del volubile coſtume,
Del Dritto ai ſacri Arcani, e diè ti a queſti
Eccelſi voli il tuo ſaper le piume.
Tu la norma ſegnaſti, onde in più forte
La civile Amiſta nodo ſi ſtringa,
Il più gran bene d'ell' umàna ſorte.
Tu... ma qual di ritrar ti ebbi luſinga!
Stan' le opre tue fuor del poter di morte,
Ne vi è chi meglio ti colori, e pinga.

CRITIQUE.

CRITIQUE.

SUITE de l'Extrait de la Dissertation de M. de Calzabigi sur les Poësies dramatiques de M. l'Abbé Metastasio.

» POur délasser le Lecteur, continue M. Calzabigi, de l'examen » sérieux que nous venons de faire, » qu'il nous soit permis de le *divertir* » *un peu* par les *comiques* imputations de quelques Ecrivains François, contre notre Poëte........ » L'Opéra Italien moderne est destitué, disent-ils, de toute vraisemblance. Le plan en est irrégulier, » le dessein embarrassé. Le total n'est » qu'un composé de la Tragédie » Grecque, de la Françoise, & des » Rapsodies des siécles Gothiques. » Les Personnages, introduits sur la » Scene par notre Poëte; sont les » moins chantans de l'Antiquité. Enfin, le nom de M. l'Abbé Metastasio ayant été longtems inconnu en

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio.* 2. *Extrait.*

» Italie, ce sont les François qui l'y » ont fait connoître, & c'est à eux » qu'il doit toute sa réputation (*a*).

» Laisser échapper de sa plume des » assertions de cette nature, c'est, à dire » vrai, ravaller trop, non-seulement » les Italiens, mais tous les autres » Européens. Quoi donc? ils auroient lu & entendu, quinze ou » vingt ans de suite, les Drames » de M. l'Abbé Metastasio, & jamais » ils ne se seroient doutés de leurs » beautés poëtiques, si les François,

(*a*) Tout ceci est tiré presque mot-à-mot du *Traité de la Danse*, T. III. Chap. V. Voici les propres termes; page 59. au sujet des ouvrages Dramatiques de *l'Abbé Metastaze. Ils ne doivent peut-être leur grande réputation qu'à la France, où on ne les représente jamais.* Et dans la Note au bas: *En Allemagne, en Italie, à peine parloit-on, il y a 20 ans de l'Abbé Metastaze. On n'écoute dans l'Opéra Italien que la Musique. Ce sont les François, qui, en lisant l'Abbé Metastaze, ont publié les premiers dans leurs écrits tout ce que valoient les poëmes de ce grand Poëte moderne.* Quelles obligations n'aurons nous pas aux Italiens si dans vingt-ans d'ici, ils daignent à leur tour nous faire connoître tant de *grands Poëtes* que nous possedons & que nous ignorons:

Table construite selon les observations de Breslaw.

Age	Personnes	Morts	Puissance de vie	Années Climat. depuis	Ages	Personnes	Morts	Puissance de vie	Années Climat. depuis	Ages	Personnes	Morts	Puissance de vie	Années Climat. depuis	Ages	Personnes	Morts	Puissance de vie	Années Climat. depuis
1	1000	145	6, 89		22	586	6	98, 66		43	417	10	42, 70	42 à 43	64	202	10	21, 20	
2	855	57	21, 00		23	580	6	97, 66		44	407	10	41, 90		65	192	10	20, 20	
3	798	38	24, 00		24	574	6	96, 66		45	397	10	40, 70		66	182	10	19, 20	
4	760	28	27, 14		25	567	7	82, 00	24 à 26	46	387	10	39, 70		67	172	10	18, 20	
5	732	22	33, 27		26	560	7	81, 00		47	377	10	38, 70		68	162	10	17, 20	
6	710	18	39, 44		27	553	7	80, 00		48	367	10	37, 70		69	152	10	16, 20	
7	692	12	57, 66		28	546	7	79, 00		49	367	10	36, 70		70	142	10	15, 20	
8	680	10	68, 00		29	539	7	78, 00		50	346	11	32, 37	49 à 50	71	131	11	12, 20	70 à 71
9	670	9	74, 44		30	531	8	67, 38	29 à 30	51	335	11	31, 46		72	120	11	11, 91	
10	661	8	82, 62		31	523	8	66, 39		52	324	11	30, 46		73	109	11	10, 91	
11	653	7	93, 31		32	515	8	65, 38		53	313	11	29, 46		74	98	11	9, 91	
12	646	6	107, 66		33	507	8	64, 38		54	302	11	28, 46	Année anti. Climat. depuis 54 à 55	75	88	10	9, 80	
13	640	6	106, 66	12 à 13	34	499	8	63, 36		56	292	10	30, 20		76	78	10	8, 80	
14	634	6	105, 66		35	490	9	55, 44	34 à 35	56	282	10	29, 20		77	68	10	7, 80	
15	628	6	104, 66		36	482	9	54, 44		57	272	10	28, 20		78	58	10	6, 80	
16	622	6	103, 66		37	472	9	53, 44		58	262	10	27, 20		79	49	9	6, 44	
17	616	6	102, 66		38	463	9	52, 47		59	252	10	26, 20		80	41	8	6, 12	
18	610	6	101, 66		39	454	9	51, 44		60	242	10	25, 20		81	34	7	6, 43	
19	604	6	100, 66		40	445	9	50, 44		61	232	10	24, 20		82	28	6	5, 66	
20	598	6	99, 66		41	436	9	49, 44		62	222	10	23, 20		83	23	5	5, 60	Année Anticlim. depuis 83 à 84
21	592				42	427	9	48, 44		63	212	10	22, 20		84	20	3	7, 66	

Table des Années Climateriq. pour la Ville de Londres.

Années	
12 à 13	Climaterique
20 à 21	Climacter.
24 à 25	Climater.
29 à 30	Climater.
39 à 40	Climacter.
43 à 44	Anticlimater
47 à 48	Anticlim.
54 à 55	Anticlim.
61 à 62	Anticlim.
70 à 71	Anticlim.
75 à 76	Climacter.
76 à 77	Anticlimater

» par leurs Ecrits, n'eussent officieusement levé le voile épais qui couvroit leurs esprits. Je rougirois, pour moi, pour ma Patrie & pour les autres Nations de l'Europe, si je songeois à refuter de semblables accusations. Je me contenterai, pour désabuser des Ecrivains si peu instruits, de les avertir que depuis plus de vingt-cinq ans le nom de notre Poëte étoit célébre en Italie, en Angleterre, en Allemagne; que dès lors sa réputation, si justement acquise, le fit desirer de la Cour de Vienne, dont il est le Poëte Impérial (*Poëta Cesareo*); que depuis 1730 on n'a point cessé d'imprimer ensemble, & séparément, ses Œuvres dramatiques, dont on connoit des Editions au nombre de plus de trente; . . . . que depuis le tems où la *Didon*, l'*Hipsipile*, l'*Olimpiade*, ont paru, il n'y a pas eu dans toute l'Italie, je ne dirai point un homme de Lettres, mais une femme médiocrement élevée, qui ne les ait sçues par cœur presqu'en-

» tieres, qui n'ait été en état d'en faire remarquer les graces, l'élégance, les belles images & les charmantes expressions; qu'enfin, c'est au contraire depuis dix ans, au plus, que M. l'Abbé Metastasio a commencé à jouir en France d'une réputation universelle.

„ Quelques uns des *mêmes Auteurs, quoique peu versés dans la connoissance de notre Langue*, ont osé néanmoins affirmer décisivement que les *Airs* de notre Poëte sont presque toujours des morceaux isolés, & cousus sans art à la fin de chaque Scene (*b*) : mais il est très facile de leur montrer que tous ces airs ont au contraire une connexion intime avec la Scene qui les précéde, qu'ils sont autant d'épilogues de la Scene même, & que, pour la plupart, on ne sauroit les supprimer sans faire tort à l'action.

„ Sans chercher plus loin, j'en trouve, de cette espece, douze dans l'*Artaxerce*, neuf dans l'*A*-

(*b*) *Ibidem* page 60.

„ *drien*, sept dans le *Demetrius*, huit dans l'*Olimpiade*; & tous les autres doivent être rangés dans la même classe. C'est ce que je pourrois démontrer en détail, si les bornes de mon Ouvrage me permettoient d'entrer dans une si longue énumeration.

Mais les objections mêmes de ces Ecrivains les jettent nécessairement dans des contradictions manifestes. » Les Tragédies Grecques, disent ces Messieurs, étoient toutes chantées : ce chant donnoit un nouveau surcroît de grace & de force, à un stile noble & à un plan simple. M. l'Abbé Metastasio, ayant traité dans les siennes des sujets historiques, a choisi, ajoutent-ils, *les personnages les plus graves, les plus sérieux & les moins chantans de l'Antiquité, tels que Titus, Alexandre, Cyrus, Didon* (*c*) &c; ce

(*c*) L'Apologiste de M. l'Abbé Metastasio ignore apparemment que l'Auteur de ces objections l'est aussi de plusieurs Opera où il a fait chanter *Hercule*, *Zoroastre*, *Seleucus* & beaucoup d'autres personnages, qui ne sont pas plus gais ni plus plaisans que *Cyrus*, *Titus*,

» qui, selon eux, est une énorme impropriété. Mais ayant vanté d'abord, dans la Tragédie Grecque, l'harmonie du chant, comme un de ses principaux avantages, ces Critiques peu conséquens ne se sont point apperçûs de la contradiction évidente, où trop de prévention les avoit entraînés, & dont ils ne pourroient se tirer, qu'en avouant qu'ils ont ignoré quels étoient les personnages chantans des Tragédies Grecques; car assurément Agamemnon, Thesée, Clytemnestre, Thieste, Hercule, Hecube, Ajax, Ulisse, Personnages historiques, plus anciens à la vérité, ne sont pas pour cela plus chantans que Semiramis, Artaxerce, Adrien & mille autres plus modernes. D'ailleurs, en élevant comme ils font, jusqu'aux nues, le plan inventé par Quinaut, comme le mieux adapté à la Musique, ces mêmes Ecrivains

Didon, *Alexandre* & les autres Heros de l'Opéra Italien.

„ se contredisent de nouveau, puis„ que certainement Renaud n'est „ point de sa nature, plus Musicien „ qu'Achille, Amadis que Jason, „ Roland que Themistocle, Ar„ mide que Deidamie; & Jupiter, „ Pluton, Neptune, les Vents, les „ Tempêtes, les Furies, les Elé„ mens, n'ont pas la voix plus bel„ le que les Héros de M. l'Abbé „ Metastasio.

A ce morceau, que nous avons voulu traduire litteralement, succedent des observations sur le stile de notre Poëte. Elles conduisent le Dissertateur à examiner en détail la propriété & l'élegance de l'expression, la simplicité & la précision du Dialogue, enfin les graces & les ornemens de la Poësie. Si M. l'Abbé Metastasio excelle, dit son Editeur, dans toutes les autres parties de la Tragédie, il est surtout admirable dans celle-ci. Pour le prouver, M. Calzabigi cite quelques fragmens choisis dans plusieurs Piéces de son Auteur, & en différens genres, tels

que le grand, le tendre, le pathétique, le terrible, qui tous méritent en effet les éloges qu'il leur prodigue. Il feroit inutile de les rapporter ici. Ils tiennent à trop de choses, pour être bien sentis par ceux » de nos Lecteurs, qui ne connois» sent point les Drames d'où ils sont » tirés; moins encore par ceux qui » ne sçavent point la Langue de » l'Original : ces morceaux isolés » perdroient trop dans la traduc» tion.

Il seroit encore plus difficile de rendre avec succès quelques Scenes en Dialogue, extrêmement court & serré, que le Dissertateur rapporte, pour preuves de la simplicité & de la précision dans le stile. Il semble que le génie de notre Langue soit peu compatible, du moins dans le sérieux, avec ces phrases si coupées, avec ces réponses & ces repliques si pressées, si rapides. On diroit que la politesse, qui défend dans la Société d'interrompre celui qui parle, auroit étendu ses

droits jusques sur notre Scene : la rareté de ces interruptions, dans nos Tragédies modernes, rend quelquefois les plus belles *tirades*, d'une longueur insupportable aux Etrangers; sur tout aux Anglois & aux Italiens, accoutumés à un Dialogue extrêmement vif & haché. Avouons, de bonne foi, que sans l'habitude, nous pourrions nous-mêmes être choqués de ces longs entretiens, où malgré le feu des passions & la rapidité de leurs mouvemens, on voit deux Personnages, qui tous deux doivent être fort animés, fort échauffés, parler à leur aise, chacun à son tour, se répondre & se répliquer par des discours prolixes, sans jamais s'interrompre l'un l'autre; comme deux Avocats qui plaident, ou deux Ecoliers qui argumentent : tranquillité peu vraisemblable, & qui tombe dans la froideur.

Pour offrir cependant une légere esquisse du genre de Dialogue, que M. Calzabigi donne ici pour modele, essayons de rendre en François

celui d'Achille avec Ulisse & Deidamie; il est tiré de l'*Achille in Sciro*. Le Poëte y peint la situation d'un Héros, combattu par l'amour & la gloire, entre Deidamie qui veut l'arrêter, & Ulisse qui veut l'enmener à la guerre de Troye. La Princesse, le voyant resolu de partir, lui dit :

Pensi, non parli, e fisse,
Tieni le luci al suol!

ACHILLE.

Che dici Ulisse?

ULISSE.

Che Signor di te stesso
Puoi partir, puoi restar, che a me non lice
Premer più questo suolo;
Che a partir ti risolva, o parto solo.

ACHILLE.

Che angustia!

DEIDAMIA.

E ben rispondi.

ACHILLE.

Io resterei.....
Ma...... udisti

ULISSE.

E ben risolvi.

ACHILLE.

Io verrei teco.
Ma.... vedi.

DEIDAMIA.

Ah lo comprendo!
Gia di partir scegliesti:
Và, ingrato! addio.

ACHILLE.

Ferma, Deidamia.

ULISSE.

Intendo,
Ai la dimora eletta.

ACHILLE.

Ulisse aspetta.

TRADUCTION.

DEIDAMIE.

Tu reves, tu te tais, tes yeux baissés se fixent sur la terre!

ACHILLE.

Que dites-vous, Ulisse?

ULISSE.

Que Maître de vous-même, vous pouvez partir, vous pouvez rester: pour moi il ne m'est pas permis de m'arrêter davantage dans ce séjour. Il faut vous résoudre. Partez avec moi, ou je pars sans vous.

ACHILLE.

Quelle perpléxité!

DEIDAMIE.

Eh bien, répons.

ACHILLE.

Je resterois..... mais..... tu l'entens.

ULISSE.

Eh bien, il faut prendre un parti.

ACHILLE.

Je vous suivrois.... mais.... vous voyez.....

DEIDAMIE.

Ah! je le comprens trop, t'y voila résolu. Tu pars, tu m'abandonnes: va, Ingrat: adieu.

ACHILLE.

Arrête, Deidamie.

ULISSE.

J'entens, Seigneur, votre parti est pris. Restez donc, Prince sans courage; je vous laisse en ces lieux.

ACHILLE.

Ulisse, attendez-moi.

Quelque générale que soit l'opinion reçue en France, & même ailleurs, que la Langue Italienne est naturellement lâche & prolixe, M. Calzabigi remarque que dans toute autre Langue, il seroit difficile de serrer davantage ce Dialogue, & quelques autres du même Poëte. Nous reconnoîtrons du moins que dans l'Original, il n'y a pas une syllabe de trop, que cette précision donne de la force & du jeu à l'expression des Interlocuteurs, & garantit la Scene de ce ton de conversation, si fréquent, mais si déplacé dans la plupart de nos Tragédies.

Notre Dissertateur s'attache à faire sentir, en détail, tous les avantages qui naissent de ce Dialogue, court & serré: il cite en particulier l'exemple d'une autre Scene de ce genre, entre Jason & Hipsipile, où la vivacité du Dialogue, & les interruptions continuelles, empêchent sans affectation un éclaircissement entre ces deux

Critique. *Poëſies dramat. de M. Metaſtaſio.* 2. *Extrait.*

Perſonnages, tiennent le ſpectateur en ſuſpens, & ſoutiennent l'intérêt avec beaucoup d'adreſſe Jaſon croit Hipſipile coupable d'un parricide. Il s'agit de ſon Pere, qui a diſparu dans le maſſacre général que les femmes de Lemnos ont fait de tous les hommes de cette Iſle. Prévenu de cette opinion, il refuſe d'entendre la juſtification de ſon Amante; il l'interrompt à chaque mot, & la bannit de ſa préſence. La Princeſſe veut ſe plonger un poignard dans le ſein. Jaſon le lui arrache des mains, & lui dit ſeulement, *muori, ſe vuoi morir; ma mori altrove*; „ meurs ſi tu veux, mais va mourir ailleurs.

„ Si au lieu de ces mots, ajoute M. Calzabigi, Jaſon alloit lui déclamer un long verbiage, (*una verboſa diceria*) ſur la paſſion que malgré lui il conſerve pour elle, & qui ne lui permet pas de la laiſſer mourir à ſa vûe, quoique d'ailleurs il la juge digne du dernier ſupplice; s'il entrelaſſoit ſa harangue d'antitheſes & de maximes, que la bonne Princeſſe écou-

Critique. *Poëſies dramat. de M. Metaſtaſio.* 2. *Extrait.*

teroit patiemment juſqu'au bout, pour pouvoir plaider à ſon tour, & ſe juſtifier à loiſir; l'intérêt ſeroit-il auſſi vif, auſſi ſoutenu, la terreur, la pitié, autant excitées dans l'ame des Spectateurs? ceux-ci au contraire ne perdroient-ils pas de vûe l'action & la ſituation? ne laiſſeroient-ils point refroidir ces paſſions tragiques, pour ſuivre le cours des deux Plaidoyers, & les écouter à tête repoſée?

A ces différens avantages, que produiſent, ſelon le Diſſertateur, la brieveté & la préciſion du Dialogue dans une Tragédie déclamée, il en ajoute un plus conſidérable, réſultant de la même cauſe, pour une Tragédie chantée. Ecoutons ici M. Calzabigi; voyons comment il développe à ce ſujet quelques points importans, plus conteſtés que diſcutés entre les Partiſans des deux Muſiques, Françoiſe & Italienne.

„ De la texture ſi ſerrée de notre Dialogue naît la brieveté de notre harmonie, dans l'accompagnement de nos récitatifs; brié-

Critique. *Poëſies dramat. de M. Metaſtaſio.* 2. *Extrait.*

„ veté cenſurée par pluſieurs Critiques, qui n'en ont pas compris la néceſſité: mais pour peu qu'ils y réfléchiſſent, ils conviendront bien tôt, qu'il ſeroit ridicule de ſurcharger de ſons ces phraſes courtes & coupées, qui forment le Dialogue entre nos Perſonnages; que par conſéquent, s'il eſt indiſpenſable de ſoutenir le récitatif par le ſecours de la Muſique, on doit encore plus éviter que celle-ci ne l'abſorbe & ne l'enſeveliſſe, & faire même enſorte de le rapprocher, autant qu'il eſt poſſible, de la ſimple déclamation. Ceci, bien loin d'être un défaut, ſeroit plus voiſin de la perfection; car c'eſt une impropriété manifeſte, que les Perſonnages introduits ſur la Scene aillent ainſi chantant leurs penſées, leurs raiſons & leurs ſentimens: & quoique cette impropriété date des ſiecles les plus reculés, que depuis elle ait été généralement tolérée en faveur des beautés qu'enfante l'harmonie; quoique

Critique. *Poëſies dramat. de M. Metaſtaſio.* 2 *Extrait.*

„ par une convention tacite & un commun conſentement, il ſoit permis de négliger quelquefois la vraiſemblance, pour courir après l'agrément; il ne s'enſuit pas moins qu'on doit uſer très-ſobrement de cette licence, & que celui qui ſe tient toujours le plus près du vrai, ne le ſoit auſſi de la perfection.

„ C'eſt en cela ſur tout, c'eſt-à-dire, dans la propriété de la Langue, & dans la brieveté du Dialogue, que nos Compoſiteurs de Muſique ont un grand avantage ſur les François: car cette épargne de notes n'eſt dans les premiers, ni manque de ſçavoir, ni ſtérilité d'imagination, comme quelques *ineptes* ont oſé le ſuppoſer; mais plutôt la conſéquence néceſſaire d'un Dialogue ſerré, & d'une Poëſie nerveuſe. La preuve, qu'ils ſçavent à propos montrer de la richeſſe & de la profuſion, c'eſt que dans certains Monologues, où le Poëte leur a fourni de quoi s'étendre, & faire briller l'expreſſion des ſons ſur celle des

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio. 2. Extrait.

„ paroles, on les voit réunir ce „ que l'harmonie a de plus sublime „ dans ces récitatifs accompagnés d'instrumens, qui font l'admiration „ de tous les Connoisseurs. „ Au contraire, les Compositeurs „ François se trouvent dans la dure „ nécessité de prolonger, avec des „ sons, leurs récitatifs déja trop „ longs, parce que leur Langue ne „ comporte point de Dialogue aussi „ court & aussi serré que le nôtre. „ Le François, en effet, exige la rime „ dans les vers de récitatif, autant „ que dans ceux des airs : & „ comme la rime entraîne nécessairement „ une pause à la fin du vers, „ qu'on est obligé de faire sentir „ dans le chant, ainsi que dans la „ simple déclamation, il arrive de-là „ que les récitatifs François ressemblent „ beaucoup aux airs, & „ les airs aux récitatifs : & voilà „ l'origine de cette monotonie, qui „ déplaît si généralement à tous „ les Etrangers, dans les Opéra de „ cette Nation. Il en est tout autrement „ de leurs Motets, dans „ lesquels les Compositeurs ayant

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio. 2. Extrait.

„ secoué le joug de leur Langue, „ pour la briéveté, l'énergie, & la „ liberté du Latin, sont parvenus à „ enfanter de très-belles Compositions.

Il ne reste plus, au Dissertateur, que l'examen des beautés Poëtiques. Elles consistent principalement dans les images. Ces ornemens, il est vrai, appartiennent plutôt à l'Ode, à l'Epopée, qu'au genre Dramatique : mais les Grecs ne voulant point se priver entierement de ces beautés d'imagination, si familieres à leur génie, sçurent les placer dans les chœurs ; & comme le remarque judicieusement M. Calzabigi, les Italiens les ont adoptées dans leurs *airs*, qui dérivent du chœur antique, ainsi que le Dissertateur l'a déja démontré. Il donne, suivant sa méthode, des exemples de ces images, tirés des Drames de son Auteur. Ce sont les paroles de différens airs, dont les unes peignent des Etres Phisiques, soit par métaphore, soit par comparaison, tels que des tempêtes, des torrens, des ruisseaux, des forêts, la foudre, les éclairs, &

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio. 2. Extrait.

tous les météores ; d'autres présentent des idées morales, allégoriques ou métaphisiques, comme les passions, la Fortune & la Vertu, Dieu même enfin ; & tous ces tableaux sont autant de chef-d'œuvres.

De cette richesse, de cette abondance, & de ce brillant naturel, qui caractérisent l'imagination de son Auteur, M. Calzabigi tire une preuve pour ce qu'il avoit avancé d'abord ; que bien loin de devoir leur succès à la Musique, c'est aux Drames de M. l'Abbé Metastasio, que cet Art doit en partie le degré de perfection, où nous l'avons vû s'élever de nos jours. Il traite, à ce sujet, la fameuse question : si la beauté de la Musique est dépendante de celle des paroles ? On sçait les assertions hardies de quelques Musiciens modernes ; ils ont soutenu hautement *la possibilité de faire d'excellente Musique, sur de très-mauvaises paroles.* On ne sçauroit même douter qu'ils n'en fussent intimément persuadés ; il n'y a qu'à lire quelques-uns des Poëmes qu'ils ont fait chanter : mais qu'en résulte-t-il ? c'est

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio. 2. Extrait.

que ces tours de force lassent à la fin le Public, & que sa désertion prononce également l'Arrêt des deux Artistes.

Notre Dissertateur réfute avec beaucoup de force, une opinion si peu fondée, & qui décèle au moins, dans ceux qui la soutiennent, *la possibilité d'avoir du genie sans l'ombre du goût ni du jugement.* Cette réfutation n'est pas moins nécessaire pour l'Italie que pour la France ; la vanité du Poëte y est souvent forcée de plier devant l'orgueil du Musicien. Ceux-ci ne se contentent pas de soumettre à leurs corrections, les jeunes Poëtes d'Opéra, qui veulent être *mis en Scene* : malgré tout, le respect que les Compositeurs (*maestri di capella*) doivent & rendent au nom de M. l'Abbé Métastasio, ils s'émancipent trop souvent à faire, ou ordonner, des changemens dans ses paroles : & comme il n'y a pas d'année où l'on ne remette au Théâtre un grand nombre de ses drames, avec de la Musique nouvelle, ce grand Poëte a sous ses lauriers, la mortification de se méconnoître souvent dans les *Li-*

bretti, ou Livres d'Opéra, qu'on imprime à cette occasion, non d'après son Original, mais d'après le caprice d'un Compositeur, ou la fantaisie d'une Actrice. Ceux, qui le connoissent particulierement, assurent que ces massacres typographiques ont fait plus d'une fois le tourment de sa vie. Rien n'est plus naturel : combien d'Auteurs ne voit-on pas, qui ne souffriroient point qu'on lêchat les petits Oursins, chers avortons de leur Minerve ? Un Pere, qui a de beaux enfans, verra-t-il de sang froid qu'on les estropie & les défigure ?

C'est ici qu'enfin M. Calzabigi parle de l'*intérêt* qui regne, dit-il, supérieurement dans les Tragédies de M. l'Abbé Metastasio. En cela, comme en tout le reste, il les place forr au-dessus de nos Tragédies en Musique. Cette différence consiste dans les plans différens du Drame François & de l'Italien : celui-ci n'admet rien que de vraisemblable, ou du moins qui ne soit dans l'ordre de la nature ; rien enfin qui ne se renferme dans les bornes de la possibi-

lité phisique (*d*). Dans l'Opéra François, on reçoit au contraire, & l'on employe sans scrupule, tout ce que la fable & le merveilleux ont de plus chimérique. On y observe bien moins l'unité de lieu, que dans le Drame Italien. La Scene est tantôt sur la Terre, aux Cieux, dans les Enfers ; il n'y a point d'unité d'action ; les personnages même sont le plus souvent des *Etres de raison* ; on y entend chanter, on y voit danser des Magiciennes, des Furies, des Silphes, des Dieux, des Démons, des Vents, des Fleuves, des Nimphes ; les voitures ordinaires y sont des chars de feu, des Dragons

(*d*) Nous étendons ainsi, pour la modifier, l'assertion du Dissertateur; car il est certain que la vraisemblance Dramatique & la possibilité morale n'y sont pas toujours rigoureusement observées : témoins ces déguisemens si frequents de Princes, de Rois même, qui, sous des noms supposés, vivent plusieurs années à la Cour d'un Roi ennemi, sans être découverts ; ces Princesses habillées en homme, qui deviennent Généraux d'armée & Capitaines des Gardes, sans que l'on se doute jamais de leur sexe. Si ce n'est pas la de l'absurde, du moins avouera-t-on que c'est du Romanesque.

volans

volans, des Pegases, des Hippogriphe : *toutes choses*, ajoute M. Calzabigi, *dont aujourd'hui tout le monde se mocque, jusqu'aux petits enfans.* (*Cose tutte oggimai derise, fin da fanciulli.*) Telle est la description qu'il fait de ce Spectacle si vanté, qu'un jeune Auteur François appelloit dans son entousiasme, le *Théâtre des Dieux* : on critiqua cette expression comme outrée & hyperbolique ; elle est très-juste cependant, puisqu'en effet rien n'est si commun que les Dieux, ni si fréquent que tout l'Olimpe, sur cette étroite Scene.

De ces improbabilités, le Dissertateur conclut, sur les principes d'Aristote, qu'il ne peut y avoir d'intérêt dans nos Opéra ; & qu'au contraire ceux de sa Nation ayant tous pour sujet des évenemens vraisemblables, le plus souvent même historiques, ils offrent au Spectateur ce vrai, ou du moins cette image du vrai, sans laquelle il ne peut, selon les Maîtres de l'art, y avoir jamais de l'intérêt dans une Tragédie. M. Calzabigi trouve aussi dans Horace, de quoi fonder le *merveilleux* qu'on admire

si fort à l'Opéra François ; ce Poëte du bon sens l'a condamné dans ce seul vers :

Ficta, voluptatis causa, sint proxima veris.

Le Dissertateur part de ce principe, pour examiner le plan de *Quinault*, en opposition avec celui d'*Apostolo Zeno*, de M. l'Abbé Metastasio, & en général de tous les Italiens modernes. L'erreur de Quinault vient, dit-il, d'avoir confondu le vraisemblable du genre Epique, avec celui du Dramatique. Dans le premier, il est permis au Poëte de donner carriere à son imagination ; mais le second rejette absolument le fabuleux. Voila pourquoi Sophocle, Euripide, Seneque, n'ont eu garde de travailler sur les plans de l'Iliade, de l'Odissée, ou de l'Eneide ; ou du moins d'introduire, dans leurs Tragédies, le merveilleux qui regne dans ces Epopées.

Loin cependant de mépriser, ni de rejetter entierement le plan inglorieux & galant du Créateur de notre Opéra, M. Calzabigi voudroit

le conserver, avec quelques changemens qu'il croit nécessaires, & qu'il suppose peut-être gratuitement que ce Poëte auroit faits, s'il eut vêcu jusqu'à nos jours. Le premier seroit, *d'en bannir tout le Divin du Paganisme, tout le Diabolique & le Cabalistique*: mais ne seroit-ce pas plutôt le détruire, que le réformer? & conviendra-t-on qu'*Amadis*, *Armide*, *Roland*, *Thesée*, *Atis*, *Phaeton*, soient des Pieces sans intérêt? C'est un point dont nous laissons la discussion aux Admirateurs de Quinault, dont Paris abonde. Nous n'adoptons aucune des opinions que nous rapportons; & bornés à notre fonction, nous évitons également d'être Juges ou Parties.

Nous ne sortirons point de ces sages limites, en abregeant ici le morceau par où le Dissertateur finit ses curieuses observations. Cette espece d'Epilogue fait honneur à sa façon de penser; il pourroit devenir utile aux Gens de Lettres, aux Artistes de toutes les Nations, si la passion & le prejugé n'engendroient

pas toujours un fanatisme incurable. Ecoutons M. Calzabigi.

» Lorsque ces disputes se sont élevées dans ces derniers tems, si l'on s'étoit borné à rechercher ainsi, sans aigreur, la cause d'une révolution arrivée, en France, dans le goût de tant de personnes d'esprit & de sçavoir, quelques uns des Auteurs, qui ont entrepris de défendre la Musique Françoise, se seroient épargné tant d'invectives contre leurs Adversaires; marques plus sûres encore de la pauvreté de l'esprit, que de la malignité du cœur; indignes de tous ceux qui font profession des Lettres, puisqu'en s'oubliant jusques-là, ils ne font qu'usurper la licence accordée à la plus vile partie du Peuple.

» Il auroit sans doute été plus sensé, plus utile, de discuter avec modération les motifs de la supériorité attribuée à notre harmonie, & de chercher pourquoi *une petite pierre, échappée des monta-*

» *gnes* (*e*), *a renversé un Colosse à la tête d'or & aux pieds d'argile* (*f*), *comme celui du songe de Nabuchodonosor*, que de vouloir comme ces Messieurs, à force de cris & de menaces, contraindre tout le monde à se prosterner devant leur Idole. Rien ne ressemble davantage à l'avanture ridicule de la guerriere Marfise (*g*), qui menoit avec elle la vieille *Gabrina*, & qui défioit au combat quiconque refusoit de reconnoître cette Vieille pour la plus belle femme du monde. En écoutant moins l'animosité & un peu plus la réflexion, on n'auroit pas fait l'injure à toute l'Europe de la déclarer privée du sens commun; & tout cela pour éluder l'acclamation générale des Nations policées, en faveur de notre musique.

(*e*) On croit voir sous cette figure la petite troupe de *Boufons*, qui a paru pendant quelque tems sur le Théâtre de l'Opéra. Quiconque en a vû d'autres, sentira mieux la métaphore.

(*f*) Sans garantir l'idée, on peut conjecturer qu'il s'agit ici de notre Musique.

(*g*) Arioste, *Orlando Furioso*.

» Il n'est assurément point de Nation, sur la terre, qui soit assez *la fille aînée de la Nature* & l'objet de toutes ses prédilections, pour être en tout supérieure aux autres. Il n'y a point d'Etranger, qui n'exalte le Théâtre François, comme *audessus de tous les Modernes*, *peut-être même des Anciens*, *pour la Tragédie* (*h*) *& la Comédie*. L'Europe se rappelle, avec admiration & respect, les noms de ces grands hommes (qui ont vecu & qui vivent encore) dont les écrits immortels ont fait tant d'honneur à la France, & répandu sur les Arts de si grandes lumieres. Mais ceux-ci, bien loin de montrer du mépris pour les Savans & les Artistes nés sous d'autres climats, ont toujours fait gloire de les admirer & d'en parler avec éloge. Il n'est

(*h*) M. Calzabigi ne se contredit point ici. Il faut se souvenir que dans tout le cours de sa Dissertation, il parle uniquement de la *Tragédie chantante*, autrement *l'Opéra* François. C'est à ce genre seul qu'il oppose directement celui de M. l'Abbé Metastasio.

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio. 2. Extrait.

„ reservé qu'aux seuls Ignorans (& „ c'est un privilege de leur profes- „ sion) d'abaisser tout le reste pour „ n'élever qu'eux-mêmes, ou quel- „ quefois les Coriphées dont ils ont „ soin de s'étayer ; mais pour „ contenter ces esprits, aussi bornés „ que décisifs, je ne vois pas en- „ core les autres Nations disposées „ à recevoir leurs loix & à se con- „ fesser vaincues. Une prétention si „ étrange n'entrera jamais dans la „ tête, ni des vrais Savans, ni des „ vrais Philosophes. Ils savent que „ tous les arts, les sciences, la lit- „ terature, sont la Patrie commune „ de ceux qui les cultivent ; que „ l'émulation, le talent, le travail „ y donnent droit de Bourgeoisie ; „ qu'elle ne souffre point de privi- „ lege exclusif, & que les dignités „ de cette République sont décer- „ nées au seul mérite „.

Nous l'avons déja dit : notre emploi ne consiste qu'à faire, devant le Public, la fonction de Rapporteurs. Nous devons d'autant plus nous y renfermer dans cette occasion, que

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio. 2. Extrait.

la Dissertation de M. Calzabigi pourroit devenir matiere à procès.

Qu'on nous dispense donc d'en porter aucun jugement. L'Auteur a poliment menagé certains Adversaires, que tout autre Dissertateur auroit peut être moins épargnés. Le titre d'*assaillans* les exposoit sans doute à de rudes sorties. Ils prêtoient le flanc de plus d'un côté ; ils avoient, dit-on, commencé l'attaque sans beaucoup de munitions. S'ils reviennent à la charge, le Critique Italien est capable de faire une belle défense ; & la France même pourroit lui fournir, en grand nombre, des troupes auxiliaires.

Les Admirateurs de Racine seroient, pour M. Calzabigi, des Ennemis plus redoutables ; ils forment un corps d'autant plus puissant dans la Litterature, qu'il réunit à peu près tout ce que la France a d'aimable. Adoré d'un Sexe charmant, dont il sut embellir la passion favorite, ce Poëte a des autels partout où l'Amour a des Temples. L'autre moitié du genre humain lui refuseroit-elle son encens ? Le goût, le sentiment,

CRITIQUE. Poësies dramat. de M. Metastasio. 2. Extrait.

les graces sont les ministres de son culte ; deja même, il est universel.

Mais quel que soit le zele de ses ingénieux Partisans, nous ne voyons pas quel prétexte ils prendroient pour se déclarer contre notre Dissertateur. Loin d'avoir opposé tout Racine à tout Metastasio, il s'est contenté de comparer ensemble quelques morceaux de détail, de l'un & de l'autre. Quand le Poëte Italien auroit surpassé, dans ces endroits choisis, le tragique François ; qu'en résulteroit-il pour le total de ses ouvrages, & par conséquent pour sa réputation ? Et toute brillante qu'elle est, effaceroit-elle la gloire du Rival de Corneille ?

Ces considérations nous ont engagés, une seule fois, à risquer notre sentiment sur un paralelle des deux caracteres d'Achille (*i*), dessinés par ces Maîtres fameux. Si l'Ecole Françoise fournit de plus grands Peintres à l'attelier de Melpomene, mettra-t-on indistinctement tous leurs Tableaux au-dessus

(*i*) Voyez Journal de Juin. Vol. 1.

CRITIQUE Poësies dramat. de M. Metastasio. 2. Extrait.

de tous les chef-d'œuvres de l'Italie ? C'est ce qui n'arrivera jamais à un Amateur éclairé, de quelque Nation qu'il puisse être. Nous supposons à nos Lecteurs, & le même goût, & la même impartialité : & cette confiance nous autorise à justifier, sur ce point, l'opinion de M. Calzabigi. Disons mieux : ce sera lui-même qui la défendra, dans le parallelle que nous avons annoncé, & dont l'extrait terminera incessament notre Analyse. Il y tiendra, quoiqu'isolé, & ne sauroit manquer d'intéresser, au moins pour ou contre, tous les Amateurs du Théatre. Il commencera d'ailleurs à remplir un des principaux objets que nous nous sommes proposés : c'est de chercher, de saisir, dans la Litterature étrangere, les morceaux, en tous genres, qui par des rapports directs, ou par une opposition diametrale, auroient dans notre Langue, ou leurs *pendans*, ou leurs *contrastes*. C'est l'unique moyen de répandre, sur nos extraits, un intérêt commun à toutes les Nations policées.

ANTIQUITÉS.

SECONDE LETTRE

De M. le Baron de Grante, à M. de l'Isle, sur quelques Antiquités de la Siberie.

STrahlenberg rapporte (*a*) la copie d'une petite Médaille (*b*), trouvée dans la grande Tartarie, & sur laquelle on lit des caracteres, que M. Boudelet présenta comme quelque chose de très-rare au Public. Ces caracteres sont de l'Irlandois, & la Légende peut se traduire, en François, de la maniere suivante: *Le nom de celui-ci est un Dieu qui fait du bien.*

Rien n'y fait connoître de quelle espece d'Etre il y est question.

Strahlenberg paroît persuadé, après

(*a*) Page 406

(*b*) Voyez table XXI. Lettre A. de l'Edition Angloise de Strahlenberg.

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

Torseus & Stephanus, qu'Odin fut le premier qui introduisit dans le Nord, la coûtume de brûler les Morts, & d'enterrer, avec eux, leurs armes & des choses du plus grand prix. Stephanus, parlant de ces enterremens, dit que les Scythes faisoient d'abord dans les champs, proche la maison du Mort, une grande enceinte de vingt toises de longueur, sur trois de largeur; qu'ils enfermoient cet espace avec de grosses pierres, & qu'ils y brûloient le corps; après quoi ils ramassoient les cendres dans une urne: qu'ils les plaçoient dans le milieu du ceintre, qu'ils enfermoient encore avec de grosses pierres, & qu'ils combloient de sable & de terre, jusqu'à former un monticule d'une grande hauteur. Strahlenberg raconte, qu'ayant été à la Ville d'Abakan, sur le fleuve Jenisei, il y trouva des Tombeaux, où tout répondoit à cette description; excepté qu'à chaque coin étoit dressée une grosse pierre, plus large & plus élevée que celles qui formoient le reste du contour, & qu'on avoit gravé sur ces pierres

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

des caracteres Scyhiques, dont se forme une légende, qui signifie en François:

Pour la pierre B (*c*).

Suivez sa fosse en descendant, il y a une fleche dessus.

Pour la pierre D.

Suivez, après avoir trouvé la garde d'une épée, qui est sur son tombeau.

Il paroît que ces Inscriptions ont été gravées sur des pierres, pour faire trouver les lieux précis où les cendres sont posées.

Les Médailles & les Plaques de métal, qu'on trouve communément dans ces Tombeaux, n'ont été destinées qu'à servir ainsi d'indices, mais plus secrets & plus durables; & des Médailles cachées sous terre sont moins exposées à être retrouvées, ou détruites, par des gens mal-intentionnés. Strahlenberg rapporte (*d*) la copie, en figure & en grandeur naturelle, d'une Médaille d'or qui fut trouvée dans un tombeau, proche la Ri-

(*c*) Tab. XI.

(*d*) Tab. XX. Lettre A.

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

viere Irtish, entre le Lac Gemischewa qui est d'eau salée, & la Ville d'Omm-Ostrock. L'un des côtés de cette Médaille est fort uni; mais l'autre est chargé de la tête & d'une partie du corps d'un homme, avec des caracteres que l'Auteur prend pour ceux des Scythes Boutouniens. Cette Médaille ayant été présentée au Prince Gagarin, alors Gouverneur de la Siberie, il fit venir les plus Savans d'entre les Calmoucks & les Tartares, pour lui en donner l'explication; mais ils n'y purent rien entendre. Strahlenberg conjecture que c'étoit quelque chose qui avoit rapport à la Religion des Russiens; mais ce n'étoit qu'un indice, pour retrouver le Mort ou ses cendres.

Explication de la Médaille d'or.

1°. Sa figure ovale nous fait connoître la figure de l'urne, qui doit aussi être d'or. 2°. Elle fut mise en terre, pour y rester cachée, & pour servir, lorsqu'elle seroit retrouvée, à guider & encourager les Travail-

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

leurs. 3o. On y a gravé la forme d'un corridor à cinq coudes, qui ressemble à celui qui conduit à l'urne, depuis l'endroit où l'on a trouvé la Médaille. 4o. On a gravé une marque ovale, & semblable à la Médaille, dans le dernier & le plus grand coude du corridor, pour montrer le lieu où l'urne est enterrée, hors du vrai corridor. 5o. On a gravé sur la Médaille, une tête de Mort, ou d'un homme qui vient d'expirer, pour donner à entendre qu'il y en a une pareille gravée sur l'urne, afin de ne pas s'y méprendre : cette tête, dont le visage est à découvert, est ornée d'une espece de bonnet ou de linge à double tour, avec un pendant par derriere, tel que les femmes d'autour de la Ville de Tobolsky en portent à leur coëffure; avec deux barbes, dont l'une, en se croisant dessus la bouche, va se joindre à l'autre du côté gauche. C'étoit vraisemblablement la maniere dont on habilloit les Morts, en les mettant sur le bucher, peut-être même en les mettant en terre avant l'usage de les brûler. 6o. Cela paroît

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

confirmé par des points & d'autres traits, marqués sur les joues du Mort, & qui représentent des chiffres, dont le sens, en Langue Scythique, revient à ces mots François: *il te baise*. Il sembleroit par-là, & par une partie du bucher, qui se fait entrevoir sous les épaules du Mort, qu'on laissoit le corps exposé pour un certain tems sur le bucher, & que les Parens & les Amis y venoient l'embrasser; les barbes de la coëffure, qui paroissent avoir servi d'abord à serrer sous le menton, pour tenir la bouche fermée, en attendant que le corps fut refroidi, servoient ensuite pour essuyer le visage du Mort, baigné des larmes de ceux qui venoient le baiser. Ces bonnes gens, pénétrés de tendresse pour leurs Morts, voulurent en laisser des marques à leur postérité.

On peut même conclure ici, que les Scythes pratiquoient ce qui se pratique encore dans un Pays voisin, par leurs Descendans. Les femmes, qui veilloient le Malade, lui fermoient, après l'avoir vû expirer, les yeux, la bouche & les narines ;

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

quelques heures après, elles le mettoient entre deux draps blancs sur la paille, & le lavoient sans le voir, avec de l'eau tiede & des herbes odoriférantes : elles lui coupoient les ongles, le peignoient, le faisoient raser (*f*); ensuite elles l'habilloient décemment, le mettoient en parade, & lui laissoient le visage exposé jusqu'à l'enterrement, ou jusqu'à ce que le feu fut mis au bucher.

Mr. de Grante sait, dit-il, pour l'avoir vû, que les Mourans, voyant autour d'eux des femmes soigneuses & intelligentes, capables de les traiter avec décence & respect après la mort, sentent une certaine consolation, qui les dégage de ces inquiétudes si naturelles, si conformes à l'humanité & à la pudeur, pour l'état futur du corps; inquiétudes tellement fondées dans la nature, que personne n'en est exempt. On lit qu'elles eurent plus d'effet sur les Romai-

(*e*) Le Mort en question, quoiqu'âgé, est représenté sans barbe. Cela donneroit à entendre que les Scythes se rasoient, ou du moins qu'on leur coupoit la barbe après la mort.

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

nes, conjurées contre leurs Maris, que n'en avoient eu les plus cruels supplices. Tout est lié dans notre nature. Nous avons été destinés d'abord à vivre éternellement, dans l'union intime de la même ame & du même corps. La dissolution en fut ordonnée ; mais elle n'est qu'accidentelle, comme sa cause. L'idée de l'union éternelle est identifiée avec notre nature. C'est elle, dont l'action intérieure excite en nous ces pensées sublimes, qui nous mettent au-dessus de tous nos maux. C'est elle qui nous donne, dans la mêlée, cete hardiesse surprenante avec laquelle nous envisageons, de sang froid, l'approche de la mort : hardiesse que l'ame, avec tout son raisonnement, ne pourroit soutenir, si l'influence tranquille du corps & de tout le fond de notre nature n'y entroit pour sa part, si l'homme intérieur ne nous suggeroit que cette union, si chérie & si bien concertée, ne peut ête rompue que pour un certain tems, après lequel elle se rétablira pour toujours. Ce sont ces préssentimens indélébiles de la ré-

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

surrection, & de la réunion des deux parties dont l'homme est composé, qui firent inventer aux anciens Philosophes & qui font goûter encore aux Idolâtres de nos jours, le bizarre systeme de la Métempsycose. Est-il autre chose qu'un développement confus de l'idée innée de la résurrection ? idée qui fit conclure au sublime Platon, que l'ame, séparée d'un corps, n'est jamais heureuse. C'est dans cette séparation qu'il crût pouvoir fonder le supplice des Méchans. Pourquoi, disoit-il, voit-on des ames voltiger autour des cimetieres, plus communément que partout ailleurs ? c'est qu'elles cherchent à s'y réunir aux corps qu'elles ont tant aimés; tant il est vrai qu'il est plus facile à l'homme de faire plier sa raison & son amour propre, que de se taire absolument sur les objets qui servent de fond à ces impulsions intérieures, qu'on peut appeller mixtes, parcequ'elles regardent, à la fois, le corps & l'ame dans leur état d'unité.

C'étoient ces mêmes préssentimens d'une résurrection, fondée sur le

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

droit, pour ainsi dire, d'une union éternelle, qui poussoient les anciens Scythes à respecter le corps, jusques dans son état de séparation & de corruption. Ils aimoient à se voir assurés, avant que de le quitter, qu'il seroit traité avec respect, & mis décemment dans la terre, cette premiere Mere, cette retraite nécessaire, mais passagere, à laquelle ils supposoient, comme tant d'autres Peuples, une certaine intelligence, & une sensibilité à nos égards pour elle. Ils croyoient, en conséquence, qu'elle ne manqueroit pas de rendre le corps pour la réunion; surtout lorsqu'il lui étoit commis avec décence. Delà, ces lotions, ces parures, ces tombeaux, qu'on croioit d'autant plus purs, qu'ils étoient plus profonds & plus isolés. L'idée de réduire le corps en cendre, n'est qu'accessoire, & relative à ceux qui survivent. Par un excès de tendresse, les Anciens aimoient à visiter les lieux où leurs Peres étoient deposés. L'idee de corruption est révoltante; des cendres plus pures rendoient l'accès à ces lieux

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

plus supportable. C'est cet amour, qu'on croioit réciproque, qui fit d'abord consentir les hommes à cette dissolution violente du corps par le feu, quoiqu'elle soit contraire à l'idée d'unité fondée dans notre nature. C'est par un mouvement du même amour, que les Scythes mirent sur les joues du Mort, représenté sur la médaille, cet Ecrit qui porte le baiser de paix; pour signifier que le Mort est décedé en paix avec tout le monde; & que dans sa retraite, comme sur le bucher, il salue de son urne, qui est chargée d'un pareil écrit, tous ceux qui s'approchent de lui, soit pour le visiter, ou pour déposer à ses côtés les cendres de ses Amis ou Descendants.

7°. Le Mort, représenté sur la Medaille, leve la main droite, comme s'il pointoit à un trésor, en montrant avec le doigt les choses qui sont gravées sur la Médaille, derriere sa tête. Il a sur le bras, des caracteres, lesquels réduits à la plus ancienne & plus mistérieuse façon d'écrire, en Irlande, donnent des mots qui signifient en François; *sous*

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

mon tombeau. Mr. de Grante a crû d'abord que ces représentations, qui sont autour de la tête, & qui doivent aussi être gravées sur l'Urne, étoient des caracteres; mais ce ne sont que les images des choses qui ont été enterrées avec le Mort, & qui sont posées sous son Urne. On y découvre une espece de Couronne, à plusieurs pointes; la faucille d'Ostrog, un sabre cassée, un Renard déssséché, une faux, plusieurs crochets de fer & d'autres morceaux de différentes figures bizarres. Il ne paroit pas douteux que ce ne fut un de leurs grands Devins, & que ces figures, gravées autour de la tête, ne soient les représentations de ces attributs sacrés dont il se servoit dans ses enchantemens. Selon Strahlenberg, ces Devins de la Siberie s'habillent d'une longue robbe, garnie de tous ces feraillemens; & se renfermant dans leurs cabannes, ils s'y agitent beaucoup, en faisant des sauts, avec les jambes croisées, des contorsions & d'autres mouvemens mistérieux, qu'ils accompagnent de hurlemens & d'un bruit horrible

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

des differentes choſes dont leurs robbes ſont garnies, juſqu'à ce qu'un Oiſeau paroiſſant ſur le bord du trou, au ſommet de la cabanne, l'inſpiration ſoit tranſmiſe; après quoi le Devin tombe évanoui. Lorſqu'il eſt revenu à lui-même, il ouvre ſa cabanne, pour inſtruire ceux qui s'y préſentent, des ſecrets qu'il a découverts. Non ſeulement ces hyeroglyphes autour de la tête, mais tout ce qui l'environne, nous confirme que le Mort étoit un Devin. Les plis mêmes de ſa coëffure ont un tour magique. On lui a mis quelque choſe dans la bouche, pour faire ſentir le profond ſilence qu'il faut garder ſur les choſes ſacrées qu'on doit retrouver dans ſon tombeau. Ces oſculations, ces ſignes de paix & d'amour, ſon collier qui repréſente une eſpece de rabat, ou de pallium, caractériſent en lui un chef de ſecte, un Devin, enfin un homme paiſible & ſacré, plutôt qu'un Kham ou un Guerrier, que les Anciens repréſentoient avec des armes & la gorge à découvert; outre qu'on ſait que la faucille, un

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

vieux ſabre caſſé, le glaive & la faux alterée par la rouille, ont de tout tems été des attributs de la Magie. 9°. La partie de la Medaille, qui répond à la poitrine du Mort & qui eſt plus blanche que les autres parties, préſente, outre le corridor, huit caracteres qui ſont très nets & très-bien conſervés. Ils fourniſſent une legende Irlandoiſe, qui contient ce qui ſuit en François:

Il eſt profondément en bas; ſuivez ſa ſépulture, ſon abîme, juſqu'à ſon tombeau.

C'étoit à quoi la Medaille étoit deſtinée; pour encourager les Travailleurs, autant que pour indiquer le corridor, & le lieu où l'Urne eſt placée; lieu qui eſt marqué dans le dernier coude du corridor. Il y a de l'apparence que ces Ruſſiens, qui trouverent la Medaille & qui n'en connoiſſoient pas l'explication, ſe contenterent de l'avoir trouvée, ſans avoir eté plus loin; & que l'Urne, qui doit être d'or, avec le dépot, de quelqu'eſpece qu'il ſoit, eſt demeurée

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

dans ſon lieu. Il n'eſt pas vraiſemblable que dans l'incertitude, ils aient fouillé à la grande profondeur, indiquée par la medaille, & qui eſt repréſentée par ce corridor en zigzag, préſentant des coudes en pente & fort allongés; outre qu'après avoir vuidé ce corridor dans toute ſa longueur, l'Urne ne ſe trouveroit pas, à moins qu'on ne ſçut, qu'elle eſt à l'écart, ou dans la terre ferme, entourée par le dernier coude. On a pouſſé le corridor plus loin, exprès pour tromper l'Etranger ou l'Ennemi. Mais ce qu'on peut inférer de toutes ces précautions, c'eſt que le Mort, avec ſon dépôt, étoit fort conſidéré, & que ces caracteres qu'on voit ſur ſa poitrine dans la Médaille, ne ſervant que de ſimples indices à l'égard du corridor, ſont remplacés ſur l'Urne, par des caracteres qui donnent le nom & l'hiſtoire du Mort en abregé. On en peut même conclure que ces Scythes gardoient, dans leurs Familles, des Médailles ſemblables à celles qu'ils enterroient, pour leur ſervir d'inſtruction au beſoin. Aſſu-

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

jettis, comme ils étoient, à de frequentes tranſmigrations, il ſe pourroit encore que ſur ces Medailles domeſtiques, ils fiſſent graver les marques diſtinctives du Pays & des environs de chaque tombeau, pour retrouver, dans la ſuite, le vrai lieu de la ſépulture de chaque Famille; cette conjecture ſemble confirmée par l'empreſſement des Ambaſſadeurs de la Chine, à leur retour de Moſcou par la Siberie, pour obtenir la permiſſion d'aller viſiter les tombeaux de leurs Peres dans cette Province & aux environs. Etant nés à la Chine, & ne connoiſſant plus le Pays, ils ne pouvoient trouver une grande conſolation à voir des monticules répandus dans les champs, à moins qu'ils n'euſſent quelque ſigne pour leur faire diſtinguer les véritables ſepultures de leurs propres Ancêtres.

IV.

Avec l'explication de cettte medaille, Mr. de Grante croit pouvoir enchérir ſur le texte de *Stephanus*, & développer un point d'hiſtoire

ancienne, qui ne ſe trouve rapporté nulle part. On lit dans cet Auteur, comme on l'a deja fait obſerver, que l'Urne, avec les cendres, étoit poſée au milieu du ceintre de pierre, ſur la place du bucher, à la ſurface de la terre ; au lieu que le fait eſt, que ces Scythes pratiquoient ſous terre & ſous le lieu du bucher, un corridor profond, qui faiſoit pluſieurs tours en deſcendant ; & qu'ils poſoient à côté, dans la terre ferme, l'Urne & le tréſor enterrés avec le Mort. Ils ne laiſſoient que la Medaille d'indice, ſur l'emplacement du bucher. Il eſt évident que cette Medaille y auroit été inutile, à moins qu'il n'eut fallu deſcendre plus bas ; puiſque la raiſon indique, que pour trouver l'Urne & le dépôt il ne falloit que fouiller depuis le haut du monticule juſqu'à la ſurface de la terre brûlée par le feu : & il paroit, par le témoignage de Strahlenberg, que les Ruſſiens ne deſcendoient pas plus bas. Ces anciens Scythes avoient trop de ſoins des cendres de leurs Ancêtres, pour les laiſſer ainſi expoſées. Leur cé-

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

lébre réponſe à Cyrus, qu'il apprendroit comment ils ſavoient ſe battre, quand il ſeroit venu aux tombeaux de leurs Peres, eſt une preuve de cette tendreſſe, qui ne ſe feroit pas cependant ſentir beaucoup, ſi dans un Pays comme le leur, ſujet à être ſouvent ravagé, tant par leurs propres diſcordes que par les incurſions de l'Ennemi, ils euſſent laiſſé ces cendres expoſées à fleur de terre, & couvertes ſeulement d'un monticule, qu'un Ennemi paſſager auroit bien-tôt renverſé ; ce que le premier venu n'auroit pas manqué d'entreprendre, étant bien sûr de trouver les Urnes & les tréſors à la ſurface de la terre, & dans le milieu du cercle de pierre de Stephanus. Il eſt donc clair qu'en fouillant ces tombeaux, il faut ramaſſer avec ſoin les Medailles qu'on y trouvera, & ſe les faire expliquer ; autrement, ce ne peut être que par hazard & après des peines incroyables, qu'on pourra parvenir à découvrir ces Urnes, & ces tréſors, qu'on a cachés avec tant d'art dans le ſein de la terre. Une très-curieuſe

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

Plaque de metal, trouvée dans un des tombeaux de Siberie, & dont nous remettons l'explication au mois prochain, jettera beaucoup de jour ſur cet article.

Il ſe trouve, dans Strahlenberg, quantité d'autres inſcriptions ; mais elles doivent être bien obſcures, puiſque Mr. le Baron de Grante fait profeſſion de ne les pas entendre. Quelques unes, dit-il, ſont écrites dans les caracteres vulgaires du Tibet. D'autres ſont entremêlées de pluſieurs alphabets : on y trouve des lettres Scythiques, Armeniennes, Palmyreniennes, Romaines, Tangutiennes, Grecques & Hébraïques, mêlées enſemble dans les mêmes phraſes & les mêmes mots. C'étoit apparemment une eſpece miſterieuſe d'écriture, pour rendre tous ces caracteres plus obſcurs, par la difficulté de les reconnoître. En les appliquant, continue le ſavant Antiquaire, je puis, en bien des endroits, établir des mots de la Langue Scythique, ſans pouvoir former un ſens complet ; parce qu'il s'y mêle auſſi d'autres caracteres & divers chiffres

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

dont je n'ai aucune connoiſſance.

Strahlenberg dit que de ſon tems, (en 1715), la plus belle collection de ces pieces antiques ſe trouvoit à Tobosky, dans le Cabinet de M. le Gouverneur de Siberie. Il ſeroit à ſouhaiter que l'Academie de Petesbourg en fit un choix, & que chaque mois, elle donnat, dans ſon nouvel Ouvrage périodique, une piece d'Antiquité en vraie langue Scythique. Mr. le Baron de Grante offre d'en établir le ſens ; ce qui jetteroit une grande lumiere ſur l'hiſtoire de tous ces Pays, & de la plupart des Peuples du Nord. Les deſcriptions, qu'il a tirées de Strahlenberg, ſuffiſent du moins pour nous faire connoître les cérémonies des funerailles, & la maniere d'enterrer des Scythes. Elles nous repréſentent quelque partie de leur langue, avec la forme, la poſition & les noms mêmes de leurs caracteres. Je pourrois, ajoute Mr. de Grante, donner ici leur alphabet ; mais je veux prouver d'abord que je ſuis en droit de m'y connoître : ce que je ferai en donnant, dans une ou deux

Lettres, l'histoire des anciens Scots, qui fait la clé de toutes les anciennes Histoires ; parcequ'en la fondant même sur les meilleurs Historiens du Continent, elle nous conduit jusqu'à la Cour de Gomer, ce point de partage des Scythes & de tant d'autres Peuples qui parloient la *Gomerique*, c'est-à-dire une Langue qui ne se parle plus que dans la Scotie (*).

ANTIQUIT. *Tombeaux de la Siberie.*

(*) Voyez l'article d'Histoire du second Tome de Juin, où l'on a remarqué que dans les anciennes Histoires, l'Irlande est appellée indifféremment *Scotia* & *Hibernia*.



SPECTACLES.

SYLVIE,

PASTORALE ALLEMANDE, en un Acte.

Par M. C. F. GELLERT.

Eloge de M. Gellert.

MONSIEUR de Rivery, le premier des François, qui ait eu le courage de donner une idée générale de la Littérature Germanique, & de plaidet la cause d'un Peuple, respectable à tant d'égards, contre ces Ecrivains qui aiment mieux répéter des plaisanteries triviales, que de s'instruire, ou de convenir qu'il y a des choses qu'ils ignorent, nous a déja fait connoître (*a*) fort avantageusement M. Gellert, Auteur de la Pastorale de

(*a*) Voyez ses Fables & Contes, à Paris, chez Duchesne, 1754.

Sylvie, dont nous donnons aujourd'hui la Traduction. Comme son éloge, que M. de Rivery a mis à la tête de l'Ouvrage, est digne de l'accueil qu'il a reçû, nous ne ferons pas difficulté d'en donner un extrait, en nous réservant le droit d'ajouter quelques faits, & d'en rectifier d'autres.

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

De tous les Ecrivains Allemands, qui font honneur à leur Patrie, M. Geller est celui qui paroît avoir porté le plus loin la gloire des Lettres : il a fait des Fables, des Contes, des Poëmes sur l'Honneur, sur la Richesse, sur l'Orgueil, sur l'Humanité, &c ; un Roman, une Pastorale, quatre Comédies, une élégante Traduction en Vers de l'Oracle de M. de Saintefoy, un petit Traité sur les motifs de consolation dans une vive maladie, & deux Dissertations Latines, l'une sur l'Histoire des Apologues, & l'autre sur les Pieces Tragi-Comiques.

La Poësie de M. Gellert, dit notre Auteur, a une force naturelle & une harmonie touchante, qui la caractérisent : ses Ouvrages traduits

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

seront dépouillés de ces avantages, & se soutiendront encore, par la sublimité, & sur tout par la vérité des sentimens. Voici un morceau de son Poëme sur la Richesse & sur la Gloire :

Mortels infortunés, qu'enyvre l'Opulence,
Vous que le bonheur fuit au sein de l'Abondance,
Idoles du vulgaire, Esclaves de Plutus !
Que l'éclat des trésors, des titres superflus,
Eblouisse les yeux de la folle ignorance ;
Mais de vos cœurs flétris, je vois trop l'indigence :
Le mien n'a pas besoin de ces biens fastueux ;
La pompe fait les Grands, & non pas les Heureux.
Raison, montre à mes yeux les richesses cruelles,
Leurs trompeuses douceurs & leurs peines réelles :
Tu sçais apprécier les trésors dangereux,
Qu'entasse l'avarice, & qu'augmentent les crimes.
De l'aveugle Fortune éclaire les abimes,
Et parcours, avec moi, ses sentiers épineux.

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

Qui, moi ! qu'Epoux avare, imbécille & parjure,
J'aille, sans consulter l'Amour ni la Nature,
D'un hymen odieux reconnoître la loi,
Et vendre au poids de l'or ma tendresse & ma foi ?
Moi, j'irois d'un Mourant captiver la foiblesse,
Ménager avec art la crédule Vieillesse ;
Couvrant mes attentats d'un voile d'équité,
Voler un héritage avec impunité !
J'irois auprès des Grands, Adulateur servile,
Leur offrir à l'enchere un encens méprisé,
Lâchement sur leurs pas, m'élever en reptile,
Et dépouillant l'Etat, l'Autel & le Pupile,
M'enrichir comme un fourbe, ou comme un insensé (*) ?

L'endroit, où M. Gellert représente les douceurs de la vie privée, est de la plus grande beauté. „ Je ne » crois pas, ajoute M. de Rivery, » qu'il soit possible d'en approcher

(*) Il faut se souvenir que c'est une Traduction, & que la fidélité nuit quelquefois à l'élégance.

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

» dans aucune traduction : je sens » combien la mienne est imparfaite, » & éloignée de l'expression élégante « & énergique de M. Gellert.

Que t'importe, en effet, que la Gloire frivole
Aille porter ton nom de l'un à l'autre Pole ?
Ta maison est un Monde, assez grand pour ton cœur ;
Qu'une Epouse, un Ami, te doivent leur bonheur.
Heureux, celui qui sçait obliger ce qu'il aime !
Mets dans leur amitié ta gloire & ton repos :
La vertu brille encore dans l'obscurité même,
Et qui la suit sans faste est plus grand qu'un Héros.

Dans ses Comédies, M. Gellert ne s'est pas amusé à saisir de petites nuances de ridicule, presqu'imperceptibles, & propres seulement à divertir un Peuple de Métaphysiciens, si jamais il en naît un si sérieux. Il n'a introduit, dans ses Pie-

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

ces, que de grands caracteres, pris dans la Nature, & sçait à merveille les faire sortir par le contraste. Le billet *de Lotterie* présente deux mariages, parfaitement assortis : un homme indifférent a tout par tempérament, excepté à la douleur ; qui ne seroit pas troublé par la perte de sa fortune, & que désespere la piquûre d'un moucheron ; qui se laisse conduire paisiblement par une femme acariâtre & tracassiere, très-capable de développer tout le sang-froid d'un mari. Cet Indolent, supérieur à tout ce que nous avons dans ce genre, est en opposition avec un Avare, qui prouve qu'un caractere, souvent traité, prend une forme nouvelle entre les mains d'un bon Auteur. L'Avare, pour ne laisser rien manquer au contraste, tourmente sans cesse, par sa défiance, une femme vertueuse, & sçavante sans être ridicule, qui prend son mal en patience, & qui fait voir que l'on se console de tout avec de la vertu & quelques bons Livres. M. *Simon*, dans la même Piece, Singe très-lourd de la légéreté de nos Petits-

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

Maîtres, n'a rapporté, de son voyage en France, que quelques phrases communes, qu'il regarde comme un Talisman pour se faire aimer de toutes les femmes : sa vanité lui persuade qu'il faut être impertinent avec elles, pour être poli ; & il est impertinent, de la maniere la plus comique & la plus gauche.

La *Dévote*, autre Piece du même Auteur, est un caractere tout neuf sur le Théâtre, & différent de celui de Tartuffe, sans être moins Comique. C'est une femme de très-bonne foi, qui déchire charitablement son Prochain, qui croit pouvoir, avec des prieres, se dispenser d'avoir des vertus, & que le vrai chemin de son salut est de gronder sans cesse, & de faire damner tout le Monde. *La Malade Imaginaire* de M. Gellert est une sorte de Petite-Maîtresse, spirituelle comme un enfant, & plus capricieuse encore, jouant les vapeurs, pour fixer seule l'attention d'un cercle, pour obtenir quelques ajustemens d'un homme simple, qui est bien la meilleure pâte de Mari qu'il y ait sur la terre : cette femme,

SPECTACL. Sylvie, Pastorale Allemande.

si on la plaint, jette les hauts cris, pour se faire plaindre encore plus; & si on ne la plaint pas autant qu'elle veut l'être, elle devient réellement malade de fureur & de désespoir. Il y a, dans le cours de cette Piece, un Charlatan, dont le rôle est d'autant plus plaisant, qu'il connoît peu les madies de cette nature. Deux sœurs, unies par l'amitié la plus tendre, font le sujet d'une autre Comédie pleine de sentimens. A juger par l'apparence, M. de Rivery n'a pas lû cette Piece: on ne sçauroit reprocher aux sœurs, qui en font le sujet, d'être trop bonnes amies. Une fille qui céderoit un Amant aimé, montreroit sans doute beaucoup d'amitié & peu d'amour; & ce que l'Auteur gagneroit d'un côté, il le perdroit de l'autre. Nous nous réservons de faire connoître cette intéressante Comédie dans un de nos Journaux. Quelques endroits des Pieces de M. Gellert, continue notre Auteur, révolteroient ceux qui ne sçavent pas qu'il y a des plaisanteries Nationnales, différentes dans chaque Pays, comme les

SPECTACL. Sylvie, Pastorale Allemande.

mœurs, & que ce qui paroît plaisant, à Paris, cesse quelquefois aussi de l'être à Leipzick. La Scene Françoise exigeroit plus de précision dans le Dialogue, & plus de chaleur dans l'intrigue: ces deux choses sont naturellement liées; car s'il y a peu d'action dans le plan, il y aura aussi moins de vivacité dans le détail. Le grand art des intrigues amoureuses, source ordinaire du genre Comique, n'a été bien connu, que dans les Pays où le Théâtre du Monde offre souvent de pareilles Scenes. Cet Art ne convient peut être pas plus aux mœurs simples des Allemands, qu'à celles des Grecs. M. Gellert s'est signalé dans les Comédies Pastorales. Sa Sylvie est dans un goût simple & vrai, préférable à tout l'esprit du *Pastor Fido*. Elle a paru d'abord dans l'Ouvrage périodique, qui a été publié à Leipzick, sous le titre de *Suplément aux Amusemens de l'Esprit & de la Raison*; ensuite dans le Recueil des Comédies de Mr. Gellert, imprimé en 1748, dans la même Ville, sous ce titre: *C. F. GELLERTS*

(*b*) Chez Wendler.

SPECTACL. Sylvie, Pastorale Allemande.

LUSTSPIELE. Placere bonis quam plurimis & minime multos lædere. Ter.

La conduite de M. Gellert, qui est à présent Professeur dans l'Université de Leipzick, répond aux *sentimens qui regnent dans ses Ecrits.* Elle lui a mérité l'estime & l'amitié de tous les honnêtes gens. Il seroit à souhaiter, pour la gloire litteraire de l'Allemagne, que sa santé foible & délicate répondit mieux aux vœux de ses Amis & de ceux qui savent apprécier le vrai mérite.

SYLVIE, PASTORALE (*c*).

SCENE I.

MIRTILE, DAMÉTE.

Mirt. Vous l'aimez?

Dam. Oui! Mirtille.

Mirt. Et vous ne lui avez jamais fait cet aveu?

(*c*) ACTEURS,
Sylvie.
Daméte.
Galathée.
Mirtille.
Montan.

SPECTACL. Sylvie, Pastorale Allemande.

Dam. Jamais. Ma tendresse me rend timide.

Mirt. Découvrez-lui les sentimens de votre ame.

Dam. C'est mon amour même, qui m'empêche de les lui déclarer.

Mirt. Mais l'amour rend éloquent.

Dam. Ce n'est pas moi: ma bouche se tait, quoique mon cœur parle beaucoup.

Mirt. Pourquoi differer ce qu'il faut que l'on hazarde tôt ou tard? Parlez à Sylvie.

Dam. Mais m'aimera-t'elle? je ne ferai que m'attirer sa colere.

Mirt. Quand les Belles se fachent, ce n'est pas toujours de ce que nous ayons trop dit: c'est souvent de ce que nous n'avons pas dit assez. Souvent elles jouent la colere, pour nous donner occasion de les appaiser par notre tendresse.

Dam. Mais si elle me fuit?

Mirt. Cette fuite sera l'ordre de la suivre. Regardez la Colombe. Quand son Amant se hazarde à lui déclarer son amour, à l'entretenir de ses tendres douleurs; elle ne l'écoute point; à peine daigne-t'elle jetter un

464

regard sur lui. Il s'approche d'elle; elle recule; elle se fache. Son Amant joint les soupirs aux plaintes : elle continue de le refuser froidement. Elle s'envole sur le toit voisin. L'Amant la suit; elle le menace de s'envoler encore : & lorsqu'elle étend déja les aîles, elle succombe sous le pouvoir vainqueur de l'Amour.

Dam. Ah! si vous connoissiez la séverité de Sylvie! Son insensibilité, son caprice, sont les seuls défauts que je lui connoisse, les seuls qui m'affligent : encore suis je contraint d'aimer jusqu'à ces défauts. Je lui cueille des bouquets; elle les accepte; mais jamais je n'en ai vû sur son sein. Dernierement je lui présentai un ruban. Comment? me dit-elle en souriant, il semble que vous aiez envie de m'obliger. Mais, pour aujourd'hui, je n'ai pas besoin de ruban : gardez-le, mon cher Ami; quand il m'en faudra un, je vous le demanderai.

Mirt. Cette réponse vous fit sans doute beaucoup de peine.

Dam. Elle me fit rougir : mais je ne pûs lui faire un crime de son re-

fus. Ses yeux n'en sont pas moins beaux, lorsqu'ils menacent; & sa rigueur même ajoute à ses attraits.

Mirt. Je n'ai pas d'autre conseil à vous donner, que celui de vous ouvrir à elle.

Dam. Je le ferai.

Mirt. La voici, qui vient.

SCENE II.

Les mêmes & SYLVIE.

Syl. Doris n'est point avec vous?

Mirt. Doris? non, Bergere. Et que voulez vous d'elle?

Syl. Vous êtes fort curieux. Cependant ce ne sera point un secret pour vous, à condition que vous garderez le silence. C'est qu'on a vû paroître un Loup dans nos Plaines, & que nous allons lui donner la chasse.

Mirt. Vous me reprochez finement mon indiscretion, & je mérite ce reproche. Mais Doris n'est point ici. Cependant j'irai la chercher, si la belle Sylvie le desire.

Syl. Je puis fort bien la chercher moi-même. Adieu.

Mirtille (à *Daméte*). Et vous demeurez tranquille? (à Sylvie) Ecoutez Bergere; un mot.

Syl. Que me demandez-vous?

Dam. Voulez-vous déja nous quitter?

Syl. Sans doute.

Dam. N'est-ce pas, Sylvie, que vous ne vous fachez point, quand un Berger vous respecte, & . . . . ., qu'il vous parle. . . .

Syl. Il peut faire l'un & l'autre; mais s'il me questionnoit longtems, j'aurois sujet de m'en plaindre.

Mirt. Daméte! Parlez donc.

Dam. Mais vous-même, parlez pour moi.

Syl. Je vous prie de continuer sur ce ton. Je vous écouterai avec plaisir. A juger par vos gestes, vous parlez de choses fort intéressantes. Cependant je gage que vous n'avez rien à me dire.

Dam. Ah! chere Sylvie, si dans cet instant vous pouviez voir mon cœur!

Syl. Je n'ai pas cette curiosité.

Dam. Ah! permettez que je. . . . moi, votre plus fidele Ami . . .

Myrt. (à *Sylvie*). Ce sera donc moi, Bergere, qui vous dirai de quoi il s'agit. Un Berger de nos Plaines, animé par la tendresse & la fidélité, aime depuis longtems. . . . mais, n'osant se flatter du bonheur d'être aimé, son amour l'accable de peines. On lit les sentimens de son cœur sur son visage, on les voit dans ses yeux; il gagne encore à les faire entendre. Son plus grand défaut est la timidité, qui l'empêche de les déclarer à sa Belle. Présenter un bouquet, rendre quelques petits soins, c'est tout ce qu'il ose hazarder. Sa bouche n'ose dire ce que ses regards expriment. Souvent il entretient l'Echo de ses tourmens, & l'Echo même semble s'attendrir au son de sa voix. Il est insensible à la douceur du plus beau jour. Des songes inquiets l'agitent pendant les nuits les plus tranquilles. Quand on lui parle, il hésite; sa distraction paroit sur son visage, il se contredit avant que d'avoir proféré dix paroles. Ce Berger est le meilleur de mes Amis, & je le plains du fond du cœur.

Syl. Mais s'il souffre, il ne doit

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

s'en prendre qu'à lui même. Et quelle est donc la Bergere qui lui inspire tant de tendresse ?

Mirt. C'est la petite Galathée.

Syl. Je men suis presque doutée. Et de qui est-elle aimée ?

Mirt. Ne vous ai-je pas fait le portrait du Berger ? regardez seulement Daméte.

Syl. C'est vous, Daméte, qui savez aimer ainsi ?

Dam. C'est moi, Sylvie ; & c'est de vous que mon cœur, brûlant de sa passion, attend l'arrêt de son sort.

Syl. Vous vous trompez. Je ne suis point Galathée.

Mirt. Ce n'est pas là ce qu'il veut dire non plus. Il alloit vous prier de porter ses tendres plaintes à l'objet de son amour, & de vous intéresser pour lui.

Syl. J'ai peu d'ascendant sur elle. Les regards du Berger feront plus que mes prieres.

Mirt. Ne lui refusez par ce service.

Syl. Il ne lui sera pas d'un grand secours. Cependant si mes prieres peuvent quelque chose sur elle, il sera heureux. Je vais la chercher.

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

SCENE III.

MIRTILE ET DAMETE.

Mirt. Vous avez bien avancé vos affaires. Eh ! qu'avez-vous fait ? vous avez soupiré, desiré, revé ; mais à peine proferé un seul mot. C'est se taire fort mal-à-propos. Au lieu de votre tendresse, vous n'avez fait voir que votre timidité.

Dam. Pouvez-vous m'imputer l'ouvrage de l'Amour ? Avant que Sylvie parut, je me sentois beaucoup de courage : mais en l'appercevant, au premier de ses regards, mon cœur, d'abord si hardi, a manqué honteusement de résolution. Ce que je vais lui dire, ai-je pensé en moi-même, est-il assez bien conçû ? J'ai souhaité, tantôt de pouvoir hâter ma déclaration, tantôt de la pouvoir differer. Il s'est présenté des doutes à mon esprit. En doutant, je suis devenu timide ; & j'ai cru que j'avois parlé, avant que de l'avoir voulu.

Mirt. Vous vous y êtes pris très-mal.

Dam.

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

Dam. Cependant tout partoit du meilleur fond.

Mirt. Sans doute ; car n'avez-vous pas dit que vous étiez son plus fidele Ami, & que vous souhaitiez qu'elle pût voir votre cœur....

Dam. Ah ! Mirtille, n'augmentez pas ma douleur. C'en est fait. Je ne vois que trop que Sylvie ne sent rien pour moi. Si ma bouche parle peu, si mes expressions sont obscures, ne devroit-elle pas voir dans mon embarras ce que je sens, ce que mon cœur sent pour elle ?

Mirt. Elle le voit très bien, la petite Friponne. Vos soupirs ne lui sont point indifférens. Le ton dont elle a parlé ne trahissoit-il pas ses desirs ? J'ai lû sa sensibilité dans ses yeux.

Dam. Il est impossible : j'ai bien observé ses yeux ; mais les miens n'y ont pas trouvé ce que mon cœur y cherchoit.

Mirt. Comme vous craignez avant que de voir, vous ne voiez que de l'épouvante, où d'autres verroient de l'espérance & de la tendresse.

Dam. Mais si vous vous intéres-

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

sez véritablement à mon bonheur, pourquoi redoubler mes peines, en faisant croire à Sylvie que Galathée est l'objet de mon amour ? C'est agir contte moi ; c'est combattre tous mes desirs.

Mirt. Rien moins, cher Ami. C'est, au contraire, un service que je rends à votre passion. Je n'ai pas plutôt prononcé le mot de Galathée, que la Belle s'est oubliée. Je l'ai vue interdite ; elle s'est mise à rêver. Un depit secret s'est peint dans ses yeux & m'a fait lire jusqu'au fond de son cœur. Elle aime. Votre victoire n'est pas éloignée.

Dam. Elle aime.... mais ce n'est pas moi qu'elle aime.

Mirt. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle aime, & que c'est vous qui êtes aimé.

Dam. Ah ! si vous ne me trompez pas, pourquoi n'en puis-je tirer l'aveu d'elle-même ?

Mirt. Si votre Sylvie prenoit la peine de graver ses sentimens sur tous les tilleuls de la Plaine, vous seriez assez ingénieux pour vous forger de nouveaux doutes. Vos

yeux & votre cœur vous servent mal. C'est eux qui vous empêchent de vaincre votre crainte, & qui vous font trouver du plaisir dans la crainte même.

Dam. Cependant cette crainte me tourmente.

Mirt. Je ne plains pas trop les tourmens qu'elle vous cause. Elle sert à rendre vos espérances plus piquantes. Si vous vous ravissez Sylvie par vos chimeriques défiances, c'est pour retrouver plus de plaisir à revenir à elle par un nouveau choix.

Dam. Je vous quitte cher Ami.

Mirt. Pourquoi donc ?

Dam. Ma peine l'ordonne. Elle ne me paroît supportable que dans la solitude. C'est là que je me plains sans contrainte. Personne ne m'écoute. Personne ne m'interrompt & ne me fait de reproches. Dans ma situation, c'est le seul bien que je connoisse.

Mirt. Allez donc chercher votre bonheur. Je reste ici ; peut être Sylvie reviendra-t-elle.

SCENE IV.

MIRTILE, SYLVIE.

Syl. Je l'ai trouvée.

Mirt. Eh qui ? Sylvie.

Syl. Galathée. Damete peut esperer.

Mirt. Comment ? Galathée l'aime ?

Syl. Je suis trompée, si son amour n'a pas prévenu celui du Berger. Elle a écouté ma proposition, avec un sourire satisfait ; & je ne pense pas qu'elle rende à Damete sa victoire bien difficile.

Mirt. Daméte est heureux, d'aimer & & d'être aimé.

Syl. Pour moi, je n'aimerois pas un cœur qui fît si peu de résistance. Je veux bien qu'on ait de l'amitié pour un Berger, qui sait nous respecter ; mais d'un autre côté, il faut aussi que l'on soit sevére, & qu'on le fasse un peu languir. L'amour, sans peines, est un amour sans ame. Comment connoitre la fidélité d'un Berger, s'il ne nous la fait pas voir ? Et comment le pour-

ra-t-il, si nous flattons son espoir dès le moment de sa déclaration ? Non, non ; la reserve & la sévérité sont un devoir pour une Bergere. Qui ne les connoit point, connoit mal l'amour. Si j'étois Berger, je crois que je m'affligerois d'avoir triomphé d'un cœur par un seul soupir.

Mirt. Mais, Sylvie, vous n'y songez pas ; vous trahissez tout votre secret.

Syl. Je n'en fais pas un, de ce que j'oserois dire à tout le monde. En un mot, il faut qu'une Bergere ne laisse voir d'abord que de la sévérité ; & que sa bouche sache nier ce que son cœur avoue peut-être intérieurement.

Mirt. Mais c'est une imposture.

Syl. C'est une ruse innocente, qui n'a que l'apparence de la mauvaise foi. Un Berger auroit tort de nous faire un crime de notre severité. En le faisant languir, ne le rend-elle pas plus tendre ?

Mirt. Eh ! qui vous enseigne ces beaux principes ?

Syl. C'est mon cœur, qui a la bonté de me les apprendre lui-même.

Mirt. Ce cœur touche le mien : si jamais je devenois sensible, je me donnerois pour ce cœur, avec tous mes Troupeaux.

Syl. Mais .... voilà déja de la familiarité. Ne seroit-ce pas une déclaration, que vous me faites là ?

Mirt. Oui, belle Sylvie, je vous aime. Pardonnez à mon ardeur. Je ne puis résister à vos charmes.

Syl. Voilà un amour impromptu.

Mirt. Vous avez autant d'esprit que de beauté.

Syl. Et vous, Mirtile, vous êtes sans amour. Que sert la dissimulation ? Je connois le langage que vous parlez. Il y a de l'affectation jusques dans le ton de votre voix. Et quand vous m'aimeriez sincerement, je ne vous conseillerois pas d'esperer.

Mirt. Votre cœur. ...

Syl. Mon cœur a fait son choix.

Mirt. Cet aveu ne m'effraye point. Vous parlez le langage du devoir, & votre bouche dément votre cœur. Vous ne me résistez que pour augmenter ma flamme.

Syl. Vous devriez lire le contraire dans mes yeux.

Mirt. Mais qui aimez vous donc ?

Syl. Vous me le demandez trop tôt. La discrétion est le premier devoir de l'amour. Ma tendresse n'a pas besoin de Confident. Pour moi, l'amour & le secret sont inséparables.

Mirt. Quoique votre bouche soit bien éloquente en parlant d'amour, permettez qu'on vous le dise, vous ne le connoissez point. Vous n'avez jamais aimé. Vous ne connoissez pas cette passion. Elle est trop vive, pour se laisser réduire en un systeme aussi régulier que le votre. Quelque fiére que vous soyez, vous cesserez de l'être dès que votre cœur sera véritablement épris ; & le Berger, que vous comptiez de laisser languir, jouira bien-tôt de votre propre langueur.

Syl. Vous vous imaginez, je crois, que c'est Daméte qui est mon Berger. Daméte, qui vient sans parler, & s'en va sans rien dire ; lui, qui ne fait que soupirer ; le taciturne, le triste Daméte. Seroit-ce Daméte, à votre avis, qui mériteroit qu'on l'aimât secrettement ?

Mirt. Vous avez raison, Sylvie. Il ne le mérite pas, & vous ne l'aimerez jamais.

Syl. C'est Galathée qui écoutera ses plaintes. Qu'elle en soit aimée, je ne lui porterai point envie. Je ne saurois souffrir un Berger, qui est toujours mélancolique.

Mirt. Vous avez raison ; Daméte n'est point enjoué.

Syl. Il me regarde, & rêve....

Mirt. En un mot, il rêve. Cependant, Bergere, c'est l'Amour qui le fait rêver. C'est l'Amour, qui lui a fait perdre le courage & l'enjoûment. Mais il lui rendra le double de l'un & de l'autre, dès qu'il aura su le rendre heureux.

Syl. Peut-être. Mais de la façon dont il aime à présent, convenez qu'on s'endort avec lui.

Mirt. Cependant il aime avec fidelité.

Syl. Peut-être. Il n'y a que Galathée, qui puisse le savoir, elle qui nous enléve son cœur.

Mirt. A nous ? Seroit-ce de vous, que vous parlez ?

Syl. Non vraiment. C'est de tout le Hameau que je parle.

Mirt. Daméte est modeste, sensé, tendre.

Syl. Je lui rends justice de ce côté là.

Mirt. Ne voit-on pas avec plaisir ses cheveux bouclés, flotter autour de son visage ?

Syl. J'en conviens. Des cheveux bouclés donnent de la grace.

Mirt. Quand en parlant il sourit, deux fossettes, qui se forment dans ses joues, ajoutent encore à sa beauté naturelle. Il ne rit point comme Montan.

Syl. Ils sont blamables tous deux ; l'un rit trop peu, & l'autre trop souvent.

Mirt. Daméte chante très bien.

Syl. Il chante en effet très bien ; mais on n'entend pas tout ce qu'il dit.

Mirt. Je ne l'aurois pas cru.

Syl. Je l'ai entendû chanter.

Mirt. Il y a quelques mots, à la vérité, qu'il ne fait point valoir assez. Il passe, par exemple, trop vîte sur les mots de Baisers, d'Amour, de Tendresse.

Syl. S'il n'en supprimoit pas d'au-

tres, son chant n'y perdroit rien. Ce ne sont pas ces mots, que j'entens avec plaisir; je serois même ennuyée de les entendre trop souvent.

Mirt. Après tout, une belle bouche est faite pour d'autres usages encore, que pour le chant. Mais il faut que j'aille apprendre à Daméte, combien vos services ont contribué à le rendre heureux. Il est donc certain que Galathée l'aime ?

Syl. Allez, allez. Ne vous l'ai-je pas dit assez ?

SCENE V.

SYLVIE.

Damete ne m'aime donc pas ! Ah ! maheureuse Sylvie ! Ah ! l'inconstant ! Autrefois il me paroissoit tout à moi ; mais à présent il m'en préfére une autre. Damete, Damete n'est plus à moi, quelque fidele que je l'aie crû : mériteroit-il encore mon cœur ? Non ! il mérite toute ma haine.

SPECTACL. *Sylvie ; Pastorale Allemande.*

SCENE VI.

SYLVIE & GALATHÉE.

Gal. Non ! il mérite toute ma haine. Voilà ce que j'ai bien entendu.

Syl. Un instant plutôt, vous auriez entendu quelque chose de plus : si c'est Damete que vous cherchez, vous ne le trouverez pas avec moi.

Gal. Je suis fâchée de lui voir si peu d'empressement : il m'avoit priée de me trouver ici ; & je vois qu'il faut l'attendre.

Syl. Les Bergers ne sont pas toujours extrêmement jaloux de leur parole.

Gal. Si quelqu'un l'est, c'est Damete ; & ce qui seroit un obstacle pour un autre, n'en est pas un pour lui.

Syl. On est porté à croire ce qu'on désire ; & l'on se plait même à se déguiser ce qui pourroit détruire cette opinion.

Gal. Ah chere Sylvie ! vous ne connoissez point Damete ; sa bouche

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

parle toujours d'après son cœur.

Syl. C'est apparemment pour cela qu'il parle si peu ; il faut que le langage qu'il parle, fatigue prodigieusement les facultés de l'ame.

Gal. Il ne parle pas beaucoup ; mais il mérite d'être préféré aux Bergers, qui en parlant beaucoup ne disent rien : leurs discours sont un vrai martire.

Syl. Mais la conversation des Bergers muets est-elle bien agréable ?

Gal. Si Damete parle peu, c'est qu'il ne dit rien qui ne parte du cœur.

Syl. Pour qui aime, l'objet de l'amour est sans défauts.

Gal. L'Hirondelle gazouille pendant tout l'Eté, & le chant du Rossignol est fort court : je n'examine point s'il y a long-tems qu'un Berger n'a rien dit, mais si, en parlant, il parle avec esprit & tendresse.

Syl. Voilà un trait que vous ne devez qu'à l'Amour. Non, non, Damete n'est point un Rossignol. Qu'il reste Berger. Il suffit qu'il vous plaise, malgré ses défauts, que l'Amour

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

change même en perfections à vos yeux.

Gal. Mais Damete ne mérite-t-il point que je l'aime ?

Syl. Damete & son troupeau.

Gal. Son troupeau ? c'est Damete seul, qui me feroit souhaiter d'être aimé de lui. Quand il n'auroit point un seul mouton, je n'hésiterois pas à me donner, avec tout ce que je possede, au tendre Damete ; son nom même a déja quelque chose d'agréable. N'est-ce pas Sylvie ?

Syl. Son nom ne m'affecte point.

Gal. Et son port ?

Syl. Peut-être ne mérite-t-il pas cet éloge.

Gal. Mais sa petite bouche vermeille, & ses yeux noirs ?

Syl. Noirs ? vous n'examinez pas trop attentivement votre Berger ; dites donc ses yeux bleus.

Gal. Je me trompois ; j'ai voulu dire ses yeux bleus, qui en se plaignant modestement, sont si dangereux pour les Bergeres ; ses cheveux bouclés & flottans, son menton plein & arrondi.

Syl. Mais vous changez Damete

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

en Bergere. Il ne plaît pas tant à tout le monde. Je l'ai vû souvent ; il ne m'a jamais plû, comme je vous dis. Je ne le haïs ni ne l'aime ; cependant j'appréhende que Damete ne fasse la cour à plus d'une Bergere.

Gal. Ne doit-il point de la politesse à toutes, pourvû qu'il n'y en ait qu'une qui fixe son cœur ? L'amour de Damete est si vif, qu'on ne peut lui croire plus d'un objet.

Syl. Que Damete soit à vous, ce n'est pas ce qui peut m'affliger.

Gal. Etrange dissimulation ! convenez que vous l'aimez sécrettement. Pour moi, je n'ai aucune prétention sur son cœur. Je n'aime que Mirtille. Votre ruse est inutile ; on voit trop clairement que vous ne le haïssez pas, & cependant.....

Syl. De grace, Bergere, épargnez-moi. Eh bien, il y a long-tems que je l'aime, mais je ne veux point qu'il le sache.

Gal. Vous ne voulez point qu'il le sache ?

Syl. Non, chere Galathée. La sévérité augmente notre ascendant sur les Bergers. J'aime les plaintes de Damete : quoique je ne lui laisse

pas concevoir de grandes espérances, mon cœur n'est point insensible à ses peines. Cependant il ne me déclare pas encore assez sa flamme. Jusqu'à présent ses yeux parlent seuls; sa bouche se tait. Le plaisir de le voir me fait conduire mon Troupeau dans les plaines où il fait paître les siens; je me garde bien de lui laisser croire que je m'y trouve à dessein. Il vient, il me regarde, il m'appelle sa Bergere, il soupire: cette conduite me touche en effet; mais un regard sévere l'arrête, & mon Berger se tait. Qui lui dit de se taire? que ne me montre-t-il mieux la tendresse de son cœur?

Gam. Vous conviendrez qu'il y a de votre part, un peu de fierté.

Syl. Un peu de fierté n'est pas inutile; en augmentant les peines du Berger, elle augmente sa flamme. Je veux nourrir sa constance; je retarde ma défaite, pour lui procurer un plaisir plus certain par sa victoire.

Gal. Mais si votre sévérité lassoit enfin Damete, & que son cœur se .....

Syl. Et que son cœur se donnât à

quelqu'autre Bergere. Ne me faites point naître cette crainte, je n'y résisterois point.

Gal. Il semble que la fermeté de votre cœur commence à s'ébranler. Renoncez à votre caprice; il vous en coute trop à vous-même. Pour être heureux par un amour constant, on ne sçauroit aimer trop-tôt; ayez quelque bonté pour Damete & pour votre propre cœur. Les charmes de notre Printems sont passagers; votre belle bouche n'est pas moins faite pour les doux baisers, que pour parler avec grace.

Syl. Je me garderai bien de cette foiblesse.

Gal. Charmante foiblesse, qui satisfait un cœur tendre! l'amour enfante les baisers, & les baisers augmentent l'amour.

Syl. Jamais Damete n'en obtiendra de moi. Un baiser suppose trop de familiarité; je n'accorde aux Bergers que l'espérance; je......

Gal. Ne parlez pas si haut, je vois venir votre modeste Damete. Vous me promettez de l'écouter? je serai complaisante à mon tour, en ne gênant point votre entretien. Adieu.

SCENE VII.

SYLVIE & DAMETE.

Dam. Pourquoi Galathée s'enfuit-elle, lorsqu'elle me voit arriver?

Syl. Vous perdez donc beaucoup par son absence.

Dam. Elle m'avoit promis de se trouver sous ces arbres, pour.....

Syl. Pour vous accorder enfin son cœur, que vous demandez avec tant d'empressement. Voulez-vous que je sois témoin de votre bonheur? Je ne le pense pas; deux tendres Amans préférent la solitude: ils ne veulent pas d'autres témoins que les arbres muets, qui écoutent modestement, & sçavent se taire.

Dam. Vous ne songez qu'à m'affliger. Galathée ne m'aima jamais, & jamais je n'eus d'amour pour elle. Myrtille, en vous le disant, n'a fait que badiner; il connoît mon attachement inviolable; il sçait trop bien l'objet de ma tendresse. Ce n'est qu'à vous, belle Sylvie, qu'appartient mon cœur; mes regards inquiets, mon silence, les douleurs

dont je suis pénétré, ma présence même qui vous importune, devroient vous faire connoître toute ma tendresse & la vivacité de mon amour.

Syl. Et vous osez me dire tout cela sans rougir?

Dam. Mais ma bouche n'est que l'interprête de mon cœur.

Syl. Si vous ne résistez point à votre cœur, rien ne m'oblige de suivre la même loi.

Dam. Ah! Sylvie, un cœur tendre.......

Syl. Je serai en garde contre lui.

Dam. La nature vous auroit elle-prodigué tant d'attraits, pour n'en faire aucun usage. Cessez d'être Sylvie, perdez tous ces charmes, & ma flamme ne vous sera plus importune. Pourquoi êtes-vous si belle?

Syl. En vérité ce n'est pas pour toucher votre cœur.

Dam. Vous n'êtes donc belle que pour vous-même! vous ne l'êtes point pour être aimée, pour être adorée! Nul cœur n'a pû se soustraire encore à l'empire de l'Amour: il n'y a que le votre, Sylvie.....

Syl. Il n'y a que le mien qui n'aimera point.

Dam. Je préférerois le bonheur d'aimer, à tous nos troupeaux ensemble : sans amour, rien ne mérite le nom de plaisir.

Syl, Que l'amour fasse votre bonheur : le mien est de ne point aimer.

Dam. Vous demeurez donc insensible à mes prieres, à mes vœux, & à la plus parfaite fidélité !

Syl. Je n'ai pas d'autre désir que celui de n'être, ni haïe, ni aimée.

Dam. Ce désir nous prive tous deux du plus grand bonheur de la vie. Toutes mes espérances sont donc vaines !

Syl. Oui... oui, vous esperez envain.

Dam. Au moins, ne me refusez pas votre pitié, si vous ne pouvez m'accorder votre amour. Aidez-moi ; apprenez-moi le moyen de faire renoncer mon cœur au désir de vous plaire.

Syl. C'est précisément ce moyen que je cherche, & je l'espere de ma sévérité.

Dam. Si vous ne connoissez pas

d'autre remede, je ne serai jamais guéri ; j'aime en vous, jusqu'aux excès de votre rigueur.

Sil. J'aimerai Mirtille, par compassion pour vous ; ce choix terminera vos peines avec vos désirs.

Dam. Ah cruelle Sylvie ! en me forçant même de renoncer à votre cœur, vous demeurez encore digne de ma tendresse ; donnez, s'il le faut, votre cœur à quelque autre Berger. Je vous revérerai en silence ; je ne troublerai jamais votre passion par mes plaintes. Haïssez même, si vous en êtes capable, un Malheureux qui s'est livré à vous ; je respecterai jusqu'à votre colere.

Sil. Vous voyez, Damete, qu'il est impossible de me toucher ; mais il y a, dans notre canton, des Bergeres beaucoup plus belles que moi.

Dam. Quand il y en auroit mille, peuvent-elles contribuer à mon repos, lorsqu'il n'y a que vous qui soyez belle à mes yeux ? Que ne vous ai-je caché plus long-tems les sentimens de mon cœur ? Pendant que j'ai vû de l'incertitude dans mon sort, l'espérance me sembloit du moins

un plaisir : aujourd'hui je pers jusqu'à cette douce illusion. Ah ! chere Sylvie ! il est donc vrai que vous ne m'aimez pas.

SCENE VIII.

GALATHÉE, SYLVIE, DAMETE.

Gal. Elle vous aime Daméte, elle vous aime depuis long-tems ; & qui pourroit vous hair ? *à Sylvie.* Combien ferez vous encore soupirer le pauvre Daméte ? Pourquoi lui déguiser que vous aimez son cœur tendre & fidelle. Ne me l'avez-vous pas avoué vous-même ?

Syl. Avoué ? Pur badinage.

Gal. Continuez donc à badiner : mais craignez la vangeance de l'Amour.

Dam. à Galathée. Vous entendez vous-même qu'il ne me reste plus d'esperance ! Lorsque je suis arrivé ici, l'inquiétude m'accompagnoit : en me retirant, la honte & le désespoir me suivent. Ah ! cruelle Sylvie !

SCENE IX.

SYLVIE, GALATHÉE.

Gal. Avez-vous entendu ce regard ?

Syl. Ses yeux marquoient de l'indignation.

Gal. Et paroissoient dire : je m'efforcerai d'oublier Sylvie.

Syl. Daméte me seroit infidele ! il m'oteroit son cœur ?

Gal. Mais n'a-t-il pas raison de vous fuir ? N'est-ce pas ce que vous lui ordonnez ?

Syl. Et quand lui ai-je dit de me fuir ?

Gal. Pouvoit-il s'arrêter plus long-tems, sans blesser la modestie ? Vous lui refusez tout. Que voulez vous qu'il fasse ?

Syl. Mais qui lui dit d'interprêter si mal mes réponses ? Je l'aime sans doute, & je sens que je l'aimerai toujours. Je veux bien qu'il entrevoye son bonheur ; mais je ne veux point qu'il s'en croye trop sur.

Gal. Si vous l'aimez, pourquoi

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

votre cœur s'arme-t-il contre lui-même ? Une frivole fierté lutte encore contre votre tendresse ; mais elle succombera, au premier moment où vous ne serez pas sur vos gardes ; & dès que vous vous oublierez, vous commencerez à sentir. Qu'en pensez-vous ? N'ai-je pas raison ?

Syl. Je n'ai rien entendu. Je rêvois au doute qui trouble mon repos. Daméte s'est retiré froidement ; peut-être....

Gal. D'où viennent déja vos craintes ?

Syl. Moi ? Moi des craintes ? Mais, Daméte est long-tems à revenir.

Gal. Vous imaginez-vous, qu'il revienne ?

Syl. Ne l'a-t-il pas dit. ?

Gal. Je n'en ai rien entendu.

Syl. Mais je lui ai demandé moi-même s'il alloit revenir ?

Gal. Voilà d'étranges distractions. Qui s'y attendoit sitôt ? Vous croyez avoir fait cette question à Daméte, parce que vous avez eu envie de la faire.

Syl. Vous me croyez affligée : mais vous jugez mal de moi.

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

Gal. Je commence à voir le triomphe du sentiment.

Syl. Moi, je ne sens rien. Mais Daméte reviendra-t-il ?

Gal. Oh ! pour le coup, c'est une affaire décidée. Votre cœur est pris.

Syl. Mon cœur ? Non, en vérité, mon cher Daméte.

Gal. Je ne m'appelle point Daméte ; c'est Galathée qui est devant vous.

Syl. Vous plaisantez mal à propos ; l'occasion viendra de m'en vanger.

Gal. Si vous vous fachez, nous changerons de discours. Je viens d'apprendre une nouvelle chanson, qui blâme l'amour, & qui fait l'éloge de la liberté. Etes-vous curieuse de l'entendre ? je vais la chanter.

Syl. Elle peut être fort jolie : mais ma chere Galathée, peut-on chanter toujours ? Daméte aime tant aussi à chanter !

Gal. Je vous assure que ma chanson est trés-belle. La liberté y remporte le prix.

Syl. Est-elle de Daméte ? Convenez,

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

nez, ma chere, que c'étoit trop de s'en aller tout en boudant. Au moins devoit-il me dire adieu.

Gal. Ma chanson n'en parle pas.

Syl. Il me fuit donc ?

Gal. Vous n'y pensez pas, Sylvie ; nous parlons de ma chanson. Elle est charmante. Je veux la chanter.

Syl. Non, pour ce moment. Mais il paroit qu'il prétend forcer mon cœur. Il faut pourtant que j'aille lui demander moi-même, ce qui le chagrine.

Gal. Prenez-garde qu'en faisant cette demande, votre cœur ne s'oublie.

SCENE X.

GALATHÉE & MIRTILLE.

Mirt. Sylvie s'expliquera-t'elle bientôt ?

Gal. Je crois que sa fierté expire. Autrefois, c'étoit Daméte qui la cherchoit ; à present c'est elle qui le cherche. Elle pense qu'il est en colere, & qu'il veut la fuir.

Mirt. Le pauvre Daméte ! il est

SPECTACL. *Sylvie, Pastorale Allemande.*

bien éloigné de cette résolution. Je viens de le trouver, dormant entre les abres voisins. Si Sylvie le cherche de bonne foi, elle le trouvera sans peine.

Gal. Ne sommes-nous pas heureux, cher Mirtille, de nous aimer avec une tendresse égale, & d'un parfait accord ?

Mirt. Savez-vous que nous ne sommes pas d'accord sur un point ?

Gal. Je sai que vous doutez toujours qui aime le plus, de vous ou de moi. Mais ne m'ôtez point un avantage, dont mon cœur me répond.

Mirt. Vous pensez donc qu'il manque quelque chose à mon amour ?

Gal. Et me croyez-vous moins tendre que vous ? Mirtille, ne me disputez point une gloire essentielle à mon repos. Vous êtes parfaitement fidelle, mais je crois l'être encore plus que vous.

Mirt. Vous êtes le seul objet de mes vœux.

Gal. Je ne respire que pour vous ; & souvenez-vous que je vous aimai la premiere.

Mirt. La premiere fois que je vous

vis, je sentis le pouvoir de vos charmes, & je vous aimai sans doute le premier.

Gal. Je ne vous eus pas plutôt vû, que je vous aimai.

Mirt. Combien de fois n'ai-je pas couru la plaine, pour vous rencontrer ?

Gal. Combien de fois vous ai-je évité en rougissant, & malgré moi ?

Mirt. Quand vous tardiez à paroître, je me plaignois de la longueur du tems.

Gal. Et quand vous étiez trop lente, je vous faisois un crime de votre modestie. Ah ! Sylvie, que ne connoissez-vous comme moi les douceurs de la tendresse ! Soiez sur, Mirtile, que loin de retarder le bonheur de son Berger, son cœur regretteroit chaque instant que sa fierté lui fait perdre.

Mirt. Allons trouver cette Rebelle. Parlons lui sincerement. Je crois que nous la déterminerons aisément à se rendre. Elle ne résistera pas à nos prieres.

Gal. Je crains que les prieres ne fortifient son caprice. Son propre

cœur servira bien mieux à la réduire. Pour assurer le succès, il faut seulement que Daméte paroisse refroidi. Je connois Sylvie comme moi-même. Dès quil feindra de la quitter, elle se rendra. Il faut qu'il fasse le sévere à son tour. Elle le suivra, s'il la fuit. En un mot, le seul moyen de hâter sa victoire, c'est de ne plus se plaindre, & d'affecter de l'indifférence.

Mirt. Je doute que son cœur lui permette cette petite ruse.

Gal. Le role n'est pas bien difficile.

Mirt. Très-difficile pour Daméte : en se contraignant à dire ce qu'il ne pense pas, son air semble demander pardon du dessein qu'il a de tromper.

Gal. S'il ne sait pas feindre, il peut au moins la fuir. Il n'aura qu'à l'éviter pendant deux jours. Avant quils soient expirés, la crainte de le perdre lui amenera sa Bergere. Elle l'aime, trop, pour consentir à le perdre.

SCENE XI.

Les mêmes, & MONTAN, qui entre en riant.

Mirt. Qu'est-ce donc qui vous fait rire ?

Mont. Riez, riez, Mirtile. Si vous saviez ce que je viens de voir ! La nouvelle, que je vous apporte, vous fera rire aussi.

Mirt. Pour nous la faire trouver si risible, il faut commencer par nous la conter.

Mont. Etant assis tranquillement dans le bosquet voisin, j'écoutois le ramage enchanteur du Rossignol....

Gal. Voilà un début qui ne dit pas grand chose....

Mont. Lorsque j'ai vu arriver Daméte.

Gal. Montan, est-il tems de rire ?

Mont. Ne m'interrompez donc point. Daméte, venant à moi, se plaint de Sylvie & de sa sévérité... En un mot, il se plaint très-fort.

Gal. Eh ! ne sommes-nous pas à plaindre aussi, que vous nous fatiguiez d'un conte qui ne dit rien ? Achevez donc en deux mots.

Mont. Ensuite le triste Berger se jette sous un arbre, où il s'endort, accablé de son chagrin.

Gal. Est-ce là cette grande nouvelle?

Mont. Moi, je reste dans mon bosquet, pour écouter Philoméle, qui continue son chant.

Gal. O ! si j'osois vous prier d'y retourner encore.

Mont. Mais, écoutez-moi donc. Enfin je vois venir la Bergere de Daméte. Elle le trouve endormi. Elle s'arrête derriere quelques buissons, se consulte si elle doit aller plus loin, s'approche enfin, s'amuse à considérer son visage, lui jette de la mousse.... cependant il ne se réveille pas. Sylvie regarde autour d'elle, & laisse tomber un ruban.

Gal. A dessein ?

Mont. Sans doute, à dessein ; & même avec beaucoup d'adresse. Ensuite, se baissant pour le relever, elle dérobe promptement un baiser à Daméte. Si j'avois été à la place du Berger, j'aurois sçû le rendre.

Gal. Ce baiser réveilla sans doute l'heureux Damete.

Mont. Assurément. Comment ?

lui dit-elle : vous m'avez donc entendue venir ? Je passois néanmoins fort doucement, pour ne pas interrompre votre repos.

Mirt. Et cela vient d'arriver tout à l'heure ?

Mont. Tout à l'heure. Je suis venu ici, sans que la Bergere m'ait apperçu. Elle va passer, avec son Berger. Je vais bien l'embarrasser, quand je lui demanderai si elle connoit la Bergere, qui vient de donner un baiser à Daméte.

Gal. Ne l'embarrassez pas avec tant de finesse. Laissez-moi ce soin, & taisez-vous. Je les apperçois.

SCENE XII, & *derniere.*

Les mêmes, SYLVIE & DAMETE.

Dam. Rien ne vous touche donc, belle Sylvie ?

Syl. Daméte, ne me parlez plus d'Amour. Vous me contraindrez de vous quitter, quelque plaisir que je trouve avec vous.

Dam. Mais ma tendresse....

Syl. Pour m'en délivrer, il faut donc que je vous quitte.

Gal. Demeurez, demeurez, chere Sylvie ; je n'ai rien vû.

Syl. Si vous souhaitez que je demeure, faites donc cesser les plaintes de Daméte.

Gal. à Daméte. Mais aussi, pourquoi lui parler toujours de votre amour ? *à Sylvie.* Vous vous en êtes acquittée fort adroitement.

Syl. De quoi donc ?

Gal. N'appréhendez rien, je n'ai rien vû.

Syl. Ah ! Bergere, gardez-vous de lui en rien dire.

Mirt. Qu'est-ce que vous voulez qu'elle ne dise pas ?

Syl. Vous êtes trop curieux, Mirtille ; ce n'est qu'une bagatelle.

Mirt. Une bagatelle même devient intéressante, quand elle sort de votre belle bouche.

Syl. Si vous insistez, je vous ferai quelque conte.

Mirt. A la bonne heure. Pourvû que ce ne soit pas l'éloge de la sévérité.

Syl. Et vous ne dites rien, Daméte?

Dam. Mon silence ne doit point vous étonner. Quand je vous parle, vous ne m'écoutez pas. Je cesse enfin de vous importuner par ma tendresse.

Mont. Et moi, Daméte, j'ai une avanture bien triste à vous raconter. Un Berger s'étoit endormi ; sa Bergére vint...

Syl. Je vois bien que je suis trahie. Daméte, m'aimez-vous encore ?

Dam. Si je vous aime !

Syl. Il y a long-tems que votre tendresse me touche.

Dam. Sylvie, est il possible ! moi ! vous m'aimeriez !

Syl. Oui, cher Daméte. J'ai fait la sévére. Rebelle à mon propre cœur, je vous ai tout refusé : j'ai compté pouvoir vous tromper, & je me suis trompée moi-même. Confuse d'une dureté que je me reproche, je vous demande grace, si vous l'exigez. J'avouerai plus, cher Daméte ; lorsque vous dormiez, je vous... mais si vous voulez savoir le reste, il faut que je vous embrasse une seconde fois.

Dam. Vous m'aimez, Sylvie ! mon

F

bonheur ne seroit-il pas un songe ? Je me vois aimé ! O Dieux, qui protégez nos hameaux !

Syl. Daméte, comptez que je vous aime.

Mont. N'y a-t'il personne ici qui veuille m'aimer aussi ?

Mirt. à Sylvie. Qu'est devenue la sévérité de votre cœur ?

Gal. Et cette petite fierté ?

Syl. Je n'en ai jamais eu ; ce n'étoit que de la contrainte : mais la plus grande sévérité céde enfin au pouvoir de l'Amonr.

Gal. Je vous l'avois dit.

Dam. Me voilà au comble de mes vœux. Mon bonheur est parfait. Vous m'aimez donc, chere Sylvie ?

Syl. (*En frappant doucement sur les joues de Daméte.*) Non. Perdez l'esperance.



GRAMMAIRE.

Nouveau Dictionaire de la Langue Angloise, par M. Johnson.

A Londres, in-folio, 2 volumes.

Le reproche que les François ont fait depuis plusieurs années, aux Anglois, de leur négligence à perfectionner leur Langue, soit en déterminant le sens & la signification des mots, soit en donnant des regles fixes pour la prononciation & *l'Ortographe, ont piqué le zele de plusieurs* Savans. M. Johnson met aujourd'hui sa Patrie à couvert de cette accusation; son Ouvrage, qui avoit été annoncé dès l'an 1747, présente la vraie signification des mots, avec des regles fixes pour l'Ortographe & la prononciation, une Histoire complete de la Langue Angloise, une Grammaire, & un Traité de Prosodie.

Dans sa Préface, qui annonce beaucoup de sçavoir, il déclare avec franchise, que lorsqu'il forma le plan de son Ouvrage, il trouva sa Langue riche & abondante, mais sans ordre; énergique, mais sans regles. De quelque côté que je tournasse la vûe, dit-il, je ne voyois qu'incertitude & confusion: je me trouvois sans principes, pour guider mon choix dans cette abondante variété; je sentois la nécessité de faire connoître les fausses expressions, qui s'étoient glissées dans ma Langue, & de fixer le sens de chaque mot; mais je ne pouvois m'appuyer sur aucune autorité. Le parti que j'ai pris, continue-t-il, le seul dont j'ai conçû quelque espérance, a été de lire attentivement nos plus fameux Ecrivains. Quel autre moyen, ou quel moyen plus sûr, pour déterminer le sens des mots? Je me suis flatté de pouvoir amasser par cette méthode, assez de matériaux, pour batir du moins mon édifice, suivant les regles de l'expérience & de l'analogie.

L'Ortographe Angloise n'avoit pas

été jusqu'à présent moins arbitraire & moins indéterminée. M. Johnson a jugé qu'il falloit distinguer les irrégularités qui sont inhérentes à sa Langue, & peut-être aussi anciennes, de celles qui s'y sont glissées par l'ignorance ou la négligence des Auteurs modernes. Chaque Langue a ses *anomalies*, ou ses imperfections, qu'on peut tolérer, quoiqu'elles ne soient pas nécessaires; il suffit de les faire connoître, afin qu'elles ne se multiplient pas: mais pour les impropriétés, & les absurdités réelles, il faut s'efforcer de les corriger, ou de les proscrire.

Point de langage qui n'ait été purement oral dans son origine; on a prononcé tous les termes qui étoient nécessaires pour l'usage de la vie, avant que de les écrire, & l'on ne sauroit douter qu'il n'y eût alors une grande diversité dans la prononciation. L'expérience prouve que ceux, qui ne savent pas lire, prononcent très-imparfaitement, & varient même souvent dans leur maniere de prononcer. Lorsqu'on eut réduit, en Alphabet, ce Jargon absurde & bar-

bare, ceux qui commencerent à écrire tâcherent de coucher, sur le papier, les sons qu'ils avoient accoutumé de prononcer ou d'entendre; mais ils altérerent, dans leur écriture, les mêmes mots qu'ils prononçoient très-mal. D'ailleurs, comme les Lettres ne signifient rien par elles-mêmes, leur sens ne doit-il pas avoir été fort indéterminé, lorsqu'on a commencé à écrire une nouvelle Langue; & le même son n'étoit-il pas souvent rendu par différentes combinaisons de lettres?

C'est de cette prononciation indéterminée, qu'est venue en partie la diversité de langage, qui se trouve jusques dans un même Pays, & qui, comme on l'a remarqué, diminue à proportion que les Livres s'y multiplient. C'est aussi de cette représentation arbitraire par des Lettres, que vient la différence d'épeler, qu'il est si difficile de réformer.

M. Johnson donne pour exemple, dans sa Langue, les Derivés, *Length*, du terme *long*; *strentgh* de *strong*, *darling* de *dear*, *breadth* de *broad*, &c. Il ajoute que cette diver-

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

ſité a plus ſouvent lieu dans la prononciation des voyelles, qui eſt ſi capricieuſe, que ſouvent une même perſonne les prononce différemment. » De tels défauts, dit-il, ne ſont pas » des erreurs; mais ce ſont des tâches » invétérées, & ſi profondes, que » les Critiques n'en pourront jamais » purger la Langue Angloiſe; on » ne doit pas même l'entreprendre: » mais il n'en eſt pas de même de » certains mots, qui ont été altérés » par accident, ou dépravés par » ignorance.... On peut eſpérer » de corriger ces défauts; il n'eſt » queſtion que de remonter à l'éty» mologie, & d'écrire les mots com» me ceux dont ils dérivent. Ainſi M. Johnſon veut qu'on écrive *enchant*, *enchantement*, *enchantreſſ*, après l'*enchanter* des François, & *intantation* après l'*incantatio* des Latins: par la même raiſon, il écrit *entire*, & non pas *intire*, parce que ce mot n'eſt pas venu en Anglois du Latin *integer*, mais du mot François, *entier*.

L'Auteur avoue qu'il y a plu-

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

ſieurs termes dans ſa Langue, dont il eſt difficile de connoître l'étymologie, ou du moins de ſavoir s'ils ſont venus de la Langue Françoiſe, ou du Latin: cependant il croit que la plupart viennent du François, ſur tout ceux qui regardent l'uſage de la vie. C'eſt pour ſe conformer à l'uſage, qu'il a été obligé, dit-il, d'écrire pluſieurs mots, dont il fait l'étymologie, font différemment des racines; tels que *convey* & *inveigh*, *deceit* & *receipt*: il y en a même quelques-uns qui s'écartent de leur ſource Angloiſe, tels que *explain* & *explanation*, *repeat* & *répétition*, &c.

Par reſpect pour les anciens Auteurs de ſa Nation, M. Johnſon ne change rien à leur Ortographe, lorſqu'il cite d'eux quelque paſſage; mais il n'a pas ce ménagement pour les Ecrivains Modernes, ſurtout pour ceux qui ont retranché pluſieurs lettres, qu'il tâche de rétablir: telle eſt en particulier la lettre K, qu'il veut qu'on conſerve à la fin des mots, *elliptick*, *conick*, &c. Dans la perſuaſion où il eſt, que pour fixer la ſignification des mots, & donner

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

des reglés fixes d'Ortographe, il faut remonter aux racines, il demande qu'on y procéde avec ordre. » Les mots ſont, ou primitifs, ou dé» rivatifs; il appelle mot *primitif*, » dans ſa Langue, celui qu'on ne » peut faire remonter plus haut qu'à » quelque racine Angloiſe. Tels ſont dit-il, *circumſpect*, *circumvent*, *circumſtance*, *delude*, &c. qu'il appelle primitifs pour les Anglois, quoiqu'ils s'accordent avec le Latin.

» Les Dérivés ſont tous ceux qui » peuvent être rapportés à quelque » mot Anglois, de la plus grande » ſimplicité; tels que *remoteneſſ*, qui » vient de *remote*; *lovely*, qui vient de *love*, &c.

Il cherche, enſuite, d'où viennent à l'Angleterre ſes mots *primitifs*? » Les » deux langues, dit-il, d'où nous » avons tiré nos mots primitifs, ſont » la Romaine & la Teutonique. Sous » la langue Romaine, je comprens » la Françoiſe, & le langage *Provençal*; & ſous le Teutonique, le » Saxon, le Germain & tous les Dia» lectes qui en dérivent. Preſque » tous nos mots polyſillabes ſont

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

» Romains, & les autres preſque » tous Teutons.... Quant aux mots » que nos Auteurs ont introduits par » le mélange des Langues étrangeres, » par ignorance de leur propre Lan» gue, ou par vanité, ou par hu» meur, ou par eſprit de parti, ou » par l'envie d'innover, je les ai » marqués tels qu'ils ſe ſont préſen» tés, en cenſurant les Auteurs, dans » la ſeule vue de faire perdre, à ma » Nation, la folie de vouloir natura» liſer des mots étrangers, au préju» dice de ceux du Pays. Cependant » je n'ai rejetté que ceux qui ſont » inutiles; & j'en ai réſervé quel» ques-uns, qui ont été formés en dif» ferens tems par des Auteurs reſ» pectables, tels que *Viſcid*, & *Viſcidity*, *Viſcous* & *Viſcoſity*. A l'égard » des compoſés & des mots dou» bles, je les ai mis ſimplement en » italique; excepté quand ils ont une » ſignification differente des mots » dont ils dérivent. Ainſi ces mots » *Highwayman*, *Woodman*, & *Horſe-courſer* demandent une explication » particuliere.

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

M. Jonhſon ne condamne point les mots arbitrairement formés par une analogie conſtante, tels, que les Adjectifs diminutifs en *ish*, comme *greenish*, *blueish*; & les Adverbes en *ly*, comme *dully*, *openly*; & les Subſtantifs en *neſs*, comme *vileneſs*, *faultineſs*, &c. parce qu'ils ont une relation eſſentielle aux mots primitifs, & que par conſéquent, on ne peut ſe méprendre à leur ſignification. Il avertit auſſi qu'il n'a touché que ſuperficiellement les noms qui viennent des Verbes, & qui ſe forment en *ing*, comme *the Keeping of the caſtle*, *the leading of the Army*, &c, excepté quand ils ſignifient également des choſes & des actions, & qu'ils ont un nombre pluriel, comme *dweling*, *living*, ou que leur ſignification eſt abſolue & abſtraite, comme *colouring*, *printing*, *learning*.

Il a ſuivi la même loi à l'égard des Participes; à moins qu'ils ne ſignifient plutôt une qualité, qu'une action, & qu'ils ne deviennent Adjectifs, tels que *thinking man*, qui veut dire un homme qui a de la

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

prudence, *a man of prudence*; & qu'il appelle *participial adjectives*.

Il a fait auſſi revivre quelques vieux mots qui n'étoient plus d'uſage, lorſqu'il a cru qu'ils pouvoient contribuer à la beauté du langage.

Comme la compoſition des mots eſt d'un grand avantage pour une Langue, Mr. Johnſon a taché de réparer, en quelque ſorte, le tort que la négligence des Lexicographes, ſes prédéceſſeurs, a fait à ſa Langue, en omettant quantité de mots compoſés. Il en a raſſemblé un grand nombre, ſous *after*, *fore*, *new*, *right*, & les a fortifiés par des exemples tirés des meilleurs Auteurs. Le nombre, dit-il, en eſt preſque infini.

Entre les compoſitions fréquentes dans la langue Angloiſe, notre Auteur n'en connoit point de plus difficile pour les Etrangers, que celle qui détermine le ſens de pluſieurs verbes en y joignant une particule, comme to *come off*, qui veut dire ſortir adroitement, to *fall on*, qui veut dire attaquer, to *fall of*, apoſtaſier, to *bear out*, juſtifier, *to ſet of*, embellir, to *ſet out* commen-

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

cer un voyage, to *take of*, copier, & une infinité de ſemblables expreſſions, ſi irrégulieres, ſi éloignées de celle des verbes pris ſéparément, qu'il faut beaucoup de tems, & une grande application pour en connoître la force. Mr. Johnſon n'a rien laiſſé à deſirer ſur cette matiere; & c'eſt là que paroît particulierement ſon application, & la ſolidité de ſon jugement. Auſſi ſe flatte t'il que ſa collection eſt complete, & qu'on peut, avec ſon Dictionnaire, acquerir une connoiſſance parfaite de la langue Angloiſe. Il eſt vrai qu'en faveur des Etrangers, il marque ſcrupuleuſement la ſignification de chaque verbe, ſurtout lorſquil eſt ſuivi d'une particule. Un ſeul exemple ſera voir ſon exactitude & ſon travail:

To put eſt un verbe fort commun dans la langue Angloiſe, & dont il eſt aſſez difficile de trouver l'étymologie. Ce verbe, que Mr. Johnſon fait venir du Danois, a plus de vingt ſignifications différentes, qu'il rapporte toutes, & dont il donne des exemples, tirés des meil-

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

leurs Auteurs. *To put by* veut dire *détourner*; & c'eſt dans ce ſens que Taylor & pluſieurs Auteurs s'en ſont ſervis: le même mot ſignifie encore, dans Sidney & Dryden, *mettre de côté*. *To put down* a differentes ſignifications: quelquefois il veut dire jouer quelqu'un, quelquefois oprimer, écraſer, comme dans Skakeſpear, quelquefois dégrader, quelquefois déſacoutumer ou faire perdre l'uſage, comme dans Bacon. Skakeſpear s'en ſert au lieu du verbe *confute*. *To put forth* veut quelquefois dire, produire, ou propoſer; quelquefois on s'en ſert au lieu du verbe *extend*, quelquefois pour *to emit, as a ſprouting plant*, d'autres fois pour *to exert*. *To put in* pour le verbe *interpoſe*. *To put in practice* pour le verbe *to uſe*, *to exerciſe*. *To put off*, au lieu du verbe *to divert*, *to lay aſide*, &c.

On ſent combien cette entrepriſe a demandé de recherches & d'étude; car rien n'eſt plus difficile, ſuivant la remarque de l'Auteur, que d'interpréter une Langue par elle-même. Certains termes ne peuvent être ex-

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

pliqués par des synonimes, parceque l'idée, à laquelle ils répondent, est simple, & ne peut par conséquent être développée par des periphrases : comment décrire une idée simple ? Au contraire quand la nature des choses est inconnue, ou leur notion indéterminée, on ne peut en avoir une idée juste; il reste toujours quelques ténébres ou quelque doute. Tel est donc le sort des Lexicographes, que nonseulement l'obscurité, mais encore la lumiere, les arrête : ce qui ne paroîtra point un paradoxe, si l'on fait attention que la plupart des choses sont trop ou trop peu connues, pour être clairement expliquées.

L'Auteur se plaint d'avoir trouvé une autre source de peine, dans quantité de verbes dont la Langue Angloise regorge, & dont la signification est si vague, l'usage si indéterminé & souvent si éloigné de la premiere idée qu'on y avoit attachée, qu'il est difficile de fixer leur vrai sens. Tels sont, par exemple, les verbes *bear*, *break*, *come*, *cast*, *full*, *get* &c : ajoutez, pour comble de diffi-

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

culté, que dans une Langue vivante, on continue de leur donner tous les jours de nouveaux sens.

Les Particules ont une si grande étendue chez toutes les Nations, qu'il est presque impossible de les réduire à des regles fixes. Cette difficulté est peut-être encore plus grande, dans la Langue Angloise, que dans aucune autre. M. Johnson n'a rien épargné pour éclaircir cette matiere, & se flatte d'avoir réussi. Quand on considere le nombre infini de Particules qui entrent dans cette Langue, on est surpris qu'un seul homme ait pu traiter chaque article avec tant d'étendue & de clarté.

A l'exemple des véritables Savans, il avoue de bonne grace qu'il ignore la signification de bien des mots. » Il y en a, dit-il, que je n'ai pû » expliquer, parce que je ne les en- » tens pas. » Cet aveu ne peut lui faire tort. Ciceron n'a pas cru se deshonorer, en reconnoissant qu'il ignoroit si *lessus*, dans les douze Tables, signifie une *chanson funebre*, ou *un habit de deuil*.

Un devoir essentiel du Lexicographe

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

phe est que l'explication d'un mot, & ce mot, soient éxactement récipoques. M Johnson ne s'écarte jamais de ce point de vue : mais il craint de n'être pas toujours arrivé à la perfection qu'il se propose, parce qu'il y a très-peu de mots, comme on vient de le faire observer, qui soient exactement synonimes. On n'a introduit un nouveau mot, que parce qu'on regardoit le premier comme *inadequate* Les noms ont souvent plusieurs idées, mais les idées n'ont pas differens noms. On a été obligé de se servir quelquefois d'un terme, qui signifioit à peu près la même chose, parce qu'on ne pouvoit s'exprimer par des periphrases ou des circonlocutions.

C'est encore un devoir du Lexicographe, de marquer comment un mot est parvenu à signifier plusieurs choses, & par quel progrès il s'est insensiblement éloigné de son premier sens. M. Johnson en convient; mais il ajoute que rien n'est plus difficile. » Les differentes significations » d'un mot sont souvent si confuses, » qu'on ne peut dissiper les nuages.

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

» Quand une idée radicale pousse » plusieurs branches paralelles, com- » ment former une suite consécutive » de sens dans leur nature collate- » rale ? Les ombres de la signification » passent imperceptiblement de l'une » à l'autre. On voit bien qu'elles dif- » ferent ; on ne peut cependant mar- » quer le point précis de cette diffe- » rence .... Cette incertitude de ter- » mes & cette confusion d'idées sont » connues de ceux qui ont joint » l'étude de la Grammaire à celle de » la Philosophie..... Les differentes » significations de certains mots sont » en si grand nombre, qu'il est pres- » que impossible de les marquer » toutes (*a*).

(*a*) On conviendra de la justice des remarques de M. Johnson, si l'on fait attention à la quantité prodigieuse de différentes significations qu'ont la plûpart des mots. Un seul exemple peut rendre ceci sensible. En combien de différens sens ne prend-on pas le mot *caractère* ? Tantôt il signifie une marque, ou représentation; tantôt une lettre dont on se sert pour l'impression ; d'autre fois, une main ou maniere d'écrire ; une représentation d'homme ou ses qualités ; une personne même avec ses qualités ; une constitution particuliere de

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

L'Auteur répéte que c'est en remontant à l'étymologie des mots, & dans la lecture des meilleurs Ecrivains qu'il est parvenu à connoître par quels degrés un mot a pris differentes significations. Il en est, dit-il, de la maniere de s'exprimer, comme de celle de penser. S'il est rare de trouver deux personnes qui ayent les mêmes idées, il ne l'est pas moins que deux personnes s'expriment dans les mêmes termes. Comme les idées sont infinies, & que le nombre des mots n'est pas à beaucoup près si étendu, on a été obligé d'attacher plusieurs idées au même terme : de-là vient que chaque Ecrivain s'en est quelquefois servi dans un sens different.

Dans ses exemples, M. Johnson n'a voulu citer aucun Auteur vivant, ni de ses contemporains ; pour éviter tout air de partialité, & pour ne donner sujet de plainte à personne. Il a mieux aimé remonter à la source de la vraie diction.

Les tems, auxquels il remonte, ne

l'esprit ; génie, humeur, disposition de l'esprit, temperamment, caprice & goût.

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

sont pas bien éloignés. Sidney est le plus ancien des Ecrivains qu'il estime. Il prétend qu'en tout genre, on peut trouver l'élégance & la pureté dans ceux du regne d'Elizabeth. Hooker est le modele qu'il propose pour le langage de la Théologie. Pour les connoissances naturelles, c'est Baçon ; pour la Politique, la guerre & la navigation, c'est Raleigh ; pour la Poësie & la fiction, Spencer & Sidney ; & pour la diction de la vie commune, c'est Shakespear.

Les recherches & le travail de M. Johnson doivent être agréables à ceux qui ont du goût pour la Littérature Angloise. Son ouvrage est d'une extrême utilité à ceux qui veulent approfondir cette langue. Il a non-seulement donné des regles fixes pour l'ortographe, mais étendu l'analogie, réglé la construction, & fixé le vrai sens de la plupart des mots Anglois. On doit être surpris qu'un seul homme ait pû remplir un si grand objet.

Quant à l'histoire de la langue Angloise, il la fait remonter au tems d'Alfred, sous le regne duquel il

GRAMMAI. *Dictionaire Anglois.*

étoit qu'elle prit une certaine forme ; de sorte, dit-il, que les honnêtes gens de ce siecle pouvoient exprimer tous leurs sentimens. Il rapporte quelques exemples de la façon d'écrire de ce tems là. Le premier est pris d'une paraphrase de Boëce ; le second, d'une version des Evangiles qu'il place entre le regne d'Alfred & celui de Guillaume le conquerant. Il regarde le Chevalier *John Gower*, comme le premier auquel on puisse attribuer l'honneur d'avoir écrit en Anglois. Il marque en peu de mots, les changemens, les altérations & les augmentations qui sont arrivées dans la Langue, depuis ce temps si jusqu'au regne d'Elizabeth. Il rapporte des exemples de chaque periode, où l'on voit la difference de l'ortographe & du stile.

Sa Grammaire est concise, sans en être plus obscure. Ses remarques sont judicieuses, & méritent presque toutes une attention particuliere. Sa Prosodie est traitée avec une exactitude, qu'on ne trouve dans aucun autre Grammairien de la même Nation.

POESIE.

CONCLUSION de l'Origine de la Poësie Castillane.

POEME DIDACTIQUE.

LE Poëme Didactique n'a pas fait de grands progrès en Espagne. La Morale offre un *Doctrinal de Gentileza*, du Commandeur *Laduena*, qui se trouve dans la collection (*a*) générale ; *les cent Traités des Sentences remarquables*, de *Melchior de Santa-Cruz*, imprimés à *Tolède* en 1576 ; les *Sentences générales de Francisco de Guzman*, publiées à *Valladolid* en 1581 ; *les quatre cens Réponses à autant de Questions*, de *Don Fadriguè-Enriquez*, Amiral de *Castille*, imprimées à *Valladolid* en 1550. Ces réponses de l'Amiral sont addressées à Frere *Luis de Escobar*, de l'Ordre de Saint François, Auteur des Questions.

(*a*) Edition d'Anvers en 1573. p. 340.

POESIE. *Orig. de la Poëſ. Caſt.*

Dans l'Art militaire & politique, on nomme *la Selva militar y politica* du Comte de *Rebolledo*. *Lorenzo Suarez de Figueroa* mit en vers *les Regles militaires*, ouvrage d'Antoine de Comazan, & les fit publier à *Veniſe* en 1588. *Les Problêmes* de Philoſophie naturelle & morale du *Docteur Villalobos*, publiés à *Zamora* en 1543, & la *Suma de Philoſophia natural*, *d'Alonſo de Fuentes* imprimée à *Seville* en 1547, ſont deux Poëmes Philoſophiques dont on parle ſans éloge.

La deſcription du Royaume de Galice, en vers de douze ſyllabes, par *Luis de Molina*, natif de *Malaga*, & publiée à *Mondenedo* en 1550, eſt un Poëme eſtimé dans ſon genre. *Paulo de Ceſpedes*, natif de *Cordoue*, en compoſa un ſur la Peinture, en *Octaves*, dont on trouve des fragments dans l'*Art de peindre*, de *Franciſco Pacheco*. Le Comte de *Rebolledo* a donné une eſpéce de Poëme Généalogique, ſur la ſucceſſion des Rois de Dannemarck, intitulé, *las Selvas Danicas*.

POESIE. *Orig. de la Poëſ. Caſt.*

L'EPIGRAMME.

Le titre d'Epigrammes, qu'Andras Rey de Artieda donne à une grande partie de ſes Poëſies, ſemble marquer qu'il n'avoit pas une juſte idée de ce genre de compoſition. Lope de Vega, Luis d'Ulloa & les deux Argenſolas en ont mieux obſervé toutes les loix. Auſſi M. de Velaſquez ne reconnoît-il pas d'autres Epigrammatiſtes en Eſpagne.

LA POESIE BURLESQUE.

La Poëſie burleſque demandant un génie particulier, dont le mérite conſiſte à rendre agréablement les plus grandes ſottiſes, il n'eſt pas ſurprenant que dans un grand nombre d'ouvrages de ce genre, l'Eſpagne en compte fort peu de bons. Cependant *la Moſchea*, de *Joſeph de Villa Viciosa*; la *Gatomachia*, que *Lopé de Vega* mit au jour avec d'autres morceaux poëtiques, ſous le nom emprunté de *Thomè Burguillos*; *la Proſerpina de Silveſtres*; *la Bur-*

POESIE. *Orig. de la Poëſ. Caſt.*

romachia de *Don Gabriel Alvarez de Toledo*, ſont du moins des Poëmes ingénieux, dont on vante le ſtile. On donne auſſi des éloges à deux Comédies bouffonnes; *la mort de Baldovinos*, par Jerôme *de Lanceo*; & le *Cavalier Olmedo*, *de Franciſco* de *Monteſer*.

M. *de Velaſquez* paſſe au dernier article de ſa Diſſertation, qui comprend, ſous le nom de choſes qui appartiennent à la Poëſie, les Collections des Poëtes Caſtillans, les Commentaires ſur les Poëtes, les Traductions des Poëſies étrangeres(*b*) en langue Caſtillane, & les ouvra-

(*b*) Ce point eſt le ſeul qui puiſſe nous intéreſſer. Du Provençal, ou du Limouſin, les Eſpagnols ont la Traduction d'Auſias *March*, par Baltazar de *Romani*, publiée à Valence en 1539; & celle du même Ouvrage, par *Montemayor*, imprimée à Sarragoſſe en 1562, & a Madrid en 1579. Du Portugais, ils ont la Luſiade du Camoens, par *Tapia*, à Salamanque en 1550; par *Caldera*, à Alcala de Henares en 1588; & par Henrique de *Garcez*. De l'Italien, ils ont le Poeme de Dante, par Don Enrique de Villena; & enſuite par Fernandez de Villegas, à Burgos 1515: les Triomphes de Petrarque, par Hernando de Hozes, à

POESIE. *Orig de la Poëſ. Caſt.*

ges écrits en Caſtillan ſur la Poëſie. Mais, reconnoiſſant lui-même que ce détail le conduiroit trop loin, il

Medina Del Campo, 1554: les Poëſies de Petrarque, par Frenado Daillon: l'Orlando Furioſo de l'Arioſte, par Fernando d'Alcozer, à Tolede 1510; & enſuite par Jeronimo de *Urrea*, à Lyon en France, 1556, à Bilbao 1583, & à Tolede 1586: les Larmes de S. Pierre du *Tranſilo*, par Galvez de Montalve, à Tolede 1587, & par Jean Sedeno: le Paſtor Fido du Guarini, par Suarez de Figuerroa, à Valence 1609, & par Iſabel Correa, à Anvers 1694: la Jéruſalem du Taſſe, par Jean de Senedo, à Madrid 1587: l'Aminte du Taſſe, par Juan Xauregui, à Seville 1618: la Merope de Maffei, par Don Joſeph-Antoine de Xaraquemada, de l'Ordre de S. Jacques. Du François, le Cinna de Corneille, par le Marquis de *S. Jean*, en 1713 & 1731: le Britannicus de Racine, par Don Juan Trigueros (déguiſé ſous le nom de *Saturio Iguren*) Madrid, 1752: l'Athalie de Racine, par Don *Eugenio de Laguno*, Madrid, 1754: la Femine Docteur (Comédie ſatirique contre les Janſeniſtes), par Don Joſeph-Antoine Porcel: le Lutrin de Boileau, par le même: le Préjugé à la mode de la Chauſſée, par Don Ignace de Luzan. Don Alonſo d'Alda traduit actuellement, en Vers libres, le Poëme du *Paradis perdu*, de Milton; & c'eſt l'unique Traduction que les Eſpagnols aient de l'Anglois.

POESIE. *Orig. de la Poës. Cast.*

renvoie ses Lecteurs à la Préface d'un Recueil de Poëmes choisis, qui avoit été promis par l'Auteur de la Dissertation sur la Comédie Espagnole (c), & qui est interrompu par sa mort, mais qui doit être continué par une Société d'habiles gens. „ Dans ce Corps des meilleures Poë- „ sies d'Espagne, on se propose, „ dit-il, de fixer le bon goût de la „ Nation, de justifier le sentiment „ de plusieurs grands hommes sur „ l'état actuel de la Poësie Castillan- „ ne, de donner un nouvel éclat au „ mérite de quelques Poëtes, dont „ la mémoire est déja comme ense- „ velie, & de faire connoître aux „ Etrangers qu'ils ne rendent point „ assez de justice au talent Poëtique „ des Espagnols. En matiere de Lit- „ terature, ajoute M. de Velasquez, „ ce n'est pas dans les opinions du „ vulgaire, presque toujours cor- „ rompues, qu'il faut chercher des „ regles de jugement; c'est dans les Ecrits des Sages, où le bon goût, & l'honneur des Lettres se conservent comme un dépôt sacré, par une tradition inaltérable.

(c) M. de Luzan.

POESIE.

RECHERCHES *historiques sur la Poësie Toscane.*

SI le savant Auteur de *l'Origine de la Poësie Castillane*, dont la Dissertation a fait un honneur extrême à notre Journal, reconnoît qu'elle doit une grande partie de ses beautés à la Poësie (a) Provençale, *Crescimbeni* (b), à qui nous devons l'Histoire de la Poësie Toscane, confesse aussi qu'elle doit beaucoup aux Poëtes Provençaux. Elle commença (c) vers l'an 1184.

(a) Cette Poësie prit naissance sous Guillaume VIII. Duc d'Aquitaine, vers l'an 1100, & ne subsista que jusqu'en 1450. Son Histoire, composée par Nostradamus, Procureur au Parlement de Provence, n'appartient point au Journal Etranger.

(b) Voyez son éloge dans l'article de Philologie du mois de d'Avril de cette année.

(c) Voyez l'origine de la Langue Italienne, dans les Recherches historiques du mois de Janvier.

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

Pendant le cours de soixante ans, qui peuvent être regardés comme son enfance, elle fut cultivée, avec un succès médiocre, par quelques Poëtes dont il nous est resté peu d'Ouvrages; tels que *Folchalchiero de Folchalchieri*, *Pier delle Vigne*, *Julio d'Alcamo*, *Frédéric II*, Empereur, *Enzo* son fils, Roi de Sardaigne, *Guido Guinicelli*, &c. Mais vers l'an 1250, elle acquit plus de réputation sous la plume de *Guittone d'Arrezzo*. C'est par lui que nous allons commencer un abrégé historique de la vie & du caractere des principaux Poëtes de la Langue Toscane, en nous attachant, pour toute méthode, à l'Ordre Chronologique. Nous y joindrons quelques exemples de leur Poësie, avec le soin d'indiquer les meilleures Editions de leurs Œuvres, & d'en faire connoître les Critiques & les Commentaires.

I.

GUITTONE D'ARREZZO.

Ce fut vers le milieu du treiziéme

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

siécle, qu'on vit fleurir *Guittone del Viva*, natif d'Arezzo, vulgairement appellé *fra Guittone d'Arezzo*. La Poësie Toscane lui doit beaucoup; puisqu'il l'a tirée comme du berceau. C'est lui, qui donna au Sonnet le nombre de vers & la forme qu'il conserve encore. Son style est bien moins barbare que celui de plusieurs Poëtes de son siécle: ses sentimens sont aussi plus élevés; & quelquefois même on lui trouve des graces. Il nous a laissé un volume de Lettres, qui ne sont pas non plus sans élégance. Mais *Benedetto de Cesena* (d) assure qu'on croyoit *Guitone* beaucoup plus sçavant qu'il ne l'étoit en effet. *L'Alunno* (e) lui donne la qualité de bon Vérsificateur, dont les rimes étoient toujours riches. Il souffrit impatiemment que le Dante & Cino eussent pris un essor fort au-dessus du sien; ce qui a fait dire de lui à Petrarque (f):

(d) Dans son Traité *de honore mulierum*. Lib. 4. Ep. 2.

(e) Nella fabrica del mondo. no. 77.

(f) Triomphe d'amour, cap. 4.

POESIE. Recherches sur la Poësie Toscane.

Di non esser primo par ch' ira aggia ;

» Qu'il semble irrité de n'être pas » le premier Poëte de son tems.

Nous avons un Commentaire de Jerôme *Squarciafico* sur plusieurs de ses Sonnets, entre lesquels on nous donne le suivant pour exemple de sa Poësie.

Quanto più mi destrugge il mèo pensiero,
Che la durezza altrui produsse al mondo,
Tanto ogn'hor, lasso, in lui più mi profondo ;
E col fuggir della speranza spero.

Eo parlo meco, e riconosco in vero,
Che mancherò sotto si grave pondo :
Ma'l meo fermo disio tant' è giocondo,
Ch' eo bramo, e seguo la cagion, ch' eo pero.

Ben forse alcun verrà dopo qualche anno,
Il qual, leggendo i miei sospiri in rima,
Si dolerà della mia dura sorte :

POESIE. Recherches sur la Poësie Toscane.

E chi sa, che colei, c'hor non mi estima,
Visto con il mio mal giunto il suo danno,
Non deggia lagrimar della mia morte ?

» Plus je suis accablé des rigueurs » de l'objet que j'adore, & plus je » me plonge dans la mélancholie qui » ronge mon cœur. Hélas ! j'espere » encore, en voyant l'espoir qui m'abandonne ! je me dis à moi-même, » & je le sens bien, qu'enfin je succomberai sous le poids de mes » malheurs. Mais ma peine m'est si » douce, que je desire ma perte & » cours même au-devant. Quelqu'un, » lisant un jour mes soupirs dans » ces vers, plaindra peut-être la » cruauté de mon destin. Qui » sçait si celle qui m'a réduit dans » ce triste état, reconnoissant mes » maux & sa perte, ne donnera pas » des larmes à ma mort ?

Les ouvrages de *Guittone del Viva* sont imprimés dans la collection de *Bernardo Giunta*, intitulée *Rime di diversi antichi Autori ; libri dieci.* Le Sonnet qu'on vient de rapporter a été traduit en Latin par *Henri Sike*,

POESIE. Recherches sur la Poësie Toscane.

de Breme, & cette traduction se trouve dans le cinquiéme Tome d'un ouvrage du même Auteur, intitulé *Bibliotheca Librorum novorum* (g).

II.

GUIDO CAVALCANTI.

Guido, natif de Florence, étoit fils de *Cavalcante de Cavalcanti*, d'une Maison aussi noble que puissante, & fort engagée dans le parti des Guelphes. Il eut beaucoup à souffrir de cet engagement. Tantôt exilé, tantôt rappellé avec honneur, il montra, dans tous les événemens, autant de courage que de constance & de fermeté. La beauté de son esprit égaloit la bonté de son cœur. Au milieu du tumulte des armes, il ne cessa point de cultiver les Muses & l'étude de la Philosophie. On a de lui, en Prose Toscane, des regles pour bien écrire. Plusieurs de ses Poësies sont venues aussi jusqu'à nous, & la sagesse n'y regne pas moins que

(g) A Utrecht 1699, pag. 655.

POESIE. Recherches sur la Poësie Toscane.

le génie poëtique ; surtout dans son Poëme de *l'Amour terrestre*. *Cavalcanti* jouissoit d'une estime si distinguée, que *Dante* se faisant honneur d'être lié fort étroitement avec lui, le nomme souvent son meilleur Ami (*h*). Il épousa la fille de *Farinata de gli Uberti* ; mais les seuls enfans qu'il ait laissés sont ses ouvrages, auxquels la Poësie Toscane doit une grande partie de son premier éclat. Il mourut à Florence, en 1300, dans le cours du mois de Décembre.

Ses Poësies se trouvent avec celles de Guittone d'Arrezzo, dans la collection de *Bernardo Giunta*. Le premier Commentaire, qui ait paru sur son Poëme de l'Amour terrestre, (*i*) est de Maître *Egidio Colonna*, qui florissoit dans le même siecle, & qui mourut en Décembre 1316. On croit que c'est aussi la premiere production de cette nature, qu'on ait publiée sur les Poëmes Toscans. Celso Cittadini a donné de courtes notes sur le meme

(*h*) Voyez l'ouvrage de Dante, intitulé *Vita nuova*.

(*i*) Il commence par ce Vers : *Donna mi prega perche voglio dire.*

Poesie. Recherches sur la Poësie Toscane.

Ouvrage, & la vie du Poëte, imprimée à Sienne en 1602. L'Amour terrestre eut ensuite pour Commentateurs, Maître *Dino del Garbo*, *Florentin*; *Marsile Ficin*; *Jacques Mini*, *Plinio Tomacelli*, *Jerome Frachetta de Rovigo*, *François de Vieri*, surnommé *il Verino Secondo*, & *Fra Paolo del Rosso*, qui, à la fin de son Commentaire, rapporte un Sonnet attribué, dit-il, par quelques-uns à Cavalcanti, en réponse à un autre Sonnet de Guido *Orlandi*, qui prioit notre Poëte, au nom d'une Dame, de lui expliquer la nature de l'Amour; *onde si muove & onde nasce amor?* mais Rosso révoque en doute l'origine de ce Sonnet, qui lui paroît plus moderne Sa singularité le rend curieux.

Per gli occhi fiere un spirito sottile,
Che fa in la mente spirito destare;
Dal qual si muove spirito d'amare,
Ch'ogn'altro spiritel si fa gentile:

Sentir non può di lui spirito vile;
Di cotanta virtu spirito appare:
Quest'é lo spiritel, che fa tremare
Lo spiritel, che fa la donna humile:

Poesie. Recherches sur la Poësie Toscane.

E poi da questo spirito si muove,
Un'altro dolce spirito soave,
Che segue un spiritello di mercede,

Lo quale spiritel spiriti piove,
C'ha di ciascuno spirito la chiave
Per forza d'uno spirito, che'l vede.

» Ses yeux (*de l'Amour*) lancent un » esprit subtil, qui réveille dans l'ame » un autre esprit, d'où naît l'esprit » d'aimer, qui rend toute sorte d'es» prit agréable. Cet esprit paroît » avoir tant de force, que je ne sçau» rois le croire un mauvais esprit; » c'est cet esprit qui fait trembler l'es» prit, & qui rend la femme hum» ble; de cet esprit sort un esprit » doux, suivi de l'esprit de récom» pense; esprit qui fait pleuvoir des » esprits, & qui possede la clé de » chaque esprit, par la force d'un » esprit qui le penetre.

III.

(*a*) DANTE ALIGHIERI.

Dante, ou *Durante*, nâquit à Florence en 1265. de la famille d'*Ali-*

(*a*) Ou le Dante.

Poesie. Recherches sur la Poësie Toscane.

ghieri, autrefois nommée *Frangipani*, *Elisei*, & *Bello*. Sa femme, qui étoit de celle des *Donati* de Florence, lui donna plusieurs enfans. Il servit utilement sa Patrie, & remplit avec honneur les Charges les plus importantes; mais la faction des *Neri* ayant prévalu à Florence, il en fut exilé; & dans l'embarras de ses affaires, il accepta une retraite auprès de *Guido de Polenta*, Seigneur de Ravennes qui tira de grands avantages de son habileté. Les Belles-Lettres, & particulierement la Poësie, reçurent de lui beaucoup d'éclat. Ce fut pendant son exil, qu'il composa, en vers Toscans, le célebre Poëme *du Paradis*, *de l'Enfer*, & *du Purgatoire*, où il joint aux plus sublimes talens du Poëte, ceux du Philosophe & du Théologien. On a de Dante plusieurs autres Ouvrages, Latins & Toscans, qui se ressentent de la finesse, de la force, & de la profondeur de son Génie. Quelques-uns ont douté que le Traité Latin, de *Vulgari eloquentia*, fut de lui; mais les plus savans Critiques y reconnoissent le caractere de son stile. Il

Poesie. Recherches sur la Poësie Toscane.

est le premier qui ait traité, en vers Toscans des sujets nobles. On lui doit aussi, parmi les Modernes, ce genre de Critique morale, ou de satire, qui s'attache à peindre les vertus & les vices du siecle. Jamais Poëme n'essuya plus de critique, que la *divine Comédie* (*k*); mais on lui compte encore plus de Défenseurs. Cette différence d'opinion produisit entre les Savans Italiens du 16. siecle, une contestation fort animée, qui n'a pas peu servi à perfectionner leur Poësie vulgaire. Un Anonime a fort bien apprécié le mérite de notre Poëte, dans le parallele qu'il en fait avec Petrarque: il les place tous deux au sommet du Parnasse, dans une verte prairie, où Dante est représenté une faulx à la main, abattant toute sorte d'herbes & de fleurs; tandis que Petrarque les cueille avec choix, pour en former des bouquets plus agréables & plus réguliers.

L'application de Dante à l'étude

(*k*) C'est le nom qu'on donne communément à son Poëme du *Paradis*, de l'*Enfer* & du *Purgatoire*.

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

ne le garantit pas des traits de l'Amour. Beatrice, fille d'un noble Florentin, nommé *Folco Pertinari*, subjugua son cœur; il l'a célébrée dans ses vers, sous le nom de *Bicé*. *Dante* mourut à Ravenne en 1321. au mois de Juillet; & le célebre *Boccace* nous a donné sa vie.

Ce n'est pas nous écarter de notre sujet, ni sortir de nos bornes, que d'emprunter ici le jugement d'un Critique moderne, sur le fameux Poëme de Dante : » Qu'il me soit » permis, dit-il, (*l*) de m'expliquer » sur cet Auteur célebre, si peu con» nu en France, si vanté des Italiens, » le premier Epique, & même le » premier Poëte un peu considéra» ble qu'ils ayent eu, & la source » des principales beautés de leur » Langue. Sa *divine Comédie* est par» tagée en trois Actes, ou Récits; le » *Paradis*, l'*Enfer*, & le *Purgatoire*. » Je les ai lûs d'un bout à l'autre, & si » je ne me flatte point d'avoir tout en-

(*l*) Nouvelles Littéraires de France & d'Angleterre, Lettre XX. de Londres, le 30 Novembre 1752.

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

» tendu, je crois être entré du moins » dans le dessein du Poëte, dans ses » vûes principales, dans l'Ordonnance » de sa fable, & dans toute la fiction. » Je lui tiens compte *de la glace* » *qu'il a rompue* : la barbarie du » siecle où il a écrit, l'état de la Phi» losophie de son tems, de la Re» ligion, de la Langue, couvrent » une multitude de fautes. J'admire » avec transport certaines pensées, » aussi justes que profondes, une » quantité d'images fortes, de pein» tures charmantes, d'expressions de » génie, de traits d'une Poësie aussi » brillante que pathétique. Je m'é» vanouis de plaisir & de douleur, » comme le Poëte même, au recit » de la trop malheureuse *Francesca* » *d'Arimino* (*m*), & de la cruelle » mort du Comte *Ugolino* (*n*) & de » ses enfans; en un mot, un Floren» tin seroit content de mon équité, » s'il pouvoit l'être. Mais quelle es» pérance de le satisfaire, si j'ajoute

(*m*) Vers la fin du cinquiéme Chant de l'Enfer.

(*n*) Id. 33e. Chant. On en trouvera le récit à la fin de cet article.

qu'avec

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

» qu'avec tout ce que je viens de di» re, dans les cent Chants qui for» ment le Poëme, il n'y a pas pour » dix Chants de vrai génie? Le ca» dre étoit grand, commode; il n'y » avoit aucune sorte de figures qui n'y » pût entrer : mais elles y sont en» tassées avec si peu de choix, tant » de bigarrure & si peu de variété » réelle! l'invention de détail est si » bisarre ou si pauvre! c'est presque » toujours un Damné, un *Echaudé* » (*o*), ou un Bienheureux, qui vous » conte son histoire, vous prédit » quelque avanture passée, ou vous » résout obscurement quelques mau» vais doute. Imaginez - vous le » Sixiéme Livre de l'Enéïde, allon» gé en 14000. vers; quinze fois plus » de recits, & pas plus d'action; » une dégradation d'intérêt & de » chaleur qui se fait sentir de partie » en partie. D'abord l'*Enfer*; c'est » ce qu'il y a de plus fort & de plus » piquant : le *Purgatoire*, après l'En» fer, ne pouvoit être que *tiède*;

(*o*) C'est ainsi qu'un Mauvais plaisant, a nommé les Habitans du Purgatoire.

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

» mais son Paradis est d'une fadeur, » d'une éternité d'ennui..... Essayez » de le traduire en François. Si vous » pouviez voir quelle peinture il fait » des Elus & de leur bonheur! Mais les » Amateurs de l'Antiquité pardonne» ront quelque chose au Poëte, en » faveur de deux honnêtes Payens, » Riphée & *Trajan* (*p*), qu'il béati» fie de son autorité; & les Enne» mis de Rome pourront lui faire » grace par haine (*q*) pour quel» ques Papes, dont il orne les ap» partemens de son *Purgatoire* & de » son *Enfer*, &c.....

La meilleure Edition qu'on ait donnée des ouvrages de *Dante* est celle de *l'Alde* le vieux, sous ce titre : *Il Dante* 1515. Il en parut une autre à Venise par les soins de *Gio. Anto. Morando*, en 1554, avec des notes très-utiles; & une seconde dans la même ville, en 1569, par

(*p*) 20e. Chant du *Paradis*.

(*q*) Il met le Pape *Adrien V.* dans le Purgatoire, 19e. Chant, pour cause d'avarice; le Pape *Nicolas III.* en Enfer, la tête en bas & les pieds en haut, pour simonie.

POESIE. *Recherches ſur la Poëſie Toſcane.*

Domenico Farci, avec des argumens & l'explication des mots difficiles & des allégories de chaque Chant. L'Académie *della Cruſca* fit faire à Florence en 1595, par *Domenico Manzani*, une très belle édition des Œuvres de *Dante*, mais ſans notes. Son Traité Latin *de Vulgari Eloquentia* fut imprimé la premiere fois à Paris *in*-8°, par *Pierre Carbon* (*r*) en 1577.

Dante a eu pour Commentateurs deux de ſes fils, *François* & *Pierre*; *Jacques Lanco*, *de Bologne*; *Benevento*, *d'Imola*; *Jean Boccaccio*; *Fra Ricardo*, Carme; *Andrea*, Napolitain; *Guiniforte Barzizio*, de Bergame; *Chriſto. Landino*; *François Sanſovino*; *Bernardin Daniello*; & *Vincent Buonanini*. Le meilleur de tous ces Commentaires eſt celui de Lanco, en Langue vulgaire. Il n'y a point d'endroit obſcur qui n'y ſoit éclairci. On en conſerve deux autres, en manuſcrit, dans la Bibliothéque

(*r*) Sous ce titre, *De vulgari eloquentia libri duo, nunc primùm ad vetuſti & unici ſcripti codicis exemplar editi, ex libris Corbinelli, ejuſdem annotationibus illuſtrati.*

POESIE. *Recherches ſur la Poëſie Toſcane.*

de Saint Antoine, à Padoue, tous deux anonymes; un troiſiéme dans celle de Saint Sophie, de la même ville; & un autre encore, dans la Bibliothéque de Saint Laurent, à Florence. Enfin, un Poëte ancien, qui ſe qualifie Frere du Saint-Eſprit, a fait, en cent vers, un précis du grand Poëme de *Dante*. Les Savans & les Académies d'Italie ſe ſont fait honneur de commenter pluſieurs de ſes Poëmes fugitifs, publiés à Florence en 1547, ſous ce titre, *Lezioni d'Academici Fiorentini ſopra Dante*.

On connoît pluſieurs traductions des Poëſies de Dante, en différentes Langues. *Balthazar Grangier*, Chanoine de Paris, les a traduites en vers François, imprimés dans cette ville en 1597, avec des notes à la fin de chaque chant. On montre, dans la Bibliothéque du Couvent *di monte Oliveto di Chiuſura*, au territoire de Sienne, une traduction manuſcrite, en vers héroïques Latins, qui paſſe pour l'ouvrage d'un Religieux du même Ordre. *Antonio della Marca*, Cordelier, a tradu[it] auſſi

POESIE. *Recherches ſur la Poëſie Toſcane.*

Dante en vers Latins; & le Pere *Carlo d'Aquino*, Jeſuite s'eſt contenté de traduire les comparaiſons répandues dans les Ouvrages de ce Poëte, en vers exametres, imprimés à Rome *in*-8° : en 1707.

Dante, pendant ſa vie, fut accuſé d'héréſie, & même d'athéiſme. Il fit ſa défenſe en vers, dont la *Bibliothéque Venitienne de Tomaſini* parle avec éloge, & qui portent, pour titre : *Alcuni Verſi che fece Dante Alighieri, quando li venia oppoſto eſſer Eretico, e non credere in Dio.*

On jugera de la maniere & du genie de ce Poëte, par le recit de la mort du Comte *Ugolino*, que nous avons annoncé.

» Plus loin (*ſ*) je vis deux Mal» heureux, gelés dans le même trou.

(*ſ*) Poeme de Dante, Chant 33.
Noi eravan partiti già da ello,
Ch'io vidi due ghiacciati in una buca
Sì, che l'un capo à l'altro era capello:
Et come'l pan per fame ſi manduca;
Coſì il ſovran li denti à l'altro poſe,
Là' ve'l cervel s'aggiunge con la nuca.
Non altrimenti Tideo ſi roſe
Le tempie à Menalippo per diſdegno;

POESIE. *Recherches ſur la Poëſie Toſcane.*

» Ils étoient placés de maniere, que » la tête de l'un portoit ſur celle de » de l'autre. Semblable à un homme » affamé qui devore un pain, l'un » de ces Miſérables rongeoit, avec la » même voracité, le crâne de ſon En» nemi. C'eſt ainſi que Tydée, pour » aſſouvir ſa rage, déchira de ſes

Che quei faceva'l teſchio, & l'altre coſe.
O tu! che moſtri per ſi beſtial ſegno
Odio ſovra colui, che tu ti mangi;
Dimmi'l perche, diſs'io, per tal convegno;
Che ſe tu à ragion di lui ti piangi,
Sapendo chi voi ſiete, & la ſua pecca,
Nel mondo ſuſo anchor io te ne cangi,
Se quella, con ch'io parlo, non ſi ſecca.
La bocca ſollevo dal fiero paſto
Quel peccator, ſorbendola à capelli
Del capo, ch'egli havea di retro guaſto;
Poi comincio. Tu voi ch'io rinovelli
Diſperato dolor, che'l cor mi preme
Gia pur penſando, pria ch'io ne favelli.
Ma ſe le mie parole eſſer den ſeme,
Che frutti infamia al traditor ch'io rodo;
Parlar & lagrimar vedrai inſieme,

. . . .

Tu dei ſaper, ch'io fui conte Ugolino,
Et queſti è l'Arciveſcovo Ruggieri:
Hor ti dirò, perch'io ſon tal vicino,
Che per l'effetto de ſuo ma' penſieri,
Fidandomi di lui, io foſſe preſo;
Et poſcia morto, dir non e' meſtieri.
Però quel, che non puoi havere inteſo;
Cioè, come la morte mia ſu cruda;
Udirai; & ſaprai, ſe m'a offeſo.

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

» dents la tête de Ménalippe. . . . Je » dis alors à ce Barbare, O toi! dont » l'étrange férocité marque sans » doute l'excès de ta haine, instruis- » moi de ton nom & des causes de » ta fureur. Si elle est juste, puisse ma » langue se dessecher (*), si, rendu à » la lumiere du jour, je ne raconte » pas ce que tu vas me dire & ce que » j'aurai vû.

» A l'instant, ce Furieux lache son

Breve pertugio dentro da la muda;
Laqual per me ha'l titol de la fame
E'n che convien anchor, ch'altri si chiuda;
M'havea mostrato per lo suo forame
Piu lume già; quand'io fece'l mal sonno,
Che del futuro mi squarciò il velame.
Questi pareva à me Maestro & donno
Cacciando'l lupo e'lupicini al monte,
Perch'e Pisan veder Lucca non ponno.
Con cagne magre, studiose, & conte
Gualardi con Sismondi, & con Lanfranchi
S'havea messi dinanzi da la fronte.
In picciol corso mi pareano stanchi
Lo padre e' figli; con l'acute scane
Mi parea lor veder fender li fianchi.
Quando fui desto inanzi la dimane,
Pianger senti fra'l sonno i miei figlivoli
Ch' eran con meco; & dimander del pane.
Ben se crudel, se tu gia non ti duoli,

(*) Le texte porte seulement; je raconterai &c, si ma langue ne se desseche pas.

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

» horrible proye; & s'essuyant la bou- » che avec le reste des cheveux du » crâne qu'il rongeoit, il se prépare » à me raconter sa déplorable his- » toire . . . Tu veux, me dit-il, que » je retrace à tes yeux ma douleur, » mon désespoir, & ma rage! Le » souvenir seul de mes maux m'op- » presse encore le cœur: mais si mes » paroles, comme une semence fé- » conde, peuvent se répandre & » couvrir d'une infâmie éternelle le » Traitre, l'Inhumain que je dévore, » je vais satisfaire ta curiosité; ce » que je ne pourrai faire, cependant! » sans verser un déluge de larmes. » J'ignore qui tu es, & par quel » moyen tu as pû descendre vivant

Pensando cio' che'l mio cuor s'annuntiava;
Et se non piangi, di che pianger suoli?
Gia' eran desti; l' hora s'appressava
Che'l cibo ne soleva esser addotto;
Et per suo sogno ciascun dubitava;
Et io senti chiavar l'uscio di sotto
A' l' horrible torre; ond'io guardai
Nel viso a miei figlivoli senza far motto.
Io non piangeva, si dentro impetrai:
Piangevan elli; & Anselmuccio mio
Disse; Tu guardi si Padre: che hai?
Però non lagrimai, nè rispos'io
Tutto quel giorno, nè la notte appresso,

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

» dans ces abîmes. A ton langage, » tu me parois Florentin. Sçache » donc que je suis le Comte *Ugolino*, » & que le Barbare que je déchire » est l'Archevêque Roger. Il est inu- » tile, je crois, de t'apprendre que » trahi par ce Scélérat, je fus surpris, » enchaîné & condamné à mourir. » On ne peut imaginer combien ma » mort fut cruelle. En l'apprenant, » tu comprendras l'excès de ma hai- » ne & de sa cruauté. Je fus renfer- » mé, avec mes enfans, dans une

Infin che l'altro sol nel mondo uscio.
Come un poco di raggio si fu messo
Nel doloroso carcere, & io scorsi
Per quattro visi il mio aspeto stesso;
Ambo le mani per dolor mi morsi:
Et quei persando ch' io' l fessi per voglia
Di manicar, di subito levorsi;
Et disser: Padre! assai ci sia men doglia,
Se tu mangi di noi: tu ne vestisti
Queste misere carni, & tu le spoglia.
Quetami alhor, per non fargli piu tristi:
Quel dì & l'altro stemmo tutti muti:
Ahi dura terra, perche non t'apristi?
Poscia che fummo al quarto di venuti,
Gaddo mi si gittò disteso a piedi,
Dicendo: Padre mio, che non m'aiuti??
Quivi mori: & come tu mi vedi,
Vid' io cascar li tre ad uno ad uno

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

» Tour obscure. Une ouverture é- » troite m'avoit déja fait voir plu- » sieurs (*t*) Lunes, lorsque je fis un » songe funeste, qui me découvrit » mes malheurs prochains.

» Je crus voir l'odieux Roger, » chassant un loup & ses louvetaux, » vers la montagne qui empêche les » Pisans de voir Lucques. Il étoit ac- » compagné des *Sismondi*, des *Gua-* » *lardi*, & des *Lanfranchi*, qui le sui- » voient avec des chiens maigres & » affamés. Après une course légere, » le Loup & ses Petits me parurent » rendus, & furent bientôt déchirés » par les dents tranchantes des chiens.

Tra'l quinto di e'l sesto: onde io mi diedi,
Gia cieco, a brancolar sovra ciascuno;
Et tre di lei chiamai, poiche fur morti:
Poscia piu che'l dolor, pote' il digiuno.
Quand' hebbe detto ciò, con gli occhi torti,
Risprese'l teschio misero có denti,
Che furo a l'osso, come d'un can, forti.
Ahi Pisa! vituperio dell genti,
Del bel paese là, dove'l si suona,
Poi che' vicini a te punir son lenti,
Muova si la Capraia, & la Gorgona;
Et faccian siepe ad Arno in su la foce;
Si ch' egli anneghi in te ogni persona!

(*t*) Plusieurs mois.

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

» Je m'éveillai alors en sursaut, avant l'aube du jour, & j'entendis pleurer mes Enfans, quoiqu'endormis, & me demander du pain.... Tu as l'ame bien dure, me dit-il en s'interrompant, si tu ne te sens pénétré de douleur en réfléchissant sur ce que ce songe annonçoit à mon cœur. Si tu ne pleures point, eh! dequoi pleureras-tu ?..... Nous étions déja tous éveillés, poursuivit-il, & c'étoit l'heure à laquelle on nous apportoit la nourriture. Chacun de nous étoit incertain de son sort, par la vive impression que cet affreux présage avoit faite sur notre esprit. Un bruit étrange & soudain nous fit frémir : hélas! j'entendis clouer la porte de notre horrible prison. Aussitôt j'envisage mes Enfans, sans proférer un seul mot. Je ne versai point de larmes; j'étois immobile & pétrifié. Mes Enfans pleuroient, & mon petit Anselme me dit, ah! mon Pere, pourquoi nous regardes-tu ainsi ? Je ne répondis point, & demeurai absorbé dans ma douleur tout le jour & toute la nuit,

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

jusqu'à ce que le nouveau Soleil parut. Un foible rayon jettant alors une lumiere affreuse dans la Tour, il me fit voir, dans mes quatre Enfans abbatus, défaits, pâles, ma triste & véritable image. Dans le transport de ma douleur, je me mordis les deux mains. Mes Enfans croyant que la faim me jettoit dans cet accès de rage, se leverent tous, & me dirent, ah trop malheureux Pere! il nous sera bien moins cruel de te voir manger quelques parties de nous!..... Ne nous a tu pas donné ces tristes chairs ? Tu es le maître de les reprendre.... Je m'appaisai, pour ne pas augmenter leurs tourmens. Nous restâmes, deux autres jours, dans un effroyable silence. Le quatriéme jour, mon fils Gaddo s'étendit à mes pieds, & me dit d'une voix presqu'éteinte; ô mon Pere, pourquoi ne peux-tu me soulager! Il mourut à mes yeux, & je les vis tous périr, l'un après l'autre, entre le cinquiéme & le sixiéme jour. Aveuglé déja par mes pleurs, je les cherchai en tâtonnant, & ne

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

cessai point de les appeller pendant trois jours. La faim fit alors ce que la douleur n'avoit pû faire. J'expirai.... A peine eut-il fini cet épouvantable récit, qu'avec une nouvelle fureur il se jetta sur le crâne affreux que sa main n'avoit pas abandonné. Ses dents firent un bruit semblable à celui d'un chien monstrueux & affamé, lorsqu'il ronge quelques gros os. O Pise! la honte des Peuples qui habitent la belle Italie! puisque tes Voisins sont si lents à te punir; puisse l'Isle de la *Capraya* & de la *Gorgone* se détacher du sein de la Mer & former une digue à l'embouchure de *l'Arno*, pour engloutir dans leurs eaux tous tes habitans!....

IV.

CINO DE PISTOIE.

Ce Poëte, qui étoit de la famille de *Sinibaldi* florissoit vers l'an 1320. Son goût dominant pour la Poësie l'empêcha si peu de se distinguer dans l'étude des Loix, qu'on lui con-

POESIE. *Recherches sur la Poësie Toscane.*

féra le titre de Juge, qui répondoit alors à celui de Docteur. On le met au rang de ceux qui ont relevé les graces de la Poësie Lyrique : mais il n'a laissé dans ce genre qu'un petit Ouvrage, dont on doit la conservation à la *Signora Ricciarda de Selvaggi*, qu'il avoit tendrement aimée. On compte, parmi ses disciples dans le Droit, le célébre *Barthole*, & l'illustre *François Petrarque*, qui se fit honneur d'imiter, non-seulement les vers & le goût de son Maître, mais jusqu'à ses Argumens & ses Canevas. *Cino* mourut en 1336, selon le Journal (*u*) des Sçavans d'Italie. On trouve ses Poësies dans le Recueil de *Bernardo Giunta*; elles forment le second livre, des dix de cette Collection, qui fut imprimée à Venise en 1532. *Nicolò Pilli* imprima séparément les Ouvrages de ce Poëte, en 1559; & cette Edition fut suivie d'une autre, à Venise en 1589, par les soins de *Fra Faustino Tasso*.

On donne un Exemple de la Poësie du Cino.

(*u*) Tom. 8. p. 189.

Poesie. Recherches sur la Poësie Toscane.

Mille (x) dubbi, in un di, mille querele,
Al tribunal de l'alta Imperatrice,
Amor contra me forma irato, e dice;
Giudica chi di noi sia più fedele.
Questi solo per me spiega le vele
Di fama al mondo, ove saria infelice.
Anzi d'ogni mio mal sei la radice,
Dico, e provai gia di tuo dolce il fele.
Et egli; ahi falso servo fuggitivo,
E questo è il merto, che mi rendi, ingrato,
Dandoti una, a cui in terra equal non era?
Che val, seguo, se tosto me n'hai privo?
Jo no, risponde: & ella, a si gran piato
Convien più tempo a dar sentenza vera.

„ L'autre, jour l'Amour irrité me „ chercha querelle, & forma contre „ moi mille plaintes au Tribunal de

(x) *Ludovico Antonio Muratori* croit néanmoins que ces Vers sont de *Gandolfo Perrino*, Poëte Modenois du seiziéme siécle, qui les composa dans le genre de Cino; & les envoya sous ce nom, à *Castelvetro*, pour se divertir de la crédulité de ses Amis.

Poesie. Recherches sur la Poësie Toscane.

„ la Raison, Maîtresse Souveraine „ des Humains. C'est par moi, dit-„ il, que ce Mortel acquit de la ré-„ putation dans le monde; sans moi, „ il seroit inconnu ... Au contraire, „ lui dis-je, vous êtes la source de „ tous mes maux: je n'ai déja que trop „ goûté le fiel caché sous votre dou-„ ceur apparente. Infidele! Ingrat „ serviteur! repliqua-t-il; voilà donc „ la reconnoissance que vous me té-„ moignez, pour vous avoir donné „ *Celle* qui n'avoit pas son égal sur „ la terre? Hélas! lui repartis-je, que „ m'a servi ce bonheur, puisque „ vous me l'avez si-tôt enlevée.... „ Ce n'est pas moi, me dit-il alors. „ La Raison, qui avoit entendu nos „ plaintes, jugea qu'il lui falloit du „ tems pour prononcer une Sentence „ équitable.



HISTOIRE

NATURELLE.

Memoires de l'Academie de Stockholm.

Dans le Journal du mois d'Avril de l'année passée, nous fîmes connoître l'institution & le but de l'Académie de Stockholm, & nous offrîmes, en même-tems, trois morceaux curieux, de Mrs *Linnæus* & de *Geer*. C'est pour satisfaire à nos engagemens, que nous revenons aujourd'hui à cet important Ouvrage. Divers Mémoires, qui nous restent à traduire, confirmeront la haute opinion que nous avons donnée du travail des Académiciens Suédois.

Tumeurs qui se forment, en Laponie, dans la Peau des Rennes.

Il n'y a rien de plus merveilleux dans la Nature, que la génération & la multiplication des insectes. On ne sauroit voir, sans étonnement, avec combien de soin & de fatigues ces petites créatures choisissent, pour

Hist. Nat. *Tumeurs des Rennes.*

déposer leurs œufs, des endroits où ils soient en sureté, & où leurs Petits, nouvellement éclos & presque incapables de se remuer, puissent d'abord trouver une nourriture convenable, que la Mere qui les abandonne pour jamais ne peut leur fournir.

On sait que tous les Papillons jettent leurs œufs sur des plantes, dont la substance convient aux Chenilles dès qu'elles sont écloses. Quelques mouches jettent les leurs dans de la chair putrefiée, d'autres dans des marais, d'autres dans des égouts. D'autres encore percent la peau de certains vers, y logent plusieurs centaines d'œufs; & les Petits, qui en sortent, mangent, avant que de devenir mouches, les vers dans lesquels ils viennent d'éclore. C'est ce qui a fait penser aux Anciens, que ces vers se métamorphosoient en mouches.

Il y a d'autres insectes de cette espece, qui attachent leurs œufs aux Eglantiers; ce qui forme des houpes velues & brunes, en façon de grappes. Il y en a qui jettent leurs œufs sur les Saules; ce qui fait re-

Hist.Nat. *Tumeurs des Rennes.*

coquiller les feuilles en forme de roses, & les colore comme des fleurs. C'est ce singulier phénomène, qui, pendant plus de cent ans, a fait croire aux Botanistes qu'il y avoit une espece de Saules qui portoit des fleurs comme les Rosiers; ils ont donné, à cette espece, le nom de *Salix rosea*. D'autres insectes attachent leurs œufs au côté inférieur des feuilles de chesne, qui en continuant de croître, forment aux mêmes endroits ce que nous appellons des noix de Galle. Il faut vraisemblablement attribuer à quelque cause semblable cette espece de petits pois, en forme de fraises, qu'on trouve en Eté sur les pins sauvages (Pinaster), & qui se réduisant enfin en une espece de farine, sont mangés par les Lappons quand ils vont aux bois.

Dans toutes les maniéres dont ces insectes font éclore leurs Petits & pourvoient en même tems à leur nourriture, il n'y a rien d'aussi surprenant que de voir une petite mouche forcer les plus forts Animaux, tels que les bœufs & les cerfs, à couver leurs œufs, & à nourrir, au

Hist.Nat. *Tumeurs des Rennes.*

risque de leur propre vie, les Petits de cet insecte. Cette Mouche, ou ce Taon (*œstrum*), tourmente les vaches d'une maniere si affreuse, qu'elles s'agitent toute la journée en dressant la queue, en soufflant, & en sautant comme des cabris; quoique la disette des fourages les ait quelquefois rendues, pendant l'Hyver, aussi maigres que des squelettes : leur sort est sans doute plus triste que celui de la hoche-queue, *motacilla*, ou de la fauvette, *curruca*, que le coucou oblige à couver ses œufs, sans leur causer d'autre tourment.

M. Linnæus, Auteur de ce Mémoire, rapporte qu'en 1732. lorsqu'il fit par ordre de la Société Royale, un voyage au Nord, il arriva au mois de Juin à Lulea, district de la Lapponie, d'où le gros des Lappons s'étoit déja retiré, suivant l'usage du pais, dans les montagnes couvertes de neige; parce qu'en cette saison il est impossible dans les plaines, de garantir les Rennes de la persécution des Mouches. Le petit nombre de ces animaux, que quelques

Hist.Nat. *Tumeurs des Rennes.*

Lappons avoient gardés dans le Païs, avoient les cornes cotonneuses, molles, ensanglantées, & divers endroits du corps si maltraités par les Mouches & les Moucherons, qu'ils ruisseloient de sang. Au retour du paturage, on les voyoit se jetter au tour des tentes de leurs Maîtres, où la fumée, que les Lappons font continuellement avec des éponges allumées, les mettoit en sûreté contre les attaques de leurs Ennemis.

Dès le premier jour, continue l'Observateur, j'apperçûs que la Renne, chargée de nos vivres, & menée par mon Interprête, s'arrêta souvent tout court, les yeux égarés, la tête levée, & les oreilles dressées. Ayant fait dresser mon lit entre deux peaux de Rennes, devant une cabanne de Lappon, dont je ne pouvois encore supporter les exhalaisons & la fumée; je vis le lendemain traire près d'un millier de Rennes, & j'apperçûs qu'elles étoient attaquées par un Ennemi que je ne découvrois pas. Toutes levoient à la fois la tête, ouvroient les yeux, dressoient les oreilles, frappoient

Hist.Nat. *Tumeurs des Rennes.*

des pieds, restoient ensuite pendant quelques momens comme consternées, & recommençoient ensuite leurs premiers mouvemens, qu'elles firent plus de cent fois, avec autant de régularité qu'un bataillon de Soldats peut faire l'exercice. Je demandai aux Lappons, ce que les Rennes avoient? ils me répondirent que c'étoit une certaine espece de mouches qui les inquietoient. En effet, en ayant apperçû quelques-unes, j'en fis prendre quatre ou cinq, pour en décrire l'espece, que je trouvai fort semblable aux bourdons; de la même grandeur, & toute velue.

La tête étoit noire & velue, les yeux grands, noirs & brillans; le dessous des yeux, dont l'intervalle étoit noir aussi, me parut d'un jaune pâle, qui étoit la couleur de la poitrine grosse & velue, non-seulement du côté de la tête, mais encore du côté du ventre; de façon cependant qu'elle étoit entourée d'une raye noire. L'estomac avoit la vraie forme d'un œuf un peu écrasé, & la couleur de la poitrine, du côté qui y touchoit, le reste étant

Hist. Nat. *Tumeurs des Rennes.*

vélu & d'un jaune roux ; les deux aîles, blanches & diaphanes, étoient aussi longues que l'estomac, dont elles couvroient une partie en se plissant un peu ; les quatre cuisses étoient vêlues & noires, les jambes pâles & composées de cinq parties : chaque pied avoit deux serres assez grandes, & couvertes, en dessous, d'une petite peau. J'apperçûs encore, un poil entre les deux serres : les deux antennes étoient fort courtes, la bouche petite & sans dents ; & les balanciers, qui s'étendoient à côté de la poitrine & de l'estomac, étoient couverts d'une peau mince ; la queue n'avoit, ni crochet, ni pointe.

Après avoir observé toutes ces parties, je fus extrêmement étonné de voir que les Rennes fuyoient, avec tant de frayeur, une créature qui paroissoit si peu capable de les blesser. En pressant l'estomac d'une de mes mouches, j'en vis sortir la queue, comme dans les mouches ordinaires, composée de plusieurs parties coniques, qui lui donnoient quelque ressemblance avec une lunette d'approche. Ayant exa-

Hist. Nat. *Tumeurs des Rennes.*

miné, deux jours après, le dos des Rennes couvert de tumeurs, je vis, au milieu de chaque bosse, une ouverture assez grande pour pouvoir y passer un tuyau de plume d'oye, s'il n'y avoit eu en-dedans quelque chose qui résistoit. Quelques-uns de ces trous étoient même une fois plus grands : j'apperçûs au fond une peau noire, tendue & gonflée. Lorsque je pressai une des tumeurs, la Renne ne pût le souffrir, & je fus obligé de la faire tenir ; après quoi je fis sortir de la tumeur un corps blanc, qui avoit la figure d'un œuf, & la grandeur d'un gland ; il étoit entouré d'anneaux guillochés, & l'extrémité qui avoit été tournée du côté de l'ouverture étoit toute noire.

Comme je présumai que ce corps, qui se sécha au bout de quelques jours, pouvoit être une chrysalide, j'ouvris, quelques tems après, une autre tumeur, avec toute la précaution imaginable ; de sorte que j'obtins le corps en question, sans le blesser en aucune maniere.

La

Hist. Nat. *Tumeurs des Rennes.*

La tumeur saigna beaucoup après mon opération ; il en sortit ensuite pendant quelque tems, un pus semblable à celui d'une fistule : je mis la chrysalide, car c'en étoit une en effet, dans une petite boëte remplie de poil de Rennes ; au bout de deux jours je la trouvai éclose, & je reconnus la même espece de Mouche que je viens de décrire.

Observant ensuite la Renne, que mon Interprête menoit devant moi, je remarquai qu'une mouche semblable nous suivit pendant trois ou quatre heures, en se tenant dans son vol, autant qu'elle le pouvoit, par-dessus ou derriere le dos de ma Renne. Elle portoit sur l'extrêmité de sa queue, qu'elle tenoit toujours étendue, un œuf blanc de la grandeur d'un grain de sénévé. Malgré la précaution qu'elle eut de ne pas jetter cet œuf sur le dos de la Renne, à moins que celle-ci ne s'arrêtât quelques momens, il tomba quelquefois de côté & même à terre. La Mouche s'opiniâtra tellement à suivre la Renne, qu'ayant volé jusqu'à extinction de forces, elle se laissa tomber com-

Hist. Nat. *Tumeurs des Rennes.*

me morte, sur la neige, d'où elle se releva environ une minute après, pour se reposer, à peu près autant, sur un gazon voisin ; après quoi elle se remit à suivre l'Animal, auquel elle s'étoit attachée pour y déposer ses œufs.

Quand les Lappons font sortir les Rennes, pour les mener paître, on voit avec plaisir une sorte de combat entre ces Animaux, leur Garde & les chiens. Les Rennes font au moins sept ou huit fois le tour de la cabane, avant qu'on puisse les mettre en marche : elles veulent toujours aller contre le vent ; un instinct semble les avertir, que sans cette précaution, les Mouches qu'elles redoutent peuvent les suivre aisément, au lieu qu'étant obligées de voler contre le vent, elles seront abbatues avant qu'elles puissent satisfaire leur opiniâtre inclination. Les Patres, au contraire, pensent qu'en laissant aller les Rennes contre le vent, elles iront, comme elles n'y manquent point, en courant & en sautant toute la journée, sans manger, & sans que personne puisse les

HIST. NAT. *Tumeurs des Rennes.*

ſuivre. Cependant les Lappons ignoroient entierement que les Mouches ſuiviſſent les Rennes avec tant d'obſtination, & qu'elles fuſſent la cauſe de leurs tumeurs, que dans la Langue du Pays ils appellent *Curbina.*

M. Linnæus fait admirer ici la ſageſſe de la Nature : elle a voulu, dit-il, que cette Mouche fut garnie de poil, afin de pouvoir réſiſter aux grands froids : elle a pourvû à la nourriture de ſes Petits, pendant tout l'Hyver ; car ils ſont entretenus comme dans une matrice, par le ſang chaud des Rennes, & ſous leur peau : elle leur a comme aſſigné, dans ces animaux, une place où ils ne peuvent être étouffés ni écraſés. Dans le tems que cette Mouche pond ſes œufs, les Rennes ſont plus garnies de poils qu'aucun autre animal ; ces poils, avant que de tomber en Eté, ſont très-longs, & hériſſés tout le long du dos ; de ſorte que les œufs des Mouches peuvent aiſément y reſter, & bien-tôt y éclorre, comme des Lentes, après quoi les vers qui en ſortent, rongent la peau, & ſe placent entr'elle

HIST. NAT. *Tumeurs des Rennes.*

& la chair. De plus, les Rennes pouſſant un nouveau bois, qui d'abord eſt velu, mol, & fort ſenſible aux extrêmités, il leur eſt impoſſible de s'en ſervir, pour détruire ce ver rongeur, qui ſe nourrit d'une façon fort ſinguliere : l'endroit, où il eſt logé, reſſemble exactement à la plaie d'un cautere, qui lorſqu'on y met un pois, ou quelqu'autre corps hétérogéne à la chair, ne ſe ferme qu'après que le corps étranger eſt ôté ou pourri ; or l'inſecte, qui y trouve une nourriture convenable, ne pouvant ſe corrompre, ni par conſéquent l'ouverture de la peau ſe fermer, il croit à ſon aiſe, & rend en croiſſant, par l'extenſion de la peau, le trou par où la mouche doit ſortir, inſenſiblement plus grand.

Après toutes ces obſervations, M. Linnæus fut extrêmement frappé de la ſympathie & de l'Antipathie extrême, qu'il y a tout à la fois entre ces mouches & les Rennes. N'eſt-il pas ſurprenant, demande-t'il à ſes Lecteurs, qu'une miſérable Mouche, qui n'a ni dent, ni aiguillon, &

HIST. NAT. *Tumeurs des Rennes.*

qui ne vit que quinze jours, ou trois ſemaines au plus, puiſſe cauſer aux Rennes qui ſont ſi grandes & ſi fortes, qui ſe battent courageuſement entre elles, & qui tournent même quelquefois leur bois contre les Lappons, une frayeur ſi vive, qu'elles quittent les plaines, ſe refugient dans les Montagnes couvertes de neige, n'oſent point en redeſcendre pour paître, & demeurent toujours les yeux ouverts, les oreilles dreſſées, la tête levée, s'agitant, ſoufflant, frappant des pieds, & ſe battant les flancs de la queue ? Qui enſeigne à la Renne que cette Mouche peut lui nuire ? D'un autre côté, la Mouche eſt portée par un penchant ſi invincible vers la Renne qui la fuit, que pendant le peu de jours, qui ſont la durée de ſa vie, elle ſe refuſe preſque tout repos, toute nourriture, pour ſuivre, dans le beau & le mauvais tems, la Renne à laquelle elle s'eſt attachée ; juſqu'à ce qu'épuiſée de fatigue, elle tombe comme morte ſur la neige. Et pourquoi fait-elle tous ces efforts ? pour placer, ſur le

HIST. NAT. *Tumeurs des Rennes.*

dos d'une Renne, un ſeul de ſes œufs, dont elle a un très-grand nombre dans ſon ovaire.

On ne ſera point ſurpris de trouver l'hiſtoire d'une Mouche entre les Mémoires d'une Académie, qui ſe propoſe pour but le bien général de la Societé, & l'avantage particulier des Peuples de la Suede. L'incommodité, que cet inſecte cauſe aux Rennes, influe trop dans l'œconomie des Lappons, pour être négligée. Non-ſeulement ce ſont les Mouches, qui obligent les Lappons de quitter leurs demeures ordinaires, & de paſſer les mois de Juin, de Juillet & d'Août dans les Montagnes couvertes de glace, s'ils ne veulent pas que leurs Rennes ſoient tellement harraſſées, qu'il ne leur reſte que la peau & les os ; mais dans les montagnes mêmes, ces Animaux ne peuvent reprendre leur embonpoint, car dès qu'ils en deſcendent pour paître, ils ſont obligés d'être toujours en garde contre l'Ennemi qui les attend. Auſſi les Rennes femelles donnent-elles alors moins de lait ; & les mâles perdent la force

Hist.Nat. *Tumeurs des Rennes.*

de porter ou de tirer des charges. D'ailleurs les peaux des Rennes ſont gatées par ces inſectes ; il reſte des trous, ou des cicatrices ineffaçables, dans les endroits où les Mouches ont logé leurs œufs ; ce qui diminue conſiderablement le prix des peaux. C'eſt dans la ſeconde année de leur âge, que les Rennes reçoivent plus d'incommodités des Mouches. Les tumeurs ſont quelquefois accompagnées de ſymptomes, qui enlevent près d'un tiers des Troupeaux. Or les Rennes étant la principale baſe de l'œconomie des Lappons, on conçoit que ce ſeroit rendre un grand ſervice à ce Peuple, que de garantir, d'un mal dangereux, les beſtiaux qui lui fourniſſent la nourriture & l'habillement.

Concluons, avec M. Linnæus, que c'eſt ſur des relations peu exactes que Mr. de Réaumur a prétendu que les tumeurs, cauſées par les chryſalides des Mouches, ne font point de mal aux Animaux, & que ces mêmes Mouches ſe ſervent d'un aiguillon pour loger leurs œufs ſous la peau des Rennes. Outre ce qu'on vient

Hist.Nat. *Tumeurs des Rennes.*

de rapporter, il eſt conſtant que les Petits de ces Animaux ne ſont point ſujets aux tumeurs dans leur premiere année, parce qu'ayant alors le dos fort liſſe, les œufs des Mouches n'y peuvent reſter. On ne voit que rarement ces tumeurs aux Rennes ſauvages ; ce qui vient peut-être, de ce que n'ayant que leur inſtinct à ſuivre, elles ſe défendent des Mouches par un moyen dont les Rennes domeſtiques ne peuvent ſe ſervir.

Remede contre les Tumeurs des Rennes.

Comme, dans certaines parties de la France, les Bœufs & les Chevres ſont expoſées auſſi à nourrir, ſous leur peau, les vers dont ſe forment certaines eſpeces de Mouches, il ne ſera point inutile de donner ici le remede que Mr. Triewald (*a*), connu par ſa Théorie du Charbon de terre, & par quelques autres Mémoires utiles qui ont été inſérés dans le Journal Œconomique, propoſe contre les tumeurs dont on vient d'expliquer la nature. Il veut

(*a*) Autre Membre de la Société de Stockholm, mort depuis quelques années.

Hist.Nat. *Tumeurs des Rennes.*

que l'on mette quelques goutes de bon godron, dans chaque trou que l'on obſervera ſur le dos des Rennes. Si l'inſecte eſt encore ver, il eſt impoſſible qu'il reſte en vie ; car tous les inſectes périſſent dès qu'ils ſont enduits d'une matiere huileuſe, qui bouche les trous par leſquels ils reſpirent. S'il eſt déja chryſalide, le godron ne l'en détruira pas moins, ſoit qu'il ait beſoin de reſpiration ou qu'elle ne lui ſoit pas néceſſaire. Le godron, s'endurciſſant par la chaleur du Soleil & celle de la Renne, étouffera l'inſecte ; ou du moins en tenant l'ouverture de ſa demeure fermée, il en augmentera la chaleur, au point que la Mouche éclorra au milieu de l'hyver & périra infailliblement.

Mr. Triewald exige encore qu'avant le tems de la ponte des Mouches, on frotte les Rennes aux endroits où l'on apperçoit ordinairement des tumeurs, avec un onguent compoſé de godron & de lait ou de crême de Rennes, dont les Lappons ſe frottent eux-mêmes le viſage & les mains pour ſe ga-

Hist.Nat. *Tumeurs des Rennes.*

rantir des Moucherons ; car, ou les Mouches ne mettroient point leurs œufs dans une matiere qui leur convient ſi peu ; ou les vers, qui en ſortant feroient obligés de manger du godron avant que d'arriver à la peau de l'Animal, périroient par une nourriture ſi extraordinaire. Il eſt très-vraiſemblable qu'avec ces précautions, on parviendroit par dégrés à détruire un inſecte, qui, pour éclore, a néceſſairement beſoin du corps des Rennes. Dans la partie Septentrionale de l'Angleterre, où les Brebis paſſent l'Hiver & l'Eté en plein champ, on n'a point d'autre méthode pour les délivrer d'une maladie, qui paroît avoir beaucoup de rapport avec celle des Rennes. Toutes les Brebis de ce pays périroient, ou du moins elles auroient la chair tellement remplie de vers qu'on ne pourroit en manger, ſi l'on n'employoit pas, pour les en garantir, un onguent de godron, de beurre & de ſel, qu'on leur met depuis le front, tout le long du dos, & ſur une partie des épaules.

HISTOIRE NATURELLE.

Art de conserver les Fleurs.

UNE nouvelle Expérience, pour la conservation des fleurs, nous paroît digne de quelque attention : elle nous est communiquée d'après les Mémoires de l'Académie de Boulogne.

M. Joseph de Monti fit voir à l'Académie, dans le cours du mois de Février, diverses fleurs renfermées dans de grands vases de verre, aussi belles, aussi vives dans leurs couleurs, qu'elles le sont au Printems sur les plantes. Ce spectacle, qui ne parut d'abord qu'agréable, pouvoit renfermer quelque chose d'utile ; les hommes, du caractere & du génie de M. de *Monti*, allient ordinairement ces deux qualités : aussi l'Académie de Boulogne réclama-t-elle de plein droit, les lumieres d'un de ses Membres. Voici l'Expérience

HIST.NAT. *Art de conserver les Fleurs.*

& ses avantages, tels que M. de Monti les exposa lui-même à l'Assemblée.

Il prend du sable de Riviere, le plus blanc qu'il peut trouver. Après l'avoir passé plusieurs fois à travers un tamis fin, il le jette dans un vase de verre, rempli d'eau, & le frotte long-tems entre ses doigts, pour en séparer les parties les plus grossieres & l'affiner ; ensuite il incline doucement l'eau, & met le sable sécher au Soleil ; il parvient, par cette opération réïtérée, à se procurer du sable très-fin & très-purifié.

Il enterre doucement les fleurs, avec leurs queues & leurs feuilles, dans ce sable ainsi préparé ; il les arrange si proprement, qu'elles ne perdent rien de leur forme & de leur élégance : les ayant gardées ainsi quelque tems, jusqu'à l'entiere évaporation de l'humidité, il retire des fleurs, qui quoiqu'entierement desséchées, n'ont rien perdu de leur forme, & qui conservent toute la vivacité des couleurs de la nature ; il les renferme alors dans de grandes bouteilles, exactement bouchées, où

HIST.NAT. *Art de conserver les Fleurs.*

elles demeurent à couvert de toute nouvelle altération, & c'est dans cet état qu'il présenta le fruit de son Expérience à l'Académie.

Causes phisiques.

On nous fait observer que par cette préparation, le sable devient très-propre à dessécher promptement les fleurs & les feuilles, & par conséquent à les garantir de cette humidité qui les fait passer si vite.

Les particules insensibles de cailloux, mêlées avec le sable, retiennent la chaleur du soleil, qui pompe l'humidité, ou qui, pénetrant dans l'intérieur de la plante, en absorbe le suc. Le soin de bien arranger les fleurs empêche que cédant au poids du sable, elles ne se rident : une compression mésurée conserve leur couleur sans la moindre altération.

On ajoute que malgré la facilité de l'Expérience, qui se réduit à bien choisir le sable, & à le préparer soigneusement, il ne faut point négliger de lui procurer une chaleur modérée ; car si elle est trop grande, il est à craindre que les couleurs ne se fanent ; si elle ne l'est point assez,

HIST.NAT. *Art de conserver les Fleurs.*

elle ne sçauroit pomper l'humidité qui les corrompt.

On observe encore que c'est dans les fleurs des arbres fruitiers, que M. de Monti a fait ses plus curieuses Expériences, & qu'il n'a pas toujours réussi de même, dans les fleurs qui proviennent de *bulbes* & d'*oignons*, dont les fibres, moins resserrées, contiennent plus d'humide radical. Il ne faut cependant qu'un peu plus de précaution, pour réussir également dans toutes : la Nature se prête toujours à l'habileté de l'Ouvrier.

M. de Monti présenta des fleurs, incomparables pour les couleurs & la beauté, au cœur de l'Hyver, qui est rude dans les Montagnes de l'*Appennin*, où Boulogne est située.

Utilité de l'expérience.

Mais après s'être borné d'abord à l'agréable, il tira de son expérience des inductions beaucoup plus importantes, sur la facilité qu'il y auroit à préparer dans les Pays lointains, des plantes Médicinales, dont on ne peut jouir qu'en peinture, & qu'on ne reconnoît point dans le dé-

librement où les Voyageurs les apportent. Il est essentiel aux Botanistes, qui cultivent cette science *infinie*, de pouvoir comparer exactement la vraie figure des *Simples*, pour les reconnoître, & pour éviter des erreurs *trop fréquentes*. C'est ce qu'on doit attendre de l'Expérience de M. de Monti : il est persuadé qu'en suivant sa méthode, il n'y aura point de plantes précieuses qu'on ne puisse conserver, dans des bouteilles aussi exactement bouchées qu'il le prescrit, & qu'étant apportées saines de l'extrêmité du Monde, elles seront un des plus heureux fruits des longs voyages.



PHILOLOGIE.

Suite de l'Apologie des Femmes. Par Dom Feijoo.

Il est question du mérite de l'esprit, qu'on suppose disputé entre les deux sexes; & l'Apologiste a déja déclaré *(a)* que c'est le grand champ de bataille, où il fait profession de rassembler toutes ses forces. Il prépare l'attention par un court exorde.

Si la raison ne me servoit bien, dit-il, ma cause iroit mal; car je ne puis tirer grand avantage de l'autorité. Presque tous les Auteurs sont si peuple sur cette matiere, qu'ils dépriment, avec une étrange uniformité, le jugement ou l'esprit des femmes.

A la vérité, on pourroit répondre à la plûpart de ces Adversaires, par l'apologue de l'homme & du lion. Un jour voyageant ensemble, ils disputoient lesquels étoient les plus vaillans, des lions ou des hommes ? Chacun

(a) La premiere partie de l'Extrait est dans le Journal de Mai.

donnoit l'avantage à son espece. Ils arrivent près d'une fontaine, ornée de piéces de sculpture : l'homme apperçoit, au couronnement de l'ouvrage, la figure en marbre d'un homme qui étouffoit un lion. Alors se tournant vers son Antagoniste, & d'un ton triomphant, comme si l'argument eut été sans réplique; Ami, lui dit-il, avoue ton erreur, & conviens que les hommes.... Plaisante preuve, interrompit le lion en souriant. Qui a fait cette statue ? C'est un homme, qui n'a suivi que ses préventions, pour faire honneur à son espece. Je t'assure que si c'étoit un lion qui l'eut faite, au lieu de mettre l'homme dessus, il l'auroit mis par dessous. Ce sont les hommes, qui ont composé les Livres où l'esprit des femmes est rabbaissé. Elles n'ont pas manqué d'Apologistes de leur sexe. Entre divers ouvrages de Lucrece Marinelli, savante Vénitienne, on en connoît un, qui a pour titre *les perfections des femmes comparées aux vices & aux défauts des hommes*, & qui ne tend qu'à prouver la supériorité de son sexe sur le nôtre. Ce Livre est

dans la Bibliothéque Royale de Madrid, & se fait lire avec beaucoup de plaisir par les hommes du meilleur goût *(b)*.

Convenons que dans un Procès, où nous sommes Parties, le droit de juger n'appartient ni aux femmes ni à nous. Il n'appartiendroit réellement qu'à un pur Esprit, indifférent entre les deux sexes. Tout autre *Raisonneur* ne peut être admis qu'à dispu-

(b) Le vrai titre de cet Ouvrage est la *Nobiltà e l'Eccellenza delle Donne, con diffetti e mancamenti de gli Huomini*. Il est très-rare. Mademoiselle de Gournai en a fait un, *de l'Egalité* des hommes & des femmes. Mais Mademoiselle de Schurmans désapprouvoit ces deux livres, comme opposés à la modestie de son sexe. *Voi.* ses Opuscules, *pag.* 85. Une autre Françoise, nommée *Jacquette Guillaume*, publia en 1665 un Livre, intitulé : „ Les Dames illustres, où par bonnes „ & fortes raisons, il se prouve que le sexe „ feminin surpasse en toute sorte de genres „ le sexe masculin. On connoît plusieurs autres Ouvrages en faveur des femmes, mais composés par des hommes. *Voi.* les Mélanges d'Hist. & de Littér. de Vigneul de Marville, *t.* 2, *pp.* 27 & 28 de l'édition de Hollande.

rer. Encore faudra-t'il en exclurre tous ces hommes prévenus, jusqu'à réduire presqu'au seul instinct l'esprit des femmes, avec des expressions & des comparaisons aussi basses, qu'injurieuses & peu sensées. Ce qu'on peut dire de plus modéré à des Adversaires de cette espece, est qu'ils sont des esprits outrés, inconséquens, qui ne craignent pas de sacrifier la politesse & la vérité à de mauvaises plaisanteries. Il est incontestable qu'on a vû des femmes gouverner parfaitement des Communautés nombreuses & des Etats entiers. Cependant ces hommes superficiels, voyant qu'elles n'entendent ordinairement que le Gouvernement œconomique, ou domestique, auquel leur éducation les destine, inférent témérairement qu'elles ne sont pas capables d'autre soin. Le plus mince Logicien n'ignore pas que la conclusion, du défaut de l'acte à celui de la puissance, est un raisonnement faux: ainsi, de ce que les femmes ignorent certaines choses, s'ensuit-il qu'elles soient incapables de les apprendre?

Un homme ne sçait ordinairement que la science qu'il a étudiée: on n'en conclut pas qu'il ne puisse atteindre à rien de plus. Si tous les hommes se consacroient à l'Agriculture, jusqu'à se renfermer uniquement dans cet Art; seroit-ce une raison de prétendre qu'ils ne pûssent réellement acquérir d'autres connoissances? On nomme un petit Peuple (les Druses en Palestine), où les femmes sont les seules dépositaires des Sciences. Elles sçavent presque toutes lire & écrire; le peu de Littérature de la Nation n'a pas d'autre Bibliothéque que leur esprit: tandis que les hommes ignorent profondément tout ce qui ne regarde pas l'Agriculture, la Guerre ou le Commerce. Si le même usage étoit répandu dans tous les Pays du monde, les femmes pourroient juger des hommes, comme ils jugent aujourd'hui d'elles. Mais comme il est manifeste que ce jugement seroit faux, celui qu'on porte au désavantage des femmes ne l'est pas moins, puisqu'il n'a pas d'autre fondement.

L'opinion du Pere Malebranche, quoiqu'un peu plus douce, manque aussi de vérité: il accorde aux femmes l'avantage sur les hommes, dans ce qui regarde la connoissance des choses sensibles; mais il les met beaucoup au-dessous d'eux, dans tout ce qui se rapporte aux connoissances purement intellectuelles. Il donne pour cause de cette différence, une plus grande mollesse du cerveau des femmes: mais on verra bien-tôt ce qu'il faut penser des causes physiques. Faisons remarquer seulement que l'*Indagateur* de la vérité tombe ici dans la maladie dont il veut guérir le genre humain; c'est-à-dire dans une erreur qui vient des préjugés populaires, formés ordinairement par des principes vagues & mal approfondis. Il a fort bien observé que les femmes discourent des choses sensibles avec plus de justesse que les hommes, & beaucoup plus mal, ou point du tout, des matieres abstraites: il a saisi le fait; il n'a pas pénétré la cause, qui n'est pas l'inégalité de talens, mais le seul défaut d'application. On occupe les femmes

d'œconomie, de meubles, de vêtemens, de tout ce qui regarde les soins domestiques; elles en parlent avec justesse & facilité. Rarement leur esprit s'exerce sur les spéculations & les idées abstraites: est-il surprenant qu'elles en parlent moins juste?

En général, l'esprit le plus pénétrant paroîtra fort borné, dans les matieres dont la connoissance lui manque. Un Paysan, né, comme il peut arriver, avec le plus beau génie, mais qui ne s'est jamais occupé que de la culture de ses terres, paroîtra fort inférieur au plus épais Politique, lorsqu'il sera question d'affaires d'Etat: & le plus fin Politique, en le supposant borné à cette étude, se rendra ridicule, s'il s'avanture à parler de la manœuvre d'un Escadron, ou de l'ordre d'une bataille. C'est précisément sur cette régle qu'il faut juger des femmes. Sans instruction sur certaines matieres, comment pourroient-elles en parler avec autant de justesse, que ceux qui les ont étudiées? Un esprit angélique ne raisonneroit pas mieux des choses,

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

qu'il ne connoîtroit point.

Outre l'avantage des connoissances acquises, les hommes en ont un autre, qui n'est pas moins considérable. Ils sont accoutumés de longue main à réfléchir & à raisonner sur différentes matieres, auxquelles les femmes n'ont jamais occasion de penser. L'habitude seule pourroit leur tenir lieu de méthode : sur quoi l'on peut très-bien dire que quand l'occasion de parler de ces sortes de choses se présente, les hommes en parlent par cœur, & les femmes sur le champ. D'ailleurs, dans les communications que les hommes ont ensemble, ils participent aux lumieres les uns des autres; d'où il arrive que dans leurs discours, ils n'usent pas seulement de leur propre raisonnement, mais ils profitent de ce qu'ils ont emprunté de mille autres. Ce n'est plus un esprit seul, mais une multitude d'esprits tout à la fois, qui s'expliquent par une seule bouche. Au contraire les entretiens des femmes ne roulant jamais sur les matieres sublimes, mais seulement sur leurs occupations journaliéres & do-

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

mestiques, elles ne se communiquent aucune lumiere sur des sujets plus relevés. Ainsi, quand l'occasion vient d'en parler, réduites à le faire sans connoissances & sans préparation, chacune n'a d'autres ressources que ses propres lumieres.

Enfin, ne pourroit-on pas tourner en preuve, pour les femmes, la forme de vie à laquelle nos Loix, autant que la foiblesse de leur complexion, les réduisent ? Il est certain que nous leur rendons la culture de l'esprit & l'acquisition des Sciences moralement impossibles : n'est-ce pas dans la crainte qu'elles ne sentent tout ce qu'elles peuvent ; & qu'avec un autre ascendant, que la nature leur donne sur nous, elles n'aspirent bien plus qu'à l'égalité ? Si cela est, les hommes, en triomphant de leur supériorité prétendue, ne triomphent que de leur tyrannie : ils n'ont d'autre avantage, ni d'autre droit, que celui du plus fort, que les femmes leur accordent; comme ils sont forcés de le céder eux-mêmes, à mille Animaux au-dessous de leur espece.

C'est

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

C'est à peu près la pensée de Don *Francisco Manuel*, Auteur Portugais, d'un grand poids sur cette matiere. „ Je suis convaincu, dit-il, qu'il y „ a beaucoup de femmes d'un grand „ jugement. J'en ai pratiqué quel„ques-unes de cet ordre, en différens „ Pays. On ne peut disconvenir même „ qu'elles ne l'emportent sur nous, „ par leur vivacité à percevoir & à „ raisonner, qu'il faut avoir un très„ grand soin de tenir en bride. Il ne „ seroit pas juste de les dépouiller „ du bien précieux de l'esprit, qu'el„les tiennent de la nature ; mais „ nous pouvons leur ôter les occa„sions d'en user, avec danger pour „ elles, & désavantage pour nous. „

Quand la rareté des femmes d'un certain ordre ne viendroit que de la foiblesse de leur complexion, les hommes ne seroient pas plus autorisés à triompher de ce qu'elles sont moins robustes qu'eux, moins en état de soutenir les fatigues d'une étude longue & opiniâtre, & de plus, condamnées par la nature à passer dans les infirmités & dans la peine, toutes leurs années, depuis

PHILOLOG. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

la sortie de l'enfance jusqu'à l'entrée de la vieillesse, c'est à dire presque toute la vie de l'esprit, & certainement son plus bel âge; à porter seuls, pour ainsi dire, tous les frais & toute la peine de la propagation du genre humain. Qu'il y auroit de dureté, sans compter l'injustice, à se faire un triomphe de cette nature ! Ne doit-on pas plutôt de l'admiration aux femmes qui surmontent ces difficultés, ou, pour leur donner un nom plus juste, ces especes d'impossibilités ? & n'est-ce pas un prodige, que malgré de tels obstacles elles remportent quelquefois la palme ?

Après des raisonnemens si sensibles, l'Apologiste entre dans des preuves plus profondes & plus abstraites; ou du moins, il entreprend de refuter celles qu'on lui oppose de cette espece. Nous épargnerons au Lecteur une bonne partie des discussions physiques ; & pour rendre justice à Dom Feijoo, nous ajoutons même qu'il les fait moins par choix, que pour suivre les Contradicteurs qui prétendent s'en autoriser.

Il établit, d'abord, qu'il n'y a point

d'inégalité de ſubſtance entre les ames des hommes & des femmes. Ce point n'eſt guere conteſté : & quand il y auroit des ames plus parfaites en elles-mêmes, qui a dit que le Créateur choiſiſſe les plus parfaites pour les hommes, & laiſſe les autres aux femmes ?

Quant à l'organiſation, ſa différence peut, ſans doute, en mettre une conſidérable dans les opérations de l'ame. Juſqu'ici, l'on ignore quelle eſt l'organiſation la plus favorable au raiſonnement. Ariſtote prétend que les petites têtes y ſont les plus propres. Avant que de ſe déclarer pour cette opinion, il avoit ſans doute pris la meſure de la ſienne. D'autres Philoſophes, qui l'avoient apparemment d'une autre meſure, ſont pour les groſſes têtes. D'autres enfin donnent la préférence à la meſure moyenne. Mais qu'on proportionne tant qu'on voudra l'action de l'ame à l'étendue des membres, l'expérience démontre qu'entre les perſonnes qui ont la tête groſſe ou petite, il ſe trouve indifferemment des gens d'eſprit & des ſtupides.

Si ces grandeurs différentes de la tête ou du cerveau emportoient la différence des operations de l'eſprit, elle devroit être fort conſidérable dans les hommes d'une taille conſidérablement différente, puiſque leurs têtes & leurs cerveaux different en grandeur, dans la même proportion que le reſte du corps : or l'on obſerve tous les jours le contraire.

Quand ce que dit Pline contiendroit quelque vérité, que la matiere de la cervelle eſt en plus grande quantité dans les hommes que dans les femmes, ce qui mérite qu'on conſulte bien des Anatomiſtes avant que de ſe le perſuader, cette raiſon ne prouveroit rien : car ſi le jugement étoit meſuré à la quantité materielle de la cervelle, un homme de bon ſens devroit avoir quarante ou cinquante fois plus de cervelle qu'un Fou ; ce qui eſt fort éloigné de toute apparence.

Je ne diſconviens point, dit Dom Feijoo, que la différence des operations de l'eſprit ne provienne particulierement de celle de l'organiſa-

tion ; mais j'oſe aſſurer qu'elle ne vient pas d'une différence ſenſible des parties conſiderables. Elle ne peut venir que de la configuration & de la diſpoſition des fibres les plus minces, & des canaux les plus délicats par où paſſent les eſprits vitaux : or qui peut ſavoir, ſi ces parties, imperceptibles aux Loupes les plus fines, ſont différentes dans les hommes & dans les femmes ? Jamais aucun Carteſien, je penſe, n'a remarqué que la glande pinéale, où il loge l'ame, fut d'un tiſſu different dans les uns & dans les autres.

Il n'y a point de conſéquences plus juſtes à tirer de la différence des temperamens. Dira-t'on, avec Ariſtote, que les perſonnes d'un temperament froid ſont plus ſpirituelles que les autres ? Mais les Anglois, par exemple, ont-ils moins d'eſprit que les Negres & les autres Africains ? Si, pour répondre à cette objection, l'on ſoutient, avec le même Philoſophe, que les temperamens, loin de participer à la qualité du climat, ſont plus ardens dans les pays froids que dans les pays chauds, il faudra

dire auſſi que les Lapons, & tant d'autres peuples du Nord, ont plus d'ouverture d'eſprit que les Italiens : & pour combattre Ariſtote par un argument qui ne regarde que lui, peut-on mettre au rang des Stupides, ſon diſciple Alexandre, qui avoit un tempérament tout de feu ?

Cette preuve d'ailleurs ſeroit favorable aux femmes, qui paſſent pour avoir le tempérament plus froid que les hommes. Mais nous avons aſſez d'armes pour les défendre, ſans nous attacher à des principes douteux.

Nous ne faiſons pas plus de fond ſur l'humidité de leur complexion, oppoſée à la complexion plus ſeche des hommes. Ceux qui penſent que la plus grande quantité de cervelle emporte une plus grande diſpoſition à penſer & à connoître, ſe fondent ſur ce que l'homme, qui eſt le plus intelligent des Animaux, a plus de cervelle à proportion que tous les autres. Mais de tous les Animaux, ſuivant Ariſtote, c'eſt auſſi l'homme qui a le tempérament le plus humide : par conſéquent, ſi de la plus

grande quantité de cervelle on infére le plus de raiſonnement, on inferera auſſi la plus grande portion de connoiſſance, de la plus grande humidité. La femme ayant la complexion plus humide que l'homme, elle aura donc auſſi plus d'eſprit.

Je ne prétens rien prouver par cet argument, mais ſeulement faire ſentir le foible de cette eſpece de philoſophie. Où prend-on que de tous les Animaux, l'homme ait la plus grande quantité de cervelle ? Connoit-on quelque Philoſophe, qui ait eu la curioſité d'ouvrir la tête à un Animal de toutes les eſpeces, & de peſer ce qu'elle renfermoit ? Où prend-on auſſi que le tempérament de l'homme ſoit le plus humide ? Ariſtote auroit-il mis à la preſſe un Animal de toutes les eſpeces, pour en exprimer toute l'humidité ? Il paroît, au contraire, que certains Animaux domeſtiques, la plupart des inſectes, & tous, ou preſque tous les Poiſſons, renferment plus d'humidité que le corps humain.

De même, quand il ſeroit vrai que la cervelle de l'homme fut en plus

grande quantité que celle de tout autre Animal, qu'en concluroit-on ? A-t'on jamais obſervé, entre toutes les eſpeces de Brutes, que celles qui ont le plus de cervelle aient le plus d'inſtinct ? Si cela étoit, tout Animal, qui n'auroit point abſolument de cervelle, ſeroit auſſi totalement privé de connoiſſance ; ce qui eſt contraire à toutes les obſervations, puiſque ſuivant les Naturaliſtes, il s'en trouve qui manquent de cervelle, & l'on n'en connoit pas qui n'ait ſon inſtinct.

Si tous ces raiſonnemens ne prouvent rien en faveur des femmes, ils ne prouvent pas non plus contre elles. On dira, ſi l'on veut, & même avec quelque apparence de raiſon, que l'excès de l'humidité, dans le tempérament, doit retarder le cours des eſprits animaux, parcequ'elle bouche en partie les canaux étroits par leſquels ils circulent. Cet argument ſpécieux n'en eſt pas moins trompeur. S'il ne l'étoit pas, il prouveroit, non que l'eſprit des femmes eſt le moins pénétrant ou le moins profond, mais qu'il eſt le moins actif

& le plus lent dans ſes operations : ce qui eſt ſi faux, qu'on ne leur diſpute guere l'avantage ſur ce point. Ajoutons qu'il ſe trouve quantité d'hommes, d'un eſprit vif & profond, ſujets à des fluxions & à des vapeurs qui proviennent de la ſurabondance de l'humide. L'exceſſive humidité du cerveau ne nuit donc pas à l'uſage prompt ou ſolide du raiſonnement.

Objectera-t'on le ſentiment de quelques Auteurs, qui aſſurent que les Pays humides & nebuleux produiſent des eſprits épais & peſans, & que les gens de génie, au contraire, naiſſent dans les climats ſereins & ſecs ? Que ces Auteurs ſoient en grand ou en petit nombre, peu importe ; on voit aſſez que l'unique fondement de leur opinion eſt l'analogie des nuages de l'horiſon & de ceux de l'eſprit : comme ſi, dans les Pays pluvieux, l'obſcurité de l'Atmoſphère étoit une ombre qui put obſcurcir l'ame, & comme ſi, ſous un ciel ſerein, l'éclat du jour ſe communiquoit à la raiſon.

On pourroit dire avec plus d'ap-

parence, en partant de ces principes d'analogie, que dans les climats les plus ſereins & les plus purs, les objets, frappant plus ſenſiblement la vue, diſtraient l'ame, la répandent plus au dehors, & par conſéquent la rendent moins propre aux réflexions & aux raiſonnemens. Ne remarque-t'on pas, en effet, que le fil du raiſonnement eſt beaucoup moins interrompu durant les tenebres de la nuit, & qu'on tire alors une ſuite de conſéquences avec plus de facilité que pendant le jour ?

Que ceux, qui ſe déclarent contre les Pays humides, jettent les yeux ſur les Hollandois & les Venitiens, à qui l'on ne peut diſputer un rang parmi les peuples ſpirituels de l'Europe : les uns vivent au milieu des Lacs & des Rivieres, & les autres ont uſurpé une partie de leur Empire ſur les Poiſſons.

Paſſons aux Animaux mêmes. Les Dauphins habitent une region bien humide : cependant la Nature n'a pas formé d'Animaux, dont l'inſtinct approche plus de la raiſon. Les Oiſeaux, au contraire, paſſent une

Philolog. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

grande partie de leur vie dans la plus pure & la plus subtile region de l'air : ils devroient surpasser en instinct & en finesse les Animaux terrestres ; cependant ils n'égalent pas même la plûpart des insectes.

Qu'on fasse donc une juste réparation aux tempéramens humides : & qu'on reconnoisse de bonne foi que ce n'est point par ces foibles argumens, qu'on doit attaquer la prétention des Femmes à l'égalité.

Le P. Malebranche revient sur le champ de bataille par un autre chemin : il les attaque par la mollesse des fibres du cerveau. Je ne déciderai pas sur la vérité de cette supposition. Peut-être n'a-t'elle pas d'autre fondement que la plus grande humidité du tempérament des Femmes, ou que la tendresse & la douceur de leur caractere ; car il y a des hommes assez superficiels pour former leurs idées sur ces analogies, & des Savans assez crédules pour parler après eux sans autre examen.

Mais supposons le fait : quelle sera la connexion de cette mollesse du cerveau avec l'imperfection du

Philolog. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

raisonnement? elle prouveroit le contraire de ce qu'on veut établir ; car le cerveau, étant alors plus susceptible de toutes sortes d'impressions, en devient un instrument ou un organe plus propre aux opérations de l'ame. Ainsi, par ces vains raisonnemens, on prouve tout & l'on ne prouve rien. Chacun argumente à sa mode ; & si j'étois capable de flatterie ou de caprice, il me seroit aisé, en partant des principes mêmes qu'on m'oppose, d'élever sans bornes l'esprit des femmes audessus de celui des hommes.

Ce n'est pas mon intention, ni mon goût. Je me réduis à prétendre, que ni Malebranche, ni aucun autre Philosophe, n'a connu jusqu'ici les mouvemens particuliers des organes de la tête, qui correspondent aux opérations de l'ame ; & je ne puis surtout gouter ces maximes, qui, réduisant tout au mécanisme, représentent notre esprit comme un Ouvrier, le burin en main, gravant matériellement l'image des objets sur la substance du cerveau. Mais hatons-nous de sortir d'un sujet, qui a peut-

Philolog. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

être déja duré trop long-tems, & qui, poussé plus loin, ne peut donner lieu qu'à des argumens aussi ennuyeux que foibles & puérils. Laissons les abstractions de la Philosophie, pour emprunter, de l'Histoire, une maniere plus agréable de prouver que l'esprit des femmes n'est pas moins propre que celui des hommes aux sciences les plus épineuses & les plus relevées. Quels que soient les préjugés contre cette vérité, les exemples sont en assez grand nombre, pour causer un autre sorte d'ennui, si j'entreprenois de les rapporter tous : je ne citerai qu'une très petite partie des femmes les plus célebres, dans ces derniers siecles, par leur esprit & par leurs lumieres (*a*).

Anne de *Cervaton*, Dame d'Honneur de la Reine Isabelle de Castille, fut encore plus distinguée par ses talens & par sa profonde connoissance des Belles-Lettres, que par les charmes de sa figure, qui la faisoient passer néanmoins pour la plus belle personne de la Cour.

(*a*) Il seroit aisé, en effet, d'allonger cette courte liste.

Philolog. *Apologie des Femmes.* 2. *Extrait.*

Isabelle de *Joya*, qui vêcut dans le seiziéme siecle, parloit sur les matieres de la Religion, avec autant de force que de justesse & de profondeur. Dans un voyage qu'elle fit à Rome, sous le pontificat de Paul III. elle ravit les Cardinaux d'admiration, en expliquant, avec une netteté surprenante, les plus difficiles Traités du subtil Scot ; & ce qui est plus admirable encore, elle convertit un grand nombre de Juifs à la Religion Chrétienne.

Olive de Nantez, sous le regne de Philippe II., posséda plusieurs sciences profondes ; mais elle fit éclater particulierement ses lumieres dans la Physique & la Médecine. Elle est Auteur du Systême, si contraire aux anciens préjugés, qui enseigne que ce n'est pas le sang qui nourrit nos corps, mais ce suc blanc répandu du cerveau dans tous les nerfs ; & qui rapporte presque toutes les maladies aux altérations de cette liqueur vitale.

Don Feijoo, en faisant honneur de cette découverte à une femme de

sa Nation, observe que l'Espagne fit peu d'attention à son systême, & que l'Angleterre le saisît avidement. Aujourd'hui, continue-il, en s'élevant contre la négligence de ses Compatriotes, » nous le recevons ,, des Etrangers, comme une de ,, leurs inventions, quoiqu'il ne ,, soit dû qu'à nous: fatal génie des ,, Espagnols, qui n'estiment les pro- ,, ductions de leurs terres, qu'autant ,, quelles ont été recueillies, & qu'el- ,, les leur sont rapportées, par les ,, Etrangers! L'Apologiste donne encore à cette illustre femme, la gloire d'avoir assigné, avant Descartes, un domicile particulier à l'Ame dans le corps humain; mais elle lui laisse tout le cerveau pour demeure, & ne la resserre pas dans la glande pinéale.

Jeanne *Morelle* de Barcelonne, fut un prodige de science: à l'âge de douze ans, elle soutint des Theses publiques de Philosophie à Lion, où elle étoit alors, & répondit publiquement aux plus savans Hommes de cette Ville, sur les questions les plus épineuses. A dix-sept ans, si l'on s'en

rapporte au témoignage de Guy Patin, elle posséda la Philosophie, la Jurisprudence, & la Théologie; elle parloit quatorze Langues. Aussi vertueuse d'ailleurs, aussi humble que savante, elle ensevélit tous ses talens dans la solitude, en se faisant Religieuse à Avignon.

La mémoire de la Duchesse d'Aveyro est encore trop récente à la Cour & dans tout le Royaume d'Espagne, pour demander un détail de ses talens, que personne n'ignore.

Après les Savantes Espagnoles, viennent les Françoises, qui sont en très-grand nombre, dit l'Apologiste, parce qu'en France les femmes ont plus de commodité & plus de liberté, pour la culture des Lettres: il ne s'étend néanmoins que sur le merite de Mlle Scuderi (*a*), d'Antoinette de la Garde, bien plus connue sous le nom de Madame Deshoulieres, de M. Dacier, & de

(*b*) L'Artamene & la Clelie sont des Ouvrages que Dom Feijoo trouve d'un très-grand prix, & qui surpassent, dit il, tout ce qu'on a publié dans ce genre en France & dans les autres Nations, excepté l'Argenis de Barclay. Ce jugement n'est pas aujourd'hui le nôtre, & n'étoit pas celui de Boileau:

O que d'Ecrits obscurs, de Livres ignorés,
Furent, en ce grand jour, de la poudre tirés! &c.

Mlle. *de Gournay*, qui fut en relation avec les plus grands hommes de son siecle, tels que les Cardinaux de Richelieu & du Perron, S. François de Sales &c. Dom Feijoo paroît avoir ignoré de combien d'autres noms la France peut aujourd'hui se glorifier.

On a vû, reprend-il, plusieurs personnes de ce sexe, honorées du bonnet de Docteur, & professer dans les Chaires d'Italie. Dorothée *Ducca*, née à Boulogne, fut la premiere qui reçût la dignité de Docteur dans cette Université; elle vivoit au quinzieme siecle. Laure *Cereti* professa, dès l'âge de dix-huit ans, la Philosophie à Bresce, dans les commencemens du seizieme.

Enfin, Dom Feijoo nomme trois femmes, dont la vie admirable & singuliere demanderoit seule un

long détail; Lucrece Helene, de l'illustre Maison des Cornaro de Venise, qui n'eut rien de supérieur à sa science, que son éminente piété, & qui ayant fait vœu de virginité dès l'âge de douze ans, s'opposa constamment aux desirs de sa famille, & d'un Prince puissant qui vouloit obtenir la dispense du vœu pour l'épouser; Anne-Marie de *Schurmans*, la gloire de l'Allemagne dans tous les Arts & dans toutes les Sciences, & d'une chasteté, comme d'un esprit angélique; la fameuse *Sitti Maani*, aussi célebre par les avantures de sa vie, que par ses talens ,, qui du fond ,, de la Mesopotamie où elle étoit ,, née, embrasa un illustre Romain ,, d'un amour aussi vif, que la sour- ,, ce en étoit noble, & que les ef- ,, fets en furent glorieux pour la ,, vertu.

La Peinture & la Sculpture comptent un grand nombre de fameuses Artistes; & l'énumération ne finiroit point, si l'on y comprenoit les célebres Musiciennes.

Aussi l'Apologiste abandonne-t il les exemples, pour faire une réflexion

d'autant plus honorable aux femmes, qu'on n'en sçauroit contester la vérité. Les hommes n'abusent que trop souvent de leurs lumieres; & l'abus qu'ils font des Sciences est si fréquent, qu'après les ingénieux paradoxes, agités dans ces derniers tems, on a presque douté si l'ignorance ne seroit pas plus avantageuse à la société humaine : il est certain, au contraire, malgré les insipides plaisanteries qui rétentissent contre les Femmes savantes, qu'elles abusent moins de leurs connoissances, & qu'elles les rapportent plus ordinairement à des fins louables & solides.

On peut ajouter, à l'honneur de leur esprit, que presque toutes les femmes, qui se sont appliquées aux Lettres, y ont fait des progrès considérables; au lieu que de mille hommes qui étudient, à peine s'en trouve-t-il deux ou trois qui deviennent véritablement Savans : à la vérité cette objection n'est pas sans réponse, & Dom Feijoo repete qu'il ne pense pas sérieusement à faire pancher la balance du côté des femmes;

il s'en tient, dit il, à l'égalité; & s'il est question de badinage, il croit que le champ ne leur est pas moins avantageux qu'aux hommes.

Mais s'il est vrai que le mérite & les talens soient parfaitement égaux dans les deux sexes, pourquoi le Créateur, qui est aussi l'Auteur du bon ordre, a-t-il ordonné que la femme seroit sous l'empire d'un Mari ? L'Apologiste n'entre pas, dit-il, dans les différentes explications que les SS. Peres donnent à cette soumission. Il n'est pas persuadé qu'elle soit la peine du péché de la premiere femme, qu'il ne croit pas plus grand que celui du premier homme; mais de quelque maniere qu'on l'explique, il soutient qu'elle n'entrraîne point d'inégalité dans les talens. Quelque égaux qu'ils pussent être, il falloit nécessairement qu'entre deux personnes associées pour former une famille, l'une des deux fut le chef & le premier mobile du Gouvernement, sans quoi l'on n'y auroit vû régner que la confusion & le désordre. En général, la femme est d'un naturel plus doux & plus do-

cile; l'homme a plus de courage & de force : tout concouroit à l'ordre qu'on voit établi. Mais cet empire, s'il plaît à quelqu'un de lui donner ce nom, est un empire bien improprement dit, qui n'impose gueres plus de dépendance à la femme qu'à l'homme, qui met bien peu d'inégalité dans leurs droits, s'il vrai qu'il y en mette réellement pour ceux qui, examinant la chose de près, sçavent compenser les devoirs mutuels, & qui certainement ne peut rien faire conclure pour l'inégalité des talens & du mérite.

UN ANGLOIS, qui s'est fait aussi le Champion des Femmes, a réuni fort ingénieusement la plûpart des mêmes idées dans les vers suivans :

In praise of WOMAN.

MAN was a happy favourite above,
When *heav'n* endow'd him with the pow'r to love;
For *God* ne'er thought him in a *perfect state*,
T'ill *woman* made his happiness complete!
T'is true, her weakness cost him something dear;
But in his *fall* more weakness will appear:
For EVE, excuses numberless abound,
Not one for silly ADAM can be found;

She, helpless, yielded to the strongest pow'r,
The *subtlest serpent* hell had then in store;
He, tho' he knev at stake eternal life,
Comply'd uxorious, —— and obey'd a wife;
Nor do his *sons* from the *example* stray,
The *women* promise, and the *men* obey!
By them the subject world has since been led,
And cully'd *man* content with *name* of *head:*
Our sense by our employments may appear,
Our days of labour, and *our* nights of care;
The toils of war, the drudgeries of state,
Only endur'd—— to make the woman great:
Theirs are the riches, boundless commerce yields;
Theirs are the trophies of victorious fields:
All that in life is good —— for life *they* chuse;
We glean up all the bad which they refuse.
Suppose *them* in their *taste* not over nice;
Say, is not want of *Taste our* common vice?
Suppose no *faith* in *woman* you can find,
Say, is not *man* less constant than the wind?
No wonder that their *frailty* goes astray,
When e'en our *wisdom* leads them from the way!
On our own *conduct* chiefly hangs our *fate:*
Neglect them, and our *title's* in debate:
Not *heat*, but *provocation* fires their blood,
Good were *all men*, *all women* would be good:
By nature *virtuous*, *virtuous* as they're fair,
We make them *vitious*, *vitious* when they are.
Laws unobserv'd by *us*, shall *they* observe?
At worst they *serve us*, but as *them* we *serve*:

Woman would soon lost innocence restore,
Could *man* but once resolve to sin no more?
Woman! the *happiest* pledge of *heav'n's* good will!
Woman! the *perfect picture* of its skill!
Woman! who all our *noblest thoughts* employs!
Woman! the *centre* of all *earthly joys!*
And yet, could I be all she is or can,
I would not cease to wear the name of *man.*
Man as I am, so *man* I still would rest.
I wou'd be *man*——to be by *woman* blest!

L'espace nous manque, pour donner la traduction de cette Piéce; mais, en la remettant au Journal prochain, nous sommes sûrs de ne pas déplaire à ceux qui savent ou qui apprennent l'Anglois; ils la traduiront eux-mêmes, pour se donner le plaisir de comparer leur traduction avec la nôtre.

TABLE DES ARTICLES.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois: A Paris, ce 27 Juin 1755. LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER; *OUVRAGE PERIODIQUE.*

AOUST, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.
Et chez { PISSOT, Quai de Conti. SAUGRAIN, le fils, au Palais. DUCHESNE, rue S. Jacques.
MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



JOURNAL ETRANGER.

RECHERCHES HISTORIQUES.

NOus ne changeons rien au titre ordinaire de cette Introduction, quoiqu'il y ait aujourd'hui quelques changemens dans le Sujet. La forme d'un Ouvrage périodique est indépendante de ces petites révolutions; elle doit se soutenir aussi réguliérement que sa marche. C'est le cours d'un Fleuve, qui n'est pas changé, ni retardé, par ce qui se passe sur ses bords: ou, si l'on veut une comparaison plus noble encore, c'est l'ordre

Recherches historiques.

d'un grand Etat, qui ne reçoit aucune altération des événemens particuliers, & qui présente constamment la même face.

Avertissement de M. l'Abbé Prevost.

Quelques mots glissés dans mes Recherches historiques du Mois dernier, la Peinture, un peu hors d'œuvre, du droit ou du devoir des François, un grave éloge de l'objet de ce Journal, étoient des préparations pour une démarche dont je voyois le tems approcher, & que je n'envisageois pas sans peine. Dans la nécessité de quitter l'Office de Directeur, pour me rendre à des engagemens plus anciens, dont on se plaint qu'il retarde l'exécution, j'aurois souhaité de pouvoir inspirer au Public tout le goût que j'ai moi-même pour cet Ouvrage, & faire par mes exhortations ce que je ne puis plus espérer de mon travail. J'ignorois quel seroit mon Successeur: sans m'attribuer d'autre avantage qu'une longue expérience, je tremblois pour la durée de l'entreprise, si la Direction passoit à quelqu'un, dont les talens, aussi médiocres que les miens, ne fussent pas du moins sou-

Recherches historiques.

tenus par cette espece de mérite. Enfin j'étois dans la situation d'un Pere mourant, qui sans avoir jamais été capable de faire beaucoup pour la fortune de sa famille, s'afflige de n'y pouvoir plus donner ses soins, par la seule raison qu'il s'y croit plus intéressé qu'un autre, & qu'il craint qu'elle n'empire après lui.

Mais toute ma confiance renaît, depuis le choix qu'on a fait pour me remplacer; & je juge qu'il ne doit rien manquer non plus à celle des Souscripteurs. C'est M. Freron qui me succede: un Ecrivain, non-seulement exercé, mais célébre; en possession de plaire, par divers Ouvrages du même genre; assez jeune, pour fournir une longue carriere; l'homme qu'on s'empresseroit de choisir, pour toute entreprise littéraire qui demande de l'esprit, du savoir, & de l'agrément. Loin de trouver, à présent, des sujets de défiance dans l'avenir, je ne prévois qu'un accroissement de succès & d'honneur pour le Journal étranger.

Il me revient une autre satisfaction d'un si bon choix: il flate mon

Recherches historiques.

goût, comme il dissipe mes craintes. Le nouveau Directeur est assez de mes Amis, pour m'accorder la liberté de fournir quelques articles au Journal; & mes occupations, quoique d'un genre tout différent, me laisseront des intervalles de loisir, qui ne peuvent être mieux employés qu'à soulager les siennes. Ainsi je ne perds pas de vûe son entreprise; elle ne cessera pas de m'intéresser: & qui sait si des circonstances plus heureuses ne me permettront pas quelque jour de me joindre à lui, pour nous efforcer ensemble de porter l'Ouvrage à sa perfection?

Réponse au Gentilhomme Italien du Mercure de Juillet.

En lui remettant les rênes, je ne veux pas qu'il ait à me reprocher, comme Ciceron à son Prédécesseur dans le Gouvernement de Cilicie, de lui avoir laissé *des dettes*, c'est-à-dire des charges, qui n'appartiennent point à son administration. Quelque éloignement que j'aie pour toute sorte d'offense, il m'est arrivé, sans le vouloir, d'irriter un *Gentilhomme Italien*, qui a pris champ, dans le Mercure de Juillet, pour me déclarer une guerre fort vive.

Recherches historiques.

Pourquoi laisserois-je à M. Freron l'embarras de ma querelle?

On ne soupçonnera point mon Adversaire de s'être déguisé sous un faux titre: un Etranger doit en être crû, lorsqu'il se donne pour Gentilhomme; & l'aveu, par lequel il semble reconnoître que notre Langue lui est peu familiere, ne laisse aucun doute qu'il ne soit Etranger. Il déclare, par exemple, qu'il ne m'a point entendu, lorsqu'à l'occasion de la décadence des Beaux-Arts en Italie, j'ai dit „ que les Ecoles, Ro„ maine, Lombarde, Florentine, „ ne sont plus des corps subsistans de „ Peinture; que les anciens chef„ d'œuvres ne sont point égalés; qu'à „ peine trouvent-ils des Imitateurs; „ que l'Art reste encore, mais que „ les Ouvriers manquent à l'Art, & „ que tel est le sort des plus belles „ inventions de l'esprit humain, „ qu'elles dégénérent lorsqu'elles ces„ sent de se perfectionner. *L'Art reste encore, mais les Ouvriers manquent à l'Art!* Quelle obscurité! Car c'est sur-tout cette courte phrase, qui paroît inintelligible au Gentilhomme

Recherches historiques.

Italien. Qu'il me soit permis d'aider un Etranger ; c'est l'affaire d'un moment.

On a donné le nom d'Art à l'assemblage des préceptes, que le talent, le goût, l'expérience, ont inventés, pour arriver réguliérement à la parfaite composition de quelque chose d'agréable ou d'utile. C'est ainsi que le Traité d'Horace, sur la Poësie, porte le nom d'*Art Poëtique*, &c. (*a*) On nomme Ouvrier, Artiste, celui qui exerce les régles d'un Art. Il peut arriver que ces régles soient négligées, ou exercées avec moins de perfection, quoiqu'elles existent dans les Recueils, & même dans les Ouvrages de plusieurs Artistes, qui les ont divinement observées. On fait aujourd'hui ce reproche à l'Italie. C'est ce que signifie, *en François*, l'Art y reste encore, mais les Ouvriers y manquent à l'Art : comme on auroit pû dire, avant la renaissance des Lettres, que l'Art de l'Eloquence, l'Art de la Poësie, restoient encore

(*a*) L'Art de monter à cheval, par Soleysel ; l'Art de la guerre, par Maillet ; l'Art des Fortifications, &c &c.

Recherches historiques.

dans les préceptes & les exemples de Ciceron & d'Horace, mais que les Ouvriers manquoient à ces deux Arts ; ou, ce qui revient au même, que les meilleures régles & les plus divins exemples ne faisoient que de mauvais Orateurs & de mauvais Poëtes. Depuis Moscou jusqu'à Naples, je me flate maintenant d'être entendu de tous les Gentilshommes Etrangers, qui savent les élémens de notre Langue.

Le fond de l'attaque n'est pas moins bisarre. J'ai dit que *depuis un siécle* l'Italie avoit cessé de se ressembler : &c. On m'accuse d'injustice, on récrimine contre la France, on remue les cendres de Sélima (*b*). Si mon Adversaire prouve effectivement qu'en nombre & en mérite les *Virtuoses* Italiens de ce siécle égalent ceux des siécles précédens, ou, sans aller si loin, que l'excellence de ceux de notre âge soit une bonne compensation pour le nombre, je passe condamnation, je me reconnois injus-

(*b*) A quoi revient ici le tombeau de Sélima ? & qu'importe où je puise mes idées, si elles sont justes ?

Recherches historiques.

te, téméraire, aussi mal informé qu'il me le reproche (*c*). Mais quelle est sa preuve ? Pour bien établir que l'Italie se ressemble encore, il cite plusieurs noms du tems auquel je me plains qu'elle ne ressemble plus. Etrange sorte de raisonnement, qui me dispense, en vérité, d'une plus longue réponse. C'est donc avec aussi peu de justesse que de connoissance de ma Langue, *en François* sans Logique & sans Grammaire, qu'on vient me chercher querelle sous les paisibles étendarts du Journal. Le Gentilhomme Italien auroit-il entrepris de faire changer le Proverbe (*d*) ? Ce seroit m'offrir un nouvel argument pour ma Cause.

Nouvelle Méthode pour la prononciation de la Langue Italienne.

Mais j'ai l'ame si bonne, si disposée à la réconciliation, que pour faire tout d'un coup la moitié du

(*c*) Au reste je n'ai rien avancé que de conforme à toutes les Relations, & sur les Mémoires, d'ailleurs, d'un homme d'esprit & de savoir, qui réside en Italie depuis plusieurs années. A l'égard des Historiens, quiconque a lû mes Notes, sur les premiers Livres de M. de Thou ; ne doutera point qu'ils ne me soient très-familiers.

(*d*) Une querelle d'Allemand.

Recherches historiques.

chemin, j'abandonne volontiers la derniere portion d'espace, dont la propriété me reste, à M. *Deodati*, Maître de Langue Italienne (*e*), qui me la demande pour un Avis utile aux Etrangers & glorieux à sa Patrie. Il se propose de donner des régles sûres pour la prononciation de sa Langue, par une méthode des plus simples, & dont il est surprenant que l'idée ne soit encore venue à personne ; car tout consiste, presqu'uniquement, dans la prononciation pesante ou légere des syllabes. Il la rend claire & sensible par un exemple, dans un Sujet qui est un autre essai de ses talens : c'est une des Lettres Péruviennes, dont il a fini la Traduction entiere, & qu'il prépare pour la Presse, avec la pratique continuelle des mêmes régles. Cet agréable Ouvrage ne peut rien perdre, dans une Langue qui est celle de la tendresse & de l'élégance. On conseille, à M. Deodati, de donner le fruit de son travail par souscription, avec l'Original à

(*e*) Il demeure chez Aubry, Debitant de Tabac, rue du petit Bourbon, proche S. Sulpice.

Recherches historiques.

côté. Il est sûr de plaire à tous ceux qui ont du goût pour les deux Langues. Mais ne lui retranchons rien du champ qu'il désire, pour se faire connoître lui-même par quelque idée de sa Méthode & de sa Traduction.



AVIS

AUX AMATEURS DE LA LANGUE ITALIENNE.

POur faciliter les moyens de connoître si une sillabe est longue ou brève dans la Langue Italienne, j'ai inventé une nouvelle méthode; elle consiste dans les accens aigus & circonflexes, que j'ai placés sur les sillabes longues qu'on n'est point en usage d'accentuer.

Les accents aigus seront mis sur les sillabes longues où il n'entrera qu'une voyelle; par exemple, *ársi*, *diéde*, *fáccia*, *guadagnáre*, *prémere*, *fuggíre léttera*, *mío*, *notízia*, *ópera*, *sía*, *vógo*, &c.

Les circonflexes désigneront la longueur des sillabes, qui seront composées de plus d'une voyelle; comme *ballâî*, *temêî*, *udîî*; *farâî*, *sta-*

Avis de M. Deodati.

rêî, *cangîâre*, *glôrno*, *Scîôgliere*, *lûôgo*, *miêî*, *qûêsto*, &c.

Il y a une troisieme classe de sillabes longues, qui, selon les regles de l'Ortographe, sont toujours marquées d'un accent grave sur la voyelle finale, comme dans les exemples suivans; *andò*, *premè*, *servì*, *colà*, *perciò*, *pietà*, *servitù*, *terrò*, *verrà*, &c.

Les mots composés, où se trouveront deux sillabes longues, seront marqués de deux accents, comme les suivans; *mandárglienè*, *penténdosenè*, *promettèndovelò*, *allórchè*, *núlladiméno*, *ámbidúe*, &c. (a)

Toutes les sillabes, qui ne seront point accentuées, seront breves.

Quant aux monosillabes, j'ai mis des accents aigus sur les voyelles qu'il faut allonger; par exemple, *áhi*, *hái*, *fái*, *guái*, *mái*, *léi*, *séi*,

(a) Comme dans les caracteres de l'Imprimerie, il ne se trouve point de circonflexes qui embrassent les deux voyelles qui se trouvent dans la même sillabe; pour l'intelligence de cette Méthode, on s'est vû forcé d'en mettre deux de suite. Si cet Essai plaît au Public, en lui donnant l'Ouvrage complet, on remédiera à cet inconvénient.

Avis de M. Deodati.

ío, *puói*, *vuói*, *nói*, *vói*, *cúi*, *súi*, *lúi*, &c.

Il faut observer que l'usage ordonne de mettre des accents graves sur les monosillabes suivans; *ciò*, *dà*, quand ce dernier dérive du verbe dare; *dì*, lorsqu'il est à l'impératif du verbe dire, & quand il signifie jour; sur *è* lorsqu'il est verbe; *già*, *giù*, *là*, adverbe de lieu; *nè* particule négative; *più*, *può*, *sè*, pronom conjonctif, *sì* particule affirmative, & lorsqu'il signifie aussi.

Sept de ces mots, savoir, *da*, *di*, *e*, *la*, *ne*, *se*, *si*, n'étant point accentués, ont une autre signification.

Afin de rendre la prononciation encore plus aisée à ceux qui n'en ont pas l'usage, j'ai supprimé dans cette traduction, tous les *e* des infinitifs, quand on ne doit pas les prononcer; ainsi l'on verra, au premier coup d'œil, qu'il faut les exprimer quand ils sont suivis d'une virgule ou d'un point, & lorsqu'ils précédent un mot qui commence par une *s* suivie d'une consonne, comme *essere*, *stato*.

Cet Ouvrage sera intéressant, nonseulement par rapport au sujet qu'il

Avis de M. Deodati.

traite, mais encore pour l'utilité qu'on retirera du côté de la quantité, qui sera déterminée par les nouveaux accents; avantage qui ne se trouve dans aucune Grammaire.



TRADUCTION
DE LA
SIXIE'ME LETTRE
PÉRUVIENNE.

LÉTTERA SÉSTA.

Zilia a Aza.

CHE orríbil sorprésa, Aza mío cáro! Oh qûânto si sóno accresciûte le nóstre disgrázie! Oh qûânto siám dégni di compassióne! I nóstri máli sóno sénza ri-

LETTRE SIXIÉME.

Zilia à Aza.

QUelle horrible surprise, mon cher Aza! Que nos malheurs sont augmentés! Que nous sommes à plain-

Traduction de la sixiéme Lettre Péruvienne.

médio, mi rimáne sólo il fárteló sapére e poi moríre.

Mi è státo finalménte perméſſo di levármi, mi sóno prevalúta con gran premúra di qûésta libertà, mi sóno strascináta ad úna finestrélla ch'éra da gran témpo l'oggétto de'miei desidéri curiósi; l'ho apérta precipitosaménte. Che ho mái vedúto! Víscere mie cáre! Non troverò espressióne alcúna per rappresentárti l'eccéſſo del mío stupóre, e la mortále disperazióne che si è impadronita dell'ánima mía nell' iscoprir all'intórno di me che quel terríbil eleménto, la di cúi sóla vista fa frémere.

dre! Nos maux sont sans remede, il ne reste qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empressement de cette liberté; je me suis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-tems étoit l'objet de mes desirs curieux; je l'ai ouverte avec précipitation: qu'ai-je vû! cher Amour de ma vie! je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel désespoir qui m'a saisie, en ne découvrant au-

Traduction de la sixiéme Lettre Péruvienne.

La mía príma occhiáta mi ha pur tróppo méſſa al fátto circa il moviménto incómodo délla nostr'abitazióne. Sóno in úna di qûélle cáse fluttuánti délle qûâli si sóno serviti gli Spagnûóli per giûnger síno ne nóstro sventuráto paése, e di cúi mi éra solaménte státa fátta úna descrizióne imperfettíſſima.

Puói tu figurárti, Aza cáro, qûâli funéste idée sieno entráte nel mío ánimo con qûést'órrida cognizióne? Sóno cérta che véngo da te allontanáta; non respíro più

tour de moi que ce terrible élément, dont la vûe seule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis, pour atteindre jusqu'à nos malheureuses Contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon ame, avec cette affreuse connoissance? Je suis certaine que l'on m'éloi-

Traduction de la ſixiéme Lettre Péruvienne.

la medéſim' ária, non ábito più lo ſtéſſo eleménto: ignorerâi per ſémpre óve io ſóno, ſe ti ámo, ſe vívo; la diſtruzióne del mío éſſere non parrà neppúr un'evénto notábile per éſſertené recáta la nûôva. Arbitro cáro dei gîôrni mieî, di che giovaménto potrà ormâî éſſerti la mía ſciaguráta vita? Sóffri che ío rénda álla Divinità un benefício intollerábile, che non póſſo più godére; non ti vedrò più, non vóglio più vívere.

Pérdo qûânto ío ámo; l'Univérſo è per-

---

gne de toi. Je ne reſpire plus le même air: Je n'habite plus le même élément. Tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte. La deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un évenement aſſez conſidérable pour être porté juſqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut-être déſormais ma vie infortunée? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait inſupportable, dont je ne veux plus jouir; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime; l'Univers

Traduction de la ſixiéme Lettre Péruvienne.

me annichiláto: non è più che un váſto deſérto, che riempíſco delle grída del mío amóre; ódile, ben mío, ſiine commóſſo, perméttì che ío mûôja......

Qual erróre mi ſedúce? No, mío cáro Aza, no, tu non ſéi qûêgli che m'impóni di vívere; qûêſta è la tímida natúra, che, nel frémer d'orróre, tôglie in préſtito la túa vóce più poſſénte délla ſúa, per ritardár un fine ſémpre formidábile per éſſa: ma tútto è finíto; il mézzo il più prónto mi libererà da' ſuôî timóri.

---

eſt anéanti pour moi: il n'eſt plus qu'un vaſte déſert, que je remplis des cris de mon amour. Entends-les, cher objet de ma tendreſſe! ſois-en touché, permets que je meure......

Quelle erreur me ſéduit? Non, mon cher Aza, non, ce n'eſt pas toi qui m'ordonne de vivre; c'eſt la timide Nature, qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle; mais c'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets.....

Traduction de la ſixiéme Lettre Péruvienne.

Il máre abîſſi per ſémpre nélle ſúe ónde i mieî ſventuráti afféttî, la mía víta e la mía diſperazióne.

Ricévi, tróppo infelice Aza, ricévi gli últimi ſentiménti del mío cûôre, la túa immágine è la ſóla che vi ſía ſcolpita; voléva ſoltánto víver per te, móre rippiéno del túo amóre. Ti ámo, lo pénſo lo ſénto ancóra, lo díco per l'última vólta......

Que la Mer abîme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de mon cœur: il n'a reçû que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour; je t'aime, je le penſe, je le ſens encore; je le dis pour la derniere fois.....

LE BON office que je viens de rendre à la Langue Italienne, joint à l'attention que j'ai eue dans ce Tome, le dernier qui paroîtra ſous mon nom, d'y faire jouer le princi-

pal rolle aux productions de l'Italie, m'aſſure qu'il ne peut reſter aucune trace de reſſentiment à mon Adverſaire. C'eſt du moins l'effet que je m'en ſuis promis; car s'il faut m'expliquer ſérieuſement, rien ne ſeroit plus oppoſé à mes intentions, que d'avoir donné quelque juſte ſujet de plainte à mes Lecteurs Etrangers, dans un Ouvrage qui n'eſt entrepris que pour leur plaire & leur faire honneur.

JE REMARQUE, en finiſſant, que les Volumes de ma Direction ſont au nombre de neuf; c'eſt celui des Muſes. Heureux rapport, ſi l'Ouvrage en étoit digne. Mais, tel qu'il eſt, j'en prends droit de le dédier aux DIVINES SOEURS: & pour prix de mon hommage, puiſſent-elles quelquefois me ſourire, pendant le reſte d'une vie conſacrée à leur ſervice!

CRITIQUE.

TROISIEME & dernier Extrait de la Dissertation Italienne de M. Calzabigi, sur les Poësies dramatiques de M. l'Abbé Metastasio.

PARALLELE du caractere d'*Achille à Sciros* (*a*), avec celui du même Héros dans l'*Iphigenie* de Racine.

SCriptor, honoratum si forte reponis Achillem;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer;
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

Hor. de arte Poet.

[*a*] Ulisse cherche Achille travesti en fille à la Cour de Lycomede Roi de Sciros, pour le conduire au siége de Troye. Ce jeune Prince est amoureux de Deidamie fille de Lycomede. Ulisse le découvre par un stratageme, celebre dans l'antiquité. Achille veut partir: la Princesse s'efforce de le retenir. Le Héros balance entre l'amour & la gloire. Voilà le sujet d'*Achille à Sciros*. Il est si connu que ce détail même, tout abrégé qu'il est, sera, sans doute, superflu pour la plûpart de nos Lecteurs.

Achille déplairoit, moins bouillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts, marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.

Boileau, art. Poët.

A CE CARACTERE d'Achille, consacré par Homere & par toute l'Antiquité, se joint dans le Drame Italien, ce que notre Dissertateur appelle *il costume della passione amorosa*; le caractere de l'Amour. » Examinons, dit-» il, si ces deux caracteres, (celui de » la personne & celui de la passion) » répondent exactement au portrait » que les plus grands Maitres nous » ont tracé du Héros de l'Iliade.

» Son naturel impétueux perce, » dès la premiere Scene: deux Vais-» seaux paroissent, à la vûe de l'Isle; » Achille déguisé en femme, sous » le nom de Pirrha, accompagne » Deidamie. La Princesse effrayée » veut s'enfuir du rivage; mais

» Achille la rassure, avec autant de » tendresse que de fierté.

Di che temi, mia vita! Achille è teco.

» Que crains-tu, *ô ma vie* (*b*)! » Achille est avec toi.

» Dans la seconde Scene, l'Amour » de la gloire commence à se dé-» couvrir. Achille s'arrête à considé-» rer ces Vaisseaux, chargés de Guer-» riers; il lui tarde de les voir abor-» der: sans armes, sans défense, sous un habit de femme, Achille ne craint rien. Voilà les semences de » l'Héroisme. Voici le germe des » passions, les foiblesses de l'âge. » Deidamie, piquée que ces objets

(*b*) Cette expression si tendre, si délicieuse en Italien, n'est pas admise dans notre Langue. On y auroit cherché un équivalent, si l'on ne s'étoit proposé de traduire littéralement. Dans un morceau de discussion & de comparaison, on n'a pas dû s'écarter de cette regle. Elle nous servira d'excuse pour le tort que nous ferons, à M. l'Abbé Metastasio, auprès des Lecteurs qui ne savent point l'Italien. Nous l'avons déja dit, le génie des deux langues est trop différent. L'une des deux ne seroit-elle pas un peu précieuse?

» attirent toute son attention, lui » en marque son ressentiment & se » retire: il se dispose à la suivre; » mais un mouvement contraire le » ramene bien-tôt au bord de la » mer, d'où il voit approcher les » Vaisseaux d'Ulisse. L'éclat des ar-» mes, dont ils brillent, fixe les re-» gards du jeune Héros: il s'écrie;

Oh! se ancor io
Quell'elmo luminoso
In fronte avessi e quella spada al fianco.

Ah! si mon front étoit orné de ce casque brillant! si j'avois au côté cette épée étincelante!

» Déja il est las de porter un habit » de femme. *Nearque* le rappelle aux » délices de l'Amour. Achille flotte » entre les deux passions. Pour l'ar-» racher de ce rivage, Nearque em-» ploye un stratagême: il dit, à son » Pupille, qu'un Rival se prépare à » lui enlever Deidamie; mais au seul » nom d'un Rival, voici *tout l'Achil-» le* d'Homere & d'Horace.

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio. 3. Extrait.*

Involar mi il mio tesoro !
Ah dov'é quest alma ardita ?
Ha da togliermi la vita
Chi vuol togliermi il mio ben.
M'avilisce in queste spoglie
Il poter di due pupille :
Ma lo sò, ch'io sono Achille,
E mi sento Achille in senò.

» M'enlever mon trésor ! où est-» il le Téméraire ? Ah ! pour m'ôter » *mon bien*, il faut m'ôter la vie. Le » pouvoir de deux beaux yeux m'avi-» lit, sous ce déguisement ; mais je » le sçais, je suis Achille, & je sens » dans mon sein un feu qui m'en » fait souvenir.

Voilà *la colere d'Achille*, & comment est-elle excitée ? par l'Amour, par la jalousie : quoi de plus vrai, de plus naturel, & de plus conforme à l'Original ? Dans l'Iliade, cette passion éclate par un motif semblable ; peut-être même est-elle ici moins féroce & plus intéressante.

Rassuré & calmé dans la Scene suivante, continue M. Calzabigi, „ Achille promet de modérer à l'a-

CRITIQUE *Poësies dramat. de M. Metastasio. 3. Extrait.*

„ venir son impétuosité, pour ne „ pas découvrir son sexe & son état ; „ mais à peine a-t-il promis, que „ son tempéramment l'emporte en-„ core. Dans la Scene neuvieme, „ Ulisse entre, par hasard, dans l'ap-„ partement de la Princesse : Achille „ aussi-tôt, oubliant son travestisse-„ ment, court au-devant, & lui crie :

E tu chi sei
Che temerario ardisci
Di penetrar queste segrete soglie?
Che vuoi ? parla : rispondi,
O pentir ti farò......

„ Et toi, Téméraire, qui es-tu ? „ toi, qui oses pénétrer dans ces asi-„ les secrets. Que veux-tu ? parle : „ réponds moi, ou je te ferai repen-„ tir.....

Deidamie lui rappelle sa promesse ; il s'appaise & se contrefait pour un instant : mais, en apprenant d'Ulisse que la Grece demande à Licomede des Vaisseaux & des Troupes pour la Guerre de Troye, il laisse échapper des mots & de gestes, qui trahissent l'ardeur guerriere dont il

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio. 3. Extrait.*

est agité ; & s'il quitte Ulisse pour suivre la Princesse, il revient sur ses pas pour lui demander :

Le greche navi
Dove ad unirsi andranno ?

„ Et la Flote des Grecs, où doit-„ elle s'assembler ?

Cette vivacité donne à Ulisse des soupçons. Il veut les éclaircir ; & dans la seconde Scene de l'Acte suivant, il tend au jeune Prince un piege fort adroit. Le Théâtre représente la Galerie de Lycomede, ornée des Statues des Héros de la Grece : Ulisse s'y promene, il voit la fausse *Pirrha* ; mais feignant de ne pas l'appercevoir, il s'arrête devant la Statue d'Hercule, & commence à célébrer ses exploits :

...... Oh généroso ! oh grande !
Oh magnanimo Eroe ! vivrà il tuo nome
Mille secoli e mille.

» O grand ! O généreux ! O mag-

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio. 3. Extrait.*

» nanime Héros ! ton nom vivra » mille & mille siecles.

Achille fait un grand soupir, & dit dans un *à parte* :

Oh Dei ! cosi non si dira d'Achille.

» O Dieux ! on ne parlera point » ainsi d'Achille.

Ulisse continue.

Che miro ! Ecco l'istesso
Terror dell' Erimanto
In gonna auvolto alla sua Iole accanto.
Ah l'artefice errò ; mai non dovea
A questa di viltà memoria indegna
Auvilir lo scalpello.
Qui Alcide fa pietà ; non è più quello.

„ Que vois-je ! Quoi ce même » Alcide, terreur de l'Erimanthe.. » habillé en femme, auprès de son » *Iole!* Ah ! le Sculpteur eut tort ; ja-» mais il n'auroit dû avilir son ci-» seau à ce monument d'une lâ-» cheté .... Ici, Alcide fait pitié ... » ou plutôt ce n'est plus Alcide. „

Achille est dévoré de honte & de remords ; il frémit, il s'écrie :

E vero, e vero : oh mia vergogna estrema !

» Hélas! il est trop vrai : que ma con-» fusion est extrême !

Il court, il va trouver Néarque, & le menace de quitter sur le champ ses habits de femme.

Eh che ? Degg'io
Passar così vilmente
Tutti gli anni migliori ? E quanti oltraggi
Ho da soffrir ? Le mie minaccie or veggo
Ch'altri deride. Ingiurioso impiego
Or m'odo imporre : or negli esempi altrui
I falli miei rimproverar mi sento.
Son stanco d'arrossir mi ogni momento.

» Eh quoi ? dois-je passer ainsi » dans une lâche obscurité les plus » belles années de ma vie ? Et com-» bien d'outrages n'ai-je point à » souffrir ? Tantôt je vois qu'on rit, » qu'on se mocque, de mes menaces :

» tantôt on ose m'imposer *un inju-» rieux emploi* : tantôt, sous l'exemple » d'autrui, je m'entens reprocher ma » propre honte... Ah! ç'en est trop. » Je suis enfin las de rougir à tous » les instans.

» Qu'on lise toute cette Scène, » ajoute M. Calzabigi, » on y verra » les traits les plus forts & les plus » lumineux du caractere d'Achille. » Néarque employe toute la ruse & la dextérité imaginables à réprimer l'emportement de son bouillant Pupille. Il lui rappelle Deidamie, il lui retrace vivement l'amour & les appas de la jeune Princesse ; sa douleur, ses transports s'il étoit découvert ; son désespoir, sa mort s'il faut qu'elle le perde ; & ces puissans motifs l'engagent enfin à se modérer & à se contenir.

Mais il n'étoit plus tems : Ulysse, déja certain de sa découverte, ne cherche plus qu'un moyen d'obliger le Héros travesti à se déclarer, à se trahir lui-même. On sçait le stratagême rapporté par les Poëtes : Ulysse, parmi les présens qu'il offroit à Deidamie, fit trouver comme par hasard

une armure fort riche. Pendant que les femmes étoient occupées à considérer les bijoux, les étoffes & les autres ornemens de leur sexe étalés à leur vûe, la fausse Pyrrha se jette avidement sur les armes, & s'en saisit avec une joie qui fait aussi-tôt reconnoître son sexe. M. l'Abbé Metastasio a conservé le fond de ce stratagême, & changé seulement quelques circonstances. Ulysse présente à Licomede une épée, un casque & un bouclier. A l'instant même, il s'éleve une querelle feinte entre sa suite & celle du Roi. A ce bruit tout le monde sort, excepté Ulysse & Achille. Celui-ci trouve, sous sa main, ces armes brillantes. Il s'anime, il s'enflamme, & décele ainsi son ardeur guerriere.

Ove son ! Che ascoltai ! Mi sento in fronte
Le chiome sollevar ! Qual nebbia i lumi
Offuscando mi va ! Che fiamma è questa
Onde sento auvamparmi !
Ah, frenar non mi posso : all'armi, all'armi !
. . . . E questa cetra

Dunque è l'arma d'Achille ? Ah no : la sorte
Altre n'offre, e piu degne. A terra, a terra,
Vil instromento ! All'onorato incarco
Dello scudo pesante
Torni il braccio auvilito. In questa mano
Lampeggi il ferro. Ah ! ricomincio adesso
A rauvisar me stesso. Ah ! fossi a fronte
Di mille squadre e mille !

» Où suis-je ! Qu'ai-je entendu ! » Ah je sens mes cheveux se dresser » sur mon front ! Quel nuage vient » offusquer ma vûe ! Quelle flamme » subite s'allume dans mon sang! Ah! » je ne puis plus réprimer le trans-» port qui m'agite. Aux armes ! Aux » armes ! . . . . . Mais que tiens-je ! » Une lyre ! Sont-ce là les armes » d'Achille ? Loin de moi, vil instru-» ment ! Que ce bras avili reprenne » enfin l'honorable fardeau du bou-» clier. Que le fer brille dans cette » main ! Je commence à me re-» connoître. Ah ! que n'ai-je en tête » mille & mille escadrons ?

» Ainsi, dit M. Calzabigi, la » découverte d'Achille est heureuse-

„ment terminée (*per la sola forza del suo costume*), par la seule force de „ son caractere, relevé jusqu'ici par „ dégrés avec tant d'énergie, & si „ industrieusement conduit à l'extrê-„me de son impétuosité : & le se-„cond Acte, par cette exclamation „ du Héros, en jettant les yeux sur „ les habits de femme dont il est „ encore vêtu :

Oh vergognosi, oh indegni
Impacci del valor! Come fin ora
Tollerar vi potei! Guidami, Ulysse,
L'arme a vestir Fra questi ceppi avvinto
Piu non far mi penar.

„ Honteux, indignes ornemens ! „ Obstacles à ma valeur ! Comment, „ jusqu'aujourd'hui, ai-je pû vous „ souffrir ! Venez, Ulysse ; guidez-„ moi ! Je brûle de me voir revêtu „ de ces armes, au lieu d'une vile pa-„ rure. Que ces habits me pesent ! „ Allons, c'est trop languir dans ces „ indignes fers !

Enfin, nous voici arrivés à l'ouverture du troisiéme Acte. C'est ici que le Dissertateur nous annonce un bril-

lant contraste, *entre le caractere personnel d'Achille & celui de sa passion amoureuse*. M. Calzabigi admire „ avec „ quelle majesté le Poëte a sçû, dès „ la premiere Scene, relever l'Hé-„ roisme d'Achille, en le faisant „ parler ainsi :

Ah! perche mai le sponde
Del nemico Scamandro
Queste non son? Come si emendi Achille,
Là si vedrà. Cancellera le indegne
Macchie del nome mio di questa fronte
L'onorato sudor! Gli ozi di sciro
Scusera questa spada : e forse tanto
Occuperò la fama
Co' novelli trofei,
Che parlar non potrà de' falli miei.

„ Ah pourquoi ces rivages ne „ sont-ils pas plutôt les bords enne-„ mis du Scamandre ? Là on verra „ comment Achille sçait réparer ses „ fautes. Là, si une indigne foi-„ foiblesse a fait à mon nom des ta-„ ches honteuses, les nobles sueurs „ de ce front les effaceront pour ja-„ mais. Là, cette épée retrouvera les „ momens perdus à Sciros : &, tous

„ les jours peut-être, des victoires „ nouvelles occuperont assez la renom-„ mée, pour lui faire oublier tous „ mes égaremens.

Ulysse s'applaudit des transports héroïques qu'il a sçû exciter dans l'ame de ce jeune Prince. Cette idée lui fournit une comparaison, dans laquelle M. Calzabigi trouve l'enthousiasme de l'Ode (*tutto l'estro della Lirica Poesia*) (*a*).

Del terreno nel concavo seno
Vasto incendio se bolle ristretto
A dispetto del carcere indegno
Con più sdegno gran strada si fà,
Fugge allora ; ma in tanto che fugge
Crolla, abbatte, souverte, distrugge
Piani, monti, foreste, e città.

(*c*) C'est ainsi qu'il faut entendre les mots *Lirica Poesia*. Jamais les Italiens ne se sont avisés de trouver du *Lyrique* dans leurs Opera, excepté leurs *Airs*, tels que celui-ci, où ce genre est admis, pour diversifier, & à l'imitation du *Chœur* ancien, comme on l'a dit plus haut. Il n'y a pas plus de *Lyrique*, il y en a même infiniment moins dans nos Opera François : & l'on ne sauroit, je crois, assigner aucune raison précise de ce nom donné par nos Poëtes à leurs Drames chantans ; si ce n'est qu'ils ayent crû que tout ce qui se chante, bien ou mal, est *Poëme Lyrique*.

„ Si, dans le sein concave de la ter-„ re, un vaste incendie bouillonne „ long tems, retenu par d'épaisses „ barrieres ; il s'en indigne enfin, „ il les rompt avec plus de fureur, „ & s'ouvre par-tout un large che-„ min .... il fuit alors, mais en „ fuyant, il ravage, il ébranle, il „ renverse, il détruit les plaines, „ les montagnes, les forêts & les „ villes.

Un Italien, qui a vû les éruptions du Vesuve & les torrens de feu qu'il vomit par ses ouvertures, doit naturellement être plus frappé de ces terribles images, en mieux sentir la force, la vérité & le sublime Pittoresque.

Mais c'est dans la Scene troisiéme, où le Poëte fait contraster dans tout leur éclat les deux caracteres du Héros & de l'Amant, que le Dissertateur nous offre un modéle en ce genre. Il faut, dit-il, la relire toute entiere. Aussi ne pensons-nous pas à la rapporter ici : nous en avons d'ailleurs donné un fragment, dans notre dernier Extrait (*a*).

(*d*) Journal de Juillet, pag. 33.

Tout ce que la tendresse & le désespoir peuvent suggérer de plus touchant à une Amante délaissée, Deidamie l'employe pour retenir Achille. Tout ce que l'éloquence & la politique ont de plus persuasif, Ulysse le met en œuvre pour l'engager à partir. Il hésite, il balance; mais l'amour de la gloire le fait pancher à suivre Ulysse. „ C'étoit pour ce moment critique, ajoute M. Calzabigi, que le Poëte réservoit *le dernier effort de l'Amour*. La Princesse succombe enfin à la douleur, & tombe évanouie aux yeux de son Amant. A ce coup, l'Achille guerrier disparoît; l'Achille amoureux prend sa place: mais tous ces combats, entre les deux caracteres, sont enfin terminés par Licomede. Ce Prince décide qu'Achille ira au siége de Troyes, mais qu'auparavant il épousera sa chere Deidamie.

C'est ce caractere d'Achille, & d'Achille amoureux, que le Dissertateur oppose à celui d'Achille, amoureux aussi, dans l'Iphigenie de Racine. Ici la matiere devient délicate: &

pour nous garantir de toute imputation de part ou d'autre, nous quittons jusqu'à l'emploi de *Rédacteur*, en nous bornant à la fonction de Traducteur littéral. C'est donc à présent M. Calzabigi, qui prend la parole.

„ Il se présente ici, fort à propos, une occasion d'examiner comment un célébre Poëte François a manié, dans une de ses Tragédies, le brillant caractere d'Achille; afin que par ce parallele on voye encore mieux l'extrême exactitude de M. l'Abbé Metastasio. En cela, je suis fort éloigné de prétendre diminuer le moins du monde la gloire de Racine, justement acquise par un grand nombre de Tragédies, si tendres, si sublimes, en un mot si parfaites, qu'on peut hardiment les comparer aux meilleures des Grecs. Je n'ai d'autre but que de détromper ceux qui placent notre Poëte, non-seulement au dessous de ce grand Homme, mais plus bas encore que divers Tragiques d'une bien moindre réputation.

„ Le bouillant Achille paroît, dès la seconde Scene du premier Acte; mais on n'y voit aucune vivacité de couleur, nulle hardiesse de pinceau qui fasse véritablement briller son caractere. Dans l'endroit même, où il rappelle les prédictions faites à Thetis sa mere, qu'il mourroit au siége de Troyes; dans ces vers, où le Poëte a voulu faire connoître Achille par une noble indifférence sur les decrets des destinées, & par des sentimens héroiques sur le mépris de la mort; là même il semble que deux mots, pour le moins inutiles, affoiblissent son Héroïsme. Achille s'exprime ainsi:

„ *Je puis choisir*, dit-on, *ou beaucoup*
„ *d'ans sans gloire*,
„ *Ou peu de jours suivis d'une longue*
„ *mémoire.*

„ Avec ce *dit-on*, qui met en doute si la prédiction est vraye, & par conséquent s'il mourra devant Troye, il diminue beaucoup le mérite de la résolution dont il a fait parade; c'est de se soumettre à son sort, pourvû qu'il achete à ce prix une gloire immortelle: &

qu'en effet il doute de la vérité de cette prédiction, c'est ce qui paroît encore par cet autre Vers;

Moi! je m'arrêterois à de vaines *menaces?*

„ On ne sçauroit nier que cette incertitude du Héros, sur le destin qui l'attend sous les remparts de Troye, ne fasse tort à son caractere; & qu'il ne fût beaucoup plus conforme, à l'idée que nous en a donnée toute l'Antiquité, de le représenter persuadé, certain d'y mourir, mais cependant très-résolu de se sacrifier pour acquérir une éternelle renommée.

„ Depuis cette seconde Scene du premier Acte jusqu'à la sixiéme du second, on ne voit plus l'ardent Achille. Il sembleroit néanmoins que l'impatience naturelle de son tempérament devroit le ramener plus souvent sur la Scene. Qu'on fasse réflexion aux événemens dont il s'agit, & qui doivent tous intéresser si vivement un cœur tel que le sien; le retardement de la flotte des Grecs, le silence des

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio. 3. Extrait.*

,, vents, l'Oracle fatal, & l'arrivée d'Iphigenie : qu'on observe cette patience, ou plutôt cette négligence avec laquelle Achille amoureux différe si long-tems de voir sa Maîtresse: & dans la courte Scene où cette Princesse l'évite avec une affectation si marquée, ce Héros si prompt, si impétueux, ou ne veut point, ou n'ose la suivre, pour sçavoir d'elle les motifs d'une si étrange conduite. Il reste là, pour s'entretenir avec Eriphile dans la Scene septiéme, faisant des refle-xions & des raisonnemens sur les Discours de Calchas, de Nestor & d'Ulysse, mais n'opérant rien avec chaleur ni avec audace; seuls caracteres distinctifs d'Achille, & d'Achille amoureux.

,, Dans les 3 & quatriéme Scenes du troisiéme Acte, il s'occupe à raconter à Clitemnestre, que Neptune & les Vents seront enfin appaisés par un sacrifice que Calchas prépare, & à donner la liberté à Eriphile. Dans la cinquiéme, où Arcas vient annoncer à ce Héros peu endurant que sa *Fiancée* est

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio. 3. Extrait.*

destinée pour victime, par son propre Pere, il se contente de s'écrier :

. . . . lui !
Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter !

,, Sentimens, qui bien loin d'exprimer particuliérement le caractere d'Achille, d'Achille Amant, d'Achille *fiancé*, pourroient également convenir à tout autre Personnage qui se trouveroit présent à cette déclaration si cruelle & si déplorable, pour peu qu'il prit d'intérêt au sort de l'infortunée Iphigenie.

,, Mais qu'à cette nouvelle, & dans le cours de cette Scene, le Héros ne montre aucun de ces emportemens subits, de ces violents transports qui forment le propre de son caractere, c'est ce qu'on voit par le silence qu'il garde patiemment, pendant que les autres Acteurs ont le tems de réciter encore une douzaine de Vers. Il ne paroît sor-

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio. 3. Extrait.*

tir un peu de sa léthargie, qu'au moment où Clitemnestre se prosterne à ses pieds, mais par un simple mouvement de surprise, car c'est assurément tout ce que peut signifier cette exclamation... *Ah, Madame!* Puis il attend, d'un grand sang-froid, que Clitemnestre lui déclame une longue priere de dix-huit ou vingt Vers; sans donner aucun signe de sensibilité dans un contraste si terrible de passions, qui sembleroient en ce moment devoir mettre en piéces le cœur d'un jeune Prince fier, amoureux, violent, tel qu'on nous peint Achille.

» On le voit seulement, dans la septieme Scene, faire des refle-xions sur l'outrage que lui fait Agamemnon, & proposer à Iphigenie de la venger; l'*impiger iracundus, inexorabilis, acer*, se réduit à *sillogiser*, dans un long Dialogue de plus de cent vers, avec sa Maîtresse, & à examiner si elle doit encore conserver quelque égard pour un Pere barbare, qui veut l'immoler. Ensuite, les deux Princesses lui

CRITIQUE. *Poësies dramat. de M. Metastasio. 3. Extrait.*

proposant, pour unique ressource, le *pauvre* expédient de se présenter en Suppliantes devant Agamemnon, Achille y consent aussitôt, par ces vers, qui pourroient paroître médiocres à un Observateur difficile :

. . . . Il faut donc vous complaire.
Donnez lui, l'une & l'autre, un conseil salutaire :
Rappellez sa raison ; persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, & sur tout pour le sien.

» Dans la Scene sixieme du quatrieme Acte, on reconnoît un peu plus l'Achille d'Homere, & son caractere commence à sortir davantage; ainsi que dans la seconde de l'Acte cinquieme, lorsque notre Héros veut enlever Iphigenie, où tout ce qu'il dit est digne de lui. On le retrouve aussi, tel qu'Achille doit être, dans tout ce qu'Ulisse rapporte de lui à Clitemnestre (Scene derniere), en lui racontant l'évenement

„ ment du sacrifice, & bien des „ gens, peut-être, auroient désiré „ de voir ce récit en action; ce qui „ se pouvoit très-bien exécuter, com- „ me notre Poëte l'a fait avec suc- „ cès dans le *Demophon*. En effet, si „ l'on peut appliquer, à quelque par- „ tie de la Tragédie, cette maxime „ d'Horace,

Segnius irritant animos demissa per aures
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus......

„ c'est certainement à des cas tels „ que celui-ci; car le premier devoir „ du Poëte Tragique, étant de faire „ *saillir* les caracteres qu'il introduit „ sur la Scene, il n'est pas douteux „ que celui d'Achille n'eut pû se dé- „ ployer avec plus d'avantage, & „ fournir au Poëte un beau champ „ pour le faire briller de tout son „ coloris, en le mettant dans le „ point de vûe le plus propre à re- „ cevoir une grande lumiere; au lieu „ que le récit, en énervant l'action, „ doit nécessairement produire des

„ mouvemens plus foibles dans l'a- „ me, non des Spectateurs, mais „ des Auditeurs,

„ Il faut même observer ici, que „ pour avoir tronqué de la sorte l'é- „ venement du sacrifice, Racine „ s'est privé du grand moyen qui „ s'offroit à lui si naturellement, de „ tenir en suspens les affections des „ Spectateurs, entre la crainte, la „ compassion, & l'espérance. L'hor- „ reur de ce Spectacle ne devoit „ point l'arrêter; elle auroit cessé, „ dès qu'il lui auroit plû, par l'uni- „ que secours d'Achille, aussi-tôt que „ la terreur seroit parvenue dans leur „ ame au dernier période. En tour- „ nant ainsi son dénouement, il s'é- „ pargnoit l'embarras de cette Eri- „ phile & de Doris sa Confidente; il „ rendoit le sujet plus simple, l'ac- „ tion plus serrée & plus intéressante.

„ Enfin j'ajouterai encore une „ réflexion; c'est qu'en voyant d'a- „ bord tant d'*hésitation* dans Achille, „ au commencement de la Tragédie, „ & tant de chaleur à la fin, un Lec- „ teur non prévenu pourroit faci- „ lement se tromper à son caracte-

„ re: il s'imagineroit voir un hom- „ me naturellement prudent, cir- „ conspect, adonné à la réflexion, „ mais qui poussé à bout, & mis *au* „ *pied du mur* par les insultes d'Aga- „ memnon, suivroit plutôt une im- „ pulsion étrangere & forcée, que „ l'impétuosité de son caractere, & „ les transports de son amour.

„ Peut-être m'opposera-t-on que „ le parallele est défectueux, entre „ l'Achille de notre Poëte & celui „ de l'illustre Racine; parce que dans „ la Tragédie de M. l'Abbé Metas- „ tasio, ce Héros est le premier Per- „ sonnage, & qu'il n'est qu'en se- „ cond dans celle du Poëte Fran- „ çois. Pour le prouver, on pour- „ roit prétendre que les deux pre- „ miers rolles sont ceux d'Agamem- „ non & d'Iphigenie, l'un comme „ chef de toute la Grece réunie, „ l'autre comme objet du fatal Ora- „ cle; & selon ce raisonnement, „ Achille ne seroit plus qu'un per- „ sonnage inférieur. Voici ma ré- „ ponse:

„ Il est évident que dans cette „ Piece, Achille ne joue point un

„ personnage subalterne. L'intérêt, „ ou du moins la plus grande par- „ tie, roule sur lui, sur sa passion: „ il s'agit de sa Maîtresse, *de sa Fian-* „ *cée*, qu'il adore, dont il est ten- „ drement aimé; c'est elle qu'on „ demande, qu'on veut sacrifier, „ que des Prêtres barbares réclament „ au nom du Ciel, pour l'égorger au „ pied des Autels, que la flotte, l'ar- „ mée, veulent immoler à leur fa- „ natisme, qu'un Pere ambitieux „ livre au couteau sacré, & qui en- „ fin, si son Amant l'abandonne, n'a „ point à espérer d'autre secours hu- „ main. Dans la conduite de l'ac- „ tion, tous les esprits sont tendus, „ sont tournés vers Achille; lui seul „ est craint d'Agamemnon: c'est „ pour le persuader, qu'Ulisse dé- „ ploye toute son éloquence; c'est à „ lui seulement que Clitemnestre a „ recours; c'est de lui que naissent les „ difficultés, en lui que consiste „ l'unique obstacle: tous les inci- „ dens le regardent; la catastrophe „ ne sauroit s'accomplir sans lui. „ C'est Achille en un mot, qui, au „ commencement du sacrifice,

„ *Epouvantoit l'armée, & partageoit*
„ *les Dieux.*

» C'est lui, qui développe tous les nœuds, qui force les Dieux à se contenter d'une autre victime, qui dit à Clitemnestre,

Votre fille vivra, je puis vous le prédire;

» qui la rassure par ces mots,

Cet Oracle est plus sûr que celui de
Calchas,

» & qui lui tient parole; qui l'emporte enfin sur tous les Grecs conjurés, sur Calchas, sur Agamemnon, sur l'Oracle, & sur les Dieux mêmes.

» Supposons cependant que contre l'évidence, quelqu'un pût s'obstiner à soutenir qu'Achille est ici un Personnage subordonné; je le prierois de refléchir, qu'au lieu de justifier le célebre Racine, il chargeroit ce grand homme d'une faute plus grave. L'Antiquité n'a point de nom plus grand, plus

„ glorieux, qu'elle ait célébré avec plus d'éclat, que celui d'Achille; point de caractere plus sublime; ni d'actions plus brillantes, que celles qu'Homere lui attribue. Les Poëtes, d'un commun accord, lui ont assigné parmi les Héros la premiere place. Un Auteur ne peut donc, sans s'exposer à la Critique, le déplacer de ce rang suprême, ni le dégrader du poste éminent qu'il occupe depuis tant de siecles. Horace en a fait un précepte, & c'est Achille qui lui fournit son premier exemple.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor: honoratum si forte reponis Achillem, &c.

A ces objections du Dissertateur, qui toutes, peut-être, ne resteront point sans réponse, faisons succéder nos observations sur la Tragédie d'Achille à Sciros. Nous finirons par quelques remarques, sur sa Critique d'Iphigenie

Le sujet d'Achille à Sciros est sans doute des plus heureux, pour un Poëte, qui cherche les siens dans

la Nature, & qui est en possession de peindre avec la liberté Italienne. Ainsi, dans cette Langue, les tendres entretiens d'Achille avec Deidamie, les emportemens du jeune Héros, l'humeur, la *bouderie*, les plaintes qu'il fait à son Gouverneur, tout cela conserve un caractere noble, héroïque, & digne du Cothurne. Et ce seroit en vain qu'on objecteroit, à l'Auteur, la trop grande simplicité de ce fond Dramatique. On n'y trouve, à la vérité, aucun de ces incidens Tragiques, qui mettent du moins en danger les principaux Personnages; point de sang répandu: la catastrophe est heureuse pour le Héros, pour son Amante, sans qu'il en coute pour cela le malheur de personne. Avec du génie & de l'art, on trouve, dans cette simplicité, de quoi remplir trois Actes, & soutenir l'intérêt jusqu'à la fin. Racine lui-même a fait cinq Actes du sujet de Berenice, plus simple encore & très-intéressant, dont le dénouement, il est vrai, n'est point heureux, mais n'a rien aussi de funeste.

Celui du Philoctete, qui a eu depuis peu un si grand succès, est aussi favorable que tous les Personnages peuvent le désirer; & le sujet ressemble fort à celui du Drame Italien. Achille partira-t-il? Philoctete partira-t-il? voila le nœud de tous les deux; cependant l'intérêt augmente toujours graduellement, dans l'une & dans l'autre.

En François, au contraire, il semble qu'on n'ait pas trouvé le sujet d'Achille à Sciros, assez rempli, ni assez sérieux pour une Tragédie. En 1737. celle de M. l'Abbé Metastasio fut traduite en Prose, par le célebre Abbé Desfontaines. M. Guyot de Merville donna, la même année, une piece en trois Actes, en Vers, qui fut représentée par les Comédiens François, sous le titre d'*Achille dans l'Isle de Sciros*, Comédie Héroïque (*e*).

On n'osa l'appeller Tragédie: en effet, il y a, dans la décence extérieure de nos mœurs & dans la dé-

[*e*] Cette piece se trouve chez Chaubert, ainsi que la traduction de l'Abbé Desfontaines.

licatesse de notre Langue, je ne sçais quoi d'austere & de difficile, qui auroit exclu un tel sujet de la Scene Tragique. L'idée d'un jeune Héros, déguisé en fille auprès d'une Princesse qu'il aime, & dont il est aimé, passant avec elle sa vie dans son appartement, au milieu de ses Femmes, & jouissant enfin de toutes les privautés que son déguisement autorise; cette idée, dis-je, est bien voisine d'une nuance de ridicule. Ajoutez ce que nous apprend la Mithologie; que sous ce même déguisement, Achille fut pere de Pirrhus, ou Néoptoleme. Il seroit assez naturel à un Parterre bouffon, de se figurer la Princesse dans l'embarras d'une maternité prochaine, & de parodier ses tendres reproches au fugitif Achille, par les amoureuses *Complaintes* de *Fanchon* ou *Catin* à *Jolicœur* ou *la Tulipe*.

Soit plus d'indulgence dans les Spectateurs, ou moins de penchant à la plaisanterie, il est certain que l'*Achille en Sciros* n'a jamais fait naître, à la représentation sur tous les Théâtres étrangers, ces allusions ma-

lignes, ces saillies terrassantes, ces burlesques applications si redoutées de nos Auteurs Dramatiques. Le sujet en a toujours été regardé comme noble & théâtral; & cet Opéra, qu'on joue encore fréquemment, fut représenté avec beaucoup d'éclat aux augustes nôces de leurs Majestés Impériales, actuellement régnantes.

Ce fut, selon l'usage, un *Castrato*, qui fit le rôle d'Achille. L'état équivoque de ces Musiciens les rend propres à représenter également les deux sexes. On conçoit qu'un de ces *Virtuosi*, avec de la jeunesse & une jolie figure, peut aisément soutenir l'illusion, & donner au déguisement la plus parfaite vraisemblance; le goût même en est comme naturel en Italie, où ces travestissemens, qui confondent les deux sexes, ne manquent guere de réussir (*f*).

[*f*] Nous avons parlé, dans une note, des déguisemens que M. l'Abbé Metastasio introduit souvent dans ses Drames; mais dans les cas même où le rôle n'en exige point, rien n'est si ordinaire & si agréable, dans les Opera d'Italie, que de voir des Actrices habillées en homme. Pour peu qu'elles soient jolies & bien faites on sent tout l'avantage

Nous n'avons pas la même facilité dans nos Spectacles: ainsi lorsqu'on donna, au mois d'Octobre 1737, la Comédie Héroïque, intitulée *Achille dans l'Isle de Sciros*; ce fut le sieur Dubois, habillé en femme, qui fit le personnage d'Achille. *Cette Piece eut un succès médiocre*, nous écrit un homme d'esprit & de Lettres, fort instruit de tous ces détails; *quoique l'Auteur l'eût composée d'après celle de Metastasio, ou plutôt d'après la traduction de l'Abbé Desfontaines. Elle ne fut jouée que huit petites fois.* Nous n'avons sous les yeux, ni la Comédie, ni la Traduction: ainsi nous ne jugerons point, si la premiere méritoit un succès plus brillant. Revenons à la Critique d'Iphigenie.

Celle que M. Calzabigi fait, en particulier, du caractere d'Achille dans cette Tragédie, nous a paru fondée à plusieurs égards: du moins

que ce déguisement leur donne. On y sacrifie un peu la vraisemblance. Personne n'est choqué de voir une fille de seize ou dix-sept ans jouer le rôle d'un Empereur, d'un Roi, d'un Ministre ou d'un Général.

celui d'*Achille à Sciros* nous a paru plus vrai, plus frappé, plus animé, sans être moins grand & moins intéressant: les passions, les foiblesses même d'un âge voisin de l'enfance, ne déparent point un Héros adolescent. Dans cette Piece & dans Iphigenie, Achille est à peu près du même âge: dans la seconde cependant, il balance, il pese, il raisonne, il refléchit trop; sa sensibilité est plus fiere que tendre; on y retrouve, un peu tard, la colere d'Achille; & quoi qu'Eriphile, jalouse, envie à sa Rivale les larmes qu'il a versées pour elle, on ne voit point de Scene où ce jeune Héros s'atendrisse, au point d'en répandre. Enfin Boileau même, qui d'ailleurs a si bien fait l'éloge d'Ighigenie, semble avoir indiqué une autre maniere de peindre Achille, moins parfait peut-être, mais plus ressemblant:

A ces petits défauts, marqués dans sa
Peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la Na-
ture.

Et ce sont *ces petits défauts* qui

n'ont point échappé au pinceau de M. l'Abbé Metastasio ; ce sont eux qui contrastent si heureusement avec le germe, à peine éclos, des vertus héroïques, & qui fondus avec elles, donnent à son tableau un coloris si vrai, si frais, & si brillant.

Nous ne souscrirons pas aussi volontiers à l'observation du Dissertateur, sur le dénouement de la Tragédie Françoise : il voudroit que Racine, au lieu d'en faire faire le récit par Ulisse, l'eut mis en action, & qu'il eut présenté, aux Spectateurs, la pompe funeste du sacrifice. Il semble désaprouver entierement, comme un *impaccio* (un embarras) le personnage d'Eriphile, & vouloir que le nœud fut coupé par l'épée d'Achille, sans le secours de l'inspiration, ni du merveilleux de la Fable. Nous trouvons à ceci quelques difficultés.

D'abord il est très-vrai que dans un Opéra, tel que le Démophon, dont M. Calzabigi nous cite ici l'exemple, & dans plusieurs autres dont il n'a point parlé, le dénouement en action produiroit un plus bel effet. L'ordre & l'éclat, avec lesquels on

expose, sur la Scene Italienne, ces pompeuses cérémonies ; la vaste étendue du Théâtre, prolongée encore par l'illusion de la perspective ; la magnificence des décorations, le nombre & l'habillement des *Comparse*, ou chœurs muets, qui représentent sur une même Scene la Cour, l'Armée, les Prêtres, les Sacrificateurs, les Haruspices, les victimaires, revêtus de leurs ornemens distinctifs, portant les haches, les couteaux, les vases, les pateres, enfin tout l'appareil des sacrifices ; ce superbe cortége dans un morne silence, s'avançant en colomnes au son des instrumens ; une marche, où le Musicien déploye tout son talent pour inspirer une horreur sacrée, en caractérisant ce que la Religion a de plus auguste, de plus lugubre, & de plus terrible : tout cela sans doute forme un ensemble frappant, un spectacle infiniment supérieur à tout ce que nous admirons en France. Quel enchantement pour les Spectateurs, & sur tout pour les gens de Lettres ! On se croit transporté au milieu de Rome ou d'Athenes ; l'Amateur de

l'antiquité voit la Diane d'Ephése, la Venus de Gnide, Jupiter Olimpien, leurs Temples, leurs Autels ; il parcourt, il reconnoît avec transport les différens ordres de la Hiérarchie Payenne ; il se retrace les beaux jours des Arts & du Génie ; pénétré d'un noble enthousiasme, il jouit plus délicieusement, mais il ne jouit pas seul : le Bourgeois le plus lourd, le Courtisan le plus ignoré, la femme la plus frivole, tout est séduit, tout est entraîné ; rien ne résiste à la magie du spectacle, au charme puissant de l'harmonie : déja les cœurs sont attendris, les larmes prêtes à couler..... La colomne s'ouvre, la jeune victime, toute vêtue de blanc, le front couronné de guirlandes & de bandelettes, vient, à pas chancelans, tomber demi pâmée au pied de l'Autel : là d'une voix entre-coupée de sanglots, de gémissemens, elle prononce un morceau pathétique de récitatif accompagné, chef d'œuvre de la composition, où il n'y a pas un coup

[g] En termes de l'Art, *Recitativo obligato.*

d'archet, dont une ame sensible ne soit délicieusement déchirée. Qui pourroit alors retenir ses pleurs ? la nature, dans ce moment, déploye plus de mouchoirs, que la mode & l'affectation n'en ont établi parmi nous, à tant de Comédies modernes.

Mais ce charme, cette magie, est le partage de l'Opéra, ou Tragédie chantante. La Tragédie déclamée, telle que l'Iphigenie de Racine, n'admet plus, depuis long-tems, ces pompeux Spectacles. Est-ce avec raison qu'on les en a retranchés ; ils ne peuvent affecter, qu'à la faveur d'un appareil magnifique, d'un nombreux Orchestre, d'une excellente Musique, & d'une superbe décoration. (*h*) Dénué de tous ces secours,

[*h*] Telle est, dans ce genre, la nécessité de traiter les objets en grand, qu'il ne peut souffrir la médiocrité ; tout doit y être immense, nombreux, éclatant. Il n'y a pas de milieu entre les deux extrêmes du plus beau ou du plus chétif. Aussi tous les Théâtres, même de l'Italie, n'y sont-ils pas également propres. Naples, Milan, Turin, & quelques autres Capitales en ont seules d'assez vastes & d'assez superbes ; comme dans les Païs étrangers, Dresde, Berlin,

le dénouement d'Iphigenie vaut mieux en récit qu'en action. Si Racine l'avoit hasardé sur la Scene, comme notre Dissertateur paroît le désirer, cela n'auroit pû faire qu'un spectacle froid, mesquin, nud, inanimé. L'illusion théâtrale, ou n'auroit pas commencé du tout, ou ne se seroit pas soutenue assez longtems, pour porter à leur comble, la terreur & la pitié; le Spectateur

Madrid, & un petit nombre de Cours, jalouses de cette magnificence. C'est-là qu'on peut risquer de mettre sur la scéne, non-seulement des Sacrifices, mais des Batailles, des Assauts, des Triomphes Romains, des Nôces Royales, & d'autres cérémonies d'éclat. C'est-là qu'on voit, sur le Théâtre, des Chars attelés à l'antique, à quatre chevaux de front, & des troupes entieres de Cavalerie en faire le tour & s'y promener, avec autant d'aisance que sur une esplanade: choses dont la plûpart de nos François n'ont pas même l'idée. Les uns, dont l'imagination reste confinée dans un cercle étroit de petits objets, prennent tout ce qui est au-delà pour des exagérations de Gazetiers. Les autres, affectant de mépriser tout ce qu'ils ne connoissent point, traitent ce superbe appareil d'étalage puérile; pendant qu'ils admirent la Descente d'un Dieu pendu à quatre cordes, ou la manœuvre d'un Héros de cinq pieds huit pouces sur un vaisseau de trois pieds de quille.

tranquille auroit sçû à quoi s'en tenir, & attendre sans émotion, comme sans incertitude, un Libérateur pour l'innocente Princesse. C'en est assez, je crois, pour justifier Racine, du défaut d'action dans son dénouement.

M. Calzabigi nous permettra aussi de ne point adopter son jugement sur Eriphile. Loin que ce Personnage nous paroisse comme à lui un *impaccio*, nous croyons qu'il étoit absolument nécessaire, & pour la conduite, & pour la catastrophe. C'est Eriphile, qui en avertissant Calchas, porte au dernier période, le principal intérêt de la Piece, c'est-à-dire, le danger d'Iphigenie; c'est elle qui la traîne, pour ainsi dire, au pied de l'Autel; c'est elle enfin, que cette perfidie rend odieuse au Spectateur, & qui ne peut l'expier qu'en s'immolant elle-même à la place d'Iphigenie.

Il n'étoit guères plus possible de réserver le dénouement à la seule valeur d'Achille. Sans l'inspiration de Calchas & la mort d'Eriphile, Iphigenie ne pourroit être sauvée que par

un combat; & ce dénouement ne produiroit point les heureux effets qui résultent de l'autre, c'est-à-dire la réunion de tous les Grecs, la réconciliation d'Achille avec Agamemnon, Ulysse & les autres Chefs de l'armée, son mariage avec la Princesse, enfin les Vents si désirés qui étoient le prix du sacrifice, le départ de la flotte, & la joie universelle.

Nous connoissons si bien la solidité & la justesse d'esprit, dont M. Calzabigi a donné tant de preuves dans sa Dissertation; nous sommes si sûrs de son amour du vrai, de son impartialité & de sa modération, que nous allons finir par une observation générale sur sa méthode. Voici le résultat de toute sa Dissertation, ou du moins, ce qu'on peut conclure de cette maniere de raisonner.

„ Je veux démontrer que les Tra„ gédies de M. l'Abbé Metastasio sont „ des Drames parfaits, des modéles „ de Tragédie. Il s'agit de prouver „ qu'il a réussi supérieurement, dans „ les caracteres, dans la conduite, „ dans le dialogue, &c: & pour „ cela je choisis, je prens successi-

„ vement tous les plus beaux mor„ ceaux, les plus parfaits, les plus „ réguliers, dans ces différens gen„ res. J'en fais valoir, j'en fais sen„ tir, j'en développe les beautés, „ & je conclus ensuite ce que j'ai „ avancé; que les Drames de mon „ Auteur réunissent en eux toutes les „ perfections du genre, & sont au „ moins égaux, sinon supérieurs, à „ toutes les meilleures Tragédies an„ ciennes & modernes.

Nous n'examinons point le fond de la question. Pénétrés d'une juste admiration pour les grands Tragiques de l'Antiquité, & pour des Modernes tels que les Corneilles, les Racines, les Crébillons, les Voltaires, nous n'en payons pas moins, à M. l'Abbé Metastasio, le tribut d'éloges qu'il est sûr d'obtenir de tout ce qui pourra le lire, ou l'entendre en original. Nous sommes sur-tout enchantés de cette abondance, cette facilité, cette richesse d'expression, qui caractérise son stile, qui y fait briller par tout la clarté, l'élégance, les graces; de cette douceur, cette harmonie, cette

versification aisée & coulante, qui joint le naturel de la conversation au sublime de la Poësie; de cette connoissance du cœur & de la marche des passions, mais principalement de cette théorie de l'Amour, qui lui en fait développer si heureusement tout le méchanisme, qui lui fait saisir les nuances les plus délicates du sentiment, & varier ses effets avec un art caché sous le coloris de la Nature.

Pour s'en convaincre, il faut du moins lire, avec attention, les Drames de l'illustre Auteur; & nous osons répondre qu'on les lira avec plaisir, pour peu que l'on soit capable de les entendre. C'est encore un grand avantage de M. l'Abbé Metastasio, que de tous les Poëtes Italiens, il est, sans contredit, le plus facile & le plus intelligible.

Mais ce seroit en vain, que notre ingénieux Editeur auroit espéré d'établir son système, *de la perfection Dramatique, reunie dans les Tragédies de son Auteur*, par la méthode dont nous avons fait une courte analise. Cette maniere de raisonner paroîtra toujours peu exacte au Lec-

teur le plus désintéressé, & vicieuse sans doute à un Adversaire. Celui-ci soutiendroit qu'un nombre d'exemples choisis, & tirés par fragmens, des Ouvrages d'un Poëte qu'on veut préconiser, présentés à leur avantage, & dans le jour le plus brillant, ne prouvent rien pour le total de ces mêmes Ouvrages, ni pour la perfection de chacun d'eux en particulier: il faudroit alors, de deux choses l'une; ou reconnoître la foiblesse d'un raisonnement, dont la conséquence est toujours de la partie au tout, ou s'engager avec le même Antagoniste, dans des discussions infinies sur chaque endroit foible qu'il voudra choisir, & citer à son tour, pour rétorquer, contre le Panégiriste, sa maniere de raisonner, & le combattre enfin avec ses propres armes.

Ce vice de méthode ne doit pas être pris, dans M. Calzabigi, pour la marque d'un esprit faux. La justesse du sien, la netteté, l'ordre de ses idées, & la force de son raisonnement, se manifestent assez dans les différens morceaux que nous

avons traduits, & concourent, avec l'aménité du stile, à faire de sa dissertation, un Ouvrage aussi instructif qu'agréable. On doit pardonner un peu d'enthousiasme à l'admiration & à l'amitié; ces deux sentimens inspiroient notre Dissertateur: mais s'ils l'ont quelquefois emporté au delà des bornes étroites du sillogisme, ils ne l'ont jamais égaré au point de méconnoître la raison, la vérité, ni les bienséances. Critique circonspect, autant qu'Ecrivain élégant, on ne le voit jamais risquer ces décisions tranchantes, ces allégations vagues, ces assertions de pur caprice, ces jugemens portés sans connoissance de cause, sur les Auteurs & les Nations: langage de la présomption, mal soutenu par l'ignorance.



HISTOIRE NATURELLE.

ESSAI sur l'Histoire Naturelle des Corallines, & d'autres productions marines du même genre, qui se trouvent sur les Côtes d'Angleterre & d'Irlande, &c. avec la description d'un gros Polype Marin, pris vers le Pole du Nord: par M. Ellis, de la Société Royale de Londres in-4°.

LEs Naturalistes s'accordent peu sur la nature des *Corallines*, & des autres productions de la Mer: elles sont regardées par les uns, comme des végétaux; par les autres, comme l'ouvrage des Animaux. On accorde ici le premier rang à M. de Jussieu, parmi ceux qui ont embrassé cette derniere opinion.

Après avoir observé qu'un grand nombre d'Insectes étoient logés dans les différentes parties des productions

Hist. Nat. *Productions Marines.*

trons Maritimes, il avança le premier, que ces corps eux-mêmes étoient des étuis composés par les mêmes Insectes, pour leur demeure. On a beaucoup écrit pour & contre ce systême. M. Ellis croit décider la question, & se flatte de prouver par ses expériences, autant que par ses raisonnemens, que les productions marines sont réellement des étuis qui renferment les *Polypes* Marins.

Il raconte que dans l'Isle de *Sheppey*, il a eu l'occasion de voir avec un bon microscope, ces substances, qu'on appelle *Corallines branchues*, vivantes dans l'eau de la Mer, & qu'il s'est pleinement convaincu que ces plantes apparentes étoient des animaux réels, couverts de leurs étuis comme d'une peau; qu'ils n'étoient point mobiles, mais attachés aux écailles d'huitres, de moules, & à d'autres substances, &c.

Il dit encore, que dans un autre voyage qu'il fit avec M. *Ehret*, *à Brighthelmstone*, en Sussex, ils eurent l'occasion de voir des *Corallines* en mouvement; que les Polypes sont contenus dans des calices,

Hist. Nat. *Productions Marines.*

soutenus par une longue tige, qui paroît pleine d'anneaux, tournés en forme de vis, & qu'on peut aisément distinguer au milieu de ces tiges, ou dans ces petits étuis, l'espece de fil, ou la partie foible & tendre de l'animal, qui est unie au bas de chaque Polype.

Sur différentes parties des Corallines, il y a plusieurs petits corps, qui paroissent, au travers du microcospe, autant de vesicules ou de vessies. J'avois ignoré, ajoute M. Ellis, quel étoit l'usage de ces vesicules, jusqu'au voyage que je fis dans ce Pays; mais j'ai découvert que ce sont des matrices, ou des habitations de jeunes Polypes, qui sont produits, ça & là: ces vesicules, qui ne paroissent qu'en certaines saisons de l'année, selon les différentes especes de *Corallines*, & qui tombent alors, comme les fleurs ou les graines des plantes, ont fait conclure mal-à-propos à plusieurs personnes, qui n'avoient jamais vû ces animaux vivans dans leurs étuis, que c'étoient des capsules, où les graines de ces plantes étoient renfermées.

Hist. Nat. *Productions Marines.*

Les Polypes vesiculaires tombent, dès qu'ils sont arrivés à leur maturité; & la plûpart de ces étuis, ou vessies, disparoissent avec eux.

On remarque dans plusieurs des Corallines, qui poussent des branches d'une maniere si élégante, que les petits Polypes acquerent une couverture testacée, comme les petits limas ou escargots: ces petites écailles peuvent devenir plus grandes; & déposées sur des rochers, elles se déploient & s'étendent, sans doute, dans cette belle forme où nous les voyons.

Comme ces productions sont très-tendres, & que les Polypes se rident, si-tôt qu'ils sont exposés à l'air, on n'a pas eu peu de peine à en trouver dans leur état naturel, pour les examiner avec le microscope; ce qui est, peut-être, en partie cause qu'on a si long-tems disputé sur leur vraie nature. M. *Ellis* nous assûre, qu'en conservant différentes especes de Corallines dans l'esprit de vin, il a pû observer leur vraie figure & celle de leurs Polypes; il recommande la méthode suivante, à ceux qui veulent avoir, dans leur perfection,

Hist. Nat. *Productions Marines.*

plusieurs sortes de Corallines, & d'autres productions de la Mer.

„ La plus grande variété de *Corallines* se trouve sur ce qu'on appelle généralement huitres de rocher, ou sur ces lits d'huitres qui ont été abandonnés depuis quelque-tems. Aussi-tôt que les Pêcheurs ont tiré les huitres de la Mer, il faut les mettre dans des baquets pleins de la même eau, parce que ces animaux, comme on vient de le remarquer, sont d'une nature si tendre, que l'air les ride aussi-tôt; on peut les transporter alors sur le rivage, faire tomber les Polypes avec des tenailles, en les prenant par l'endroit le plus proche des écailles, & les mettre ensuite dans des vases de terre blanche, qu'il faut remplir aussi d'eau claire de la Mer. Au bout d'une heure, & peut-être plûtôt, ces petits animaux commenceront à se rétablir de la violence qu'ils ont essuyée, & à s'étendre dans leur forme & leur grandeur naturelle; c'est une observation que chacun peut faire,

» par le moyen d'une bonne lentille, » dont le foyer soit d'environ deux » pouces. On peut prendre d'abord » ceux qu'on apperçoit étendus & » vivans, & les mettre tout de suite » dans quelques esprits ou liqueurs. » On doit avoir soin de les tenir quel- » que tems dans un vase ouvert : en- » suite, les renfermant dans une » grande bouteille de verre, pleine » de la même liqueur, & bien bou- » chée avec des bouchons de liége, » on en peut envoyer fort loin une » grande variété, sans faire tort à » la figure des animaux. M. Ellis » donne son expérience pour garant.

On peut encore essayer la méthode suivante : mettez les Huitres & les Corallines dans un grand vase de terre ou de bois, dans lequel vous mettrez autant d'eau de la Mer, qu'il en faut pour les couvrir ; laissez-les-y l'espace d'une heure, & versez alors doucement, par le côté du vase, autant d'eau bouillante qu'il y avoit d'eau froide. Immédiatement après, faites tomber les écailles des *Corallines*, & mettez-les dans des

bouteilles d'esprits, ou liqueurs, comme on l'a dit auparavant ; lorsqu'elles y sont, & que vous les avez examinées par ordre, il faut mettre les différentes sortes, dans de grandes bouteilles de cristal, mais étroites, à l'exemption du trou qui doit être large : remplissez ces bouteilles d'une liqueur pure, mais qui ne soit pas plus forte que l'eau-de-vie simple ; & que le diamètre de la bouteille soit proportionné au foyer du microscope, dont vous voulez vous servir pour les examiner. Si l'on a soin de bien boucher la bouteille, pour empêcher que la liqueur ne s'évapore, on réussira sûrement à conserver ces animaux extraordinaires, dans un état propre à convaincre les plus incrédules, de leur nature & de leur origine.

Quoique l'Auteur soit convaincu que les différentes especes de productions Marines, qu'il décrit, sont l'ouvrage des animaux, il a cru qu'il étoit nécessaire de suivre l'exemple de ceux, qui, les considérant simplement comme des plantes ou des

végetaux de la Mer, les ont réduits à certaines classes ; il les divise, à l'exemple du célebre Ray, en *Coraux*, *Corallines*, *Keratophytes*, *Eschares*, *Eponges* & *Alcyonies*. En mettant cet ordre dans sa matiere, il a plus d'égard à la contexture similaire de ces substances, & à la figure des animaux qui les habitent, qu'à la forme extérieure, seul objet des Botanistes.

M. Ellis a divisé les *Corallines*, que *Linnæus* avoit toutes rangées dans ses classes de Coraux sous le titre de *Seltularies* ; en *Vesiculaires*, *Tubulaires*, *Celliferes*, & *Articulées*.

On distingue les *Corallines* vésiculaires par leurs cornes, leurs trous, leurs branches, qui sont disposées d'une façon admirable, & semblable à celle des Plantes. Plusieurs de ces *Corallines* ont de petites dents à leurs branches, sur lesquelles on trouve, dans une certaine saison de l'année, de petits corps proportionnés, en forme de vessies, qui proviennent des différentes parties de leur tige & de leurs branches. Ces petites

vessies sont d'une forme particuliere, selon les différentes especes ; elles sont fort élastiques, quand elles sont nouvelles : mises dans du vinaigre, elles n'y causent point de fermentation, ou d'*effervescence*.

Les Corallines *tubulaires* sont composées d'un nombre de tubes simples, qui croissent ensemble ; elles sont très-garnies de branches, dont les tuyaux sont sans dents & sans vésicules ; elles sont aussi élastiques que les premieres ; elles s'élargissent un peu, à mesure qu'elles croissent : on en voit quelques unes de ridées, comme la trachée-artere ; & d'autres, comme les intestins des petits animaux.

Par les Corallines *celliferes*, l'Auteur entend ces petits corps Marins, de la figure des Plantes, qui sont attachés à des écailles, &c. & qui sont d'une substance fragile, crouteuse, & transparente. Lorsqu'ils ont commencé à grossir, ils ont l'apparence de petites cellules, qui servent de retraite à des petits animaux réunis ensemble, & disposés en plusieurs

HIST NAT. *Production Marines.*

formes admirables, qui ressemblent à des branches : toute cette espece fermente dans un acide.

Quand on examine attentivement, avec un bon microscope, les Corallines *articulées*, elles paroissent composées de petites parties d'une matiere pierreuse & fort fragile ; leur surface est couverte de pores ou de cellules. Ces parties pierreuses sont unies les unes aux autres, par une substance dure, mais membraneuse, fléxible, & composée de plusieurs petits tubes de même nature, attachés ensemble ; elles se dissolvent, si-tôt qu'on les met dans du vinaigre, & les autres parties, c'est-à-dire celles de la substance dure, restent entieres. Celles-ci forment non-seulement les articulations ligamenteuses & fléxibles ; mais encore le *substratum*, & les cellules des parties mêmes pierreuses.

L'Auteur donne une ample description de toutes les especes de Corallines, Coraux, *Keratophytes*, *Eschares*, *Eponges*, *Alcyonies*, & autres substances Marines ; il a fait graver, en trente-six planches, chacune

HIST.NAT. *Productions Marines.*

des especes, telles qu'elles paroissent à la vue simple, & telles qu'on les voit, grossies par le Microscope. Ces planches servent beaucoup à répandre du jour & de la vraisemblance sur ses opinions. Quant au Polype, dont il parle dans son titre, il en a fait insérer la description dans le Vol. XLVIII. des Transactions Philosophiques.



HISTOIRE NATURELLE.

Suite des Voyages de M. Tozzetti en diverses parties de la Toscane, pour observer les productions naturelles, &c (*a*).

LE second Volume de cet Ouvrage présente une variété d'objets Physiques, égale à celle du premier. Mais l'Auteur, en décrivant sa route, continue de rassembler tout ce qui peut contribuer à l'embellir. L'Histoire des Ports de Pise & de Livourne, l'état de cette derniere ville sous la domination des François & des Génois, celui de l'une & de l'autre sous la domination de la République de Florence, les causes qui ont rendu le Port de Pise inutile, des remarques historiques sur les Marquis de Livourne, leur arbre généalogique, & une foule d'autres digressions, sont, dans

(*a*) Voyez le premier Extrait dans le Journal de Juin, pag. 107.

HIST.NAT. *Voyages en Toscane. 2. Extrait.*

l'ouvrage de M. Tozzetti, autant d'ornemens qu'on n'y trouve jamais étrangers, parce qu'ils y sont heureusement distribués. Quoique cet article, comme les courses de l'Auteur, soit particulierement rapporté à l'Histoire naturelle, nous pourrons nous écarter quelquefois avec lui, lorsqu'il nous arrivera de tomber sur quelqu'autre Observation.

Plantes Marines.

M. Tozzetti s'excuse poliment, s'il donne le nom de *Plantes Marines* à des productions, qui, suivant les idées récentes des Naturalistes, doivent être appellées *Nids d'animaux marins* (*a*). Il confesse son obstination, qui ne lui permet pas encore, dit-il, de se croire assez convaincu par la raison & l'évidence, pour changer de sentiment. Il croit, à la vérité, que les animaux peuvent former des amas semblables à ceux des Plantes Marines : mais qu'elles soient

[*a*] Comparez cette opinion avec celle de l'article qui précede ; c'est le but qu'on se propose en les raprochant.

l'ouvrage des animaux, c'eſt ce qu'il ne ſçauroit ſe perſuader. Il s'appuye des obſervations & de l'autorité de M. Micheli. » Ce grand Naturaliſte » a découvert la fleur & la ſemence » dans les Plantes Marines; & l'une » & l'autre s'y trouvent, en effet, » telles qu'il les décrit. Les deux ſe» xes ſont parfaitement diſtincts dans » la plupart de ces Plantes. On re» connoît, dans chaque eſpece, le » mâle qui porte la fleur, & la fe» melle qui porte le fruit. Il s'en trou» ve peu, où la fleur & le fruit ſe » trouvent réunis.

Le Mécaniſme de la nature eſt admirable pour répandre la ſemence des Plantes terreſtres, par le moyen des vents, à l'aide des barbes ou pointes dont elle eſt munie : mais ce Mécaniſme n'eut ſervi de rien pour les Plantes Marines, parce que l'eau, qui les environne, eut toujours empêché les filamens des barbes de ſe deſſécher. Auſſi la nature a-t'elle mis en œuvre quelque choſe de plus merveilleux. Au lieu de barbes, elle a revêtu la pouſſiére ſéminale, & la ſemence même, d'une matiére viſqueuſe,

dont l'élaſticité de l'air fait groſſir le volume ; & donne à la maſſe, réunie à celle du petit globe ſéminal, une peſanteur preſqu'égale à celle de l'eau de Mer. Cette eau, agitée par les marées & les tempêtes, porte çà & là les petits volumes, qui, à l'aide de la matiére dont ils ſont revêtus, s'attachent aux corps ſolides qu'ils rencontrent. Si ces corps ſont des portions de ſemence, ils les font végéter, & en produiſent une plante ſemblable à la Mére : s'ils ne ſont au contraire que des parties du ſuc ſéminal, ou des œufs, ils les fécondent.

La ſemence & le ſuc ſéminal ne ſe trouvent pas, en tout tems, dans les Plantes Marines : quelques-unes n'en ont qu'au Printems, d'autres en Eté, & d'autres pendant l'Automne. Elles les portent, ou à l'extrémité de leurs rameaux, ou dans l'endroit où ces rameaux ſe ſéparent. Quelques-unes ſe revêtent d'une croute, pleine de petits réſervoirs de ſemence ; & quand cette ſemence eſt aſſez mûre pour demander d'être répandue, elles la laiſſent tomber. Les réſervoirs

ſont ouverts par le haut, mais enveloppés d'une membrane très-fine, qui créve quand il eſt tems, & donne paſſage à la ſemence. Les petits volumes qui la compoſent, obſervés avec le microſcope, paroiſſent comme des noyaux ſolides, entourés d'une mouſſe renflée d'air. La plupart des réſervoirs de ſemence ſont faits à lames, comme les champignons, & doublés d'une membrane très-fine, qui ſert vraiſemblablement à nourrir les noyaux.

Il y a pluſieurs ſortes de Plantes Marines, membraneuſes, qui, de diſtance en diſtance, ſont munies de veſſies pleines d'air, dont l'élaſticité ſoutient la plante, quoique très-foible par elle-même, & augmente ou diminue la peſanteur ſpécifique de la mouſſe qui renferme les globules de ſemence. Ces globules ne peuvent pas toujours ſortir tous de leurs réſervoirs ; d'où il arrive ſouvent qu'ils y germent, & qu'ils y produiſent une plante ſemblable à la Mére. On remarque de pareilles végétations dans les fruits de pluſieurs Plantes terreſtres, tels, par exemple, que

les limons : mais ces végétations ſont peu conſidérables, faute d'une nourriture ſuffiſante ; au lieu qu'elles ſe font entiérement dans les Plantes Marines, qui trouvent leur nourriture répandue ſur toute leur ſurface, & qui n'ont beſoin de racine que pour tenir à un point fixe : or ce point eſt le plus ſouvent une pierre nue, ou quelque écaille de poiſſon. La prompte végétation des Plantes de la Mer vient, ſelon M. Tozzetti, de ce que la nourriture ne leur manque jamais, & qu'elles ne ſont pas ſujettes à tant de diſgraces que celles de la Terre. Il y en a de pierreuſes, & par conſéquent fort dures. Les réſervoirs de celles-ci, après l'évacuation de la ſemence, deviennent autant de petites cavernes, où ſe retirent des inſectes marins de toute eſpece, pour ſe défendre de l'inſulte des gros, ou pour fondre ſur les petits. » C'eſt, ſe» lon toute apparence, ce qui a donné » lieu au ſyſtême des *Polipiéres*, & ce » qui a fait croire à ſes Auteurs, que » les inſectes dont on a trouvé les ca» davres dans les pores, ou petites lo» ges des Plantes Marines, s'étoient

„ formé des retraites semblables à ces
„ Plantes.

POISSONS les plus remarquables de la Mer de Toscane.

La Mer de Livourne est peuplée, en tout tems, de plusieurs sortes de poissons : mais il s'y en trouve encore un plus grand nombre d'especes, dans des tems réglés ; sur-tout, lorsqu'ils y passent pour aller déposer leurs œufs dans d'autres Mers, ou dans l'eau douce, comme celle de *Fosso Réale* & celle de l'*Arno*. Les Pêcheurs, qui sçavent au juste les tems & les lieux de leur passage, en prennent beaucoup. D'autres poissons ne viennent que très-rarement dans la Mer de Toscane ; ce sont ceux qu'on rapporte à la classe des monstres. La chasse que leur donnent des monstres plus gros, les tempêtes violentes, ou d'autres causes qui nous sont inconnues, les forcent quelquefois d'abandonner leurs profondes retraites, pour s'approcher de la surface des eaux. Là, s'ils se trouvent trop voisins de la terre, ils restent à sec, sans

pouvoir se dégager ; peut-être parce que leurs muscles, qui sont d'une grosseur démesurée, deviennent trop lâches par l'extrême diminution de la pression de l'eau Ils sont venus quelquefois s'enfoncer dans les sables de la Mer de Toscane ; & l'Histoire nous en a conservé des exemples. Volterrano (*b*) raconte qu'en 1498. on trouva, du côté de Vada, un poisson monstrueux, qui avoit cent pieds de long, & soixante vertébres à l'épine du dos On en porta sept à Volterra, toutes égales en grosseur à la selle d'un cheval. Un autre monstre de la même taille vint mourir à la plage de *Corneto*, vers le milieu du seiziéme siécle. Au mois de Février de l'an 1624. on trouva presqu'à sec, sur la plage de San-Severa, une Baleine qui avoit quatre-vingt-dix pieds de long, & cinquante de large. Une autre, de cent pieds de long, vint mourir en 1620. sur un rivage de l'Isle de Corse. Une autre s'engrava aux environs de l'ancienne Forteresse de Livourne, le 13 d'Octo-

(*b*) Comment. Urban. lib. 25.

bre 1734. au lever du Soleil. Elle se défendit long-tems contre les attaques des Pêcheurs : mais ayant appellé quantité de Mariniers, ils la tuerent enfin, après un long combat. Elle pesoit environ 5000 livres : sa longueur étoit d'onze aulnes & demie ; l'ouverture de sa gueule, de cinq ; sa langue, de trois ; sa queue d'autant, & les nageoires, d'une aulne. Au lieu de dents, elle avoit des rangs de lames de corne, éfilées par le bout comme des soyes : ce qui est la marque distinctive des Baleines. On voit aussi quelquefois, dans la Mer de Toscane, des Veaux marins qui sortent de l'eau, & viennent se reposer sur le rivage.

OBSERVATIONS sur l'aliment des Plantes terrestres.

L'Auteur donne ici le témoignage de ses propres yeux. M. Micheli, ayant lû l'Ouvrage intitulé, *Anatomie de l'eau*, publié à Padoue en 1715, voulut s'assurer par lui-même du changement de l'eau en terre, & vint en faire l'expérience dans le

jardin du pere de M. Tozzetti. Il y apporta plusieurs vases de terre vernissée, dans lesquels il mit du verre, du marbre & des os pulvérisés, des coquilles d'œufs réduites au même état, du sable bien lavé, de très-petits morceaux de pierre à feu, de la grosse poudre de charbon, de la limaille de fer, & d'autres corps semblables, dont il eut été très difficile, ou peut-être impossible, de tirer de la terre en peu de jours. Il sema, dans ces matieres mêlées ensemble, du grain, des pois & des féves ; il couvrit les vases de cloches, & chargea l'Auteur lui-même de les arroser deux ou trois fois par jour, avec de l'eau de pluye distillée. En peu de tems, tout ce que Micheli avoit ainsi semé, poussa, crût & parvint à sa maturité, avec la même couleur, la même odeur & le même goût, que s'il eut été dans le meilleur terrein. L'habile Observateur ayant ensuite fait sécher ces plantes, les brûla, en pesa la cendre, & remarqua que toute leur végétation s'étoit faite par le moyen de l'eau seule. On peut ajouter, à cette mé-

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

thode, celle qui est aujourd'hui si commune, & qui consiste à faire végéter, dans un vase plein d'eau, les oignons des fleurs au cœur de l'Hiver, & dans l'intérieur des maisons : d'où il semble qu'on peut inférer que l'eau seule nourrit les Plantes, & que la terre ne leur sert que de canal & d'appui.

En supposant cette expérience absolument certaine, il s'ensuit que le point essentiel de l'Agriculture est de rendre la terre assez souple, pour donner un passage facile aux fibres des racines les plus déliées, qui sont destinées à sucer l'humide. C'étoit le sentiment de M. Micheli. Instruit par de longues observations & par des expériences continuelles, il croyoit pouvoir assurer que toutes les Plantes de la terre & des marais ne se nourrissoient que de la partie la plus déliée de l'eau, par le moyen de leurs racines, ou des pores de leur peau. Cette nourriture imperceptible aux sens, & une autre plus imperceptible encore, qui est l'abondance de vapeurs & d'exhalaisons, dont l'Atmosphere de la terre est pleine, renferment, suivant le même

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

Naturaliste, toutes les particules nécessaires pour entretenir abondamment le suc des Plantes. L'eau de pluye distillée, qu'il employoit le plus volontiers dans ses expériences, quelque purifiée, quelque dégagée qu'elle paroisse des particules de terre, de sel & d'huile, en renferme cependant beaucoup, que les Physiciens distinguent par différens noms; sans compter une foule d'autres qui n'en ont pas, parce qu'étant infiniment petites, elles échappent à la vûe. Le froid, le chaud, & plusieurs autres différences accessoires de l'eau, de la terre & de l'air, comme la gravité, le mouvement, la densité &c. ne sont point matiere de la nourriture des Plantes, mais seulement des secours pour la leur faire passer. Les canaux que parcourt la masse du suc des Plantes, de laquelle se détache la lymphe propre à les nourrir, sont extrêmement déliés. Quelques-uns de ceux, que nos yeux apperçoivent, ne sont ni des artéres ni des veines, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais des especes de réservoirs de sucs particuliers, déja séparés de

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

la masse générale, & destinés sans doute à quelque usage.

Les racines ont plus d'une utilité dans les Plantes ; l'Auteur en distingue deux principales : la premiere est de les affermir, & de les munir contre la rencontre des autres corps, en maniere de bras, de fondemens, ou d'ancres ; la seconde & la plus essentielle, c'est de leur servir de bouche, pour sucer continuellement le suc de la terre. Les racines proprement dites, que l'on distingue des cayeux, sont ordinairement formées de rameaux ou de fibres, de la dureté du bois. A leur surface & à leur extrémité, on voit avec le microscope, & même sans ce secours, une foule de tubes capillaires, courts, transparens, d'une matiere molle & presque aqueuse. Ces tubes avec le tems durcissent, croissent, s'allongent, & deviennent des fibres de la nature du bois. De leur peau, il en sort une infinité d'autres : de sorte que plus la Plante étend ses racines, (ce qu'elle fait à proportion de ses rameaux,) plus elle acquert de tubes pour recevoir sa nourriture.

HIST. NAT. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

Mais représentons plus clairement la structure admirable des Plantes : supposons que dans la racine primitive d'un grain de semence, qui germe pour la premiere fois, il y ait dix tubes ; s'ils trouvent dans la terre une nourriture abondante, qu'ils puissent la pénétrer aisément, s'y allonger, s'y épaissir, perdre la cavité qui en faisoit des tubes, & devenir fibres, on en verra bien-tôt sortir d'autres de leurs peaux, mais en si grand nombre qu'un seul sera quelquefois remplacé par cent. Ces cent ont le même sort que les dix premiers. Ils deviennent bien-tôt des fibres, d'où sortent de nouveaux tubes ; & ainsi successivement, jusqu'à la mort de la Plante, pourvû que la terre favorise leur propagation. Cette Plante qui, au sortir de la semence, n'avoit que dix tubes pour se nourrir, en acquert donc bien-tôt cent, qui en produisent bien-tôt mille ; ceux-ci, 10000 ; les derniers, 100000 ; & ainsi toujours, par gradation : or quoique les filamens qui constituent les tubes soient extrêmement menus, & que des milliers de ces

ces filamens réunis fussent à peine suffisans pour faire un tube que l'œil pût découvrir. Cependant si l'on a égard à leur nombre prodigieux, il ne sera pas difficile de concevoir, non-seulement que certaines Plantes tirent par ce moyen assez de suc, pour se nourrir & pour grossir, mais que suivant la remarque d'un célébre Physicien (*a*), ce suc, abondant quelquefois à l'excès, soit forcé de sortir par leurs pores.

CHARBONS FOSSILES.

Parmi les amas de sable, de craie, de cailloux, & d'autres matieres, qui forment les collines de *S. Cerbone* & de *Strido*, M. Tozzetti trouva des Charbons fossiles. Ce sont des corps semblables à de gros troncs d'arbres, qui ne forment point une couche continue, comme les autres matieres des collines, mais qui sont ordinairement séparés les uns des autres; quoiqu'on en trouve souvent deux ensemble, & toujours

[c] A. Halesius, in sua vegetabilium statica.

d'une nature différente de celle du terrein où ils sont ensevelis. Ils sont d'une couleur extrêmement noire, avec autant de lustre que le charbon artificiel : mais ils sont plus denses & plus lourds, sur-tout lorsqu'on ne fait que de les tirer de la terre : car, à la longue, ils perdent leur humidité, s'entrouvrent, & deviennent moins lourds, quoiqu'ils aillent cependant toujours au fond de l'eau. Il est constant que dans leur origine, ces charbons ont été des troncs d'arbres. On ne peut manquer de s'en convaincre, en les voyant dans la terre même. La plupart conservent leurs racines, & sont revêtus d'une écorce épaisse & rude : ils ont des nœuds; ils ont des branches, qui se séparent en deux, & qui diminuent avec proportion. On y voit les *cercles concentriques* & les *expansions longitudinales* des fibres du bois. Notre Observateur en découvrit un tronc si beau, qu'il ressembloit parfaitement à celui d'un chêne, avec ses racines, son écorce & ses branches, dont plusieurs rameaux avoient été retranchés avec violence.

Les Charbons fossiles de *Strido* ne sont pas les seuls où l'on puisse faire cette remarque. On voit clairement la même chose dans ceux de *Val d'Arno di sopra* & de *Val de Cecina.* Ces derniers sont plus gras que les autres; quelquefois même le bitume, dont ils ont été imbibés, s'est trouvé en si grande abondance, qu'ils en ont régorgé. Cette matiere s'est fait jour à travers les troncs, a passé dans les racines & dans tous les vuides de l'arbre qu'elle a trouvés, & y a formé une incrustation singuliére, qui imite la forme des pierreries. Elle compose des couches, de l'épaisseur d'une ligne au plus, partagées en petites écuelles rondes, aussi serrées l'une contre l'autre que le peuvent être des cercles. Ces petites écuelles sont toutes de la même grandeur, dans la même couche, & laissent appercevoir une cavité reluisante, unie, hémisphérique, qui se retrécit par le fond, devient circulaire, ensuite cilindrique, & se termine en plan. Chacune des cavités est entiérement pleine d'un suc bitumineux, consolidé comme le reste du Charbon

E ij

fossile. Ce suc, par la partie qui déborde la cavité, est applani. Le reste prend la forme des parois qui le renferment, sans y être néanmoins attaché qu'au fond, où il finit en plan : ce qui forme un petit corps qu'on peut détacher avec une force très-légére, comme celle de la pointe d'une épingle, dont on en toucheroit le bord. On le verroit sortir & montrer sa figure hémisphérique, terminée en petit cilindre.

Dans le Charbon qu'on tire promptement de la terre, les surfaces extérieures de ces petits corps multipliés, étant applanies & contigues les unes aux autres, forment une croute, applanie aussi d'un bout à l'autre : mais à mesure que le Charbon se desséche, cette croute paroît pleine de petites fentes, occasionnées par le retirement de ces corps, & par leur séparation mutuelle. Les couches applanies, formées par les pierreries, sont irréguliéres & éparses çà & là sur le tronc du Charbon fossile. Elles sont outre cela doubles; c'est-à-dire, que l'une incruste une face, l'autre une autre; & elles se

Hist. Nat. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

rencontrent réciproquement avec les surfaces des corpuscules renfermés dans les petites écuelles. Précisément dans l'endroit où ces deux couches se rencontrent, la masse du Charbon fossile reste sans liaison, & comme coupée. De là vient que ces grands troncs se rompent si facilement, & se subdivisent en massifs de diverses figures & de diverses grosseurs. Ces subdivisions, si aisées à faire, sont cause que dans les endroits où le Charbon fossile se transporte, on a de la peine à comprendre que les morceaux qu'on en voit, soient des portions d'un grand tronc d'arbre, comme on le reconnoît aisément dans les lieux où il se trouve.

On y voit encore plusieurs masses bitumineuses, incrustées de pierreries, mais détachées entierement de l'arbre. M. Tozzetti soupçonne, que dans leur origine, elles faisoient portion d'un tronc de charbon fossile, anciennement rompu, qui étoit resté enseveli dans la terre. Notre Physicien ne seroit pas non plus éloigné de croire que ce fut du bitume, qui n'ayant pas trouvé de corps vé-

Hist. Nat. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

gétable pour s'y attacher, se seroit coagulé de lui même; il est certain qu'en rompant quelques-unes de ces coagulations détachées, on n'y découvre point les fibres longitudinales du bois, qui en sont les marques distinctives; mais on y voit seulement un amas prodigieux de globules, rangés par ordre, & semblables à des rayons qui partent d'un centre, & qui aboutissent à une circonférence. Il faut ajouter, qu'à la surface de ces coagulations, les corpuscules, qui remplissent les petites écuelles, sont moins écrasés par dehors, que ceux des couches formées sur les troncs des charbons fossiles; ce qui feroit croire que dans le premier cas, ils ont eu la liberté de s'étendre autant qu'ils pouvoient, sans trouver de résistance dans des corpuscules contigus. Ce n'est pas tout; M. Tozzetti trouve encore une preuve des coagulations de bitume pur, dans une autre masse toute pleine de globules, & dans laquelle il ne découvre pas la moindre trace de plante.

Telle est la nature des charbons fossiles. L'Auteur y joint leur usage:

Hist. Nat. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

ils ont de la peine à s'allumer, mais lorsqu'ils le sont une fois, ils produisent un feu extrêmement vif, & restent long-tems sans se consumer. D'ailleurs ils répandent une odeur désagréable, qui porte à la tête & aux poumons, précisément comme le charbon d'Angleterre; & la cendre qui en résulte, a la couleur du safran.

Albatre.

Il y a trois sortes d'Albâtre. Le premier est formé, de ce que l'eau dépose; on le trouve mêlé avec d'autres corps fossiles, dans les entrailles de la terre, ou attaché aux parois des grottes: quand il est coupé & poli, on y découvre de belles taches, en forme de plis concentriques & ondoyans. Tel est celui que les Tailleurs de Pierres nomment Albâtre d'Agathe, ou semé de veines. Le second est celui qu'on tire des couches de matieres semblables à la chaux, & coupées en travers. Tel est l'Albâtre nommé *della Maïella*, & le plus souvent aussi ceux qu'on appelle *Ghiacciati* (*glacés*) parce

Hist. Nat. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

qu'on y trouve les extrêmités des aiguillettes coupées. Le troisieme, enfin, est celui qui s'est formé dans la terre, avec les masses des autres pierres, qui composent le solide des Montagnes; on le trouve disposé en filons fort hauts. Au premier coup d'œil, on le prendroit pour du marbre; mais il n'a pas tant de dureté, du moins celui d'Europe; car parmi ceux d'Asie, il s'en trouve d'aussi dur. De cette espece est l'Albâtre du Canton de Volterra.

Il semble avoir été, dans son origine, un gros assemblage de cristallisations, qui se déployant en lames, se sont divisées en très-petites cristallisations, semblables à des aiguilles à trois faces. Ces aiguilles partant de certains points, qu'on pourroit appeller centres, se sont répandues sphériquement, & subdivisées en rayons épais. Comme les centres se sont trouvés fort serrés l'un contre l'autre, il est arrivé de-là, que les aiguilles de l'un ont été écrasées par celles de l'autre, & que toutes ensemble ont formé une pâte blanche, qui paroît presqu'aussi uni-

forme que le marbre de Carrare, dont les statuaires se servent, mais plus transparente. Les amas de ces cristallisations sont la plûpart détachés les uns des autres ; ils n'ont point la figure du parallelepipede, comme ceux des autres pierres, mais ronde : ainsi les aiguilles n'ont pas eu beaucoup de peine à s'y déployer. Pour ce qui est de leur surface, les pointes de ces aiguilles la rendent rude. En observant exactement cet Albâtre sur les lieux, on sera convaincu de tout ce que l'Auteur pense ici sur sa formation. D'ailleurs, lorsqu'on le travaille à Volterra, on voit que les plis en sont formés en rond : or, ce qui a le plus contribué à leur donner cette forme, c'est que dans le tems de la formation de la pierre, il s'est trouvé de petites ordures entre deux globules de cristallisation, & c'est précisément dans ces endroits, que la pierre a des filamens, & qu'elle se rompt facilement. Selon *Leeuvenhoek*, la structure interne des Albâtres est à peu près celle que M. Tozzetti décrit ; mais il y a découvert de plus, une très-grande quan-

tité de sel : cette découverte fait soupçonner à notre Observateur, que la plus grande portion de la pâte blanche qui compose l'Albâtre, est une espece de sel fossile, qui venant à être rongé par les injures de l'air, ou par l'eau, laisse à découvert les cristallisations en forme d'aiguilles. Pour appuyer cette conjecture, on peut ajouter que les eaux salées sortent des endroits, où communément l'Albâtre domine ; ce qui donne lieu de croire qu'il contribue à leur donner ce goût.

Dans les filons où il se trouve, on remarque aussi une prodigieuse quantité de matiere, semblable à la chaux, & comme divisée en aiguilles transparentes. Cette matiere est ordinairement mêlée avec une certaine pierre tendre, composée de sable, qui forme le solide principal des filons, & au-dedans de laquelle sont les grains de l'Albâtre.

Il y a diverses sortes de matrices d'Albâtre : elles différent par la grosseur du grain, & par le plus ou le moins de couches de matiere, semblable à la chaux, qui entre dans

leur composition. Selon le mêlange de cette matiere, il s'y est formé certains amas durs, en forme de lames : quand on vient à les rompre, on y découvre le grain du marbre de Paros. On peut conjecturer delà, que ces filons tortueux de matrice d'Albâtre étoient, dans leur origine, des matieres boueuses, pleines de particules de différens sels, suivant la combinaison desquels, ces diverses pétrifications se sont formées ; le soufre y occupe aussi sa place, on le trouve aisément mêlé avec l'Albâtre. Pour ce qui est du sel, il y en a toujours une grande quantité ; on le voit tout-à-fait ressemblant à celui de la Mer, dans certains morceaux de matrices, que M. Tozzetti garde dans son cabibet. Après le sel, il n'y a point découvert d'autre minéral que la marcassite de fer, disposée sur les couches de la matrice en globules serrés, & plus ou moins nombreux.

Après que M. Tozzetti eut observé en général la nature des Albâtres de Volterra, il se fit montrer, par les personnes du lieu, tous ceux

que l'on y travaille : il s'en trouva de plus de vingt especes, toutes différentes par la forme, le transparent, & la couleur, quoiqu'elles se rapportassent à la troisieme classe. Il fait une description exacte de chacune, mais nous n'en remarquerons que quatre. La premiere est d'un blanc de neige transparent, d'une pâte uniforme, avec quelques filamens : c'est de cet Albâtre que sont les belles urnes historiées, que l'on voit dans plusieurs Palais de Florence. Le second est plus ferme : les anciens Volterrans s'en servoient pour faire les urnes, destinées à renfermer la cendre des Morts, & travaillées en bas-reliefs. Le troisieme est aussi transparent, que le plus bel Albatre oriental ; mais il a des veines de couleur de plomb, qui font clairement connoître qu'il vient d'une matiere semblable à la poussiere, qu'on voit attachée à la surface des masses. Le quatrieme est peu transparent, ou même point du tout ; de couleur livide, avec des taches noires, en forme de lignes branchues, très-petites, mais très-

Hist. Nat. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

nombreuses, qui lui donnent de la ressemblance avec le granite Oriental.

Si les Albâtres de Volterra avoient une dureté suffisante, ils seroient, dit M. Tozzetti, de très-beaux marbres ; mais ils sont trop tendres, & ne se polissent qu'à force de cire. Quelques-uns néanmoins sont un peu plus durs que les autres ; c'étoit de ceux-là, que les anciens Etrusques faisoient les urnes destinées à renfermer la cendre des Morts : on en voit encore de très-belles à Volterra. L'Observateur ne croit pas qu'on en fit des vases à conserver les parfums & les onguents, comme on en faisoit de l'Albâtre de Thébes d'Egypte, ou des Montagnes de l'Arabie. La raison est, que l'Albâtre de Volterra est trop poreux, & qu'il s'imbibe des matieres grasses. En terminant cet article, M. Tozzetti observe qu'on ne doit point, à la rigueur, fixer toute la pierre de ce nom, aux trois classes qu'il a marquées. Il a vû, dit-il, dans le cabinet du Baron de Stosch, une petite Idole Egyptien-

Hist. Nat. *Voyages en Toscane.* 2. *Extrait.*

ne, semblable à une Pagode Indienne, composée d'Albâtre Oriental, blanc & en partie transparent, qui a cependant le grain aussi pierreux, que celui du marbre de Paros, peut-être même davantage, & dans le fond duquel on distingue clairement une couche de Tarse (*d*) ; ce qui dénote que cette pierre a été tirée d'une Montagne primitive, où elle étoit disposée en masses & en filons, comme les marbres.

(*d*) *Tarso. Tarsia*, qui en dérive, signifie, en Italien, Ouvrage de Marquetterie.



PHILOLOGIE.

Vies des Poëtes Anglois.

Nous ne perdons point de vûe les engagemens que nous avons pris avec le Public, en lui donnant, il y a quelques mois (*a*), les Vies de quatre ou cinq Poëtes des plus célébres de la Grande Bretagne. Si nous n'avons pas continué de donner successivement celles des autres Poëtes Anglois, le goût de la variété sera notre excuse. Peut-être en aurions-nous besoin, aussi, pour le passage rapide que nous faisons, de *Spenser*, à des Auteurs qui ont vécu plus d'un siécle après lui ; mais (*b*) cette lacune sera remplie par d'autres articles biographiques, à mesure qu'il nous viendra de bons Mémoires & des sujets intéressans.

(*a*) Volumes de Mars & de Mai 1755

(*b*) Voyez le volume de Mai.

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

On sent qu'il en est de peu susceptibles d'une curiosité générale ; & d'autres, dont l'aridité semble se refuser à l'agrément. L'unique moyen d'en répandre un peu sur de tels morceaux, est de les refondre entiérement ; & c'est à quoi nous sommes plus souvent forcés qu'on ne se l'imagine. En faisant cet aveu, nous ne prétendons point sortir de l'humble sphére d'un Journal ; nous rendons compte, seulement, d'une difficulté qu'il faut éprouver pour la bien connoître.

John Dryden.

Le nom de ce Poëte a quelque chose de plus intéressant pour notre curiosité, que d'autres noms aussi connus en France & aussi fameux en Angleterre. C'est à Dryden, que les Anglois mêmes ont reproché un manége littéraire assez singulier. Il s'accommodoit fréquemment des plus beaux endroits de nos Poëtes dramatiques. Alors, il ne manquoit point de critiquer, dans une Préface, la Piéce Françoise dont il avoit emprunté les plus

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

beaux traits. Il joignoit même assez souvent l'insulte à la mauvaise foi ; & plus il devoit au Poëte étranger, plus il affectoit d'en parler avec mépris. Ce stratagême en imposa d'abord au gros de la Nation, moins familiarisée alors avec notre Langue. Mais il ne donna point le change à la Critique. Elle fut prompte à découvrir & à dénoncer le plagiat. Dryden fut traité même avec trop de rigueur, & ses concitoyens lui firent moins de quartier qu'il n'en auroit pû espérer des François, sur lesquels il avoit fait ses incursions. Leurs Successeurs les ont vangés ; quelques-uns des plus célébres ont usé fort amplement du droit de représailles.

Après tout, est-ce un si grand crime dans la Littérature, que de s'aider un peu du bien de ses voisins ? Si le siécle envieux lance quelques traits satyriques, s'en trouve-t'on plus mal devant la Postérité ? L'exemple de Dryden semble nous dire le contraire, & devoir rassurer ses Imitateurs. Les Anglois de nos jours cherchent à le justifier, des larcins qui furent condamnés par les Anglois de

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

son tems. La mort a mis le sceau à sa réputation : il n'a plus de rivaux : il ne lui reste que des admirateurs.

Dryden étoit sorti d'une famille considérable, originaire d'Huntingdon, & qui plusieurs fois avoit fourni au Parlement des Représentans pour ce Comté. Son pere étoit troisiéme fils d'Erasme Dryden, Chevalier Baronet, du Comté de Nortampton. Né en 1631, fils d'un Cadet, & destiné à une médiocre fortune, ce fut à ses Parens un motif de plus pour lui procurer une excellente éducation. Nous en supprimons les détails. Après avoir passé, suivant l'usage, quelques années dans l'Université de Cambridge, il en sortit avec le double avantage d'un génie heureux & bien cultivé. Un emploi utile de ses talens auroit pû le conduire rapidement à la fortune, dans un Pays où le mérite solide est rarement négligé : mais le jeune Dryden, séduit par son penchant, voulut, pour y arriver, prendre le chemin du Parnasse. Ce n'est pas le plus court.

La route frayée, pour un jeune

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

Poëte qui entre dans le monde, est de chercher d'abord une protection. Princes, Ministres, Grands Seigneurs, Auteurs donnant le ton, Femmes tenant Bureau d'esprit, Connoisseurs & Mecenes en Charge, tout est loué, divinisé, exalté à perte de vûe. On a bien du malheur, si parmi tant de gens avides de louanges, quelqu'un ne mord à l'hameçon. Dryden ne trouva point, en paroissant à Londres, ce concours d'heureuses circonstances. *Cromwel* régnoit encore. Peu curieux de Vers, connoissant la valeur des louanges données aux gens en place, sa sombre politique méprisoit les Arts agréables ; & son oreille, sans cesse attentive au bruit des armes, ou au murmure des conspirations, étoit sourde aux sons enchanteurs de la flaterie.

Sa mort, arrivée peu de tems après, ouvrit une vaste carriere aux Muses Britanniques. Son fils lui succedoit. Il n'y avoit rien à dire de lui. On fit l'éloge du Pere ; & tous les Beaux-Esprits s'empressoient à l'envi de se procurer par cette voie quelque accès auprès du nouveau Souverain. Dry-

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

den fut de ce nombre. Il lui présenta des *Stances héroiques sur la mort d'Olivier Cromwel, Lord Protecteur.* Ce début ne fut pas heureux. Soit que l'imbécille héritier eut bien ou mal reçû ce tribut poëtique, on sçait que sa faveur ne pût être long tems utile au jeune Poëte. Ce phantôme fit place à un soldat heureux, qui goûta le plaisir peu commun de disposer d'une couronne. *Monk* rappella Charles II. lui rendit trois Royaumes, & vécut son Sujet. Le rétablissement de la Royauté fut célébré par ces mêmes Poëtes, qui venoient de pleurer le destructeur des Rois. Dryden fut des premiers à chanter la Palinodie. Il publia, sur cet événement, un Poëme intitulé *Astræa redux* (c), ou *le retour d'Astrée.* Le *Panégyrique du Roi* & un Poëme au Chancelier *Hyde* suivirent de près ce premier hommage. Il paroît que ces Ouvrages & plusieurs autres qu'il publia depuis, tous dans dans le même genre, lui procurerent des protections & quelque faveur à

(c) C'étoit alors l'usage pedantesque de donner des titres latins, aux livres écrits en langue vulgaire.

la Cour. En 1668. le titre de *Poëte du Roi*, ou *Poëte Laureat*, vint à vaquer (*d*), Dryden en fut revêtu, & l'on y joignit celui d'Hiſtoriographe. Ce dernier fut à l'ordinaire un titre honorifique.

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

L'année ſuivante, il débuta, dans le genre Dramatique, par une Comédie intitulée *The wild Gallant* (*e*). Ce Poëte avoit alors près de quarante ans. Cependant telle étoit ſa fécondité, que cette Piéce fut ſuivie de 26 autres, c'eſt-à-dire une chaque année, pendant le reſte de ſa vie. Parmi les Tragédies *Aureng-zeb*, *la Conquête de Grenade*, *Antoine & Cléopatre* eurent le plus de ſuccès. Nous n'entrons dans aucun détail ſur ces compoſitions dramatiques. Ce ſeroit empiéter ſur les droits juſtement acquis de l'ingénieux Auteur, à qui nous devons le *Théâtre Anglois*.

Dryden avoit publié, l'année précédente, *un Eſſai ſur la Pöëſie drama-*

(*d*) A la mort du Chevalier Guillaume *Davenant*.

(*e*) *Le Galant furieux* : ce mot Anglois ſignifie auſſi *ſauvage feroce, étrange, emporté*, &c.

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

tique. Il s'y montra auſſi inſtruit des principes & des régles, qu'il fut, dans la pratique, peu ſoigneux de les obſerver. Mais à meſure qu'il s'en écarta dans la ſuite, il fit ſervir de longues Préfaces à juſtifier ſes licences outrées, par des maximes de ſa façon, adaptées à ſes fautes mêmes. Cette méthode a eu auſſi parmi nous ſes Imitateurs, quoiqu'elle y ait moins réuſſi. Nous tenons encore aux vieilles régles. En Angleterre on n'y tient point du tout. Dryden, pour établir les ſiennes, employoit les graces du ſtyle & toutes les fineſſes du raiſonnement. Nos nouveaux Légiſlateurs ont dogmatiſé ſéchement ; leur doctrine a fait peu de Proſélytes. Les Piéces du Poëte Anglois, jouées encore tous les jours, ſemblent perpétuer l'erreur. Les Novateurs François ſurvivent à leur nom, à leurs Piéces, à leurs paradoxes.

Avec tout ſon art, cependant, Dryden ne pût ſe dérober à la plus ſévere cenſure. Il ſe défendit, avec autant de vigueur que d'adreſſe, contre les attaques réglées de la Critique ;

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

mais il fut foudroyé par le ridicule. Le Duc de Buckingham (*f*) l'immola, ſous le nom de *Bays* (*g*), à la riſée publique, dans l'excellente Comédie intitulée *The Rehearſal*, ou *la Répétition*. Ce Seigneur étoit alors (*h*) au comble de ſa proſpérité, dans une faveur intime, & à la tête des affaires. Il fallut dévorer l'affront : mais, dix ans après, le Duc étant mal à la Cour, & engagé même dans le parti contraire, Dryden ſaiſit cette circonſtance ; & dans un Poëme, intitulé *Abſalon & Architophel*, il en fit, ſous le nom de *Zimri* (*i*), un portrait ſi malin, & ſi reſſemblant, que la vengeance fut complette.

Les Ennemis de notre Poëte répandirent alors dans le monde, que le Duc en avoit marqué ſon reſſenti-

(*f*) George *Villers*, fils du célébre Favori de Charles I.

[*g*] En François, M. *Des Lauriers* : c'eſt le perſonnage d'un Poëte ridicule, enflé, préſomptueux, & qui dit & fait mille extravagances.

(*h*) En 1671.

[*i*] Nous en reſervons la traduction pour la fin. Elle occuperoit ici trop de place, & couperoit le fil de la narration.

Philolog. *Poëtes Angl. Dryden.*

ment par les voies de fait les plus humiliantes. Mais M. *Wood* aſſure que ce fut un faux bruit ; & pour le détruire, il remarque que le Duc écrivit ou fit écrire, contre ce Poëme, des *Réflexions*, où l'Ouvrage & l'Auteur étoient également maltraités. Cette preuve ne ſeroit pas convaincante, ſi ce Seigneur avoit été plus vindicatif : mais ſon caractere ſemble la confirmer. Léger dans la haine, comme dans l'amitié, il n'auroit pas pouſſé l'acharnement juſqu'au point d'ajouter la ſatyre à l'outrage, ſurtout ayant été le premier Aggreſſeur. Fleau des Auteurs, mais Auteur lui-même, il ſe croyoit, avec raiſon, fort en état de combattre un Poëte à armes égales.

Ce bruit injurieux étoit donc l'ouvrage de la malignité ; mais la prévention l'adopta ſans peine. Elle étoit déja établie, par une avanture malheureuſe que Dryden avoit eue deux ans auparavant. Il parut en 1679. un *Eſſai ſur la Satyre*. Cet Ouvrage anonyme fut généralement attribué à notre Poëte. Le Comte de Rocheſ-

ter

Philolog. Poëtes Angl. Dryden.

ter (*k*) & la Ducheſſe de Portſmouth (*l*) n'y étoient pas épargnés. Comme l'offenſe étoit commune, la vengeance le fut auſſi: & par malheur il n'y eut pas moyen de la révoquer en doute. Les Biographes Anglois, Hiſtoriens très exacts, nous apprennent que, *le* 16 *Décembre* 1679. *à huit heures du ſoir, au Caffé de Witt* (*m*), trois hommes tomberent ſur Dryden, & le chargerent à coups de bâton. Cet affront, s'il faut en croire quelques Ecrivains, fut d'autant plus cruel pour le malheureux Poëte, qu'il n'étoit point l'Auteur de ce fatal Ecrit. On l'attribua depuis à Mylord Mulgrave (*n*). D'autres diſent

(*k*) *John Wilmott*, différent de Mylord Rocheſter, fils du Chancelier *Hyde*.
(*l*) Maîtreſſe du Roi.
[*m*] Caffé des Beaux-Eſprits, auſſi fameux à Londres, que l'étoit à Paris, il y a vingt ans, celui de *Procope*. En France on ne va plus au Caffé. En Angleterre on y va encore, & l'on y ira toujours.
(*n*) *John Sheffield*, depuis Duc de Buckingham, après la mort de George *Villers*. Ceci paroît plus vraiſemblable. Ce n'étoit pas pour lui un effort de complaiſance. Il avoit au moins autant de penchant que

Août.

Philolog. Poëtes Angl. Dryden.

que Dryden y avoit travaillé avec ce Seigneur. On a, de lui, d'excellens Ecrits ſur différens ſujets.

Une piece, par an, à donner au Théâtre, la critique à repouſſer, le ridicule à rejetter ſur ſes Cenſeurs & ſes Ennemis; tout cela ne ſuffiſoit point pour occuper le génie fécond, & la plume infatigable de notre Auteur. Il travailloit en même-tems à pluſieurs Ouvrages de différens genres, & réuſſit preſque dans tous, malgré les clameurs de l'Envie, & d'un Parti puiſſant, déclaré contre lui. Attaché à la Cour & à la perſonne du Roi par devoir & par reconnoiſſance, fidele à ſes engagemens, il écrivit avec chaleur contre les *Whigs*; ceux-ci, à leur tour, ne l'épargnoient point. Il eut à combattre des Adverſaires auſſi redoutables par le talent d'écrire, que diſtingués par l'éclat du rang & des dignités; les

de talent pour la Satyre. Reduit à louer par néceſſité, il s'en dédommageoit au goût, à l'exemple d'Horace: ſouvent même il trempoit ſa plume dans le fiel de Juvenal ou dans l'obſcénité de Catulle.

Philolog. Poëtes Angl. Dryden.

Shaftsbury (*o*) les *Hallifax* (*p*) & les autres chefs du Parti. Ce fut pour en démaſquer l'eſprit, qu'il compoſa, conjointement avec *Nathanael Lee*, une Tragédie intitulée *le Duc de Guiſe*. Les *Whigs* en furent d'autant plus outrés, qu'ils s'y reconnurent davantage. Leur parti, ſur tout dans les circonſtances d'alors (*q*), reſſembloit trop à *la Ligue*, pour qu'on pût s'y tromper: d'ailleurs il eſt trop

(*o*) *Ashley Cooper*, Comte de Shaftsbury. Il avoit été Chancelier & Chef du Conſeil. Mécontent de la Cour, il s'engagea fort avant dans toutes les intrigues & les conſpirations qui troublerent la fin du regne de Charles II. Il en eut même la principale direction. Forcé de chercher un azile en Hollande, il y jetta les fondemens de la Révolution de 1688: mais il ne vit point *la terre promiſe*, & mourut en exil peu de tems avant cette époque. Ses *Characteriſticks*, ſont le plus célébre & le plus fort de ſes Ouvrages.
(*p*) *Charles Montaigu*, Comte d'Halifax, différent de *George Saville*, avant lui Marquis d'Halifax, Auteur également illuſtre, & dont on eſtime ſurtout un excellent Recueil de Maximes.
(*q*) Il s'agiſſoit ſous Charles II. comme ſous Henri III. d'exclure de la Succeſſion, l'Héritier préſomptif: la Religion ſervoit également de prétexte aux deux Partis.

Philolog. Poëtes Angl. Dryden.

vrai que toutes les factions ne différent que par le nom, les opinions, & les prétextes: tantôt la Religion, tantôt la liberté, tantôt le bien public, la conſtitution de l'Etat, les Loix fondamentales; mais le fond des motifs & des objets eſt dans toutes le même. Les premiers ſe découvrent, à meſure qu'on atteint aux autres: à chaque pas qu'on fait en avant, le ſiſtème ſe développe: on commence alors à entrevoir le but, & ce but eſt toujours de partager l'autorité, ou de la détruire.

A la controverſe d'Etat, l'inépuiſable Dryden joignit celle de Religion: il publia en 1682. *Religio Laici*, ou *Défenſe de la Religion revélée, & de l'excellence des Ecritures, comme ſeule regle de Foi, contre les Déiſtes, les Papiſtes, & les Presbitériens.*

Les mêmes raiſons, qui avoient fait éclore *le Duc de Guiſe*, engagerent Charles II. à faire traduire par notre Auteur, en 1684, l'Hiſtoire de la Ligue du P. Maimbourg. Il écrivit auſſi la vie de Plutarque, de Lucien, de Polybe, & pluſieurs autres

compositions ou traductions en Prose, généralement estimées pour l'élégance & la diction.

Mais son travail sans doute le plus considérable, & qui a le mieux établi sa réputation, ce sont ses Traductions, en Vers, d'un grand nombre de Poëtes Latins; celle de Virgile fut son chef-d'œuvre: une partie de Juvenal, Perse entier, presque tout Ovide, les *Fables Anciennes & Modernes*, tirées d'Homere, d'Ovide, de Boccace & de Chaucer, se succéderent rapidement; & dans quelques années il acheva, sans interrompre ses autres occupations, ce qu'on auroit à peine cru l'unique Ouvrage d'une longue vie.

Dans cette multiplicité de genres, il n'est pas surprenant que quelques-uns en ayent souffert; le Dramatique seul exigeroit toute l'application du plus grand génie. Dryden partageoit trop la sienne, pour faire des Tragédies parfaites. La plume à la main, & pour ainsi dire en champ clos vis-à-vis des Critiques, nous l'avons déja dit, il défendoit vigoureusement les siennes; mais, dans la société &

la conversation, il étoit de meilleure foi: il en reconnoissoit sincerement tous les défauts, il s'en excusoit sur la nécessité de travailler pour le Peuple, nécessité qu'on sent à Londres plus qu'ailleurs; il avouoit enfin qu'*Antoine* & *Cleopatre* étoit la seule Piece qu'il eut faite pour lui-même, & dont il fut véritablement content. Moins sincere sur le plagiat dont nous avons parlé, il cherchoit en vain à le déguiser; ses Apologistes même sont forcés d'en convenir: mais ils ont recours, pour l'exténuer, à de singulieres comparaisons. L'Auteur Anonime des *Vies des Poëtes Dramatiques Anglois* le représente cherchant quelque chose de bon dans les Auteurs François, comme Virgile dans un vieux Poëte Latin; *Ennii de stercore*, tirant de l'or du fumier d'Ennius. » On l'a accusé de larcin, dit le » Docteur Garth; mais comment a-» t-il dérobé? comme ceux qui vo-» lent les enfans des gueux, pour » avoir le plaisir de les mieux ha-» biller. Bel éloge, sans doute, & qui doit faire grand plaisir à ces généreux Ecrivains, qui tous les jours encore

exercent en secret de pareilles charités. Trop modestes pour s'en vanter, s'ils sont quelquefois découverts, ce n'est assûrément pas leur faute.

C'étoit un peu celle de Dryden, d'être ainsi réduit aux emprunts. S'il eut sû se borner à un genre ou deux, il y auroit sans doute tenu le premier rang, sans rien devoir qu'à son génie; mais la tentation du plagiat est toujours forte, pour quelqu'un qui veut écrire bien, beaucoup, & fort vite (r).

(r) L'Auteur de la *Vie de Dryden* (*Univ. Mag.* vol. X. p. 295.) remarque à ce sujet le jugement que M. de Voltaire a porté, dit-il, de notre Poëte. » C'est que le génie „ de Dryden avoit trop de surabondance, „ & qu'il n'étoit pas accompagné d'assez „ de jugement; que s'il avoit écrit seule-„ ment la dixiéme partie de ses Ouvrages, „ il auroit été supérieur dans chaque genre, „ mais que *son grand défaut fut la manie* „ *d'être Universel*. Ce n'est apparemment qu'une mauvaise plaisanterie du Biographe Anglois. Voici les propres termes de M. de Voltaire. *Dryden, Auteur plus fécond que judicieux, qui auroit eu une réputation sans mélange, s'il n'avoit fait que la dixiéme partie de ses Ouvrages*. Mél. de Phil. & de Litt. Chap. XV.

Une nouvelle preuve de cette vérité, c'est la collection de Poësies diverses, ou Pieces fugitives, du même Auteur; elles sont en grand nombre, & sans contredit ce qu'il a fait de mieux. Là, le Poëte est exempt du soupçon de larcin, tout y coule de source; cependant il ne faut pas croire qu'elles lui ayent peu couté: la correction & le *fini* s'y font sentir, autant que la licence & le *négligé* dans ses Ouvrages de longue haleine. Son Ode pour la Fête de Sainte Cecile, ou pour mieux dire, sa Cantate d'Alexandre (s), est la plus courte & la meilleure: on a de lui une Lettre, en Original, dans laquelle il avoue qu'il fut quinze jours à la composer & à la corriger. Tout Auteur, qui a produit un Ouvrage parfait, en diroit autant s'il étoit sincere, & n'en seroit que plus estimable. Un amour propre mal entendu fait sacrifier le mérite

(s) *Alexander's feast*; ce chef-d'œuvre Lyrique a été traduit plusieurs fois en François.

réel du soin & du travail, à un faux air de facilité. Plus l'exemple est grand, plus il en impose. Bien-tôt, le plus foible Ecrivain se croit doué à son tour de ce talent commode; on écrit aisément & mal, il n'y a rien là de merveilleux.

PHILOLOG. Poëtes Angl. Dryden.

C'est ainsi que notre Poëte passoit des jours mêlés de succès & de chutes, entre l'éloge & la censure des Ennemis puissans & des Amis utiles, les faveurs de la Cour, & la vengeance des Courtisans. Mais jusqu'à la mort de Charles II. la balance panchoit encore du côté des prospérités. La mort de ce Prince la fixa du côté du malheur; & cela par les moyens mêmes, d'où Dryden attendoit une brillante fortune.

Jacques II. montoit à peine sur le trône, que Dryden étoit Catholique; conversion trop à point nommé, pour ne pas être soupçonnée de motifs purement humains. Trois ans auparavant, sous un Roi Protestant, il avoit écrit contre les *Papistes* : sous un Roi Catholique, il s'empressa d'écrire contre les Protestans.

PHILOLOG. Poëtes Angl. Dryden.

Charles II. étoit rentré, quelques heures avant sa mort, dans le sein de l'Eglise Romaine. L'Eglise Anglicane se seroit consolée facilement de cette perte, si le Successeur n'en eut triomphé. On publia, par son ordre, certains papiers trouvés dans la cassette du feu Roi, & qui contenoient, disoit-on, les motifs de sa conversion. Les Théologiens Protestans ne manquerent point d'y répondre; le Docteur *Stillingfleet* se distingua sur tout dans cette controverse. Notre Auteur voulut signaler son zele naissant pour sa nouvelle Religion, en la défendant contre le Docteur : celui-ci ne demeura pas en reste; mais le pieux Monarque chercha, pour terrasser le Champion Anglican, des armes plus fortes que les argumens de son Poëte. Il crut les trouver dans l'*Histoire de l'Heréfie*, par Varillas, qui étoit alors l'Historien à la mode. On ne prévoyoit pas qu'il alloit être mis en poudre par le terrible Bayle; que le siecle suivant le relégueroit parmi les Romanciers, & que la Secte des *Ecrivains d'Anecdotes*, dont il étoit le

Fondateur, seroit exterminée par le ridicule. Le Roi ordonna, à Dryden, de traduire cet Ouvrage.

PHILOLOG. Poëtes Angl. Dryden.

Le Poëte Historiographe reçût cette tâche comme une faveur. Il se préparoit à la remplir avec sa rapidité ordinaire. Il avoit déja commencé un autre travail, qui ne devoit pas être moins agréable à son religieux Maître; c'étoit la Vie de St. François Xavier, traduite du P. Bouhours : elle parut en 1688. Il publia la même année un Poëme, intitulé *Britannia rediviva*, sur la naissance du Prince de Galles; il ne manqua point, selon l'étiquette du Parnasse, de promettre à ce Prince, & à toute sa postérité, de nouvelles Couronnes, des conquetes, & des triomphes : exemple éclatant de la fausseté des horoscopes poëtiques.

Jusques-là tout alloit le mieux du monde pour le nouveau Converti; mais si son changement n'étoit combiné qu'avec sa fortune, il se trouva ici trompé dans son calcul. La révolution décida qu'il avoit fait une sottise.

On peut bien penser que le nou-

PHILOLOG. Poëtes Angl. Dryden.

veau Roi ne voulut de lui, ni pour Poëte, ni pour Historiographe : ces deux titres passerent à un nommé *Shadwell*, Ecrivain obscur & moins que médiocre.

Rien n'étoit au fond plus indifférent à Guillaume III. Il donnoit, à la chasse, tous les loisirs que lui laissoient les soucis dévorans d'une ténébreuse ambition : le Poëte de Jacques II. lui auroit été aussi inutile que son Confesseur. Charles II, avec de l'esprit & du goût, mais railleur & plaisant, s'amusoit de ses vers lorsqu'ils étoient bons, & beaucoup plus encore quand il lui en échapoit de mauvais; Jacques lui faisoit faire de la Prose dévote: Guillaume ne lui auroit rien fait faire du tout.

Il n'auroit pas donné plus d'occupation à l'Historiographe; il sçavoit que jamais un Roi n'entendit lire son Histoire, que les Auteurs courtisans font des panégiriques, les ennemis de sots Libelles, & les étrangers des Romans ridicules.

Mais à ces titres vains, il y avoit des réalités attachées : d'abord, une

pension assez considérable, objet important pour le Poëte disgracié. Né presque sans fortune, réduit à un état voisin de l'indigence, chargé d'une famille, il lui étoit pardonnable de rechercher & de regretter des pensions; le sentiment du besoin est moins honteux sans doute, quoique plus humiliant, que la cupidité qui renaît sans cesse de l'or qu'elle entasse. La considération & l'accès à la Cour, acquis & perdus avec cette place, ne touchoient pas moins l'infortuné Dryden: ce sont des avantages qu'on affecte de mépriser, plus on les désire; dont la jouissance enyvre souvent, & dont la perte désespere. Plus vains & plus sensibles, les Poëtes s'en consolent plus tard que tous les autres: l'humeur qu'ils laissent percer, après une disgrace, dément tout l'étalage de leur Philosophie.

Tel fut le cas de Dryden; loin de pardonner à son Successeur, il le poursuivit sans relâche, armé de tous les traits de la Satire. La plus sanglante, & la meilleure, est intitulée *Mac-Flecknoe*. C'est le nom du Héros, qu'il fait Prince, Empereur,

en un mot chef souverain de *la Bêtise* (*t*); qui avoit, dit notre Auteur, » été reconnu sans dispute pour Mo- » narque absolu, en Prose & en » Vers, dans tous les Royaumes du » *non sens* (*u*). *Mac-Flecknoe*, vieux & cassé, délibère sur le choix d'un successeur: il cherche, dans sa nombreuse postérité, le plus capable de régner après lui ,, & de faire au sens » commun, une guerre immortelle. Après avoir bien balancé cet important objet, il s'écrie » Eh qui est » plus digne de l'Empire que celui » de mes fils, qui me ressemble da- » vantage? oui, *Shadwell*, oui lui » seul est mon vrai portrait; seul il » avoit atteint, dès l'âge le plus ten- » dre, à toute la maturité de la *Bê-* » *tise*; seul il réunit tous les dons » d'une pleine stupidité. Le reste » prétend quelquefois à une foible » idée: l'unique *Shadwell*, fidele à

(*t*) Ce mot est celui de notre langue qui répond le moins mal à une demi-douzaine de sinonimes que l'Anglois a pour l'exprimer.

(*u*) Ce mot n'est pas François; mais l'Anglois *Non sense* ne peut être rendu par aucun équivalent.

» nos loix, ne s'égara jamais jus- » qu'à former un sens. Quelques » rayons d'esprit peuvent tomber » sur d'autres, frapper leurs téné- » breux cerveaux, & y produire un » intervalle lucide; mais la profon- » de nuit, qui regne dans l'ame de » *Shadwell*, n'admet point de rayons. » L'épais brouillard, qui l'environne, » pourroit obscurcir le jour même.....

Cette vengeance Poëtique ne mettoit pas le Poëte plus à son aise; souvent ces traits malins font rire tout le monde, excepté celui qui les lance.

La détresse de notre Auteur auroit pû devenir extrême, sans une action de grandeur & de générosité, que *Prior* rapporte du Comte de Dorset. Ce Seigneur étoit alors Grand Chambellan. La pension de *Poete Laureat* étoit du ressort de sa Charge: obligé de la lui ôter, il assura, au malheureux Dryden, un équivalent pris sur son propre bien.

Depuis cette époque fatale, notre Poëte, rendu à son cabinet, se livra au travail avec plus d'ardeur que jamais. Ses dernieres années furent

les plus fécondes. Cela est naturel; son talent devenoit alors sa principale ressource: mais ce qui n'est pas ordinaire, c'est que son génie, au lieu de baisser, sembloit prendre tous les jours de nouvelles forces. Ses meilleurs ouvrages sont presque tous de cette date; il avoit cinquante-huit ans lors de sa disgrace, & il mourut en 1701. dans sa soixante-dixieme année.

Jusqu'ici nous avons représenté l'Auteur; il faut à présent peindre l'homme. Nous avons, sous nos yeux, un portrait fait de main de maître; c'est celui que Congreve mit à la tête de son Edition des *Œuvres Dramatiques* de Dryden, dans son discours Dédicatoire au Duc de Newcastle.

» Ce Poëte joignit aux plus grands » talens, des qualités personnelles, » propres à lui attirer l'estime & l'a- » mitié de tous ceux dont il fut vé- » ritablement connu. Il étoit d'un » naturel extrêment *humain & compatissant*, prompt à pardonner les » injures, & capable d'une sincere » réconciliation avec ceux qui l'a-

Philolog. Poëtes Ang. Dryden.

» voient offensé : *un tel tempérammment* » *est le seul fondement solide de toutes les* » *vertus morales & sociales.* Les effets » de son amitié, lorsqu'il en avoit fait » une fois profession, alloient fort » loin au-delà de ses protestations ; » je le sais de gens à qui il en avoit » donné de généreuses & de fortes » preuves, quoique son revenu lui » fournit à peine au-dessus du sim- » ple nécessaire.

A ces traits, qui font plus d'honneur, à la mémoire de Dryden, que ses inconstances & ses variations, ses éloges & ses satires, Congreve ajoute que l'érudition de notre Auteur étoit vaste & bien digérée, sa mémoire admirable & sa conversation savante, sans affectation ni pédanterie ; qu'il donnoit, avec politesse, ses avis à tous les gens de Lettres qui venoient le consulter sur leurs Ouvrages ; qu'il écoutoit avec douceur les observations qu'on avoit faites sur les siens (on ne nous dit pas s'il en profitoit) ; que son commerce étoit aisé, & sa société agréable ; mais que timide & lent à faire des avances, il étoit toujours em-

Philolog. Poëtes Ang. Dryden.

barrassé au premier abord, vis-à-vis de ses supérieurs, & même de ses égaux.

De la personne de l'Auteur, Congreve revient à ses Ecrits. Il remarque dans ses idées la grandeur, la noblesse, le brillant, la fécondité de l'imagination ; dans ses Vers la douceur, la force, l'harmonie, la facilité, la richesse des rimes ; dans sa Prose la clarté, la tournure, les graces & les ornemens, sans aucun mélange du stile Poëtique ; enfin, soit dans la versification, soit dans l'élégance de la Prose, toujours le caractere de chaque genre ; &, dans tous les deux, il conclut que Dryden étoit fait pour servir de modele. Il le fut, en effet, sans être surpassé par ses imitateurs ; si ce n'est *Pope* pour la Poësie, & *Addisson* pour l'Eloquence.

Avec des talens si rares, si le Poëte vivant ne pût vaincre l'envie, sa mémoire en a triomphé. Elle est en possession du rang qu'on disputoit à sa réputation ; & son nom, éteint dans sa postérité, brille d'un éclat immortel dans les fastes du Parnasse.

De ses trois fils, les deux aînés furent successivement Officiers du Palais du Pape Clement XI ; tous deux Au-

Philolog. Poëtes Ang. Dryden.

teurs. L'Ouvrage le plus connu de *Charles* est une Traduction, en Vers, de la sixiéme Satyre de Juvenal. *John* traduisit la quatorziéme, & donna en *1696.* une Comédie intitulée *Le Cocu de soi-même.* Celui-ci mourut à Rome, peu après son Pere. L'autre, trois ans plus tard, se noya, en voulant traverser la Tamise à la nage. *Henri*, qui étoit le troisiéme, se fit Religieux.

Leur mere étoit Lady Elisabeth *Howard*, fille du Comte de *Berkshire.* On ne nous dit point comment Dryden, gentilhomme mais pauvre, & Poëte qui pis est, avoit contracté cette illustre alliance ; quel motif avoit pû décider Mylady ; si c'étoit l'amour du talent, celui de la figure, ou le poids d'un nom sans fortune.

Les premiers jours de son veuvage furent marqués par une avanture aussi ridicule, que l'occasion en étoit triste. Tout le monde, en Angleterre, sçait que notre Poëte fut enterré par souscription ; mais peu de gens, en France, sçavent les circonstances bizarres de cet enterrement. Nous les donnons ici, telles qu'on les trouve dans les *Mémoires de Congreve.*

Philolog. Poëtes Ang. Dryden.

Dryden étoit mort le Mercredi, 1er. de May 1701. Dès le lendemain le Docteur *Spratt*, alors Evêque de Rochester & Doyen de Westminster, se signala par une générosité peu commune. Il envoya offrir gratuitement à sa veuve, Lady Elisabeth, le terrein dans son Eglise (ce qui est un objet de 40 livres sterlings (*x*), avec remise de tous les autres droits de l'Abbaye. Qu'on fasse réflexion que c'est un Evêque Anglican, de beaucoup d'esprit, savant, éclairé, grand Théologien, Prélat exemplaire & de bonnes mœurs, qui s'empresse d'assurer la plus honorable sépulture à un Poëte Dramatique, souvent licencieux, & qui pis, est mort Catholique ; que cette action, bien loin d'être censurée par ses Confreres mêmes, eut l'approbation générale : pourra-t'on s'empêcher d'admirer, d'envier peut-être l'esprit d'une Nation, où l'amour des Arts, de la Patrie & de l'humanité, rapproche, réunit les talens les plus divers, les états les plus séparés, les Sectes les plus opposées ?

(*x*) Environ 1000 liv. tournois.

La haine de parti y est peut être plus forte, dans l'Etat, que dans la Religion. Voici un exemple, au moins aussi frapant, de ces nobles principes. C'est un *Whig* qui se charge de rendre avec éclat les honneurs suprêmes, à un *Tori*, à une victime de la révolution; c'est Mylord Halifax, celui qui avoit écrit contre notre Poëte, qui ne l'avoit pas épargné, & qui n'avoit pas été ménagé lui-même dans la chaleur de la dispute, qui envoye, le même, jour prier sa Veuve & son fils d'agréer qu'il fasse la dépense de ses funérailles, & qu'ensuite il employe cinq cens livres sterlings (*y*) à lui ériger un monument dans l'Eglise de Westminster. Ajoutons que les deux Bienfaiteurs eurent, pour la famille, l'attention délicate de lui demander le sécret.

Ces offres généreuses furent acceptées. Chacun de son côté se mit en devoir de les remplir; & le Samedi suivant, tout fut prêt pour la cérémonie. Déja le Convoi étoit assemblé, le corps mis en parade dans un

(*y*) Douze mille livres, à peu près, de notre monnoye.

cercueil de velours noir, & dix-huit carrosses de deuil en ordre pour l'accompagner; enfin la marche alloit commencer, lorsqu'un événement, qu'on n'avoit garde de prévoir, rendit inutile tout cet appareil funébre.

Le Lord *Jefferies*, fils du Chancelier de ce nom sous Jacques II. (*z*), passoit dans ce moment avec quelques compagnons de débauche. Ils sortoient de la *Taverne* (*aa*), & tous

(*z*) Ce Magistrat, si détesté pour ses cruautés, peut-être un peu exagérées, contre les Partisans de Montmouth, en fut sévérement puni après la révolution. Il mourut en prison.

(*aa*) Ce nom se donne, en Angleterre, indistinctement à toutes les Maisons de Traiteurs & de Marchands de vin en détail. L'usage de les fréquenter s'y conserve autant que celui d'aller au Caffé. La taverne est le rendez-vous des différens Corps de Métiers, Compagnies de Marchands, Sociétés de Particuliers, & en général de tous ceux qui ont à traiter ou à discuter des intérêts communs. Les différens partis qui se forment dans les Elections, dans le Parlement, dans les Procès d'éclat, & dans toutes sortes d'affaires, s'assemblent aussi à la taverne. Enfin c'est là que pour jouir d'une plus grande liberté, & pour épargner aux Etrangers l'espece d'impôt établi sur eux par les Domestiques, on les prie à *pic-nic*; ce qui, en effet, est pour eux beaucoup moins cher & plus commode.

très-bien conditionnés. Le Chef de cette Bacchanale demande le nom du Mort, on le lui dit : » Eh quoi ! » s'écrie-t'il aussitôt, souffrirons-nous » que Dryden, l'honneur & l'orne- » ment de la Nation, soit enterré » comme un simple Particulier ? » Non, Messieurs, venez tous : & » si vous avez aimé ce grand Poëte, » si vous honorez sa mémoire, joi- » gnez-vous à moi pour obtenir de » Mylady (*bb*) qu'elle me laisse le

(*bb*) En Angleterre, le mariage n'ôte point à la fille d'un Duc ou d'un Comte les honneurs de sa naissance, si elle épouse un simple *Esquire* ou *Ecuyer*. On appelle son mari *Master*, comme tous ceux qui ne sont ni Pairs ni Chevaliers, mais elle conserve le titre de *Myladi* avec son nom de Baptême. Les Veuves, qui se remarient, jouissent du même avantage. Une Duchesse épouse un simple Gentilhomme, sans perdre pour cela son titre & ses honneurs; elle est toujours Duchesse, & on l'appelle *Your Grace* (Votre Grace), qui est l'appellation réservée aux Ducs, à leurs femmes, & aux deux Archevéques. *Your Lordship* (Votre Seigneurie ou Votre Grandeur), est celle des Evêques, des Comtes, de tous les autres Pairs, & *Your Ladyship*, de leurs épouses. Remarquons, à cette occasion, que l'étiquete & le Cérémonial sont plus compliqués en Angleterre

» soin de la pompe funébre. J'entens » qu'elle soit un peu plus décente, & » je ne prétens pas dépenser moins » de mille livres sterlings pour le » Mausolée.

A ces mots, la troupe Bacchique ne manque point d'applaudir. Elle suit le Lord Jefferies, jusques dans la chambre de Mylady. Il lui présente sa Requête : elle la refuse, fort étonnée de voir autour d'elle cette joyeuse compagnie. L'Orateur alors se jette à genoux au pied de son lit; & selon l'étiquete des Chevaliers errans, il lui jure de ne jamais se relever, qu'elle ne lui ait accordé sa demande. Les autres en font autant : cette extravagante Scene augmente la surprise de Mylady, jusqu'à la faire évanouir. Alors il se leve, & prétend avoir obtenu son aveu pour faire suspendre la cérémonie. Descendu dans la

qu'on ne l'imagineroit d'abord d'une Nation libre & Philosophe; que les inférieurs y parlent presque toujours à la troisiéme personne, qu'on y donne aux Ecclésiastiques de la *Révérence*; que le moindre petit Juge de Campagne se fait appeller *Your Worship* (Votre Vénération), & ainsi des autres.

rue,

PHILOLOG. Poëtes Ang. Dryden.

rue, il arrête le Convoi, fait enlever le corps, & le fait transporter chez un *Entrepreneur* (cc) pour y rester jusqu'à nouvel ordre; car son dessein, dit-il, est premierement de le faire embaumer à la maniere des Rois. Le Convoi se disperse; la triste Veuve, revenue de son évanouissement, apprend avec douleur tout ce qui s'est passé sous son nom, & même, ajoute-t'on, par ses ordres.

Cependant l'Abbaye étoit illuminée, la Musique prête à exécuter un Motet funébre (dd); & l'Evêque attendoit à la tête de son Clergé. On peut juger de son indignation, lorsqu'après quelques heures, passées dans cette vaine attente, il apprit l'enlevement du corps & la dispersion du

(cc) *Undertaker*, c'est le nom Anglois de ceux qui se chargent à forfait de la dépense des Enterremens: autre point sur lequel les Anglois ne paroissent pas plus Philosophes qne d'autres Peuples. Ces dépenses sont énormes dans les familles opulentes, & quelquefois dans celles qui veulent le paroître.

(dd) *An Antheni*, c'est un reste de la Liturgie Catholique. Il y en a aussi pour toutes les Fêtes.

PHILOLOG. Poëtes Ang. Dryden.

Convoi. Le mécontentement de Mylord Halifax ne fut pas moins sensible. Ils se crurent joués tous deux, & reçurent mal les excuses que Lady Elisabeth leur fit faire par l'aîné de ses fils: sans daigner écouter ses justifications, ils lui déclarerent qu'ils ne vouloient plus entendre parler de cette affaire.

Cependant l'*Entrepreneur* attendit, pendant trois jours, des nouvelles du Lord Jefferies. Enfin, il alla lui en demander. Pour toute réponse, le Mylord lui conseilla gravement *de ne plus obéir aux ordres de gens ivres*. Il lui déclara « qu'il ne se souvenoit pas d'un mot » de tout cela, qu'il ne s'en mêloit » point, & qu'on pouvoit faire du » Mort tout ce qu'on voudroit. L'*Entrepreneur*, alors, eut recours à la famille. Il vint la menacer de renvoyer le corps, & de le laisser à la porte. On lui demanda un jour de repit. M. Charles Dryden écrivit au Lord Jefferies. Il reçût la même réponse. Il s'adressa de nouveau au Prélat, à Mylord Halifax. Il n'en obtint rien de plus favorable. Enfin la Faculté vint au secours du Mort. On

PHILOLOG. Poëtes Ang. Dryden.

ne s'y attendoit pas. Ce n'est point sa coutume de se charger des enterremens.

Le Docteur *Garth* (ee) envoya chercher le corps, & le fit transporter au Collége des Médecins. Il ouvrit une souscription, & donna généreusement l'exemple, qui fut suivi. Enfin le jour fut pris pour la cérémonie, environ trois semaines après la mort de Dryden. Une Compagnie nombreuse & choisie s'assembla au Collége. Le Docteur prononça, sur le cercueil, un beau Discours Latin, après lequel on se mit en marche. Le Convoi fut accompagné d'une longue file de carrosses, & l'enterrement se fit à l'Abbaye, avec toute la pompe usitée dans ces occasions. Immédiatement après, M. Charles Dryden envoya un Cartel au Lord Jefferies; celui-ci avoit eu le tems de retrouver tout son sang froid, il ne fit point de réponse. L'offensé alla le chercher chez lui, mais il ne pût jamais parvenir à le voir. Outré

(ee) Voyez sa Vie dans le Journal de Mars 1755. à l'article de Philologie.

PHILOLOG. Poëtes Ang. Dryden.

enfin de ce procédé, il déclara publiquement qu'il l'attaqueroit partout où il le trouveroit. A cette nouvelle, Mylord quitta la Ville, & prit si bien ses mesures, que son Adversaire mourut sans avoir pû le joindre.

Les honneurs rendus à notre Poëte ne laissoient aucun monument, qui pût en instruire la Postérité. *Sa tombe étoit restée sans nom, sans ornemens* (ff). Pope le remarqua: un seul Vers de lui réveilla le zele d'un grand Seigneur pour la gloire des Lettres, qu'il cultivoit lui-même. Le feu Duc de Buckingham (gg) fit élever à Dryden un magnifique tombeau, sur lequel on voit sa Statue. Il s'étoit proposé d'y mettre, pour Epitaphe, ces deux Vers de sa composition:

This Sheffield rais'd, The sacred dust below

(ff) *Beneath a rude and nameless stone he lies.* Pope.

(gg) Petit-fils du *Sheffield* dont nous avons parlé dans une Note précédente. Il n'a laissé qu'un fils, mort jeune, en qui ce titre s'est éteint.

Was Dryden once. The rest who does not know?

» Sheffield a érigé ce monument, » & la poussiere qu'il couvre fut autrefois Dryden. Le reste, qui ne le » sçait pas ?

L'illustre Auteur changea, depuis, cette inscription en une autre plus simple encore :

J. DRYDEN

Natus Aug. 9. 1631.
Mortuus Maii I. 1700.
J. Sheffield Dux Buckinghamiensis posuit.

„ persuadé, dit un Poëte Anglois, que » le nom de Dryden faisoit seul son » Epitaphe. » Ajoutons que celui du Duc fait aussi son éloge.

CARACTERE du Duc de Buckingham, sous le nom de Zimri, *dans le Poëme de Dryden, intitulé* Absalon & Achitophel.

Pour bien entendre ce caractere, & saisir tous les traits qui forment une

ressemblance aussi parfaite que la Satyre peut en donner, il faut sçavoir d'abord le but & le sujet du Poëme, & se rappeller quelques circonstances principales de la vie & des mœurs du Duc de Buckingham. On peut bien penser que le projet du Poëte n'étoit pas de le peindre en beau, que ses vertus & ses talens n'y sont rien moins qu'exagérés, & que dans les défauts il y a un peu de *caricature*. Mais, à travers tout ce nuage, formé par la malignité, on découvre pourtant plus de saillies que de noirceurs, plus de foiblesses que de crimes. Le tableau qui en résulte est moins un assemblage de vices odieux & réels, qu'un mélange d'extrémités vicieuses, produit par l'excès, ou l'abus, des talens & des vertus mêmes.

Ce Poëme est une espece d'allégorie contre les *Whigs*. Le Duc, comme on l'a dit ailleurs, étant mal à la Cour, s'étoit jetté dans ce Parti : mais il n'y eut pas, à beaucoup près, la considération qu'il croyoit mériter. Son extrême légéreté en fut la premiere cause. Le scandale de sa vie &

la dissipation de son immense patrimoine ne lui firent pas moins de tort; il faut par-tout, à quelqu'un qui veut être considéré, un peu de décence & beaucoup d'argent. Le Duc se mit, par sa conduite, dans le cas de manquer de tous les deux. C'est ce même *Buckingham*, si célébre dans les *Mémoires de Grammont*, qui, étant bien avec la Comtesse de *Shrewsbury*, la plus belle femme d'Angleterre, devint l'objet de la jalousie du Mari; qui, *pour réparation d'honneur*, tua ce Mari en duel, & vécut ensuite publiquement avec sa femme; ce même *Villers*, que *Pope* a cité, dans une de ses Epîtres morales, comme un exemple funeste de la prodigalité, & dont ce Poëte Philosophe a peint avec des traits si forts la fin déplorable, dans les horreurs de l'extrême misere. Voyons, à présent, comment Dryden nous a tracé sa vie.

» Entre les Chefs, on remarquoit » quelques-uns des Grands du Royau» me. Zimri parut au premier rang. » C'étoit un esprit si changeant, un » caractere si varié, qu'on ne l'auroit » pas pris pour un homme seul, mais

» pour un abrégé de tout le genre » humain. Entêté de ses opinions, » donnant toujours à gauche, il étoit » tout par boutade, & rien par prin» cipe. Plein de goûts passagers, in» capable de constance dans le cours » d'une Lune, vous l'eussiez vû Chy» miste, Violon, Homme d'Etat, » Bouffon; de là se livrer tout aux » femmes, à la Peinture, à la Poë» sie, aux plaisirs de la table; sans » compter mille fantaisies qui ne fai» soient que naître, lui passer par » la tête, & s'évanouir aussitôt : heu„ reux fou, qui, toujours occupé de „ la nouveauté, passoit chaque ins„ tant de sa vie à désirer ou à jouir! „ Louer & médire étoient ses deux „ pivots de sa conversation : extrême „ en tous les deux (preuve excellente „ de son jugement); si outré dans „ l'éloge, ou si violent dans l'invec„ tive, que tout homme avec lui „ étoit ou un Dieu ou un Diable. „ Mais son grand Art, celui où il „ excelloit particuliérement, fut l'Art „ de dissiper. Sa prodigalité ne laissa „ rien sans récompense, excepté le „ mérite. Réduit à la mendicité par

PHILOLOG. *Poëies Angl. Dryden.*

„ des sots, qu'il connut trop tard, il „ eut ses bons mots ; ils eurent son „ bien. Mauvais plaisant, il se fit „ chasser de la Cour, & tâcha de se „ relever en formant des Partis ; „ mais il ne pût jamais parvenir à „ en être le Chef : en dépit de lui, „ le commandement, le timon des „ affaires, échut au vaillant *Absalon* (*hh*) & au sage *Achitophel* (*ii*). „ Ainsi, toujours méchant, mais „ réduit au penchant de nuire, & „ privé des moyens de le satisfaire, „ il ne quitta aucune faction, il fut „ abandonné de toutes.

(*hh*) Le Duc de *Montmouth*, qui d'abord avoit conspiré deux fois contre Charles II. dont il étoit fils naturel. Son pere, qui l'aimoit tendrement, lui fit grace ; mais son oncle ne lui pardonna point. On sçait qu'il eut enfin la tête tranchée sous Jacques II.

(*ii*) *Mylord Shaftsbury.*



G

PHILOLOGIE.

COLLECTION de quelques Manuscrits concernant l'Histoire, & sur-tout l'Histoire Littéraire, par Ange-Marie Bandini, Associé de l'Académie de Florence, &c.

AREZZO : *chez Beletti.*

LEs Monumens anciens, que ce titre annonce, ne sont qu'un Recueil de Lettres, de divers Auteurs qui ont illustré Florence en divers tems. Elles n'ont rien de bien propre à réveiller l'attention des Etrangers. La plûpart ne renferment que des suppliques, des remercimens, des félicitations, des apologies, des nouvelles politiques, déja connues ou peu dignes de l'être. Mais l'Editeur nous fournit le fond d'un Extrait intéressant, dans une longue Préface, où il a rassemblé des anecdotes curieuses sur la naissance, le caractere & les Ouvrages de quel-

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.* SCALA.

ques-uns des Auteurs dont il publie les Lettres.

Le premier est Barthelemi *Scala*, fils de Jean François. Il n'étoit point de Florence, comme le prétend Vossius (*a*) ; mais de *Colle*, Ville autrefois célébre, aujourd'hui peu considérable, située sur une colline de la Toscane, près des sources de la riviere d'Elsa (*b*). Il naquit l'an 1424. Ses talens furent si distingués pour l'Eloquence, que suivant l'expression d'Albert Leandre (*c*), il sembloit avoir été nourri, plutôt parmi les Muses, qu'entre les roües d'un moulin. Cet éloge fait allusion à sa naissance. Barthelemi Scala étoit fils d'un Meûnier : ce qui donna lieu à Politien, le plus violent de ses Ennemis, de l'appeller *monstrum fursurosum*, monstre plein de son & de crasse farineuse (*d*). Mais, loin de rougir de son origine, Scala en fait

(*a*) *De Historicis Latinis.*

(*b* On appelle aussi cette Ville, *Colle de la Vallée d'Elsa.*

(*c*) *In desc. Ital. pag.* 43.

(*d*) *Politianus : Epist. lib.* 12. *&* *carm. pag.* 324.

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

hautement l'aveu, dans une Lettre à son Ennemi, où il parle en ces termes : „ *Je suis venu*, lui dit-„ il, me jetter dans le sein de „ la République, dépourvû de „ tout avantage, sans naissance, „ sans titres, sans richesses, sans „ alliances, sans protection ; mais „ rempli de bonne foi (*e*).

Etant venu à Florence en 1450, il eut pour condisciple dans cette Ville, Jacques *Ammannat*, honoré ensuite de la pourpre Romaine. C'est ce qu'on recueille d'une Lettre d'Ammannat, où il rappelle à cet ancien Ami les circonstances de leur éducation commune. „ *Nous avons* „ *été soumis* au même esclavage ; nos „ demeures étoient voisines ; nous „ nous appliquions au même genre „ d'étude ; nous avions presque les „ mêmes Maîtres, & nous avons

(*e*) *Veni nudus, omnium rerum bonarum egenus, ad Rempublicam, vilissimis ortus parentibus, multâ cum fide, nullis omninò divitiis aut titulis, nullis clientelis, nullis cognationibus.*

„ éprouvé tous deux les rigueurs de „ la pauvreté (*f*).

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

Cosme de Médicis, dans un âge avancé, mit Scala au nombre de ses Amis, & lui donna des marques de sa libéralité. Ensuite la faveur des Médicis le conduisit par dégrés à tous les honneurs de la République. Cosme étant mort, le premier d'Août 1464, Pierre, son successeur, hérita de son affection pour Scala, jusqu'à lui confier les affaires les plus importantes de l'Etat.

Le 13. Septembre de la même année, Scala & sa postérité furent aggrégés au nombre des Citoyens de Florence. En 1484. il fut député vers le Pape Innocent VIII. avec François Soderini, Evêque de Volterra; Antoine Ganisiano; Guid.

(*f*) *Adolescentes olim eamdem servitutem servivimus, vicini habitavimus, iisdem Litteris ac propè Præceptoribus operam dedimus, paupertatem etiam gravem pertulimus.* Ces exemples de franchise & de modestie sont d'autant plus remarquables, que dans les Lettres, comme dans les Finances, la plûpart de ceux, qui se distinguent par le succès, pensent d'abord à jetter un voile sur la bassesse de leur origine.

rapportés. Scala avoit fait l'acquisition d'une maison magnifique, & d'un verger, auprès de la porte nommée *Pinti*: il avoit fait mettre à la façade de l'édifice, les armes qu'il avoit prises depuis son élévation, c'est-à-dire, une échelle, sur les dégrés de laquelle étoit un emblême; cette ostentation lui attira, de Politien, une Epigramme, dont voici le sens.

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

Celui qu'on voit aller avec une démarche fiere, & bouffi d'orgueil, parce qu'il est accompagné de serviteurs gagés par le Public; cet homme, dont la tête, autrefois couverte de son, touche maintenant, par un jeu de la Fortune, aux plus hauts dégrés des honneurs, est menacé d'une chute prochaine: il chancelle, il est prêt de tomber, mais il ne tombera pas *par degrés* (*g*).

(*g*) Hunc, quem videtis ire fastuoso gradu,
Servis tumentem publicis, &c.
Fortuna ludens furfuris plenum caput
Ad usque supremos *gradus*:
Casurus usque nutat, & jam jam cadet,
Sed non *gradatim* scilicet.

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

Ant. Vespuccio; Ange Niccolonio; & Jean Torrabrono. Le Discours, qu'il fit à cette occasion, plut tant au Pape, que le 25. de Décembre de la même année, sa Sainteté le fit Chevalier de l'Epéron d'or, & Sénateur Romain. Il fut créé Porte-Enseigne de Florence, au mois de Mai, ou de Juin, de l'année 1486. & l'on voit par un Manuscrit des Archives secrettes du Grand Duc, qu'en 1497. il fut élevé à la dignité de premier Chancelier, qu'il exerçoit néanmoins avec Pierre *Beccanugi*. Cette même année fut la derniere de sa vie; il mourut d'une attaque violente de goute. On lui fit de magnifiques funérailles, & il fut enterré dans l'Eglise de l'Annonciation, dans la Chapelle qui porte le nom des Scala.

Ses disputes Littéraires furent très-vives avec Ange Politien, qui les rapporte dans les cinquieme & douzieme Livres de ses Lettres. Ce redoutable Adversaire ne cessa point, d'ailleurs, de l'attaquer par des railleries piquantes. M. Bandini en joint un autre trait à ceux que nous avons

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

Parmi quantité d'Ouvrages que Barthelemi Scala nous a laissés, on remarque principalement l'Histoire de Florence, qui commence à l'origine de cette Ville, & qui finit à l'an 1450. Elle est en dix livres; mais il n'y en a qu'environ cinq, ausquels l'Auteur ait mis la derniere main.

2. Deux cens Fables, adressées à Laurent de Medicis, & que l'on conserve dans la Bibliotheque du Grand Duc: on n'en admire pas moins la solidité que l'élégance.

3. Une Oraison prononcée, le jour que Constance *Sforce* reçût les Enseignes Militaires & le Commandement de l'Armée de la République. Un Auteur (*a*), contemporain de Scala, parle (*b*) de cette Oraison qu'il lui entendit prononcer, & rapporte qu'un des Auditeurs, à côté duquel il se trouvoit, enchanté de l'éloquence de l'Orateur, se mit à crier à haute voix, *vive* Barthelemi, vive Barthelemi; & qu'aussi-tôt tou-

(*a*) Reccus Spinellus, *ou* Spinelli.

(*b*) Dans son Diaire historique.

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

re l'Assemblée répéta la même acclamation [*h*].

MARCELLUS VIRGILIUS.

Le second des Ecrivains, que M. Bardini nous présente, est *Marcellus Virgilius*. Il nâquit à Florence, de Parens nobles, en 1464. C'étoit un homme d'un génie rare, & d'une immense érudition; il n'y avoit aucun genre de science, dans lequel il ne fût versé. Ange Politien, & Christophe Landiro, furent ses Maîtres: il donna comme eux des leçons publiques de Belles-Lettres, à la jeunesse de Florence. La Nature lui avoit accordé, dans un dégré supérieur, deux des plus grands avantages qui conviennent à cette Profession, la langue fléxible, & la voix sonore; mais un accident, sans exemple, lui fit perdre cette facilité qu'il avoit à parler. Un jour qu'il sortoit de la Ville à Cheval, il fut renversé contre l'angle d'un mur; & de

(*h*) On fit ces quatre Vers à sa gloire:
Naturam & mores, seriem, res, tempora, casus,
Et demùm, artifici schemate, cuncta notas.
Felix, qui, prisco cùm sis sermone locutus,
Scala, tamen cultu sæcla vetusta novas.

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

toutes les parties de son corps, sa langue fut la seule qui se ressentit toujours de cette chute. Les soins continuels, qu'il donnoit à l'instruction d'autrui, ne lui firent jamais négliger son emploi de Sécrétaire de la République. Florence étoit alors en Guerre avec Pise: chaque jour faisoit naître de nouveaux embarras, qui demandoient de nouveaux soins & de nouveaux conseils. Marcellus faisoit face à tous les évenemens; craintes, périls, travaux, rien n'avoit le pouvoir de l'abbattre, & sa vigilance augmentoit avec les troubles de la République. Tant de grandes qualités étendirent au loin sa réputation, & firent prendre à Leon X. la résolution de l'employer dans les plus importantes affaires. Marcellus se disposoit à partir pour Rome, lorsque le travail & les veilles lui causerent une maladie, légere dans ses principes, mais si considérable dans ses suites, qu'il en mourut à l'âge de 57 ans (*k*).

(*k*) Il fut enterré dans l'Eglise de S. François, hors les murs de Florence. Un de ses héritiers lui fit élever un Mausolée, quoiqu'il eut ordonné par son Testament qu'on ne mit que son nom sur son tombeau; ce qui donna lieu à ces Vers:
Suprema nomen hoc solo
Tantum voluntas jusserat
Poni: sed hanc statuam pius
Erexit hæres, nescius
Famæ futuræ & gloriæ.
Aut nomen, aut nihil satis.

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

Il a laissé plusieurs Ouvrages, qui rendent témoignage à son érudition. Les principaux sont ses Commentaires sur Dioscoride; divers Traités de Médecine, dont Antoine *Vanderlinden* a donné le Catalogue [*l*]; plusieurs Oraisons, dont l'une, prononcée à l'ouverture de ses Leçons publiques, a pour titre, *Ne s'étonner de rien*: une autre est intitulée, *du Rire*; une troisieme roule sur l'obligation de tourner l'esprit des jeunes-gens, aux connoissances solides, &c.

Il laissa un fils, nommé Jean-Baptiste, qui lui succéda dans l'emploi de Professeur, & dont l'érudition, égale à celle de son Pere, le

(*l*) Dans son Livre sur les Ecrivains de Médecine.

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

conduisit aux mêmes honneurs. Le jeune Vigilius fit ses études à Padoue, où il fut étroitement lié avec Contareno, le Bembe, Marc-Ant. Flaminio, le Varchi, le Caro, & Ugolino Martelli: ils s'assembloient tous dans la maison de Contareno, pour y former une espece d'Académie, qui fut pour eux une source commune de lumieres & de goût.

Jean-Baptiste s'exerça, dans sa jeunesse, à composer des vers Toscans: & ce ne fut pas sans succès, comme il paroît par un bon nombre de Sonnets gracieux, de Chansons délicates, par une Tragédie conforme à toutes les regles, & par quelques autres Pieces qui nous restent de lui. Il composa aussi plusieurs inscriptions en vers Latins, qui subsistent encore sur les Edifices, sur les Temples, & sur les Tombeaux.

Le 25. d'Octobre de l'an 1566. il obtint le titre d'Historiographe de la République de Florence Dans cet important Office, ayant conçû que la vérité est le premier devoir d'un Historien, il voulut voir, de ses propres yeux, les endroits où s'étoient données les

Philolog. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

batailles, & ceux même dont l'éloignement ne devoit lui laisser aucune crainte d'être contredit. A l'égard des lieux où il ne pouvoit se transporter, il prenoit d'exactes informations des Habitans du Païs, ou des personnes qui y avoient voyagé. Cette fidélité à remplir ses engagemens, son profond savoir, son zele pour la République, & son attachement pour ses Amis, le firent généralement estimer; il mourut en 1579. âgé de 67 ans. Outre les Ouvrages qu'on a nommés, on a de lui plus de soixante Oraisons manuscrites, sur divers sujets, la plupart prononcées au College de Florence, & des Commentaires très étendus sur tous les Ouvrages d'Aristote. Il eut, pour successeur de sa Chaire & de ses talens, son fils Jean-Baptiste Adrien, dit le Jeune.

Machiavel.

M. Bandini passe à Machiavel, qu'il nomme le Prince des Politiques, après les Grecs & les Latins. Ce fameux Ecrivain nâquit à Florence, au mois de Mai 1469. d'un pere Noble, dont le nom étoit Bernard, & qui fut dans la suite Ques-

Philolog. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

teur de la Marche d'Ancone; sa mere, nommée Barthelemie, étoit de l'illustre famille des *Nelli*. Dès sa plus tendre jeunesse, Machiavel montra beaucoup de discernement & de pénétration. Il eut pour guide, dans l'étude des Belles-Lettres, *Marcellus Virgilius*, le même dont on a donné l'éloge; & lui ayant servi de Sécretaire, il puisa dans le commerce intime d'un homme si célebre, une partie des lumieres qui ont fait sa réputation. Aussi ne fut-il pas longtems sans se voir revêtu, dans sa Patrie, des emplois les plus honorables: il fut nommé Sécrétaire perpétuel de la République; & les commissions importantes, dont il fut chargé, lui donnerent l'occasion de parcourir l'Italie, la France & l'Allemagne.

Il épousa Marietta *Corsinia*, fille de Louis, de laquelle il eut plusieurs enfans. Quelques années après son mariage, Florence fut agitée de troubles domestiques. Pierre Soderini, qui y favorisoit le meilleur parti, c'est-à-dire celui de la liberté, se vit contraint d'en sortir. Machia-

Philolog. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

vel, véxé par les recherches des Medicis, & faisant peu de fond sur la constance du Peuple, embrassa le parti des Tirans. Cette conduite fit un tort extréme à sa réputation; & bientôt il se couvrit d'une tache encore plus noire, par son Livre du Prince, dans lequel il conseilloit aux Medicis de se rendre Souverains de toute l'Italie. Mais, quoiqu'il parut absolument dévoué à leurs intérêts, il ne laissa pas d'entrer dans une conjuration formée contr'eux. Elle fut découverte. Machiavel se vit charger de chaînes, & livré à la question, qu'il endura constamment, sans déclarer ses complices.

On croit qu'il trempa aussi dans une autre conspiration, formée contre le Cardinal Jules de Medicis, par quelques jeunes gens de courage & de savoir, qui s'assembloient dans un jardin (*i*) pour vacquer à

(*i*) *In hortis Oricellariis.* On lit dans l'Histoire généalogique de la Maison de Medicis, par Boissat, (pag. 241.) » que c'étoient les » jardins de Ruscellai, fréquentés par des » gens de sçavoir, citoyens & étrangers, » tels que Ranobi Buondelmonte, Louis Alla-

Philolog. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

leurs études, & qui choisirent ce lieu pour dresser leur complot. Il n'eut pas plus de succès que le premier; mais Machiavel se sauva par la fuite. Cependant il paroit qu'il se rétablit dans la faveur des Medicis, puisqu'il dédia son Ouvrage *du Prince* à Laurent, Duc d'Urbin, & son Histoire de Florence à Clement VII. On ajoute que cette bassesse augmenta contre lui la haine du Peuple, & qu'elle devint excessive, lorsqu'à la persuasion du même Pape, l'Empereur Charles V. eut dépouillé les Florentins d'une ombre de liberté qui leur restoit; ils attribuerent leur malheur aux Leçons de Machiavel. Quoiqu'il en soit, les divers évenemens qui suivirent cette révolution, & la préférence qu'il vit accorder à son Concurrent pour

» manni, & Nicolas Machiavel, qui leur „ faisoit voir ses Œuvres, & dédia ses Discours à Cosimin Ruscellai, homme impotent, qui se faisoit porter comme dans un „ berceau. Ils se mirent en tête de tuer le „ Cardinal, non pour aucune malveillance, „ mais pour mettre, comme ils disoient, „ la République en liberté. „ Quelques-uns furent punis de mort.

la

la Charge de Sécrétaire de la République, lui causerent tant de chagrin, qu'il en mourut à l'âge d'environ 58 ans, c'est-à-dire, suivant l'opinion commune, en 1527. Il fut enterré dans l'Eglise de Ste Croix, où l'on trouve, avec son tombeau (*m*), celui de deux autres personnages d'une grande réputation; Ange Buonarotta, le plus grand des Sculpteurs après les Grecs & les Latins; & Galilée, célebre Mathématicien. On attribue à Machiavel mourant, des sentimens & des expressions impies (*n*), que

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

(*m*) Antoine *Vacca* y fit mettre l'épitaphe suivante:

Quisquis ades, sacro flores & serta sepulcro
Adde puer, cineri debita dona ferens.
Nam, veteres belli & pacis qui reddidit artes,
Jampridem ignotas Regibus & Populis;
Hetruscæ Machiavellus honos & gloria linguæ
Hic jacet. Hoc saxum non coluisse nefas.

(*n*) On le charge d'avoir dit qu'il aimoit mieux être en Enfer avec les Grands, qu'en Paradis avec la lie du Peuple. Dans une de ses Comédies, intitulée *Clitia*, qui n'est

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

Bayle rapporte sur des témoignages trop légers, & dont Brucker lave sa mémoire, comme d'une calomnie. Cette imputation est réfutée plus clairement encore, par une lettre que Jean-Baptiste Nelli, Noble Florentin, a communiquée à M. Bandini, & qui est adressée à François Nelli, Professeur en Droit à Pise: un témoignage de cette nature mérite de passer dans notre Langue.

» Je ne puis, mon cher François, » retenir mes larmes, en vous appre-

qu'une copie de la Casina de Plaute, il imita son original jusques dans les choses où la Religion étoit tournée en raillerie. On cite cet endroit de la sixiéme Scene du troisiéme Acte, entre Pyrrhus & Nicomachus:

Nic. Ch'importa a te? Sta ben con Christo, & fatti beffe de' santi.

Pyr. Si; ma se voi moristi, e santi mi trattarabbeno assai male.

Nic. Non dubitare, io ti faro tal parte, che i santi ti potranno dar poca briga, &c.

Mais il ne seroit pas le seul bel esprit qui auroit chanté la Palinodie à sa derniere heure.

(*o*) Cette Lettre est sans datte de mois & de jour, & porte seulement celle de l'année 1527. Elle est signée, *Vostro parente Pietro Machiavelli.*

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

» nant de quelle maniere est mort » le 22. de ce mois, Nicolas notre » Pere, d'une douleur de ventre, » occasionnée par une médecine qu'il » avoit prise le 20. Il a été confessé » par le P. Mathieu, qui l'a assisté » jusqu'à la mort. Notre pere nous » a laissés, comme vous savez, dans » une grande pauvreté.

Les Ecrits [*q*] de Machiavel ont été lûs dans la République des Lettres, pendant un siecle presqu'entier, sans être soupçonnés d'Athéisme. L'Auteur même étoit fort estimé d'Alexandre VI. Il dédia son Livre du Prince au neveu de Leon X. du vivant de ce Pape, qui loin de le trouver mauvais, favorisa son génie & ses productions, en l'engageant à composer une dissertation sur la réforme de Florence. L'Histoire de cette République, qu'il donna par les ordres de Clement VII, ne fut pas reçûe avec moins de faveur. Après sa mort, on obtint du même Pape, un Privilege de dix ans, pour faire imprimer le Recueil de ses Ouvra-

(*p*) Bayle & d'autres Ecrivains en ont donné le Catalogue.

PHILOLOG. *Manuscrits concernant l'Hist. litt.*

ges. Paul III. Jules III. Marcel II. Paul IV. accorderent des Privileges à leur tour. En un mot les Ecrits de Machiavel, munis de ces autorités, ont été lûs fort long-tems, dans presque tous les Pays de l'Europe, sans aucun soupçon d'impiété. Leur premier Adversaire fut Ambroise Catharini, qui les attaqua vivement en 1552. Alors ils commencerent à tomber, même à la Cour de Rome; enfin Clement VIII, pressé par les sollicitations & les clameurs de quelques Ecrivains acharnés contre la mémoire de l'Auteur (*q*), en défendit absolument la lecture.

(*q*) On nomme le P. *Possevin*, Jésuite, & le P. Thomas *Bozius*, de l'Oratoire. *Possevin* n'avoit pas lû, dit-on, le Livre *du Prince*, contre lequel il s'emporta particuliérement, & qu'il fit proscrire par l'Inquisition. C'est ce qui paroît assez bien prouvé dans une Préface Latine de *Conringius* sur le même Ouvrage.



HISTOIRE.

Memoires de M. le Comte de Loewendahl, Maréchal de France; par M. Michel Rauft, à Leipsick, chez Heinsius.

QUoiqu'il y ait cinq ou six ans que cet Ouvrage parut pour la premiere fois en Allemagne, il y reprend aujourd'hui tout le mérite de la nouveauté, par les additions & les corrections de l'Auteur. Le stile en est simple; mais on nous donne pour excuse, que les vérités historiques demandent peu d'ornement: & notre Correspondant même, dans la Traduction de l'Extrait qu'il nous communique, fait profession de s'être attaché scrupuleusement à cette régle. Nous nous garderons bien de chercher à plaire par d'autres voies, sur-tout dans un sujet fort supérieur aux vaines recherches du stile. Il nous suffit d'avertir que M. Rauft, Auteur des Mémoires, est employé de-

puis douze ou quinze ans à composer un Journal historique & généalogique, qui lui a fait une réputation égale de sçavoir & de bonne foi (*a*).

Woldemar, Comte de Loewendahl, Maréchal de France, étoit issu du sang des Rois de Danemarc. Frederic III. son Bisayeul eut un fils naturel, légitimé dans la suite, & nommé Ulric Frederic Guldenloew, qui mourut en 1704, revêtu de la Dignité de Gouverneur Général du Royaume de Norwege. C'est de lui que descendent les Comtes de Laurwigen d'aujourd'hui Dans sa jeunesse, il conçut de l'inclination pour une Demoiselle de la Maison d'Uhren, nommée Sophie, dont il fut aimé. Il étoit d'abord dans la résolution de l'épouser. Mais, les difficultés qu'il trouva dans ce projet l'ayant empê-

(*a*) Nous aurions pu nous dispenser de donner cet Extrait, après avoir lû la quinziéme Lettre de l'Année Litteraire; mais quelques corrections, qui ont succédé dans une Lettre posterieure, nous font juger que l'Auteur même approuvera tout ce qui peut servir à confirmer ou à éclaircir ses propres Mémoires.

ché de l'exécuter, il eut d'elle un fils, qui fut nommé Woldemar, à qui le Roi accorda le titre de Baron de Loewendahl. Ce fils naturel d'un Prince légitimé est le pere du Maréchal. Comme la gloire des Peres réjaillit sur les enfans, nous commencerons la vie de cet illustre Guerrier par les principaux traits de la vie du Baron de Loewendhal. Ils feront voir ce que peuvent les exemples domestiques sur un heureux naturel.

Le Baron nâquit le 25 Septembre 1660. A peine fut-il capable de porter les armes, qu'il entra au service de la Hollande, où il fut fait Capitaine des Gardes; mais il le quitta bientôt, pour passer à celui d'Allemagne En 1683. sous l'Empereur Leopold, il se trouva dans l'armée qui força les Turcs à lever le siége de Vienne. Après avoir servi ensuite avec distinction la Couronne de Danemarck, des affaires particulieres l'obligerent de quitter sa patrie, pour se rendre en Saxe, où le Roi Auguste II. le nomma Président de la Chambre. Dans ce poste, le Baron de Loewendahl eut beaucoup de part aux Fêtes

brillantes qui se donnerent à Dresde en 1709. à l'occasion du séjour que le Roi de Danemarck fit dans cette ville. Ce Prince, flatté du mérite d'un Ministre qui étoit né son Sujet, le reprit à son service & le combla de faveurs. Il lui donna l'Ordre de Danebrog, le Gouvernement de la Norwege, & le Commandement des troupes destinées contre les Suedois. En 1711. le Baron de Loewendahl, à la tête de cette armée, entra dans la Province de *Bahuslehn*, conquise anciennement sur la Suede, & cédée ensuite à cette Couronne par la paix de Roschild. Il revint de cette expédition, chargé de gloire, de contributions & de butin. La récompense de son zele & de son habileté fut l'Ordre de l'Elephant.

En 1720. le Roi Auguste II. ayant à remplir l'importante dignité de Grand Maréchal de sa Cour, jetta les yeux sur le Baron de Loewendahl, & le rappella en Saxe, du consentement du Roi de Danemarck. Ensuite on vit accumuler sur lui plusieurs autres Charges, qui le rendirent le plus grand Seigneur de la Cour de

HISTOIRE. *Mém. de M. le Maréc. de Loewendahl*

Pologne & de Saxe. Le 21. Août 1721. il fut reçû Chevalier de l'Aigle blanc. Auguste III, succedant à son pere, conserva au Grand Maréchal toutes les Dignités dont il étoit revêtu, excepté celles de Président de la Chambre & de Directeur du Conseil des Mines, dont son grand âge ne lui permettoit plus d'exercer les fonctions. En 1740. il étoit parvenu à sa quatre-vingtiéme année, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva subitement. Sa perte fut sincérement regrettée de toute la Cour, dont il avoit gagné l'estime & l'affection par une extrême politesse, qui ne l'ayant point abandonné dans l'âge le plus avancé, avoit rendu sa vieillesse même agréable.

Le Baron de Loewendahl s'étoit marié deux fois. Il avoit épousé en premieres nôces Dorothée de Brockdorf, de la Maison de Bothkampf, dont il eut un grand nombre d'enfans, presque tous morts en bas âge, excepté cinq, qui vécûrent assez pour jouer quelque rôle dans le monde. L'aîné des fils, nommé *Ulric Frede-*

HISTOIRE. *Mém. de M. le Maréc. de Loewendahl*

c, fut Chambellan du Roi de Pologne, & prit en mariage une (*b*) Frele de la Maison de *Kreutz*, que la mort lui enleva bientôt. Ayant passé ensuite plusieurs années dans la Forteresse de Sonnenstein en Saxe, il obtint sa liberté, précisément dans le tems où son frere cadet jouissoit d'une haute faveur à la Cour de Russie. Il alla l'y trouver, & le suivit de même en France, où il embrassa la Religion Romaine & l'Etat Ecclésiastique. L'Abbé de Loewendahl obtint, en 1746, l'Abbaye de la Cour-Dieu, & mourut l'année derniere. A l'égard des filles du Baron, Hedwige, aînée de deux sœurs, épousa le Baron de Schmettau, & mourut en 1725. Sophie Marguerite fut mariée en 1720. au Baron de Bibra; Ulrique Antoinette est aujourd'hui Chanoinesse du Couvent Luthérien de Preetz, dans le Duché de Holstein.

Le Comte de Loewendahl, second fils du même lit, nâquit en 1700. dans la Ville de Hambourg. Il fut nommé Woldemar, du nom de son pere. Ses dispositions naturelles se développerent dès sa premiere

(*b*) Nom qu'on donne aux jeunes filles de qualité, dans la Basse-Allemagne.

HISTOIRE. *Mém. de M. le Maréc. de Loewendahl*

enfance, & semblerent annoncer ce qu'il devoit être un jour. Il fit de grands progrès dans les Langues, & dans les Sciences convenables à un jeune homme de qualité qui se destine à la guerre. Il perdit sa mere à l'âge de six ans; mais Marguerite-Benedictine de Ranzau, Dame vertueuse, que le grand Maréchal avoit épousée en secondes noces, eut pour le jeune Loewendahl toute la tendresse d'une mere. En 1710. il suivit son pere à Coppenhague, dans le dessein de s'attacher entierement au service du Danemarck; mais n'ayant pû se dispenser de retourner en Saxe avec lui, il y reprit ses exercices, dans lesquels il se distingua par des succès éclatans. Son esprit étoit trop vif, pour se borner long tems à la simple étude de l'Art Militaire. Le jeune Woldemar brûloit d'employer son courage & ses lumieres.

En 1715. il s'éleva entre le Danemarck & la Suede une guerre très-vive, dont le Théâtre fut la Mer Baltique. Notre jeune Militaire marqua une vive passion de contribuer à l'honneur du Pays dont il tiroit son origine;

HISTOIRE. *Mém. de M. le Maréc. de Loewendahl*

avec la permission de son pere, il se hâta de repasser en Danemarck, pour s'y instruire du service maritime. A peine avoit-il quinze ans, lorsqu'il monta sur un des vaisseaux qui composoient la flotte de l'Amiral Robe (*c*). Il se trouva au combat naval qui se donna, le 8 Août, sur les Côtes de la Poméranie. La victoire demeura long-tems incertaine; mais enfin Robe & les Danois defirent la flotte Suedoise, commandée par l'Amiral Spar. Malgré toute la satisfaction que le jeune Loewendahl ressentit du triomphe des armes Danoises, il ne prit aucun goût pour le service maritime.

Il revint à Dresde, résolu de servir dans les troupes Saxonnes. Son pere ne s'y opposa point; mais il voulut le faire passer par tous les dégrés militaires. Après avoir rempli pendant quelques semaines les devoirs d'un simple soldat, dans le Régiment de Janus, il fut nommé Bas-Officier, & passa successivement au Grade de Lieutenant. A mesure

(*c*) Le Capitaine Wessel, connu depuis sous le nom de l'Amiral *Tordenschiold*, se distingua beaucoup dans cette action.

qu'il avançoit, il ſe crût plus obligé que jamais de s'appliquer à l'étude des Mathématiques, de l'Hiſtoire, & ſur-tout de l'Architecture Militaire, dans laquelle il fit bientôt des progrès ſurprenans.

Ce fut en qualité de Lieutenant, qu'il accompagna le Comte de Seckendorf en 1717. dans ſon voyage à Vienne, lorſque ce Général entra au ſervice de l'Empereur. Le jeune Loewendahl ayant été recommandé au Comte Gui de Stahremberg, Général-Feld-Maréchal, en obtint une Compagnie dans ſon Régiment d'Infanterie. Cette même année il porta les armes contre les Turcs, en Hongrie; où il ſe trouva, non-ſeulement au ſiége de Belgrade, mais encore à la bataille ſanglante que le Prince Eugene gagna contre les Infideles, lorſqu'ils approcherent avec une armée très-conſidérable pour ſecourir la Ville. Dans toutes les rencontres, il donna des preuves de ſon exactitude au ſervice, & de ſon intrépidité. La paix, conclue l'année ſuivante à Paſſarowitz, lui ôta l'occaſion de ſignaler ſon courage dans une ſeconde campagne contre les Turcs.

Il eut bientôt lieu de s'en conſoler. La guerre, qui venoit de s'allumer en Italie, lui ouvrit une nouvelle carriere. Les Eſpagnols avoient entrepris un débarquement dans le Royaume de Sicile, qui appartenoit alors au Duc de Savoye, en vertu de la paix d'Utrecht. Ce Prince, voyant qu'il ne ſeroit pas en état de ſe ſoutenir contre les forces Eſpagnoles, eut recours à l'Empereur, auquel il céda ſon droit ſur le Royaume de Sicile, pour l'Iſle de Sardaigne, qu'il reçût en échange. Comme les Eſpagnols avoient déja commencé les hoſtilités contre l'Empereur, & qu'il y avoit apparence qu'après la conquête de la Sicile ils attaqueroient le Royaume de Naples, la Cour de Vienne fit défiler, vers ce pays, la plus grande partie de ſes Troupes, qui venoient de la Hongrie. Les Impériaux, tranſportés en Sicile par une flotte Angloiſe, formerent bientôt dans cette Iſle une armée redoutable. Mr. de Loewendahl, Capitaine encore au Régiment de Stahremberg, ſe trouva dans le tranſport qui fut débarqué le 25. Janvier 1719. près de Melazzo, ſous la conduite du Général de Seckendorf. Sa paſſion pour la gloire trouva bientôt l'occaſion de s'exercer. Dans la bataille de Francavilla, ſous les ordres du Général Comte de Merci, il fut placé à la premiere ligne. Enſuite il ſe trouva dans le Corps qui aſſiégea la citadelle de Meſſine, ſiége long & meurtrier, qui fut conduit par le Général Zum-Junge. Cette Place s'étant enfin rendue le 18. Octobre, les Eſpagnols négocierent une ſuſpenſion d'armes, qui fut conclue au mois de Janvier 1720. & ſuivie d'un Traité, en vertu duquel la Sicile demeuroit à l'Empereur.

La tranquillité étant rendue aux Etats de ce Prince, Mr. de Loewendahl, ne trouva plus le même agrément au ſervice de la Maiſon d'Autriche: il regardoit la Saxe, qui a vû naître, ou ſe former dans ſon ſein, un Weimar, un Schomberg, un Schulembourg, un Comte Maurice, un Seckendorf, &c. comme ſa véritable Patrie; il la chériſſoit comme ſa premiere école; & la Cour brillante d'Auguſte II. étoit un autre attrait pour un jeune cœur, qui n'étoit pas inſenſible au plaiſir. Ce Prince, fort ſatiſ-

fait de le voir rentrer à ſon ſervice, lui donna le brevet de Colonel, & le rang de Brigadier dans les Chevaliers-Gardes, où il fut reçû au mois de Janvier 1723. Peu de tems après, il épouſa une Frele Schmettau, dont il eut deux filles, l'une appellée Benedicte-Antoinette Eugenie, qui épouſa, le 25 Mai de l'année 1747, M. Jean Rudolfe Kieſewetter de Wolfersdorf, Conſeiller aulique du Roi de Pologne, Electeur de Saxe; & un fils, qui portoit le nom de Frederic Woldemar, mort le 22. Février 1740. à l'âge de 16. ans.

En 1724. le Colonel de Loewendahl obtint le Régiment d'Infanterie, commandé juſqu'alors par M. de la Serre. Deux ans après, ce Régiment fut employé à Dreſde avec pluſieurs autres, pour éteindre la révolte excitée par l'aſſaſſinat d'un Miniſtre Lutherien. La profonde paix, dont l'Europe jouiſſoit alors, ôtant au génie du jeune Colonel les occaſions de briller dans la Guerre, il ſe diſtingua par ſon adreſſe & par ſon goût, dans les Carouſels, les Tournois,

& les célebres fêtes, qui perpétueront la mémoire & la Cour d'Auguſte. Il n'étoit pas rare d'y voir parmi les Acteurs, des Têtes couronnées. Le Roi de Pruſſe alors régnant, & le Prince héréditaire ſon fils, aujourd'hui ſon Succeſſeur, honorerent de leur préſence le Carnaval de l'année 1728. En 1730. le Roi Auguſte ſe ſurpaſſa lui-même, dans la Fête militaire qu'il donna aux mêmes Princes, pendant le mois de Juin, ſur le bord de l'Elbe, près de Muhlberg. Dans ce ſpectacle guerrier, qui avoit attiré une infinité d'étrangers de toutes les parties de l'Europe, le Régiment de Loewendahl fit beaucoup d'honneur à ſon chef.

Un repos de dix ans avoit trop contraint ſes inclinations, pour lui permettre de demeurer tranquille au premier bruit des armes. En 1731. il obtint la permiſſion d'aſſiſter en qualité de Volontaire, aux opérations des Impériaux, commandés par le Prince Louis de Wittemberg, pour réduire les Corſes, qui s'étoient révoltés contre la Républi-

que de Genes. La Campagne qui dura juſques dans l'arriere ſaiſon, avoit eu tant de charmes pour lui, qu'il retourna l'année ſuivante en Corſe, avec quelques Officiers de ſon Régiment; mais à peine y fut-il arrivé, que les troubles ceſſérent par la médiation de l'Empereur.

Il ne revint à Dreſde, le 15 Juillet 1732. que pour ſe rendre auſſitôt en Pologne, où les Troupes régulieres, que le Roi entretenoit dans ce Royaume, avoient formé, près de Warſovie, un camp preſqu'auſſi brillant que celui de Muhlberg: ce fut ici, qu'il vit pour la premiere fois Madame la Maréchalle. Après cette noble Fête, il fut nommé Général-Major, & Inſpecteur de l'Infanterie.

Auguſte II. étant mort le 1. Février 1733. le nouvel Electeur de Saxe, ſon fils, forma le projet de ſe faire élire Roi de Pologne. Comme il attendoit peu, de la ſeule voye des négociations, il fit tenir les troupes Saxonnes prêtes à marcher. Le Général de Loewendahl ſe ſignala, dans ces préparatifs, par une activité & une exactitude admirables.

Auguſte III. ayant été élû Roi le 5 Octobre, l'armée Saxonne, dont une partie avoit juſqu'alors campé en Sileſie avec les Impériaux, entra en Pologne au mois de Novembre. Elle étoit partagée en deux colonnes, dont l'une prit le chemin de la Grande Pologne, ſous la conduite du Duc de Saxe-Weiſſenfels; & l'autre, qui étoit ſous les ordres du Général de Baudiſſen, marcha du côté de la petite Pologne, & ſe rendit, le 24 Décembre, à Cracovie, où le Roi fut couronné le 5 Janvier 1734.

Le Général de Loewendahl ſe trouva d'abord dans la premiere colonne. Après la priſe de la Ville de Poſnanie, le Duc de Saxe-Weiſſenfels entreprit de chaſſer des environs de cette Ville, les troupes du parti contraire, & d'établir une communication avec l'Armée Ruſſe, qui étoit entrée en Pologne, ſous les ordres du Général Laſci, pour favoriſer l'élection d'Auguſte III. en coupant le chemin au Palatin de Kiovie, qui cherchoit à pénétrer juſques dans la Pruſſe Polonnoiſe. En-

ſuite les Ruſſes & les Saxons réunis marcherent vers Danzick, que le Roi Staniſlas avoit pris pour retraite. Pendant ces opérations, Mr. de Loewendahl étoit allé joindre les troupes commandées à Cracovie, par le Lieutenant-Général de Diemar, qui reçût ordre d'accompagner le Roi avec un corps de 6000 hommes, dans ſon retour en Saxe, au mois de mars de l'année 1734. & de ſe joindre enſuite au Duc de Saxe-Weiſſenfels. Loewendahl, reſté dans Cracovie à la tête d'une foible Garniſon, qui diminua encore par les maladies dont elle fut attaquée, y prit des meſures ſi juſtes, que les Ennemis n'obtinrent ſur lui aucun avantage. Sa prudence & ſa valeur ſe firent admirer particulierement dans une attaque violente du Palatin de Kiovie (*d*), Chef du Parti oppoſé, qui tenta d'emporter la Ville par ſurpriſe: il l'attaqua, la nuit du 3 au 4. Avril, en trois endroits différens; & les *Coralles*, eſpece de mineurs Polonnois, avoient déja fait tomber quelques parties des murs, lorſque M. de Loewen-

(*d*) M. le Comte de Potoky.

dahl fit une ſortie ſi vigoureuſe, qu'il força le Palatin de ſe retirer avec une perte conſidérable.

Les Troupes d'Auguſte ayant enſuite évacué toute la petite Pologne, le Commandant de Cracovie ſe rendit en Saxe, où il prit poſſeſſion d'un nouveau Régiment, que le Roi lui avoit donné avant ſon retour. Comme la Guerre de Pologne s'étoit changée en une eſpece de brigandage, entre les reſtes des Factions opposées, l'ardeur d'un génie, qui ne trouvoit plus l'occaſion de ſe développer, lui fit demander la permiſſion de ſe rendre dans l'Armée Impériale, & de faire une Campagne ſur le Rhin, en qualité de Volontaire, à l'exemple des Comtes de Rutowsky & de Coſel, freres de feu M. le Maréchal de Saxe. Il l'obtint. Les François s'étant rendus Maîtres de Philisbourg le 18 de Juillet, il n'eut part qu'aux opérations qui ſuivirent le ſiege; mais ce ne fut pas ſans gloire, puiſqu'il revint en Saxe, décoré de l'Ordre de S. Hubert, dont l'Electeur Palatin venoit de le gratifier. L'Hiſtorien ajoute qu'il avoit été

reçû auparavant, dans celui de Malthe; ſans nous en apprendre le tems & l'occaſion.

Au mois de Novembre, il accompagna le Roi dans le premier voyage que Sa Majeſté fit en Pologne, pour y convoquer une Diette de pacification. Pendant le ſéjour de ce Prince à Varſovie, une ſuſpenſion d'armes, propoſée par le Palatin de Kiovie, amena bien-tôt le célebre Congrés de Rzeſcovie, où Mr. de Loewendahl fut employé avec Mr. *Simonis*, Conſeiller intime de Guerre, en qualité de Plénipotentiaire de Sa Majeſté; il contribua, par ſon zele & ſes lumieres, à la convention du 10 de Février 1735 (*a*), qui fut ſuivie d'un heureux accommodement. Après cette négociation, il eut beaucoup de part aux plaiſirs de la Cour; le Roi lui fit l'honneur de le faire manger à ſa table, dans les fêtes brillantes qui ſe donnerent à Warſovie, à l'occaſion des rele-

(*c*) On n'y donna encore au Roi Auguſte que le titre de Sereniſſime; mais, avant le terme de la ſuſpenſion d'armes, le Comte de Potoki ſe ſoumit entierement.

vailles de la Reine, & du jour du couronnement de l'Impératrice de Ruſſie. Mais, toujours ennemi du repos, il ſe rendit peu de tems après en Saxe; d'où il partit le 12 Août, avec quelques autres Officiers Saxons, pour aller faire encore une Campagne ſur le Rhin, contre les François, ſous le commandement du Prince Eugene de Savoye. Dans l'inaction, où l'on reſta de part & d'autre, ſon impatience ne lui permit pas d'attendre la fin de la Campagne.

La pacification de la Pologne, & la Paix concluë à Vienne, ayant mis fin à tous les troubles de l'Europe, l'Impératrice de Ruſſie avoit déclaré la Guerre au Grand Seigneur, parce qu'au mépris des plaintes qu'on lui avoit portées, les ravages des Tartares, ſes Vaſſaux, ne ceſſoient point dans les Provinces limitrophes de l'Empire Ruſſe. Cette Princeſſe avoit nommé le Comte de Munich, pour commander l'armée qu'elle deſtinoit à faire le ſiége d'Azow. Déja la place étoit inveſtie, lorſque le Géneral Laſcy arriva d'Al-

lemagne; & le Comte de Munich lui ayant abandonné la conduite du ſiége, pendant qu'il alloit lui-même pourſuivre les Tartares juſques dans la Crimée, Azow ſe rendit le 20 Juin. La gloire, que ces deux Généraux acquirent dans cette campagne, fit naître, à M. de Loewendahl, l'envie d'aller faire la Guerre aux Turcs, & de tenter fortune en Ruſſie; il en demanda la permiſſion au Roi de Pologne, & elle lui fut accordée au mois de Septembre de l'année 1736. Il prit ſon chemin par Warſovie, où il épouſa, en ſecondes nôces, Madame la Maréchale, qui eſt de la Maiſon des Comtes de Tarlo. Elle avoit été mariée auparavant avec M. de Rzewuski; enſuite avec le Comte Braniski, Enſeigne de la Couronne.

En arrivant à Petersbourg, M. de Loewendahl s'adreſſa au Comte de Munich, qui avoit ſervi autrefois dans les troupes Saxonnes, & qui revenoit alors d'une glorieuſe Campagne. Ce Général ſe fit honneur de le préſenter à l'Impératrice, qui le nomma auſſi-tôt Lieutenant-Général

néral de ses Armées : c'étoit lui ouvrir une nouvelle carriere d'honneur, à laquelle il ne pensa plus qu'à se préparer. La nécessité de mettre ordre à ses affaires domestiques lui fit employer l'Hyver, à faire avec son Epouse un voyage à Warsovie, où, profitant des plaisirs du Carnaval, ils assisterent avec beaucoup d'éclat à un grand bal, qui se donna dans le Palais Royal de Marienville.

A leur retour en Russie, ils trouverent les préparatifs fort avancés pour l'ouverture de la Campagne. M. de Loewendahl fut nommé, parmi les Généraux qui devoient y commander. Le Comte de Munich, qui eut encore le commandement en Chef, partit pour l'Ukraine le 4 Février 1737. avec le Prince Antoine Ulric de Brunswick. Les Gardes Impériales le suivirent bien-tôt, sous les ordres du Général Comte Gustave de Biron ; & ce fut avec ce corps, que M. de Loewendahl, accompagné de son Epouse & de plusieurs Officiers étrangers, prit la même route.

Toutes les opérations de cette campagne, dans laquelle il se distingua glorieusement, sur-tout à la prise d'Oczakow, où il commandoit la gauche de l'attaque avec le Général *Keith*, actuellement au service de Prusse, sont rapportées par l'Historien dans un grand détail. On y admire la patience invincible des troupes Russiennes, dans plusieurs marches d'une difficulté sans exemple ; & l'habileté des Généraux à profiter des moindres circonstances pour le succès de leur expédition. Oczakow les menaçoit d'une résistance opiniâtre. Le hazard y cause un incendie. Deux attaques bien concertées y jettent un tel désordre, que malgré la furieuse défense d'une garnison de vingt mille hommes, qui ne manquoient d'aucune sorte de munitions, elle est emportée (*d*) sans brêche & sans batterie. Il y périt plus de dix mille Turcs. On leur fait 3400 prisonniers, sans y comprendre 1200 femmes, les Bachas & les autres Officiers. On s'empare d'une artillerie considérable, d'une prodigieuse

(*d*) Le 2 Juillet.

quantité de munitions de guerre & de bouche, de beaucoup d'argent & d'autres richesses, & d'un très-grand nombre de chevaux. A la vérité, les Russes firent une perte proportionnée à la hardiesse de leur entreprise, & le Comte (*e*) de Loewendahl fut du nombre des blessés. „ Il y eut „ même du partage, ajoute l'Historien, dans le jugement qu'on „ porta de la conduite du Comte de „ Munich. Elle fut désapprouvée de „ plusieurs grands Capitaines. S'il „ n'est question, dirent-ils, que d'abuser de la fidélité d'une armée ; „ s'il est permis de la sacrifier, dans „ des entreprises dont il ne résulte „ pas d'autre utilité que la gloire du „ Chef ; le dernier des soldats pourra „ sans difficulté faire les fonctions „ d'un Général. Mais tout le monde „ convint que la prise d'Oczakow „ faisoit un extrême honneur à l'armée Russe.

On ne suivra pas le Comte de Loewendahl dans le reste de cette campagne, quoiqu'il continue d'y paroî-

(*e*) Il ne fut créé Comte de l'Empire qu'en 1741.

tre avec la même distinction. Le 4. Octobre, l'armée se divisa, pour se rendre dans ses quartiers d'hiver. Le Comte eut le sien dans une Ville de l'Ukraine, soumise à la Russie. Il y étoit attendu de son Epouse, qui avoit passé le tems de la Guerre dans le même pays, & dont la présence servit à le délasser de la plus fatiguante campagne qu'il eut essuyée, depuis qu'il portoit les armes. „ Il n'avoit que trop senti, suivant „ la remarque de l'Historien, la „ différence des guerres qui se font „ en Turquie & en Russie, à celles „ d'Allemagne, des Pays-Bas & d'Italie. Celles-ci ne sont qu'un jeu „ en comparaison des premieres, où „ les Troupes ont plus à souffrir des „ incommodités de la marche, de la „ disette des vivres, & du manque „ d'eau, que des attaques de l'Ennemi ; sans compter que les Généraux y ont moins d'occasions d'acquérir de la gloire, par des siéges „ bien conduits & par des batailles „ décisives.

Les opérations contre les Turcs furent continuées en 1738. L'Impé-

ratrice fit encore agir deux armées ; l'une, sous le Comte de Munich, & l'autre, sous le Général de Lasci, qui eut ordre de faire une nouvelle tentative pour réduire la Crimée. Le premier devoit tâcher d'étendre la domination de la Russie, jusqu'au bord du Dniester. M. de Loewendahl fut nommé pour commander l'artillerie de l'armée du Comte de Munich, déja rassemblée dans l'Ukraine. Elle se mit en marche le 29 Mai (v. s.), vers le Dniester, dans le dessein d'entreprendre le siége de Bender ou de Bialogorod. On ne fit que de petites journées, pour ne pas trop fatiguer les Troupes dans un pays dépourvû de tout, & pour donner aux Généraux de Romanzow & de Loewendahl, qui étoient restés en arriere avec toute l'artillerie, le tems de joindre le gros de l'armée. Cette jonction s'étant faite sur l'Ingul, on avança rapidement vers le Bog qu'on passa sans obstacle. Le 29 Juin, en arrivant à la riviere de Rodima, on y rencontra l'Ennemi ; & dès le jour suivant on en vint aux mains. L'action fut courte, mais très-vive :

il y en eut une seconde le 28 Juillet, à l'embouchure de la riviere de Savran, & une troisiéme le 23 du même mois sur la riviere de Belokisch. Les Turcs n'attendoient jamais de pied ferme. Ils ne cherchoient qu'à fatiguer, par des attaques continuelles, l'armée qui les suivoit ; & pour lui ôter tout moyen de subsister, ils enleverent les bestiaux & ruinerent les fourages. Mais ces précautions ne pûrent l'empêcher d'arriver le 5 d'Août à une lieue du Dniester, derriere lequel elle trouva l'Ennemi campé, dans l'endroit où s'y joint le Milokisch, autre riviere du même pays.

Pendant plusieurs jours, les Russes ne cesserent point de tenter le passage. Mais après diverses entreprises, dont les redoutes & les postes avantageux des Turcs ne leur permirent pas de recueillir beaucoup d'avantages, la disette des vivres & des fourrages les obligea de se replier vers Choczim, & sur le territoire de la Pologne. Le Comte de Munich, voyant son armée affoiblie du moins de 20000 hommes, prit le parti de

repasser le Bog, au commencement du mois de Septembre, pour retourner dans l'Ukraine. Il eut dans toute cette marche les Tartares à sa suite ; mais enfin les troupes Russes arriverent à Kiovie, le 10 Octobre, après une campagne également infructueuse & pénible.

L'année suivante fut plus favorable aux armes de l'Impératrice ; elles s'étendirent jusqu'aux frontieres de la Transylvanie, & la Moldavie entiere fut soumise à la domination Russe. La gloire de cette campagne fut due particulierement à la capacité de M. de Loewendahl. Il eut part à toutes les opérations. Le Comte de Munich le préféroit sans cesse à tous les autres Généraux ; & peut-être n'a-t'il jamais rendu tant de justice au mérite. Ces distinctions furent si marquées, qu'elles n'auroient pas manqué d'exciter la jalousie, si la prudence & la modestie de M. de Loewendahl n'avoient eu plus de force encore, pour lui conserver l'estime & l'amitié de tout le monde. L'ouverture de la campagne se fit plus tard que les Russes n'y étoient

accoutumés. Le Feld-Maréchal Lasci eut encore le commandement d'une armée nombreuse, contre les Tartares de la Crimée ; mais la Fortune ne le seconda pas mieux que les années précédentes.

Le Comte de Munich pensant d'abord à s'emparer de Choczim & de toute la Moldavie, ce dessein lui fit prendre une route différente de celle qu'il avoit suivie dans les dernieres Campagnes. Son armée montoit à 70000 ou 80000 hommes. Elle s'étoit assemblée aux environs de Kiovie, d'où elle se mit en marche le 16 Juin (v. s.). En arrivant le 18 sur les frontieres de la Pologne, elle défila par une partie de ce Royaume, en cinq colonnes, qui se rejoignirent à Pikow sur la riviére de Kiliz ; & les deux derniers jours du même mois, toute l'armée passa le Dniester du côté de Grodeck. A peu de distance de Caminieck, elle trouva un grand Corps de Tartares, qui avoient pris ce poste pour s'opposer à son passage : mais le Comte de Loewendahl les fit harceler si vivement par quelques milliers de Cosaques,

Histoire. Mém. de M. le Maréc. de Loewendahl

qu'il rendit le passage libre. Les Tartares, désespérés de leur impuissance, commencerent à tirer le sabre contre le Kham qui les commandoit, & lui reprocherent hautement que c'étoit par sa faute que l'Ennemi avoit si-tôt passé les frontieres. Les Détachemens les plus avancés, sans attendre son ordre, passerent le Dniester à Zwanieck, à Bielowka & à Uscia; une partie considérable de l'armée Russe étoit encore à Bukovina: ils se jetterent avec tant de fureur sur les Cosaques, que ceux-ci furent rompus, & perdirent 7 piéces de canon: mais M. Loewendahl les secourut si à propos, que les Tartares se virent forcés de prendre la fuite à leur tour. Ensuite, perdant la hardiesse de faire tête aux Russes, ils se contenterent de brûler les fourrages, dans tous les cantons où leurs Ennemis devoient passer, de détruire les villages, & de ruiner de fond en comble leur propre pays, pour ôter au Comte de Munich tout espoir d'y subsister.

Cependant rien ne pût empêcher l'armée Russe de s'avancer vers Choc-

Histoire. Mém. de M. le Maréc. de Loewendahl

zim. Les Turcs, commandés par le Seraskier Veli-Pacha, marchoient devant elle en l'inquiétant sans cesse; & le 12 Août un de leurs Détachemens, composé de 7 à 8000 hommes, se jetta sur les fourrageurs Russes, qu'ils auroient passés tous au fil de l'épée, si le Comte de Loewendahl n'eût volé à leur secours avec quelques Régimens. Enfin les deux armées s'approcherent de la Forteresse de Choczim. Les Turcs dresserent leur camp, sur le grand chemin qui y conduit. Ils le fortifierent par un triple retranchement & par un grand nombre de batteries. Tous les avantages du terrein étoient pour eux. Leur camp étoit situé sur une hauteur, où le canon ne pouvoit atteindre. Ils avoient, à main droite, un Bois touffu & des hauteurs: devant eux, il y avoit une petite riviere, avec des mares & des étangs; à main gauche, une vallée profonde au pied d'une grande montagne. La Forteresse étoit derriere eux. Il ne sembloit pas possible de les forcer dans cette situation; sur-tout ayant réuni toutes leurs forces, dans l'in-

Histoire. Mém. de M. le Maréc. de Loewendahl

tention de couvrir la Ville. Le Seraskier étoit même résolu, si les Russes n'osoient l'attaquer, de sortir de son retranchement & de leur offrir la bataille. On a sçû, depuis, qu'il devoit commander lui-même l'aîle droite, & Gentsch-Ali-Pacha la gauche; tandis que le Kham de Biologorod les prendroit par derriere, avec ses Tartares.

Quoique l'armée du Comte de Munich fut extrêmement fatiguée en arrivant au village de Stovoutschante, peu éloigné des retranchemens, elle s'approcha d'abord du camp ennemi, d'où l'on fit un feu terrible. Elle le soutint sans s'ébranler: mais, bientôt, les sorties fréquentes des Turcs déterminerent le Comte de Munich à les attaquer dans leur camp. Le 17 d'Août, ce dessein fut exécuté avec autant de prudence que de valeur. L'attaque sur l'aîle droite fut confiée à M. Charles de Biron, soutenu de Gustave son frere avec les Gardes Impériales. Le Général Romanzow commanda le Corps de bataille. M. de Loewendahl eut la conduite de l'aîle gauche, dont l'arriere-garde

I vi

Histoire. Mém. de M. le Maréc. de Loewendahl

étoit composée presqu'entiérement de Cosaques. Les Russes s'avancerent avec une intrépidité sans égale. Ils gagnerent la hauteur, où les Ennemis étoient campés, & si-tôt que leur canon fut à portée de les soutenir, ils renverserent l'artillerie Turque, qui, quoique plus foible, étoit fort bien servie. Les Janissaires firent bonne contenance; mais se trouvant vis-à-vis des Gardes Russes & du fort de l'Infanterie, ce Corps, l'élite des troupes Turques, se vit forcé de plier. Pendant qu'il se retiroit avec perte, les autres Troupes commencerent à lever leur camp; & mettant le feu à tout ce qu'elles ne pouvoient emporter, elles prirent la fuite du côté de Bender. Ainsi les Russes remporterent une victoire considérable, qui leur coûta peu. Ils auroient pris possession sur le champ du camp ennemi, s'ils n'eussent été obligés de couvrir le gros bagage, aussi bien que le magazin des vivres, & de tenir en échec la Cavalerie Turque & les Tartares, qui entouroient encore leur armée de toutes parts. Cependant les Généraux eurent beau-

coup de peine à retenir le soldat, tenté par l'espérance du pillage. Après l'action, le chemin de Choczim se trouva couvert de canons, de mortiers, de tentes, de munitions, de fourrages, & d'autres marques d'une victoire complette. L'armée Russe passa la nuit dans le camp Turc.

Le jour suivant, le Comte de Munich prit, avec 30000 hommes & l'artillerie, le chemin de Choczim, pour l'investir. M. de Loewendahl & les deux Birons commandoient sous lui; & le reste de l'armée les suivit de près. On arriva devant la Forteresse, qui fut sommée par le Prince Cantimir, Brigadier. Kaltschack-Pacha, Gouverneur Commandant, qui ne voyoit plus de secours à espérer, se rendit à discrétion, après avoir fait des efforts inutiles pour obtenir une capitulation plus honorable. Cependant il supplia les Généraux, avec tant de soumission, d'accorder de la sûreté pour les femmes, les enfans & les effets, que cette demande lui fut accordée; & les Russes escorterent même le Convoi. Kaltschack, s'étant fait conduire au Comte de

Munich avec une nombreuse suite, lui présenta son sabre, en attribuant son malheur à la mauvaise conduite du Seraskier. Ce Chef de l'armée Turque s'étoit retiré à Bender, après la dissipation de son armée, qui l'avoit menacé plus d'une fois de le massacrer. Le Comte de Munich, accompagné de M. de Loewendahl & de quelques autres Généraux, entra dans la Forteresse, où l'on trouva 150 canons, 20 mortiers, & plusieurs grands magazins bien fournis.

Après y avoir laissé une garnison suffisante, on construisit deux Ponts de bateaux, pour entretenir une communication libre avec la Pologne; & les Régimens des Gardes furent renvoyés à Petersbourg, avec les principaux Prisonniers. Le 3 Septembre (n. s.) l'armée se remit en mouvement vers le Pruth; & le 5 on détacha quelques troupes sous la conduite du Prince Cantimir, dont le Pere avoit été Hospodar de la Moldavie, pour se saisir d'un poste sur le bord de cette riviere, autrefois si funeste à Pierre le Grand. Après l'exécution de cet ordre, on fit construire

des Ponts, sur lesquels toute l'armée passa le Pruth sans obstacle. Le 10 le Comte de Munich, accompagné du Général Charles de Biron, prit le devant avec toute la Cavallerie de l'armée pour s'approcher de Jassy, Capitale de la Moldavie, & résidence ordinaire des Hospodars. MM. de Loewendahl & Romanzow le suivirent de si près, avec l'Infanterie & toute l'artillerie, qu'ils arriverent le 12 au camp que le Général avoit formé le même jour, près du village de Stepanosze. Quelques momens après, quatre Députés des Etats de Moldavie parurent, avec des Lettres pour le Comte de Munich. Ils venoient implorer la clémence de l'Impératrice, en se soumettant à sa puissante protection. On apprit d'eux que le Hospodar, Grégoire *Gika*, se voyant abandonné de ses propres Troupes & de celles du Grand-Seigneur, avoit pris la fuite, & s'étoit retiré vers le Danube. Les Députés ayant été renvoyés le lendemain, l'armée continua sa marche jusqu'au village de Tabura, où elle s'arrêta, sur la nouvelle que le Prince

Cantimir, avec son détachement composé de 3000 hommes, étoit entré le jour d'auparavant dans Jassy. Le Comte de Munich & M. de Loewendahl s'y rendirent aussi-tôt. A deux werstes, ou une petite lieue des murs, ils trouverent les Etats Ecclésiastiques & Séculiers de la Province, escortés par un Corps de Walaques, qui, à l'arrivée du Général, mirent bas les armes & coucherent leurs drapeaux. Le Métropolitain, vêtu pontificalement, prononça une harangue à l'honneur de l'Impératrice & des armes Russes. Après quoi, il donna gravement sa bénédiction aux Généraux & à leur suite. On sourit de cette affectation, qui convenoit mal aux circonstances. Le lendemain, celle du Comte de Munich eut son tour, par une Fête qu'il donna aux Etats de Moldavie, dans le Palais de leur Hospodar.

Le Colonel de Mengden fut chargé de porter, à Petersbourg, l'importante nouvelle de la Conquête de la Moldavie. On nous donne la lettre, que le Comte de Munich écrivit dans cette occasion, comme un trait

qui sert à faire connoître son caractere : loin de relever le mérite d'autrui, il ne s'abbaisse pas même à nommer les Généraux qui avoient contribué à ses succès. » Le Pruth, » dit-il pour exorde, ne sera plus » maudit par la Nation Russe. Puis entrant dans le détail de ses exploits : « assembler une Armée sur les » rivieres de Don & du Dohetz, lui » faire passer le Dnieper, dans un tems » où il étoit sorti de son lit, marcher » à Kiovie, de-là, par la Pologne, » aux Frontieres de la Moldavie, & » cela avec un grand train d'artille- » rie, de bagage, & de munitions, » traverser le Bog, débordé comme » le Dniester, & gardé des deux » côtés, par une Armée de plus » de 100000 hommes, passer des » montagnes, des défilés, & des bois, » pour aller à Choczim, en char- » geant continuellement l'Ennemi ; » détacher, à sa vûe, des Partis qui » reviennent avec des milliers de » chevaux & toute sorte de bétail, » repousser toutes les attaques, af- » fronter une Armée de 90000

» hommes, retranchée dans un » camp défendu par son assiette & » ses fortifications ; combattre de- » vant & derriere soi, pendant plu- » sieurs heures ; forcer enfin l'Enne- » mi, & lui faire abandonner son » artillerie, ses vivres, &c. empor- » ter immédiatement après, Choc- » zim, forteresse bien pourvûe & » défendue par 157 canons de » bronze ; faire prisonnier de guerre » le Pacha, avec toute sa Garnison, » sans perdre un seul homme ; pas- » ser le Pruth, & pourvoir à la sû- » reté des chemins par des redoutes, » entrer dans Jassy, faire prêter hom- » mage à la Moldavie entiere, met- » tre à contribution tous les lieux » voisins, & faire un butin considé- » rable ; ce sont, dans une seule » Campagne, des succès qu'on n'o- » soit pas même espérer, si la puis- » sance de l'Etre Souverain ne nous » eut donné des forces, &c.

Après tant d'heureuses expéditions, & la défaite entiere des Turcs, les Russes pouvoient tout attendre de la Fortune ; mais les bornes de

leurs victoires étoient marquées à Jassy. Pendant que le Comte de Munich se disposoit à faire le siege de Bender, il reçût ordre, de la Cour, d'interrompre ses entreprises, parce que le 18 de Septembre on avoit signé les préliminaires d'un Traité de Paix, au camp des Turcs devant Belgrade. L'Armée Russe retourna aussi-tôt dans les Etats de l'Impératrice ; mais on laissa une Garnison à Choczim, & le Comte de Loewendahl fut nommé pour y commander en Chef, jusqu'au commencement de l'année suivante, tems réglé pour l'évacuation, où il la remit en effet aux Commissaires Turcs.

Telle fut la fin de cette Guerre. De tous les Généraux qui s'y étoient distingués, la voix publique mit le Comte de Loewendahl au premier rang ; il fut chanté, par les Muses Allemandes, comme le principal instrument des Victoires de la Russie. A son retour, la Cour Impériale le reçût avec les plus hautes marques de distinction. Le jour de la publication de la Paix, Sa Majesté

Impériale donna une Fête brillante, où elle déclara solemnellement M. de Loewendahl, Général en Chef, & Gouverneur de la Province d'Esthonie. Elle lui fit présent, dans la même occasion, d'une épée de la valeur de 4000 roubles, & à Madame de Lowendahl, d'une tabatiere d'or, richement garnie de diamans.

IL NOUS RESTE la matiere d'un second Extrait. Dans un sujet si noble & si intéressant, ce n'est pas la crainte de déplaire par un excès de longueur, qui nous oblige à cette division ; c'est un sacrifice que nous faisons à nos propres Loix.



POESIE.

Raison ou Esprit de la Poësie, par Jean Vincent Gravina, Jurisconsulte. Second Discours. à Venise.

L'Eloge & l'extrait de la premiere partie de cet Ouvrage regardent les Journaux de France, depuis qu'elle est passée dans notre Langue, par une fort bonne traduction (*a*). Mais tous nos droits subsistent encore sur celle qui reste à traduire, & seront d'autant moins contestés, que c'est au Traducteur même de la premiere, un des Associés à notre Journal, qu'on aura l'obligation de l'extrait suivant. Il a crû qu'en attendant la publication de la seconde, qu'il regarde comme la plus agréable & la plus curieuse, une courte idée des principaux sujets pourroit servir heureusement

(*a*) Publiée depuis deux mois à Paris, chez d'Espilly.

Poesie. *Esprit de la Poësie.*

à piquer l'impatience du Public. Loin de nuire aux *Recherches historiques* que nous avons commencé à donner sur les Poëtes Toscans, on verra qu'elle y répand une nouvelle lumiere, & qu'elle auroit pû leur tenir lieu d'Introduction.

L'Auteur des deux Discours, un des plus célébres Jurisconsultes dont l'Italie se fasse honneur, est connu par quantité d'excellens Ouvrages, dont le principal a pour titre, *Origines du Droit Civil*; production immortelle, où brillent à la fois, le génie, l'érudition, le goût, l'ordre & la clarté. Cet homme universel se délassoit quelquefois dans la Lecture des Poëtes Grecs, Latins & Italiens : le jugement qu'il en porte dans ses deux Discours, & l'analyse qu'il en fait, ont tant de profondeur & d'exactitude, qu'on croiroit, en les lisant, qu'il ne s'est appliqué toute sa vie qu'à l'étude de la Poësie. Ses préceptes sont si sages, si vrais, si lumineux, qu'ils peuvent être regardés comme autant de regles sûres, pour quiconque est né avec du génie, sans le secours d'une heureuse

Poesie. *Esprit de la Poësie.*

éducation. Un tel Maître ne peut former que de grands Eleves ; aussi est-ce à Gravina que nous devons Metastasio (*b*).

Le but principal de M. Gravina, dans son second Discours, est de faire connoître aux autres Nations, les meilleurs Poëtes de la sienne. Après une courte Epitre à la Princesse de Carpegna, la même à qui le premier Discours est dédié, il entreprend d'expliquer sur quoi porte ordinairement l'opinion qu'on se forme de la Poësie.

» Elle tenoit, dit-il, un si haut » rang dans l'espr[illegible] Anciens, » que les Législateurs mêmes & » les Magistrats, tels que Solon, » Sophocle, Ciceron, prenoient » plaisir à s'en occuper. Il n'est » pas surprenant qu'elle soit deve» nue, parmi nous, l'amusement » des enfans & des personnes oisi» ves ; tout art perd notre estime &

(*b*) On assure que M. Gravina reconnut le premier, dans l'enfance de ce fameux Poëte, d'admirables dispositions pour la Poësie, & qu'il l'encouragea par des secours qui lui manquoient.

Poesie. *Esprit de la Poësie.*

» son prix, dès qu'il cesse de tendre à » l'avantage public, & qu'il se ré» duit au seul plaisir de l'oreille, » comme la Poësie & la Musique de » nos jours. Chez les Anciens, ces » deux Sciences étoient fondées sur » l'utilité commune. C'étoient deux » écoles, où l'on apprenoit à se bien » conduire soi-même, & à gouver» ner les autres. Les Loix mêmes » étoient dictées en vers, accompa» gnés du chant ; soit afin que la Poë» sie les imprimât plus vivement dans » la mémoire, soit parce qu'avant l'in» troduction du nombre & de l'har» monie dans la Prose, les Sages s'en » servoient pour distinguer, du » vulgaire, l'excellence de leur per» sonne & celle de leur savoir. La » mesure & le tour poëtique, qui » relevoient leurs Discours, les fai» soient regarder comme surnaturels » & sacrés ; peut-être avoient-ils pris » cet usage des Orientaux, & parti» culierement des Hébreux, dont les » Prophetes exprimoient poëtique» ment les révélations Divines. La » Poësie passoit donc alors pour un » langage mystérieux, qui renfer» moit

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

» moit la source de toute sagesse,
» & de celle même de Dieu, ca-
» chée souvent sous le voile des fa-
» bles. Elle n'étoit point transmise du
» Maître au Disciple, par écrit; mais
» par tradition & de vive voix. Ain-
» si, dans son origine, c'est la scien-
» ce des choses divines & humai-
» nes, convertie, par l'entousiasme,
» en image & en harmonie.

Cette harmonie & cette image éclatent particulierement dans la Comédie immortelle du Dante. L'expression de ce Poëte est vive & sublime, „ parce que sa maniere de con-
„ cevoir est vaste & pénétrante; con-
„ séquence nécessaire, car les ter-
„ mes étant des images de nos per-
„ ceptions, ils doivent avoir une
„ force & une chaleur proportion-
„ nées à celles de nos idées : or ce
„ qui fait que le Dante conçoit si
„ noblement, & s'exprime de mê-
„ me, c'est qu'il puise son savoir
„ dans la connoissance des choses
„ Divines, qui, semblables au cris-
„ tal le plus pur, réfléchissent tou-
„ tes les choses de la Nature avec
„ autant d'éclat que de vérité.

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

Ces grandes idées sont suivies, dans M. Gravina, de plusieurs réflexions curieuses, principalement sur les Philosophes qui précéderent Démocrite. C'est d'eux, dit-il, & des premiers Poëtes, que le Dante a tiré toute la substance de sa Poësie : mais il n'a pû en emprunter le nombre & la mesure, qui s'étoient perdus de son tems avec l'usage de la Langue Latine, & qui se trouvoient changés en rime vulgaire, par l'invention grossiere des Vers Léonins. Vouloir connoître au juste l'Inventeur de cette Poësie absurde, & l'attribuer tantôt à un certain *Leonio*, Moine Bénédictin, tantôt à un Prêtre nommé Téodule, qui vivoit du tems de l'Empereur Zénon : » c'est, sui-
» vant l'expression de l'Auteur, vou-
» loir attribuer à tel, ou tel corps,
» également infects, une peste en-
» gendrée par la contagion univer-
» selle de l'air. Mais il passe à des recherches plus graves. L'ignorance des Nations barbares, & la corruption du goût des Latins, lui paroissent les deux causes qui concoururent ensemble à l'extinction de l'ancienne

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

mesure & à la naissance de la rime. Quelqu'éloignée que la rime soit de la nature, le Dante, qui voulut composer dans la nouvelle Langue, n'osa l'abandonner; persuadé que sans elle, les esprits grossiers de son tems ne l'auroient pas regardé comme Poëte. Il fit néanmoins tous ses efforts pour déguiser l'affectation trop marquée des mêmes terminaisons, en mêlant les rimes; c'est-à-dire, en interrompant deux rimes de la même espece, par le moyen d'une troisiéme d'un son différent, pour éviter le dégoût qui naît des retours trop uniformes. C'est ce qui lui a fait employer les rimes tierces.

M. Gravina parle ensuite de la Langue dans laquelle le Poëme du Dante est écrit; ce qui le conduit à des observations fort ingénieuses, sur les Langues en général. Il examine tour à tour les avantages qu'une Langue tient de la nature, & ceux qu'elle doit à l'Art; ses progrès, sa perfection, son déclin, & sa perte entiere, si l'on n'a soin de l'en préserver. » Quand, dit-il, une Lan-
» gue noble & abondante de sa na-

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

» ture se trouve pendant quelque
» tems celle d'un grand nombre d'ex-
» cellens Ecrivains, qui la font ser-
» vir plus que jamais à exprimer
» toutes sortes d'idées, & qui lui
» font acquérir de l'éclat en Prose &
» en Vers, elle est alors au comble
» de sa gloire; elle a tout l'accrois-
» sement qu'elle peut recevoir. Mais
» si l'on n'a soin de la fixer dans ce
» point de perfection; si l'on ne
» munit les richesses dont elle s'est
» accrue, de régles, d'observations
» & de préceptes; si on la laisse aller
» à l'avanture, par-tout où elle est
» emportée par l'inconstance des cho-
» ses humaines, & sur-tout par la
» volubilité de notre organe indis-
» cret; elle déchoira nécessairement
» de sa perfection, elle ira toujours
» en déclinant, & ce changement
» continuel la fera insensiblement
» périr. La Langue Grecque fut dé-
» terminée, & reçut toute sa forme,
» au tems de Démosthene. La Lan-
» gue Latine fut dans son plus grand
» éclat, au siécle de Ciceron. La
» Langue Italienne fut fixée dans le
» siécle du Dante, de Petrarque &

Poesie. *Esprit de la Poësie.*

» de Bocace. Mais, à l'exemple d'Ho-
» mere, qui forma la masse de son
» langage de termes entendus & usi-
» tés dans toute la Gréce, & de
» quelques-uns de son invention,
» le Dante adopta la Langue géné-
„ ralement en usage par toute l'Ita-
„ lie, & l'augmenta d'expressions
„ empruntées des Lombards, des
„ Romagnoles & des Toscans; en
„ y joignant aussi des termes de sa
„ composition, & d'autres tirés de
„ la Langue Latine.

„ Au reste, les Italiens furent en-
„ couragés à faire entrer dans la
„ Poësie leur Langue vulgaire, par
„ l'exemple des Provençaux, chez
„ qui la vulgaire Romaine s'altéroit,
„ & se prononçoit d'une autre façon
„ que dans l'Italie, par des différen-
„ ces qui peuvent n'être attribuées
„ qu'à celle du climat. Cette Langue,
„ chez les Provençaux, s'appelloit
„ Romance, parce que c'étoit celle
„ que parloient parmi eux les Ci-
„ toyens Romains. Dès le XII. siécle,
„ & sous l'Empereur Frederic I. qui
„ l'employa dans ses Poëmes, ils
„ s'en servirent pour tracer leurs

Poesie. *Esprit de la Poësie.*

„ passions & leurs avantures amou-
„ reuses. Ils ne se bornerent point à
„ le faire en Vers; ils écrivirent en
„ Prose les événemens que l'Amour
„ faisoit naître entre les deux sexes,
„ & ces compositions prirent le nom
„ de Romans, qu'elles conservent
„ encore parmi nous.

L'Auteur croit devoir un éloge
particulier à la Langue Toscane.
„ L'avantage, dit-il, qu'elle a sur
„ tous les autres Dialectes Italiens,
„ lui vient moins de son origine,
„ que du changement des choses ci-
„ viles & du sort de la République
„ de Florence. Dans un Etat où le
„ Gouvernement étoit démocratique,
„ on peut dire que la Cour résidoit
„ dans le peuple, au milieu de la
„ populace même. C'est là que toutes
„ les affaires publiques ressortissoient,
„ comme tous les fleuves se déchar-
„ gent dans la Mer. Or dans un Gou-
„ vernement de cette nature, ce ne
„ sont pas seulement les Peuples les
„ plus spirituels, qui se piquent de
» suivre curieusement les affaires,
» & d'être Juges suprêmes de tout
» ce qui se fait de leger ou d'impor-

Poesie. *Esprit de la Poësie.*

» tant dans l'Etat; cette prétention
» est comme naturelle aux gens d'es-
» prit: mais les plus grossiers l'ont
» aussi dans les mêmes cas, ou du
» moins ils la forment par dégrés:
» car alors, tous les Citoyens deve-
„ nant Administrateurs & réellement
» Arbitres, chacun est forcé de s'ap-
» pliquer à la pureté du langage,
» pour attirer plus facilement la mul-
» titude à son opinion, sur-tout
» dans les harangues publiques. C'est
» par cette raison que le peuple d'A-
» thènes, maître du Gouvernement,
» eut l'avantage de parler une Lan-
» gue fort pure. Deux choses y con-
» tribuerent encore: 1o. la foule de
» Rhéteurs qui étoient dans cette
» Ville, & qui, faisant un usage
» continuel de l'Idiome Attique,
» l'annoblissoient chaque jour. 2o.
» Le caractere de cet Idiome, qui,
» arrivant pur & orné aux oreilles
» de la populace, corrigeoit insensi-
» blement sa grossiereté naturelle;
» jusqu'à ce qu'enfin la multitude
» entiere devint comme une Cour,
» & le Barreau une école de Rhéteurs
» & d'Orateurs.

Poesie. *Esprit de la Poësie.*

» Il ne faut donc pas s'étonner
» qu'à la longue le peuple Florentin
» ait cultivé sa Langue plus que le
» reste de l'Italie, par la même voie
» que le peuple d'Athènes, &
» comme en proportion. Florence,
» moyennant une petite somme,
» avoit obtenu de l'Empereur Rho-
» dolphe I. l'indépendance des Pré-
» fets de l'Empire. Elle voulut s'ériger
» en République sous un Gouverne-
» ment Démocratique: mais cette
» République & son Gouvernement
» furent bien-tôt pleins de tumulte
„ & de séditions. On y vit naître de
„ toutes parts les ombrages & les
„ soupçons, dont les moindres ef-
„ fets étoient la jalousie & la haine,
„ qui enfantoient à leur tour, dans
„ les Partis contraires, l'espérance
„ mutuelle de se dépouiller & de
„ s'opprimer. Un Parti éteint se trou-
„ voit sur le champ remplacé par
„ plusieurs autres, qui se reprodui-
„ soient comme l'hydre; de sorte
„ qu'on voyoit paroître, dans la
„ même année, plus de formes de
„ Gouvernement que de saisons,
„ plus de Magistrats nouveaux que

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

„ d'affaires, en un mot, plus de „ changemens dans une République „ que dans une même Lune : car, „ suivant l'expression de Dante, ce „ qui s'établissoit en Octobre, ne „ duroit pas jusqu'au milieu de No- „ vembre. Dans cette confusion, „ qu'on pourroit nommer plutôt „ orage civil que Gouvernement, „ les plus séditieux & les plus témé- „ raires, de quelque rang qu'ils fus- „ sent, pouvoient du souffle em- „ pesté de leur voix mouvoir la „ multitude inconstante, & la tour- „ ner en un moment au gré de leur „ caprice ; comme le vent du Midi „ bouleverse la Mer. Il arrivoit de „ là que non-seulement les No- „ bles, mais les plus vils Citoyens, „ dont la violence faisoit souvent „ plier le meilleur Parti, forcés de „ soutenir leur sentiment & leur „ faction, s'appliquoient à parler „ juste & sans préparation.

De cette Episode sur la Langue Toscane, l'Auteur revient à la Langue commune de l'Italie, que le Dante prit comme à tâche de former & de nourrir. „ Elle seroit, dit-il,

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

„ beaucoup plus abondante & plus „ variée, si Petrarque, Bocace & „ leurs Contemporains, à qui le „ Dante la remît, en eussent pris le „ même soin ; & si du large espace „ que le Dante lui avoit fait em- „ brasser, ils ne l'eussent pas resser- „ rée dans des bornes beaucoup plus „ étroites. Ces deux Auteurs, & tous „ les autres Ecrivains à leur exem- „ ple, traiterent en Latin les Sujets „ graves, & n'appliquerent la Lan- „ gue vulgaire qu'aux Sujets amou- „ reux. Ils furent portés à cette dis- „ tinction par l'exemple des Pro- „ vençaux, & forcés par la néces- „ sité de découvrir leurs sentimens „ à leurs Dames. C'est par ce moyen „ que Petrarque s'efforça d'attendrir „ sa Laure, & Bocace la fille du „ Roi de Naples. Bien-tôt les termes „ du Dante les plus propres & les „ plus énergiques n'eurent plus lieu „ dans l'usage ; changement funeste „ à la Langue, & qui répandit, dans „ le Poëme de cet illustre Auteur, l'obs- „ curité qu'on y voit régner.

M. Gravina s'étend sur le stile particulier du Dante ; stile choisi, dit-il,

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

pénétrant, emprunté non-seulement des Grecs & des Latins, mais des Hébreux & des Prophêtes, ausquels ce Poëte voulut ressembler par le langage, comme il leur ressembla par le sujet & l'imagination. L'Auteur examine ensuite le titre de Comédie, que Dante a donné à son Poëme ; &, sans entrer dans les discussions des Savans, il apporte simplement pour raison, que ce Poëme est semblable à la Comédie, sur-tout à l'ancienne, c'est-à-dire, celle d'Aristophane & de ses Contemporains. Il tient plus, dit-il, du Drame que de la Narration ; car le Poëte y parle moins souvent que les Interlocuteurs, qu'il y fait intervenir en grand nombre.

Après la forme extérieure du Poëme, l'Auteur en examine le fond. Il en développe le sens & le but, tant politique que moral & Théologique ; car ces trois genres s'y trouvent réunis. C'est dans le Discours même qu'il faut voir avec quel goût & quel discernement cette partie est traitée. On y trouve une vive peinture des troubles qui agitoient alors l'Italie ;

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

l'origine des Guelfes & des Gibelins ; la véritable cause & la raison politique de ces deux Factions, dont la premiere étoit celle qui combattoit pour la liberté de sa seule Patrie, & l'autre, celle qui attachoit la liberté de sa Patrie au nœud commun de l'Empire.

M. Gravina termine ses recherches sur le Dante, par une réflexion très-remarquable, dont il ne croit pas qu'on puisse contester la vérité. „ Les „ anciens Grecs puisoient mieux, „ dit-il, l'éloquence & la sagesse dans „ Homere seul, que dans tous les „ autres Poëtes ensemble : le Dante „ rend le même service dans son „ Poëme. Nos Ancêtres en tiroient „ pour leurs disciples autant de lu- „ mieres qu'il falloit, pour entendre „ & pour raisonner beaucoup mieux „ qu'on ne l'apprend dans les Ecoles „ ordinaires, où malheureusement, „ aux dépens du Public, & avec „ une folie particuliere, on ne s'e- „ xerce qu'à méconnoître la nature & „ la vérité, & à fortifier son igno- „ rance avec sa présomption. Il ajoute qu'après avoir découvert dans

le Poëme du Dante tout le fondement de la Poësie vulgaire, il en devient plus aisé de juger des autres Poëtes célébres qui lui succéderent, & qui, par le sentier que leur Chef avoit ouvert, firent servir à l'invention des nouvelles fables, l'art, les couleurs & la doctrine des anciennes.

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

Le premier successeur du Dante est le Boiardo. Homere, & d'autres Poëtes Grecs, choisirent pour le champ de leurs inventions, le siége de Troye, dont l'Histoire étoit bien établie dans toute la Grece; le Boïardo prend pour Théâtre de ses fables, le fameux siége de Paris, célébré par un grand nombre d'Auteurs. Les Grecs, pour marquer la foiblesse du cœur humain, que les passions les plus abjectes portent souvent aux discordes, aux meurtres, & aux ravages, tirerent de la beauté d'Helene tant d'événemens malheureux, qu'elle remplît également de désastres, la Grece victorieuse & l'Asie vaincue: le Boïardo, pour nous donner la même leçon, fait naître d'Angelique, de longs démêlés, qui coutent la vie à des millions de Guerriers.

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

Les Grecs faisoient intervenir le secours de la Divinité, qui opéroit dans leurs Héros; le Boïardo soutient son invention par des Fées & des Enchanteurs. „ Son Poëme, où » brillent tant de beautés, seroit » exempt de bien des taches, si, con» duit jusqu'à sa fin dans une juste » étendue, il eut reçû le poli néces» saire à chacune de ses parties. Cet» te derniere qualité auroit fait dis» paroître des expressions quelque» fois trop basses; le vers, en certains » endroits, seroit devenu plus fort; » & l'Auteur, en représentant heu» reusement la Nature, auroit eu » tout le mérite de l'Art.

» Le Boïardo a produit l'Arioste; » mais celui-ci a le vol plus subli» me & plus étendu. Il fait plei» nement ce que l'autre n'a fait » qu'en partie. Il peint, avec des » traits admirables, les affections, » & les vicissitudes humaines. On » voit dans son Furieux, tous les » mouvemens qu'excitent, dans le » cœur de l'homme, l'Amour, la » Haine, la Jalousie, la Colere & » l'Ambition. Ces passions éclatent

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

» à propos, & sous des couleurs » toujours naturelles. On apperçoit, » en même-tems, les corrections que » les vertus doivent aux vices. Les » hommes, de tous les états, y voyent ce » qu'ils doivent imiter, ou fuir, par la » beauté, ou la difformité des images » que le Poëte leur présente. Cette » variété de personnages & de choses » demandoit un stile varié; & celui „ de l'Arioste a toute la variété que „ le stile puisse recevoir. Cette adres„ se heureuse, de mésurer le stile à » la nature des choses, est jointe, dans » l'Arioste, à l'art de proportionner » le nombre & l'harmonie des vers » à sa matiere; ils s'élevent, se » plient ou s'abaissent, comme il » convient au sujet. En un mot, on y » voit briller toutes les qualités es» sentielles au Poëte épique; & » si ces qualités sont mêlées de quel» ques légers défauts, l'Arioste les a » contractés presque tous du Boïardo.

Dans le même-tems parut le Trissin, » distingué par une hardiesse no» ble, quoique moins heureuse; & » M. Gravina n'en accuse que ses „ Lecteurs. Le Trissin s'affranchit des „ loix d'un goût barbare, pour re-

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

„ produire, dans la Langue Italien„ ne, l'invention d'Homere. Nour„ ri d'Auteurs Grecs, il voulut ban„ nir tout-à-fait, de la Poësie de sa „ Nation, le coloris Provencal, „ triompher des loix forcées de la „ rime, & ressusciter à la fois l'in„ vention & l'expression de ses mo„ deles. Il voulut donner, dans son „ *Italie délivrée*, un portrait fidelle de » l'Iliade, en représentant par des » vers libres, la maniere naturelle de » s'énoncer, & conservant la grace » de l'harmonie, sans le secours de » la rime. S'il imite librement Ho» mere, c'est avec noblesse, & sans » répéter son invention; il imagine » ce que le Poëte Grec eut imaginé, „ s'il eut traité le même sujet, & „ dans le même-tems. L'Italie n'a, „ suivant l'Auteur, aucun Poëme en Langue vulgaire, plus capable de diriger promptement, & avec sûreté, nos études & nos actions; il peut servir seul d'exemple, pour bannir du stile la tache commune de l'affectation & des ornemens superflus. Les pensées, & les expressions du Trissin, ont entr'elles une mesure réciproque. Enfin si ce Poëte n'a pas

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

toutes les qualités des Anciens, il en a du moins une bonne partie, sans avoir les défauts des Modernes.

M. Gravina trouve le Tasse fort inférieur aux deux Poëtes précédens : il y découvre ,, trop de pompe & d'ornement, trop peu d'étude de la Nature, plus de préceptes que de ,, récit, un amas de Dogmes Philosophiques, & un puéril étalage de ,, régles de Rhétorique, des pensées ,, plus brillantes que vraies, des vers ,, plus sonores & plus bruyans, que justes & gracieux (*). Cependant, pour ,, rendre d'ailleurs, à ce Poëte, toute la justice qu'il peut mériter, il ,, convient que son stile seul, fleuri, ,, pompeux, résonnant, & l'heureux ,, assemblage des plus beaux endroits ,, des meilleurs Auteurs, dont il a ,, sçû parer son Poëme, peuvent flatter l'oreille & l'imagination des ,, Lecteurs.

Gravina ne s'arrête point à d'autres Poëmes épiques, qu'il juge ,, moins dignes de remarque, ou ,, qui ne sont que des traductions de

(*) Le jugement de Boileau passera-t-il à présent pour une injustice ?

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

» Langues étrangeres, tels que l'*Amadis* de Bernard Tasse, & le *Giron* de l'Alamanni ; il ajoute seulement quelques observations sur le » Morgante du Pulci, dont on a vû » deux extraits dans notre Journal.

Il passe ensuite aux Poëtes Dramatiques d'Italie, dont il cite aussi les principales productions, qui sont la Sophonisbe du Trissin, la Canace de Speroni, la Rosmonde de Ruccellai, les Orbecques de Giraldi, la Tullie de Martelli, & le Torismond du Tasse. » La Langue Italienne cede, dit-il, à la Grecque, comme la » Latine ; mais elle l'emporte sur » toutes les autres Langues vivantes. On trouve, dans nos Tragédies, une invention & un stile » aussi simples que dans les Grecques ; » même gravité dans les sentences, » mêmes mouvemens d'affections, » criminelles ou malheureuses.

L'article de la Tragédie est suivi de ceux de la Comédie, de l'Eclogue & de la Pastorale, tous extrêmement curieux, mais sur tout le dernier, où M. Gravina releve le ridicule, qui regne, dit-il, d'un bout

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

à l'autre, dans le *Pastor fido* du Guarini. » Ce Poëte a transporté les *Cours* » dans les *Cabannes*, en appliquant » à ses Personnages, les caracteres » & les passions des antichambres, » & les trames les plus artificieuses » des Cabinets ; il met dans la bouche de ses Nymphes & de ses Bergers, des pensées si recherchées, » qu'elles semblent nées de l'école » des Déclamateurs & des Epigrammatistes de nos jours ; il ne leur » reste de Pastoral, que l'habillement & le dard.

La Satyre Italienne a deux Auteurs distingués ; l'un est l'Arioste, qui excelle dans ce genre, autant que dans l'Epique & le Comique. ,, Il » y répand les instructions les plus » sages, avec autant de goût que ,, de jugement. Quel stile est comparable au sien, pour le Naturel, ,, les Graces, & la Délicatesse ? Le second Satyrique Italien est le Berni. S'il n'eût été prévenu par le ,, Pulci, on pourroit le regarder, dans ,, sa Langue, comme l'Inventeur ,, d'un nouveau stile, ou du moins ,, comme le Restaurateur de celui de

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

» Plaute & de Catulle. Aucun des » Ecrivains Italiens ne peut lui disputer le premier rang dans la Poësie Burlesque, & dans celle que » les Anciens appelloient Mimique.

M. Gravina vient enfin aux Poëtes Lyriques. Entre une foule d'Auteurs de ce genre, il s'attache particulierement à faire connoître Petrarque, qui l'emporte de beaucoup sur tous les autres ; & c'est par le jugement qu'il porte de ce grand Homme, que nous finirons notre extrait. ,, Les meilleurs Ecrivains d'Italie ressemblent ,, tant à Petrarque, qu'on lui trouve du rapport avec tous ; chacun ,, dans son genre, & selon son rang. ,, Il surpasse la gravité des chants du ,, Dante, la finesse de Guido Cavalcanti, la grace de Cino, & les ,, talens de tous les autres, soit de ,, son siécle ou des suivans. Ses Sonnets & ses Sixains ne sont que des ,, Elégies, à l'imitation de Tibulle, ,, de Properce & d'Ovide ; soit qu'il ,, y pleure la mort de sa Maîtresse ; ,, soit qu'il la chante durant sa vie, ,, & qu'il exprime ses espérances, ,, ses craintes, ses désirs & son désespoir.

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

„ Au reste, Pétrarque ne recueille „ gueres que les applaudissemens de „ ceux, qui se sont familiarisés avec „ un amour tel que le sien. Quicon- „ que n'a pas fait l'expérience de „ cet amour, quelque génie, quel- „ que culture, quelque savoir qu'on „ lui suppose, ne peut sentir la vi- „ vacité ni la vérité des peintures de „ Pétrarque. Les Physiciens, dont no- „ tre siécle abonde, étudient si at- „ tentivement l'action du corps, „ qu'ils oublient celle de l'ame, & „ traitent l'amour épuré comme une „ chimere inventée par Socrate & par „ Platon, ou comme un voile hon- „ nête pour couvrir de sales desirs. „ Mais s'ils veulent examiner la na- „ ture de la vertu, qui n'est qu'un „ mouvement réglé de l'ame, ils „ verront que son office est le bon „ usage des biens humains: que l'of- „ fice de la libéralité, par exemple, „ est le bon usage des richesses, ce- „ lui de la force, le bon usage de la „ vigueur, & celui de la tempérance, „ le bon usage des plaisirs.

„ C'est à cette tempérance, à cette „ participation honnête du plaisir,

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

„ que se réduit l'amour de Pétrar- „ que; & son office consiste dans „ le bon usage de la beauté. Or ce „ n'est point le plaisir des sens qu'on „ en retire, mais celui de la raison: „ car la raison se sert de la beauté, „ comme de moyen pour s'insinuer „ dans l'ame de la personne aimée, „ & comme d'instrument pour lui „ ouvrir la sienne, & pour former ce „ commerce d'amitié mutuelle, en- „ tretenue par la ressemblance des „ desirs & des affections honnêtes. „ En effet la beauté est la vertu du „ corps, comme la vertu est la beau- „ té de l'ame; l'une & l'autre est „ comprise dans la même idée, sous „ des acceptions différentes. D'ail- „ leurs une même harmonie les „ constitue & les régle toutes deux. „ Il arrive de-là, que quand la beau- „ té de l'ame se trouve jointe à celle „ du corps, un cœur, qui sent no- „ blement, se trouve enflammé „ pour la premiere, que la raison „ seule découvre, comme pour la „ seconde qui frappe les sens; il dé- „ sire se perdre dans l'objet aimé, „ par le moyen de l'amour mu-

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

„ tuel, qui fait des efforts honnêtes, „ pour obtenir, de la raison, l'entrée „ dans le cœur d'autrui. Ces efforts, „ & les agitations qui les accompa- „ gnent, font naître des ardeurs plus „ vives, & des jalousies plus dé- „ licates, que celles des Amans „ vulgaires pour la possession du „ corps. Bien plus, comme les pas- „ sions croissent à proportion de „ l'esprit qu'on a, il arrive de- „ là, que l'estime, l'admiration, & „ les desirs de Petrarque pour sa „ Maîtresse, passent les idées com- „ munes, & semblent surnatu- „ rels: c'est que la Nature donne „ moins de vertu & de beauté à une „ femme, que l'opinion de son „ Amant, qui la faisant belle & ver- „ tueuse à proportion de son esprit „ & de son amour, l'éleve presqu'au „ rang de la Divinité. Les homma- „ ges qu'il lui rend sont aussi raffi- „ nés, que ses desirs & ses pensées. „ Moins ses pensées & ses desirs se „ repaissent des dehors, plus ils crois- „ sent au-dedans, plus ils devien- „ nent pénétrans; parce qu'ils ont „ alors tout leur commerce avec

POESIE. *Esprit de la Poësie.*

„ l'ame, & avec cette partie du „ corps, qui participe le plus de „ l'incorporel, & qui est l'harmonie „ extérieure de toutes ses parties, „ c'est-à-dire la beauté. Ainsi la beauté „ devient mere des desirs honnêtes, „ nobles & généreux; quoique ce ne „ soit pas sans danger, ni tout-à- „ fait sans l'attaque des sens, aus- „ quels néanmoins on résiste avec le „ bouclier de la raison.

„ C'est ce qui fait, conclut l'in- » génieux Auteur, qu'on voit dans » Petrarque, tant de combats, tant » de variations, ou même tant de » contrariétés d'affections & de sen- » timens; il les exprime avec tant de » force, qu'il semble peindre ses » pensées, & présenter aux yeux la » Nature incorporelle.

POUR JUSTIFIER cet éloge métaphysique, on y joint un exemple de la Poësie amoureuse de Petrarque.



TRADUCTIONS

TRADUCTIONS.

Canzone di Petrarca.

Di pensier in pensier, di monte in monte
Mi guida Amor, ch'ogni segnato calle
Provo contrario à la tranquilla vita.
Se'n solitaria piaggia, rivo ò fonte,
Se, fra duo poggi, siede ombrosa valle,
Ivi s'acquetta l'Alma sbigottita;
E com'Amor l'envita,

Chanson de Petrarque.

L'Amour me mene de pensée en pensée, de montagne en montagne. Tout chemin frayé est contraire au repos de ma vie. Un ruisseau, une fontaine dans une plage solitaire, un sombre vallon, au milieu de deux collines, sont les lieux qui me conviennent : là, mon ame éperdue revient à soi; & se livrant à l'invitation de l'Amour, elle est dans la tristesse ou dans la joye, elle craint ou

Traduct. *Chanson de Petrarque.*

Hor ride, hor piagne, hor teme, hor s'assecura;
E'l volto che lei segue, ov'ella il mena,
Si turba e rasserena.
Et, in un esser, picciol tempo dura:
Onde à la vista, huom, di tal vita esperto,
Diria, questi arde, e, di suo stato è incerto.
Per alti monti, e per selve aspre trovo
Qualche riposo: ogni habitato loco
E'nemico mortal de gli occhi miei.
A ciascun passo, nasce un pensier nuovo
De la mia Donna, che sovente, in gioco,

elle se rassure; mon visage, qui suit ses impressions, se trouble, redevient serein, & demeure peu dans le même état. Quiconque a senti ce que j'éprouve, diroit, en me voyant; cet homme brûle, cet homme est incertain de son sort.

Je trouve quelque repos sur le haut des montagnes, & dans l'horreur des forêts. Tout lieu habité est insupportable à ma vûe. A chaque pas que je fais, je sens naître dans moi, une nouvelle pensée, au sujet de celle que j'adore. Le tourment,

Traduct. *Chanson de Petrarque.*

Gira'l tormento, ch'i porto per lei:
Et à pena vorrei
Cangiar questo mio viver dolce amaro,
Ch'i dico, forse ancor ti serba amore
Ad un tempo migliore:
Forse, à te stesso vile, altrui se' caro,
Et in questa, trapasso, sospirando,
Hor potrebbe esser vero? hor come? hor quando?
Ove porge ombra un pino alto, od un colle,
T'alhor m'arresto; e pur, nel primo sasso
Dissegno, con la mente, il suo bel viso.

qu'elle me cause, tourne souvent en plaisir. A peine je me propose de changer une vie, où la douceur est mêlée d'amertume, que je me dis; que fais-tu? peut-être que l'Amour te reserve pour un tems plus heureux; peut-être que vil à tes yeux, tu es cher à ceux d'autrui. Là-dessus je passe outre, & tantôt je dis en soupirant; cela pourroit-il être? tantôt, comment? tantôt, quand?

Je m'arrête quelquefois à l'ombre d'un haut pin, ou d'une colline; & sur la premiere pierre, je grave d'imagination son beau visage. Re-

Traduct. *Chanson de Petrarque.*

Poi ch'a me torno, trovo il petto molle
De la pietate, & alhor dico; hai lasso!
Dove se' giunto, & onde se' diviso?
Ma mentre tener fisso
Posso, al primo pensier, la mente vaga,
E mirar lei, & obliar me stesso,
Sento Amor si da presso,
Che del suo proprio error,
L'alma s'appaga:
In tante parti, e si bella la veggio,
Che se l'error durasse, altro non cheggio.
I l'ho piu volte (hor chi sia che me'l creda?)
Ne l'acqua chiara, e sopra l'herba verde

venant ensuite à moi, je trouve mon sein trempé de pleurs, que mon triste sort me fait répandre; & je dis alors : hélas! en quels lieux es-tu? & quels lieux as-tu quittés? Mais aussi long-tems que je puis fixer mon esprit à sa premiere pensée, contempler ma Laure, & m'oublier moi-même, je sens l'Amour de si près, que mon ame se contente de l'illusion qu'elle se fait : je vois celle que j'adore, sous tant de faces, & toûjours si belle, que si mon erreur duroit, je ne demanderois rien de plus.

Je l'ai vûe plusieurs fois, qui le

Veduto viva, e nel troncon d'un faggio,
E'n bianca nube, si fatta, che Leda
Havria ben detto, che sua figlia perde,
Come stella ch'el sol copre col raggio:
E quanto in più selvagio
Loco mi trovo, e'n piu deserto lido,
Tanto più bella, il mio pensier l'adombra.
Poi quando'l vero sgombra
Quel dolce error, pur li medesmo assido
Me freddo, pietra morta in pietra viva,
In guisa d'huom che pensi, e pianga e scriva.

croiroit? dans l'onde claire, sur l'herbe verte, dans le tronc d'un hêtre, au milieu d'une nuée blanche: par tout avec tant de charmes, que si Leda l'eut apperçûe, sans doute, elle se fut écriée; ma fille, perd auprès d'elle, autant qu'une étoile à la vûe du Soleil. Plus les lieux où je me trouve sont sauvages & déserts, plus mon imagination me la peint belle. Ensuite, quand la vérité dissipe cette délicieuse erreur, je m'assieds au même lieu; froid, comme une pierre morte sur la pierre vive, dans la posture d'un homme qui pense, qui pleure & qui écrit.

TRADUCT. *Chanson de Petrarque.*

Ove d'altra montagna ombra non tocchi,
Verso'l maggiore el più spedito giogo,
Tirar mi suol un desiderio intenso:
Indi i miei danni à misurar congli occhi
Comincio; e'n tanto lagrimando sfogo
Di dolorosa nebbia il cor condenso
Alhor ch'i miro e penso,
Quanta aria del bel viso mi diparte,
Che sempre m'è si presso e si lontano.
Poscia, fra me: pian piano;
Che sai tu? lasso! forse in quella parte

Mes desirs inquiets m'entraînent, le plus souvent, sur le sommet de la montagne la plus haute & la plus découverte, où l'ombre d'aucune autre n'atteint jamais. De-là je commence à mésurer des yeux, la grandeur de mes pertes; & cependant j'exhale, en pleurs, le douloureux nuage dont mon cœur est épaissi, lorsque je considére & que je suppute l'immense espace qui me sépare de la beauté, toujours si proche & si éloignée de moi. Ensuite je me dis, prens courage, hélas! que sais-tu? peut-être qu'aux lieux où tes regards se portent, on soupire maintenant

TRADUCT. *Chanson de Petrarque.*

Hor, di tua lontananza, si sospira;
Et, in questo pensier, l'alma respira.

de ton absence. Dans cette pensée, mon ame respire.

ELOGE
DES FEMMES,

Traduit de la Piece Angloise du dernier Journal.

L'Homme étoit en grande faveur au Ciel, lorsqu'il en reçût le pouvoir d'aimer; car Dieu ne le crût point dans l'état de perfection, jusqu'à ce que la Femme eut rendu son bonheur complet. A la vérité, la foiblesse de cette Compagne lui coûta un peu cher: mais, dans sa chûte, il paroîtra plus foible qu'elle. Les excuses ne manquent point pour Eve; on n'en trouveroit pas une pour le sot Adam. Eve, sans défense, céda au pouvoir le plus fort, au plus subtil Serpent, que l'Enfer eut alors en

Eloge des Femmes.

réserve. Adam, quoique bien informé qu'il s'agissoit de la vie éternelle, se rendit par complaisance; il obéit à la Femme. Et ses enfans ne s'écartent pas de son exemple: les Femmes promettent, & les Hommes obéissent.

Depuis ce tems, ce sont les femmes qui ont conduit le Monde; & l'Homme, toujours dupe, se contente du nom de Chef. Qu'on juge de notre bon sens, par l'emploi que nous faisons de nos forces: les travaux du jour, les inquiétudes de la nuit, les fatigues de la guerre, les servitudes de l'Etat; pourquoi les endurons-nous? pour aggrandir les Femmes. C'est pour elles que nous amassons des trésors, par un commerce sans bornes: pour elles, que nous élevons des trophées dans le champ de nos victoires. Tout ce qu'il y a de bon dans la vie, elles le prennent, pour se rendre la vie douce; & notre partage est de glaner le mauvais qu'elles refusent. Supposez qu'elles n'ayent point le goût fort délicat: dites, notre vice commun n'est-il pas de manquer de goût? supposez qu'il

ne se trouve pas de fidélité dans leur sexe : dites, le nôtre n'est-il pas plus variable que le vent ? Il n'est pas trop surprenant que leur fragilité les empêche de marcher droit, lorsque notre prudence même les mene hors du chemin. C'est de notre conduite avec elles, que notre sort dépend : les négligeons nous ? elles nous contestent nos droits. Ce n'est pas leur propre chaleur, qui leur échauffe le sang ; c'est la nôtre qui les irrite. Si tous les hommes étoient bons, toutes les Femmes seroient bonnes. Vertueuses par nature, aussi vertueuses que belles, c'est nous qui les rendons vicieuses, lorsqu'elles le sont. Observeront-elles les loix qu'elles nous voyent violer ? Elles nous servent, on ne peut pas plus mal ; mais les servons-nous mieux ? La Femme se rétabliroit bien-tôt dans l'innocence qu'elle a perdue, si les hommes pouvoient prendre une fois la résolution de ne plus pêcher. Femme ! gage le plus heureux de la bonne volonté du Ciel. Femme ! la plus parfaite peinture du céleste Artiste. Femme ! objet de nos plus nobles

Eloge des Femmes.

idées. Femme ! centre de toutes les joyes terrestres.

Eloge des Femmes.

Cependant, quand je pourrois devenir tout ce qu'elle est, ou ce qu'elle est capable d'être, je ne voudrois pas cesser d'être homme. Je voudrois demeurer ce que je suis ; demeurer HOMME..... pour faire mon bonheur d'une FEMME.

Fautes d'Impression.

PAge 97. ligne 3 : ôtez le point après *découvrir*, substituez une virgule, & mettez un petit *c* à *cependant*. Page 173. au titre, & dans tout l'article : *Rauft*, lisez *Ranft*. Page 192. ligne 20 : *Braniski*, lisez *Braniki*.

TABLE

Des Articles contenus dans ce Volume.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce 27 Juillet 1755. LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER:

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

PAR M. FRÉRON,

Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy, successeur de M. l'Abbé PRÉVOST *dans la direction de cet Ouvrage.*

SEPTEMBRE, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.
Et chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.
MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT

DE M. FRÉRON.

DES seigneurs charmans; des femmes adorables, s'écrioient, sous le regne même de LOUIS XIV, au rapport d'un de nos plus ingénieux auteurs: *Comment peut-on être Persan ?* Il est probable qu'on disoit, ou du moins qu'on pensoit avec autant de justesse: Comment peut-il y avoir de la prose & des poësies Allemandes, Danoises, Russes, &c.

On se piquoit d'une orgueilleuse ignorance sur les écrits de nos plus proches voisins; & il n'y a guères plus de quarante ans qu'un homme qui se seroit avisé de parler d'une tragédie ou d'une comédie Angloise, se seroit fait siffler dans une société du bon ton.

Mais depuis que M. *de Voltaire* a transporté dans notre langue des beautés sublimes de la poësie dramatique des Anglois, que M. *de la Place* nous a fait connoître plus particulièrement leur théâtre, & qu'on a traduit d'excellens livres en tous genres, composés par leurs plumes libres & sçavantes, nous avons vû avec assez de surprise que cette nation égaloit la nôtre en génie, la surpassoit en force, & ne lui cédoit que la délicatesse & le goût.

L'époque de la première notion de la poësie Germanique en France, n'est pas encore si éloignée. Un Allemand faire des vers, & de beaux vers, & de jolis vers ! Cela nous paroissoit la chose du monde la plus extraordinaire.

L'Europe doit être aujourd'hui regardée comme une grande république littéraire. Les arts & les sciences sont cultivés, encouragés, récompensés partout. Les Souverains semblent excités de la noble émulation à qui les fera mieux fleurir & fructifier dans ses Etats. L'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Suisse, l'Allemagne, la Pologne, l'Angleterre, la Hollande, le Dannemarck, la Norwège, la Suède, la Mos-

covie, &c: toutes ces régions, si différentes entr'elles par la forme du gouvernement, par le caractère & les mœurs, s'accordent & se réunissent en un point: la culture des lettres. Il n'y en a pas une seule, que dis-je, il n'est pas de ville un peu considérable qui n'ait des collèges, des académies, des universités, des imprimeries.

Les Turcs eux-mêmes commencent à lire, à étudier, à composer; ils ont déja un certain nombre de volumes imprimés dans leur langue.

Si nous passons en Asie, nous trouverons les Persans, qui, quoique *Persans*, n'en ont ni moins d'esprit, ni moins de goût pour les belles connoissances. Ils possèdent beaucoup de livres Arabes; ils en font dans leur propre langue. Tout le monde sçait que le monarque qui nous gouverne, aussi jaloux de la gloire des lettres que du bonheur de ses sujets, a envoyé en Perse, depuis qu'il est sur le trône, des sçavans qui en ont rapporté plusieurs manuscrits intéressans.

Les Indiens ont une prodigieuse quantité d'ouvrages dans leur idiome, & la liste de leurs auteurs célèbres est immense.

Mais de quels ſuccès & de quels honneurs ne verrons-nous pas les lettres couronnées à la Chine ! Elles ſont, dans ce vaſte empire, le premier mérite, le degré le plus noble pour arriver aux grandes places. Le P. *du Halde*, Jéſuite, nous donne, dans ſa *Deſcription de la Chine*, une idée aſſez avantageuſe de la littérature de cette nation reſpectable : idée qu'il confirme par des morceaux très-ingénieux, que des miſſionnaires de ſa compagnie ont traduits. Il cite un recueil en quarante volumes, qui renferme les cent meilleures tragédies qui ayent été compoſées ſous une Dynaſtie. Je m'imagine que ce recueil piqueroit à juſte titre notre curioſité, & que nous pourrions y puiſer des nouveautés, qui peut-être enrichiroient notre ſcène Françoiſe. Il eſt certain que les Chinois ſont les peuples de l'orient qui ont le plus de réputation par rapport au dramatique. Leurs piéces ſont jouées chez leurs voiſins, comme les nôtres le ſont dans les cours de l'Europe. Il y a ſans doute de grandes beautés dans ces ouvrages ; car ſeroit il vraiſemblable qu'une nation polie & lettrée s'amusât à des repréſentations, où il n'y

auroit ni bon ſens, ni eſprit, ni génie ? Il eſt vrai que ces drames ſont irréguliers ; mais on les croit plus raiſonnables que tous ceux qui ont paru autrefois chez les Eſpagnols, les Italiens, les Anglois, & les François. Qui peut nier cependant qu'il n'y ait des choſes excellentes dans ces anciennes piéces Européennes ?

Les Tunquinois ont une paſſion extrême pour la comédie. Leurs ſpectacles ſont magnifiques par les décorations ; ils s'exécutent depuis le coucher du ſoleil juſqu'à ſon lever. On diroit que ces peuples, qui probablement ne connoiſſent pas même de nom les règles d'*Ariſtote*, ont eu le bon eſprit de penſer qu'une action dramatique ne doit pas durer plus de temps que le tour d'un ſoleil.

Les Japonois ne réuſſiſſent pas moins dans les productions théâtrales. Leurs piéces ſont diviſées en actes & en ſcènes, de même que les nôtres. Ils expoſent, ainſi que les Chinois, le ſujet dans un prologue ; mais ils n'ont garde d'annoncer le dénoûment.

L'Afrique, autrefois ſi floriſſante, eſt aujourd'hui plongée dans la barbarie.

Cependant ſon ancienne ſplendeur n'eſt pas tout-à-fait éteinte. Elle brille encore dans les auguſtes débris de la ſuperbe Egypte. Qui doute que ces monumens pompeux, tout mutilés, tout inſultés qu'ils ſont par l'ignorance qui les foule aux pieds, n'ayent déja ſervi, & ne puiſſent contribuer de nouveau à la perfection des arts ? On découvre auſſi de temps en temps dans ces climats des manuſcrits curieux.

Les Eſpagnols trouvèrent les belles lettres établies en Amérique. On repréſentoit au Pérou, dans les fêtes ſolemnelles, devant les rois & les ſeigneurs de la cour, des tragédies & des comédies. Ces peuples ſçavoient diſtinguer le genre noble & ſérieux du genre bas & bouffon. Ils ne faiſoient point un mélange monſtrueux du tragique & du comique, comme on l'a fait en France, même dans ce ſiécle. Les ſujets de leurs tragédies étoient les exploits militaires & les malheurs des rois & des grands hommes ; les ſujets de leurs comédies des actions de la vie civile. Une choſe aſſez ſinguliére, & bien admirable, ſelon moi, c'eſt qu'ils vouloient que les acteurs eux-mêmes fuſ-

ſent conformes par leur état à ces deux genres ſi différens. Ainſi la tragédie étoit jouée par des acteurs de la premiére naiſſance, & la comédie par des acteurs d'une condition ordinaire. Les talens des Péruviens ne ſe bornoient pas au dramatique ; ils écrivoient l'hiſtoire de leurs Yncas ; ils faiſoient des livres de morale, des fables, des contes, &c. Leurs conquérans auroient bien dû nous conſerver, & nous faire connoître ces écrits : découvertes plus précieuſes & moins funeſtes que l'or qu'ils en ont rapporté.

Mais les plaiſirs du corps ont toujours eu le pas ſur ceux de l'eſprit. Mille vaiſſeaux vont aux extremités de la terre nous chercher des beſoins. Ils reviennent chargés d'épiceries piquantes pour irriter nos palais émouſſés, d'étoffes magnifiques pour enfler notre orgueil, de fragiles bagatelles pour amuſer nos yeux enfantins. On néglige les ſeuls tréſors véritables, les tréſors immortels du génie. De cent marchands qui vont trafiquer avec les nations les plus éloignées, il n'y en a peut-être pas un qui s'informe ſeulement ſi ces nations ont quelque idée des ſciences.

La foible esquisse que j'ai tracée de l'espéce de monarchie universelle des lettres & des arts, doit nous convaincre de plus en plus que nous ne sommes pas les seuls êtres pensans dans l'univers, que la nature, plus juste & plus égale dans la distribution de ses présens, ne nous a pas fait le don exclusif du génie, qu'il peut y avoir, & qu'en effet il y a quelque chose de bon hors des limites de notre patrie & de notre Europe. Cette prévention offensante nuisoit trop à la communication des lumières humaines, & par conséquent aux progrès des sciences & des arts.

L'objet du JOURNAL ETRANGER est de recueillir toutes les richesses de ce genre, éparses dans le monde entier, la France exceptée. J'ose dire que c'est une des plus belles entreprises littéraires de notre nation & de notre siècle. Ce JOURNAL, s'il étoit bien fait, me représenteroit une de ces grandes villes de commerce, où l'on voit rassemblés tous les peuples de la terre, & toutes les productions de la nature & de l'industrie. Indiens, Chinois, Japonois, Anglois, Hollandois, Espagnols, Italiens, &c, s'y trou-

vent réunis, & semblent ne former qu'un seul peuple, quoiqu'ils soient si différens, par les habits, par le langage, & plus encore par les mœurs. Ce doit être un spectacle bien agréable que cette variété de physionomies, de vêtemens & de caractères. Le JOURNAL ETRANGER procureroit la même surprise & la même satisfaction à l'esprit. Car, quoiqu'il y ait certainement dans tous les arts un beau essentiel, il y a dans chaque pays un beau national, fondé sur les langues, sur les mœurs & sur les usages; & c'est ce dernier beau, varié à l'infini, qui, de concert avec le premier, produiroit dans ce JOURNAL la diversité dont je parle.

Il y a donc un beau universel, me dira-t-on, & ce goût général qu'on cherche envain depuis tant de siècles, existe véritablement? Oui sans doute: je m'explique. Les peuples divers ont des yeux, des nés, des bouches qui ne se ressemblent pas; mais ce n'est là que l'extérieur du corps humain; & ces différences n'enpêchent point que ces peuples ne soient des hommes. Ainsi la raison & les passions sont les mêmes partout; il n'y a de diversité que dans la

manière de les exprimer; or cette diversité d'expressions ne détruit pas la raison & les passions. Que l'on pénetre cette écorce de langage & de préjugés nationaux, on trouvera que tous les habitans quelconques de notre globe rendent aussi bien que nous, quant au fond, les grands mouvemens du cœur, l'ambition, la haine, la colère, la vengeance, l'amour, &c, & que l'essentiel chez tous ces peuples, ainsi que parmi nous, est d'imiter avec vérité la nature, soit morale, soit physique. J'ai pour garants de ce que j'avance les beautés de tous les temps & de tous les païs que nous sçavons si bien démêler dans les ouvrages des Grecs, des Romains, des Italiens, des Espagnols, &c, à travers le *costume* national qui les enveloppe: & voilà ce que j'appelle le beau universel, le goût général, dont l'empire s'étend sur toute la surface de la terre.

Quelques exemples développeront cette doctrine. Quand nous disons que tel Poëte a accommodé à notre théâtre une pièce des Grecs, des Anglois, &c, qu'entendons-nous par *accommodé à notre théâtre?* Sinon que ce poëte a accommodé cette pièce à nos mœurs, c'est-

à-dire, qu'il a laissé subsister les beautés universelles, & qu'il a remplacé les beautés locales de ces peuples par des beautés locales de sa nation. L'*Avare*, le *Tartuffe*, le *Misantrope*, plairont dans tous les païs, parce que dans tous les païs il y a de ces caractères; quelques nuances seules sont différentes; ainsi un Chinois avare ressemblera quant au fond à un François avare. Il y a même dans la comédie de *Molière* des traits d'avarice qui seroient adoptés dans toutes les contrées. Mais nous avons aussi des pièces excellentes & en grand nombre, qui ne sçauroient être goûtées des autres peuples. Ce sont celles qui ne sont appuyées que sur nos ridicules particuliers, sur nos modes passagères. Les *Précieuses ridicules*, & les *Femmes sçavantes*, qui nous font tant de plaisir, ne plairoient pas dans les régions où les femmes ne sont ni *sçavantes*, ni *précieuses ridicules*.

Nos petits-maîtres & nos petites-maîtresses, si bien crayonnés dans nos écrits dramatiques & romanesques, paroîtroient ailleurs des êtres de raison, hors de toute vrai-semblance, & l'on siffleroit le poëte ou le romancier dont l'imagination enfanteroit de pa-

reilles chimères, tandis que nous applaudissons aux pinceaux délicats que nous tracent les portraits de cette espèce insupportable, trop existante parmi nous, & trop souvent offerte à nos yeux offensés. Les peintures fortes ou agréables qu'on en fait, sont de ces beautés qui ne conviennent qu'à nous.

Les adieux d'*Hector* & d'*Andromaque* dans *Homère*, la tendresse de cette même *Andromaque* pour son fils, dans *Racine;* les amours d'*Enée* & de *Didon*, dans *Virgile:* voilà qui sera beau partout. Traduisez ces morceaux à quelque nation que ce soit, elle en sera transportée d'admiration.

Je vous aime, Zayre, & j'attens de votre ame
Un amour qui réponde à ma brulante flamme:
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirois haï d'être aimé foiblement.

Ces quatre vers seront encore goutés de tout l'univers, parce qu'ils expriment avec autant de force que de vérité une passion qui est dans tous les cœurs.

Il prit, quitta, reprit la cuirasse & la haire.

Ce vers est très bon pour nous; il nous peint bien l'inconstance du Duc de *Joyeuse*. Mais les peuples, qui n'ont aucune idée de *cuirasse* & de *haire*, em-

ployeroient d'autres images pour représenter un inconstant.

De plus, chaque nation a ses délicatesses, souvent fausses, qui l'empêchent quelquefois de goûter certains écrits & d'en profiter. Elle condamnera sur un mot, sur un nom, tout un ouvrage. Par exemple, on a joué à Londres sur la fin de l'année derniere & au commencement de celle-ci, une tragédie qui a eu beaucoup de succès; j'en rendrai compte dans le Journal prochain. Cette Tragédie est intitulé *Barberousse*. Ce nom seul eût peut-être suffi pour révolter une assemblée Françoise, mais à Londres on ne pense pas comme à Paris. *Barberousse*, *Mustapha*, &c, peuvent s'y présenter, sans que leurs noms y paroissent ridicules; & l'on y soutient hardiment qu'il n'y a point d'endroit sur la terre, pas même en Barbarie, dont on ait droit d'exclurre l'héroïsme.

Supposé que le goût général fût perdu ou altéré quelque part, je ne vois point d'ouvrage plus propre que le JOURNAL ETRANGER, à le faire revivre, ou à lui rendre sa pureté, du moins en Europe; car on n'a pas la ridicule présomption de penser que cet écrit périodique pas-

sera dans les autres parties du monde; on se borne à celle que nous habitons, & l'on trouvera sans doute que notre ambition n'est encore que trop demesurée. Quoiqu'il en soit, le but des auteurs qui travaillent à ce JOURNAL devroit être de faire sentir par des exemples l'un & l'autre beau, soit universel, soit particulier, & de juger toutes les productions de la littérature étrangère d'après les grands écrivains de l'antiquité, législateurs & modèles avoués de toutes les nations, parce que, pour le dire en passant, on trouve chez eux, bien plus que chez les autres peuples, de ces beautés universelles dont il est ici question. Peut-être, en suivant la méthode que j'indique, viendroit-on à bout d'assurer & de fixer chez les Européens le goût général fondé sur la raison & sur la nature.

Ce ne seroit pas certainement un médiocre avantage du JOURNAL ETRANGER, si l'on osoit se le promettre. Il en est d'autres plus sensibles & moins éloignés. Je n'entreprendrai pas de les détailler ici. Tout homme qui pense les sent & les voit. Je dirai seulement qu'il me semble que cet ouvrage pourroit devenir utile à un grand nombre d'ha-

bitans de la capitale & des provinces, qui n'ont aucune idée des peuples qui nous environnent. Ils y puiseroient des notions de leur gouvernement, de leur politique, de leurs richesses, de leur commerce, de leurs arts, de leurs manières de vivre, de penser & d'écrire. Je présume encore que la lecture de ce JOURNAL ne seroit pas infructueuse pour la jeune noblesse & les citoyens aisés qui se proposent de voyager. Ils ne seroient point étrangers chez les étrangers; ils connoîtroient leurs sçavans, leurs gens de lettres, leurs artistes, &c. Ils en recevroient, en conséquence, un accueil plus distingué; il feroient tout à la fois honneur à eux mêmes, à la nation qui les auroit vûs naître, & à celles qu'ils visiteroient.

Lorsque j'applaudis à la beauté de cette entreprise, aux avantages qui peuvent en résulter, au *Prospectus* qui en a été répandu dans le public, & que j'adopte, je suis bien éloigné de me croire les talens nécessaires pour remplir l'idée de perfection que je m'en forme: & je ne puis comprendre par quelle destinée particulière j'étois, en quelque sorte, appellé à ce grand ouvrage.

A peine en eut-on conçû le projet, que les premiers entrepreneurs daignérent jetter les yeux ſur moi. Mais comme je ne voyois ni plan digéré, ni livres acquis, ni correſpondances établies, je n'eus pas la témérité de m'en charger alors. Les choſes ont bien changé depuis que M. l'Abbé *Prevoſt* s'eſt mis à la tête. Il a commencé par faire venir beaucoup de livres Anglois, Italiens, Eſpagnols, Allemands, &c; il a établi des correſpondans; il a choiſi des coopérateurs habiles dans tous les genres, & dans les principales langues. Les littérateurs étrangers, animés d'une juſte confiance dans ſes lumières, ſe ſont empreſſés de concourir à l'exécution d'une entrepriſe où leur gloire étoit intéreſſée. Les ſouſcriptions ſe ſont multipliées, & les fonds augmentant de jour en jour, on s'eſt vû en état de ſe procurer tous les ſecours qui pouvoient rendre cet ouvrage digne de plus en plus des nations ſçavantes de l'Europe.

J'ignorois les raiſons qui pouvoient engager M. l'Abbé *Prévoſt* à quitter une carrière qu'il fourniſſoit avec tant de ſuccès: je craignois qu'elles ne fuſſent de nature à m'en détourner moi-même.

Mais il m'a raſſûré, en me diſant que ſa retraite n'étoit fondée que ſur des engagemens antérieurs & conſidérables qu'il avoit pris avec le public & ſes libraires, & qu'il vouloit remplir. J'ai crû entrevoir auſſi que l'eſpèce de ſervitude qu'exige ce travail, la réſidence continuelle dans la capitale, l'impoſſibilité de s'en abſenter trois ou quatre jours ſeulement, l'envie de ſe ménager quelques momens de loiſir, ſi juſtement mérités par tant d'ouvrages utiles & agréables dont il a enrichi la République des Lettres, entroient pour quelque choſe dans l'abandon qu'il faiſoit du Journal Etranger.

De tous les motifs qui m'ont déterminé à prendre ſa place, le plus puiſſant eſt l'eſpérance qu'il a bien voulu me donner de m'aider de ſes conſeils, de ſes lumiéres, & même de quelques articles, lorſque ſes occupations lui permettront d'en compoſer: eſpérance qu'il a conſignée dans l'*Avertiſſement* qu'il a mis à la tête du dernier Journal de ſa façon. Sans ces heureuſes promeſſes de ſa part, j'aurois ſenti combien l'ouvrage eût perdu en paſſant dans mes mains, & je ne me ſerois point chargé du fardeau de la direction.

Je compte ſur pluſieurs autres gens de lettres de ma patrie, qui d'eux-mêmes m'ont offert de me ſeconder. Je n'attens pas moins des écrivains des nations étrangeres. J'ai écrit dans toutes les parties de l'Europe aux ſçavans les plus diſtingués, aux hiſtoriens les plus eſtimés, aux phyſiciens les plus habiles, aux poëtes les plus célèbres, aux romanciers les plus à la mode, &c. J'ai déja reçu des réponſes favorables de pluſieurs d'entr'eux. J'ai même parlé à quelques Jéſuites qui m'honorent de leur amitié, & ils m'ont promis d'écrire à quelques uns de leurs miſſionnaires aux Indes & à la Chine, pour les engager à m'envoyer des verſions de quelques morceaux littéraires de ces contrées. Je poſſède déjà les traductions de deux manuſcrits, l'un Indien, l'autre Egyptien.

M. l'Abbé *Prévoſt* s'étoit impoſé un ordre gênant dans la diſtibution des matiéres, en les partageant en pluſieurs claſſes, ſous les titres généraux qui leur conviennent, tels que Recherches Historiques, Critique, Histoire, Histoire naturelle, Philologie, Spectacles, Poësies, &c. J'ai trouvé cet arrangement trop pénible, & j'ai craint

de ne pouvoir le remplir. Peut-on répondre en effet qu'on aura toujours des matériaux dans tous ces genres? Il pourroit arriver, par exemple, que dans tel mois je n'euſſe point de morceaux d'Histoire, ou d'Histoire naturelle; il faudroit donc alors retrancher ces deux titres, ou mettre, en les laiſſant ſubſiſter, des choſes qui n'y auroient aucun rapport. J'ai penſé d'ailleurs que l'aſſerviſſement à la même méthode entrainoit une ſorte d'uniformité. Par la même raiſon, j'ai crû devoir exclure les tranſitions d'un article à un autre, auxquelles M. l'Abbé *Prévoſt* s'étoit encore ſoumis. Elles me paroiſſent peu néceſſaires dans un Journal où les matières ſont pour la pluſpart diſparates; & je crois que le lecteur fait grace des phraſes intermédiaires pour paſſer d'un objet à un autre tout différent.

Je n'aurai, comme l'on voit, d'autre part dans cet ouvrage que de lire les extraits des auteurs habituels, ceux qui pourront me venir d'ailleurs, & les mémoires des correſpondans, de les retoucher, de les changer, d'y ajoûter, de les ſupprimer, &c: en un mot, le choix & le ſtyle, voilà mes deux parties.

J'apporterai toute mon attention pour que le premier soit heureux & varié, le second précis & correct. Je ferai aussi de tems en tems quelques articles, comme j'en ai faits dans le Journal de ce mois, lorsque mon ANNÉE LITTÉRAIRE, que je continuerai toujours avec le même soin, m'en laissera le loisir.

Quelques personnes se persuaderont sans doute difficilement qu'un seul homme puisse suffire à deux écrits périodiques, & peut être ont elles déja décidé que je négligerai les deux ouvrages, ou, pour le moins, l'un des deux. C'est au tems à confirmer ou à détruire ce jugement précipité. Tout ce que je puis promettre, c'est que je ferai tous mes efforts pour que leur prédiction ne s'accomplisse pas. Bien des gens, qui se disent gens de lettres, surtout des poëtes, s'imaginent avoir beaucoup travaillé, lorsqu'ils ont fait un madrigal dans huit jours. S'ils aimoient l'étude, s'ils y étoient accoutumés de longue main, si le monde leur paroissoit moins agréable que leur cabinet, ils trouveroient du tems de reste pour des occupations qu'ils jugent au-dessus des forces humaines. D'ailleurs, les secours abondans

que l'on me fournit pour le JOURNAL ETRANGER, & les mesures que j'ai prises pour m'en faciliter l'exécution, doivent convaincre tous les lecteurs sensés qu'il ne me sera pas impossible de le concilier avec mon ANNÉE LITTERAIRE. Je me persuade même que ces deux ouvrages ne feront que se prêter un appui réciproque, & n'en deviendront que plus intéressans. Dans l'un il ne sera question que de la littérature purement Françoise, & dans l'autre de la littérature étrangère : ainsi jamais de double emploi, ni de répétitions des mêmes articles, comme cela est quelque fois arrivé, lorsque le JOURNAL ETRANGER étoit dans d'autres mains.

J'essaie le goût du Public par ce mois de Septembre. Il y a un peu de tout; histoire, histoire naturelle, morale, politique, éloquence, comédie, tragédie, &c; de l'Italien, de l'Allemand, de l'Espagnol, de l'Anglois, du Chinois. Il me semble que c'est remplir à peu près l'attente des lecteurs. Je puis, je crois, hazarder ce foible éloge, sans qu'on le soupçonne dicté par l'amour-propre, puisque le fond de tous ces matériaux ne m'appartient pas.

On trouvera peut-être quelques ex-

traits de comédies ou d'autres livres un peu longs. Mais je crois qu'ils peuvent être plus étendus dans un Journal étranger, que les analyses des ouvrages François ne doivent l'être dans un Journal François. Ces derniers sont lûs de tout le monde, lorsqu'ils ont quelque réputation; ainsi il seroit inutile d'en rendre toujours un compte particulier. Mais on ne sçauroit donner une idée trop exacte des productions étrangères, que souvent l'on ne connoît pas même de nom; & pour cela il faut entrer nécessairement dans plus de détails. On traduit souvent des scènes entières, uniquement dans la vûe de faire observer le génie des autres nations par rapport au dramatique, d'inspirer des idées heureuses à nos poëtes, & d'enrichir nos théâtres. Au reste, c'est aux connoisseurs & aux gens de goût à m'éclairer. Je recevrai toujours avec docilité les avis qu'on voudra bien me donner, & (ce qui n'arrive pas toujours) j'en profiterai pour la perfection de cet ouvrage.



MUSTAFA

MUSTAFA BASSA DI RODI Schiavo in Malta, o sia la di lui congiura all' occupazione di Malta, *descritta da* MICHELE ACCIARD. In Napoli.

MUSTAPHA BACHA DE RHODES Esclave à Malte, ou sa Conjuration contre cette Isle : par MICHEL ACCIARD (*a*). *A Naples.*

LA Conjuration du Bacha de Rhodes fut, en 1749, un sujet d'étonnement & de terreur pour la Chrétienté. On vit un Esclave près de s'asseoir sur le trône des Grands Maîtres, & de s'emparer d'une Isle, contre laquelle toutes les forces de l'Empire Ottoman

(*a*) Dans l'*Histoire des Conjurations, Conspirations & Révolutions célébres, tant anciennes que modernes*, par M. *Duport du Tertre*, dont les trois premiers Volumes ont paru l'année dernière chez *Duchesne*, rue S. Jacques, on trouve à la page 349 du Tome second un récit de la Conjuration contre l'Isle de Malte; mais comme l'ouvrage Italien de M. *Acciard* sur le même sujet est plus étendu, plus exact & plus détaillé, j'ai pensé que le Public en liroit l'analyse avec plaisir.

avoient échoué (*b*). Ce fait & ses circonstances ayant été présentés sous des traits infideles dans les Gazettes qui parurent alors, M. *Acciard* se propose de nous en offrir aujourd'hui le véritable tableau. Voici ce qu'on recueille de sa narration.

Mustapha, né dans l'Isle de Scio vers l'an 1708; est fils de *Soliman* qui fut Grand Amiral de Constantinople, & petit-fils d'un homme que ses talens élevèrent à la place de Grand Visir. Il est d'ailleurs spirituel, beau de visage, & posséde assez bien les Langues Grecque, Arabe, Françoise & Italienne. Après avoir rempli quelques emplois, & commandé une galère dans plusieurs courses sur la Mer Noire, il eut le gouvernement de Rhodes & des Isles adjacentes. Durant les cinq années qu'il y jouit de l'autorité, il ne se fit point aimer. Sa noblesse, son opulence, & les mérites de ses ancêtres lui procurèrent cependant un riche parti. Il fit dans le pays plusieurs acquisitions considérables. Il avoit un grand nombre d'Escla-

(*b*) Malte fut inutilement assiégée *par les Turcs* sous le Grand Maître *Jean Valette de Parisot.*

ves Chrétiens, tant pour son service particulier, que pour celui de sa galère, qui avoit, dans l'escadre du Grand Seigneur, le titre de Commandante.

La déposition du Grand Visir *Osman* devint funeste à la fortune du Bacha. Ce Visir, relégué dans la Natolie, passa par Rhodes. *Mustapha*, qui avoit hérité de l'amitié que son père avoit eue pour *Osman*, le reçut avec tous les témoignages de l'attachement & du zéle. Il voulut l'accompagner avec sa galère jusqu'à l'endroit de son exil, éloigné de Rhodes d'environ vingt lieues. Il y avoit sur la galère du Bacha un More qui le servoit, nommé *Cara Mehemet*. Le père de *Mustapha* l'avoit eu pour Esclave, & l'avoit déclaré libre avant que de mourir, recommandant expressément à son fils de le faire jouir au plutôt du don qu'il lui faisoit. Loin de remplir ces dispositions, *Mustapha* avoit retenu le More dans l'esclavage, & il le lui avoit enfin rendu insupportable par les mauvais traitemens qu'il lui faisoit endurer chaque jour. Les derniers furent un soufflet & la bastonade que *Cara Mehemet* reçut, le jour même que le Visir *Osman* arriva à Rhodes.

Outré de douleur, il s'embarque avec le dessein de se venger. Les Chrétiens qui se trouvoient sur la galère étoient au nombre de cinquante & un; ce fut sur eux qu'il tourna ses vûes; il les pressentit adroitement, & les voyant disposés à le seconder, il forma avec eux la résolution de faire Esclave le Bacha lui-même. Parmi ces Chrétiens étoit un Maltois nommé *Montalto*, qui, deux ans auparavant, avoit voulu avec les autres Esclaves s'emparer de la galère; le complot ayant alors été découvert, le Bacha s'étoit contenté de le faire châtier rigoureusement, lui avoit laissé la vie par l'espoir d'une somme considérable pour sa rançon, & avoit fait pendre, à sa place, un Turc complice.

Montalto pouvoit compter sur dix-sept autres Maltois & quelques Albanois. Le More le jugea digne de sa confiance. Ils étoient d'abord convenus d'exécuter le projet, incontinent après le débarquement du Visir; mais on trouva qu'il valoit mieux attendre l'heure de la nuit, où le Bacha avoit coutume de se retirer pour reposer. Ce tems étant venu, le More se glisse doucement le long de la

coursie (*c*), & va éveiller ceux qui étoient du complot. En un instant tous sont debout, &, criant à haute voix *vive S. Jean*, s'arment, ceux-ci de sabres, ceux-là de pistolets, quelques-uns de boulets de canon. La surprise & la consternation des Turcs deviennent si grandes, qu'une partie se précipite dans la Mer; l'autre, faisant une foible résistance, laisse, en moins d'une demie heure, la galère au pouvoir des Esclaves. Le *Chiaia* (*d*) se laisse mettre les fers aux pieds; le Capitaine & neuf autres gagnent la chaloupe, & se sauvent à terre; tous les *Levantis* (*e*) & leurs Commandans sont obligés de ramer: pour le Bacha, il eut été mis en piéces, si *Camellieri* son Chirurgien ne l'eût sauvé de la fureur du More.

Les Chrétiens, ainsi maîtres de la galère, se choisissent pour Capitaine un Albanois nommé *Demétrius*, distingué entre tous les autres par sa prudence & par sa valeur, & lui donnent pour

(*c*) On appelle ainsi le passage qui est entre les bancs des Forçats.

(*d*) Major de la galère.

(*e*) Nom qu'on donne aux Soldats des galeres Turques.

Lieutenant le Maltois *Montalto*. Ils rendent ensuite graces à Dieu de leur succès, lèvent l'ancre, & font voile en pleine Mer, sans être encore déterminés sur un azyle certain. Ils errèrent long-tems avant que de prendre aucun parti; enfin le premier Février 1748, ils abordèrent à l'Isle de Malte, manquant généralement de tout, & à la veille de périr de faim & de soif. On se figure la joye que les habitans de l'Isle, le Grand Maître & les Chevaliers ressentirent à la première nouvelle de cet événement. Le Bailli d'*Hennein*, Capitaine Général de l'escadre de Malte, fut chargé d'envoyer à la galère tous les rafraichissemens nécessaires, durant la quarantaine. Ce tems expiré, les Chrétiens furent présentés au Grand Maître, qui apprit de chacun d'eux la part qu'il avoit eue à cet heureux succès. Il les congédia, après les avoir comblés d'éloges & de présens; les Maltois revirent avec transport leurs foyers & leur famille; les autres Chrétiens se retirèrent dans les lieux qui leur avoient été destinés. Le More *Cara Mehemet* fut porté comme en triomphe par toute la ville, au milieu

des acclamations du Peuple; on pourvut à sa subsistance; on lui donna de l'argent & des habits; on l'instruisit dans la Foi Chrétienne, & il reçut le Baptême sous le nom de *Jean-Baptiste*.

A l'égard du Bacha, le Grand Maître lui fit un accueil honorable, & chargea le Commandeur de *Gimenez* de l'accompagner en caléche dans le Fort S. Elme, de le loger dans le Palais du Gouverneur, & de l'y laisser avec ceux qu'il s'étoit choisis lui-même pour le servir. Ses ordres furent donnés pour que chacun lui rendît ce qui est dû aux personnes de son rang. Il eut la liberté de se promener par-tout où il voudroit. Plusieurs Chevaliers lui rendirent visite, & le prièrent à manger; mais il répondit mal à ces invitations; il n'en accepta aucune, & reçut avec dédain les visites, ne se levant jamais de dessus son Sopha pour qui que ce fût. Il regardoit les bons traitemens qu'on lui faisoit, non comme des marques de générosité, mais comme une espèce de servitude, par laquelle on vouloit balancer la liberté dont on le laissoit jouir. Aussi ne retourna-t-il pas chez le Grand Maître; il se plai-

gnoit amérement de ce que son Altesse ne l'avoit pas fait asseoir, & ne lui avoit pas offert le caffé.

Cependant il demanda la permission d'envoyer dans la ville un homme de confiance, pour y traiter de son rachat. Sa demande lui fut accordée, & on donna à son Agent un ample sauf-conduit. Il voulut aussi avoir la liberté de vivre avec les Turcs & non avec les Chrétiens, afin d'adoucir par-là son esclavage: ce qui lui fut encore permis, quoiqu'à Malte il soit défendu aux Turcs d'entrer dans les Forteresses, & même d'approcher de leur enceinte.

Sur ces entrefaites (*f*) le Roi de France fit proposer au Grand Maître par le Bailli *du Bocage*, son Ministre à Malte, de remettre le Bacha en liberté; S. M. offroit de payer elle-même la somme à laquelle seroit fixée sa rançon. Le Grand-Maître, informé du desir de ce Monarque, en fit part à son Conseil, & donna gratuitement la liberté à *Mustapha*(*g*). Le Bailli *du Bocage* se hata d'annoncer une si agréable nouvel-

(*f*) Au mois d'Avril 1749.
(*g*) Le 5 Mai de la même année.

le au Bacha, qui, loin d'en marquer sa reconnoissance, répondit fièrement qu'il n'étoit ni Esclave ni Prisonnier de guerre à Malte, & refusa d'aller remercier le Grand Maître. Le Bailli *du Bocage* lui offrit deux fois un Vaisseau, afin de retourner dans sa patrie; mais le Bacha trouvoit toujours des prétextes pour ne point partir, disant qu'il attendoit de la Cour Ottomane des instructions nécessaires & des lettres importantes. Pendant ces délais, il continuoit de jouir d'une liberté entiere, & s'attachoit de plus en plus les Esclaves.

Le nombre de ces malheureux est toujours considérable à Malte: on en a vûs jusqu'à 10000 en 1710. Ils ont diminué depuis, & l'on n'en comptoit guère que 1000 en 1749. Les Corsaires, revenus enfin de la prévention où ils étoient de leurs forces, & n'osant plus les mesurer avec celles de la Religion, font leur commerce avec plus de circonspection qu'auparavant, & naviguent, pour ainsi dire, terre à terre, le long de leurs côtes, ou de celles des Princes Chrétiens, avec lesquels ils sont en paix. Quelque diminuée que fut la quantité des Esclaves à Malte, elle étoit néan-

moins plus que suffisante pour servir l'ambitieux ressentiment du Bacha. On sçait combien il fut de tout tems dangereux, dit M. *Acciard*, de tenir dans un même endroit un grand nombre d'Esclaves, qui parlent la même Langue, sur-tout quand ce sont des gens de basse naissance ; car n'ayant ni modération ni fermeté pour souffrir l'état où ils se trouvent, ils se portent aisément à la révolte & aux trahisons. Les guerres serviles de Lacédémone & de Rome en sont des preuves.

Cet inconvénient est inévitable à Malte, & on pourroit en donner plusieurs raisons. 1°. La valeur des Chevaliers & celle des Maltois, dans toutes leurs rencontres avec les Infidèles. 2°. Le peu de soin qu'ont ceux-ci de racheter les leurs, soit faute de moyens, soit même par politique, afin que leurs Pirates se défendent mieux, ou que ceux des Chrétiens courent moins sur eux, quand ils se verront privés de l'espoir de tirer parti de leurs prises. Une autre remarque non moins importante que le Bacha avoit faite, c'est que le Gouvernement, loin de tenir ces Esclaves à la chaîne, s'appliquoit à les

gagner par la douceur. On avoit en cela pour but de leur donner une idée avantageuse de la Religion Chrétienne, afin de les y attirer. De-là cette liberté qu'on leur laissoit : toute leur servitude consistoit à ne pouvoir sortir de Malte. Ils alloient de tous côtés dans la ville, se procurer, par leur industrie & leur travail, de quoi vivre avec plus d'aisance, & souvent ils venoient à bout d'amasser assez d'argent pour se racheter. Les Chevaliers en prenoient à leur service ; les Capitaines de Vaisseaux, le Grand Maître lui-même, suivoient cet exemple.

Ainsi ils étoient dispersés en divers quartiers de la ville ; quelquefois même ils se rassembloient par troupes, sans que l'on en prît le moindre ombrage. On voit par toutes ces circonstances, qu'il y avoit assez de moyens & de facilités pour former une entreprise contre l'Etat, & qu'il ne manquoit qu'un Chef qui se chargeât de la proposer & de la conduire. Ce Chef fut *Mustapha*, Bacha de Rhodes.

Il s'ouvrit d'abord à demi à quelques Turcs qui le voyoient familierement, & sur lesquels il avoit de l'ascendant. Ils

étoient d'ailleurs les mieux instruits de la manière dont on vivoit, & dont on faisoit la garde dans le pays. Il consulta ensuite six Dervis (*h*) les plus accrédités parmi ceux de sa nation, dont l'un avoit été *Cadi*, c'est-à-dire, Juge ou Lieutenant de Police. Après avoir disposé les uns & les autres avec beaucoup d'adresse, un jour qu'ils se trouvèrent presque tous dans son antichambre, il resta exprès dans son appartement plus qu'à son ordinaire. Pendant ce tems, son Sécrétaire **Ibrahim** (*i*) toucha légerement, d'après les instructions qu'il avoit reçues, ce qui concernoit le Gouvernement de Malte, le nombre des Musulmans qui s'y trouvoient, & la liberté dont ils jouissoient dans toute l'Isle. L'adroit Sécrétaire fit valoir, outre cela, les talens du Bacha, les relations qu'il avoit avec les Puissances du dehors, & amena les Turcs à penser d'eux-mêmes, que c'étoit une honte de ne pas travailler à se tirer d'esclavage, & à s'emparer de Malte.

Cette idée les frappa tous singuliè-

(*h*) Prêtres Mahométans.

(*i*) Dervis aussi, son Maître dans les Sciences & son Conseiller.

rement ; ils vouloient qu'on la communiquât sur le champ au Bacha ; mais *Ibrahim* excusa son maître sur ce qu'il étoit très-occupé ; il se chargea de lui en faire incessamment l'ouverture. Quelques jours après, ils se trouvèrent encore chez le Bacha, qui le premier leur parla de leur dessein ; il l'approuva, en fit voir l'exécution facile, leva toutes les difficultés qu'on lui opposa, & remit à chacun d'eux le soin de gagner ceux de leurs amis qu'ils croyoient capables de garder le secret, & d'être employés utilement. Pour lui, il se réserva de faire concourir à son projet les Puissances qui pouvoient s'intéresser à l'entreprise, & en favoriser le succès.

L'éloquence du Bacha produisit tout l'effet qu'il en attendoit. Les Dervis, le Cadi, & les autres Conjurés se firent, avec toute l'intelligence possible, des complices, à chacun desquels ils assignerent son emploi. *Imseletti*, Valet de Chambre du Grand-Maître, devoit l'assassiner avec un couteau empoisonné que le Bacha lui avoit remis ; le More *Jean-Baptiste*, qui, comme Chrétien, s'étoit acquis beaucoup de con-

fiance dans le Palais, devoit prêter du secours, tandis que deux Sécrétaires du même Grand Maître en garderoient les portes, pour en interdire l'entrée à qui que ce fût dans le moment de l'exécution : on avoit choisi le tems le plus favorable ; c'étoit celui où le Grand Maître, après avoir pris, selon sa coûtume, le repos de l'après-midi, passoit, pour se promener, de son appartement d'hyver à celui d'été, plus vaste & plus solitaire. Le coup porté, on devoit exposer sa tête sur un des balcons du Palais, pour déconcerter le peuple, puis jetter un vase qui seroit le signal, auquel les valets d'écurie, de cuisine, & tous ceux qui servoient les tables des Chevaliers, au nombre de cent, se saisiroient des premières armes qu'ils trouveroient sous leurs mains pour massacrer tous les domestiques du Grand Maître, le Commandant & les Soldats de sa Garde, dont on devoit ce jour-là gagner la sentinelle.

Dans le même tems, les autres esclaves dispersés dans les maisons des Chevaliers, tueroient aussi leurs Maîtres, & courroient ensuite de toutes

parts au magasin d'armes du Palais, où un esclave nommé *Alil*, les introduiroit aisément : après s'être armés, ils se partageroient en deux troupes, qui, l'une sous la conduite du More *Jean-Baptiste*, l'autre sous celle d'un Dervis, iroient ouvrir les prisons & les fours, d'où ils feroient sortir les Turcs qu'on y tenoit renfermés; ceux-ci formeroient un troisième corps, commandé par le Cadi. On devoit se répandre ensuite dans les différens quartiers de la ville, & faire main basse sur tous les Maltois que l'on trouveroit, ou dans les rues ou dans les maisons.

Après s'être emparés de la Cité-Valette, une des troupes iroit surprendre le Château Saint-Elme, où l'on étoit d'intelligence avec un Persan de la Garnison. Le Bacha qui étoit dans ce Château, en devoit être tiré & amené au Palais du Grand-Maître. Là il auroit donné ses ordres pour le reste de l'exécution. Les deux autres troupes s'emparant dans le même-tems des Forts les plus voisins, en devoient tourner le canon contre la ville, & donner le signal aux esclaves de la *Vittoriosa* & de la *Senglea* (*k*). A ce signal

(*k*) Deux quartiers de Malte.

ceux-ci auroient été surprendre le Fort Saint-Ange, dont la garnison étoit foible, & se feroient rendus maîtres de la poudre qu'on y gardoit.

Le Bacha avoit fait écrire, par le Cadi, aux Beys d'Alger, de Tripoli, de Tunis & de Sus, & les Lettres étoient scellées de son cachet. Il avoit écrit lui-même au Bacha de Tripolizo en Morée (*l*), & lui avoit fait tenir sa Lettre par un homme de confiance qu'il avoit envoyé à Constantinople. Ce Bacha avoit communiqué la chose au Visir de Salonique (*m*) & l'on présume que l'entreprise fut présentée au Grand Seigneur sous un si bel aspect, qu'il en crut le succès facile, & qu'il donna ses ordres pour qu'on fit passer au plus-tôt des troupes à Malte, tandis que les Beys de Barbarie feroient sortir, chacun de leur Port, des Vaisseaux, qui, sous prétexte de pirater sur la Mer Méditerranée, iroient investir Malte, feroient leur débarquement aux endroits que les signaux leur indique-

(*l*) C'est la grande presqu'Isle au midi de la Grèce, qu'on appelloit autrefois le Peloponnèse.

(*m*) Autrefois Thessalonique.

roient, & acheveroient de s'emparer du pays.

Le Bacha de Rhodes avoit aussi fait venir du Levant une grande quantité d'arsenic; il avoit ordonné de le distribuer aux esclaves des galères de Malte, qui, dans le tems de l'entreprise, devoient se trouver en mer, à la poursuite des Corsaires. Ces esclaves, aux approches du jour marqué pour la trahison, devoient empoisonner les Chevaliers & les Chrétiens qui monteroient les galères, & faire ensuite voile vers Malte, pour y contribuer de leur part à l'exécution de cet affreux complot.

Tout étant ainsi concerté avec le plus grand secret, le Bacha fit venir les chefs de la Conjuration, & eut avec eux une dernière entrevûe. Quelques-uns commençoient à douter du succès, & vouloient même renoncer à l'entreprise; mais le Bacha dissipa leur crainte, & raffermit en ces mots leur courage ébranlé. « Voilà donc la foi que » vous m'avez donnée; gardez-la moi : » j'aurai soin de tenir tout ce que je » vous ai promis. Croyez-en Mustapha; » il ne partira point de Malte, mais » il en sera Bacha; & s'il a perdu une

» galère, il fera voir au Grand Sei-» gneur qu'il a eu le courage de se » rendre maître d'une Isle, que ni la » puissance de ses prédécesseurs ni la » sienne n'ont jamais pû réduire. » Ces paroles persuadèrent les plus timides; enfin chacun jura de garder le secret, & de tenir ses engagemens; le serment fut fait sur l'Alcoran & par la tête du Grand Seigneur.

Ils étoient si enyvrés de l'espoir du succès, que plusieurs vuidoient leurs bourses dans les mains de ceux de leurs compagnons qui étoient dans la peine, comptant sur les richesses dont les alloit combler le sac de Malte; leur confiance alla au point, que quand la Conjuration vint à se découvrir, un de ceux que l'on alloit mettre aux fers, dit d'un ton d'assûrance au Chevalier *Melos* qui le faisoit enchaîner: » Faites maintenant tout ce que » vous voudrez; j'espère que dans » peu je mettrai cette même chaîne » à vos pieds. » Le Bacha s'imaginant être déja sur le trône de Malte, avoit déclaré qu'il feroit mettre en piéces tous les Chevaliers qui n'auroient point péri dans la surprise; il

devoit faire brûler, en place publique, tous les Ecclésiastiques, vêtus de chemises poissées, & faire éprouver à une grande partie du peuple les tourmens les plus cruels; il avoit de même dessein de convertir en Serrail, pour son usage, le Couvent des Ursulines; il abandonnoit à *Imseletti* celui des Religieuses de Sainte Catherine; de toutes les filles de Malte, il en choisissoit 60 pour le Grand Seigneur, & livroit le reste à la Soldatesque.

Si l'on voit avec horreur la cruauté de ce projet, on voit avec plus d'étonnement encore la folle présomption du Bacha. Rien de plus mal imaginé & de plus mal conduit que sa Conjuration. Le grand nombre de personnes qu'il y fait entrer, le peu de fond qu'il doit faire sur la fidélité de quelques-uns, tels que le More *Jean-Baptiste* qui s'étoit emparé de sa galère & l'avoit lui-même réduit à l'esclavage, les lieux où il les assemble, le retardement qu'il apporte à l'exécution, les discours indiscrets qu'il tient, l'éloignement des secours sur lesquels il compte, le petit nombre

de ses troupes, la multitude des habitans, la structure des maisons de Malte toutes couvertes de plate-formes, & à portée de se prêter un secours mutuel par leur contiguité; enfin le jour même qu'il choisit pour l'exécution (*n*), tout devoit le faire trembler, pour peu qu'il eût consulté la raison.

Il y avoit deux ans qu'une famille Juive étoit venue s'établir à Malte. Tous ceux qui la composoient avoient demandé & reçû le Baptême; le chef avoit pris le nom de *Joseph*. Il avoit renouvellé son union avec sa femme, selon les cérémonies sacrées du mariage établies dans l'Eglise Catholique: quoiqu'il reçût l'aumône ordinaire que l'Ordre de Malte donne à tous les Juifs qui se convertissent, il étoit cependant moins connu des Chrétiens que des Turcs, parce que

(*n*) Le 29 de Juin, jour auquel, en 1531, on découvrit que les Esclaves qui se trouvoient dans Malte avoient formé le complot de s'évader. Depuis ce tems-là, l'usage étoit tous les ans, au même jour, de les mettre dans les fers, de renforcer la Garde des portes de la Valette & celle du Palais, & de mettre les Bourgeois sous les armes.

ceux-ci fréquentoient sa tabagie, voisine de leur bain. Un jour, après le diné, le hazard rassembla chez lui trois des complices, *Ibrahim*, Sécretaire du Bacha, le More *Jean-Baptiste* & *Antoine de Vighier*, dit *le Persan*, soldat de la Garde du Grand Maître. Tous trois sollicitoient *Jacques Casar*, dit l'*Arménien*, soldat de la même Garde. Le More sur-tout & le Persan tâchoient par ruses, par promesses, par douceur, & par menaces de le séduire. Comme il persistoit à rejetter leurs propositions, le More outré de sa résistance lui donna un soufflet. Cet outrage révolta le Juif *Joseph*, qui cependant avoit recueilli quelques paroles de leur dispute. Il fit sortir tout le monde, à la réserve de l'Armenien offensé.

Dès qu'ils furent seuls, il tira de sa bouche l'aveu de ce que les autres lui avoient confié. Il lui fit sentir l'obligation où il étoit de tout révéler au Grand Maître, & combien, dans une affaire de cette conséquence, la perte d'un seul instant pouvoit être préjudiciable à l'Etat & à la Religion; il lui fit promettre qu'à l'entrée de la nuit il reviendroit à la tabagie, & qu'ils iroient ensemble chez le Grand Maî-

tre : ne le voyant point arriver à l'heure marquée, il s'imagina qu'il avoit changé de résolution, &, dans cette crainte, il prit le parti d'aller seul au Palais, où il révéla tout ce qui s'étoit passé chez lui, & tout ce qu'il avoit entendu. On lui dit que l'Arménien étoit déja venu faire la même déposition. Des ordres furent donnés aussitôt pour saisir les coupables ; & l'on s'empara le soir même du More *Jean-Baptiste*, & du soldat Persan.

Dès que le Bacha eût appris cette nouvelle, il vit bien que tout étoit découvert ; mais, loin de se désister de son entreprise, il fit les derniers efforts pour se défaire du Grand Maître par la main d'*Imseletti* : celui-ci plein d'ardeur & de courage à la vûe du Bacha, & toujours foible & irrésolu en présence du Grand Maître, n'osa jamais tenter le coup. Il rendit le coûteau empoisonné au Bacha, qui, desespéré, s'adressa à *Abdilcader*, l'un de ceux qui servoient dans la cuisine du Grand Maître, pour l'engager à empoisonner sa soupe. Deux jours se passèrent sans qu'il pût le gagner ; & sur ces entrefaites, ce même *Abdilcader*

fut cité devant les Juges, & bien tôt après *Imseletti* lui-même, le More les ayant déclaré tous deux coupables.

Pour lors le Bacha manquant absolument de bras pour l'exécution de son dessein, crut que sa dernière ressource étoit la dissimulation. Il fit courir le bruit qu'il avoit donné un Sequin à celui qui lui étoit venu annoncer la détention du More. Par ce détour, *Mustapha* pensoit se mettre à l'abri de tout soupçon, & en desapprouvant en apparence la conduite de ses complices, accélérer leur châtiment, & fermer toute voie à de plus amples informations. Cette ruse étoit assez bien imaginée ; il étoit en effet difficile de se douter que le Bacha eût part à une intrigue où trempoit le More, auteur de sa captivité : aussi le Public fut-il aisément porté à croire que celui qui avoit eu l'adresse de s'emparer de la galère, avoit aussi tramé la conjuration ; mais bien-tôt après, des Juges ayant été nommés pour procéder à l'instruction de cette affaire, on entendit tous les conjurés déposer contre le Bacha, & le nommer seul auteur de ce complot.

Quelque troublé que fût intérieurement *Mustapha*, il eut assez de force pour affecter toujours la même assûrance, sur-tout vis-à-vis du Bailli *du Bocage* ; il lui jura sur l'Alcoran, & par la tête du Grand Seigneur, qu'il étoit innocent ; que c'étoit une imposture du More, qui vouloit mettre le sceau à sa scélératesse, en le faisant déchirer à ses côtés par un Bourreau ; qu'on faisoit tort à sa naissance & à son rang, en prêtant l'oreille aux calomnies d'un homme de cette espèce. Enfin il sçut si bien en imposer au Ministre de France, que celui-ci persuadé de son innocence, & voulant la persuader aux autres, donna au Bacha sa caléche & sa livrée, pour aller se promener dans les rues de la Valette ; mais le Peuple se souleva à cette vûe, chargea d'injures le Bacha, & s'arma de pierres pour le lapider. C'en étoit fait de sa vie, si, pour réprimer la fureur de la multitude, on ne lui eût fait entendre qu'on le conduisoit dans la Châtellenie (*o*) pour y être jugé. On profita

(*o*) *In Castellania*, lieu où l'on administre la Justice, nommé ainsi parce que le Chef de cet endroit s'appelle *Castellano* Châtelain ; c'est toujours un Chevalier de Malte.

profita de ce moment pour le faire évader ; il se retira au plus vite, avec la même caleche, dans une maison qu'il avoit aux Florianes (*p*). Il n'y fut pas plus en sûreté, & le peuple du village voisin lui ayant fait courir le même risque qu'à la Valette, le Grand Maître donna ordre qu'on doublât sa garde, & qu'on le ramenât au Fort S. Elme dans le Palais du Gouverneur. Depuis il ne fut plus permis de le voir ni de lui parler. Le Bailli *du Bocage*, & quelques autres personnes de cette considération, en eurent seuls la liberté ; il est toujours détenu au même endroit ; & il est probable qu'il y finira ses jours.

Le Peuple n'ayant pû assouvir sa rage dans le sang du Bacha & celui des autres Turcs, la tourna contre leur Mosquée qu'il abattit : ils prirent en horreur jusqu'au nom du Bacha ; ils se mirent à courir les rues de la Valette, & tuèrent tous les chiens qui portoient le nom de *Mustapha*. M. *Acciard* ajoute à son histoire le tableau du supplice des

(*p*) Canton de Malte.

coupables ; il compte tous les coups de barre, & marque dans quelle partie du corps il les reçûrent ; il observe que les tenailles avec lesquelles on déchiroit leur chair, étoient tantôt froides, tantôt rougies au feu ; que parmi les mariniers qui étoient dans les batteaux destinés à démembrer ces malheureux, les uns étoient bons rameurs, les autres médiocres, &c.

Il a mis à la tête de son ouvrage une Introduction, dont on n'a pas crû devoir rendre compte ; elle compose un abrégé de l'Histoire de l'Ordre de Malte, qui n'est point à mépriser. Il seroit seulement à souhaiter qu'il y eût un peu plus d'enchaînement dans les faits, & que chaque chose fût à sa place ; on a souvent formé le même desir, en faisant l'analyse du récit même de la conjuration.



DIE ZÄRTLICHEN SCHWESTERN, *c'est-à-dire*, LES TENDRES SŒURS : *Comédie Allemande*.

DANS le Journal pour le mois de Juillet de cette année, on a donné à la tête de la pastorale, intitulée *Sylvie*, l'éloge de M. *Gellert*, & le caractère de ses pieces dramatiques. On a promis en même-tems de faire connoître *les Sœurs*, Comédie de cet écrivain célébre : je vais remplir l'engagement de mon prédécesseur.

ACTEURS.

CLÉON.
LE MAISTRE ÈS ARTS, *son frere*.
CHARLOTTE, *fille aînée de* Cléon.
JULIE, *fille cadette de* Cléon.
SIGISMOND, *Amant de* Charlotte.
DAMIS, *Amant de* Julie.
SIMON, *Tuteur de* Damis.

ACTE I.

SCENE I.

CHarlotte annonce à son père que *Damis* vient d'arriver pour épouser *Julie*. *Cléon* témoigne quelque regret de voir que sa fille cadette sera pourvûe avant l'aînée. *Charlotte* réplique, qu'un homme aimable & riche, tel que *Damis*, & résolu, comme lui, de ne se marier que par inclination, a eu raison de choisir de deux sœurs celle qui posséde le plus de charmes ; qu'au reste le sort de *Julie* lui cause la joie la plus sincere. Le pere loue les sentimens de sa fille, lui recommande de guérir sa sœur de l'idée chimérique qu'elle s'est formée de la liberté. Il veut qu'elle lui représente que son père accablé sous le poids des années ne quittera le monde qu'avec douleur, s'il ne la voit établie avant sa mort. *Charlotte* assure son père, que *Julie* trouvera assez de raisons pour aimer, & dans son propre cœur & dans le mérite de

son amant ; c'est de ces deux choses qu'elle veut se servir pour combattre le préjugé de sa sœur. *Cléon* exhorte de nouveau sa fille à ne pas regarder d'un œil jaloux le parti avantageux qui se présente pour *Julie*. *Charlotte* s'afflige de se voir soupçonnée d'une passion si basse, & finit en disant : » Faut-il donc » de la vertu pour souhaiter le bon» heur de ceux en faveur de qui le » sang nous parle ? Si je n'ai point de richesses à vous laisser, reprend *Cléon*, du moins n'épargnerai-je rien pendant ma vie pour cultiver vos talens. Il est vrai, ma fille, que M. *Sigismond* à qui mon choix & le vôtre vous destinent, vient de perdre son patrimoine ; mais il lui reste du mérite ; consolez-vous, cela suffit pour faire votre bonheur & le sien. *Charlotte* répond qu'elle voit toujours l'instant qui doit l'unir à *Sigismond*, comme le plus heureux de sa vie ; que le malheur qui vient de lui arriver, ne sert qu'à lui faire voir ce qu'il a d'estimable, &c.

SCENE II.

Tandis que *Charlotte* fait l'éloge de

son amant, il paroît lui-même sur la Scène, &, sans être vû, écoute une partie des louanges qu'on lui donne. On sent aisément combien cette situation, toute simple qu'elle est, doit causer de plaisir aux spectateurs, intéressés à *Sigismond*, & par l'éloge qu'on en fait, & par la perte qu'il vient d'essuyer; ils se transportent naturellement dans son ame, & partagent toute la joie qu'il doit ressentir, dans un moment où la crainte est le sentiment naturel, & où le cœur a besoin d'être rassuré.

Sigismond, que *Charlotte* apperçoit enfin, s'excuse de son indiscrétion sur sa tendresse. Sa Maîtresse, qui voit le secret de son amour connu de celui qui en est l'objet, lui répéte l'aveu qu'elle vient de faire à *Cléon*. Troublé, interdit, dit *Sigismond*, c'est par le saisissement où vous me voyez, que vous devez juger des mouvemens de mon cœur.

Cléon va trouver *Damis*, &, avant que de sortir, recommande aux deux amans les intérêts de ce dernier.

SCENE III.

Charlotte & *Sigismond* se jurent un amour à l'épreuve de toutes les rigueurs du sort, & délibèrent ensuite sur les moyens d'amener *Julie* à ce que son pere désire. Elle aime, sans le sçavoir, dit *Charlotte*. Ses actions, ses discours, tout me le prouve; l'idée flatteuse qu'elle s'est formée de la liberté, ne vient que des craintes que lui donne un amour sans lequel elle ne craindroit point.

SCENE IV.

Damis arrive. *Charlotte* qui le voit triste, lui demande le sujet de sa mélancolie. Je m'étois flatté, répond-il, d'obtenir aujourd'hui la main de *Julie*; mais cet heureux instant est encore loin, je n'ose plus même l'espérer. Plus je lui parle de l'amour, plus je lui peins ses charmes, plus elle est insensible & plus elle me dédaigne. *Charlotte* le console, en l'assûrant que le caprice de sa sœur n'est autre chose que les derniers efforts d'un cœur qui sent approcher sa défaite. » Il faut seu-

» lement, ajoute-t-elle, lui faire appercevoir ce qui se passe dans son » ame. Mais si c'est ce qu'elle ne veut » pas, réplique *Damis*, je risque de lui » déplaire encore davantage. Il faut » user de surprise, lui répond *Charlotte*, pour lui faire appercevoir chez » elle des sentimens qu'elle s'efforce de » se cacher. » Après plusieurs moyens proposés, il est arrêté que *Damis* changera de langage avec elle, & paroîtra approuver le systême qu'elle s'est fait de la liberté; cette conformité avec sa façon de penser doit naturellement la rendre moins circonspecte, & l'engagera insensiblement à laisser voir tous ses sentimens à *Damis*. On convient encore, que *Sigismond* affectera de la tendresse pour *Julie*. Cette attaque achevera de mettre son cœur en desordre, & fatiguée d'un amour importun, sa passion pour *Damis* éclatera d'autant plus qu'elle commencera à sentir la sienne.

SCENE V.

Julie arrive. Sa sœur la raille sur l'aversion qu'elle a pour l'amour. *Damis* lui promet de ne plus l'entretenir de sa

passion. » Oui, belle *Julie*, lui dit-il, » je change ma tendresse en respect. » Celui-ci n'est l'effet que de votre mé- » rite. Ne me craignez plus comme » amant. Je borne mon ambition à » être votre ami. » *Julie* l'assure qu'à cette condition sa vûe & son entretien lui seront toujours agréables. *Charlotte* dit à *Sigismond* en sortant avec lui: » leurs froids discours sur l'amitié » n'ont rien qui nous intéresse, allons » au jardin retrouver mon père. »

SCENE VI.

JULIE, DAMIS.

Jul. *Charlotte* croit m'embarasser; point du tout. Je l'aime tendrement, vous le sçavez, *Damis*: mais je crois que je l'aimerois davantage, si elle aimoit un peu moins l'amour. Ils disent tous que cette passion a des plaisirs; je n'en sçais rien, & il m'importe peu de le sçavoir: je ne veux que l'exemple de *Charlotte* pour voir qu'elle rend triste.

Dam. Je l'avoue à regret, vous avez raison; l'amitié me paroît préférable.

Jul. Quelle comparaiſon ! L'amitié eſt un plaiſir ſerein, l'amour eſt un plaiſir lugubre. On croit en aimant appeller à ſoi la félicité, & c'eſt le dégoût qu'on appelle; qu'en penſez-vous *Damis?*

Dam. Que vos raiſons peuvent être bonnes, mais que, ſi nous ne changeons de matière, je pourrai bien manquer à ma promeſſe.

Jul. Tenez, parlons ſincérement. Vous n'attribuez peut-être qu'au caprice mon éloignement pour l'amour? Vous vous trompez; à moins que ce ne ſoit un caprice de chercher ma tranquillité. Et dites-moi, de quelle néceſſité eſt-il de s'expoſer volontairement aux maux que cauſe cette paſſion? Mais vous ne m'écoutez point... vous ne dites mot... ſeroit-ce quelque chagrin?..

Dam. L'amitié...

Jul. Fort bien; l'amour vous rendoit importun, l'amitié vous rend taciturne.

Dam. Pardonnez mon ſilence. Une paſſion auſſi vive que la mienne ne s'éteint point tout-à-coup. Il en coûte plus d'un effort, & c'eſt à ceux que je viens de faire que vous devez at-

tribuer la rêverie où vous m'avez vû plongé. Mais enfin, je triomphe. Oui, belle *Julie*, vous pouvez m'en croire, je ne vous aime plus. Le dirai-je même? Le plaiſir que je trouvois à vous aimer, étoit moins vif, que celui que je trouve à être maître de mon cœur. Quel calme! Quelle tranquillité! Que vous allez être contente de moi!

Jul. Si vous le croyez, *Damis*, pourquoi baiſſez-vous les yeux? L'amitié vous défendroit-elle de me regarder?

Dam. Ce n'eſt point l'amitié qui me le défend, c'eſt l'amour que j'ai eu qui me fait craindre l'amour que je pourrois prendre encore. Peut-on vous voir ſans vous aimer?

Jul. Oh! pour le coup je ne vous conçois plus. Tantôt c'eſt un ton amoureux qui me fait trembler, tantôt un air d'indifférence qui tient du mépris. Au moment où je vous parle, vous ne m'entendez point. Tenez, *Damis*, je voudrois que vous euſſiez la bonté...

Dam. De vous quitter ſans doute; j'obéis. Quelque dure que me ſoit votre haine, vous ne m'entendrez pas m'en plaindre, & je ſuis le plus humble de vos ſerviteurs.

Jul. Arrêtez, *Damis*. Je veux vous faire voir dans votre conduite combien l'amour eſt déraiſonnable. Parce que je vous défends de m'aimer, vous voulez me haïr. Voilà donc les effets de cette paſſion ſi vantée? L'amitié du moins....

Dam. Vous n'en ſeriez pas plus heureuſe. Mon ſort eſt de vous déplaire ſous quelque titre que je paroiſſe à vos yeux. C'eſt un malheur dont je ſçaurai me conſoler, en vous priant de permettre que je me retire. *Il ſort.*

SCENE VII.

Julie reſtée ſeule cède au trouble de ſon cœur, & ſe plaint de la fierté de *Damis*, & de la mauvaiſe humeur dont elle eſt elle-même.

SCENE VIII.

Pendant ce monologue, rentre *Charlotte* qui en prend occaſion de la plaiſanter & ſur ſon embarras, & ſur ſon ſyſtême d'amitié avec *Damis*. *Julie* appuye ſes préventions contre l'amour de l'opinion même de *Damis*. *Charlotte* en

combat avec encore plus de vivacité, la manie de ſa ſœur, & la force à découvrir ce qu'elle ſent, par ſa chaleur à ſoutenir le parti de *Damis*.

SCENE IX.

Survient *le Maître ès arts*, frère de *Cléon*; le rôle qu'il joue eſt un rôle de Pédant. Quoique ce ſoit un caractère uſé, la maniere dont il eſt traité eſt tout à fait comique. C'eſt en citant à ſa niéce les autorités de *Socrate*, de *Platon*, de *Sénèque*, qu'il prétend la déterminer à ſe marier. Rien n'eſt plus plaiſant que le ſang-froid dont *Julie* démonte le docte harangueur. Elle lui dit entr'autres choſes, qu'elle n'eſt pas curieuſe d'aimer d'une façon ſi ſçavante; que ſi l'amour eſt une affaire de cœur, c'eſt du ſien ſeul qu'elle veut prendre conſeil; elle ſort enfin en lui diſant: Pardonnez, mon oncle, à une pauvre fille, ſi elle n'a pas toute la pénétration des *Sénèques*, des *Platons*, & de tous vos autres Sages. Ce n'eſt pas à moi d'ailleurs, c'eſt à ces Meſſieurs-là qu'il faut demander comment il ſe peut faire que je n'aie aucune envie de me

marier, lorſqu'ils ont décidé que je devois en avoir le deſir.

SCENE X.

Arrive *Cléon*, qui vient ſçavoir ſi ſon frere a réuſſi. Le *Maître-ès-Arts* raiſonne ſur les cauſes qui ont empêché *Julie* de ſentir la force de ſes raiſonnemens. Il ne déſeſpere pas cependant de l'amener à ſon ſentiment: il lui reſte encore des moyens ingénieux qu'il n'a pas mis en œuvre; tels ſont les Allégories, les Fables, les Paraboles. Il ſort pour aller compoſer une Fable.

SCENE XI.

Charlote apporte à *Cléon*, reſté ſeul ſur la Scène, une Lettre du Tuteur de *Damis*, qui applaudit au choix de ſon pupille, & apprend en même-tems à *Cléon*, qu'on doit ouvrir dans le jour même le teſtament d'une tante, qui a dû lui laiſſer du bien. Cette Lettre met *Cléon* au comble de la joie, par l'eſpérance qu'elle lui donne d'établir ſes deux filles.

SCENE XII.

Arrive *Sigiſmond*, qui apprend à *Charlotte*, qu'il a eu quelques momens d'entretien avec *Julie*: il l'a trouvée fort irritée en apparence contre *Damis*; mais ſes plaintes ne lui ont paru qu'une déclaration d'amour, & plus elle affectoit de cacher celui qu'elle reſſentoit, plus il paroiſſoit dans ſon air & dans ſes yeux.

ACTE II.

SCENE I.

Cléon & *Julie* ouvrent le deuxieme Acte. Le pere lui fait pluſieurs queſtions ſur *Damis*. *Julie* incertaine ſur l'état de ſon cœur, paroît toujours deſirer de conſerver ſa liberté. *Cléon* lui laiſſe une heure pour ſe décider, & ſort.

SCENE II.

Damis & *Julie* ſe trouvent vis-à-vis

l'un de l'autre; le premier veut enfin connoître ce qui ſe paſſe dans le cœur de ſon amante. Cette Scene eſt traitée avec beaucoup d'art & de fineſſe. *Julie* la termine en répondant à *Damis*, qui lui demande le ſujet de ſa triſteſſe: je l'ignore moi-même; je me ſens troublée, je me ſens agitée; mais c'eſt d'un trouble, d'une agitation, que je ſerois bien fâchée de ne pas éprouver. Dites-moi ce que c'eſt, ou plutôt laiſſez-moi ſortir. *Elle ſort.*

SCENE III.

Charlotte paroît, & s'apperçoit que *Damis* laiſſe échapper quelques larmes. » Prenez part à mon bonheur, lui dit-» il, les pleurs que je verſe, c'eſt la » volupté la plus pure qui les fait cou-» ler. Ah! ſi vous ſçaviez dans quel » torrent de joie mon cœur nage pré-» ſentement. Que n'avez-vous entendu » cet aimable enfant? Que n'avez-vous » été témoin de la violence qu'elle s'eſt » faite: avec quelle grace, avec quelle » innocence, m'a-t-elle avoué que ſon » cœur étoit troublé! Ah! *Charlotte*, » imaginez-vous.... mais je ne ſuis plus

» le maître de mes penſées, elles ſem-» blent ſe cacher dans l'intérieur de » mon ame; les expreſſions fuyent loin » d'elles; je deviens timide, ma voix » s'embaraſſe; j'ai mille choſes à dire » à *Julie*; & ſi je la revoyois, je ſens » que je ne pourrois lui rien dire.

Charlotte entendant revenir ſa ſœur, ſe cache, & écoute l'entretien ſuivant.

SCENE IV.

Jul. Qu'eſt donc devenue ma ſœur; n'étoit-elle pas avec vous?

Dam. (*rêveur*) elle m'a quitté; elle craint, m'a-t-elle dit, de nous gêner.

Jul. Comment? que veut-elle dire?

Dam. Je vous demande pardon; ce que j'ai dit, je l'ai dit par diſtraction. Ah belle *Julie*!

Jul. Par diſtraction! & d'où vous vient-elle? mais.... non, il ne faut pas vous y arracher; je vous laiſſe.

Dam. Vous me laiſſez, ma belle *Juliane!* moi....?

Jul. Mais quel nom me donnez-vous? Je ne puis plus reſter, je m'en vais.

Dam. Reſtez de grace; j'ai beau-

coup de chóses à vous dire, beaucoup; beaucoup.

Jul. & quoi donc! vous me retenez malgré moi : que vous est-il arrivé ? que voulez-vous dire ? parlez.

Dam. (*d'une voix embarrassée*) ma *Juliane* !

Julie (*d'un ton affligé*) voilà la troisiéme fois que vous m'appellez *Juliane*. Vous vous taisez encore ; je vous quitte (*elle s'en va. Damis la suit d'un regard triste, & Julie se retourne*) quelle douleur vous faites paroître ! il faut qu'il vous soit arrivé un grand malheur ; ne puis-je le sçavoir ?

Dam. (*en s'avançant vers elle*) ne vous fâcherez vous point, je vais vous le dire ? mais non.... je perdrois votre amitié, &.... (*en lui baisant la main qu'il retient*) non, je n'ai rien à vous dire : vous êtes triste, ma belle *Juliane.*

Jul. (*toute déconcertée.*) Non, Damis, je ne suis pas triste, c'est votre état qui m'inquiète. Oui... non... je ne suis point triste. Je voudrois que vous fussiez aussi tranquille que moi.

Dam. Vous êtes tranquille, ô Ciel! vous êtes tranquille ! ah ! dites plutôt que vous êtes insensible. La voilà

cette tranquillité qui fait ma tristesse !

Jul. Et vous me rendez triste aussi. Pourquoi m'avez-vous retenue ; mais qu'avez-vous à pleurer ? (*elle tache de cacher ses propres larmes*) qu'avez-vous donc ? laissez-moi.

Dam. Je vous obéïs.

Jul. (*bas*) il s'en va ?

Dam. (*en revenant*) Mais oserois-je vous demander ce qui vous est arrivé : vous n'étiez pas si triste ce matin.

Jul. Je l'ignore moi-même ; mais vous vouliez vous en aller. Mon inquiétude vous importune-t-elle ? dites-moi seulement pourquoi vous ne...... mais vous ne parlez pas ?

Dam. Moi.

Jul. Oui.

Dam. Ah ! que la douleur ajoute à vos charmes. Ah *Juliane* !

Julie ! Qu'avez-vous à soupirer ? & pourquoi soupirai-je moi-même ? Si ma sœur nous voyoit, que diroit-elle ?

SCENE V.

Charlotte paroît, & dit à sa sœur, que l'on peut par des larmes ou par des soupirs avouer l'amour le plus tendre,

sans qu'il soit besoin d'en prononcer le nom. *Julie* s'échappe, & *Damis* la suit.

SCENE VI.

Simon, tuteur de *Damis*, arrive pour apporter la nouvelle de l'ouverture du testament. La tante y donne un bien considérable à la prétendue de son pupille. *Charlotte* prie M. *Simon* de permettre que ce soit elle qui en instruise sa sœur & son amant.

SCENE VII.

Cléon & *Sigismond* surviennent. Celui-ci reçoit cette nouvelle avec une satisfaction affectée, & assure *Charlotte* qu'elle auroit mérité le même bonheur. Le tuteur & *Cléon* se retirent pour parler d'une nouvelle que le premier a reçûe de la Cour.

SCENE VIII.

Sigismond en parlant à *Charlotte*, tombe dans des distractions, dont il donne d'assez mauvaises raisons. *Charlotte* va chercher sa sœur, pour lui annon-

cer son bonheur en présence de *Sigismond*, à qui M. *Gellert* fait tenir le monologue suivant.

SCENE IX.

Sigis. Affreuse nouvelle ! C'est à *Julie* que tombe un bien considérable ! A Julie ! Mais que dis-je ! Ce seroit peu connoître ses charmes, que d'accuser le sort d'injustice. Ah ! si le mérite de *Charlotte* m'étoit moins connu, *Julie* auroit mes vœux. Qu'elle les ait : aveugle que je suis, cède-t-elle en rien à *Charlotte* ? Pourquoi *Damis* jouiroit-il d'une fortune dont je suis aussi digne que lui ? On rejette ses vœux ; peut-être les miens seront-ils écoutés : il n'y a donc plus que *Charlotte* qui m'arrête ; mais dépend-il de nous de n'être point infidèle ? L'est-on d'ailleurs, quand on ne quitte un objet que pour un autre qui lui est préférable, & *Julie* ne l'emporte-t-elle pas sur *Charlotte* ? Si le mérite n'eût pas décidé, étoit-il naturel que la tante préférât la cadette ? Mais la voici qui vient : ô Ciel !

SCENE X.

Sigismond fait adroitement à *Julie* une déclaration ; elle n'en est que médiocrement étonnée, dans l'idée où elle est que ce n'est que pour l'intriguer, que *Sigismond* joue le rôle de *Damis*. *Julie* sort pour aller chercher sa sœur qui a promis de lui apprendre une heureuse nouvelle. *Sigismond* reste seul.

SCENE XI.

Il est balancé entre les remords, l'ambition & la crainte d'être découvert ; il se rassure contre ce dernier obstacle, en se rappellant que *Charlotte* la engagé à feindre d'aimer *Julie* ; ce qui dans tous les cas peut lui servir d'excuse. Il voit revenir *Julie*, & croit qu'il a réussi à lui plaire, & qu'elle le cherche.

SCENE XII.

Enhardi par cette idée, *Sigismond* demande à *Julie*, s'il peut espérer. Puisque vous me parlez le langage des amans, répond-elle, il faut que je

vous parle celui des belles : adressez-vous à mon pere. *Le Maître ès Arts* arrive, & rompt la conversation, en priant *Sigismond*, de lui permettre de dire un mot en particulier à sa nièce.

SCENE XIII

Cette Scene se passe à écouter la fable suivante, relative à l'aversion de *Julie* pour le mariage. » On dit que le » Soleil devint un jour amoureux de la » Lune ; il lui peignit sa passion dans » les termes les plus tendres & les plus » touchans ; mais la Lune, froide & in» sensible, répondit mal à cette décla» ration, & rejetta toutes les raisons » qu'apportèrent les Planètes voisines, » pour la déterminer à se rendre aux » vœux du Soleil ; l'éclat de son beau » teint la rendoit vaine & sévère. Le » Soleil piqué s'en vengea ; à sa prière, » une Divinité couvrit le visage de la » Lune des taches que nous y voyons » aujourd'hui. » Ce qui plaira peut-être au Lecteur dans cette fable, c'est qu'elle est en même-tems ingénieuse & pédantesque ; l'Auteur demande à *Julie* ce qu'elle en pense, elle la trouve fort

bonne ; mais elle s'échappe. *Cléon* & *Sigismond* paroissent.

SCENE XIV.

Le *Maître ès Arts* fait une vive réprimande à son frere, de ce qu'il n'a jamais voulu que ses nièces s'appliquassent aux sciences solides, & de ce qu'il a permis qu'elles chargeassent leur esprit de connoissances qui n'ont pû les rendre raisonnables. *Sigismond* l'arrête avec vivacité ; vous avancez, lui dit il, une proposition hasardée ; *Julie* n'est-elle pas raisonnable ? & pourquoi donc ne nommez-vous que *Julie*, reprend le *Maître ès Arts* ? Mais je vous entends ; une autre fois j'aurai l'honneur de vous parler ; quant à présent mes écoliers m'attendent.

SCENE XV.

Sigismond resté seul avec *Cléon*, lui insinue adroitement, qu'il paroît que *Julie* le préfère à *Damis*, qui, à son tour, semble ne pas déplaire à *Charlotte*. Le père a de la peine à croire ce qu'on lui dit ; cependant on convient de tenir

tenir cette découverte secrette, & d'observer les personnes intéressées. *Cléon* va rejoindre le tuteur de *Damis*.

SCENE XVI.

Sigismond s'applaudit du succès apparent de sa ruse. Il est encore troublé par quelques remords ; mais il les étouffe.

SCENE XVII.

Charlotte, voyant venir *Julie* & *Damis* ; entre la première pour leur apprendre la nouvelle du testament. *Sigismond* qui n'a point intérêt à être témoin de cette scène, sort sous prétexte que *Cléon* l'attend. *Julie* s'attendrit de plus en plus pour son amant, & offre de partager son bien avec son père & sa sœur.

SCENE XVIII.

Cléon vient prier *Damis* d'accompagner *Simon*, qui veut aller prendre copie du testament ; ils sortent, & *Charlotte* avec eux.

SCENE XIX.

Cléon, reſté ſeul avec *Julie*, lui dit de *Damis* tout le bien que ſon tuteur vient de lui en apprendre. Loin que cet éloge la décide, elle craint de n'avoir pas aſſez de charmes pour fixer *Damis*. Peut être aimeriez-vous mieux *Sigiſmond*, lui dit *Cléon?* Moi, mon père, répond *Julie*; qui vous a pû faire naître cette idée? *Damis* a-t-il moins de mérite que *Sigiſmond*? Et quand ce dernier ſeroit le plus accompli de tous les hommes, il ſuffit qu'il aime ma ſœur & qu'il en ſoit aimé, pour que je ne puiſſe penſer à lui ſans crime. Embraſſez-moi, ma fille, dit *Cléon*; j'aime à trouver en vous des ſentimens dignes d'être avoués par un père. Vous préférez donc *Damis* à *Sigiſmond*; j'en ſuis bien-aiſe. M. *Simon* m'a dit de celui-ci des choſes.... *Julie* aſſûre ſon père, que ſi jamais elle ſe choiſit un époux, elle le prendra ſemblable à *Damis*. *Cléon* l'engage à ſe décider avant la fin du jour, & l'aſſûre qu'il ne veut gêner en rien ſon choix.

ACTE III.

SCENE I.

SIGISMOND, JULIE.

Julie, Ciel! que me dites-vous? Non, M. *Sigiſmond*, non je ne ſçaurois le croire.

Sig. Je voudrois me tromper, mais je ne me trompe point.

Jul. Vous l'a-t-il dit lui-même? Malheureuſe que je ſuis!

Sig. Il ne me l'a pas dit précisément; mais il eſt certain qu'il vous préfère *Charlotte*. Si l'affront qu'il me fait ne rejailliſſoit pas ſur vous, je le lui pardonnerois ſans peine. Que je vous plains! Pour prix de ma ſincérité, je vous demande le ſecret le plus profond par rapport à celui de qui vous tenez l'avis que je viens de vous donner.

Jul. L'ingrat! c'étoit donc là le ſujet de ſa triſteſſe! Si la vengeance l'eût porté à ſacrifier à mes jours, oui, je le ſens, je ne pourrois encore le haïr; mais abuſer d'un cœur ſans expérience, le trom-

per ſous le maſque de l'amour & de la candeur! Se peut-il rien de plus noir?

Sigiſm. Le trait n'eſt pas aſſez beau pour qu'il l'avoue; il niera le fait: vous pouvez vous y attendre.

Jul. Qu'il le nie, le traître! Je ne lui demande pas l'aveu de ſon crime. Je n'ai beſoin que de ſes remords, pour venger mon amour outragé; que dis-je, mon amour? non, je ne l'ai point aimé. Eſt-ce ainſi que les hommes reſpectent leur foi!

Sigiſm. Ah! chere *Julie*, ils ne ſe reſſemblent pas tous; ne les enveloppez pas dans le crime d'un ſeul: il en eſt qui ſentiroient mieux tout le prix de vos charmes. On diroit que la colère les augmente. Elle eſt bien légitime; mais vous la perdriez bien-tôt, ſi vous voyiez mon cœur.

Jul. Laiſſez-moi, mon cher *Sigiſmond*. Que je vous ai d'obligation! Comptez auſſi ſur une reconnoiſſance éternelle: Laiſſez-moi quelque-tems; mais revenez.

Sigiſm. Dès que vous ſerez dans un état plus tranquille.

Il ſort.

SCENE II.

Damis arrive; *Julie* l'accable de reproches. *Charlotte* ſurvient & appaiſe ſa ſœur, en l'aſſûrant que le rôle de *Sigiſmond* n'étoit rien moins que ſérieux. Les mouvemens d'une jalouſie violente, ayant enfin convaincu *Julie* qu'elle aime *Damis*, elle ne fait plus difficulté de lui en faire l'aveu, & les deux amans tranſportés de joye, vont faire part à *Cléon* de leur ſatisfaction réciproque.

SCENE III.

Simon entre dans le même inſtant, & préſente à *Charlotte* la copie du teſtament, où elle eſt nommée héritière, au lieu qu'on avoit crû d'abord que c'étoit ſa ſœur. *Charlotte* affligée de faire ſa fortune aux dépens de ſa ſœur, ſe conſole en voyant que le teſtament l'oblige à donner à *Julie* une certaine ſomme d'argent. » Elle » aura encore d'avantage, pourſuit-elle, » je ſouhaite ſeulement que ſa perte ne » lui faſſe point de peine. Quels mouve-

„ mens se passent dans mon ame ? „ Quelle joie va causer à M. *Sigismond* „ la nouvelle de mon bonheur ? Que „ je le surprendrai agréablement ! Que „ je suis heureuse ! „

SCENE IV.

Sigismond paroissant sur la Scène, demande s'il est vrai que *Julie* va donner la main à *Damis*. *Charlotte* l'en assûre ; & après s'être contraint pendant quelque-tems devant *Simon*, elle céde aux transports de sa joie, & embrasse *Sigismond*, en lui disant : „ Enfin, „ cher *Sigismond*, je suis assez heureu„ se pour récompenser votre fidélité. „ Vous m'avez aimée lorsque j'étois „ sans bien. Quelle satisfaction pour „ moi de pouvoir remettre entre vos „ mains la fortune que le Ciel m'en„ voye aujourd'hui ! L'usage que vous „ en ferez, honorera la vertu. Voici la „ copie du testament : en un mot, la suc„ cession est à vous ; demandez à pré„ sent à votre cœur ce qu'il prétend fai„ re de moi. " Lorsque *Sigismond* est sur le point d'aller demander le consentement de *Cléon* pour son mariage

avec *Charlotte*, celle-ci reçoit cette lettre anonyme : „ Ne vous fiez point „ à votre amant. *Sigismond* est un four„ be. „ *Charlotte*, prenant cet avis pour une calomnie, est charmée de trouver une nouvelle occasion de prouver son attachement à son amant ; *Sigismond*, de son côté, tache de jetter des soupçons sur M. *Simon*, à qui il suppose de l'inclination pour *Charlotte*.

SCENE V.

Charlotte va trouver son père, pour confondre les ennemis de *Sigismond*. Celui-ci reste seul, & se dit à lui-même que si *Julie* est perdue pour lui, *Charlotte* & la succession lui restent : cependant ne voyant point revenir *Charlotte*, il craint qu'elle ne soit instruite de son infidélité, & dit qu'il va la détromper. *Il sort.*

SCENE VI.

Damis & *Julie* ont entendu en entrant ces dernières paroles. *Julie* cherche à diminuer le crime de *Sigismond*, en l'excusant sur l'appas des richesses. „ Un homme, lui répond *Damis*, que

„ la tendresse & l'innocence charman„ te de votre sœur n'ont pû rendre „ fidèle & vertueux, est capable de tout „ sacrifier. Vous sçavez si je vous aime, „ *Julie* ; malgré cela je suis prêt à vous „ perdre vous-même, plustôt que de „ consentir à l'alliance de votre sœur „ avec ce monstre ; dût-elle en être in„ consolable, j'irai tout lui dire. C'est „ mon tuteur qui a écrit le billet, & „ votre père & *le Maître ès Arts*, que „ *Sigismond* a pris pour des gens sim„ ples, ont été les premiers à s'apper„ cevoir de sa perfidie. „

SCENE VII.

Simon vient se plaindre du mauvais succès de la lettre ; il dit que *Charlotte*, persuadée de l'innocence de son amant, presse son pere de hâter son mariage. Il appréhende que ce vieillard qui aime tendrement sa fille, ne consente à la rendre malheureuse par un excès de bonté. On convient d'envoyer chercher *Charlotte*, & de tacher de la faire revenir de son erreur. Après que *Simon* a appris aux deux amans que le testament n'est point en leur faveur,

ce qui donne occasion à un entretien vif & tendre entre *Julie* & *Damis*, celui-ci va chercher *Charlotte*.

SCENE VIII.

Le Maître ès Arts vient pour parler à *Simon* de la perfidie de *Sigismond* ; il raisonne à sa manière sur les attraits des richesses, lorsqu'on lui fait entendre qu'on a plus besoin de moyens pour empêcher le mariage de *Charlotte*, que de ses raisonnemens. Il dit : „ j'y songerai aussi : *Charlotte* a été trop „ crédule ; mais elle peut apprendre „ dans cette occasion combien on „ doit se méfier du cœur humain, & „ combien il est nécessaire d'étudier la „ génération de ses desirs. Nous avons „ tant de Logiques, continue-t-il, pour „ apprendre les opérations de notre en„ tendement. Une *Thélémathologie* pour „ les opérations de la volonté, seroit„ elle moins utile ? Comme l'entende„ ment a ses premiers principes, ainsi „ la volonté a ses penchans essentiels. „ En connoissant la nature de ceux-ci, „ on vient aisément à bout de les recti„ fier : parlez-moi sincèrement, Mlle

„ *Julie*, ne vous ai-je pas dit mille fois, „ que *Sigiſmond* n'a pas bien étudié la „ Philoſophie : en voilà les triſtes ef- „ fets. „ *Julie*, au lieu de répondre, cite la fable de l'enfant tombé dans l'eau, & demande excuſe à ſon oncle de cette liberté. Il ſeroit à ſouhaiter que la réponſe admirable qu'il lui fait, fût gravée non-ſeulement dans l'eſprit, mais encore dans le cœur de tous les hommes. „ Je ſerois injuſte, lui dit-il, „ de me fâcher contre vous : une offen- „ ſe, pour en être véritablement une, „ demande dans celui qui la fait une „ idée préciſe & diſtincte de la nature „ de l'offenſe : vous n'avez point cette „ idée, & dès-lors vos diſcours peu- „ vent bien avoir un air offenſant, „ mais je n'ai point pour cela le droit „ d'en être offenſé. „

Le Maître ès Arts part enſuite pour aller dire à ſon frère, qu'il ne conſentira jamais au mariage de *Sigiſmond*. *Julie* le ſuit de près, pour empêcher que *Sigiſmond* ne vienne interrompre l'entretien de ſa ſœur avec *Simon*. *Charlotte* s'étant révoltée contre tout ce que celui-ci lui dit, il la quitte enfin, & *Damis* arrive.

SCENE IX.

CHARLOTTE & DAMIS.

Charl. (*après avoir gémi toute ſeule.*) Venez à mon ſecours : quand tout le monde a juré ma perte, vous êtes trop généreux pour tremper dans un pareil complot. Parlez-moi ſincérement, que penſez-vous de M. *Sigiſmond* ?

Dam. Qu'il vous eſt infidèle.

Charl. Et vous êtes auſſi du nombre de mes ennemis : ſi mon amant vous a offenſé, ayez au moins la générosité de me cacher la vengeance que vous voulez prendre de lui.

Dam. Si vous connoiſſiez mon cœur, vous ſçauriez qu'il ne connoît point la vengeance.

Charl. Il connoît du moins l'ingratitude : ſi vous êtes près d'être heureux, à qui le devez-vous, dites, n'eſt-ce point à *Sigiſmond* ?

Dam. Plût-à-Dieu qu'il ne ſe fût jamais mêlé de mes affaires ? S'il eſt un ſcélérat, du moins ſa ſcélérateſſe n'auroit-elle point éclaté.

Charl. Un ſcélérat ! & c'eſt-là le nom que vous oſez donner à quelqu'un que je connois, & que j'aime!

Dam. Excuſez mon zéle pour vous ; c'eſt lui qui veut que je me ſerve de ce nom ; avec moins de ſincérité, j'aurois plus de modération. Votre cœur mérite d'être adoré ; & après les preuves de tendreſſe que vous lui avez données, il faut que *Sigiſmond* ſoit d'un caractère abominable pour avoir pû vous être infidèle.

Charl. Infidèle ! & où ſont les preuves ? Ni vous, ni votre tuteur, ni ma ſœur, ni mon père, ne lui ravirez mon cœur. Je n'admets de preuves que ſon propre aveu ; ſa vertu eſt ſi délicate, j'en ſuis ſi convaincue, que s'il avoit eu ſeulement l'idée d'une infidélité, il me l'auroit avouée lui-même.

Dam. Puiſque vous doutez de ma bonne foi, reprenez le cœur de *Julie* ; je le tiens de vous, je le remets dans vos mains ; je ne veux pas recevoir de vous le plus grand bien fait, à l'inſtant même où je ne puis vous ſauver du précipice

Charl. Qui de vous ou de moi doit mieux connoître le cœur de *Sigiſmond* ?

Si votre accuſation eſt fondée, pourquoi la faire en ſon abſence ? C'eſt ici qu'il faut l'amener, c'eſt devant moi qu'il faut lui reprocher ſon crime ; mais vous n'oſeriez ... Il a le cœur plus noble que vous tous.

Dam. Vous ſerez ſatisfaite, je vais le chercher moi-même.

SCENE X.

CHARLOTTE & JULIE.

Charl. Il part, il va le chercher lui-même! Ciel ! mon cœur commence à trembler, (*voyant venir Julie, elle lui dit triſtement*) & vous voilà ma ſœur ; m'aimez-vous encore ! (*en l'embraſſant*) vous ſeriez-vous chargée de m'apporter l'affreuſe nouvelle ! O non ! pourquoi vous taiſez-vous ? pourquoi ne vient-il pas lui-même ?

Jul. Ceſſez, je vous en conjure, d'aimer un homme qui ...

Charl. Je veux qu'il ſoit coupable ; ſera-t-il pour cela tout à fait indigne de mon amour ? Non, ma chère Sœur. Il eſt excuſable ; ne voulez-vous pas le défendre ? Oubliez-vous ce qu'il a fait

pour vous aujourd'hui ? Pourquoi me manqueroit-il lorsque je suis riche ? Il m'a été fidelle lorsque j'étois sans bien.

Jul. Il cessa de l'être dès qu'il crut que j'étois l'heritière....

Charl. Cela est donc certain ? (*vivement*) Non ? Non ! vous dis-je.

Jul. Je l'ai défendu longtems contre mes propres idées. Je l'ai excusé devant *Damis*, devant son Tuteur, devant notre père. J'ai été tentée de les croire tous dans l'illusion. Mais il s'est accusé lui-même lorsque vous l'avez laissé ici après avoir reçu la lettre. L'inquiétude & le crime parloient par sa bouche. Il ne me voyoit pas. Que ne s'est-il tû éternellement !

Charl. Ils s'est accusé lui-même ! Mais comment pourrois-je l'aimer encore s'il étoit en effet infidelle ? Non ! Non ! je l'aime & il m'aime très certainement. Ne lui ai-je pas donné les plus fortes preuves de l'amour le plus tendre ? (*en colere*) Pourquoi me tourmentez-vous par les soupçons les plus affreux ? Qu'a-t-il donc fait ? Rien.

Jul. Il a voulu m'épouser & supplan-

ter *Damis*. Il a insinué à mon père qu'il étoit aimé de moi & que vous lui préfériez *Damis*. Il lui a conseillé de différer encore pendant huit jours les fiançailles. Il m'a même demandée en mariage.

Charl. Comment ? Il n'y a qu'un moment qu'il m'a pressée de lui donner ma main. Allez, je le vois, vous nous haïssez tous deux.

Jul. Il vous a pressée lorsqu'il a vû que le testament étoit en votre faveur.

Charl. Ainsi ce n'est pas ma tendresse, c'est le testament qui dirige son choix. Ah, malheureuse que je suis ! Mais je ne saurois le condamner sans l'entendre. Les cœurs les plus nobles tombent dans des fautes qu'ils réparent par leurs repentirs. (*tristement*) Chère Sœur ! Est-il indigne de pardon ? Lavez-le donc de son crime. Je ne le posséderai pas !.. O amour, est-ce ainsi que tu récompenses les cœurs fidelles !

SCENE XI.

Sigismond arrive & perd contenance en se voyant pressé par les deux sœurs.

Quoi, dit-il, on m'accuse d'être infidelle, & d'être infidelle envers le cœur le plus sincère, envers *Charlotte* ! Qui ? Moi ! J'aurois dit quelque chose à Monsieur votre père ? Quels mysteres affreux ? Mais vous me regardez tristement, belle *Charlotte*. Ah ! je le vois, ma justification ne vous touche point, vous ne m'avez jamais aimé ! Faut-il attester le Ciel, & votre cœur ne croit-il plus le mien que sur des sermens ? *Charlotte*, qui souhaite toujours trouver son amant innocent, lui dit enfin que, pour se rendre, elle a encore un mot à dire à son père. *Sigismond* étant parti pour l'aller chercher, *Cleon* arrive, & *Charlotte* apprend de lui que *Sigismond* en effet a demandé *Julie* en mariage. L'amant perfide, *Simon*, *Damis & le Maître ès Arts* surviennent. *Cléon*, gagné par *Sigismond*, se dispose à fiancer ses deux filles. *Charlotte* remercie son père, & l'on croit qu'elle va consentir à son mariage. Voici le reste de cette dernière scène.

Sim. (*à Charlotte*) Mais, Mademoiselle, vous voulez... Comment ? Songez-vous bien à ce que vous allez faire ?

Dam. Ah, ma chère sœur, je vous prie...

Charl. De quoi ? Voulez-vous recevoir *Julie* de ma main ? (*elle la mène vers lui*) La voici. Je forme l'alliance la plus heureuse. Et vous, M. *Sigismond* ?

Sigism. Je reçois le don de votre cœur avec la reconnoissance la plus vive & vous offre...

Charl. Indigne ! Je puis vous donner mon bien, mais je ne saurois vous donner mon cœur... Je prie mon père & toute la compagnie que vous avez offensée en moi de vous pardonner votre lache perfidie. Pour moi, je vous la pardonne, sans examiner si vous le meritez... Et je crois que vous aurez la complaisance de nous quitter sans vous défendre.

Sigism. Volontiers (*en s'en allant*) maudit soit l'amour !

Dam. Dites la perfidie. C'est là sa récompense.

Charl. (*à Sigismond qui s'en va*) demain je vous enverrai une somme qui vous mettra en état de n'avoir plus besoin de surprendre les cœurs sincères.

Cléon. Que faites-vous, ma fille ? Cependant je consens à tout. Je m'en rapporte à votre prudence.

Jul. Ah, chère sœur, que votre cœur

est grand! Que ne puis-je vous voir aussi heureuse que moi!

Le Maître ès Arts & *Simon* applaudissent à la fermeté de *Charlotte* qui finit la scène en disant. » O Ciel, ne » faites pas sentir votre colère à ce » fourbe; je l'ai aimé trop tendrement » pour ne m'y pas intéresser encore. "

Il y a, comme le Lecteur a pû le remarquer, beaucoup d'esprit, de sentiment, de délicatesse dans ce Drame, & d'heureux développemens du cœur humain. Mais on s'est sans doute apperçu aussi de la double intrigue, & par conséquent du double sujet; ce qui est un défaut, qu'il est difficile d'éviter, je l'avoue, & qui n'est que trop commun dans nos piéces Françoises mêmes. J'aurois souhaité de plus que M. *Gellert* nous eût préparés à l'action infâme de *Sigismond*, à laquelle on ne s'attend point; on le croit, durant la moitié de la Comédie, plein d'honneur, & véritablement épris de *Charlotte;* on est étonné de le voir métamorphosé tout-à-coup en homme bassement intéressé. Il falloit, dans l'exposition, nous prévenir sur son caractère, & nous donner de sa sincérité des soupçons, qui se se-

roient justifiés. Je suis fâché encore que *Charlotte*, cette *Charlotte* qui aime si tendrement & de si bonne foi, soit la dupe de son amant; il eût peut-être mieux valu que c'eût été *Julie* qui se défioit des hommes, qui vouloit garder sa liberté, & qui s'est fait tant prier pour aimer *Damis*. La satisfaction de voir qu'elle ne s'étoit point trompée dans ses premières idées, lui auroit rendu la trahison de son amant moins cruelle; elle se seroit de plus en plus confirmée dans son éloignement pour l'hymen; le Spectateur lui-même, trop révolté du procédé de *Sigismond* & du malheur de *Charlotte*, qu'elle n'a mérité ni par ses actions ni par sa façon de penser, se seroit consolé si la même chose étoit arrivée à *Julie*. Au reste le caractère de cette *Julie* ressemble un peu à celui de *Lucinde* dans une Comédie en trois Actes de M. *de Boissy* qui a pour titre *le Sage Etourdi*. On y voit un *Eraste* qui a un goût décidé pour l'indépendance; *Lucinde* est dans les mêmes dispositions, & l'un & l'autre finissent par s'aimer & s'épouser. Un peu plus d'action & d'incidens n'auroit pas nui à la piéce Allemande.

P. S. Les Lecteurs sont priés d'ajouter à l'énumération des écrits de M. *Gellert* faite dans le Journal de Juillet de cette année page 81, un *Recueil de Lettres, précédé d'un petit Traité sur le bon goût dans le style épistolaire.* C'est sur ce Traité que M. *Gellert* fait, dans l'Université de Leipsik, des Leçons publiques aussi suivies qu'elles méritent de l'être. Dans la liste de ces mêmes écrits, même page, il s'est glissé une faute: on a mis *Motifs de consolations dans une vive maladie* au lieu de *Motifs de consolations dans une vie maladive*, si l'on peut parler ainsi; c'est mot-à-mot le titre Allemand.

La Comédie de M. *Gellert*, intitulée *la Dévote*, dont il est parlé dans le même Journal page 86, vient d'être traduite en Danois, & jouée sur le Théâtre de Copenhague. Nous rendrons compte incessamment de cette pièce si célèbre dans le Nord.



Continuazione delle Riflessioni dell' Anonimo.

Leggi.

C'est-à-dire, *Suite des Réflexions de l'Anonyme.*

Les Loix.

On a donné dans le Journal du mois d'Octobre de l'année dernière, page 116, la traduction d'un morceau sous le titre de *Riflessioni diverse Politiche e Morali*, c'est-à-dire, *Diverses Réflexions Politiques & Morales*, qui a été fort gouté du public. Celles qu'on va lire sont de la même main, qui se cache toujours. Quelques personnes, qui viennent à bout de tout sçavoir, de tout découvrir, m'ont assuré que l'Auteur est un des premiers esprits d'Italie; que feu M. *de Montesquieu* avoit un commerce reglé de Lettres avec lui, & qu'il le consultoit souvent, surtout pour son grand ouvrage *de l'Esprit des Loix.*

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'en liſant les penſées ſuivantes qui toutes roulent ſur la *Légiſlation*, on voit qu'elles ſont le fruit du génie & du ſçavoir. Je ne veux pas ſuſpendre plus longtemps la lecture intéreſſante d'un morceau qui eſt un peu long, & qui, j'oſe l'aſsûrer, paroîtra fort court.

Quel regret pour les admirateurs des anciens auteurs claſſiques, de ne les poſſéder que tronqués & pleins de lacunes ! De toutes les pertes de ce genre, la plus ſenſible pour moi eſt celle d'un grand nombre de livres de l'hiſtoire de *Diodore* de Sicile ; il ne nous en reſte que quinze, encore ſans ſuite, & quelques fragmens.

La plûpart des Hiſtoriens ont négligé la partie la plus eſſentielle de la politique, *la Légiſlation*. S'ils en ont parlé, ils ſe ſont contentés d'expoſer ſimplement le fait, ſans en pénétrer l'eſprit. *Diodore*, au contraire, raiſonne ſur les loix des Egyptiens, de *Carondas*, &c ; il en approfondit les motifs les plus particuliers, les plus ſecrets. Combien ce qui nous manque

de cet ouvrage ne devoit-il pas être précieux ! *Diodore* y avoit, ſans doute, développé les principes de la légiſlation des autres peuples.

C'eſt ce qu'a fait *Bacon* dans ſa vie de *Henri VII*. J'y reconnois les traits d'un grand maître : j'y vois un Philoſophe, un homme d'Etat, un Légiſlateur, un Magiſtrat, un génie créateur, en un mot, un *Bacon*.

Au commencement du ſixiéme ſiécle, *Juſtinien* publia le corps du Droit Civil. De nos jours encore, plus d'un écrivain borne ſes études au ſeul méchaniſme de ce Code. Le tems, le lieu de ſa découverte, les variantes du texte, ſes différentes éditions, voilà de quoi l'on s'occupe. Qu'on continue à perdre ainſi des années précieuſes, le monde finira peut être, avant qu'on ſoit parvenu à entendre la diſpoſition des Loix Romaines. L'étude de pareilles gens peut être comparée à l'amour de ceux qui paſſent les jours & les nuits ſous les fenêtres de leurs belles, ſans pouvoir jamais entrer dans la maiſon.

Quand je me rappelle la puiſſance ſans bornes des Cenſeurs Romains,

quand je ſonge au pouvoir exceſſif des pères ſur les enfans & des maîtres ſur les eſclaves, à l'établiſſement d'un Tribunal particulier pour veiller ſur la conduite des femmes, à leur tutèle perpétuelle ; quand je penſe que les Romains ne connoiſſoient ni les ſubſtitutions, ni les fiefs, qu'ils ne faiſoient point de commerce, je vois combien plus nos Légiſlateurs doivent être occupés, nos Magiſtrats embarraſſés, l'étude de la Juriſprudence moderne pénible.

Quiconque travaille à la réconſtruction d'un bâtiment, s'expoſe, s'il n'eſt attentif, à être enſéveli ſous les ruines. Le bâtiment fini, il eſt dangereux de l'occuper trop-tôt ; voilà, je penſe, pourquoi *Solon* s'enfuit d'Athènes, preſqu'au moment qu'il a dicté ſes loix.

Les loix qui ne procurent pas les plus grands biens, & qui n'éloignent point les plus grands maux, ſont auſſi indifférentes pour les Etats que l'eſt pour un ſuppliant la protection d'un courtiſan, qui ſe contente de lui mettre la main ſur l'épaule.

La multiplicité des loix eſt, dit-on, pernicieuſe ; je ſuis loin de croire qu'on

qu'on doive généralement adopter cette maxime ; je le laiſſe penſer à gens qui parlent plus aiſément qu'ils ne réfléchiſſent.

Pluſieurs nations ſont heureuſes, & plus heureuſes que nous, ſans ſubſtitutions, ſans teſtamens, ſans tant de diſtinctions de biens *meubles*, *immeubles*, *profectifs*, *adventifs*, *dotaux*, *extradotaux*, *paraphernaux ;* ſans tant de nullités, de droits privatifs, qui font un délit de ce qui n'en eſt pas un naturellement ; ſans tant de juriſdictions différentes, ſans le droit de retrait, ſans les contracts de cens, &c. Chez ces nations il eſt conſéquemment moins d'occaſions de diſputes litigieuſes, moins de procès : inconvénient qui leur deviendroit inévitable, ſi elles adoptoient une pareille juriſprudence, & qui les obligeroit à faire des loix ſans nombre. C'eſt dans ce ſens que la multiplicité des loix me paroît pernicieuſe à un Etat.

Mais, à l'égard des établiſſemens déja introduits, ou il faudroit les abolir à meſure qu'on voudroit diminuer le nombre des loix, ou, ſi on les laiſſoit ſubſiſter, il ne pourroit y avoir de loix

ſuffiſantes pour les régler, à moins de tout abandonner à la volonté des juges. Qu'on ne m'oppoſe point que le légiſlateur ne ſçauroit s'occuper de tous les détails. Dans le tems même que le peuple Athénien, au milieu d'une foule d'ambaſſadeurs, donne des loix aux nations étrangères, ne le vois-je pas rendre une ordonnance, pour défendre la ſortie des Figuiers du territoire de l'Attique (*a*)?

Il eſt bien des choſes qu'on dit par la ſeule raiſon qu'on les a toujours dites. On ne ſe laſſe point de nous répéter qu'un corps complet de loix eſt une entrepriſe au-deſſus des forces humaines, & des talens les plus ſublimes. J'oſe aſſûrer le contraire, ſur tout dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, ſous des gouvernemens ſages & modérés, où il eſt ſi ſatisfaiſant de participer à la conduite des affaires, puiſqu'il n'eſt rien de ſi doux & de ſi flatteur que d'avoir les occaſions & les moyens de faire des heureux : éloge à part, je crois qu'il ne s'agiroit que de prendre une fois un bon parti.

(*a*) *Ficus Athenis aliò ne importato.* Sam. Petit. l. 5. tit. 5.

Chaque pays a ſes loix ; s'il n'en a point il peut recourir aux loix de ſes voiſins ; & ſi ceux-ci n'en ont pas, il peut prendre pour régle les jugemens rendus. A leur défaut, la raiſon doit conduire.

Voici le plan que je propoſerois.

Commencer par abolir toutes les loix anciennes ; (je ne parle point des loix fondamentales ;) faire renaître auſſitôt celles qu'on trouveroit bonnes, fixer des règles pour l'interprétation des loix, mettre à la tête du nouveau Code les maximes capitales de la juriſprudence, paſſer de-là à l'établiſſement des Tribunaux, déterminer la juriſdiction de chacun, preſcrire un ordre judiciaire, en bannir, autant qu'il ſeroit poſſible, les formalités & les procédures auſſi dangereuſes qu'inutiles, deſcendre enſuite dans le détail des loix qu'on réduiroit à ſix chefs principaux, ſuſceptibles d'une infinité d'autres détails : *Affaires d'Etat, de Finances, de Commerce, de Police, Criminelles & Civiles.* Cette diviſion convient à un *légiſlateur* ; il fait des réglemens : celle de *Juſtinien* eſt l'ouvrage d'un *pro-*

feſſeur ; il donne des leçons à des écoliers (*b*).

Le talent qui me ſembleroit bien néceſſaire ſeroit la préciſion, pour ſaiſir les divers rapports des loix ſur chaque objet. Je deſirerois un diſcernement juſte, capable de diſtinguer le mal du pis, le bien du mieux, en état de ſéparer les abus à proſcrire de ceux qui, par leur connéxion intime avec des choſes à ménager, doivent être ſoufferts, en apportant néanmoins la précaution de les renfermer dans de certaines bornes, ou de les empêcher par des diſpoſitions indirectes.

Je demanderois des rédacteurs ſans partialité, ſans pédanterie, qui joigniſſent un profond ſçavoir à une longue expérience. Je veux des loix remplies de douceur, d'humanité. De qui les attendre, ſi ce n'eſt de légiſlateurs doués de grandes lumières & de connoiſſances étendues ?

Il faudroit un ſtyle ſimple, naturel, point de mots ſurannés, & devenus inintelligibles ; point de *Gréciſmes*, de *Latiniſmes* ; point de termes de loi ni

(*b*) *Perſonæ, res, actiones.*

de pratique : en un mot, je deſirerois qu'on employât le langage dont on ſe ſert dans les négociations, où les miniſtres de Suède, de Moſcovie, &c, ſont entendus de ceux de Verſailles & de Londres. Je voudrois par tout l'uniformité ; mais je ſouffrirois de fois à autre des différences ; ces différences dans le même Etat peuvent, à la vérité, être la cauſe de quelque deſordre ; mais en eſt ce un, ſi on le compare aux avantages conſidérables qui peuvent & doivent en réſulter ! Un légiſlateur ne reſſemble point, dans ſes opérations, à un frivole petit-maître, qui, par la crainte de déranger l'ordre de ſa chevelure, ne ſe couvre point la tête, & l'expoſe à l'inclémence d'un air dangereux.

Rien de plus cruel que *le droit des Gens* chez les Romains. Les ſpectacles homicides des Gladiateurs leur ſervoient d'amuſemens. La vie des fils & des eſclaves étoit ſujettte au plus dur deſpotiſme domeſtique ; les débiteurs étoient tyranniſés par leurs créanciers : on croiroit que la légiſlation Romaine étoit un recueil d'ordonnances barbares. Non ; *Tite-Live* nous aſſure

(c) qu'aucun peuple n'a plus aimé la modération dans les châtimens : c'est bien la preuve que la douceur dans les punitions forme le caractère d'une sage législation.

On a vû des législateurs presque au moment qu'ils avoient fait une loi, (particulierement une loi pénale) montrer une sorte de joie, si quelque malheureux y contrevenoit. *Voici*, disoient-ils, *le moment de donner un exemple éclatant*. Est-ce là connoître la différence qui doit s'observer entre faire un loi, & la faire exécuter ? La formation d'une loi demande de l'activité, de la vigueur, de la passion, pour ainsi dire, dans le législateur ; l'exécution, au contraire, veut de la modération, de la lenteur, une espece de sang froid. C'est, je crois, la pensée de *Grotius* (*d*) lorsqu'en définissant les devoirs du législateur & du juge, il dit que l'un doit adoucir la peine portée par la loi, & l'autre la présenter dans toute sa rigueur.

Lorsqu'il est question de faire de nouvelles loix, les Souverains appré-

(c) L. 1.
(d) Liv. 2. chap. 20.

hendent quelquefois, & avec raison, de rencontrer une prévention nationale ; on en a vûs alors consulter des gens qu'ils devoient regarder comme neutres. Le Czar *Pierre*, de son cabinet, demandoit les conseils du fameux *Leibnitz*. Le plus grand Sénat qui soit sur la terre (le Parlement d'Angleterre) n'a pas crû déroger à sa liberté, en citant un illustre auteur de notre siècle. (*e*).

L'invention des lettres de change a été d'un grand secours pour le commerce : au moyen de deux doigts de papier & de la plus simple des formules, on transporte les plus grandes richesses d'une partie du monde à l'autre. Je suis étonné qu'aucun législateur n'ait encore pensé à un autre établissement non moins intéressant. Chaque Gouvernement de l'Europe s'efforce d'attirer à soi le commerce de l'étranger, sans s'appercevoir qu'il l'éloigne. Procurations, certificats de naissance & de mort, actes de succession, titres authentiques, légalisations, différences de loix, procédures impliquées & inintel-

(*e*) Le Président de Montesquieu.

ligibles, à combien de formalités ne se voit pas assujetti un propriétaire qui veut retirer ses effets ? Aussi bien souvent arrive-t-il, que, loin d'y réussir, il est, après bien des fatigues & des rebuts, contraint de les abandonner. Pour obvier à tant d'embarras, les nations devroient convenir entr'elles de laisser au Souverain, dont le propriétaire seroit sujet, la décision des doutes & contestations quelconques, qui peuvent naître relativement à ses biens. Il suffiroit alors d'un décret souverain, non sujet à l'appel, & conçû en termes simples. *Les biens de N. N. sont sous la loi de son Souverain, afin qu'il en dispose en faveur de qui a raison*. Cela devroit former un article inviolable & sacré de ce qu'on appelle *le Droit des Gens ;* un pareil établissement mettroit, ainsi que les lettres de change, à l'abri de la vexation : toutes les nations y sont intéressées.

De tous les gouvernemens le monarchique est celui où le législateur doit le plus veiller à la population ; car les principes, les loix de la monarchie, semblent tendre à détruire la propagation ; je ne parle point des duels qu'occasion-

ne un faux point d'honneur ; je m'arrête à considérer ce qu'on regarde comme de l'essence de la monarchie, les fiefs, les dots considérables, le luxe, l'éloignement dans lequel la Noblesse se tient du commerce. Dans la monarchie, on regarde avec indifférence la conduite des femmes. A peine y a-t-on l'idée de la puissance paternelle, tant on craint d'affoiblir la subordination aux magistrats : tous ces principes éloignent du mariage ; donc un législateur doit chercher des remèdes aux maux qui dérivent de la constitution de l'Etat Monarchique.

Tacite dit que c'étoit à la société des femmes que les Germains devoient leur courage dans la guerre. (*f*) Dans la paix, c'étoit à ce même sexe qu'ils devoient la sagesse de leurs délibérations. (*g*) L'honnêteté étoit la base de leurs mariages. (*h*) On ne tournoit point le vice en plaisanterie (*i*). On ne

(*f*) *Præcipuum fortitudinis incitamentum*, Tac. de mor. Germ.
(*g*) *Nec consilia earum aspernantur, nec responsa negligunt.* ibid.
(*h*) *Severa matrimonia.* ibid.
(*i*) *Nemo illic vitia ridet.* ibid.

nommoit point *ton du siécle* un commerce illégitime (*k*). Enfin, dans une nation aussi nombreuse on trouvoit peu d'exemples de la foi conjugale violée. [*l*] Rien ne prouve mieux que la monarchie, dont le plan vient des Germains, a pour principe les mœurs, la sagesse, la retenue, même dans les femmes appellées à la cour par la distinction des rangs. En vain m'opposeroit-on l'affreux débordement des mœurs sous les premiers Empereurs de Rome, tel que l'ont dépeint *Tacite*, *Suétone*, *Juvenal*, *Martial*; ce seroit m'opposer les mœurs d'une espèce de gouvernement despotique.

Quant au luxe, le comble de l'égarement est d'encourager les ouvrages de ce genre, qui font sortir l'argent d'un Etat, pour nourrir les pauvres des autres nations, & d'abandonner les travaux qui le font circuler dans l'Etat même, je veux dire, ceux qui empêchent les pauvres de nôtre pays de mourir de faim. J'aime, dans certains pays, le

(*k*) *Nec corrumpere & corrumpi sæculum vocatur.* ibid.

(*l*) *Paucissima in tam numerosâ gente adulteria.* ibid.

luxe éternel des beaux arts, celui surtout des bâtimens. Ils occupent une infinité de bras & invitent l'étranger à venir les contempler. Je déteste le luxe momentanée d'une table, dont les mets, les ornemens, & jusqu'aux lumières, font autant de productions des climats étrangers.

Je ris, quand j'entends dire que la table est la vie, l'ame de la société. Que je demande à un convive de bonne foi & sans adulation ce qui en est, il me répondra que la table n'est qu'un cérémonial aussi pesant qu'ennuyeux, & que le cœur n'y entre pour rien. En vérité ce qui y fait la matière de l'entretien en est bien la preuve.

Et cui concredere nugas
Hoc genus : hora quota est ? Thrax est Gallina Syro par ?
Matutina parum cautos jam frigora mordent ;
Et quæ rimosâ bene deponuntur in aure (m).

Je parle ici des tables purement de

(*m*) *Horat. Sat.* lib. 2. 6.

luxe, comme celle d'un *Trimalcion*, non des tables, le centre d'une société rassemblée par le cœur & par l'esprit, comme autrefois celle d'un *Laurent de Medicis*.

Dans mes voyages, je me trouvai aux fêtes [*Gale*] de deux cours différentes : dans l'une, je remarquai dans les Grands un luxe modéré ; mais je vis, avec joie, les pauvres laboureurs & les artisans, robustes & bien vêtus : dans l'autre, en contemplant le luxe excessif des Grands, je ne pus m'empêcher de gémir de la langueur & de la nudité d'une classe plus intéressante ; je pleurai sur la misère du peuple. A la première cour, disois-je en moi-même, c'est à juste titre qu'on complimente le Prince, qu'il se félicite luimême : à la seconde, la condition du maître me paroît plus humiliante que celle que les Lacédémoniens, suivant le rapport de *Pausanias*, imposèrent aux Messeniens, d'assister en habits de deuil aux funérailles des Rois de Sparte & des Ephores leurs oppresseurs.

Pendant mon séjour dans la capita-

le d'une République respectable (*n*), j'assistai à l'oraison funèbre du *Consulteur des droits Souverains* ; je demeurai surpris, quand l'Orateur assûra que par un decret du Sénat on avoit porté dans les archives secrettes trente trois volumes de ses Consultations sur les disputes entre le Sacerdoce & l'Empire : disputes que je croyois entièrement terminées depuis long-tems au moyen des conventions, & plus encore des maximes transmises par un grand génie qu'avoit vû fleurir cette République.

J'allai dans la ville capitale d'un autre Etat ; on m'y assûra que ces controverses y étoient presqu'inconnues. Pour m'en convaincre, on me mena entendre l'oraison funèbre de l'Evêque qui venoit de mourir. L'orateur dépeignant le zèle avec lequel le Prélat avoit rempli ses devoirs, dit, entr'autres éloges, qu'il veilloit à imprimer dans tous les esprits, tant par lui que par ses ministres, en public & en particulier, de vive voix & par écrit,

(*n*) Il est apparemment question ici de la République de Venise & du célèbre *Fra-Paolo*.

dans le tribunal & dans la chaire, par son exemple & par ses règlemens, la fidélité & l'amour dûs au Souverain, le respect du ministère, la soumission aux magistrats, l'obéissance aux loix, l'exécution des ordes du Prince : il entretenoit la paix dans les familles, recommandoit l'obligation de secourir l'Etat dans ses besoins, faisoit haïr les manœuvres employées pour se soustraire aux charges publiques, favorisoit le progrès des Lettres, encourageoit l'industrie, déclamoit contre l'oisiveté couverte du voile de la fausse dévotion, secondoit les ordonnances pour la police, la tranquillité de la ville, & la sûreté des citoyens, s'opposoit aux vocations forcées par les parens, empêchoit les dispositions testamentaires, nuisibles au bien des familles, inspiroit la haine du luxe & de l'ambition déguisée sous le titre faux d'œuvres de piété, mettoit un frein à la calomnie, qui prend le masque du zèle ; en un mot, il rapportoit tous ses soins à la religion & aux mœurs, lors même qu'il étoit obligé d'user de sévérité.

Tant que j'ai voyagé, c'est dans les

gouvernemens réglés par de bonnes loix que j'ai entendu le plus de plaintes ; au contraire, j'ai vû regner la tranquillité dans les pays où tout est en abandon ; la raison en est simple : les grands biens que produisent les loix, sont invisibles & sans éclat ; les plus petits maux qui en sont inséparables, sautent aux yeux, & font grand bruit.

Je voyageois dans un grand royaume, que, malgré les dons qu'il tient de la nature, je trouvai desert. Pendant mon séjour dans la capitale, on me conduisit un jour dans l'antichambre d'un tribunal souverain ; elle étoit remplie de plaideurs, d'avocats, &c. La plûpart s'occupoient à discourir sur le projet d'une nouvelle loi, pour limiter la faculté de tester, & qui devoit particulièrement tomber sur certaines espèces de dispositions, regardées comme la principale source de la dépopulation de l'Etat.

Je louai cette pensée ; elle me parut sublime & utile. Je dis qu'indépendamment de l'avantage public, chacun en particulier devoit en desirer l'exécution. Qu'y a-t-il de plus juste, continuai-je, de plus important, que de

restraindre de semblables dispositions, ou, pour mieux dire, de mettre un frein aux caprices des hommes, de favoriser les successions établies par la loi, plus naturelles, plus simples, plus raisonnables, plus conformes à la religion, à la morale, à la tranquillité publique, au repos des familles, à la sûreté de la propriété ; est-il rien de plus intéressant que de recourir à l'opération de la loi toujours prévoyante, juste, bienfaisante, & d'y recourir dans le moment même que son secours est le plus nécessaire ? A cet éloge, tous s'élevèrent contre moi ; mais je me tirai aisément d'affaire ; la raison étoit de mon côté, de l'autre la seule prévention.

Un avocat m'opposa les maximes de jurisprudence, qui ont donné le précieux nom de liberté à la faculté de disposer de ses biens dans les derniers momens de la vie ; il m'allégua, entr'autres, un loi du Code de *Justinien* (*o*) ; je n'ai pas, lui répondis-je, le tems de vous faire connoître l'esprit de la loi que vous me citez & les cir-

(*o*) *L. 1. cod. de Sacr. Eccles.*

constances qui y ont donné lieu ; seulement je trouve singulier, qu'on nomme liberté un acte qui entraîne avec soi plusieurs actes de servitude. Un pere de famille qui réclame cette prétendue liberté de disposer, a été, & est encore quelquefois lui-même *fils, neveu, frère, mari*, &c : tous titres qui peuvent, par le secours de la loi, le rendre successeur d'autant d'héritages. Eh bien, n'est-ce pas le délire de l'indépendance, le comble de l'imbécillité, de renoncer soi-même à tant de successions que la loi assure, pour faire usage d'une faculté de disposer seulement de ses propres biens, faculté qui n'est favorable qu'à autrui, & dont l'exécution est différée après la mort de celui qui dispose ? Je compare ceux qui réclament cette fausse liberté à ces femmes de l'Inde, qui faisoient consister la leur à se jetter dans les flammes à la mort de leurs maris. Quand on leur en refusoit la permission, elles poussoient les cris les plus affreux : voilà, disoient-elles dans leur transport, à quelle servitude on nous réduit ; il ne sera pas permis à une pauvre femme de se brûler quand bon

lui ſemblera; ma mère, mes tantes, mes ſœurs, ont eu cet honneur, & on me le refuſe! A ce diſcours, l'avocat me dit à l'oreille: je ſuis trop raiſonnable pour ne pas ſentir la force & la vérité de ce que vous me dites; mais ſçachez qu'empêcher les diſpoſitions teſtamentaires, c'eſt couper racine à quantité de procès qui me font vivre, & me fourniſſent même le ſuperflu.

Un moment après, un homme s'approcha de moi; ſa phyſionomie hypocrite, ſon ris forcé, ſon diſcours rempli d'une complaiſance affectée, tout m'annonçoit en lui un homme ruſé; il crut me convertir, en me diſant que la liberté de diſpoſer de ſes biens au tems de ſa mort maintenoit l'exercice de la bienfaiſance. A Dieu ne plaiſe, lui répondis-je, que je m'oppoſe à cette vertu, la plus belle de toutes; au contraire, mes maximes ne tendent qu'à la favoriſer. *Tacite*, en louant les mœurs des Germains, n'a eu en vûe que de blâmer la corruption de Rome, ſur tout dans la juriſprudence. Ces Germains, qu'il appelle une nation exempte de fourberies & d'artifices, ne connoiſſoient point, à ce qu'il nous aſſure, les

teſtamens; mais il obſerve en même tems, qu'à la cour, à la ville, entre les étrangers, il regnoit un commerce réciproque de dons: tant il eſt vrai, qu'à meſure qu'on reſtraint les diſpoſitions que nous faiſons à la mort de ce qui doit bien-tôt ne nous plus appartenir, on ouvre la voie aux bienfaits que nous pouvons répandre pendant notre vie, on étend les moyens de montrer la vraie générosité du cœur, on nous rend témoins du bien que nous faiſons, & de la félicité d'autrui, le plus doux des plaiſirs. On demandoit à *Epaminondas* quel étoit le plus grand contentement qu'il eût éprouvé dans ſa vie: c'eſt, répondit-il, d'avoir gagné la bataille de Leuctres, pendant que mon père & ma mère étoient encore vivans.

Dans l'inſtant, on appella mon antagoniſte à l'audience des juges: je demandai à un de mes voiſins le ſujet de ſon procès; il plaide contre moi, me dit-il, pour la plus grande partie de l'héritage de mon père, qui, ſéduit par ſes intrigues & ſans égard à une famille nombreuſe, lui a fait des legs ſi conſidérables qu'ils abſorbent mon

patrimoine. Puiſſe-t-il, répondis-je, ne point uſer des mêmes manœuvres dans le procès qu'il a contre vous!

Je finiſſois à peine de parler, qu'une autre perſonne m'attaqua. A ſon habit antique, à ſes diſcours de comptes & de calculs, il me parut le vrai portrait de l'avarice. Comment, me dit-il d'un air inquiet, avez-vous le courage de débiter de pareilles maximes, capables d'éteindre l'induſtrie, qui ne ſe maintient que par l'aſſûrance de pouvoir diſpoſer à ſa volonté de ſes biens? Ce que vous me dites, lui repondis-je, favoriſe en grande partie mes principes, puiſqu'il excluroit la faculté de diſpoſer des biens acquis, *non propres*. A l'égard de ces biens que vous avez acquis, ſi votre diſpoſition concerne vos enfans, lorſque vous en diſpoſez en faveur de l'un au préjudice des autres, ne voyez-vous pas que vous livrez celui que vous avantagez au luxe & à loiſiveté, pour laiſſer les autres dans l'aviliſſement & la miſère? N'eſt-ce pas là le véritable moyen de bannir toute induſtrie? Et ſi, par caprice, il vous plaît de favoriſer quelque étranger, au préjudice de tous vos enfans, il conviendra, ſelon

vous, d'abolir les loix contre les diſſipateurs, par le même motif d'encourager l'induſtrie.

Notre converſation fut interrompue par un autre perſonnage; ſes manières hautaines, mais groſſières & embaraſſées, me le firent croire un gentilhomme de Province; il s'emporta contre moi, en me diſant que limiter les diſpoſitions teſtamentaires, c'étoit ſupprimer les diſtinctions dans les ſucceſſions, & empêcher la conſervation des familles nobles, qui ſont de l'eſſence de la monarchie, le meilleur des gouvernemens par ſon origine & par ſes principes. C'eſt précisément le contraire, lui répondis-je.

Autant la ſucceſſion légale veille-t-elle à maintenir dans une famille la propriété des biens eſſentielle à ſa conſervation, autant la diſpoſition de l'homme eſt-elle négligente ſur cet article, puiſqu'en conſervant aux enfans une légère portion des biens, elle peut diſpoſer du reſte, ou, pour mieux dire, le diſſiper, en faveur d'étrangers, &, s'il n'y a pas d'enfans, diſpoſer du tout, ſuivant ſon caprice, ſans égard aux droits du ſang & aux autres

parens : moyen certain de faire périr une famille. Mais ces familles nobles, répliqua mon homme, ſuivant vos maximes, à peine ſeront-elles nées, qu'elles s'éteindront par la mauvaiſe conduite des ſucceſſeurs. Que dites-vous, repartis-je ? Quoi, la nobleſſe devra donc ſervir d'appui & de défenſe à la colluſion, à la mauvaiſe foi, au manque de parole ! Le gouvernement monarchique, car c'eſt dire la même choſe, le gouvernement monarchique, dont l'honneur eſt le premier mobile, devra donc protéger l'infamie ! *Tacite* nous aſſure que les Germains, dont ce gouvernement ſe fait gloire de tirer ſon origine, enterroient dans la boue les infames, pour anéantir leur mémoire, & vous cherchez à les éterniſer ; ces diſtinctions de ſucceſſions que vous me vantez, ces diſpoſitions en faveur d'un ſeul, au préjudice de pluſieurs, loin de favoriſer les principes du gouvernement monarchique, les bleſſent directement, puiſqu'il importe ſouverainement dans cette conſtitution de ne point abattre & avilir la nature humaine. Les mêmes Germains, fondateurs de ce gouvernement, ne connoiſ-

ſoient point les teſtamens ; ils étoient trop convaincus de l'importance de laiſſer opérer la loi ſeule, & jamais le caprice : en effet, ſi chaque famille en particulier doit être réglée ſur le plan de la grande famille qui les comprend toutes, je veux dire, l'*Etat*, comment concilier ces diſpoſitions inconſtantes & capricieuſes, ce deſpotiſme domeſtique avec le gouvernement monarchique, dont la modération fait le caractère ? Comment accorder ces diſpoſitions avec la ſubordination dûe aux magiſtrats, ſubordination ſi néceſſaire dans la monarchie ? En voyant des diſpoſitions ſi odieuſes, je crois voir un Bacha le bras ſans ceſſe levé ſur une famille qu'il eſt le maître de dépouiller à ſon gré, pour enrichir des étrangers. Le ſeul moyen de me faire abandonner mes maximes pour ſuivre les vôtres, ſeroit de vous voir adopter l'uſage des *Curacas* (*p*) qui adjugent l'héritage à celui qui eſt réputé le plus vertueux.

Doucement, me dit alors un autre raiſonneur, qui cachoit ſa ſtupidité &

(*p*) Hiſtoire des Incas, liv. 4. chap. 10.

ſon peu de ſens ſous un ton myſtérieux & un air important, vous ne faites pas attention à l'étrange révolution que produiroit l'exécution de la loi qu'on propoſe. Si l'on reſtraignoit, comme vous le ſouhaitez, les diſpoſitions teſtamentaires, chacun, pour jouir de l'ancienne liberté, placeroit ſon bien hors de l'Etat, & voilà la circulation arrêtée. Le moindre bon ſens, lui répondis-je, ſuffit pour voir que, plus on reſtraint la faculté de teſter, plus on facilite la circulation. Le plus grand obſtacle qu'elle puiſſe rencontrer eſt dans les liens éternels impoſés par vos diſpoſitions, & dans la crainte & les ſoupçons qu'elles occaſionnent. Quant aux fonds placés hors de l'Etat, loin qu'il en reçoive du préjudice, ce ſera pour lui un gain. L'Etat aura alors pour débitrices les nations étrangères, obligées, outre le capital, à payer des intérêts. Quelle façon de penſer, s'écria l'important ! L'argent une fois ſorti ne rentre plus, il demeure comme engravé hors de l'Etat. Engravé, répondis-je ! Je vais vous inſtruire d'un fait que probablement vous ignorez. Alors je récitai d'un air ſérieux un conte badin

que fait *Plutarque*. Dans une ville de Gréce, le froid des hyvers étoit ſi rigoureux, qu'on voyoit les paroles, à peine ſorties de la bouche, ſe geler ; mais au retour de l'été, le chaud les fondoit & les faiſoit entendre. Par ce qui arrivoit aux paroles, jugez de ce qui doit arriver aux choſes, à l'argent ſur tout, dont les effets ſont ſi miraculeux. A ce diſcours, mon important ſe rendit : tant il eſt vrai qu'on ne perſuade les ſots qu'avec des ſottiſes.

Enfin, il me fallut eſſuyer les lamentations d'un autre original, qui regardoit cette loi comme la fatale époque de l'anéantiſſement de la puiſſance paternelle. Comment, diſoit-il, pourrons-nous doreſnavant tenir nos enfans dans la ſoumiſſion, quand ils ſeront libres de la crainte d'être privés de notre ſucceſſion ? Eh quoi, répondis-je, la loi commune n'y a-t-elle pas pourvû, en deshéritant le fils qui manque à ſes devoirs ? Ne vaut-il pas mieux que la loi ſe charge d'un jugement rigoureux, & l'épargne à des pères, dont les uns ſont trop ſevères, les autres trop indulgens ? La puiſſance paternelle n'eſt

fondée que ſur l'amour ; la faire agir par le principe de la crainte, c'eſt confondre les idées des choſes, c'eſt détruire tous les rapports. Le pouvoir des pères eſt-il donc un deſpotiſme, une tyrannie ? Mais, inſiſta mon adverſaire, ce frein de ſucceſſion ſupplée au défaut d'éducation. A ces mots, qui me ſemblèrent un blaſphême, je ne pus retenir mon indignation. Comment, m'écriai-je, il faudra donc, pour favoriſer la pareſſe, la lâcheté des pères, abandonner l'éducation des enfans, & bannir ainſi l'exercice de la vertu ? Peu s'en fallut que je ne propoſaſſe à cet homme d'adopter la coutume inhumaine de certains barbares, qui font avorter les mères, pour ſe ſoulager de l'embarras d'avoir à s'occuper des enfans.

J'en aurois dit davantage ; mais, dans le moment les juges ſortirent de l'audience. Un d'eux, accoutumé à employer dans ſes jugemens l'autorité plus que la raiſon, m'allégua l'exemple des anciens légiſlateurs, qui, loin de reſtraindre la faculté de teſter, l'avoient étendue. Me conformant à ſa méthode

ſervile de raiſonnement, je lui oppoſai l'autorité d'un magiſtrat reſpectable (*q*) qui a dit, que la plûpart des légiſlateurs ont été des hommes bornés, que le haſard avoit mis à la tête des affaires, & qui n'ont preſque conſulté que leurs préjugés & leurs fantaiſies. Au reſte, ajoûtai-je, les plus ſages légiſlateurs, qui forment conſéquemment le plus petit nombre, ou n'ont, en aucune façon, permis les teſtamens, témoins les anciens Romains, les Athéniens, les Germains, les mieux policés de tous les peuples, ou ne les ont ſoufferts qu'avec bien des reſtrictions. C'eſt ainſi qu'ont penſé, d'après *Solon* & *Ariſtote*, quelques légiſlateurs de nos jours, que j'ai trouvés dans les gouvernemens les mieux réglés, quoique les moins célèbres, par la raiſon déja produite que le bien que font les loix n'eſt pas une affaire d'éclat.

Comme je ſortois, mon conducteur me fit remarquer ſur le viſage des juges un air de ſatisfaction plus grand que de coutume. C'eſt, lui dis-je, une con-

(*q*) Le Préſident de Monteſquieu.

ſéquence du projet de la nouvelle loi, dont l'exécution va dégarnir leurs antichambres (*r*), mais qui peuplera l'état.

L'original du morceau qu'on vient de lire n'a point encore été imprimé ; il n'en eſt que plus précieux : on l'a traduit ſur le manuſcrit que l'écrivain anonyme a envoyé. Il y a, comme l'on voit, en Italie, de même qu'en France, des citoyens auſſi modeſtes qu'éclairés, qui fuyent le titre d'Auteur, moins jaloux de faire du bruit que de faire du bien, plus flattés d'inſtruire les hommes, de les rendre meilleurs & plus heureux, que de s'en faire admirer. J'ai dans mon porte-feuille un autre morceau politique du même écrivain, dont je ferai part au public : c'eſt un *Parallèle du Gouvernement d'Athènes & de celui d'Angleterre.*

(*r*) Dans le pays de l'Auteur, les Juges ſe trouvent ſans doute importunés du nombre de plaideurs qui rempliſſent leurs antichambres. On ne penſe pas ainſi par tout.

HISTORIA DE LA ACADEMIA ESPAGNOLA, por el Padre Caſani, *de la Sociédad de Jéſus, de la miſma Academia.*

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ESPAGNOLE, par le Père Caſani, *de la Compagnie de Jeſus, de la même Académie.*

ON place vers le milieu du ſeiziéme ſiècle l'époque brillante de la gloire littéraire des Eſpagnols. Le génie & le goût panchèrent depuis vers leur déclin, & il faut avouer que les ſciences éclipſées n'offrirent aucune trace de leur ancienne ſplendeur, lorſque *Philippe V* parvint au trône de cette belle partie de l'Europe. Ce Prince y porta l'amour des Lettres & des Arts qu'il avoit hérité de ſon auguſte ayeul. Les troubles & les malheurs de l'Etat, dans les commencemens de ſon regne, ne firent que ſuſpendre les heureux effets de cette inclination ſi noble & ſi digne d'un Sou-

verain. L'année même que la paix fut faite avec une des puissances ennemies, on vit briller les premiers rayons de l'Académie Espagnole. Il est de notre devoir, autant que de la justice, de tracer ici le plan de cette Académie, & de faire connoître le genre utile de ses occupations, pour donner de l'état présent de la littérature au delà des Pyrénées, une idée plus avantageuse que n'en a le commun des Lecteurs.

Le fondateur de l'Académie de Madrid fut *Don Jean-Manuel Fernandez Pacheco*, Marquis *de Villena*, Duc *d'Escalona*, Grand-Maître de la Maison de sa Majesté, & Chevalier de la Toison d'or : seigneur distingué par sa naissance, par les vertus morales les plus éclatantes, par le courage dans les plus grands revers, par la fidélité la plus éprouvée pour son Roi, par le goût le plus vif, le plus universel, & le plus éclairé pour l'étude. Sa bibliothèque qui subsiste encore, aussi choisie que nombreuse, & riche en manuscrits rares & précieux, ne doit point être regardée comme l'ouvrage du faste & de la vanité, mais comme un monument de son goût & de son érudition; il

avoit lû presque tous les livres qui la composent.

Quelques sçavans se rassembloient chez lui, sans autre dessein que de s'entretenir familièrement ensemble sur les différens sujets littéraires que présentoit la conversation; on proposa bien tôt, & l'on adopta d'un commun accord l'idée d'un Dictionnaire, où l'on fît voir que la Langue Castillane ne le cédoit à aucune Langue de l'Europe, pour l'énergie & la pureté des expressions, la netteté, la précision & l'abondance des tours, l'élégance des phrases, le nombre & l'harmonie des périodes.

Les premiers membres de cette docte société furent *Don Jean de Ferreras*, Curé d'une Paroisse de Madrid, & depuis grand Bibliothécaire du Roi, *Don Gabriel Alvarez de Toledo*, Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, *Don André Gonzalez de Barcia*, du Grand Conseil de Guerre, le P. *Interián d'Ayala*, de l'Ordre de la Merci, Prédicateur & Théologien de Sa Majesté, le P. *Barthelemi Alcazar*, de la Compagnie de Jesus, Historiographe & Chronologiste, le P. *Joseph Casani*, de la mê-

me Compagnie, *Don Antonio Dongo Barnuevo*, Bibliothécaire du Roi, le Marquis *de Saint Jean*, *Don Francisco Pizarro*, *Don Joseph de Solis*, Marquis *de Castelnovo & de Pons*, depuis Duc *de Montellano*, & *Don Vincencio Squarzafigo*.

Le Marquis *de Villena*, voulant perpétuer après sa mort des assemblées qu'il jugeoit devoir être si avantageuses à sa nation, supplia Sa Majesté de les autoriser de son pouvoir. Le Roi souscrivit à sa demande avec d'autant plus de plaisir qu'il avoit eu lui-même le projet d'un établissement pareil à celui que le Marquis sollicitoit.

Dès qu'on eut obtenu l'agrément du Souverain, on s'empressa de donner à cette Académie naissante une forme régulière & stable. Il fut résolu de nommer un Directeur & Président, & l'on choisit le Marquis *de Villena*, que son mérite & la reconnoissance de ses confrères appelloient naturellement à cette place. On élut pour Secrétaire *Don Vincencio Squarzafigo*. Le nom que prit l'Académie fut fort simple; elle se nomma *Académie Espagnole*, à l'imitation de

notre *Académie Françoise*; il n'y avoit point alors d'autre Académie en Espagne qu'on pût confondre avec elle (*a*). On voulut avoir un emblême, qui servit d'armoiries & de sceau, ou de cachet. Plusieurs Académiciens y pensèrent en leur particulier; ils proposèrent leurs idées, & l'on s'en tint à un creuset sur le feu, avec cette devise : *limpia, fija, y dá esplendór; il épure, il fixe, & il donne de l'éclat.*

On fit des Statuts qui parurent imprimés; nous en rapporterons les principaux. Ils commencent par l'exposition du but qu'on s'est proposé dans cet établissement. » La fin principale de l'Académie est, dit-on, de cultiver la » Langue Castillane, d'en procurer la » pureté & l'élégance, en bannissant tout » ce que l'ignorance, la vaine affecta» tion, la négligence & l'amour déré» glé de la nouveauté, ont pû intro» duire de défectueux dans les expres» sions, dans la construction & dans » les tours de phrase; son occupation

(*a*) Il y a maintenant des Académies dans plusieurs villes de Province en Espagne.

» ſera donc de diſtinguer avec atten-
» tion les mots, les phraſes, & les
„ conſtructions étrangères des naturel-
„ les, celles qui ſont ſurannées des uſi-
„ tées, les baſſes & les groſſières des
„ nobles & de celles du bon ton, les
„ burleſques des ſérieuſes, enfin les
„ expreſſions propres des figurées, ob-
„ ſervant par tout les règles & les pré-
„ ceptes, &c. „

Le nombre des Académiciens doit être de 24, y compris le Directeur & le Secretaire.

La manière de recevoir les Académiciens eſt, comme dans toutes les autres Académies, par ſcrutin, avec cette clauſe qu'il faut avoir, dans quelque circonſtance que ce ſoit, plus de la moitié des voix. Ainſi dans le cas où pluſieurs aſpireroient enſemble à être reçûs, il ne ſuffiroit pas que l'un des concurrens eût plus de voix que les autres, s'il n'en avoit lui ſeul plus de la moitié de la totalité.

Il doit y avoir un Directeur, dont l'emploi ſera de préſider aux aſſemblées, de propoſer les matières qu'on y doit traiter, & de recueillir les ſuffrages. Il doit y avoir auſſi un Secre-

taire, dont l'office ſera de raſſembler & de mettre en ordre les papiers de l'Académie, tant ceux qui s'imprimeront que ceux que l'on conſervera manuſcrits.

L'aſſemblée doit ſe tenir une fois par ſemaine, & durer au moins trois heures : il ſuffira d'être au nombre de ſept pour l'ouvrir, hors dans les affaires de conſéquence, où il faudra être au nombre de treize. Les Eſpagnols donnent en tout des marques de leur religion. Il eſt preſcrit de commencer & de terminer chaque ſéance par une prière que récitera l'Académicien le plus ancien des Eccléſiaſtiques.

On décide enſuite différentes choſes relatives au bon ordre des aſſemblées & des ſuffrages ; reſte à ſçavoir ſi elles ſont mieux obſervées qu'en quelques-unes des Académies de Paris, où les étrangers ont quelquefois ſujet de rire de voir les Académiciens parler & diſputer tous enſemble.

On voit, par un de ces Statuts, que l'Académie Eſpagnole ne prétend pas donner ſes places à des gens de qualité ſans eſprit & ſans connoiſſances ; mais qu'elle veut bien les avoir quel-

quefois pour auditeurs. Le vrai moyen de s'en faire eſtimer, ſeroit peut-être de ne pas avoir dans un corps littéraire cette quantité de places mortes, & de faire ſentir aux grands ſeigneurs, que la naiſſance, les dignités & les richeſſes ſont des prérogatives d'un autre ordre que les talens. Les Grands d'Eſpagne, les Archevêques, les Evêques, & les Ambaſſadeurs, lorſqu'ils vont aux aſſemblées de l'Académie de Madrid (& ils y vont ſouvent en grand nombre) ſont placés aux côtés du Directeur, mais hors du rang des Académiciens.

Pour la lecture des ouvrages, on établit une règle bien belle dans la ſpéculation ; je ne ſçais comment s'en s'accommodent dans la pratique l'entêtement & l'amour propre ſi naturels aux auteurs, même les plus médiocres. Cette règle veut que l'Académicien qui lit ſes ouvrages, faſſe de tems en tems des pauſes, pour recevoir des conſeils. Si les avis ſont partagés, on va aux ſuffrages, & ce que l'aſſemblée détermine, ſoit pour retrancher, ajouter, ou changer, s'exécute ſur le champ & ſur le manuſcrit même que vient de lire l'auteur.

Les ouvrages particuliers que les Académiciens donneront au Public, ſeront examinés par l'Académie, quant au ſtyle ; & s'ils n'ont pas été examinés & approuvés, on ne ſouffrira pas que l'auteur y mette ſon titre d'Académicien.

La ſageſſe de ces Statuts, & la protection que le Roi venoit d'accorder à l'Académie, lui attirèrent bien-tôt de nouveaux membres. On remarque, entr'autres, le Marquis *de Saint-Philippe*, auſſi célèbre par ſes productions littéraires que par ſes ambaſſades & ſes négociations. Nous connoiſſons en France ſon *Hiſtoire de la Monarchie des Hébreux*, dont il y a une traduction. Ses *Mémoires ſur les guerres de Philippe V* ne ſont pas moins eſtimés, & il ſeroit à ſouhaiter qu'on nous les donnât, dans notre Langue. L'auteur y paroît très-inſtruit & très-ſincère ; auſſi ſon livre fit-il beaucoup de bruit. Les Académiciens de Madrid s'aſſocièrent d'autres collègues diſtingués par leur ſçavoir, tels que *Don Adrien Connink*, *Don Ferdinand de Buſtillo*, *Don Manuel de Villegas*, &c.

La grande occupation de l'Académie, dans les premières années de ſon

inſtitution, fut le Dictionnaire qu'elle avoit projetté dès ſon origine : il étoit naturel qu'elle conçût, avant toutes choſes, l'idée de ce travail. *Sebaſtien Covarruvias* eſt le premier auteur de ce genre d'ouvrages, qu'on appelle Dictionnaire. Son Livre, dit le P. *Caſani*, s'attira l'eſtime de ſes concitoyens & des étrangers ; mais comme il eſt facile de perfectionner ce qui eſt une fois inventé, les François, les Italiens, les Anglois & les Portugais, enrichirent leurs Langues de Dictionnaires, exécutés ſur ce premier modèle. Les Eſpagnols qui avoient eu la gloire de l'invention, furent obligés de céder à d'autres l'honneur de la perfection. *Covarruvias* n'avoit eu perſonne qui le dirigeât, ni qui l'aidât, & n'avoit pû mettre de mots que ceux que ſa mémoire lui ſuggéroit. Il n'eſt pas étonnant que ſon Dictionnaire ne ſoit point auſſi parfait que ceux de l'Académie Françoiſe & de la Cruſca. D'ailleurs, la Langue Caſtillane, à laquelle les différentes révolutions de l'Eſpagne n'avoient pas permis, pendant un long-tems, de prendre une forme déterminée, s'étoit enfin polie,

enrichie, ornée, & en quelque ſorte fixée. Il eut été honteux pour nous, continue le P. *Caſani*, de ne point chercher à lui aſſûrer l'état de perfection dans lequel nous avions l'avantage de la trouver.

D'après ces réfléxions, le premier deſſein de l'Académie Eſpagnole fut de faire un Dictionnaire auſſi complet, auſſi méthodique, & auſſi correct qu'il étoit poſſible ; elle en dreſſa le plan qui me paroît admirable : le voici.

On ſe borne aux ſeuls mots appellatifs Eſpagnols, en gardant rigoureuſement l'ordre alphabétique pour chaque mot, plutôt que celui des racines & des dérivés, dans lequel ſe perdent la plûpart des Lecteurs. On exclud les noms propres des perſonnes & des lieux, c'eſt-à-dire, les noms qui ont rapport à la Géographie & à l'Hiſtoire ; on bannit de même les mots qui expriment ouvertement des objets indécens.

On marque, à chaque mot, ſous quelle partie d'oraiſon il ſe range, & de quelle nature eſt cette partie d'oraiſon ; quand il y a des tems irréguliers dans les verbes, ou des cas irréguliers dans les noms, on les diſtingue exacte-

ment à chaque nom primitif. On met la définition comme dans le Dictionnaire Univerſel François, puis les dérivés, les compoſés, les ſynonimes, les épithétes les plus uſitées & les proverbes ; on fait connoître les participes de chaque verbe, tant les compoſés que les ſimples. Les adverbes compoſés de plus d'un mot, & qui commencent par un article ou une particule, ſe mettent dans l'ordre alphabétique, à l'endroit de l'article ou de la particule ; mais on renvoye au mot eſſentiel qui entre dans la compoſition.

A chaque mot primitif on en apprend l'uſage, & l'on en rapporte des exemples appuyés ſur de bons auteurs. L'on enſeigne auſſi, ſur chaque mot, s'il eſt en vogue ou ſuranné, ſi c'eſt un terme bas ou noble, s'il eſt uſité à la Cour ou dans la Province, s'il eſt équivoque, proverbial, figuré, ou barbare. La manière particulière dont ſe doivent prononcer quelques lettres, eſt indiquée ; l'on avertit encore ſi le mot tire ſon origine d'une Langue étrangere & de quelle Langue ; on marque par conſéquent l'étymologie, mais ſans la tirer de trop loin. On avertit ſi quel-

que mot n'a lieu que dans le ſtyle poëtique, ou que dans celui du barreau. On explique les différens abus des expreſſions équivoques, & celles qu'il convient d'éviter, comme pouvant être mal priſes. On ſubſtitue les expreſſions nouvelles & reçûes à celles qui ont vieilli ; & l'on apporte encore plus de ſoin à bannir le néologiſme, & à remettre dans leur ancienne poſſeſſion des mots qu'on négligeoit pour d'autres introduits ſans autorité.

L'on explique l'uſage des prépoſitions, des conjonctions, des interjections & de toutes les particules. L'on remarque ſpécialement quand il faut changer d'article pour éviter la cacophonie.

L'on remarque & l'on corrige les fautes d'orthographe, les différentes manières d'écrire le même mot, & l'on cherche tout ce qui peut ſervir à une écriture & à une prononciation exactes. L'on ne traite pas avec moins d'attention l'uſage des accens, plus étendu encore en Eſpagnol qu'en François.

Le ſtyle du Dictionnaire doit être concis, & l'on ne s'y permettra ni digreſſions, ni traits d'érudition ſuperflus.

Pour la commodité des étrangers, l'on mettra les mots Latins correſpondans aux mots Caſtillans. On traduira même des phraſes entières.

Les Académiciens s'empreſſèrent d'exécuter ce beau plan. Les quatre premières Lettres furent diſtribuées à différentes plumes. On chargea de l'*E Don Adrien Connink*, de l'*F* le Secretaire *Don Vincencio Squarzafigo*, du *G Don Jean de Ferreras*, de l'*H* & de *l'L Don Ferdinand de Buſtillo*, des deux *I* le P. *Caſani*, du *K* le P. *Interián d'Ayala*, de l'*O Don Manuel de Villegas*. La grandeur du travail ne rebuta point ces Académiciens; chacun eut bientôt rempli ſa partie, & preſque tous les mêmes achevèrent l'entrepriſe. Rien n'avoit retardé l'exécution; un obſtacle preſque inſurmontable vint s'oppoſer à l'impreſſion; ce fut le manque de fonds, & la néceſſité d'en avoir de conſidérables pour ſix grands volumes *in-folio*.

Dans cette conjonćture l'Académie eut recours au Roi; ſon eſpoir ne fut point trompé. Sa Majeſté fit expédier le 22 Decembre 1720 un ordre, par lequel elle aſſignoit à l'Académie ſoi-

xante mille réaux [*a*], & lui attribuoit l'impôt des deux maravedis [*b*] de plus qu'on levoit, depuis le premier Novembre de l'année courante, ſur les tabacs qui ſe conſumoient en Eſpagne. La liberalité de *Philippe V* alla même au-delà des vœux de l'Académie, qui ne concernoient que l'impreſſion du Dićtionnaire, puiſqu'il fut arrêté que les ſoixante mille réaux ſubſiſteroient toujours, & formeroient à perpétuité un revenu annuel à l'Académie, ſur lequel on aſſigneroit des penſions convenables à ceux qui la compoſeroient, en notifiant à Sa Majeſté leur rang, leurs grades, & les circonſtances dans leſquelles ils pourroient ſe trouver.

Pénétrée de la bienveillance de ſon protećteur, l'Académie demanda la permiſſion de ſe rendre en corps à S. Ildephonſe où étoit la Cour. Mais Sa Majeſté prenoit autant de ſoin d'éviter les éloges que de les mériter. Les Académiciens cherchèrent donc à faire parvenir d'une autre manière leur re-

(*a*) Quinze mille francs.

(*b*) Il faut environ 136 maravedis pour faire une livre.

connoiſſance aux pieds du trône, & *Don Laurent Folch de Cardona* fut chargé d'en exprimer les ſentimens dans une harangue. Elle fut revûe par l'Académie & remiſe entre les mains du Marquis *de Grimaldi*, qui la donna au Roi. Le ſtyle en eſt noble & nous la rapporterions volontiers toute entière, ſi les bornes dans leſquels nous ſommes reſſerrés, nous le permettoient. Un ſeul endroit que nous citerons, en fera connoître le carać tère; c'eſt celui où l'Académie, en parlant de l'abdication à laquelle ſe préparoit *Philippe V*, après l'avoir comparé à *Charles-Quint* & au Dauphin de France, ſon père, le met au deſſus de ces deux Princes, & dit: « L'Académie n'ignore pas que *Charles V* » votre auguſte ayeul renonça à l'Empire » & à une multitude de Royaumes, & » que cette ać tion paſſa pour la plus » belle de ce grand Prince; que le » Dauphin de France, votre illuſtre » père, vous ceda le droit qu'il avoit à la » ſucceſſion de vos vaſtes Etats, en proférant ces paroles ſi juſtement admi- » rées de tous ceux qui en ont eu con- » noiſſance: *J'aime beaucoup moins re-* » *gner que pouvoir dire, le Roi mon père,*

» *& le Roi mon fils.* Mais on ne peut ci- » ter ces ać tions, toutes ſublimes, toutes » généreuſes qu'elles ſont, comme des » exemples de celle que votre Majeſté » ſe diſpoſe à faire. *Charles V* étoit » déja avancé dans ſa carrière; âgé de » cinquante ſix ans, il étoit ſi accablé » de maladies & d'infirmités, qu'il étoit » naturel de croire ſa fin prochaine, » comme l'événement le fit voir. Il man- » quoit depuis longtems d'une compa- » gne qui le conſolât dans ſes afflic- » tions, qui le ſoulageat dans ſes tra- » vaux, qui l'aidat de ſes conſeils dans » les rencontres épineuſes. Il avoit, non » ſeulement un fils déja initié au gou- » vernement, mais même un petit fils; » & il ne manqua pas de cenſeurs qui » oſèrent avancer qu'il ne prenoit ce par- » ti, que parce qu'il étoit las du monde » & de lui-même. Pour l'auguſte père de » votre Majeſté, quoique l'héritier pré- » ſomptif & le très digne héritier de tant » de diadêmes, il n'avoit pas encore » goûté du trône, ni des hommages » attachés au ſceptre: ce qui peut fai- » re dire, ſans que l'on prétende ra- » valer ſa grandeur d'ame, qu'il ne » cédoit que ce qu'il ne connoiſſoit pas.

„ Mais le sacrifice que fait votre Majesté ne peut-être attaqué par aucun côté. „ Elle se trouve dans le plus bel âge, „ à quarante-ans, sans infirmités, sans „ accidens qui l'empêchent de jouir des „ délices de la vie. Elle a une compagne „ vraiment digne d'elle dans une Reine „ adorée de ses sujets, & capable de „ porter une grande partie du fardeau „ de l'Etat : princesse en qui nous ad- „ mirons les qualités les plus solides „ avec tous les charmes de la beauté, „ les agrémens & la majesté, un esprit „ superieur & une profonde prudence, „ en un mot, toutes les parties du me- „ rite, & le bonheur d'avoir porté la fé- „ condité sur le trône, & de l'étayer „ de jeunes soutiens qui en font la „ sureté & l'ornement. Vous avez con- „ nu, Sire, durant vingt-trois ans, ce „ que c'est que regner, ce que c'est que „ recevoir les sincères hommages de „ sujets aussi tendres que soumis & fi- „ delles. Les ennemis de votre Majesté „ en sont les témoins, eux qui deux „ fois ont eu l'audace de pénétrer dans „ le centre de vos Royaumes, & deux „ fois ont retourné sur leurs pas, sur- „ pris, épouvantés, vaincus, & mis en

„ déroute. Votre Majesté se trouve „ donc dans des conjonctures bien dif- „ férentes des deux augustes personnes „ que nous avons citées ; &, par consé- „ quent, la résolution qu'elle a prise „ ne peut provenir que d'une prédilec- „ tion singulière de ce premier maî- „ tre qui tient les cœurs des Rois dans „ sa main, & qui vous a inspiré ce dé- „ tachement généreux & sans exemple, „ pour récompenser d'avance vos ver- „ tus, en vous donnant l'occasion d'en „ acquérir de nouvelles & de porter si „ haut la gloire solide de votre nom, „ que toutes nos voix & que tous nos „ écrits seront incapables de le célébrer „ dignement.

„ Tels sont les vœux de l'Académie. „ Elle s'adresse au Ciel, afin qu'il ac- „ corde à votre Majesté une vie aussi „ longue que douce dans la compa- „ gnie de notre auguste Reine, & qu'en „ récompense de votre retraite aussi li- „ bre que méritoire, vous voyiez l'un „ & l'autre votre posterité sur le trône „ donner des loix à l'univers. »

Cette harangue est le premier morceau d'éloquence de l'Académie Espagnole. On ne trouve dans cette pièce

ni pointes, ni subtilités, ni abus de termes. Le ton en est naturel, à l'exception de quelques allégories guindées & trop soutenues, de quelques métaphores forcées, de quelques phrases un peu entortillées & ampoulées. L'enflure est le seul défaut qui reste dans le style Castillan, malgré les bons exemples de *Don Feijoó*. On s'est corrigé des jeux de mots & des équivoques de *Quevedo*, auteur admirable sans doute, mais non par cet endroit. Le style de *Gongora* qu'on appelle *culto* n'est plus goûté, quelques soins que certains génies ayent pris de l'accréditer. On desireroit aussi ne pas trouver dans les ouvrages purement littéraires des Espagnols certaines façons de s'exprimer qui n'appartiennent qu'à la dévotion. On ne sçauroit approuver ces mélanges du sacré & du profane. Quand on parle même religion dans une piéce Académique, comme on le peut faire dans quelques conjonctures, il y a un ton à prendre qui n'est pas celui du sermon, encore moins de la méditation & du soliloque.

Les fonds étant prêts, il ne s'agissoit plus que d'imprimer le Dictionnaire ; mais les premières feuilles ayant été

examinées attentivement, on ne les trouva pas dans le point de perfection, auquel elles pouvoient être amenées. Il fut résolu qu'on remettroit les matériaux entre les mains de *Don Manuel de Villegas*, & de *Don Ferdinand de Bustillo* ; ils devoient les rédiger, & leur ouvrage devoit passer ensuite à *Don Adrien Connink*, & à *Don Laurent Folch de Cardona*. Il fut aussi statué que l'Académie s'assembleroit deux fois la semaine, pour résoudre les doutes à naître de la diversité d'opinions entre les Académiciens désignés.

En 1724, au mois d'Octobre, on vit l'ouvrage dans un état qui faisoit espérer le plus prompt & le plus heureux succès. Déja les membres du corps illustre qui l'avoient enfanté, jouissoient du plaisir de le voir bientôt produit au grand jour, quand leur joye fut troublée par le coup le plus cruel ; ils perdirent le 29 Juin 1725 son premier fondateur & son premier directeur : cette perte les accabla, leurs esprits en furent comme engourdis, & ils eurent besoin de tout leur courage pour ne point y succomber ; eux que les plus grands travaux n'avoient point

effrayés, que les traits de la jalousie n'avoient pas seulement effleurés, que les plaisanteries de l'ignorance & de l'oisiveté n'avoient point déconcertés. Ils sentirent mieux que jamais que le Marquis *de Villena* étoit l'ame, la gloire & l'appui de leur corps. Revenus à eux-mêmes, ils s'occupèrent à lui rendre les derniers honneurs. Le Père *d'Ayala* fut chargé de son oraison funèbre, & le P. *Casani* de son éloge; il fallut ensuite lui choisir un successeur, & ce choix tomba sur *Don Mercurio Lopez* Pacheco, nouveau Marquis *de Villena*, son fils, non-seulement héritier de son nom & de ses biens, mais encore de son mérite, & membre de l'Académie dés l'année 1714.

Le Dictionnaire parut enfin, & réunit tous les suffrages; non-seulement il est au-dessus de tous ceux que l'on connoît: mais il est excellent par lui même, & il n'est guère possible de mieux faire: on peut juger, par un semblable ouvrage, de tout ce que l'Académie Espagnole est capable d'entreprendre & d'exécuter. Outre *Covarruvias*, on avoit quelques autres Dictionnaires Espagnols. *Oudin* est déja vieux, mais assez complet & meilleur à bien des

égards que celui de *Sobrino*, qui cependant est le plus à la mode: il y a beaucoup de mots omis dans celui-ci, tandis que l'on y répète souvent plusieurs autres; à force d'éditions on l'a rendu plus supportable; ce qui n'empêcheroit pas qu'un abrégé du Dictionnaire de l'Académie ne fût bien reçû. On parle d'un Dictionnaire du P. *Torrez*; mais quoiqu'il soit vanté par quelques Espagnols, on voit plusieurs personnes s'en tenir à *Sobrino*, en attendant quelque chose de mieux.

L'Académie devoit travailler, après ce Dictionnaire, à une Grammaire, à une Poëtique Espagnole, à l'Histoire de la Langue, qui manquoient en Espagne. Pour la Réthorique, on est content de ce qui a été fait en ce genre, & l'on ne juge pas nécessaire d'en faire de nouvelles. On a bien sujet de l'être aussi de la Poëtique de M. *de Luzan*, faite depuis la fondation de l'Académie. C'est la Poëtique la plus complette & la plus parfaite peut-être qu'il y ait, non-seulement en Castillan, mais encore en toute autre Langue. Pour la Grammaire, des Espagnols, gens de goût, estiment celle du P. *Torrez*: celle de *Sobri-*

no continue cependant à être la plus connue en France; elle est assez complette; mais on ne peut guères citer de livre où il y ait moins d'ordre & de méthode que dans celui-là: il est étonnant que ce cahos, ou plûtôt ce monstre de Grammaire, ait été si long-tems en vogue dans l'état où il est, d'autant plus qu'il en auroit peu couté pour en faire quelque chose de raisonnable, parce qu'il y a beaucoup de bonnes choses, & qu'il ne s'agissoit que de les ranger dans leur place.

Outre ces ouvrages extraordinaires, l'occupation habituelle de l'Académie est d'examiner quelques écrits en Prose & en Vers, pour faire connoître, par le jugement qu'elle en porte, les règles de goût les plus sûres par rapport aux pensées & à l'élocution.

Le morceau qui suit fait, en quelque sorte, partie de l'Histoire de l'Académie, puisqu'il est l'ouvrage d'un de ses membres, exécuté d'après ses délibérations, & qu'il traite de l'origine de la Langue dont le Dictionnaire rassemble toutes les richesses. C'est par cette raison que nous le plaçons ici.

D'EL ORIGEN DE LA LINGUA CASTILLANA.

DE L'ORIGINE DE LA LANGUE CASTILLANNE.

LE Docteur *Don Jean de Ferreras*, de l'Académie de Madrid, est celui à qui nous devons le fond de cette histoire, ou plûtôt de cette dissertation.

Rien de plus vaste que l'érudition de ce sçavant Académicien, qui s'en sert comme d'un fil pour remonter aux premiers âges du monde. Forcés de l'admirer, nous nous dispenserons cependant de le suivre dans la recherche des différentes langues que l'on a pu parler dans la Castille. Il ne s'agit ici que de l'origine de celle qu'on y parle actuellement.

La langue Castillanne d'aujourd'hui conserve, comme toutes les langues des Etats méridionaux de l'Europe, trop de ressemblance avec la langue latine, pour que personne puisse ignorer que celle-ci est sa mère. Les Romains, après la ruine de Carthage,

s'arrêtèrent dans la Bétique & sur les côtes orientales de l'Hesperie. De là ils se répandirent dans toute cette grande presqu'isle. Quand leur pouvoir y fut bien établi, ils ordonnèrent qu'aucun naturel du pays ne parlât aux Prêteurs ou aux Gouverneurs qu'en langue Romaine. Le rapport nécessaire & continuel de ce peuple avec ses maîtres l'assujettit à apprendre leur langue, qui, dans peu de tems, des colonies Romaines, s'étendit jusques dans les villages Iberiens.

On parla latin en Espagne jusqu'au cinquiéme siécle de l'Ere chrétienne. Jusqu'à ce tems, aucune inscription d'édifices publics, de temples, d'autels, de mausolées, aucun monument enfin qui ne soit en latin : particularité qui fait conclure que, tant que les Romains furent maîtres de l'Espagne, leur langue fut la langue vulgaire.

Vers les commencemens du cinquiéme siécle, les Suèves, les Alains, les Vandales & les Silinges, sortirent du Nord, inondèrent l'Espagne, & en occupèrent les plus belles provinces. Les Gots de leur côté passèrent, peu de tems après, les Pyrénées, en qualité d'auxi-

liaires des Romains contre ces nations, & se rendirent maîtres de tout ce qu'elles ne possédoient pas : de sorte que ces provinces restèrent au pouvoir des Suèves & des Gots, la Gallice & le Portugal aux Suèves, & le reste de l'Espagne, ainsi que la Gaule Narbonnoise, aux Gots, jusqu'à ce que le Roi des Gots Espagnols, *Leovigilde*, détruisit la puissance des Suèves, & se rendit maître de toute la presqu'isle.

La puissance des autres barbares en Espagne fut encore moins durable que celle des Suèves, & ils ne purent y établir leur langue. L'auteur de ces recherches décide aussi absolument, en parlant de la langue des Suèves. Il auroit dû observer, ce semble, que si ces derniers n'avoient pas eu le tems de changer totalement la langue de la Gallice & du Portugal, ils l'avoient du moins altérée, & qu'ils pourroient bien être la première source de la différence de dialecte entre ces contrées & les autres de l'Espagne. Les Visigots ne dominèrent pas longtems dans la Gaule méridionale ; nous y trouvons cependant encore un dialecte très-singulier & très-distingué de

la langue Françoise, dont on ne peut rapporter l'origine qu'à eux seuls. Les Gots s'attachèrent d'abord à la langue des Romains, dont ils n'étoient pas ennemis, mais alliés & troupes auxiliaires ; ils la parloient communément, & ils ne faisoient usage de leur langue naturelle que dans leur commerce particulier entr'eux. Les loix du Roi *Euric*, leur premier législateur, & celles de quelques autres princes ses successeurs, qui formèrent insensiblement le Code qu'on nomma ensuite *Fuero juzgo*, furent même écrites en latin : ce qui prouve à quel point cette langue étoit répandue dans la nation. Il est cependant plus que probable qu'ils altérèrent beaucoup la langue latine ; que non seulement ils y glissèrent bien des mots dont on ne retrouve encore aujourd'hui l'étymologie ni dans le latin, ni dans l'Arabe, mais qu'ils lui donnèrent leurs tours de phrases, leurs constructions, les rimes ou consonances dans les vers, la perpétuelle répétition des articles & des pronoms verbaux qui fait le caractère propre des langues vivantes de l'Europe, avec la quantité indéterminée des sylla-

bes. Au commencement du huitiéme siécle, les Califes de Damas portèrent leurs armes de l'Afrique dans l'Espagne. Ils la conquirent en peu de tems, à l'exception des côtes septentrionales de l'océan, ou du pays des Asturies, des montagnes de Burgos, de la Biscaye & du Guipuscoa. A cette inondation des Sarrasins ou des Arabes, une partie des Espagnols se retira dans les montagnes impraticables ; une partie subit le joug des vainqueurs. Ceux qui se réfugièrent dans les montagnes y portèrent leur langue, qui étoit encore la latine, mais altérée par le mélange de l'idiome gothique ; ceux qui restèrent au milieu des Arabes, quoiqu'ils ne perdissent point leur langue naturelle, prirent de l'Arabe une quantité de mots & quelques prononciations qu'on reconnoit encore sensiblement aujourd'hui.

Les rois des Asturies & leurs sujets, réduits à n'avoir de commerce qu'entr'eux, & n'ayant ni l'occasion ni le loisir de cultiver les lettres, corrompirent extraordinairement le latin durant environ l'espace de trois siécles. Quoique les loix & tous les monumens publics se fissent toujours en latin, la corruption en avoit

formé un nouveau dialecte si différent du latin ordinaire, que ceux qui savoient la langue latine n'entendoient point l'espagnole vers l'an onze cens, & que ceux qui savoient l'espagnole étoient obligés de faire une étude particulière de la langue latine, pour l'entendre.

Les rois Gots quittèrent les montagnes qui avoient été leurs asyles; ils firent des conquêtes dans leur voisinage; ils rebâtirent Leon, Astorgue, & d'autres villes où ils mirent des garnisons, & qu'ils repeuplèrent; leur Langue s'étendit avec leur domination. *Alphonse VI* passa avec ses troupes les montagnes de Guadarrama, conquit Tolède, le pays de Madrid, d'Alcala, de Guadalaxara, & de Talavera; *Alphonse VII* celui de Cuenca, d'Alcaraz, de la Manche, jusqu'aux montagnes qu'on nomme Sierramorena; *Alphonse IX* les principales places de l'Estramadoure, & *S. Ferdinand ou Ferdinand III*, passant avec ses troupes belliqueuses les défilés de Sierramorena, conquit les royaumes de Cordoue, de Jaen, de Séville & de Murcie, en chassa

les Mahométans, les repeupla de sujets de ses Etats, y établit insensiblement la langue qu'il parloit, & la mit en vogue dans toutes ces contrées.

Cependant les Chrétiens qui avoient vêcu sous la domination des Mores, n'avoient pas perdu absolument l'usage de la langue des Gots; ils l'avoient corrompue aussi bien que les Asturiens, & plus qu'eux encore, en y mêlant beaucoup de mots des Arabes, avec lesquels ils communiquoient. Ainsi plus la langue des Etats de Leon & de Castille s'étendoit, plus elle se mêloit avec des mots Arabes que les Chrétiens avoient pris des Sarrasins. C'est tout ce mêlange qui forme aujourd'hui la langue Castillane. Ses élémens sont la langue latine corrompue, qui fait aussi l'origine de la langue Françoise & de l'Italienne; avec cette différence que les révolutions de l'Italie ayant duré moins long-tems que celles d'Espagne, ou ayant été occasionnées par des peuples plus semblables entr'eux, l'Italien a mêlé beaucoup moins de mots étrangers au latin que l'Espagnol. Les Gaules, quoique plutôt tranquilles que l'Italie & l'Espagne, se sont fait

une langue plus différente de la latine, & plus originale quant aux terminaisons: cela peut provenir du génie plus studieux ou plus léger des peuples, de leur commerce plus durable avec leurs pays originaires. Je ne crois pas cependant que, pour le fond des mots, il y en ait plus d'étrangers mêlés au dialecte latin qui fait la base de la langue Françoise qu'à celui de la langue Espagnole.

Les peuples d'Europe, avec le tems, perfectionnèrent leurs langues; les règles, & plus encore l'usage, adoucirent certaines prononciations; on les accommoda aux organes & au génie des peuples. *Alphonse le Sçavant* fut le premier Roi qui ordonna que tous les actes publics fussent faits en langue Castillane. Depuis ce tems-là, on s'appliqua plus qu'on n'avoit jamais fait, à la polir, à l'orner, à l'adoucir, en ajoutant ou en retranchant certaines lettres. Les bons écrivains vinrent en foule, &, selon le sort de toutes les langues, l'état où les génies les plus heureux ont laissé la langue Espagnole, a été réputé son état de perfection, & celui où il convenoit de la fixer.

On pourroit assigner à cette langue trois âges différens: le premier est celui où elle a commencé à former un idiome distingué du Latin, en la manière que nous avons dit; alors elle conservoit encore un air de sujétion, mais de la sujétion d'un enfant pour sa mère, & non un air de servitude; elle avoit tous les traits qui marquoient son origine, mais elle n'étoit pas dans la dépendance; où elle ne dépendoit plus que de l'usage, qui regne avec un empire égal sur toutes les autres langues.

La langue étant déja formée, elle prit de nouveaux accroissemens, & parvint à son second âge, enrichie de beaucoup d'expressions, les unes tirées de son propre fond, les autres de son commerce avec les Arabes, & même avec les Allemands, les Italiens & les François; elle persévéra dans cet état jusqu'au regne d'*Alphonse le Sçavant*; & jusqu'au même tems subsista la coûtume de faire tous les actes publics en latin. Ce fut principalement sur la fin de ce second âge, que la langue perdit sa rudesse primitive, par le changement ou le retranchement

de certaines lettres, & qu'elle prit auſſi un air libre & original. Les livres des premiers tems comparés avec ceux qui ſont plus voiſins de nos jours, en ſont la preuve. Les mêmes expreſſions employées dans le Code appellé *Fuero juzgo*, dans l'Hiſtoire Générale d'Eſpagne, dans les loix du Roi *Don Alphonſe*, & dans d'autres ouvrages auſſi anciens, ou dans les écrits des célèbres auteurs modernes, s'écrivent & ſe prononcent d'une manière ſi différente que c'eſt avec bien de la peine qu'on en reconnoît quelques-unes.

Le troiſiéme âge de la langue Caſtillane commence au tems que le Roi *Alphonſe* voulut qu'elle ſervît aux actes publics; elle étoit formée pour lors; le latin étoit fort négligé & fort ignoré; au lieu que des mots latins on faiſoit auparavant des mots Eſpagnols, alors des mots Eſpagnols les Notaires ignorans, prépoſés pour les actes juridiques, faiſoient des mots latins. C'eſt de-là que ſont venues ces expreſſions & ces manières de parler barbares & inintelligibles qu'on trouve dans les loix du Saint Roi *Ferdinand*, & de ſes

prédéceſſeurs immédiats. Quand l'uſage du Caſtillan fut autoriſé & en honneur, il ſe polit & parvint à ſa perfection en peu de tems. Il fut totalement fixé par les écrits de *Louis de Grenade*, de *Louis de Leon*, de *Ribadeneïra*, que notre Auteur appelle les célèbres *Démoſthènes* de l'Eſpagne, de *Quevedo*, de *Calderon*, de *Solis*, qu'il en appelle les *Plautes*, de *Cervantes*, de *Saavedra*, de *Mariana*, qu'il a cru ne pouvoir mieux comparer qu'à *Céſar* pour le talent de la narration, & de pluſieurs autres écrivains ſérieux ou enjoués (*a*) en très-

(*a*) Le nombre des auteurs de poids dont l'Académie s'eſt appuyée pour ſon Dictionnaire monte à 192 pour les ouvrages en proſe, & à 70 pour les poëſies, dont deux, tant auteurs en proſe que Poëtes avant le 13e ſiécle, 4 dans le 13e ſiécle, 10 dans le 14e, tous auteurs en proſe, aucun poëte, 33 dans le 15e, 86 dans le 16e qui fut particulierement le ſiécle des bons poëtes, qui avoient commencé dès le ſiécle précédent; il y en a 19 de ce ſiécle cités par l'Académie, preſque tous excellens; 126 dans le 17e ſiécle; & le ſeul *Don Antonio Palomino y Velaſco* dans le 18e, ſans doute parce qu'on n'a pas jugé à propos de nommer les auteurs encore vivans, dont pluſieurs ſeront cités un jour avec diſtinction.

grand nombre, que l'Académie regarde comme les oracles de la nation, & qu'elle a pris pour ſes guides, par rapport à la langue.

Nous nous arrêtons ici, en attendant des mémoires précis ſur leſquels nous puiſſions continuer l'hiſtoire de l'Académie Eſpagnole, & du rétabliſſement des lettres en Eſpagne. Le peu que nous avons dit doit ſuffire pour apprendre aux étrangers ce que l'Eſpagne eſt actuellement en état de fournir, & aux Eſpagnols quelle eſt notre diſpoſition à leur faire honneur dans toute l'Europe des fruits de leur littérature, & à rendre à chacun d'eux en particulier le tribut de juſtice & de gloire que nous ſçavons que pluſieurs méritent.



ISTORIA CRITICA DELLA VITA CIVILE, *ſcritta da Vincenzio Martinelli*, 4°. Londra.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA VIE CIVILE, par M. *Martinelli*, *in-4°. à Londres.*

VOici une production Italienne écloſe en Angleterre ſous la douce influence d'une nombreuſe ſouſcription.

Cet ouvrage moral eſt diviſé en dix-neuf Chapitres, ſur les ſujets ſuivans. 1. *De l'homme, à ſa naiſſance.* 2. *De l'éducation en général.* 3. *De l'éducation des femmes.* 4. *Du mariage.* 5. *Du père de famille.* 6. *Des devoirs d'une épouſe.* 7. *Des devoirs d'un fils.* 8. *De la pauvreté.* 9. *Des bienfaits.* 10. *De l'induſtrie & des Arts Méchaniques.* 11. *Des Arts libéraux.* 12. *Des ſciences.* 13. *Des voyages.* 14. *Des ſpectacles.* 15. *Des loix.* 16 *Des Princes.* 17. *Des Miniſtres.* 18. *De la vie heureuſe.* 19. *De la liberté.*

Le Chapitre premier ſert comme de Préface & d'Introduction à tout l'ouvrage. Dans le ſecond, l'Auteur offre

un contraſte entre l'éducation martiale & littéraire, établie dans l'ancienne Rome, & celle qu'on voit pratiquer aujourd'hui dans l'Italie moderne : celle-ci, dit-il, eſt baſſe & frivole ; il déplore ſur tout la perte de tems qu'entraîne la méthode ordinaire des études latines : on tient huit ou dix ans un enfant dans les claſſes, d'où il ſort preſque auſſi ignorant qu'il y étoit entré. Les parens s'en conſolent, vû le mépris où les ſciences ſont tombées en Italie : les grands & les riches qui devroient, à l'imitation de leurs ayeux, être les *Mécènes* des beaux Arts, ont plus à cœur le ſoin & le manîment d'un cheval, que l'inſtruction d'un enfant. Que diroit de nous *M. Martinelli*, s'il connoiſſoit nos *Diables*, nos *Cabriolets*, &c.

Notre Auteur déclame contre l'uſage généralement reçû de mettre les poëtes payens entre les mains d'une jeuneſſe étourdie. On ne devineroit pas aiſément les livres claſſiques qu'il propoſe de ſubſtituer à *Cicéron*, à *Virgile*, à *Horace*, &c. Ce ſont les pandectes de *Juſtinien*, les œuvres d'*Hippocrate* & de *Celſe*. La lecture de celles-ci

pourroit, dit il, mettre de bonne heure les jeunes-gens en garde contre les charlataneries de la Médecine. Selon cette manière de raiſonner, que n'ajoutoit-il qu'en apprenant par cœur quelques titres du Digeſte, ils auroient un préſervatif contre les ſubtilités de la chicane ?

Le Chapitre ſur *l'éducation des femmes* ne feroit pas fortune en France ; il veut qu'on leur enſeigne uniquement à aimer leurs maris, à prendre ſoin de leur famille. Ici M. *Martinelli*, pour égayer ſans doute l'auſtérité de ſes maximes, fait une incurſion de plaiſanterie ſur les partiſans du beau ſexe, qui trouvent mauvais qu'on lui ferme le ſanctuaire des ſciences. A l'égard de la Religion, il preſcrit d'inſtruire une jeune fille des points capitaux, mais ſur tout de ceux qui ſont appliquables dans la pratique ; il permet à celles d'un rang au-deſſus du commun une légère teinture de l'hiſtoire de leur pays ; mais au-delà, ſelon lui, toute connoiſſance ſeroit déplacée. Cet arrêt n'eſt fondé que ſur des préjugés, bannis même de l'Italie, & relégués dans les ſerrails de l'o-

rient. Si la culture de l'eſprit n'eſt pas toujours un ſûr garant contre les foibleſſes du cœur, du moins l'expérience nous prouve que l'ignorance & la frivolité rendent une femme acceſſible aux attaques du premier fat qui ſe préſente. Faute de lumières & de connoiſſances, elle aimera un homme qu'elle auroit mépriſé, ſi une éducation plus ornée avoit étendu la ſphère de ſes idées. La lecture & le goût des Arts rempliſſent des momens, où l'imagination oiſive ſe replieroit ſur des objets purement matériels. Le grand livre du monde nous apprend tous les jours qu'on ne gagne rien à prendre une femme ignorante.

Peut-être y auroit-il dans le choix d'une femme tant de difficultés, qu'on fait mieux, en ſuivant l'uſage, de s'en rapporter au haſard ; mais dans l'incertitude il y auroit toujours à parier pour l'eſprit, & pour l'eſprit cultivé.

Ce choix ſi difficile fait le ſujet du Chapitre IV ; il exige, ſelon M. *Martinelli*, une connoiſſance du monde qu'on ne peut poſſéder au ſortir de l'enfance. Ainſi, loin d'approuver les mariages précoces, ſi fréquens entre

les perſonnes de qualité, notre auteur recule à trente ans l'époque de l'hymen. On comprend que c'eſt pour les hommes. A l'égard du beau ſexe, ſans le condamner à une ſi longue attente, il voudroit qu'on laiſſât à une jeune perſonne le tems de développer ſa raiſon, avant que de l'engager dans le mariage. La raiſon en effet doit lui ſervir de guide autant que la volonté d'un mari ; & les avis & les remontrances de celui-ci feront peu d'impreſſion s'ils ne portent ſur cette baſe. Conformément à ce principe, M. *Martinelli* recommande à l'époux, non-ſeulement d'avoir raiſon, mais d'avoir raiſon avec douceur, & d'employer la perſuaſion beaucoup plus que l'autorité. On ne s'attend point à l'exemple dont il appuye cette maxime. « Les Jéſuites, dit-il, auxquels perſonne ne le diſpute pour la douceur de la vie ſociale, ſont extrêmement attentifs à ne ſe montrer les uns aux autres que dans le point de vûe le plus avantageux, & la politeſſe du premier jour eſt uniformément ſoutenue pendant une longue ſuite d'années : cette complaiſance réciproque, qui n'eſt d'abord

» qu'apparente, devient peu à peu une » ſolide harmonie ; & leurs ennemis » même reconnoiſſent dans cet accord » le fondement de la réputation ſupé- » rieure, par laquelle ils éclypſent tous » les autres Ordres. »

Le Chapitre V embraſſe tous les devoirs d'un pere de famille envers ſes enfans. L'auteur prend ceux-ci dès l'inſtant de leur naiſſance ; il s'écrie contre l'uſage d'enmaillotter les enfans ſi ſerré, qu'ils en contractent ordinairement quelqu'infirmité, quelqu'imperfection, ou ſouvent les deux enſemble : il voudroit qu'on laiſſât, autant qu'il eſt poſſible, tous leurs mouvemens libres & aiſés, ſur tout dans les jambes & les genoux : &, à cet égard, on s'attend bien qu'il aura donné la préférence à la méthode Angloiſe ſur celle des autres nations. Avouons avec lui que l'expérience en démontre la ſupériorité. Rien n'eſt ſi commun en France que des pieds, des genoux, caigneux, tortus en dedans, des jambes mêmes contrefaites : tout cela eſt infiniment plus rare en Angleterre. Qu'on ne regarde point ces détails comme puérils ; la vraie philoſo-

phie ne mépriſe que l'inutilité. Eh quel objet plus important pour une nation qu'une pratique, d'où dépendent la beauté, la ſanté des hommes, & leur aptitude au ſervice de la patrie !

Le ſyſtème de M. *Martinelli* ſur la nourriture des enfans à la mamelle, eſt plus ſuſceptible de contradiction ; il propoſe le lait de vache, de chèvre, ou d'aneſſe plutôt que celui de femme : ſa raiſon, c'eſt que les herbes & l'eau dont eſt formé le lait de ces animaux, ſont d'une qualité plus douce & plus ſalubre que la viande & le vin qui compoſent ordinairement celui des nourrices.

Il inſiſte fort ſur un danger de moins qu'il y auroit dans cette méthode : c'eſt celui d'une maladie, dont (grace au libertinage des époux, dit M. *Martinelli*) on ne peut guères s'aſſûrer qu'une mère ou qu'une nourrice ſoit tout-à-fait exempte.

Parmi les autres maladies auxquelles l'enfance eſt ſujette, notre auteur n'a pas oublié la petite vérole ; & à cette occaſion, il rend à l'Angleterre les hommages d'un bon citoyen au ſujet de l'inoculation ; il la préconiſe & la re-

commande. Tout lecteur ſenſé ſouſcrira ſans doute à l'approbation d'une méthode juſtifiée par le ſuccès, & conſacrée par l'adoption qu'en ont fait récemment deux Monarques (*a*), nés pour donner l'exemple à l'Europe.

M. *Martinelli* parcourt avec ſoin tous les détails de l'éducation, par rapport à la nourriture & aux exercices du corps ; il préfère (en cela d'accord avec *Locke*) à l'uſage de la viande & du vin celui de l'eau, du laitage, des herbes & des légumes. L'étude du Deſſein lui paroît eſſentielle, & ſans elle on ne peut jamais faire de grands progrès dans aucune ſcience ; il paſſe de là aux différentes parties de la Gymnaſtique. Outre les armes & le cheval, il ſouhaiteroit qu'on montrât aux enfans à nager & à courir. Un vigoureux exercice des jambes eſt, dit-il, important pour tout le reſte de la vie. Les Grecs & les Romains faiſoient grand cas des bons coureurs : notre Auteur cite là-deſſus *Achille aux pieds léger* (*b*) & l'Empereur *Trajan* qui ſe fit honneur

(*a*) Les Rois de Pruſſe & de Dannemarck.

(*b*) C'eſt l'épithéte que lui donne preſque toujours *Homère*.

de marcher à pied, à la tête de ſon armée, juſqu'aux frontières les plus reculées de l'Empire.

La pureté du langage eſt d'autant plus importante pour l'éducation, qu'en contractant le jargon des payſans ou des valets, un enfant prend toujours quelque teinture de leur ruſticité & des vices de leur état. Notre auteur fait à ce ſujet une vive ſortie ſur ſes compatriotes. Il eſt trop vrai qu'en général les enfans n'apprennent à parler, dans les différentes parties de l'Italie, que le jargon groſſier du pays. Le Toſcan, qui eſt la langue pure, devient dans la ſuite, & toujours trop tard, un objet d'étude, ſouvent fatiguante & ingrate pour ceux que l'habitude a gâtés ſans reſſource. Cet abus n'eſt pas moins commun en France ; le langage s'y corrompt parmi les perſonnes de qualité, par le mauvais choix des gens qu'on met auprès d'eux dans leur enfance : ce ſont trop ſouvent des valets de chambre & des gouvernantes, qui ne parlent que le patois de Paris ou de leur village. Le plus habile précepteur n'eſt pas toujours à tems de réparer le tort qu'a fait pendant ſix

ou sept ans la contagion de ces idiomes serviles. Qu'en arrive-t-il ? C'est qu'on entend des jeunes gens du plus grand nom mêler dans leurs discours des mots bas, des termes impropres, &, qui pis est, les barbarismes du jargon Parisien. Si cela continue, que deviendra l'axiome reçû, que la Cour est le lieu du monde où l'on parle le mieux ?

M. *Martinelli* n'est pas plus content d'un autre abus assez fréquent parmi les femmes & les valets à qui l'on confie les premieres années de l'enfance ; c'est l'usage, aussi dangereux que ridicule, d'effrayer ces tendres élèves par des contes extravagans, ou des épouventails puériles. Remarquons ici une antiquité que l'auteur croit avoir découverte parmi les nourrices de son pays. Le mot *Bau*, dont elles se servent pour faire taire les petits enfans, est, selon lui, un diminutif corrompu du nom d'*Annibal* ; les femmes Romaines en faisoient, ajoute-t-il, le même usage que les Françoises ont fait depuis du nom de *Marlborough* (c).

(c) *Voltaire*, Siécle de Louis XIV.

Nous ne suivrons point M. *Martinelli* dans l'énumération des différens devoirs du père de famille ; il est d'autant plus beau de les remplir, qu'en général on ne doit pas s'attendre à beaucoup de reconnoissance ; l'auteur cite un exemple de l'ingratitude des fils envers leurs parens, qui fait peu d'honneur à l'humanité, mais qui par malheur ne peut être révoqué en doute ; il l'a tiré de *Tite-Live*. » Dans la seconde guerre Punique, le nombre des » prisonniers Romains étoit devenu si » considérable, que le Sénat commen- » ça de songer à une rançon : parmi les » supplians qui l'en sollicitèrent, il pa- » rut des femmes en faveur de leurs » maris, des frères pour leurs frères, » des pères pour leurs enfans ; mais pas » un seul fils pour son père. «

Entre les devoirs d'une épouse qui font le sujet du Chapitre VI, M. *Martinelli* distingue sur tout la patience ; elle produit souvent sur l'esprit d'un mari brutal ou débauché des effets qu'on ne peut attendre de tout autre remède. Pour appuyer cette maxime, l'auteur conte une histoire arrivée à Florence, pendant qu'il y faisoit son séjour. Un

homme de qualité qui avoit une femme belle & vertueuse, jetta par hasard un coup d'œil sur une jeune fille assez jolie ; elle lui plut ; & se trouvant trop pauvre pour être cruelle, elle céda bien-tôt à des desirs dont elle attendoit sa fortune. La dame s'apperçut de quelque refroidissement dans l'amour conjugal ; elle en chercha la cause, la découvrit, & connut sa rivale. Parmi les détails dont on l'informa, elle apprit que son mari n'avoit point eu jusques-là des procédés fort magnifiques, & que l'appartement de sa maîtresse étoit sur-tout très mal meublé : elle envoya chez cette fille des meubles convenables à la condition de son *protecteur* : celui-ci, à sa premiere visite, fut surpris de ce changement, & fit compliment à sa maîtresse sur le bon usage qu'elle avoit fait de ses petites libéralités ; mais sa réponse le tira d'erreur ; elle lui dit que c'étoit lui qui avoit envoyé les meubles en question, ou du moins qu'ils avoient été apportés par des gens de sa livrée. Rempli de soupçons qu'il vouloit éclaircir, il revint chez lui interroger sa femme qui lui avoua la vérité. „ Tel est, lui dit-

„ elle, mon amour pour vous qu'il „ vous suit partout, & qu'il s'occupe „ également de tout ce qui peut vous „ intéresser ; je trouvois indécent qu'une „ maison où vous passez une partie de „ votre tems ne fût pas mieux meu- „ blée, & j'y ai pourvu avec plaisir, „ puisque vous y serez plus agréable- „ ment, & d'une manière plus hon- „ nête. „ L'action étoit trop belle pour n'être pas récompensée : le mari rompit sur le champ sa nouvelle intrigue, rendit tout son amour à cette digne épouse ; & celle-ci, par une générosité soutenue, l'engagea, & contribua même à faire un sort à la maîtresse délaissée.

Ces grands exemples sont plus rares que ceux de tant de femmes de condition, dont la conduite deshonore & ruine leurs maris. M. *Martinelli* se récrie à ce sujet contre les assemblées nocturnes, qu'on nomme *Conversations*, les grands bals, les spectacles poussés jusqu'à minuit, & les autres plaisirs d'éclat si chers aux dames d'Italie, & qu'il appelle leurs *Jeux Olympiques*. Il censure vivement la foiblesse des maris ; les uns n'oseroient,

dit-il, arrêter le cours de cette frénéſie; les autres, qui ſe laiſſent entraîner au torrent de la mode, ſemblent diſputer avec leurs femmes à qui diſſipera plutôt leur fortune. De-là vient, ajoute M. *Martinelli*, que les plus grandes maiſons d'Italie ſont les plus obérées, & que les ſeigneurs de ce pays-là, loin d'être les vrais propriétaires de leurs biens immenſes, deviennent à la fin les intendans de leurs créanciers.

Nous ne nous arrêterons point ſur le Chapitre VII *des devoirs d'un fils.* Il rentre un peu dans les ſujets de quelques-uns des précédens, & ne contient rien de nouveau ni de fort intéreſſant.

Dans le VIII *de la pauvreté*, notre auteur partage les pauvres en deux claſſes, l'innocente & la criminelle : celle-ci, ſelon ſon calcul, forme, dans Naples ſeul, le nombre de plus de vingt mille ames. M. *Martinelli* décrit ainſi la vie que mènent ces mendians. Ils couchent tout l'été ſur le bord des boutiques, ou au milieu des places; l'hyver ils cherchent des gîtes dans les écuries & d'autres lieux couverts où on les retire par charité ; ils ſont fort adroits & fort leſtes à dérober dans les

marchés des fruits & des herbages. Soit compaſſion de leur miſère, ſoit crainte de leur méchanceté, ils en ſont rarement punis; & lorſqu'on les prend ſur le fait, on ſe contente le plus ſouvent de les renvoyer avec une imprécation ou une menace; mais le fond principal de leur ſubſiſtance, c'eſt la diſtribution des reſtes de table qui ſe fait réguliérement tous les jours entre midi & une heure aux portes des couvens de cette grande ville. L'argent qu'on leur donne, ils le dépenſent à boire & à jouer. On eſt ſurpris, dit notre auteur, de voir ces coquins tout déguenillés, ſi gais & ſi contens que *Diogène* lui-même, avec toute *ſa pauvreté d'oſtentation*, rougiroit de ſe voir ſurpaſſé. Qu'on nous permette ici d'obſerver l'uſage qui s'eſt introduit, à propos de mendians, de citer toujours ce fameux philoſophe. On ne voit pourtant guère de rapport entre des gens qui demandent ſans ceſſe à tout le monde, & un homme qui ne demandoit jamais rien à perſonne. Si c'eſt à cauſe de la vie que *Diogène* menoit, de ſes haillons, de ſon tonneau, & de ſa mauvaiſe chère, qu'on l'a fait le patron de tous

les gueux modernes, c'eſt faire trop peu d'attention à la différence des tems & des mœurs. Admiré de la Grèce, preſqu'envié d'*Aléxandre*, *Diogène* a vêcu dans un ſiècle qui valoit bien le nôtre. Il a joui long-tems de ſa réputation; les anciens l'ont comblé d'éloges, & ils ont eu raiſon. Aujourd'hui dans un ſiècle & dans un pays où la religion, les mœurs, & les bienſéances ont totalement changé, on enfermeroit ſon pareil, & on n'auroit pas tort.

Revenons à la deſcription que notre auteur fait des mendians de Naples. Les femmes de cet ordre excitent ſur tout ſa compaſſion; leur genre de vie les expoſe, dit-il, à commettre ſans ceſſe toutes ſortes de crimes; leur ignorance les y livre ſans remords, ſans ſcrupule; elles n'ont pas même d'idée des premiers principes de la Religion. Gènes, continue-t-il, offre à cet égard de meilleurs exemples. Cette ville étoit autrefois infeſtée de mendians oiſifs. Un Noble, animé d'un eſprit vraiment patriotique, fit bâtir un vaſte hôpital & une maiſon de travail, où ils furent tous renfermés; & pour

mieux nettoyer la ville de mendians, *il fut défendu*, ſous certaines peines, *de faire l'aumône.* Chacun des pauvres renfermés, excepté les infirmes dont on eut grand ſoin, fut employé à quelque travail, ſelon ſes forces ou ſa capacité; &, lorſque ſon ouvrage produiſoit au-delà des frais de ſa nourriture & de ſon entretien, ce ſurplus lui étoit fidèlement remis.

En Suiſſe, ajoûte M. *Martinelli*, chacun paye, en ſe mariant, une taxe pour les hôpitaux, à proportion de la dot qu'il reçoit de ſa femme; cette contribution acquiert à ſes enfans, au cas qu'il tombe dans la pauvreté, le droit d'être nourris & élevés aux dépens du public, ſelon la condition dans laquelle ils ſont nés. A cette taxe notre auteur propoſe d'en ajouter une ſur les legs & autres donations teſtamentaires.

L'Angleterre, où vit M. *Martinelli*, n'eſt pas oubliée; dans l'énumération qu'il fait des différentes méthodes miſes en pratique pour l'entretien des pauvres, il loue, avec raiſon, l'extrême libéralité de cette nation dans tout ce qui peut contribuer au ſoulagement de l'indigence, les riches fondations faites ſur tout à

Londres, & les collectes abondantes qui s'y font tous les jours pour remplir cet objet ſi digne de l'humanité. Il reconnoît que le produit en ſeroit ſuffiſant pour entretenir décemment trois fois autant de pauvres familles. Mais, ajoûte-t-il, les ſpectacles fréquens de misère & de calamité qui ſe préſentent dans les rues de cette capitale, & les vols fréquens qui s'y commettent, font trop ſoupçonner qu'il n'y a point aſſez de jugement ou de probité dans le manîment & la diſpenſation de ces ſecours immenſes.

Dans le Chapitre *des Bienfaits*, l'auteur s'exprime ainſi ſur les bontés d'un maître pour ſes domeſtiques fidèles & affectionnés. ,, Quoiqu'un père faſſe pour ſon fils, il ne fait que ſon devoir; de même les bienfaits d'un maître envers ſes domeſtiques, lorſqu'ils les méritent, ne ſont rien de plus qu'un juſte retour de leurs peines, de leur attachement & de leur fidélité. Les Chrétiens ſur ce point ont beaucoup à rougir vis-à-vis des Turcs. Ceux-ci ne renvoyent jamais un domeſtique, n'abandonnent pas même un eſclave, lorſque la vieilleſſe, les maladies ou

d'autres accidens le mettent hors d'état de ſervir; tandis que nous voyons ſans aucun ſentiment de compaſſion des gens qui ont employé leurs forces & leur ſanté à notre ſervice, mendier leur pain dans les rues. " Cette cruauté parut aux Romains ſi infâme & ſi ſcandaleuſe, que le vieux *Caton*, ce cenſeur redoutable, fut cenſuré lui-même par ſes concitoyens pour avoir vendu quelques-uns de ſes eſclaves lorſqu'ils étoient vieux ou infirmes. Par un excès bien oppoſé, les Eſpagnols étendent leur bienveillance & leurs libéralités juſqu'aux enfans de leurs domeſtiques: autre abus, qui ne ſert qu'à entretenir l'indolence & l'oiſiveté tant reprochées à cette nation.

L'examen des bienfaits & de leurs différens motifs conduit notre auteur à rechercher quelle eſt la vraie libéralité. Il ſemble la faire conſiſter dans la pratique de ce proverbe Italien: *Fa bene e ſcorda tene, fais le bien, & l'oublie.* On peut être moins difficile. Le monde eſt plein d'homme puiſſans, riches, heureux, à qui l'on devroit dire: *Fais le bien, & t'en ſouviens.*

,, Les hiſtoriens d'Italie & des autres

nations de l'Europe, continue M. *Martinelli*, nous offrent dans les tems qui ont précédé les deux derniers ſiècles, pluſieurs beaux exemples d'amitié & de bienfaiſance. " Ces vertus, ſelon lui, ſont bien déchues dans ſa patrie. Il attribue ce changement en partie à celui qui eſt arrivé dans la conſtitution des Etats d'Italie. Pluſieurs républiques y ſont devenues des principautés; ces vertus ont dû s'y affoiblir. Le gouvernement républicain admet plus d'égalité dans les conditions. La conſéquence naturelle eſt une plus grande familiarité & une manière de vivre plus propre à faire naître entre les citoyens l'amitié & la bienveillance; un effet tout contraire réſulte, ſelon M. *Martinelli*, des diſtances immenſes que la fortune met entre les particuliers dans quelques Etats monarchiques.

Pour citer un exemple en faveur des républiques, l'auteur nous préſente celle de Veniſe comme un modèle des vertus ſociales & bienfaiſantes. Si une grande maiſon tombe, dit-il, en décadence, on voit toutes les autres concourir à la relever. Dès qu'un jeune Noble de grande eſpérance eſt revêtu de quelque emploi

conſidérable (tel qu'un Gouvernement ou une Ambaſſade,) ſi ſa fortune n'eſt point proportionnée à ſa naiſſance, tous ſes parens s'empreſſent de lui offrir de l'argent, & ſes amis de lui prêter des meubles, de la vaiſſelle, enfin tout ce qui peut l'aider à ſoutenir la dignité de ſa maiſon & celle de la république. Rien n'eſt plus commun que de voir un aîné ſans goût pour le mariage, tranſporter une grande partie de ſa fortune ſur la tête d'un cadet, qui ſe charge du ſoin de perpétuer la poſtérité. La Nobleſſe Venitienne ne renferme point les effets de ſa munificence dans les limites de la parenté. Tout homme de mérite, réduit à un état de détreſſe, trouve une reſſource aſſurée dans la généroſité de ce corps véritablement noble & illuſtre.

Après ce beau portrait, l'auteur fait quelques réfléxions ſur l'influence pernicieuſe du luxe & de la mode dans les pays où l'uniformité de l'habillement n'eſt pas établie comme à Veniſe dans le même ordre de citoyens. Ce luxe, dit-il, n'a pas peu contribué à éteindre l'amitié chez les nations polies. Un homme éclatant de dorure ou tout cou-

vert de broderie, ne se montre pas volontiers avec un ami trop simplement vêtu, & celui-ci de son côté fuit un contraste peu avantageux. Ainsi l'orgueil dans l'un, l'envie dans l'autre, forment des barrieres éternelles à la cordialité.

Mais un plus grand obstacle à la bienfaisance, du moins un prétexte spécieux pour ne pas l'exercer, c'est la crainte de l'ingratitude; cette crainte est souvent poussée à l'excès; elle devient alors l'inhumanité même. C'est elle qui dicta ce proverbe Florentin, cité par M. *Martinelli* : *Non far bene e non avrai male ; Ne fais point de bien & tu n'auras point de mal* : maxime détestable, mais à laquelle trop de faits donnent une apparence de fondement; le récit que l'auteur fait à cette occasion est à peine croyable. Il ne faut pas moins que son témoignage pour l'accréditer. „ J'étois, „ dit-il, à Amsterdam lorsqu'il y arriva „ dans ce genre une affaire très-singu- „ lière. Un Juif fut condamné à être „ rompu vif, & à expirer sur la roue. „ L'exécution faite & la nuit avancée, „ le Guet, le croyant mort, se retira. Un „ Chirurgien enleva le corps & l'em- „ porta chez-lui pour le disséquer. En

„ l'examinant, il trouva encore quel- „ ques signes de vie, & charitablement „ il employa pour le sauver toutes les „ ressources de l'art. Il y réussit, & le „ Juif, au bout d'un fort long traitement, „ recouvra enfin l'usage de ses mem- „ bres. Cependant le Magistrat avoit „ fait publier contre la personne qui „ avoit enlevé le patient une sévère pro- „ clamation, & promis au dénonciateur „ une somme considérable. Le Chirur- „ gien le dit au Juif dès qu'il fut en „ état de marcher, & le pressa de s'en- „ fuir, pour sauver à la fois sa vie & „ celle de son bienfaiteur. Mais le scé- „ lérat, frappé de la récompense pro- „ mise, alla sur le champ dénoncer ce- „ lui qui l'avoit arraché des bras de la „ mort. Les Magistrats saisis d'horreur „ à la vûe d'une si monstrueuse ingrati- „ tude, firent dire sous main au chari- „ table Chirurgien qu'il feroit bien „ de quitter la ville. L'éxécrable déla- „ teur fut condamné à subir de nouveau „ son éxécution. “

A cette histoire très-étrange, M. *Martinelli* ajoûte quelques réfléxions sur l'ingratitude, pour faire mieux sentir tout ce qu'elle a d'odieux. *Dante* a

placé dans son Enfer *Brutus* à côté de *Judas*. „ Mais ce grand poëte, remarque „ l'auteur, tombe lui-même dans le „ crime qu'il punit si sévérement; cha- „ cun sait que *Dante* étoit un Florentin „ de distinction & zélé Gibelin. Mais „ les Guelfes ayant pris le dessus dans la „ république, il fut banni avec les „ principaux de sa faction. Errant & fu- „ gitif, il trouva un asyle dans la mai- „ son des Seigneurs *Dapolenta*, qui pos- „ sédoient alors la principauté de Ra- „ venne. Qui ne croiroit qu'au moins il „ auroit consacré un beau poëme à im- „ mortaliser les vertus de cette illustre „ famille ? Au contraire, poussé par un „ esprit infernal de satyre & de médi- „ sance, il introduit, par épisode, l'his- „ toire scandaleuse d'un adultére arri- „ vé dans cette maison, à laquelle il „ devoit tant de reconnoissance. Il la „ flétrit d'une infâmie qui durera autant „ que son poëme, mais qui en même- „ tems perpétue à jamais & l'ingratitude „ & la méchanceté du Poëte. “

Sans nous attacher desormais à suivre l'auteur pied à pied dans plusieurs Chapitres peu susceptibles d'agrément, passons à celui *des Voyages*, dont le sujet

est plus varié & plus intéressant.

Le but qu'il veut qu'on se propose dans ce que l'on appelle *le tour de l'Europe*, ne se réduit pas à la simple curiosité. Il exige qu'on ait en vûe l'utilité morale, c'est-à-dire, un dessein formé & refléchi de devenir en voyageant plus sage & plus vertueux. C'est en partant de ce principe qu'il desaprouve les voyages prématurés, ainsi que les mariages précoces. Il veut que le jeune voyageur ait déja l'esprit assez formé, assez cultivé, pour pouvoir recueillir par ses propres observations le fruit de ses voyages. Il se moque de ces parens qui livrent un fils encore enfant à un gouverneur incapable, qui fait métier & marchandise de conduire des jeunes gens dans les pays étrangers, pour n'en rapporter que les vices & les *fatuités* de chaque nation.

M. *Martinelli* propose aux voyageurs modernes l'exemple sublime des anciens Sages; ils ne voyageoient point, dit-il, pour avoir le plaisir de boire sur les lieux toutes sortes de vins, de voir de beaux édifices, ou même de faire des collections de curiosités, mais pour observer dans chaque pays ce que les

mœurs, les loix & les ſciences offroient de plus utile & de plus inſtructif. Cette comparaiſon amène naturellement l'éloge du Czar *Pierre.* L'auteur le fait avec emphaſe & conſeille à tous les voyageurs de le choiſir pour modèle. Sans être ſouverain, ſans avoir comme lui une nation à réformer, on peut en voyageant ſe rendre utile à ſa patrie. Aucun gouvernement n'eſt pas fait relativement aux loix, aux coutumes, à l'emploi des hommes & à l'uſage des productions. C'eſt ſur ces différens objets d'économie politique, d'induſtrie, de commerce ou d'agriculture que M. *Martinelli* veut fixer l'attention du voyageur éclairé. C'eſt ce qu'il lui propoſe de remarquer & de recueillir, afin de pouvoir au retour tranſplanter dans ſa patrie quelque uſage ou quelque invention conſacrée au bien public.

De ces maximes générales ſur les voyages, l'auteur entre dans quelques obſervations particulières ſur le génie & le caractère des nations le plus fréquemment viſitées par les voyageurs.

La vertu favorite de M. *Martinelli* eſt la *frugalité.* Il en fait par tout de grands éloges, & c'eſt à ce titre que la Hollande

eſt fort avant dans ſon eſtime. Selon lui la frugalité eſt le vrai ſoutien de cette république. Il eſt ſi enchanté des mœurs Hollandoiſes qu'il conſeille ſérieuſement aux pères & aux tuteurs d'envoyer leurs enfans ou leurs pupilles en Hollande pour y reſter un an ou deux en penſion dans quelque honnête famille. Ce ſeroit, dit-il, la meilleure école de tempérance, d'économie & de toutes les vertus domeſtiques.

Il s'en faut de beaucoup que les François ayent autant de part aux bonnes graces de M. *Martinelli.* Leur *flux de complimens,* à la première vûe, lui paroît frivole & ridicule. » La vivacité de leur » tempéramment les rend trop prompts » à la vengeance, & les loix ne pourront jamais éteindre parmi eux la fureur des duels. Celui qui ſe ſignale » dans cet exercice meurtrier eſt sûr » d'être applaudi & careſſé de tous » ſes amis, & perſonne n'entre en concurrence avec lui pour les faveurs » des dames . . . . Les ſciences, » il eſt vrai, fleuriſſent en France, mais » ce n'eſt point parmi la nobleſſe. Elle » ſonge peu à toute autre choſe que la » guerre & la galanterie.

Il paroît, par l'ouvrage de M. *Martinelli*, qu'il a beaucoup voyagé, mais on pourroit conclure de ce dernier portrait, ou qu'il n'eſt jamais venu en France, ou qu'il y a fort long-tems qu'il en eſt parti. Ces mœurs, ces caractères ſemblent plutôt appartenir au commencement du dernier ſiècle qu'au milieu de celui-ci. Si cet auteur revenoit à Paris, il trouveroit peut-être une grande diminution dans notre *flux de complimens* & d'offres de ſervice. Ce n'eſt pas aujourd'hui de quoi les étrangers ſe plaignent. A l'égard de cette vivacité de tempéramment & de cette prompte vengeance qui lui déplait dans la nation, il verroit bien du changement; un air froid, ſérieux, réſervé dans notre jeuneſſe importante, le raſſureroit bien-tôt contre cette vivacité exceſſive. S'il rencontroit ſur ſon chemin quelque caractère vindicatif, ami, comme il paroit l'être des vertus pacifiques, la ſienne ſeroit moins compromiſe aujourd'hui qu'il ne ſe l'imagine. Une épigramme, un perſiflage, un bon mot, une hiſtoire ſcandaleuſe, une méchanceté bien noire, bien conditionnée, un mauvais ſervice rendu auprès des

grands ou des miniſtres, voilà des moyens bien plus sûrs de ſe venger impunément & d'épargner le ſang humain. *La fureur des duels* eſt un reproche hors de ſaiſon; il s'en faut de beaucoup que le titre de duelliſte ſoit une recommandation. Il y a à Paris trop de gens heureux, & qui ſentent trop le prix de la vie pour rechercher un homme qui fait profeſſion de l'ôter aux autres. Enfin, cette réputation ſanguinaire ne procure pas de plus grands ſuccès auprès du beau ſexe, dont l'eſprit eſt très-dégagé des anciennes chimères & des préjugés romaneſques de la Chevalerie. Le mérite dont il fait cas n'eſt point celui de gladiateur. Une *petite maîtreſſe* avant que de *s'arranger* avec un *agréable,* ne demande jamais combien d'hommes il a tués, mais combien de femmes il a *eues.*

Notre auteur n'eſt pas mieux inſtruit ſur ce qui regarde la littérature; toutes les preſſes de Paris dépoſent contre ſon aſſertion. » *Les ſciences*, dit-il, » *ne fleuriſſent point en France parmi la nobleſſe.* Et où fleuriſſent-elles davantage? Beaucoup d'écrivains ſont de cet ordre; la cour même en fournit:

nous voyons des *seigneurs* aussi jaloux du moins de la réputation de bel esprit, que de la gloire militaire ou de l'éclat des bonnes fortunes.

Le seul point sur lequel les François paroissent recommandables à M. *Martinelli*, c'est la résignation, l'égalité d'ame, avec laquelle ils se soumettent à leur destinée. « Il faut des coups bien » rudes pour altérer leur bonne hu» meur ; au milieu des soins les plus » pénibles du lendemain ils ne laissent » pas de jouir du moment présent. A » la cour, à la ville, à l'armée & dans » les campagnes, on voit regner par » tout autant de gayeté que si chaque » particulier étoit au comble de ses » vœux ». Nous ignorons dans quelle année notre auteur est venu en France ; au premier voyage qu'il y fera, il pourroit bien encore s'appercevoir, à cet égard, de quelque différence.

Quoique les Allemans soient plus en faveur auprès de lui, nous doutons fort qu'ils adoptent sans exception l'apologie officieuse dont il a bien voulu se charger pour la nation Germanique. Après avoir loué l'industrie de leurs artisans, la fidélité de leurs valets, la pro-

bité de leurs marchands, il excuse l'ecès du vin par la dureté du climat & par les bons effets de cette boisson. » Si les » Allemans, ajoute M. *Martinelli*, n'ex» cellent point dans la poësie, qu'y per» dent-ils ? Et de quoi sert cet art frivole? » Si leurs médecins ne sont pas des meil» leurs, le mal n'est pas grand. Qu'est-ce » que la médecine, sinon une science con» jecturale ? En Turquie, où les malades » ne sont traités que par de vieilles fem» mes, sans appeller de médecins, les » maladies ne sont ni si fréquentes ni » si fatales. Les Jurisconsultes Allemans » sont des oracles. Quelle nation les a » surpassés, pour l'anatomie, la chimie » & toutes les branches des mathémati» ques ? Et pour les talens militaires en » est-il une qui les égale ?

Cet éloge assurément est magnifique, & nous ne doutons point qu'il ne soit mérité. Mais il y a peu d'apparance que les beaux esprits d'Allemagne veuillent souscrire à l'abandon de la poësie, que l'Auteur fait au nom de la nation entiere. En effet, les *Gellert*, les *Haller*, les *Rabener*, & tant d'autres de nos jours, ont porté trop haut la gloire du parnasse Germanique pour convenir

avec M. *Martinelli* que la poësie soit *un art inutile*, ni qu'elle soit restée chez eux dans une état de médiocrité. Les éleves de *Boërhaave*, dont l'Allemagne est remplie, ne lui passeront pas d'avantage son opinion, ni sur l'essence *conjecturale* de la médecine, ni sur l'infériorité des médecins de leur nation. Autre sujet de douter. Un Turc avouerat-il que dans son pays il n'y a point de médecin, & que *les malades n'y sont traités que par de vieilles femmes*? Nous craignons fort que M. *Martinelli*, nullement partisan de la Faculté, n'ait vû d'un œil trop prevenu quelques exagerations des voyageurs sur le dogme de la prédestination & sur les effets que cette croyance produit dans les usages & sur les coutumes des Turcs ; qu'il n'ait saisi de tout cela que ce qui s'accordoit avec ses idées sur la médecine, & qu'il ne se soit trop pressé de l'alléguer en preuve contre cette science.

L'Italie étant le but & le centre de tous les voyages de curiosité, notre auteur s'étend sur la description de cette belle partie de l'Europe. Voici le caractère qu'il nous donne de ses compatriotes. „ Les Italiens, doués d'une aussi grande

„ vivacité, & d'une pénétration aussi „ prompte qu'aucun autre peuple, „ ont un avantage bien remarquable, „ & qui se trouve rarement réuni avec „ ces deux qualités : c'est qu'en même„ tems ils possédent le sang froid & „ & la maturité dans la délibération, „ avec un extérieur composé & impéné„ trable. S'ils s'emportent quelque fois „ jusqu'à venger leurs propres injures, „ il faut s'en prendre aux lenteurs „ de la Justice, & à l'indulgence ou plu„ tôt à la nonchalance excessive de leurs „ magistrats, desquels on doit attendre „ peu de satisfaction, surtout contre „ un supérieur. M. *Martinelli* parcourt les abus dans l'administration trop relâchée de la Justice de son pays, indique les remèdes, & conclut en proposant pour modèle à tous les souverains du pays la rigueur infléxible & salutaire du grand *Sixte V*.

Il se moque fort du cérémonial usité en Italie dans la suscription & le style des lettres. Il trouve ridicule qu'il faille absolument donner aux bourgeois de l'*illustrissimo* & du *padrone colendissimo*; qu'enfin un tailleur, un boucher ne puissent être contens, à moins de l'*illustre signor mio*. Il

finit par justifier ses compatriotes de la jalousie dont on les accuse, & soutient (ce qui est vrai) que les femmes jouissent en Italie d'une aussi grande liberté que dans aucun autre pays de l'Europe.

M. *Martinelli* termine le chapitre des voyages par le sage conseil de *Ciceron* à son fils, c'est de ne jamais trouver ridicules ni répréhensibles les usages étrangers, de considérer qu'en général ils tirent leur source de la nécessité, du climat, du gouvernement, ou de quelqu'autre cause inconnue au voyageur qui les condamne : leçon qu'on ne peut trop répéter, sur tout aux François : ils seroient partout moins haïs & plus estimés, s'il l'avoient mieux pratiquée.

Nous ne suivions pas plus loin M. *Martinelli*. Les chapitres des *Loix*, des *Princes*, des *Ministres*, de *la Liberté*, &c. seroient peut-être moins goûtés ailleurs qu'en Angleterre. L'auteur, en y publiant son ouvrage, dédié à un membre du Parlement *, a dû régler ses idées sur celles de ses souscripteurs. Elles seroient trop étrangères en-deçà de la mer, sans être assez nouvelles, ni rien

* M. Charles *Townshend*.

offrir qui pût beaucoup intéresser la curiosité.

Rendons en général un témoignage équitable à ce moraliste. Tout son Livre semble dicté par la justice & par l'humanité. Les peuples divers, ainsi que les différens états de la vie, sont les objets de ses réfléxions & de son zèle. Il attaque les abus par tout où il les trouve : & où n'en trouve-t-il pas ? Et où n'y en a-t-il pas en effet ? Il voudroit les réformer. Cette ambition est assurément très-louable. D'autres l'ont eue avant lui & n'ont guères réussi. Le seul fruit que je prévois que M. *Martinelli* retirera de son ouvrage, c'est que ceux qui le liront ne pourront s'empêcher de convenir qu'il a beaucoup lû & beaucoup vû, & que souvent il a bien lû & bien vû. S'il s'est trompé dans quelques faits, s'il a hazardé quelques opinions peu fondées, s'il a manqué quelques nuances fines & délicates dans les caractères, il a du moins saisi & rempli l'ensemble de son objet, qui étoit de montrer la vertu accompagnée de l'utilité & du vrai bonheur de la vie.

THE NATURAL HISTORY OF NORWAY, containing a particular account of the temperature of the air, the different soils, waters, vegetables, metals, minerals, stones, beasts, birds, and fishes; together with the dispositions, customs, and manner of living of the inhabitans: interspersed with physiological notes from eminent writers and transactions of Academies: in two parts: translated from the Danish original of the right rev. ERICH PONTOPPIDAN, Bishop of Bergen in Norway, and Member of the Royal Academy of Sciences at Copenhayen: illustrated with copper-plates, and a general map of Norway. Folio.

C'est-à-dire, *HISTOIRE NATURELLE DE NORWEGE, contenant une relation exacte de la température de l'air, des différens sols, des eaux, des végétaux, des métaux, des minéraux, des pierres, des animaux, des oiseaux & des poissons; avec le caractère, les coutumes & la façon de vivre des habitans : enrichie de notes physiologiques, tirées des plus fameux*

écrivains, & des mémoires des Académies, en deux Parties : traduite du Danois du très-reverend ERICH PONTOPPIDAN, Evêque de Bergen en Norwège, & membre de l'Academie Royale des Sciences de Coppenhague; ornée de Planches & d'une Carte générale de la Norwège. In folio.

IL n'en est pas de l'histoire naturelle comme de l'histoire des faits. Dans celle ci les petites particularités qui ne tendent point à constater un grand événement, ou qui n'en offrent point en elles-mêmes un singulier, doivent être négligées par le bon écrivain & par le lecteur sensé. Dans l'histoire naturelle au contraire, il n'est rien qui ne soit important d'observer, par la raison que tout tient à tout dans l'ordre physique. Le reptile le plus vil, le caillou le plus brute, doivent être examinés. Les sciences & les arts sçavent trouver des rapports & des moyens de réunion dans les choses les plus éloignées & les moins faites en apparence pour avoir entr'elles quelque relation. C'est du tombeau du ver à soie que sortent ces étoffes que l'on admire; & cette porcelaine, où brillent les couleurs les plus vives, n'a été

dans ſon origine qu'une argile groſſière. L'aimant n'a été connu longtems que par ſa vertu attractive; on a découvert enfin ſa direction vers le Pôle : peut-être un jour lui trouvera-t-on quelque propriété nouvelle, & ſervira-t-il à la médecine, comme il ſert à la navigation. C'eſt enfin de la préparation des êtres primitifs, de leur décompoſition ou de leur aſſemblage, que notre induſtrie crée dans l'univers de nouvelles eſpèces d'êtres pour nos beſoins ou pour notre commodité. On ne ſçauroit donc avoir trop de reconnoiſſance pour ceux qui s'occupent à nous dreſſer, ſi j'oſe ainſi parler, le catalogue de la nature. Des dangers évités, des ſecours offerts, des plaiſirs indiqués, voilà les fruits que nous recueillons de leurs veilles.

Ces réfléxions nous engagent à faire connoître la deſcription de la Norwège, écrite originairement en Danois par un Prélat de ce royaume, & traduite depuis peu en Anglois. C'eſt d'après cette traduction Angloiſe que nous allons en rendre compte. L'objet eſt très-intéreſſant par lui-même, & l'auteur y joint un autre avantage, celui d'être vrai. Il ſe déclare, dans ſa Préface, ennemi

des fictions; ce n'eſt point par le merveilleux qu'il cherche à étonner le lecteur, & quelque ſurprenans que ſoient les faits qu'il rapporte, on peut y ajouter foi; il les a vûs par lui-même.

Son ouvrage, qui forme deux Parties in-folio dans la verſion Angloiſe, eſt diviſé en chapitres, & les chapitres en ſections. Nous ſuivrons la marche de M. *Pontoppidan*, & nous nous attacherons à ce que ſon livre préſente de plus curieux & de moins connu.

La Norwège eſt ſituée dans la partie ſeptentrionale de l'Europe. Sa latitude s'étend du cinquante-ſeptième degré au ſoixante-onzième; ainſi ſon éloignement du Pôle n'eſt que de neuf degrés. Il n'eſt pas auſſi aiſé de fixer ſa longitude, la largeur de ce royaume diminuant à meſure que ſa longueur s'étend.

Des neiges, des glaces, des arbres auſſi vieux que la terre, couvrant de feuilles mortes les lacs qui baignent leurs racines, voilà le tableau que l'on ſe forme de ce païs; tableau vrai en partie, mais qui ceſſe de l'être, dès qu'on ſe rappelle que cette région eſt peuplée & qu'on y trouve tout ce qui eſt néceſſaire pour la ſubſiſtance des hommes.

Si le ſpectacle qu'offre la Norwège, ainſi que toutes les contrées ſeptentrionales, eſt celui de la nature expirante, l'air en récompenſe y paroîtra chargé de principes vivifiants à quiconque voudra conſidérer la ſanté ferme & la longue vie de ſes habitans. Chaque païs a ſes erreurs populaires, & c'en eſt une dans ces cantons, qu'il y a dans la vallée de *Gulbrand* des perſonnes ſi âgées qu'elles s'ennuyent de vivre, & qu'elles ſe font porter ailleurs eſpérant y mourir plutôt. M. *Pontoppidan* n'aſſure point, avec raiſon, l'exiſtence de ce fait; mais, qu'il exiſte ou non, la créance qu'on a pû lui donner n'en prouve pas moins l'idée qu'on doit avoir de la bonté & de la ſalubrité de l'air dans ces climats.

La chaleur de l'été y eſt vive; mais elle ne dure pas. Elle ſuffit cependant pour faire mûrir les biens de la terre, parce qu'elle agit ſans interruption, les montagnes réfléchiſſant, pendant la nuit, les rayons du ſoleil, qui, dans l'été, n'y quitte preſque point l'horiſon.

Le froid qui, dans l'hyver, eſt exceſſif en Norwège, ne s'y fait pas ſentir

par tout également, & ſa rigueur eſt beaucoup plus grande dans la partie orientale que dans la partie occidentale. Tandis que ſa violence glace d'un côté les eaux fraîches, & tient ſuſpendues les cataractes les plus élevées, les lacs & les bayes ne ſont point gêlés de l'autre côté. C'eſt au voiſinage de la mer que notre auteur attribue le moins d'apreté du froid dans les parties occidentales. Il s'en élève continuellement des vapeurs & des exhalaiſons qui émouſſent & fondent les particules nitreuſes qui viennent du Pôle. Pluſieurs phyſiciens regardent ces particules aigues & imperceptibles comme la cauſe du froid. M. *Pontoppidan* paroît être de leur opinion. Les montagnes contribuent de leur côté à garantir la partie occidentale, en briſant le cours des vents qui regnent à l'orient. Le froid eſt ſi rigoureux dans cette derniere partie, que la fiente des chevaux y rebondit en tombant ſur la terre. Il ſeroit impoſſible de paſſer ces montagnes dans les mois de Janvier & de Février, ſi l'on n'avoit bâti de diſtance en diſtance des eſpèces de *Caravanſeras* où les voyageurs puſſent ſe réchauffer. On ſe couvre ordinaire-

ment le viſage d'un morceau de gaze noire. Elle rompt l'action de l'air, retient la chaleur de la reſpiration, &, ſans empêcher de voir, garantit l'œil de la blancheur éblouiſſante de la neige & des glaces.

On ſe repréſente ordinairement ces païs dans des ténèbres continuelles pendant l'hyver, mais c'eſt ſans fondement. Si les nuits ſont longues en Norwège, elles n'y ſont pas ſombres. Elles ſont éclairées par la neige & par les glaces qui augmentent la clarté de la lune, & par de fréquentes aurores boréales. M. de *Mairan*, dans ſon *Traité phyſique & hiſtorique*, dit que ce phénomène n'eſt point produit par les vapeurs & les exhalaiſons terreſtres, comme le croyent pluſieurs philoſophes, mais par l'atmoſphère du ſoleil ou la lumière zodiacale. L'aurore boréale eſt aux yeux de M. *Pontoppidan* un phénomène électrique; il penſe que ce n'eſt autre choſe que l'électricité permanente de l'éther. Il s'appuye ſur la fameuſe expérience de M. *Havvskbée*: la voici. „ On prend un „ globe de verre, on en pompe l'air, „ on le fait enſuite tourner rapidement

„ ſur ſon axe & dans le moment de ſa „ plus grande viteſſe, on y applique la „ main. On voit paroître auſſi-tôt dans „ l'intérieur du globe une grande lumiè„ re de couleur de pourpre, ſans qu'on „ obſerve ni lumière ni attraction ex„ térieurement. Mais, ſi pendant la ro„ tation on introduit l'air, la lumière „ diſparoît peu à peu dans l'intérieur, & „ paſſe à la ſurface avec attraction ". D'après cette expérience, M. *Pontoppidan* prétend que cette lumière pourprée eſt l'éther; que ce même éther, dans l'aurore boréale, chaſſé & ſéparé par les vapeurs & exhalaiſons qui s'élévent dans l'atmoſphère, & qui font ſur lui l'effet de l'air introduit dans le globe, reſte ainſi viſible juſqu'à ce qu'il ſe ſoit mêlé avec un air ſupérieur; que l'apparition de la flamme électrique dans le globe, dépendant de la rapidité de la rotation, la lumière boréale doit paroître de même particulierement vers les Pôles où le mouvement eſt plus rapide, &c. C'eſt aux phyſiciens à juger du plus ou du moins de probabilité de cette opinion.

M. *Pontoppidan* parle enſuite de la neige. Du côté de *Bergen*, elle ſe fond

aiſément, & il eſt rare qu'on y puiſſe aller en traîneau quinze jours de ſuite. Il n'en eſt pas de même ſur les ſommets des montagnes où elle eſt éternelle & ſi endurcie, que les fers des chevaux n'y laiſſent aucune trace. Les païſans ont pour aller ſur la neige une eſpèce de ſoulier plat, appellé *Travier*, formé de brins de ſaule entrelaſſés. Ils ont encore une ſorte de patins, nommés *Skien*. Ce ſont des planches de chêne minces & étroites, longues de ſix pieds, larges de trois pouces, polies comme une glace, & recourbées ſur le devant. Ils attachent ces patins ſous leurs ſouliers, &, tenant en main un long bâton pointu, dont ils ſe ſervent pour s'arrêter, ils montent & deſcendent les montagnes avec une viteſſe incroyable.

Ce que l'on concevra auſſi difficilement par l'idée qu'on ſe forme de la Norwège, c'eſt qu'il faſſe ſi chaud dans l'été, que les troupeaux ſont obligés de ſe retirer dans des endroits couverts de neige, pour s'y rafraîchir. Lorſqu'il n'y a point de neige aux environs des pâturages, les habitans ſont obligés de bâtir des hangards afin de garantir les animaux de la chaleur qui les rend fou-

gueux au point de ſe précipiter du haut des rochers.

M. *Pontoppidan* finit ce chapitre qui traite de l'air, par le récit de la manière dont ſe forme la trombe de mer. Comme tous les voyageurs ſont pleins de ces deſcriptions, nous n'en parlerons point. Nous paſſons aux chapitres ſuivans.

Le ſol de la Norwège eſt plein de rochers & de chaînes de montagnes. Il y a cependant des plaines fort unies de 6, 8 à 10 milles. D'autres endroits ſont coupés en terraſſes labourées les unes ſur les autres. La direction des montagnes n'eſt point à l'Oüeſt ou à l'Eſt, comme celle des autres montagnes de l'Europe; elles vont, au contraire, comme les *Cordelières*, du Sud au Nord.

On trouve dans ces montagnes beaucoup d'ouvertures & de cavités qui n'offrent rien de particulier, ſi l'on en excepte deux allées ſouterraines qui ſont dans les rochers de *Limur*. Elles ſont formées l'une ſur l'autre, s'étendent fort loin & fourniſſent un baſſin à une rivière qui ſort du rocher. On peut ſuivre cette rivière dans le rocher même

fur la voute fupérieure qui la couvre, & qui fait le fond d'un beau fouterrain de marbre gris.

Le fol de la Norwège eft varié. Dans des endroits c'eft un terre noire, dans d'autres du fable, de la terre glaife, de la craye, du gravier, &c. Parmi les différentes crayes que l'on y trouve, il y en a une noire qui ne le céde point en fineffe à la terre figillée.

Les montagnes & les rochers de Norwège éprouvent quelquefois de terribles commotions fouterraines, que l'auteur appelle *Bergrap*. L'agitation eft fi violente, que des rochers entiers en font renverfés; le fracas avec lequel ils tombent eft épouvantable, & l'on croiroit à l'entendre que l'univers entier va fe diffoudre. Il arriva un de ces *Bergrap* le 8 Janvier 1731. Un promontoire appellé *Hammersfield*, étant miné par l'eau, tomba tout d'un coup tout entier. L'eau fe répandit alors avec une telle force qu'une églife qui étoit à plus d'une demie lieue fut fubmergée; plufieurs maifons furent détruites, & il y périt beaucoup de monde.

Après avoir parlé du fol de la Norwège, M. *Pontoppidan* parle de l'eau,

& d'abord de la mer. La mer du Nord, ou mer Atlantique, baigne toute la côte occidentale de la Norwège. Une lifière de rochers qui s'élevent de quelques toifes au-deffus de l'eau, une quantité innombrable d'écueils & d'ifles bordent ce royaume, & lui fervent de remparts. Aucun païs n'a de meilleurs ports & en auffi grand nombre que la Norwège. Mais comme il peut arriver que les courans ne permettent pas toujours d'y entrer, le Gouvernement a fait attacher aux rochers de grands anneaux de fer auxquels on puiffe amarrer. La mer de Norwège a ordinairement depuis 100 jufqu'à 400 braffes de profondeur. Les bayes qu'elle forme dans les terres font plus profondes, & l'on n'a pû trouver le fond de celle qui eft nommée *Floge*, près de *Drontheim*, quoiqu'on y ait filé jufqu'à 1000 braffes. La mer y eft moins falée que dans les climats plus chauds, & que fous le Pôle du Nord, & eft cependant plus pefante. Son peu de falure vient, felon l'auteur, de ce que les exhalaifons y font moins fortes qu'ailleurs. Il l'attribue encore aux fources d'eau douce qui peuvent fe trouver dans le fond de la mer, & il dit, à ce

fujet, que des pêcheurs lui ont affuré avoir trouvé de l'eau fraîche dans le corps d'un *Scare* *. La quantité de poiffons huileux dont cette mer eft remplie, la rend graffe au point d'en être prefque inflammable. Le flux n'y eft point confidérable, & la plus haute marée n'y eft que de huit pieds.

On trouve dans cette mer plufieurs tournants & courants d'eau, defquels le plus confidérable eft le *Maeleftrom* fur les côtes du Nordland. Entre l'Ifle de *Loefoden* & celle de *Veroen*, eft un efpace d'environ un mille, & le courant qui fe trouve dans cette étendue eft ce qu'on appelle le *Maeleftrom*. Quand il y a reflux, le courant fe précipite avec violence fur *Loefoden*, & pendant le flux il retourne à la mer avec la même impétuofité. Il n'y a point de cataractes dont le bruit égale fon mugiffement, qui fe fait entendre à plufieurs milles. Toutes les vingt-quatre heures cette horrible agitation fe calme pendant l'efpace d'une heure. Quand elle eft

* C'eft le nom d'un poiffon qui s'arrête, dit-on, entre les rochers pour dormir, & qui paît l'herbe & la mouffe de mer. On le compte entre les poiffons ruminans.

dans fa grande violence, on doit fe garder d'approcher de ce gouffre de plus d'un mille de diftance. Alors les plus groffes baleines y font entraînées par le courant; leur force devient inutile, elles font précipitées au fond du gouffre, où le tournoyement de l'eau les brife & les déchire.

L'eau douce eft très-bonne en Norwège, & contribue à la conftitution robufte des habitans. Elle n'eft cependant pas pure, &, fi l'on en fait tomber quelques gouttes fur un plat, elle laiffe des taches blanches, brunes ou jaunes. Les eaux minérales que l'on trouve en grande quantité, font chargées de parties ferrugineufes. On leur attribue la vertu de pétrifier; mais M. *Pontoppidan* ne paroît point porté à le croire.

Il y a beaucoup de lacs en Norwège, & plufieurs rivières, dont aucune n'eft navigable à caufe des fréquentes cataractes dont leur cours eft interrompu.

La Norwège eft peu propre au labourage. M. *Pontoppidan* croit que les terres cultivées ne font que la huitiéme partie. Mais auffi les terreins où la culture peut avoir lieu, font très-fertiles. Les Norwégiens ont peu de froment de leur crû,

& les grains dont ils recueillent le plus sont le seigle, l'avoine, & l'orge. Ils se servent de ce dernier grain pour faire de la bière.

L'agriculture s'est bien perfectionnée dans ce païs depuis 40 ans. La partie du jardinage y a été longtems négligée, & l'on tiroit les légumes de Hollande & d'Angleterre. Depuis que l'on a appris à cultiver les jardins, il n'y a aucune des plantes potagères qui ne s'y trouve. Il y a des fleurs en Norwége, & il est assez ordinaire d'y voir de très-belles roses. Voici les noms & les effets de quelques plantes venimeuses que produit la Norwége. le *Selsnape*, sorte de cigue mortelle aux hommes & aux animaux, excepté aux cochons auxquels elle est salutaire : le *Turgras* ; son effet est d'amollir les os des bêtes, surtout des bœufs & des vaches, auxquelles il est à remarquer que cette plante ne nuit point quand elles sont pleines ; le seul remède est de leur donner des os de bœuf seché & pulverisé : l'*Iglegras*, qui ressemble à l'anemone, pernicieuse aux moutons & aux chévres auxquels elle cause une contraction de nerfs qui leur fait tourner la tête : le *Tourgras* rend

triste & abbat le cheval le plus courageux ; le *Torboe*, qui ressemble à la rue, tue les chevaux, mais ne fait aucun mal aux animaux qui ruminent.

On ne peut songer sans étonnement à l'immensité des forêts que contient la Norwége. Elle devroit être épuisée de bois, vû la quantité qu'elle en fournit aux étrangers depuis tant de siécles, & qu'elle consume elle-même, pour les mâts, les poutres, les planches, qui sortent annuellement pour les vaisseaux qu'on y construit, les chemins au travers des marais, les digues, les maisons, les forges, les mines, &c. Cependant, malgré cette consommation, & les montagnes, & les rochers les plus arides, tout est couvert de bois.

M. *Pontoppidan* donne le catalogue des différens arbres de Norwége. Parmi ces arbres sont le bouleau & le sapin dont nous allons parler. Le bouleau fournit presque tout le bois que l'on brûle. Son écorce extérieure sert aux paysans à couvrir les toîts de leurs maisons. Son écorce intérieure sert à tanner les peaux, & à faire des filets & des voiles pour des barques. Cet arbre rend au printemps une grande quantité

d'eau dont les propriétés sont admirables. C'est un préservatif & une espece de remède, pour le scorbut, la goute, la douleur néphrétique, la pierre, & pour toutes les autres maladies chroniques occasionnées par un principe tartreux. Les boutons du bouleau distillés avec cette eau, dans le tems qu'ils ont tout leur suc, donnent une liqueur laiteuse, dont le sédiment, séparé selon les principes de l'art, a la couleur, l'odeur, le goût & les propriétés du baume de la Mecque.

Le sapin rouge est fort commun & fort estimé. Le profit que l'on en retire, est considérable. Un arbre propre à faire un mât, coûte depuis 60 jusqu'à 120 écus sur pied, & autant pour être rendu au port de mer. Il y a des maisons de sapin de 3 à 400 ans ; cette longue durée vient du bitume dont le sapin est impregné. On tire encore de cet arbre du goudron qui doit être préféré à tout autre.

Le grès ou la pierre de rocher est fort commun en Norwége. On y en trouve des rochers entiers près de *Gloppen* en *Nordfiord*, où la pierre, déja fendue, forme des morceaux cubes de 2 à

3 pieds, & exige peu de main-d'œuvre. Ces carrières d'ailleurs étant voisines d'une baye, on en pourroit sans dépense charger des milliers de vaisseaux. Le marbre n'est pas moins commun. Presque toutes les montagnes en sont composées, & l'on pourroit ainsi avancer que la source en est en quelque façon inépuisable. La nature de ce marbre est d'être dur, compact & d'un grain très-fin. Il y en a de toutes les espèces, du blanc, du noir, du noir avec des points & des veines, bleues & blanches, rouges & blanches, vertes & rouges, brunes, bleu-clair, grises, jaunes, &c. La *pierre d'aimant* y est en si grande quantité qu'on l'envoye par tonneaux hors du païs. Ce n'est qu'en Norwège & en Suéde que l'on trouve la *pierre du cochon*, ainsi appellée parce qu'elle guérit une certaine maladie des cochons. Cette pierre, autrement nommée *lapis fœtidus*, rend une puanteur affreuse, quand on la frotte. Elle est brune, luisante & paroît être une espèce de vitrification dans la composition de laquelle il entre beaucoup de souffre. Il y a encore en Norwège un rocher d'amiante ou d'asbeste, sorte de ma-

tière incombustible. La préparation en est simple. On le macére d'abord dans l'eau; on le bat ensuite pour l'avoir en filamens; on en dégage les parties terrestres par une rinçure dans l'eau claire répétée sept à huit fois; on le fait sécher sur un tamis, & on le file enfin comme du lin, ayant soin de s'humecter les doigts d'huile, afin qu'il soit plus souple & plus liant. Les grenats, les ametistes, les calcédoines, les agathes, les jaspes, les pierres de foudre, les œtites ou pierres d'aigle, se trouvent encore en Norwège. En 1720 on présenta à Frideric Roi de Dannemark une tasse à thé faite d'un seul morceau de jaspe. Il y a près de *Havenger* une espèce de pierre, dont la blancheur surpasse celle de la céruse. Les Hollandois en ont transporté une quantité prodigieuse à Amsterdam.

On ne connoît point jusqu'à présent en Norwége de mines d'or qui soient fixes. Il y en a plusieurs d'argent où il se trouve des morceaux de ce métal d'une grandeur extraordinaire. On en conserve un dans le cabinet du Roi de Dannemarck du poids de 1120 marcs. On tire des pièces entières de pur

argent des mines de *Konysherg*. La profondeur perpendiculaire d'une de mines est de cent-trente toises; on y entretient quatre ou cinq cens mineurs. Quoique ces mines soient sans suite, elles fournissent beaucoup, & il n'y a peut-être que celles du Potosi qui rendent davantage. Les mines de cuivre sont les plus nombreuses. Celle de *Roraas* est la plus ancienne & la plus riche. Trois des fourneaux qui y sont distribués ont rendu en onze années 40944 quintaux de cuivre. L'Auteur compte dix-sept mines de fer, desquelles il y en a une près de *Skeen*, qui a été poussée jusqu'au dessous d'un grand lac d'eau, l'espace d'un quart de mille. On n'a point encore trouvé d'étain, d'arsenic, de vif-argent, ni de carmin. Pour le plomb, on en tire de plusieurs mines, & le souffre se rencontre en grande abondance, ainsi que le vitriol, l'alun & l'ochre. M. *Pontoppidan* soupçonne qu'on pourroit y trouver de l'azur, si on le cherchoit bien. On a trouvé du côté de *Wardehuus* un fossile du plus beau bleu celeste. Toutes ces mines, excepté celle d'*Ardaal* qui est au Roi, appartiennent à des particuliers qui lui en payent le dixième.

Les habitans se servent pour teindre leurs habillemens d'un limon noir luisant, qui se dissout sous le pinceau, & on en tire un autre du fond d'un petit ruisseau près d'*Aalgaard*, qui est fin & blanc, & qui a toutes les propriétés de la terre sigillée. On trouvoit autrefois en ce païs une *terre anti-scorbutique* que M. *Pontoppidan* n'a pu découvrir; il paroît craindre qu'elle ne soit perdue.

Les animaux & les différentes coutumes de la Norwège font l'objet de la seconde Partie de cet ouvrage, & nous fourniront la matière d'une seconde analyse intéressante. Ce livre, aussi utile qu'agréable, doit être d'autant mieux reçu du public, qu'il offre une variété infinie de productions animées & inanimées, dont la nature a favorisé la Norwège, & que d'ailleurs ce païs est rarement visité par les étrangers: ce qui fait qu'on le connoît moins que les autres, & que la description de M. *Pontoppidan* a pour nous le piquant de la nouveauté.



TCHAO CHI COU ELL; c'est-à-dire, *LE PETIT ORPHELIN DE LA MAISON DE TCHAO: Tragédie Chinoise.*

SI je ne craignois que le parallèle ne parût trop fastueux & trop ridicule, j'oserois me comparer à un ministre chargé des affaires de sa cour auprès d'une autre Puissance. Il doit veiller aux intérêts de sa nation, saisir tout ce qui peut contribuer à sa gloire ou à son avantage, défendre ses droits, ses privilèges, &c. On m'a confié, si je puis me permettre cette noble expression, le département de la littérature étrangère. Je regarde comme un de mes premiers devoirs de faire honneur aux régions quelconques de ce qui nous vient d'elles, & de réclamer ce qui leur appartient.

On joue actuellement avec succès sur notre théâtre une tragédie nouvelle de M. *de Voltaire*, intitulée: *l'Orphelin de la Chine*. Cet illustre écrivain ne sçauroit trop nous enrichir de son esprit & de celui des autres contrées. Il imite

nos voisins & les peuples les plus éloignés comme les fameux auteurs du dernier siècle imitoient les anciens : & c'est ainsi que les copies deviennent des originaux. Il est évident que l'*Orphelin de la Chine* est tiré d'une pièce Chinoise presque du même nom. Mais celle-ci n'est, en quelque sorte, qu'une matiére première ; c'est de la soie crue qu'une main industrieuse met en œuvre, & qui travaillée produit les plus belles étoffes. La tragédie Chinoise, exactement traduite par le P. *de Prémare*, Jésuite, n'est pas le plus petit ornement de la grande *Description de l'Empire de la Chine*, en quatre volumes *in-folio* : livre de bibliothèque assez rare dans les cabinets des particuliers, & qui, par cette raison, est moins lû, moins connu qu'il ne mérite de l'être. Je me flatte que le public me sçaura gré de lui donner, dans les circonstances présentes, l'extrait de cette pièce. On ne me prêtera pas, je l'espère, la basse & vaine manie de flétrir les lauriers de M. *de Voltaire*. Si je rapportois tout ce que *Racine* a sçu emprunter habilement des Grecs, pourroit-on me soupçonner de vouloir rabaisser ce grand poëte ? Je

n'ai d'autre but que de justifier l'idée que j'ai donnée dans mon *Avertissement* du théâtre des Chinois, que de leur restituer le fond intéressant de cette tragédie, que d'apprendre aux jeunes gens comment il faut profiter des ouvrages d'autrui, & que de montrer que M. *de Voltaire* auroit pû faire une imitation plus exacte encore, & peut-être plus heureuse.

On ne s'attend pas sans doute à trouver dans la pièce Chinoise nos règles de théâtre rigoureusement pratiquées. Il n'y a ni unité de temps, ni unité de lieu ; mais, après les premières scènes, l'unité d'action, l'unité d'intérêt, la plus importante, si je ne me trompe, des trois unités, m'y paroît observée. Un tyran cruel, appellé *Tou Ngan Cou*, a obligé son ennemi *Tchao Tun*, de prendre la fuite, & a fait périr toute sa famille au nombre de trois cens personnes. Un seul enfant au berceau, petit-fils de *Tchao-Tun*, échappe à sa barbarie. La princesse sa mère sçait que *Tou-Ngan-Cou* le fait chercher pour l'immoler à sa rage ; elle le prend dans ses bras, & le confie à un sage Lettré, à un tendre parent, à un ami fidèle, au

brave *Tching-yng*. Après avoir remis en des mains aussi sûres ce précieux dépôt, qu'elle recommande avec la tendresse la plus vive & la plus pathétique, elle se tue, & prévient ainsi la fureur du tyran. Le prince son époux, condamné à la mort, s'étoit poignardé quelque temps auparavant. Cependant *Tou-Ngan-cou*, qui croyoit se saisir aisément de *l'Orphelin*, & qui apprend qu'on l'a sauvé, ordonne que tous les enfans au dessous de six mois soient apportés dans son palais. Son projet est de les percer tous de trois coups de poignard, persuadé que *l'Orphelin* sera du nombre.

Le généreux *Tching-yng* ne sçait où cacher son tendre pupille, son maître, son trésor. Enfin il songe à un respectable vieillard, ancien ami de *Tchao-Tun*, qui avoit quitté la cour, & qui vivoit tranquillement à la campagne. *Kong-Lun* est son nom. *Tching-yng* va le trouver, & le pressentir sur les malheurs de la Maison de *Tchao*. *Kong-Lun* en est instruit en partie ; il en gémit, & laisse échapper des imprécations contre *Tou-Ngan-Cou*. *Tchin-yng* le voyant si favorablement disposé, lui révèle son

grand secret. Cette scène me paroît admirable : qu'on en juge.

TCHING-YNG.

Seigneur, puisque vous sçavez tout ce qui s'est passé, je n'en parlerai point : mais je vous dirai ce que vous ignorez peut-être. La princesse, prisonnière dans son palais, a mis au monde un fils qu'elle a nommé l'*Orphelin de la Maison de Tchao*. Tout ce que je crains, c'est que *Tou-Ngan-Cou* ne vienne à le découvrir ; s'il tombe une fois entre ses mains, il le fera mourir cruellement, & la Maison *de Tchao* sera totalement éteinte.

KONG-LUN.

Quelqu'un a-t-il sauvé cet *Orphelin* ? Où est-il ?

TCHING-YNG.

Seigneur, vous faites paroître tant de compassion pour toute cette famille que je ne puis vous rien cacher. La princesse, avant sa mort, m'a confié son

fils, & m'a recommandé d'en avoir ſoin, juſqu'à ce qu'il puiſſe ſe venger de l'ennemi de ſa Maiſon. J'ai pris la fuite avec le petit *Orphelin*, & je n'ai point trouvé de plus sûre retraite que de l'apporter chez vous. Je ſçais, Seigneur, que vous étiez intime ami de *Tchao-Tun*; je ne doute point que vous n'ayez pitié de ſon infortuné petit-fils, & que vous ne lui ſauviez la vie.

KONG-LUN.

Où avez-vous laiſſé ce cher enfant?

TCHING-YNG.

Ici près, ſous des bananiers.

KONG-LUN.

Ne l'épouvantez point; allez le prendre & me l'apportez.

TCHING-YNG.

Béni ſoit le ciel & la terre! *Il ſort, & va chercher l'enfant.*

KONG-LUN.

Malheureux enfant! Voilà donc tout l'appui de la Maiſon *de Tchao*!

TCHING-YNG *de retour.*

Seigneur, le voici. Mais j'ai oublié de vous dire que *Tou-Ngan-Cou* voyant que l'*Orphelin* lui étoit échappé, veut faire mourir tous les enfans à peu près de ſon âge. En cachant l'*Orphelin* chez vous, je m'acquitte de toutes les obligations que j'ai à ſon père & à ſa mère, & je ſauve la vie à tous les petits innocens du royaume. Je ſuis dans ma quarante-cinquiéme année; j'ai un fils de l'âge de notre cher *Orphelin*; je le ferai paſſer pour le petit *Tchao*; vous irez en donner avis à *Tou Ngan-Cou*, & vous m'accuſerez d'avoir chez-moi l'*Orphelin* qu'il fait chercher. Nous mourrons, moi & mon fils; & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de venger ſes parens. Que penſez-vous de ce deſſein? Ne l'approuvez-vous pas?

KONG-LUN.

Quel âge dites-vous que vous avez?

TCHING-YNG.

Quarante-cinq ans.

KONG-LUN.

Il faut au moins vingt ans pour que cet *Orphelin* puiſſe venger ſa famille. Vous aurez alors ſoixante-cinq ans, & moi j'en aurois quatre-vingt-dix. Puis-je eſpérer de parvenir à cet âge, & quand j'y parviendrois, pourrois-je être de quelque ſecours à ce cher enfant? O *Tching-Yng*, écoutez-moi. Vous voulez ſacrifier votre fils; apportez le moi ici; allez m'accuſer à *Tou-Ngan Cou*; dites-lui que c'eſt moi qui recèle l'*Orphelin*. *Tou-Ngan-Cou* viendra avec des troupes inveſtir ma maiſon; je mourrai avec votre fils, & vous éleverez l'*Orphelin de Tchao*. Ce deſſein eſt encore plus ſûr que le vôtre. Qu'en dites-vous?

TCHING-YNG.

Ah, Seigneur, il vous en coûteroit trop cher: donnons plutôt les habits de l'*Orphelin* à mon fils; allez me déférer au tyran; encore un coup, & moi & mon fils nous mourrons enſemble.

KONG-LUN.

Ce que j'ai dit, *Tching-Yng*, eſt une choſe réſolue; ne ſongez pas à vous y oppoſer.

Après s'être diſputé quelque tems la gloire de mourir, *Tching-Yng* ſe rend enfin aux fermes volontés de *Kong-Lun*. Quel effet n'auroit pas produit ſur notre théâtre ce combat de générosité, manié par M. *de Voltaire*! Quelle grandeur d'ame! Quelle élévation de ſentimens! Quel attachement pour leur maître & leur ami dans ces deux perſonnages! L'un conſent à mourir, & l'autre à ſacrifier ſon fils, ce qui ſans doute eſt un plus grand effort que de mourir ſoi-même. Mais ſur tout (& c'eſt ce que le lecteur ne manquera pas de remarquer) quel noble ſang-froid

de magnanimité dans cette simple interrogation : *Quel âge dites-vous que vous avez*, & dans le calcul que fait *Kong-Lun* !

TCHING-YNG.

Si vous sauvez l'*Orphelin*, vous obtiendrez une gloire immortelle. Mais, Seigneur, si *Tou-Ngan-Cou* vous fait arrêter, le moyen que vous souteniez les interrogatoires, & que vous souffriez les tortures ; mon nom vous échappera peut-être ; nous serons mis à mort, mon fils & moi ; j'aurai donc le regret de voir que l'héritier de *Tchao* n'en mourra pas moins, & que c'est moi qui vous aurai plongé infructueusement dans le précipice.

KONG-LUN.

Tchinh-Yng, ne craignez rien, quoiqu'il arrive ; je ne me dédirai jamais ; allez, prenez soin de l'*Orphelin*. Pour un vieillard comme moi, qu'il meure, c'est peu de chose.

TCHING-YNG.

Puisque votre parti est pris, il n'y a pas de tems à perdre ; allons vîte pren-

dre mon fils, & le mettons dans ce village ; c'est avec une joye mêlée de douleur que je mets mon fils à la place de l'*Orphelin* ; c'est pour moi un devoir, une justice. Mais quelle perte que celle du vertueux *Kong-Lun* !

Telle est la fin du second acte ou de la seconde partie ; car les Chinois divisent leurs piéces en six parties. La première n'est que le prologue ou l'exposition du sujet ; elle est fort courte. Les cinq autres sont ce que nous appellons nos cinq actes. Au commencement du troisième, *Tching-Yng* apprend au spectateur qu'il a porté son fils à *Kong Lun* ; qu'il a mis l'*Orphelin* en sûreté, & qu'il vient accuser *Kong-Lun*. Il demande à un soldat à parler à *Tou-Ngan-Cou*, dont il n'est point connu ; & pour obtenir audience, il fait dire qu'il apporte des nouvelles de l'*Orphelin de Tchao*. Le tyran paroît.

TOU-NGAN-COU.

Où dis-tu que tu as vû l'*Orphelin de Tchao* ?

TCHING-YNG.

Dans le village *Tai-Ping* ; & c'est le vieux *Kong-Lun* qui le tient caché chez lui.

TOU-NGAN-COU.

Comment as-tu pû sçavoir cela ?

TCHING-YNG.

Kong-Lun est de ma connoissance ; j'allai hier chez lui, & je vis par hazard, dans la chambre où il couche, un enfant sur un riche tapis ; je dis alors en moi-même : *Kong-Lun* a plus de soixante-dix ans ; il n'a ni fils, ni fille. Je lui découvris ma pensée : cet enfant, lui dis-je, ne seroit-il point l'*Orphelin* qu'on cherche tant ? Je m'apperçus que le vieillard changea de couleur, & qu'il ne put rien répondre : d'où j'ai conclu, Seigneur, que l'enfant, dont vous êtes en peine, est chez le vieux *Kong-Lun*.

TOU-NGAN-COU.

Va, malheureux, crois-tu pouvoir me tromper ? Tu n'as eu jusqu'ici aucune haine contre *Kong-Lun* ; par quel motif viens-tu l'accuser d'un si grand crime ? Est-ce par affection pour moi ? Si tu me dis la vérité, ne crains rien ; mais si tu la trahis, la mort sera le prix de ton imposture.

TCHING-YNG.

Retenez, Seigneur, votre colère un moment, & daignez m'écouter. Il est vrai que je n'ai aucun sujet d'en vouloir à *Kong-Lun*. Mais quand j'ai sçû que vous ordonniez qu'on vous apportât tous les enfans du royaume pour les faire mourir, alors, dans la vûe de sauver, d'une part, la vie à tant d'innocens, &, d'une autre, me voyant à l'âge de quarante cinq ans, & ayant eu depuis un mois un fils, il auroit fallu vous l'offrir, Seigneur, & je serois demeuré sans héritier. Mais l'*Orphelin de Tchao* une fois découvert, les enfans de tout le royaume ne seront point égorgés, & mon fils, mon fils unique n'a rien à craindre. Voilà pourquoi j'ai crû devoir accuser le vieillard *Kong-Lun*

TOU-NGAN-COU.

Je crois que tu as raison ; oui, je me rapelle en effet que le vieux *Kong-Lun* étoit ami de *Thao-Tun* ; il n'en faut pas davantage ; il aura voulu sauver l'*Orphelin*. Qu'une troupe de soldats d'élite soit prête à marcher dès ce moment ; je veux aller avec cet hom-

me au village Tai Ping, & me saisir du vieux *Kong-Lun*.

Le tyran se rend en effet avec des troupes à ce village. Il fait entourer la maison de *Kong Lun*, & donne ordre qu'on le lui amène. Le généreux vieillard paroît devant lui. Il affecte la surprise, l'inquiétude & la crainte; il nie qu'il ait dans sa maison le malheureux *Orphelin* : tout cela pour que le tyran soit persuadé dans la suite qu'il a immolé la véritable victime. T*ching-Yng* accuse avec fermeté *Kong-Lun*, devant lui-même. T*ou-Ngan-Cou* lui fait souffrir les plus cruels tourmens; enfin la douleur lui fait avouer qu'il a chez lui le reste infortuné de la maison de T*chao*. Le tyran se le fait apporter, & lui enfonce par trois fois le poignard dans le cœur. Quel spectacle horrible pour T*ching-Yng*! Il est saisi de douleur, il détourne ses yeux paternels, & cache ses larmes. *Kong-Lun* indigné parle ainsi au tyran : « O le plus scélérat de tous les » hommes, T*ou-Ngan-Cou*, prend garde » à toi. Songe, impie, qu'il y a sur ta » tête un ciel qui voit tous tes crimes » & qui ne te les pardonnera jamais. » Pour moi, je n'ai nul regret à la vie. » *Il se tue.*

T*ou-Ngan-Cou* témoigne sa reconnoissance à T*ching-Yng*. « Venez, lui-» dit-il, demeurer dans mon palais; » vous y serez traité honorablement; » vous y éleverez votre fils; quand il » sera parvenu à l'âge de raison, vous » lui apprendrez les lettres, & vous me » le donnerez pour que je lui apprenne » la guerre; j'ai près de cinquante ans; » je suis sans héritier; j'adopte votre fils. T*ching-Yng* accepte cette offre, & tout le monde doit sentir l'intérêt qui résulte de cet incident si naturel & si heureusement imaginé. L'*Orphelin* est élevé dans le palais du cruel oppresseur de sa famille. Il se croit fils de T*ching-Yng*, qui lui a donné le nom de T*ching-Poei*; il adore la main bienfaisante de T*ou-Ngan-Cou*. On trouve précisément ici le défaut que notre Satyrique reproche avec tant de raison à *Lopez de Véga*, fameux poëte Espagnol. *Despréaux* avoit en vûe une de ses piéces, dont il dit que le héros,

Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

L'*Orphelin* Chinois est au berceau dans les trois premiers actes; il a vingt ans au commencement du qua-

triéme. Je conçois que des peuples très-sensés se prêtent à ce manque de vraisemblance en le sentant; nous passons des choses bien plus absurdes à notre Opéra.

Le tems est donc arrivé de dévoiler à T*ching-Poei* sa naissance, les malheurs de sa triste famille, & ses propres infortunes. T*ching-Yng* s'y prend, selon moi, de la manière la plus adroite, & la plus propre à tenir le spectateur en suspens. Il a peint toute l'histoire de la Maison *de* T*chao* sur un grand rouleau de papier; il y a représenté toutes les malheureuses victimes de la fureur de T*ou-Ngan-Cou*. Il laisse comme par oubli ce rouleau dans sa bibliothéque où il sçait que le jeune homme doit se rendre incessamment. Il y vient en effet; il trouve ce papier; il le déploye; son œil est étonné, attendri à la vûe de tous ces tableaux d'horreur & de barbarie. Il y voit un homme qui de sang froid ordonne tous ces assassinats. Il est indigné contre ce monstre, & il voudroit en purger la terre. T*chin-yng*, sans être vû, examine attentivement l'impression que font sur son jeune maître ces sanglantes peintures. Quand il le voit

ému, il s'avance. T*ching-Poei* lui demande l'explication de ce rouleau. T*ching-Yng* entre alors dans le détail des malheurs de la Maison *de* T*chao*; il lui raconte la fuite de son grand-père, le meurtre de son père, de sa mère, de tous les siens, les dangers où l'*Orphelin* lui-même a été exposé, la manière dont on l'a sauvé, la générosité du citoyen qui a sacrifié son fils, celle du vieux *Kong Lun*, &c. T*ching-Poei* écoute cet affreux récit avec la compassion qu'inspire l'humanité; mais il ne soupçonne pas qu'il doit y prendre un intérêt particulier. T*ching-Yng* lui nomme la Maison *de* T*chao* & tous ses parens, dont il n'a garde de se croire issu; mais il ne lui nomme pas le cruel ennemi de cette Maison & l'auteur de sa ruine. Il le désigne sous le titre de l'*habillé de rouge*, parcequ'il est peint dans le rouleau avec un habit couleur de sang. T*ching Yng* termine sa touchante narration par ces paroles : « Il y a maintenant vingt années » que tout cela est arrivé, & l'*Orphelin* » *de la Maison de Tchao* doit avoir pré-» sentement vingt ans; il ne songe pas » à venger son père & sa mère : à quoi » songe t-il donc? Il est bien fait de sa

» personne ; sa taille est de plus de cinq » pieds ; il sçait les lettres ; il est très-» habile dans le métier des armes. Son » grand-père qu'est-il devenu ? Toute » sa Maison a été impitoyablement » massacrée ; son père s'est poignardé ; » sa mère s'est étranglée , & jusqu'ici » il ne s'est pas encore vengé ! C'est bien » à tort qu'il passe dans le monde pour » un homme de cœur.

TCHING-POEI.

Mon père, il y a un temps infini que vous me parlez ; il me semble que je rêve , & je ne comprends rien à ce que vous me dites.

TCHING-YNG.

Puisque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clairement. Le cruel *habillé de rouge* , c'est *Tou-Ngan Cou* ; *Tchao-Tun* , c'est votre grand père ; *Tchao-So* , c'est votre père ; la princesse, c'est votre mère ; je suis *Tchin-Yng* , & vous êtes l'*Orphelin de la Maison de Tchao*.

TCHING-POEI.

Quoi, je suis *l'Orphelin de la Maison de Tchao !* Ah, vous me faites mourir de

douleur & de colère ! (*il tombe presque evanoui dans un fauteuil.*)

TCHING-YNG.

Mon jeune maître, revenez à vous.

TCHING-POEI.

Hélas, vous me faites mourir !... Mon père, asseyez-vous dans ce fauteuil, & souffrez que je vous salue. (*Il le salue**).

TCHING-YNG.

J'ai relevé aujourd'hui la Maison de *Tchao* ; mais, hélas, j'ai perdu la mienne ; j'ai arraché la seule racine qui lui restoit, (*il pleure.*)

TCHING-POEI.

Oui, je le jure, je me vengerai du traître *Tou-Ngan-Cou*.

TCHING-YNG.

Ne faites pas tant de bruit, de peur que *Tou-Ngan-Cou* ne vous entende.

* Coutume Chinoise ; c'est sans doute la marque de respect d'un fils envers son père, de reconnoissance envers un bienfaiteur.

TCHING-POEI.

J'y mourrai, ou il périra le traître. Mon père , ne vous inquiétez pas ; reposez-vous sur moi de ma vengeance.

En effet, il se saisit de la personne du tyran, il le fait enchaîner ; on le mène au supplice ; il est coupé tout vif en trois mille morceaux , & cela très lentement, pour faire durer ses souffrances : quand il n'a plus ni peau ni chair, on lui tranche la tête.

Tching-Poei s'applaudit d'avoir vengé sa Maison ; il embrasse *Tching-Yng* ; il le comble de biens & d'honneurs ; il donne ordre enfin qu'on élève à *Kong-Lun* un magnifique tombeau.

Tel est le dénoûment de cette tragédie pleine de beautés. On voit que l'intérêt n'est point divisé , & qu'il augmente de scène en scène. Le poëte Chinois n'a point fait paroître la femme de *Tching-Yng* , pour s'opposer à sa grandeur d'ame, pour occasionner par ses allarmes & par ses cris un autre sujet de tragédie, ni pour que le tyran en devienne amoureux, ou se rappelle une vieille flamme romanesque ; troisiéme incident qui auroit fait perdre de

vûe l'objet principal. La pièce marche avec rapidité. Le sacrifice du fils de *Tching-Yng* est réel, & je ne sçais si cela n'est pas aussi beau, aussi sublime que toute autre fiction. Il faut avouer cependant que le personnage de la femme dans la tragédie de M. *de Voltaire* produit un grand effet & par lui-même, & par la force & la vérité de l'actrice. Il n'y a pas non plus dans la pièce Chinoise des maximes politiques, de brillantes tirades qui amusent l'esprit, & qui retardent l'action. Mais il y a des sentimens heroïques , de grands mouvemens. La terreur & la pitié, ces deux puissans ressorts de la tragédie , y sont portés aussi loin qu'elles peuvent aller. C'est peut-être un faux enthousiasme qui me saisit ; mais j'avoue que cette pièce me donne une grande idée du génie dramatique des Chinois. Elle m'a plus d'une fois attendri jusqu'aux larmes, en la lisant. Que seroit ce donc si elle étoit animée du jeu pathétique & touchant d'un *Sarrazin* dans le rôle de *Tchin-Yng !*

Je me crois encore obligé de revendiquer pour les Anglois le dénoûment de la tragédie de M. *de Voltaire*. Il est le même à peu près que celui de *Busiris*,

tragédie de M. *Young*, traduite dans le septiéme tome du *Théâtre Anglois de M. de la Place. Mandane* donne un poignard à *Memnon* son amant, & le conjure de lui ôter la vie. *Memnon* lui dit :

Tu réclames l'amour, & tu veux que ma main
Te prouve ma tendresse, en te perçant le sein !

MANDANE.

. . . .
Livre Mandane aux fers d'un implacable maître;
Meurs seul. . . . J'entens du bruit; ses gardes vont paroître.
Adieu, cruel ! . . .

MEMNON.

Attens . . . Tu le veux !

MANDANE.

Tu le dois.

MEMNON.

Mandane, embrassons-nous pour la dernière fois.
Soleil, cache tes feux ! . . .

(*Il lève le bras pour la frapper; il ne peut se déterminer.*)

Ce poignard ainsi suspendu produit un bel effet dans les deux tragédies.

TABLE

DES ARTICLES.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce 27 Août 1755.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

PAR M. FRÉRON,
Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

OCTOBRE, 1755.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.
Et chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.
MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



BARBAROSSA, A TRAGEDY, *performed at the Theatre-Royal in Drury-Lane.*

BARBEROUSSE, TRAGÉDIE, *jouée sur le Théâtre-Royal de Drury-Lane.*

LE théatre du célèbre *Garrick* à Londres, non moins fertile que le nôtre en nouveautés de tout genre, a vu paroître dans le courant de l'année dernière deux tragédies, dont le public a reçu l'une avec plaisir, & l'autre avec une espèce de transport.

Les clameurs des galeries, le bruit aigu des sifflets, si la pièce n'est pas du goût général, l'affluence & la fureur des critiques, les décisions si redoutées du Caffé de *Bedford* rival de celui de *Procope*, rien ne rebute les auteurs qui dans cette ville immense, où regnent

également le Commerce & la Litterature, forment un peuple très-nombreux. D'où leur vient cette hardiesse ? Le vers blanc & les autres licences du théâtre Anglois rendroient-ils le style plus aisé, la Drame moins difficile à conduire ? Auroit on pour juge un parterre plus indulgent, moins éclairé; ou les émolumens considérables que ces messieurs retirent des comédiens & du libraire seroient-ils une amorce pour des esprits libres, qui se piquent sans cesse d'une façon d'agir noble & desintereffée ?

Sans entrer dans ces discussions, nous revenons aux deux tragédies, *Créuse* dont on a parlé dans le JOURNAL de Mars, & *Barberousse* dont nous allons donner l'extrait.

Voici d'abord la traduction du *Prologue* & de l'*Epilogue*, parties inséparables, & dès lors necessaires de tout Drame Anglois. Ces hors-d'œuvres ne suivent point la règle ordinaire, & ne regardent la pièce que très-imparfaitement. Ce sont deux morceaux de satyre analogues aux ridicules du tems. M. *Garrick* nous apprend qu'il les a composés très-vîte, & par pure amitié pour l'auteur. Il a prononcé le premier

dans le caractère d'un garçon de campagne en condition à Londres. Le second a été débité par M. *Woodward* (a) sous l'habit d'un petit-maître. Nous les rangeons ici à la suite l'un de l'autre, pour que l'on puisse voir d'un coup d'œil le raport qu'ils ont entr'eux.

PROLOGUE.

Le valet de l'auteur entre d'un air niais, & s'adresse au parterre.

Mon maître, mon maître! ..... Mon maître ne seroit-il point parmi vous, je vous prie ? Plaît-il ? Répondez donc: c'est mon maître, da (b), qui a composé la belle pièce que vous allez voir. Ces messieurs les acteurs sont là qui font un tapage .... Il leur faut, disent-ils, un Pro .... un Prologue. Je ne sçais trop ce que c'est. Regardez bien : il faut qu'il soit là, quand je vous le dis, un petit homme maigre & pâle ....

(a) Excellent acteur pour les rôles de charge.
(b) Les expressions villageoises de l'original conviennent au caractère de celui qu'on fait parler. Il a paru inutile, impossible même, de s'y conformer en tout dans la traduction.

cherchez autour de vous. Eh, mon maître, de grace, paroissez, ou, ma fine, tout s'en va à vau-l'eau. Appellez monsieur. . . . . . La peste! Je ne dois pas dire son nom.

Bon dieu! quelle foule j'apperçois! quel bourdonnement! quel tumulte! De beaux messieurs, de belles dames depuis le haut jusqu'en bas! Je vous resterois ici deux jours tout pétri d'étonnement. Je n'ai jamais vû d'église si pleine depuis que je suis au monde. Votre serviteur, messieurs. Qu'avez-vous donc à rire? Vous ne me prenez pas pour quelqu'un de la comédie, je gage: vous auriez conscience de vous gausser d'un pauvre & honnête garçon de campagne. Voulez-vous que je vous dise? Vons me croyez un sot, & moi je vous crois tous fous. Vous êtes aussi étranges que moi, si vous ne l'êtes davantage, & si vous riez de moi, tredame, je rirai de vous. (*Il rit d'un air stupide.*) Je n'aime point toutes vos ruses de Londres, voyez-vous, & puisque vous m'agaçez, je m'en vais vous dire pourquoi; aussi-bien je suis tout porté, & mon histoire peut vous tenir lieu de Pro . . . . Prologue.

J'ai quitté mon pays pour venir à Londres tenter fortune, & m'y procurer quelque place parmi les riches ou les grands; mais en bonne foi je suis tout harassé de mon voyage: plût au Ciel que je fusse encore chez nous!

Le premier poste qu'on me procura, ce fut dans la Cité chez un riche marchand du corps des (*c*) Echevins. La peste comme il mangeoit! Bon Dieu! à un repas de confrairie, il auroit valu seul six de nos laboureurs; mais il m'a été impossible de rester longtems avec lui. Le croiriez-vous? Il se mit un jour à manger une grande tortue (*d*) de mer qui venoit des Indes, & qui, ma fine, étoit aussi grosse que moi. Il appelloit cela *Sa pièce d'estomach*. Diantre! Cela m'a fait trembler. Eh qui sçait, me suis-je dit, si quelque jour il ne s'avisera pas, faute de monstre, de me mettre moi-même en pâté? Plustôt que de languir ici pour amasser quelqu'argent sur mes gages, ou pour me laisser corrompre par les présens;

(*c*) En Anglois *Aldermans*.

(*d*) C'est une fureur à Londres que celle des tortues. Au reste c'est ici une affaire de goût. Il faut croire que l'auteur du Prologue n'en est guères partisan.

j'aimerois mieux, me suis-je encore dit, m'en retourner chez moi à ma vie de campagne.

Sorti de chez mon mangeur de tortue, je me mis à servir un Mylord, & dame, j'eus des promesses tant & plus, mais jamais d'effets. Tandis que ces messieurs les grands s'occupent de leur *jeu* qui leur sert de *commerce*, ils ne songent non plus à leurs pauvres domestiques qu'à leurs propres femmes.

Je le plantai-là pour entrer aux gages d'une belle dame qui avoit du goût pour un jeune cavalier bien bâti. Elle faisoit sans cesse le monde renversé, ne vous en déplaise. Elle changeoit le jour en nuit & la nuit en jour. J'étois tout honteux de ses manières bizarres. Elle vous portoit ses jupes si courtes, & son corps si bas, si bas! Ma fine, je pense que les grandes dames montrent tout pour rien à l'heure qu'il est.

Maintenant, Messieurs, je suis le valet du poëte; mais j'éprouve qu'avec ces beaux esprits on n'a rien d'assuré. Nous ne mangeons que par accès. Encore nos repas sont-ils bien minces, mais qu'importe? Nous ne sommes que trois à les partager, mon maître, moi, & le chat.

Oh! Si vous pouviez nous voir tous trois, sur mon salut, & comme je ne suis qu'un pauvre pécheur, vous auriez peine à deviner lequel de nous est le plus maigre. Mes gages dépendent de la pièce qu'on va jouer; mais que diantre! si vous allez vous autres lui prouver clair & net que tel qui se croit un cygne n'est qu'un oison, oh, pour le coup, je ne m'en fie plus à la cervelle de mon maître. Je vous trousse hardiment mon paquet, & je m'en retourne sifler dans mon village.

EPILOGUE.

Le petit-maître entre d'un air précipité, & parle d'abord dans la coulisse.

Fi! quelle horreur! au diantre vos Epilogues! vous feriez mieux de vous taire. Nous autres gens de qualité, faudra-t-il nous dire ce qui est bien, ce qui est mal? Quand vous auriez dix Epilogues, vous n'en prononcerez pas un, fussent-ils tous écrits *in* (*e*) *linguum*

(*e*) Malgré le nombre des Seigneurs qui cultivent les lettres en Angleterre, tels que Mylord *Chesterfields*, Mylord *Orrery*, &c, les grands en général y sont, comme ailleurs, fort ignorans.

grecum. Je les ferai moi-même, de par tous les dieux, quand l'auteur, les acteurs, les ſpectateurs, ſe réuniroient pour m'en empêcher. (*Il s'adreſſe au parterre.*) Regardez-moi : cela ſuffit. Vous voyez un homme du bon ton. Riez, ſi vous voulez, je m'en vais prendre une priſe de tabac. (*Il joue de la tabatière.*) Je viens vous dire (que cela ne vous ſurprenne point) que je ſuis un bel eſprit, & que vous ferez très-bien de ſuivre mes conſeils. Comment avez-vous pû ſouffrir ce lourdaut de campagne, ce grand cheval bâté, ce ſauvage impitoyable qui vous a écorché ce maudit Prologue ? Permettez-moi de vous dire que cela étoit bas, du dernier bas. Pour ce qui eſt de la pièce du pauvre diable, ménageons la. Ne lui ôtons pas le pain de la bouche, &c. donnons encore à diner *au maître*, *au valet*, & *au chat*. Mais de quoi diable auſſi s'aviſoit-il d'attaquer les modes ? Le benêt ! le ſtupide ! Eſt-il quelque plaiſir qui ne réſulte du goût général ? La mode devroit être notre ſeule règle. Que dis-je ? Il n'eſt point de paſſion, point de goût, point de deſir qui ne ſe plie à la mode : je hais autant que

lui ces repas de tortue, mais n'importe : juſqu'à ce que la rage de manger des tortues ſoit paſſée, je galopperois cent milles pour en manger tant & tant, que je ne fuſſe plus que tortue. Je n'ai point d'oreille, je l'avoue, cependant j'adore les Opéra, toujours prêt *(f)* à y mourir, à y dormir d'un profond ſommeil. N'a-t-il pas auſſi brocardé les dames & leur façon de ſe mettre ? Le lourdaut qu'il eſt, voudroit ſans doute les voir bridées juſqu'au menton comme ces vieux portraits du tems du roi *Guillemot*. Il eſt bien vrai qu'elles ſont aujourd'hui trop libres & trop découvertes ; mais quand elles le ſeroient davantage, je n'y vois pas de danger. De façon ou d'autre, c'eſt tout un pour moi. Et le pauvre jeu, ce baume ſi précieux pour les gens de notre ſorte, n'a-t-il pas auſſi reçu ſon paquet ? Quand ſes chagrins nous tourmentent, quel remede a-t-on, ſi ce n'eſt de jouer ou de boire ? Pour moi, c'eſt ma coutume, & j'en ai une raiſon ſi claire que chacun de vous va la ſentir. Ce qui ébranle à peine un *François* renverſe un

(f) Il parodie le vers du fameux Monologue de *Hamlet* ; *To die, to ſleep, no more.*

Anglois (g). La réfléxion chez nous engendre une mélancolie ſombre, qui finit toujours par ſe tourner en politique, ou en folie. Je viens donc vous propoſer, ſi vous le trouvez bon, de ne plus ſouffrir que ces lugubres tragédies repandent leur triſteſſe ſur l'Angleterre. Envoyez vos *Shakespears* chez les Français. Qu'ils apprennent à devenir graves, & nous, apprenons à danſer. Banniſſez, encore une fois, vos ſcènes funèbres, & ne réſervez pour les plaiſirs du nouvel âge d'or, où nous allons entrer, que deux ou trois de vos farces, avec les Pantomimes de *(h) Woodward*.

BARBEROUSSE, *Tyran d'Alger.*

PERSONNAGES.

BARBEROUSSE, fameux Corſaire, aſſaſſin de SELIM EUTEMI, mari de ZAPHIRE, uſurpateur de ſon trône.

(g) Pure ironie, comme placée dans la bouche d'un ſot. Meſſieurs les Anglois ne ſont guères accoûtumés à nous faire de bonne foi de pareils complimens.

(h) M. *Woodward* joint à ſes talens réels celui d'être un excellent Arlequin.

SELIM, fils du feu Roi, déguiſé ſous le nom d'ACHMET.

OTHMAN, Officier de BARBEROUSSE, & confident de ZAPHIRE.

SADI, ancien ami d'OTHMAN.

ALADIN, confident de BARBEROUSSE.

ZAPHIRE, Veuve du feu Roy, & mère du jeune SELIM.

IRENE, fille de BARBEROUSSE.

Officiers, Eſclaves, &c.

La Scène eſt dans le Palais des Rois d'Alger.

ACTE I.

Un eſclave annonce à *Othman* qu'un étranger le demande. Il lui apprend qu'il l'a entrevû ſur la brune ſe promenant d'un air rêveur ſur les bords eſcarpés de la mer ; qu'à ſon approche cet étranger lui avoit fait pluſieurs queſtions ſur *Othman* lui-même, qu'alors des pleurs couloient de ſes yeux ; mais, ajoute-t-il, dès que j'ai parlé du pouvoir dont vous êtes revêtu, & des honneurs qu'on vous a conférés, ſon front s'eſt couvert de rides : je ne ſouhaite plus,

s'est-il écrié, que de le voir & de mourir. *Othman* ordonne qu'on le fasse entrer, & reconnoit *Sadi* son ancien ami, revenu incognito de son exil volontaire; il court pour l'embrasser. *Sadi*, trompé par un faste apparent, le repousse comme un traître. *Othman* l'assure que ces habits pompeux, qu'il porte malgré lui, cachent un cœur entierement dévoué à son vrai roi, à la reine sa mère, à leur commune patrie; que l'envie seule d'être utile à la malheureuse princesse, l'a contraint d'employer la ruse, & de faire sa cour à *Barberousse*, pour épier sans cesse ses infâmes desseins, dans l'espérance qu'un moment heureux arriveroit où l'on pourroit chasser du trône ce vil usurpateur, & rendre le jeune *Selim* aux vœux de tout son peuple. *Sadi* refuse d'abord de le croire, mais *Othman* lui parle d'un ton si ferme qu'il se laisse enfin persuader. Les deux amis s'embrassent. *Othman* informe *Sadi* des cruautés du tyran, de la mort de cinq innocens qu'il a fait périr le matin même sous le prétexte simulé de venger celle du feu roi, dont il les a fait accuser, des malheurs du peuple, de l'exil des plus braves citoyens, &c. Il

lui fait une vive peinture de la cour de *Barberousse*, de ses lâches flateurs, de son armée de brigands, surtout du triste état de *Zaphire*, occupée depuis sept ans à pleurer la mort de son époux, l'exil de son fils, l'oppression de ses sujets, persécutée de plus par le tyran qui veut la forcer à lui donner la main, & s'obstinant avec une fermeté invincible à refuser ses propositions, enfin de la rage de l'usurpateur qui s'étend jusques sur le jeune *Selim*, contre lequel il vient d'envoyer un scelerat déterminé au crime. A ce dernier trait, *Sadi* s'enflamme de fureur; il accuse son ami de foiblesse: il veut voler: il veut plonger un poignard dans le sein du tyran, au milieu même de ses gardes. *Othman* réprime son impatience, & le ramène doucement à une vengeance plus sûre, & mieux combinée Il l'exhorte à se comporter en tout avec une grande circonspection, à déguiser tous ses pas, à voiler ses moindres desseins; „ Car, ajoute-t-il, „ dans les lieux où la tyrannie & le meurtre usurpent le trône, on voit errer „ sans cesse le soupçon qui ne dort jamais, & la jalousie aux yeux louches, toujours prête à tourner en tra-

„ hison jusqu'au sourire & au moindre „ coup d'œil. „ L'arrivée du tyran se fait entendre (*i*) par un bruit confus d'instrumens. *Sadi* se retire.

Le début de *Barberousse* plairoit peu sur notre théâtre, mais il n'en est pas moins conforme au caractère féroce que l'histoire donne à ce corsaire. Il s'informe d'*Othman*, si les cinq esclaves ont été empalés, & si les tourmens leur ont fait avouer le crime (*dont lui seul est coupable.*) Il apprend avec fureur la compassion que le peuple a donnée à leur malheureux sort. Il paroît ensuite s'étonner de la tristesse habituelle qui regne sur le front de son fidèle *Othman*, au milieu de ses brillantes conquêtes: il cherche à l'abuser sur le compte du jeune *Selim*, en se plaignant à lui de ce que, lorsqu'il veut le recevoir à bras ouverts, & lui rendre la couronne de son père, il méprise ses faveurs, lui montre une haine endurcie, & court allumer la guerre contre le sauveur des Algériens.

(*i*) C'est un usage du théâtre Anglois. Les rois n'y font jamais leur première entrée que précédés de fifres, de hautbois, de cors, de trompettes, &c; le reste du spectacle on les suppose incognito.

Dans le moment entre *Aladin*, qui vient apprendre au tyran que *Selim* n'est plus; que tandis qu'il s'occupoit dans Oran (*k*) à implorer le secours de *Ferdinand V* roi d'Espagne, deux vaillans esclaves l'avoient attaqué; qu'il en avoit tué un, mais n'avoit pû résister au poignard de l'autre. *Barberousse*, à qui la surprise d'*Othman* n'est point échappée, dissimule encore avec lui; il le charge de plaider sa cause auprès de la reine, & lui promet les premieres dignités de l'Etat, s'il l'engage à lui donner la main. Il lui ordonne d'y voler au plutôt, avant que la mort de son fils parvienne jusqu'à elle, & la plonge dans un nouvel abîme de douleur. *Othman* sort.

Barberousse épanche sa joye dans le sein de son confident. Il s'étonne de ne pas voir *Omar*, qu'il a chargé de l'assassinat du jeune *Selim*, & auquel il a donné une de ses bagues avec ordre de la lui renvoyer comme un signe certain de la mort de *Selim*, au cas que quelque accident l'empêchât de la rapporter lui-même. Il se persuade que c'est

(*k*) Ville d'Afrique prise sur les Mores par les Espagnols sous le regne de Ferdinand V, vers l'année 1505.

lui qui a été tué, & que le vainqueur de *Selim* est le compagnon qu'il s'étoit associé. Cette idée si simple amène bien naturellement l'entrée du jeune prince que le tyran n'a point vû depuis l'âge de onze ans. *Barberousse* déclare à *Aladin* qu'il est résolu d'épouser la reine de force, s'il ne peut réussir autrement. Il lui ordonne de préparer tout pour que la nuit entière se passe dans les festins & dans la joye, pour célébrer la victoire qu'il vient de remporter sur les Mores, & de faire entourer le Palais d'une double garde.

Le tyran s'applaudit seul de ses crimes. „ C'est maintenant, dit-il, que „ mon cœur nage dans l'espérance. Ma „ vaste ambition prend racine dans le „ sang de *Selim*. Ma tige florissante va „ desormais étendre ses rameaux sur le „ continent de l'Afrique, & le couvrir „ d'un rivage à l'autre.

Irène entre en pleurs. *Barberousse* indigné lui en demande la cause. La tendre *Irène* avoue qu'elle vient de la part de la reine, pour supplier son père de laisser gémir en paix cette malheureuse princesse dans l'abandon & dans la solitude. Le tyran menace sa fille, &

lui reproche les larmes qu'elle répand au milieu de ses triomphes sur les Mores, au milieu de la joye publique, & des cris d'allégresse qui vont percer les airs lorsqu'on apprendra la mort du jeune *Selim* son plus cruel ennemi. O généreux *Selim* ! s'écrie *Irène*. Cette exclamation ouvre les yeux du barbare. Il soupçonne qu'elle aime *Selim*; il s'en assure. *Irène* a beau lui rappeller que c'est lui qui a payé sa rançon si généreusement, & qui lui a sauvé la vie & l'honneur, lorsque les Mores la vendirent dans Oran, le monstre, également insensible à la tendresse & à la reconnoissance, ne voit en elle qu'une fille ingrate qui lui a caché l'asyle de son ennemi. Il la menace de sa fureur, s'il la voit parler encore en faveur de la reine, & donner des larmes à la mémoire du jeune prince. Il lui enjoint de ne point instruire la reine de la mort de son fils : „ Elle couronnera mon „ amour, dit-il en sortant, ou je jure „ notre Prophète qu'elle sentira ma „ puissance.

Irène finit cet acte par de tristes réflexions sur le malheureux sort de la reine, sur sa propre infortune d'être

née d'un père si cruel, & sur la mort du brave *Selim*. Elle se résout à procurer l'évasion de la reine qui veut se retirer (*l*) à Mutija dans les tentes de son père (*m*), dût-elle éprouver toute la fureur de *Barberousse*.

ACTE II.

Zaphire au milieu de ses femmes gémit sur ses malheurs. Elle déplore le destin cruel de son époux, & celui de son fils, massacrés tous deux par le tyran. Elle conjure *Othman* de lui procurer un moyen pour s'échapper. Ce fidèle confident lui en fait remarquer l'impossibilité, au milieu des gardes dont *Barberousse* la fait entourer. Il l'exhorte à user de dissimulation, à renfermer ses chagrins, à le recevoir avec une bonté feinte, & à tâcher d'obtenir par douceur ce que la force ne peut lui procurer. La fière princesse ne peut se résoudre à flatter l'infâme assassin; mais dès qu'*Othman* lui fait voir que c'est un moyen sûr de servir sa vengeance, &

(*l*) Située dans les deserts de Barca & habitée par des Arabes.

(*m*) Chef des Arabes.

de soulever contre *Barberousse* son père & ses alliés, il semble qu'une lumière nouvelle la frappe & l'anime. Elle se résout à tromper *Barberousse*; mais ce tyran ne sçauroit l'être.

Il entre : il dépose son air féroce aux pieds de la reine. Elle suit envain les conseils qu'on vient de lui donner. Ses pleurs, ses prières, les supplications les plus humbles ne peuvent engager *Barberousse* à lui accorder une demande qui l'enleveroit à ses desirs. Il pousse la fourberie jusqu'à lui promettre que dès qu'elle lui aura donné la main, il descendra du trône & remettra le sceptre au jeune *Selim*. A cet excès de scélératesse, sa tendre mère ne peut retenir ses imprécations. Les sanglants reproches qu'elle fait au barbare, lui prouvent qu'elle n'est que trop instruite de la mort de son fils. Il veut d'abord s'excuser, mais bien-tôt il revient aux menaces, son style favori, & parle même de violence. La reine brave sa fureur. „ Apprens, lui dit-elle, que rien ne „ peut ébranler une ame libre qui ne „ craint point la mort. „ *Barberousse* ne peut concevoir d'où elle a si-tôt appris le sort de *Selim*. Il soupçonne *Othman*, & jure sa perte.

Aladin entre, & dit à *Barberousse* que le brave jeune homme qui a tué *Selim* est arrivé avec la bague que son associé *Omar* lui a remis en mourant. *Barberousse* ordonne qu'on l'introduise.

Selim se présente sous le nom d'*Achmet.* Il rend la bague à *Barberousse,* & lui fait une histoire vraisemblable de son combat contre le jeune prince & de la mort d'*Omar. Barberousse* lui donne la liberté, & lui promet une forte récompense. Il le charge d'aller voir la reine de sa part, de l'assurer qu'il a vû mourir son fils, & d'ajoûter que ce jeune prince, en expirant, lui avoit recommandé de parler à sa mère, & de la conjurer d'épouser enfin *Barberousse* pour rendre la paix à sa patrie. Il s'applaudit de cette ruse qu'il regarde comme un moyen sûr de la gagner.

Othman arrive. *Barberousse* lui présente l'étranger, & lui ordonne de le conduire à la reine. „ *Selim*, dit-il, „ l'a chargé en mourant de nouvelles „ qui la regardent, & qui sont d'une „ assez grande importance pour assurer „ le succès de mon amour. "

La scène qui se passe entre *Othman* & le faux *Achmet* a produit beaucoup d'ef-

fet. Le premier resté seul avec cet *Achmet*, que le changement de ses traits l'empêche de reconnoître, le questionne sur le service important qui l'amène à Alger. Le faux *Achmet*, pour éprouver si son cœur lui est toujours fidèle, lui dit qu'il est le brave qui a tué *Selim.* Rien alors ne peut contenir le généreux *Othman.* La prudence cède au desespoir : il vomit mille imprécations contre l'assassin & le tyran. „ Va, dit-il, dis „ à ce monstre qu'*Othman* défie sa fu- „ reur; que las d'une vie malheureuse, „ je méprise sa main sanguinaire, & „ demande en grace à mourir. „ *Achmet* alors sûr de son secret commence à s'ouvrir. Il apprend à *Othman* qu'il a trompé *Barberousse*; que *Selim* est vivant; que *Selim* est dans Alger. Enfin, après avoir joui quelque tems de sa surprise, il ôte son turban, & se fait reconnoître de son fidèle sujet par une cicatrice qu'il porte sur le front. *Othman* se précipite à ses genoux. Revenu de l'excès de sa joye, il demande au prince par quel bonheur il a échappé au fer de ses assassins. *Selim* lui raconte alors qu'*Omar* l'ayant attaqué, il lui avoit arraché sa dague, & lui en avoit percé le

flanc; que le monstre, touché de repentir, lui avoit remis une bague comme le seul moyen de réparer en quelque sorte le crime dont il s'étoit chargé; qu'il lui avoit appris que c'étoit la bague du tyran; qu'elle assureroit le bruit de sa mort, & pouvoit ainsi le faire revenir dans Alger, sans aucun risque pour sa vie. Il ajoute qu'il a suivi les conseils du mourant, mais qu'avant son entrée dans la ville, il avoit semé avec soin le bruit fatal dont il venoit lui-même confirmer la nouvelle. Il s'informe de ce qui regarde sa mère, apprend avec joye quelle est sa grandeur d'ame, & presse *Othman* de le conduire chez elle sous prétexte d'exécuter l'ordre de *Barberousse.* Il lui déclare qu'il roule dans sa tête un dessein dont le seul récit fera trembler tous les tyrans; qu'il ne fait que de quitter *Sadi* & *Almanzor* (*n*); que la nuit suivante une troupe de ses braves amis doit environner le palais noyé dans le vin & dans la débauche, & que les habitans au desespoir ont résolu de briser leur chaîne par un carnage affreux, mais nécessaire. „ Pour „ moi,

(*n*) Un de ses partisans secrets.

„ moi, dit-il, je rentrerai alors dans ce „ palais, & j'y resterai pour défendre „ *Zaphire* de la fureur du tyran, au milieu „ du tumulte & du massacre. " Le prince presse encore *Othman* de le mener chez la reine. Ce dernier l'exhorte à se tenir sur ses gardes, & sur tout à ne point se découvrir. Il le conjure de se faire passer pour un ami de *Selim*, que ce jeune prince envoye pour fortifier son ame, & pour l'avertir qu'il vit. *Selim* le lui promet. Il finit en s'adressant à l'ombre de son père. Il la prie de le remplir de sa vertu, de son courage & de son heroïsme, pour le mettre en état de poursuivre le juste projet de sa vengeance.

ACTE III.

Irène a entrevû le prince (*o*), & l'a reconnu. Elle soupçonne qu'il vient voir sa mère. Elle le revoit bientôt conduit par *Othman* qui se retire. *Selim* la voit, & cherche à l'éviter. Pénétrée du danger

(*o*) *Quis fallere possit amantem* ? Il faut se souvenir d'ailleurs qu'elle a vû le prince à Oran lorsqu'il l'a rachetée, & qu'il n'y a que cinq mois que cet événement a eu lieu.

qu'il court, elle l'arrête, & le nomme. *Selim* paroît ſurpris. Elle l'aſſûre qu'il n'eſt connu que d'elle & de l'amour. Elle le conjure de fuir le peril qui le menace, & ſe charge d'apprendre à la reine que ſon cher *Selim* eſt vivant. *Selim* lui témoigne ſa reconnoiſſance, & ſon admiration. » Non, lui dit la » tendre *Irène*, ne vous abaiſſez pas » juſqu'à moi. Je connois mon père, & » vos malheurs. Je ne mérite pas votre » amour. Apprenez plutôt à me haïr, » ou, ſi j'ai quelque droit à votre indulgence, plaignez-moi, mais oubliez-moi. » Elle l'exhorte de nouveau à s'enfuir. Les refus du prince lui ouvrent les yeux. Son devoir l'emporte ſur ſon amour. Elle lui déclare qu'elle pénètre ſes deſſeins, & qu'elle eſt reſolue de prévenir le coup qu'il prépare à ſon père. » Ma reconnoiſſance, » dit-elle, eſt due en premier lieu à » celui qui m'a donné la vie. Celui qui » me l'a conſervée n'y a droit qu'en » ſecond. » La douleur de voir *Selim* dans un ſi cruel embarras, & le devoir qui lui commande de ſecourir *Barberouſſe*, la déchirent à la fois. *Selim* ne peut ſe refuſer à ſes larmes, à ſes

vertus. Il lui promet de quitter Alger, mais il demande qu'il lui ſoit permis de voir ſa mère avant ſon départ. Elle y conſent.

Selim reſté ſeul ſe détermine courageuſement à braver le ſort, & à ne point ſortir de la ville. Il ſe fait introduire chez ſa mère comme un étranger que ſon fils a chargé pour elle d'affaires très-importantes.

Zaphire arrive. *Selim* commence par exécuter l'ordre de *Barberouſſe* dans les propres termes que le tyran lui a dictés; mais bientôt pour calmer la fureur où la reine entre contre lui, il ſuit le conſeil d'*Othman*. Il déclare à *Zaphire* que *Selim* ne l'a jamais chargé en faveur du tyran d'une prière auſſi indigne de ſa grandeur d'ame; qu'il eſt vivant, qu'il l'a vû dans Oran, depuis qu'on a répandu le bruit de ſon trépas; que le faux raport qu'il vient de lui faire ne tendoit qu'à éprouver ſa vertu; qu'il eſt lui-même le prétendu meurtrier. Enfin, il l'aſſûre que ſon fils eſt ſans ceſſe occupé du meurtre de ſon père & des malheurs de ſon auguſte mère; qu'il n'attend que l'inſtant favorable pour tirer

l'épée de la Juſtice, & pour voler à la vengeance. *Zaphire* pleure de joye, & quitte le faux *Achmet*, après avoir fait à genoux mille vœux pour le bonheur futur de ſon fils, & pour la réuſſite de ſes projets.

Selim ſe livre aux pleurs que lui arrache la ſituation de ſa mère.

Ses amis *Othman* & *Sady* viennent le joindre. Tout eſt prêt. L'heure eſt aſſignée pour commencer l'attaque. Au coup de minuit les conjurés s'aſſemblent. A la ſeconde heure de la nuit, le carnage commence. *Selim* les exhorte à devancer l'heure, & leur apprend qu'*Irène* l'a reconnu. *Othman* & *Sady* le prient de ſe retirer. Le prince le refuſe, réſolu qu'il eſt de veiller dans le Palais, d'y protéger ſa mère, & d'arrêter les affreux deſſeins que le tyran veut mettre cette nuit même à exécution. Il s'informe de l'état & de la diſpoſition de ſes amis. Il apprend qu'une troupe ſecrette eſt poſtée proche le port pour égorger la ſentinelle, le maſſacre des autres ſoldats enſévelis dans le vin étant la choſe du monde la plus facile; qu'*Almanzor* & les ſiens en-

toureront les avenues du Palais, tandis qu'*Othman* & *Sady*, à la tête des plus braves, enfonceront les portes des appartemens, & attaqueront *Barberouſſe* lui-même. *Selim* leur recommande d'épargner les vaincus, les enfans, & les vieillards. L'Acte finit par un très-beau monologue, dans lequel *Selim* examine lui-même, & pèſe dans la balance de l'équité l'action qu'il va commettre. Il rougit du vil déguiſement que la néceſſité l'oblige à prendre. „ Oh, s'écrie-t-il, je vous atteſte, puiſſances du Ciel; ſi j'enveloppe d'un voile „ obſcur le combat que je vais livrer, „ ce n'eſt pas de vous que je me cache, mais de l'œil ſeul du meurtrier. „ Que ne puis-je m'armer des foudres „ d'une guerre ouverte! Pareil à vous, „ j'aſſemblerois mes feux & mes tempêtes. Mon tonnerre vengeur frapperoit ce tyran à la vûe de l'univers; „ mais puiſque le Deſtin me refuſe un „ privilége ſi glorieux, je ſaiſirai du „ moins ce qu'il me préſente. Semblable à un tremblement de terre ſourd „ & profond, j'éclaterai ſous lui, & „ le précipiterai, lui, ſon trône, & ſon „ empire, dans un abîme épouvantable “.

ACTE IV.

Irène, en desordre, conjure son père de se tenir sur ses gardes ; elle lui raconte que dans un rêve affreux qu'elle vient d'avoir, elle a vû le jeune *Selim* sortir de sa tombe, tout sanglant, tout déchiré, que d'un air terrible il a tiré sa dague, est descendu dans le Palais dont le toit s'est ouvert, s'est jetté sur *Barberousse* assis à table sans défense, & l'a percé de mille coups. Le tyran se moque de ses terreurs paniques, & lui commande de se retirer.

Aladin entre hors d'haleine, pour apprendre à son maître qu'un bruit sourd se répand dans la ville que *Selim* n'est pas mort. *Barberousse* furieux lui ordonne de doubler la garde, de faire chercher *Achmet*, & de l'amener devant lui. *Irène* tremblante alors pour les jours de *Selim* est prête à le trahir par les craintes qu'elle témoigne.

(*p*.) *Barberousse* resté seul fait d'af-

(*p*) Les amateurs de l'Anglois qui lisent *Schaskespear* & *Milton*, & qui les entendent, remarqueront aisément que notre auteur, plein de la lecture de ces grands poëtes, cherche

freuses réflexions sur ses crimes, & sur les tourmens dont sa conscience est déchirée.

Selim arrive. Le tyran l'interroge sur son état, & tâche de le surprendre. Le prince se défend avec tant de fermeté, que *Barberousse* incertain le renvoye sous les yeux de sa garde. Dans son incertitude, il se résout à épouser *Zaphire* à l'instant même, pour se mettre à couvert de *Selim*, s'il vit encore, & pour prévenir les tempêtes qui peuvent se former contre lui. *Zaphire* entre.

L'usurpateur lui demande en maître sa dernière résolution. Elle la répete d'un ton ferme, & fait contre elle-même les imprécations les plus terribles, si jamais la crainte ou la foiblesse la fait changer de sentiment. *Barberousse*, tout entier à sa rage, commande à ses satellites de la traîner à l'autel, & de n'écouter ni ses cris ni ses larmes.

Selim qui veille sans cesse sur sa mère & sur les desseins du tyran, entre comme si quelqu'un l'eût appellé. *Za-*

souvent à saisir leur maniére. Ce monologue de *Barberousse* rappelle celui de *Richard III*, après la fameuse apparition des spectres.

phire implore son secours. Cette audace du faux *Achmet* indigne *Barberousse*. Il le frappe. *Selim* tire sa dague, & veut l'en percer. Le soupçonneux tyran le prévient, & la lui arrache. Il ordonne à ses gardes de ne le pas tuer, mais de le conduire aux tourmens pour lui arracher ses secrets. C'est ici qu'est placée d'une maniere bien naturelle la reconnoissance de la mère & du fils, & la scène touchante qui se passe entr'eux & le tyran. Nous nous flatons que nos lecteurs ne trouveront pas mauvais qu'on la leur expose en entier.

„ Tes menaces sont vaines, s'écrie le „ brave *Selim*. Je sçais que la mort & „ les supplices m'attendent ; mais avant „ que je quitte la vie, je vais remplir „ ton ame d'horreur & d'épouvante. „ Loin de moi, vil déguisement. Semblable au soleil, sortons enfin de cette „ nue obscure qui cachoit ma course à „ tes yeux, & que mon coucher soit „ digne de ma grandeur. Regarde-moi, „ si tu l'oses, vil tyran : écoute-moi, „ tandis qu'avec une voix plus terrible „ que le tonnerre, je publie hautement „ que celui qui t'a voulu percer de son „ poignard est *Selim*.

ZAPHIRE.

„ O ciel ! ô mon fils ! mon cher fils ! (*Elle s'évanouit.*)

SELIM, *l'embrassant.*

„ O mère trop malheureuse !

BARBEROUSSE *à ses gardes.*

„ Qu'on les sépare de force.

SELIM.

„ Loin d'ici, vils esclaves : je suis votre „ roi. Retirez-vous, & tremblez à „ mon aspect. Voilà le traitre ; voilà le „ meurtrier, l'usurpateur, le ravisseur „ infâme, que vous devez saisir, si vo- „ tre patrie vous est chère.

BARBEROUSSE.

„ Lâches que vous êtes ! Ses paroles vous „ ébranlent. Saisissez le, vous dis-je, „ ou je jure l'enfer que je vous plonge „ à tous ma dague dans le sein. (*Ils saisissent le prince.*)

SELIM.

„ C'en est donc fait ! ah ! malheureuse „ princesse ! vous commencez à reprendre vos sens. Armez-vous de patience.

ZAPHIRE.

„ O mon fils ! je vis donc encore pour „ voir mon cher *Selim* ; mais, hélas ! „ dans quelle horrible situation ! (*elle pleure.*)

SELIM *à Barberousse.*

,, Peux-tu voir l'état affreux où tu la
,, réduis, & ne pas t'adoucir ?

BARBEROUSSE.

,, Enfin je triomphe, & la vengeance
,, est à moi : esclaves, qu'on enlève
,, *Zaphire* ! Ce moment même va cou-
,, ronner mon amour.

ZAPHIRE.

,, Ayez pitié de mes malheurs !

SELIM, *se jettant à ses genoux.*

,, Vois, *Barberousse*, enfin tu m'as
,, vaincu. Regarde un prince infortuné
,, que l'excès de ses maux force à plier
,, les genoux devant toi. Ce n'est pas
,, pour moi que je te parle. Plonge
,, ton poignard dans mon sein ; déchire
,, mon corps en mille piéces ; mais
,, épargne *Zaphire*. Adoucis-toi en sa
,, faveur, n'attente point à la vertu de
,, mon auguste mère. Ne t'attire point
,, le courroux du ciel.

BARBEROUSSE.

,, Ai-je donc enfin terrassé ton orgueil !
,, ah ! c'est une conquête qui surpasse
,, toutes mes espérances. Reste, vil es-
,, clave, reste dans cette lâche posture,
,, jusqu'à ce que les cris de ta mère
,, te forcent d'en sortir.

SELIM *se relevant.*

,, Oses-tu m'insulter dans ma douleur !
,, Monstre inhumain ! Maudite soit la
,, compassion qui vient de séduire mes
,, membres, & qui a pû les engager à une
,, action aussi basse ! J'ai méprisé long-
,, tems ton foible pouvoir : je le défie
,, maintenant.

BARBEROUSSE.

,, Je vais mettre à l'épreuve ce cou-
,, rage si fastueux : esclaves, qu'on le
,, traîne à la torture.

ZAPHIRE.

,, O *Barberousse*, épargnez mon fils ;
,, hélas ! la tendresse d'un fils pour sa
,, mère peut-elle être un crime ? Epar-
,, gnez *Selim*. Je me rends à vos vœux.
,, Que dis-je ? L'hymen, ô sort affreux !
,, l'hymen va me livrer à vous.

SELIM.

,, Que dites-vous, ma mère ? Vous
,, pourriez vous unir au sort d'un scé-
,, lérat, dont les mains sont encore
,, teintes du sang de votre époux ! Vous
,, pourriez mettre au monde d'infâmes
,, tyrans, l'horreur du genre humain !
,, Ah ! je jure les puissances célestes que
,, l'instant fatal qui vous mettra dans

,, les bras de ce monstre, sera le der-
,, nier d'une vie que je déteste.

BARBEROUSSE.

,, Songez à remplir votre promesse, ou
,, c'en est fait de votre fils.

ZAPHIRE.

,, Non : il a sçu me rendre mon cou-
,, rage. Je reprends toute ma fermeté.
,, Va, tyran : nous avons vécu tous
,, deux avec honneur ; nous mourrons
,, de même. (*Ils s'embrassent.*)

SELIM.

,, Exerce ta furie sur nous, tigre altéré
,, de sang, vois maintenant, monstre
,, que les crimes déchirent, que la vertu
,, l'emporte toujours, même au sein de
,, l'adversité.

BARBEROUSSE.

,, Qu'on les arrache l'un de l'autre. Qu'on
,, traîne la mere à l'autel, & le fils au
,, supplice.

ZAPHIRE.

,, O *Selim* ! ô mon fils ! On l'entraîne à
,, la mort : plût au ciel que ce fût ma
,, destinée !

SELIM.

,, Que ne puis-je vous en procurer les
,, moyens, s'il n'en est point d'autre

,, pour vous sauver ! O ministres de
,, sang, cruels satellites, si la pitié vous
,, touche, prêtez-moi une dague, une
,, épée ; présent le plus affreux qu'un
,, fils ait jamais demandé pour sa
,, mère.

ZAPHIRE.

,, O *Selim*, mon cher *Selim* !

BARBEROUSSE.

,, Je ne veux plus les entendre. Obéis-
,, sez, esclaves, & traînez-les au sort
,, qui leur est destiné.

SELIM.

,, Embrassons-nous pour la dernière
,, fois. Adieu, adieu, pour jamais.
(*on l'entraîne ; il regarde sa mère.*)

ZAPHIRE.

,, Encore un moment : barbares, ayez
,, pitié des douleurs d'une mère. O
,, *Selim*, *Selim* ! (*elle regarde son fils ; on l'entraîne de même.*)

SELIM *la perdant de vûe.*

,, O ma mère ! (*il sort avec les gardes.*)

Une scène aussi noble, aussi pathétique, doit sans doute à son mérite réel une grande partie des applaudissemens que le public lui a toujours prodigués aux représentations de cette pièce. On

ne sçauroit pourtant disconvenir que le jeu supérieur de M. *Garrick* & de Mlle. *Cibber*, joint à la beauté du tableau théâtral, n'ait contribué à son succès.

Aladin finit cet acte. Il vient apprendre à *Barberousse* qu'un esclave demande à lui parler, au sujet d'une conspiration prête à éclater parmi les amis de *Selim*, qui se glissent la nuit dans la ville. *Barberousse* maudit les traîtres, ordonne à *Aladin* de les faire épier, & se livre d'avance au plaisir des tyrans, le meurtre & la vengeance.

ACTE V.

Aladin déclare à *Barberousse* que la garde est redoublée, les portes gardées avec soin, & que la trahison feroit contre lui des efforts inutiles. Le tyran l'assure que ses espions ont trouvé tous les citoyens ensevelis dans le sommeil, & que ce fantôme de conspiration se réduit à rien : ce qui paroît un peu étrange ; car enfin, s'il est permis d'user ici d'une critique sage & desintéressée, qu'est devenu l'esclave qui s'offroit à la découvrir, & qui même à ce sujet faisoit demander à *Barberousse* une au-

dience particuliere ? Un usurpateur aussi soupçonneux, aussi pénétrant, devoit-il manquer de l'écouter ? Une faute pareille contre la vraisemblance (qualité essentielle aux ouvrages dramatiques, & dont les Anglois aujourd'hui reconnoissent eux mêmes la nécessité) ne seroit pardonnable que dans un conte (*q*).

Que devint le Palais ? Il devint ce qu'il put.

Barberousse attend avec impatience la seconde heure de la nuit qu'il a fixée, on ne sçait trop pourquoi, pour le supplice de *Selim*. (Il faut se rappeller que c'est précisément la même heure qu'attendent les conjurés pour commencer leur attaque.) Il maudit sa foiblesse qui le ramène sans cesse vers *Zaphire* ; il ordonne à son confident d'aller chercher *Othman*, & de l'engager, s'il se peut, à fléchir l'esprit de *Selim*, s'il veut l'arracher au supplice.

Irène se présente de nouveau pour demander la grace de son cher *Selim*. Elle a beau représenter ce qu'elle doit

(*q*) Voyez dans *la Fontaine* le Conte du Petit Chien qui secoue des Pierreries.

au jeune prince, son honneur sauvé, sa vie & sa liberté, qu'il lui a rendues d'une manière si généreuse, en payant sa rançon ; ses larmes & ses prieres ne font qu'accroître la fureur du père contre une fille indigne qui ose parler en faveur d'un traître de la main duquel il a pensé perir. Il ordonne à ses gardes de l'emmener, & d'avoir soin que sa frénésie ne la porte pas à attenter sur elle-même.

Aladin informe son maître qu'*Othman* a disparu, & que l'on recommence à craindre quelque révolte secrette. *Barberousse* se résout à la prévenir en hâtant la mort de *Selim*. Il se fait conduire à l'endroit où ce malheureux prince attaché contre terre avec des chaines pesantes, attend courageusement sa cruelle destinée. Le tyran fait un dernier effort pour le gagner ; mais le prince inflexible lui témoigne un égal mépris pour ses offres & pour la mort. L'heure fatale sonne. *Barberousse* sort en ordonnant aux exécuteurs de lui faire d'abord éprouver les plus cruelles tortures pour lui arracher ses secrets au sujet de la conspiration.

Irène toute en larmes accourt auprès de *Selim*. Après une scène touchante de

pardons & de desespoir entre le prince & elle, au moment que les bourreaux soulèvent *Selim*, on entend un bruit d'armes & de combattans. *Aladin* traverse la scène en criant, au meurtre, à la trahison. *Selim*, au comble de ses vœux, & comme au-dessus de lui-même, parle à ces monstres d'un ton si terrible qu'il les ébranle ; *Aladin* lui-même les force à le quitter pour courir au secours du roi. *Irène* le conjure envain d'épargner son père. „ Non, répond le prince ; vos larmes, vos „ prières, notre amour, tout est inutile. Votre père a tué le mien. Son „ sang doit couler, dût mon sang, „ dût le vôtre sortir par la même blessure. " Honteux de se voir lié tandis que ses amis combattent, il gémit, il est au comble de l'impatience. *Othman* & *Sadi* paroissent, le détachent, & l'arment d'une épée. Le valeureux *Selim* ne songe plus qu'au trépas de *Barberousse* ; mais ce tyran est père de sa maîtresse ; aussi n'est-ce point *Selim* qui trempe ses mains dans le sang de l'usurpateur.

Othman & *Barberousse* se joignent sur la scène, & combattent aux yeux des spectateurs, selon l'usage du théâtre

Anglois, où l'homicide ne révolte pas plus que le suicide. *Barberousse* succombe.

Selim entre, & le voit expirant. Il envie à son ami un coup aussi glorieux. Il appelle *Barberousse* mourant des noms de traître, de meurtrier, &c. Le tyran le reconnoît, & lui témoigne un repentir sincère. Le généreux prince en est touché, & lui pardonne ses crimes. *Barberousse* expire en lui recommandant sa fille. *Selim* ordonne qu'on arrête le carnage, & qu'on apprenne à son peuple qu'Alger est libre & la tyrannie éteinte.

Zaphire remercie le ciel du succès des armes de son fils, & de la punition du coupable. *Selim* offre aux mânes de son père la vertu de la reine que le tyran n'a pû outrager, & la mort de cet usurpateur, comme un sacrifice dû à son ombre. Il s'informe de l'état d'*Irène*. Il apprend, qu'ayant sçû la mort de *Barberousse* & vû tuer *Aladin* en sa présence, elle a perdu l'usage de ses sens, mais que bientôt après on l'avoit conduite toute en larmes dans son appartement. *Selim* s'apprête à la voir. *Zaphire* approuve son amour. » La pi-

» tié, dit *Selim*, tirera le voile sur les » crimes de son père; que dis-je? Les » vertus de la fille suffisent pour les » effacer en partie. Rendons graces » maintenant au pouvoir céleste : soyons » convaincus, mes chers amis, que le » ciel nous éprouve lorsqu'il nous afflige, & que souvent la nue qui obscurcit l'instant actuel, sert à rendre » ceux qui suivent plus brillants & » plus lumineux.

L'auteur de cette piéce, que l'on croit un jeune ministre, a gardé l'anonyme, modestie bien rare après une brillante réussite. Il assûre le public dans son *Avertissement*, » qu'il a cherché à » écrire sa piéce selon le modèle des » tragédies anciennes, & que pour lui » témoigner combien il est sensible à » son indulgence, il aura soin à l'avenir, quelqu'ouvrage qu'il puisse entreprendre, de ne jamais s'écarter de » ces grands originaux.

Il seroit bien à souhaiter, pour quelques-uns de nos tragiques modernes, qu'ils eussent une façon de penser aussi louable. Il est bien ridicule de s'en rapporter à un succès passager, aux bluettes du mauvais goût, aux éloges d'un protecteur ignorant.

Le Journal Anglois, intitulé *le Magasin de Londres* (*Janvier* 1755) avertit que notre auteur n'a pas suivi dans son ouvrage la véritable histoire de *Barberousse* (*r*), mais qu'il a tiré le fond de sa piéce, partie de son imagination, partie d'une Nouvelle Françoise, prétendue traduite d'un manuscrit Arabe. Il avoue sagement qu'il n'y a point là-dessus de reproche à lui faire. L'historien doit s'attacher au vrai. Le poëte en est quitte pour ne pas s'écarter du vraisemblable. Mais ne peut-on lui en faire un bien fondé sur la ressemblance frappante de son sujet avec celui de *Mérope*? Nous convenons que les traits principaux différent dans les deux piéces;

(*r*) *Arach Barberousse*, dont il est ici question, se rendit maître d'Alger par le meurtre de *Selim Eutemi* ou *Eutimi*; mais le jeune *Selim*, fils du feu Roi, ne le détrôna jamais. On n'entendit plus parler de ce prince depuis qu'une flotte que lui accorda l'Espagne pour l'exécution de ses desseins, eût été dispersée par la tempête. *Barberousse* fut tué en 1518 dans une embuscade à huit lieues de Trémécen, par le Marquis *de Gomares*, gouverneur d'Oran. Il eut pour successeur son frère *Barberousse II*, qui mit Alger sous la protection de la Porte, fut créé par les Turcs grand Amiral de l'Empire Ottoman, & s'immortalisa par ses expéditions navales.

Zaphire ne cherche pas à tuer le faux *Achmet*, lorsqu'elle le croit l'assassin de son fils : *Selim* ne tue pas *Barberousse*; mais à cela près, nos lecteurs remarqueront le rapport parfait qui se trouve entre plusieurs incidens, & surtout entre les personnages. Qui ne reconnoît *Polifonte* dans *Barberousse*; *Merope* dans *Zaphire*; *Egyste* dans *Selim*, *Erox* dans *Aladin*, &c.? Lorsqu'un sujet, soit héroïque, soit romanesque, se trouve rempli d'un trop grand nombre de ces traits marqués de ressemblance avec un autre aussi connu que *Mérope*, n'est-il pas de la prudence d'un auteur de l'éviter & d'en choisir un plus neuf? Au reste, qu'on ne nous sache point mauvais gré de dire si librement notre avis sur les ouvrages de nos voisins. Les objections dictées par la saine critique ne sont point des attaques, & les réponses qu'ils voudront bien y faire nous seront toujours très-précieuses, aujourd'hui surtout que le style de (*q*) *Dryden*

(*q*) *Dryden*, dont les Anglois méprisent les fanfaronades, autant qu'ils estiment son génie, repéte en vingt endroits de ses Préfaces : *Si les François ne trouvent pas cela de leur goût, qu'ils se tiennent à Paris. Je ne vois pas pourquoi*

n'eſt plus de mode en Angleterre. Qu'il ſeroit heureux pour le progrès des arts que l'on cherchât ſans ceſſe à profiter de cette politeſſe, de cette urbanité répandue dans toute l'Europe, pour ſoumettre, autant qu'il eſt poſſible, à des loix générales les goûts particuliers des différens peuples; qu'on n'écoutât jamais, en fait de ſcience & de littérature, ces préjugés ſi bas de ſupériorité, ces haines nationales faites pour la plus vile populace; enfin que l'on ſe dît les uns aux autres, en ſe communiquant à l'envi les lumières réciproques de chaque nation:

Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti; ſi non, his utere mecum.
Hor.

les François regneroient chez nous par la critique, eux qui n'y ont jamais regné par les armes; & mille autres épigrammes à peu près du même ſel. Jamais auteur ne nous a pillés avec plus d'aſſurance & plus d'ingratitude.



DAS MAHRCHEN VOM ERSTEN APRILE, AUS DEM HOLLANDISCHEN IN DAS HOCH DEUTSCHE UBERSETZT.

LE CONTE DU PREMIER AVRIL, TRADUIT DU HOLLANDOIS EN HAUT-ALLEMAND.

MONſieur *Rabener*, célèbre poëte ſatyrique d'Allemagne, vient de publier un ouvrage qui a beaucoup de ſuccès dans ſa nation. C'eſt *le Conte du premier Avril*, qu'il feint avoir traduit du Hollandois en haut Allemand. On trouve à la tête de ce Conte l'épitre dédicatoire de *Art Beuzelaar van Saerdamm*, auteur imaginaire de l'ouvrage, à ſa chère nourrice *Aafje Praatmoer van Sloten.* En voici la traduction.

„ Chère Nourrice,

„ Je me rappelle toujours avec un „ nouveau plaiſir les longues ſoirées, „ où votre cher nourriſſon ſe trouvoit „ ſur vos genoux, & où il jettoit un „ bras tremblant autour de votre coû, „ lorſque vous faiſiez le conte effrayant

„ du *Chien de mer*, le conte triſte du „ *Prince enchanté ſans tête*, & le conte „ dévôt de l'*Ane boîteux*. J'étois alors „ bien éloigné de penſer que le goût que „ vous m'inſpiriez pour les contes, in„ flueroit par la ſuite ſur mon ſort & „ ſur toute ma vie: la choſe eſt cepen„ dant arrivée. C'eſt à vous ſeule, „ chère nourrice, que j'ai l'obligation „ d'avoir pû, dans un âge fait, enten„ dre & lire tous les contes du mérite „ de certains auteurs, des nouvelles dé„ couvertes de certains philoſophes, de „ la ſagacité de quelques particuliers à pé„ nétrer les deſſeins qui ſe forment dans „ les cabinets des Princes, avec la même „ complaiſance que j'avois entendu au„ trefois le conte du *Singe parlant*. J'ai „ été bien accueilli à plus d'une Cour, „ & cela ſeulement, parce que je prêtois „ autant d'attention aux contes de pro„ tection, d'amitié, de zèle pour le pu„ blic, que je vous en donnois lorſque „ vous nous entreteniez du *Château* „ *enchanté & bâti en l'air*. Vous voyez „ bien, chère nourrice, que votre „ nourriſſon ſe rappelle tous vos bien„ faits avec une ſenſible ſatisfaction; „ mais, afin que vous ayez en même„ tems

„ tems une preuve de ma reconnoiſ„ ſance, je vous fais ici préſent du *Conte* „ *du premier Avril*, qui me fut donné „ par un Bramine dans le tems de mon „ dernier ſéjour à Batavia. Prenez, li„ ſez, & continuez de m'aimer tou„ jours. Adieu. "

Sit mihi fas audita loqui. Virg.

Dans l'Iſle puiſſante de *Chiexock* il y eut autrefois un vieux Roi que ſa pieté & ſa juſtice firent aimer des Dieux & de ſes ſujets. Quoique d'anciennes chroniques l'appellent *Camoſamma*, il eſt aujourd'hui conſtant que ſon vrai nom étoit *Juocamoſamma*. Pour récompenſe de ſes vertus, le ciel le combla de toutes les proſpérités dont peut jouir un prince. Ses voiſins qui recherchoient tous ſon amitié, s'en rapportoient dans leurs différends à ſes déciſions équitables & deſintéreſſées. Ses ennemis n'oſoient l'offenſer, de crainte d'irriter contr'eux tous les princes ſes alliés. La Cour de *Juocamoſamma* étoit compoſée de pluſieurs miniſtres fidèles, & l'on n'y trouvoit pas un ſeul flatteur. Comme ſon exemple

inspiroit la sagesse à ses sujets, ce Roi ne fit que peu de loix, & celles qu'il établit furent au bout de vingt ans aussi sacrées & aussi inviolables qu'elles l'avoient été dans le tems de leur publication. Les habitans de ses Etats s'appliquoient avec plaisir au travail, parce qu'ils savoient qu'ils ne travailloient que pour eux & pour leurs enfans. Dans toute l'étendue de cette heureuse contrée il n'y avoit pas un seul mendiant; car on n'y trouvoit ni fainéans ni dissipateurs. Tout le monde, les prêtres mêmes des Dieux, se contentoient de peu. *Juocamosamma* ne se vit contraint que rarement à punir; car son peuple étoit vertueux, non par la crainte des peines, mais par celle d'offenser son prince. En un mot, chaque sujet étoit l'ami du Roi. Tel fut le bonheur du vieux *Juocamosamma.*

Le seul chagrin qu'il éprouva fut de ne point avoir d'héritier : mais ce malheur même ne lui arracha pas une plainte; car il étoit content de tout ce qu'il regardoit comme la volonté des Dieux. La Reine au contraire en étoit inconsolable. Elle passoit les nuits & les jours sur ses genoux devant la statue de *Fekula-Pussa* pour obtenir un fils par le

secours de cette Déesse. Elle fit sept pelerinages sur la cime du mont *Fusinogamma.* Le Roi fut médiocrement satisfait de cette dévotion importune; mais il la permit lorsque la Reine lui représenta que le salut de ses sujets demandoit un successeur au trône. La stérilité de cette princesse étoit le châtiment d'une offense que son grand-pere avoit faite au vieux sorcier *Ciongock.* Enfin la Déesse *Pussa* eut pitié d'elle, & lui fit manger de ses cerises noires du Japon. Aussitôt le charme cessa, & la grossesse de la Reine fut déclarée.

Ciongock en devint furieux. Il jura la perte de la mere & le malheur du fils. Les bonnes Fées qui toutes étoient amies de la vertueuse Reine, entendirent son serment, & en tremblèrent; car elles connoissoient la puissance du sorcier, qui le rendoit assez hardi pour braver les Dieux & les Fées. Leur amitié les réunit pour songer aux moyens de prévenir les tristes suites du serment.

Lorsque la Reine fut proche de son terme, les Fées s'assemblèrent pour assister à ses couches. *Zoïmane*, la plus respectable d'entr'elles, mit le prince nouveau né sur ses genoux, le baisa

trois fois à l'endroit du cœur, & lui dit: *Sois l'ami des Dieux. Asaïde*, Fée gracieuse & grande amie des hommes, le serra dans ses bras en lui disant : *Regne comme ton père. Zimzime*, dont le nom signifie une Fée solitaire & bienfaisante, toucha sept fois de son pouce la langue & la main du Prince, & lui dit : *Sois sage & riche. Alcimédore*, Fée jeune & vive, lui baisa les yeux & la bouche en disant : *Sois aimable.*

Ensuite les Fées mirent l'enfant entre les bras de la mère, qui transportée de joye se préparoit à témoigner sa reconnoissance aux protectrices de son fils, lorsque le sorcier *Ciongock*, enveloppé dans un nuage épais, parut sur un sopha, regarda le petit prince avec un sourire cruel, & dit d'une voix terrible : *Mais, moi, je serai ton ennemi.* Ayant prononcé ces paroles, il s'entoura d'une vapeur noire, & passa lentement sur les champs de *Chiekok*, où il remplit tout d'épouvante. Les Fées pâlirent, & la mère infortunée ne survêcut que de quelques minutes à cette horrible apparition.

Zoïmane se chargea de l'éducation du prince. Elle savoit en effet que la

puissance du sorcier n'alloit pas à pouvoir détruire les bienfaits des Fées; elle ne pouvoit donc pas douter que le jeune prince, à qui on avoit donné le nom de *T'siamma*, ne fût ami des Dieux, bon Roi, aimable, sage & riche; mais elle n'ignoroit pas non plus que la méchanceté du redoutable *Ciongock* imagineroit mille moyens d'enlever à *T'siamma* la gloire & les avantages qu'il devoit naturellement attendre. Ce fut par cette raison qu'elle ne négligea rien pour inspirer à son eléve de la fermeté & de la résignation. Elle l'y exhorta jusqu'à l'âge de dix-huit ans, où les loix du païs l'appelloient au gouvernement. Elle le mena elle-même vers le trône, le recommanda au Conseil assemblé, & lui dit en l'embrassant avec une tendresse de mère : *Prince, soyez digne de votre père, & n'oubliez pas que la vertu récompense ceux qui l'aiment, fussent-ils méconnus de l'univers.* Elle regarda le Roi pour la dernière fois avec un œil, où paroissoit autant d'amitié que de compassion; elle s'éleva enfin sur un nuage azuré, soit pour retourner dans sa demeure, soit pour aller cultiver dans quel

qu'autre païs les premieres années d'un jeune Prince : occupation digne d'une amie du genre humain, qui ſavoit que bien élever un Prince, c'eſt rendre heureux des millions d'hommes.

Ciongock étoit aſſis à l'entrée de ſa ſombre caverne, & ſon eſprit méditoit des noirceurs, lorſqu'il apperçut *Zoïmane* qui fendoit les airs. Il ſe cacha. Le ſcélérat le plus déterminé ſe déconcerte à l'aſpect inopiné d'un être vertueux. Le départ de la Fée lui apprit que *T'ſiamma* venoit de prendre en main les rênes du gouvernement, & qu'il n'étoit plus ſous la protection de *Zoïmane*. Il rugit de joye, & ſe prépara à exécuter ſes complots. » Oui *T'ſiamma*, dit-il, je » ſerai ton ennemi comme j'ai été celui » de tes pères. Sois l'ami des Dieux, » ſois vertueux, aimable, ſage & juſte ; » tous ces préſens des Fées te ſeront » inutiles. Je m'emparerai des cœurs » de tes ſujets & de tes voiſins. Ils » prendront ta piété pour de l'hypo- » criſie. Quoique tu regnes comme ton » père, le peuple ne s'en révoltera pas » moins contre toi. Sois aimable & ſage, » on ne t'en mépriſera pas moins. Toute » ta vie, tu courras après des ombres,

» & tes plus grandes entrepriſes ſe termi- » neront comme un ſonge ridicule. «

Sa voix rauque ayant prononcé ces menaces, *Ciongock* rit trois fois, & la nature en gémit autant. Il ſe mit dans ſon char tiré par quatre dragons gris, pour voler dans l'Iſle de *Chiekock*. Les poëtes racontent que les fleurs ſe fanèrent ſous lui, & que les oiſeaux les plus amoureux ſuſpendirent leurs chants lorſqu'il traverſa les airs pour aſſouvir ſa cruelle vengeance.

Pendant ce tems on avoit annoncé au peuple que *T'ſiamma* étoit monté ſur le trône de ſes ancêtres. Le peuple s'aſſembla devant les portes du Palais, & demanda à voir ſon nouveau Roi.

Depuis pluſieurs années la renommée de ſa ſageſſe & de ſa bonté s'étoit répandue dans tout le païs. Le peuple l'adoroit ; & quand même il n'auroit pas eu toutes les qualités qu'il poſſédoit en effet, ſes ſujets l'auroient aimé parce qu'il étoit le fils de leur cher *Juocammoſamma*, mort depuis peu.

T'*ſiamma*, flatté de cette occaſion de gagner l'eſtime & l'amour de ſon peuple, ſe prépara à ſe montrer avec la majeſté d'un grand Roi, & avec la

douceur d'un père tendre. Contre la coutume des princes Orientaux, les Rois de *Chiekock* avoient celle de parler à leurs ſujets en public. *T'ſiamma*, dont la langue avoit été touchée ſept fois par la Fée divine, ſe propoſa de dire ſolemnellement à ſon peuple qu'il l'aimoit, & comme bon Roi il ſe réjouiſſoit d'avance de pouvoir l'en aſſûrer. Les portes du Palais s'ouvrent, & le Roi quitte le trône pour s'avancer vers ſes ſujets.

Le ſorcier arriva dans le même inſtant au deſſus du Palais. Il vit la joye & l'impatience du peuple, & craqua des dents. Il prononça en murmurant trois mots terribles, & auſſitôt le peuple enchanté tourna le dos au Roi pour aller voir des bateleurs Chinois que *Ciongock* avoit placés à un autre côté du Château.

Qu'on juge de la conſternation que cauſa ce charme à *T'ſiamma*, qui en ſortant de ſon apartement, ne trouva pas un ſeul de ſes ſujets, & ſçut en même tems qu'ils l'avoient abandonné pour de miſerables farceurs. Quoiqu'il s'en affligeât beaucoup, il fit des efforts pour excuſer la legereté de la multitude. Il

attendit longtems le retour de ſes ſujets, & fut enfin obligé de s'en retourner ſeul dans ſon Palais. Le charme ayant été rompu auſſitôt, le peuple s'aſſembla de nouveau, & murmura de ce qu'il attendoit ſi long-tems ſon Souverain.

Le Roi fut inſtruit de l'impatience où l'on étoit de le voir. T'*ſiamma*, prince trop gracieux pour refuſer une demande qui étoit une preuve du reſpect & de l'amour que lui portoit ſon peuple, ſe promena pendant quelques momens dans ſon cabinet pour ſonger comment il pourroit en peu de mots exhorter à leurs devoirs des ſujets qu'il vouloit aſſûrer des ſentimens de tendreſſe qu'il avoit pour eux. Il alla enſuite ſe préſenter au peuple, qui le reçut avec des acclamations & des battemens de mains univerſels. La joye de ſes ſujets eſt de tous les ſpectacles le plus agréable pour un bon Roi. T'*ſiamma* attendit pour parler que les éclats bruyants des applaudiſſemens fuſſent paſſés. Mais au lieu de s'appaiſer, ils augmentèrent : lorſque T'*ſiamma* vit que les acclamations ne ceſſoient point, il fit ſigne à la

foule qu'il vouloit parler, & s'attendit de ſa part à un ſilence reſpectueux ; mais le bruit redoubla. Ce n'étoit plus des acclamations ; c'étoit un tumulte horrible, un mélange inoui de voix, de pieds & de mains, qui frappoient confuſément les oreilles étonnées ; c'étoit les cris d'un peuple ſauvage yvre de vin, ou tranſporté de fureur dans une mêlée affreuſe. Le Roi en fut effrayé, & ſes Conſeillers tremblans changèrent de couleur. Ils auroient regardé cette inſulte comme une révolte, ſi la multitude ne fût reſtée dans l'inaction pendant qu'elle extravaguoit ainſi. En un mot, il fut impoſſible au Roi de ſe faire entendre à ſon peuple. Il s'en retourna en rêvant à ſon ſort avec la triſteſſe d'un père tendre qui n'eſt point écouté de ſes enfans, dont il voudroit faire le bonheur. Tout ceci étoit l'ouvrage du maudit ſorcier qui avoit changé l'allégreſſe du peuple en délire.

T'ſiamma ne put douter qu'une main puiſſante ne s'opposât à ſes plus chers deſirs. Il ſe rappella les exhortations de la bonne *Zoïmane*, qui lui avoit toujours recommandé la conſtance dans les plus

grands revers. Elle lui avoit fait entrevoir qu'il avoit un grand ennemi, mais elle ne lui avoit jamais dit que cet ennemi étoit un ſorcier, ni que ce fût le cruel *Ciongock*. Elle appréhendoit trop que ſon élève ne ſe décourageât & qu'il ne ſe laſſât de lutter contre ſa deſtinée.

Ciongock reſſentit la joye barbare d'un ſcélérat. Il trama de nouvelles horreurs pour affliger le vertueux *T'ſiamma*. Comme il étoit l'un des ſorciers les plus dangereux & les plus cruels, il ſe propoſa de rendre la piété & la ſageſſe du meilleur des rois ridicule aux yeux des habitans de *Chiekock* & de leurs voiſins.

Les loix de l'Etat exigeoient que dans les trente premiers ſoleils de ſon regne le roi fît un pélérinage dans le bois ſacré du grand *Namu-Amida*. *T'ſiamma* ſe ſoumit avec plaiſir à un acte de religion auquel devoit aſſiſter la plus grande partie de ſes ſujets. Il ſe mit en marche accompagné des Grands de ſes Etats. Les préſens qu'il ſe propoſoit d'offrir à ſon Dieu furent portés par un éléphant blanc.

Ciongock vit qu'il perdroit tout le fruit de ſa méchanceté, s'il permettoit que les

ſujets du roi fuſſent témoins de ſa piété ; mais il conçut auſſi qu'il gagneroit beaucoup s'il pouvoit rendre cette piété ſuſpecte au peuple. Il y réuſſit.

En s'approchant du bois ſacré le roi ſe jetta trois fois la face contre terre pour ſe ſanctifier & ſe rendre digne de l'aſpect de *Namu-Amida*. Ses ſujets, dont une foule innombrable attendoit leur prince à l'entrée du bois, ſe réjouirent de le voir, ſe jettèrent trois fois à terre avec lui, & demandèrent ſa conſervation à la Divinité ; car l'exemple d'un roi pieux inſpire de la piété aux ſujets, & la piété fait les bons citoyens. Enfin, toute l'aſſemblée prit le chemin du Temple. Des prêtres habillés de blanc & portant des couronnes de fleurs dans leurs mains, vinrent en danſant au-devant du roi pour lui donner la bénédiction. Après avoir fait baiſer leurs couronnes au prince, ils demandèrent au nom de leur grand Dieu où étoient les préſens. *T'ſiamma* ordonna d'amener l'éléphant qui les portoit : mais quelle fut ſa ſurpriſe & la fureur des prêtres, lorſqu'au lieu d'un éléphant pompeuſement paré, on amena un griſon chargé de deux paniers rem-

plis de ris & de fèves. Les prêtres jettèrent de la pouſſière vers le ciel, & n'écoutant point les excuſes du prince, excitèrent le peuple à venger l'affront qu'on venoit de faire à ſon Dieu, & à maſſacrer le roi incrédule. Le peuple commença bien-tôt à murmurer, & à peine le malheureux *T'ſiamma* trouva-t-il moyen de ſe ſauver dans ſon palais, où il ſe renferma pendant trois jours, qu'il paſſa à genoux pour fléchir la colère du redoutable *Namu-Amida*. Il croyoit l'avoir offenſé & que c'étoit pour le punir que le Dieu avoit changé ſes préſens ſuperbes en choſes viles & de peu de prix. Le quatriéme jour, le roi aſſembla ſon Conſeil. On y réſolut que *T'ſiamma* augmenteroit les préſens du double, & qu'il les enverroit aux prêtres par l'un de ſes plus fidèles ſerviteurs. Le roi le fit. Après quelque réſiſtance, les prêtres ſe déterminèrent à recevoir les préſens, & *Namu-Amida* fut adouci.

Depuis cet accident, le roi ne ſortit plus de ſa triſteſſe. Il n'y avoit rien à ſes yeux de plus terrible que d'avoir perdu la grace des Dieux & l'amour de ſes ſujets. Les miniſtres s'apperçurent

de ſa mélancolie, qui ne pouvoit être diſſipée ni par les affaires ni par les plaiſirs. Ils conſeillèrent à *T'ſiamma* de ſe marier. Il fut trente lunes ſans pouvoir s'y réſoudre. Enfin, on lui repréſenta que le ſalut de ſes ſujets l'exigeoit de lui, & auſſi-tôt il ſe décida pour le mariage.

On envoya au Roi d'une iſle voiſine, nommée *Sagkock*, un ambaſſadeur, chargé de faire la demande de ſa petite-fille au nom de *T'ſiamma*. Cette princeſſe étoit ſi vertueuſe, ſi ſage & ſi belle, qu'on lui avoit donné le nom flatteur de *Zizizi*. Le vieux roi ſaiſit avec tranſport l'occaſion de s'allier encore plus étroitement avec le fils de ſon ancien & meilleur ami. Il conſentit ſur le champ au mariage propoſé; mais il demanda que *T'ſiamma* vint lui-même recevoir la princeſſe de ſa main, & délibérer en même tems avec lui ſur les moyens de cimenter la bonne intelligence entre les deux royaumes. Un ſeul de ces motifs auroit été plus que ſuffiſant pour déterminer *T'ſiamma* à faire le voyage de *Sagkock*.

Il partit avec un cortège magnifique. Sa flotte étoit compoſée de cent voiles.

Il ne falloit que très-peu de tems pour faire le trajet. *T'ſiamma* vit bien-tôt le port où il devoit prendre terre. Il s'en approchoit, tout rempli d'amour, d'amitié & du deſir de rendre ſes ſujets heureux. Le vieux roi de *Sagkock* accompagné de ſes miniſtres & de ſon peuple, étoit déja ſur le bord de la mer pour y recevoir ſon ami, lorſqu'il s'éleva tout à coup une tempête qui jetta la flotte loin du port, & lui fit faire ſi rapidement le tour de l'iſle, qu'au troiſième ſoleil elle ſe retrouva au même endroit. Les habitans ne l'eurent pas plutôt découverte, que la joye ſe répandit dans la capitale. Le Roi ſe rendit avec ſa cour au port pour y accueillir ſon fils & ſon ami, qu'il avoit crû enſeveli ſous les flots. Ils ſe virent, ils ſe firent des ſignes pour ſe marquer la joye réciproque que leur cauſoit un retour auſſi inopiné. Le rivage & la flotte retentiſſoient des acclamations des peuples ravis; mais une nuit terrible couvrit ſur le champ la flotte. Il lui fut impoſſible d'avancer, & tout ce qu'on put faire, fut de plier les voiles, afin que les vaiſſeaux ne ſe briſaſſent point les uns contre les autres. La flotte reſta

quelque tems dans cette immobilité. Le brouillard ſe diſſipa enfin; mais quel fut l'étonnement de *T'ſiamma* lorſqu'au lieu d'être devant le port de *Sagkock*, il ſe trouva ſur les côtes de ſon propre royaume, & tout près de ſon palais. Il monta ſur le tillac de ſon vaiſſeau, y implora à genoux le ſecours de ſes Dieux, & ordonna enſuite de mettre de nouveau à la voile. Il vogua une troiſième fois vers *Sagkock*, & il entra dans le port où il trouva encore le roi accompagné de ſes ſujets. Dans le moment que ce prince tendoit la main à ſon ami, qui alloit deſcendre de ſon vaiſſeau, les deux peuples criérent à la fois *trahiſon*. *T'ſiamma* rentre dans ſon vaiſſeau & tâche d'appaiſer les ſiens. Le vieux roi arrache de ſon côté les armes à ſes ſujets, & les exhorte à la tranquillité. Mais c'eſt en vain; ils ne ſont point écoutés. Les cris qu'on entendoit au rivage & ſur la flotte, reſſembloient aux cris de deux armées ennemies qui s'égorgent. Les ſujets de *T'ſiamma* prennent enfin la fuite & aucun d'eux n'a le courage de regarder derrière lui, qu'il ne ſoit rentré dans le port de *Chiekock*, où les vaiſſeaux

diſperſés arrivent l'un après l'autre. *T'ſiamma*, qui reconnut, dans ce qui venoit de lui arriver, les effets d'une puiſſance ſurnaturelle, deſcendit triſtement à terre. Ses ſujets reprirent leurs eſprits, ne ſçachant ce qu'il leur étoit arrivé, ni pourquoi ils avoient pris la fuite. Ils baiſſérent les yeux devant leur roi, & eurent honte de ſe montrer à leurs femmes. *T'ſiamma* convaincu qu'il n'y avoit point de leur faute, les conſola, & ſe ſoumit lui-même à la volonté des Dieux, qui lui paroiſſoit incompréhenſible.

Le chagrin où le roi étoit plongé, & qu'il tâchoit cependant de cacher à ſon peuple, donnoit une cruelle ſatisfaction à *Ciongock*. L'alliance avec la vertueuſe, ſage & belle *Zizizi*, étoit un bonheur trop grand pour que le ſorcier furieux permît que *T'ſiamma* en jouît tranquillement. C'étoit lui qui avoit excité la tempête, qui avoit répandu l'obſcurité ſur les vaiſſeaux, & dont le souffle ennemi avoit inſpiré la fureur & le carnage aux deux nations.

Le vieux roi de *Sagkock* étoit pieux ſans donner dans la ſuperſtition. Il con-

çût que les obſtacles qui juſqu'alors avoient empêché l'accompliſſement de ce qu'il avoit projetté, n'étoient point l'ouvrage du ciel. Connoiſſant ſes Dieux, il ſavoit qu'ils ne s'oppoſeroient jamais à la ſatisfaction de deux perſonnes vertueuſes & au bonheur de deux Etats puiſſans. Il regarda donc tout ce qui venoit d'arriver comme un pur hazard, & voulut que le mariage s'accomplît ; mais il n'exigea point que *T'ſiamma* revint une quatrième fois dans l'iſle de *Sagkock*. Ce fut dans cette vûe qu'il s'embarqua lui-même avec peu de monde ſur un ſeul vaiſſeau. Il arriva à *Chiekock*. *T'ſiamma*, agréablement ſurpris, vola au-devant de l'ami de ſon père & de la divine *Ziziꝫi*. Il baiſa la barbe du vieux roi, & celui ci, lui ayant donné ſa bénédiction, lui préſenta la princeſſe. Elle alloit ſe jetter aux pieds de *T'ſiamma*, mais ce prince la retint dans ſes bras, &, ſelon la coutume du païs, pour gage de ſa fidélité éternelle, il lui ôta, en préſence de toute la cour & du peuple, le voile qui couvroit ſon viſage.

On ſent aſſez combien devoit être

vif le deſir qu'il avoit de voir une princeſſe qui paſſoit pour la plus belle de tout l'Orient ; mais on aura de la peine à concevoir le ſaiſiſſement qui s'empara de ſon ame lorſqu'il vit devant lui la créature la plus hideuſe qu'on puiſſe imaginer. Qu'on ſe repréſente une naine contrefaite, qui a la tête chauve, le front ridé & couvert de poils, les yeux louches & chaſſieux, des joues flaſques qui deſcendent au deſſous des machoires, un menton pointu, des dents noires ſortant de la bouche comme des défenſes de ſanglier, & l'on aura le portrait de la divine *Zizizi*.

T'ſiamma reſta pendant quelques minutes immobile devant elle. Il la regarda, il regarda le vieux roi, il regarda le peuple, & remit enfin le voile ſur le viſage de la princeſſe. La malheureuſe *Zizizi*, qui ignoroit la cauſe de l'étonnement univerſel & du triſte ſilence qui regnoient autour d'elle, verſa un torrent de larmes. Le vénérable vieillard ſe couvrit ſa tête blanche de ſa robe. Le peuple commença à murmurer, & l'on entendit dans l'air des éclats de rire ſemblables au rire d'un géant qui feroit éclater ſa joye bachi-

que dans une caverne profonde. Le vieux roi reconnut la voix du ſorcier. Il découvrit ſon viſage, jetta de la pouſſière vers le ciel, & prononça trois fois le nom du puiſſant *Namu-Amida*. Alors le rire de *Ciongock* ſe changea en un hurlement affreux, qui, après avoir parcouru toute la voute du ciel, ſe perdit enfin dans les nues à l'extrêmité de l'horiſon. Mais la malheureuſe princeſſe garda toujours ſa difformité, qu'elle ignoroit.

Le vieux monarque l'ayant priſe par la main entra avec elle & *T'ſiamma* dans un appartement, où il leur parla ainſi : » Mes enfans, je vois à préſent » s'accomplir les anciennes menaces de » l'un des plus puiſſants ſorciers ; mais » ma conſolation eſt de ſçavoir que je » n'ai plus que peu de lunes à vivre & » que le charme ſera rompu par ma » mort. *T'ſiamma*, ſoyez généreux & » juſte ; ne répudiez point ma fille ; ai» mez-la, & attendez-vous bien tôt aux » plus grandes ſatisfactions. Et vous, ma » fille, continua-t-il, en l'embraſſant, » vous ne ſerez pas toujours malheu» reuſe. Supportez la rigueur de votre » ſort. La puiſſance de notre ennemi

» ne vous a point ravi votre vertu & » votre ſageſſe, elle n'a fait que dé» truire votre beauté. » En prononçant ces mots, il conduiſit ſa fille vers le miroir pour lui apprendre la triſte métamorphoſe qu'elle venoit d'éprouver. Elle ſe vit, ſe fit peur, & ſe laiſſa tomber évanouie dans les bras de ſon ayeul. Lorſqu'elle revint à elle, ce fut pour pleurer amèrement la perte de ſes attraits ; car elle étoit femme. Cependant, quelques minutes après, la raiſon, qu'elle appella à ſon ſecours, la raſſûra ; car c'étoit une femme ſenſée. » La main de notre ennemi, dit-elle, » a fait un ravage que je devois at» tendre du tems quelques années plus » tard. Je tacherai de me conſoler. » Pour vous, prince, dit-elle à *T'ſiam-* » *ma*, je vous dégage de votre parole. » Je vais m'en retourner avec mon père. » Je vous aime trop pour exiger de » vous que vous m'aimiez. Vivez con» tent, loin de moi. »

T'ſiamma, qui avoit eu le tems de revenir un peu de ſa première ſurpriſe, fut vivement touché de ces paroles. Il prit la princeſſe par la main, l'embraſſa, & jura de l'aimer éternellement. Le

mariage fut célébré de la manière la plus solemnelle. Pendant que *T'siamma* admiroit le courage de son épouse, le peuple de *Chiekock* chantoit des vaudevilles, où il insultoit à sa nouvelle reine. Lorsqu'elle en fut instruite, elle rit avec pitié, comme il convient aux sages, du tour d'esprit de la populace. Elle tacha de plaire à son époux, & elle y réussit. S'il n'eut pas pour elle ces empressemens qu'il n'y a que les graces des la figure qui puissent inspirer, il étoit trop juste pour ne pas reconnoître tout son mérite, & pour lui refuser un attachement sincère & respectueux.

Elle fit de même tout son possible pour prouver au peuple qu'elle avoit de l'esprit & de la vertu; mais cette peine fut inutile; car elle étoit laide. Alloit-elle au Temple implorer les Dieux, les esprits forts de *Chiekock* disoient qu'elle prioit comme le peuple dévot, parce qu'elle ne sçavoit pas penser comme les hommes de sens. S'expliquoit-elle comme le plus sage des Bramines sur les Dieux, sur la nature & les devoirs de l'homme, on lui donnoit le nom de triste pédante. Parloit-elle

à quelqu'un avec bonté, on accusoit sa conduite de bassesse. Faisoit-elle une action généreuse, on la taxoit de prodigalité. En un mot, le peuple de la cour & de la ville ne lui trouvoient que des vices, des défauts & des ridicules; car, encore une fois, *Zizizi* étoit extrêmement laide.

Ce mépris universel affligea enfin la reine; il lui étoit d'autant plus sensible qu'elle n'en ignoroit point la cause. Elle sçavoit, il est vrai, que cette cause cesseroit avec son enchantement, mais cette connoissance ne diminuoit pas ses chagrins. Par amour pour son époux, pour son peuple, & pour elle-même, elle auroit voulu recouvrer sa première figure; mais elle s'arrêtoit au milieu de ses vœux, & trembloit en pensant qu'ils ne pouvoient être remplis que par la mort de son ayeul qu'elle aimoit si tendrement. Alors elle souhaitoit qu'il vêcut encore long-tems, & pour voir ce souhait accompli, elle desiroit de rester toute sa vie affreuse & contrefaite (*a*).

(*a*) J'ai peur qu'il n'y ait ici une faute dans l'original; car il n'y a pas de femme, du moins en Europe, qui soit capable de faire un souhait si peu-naturel pour prolonger les jours d'un grand-père.

L'ennemi commun de toute la famille, l'irréconciliable *Ciongock*, n'ignoroit pas que les effets de son enchantement seroient détruits par la mort du vieux roi; il sçavoit également que cette mort arriveroit sous peu de lunes. Il pouvoit juger combien *T'siamma* & son épouse s'aimeroient alors, puisque la difformité même de la princesse n'empêchoit pas qu'ils ne s'aimassent. Le cruel ne pouvoit qu'envier ce bonheur. Il s'apperçut que *T'siamma* attendoit avec impatience la métamorphose qui devoit le mettre au comble de la félicité. Par le secours de la magie il lisoit dans le cœur de la reine les souhaits qu'elle se cachoit à elle-même, lorsque le mépris du peuple lui devenoit insupportable. Il vit tout cela, & en rit; car il avoit le projet barbare de rendre le roi plus malheureux encore par la beauté de son épouse qu'il ne l'avoit été par sa laideur.

Un matin, la reine étoit, au lever du soleil, prosternée dans son cabinet devant la statue du Dieu *Isum*; elle fai-

soit des prières pour l'ame de son grand-père dont on lui avoit appris la maladie mortelle, & lorsqu'elle étoit sur le point de se relever, elle fut étendue par terre par un coup invisible, qui éclata comme un coup de tonnerre. *T'siamma* l'entendit; il la trouva évanouie; mais sa beauté le frappa bien plus que sa laideur ne l'avoit effrayé autrefois. Il la serra dans ses bras, & en peu de tems elle revint de son évanouissement. Le roi ne sçavoit comment lui apprendre l'heureux changement qui venoit d'arriver, puisqu'il n'y avoit pas moyen de l'en instruire sans lui annoncer en même-tems la mort de son grand-père. *Zizizi* étoit encore assise sur les genoux de *T'siamma*. Elle trembloit de foiblesse; elle envisageoit son époux & ceux qui se trouvoient autour d'elle avec cet air égaré qu'on remarque sur le visage des malades qui se réveillent au milieu d'un songe effrayant. Enfin elle se vit dans un miroir. Elle s'arracha des bras de son époux, perça la foule des courtisans, & resta pendant quelques minutes immobile devant la glace. Oui, c'est moi, s'écria-t-elle enfin, avec une joye immodérée. Elle se fit

donner un siège pour s'asseoir. Elle passa les boucles de ses cheveux noirs par les doigts d'une main très-blanche, & contempla la beauté des cheveux & de la main. Après avoir répété cet exercice, elle se mit à sourire de différentes manières. Elle examina laquelle étoit la plus avantageuse à la forme de sa bouche & à la disposition de ses dents. Elle ne se lassa point d'admirer ses yeux. Elle essaya les regards d'une femme tendre, d'une prude, d'une impérieuse, d'une languissante, d'une affligée, & mille autres, dont la coquetterie industrieuse des dames Européennes a fait un science très importante. En un mot, elle s'applaudit à elle-même, & trouva après une longue étude que le regard fier étoit celui qui alloit le mieux à ses beaux yeux noirs. Ce fut avec ce regard qu'elle se tourna dans l'intention de se faire adorer de tous ceux qui l'entouroient. Le roi qui observoit avec une morne surprise tous ces mouvemens extraordinaires, étoit débout à côté de son épouse, qui ne le remarquoit pas. Il la prit par la main; elle la retira froidement. Cependant elle daigna se souvenir que *T'siamma* étoit

son époux; elle lui abandonna sa main négligemment, & sans prendre garde avec quel feu il la baisa. Il se hazarda enfin de lui parler de la mort du roi de *Sagkock*. „ La volonté des Dieux, lui dit-„ il avec un air & un ton qui annon-„ coient son affliction, le bonheur des „ morts, la sagesse, la vertu & la vieil-„ lesse infirme de votre grand-pere.... „ Est-il mort, l'interrompit-elle fort „ tranquillement? " *T'siamma* regarda tristement la terre. Il est donc mort, reprit *Zizizi*, en haussant les épaules; mais il étoit vieux & d'une humeur chagrine, son...... avant que d'achever ce qu'elle vouloit dire, elle jetta les yeux dans le miroir, & y découvrit au-dessous de son œil gauche un petit bouton presque imperceptible. Mais, grands Dieux, s'écria-t-elle, que vois-je? Elle s'inquiéta beaucoup, manda des médecins, & finit par se laisser aller languissamment sur son sopha.

T'siamma se tenoit devant elle comme un homme absorbé dans un rêve. Il trouvoit dans son épouse la plus belle personne de l'orient; mais elle n'avoit

plus cette tendresse, ces sentimens & cette raison qui la lui avoient rendue si respectable. Il ne voyoit plus qu'un beau corps uniquement occupé de lui même, & qui attendoit les hommages des hommes sans se mettre en peine de les mériter. Il se frappa le front & pria les Dieux de reprendre cette beauté, qui avoit détruit tant de vertus; mais les Dieux ne l'écoutèrent point, & *Ciongock* triompha.

La métamorphose de *Zizizi* produisit des effets bien différens sur l'esprit du peuple. Il adora les attraits de sa reine. Quand elle ouvroit la bouche pour parler, elle étoit admirée avant qu'elle proférât un seul mot. Lorsqu'elle s'entretenoit avec son perroquet, tout ce qu'elle lui disoit étoit trouvé charmant. Parmi ce peuple qui l'admiroit, il y eut un grand nombre de poëtes qui chantèrent ses appas. Certains jours de la semaine elle leur faisoit donner quelques portions de ris. Aux fêtes solemnelles, elle distribuoit elle-même aux pauvres une aumone assez mesquine, pour avoir occasion de montrer ses belles mains. On donna à cette vanité le nom de

bienfaisance; car ses mains étoient potelées & bien faites. En un mot, le peuple de *Chiekock*, qui avoit méprisé la reine la plus sensée parce qu'elle étoit laide, estima la reine la plus folle parce qu'elle étoit belle.

Quoique la flamme de *T'siamma* ne fût point éteinte, il sentoit qu'il avoit aimé *Zizizi* beaucoup plus tendrement lorsqu'elle étoit horrible & vertueuse. On la voyoit enjouée, complaisante, agréable avec tout le monde, excepté avec son mari. Elle étoit insensible à ses caresses. Vouloit-il l'embrasser, elle se plaignoit d'un mal de tête affreux. Desiroit-il qu'elle mangeât avec lui, elle prétextoit quelqu'acte de dévotion, & jeûnoit. L'entretenoit-il de sa tendresse, elle s'amusoit à jouer avec son sapajou. Ne lui parloit-il pas, elle lui reprochoit son indifférence. Quelque chose étoit-il de son goût, elle la trouvoit détestable. Etoit-il de bonne humeur, elle fondoit en larmes, & se plaignoit amèrement de ce qu'il avoit la cruauté d'être gai, tandis qu'elle étoit en proye aux chagrins les plus amers. Avoit-il quelque sujet d'affliction

qui, malgré lui, paroiſſoit ſur ſon viſage, elle l'accuſoit de ne plus l'aimer & de n'être triſte que dans ſa compagnie.

L'exemple de la reine cauſa une funeſte révolution dans toute la ville. Les femmes des Grands l'imitèrent. Les médecins regardèrent cette extravagance comme une maladie ; mais ils n'y connurent point de remède. Tout ce qu'ils purent y faire fut de lui donner le nom ſçavant d'*Ongaſauwara-Sinano*. Malgré cette docte appellation les maris reſtèrent malheureux par les caprices de leurs femmes. *T'ſiamma* fut affligé de ce deſordre général ; il prit le parti de ſouffrir patiemment les fantaiſies de la reine. Les Grands du royaume ſuivirent ſon exemple. Ce fut par-là qu'ils ſe rendirent le mariage plus ſupportable ; leurs femmes n'en devinrent pas plus ſenſées. Les chroniqueurs de *Chiekock* prétendent que c'eſt dans ce tems qu'a commencé la domination des femmes ; mais le ſçavant *T'ſintſia* fait remonter ſon origine à quelques milliers d'années plus haut.

T'ſiamma vécut longtemps dans cette triſte ſituation, & fut enfin aſſez heu-

reux pour s'accoutumer à ſon infortune. Ce repos languiſſant fut un nouvel objet d'envie pour *Ciongock* ; il le troubla.

Il ſe répandit un bruit en *Chiekock* que deux puiſſans princes de Siam ſe faiſoient la guerre. Le plus foible de ces princes étoit ami & allié de *T'ſiamma*. Celui-ci alla à ſon ſecours. Il arriva heureuſement ſur les côtes de Siam ; il débarqua ſes troupes & trouva tout le païs dans une profonde tranquillité. Son ami prenant cette démarche pour une invaſion ennemie, s'allia promptement avec les princes ſes voiſins, & attaqua par ſurpriſe les troupes de *Chiekock*, qui ne furent point en état de réſiſter à une armée trop ſupérieure en nombre. *T'ſiamma* & le reſte de ſes ſoldats ſe ſauvèrent avec beaucoup de peine ſur leurs vaiſſeaux.

Ce malheur acheva d'abbattre ſon courage. Il lui parut affreux d'être mépriſé de ſes voiſins, & d'être regardé comme un prince parjure, & un ami ſans foi. Il retourna dans ſes Etats, où il réſolut de ſe ſouſtraire à tous les yeux.

Arrivé devant le port, il trouva ſes ſujets ſous les armes. Lorſqu'il voulut y entrer avec les ſiens, on s'y oppoſa. Le ſorcier qui ſçavoit que les Dieux ne lui accorderoient plus qu'un tems fort court pour exercer impunément ſes forfaits, s'étoit propoſé de porter le dernier & le plus ſenſible coup à *T'ſiamma*. Dans l'abſence de ce Roi il en avoit pris la figure ; il avoit enſuite armé le peuple ſous prétexte qu'il avoit appris qu'une puiſſance étrangère devoit attaquer ſon royaume. Telle fut la cauſe de la réſiſtance qu'on fit à *T'ſiamma*. Mais enfin, par ſa valeur il triompha de tous les obſtacles. Il deſcendit à terre. Le peuple vit avec ſurpriſe deux *T'ſiamma*. Le ſorcier avoit mis par des préſens conſidérables les prêtres dans ſes intérêts. La malheureuſe *Zizizi* le regardoit comme ſon époux & l'aimoit réellement depuis quelque tems, parce qu'il lui contoit ſans ceſſe mille fleurettes, & qu'à tout moment il lui fourniſſoit de nouvelles occaſions de ſatisfaire ſa vanité. Les femmes des Grands de l'Empire avoient de trop fortes raiſons de s'intéreſſer pour la reine ; elles ſe ſervirent de l'autorité qu'elles avoient

ſur leurs maris, & les obligèrent de prendre ſon parti. La populace s'étoit déja déclarée pour elle. Il ne reſtoit à *T'ſiamma* qu'un petit nombre d'hommes vertueux & de ſujets fidèles. Il demanda à diſputer, les armes à la main, ſes droits avec le ſorcier, en préſence de ſon épouſe & du peuple. *Ciongock* comptant ſur ſa puiſſance, y conſentit. Les deux concurrens ſe rendirent dans une vaſte plaine, peu éloignée de la ville. Le ſorcier qui menoit la reine par la main, fut accompagné d'une foule innombrable. *T'ſiamma* fut frappé lui-même de la reſſemblance de ſon ennemi avec lui. Il entra en fureur en voyant la reine à côté de ce brigand. Il tira ſon épée en s'écriant : *Divine Zoïmane, fortifiez mon courage & ce bras.* Auſſi-tôt il s'élance ſur le ſorcier, qui ſans s'émouvoir le jette par terre, & veut l'égorger. Dans ce moment la divine *Zoïmane* ſe jette dans un nuage de feu ſur le ſorcier. Elle tenoit dans ſa main gauche un *Taliſman* que le nom de *Namu-Amida*, qui y étoit gravé, rendoit formidable. *Ciongock* tremble en l'appercevant. Il veut s'échapper, mais il tombe à terre ; il prend

la forme d'un géant terrible ; il est assez téméraire pour combattre la Fée. Celle-ci lui oppose le *Talisman*, & il retombe comme un enfant. Il se métamorphose ensuite en un grand rocher pour être insensible à la vertu du *Talisman* ; mais ce rocher se fond comme de la neige. Il essaye un troisième déguisement. Il se change en un fleuve rapide, qui emporte le malheureux *T'siamma*. La Fée se jette dans le torrent ; la vertu de son *Talisman* le desséche, & il n'en reste qu'une mare d'eau infecte, au milieu de laquelle l'infortuné *T'siamma* est trouvé sans vie.

Telle fut la fin du cruel sorcier, qui dans ses derniers momens de fureur entraîna dans sa perte le plus vertueux des rois. Les Dieux seuls sçavoient pourquoi ils l'avoient permis.

La Fée arrose le corps de *T'siamma* de ses larmes. Pour laisser à la postérité un monument de son courage & de sa vertu inébranlable, elle touche son front du *Talisman*, & il s'éléve de la mare d'eau croupie un rocher de marbre blanc qui renferme le corps de *T'siamma*.

Pendant le combat terrible de la Fée

& du sorcier, le peuple s'étoit enfui. La reine sans connoissance au pied d'un arbre, ne sçavoit rien de tous ces tristes événemens. Un mot prononcé par la Fée rappella ses esprits. *Zoimane* l'instruisit du sort de son époux, de la scélératesse du sorcier, & de la vengeance des Dieux. Elle mit le *Talisman* sur le sein de la reine, & dans ce même instant se dissipèrent la vanité & l'illusion dont l'enchantement de *Ciongock* avoit fasciné son esprit. *Zizizi* fut déchirée de remords. Elle voulut s'en prendre aux Dieux ; mais la Fée lui rappella sa piété, sa vertu & sa sagesse. Elle se tranquillisa ; elle baisa le nom du puissant *Namu-Amida*, & elle pleura son époux sans accuser la providence. La Fée l'ayant enfin quittée, *Zizizi* fit ériger un temple magnifique à *T'siamma* sur le rocher de marbre qui lui servoit de tombeau. Elle se fit elle-même grande prêtresse de ce temple, & en fit les fonctions sacrées jusqu'à la fin de ses jours. Le peuple adora son vertueux roi, & *T'siamma* devint le Dieu des malheureux, qui toujours près des objets de leurs desirs n'y parviennent

jamais, & consument leur vie en vaines espérances.

Sa mort arriva, selon le calcul des habitans de *Chiekock*, le sept de la lune de *Ni Ada*, qui, suivant l'Almanach des Européens, tombe au premier Avril. Ce jour fut un jour mémorable pour les habitans de l'isle. Ils alloient dans la plaine où étoit le temple de leur roi déifié, & ils y faisoient semblant de chercher *T'siamma* avec inquiétude. Ils l'appelloient par son nom, & ne le trouvant pas, ils jettoient des pierres dans la mare de *Ciongock* en signe d'exécration pour le souvenir de ce monstre. Dans ce jour solemnel les parens disoient à leurs enfans : allez chercher *T'siamma*, & il vous fera de beaux présens ; les enfans alloient, & ne le trouvant pas, ils jettoient des pierres dans le lac. Les femmes disoient à leurs maris : allez chercher *T'siamma*, & il vous dira si d'autres sont plus aimés de leurs femmes que vous l'êtes ; les hommes ne le trouvant pas, s'en vengeoient sur le lac. Les mères disoient à leurs filles : allez chercher *T'siamma*, & il vous di-

ra le nom du mari dont l'amour vous rendra heureuses ; les filles alloient & revenoient tristement, parce qu'elles n'avoient rien appris. Le philosophe disoit à ses disciples : cherchez *T'siamma*, & il vous apprendra une sagesse au prix de laquelle la mienne n'est que folie. Ils y alloient, & de retour se plaignoient à leur maître de n'avoir pas trouvé la sagesse.

Telle étoit la manière dont les habitans de *Chiekock* célébroient la mémoire de leur immortel *T'siamma*. Ils jeûnoient ce jour-là, & une tristesse générale étoit répandue dans l'isle.

Mille ans après il regna sur ce peuple un roi, qui eut honte de croire à la religion de ses pères. Les Grands du royaume devinrent des esprits forts, & il n'y eut plus que la vile populace qui implora les Dieux. Ce fut dans le même tems que tomba la vénération avec laquelle *T'siamma* avoit été révéré autrefois. Son culte fut changé en parties de débauche. Les habitans de *Chiekock* continuoient de s'entr'envoyer à *T'siamma*, non pour se rendre vertueux & sages, mais par dérision ;

car lorsqu'on trouvoit quelqu'un assez dévot & assez simple pour se laisser envoyer à *T'siamma*, on le traitoit d'imbécille. Cette mauvaise plaisanterie, qui avoit pris naissance dans le grand monde, plut enfin au peuple, &, à dire vrai, elle n'étoit digne que de lui. Il s'empara de cette sorte de badinage & la conserva même, lorsque les Grands commencèrent à s'en dégouter. Avec le tems la coutume de s'envoyer à *T'siamma* s'étendit dans le royaume de Siam & dans le Japon ; & c'est de là qu'elle a passé jusqu'en Europe.

Maintenant, le septième jour de la lune de *Nî-Ada*, on célèbre dans l'isle de CHIEKOCK la fête des fous. Ce même jour répond à celui où les polissons de l'Europe se donnent des poissons d'Avril.



DELLA PERFETTA CONSERVAZIONE DEL GRANO : *Discorso di Bartolommeo Intieri.* IN NAPOLI. 1754.

DISSERTATION SUR LA MANIERE DE CONSERVER PARFAITEMENT LES GRAINS, par M. *Barthelemi Intieri.* A NAPLES, 1754.

L'Espoir d'une couronne académique, ou plutôt le desir d'être utile à ses semblables, a fait chercher & découvrir à M. *Tillet* (*a*) la cause la plus ordinaire de la diminution de nos récoltes & le moyen de les augmenter. M. *Intieri* nous fournit celui de les conserver. Sa dissertation ne voit le jour que depuis l'année dernière ; mais ses recherches existent depuis 1728, & ses expériences depuis 1731. Il y a 23 ans que le remède imaginé par ce physicien pour la conservation des grains, est mis en usage, dans le Royaume de Naples, avec un succès prodigieux ; &

(*a*) Voyez l'ANNE'E LITTE'RAIRE 1755. Tom. IV, pages 3 & 217.

c'est ce qui vient enfin de le déterminer à rendre public son secret. On demandera peut-être pourquoi l'auteur a tant différé. Il répond que son sentiment a toujours été qu'il valoit mieux, par un sage délai, se mettre en état d'assûrer le Public d'une heureuse réussite, que de se hâter de le remplir d'espérances vaines & de probabilités.

Au reste, si M. *Intieri* marque avec exactitude l'époque de ses recherches & celle de ses expériences, c'est dans la crainte où il est d'être accusé de larcin. En 1740, le Docteur *Hales* (*b*) imagina le *Ventilateur* pour renouveller l'air des Hôpitaux, celui des prisons, des vaisseaux, des mines, & des autres endroits clos. Son dessein étoit aussi de le faire servir à l'avantage des grains, en faisant entrer, dans les magasins qui les renferment, non seulement l'air pur & frais, mais encore les vapeurs du souffre, ou autres, propres à faire périr les insectes.

M. *Duhamel du Monceau*, de l'Aca-

(*b*) C'est une espèce de soufflet ou pompe d'air qui attire tout celui d'une chambre, le conduit dehors, & donne lieu à celui du dehors de le remplacer.

démie des Sciences de Paris, a suivi les idées de M. *Hales* qu'il a perfectionnées. En 1753 il publia un *Traité de la conservation des grains*, dans lequel, outre l'invention de divers cribles ingénieux, de Ventilateurs & de magasins de nouvelles formes, il est fait mention d'une étuve pour les dessécher. (*c*) M. *Intieri* témoigne beaucoup d'estime pour l'écrivain Anglois ainsi que pour le François ; mais il espére qu'ils conviendront tous deux, qu'il a trouvé avant eux la manière de conserver les grains, & que celle dont il se sert, est plus simple, plus facile, & plus sûre que la leur. Ce n'est point à nous à décider de la vérité de cette dernière assertion. Nous allons simplement rendre compte de l'ouvrage Italien. C'est un de nos devoirs de nous montrer dépouillés de toute prédilection nationale, & il nous sembleroit injuste d'ailleurs de priver quelqu'un de la gloire qui lui est due, parce qu'un autre aura merité la même gloire.

L'auteur s'attache d'abord à montrer

(*c*) Voyez l'ANNE'E LITTE'RAIRE 1754. Tom. VII, page 173.

qu'aucun écrivain, soit ancien, soit moderne, n'a découvert la manière de conserver parfaitement les grains. Il rapporte les sentimens des principaux d'entr'eux, &, non content de les combattre, il fait voir ce qu'ils ont de ridicule. On lit, dit-il, dans *le Spectacle de la Nature* (*d*), qu'il faut déclarer la guerre aux insectes qui mangent les grains, en laissant aller sur le tas divers poulets, qui, par un instinct naturel, mangent les insectes, & laissent les grains. Un plaisant de notre nation, ajoute-t-il, homme d'ailleurs fort sage, trouvoit le conseil de M. *Pluche* excellent lorsque les poulets étoient à nous, & le grain à d'autres. On a vû par expérience que les poulets mangeoient indifféremment les insectes & le grain, & l'on peut assûrer qu'ils le nettoyeroient bien, si on les laissoit faire.

Mais le plus remarquable de ces prétendus antidotes est celui que *Pline* propose. Veut-on, dit cet auteur, préserver parfaitement quelque magasin que ce soit de tout dommage, qu'on

(*d*) Tom. I.

prenne un crapaud, & qu'on le pende, par une patte de derrière, sur la porte (*e*).

Après avoir rapporté, en peu de mots, quelques-uns de ces systèmes, M. *Intieri* expose le sien, ou plutôt ses expériences. La clarté avec laquelle il le fait, le soin qu'on voit qu'il a pris pour simplifier le tout, & le rendre le moins dispendieux qu'il soit possible, mettent chacun à portée de le lire & de l'imiter.

Il commence par donner la véritable idée de la conservation parfaite des grains. Ce qu'on doit entendre par là est, dit-il, de préserver pendant longtemps une quantité de grains, quelque considérable qu'elle soit, de la fermentation & des insectes (*f*), de le faire, à peu de frais, sans beaucoup de peine, sans perdre un seul grain, sans en diminuer le poids, & en lui conservant tout son goût. Il faut, continue-t-il, pour que l'on puisse se flater d'avoir trouvé ce moyen de conservation, que chacun puisse faire la même chose pour

(*e*) Le texte dit *une grenouille de buisson*; *rubeta rana*; c'est une espèce de crapaud.

(*f*) Les principaux de ces insectes sont les *Charensons* & les *Teignes*.

ses grains, & que l'opération soit surtout proportionnée au peu d'intelligence des habitans de la campagne; que le remède proposé soit utile à toute sorte de grains, tendres, humides, & même mouillés, regardés jusqu'à present comme hors d'état de se conserver; que les grains auxquels on l'aura appliqué, puissent être embarqués, être serrés dans les magasins, non éventés, & rester un long temps, sans qu'il soit nécessaire de les visiter; qu'en un mot, le laboureur délivré des frayeurs cruelles que lui cause la culture incertaine du grain, puisse, après qu'il l'aura recueilli & qu'il aura pris les précautions indiquées, dormir tranquilement & sans aucune crainte sur la récolte serrée dans ses greniers.

Rempli de cet objet, dans sa totalité, la première chose que M. *Intieri* observa fut l'accord unanime de tous les hommes à reconnoître la nécessité de dessécher parfaitement le grain, avant que de le renfermer. Les anciens Romains, après l'avoir foulé, étoient dans l'usage de le tenir longtemps sur l'aire, exposé au soleil brulant: c'étoit-là leur unique ressource; & c'est ce qui

fit tenter à notre auteur de faire parfaitement, avec le feu, ce que les Romains ne faisoient qu'à demi par le moyen du soleil, dont l'action n'est pas toujours suffisante, soit parce qu'elle n'est pas toujours assez continue, soit parce que la saison devient pluvieuse, &c.

Ce qui le confirma dans son idée, fut la manière usitée parmi les Egyptiens, depuis un temps immémorial, d'imiter la chaleur naturelle des poules, de l'entretenir dans une égalité parfaite durant plusieurs semaines, & de faire éclore par ce moyen, dans leurs fours, des milliers de poulets: méthode que M. de *Réaumur* a si bien mise en pratique. Il se rappella encore l'art avec lequel les Botanistes entretiennent dans leurs étuves, pendant des années entières, la température des climats chauds; » tellement, dit-il, que les plantes étrangères, trompées, pour ainsi dire, y naissent heureusement, & y fructifient » comme dans leur sol natal. « Il étoit question, non de faire germer du bled, mais au contraire d'en dessécher le germe, chose qui ne lui parut pas plus difficile à trouver que le reste. Il savoit d'ailleurs que cet usage étoit pratiqué par les habitans des montagnes de

l'Apennin, dépendantes de la Toscane, & qu'on faisoit la même chose pour les glands & les oignons. Enfin il étoit persuadé que la chaleur, en desséchant le germe du grain, feroit périr aussi les œufs des insectes qui le rongent. Voici quelle fut sa première expérience.

Il fit faire une cassette de peuplier (bois propre à donner entrée à la chaleur, sans en retenir beaucoup.) La largeur de cette cassette étoit presque celle de l'ouverture d'un four, & sa longueur le diametre. Elle étoit ouverte par le haut. Ses bords avoient environ un demi pied, &, pour que la chaleur la pénétrât mieux, il y avoit fait faire de petits trous semblables à ceux d'une rape. Il la remplit de grains jusqu'à la hauteur d'environ un tiers de pied; & à peine eût-on tiré le pain du four, qu'il y serra cette cassette, dont le fond ne portoit point sur le sol, mais sur des planches. Il la laissa dans le four, jusqu'à ce qu'il fût refroidi. Pour lors il l'en tira, vuida le grain dans un vaisseau plus ample, & l'ayant observé avec soin, il remarqua qu'il étoit fort sec, qu'il glissoit sous le tact (signe indubitable de la bonté du grain) & qu'il

étoit beau à la vue, sans avoir contracté ni odeur, ni autre mauvaise qualité.

Encouragé par ces heureux commencemens, il continua son expérience. Il sema, dans un vase, cinquante de ces grains, en mit cinquante autres de la même espéce, mais qui n'avoient pas été au four, dans un vase égal, en tout, au premier. Il eut le même soin des uns & des autres; & dans sept ou huit jours au plus, tous les grains qui n'avoient pas été étuvés poussèrent, tandis qu'aucun des autres ne poussa, même après plusieurs mois d'arrosement & de culture.

Voilà le germe du grain desséché: voici ses ennemis détruits. M. *Intieri* continua de serrer sa cassette de peuplier dans le four, avec la même quantité de grains que la première fois, jusqu'à dix reprises différentes. Il les déposa ensuite dans un tonneau défoncé par un bout, pour les tenir ammoncelés, & provoquer ainsi la fermentation & la génération des insectes. Il les y tint plus d'un mois, sans qu'ils donnassent aucun signe d'être endommagés, ni qu'il y parût d'insecte d'aucune espéce. Il mit ensuite dans un se-

cond tonneau, semblable au premier, une égale quantité de grains, de la même espéce & de la même qualité que ceux qui avoient déja passé par le four, mais qui n'avoient été soignés qu'avec la pelle & le crible, selon l'usage de la Terre de Labour. Il fit porter ce tonneau dans l'endroit où étoit l'autre. A peine y fut-il une semaine, que les grains qu'il renfermoit commencèrent d'être attaqués par les insectes, & furent pénétrés d'une chaleur si forte, qu'elle les eût réduits en pourriture & en poussière, si on ne les eût tirés bien vîte du tonneau, & fait vanner. Cependant M. *Intieri* fit moudre une partie du grain étuvé: il rendit une très belle farine, dont on fit de fort beau pain, d'un goût excellent, & trés bien levé.

On conçoit aisément quelle fut la joie de notre physicien. Son esprit étoit tout occupé de l'application du préservatif qu'il avoit découvert, lorsqu'il en envisagea toutes les difficultés. Il vit combien peu il seroit aisé de communiquer à de grands tas de grains une chaleur, & pour ainsi dire, une cuisson égale, sans que les plus voisins du feu fussent brulés, tandis que les plus éloignés & les plus ensevelis dans les tas resteroient

froids. Il sentit le pénible embarras de mettre tant de grains dans une situation favorable, & cependant de quelle importance il seroit de les y tenir, & de les en tirer vîte & sans peine. Ces réflexions parurent le déconcerter: mais il trouva des ressources dans son génie. Ce qu'il avoit à découvrir se réduisoit à deux points; sçavoir, la matière propre à faire des cassettes dans lesquelles on pût chauffer une quantité considérable de grains, & la hauteur à laquelle on pouvoit porter les grains renfermés dans ces cassettes, pour que ceux du milieu fussent parfaitement desséchés, sans que ceux qui seroient aux superficies fussent endommagés par le feu.

Quant au premier article, les bois tendres & légers, tels que le sapin & le peuplier, lui parurent les plus convenables. L'épaisseur des planches ne devoit pas excéder un pouce; on devoit les unir avec des clous de bois, ou par le moyen de la colle & des engrenures. Les clous de fer, auxquels la chaleur du feu se communique fortement, auroient brûlé quantité de grains, ou les auroient beaucoup endommagés. Enfin, pour faciliter l'entrée à la chaleur, il falloit

comme on l'a déja vu, faire de petits trous aux planches des caſſettes.

Quant au ſecond article, il étoit à propos de donner peu de hauteur aux couches de grains, en obſervant que, comme l'action du feu eſt plus grande, quand la chaleur monte en ligne droite que quand elle ſe communique horiſontalement, les couches de grains des caſſettes ſupérieures pourroient être portées juſqu'à la hauteur d'environ quatre pouces; mais celles des caſſettes inférieures ne devoient pas excéder trois pouces.

Après ces premières découvertes M. *Intieri* fit une groſſière ébauche de ſon étuve. Elle conſiſtoit en une chambre ſans fenêtres, dont il garnit les murs, tout autour, de rangs de caſſettes, aſſez reſſemblans aux tablettes d'une bibliothèque, ou plutôt aux logettes dans leſquelles on conſerve les fruits. Mais une ſemblable diſpoſition étoit encore fort défectueuſe par la peine & le tems qu'il falloit employer à remplir & à vuider les caſſettes, & par la néceſſité d'ouvrir la chambre après chaque étuvée; ce qui faiſoit perdre à l'air & au bois toute leur chaleur, tandis qu'en la conſervant elle eût abrégé de beaucoup la

ſeconde étuvée : nouveau ſujet de réfléxions & de recherches qui firent enfin imaginer à l'auteur une machine exempte de tout inconvénient.

Ce qui le conduiſit à cette découverte fut l'eſpèce de fluidité du grain, commune à toutes les autres matières compoſées de pluſieurs petits corps preſque ronds. L'effet de cette fluidité eſt de les faire couler ſur des plans inclinés pourvû que l'inclinaiſon ſoit aſſez conſidérable. Mais il y a une différence eſſentielle entre la fluidité des grains, & celle des corps liquides. Elle conſiſte en ce que, dans les tubes, le grain ne monte point à la hauteur de la colonne qui le preſſe, comme ces corps là. De ces deux propriétés, M. *Intieri* tira tout l'artifice de ſon étuve.

Il partagea par le milieu les files de caſſettes qui s'étendoient d'un angle à l'autre de chaque mur de la chambre, & qui étoient parallèles au ſol. Il les inclina l'une contre l'autre, de manière que la partie ſupérieure de chacune étoit attachée à l'angle du mur, & panchoit vers le milieu. Entre les deux files de caſſettes, il plaça un canal fait en équerre de même largeur que les

caſſettes, & de la hauteur de tout le mur. Toutes les caſſettes embouchoient ce canal qui reſſembloit aſſez bien à la groſſe épine d'un poiſſon à laquelle les épines latérales tiennent. Dans les deux angles de la muraille, où tenoit la partie ſupérieure des caſſettes, il plaça deux canaux, ſemblables en tout à celui du milieu, avec la ſeule différence qu'ils n'étoient percés que par les flancs qui les uniſſoient aux caſſettes. Cela fait, il ſuffiſoit de faire tomber le grain, du haut du toit, dans ces deux canaux, d'où il entroit de lui-même dans les caſſettes. La pente qu'elles avoient, les faiſoit entrer dans le canal du milieu, dont le bas perçoit le mur de part en part. On en ouvroit la cataracte, & l'on vuidoit toutes les caſſettes, en très-peu de tems, & avec une facilité extrême, ſans ouvrir la porte de l'étuve, ni la refroidir.

Tout cela s'exécutoit avec le plus grand ſuccès: mais il reſtoit un point eſſentiel. C'étoit de faire enſorte que les caſſettes, dont la ſituation, d'abord horiſontale, avoit été rendue inclinée, fuſſent pleines de grains, ſans le répandre, quoique leurs bords n'euſſent pas

plus de cinq ou ſix doigts de haut, & ſemblaſſent ne pouvoir ſuffire pour rétenir le grain dans la partie inférieure. En les élevant davantage, le grain y ſeroit ſi accumulé que l'action du feu ne pourroit pénétrer que difficilement dans le milieu; inconvénient qu'il falloit éviter plus que tout autre.

Pour y remédier, M. *Intieri* imagina de mettre à chaque caſſette trois tables en travers, à une diſtance égale l'une de l'autre. Ces tables, comme autant de digues, tenoient le grain dans quatre différens niveaux, & chaque compartiment de la caſſette en contenoit ſa quantité ſuffiſante. Au reſte, il s'en falloit d'un doigt que les tables ne touchaſſent le fond des caſſettes. Elles laiſſoient ainſi paſſage au grain, pour qu'il deſcendît juſqu'au dernier compartiment. Par ce moyen, aucune partie de la caſſette ne reſtoit vuide de grain, aucune n'en étoit trop remplie. De plus, ſelon l'eſpace qui ſe trouvoit entre les tables qui traverſoient les caſſettes & le fond, on pouvoit varier les niveaux du grain, & les faire plus ou moins hauts. Par conſéquent, ſelon que le grain ſeroit plus ou moins humide, on avoit la facilité de lui pré-

parer des étuves propres à le dessécher parfaitement.

Voilà une idée générale de la machine. L'auteur la peint ensuite d'une manière plus détaillée. Il décrit d'abord la fabrique de l'étuve. C'est un petit édifice de briques, semblable à une tour quarrée; l'intérieur n'a qu'une chambre, dont la longueur, la largeur & la hauteur doivent avoir une proportion déterminée. Elle doit être faite en voûte; & la forme de cette voute doit être aussi déterminée. Il n'y a qu'une seule porte, au dessus de laquelle est un œil de beuf, qui sert de soupirail. La grandeur de l'un & de l'autre est encore marquée. Au haut de la tour & en dehors est une terrasse fermée de parapets. Si la tour est bâtie dans un lieu couvert, comme, par exemple, dans l'intérieur même des magasins, elle n'a pas besoin d'autre couverture; mais si elle est en plein air, il faut construire autour une seconde chambre, dont les murs & le toit défendent la première, & surtout la terrasse, de la pluye & des vents.

Au milieu du plancher de la terrasse sont six trous ronds, larges chacun de trois doigts, & placés à une distance

égale l'un de l'autre, sur la même ligne, qui répond au faîte du dedans de la voute. Ces trous la percent, & font passer le grain versé sur la terrasse, dans l'intérieur de la petite chambre, dont l'un des murs est occupé par la porte & le soupirail, & les trois autres sont garnis de cassettes & de conduits. Les cassettes sont au nombre de quatrevingt-quatre, tant grandes que petites, les conduits au nombre de huit, dont quatre occupent les coins de la chambre, deux coupent, par le milieu, les deux murailles latérales, & servent à vuider les cassettes qui s'y trouvent. Des deux qui restent, l'un sert à remplir, l'autre à vuider celle du mur qui est en face de la porte. Ils ont tous, dans le flanc, autant de fentes horizontales, qu'il y a de caisses qui s'y embouchent. Il faut observer néanmoins, que ceux qui partagent les murailles latérales, ont des fentes dans les deux flancs, mais que les autres n'en ont que dans un.

L'auteur décrit encore de nouveau la situation des cassettes le long des murs; & c'est surtout pour montrer la différence de cette situation, dans les

murs latéraux, d'avec celle du mur qui est en face de la porte. Il revient à l'article des cassettes, & détaille avec la dernière exactitude leur forme, leur profondeur, & la configuration de la partie supérieure & de la partie inférieure des plus grandes. On ne sauroit se former une idée bien nette de tout cela, sans avoir sous les yeux les sept planches de gravûre qui sont à la fin de l'ouvrage, & qui n'en relèvent pas peu le mérite. (g)

Tout le dedans de la machine, ou le chateau de bois, est couvert d'une espece de toit de même matière, en forme de cassette. Ses deux côtés en sont inclinés; & l'un est tourné vers la porte, l'autre vers le mur qui est en face. Le comble touche au haut de la voute, & répond aux six trous de la terrasse. Ce toit en a quarante & un. Ce sont autant de bouches, qui communiquent aux cassettes ou aux canaux. Toute cette construction porte sur une base de la hauteur d'environ quatre pieds. Trois

(g) Nous avons fait graver la principale, & nous croyons qu'elle suffira pour rendre au Lecteur cette machine sensible. Elle est placée à la fin de cet Article.

raisons ont déterminé l'auteur à construire ainsi. Premierement, afin que le chateau de bois ne fût pas trop voisin du feu, & par conséquent exposé à l'incendie, ou que du moins le grain ne fût pas endommagé; en second lieu, afin que les canaux d'*émission* (h) se trouvassent élevés au dessus de la terre, & pussent verser le grain; enfin, parce que, sans cela, le feu n'eût pas agi suffisamment sur les cassettes les plus basses, & parallèles au brasier. Ce brasier consiste en cinquante livres de charbon allumé dans un chaudron, porté sur des roues. Quand on l'a mis dans la petite chambre, on en ferme la porte: on l'y laisse bruler pendant six ou sept heures, & même moins, si l'étuve est déja échauffée. Durant ce temps-là, le grain sue plus ou moins, selon sa nature. Pour le plus sec, il est inutile de tenir le soupirail ouvert; mais il n'en est pas de même pour le plus humide & le plus tendre, d'où la violence du feu tire quelquefois tant d'eau, qu'elle coule jusqu'à terre, à travers les fentes des planches.

(h) L'auteur appelle canaux d'*émission* ceux qui servent à vuider les cassettes, & canaux d'*immission* ceux qui servent à les remplir.

L'auteur marque ensuite la manière la plus simple & la plus facile de porter le grain sur la terrasse de l'étuve, pour le précipiter dedans. Il décrit une machine de son invention, propre à cet effet, & qui épargne beaucoup de peine & de dépense. Il fait observer la capacité de l'étuve, avoue l'erreur où il avoit été d'abord, qu'on ne devoit en retirer le grain que quand il étoit tout à fait sec & qu'il craquoit sous la dent, marque la dépense de l'étuve, & fait voir qu'il a, dans ses recherches, rempli tout son objet; c'est-à-dire, que le remède qu'il a trouvé, pour la conservation parfaite des grains, est sûr; qu'il est applicable aux grains de toute espèce; qu'il suffit d'en user une seule fois; qu'il est proportionné à l'intelligence des habitans de la campagne; & qu'on peut même y faire des erreurs considérables, soit par la quantité de charbon, soit par le nombre des heures, sans que le grain en souffre : la preuve qu'il donne, est qu'on en a laissé dans l'étuve jusqu'à 45 heures, & qu'on l'a retiré en fort bon état. Le remède est d'ailleurs d'une très petite dépense, & tourne

doublement à profit: car, non-seulement il préserve le grain de la pourriture & des insectes, mais il en augmente encore le poids jusqu'à sept pour cent, ce qui a été exactement observé par l'auteur (*i*).

Quel sujet de gloire pour un sçavant, & de satisfaction pour un bon citoyen qu'un pareille découverte! M. *Intieri* avoit lieu de s'applaudir d'avoir poussé jusques-là ses recherches; mais son zèle l'a porté plus loin. Ayant observé de quelle utilité étoit pour la conservation du grain, l'humide brulant qui le pénétre dans l'étuve, il lui vint aussitôt dans l'esprit de tenter de le conserver par le moyen de l'eau bouillante. Il en prépara dans une chaudière, y plongea le grain, & l'y tint environ une minute, après quoi il le fit sécher à l'air & au vent: la couleur & le gout n'avoient nullement été altérés par cette immersion; il en planta, mais

(*i*) M. *Duhamel* affirme positivement le contraire, & prétend que le grain diminue de pesanteur dans l'étuve. Comme il s'agit d'un fait, on ne peut prendre parti pour l'une ou l'autre assertion, qu'en faisant soi-même des expériences.

il ne germa point: preuve certaine que l'eau bouillante en avoit éteint la vertu générative. Voilà une découverte encore plus précieuse que la première. En tout tems, en tout lieu, sans machines, sans art, sans industrie, sans autre chose qu'un peu d'eau & de feu, on peut se procurer & communiquer à ses semblables un des plus grand avantages de la société.

On trouve, dans le corps de la dissertation de M. *Intieri*, deux lettres de M. *Maréchall*, François, zélé pour le service du Roi, & dont l'état est d'être particulierement attaché aux Vivres. L'une de ces lettres est adressée à M. de *Troi*, & l'autre au cardinal *Valenti*. Il propose, par leur canal, des difficultés à M. *Intieri* au sujet de son étuve sur le modèle de laquelle il en a fait construire une à Lille, avec quelques petits changemens. L'auteur répond à ces difficultés, & les résout par des raisons solides.

Le zèle de cet écrivain qui se fait sentir dans tout le cours de son ouvrage, éclate dès l'avant propos; dont la lecture est attendrissante. L'auteur y dit que se sentant chargé d'an-

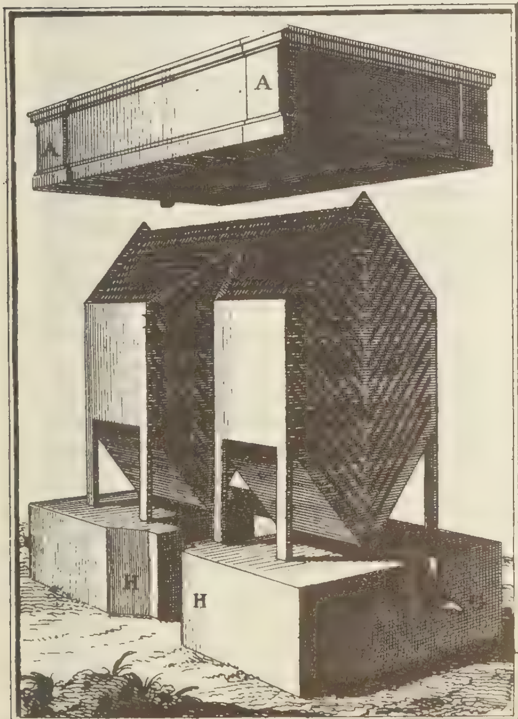
nées & près de quitter la vie, il croiroit avoir quelque reproche à se faire en mourant, s'il ne faisoit une profession solemnelle des sentimens affectueux que son ame renferme depuis long tems pour le bien public. Il ajoûte que s'il a quelque regret de se voir bientôt séparé de nous, ce regret est non-seulement adouci par l'espérance de la béatitude éternelle, mais encore par la joye inexprimable qu'il ressent, en voyant qu'il laisse le genre humain dans un bien meilleur état qu'il ne l'a trouvé. „ Les vertus des princes, les „ mœurs des peuples, la gloire des let- „ tres & celle des arts, l'agriculture, „ le commerce, se sont tellement accrus „ & perfectionnés, durant *le court es-* „ *pace de ma vie*, qu'un sentiment in- „ térieur me fait espérer que dans peu „ de tems, toutes ces choses arrive- „ ront à un point, où non-seulement „ l'histoire ne nous apprend pas qu'elles „ soient jamais arrivées, mais où peut- „ être nous ne sçaurions nous imagi- „ ner qu'elles arrivent un jour. " Voilà le langage d'un parfait citoyen.

L'auteur est parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & jouit d'une santé

parfaite. Il a raison, malgré cela, de dire que c'est un *court espace* pour ceux qui, comme lui, sont occupés du bonheur de leurs semblables. Mais c'est un espace trop long pour les êtres oisifs & malfaisans, dont la stupide langueur pèse à la terre qui n'en retire aucun avantage, ou dont la funeste existence fait gémir l'humanité du poids de leur orgueil & de leur dureté.

Il faut espèrer qu'après avoir appris de Mrs. *Intieri & Duhamel* la manière de conserver parfaitement le grain, & de M. *Tillet* la cause qui le corrompt & le noircit dans les épis, quelque nouveau génie, de la trempe du leur, nous fera connoître l'origine de la carie, cause de cette corruption, & le moyen de la prévenir. C'est aux Académies à faire entreprendre un si beau travail par l'espérance de la gloire, & au public à le récompenser par ses applaudissemens.





Interieur de la Machine degagée des murs
A *Terrasse.*
B *Conduits d'où tombe le Grain dans les Cassettes.*
C *Couverture avec ses bords.*
D *Canaux d'immission.*
E *Cassettes.*
F *Canaux d'émission.*
G *Canal par où sort le grain.*
H *Porte de l'étuve.*

VIDA DE SAN JUAN BAPTISTA: POEMA EPICO SACRO, *Que en 1120 octavas rithmas, contenidas en diez cantos, (traducion de el idioma Portugues, á prosodia Castellana, exornada con algunas apendices de varia erudicion sagrada y profana) escrive, y dedica a el mismo santo Precursór, la pluma de* DON MANUEL PEREYRA, *vecino de la ciudad de Cadiz.* EN CADIZ, 1754.

LA VIE DE SAINT JEAN-BAPTISTE: POEME EPIQUE SACRÉ, *de onze cens vingt stances de huit vers, contenues en dix chants, que la plume de* DON MANUEL PEREYRA, *habitant de la ville de Cadix, a écrit & dédié au même saint Précurseur: traduction de l'Idiome Portugais en Castillan; ornée de différentes notes d'érudition sacrée & profane.* A Cadix, 1754.

ON ne peut trop louer la pieuse entreprise de l'auteur Portugais qui a composé, sur la vie de *saint Jean-Baptiste,* un poëme épique très long, que

Don Manuel Pereyra a jugé digne d'être traduit en Espagnol. C'est de cette version que nous nous proposons de rendre compte. Elle est précédée d'une Dédicace à *Saint Jean* lui-même, de quatre Approbations, d'un Privilège du Roi, de trois Epigrammes latines sur *Saint Jean*, d'un Prologue, de trente-huit Stances, & de quatre Sonnets Espagnols en l'honneur de *Don Manuel Pereyra.*

L'auteur commence par établir son sujet; il n'a pas voulu le prendre dans l'histoire profane de quelque amour obscène, dans le récit trompeur de quelque aventure héroïque; il est possédé d'une plus noble ambition; *sa plume hardie brûle dans un volcan sacré, & il entre en aveugle avec des aîles de cire dans une region de feu.* Avant que de tracer le caractère d'*Hérode*, voici comme il s'exprime: „ L'infâme maître de la Palestine nâquit „ à Ascalon, pour la honte de son païs; „ plus cruel que *Nemrod* dans une Babylone moins grande, *Hérode* étoit „ fils d'*Antipater* & de *Cyprine*, nom „ de la Déesse qui retrouva son fils dans „ l'Aonie, caché parmi les Muses, qui „ promena ensuite ses charmes dans

» différentes contrées, non de la mère de » l'Amour, mais de celle de la haine. « Ce monarque est peint des couleurs les plus noires; l'auteur l'appelle *une bête féroce, un monstre composé de colère, d'orgueil & de fourberie, servant sans cesse d'holocauste sur le bucher toujours ardent de son ambition, l'idole, l'idolâtre & l'autel de lui-même.* Après l'avoir comparé aux *Busiris*, aux *Phalaris*, aux antropophages, aux tyrans les plus cruels, il entre dans le détail de ses crimes. Tantôt il le représente, un poignard à la main, massacrant sans pitié ses propres enfans, tantôt conduisant lui-même ses meilleurs amis aux supplices les plus affreux, ici faisant périr les sages vieillards *qui lui prédisoient la destruction de son empire, comme si leurs cendres avoient pû étouffer le feu de la colère céleste*, là, assassinant *Mariane avec autant de volupté qu'il en avoit eue à partager avec elle la couche nuptiale.*

Pendant le regne de ce tyran vivoit un homme juste, nommé *Zacharie*, *qui connoissoit l'autel long-tems avant le berceau.* Il avoit pour femme *Elizabeth*, & quoiqu'elle fût stérile, jamais deux époux n'avoient donné l'exemple d'une

union si belle. *Zacharie*, prêtre & prophète à la fois, étant allé un jour au temple, pour y remplir les fonctions sacerdotales, fut ébloui tout à coup par un grande clarté; revenu de sa première surprise, il apperçut un Ange, qui lui apprit que Dieu avoit enfin exaucé ses vœux, & qu'il auroit un fils d'*Elizabeth*; » que ce fils seroit saint » dans le ventre de sa mère; qu'il fe» roit connoître le Messie aux enfans » de Jacob; qu'il seroit le précurseur » du Verbe, & que toutes les parties » du monde retentiroient du son de sa » voix. « La vieillesse de *Zacharie* lui causa quelque incertitude sur les promesses du ciel; il parut douter un instant; mais l'Ange s'étant armé d'une majesté sévère: je suis *Gabriel*, lui dit-il, député de la part du Tout-Puissant, pour te prédire ces merveilles, & puisque tu as balancé à me croire, il est juste que tu sois sourd jusqu'à l'exécution de ce que je viens de t'apprendre, *& que ta langue qui a été si bien déliée pour me répondre, demeure enveloppée dans ses filets.* Il disparut après avoir prononcé cet arrêt.

L'auteur fait ensuite une description

de Nazareth & du mont Tabor, de la petite habitation de *Joseph* & de la Sainte Vierge; il prétend que leur maison est la même que celle qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Notre-Dame de Lorette.* Après avoir paraphrasé l'Ecriture sur l'Annonciation, & sur le mystère de l'Incarnation, il fait le détail du voyage de *Marie.* » *Nazareth devient par* » *son absence semblable à un jour ténébreux,* » *& les étoiles voudroient être des grains* » *de sable pour obtenir les traces de ses* » *pas; les herbes qui sont foulées par son* » *pied saint sont fâchées de n'être pas aro*» *matiques; les pierres s'écartent du che*» *min*; le chant des oiseaux est devenu » plus mélodieux, les ruisseaux argen» tés qui coulent parmi des fleurs, s'ar» rêtent pour l'admirer, & pour re» présenter son image; les épines se » changent en roses, & ses regards » embellissent & font revivre toute la » nature. « Il n'entreprend point de peindre *Marie*; il ne sçauroit même se représenter sa beauté avec le secours de la foi la plus vive; la nature doute si elle est un ouvrage de ses mains; tout est céleste en elle, *& celui qui la*

voit l'adoreroit comme la Divinité suprême s'il ne sçavoit qu'il y a un Dieu.

La sainte Vierge, après s'être arrêtée dans le temple de Jerusalem, où elle fait une prière très-longue, arrive enfin chez *Zacharie*, dont la maison est très-amplement décrite par *Don Manuel Pereyra.* Il pousse l'exactitude jusqu'à descendre aux plus petits détails. » Ses » fenêtres, garnies de volets, étoient ar» rangées de telle façon, que, caressées » seulement par un léger zéphyr, elles » repoussoient les quatre vents. Ses ap» partemens étoient disposés avec or» dre, & s'ils n'offroient pas aux yeux » des meubles superbes, ils présentoient » une habitation commode, où *Eliza*» *beth* & *Zacharie* passoient des jours » agréables. « *Ils n'avoient pas beaucoup de meubles ni de bijoux, parce qu'ils étoient sans héritiers*; les seules choses précieuses qu'ils possédoient, se bornoient à deux tableaux, dont l'un représentoit le déluge, & l'autre le combat de *David* & de *Goliath.* Le pinceau avoit habilement imité, dans le premier, le débordement des eaux du ciel, & l'univers entier submergé dans peu de jours; ce

que je trouve d'assez extraordinaire, c'est que dans cette inondation générale on apperçoit *les fleurs, qui battues avec violence de l'ouragan, panchent la tête.* J'aimerois autant voir un peintre, qui dans le tableau de l'embrasement de Troye, essayeroit de peindre un épi de bled qui bruleroit dans le coin d'un grenier. On distinguoit encore des hommes, „ les uns avec le morceau à moi- „ tié maché, saisis de frayeur, quittant „ la table en tumulte, & ne pouvant „ ni achever leur bouchée, ni trouver „ leur salut dans la fuite ; les autres „ enveloppés dans leurs draps sans sça- „ voir où ils vont, se précipitent de leurs „ lits, & ceux qui n'en sortent pas, ne „ meurent pas moins que ceux qui se „ sauvent. "

Goliath & *David* paroissent tous deux animés dans le second tableau ; le géant armé de pied en cap, & appuyé sur sa lance, a l'air d'un monstre horrible : *ses yeux paroissent deux comètes de feu, sa bouche une caverne, & les deux horisons retentissant de ses blasphèmes, il fait trembler les vallons & les montagnes.* Le petit *David* au contraire a un maintien modeste ; quelque chose de divin brille

sur son visage, il s'avance avec fermeté contre ce *rocher*, & le renverse d'un coup de *pierre.*

Marie salue *Elizabeth*, & paraphrase devant elle le *Magnificat. Saint Jean* fait plusieurs mouvemens dans le ventre de sa mère. *Le petit précurseur brûloit d'envie d'embrasser Jesus, que Marie portoit dans son sein, & ne pouvant parler à son rédempteur, il le saluoit avec les membres.*

Le monde vit enfin briller ce nouvel astre. *Jean* naquit. Le Démon ayant entendu du fond des abîmes les cris de joye des saintes ames qui habitoient les Limbes, frémit d'horreur & prend la résolution de mettre tout en œuvre pour empêcher la destruction de son empire.

Cependant *Elizabeth* nourrissoit *Saint Jean, dont les membres croissoient à chaque instant assez vîte pour qu'on s'en apperçût. Zacharie* le tenoit quelquefois dans ses bras, mais à peine osoit-il approcher sa bouche de son visage, tant il étoit frappé de respect & d'admiration en le voyant.

Les merveilles qu'on racontoit de cet enfant parviennent aux oreilles

d'*Hérode*, qui jure sa mort dans la crainte que ce ne soit le Messie *Elizabeth*, ayant appris qu'on envoyoit des assassins pour massacrer son fils, se retire dans un désert inaccessible, où elle cache ce gage précieux au fond d'une caverne. Elle ne jouit pas long-tems du bonheur de le posséder. La seule douleur qu'elle éprouve, avant que de mourir, est de laisser son fils en proye à la cruauté d'*Hérode*. Qui le nourrira ce cher enfant, lorsque je ne serai plus, s'écrie cette tendre mère ! ô mon fils ! vous n'êtes donc né que pour mourir ! Je vous laisse parmi des bêtes féroces ; elles seront sensibles à mes plaintes. Eh qui pourroit ne pas vous aimer ! Oui, elles déposeront leur fureur, & vous prodigueront leur lait ; vous serez plus en sûreté avec elles que parmi une troupe d'hommes barbares qui poursuivent votre innocente vie. Pour vous, *Zacharie*, je ne vous recommande pas d'avoir soin de mon fils, vous devez tous vos instans au service de Dieu. *Zacharie* rassûre son épouse mourante, & lui dit de ne plus penser à ce qui peut l'attacher au monde. L'Eternel qui m'a donné ce fils, sçaura bien me le conserver ; n'augmentez pas ma dou-

leur par vos larmes, & jouissez d'avance du bonheur qui vous est destiné. Il parloit encore lorsqu'il s'apperçut qu'*Elizabeth* avoit rendu les derniers soupirs ; après avoir enveloppé son corps dans un linceul, il l'enterra du côté de l'orient. Le jour commençoit alors à pancher vers son déclin, & lorsque les ombres de la nuit se furent répandues sur la terre, *Zacharie* vit un homme d'une taille majestueuse qui s'avançoit vers lui. Cette apparition n'a d'autre but que de faire tenir à l'inconnu un très long discours sur la mort, après lequel il disparoit.

Hérode fait chercher *Saint Jean* de tous côtés ; l'éloquence avec laquelle il encourage ses émissaires, les montagnes, les rochers que ceux-ci traversent, pour venir à bout de leur dessein, occupent la moitié d'un Chant. L'un d'eux voyant que tous leurs soins sont inutiles, conseille aux bourreaux de faire avouer à *Zacharie* la retraite de son fils, par les tourmens les plus cruels. Le saint vieillard persiste avec intrépidité à ne rien découvrir ; il est massacré impitoyablement.

L'Eternel, qui ne perd jamais de vûe ses

ses serviteurs, avoit sans cesse les yeux sur le petit *Saint Jean*; un Ange étoit chargé du soin de le nourrir, & de l'élever. „ Il ne dédaignoit pas de lui chanter *nána, nána*, pour l'endormir „ lorsqu'il le berçoit; quelquefois, „ pour lui apprendre à former ses pas, „ il le tenoit par la lizière, & l'enhar- „ dissant par des caresses, dès qu'il put „ faire quelques petits sauts, il le lâ- „ choit, & se tenant à un espace peu „ éloigné, il lui ouvroit ses bras pour „ qu'il se précipitât dedans. " Il ne pouvoit manquer de faire des progrès rapides à l'école d'un tel maître; bientôt le divin disciple sçut toute la Loi par cœur, & lorsqu'il fut en état de raisonner, il voulut sçavoir de l'Ange par quel motif il avoit bien voulu prendre soin de lui dans un désert. L'intelligence celeste répond avec complaisance à toutes ses questions; il lui détaille fort au long la nature des corps glorieux, le pouvoir des Anges & des Archanges, les malheurs qui ont précédé sa naissance, la mort de sa mère & de son père, les cruautés d'*Hérode*, la conduite qu'il doit tenir; il lui fait surtout un immense traité de morale, & le

laisse bien étonné de tout ce qu'il vient d'apprendre.

Saint Jean se voyant seul dans cette vaste solitude, se prépare par la pénitence aux grands desseins de Dieu sur lui. Il s'habille de peau, marche nuds pieds & se nourrit de miel: dernière circonstance que l'auteur saisit avec avidité pour donner une histoire du gouvernement des abeilles. Le travail assidu de ce peuple aîlé faisoit faire de grandes réflexions au saint Solitaire. Sa grotte étoit tapissée de toiles d'araignées, & les environs couverts de fourmis: deux nouveaux sujets d'admirer la puissance de Dieu, & d'allonger le poëme de la moitié d'un chant. Ce n'est pas tout. Les merveilles que *S. Jean* voyoit opérer par ces petits animaux, donnent occasion à l'auteur de s'élever contre le systême de *Descartes* sur les bêtes; &, après avoir mis dans la bouche de son héros de grandes & nombreuses exclamations sur les œuvres de Dieu, il lui fait expliquer le mystére de la Sainte Trinité.

Saint Jean, ayant enfin atteint l'âge prescrit par la Loi pour les exercices de la prédication, commença à se mon-

trer au peuple; c'est le sujet du sixiéme chant, le plus long & le moins épique de tout le Poëme. C'est exactement une espèce de Sermon qu'on pourroit prêcher en le traduisant en prose, & qui même pouroit donner une grande idée des talens de l'auteur pour la chaire.

Pendant ce tem-là *Jesus-Christ* avançoit en âge: il quitta la maison de *Joseph*, & alla trouver *Saint Jean* pour se faire baptiser. » Les goutes d'eau suspen- » dues en l'air demeurèrent quelque » tems sans tomber, ou parce qu'elles » se reconnoissoient indignes de toucher » la grandeur d'un Dieu, ou parce » qu'elles ne savoient (avec raison) de » quelle tache il falloit purifier celui » qui étoit fils de la pureté même. « Dans le même instant le ciel devient riant, le soleil brille d'un nouvel éclat, & on entend une voix formidable qui annonçe à toute la terre que *Jesus* est le Fils de Dieu.

Mais le tems de la vengeance divine est arrivé. *Hérode* va expier tous ses crimes; il meurt; & pendant que son ame est précipitée dans les enfers, on prépare à son corps la pompe funèbre la plus

magnifique, si toutefois elle ressembloit à la description qu'en fait l'auteur.

Après la mort d'*Hérode*, *Auguste* divisa le royaume en trois parties. Il donna la première à *Archelaüs*, la seconde à *Philippe*, & la troisiéme à *Antipas*, qui fut aussi nommé *Hérode*. Il étoit aussi cruel que son pére, & les peuples qui croyoient la tyrannie détruite avec le dernier Roi, s'aperçurent bientôt qu'ils n'avoient fait que changer de tyran. Un grand nombre de familles se réfugia à Rome pour éviter de vivre sous sa domination. L'auteur prétend qu'il étoit athée; & quoiqu'il eût auprès de lui un très habile philosophe, les leçons de ce sage ne purent jamais rien produire sur un naturel aussi vicieux.

Hérode avoit à sa cour une fille d'*Aristobule* nommée *Hérodiade*, dont il étoit devenu amoureux. Cette femme vivoit pour la honte de son sexe; sans la beauté dont elle étoit partagée, on l'auroit prise pour un monstre. La fourberie, l'orgueil, la cruauté, étoient ses moindres défauts. L'avarice étoit sa passion dominante; elle sacrifioit tout à la détestable fureur d'amasser. Si le roi faisoit un présent à quelqu'un,

il lui sembloit qu'on lui arrachoit son propre bien ; du reste portant le faste au plus haut dégré, remplissant son palais de vases d'or, & de pierres précieuses. » Telle étoit *Hérodiade*, dit » l'auteur ; tel est le génie du sèxe fe- » minin, sans aucune mesure dans ses » passions. «

Cependant le successeur de *Zacharie* avoit reçu les députés des princes des prêtres qui étoient venus lui demander s'il étoit le Messie ; & ses disciples se plaignoient de ce que le prophète que *Saint Jean* avoit baptisé vouloit se comparer à leur maître & faire les mêmes choses que lui. Le saint précurseur modéra bientôt ce zèle impétueux & leur apprit qu'il n'étoit qu'un homme, & que celui qu'il avoit baptisé étoit le maître de la terre. Il invita ensuite ses disciples à le suivre en Galilée, où il avoit résolu de reprocher à *Hérode Antipas* tous ses crimes. Le Roi ne se détermina que difficilement à le voir ; mais dès qu'il l'apperçut, il fut frappé de l'éclat & de la majesté de *Saint Jean*, & le trouvant malgré lui au-dessus du reste des hommes, il commença à le respecter, & à l'écouter avec attention.

Le saint précurseur parla au Monarque avec une fermeté digne de son caractère ; il lui représenta tous les malheurs dont il étoit coupable par sa lâcheté, l'abus qu'il faisoit de l'autorité royale & de ses trésors, & surtout son commerce criminel avec *Hérodiade*. Cette femme apprit bientôt la noble audace de *Saint Jean*. » Quoi, dit-elle ! ce sau- » vage est-il fait pour venir réformer » la cour ? Voudroit-il changer les pa- » lais des rois en des cavernes habita- » tables pour les seules bêtes féroces » comme lui ? Pourquoi fait-il de notre » sexe un portrait si odieux ? *Que » deviendroit le monde sans nous*, qui » sommes nées pour faire le bonheur » des hommes ? De quel front ce té- » méraire ose-t-il faire des leçons à son » maître ? Ne craint-il pas de ma fu- » reur la vengeance la plus affreuse. ? « Elle va se jetter aux pieds d'*Hérode* ; ses larmes ont déja disposé le cœur de son amant à l'écouter avec intérêt. » Il faut » que je meure, grand Roi, s'écrie- » t-elle, ou que cet audacieux, dont » la voix insolente s'est élevée au mi- » lieu de votre cour, ne vive pas un » instant. Quoi ! il sera donc permis à

» cette demi-bête féroce de porter ses » yeux jusques dans votre lit, & de » découvrir à tout le monde (je par- » lerai comme lui) mon deshonneur & » vos infamies ? Ne punirez-vous » pas ce téméraire ? Ne servira-t-il pas » d'exemple à tout audacieux qui osera » attaquer un Sceptre devant lequel la » terre entière se prosterne ? Que di- » ront mes ennemis lorsqu'ils verront » l'ignominie triompher de mes char- » mes, & qu'ils sauront qu'*Hérodiade* » est la victime de l'insolence d'un » malheureux vagabond ? Pourquoi » m'avez-vous enlevée de ma patrie ? » Pourquoi m'arrachiez-vous des bras » d'un époux chéri ? J'ai tout quitté » pour vous ; j'ai sacrifié mon bonheur » & ma tranquillité au plaisir de vous ,, suivre. Est-ce ainsi que vous connois- ,, sez le cœur de votre amante, & de- ,, vez-vous souffrir qu'elle soit réduite ,, à vous demander une grace ? O mal- ,, heureuse beauté ! charmes inutiles, ,, vous ne pouvez donc rien sur le cœur ,, de mon amant ! Pourquoi peint-on ,, l'amour avec des chaînes ? Hélas, ,, *Hérode* ne voit plus rien en moi qui ,, puisse attendrir son ame. Vous avez

,, juré de m'être fidelle à la face des ,, Dieux ; est-ce ainsi que vous profanez ,, leurs autels ? Un monstre a plus de ,, pouvoir sur vous que la beauté que ,, vous avez aimée. "

Hérode qui ne se connoissoit plus, tombe aux genoux de son amante. ,, O vous, qui faites tout mon bonheur, ,, lui dit-il, vous n'êtes venue ici que ,, pour regner sur votre esclave ; ce n'est ,, ni votre rang, ni votre esprit qui ,, vous donne des droits sur mon cœur ; ,, vous devez tout à vos charmes, soyez ,, mon égale ; que dis-je, disposez de ,, tout ce qui m'apartient ; trop heureux ,, de pouvoir exécuter les ordres de ma ,, souveraine. Je vous demande cepen- ,, dant une grace ; laissez-moi m'occuper ,, tout seul de mille réflexions qui me ,, tourmentent, & dont je ne saurois dé- ,, couvrir la cause ; je serai demain plus ,, en état de vous entendre, & de vous ,, obéir. " Le silence de la nuit ne peut calmer l'agitation du Roi. Sans cesse il croit entendre la voix de la belle *Hérodiade*, qui l'excite à la vengeance ; d'un autre côté, la bonté de *Saint Jean* & sa sainteté s'opposent aux premiers mouvemens de sa colère ; il adore *Hérodiade*, mais il respecte *Saint Jean*. Dans cette

cruelle incertitude, il assemble son Conseil pour se décider. Les avis furent partagés pendant longtems : quelques vieillards n'écoutant que la justice, ne trouvoient rien que de louable dans la conduite de *Saint Jean*; mais *Hérodiade* avoit gagné le plus grand nombre, & ce saint homme fut condamné à être enfermé dans un cachot. A peine eut-on exécuté cet ordre barbare, qu'il écrivit à ses disciples une lettre pleine de consolation, & deux d'entr'eux furent députés vers *Jesus-Christ*, qui leur fit lui-même de grands éloges de leur maître. On devoit célébrer alors le jour de la naissance d'*Hérode ;* tous les courtisans se livrérent à une joye immodérée; le Palais fut illuminé, & décoré des ornemens les plus rares. On exposa des toiles sur lesquelles l'éguille avoit imité les principaux événemens de la Fable; le Jugement de Paris y étoit surtout merveilleusement figuré. Les trois Déesses rivales y paroissoient chacune avec les attributs qui leur sont propres; l'histoire d'*Orphée*, d'*Andromède*, d'*Arion* sembloient se renouveller par la vérité de la répréſentation & l'heureux choix des couleurs.

La magnificence des tables répondoit à la beauté du palais; elles s'affaissoient sous le poids de l'or & des vases précieux. L'auteur qui saisit tout ce qui peut lui procurer une description, rapporte très fidélement les sujets variés à l'infini que le ciseau avoit travaillés sur les différentes coupes. Au milieu du festin on invita la jeune fille d'*Hérodiade* à danser au son des instrumens; elle y consentit enfin, *après qu'on l'en eût priée très long-tems*. L'auteur & le traducteur ne font grace à leurs lecteurs ni d'un pas ni d'une note.

Hérode, yvre d'amour & de vin, & transporté d'admiration, jura d'accorder à la fille d'*Hérodiade* tout ce qu'elle lui demanderoit, fût-ce la moitié de son royaume. Mais cette jeune personne, inspirée par sa mère, se contenta de demander la tête de *Saint Jean*. *Hérode* fut d'abord surpris; mais il ne voulut pas se rétracter, & pour la première fois il ne fut point parjure.

Le Saint entend son arrêt sans émotion. Le boureau paroît plus troublé que lui; *Saint Jean* le rassure & l'exhorte à faire son devoir. Déja cette

tête sacrée est séparée du tronc, & présentée à *Hérodiade*.

,, *No de el rostro (el palor) violó el ornato,*
,, *Porque nunca temió quando vivia;*
. . . .
,, *Ni aun muerto supo parecer cobarde.*

,, La pâleur n'avoit point altéré la beau-
,, té de son visage, parce qu'il ne
,, craignit jamais pendant sa vie, &
,, que même après sa mort il ne pou-
,, voit paroître poltron. »

Nous ne rapporterons point l'apostrophe de l'auteur à *Hérode* & à *Hérodiade*, l'enterrement & l'épitaphe de *Saint Jean*, les regrets de ses disciples, & sur tout les longues lamentations de l'un d'entr'eux. Dieu ne tarda pas à venger la mort de son serviteur. *Hérode*, accusé de trahison, partit pour Rome avec *Hérodiade* pour s'y justifier; il fut condamné à l'exil. *Hérodiade* demanda à le suivre, & après avoir traîné leurs malheurs dans différentes contrées de la terre, ils moururent tous deux dans la misère.

Le crime de la fille d'*Hérodiade* ne fut pas non plus impuni. Voulant

un jour traverser un canal dont le froid avoit consolidé les eaux, conduite par la main du Tout-puissant, elle marcha vers un endroit où la glace n'étoit pas bien épaisse; la pesanteur de son corps la fait enfoncer, & plus elle veut éviter la mort, plus elle creuse elle-même son tombeau.

,, *Con tragico connato los pies mueve,*
,, *E infausta imita las antiguas danzas.*

,, Elle fait, en remuant les pieds, des ef-
,, forts inutiles & funestes. La malheu-
,, reuse imite encore ses danses an-
,, ciennes. " Mais à la fin s'étant enfoncée jusqu'au coû, les glaçons lui coupèrent la tête.

,, *Assi la que mató danzando, muére*
,, *En igual agitado movimiento,*
,, *Tambien danzando.*

,, *Ainsi celle qui tua en dansant, mourut*
,, *aussi en dansant.*

Cette épigramme termine le poëme, qui est absolument vuide d'action, & qui, sans les descriptions inutiles, les exclamations, les prières, les apostro-

phes, & les discours, ne formeroit pas trois chants. On ne peut nier, malgré cela, qu'il n'y ait de l'imagination & du feu dans cet ouvrage, & même de tems en tems des détails agréables. Mais l'auteur & l'interprète manquent de goût; ils donnent, comme on l'a vû, dans ce mauvais jeu de mots & de pointes, dont on commence à revenir à Madrid & à Lisbonne (*a*).

(*a*) Les Epigrammes Latines qui sont à la tête du Poëme en l'honneur de *Saint Jean*, sont de ce genre: la première finit par ces quatre vers, où il est question de la fille d'*Hérodiade*.

At mulier contenta satis cervice Propheta,
Respuit Herodis luxuriantis opes.
Promissam regni renuit si fœmina partem,
Unum Baptistæ plus valet ergo caput.

„ Mais cette jeune fille, contente de la tête du „ prophète, dédaigne les richesses du luxurieux „ *Hérode*; puisqu'elle refuse la moitié du „ Royaume qui lui est offerte, la seule tête „ de *Baptiste* est donc d'un plus grand prix.

La seconde est terminée par cette pointe: *Elle lève le pied, & Saint Jean baisse la tête.*

Sublevat illa pedem, deprimit iste caput.

Du reste, on reconnoit dans ce Poëme le caractère religieux des Portugais & des Espagnols.

Lettre sur l'esprit de parti, *qui domine en général dans la nation Angloise, & en particulier sur la fermentation occasionnée par l'acte du Parlement pour la naturalisation des Juifs, & par les dernières élections.*

Les premiers auteurs de ce *Journal*, en s'interdisant tous les sujets de politique, n'ont compris sous ce titre que les questions de fait ou de droit, les réfléxions & les discussions qui pourroient de près ou de loin intéresser les Souverains, & les chefs des différentes administrations, en un mot la partie contentieuse, pratique ou polemique. Mais ils n'ont pas prétendu donner l'exclusion à tous les ouvrages qui traiteroient de la partie spéculative ou historique, moins encore à ceux qui auroient quelque rapport direct ou indirect avec cette science. Tels sont les écrits sur les mœurs & sur les caractères généraux de chaque nation. On sent bien que ces deux principes influent considérablement sur le grand art de

gouverner & de négocier. Une étude profonde de leur nature, de leurs variations & de leurs conséquences, est même indispensable pour tout citoyen appellé à ces nobles emplois: & cette connoissance n'est pas toujours le fruit d'une oisive contemplation. Les voyages & surtout l'usage des langues vivantes sont les plus sûrs moyens de l'acquérir, ce n'est point par la lecture des auteurs François qu'on pourra se former une idée juste des nations étrangères. C'est chez elles-mêmes qu'il faut les voir, les connoître, les étudier, ou dans les ouvrages en tout genre de leurs écrivains vivans. Les mœurs varient sans cesse, & si ces changemens ne se font pas sentir à proportion de leur rapidité, c'est que les bornes de la vie renferment nos observations dans le petit nombre d'époques dont nous sommes témoins, & qui nous intéressent. Si ce n'est pas à nous qu'il est réservé de calculer la vitesse de ce fleuve qui nous emporte & nous engloutit, observons du moins les courans qui sont en quelque sorte parallèles au nôtre, & qui entraînent avec la même impétuosité les peuples voisins dans les abîmes de l'a-

venir. Nous verrons des révolutions presque périodiques dans leur façon de vivre, d'écrire & de penser. Cette étude fut autrefois celle des Sages de l'Orient, des Philosophes de la Grèce; c'est encore aujourd'hui celle des voyageurs sensés & de littérateurs utiles. Par elle seule on se guérit de mille préjugés vulgaires, restes d'une éducation imparfaite ou de lectures mal choisies. Tous les auteurs, même étrangers, qui ont écrit avant notre siècle, ne peuvent, à cet égard, que nous induire en erreur. Tout depuis eux a changé de face, & chez nos voisins, comme parmi nous, l'histoire des mœurs du dernier siècle n'instruiroit pas plus du suivant qu'un vieux almanach ne mettroit au fait de l'année courante. De là tant de choses absurdes qu'on dit & qu'on écrit tous les jours sur la foi de quelques voyages copiés, la plûpart, les uns d'après les autres, souvent même de faux mémoires, de romans historiques, ou d'autres ouvrages aussi frivoles; enfin, sur le témoignage de gens que leurs occupations, leur état, leur fortune ou l'objet de leurs courses, ont mis dans

le cas de voir les pays ſans connoître les habitans.

C'eſt dans de pareilles ſources qu'ont puiſé ſans doute tant de gens qui parlent encore de la jalouſie des Italiens, de la vie retirée de leurs femmes, des aſſaſſinats, des empoiſonnemens, & des autres acidens tragiques auxquels les galans étrangers ſont, dit-on, expoſés dans ce pays-là. C'eſt d'après ces relations ſurannées qu'on croit encore à la férocité des Anglois & à l'yvrognerie des Allemands. Enfin, c'eſt ainſi qu'en parlant des autres nations, plus d'un François ſe rend ridicule.

L'uſage adopté par les étrangers de voyager en France les garantit à notre égard de tomber dans de ſemblables mépriſes. Ceux d'entr'eux qui ſont nés avec l'eſprit d'obſervation, ſçavent fort bien ſaiſir & analyſer ces nuances légères, ces dégradations délicates que chaque année, peut-être chaque mois, opére dans les mœurs Françoiſes. Un Anglois judicieux remarquoit, il n'y a pas long-tems, une révolution frappante, mais qui pourtant ne paroît pas avoir été beaucoup obſervée par les François mêmes. C'eſt celle de l'*air*, du *ton*, du

maintien dans ce qu'on appelle à Paris *les jeunes gens*. Mes compatriotes, diſoit-il, ſeroient bien trompés s'ils en jugeoient aujourd'hui par ce qu'eux-mêmes ou d'autres ont vû il y a quelques années. Votre jeuneſſe étoit bruyante, enjouée, étourdie, faiſoit trop vîte connoiſſance, ſe jettoit à la tête, ou ſe livroit indiſcrettement au premier venu. Aujourd'hui elle eſt taciturne, ſérieuſe; elle affecte l'air de réſerve, d'occupation & de rêverie: une politeſſe guindée, un ton apprêté, un maintien roide, tout cela n'eſt pas fait pour inſpirer la confiance à l'étranger timide ou au provincial embarraſſé. On admire la prudence & la circonſpection que ces Meſſieurs affichent, & apparemment leur conduite ſoutient l'annonce: on les croit occupés des avantures les plus agréables, ou des plus ſublimes projets. On craint ſeulement pour l'Europe une ſi nombreuſe recrue de profonds politiques & d'ambitieux méditatifs. Enfin on ſe fait volontiers la plus haute idée de leur mérite. Mais, ſans leur reprocher aucune impoliteſſe, on ne peut s'empêcher de regretter cet air ouvert, cet accueil

riant, ces manières affectueuſes & engageantes, cette civilité *Gauloiſe* que le *bon ton* du jour a relegués chez les *vieux Seigneurs*.

Pour mettre nos lecteurs en état de faire à leur tour des remarques ſur les mœurs Angloiſes, nous raſſemblerons dans notre Journal les différens traits les plus propres à les bien caractériſer; le grand nombre d'auteurs Anglois, dans un genre moitié moral & moitié ſatyrique, ne nous laiſſera point manquer de peintures originales. C'eſt une choſe particulière à ce païs-là que chacun y puiſſe librement étaler ſes travers ou cenſurer ceux d'autrui. Ainſi l'on peut dire de la Grande-Bretagne qu'une moitié de la nation fournit les ridicules, & que l'autre les met en œuvre. Mais la choſe étant réciproque, c'eſt de tous les peuples celui qui ſe peint le mieux à ſon ſiècle & à la poſtérité; ſes vices ou ſes vertus offrent à la curioſité un ſpectacle qui n'eſt jamais interrompu, & le ſort de ſa morale n'eſt pas plus ſecret pour l'Europe que celui de ſa politique.

On ſçait que l'eſprit de parti eſt comme naturel à la nation Britanni-

que. Loin de le regarder comme une maladie de conſtitution, on l'a quelque fois excité ou fomenté, comme une fermentation néceſſaire, qui ſoutient dans un corps robuſte l'équilibre des humeurs. Jamais on ne les avoit vûes dans un mouvement plus violent qu'au ſujet du *Bill* pour la naturaliſation des Juifs paſſé en 1753, & revoqué l'année dernière. Cette révocation devoit beaucoup influer ſur les Elections prochaines pour un nouveau Parlement; & c'eſt la chaleur occaſionnée par ces deux circônſtances, qui a fourni le ſujet de la Lettre ſuivante, que j'ai trouvée dans le Porte-Feuille que m'a remis M. l'Abbé *Prévoſt*.

*De *** petite ville d'Angleterre, le 23 Avril 1754.*

A M.... N. W... à Londres.

„ Vous aviez deſiré, Monſieur, de „ ſçavoir pas moi des nouvelles un peu „ détaillées de ce païs-ci. Je n'ai pas „ oublié la promeſſe que je vous fis „ en partant de Londres, & je m'en „ ſerois plutôt acquitté; mais, depuis

„ mon arrivée, tout est uniquement „ occupé ici & aux environs de l'affaire des Elections, & je n'entens parler que de brigues, de cabales, de „ querelles & de rencontres d'yvrognes. „ L'esprit de parti est si dominant que „ l'on instruit jusqu'aux enfans à bégayer le nom des chefs favoris de „ chaque faction. J'ai moi-même plus „ d'une fois couru risque d'être renversé de cheval, faute d'avoir pû dire „ de quel parti j'étois : car on exigeoit „ de moi cette déclaration, quoiqu'en „ vérité je ne susse pas même les „ noms des concurrens. Il n'y a point „ de petit village qui ne soit abondamment fourni des plus profonds „ politiques. Rien n'est si commun que „ de voir ce rustique sénat s'assembler, „ après le sermon, autour d'une vieille „ tombe de pierre qui leur sert de bureau, & travailler ensemble fort sérieusement *au bien de l'Etat*. Semblables à ces anciens Dictateurs tirés de „ la charue, on ne les entend plus „ parler que de l'*honneur* & de la *patrie* : & chaque cabanne peut se vanter „ de renfermer son patriote, qui, „ comme un vieux Romain, refuseroit,

„ si on veut l'en croire, de troquer ses „ raves contre l'argent de la Brigue.

„ Je me trouve précisément dans „ cette petite ville, presqu'à la veille „ de l'Election, & parconséquent au „ milieu du bruit & du desordre. Les „ deux Députés qu'elle avoit nommés „ aux derniers Parlemens, s'étoient toujours fort distingués par leur opposition constante aux mesures de la „ Cour, & c'étoit pour eux un titre bien „ recommandable ; mais il est arrivé „ depuis quelques jours un riche Banquier de Londres, qui s'est mis sur „ les rangs & qui est soutenu du plus „ puissant de tous les crédits, de „ l'argent comptant. On n'a plus songé „ qu'à se divertir & à faire bonne chère, „ & les deux partis cherchent à l'envi „ à se surpasser par la fréquence & la „ profusion des festins qu'ils donnent. „ Cette méthode est en effet la plus „ universellement reçue pour gagner „ la bienveillance des Electeurs. J'ai „ connu certain candidat qui comptoit „ beaucoup plus sur la force de ses „ liqueurs que sur celle de ses argumens ; & tel autre qui, dépourvû de „ tout mérite personnel, mettoit toute

„ son espérance dans celui de son cuisinier. Le peuple, quelque divisé qu'il „ soit sur d'autres points & d'autres „ intérêts, est toujours d'accord sur la „ grand affaire de bien boire & de bien „ manger.

„ Il seroit impossible d'entrer dans „ un détail exact des troubles divers „ que les deux cabales animées font regner tout à tour dans cette petite ville. „ Chacun des deux partis la fait retentir de son cri de guerre, & à toute „ heure on voit éclore un nouveau „ couplet, un nouveau libelle, ou „ quelque nouvelle *Adresse aux Dignes Electeurs*. J'ai vû le Maire & la moitié de la *Corporation* (*a*) *criant*, *hurlant* „ & *rugissant*, le long des rues, & cependant menacer un pauvre diable „ de le faire mettre aux fers, pour avoir „ fait le quart au plus de leur tapage, „ uniquement parce qu'il avoit refusé de „ *voter* avec eux. Il n'est pas extraordinaire de voir les plus étroites liaisons „ rompues & les plus intimes amis „ brouillés, par cette seule différence „ d'opinion. Les hommes ne sont pas

[*a*] Ou Communauté.

„ seuls engagés dans ces dissentions. „ Leurs femmes mêmes y jouent un „ rôle. Le mercier M. *Staunch* étoit „ dans l'usage de fumer sa pipe, toujours au même coin du cabaret à „ bière, avec M. *Weer* l'épicier, pendant que leurs moitiés jasoient ensemble sur la porte. A présent les „ maris ne se parlent plus. En conséquence *Mistriss Weer* fait un demi mille pour aller achetter du fil ou de la „ soye plutôt que de faire gagner un „ liard à M. *Staunch*, & *Mistriss Staunch* „ déclare qu'elle se passeroit plutôt de „ prendre son thé que de l'achetter chez „ son plus proche voisin M. *Weer*, ce „ *tourne-casaque*.

„ Vous sçavez, Monsieur, que par „ tout où s'introduit la politique, elle „ ne manque pas d'entraîner la religion „ dans la querelle. Cette petite ville „ est divisée en deux partis distingués „ par les noms de *Juifs* & de *Chrétiens*. „ Les premiers sont tous, les amis, les „ dépendans ou les protégés d'un Seigneur, qui a donné sa voix pour la „ *naturalisation des Juifs* ; & les autres „ les ont en abomination. Le zèle de „ ceux-ci est encore excité par le Curé

qui

,, qui ne manque jamais de lancer tous
,, les Dimanches contre les Juifs la
,, foudre de l'anathème, & de prêcher
,, avec chaleur la pieuſe doctrine de la
,, perſécution.

,, Cet eſprit de *Chriſtianiſme* ne ſe ma-
,, nifeſte jamais mieux que dans les
,, feſtins, & dans les autres occaſions pu-
,, bliques. Je me ſuis trouvé à un de
,, leur repas, qui étoit tout en viande
,, de porc, accommodée de différentes
,, manières. La table étoit couverte, d'un
,, bout à l'autre, de jambons, de lan-
,, gues, de cotelettes, de pieds, d'o-
,, reilles de cochon, &c. Pour plat du
,, milieu, on en ſervit un tout entier
,, qui fut dévoré juſqu'aux os, tant
,, chacun étoit jaloux de rendre témoi-
,, gnage de ſa foi par la plus grande
,, quantité qu'il pourroit manger de ce
,, mets anti-judaïque. A la fin du dîner
,, nous vîmes paroître au lieu de deſſert
,, un plat énorme de *pudding* fait de la
,, même viande. J'ai par malheur un
,, grand dégoût pour ce mets-là (quoi-
,, que ſans aucun ſcrupule de conſ-
,, cience) & je ne fus guères vû d'un
,, meilleur œil qu'un Iſraëlite, pour
,, m'être excuſé d'en manger.

,, Le principal chef & le plus grand
,, ſoutien de ce parti eſt un vieux *Che-*
,, *valier* du voiſinage, qui depuis le
,, dernier acte de *naturaliſation* a conçu
,, contre les Juifs une violente anti-
,, pathie. Il ne perd aucune occaſion
,, de déclamer contre le Seigneur en
,, queſtion. *Sir Roland* va criant partout,
,, & même il eſt près d'affirmer par
,, ſerment, que Mylord eſt un autre
,, *Judas*, qu'il eſt actuellement circon-
,, cis, & qu'il a fait de ſa chapelle une
,, ſynagogue. Ce zélé Chevalier n'avoit
,, jamais paru à l'égliſe avant la dernière
,, clameur excitée contre le Bill des Juifs;
,, mais depuis il n'a pas manqué de
,, s'y faire voir tous les Dimanches &
,, d'y reſter tout le tems du ſervice
,, dans une poſture très-édifiante. Il va-
,, qua dernierement à ſa nomination
,, un bon bénéfice, qu'il avoit promis
,, d'avance à ſon Chapelain, mais il le
,, donna à un autre eccléſiaſtique qu'il
,, n'avoit jamais vû, ſeulement pour
,, avoir lû ſon nom à la tête d'un
,, ſermon contre la *naturaliſation*. *Sir*
,, *Roland* a chaſſé de chez lui un som-
,, melier qu'il avoit depuis pluſieurs
,, années, ſans autre motif que ſon

,, teint livide & baſané, parce que, dit-il,
,, *le coquin avoit l'air d'un Juif*. Sa cour &
,, ſon parc ſont pleins de cochons, &
,, juſques dans ſa ſalle de compagnie,
,, il élève des petits cochons de Guinée.
,, Tous les Samedis il fait une grande
,, partie de chaſſe, uniquement parce
,, que c'eſt le jour du Sabbat, & le
,, ſoir au retour il ne manque jamais
,, de s'enyvrer avec le Curé pour la
,, défenſe de la religion. En qualité de
,, Juge de paix il envoya une fois en
,, priſon un pauvre mercier Juif qui
,, étoit venu pour vendre chez lui ſes
,, marchandiſes; & il fut près de faire
,, le même traitement à un petit gar-
,, çon de la Paroiſſe pour avoir oſé
,, jouer à ſa porte d'un inſtrument an-
,, ti-chrétien; car c'eſt ainſi qu'il ap-
,, pelle la harpe.

,, Le beau ſexe n'eſt pas moins ar-
,, dent à montrer ſon attachement pour
,, la même cauſe; mais il a choiſi
,, la parure comme un moyen de ma-
,, nifeſter ſes pieux ſentimens par des
,, couleurs & des ajuſtemens ſymboli-
,, ques. Les femmes font éclater leur zèle
,, dans les différentes manières dont elles
,, placent leurs boucles, leurs nœuds,

,, & leurs jarretières. J'obſervai l'autre
,, ſoir dans une aſſemblée leur émulation
,, à ſe parer des enſeignes de leur foi. El-
,, les étoient toutes couvertes de rubans
,, orthodoxes, portant pour inſcription.
,, *No Jews, Chriſtianity for ever: point de*
,, *Juifs, le Chriſtianiſme pour toujours*. Tou-
,, tes portoient auſſi de petites croix pen-
,, dues à leur coû; leurs pompons,
,, leurs nœuds de rubans, & pluſieurs
,, autres parties de leurs garnitures é-
,, toient diſpoſées dans la même forme.
,, Mais la plus remarquable étoit la
,, femme du Curé. Elle ſe croyoit obli-
,, gée d'être plus religieuſe dans les dé-
,, corations de ſon habillement qu'au-
,, cune autre de la compagnie; auſſi
,, étoit-elle couverte de croix depuis
,, la tête juſqu'aux pieds, comme une
,, vieille tombe dans une Cathédrale
,, Gothique.

,, Je finirai ma lettre par le récit
,, d'une aventure qui m'eſt arrivée à
,, moi-même en entrant dans cette
,, ville. Je comptois deſcendre à *Ca-*
,, *therine Wheel*, ſelon ma coutume;
,, l'hôte m'avoit paru un bon homme,
,, fort civil, & j'avois été aſſez bien
,, dans cette hôtellerie. En conſéquence
,, j'étois près d'entrer ſans façon dans la

„ cour, lorsqu'à mon grand étonnement „ l'hôte me dit, en me donnant mille „ malédictions, que je pouvois chercher „ ailleurs un gîte; car il ne vouloit „ point recevoir chez lui de pareilles „ canailles. Là-dessus il ne dit qu'un „ mot à deux ou trois grands coquins „ de valets d'écurie, qui vinrent aussi-„ tôt à moi; & si je n'avois tout de „ suite tourné mon cheval pour me „ retirer, j'aurois sans doute été rude-„ ment salué de leurs fouets de poste. „ Je n'imaginois pas ce qui avoit pû „ m'attirer cette réception; mais j'en „ appris ensuite la cause; j'étois des-„ cendu quelque tems auparavant à la „ même auberge avec un voyageur „ que je ne connoissois point, & qui de-„ puis s'étoit montré un des plus grands „ défenseurs de la faction opposée.

Je suis, &c.

Quoique l'auteur de cette lettre ait sans doute un peu chargé son tableau, tels sont en général les excès, souvent dangereux, toujours ridicules, où jette l'esprit de parti. Si la Grande-Bretagne n'est pas le seul pays où cet esprit se fait sentir, c'est-là du moins que l'enthou-

siasme, soit religieux, soit politique, échauffe le plus les têtes, &, quelque fois dans les disputes au fond les plus frivoles. Il suffit d'ordinaire qu'une partie de la nation ait adopté un sentiment, pour que l'autre aussi-tôt en embrasse un tout opposé. Dès-lors on voit (aux armes près) éclater entre les deux partis tout ce qui peut caractériser une guerre civile. Si l'on en croit même les papiers publics, il y a eu quelques Elections, entr'autres celle d'*Oxford'shire*, qui ne se sont point passées sans effusion de sang.

Tel est sans doute le tempéramment de la nation Angloise, qu'il faut toujours de l'aliment à cet esprit de controverse. Lorsque les sectes nouvelles dans la religion (*b*) ou les opinions contraires dans la politique (*c*) n'occupent point leur attention, les affaires

(*b*) Il y en a une qui s'éleve depuis quelque tems dans la Grande-Bretagne; & qui y a déja excité plus d'une fois de la fermentation. C'est la secte des *Méthodistes*, nouvelle espèce d'Inspirés, qui, comme autrefois les *Quakers* & les *Indépendans*, veulent encore réformer & épurer le Christianisme.

(*c*) Outre le Bill des Juifs, celui pour empêcher les mariages clandestins a fait beau-

particulières viennent s'en emparer. On voit les villes & les provinces, la nation même, divisées pour de petits intérêts personnels, & quelquefois pour des sujets dont partout ailleurs on n'auroit point soupçonné l'existence. En 1753 & 1754, un procès criminel entre une Bohémienne & une petite servante, a mis en mouvement toute la ville de Londres. Le public s'est partagé, & la faction a été poussée si loin que le Lord Maire a été obligé de se justifier par écrit dans une apologie adressée aux habitans de la Cité. Les portraits des deux héroïnes (*d*) ont été vendus avec leur histoire, gravés &

coup de bruit en Angleterre. Le premier a été révoqué, le second excite encore les murmures au moins d'une moitié de la Nation.

(*d*) *Marie Squires*, (la Bohémienne) & *Elizabeth Canning* (la petite fille); celle-ci avoit accusé la première de l'avoir enlevée, dépouillée & tenue enfermée pendant trois semaines avec si peu de subsistance quelle étoit presque morte de faim lors de son évasion. Il y a eu des témoins pour & contre; il en est résulté que la Bohémienne a été condamnée à mort, mais qu'ayant obtenu un délai pour l'exécution, elle (ou son parti) a fait à son tour condamner la petite fille à la *transportation* comme parjure. Chacun des deux partis a comblé de bien-

débités dans toute l'Angleterre, & les estampes insérées dans les ouvrages périodiques. Les deux partis ont enfanté des volumes sans nombre; à la fin quelqu'un s'est moqué de tous les deux en publiant une chronique des *Gipsytes* (*e*) & des *Canningites*. Le ridicule qu'elle leur a donné & d'autres objets de dispute plus intéressans ont mis fin à cette querelle, mais pour faire place peut-être à quelque autre plus ridicule. Ce sont là, si l'on ose le dire, les amusemens de la liberté.

On peut attribuer à ce même esprit la fureur des Anglois pour les combats de coqs, les courses de chevaux & les autres défis de toute espèce, qui divisent d'abord en deux partis tout ce qui s'y trouve présent, & qui occasionnent des gageures considérables. C'est un jeu de hasard devenu dangereux, & qui ruinent plusieurs familles, mais qui entretient aussi beaucoup de monde, & qui fait refluer tous les ans

faits sa protégée; & l'on peut dire que le malheur arrivé à toutes les deux, a fait la fortune de l'une & de l'autre.

(*e*) *Gipsy*, en Anglois Bohémienne, ou Egyptienne.

de grosses sommes de la Capitale dans toutes les provinces, où se font ces combats & ces courses. Ce dernier objet devient tous les jours plus important par les fréquens voyages de la noblesse dans ses terres & la consommation qu'ils occasionnent des denrées du crû du païs, sans compter les bourgeois & les négocians qui s'adonnent aussi à ces exercices; l'argent gagné se dépense presque toujours sur les lieux, en fêtes & en divertissemens: & cette espèce de manie produit dès lors un bon effet en conservant une partie des sommes immenses qu'absorberoit la Capitale.



DESCRIPTION

DU TRÉSOR ROYAL DE DRESDE.

DRESDE, par la beauté de ses édifices, par la régularité de ses rues, par sa situation agréable, & par la Cour brillante qui y réside, est depuis longtems regardée comme une des plus belles villes de l'Allemagne, quoiqu'elle le cède à beaucoup d'autres pour son étendue & pour le nombre de ses habitans.

Le Trésor, la Bibliothèque, la Galerie, augmentée de nos jours par l'acquisition de celle de Modène, les collections d'antiques, de curiosités naturelles, d'estampes, de médailles, &c, recueillies par les Electeurs de Saxe & par deux Rois de Pologne, méritent que nous les fassions connoître à nos lecteurs. Nous commençons aujourd'hui par la description succincte que M. *Keyssler* donne du Trésor de Dresde, en nous réservant de joindre, par la suite, à ces détails, un article sur les

augmentations faites depuis le tems où cet auteur composa son voyage (*a*).

On donne dans le païs à ce Trésor le nom de *Grüne Gewolbe* ou de *Magasin Verd*, parce que les appartemens, qui le renfermoient autrefois, furent peints de cette couleur. Toutes les choses précieuses, dont il est composé, sont gardées aujourd'hui dans sept salles & un cabinet. Il est d'usage qu'un curieux ou une compagnie, qui veut voir ce Trésor, donne au moins quatre florins de gratification; & cette pratique a cela de commode, que l'inspecteur ne renvoye personne sous prétexte de fête ou de vacances. Toutes les sept salles sont parquetées en marbre de toutes les différentes espèces qu'on trouve en Saxe. La premiére renferme un grand nombre de bronzes très bien copiés d'après des statues & des monumens anciens & modernes. Parmi celles-là se trouve *le Taureau Farnèse*, (*il Toro Farnese*).

La seconde salle est remplie d'automates d'or & d'argent. On y voit sur une table un vaisseau qui fait voile; les

[*a*] Ce fut en 1730. La seconde édition de ce livre instructif a paru à Hanovre en 1751.

matelots y lèvent l'ancre, & l'équipage fait toutes ses manœuvres au son d'une musique qui se fait entendre. Un autre automate représente la Sainte Famille dans l'étable, où, pendant que les bergers & les rois de l'orient approchent de l'Enfant Jesus pour l'adorer, le Ciel s'ouvre & les nuées donnent passage à une grande clarté. Un troisiéme représente un char de triomphe, qui renferme des orgues; il est tiré par deux lions.

Dans la troisiéme piéce on trouve une nombreuse collection d'ouvrages d'yvoire travaillés artistement. On admire entr'autres un vaisseau avec tous ses agrés. Sur cet ouvrage qui est d'une grande délicatesse, l'artiste a représenté l'arbre généalogique de la Maison de Saxe. Il est du temps de l'Electeur *Auguste*, premier auteur de la collection qui compose aujourd'hui le Trésor de Dresde.

La quatriéme salle est garnie de toutes sortes de vases, dont quelques-uns sont d'argent, & la plus grande partie d'or. Parmi les tasses à boire & les *Wilkom* (*b*) qui s'y trouvent en grand nom-

(*b*) Mot Allemand, qui signifie un verre dans lequel on boit à la bien venue de quelqu'un.

bre, le plus grand, qui eſt d'or, tient cinq pintes. Il y en a pluſieurs qui ſont ornés de médailles d'or.

La ſalle ſuivante renferme toutes ſortes de pierres précieuſes, des vaſes faits de ces pierres, particuliérement quelques bocaux d'un grand prix, garnis de camées & de pierres gravées, anciennes & modernes. On y diſtingue une très belle caſſette ornée d'émail. On admire ſurtout une grande table ſur laquelle on voit des figures de jaſpe, d'onix, de chalcedoine, & de pierres ſemblables; on y a repréſenté un jeune Prince à cheval précedé par les vertus, occupées à lui montrer le chemin, & à chaſſer les vices devant lui. Ce morceau eſt ancien & a été fait dans le païs d'Idſtein.

Au deſſus de cette table on voit une *Magdelène* peinte en émail. Ce morceau le plus grand qui exiſte en ce genre de peinture, eſt oval & de la hauteur de près de trois pieds. (c) Nous paſſons

(c) M. *Keyſler* remarque, dans un autre endroit, que le Peintre François, *Jacques Philippe Ferrand*, a publié un ouvrage curieux ſur la manière de peindre en émail. Il ajoûte que *Dinglinger* a aſſuré, que ce travail demande une

ſous ſilence pluſieurs autres tableaux & portraits en émail. On admire un travail délicat dans un *Saint-George* à cheval. La matiere de l'ouvrage eſt de fer, & il y a près de 150 ans qu'il eſt fait. C'eſt dans cette ſalle que commençent les portraits des Electeurs de Saxe, en grandeur naturelle & avec les habillements de leur temps. Le premier eſt celui de *Maurice* qui mit la dignité Electorale dans la branche qui deſcend d'*Albert*, Duc de Saxe.

De cette pièce on paſſe dans un ca-

attention particulière, ſur tout au troiſième feu, où l'ouvrage ſe fèle aiſément & fait alors perdre à l'artiſte les peines de pluſieurs années. Les anciens ne faiſoient que de petits morceaux en ce genre. Trois ans avant la mort de *Léopold*, *Boet*, artiſte Suédois, peignit cet Empereur avec toute ſa famille, en émail ſur or. Après que *Léopold* en eût admiré l'ouvrage, on mit le tableau ſur un ſiége. *Boet*, qui ne s'en étoit pas apperçû, s'aſſit deſſus, & l'émail ſe féla. On en voit encore l'endroit, quoique l'artiſte ait épuiſé ſon art pour faire diſparoître la fente. Ce morceau, qui ſe conſerve dans le Tréſor de Vienne, a été payé 50000 liv. Il a dix huit pouces de long ſur douze de large. Il étoit regardé comme le plus grand de ſon eſpèce, juſqu'à ce que le frère de *Dinglinger*, dont il ſera parlé dans la ſuite, eût fait la *Magdelène* qui ſe trouve à Dreſde.

binet rempli encore de peintures en émail, de vaſes & de coupes, faits de pierres précieuſes: on y voit une taſſe d'onyx, de la forme & de la grandeur d'une noix de coco, fendue en long. On en voit de ſemblables d'améthyſte & de ſardoine, avec une caſſette de cryſtal de roche, ornée de très-belles figures. Dans pluſieurs morceaux de ce cabinet on a monté avantageuſement les pierres & les perles qui ont de la reſſemblance avec quelque corps naturel, de ſorte qu'étant miſes en œuvre, il paroît que la nature les ait produites pour occuper la place que l'artiſte leur a donnée. On juge facilement que pour faire de pareils ouvrages, il faut une prodigieuſe quantité de pierres & de perles, afin que l'artiſte puiſſe y choiſir ce qui lui convient. Il paroît qu'une perle orientale de la grandeur d'une noix, l'une des plus grandes qu'il y ait à Dreſde, choquoit la vûe par ſon irrégularité avant que d'être montée; mais la main de l'ouvrier l'ayant adroitement entourée d'or & d'émail, elle forme à préſent les épaules, la poitrine & le corps d'un Nain contrefait. Une perle em-

ployée dans une autre figure repréſente une paire de feſſes parfaitement belles. Une autre de ces perles forme le corps d'un Invalide Suédois, qui demande l'aumône. On ne ſçauroit aſſez admirer le morceau qui repréſente l'hiſtoire de *Jonas*. La baleine, le vaiſſeau, le prophète & le bord de la mer ſont formés par des perles artiſtement jointes enſemble, & les rochers, qui s'élèvent ſur le bord, ſont repréſentés par différentes ſortes de pierres précieuſes; on remarque encore deux petites ſtatues, qui portent chacune dans une coquille de petites perles naturellement attachées les unes aux autres. Chacune de ces coquilles ne fait qu'un morceau avec les perles qu'elle contient. Elles ſont un ouvrage de la nature, où l'art a eu peu de part. Deux autres figures d'hommes portent ſur une perche des grappes de raiſins, faites d'une emeraude orientale, qui imitent parfaitement la nature.

De ce cabinet on rentre dans la cinquième ſalle, où l'on conſidère encore une caſſette emaillée, preſque toute couverte de turquoiſes & de rubis, quelques caſſettes & quelques deſſus

de table ornés de moſaïque, un Crucifix & quatre petites pyramides faites d'un marbre d'Arabie qu'on ne trouve plus, & données en préſent par le Pape *Benoît XIII*, une grande quantité d'ouvrages de cryſtal de roche, parmi leſquels l'on diſtingue une ſphère de la grandeur d'une tête d'homme, qui eſt d'une pureté parfaite, pluſieurs taſſes à boire faites d'œufs d'autruche artiſtement travaillés & montés en or émaillé, un grand nombre d'ouvrages de corail & d'ambre. Parmi les curioſités faites de nacre de perles, on voit une caſſette toute garnie de grandes perles, une montagne d'or couverte de perles d'une grandeur conſidérable; mais ces dernières ne ſont pas rondes. On a fait pluſieurs eſſais pour arrondir les perles irrégulieres, ſans pouvoir y réuſſir; avec quelqu'inſtrument qu'on les attaque, elles s'écaillent, & elles doivent naturellement s'écailler, vû la manière dont elles croiſſent, qui n'eſt autre choſe que l'addition d'une nouvelle pellicule qui chaque année, vient ſe placer ſur la pellicule de l'année précédente. Dans les terres

ſoumiſes à la domination de l'Electeur de Saxe, on recueille des perles rondes; il s'en trouve dans la rivière d'*Elſter*, de même que dans une autre qui traverſe le Comté de *Henneberg*; mais au Tréſor on ne donne place qu'aux orientales.

On ſe propoſe de mettre dans les armoires de la ſixième ſalle les ſtatues de tous les Electeurs de Saxe en grandeur naturelle & habillés ſelon les modes du temps où vivoit chacun de ces Princes. A préſent on voit au milieu de cette pièce une pendule pratiquée dans un buſte de femme, qui à chaque minute tourne la tête d'un côté & la retourne de l'autre.

Dans la ſeptième ſalle, on voit d'abord un cabaret, avec ſes taſſes & autres dépendances, le tout d'or émaillé & garni de diamans. Cet ouvrage précieux eſt du fameux *Jean Melchior Dinglinger*. (*a*) On remarque enſuite

(*a*) Cet artiſte nâquit le 24 Décembre de l'année 1664 à *Luberach*, qui eſt éloigné de quatre milles d'Ulm en Souabe. Dans le ſéjour que le Czar *Pierre* fit en 1717 à Dreſde, il ne voulut être logé que chez lui, & il envoya

une grande *Matrice* d'émeraudes ſoutenue par un Nègre, qui porte ſur la poitrine un ornement garni de diamans. Vis-à-vis de ce Nègre, on en voit un autre qui tient dans une corbeille

en Ruſſie un modèle de la maiſon de *Dinglinger*, qui, malgré l'eſpace borné qu'elle occupoit, y avoit exécuté des machines curieuſes & utiles. Sur la platte-forme de cette maiſon il y a une citerne qu'un ſeul homme peut remplir en peu de tems par le moyen d'une machine qui ſe trouve dans la cour. De ce réſervoir l'eau ſe diſtribue dans tous les appartemens de la maiſon. La même platte-forme eſt propre à ſervir d'obſervatoire, & l'on y trouve des téleſcopes & toutes ſortes d'inſtrumens aſtronomiques, parfaitement bien entretenus. On y voit une machine, qui, par le moyen de deux girouettes & de pluſieurs aîles couvertes de toile cirée & ſemblables à celles d'un moulin à vent, indique dans les appartemens inférieurs les degrés de ſéchereſſe, de chaleur, d'humidité, de froid & de force du vent, de même que ſa direction. Il y a dans cette même maiſon deux machines hydrauliques dont l'une fait jouer un carillon & l'autre peut par la ſeule force de l'eau faire monter au haut d'une montagne une voiture chargée. *Dinglinger* poſſéda encore un beau coquillier & pluſieurs autres curioſités. Il mourut à Dreſde le 6 Mars 1731. On voit par la ſeule deſcription de ſa maiſon, que ſes talens avoient été récompenſés par *Auguſte*. V. l'ouvrage de M. *Keyſler*.

toutes ſortes de cryſtaux & des échantillons d'or & d'argent, qui ſe trouvent dans les mines du pays. On voit ſur une table la repréſentation parfaite de la manière dont ſe célèbre le jour de la naiſſance du Grand Mogol. Les figures ſont en ronde-boſſe. Le prince y eſt aſſis ſur ſon trône, & les grands de ſes Etats s'inclinent devant lui, en lui apportant des préſens. Dans le veſtibule on voit des gardes, des éléphans & tout l'attirail d'une cour orientale. Tout ce morceau eſt compoſé d'argent, d'or, d'émail & de pierres précieuſes. *Dinglinger* y a travaillé avec quinze perſonnes pendant près de onze ans. La colonne qui ſe trouve au milieu de cette ſalle eſt ornée de beaux bas-reliefs d'agathe d'Arabie. On y voit auſſi un onyx oriental qui a coûté 48 mille écus d'Allemagne. Sa figure eſt ovale, ſa longueur de près d'un quart d'aune, meſure de Dreſde ſur un huitième de large. A côté de cet onix on en voit trois autres de la grandeur d'une tabatière ordinaire. Leur couleur paroît d'abord d'un rouge tirant ſur le brun, mais lorſqu'on les regarde contre le ſoleil, on voit qu'elle

est d'un très-beau cramoisi. On remarque une coupe d'agathe orientale surpassant en grandeur une moitié de la plus grande noix de coco fendue en long. Parmi les pierres non montées, les plus remarquables sont un grand saphir oriental, un topase brut d'une grandeur extraordinaire, & une aigue-marine aussi grosse qu'un poing de moyenne grosseur.

On voit ensuite une garniture de diamans, qui comprend les boutons de l'habit, l'ordre de Chevalerie, l'étoile, les boucles, la garde de l'epée, & la pomme de la canne. Cette garniture est accompagnée de plusieurs autres, dont il y en a une de cornalines très précieuses, une d'émeraudes, une de saphirs, une de rubis, une de diamans à rosette, & une de brillans. Dans l'ordre de la Toison d'Or, qui fait partie de celle-ci, on voit un diamant de la grandeur de la moitié d'une noix; il pese 194 grains, & surpasse celui qu'on montre dans le Trésor de Bavière. A côté de cette belle pierre sont placées deux autres de la grandeur d'une noix muscade. Il y en a une semblable dans la pomme de

la canne. En général, les diamans de Dresde surpassent ceux de la Maison de Bavière, qui en revanche posséde de plus beaux rubis; un entr'autres, qui jusqu'à present est le plus grand qui soit en Europe.

On admire enfin dans cette salle une pendule d'or garnie de pierres précieuses, de même qu'un dessus de table d'un jaspe traversé de belles veines de crystal & d'améthyste. Ce jaspe se trouve à quatre milles de Dresde dans le territoire de *Freyberg*. Il n'y a que peu d'années qu'on le reconnut pour ce qu'il est. Autrefois les païsans se servoient souvent de pierres semblables pour faire les murs dont ils ont coutume d'entourer quelques-unes de leurs terres. Le jaspe de Saxe est fort beau, mais très difficile à polir. Pour faciliter cette opération, le célébre M. *Tschirnhaus*, de l'Académie des Sciences de Paris, imagina un moulin particulier, qui fut ensuite perfectionné par le Baron de *Boettcher*, inventeur de la Porcelaine de Saxe.

Voilà une idée succinte des choses précieuses renfermées dans le *Magasin Verd* de Dresde. Ce seroit une entre-

prise considérable que de vouloir donner une description détaillée, qui de jour en jour devient plus difficile par l'augmentation continuelle des raretés qu'on y rassemble. La Tribune, c'est-à-dire, le Trésor de Florence, surpasse peut-être, dit M. *Keysler*, celui de Dresde par sa valeur intrinseque. Mais il est certain que la facon dont tout est monté & disposé dans celui-ci, le fait paroître dans un plus grand lustre.

Au tems que notre auteur fit la description qu'on vient de lire, *Dinglinger* travailloit encore à deux ouvrages précieux, dont l'un représentoit les sacrifices & le culte des anciens Egyptiens; la plûpart des figures étoient de jaspe oriental, & ornées d'émail & de pierres précieuses. Dans le milieu de l'autre, qui représentoit les Bacchanales, on voyoit sur une sardoine de la longueur de dix-huit pouces sur huit de large, le triomphe de *Bacchus* en bas relief. Le tout étoit entouré d'une mascarade & de figures burlesques. Une perle irrégulière, presqu'aussi grande que l'article d'un pouce de moyenne grosseur, faisoit tout le buste d'un *Arlequin*, & son chapeau étoit formé par une au-

tre perle subtilement jointe à la premiere. On voyoit, dans ce même morceau, un bouquet de diamans montes en or émaillé, & des bas reliefs d'agathe orientale qui surpassoient en grandeur les plus grandes tabatières: le tout appliqué avec de l'émail sur un *lapis parius*, & richement orné de perles, de rubis, d'améthystes, d'émeraudes, de turquoises & de diamans. Ce morceau ne fut pas plutôt achevé & placé au Trésor, que *Dinglinger* mourut.

Nous espérons que nos correspondans de Dresde nous mettront bientôt en état de donner, pour cet article, un supplément aussi curieux qu'instructif. Nous apprenons par quelqu'un qui a vû le Trésor de Dresde depuis M. *Keysler*, qu'il s'y trouve un très gros diamant verd qu'on dit être l'unique dans l'Europe, & que l'on met au dessus de tout ce qu'il y a de plus précieux dans ce genre.



ABREGÉ DE LA VIE DE BOGISLAS X, DUC DE POMERANIE, SURNOMMÉ LE GRAND.

NOus nous flattons que ce morceau sera d'autant mieux reçu de nos lecteurs, qu'il renferme la vie d'un prince aussi peu connu qu'il mérite de de l'être, & l'histoire non moins ignorée du païs où il a regné & du siècle où il a vêcu : peinture extrêmement intéressante pour les esprits observateurs qui aiment à saisir les mœurs générales de tel peuple en tel tems, les caractères particuliers de ceux qui l'ont gouverné, & les révolutions heureuses que le génie d'un seul homme produit souvent chez une nation entière. Nous avons composé le tableau que nous allons présenter d'après les historiens les plus estimés, entr'autres *Jean Micrælius*, Recteur du collège de Stettin, qui publia l'histoire de Poméranie en 1639, & qui est regardé comme le *Tite-Live* de cette contrée. L'abrégé historique de la vie du même *Bogislas* par le sçavant

M. *Pelloutier*, inséré dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, ne nous a pas été moins utile.

La Poméranie, Province d'Allemagne, avec titre de Duché, au Cercle de la haute Saxe, est bornée à l'orient par la Prusse & la Pologne, à l'occident par le Duché de Mecklenbourg, au septentrion par la mer Baltique, au midi par la Marche de Brandebourg. L'Oder la divise en deux parties, dont l'une est appellée la Poméranie *Citérieure*, c'est-à dire, en deçà de l'Oder par rapport à nous; c'est ce que nous nommons aussi la Poméranie *Suédoise*, parce qu'elle appartient en grande partie aux Suédois; l'autre a la dénomination de Poméranie *Ultérieure*, c'est-à-dire, située au-delà de l'Oder; le roi de Prusse la possède.

L'une & l'autre Poméranie, ainsi que plusieurs régions au delà de l'Elbe, étoient autrefois occupées par les Vandales ou plutôt Vénèdes. Elles avoient leurs propres souverains, Vénèdes eux-mêmes, qui prenoient le titre de Ducs. L'ancienne & illustre Maison des Ducs de Poméranie étoit partagée en trois branches au milieu du quinzième siècle.

Eric II & *Wratislaf X* son frère en composoient une; *Eric* avoit le Duché de Wolgast dans la Poméranie *Citérieure*, & *Wratislaf* le païs de Barth & l'isle de Rugen dans la même Poméranie : ces princes tenoient à eux deux ce que nous appellons aujourd'hui la Poméranie Suédoise. Les Ducs de *Stettin* formoient la seconde branche. La troisième étoit maîtresse de la Poméranie *Ultérieure*, & résidoit à Rugenwalde ou à Stolpe. *Eric I*, Duc de cette dernière Poméranie, étoit petit neveu de la célèbre reine *Marguerite*, la *Semiramis* du nord, qui le déclara son héritier & son successeur, du consentement des Etats. Après avoir long-tems regné dans le nord, il en abdiqua les couronnes en 1439, & vint finir ses jours dans ses païs héréditaires. Comme il n'avoit point d'enfans, il fit épouser *Sophie*, sa nièce à la mode de Bretagne, fille unique de *Bogislas IX*, son cousin germain, mort en 1440, à *Eric II*, Duc de Wolgast, un de ses héritiers. En considération de ce mariage il légua à la princesse *Sophie* ses meubles, sa vaisselle, ses joyaux, enfin tout le trésor qu'il avoit apporté de Suède &

de Dannemarck. *Micrælius* a fait l'inventaire de ce trésor. Il contenoit entr'autres pièces de grand prix un *denier d'or* que *Philippe*, Infante de Portugal, avoit apporté pour dot au roi *Eric*; c'étoit un lingot d'or aux armes de Portugal, qui valoit environ deux cens cinquante mille livres de notre monnoie; plus un *Jesus* d'or de la grandeur d'un jeune homme de quinze ans, les douze Apôtres d'argent fin, chacun de la grandeur d'un garçon de douze ans, un *Monoceros* tout entier; c'est le nom d'un animal de mer, armé d'une longue corne qui lui sort du front; un tabernacle de pur or pour le Saint Sacrement, une Oye de pur or, &c.

Du mariage de *Sophie* & d'*Eric II* Duc de *Wolgast* nâquit à Stolpe le 28 de May 1454 *Bogislas*, dont il est ici question. Le roi *Eric* mourut en 1459, âgé 73 ans, & dans lui s'éteignit une des trois branches de sa Maison. La riche succession qui par cette mort échut à la Duchesse *Sophie* la rendit fière & intraitable. Elle reprochoit sans cesse à son mari qu'elle l'avoit tiré de la misère, en lui apportant, non-seulement

un grand trésor, mais toute la Poméranie *Ultérieure*. Ce dernier fait pouvoit être contesté, la Poméranie n'étant pas un de ces fiefs héréditaires qui tombent en quenouille; elle avoit cependant raison en un sens, puisque son mari lui-même avoit refusé de partager la Poméranie *Ultérieure*, sous prétexte qu'il la tenoit de sa femme. *Eric II*, qui étoit d'un naturel doux & pacifique, eut beaucoup à souffrir des hauteurs de *Sophie*. Enfin le mécontentement, l'aigreur & la rupture éclatèrent entr'eux pour le sujet suivant.

Otton III, Duc de Stettin & le dernier de cette branche, fut emporté en 1464, à l'âge de 22 ans, par la peste qui ravageoit alors la ville de Stettin. Les Ducs de Wolgast & de Barth voulurent s'emparer de ce duché. *Frederic II*, Electeur de Brandebourg, s'y opposa, prétendant que le duché de *Stettin* lui étoit dévolu, soit en sa qualité de Seigneur direct, soit en vertu de l'expectative que les Empereurs avoient accordée depuis long-tems aux Electeurs de Brandebourg sur toute la Poméranie. Les Ducs *Eric II* & *Wratislaf X* soutenoient au oontraire que la Po-

méranie étoit un fief immédiat de l'Empire, &, quoiqu'ils ne contestassent pas à l'Electeur son expectative, ils prétendoient cependant qu'elle ne pouvoit avoir lieu qu'après l'extinction totale de la Maison des Ducs de Poméranie. Ces contestations furent suivies d'une guerre ouverte, qui dura depuis 1468 jusqu'en 1472, & qui finit par un accommodement entre *Albert*, surnommé l'*Achille*, Electeur de Brandebourg, frère du précédent, & *Eric II*, dont les conditions furent : 1°. Qu'*Eric* reconnoitroit & confirmeroit l'expectative de la Maison de Brandebourg sur la Poméranie. 2°. Qu'il recevroit des mains de l'Electeur l'investiture du Duché de *Stettin*; ce qui fut exécuté. La cérémonie se fit d'une manière fort simple, l'Electeur s'étant contenté de frapper dans la main du Duc, en lui disant: *Je vous investis de vos Etats*. Il est à remarquer que le Duc *Wratislaf X* ne fut point compris dans le Traité, auquel il ne voulut jamais acquiescer.

Eric II eut plus d'une fois besoin d'argent dans le cours de cette guerre. Il en demanda souvent à sa femme qui le re-

fusa toujours. *Frederic II*, Electeur de Brandebourg, s'étant approché en 1468 de la ville de Stettin, la Duchesse qui craignoit pour sa personne, pour sa famille, & plus encore pour ses richesses, demanda la permission de se retirer dans l'intérieur du païs; elle l'obtint aisément d'*Eric*, qui avoit pris pour elle l'éloignement qu'inspire une femme avare & impérieuse. Elle se transporta à Rugenwalde. Des huit enfans qu'elle avoit de son mari, le père ne garda auprès de lui que le prince *Wratislaf*, l'aîné de ses fils. Les princes *Casimir* & *Bogislas*, & les princesses *Sophie*, *Marguerite*, *Catherine*, *Elisabeth* & *Marie*, suivirent leur mère dans sa retraite, où *Jean Massau*, Grand-Maître de sa Maison, la consola de l'absence d'*Eric*.

La Duchesse négligea absolument l'éducation des deux princes. Ils n'eurent ni gouverneurs, ni précepteurs, ni maîtres d'exercices; on leur refusoit jusqu'à des domestiques pour les servir. On les envoyoit à l'école publique de la ville, où ils apprirent à jargonner quelques mots de mauvais latin. Ce qu'il y avoit de plus humiliant pour eux, c'est qu'ils n'étoient

pas même décemment habillés; on les voyoit, couverts de lambeaux sales & déchirés, courir les rues avec leurs camarades, se battre, & revenir quelquefois le corps meurtri de coups. Ils craignoient & fuyoient leur mère, & passoient la plus grande partie de leur tems dans la ville, où les bourgeois leur faisoient toute sortes d'honneurs. Souvent ils n'alloient ni manger ni coucher au Château, & la Duchesse ne s'en mettoit point en peine. Tel étoit le sort de deux princes, dont le père étoit vivant & maître d'un grand Etat. Il est surprenant qu'*Eric*, qui ne pouvoit ignorer ce qui se passoit à Rugenwalde, n'y apportât aucun remède.

La manière dont *Bogislas* sortit de l'abandon dans lequel on le laissoit, a quelque chose d'extraordinaire. Il y avoit au village de Lantzke, dans le voisinage de Rugenwalde, un bon païsan, nommé *Jean Lange*, qui venant souvent au marché pour vendre ses denrées, avoit occasion de voir les fils de son Souverain en très-mauvais état. Il s'affectionna surtout à *Bogislas* qui étoit le plus vif & le plus aimable des deux; il l'aborda un jour, & lui dit:

» Duc *Bogiſlas*, je te vois dans un triſte » équipage ; tu n'as ni un bon habit » ſur le corps, ni de bons ſouliers aux » pieds ! Ta mère refuſe-t-elle de t'en » donner ? » *Bogiſlas*, qui étoit naturellement fier, lui répondit ſéchement : » Mêle-toi de tes affaires. Si je n'ai » rien, tu ne me donneras aſſurément » pas ce qui me manque. « *Lange* ne ſe rebuta pas, & répondit ſans héſiter : » Tu te trompes, *Bogiſlas* ; la choſe me » regarde & m'importe même beau» coup. Tu dois être un jour mon » ſeigneur & mon maître ; &, ſi tu » n'avois perſonne qui fût chargé de » prendre ſoin de toi, je me ferois » un plaiſir de t'habiller au moins tous » les ans. Ainſi ne fais pas tant le dé» daigneux, parce qu'un païſan a oſé » t'aborder & t'entretenir. Peut-être » pourrois-je te dire bien des choſes, » qui ne tourneroient pas à ton dom» mage. Eh bien donc, repliqua *Bo*» *giſlas*, que pourrois-tu me dire » pour mon avantage ? « La réponſe du païſan étoit toute prête. Cet homme qui, ſous un extérieur ruſtique & groſſier, cachoit beaucoup d'eſprit & de ſens, avoit compris qu'il ne con-

venoit pas à un païſan de faire la charité au fils de ſon ſouverain. Il craignoit de plus, s'il donnoit ou prêtoit de l'argent au jeune prince, d'en être recherché par la mere. Ces réfléxions lui avoient fait imaginer un expédient pour fournir à *Bogiſlas* qu'il aimoit les choſes dont il avoit beſoin. Les païſans de Poméranie étoient alors, comme ils le ſont encore aujourd'hui, des ſerfs, que le ſeigneur peut donner, engager, & vendre, avec la terre à laquelle ils ſont attachés. ,, Si j'étois ton païſan, dit ,, *Lange* à *Bogiſlas*, & que je te payaſ- ,, ſe tous les ans des droits ſuffiſans ,, pour t'habiller, cela ne te plairoit- ,, il pas ? Beaucoup, répliqua le jeu- ,, ne prince, mais comment pour- ,, rois-tu devenir mon païſan ? Toi ,, *Bogiſlas* & *Caſimir* ton frere, répon- ,, dit-il, vous êtes nos ſeigneurs ; c'eſt ,, la choſe du monde la plus honteuſe ,, & la plus criante, que ceux qui y ,, ſont beaucoup plus obligés que moi ,, ne s'informent point de vous. Vo- ,, tre mere vous abandonne ; ni la no- ,, bleſſe ni le bourgeois ne s'inquié- ,, tent de vous voir dans un état ſi pi-

,, toyable. C'eſt pour cela que j'ai com- ,, paſſion de vous, & ſur tout de toi, ,, *Bogiſlas*, parce que je vois que ,, tu as de l'honneur & des ſenti- ,, mens nobles, de ſorte que je ver- ,, rois avec plaiſir que tu fuſſes un peu ,, mieux vêtu. Je vais donc te don- ,, ner un bon conſeil ſur la manière ,, dont tu dois t'y prendre pour réuſ- ,, ſir ; prie ta mere ou fais-la prier ,, par un autre, qu'elle te donne le ,, païſan *Jean Lange* : alors je ſerai ,, en état de te pourvoir d'habits & ,, du néceſſaire. ,, La choſe plut à *Bogiſlas* ; mais il douta que ſa mere voulût lui accorder une pareille faveur. *Lange*, voyant ſon embarras, ajoûta : ,, adreſſe toi à *Jean Maſſau*, qui ,, obtiendra très-facilement cette gra- ,, ce. ,, Le prince ſuivit ce conſeil & parla au Grand-Maître, à la prière duquel la Ducheſſe conſentit que *Lange* fût déſormais le païſan du prince. Sur le champ *Lange* mène *Bogiſlas* chez un marchand, lui achete du drap d'écarlatte pour un juſte-au-corps & des culottes, & de la futaine pour une camiſole ; il lui donna auſſi des ſouliers neufs ; en un mot, il l'équip-

pa de pied-en-cap, & *Bogiſlas* en eut meilleure opinion de lui-même. La Ducheſſe, par dépit, fit habiller de neuf le Prince *Caſimir*. Mais elle n'en aima pas davantage ſes deux fils. Le païſan au contraire s'attacha de plus en plus à *Bogiſlas*. Il l'appelloit ſon ſeigneur, & venoit ſouvent à la ville pour s'informer de ſa ſanté, & ſur tout de ſa conduite. Ce fut vers la fin de l'an 1473 que *Bogiſlas* fit la connoiſſance du païſan *Lange*. Ce Prince étoit alors dans ſa vingtiéme année.

Dans ce même-tems le Duc ſon père, après avoir vêcu ſéparé de la Ducheſſe l'eſpace de cinq ou ſix ans, ſongea enfin à la rappeller ; ſoit qu'il voulût faire ceſſer le ſcandale que cauſoit cette eſpèce de divorce, ſoit qu'il fût bien-aiſe d'avoir auprès de lui ſes enfans ; il fit toutes les avances ; il écrivit une lettre à la Ducheſſe, pour l'inviter à venir le joindre à Wolgaſt. Comme il y avoit près de deux ans que la paix étoit faite avec l'Electeur de Brandebourg, la Ducheſſe trouva que ſon mari auroit dû la rappeller plutôt & refuſa de retourner avec lui, à

moins qu'il ne vînt la prendre lui-même. Cette réponſe affligea tellement le Duc, qu'il ſe mit au lit & mourut de chagrin le 6 de Juillet 1474. Le Prince *Wratiſlaf*, ſon fils aîné, ne lui ſurvêcut que de quelques jours. La Ducheſſe ſentit alors la faute qu'elle avoit faite en traitant avec dureté les princes *Caſimir* & *Bogiſlas*, qui alloient devenir ſes maîtres. Comme elle jugeoit de ſes fils par elle-même, & qu'elle ſe ſentoit trop coupable, elle crut avoir tout à craindre de leur reſſentiment, & forma l'horrible deſſein de les prévenir. Le prince *Caſimir* mourut preſque ſubitement; on diſoit à la Cour qu'il avoit été emporté d'une fièvre ardente; le Public ſoûtenoit que ſa mere l'avoit fait empoiſonner. *Bogiſlas*, par la mort de ſes deux freres, ſe voyoit le ſeul héritier des Etats de ſon père, & cependant la Ducheſſe, au lieu de le féliciter ſur ſa dignité, gardoit un profond ſilence; aucun vaſſal ne ſe préſentoit pour lui rendre les hommages dûs à un nouveau Souverain. Après qu'il eût paſſé quelques jours dans cette incertitude, la Ducheſſe le fit appeller, &, contre ſa

coûtume, le careſſa beaucoup. Comme il étoit ſur le point de ſe retirer, elle ordonna à un domeſtique de lui faire une beurrée. *Bogiſlas* l'auroit peut-être mangée, ſi le bouffon de la Princeſſe ne l'eût ſuivi avec empreſſement, & ne lui eût dit: „ *Bugſlaff friſſ nit, eſt* „ *iſt unrein*, c'eſt-à-dire, *Bogiſlas, gar-* „ *de-toi de manger la beurrée, car elle* „ *n'eſt pas nette.* „ *Bogiſlas* profita de l'avis, & jetta la beurrée à un chien, qui en creva le lendemain.

Bogiſlas, tourmenté de ſoupçons, accablé de chagrins, rencontre ſon païſan *Jean Lange*. Il le tire à l'écart, & lui confiant ce qui s'étoit paſſé, il lui demande ſon avis; le païſan lui répond qu'il n'y a pas un inſtant à perdre; qu'il faut qu'il ſorte d'une ville où ſa vie eſt en danger & qu'il aille trouver ſon oncle *Wratiſlaf* pour le conſulter. *Bogiſlas* applaudit à ce conſeil; ſur le champ *Jean Lange* va lui acheter une épée, un bouclier, des bottes, des éperons, &c, monte à cheval avec lui, le conduit au château d'un Gentilhomme voiſin, & de-là chez toute la nobleſſe des environs.

Dans l'eſpace de quelques jours, il

ſe forma une confédération des principaux gentilshommes du pays, qui s'étant aſſemblés au nombre d'environ 300, reconnurent avec joie leur nouveau Duc, & le conduiſirent en pompe à Barth, où ſon oncle *Wratiſlaf* le reçut avec de grandes marques d'amitié; l'avis de ce prince fut, que *Bogiſlas* retournât à Rugenwalde avec ſa ſuite, pour ôter à ſa mere la Régence du pays, & pour s'aſſurer de ſa perſonne. Ce conſeil, peut-être un peu violent, eut l'approbation du Duc qui ſe hâta de l'exécuter. La Ducheſſe en fût informée, & ne jugeant pas à propos de l'attendre, elle ramaſſa ce qu'elle avoit de plus précieux & ſe retira avec *Jean Maſſau* & toute ſa Cour à Dantzick. Dix ans après, ayant dépenſé la plus grande partie de ſes biens, elle pria ſon fils de la recevoir en grace. Non ſeulement il lui permit de revenir en Poméranie, mais encore, afin qu'elle pût vivre en princeſſe, il lui aſſigna pour ſon douaire le château, la ville & le bailliage de Stolpe. La réconciliation fut ſincère; la Ducheſſe ne lui marqua depuis que tendreſſe & ſoumiſſion, & *Bogiſlas*

de ſon côté lui rendit toute ſorte d'honneurs. Elle vêcut juſqu'à une extrême vieilleſſe.

Jean Lange eut, pendant toute ſa vie, les bonnes graces & la confiance du Duc, qui, toutes les fois qu'il le voyoit, ſe faiſoit un plaiſir de raconter les bons offices qu'il en avoit reçus. Jamais ce païſan, quelques offres qu'on lui fit, ne voulut quitter ſon habit ni ſa chaumière. Il venoit à la Cour quand il le jugeoit à propos, entroit librement chez ſon Souverain, & lui parloit avec autant de familiarité qu'il l'avoit fait, lorſqu'il l'avoit abordé pour la première fois à Rugenwalde. S'il arrivoit quelque deſordre dans ſon village ou aux environs, il en avertiſſoit le Duc afin qu'il y remédiât, & le Duc déféroit le plus ſouvent à ſes avis & s'en trouvoit bien. Un jour *Bogiſlas* vouloit congédier un vieux financier que l'on accuſoit de s'être enrichi aux dépens du public & de ſon maître. Mais *Lange* l'en empêcha en lui diſant avec ſa franchiſe ordinaire: » Vois-» tu, *Bogiſlas*, les gens de cette ſorte » ſont une vermine, dont nous ne pou-» vons nous défaire entierement. Tu

» veux renvoyer cet homme que nous
» avons engraissé & rassasié, pour nous
» en donner un autre qui étant maigre
» & affamé nous suçera de nouveau
» jusqu'au sang. Laisse-nous donc celui
„ que nous avons mis à son aise, &
„ que nous pouvons contenter plus fa-
„ cilement. » L'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de son maître & la liberté qu'il prenoit de dire son avis aux courtisans, lui suscitèrent des ennemis. *Lange* s'en inquiétoit fort peu, parce qu'il ne se départit jamais de la résolution qu'il avoit prise de ne rien demander au Duc. Tout ce que *Bogislas* put lui faire accepter, ce fut la franchise des corvées & des autres droits, que les païsans payoient au Souverain : encore ne voulut-il pas que cette immunité fût étendue à ses enfans. „ Je suis païsan, disoit-il,
„ & je veux que mes enfans demeurent
„ païsans. Ils vivront heureux dans leur
„ condition s'ils sont honnêtes gens. S'ils
„ ne le sont pas, la liberté qu'on leur
„ offre leur sera nuisible & les rendra
„ en même tems paresseux & orgueil-
„ leux. La paresse les précipitera dans
„ la pauvreté; l'orgueil leur fera
„ des ennemis, tant parmi les petits

„ dont ils voudront se distinguer, que
„ parmi les grands avec lesquels ils
„ voudront se confondre. „ *Lange* pensa & vêcut toujours avec cette même philosophie pratique, la seule estimable; il mourut à un âge très avancé, & fut enterré dans le cimetière commun de son village. Nous nous sommes permis cette petite digression, parce qu'il nous a paru naturel de rendre compte du sort d'un homme à qui *Bogislas* avoit de si grandes obligations, & que d'ailleurs la reconnoissance de ce dernier pour le païsan, offre un des plus beaux traits du caractère de ce prince. Nous revenons à notre sujet.

Bogislas se transporta dans les principales villes de son Etat, pour y recevoir en personne le serment de fidélité du Clergé, de la Noblesse & de la Bourgeoisie. Selon le Traité conclu entre l'Electeur *Albert l'Achille & Eric II*, père de *Bogislas*, celui-ci auroit dû demander à l'Electeur l'investiture du Duché de *Stettin*, & confirmer l'expectative de la Maison de Brandebourg sur la Poméranie. Il refusa absolument d'accomplir ces deux conditions, surtout la première; & il

répondit à ceux qui l'en sommèrent de la part d'*Albert*, qu'un aveu surpris & forcé, que l'on avoit arraché à son père, ne pouvoit préjudicier aux droits des Ducs de Poméranie, qui, possédant un fief immédiat de l'Empire, ne devoient relever que de l'Empereur. *Albert* marcha vers la Poméranie avec un corps de dix mille hommes. *Bogislas* jugeant qu'il ouvriroit la campagne par le siège de *Kyritz*, alla s'y enfermer assez imprudemment avec le peu de troupes qu'il avoit ramassées à la hâte, & qui pouvoient monter à 600 hommes de cheval & autant de fantassins. C'étoit ce que l'Electeur pouvoit souhaiter; aussi fit-il sur le champ investir la place, qu'il se promettoit d'emporter au bout de quelques jours. Maître de la ville, il le devenoit en même tems de la personne du jeune Duc qu'il auroit forcé d'accepter les plus dures propositions. *Bogislas* & les gentils-hommes qu'il avoit avec lui, sentirent la faute qu'ils avoient faite. On tâcha de la réparer en faisant en même tems plusieurs sorties, à la faveur desquelles on se flattoit de pouvoir faire sauver le Duc. Mais l'Electeur, qui

étoit un des plus grands capitaines de son siècle, avoit si bien fermé toutes les avenues, que ce projet ne put réussir. Heureusement pour *Bogislas*, il y avoit dans la ville un vieux Gentilhomme, nommé *Jean Kussau*, qui connoissant tout ce canton, se rappella qu'il y avoit, au pied du Couvent des Religieuses, un étang dans lequel se dégorgeoit un marais qui s'étendoit à plusieurs lieues, & que l'ennemi ne gardoit point parce qu'il étoit impraticable. Ce fut par là qu'il imagina de faire évader *Bogislas*, & il y réussit. Il engagea à force d'argent & de promesses un pêcheur à les prendre de nuit dans sa nacelle, & à les conduire à pied au travers du marais, au milieu duquel il l'avoit souvent vû porter ses paniers pour prendre des anguilles. Le pêcheur leur servit de guide, & après avoir couru plusieurs fois risque de la vie, s'enfonçant dans la bourbe jusqu'aux aisselles, ils se trouvèrent au point du jour au bord du marais d'où ils gagnerent le château du Gentilhomme. Le Duc s'étant mis à la tête de sa Noblesse, qui étoit montée à cheval pour venir le dégager, se vit en état de tenir la campagne.

L'Electeur ayant appris son évasion, leva le siège de *Kiritz*, & partagea ses troupes pour couvrir la Nouvelle Marche ; ce qui n'empêcha pas *Bogislas* de prendre d'emblée la petite ville de Bernstadt. Il se fit de part & d'autre quelques hostilités, mais elles n'eurent pas de suite, par l'entremise des Ducs de Meklenbourg. Il fut stipulé par le nouveau Traité, que chacun garderoit les places qu'il avoit prises pendant la guerre, que les prisonniers seroient rendus des deux côtés sans rançon, & que le Duc confirmeroit l'expectative de la Maison de Brandebourg sur la Poméranie, ainsi que tous les Traités qui subsistoient entre les deux Maisons. A l'égard de l'article de l'investiture, il y a toute apparence qu'il ne fut pas bien éclairci ; car il donna lieu à un incident qui pensa rompre le Traité. Dans la première entrevue que les deux princes eurent à *Prentzlau*, l'Electeur s'approcha avec amitié du Duc, & lui présenta la main, en lui disant : *Mon cousin, je vous investis de vos Etats.* Mais le Duc, au lieu de toucher la main à l'Electeur, en signe d'aveu, retira le bras, & répondit avec colère :

Ce n'est pas là notre accord. Je veux que trois fois sept diables m'emportent si je l'entends ainsi. Sur le champ *Bogislas* sort furieux de l'appartement, monte à cheval & va trouver à *Pasewalck* son oncle *Wratislaf*, qui, n'ayant jamais voulu accéder au Traité d'*Eric II* son frere, conseille à son neveu de tenir ferme & de ne point acheter la paix par une bassesse. Sans les Ducs de Meklenbourg, les affaires alloient se brouiller de nouveau ; mais ils suivirent *Bogislas* à *Pasewalck*, & firent tant, par leurs représentations, qu'ils le ramenèrent à *Prentzlau*, où le Traité fut enfin conclu & signé. On y avoit ajouté que, pour cimenter la paix entre les deux Maisons, le Duc épouseroit la Princesse *Marguerite*, niéce de l'Electeur, & fille de *Frédéric II.* Dans cette seconde entrevûe, l'Electeur dit en riant à *Bogislas : Je vois, mon cousin, que vous avez la tête un peu chaude.* Le Duc répondit sans se fâcher : *Il est vrai, mon cousin, que je ne plie pas facilement.*

Le mariage fut célébré au mois de Février 1476, & le Duc *Wratislaf* qui continuoit toujours de faire la guerre à l'Electeur, étant mort deux ans après,

Bogislas qui en avoit alors 24, réunit sur sa tête toutes les possessions des trois branches de sa Maison. Il profita de la paix pour changer la face de ses Etats plongés dans l'ignorance & la barbarie, pour réprimer les brigandages & les violences qui se commettoient dans les villes & dans les campagnes, enfin pour faire le bonheur de ses sujets. Par le tableau succinct des desordres qui regnoient en Poméranie dans l'administration de la justice & des finances, on admirera le genie & le courage de *Bogislas*, & la sagesse des mesures qu'il prit, dans un siècle & dans un païs aussi peu éclairés, pour rendre sa nation heureuse & florissante.

Lorsque les Saxons eurent commencé, vers le milieu du douzième siècle, à chasser les peuples Vandales ou Vénèdes de la plûpart des contrées qu'ils occupoient au-delà de l'Elbe, on jugea que, pour abattre entiérement ces peuples, il étoit à propos d'établir, dans le cœur même de la Vandalie, de puissantes colonies d'Allemands, & de la remplir de gens de guerre, pour tenir sous le joug les naturels du païs. Les Ducs de Poméranie eux-mêmes,

quoique Vénèdes, entrèrent dans ce projet, après qu'ils se furent détachés de la Pologne, & qu'ils eurent été reçus par l'Empereur *Frederic Barberousse* au nombre des princes de l'Empire. On invita donc les Allemands, & surtout les Saxons à venir s'établir dans la Vandalie, & on promit toute sorte de privilèges & d'immunités à ceux qui voudroient s'y transplanter. Les marchands, les artisans, & en général tous ceux qui étoient de condition bourgeoise, eurent la permission de bâtir des villes, de les fortifier, & de les garder eux-mêmes, sans être jamais obligés de recevoir contre leur gré une garnison étrangere. On leur permit aussi de choisir leurs magistrats, qui seroient autorisés à juger les causes, & à punir les délits, selon le Droit Saxon. Le privilège des villes portoit encore qu'elles ne seroient pas obligées de recevoir aucun habitant Vénède, encore moins de lui accorder le droit de bourgeoisie, & que les affaires de justice seroient portées par appel aux Tribunaux de *Halle*, de *Magdebourg*, ou à quelqu'autre Cour de Justice où les causes se décidoient par le Droit Saxon.

Quand

Quand tout cela fut exécuté, il ſe trouva que le prince s'étoit dépouillé lui-même de toute ſon autorité. Il ne jouiſſoit que d'une taille modique ſur les maiſons & ſur les terres des bourgeois; encore le magiſtrat, chargé de la lever, en gardoit-il une partie pour le droit de collecte. Les villes fourniſſoient, il eſt vrai, en tems de guerre, un certain nombre de fantaſſins pour la défenſe de la patrie; mais il falloit que la guerre eût été réſolue par les Etats, dans leſquels les villes tenoient un rang conſidérable. Quand le prince avoit quelque grief contre la bourgeoiſie ou la magiſtrature d'une ville, celles-ci prétendoient qu'il devoit faire porter la cauſe à un tribunal étranger, pour y être jugée. Si les domeſtiques du prince commettoient quelque délit dans une ville, le magiſtrat, au lieu de remettre le criminel au *Hausfvogt*, c'eſt-à dire, au juge de la maiſon ou des domeſtiques du prince, l'envoyoit à ſa propre priſon, inſtruiſoit le procès, & faiſoit exécuter le criminel, quelquefois ſous les yeux du maître. La bourgeoiſie pouſſoit ſouvent l'inſolence juſqu'à fermer ſes portes au ſou-

verain, lorſqu'il vouloit entrer dans la ville à des heures indues. On lit, dans une chronique de l'Electorat de Brandebourg, qu'un des premiers Electeurs, étant venu paſſer quelque tems à Berlin, demanda à la bourgeoiſie qu'on lui remît une des portes, afin qu'il pût entrer dans la ville & en ſortir, quand bon lui ſembleroit. Les bourgeois, s'étant aſſemblés pour délibérer ſur ſa demande, la rejettèrent, comme leur étant préjudiciable, & ſe révolterent même à cette occaſion. La licence étoit plus grande encore dans le plat païs. La nobleſſe Allemande ayant préféré le ſejour de la campagne, on la mit en poſſeſſion des terres que les Vénèdes avoient abandonnées, ou qu'on leur ôtoit, quand ils refuſoient d'embraſſer le Chriſtianiſme. Ces gentils-hommes s'établirent dans des lieux naturellement forts, & ils y bâtirent des châteaux, qui ne pouvoient être forcés que par un corps de troupes réglées. Ils ſe rendirent bientôt indépendans, & négligèrent même de demander au ſouverain l'inveſtiture des fiefs qu'ils ne tenoient que de ſa libéralité. Quand un gentilhomme avoit quelque grief con-

tre un autre gentilhomme ou contre une ville, il envoyoit défier ſon ennemi; ce qui étoit une déclaration de guerre en forme. Les villes en uſoient de même avec la nobleſſe. Enfin, car il faut trancher le mot, la nobleſſe de Poméranie & de la Marche, ne tenoit pas à deshonneur de *vivre*, comme on l'appelloit alors, *de l'etrier*, c'eſt-à-dire, de faire le métier de brigands, ſe poſtant ſur les grands chemins, rançonnant les paſſants, les dépouillant & les maſſacrant s'ils faiſoient réſiſtance. De pareils attentats n'étoient ni recherchés, ni punis, & ne faiſoient aucun tort à la réputation d'un gentilhomme. Un jour que *Bogiſlas* lui-même étoit allé ſe divertir au château de *Zanau*, près de la Ville de Coſlin dans la Poméranie *Ultérieure*, quelques gentils-hommes de ſa ſuite, informés qu'il devoit paſſer dans le voiſinage une compagnie de marchands avec des marchandiſes qu'ils apportoient de la foire de Dantzick, ſe mirent en embuſcade, tombèrent ſur le convoi, & pillèrent tous les effets, ſans que le Duc eût la moindre connoiſſance de ce qui ſe paſſoit. Les marchands, ayant gagné la ville

de Coſlin où ils avoient leur établiſſement, ſe plaignirent au magiſtrat & à tous les citoyens de la violence qu'on leur avoit faite, & aſſurèrent poſitivement qu'ils avoient été pillés par des gens de la Cour, qui s'étoient réfugiés avec leur butin au château de *Zanau*. Le parti le plus ſage & le plus modéré eut été d'envoyer une députation au Duc pour lui expoſer le fait & lui demander juſtice. Mais on fit partir ſur le champ une troupe de gens de pied & de cheval, qui furent chargés de ſaiſir & d'amener les brigands. Ces troupes inveſtirent le château de tous côtés, afin que perſonne ne leur échappât, pendant que les plus furieux ſe jettèrent dans la cour, criant de toutes leurs forces qu'il falloit aſſommer ces coquins. Le Duc ne comprenoit rien à cette aventure; mais comme il étoit très-brave, il prit le parti de ſe défendre, & avec cinq ou ſix gentilshommes, il donna ſi vivement ſur les bourgeois, qu'il les chaſſa du château. Après qu'on eût levé le pont & fermé la porte, le Duc leur demanda, par une embraſure, ce qui les avoit amenés & pourquoi l'on venoit l'attaquer à main armée?

Les bourgeois répondirent que des marchands de leur ville avoient été pillés par des gens de sa suite, & qu'ils exigeoient qu'on leur livrât ces brigands. Le Duc les assûra qu'il n'avoit aucune connoissance du fait; il ajoûta qu'ils pouvoient se tranquilliser, & que, pourvû qu'ils lui nommassent les coupables, il en feroit un châtiment exemplaire, de quelque condition qu'ils pussent être. Une réponse si raisonnable ne satisfit point les bourgeois, qui ne vouloient ni attendre ni recevoir du Duc une justice qu'ils étoient en état de se rendre. Ainsi les troupes, ayant repris courage, assaillirent le château, abbatirent le pont-levis, rompirent la porte, & rentrèrent dans la cour, les armes à la main. Le Duc essaya de les repousser & en blessa plusieurs; mais il fut enfin blessé lui-même, & sans le capitaine du château qui para le coup, il eût été tué. Il fallut céder au nombre & se rendre prisonnier. Comme ces mutins ne s'étoient pas pourvûs de voitures, & que les blessés n'étoient point en état de suivre ni à pied ni à cheval, quelques bourgeois cou-

rurent au village, firent décharger des charettes qui menoient du fumier, & y placèrent le Duc avec toute sa suite, qu'ils conduisirent ainsi en triomphe à Coslin. Un huissier, à qui ils firent prendre les devants, y arriva en dansant, & en criant à haute voix: *Victoire, Victoire, nous avons pris tous les brigands; nos gens les amènent, & le Duc avec eux.* Les magistrats n'osant faire relâcher les prisonniers, à cause de l'emotion de la populace, allèrent hors des portes de la ville, au-devant du Duc, le prièrent de descendre de la charette, & d'agréer le bon traitement que la ville lui feroit, le suppliant sur-tout de leur donner le tems de calmer le peuple.

Au bruit de l'insulte faite à *Bogislas* & de sa détention, tout se mit en mouvement pour le délivrer & le venger. Les magistrats reçurent dans la ville les gentilshommes qui accoururent de toutes parts avec leurs vassaux, & le Duc se vit en état de faire repentir ces séditieux; mais il préféra de donner un exemple de clémence & de modération; il ne voulut pas qu'il y eût de sang répandu, ni que per-

sonne fût flétri ou puni corporellement à son occasion; il se contenta d'une punition pécuniaire, & de satisfactions où sa dignité ne fut point compromise.

Cet évenement le confirma de plus en plus dans le dessein où il étoit de réprimer ces desordres affreux. Il établit un Conseil, composé de gens habiles, intègres & desintéressés; il mit en eux sa confiance, & les chargea d'écouter toutes les plaintes, & de décider les causes avec équité, sans acception de personnes. L'essentiel étoit de faire respecter & exécuter les arrêts de ce tribunal. La chose n'étoit point facile, parce que les princes de l'Empire n'avoient point alors de corps de troupes réglées. Le Duc fit agréer aux Etats la levée d'une compagnie de deux cens gens-d'armes. Cette petite troupe rendit les plus grands services à *Bogislas* & à ses sujets. Ils nettoyèrent d'abord les grands chemins, où l'on put voyager avec sûreté. Quand un gentilhomme avoit refusé de se rendre aux sommations du Conseil ou d'obéir à ses arrêts, ils alloient se mettre en embuscade & l'enlevoient; si le gentilhomme leur échappoit, ils mettoient le feu à ses pos-

sessions, & éloignoient ceux qui accouroient pour l'éteindre, de sorte qu'il n'avoit d'autre moyen d'éviter sa ruine que de se livrer à la merci du Duc. Si c'étoit une ville qui résistoit, ils en occupoient les avenues & lui coupoient les vivres. Le Duc se mettoit souvent lui-même en campagne. Malheur au brigand qu'il rencontroit, il le faisoit pendre sous ses yeux, imitant en cela son oncle *Wratislaf* qui en avoit purgé son pays. Ce dernier disoit à ses païsans: *Mes enfans, gardez vos vaches du loup, j'aurai soin de les garder des voleurs.* Un capitaine de vaisseau, nommé *Eyseborn*, ayant enlevé beaucoup de bétail & de viande fumée à des païsans pour ravitailler son vaisseau, fut rencontré au bout de sept ans, par *Wratislaf* qui étoit à la chasse & qui lui dit: *Pourquoi, dans un tel tems & dans un tel endroit, as-tu enlevé à mes païsans leurs vaches & leur lard?* Le capitaine eut beau lui faire des représentations, *Wratislaf* fut infléxible, & sur ce qu'*Eyseborn* lui dit que, si on lui faisoit quelque violence, il avoit assez d'amis pour venger sa mort, le Duc, tirant de sa poche une corde,

dont il se servoit pour arrêter ses chiens, lui répondit : *Voilà une cravate pour toi, je m'accommoderai avec tes amis comme je pourrai.* A ces mots il ordonna qu'on mît la corde au coû du criminel, le fit attacher à un arbre, & fouetta lui-même le cheval sur lequel *Eyseborn* étoit monté.

Nous avons rapporté ce trait, pour avoir lieu d'observer que dans ce tems-là les magistrats & les princes ne se deshonoroient point en exécutant eux-mêmes les sentences qu'ils avoient prononcées. Il n'y avoit point autrefois en Allemagne de gens établis d'office pour exécuter les criminels. M. *Pelloutier* cite une sentence de l'an 1400, qui charge le demandeur de pendre de ses mains un brigand qu'il avoit fait arrêter, ou de trouver quelqu'un qui l'expédie. Il rappelle encore une ancienne ordonnance qui porte, » que les plus jeunes des Juges prendront le criminel & le pendront sept » pieds plus haut qu'on ne pend les » autres voleurs. » Enfin, c'est un fait connu que *Henri*, Duc de Meklenbourg, qui vivoit sur la fin du quatorzième siècle, & qui faisoit les délices de ses

sujets, pendoit de ses propres mains tous les brigands qu'il prenoit sur le fait. On l'appelloit pour cette raison *Henri l'étrangleur* (*suspensor, jugulator.*)

Bogislas vint à bout de faire respecter les loix dans la Poméranie. La justice fut rendue fidèlement dans les tribunaux, les grands chemins devinrent sûrs, la noblesse & les villes jouirent d'une profonde paix, & vêcurent ensemble dans une parfaite union.

Le second avantage que *Bogislas* procura à ses Etats fut de retablir le crédit public, & ses propres finances. Les revenus des princes Allemands consistoient alors, 1°. dans les domaines : c'étoient des villages, des terres, des forêts, &c, qui appartenoient en propre au souverain. 2°. Dans la taille que les villes payoient. 3°. Dans le péage qu'on levoit sur les voyageurs & sur les marchandises qui entroient ou qui sortoient. La noblesse & le clergé étoient francs de tous droits. Cependant, quand le prince sçavoit ménager les Etats, il en obtenoit des dons gratuits. *Bogislas* trouva tous ces revenus, déja peu considérables par eux-mêmes, réduits presqu'à rien, tant par la mauvaise admi-

nistration que par les guerres que le païs avoit soutenues. La plûpart des domaines avoient été vendus ou engagés ; d'autres avoient été usurpés par des particuliers. Les tailles & les péages étoient hypotéqués pour sureté d'avances faites dans la guerre. Ce fut des effets mêmes du mal que le Duc en fit sortir le remède.

Le mauvais état où étoient depuis long-tems les finances des Ducs de Poméranie, les avoit réduits à mener une vie errante. Ils voyageoient d'un lieu à un autre, & vivoient aux dépens du public. Comme le clergé étoit ce qu'il y avoit de plus riche dans l'Etat, ils alloient, sous prétexte de chasse dans le voisinage, passer cinq ou six mois dans quelqu'une des Abbayes fondées par leurs prédécesseurs. On sent aisément combien les Couvens souffroient de ces visites, étant obligés de défrayer la suite du prince, & ceux qui la composoient en usant sur leurs terres comme s'ils eussent été en païs ennemi.

Le Conseil qu'avoit établi *Bogislas* commença par dresser un état exact & détaillé des revenus du prince, qui promit de son côté d'y proportionner

sa dépense. On congédia les vieux trésoriers pour établir en leur place des receveurs entendus & fidèles, & on chercha enfin à augmenter les revenus du Duc, de manière que le public ne souffrît point de l'augmentation. On rétablit la monnoye, & on la mit sur un si bon pied, que cet article fit monter les revenus d'un quart. Les domaines, dont les particuliers s'étoient emparés, furent revendiqués, & les Etats consentirent à avancer au Duc les sommes nécessaires pour racheter les domaines engagés ou hypotéqués. Enfin, on fit entendre aux Abbayes & aux Chapitres, que, s'ils vouloient se taxer de leur bon gré à une certaine somme, le Duc promettroit de son côté de ne plus aller s'établir chez eux avec sa suite. Il est facile de juger avec quelle joye cette proposition fut acceptée. Le clergé se taxa, & ces contributions volontaires suffirent pour entretenir avec pompe le Duc & toute sa Cour.

Bogislas se vit en état de satisfaire le goût qu'il avoit naturellement pour le faste. Ce prince prenoit plaisir à voir beaucoup de monde, encore plus à en être vû. Sa Cour, sa table, ses

équipages, ses écuries, il vouloit que tout fût magnifique chez lui. Il abhorroit la solitude; incapable de s'occuper dans son cabinet, il lui falloit des récréations bruyantes. Ses divertissemens les plus ordinaires étoient la chasse & la musique. Il entretenoit deux tymbaliers, douze trompettes, & une foule d'autres musiciens, entre lesquels il y en avoit plusieurs qui jouoient de la harpe, ou qui touchoient les orgues. Tous les ans il donnoit à sa Cour un tournois, un carousel, une course de chevaux, ou quelqu'autre divertissement semblable. Comme il avoit soin d'y faire inviter la principale noblesse du païs, & qu'il y avoit ordre de la défrayer, les gentilshommes, pour répondre à cet honneur, se piquoient d'y faire beaucoup de dépense en livrées & en équipages. L'argent refluoit ainsi de la Cour dans les villes, & les amusemens du prince rendoient le commerce florissant.

Il accorda en 1486 la princesse *Catherine* sa sœur à *Henri*, surnommé *le Mauvais*, Duc de Brunswig, & la conduisit lui-même, accompagné de mille cavaliers qu'il avoit tirés de la

principale noblesse de son païs. Ce nombreux cortège flattoit sa vanité cependant cette splendeur auroit, dans toute autre occasion, fort incommodé son beau-frère; mais comme il étoit en guerre avec la ville de Hildesheim, qui étoit soutenue par celles de Brunswig, de Lunébourg, de Magdebourg, de Goslar, & par quelques seigneurs Westphaliens, un renfort de mille hommes, tous gens d'élite, le rendit redoutable à ses ennemis. Le Duc de Poméranie se mêla de l'accommodement, & les Conseillers qu'ils avoient amenés proposèrent des conditions si raisonnables, que la paix se fit à la satisfaction réciproque des parties.

La princesse *Catherine*, pour le dire en passant, étoit belle, mais d'une grandeur prodigieuse; le Duc *Henri* qui étoit d'une taille au-dessous de la médiocre, paroissoit un nain auprès d'elle. Il étoit fort emporté, comme le sont ordinairement tous les petits hommes. Dans ses vivacités il menaçoit quelquefois la princesse de la battre. Quand elle le voyoit en colère, elle le saisissoit au corps, l'élevoit en l'air, & l'étendoit ensuite tout de son long sur le plan-

cher, où elle le tenoit serré, & lui disoit: *Tout doux, mon petit Monsieur, ne vous fâchez pas si facilement;* elle ne quittoit prise & ne le lâchoit qu'à condition de la paix qu'il acceptoit, mais qu'il ne gardoit pas long-tems. A ces petites brouilleries près, leur union fut assez heureuse. Il en vint plusieurs enfans qui tinrent tous de leur mère. Le prince *Christophle* en particulier, qui fut dans la suite Archevêque de Brème, avoit huit pieds de haut.

Il s'en falloit beaucoup que le mariage de *Bogislas* eût été formé sous de si favorables auspices. Il avoit épousé en 1476, comme on l'a dit, *Marguerite*, fille de l'Electeur de Brandebourg *Frederic II*. Cette princesse étoit stérile; ce qui éloigna d'elle son mari, qui étoit le dernier de sa Maison, & qui vouloit avoir des enfans. De mauvais esprits lui firent entendre que la Maison de Brandebourg avoit pris de longue main des mesures efficaces pour que la princesse ne lui donnât point de postérité. Cette insinuation coûta la vie au docteur *Fritz*, premier médecin de l'Electeur de Brandebourg. Comme on étoit informé à Berlin de la froi-

deur qui regnoit entre le Duc & la Duchesse, & de ce qui en étoit la cause, *Jean le Ciceron*, fils d'*Albert l'Achille*, ne fut pas plutôt parvenu à la Régence, qu'il ordonna au docteur de se rendre à la Cour de Poméranie. L'objet de son voyage devoit être d'examiner attentivement l'état de la Duchesse, & de voir s'il n'y avoit pas moyen de la guérir de certaines incommodités qui l'empêchoient d'avoir des enfans. Lorsque *Fritz* arriva à Ukermunde, dans la Poméranie *Citérieure*, où la Cour étoit alors, il ne trouva point le Duc qui étoit allé à la chasse. Le cérémonial vouloit qu'il attendît le Duc, ou qu'il informât au moins quelque membre du Conseil du sujet de son voyage. Il descendit droit au château, & y prit son logement.

Les Conseillers qui avoient suivi la Cour à Ukermunde, inquiets de sçavoir quel étoit cet inconnu qui entroit chez la Duchesse à toutes les heures du jour, s'en informèrent à la princesse elle-même. Elle leur répondit ingénûment que cet homme étoit le premier médecin de l'Electeur, & qu'il étoit chargé par son maître de voir s'il y auroit

moyen de remédier à sa stérilité. Cette réponse, loin de les tranquilliser, les allarma. On raisonna sur l'objet de cette mission, & l'on répandit même des conjectures calomnieuses. *Bogislas* de retour fit enfermer *Fritz* dans une tour du château d'Ukermunde, & on l'y fit périr de faim. La condition de la Duchesse en devint plus triste, & depuis ce tems le Duc ne voulut plus la voir.

Ce Prince ayant été blessé dangereusement, deux ans après, par un cerf, la princesse lui fit demander la permission de se présenter devant lui. Le Duc fut infléxible, & refusa sa visite. Elle ne put résister à ce chagrin, & tomba dans une langueur dont elle mourut.

L'Electeur de Brandebourg, ayant appris l'accident arrivé à *Bogislas*, fit partir sur le champ quelques gentilshommes de sa Cour chargés de lui témoigner combien leur maître en étoit touché. *Bogislas* se mit dans l'esprit que c'étoient des espions, qui, sous prétexte de lui faire un compliment, n'étoient envoyés que pour sçavoir s'il étoit mort ou mourant. Rempli de cette idée, il

refusa absolument de leur donner audience. Le Conseil, qui sentoit de quelle importance il étoit de ménager l'Electeur, amusa les députés pendant quelques jours, en leur disant que le Duc étoit encore trop foible pour les recevoir. A force d'instances & de sollicitations, on obtint de lui qu'il les entendroit. Il se fit lever, tout foible qu'il étoit, & se fit porter devant un grand feu; quand il crut avoir pris assez de couleur, il se fit mettre son plus bel habit, & se plaça dans un fauteuil où il reçut les députés, comme s'il eût été en pleine santé. Lorsqu'ils se furent acquittés de leur commission, il leur répondit qu'il remercioit son cousin de la part qu'il vouloit bien prendre à ce qui lui étoit arrivé; que graces à Dieu il vivoit encore, & qu'il étoit même hors de danger; enfin, il leur dit clairement qu'il se portoit beaucoup mieux que l'Electeur ne pouvoit le souhaitter, & qu'ils ne devoient pas se flatter de lui annoncer l'heureuse nouvelle de sa mort. Les députés furent congédiés ainsi. Le Duc se trouva si mal des efforts qu'il avoit faits pour soutenir cette entrevûe, qu'il

en eut une longue foiblesse qui fit craindre pour sa vie. Mais il fut parfaitement rétabli quelques semaines après.

Au bout de l'année de son veuvage, il épousa en secondes nôces *Anne*, fille de *Casimir IV* Roi de Pologne, le jour de la Chandeleur 1491. La fécondité de cette seconde épouse lui gagna le cœur de son mari. En 1496 se voyant père de deux princes & d'une princesse, il résolut de faire le voyage de la Terre-Sainte, & de voir en passant la cour de l'Empereur. Il déclara la Duchesse régente pendant son absence, & partit, suivi de 41 Gentilshommes, & de six escadrons de Cavalerie. Comme la dévotion n'étoit que le prétexte d'un voyage, dont le véritable motif étoit d'étaler sa magnificence, il n'épargna rien pour la faire éclater sur toute la route. Arrivé à Nuremberg dans le tems du carnaval, il y resta un mois entier. De-là, il se rendit à Worms pour y saluer l'Impératrice, & enfin à Inspruck, où l'Empereur *Maximilien* étoit alors. Ce prince lui fit l'honneur d'aller au devant de lui. *Bogislas* passa huit jours à Inspruck. Ayânt tiré de son faste tout le fruit

qu'il en attendoit, il renvoya ses escadrons en Poméranie & partit pour Venise, où il arriva le 24 Avril. Il quitta ses armes & ayant pris, ainsi que sa suite, l'habit de pélerin & le bourdon, il mit à la voile le 21 de Mai.

Après avoir doublé la Morée, le vaisseau qu'il montoit fut attaqué par neuf corsaires Turcs qui portoient environ 1500 hommes. Le Patron eut beau arborer le pavillon de Venise, les Turcs s'en moquèrent & commencèrent à tirer sur le vaisseau. Nos pélerins étoient sans armes, à la réserve de quelques épées & de quelques vieilles hallebardes rouillées; mais *Bogislas* n'étoit pas homme à céder sans résistance. Comme il remarqua que plusieurs de ses gens, épouvantés du nombre des ennemis & des flèches qui pleuvoient sur le pont, alloient se cacher dans les chambres, il les y suivit & les ramena par les cheveux. Les Poméraniens voyant qu'il falloit absolument se battre, s'armèrent comme ils purent; les marmites, les chaudrons, les tables, les portes, leur servirent de casques & de boucliers. *Bogislas* prit l'épée du Patron, &, suivi des siens, qui se battir

rent en deſeſperés, il ſoutint l'attaque des neuf corſaires. Une grêle de flèches qu'on leur tiroit de toutes parts, les ayant forcés de quitter le pont, les corſaires posèrent des échelles & y montèrent en foule. Le Duc, réſolu de périr plutôt que de ſe rendre, comprenant que les ennemis ne pouvoient plus tirer ſur le vaiſſeau de peur de tuer leurs propres gens, s'avança ſur les Turcs. Il renverſoit les uns de ſon bouclier, frappoit les autres de ſon épée; le pont fut en un inſtant jonché de morts. Les Turcs revinrent pluſieurs fois à la charge, & autant de fois il furent repouſſés. *Bogiſlas* ſe trouvoit partout. Enfin ſon épée ſe caſſa, & ſi trois gentilshommes ne l'euſſent débaraſſé, c'étoit fait de lui. La fureur s'empara du Duc lorſqu'il ſe vit ſans armes; courant de tous côtés, il apperçut une grande broche garnie de poulets qu'on devoit faire rôtir pour ſon diner; il s'en ſaiſit dans l'état où elle étoit, & revint au combat. Un Turc d'une grandeur & d'une force extraordinaire, paya de ſa vie l'obſtination qu'il avoit de s'attacher à lui. *Bogiſlas* lui perça la gorge d'outre en outre avec ſa broche,

& le coup fut ſi rude qu'il le fit ſauter par deſſus le pont dans la mer. Cette action de vigueur ranima les pélerins qui chaſſérent les Turcs du vaiſſeau. Ceux-ci à leur tour, ayant jetté du feu ſur le pont & dans les voiles, revinrent à l'abordage. Les Chrétiens ſe défendirent avec la même valeur. Enfin le courage de *Bogiſlas* & des ſiens contraignit les corſaires à prendre la fuite.

Le reſte du voyage fut heureux. Ayant débarqué à Japha, il ſéjourna quinze jours dans cette ville, d'où il ſe rendit à Jéruſalem. Il y viſita les ſaints lieux, fut reçu Chevalier du Saint Sépulchre, en reçut d'autres, donna cent ducats au monaſtère de Sion, promit d'en faire donner autant chaque année, ſa vie durant, & ſe rembarqua.

De retour à Veniſe, il y apprit la mort de la Ducheſſe ſa mère, à laquelle il fit faire de magnifiques obſèques dans cette ville. La République, aux dépens de laquelle il fut défrayé tant qu'il fut ſur ſon territoire, lui fit rendre tous les honneurs imaginables. Entr'autres divertiſſemens on lui donna une comédie, où les fils des Sénateurs

repréſentèrent ſon combat avec les Turcs; les circonſtances de l'épée caſſée & de la broche ne furent pas oubliées. Le Duc y prit beaucoup de plaiſir, & fit compoſer depuis une comédie Latine ſur le même ſujet.

Bogiſlas, après s'être repoſé quelques jours à Veniſe, prit congé de la République par une harangue Latine qu'il fit prononcer en ſon nom. Comme il ſe propoſoit de voir Rome, le Senat lui donna un Secretaire d'Etat pour l'y conduire, avec ordre de le défrayer auſſi longtems qu'il ſeroit ſur les terres de la République. Il arriva à Rome le 14 Décembre 1497, & y fut traité ſplendidement par *Alexandre VI.* Ce Pape célébra en ſon honneur une meſſe pontificale, où le Duc le ſervit. Après la meſſe, le Pontiſe lui mit ſur la tête un Bonnet Ducal, le ceignit d'une épée d'or, & lui donna une médaille. *Bogiſlas* repartit de Rome le 19 de Janvier 1498. Il arriva à Stettin le Jeudi Saint, & ſe rendit en droiture à la Cathédrale, où il fit chanter le *Te Deum* en action de graces de ſon retour.

Si la dévotion ou l'envie de pa-

roître furent les principaux motifs de ſon voyage, il n'oublia pas d'en profiter pour ſes interêts. Il obtint de l'Empereur la permiſſion de rehauſſer les péages de Wolgaſt & de Damgarten, & du Pape la collation de tous les Bénéfices Eccléſiaſtiques de Poméranie, à la réſerve de l'Evêché de Camin.

Ce prince qui vit les commencemens de la Réformation de *Luther*, ne la favoriſa point; mais il ne ſe laiſſa prévenir ni contre ceux qui la prêchoient, ni contre ceux qui l'avoient embraſſée. Au contraire paſſant à Wittemberg, il eut la curioſité de voir *Luther*. Après quelques mots de converſation, le Duc lui dit: *Mon Révérend Père, je ſouhatterois que vous vouluſſiez bien entendre ma confeſſion.* *Très volontiers, Monſeigneur*, répondit *Luther*; *vous êtes un grand Prince; il ne faut pas douter que vous ne ſoyez auſſi un grand pécheur.* Le Duc repliqua gaiment: *Je veux que trois fois ſept Diables m'emportent ſi vous avez jamais dit de plus grande vérité.* C'eſt à quoi ſe réduiſit ſa confeſſion. Il voulut entendre un diſciple de *Luther*, dont les prédications faiſoient beaucoup de bruit en Poméranie. Après l'avoir écouté fort attentivement, il

dit en sortant au prince *George* son fils, qui étoit fort opposé à la nouvelle doctrine : *Cet homme n'a rien dit qui ne soit bon & édifiant. Si c'est-là ce qu'on appelle le nouvel Evangile, je ne vois pas qu'on doive le condamner, & si vous m'en croyez, vous laisserez ces gens là en repos.* Il se fâcha cependant & avec raison, lorsqu'il apprit que la populace de Stralsund avoit brisé les saintes Images ; il jura d'envoyer vingt & un Diable à ces mutins. On ne sçait ce qu'il auroit fait, si la mort ne l'eût empêché d'exécuter ses menaces.

L'oppression qui lui étoit restée de la blessure qu'il avoit reçue à la chasse, devint si considérable qu'il ne pouvoit ni se coucher ni dormir. Un jour que les médecins consultoient dans sa chambre, ils décidèrent que la prochaine conjonction de quelques planètes lui seroit funeste. Le Duc qui les entendit, leur cria avec vivacité : *Qui sont donc les fous qui me menacent de cette conjonction ? Je ne l'attendrai certainement pas. Qu'on prenne seulement garde à moi demain à midi.* En effet, le lendemain 30 Septembre 1523, s'étant fait mettre sur son lit vers le

midi, pour prendre un peu de repos, il s'y éteignit sans agonie. Il étoit âgé de 69 ans, quatre mois & deux jours.

Ce prince étoit bien-fait de sa personne & passoit pour le plus bel homme de son siècle ; il avoit l'air martial, le regard doux, & le port majestueux. Il se distingua surtout par deux vertus qui le rendirent cher à ses sujets, la générosité & l'affabilité. Il saisissoit avec transport toutes les occasions de faire du bien, il le faisoit à propos, & avec une grace qui en augmentoit le prix. Dès qu'il voyoit quelqu'un qui vouloit lui parler, il s'avançoit de quelques pas, lui présentoit la main, & l'écoutoit attentivement. Quand l'affaire n'étoit pas de nature à être expédiée sur le champ, il marquoit aux supplians le jour & l'heure pour recevoir sa réponse, & il ne manquoit jamais de la donner au tems fixé. Si c'étoit des personnes de quelque considération, il les invitoit à sa table

Il alloit familièrement dans les boutiques des ouvriers ; il les regardoit travailler & les encourageoit par des présens à se perfectionner dans leur

profession. Il aimoit encore qu'on l'invitât à des nôces, à des baptêmes & à d'autres fêtes semblables ; & ces visites n'étoient point à charge à ses sujets qu'il avoit soin de dédommager de leur dépense par des présens & des provisions qu'il leur envoyoit.

Ce prince ne fut point cependant sans foiblesses. Son goût pour la magnificence le rendoit incommode à sa Maison, qui étoit obligée de le suivre partout. Quand il alloit à la messe, au sermon, ou à vêpres, il vouloit que tous ses officiers & ses domestiques l'accompagnassent, & qu'au sortir de l'église ils se rangeassent en haye, afin qu'il pût les passer en revûe, & les compter. Ceux qui manquoient à ce devoir sans cause légitime, étoient réprimandés la première fois, & congédiés la seconde. Souvent aussi il avoit de l'humeur, & il en prenoit contre ses plus fidèles ministres ; il affectoit de ne les point regarder, & de ne leur point parler pendant des mois entiers, sans qu'ils sçussent à quoi attribüer leur disgrace ; ils prenoient patience, & ils avoient la satisfaction de voir leur maître revenir insensiblement.

Mais le défaut capital de *Bogislas* fut l'incontinence. Il n'eut point de maîtresses déclarées ; ce n'étoit point la mode de son siècle, & d'ailleurs il aimoit le changement. Il ne mit aucun frein à cette passion, surtout dans ses dernières années. Pour la satisfaire avec plus de liberté, il alla se loger dans une maison située sur un cimetière ; il y recevoit des visites nocturnes, exemt de la crainte d'être observé, parce que personne ne passoit de nuit par le cimetière, à cause des revenans. Dans cette retraite, il donna sa confiance à des gens qui lui apprirent à vendre la justice, à recevoir des présens pour opprimer l'innocence, & à souffrir que la noblesse recommençât ses brigandages.

L'on ne peut disconvenir que ces écarts n'obscurcissent la gloire de *Bogislas.* Si l'on prend garde cependant qu'ils n'eurent lieu que dans sa vieillesse, c'est-à-dire dans un tems où l'esprit commence à s'affoiblir ; si d'ailleurs l'équité veut que ce soit la plus grande partie des actions d'un homme qui détermine le jugement que l'on doit porter de lui, l'on ne pourra refuser à *Bo-*

gislas le nom de *Grand*. On l'a souvent accordé à des princes qui le méritoient à moins de titres ; & l'on doit lui tenir d'autant plus de compte de ses belles qualités qu'elles ne furent point chez lui l'ouvrage de l'éducation, & qu'il est naturel de supposer qu'il les eût portées à un plus haut degré s'il eût été élevé d'une manière convenable à sa naissance & aux heureuses dispositions de son esprit & de son cœur.

Pour donner une idée des historiens de Poméranie & de leur goût, ou plutôt de celui de leur siècle, nous rapporterons l'éloge qu'ils font de *Bogislas*. Ils disent qu'il étoit *grand en tout*. » Il „ étoit grand & de bonne mine, &, „ quoiqu'il fût curieux d'avoir à son „ service des officiers & des domesti- „ ques qui fussent grands & bien faits, » il n'en avoit cependant aucun qu'il ne » passât de toute la tête. (*a*) *Bogislas* » étoit en même temps grand mangeur » & grand bûveur. (*b*) Quand il avoit

(*a*) Il falloit que cette famille des anciens Ducs de Poméranie fût remarquable par la taille. La Princesse *Catherine*, sœur de *Bogislas*, étoit, comme on la vû, aussi grande que son frere.

(*b*) C'étoit sans doute un mérite alors ; c'en

» faim, il mangeoit avec délices, outre » les autres mets, un jambon, ou une „ oye rôtie, sans en rien laisser. Ce qu'il „ bûvoit auroit suffi pour enyvrer ceux „ qui étoient obligés de lui faire „ raison. (*c*) Enfin les historiens re- „ marquent que *Bogislas* avoit un „ cheval aussi grand (physiquement & „ moralement) dans son espèce que „ son maître l'étoit dans la sienne. Il » avoit le poil d'un cheval sauvage, » une raye noire sur le dos, les oreilles „ pointues, les yeux étincelans ; il „ vouloit toujours la première place „ dans l'écurie. Doux & tranquille „ quand il l'occupoit, il rompoit bride „ & licou lorsqu'on la lui enlevoit, & „ forçoit à grands coups de pieds & de „ dents le cheval qui s'en étoit emparé „ à la lui céder. Il ne se laissoit, dit-on, „ monter que par son maître & par le „ palfrenier qui le pansoit. Toutes les fois

est un encore aujourd'hui dans quelques contrées de l'Europe, dans quelques provinces de France, & même à quelques tables de Paris.

(*c*) La politesse vouloit dans ce temps-là que l'hôte bût une coupe toute entière à la santé de chaque convive, & que les convives en fissent autant pour le remercier.

„ que le palfrenier le promenoit, il bais- „ soit la tête & les oreilles ; il avoit „ honte, pour ainsi dire, du fardeau „ qu'il portoit. Mais quand on lui met- „ toit une housse de velours, & qu'il „ voyoit son maître arriver, il levoit la „ tête, dressoit les oreilles, frappoit du „ pied, hennissoit, & se baissoit pour „ recevoir le Duc, qui, monté sur son „ grand cheval, se distinguoit au mi- „ lieu d'un escadron comme un clocher „ dans une ville. " Voici quelque chose de plus extraordinaire. *Maximilien* demanda ce superbe coursier à *Bogislas*, qui le lui accorda. L'Empereur fit partir un gentilhomme & un piqueur pour l'aller prendre à Stettin. Mais tous les chevaux du Duc moururent la nuit même qui précéda l'arrivée du gentilhomme & du piqueur : surquoi *Micrælius* fait cette belle réfléxion : „ Les che- „ vaux de *Jules-César* refusérent toute „ nourriture & repandirent beaucoup „ de larmes le jour que leur maître „ fut assassiné. Ici, les chevaux se lais- „ sent mourir, lorsque l'un d'eux doit „ être conduit à l'Empereur. "

Korem and Zendar : *A Tartarian Tale.*

Korem et Zendar : *Conte Tartare.*

Il a paru à Londres un volume *in*-12 sous le titre de *Conversations in Polite Life : Amusemens de la bonne compagnie.* Ce Livre est composé de plusieurs Contes ou Histoires, parmi lesquelles nous avons choisi la suivante, comme une des plus ingenieuses & des plus morales ; elle donnera une idée du genre de l'ouvrage, du tour d'esprit de l'auteur, & de sa façon de narrer.

Corduba, Roi de Téran dans la Grande-Tartarie, fut un des plus grands princes de son siècle. Il regna longtems, & fut toujours adoré de ses sujets, dont il faisoit le bonheur. Il voulut étendre son amour pour eux au-delà du tombeau, & lorsqu'il vit approcher sa fin, il songea à se donner un successeur, dont les vertus fissent moins regretter sa perte.

Il n'avoit qu'une fille nommée *Almanzaris*; les loix de la Tartarie ordonnoient qu'il mît la couronne sur la tête de celui qui recevroit la main de la princesse, pourvû qu'il fût de la race de *Tamerlan*. Il ne pouvoit donc choisir un époux à sa fille, sans se choisir en même-tems un successeur.

Cette coutume, qui n'étoit point ignorée, attira plusieurs prétendans à la princesse. *Akebar*, Roi de Balk, & *Mameluke*, Sultan de Carism, se mirent sur les rangs. Persuadés tous deux que *Corduba* donneroit sa fille à celui qui se rendroit le plus redoutable, ils se préparèrent à soutenir à main armée leurs prétentions sur *Almanzaris*. Le vieux monarque fut indigné de ce qu'ils prétendoient lui faire la loi. D'ailleurs, la démarche violente de ces princes le faisoit trembler pour la tranquillité de son peuple, s'il venoit à passer sous leur domination. Il se détermina donc à tout employer pour détourner ce malheur, & la guerre fut arrêtée. Sa résolution une fois prise, il convoqua les Etats du Royaume pour leur faire part de ses intentions.

Il y avoit pour lors à la Cour de Té-

ran deux jeunes frères, nommés *Korem* & *Zendar*. Ils déscendoient de *Tamerlan*, & joignoient à leur naissance un mérite personnel qui les rendoit dignes de la plus haute fortune. Ils étoient tous deux amoureux d'*Almanzaris*; mais comme il n'y avoit que leur origine & leurs qualités qui parlassent en leur faveur, ils avoient toujours condamné leur amour au silence. Le Roi s'étoit cependant apperçu de ce qui se passoit dans leur cœur, & leur conduite pleine de circonspection avoit redoublé l'estime qu'il avoit pour eux; il la fit bien-tôt éclater.

Tous les grands du royaume s'étant rendus, d'après ses ordres, à la capitale, il les fit assembler dans son palais avec les députés du peuple, & leur dit: » Je n'ai pas vêcu trop long-tems, » mon peuple, puisque tous mes jours » ont été employés au bien de mes su- » jets, & que je n'ai rien négligé pour les » rendre heureux. Aujourd'hui je ne puis » ignorer que je touche au bout de » ma carrière, & mes infirmités m'a- » vertissent que je paroîtrai bien-tôt de- » vant le tribunal du Très-Haut. Mais » rassurez-vous, Téranites, je serai votre

» père & votre roi jusqu'au dernier sou- » pir. Il est des maux que ma mort » vous prépare; c'est à les prévenir que » je veux consacrer le peu de jours qui » me restent ».

Le roi fut interrompu à ces mots par les soupirs & les pleurs de l'assemblée. La douleur se peignit bien-tôt sur tous les visages; un morne silence succéda quelque tems aux sanglots. *Corduba* donna quelques larmes d'attendrissement à l'amitié de son peuple, & ayant remercié les députés de leur attachement, continua ainsi: » *Akebar* & » *Mameluke* veulent regner sur vous, & » c'est par les armes qu'ils veulent ob- » tenir ma couronne & ma fille, deux » choses sur lesquelles ils n'ont aucun » droit. Je suis père, Téranites, je sçais » quel époux il faut à ma fille. Je suis » roi, je sçais quel prince est digne de » regner sur vous. *Akebar* & *Mameluke* » sont indignes de mon choix; croyez- » en votre père & votre roi. Quelles que » soient leurs forces, il vaut encore » mieux pour vous de les avoir pour » ennemis que pour maîtres. Illustres » descendans du grand *Timur*, brave » *Korem*, & vous, intrépide *Zendar*, allez

« mettre les Téranites à l'abri de l'op- « pression & de la tyrannie; c'est sur « vous que je me repose de ce soin. » Partagez entre-vous les forces de mon » royaume; marchez contre mes en- » nemis, & songez que ce n'est qu'à un » héros que ma fille & ma couronne » sont destinées. J'en donne ma parole » sacrée. Celui de vous deux qui aura » le plus mérité ce titre, sera proclamé, » à la fin de cette guerre, roi des Téra- » nites, & reconnu pour l'époux d'*Al-* » *manzaris*.

Corduba, ayant ainsi parlé, congédia les députés qui applaudirent à ce qu'il avoit décidé. Il envoya ensuite des ordres dans tous les cantons de Téran pour y faire sçavoir qu'il avoit revêtu *Korem* & *Zendar* de son autorité, & qu'il vouloit qu'on leur obéit.

Zendar apporta une diligence extraordinaire à renforcer l'armée dont il avoit le commandement, & qui devoit agir contre *Mameluke*. Il s'attacha les soldats par des libéralités, anima les officiers par des marques de distinction & par des promesses, fit toutes les dispositions nécessaires, & se mit en campagne dès que la saison le permit.

Il commença ſes expéditions par s'aſſurer des villes & des forteresſes d'une petite République, ſituée entre les royaumes de Téran & de Cariſm, dans la crainte que *Mameluke*, par promeſſes ou par menaces, ne la fit déclarer en ſa faveur. Il mit garniſon par tout, & n'ayant plus rien à craindre de ce petit Etat, il ſe répandit enſuite comme un torrent dans le royaume de Cariſm.

Mameluke, qui connoiſſoit le caractère pacifique de *Corduba*, fut ſurpris des ſuccès militaires de *Zendar*. Il n'avoit pas encore aſſemblé ſes troupes, que celui-ci s'étoit déja rendu maître de la campagne, & avoit contraint pluſieurs places importantes à lui ouvrir leurs portes. Déja il étoit près de ſe préſenter à celles de Cariſm, lorſque le Sultan, à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuſe, s'avança pour arrêter la rapidité de ſes conquêtes. Il y eut pluſieurs rencontres où *Zendar* eut toujours l'avantage. Ces ſuccès répétés & la perte de ſes plus fortes places découragèrent *Mameluke*, qui crut y entrevoir le préſage d'une défaite entiere s'il en venoit à une affaire générale. D'après cette crainte, il ſe réſolut à faire des propoſi-

tions de paix. Les principales conditions étoient, qu'il renonceroit à ſes prétentions ſur *Almanzaris*, qu'il ſeroit allié de celui qui l'épouſeroit, & qu'il rendroit hommage au roi de Téran pour le païs de Cariſm.

Ces conditions, qui étoient dures pour *Mameluke*, parurent encore trop douces au prince Téranite. Il les rejetta avec hauteur, prétendant que *Mameluke* n'accordoit rien en renonçant à un bien qu'il ne pouvoit plus obtenir, & en ſe reconnoiſſant vaſſal, dans un moment où il étoit devenu ſujet. Cette dureté rendit au Sultan tout ſon courage, & ſon deſeſpoir lui redonna quelque lueur d'eſpérance. On en vint aux mains ſous les murs de Cariſm; le combat fut ſanglant, & dura toute la journée. Le Sultant n'avoit, comme on le vient de voir, d'autre reſſource que de vaincre, auſſi fit-il des prodiges de valeur. La victoire parut quelque tems ſe ranger de ſon côté; mais *Zendar*, faiſant partout l'office de capitaine & de ſoldat, & ramenant pluſieurs fois ſes troupes à la charge, la fixa enfin ſur ſes drapeaux. *Mameluke*, forcé d'abandonner le champ de bataille, ſe jetta dans ſa capitale,

déterminé à s'enſevelir ſous ſes ruines, ſi *Zendar* exigeoit des conditions auſſi dures que les premières; il lui envoya des députés. *Zendar* fut infléxible à leurs prières, &, ayant laiſſé repoſer ſon armée pendant quelques jours, il tira autour de la place des lignes de circonvallation. Aux préparatifs qu'il fit, le Sultan de Cariſm crut qu'il vouloit aſſiéger la ville dans les formes, & cette mépriſe acheva ſa perte. Le Téranite, à la faveur d'une nuit obſcure, attaqua la place, & donnant un aſſaut général, en eſcalada les murs. Cette ſurpriſe imprévue jetta par tout la conſternation. Envain l'infortuné *Mameluke*, que la dureté de ſon adverſaire rendoit peut-être digne d'un meilleur ſort, veut ſoutenir ſes ſoldats; effrayés de la voix du vainqueur, ils n'entendent plus la ſienne, & ne font qu'une foible réſiſtance; il ſe précipite au milieu de la mêlée; il compte y trouver ſon implacable ennemi; il l'apperçoit enfin dans le moment où il vient de monter ſur le rempart, & voulant trouver la mort ou la lui donner plutôt que de tomber ſans vengeance entre ſes mains, il lui propoſe un combat ſingulier. Mais ſon

deſtin le ſuivoit partout; *Zendar* accepte le combat, & le jette ſans vie à ſes pieds.

Le bruit de la mort du Sultan s'étant répandue en un inſtant par toute la ville, les Cariſmites mirent auſſi-tôt les armes bas, & implorèrent la clémence du vainqueur. *Zendar* eut bien de la peine à arrêter la furie du ſoldat & à modérer le carnage.

A la nouvelle de ces ſuccès rapides, *Corduba* le déclara Sultan de Cariſm, & les habitans de cette ville furent forcés de le reconnoître & de lui prêter ſerment. Le tems qu'il mit à ſoumettre le reſte du royaume, fut celui qu'il lui fallut pour le parcourir. Ce fut alors que couvert de lauriers, il retourna à Téran, vers la fin de l'automne, mettre aux pieds d'*Almanzaris* une des plus belles couronnes de la Tartarie.

Pendant que Téran retentiſſoit du nom de *Zendar*, & que la renommée publioit ſes exploits, les Téranites ſçavoient à peine ſi *Korem* étoit à la tête d'une armée.

Loin d'entrer force onverte dans les petites Républiques ſituées entre Balk & Téran, il s'étoit dit qu'elles étoient

libres, & que la neutralité étoit tout ce que l'une & l'autre puissance pouvoient exiger d'elles dans un démêlé qui ne les regardoit point. Il avoit dès-lors cherché à gagner les cœurs, & pour ne laisser aucun doute sur la droiture de ses intentions, il avoit offert des ôtages, & en avoit pris par prudence. Il avoit de même répandu des manifestes dans les provinces de Balk. Il y détailloit les motifs qui l'avoient engagé à prendre les armes, & y chargeoit *Akebar* de tous les malheurs que cette guerre pourroit entraîner.

Après s'être ainsi assuré des villes neutres, & après avoir mis l'estime & la justice de son côté, il étoit entré en campagne à la tête de vingt mille Téranites. La fidélité, avec laquelle il payoit ce qu'on lui apportoit, fournissoit son camp de toutes sortes de provisions, & les païsans lui amenoient de toutes parts tout ce qu'ils croyoient pouvoir lui convenir. Ils se trouvèrent d'abord heureux de pouvoir s'enrichir sans courir aucun danger; l'amour & la reconnoissance les attacha ensuite au Général.

Ces précautions donnèrent, il est

vrai, le tems à *Akebar* de rassembler toutes ses troupes; mais ces mêmes précautions en rendirent les mouvemens inutiles. Il parut sur la frontière avec une armée de cent-cinquante mille hommes, plein de l'idée qu'il alloit accabler *Korem*; espoir dont il se fût moins flatté, s'il eût connu l'ennemi qu'il avoit à combattre. *Korem*, chargé de mettre les Téranites à l'abri de l'oppression & de la tyrannie, & regardant leurs vies comme un dépôt, partagea son armée en plusieurs petits corps. Attentif à observer *Akebar* qu'il tenoit dans de continuelles allarmes, il campoit toujours dans des postes qui le laissoient le maître d'accepter ou de refuser le combat. Ses officiers, d'un autre côté, avoient ordre d'éviter les rencontres, & celles sur tout qui pouvoient engager une action générale. Il vint à bout, par cette sage conduite, de fatiguer & de détruire cette nombreuse armée, dont les soldats n'osoient s'écarter sans tomber dans les mains des Téranites. *Akebar*, ayant consommé ses vivres & ses fourrages, & ne pouvant en tirer des environs, résolut, pour subsister, de porter la guerre dans le royaume de Téran.

Il lui falloit d'abord entrer sur le territoire des Républiques neutres, & il y entra; mais il ne put y rester longtems ni passer outre. Comme il ne vouloit point payer les vivres dont il il avoit besoin, & qu'il n'avoit aucun droit d'en exiger, son armée se trouva bientôt dans la disette la plus affreuse.

Korem, qui avoit tout prévu, envoya ordre aux troupes qu'il avoit laissées sur la frontière de s'opposer aux entreprises de l'ennemi. Les provinces de Balk qu'*Akebar* ne couvroit plus, se trouvoient pour lors ouvertes & sans défense; il détacha une partie de sa cavalerie pour y lever des contributions, & suivit en même-tems lui-même, avec le reste de ses troupes l'arrière-garde de l'armée ennemie, qu'il harcela sans cesse, soit en interceptant les vivres, soit en enlevant les partis.

Les païsans, voyant que les soldats d'*Akebar* en usoient mal avec eux & les maltraitoient, se révoltèrent, & leur firent une espèce de guerre, plus dangereuse & plus cruelle que ne l'eussent été de vraies hostilités. La maladie se mit dans l'armée d'*Akebar*; les secours qu'il tiroit de ses Etats ne pu-

rent parvenir jusqu'à lui, & *Korem* le réduisit à la dernière extrémité en lui fermant tous les passages par où il pouvoit retourner dans ses Etats.

Akebar n'eut plus d'autre ressouce que de demander une paix, de laquelle il laissa *Korem* maître de régler les conditions. Il étoit résolu de tout tenter, si elles eussent été trop dures; il fut étonné de leur douceur, ou, pour parler mieux, de la magnanimité qui les avoit dictées. La réponse de *Korem* fut telle: » Les » rois ne doivent faire la guerre que » pour rétablir la paix, & que pour » rendre celle qu'ils font plus ferme » que celle qui a été rompue. Promettez-moi, *Akebar*, d'observer fidèlement vos Traités d'alliance avec *Corduba*, & de les garder de même avec » celui qu'il lui plaira de désigner pour » son successeur. Réparez les dommages » que la guerre a causés aux Républiques » & aux Téranites. Voilà les conditions » que je vous impose. Si elles vous » conviennent, que Dieu puisse prolonger vos jours; qu'il les rende heureux & tranquilles, & que tout ce qui » s'est passé soit enseveli dans l'oubli.

Akebar, étonné de la modération du vainqueur, jura d'obſerver fidélement les Traités, &, pour preuve de la ſincérité de ſes promeſſes, donna de lui-même des ôtages. Il reprit enſuite la route de ſa capitale, publiant par tout où il paſſoit la générosité de *Korem* & ſa ſcience dans l'art militaire.

Ce dernier ayant ramené ſon armée ſe rendit à Téran y rendre compte de ſon expédition. Tout le peuple étoit en ſuſpens ſur le choix de *Corduba*. Ce monarque convoqua les Etats où il fit venir des députés de Cariſm, & parla ainſi devant l'aſſemblée.

» Intrépide *Zendar*, vous venez de » me conquérir un royaume par votre » valeur; mais les nouveaux ſujets que » vous m'avez acquis, ſont des enne- » mis cachés que vous avez mêlés par- » mi mes enfans. Je ne veux point les » adopter de peur d'introduire la diſcor- » de dans ma famille. Que les Cariſmi- » tes ayent un roi dont l'amour ne puiſſe » être diviſé entr'eux & un autre peuple.

» Allez, brave *Zendar*, & ſoyez roi » dans Cariſm. Les terribles effets de » votre valeur vous ont rendu redou- » table dans ce vaſte Empire; ſongez

» qu'il eſt d'autres vertus que les ver- » tus guerrières, & que vous devez » aux Cariſmites de réparer les maux » que vous leur avez cauſés. Si vous » voulez qu'ils vous voyent d'un œil » tranquille ſur le trône de leurs an- » ciens maîtres, ne leur laiſſez voir en » vous que leur père; & que la main » qui les comblera de biens leur faſſe » oublier la main qui les a frappés.

» Pour vous, généreux *Korem*, qui » ſçavez comment on doit vaincre les » ennemis des Téranites, & qui donnez » vos ſoins à leur gagner des amis; » vous qui, verſé dans l'art de la guerre, » n'en aimez pas moins la paix, & » qui préférez aux actions bruyantes les » actions utiles à l'humanité, vous ſerez » l'époux de ma fille; recevez mon » ſceptre & ſa main. Mon peuple, » gouverné par un prince auſſi brave » & auſſi modéré, n'aura rien à crain- » dre des ennemis au-dehors, ni de ſon » maître au-dedans. Soyez ſon père, & » ſoyez mon fils. Vous êtes un Héros; » *Zendar* peut en devenir un. «



TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans le Journal Etranger du mois d'Octobre 1755.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du préſent mois: A Paris, ce 27 Septembre 1755.

LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

PAR M. FRÉRON,
Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

NOVEMBRE, 1755.

— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.
Et chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.
MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



PARALELLO D'ATENE E D'INGHILTERRA.

PARALLÈLE D'ATHÈNES ET DE L'ANGLETERRE.

L'AUTEUR de ce morceau, que j'ai promis, dans le Journal de Septembre, de donner au Public, n'a rien avancé qui ne soit appuyé sur les témoignages des plus célèbres écrivains anciens & modernes ; il indique les sources où il a puisé ; il nomme les livres & les pages de tous ses garants. Mais ces citations sont si nombreuses qu'elles occupent presqu'autant d'espace que le texte. J'ai jugé à propos de les bannir de cette traduction pour ne point charger l'imprimé d'un accessoire très aride, & pour ne point distraire à chaque instant l'attention du lecteur. Il suffit qu'on soit assûré de la fidélité des citations; & c'est surquoi l'on peut compter, ainsi que sur les lumières & les vûes

supérieures de l'auteur Italien. A l'égard du *Parallèle*, il suffira de le lire pour en sentir la justesse, dans presque tous les rapports que l'illustre anonyme a saisis.

Une des choses, dit *Isocrate*, qui rendoit la poësie d'*Homère* si agréable aux Athéniens, c'est qu'il chantoit les avantages de la Grèce, païs de liberté, tandis que l'Asie étoit un pais d'esclavage. Ce qui fait tant estimer des Anglois le livre du Président *de Montesquieu*, jusqu'à l'avoir cité dans leur Parlement, c'est qu'il fait voir les avantages de la liberté politique de l'Europe, &, sur tout, de l'Angleterre, tandis qu'il se déchaîne contre la servitude politique de l'Asie.

Nous lisons dans *Démosthène* que les Athéniens avoient coutume de dire, *qu'il n'est pas possible qu'un seul homme suffise à l'entière exécution de nos volontés, & qu'un seul homme n'en est pas un.* Dans tous les temps les Grecs se sont bien gardés de permettre l'usage *du pouvoir arbitraire* : ni Athènes, ni Thèbes, ni Lacédemone, ne l'exercèrent jamais. On reconnoit ici la haine

du peuple Anglois pour le *Despotisme*, & sa passion pour la liberté politique ; c'est-à-dire, pour cette sage distribution de *pouvoir*, qui, selon M. *de Montesquieu*, est l'objet direct de la constitution de l'Angleterre.

Ce n'est point par crainte, disoit *Périclès* aux Athéniens, que nous vivons bien ; c'est pour obéïr aux loix & aux magistrats. Ce n'est point à moi, dit M. *de Montesquieu*, à examiner si les Anglois jouissent actuellement de cette liberté ou non ; il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs loix.

A Athènes, dit M. *de Montesquieu*, lorsqu'on avoit fini le temps de sa magistrature, il falloit détailler aux citoyens la manière dont on s'y étoit comporté. L'Aréopage lui-même étoit soumis à la censure. Il en est ainsi en Angleterre ; les magistrats sont obligés de rendre compte de leur conduite ; ils peuvent être recherchés & punis pour leurs injustices.

Dans Athènes, disoit *Périclès*, tous, quoique de condition différente, ont un droit égal au gouvernement. L'honneur ne se confère pas à la naissance, mais au mérite ; il suffit qu'on en soit

digne, & qu'on puisse être utile à la patrie. En Angleterre, un citoyen aisé, qui vit sur ses terres, sera membre du parlement, ainsi qu'un Pair, s'il a 300 livres sterling (environ 300 louis d'or de notre monnoye) de revenu, pour être Député de sa Ville, de son Bourg, ou de son Comté.

S'il regne dans l'esprit des Athéniens, dit *Demosthène*, une disposition constante pour le bien public & pour l'intérêt de la cause commune, ce n'est point par rafinement de politique ou de raison, mais par une passion & une haine décidée contre tous les prévaricateurs qui excitent les Grecs à trahir la patrie. La nation Angloise, dit M. *de Montesquieu*, étant toujours échauffée, pourroit plus aisément être conduite par ses passions que par la raison, qui ne produit jamais de grands effets sur les esprits des hommes.

Dans le gouvernement, dit *Cicéron*, nous voyons des hommes tout à fait populaires, d'autres qui cherchent à obliger les gens de considération; mais il en est peu qui étendent leurs soins également sur tous. C'est ce qui fit naître parmi les Athéniens tant de troubles

& de divisions. De même, chez les Anglois, suivant M. *Montesquieu*, comme il y a deux pouvoirs visibles, la puissance législative & l'exécutrice, la plupart des gens auront plus d'affection pour une de ces puissances que pour l'autre, le grand nombre n'ayant pas ordinairement assez d'équité ni de sens pour les affectionner également toutes les deux.

Polybe, le judicieux *Polybe*, compare Athènes à un vaisseau, où, tant qu'on ne craint rien, on méprise le pilote; tous les avis sont différens: si les uns veulent suivre le voyage, les autres s'y opposent; l'un tend les voiles, l'autre les plie; mais, au moment que la tempête menace, tous s'accordent, obéissent au pilote, & chacun fait son devoir. Ainsi, dit M. *de Montesquieu*, si une puissance étrangère menaçoit l'Angleterre, pour lors les petits intérêts cédant aux plus grands, tout se réuniroit en faveur de la puissance exécutrice.

Les Corinthiens disoient que les Athéniens croyoient qu'il y avoit toujours à gagner pour eux à se tenir dans un mouvement continuel, qu'ils étoient actifs, & jouissoient peu du présent

parce qu'ils pensoient à l'avenir, & ne trouvoient le repos que dans l'agitation. M. *de Montesquieu* dit que le peuple Anglois, par son caractère d'impatience, ne sçauroit souffrir long-tems les mêmes choses; qu'il n'a de repos dans aucune situation; qu'il se tâte sans cesse, & que, trouvant tous les endroits douloureux, il ne peut guères s'endormir; qu'enfin, il ne peut soutenir les lenteurs, les détails, & le sang froid.

La liberté de parler, dit *Démosthène*, est établie à Athènes, indistinctement pour tous. L'étranger & l'esclave y discourent plus librement que partout ailleurs un citoyen. *Platon* & *Xénophon* attestent la même chose. *Thucydide* fait dire à *Périclès*: » Non-seulement nous » jugeons bien des affaires; mais nous » croyons que les paroles ne nuisent » point aux choses. L'ignorance & la » passion sont seules à craindre en An» gleterre, dit M. *de Montesquieu*; un » citoyen diroit & écriroit tout ce que » les loix ne lui ont pas défendu de » dire ou d'écrire expressément. «

Chaque Athénien, disoit *Périclès*, s'intéresse aux affaires publiques comme aux siennes propres. Après l'occu-

pation nécessaire qu'exige le soin de l vie, la plus importante pour lui est de connoître les maximes du gouvernement. M. *de Montesquieu* dit, en parlant du peuple Anglois, que, dans une nation libre, il est très-souvent indifférent que les particuliers raisonnent bien ou mal; il suffit qu'ils raisonnent: delà sort la liberté, qui garantit des effets de ces mêmes raisonnemens.

En effet, rien n'est plus beau que ce qu'on lit dans *Plutarque*, qu'un Athénien, dans le tems qu'il bêchoit la terre, détailloit à son maître les articles d'un Traité de Paix. De même, nous entendons les mariniers Anglois déclamer, au milieu des bouteilles, contre le gouvernement, le maudire, & jurer d'exterminer ses ennemis.

Combien de fois, dit *Xénophon*, avons nous mis des flottes en mer, au moyen de subsides extraordinaires, persuadés que personne ne seroit remboursé de son argent! M. *de Montesquieu* dit que les Anglois, aimant prodigieusement leur liberté, sacrifieroient, pour la défendre, leurs biens, leur aisance, leurs intérêts, & se chargeroient des impôts les plus durs.

Pour parvenir à accroître les revenus d'Athènes, *Xénophon* disoit qu'il étoit indispensable d'établir des fonds publics, personne ne pouvant posséder une rente plus honorable & plus avantageuse que celle qu'il auroit retirée pour avoir contribué à ces fonds. La nation Angloise, dit M. *de Montesquieu*, pour conserver sa liberté, emprunte de ses sujets.

Selon *Thucydide*, *Diodore de Sicile*, *Eschine* & *Demosthène*, les Atheniens ramassèrent dans la citadelle plus de dix mille talens. Nous lisons dans l'histoire d'Angleterre que *Henri VII* amassa un million six cens mille livres sterlings.

Xénophon se plaignoit, avec justice, qu'à Athènes bien des choses se faisoient avec l'or. On entend faire la même plainte aux bons patriotes Anglois; ils gémissent de ce que la bonne harmonie de leur constitution peut être dérangée par la corruption; & M. *de Montesquieu* dit que la liberté du peuple Anglois périra, lorsque la puissance législative sera plus corrompue que l'exécutrice.

Athéniens, disoit *Périclès*, de deux

parties du monde, la terre & la mer, vous possédez absolument la seconde, & vous porteriez par tout votre domination, si vous ne vous contentiez de regner aux lieux où vous êtes, n'y ayant point de puissance qui puisse combattre vos armées navales. Si les Athéniens, dit *Xénophon*, habitoient une isle, & qu'outre cela ils eussent l'empire de la mer, ils pourroient nuire aux autres, sans qu'on pût jamais leur nuire. On diroit que *Périclès* & *Xénophon* ont voulu parler des avantages de la situation de l'Angleterre.

Les ennemis d'Athènes, dit *Démosthène*, lui envient ses ports, ses arsenaux, ses armées navales, ses revenus. Athènes, dit *Isocrate*, a possédé jadis à juste titre l'empire de la mer, & maintenant encore elle prétend avec raison aux honneurs de la primauté. Voilà la puissance maritime de la Grande-Bretagne, tant célébrée par M. *de Montesquieu*.

Vous êtes faits, dit *Démosthène* aux Atheniens, non pour exercer la tyrannie, mais pour vous y opposer ou pour la détruire, toujours prêts à la haïr, à la réprimer; votre caractère n'est point

d'usurper une domination injuste, mais d'empêcher que les autres ne s'en emparent: en un mot, vous êtes les protecteurs nés de la liberté des hommes: on vous reconnoît pour les défenseurs de la cause commune.

Les Athéniens, dit *Pindare*, ont posé les glorieux fondemens de la liberté.

Il semble que ces auteurs Grecs parlent du système politique de l'Angleterre, surtout de l'équilibre de l'Europe, objet principal des négociations des Anglois. L'Angleterre, dit *David Hume*, conserve encore son poste, comme gardienne de la liberté générale de l'Europe, comme la protectrice du genre humain.

Isocrate dit qu'on a reproché aux Athéniens, comme un défaut de politique, de s'allier ordinairement avec les plus foibles. Des reproches semblables, continue cet auteur, nous font honneur. Si nous avons agi ainsi, ce n'a pas été par ignorance. Nous sçavions que le parti le plus sûr est toujours de se déclarer pour le plus fort; mais, nous avons pensé devoir protéger le plus foible, même aux dépens de nos

intérêts, plutôt que de partager avec le plus puissant l'avantage & l'injustice. *David Hume* observe que, lorsque les Thébains & les Lacédémoniens se disputoient la souveraineté, les Athéniens alliés avec d'autres Républiques, embrassoient toujours le parti le plus foible, & cela pour conserver la balance. Ils furent pour Thèbes contre Sparte, jusqu'à la victoire de Leuctres. Depuis ils se jettèrent dans le parti des vaincus, par jalousie des vainqueurs: voilà la conduite des Anglois dans leurs Traités Publics.

Athènes, dit *Isocrate*, fait changer la face des choses; ceux qui implorent son secours forcent leurs ennemis à leur accorder toutes leurs demandes. Les Athéniens traitent les affaires étrangères de façon à faire plaisir à toute la Grèce & à ne la troubler jamais; ils pensent qu'il convient aux Grecs d'avoir des chefs & non des tyrans; ils veulent être appellés généraux & non maîtres, libérateurs, non oppresseurs; ils s'affectionnent les villes par les bienfaits & ne les subjugent point par la force.

Ce qui charmoit le plus le peuple Athénien étoit de voir dans ses assem-

blées une foule d'ambassadeurs rechercher sa protection, briguer son alliance. C'étoit pour lui l'hommage le plus glorieux. Telle est, selon M. *de Montesquieu*, l'influence de l'Angleterre dans les affaires de l'Europe.

Démosthène, parlant des forces des Athéniens, disoit que le corps politique a un grand rapport avec le corps humain. Souvent la force d'un bon tempéramment assoupit & quelquefois endort la douleur d'une partie foible ou infirme; mais survient-il une nouvelle maladie, une dislocation, une rupture, une plaie? Tout reparoît; il se forme une complication de maux; & alors chaque partie affectée ressent son mal. Il en est de même des Etats, ou monarchiques ou républicains. Tant qu'ils portent la guerre loin de chez eux, un air de conquête couvre leur foiblesse intérieure; mais si un voisin les attaque, s'il entre sur leur territoire, la force apparente s'évanouit. Les maux secrets, qui minent & consument l'Etat envahi, se montrent bientôt. C'étoit le mot du *Sire de Coucy*, au roi *Charles V*: *Les Anglois ne sont jamais si foibles ni si aisés à vaincre que chez eux.*

Les simples paroles des Athéniens, dit *Isocrate*, étoient plus sûres que des sermens. Ce peuple se faisoit une loi inviolable de garder sa promesse. Rien n'annonce mieux la droiture que le trait rapporté par *Plutarque*: Les Athéniens, ayant arrêté les couriers du roi *Philippe*, ne voulurent point qu'on ouvrît une lettre qu'il écrivoit à la reine sa femme. Si la nation Angloise, dit M. *de Montesquieu*, devenoit le centre des négociations de l'Europe, les ministres y porteroient un peu plus de bonne foi, & prendroient le plus droit chemin.

De toutes les Puissances, dit *Isocrate*, Athènes seule a bien voulu renoncer aux avantages dont jouissoient les peuples qu'elle auroit pû dépouiller. *Démosthène* ajoûte que le caractère des Athéniens n'est point de s'aggrandir ni de dominer. Si une nation, dit M. *de Montesquieu*, parlant des Anglois, habitoit une isle, elle ne seroit point conquérante, parce que des conquêtes séparées l'affoibliroient.

Les Athéniens, dit *Isocrate*, ont établi dans les lieux qu'ils se sont assujettis la même forme de gouvernement que

chez eux. M. *de Montesquieu* remarque que, comme on aime a établir ailleurs ce qui est établi chez soi, l'Angleterre donne aux peuples de ses Colonies la forme de son gouvernement.

Nous avons, dit *Isocrate*, envoyé nos Colonies dans les villes desertes, seulement pour les garder, non pour nous aggrandir. Si la nation Angloise, dit M. *de Montesquieu*, envoye au loin ses Colonies, c'est pour étendre son commerce plutôt que sa domination.

Athènes, dit *Isocrate*, a pour objet, non seulement les arts nécessaires, mais encore les arts agréables. Aucun païs de la Grece ne supplée à ses propres besoins. Partout, certaines productions manquent, d'autres sont trop abondantes. La difficulté étoit de procurer à chaque contrée ce qu'elle n'avoit pas, & de la débarasser de ce qu'elle avoit de superflu: c'est ce qu'Athènes a sçû faire. Au milieu de la Grèce, elle a placé un entrepôt, au port de Pirée, où tout se trouve si abondamment, qu'il est facile de se procurer dans ce lieu seul toutes les choses dont on auroit eu de la peine à trouver chacune dans le lieu qui la produit. Ailleurs, dit

Cariton, on voit au marché un concours de personnes; à Athènes, on voit un concours de villes entières. Dans quel païs, dit *Xénophon*, peut-on trouver un plus prompt débit & une vente plus avantageuse des denrées qu'à Athènes? Où les riches peuvent-ils mieux faire valoir leur argent? Pour les marchés de toute espèce, c'est à Athènes qu'on a la plus grande commodité de faire des remises à bon prix. Tout abonde ici, de tous côtés, dit *Périclès*, à cause de la grandeur de la ville & de son opulence: ainsi nous jouissons des délices de toute la terre. Cette peinture convient à l'opulence & au grand commerce de l'Angleterre.

Plutarque nous a conservé un dialogue singulier entre *Socrate* & un de ses amis. Ce dernier trouvoit qu'à Athènes tout étoit prodigieusement cher. Le vin de Chio, dix écus; la pourpre, trente; une petite mesure de miel, cinq dragmes. *Socrate* le prit par la main & le conduisit aux boutiques où se vendoit la farine; la demie mesure ne coûtoit qu'un soû. Il le mena ensuite où se vendoient les olives; pour

deux sous on en avoit une livre. A la fripperie, on avoit pour dix dragmes, (environ six francs de notre monnoye) une robe de serge. L'ami de *Socrate* convint alors, qu'à Athènes on vivoit à bon marché. Ne diroit-on pas que *Socrate* a voulu parler du bas prix dont sont en Angleterre les vivres communs, police favorable aux ouvriers, & conséquemment aux manufactures. Si je pouvois, disoit un respectable membre du Parlement (Milord *Sandwich*) abolir les taxes sur les choses nécessaires à la vie & sur les matières qui servent aux manufactures, comme je l'ai toujours desiré, je suis persuadé que cela nous donneroit un grand avantage sur nos voisins.

Le Scythe *Anacharsis* n'avoit jamais vû de monnoye dans son païs. Quand il fut à Athènes, il crut que l'or & l'argent n'étoient d'usage chez les Grecs que pour faciliter les calculs & toutes les opérations de l'arithmétique. Ainsi, il regardoit ces métaux comme *des signes* & non comme *des marchandises.* Penserons nous autrement de ces immenses richesses de fiction que la confiance & la nature du gouverne-

ment Anglois rendent réelles, selon M. *de Montesquieu* ?

Ce peuple Athénien, suivant la remarque de *Tourreil*, ce peuple célèbre à qui l'on doit tous les arts, toutes les connoissances, descendoit de sauvages qui n'avoient pour loi que la force, & qui ignoroient l'agriculture. La preuve en est dans les honneurs décernés à *Pelasge* qui leur apprit à se nourrir de glands.

Tacite nous fait une peinture presque semblable des anciens Bretons; & *Strabon* nous dit que ces peuples étoient plus simples & plus barbares que les Celtes; que même, quoiqu'ils eussent le lait en abondance, ils ne sçavoient pas faire de fromage, tant ils étoient grossiers & ignorans.

Xénophon observe que, si son projet de commerce étoit exécuté, non-seulement Athènes deviendroit plus riche, mais le peuple plus docile. *Diodore de Sicile*, parlant des anciens habitans du promontoire d'Angleterre, dit que le grand nombre de marchands qui y abordoient, rendoit ces peuples plus policés. Les loix du commerce, dit M. *de Montesquieu*, adoucissent les mœurs barbares.

Nous estimons les richesses, disoit *Périclès*, non pour en faire montre & en tirer vanité, mais pour leur utilité. Chez-nous, la honte n'est point d'être pauvres, mais de négliger tout ce qui peut bannir la pauvreté. Voilà bien l'industrie & le luxe solide des Anglois, fondé, comme dit M. *de Montesquieu*, non sur un rafinement de vanité, mais sur celui des besoins réels.

Selon *Xénophon*, la bienséance & l'intérêt public demanderoient que, dans la société, on accordât un rang plus distingué aux marchands & aux gens de mer; qu'on leur fit un bon accueil; qu'on reçût avec des démonstrations d'amitié ceux qui, par le commerce & la navigation, rendent service à l'Etat. Flattés de ces honneurs, ils reviendroient avec plaisir dans un païs où ils auroient trouvé de la considération. Notre commerce, continue *Xénophon*, s'étendroit davantage; les revenus de la république s'accroitroient; que nous en coûteroit-il ? Un peu de politesse. Les Anglois ont bien sçû profiter de ce sage conseil de *Xénophon*. En Angleterre on n'estime guères les hommes par des talens ou des attri-

buts frivoles, mais par des qualités réelles, les richesses & le mérite personnel.

Chez les Athèniens, il y avoit des distinctions, des honneurs, pour les ouvriers qui portoient le plus loin l'industrie dans les arts & dans la navigation. *Josias Child* dit que, pour augmenter le commerce en Angleterre, il faut accorder des honneurs & des préférences aux négocians. En effet, il est beau de voir eriger au commerçant *Grasham* une statue, par la même nation qui en a elevé une au Duc *de Marlboroug.*

Xénophon propose des prix pour ceux qui auront le mieux cultivé leurs terres. C'est ainsi qu'en Angleterre l'époque des riches récoltes est l'acte de l'année 1689 qui ordonne une gratification pour l'exportation des grains sur des vaisseaux nationaux. Nous lisons dans M. *de Montesquieu* que la pratique de donner des prix aux ouvriers qui auront porté le plus loin l'industrie, a établi en Irlande une des plus importantes manufactures de toile qui soient en Europe.

Samuel Petit fait l'éloge des sages loix d'Athènes, qui défendoient de trans-

porter ailleurs les bois propres à la construction des vaisseaux, ainsi que *la poix*. Rien ne ressemble plus à ces loix Athéniennes que le réglement fait sous le Roi d'Angleterre *George I*. Il défend d'abattre, dans les Colonies du Nord & de l'Amérique, au moins pour un an, aucun *pin* ou *sapin*, qu'il n'ait été dépouillé, pour en tirer de la *rézine*. Il est pareillement défendu de couper aucun arbre, dans toute l'étendue du district des villes, afin de les réserver pour des vaisseaux de guerre. Par un acte du regne de *George II*, le Parlement a accordé une gratification d'une livre sterling, *par tonneau*, sur les mâtures & bois de construction des Colonies; deux livres quatre sous sterlings, par *tonneau* bien clarifié propre au cordage; une livre sterling pour *la poix* bien conditionnée, &c.

Le même *Samuel Petit* rapporte une loi d'Athènes, qui ne permettoit pas à un étranger de rien vendre au marché public (*ad forum*) ni d'exercer aucun art. *Nickols* se déchaîne contre les réglemens violens, portés par le gouvernement Anglois, au sujet des étrangers. Si nous ouvrons, dit-il, les annales de

notre commerce, quelles traces de barbarie n'y trouvons-nous pas? Des défenses aux étrangers de vendre, chez nous, des marchandises à d'autres étrangers, des prohibitions d'exporter les marchandises apportées par d'autres étrangers, de faire aucun marché qu'argent comptant, des ordres de mettre en séquestre les biens d'un étranger, pour la dette d'un autre étranger. Quels excès, enfin, quelles violences commises contre des étrangers qui auroient transporté chez nous leurs manufactures!

Parmi les projets, propres à augmenter le nombre des sujets & conséquemment les revenus publics, *Xénophon* propose des loix favorables aux étrangers qui viendront s'établir à Athènes, parce que, dit-il, sans parler des avantages communs que toutes les villes retirent du nombre de leurs habitans, ces étrangers, bien loin d'être à charge au Public & de recevoir des pensions de l'Etat, comme le sont les citoyens d'Athènes, contribueront à accroître les revenus publics par le payement des droits. Il s'agit d'établir un Magistrat qui accorde aux étrangers la même pro-

tection que les *Tuteurs Publics* aux orphelins, & des honneurs à ceux qui, par leurs soins & leur industrie, procureront de plus grands établissemens. Par ce moyen, on engagera un grand nombre de personnes à venir se mettre sous la protection du gouvernement d'Athènes, & le revenu de l'Etat se trouvera augmenté.

Josias Child & *Nickols* n'ont fait que suivre les principes de *Xénophon*, lorsqu'ils recommandent au gouvernement Anglois un acte pour *naturaliser* généralement tous les étrangers.

Une chose infiniment avantageuse au commerce d'Athènes, selon *Xénophon*, étoit d'assigner des récompenses aux Juges chargés des affaires concernant le commerce. C'étoit le moyen de faire terminer avec équité & plus promtement les causes des Marchands, à qui le long cours des procès faisoit souvent perdre leurs profits. Il semble que *Xénophon* ait voulu parler du besoin de la *Justice Consulaire*, en Angleterre. On a peine à comprendre, dit *Josias Child*, comment le peuple Anglois, qui, jusques à present, a plus que tout autre connu le commerce en grand, n'est pas encore

encore parvenu à sentir la nécessité d'un pareil établissement, ou n'a pû réussir à surmonter les difficultés qui s'y opposent.

M. *de Montesquieu*, en parlant de la cruauté des loix contre les débiteurs, dans un Etat libre, fait l'éloge de cette loi de *Solon*, qui corrigea, à Athènes, l'usage de vendre les débiteurs qui n'étoient pas en état de payer, ordonnant que personne ne seroit obligé *par corps* pour dettes civiles. C'est peut-être suivant l'esprit de cette loi d'Athènes, que le Parlement d'Angleterre a passé un *Bill*, pour ordonner que tout prisonnier *pour dette* au-dessus de cinquante livres sterling, seroit mis en liberté & déchargé s'il vouloit abandonner ses biens à ses créanciers.

La bonté & l'humanité, selon *Plutarque*, ont été, dans tous les tems, comme naturelles aux Athéniens. *Pausanias* raconte avoir vû, dans la place publique d'Athènes, l'autel de *la Pitié*, Divinité, dit il, que les Athéniens seuls honoroient d'un culte particulier, pour recommander l'humanité. On sçait qu'ils permettoient aux accusés de s'exiler. Les citoyens d'Athènes ne pouvoient

être mis à la queſtion, excepté dans le crime de *lèze-majeſté*. Voilà la modération des loix d'Angleterre dans les jugemens criminels, où la queſtion n'eſt pas permiſe, comme l'obſerve M. *de Monteſquieu*.

Démoſthène, parlant de la loi qui défend de battre les eſclaves, à Athènes, en loue l'humanité. Il ajoute que ſi les barbares de qui on achete des eſclaves, étoient informés de la douceur dont on uſe envers leurs compatriotes, ils auroient une grande eſtime pour les Athéniens. Les eſclaves, que les Anglois tranſportent dans leurs plantations d'Amérique, y menent une vie plus douce que dans leur propre pays.

En Angleterre, dit M. *de Monteſquieu*, on a voulu que la puiſſance de juger ne fût pas donnée à un Senat permanent, mais exercée par des perſonnes tirées du corps du peuple. C'eſt préiſément ce qui ſe pratiquoit à Athènes.

Pauſanias dit avoir vû dans la Salle de l'Aréopage deux ſièges, l'un pour l'accuſateur, *le ſiège de l'injure*, l'autre pour l'accuſé, *le ſiège de l'innocence*. On voit en Angleterre la même choſe, dans les lieux où ſe jugent les coupables.

A Athènes, la manière de juger étoit fixe; les juges ſuivoient le texte précis de la loi. En Angleterre, les Jurés décident ſi le fait qui a été porté devant eux eſt prouvé ou non. S'il eſt prouvé, le juge prononce la peine que la loi inflige pour ce fait; & pour cela, il ne lui faut que des yeux.

M. *de Monteſquieu* dit dans un autre endroit qu'en Angleterre, ſi les tribunaux ne doivent pas être fixes, les jugemens doivent l'être à tel point, qu'ils ne ſoient jamais qu'un *texte précis de la loi*.

Il y a, dit toujours l'illuſtre auteur de l'eſprit des loix, dans les Etats où l'on fait le plus de cas de la liberté, des loix qui la violent contre un ſeul, pour la garder à tous. Tels ſont en Angleterre, les *Bills*, appellés *d'atteindre (a)*. Ils ſe raportent à ces loix d'Athènes qui ſtatuoient contre un particulier, pourvû qu'elles fuſſent faites par le ſuffrage de ſix mille citoiens.

(*a*) L'auteur de la continuation de *Rapin Thoyras* définit *le bill d'atteindre* un jugement qui, ayant été approuvé par les deux Chambres, & ſigné par le Roi, paſſe en acte, par lequel l'accuſé eſt declaré convaincu de haute trahiſon, ſans autre formalité, & ſans appel.

A Athènes, les femmes vivoient peu en ſocieté avec les hommes: il en eſt ainſi des Angloiſes.

Le Pere *Brumoi* fait une obſervation judicieuſe ſur l'orgueil des Athéniens. Cet orgueil, fomenté par les victoires, par les richeſſes, par l'indépendance, fruit d'une liberté portée à l'excès, un je ne ſçai quoi d'impérieux dans l'air & les manières, que donne ordinairement aux moindres citoyens la ſupériorité de la ville dominante; tout cela faiſoit d'Athènes une aſſemblée de gens qui ſe regardoient comme autant au deſſus des autres hommes, que l'homme eſt au deſſus de la bête. Par une ſuite de cet orgueil, ils traitoient les étrangers de barbares. On ſçait de quelles couleurs M. *de Monteſquieu* peint la préſomption Anglicane. On peut ſe ſouvenir de l'orgueil inoui d'un Déclamateur Anglois, membre du Parlement. » Du Trône » d'Angleterre, oſoit-il dire, on peut » commander aux parties de l'Europe » les plus reculées; on peut preſcrire le „ cours de la guerre dans les Etats les „ plus éloignés, impoſer les conditions „ de la paix à la moitié des Souverains „ du globe terreſtre. «

La fierté des Athéniens éclate dans tout ſon jour quand *Cimon*, entr'autres conditions humiliantes inſérées dans le Traité avec *Xerxès*, ſtipule qu'aucun ſoldat Perſe ne pourra s'approcher de la mer par la partie de terre, qu'à la diſtance de la courſe qu'un cheval peut faire en un jour. Ce trait de *Cimon* rappelle le ſuperbe délire d'un Amiral Anglois Son eſcadre étoit à la vûe du port d'une grande ville; il oſe (mais vainement) ſignifier à un des plus reſpectables Souverains, qu'il ait à rappeller ſes troupes de l'armée des Alliés, ou à faire ſçavoir (à lui Amiral) dans quelle contrée de l'univers il veut être tranſporté; tenant ſa montre à la main, il lui laiſſe, dit-il, une heure pour ſe déterminer.

Nous liſons dans *Lucien* que le peuple d'Athènes ridiculiſa le luxe affecté d'un étranger qui parut avec une chevelure recherchée & une robe de pourpre. Ne diroit-on pas que *Lucien* a voulu parler de l'antipathie qu'ont les Anglois pour les manières d'une nation voiſine?

Nous vivons, dit *Périclès*, avec la même liberté, en public & en particulier; nous nous traitons avec franchiſe.

Le Pere *Brumoi* nous represente les Athéniens comme ennemis de toute sujettion, de tout cérémonial. M. *de Montesquieu* dit la même chose des Anglois : » ils n'admettent point une po- » litesse incommode ; les Grands, dans » ce pays de liberté, s'approchent du » peuple ; les rangs sont séparés & » les personnes confondues. «

Le peuple Athénien, dit M. *de Montesquieu*, mettoit de la gayeté dans les affaires ; un trait de raillerie lui plaisoit sur la tribune comme sur le théâtre. Un membre du Parlement d'Angleterre soutenoit qu'on devoit réduire le nombre des troupes, parce que la France & le cardinal de *Fleury* ne respiroient que la paix. On lui opposa que le ministre n'étoit pas immortel. Mais, répondit-il, son successeur & le successeur de son successeur le seront-ils ? Il seroit vraiment malheureux pour l'Angleterre de tenir de nombreuses troupes armées, parce que les ministres de France ne sont pas immortels.

A Athènes les Prêtres ne composoient pas un ordre distinct & séparé des autres ordres de l'Etat, encore moins un

corps, qui, réuni sous les mêmes loix, eût un chef, dont l'autorité s'étendît sur tous les membres. Tous les Prêtres étoient attachés, chacun séparément, à différens temples, sans que rien les unît entr'eux. Il y avoit, à Athènes, plusieurs grands Prêtres particuliers, parce qu'il y avoit plusieurs Divinités. Le pouvoir de chacun se bornoit à l'intérieur de son temple ; nul d'eux n'étoit le chef de la religion. En Angleterre, dit M. *de Montesquieu*, depuis le funeste partage qu'a souffert la religion, *le Clergé*, loin de se séparer, ne fait qu'un même corps avec les *Laïques*, & supporte les mêmes charges.

Ciceron rapporte la réponse d'Apollon aux Atheniens, quand ils lui demandèrent à quelle religion ils devoient s'attacher : *suivez celle de vos pères*, leur dit l'Oracle. M. *de Montesquieu* nous dit qu'il ne seroit pas impossible qu'il y eût chez les Anglois des gens assez obstinés, pour ne point souffrir qu'on les obligeât à changer leur religion.

Diodore de Sicile s'emporte, avec raison, contre ces Athéniens, qui avoient

osé corrompre par des fables & des fictions la croyance qu'on doit avoir de la récompense des bons & de la punition des méchans. C'étoit, disoit-il, abandonner aux satyres des libertins un des plus puissans motifs à proposer aux hommes, pour les engager à bien vivre. *Pindare* leur faisoit le même reproche : *attaquer la Divinité est une science funeste.* Ici, mon indignation se réveille contre quelques ouvrages Anglois .... J'entens la voix du ciel qui, non-seulement, me défend de les lire, mais de prononcer les noms de leurs auteurs, noms exécrables, même à leurs concitoyens.

Le génie des Athéniens se partageoit entre les lettres & la navigation. La loi exigeoit des pères qu'ils instruisissent leurs enfans dans ces deux arts. Pour désigner la grossière ignorance d'un homme, on disoit communément, *il ne sçait ni lire ni nager.* *Locke*, dans son éducation des enfans Anglois, fait un point capital des deux mêmes objets.

Les belles-lettres, dit *Justin*, l'éloquence, & généralement tous les arts qui contribuent à établir le bon ordre dans la vie civile, ont comme leur

temple à Athènes. Tous les livres nous présentent le détail des honneurs établis par les decrets publics pour éterniser la mémoire de ceux qui s'étoient rendus illustres dans les sciences.

M. *de Fontenelle*, dans l'éloge de *Newton*, dit que les Anglois avoient tant de vénération pour ce grand homme, que son corps fut mis sur un lit de parade, dans la chambre de Jérusalem, lieu où l'on transporte les personnes du plus haut rang, & quelque fois les têtes couronnées. On le porta dans l'abbaye de *Westminster*, son poële soutenu par Milord *grand Chancelier*, les Ducs de *Montrose*, & de *Roxburg*, les Comtes de *Sussex*, de *Pembroke* & de *Maclesfield*. Par les six Pairs qui remplirent cette fonction solemnelle, on peut juger du nombre des personnes de distinction qui assistèrent à la pompe funèbre. L'évêque de *Rochester* fit le service. Il faudroit, dit M. *de Fontenelle*, remonter aux anciens Grecs, si l'on vouloit trouver des exemples d'une si grande vénération pour le sçavoir.

En Angleterre, comme à Athènes, le prix des talens consiste donc plus dans les distinctions & les marques

d'honneur que dans les grandes récompenſes.

Iſocrate étoit ſurpris que ceux qui avoient fondé des prix pour les combats des Athlètes, n'en euſſent point établis pour ceux qui s'appliqueroient à cultiver les ſciences. De nos jours, un auteur élégant ſemble étonné qu'un des plus grands Mathématiciens de l'Europe n'ait pas eu la moindre récompenſe en Angleterre, tandis qu'on y prodigue des ſommes immenſes à un *Muſicien Italien.* Que dire ? En Angleterre, ainſi qu'à Athènes, *le tréſor des honneurs ſupplée aux richeſſes.*

En Grèce, ſuivant *Velleius Paterculus,* les perſonnages éminens en tout genre, ont été contemporains. Ils ſe ſont rencontrés dans le même âge, dont la durée n'a pas été longue. En peu d'années, *Eſchile, Sophocle, Euripide,* portèrent la tragédie à ſa perfection. *Ariſtophane, Eupolis, Cratinus,* établirent, en peu de tems, le ſpectacle appellé *la vieille comédie. Menandre, Philémon* & *Ephile,* ſes contemporains, non ſes égaux, perfectionnèrent auſſi en peu d'années ce qu'on nomme *la nouvelle comédie*; inventeurs d'un nouveau genre de poëſie, ils laiſſérent des ouvrages,

qui ne devoient pas trouver d'imitateurs. Les Philoſophes de l'*Ecole de Socrate* finirent avec ſes diſciples, *Platon* & *Ariſtote.* On obſervera, qu'ils vécurent dans le même tems que les grands poëtes, dont nous venons de parler. A-t-on vû de grands orateurs grecs, depuis *Iſocrate*, ou depuis ſes diſciples, ou du moins depuis les élèves de ſes diſciples ? Ces grands hommes purent converſer enſemble. Ce n'eſt pas à moi qu'il appartient d'examiner ſi la peinture que *Paterculus* nous fait des Athéniens ne nous repréſente pas le période des lettres & des ſciences chez les Anglois.

Comme on cherchoit, à Athènes, à rendre odieux *le gouvernement d'un ſeul*, les poëtes grecs ont quelquefois déſigné les ſouverains. Voilà pourquoi ils ont ſi ſouvent introduit ſur la ſcène *Oreſte* malheureux, & pourſuivi par les Furies, quoique les hiſtoriens nous diſent que ce Prince a long-tems regné heureuſement. Jamais poëte tragique grec a-t-il préſenté des ſouverains ſous des traits auſſi odieux que le fait Milord Comte *de Rocheſter*, dans ſa tragédie de *Valentinien* ? Tant il eſt vrai, comme l'obſerve M. *de Monteſquieu*,

que la conſtitution du gouvernement donne ſon caractère aux productions de l'eſprit.

Il paroît, par les ouvrages de *Démoſthène*, que les injures les plus fortes étoient du goût des Atheniens. M. *de Monteſquieu* nous dit que parmi les auteurs Anglois ſatyriques, on trouveroit bien des *Juvénals* avant que d'avoir trouvé un *Horace.*

Ciceron fait parler ainſi *Scipion* : „ Qui n'a pas été attaqué dans la „ vieille comédie ? Ou, pour mieux „ dire, qui n'a-t-elle pas perſécuté ? „ Qui ſa raillerie a-t-elle épargné ? „ Qu'elle ait déchiré des hommes méchans & ſéditieux, parmi le peuple, „ un *Cléonte*, un *Cléophas*, un *Hyperbolus*, à la bonne heure ; il eut cependant mieux convenu, que des citoyens de cette trempe fuſſent repris par le cenſeur que par un poëte. „ Mais, qu'on ait attaqué un *Périclès*, „ qui, pendant tant d'années, avoit „ gouverné avec gloire la république, „ en paix & en guerre, en vérité „ cela eſt auſſi indécent que ſi *Plaute* „ ou *Nœvius* avoient voulu mal parler „ des *Scipions*, ou *Cecilius* de *Caton.* "

On diroit, que *Ciceron* a voulu blâmer la licence du théâtre Anglois, où quelquefois on n'épargne ni le *miniſtère*, ni la *ſouveraineté* : témoin l'*Opéra des Gueux.*

Euripide fait chanter au Chœur ce bel éloge d'Athènes : „ O Athènes, région chère aux Dieux, ſéjour de la » ſageſſe ; où l'on dit que les Muſes » ont fixé la divine harmonie, où Vénus a répandu ſur les rives du *Céphire* » un ſoufle auſſi doux que celui des » zéphirs, où, enfin, *Cypris* couronnant » de fleurs ſes beaux cheveux, a laiſſé » les tendres amours & les génies qui » préſident aux arts. « *Addiſſon* a compoſé d'après cet éloge d'Athènes celui qu'il fait de la Grande-Bretagne.

J'oubliois un trait eſſentiel. Comme les Athéniens, dit *Démoſthène*, ſont maîtres de leur courage, chez eux la valeur ne réſout ou ne tente rien que de concert avec la ſageſſe. Si, dit *Xénophon* aux Atheniens, nous ſignalons notre courage, pour procurer une paix générale ſur terre & ſur mer, je ſuis sûr qu'après la conſervation de leur païs, les peuples de la Grèce n'auront rien plus à cœur que le ſalut d'Athènes. On lit dans un autre endroit

de *Xénophon* que, de tous les empires, les plus heureux ſont ceux qui peuvent ſe procurer une longue paix, & que, de toutes les républiques, Athènes eſt la mieux ſituée pour devenir riche & floriſſante par les arts, qui doivent leurs progrès à la paix. Enfin, Athènes, en tems de paix, eſt un théâtre dont tout le genre humain eſt le ſpectacle.

Un ambaſſadeur d'Angleterre (Milord *Stair*) tenoit un ſemblable langage. „ La Grande-Bretagne, diſoit-il, „ trouve naturellement ſon avantage „ dans la tranquillité publique. Son intérêt, comme l'inclination & la ſageſſe de ſon Roi, la porte à deſirer „ la paix, ainſi que le bien de ſes „ voiſins doit les inciter à y contribuer. " L'effet naturel du commerce, dit M. *de Monteſquieu*, eſt de porter à la paix.

Je finis avec *Euripide* : *O paix, mère des richeſſes, la plus aimable des Divinités, que je vous deſire avec ardeur!*



DIE BETSCHWESTER, EIN LUSTSPIEL IN DREY AUFZÜGEN.

LA DEVOTE, COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTEURS.

Madame RICHARD, Veuve vieille & riche.

CHRISTIANE, ſa fille.

ELEONORE, ſa parente.

SIMON, prétendu de CHRISTIANE.

FERDINAND, ami de SIMON, & parent de Madame RICHARD.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ELEONORE, FERDINAND.

ELEONORE.

OUI, je vous le répète ; il eſt impoſſible de parler à Madame *Richard*. Elle eſt dans ſes exercices de

piété : je ne l'interromprois pas pour tout l'or du monde.

Ferdinand. La bonne femme eſt donc en prières toute la journée ; je l'ai trouvée ce matin encore dans la même occupation....

Eleonore. Quand elle eſt laſſe de prier, elle chante des cantiques, elle retourne enſuite à la prière, & lorſqu'enfin elle ne veut plus ni chanter ni prier, elle parle de cantiques & de prières.

Ferdinand. Mais elle nous a mandés pour le mariage de ſa fille. Il y a quatre jours que nous ſommes arrivés de Berlin, & mille prétextes ont toujours reculé la concluſion de cette affaire. Nous ſommes obligés de repartir demain. Madame *Richard* nous a promis de finir aujourd'hui. Cependant je ne vois pas qu'elle s'y prépare.

Eleonore. Prenez patience juſqu'à quatre heures. Elle ne reçoit point de viſites avant ce tems, & elle renverroit M. *Simon* & dix autres épouſeurs, plutôt que de déranger ſa dévotion de l'après-dînée.

Ferdinand. En effet elle ne nous a donné rendez-vous que pour les quatre heures ; mais comme j'ai différentes choſes à

régler avec elle par rapport à la dot de ſa fille, je vous prie de me faire annoncer.

Eleonore. Je n'oſerois en verité. Madame *Richard* nous mettroit tous les deux dans le catalogue des hérétiques. Ma vertu ne lui paroît déja que trop ſuſpecte, & cela, parce qu'elle me voit lire quelque fois le *Spectateur* ou quelqu'autre livre mondain, comme elle a coutume de dire.

Ferdinand. Il n'y a donc pas moyen?

Eleonore. Non, que quatre heures ne ſoient ſonnées. C'eſt là le tems qu'elle deſtine aux affaires temporelles, & par conſéquent aux fiançailles de ſa fille. Mais il faut que tout ſoit fini à cinq ou ſix heures au plus tard. Car alors arrivent deux dévotes de ſes amies, pour l'entretenir de quelques nouvelles édifiantes.

Ferdinand. Ainſi il ne faut pas eſpèrer qu'elle nous retienne à ſouper.

Eleonore. J'en doute. Elle n'eſt point pour les repas : jeûner & prier ſont les ſeules loix, les ſeuls plaiſirs qu'elle connoiſſe. Si la diſcipline de l'Egliſe dépendoit d'elle, elle changeroit tous les dimanches & toutes les fêtes en jours de jeûne. Elle nous fait même quel-

quefois perdre le dîner Sa dévotion redouble ordinairement quand la cuisinière demande de l'argent pour aller au marché. Madame *Richard* lui a jetté deux fois son livre de cantiques à la tête, parce que cette pauvre créature a eu l'imprudence d'interrompre son chant.

Ferdinand. Ne feroit-ce pas un peu par avarice que ma pieuse parente aimeroit l'abstinence ?

Eleonore. Je ne dis pas cela. Mais si on lui reprochoit de n'être pas économe, ce feroit une calomnie atroce.

Ferdinand. Je vous supplie de me parler comme si je n'étois point uni à Madame *Richard* par les liens du sang. Je ne la connois que depuis trois jours ; faites-moi la plaisir de me tracer un peu plus en détail son caractère, son genre de vie. Car je commence à me former de sa dévotion une idée bien différente de celle que le monde s'en fait.

Eleonore. Ceux qui font consister la vertu dans les grimaces, ne pourront s'empêcher de regarder votre parente comme une femme vertueuse. Son air, son langage, son port, ses habits,

tout, enfin, est dévot en elle. Elle abhorre les vanités humaines & ne s'écarte en rien des mœurs innocentes de nos ancêtres.

Ferdinand. Ce ne seroit pas là un défaut.

Eleonore. Si vous y prenez garde, vous verrez qu'elle conserve la coupe des habits & les coeffures qui étoient à la mode il y a cinquante ans. Elle scelleroit l'innocence de ces mœurs de son sang plutôt que de quitter son petit panier, sa longue robe & ses talons bas.

Ferdinand. Mais ce sont là les modes & non les mœurs de nos ancêtres.

Eleonore. Madame *Richard* pense autrement. Lorsqu'on s'habille à la mode du siècle passé, on est sage & modeste, & un habit porté dix ans annonce de l'humilité.

Ferdinand. Morale admirable ! Si ma parente avoit un livre à faire sur les caractères de la vertu, elle excluroit du ciel tous ceux qui soumettent leur habillement à l'usage & aux idées des tailleurs. Mais, dites-moi, sans plaisanterie, à quoi s'occupe-t-elle toute la journée ?

Elonore. Vous croirez toujours que je vous conte des fables. Elle se lève sur les huit heures ; elle commence à chanter en passant ses pieds dans ses mules ; en chantant, elle peigne son petit doguin ; en chantant, elle donne à manger à son chat ; en chantant, elle soigne ses serins. Dès que neuf heures sonnent elle cesse de chanter, fût-ce au milieu d'un verset....

Ferdinand. Et pourquoi cela ?

Eleonore. Pourquoi ? C'est sa regle. Aussi-tôt donc que neuf heures sonnent, elle court tant qu'elle peut pour se trouver à son prie-Dieu avant que l'horloge ait achevé de sonner. Elle commence par lire trois prières.

Ferdinand. Toujours trois.

Eleonore. Oui, Monsieur, & cela parce qu'elle a trois livres de prières qui lui sont également chers, garnis d'argent tous les trois. L'un lui a été donné par sa marraine ; elle a eu l'autre de son défunt mari, pour présent de nôces ; le troisième lui vient de la succession de feu son père. Ce dernier s'est conservé dans trois incendies, & le feu, à ce que dit votre chère parente, n'en

a pû endommager que la couverture (*a*).

Ferdinand. Le Relieur étoit apparemment moins dévot que l'Imprimeur.

Eleonore. J'entens parler dans la salle. Si quatre heures sont sonnées, ce sera Madame *Richard.* Je me retire bien vîte. Si elle nous trouvoit tête à tête, tout seroit perdu, & notre vertu seroit furieusement soupçonnée.

SCENE II.

Me. *Richard.* Vous voilà déja, mon Cousin : cela me fait plaisir.

Ferdinand. Oui, ma chère Cousine, je me suis pressé de venir pour régler avec vous l'affaire de la dot.

Me. *Richard.* Ah, mon cher Cousin, je voudrois bien me trouver disposée

(*a*) Dans les païs protestans d'Allemagne, on raconte parmi le peuple que le livre ascétique, publié par le Ministre *Arnd* sous le titre de *Vrai Christianisme*, & dont on a fait de nombreuses éditions, fut un jour jetté au feu par un Catholique, mais qu'on le retrouva le lendemain, sans qu'il y eût autre chose que la relieure d'endommagée. Comme ce prétendu miracle contribue à maintenir le crédit du livre on a encore aujourd'hui soin de le répéter dans les préfaces qu'on met à la tête des nouvelles éditions.

aujourd'hui à terminer cette affaire. J'ai beſoin de bien examiner tout : car il s'en faut que je ſois auſſi riche que le monde me croit. Pour doter ma fille, je dois voir de combien je pourrai me paſſer. Cependant je n'ai pas aujourd'hui l'eſprit aſſez libre. Le monde me donne bien des peines, bien des tourmens. On eſt venu tout à l'heure interrompre ma prière, ma plus fervente prière. J'en ai l'ame toute troublée.

Ferdinand. Il eſt vrai que le monde eſt terriblement corrompu. Mais, ma chère Couſine, il faut que nous partions demain. Depuis trois jours vous nous renvoyez d'un moment à l'autre; il ſeroit fâcheux que M. *Simon* eût fait un voyage inutile.

Me. *Richard.* Je ne dis pas cela. Mais jugez vous-même ſi j'ai pû conſerver mon ſang froid. Pendant que j'étois à lire la Bible, un mendiant a eu l'impudence de heurter à la porte de mon antichambre.

Ferdinand. Le pauvre homme ne ſavoit peut-être pas que vous liſiez la Bible.

Me. *Richard.* Mais je lis tout haut, aſſez haut même, pour que tous les gens de ma maiſon puiſſent être édifiés

par mes lectures. N'auroit-il pas dû l'entendre ? Le miſerable ! Avec cela, il eſt jeune encore, & a déja l'air d'un ſcelerat achevé. Pourquoi ne travaille-t-il pas, s'il n'a pas de quoi vivre ? Je ſuis d'une indignation ......

Ferdinand. Je vous plains, ma Couſine. Mais n'y penſons plus, & parlons de la dot.

Me. *Richard.* N'ai-je pas raiſon d'être courroucée contre un fainéant qui rode dans la ville pour troubler la dévotion, & eſcroquer le bien d'autrui ? Qu'eſt-ce qu'une main ſans doigts ! D'ailleurs il n'a que la gauche en cet état. Ne peut-il pas travailler de la droite ? Je ne juge perſonne. Il boitoit encore. La ſcélérateſſe & un corps eſtropié ſe trouvent ordinairement réunis. Dieu me le pardonne ; je ſouhaite en avoir menti.

Ferdinand. Ne jugez pas avec tant de ſévérité, ma chère Couſine. Ce malheureux a peut être un bon cœur, & de la façon dont vous le dépeignez, il ne lui ſeroit guères poſſible de travailler.

Me. *Richard.* Faut-il pour cela qu'il vienne troubler mes exercices de piété ? Lorſque ma contemplation s'eſt élevée

à des objets céleſtes, voulez-vous que je la détourne ſur un miſérable, un ver de terre; car voilà ce que nous ſommes, des miſérables, des vers, des vers bien méchants.

Ferdinand. Sans doute. Mais le précepte qui nous ordonne la prière & la lecture des livres ſaints, n'exclut pas celui de la charité & de la compaſſion.

Me. *Richard.* Il nous eſt dit de prier Dieu & de travailler. Voilà à quoi tous les hommes ſont obligés. Perſonne n'eſt autoriſé à voler le tems à Dieu, & le pain à ceux qui le gagnent dans leur ménage. Le vaurien qu'il eſt !

Ferdinand. Cependant la Religion nous impoſe la loi de diminuer, autant qu'il eſt poſſible, le nombre des malheureux ; & la charité & la compaſſion ne ſont-elles pas les ſuites néceſſaires de la piété ?

Me. *Richard.* Tout cela eſt fort bon ; tout cela eſt vrai. On doit être charitable. Mais il faut commencer par ſonger à ſa famille. Savez-vous qui eſt pire qu'un payen ? C'eſt le prodigue. En donnant à tout le monde, on ne fait qu'augmenter la foule des mendiants, & l'on ſe réduit ſoi-même à la mendicité. La Police devroit y mettre ordre.

Ferdinand. Elle fait ce qu'elle peut. Mais il y a des malheureux qui ont perdu leurs biens, ſoit par des accidents fâcheux, ſoit par la malice des hommes, & qui ſe trouvent dans l'impuiſſance de gagner leur vie. Faut-il les laiſſer mourir de faim ? Mais revenons au contract de mariage. Mr. *Simon* arrivera dans l'inſtant même, & ....

Me. *Richard.* Il me plaît aſſez. Si ce miſérable mendiant ne m'avoit pas fait ſortir de ma tranquillité, je pourrois me conſulter, & voir combien je puis donner à ma fille ſans me mettre dans le cas de manquer du néceſſaire. Voici *Eleonore* qui vient. Je parie qu'il y a encore quelque choſe de nouveau.

Scene III.

Eléonore ayant averti Madame *Richard* qu'une de ſes voiſines la demande, la dévote ſe retire en diſant que c'eſt pour lui rendre un ſervice charitable.

Scene IV.

Eléonore & Ferdinand.

Eléonore. Vous ne ſçavez pas quel eſt ce ſervice charitable qu'elle va rendre à la veuve d'un Miniſtre qui n'a

d'autre défaut que d'être dans la misère. Tout son bien consiste en une chaîne d'or qu'elle a mise en gage chez Mde. *Richard*, & pour ne pas perdre cette chaîne, il faut qu'elle vienne ici tout les quinze jours pour payer les intérêts du capital emprunté.

Ferdinand. Miséricorde ! Et ma cousine ose encore prier Dieu ?

Eléonore. Je pense que par ses prières elle croit pouvoir disposer le Ciel à fermer les yeux sur ses actions. Seriez-vous curieux de sçavoir à quoi elle employe le reste de la journée ?

Ferdinand. Je connois à présent ma cousine. S'il y a dans ce pays-ci beaucoup de femmes aussi dévotes que Madame *Richard*, je plains bien les pauvres maris.

Eléonore. Je veux pourtant vous achever le tableau. Nous en sommes restés aux trois prières du matin ; à celles-là succédent trois autres, qu'elle fait dans d'autres livres ; l'une contre l'incontinence, l'autre ....

Ferdinand. Mais ma cousine a près de soixante-ans.

Eléonore. Cela n'y fait rien ; l'autre contre la prodigalité & la.......

Ferdinand. Une femme qui refuse un liard à un pauvre estropié ?

Eléonore. Permettez que je finisse. Dans la troisieme elle demande au Ciel de ne pas l'enlever à la moitié de ses jours. Ces trois prières sont en vogue depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Et lorsque Madame *Richard* les récite, personne n'a la permission de l'interrompre, excepté son petit doguin qui jouit de la prérogative de se promener s'il veut sur la table & sur les livres.

Ferdinand. Et son chat qui ne la quitte point ?

Eléonore. Sans doute ; j'allois l'oublier ; notre cousine prétend qu'il a autant ou même plus de raison qu'un homme, & que sans cela il n'écouteroit pas ses prières aussi attentivement qu'il fait.

Ferdinand. C'est vraisemblablement aussi le chat seul qui y fait attention.

Eléonore. A dix heures sonnantes elle se leve rapidementde son prie-dieu pour ouvrir l'armoire où est son argenterie. En même-tems elle se met à chanter de toutes ses forces & en chantant elle passe en revue sa vaisselle, ses bijoux,

& les meubles précieux qu'on a mis en gages chez elle. Si elle y trouve le moindre mécompte elle cesse de chanter pour calculer. Lorsqu'elle voit enfin que tout y est, elle reprend son cantique ; cet exercice dure jusqu'à onze heures ; alors elle s'enferme avec sa cassette dans sa chambre à coucher pour.....

Ferdinand. Pour compter sans doute, pour se louer de son économie aux yeux du Ciel. Je crains fort que cette femme n'ait du bien que pour son malheur ; pour la rendre véritablement chrétienne, il seroit à souhaiter qu'elle perdit la moitié de ce qu'elle a.

Eléonore. Ce n'est pas là sa théologie ; tout ce qu'elle possède lui vient de la bénédiction du Seigneur, & cette bénédiction est une récompense manifeste de sa piété, c'est-à-dire, de ses prières & de son chant.

Ferdinand. Elle est donc dévote pour que le Ciel, par reconnoissance, l'enrichisse encore davantage.

Eléonore. C'est cela même ; à parler exactement, sa dévotion n'est autre chose qu'un traité qu'elle a fait dans sa

tête avec Dieu, & en vertu duquel il doit augmenter ses fonds & bénir toutes ses entreprises. Madame *Richard* de son côté s'engage à employer tant d'heures par jour à dire des prières, tant à chanter des cantiques, & tant à lire dans la Bible......... Mais je l'entends parler.

SCENE V.

Madame *Richard* déclame, à l'occasion de la veuve, contre l'imprudence & l'impiété des femmes qui ont beaucoup d'enfans sans avoir de quoi les nourrir. Elle ordonne à *Eléonore* d'aller faire du caffé.

SCENE VI.

Au lieu de parler de la dot, Madame *Richard* entame la matière des présages. Elle prétend en avoir eu un qui, selon elle, signifie la mort de quelqu'un de sa famille. M. *Ferdinand* explique le prétendu augure en homme raisonnable, & sa cousine l'accuse d'incrédulité. » Est-il possible, ajoûte-t-elle, que » les hommes ne veuillent jamais rien » croire ? Feu mon mari n'étoit pas de » ce caractère-là ; tenez, vingt ans avant » sa mort il m'a dit qu'il mourroit. »

Mad. Richard s'étend beaucoup sur les augures. Cette partie de la cagoterie varie à l'infini. Chaque païs a là-dessus ses préjugés particuliers, dont le ridicule, quelque ingénieusement saisi qu'il soit, ne peut-être goûté que sur les lieux. *Ferdinand* revient toujours à la dot qu'il voudroit faire monter à 12000 écus. *Mad. Richard* se récrie: « Pouvez-» vous proposer cela à une pauvre fem-» me, à une veuve abandonnée? D'où » prendrois-je tant d'argent? Ma fille » n'aura pas grand'chose pendant que » je vivrai. A ma mort elle sera la » maîtresse de tout ce que je possède. » Ah! je sens bien que je n'irai pas loin.» (*Ici elle se met à pleurer.*)

SCENE VII.

Simon paroît, & après les premiers complimens, Me. *Richard* va sonder les sentimens de sa fille avant que de conclure.

SCENE VIII.

Simon & *Ferdinand* restent seuls; celui-ci se plaint du mauvais succès de sa négociation, & celui-là de la stupide simplicité de sa future, avec laquelle il

vient d'avoir un entretien. ,, Je lui ai ,, dit, ajoute-t-il, les choses les plus ,, tendres. Elle n'est point sortie de son ,, indifférence. Si elle m'avoit seulement ,, recompensé d'un regard! Elle ne m'a ,, répondu que par oui & par non, & ,, en prononçant l'oui du même ton de ,, voix que le non. Il faut qu'elle ignore ,, tout-à-fait ce que c'est que l'amour. ,, Pendant une demie-heure son visage ,, n'a pas changé une seule fois, & si elle ,, n'avoit pas eu les yeux ouverts, on ,, auroit crû qu'elle bégayoit quelques ,, monosyllabes en dormant. Il est vrai ,, qu'elle est très belle, & qu'elle me ,, paroît d'un bon caractère. Mais, selon ,, moi, les charmes & la bonté sans es-,, prit sont des avantages bien médio-,, cres.

SCENE IX.

Eleonore vient apprendre à *Ferdinand* & à *Simon* que Me. *Richard* s'est enfin déterminée à donner à sa fille une dot de 6000 écus. *Simon* répond qu'il perdroit volontiers une partie de son propre bien, s'il pouvoit rendre par là sa prétendue un peu plus animée. *Eleonore* replique que si *Christiane* n'a pas l'esprit aussi orné qu'on pourroit le de-

sirer, c'est l'effet d'une éducation negligée, & de la contrainte dans laquelle elle vit; que, graces à son heureux naturel, elle n'est ni dévote ni avare; qu'enfin elle n'est encore rien; que cependant elle a des dispositions pour devenir la meilleure femme du monde, si son mari a assez de patience pour la rendre telle. *Simon* craint que cette patience ne s'échappe souvent. *Eleonore* au contraire l'assure qu'il y sera encouragé par l'innocence de *Christiane*, & par le desir sincére qu'elle témoigne de se former. Ces considérations confirment *Simon* dans son premier choix. *Eleonore* offre d'accompagner *Christiane* à Berlin pour y exécuter le plan de l'éducation qu'elle s'est proposée de donner à son amie.

Eleonore & *Ferdinand* vont faire part à *Christiane* du résultat de cette conversation, & *Simon* va trouver sa belle mere.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MADAME RICHARD, ET SIMON.

. . . .

. . . .

Mad. Richard. Oui, oui, vous aurez ma fille. . . . .

Simon. Je vous remercie du présent que vous me faites. . . . .

Mad. Richard. Mais songez surtout que les mariages s'arrangent dans le Ciel, & qu'il faut l'implorer pour attirer sa bénédiction. Toutesfois ne permettez point à ma fille d'imiter dans ses ajustemens les modes du monde corrompu. J'ai des habits qui sont encore fort propres, je lui en donnerai quelques-uns; elle en aura assez pour la vie, & elle peut les porter pour se souvenir de moi & de sa grand-mère.

Simon. Je vous prie de me laisser le soin des habits.

Mad. Richard. Prenez-y garde, M. *Simon*; je n'entends pas que vous entamiez les six mille écus pour lui donner des nippes. Je veux que ce fonds soit placé & que les intérêts forment successivement un nouveau fonds. Voilà ce que je veux. Pauvre veuve que je suis! comment me passerai-je de tant d'argent?

Simon. Ma chère belle-mère pourra toujours avoir recours à moi.

Mad. Richard. Vous vouliez dire aux prières. Hélas! Dieu veuille me le pardonner, j'ai employé aujourd'hui à des choses mondaines l'heure destinée

à mes exercices de piété. Je récompenserai le tems perdu un autre jour, & j'ai même résolu de faire demain un présent, qui puisse servir au culte de celui de qui nous viennent tous les biens ; vous serez le maître d'y contribuer.

Simon. De tout mon cœur. Donnerons-nous une certaine somme pour les pauvres, ou pour l'éducation de quelques orphelins ?

Mad. Richard. Bon ! les pauvres ! ce sont presque tous des vauriens, des scélérats. Non. Lorsque j'accouchai de ma *Christiane*, je fis couvrir d'un ornement les fonds baptismaux ; à présent qu'elle se marie, je veux donner un devant d'autel à l'église. C'est beaucoup pour une pauvre femme comme moi. Mais il faut que la droite ignore ce que la gauche donne. Qui donne à l'église, prête au Seigneur qui l'en recompensera.

Simon. Je donnerai de mon côté une petite somme pour les pauvres honteux.

Mad. Richard. Ce ne sont que des dissipateurs, vous dis-je ; je donnois autrefois à un ouvrier qui s'étoit estropié à la construction de ma maison,

& un jour je le trouvai qui mangeoit un pain mollet.

Simon. Peut-être le lui avoit-on donné, ou peut-être un estomac foible ne lui permettoit-il point de manger du pain bis ?

Mad. Richard. Toute l'année il n'entre point de pain mollet dans ma maison, & je n'en vis pas moins. Si nous n'avions pas ménagé, feu mon mari & moi, d'où nous seroit venu le peu de bien que j'ai ? J'ai été neuf fois en couches, & j'ai fait autant de présens à l'église, & . . .

Simon. En un mot, je donne 200 livres pour ceux qui sont dans le besoin.

Mad. Richard. Il ne le faut pas. Ecoutez-moi donc. Etant accouchée de ma fille aînée, je donnai une chasuble richement brodée, & si elle avoit vécu, ce présent lui auroit attiré du Ciel un ministre pour mari. J'ai déja fait à l'église présent de neuf ornemens, & demain elle aura le dixième. Elle me coûte au-delà de 1200 francs, & cependant je ne me lasse point. Ne vous êtes vous pas fait montrer l'église? Chaque pièce que j'ai donnée est marquée des premières lettres de mon nom.

Ce n'est pas par vanité, mais pour qu'un autre ne commette pas l'injustice de se donner pour le bienfaiteur. Où vous trouverez les lettres M. C. R. cela veut dire, *Marie-Christiane Richard.*

Simon. Excusez ma franchise. On m'a dit que votre église est fort riche, & qu'elle peut se passer de vos présens. Ne vaudroit-il pas mieux faire du bien à Mademoiselle *Elenore* ? C'est une fille de mérite, & qui . . . .

Mad. Richard. Mademoiselle *Eleonore* n'a besoin de rien. Lorsqu'elle a des livres frivoles, des romans, elle est contente, voilà tout ce qu'elle desire. Elle auroit voulu inspirer le même goût à ma *Christiane.* Dernièrement elle lui avoit donné les aventures de *Pemala* ou de *Pamela.* Au frontispice, on voyoit derrière une femme le diable qui tachoit de la séduire. Je survins par bonheur & je l'arrachai à ma fille.

Simon. Mais *Pamela* est un roman qui a pour but de faire aimer l'innocence & la vertu. Un Ministre Anglois en a fait l'éloge en chaire.

Mad. Richard. Comment voulez-vous que des Ministres Anglois connoissent la vertu ? Ces gens là ne pro-

fessent-ils pas le Calvinisme ? Voulez-vous qu'on rende ma fille Calviniste ?

Simon. Ma chère mère, votre zèle vous emporte trop loin.

Mad. Richard. Non, non. *Eleonore* se met à la mode. Elle se fait couper & friser les cheveux. Elle porte des Andriennes & de grands paniers, & quelquefois on ne lui voit point de tablier tout le long de la semaine. Je n'aurois eu qu'à me conduire comme cela dans la maison de ma mère ; elle ne m'y auroit pas souf-ferte une minute.

Simon. Mais les modes ne rendent ni vertueux ni criminel, pourvû qu'on ne les adopte pas par vanité ou par folie.

Mad. Richard. Je vous entens, vous êtes tolérant. Tout le monde a raison avec vous. J'en suis fâché, Monsieur, mais je ne pense pas ainsi ; & j'aime mieux que ma *Christiane* reste fille toute sa vie que de consentir à lui laisser prendre les manières du monde.

Madame *Richard* s'adoucit cependant après avoir encore débité bien des petitesses qu'elle regarde comme des choses importantes, & auxquelles elle intéresse la religion.

SCENE II.

Eléonore vient avertir que le caffé est prêt, & que Monsieur *Ferdinand* attend la compagnie. Madame *Richard* dit à sa fille de rester un moment avec *Eléonore*, & qu'elle va les appeller quand certaines choses seront réglées.

SCENE III.

Eléonore questionne *Christiane* sur l'état de son cœur. Elle répond que *Simon* lui plaît assez & qu'elle le prendra pour mari, parce que sa mère le veut & que sa meilleure amie le lui conseille. *Eléonore* lui ayant dit qu'elle ne conçoit pas son indifférence envers un époux aimable & bien fait, *Christiane* répond qu'elle n'a encore rien senti pour aucun homme, mais que cela n'est point étonnant, parce que sa mère ne lui permet pas de parler à personne; qu'au reste, elle ne demande pas mieux que d'être instruite des sentimens qu'elle doit avoir; que jusqu'ici elle n'a connu ni l'amour ni la haine, qu'elle n'a jamais été embrassée par aucun autre homme que par M. *Simon*, qui lui a dérobé le premier baiser. Son amie s'informe de ce qu'elle a senti dans ce moment. Ce que je sens lors-

que vous m'embrassez, répond *Christiane*, excepté que le sang me montoit au cœur parce que j'étois honteuse. *Eléonore* ne doute point que la honte n'ait eu quelque part à ce mouvement; mais elle croit que l'amour peut y avoir eu la sienne; que nous méconnoissons souvent l'amour, mais que le desir d'être avec une personne en est le caractère le moins équivoque. *Christiane* assure qu'elle ne desire que sa chère *Eléonore* & quelquefois sa mère. Que ne sçais-je parler, ajoûte-t-elle, pour vous dire tout ce que je pense? Lorsque M. *Simon* reviendra, vous me verrez encore bien embarassée. Je crains toujours de m'exprimer mal, parce que je ne sçais ce qu'il convient de dire. Le voilà qui vient avec M. *Ferdinand*. Ils me cherchent sans doute pour les fiançailles. Je vais auparavant mettre ma croix.

SCENE IV.

Simon apprend à *Eléonore* que le mariage est rompu, & voici comment. Ma belle-mère, dit-il, me verse une tasse de caffé. Elle prend dix morceaux de sucre l'un après l'autre, pour me choisir le plus petit; en me de-

mandant dix fois si j'aime le caffé sucré, elle m'assure que le sucre donne beaucoup de pituite. Cela n'est pas étonnant, répond *Eléonore*. Tout ce qui s'achète est nuisible, selon elle, & vous devez vous féliciter de ce qu'elle a fait faire du caffé pour vous. C'est une galanterie qu'elle ne fait pas même à son confesseur. C'est depuis un an la deuxième fois que je vois du caffé chez elle. Mais, qu'est-il donc arrivé en prenant la tasse? Je me mordois les lèvres pour ne pas rire, poursuit *Simon*, lorsque pendant que je bois, elle se met à nous conter l'histoire d'un présage qu'elle prétendoit avoir eu lorsqu'elle étoit en couches de sa *Christiane*. Je regarde M. *Ferdinand*, & il m'est impossible de me contenir plus longtems; j'éclate de rire, je commence à tousser, & je jette malheureusement la tasse par terre. En la voyant tomber le mot de diable m'échappe. Voilà notre dévote à faire une grimace horrible. Votre conduite me déplaît fort, me dit-elle, je crois que vous vous moquez de moi & que vous avez jetté la tasse exprès. Jurer comme un réprouvé dans un lieu destiné à prier Dieu! Vous

n'avez donc point de religion? Beni soit Dieu! je ne donnerai pas ma fille & six mille écus à un homme qui nous donne au diable. Vous sentez bien qu'à ce compliment, la patience a dû m'échapper. Bref, je l'ai remerciée de l'honneur d'être son gendre.

Eléonore plaint le sort de l'innocente *Christiane*. *Simon* lui répond qu'il ne paroissoit pas qu'elle fût destinée pour lui; qu'elle n'auroit pas de peine à l'oublier; qu'il va cependant lui envoyer les présens qu'il a apportés pour elle, & qu'au surplus il s'est déja décidé pour un autre choix. Voici le reste de cette scène.

Simon. Adieu donc, chère *Eléonore!* (*à Ferdinand*) permettez, Monsieur, que je dise un mot en particulier à Mademoiselle. Mais, non, restez, & appuyez ma demande. (*à Eléonore*) Oserois je vous découvrir une chose qui vous regarde de plus près que vous ne le voudriez peut-être? Permettez, aimable *Eléonore*, que je vous parle sans contrainte & sans art. Je vous aime, je vous offre mon cœur, & je m'estimerai heureux si vous me donnez quelqu'espérance.

Eléonore. Je ne sçais que dire à cette

déclaration. Je devrois peut être, selon l'usage de mon sexe, n'y répondre que par des expressions vagues, ou seulement par un air indifférent. Peut-être encore devrois-je vous punir par quelques railleries sur ce que vous ne me choisissez qu'au défaut de mon amie. Mais, non; vous devez lire dans mon embarras si votre aveu m'est indifférent. N'exigez rien de plus précis. Je connois votre mérite, & je sçais l'estimer. Mais quand je sentirois pour vous plus que de l'estime, j'aimerois mieux tout perdre que de priver mon amie de son bonheur. Et si vous croyez que j'aime *Christiane*, l'amitié & la vertu, vous ne m'obligerez pas à une réponse plus claire.

Ferdinand. Mais si *Christiane* renonçoit elle-même à la main de M. *Simon!*

Eleonore. Il faudroit qu'elle ne connût point son mérite. Mais la voici.

SCENE V.

CHRISTIANE, *& les précédens.*

Christiane. Ma chère mère m'envoye pour.... (*à Eléonore*) Je vous le dirai tout bas.

Eléonore. Messieurs, Madame *Richard* vous fait dire qu'elle vient de commencer ses exercices de piété & vous prie de ne plus l'importuner de vos visites.

Ferdinand. Nous ne lui ferons pas cette impolitesse; (à M. *Simon*) ayez la bonté de dire à Mademoiselle que sa chère mere.....

Christiane. Je vous avouerai franchement qu'elle m'a défendu de songer davantage à M. *Simon.* (*A Simon*) excusez ma franchise; je vous estime, mais je n'ai pas encore envie de me marier.

Simon. Vous me permettez donc de retirer ma parole?

Christiane. Oui, Monsieur, mais ne m'en voulez pas; j'ai beaucoup de considération pour vous.

Simon. Conservez-moi toujours votre amitié, & donnez m'en une preuve en recevant ces petits présens.

Christiane. Je veux bien les accepter, mais c'est à condition que vous m'accorderez une grace: j'en use peut-être trop librement; permettez que je vous parle bas.

Simon. (*après l'avoir écoutée*) que je songe à *Eléonore?*

Christiane. Eh pourquoi le dites-vous tout haut? Je vois que vous voulez rire à mes dépens.....

Ferdinand. Et de quelle manière voulez-vous que M. *Simon* songe à elle?

Christiane. Je ne sçaurois le dire, cela seroit trop libre de ma part.

Simon. Parlez, ma belle. Mon bien est la moindre chose que vous puissiez demander pour votre service & pour celui de Mademoiselle *Eléonore.*

Christiane. Ce n'est pas de bien que j'entens parler. Je souhaiterois que vous......

Simon. Je vous supplie instamment de dire ce que vous souhaiteriez.

Christiane. Je souhaiterois...... Mais je n'ose le dire. Je crains d'offenser par ma sincérité ou Mademoiselle ou vous.

Simon. Ne craignez rien; Je connois votre excellent caractère; découvrez nous votre desir avant que Madame votre mere vienne nous interrompre.

Christiane. Je voudrois que vous donnassiez le cœur que vous me destiniez.....

Simon. A Mademoiselle *Eléonore?*

Christiane. Oui, Monsieur, elle le mérite beaucoup mieux que moi; je suis encore trop jeune; je n'ai point de monde; mais *Eléonore*.... Ah! si ma prière étoit......

Simon. Entendez vous, chère *Eléonore*, ce que dit votre amie!

Eléonore. Sa sincère innocence me touche jusqu'aux larmes; je n'y tiens plus; souffrez que je me retire.

Simon. Vous ne céderez donc pas aux prières de votre amie & aux miennes. Je suis trop pénétré de tendresse pour pouvoir exprimer tout ce que je sens. Qu'il vous suffise de sçavoir que je préférerois de devoir votre cœur à votre propre choix.

Eléonore, (*à Christiane.*) Vous pouvez donc exiger de moi que je vous enlève votre époux?

Christiane. Je vous souhaite un bonheur que vous méritez mieux que moi?

Simon. Décidez-vous. Demandez à votre cœur s'il peut m'aimer; je vous aime, & je ne desire que de pouvoir pendant toute ma vie vous donner des preuves de ce sentiment.

Eléonore. Ah grand Dieu! (à M. *Simon*) Mais vous sçavez que mon cœur est mon seul bien.

Christiane. Je vous offre les présens que Monsieur vient de me faire ; je prierai ma chère mere......

Eléonore. Ah ! ma chère *Christiane*, épargnez ma sensibilité.

Simon. Mon bonheur est assuré, s'il n'y a que votre peu de fortune qui s'y oppose ; votre mérite est pour moi au-dessus de tous les biens ; je puis donc espérer ? ...

Eléonore. Oui, Monsieur, je vous donne mon cœur & je vous demande le vôtre ; mais mon bonheur causera peut-être le malheur de la meilleure des amies. . . . .

. . . .

ACTE III.

SCENE I.

Madame *Richard* & *Christiane* paroissent. La mere exige de sa fille que non seulement elle renonce à *Simon*, mais encore qu'elle le haïsse ; celle-ci replique que cela seroit contre les principes du Christianisme. La dévote la traite en femme acariâtre, qui colore ses passions d'un vernis de religion. Elle finit par lui dire : qui sçaura le mieux sa religion de la mere qui lit l'Ecriture Sainte depuis quarante ans, ou de la

petite fille qui a peine sait lire depuis six. Je veux que vous haïssiez un homme qui n'a ni conscience ni religion, qui ne veut point contribuer à un présent pour l'Eglise, qui jure en ma présence, qui me casse une tasse par méchanceté. (*Christiane* s'échappe.)

SCENE II.

Madame RICHARD, ELEONORE.

Eléonore. M. *Simon* vous fait faire.....

Mad. Richard. Qu'il retourne à Berlin ; qu'on ne m'en parle plus. Voulez vous vous charger de favoriser ses ardeurs ? Voulez vous séduire ma fille ? Vous ne l'exhortez jamais à la prière, mais bien à l'amour ; cela n'est-il pas honteux ! Vous ne vous trouvez jamais à mes heures d'exercices ; mais quand il y a des *Ferdinands* & des *Simons* ici, vous...... Je n'en veux pas dire davantage.

Eléonore. Je vous ai laissé parler pour apprendre quel étoit mon crime ; à présent que je connois de quoi vous m'accusez, je ne crois pas devoir y répondre. Aussi long-tems que mon cœur ne me fera point de reproches, j'écouterai les vôtres tranquillement, ou du moins en silence.

Mad. Richard. Fort bien ! Une femme âgée & pieuse comme moi mérite qu'on se moque d'elle, qu'on lui donne des démentis ! Est-ce là la reconnoissance que vous me devez ? Je n'ai pas assez de cruauté pour vous reprocher mes bienfaits : je les oubli mais il est indigne à vous de les oublier ; songez-y, Mademaiselle ; l'ingratitude est la source de tous les vices : je veux bien encore vous donner cette leçon ; après m'être ôté pour vous le pain de la bouche, après que je.....

Eléonore. Mais voilà des choses horribles que vous me dites. N'avez-vous pas demandé la premiere que je vinsse prendre soin de votre maison. Supposez même que vous eussiez fait pour moi plus que je ne méritois, vous venez de vous payer de tous vos bienfaits en les rappellant, & si j'en ai été indigne, vous me punissez assez par des reproches dont il ne m'est pas permis de me justifier ; mais permettez ou ordonnez plutôt que je vous quitte dès-aujourd'hui.

Mad. Richard. Cela est admirable ; on me met tout de suite le marché à la main ; cela sied bien à une fille qui

n'a au pour tout bien que deux yeux mondains & une main blanche. Cependant je n'ai encore vû personne qui ait voulu se donner la mort pour l'amour d'elle. Dites-moi, je vous prie, sur quoi vous fondez votre fierté.

Eléonore. Je ne suis rien moins que fière ; cependant, si je ne pensois pas plus noblement que vous ne le croyez, il ne tiendroit qu'à moi, malgré cette indigence dont vous me faites un crime, de posséder dans peu un époux plein de mérite & un bien considérable.

Mad. Richard. Ce sera sans doute un homme qui aura résolu de se ruiner, & à qui il importe peu que ce soit par une femme ou autrement. Je suis curieuse de sçavoir qui vous aime si éperduement ?

Eléonore. Je pourrois vous satisfaire : mais je ne veux ni me vanter ni vous chagriner ; & après tout, le mérite d'une femme ne dépend ni des richesses ni d'un mari.

Mad. Richard. Ne vantez pas tant votre mérite. Ne croyez pas au moins avoir un esprit supérieur ; pour votre vertu, je n'en parle point ; vous vivez

en profane. Et pour parler de ménage, qu'en sçaviez vous avant que de venir chez moi ? Qu'en sçavez-vous encore ? Mais, si vous n'avez jamais rien appris de moi, apprenez-en du moins aujourd'hui qu'un excès de fierté précède ordinairement la ruine des orgueilleux.

Eléonore. J'avoue bonnement que je ne suis pas si dévote que vous, & comment le serois-je, puisque selon vos idées il n'y a que vous seule qui ayez de la piété ? Au reste, je ne pense pas que vous ayez encore besoin de moi pour votre édification ; je me retirerai aussi-tôt que vous m'aurez permis de m'acquitter de ma commission. M. *Simon* vous fait.....

Mad. Richard. C'est donc pour me pousser à bout que vous me reparlez de votre *Simon.* N'est-ce pas votre faute si la colère m'emporte ? Vous me causez des agitations horribles.

Eléonore. Si vous vouliez m'entendre, ce que j'ai à dire vous calmeroit. M. *Simon* vous fait faire bien des complimens.

Mad. Richard. Je ne reçois pas de salut d'un homme qui jure comme un damné.

Eléonore. Pour vous dédommager de votre tasse, il vous fait prier d'accepter un beau service de porcelaine.....

Mad. Richard. Comment ? Seroit-ce pour m'appaiser ? Me croit-il assez intéressée pour ne pas oublier une tasse ? Peu s'en faut que je ne lui renvoye son service. Mais combien l'estimez-vous, ma chère *Eléonore ?*

Eléonore. Je pense qu'il vaut plus de trois cens francs.

Mad. Richard. Il me fait sans doute ce présent de bon cœur, & dans ce cas ce seroit un péché de le refuser. Son domestique est-il encore ici ?

Eléonore. Je le crois ; voulez-vous lui parler ?

Mad. Richard. Non, ma chère *Eléonore.* Il faudroit lui donner pour boire, & le pauvre garçon pourroit être grondé par son maître d'avoir reçu ce que je lui donnerois.......

SCENE III.

Mad. Richard ayant fini la scène précédente par chercher des prétextes pour pouvoir en conscience ne rien donner au domestique de *Simon*, *Christiane* vient la délivrer de cette in-

quiétude, en l'assûrant qu'il est déja parti. Mais lorsqu'elle ajoûte que M. *Simon* va bientôt prendre congé lui-même, la dévote replique : mais il faut que je lui parle au sujet du mariage. Ne m'avez-vous pas défendu de l'aimer, lui dit *Christiane ?* Accordez-vous donc avec vous-même, *Mad. Richard* répond : je ne me contredis point. Tantôt je vous l'ai défendu ; à présent je vous l'ordonne ; c'est un brave homme, un honnête homme. Allez le trouver, *Christiane* ; & nous, allons, continue-t-elle, voir le présent que me fait M. *Simon.* Il faut qu'il ait un cœur excellent, pour reconnoître si promptement ses fautes. Hélas ! nous sommes hommes ; chacun a ses défauts, l'un plus, l'autre moins. On doit se passer mutuellement ses foiblesses. Le démon peut nous faire tomber à toute heure, si nous ne sommes sur nos gardes. Il faut donc toujours être en prières, & toujours chanter des cantiques.

SCENE IV.

La dévote étant allée examiner les présens, *Christiane* qui a écouté à la porte ce qui s'est passé à la troisième scène, plaint son amie des mauvais traitemens qu'elle

vient d'essuyer de la part de sa mère. *Eléonore* recommande à *Christiane*, au cas qu'elle se retrouve avec M. *Simon*, d'être moins timide, par la raison qu'il ne forme plus de prétentions sur elle. Mais, reprend *Christiane*, s'il veut m'embrasser encore, cela ne lui sera plus permis par la même raison. *Eléonore* lui permet d'empiéter à cet égard un peu sur ses droits.

SCENE V.

Ferdinand survient ; il dit que *Madame Richard* l'a fait prier de passer chez elle avec M. *Simon*, & que celui-ci est déja en chemin pour venir. *Eléonore*, après avoir prié *Christiane* de l'aller recevoir, lui donne un baiser pour pouvoir le rendre à M. *Simon*, sans que sa conscience en soit chargée. *Christiane* sort, en menaçant son amie de se plaindre de ses railleries à M. *Simon.*

SCENE VI.

Ferdinand & *Eléonore* causent un moment ensemble ; la mère arrive.

SCENE VII.

Mad. RICHARD & *les précédens.*

Madame Richard. Soyez le bien venu, mon cher cousin, soyez le bien

venu. Tout est oublié. Il nous est dit: pardonnez, & il vous sera pardonné. Ma chère *Eléonore*, vous aurez la bonté d'avoir soin du souper. Le plaisir de me trouver avec des amis si estimables, me fera remettre à un autre tems mes exercices. *M. Simon* est avec ma fille. Je n'empêcherai pas leur tête à tête, puisqu'il ne manque plus que la cérémonie à leur union. (*Eléonore* s'en va.)

S c e n e V I I I.

Ferdinand, étonné du langage que tient sa cousine, lui dit qu'il y a une petite difficulté; c'est de savoir si M. *Simon* veut encore de sa fille. Tout ce que Madame *Richard* répond à ses objections, est un mélange bizarre d'injures, de louanges, de méchanceté, de dévotion, de prières & de menaces. Enfin elle s'appaise & se flatte que M. *Simon* ne renoncera pas à une fille qui aura un jour quarante mille écus de bien; elle va voir si le souper est prêt.

S c e n e I X.

Ferdinand & Simon.

Simon. Où est donc ma charmante épouse?

Ferdinand. Mais de laquelle voulez-

vous parler, de la premiére ou de la derniére?

Simon. Je n'en connois point d'autre qu'*Eléonore*.

Ferdinand. Oui, selon vous; mais, selon Me. *Richard*, c'est *Christiane*. Elle veut nous retenir à souper; les fiançailles doivent se faire tout-à-l'heure; & si vous n'épousez *Christiane*, ma très chère Cousine ira porter sa plainte au Consistoire; elle sacrifiera tout son bien au procès qu'elle prétend vous intenter; & si tout cela est inutile, elle attirera sur vous les plus grands malheurs par ses ardentes prières.

Simon. Elle est la maîtresse de faire ce qu'elle voudra. *Eleonore* est mon épouse. Je plains *Christiane*. Je viens de l'entretenir, & j'ai trouvé en effet que sa timidité nuit à son esprit. Elle s'est plainte fort agréablement d'*Eleonore*. Elle ne m'a rien dit à la vérité de fort spirituel; mais elle a accompagné tout ce qu'elle me disoit d'un ton de voix & d'un air intéressant. Elle m'a remercié avec beaucoup de tendresse de ce qu'à sa prière mon choix étoit tombé sur *Eleonore*. L'innocence de son procédé m'a attendri jusqu'aux larmes. Mais où est

donc *Eleonore*? Ne lui avez-vous pas encore parlé?

Ferdinand. La voici qui vient avec *Christiane*.

S c e n e X.

Cette scène commence par une petite querelle qu'*Eleonore* fait à *Christiane* & à *Simon* sur les infidélités qu'elle prétend qu'ils lui ont faites. Enfin elle prie *Christiane* de la laisser un moment avec *Simon* & *Ferdinand*, & de faire semblant vis-à-vis de sa mère de se croire encore l'épouse du premier, en attendant qu'ils aillent la joindre tous les trois.

S c e n e XI.

Eleonore, Simon & Ferdinand.

Eléonore. M. *Simon*, j'ai encore un mot à vous dire. Je vais vous donner le témoignage le plus sincère de mon amour. (*elle l'embrasse*) Mais dans ce moment je cesse d'être à vous. Ce n'est pas à moi, mais à *Christiane*, que votre cœur étoit destiné, & plus j'aurois trouvé de satisfaction à le posséder, plus je me serois reproché le bonheur que j'eusse enlevé à mon amie. Ne me faites point un crime de porter trop loin le sentiment de l'amitié.

A cet égard j'aime mieux pécher par l'excès que par le défaut.

Simon. Au nom de Dieu, comment en usez-vous avec moi? Où me réduisez-vous? Tout m'est donc contraire en amour!

Eléonore. Permettez que j'achève, & vous verrez que je ne suis pas injuste. Je ne doute point que la meilleure intention du monde n'ait dirigé votre choix. Je veux croire encore que j'ai dû votre cœur à quelques-unes de mes bonnes qualités. Mais je vous prie d'examiner si ce n'est que l'amour qui vous a décidé en ma faveur, & si le dépit que vous a causé la conduite de Madame *Richard* n'a pas influé sur votre résolution. *Christiane* vous ayant été refusée, vous m'avez offert votre main. Je ne veux point rendre votre amour suspect. Je ne vous dirai pas qu'il est né trop subitement. J'exprimerai autrement ce que je pense. Je ne posséde pas assez de charmes pour avoir pû me soumettre en si peu de tems un cœur comme le vôtre. Mais, supposé même que votre amour fût fondé, je ne m'en tiendrois pas moins au parti que j'ai pris. Votre cœur n'ap-

partient qu'à *Chriſtiane*. Elle le mérite, ſi non plus, du moins autant que moi. Elle vous aime ſans s'en appercevoir, & vous ne pouvez choiſir plus heureuſement. Vous n'aurez point d'inconſtance à vous reprocher, puiſque vous n'avez pas aſſez connu le mérite de *Chriſtiane*. Je l'accompagnerai à Berlin. J'aurai ſoin de la former avant que vous l'épouſiez. Voyez ſi vous voulez ſuivre le conſeil le plus ſincère que je puiſſe vous donner En un mot, ne comptez plus ſur mon amour, mais ſur mon amitié.

Simon. Chère *Eleonore*, dans quelle perpléxité me mettez-vous ? Je ne ſçais .... Eſt-il donc impoſſible que vous puiſſiez m'aimer ?

Eléonore. J'ai tort, j'en conviens ; je crois même que je vous offenſe par une déclaration qui doit vous paroître étrange. Mais, je le répète, *Chriſtiane* ſera votre épouſe, ou aucune de nous deux....

Ferdinand. Ah ! *Eléonore* ! Où réduiſez vous M. *Simon* ? Je vous prie de ne rien faire par précipitation.

Eléonore. Je ne précipite rien. Repondez-moi, mon cher ami, *Chriſtiane*

ſera-t-elle votre épouſe, & voulez-vous que je l'accompagne ?

Simon. Permettez au moins que je revienne de ma ſurpriſe. Vous en uſez ſans doute trop durement avec moi, & que ſçais-je ſi l'innocente *Chriſtiane* pourra ſe réſoudre ? .... Je ne dois donc plus eſpérer de vous poſſéder ? Ne mérité-je d'être aimé de vous que quelques momens ? Rêvé-je, ou me refuſez-vous en effet votre cœur ?

Eléonore. Soyez perſuadé que mon refus me coûte autant qu'à vous-même. Mais, quelques plaintes que puiſſe faire mon cœur, je ſacrifie l'amour à l'amitié. Encore une fois, vous vous devez à *Chriſtiane*, & je m'eſtimerai parfaitement heureuſe ſi vous acceptez de ma main cette aimable enfant. Il eſt certain qu'elle vous aime, mais elle s'eſt oubliée pour moi. Je lui cède donc en générofité. Je n'agis que par reconnoiſſance pour une amitié qu'elle m'a prouvée par inclination, & de ſon propre mouvement. Si vous ſuivez le conſeil que je vous donne, votre mariage ſera le modèle des plus fortunés. En un mot, dès ce moment, ne ſongez plus à moi, mais à *Chriſtiane*. Je vous en conjure

par la tendre amitié que vous m'avez témoignée aujourd'hui ; car il n'y a rien qui ſoit plus précieux pour moi.

Simon. Je vous obéis enfin, chère *Eléonore*, & je ne ceſſerai jamais d'admirer votre grandeur d'ame & ma deſtinée. Que *Chriſtiane* ſoit à moi pour la deuxième fois, & pour toujours. Mais, m'aimera-t-elle ? Ah ! qu'un cœur eſt agité lorſqu'il aime, & cependant y a-t-il rien de plus doux qu'un amour innocent ? Chère *Eléonore*, êtes-vous bien perſuadée que *Chriſtiane* aura de la tendreſſe pour moi ?

Eléonore. N'en doutez point. Je lui parlerai & comptez ſur moi & ſur votre propre mérite. Rien n'égalera ma ſatisfaction lorſque je vous verrai jouir du bonheur dont vous êtes digne, & rien ne ſera plus flateur pour moi que l'agréable penſée d'y avoir contribué. Allons trouver Madame *Richard*. Elle ne manquera pas d'attribuer plus d'une fois cet heureux ſuccès à ſes prières.

Ferdinand. Quelle nobleſſe de ſentimens ! Quelle amitié ! Ah ! que le monde ſe paſſeroit aiſément de toutes ſes dévotes, ſi l'on y trouvoit beaucoup

de femmes mondaines qui penſaſſent comme *Eléonore* & *Chriſtiane*. Chère *Eléonore*, je n'ai point d'enfant. Vous ſerez ma fille. N'acceptez point de préſens de M. *Simon*. J'aurai tout ſeul le plaiſir de vous rendre heureuſe. Venez, ma chère fille, allons trouver notre couſine. (*Il prend Eléonore par la main, & elle lui baiſe la ſienne.*)

Eléonore (*à Simon*). Permettez que ce ſoit moi qui vous préſente à *Chriſtiane*. Quelle ſera ſa ſurpriſe !

La pièce que nous venons de faire connoître, a cette ſimplicité d'intrigue que l'on trouve dans toutes celles de M. *Gellert*. Le ſujet en eſt neuf & théâtral ; le caractère de Madame *Richard* nous paroît ſaiſi dans le vrai. Nous croyons cependant qu'il auroit pû être mieux développé, & qu'un peu plus de reſſorts n'auroit pas nui à cet ouvrage, où ne nous trouvons pas aſſez de feu & de mouvement. Le premier Acte eſt tout entier en expoſition, & finit ſans que la pièce ſoit nouée ; ce qui, ne produiſant aucune ſuſpenſion dans l'eſprit du ſpectateur, fait de cet acte une eſpèce de hors-d'œu-

vre. L'auteur y présente d'ailleurs Madame *Richard* sous un point de vûe contraire à son objet, qui est de montrer les abus d'une dévotion outrée & mal-entendue. Le plus grand de ces abus, sans contredit, est de faire oublier aux dévots de l'espèce dont il s'agit ici, qu'ils se doivent à la société, & que c'est, en partie, par la pratique des devoirs de cette même société, que Dieu veut être servi. M. *Gellert*, en faisant prêter Madame *Richard* sur gages, en fait une hypocrite : caractère qu'il ne s'est pas proposé de peindre. Celui de *Christiane* est bien imaginé dans l'esprit de la pièce ; c'est dommage qu'on n'en ait pas tiré assez de parti. La négligence de la mère sur l'éducation de sa fille & les inconvéniens qu'on auroit pû en faire résulter, étoient un moyen admirable pour rendre sensibles les mauvais effets d'une dévotion inconsidérée ; la mine étoit riche, elle n'a pas été assez fouillée. Nous en dirons autant du caractère d'*Eléonore*. On ne voit pas trop pourquoi *Simon* devient amoureux d'elle, encore moins pourquoi celle-ci accepte l'offre de son cœur. La prière que

Christiane fait à *Simon* d'aimer *Eléonore* a du pathétique ; mais c'est un pathétique de passage qui ne tient point à la pièce, & qui peut-être ne fait que nuire à l'unité de l'action, tandis qu'il pouvoit y contribuer. Il nous semble, en effet, qu'il eût été beaucoup mieux qu'*Eléonore* eût feint de se rendre à l'amour de *Simon*, & cela pour servir son amie, quoique cependant elle eût elle-même du penchant pour lui. Alors elle auroit saisi l'instant où *Christiane* prie *Simon* de l'aimer (elle *Eléonore*) pour lui faire voir la bonté de cœur de *Christiane*, & les fruits qu'il doit attendre de l'éducation qu'elle a résolu de lui donner. *Simon* étonné & indécis se seroit enfin déterminé à revenir à *Christiane*, lorsqu'*Eléonore* l'auroit assuré positivement qu'elle ne seroit jamais à lui. Le goût que cette dernière auroit laissé voir pour *Simon*, & qu'elle auroit sacrifié à son amitié pour *Christiane*, & à l'amour dont elle se doute que brûle, sans le sçavoir, cette jeune personne, auroit fait sortir le caractère dur & peu charitable de Madame *Richard*, qu'il eût été facile de faire contraster. En laissant la contexture de

cette pièce telle quelle est, il auroit fallu du moins qu'*Eléonore* prévînt le spectateur de l'intention où elle étoit de servir *Christiane*. Sa brusque résolution produit peu d'effet, parce qu'on ne s'y attend pas, & que lorsque ce changement arrive, l'on n'en voit pas la nécessité. L'oserons-nous dire ? On pourroit souhaiter dans ce tableau plus d'ordonnance, de vie & de chaleur. Malgré les défauts que nous prenons la liberté d'y reprendre, il faut convenir qu'il y a beaucoup d'esprit dans cette pièce. Les ridicules & les vices des dévotes, leur humeur, leur impatience, leur amour-propre, leur avarice, leur inhumanité, leurs minuties, leur orgueil, leur attachement à ce qu'elles possédent : tout cela est ici très-bien rendu. Cette comédie nous manque dans notre langue, quoiqu'assurément nous ne manquions pas d'originaux de cette espèce. Mais peut-être trouveroit-on autant de difficultés pour la faire jouer qu'en éprouva *Molière* pour faire représenter son *Tartuffe*. Le peuple dévot, naturellement susceptible & vindicatif (un des traits qui, pour le dire en passant, sont échappés

à M. *Gellert*) ne manqueroit pas de se soulever. Au reste, si quelqu'un de nos poëtes entreprend de traiter cette matière délicate, il faut qu'il se renferme dans la dévotion, & qu'il évite la fausseté & l'hypocrisie, pour ne pas rentrer dans le *Tartuffe*, sujet tout-à-fait différent. C'est pour cela que je ne lui conseillerois pas de peindre une dévote de condition.

APARATO PARA LA HISTORIA NATURAL ESPAÑOLA. *Tomo primero. Contiene muchas dissertaciones physicas, especialmente sobre el diluvio. Resuelve el gran problema de la Transmigracion de cuerpos marinos, y su petrificacion en los mas altos montes de España, donde recientemente se han descubierto. Ilustrase con un indice de laminas, que explican la naturaleza de estos fosiles, y de otras muchas piedras figuradas halladas en los dominios Españoles. Autor el Rmo. P. Fr. Joseph* TORRUBIA, *Archivero, y Chronista General de toda la Orden de nuestro Padre S. Francisco, &c.* En Madrid : *en la imprenta de los herederos de Don Agus-*

tin de Gordejuela y Sierra, calle del Carmen. 1754.

APPARAT POUR L'HISTOIRE NATURELLE D'ESPAGNE. *Tome premier : contenant plusieurs dissertations physiques, spécialement sur le déluge. On y résout le grand problême de la transmigration des corps marins & de leur pétrification sur les plus hautes montagnes de l'Espagne, où ils ont été découverts depuis peu. L'ouvrage est orné de planches qui expliquent la nature de ces fossiles & de plusieurs autres pierres figurées, qu'on a trouvées dans les domaines Espagnols. Par le P. Joseph* TORRUBIA, *garde des archives, & chroniqueur Géneral de tout l'Ordre de notre père S. François. A Madrid, de l'imprimerie des héritiers de Don Augustin de Gordejuela y Sierra, rue des Carmes.* 1754. Petit in-folio.

ON trouve à la tête de cet ouvrage une quantité prodigieuse d'approbations. Celle du révérendissime Pere *Jerôme de Salamanque* nous a paru digne d'être mise sous les yeux du lecteur. » Si j'avois cent langues, dit-il,

» & que tous les membres & toutes les » artères de mon corps pussent rendre » les sons les plus éloquens, à peine » pourrois-je exprimer le plaisir avec » lequel j'ai lû la solution du grand » problême de la transmigration des » corps marins. « Il se compare ensuite au précurseur du Messie, *ut testimonium perhiberet de lumine.* Il n'a jamais entendu parler d'un habile naturaliste; il ne sçait pas même où réside ce phénix. » Les Italiens, dit-il, » se vantent que toutes les sciences se » sont réfugiées chez eux, comme dans » le climat le plus agréable. Les Fran» çois s'imaginent que leur patrie ren» ferme toutes les richesses de Rome » & d'Athènes. Les Anglois pensent » qu'on leur doit la perfection de tous » les arts. Mais que dit-on de notre Es» pagne? C'est la nation de l'Europe la » plus barbare. Les chouettes qui se ré» fugioient sur le Temple de Minerve » à Athènes, l'emportent même sur les » Espagnols. Quelques politiques ce» pendant disent que nous sommes » assez bons théologiens, & que nous » possédons les finesses de la philoso» phie d'*Aristote*, qu'avec un petit air

» insolent, ils appellent misérable phi» losophie de *Moine*. Dieu le leur rende. » Eh! bien, sans sortir des bornes de » mon état, je suis tout prêt, quoique » *Moine*, à entrer en lice, quand on » voudra, sur quelque matière de lit» térature que ce soit..... Les histoires » ne sont-elles pas remplies des noms » des grands hommes Espagnols? Mais » quand on n'en trouveroit point, ne » voilà t'il pas le Pere *Torrubia*, ce *Lion* » *couronné* de l'Espagne, ce nouveau » *Gérion*, ce philosophe qui découvre » les ressorts les plus cachés de la na» ture, ce géant qui n'a rien au-dessus » de lui que son *Apparat!* La nature lui » a tout accordé jusqu'à l'excellence & » la prérogative d'être né sous un ciel » noble, & d'avoir été élevé dans une » école sçavante:

Græcia te genuit, primas tibi tradidit artes
Arcadia.....

Le P. *Jerôme* nous apprend ensuite qu'il étoit disposé à déclarer la guerre aux auteurs qui ont traité l'histoire naturelle. » Mais, dit-il, par où attaque» rai-je ces grands hommes, lorsque

» je les vois assaillis de toutes parts? » Je vous demande, ô Espagnols, de » réfléchir un peu sur les systêmes ri» dicules des étrangers au sujet du dé» luge; ils n'ont jamais connu la vé» ritable philosophie. Le traité de M. » de *Buffon* n'est qu'un amas de vaines » paroles & une satyre contre les théo» logiens.... Quel Espagnol peut écou» ter de sang froid qu'on veuille ré» duire à un systême philosophique une » révolution de la nature, dont Dieu » se servit pour punir les hommes? « Mais ce qui enchante, ce qui transporte le plus notre bouillant approbateur, » c'est, après le style qui est ad» mirable, ce courage & cet esprit » Espagnol avec lequel le P. *Torrubia* » matte les étrangers. « Enfin, le P. *Jerôme* termine sa longue approbation aussi pompeusement qu'il l'a commencée. „O heureuse Espagne! O fidèles génies „ Espagnols, toujours constans, tou„ jours éclairés, toujours invincibles, „ toujours victorieux de l'erreur, com„ battez pour la patrie: *Lege & Rege.*

Il s'en faut de beaucoup que nous ayons de l'ouvrage du P. *Torrubia* l'idée qu'en a le P. *Jerôme*. On y voit à

la vérité une grande érudition, mais qui, nous l'oserons dire, n'est point digérée. Cet ordre & cette distribution qui font embrasser une matière d'un coup d'œil, cette progession dans les preuves, cette analyse qui résume & qui force l'esprit à ne point s'écarter de l'objet, sont autant d'avantages qui manquent à ce livre. Tout s'y appelle, & rien n'arrive. Le célèbre M. *de Buffon* établit dans son *Histoire Naturelle* que les coquillages fossiles que l'on rencontre ne sont autre chose que des dépouilles de poissons qui ont été vivans. Le P. *Torrubia* ne prouve que cela. S'il y a quelque différence entre notre Académicien des Sciences & lui, c'est sur la nature de la submersion de la terre, & sur l'époque où ces coquillages ont été déposés. Le P. *Torrubia* veut que ce soit dans le tems du déluge. Les systèmes de *Woodvard*, de *Burnet* & de *Whiston*, discutés par M. *de Buffon*, sont encore rappellés ici, & les raisonnemens employés contre ces systèmes n'offrent rien de neuf. Tel est, presque dans sa totalité, l'ouvrage du P. *Torrubia*, hérissé de citations, quelquefois curieuses, toujours

déplacées. Si l'extrait que nous en allons donner ne présente pas une marche bien régulière, nous prions le lecteur de s'en prendre à l'original même, qui est dénué de toute espèce de méthode.

Le Père *Torrubia* commence par un discours préliminaire, à la suite duquel il donne une liste des divers endroits des quatre parties du monde, où l'on trouve des pétrifications. Cette liste est trop longue pour que nous puissions la transcrire. L'auteur nous apprend qu'il a étudié trente ans la nature dans les meilleurs Ecrivains, & particulièrement dans ceux de sa Nation, du Méxique, de Tabasco, de Campèche, de la Havane, &c. Comme il étoit Commissaire des Missions apostoliques, il a parcouru par terre ces différentes contrées, & pour se délasser des exercices de son état, il s'amusoit à suivre la nature dans ses différentes opérations. » Pour ce qui » regarde ce premier Tome, dit-il, on » y trouvera de quoi servir à l'histoire » des fossiles, tant de ceux qui se for» ment dans la terre que de ceux » qu'on trouve dans son sein, sans » qu'ils lui appartiennent; & je ne

» m'étends pas autant que je le pou» rois: premiérement, parce qu'encore » que j'aye employé beaucoup de tems » à les chercher par moi-même, & par » le secours de mon petit frere Lai, je » suis fermement persuadé que je n'ai » pas découvert la dixième partie des » espèces de fossiles qui se trouvent » dans nos montagnes; lorsque nos » Monarques daigneront en aider la » recherche, les Espagnols savent bien » où les trouver; ceux qui se souvien» nent qu'*Aléxandre le Grand* se chargea » lui-même de ce soin, & que par le » moyen des perquisitions qu'on fit par „ son ordre dans toute l'étendue de la „ terre, *Aristote* écrivit son histoire „ naturelle, doivent espérer de voir „ arriver ce tems: secondement, parce „ que je n'ai pû donner au public un „ plus grand nombre de planches, „ même des fossiles que j'ai acquis de„ puis qu'on a commencé à imprimer „ ce premier Tome, soit faute de tems, „ soit par le manque d'ouvriers ou „ de fonds. " L'application continuelle du Père *Torrubia* à examiner les coquillages vivans lui a donné une grande facilité pour les reconnoître lorsqu'il les

a trouvés pétrifiés sur les montagnes. Il avoue sans honte son inclination pour cette sorte de science, parce qu'il sçait que deux grands Capitaines, *Lelius* & *Scipion*, n'ont rien perdu de leur gloire pour s'être occupés à chercher des coquillages & des limaçons, sur les bords du lac de Licola, & aux environs de Gaiette. Il se déclare entiérement pour la physique expérimentale. Les systèmes sont d'autant moins de son goût, que le plus clair a presque toujours besoin du secours de plusieurs autres, pour être entendu lui-même. Satisfait des leçons que notre globe lui donne en lui ouvrant son sein, les expériences réitérées sont pour lui des révélations naturelles. „ C'est un grand „ Livre que celui que j'ai feuilleté, dit„ il, en parcourant vingt mille lieues „ de païs, toujours occupé à examiner „ avec attention & à plusieurs reprises „ les opérations de la nature, à les ap„ profondir par le moyen des instrumens „ nouveaux, & à faire continuellement „ des expériences (selon mon peu de „ capacité) par la méchanique, l'opti„ que, & l'anatomie. "

Le dix du mois d'Août de l'année 1750, l'auteur, allant de Paris à Madrid, s'arrêta dans un village nommé *Anchuela.* En entrant dans l'auberge, il apperçut une petite fille qui jouoit à la *China Alta* (*a*) avec cinq caillous d'une forme particuliére. Il les lui demanda, & les ayant examinés avec attention, il trouva que c'étoit cinq coquilles entiéres dont les battans étoient joints si parfaitement qu'elles ne paroissoient former que cinq corps d'une seule pierre solide, quoiqu'elles eussent chacune deux écailles, & qu'on pût voir, en les regardant avec soin, la marque de la jointure par où sortoit le petit animal qui avoit vêcu dedans. Il reconnut alors que c'étoit des coquilles à deux battans (*b*), dont les sutures, (si l'on peut s'exprimer ainsi) ressembloient à plusieurs égards à celles qui unissent les parties du crâne, comme la *Lambdoïde*, la *Sagittale*, *&c.* Le Père *Torrubia* ne se souvient d'avoir vû des

(*a*) C'est un jeu qui ressemble à celui des osselets, avec cette différence qu'on le joue avec des pierres.

(*b*) Coquilles composées de deux pièces.

testacées de l'espèce de ceux-ci que dans le cabinet de M. *Serviers* Médecin de Lyon. Néanmoins cette sorte de coquillages ne se trouve point dans les mers d'Espagne. L'auteur ajoute que puisque M. *de Buffon* a dit dans le premier Tome de son Histoire Naturelle qu'on trouve en France, non seulement les coquilles de nos côtes, mais encore des coquilles qu'on n'a jamais vûes dans nos mers, la même chose peut très bien être pour l'Espagne. Cependant le Père *Torrubia* demanda à la petite fille où elle avoit pris toutes ces pierres. L'enfant lui ayant répondu que la campagne des environs en étoit couverte, il envoya quelqu'un qui revint bientôt avec un sac rempli des coquilles dont nous venons de parler, & de plus, de testacées de différentes espèces, comme des *pétoncles*, des *langues de serpent*, des *cornes d'ammon*, des *rayons d'herisson*, des *madrepores*, , *des nautiles*, *&c.*

Dans la route qu'il fit l'après-dîner, pour aller d'*Anchuela* à *Maranchon*, il observa que tout le chemin étoit jonché de coquilles, particulièrement auprès d'un petit village nommé

Clares; & parmi toutes celles qu'il ramassa, il trouva une coquille de S. *Jacques*, changée en marbre verd obscur, qui étoit de la dernière beauté lorsqu'on l'eût fait polir. Il est certain, » continue le P. *Torrubia*, que ces phénomènes sont admirables, & qu'ils » ont occupé bien des physiciens; mais » je n'ai pas vû jusqu'à présent, dans » les auteurs, que notre Espagne ait » contribué par les siens ni à l'étude ni » à l'admiration des Naturalistes. M. » *de Réaumur* se vante qu'il y avoit déja cent quarante ans que son *Palissy* » en avoit découvert dans différens en» droits de la France; il ne veut pas » être en arrière d'aucune autre nation » sur cet article. On trouve des coquil» lages & toutes sortes de testacées sur » les plus hautes montagnes du monde. » *Ovide* parlant, non comme poëte, » mais comme historien, dit qu'il en a » vûs: »

Vidi fractas ex æquore terras,
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ;
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.

Le Père *Torrubia* nous permettra de

lui dire qu'il n'a pas bien entendu M. *de Réaumur*; il cite néanmoins ses propres paroles comme une preuve contre ce Naturaliste François; les voici: » Quoi» que nous n'ayons pas autant fait va» loir nos coquilles que les auteurs des » pays étrangers ont fait valoir les » leurs, nous sommes peut-être des » premiers qui ayent ouvert cette car» rière. Il y a plus de 140 ans qu'un » auteur François, qui sembloit se faire » gloire d'ignorer le Grec & le Latin, » a indiqué un grand nombre d'endroits » dans le royaume où des coquilles sont » ensévelies; je veux parler de *Bernard* » *Pallissy*, &c. *Mémoires de l'Académie* » de 1720, pag. 400. « M. *de Réaumur*, comme l'on voit, ne nous donne point le pas sur toutes les autres nations pour la découverte des coquilles; il dit seulement *que nous sommes peut-être des premiers qui ayent ouvert cette carrière.* Pour le dire en passant, lorsqu'on cite un auteur étranger, on doit bien prendre garde d'altérer ses expressions; ces sortes d'infidélités tirent à conséquence; nous sommes bien loin de soupçonner le P. *Torrubia* d'aucune mauvaise intention, mais il auroit dû

s'adresser à quelqu'un qui lui eût expliqué le sens des paroles de M. *de Réaumur* avec exactitude. L'auteur Espagnol n'auroit-il pas droit de se plaindre, si, en rendant compte de son histoire naturelle, nous lui faisions avancer des propositions dont il n'auroit jamais conçû l'idée?

Après avoir réfuté *Vallisneri* (*a*), le P. *Torrubia* examine si les pétrifications Espagnoles doivent véritablement leur origine à la mer. Pour soûtenir avec quelques auteurs que ces testacées appartiennent entièrement à la terre, quoiqu'ils ayent quelque analogie avec ceux de la mer, il faudroit nier leur organisation spécifique & particulière. C'est en vain qu'on voudroit dire que ce sont des jeux de la nature; il seroit bien singulier qu'elle se fût assujettie à imiter l'espèce & la forme des corps marins, avec les proportions les plus exactes. Et d'ailleurs, pourquoi cela n'arriveroit-il pas

(*a*) *Vallisneri* auteur Italien qui n'a jamais trouvé des coquillages qu'aux environs de la mer, & qui conclut de là qu'on ne doit pas attribuer la découverte de ces fossiles aux effets du déluge.

de nos jours? Vouloir recourir au hasard, est un subterfuge déja combattu avec succès par plusieurs sçavans, & que l'auteur détruit de nouveau. Pour être convaincu de la vérité de ce qu'il avance, il n'y a qu'à comparer les testacées qu'on trouve en Espagne avec ceux qu'on peut prendre dans la mer; si la plus parfaite ressemblance dans les linéamens de la superficie, dans la grosseur, la figure, le contour, les nœuds, les sutures, &c, ne décident pas en sa faveur, il n'y a qu'à admettre aussi le systême de ceux qui voudroient nous prouver par les mêmes principes que quelques-unes des créatures humaines avec lesquelles nous vivons ne sont pas des hommes, mais des jeux de la nature. La comparaison seroit plus juste, si quelqu'un vouloit nier que les coquilles qu'on trouve dans la mer ne sont pas des coquilles; car ces hommes que l'on soutiendroit être des jeux de la nature vivent dans le même élément que nous.

Quelques écrivains prétendent encore que ces coquillages naissent dans la terre avec la même forme extérieure que ceux de la mer, & qu'ils y croissent

par une vertu que leur communique l'auteur de la nature. Le P. *Torrubia* ne sçauroit se le persuader, parce qu'il a ouvert plusieurs de ces testacées, & qu'il a découvert avec quelques curieux qu'ils avoient renfermé autrefois des animaux vivans. La raison qu'il en donne nous paroît plausible. Les écailles étoient pétrifiées & la moëlle qu'elles avoient contenue crystallisée; ces écailles & cette moëlle, si éloignées par leur différente nature d'avoir pû s'identifier, laissoient voir entr'elles une séparation très-distincte.

La pierre de serpent est une composition; malgré cela l'auteur Espagnol la trouve digne d'occuper une place parmi les merveilles de la nature. Il assure, (*quoiqu'en disent les étrangers*), que les meilleures se font dans les Isles Philippines, qui appartiennent en partie aux Espagnols. Les ouvriers les plus habiles sont les Indiens de la Province de Camarines, dans l'Isle de Luçon, la plus grande des Philippines; & les religieux de l'Ordre de S. François sont les *trafiquans de cette divine drogue* à Manille, Capitale de l'Isle de Luçon. Le P. *Torrubia* a été mission-

naire dans ce païs-là pendant quelques années; & comme il a vû composer tous les jours des pierres de serpent, il détaille très-au long les ingrédiens dont il faut se servir, & la manière de les travailler. Ce remède est sans doute admirable, si l'on en juge par les effets qu'il a produits sous ses yeux. La morsure des bêtes les plus venimeuses n'est point à craindre; la rage même, cette maladie si redoutable, ne lui résiste pas. L'auteur se persuade que cette pierre appartient absolument à l'Espagne, parce qu'ayant vêcu environ quinze ans à Manille, il n'a jamais entendu dire qu'on l'apportât d'ailleurs, & qu'au contraire les peuples des côtes de Malabar & de Coromandel y vont en acheter des Espagnols.

Dans l'Amérique Septentrionale, auprès de *Socoltenango*, on voit une colline appellée *la côte des Testes*, ainsi nommée parce qu'on y trouve une grande quantité de pierres en forme de tête d'âne, les unes plus, les autres moins ressemblantes. *Monconys* (*b*), en son

(*d*) Balthasar *Monconys*, célèbre voyageur, fils d'un Lieutenant Criminel de Lyon.

voyage de l'Orient, vit aussi sur le mont Sinaï beaucoup de pierres qui ressembloient à des cervelles. Le P. *Torrubia* croit avoir trouvé le principe créateur des pierres *de Socoltenango* dans celui que M. *de Monconys* donne aux siennes. „ Le nitre de la terre, les hu- » meurs conglutineuses, la grande cha- » leur, & le concours de la rosée de la » nuit, se combinent sur le mont Si- » naï, jusqu'à figurer des milliers de » pierres en forme de cervelles. Pour- » quoi ces mêmes principes, joints » aux molécules d'un suc pierreux, & » aux vitriols dont le terrein de l'A- » mérique abonde, ne pourront-ils pas » sous une autre combinaison for- » mer ces têtes de *Socoltenango*? » Personne ne niera la possibilité; mais cette explication ne porte aucune lumière dans l'esprit. Le P. *Torrubia* attribue à la même force créatrice l'origine de certaines pierres qu'on trouve sur une montagne de Catalogne, qui représentent assez bien *naturam mulieris*; on en voit d'autres sur une autre montagne près de la

Il mourut dans sa patrie en 1665. Ses voyages sont estimés. Ils sont imprimés en 3 volumes in-4°.

première, qui par la même propriété forment *naturam virilem*: » mais avec une » telle providence, dit notre chaste » Franciscain, que sur la montagne où » l'on trouve des pierres représentant » une des deux natures, on n'en trouve » aucune de celles qui représentent l'au- » tre. »

Le village de *Concut*, à une lieue de *Teruel* ville Episcopale d'Arragon, est fameux par un grand nombre de pierres, faites comme des os, qu'on trouve un peu avant dans le sein de la terre; mais, dit le P. *Torrubia*, il est certain que ce ne sont pas des pierres en forme d'os, mais véritablement des os pétrifiés. Il en a emporté plusieurs, entr'autres une tête presque entière, qu'il soutient avoir appartenu à un individu de notre espèce, & dans laquelle, malgré les corps pierreux dont elle étoit couverte, on distinguoit presque toutes les parties anatomiques qui composent la tête d'un homme.

Ce dernier point mène assez naturellement le P. *Torrubia* à parler de la *Gigantologie Espagnole*. Après avoir rassemblé & rapporté le sentiment de plusieurs auteurs qui ont écrit sur ce

sujet, il s'attache à détruire l'erreur populaire sur les squelettes de géans, que les Espagnols prétendent trouver chez eux. Au mois de Mars de l'année 1753 un berger découvrit par hasard sur la montagne de *Nuestra Señora de la hoz* (*c*), une caverne dans laquelle il trouva des provisions de grain. On dit alors qu'elle contenoit aussi des corps de géans. Le P. *Torrubia* eut occasion d'aller la même année dans la chapelle où les peuples du Duché de *Médina-Céli* viennent honorer l'image miraculeuse de *Notre-Dame de la Faucille*. Le Quêteur de l'Eglise, qui avoit été deux fois à la caverne, assûra devant plusieurs témoins qu'il avoit vû près des monceaux de bled quelques restes de squelettes d'une grandeur prodigieuse. Sur ce rapport quelques personnes sensées se déterminèrent à descendre dans le fond de la caverne, & revinrent deux heures après avec des ossemens qui paroissoient par leurs dimensions avoir appartenu à un homme de cinq pieds. Cette découverte décrédita un peu les géans de la montagne. Mais

(*c*) Notre-Dame de la Faucille.

si le P. *Torrubia* rejette l'opinion des géans dans l'Espagne proprement dite, il paroit admettre leur existence dans les possessions Espagnoles en Amérique. Il soutient son sentiment de plusieurs faits qui le favorisent beaucoup. Il en cite un entr'autres qui paroît ne laisser aucun lieu à la chicane de ceux qui prétendent que les os monstrueux que l'on a trouvés ne sont point des os d'hommes, mais d'autres animaux. C'est la découverte d'un os dont la configuration étoit telle qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de l'os de la cuisse, & que c'étoit l'*ischion* qui avoit été détaché de l'*ilium* & du *pubis*. On ne peut douter d'après cette configuration, dit le P. *Torrubia*, que cet os n'ait appartenu à un individu de notre espèce, puisque le méchanisme & l'organisation d'un os de semblable usage est tout différent dans les animaux.

L'auteur explique ensuite la nature des *pierres d'aigle*, des *pierres de Crabe*, des *pierres quarrées d'Espagne*, &, avant que d'examiner comment tous les testacées dont-il a parlé ont pû se trouver sur les montagnes de Molina, il fait la description de

cette Seigneurie. Molina, dans la Nouvelle Caſtille, eſt ſitué au 41 degré de latitude, & à 15 degré 35 minutes de longitude. Si les teſtacées doivent leur origine à la mer, par quelle impulſion ont-ils été jettés dans cette contrée ? On trouve à la vérité en Eſpagne pluſieurs fleuves ſouterrains. Les autres pays nous fourniſſent encore des exemples de ces ſortes de paricularités. On voit des rivières dans le Mexique dont le cours eſt réglé à certaines heures, & qui diſparoiſſent enſuite. Dans la province de *Chiapa*, entr'autres, il y en a une dont le mouvement des eaux dure trois ans, & ceſſe pendant les trois années ſuivantes. Ces révolutions périodiques, continue l'auteur, ne ſont pas plus extraordinaires que l'accident ſingulier d'un jeune Allemand, qui étant devenu muet à quatorze ans par la violence d'une fièvre, parloit néanmoins une heure chaque jour C'eſt ſur ces phénomènes que le P. *Feijoo* s'eſt fondé lorſqu'il a prétendu, après pluſieurs auteurs, que les teſtacées peuvent être formés dans le ſein de ces eaux, & ſe trouver tranſportés

ſur les montagnes par une raiſon toute ſimple. „ Lorſque les feux de la terre, „ dit il, élévent en vapeurs l'eau des canaux ſouterrains à la hauteur des „ montagnes, rien n'empêche que de pe- „ tites ſemences de poiſſons ne ſe trou- „ vent enveloppées dans ces vapeurs, „ & ne montent avec elles. “ Mais comment, dit le P. *Torrubia*, pourront-ils naître dans l'eau douce ? Car il n'eſt pas poſſible que celle de ces ruiſſeaux ſouterrains ſoit ſalée après avoir été purifiée dans les entrailles de la terre. Comment auront-ils pû parvenir juſqu'à la ſuperficie des montagnes ? Comment ne ſe ſeront-ils pas dépouillés de leur principe créateur dans une filtration ſi difficile ? Et comment encore auront-ils pû conſerver les parties viſqueuſes dont ils ſont environnés (& dans laquelle réſide peut-être toute leur puiſſance) en s'entrechoquant avec les corps étrangers qu'ils auront rencontrés dans un paſſage ſi rude ? Mais, ſuppoſons un inſtant qu'ils ayent heureuſement échappé à ces accidens inévitables, conſidérons ces ſemences tranſportées ſur les montagnes avec toute leur force. Le petit embrion pourra-

t-il ſoutenir un élément ſi hétérogène à ſon exiſtence ? D'où recevra-t-il des alimens convenables à ſa nature ? Par quel moyen les liquides créateurs dont il eſt formé étendront-ils leur vertu, non-ſeulement pour faire croitre l'animal, mais pour le couvrir d'une écaille auſſi forte & auſſi parfaite que celle dont l'auroit enveloppé ſon propre élément ? Quelques auteurs ont crû que ces teſtacées étoient à leur point de perfection, lorſqu'ils ont été jettés ſur les montagnes par des tremblemens de terre ou des débordemens. Pour être de leur avis, il faudroit admettre que les entrailles de la terre renfermoient une mer d'eau ſalée aſſez vaſte pour que cette quantité innombrable de coquillages y prît naiſſance avec autant de facilité que dans l'océan. Mais encore s'ils avoient été jettés par des feux ſouterrains, n'y en auroit-il pas quelqu'un d'entr'eux qui ſeroit marqué de ces matières ſulphureuſes ? Le Pere *Torrubia* réfute auſſi le ſentiment de ceux qui ont crû que les teſtacées auront été trouvés ſur des montagnes qui ſe ſeront élevées de tems à autre du ſein des ondes. La diſcuſſion qu'il fait de

tous ces différens ſyſtêmes, ſeroit très-intéreſſante s'il y avoit plus de liaiſon dans les preuves & moins de digreſſions.

Il examine ſi le déluge a été univerſel, de quelle nature étoient ſes eaux, & finit par conclure qu'on doit attribuer la découverte des coquilles à cette inondation miraculeuſe. Il fait à ce ſujet une vive ſortie contre M. de *Buffon*.

Le P. *Torrubia* rapporte à la fin de ſon ouvrage une découverte bien ſurprenante qu'il a faite auprès de la Havane. En ſe promenant le 10 de Février 1749, dans la maiſon de campagne de Don *Sebaſtien de Peñaver*, il trouva au milieu d'un champ quelques abeilles mortes, mais dont tous les ſquelettes étoient entiers juſqu'aux aîles incluſivement. De petits arbriſſeaux avoient pris racine dans les entrailles de ces inſectes, & s'élevoient à la hauteur de plus de trois pieds. Les habitans du païs appellent cette plante *Gia*. Elle eſt hériſſée d'un grand nombre d'épines ; ce qu'ils attribuent aux aiguillons dont ils diſent que le ventre de l'abeille eſt rempli, & qui, ſelon eux, communiquent à la plante le même principe créateur que la nature leur a donné. Ce phénomène n'étoit pas bien

connu dans la Havane avant les obſervations du P. *Torrubia.* Il envoya une de ces abeilles, avec le petit arbriſſeau, parfaitement conſervés l'un & l'autre, à *Don Martin de Aroſtegui*, *ſyndic général de l'Ordre de S. François.* Une génération auſſi ſingulière mérite certainement l'attention des phyſiciens, & le P. *Torrubia* doit ſe féliciter d'une pareille découverte. Ce n'eſt pas la ſeule obſervation curieuſe qu'il ait faite; ſon ouvrage eſt plein de recherches, & tous ceux que la fatigue qui naît du peu de méthode ne rebutera point de ſa lecture, ſeront forcés d'admirer ſa grande érudition. Son Livre eſt magnifiquement imprimé, & orné de beaucoup de planches très-bien gravées. Il paroît que ces deux arts, la typographie & la gravûre, ſont parvenus à un point eſtimable de perfection en Eſpagne. De toutes ces planches, je ne placerai ici que celle qui repréſente les abeilles avec leurs arbriſſeaux.



Suite et conclusion de l'Histoire et des Antiquités du Vallum Romanum, ou de la Muraille des Romains dans la Grande-Bretagne : Par M. *Warburton*, *de la Société Royale de Londres.*

C'Eſt un devoir indiſpenſable pour moi de donner la ſuite & le complément des morceaux que mon prédéceſſeur n'a pas achevés. Je ſatisferai la juſte attente du public à cet égard. Je commence par le *Vallum Romanum*, ou *la Muraille des Romains*, appellée le *mur de Sévère*, du nom de l'Empereur qui le fit bâtir, il y a plus de ſeize cens ans, entre l'Angleterre & l'Ecoſſe, pour ſervir de barrière aux *Pictes* & aux *Scots*, qui faiſoient des incurſions fréquentes dans le premier royaume. M. l'Abbé *Prévoſt* nous a donné en François la deſcription que le ſçavant M. *Warburton* a faite en Anglois de cette fameuſe muraille, qui ſubſiſte encore dans ſes ruines, accompagnée d'inſcriptions qui

Journal Etranger Novembre 1755. *Pag. 115.*

Fig. 4. Fig. 5. Fig. 6. Fig. 7. Fig. 8.

Abeilles du P. Torrubia.

répandent quelque lumière sur l'histoire de ces tems reculés. Il a aussi expliqué, d'après le même auteur, les trois premiers monumens rapportés dans la Dissertation Angloise, & il a eu soin de les faire graver (*a*) pour en faciliter l'intelligence. Les lecteurs trouveront ici le même secours par rapport aux cinq dernières Figures qu'il me reste à faire connoître.

FIGURE IV.

JOVI OPTIMO MAXIMO COHORTIS SECUNDÆ GALLORUM EQUITUM TITUS DOMITIUS HERON DE NICOMEDIA PRÆFECTUS.

C'est un autel élevé à *Jupiter*. M. *Warburton* a crû d'abord qu'il avoit été érigé par la quatrième cohorte, parce qu'elle étoit dans ce canton. Mais la seconde cohorte est si clairement énoncée dans l'original, qu'il n'est pas possible de lire autre chose. Cette inscription est très-grossière, surtout dans

(*a*) Voyez le JOURNAL ETRANGER de la présente année 1755 Mois de Janvier page 21.

les deux dernières lignes, dont les caractères sont plus petits; mais le tout est assez distinct. L'auteur pense que cette cohorte étoit en quartier à Brampton, (*Brementuracum*). Le grand D est souvent mis pour *de*, comme il l'est ici devant *Nicomedia*. *Heron* étoit le nom d'un orateur Grec. Le Préfet dont il s'agit a pû avoir le même nom; on le trouve dans *Gruter* avec un point après, comme si la terminaison manquoit; de sorte que chacun peut le lire ici comme il lui plaira. Le premier I est retranché dans *Domitius*; mais il est sous-entendu ou incorporé dans la lettre suivante *T*. On a beaucoup d'exemples de cette manière d'écrire. Nicomédie étoit une fameuse ville de Bithynie dans l'Asie Mineure.

FIGURE V.

JOVI OPTIMO MAXIMO, PRO SALUTE IMPERATORIS MARCI ANTONII GORDIANI, PII, FELICIS, INVICTI, AUGUSTI, ET SABINIÆ FURIÆ TRANQUILLÆ, CONJUGIS EJUS TOTAQUE DOMU DIVINA EORUM, ALA AUG. GORDIANA OB VIRTUTEM APPEL-

LATA POSUIT CUI PRÆEST ÆMILIUS CRISPINUS PRÆFECTUS EQUITUM NATUS IN PROVINCIA AFRICA DE TUSDRO SUB CURA NONNII PHILIPPI LEGATI AUGUSTALIS PROPRÆTORIS ATTICO ET PRÆTEXTATO CONSULIBUS.

Cette inscription se trouve parmi celles de *Conington*, mais si effacée qu'il a fallu avoir recours à la copie de *Camden* & la comparer avec celle de *Gruter*. Les lettres en sont grossières & inégales, & l'A y est partout sans ligne transversale. (Λ)

C'est encore un autel consacré à *Jupiter*, & érigé par un corps de cavalerie, appellé *Ala* (ce qui répond à nos *Régimens*) auquel, à cause de sa bravoure, on avoit donné le nom de l'Empereur regnant, c'est-à-dire, *Ala Augusta Gordiana*. Le nom du Légat & Propreteur (ou *Lieutenant-Général* qui commandoit alors en chef) *Nonnius Philippus*, & ceux des Consuls *Atticus & Prætextatus*, fixent l'époque de cette inscription à l'année 242, & cette date, ainsi que l'inscription même, prouve que c'est sous le troisième *Gordien*,

dont la femme s'appelloit *Tranquillina*. *Capitolin* & *Eutrope* s'accordent positivement à dire que ce jeune prince, petit-fils du vieux *Gordien*, fils du second, se maria fort jeune, avant que de s'engager dans sa première guerre. Le premier de ces auteurs dit seulement qu'il épousa la fille de *Misitheus*; l'autre dit que cet Empereur prit pour femme *Tranquillina*; ce qui peut fort bien se concilier & n'indiquer qu'une même personne, fille de son premier Ministre & Préfet du Prétoire; *Capitolin*, auteur presque contemporain, ayant crû sans doute qu'il suffisoit de nommer le père par son surnom grec de *Misitheus*, sous lequel il étoit le plus connu, & *Eutrope* ayant désigné la fille par celui de *Tranquillina*, diminutif de *Tranquilla*, qui étoit apparemment un surnom de famille.

M. *Gale*, dans ses remarques sur les Inscriptions trouvées à Lanchester dans le Comté de Durham, suppose que cette *Ala Augusta* faisoit partie de la Légion *sexta victrix*; mais le vieux Carlisle, où cette Inscription a été posée, est situé trop loin de la ville d'York, où cette Légion, *sixième victorieuse*, étoit toujours en quartier. Et d'ailleurs le mot

Ala, dans les Inscriptions, ainsi que dans *Tacite*, signifie plutôt quelque Corps indépendant & isolé de Cavaliers auxiliaires, que la petite troupe de Cavalerie qui faisoit partie de la Legion.

Cette *Ala* ou Cohorte, dont il s'agit ici, pourroit bien avoir été Afriquaine. Le Préfet (ou *Mestre de Camp*) étoit *Æmilius Crispinus*, né en Afrique dans la Ville de *Tusdrus*, la même où le vieux *Gordien* avoit été proclamé Empereur. Elle est appellée *Tysdrus* dans *Capitolin*, & d'autres l'écrivent différemment, ainsi que le nom de la Province où cette ville étoit située, *Byzacium*, *Byzacina* ou *Byzacena*. Mais toutes ces différences sont trop légères pour qu'il en puisse résulter aucune difficulté. Au reste, M. *Warburton* croit que l'Inscription, rapportée par *Gruter*, comme tirée de *Camden*, I. O. M. OB HONOREM UXORIS GORDIANI, n'est qu'une copie imparfaite de celle-ci, ou, pour mieux dire, la même dont on a exprimé le sujet, au lieu d'en copier la lettre.

Il y a eu cependant d'autres autels érigés par cette même *Ala Augusta Gordiana*, deux desquels, décrits par *Camden*

den, se trouvent à présent à *Drumbrugh-Castle*.

FIGURES VI ET VII.

GENIO LOCI, FORTUNÆ REDUCI, ROMÆ ÆTERNÆ, ET FATO BONO, GAIUS CORNELIUS PEREGRINUS, TRIBUNUS COHORTIS EX PROVINCIA MAURITANIÆ CÆSARIENSIS, DOMOS ET ÆDES DECURIONUM RESTITUIT.

Cet autel est le plus beau & le plus curieux qu'on ait encore découvert dans la Grande-Bretagne. Le dessein n'en a jamais paru que dans la *Britannia* de *Camden*; encore y est-il très-incorrect. Il fut trouvé à *Elenborough-hall*, près de l'emplacement d'une des anciennes *Stations*, & transporté de là aux environs de *Whitehaven* dans un endroit nommé *Flat-hall*, maison de campagne de M. *Lowther*, où il est soigneusement conservé. Quoique l'autel soit beau, l'inscription est gravée assez grossièrement; & c'est dommage qu'elle soit aujourd'hui presqu'entièrement effacée en quelques endroits, surtout vers la fin. Ces endroits étoient sans doute plus lisibles du temps de *Camden*: c'est ce qui a obligé M. *War-*

burton de se servir de la copie & des leçons de cet historien. Cet autel est dédié *Genio Loci*, *Fortunæ Reduci*, *Romæ Æternæ*, & *Fato Bono*. On sçait que chaque lieu avoit son *Génie* particulier, aussi bien que les Etats & les personnes; & c'étoit une pratique usitée chez les Romains d'adresser d'abord ses invocations au *Génie* du lieu, même dans un païs étranger. Ainsi, dans *Virgile*, qui s'est conformé partout aux mœurs & à la religion de Rome, *Enée* commence de cette manière les cérémonies religieuses qu'il fait en entrant dans l'embouchure du Tibre.

. . . . , frondenti tempora ramo
Implicat, & Geniumque loci primamque Deorum
Tellurem, Nymphasque & adhuc ignota precatur
Flumina. . . .

On connoît un autre monument, trouvé à York & dédié, comme celui-ci, *Genio Loci*. *Fortuna Redux* & *Roma Æterna* ne se rencontrent pas moins communément, soit dans les médailles, soit dans les inscriptions; desorte que ces trois premières dédicaces n'ont rien

de singulier. Mais la quatrième, *Fato Bono*, est beaucoup moins ordinaire. Il se trouve cependant un autre exemple de ce genre dans la Grande-Bretagne; c'est un autel consacré *Marti Victori*, *Genio Loci*, & *Bono Eventui*. Ce dernier paroît être la même chose que *Bonum Fatum*. Ce mot *Bono* ne signifioit pas ici ce que nous appellons *un bon succès*, *une bonne réussite*; c'étoit un attribut personnel & divin, tel qu'on le donnoit à plusieurs autres Dieux & Déesses. Outre celle qu'on appelloit simplement *Bona Dea*, on voit dans la collection d'*Arundel*, *Bonæ Deæ Veneri*; & *Virgile* donne à *Junon* la même épithète:

Adsit lætitiæ Bacchus dator & Bona Juno.

Pline décrit la statue du *Bonus Eventus*, tenant une *patère* de la main droite, & de la gauche des épis de bled; la figure qu'on en trouve quelquefois sur les médailles, s'accorde avec cette description. Il y en a une d'*Antonin le pieux* où la *patère* est sur un autel d'où s'élève une flamme. M. *Warburton* entre dans ces détails, parce qu'ils peuvent servir, dit-il, à expliquer les sculptures qu'on voit sur l'autel de *Flat-hall*. Il

ajoûte, pour la même raison, que *Burton* a publié un *Bonus Eventus* de *Sevère* revêtu d'une robe ou *toge* qu'il relève de la main droite, & dans le pli de laquelle on voit des grains de bled dont il tient aussi des épis dans la main gauche.

Ce qui suit dans l'inscription est le nom du Tribun *Gaius Cornelius Peregrinus*. Mais quelle cohorte commandoit-il, c'est ce qu'on ignore. M. *Warburton* croit que les mots suivans n'expriment que la patrie de ce Tribun (*Mauritaniæ Cæsariensis*) selon le tour de phrase qu'on a pû remarquer dans une inscription précédente; car la Mauritanie, ainsi que chacun sçait, fut divisée sous les Empereurs en *Cæsariensis* & *Tigritana*. Il paroît cependant qu'il y avoit ordinairement dans la Grande-Bretagne quelques corps ou détachemens de troupes Africaines. Tels étoient les *Barcarii Tigritenses* que la Notice de l'Empire place à *Arbela*, lieu voisin de notre muraille, & ce corps ou nombre de Maures, (*Numerus Maurorum Aurelianorum*) dont la même Notice marque le poste à *Aballaba*, l'une des *Stations*, aujourd'hui *Scalebycastle*. On pourroit

ajoûter que dans deux inscriptions précédentes (*b*) où la patrie des Tribuns est désignée, c'est non-seulement par le nom de la Province mais encore par celui de la ville; ici au contraire c'est la Province, *Mauritania Cæsariensis*. Au reste, il est facile de comprendre pourquoi on peut assigner si particulièrement la patrie d'un seul homme; il est même très-rare qu'on y manque, surtout dans un monument; au lieu qu'un corps de troupes, quelque médiocre qu'il soit, n'est presque jamais levé dans une seule ville, mais dans une Province ou district étendu, tel que la *Mauritanie Césarienne*. Tout ceci sembleroit indiquer une autre explication; c'est que la cohorte de *Peregrinus* étoit composée de Maures, ou natifs ou originaires de cette Province qui comprend aujourd'hui le royaume d'Alger, & qui a toujours fourni de très-bonne cavalerie. Cela n'empêche pas que le Tribun ne fût de la même Province, & il est vraisemblable que les mêmes mots servoient aussi à désigner sa patrie & celle de ses cavaliers.

(*b*) Voyez les Fig. 4 & 5.

M. *Warburton* ne comprend rien, dit-il, à la manière dont *Camden* a voulu suppléer la fin de cette inscription; il rapporte ici ses propres termes. » Dans l'inscription tout est clair, excepté que dans la dernière ligne il y » a un ET & un ÆDES qui ont deux » lettres jointes en une. Elle est imparfaite à la fin, qu'on pourroit ce semble restituer ainsi: *Decurionum ordinem restituit*. Ces *Décurions* étoient la même » chose dans les *Municipia*, que les » Sénateurs à Rome & dans les Colonies. Ils furent ainsi appellés du mot » *Curia*, la Cour ou Chambre dans » laquelle ils présidoient, comme ayant » la principale administration de la » Justice & des affaires civiles. « Mais, reprend M. *Warburton*, s'il faut lire, comme *Camden*, *Decurionum ordinem restituit*, que ferons-nous de ces deux mots, *domos & ædes*? Peu après il semble que cet historien joigne tous les trois ensemble, comme si le Tribun *Peregrinus* avoit rétabli les maisons, les temples & l'ordre des Décurions. Autre inconvénient pour cette leçon, c'est qu'il manqueroit alors un autre ET avant *Decurionum*. Mais en renonçant

absolument à ce mot *ordinem*, pour lequel il n'y a pas même de place, tout le reste devient clair & facile.

Sur le derrière de l'autel on lit ces mots, VOLANTI VIVAS. „ Ces deux „ mots, dit *Camden*, m'embarassent „ fort & je ne sçai qu'en faire, à moins „ que les trois ordres de ce *Municipium* „ n'ayent érigé cet autel à l'honneur „ de *Gaius Cornelius Peregrinus*, pour „ avoir rétabli les maisons, les temples & l'ordre des Décurions, & „ qu'ils n'ayent ajouté, en forme de „ vœu ou de prière, que leur bienfaiteur pût vivre à *Volantium*, *Volanti* „ *vivas*. " Et de-là, il conjecture que tel a dû être le nom de ce *Municipium*, quoique d'autres supposent que le lieu où l'autel a été trouvé est plutôt l'ancien *Olenacum*. Mais M. *Warburton* ne voit aucune nécessité de supposer que cet autel ait été érigé par les habitans, puisque l'inscription n'en offre aucune trace. Il est plus vraisemblable que ces mots, *Volanti vivas*, ayent été ajoûtés depuis, pour un autre sujet. On trouve en effet, dans *Gruter*, à la fin d'une inscription, ces deux autres *Petrei Bibas*, où le *B*, comme

on le voit fréquemment, est mis pour le *V*; & dans *Montfaucon*, *Fauste vivas & Valentiniane zeses*, qui est la même chose, c'est-à-dire, le mot *vivas* habillé à la Grecque. Ces différens exemples me feroient soupçonner que *Volanti* pouvoit être, comme *Petrei*, le nom au vocatif d'une personne à qui l'on adressoit ce vœu pour sa longue vie, & qui s'appelloit au nominatif *Volantius*; à l'égard du lieu où l'inscription a été trouvée, il y a beaucoup d'apparence que dans le tems de la Notice son véritable nom étoit *Virosidum*.

La sculpture de ce monument n'est pas moins remarquable. Outre ce qui est de pur ornement, on y voit au dos de la pierre, selon l'usage, la hache & le couteau de sacrificateur, & sur un des côtés, la Patère & le *Præfericulum*. „ Au côté droit, il y a, dit *Camden*, un gobelet, un plat & une poire, „ si je ne me trompe, quoique d'autres prennent cette figure pour une „ sorte de vase sacré, dans lequel on „ mettoit de l'eau. " Mais ce que *Camden* prend pour une poire, fruit qui n'est le symbole d'aucune Divinité connue, M. *Warburton* le prit d'abord

pour une pomme de pin, pareille aux deux qu'on voit aussi sur la face du chapiteau. Cependant il croit plutôt aujourd'hui, qu'on a voulu représenter, par cette figure, des *spicæ* ou épis de bled. Elle ressemble fort à une autre, qu'il a vue à Londres sur une belle médaille d'*Auguste*, où les épis ne sont point séparés, & paroissent former une seule masse. Il pense aussi que la sculpture qui est entre les deux têtes, au front du chapiteau, représente une masse de grains, quoiqu'il n'y paroisse à présent aucune distinction. Ces symboles conviennent parfaitement, comme on l'a fait remarquer, au *Bonus Eventus*, ou *Bonum Fatum*. Ils ne sont pas moins les attributs de *Cérès*; *Horace* joint cette Déesse avec *Alma Faustitas*, qui est un troisième synonime.

A l'égard de la pièce que *Camden* appelle un plat, M. *Warburton* la prendroit plutôt pour une roue, le symbole le plus naturel & le plus distinctif de la fortune, à qui cet autel est également dédié (*Fortunæ Reduci*) & ce que *Camden* a pris pour un gobelet, lui semble au contraire quelque chose d'approchant d'un plat ou patère, des-

tiné peut-être à contenir le vin ou les fleurs qu'on offroit au Génie du lieu. Les deux visages en face que l'on voit aussi sur le chapiteau, représentent manifestement le Soleil. Il semble même que l'ornement du même chapiteau, au dos de l'autel, ait quelque rapport à cet astre; & peut-être ces trois figures désignent-elles son lever, son midi & son couchant. Tout cela seroit très-conforme au contenu de l'inscription & au culte des Divinités auxquelles l'autel est dédié.

FIGURE VIII.

NUMINIBUS AUGUSTORUM COHORS QUARTA GALLORUM EQUITUM FECIT.

L'original est aussi à *Conington*, placé au-dessus de la porte d'un cabinet ou pavillon isolé, qui est dans le jardin. La sculpture a beaucoup souffert des injures du tems; mais l'inscription est encore très lisible. Les Empereurs, à l'honneur desquels elle a été consacrée, doivent être, au jugement de M. *Warburton*, *Sévère* & *Caracalla*. Ces deux

princes ont fait de fréquens voyages & de longs séjours dans tous ces lieux, comme l'histoire nous l'apprend, & comme il paroit en particulier par une autre inscription. Il semble aussi que cette cohorte ait été une espèce de troupe légère, ou d'escadron volant; car on voit par plus d'une inscription qu'elle changeoit souvent de poste & de quartier.

L'inscription est renfermée dans une espèce de couronne ou plutôt un octogone, entouré d'une moulure en quarré. Il y a des deux côtés des ornemens en têtes d'aigle, au-dessus desquels on voit des apparences de deux têtes destinées vraisemblablement à représenter les deux Empereurs. *Mars* & *la Victoire*, avec leurs habillemens & leurs attributs ordinaires, sont placés dans une niche, chacun à un bout de la pierre. Les autres ornemens semblent être de pure fantaisie. Au reste la *Victoire* paroît fouler aux pieds un globe; & sans doute le sens de cette attitude est que les deux Empereurs avoient triomphé de tous leurs ennemis, & subjugué par les armes l'Univers entier.

Nous croyons nous être assez étendus, pour faire prendre une juste idée de l'ouvrage de M. *Warburton* & de sa méthode. Le genre des antiquités, quelque intéressant qu'il puisse être pour ses amateurs, n'a pas le même agrément pour ceux qui ont un autre goût, sans compter qu'il demande des détails, presque toujours difficiles à réduire aux bornes d'un Journal. Il est d'ailleurs des Lecteurs très-difficiles à satisfaire sur ce point, qui trouvent la plûpart des explications modernes d'antiques monumens plus ingénieuses que solides, & qui pensent que les anciens, s'ils revenoient au monde, riroient bien de nos interprétations forcées & souvent grotesques. Aussi serons-nous économes de ces sortes d'articles. Les choses absolument nouvelles, dumoins pour la France, ou présentées dans un jour assez lumineux pour éclairer l'histoire, seront les seules, dans cette partie, dont nous nous empresserons de rendre compte au Public.



SYMBOLÆ LITTERARIÆ:

Opuscula varia, philologica, scientifica, antiquaria, signa, lapides, numismata, gemmas & monumenta medii ævi nunc primum edita, complectentes. Romæ. *Sumptibus Nicolai & Marci Palearini.*

ECOTS LITTERAIRES:

Opuscules divers, philologiques, scientifiques, sur des antiquités, des statues, des pierres, des médailles, des pierres précieuses & des monumens du moyen âge; publiés pour la première fois à Rome, chez les frères Palearini.

CES *Opuscules*, qui forment dix volumes *in-octavo*, sont intitulés *Ecots Littéraires*, parce qu'ils ont été composés par plusieurs Sçavans Italiens, dont chacun a payé son *écot*, pour l'honneur d s Lettres, pour sa propre gloire, & pour celle de sa nation. M. *Gori*, l'un des plus distingués d'entr'eux, s'est chargé du soin de la col-

lection. Les trois premiers volumes renferment ce qui a été publié de plus curieux sur *Herculanum* depuis sa première découverte jusqu'à nos jours. On a si souvent & si bien parlé de cette ville souterraine dans les Journaux de notre nation, on a publié tant d'ouvrages instructifs à ce sujet, que, pour éviter l'écueil des redites, nous jugeons à propos de ne point toucher à ces trois premiers Tomes, & de passer tout de suite au quatriéme, qui renferme des choses plus neuves. Si cependant la curiosité de quelques-uns de nos Lecteurs n'est pas encore satisfaite à cet égard, ils peuvent consulter l'ouvrage de Mrs *Bellicard* & *Cochin*, imprimé chez *Jombert*, Libraire rue Dauphine, & une Brochure faite précisément d'après les trois premiers Tomes des *Symbolæ Litterariæ*, & imprimée l'année dernière à Paris chez *Duchesne*, Libraire rue Saint-Jacques. L'auteur est M. *Requier*, le même qui a traduit la *Raison ou idée de la Poësie* par *Gravina*.

Le quatriéme Volume de l'ouvrage Latin dont nous allons rendre compte, ne contient que deux Dissertations. La première est de M. *Guadagni*, Profes-

seur en Droit à Pise. Elle roule sur l'exemplaire des *Pandectes*, ou *Digeste*, que l'on voit à Florence, dans le cabinet du Grand Duc. Voici ce qui donna lieu à la composition de ce Livre. Les écrits des anciens Jurisconsultes formoient un amas de volumes si énorme, que l'application & le génie même des étudians ne pouvoient suffire à cette étude. Il leur falloit parcourir au moins deux mille volumes, & trois cens dix mille vers ou sentences: lecture indispensable pour eux, à cause de la grande autorité qu'avoient ces écrits. L'Empereur *Justinien* voulut soulager la jeunesse de ce fardeau, en débarassant la science des Loix des choses superflues, & en la réduisant aux nécessaires.

La 4e année de son Empire (en 531) il ordonna à *Tribonien*, celui de tous ses Jurisconsultes dont il faisoit le plus de cas, de se joindre aux plus habiles de ses confrères, pour extraire des livres des anciens Jurisconsultes ce qui étoit le plus d'usage, & pour former des opinions diverses de ces auteurs une suite d'opinions tellement liées quant à l'ordre & au sens, qu'elles parussent avoir été dictées par le même esprit & par la même voix.

L'Empereur avoit donné dix ans à *Tribonien* pour l'exécution de ce projet ; il le finit en quatre : aussi obtint-il plus de célébrité par la promptitude du travail qu'il ne se rendit utile à la postérité par la manière dont il s'en acquitta. Il donna l'exclusion à la plûpart des ouvrages des anciens Jurisconsultes, & il ne fit entrer dans le sien que ce qui approchoit le plus des mœurs de son temps. Il supprima les articles de la Jurisprudence primitive, en couvrit l'origine de ténèbres, & répandit tant de nuages sur le Droit Civil, qu'on a bien de la peine à l'éclaircir par la lecture des Historiens, des Poëtes & des Orateurs anciens, quelques secours que l'on tire de la sagacité des sçavans interprètes. *Tribonien* appella sa collection *Pandectes* ou *Digeste*. Le nom de *Pandectes* vient de la variété, ou plutôt de l'universalité des choses que ce Livre renferme. Ce nom est formé de deux mots Grecs παν *omne*, & δεχομαι *capio*. Le nom de *Digeste* lui fut donné par rapport à l'ordre qu'on y trouve, conforme au *Digeste d'Edits* fait par le Jurisconsulte *Julien*.

Ce corps de Droit Civil n'eut pas un succès aussi grand qu'on l'avoit espéré.

L'ambition des Empereurs qui succédèrent à *Justinien* lui fit perdre dans la Gréce le nom qu'il portoit, & les ravages des barbares en abolirent l'autorité en l'Italie.

Ces loix eurent cependant une certaine vigueur. L'usage de la langue latine venant peu à peu à se perdre, le livre des *Pandectes* fut traduit en Grec par *Thalelée*, nommé *l'œil des Loix*. Le *Code* & les *Institutes* le furent par d'autres ; & ces traductions, ainsi que les Constitutions des Princes successeurs de *Justinien*, servirent de règle en Orient pour rendre la justice, jusqu'à l'an de J. C. 867. L'Empereur *Basile le Macédonien*, qui regnoit alors, voulant que son nom effaçât celui de *Justinien*, publia un nouveau corps de Droit plus concis & plus court. Il poussa jusqu'à 40 livres cet ouvrage, qui fut ensuite porté jusqu'à 60 par *Leon* son fils, qui le termina. Celui-ci l'appella *Livres des Basiliques*, c'est-à-dire, de *Loix Impériales*. *Constantin Porphyrogénète* qui vint depuis, & qui rassembla dans un seul corps tous les Historiens dont il forma trois classes générales, étendit ses soins

à la Jurisprudence, & donna une nouvelle forme aux loix Impériales. Cependant le crédit des *Basiliques* se soutint dans l'Orient jusqu'à la fin de l'Empire Grec, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 1452, & leur usage ne finit qu'avec *Constantin Paléologue*, qui fut dépouillé de l'Empire par les Turcs.

Tels furent dans l'Orient la naissance, le progrès & la fin du Droit *Justinien*, qui fleurit encore pendant quelques siécles en Occident. Lors même que les Goths, & après eux les Lombards, le proscrivirent en Italie, il se soutint dans l'Illyrie & dans les Etats de Ravenne, païs soumis aux Empereurs Grecs. Il cessa enfin d'être reconnu à Ravenne même, quand *Aistulphe* ou *Astolphe* Roi des Lombards eût détaché cette ville de l'Empire Romain, vers l'an 752.

L'Italie, dépouillée en même temps de sa majesté & de ses loix, subit le double joug d'une domination étrangère & de loix barbares. La maitresse des Nations, privée, durant un long esclavage, du sentiment de son ancienne liberté & de son ancienne grandeur, vit succèder à l'éclat & à l'humanité de son Droit, le Droit grossier, sauvage &

cruel des Lombards, des Visigoths, des Francs & des Bourguignons. Il ne resta des livres de Droit, pour l'usage de la Justice, que quelques fragmens empruntés, non des écrits de *Justinien*, mais du *Code Théodosien*. La barbarie où l'Italie fut plongée fut si grande & de si longue durée, que, lorsque *Charlemagne* eût détruit les Lombards, il ne put venir à bout de recouvrer les Loix Romaines, quelques recherches qu'il fît pour les découvrir. Les livres qui les contenoient restèrent dans les ténèbres jusqu'au douziéme siècle, c'est-à-dire, jusqu'au regne de l'Empereur *Lothaire*.

Le schisme qui déchiroit alors l'Eglise, ayant armé ce Prince en faveur d'*Innocent* II contre *Roger*, Comte de Sicile, qui soutenoit l'Anti-pape *Pierre de Leon*, il porta la guerre en Italie. Ce fut au milieu des combats, & dans le tems où l'on s'y attendoit le moins, que les *Pandectes* furent trouvées à Amalphi, ville voisine de Salerne. Les Pisans demandèrent ces livres à *Lothaire* & les obtinrent pour récompense des services qu'ils lui avoient rendus avec leur flotte. Mais le général *Caponic* s'étant ensuite rendu maître de leur ville

les transporta à Florence. Les autres livres du Droit Romain furent successivement découverts. Les oracles de Rome recouvrèrent leur voix, après un long silence. L'Italie qui s'étoit oubliée durant tant de siècles, jetta enfin les yeux sur elle-même, reconnut dans ses loix l'ancienne splendeur de son Empire, & commanda de nouveau, par elles, au monde entier qu'elle avoit autrefois assujetti par ses armes.

Le but principal de M. *Guadagni*, dans sa dissertation, est de prouver d'abord, que l'exemplaire des *Pandectes*, quoique très-ancien, qu'on garde à Florence dans le cabinet des Grands Ducs, n'est cependant pas l'original de l'Empereur *Justinien*, ou, pour parler avec plus de justesse, n'est point celui qui a été écrit de la propre main de *Tribonien*; ensuite de faire voir que tous les livres des *Pandectes* connus de nos jours, soit imprimés, soit manuscrits, sont des copies de l'exemplaire de Florence. Ce sujet a été traité autrefois par deux célèbres Jurisconsultes, *Ant. Aug.* & *Henr. Brencmannus*. M. *Guadagni* ne l'ignore pas; ce qui lui fait dire, qu'on

pourra peut-être croire qu'il veut écrire l'*Iliade* après *Homère*, & jouer la comédie après *Roscius*. Il répond à cette difficulté qu'il se fait, qu'il a crû voir qu'on lui avoit laissé de quoi glaner; qu'il étoit d'ailleurs nécessaire de répondre à des auteurs très-habiles, dont quelques-uns se sont efforcés de prouver que l'exemplaire des *Pandectes* de Florence n'est pas le modèle de tous ceux que nous avons aujourd'hui.

Les preuves les plus fortes que notre auteur employe pour le premier point de sa dissertation, sont, en premier lieu, le texte même des constitutions de *Justinien*, qui détermine la forme dans laquelle on doit écrire les *Pandectes*. Voici comme ce prince s'énonce dans une de ses Constitutions. „ Nous établissons la même peine que „ pour le crime de faux contre ceux „ qui oseront à l'avenir écrire nos loix „ en usant de *sigles* (*a*) qui y jettent „ de l'obscurité. Nous voulons que les

(*a*) *Sigla* ou *singla*, par syncope, pour *singula*. Ce sont des lettres seules qui marquent un mot entier. Ainsi ces lettres S. P. Q. R. équivalent à ces mots, *Senatus Populusque Romanus*, le Sénat & le Peuple Romain.

„ noms des Jurisconsultes, les titres, „ les nombres des livres, tout y soit „ désigné par des mots entiers. Quiconque fera l'acquisition d'un livre „ de nos loix, où il y aura des *sigles*, „ en quelque part du livre que soient „ ces caractères, qu'il sçache que cet „ exemplaire lui est inutile; car nous „ défendons de rien citer en jugement „ d'un livre qui a une défectuosité „ dont on peut faire un mauvais usage. „ Pour ce qui est du copiste qui aura „ osé l'écrire, qu'il subisse non-seulement la peine portée contre le crime „ de faux (*b*), selon ce qui a été dit, „ mais qu'il rende encore le double „ du prix du livre à celui à qui il a „ été vendu, s'il en a fait l'acquisition, sans sçavoir qu'il y auroit des „ *sigles*, &c.

(*b*) La peine portée contre le crime de faux, étoit, pour un homme libre, la privation du droit de bourgeoisie Romaine, par conséquent de celui de pere, de testateur, d'héritier légitime, la perte de tous ses biens, l'usufruit seulement de ceux qu'il acquerroit dans la suite, &, par dessus tout cela, d'être garroté & transporté dans une Isle pour y finir ses jours. Si c'étoit un esclave, il étoit condamné au dernier supplice.

La conséquence que tire M. *Guadagni* de ce dispositif, est si simple, qu'elle se présente à tout le monde; ce qui n'est pas une foible présomption pour sa solidité. Les constitutions de *Justinien* établissoient, dit-il, les peines les plus rigoureuses pour ceux qui faisoient usage de *sigles* en écrivant les *Pandectes*; il n'y a dès lors aucune apparence qu'il y en eût dans les *Pandectes* qu'avoit écrites *Tribonien* lui-même; & puisque l'on en trouve, ainsi que des notes numérales, dans les *Pandectes* de Florence, il faut en conclure que *Tribonien* n'a point écrit ces livres, & que cet exemplaire n'est pas l'original de l'Empereur *Justinien*. Ce raisonnement de M. *Guadagni* paroîtra plus victorieux encore, si l'on veut faire attention que *Tribonien*, en se servant de *sigles*, auroit bien plus exposé les peuples à être induits en erreur, que ne l'auroient pû faire les copistes. En effet, pour s'assurer de la nature primitive des mots qu'ils auroient abrégés, on auroit toujours pû avoir recours à l'original; tandis que l'on n'auroit pû recourir à rien, si cet original lui-même eût laissé lieu à quelque ambiguité.

La seconde preuve que l'auteur employe pour établir son sentiment, se tire des fautes & des lacunes qui sont dans cet exemplaire. Ces fautes faites sans doute par différens copistes, ont été corrigées ensuite sur un autre exemplaire ; & la diversité d'encres & d'écritures fait voir clairement que ces corrections ont été faites par différentes mains & non par *Tribonien* seul. Pour ce qui est des lacunes, elles sont considérables & nombreuses. Dans certain chapitres il manque, non-seulement quelque mots, mais des lignes entières ; enfin, on trouve dans un endroit un vuide de dix loix, qu'un sçavant Jurisconsulte François, (*Antoine le Conte*) a rétablies d'après le livre des *Basiliques*.

Les moyens dont se sert M. *Guadagni* pour faire voir que tous les livres des *Pandectes*, que l'on connoît, sont des copies de l'exemplaire de Florence, ne sont pas sans fondement ; voici les principaux. Le relieur qui a réparé cet exemplaire a fait une faute grossière, en rassemblant & colant les derniers feuillets du second volume, qui s'étoient détachés. Il les a trans-

posés & a mis l'antépénultième à la place du pénultième. La même faute se trouve dans tous les livres des *Pandectes*, manuscrits ou imprimés, qui ont paru, avant que *Lelius Taurel* eût reconnût cette erreur & l'eût corrigée. Donc, suivant M. *Guadagni*, tous les exemplaires des *Pandectes* sont des copies du manuscrit de Florence. Mais peut-être cette ressemblance d'erreur ne prouve-t-elle pas plus que les manuscrits où elle se trouve ont éte copiés sur celui de Florence, qu'elle ne prouveroit que celui-ci a été copié ainsi qu'eux sur un manuscrit défiguré par cette transposition vicieuse. C'est une objection que nous soumettons au jugement de ceux qui croiront que la discussion de ce fait est de quelque importance.

Après avoir apporté plusieurs autres preuves, l'auteur réfute les objections qu'on a faites contre le sentiment qu'il embrasse. Les principales de ces objections sont les différences que l'on remarque dans les *Pandectes* vulgaires, différences qui valent souvent mieux que le texte du manuscrit de Florence, telles que les supplémens, les noms des Jurisconsultes changés aux titres des loix,

certaines loix qui, dans ce manuscrit, sont seulement en Grec, & qui, dans les autres, sont en Grec & en Latin, quelques-unes mêmes en Latin seulement. Notre sçavant dissertateur répond, qu'il faut attribuer la différence des textes ou à l'ignorance ou à l'érudition des copistes. Les premiers n'ayant ni teinture de Jurisprudence ni goût pour la critique, mais présumant beaucoup d'eux-mêmes, firent des changemens absurdes dans quelques endroits ; les autres, pleins de lumières & de sagacité, parurent avoir fait des changemens heureux. Pour ce qui est des supplémens, ils sont quelquefois superflus. Le changement des noms des Jurisconsultes vient encore de l'ignorance ou du peu d'attention des copistes, & de la hardiesse des correcteurs. Enfin, si certaines loix ou chapitres sont, dans l'exemplaire de Florence, écrits seulement en Grec, & dans les autres en Grec & en Latin, quelques-uns en Latin seulement, cela vient sans doute de ce que les sçavans entre les mains desquels sont tombées les premières copies de cet exemplaire, ont écrit leurs interprétations aux marges de certains chapitres. Les copistes

auront ensuite fait passer ces interprétations avec le texte Grec dans d'autres exemplaires faits de leur main ; ou bien ils auront laissé le Grec qui leur aura paru inutile, & ils n'auront écrit que le Latin. Quelquefois aussi ces mêmes copistes auront omis entièrement le Grec qu'ils ne pouvoient lire, tantôt laissant de la place, tantôt n'en laissant point.

De tout cela M. *Guadagni* conclut que si l'exemplaire des *Pandectes* de Florence n'est pas l'original de l'Empereur *Justinien*, tous les autres que l'on connoît sont des copies de celui-là. Outre l'autorité des deux Jurisconsultes après lesquels il a traité ce sujet, il a encore pour lui celle du célèbre *Alciat* quant au premier point, & quant au second, celle de presque tous les autres.

La seconde dissertation qu'on trouve dans le Volume des *Ecots Littéraires*, est de M. *Lirutti de Villafreda*. Elle porte sur les esclaves qui étoient en usage dans le *Frioul* (*a*), au moyen âge, ou, ce

(*a*) Province considérable d'Italie. Elle appartient en partie à la République de Venise & en partie à la Maison d'Autriche.

qui eſt la même choſe, au temps de la domination des barbares. Quoique les eſpèces n'en fuſſent pas en auſſi grand nombre qu'elles l'étoient du tems des Romains, où elles alloient preſque à l'infini, elles étoient néanmoins fort multipliées. Le célèbre *Muratori*, qui a répandu un grand jour ſur cette matière, nous apprend, que, quoique les Lombards & les autres Rois, uſurpateurs de l'Italie, contens d'une vie frugale, euſſent retranché une partie de ces eſclaves, il en reſtoit pourtant encore beaucoup. Les uns étoient employés au ſervice domeſtique. Ils étoient de deux ſortes au moins : il y avoit ceux du premier ordre, chargés des emplois les plus honorables auprès de leur maître & de ſa famille ; ceux du ſecond ordre, dont les occupations les plus baſſes de la maiſon étoient le partage. Tels étoient le cuiſinier, le boulanger, le maître d'office, le portier, le marmiton, &c. Le reſte des eſclaves de ce temps-là étoit appliqué à la culture des champs & au ſoin des troupeaux. Ceux-ci ſe diviſoient en pluſieurs claſſes, ſoit à raiſon de leurs ſervices, qui étoient honnêtes ou bas, ou te-

nant de l'un & de l'autre ; ſoit à raiſon de leur perſonne aſſujettie à une ſervitude douce ou rigoureuſe. On comptoit cinq différentes eſpèces de ces derniers, dont les uns ne ſubiſſoient d'autre joug d'eſclavage que de ne pouvoir ſortir, ſans la permiſſion de leurs maîtres, des terres qu'on leur avoit louées & auxquelles ils étoient attachés. Telle étoit auſſi la condition de ceux qu'on chargeoit du ſoin des maiſons de campagne, & qui devenoient quelquefois vaſſaux. Trois autres ſortes d'eſclaves jouiſſoient d'un ſort encore meilleur : car ils avoient reçu la liberté, & on pouvoit les appeller affranchis ; mais ils étoient toujours liés à leur maître, ou plutôt à leur patron, par une redevance de ſervices qui leur étoit impoſée ou pour un temps ou pour toute la vie, ſelon la condition ajoûtée à leur affranchiſſement, juſqu'à ce qu'enfin libres de ce fardeau ils étoient faits *Amond*, ſuivant l'expreſſion des loix des Lombards. Les eſclaves *Fiſcalins*, dont l'Italie avoit emprunté l'uſage des François, étoient ainſi appellés, parce qu'ils appartenoient au *Fiſc* du Prince ou du

Souverain, & qu'ils étoient employés à ſon ſervice. La fortune de ceux-ci étoit meilleure que celle des précédens, eu égard à la dignité de leur maître, parce qu'ils étoient même honorés à ſon gré des charges du palais.

La condition des eſclaves *Colins*, (*ſervi Colini*) n'étoit pas plus dure, ſelon M. *Liruti*, que celle des *Fiſcalins*. Cette condition étoit encore celle de trois autres eſpèces d'eſclaves dont on va parler, & deſquels il eſt dit expreſſément : qu'ils ne dépendront nullement du caprice de leurs maîtres ou de leurs patrons, & qu'ils ne ſeront tenus de leur rendre d'autres ſervices que ceux qui auront été ſtipulés dans la convention de leur affranchiſſement. Ces eſclaves étoient les *Céraires*, les *Tabulaires*, les *Cartulaires*. Les premiers étoient ainſi nommés parce qu'ils étoient obligés de fournir annuellement à l'égliſe ou à leur maître de la cire & autres choſes pour la Ferme qui leur avoit été donnée ou louée. La condition des deux autres ſortes d'eſclaves étoit encore plus douce. Ils étoient mis en liberté ſans autre formule ou cérémonie qu'une carte qu'on leur donnoit.

Ils ne laiſſoient pourtant pas d'être aſſujettis à leur maître par pluſieurs endroits. Le principal de ces aſſujettiſſemens étoit que, quand ils mouroient ſans héritier direct, leur maître rentroit en poſſeſſion de leur bien, & la carte qu'ils recevoient ne portoit autre choſe ſinon qu'on n'exigeroit d'autres ſervices d'eux ou de leurs deſcendans que ceux auxquels ils étoient obligés par leur convention.

Du nombre des eſclaves d'un état honnête étoit enfin le *Denarial*, ainſi nommé, parce que, ſuivant l'uſage de la Loi Salique, il étoit mis en liberté en jettant un denier qu'il tenoit dans ſa main. L'état de cet eſclave n'étoit pourtant pas tout-à-fait libre ; car il ne jouiſſoit de la liberté que dans ſa troiſième génération : ce qui eut auſſi lieu pour le *Cartulaire*.

M. *Liruti* paſſe enſuite aux eſclaves du moyen & du bas état. Parmi ces eſclaves réels étoient les *Bénéficiaires*, ainſi nommés, parce qu'ils étoient attachés aux terres bénéficiaires ou fiefs, & que dans les ventes, échanges ou autres contracts paſſés au ſujet de ces terres, ils en ſuivoient le ſort. On leur

accordoit cependant, comme à presque tous les autres de ce temps-là, un petit fonds de terre. Ils en payoient une rente annuelle, & retiroient tout le reste des fruits, qui bien menagés servoient à leur faire un pécule & un patrimoine propre. Mais ce patrimoine & ce pécule, les esclaves du premier état ne pouvoient l'aliéner, ni en tout ni en partie, sans l'aveu de leur maître ou de leur patron, à plus forte raison ceux dont il s'agit ici, qu'un esclavage plus rigoureux rendoit totalement dépendans. Les esclaves *Dediticës* étoient ceux qui avoient été autrefois mis en liberté, mais qui, pour des fautes griéves & certains crimes, étoient de nouveau rentrés dans l'esclavage. On appelloit esclave *Massaire* celui que son maître chargeoit de la masse, ou du soin de toute sa terre. Il étoit à la tête des autres esclaves des champs, bouviers, porchers, chévriers, gardiens de haras, de gros & de petit bétail, &c. Ces esclaves du dernier rang étoient encore de deux sortes, maître & disciple. Pour ce qui est du *Massaire*, son pécule propre consistoit en bœufs, en chevaux, & autres bêtes désignées par leur nom. Il en dispo-

soit même sans permission. Il les cédoit à un associé, les recevoit de lui, & les aliénoit quelquefois, mais toujours pour l'avantage & le profit de la masse dont il étoit chargé; ce qui fut ainsi reglé par une Loi de *Rhotaris* Roi des Lombards. A la suite de tous ces esclaves & d'une foule d'autres que M. *Liruti* passe sous silence, viennent les esclaves *Pêcheurs*, particuliers au Frioul, desquels personne n'a fait mention avant lui, mais qui ne lui fournissent aussi aucune particularité.

Ces différentes espéces étoient toutes en usage dans le Frioul. L'auteur le prouve par l'autenticité des Chartes; & c'est aussi la voye dont il se sert pour nous instruire des conditions que les maîtres mettoient à la liberté accordée aux différens esclaves. Nous nous contenterons de rapporter une de ces Chartes. Elle regarde le Cardinal *Pilée* Comte *de Prata*. En voici le précis. » L'an 1382, le 4 du mois de Septembre, » sous le Pontificat de notre très-saint » père le pape *Urbain VI*, dans la grande » chambre supérieure du palais *de Prata*, » près de la grande salle, en présence » de, &c; le très-révérend Pere en Jesus-

» Christ, *Pilée*, Prêtre, Cardinal du Titre » de *Sainte Praxède*, trés-digne fils & » héritier universel d'Illustre & Puissant » Seigneur *D. Biachini*, Officier Militaire » & Comte *de Prata*, a, en vûe de Dieu » & pour soi, mis en liberté, de la meilleure façon qu'il a sçu & pû, tous ses » esclaves, quels qu'ils soient, tant mâles » que femelles, qui se trouvent dans » tout son Comté *de Prata* & ailleurs. » Il donne à chacun d'eux son mobilier. » Pour ce qui est de l'immeuble, il veut » qu'ils l'ayent & le tiennent pour l'habitation; & que pour la dite habitation, » ils soient obligés de faire les services » que le même *Pilée* Cardinal jugera à » propos de leur ordonner, &c; qu'ils » soient aussi obligés de donner par écrit » l'état de tous leurs biens immeubles, » audit Seigneur Cardinal Patron. *Item* » il veut que tous ses esclaves qui habitent » hors *de Prata* au temps de ce contract, » soient tenus, dans le terme des six mois » qui vont suivre, de venir s'y établir & » habiter, au moins pendant 11 ans. Et » au cas que dans le dit terme, ils ne » viennent point résider dans *Prata*, » comme on vient de dire, il veut » dès maintenant qu'ils soient sujets au

» même esclavage & condamnés aux » mêmes peines qu'auparavant, &c. «

Les causes pour lesquelles on donnoit d'ordinaire la liberté aux esclaves, étoient de quatre sortes, la Religion & la piété, la rémission de ses péchés & de ceux de ses prédécesseurs, les bons services que l'esclave avoit rendus à son maître, le repos des ames du Purgatoire.

Les formules que l'on employoit dans le premier cas étoient celles-ci. *Pour le remède de mon ame .... Pour la diminution de mes péchés .... Pour qu'à l'avenir le Seigneur daigne m'accorder pardon .... Pour la rédemption de mon ame .... Pour que je mérite d'éviter la société des impies*, &c.

M. *Liruti* finit sa Dissertation par marquer le temps où la servitude cessa d'être en usage dans le Frioul. Il trouve par les Chartes que ce ne fut qu'au milieu du XV siécle, quoique dans le précédent il n'y eût presque plus d'esclaves dans tout le reste de la Chrétienté.



SUITE DES MÉMOIRES DE M. LE COMTE DE LOWENDAHL, MARECHAL DE FRANCE.

DAns l'obligation où je suis de finir l'extrait de ces *Mémoires* commencé par M. l'Abbé *Prévost* (*a*), je ne chercherai point à éviter les traits de conformité entre ce que j'ai à dire, & ce que jai déja écrit dans mon ANNE'E LITTE'RAIRE 1755, Tome III, page 326, & Tome IV, page 156. Comme les deux ouvrages périodiques ne sont pas lûs probablement par les mêmes personnes, il n'est pas juste de priver celles qui ne prennent que le JOURNAL ETRANGER des détails que mon prédécesseur leur a promis, & qui font parties essentielles d'un tout, dont il ne leur a donné que la moitié.

(*a*) Voyez le JOURNAL du mois d'Août de cette année page 173. Ces *Mémoires* sont intitulés mot à mot en Allemand : *La vie & les exploits du comte de Lowendahl, Maréchal de France. A Léipsick, chez Jean-Samuel Heinsius.* L'auteur est M. *Ranft*, Ministre Luthérien.

Quant aux Lecteurs du JOURNAL ETRANGER, entre les mains desquels se trouve aussi l'ANNE'E LITTE'RAIRE, j'ose me flatter qu'ils auront égard à la loi qui m'est imposée de terminer ce que M. l'Abbé *Prévost* a laissé imparfait, & qu'ils verront sans peine la conformité dont il s'agit ; c'est une ressemblance de faits qui sert à en assûrer l'autenticité réciproque. Je ne puis d'ailleurs dissimuler que le récit de l'auteur Allemand est plus circonstancié que le mien, & par conséquent plus instructif.

Peu de tems après le glorieux accueil que M. *de Lowendahl* avoit reçu de l'Impératrice *Anne*, il alla prendre possession de son nouveau gouvernement. Il établit sa résidence à Revel, qui est la capitale de l'Esthonie. Ce fut-là qu'il apprit les grandes révolutions, qui bien-tôt après se succédèrent rapidement à la cour de Russie. L'Impératrice *Anne* mourut le 28 Octobre de l'année 1740 ; elle avoit fait un testament par lequel elle nommoit pour successeur au trône le jeune prince *Iwan* ou *Jean*, déclaré quelque temps

auparavant *Grand Prince de Russie*. Le même testament donnoit la tutelle de ce prince & la régence, pendant sa minorité, au Duc de Curlande. Mais ce Seigneur commençoit à peine à remplir cette double fonction, que la mère du jeune Empereur, épouse du prince *Antoine Ulric de Brunswig*, lui ôta toutes ses charges, l'envoya en Sibérie, & se chargea elle-même de la tutelle du jeune Empereur, & de la régence de l'Empire Russe.

Ces changemens ne troublèrent point le repos dont jouissoit M. *de Lowendahl* dans son gouvernement, parce qu'il n'entra jamais dans les cabales de la Cour, & qu'ayant rendu des services importans à l'Etat il étoit l'un de ceux qu'on ménageoit le plus. La nouvelle Régente lui donna les assûrances les plus fortes de sa protection ; elle lui accorda même, au mois de Mars de l'anné 1741, le régiment du comte de *Munnich*, qui venoit de se démettre de toutes ses charges. M. *de Lovendahl* obtint en même tems la charge de Grand-Maître de l'Artillerie. Il est vrai que toutes ces faveurs n'empêchèrent pas qu'il ne vît avec une peine secrette qu'on

lui eût préféré d'autres Généraux pour faire la campagne de Finlande contre la Suède, quoiqu'il eût été nommé d'abord parmi ceux qui devoient commander. Mais il eut bientôt lieu de se féliciter de ce qu'il ne s'étoit point mêlé des affaires pendant la Régence de la Grand-Princesse. On vit éclorre avant la fin de l'année une autre révolution imprévue & très-funeste à tous ceux qui avoient eu part au gouvernement. La princesse *Elisabeth*, fille de l'Empereur *Pierre le Grand* & de l'Impératrice *Catherine*, que l'on avoit tenue jusqu'alors dans une obscurité peu digne de son rang, ayant trouvé moyen de gagner toutes les personnes qui composoient la maison Impériale regnante, & les principaux Ministres, qui s'étoient jusques-là opposés à son avénement au trône, se fit proclamer Impératrice de toutes les Russies.

M. *de Lowendahl* fut confirmé dans son gouvernement ; il célébra cette grace par une fête superbe ; & comme la nouvelle Impératrice avoit résolu de continuer avec vigueur la guerre contre la Suède, elle le nomma pour faire la campagne de l'année 1742.

Le Feld-Maréchal Comte *de Lasci* eut le commandement en chef, & les Généraux *Keith* & *Lowendahl* commandèrent sous lui une armée de soixante dix à quatre-vingt mille hommes. M. *de Lowendahl* fut chargé de la conduite de l'avant garde de cette armée. Les troupes Suédoises, quoiqu'inférieures en nombre & affoiblies par les grandes maladies & la mortalité qu'elles avoient essuyées pendant deux hyvers, attendirent d'abord toute l'armée des Russes ; & les batteries qu'elles avoient sur l'un des bords de la rivière de Kimmené, firent, durant quinze jours, un feu continuel sur celles que les Moscovites avoient établies à l'autre bord. Enfin, les Suédois, qui étoient alors commandés par M. *Bouquet*, réfugié François, furent obligés de décamper. Après avoir fait, pendant deux mois, différentes retraites, depuis la rivière de Kimmené jusqu'à Helsingfort, ils furent presque enfermés dans ce dernier endroit par l'armée Russe, qui s'empara sans beaucoup de difficulté de toute la Finlande, du Nyland, de Tavasthus, & de la Bothnie orientale. Ces conquêtes, jointes à une révolution dans

l'intérieur de la Suède, obligèrent l'armée Suédoise de capituler pour son retour dans sa patrie, & la capitulation fut signée le 4 Septembre. Cette guerre fut terminée l'année suivante, & la Russie rendit à la Suède presque tout ce qu'elle avoit conquis sur elle. L'Impératrice fut si satisfaite de la conduite de M. *de Lowendahl* qu'elle lui écrivit la lettre la plus obligeante en l'invitant à se rendre auprès d'elle. Elle lui fit présent devant toute sa Cour d'une épée d'or garnie de diamans, lui dit les choses les plus flatteuses, & le baisa sur la bouche.

Ce fut à peu près dans le même temps qu'*Auguste III*, roi de Pologne, & le premier maître de M. *de Lowendahl*, le décora d'une nouvelle marque d'honneur. Il lui conféra, en qualité de *Vicaire*, la dignité de *Comte de l'Empire Romain*. Cependant, plus M. *de Lowendahl* voyoit augmenter sa gloire & son crédit, plus il craignoit ces revers de fortune que tant de gens de mérite avoient essuyés dans les différentes révolutions arrivées en Russie sous un fort petit nombre d'années. Il forma,

comme plusieurs autres étrangers en place, la résolution de quitter le service d'une Cour trop agitée, & demanda son congé qui lui fut refusé. Mais l'Impératrice ne put se dispenser de lui accorder la permission qu'il sollicita d'aller faire un tour en Allemagne pour voir les opérations différentes que faisoient alors les armées des principales Puissances de l'Europe à l'occasion de la succession de l'Empereur *Charles VI*. Il partit au commencement de l'année 1743 ; il alla voir incognito le Comte *Maurice de Saxe*, qui étoit alors en Bavière avec l'armée Françoise ; il avoit son quartier général à Stad-am-Hof. Comme ils avoient autrefois vêcu en Saxe dans la plus grande intimité, le plaisir de se revoir fut réciproque. M. *de Lowendahl* communiqua à ce grand homme le dessein qu'il avoit de passer au service de la France. Loin de le détourner de cette idée, le Comte de *Saxe*, charmé de pouvoir obliger à la fois le Roi son maître, & son ami, l'y confirma, en lui offrant d'employer pour lui tout son crédit. Cependant, si d'une part

M. *de Lowendahl* regardoit la guerre pour la succession de la Maison d'Autriche comme une carrière où il pouvoit se signaler, il rencontroit d'un autre côté deux grands obstacles au desir qu'il avoit d'obtenir une place parmi les généraux François. L'un venoit de la constitution particulière de l'état militaire du royaume, où il ne pouvoit avoir, à son entrée dans le service, que le grade de dernier Lieunant-Général. L'autre étoit la religion qu'il avoit professée jusqu'alors ; il n'y avoit pas d'apparence qu'on donnât de l'emploi à un Luthérien, qui n'étoit pas revêtu de la dignité de Prince, sans exiger de lui qu'il embrassât la religion Romaine. La première difficulté fut levée par la réfléxion qu'il fit qu'étant une fois employé dans les armées Françoises, son avancement ne dépendroit que de son courage & de son zèle. On ne sçait pas comment il surmonta les scrupules qui pouvoient l'arrêter par rapport à la seconde ; mais sa probité universellement reconnue nous oblige d'attribuer sa conversion à des motifs plus nobles que l'ambition & l'intérêt.

L'Impératrice *Eliſabeth* ayant ſçu qu'il négocioit pour s'attacher à une autre Cour, lui écrivit une lettre où elle le pria avec inſtance de ne point quitter ſon ſervice. Le parti de M. *de Lowendahl* étoit pris ; il n'attendoit que la réponſe de Verſailles, pour s'y rendre en perſonne.

Cependant le Comte de *Saxe* fut obligé de quitter le quartier de Stad-am-Hof, & dans le même tems M. *de Lowendahl* retourna par la Bohême & la Saxe dans ſon Gouvernement, où il reçut, peu de tems après ſon arrivée, la nouvelle que la France agréoit ſes ſervices. Il écrivit ſur le champ à l'Impératrice pour la remercier des marques de bonté dont elle avoit bien voulu l'honorer. Il lui expoſoit en même-tems d'une manière touchante les raiſons qui l'engageoient à la ſupplier de conſentir à ſa retraite. L'Impératrice la lui accorda. Il paſſa avec Madame *de Lowendahl* de Revel à Dantzick. Il ſe rendit enſuite ſeul à Verſailles, où le Roi le reçut avec diſtinction, & le déclara Lieutenant-Général de ſes armées. Les Lettres pa-

tentes lui en furent expédiées le premier Septembre 1743. Après avoir prêté le ſerment qu'exige ce grade militaire, il retourna par la Flandre à Dantzick, où il fit ſans perdre de tems les préparatifs néceſſaires pour ſe tranſporter en France avec Madame *de Lowendahl* & toute ſa maiſon.

Il n'y avoit que le lieu de ſon origine qui pût le faire regarder comme étranger. La religion qu'il venoit d'embraſſer, ſa facilité à parler la langue du païs, ſes engagemens, ſes manières, la douceur de ſon commerce, annonçoient un François même. Auſſi prit-il tant de goût pour cette nation & pour le ſervice du Roi, qu'il parut oublier entièrement ſa patrie. Sa Majeſté lui fit une penſion conſidérable. Enfin Madame *de Lowendahl* accoucha le 4 Janvier 1744 à Paris d'un fils, dont la naiſſance acheva de lui rendre infiniment cher le royaume de France.

Le Roi ayant nommé les Généraux qui devoient faire la campagne de 1744 dans les Païs-Bas ſous le Maréchal *de Noailles*, M. *de Lowendahl* fut de ce nombre. Quoi qu'il ne commandât qu'à ſon tour dans les tranchées, aux ſièges

de Menin, Ypres & Furnes, on ne fut pas long-temps ſans reconnoître qu'il étoit très-habile ingénieur, & qu'il avoit des connoiſſances peu communes en fait d'artillerie.

Les ſuccès des troupes Françoiſes dans les Païs-Bas furent interrompus par la diverſion que fit, en paſſant le Rhin, l'armée ennemie. M. *de Noailles* eut ordre de joindre, avec une partie de la ſienne, le Maréchal *de Coigny*, & le Comte *de Lowendahl* fut du nombre des Généraux qui le ſuivirent en Alſace. On arriva le 21 Août à Brumat, & le lendemain M. *de Noailles* détacha trois corps compoſés chacun de 2000 hommes d'infanterie & de 1000 hommes de cavalerie, avec ordre de ſe jetter ſur l'arrière-garde du prince *Charles*, qui ſe retiroit. M. *de Lowendahl* à la tête d'un de ces détachemens paſſa par Biſchweiler à Druſenheim, & s'étant joint en chemin au Chevalier *de Belle-Iſle*, on pouſuivit les Autrichiens ſi vivement, que l'on ſe trouva engagé dans une action le 27 du même mois auprès du village de Suffelsheim, où l'arrière-garde de l'ennemi s'étoit logée dans

des retranchemens qui furent forcés avec une valeur étonnante.

Le ſiège meurtrier de Fribourg en Briſgau fut la ſuite de la retraite des ennemis. M. *de Lowendahl* qui réuniſſoit la bravoure d'un ſoldat à l'expérience d'un capitaine, ſe ménagea ſi peu dans cette occaſion de ſe ſignaler ſous les yeux du Roi, que, quoiqu'il ne fût pas de tranchée lors de l'attaque du chemin couvert, il s'y porta par un excès de zèle, & y fut bleſſé à la tête d'un coup de feu qui fit craindre pour ſa vie. Le Roi augmenta ſa penſion, & lui accorda au mois de Janvier 1745 des lettres de naturalité pour lui, pour Madame *de Lowendahl*, & pour les enfans qu'ils avoient eus dans le païs étranger ; il lui donna en même tems le commandement des Trois-Evêchés, pendant l'abſence du Maréchal *de Belle-Iſle*. Il fut chargé preſqu'auſſi-tôt d'aller en Allemagne, avec les troupes qui étoient ſous ſes ordres, renforcer l'armée du Maréchal *de Maillebois*, que les Alliés avoient obligé d'abandonner la Wetteravie, de repaſſer le Mein, & d'établir ſon quartier à Wormes. Il ſe rendit lui-même dans cette ville, &

ayant eu une conférence avec le Maréchal la nuit du treize au quatorze Février, il retourna pour faire marcher les troupes qui se trouvoient sur la Moselle conformément au plan dont ils étoient convenus.

Le Comte *de Lowendahl* passa le Rhin entre Bingen & Mayence, avec le renfort qu'il amenoit de Lorraine. Une partie se rendit au camp de M. *de Maillebois* par Trèves & Creuzenach; une autre prit le chemin de Bingen, où le Comte *de Lowendahl* arriva lui-même le 11 Mars avec le régiment *de Fleury.* Il s'avança ensuite vers Mayence, & se retrancha près de Monbach & de Hexheim.

Le 17 Mars, un détachement de ses troupes voulut s'emparer des batteaux qui se trouvoient à Oesterich; mais les habitans s'y opposèrent, & même firent feu sur les François; ceux-ci furent obligés de se retirer. On se plaignit de ce procédé, & l'Electeur de Mayence, pour faire voir qu'on avoit agi sans ses ordres, fit arrêter les plus coupables au nombre de quinze & les envoya à M. *de Lowendahl*, qui n'en voulut faire punir que trois; il les

fit tous tirer au sort, & ceux sur lesquels il tomba, en furent quittes pour la peur. Les troupes qui étoient sous les armes, pendant qu'on faisoit les apprêts de l'exécution de ces malheureux, demandèrent leur grace; le Comte *de Lowendahl*, qui sçavoit d'ailleurs les intentions du Maréchal *de Maillebois*, la leur accorda.

L'armée Françoise étant devenue par la jonction des troupes de M. *de Lowendahl*, qui faisoient un corps de 8 à 10 mille hommes, plus nombreuse que celle des Alliés, cette dernière se retira jusques sur la rivière de Lahn. Cette retraite donna à M. *de Maillebois* la facilité de s'étendre avec son armée jusqu'au-delà d'Idstein & de Friedberg. M. *de Lowendalh* se rendit en même-tems avec le corps qu'il commandoit de Hochheim à Wisbaden, & delà le 23 à Idstein, où il se retrancha, de même que l'on fit dans tous les autres postes avancés. Bien-tôt après il eut ordre de se rendre à l'armée destinée à agir dans les Païs-Bas sous le Maréchal de *Saxe*.

L'ouverture de la campagne se fit par le siège de Tournay, & M. *de Lowendahl*

fut du nombre des Lieutenans-Généraux qui tour à tour commandèrent dans la tranchée. Elle fut ouverte le 30 du mois d'Avril. Les Alliés, qui avoient à leur tête le Duc de *Cumberland*, le Comte *de Konigseck* & le Prince de *Waldeck*, s'étant approchés pour donner du secours à la ville, le Maréchal *de Saxe* alla au-devant d'eux jusqu'au village de Fontenoi, où les François furent vainqueurs sous les yeux de leur Monarque. M. *de Lowendahl* ne contribua pas peu au gain de la bataille. Il commandoit le corps de réserve, & chargea à la tête de la Brigade de Normandie la Colonne Angloise qui avoit pénétré dans le centre de l'armée Françoise.

Après la réduction de Tournai, l'armée Françoise se campa à Lessines. M. *de Lowendahl* se détacha avec un corps de cinq mille hommes, passa l'Escaut, se posta le 10 Juillet dans les brossailles & les defilés des environs de Deinse, & s'avança à l'entrée de la nuit jusques sur la chaussée de Gand, sans être découvert de personne. Le Général Autrichien *de Molck* venoit de se jetter dans la ville avec un détachement, après s'être fait jour près de Melle à travers le

Corps que M. *du Chayla* commandoit pour soutenir l'exécution du projet formé sur Gand. Le Comte *de Lowendahl*, qui menoit avec lui plusieurs chariots chargés de planches, de haches & de fascines, forma d'abord trois attaques. Le jour commençoit déja à paroître, lorsque les Grenadiers & les Volontaires, dont chacun portoit une fascine pour se faire un chemin au travers du fossé, arrivérent au pied du glacis. Ils furent apperçus par la sentinelle, qui fit feu sur eux. Le Comte *de Lowendahl*, loin d'être déconcerté par cet accident, ordonna dans le même instant aux 400 Volontaires qui étoient avec lui, de se jetter dans le fossé, & de pénétrer jusqu'aux palissades: ce qu'ils firent, quoique la plus grande partie fut obligée de passer à la nage, le fossé ayant été rempli d'eau par une écluse que l'on venoit de lâcher du côté de la ville. Ils arrachérent ou abattirent à coups de hache les palissades, pénétrèrent jusqu'à la porte qui fut enfoncée, & baissérent sans perdre de temps le pont levis; ce qui donna au reste du Corps la facilité d'entrer dans la ville. Une partie courut d'abord vers les remparts,

que ceux qui devoient les garder abandonnérent à la premiére décharge ; l'autre vola vers les caſernes & les quartiers des Officiers, qu'on trouva dans leurs lits. Le deſordre fut ſi grand que la garniſon ne put jamais ſe rallier. Il s'en ſauva une partie dans la Citadelle avec le Baron de *Kiſeghem* Gouverneur de la ville. Le Général *de Molck* ayant trouvé moyen de ſortir avec une partie de ſes troupes, alla ſe préſenter devant le Sas-de-Gand, où on ne voulut point le recevoir ; de ſorte qu'il ſe vit forcé de ſe retirer par de grands détours à Oſtende. On s'empara des équipages, des magazins de vivres, de munitions de guerre & d'artillerie, entre autres, des uniformes deſtinés à habiller ſept ou huit Regiments Anglois. Deux jours après, la garniſon du Château au nombre de ſept cens hommes, fut réduite à mettre bas les armes, & à ſe rendre. Le lendemain la ville de Bruges, où le Comte *de Lalaing* avoit laiſſé en ſe retirant une quantité conſidérable de proviſions, ouvrit ſes portes au détachement que M. *de Lowendahl* y avoit envoyé.

Une expédition de cette impor-

tance, & conduite avec autant de valeur que de célérité, lui procura l'honneur d'être chargé de l'exécution des entrepriſes projettées ſur Oudenarde, Oſtende & Nieuport. La garniſon de la premiére de ces places ſe rendit priſonniére de guerre le 22 Juillet, & M. *de Lowendahl* ſigna la capitulation dans l'Abbaye d'Ename. Après la priſe d'Oudenarde, il eut d'abord ordre d'aller en Allemagne avec 33 Bataillons & 40 Eſcadrons ; mais à peine s'étoit il mis en marche, qu'il fut rappellé. Le 3 Août il ſortit de Gand avec un détachement conſidérable ; pour aller entreprendre le ſiége d'Oſtende. La ſituation avantageuſe de la place fit croire aux Alliés que ce n'étoit qu'une entrepriſe, dont l'unique but étoit de leur faire abandonner leur camp. Le Comte *de la Marck* & le Marquis *de Contades* furent envoyés pour inveſtir la place. M. *de Lowendahl* ſe rendit maître en perſonne du Fort de Plaſſendael. Le 8 deux Compagnies de Grenadiers François enlevèrent ou tuèrent la moitié d'un détachement ſorti d'Oſtende pour occuper une chauſſée voiſine. Le 11 on vint à bout

de dreſſer du côté du Nord une batterie d'où l'on pouvoit tirer ſur les vaiſſeaux qui entroient dans le port & qui en ſortoient ; & le 17 on en acheva deux autres, dont l'une commandoit la rade. Tels furent les moyens qu'on employa pour ôter à la ville toute communication. On continua en même temps les travaux avec tant d'ardeur du côté de la porte de Nieuport, que, le 18, les batteries furent en état de tirer ſur la ville. La nuit du 22 Août, trente Compagnies de Grenadiers commandés pour attaquer le chemin couvert, s'emparèrent d'abord de quelques places d'armes, & firent plus de 70 priſonniers ; mais le Comte *Chanclos*, Gouverneur de la place, les délogea avant qu'ils euſſent le temps de ſe retrancher. Le lendemain matin on convint d'une ſuſpenſion d'armes de deux heures pour emporter les bleſſés & pour enterrer les morts. Le Gouverneur employa ce temps à aſſembler un conſeil de guerre, où l'on convint que, pour obtenir les honneurs militaires, il falloit inceſſamment demander à capituler. La garniſon ſortit d'Oſtende le 27 Août, & l'Europe fut étonnée de voir emporter

en moins de trois ſemaines une ville qui avoit autrefois bravé pendant quatre ans entiers toutes les forces de l'Eſpagne. Après avoir renvoyé une partie de ſes troupes, M. *de Lowendahl* alla ſe préſenter devant Nieuport le 27 Août. Quoique le General-Major *Gibſon* qui y commandoit, eût fait inonder les environs de la ville, les François en approchèrent par une langue de terre extrémement étroite, & la garniſon demanda à capituler le 30. Mais M. *de Lowendahl* ayant exigé qu'elle ſe rendît priſonnière de guerre, elle ſe crut obligée de ſe défendre. Le 3 Septembre on attaqua & emporta le Fort de *Viervoet*. Auſſitôt que les batteries ſe trouvèrent en état de jouer, ce qui fut le 5 Septembre, le Commandant fit battre la chamade, & ſe rendit priſonnier de guerre. Après la priſe de Nieuport, M. *de Lowendahl* fit un voyage à Paris, d'où il revint à Oſtende pour ſe charger du commandement de cette place.

Ce fut au retour de la Campagne de 1745 que le Roi, pour lui marquer l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne, de ſes talens & de ſes ſervices, le fit Chevalier de ſes Ordres. Dans le même

temps on fit ſur les côtes de Dunkerque & d'Oſtende de grands préparatifs de guerre ; le bruit courut qu'on alloit envoyer des troupes au ſecours du Prince *Edouard* ; mais ce nuage alla crever ſur Bruxelles. M. *de Lowendahl* arriva dans le camp du Maréchal *de Saxe* avant la reddition de la ville, & en fut nommé Gouverneur. Le 23 Février il ſe mit à la tête d'un corps de dix mille hommes, pour donner la chaſſe aux Huſſards Autrichiens qui rodoient dans les environs de Louvain & de Malines, & que le Prince *de Waldeck* ſoutenoit avec un détachement. Il retourna le 25 à Bruxelles, & employa le reſte de l'hyver à faire réparer les fortifications de la ville. Il fit même dreſſer de nouveaux ouvrages, & les poſtes avancés le long de la Dyle furent étendus juſqu'à Arſchott. Un détachement des troupes du prince de *Waldeck* ayant ſurpris dans Vilvorden cinq officiers & quarante ſoldats François, M. *de Lowendahl* le fit pourſuivre par quelques troupes légères, & le lendemain les priſonniers furent échangés. Le 1 Mai le Maréchal de Saxe revint à Bruxelles, & M. *de Lowendahl*, qui faiſoit alors travail-

ler en diligence à l'élargiſſement du chemin entre l'Abbaye de Dieleghem & Lacken, ayant eu auparavant une conférence avec l'Intendant de l'Armée, ſe rendit à Gand pour ſaluer le Roi, & pour recevoir les ordres de ſa Majeſté. Le 6 du même mois il alla avec un détachement déloger les Autrichiens de Louvain, & les Huſſards que l'on y trouva furent partie tués, partie faits priſonniers.

Durant le ſiège de la citadelle d'Anvers, M. *de Lowendahl* ne quitta pas la grande armée ; mais tandis qu'on aſſiégeoit Mons, Saint-Guiſlain & Charleroi, il commandoit dans le voiſinage de Louvain un Corps d'environ vingt mille hommes, avec lequel il ſe joignit, près du village des cinq Etoiles, à l'Armée du Maréchal *de Saxe*, qui venoit d'arrêter les Alliés à un débouché. Marchant enſuite pour les reſſerrer ſur la Méhaigne, il chargea M. *de Lowendahl* de ſon arrière garde, où il manœuvra ſi bien que l'ennemi n'oſa jamais exécuter le projet qu'il avoit formé de l'attaquer. Le principal objet de cette démarche du Maréchal *de Saxe* étoit d'ôter aux Alliés la communication

avec le païs de Liège & avec Maſtricht, d'où ils tiroient leurs vivres. M. *de Lowendahl* s'avança d'abord avec ſon corps de vingt mille hommes vers Walef; après quoi il eut ordre de s'emparer de la ville de Huy ; ce qu'il fit avec un détachement de 3000 hommes. Les ennemis y avoient des magazins très conſidérables ; & comme ils craignoient peu que l'on ſurprît un poſte ſitué ſur le territoire de Liège, ils s'étoient contentés d'en confier la garde à quelques Huſſards, qui tous y furent tués. Après cette expédition, M. *de Lowendahl* s'étendit dans l'Evêché de Liège juſques vers la Capitale, où il envoya le 23 Août un detachement de 1500 hommes, ſous la conduite du Brigadier *de Beauſobre*, qui occupa les fauxbourgs de la ville, établit ſon quartier dans l'Abbaye de S. Gilles, & par-là réuſſit à couper encore aux Alliez la communication avec le païs de Limbourg. M. *de Lowendahl* ayant fortifié toutes les hauteurs autour de Huy, s'y étoit ſi bien retranché, qu'il auroit été difficile de l'en déloger. Lorſque le Prince *Charles* ſe vit forcé de paſſer la Meuſe, M. *de Lowendahl* la paſſa auſſi, & ſe

porta juſqu'à Leſart, & le long de la Hioule. Les Alliés privés de tout moyen de ſubſiſter furent enfin contraints de s'éloigner de plus en plus de Namur, & de faciliter par leur retraite la priſe de cette place importante.

Le ſiège fut conduit ſous les ordres de S. A. S. M. le Comte *de Clermont*. M. *de Lowendahl* ſe joignit aux troupes de ce Prince, qui avoit deſiré lui-même que ce Général eût le commandement de l'artillerie. Le feu terrible qu'il fit faire ne contribua pas peu à avancer la reddition de la place, où l'on entra le 20 de Septembre. Le Gouverneur obtint la permiſſion de ſe retirer dans la citadelle avec la garniſon, & M. *de Lowendahl* fut chargé du commandement de la ville.

Après la priſe de Namur le Maréchal *de Saxe* retira une grande partie des troupes employées au ſiège. Cela n'empêcha point d'ouvrir la tranchée devant la citadelle. Elle fut ouverte la nuit du 23, & M. *de Lowendahl* fit faire, avec quarante canons & trente-ſix mortiers, un feu ſi vif, que tout penſa tomber en ruines, & que les ennemis furent enfin obligés de ſe rendre. Il fut nommé

Gouverneur de cette place, d'où il fit pendant le mois de Décembre un voyage à la Cour. Il assista aux conseils qui s'y tenoient, & retourné à Namur, il en fit rétablir les fortifications.

La campagne de l'année 1747, qu'on ouvrit de très-bonne heure, fut la plus brillante de toutes pour le Comte *de Lowendahl.* Le 3 Avril il se rendit à Bruxelles auprès du Maréchal *de Saxe* pour dresser avec lui le plan des opérations. Celui qu'ils envoyèrent à la Cour fut approuvé. M. *de Lowendahl* se rendit le 14 du mois à Gand, pour se mettre à la tête d'un corps de 25000 hommes qui s'étoit assemblé entre cette ville & celle de Bruges. Toute l'Europe s'attendoit à des entreprises importantes de la part des François. Le voile qui jusques là avoit couvert les desseins du Roi, fut enfin levé. Le Ministre de France, ayant déclaré le 17 Avril aux Etats-Généraux assemblés à la Haye, que son maître cessoit de regarder le territoire de la République comme un païs neutre, le même jour M. *de Lowendahl* marcha de Bruges vers Dam, pour entrer dans la Flandre Hollandoise. Il établit son quartier

à Ardenberg & fit investir la ville de l'Ecluse, pendant que le reste de ses troupes se partagea en différens détachemens, dont les uns s'emparèrent de l'Isle de Cadsan, & les autres s'étendirent jusqu'au Sas-de-Gand, à Hulst & au Fort de Philippine; puis s'étant rendus maîtres de différens forts & & redoutes, ils mirent à contribution tous les environs. Cette rapide invasion remplit de terreur les habitans, dont un grand nombre se réfugia en Zélande, où ils portèrent une allarme si chaude, que le peuple de cette Province proclama dès-lors le prince *d'Orange* Stadhouder de Zélande : exemple que les autres Provinces-Unies imitèrent bien-tôt.

La ville de l'Ecluse ne tint que cinq jours, & la garnison qui ne consistoit qu'en trois bataillons, fut faite prisonnière de guerre le 27 Avril. La tranchée devant le Sas-de-Gand avoit été ouverte le 20. M. *de Lowendahl* arriva devant cette place le 25. Le Commandant demanda à se retirer avec la garnison; mais sa demande lui ayant été refusée, il se défendit jusqu'au trente, où, cédant à la nécessité, il se rendit pri-

sonnier de guerre. Les François s'étoient emparés quelques jours auparavant d'Ysendick; ils se trouvèrent alors en état de s'étendre jusqu'à Breskens, & par conséquent jusqu'à l'extrémité de la côte de Cadsand. Pendant que d'un autre côté le Marquis *de Contades* se rendoit maître du païs de Waes, des Forts appellés la Perle & Liefkenshoeck, & de la ville de Hulst, M. *de Lowendahl* emporta le Fort de Philippine le 5 May, après quoi il joignit ses troupes à celles du Marquis *de Contades*, & se rendit lui-même à Anvers, pour mettre cette ville en état de défense; car les différens mouvemens des Alliés donnoient lieu de croire qu'ils avoient formé quelque dessein sur cette place, occupée par les François. Il en fit réparer les ouvrages; des batteries furent dressées dans les fauxbourgs, & l'on tira une ligne autour de la ville & de la citadelle, où l'on pratiqua de distance en distance des redoutes, qui furent garnies d'artillerie & de troupes. Peu de jours après le Comte *de Saxe* marcha vers Mastricht, & M. *de Lowendahl* se mit à la tête des troupes du Marquis *de Contades*, qui retourna auprès

de la grande armée. Il régla tous ses mouvemens sur ceux du Maréchal *de Saxe*, se postant toujours de façon qu'il couvroit les conquêtes faites dans la Flandre Hollandoise. Lorsqu'on donna la bataille de Lawfeld, il occupoit un poste avantageux près de Louvain. Après cette victoire, il fut chargé d'une entreprise que l'on regardoit comme un écueil où alloit échouer sa réputation militaire. Tout le monde voit qu'il s'agit ici du fameux siège de Berg-op-Zoom.

Cette ville, située sur l'Escaut, porte le titre de Marquisat; elle appartient à l'Electeur Palatin, & se trouve enclavée dans le Brabant Hollandois. Elle est le chef-d'œuvre du fameux *Cohorn* & la clef de la Hollande. Ses fortifications entourées de toutes parts de marais & de fossés, se trouvoient alors dans le meilleur état. Elle avoit résisté aux efforts des plus grands Capitaines des siècles précédens. Le brave Prince *de Hesse-Philipsdahl* y commandoit, & *Cronstrom*, Général des troupes destinées à couvrir les forteresses & places situées le long de l'Escaut, s'y étoit rendu lui-même. Le Prince *de Saxe*

Hildbourghausen, étoit à la tête d'un corps considérable, posté dans les lignes tirées près de Berg-op-Zoom, de façon que sa communication avec la ville ne pouvoit être coupée. Mais connoître ces difficultés & trouver les moyens de les vaincre fut pour le génie de M. de *Lowendahl* une seule & même opération. Il quitta le 3 Juillet son poste près de Louvain pour marcher vers Malines. Ayant reçu un renfort de 16 Bataillons, il continua sa route le 8 vers Anvers & vers Sanflit, qu'il fit investir le 10, & dont la garnison composée de 960 hommes se retira la nuit du 12 à Berg-op-Zoom. Arrivé devant cette place le 14 Juillet, il établit son quartier dans le village de Wouw.

La tranchée fut ouverte la nuit suivante entre la porte d'Anvers & celle de Wouw; c'étoit à la vérité le côté le plus fort, mais en même tems le plus accessible de la place. Dès la pointe du jour les assiégés tirèrent avec succès sur les batteries que les François commençoient à dresser. Un détachement de la garnison fit dans la nuit une sortie, ruina une partie des travaux des as-

siégeans, & emmena même quelques prisonniers. Ils se promettoient le même avantage la nuit du 16, mais ils furent trahis par un coup de fusil lâché mal à propos. Le 19 Juillet les premières batteries furent en état de tirer & dans peu de jours le feu des François devint si vif, qu'il causa des embrasemens en différens endroits de la ville. Sur la fin de ce mois les Marquis *de Contades* & *de Saint-Germain*, arrivèrent avec des renforts considérables; mais plus le nombre des François augmentoit devant Berg-op-Zoom, plus il étoit difficile de pourvoir à leur subsistance. On ne put se dispenser de contraindre les sujets de la République par des otages enlevés, à fournir les vivres & les fourages nécessaires. La nuit du 21 Juillet on donna trois assauts infructueux au fort de Kyck-in-de-Pot. On ne réussit pas mieux le lendemain sur Stenbergue, qu'on voulut prendre pour attaquer ensuite le fort de Rovère qui couvroit les lignes occupées par les troupes que commandoit le prince *de Saxe-Hildbourghausen*, & qui s'étoient augmentées jusqu'au nombre de 15000 hommes. Le 25 les François retournèrent

à cette attaque & ouvrirent le 27 la tranchée devant le fort de Rovère. Celui de Kyck-in-de-Pot fut attaqué la veille une quatrième fois. Les ennemis firent les plus grands efforts pour se maintenir dans l'un & dans l'autre. La communication de la ville & des lignes en dépendoit. La nuit du 30, on fit du fort de Rovère une sortie qui eut quelque succès, parce qu'un magasin à poudre des assiégeans ayant sauté en l'air, les mit en confusion.

Ces opérations ne suspendirent point l'attaque de la ville. On n'avoit jamais vû un feu égal à celui qu'on fit de part & d'autre. On prétend qu'on tiroit de la ville régulièrement 55000 coups pendant l'espace de 24 heures. On ne s'accorda point de suspension d'armes pour enterrer les morts. La nuit du 4 Août, le prince *de Saxe-Hildbourghausen* sortit de ses lignes, repoussa les François, & combla les ouvrages qu'il trouva dans son chemin. Mais les assiégeans n'avancèrent pas moins vers la ville & se trouvèrent bien-tôt très-près des bastions de Cohorn & de la Pucelle. On eut beaucoup de peine à découvrir dans un terrein sablonneux,

qu'il falloit étayer partout, les mines qui s'y trouvoient en grand nombre. La nuit du 5 Août, M. *de Lowendahl* fit donner un assaut au dehors de la forteresse. Après un feu terrible de son artillerie, il fit sauter à 11 heures du soir une mine pratiquée sous les palissades extérieures de la lunette de Cohorn. Les François entrèrent sur le champ par l'ouverture qui venoit d'être faite, renversèrent le Piquet qui marchoit contr'eux, & se logèrent dans le chemin couvert; mais les ennemis ayant été renforcés par trois fois, les assiégeans furent enfin contraints d'abandonner les avantages qu'ils avoient remportés avec tant de bravoure.

Une défense si vigoureuse de la part de la garnison de Berg-op-Zoom donna une joye si excessive aux villes de la République, qu'elles se disputèrent la gloire de témoigner leur reconnoissance envers ceux qui défendoient si bien la barrière de la patrie. Les habitans de Vlaerdingen furent les premiers qui envoyèrent des vivres & toutes sortes de rafraichissemens à la garnison. Cet exemple fut bien-tôt suivi par Amster-

dam, Schiedam, Harlem, Leyde, Bois-le-Duc & Delft ; & l'on prétend que dès-lors la garnison amollie par l'abondance, commença à se tenir moins sur ses gardes. Les Anglois & les Autrichiens qui sçavoient mieux ce qu'il falloit pour seconder son courage, non-seulement lui envoyèrent le 9 Août de bons mineurs, des canonniers, des ingénieurs & de nouvelles troupes, mais firent encore le même jour une tentative pour s'emparer du village de Wouw, où le Comte *de Lowendahl* avoit établi son quartier général. Ce fut le Général *Schwartzenberg* qui fut chargé de cette expédition, & le Baron de *Cronstrom* s'étoit rendu en même-temps avec la plus grande partie de la garnison dans les lignes, pour le soutenir avec le Prince *de Saxe-Hildbourghausen*, au cas qu'il se trouvât engagé dans une action avec les François. Mais M. *de Lowendahl* instruit de cette entreprise y opposa ses plus grandes forces, & le seul avantage que les Alliés en tirèrent, fut que cinq mille hommes de cavalerie légère commandés par le Baron *Baroniai*, & arrêtés jusqu'à ce jour par M. *de Saint-Germain*, purent arriver

au poste qu'on leur avoit assigné.

Le siège de Berg-op Zoon duroit depuis un mois sans que les François fussent encore maîtres d'un seul des dehors. On avoit besoin de renforts. Le Comte de *Lowendahl* en reçut, après que le Maréchal de *Saxe* eût établi son quartier à Tongres. Les Alliés de leur côté augmentèrent jusqu'à 22000 hommes le détachement que *Schwartzenberg* commandoit à Oudenbosch, & remplacèrent sucessivement les troupes qu'on tiroit des lignes pour réparer les pertes de la garnison. Mais quelques difficultés qus les Alliés pussent opposer aux François, ceux-ci ne se rebutèrent point. La nuit du 15 au 16 Août, ils attaquèrent la demi-lune de Zélande ; ils parvinrent après quatre attaques réïtérées à se rendre maîtres d'une moitié de cette demi-lune. Le 22, la lunette d'Utrecht eut le même sort, mais on la reperdit le lendemain. On tacha inutilement de la reprendre la nuit suivante. Le 25, jour de la fête de *Saint Louis*, les François redoublèrent la vivacité de leurs attaques, & secondés d'un feu terrible, qui sembloit devoir réduire la place en un monceau de

pierres, ils reprirent la lunette d'Utrecht, mais ils ne purent gagner celle de Cohorn qu'ils attaquèrent en même-temps. Deux jours après une mine que les assiégeans firent jouer, fit dans la contrescarpe une ouverture de la largeur de 7 toises. Le lendemain on avança les batteries dont on vouloit se servir pour faire brêche, & ce travail fut continué les jours suivans, après qu'on eût fait sauter le 29 trois mines qui renversèrent nne bonne partie de la contrescarpe dans le fossé.

Le premier Septembre, jour de la naissance du *Stadhouder*, les Hollandois voulurent prendre leur revanche de la *Saint Louis*. Mais malgré la quantité de bombes qu'ils jettèrent dans le camp & les mines qu'ils firent jouer, les assiégeans avancèrent leurs travaux vers le ravelin Dedem & vers les bastions de Cohorn & de la Pucelle. Sur le soir du 5 Septembre, une mine des François ayant emporté une partie considérable de la galerie du ravelin, on travailla sans relâche à se poster entre la lunette d'Utrecht & le bastion de la Pucelle ; & la nuit du 8 on acheva les 5 batteries auxquelles on travailloit de-

puis quinze jours, de sorte que le lendemain matin on se vit en état de battre en brêche. On battit en même-temps le ravelin Dedem, & les bastions de Cohorn & de la Pucelle. M. *de Lowendahl* jugea que pour sauver Berg-op-Zoom, il ne restoit d'autre ressource aux Alliés que de tomber avec toutes leurs forces sur les assiégeans ; c'est pourquoi il donna une attention égale au siège & aux dispositions du Général *Chanclos*, que les Alliés avoient revêtu du commandement en chef du corps qui étoit dans les lignes & de celui que commandoit le Général de *Schwartzenberg*. Après avoir reçu un renfort considérable, M. *de Lowendahl* prit des mesures si justes que *Chanclos*, qui vint reconnoître les François, sentit l'impossibilité de les forcer.

Cependant les assiégeans redoublèrent leurs efforts pour réduire la ville. Le 12 Septembre leur artillerie avoit déja fait des brêches pour plus de vingt hommes dans les bastions de Cohorn & de la Pucelle. Les trois jours suivans on parvint à faire dans les ouvrages de la forteresse même deux petites brêches pour environ quatre hommes de front.

Le 15, la garnison reçut de la ville de Delft un présent funeste ; car on prétend que les rafraichissemens qui lui avoient été envoyés & distribués ce jour là sans précaution, la plongèrent dans la débauche & la mirent hors d'état de faire son devoir. En un mot, ce fut la nuit du 15 au 16 Septembre que Berg-op-Zoom, qui s'étoit défendu deux mois entiers, fut emporté par surprise, dans un tems où presque tout le monde y étoit enseveli dans un profond sommeil. A minuit, tous les officiers des Régimens furent appellés dans le quartier général du Comte *de Lowendahl*, qui leur fit part du dessein qu'il avoit pris de donner un assaut à la ville sur les trois heures ; il distribua en même-tems à chacun les ordres nécessaires. L'heure venue, il attaqua lui-même avec sa brigade le ravelin Dedem. Quinze compagnies avoient déja pénétré dans le fossé, lorsque le feu des assaillans cessa tout à coup & dans le même moment les François montèrent à l'assaut sans presque trouver de résistance. Les autres attaques furent conduites avec le même bonheur, & à quatre heures du matin les François

furent maîtres des remparts. De là, on avança toujours avec beaucoup de circonspection, parce qu'on comptoit trouver des retranchemens & des coupures dans la ville ; mais il n'y en avoit point. La garnison chassée du rempart voulut se rallier sur le marché & dans les rues; mais les François se jettèrent dans les maisons, & les renforts se succédant rapidement, ils s'emparèrent de la ville & de quelques portes. Par bonheur pour la garnison, le régiment de *Deuz*, qui avoit beaucoup souffert dans le siège, & qui venoit d'être relevé, se trouva sous les armes de grand matin pour marcher de la ville dans le camp d'Oudenbosch. Ce régiment frappé du bruit qui se faisoit dans la place, prit d'abord le chemin de la porte de Steenberg, pour conserver la communication avec le camp. Il fnt bien-tôt joint par un régiment Ecossois. Ils combattirent comme des lions, lorsque les François fondirent sur eux pour s'emparer de la porte, afin de couper ainsi la retraite de la garnison. Cette belle défense sauva la plus grande partie des assiégés. Cependant on fit près de 1500 prisonniers, sans compter 100 officiers

& les blessés. Il y eut environ mille hommes de tués du côté des ennemis.

On trouve des particularités sur la prise de Berg-op-Zoom dans une lettre que M. *de Lowendahl* écrivit lui-même au Maréchal de *Saxe*. » Suivant en » tout votre plan, lui dit-il, je déta- » chai M. *de Custine* avec deux batail- » lons & avec quelques compagnies de » grenadiers, pour se montrer aux forts » de Rovère & de Moermont. Cette » démarche réussit si bien que l'ennemi » donnant toute son attention à ces » mouvemens, ne s'apperçut pas du » redoublement du feu sur la ville. » L'ennemi ayant enfin été mis en con- » fusion, M. *de Custine* en profita avec » toute la bravoure imaginable, & se » rendit maître des forts Moermont & » Pinsen. Les assiégés abandonnèrent » dans leur retraite le fort de Rovère. » Vous verrez par la liste de l'artillerie » tombée entre nos mains, qu'il y a » peu de places en Europe qui soient » si bien pourvues que Berg-op-Zoom. » J'aurois voulu empêcher le pillage » de cette malheureuse ville ; mais » trois cens Volontaires venus auprès de

» moi de votre armée, ont donné un » si mauvais exemple que tous mes ef- » forts ont été inutiles. Les caisses de » guerre & des régimens qui n'étoient » arrivés que depuis peu de jours, ainsi » que les équipages, la vaisselle & l'ar- » gent des généraux & des officiers, » ont fait une partie considérable du » butin. L'armée s'y est beaucoup en- » richie, & j'espère que cet événement » augmentera autant le courage de nos » soldats qu'il abbattra celui de l'enne- » mi. " Après quelques autres détails, M. *de Lowendahl* ajoute que M. *de Perigord*, M. le Prince de *Robecq*, M. de *Puissigneux*, & surtout M. de *Lugeac* ont fait voir un courage héroïque ; que les Brigadiers *Faucon* & *Courbuisson*, se sont signalés aussi ; qu'il a chargé M. *de Hallot* d'instruire de bouche le Maréchal des dispositions faites pour l'assaut, & qu'il avoue qu'il doit une grande partie de l'heureux succès de cette entreprise aux grandes connoissances de M. de *Valière*, & du corps d'artillerie en général. ,, J'ai oublié, ,, continue-t-il, de vous dire encore ,, que M. *de Piat*, Lieutenant-Colonel

„ du régiment de Berry, & M. *de* „ *Saint Afrique*, Lieutenant-Colonel du „ régiment de Rochefort, se sont ex„ trêmement distingués avec les gréna„ diers qui étoient sous leurs ordres... „ Les officiers prisonniers avouent una„ nimement qu'ils ont perdu plus de „ 5000 hommes dans le siège, & j'esti„ me, en y comprenant les prisonniers, „ la perte qu'ils ont faite le jour de „ l'assaut presqu'aussi considérable, „ &c.

Le Roi, qui reçut le même jour avant l'entrée de la nuit, la nouvelle de la prise de Berg-op-Zoom, fut si satisfait de cette conquête qui lui assuroit tout le cours de l'Escaut, qu'il déclara sur le champ le Comte *de Lowendahl* Maréchal de France.

Le vainqueur fit réduire les forts Lillo, Frederick-Henri & Kreutz-Schantz, & donna ensuite à ses troupes des quartiers propres à les rétablir des fatigues qu'elles venoient d'essuyer. Il s'étoit si peu ménagé lui-même qu'après s'être rendu à Anvers il y tomba malade. Ce fut-là que le Roi l'honora d'une nouvelle marque de considération en lui donnant le gouvernement de Berg-

op-Zoom, & de tout le païs qui en dépend, & en lui augmentant sa pension.

La réduction des forts dont nous venons de parler, fut la dernière opération de cette mémorable campagne; & le Maréchal *de Lowendahl*, après avoir recouvré sa santé, se rendit le 11 Novembre à Fontainebleau, où le Roi lui fit présent de deux pièces de canon, du calibre de cinq livres de balle, faisant partie de l'artillerie trouvée dans Berg op-Zoom, & lui permit, ainsi qu'à ses descendans ou héritiers de conserver ces deux pièces de canon dans le Château de la Ferté, appartenant au Maréchal.

Après avoir prêté le 3 Décembre avec trois autres Maréchaux de France, nouvellement créés, le serment ordinaire entre les mains du Roi, M. *de Lowendahl* retourna dans les Païs-Bas, où le Maréchal de *Saxe* lui laissa, au voyage qu'il fit le 17 Décembre à Paris, le commandement général des troupes Françoises. Il employa le reste de l'hyver à faire les dispositions nécessaires pour la campagne prochaine, & ne s'en rapportant qu'à lui-même,

il se rendit successivement à Bruxelles, à Namur, à Alost dans la Flandre Hollandoise, à Lillo, à Sanflit, à Hulst. Il retourna le 19 Mars à Bruxelles, où le Maréchal de *Saxe* arriva le lendemain. Le 30, les deux Maréchaux sortirent de cette ville pour se mettre à la tête de leurs troupes qu'ils assemblèrent entre Anvers & Namur, & qui montoient alors à 183 bataillons & 296 escadrons. Les mouvemens des François ne furent pas long-tems équivoques. On connut leur dessein, dès que les deux Maréchaux, dont chacun commandoit une partie de l'armée, entrèrent dans l'Evêché de Liège. Le Comte de *Saxe* arriva le 6 Avril devant Mastricht d'un côté de la Meuse, & M. de *Lowendahl* de l'autre quelques jours après. Ils avoient amené avec eux un artillerie considérable, & ayant forcé les Alliés de se retirer, ils firent aussi tôt tous les préparatifs nécessaires pour former le siège de cette ville, qui fut investie le 9 Avril. Les Plénipotentiaires des Puissances belligérantes étoient alors assemblés à Aix-la-Chapelle, & plus la conclusion de la paix tiroit vers sa fin, plus les deux Maréchaux pressèrent la réduction de la place.

Le Comte *de Lowendahl* s'empara avec son avant-garde de tous les magasins que les Alliés avoient sur la Meuse, & vint se camper le 10 sur les hauteurs de Wick vis-à-vis de Mastricht. Il établit son quartier général à Berg-op-Harem. Le Maréchal *de Saxe* qui avoit le sien dans l'Abbaye de Hoichten, fit construire à trois lieues au-dessus de Mastricht, vers Buyst, deux ponts, pour entretenir la communication des armées, & s'étendit ensuite jusques dans la métairie de Bois-le-Duc. Mastricht, dont la garnison étoit composée de troupes Hollandoises & Autrichiennes, se trouva donc enfermé de tous côtés, & sans espérance d'être secouru.

L'auteur Allemand n'entre point dans les détails de ce siège, qui fut conduit en chef par le Maréchal de *Saxe*, dont il a décrit aussi la vie particulière. Il se borne à remarquer qu'après la signature des articles préliminaires de la paix, il arriva le 3 Mai auprès du Maréchal de *Saxe* un Aide de camp du Duc de *Cumberland*, pour lui faire la proposition de rendre la ville à condition qu'on lui accordât une capitu-

lation honorable. L'offre fut acceptée, & le Commandant ayant reçu des ordres conformes du *Stadhouder*, il rendit Maſtricht le 20 Mai, qui fut le jour de la publication de la ſuſpenſion d'armes dans les deux armées. M. de *Lowendahl* fut nommé Gouverneur de la place, qui avoit déja beaucoup ſouffert par le ſiège. Auſſi ſenſible aux malheurs d'un ennemi vaincu, qu'habile & courageux à le vaincre, M. de *Lowendahl* ſignala ſon Gouvernement par les attentions qu'il eut de ſoulager les habitans, & de faire réparer les dommages faits par l'artillerie Françoiſe. Comme la ville de Maſtricht ſuit la religion proteſtante, il arriva un jour que quelques bas officiers & ſoldats François, auxquels s'étoient joint des gens du peuple, inſultèrent l'égliſe de *Saint Jean*; ce qui cauſa une grande émotion dans la ville; mais M. de *Lowendahl* l'étouffa dans ſa naiſſance & prit pour l'avenir des meſures ſi juſtes qu'on n'entendit plus parler du moindre deſordre. Ayant fait au milieu du mois de Juin un voyage à Namur, il y tomba malade, & dut ſon rétabliſſement à M. *Senac*, que le Maréchal de *Saxe* lui envoya.

Le premier Juillet, les deux Maréchaux ſe conſultèrent au château de Ter-Vuren ſur la ſituation des affaires & particulièrement ſur l'envoi des troupes que le Comte de *Bathiani* faiſoit marcher alors vers le Luxembourg, & qui paroiſſoit avoir pour objet la jonction avec les troupes auxiliaires que l'Imperatrice de Ruſſie envoyoit aux Alliés.

Sur ces entrefaites la paix ſe conclut, & M. de *Lowendahl* fit un voyage à la Cour, pour conférer avec M. d'*Argenſon* ſur le plan d'évacuation des villes des Païs-Bas. „ La paix d'Aix-la-Chapelle, „ dit notre auteur, qui a publié ſon „ ouvrage du vivant de feu M. le Ma- „ réchal de *Lowendahl*, ayant borné juſ- „ qu'ici la carrière de notre héros, „ nous finiſſons ſon illuſtre vie à cette „ heureuſe époque. Il a joué un rôle très- „ important dans la guerre pour la ſuc- „ ceſſion de la Maiſon d'Autriche, & „ ſa mémoire ſe conſervera à jamais „ dans les annales de la France, quand „ même les ſentimens pacifiques de ſon „ Monarque ne lui fourniroient pas de „ nouvelles occaſions de ſignaler ſa va- „ leur & ſon expérience. Sa gloire eſt

„ établie ſur un mérite trop ſolide & „ ſur des exploits trop brillans pour „ qu'elle paroiſſe ſuſceptible d'augmen- „ tation. «

NUEVO ESTILO Y FORMULARIO DE ESCRIVIR CARTAS MISSIVAS Y RESPONDER A ELLAS EN TODOS GENEROS Y ESPECIES DE CORRESPONDENCIA, A LO MODERNO. *En Madrid.*

NOUVEAU STYLE, ET MÉTHODE POUR ÉCRIRE DES LETTRES A LA MODERNE, ET POUR RÉPONDRE A CELLES QU'ON REÇOIT, DANS TOUS LES GENRES ET ESPÉCES DE CORRESPONDANCE. *A Madrid.*

DOuze éditions de cet ouvrage, faites en très-peu d'années, prouvent qu'il eſt du goût de la nation qui l'a vû paroître. Nous n'oſerions aſſûrer qu'il fût de celui des autres. Des Lettres qui n'offrent rien d'hiſtorique, de moral ou de littéraire, & qui ne ſont que de pur cérémonial, intéreſſent peu par elles-mêmes, & leur utilité, ſi elles

en ont quelqu'une eſt bornée au peuple pour lequel elles ſont faites.

Nous ne préſenterons, par cette raiſon, qu'un très-petit nombre de lettres dont eſt compoſé cet ouvrage; notre but eſt de faire connoître la manière d'écrire des Eſpagnols dans ce genre, & le caractère particulier de cette nation qui perce à travers le ſtyle qu'elle employe.

Lettre d'un Ami à ſon Ami.

„ Le devoir, puiſque perſonne n'en „ obſerve un auſſi eſſentiel plus re- „ ligieuſement que moi, la vénération, „ puiſque perſonne n'a les yeux plus „ ouverts que moi ſur ce qui la mé- „ rite dans vous, l'amitié, puiſque nul „ ſentiment n'eſt comparable à ma ten- „ dreſſe pour vous, cher ami, me „ preſſent d'aller vous chercher dans le „ lieu même où anciennement les Ma- „ ges vinrent offrir leur tribut à un „ Dieu naiſſant, & de le ſupplier de „ vous combler de proſpérités pour le „ préſent, & de prolonger durant des „ ſiècles entiers le cours de votre vie

„ ſi précieuſe pour nous, qui connoiſ-
„ ſons la valeur ineſtimable de l'amitié.«

Lettre écrite à une Dame par ſon époux futur & prochain.

„ La proximité du moment qui va me „ donner entrée dans une maiſon auſſi „ honorable, & dans le cœur de celle „ qui en fait un ſi bel ornement, qui „ va cimenter & reſſerrer à jamais les „ liens de notre amour, me cauſe une „ joye ſi vive, que je ne puis la mani- „ feſter que par le temps & les occaſions „ où ma tendreſſe aura lieu de ſe dé- „ ployer. C'eſt la vûe de ce terme for- „ tuné qui me fait preſſer le jour où „ mon amour cóncentré dans ſa ſphère „ fixera la légèreté du temps, & ſera „ éternellement le tourneſol docile aux „ impreſſions des rayons brillans qui „ lui donnent la vie. Ainſi le veuille „ le Ciel, *& qu'il excuſe un peu d'idola-* „ *trie pour un objet auſſi adorable; qu'il* „ *le connoiſſe aſſez lui-même pour le con-* „ *ſerver long-temps.* «

Lettre de félicitation de l'Auteur à ſon Couſin Don Grégoire de Soto y Orumbella, qui avoit été nommé Aumônier & Prédicateur du Roi.

» Monſieur mon Couſin, l'éloigne- » ment où m'avoit jetté l'effroyable » bouraſque que j'eſſuye ſur l'immenſe » océan des perſécutions, filles de » l'ambition démeſurée de mes jaloux » ennemis, m'a empêché d'être le pre- » mier à vous témoigner les tranſports « extraordinaires de joye que me cau- « ſent les charges diſtinguées dont le « Roi vous a honoré. Ce ſont les dignes » effets de la juſtice que Sa Majeſté » rend à votre mérite, & de ſa recon- » noiſſance royale & généreuſe pour » les ſervices éclatans de votre maiſon, » & de vos illuſtres ayeux, qui ont » prodigué ſi noblement leur ſang pour » la défenſe de la Monarchie. J'em- » ploye les premiers moments où il m'a » été libre de reſpirer, à vous témoi- » gner le vif interêt que je prends à votre » proſpérité; & je compte que vous » daignerez recevoir ces témoignages, » comme venant d'un ami, qui, quoi-

» que le dernier à vous les préſenter, » doit être conſidéré comme le premier » par l'ardeur de ſon amitié, & par ſon « dévouement invariable pour vous. « Je ſouhaite ardemment que j'aye de » jour en jour de nouvelles raiſons de » vous féliciter. En attendant que les » nouveaux poſtes que vos qualités ſu- » périeures méritent, les faſſent naî- » tre, je vous prie de mettre mon « zéle à toutes les épreuves. Je ne me » croirai jamais plus heureux que » quand je pourrai vous ſervir. Dieu » vous garde durant les plus longues » années dans le plus haut point de » bonheur. «

Lettre galante.

» Madame, quoique mes prome- » nades continuelles dans la rue que » vous habitez, mes regards fixés ſur » vos fenêtres, mes ſoupirs & mille « autres ſignes auſſi expreſſifs, vous „ ayent dit aſſez quelle eſt ma tendre „ ardeur pour vous, cependant le tour- „ ment que je ſouffre me preſſe de „ vous écrire ce billet informe, dicté „ par le cœur pluſtôt que par l'eſprit. Si

„ je ne ſuis pas aſſez heureux pour qu'il „ ſoit reçu avec les ſentimens que les „ miens méritent, peut-être ne vous „ déplaira-t-il pas poſitivement, & ne „ ſerez-vous pas aſſez cruelle pour me „ refuſer dans mon abbatement la con- „ ſolation dont j'ai beſoin. Je l'eſpère „ de votre bonté d'ame, égale ſans „ doute à l'éclat de vos charmes, & de „ toutes les belles qualités qui font „ l'ornement de votre perſonne, *que* „ *Dieu veuille garder plus précieuſement* „ *que moi-même.* " *&c.*

Réponſe.

„ Monſieur, quoique votre témérité „ à faire ſi vîte vos déclarations mar- „ que trop peu d'eſtime de l'objet qui „ vous met à l'épreuve, & qu'elle dût „ éteindre en moi l'ardeur même qu'elle „ prétendroit faire naître, malgré cela, „ je dois vous avouer, & je vous aſſûre „ même qu'elle n'a point été juſqu'à „ m'irriter. Mon naturel me porte plus „ à la bonté qu'à la rigueur; j'exige „ cependant un peu moins d'impa- „ tience, & méritez ma tendreſſe avant „ que de la demander. " &c.

Autre Lettre galante.

» Souveraine de mon ame; je vous ai » souvent écrit, & vous ne me répon- » dez pas. Qu'il y a de la différence entre » nous ! Vous avez bien des objets, un » père, des sœurs, des amies, pour me » remplacer. Ce qui me tourmente en- » core davantage, vous avez des oreilles » qui vous font souvent entendre ce que » vous valez ; vous avez des yeux qui ,, ne vous en laissent pas douter. Misé- ,, rable que je suis ! Je n'ai que vous ,, pour tout bien ! Il seroit inestimable ; ,, mais, ce qui fait ma misère, je ne puis ,, y compter, & vous ne me donnez pas ,, la moindre marque que je le puisse. ,, *Votre Amant aussi constant que mal-* ,, *heureux*, &c. "

Félicitation à un ami sur ce qu'il a recouvré la santé qu'il avoit perdue dans les délices de Cupidon.

,, Mon maître, mon seigneur & mon ,, ami, je fais éclater dans les témoi- ,, gnages de ma joye l'attachement ,, que je vous ai voué, en conséquence

,, de la nouvelle que j'ai reçue du re- ,, couvrement de votre santé ; quoique ,, l'on doive toujours recevoir en bonne ,, part ces sortes d'incommodités dans ,, la pensée qu'on fait de soi-même un ,, sacrifice à *Vénus*, à qui les hommes ,, de votre façon en présentent volon- ,, tiers, puisqu'ils sont les *Adonis* de ,, son temple voluptueux. Recevez, ,, cher ami, mon compliment sur ,, votre santé, qui est le bien le plus ,, estimable. Vous sçavez les droits ,, que vous avez sur la mienne, & je ,, souhaite que vous vous convainquiez ,, par de nouvelles expériences de cette ,, vérité, en me facilitant les occasions ,, de l'employer à votre service. &c. «

Lettre de compliment sur un combat de Taureau.

,, L'on ne doit pas attribuer l'heu- » reux succès que vous avez eu, comme ,, la renommée le publie, dans un ,, combat de taureau, à la seule faveur ,, de la fortune, mais à ce courage ,, entreprenant qui ne connoît point ,, de danger, & à cette adresse recon- ,, nue & signalée dans une infinité d'oc-

,, casions aussi honorables. Je vous en ,, fais mon compliment du meilleur ,, de mon ame, & avec toute la cor- ,, dialité d'un homme qui prend autant ,, d'intérêt que moi à vos succès. Si vous ,, daigniez me procurer les occasions ,, de vous marquer mon dévouement ,, pour votre service, vous mettriez ,, le dernier comble à ma joye. « &c.

Lettre d'une Dame à un Amant trop timide.

,, C'est un reste d'affection qui m'en- ,, gage à vous écrire ; ce n'est pas l'a- ,, mour ; car le mien n'est pas si aveu- ,, gle. Si vous voulez être heureux, ,, ne soyez pas si timide. Je veux être ,, entendue, & je vous donne assez de ,, facilité, si vous en voulez profiter. ,, Ne perdez pas l'occasion, puisque ,, d'elle dépend votre bonheur....... ,, *Celle qui vous paye plus qu'elle ne vous* ,, *doit.* «

Les Lecteurs auront pris garde sans doute à la signature de cette dernière missive. Les Espagnols ont ainsi des formules pour finir toutes leurs lettres. Voici les plus usitées pour les

lettres de tendresse : *Votre amant aussi constant que sincère...... Celui qui vous adore comme il le doit...... Le plus indigne des heureux......... Celui qui desire avoir un titre pour desirer.... Celui qui s'est asservi à vos loix...... Celui qui aime avec sagesse ce qu'il aime jusqu'à la folie...... Dieu vous garde mon cœur & ma vie.* Les femmes se servent ordinairement des expressions suivantes : *Celle qui est à vous de tout son cœur.... Celle qui veut être entendue...* Il n'est pas aisé de rendre en François un jeu de mots que les femmes employent encore au bas de leurs lettres : *La que firma, affirmando que es mas firme.* Le verbe *firmar* en Espagnol signifie *signer*, *affirmar assurer*, de même qu'en Latin, & *firma* veut dire *constante.*

On accuse les François d'être complimenteurs. Il paroît qu'on l'est encore bien plus au-delà des Pyrenées. C'est une coutume, & même un devoir, d'écrire des lettres de complimens, non-seulement au Roi, aux Ministres & aux Grands, mais encore à l'Inquisiteur général, à ses parens, aux officiers de l'Inquisition, & à tous ceux qui tiennent à ce Tribunal, à un Général d'Ordre, à un Provincial : & cela pour les moindres

événemens. Grandes fêtes, telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, maladies, morts, naiſſances, baptêmes, mariages, &c : tout eſt ſujet de complimens, & une ville en corps ſe regarde comme obligée de féliciter un ſimple Moine ſur ſon élévation au Doctorat.

Outre les lettres contenues dans ce volume, on y donne une inſtruction détaillée du cérémonial, relativement à tous les états, de la manière de ſigner les lettres, de faire les placets, les patentes, les paſſeports : choſes importantes à ſçavoir dans un païs auſſi eſclave de l'étiquette. Le titre de *Couſin* donné par le Roi ne va pas plus loin que le Marquis. Si la lettre eſt adreſſée à un Comte, il n'eſt qualifié que de *Pariente* qui ſignifie d'une manière vague *parent* ou *allié*. On eſt ſi exact dans ce païs ſur les dénominations qu'on traite une femme d'*Excellence* devant ſon mari, tandis qu'on ne le qualifie que de *Seigneurie*, s'il n'eſt pas d'une maiſon de Grands-d'Eſpagne où l'*Excellence* ſoit héréditaire, & ſi ſa femme en eſt.



LETTRE DE MISS MELISSE A L'AUTEUR DU RAMBLER, TRADUITE DE L'ANGLOIS.

IL a paru à Londres en Mars 1750 une Feuille périodique intitulée, *The Rambler*, c'eſt-à-dire, *le Rodeur*, parce que l'auteur *rode* partout, & qu'il promène ſa plume ſur toutes ſortes de ſujets, particulièrement ſur la morale. On a fait connoître les premiers Nombres de cet ouvrage dans ce *Journal Etranger* (*a*), & nous nous propoſons d'en continuer des extraits choiſis. Nous communiquons, en attendant, au public la verſion d'une lettre ingénieuſe qu'une Angloiſe, ou ſoi diſant telle, a écrite dans ſa langue à l'auteur du *Rambler*.

MONSIEUR,

Vous conſacrez des veilles utiles à dévoiler la nature du cœur humain, à former les eſprits, à corriger les vices

(*a*) Voyez le mois d'Avril 1754, page 183, & le mois de Juin de la même année, pag. 227.

& les ridicules. Les exemples vivans qui viendroient à l'appui de vos leçons ſeroient-ils inutiles, & les réfléxions qu'on puiſe dans ſa propre expérience ne valent-elles pas quelquefois celles de la ſpéculation ? Vous ferez l'uſage qu'il vous plaira des miennes.

Je ſuis née de parens fort riches, qui me firent apprendre dans mon enfance tous ces exercices d'agrémens ; dans leſquels conſiſte l'éducation parfaite d'une femme ; je chantois, je danſois, je jouois de l'éventail (*b*), je plaçois un pompon, une mouche avec autant de grace que perſonne ; mais à ces talens, acquis, pour ainſi dire, malgré moi, j'en ajoutai quelques-uns de volontaires. Je lûs, je recherchai la converſation de ce qu'on appelle gens de lettres & beaux-eſprits. Je ne me laiſſai point éblouir du merveilleux qu'ils nous étalent ; je pris pour les examiner ces inſtans d'obſcurité qui font l'intervalle des éclairs ; je m'entourois de leurs propres ombres pour faire valoir

(*b*) Il y a à Londres comme à Paris des Maîtres qui enſeignent aux jeunes perſonnes à donner le coup d'éventail à propos.

mes petites lumières, & je trouvois ſouvent que ces Meſſieurs n'étoient pas ſi fort au deſſus de notre eſpèce, qu'ils ne puſſent quelquefois recevoir de nous des connoiſſances en échange de celles qu'ils nous donnent. J'ai crû voir dans le caractère de pluſieurs beaucoup plus d'inclination à ſe dégrader eux-mêmes par de baſſes jalouſies & par des adulations rampantes qu'à nous accabler du poids de leur eſprit & de leur littérature. En général, encouragez-les à parler, mettez-les à leur aiſe par toutes les prévenances de la politeſſe, vous profiterez ſûrement de leur ſçavoir.

Je m'étois fait une étude d'ajuſter ce que j'apprenois d'eux à ce certain tour qui eſt particulier aux gens du monde ; & je parvins à prendre un ton qui réuſſit dans tous les cercles & qui m'attira la célébrité la plus rapide & la plus étendue. Mes opinions paſſoient en proverbe ; c'eſt le plus grand tribut qu'on puiſſe payer à l'eſprit. On ſe glorifioit de me connoître, on ſe vantoit d'avoir ſoupé avec moi, on ſe paroit de mes geſtes & de mes manières, on pouſſoit la duperie juſqu'à s'habiller à ma façon ; les ſpectacles & les pro-

menades sembloient s'orner de mes couleurs ; mes lettres couroient de main en main, on s'en arrachoit les copies pour se donner les airs de les avoir reçues ; mes visites faisoient un honneur infini, & quantité de gens se disoient intimément liés avec *Melisse*, qui ne me connoissoient que de vûe, ou dont toute la familiarité n'avoit jamais été plus loin que le compliment.

Cette estime générale, je vous l'avoue, avoit pour moi des charmes inexprimables ; j'étois bien loin d'imaginer que mon opulence eût quelque part à ces hommages ; je les croyois, de la meilleure foi du monde, uniquement rendus à mon mérite personnel. Croiriez-vous cependant, Monsieur, qu'au milieu de cette yvresse je me replios quelquefois sur moi-même, & que dans de certains instans j'osois m'avouer que je ne méritois pas toute cette considération ? Eh bien, Monsieur, je tirois une autre vanité de ce principe. On n'est dans le monde, me disois-je, que ce qu'on s'y fait valoir, & c'est un talent de plus, quand on a pû connoître cette maxime, & que l'on sçait la mettre à profit.

Me présentois-je à mes glaces ? J'y voyois la jeunesse & la beauté ; je ne me dérobois la connoissance que j'avois de l'une, que pour augmenter l'opinion que j'avois de l'autre, & la santé donnoit à toutes les deux l'espérance d'une éternelle durée. Revenois-je à mon esprit ? Je me trouvois une force de jugement, une fertilité d'imagination, une facilité & une grace que je ne voyois, ou que je ne voulois voir dans aucune femme de mon rang. Avec tout cela, pouvois-je manquer d'être adorée ? Mes yeux ne s'ouvroient que sur des admirateurs ; ma bouche ne s'exprimoit que pour persuader ; ma vie étoit un triomphe continuel. *Mélisse* étoit sur un thrône autour duquel voltigeoient sans cesse les acclamations, la galanterie, les caresses & les plaisirs ; l'ambition générale étoit de me plaire ; on faisoit jouer pour y reussir tous les ressorts de la flaterie la plus rafinée. Elle plaît même quand on ne la croit pas sincère ; elle enchante quand on pense la mériter. Le jugement s'affoiblit lorsque l'amour propre prend parti pour le tromper.

Le nombre de mes adorateurs, les

empressemens de ceux qui vouloient concourir à mes amusemens, la dissipation continuelle, tout écartoit loin de moi ces femmes jalouses ou réservées qui ne se présentent à la jeunesse qu'avec des conseils à la bouche ; le même tourbillon de fêtes & de plaisirs sçut me dégager aussi des chaînes du mariage. J'avois vingt-sept ans sans y avoir songé, & ma liberté à cet égard ne faisoit qu'accroître l'idée de ma félicité. C'étoit-là ma position, & j'en étois certainement bien contente, lorsqu'on vint m'apprendre un matin la déroute générale des gens chez qui presque tout mon bien étoit placé ; à peine me restoit-il de quoi pourvoir aux nécessités d'une vie frugale dans l'indépendance & la propreté. Je soutins ce revers avec courage. Je ne connus pas tout d'un coup la grandeur de ma perte. Il me restoit assez de bonne opinion de moi-même pour regarder mes attraits & mon esprit comme des ressources infaillibles. Il n'entra jamais dans mon imagination que *Mélisse* pût cesser d'être recherchée, adorée, tant que les années respecteroient ses charmes ; encore comptois-je substituer

toujours à la perte de ces derniers la supériorité de mon génie. Il m'eût été facile sans doute de cacher ma situation, & de former un établissement brillant, en continuant sur le crédit de ma première fortune le train de vie qu'elle m'avoit fait embrasser ; mais je m'estimois trop moi-même pour me soumettre à la bassesse d'une fraude, ou pour desirer d'autres recommandations que le bon sens & la vertu ; je mis donc bas mon équipage, je me défis des ajustemens qui ne convenoient plus à mon nouvel état, & je me présentai à mes connoissances, moins parée, mais avec plus d'esprit que jamais.

On me reçut avec des marques d'une douleur plus forte que celle que l'on n'a coutume de ressentir pour des calamités dans lesquelles on n'a aucune part. Les femmes m'accablèrent de condoléances & de lamentations si fréquemment répétées, que je ne fus pas long-temps à m'appercevoir qu'elles cherchoient plus à m'humilier qu'à me consoler. Elles ne cessoient de me parler de mes malheurs, de comparer mon état actuel avec le précédent. Comment vous accoutumerez-vous, disoit l'une,

à ne plus vous trouver dans cette ſplendeur qui vous alloit ſi bien ? Comment, diſoit l'autre, pourrez vous voir les plaiſirs vous fuir avec autant d'empreſſement qu'ils vous cherchoient? De quel œil regarderez-vous ces femmes qui vous accabloient de leurs revérences & de leurs ſoumiſſions, & qui ſe feront une joye maligne de vous les refuſer à l'avenir ? Mes lumières ne me ſervirent alors qu'à m'apprendre que ces femmes là n'avoient d'autre intention que de me parler d'elles-mêmes ; je me ſerois bien paſſée de pareilles viſites. Heureuſement quelques-unes y mirent fin ; d'autres en augmentèrent les intervalles, pour ſe préparer à s'en diſpenſer tout-à-fait. J'euſſe bien deſiré de n'en recevoir aucune ; car celles que la ſeule amitié m'attiroit ne me faiſoient pas moins de peine. Me parler de mes malheurs, c'étoit en augmenter la force ; quelle rage a-t-on de complimenter les gens ſur leur pertes, ſans ſe propoſer pour les réparer ? Il eſt de ces douleurs ſans remède qu'on paroît chercher à nourrir & qu'on chérit dans les premiers momens qu'on s'y livre ; le moyen de nous

en faire voir le terme, c'eſt de nous aider à nous y plonger ; mais c'eſt une compaſſion abſurde & déplacée que de plaindre quelqu'un qui ne ſe plaint pas ſoi-même, quelque pur que ſoit le motif qui nous faſſe agir.

La foule bruyante des complaiſans diſparut bien-tôt, ſans que j'en fuſſe émue ; quelques-uns d'entr'eux avoient à la vérité déclaré leur façon de penſer ; ils avoient demandé à combien montoit ma fortune, pour me fixer un douaire proportionné ; ils étoient donc en droit de ſe retirer, ſans que je puſſe le trouver mauvais, puiſqu'ils avoient traité ouvertement pour de l'argent, comme l'unique objet de leurs vues. Il n'y a rien de plus ridicule que les clameurs d'une femme qui s'imagine qu'un homme lui fait tort de l'abandonner quand il découvre qu'elle a moins de bien qu'il ne l'avoit crû d'abord. Cette même femme là n'a-t-elle pas regardé l'opulence comme un titre en ſa faveur ? Si c'eſt à cette opulence que l'homme doit ſes deſirs, faut-il s'étonner qu'ils s'évanouiſſent quand on leur en ôte la cauſe ; & ſi la femme elle-même a reconnu l'im-

portance d'un douaire & qu'elle l'ait demandé, dès qu'elle n'a plus le mérite des richeſſes, elle ne doit pas croire un homme obligé d'acheter ſa perſonne.

Tous mes amans ne ſe contentèrent pas de me quitter ſans dire mot, quelques-uns ſe vengèrent par des inſultes du mépris qu'ils croyoient avoir eſſuyé de ma part : ils eſſayèrent de me mortifier en marquant à d'autres femmes en ma préſence les attentions qu'ils n'avoient eues précédemment que pour moi. Mais, outre la conſolation que j'avois de voir que ces femmes en étoient les dupes, la loi que je m'étois faite de traiter tous les hommes ſelon le rang que méritoit leur eſprit, ſans ſonger à flatter leur eſpoir, fit que je n'eus que des ſots & des fats pour ennemis, dont je mépriſois autant le reſſentiment que le reſpect.

Un des plus grands chagrins que me cauſe la décadence de ma fortune vient de la perte qu'en pourront éprouver à leur tour, la vertu, l'innocence & la vérité. J'avois une grace toute particulière à inſpirer l'une & à défendre les autres, qu'il ſemble que je n'ai plus ; on mépriſe actuellement mes

opinions ; mes ſentimens ſont critiqués, & ceux qui m'écoutoient comme un oracle, prennent plaiſir à me contredire. Je n'ai plus la moindre autorité parmi les femmes ; & ſi j'en appelle aux gens de Lettres, je les vois eux-mêmes me ſacrifier baſſement à une robe d'étoffe d'or, eux qui n'avoient jamais crû *Méliſſe* capable de ſe tromper, & qui exaltoient en elle l'eſprit le plus lumineux & le jugement le plus ſolide.

Il n'y a que deux perſonnes qui me ſoient reſtées attachées, après ma diſgrace. L'un eſt un vieux Miniſtre qui a rempli dignement toute ſa vie les devoirs de ſon état ; l'autre eſt un Lieutenant de Dragons, ſon fils (*c*). Le Miniſtre, dans le temps que j'étois heureuſe, réprimoit les mouvemens de mon amour-propre, & m'avertiſſoit de mes fautes ; tout le changement que je remarque en lui, c'eſt qu'il eſt plus timide, de peur de paſſer pour rude. Le Militaire avoit toujours été extrêmement poli, & loin de s'en relâcher, il me préſente toujours, en dé-

(*c*) Tout le monde ſçait qu'en Angleterre les Miniſtres ou Curés ſont mariés.

pit des autres femmes, la première tasse de thé, quand c'est lui qui le verse.

Une autre fois, Monsieur ***Rambler***, je pourrai vous achever le Roman. Car si ma vieille Tante, que fort peu de gens connoissent, ne renonce pas à l'envie qu'elle a de me laisser les grands biens qu'elle posséde, je vous laisse à penser ce que je ferai du Lieutenant de Dragons, & si j'employerai la nouvelle fortune que le Ciel m'enverra à me venger de ceux qui auront insulté à ma misère, ou à leur faire sentir plus cruellement leur tort, par de nouvelles marques d'amitié. L'opinion que vous aurez du fond de mon cœur, vous aidera à faire cette distinction. Je finis par une dernière réfléxion; c'est qu'il est impossible à ceux qui n'ont connu que la prospérité de bien juger d'eux-mêmes & des autres. Les Grands vivent dans une mascarade continuelle, & tous ceux qui les entourent ont des caractères empruntés. Nous ne découvrons ce qu'on pense véritablement de nous, que quand nous ne pouvons plus faire espérer ni faire craindre.

TYRSIS A ROSALINDE, Elégie traduite de l'Anglois.

TAndis que vous passez, loin de ces tristes plaines, dans un cercle de fêtes, de jeux & de plaisirs, des jours rapides & brillans, souffrez, ô chère Nymphe, que ces tendres accens, en soulageant mon cœur, portent au vôtre les regrets du fidèle *Tyrsis*!

Ecoutez ses chansons. Leur unique sujet, leur sujet favori fut toujours la beauté de *Rosalinde*, cette beauté qui tant de fois, au bord des clairs ruisseaux dont les ondes argentées arrosent nos prairies, dans les paisibles jeux de nos soirées champêtres, effaça les charmes naissans des plus aimables bergères.

Jours heureux! délicieux instans! lorsque sur le gazon fleuri je suivois les traces légères de ma Nymphe, errante au hazard dans une douce rêverie; lorsqu'elle daignoit me servir de guide dans les sentiers tortueux de nos vertes collines!

Ah! qu'alors je connoissois peu les

soins & les soucis! Je n'en avois point d'autre que de chercher l'ombrage d'un bosquet solitaire ou d'un berceau touffu pour y mettre ses charmes à l'abri des rayons ardens. Quel bonheur, quelles délices nous déroboient alors les heures fugitives! L'Amour & les Zéphirs voltigeoient autour de cet asyle fortuné; le plaisir sourioit à nos yeux enchantés; *Flore* mêloit ses doux parfums à nos tendres soupirs; la félicité regnoit sur ces bords: là, sur un trône de verdure, elle tenoit son sceptre de roses; mais, hélas, depuis votre absence, la Déesse, suivie de son riant cortège, s'est envolée de ce séjour! Elle est allée chercher de plus heureux ombrages. Le desespoir lui a succédé, le desespoir toujours baigné de larmes, & la mélancolie qui se consume lentement, qui se plait dans la solitude!

Triste à présent, sombre, pensif, je cherche les traces de *Rosalinde* dans ces allées qu'elle aimoit tant. Quelquefois, ô douce illusion! je crois la voir d'un pied leger fouler l'herbe naissante; dans le murmure des Zéphirs, je crois entendre cette voix, ces sons mélodieux qui pénétroient mon

ame. Erreur enchanteresse! Ah! pourquoi est-elle si-tôt dissipée! Alors en proye à la douleur, exhalant mes regrets dans de lugubres accens, je m'égare, je fuis, je cherche les ténèbres dans le fond d'un bois écarté, impénétrable à la lumière: désert affreux, où le berger timide n'osa jamais tracer de sentier, digne retraite d'un amant desespéré!

Mais, hélas, envain je me cache, envain je suis errant. Soit qu'au fond des vallons, au milieu des brossailles, je secoue la rosée du soir, ou que grimpant jusqu'à la pointe des rochers escarpés j'aille y surprendre les rayons du matin, à toute heure, en tous lieux, mon cœur n'est rempli que de *Rosalinde*.

Non, je ne parois plus dans ces brillantes assemblées, où les nuits s'écoulent si rapidement; non, je ne cherche plus ni la jeunesse ni la gayeté: les conversations enjouées, la raillerie fine, le feu pétillant de l'esprit, la lyre d'*Apollon*, ni les concerts de *Polymnie* ne portent plus jusqu'à mon ame l'atteinte du plaisir! Qu'avec toute autre Nymphe les minutes fuyent d'un vol pesant! Les charmes, les attraits, que tout le

monde admire, les lys d'une gorge naiſſante; les foſſettes d'une joue vermeille, le roſes d'une belle bouche, le brillant des yeux noirs, la douceur des bleus; tout cela, je le vois ſans aucune émotion. Si le hazard m'entraine au milieu d'une fête, ſi je vois dans un bal la riante jeuneſſe partagée en couples heureux, alors je me rappelle ces momens flatteurs où *Roſalinde* triomphante de toutes ſes compagnes donnoit la main au fortuné *Tyrſis.* Vainement le farouche Stoïque nous ordonne de réſiſter au torrent des paſſions, un ſourire de *Roſalinde* dérideroit le front de ce ſage orgueilleux...... Si je veille, vous ſeule occupez ma penſée; ſi un leger ſommeil ferme pour peu d'inſtans mes yeux remplis de larmes, vous ſeule êtes l'objet des ſonges qui m'agitent.... Ma flamme eſt à l'épreuve du temps & de l'abſence; elle ne s'éteindra qu'avec le flambeau de ma vie.



FONDATION D'UNE SOCIÉTÉ DES SCIENCES A HARLEM EN HOLLANDE.

LA Hollande, ſi célèbre par ſes Univerſités, dont les chaires ſont occupées par tant d'habiles Profeſſeurs, n'avoit point encore de Société des Sciences, lorſqu'en 1752 ſept des principaux Magiſtrats de la ville de HARLEM ſe réunirent pour dreſſer le plan d'un établiſſement littéraire, & pour faire en même-temps entr'eux un fond qui pût mettre la nouvelle Société en état de donner tous les ans une médaille de la valeur de 50 ducats à celui qui auroit le mieux traité une queſtion propoſée. Le zèle de cette compagnie pour les lettres, mérite que nous faſſions connoître les noms de ceux qui la compoſoient; les voici : Meſſieurs *Arent. van Raet*, *Pierre van Schuylemburch*, *Corneille Aſcanius van Sypenſtein*, *Antoine Slicher*, *Juſt Huygens*, *André Heſhuyſen*, & *Théodore Koek.* Dans la première aſſemblée, qu'ils tinrent le 21

Mai de ladite année, ce Septemvirat choiſit pour Sécrétaire perpétuel de la Société, M. *C. C. H. van der Aa*, célèbre Miniſtre de l'égliſe Luthérienne à HARLEM. Dans trois autres ſéances, on choiſit parmi les plus ſçavans hommes de la Hollande quinze nouveaux Aſſociés. En 1753, la ſociété eut pour Directeurs M. *Jean Henri van Dam*, Sécrétaire de la ville de HARLEM, M. le Comte *Guillaume de Bentink*, & M. *Gerhard Arnold Haſſelaer*, Bourguemaître de la ville d'Amſterdam. Dans cette même année le nombre des Académiciens fut augmenté de ſept. L'année ſuivante, non-ſeulement elle eut deux Magiſtrats de la ville de HARLEM pour Directeurs, mais Son A. S. le Prince Stadhouder ſe déclara ſolemnellement ſa protecteur. Cette Société littéraire, encouragée par le Gouvernement, & ſoutenue par le zèle généreux de ſes propres fondateurs, ſe vit bien-tôt en état de donner au public des fruits de ſes travaux. Elle publia l'année paſſée un recueil en langue Hollandoiſe, ſous ce titre : *Verhandelingen vitgegeven door de Hollandſe Maatſchappy der Weetenſchappen te Harlem*,

Eerſte Deel; c'eſt-à-dire, *Mémoires publiés par la Société des Sciences à Harlem en Hollande, Première Partie*, grand in-8°. Ce premier volume qui fut enlevé dans l'inſtant, & dont on a déja fait une ſeconde édition, comprend vingt-ſix Mémoires ſur différens ſujets utiles. On y parle ſurtout avec beaucoup d'éloge de celui qui a remporté le premier prix, M. *Melchior Bolſtra*, Ingenieur dans le Rhinland. La queſtion propoſée par la Société étoit : *En quelle proportion a augmenté le ſable dans les lits des rivières de Hollande depuis le commencement de ce ſiècle? Quels ſont les moyens d'enlever ce ſable & les autres ſédimens déposés dans ces rivières? Et de quelle façon peut-on prévenir l'augmentation ultérieure du ſable?* La queſtion pour l'année préſente concerne encore l'Hiſtoire naturelle du païs, & l'on ne peut qu'applaudir à ce choix des matières. Le vrai moyen de faire reſpecter & cultiver de plus en plus les Sciences, c'eſt de les appliquer à des objets qui regardent directement le bien public.

AVERTISSEMENT DES ASSOCIÉ'S AU PRIVILEGE DU JOURNAL ETRANGER, pour la ſouſcription de l'année prochaine 1756.

LEs correſpondances établies dans les diverſes contrées de l'Europe où les arts & les ſciences ſont cultivés; les travaux de pluſieurs Écrivains, verſés dans toutes les langues & dans tous les genres, uniquement occupés dans cette capitale à extraire les livres des autres nations; l'abondance des matériaux que l'on reçoit de toutes parts; les ſecours qui nous ſont préſentés par ceux des écrivains François eux-mêmes, à qui la littérature étrangère eſt auſſi connue que la leur; le choix d'un directeur laborieux, qui attache une partie de ſa réputation à celle de l'ouvrage; la bonne intelligence de quatre aſſociés au Privilège, que l'amour des lettres a réunis plus que tout autre motif; l'établiſſemeut d'un Bureau fixe, où l'on pourra s'adreſſer à l'avenir; la nomination d'un Notaire, chez qui les fonds ſeront dépoſés: tout concourt aujourd'hui à donner au JOURNAL ETRANGER cet état de ſolidité, qui ſeul peut

gagner la confiance du public. Nous nous flatons de la mériter de plus en plus par les arrangemens définitifs que nous avons pris pour la continuation de cet ouvrage périodique.

I.

M. FRE'RON ſera toujours le directeur de la partie littéraire, c'eſt-à-dire, qu'il ſe charge de choiſir les matériaux, d'y faire les changemens convenables, de les réduire à de juſtes bornes, de les varier, de les placer, de corriger le ſtyle, &c.

II.

LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, diſtribuera le JOURNAL. On s'adreſſera doreſnavant à lui ſeul pour les Souſcriptions, & généralement pour tout ce qui concerne cet ouvrage, quant à la partie typographique.

III.

La recette ſera miſe en dépôt chez M. GERVAIS, Notaire, rue S. Honoré, près de la Barrière des Sergens, à meſure que *Lambert* fera les recouvremens: ainſi les Souſcripteurs n'auront point à craindre que la mort d'un particulier, muni d'un fond conſidérable qui ne lui appartient pas, leur faſſe perdre leurs avances, deſquelles d'ailleurs nous répondons tous quatre ſo-

lidairement, quelqu'événement qui puiſſe arriver.

IV.

Les correſpondans chez l'Etranger, les auteurs que nous employons en France, l'achat des livres, leur tranſport, les gravûres, &c, ces différens objets diſpendieux prouvent aſſez combien les frais de ce JOURNAL ſurpaſſent ceux des Journaux ordinaires. Peut-être aurions nous pû, d'après ces conſidérations, porter plus haut le prix de l'ouvrage. Mais la liſte de nos Souſcripteurs augmentant de jour en jour, nous nous en tenons, pour l'année prochaine & pour toutes les ſuivantes, au premier prix de vingt & une livres par an.

V.

Nous retrancherons ſeulement les deux volumes d'extraordinaire, ou les deux ſupplémens, à la ſollicitation de M. FRE'RON, qui nous a repréſenté qu'en ſupprimant ces deux tomes ſurnumétaires, il oſoit preſque répondre de faire toujours un choix heureux d'articles, & de ne donner aucun JOURNAL qui ne fût digne, à bien des égards, d'être préſenté au public.

VI.

On ſouſcrit dès à préſent pour l'année 1756 chez LAMBERT, qui re-

mettra à chaque Souſcripteur la quittance des 21 livres, ſignée de deux ou trois Aſſociés audit JOURNAL. La ſouſcription n'aura lieu pour Paris que juſqu'au premier Janvier prochain, pour la Province juſqu'au premier Février, & pour les païs étrangers juſqu'au premier Mai. Paſſé ce tems, ceux qui n'auront pas ſouſcrit payeront chaque JOURNAL quarante ſols. Les perſonnes qui ont ſouſcrit les années dernières & qui veulent continuer, ſont priées d'envoyer leur renouvellement chez LAMBERT avant les termes indiqués.

VII.

Le JOURNAL paroîtra exactement à Paris le premier jour de chaque mois, & *Lambert* l'enverra la veille à tous les Souſcripteurs de Paris. Il prendra des meſures pour que les Souſcripteurs de Province & des païs étrangers puiſſent le recevoir promptement.

VIII.

Les Souſcripteurs de Province recevront leurs Volumes francs de port, par les caroſſes de voiture & les Meſſageries. Le Libraire ſe chargera de les faire tenir par la poſte à ceux qui deſireront qu'on prenne cette voye, moyennant vingt-huit livres quatre ſols.

I X.

Les Souſcripteurs de Province qui habitent des chateaux reculés, ou qui demeurent dans de petites villes pour leſquelles il n'y a point de voitures réglées, ſont priés de prendre le *JOURNAL* par la poſte, ou de le tirer par la grande ville la plus voiſine de leur ſéjour, ou d'indiquer quelque autre moyen commode & ſûr de le leur faire parvenir.

X.

Nous ne ceſſerons d'inviter tous les ſçavans, tous les gens de lettres, tous les artiſtes, tous les amateurs, de nous ſeconder dans une entrepriſe qui ne peut tourner qu'à la gloire des nations reſpectives, & au bien général des ſociétés humaines. Nous recevrons avec reconnoiſſance tous les Mémoires qui nous ſeront adreſſés, de quelque païs & de quelque main qu'ils nous viennent. Nous ne faiſons acception ni de lieux, ni de perſonnes, ni de rang, ni de profeſſion, ni de croyance. Chaque Littérateur pourra écrire dans ſa langue naturelle; on ſe chargera de la traduction. On fera connoître les noms & la patrie des Auteurs, lorſqu'ils le jugeront à propos.

X I.

On adreſſera les envois à M. *FRE'RON* ou au Libraire; nous prévenons ſeulement qu'il faut les affranchir, & que l'un & l'autre n'auront pas même connoiſſance des Livres, des Mémoires, des Lettres à leur adreſſe qui ne ſeront point francs de port, parce que ces paquets ſeront mis au rebut ſans les ouvrir.

X I I.

Comme il y a dans ce *JOURNAL*, ainſi que dans tous les écrits de ce genre, des articles dont le commencement a été donné les années précédentes, & dont la ſuite ſera employée l'année prochaine, nous avertiſſons les perſonnes qui ſeroient curieuſes de ſe procurer la totalité de l'ouvrage, qu'elles pourront acquérir les Volumes de 1754 & de 1755 à leur prix ordinaire juſqu'au premier Mai. Mais attendu qu'il nous en reſte un petit nombre d'exemplaires, on payera, paſſé ce terme, chaque volume 40 ſols.

X I I I.

Le *JOURNAL ETRANGER*, comme ſon titre le porte, ne regarde que la littérature étrangère. La littérature Françoiſe lui eſt expreſſément interdite par les termes de ſon Privilège; & cette excluſion a été

demandée pas les premiers entrepreneurs eux-mêmes, afin de conſacrer uniquement cet ouvrage à la gloire des étrangers, & de mieux remplir le projet de faire connoître leur génie, leurs arts, leurs inventions, &c. Il ſe fait d'ailleurs dans notre Capitale pluſieurs Journaux qui rendent compte de nos productions particulières, entr'autres, le *JOURNAL DES SÇAVANS*, celui de *TRE'VOUX*, & *L'ANNE'E LITTE'RAIRE* de M. *FRE'RON*; & il ne faut pas croire que ces différens Journaux exécutés en France ſe reſſemblent, & ne faſſent que ſe répéter; ils embraſſent des objets, & ont un ton tout différent. Les perſonnes de Province & des païs étrangers qui voudront les avoir, pourront écrire à *LAMBERT*, ſur tout par rapport au *JOURNAL DES SÇAVANS* & à L'*ANNE'E LITTE'RAIRE*, dont il eſt ſpécialement chargé. Il donnera tous les éclairciſſemens & toutes les facilités poſſibles pour l'acquiſition de ces ouvrages, qui réunis avec le *JOURNAL ETRANGER*, donneront, on oſe le dire, une idée complette de la littérature du monde entier.



TABLE

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce 27 Octobre 1755. LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

PAR M. FRÉRON,
Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

DÉCEMBRE, 1755.
PREMIER VOLUME.

— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.
Et chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.
MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



GOTTINGISCHE ANZEIGEN VON GELEHRTEN SACHEN UNTER DER AUFSICHT DER KONIGL. GESELLSCHAFT DER WISSENSCHAFTEN.

JOURNAL DE GOTTINGUE SUR LES MATIERES SÇAVANTES, SOUS L'INSPECTION DE LA SOCIETÉ ROYALE DES SCIENCES.



UN des meilleurs Journaux de l'Europe est sans contredit la Gazette Littéraire de Gottingue, écrite en Allemand, & qui, depuis l'érection de l'Université en 1734, paroît régulièrement dans cette ville, d'où elle se répand dans tout l'Empire. Il suffit, pour en prendre l'idée la plus avantageuse, de sçavoir que la direction en a été pendant quelque-tems confiée à l'illustre M. *Haller*, qui regne véritablement sur la double colline, puisqu'il réunit les deux attributs d'*Apollon*, & qu'il est à la fois un très-

grand poëte & un très-grand médecin. Cette Gazette est aujourd'hui composée par les membres mêmes & sous les yeux de la Société Royale des Sciences de Gottingue, établie en 1751 (*a*). On y fait une analyse exacte, on y porte un jugement sain des ouvrages les plus intéressans de tous les païs & de toutes les langues. C'est une source excellente & féconde, dans laquelle nous puiserons quelquefois. Des morceaux tirés de cet écrit périodique en feront toujours mieux l'éloge que tout ce que nous pourrions dire. Nous choisissons aujourd'hui, non par affectation, mais par amour pour la vérité, la critique que les sçavans Journalistes ont faite des *Annales de l'Empire depuis Charlemagne, par l'Auteur du Siècle de Louis XIV* : ce sont eux-mêmes qui vont parler.

M. *de Voltaire* ayant déclaré que l'*Abrégé de l'Histoire Universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint*, a été publié à son insçu; que la copie la moins parfaite de cet ouvrage est

(*a*) Voyez le JOURNAL ETRANGER, mois de Mai 175 page 6, où l'on a donné l'histoire & le plan de cette Société.

celle que des Hussards ont prise en Bohême dans la cassette d'un Prince, & qu'apparemment les mêmes Hussards en ont conduit l'impression (*b*), il impose en quelque manière silence à la critique à l'égard de ce livre. Mais puisque de son propre aveu il a composé les *Annales*, & qu'il les a destinées à voir le jour, on est fondé à mettre sur son compte les erreurs sans nombre qui défigurent cet ouvrage. L'empressement avec lequel on lit ici tout ce qui sort de la plume de cet illustre écrivain, en a déja fait publier une seconde édition; & comme l'avidité des Libraires fait appréhender qu'ils ne songent à nous donner encore une traduction Allemande (*c*) de cette prétendue histoire de l'Empire, nous ne pouvons trop nous hâter de faire voir que l'auteur a entrepris un travail qui étoit au dessus de ses connoissances historiques. Sous la race des *Carlovingiens*, où l'histoire d'Allemagne est liée avec celle de France,

(*b*) Voyez la lettre de M. *de Voltaire* à M. de * * * Professeur en Histoire, qui est à la tête des *Annales*.

(*c*) Il n'en a point paru.

les mépriſes ſont moins fréquentes ; mais à peine M. *de Voltaire* a-t-il franchi cette époque, qu'elles ſe préſentent en foule.

A l'an 901, il eſt dit qu'*un Marquis de Toſcane Adelbert, célèbre par ſa femme Théodora, eſt deſpotique dans Rome.* Le fait eſt, que *Marozie*, fille de la fameuſe *Théodora*, épouſa *Gui*, fils de ce Marquis, marié lui-même avec *Berthe*, fille de *Lothaire* roi de Lorraine & de la concubine *Waldrade ; Berthe* avoit épouſé en premières noces *Thiebault*, ſeigneur illuſtre de Bourgogne, & de ce mariage étoit né *Hugues*, qui fut roi d'Italie.

A la page ſuivante, M. *de Voltaire* dit & répète même dans plus d'un endroit, que *Louis IV*, roi de Germanie, étoit bâtard d'*Arnoul*. Cependant *Hermannus Contractus* (*d*), dont la foi n'eſt point ſuſpecte, écrit ſous l'année 863 : *Regi* (*Arnulpho*) *ex Uta regina*

(*d*) *Herman*, Comte de Weringen, célèbre Bénédictin à l'Abbaye de Reichenau en Souabe, ſurnommé *le Contract*, parce que dès ſon enfance il avoit eu les membres en contraction, c'eſt-à-dire, rétrécis. Il ſçavoit le Grec, le Latin & l'Arabe. On a de lui une Chronique & divers autres ouvrages très-eſtimés. Il étoit contemporain d'*Arnoul* & de *Louis IV*.

Ludovicus filius naſcitur : la Reine Uta donne au Roi Arnoul un fils qui fut appellé Louis. Cette Reine *Uta*, que d'autres appellent *Oda*, étoit fille d'un Comte de Bavière.

A la même page, l'*Annaliſte* dit : *Deux factions d'un Duc de Saxe & d'un Duc de Franconie s'élèvent & font plus de mal que les Huns.* Il paroît que M. *de Voltaire* a voulu parler des querelles entre *Albert* comte de Bamberg & l'Evêque de Wurtzbourg, qui déſolèrent alors l'Allemagne ; mais ni l'un ni l'autre n'étoit ni Duc de Saxe ni Duc de Franconie.

Nous ne ſçavons où placer l'ancienne Saxe, ſi l'on veut avec l'*Annaliſte* qualifier Duc de la nouvelle *Otton*, père de *Henri l'Oiſeleur*.

Lorſqu'on lit aux années 938 - 940, que les Ducs de Franconie, de Lorraine, le Prince *de Brunſwick*, s'adreſſent à *Louis d'Outremer*, on devine aſſez qu'il eſt queſtion des troubles excités par les Ducs *Eberhard* de Franconie & *Giſelbert* de Lorraine, auxquels ſe joignit *Henri*, frère de l'Empereur *Otton* : mais le Duché *de Brunſwick* n'exiſtant pas encore, ce *Henri* ne pouvoit en porter le titre.

Quand M. *de Voltaire* rapporte ſous l'année 974, que *Henri* de Bavière ſe fit couronner Empereur par l'Evêque de Friſingue, il n'a pour lui que les hiſtoriens Bavarois modernes.

Selon l'*Annaliſte, Otton III fut ſacré dans Rome avec ſa femme Marie, fille de Don Garcie, Roi d'Arragon & de Navarre.* Le mariage ſuppoſé ici eſt une fable ſi manifeſte qu'elle ne mérite pas d'être réfutée.

Otton étant mort à l'âge de 22 ans. (les *Annales* diſent 30) M. *de Voltaire* fait prétendre à l'Empire vingt Seigneurs, que nous voudrions bien connoître.

Ekard, le plus opiniâtre de ceux qui y aſpirèrent, étoit Marquis de Miſnie & & non de Thuringe, comme il eſt dit dans les *Annales*.

Ce ne fut pas non plus pour faciliter l'élection du Bavarois (*Henri II*) mais par une haine particulière que le Comte *Sigefroi de Nordheim* tua cet *Ekard* à Polde.

On a écrit, dit M. *de Voltaire* en finiſſant l'hiſtoire de *Henri II*, qu'avant ſa mort, il dit aux parens de ſa femme : *Vous me l'avez donnée vierge, je vous la rends vierge* : diſcours étrange, ajoûte

l'*Annaliſte*, dans un mari, *encore plus dans un mari couronné.* Et pourquoi plus étrange dans la bouche d'un mari couronné que dans celle d'un autre ! *Henri II* ſeroit-il le ſeul qui n'eût pas touché ſa femme ? Ou le *mari couronné* doit-il rappeller au lecteur que la femme de cet Empereur canoniſé enſuite, fut accuſée d'adultère ?

Après avoir rapporté que *Conrad II* mit *Erneſt*, Duc de Suabe, au ban de l'Empire, l'auteur des *Annales* ajoûte que la formule de cette proſcription étoit : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, & nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde.* Nous oſons le défier d'indiquer le garant de cette anecdote ignorée de tous les bons hiſtoriens.

M. *de Voltaire* prétend que l'Empereur *Henri III* faiſant une guerre malheureuſe à *André*, roi de Hongrie, ne put la finir qu'en donnant ſa fille à ce nouveau Roi. Mais ce ne fut que ſous *Henri IV*, de qui les Hongrois eurent ſouvent beſoin, que la princeſſe *Sophie* ou *Judith*, comme d'autres l'appellent, fut mariée, non à *André*, mais à *Salomon* ſon fils, & cela, comme le rapporte

Hermannus Contractus à l'occasion du renouvellement de la paix faite avec l'Empereur *Henri III.*

En parlant à l'année 1075, de *Demetrius*, Prince Russe, chassé par son frère, M. *de Voltaire* fait observer comme une chose singulière que les noms Grecs étoient parvenus jusques dans cette partie du monde. Mais est-il étonnant que les Russes, en recevant la religion des Grecs en ayent adopté les noms ?

C'est une erreur palpable lorsqu'en brodant l'histoire de la Comtesse *Mathilde*, l'*Annaliste* dit que *Béatrice* sa mère étoit sœur de *Henri III.* Elle étoit fille de *Fréderic* II, Duc de la haute Lorraine.

Notre auteur débute ainsi dans l'histoire du regne de l'Empereur *Henri V.* » Les Seigneurs des grands Fiefs commencèrent alors à s'affermir dans » le droit de souveraineté. Ils s'appel» loient *Coimperantes* .... Plusieurs » Vassaux de l'Empire s'intituloient » déja Ducs & Comtes par la grace de » Dieu. « M. *de Voltaire* auroit pû apprendre dans les exemples cités par *Baluze* (*e*), qu'il y avoit déja du tems

(*e*) *Cap. RR. Francorum* T. II. p. 1259.

des *Carlovingiens*, des Comtes qui se servoient de la formule de *Dei gratia*, conservée ensuite par humilité plutôt que par ostentation.

On ignore qui étoit l'Evêque de Wurtzbourg *Erlang*, dont il est fait mention trois fois de suite à l'année 1116.

Il n'est guères probable que le Conseil Impérial de Rotweil (non de Rotwell) ait été établi par *Conrad III*, & il est très-faux que cet Empereur en ait donné la présidence comme un fief à la Maison *de Sulz* (non *de Schultz*). Cette famille n'obtint cette prérogative que plus de deux cens ans après, par l'Empereur *Robert*.

Ce ne fut point en 1164, mais dans l'interregne qui précéda l'élection de *Rodolphe de Habsbourg* en 1273, que commença à se former la ligue des villes connues sous le nom de *Hanséatiques*.

On lit, à l'année 1168, que *Guelf* cousin-germain (il falloit dire oncle) du fameux *Henri le Lion*, Duc de Saxe & de Bavière, légua en mourant à l'Empereur le Duché de Spolette, le Marquisat de Toscane, avec ses droits

sur la Sardaigne. Cependant, il est démontré (*f*) que ce *Guelf* ne mourut qu'en 1191, & que la cession des terres dont il s'agit fut une donation entre vivans.

L'*Annaliste* rapporte à l'année 1193 que *Henri le Lion*, âgé de soixante & dix ans, maria son fils, qui porta le titre de Comte *de Brunswick*. Mais il est certain qu'étant mort en 1195, *Henri* n'avoit que 65 ans, & que le titre de Comte *de Brunswick* n'a été porté par aucun de ses descendans (*g*).

Il est dit à l'année 1198 : *l'Assemblée de Cologne élit le Duc de Brunswick Otton, fils de Henri le Lion, qui étoit en Angleterre.* Le Duché *de Brunswick* n'éxistoit pas encore dans ce tems, & *Otton* étoit alors en Guienne, païs que *Richard* roi d'Angleterre son oncle lui avoit cédé avec la Comté de Poitou. Si M. *de Voltaire* avoit voulu consulter les *Origines Guelficæ*, commencées par M. *de Leibnitz*, & publiées avant les *Annales de l'Empire*, il auroit pû éviter cette foule de fautes où il tombe en parlant de la Maison *de Brunswick*.

Dans l'histoire de *Guillaume de Hollande*, il avance sans fondement que

(*f*) *Orig. Guelf.* T. II p. 388.
(*g*) *Orig. Guelf.*

ce fut le Légat du Pape qui le nomma Empereur à Cologne, & qui le fit Chevalier. *Jean de Pecka* (*h*) dit que *Guillaume* fut fait Chevalier par le roi de Bohême, & *Mathieu Paris* nous apprend que l'Archevêque de Cologne le sacra après qu'il eût été élu (*i*) *Presentibus Ducibus, Comitibus & terræ nobilibus pluribus.* Le Légat du Pape n'étoit que spectateur de tout cela.

M. *de Voltaire* prétend que tous les historiens d'Allemagne disent que *Richard*, comte de Cornouailles, ne reparut plus dans l'Empire, après son couronnement à Aix-la-Chapelle le 17 Mai 1257 ; la plûpart des historiens assurent le contraire, & Richard reparut deux ou trois fois en Allemagne. L'*Annaliste* auroit au moins pû apprendre dans *Trithème*, auteur Allemand, qui a écrit en Latin, que ce ne fut pas en 1269 mais 1258 que *Richard* épousa près de Wormes & avec beaucoup de pompe la fille du Comte *Philippe de Falckenstein* & non du Baron de *Falkemorit*, comme disent les *Annales*. Notre *Annaliste* n'est presque jamais exact dans les noms.

(*h*) *Chron. Ultraj.* p. 77.
(*i*) *Gesta Archiep. Trev.*

Trois pages après il met l'ancienne branche d'*Autriche-Bavière* pour d'*Autriche-Babenberg*. La mère de *Rodolphe I* ne s'appelloit pas, comme il dit, *Ulrike*, mais *Hedewige*, & la première épouse de cet Empereur n'étoit pas une Comtesse de *Honeberg*, mais de *Hohenberg* : ce sont les noms de deux Maisons tout-à-fait différentes.

Le malheureux *Conradin*, exécuté dans le marché de Naples, par ordre de *Charles d'Anjou*, n'épousa point, comme il est dit dans les *Annales*, la fille du Comte de Tirol : il mourut garçon.

Selon M. *de Voltaire*, la première confraternité entre les Maisons de Saxe & de Hesse a été faite dans les dernières années de *Fréderic II* (mort en 1250) Il falloit au moins dire la Maison de Misnie ; car la Saxe resta encore longtemps après sous la domination de la Maison d'*Anhalt* : mais la plus ancienne confraternité ou donation réciproque des terres de ces deux Maisons au dernier survivant des mâles, dont on ait connoissance, est de l'année 1268.

La vie de *Rodolphe* fourmille de fautes. On n'ignore point quel Archevêque couronna cet Empereur. Ce

fut *Sigefroi*, Archevêque de Cologne. A l'année 1275, l'*Annaliste* dit : *Venise, Genes & Pise, avoient plus de vaisseaux que l'Empereur ne pouvoit entretenir d'Enseignes.* S'il n'y a pas ici de l'exagération, comment accorder cet endroit avec celui qui suit immédiatement : *Rodolphe va venger les droits de l'Empire Allemand contre Ottocare III roi de Bohême, Duc d'Autriche, de Carinthie & de Carniole, ligué avec la Bavière.*

Le Comte *de Tirol*, dont il est parlé à l'année 1282, n'étoit point gendre de *Rodolphe*. M. *de Voltaire* ne se souvenoit plus qu'à l'année 1273, il avoit dit lui-même que l'Empereur avoit marié son fils *Albert* avec la fille de ce Comte.

Il n'est pas bien important de sçavoir par qui a commencé l'usage du supplice de la roue ; mais comme l'*Annaliste* a crû faire une découverte en rapportant qu'un des assassins d'*Albert I* d'*Autriche*, nommé *Rodolphe de Warth*, a été le premier qui l'ait subi en 1309, il ne sera pas inutile de remarquer que le même châtiment fut décerné en 1226 contre le Comte d'*Isenbourg*, qui avoit tué *Engelbert*, Archevêque de Cologne.

Il faudroit faire un livre pour indiquer seulement les fautes en tout genre qui deshonorent cet ouvrage informe. Mais cette tâche n'est pas d'un Journaliste ; il ne peut qu'effleurer ; & c'est ce que nous avons fait par rapport au premier volume des *Annales*. Nous allons de même parcourir légérement le second.

Après avoir raconté à la page 2, qu'*Edouard*, roi d'Angleterre, élu Empereur par quelques Electeurs, après la mort de *Louis de Bavière*, avoit refusé la couronne impériale, notre auteur ajoûte : l'Empire n'étoit donc alors qu'*un titre onéreux*, puisque l'ambitieux *Edouard* n'en voulut point. Cet endroit ne peut subsister, lorsqu'on trouve dans la chronique d'*Albertus Argentinensis* (*k*), que le roi de France venoit de faire déclarer à *Edouard* que s'il acceptoit la couronne impériale, il regarderoit cette démarche comme une infraction aux Traités.

A la page 5, l'*Annaliste* rapporte que *Charles IV* incorpora, en 1351, la Lusace à la couronne de Bohême ; en

(*k*) P. 145.

quoi il y a faute d'omission & de commission. Ce fut en 1370 que cet Empereur annéxa à la Bohême non-seulement la Lusace, mais encore la Silésie, qui est bien plus importante, & que l'auteur passe sous silence.

A la page 11, M. *de Voltaire* nous dit que *Charles IV* ayant été lui-même roi de Bohême, il donna par la Bulle d'Or à ce royaume seul le privilège distinctif, que de ses tribunaux on ne pourroit pas appeller à la Chambre de l'Empire. Il ne faut connoître que les élémens du Droit public d'Allemagne, pour sçavoir que la plûpart des Electeurs avoient le même privilège avant qu'on eût pensé à la Bulle d'Or.

Ce n'est peut-être qu'une erreur de plume ou d'impression lorsqu'il est dit que l'Empereur *Sigismond* eut pour père le Roi *Jean l'Aveugle*, & que le frère de l'Empereur *Fréderic III* s'appelloit *Fréderic* aussi ; il se nommoit *Albert*, & fut surnommé le *Prodigue*. Mais on est assurément autorisé à imputer à l'*Annaliste* les erreurs qui se trouvent dans la vie de l'Empereur *Fréderic III*. *Le voyage de cet Empereur*, dit M. *de Voltaire*,

fut un des plus inutiles & des plus humilians qu'aucun Empereur eût fait encore. Lorsqu'on voit les Vénitiens envoyer quatre Sénateurs au-devant de lui & défrayer sa Cour sur leur territoire, lui faire les plus grands honneurs dans la route de Ferrare à Pologne, où il avoit eu auparavant les plus grands ennemis; faire à la princesse de Portugal que *Fréderic* III avoit demandée en mariage une entrée pompeuse à Sienne; l'Empereur ordonner des monumens pour en conserver la mémoire; le Pape commander qu'on lui fit une réception magnifique à Viterbe; *Fréderic* III entrer avec le Roi *Ladislas* & la Princesse *Eléonore* dans Rome; y être couronnés avec les acclamations du Peuple Romain; y créer 300 Chevaliers, faire ensuite une visite au Roi de Naples, & rencontrer à son arrivée à Venise le Doge avec 300 Sénateurs & la principale noblesse à une certaine distance de la Ville: (*l*) est-ce là un *voyage inutile & humiliant* ?

(*l*) Toutes ces circonstances sont rapportées dans *Æneas Sylvius*, *Gerhardus de Roo*, *Gobelinus*, *Freherus*, &c.

Mais M. *de Voltaire* semble avoir pris à cœur de noircir la mémoire de *Fréderic* III. » Il se fit à Rome, dit-il au » même endroit, une innovation uni» que jusqu'à ce jour. *Fréderic* III n'o» soit aller à Milan proposer qu'on lui » donnât la couronne de Lombardie. » *Nicolas V* la lui donne lui-même à » Rome: & cela seul pouvoit servir de » titre aux Papes pour créer des Rois » Lombards, comme ils créoient des » Rois de Naples. « Il n'y eut dans tout cela ni foiblesse de la part de l'Empereur ni usurpation de la part du Pape. La peste qui désoloit alors la ville de Milan, fut la seule cause qui détermina *Fréderic* III à recevoir la couronn de Lombardie à Rome, & les Milanois obtinrent de lui un acte par lequel il déclara que ce couronnement ne préjudicieroit point à leurs droits.

A l'année 1441, M. *de Voltaire* prétend avoir trouvé un grand exemple de la liberté des peuples du Nord, en ce que les Danois & les Suédois s'opposèrent au Roi *Eric*, & qu'ils appellèrent *Christophe de Bavière* à la couronne, lorsque leur Roi voulut la faire passer à son neveu *Bogislas*, Duc de

Poméranie. Mais cet exemple ne prouve nullement ce que l'*Annaliste* veut en conclure. Il falloit sçavoir que la couronne avoit été promise à la princesse *Catherine*, mère de *Christophe*, au cas que le Roi *Eric* son frère mourût sans héritiers (*m*). C'étoit pour remplir leurs engagemens & non pour empêcher que la couronne ne devint héréditaire, comme l'assûrent les *Annales*, que les Etats ne voulurent point du Duc *Bogislas*. De plus, M. *de Voltaire* devoit rapporter le fait deux ans plûtôt.

En parlant sous l'année 1481 de l'accord (*bizarre*) de *Jean*, roi de Dannemarck & de Suède, avec son frère *Fréderic*, Duc de Holstein, l'*Annaliste* ajoute: *Tous les accords ont été des sources de guerres, mais celui-ci surtout.* Mais celui-ci qu'il falloit rapporter à l'année 1490, comment auroit-il pû l'être, puisque *Fréderic* en montant sur le trône réunit en sa personne le royaume de Dannemarck & les duchés de Schles-

(*m*) On trouve ce fait à la page 626 de la Chronique de *Huitfeld*, à la page 536 des *Res Danicæ* de *Pontanus*, & à la page 356 du II Tome des *Mémoires de la Société de Copenhague*.

wig & de Holstein. Le partage malheureux qui a été la source de tant de troubles, & dont M. *de Voltaire* paroit avoir quelqu'idée obscure, eut pour auteur le roi *Christian* III. Ce fut en 1544 qu'il céda, comme tout le monde sçait, une partie de ses Provinces à ses frères.

A l'année 1500, l'*Annaliste* prend la régence de l'Empire, dont *Fréderic* III, Electeur de Saxe, fut nommé Président, pour le Conseil Aulique; de sorte que tout ce qu'il dit à ce sujet porte à faux.

Comment *Charles-Quint* pouvoit-il en 1529 recevoir du Pape à Bologne la couronne d'Allemagne avec celles de Lombardie & de l'Empire, puisqu'il y avoit dix ans qu'il avoit reçu la première à Aix-la-Chapelle ?

Jean de Leide, roi des Anabaptistes, & ses principaux complices, ne furent point brûlés. Lorsqu'on les eût déchirés par lambeaux avec des tenailles ardentes ou fait mourir par d'autres supplices, on suspendit leurs cadavres dans des cages de fer à la tour la plus élevée de la ville de Munster.

Nous ignorons absolument d'où M.

de *Voltaire* a tiré l'anecdote du teſtament que le roi *Chriſtian* II doit avoir fait dans ſa priſon, & dans lequel il doit avoir nommé *Charles-Quint* héritier des royaumes de Dannemarc, de Suède & de Norwège. Nul hiſtorien n'en parle, & M. *de Voltaire* le dit ſans citer aucune autorité.

Lorſqu'on ne poſſède pas bien une matière, on croit faire des découvertes par tout. C'eſt ce qui eſt arrivé à l'*Annaliſte*. » Tous les actes dans l'Empire, » dit-il, furent promulgués au nom de » *Charles-Quint* juſqu'à l'année de ſa » mort : fait auſſi important que véri- » table qu'aucun hiſtoirien n'a rappor- » té. « Nous ne ſçavons pas quels hiſtoriens Allemands M. *de Voltaire* peut avoir lûs, mais nous ſçavons que ce fait a été rapporté par pluſieurs qui en ajoûtent même la raiſon, ignorée peut-être de l'*Annaliſte*. L'Empereur *Charles*, diſent-ils, avoit en effet notifié aux Etats de l'Empire le 2 Septembre de l'année 1556, qu'il étoit réſolu d'abdiquer l'Empire ; mais l'Ambaſſade ſolemnelle qui devoit notifier cette abdication au Collège des Electeurs, ne le fit que le 24 Février 1558 à Francfort.

Il n'eſt donc pas étonnant que juſqu'à ce tems *Charles-Quint* qui mourut dans la même année, ait été conſidéré comme Empereur. Auſſi ne fut-ce qu'alors qu'on ſongea à preſcrire à *Ferdinand* une Capitulation qui le liât plus que ſon prédéceſſeur.

Lorſqu'on voit dans les *Annales* l'hiſtoire du malheur où *Grumpach* enveloppa *Jean Fréderic II*, Duc de Saxe-Gotha, défigurée d'un bout à l'autre, & qu'on y trouve que, par une erreur répétée à l'année 1570, M. *de Voltaire* envoye ce Duc priſonnier à Naples, tandis que l'Empereur le retint à *Neuſtadt* (*n*) en Autriche, on ne conçoit pas comment l'*Annaliſte* a pû traiter avec ſi peu de ſoin un fait qui devoit particuliérement intereſſer la Princeſſe pour l'inſtruction de laquelle il prétend avoir fait ſon livre (*o*).

(*n*) L'*Annaliſte* ne ſavoit pas que *Neuſtadt* veut dire *Ville-Neuve*, & que quelques Auteurs Allemands qui ont écrit en Latin ont coutume de l'appeller *Neapolis*, qui dit préciſément la même choſe que *Neuſtadt* ; mais comme *Naples* s'appelle auſſi en Latin *Neapolis*, c'eſt ce qui a induit en erreur M. *de Voltaire*.

(*o*) Les *Annales* ſont dédiées à Madame la Ducheſſe de Saxe-Gotha, qui lui a donné, dit-il, l'ordre de les compoſer.

Lorſque M. *de Voltaire* aſſûre que l'on ne preſcrivit à l'Empereur *Rodolphe II* d'autre Capitulation que celle de *Charles-Quint*, & que ce ne fut que l'ambition marquée de *Mathias* qui donna occaſion d'y ajoûter quelques articles, cette aſſertion fait voir évidemment qu'il n'a lû ni l'une ni l'autre de ces Capitulations.

En rapportant que *Gebhard Truchſes* Archevêque de Cologne s'étoit marié avec une Religieuſe de la Maiſon de *Mansfeld*, & que le Chanoine, qui commandoit l'armée du Chapitre contre cet Electeur, étoit de l'ancienne Maiſon de Saxe, l'*Annaliſte* ajoûte que cette Maiſon eſt la même que celle de *Brunſwick*. Quoiqu'on puiſſe dire en effet que les Princes de *Brunſwick* ſortent de l'ancienne Maiſon de Saxe, il eſt conſtant que le Chanoine en queſtion étoit *Fréderic*, Prince de Saxe-Lawenbourg, & par conſequent d'une autre famille.

Fréderic V, Electeur Palatin, à qui la Bohême déferoit la couronne, ne donna point ſa voix à *Ferdinand*, mais à *Maximilien de Bavière*. Ce trait ne paroît avoir été défiguré que pour augmenter le merveilleux de l'Election de *Ferdinand*.

Nous

Nous convenons qu'il a pû échapper certains faits à M. *de Voltaire* ; que ces faits ignorés ont pû l'engager à chercher & à trouver des rapports où il n'y en eut jamais : mais peut-on l'excuſer lorſqu'il altère juſqu'au contenu de la Paix de Weſtphalie, ſur laquelle on a tant écrit dans toutes les langues. Les Luthériens ont toujours conſervé l'Evêché de Lubek, & il ne fut point, par la Paix en queſtion, alternativement deſtiné à un Evêque Luthérien & à un Evêque Catholique.

Les noms des villes & des perſonnes ne ſont pas plus exacts dans le ſecond Tome que dans le premier. On y lit *Alberſtad*, pour *Halberſtad*, *Ocſted* pour *Hochſted*, *Weiſmar* pour *Wiſmar*. On y trouve un Electeur de Saxe nommé *Chriſtiern* au lieu de *Chriſtian*. Ce même changement de nom eſt réïteré lorſque M. *de Voltaire* parle de *Chriſtian*, prince de Brunſwick, qui s'intituloit, *ami de Dieu & ennemi des Prêtres*. Il change encore en *Goeuts* le nom de *Goțe*, Général impérial, tué dans la bataille qu'il perdit avec *Jean de Werth* contre *Torſtenſon*.

L'*Annaliſte* n'interprète pas mieux les

noms Allemands qu'il ne les écrit. Les fantaſſins, dit-il à l'année 1520, étoient mépriſés, c'eſt pourquoi les Allemands les appelloient *Landsknechte, valets de terre.* Le mot de *knecht* étoit ſi peu mépriſé anciennement que les Anglois en ont dérivé *Knight, Chevalier*; *Landsknecht* ne veut dire autre choſe que *miles provincialis*, le ſoldat que les provinces fourniſſent.

L'énumération des fautes dont ce livre eſt rempli ſeroit trop longue & trop fatiguante. En voilà aſſez pour mettre tout lecteur en état de prononcer ſur le mérite de ce travail. M. *de Voltaire* ne connoît que très-ſuperficiellement les ſources & les parties eſſentielles de l'hiſtoire de l'Empire ; il n'entend rien aux matières qui concernent le Droit public. La princeſſe, à qui cette production eſt dédiée, ſeroit bien à plaindre, ſi en jouant un rôle conſidérable en Allemagne, elle ne connoiſſoit pas mieux que l'*Annaliſte* l'hiſtoire de ſon pays. D'un côté, il rapporte tant de choſes étrangères à ſon ſujet qu'on pourroit retrancher au moins la moitié de ſon ouvrage, ſans que ſes *Annales* en ſouffriſſent ; d'une

autre part, il omet des faits ſi intéreſſans que pour rendre ſon livre complet, il faudroit y ajoûter une autre moitié à la place de celle qu'on auroit ſupprimée. Il ſemble auſſi que M. *de Voltaire* aime à ſacrifier la vérité à l'envie de dire un bon mot, de placer une maxime politique, d'éblouir par une penſée brillante, & de darder une antithèſe pointue. Ces traits font voir que les *Annales* ſont un ouvrage de M. *de Voltaire*, & que l'inconſtance du ſort & ſon âge avancé n'ont pas encore diminué la vivacité d'eſprit & de ſtyle qu'on lui connoît. Mais nous ſouhaiterions pour ſa gloire, ſi bien fondée à d'autres égards, qu'il n'eût jamais entrepris de courir la carrière hiſtorique. C'eſt avec la plus grande impartialité que nous portons ce jugement ; car la paſſion n'y entre pour rien, quoique peut-être elle pût nous être pardonnée après le ton inſultant dont M. *de Voltaire* parle de notre nation. A la page 22 de la ſuite du nouveau volume du *Siècle de Louis XIV*, pour ſervir de ſupplément à cet ouvrage (*à Colmar* 1754) il dit : *Un bavard Germanique qui met en trente vo-*

lumes les abſurdités des autres : abſurdités que les Allemands étudient, parce qu'ils ſont Allemands. Nous nous trompons peut-être ; mais nous trouvons bien de l'indécence & de la groſſièreté à traiter une nation entière avec ce mépris, que nous croyons qu'elle ne mérite pas, & qu'un homme judicieux & poli devroit s'interdire, quand même elle le mériteroit. Sans vouloir plaider ici la cauſe des hiſtoriens Allemands, nous demandons ſeulement à M. *de Voltaire* la permiſſion de lui faire obſerver que dans l'hiſtoire d'un pays, dont les ſouverains multipliés forment une eſpèce de république, des faits regardés comme très-indifférens dans tout autre Etat, & comme des *bavardages* dans l'eſprit d'un écrivain brillant & léger, peuvent influer dans le Droit public, & devenir par-là un objet eſſentiel à l'hiſtoire qui en eſt la baſe. Au reſte, il nous ſemble que *Sleidan*, *Leibnitz*, *Puffendorff*, le Comte *de Bunau*, M. *Maſcou*, & l'auguſte auteur des *Mémoires de Brandebourg*, auroient pû être exceptés de la ſentence générale.

SHAKESPEAR ILLUSTRATED, or the Novels and Hiſtories on which the Plays of SHAKESPEAR *are founded, collected and tranſlated from the original Authors : with critical remarks, in two volumes : by the author of the* FEMALE QUIXOTE.

SHAKESPEAR ECLAIRCI, ou Recueil des Nouvelles & des Hiſtoires qui ſervent de fondement aux piéces de SHAKESPEAR, *traduites des originaux, avec des remarques critiques, en deux volumes, par l'auteur du* DON QUICHOTE FEMELLE.

CEt ouvrage a pour auteur une nommée Madame *Lénox*, connue déja par un Livre d'une aſſez mince valeur, le *Don Quichotte Femelle*, qu'elle cite pourtant comme ſa qualité diſtinctive, & qu'elle ſemble avoir choiſi pour ſon nom de guerre dans la Littérature. Ce n'eſt pas que je regarde celui-ci comme plus propre à lui faire une réputation, & que je prétende le

donner pour un de ces morceaux précieux, qui de temps en temps illuſtrent l'Angleterre ; mais tel qu'il eſt on y parle de *Shakeſpear*, ce Poëte admirable, qui, par les beautés ſublimes qu'il ne dut qu'à ſon génie, fait encore après 150 ans les délices d'une nation éclairée.

Il ſeroit à ſouhaiter pour l'honneur de Madame *Lénox* qu'elle s'en fût tenue à ce que ſon titre promet. Réunir ſous un même point de vûe des morceaux épars çà & là, & mettre ainſi le lecteur en état de comparer d'un coup d'œil les plans de *Shakeſpear* avec les originaux qui les lui ont fournis, ç'eût été du moins faire une compilation aſſez commode ; mais ce n'eſt là que le but apparent de notre femme auteur ; on voit clairement que ſon deſſein réel eſt d'ôter à *Shakeſpear* juſqu'au titre de poëte. Ce n'eſt pas à coup ſûr une petite entrepriſe que celle de détruire un préjugé de près de deux ſiècles, de détromper toute une nation, & de donner un démenti formel à cette foule illuſtre de grands hommes qui tous ont regardé *Shakeſpear* comme le premier de leurs poëtes, le créa-

teur de leur théâtre, &c, & qui l'appellent tant de fois l'*Enfant de la nature, le Fils de l'imagination* (*a*). Quoiqu'il en ſoit, examinons les moyens de Madame *Lénox*, & jugeons ſans partialité.

Elle établit d'abord un principe certain, que l'*invention* eſt ce qui conſtitue le vrai poëte. Il eſt vrai que *Shakeſpear* a puiſé le fond de ſes ouvrages ailleurs que dans ſon génie. On trouve même à la tête de ſes pièces tragiques ou comiques une indication exacte des morceaux traduits par Madame *Lénox*. Mais n'y a-t-il donc que cette voye pour être *inventeur*, & ne doit-on compter pour rien cette hardieſſe d'idées, cette force & cette vérité de portraits, cette connoiſſance du monde qui va quelquefois juſqu'à rendre naturels des (*b*) objets dont on n'avoit pas la moindre idée, cette chaleur d'action, ce je ne ſçais quel charme qui ſéduit le critique le plus ſevère, enfin cet art merveilleux de maitriſer les

(*a*) *Fancy's ſweeteſt child.* Milton dans ſon *Allegro.*

(*b*) Voyez le caractère de *Caliban* dans la Tempête.

cœurs, & d'y exciter, quand il lui plaît, les deux ſentimens les plus oppoſés, *le rire* & *la terreur ?* Il ſeroit ſingulier qu'on refuſât parmi nous à *la Fontaine*, à *Racine*, à *Corneille* lui-même le titre d'*inventeurs*, parce que le premier doit ſes Fables & ſes Contes à *Eſope*, à *Bocace*, à la reine de Navarre, &c, & que les deux autres ont tiré les ſujets de leurs drames de l'hiſtoire & de la mythologie.

Les autres moyens qu'employe notre *Don Quichotte Femelle*, quelque frivoles qu'ils ſoient, me paroiſſent mériter un peu plus d'attention. Sous prétexte de nous indiquer ce que *Shakeſpear* a pris ou laiſſé des morceaux qu'elle traduit, elle s'efforce partout de démontrer qu'il eſt reſté ſans ceſſe au-deſſous de ſes originaux. Il faut convenir que ſi la vérité étoit la baſe de ſes *remarques critiques*, tous les préjugés du monde en faveur de celui qu'elles attaquent ne les empêcheroient pas de lui porter coup. Je vais mettre le lecteur à portée d'en juger, en lui préſentant une des pièces de *Shakeſpear*, qui ſervent de matière aux obſervations de Madame *Lénox*. Ce ne ſera ni *Hamlet*, ni *Mac-*

beth, ni *Othello*, quoique ces chefs-d'œuvres ne ſoient pas plus épargnés que les autres. Ils ſont bien traduits dans notre langue, & je ne veux point fatiguer d'une répétition inutile. Je choiſirai une tragédie que M. *de la Place* regrette avec raiſon de ne nous avoir point donnée dans ſon *Théâtre Anglois*, & qu'il eſt d'autant plus important de faire connoître que c'eſt la ſeule où *Shakeſpear* ait traité l'amour comme paſſion dominante. Dans *Othello* il eſt ſubordonné à la jalouſie ; la vengeance & l'ambition ſont les reſſorts de *Hamlet* & de *Macbeth* ; mais il ne s'agit dans *Romeo & Juliette* que d'un amour infortuné entre un jeune homme & une jeune perſonne, fils & fille de parens ennemis. Je ſaiſis d'autant plus volontiers l'occaſion de parler de cette tragédie, que mon prédéceſſeur M. l'Abbé *Prévoſt* a dit quelque part qu'il voudroit que les lecteurs François puſſent comparer la manière de *Shakeſpear* dans cette pièce avec celle de notre grand *Racine*. Ils ſeront, je crois, en état de faire ce parallèle, après avoir lû l'analyſe ſuivante.

PERSONNAGES.

ESCALUS, Prince de Vérone.
Le Comte PARIS, parent du Prince, amoureux de JULIETTE.
MERCUTIO, parent du Prince, & ami de ROMEO.
MONTAGUE, CAPULET } chefs de deux familles ennemies.
ROMEO, fils de MONTAGUE, amant aimé de JULIETTE.
BENVOLIO, parent & ami de ROMEO.
TYBALT, de la maiſon des CAPULETS.
Le Frère LAURENT, Confeſſeur de JULIETTE.
Le Frère JEAN.
BALTAZAR, valet de ROMEO.
SAMPSON, GREGOIRE } Domeſtiques de CAPULET.
ABRAHAM, domeſtique de MONTAGUE.
Un Apoticaire, un Page, Bourgeois, Gardes, Maſques, &c.

FEMMES.

Lady CAPULET, femme de CAPULET.
JULIETTE ſa fille, amante aimée de ROMEO.
La Nourrice de JULIETTE.

La Scène eſt à *Mantoue*, *Vérone*, & autres lieux.

ACTE I.

SCENE I.

Dans une rue de Vérone.

Sampſon & *Grégoire* s'animent l'un l'autre par des plaiſanteries dignes de gens de leur ſorte contre ceux de *Montague*, ennemi de leur maitre. *Abraham* & *Baltaſar* paſſent à côté d'eux. La querelle commence; *Benvolio* met l'épée à la main pour les ſéparer; *Tybalt* arrive, l'attaque lui-même, & le force à ſe défendre. » Ne me parles » point d'accord, lui dit-il, je hais » ce mot comme l'Enfer, les *Monta-* » *gues* & toi. « Ils ſe battent. Des Bourgeois accourent avec des armes de toute eſpèce. *Capulet* & *Montague* paroiſſent auſſi ſur la ſcène, & veulent ſe battre malgré leur grand âge. Le Prince de Vérone, averti de ce tumulte, vient avec ſa ſuite. Il reproche aux deux familles le ſang que leurs diviſions ont déja fait répandre, & menace de mort le premier d'entr'eux qui oſera deſormais porter atteinte au re-

pos des citoyens. Il emmène *Capulet*.

SCENE II.

Montague reſté ſeul avec *Benvolio* lui demande le ſujet de la querelle. Il témoigne ſa joye de ce que ſon fils ne s'y eſt pas trouvé. *Benvolio* lui apprend qu'une heure avant le jour il a rencontré *Romeo* ſe promenant d'un air triſte & penſif hors de la ville, & que le jeune homme, loin de venir à ſa rencontre, s'eſt enfoncé dans un bois, comme pour l'éviter. *Montague* lui dit qu'il ne peut, quelques efforts qu'il faſſe, découvrir les cauſes d'une mélancolie ſi extraordinaire. *Benvolio* lui propoſe de ſe joindre à *Mercutio* pour deviner les ſecrets de ſon fils. *Montague* l'en remercie, & l'y exhorte. Ils ſe retirent.

SCENE III.

Dans la maiſon de Capulet.

Le Comte *Paris* félicite *Capulet* ſur la paix qui ſemble rétablie entre lui & *Montague*. Il le prie enſuite de ſe dé-

cider ſur la demande qu'il lui fait de *Juliette*. *Capulet* lui repréſente qu'elle n'a pas encore dix-huit ans, que c'eſt ſa fille unique, & qu'il l'aime trop pour s'en ſéparer de ſi bonne heure. Il le renvoye à *Juliette* elle-même, & s'en rapporte au choix de ſa fille. Il avertit *Paris* que le ſoir il donne une fête ſolemnelle où tous ſes amis ſont invités. Il le prie d'y venir, & dépêche un de ſes gens pour hâter ceux qui doivent en être.

SCENE IV.

Dans un Bois proche de Vérone.

Mercutio & *Benvolio* qui cherchent leur ami, le découvrent enfin. *Romeo* les aborde avec ſa triſteſſe accoutumée. Il avoue que l'amour en eſt la cauſe unique, & que ſon malheur eſt d'aimer un objet qu'il devroit haïr. *Mercutio*, plaiſant de ſang froid, qui ſoutient juſqu'à la mort ſon caractère bouffon, fait envain mille efforts pour ſçavoir le nom de l'objet aimé. Il exhorte *Romeo* d'un ton badin à oublier une femme qui ſans doute le traite

mal, & il lui conſeille de voir le plus de beautés qu'il lui ſera poſſible. Il lui apprend que le ſoir même ſon ennemi *Capulet* doit donner un grand bal. Il veut l'engager à s'y rendre pour y puiſer dans les yeux de quelque autre belle un feu nouveau qui le guériſſe du premier. Le tendre *Romeo* ſe maudit d'avance, s'il eſt jamais capable d'oublier celle qu'il adore. Il s'excuſe de la partie ſous prétexte d'un rêve. C'eſt ici qu'eſt placée dans la bouche de *Mercutio* cette deſcription célébre des ſonges & des châteaux en Eſpagne, qui paſſe pour un chef-d'œuvre dans l'eſprit de bien des Anglois. » Ah! ah! répond-il à *Romeo*, vous avez eu un rêve! A ce que » je vois, la bonne Reine des Fées vous » eſt venu rendre viſite. C'eſt la ſage-» femme de l'imagination. Auſſi petite » qu'une agathe ſur le doigt d'un (*c*) » Alderman, elle paſſe ſouvent, tirée » par deux atomes, au travers du nés » des gens qui dorment. Les rayons de » ſes roues ſont faits avec des pattes » de puces; l'impérial de ſa voiture » eſt une aîle de ſauterelle; les traits

(*c*) Echevin de la cité de Londres.

» de ſon attelage ſont de la plus fine » toile d'araignée; les harnois des raïons » humides d'un clair de lune; ſon fouet » eſt un os de grillon; la mêche de » ce fouet une pellicule imperceptible; » ſon cocher eſt un petit couſin vêtu de » gris, pas plus gros qu'un ciron; ſon » char enfin, une noiſette vuide, faite » par le menuiſier (*d*) *Ecureuil* ou par le » vieux *Vercoquin*, qui de temps immé-» morial ſont les charrons de Meſdames » les Fées. C'eſt dans cet équipage » qu'elle galope chaque nuit dans les » cervelles des amans, & ſur le champ » ils rêvent d'amour; ſur les genoux » des Courtiſans, & tout de ſuite ils » ſongent à des révérences; ſur les » doigts des Avocats, ils croyent tou-» cher des épices; ſur les lèvres d'une » femme, elle rêve à des baiſers; tan-» tôt elle caracole ſur le nés d'un Pro-» cureur, il rêve qu'il ſent un procès; » tantôt elle prend une queue de co-» chon de dîme pour en chatouiller » un Eccléſiaſtique, il rêve à un nou-» veau bénéfice; quelquefois auſſi elle

(*d*) Ceci a ſans doute rapport à de vieux contes de Fées célèbres en Angleterre.

» galope ſur le cou d'un homme de » guerre, & le voilà qui coupe des » centaines de gorges, qui ne rêve » que de brêches, d'embuſcades, de » ſabres de la meilleure trempe. Le » tambour ſe fait entendre à ſon oreille; » il ſe réveille en ſurſaut, & grace à » ſon effroi, il marmote en jurant deux » ou trois prières, qu'il finit par ſe » rendormir. « Voilà ce que c'eſt que » la bonne Fée, &c. « *Romeo* l'interrompt, & conſent à venir au bal des *Capulets* dans l'intention d'y voir *Juliette* & d'augmenter, s'il ſe peut, la flamme dont il brûle pour elle. Il ſort avec ſes deux amis.

SCENE V.

Dans la maiſon de Capulet.

Cette Scène ſe paſſe entre *Juliette*, *Lady Capulet & la Nourrice*, commère éternelle, bavarde impitoyable, & d'un naturel ſingulier. Je renvoye les connoiſſeurs à l'original, pour leur faire convenir que ſi ce caractère eſt déplacé, au moins eſt-il en lui-même d'une beauté inimitable. *Lady Capulet* fait jaſer

la Nourrice ſur l'âge de ſa chère *Juliette*. Elle exhorte ſa fille à ſonger au mariage, & lui apprend que le jeune Comte *Paris* la demande pour épouſe. Elle lui fait promettre de ſe décider à ce ſujet. *Grégoire* vient les informer que de nouveaux maſques arrivent à chaque inſtant, & que le Bal tire à ſa fin. Elles ſortent pour s'y rendre.

SCENE VI.

Dans une Salle de Bal dans la maiſon de Capulet.

Les *Capulets* & leurs amis paroiſſent démaſqués. *Capulet* fait les honneurs du Bal aux nouveaux venus. Les violons jouent, & l'on danſe. *Romeo* caché ſous le maſque obſerve *Juliette*, & la fait voir à *Benvolio* ſans ſe déclarer davantage. *Tybalt* qui l'entend parler, le reconnoît à la voix, & veut l'inſulter publiquement. *Capulet* le retient à grand' peine. Il a entendu dire mille biens de *Romeo*, & ne peut ſouffrir qu'on faſſe un affront ſi déplacé à un jeune homme aimable. *Tybalt* ſe retire malgré lui, & menace, s'il le retrouve, de lui faire payer cher

ſon inſolence. On danſe encore. *Romeo* s'approche de *Juliette*, & lui baiſe la main, en accompagnant cette action de quelques propos de Bal conformes à ſon habit de Pelerin. *La Nourrice* vient avertir *Juliette* que ſa mere la demande. *Benvolio* qui apprend d'elle que c'eſt la fille de *Capulet*, croit dire à *Romeo* une choſe qu'il ignore, & l'exhorte à ſe retirer. *Juliette* épriſe en un moment d'une ardeur égale à celle de *Romeo*, (il faut croire qu'il a ôté ſon maſque) s'informe à la *Nourrice* de l'état de ce jeune homme. Celle-ci l'ignore, court le demander, & vient annoncer à ſa maîtreſſe que c'eſt *Romeo* fils de *Montague*, l'ennemi mortel de ſon père. Cette nouvelle déſole *Juliette*. On l'appelle. Elles ſe retirent.

ACTE II.

SCENE I.

Dans une rue de Vérone.

Romeo traverſe la ſcène volant vers la maiſon de *Capulet*. Ses deux amis *Mercutio* & *Benvolio* l'apperçoivent qui

eſcalade un mur de verger. Ils courent d'abord après lui, & l'appellent à haute voix; mais l'impatient amoureux ſe dérobe à leur vûe, & s'enfonce dans des arbres. Ils renoncent à le ſuivre, & ſortent.

SCENE II.

Dans le jardin de Capulet.

Cette ſcène paſſe pour être d'une grande beauté, quoiqu'aſſez dans le ſtyle des amours orientaux. *Romeo* ſeul dans le jardin s'occupe à regarder la fenêtre de *Juliette* : elle y paroît bientôt, & ne ſe croyant entendue de perſonne, elle s'entretient de ſon nouvel amour. » O *Romeo*, s'écrie-t-elle, cher » *Romeo* ! Pourquoi es-tu *Romeo* ? Pour» quoi le fils de *Montague* ? Ah, renonce » à ton père & au nom que tu portes, » ou jure moi ſeulement que tu m'ai» mes, & je quitterai pour toi le nom » des *Capulets*. « *Romeo* ne peut contenir ſa joye, il ſe découvre. Effrayée d'abord de ſa préſence, & honteuſe d'avoir été ſurpriſe, elle le prie de ſe retirer : elle craint qu'on ne l'apper-

çoive, & que ſes parens ne l'aſſaſſinent : mais bientôt ſon amour lui fait oublier tout autre ſentiment. Les déclarations, les proteſtations mutuelles du feu le plus tendre ſe font entr'eux. » Cher *Romeo*, lui dit *Juliette*, tu me » verrois rougir des propos que j'ai » tenus, lorſque je me croyois ſeule, » ſi le voile de la nuit ne couvroit mon » viſage. Je pourrois recourir aux voyes » uſitées, & ſuppoſer à mes paroles » un ſens qu'elles n'ont point eu : mais » à quoi bon ces vains détours ? M'ai» mes-tu, *Romeo* ? Je ſçais que tu vas » dire oui, & que je ſerai ravie de » t'en croire. Cependant, tu auras beau » me le jurer. Qui t'empêchera de rom» pre ton ſerment ? Les parjures des » amans ſont regardés comme de purs » badinages..... O mon cher *Romeo*, » ſi tu m'aimes, je conſens à t'épouſer ; » je ſuis à toi par les nœuds d'un ſaint » mariage : autrement, tu ne pourois » m'obtenir pour l'empire du monde. » J'avoue, beau *Montague*, que je ſuis » trop amoureuſe, & qu'un aveu auſſi » indiſcret que le mien peut te faire » mal juger de ma conduite ; mais, » crois-moi, *Romeo*, je te ſerai cent

» fois plus fidelle que les femmes qui » connoiſſent mieux que moi l'art des » déguiſemens. La nuit a découvert » mes ſentimens : elle a trahi la paſ» ſion que j'ai pour toi : ne m'en ſa» che donc pas mauvais gré, & garde » toi d'attribuer à une flamme indiſ» crette ce que l'obſcurité ſeule a tiré » de ma bouche. " *Romeo* répond à ſa tendreſſe par les plus fortes aſſurances de la ſienne. Il la conjure de faire ſon bonheur en lui donnant la main. Dans le moment la *Nourrice* appelle *Juliette* : elle ſe retire, & reparoît bien vîte. Elle propoſe à *Romeo* de lui faire ſçavoir dès le lendemain, par une perſonne qu'elle aura ſoin de lui dépêcher, où & quand cet heureux hymen pourra s'accomplir. Elle brûle, dit-elle, de mettre à ſes pieds tout ce qu'elle poſſède, & de le ſuivre au bout de l'univers. *La Nourrice* appelle de nouveau : *Juliette* quitte ſa fenêtre, & s'y remet encore. Elle rappelle ſon cher *Romeo* pour lui demander à quelle heure il pourra recevoir ſon meſſage. *Romeo* indique neuf heures du matin. Le jour commence à paroître ; les deux amans ſe ſéparent.

SCENE III.

Dans un Couvent de Vérone.

Le Frère *Laurent*, célèbre dans la ville par ses talens pour la direction des ames & pour la connoissance des simples, entre sur la scène de grand matin avec un panier sous le bras. Après un monologue très-singulier sur la botanique & sur la vertu étonnante des herbes dont il compose certaines drogues, *Romeo* arrive & le salue. *Benedicité*, dit le Frère tout étonné de le voir de si bonne heure. Il soupçonne que quelque trouble l'agite. Il s'informe de ce que ce peut être. *Romeo* s'ouvre à lui sur son amour, & sur celui de *Juliette*. Il le conjure de les marier ensemble au plutôt. Le bon Religieux résiste d'abord ; il l'exhorte à rappeller sa raison, à s'examiner sérieusement, & à ne point se livrer à une passion qui le conduira par des plaisirs courts & passagers à des maux sans remède, & à un éternel repentir. Le jeune homme lui fait de son cœur une peinture si vraie, si vive & si tou-

chante que le Frère se rend enfin, & s'engage à les unir.

SCENE IV.

Dans une rue.

Benvolio & *Mercutio*, inquiets d'une lettre que *Tybalt* vient d'envoyer chez *Montague* au sujet de *Romeo*, & qu'ils imaginent être un cartel, cherchent partout leur ami. *Mercutio* se livre là-dessus à ses plaisanteries ordinaires. *Romeo* se présente, & dans l'instant que la conversation commence à s'entamer, arrive la *Nourrice* de *Juliette*, instruite du secret de sa maîtresse, & chargée du message projetté. Elle est précédée de son valet *Pierre* ; car *Shakespear* lui en donne un, & rien n'est plus comique que les airs de grande Dame qu'elle affecte de se donner avec ce valet & son éventail. *Mercutio* qui la prend pour une Maq.... se retire en félicitant *Romeo*. La *Nourrice* après bien des façons lui parle enfin de l'amour que sa maîtresse a pour lui. *Romeo* l'assure de sa probité, dissipe ses scrupules vraiment maternels, & pour la

mieux convaincre il lui met de l'argent dans la main. Il la renvoye en lui recommandant de dire à *Juliette* qu'elle invente un prétexte plausible pour aller le soir à confesse, que le Frère *Laurent* la conduira dans sa cellule, & que le mariage s'y célébrera. Elle sort.

SCENE V.

Dans la maison de Capulet.

Il est midi. *Juliette* qui a fait partir la *Nourrice* à neuf heures précises, s'impatiente de ne la pas voir de retour. Elle craint qu'elle n'ait pas trouvé *Romeo* : elle accuse la lenteur de cette femme, & la froideur de ses sentimens. Enfin l'éternelle *Nourrice* paroît. *Juliette* se hâte de l'interroger ; mais il faut d'abord qu'elle essuye une kirielle assommante sur la longueur du chemin, sur la fatigue dont elle est, sur la bonne mine de *Romeo*, &c ; après quoi elle apprend enfin le résultat de la commission. La *Nourrice* se charge de trouver une échelle de corde pour faire monter *Romeo* la nuit suivante, & pour mettre

mettre ainsi sa chère *Juliette* à portée de recueillir les fruits de son mariage. *Juliette* comblée de joye se prépare à aller à confesse.

SCENE VI.

Dans le Couvent.

Le Frère prie le ciel de benir l'action qu'il va faire, & donne à ce sujet d'excellens conseils à *Romeo*, qui ne songe qu'à *Juliette*. Elle arrive, & salue son Confesseur. *Romeo*, répond le bon Moine, vous remerciera pour nous deux. Après quelques propos entre les deux amans analogues à la chaleur de leur passion, le Frère les emmène dans sa cellule. „ Venez, leur dit-il, & suivez-moi ; car, avec votre permission, „ vous ne resterez pas ici davantage, „ jusqu'à ce que la sainte Eglise vous „ ait incorporés l'un dans l'autre. “

ACTE III.

SCENE I.

Dans une rue de Vérone.

Benvolio exhorte *Mercutio* à se retirer pour éviter sagement toute dispute

avec les *Capulets*, qui ſont répandus dans la ville. *Mercutio*, toujours plaiſant, ſe moque de ſon ami, & voit arriver *Tybalt* & ſa ſuite, ſans s'en mettre fort en peine. La querelle s'engage entr'eux. *Romeo* arrive. Ce n'eſt qu'à lui qu'en veut le furieux *Tybalt*. Il l'inſulte de la manière la plus outrageante. L'amour de *Romeo* pour *Juliette* a éteint ſes autres paſſions. Il eſt devenu doux & patient. Il conjure *Tybalt* de ne le point forcer à la vengeance : il lui proteſte que ſon nom lui eſt maintenant plus cher qu'il ne peut l'imaginer. Le brave *Mercutio* s'indigne de cette ſoumiſſion ; il attaque *Tybalt* ; *Romeo* veut ſe mettre entr'eux deux ; *Tybalt* bleſſe *Mercutio*, & ſe retire. „ Je ſuis bleſſé, „ dit froidement *Mercutio* : la peſte „ étouffe vos deux Maiſons ! Je ſuis „ expédié. Comment diable s'eſt-il en „ allé ſans rien avoir ? "

BENVOLIO.

Eh quoi ! ſeriez-vous bleſſé ? Ce ne peut être qu'une égratignure.

MERCUTIO.

Oui da, oui da, une égratignure, une égratignure ! Par ma foi, en voilà bien aſſez : qu'on aille me querir un Chirurgien.

ROMEO.

Courage, mon brave ami, la bleſſure ne ſçauroit être conſidérable.

MERCUTIO.

Oh que non : elle n'eſt pas ſi profonde qu'un puits, ni ſi large qu'une porte d'Egliſe ; mais telle qu'elle eſt, cela me ſuffit ; elle fera ſon effet. Me voilà poivré d'importance, je le gagerois bien : comment diantre ! un chien, un rat, une ſouris, un chat (*e*) comme *Tybalt* égratigner un homme à mort ! .... Pourquoi Diable vous êtes-vous mis entre nous deux : il m'a bleſſé par deſſous votre bras. *Romeo* s'excuſe ſur ſon intention : *Mercutio* ſe ſentant défaillir, prie *Benvolio* de le conduire dans quelque maiſon .... La peſte étouffe vos deux Maiſons, répéte-t-il en ſortant .... C'eſt pour l'amour d'elles qu'on m'a rendu une pâte à vers. Je ſens que j'en tiens, & très copieuſement .... La peſte étouffe vos deux Maiſons .... Il s'en va pour ne plus reparoître.

(*e*) *Tybalt* eſt le nom d'un chat dans le vieux livre du *Renard-Renard*. C'eſt la note de Mr. *Warburton*.

SCENE II.

Romeo reſté ſeul réfléchit ſur ce qui vient de ſe paſſer. „ J'ai laiſſé, ſe dit„ il à lui-même, ce brave homme, „ l'allié du Prince, & mon véritable „ ami ſe battre en ma place, & rece„ voir une bleſſure en prenant ma dé„ fenſe à mes yeux. O *Juliette* ! char„ mante *Juliette* ! Tes appas m'ont rendu „ efféminé. Ils m'ont dépouillé de „ ma première valeur. " *Benvolio* lui apprend que *Mercutio* vient d'expirer. *Romeo* ne ſe connoît plus ; *Tybalt* reparoît. Il fond ſur lui, l'attaque, & le tue. *Benvolio* l'exhorte à ſe ſauver pour ſe ſouſtraire à l'arrêt de mort prononcé par le Prince.

SCENE III.

Le Prince que des Bourgeois ont fait avertir de cette nouvelle diſpute, accourt avec *Montague* & *Capulet*. *Benvolio* l'informe de la vérité du combat. *Capulet* demande la mort de *Romeo* pour venger celle de *Tybalt*. *Montague* repréſente que ſon fils inſulté par *Tybalt* n'a fait que venger celle de *Mercutio*.

Le Prince, que la mort de ce dernier (ſon parent) affecte bien plus que celle du premier, ſe contente de bannir *Romeo*.

SCENE IV.

Dans la Maiſon de Capulet.

Juliette brûle de voir arriver la nuit pour embraſſer ſon époux, ſon cher *Romeo*. Son monologue eſt très-beau, mais écrit, comme beaucoup d'endroits de *Shakeſpear*, dans un ſtyle trop métaphorique. En voici la fin : „ Ah ! „ dit *Juliette*, j'ai acheté une demeure „ pour mon amour, & je ne l'ai point „ encore poſſédée : je me ſuis vendue „ à *Romeo*, & il n'a pas encore joui „ de ſon achat : ce jour me ſemble „ plus ennuyeux que la nuit qui pré„ cède une fête ne le paroît à un en„ fant à qui l'on a donné une nouvelle „ robe & qui eſt impatient de la porter. „ Mais voici ma Nourrice. Elle va me „ parler de *Romeo*. Toute langue qui „ prononce ce nom me paroît ornée „ d'une éloquence céleſte. " Quel coup de foudre pour l'infortunée *Juliette* lorſqu'elle voit *la Nourrice* s'agiter, ſe tordre

les mains, parler de mort, de ſang, d'aſſaſſinat, la tenir ainſi dans une ſuſpenſion cruelle, & lui apprendre enfin que *Tybalt* a été tué par *Romeo*, qui vient d'être condamné à l'exil. Rien de plus touchant, rien de plus énergique que ſes regrets. Elle ſe plaint d'abord de *Romeo*, mais bientôt l'idée affreuſe de ſon banniſſement l'arrache à toute autre penſée. La mort de *Tybalt*, le chagrin de ſes parens, tout cède dans ſon cœur au malheureux ſort de ce cher époux. La bonne *Nourrice* eſt touchée de ſes larmes; elle ſçait que *Romeo* s'eſt retiré chez le Frère *Laurent*. Elle s'engage à l'aller trouver avec une bague que *Juliette* lui remet, & même à lui procurer pour la nuit ſuivante l'entrevue qu'elle eſpéroit.

SCENE V.

Dans le Couvent.

Romeo retiré dans la cellule du Frère eſt plongé comme *Juliette* dans la plus profonde déſolation. Le bon Religieux s'efforce de ranimer ſon courage. Il lui apprend qu'au lieu de le condamner à

mort, le Prince s'eſt contenté du banniſſement. » Banniſſement! s'écrie *Romeo!* » ah mon Père, au nom de la pitié, » dites la mort. L'exil me ſemble cent » fois plus terrible que la mort même. » C'eſt une affreuſe torture, & non » pas un acte d'indulgence. Le ciel eſt » où vit *Juliette*. Un inſecte mépriſable, une vile mouche ſera plus heureuſe que *Romeo*. Elle pourra baiſer la » main, les lèvres, le viſage charmant » de ma chère *Juliette*. *Romeo* ne le » pourra pas. Il eſt banni! O mon » Père, mon Père! N'avez-vous pas » quelque poiſon ſans remède, quelque couteau aigu, quelque moyen » ſûr de me procurer la mort? «

LE FRERE.

» Inſenſé *Romeo*, écoutez-moi: je » vous donnerai une armure qui vous » défendra contre le banniſſement, le » miel de l'adverſité, une douce Philo- » ſophie qui vous ſoutiendra dans votre » infortune. «

ROMEO.

» En ſerai-je moins banni? Reprenez votre Philoſophie; à moins que » la Philoſophie ne puiſſe me faire une » *Juliette*, elle n'eſt bonne à rien....

» elle ne ſert de rien.... Ne m'en parlez plus. «

LE FRERE.

» Je vois que la frénéſie n'écoute » rien: laiſſez-moi, mon fils, adoucir » votre état. «

ROMEO.

» O mon Père, pouvez-vous parler » de ce que vous ne ſentez pas? Si » vous étiez auſſi jeune que moi, ſi » *Juliette*, une *Juliette* vous aimoit, s'il » n'y avoit qu'une heure que vous » l'euſſiez épouſée, ſi brûlant pour elle » de l'amour le plus tendre vous veniez à tuer ſon parent, & à vous voir » banni loin d'elle!... O ciel! c'eſt alors » que vous pourriez parler, que vous » pourriez comme moi vous arracher » les cheveux, & qu'on vous verroit » vous jetter contre terre pour y meſurer votre foſſe. « *(il tombe noyé dans les pleurs)*. On frappe à la porte de la cellule. Le Frère le conjure en vain de ſe lever, de crainte qu'il ne ſoit apperçu. Forcé d'ouvrir, il reconnoit *la Nourrice*. Elle lui demande où eſt *Romeo*. Il le lui montre couché contre terre, & dans l'excès du deſeſpoir. » Hélas, dit- » elle, voilà préciſément l'état de ma

» jeune maîtreſſe. Oh *Juliette*, *Juliette!* « A ce nom ſi cher *Romeo* paroît revivre. Il ſoulève la tête & s'informe de *Juliette*. L'idée qu'il a d'abord que la mort de *Tybalt* eſt la ſeule cauſe de ſon chagrin, le fait rentrer en fureur contre lui-même. Le Frère tâche encore de l'appaiſer. Il lui apprend que ſa tendre épouſe l'attend la nuit pour recevoir ſes adieux. Il lui recommande de ſe rendre enſuite à Mantoue, & d'y demeurer juſqu'à ce qu'il ait trouvé l'occaſion d'appaiſer les deux familles, de divulguer le mariage, & d'obtenir ſon rappel. Il renvoye la *Nourrice* qui court annoncer à ſa maîtreſſe l'arrivée prochaine de *Romeo*; mais avant que de ſortir, elle lui remet la bague dont *Juliette* l'a chargée.

SCENE VI.

Dans la maiſon de Capulet.

Capulet trompé ſur les pleurs de ſa fille les prend pour une ſuite naturelle de la mort de ſon couſin *Tybalt* auquel elle paroiſſoit très-attachée. Il prie le Comte *Paris* de lui accorder encore

quelques jours, & persuadé de l'obéïssance de *Juliette*, il lui promet de conclure le mariage dès le Jeudi suivant. Il lui recommande de n'amener avec lui qu'un ami ou deux, afin de garder dans cette fête la décence dûe à la mort de leur parent. *Capulet* ordonne à sa femme d'aller trouver leur fille avant que de se mettre au lit, & de la préparer à cet hymen.

SCENE VII.

Dans le Jardin de Capulet.

Romeo & *Juliette* paroissent à une (*f*) fenêtre, & se font les plus tendres adieux. Ils ne peuvent se résoudre à se quitter, quoique le jour luise déja, & qu'un danger pressant menace *Romeo*. *La Nourrice* vient avertir *Juliette* que sa mère monte à sa chambre pour lui parler. Les deux époux se séparent d'une manière d'autant plus touchante que *Juliette* a un pressentiment affreux des malheurs qui doivent arriver.

(*f*) Celle de *Juliette* ; l'échelle de corde est au pied du mur.

SCENE VIII.

Dans la chambre de Juliette.

Lady Capulet appelle sa fille, & s'étonne de la voir toujours en pleurs ; elle attribue ce chagrin à la mort de *Tybalt*, & croit la consoler en lui apprenant que le Jeudi qui suit elle doit se marier au Comte *Paris*. *Capulet* lui-même vient confirmer cette nouvelle si peu attendue. *Juliette* refuse le parti. Le père, homme absolu & impérieux, entre en fureur contre sa fille. Elle se jette à ses genoux, mais en vain. Il est sourd à ses prières : il la traite de rebelle, il lui reproche les soins qu'il a pris de son enfance, & la menace de tourner en haine toute son affection, de la chasser de chez lui, de l'abandonner à l'indigence, si le Jeudi suivant elle ne remplit la promesse qu'il a faite au jeune Comte. Le père & la mère de *Juliette* la laissent à ses propres réfléxions. Elle consulte sa *Nourrice* qui l'exhorte sans façon à oublier le banni & à épouser *Paris*. *Juliette* au desespoir dissimule & prend son parti. Elle

charge sa *Nourrice* d'aller dire à sa mère que puisqu'elle a eu le malheur de déplaire à son père, elle demande à aller à confesse pour obtenir du Frère *Laurent* l'absolution de son péché. La *Nourrice* y court avec joye. *Juliette* la maudit pour le conseil infâme qu'elle a osé lui donner : ,, Va, dit-elle, cœur méprisable, je serai desormais mon unique ,, confidente. Je vais trouver le Frère ,, pour apprendre de lui le remède ,, convenable ; sinon, je sçais mourir. "

ACTE IV.

SCENE I.

Dans le Couvent.

Le jeune *Paris* est venu trouver le Frère *Laurent*, qu'il sçait être le Confesseur de *Juliette*, pour le mettre dans ses intérêts, & pour le prier de la disposer à son mariage. *Juliette* entre, & reçoit avec la dernière froideur les complimens du Comte. Le Frère qui sçait déja ce qui amène *Juliette* feint de vouloir la confesser & prie *Paris* de se retirer. *Juliette* restée seule

apprend au Frère la résolution où elle est de se tuer, s'il ne trouve un moyen sûr de la soustraire à ce nœud qu'elle abhorre. Le Frère, qui découvre en elle toute la fermeté d'ame que donne le desespoir, lui remet une fiole pleine d'une drogue de sa composition. Il lui recommande de coucher seule, d'écarter sa *Nourrice*, & de profiter de sa solitude pour avaler hardiment ce que la fiole contient. Il la prévient que la vertu de cette eau sera de l'endormir si profondément que le pouls, la chaleur, l'haleine même seront interceptés, & qu'on sera forcé de la croire morte ; que cet état doit durer quarante-deux heures, temps plus que suffisant pour que sa famille la fasse porter dans le tombeau des *Capulets*. Il ajoûte qu'avant son réveil il aura soin de faire avertir *Romeo* de son stratagème, & que la nuit qui suivra son enterrement ils viendront ensemble pour l'enlever de la tombe & la conduire à Mantoue. ,, Voilà, lui dit-il, l'effet certain que ,, produira cette fiole, si quelque ,, crainte féminine n'ébranle votre ré- ,, solution & ne vous empêche de la ,, boire. Que me parlez-vous de crainte,

„ s'écrie *Juliette ?* Quelle horreur ne „ souffrirois-je pas pour conserver à „ *Romeo* la foi que je lui ai jurée ? Elle se retire, & le bon Moine lui répète qu'il va dépêcher un des Frères de son couvent pour aller en poste avertir *Romeo.*

SCENE II.

Dans la maison de Capulet.

Juliette, pour mieux tromper ses parens, se jette à leurs genoux, & les assûre que l'honnête Religieux l'a fait repentir de sa desobéïssance. Cette nouvelle met *Capulet* au comble de la joye. Il envoye chez le Comte, & se détermine, malgré sa femme, à faire célébrer le mariage dès le lendemain.

SCENE III.

Dans la chambre de Juliette.

Juliette, pour écarter sa *Nourrice*, commence par raisonner avec elle sur son prochain mariage & sur ses atours de nôces. Elle la prie ensuite de la laisser seule cette nuit pour *vaquer à l'oraison.*

La *Nourrice* sort. *Juliette* songe à boire la liqueur fatale. Mille craintes viennent l'agiter. Elle doute si le Frère ne la trompe point, & ne veut pas l'empoisonner réellement pour empêcher qu'on ne sçache qu'il l'avoit mariée avec *Romeo.* Ce doute dissipé, elle tremble de sortir de sa léthargie avant l'arrivée de son époux, & de se trouver seule dans le sépulchre affreux, où reposent les cendres de ses ancêtres, où le furieux *Tybalt* vient d'être porté tout récemment, &c, &c. Ces diverses idées la tourmentent; elle entre dans une espèce de desordre, croit voir *Tybalt* qui poursuit *Romeo*; dans ce moment de transport elle avale la liqueur & se couche sur son lit.

SCENE IV.

Dans une salle de la maison de Capulet.

Le matin arrive : tout s'agite pour le mariage, & pour les apprêts du repas. On entend le Comte *Paris* qui amène des musiciens pour donner une aubade à *Juliette. Capulet* ordonne à la *Nourrice* d'aller l'éveiller.

SCENE V.

Dans la chambre de Juliette.

On apperçoit *Juliette* couchée sur un lit; la *Nourrice* l'appelle par tous les noms que lui inspire sa joye; enfin elle s'approche d'elle, & la trouve froide comme un marbre.... Désolée, elle appelle du monde à grands cris. *Lady Capulet* & son mari accourent. Ils regardent leur fille & la croyent morte. Ils se desespèrent; ils maudissent leurs jours infortunés. *Paris* entre avec le Frère qu'on a prié de faire le mariage. Celui-ci mêle ses larmes feintes & *Paris* ses pleurs véritables aux gémissement du père & de la mère. Le Religieux les console en bon chrétien; il les exhorte à se soumettre, à respecter la volonté du ciel, & à faire porter leur fille au plus vîte dans le tombeau de ses ayeux. Les aprêts du mariage se changent en aprêts funèbres. Le Frère va s'habiller pour faire l'enterrement. „ Les Cieux, dit-il, en sortant, s'ap„ pesantissent sur vous pour quelque „ crime secret. Ne les irritez pas davan-

„ tage en murmurant contre leurs or„ dres. "

ACTE V.

SCENE I.

Dans une Eglise.

Le convoi de *Juliette* paroît & fait le tour du théâtre. La cloche lugubre sonne d'instant en instant. Les enfans de chœur, les cierges, la chasuble du Prêtre parsemée de têtes de morts, rien n'est oublié. On chante une hymne funèbre à la louange de la prétendue défunte.

SCENE II.

A Mantoue.

Baltazar, valet de *Romeo*, & témoin oculaire de l'enterrement de *Juliette*, vient annoncer cette mort à son maître. Le desespoir de *Romeo* est aussi prompt, aussi vif que son amour. Il se résout à mourir près de sa chère *Juliette.* Il dissimule avec son valet dont il con-

noit l'attachement, & lui ordonne de faire préparer des chevaux de poste pour retourner à Vérone. Resté seul, il songe aux moyens de se délivrer d'une vie qu'il déteste. La description d'un pauvre Apothicaire que *Shakespear* a mise dans sa bouche est trop célèbre chez les Anglois pour que je la passe sous silence. „ O desespoir, s'écrie Romeo, „ que tu es prompt à éclairer les malheu- „ reux! Je me souviens de la demeure „ d'un Apothicaire que j'ai vû ces jours- „ ci travaillant à des simples. Ses habits „ en lambeaux, son teint have, & ses „ regards farouches ont frappé mes „ yeux ; son visage étoit la maigreur „ même. L'affreuse misère l'avoit ron- „ gé jusqu'aux os. On voyoit au plan- „ cher de sa boutique une tortue „ de mer, un crocodile rempli de „ paille, & d'autres peaux de poissons „ informes. On appercevoit derrière „ lui une suite de tiroirs vuides, dont „ les étiquettes étoient presque effacées, „ quelques vieux pots de terre verte, „ des vessies, des herbes de mauvaise „ odeur, de méchans paquets de ficelle, „ & des restes de pains de roses, dis- „ persés çà & là pour servir de montre.

„ Je remarquai cet excès d'indigence, „ & me dis à moi-même : si quelqu'un „ avoit besoin de poison, voilà sans „ doute un homme, qui, malgré les „ loix, ne refuseroit pas de lui en ven- „ dre. Ah ! cette pensée étoit l'avant- „ coureur de ma situation. Je me rapelle „ la maison. La boutique est fermée, „ parce que c'est un jour de fête. Holà, „ hé, Apothicaire. " Cet homme entre sur la scène dans un habit très conforme à la description que Romeo vient d'en faire. „ Approche, mon ami, lui „ dit Romeo, je vois que tu es pauvre. „ Tiens, voici quarante Ducats, ap- „ porte-moi un verre de quelque poi- „ son, mais d'un poison si expéditif „ qu'en le faisant passer dans ses veines „ l'homme accablé du fardeau de la „ vie puisse mourir bien-tôt. " L'Apothicaire s'en défend sur ce que les loix de Mantoue condamnent à la mort ceux qui vendent de pareilles drogues. „ Eh quoi, répond Romeo, tu n'es que „ haillons & que misère, & tu as peur „ de mourir! La famine est peinte sur tes „ joues; le besoin est écrit dans tes yeux, „ l'indigence & le mépris t'environ- „ nent; le monde n'est point ton ami ;

„ ses loix t'enlèvent le seul moyen „ de satisfaire tes besoins : garde toi „ donc de leur obéïr, & prens ce que „ je t'offre. " L'Apothicaire y consent enfin, & s'excuse sur sa pauvreté. Il sort & rentre avec une fiole à la main. Il la donne à Romeo, & se retire. „ Viens, „ dit Romeo, remède agréable & „ & non pas poison ; viens avec moi „ au tombeau de *Juliette*. C'est-là que „ tu dois m'être utile. "

SCENE III.

Dans le Couvent à Vérone.

Frère *Jean*, que le Frère *Laurent* a chargé pour Romeo de l'importante lettre d'avis dont il ignore le contenu, vient la rendre à Frère *Laurent*. Il lui apprend que dans l'instant même qu'il alloit sortir de Vérone avec un de ses compagnons qui visitoit les malades, des officiers établis pour arrêter la contagion, les soupçonnant l'un & l'autre d'être dans une maison pestiférée, en avoient fait sceller les portes ; de sorte que bien loin de pouvoir partir pour Mantoue, il n'avoit pas même pû

trouver personne qui voulut se charger de lui rapporter sa lettre. Le Frère *Laurent* s'afflige du contre-temps. Il prévoit les malheurs qui vont en arriver, & dans l'instant il prend le parti d'aller au tombeau des *Capulets* pour en tirer *Juliette*, qui dans trois heures doit se réveiller, & qu'il gardera dans sa cellule jusqu'à ce que Romeo puisse être informé.

SCENE IV.

Dans un Cimetière, au milieu duquel est le tombeau des Capulets.

Le Comte *Paris* entre avec un Page qui lui tient un flambeau. Il lui ordonne de se mettre à l'écart, de se tenir attentif au moindre bruit, & de siffler, s'il entend quelqu'un. Le Page obéit. Le Comte jette des fleurs sur le tombeau de *Juliette* qu'il regarde comme son épouse. Le Page siffle. *Paris* se retire dans un coin en appercevant *Romeo*, qu'il ne reconnoît pas d'abord.

SCENE V.

Romeo paroît précédé de *Baltazar* qui porte un flambeau avec une barre

de fer. Il fait retirer *Baltazar*, & lui remet une lettre pour son pere, en lui disant de ne la lui porter que le lendemain. Il lui ordonne d'éteindre son flambeau, & de ne pas remuer de la place où il se trouvera quelque chose qu'il puisse entendre. » Garde-toi, lui „ dit-il, de troubler mes actions. Si je „ descends dans cette demeure de la „ mort, c'est pour y voir encore une „ fois le visage de ma chère *Juliette*, „ & surtout pour ôter de son doigt un „ anneau précieux que je veux porter „ au mien pour l'amour d'elle; retire-„ toi donc & laisse moi. Si jamais la „ curiosité te porte à revenir sur tes pas „ & si tu oses t'opposer à ce que j'ai en-„ core envie de faire, je jure le Ciel que „ je déchirerai ton corps en mille mor-„ ceaux, & que cet horrible Cimetière „ sera tout parsemé de tes membres „ sanglants. “ *Baltazar* effrayé se retire, mais il n'en est pas moins résolu d'epier son maître; ce qui pourtant ne produit aucun effet. *Romeo*, resté seul, ramasse la barre de fer, & se met en devoir d'enfoncer la porte du tombeau. *Paris* qui le reconnoît pour le fils de *Montague*, croit qu'il n'a d'autre dessein

que d'insulter après la mort la malheureuse fille de *Capulet*. „ Renonce à une „ action si détestable, vil *Montague*, „ s'écrie-t-il en se montrant: peux-tu „ poursuivre la vengeance au delà du „ trépas? Scélérat, je te prends sur le „ fait: il faut que tu meures. “ Que ne puis-je représenter ici l'étonnement de *Romeo* (*g*), qui est tout entier à ce qu'il médite? „ Je sçais qu'il le faut, „ reprend *Romeo* d'un air égaré, & c'est-„ là ce qui m'amène. Jeune homme, „ qui que tu sois, ne tente point un „ desesperé, sauve toi de ma fureur „ & laisse-moi. J'atteste le ciel que je „ t'aime plus que moi-même; je „ ne viens armé que contre ma propre „ vie. “ *Paris* l'attaque, & le force à se défendre; *Romeo* le tue. Le Page qui voit le combat, court avertir la Patrouille. *Paris* en mourant supplie son adversaire de le mettre auprès de *Juliette*. *Romeo* le reconnoît & s'attendrit sur son sort; mais bien-tôt toutes ses pensées se tournent vers *Juliette*. „ O „ mon amour, s'écrit-il en lui décou-„ vrant le visage, ma chère & tendre

(*g*) M. *Garrick* joue cet endroit d'une manière inimitable au gré de tous les connoisseurs.

„ épouse! La mort qui me prive ici „ de la douceur de ton haleine, n'a pas „ encore eu de pouvoir sur ta beauté. „ C'est dans ces lieux, c'est à tes côtés „ que je veux placer mon repos éter-„ nel, & soustraire ce corps ennuyé „ du monde à l'influence de ma fu-„ neste étoile. “ *Il boit le poison. Juliette* se réveille & prononce quelques mots. Quelle surprise, quel charme pour *Romeo*! Il oublie qu'il va mourir. „ Elle vit, elle parle! ah! notre bon-„ heur va donc être certain? Le sort, „ le sort propice répare enfin les maux „ que nous avons soufferts. Lève toi, „ lève toi, ma chère *Juliette*, quitte „ ce séjour de la mort, sors au plu-„ tôt de cette maison d'horreur, viens „ dans les bras de ton *Romeo*. Reprens-„ y une force nouvelle & reviens à la „ vie pour revenir à l'amour. “ Il veut la tirer du tombeau, & l'en faire sortir. „ Pourquoi me force-t-on ainsi, dit *Ju-„ liette* (qui n'a pas encore repris ses „ sens). Ma vigueur peut m'abandonner, „ mais ma résolution sera toujours la „ même. Je n'épouserai jamais *Paris*. „ *Romeo* est mon époux. Ses sens sont „ encore troublés, dit *Romeo*. Daigne le

„ Ciel

„ Ciel les calmer! Oui, *Romeo* est ton „ époux, ma chère *Juliette*. Je suis ton „ *Romeo*: il n'y a point sur la terre de „ pouvoir capable de rompre nos liens „ & de t'arracher de mon cœur. “

JULIETTE *revenant à elle*.

„ Je reconnois cette voix; ces sons „ enchanteurs raniment mon ame. Je „ me rappelle toutes les circonstances. „ O *Romeo*! O mon cher époux! (*elle „ court pour l'embrasser; dans ce moment „ le poison gagne* Romeo *qui s'efforce envain „ de lutter contre lui*). Pourquoi me fuis „ tu, *Romeo*? Laisse-moi toucher ta „ main, & te couvrir de mes chastes „ baisers: tu m'effrayes par tes regards; „ parle; laisse-moi entendre une au-„ tre voix que la mienne sous ces „ voûtes lugubres...... Je meurs de „ crainte.... Soutiens-moi.

ROMEO.

„ Oh!... je ne puis..: Je n'ai plus „ de force.... Ton foible secours me „ devient nécessaire. Ah, cruel poison!

JULIETTE.

„ Poison! Juste Ciel! Que veux-tu „ dire? Ta voix tremblante.... Tes „ lèvres sans couleur.... Tes yeux à

,, demi éteints . . . . La mort se peint sur
,, ton visage !

ROMEO.

,, Elle me terrasse, *Juliette*. Je me
,, débats contr'elle . . . . Les transports
,, que j'ai ressentis, lorsque j'ai entendu
,, ta voix & que j'ai vû tes yeux s'ou-
,, vrir, ont arrêté pour un instant sa
,, course impétueuse ; je n'étois alors
,, que bonheur & que *Juliette* . . . Mais
,, le poison l'emporte . . . Il glace mon
,, sang. A peine ai-je le tems de t'ap-
,, prendre . . . que le destin m'a conduit
,, ici . . . pour te dire un dernier . . .
,, un dernier adieu . . . & pour mou-
,, rir à tes côtés.

JULIETTE.

,, Mourir ! Ah Ciel ! Le Frère m'au-
,, roit-il trompée ?

ROMEO.

,, Je l'ignore . . . Je t'ai crue morte . . .
,, Dans mon desespoir, je me suis hâ-
,, té de boire du poison pour venir
,, ensuite baiser tes froides lèvres, &
,, trouver dans tes bras un tombeau
,, précieux . . . Mais hélas ! . . .

JULIETTE.

,, Quel réveil pour moi ! Grand
,, Dieu !

ROMEO.

,, Je sens que mes veines se glacent...
,, L'amour & le trépas combattent dans
,, mon cœur. La mort, la mort l'em-
,, porte ! O *Juliette* ! Faut-il que je te
,, quitte ! O cruel, cruel destin ! Nos
,, pères ont des cœurs de fer . . . . . .
,, Les larmes, les soupirs, rien ne peut
,, les toucher ; la nature parle en vain.
,, Le sort des enfans est d'être malheu-
,, reux.

JULIETTE. *Elle se jette à côté de lui.*

,, O *Romeo* ! *Romeo* ! Repose-toi sur
,, mon sein ; mon tendre cœur est prêt
,, à se briser.

ROMEO.

,, Elle est ma femme ; nos cœurs
,, sont joints l'un à l'autre . . . Arrête,
,, *Capulet* . . . *Paris*, arrête . . . Ah, ne
,, rompez pas ainsi les liens qui nous
,, unissent ; O *Juliette*, *Juliette* ! . . . Oh !
(*Il meurt.*)

JULIETTE.

,, Arrête, arrête un instant, mon
,, cher *Romeo*, le Destin va nous unir
,, dans la mort. Nous ne ferons plus
,, qu'un, & rien sur la terre ne pourra
,, nous séparer.

Au moment que *Romeo* expire, le Frère *Laurent* arrive avec une lanterne, une bêche & un levier de fer. Il apperçoit du sang à l'entrée du sépulchre. Il entre, il voit le corps de *Paris* étendu dans la tombe, *Juliette* éveillée, & *Romeo* mort. Il est frappé de ce triste spectacle. Il exhorte *Juliette* à la patience. ,, Patience, répond l'amante
,, desespérée, de quoi me parles-tu là ?
,, Patience ! Ah ! détestable Moine,
,, oses-tu parler de patience à quelqu'un
,, d'aussi malheureux que moi ? " Le Frère veut s'approcher d'elle, mais elle saisit une (*h*) dague, & le menace, s'il avance, de venger sur lui la mort de *Romeo*. ,, Je ne m'étonne point, lui
,, répond-il, que vos chagrins vous
,, ayent réduite à cet horrible état ;
,, j'entens du bruit : fuyons, ma chère
,, fille ; un pouvoir plus grand que l'hu-
,, main, & que nous ne pouvons contre-
,, dire, s'est joué de mes projets. En-
,, core un coup, hâtez-vous de sortir.
,, Je vous placerai dans un Couvent
,, de saintes filles . . . J'entens la Garde
,, qui accourt. Suivez-moi, *Juliette*, je
,, n'ose rester plus long-temps (*Il sort.*)

(*h*) C'est sans doute celle de *Romeo*.

JULIETTE.

,, Va, monstre, retire-toi, je n'ai
,, garde de te suivre . . . Que vois-je ?
,, Une fiole ! . . . Ah, *Romeo*, as-tu bien
,, pû la boire en entier, & ne m'en
,, pas laisser une seule goutte pour te
,, suivre dans la mort ? " La Patrouille s'approche, conduite par le Page du Comte *Paris*. Le bruit redouble ; déja l'on est à la porte du cimetière. *Juliette* prend son parti, se frappe de la dague, & meurt sur le corps de *Romeo*.

SCENE V *& derniere.*

Le Prince, *Capulet*, *Montague*, effrayés du bruit qui se répand dans la ville, paroissent avec des Gardes & des Bourgeois . . . On apperçoit les trois corps de *Paris*, de *Romeo*, & de *Juliette*. Cette triste vûe pénètre les assistans d'horreur & de compassion. Le Frère *Laurent* leur raconte l'histoire de ces deux jeunes amans & de leur mariage. *Montague* & *Capulet* saisis d'un repentir sincère & de la douleur la plus vive, mettent fin à leurs querelles, & s'embrassent ; ils conviennent ensemble de faire élever à la mémoire de *Romeo* &

de *Juliette* deux statues d'or, monument éternel d'un amour si tendre & si malheureux. „ Vous voyez enfin, „ leur dit le Prince, mais vous voyez „ trop tard quelles sont les suites fu- „ nestes de vos haines mutuelles. Voilà „ les fruits amers des dissentions ci- „ viles. Quelqu'en puisse être la cause, „ l'effet certain qu'elles produisent, c'est „ le malheur & la désolation.“

L'extrait que l'on vient de lire est d'après la pièce de *Shakespear*, non telle qu'elle se trouve dans les œuvres de cet auteur, mais telle qu'on la joue sur le théâtre de M. *Garrick*, qui, pour rendre la catastrophe plus intéressante, a changé la quatrième scène du dernier Acte; car, dans *Shakespear*, Romeo meurt avant le réveil de sa maîtresse.

Examinons maintenant si, dans ce qui regarde cette Tragédie, Madame *Lénox* a rempli son dessein de déprimer l'invention de *Shakespear*, & de le faire paroître au-dessous de son original, qui est une *Nouvelle* de *Bandel* (*i*).

(*i*) *Bandel* ou *Bandella*, Religieux Dominicain de Lombardie au seizième siècle; il fut Evêque d'Agen pendant quelques mois. C'est dans cette ville qu'il publia en Italien les Histoires ou *Nouvelles* galantes qui l'ont rendu célèbre.

Que l'on pèse un moment la solidité des preuves qu'elle apporte.

1°, dit-elle, dans le *Bandel*, les deux amans passent la nuit d'après leur mariage dans le jardin de *Capulet*. Dans *Shakespear*, ils la passent ensemble dans la chambre de *Juliette*, où Romeo est monté moyennant une échelle de corde que la *Nourrice* lui a procurée. Ne voilà-t-il pas une différence bien essentielle?

2°. Le Frère *Jean*, chargé de la lettre d'avis pour *Romeo*, est retenu dans un Monastère, à son arrivée à Mantoue, selon l'original: selon *Shakespear*, c'est dans une maison de *Vérone*. Autre remarque très-importante!

3°. Dans la pièce de *Shakespear*, lorsque la *Nourrice* annonce à *Juliette* la mort de *Tybalt* & l'arrêt porté contre *Romeo*, le premier mouvement de la tendre amante est de se plaindre du cruel *Romeo*; mais bientôt elle finit ses plaintes pour ne songer qu'à ce fatal bannissement & au malheur de son cher époux. Dans la pièce originale, au contraire,

la passion de *Juliette* est trop ardente pour lui permettre de songer à *Tybalt*, & de se plaindre un seul instant de la cruauté de *Romeo*. Il n'y a personne qui ne voye que si *Shakespear* eût suivi l'original, il n'y auroit pas eu une grande différence entre la maniere dont il auroit peint les sentimens de *Juliette*, & celle dont il les a exprimés; & c'est ce qui prouve la minutie de cette remarque. Mais je vais plus loin, & je pense que cette bagatelle même peut servir à prouver combien *Shakespear* entendoit la nature. *Juliette* aime *Romeo*; mais quelque forte que soit sa passion, elle ne la prive point de tout sentiment d'humanité. Elle étoit attachée à *Tybalt* comme à son parent: elle ignore qu'il a été l'aggresseur: elle peut donc penser que *Romeo*, son cher *Romeo*, a manqué à l'amour qu'il lui avoit juré en tuant de sang froid une personne de sa famille. Son premier mouvement peut donc être de se plaindre de *Romeo*, mais tendrement, comme le suppose *Shakespear*, & l'amour doit bientôt l'emporter sur des sentimens qui existent dans son ame, mais qui sont moins vifs que sa passion.

4°. L'original ne parle point de l'Apotichaire dont *Shakespear* s'avise si hors de propos de faire une description qui passe pour un chef d'œuvre. J'avoue que cela prouve contre le goût de *Shakespear*; mais de quoi cette remarque, faite par tout le monde, peut-elle servir à Madame *Lénox*, puisqu'il est clair que ce trait, tout déplacé qu'il peut être, ajoûte à l'invention de *Shakespear*?

Je passe quelques autres critiques de la même force pour en venir à la seule qui mérite quelque attention. Dans *Shakespear*, la catastrophe se trouve fort différente de ce qu'elle est dans le *Bandel*. *Romeo*, dans le Poëte Anglois, meurt avant le réveil de *Juliette*, comme je l'ai déja dit; dans le Romancier Lombard, il voit *Juliette* se réveiller, & meurt entre ses bras. J'avoue que l'original Italien paroît fournir quelque chose de plus frappant, de plus pathétique, de plus intéressant que le texte de *Shakespear*, & c'est le seul endroit où ce grand Poëte le cède au Nouvelliste. Au reste, Madame *Lénox* ne doit pas s'applaudir de cette découverte, faite longtemps avant elle. Sous le regne de *Charles* II, le célèbre *Otway* suivit le

Bandel dans son *Caius Marius*, pièce tirée du *Romeo* de *Shakespear*. Malheureusement il ne prit que le réveil de *Juliette* précédant la mort de *Romeo*, & il ne sçut tirer aucun parti des combats, des déchiremens de cœur, & du pathétique que ce changement de circonstances devoit jetter dans sa catastrophe. C'est ce que M. *Garrick* a senti, & ce qu'il a exprimé si noblement, avant que Madame *Lénox* lui en eût donné l'idée, dans la sçène admirable & conforme à l'Italien qu'il a sçu joindre à la pièce de *Shakespear* : morceau précieux qui ne dépare ni la force ni le coloris de ce grand maître. Il arriva pourtant (& de plus difficiles que moi l'objecteroient à notre Don *Quichotte femelle*) que dans la même saison le vrai Drame de *Shakespear*, & la pièce telle que M. *Garrick* l'a réformée, furent joués à la fois sur les deux Théatres (*k*), & qu'on vit bien des connoisseurs préférer l'ancienne catastrophe à la nouvelle, comme plus simple & plus naturelle. Après tout, il n'y a de moins que les regrets de *Romeo* quittant la vie & sa maitresse. La désolation de *Juliette* reste toujours la même.

(*k*) *Drury-Lane* & *Covent-Garden*.

Si je pense comme Madame *Lénox* au sujet de la catastrophe prise en elle-même, il s'en faut beaucoup que je sois de son avis sur ce qui la précède. Dans le *Bandel*, la sçène du cimetière se passe ainsi. *Romeo* arrive accompagné de son valet *Pietro*, ouvre le tombeau avec l'aide de ce Domestique, le prie de veiller pour empêcher qui que ce soit de le troubler. Il descend ensuite sous la voûte, regarde tendrement son épouse, & après avoir donné quelques momens aux pleurs que lui arrache un objet si triste, il boit le poison. Cela fait, il sort du monument, appelle froidement son valet, lui apprend ce qu'il vient de faire, lui remet son testament pour le porter à son père, & l'assûre qu'on aura soin de lui à sa prière ; il finit par prendre congé de lui, redescend sous la voûte, embrasse le corps de *Juliette*, appelle le fidelle *Pietro*, & lui commande de fermer sur lui la porte du monument, afin de l'y laisser mourir. *Pietro* obéit sans replique, & se retire de même. Voilà ce que Madame *Lénox* trouve très-pathétique, très théatral, & ce qu'elle appelle en propres termes un (*l*) *desespoir*

(*l*) *a gentle despair*.

aimable. D'une autre part, voici *Shakespear*. *Romeo* entre sur la sçène avec *Baltazar* ; il prend une barre de fer que ce valet porte, & lui ordonne de le laisser seul. Il commence par dissimuler avec lui, parce qu'il connoît son zèle & son attachement. Il l'assûre que son premier dessein est d'ôter du doigt de *Juliette* un anneau précieux qu'il veut porter pour l'amour d'elle. Bientôt il ne songe plus qu'à sa terrible résolution, & le menace du sort le plus affreux s'il ose épier sa conduite, & s'opposer à ses actions. Il enfonce ensuite le monument, tue le Comte *Paris*, mais à son corps défendant, se place auprès de *Juliette*, &c. Je ne vois rien là qui me paroisse au dessous de l'original, & je soutiens même à Madame *Lénox* que le discours que *Shakespear* met dans la bouche de *Romeo*, ce discours qui lui paroît si absurde, parce qu'en passant de la dissimulation à la menace il implique une sorte de contradiction, je soutiens, dis-je, qu'un tel discours fait plus d'honneur à la connoissance que *Shakespear* avoit de la nature, & peint cent fois mieux l'état cruel, le trouble & l'agitation de *Romeo*, que le sang froid, la conduite combi-

née, le testament fait avec tant de soin, ses ordres réfléchis, en un mot, tout ce qui constate le *desespoir aimable* du malheureux jeune homme dans la *Nouvelle* originale. D'ailleurs, ce monument fermé, ouvert, & puis refermé sur *Romeo*, n'eût-il pas produit un effet bien merveilleux ? C'est à quoi n'a pas seulement songé Madame *Lénox*, qui me paroît bien loin de connoître la nature & le théatre comme le grand homme qu'elle attaque. J'aurois souhaité sans doute que *Shakespear* n'eût pas introduit *Paris* dans cette sçène si terrible, & qu'il n'eût pas souillé la main de *Romeo* d'un sang innocent ; mais après tout, il étoit la cause réelle du malheur de *Romeo* ; ce dernier ne le tue, en quelque sorte, que malgré lui, & *Shakespear* a cru qu'il ne pouvoit accumuler trop de malheurs pour faire haïr aux hommes les discordes civiles. Parmi les raisons d'admirer ce grand Poete, je n'en connois pas de plus juste & de plus frappante que la morale de presque toutes ses pièces, au moins de ses Tragédies, depuis celles qu'il a tirées de sujets étrangers, tels que *Hamlet*, *Romeo*, *Macbeth*, *King-Lear*, &c, leçons admirables pour les

incestueux, les tyrans, les ingrats, les ambitieux, &c, jusqu'à celles qu'il doit à l'histoire de son propre pays, portraits terribles des querelles intestines & des massacres affreux qu'occasionnèrent si long-temps les divisions d'*York* & de *Lancastre*.

Je finis mes remarques sur celles de Madame *Lénox*, en vous observant que jamais auteur ne fut plus amoureux de ses propres ouvrages que cette Dame paroît l'être des originaux qu'elle oppose à *Shakespear*. Cela va de temps en temps jusqu'à passer sous silence les fautes que fait le poete lorsqu'il a suivi trop servilement le petit Roman qu'elle lui compare. Dans celui-ci, par exemple, *Bandel* suppose que *Romeo* commence par être éperdûment amoureux d'une certaine *Rosalinde* qui cause seule sa mélancolie. Le conseil de *Mercutio* lui devient très-utile, parce qu'il voit *Juliette* au Bal des *Capulets*, & qu'elle éteint bientôt cette première flamme qui le tourmentoit. On sent combien ce trait est peu propre à donner au spectateur sur le compte de *Romeo* cette idée de constance, de tendresse, & de fidélité que toute la piece confirme.

Shakespear avoit pourtant suivi son guide jusques dans cette faute, & c'est encore à M. *Garrick* qu'on est redevable de ne voir plus dans cette Tragédie le Rôle de *Rosalinde*. Mais Madame *Lénox* n'a garde de faire cette remarque. Est-ce oubli? Est-ce mauvaise foi? Est-ce haine contre *Shakespear*, ou passion pour ses originaux? C'est ce qu'il m'importe assez peu de deviner. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est si frappée de la force de ses observations, & de la foiblesse de *Shakespear* mis auprès de *Bandel*, qu'elle établit hardiment qu'il ne savoit pas l'Italien, & qu'il a suivi pas-à-pas une méchante traduction, ou plûtôt une imitation Françoise connue de son temps. Il faudroit à coup sûr de meilleures preuves que les siennes pour nous démontrer ce qu'elle avance. A la catastrophe près, je vois si peu d'importance dans les endroits où *Shakespear* diffère du *Bandel*, que je pense qu'il a pû connoître l'original & son imitateur, sans que rien l'engageât à suivre l'un plustôt que l'autre. Il est prouvé que *Shakespear* ignoroit le Grec & savoit très-peu de Latin, quoique

versé dans la lecture des (m) meilleurs écrivains de ces deux Langues; mais il y a toute apparence qu'il savoit l'Italien assez pour l'entendre. C'est le sentiment de quelques auteurs célèbres. Au reste, à quoi songe Madame *Lénox*? Ne s'apperçoit-elle pas qu'une pareille assertion de sa part ne peut que nuire à ses desseins? Si *Shakespear* n'a pû lire le *Bandel*, c'est la traduction Françoise qu'on doit dès lors regarder comme son original, & non pas la *Nouvelle* Italienne. Il seroit bien injuste, ce me semble, d'attaquer le goût & l'invention d'un écrivain quelconque, en comparant ses écrits avec d'autres qu'il n'a pas connus, & dont par conséquent il n'a pû sentir le prix.

Je serois fâché d'avoir pris la cause de *Shakespear* si fort à cœur, & d'avoir parlé du livre de Madame *Lénox* avec si peu de ménagement, si je n'avois pour moi la raison, & un grand nombre de gens de Lettres d'Angleterre que cet ouvrage a révoltés. Mais, quelque pénétré que je sois du pathétique de *Romeo* & *Juliette*, mes yeux sont ouverts sur les défauts de cette piéce. Je vois avec tout

(m) On en avoit dès lors d'assez bonnes traductions.

le monde le desordre, la confusion, les divers intérêts qui y regnent, le changement continuel d'un lieu à un autre, & surtout les deux caractéres bassement comiques de *Mercutio* & de *la Nourrice*, qui sont on ne peut pas plus déplacés. Je ne m'étonnerai jamais que les vices dramatiques de *Shakespear* blessent un lecteur judicieux, pourvû qu'ils ne le préviennent pas contre ses beautés réelles, & qu'il attribue avec l'illustre *Pope* au goût du siècle où vivoit ce grand tragique, les extravagances qu'il étoit souvent obligé de mettre en œuvre, & comme poëte & comme acteur qui vouloit plaire à sa nation. D'ailleurs ce qui est choquant pour nous (je ne puis assez le répéter) ne l'est point pour un autre peuple; on ne doit jamais perdre de vûe ce point essentiel, lorsqu'on lit les écrits des Anciens & des Etrangers. Il est téméraire de décider sur des choses souvent très-belles, mais dont la vérité nous échappe, parce qu'elles sont analogues à une langue que nous connoissons peu ou à des mœurs que nous connoissons encore moins. Il faut sçavoir sortir du cercle étroit des coutumes & des usages de son païs, fouler aux pieds

les préjugés de l'éducation, déchirer le bandeau de l'amour propre, & ne pas exiger que des Chinois, des Italiens, des Anglois, &c, soient des François. Telle comparaison étoit noble pour les Grecs & pour les Romains; nous la trouvons basse, eu égard à notre façon de penser & de vivre: est-il juste de la condamner? Quelques traits de *Corneille*, dont on ne rioit pas de son temps, nous font rire aujourd'hui, parce que nos mœurs & notre langue ont changé? Ces traits sont-ils pour cela ridicules? Non sans doute. Par rapport à la littérature ancienne & étrangère, examinons le fond des ouvrages; voyons si la raison y domine, si les passions y sont bien maniées, s'il y a de ces coups de force & de génie faits pour plaire dans tous les temps & dans tous les lieux; censurons hardiment tout ce qui blesse la raison universelle & le goût général, & les grandes régles dictées par l'un & par l'autre, & ne nous attachons point à l'accessoire, c'est-à-dire, aux expressions, aux similitudes, &c, dont nous ne pouvons juger que très-imparfaitement.

SUPPLICA DI RAIMONDO DI SANGRO, PRINCIPE DI S. SEVERO, umiliata alla Santita di BENEDETTO XIV. in difesa e rischiaramento della sua Lettera Apologetica sul proposito de' Quipu de' Peruani.

SUPPLIQUE DE RAIMOND DE SANGRO, PRINCE DE S. SEVERO, humblement présentée à Sa Sainteté BENOIT XIV, en défense & pour l'éclaircissement de sa Lettre Apologétique touchant les Quipos des Péruviens.

POUR bien entendre cette *Supplique*, il faut se rappeller un volume *in*-4° que M. le Prince de *S. Severo* fit paroître il y a quatre ou cinq ans sous le titre de *Lettera Apologetica, contenente la difesa del libro intitolato LETTERA D'UNA PERUANA, per rispetto alla supposizione de' Quipu: Lettre Apologétique contenant la defense du Livre intitulé, LETTRES D'UNE PERUVIENNE, pour ce qui concerne la supposition des Quipos.*

Les Quipos, supplément de l'art d'écrire chez les Péruviens, étoient des

cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différente couleur étoient attachés. Ces cordons, par des nœuds placés de distance en distance, rappelloient à ces peuples les choses dont ils vouloient garder le souvenir. Ils leur servoient d'annales, de codes, de rituels de cérémonies, &c. Ils avoient des Officiers publics appellés *Quipocamaios*, à la garde desquels les Quipos étoient confiés. Les finances, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons, étoient aussi aisément traités avec les Quipos, qu'ils auroient pû l'être par l'usage de l'écriture. Pour ce qui est de l'art d'écrire aux absens, les Péruviens l'ignoroient. Ils avoient des couriers en relais de distance en distance, qui faisoient passer de vive voix les ordres du Souverain dans les Provinces. *Garcillasso de la Véga*, dans son histoire *des Incas*, convient lui-même de l'insuffisance des Quipos.

Madame *de Grafigny*, dans ses *Lettres d'une Péruvienne*, n'a point été arrêtée, comme de raison, par cet obstacle, & a supposé que son héroïne se servoit de Quipos pour écrire à son amant. Une Dame Napolitaine ne put

se prêter à l'hypotèse, ni admettre la possibilité d'entretenir, au moyen des seules Quipos, un commerce de lettres, & sur tout de lettres de sentiment. Cette difficulté de la Dame Napolitaine donna lieu à la *Lettre Apologétique* du Prince *de S. Severo* en faveur des Quipos. La plus vaste érudition est étalée dans cet ouvrage, pour établir que les Quipos Péruviens étoient capables de rendre toutes les idées dans tous les idiomes possibles. L'auteur a poussé l'attention jusqu'à faire graver un alphabeth Péruvien, où il distingue les voyelles, les consonnes & les syllabes. Il n'y a pas jusqu'aux points, aux virgules, aux apostrophes, &c, qu'il ne vienne à bout d'expliquer par des nœuds de son invention. Comme il y a dans le même écrit quelques digressions sçavantes, qui ont l'air de plaisanteries sur quelques points relatifs à la Religion, cet écrit ne fut point vû de bon œil à Rome, & encourut les censures ecclésiastiques; ensorte que la *Lettre Apologétique* a eu besoin elle-même d'apologie. Elle est renfermée dans cette *Supplique* au Pape regnant. Le Prince de *S. Severo* y fait d'abord une

humble profession de foi, & proteste de l'innocence de ses sentimens dans tout ce qu'il a pû écrire au sujet des Quipos. Rien n'est plus édifiant que la soumission avec laquelle il demande à sa Sainteté qu'elle daigne répandre à pleines mains ses graces & ses bénédictions sur lui & sur sa très-respectueuse *Supplique*. La crainte qu'il a de ne les pas obtenir est si grande, sa conscience est si allarmée, qu'il employe les instances les plus vives pour que la pureté des dogmes renfermés dans son ouvrage soit reconnue, avant même qu'il l'ait prouvée.

Il met ensuite sous les yeux du Pape un long catalogue de livres qui étoient autrefois à l'index, & qui en ont été retirés depuis. Tels sont les ouvrages de *Pic de la Mirandole*, le livre de la Mère, sœur *Marie d'Agréda*, les fameuses controverses du Cardinal *Bellarmin*, les questions sur les devoirs du Chrétien, du célèbre Jésuite P. *Etienne Fagundez*, le livre de la Concorde, de l'illustre prédicateur P. *Paul Segneri*, de la même Compagnie de Jesus. Après cette énumération, le Prince de *S. Severo* entre enfin en matière, & dé-

clare que sa *Lettre Apologétique* n'est autre chose qu'une ironie étendue contre cette multitude d'Antiquaires que l'Italie produit chaque jour; que les Quipos ne caractérisent rien autre chose dans son écrit qu'un de ces points obscurs d'antiquité qui servent de sujet aux dissertations stériles de plusieurs érudits; qu'il a voulu tourner en ridicule les vaines disputes qui se sont élevées entr'eux, depuis la découverte d'*Herculanum*: disputes dans lesquelles on les a vûs combattre gravement pour sçavoir si les Cuisiniers de l'antiquité se servoient des mêmes ustensiles que ceux d'aujourd'hui, & si c'étoit de caractères ou de crevasses que l'on marquoit le pain, avant que de le mettre au four.

L'on ne pourra douter, dit-il, (& nous n'en doutons point) que son ouvrage ne soit qu'un jeu d'esprit, si l'on considère qu'il fait remonter jusqu'à *Adam* ses recherches burlesques pour établir l'ancienneté de l'écriture, en général. Il nous représente notre premier père composant & écrivant un nombre infini de très-beaux livres. Il en avoit fait jusqu'à trois mille, &

ces ouvrages, suivant le témoignage d'un auteur moderne, ont été trouvés en 1721 le long des bords de la mer Caspienne, par des Géographes que le Czar y avoit envoyés. Ils étoient enfermés dans un bâtiment de pierre d'une architecture semblable à celle des ruines de Persepolis. Les caractères en étoient blancs sur des feuilles de couleur violette. Personne jusqu'ici n'a pû les déchiffrer. Nous le croyons aisément; il n'y a personne qui ne voye que c'est-là une raillerie manifeste, dont le défaut est de trop sauter aux yeux.

Il est assez flatteur pour moi que le jugement que je portai autrefois (*a*) de la *Lettre Apologétique* se trouve aujourd'hui confirmé par l'auteur lui-même. Je la regardai uniquement comme une plaisanterie, par laquelle on avoit voulu amuser le public, & le faire rire aux dépens des Sçavantasses.

(*a*) Voyez les LETTRES SUR QUELQUES ÉCRITS DE CE TEMPS, Tome V, page 315.

LETTRES ECRITES PAR M. LE PRINCE DE S. SEVERO, *DE NAPLES, A M. L'ABBÉ* NOLLET, *DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES A PARIS, contenant la relation d'une découverte qu'il a faite par le moyen de quelques expériences chimiques, & l'explication physique de ses circonstances.*

CET ouvrage, qui forme un petit volume *in*-8°, nous est venu d'Italie en même-temps que *la Supplique*; & comme il est du même auteur, nous le joignons ici au précédent.

Un soir, vers la fin de Novembre, à une heure de nuit, M. le Prince *de S. Severo* déboucha quatre urinaux chimiques de verre, qui étoient sur une petite table; comme il vouloit examiner l'état de la matière qu'il y avoit renfermée, le hazard fit qu'en approchant de trop près la bougie qu'il tenoit dans sa main & qui étoit allumée d'une bougie non allumée qui étoit dans l'un de ces urinaux, cette dernière donna soudain une flamme vive, dont la couleur étoit un peu

jaune. Il fut ſi ſurpris de cet accident imprévû, qu'il tira précipitamment ſon mouchoir de ſa poche, pour prendre cet urinal, ſans ſe brûler, & le porter ſur une autre table, de peur que, s'il venoit à éclater ſur celle où il étoit, la flamme ne ſe communiquât à la matière renfermée dans les trois autres urinaux. Il crut, en le prenant, qu'il étoit fort chaud, mais il ſe trouva que ſon degré de chaleur paſſoit à peine le tiède; ainſi il le tint aiſément dans ſa main, ſans l'aide du mouchoir. Il laiſſa brûler cette matière pour en obſerver la durée & en voir la réſolution. Après ſix heures la flamme étoit auſſi vive & auſſi pleine qu'au commencement. Il voulut l'éteindre avant que d'aller ſe coucher; & en l'étouffant avec le chaperon de verre qui ſervoit de couvercle à l'urinal, il fut très étonné de voir que ce dernier s'étoit maintenu dans le même degré de tièdeur qu'il avoit lorſqu'il l'ôta de deſſus la table.

Le lendemain, M. *de S. Severo* ſe leva de bonne heure, l'eſprit rempli d'une foule de réfléxions qu'il avoit faites pendant la nuit. Il courut à ſon urinal,

le découvrit, & tenta d'en rallumer la matière; ce qui lui fut abſolument impoſſible. Il la remua avec un cure-oreille d'yvoire; & il en ſortit une petite flamme, qui ne dura qu'un inſtant. Après cette tentative, il remarqua que cette matière avoit la même conſiſtance qu'avant qu'elle eût été allumée, c'eſt-à-dire, celle du beurre ramolli par la chaleur de l'Eté. Il lui prit envie de la repeſer, & il trouva que ſon poids n'étoit point diminué. Toutes ces obſervations merveilleuſes ſaiſirent tellement M. *de S. Severo*, que de trois ou quatre jours il fut incapable de ſonger à autre choſe. Il ſe renferma dans ſa chambre, réfléchit ſur ce qui s'étoit paſſé, imagina des ſyſtêmes, & prit la réſolution de faire de nouvelles expériences.

Il voulut former une eſpéce de chandelle de la matière qui étoit dans un des trois urinaux auxquels il n'avoit pas encore touché. Il en prit une partie, la mit dans un petit tuyau garni de ſon couvercle, percé dans le milieu; il y fit paſſer une meche de certains filamens, que les Phyſiciens ſçavent

n'être pas ſujets à ſe conſumer facilement (*a*).

Il oignit de cette matière l'extrêmité qui ſortoit hors du trou, & il en approcha le feu de ſa bougie; mais il lui fut pour lors impoſſible de l'allumer. Dans l'idée que le défaut d'*accenſion* pouvoit venir de la trop petite quantité de matière, il remit la meche & le couvercle dans leur première ſituation, ſans pourtant ajuſter tout-à-fait le couvercle au tuyau. Il poſa le tout ſur une petite balance, & y ajouta peu à peu de la nouvelle matière avec ſon cure-oreille ordinaire. Son attente ne fut point vaine cette fois. Lorſque la matière fut montée au poids d'un quart d'once moins 27 grains, ſans y comprendre le poids de la meche, à peine en approcha-t-il le feu de ſa bougie qu'elle s'alluma. Il voulut

(*a*) M. le Prince *de S. Severo* ne dit pas de quelle matière étoient ces filamens; il les avoit tirés ſans doute de l'*Asbeſte*, cette pierre fameuſe, dont on fait une eſpèce de papier ou de toile incombuſtible. On a beau jetter ce papier ou cette toile au feu, loin d'y brûler, ils s'y purifient.

enſuite s'aſſûrer ſi cette quantité étoit abſolument néceſſaire pour que la meche prît; ce qu'il fit en tirant peu-à-peu la matière dans la même proportion qu'il l'avoit miſe. Dès-qu'il en eut ôté un peu plus d'un grain, la flamme commença à s'agiter de façon qu'elle étoit ſur le point de s'éteindre. Il remit la matière qu'il avoit ôtée, la flamme reprit ſa première vigueur, & ceſſa d'être agitée. Il voulut voir ſi l'augmentation de la matière augmenteroit la vigueur de la flamme; mais il remarqua qu'elle devenoit inutile, & que la flamme étoit toujours dans le même état.

M. *de S. Severo* prit le vaſe dans lequel étoit ſa matière allumée, pour le porter dans un cabinet: auſſi-tôt la flamme s'agita, comme ſi elle eût été pouſſée par un grand vent, quoique les fenêtres fuſſent bien fermées, & qu'il ne tranſpirât aucun air. Il ſe vit ſur le point de perdre ſa lumière; il en fut ſaiſi d'épouvante: il la poſa ſur une table qui ſe trouva ſous ſa main; l'agitation ne fut plus ſi grande, mais elle ne laiſſa pas de continuer. Enfin, à force de la pencher, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche, il com-

prit, par les divers changemens qui y arrivoient, que, pour la fixer, il falloit la poser dans une situation tout-à-fait perpendiculaire à l'horison : ce qu'il fit en mettant la table parfaitement de niveau ; & posant dessus sa lumière. Il fut si satisfait de cette nouvelle découverte, que, s'étant assis, il se mit à considérer, dit-il, durant quelques heures, ce nouveau phénomène *avec les yeux d'un tendre amant qui contemple le portrait de sa maîtresse.* Il fit ensuite ouvrir les volets de la fenêtre du cabinet, ferma la porte à clef, & se retira dans le dessein d'examiner combien de temps cette lumière pourroit durer. Il sentoit alors dans son cœur un mouvement secret qui le portoit à toute heure vers ce nouvel *objet de ses amours*, auquel il rendoit de fréquentes visites, non sans crainte de le trouver éteint ; cependant depuis la fin de Novembre jusqu'au deuxième jour de Mars, il l'a toujours vû allumé, sans que sa flamme ait paru avoir le moindre mouvement, ni être diminuée quant à sa longueur & à sa vigueur. Ce qui mit le comble à son admiration, c'est que ce même jour, en ayant pesé

la matière, il n'y trouva pas la moindre diminution.

Ces expériences de M. *de S. Severo* au sujet de son phénoméne, furent suivies de quelques autres, qui tantôt le remplirent de joye, tantôt l'allarmèrent, tantôt lui firent entrevoir des espérances de faire de nouvelles découvertes. Enfin, il mit sa lumière dans une lanterne de carton de figure quarrée, & essaya de boucher l'ouverture. Elle s'agita & fut sur le point de s'éteindre. Il fit une ouverture sur le côté ; elle quitta sa direction verticale, & détourna sa pointe vers le côté qui étoit ouvert. Il reboucha le trou latéral & en ouvrit un à la base de la flamme. Elle s'agita plus qu'elle n'avoit fait & se porta vers ce nouveau trou de façon qu'elle formoit presque un angle droit avec la meche. Il r'ouvrit l'ouverture supérieure, & la flamme reprit sa direction verticale.

A ces expériences sur la différence des effets à raison de la différence dans l'introduction locale de l'air, M. *de S. Severo* en voulut joindre sur le plus ou le moins de fixité de la flamme, relativement à son plus ou moins

d'inclinaison vers le plan. A mesure qu'il l'inclinoit, l'agitation augmentoit tellement que lorsque la lumiere vint à former un angle de quarante-cinq degrés avec le plan, elle s'éteignit presque. La précipitation, avec laquelle il la releva, lui fit éprouver ce malheur. Ce fut vainement qu'il voulut la rallumer ; la matière une fois éteinte demeura privée de toute vertu. Il fut si sensible à cette perte, qu'il ne put s'empêcher de pousser un grand soupir.

M. *de S Severo* expose ensuite le systême qu'il a imaginé pour expliquer ce phénomène. Il se croit dabord dispensé de démontrer que cette lumière est un véritable feu, ou, pour mieux dire, une véritable flamme de feu, & non un simple phosphore. L'*accension* qu'elle reçoit par le moyen d'une flamme naturelle, & qu'elle communique à une autre matière, la cuisson qu'elle cause, la fumée qu'elle rend, son mouvement, son agitation, son allongement, en sont des preuves incontestables, à moins qu'on ne veuille mettre au nombre des simples phosphores toutes les chandelles du monde.

Mais ce qui souffre le plus de difficulté, c'est d'abord sa très-longue

durée, sans que le poids de la matière, qui semble seule la nourrir, en diminue d'un atome. Pour expliquer ce phénomène, il faut croire qu'étant une fois allumée, elle reçoit à chaque instant de l'air qui l'environne un aliment qui remplace celui qu'elle consomme. Mais de quelle manière cela se fait-il ? Voici ce qu'en pense M. *de S. Severo.* Comme c'est une chose convenue parmi les Physiciens, qu'il y a dans notre atmosphère une infinité de très-petites molécules de feu élémentaire, notre auteur admet une matière, de quelque nature qu'elle soit, laquelle s'étant allumée par le moyen d'une flamme voisine, & étant mise dans un mouvement très-prompt & très-violent, a aussi-tôt la vertu d'attirer à elle avec force ces molécules ignées, dans lesquelles elle trouve ainsi la réparation dont elle a besoin. C'est pour cette raison que venant à être mise dans une lanterne fermée de toutes parts, elle est sur le point de s'éteindre. Lorsque l'on fait une ouverture à cette même lanterne, la raison pour laquelle elle dirige la pointe de sa flamme vers la partie où on l'aura

pratiquée, ſe préſente d'abord; c'eſt qu'elle s'efforce de chercher l'aliment qui lui eſt néceſſaire, & qu'elle ne peut recevoir par aucun autre endroit, n'ayant de communication avec l'atmoſphère que par cette ſeule ouverture.

Mais, dira-t-on, comment ſe peut-il qu'étant une fois éteinte, il ſoit impoſſible de la rallumer? Rien de plus ſimple. Cette matière ne renferme qu'un très-petit nombre de particules *accenſibles*, & ce nombre eſt de beaucoup moindre que celui qui ſe trouve dans toute autre matière capable de s'enflammer. Ainſi elle n'eſt *accenſible* que quand elle arrive au poids d'un quart d'once moins vingt-ſept grains: d'où il eſt aiſé de conclure que ſi cette flamme n'avoit pas la vertu de tirer ſans ceſſe à ſoi un nouvel aliment, elle ſeroit d'une très-courte durée, puiſqu'il ne faudroit que très-peu d'inſtans pour conſumer ce peu de particules *accenſibles* qu'elle renferme. C'eſt pour cette raiſon, ſans doute, que lorſqu'elle eſt une fois éteinte, elle ne peut plus ſe rallumer, parce que les parties néceſſaires pour cela venant à ſe perdre bientôt, elle reſte abſolument inepte à prendre feu de nouveau.

Nous ne voyons pas trop comment les parties *accenſibles* peuvent ſe perdre, & leur petit nombre ne nous paroît pas un moyen ſuffiſant pour établir l'inertie de la matière. Une nouvelle matière ajoutée à celle qui reſte doit réparer la perte des parties *accenſibles* par celles que cette nouvelle matière contient. Pour que le contraire eût lieu, il faudroit ſuppoſer que la matière reſtante eſt entièrement dépouillée de particules ignées: ſuppoſition qui entraineroit une ſeconde, celle de la réunion de ces particules en un ſeul point dans le moment de l'action. Ce qui favoriſeroit cette dernière hypothèſe, c'eſt la manière d'exiſter de cette action qui ne ſubſiſte point par la nutrition ſucceſſive qu'elle tire de la matière, puiſque celle-ci ne diminue point, mais par l'abſorption des particules ignées environnantes. Cette même raiſon pourroit ſervir de preuve pour la perpétuité de cette lumière, ſans ceſſe alimentée par les parties ignées qui ſont dans l'atmoſphère. Tant qu'il n'arrivera point de changement extraordinaire dans l'at-

moſphère, la flamme doit ſe conſerver ſans interruption.

M. *de S. Severo* continue de prévenir les difficultés qu'on pourroit lui faire, & d'y répondre. Une des particularités les plus ſurprenantes de cette lumière, c'eſt l'agitation qu'elle ſouffre & qui devient toujours plus grande, à meſure qu'on l'incline plus vers l'horiſon, juſqu'à s'éteindre entièrement, lorſqu'elle s'éloigne de ſa ſituation verticale de la valeur d'un angle de 45 degrés. Voici ce que penſe M. *de S. Severo* de ce qui embarraſſe les phyſiciens les plus renommés de Naples. En ſuppoſant que la ſituation verticale eſt la ſituation naturelle de cette lumière, il eſt certain que, dès qu'on commencera à la pencher d'un côté, tandis que ſa meche, qui eſt, pour ainſi dire, la baſe de ſa flamme, changera de ſituation, la flamme, ſoit par les loix connues de l'*inertie*, ſoit par la réſiſtance de l'air qui en eſt le plus voiſin, doit tendre dans ces premiers inſtans à demeurer dans ſa première ſituation; alors elle n'eſt plus droite, mais elle eſt comme de biais. Dans cet état, la

grande mobilité des parties qui la compoſent doit faire qu'au premier mouvement qu'on y occaſionne, elles ſoient, en quelque façon, éparpillées de tous côtés; & c'eſt delà que vient leur agitation. Pour lors l'air ſupérieur, à la preſſion duquel cette flamme étoit auparavant en état de réſiſter, parce que toutes ſes parties étoient unies, & que ſa pointe étoit diſpoſée en forme d'un cône fort pénétrant, commence à preſſer ſon obliquité, & lui fait d'autant plus reſſentir le poids de ſon action, qu'il la trouve plus foible, à cauſe que ſes parties ſont plus deſunies.

On dira peut-être que ce raiſonnement ne peut avoir lieu que pour les premiers momens qui ſuivent l'inclinaiſon de la lumière, & non pour le reſte du temps qu'elle demeure dans cet état. M. *de S. Severo* répond à cela que la diſproportion des forces fait que cette flamme ne peut plus ſe redreſſer pour reprendre ſa première direction & ſa tranquillité. Avez-vous, dit-il, jamais vû, dans les campagnes, les épis ſe courber lorſqu'il fait quelque vent? Ils ne peuvent plus ſe relever parfaitement, à moins que le vent qui les

agite ne ceſſe de ſouffler. Il en eſt ainſi de cette flamme; elle ſe redreſſeroit ſur le champ, ſi l'action de l'air ſupérieur ceſſoit un ſeul moment de la comprimer: auſſi le fait-elle dès que cette compreſſion ceſſe, c'eſt-à-dire, dès qu'on la rend perpendiculaire à l'horiſon; ou bien elle périt ſi on l'incline de 45 degrés. M. *de S. Severo* ſe propoſe pluſieurs autres difficultés qu'il réſout d'une manière, ſinon ſolide, du moins ingénieuſe.

Enfin, il cherche la dénomination qu'on doit donner à ſa lumière pour la diſtinguer de toutes les autres; & il trouve qu'on ne ſçauroit la nommer autrement qu'une *lumière éternelle ou perpétuelle*. Il s'y croit d'autant plus fondé que quelques auteurs ont déja donné ce nom à certaines lampes que l'on dit avoir été trouvées allumées après pluſieurs ſiècles dans des tombeaux ſouterrains. M. *de S. Severo* ſe permet ici une petite digreſſion au ſujet de ces fameuſes lampes, ſur leſquelles on a tant écrit, & qui, ſelon toute apparence, ont été rallumées à l'ouverture de la tombe par l'action de l'air nouveau. C'eſt ſurquoi cependant il ne

décide rien, pour ſe hâter de nous inſtruire de l'uſage qu'il ſe propoſe de faire de ſa *lumière inextinguible*. Depuis quelques années il travaille, à ce qu'il nous apprend, à orner l'égliſe ſépulcrale de ſa Maiſon. Il fait ériger dans cette égliſe les mauſolées de ſes ancêtres, à côté deſquels ſeront placés ceux de leurs femmes; ce qui formera une généalogie entière & bien ſuivie de ſa Maiſon, depuis la fondation de cette égliſe. Mais ſes ancêtres une fois placés, il ne reſtera plus d'eſpace pour ſes deſcendans, qui pourroient peut-être s'aviſer de déplacer les anciens. Pour obvier à cet inconvénient, il fait conſtruire à côté de l'égliſe une eſpèce de caveau, dont une moitié ſera plus baſſe, l'autre plus haute que le niveau de cette même égliſe, & on y arrivera par la Sacriſtie. Ce caveau ſera de figure ovale & ſemblera taillé dans le roc. Pluſieurs fenêtres qui perceront la coupole, l'éclaireront ſuffiſamment, & il ſera diſtribué en huit arcades ſoutenues par un pareil nombre de pilaſtres. Dans chacune de ces arcades, l'on verra des cavités qui paroîtront faites dans le roc, où ſeront des chaſſes de

marbre deſtinées à recevoir les corps des défunts. M. *de S. Severo* les placera dans un certain deſordre qui offrira un coup d'œil agréable.

Au milieu de ce caveau il mettra une ſtatue de marbre, de grandeur naturelle, repréſentant notre Seigneur J. C. mort, couvert d'un ſuaire tranſparent de la même pièce que la ſtatue, mais fait avec tant d'art qu'il frappera les connoiſſeurs les plus habiles. C'eſt l'ouvrage d'un de ſes ſculpteurs, qui ſe nomme *Joſeph de Saint Martin*, jeune homme Napolitain, dont il eſpère que le nom deviendra célèbre dans l'art qu'il profeſſe. Ce ſera aux deux bouts de cette ſtatue que l'on verra deux lumières, de la nature de celle que le hazard lui a fait découvrir. Elles ſeront miſes en forme de cierges ſur deux chandeliers de marbre de hauteur raiſonnable, l'une à la tête, l'autre aux pieds. Il les place de cette manière pour deux raiſons; la première, afin qu'il ne prenne envie à perſonne de leur donner le vieux nom de lampes qui pourroit faire douter de leur réalité; la ſeconde, afin que ceux qui y ſoupçonneroient quelque ſupercherie, ayent la liberté

de les voir de près, & de les percer avec une aiguille ardente en tel endroit qu'il leur plaira.

M. *de S. Severo* avertit cependant qu'il ſeroit bien fâché que, d'après cette relation, il prît envie à quelque François de venir à Naples, avant que ſon caveau fût fini. Quand il le ſera, il donnera avis des circonſtances de l'inſtallation de ſes lumières, à laquelle il invitera pluſieurs Notaires & les principaux Profeſſeurs de l'Univerſité de la Capitale, les uns pour en dreſſer un acte authentique, les autres pour ſervir de témoins. Alors il ſera libre aux curieux de venir chez lui, & de faire les mêmes expériences qu'il a faites, juſqu'à un certain point cependant, afin qu'il ne ſoit point privé du plaiſir d'être le ſeul poſſeſſeur d'une ſi rare merveille. Perſonne ne doit craindre de ſe voir trompé dans ſon attente, &, pour mieux garantir ceux qui iront voir ce phénomène, M. *de S. Severo* s'oblige à leur payer les frais de leur voyage, fuſſent-ils venus des extrémités de la Chine ou de l'Amérique, au cas qu'il ne leur mette pas clairement ſous les yeux ce qu'il

leur promet. Il croit ne pouvoir donner une preuve plus recevable de la certitude du fait, ni persuader plus fortement que ce qu'il avance n'est pas un jeu, comme l'étoit le *Collège Pétronien* (*b*).

Nous ne prétendons point borner les forces de la nature, & nous sçavons que l'on découvre tous les jours des phénomènes singuliers, auxquels on n'avoit point pensé. Nous ne pouvons, malgré cela, regarder que comme un badinage agréable cette histoire phy-

(*b*) *Jerome Gigli*, Noble Siennois, homme facétieux & plein d'esprit, fut l'inventeur de ce Collège, qui ne subsista jamais que dans son imagination. Il composa un livre où il disoit que le Cardinal *Petroni* avoit légué par son testament, avec l'agrément du Pape, les fonds nécessaires pour fonder un Collège à Sienne, où les enfans apprendroient la langue latine dès la mammelle, par le moyen de leurs nourrices, qui toutes sçauroient parfaitement cette langue, & qui ne parleroient que latin à leurs nourrissons. Il décrivoit les particularités de l'ouverture de ce Collège d'une manière si circonstanciée & si vraisemblable, qu'elle excita la curiosité de bien des étrangers, dont quelques-uns se rendirent à Sienne dans le dessein d'y placer leurs enfans. Le but de *Gigli* étoit de tourner en ridicule certaines personnes [*c*] aux dépens desquelles il vouloit divertir le public.

[*c*] Peut-être les amateurs outrés de la Langue Latine.

sique & l'hypothèse qui en rend raison. M. le Prince *de S. Severo*, dans le cas où le fait seroit réel, ne doit point nous sçavoir mauvais gré d'une incrédulité à laquelle semble nous inviter sa docte plaisanterie sur les Quipos. Nous pourrions d'ailleurs la fonder sur plusieurs autres raisons prises de la nature même de son ouvrage. Il ne se sert pas à la vérité des termes allégoriques des prétendus Adeptes, mais il affecte le même air mystérieux. Tout ce qu'il nous apprend de la matière qui sert de base à ce phénomène, c'est qu'elle est extraite des os de l'animal le plus noble qui soit sur la terre. „ Les meilleurs, „ dit-il, sont précisément ceux de la „ tête que j'ai mis en usage. Je pense „ même, avec quelque fondement, „ que l'on y pourroit employer les os „ de tout autre animal, quand même „ il ne seroit pas en état de prouver „ les trois quartiers de noblesse dont „ celui-là fait parade. " Ses procédés semblables à ceux des Alchimistes, ses expressions de *tendre amant*, *d'objet de mes amours*, &c, décèlent une satyre d'autant plus ingénieuse qu'elle est cachée sous le masque

d'une hypothèse réelle. Ceux qui n'auroient point la même idée que nous du but que s'est proposé M. le Prince *de S. Severo*, sont à portée de s'en éclaircir. Nous sommes en 1755, & c'est en 1753 qu'il a dû rendre public ce phénomène. Si le fait n'étoit point supposé, toute l'Europe n'en auroit-elle pas retenti, & seroit-on encore dans l'obscurité sur l'existence de cette *lumière éternelle*? M. l'Abbé *Nollet* lui-même, à qui il paroît que ces *Lettres* ont été écrites suivant l'ordre de leurs dates, n'a fait mention nulle part de la merveilleuse découverte qu'elles contiennent: ce n'est pourtant pas manque d'occasions; il vient de nous donner en dernier lieu un traité de la lumière, où cela auroit bien figuré. Nous sommes tentés de penser que les guérisons électriques, qu'il alla voir en Italie il y a cinq ans, & qu'il ne vit point, l'ont rendu un peu difficile sur les miracles Ultramontains, & qu'il attend, pour publier *la lumiere éternelle* de M. le Prince de S. *Severo*, qu'il en ait reçu quelque échantillon, ou qu'on lui ait au moins envoyé le procès-verbal de notoriété qu'on lui promet dans une de ces *Lettres*.

LA POETICA O REGLAS DE LA POESIA EN GENERAL Y DE SUS PRINCIPALES ESPECIES, por Don Ignacio DE LUZAN CLARAMUNT DE SUELVES Y GURREA, entre los Academicos Ereinos de Palermo, llamado EGIDIO MENALIPPO. En Zaragoza.

LA POETIQUE OU REGLES DE LA POESIE EN GENERAL ET DE SES DIFFERENTES ESPECES, par Don Ignace DE LUZAN CLARAMUNT DE SUELVES ET GURREA, nommé EGIDIO MENALIPPO parmi les Académiciens étrangers de Palerme. A Sarragosse.

DE tous les ouvrages qui manquoient à l'Espagne, un des plus nécessaires sans doute étoit un Traité complet des règles de la Poësie. Il suffit, pour s'en convaincre, de jetter un coup d'œil sur l'état où se trouvoit dans ce Royaume cette brillante partie des beaux arts. Une foule de Poëtes qui ne connoissent d'autres loix que celles de

leur imagination, qui s'abandonnent à leur goût dépravé & corrompent celui de leur siécle, des piéces de Théâtre dont la durée remplit plusieurs jours, des héros qui vieillissent de soixante ans pendant le cours d'une action dramatique, & d'autres absurdités, effets de la licence occasionnée par le manque de préceptes : ce tableau de la Poësie Espagnole n'est point chargé ; il est exposé à nos regards par feu M. *de Luzan* lui-même. Ce fut au milieu de cette confusion & des applaudissemens prodigués à des productions aussi monstrueuses, qu'il osa élever la voix, & faire paroître sa *Poëtique*, divisée en quatre Livres, partagés eux-mêmes en plusieurs Chapitres.

Le premier Livre traite *de l'origine, des progrès & de l'essence de la poësie.* L'auteur, dans un petit Discours préliminaire, parle d'abord de l'utilité de la Poësie, reconnue de toutes les nations policées, & de ses charmes qui se sont fait sentir aux nations les plus barbares. La Poësie, dit-il, a le même but & produit les mêmes effets que la Philosophie morale. Il suffit, pour faire voir son excellence, de montrer le crédit

général où elle a été presque de tout temps. Il fait à cette occasion une espèce de dénombrement des nations qui ont cultivé & qui cultivent la Poësie, parmi lesquelles il place jusqu'aux Islandois. Ce Peuple qui habite un climat glacé, est fort adonné à la Poësie qui fait une partie de sa Mythologie.

Dans un parallèle des Anciens & des Modernes, qui est fort court, l'auteur dit qu'on a vû fleurir en Italie, en France, en Espagne & dans d'autres parties de l'Europe, plusieurs excellens Poëtes, qui, s'ils n'ont pas surpassé les Anciens en élévation & en naturel, les ont pour le moins égalés du côté de l'art, de l'érudition & de l'esprit. *Florecieron muchos, y mui excelentes Poetas en Italia, España, Francia, y otras partes, que sino excedieron en grandeza y naturalidad à los Antiguos, por lo menos en arte, erudicion, è ingenio les igualaron.* Les écrivains de notre temps, continue-t-il, ne le cédent point aux Anciens pour ce qui regarde la théorie. Il est vrai que la Poëtique d'*Aristote* obscurciroit la gloire de beaucoup d'ouvrages modernes, si elle étoit parvenue jusqu'à

nous dans sa perfection, & telle que l'auteur l'avoit écrite ; mais nous ne la voyons malheureusement qu'au milieu des ténèbres dont les commentateurs l'ont enveloppée. Dans ces derniers siécles au contraire, il a paru en France & en Italie tant de Traités, de Critiques & d'Apologies, où tous les points de la Poëtique sont bien discutés, que ces nations n'ont aucunes nouvelles lumières à attendre ni à desirer sur cette matière. L'Espagne seule a tellement négligé cette étude, qu'elle ne peut se vanter d'avoir un bon Traité de Poësie. Si *Garcilasso*, *le Camoens*, *Lupercio*, *Bartolomè Leonardo*, *Herrera* ou quelqu'autre enfin de ces grands hommes à qui leurs vers ont acquis un nom immortel, avoient employé à donner des règles & à les expliquer une partie du temps qu'ils ont mis à exécuter, il est hors de doute que nous aurions d'excellens Traités de Poësie. La véritable source de notre disette à cet égard est la persuasion où ils étoient que les talens de la nature tiennent lieu de tout. Tel est le langage de M. *de Luzan*, qui attribue à cette prévention dangereuse le peu de réputation dont les plus grands Poëtes

Poëtes Espagnols jouissent dans le reste de l'Europe. Pour peu que *Lope de Vega*, *Calderon*, *Solis* & quelques autres eussent joint à leur génie une étude profonde des règles de l'art, nous aurions, dit-il, en Espagne, des comédies qui exciteroient l'admiration & la jalousie des autres peuples, tandis qu'elles sont aujourd'hui l'objet de leurs critiques & de leurs risées.

Tout ce que dit M. *de Luzan* sur l'origine & sur les progrès de la Poësie chez les Hebreux, les Egyptiens, les Grecs & les Latins, est de la plus grande vraisemblance, & rendu avec toute la précision & la clarté possibles. On lui sçait gré surtout de son impartialité, lorsqu'il en vient à la Poësie Espagnole. La plupart des auteurs de sa nation prétendent que *Pétrarque* fut postérieur à *Ausias Marc*, duquel il emprunta bien des beautés. M. *de Luzan* assûre le contraire, & maintient le Poëte Italien dans son antériorité. Il reconnoît de même que c'est à l'Italie que ses compatriotes doivent les Sonnets & les Chansons, que le Marquis *de Santillane* introduisit en Espagne.

Les œuvres d'*Ausias Marc*, de *Jean de Mena*; de *George Manrique*, de *Cartagena* & de *Rodrigue Cota* peuvent être regardées comme le berceau de la Poësie Espagnole. *Boscan*, le Marquis de *Santillane*, *Diego de Mendoza*, *Gutierre de Cetina*, & *Garcilasso de la Vega*, parurent immédiatement après. Il y eut encore dans le seiziéme siécle beaucoup de bons Poëtes. *Lope de Vega* & *Don Louis de Gongora* parurent enfin, & firent perdre à la Poësie Espagnole ce naturel & cette majesté qui la caractérisoient, le premier en composant des comédies absolument opposées aux règles des grands maîtres, & le second en substituant à la noble simplicité des anciens poëtes ce ridicule amas de pointes, d'antithèses, de termes nouveaux, d'expressions guindées, & de métaphores extravagantes que l'imbecille vulgaire ne manque jamais d'applaudir. C'est à l'avénement de ces deux hommes, continue M. *de Luzan*, qu'il faut fixer l'époque de la décadence de la Poësie Espagnole. L'ignorance ne fit que s'accroître avec l'oubli & le méptis des régles. *Don Joseph-Antonio Gonzalez de Salas* publia, il est vrai, quelques éclaircissemens sur

la Poëtique d'*Aristote*; mais dans la crainte de ne point recueillir les suffrages, il fit des éloges outrés des Comiques Espagnols. Les régles que *Lope de Vega* fit imprimer à la suite de ses ouvrages, blessent le sens commun. *Pinciano*, *Cascales*, *Cavallo* & *Pellicèr* voulurent aussi donner à leurs compatriotes l'idée d'un art poëtique; mais tous ces écrivains, rebutés peut-être par la difficulté de l'ouvrage ou par le peu d'espérance de faire réussir une nouveauté, n'ont laissé que quelques leçons informes, analogues au génie même & an style des auteurs qu'ils vouloient instruire. Ceux-ci voyant un si grand rapport entre leur façon d'écrire & celle qu'on leur proposoit, crurent que la différence qu'il pouvoit y avoir ne méritoit aucune attention de leur part.

M. *de Luzan* définit la Poësie: *Une imitation de la nature dans l'universel ou dans le particulier, faite en vers, pour l'utilité ou pour l'agrément des hommes, ou enfin pour l'un & pour l'autre tout à la fois: Imitacion de la naturaleza en lo universal, ò en lo particular, hecha con versos, para utilidad, ò para deleite de los hombres, ò para uno y otro juntamente.*

Il prend ici le mot *imitation* dans toute son étendue, pour détruire l'opinion mal fondée de quelques auteurs qui refusent le titre de Poëte à *Hésiode*, à *Aratus*, à *Virgile* dans ses Géorgiques, parce qu'ils n'ont point imité des actions humaines. Par cette expression, *faite en vers*, il donne à entendre, comme il le dit ensuite plus positivement, que la Prose, quelque soit l'objet dont elle traite, ne sçauroit prétendre au nom de Poëme. Il y auroit peut-être, pour établir le contraire, plus d'une raison tirée des principes mêmes qui constituent ce coloris & cette harmonie que l'on regarde comme faisant le caractère distinctif de la Poësie, qui le font réellement, mais dont les vers ne sont pas en possession, dans les langues vivantes du moins, d'une maniére aussi exclusive qu'on le pense.

Les trois objets de l'*imitation*, selon M. *de Luzan*, sont les trois mondes, le céleste, l'humain & le matériel; c'est-à-dire, tout ce qui est purement spirituel, tout ce qui est composé d'un corps & d'une ame, ou enfin tout ce qui est simplement formé de matière quelconque. Les objets qui appartiennent à ces trois

mondes doivent être envisagés de deux façons, ou comme ils sont en eux-mêmes, ou selon l'idée que nous nous en formons: d'où il conclut qu'il faut admettre deux sortes d'*imitation*, l'une appellée *Icastique* qui renferme l'imitation particulière, & qui a pour objet toutes les choses qui existent par la nature, par l'art, ou par l'histoire, l'autre *Fantastique* ou *Universelle*, qui comprend tous les objets qui n'ayant point d'existance par eux-mêmes, la reçoivent de l'imagination du poëte. L'*imitation Fantastique* est plus propre à l'Epopée & à la Tragédie, & l'*Icastique* à la Comédie. La premiére, en embellissant la nature dans le récit des actions humaines, les représente, non comme elles sont réellement, mais comme elles devroient être; la seconde doit nous mettre sous les yeux ce qui se passe effectivement parmi nous. Ici M. *de Luzan* examine laquelle de ces deux *imitations* est préférable & paroît incliner pour l'*imitation Fantastique* ou *Universelle*. Tous les arts, dit-il, sont subordonnés à la politique, dont l'objet est le bien public. De cette première verité il en découle une seconde, c'est que la Morale tient le premier rang parmi eux, en

ce qu'elle règle les mœurs & conduit les hommes à la félicité, ſoit temporelle, ſoit future. Mais, comme il ne ſuffit pas de voir comment il eſt à propos d'agir, & qu'il faut encore que l'on agiſſe comme on a vû que l'on devoit le faire, il ne ſuffit pas non plus de montrer la vérité à l'entendement, il faut encore s'emparer de la volonté, & l'engager à la pratique du bien qu'on a fait connoître. C'eſt ce que la Poëſie opère plus sûrement que tout autre art, en préſentant les préceptes ſous une forme agréable. Les couleurs dont elle peint le vice en font voir toute la difformité ; les agrémens dont elle pare la vertu, la rendent plus aimable. Elle ſe rend par-là maîtreſſe de nos inclinations & les dirige à une meilleure fin ; ce qui eſt, pour ainſi dire, l'art de l'art. *L'imitation de l'Univerſel* paroît la plus faite pour atteindre à cette perfection. En effet, dans les ſujets particuliers & individuels, la vertu a toujours quelque teinture de vice, & le vice, d'un autre côté, quelque teinture de vertu. Lorſque l'on offre des objets où ſe trouve ce mêlange, l'effet qui en réſulte eſt que la vertu ne ſe montre point avec tous ſes attraits, ni le vice avec toute ſa difformité. Cet incon-

vénient n'a point lieu dans l'*imitation de l'Univerſel*, dont l'objet eſt de préſenter la plus grande vertu ou le plus grand vice poſſible.

Après avoir cherché laquelle des deux eſpèces d'*imitation* eſt la plus parfaite, M. *de Luzan* indique les différentes manières de les mettre en œuvre. Ces manières ſe réduiſent à trois. Ou le Poëte raconte lui-même, ou il partage la narration entre des perſonnages étrangers & lui, ou enfin il l'abandonne entiérement à ces derniers. Il vient enfin au dernier membre de ſa définition & établit, d'après *Horace*, *Muratori* & pluſieurs autres, que la Poëſie conſiſte dans l'utilité ou dans l'agrément, ou dans le concours de l'une & de l'autre, qui font le ſujet du ſecond livre de ſa Poëtique.

Il commence par examiner en quoi conſiſtent ces deux qualités, d'où elles viennent, & comment le Poëte peut parvenir à être tout à la fois utile & agréable. L'avantage de la Poëſie eſt de prêter des ſecours à la Morale. Les vérités ſéches & rebutantes de cette dernière perdent leurs rides ſous la main du Poëte, en prenant un viſage riant qui invite à les contempler. La Poëſie amuſe enco-

re & délaſſe l'eſprit. Le Poëme Epique, la Tragédie, la Comédie, le genre Lyrique, toutes les branches de la Poëſie, ont leur utilité particuliére que M. *de Luzan* fait connoître, & qu'il eſt facile de deviner. Elle jouit enfin d'un dernier avantage, c'eſt de donner des connoiſſances ſur les arts & les ſciences. M. *de Luzan* fait à ce ſujet quelques réfléxions ſur la ſobriété avec laquelle un Poëte doit faire uſage de ſon érudition ; il blâme tout ce qui n'eſt employé que par affectation de paroître ſçavant. C'eſt indirectement que l'on doit répandre l'inſtruction, à moins qu'elle ne ſoit l'objet du Poëme, comme l'Agriculture dans les *Géorgiques* & la Philoſophie dans les Livres de *Lucrèce*.

Les deux ſources où la Poëſie puiſe ſes agrémens ſont la beauté & la douceur. La douceur de la Poëſie conſiſte à exciter dans l'ame des affections & à entraîner les cœurs partout où elle veut, conformément au précepte d'*Horace* :

Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Ce ſont les chairs du tableau, c'en eſt

la draperie : parties néceſſaires au deſſein le plus correct, qui, ſans elles, ſeroit privé d'ame & de vie. Etre affecté ſoi-même eſt, ſelon M. *de Luzan*, un des plus sûrs moyens pour affecter les autres. L'art peut ajoûter à la nature, & il y a des figures propres à remuer les paſſions ; telles ſont l'apoſtrophe, l'hyperbate, la répétition, &c. Notre auteur les indique, en cite des exemples, & paſſe à la beauté, conſidérée d'abord en général, & enſuite relativement à la Poëſie & & à la verité.

La beauté, dit-il, n'eſt pas une choſe imaginaire. C'eſt un être réel compoſé de qualités réelles & vraies. Ces qualités ſont la variété, l'unité, la régularité, l'ordre & la proportion. La variété embellit les objets, & nous les rend agréables. Mais il faut qu'il y ait un point auquel toutes ſes parties ſe rapportent. Cet enſemble & cette unité eſt ce qui les fait ſaiſir plus aiſément, & la variété des objets ne peut que nous plaire, quand ils ont un point de réunion. De la variété & de l'unité réſultent la régularité, l'ordre & la proportion. En appliquant ces principes de la beauté générale à la beauté Poëtique en particulier, on découvre

aisément tout ce qu'il faut pour en constituer l'existence. Delà, dans les Drames, l'unité d'action, de temps, & de lieu; dans l'Epopée, l'unité d'action & de héros, la vraisemblance de la fable, la variété & l'enchaînement des épisodes, l'unité ou la diversité uniforme des mœurs, la proportion des images & des métaphores, le rapport des expressions aux circonstances, &c. La beauté poëtique est la verité qui est uniformément variée, régulière, & qui a des proportions. L'élévation, la nouveauté & la diversité augmentent encore cette beauté, comme les qualités contraires l'affoiblissent & la font disparoître. L'obscurité surtout s'oppose à la beauté d'une vérité, en s'opposant directement à l'effet que produiroit sur nous une idée grande, neuve & variée.

M. *de Luzan* s'arrête sur les deux espéces de verités, l'une certaine, l'autre probable. Il y aura beaucoup de gens, dit-il, qui regarderont comme une erreur ce que je viens d'avancer, que la verité est la base de la beauté poëtique. L'invention de tant de fables & de fausses Divinités, le peu de réalité dans les idées des Poëtes lorsqu'ils disent que le

Soleil s'avoue vaincu par les yeux d'*Iris*, que les prés reverdissent à sa présence, que la rose prend de nouvelles couleurs, leur font regarder le mensonge comme le fondement de la beauté poëtique. Cette objection ne peut surprendre que ceux qui ne voyent que l'écorce des choses, & il est aisé de la détruire en distinguant, comme a fait *Muratori*, deux sortes de vérités. L'une est la verité qui existe réellement, l'autre celle qui a une existence vraisemblable, & qui peut & doit exister selon le cours de la nature. La première vérité est celle des Théologiens, des Mathématiciens, &c. La seconde est celle des Poëtes & des Orateurs. Quant aux hyperboles & autres figures poëtiques, elles ne sont point aussi fausses qu'on le prétend, & leur vérité est dans l'objet qu'on s'est proposé en les employant. Il est faux qu'un cheval coure plus vîte que les vents; mais la rapidité de sa course est quelque chose de vrai, & il ne l'est pas moins que l'expression hyperbolique que l'on employe sert à faire voir cette rapidité telle qu'elle est, tandis qu'on ne l'eût pas imaginée aussi grande qu'elle l'étoit, si le terme de comparaison eût dit moins. Le Poëte,

continue M. *de Luzan*, doit dire plus que ce qui est, pour faire saisir ce qui est réellement dans toute son étendue. L'expression, dit *Quintilien*, doit aller au-delà de l'objet qu'elle doit exprimer plûtôt que de rester en-deçà.

M. *de Luzan* parle ensuite du style que l'on doit employer, & entre sur cet objet dans beaucoup de détails où nous ne pouvons le suivre. Nous rapporterons cependant une distinction qu'il fait d'après *Castelvetro*, entre le style qui *universalise* & le style qui *particularise*. *Homère*, *Ovide* & *l'Arioste*, ont, selon lui cette dernière manière. *Virgile* au contraire a presque toujours la premiére, qui lui paroît préférable, en ce qu'elle nous fait concourir avec le Poëte à la formation de l'image qu'il nous présente. Il apporte pour exemple de ces traits dessinés en grand la description de *Polyphème*.

Expletus dapibus, vinoque sepultus
Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum
Immensum ....,
Trunca manum pinus regit & vestigia firmat.....

. . . . Graditurque per æquor
Jam medium, nec dum fluctus latera ardua tinxit.

Le Poëte, dit-il, ne s'amuse point à dire combien de coudées avoit ce Géant. C'est d'une manière détournée qu'il nous représente sa grandeur, de laquelle il nous fait concevoir une idée qui est au-delà de ce qu'il nous en dit. Le précepte qu'il tire de cette observation est de la plus grande importance. Quand le Poëte, dit-il, ne veut qu'amuser le Lecteur & lui réveiller des idées riantes & agréables, il peut s'arrêter sur toutes les descriptions qui se présentent. Mais, s'il a en vûe d'exciter la crainte, la terreur ou quelque grande affection, il doit en user autrement, sans quoi il risque de manquer son but, comme a fait *Ovide* dans la description du Déluge. Le Poëte qui cherche la perfection, doit dans ses images avoir toujours présente son intention principale, & bien considérer si celles qu'il employe conviennent ou ne conviennent point à la circonstance. Il doit enfin tout sacrifier à son objet. Quelque grande que soit une pensée, quelqu'heureuse que soit une expression,

il faut la rejetter. Sa description, loin d'y perdre, ne sera qu'y gagner; elle n'en sera que plus belle, étant ce qu'elle doit être. » *Debe pues el Poeta que desea » la perfeccion de sus versos tener siempre » presente en sus pinturas y descripciones » su principal intento, y considerar bien » lo que en ellas hace ò no hace al caso, » y quitar todo lo que puede dañar à su » designio, aunque lo que se quite sea un » gran pensamiento al parecer, ò una ex- » pression de las mas elegantes, è ingenio- » sas; que no por esso perderà la descrip- » cion, antes bien ganarà mucho: y serà » mas bella, porque mas propria, y mas » del caso.* «

Les différens styles, noble, sublime, simple, naturel, plaisant, sont ensuite traités par M. *de Luzan*. Il les définit ou les fait connoître par indication, & donne sur chacun des régles qni peuvent être d'une grande utilité. Son opinion sur la source du plaisant est celle de *Quintilien*. *Aristote* dit, dans sa Poëtique, que la source du rire ou du plaisant est une convulsion exempte de douleur & de danger. C'est-à-peu près l'idée de *Quintilien*. Une disproportion entre les choses dites & la personne qui les dit, entre

une action faite & la personne qui la fait, entre la manière dont on devroit dire, & la manière dont on dit, entre la manière dont on devroit agir & la manière dont on agit, &c: voilà la source du plaisant.

M. *de Luzan* traite de l'élocution & de la mesure des vers. Tout ce qu'il dit sur le premier article, est très-judicieux & plein d'observations solides, mais que nous répéterons d'autant moins qu'elles sont repandues de tous côtés dans nos auteurs. Pour ce qui regarde la versification, les remarques qu'il fait ont pour objet de montrer toute l'harmonie dont la langue Espagnole est susceptible. Les préceptes qu'il y joint nous ont paru fondés & propres à contribuer à la perfection de la versification Espagnole; nous nous dispenserons encore de rapporter ces préceptes qui, n'étant point génériques, ne sont propres qu'à la nation dont ils ont la Poësie pour objet.

Le troisième livre de M. *de Luzan* est employé à parler *de la Tragédie*, *de la Comédie & des autres Poësies Dramatiques*. Il prend la Tragédie dans son berceau, s'étend sur ses divers développe-

mens & sur ses progrès, & en donne enfin la définition suivante: la Tragédie est une représentation dramatique d'une grande révolution de fortune arrivée à des Rois, à des Princes, ou à des personnes du premier rang, dont les périls, les disgraces & la mort excitent la terreur & la compassion dans l'ame des spectateurs, & les délivrent de la tyrannie des passions, en servant d'exemple aux hommes, & particulièrement aux Rois ou à des personnes qui ont l'autorité en main.

M. *de Luzan* rend raison des termes qui composent cette définition. Vient après cela l'énumération des parties qui composent le Drame & les régles qu'il y faut y suivre. Tout cela est par tout; ainsi nous ne nous attacherons qu'au point le plus essentiel, le moins commun en Espagne, & sur lequel il étoit le plus nécessaire d'insister; nous voulons dire ce qui regarde les trois unités d'action, de lieu & de temps. La rigueur de M. *de Luzan* sur ce dernier point, a dû paroître bien singulière à ses compatriotes. Selon lui, *Aristote* n'accorde vingt-quatre heures, pour la durée de l'action, que comme le temps le plus

long que le Poëte puisse se permettre; mais il prétend qu'on ne devroit jamais aller au-delà des deux ou trois heures que peut durer la représentation. Il n'est pas plus indulgent pour l'unité de lieu. L'opinion de ceux qui prétendent que l'on peut prendre pour le lieu de la scène toute une ville & quelques lieues aux environs, lui paroît extravagante. Il soutient que le lieu où parlent les acteurs doit être absolument un, & toujours le même. La plus grande difficulté qu'il y ait à vaincre est le manque de vraisemblance où l'on tomberoit, si deux prétendans à un même trône, deux rivaux, parloient, écrivoient, formoient des projets dans le même appartement. Pour éviter cet inconvénient il semble à M. *de Luzan* qu'on devroit adopter le systême de l'Italien *Baruffaldi* qui proposa de faire sur le théâtre des compartimens & des distributions propres à offrir la diversité des lieux sans en blesser l'unité. Cependant, quoique M. *de Luzan* soit prévenu en faveur de ce nouveau moyen, il voudroit examiner par des expériences réiterées si cette invention ne feroit pas un mauvais effet au théâtre.

Pour ce qui regarde l'unité d'action, il est de l'avis le plus généralement suivi, c'est-à dire, que toutes les différentes parties ne tendent qu'à un seul but, & qu'elles soient si bien enchaînées l'une à l'autre qu'on n'en puisse pas retrancher une seule sans rendre imparfait l'événement principal. Ce qu'il dit sur les épisodes, sur les passions les plus propres à la Tragédie & sur le costume, est entièrement conforme aux sentimens des écrivains les plus connus, dont nous suivons les préceptes.

Les Espagnols, à ce qu'il nous apprend, n'ont donné pendant plusieurs siècles aux amans de leurs Comédies d'autres caractères ni d'autres qualités que l'amour & la bravoure. Les principaux rôles des Comédies de *Lope de Vega* se bornent toujours à une passion souvent hors de la nature, & à une valeur qui dégénère toujours en fanfaronade. *Calderon*, quoique plus châtié, est accusé du même ridicule dans presque toutes ses pièces. M. *de Luzan* recommande expressément aux auteurs dramatiques de ne pas se laisser séduire par des exemples d'autant plus dangereux qu'on les regarde comme des loix. Au sujet des

amours qu'on peut employer sur la scène, l'auteur entame cette question tant de fois agitée, & si peu décidée, *si les Comédies sont permises ou non*; les sentimens de plusieurs auteurs pour & contre sont rapportés. M. *de Luzan* y cherche un juste milieu & croit l'avoir trouvé au moyen d'une distinction. On peut diviser, selon lui, les Comédies en trois classes, les Comédies totalement pernicieuses, les Comédies entiérement utiles & décentes, les Comédies enfin qui peuvent être dangereuses, mais seulement à quelques égards. Personne ne doute qu'on ne doive purger le Théâtre des premières, & que les secondes ne méritent d'être généralement approuvées. Il n'est plus question que de porter un jugement sur celles de la dernière classe. Il veut parler des comédies où l'on traite l'*amour avec décence & les duels avec modération*, où la vertu, quoique sujette à quelques foiblesses, l'emporte toujours sur le vice. M. *de Luzan* croit qu'on peut les tolérer, parce qu'il en résulte plus de bien que de mal. Il nous paroit cependant que ce dernier article pourroit aisément lui être contesté.

Les *sérénades*, les *batteries*, les *assassinats*, dont les Comédies Espagnoles sont remplies, lui paroissent puériles, & il exhorte les jeunes auteurs à prendre dans la nature de grands caractères, des caractères généraux qui puissent frapper toutes les nations, & donner des leçons aux différens peuples. Les tragédies en prose, selon M. *de Luzan*, n'auront aucun succès tant que le gout ne sera pas entièrement corrompu; &, s'il tombe d'accord qu'on peut l'employer pour la Comédie, d'après les exemples que nous avons sous les yeux, il lui paroît plus convenable de choisir la versification, puisqu'un bon Poëte peut dire en vers ce que le plus grand Orateur dit en prose, & que la prose la plus harmonieuse & la plus poëtique n'a jamais l'agrément de la versification.

L'auteur critique vivement la plus grande partie des Comédies de sa nation; il fait un détail bien circonstancié de tous les ridicules qu'ont adopté les Poëtes Espagnols. Il remarque, entr'autres choses, que *Calderon* dans quelques-unes de ses piéces établit des ports de mer à Capoue, à Vérone, & à Paris. Mais les défauts qu'il relève dans les Poëtes Castillans ne l'empêchent pas de leur rendre

justice; on doit admirer dans *Lope de Vega* la facilité du style & de la versification, dans *Calderon* la pureté, la noblesse de l'expression, & ses intrigues toujours variées, principalement dans les Comédies qu'on appelle en Espagne *de Capa y Espada*; c'est-à-dire, *de cape & d'épée*, parce qu'elles consistent en déguisemens & en combats. *Solis*, *Moreto*, *Candamo*, *Zamora*, méritent aussi quelques éloges.

L'auteur finit son troisiéme livre par quelques réflexions sur la Tragi-Comédie, les Eglogues & les Pastorales. » La » Tragi-Comédie est au sentiment de plu- » sieurs auteurs un nouveau monstre in- » connu aux anciens; faire un mêlange » de Rois & de particuliers, de desa- » stres & de plaisanteries, de tragique » & de comique, c'est vouloir détruire, » l'un par l'autre, l'effet des deux es- » pèces de poëmes dramatiques; &, quoi- » que *Plaute* donna d'abord à son *Amphy-* » *trion* le titre de Tragi-Comédie pour » faire rire le peuple par une invention » nouvelle, il la mit ensuite au nombre » de ses Comédies.

780

M. *de Luzan* n'eſt point de l'avis de M. *de Fontenelle* au ſujet des Eglogues dont on prend les perſonages parmi les Pêcheurs. La poëſie peut embraſſer toutes ſortes d'objets, & ſi la terre a des fleurs, des Nymphes, des Faunes & des Sylvains, la mer n'a-t-elle pas des perles, des Sirènes & des Tritons : objets auſſi ſuſceptibles d'agrémens & auſſi dignes d'occuper le pinceau du poëte.

L'auteur paſſe légérement ſur les pièces qu'on appelle en Eſpagne *Autos Sacramentales*, (*Actes Sacramentaux*) qui ne ſont autre choſe qu'une repréſenſentation allégorigue en l'honneur du myſtère de l'Euchariſtie, Les drames Eſpagnols ſont de la dernière régularité, ſi on les compare avec cette eſpéce de Comédie qu'on joue plus communément dans la Semaine Sainte que pendant le reſte de l'année. On y voit des Acteurs habillés en Moines, en Archevêques, en Cardinaux. Ce ſpectacle eſt plus fréquent dans les villes où il n'y a pas beaucoup d'étrangers, parce que les préjugés Eſpagnols y regnent dans toute leur force, au lieu qu'à Cadix, à Barcelonne, à Va-

lence, à Madrid, &c, les Anglois, les François, & les Allemands, &c, qui y ſont établis, ont fait revenir en partie les Eſpagnols de ces fêtes ridicules. On ne conçoit pas quelle eſpèce de plaiſir peuvent trouver des gens ſenſés & des chrétiens à voir promener un Soleil ſur le Théâtre, & l'image de ce qu'il y a de plus ſacré dans la religion portée par un *Giies* ou par un *Arlequin* ?

Le Poëme Epique occupe le quatrième & le dernier livre de M. *de Luzan*. Voici comme il le définit. „ C'eſt „ un événement illuſtre qu'on ſuppoſe „ être arrivé à un roi, un héros, ou „ un grand capitaine ; l'allégorie doit „ renfermer une bonne morale, ou „ donner l'idée parfaite d'un héros mi- „ litaire. " Il ne regne pas moins d'ordre, moins de préciſion, moins de clarté dans cette dernière partie de la *Poëtique* de M. *de Luzan*. Tout y eſt appuyé de l'autorité des plus grands maîtres, & préſenté dans le jour le plus lumineux. Il entre dans les plus petits détails pour l'obſervation des règles, & cite des exemples de tous les défauts qu'on doit éviter dans le cours d'un poëme. Le ſentiment de

Boileau ſur les Divinités Payennes ne lui paroît pas raiſonnable. L'auteur Eſpagnol voudroit qu'au lieu de *Jupiter*, de *Vénus*, d'*Apollon*, &c, les poëtes épiques fiſſent parler & agir des Magiciens, de bons & de mauvais Anges, &c. Le poëme, à ce qu'il dit, ſeroit beaucoup plus vraiſemblable, ſurtout aux yeux des chrétiens. Ce quatrième livre finit par une diſſertation ſur le ſtyle qu'on doit employer dans un poëme.

Lorſque la *Poëtique* de M. *de Luzan* parut, quelques gens de lettres faiſoient imprimer à Madrid un Journal, intitulé, *Diario de los litteratos, Journal des Lettrés*. Ils reconnurent que l'ouvrage de M. *de Luzan* étoit de la plus grande utilité pour la nation, & que ce livre étoit rempli d'excellens préceptes ſur la poëſie. Mais ils furent en même-tems très ſcandaliſés de ce que l'auteur oſoit attaquer la réputation des plus grands hommes de l'Eſpagne. La critique qu'il fait de *Lope de Vega* & de quelques autres comiques, leur parut ſurtout injuſte & déplacée. Accoutumés à ſe ſervir eux mêmes de ces *expreſſions ampoulées, de ces méta-*

phores extravagantes, dont les Eſpagnols ſont ſi jaloux, ils trouvèrent extraordinaire qu'un homme criât à toute ſa nation de ſe rapprocher de la nature, tandis que, depuis tant de ſiècles, elle étoit en poſſeſſion de s'en éloigner. On lit, dans un Sonnet de *Gongora*, ſur la troiſième partie de l'*Hiſtoire Pontificale* par *Babia*, ces trois vers :

» Pluma pues, que claveros celeſtiales
» Eterniza en los bronzes de ſu hiſtoria,
» Llave es yà de los tiempos, y no pluma.

Car une plume qui immortaliſe les portiers céleſtes ſur les bronzes de l'Hiſtoire, n'eſt pas une plume, mais la clef des temps. Donner aux Papes le nom de *Portiers céleſtes*, appeller l'Hiſtoire *des bronzes*, & une plume, *la clef des temps*, c'eſt le dernier excès d'une imagination en délire & que rien ne peut corriger, dit M. *de Luzan*. Les Journaliſtes Eſpagnols, qui trouvoient ces vers de la plus grande beauté, ne manquèrent pas de les relever, & de faire un étalage im-

menſe d'érudition, pour prouver que rien n'étoit plus ſimple & plus naturel que le ſtyle de *Gongora*. Le ſyſtême de M. *de Luzan* ſur la Tragi-Comédie ne les révolta pas moins. Ils le combattirent avec force, & ſe félicitèrent de leur courage & de leur victoire prétendue. *C'eſt aſſez*, ajoutent-ils, *pour détruire les argumens avec leſquels les critiques étrangers attaquent nos Comèdies, ſur ce qu'on y trouve un mêlange de comique, & de tragique*. Nous oſons leur demander ſi quelqu'un peut écouter de ſang froid l'exemple ſuivant. Le héros d'une tragédie meurt en priſon ſur le théâtre dans le moment que ſon fils vient pour l'en délivrer; le jeune homme allarmé s'adreſſe à ſon confident, & lui dit: Je crois que mon père expire. Le confident s'approche du cadavre, & après avoir touché ſes boucles: *Oui, Monſieur*, répond-il à ſon maître, *car, juſqu'aux boucles, tout eſt froid*. Quoique M. *de Luzan* ne leur rappelle pas cet exemple, il eſt à préſumer que c'eſt d'après des traits de mauvais goût pareils à celui-là qu'il peint aux Eſpagnols la Tragi-Comédie comme un

monſtre qu'il faut ſe hâter d'étouffer. Il eſt connu en France ſous le nom de *Comique Larmoyant*:

Mixtumque genus, prolesque biformis.

Après quelques diſſertations ſur l'unité de temps que les Journaliſtes trouvent un peu rigoureuſe dans la Poëtique de M. *de Luzan*, ils finiſſent par l'éloge de cet auteur, dont l'ouvrage mérite réellement l'attention de ſes compatriotes. La régularité du plan, la vérité de ſes préceptes, l'étendue de ſes connoiſſances, la beauté de ſon ſtyle, & la ſolidité de ſon jugement, doivent lui aſſûrer le ſuffrage de tous ceux qui connoiſſent le bon goût. Si les Eſpagnols produiſent un jour des ouvrages dignes d'une admiration conſtante & invariable, parce qu'ils y auront obſervé des règles priſes dans la nature, ils en ſeront redevables au zèle & aux lumières de cet illuſtre écrivain. Ce que j'admire ſurtout en lui, c'eſt l'impartialité de ſes critiques, c'eſt la ſaine raiſon qui lui a fait ſecouer le joug des préjugés de ſon païs & peut être de ſon éducation, c'eſt le

le courage avec lequel il a voulu en délivrer tous ſes compatriotes, c'eſt le parti qu'il a ſçû tirer des grands hommes qui ont écrit avant lui ſur la matière qu'il a traitée, & l'art avec lequel il a ſçu fondre habilement leurs ſolides réfléxions avec des lumières qui lui ſont propres & perſonnelles. Enfin, ſon livre eſt celui d'un bon citoyen, d'un philoſophe profond, & d'un écrivain élégant. Il fait honneur à l'Eſpagne; il en feroit aux nations les plus éclairées; un Grec, un Romain, un Italien, un Anglois, un François, &c, voudroit l'avoir compoſé. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on le traduisît en entier dans notre langue. Nous reprocherons ſeulement à M. *de Luzan*, avec les Journaliſtes de Madrid, de n'avoir rien dit de la Satyre, genre de poëſie ſi néceſſaire & ſi utile pour corriger les vices des hommes & les défauts des Auteurs.



INSTRUCTIE VOOR DE VOORTEELING VAN DE COFFY.

INSTRUCTION POUR LA CULTURE DU CAFFÉ: traduite du Hollandois.

UN Hollandois, que ſes affaires ont retenu quelques années dans l'*Iſle de Maſcareigne* ou *de Bourbon* (*a*): s'eſt appliqué pendant ſon ſéjour à examiner la manière dont les habitans de cette isle cultivent le Caffé. De retour à Amſterdam, il a mis par écrit ſes obſervations, auxquelles il a joint

(*a*) C'eſt une Isle d'Afrique dans l'océan Ethiopique, à l'orient de la grande Isle de Madagaſcar, à cent lieues du Cap de Bonne-Eſpérance. Elle eſt preſqu'ovale & peut avoir quinze lieues de long ſur dix de large, & quarante de tour. Elle fut découverte par un Portugais de la Maiſon de *Maſcarenhas*, qui lui donna ſon nom; c'eſt de là qu'elle fut appellée *Maſcareigne*, *Maſcarenhe* ou *Maſcaregne*, & qu'elle eſt ainſi nommée encore quelquefois; de même qu'on appelle dans pluſieurs Provinces de France le Caffé qui en vient du *Maſcarin*. Les François s'en emparèrent en 1672, & lui donnèrent le nom de l'*Iſle de Bourbon*. Ils en ſont en poſſeſſion depuis ce temps là.

de nouvelles vûes, animé de la juste confiance qu'elles pourroient être utiles à ses compatriotes, qui s'appliquent à la culture du Caffé dans les possessions Hollandoises, & surtout dans l'isle de Java. C'est ce même amour du bien de notre nation qui nous a portés à traduire ce Mémoire instructif. L'usage du Caffé en liqueur est si généralement répandu en France & dans toute l'Europe, qu'il n'y a personne qui ne doive être curieux de connoître cet arbrisseau, la façon de le planter, de recueillir & de préparer la fève agréable & salutaire qu'il produit. Ce sujet d'ailleurs tient à l'Histoire Naturelle; &, ce qui nous intéresse encore plus, c'est que la Colonie de l'isle de Bourbon pourra retirer de cet écrit un avantage particulier pour perfectionner cette branche importante de notre commerce. L'auteur n'a point donné la description du *Caffier*. Il suppose avec raison que ses compatriotes le connoissent; il y en a dans les jardins d'Amsterdam. Il suffit de sçavoir que, comme la graine a la forme de nos fèves, la tige est aussi la même à peu près, à l'exception que les feuilles ont plus de ressemblance

avec celles du Cerisier. C'est maintenant l'auteur Hollandois qui va parler.

L'arbuste, appellé *Caffier*, demande beaucoup de soins, si l'on veut qu'il soit beau & qu'il rapporte. Il ne suffit pas de nettoyer une Cafferie une fois ou deux par an, comme j'ai vû bien des habitans de l'isle de Bourbon se contenter de le faire. Il faut visiter souvent cet arbrisseau, en casser tous les bois morts, arracher tous les rejettons qui en tireroient la substance, empêcher enfin sa tige de s'élever. Le fruit demande autant & même plus de sujettion que l'arbuste qui le donne. Si le Caffé a été mal fabriqué, l'on tentera vainement de le faire revenir & de lui donner l'odeur, la sécheresse & la couleur; il n'aura jamais la qualité de celui qu'on aura préparé avec les attentions convenables. Les détails où je vais entrer en fourniront la preuve. Pour ne rien laisser à desirer sur cette matière, je prendrai l'arbuste au moment où il est planté, & je le suivrai jusques dans sa production. Le lecteur est prié d'observer que je ne parle que du Caffé Mascarin, & non de celui de

Moka ni de la Martinique, de la fabrique desquels je n'ai aucune connoissance. Mais ce que je dirai du premier, peut sans doute s'appliquer à toutes les autres espèces, à quelques différences près qu'il sera aisé aux cultivateurs de remarquer.

Quand on veut (à l'isle de Bourbon) former une Cafferie, on commence par défricher le terrein que l'on destine à cet usage. J'ai observé dans toutes les plantations que j'ai vûes, que les habitans y avoient laissé une forêt d'arbres, & sur tout les plus gros. Ceux à qui je demandai le motif de cette conduite, me dirent qu'ils agissoient ainsi, parce que le Caffier a besoin de beaucoup d'ombre. Mais la véritable raison est l'envie d'avoir à peu de frais une grande Cafferie. Car j'ai vû nombre de plantations dans lesquelles il n'y avoit point d'arbres, parce que le temps les avoit détruits, être d'un aussi grand rapport que celles qu'on avoit formées dans les forêts. J'en ai fait une moi-même de 125 gaulettes (*b*) de long sur 30 à 40 de large, qui a fort bien réussi, & où je n'avois pas laissé cepen-

(*b*) La gaulette a quinze pieds.

dant un seul morceau de bois sur pied. Ce seroit cette dernière manière de défricher que je préférerois. Je sens bien qu'il est naturel de penser que le Colon, dès que le succès est égal par l'un ou l'autre procédé, a raison de suivre le plus facile. Il doit paroître avantageux pour lui de ne mettre qu'un mois à une plantation qui lui en couteroit six, dans le cas où il couperoit & brûleroit généralement tous les arbres. Je suis d'ailleurs forcé d'avouer que le Caffier qui viendra à l'ombre conservera plus de fraîcheur & sera d'un verd plus beau que celui qui sera exposé au soleil. Voilà sans doute deux grands avantages; mais ils ne peuvent entrer en balance avec les accidens qui naissent d'une semblable plantation. Tous les arbres, quels qu'ils soient, meurent dans l'isle de Bourbon, dès qu'ils sont dégarnis de taillis, excepté peut-être une ou deux espèces. Or, pour faire une plantation de Caffé, il faut défricher la terre; & il regne tous les ans des bises & des vents furieux qui renversent aisément ces arbres, morts faute des taillis que leur a ôtés le défrichement. Comme

ces arbres sont monstrueux, ils étendent au loin leurs branches, & il en est tel qui dans sa chûte brise une vingtaine & plus de Caffiers. Si le nombre de ces arbres qui tombent est considérable, on sent aisément quelle doit être la dépopulation. A cet accident, suffisant par lui-même pour faire préférer la manière de défricher que je conseille, s'en joint un second. Il y a dans l'Isle de Bourbon des sécheresses qui occasionnent ordinairement des incendies par l'imprudence ou la malice des esclaves. Les arbres qui ont eu assez de force pour résister à l'impétuosité des ouragans, sont obligés de céder alors. Les flammeches que le vent lance sur eux, les embrase; leurs branches tombent çà & la, & portent la flamme & le ravage dans tout ce qui les environne. On peut juger maintenant si c'est une raison d'utilité ou un motif de paresse qui engage les Colons à planter dans les forêts.

Il faut donc, non-seulement défricher la terre, mais encore en arracher les bois & les brûler. Après ces opérations l'on peut planter, en observant néanmoins de n'y travailler que dans

la saison pluvieuse, qui est ordinairement en Décembre & en Janvier. Il est encore important de laisser bien humecter le terrein dont le feu a desséché la superficie.

Lorsqu'il a plû abondamment, & que l'on juge que le temps est encore à la pluye pour quelques jours, on peut planter le Caffier. Celui qui est le plus exposé au soleil est celui qu'il faut choisir, parce qu'il supporte mieux la transplantation que ne fait le plan né à l'ombre. Il faut que ce plan ne soit ni trop petit ni trop grand, c'est-à-dire, ni trop jeune ni trop vieux. S'il est trop jeune, il ne résistera pas au changement de terrein, encore moins aux coups de soleil dont il sera frappé trois jours peut-être après qu'il aura été planté. De plus, ce jeune plan n'a point assez de racines ni de nourriture pour prendre terre promptement. Si, d'un autre côté, le plan est trop vieux, il ne prendra point & mourra en jettant sa feuille. Il est arrivé quelquefois que de vieux plans ont repris; mais la chose est si rare que de vingt Caffiers de cette espèce que l'on aura transplantés, il ne s'en échappera souvent

pas un. Un avantage dont on jouit, si le terrein est net & défriché, comme je le desire, c'est de pouvoir planter la Caffeterie au cordeau. Cette disposition des plans rend d'abord agréable l'aspect de l'habitation; il en résulte ensuite une utilité, c'est qu'au moyen des allées que forme cette disposition, le maître voit plus facilement travailler tous ses esclaves: utilité qui ne se trouve point dans un terrein rempli de bois, debout ou couché. Il est impossible d'y planter au cordeau, & l'on perd l'agréable & l'utile.

On doit aussi considérer le quartier où se fait la plantation. Celui qui est plus sujet aux pluyes, demande plus d'éloignement d'un arbuste à l'autre, qu'un quartier où les pluyes sont moins fréquentes. Dans le premier, le Caffier vient extrêmement touffu, & par conséquent occupe plus de circonférence, au lieu qu'il s'étend moins dans le second. Les uns le plantent à six pieds, les autres à sept, quelques uns à huit, plusieurs à dix. Je crois pour moi qu'à huit pieds la distance est convenable. Une Caffeterie plantée à six pieds est trop pressée, & les arbrisseaux

s'y gênent mutuellement. A dix pieds la distance est trop grande, & ceux qui les placent à une pareille distance ne le font que dans la vûe de planter toujours autre chose dans les intervalles: ce qui ne doit point se faire passé trois ans, comme on verra plus bas.

Les uns plantent au piquet, d'autres à la pioche. Je suis pour cette dernière manière. Le pied en est mieux enterré, les racines mieux couvertes, & il y a plus à espérer que la plantation réussira. Le piquet au contraire a des inconvéniens. Ou l'esclave ne fait pas le trou assez profond, ou il le fait trop. S'il ne l'est pas assez, la racine qui ne trouve point où se loger, plie & se courbe de façon qu'elle se trouve trop pressée pour prendre de la nourriture; ce qui fait infailliblement périr le plan. Si au contraire le trou a trop de profondeur, le bout de la racine ne touchant point au fond, il est aussi impossible que dans l'autre cas qu'elle se nourrisse. Cette manière de planter est sujette encore à un autre inconvénient. Quand le Nègre a fait le trou avec son piquet pointu, il fourre le plan dedans, & se contente d'ébouler foiblement la terre autour de la tige.

Il croit avoir planté un Caffier, tandis que ſon plan ne tient à rien, & manque par cette raiſon. En plantant au contraire à la pioche, on évite tous ces inconvéniens ; & le Nègre, quelque négligent qu'il ſoit dans l'opération, plante malgré lui avec ſuccès. Obligé de reboucher la foſſe qu'il vient de faire avec la même terre, la maîtreſſe racine, ainſi que toutes les petites qui en dépendent, ſe trouve couverte d'un terreau bien mouillé, & le plan reçoit ainſi toute la nourriture néceſſaire à ſa ſubſiſtance & à ſon accroiſſement.

Le ſigne auquel on reconnoît qu'un plan a pris, c'eſt lorſqu'il jette des feuilles. Il y en a beaucoup cependant qui n'en jettent pas, & qui pour cela ne doivent point être regardés comme morts. Suivez au bout de quelque temps leur tige, & vous découvrirez du verd, ſoit en haut, ſoit en bas. Lorſque l'on n'y en découvre point, c'eſt un ſigne infaillible que le plan n'a pas pris, ſoit qu'il ait été mal tranſplanté, ſoit qu'il n'ait pas eu aſſez de force pour réſiſter à la tranſplantation. Il faut alors le remplacer dans la même année, &,

s'il étoit poſſible, dans la même ſaiſon ; cela n'en ſeroit que mieux.

Maintenant que nous ſuppoſons la Caffeterie plantée au cordeau, & les plans, qui n'auroient pas pris, remplacés, nous allons ſuivre le jeune arbriſſeau juſqu'à l'inſtant qu'il produit.

Il eſt néceſſaire de mettre, la première année, des grains dans cette Caffeterie, pour donner de l'ombre & de la fraîcheur à la jeune plante. Au moyen de ce ſecours, elle ſe nourrira mieux, pâtira moins, &, ce qui en eſt une ſuite néceſſaire, profitera plus promptement.

Le ris, le bled, & le maïs, ſont les grains que l'on y ſème ordinairement avec aſſez d'indifférence ſur le choix. Je penſe cependant que le maïs eſt préférable. Il tire moins le ſel de la terre que le ris & le bled, & laiſſe plus à la Caffeterie la portion de ſubſtance qui lui eſt néceſſaire Le jeune plan en eſt d'ailleurs moins étouffé, & reçoit tout autant d'ombre.

Lorſqu'on fera la récolte du maïs, on aura ſoin d'en laiſſer la paille ſur la terre. Ainſi couverte elle aura plus de fraîcheur, & c'eſt un ſoin que l'on

doit avoir que de tenir frais les pieds de Caffier.

On peut, pendant trois ans, continuer à ſemer du maïs ſans crainte de faire aucun tort à la Caffeterie, à laquelle au contraire cela ne peut être qu'avantageux. Les trois ans paſſés, il n'y faut plus rien ſemer, parce que l'arbriſſeau, qui eſt déja fort & qui doit donner du fruit, a beſoin d'une plus grande ſubſtance nutritive.

Quoique l'arbuſte ſoit garni de branches depuis le haut juſqu'en bas, & que ces branches ſoient fournies de feuilles vertes, il donne peu de fruit cette troiſiéme année, qui eſt la première de ſon rapport. Il faut cependant avoir ſoin de le cueillir exactement, & voici la manière dont on doit y procéder.

Tant que la graine eſt verte ou n'eſt encore que jaune ou même que d'un rouge pâle, il n'eſt point temps de la cueillir. L'inſtant de ſa maturité ne ſera venu, que lorſque vous la verrez d'un rouge noir. Cueillez alors. Si vous attendiez plus long-temps, le Caffé trop mûr tomberoit, & la graine ſeroit perdue, ou prendroit à terre un mauvais goût.

La meilleure façon de cueillir eſt de ne ſe ſervir que de deux doigts ; vous prenez la graine entre & l'y faites tourner ; de cette manière, la graine quitte aiſément, & ne fait aucun tort à la branche. En arrachant au contraire bruſquement la graine, ou en mettant, comme je l'ai vû faire à pluſieurs, la main au haut de la branche, & l'égrénant d'un ſeul trait, ſi la branche n'eſt point toujours perdue, ce qui arrive ſouvent, elle eſt au moins ſi endommagée qu'elle ne rapporte rien l'année ſuivante. Cette dernière façon de cueillir a encore un autre inconvénient, c'eſt de mêler le Caffé qui n'eſt point mûr avec celui qui l'eſt, & de gâter ce dernier par ce mêlange.

Il ne faut donc, comme je l'ai dit, prendre que les grains qui ſont rouge-noirs. Dix ou quinze jours après, ceux qui n'étoient que d'un rouge-pâle, ſeront bons à cueillir. Enfin, au bout de trois ſemaines, celui qui n'étoit que jaune ſera en maturité. Cette troiſiéme récolte eſt ordinairement la plus abondante, &, lorſque la plantation a quatre ou cinq ans, il eſt commun de voir un

esclave remplir deux grands sacs dans sa journée.

La manière de serrer le Caffé n'exige pas moins de soins que celle de le cueillir. A mesure que les esclaves reviennent chargés, on doit les conduire à la platte-forme construite pour sécher & égouter le Caffé. Vous leur faites vuider tous leurs sacs en un seul tas, sans l'étendre. Le lendemain matin, soit qu'il ait plû ou non pendant la nuit, vous faites étendre le monceau, en observant cependant que la superficie à laquelle vous le réduisez, soit de quelques pouces d'épaisseur. Si on laissoit le Caffé plus longtemps amoncelé, il s'aigriroit. En ne restant au contraire en tas qu'un jour & une nuit, il jette son eau & a plus de disposition à sécher. On fera tous les jours de même jusqu'à la fin de la premiére cueillette. Pour lors on aura soin de faire remuer, tous les jours, le Caffé avec un rateau, soit qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil, afin que la graine qui est dessous se trouve à son tour dessus.

Au bout de quelques jours, si le temps est beau, la graine aura perdu sa couleur rouge, & sera devenue tout-à-fait noire. Pour lors il faut diminuer l'é-

paisseur de la superficie qu'elle occupe, en la faisant étendre extrêmement claire sur la plate-forme, où vous la laisserez passer deux nuits, ayant soin de remuer une fois par jour.

Lorsque la graine aura ainsi passé deux nuits, on la tâtera & on la trouvera dure. Parvenue à ce point, elle ne veut plus ni eau ni serein, & l'on sera obligé, lorsque le soleil se couche, de la ramasser & de la faire mettre à couvert sous un hangar, à moins qu'on n'ait quelque moyen pour la tenir bien couverte sur la plate-forme même.

Tous les matins, lorsque le soleil aura bien séché la plate-forme, on étendra ce Caffé bien clair, & l'on aura soin de le remuer avec des rateaux, trois fois dans la matinée & autant l'après-midi. Au soleil couchant, on le serrera de nouveau sous le hangar, le plus chaud que l'on pourra & en un seul tas, s'il est possible. Cette opération veut être continuée tous les jours, si le temps le permet; car, si le temps est couvert, il ne faut pas exposer le Caffé à être mouillé, la pluye lui étant contraire quand il est parvenu au point que nous venons de dire.

Lorsque la graine cassera sous la dent & que la pellicule où sont renfermés les deux grains de caffé se détachera d'elle-même, ce sera signe qu'il est sec, & il suffira de l'exposer encore une ou deux fois. Quand enfin le grain lui-même casse net sous la dent, il est temps de le serrer; ce qu'il faudroit faire sur les trois ou quatre heures après-midi, afin qu'il fût bien chaud.

Le Caffé des seconde, troisiéme & quatriéme cueillettes, se préparera de même, en observant que, si l'on n'a pas eu le temps de metttre celui de la première en état d'être serré, il faut prendre garde de mêler avec lui celui de la seconde, & ainsi des autres. L'instant de leur parfaite sécheresse est le seul où leur mixtion doive se faire. Si on les mêle dans tout autre temps, le dernier déteriore le premier. Toutes les cueillettes ainsi faites & les grains qu'elles ont produit une fois séchés & mis en magasin, on ne court plus de risque, & le Caffé se conserveroit, pour ainsi dire, éternellement.

Avant que de dire comment il faut le fabriquer pour le rendre marchand, je crois devoir retourner aux arbustes,

& rendre compte des soins qu'ils demandent après la récolte.

La Caffeterie veut être nettoyée. Il ne faut pas même attendre, pour le faire, qu'elle soit sale. En la nettoyant souvent, c'est un ouvrage de cinq ou six jours: c'en est un de trois ou quatre semaines, quand elle est sale & remplie d'herbes. Elles font d'ailleurs jaunir les jeunes Caffiers & leur causent beaucoup de tort, quand ils sont en fleurs; ce qui leur arrive environ quatre fois l'année. L'on arrachera donc les mauvaises herbes, & l'on gratera celles qui commencent à pousser.

Lorsque le Nègre chargé de cette opération aura nettoyé tous les environs d'un pied de Caffier, le Caffier même doit devenir l'objet de ses soins; voici ce qu'il trouvera à y faire. En commençant d'abord par le pied, il verra quantité de rejettons qui poussent, & même qui sont avancés. Il faut les arracher tous, excepté un qu'il laissera avec la tige du Caffier. Il tournera ensuite autour de l'arbrisseau, & cassera tous les bois morts. Il arrachera de même au haut de la tige tous les rejettons qui s'élèvent au dessus de la touffe. En

ôtant ainsi à l'arbrisseau le pouvoir de croître par la tête, vous l'obligez à s'étendre en circonférence, & il pousse, dans cette dernière direction, quantité de branches qui donnent du fruit l'année suivante. Une Caffeterie ainsi entretenue est toujours belle & la récolte en est facile, en ce que les branches les plus élevées des arbrisseaux sont à la portée des esclaves.

J'ai connu des Colons qui avoient pour maxime de laisser croître les arbrisseaux au point qu'il falloit se servir d'échelles pour faire la récolte. La raison qu'ils en apportoient, étoit qu'il faut abandonner la conduite des arbres à la nature. Mais, outre que je suis du sentiment qui veut que l'on aide la natute, j'ai observé que leur récolte n'étoit pas plus abondante que celle de ceux qui empêchent leurs Caffiers de s'étendre par la tête. La seule différence qui se trouve entre les uns & les autres, est l'embarras des échelles & beaucoup de branches endommagées. Ce que j'avance ici est fondé sur l'expérience.

Les Caffeteries donnent moins dans une année que dans l'autre. Cette différence dans le rapport vient de la diffé-

rence dans l'objet de leur végétation. Dans une année, elles poussent du bois neuf, & c'est dans cette année qu'elles rendent moins. Dans la suivante, elles donnent beaucoup, parce que ce bois neuf apporte du fruit.

En soignant les arbrisseaux, comme je viens de dire, une Caffeterie durera quinze ou vingt ans en rapport, au bout duquel temps on peut la renouveller.

Plus l'arbuste est vieux, plus le Caffé qu'il donne a de qualité. Ce n'est donc point d'après le plus ou le moins d'excellence du Caffé que l'on recueille, que l'on doit juger de la vieillesse d'une Caffeterie. Le signe auquel on connoît qu'elle est vieille, c'est lorsqu'elle rend moins qu'elle ne doit rendre. Voici le moyen de la rajeunir.

Après la dernière cueillette, faites couper tous vos Caffiers à un pied & demi de terre. Faites ensuite porter dehors tout le bois coupé & que la Caffeterie soit bien nettoyée. Plantez alors dedans du maïs. A la récolte que vous en ferez visitez tous vos arbrisseaux; vous les trouverez garnis de rejettons. Choisissez, dans chacun, les deux plus gros & qui vous paroîtront

avoir pris le plus de nourriture, & faites arracher les autres. Soignez ces deux rejettons, comme j'ai dit ci-dessus, sans en souffrir d'autres, & replantez du maïs pendant deux ou trois ans. Au bout de ce temps vous commencerez à recueillir du Caffé, comme dans une Caffeterie nouvelle, & cela pendant quinze ou vingt ans.

Je crois avoir fait connoître suffisamment tout ce qu'il faut faire pour planter, entretenir, mettre en rapport, & renouveller une Caffeterie. Voyons à présent quelle sorte d'opération exige le caffé que nous avons laissé en magasin.

Pour donner la dernière perfection au Caffé, c'est-à-dire, pour le rendre marchand, on en fera tirer du magasin une certaine quantité en coque, & on l'étendra le plus clair qu'il sera possible sur la plate-forme au soleil. Il est bon d'observer que la plate-forme doit être séche.

Il faut avoir sous un hangar un mortier propre à piler cette graine, c'est-à-dire, faite en entonnoir. L'ouverture doit en être de deux pieds environ à la circonférence, & sa profondeur, de deux pieds & demi, doit insensiblement diminuer

minuer de largeur jusqu'à n'en pas avoir, pour ainsi dire, dans le fond. Si les mortiers n'étoient point faits de cette façon, le Caffé se casseroit par morceaux. Le pilon, fait d'un bois lourd, aura trois pieds à trois pieds & demi de long, & sera de la même figure que celui d'un Apothicaire.

Chaque mortier sera confié à deux esclaves, placés l'un devant l'autre, qui feront tomber alternativement leurs pilons. On ne doit commencer à piler, que quand le soleil a chauffé le Caffé qui est sur la plate-forme. Alors un de ces esclaves en remplit un sac, le porte sous le hangar, & garnit le mortier qu'il faut avoir soin de ne remplir qu'à moitié.

Au bout de quelque temps le mortier est plein de coques cassées, de graine de Caffé telle qu'elle est lorsqu'on l'achète, & de poussière qui provient de la pellicule brisée sous le pilon. Quand on ne voit plus de Caffé en coque, il faut cesser de piler, sans quoi l'on casseroit les grains de Caffé eux-mêmes. Les deux esclaves doivent donc ramasser le tout, poussière, morceaux de coque, & grains de Caffé. On en met de nouveau, & l'on opére de même.

Quand tout eſt pilé, on conſtruit un échaffaud de ſept à huit pieds de hauteur, expoſé au vent, ſur lequel montent deux ou trois eſclaves, auxquels d'autres fourniſſent des ſacs pleins de Caffé pilé. Sous ces échaffauds on étend de grands draps ſur leſquels les Nègres qui ſont en haut vuident lentement leurs ſacs dont ils tournent l'ouverture du côté du vent : c'eſt ce qu'on appelle vanner. Le vent emporte la coque & la pouſſière, & les grains de Caffé tombent ſeuls ſur les draps.

D'autres eſclaves, placés ſous l'échaffaud, ramaſſent avec des rateaux le Caffé vanné, & le remettent dans des ſacs. On le rapporte enſuite ſur l'échaffaud où il eſt vanné de nouveau. Quand il a été ainſi vanné deux fois, on le porte ſous le hangar pour le paſſer au crible. Ce crible eſt une caiſſe de trois à quatre pieds de long ſur autant de large. Le rebord porte environ ſix pouces de haut, & le fond eſt percé en forme de treillage. Cette machine eſt établie ſur deux barres portées ſur des treteaux. Sur chaque barre il y a une tringle qui contient le crible, & deux eſclaves le font aller & venir continuellement d'un

bout à l'autre. Les ſaletés qui pourroient s'y trouver, tombent ainſi par les trous, & il ne reſte plus à ôter que les grains de Caffé caſſé.

Les Négreſſes ſont chargées de cet emploi & le trient grain à grain. Cette opération eſt la dernière, & ſi le Caffé exige encore quelque ſoin, c'eſt celui de ne point le laiſſer long-temps dans les ſacs, & de l'emballer promptement de peur qu'il ne blanchiſſe.

Voilà tout ce qui regarde la culture & la préparation du Caffé. Il ne me reſte plus qu'à dire un mot des plates-formes, dont j'ai parlé dans le cours de ce petit Traité.

Les plate-formes ſont abſolument néceſſaires à la fabrique du Caffé ; ſans elles on ne peut ni l'égouter, ni le ſécher, ni par conſéquent le conduire à ſa perfection.

Rien n'eſt plus facile que la conſtruction d'une plate-forme. Il faut d'abord choiſir un terrein qui ait une pente naturelle, ſinon il faudra lui en donner. Un terrein de deux cens pieds de long ſur environ cent pieds de large formera une plate-forme très-belle & ſuffiſante pour faire ſécher cinquante à quatre-

vingt milliers de Caffé. La pente qu'il faudra lui donner, pour l'écoulement des eaux, doit être au moins de cinq pieds. Il eſt eſſentiel de bien nettoyer le terrein, d'en arracher les herbes, les ſouches & les pierres. On l'applanira enſuite au niveau de la pente qu'on lui deſtine, &, après l'avoir bien humecté, l'on y jettera de la cendre. Alors des eſclaves, armés de demoiſelles, battront la terre également. Quand le terrein eſt bien battu, on le remouille, l'on y répand de la cendre une ſeconde fois, & on le rebat de nouveau. Ces différentes opérations doivent être répétées cinq à ſix fois. Alors la terre eſt ferme & devient un corps dur, au moyen de la cendre & de l'eau mêlées enſemble. Il faut entourer les plate-formes d'un petit mur d'un pied d'épaiſſeur environ, & élevé d'un pied & demi au deſſus du niveau de la plate-forme. Du côté où finit la pente, on ménagera de petits égouts ou gouttières grillés par leſquelles l'eau puiſſe couler en ſuivant ſa pente ; il eſt néceſſaire de les griller, afin que le Caffé qui pourroit ſuivre le cours de l'eau, ſe trouve arrêté par la grille. La plate-forme ainſi conſtruite, il ne reſte plus qu'à la tenir propre en

la balayant ſouvent. Il faut ſurtout la balayer lorſqu'on ramaſſe le Caffé pour le mettre ſous le hangar, & avant que de le tirer du hangar pour l'expoſer au ſoleil.

Les plate-formes que l'on fait de pavé, valent beaucoup mieux que celles de terre. Elles durent plus long-tems, ne demandent point d'entretien, n'étant point ſujettes à ſe dégrader, ſe balayent plus aiſément, ſe ſéchent de même, & font le Caffé plus proprement. Auſſi coûtent-elles beaucoup par la cherté de la chaux & du pavé. On épargne une partie de la dépenſe en ſe ſervant pour paver d'une pierre fort commune dans l'Iſle, & que l'on appelle *Galet*. C'eſt un caillou dont la figure préſente un ovale applati. Les bords en ſont ronds, ce qui ne permet pas une jonction exacte, & laiſſe entre ces cailloux des intervalles qu'il faut remplir de chaux, afin que la ſurface de la plate-forme ſoit égale. Le pavé de pierre plate n'eſt point ſujet à cet inconvénient, & ſe lie plus exactement : mais auſſi il coûte bien plus cher, comme nous l'avons dit. Quelque ſoit celui de ces deux pavés dont on ſe ſerve pour conſtruire, il faut avoir

soin de choisir un bon sol, afin que les plate-formes ne s'affaissent en aucun endroit. L'eau qui séjourneroit dans les endroits affaissés, en rendroit l'usage impraticable ; cette précaution est absolument nécessaire.

Il est encore pour les plate-formes une autre sorte de construction appellée dans le pays *Argamaste*. Pour construire de cette manière, on commence par former le lit de la plate-forme suivant la grandeur qu'on veut lui donner, cela se fait en ôtant de la terre & en proportionnant l'enlevement que l'on en fait à la pente qu'il est nécessaire d'établir. On garnit ensuite cette surface d'une rangée de pierres sèches, que l'on recouvre d'un pied environ de terre. Ce nouveau lit est couvert à son tour d'une seconde rangée de pierres ; & le pied de terre dont on les couvre de nouveau porte un troisiéme lit de pierres, recouvert enfin à son tour de deux pieds de terre qui forment la surface. Quand l'ouvrage est dans cet état, on le laisse pendant trois ou quatre mois sans y toucher.

Les pluyes qui tombent dessus & l'action du soleil font pendant ce temps

travailler les terres, qui s'affaissent également ; après quoi l'on bat cette plate-forme à force de demoiselles. La plate-forme ainsi battue, les Maçons bâtissent la terrasse ou *l'Argamaste* avec des roches à chaux & à sable, & couvrent cette maçonnerie d'un ciment qu'ils humectent sans cesse afin de le bien lier. On compose ensuite un enduit d'eau de chaux, où l'on fait entrer des œufs & du *Iagre* (*c*). On étend cet enduit sur le ciment & on le frotte sans cesse avec des truelles de bois. Cet enduit devient aussi poli qu'une glace ; & c'est ce qu'on appelle *Argamaste*.

Je préférerois cependant toujours les plate formes de terre, non-seulement parce que la dépense en est moins considérable, mais encore parce que *l'Argamaste* est sujette à se lézarder, & que les rateaux écaillant l'enduit, dégradent insensiblement la maçonnerie.

Je ne parlerai point des plate-formes en bois. Elles coûtent beaucoup & ne valent rien, attendu que le bois de cette Isle travaille considérablement.

(*a*) *Jagre* ou *Jagara* : sucre qui se fait avec le *tari* ou vin de Palmier longtemps bouilli.

Une chose importante à observer, c'est que les plate-formes, de quelque nature qu'elles soient, doivent être situées de manière que le soleil puisse donner dessus tout le long de la journée.

TCHOUANG-TSE ET TIEN : *Histoire Chinoise.*

J'AI donné dans le Volume de Septembre une idée de la Poësie Dramatique des Chinois ; & il paroît que cet article a fait plaisir, puisqu'un grand nombre de mes Lecteurs qui n'ont ni la facilité, ni le loisir, ni peut-être le courage de lire les *in-folio* du *P. du Halde*, me sollicitent de leur faire connoître quelque autre branche de la littérature de cette nation. Son génie Romanesque n'est pas à dédaigner, & le morceau que je présente aujourd'hui ne peut que faire honneur à l'invention, à l'esprit & au jugement de ce peuple célèbre.

Les ouvrages de fiction des Chinois sont courts. Ils ignorent l'art occidental de multiplier les volumes, & de pousser à bout la longue patience de leurs concitoyens. Leurs Romans consistent en

de petites histoires, pleines d'intérêt, & qui attachent d'une manière agréable & utile. Ils renferment des maximes de sagesse & de politique, des satyres des vices & des ridicules, & portent à la pratique de quelque vertu. Il ne faut pas croire cependant que les écrivains Chinois ne s'écartent jamais de cette règle. Il en est parmi eux qui ne font des Romans que pour faire des Romans, qui ne cherchent qu'à divertir, qui se livrent au merveilleux sans aucun dessein, ou qui racontent des aventures galantes, quelquefois dangereuses pour les mœurs. Un Critique Chinois (car les Auteurs ne sont pas à l'abri de la critique à la Chine ; les censeurs littéraires y sont, non simplement tolérés, mais hautement protégés & récompensés par le Gouvernement) ce Critique, dis-je, reproche aux Lettrés de son siécle d'abuser de l'esprit, & de perdre de vûe le but moral qu'ils devroient se proposer. » Dans les ouvrages qu'on fait „ aujourd'hui, dit-il, on ne trouve „ plus les beaux sentimens que nos an-„ ciens Sages nous ont transmis ; on n'a „ en vûe que d'amuser frivolement par „ des traits ingénieux. Quelle est l'utilité

» de pareils écrits ? « Ce même Critique attaque aussi le style des beaux-esprits Chinois. » Je ne sçaurois souffrir, dit-il, » certaines expressions répandues dans » quelques livres, & que ne doivent jamais » employer des auteurs qui se piquent de » politesse & de goût : j'en citerai quel- » ques exemples qui en feront voir le ridi- » cule. Si un de ces auteurs veut témoig- » ner qu'il est frappé de quelque bel en- » droit d'un livre : je veux, dit-il, gra- » ver cela sur mes os & dans mon cœur. » S'il loue un service qu'on lui a rendu, il » s'écrie : c'est un don qui égale tous les » biens que je reçois du Ciel ; ou bien, » ayant recours aux fables : je ferai, dit-il, l'oiseau qui rapporta l'anneau d'or à ce- » lui qui l'avoit mis en liberté ; je rendrai » un service pareil à celui des fourmis » sauvées du naufrage sur un rameau jetté » à propos. Après ma mort, diront quel- » ques autres, si mon ame passe dans le » corps d'un chien ou d'un cheval, je veux » être à votre service pour reconnoître un » si grand bienfait. Je ne blâme pas qu'on » se serve de termes qui marquent de la » reconnoissance & de la modestie. Mais » est-ce modestie que de donner dans ces » extravagances ? N'est-ce pas plutôt flat- » terie lâche & indécente ? «

Les auteurs Chinois font malheureusement, ainsi que nous, des Préfaces. Elles sont analogues à leurs fictions ; ils y étalent les conséquences que l'on en doit tirer ; ils y donnent des préceptes pour la conduite de la vie ; en un mot, au lieu de mettre la morale à la fin, ils la mettent dans la Préface ; ce qui est fastidieux & mal adroit ; puisqu'ils font connoître d'avance le sujet qu'ils vont traiter, & que par-là ils ôtent au lecteur le plaisir de la surprise & celui de faire lui-même l'application de ce qu'il a lû. La Préface qui est à la tête de *Tchouang-Tse* a ce défaut, & n'a que cela de remarquable. Ainsi, je ne m'y arrêterai pas, & j'en viens au Conte même traduit en François par le P. d'*Entrecolles*, Jésuite. J'ai pris la liberté de faire dans son style les corrections qui m'ont paru nécessaires pour rendre ce morceau plus vif & plus intéressant.

Sur la fin de la Dynastie des *Tcheou* parut à la Chine un fameux philosophe appellé *Tchouang-Tse*. Il nâquit à *Mong* ville du Royaume *Song* (*a*). Il eut un

(*a*) Aujourd'hui Province de *Chan-Tong*.

petit Mandarinat, & se fit disciple d'un Sage très-célébre de la Secte de *Tao* (*b*). Le nom de ce Sage étoit *Ly* & son surnom *Eul*. Mais, comme il étoit venu au

(*b*) Il y a trois principales sectes dans l'Empire de la Chine : la secte *Littéraire* ou des Lettrés qui suit la doctrine des anciens livres, & qui regarde *Confucius* comme son maître ; la secte de *Tao*, dont le fondateur fut un nommé *Lao-Kiun* ; la secte des Idôlâtres qui adorent une Divinité nommée *Fo* ou *Foë*, dont le culte fut transporté des Indes à la Chine environ trente-deux ans après la mort de Jesus Christ. La première de ces sectes est la seule qui fasse profession d'une étude réglée pour s'élever aux dignités de l'Empire par la voye du mérite, de l'esprit & des connoissances. La seconde a dégénéré en une espèce de magie & d'enchantement. Les disciples de cette secte promettent le secret de faire de l'or & de se rendre immortel. Ils entendent par le *Tao*, l'*Esprit* ou la *Raison* qui a produit toutes choses. La morale de *Lao-Kiun* & de ses sectateurs est assez semblable à celle d'*Epicure*. Elle consiste à écarter les desirs violens & à réprimer les passions capables de troubler la paix de l'ame. La troisième secte n'est qu'un amas de fables & de superstitions entretenues par les Bonzes. Ils ont introduit la créance de la métempsycose ou transmigration des ames d'un corps dans un autre. Ils la promettent plus ou moins avantageuse, selon qu'on est plus ou moins libéral envers eux. Les Prêtres en usent ainsi dans bien des Religions.

monde avec des cheveux blancs, il fut appellé *Lao-Tse*, c'est-à-dire, l'*Enfant-Vieillard*.

Toutes les fois que *Tchouang-Tse* dormoit, il rêvoit qu'il étoit un gros papillon voltigeant çà & là dans un verger ou dans une prairie. Ce songe laissoit dans son imagination des traces si fortes & si profondes qu'à son reveil même il croyoit avoir des aîles, & les cherchoit à ses épaules. Plein d'inquiétude & de curiosité, il demanda à son maître l'explication d'un rêve si fréquent & si extraordinaire. La voici, répondit cet homme admirable. Au temps que le cahos se débrouilla & que cet Univers fut formé, vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la première production du Ciel ; les arbres & les plantes, parure de la terre, la seconde. Ce beau papillon erroit de côté & d'autre, & alloit cueillir le parfum des fleurs les plus brillantes & les plus exquises. Il sçut même tirer du Soleil & de la Lune des agrémens infinis, & se procurer une force qui le rendit immortel ; ses aîles étoient grandes & presqu'arrondies ; son vol étoit rapide.

Il trouva un jour le secret de péné-

trer dans le jardin de la grande Reine ; il vola ſur les fleurs, & gâta quelques boutons à peine éclos. L'oiſeau myſtérieux à qui l'on avoit confié la garde de ce jardin, lui donna un coup de bec dont il mourut. Son corps reſta ſans ſa vie ; mais ſon ame, qui étoit immortelle, ne périt point. Elle a paſſé depuis en d'autres corps ; elle eſt aujourd'hui dans celui de *Tchouang-Tse* ; & c'eſt ce qui lui donne de ſi heureuſes diſpoſitions pour devenir un grand Philoſophe, pour s'élever par un vol heureux aux vérités les plus ſublimes.

De ce moment *Lao-Tse* n'eut rien de caché pour ſon diſciple. Il lui dévoila les plus profonds myſtères de ſa doctrine. *Tchouang-Tse* ſentit tout-à-coup qu'il devenoit un autre homme. Il eut deſormais les inclinations de ſa première origine ; il voltigea comme un papillon ſans ſe fixer à aucun objet, quelque charmant qu'il lui parût ; c'eſt-à-dire, qu'il commença à voir le vuide & le néant de tout ce qui occupe & charme les mortels. Les plus grands avantages de ce monde lui parurent auſſi ſolides que la vapeur déliée dont ſe forme un nuage qui eſt le jouet des vents, auſſi ſtables

que l'eau d'un ruiſſeau qui fuit ſans ceſſe avec précipitation. On ne le voyoit occupé qu'à lire, à méditer, & à mettre en pratique les leçons de ſon maître. Il ſe défit de la charge qu'il poſſédoit ; il prit même congé de *Lao-Tse*, & ſe mit à voyager dans la vûe d'acquérir de nouvelles connoiſſances.

Mais, quelque ardeur qu'il eût pour l'étude & pour la tranquillité du cœur, il ne fut point inſeſible aux plaiſirs de l'hymen : il ſe maria trois fois ſucceſſivement. Sa première femme lui fut promptement enlevée par une maladie; il répudia la ſeconde pour une infidélité dans laquelle il l'avoit ſurpriſe ; la troiſiéme eſt l'heroïne de cette hiſtoire. Elle deſcendoit des Rois de *Tſi* (*c*). *Tchouang-Tse* s'étoit fait eſtimer dans ce Royaume ; & l'un des principaux de l'illuſtre maiſon de *Tien* lui donna ſa fille en mariage. Elle l'emportoit de beaucoup ſur les deux femmes qu'il avoit eues. Elle étoit bien faite ; elle avoit un teint blanc & fleuri ; ſon caractère d'eſprit étoit charmant ; elle joignoit à une douceur aimable une vivaci-

(*c*) A préſent la Province de *Chan-Si*.

té ſurprenante. Auſſi notre Philoſophe l'aima-t-il tendrement, quoiqu'il eût appris à mettre un frein à ſes paſſions.

Cependant le Roi de *Tsou* (*d*) ſur la haute réputation de *Tchouang-Tse*, voulut l'attirer dans ſes Etats ; il lui députa des Officiers de ſa Cour avec de riches préſens en or & en ſoieries pour l'inviter à ſe rendre auprès de lui, & à prendre place dans ſon Conſeil, en qualité de premier Miniſtre. *Tchouang-Tse* répondit aux Députés par cet apologue. Une geniſſe deſtinée aux ſacrifices & nourrie depuis long-temps avec délicateſſe, marchoit en pompe, chargée de tous les ornemens dont on pare les victimes. Elle apperçut ſur ſa route des bœufs accablés ſous le poids de la charrue. Ce ſpectacle redoubla ſa fierté. Mais, lorſqu'elle fut introduite dans le temple & qu'elle vit le couteau levé, prêt à l'immoler, elle eût bien voulu être à la place de ceux dont elle mépriſoit la deſtinée. Ses ſouhaits furent inutiles ; il lui en coûta la vie. C'eſt ainſi que *Tchouang-Tse* refuſa d'une manière honnête les préſens & les offres du Roi de *Tſou*.

(*d*) Maintenant la Province de *Hou-Quang*.

Il ſe retira peu de temps après avec ſa nouvelle épouſe dans le royaume *Song*, ſa patrie. Il choiſit pour ſa demeure l'agréable montagne *Nan-Hoa*, afin d'y paſſer ſa vie en philoſophe, & d'y goûter, loin du faſte des cours & du bruit des villes, les innocens plaiſirs de la campagne.

Un jour qu'il promenoit ſes douces rêveries au bas de la montagne, il ſe trouva proche des ſépultures de l'habitation voiſine. Cette multitude de tombeaux le frappa. Hélas, s'écria-t-il, les voilà donc tous égaux ! Il n'y a plus de rang ni de diſtinction ! Le fou eſt ici confondu avec le ſage, l'ignorant avec le ſçavant, le ſtupide avec l'homme d'eſprit. Un ſépulcre eſt la demeure éternelle de tous les humains.

Après s'être quelque temps occupé de ces triſtes idées, il s'avança, & ſe trouva près d'un tombeau nouvellement élevé. La petite éminence de terre battue n'étoit pas encore entiérement ſéche. Tout contre étoit aſſiſe une jeune femme qu'il n'avoit pas vûe d'abord ; elle étoit en grand deuil, c'eſt-à dire, qu'elle étoit vêtue d'un long ha-

bit blanc de grosse serge sans coûture (*e*). Elle tenoit à la main un éventail blanc dont elle éventoit sans cesse la petite éminence du tombeau. Oserois-je, lui dit *Tchouang-Tse* surpris de cette aventure, vous demander de qui est ce monument, & pourquoi vous prenez tant de peine pour l'éventer. La Dame continuant toujours d'agiter l'éventail, répandit des larmes : Vous voyez, lui dit-elle, une veuve au pied du tombeau de son mari. Celui dont les os reposent sous cette tombe m'a été bien cher durant sa vie ; il m'aimoit de son côté avec tendresse. Même en mourant, il ne pouvoit me quitter ; je me souviens de ses dernières paroles : Chère épouse, si dans la suite tu songeois à un second hyménée, je te conjure d'attendre que l'extrêmité supérieure de mon tombeau, qui doit être d'une terre mouillée & bien battue, soit entiérement desséchée ; je te permets alors de te remarier. J'ai fait réfléxion, reprit-elle, que la surface de cette terre fraîchement amoncelée ne sécheroit pas aisément ; c'est pourquoi

(*e*) C'est le grand deuil des Dames Chinoises.

vous me voyez occupée à l'éventer continuellement, afin de dissiper l'humidité. Le Philosophe eut bien de la peine à s'empêcher de rire d'un aveu si naïf. Il se posséda néanmoins. Voilà une femme bien pressée, se disoit-il en lui-même ! Comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari, & d'en avoir été aimée! Qu'eût-elle donc fait s'ils se fussent haïs? Puis, lui adressant la parole : Vous souhaitez donc que le dessus de ce tombeau soit bientôt sec ? Mais, délicate comme vous l'êtes, vous serez bientôt lasse, & les forces vous manqueront. Permettez que je vous aide. La Dame se leva & faisant une profonde révérence, elle lui présenta un éventail pareil au sien. *Tchouang-Tse*, qui avoit l'art d'évoquer les Esprits, les appella à son secours. Il donna quelques coups d'éventail sur le tombeau, & toute l'humidité s'évapora en un clin d'œil. La jeune veuve, après avoir remercié son bienfaiteur avec un visage riant, tira de ses cheveux une aiguille d'argent, & la lui présenta avec l'éventail dont elle s'étoit servie, le priant d'accepter ce petit présent comme une marque de sa reconnoissance. *Tchouang-Tse* refusa l'aiguille de tête, &

prit l'éventail. La Dame se retira très-satisfaite ; sa joye éclatoit dans sa marche leste & dégagée.

Il n'en étoit pas ainsi de *Tchouang-Tse* ; il retourna tout pensif chez lui. Il entra dans sa salle, & s'étant assis il considéra pendant quelque temps l'éventail qu'on venoit de lui donner : puis, jettant un profond soupir, il dit les vers suivans : *Ne diroit-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble que par un reste de haine conservée dès la vie précédente, & qu'elles ne se cherchent dans le mariage que pour se maltraiter le plus long temps qu'elles peuvent ? C'est donc ainsi qu'on est indignement oublié après sa mort par la personne qu'on avoit le plus chérie ? Qu'il faut être insensé pour aimer durant sa vie tant de cœurs volages ?* La femme du Philosophe étoit derrière lui, sans qu'il l'eût apperçue. Après avoir entendu ce qu'il venoit de dire, elle se montra : Peut-on sçavoir, lui dit-elle, ce qui vous fait soupirer, & d'où vient cet éventail que vous tenez à la main ? *Tchouang-Tse* lui raconta l'histoire de la jeune veuve & tout ce qui s'étoit passé au tombeau de son mari. La Dame *Tien* fit éclater son indignation à cet horrible

récit ; &, comme si elle eût cherché des yeux cette jeune veuve, elle la chargea de malédictions, l'appella la honte de son sèxe & l'opprobe du genre humain. Regardant ensuite *Tchouang-Tse* : Oui, dit-elle, je le dis, je le pense, & rien n'est plus vrai ; c'est là un monstre d'insensibilité. Peut-on trouver quelque part un aussi mauvais cœur ? *Tchouang-Tse*, sans trop l'écouter, & tout entier aux divers mouvemens qui l'agitoient, dit encore ces vers-ci : *Tant qu'un mari est en vie, quelle est la femme qui ne le loue & ne le flatte ? Est-il mort, la voilà prête à prendre l'éventail, pour faire au plutôt sécher le tombeau. La peinture représente bien l'extérieur des objets ; mais elle n'en montre point l'intérieur. On voit le visage d'une personne ; on n'en voit point l'ame.* A ce discours, la Dame *Tien* entra dans une furieuse colère. Comment pouvez-vous, dit-elle, parler de la sorte en ma présence, condamner toutes les femmes, & confondre celles qui ont de l'honneur & de la vertu avec des malheureuses qui ne méritent pas de vivre ? A quoi bon tant de déclamations, répliqua le Philosophe ?

Avouez-le de bonne foi, ſi je venois à mourir maintenant, avec la jeuneſſe, la beauté & l'enjoûment que vous avez, ſeriez-vous d'humeur de laiſſer couler trois & même cinq années ſans penſer à un nouveau mariage, ainſi que le grand Rit l'ordonne? Ne dit-on pas, répondit la Dame: Un Grand qui eſt fidéle à ſon Prince renonce à tout emploi après la mort de ſon maître. Une vertueuſe veuve ne penſe jamais à un ſecond mari. A-t-on jamais vû des femmes de mon rang, qui, après avoir été mariées, ayent paſſé d'une famille dans une autre, & qui ayent quitté le lit de leurs nôces, après avoir perdu leur époux? Si, pour mon malheur, vous me réduiſiez à l'état de veuve, ſachez que je ſerois incapable d'une telle action, & que de ſecondes nôces ne me tenteroient pas, je ne dis point avant le terme expiré de trois ou de cinq ans, mais durant toute ma vie; cette penſée ne me viendroit pas même en ſonge; telle eſt ma réſolution; rien ne ſeroit capable de la changer. De ſemblables promeſſes, reprit *Tchouang-Tſe*, ſe font aiſément,

mais ne s'accompliſſent pas de même. Ces paroles rendirent la Dame plus furieuſe encore. Sachez, dit-elle, qu'une femme a ſouvent l'ame plus noble & plus conſtante que ne l'a un homme de votre caractère. Ne diroit-on pas que vous êtes un parfait modéle de fidélité? Votre première femme meurt, peu après vous en prenez une ſeconde; celle-ci, vous la répudiez; je ſuis enfin la troiſième. Vous jugez ſans doute des autres par vous, & c'eſt pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui eſt de nous autres femmes mariées à des Philoſophes, qui faiſons profeſſion comme eux d'une vertu auſtère, il nous eſt encore bien moins permis de nous remarier; ſi nous nous en aviſions, nous deviendrions la fable du public & l'objet de ſes riſées. Mais enfin à quoi bon ce langage, & quel plaiſir prenez-vous à me chagriner? Vous vous portez bien; pourquoi chercher à me déplaire, en faiſant la triſte ſuppoſition que vous êtes mort, & que..... Alors, ſans rien dire davantage, elle ſe jette ſur l'éventail que ſon mari tenoit à la main; elle le lui arrache, & de dépit le met en pièces.

Calmez-vous, dit *Tchouang-Tſe*; votre vivacité me fait plaiſir, & je ſuis ravi que vous preniez feu ſur un pareil ſujet. La Dame s'appaiſa en effet, & l'on parla d'autre choſe.

Quelques jours après, *Tchouang-Tſe* tomba dangereuſement malade. Sa femme ne quittoit point le chevet de ſon lit, fondant en pleurs, & pouſſant des ſanglots continuels. Son mari ſe ſentit bientôt à ſa dernière heure. A ce que je vois, lui dit-il, je n'échapperai pas de cette maladie; ce ſoir ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu. Quel dommage que vous ayez déchiré l'éventail que j'avois apporté? Il vous auroit ſervi à éventer & faire ſécher la couche de chaux & de terre dont mon tombeau ſera enduit. Eh, de grace, Monſieur, s'écria la femme affligée, dans l'état où vous êtes, ne vous occupez pas d'idées ſi triſtes pour vous & ſi injurieuſes pour moi. J'ai étudié nos livres; je ſçais nos Rits; mon cœur vous a été donné; il ne ſera jamais à d'autres, je vous le jure; &, ſi vous doutez de ma ſincérité, je conſens & je demande à mourir avant vous, afin que

vous ſoyez bien perſuadé de mon fidéle attachement. Il ſuffit, repartit le mourant; me voilà raſſûré ſur la conſtance de vos ſentimens à mon égard. Hélas, je ſens que j'expire; mes yeux ſe ferment à jamais pour vous. A ces mots, il ne donna plus aucun ſigne de vie. La femme jettant les hauts cris, embraſſa le corps de ſon époux, & le tint long-temps ſerré entre ſes bras. Enſuite elle l'habilla & le plaça proprement dans un cercueil. Nuit & jour elle faiſoit retentir les environs de ſes plaintes & de ſes gémiſſemens. Sa douleur étoit à un tel excès qu'on eût dit qu'elle avoit perdu la raiſon; elle ne vouloit prendre ni nourriture ni ſommeil.

Les habitans de l'un & l'autre côté de la montagne vinrent rendre les derniers devoirs au défunt qu'ils ſçavoient être un Sage du premier ordre. Lorſque la foule commençoit à diminuer, on vit paroître un jeune Bachelier bien fait & de bonne mine. Il avoit un habit de ſoie violet, un bonnet de Lettré fort propre, une ceinture brodée, & une chauſſure élégante; un vieux domeſtique le ſuivoit. Ce Seigneur fit

ſçavoir qu'il deſcendoit des Rois de *Tsou.* Il y a quelques années, dit-il, que j'avois déclaré au Philoſophe *Tchouang-Tse* que je voulois me faire ſon diſciple ; je venois à ce deſſein ; j'apprends à mon arrivée qu'il eſt mort ! Quelle perte ! Il quitte auſſitôt ſon habit de couleur, & en prend un de deuil. Il ſe rend près du cercueil, frappe quatre fois de la tête contre terre, & s'écrie d'une voix entrecoupée de ſanglots : Sage & ſçavant *Tchouang*, votre diſciple eſt malheureux, puiſqu'il n'a pû vous trouver en vie, & profiter de vos leçons. Je veux au moins vous marquer mon attachement & ma reconnoiſſance, en reſtant ici en deuil pendant l'eſpace de cent jours. Après avoir prononcé ces paroles, il ſe proſterna encore quatre fois, arroſant la terre de ſes larmes.

Il demanda à voir la veuve pour lui faire ſon compliment. Elle s'excuſa deux ou trois fois de paroître. *Ouang-ſun* (c'eſt le nom du jeune Bachelier) repréſenta que, ſelon les anciens Rits, les femmes pouvoient ſe laiſſer voir, lorſque les intimes amis de leurs maris venoient chez elles. J'ai encore, ajou-

ta-t-il, plus de raiſon que tout autre de jouir de ce privilège, puiſque je devois loger chez le docte *Tchouang-Tse*, en qualité de ſon diſciple. La Dame enfin ſe laiſſa perſuader. Elle ſortit de l'intérieur de ſa maiſon & s'avança d'un pas lent dans la ſalle pour recevoir cette viſite. Les complimens ſe firent en peu de mots. La veuve éplorée ne ſe fut pas plutôt apperçue de la figure charmante, des belles manières, de l'eſprit, & des agrémens de ce jeune Seigneur qu'elle ſentit au fond de ſon cœur les mouvemens d'une paſſion naiſſante qu'elle ne démêloit pas bien elle-même, mais qui lui firent ſouhaiter qu'il ne s'éloignât pas ſitôt. *Ouan-ſung* la prévint. Puiſque j'ai eu le malheur, dit-il, de perdre mon maître, dont la mémoire me ſera toujours chère, j'ai envie de chercher ici près un petit logement, où je paſſerai les cent jours de deuil ; j'aſſiſterai enſuite aux funérailles. Je ſerois bien aiſe de lire pendant ce temps-là les ouvrages de cet illuſtre Philoſophe ; ils me tiendront lieu des leçons dont je ſuis privé. C'eſt un honneur pour feu mon époux, répon-

dit la Dame ; je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient : elle invita le jeune étranger à dîner ; il l'accepta, & pendant le repas elle lui donna les écrits de *Tchouang-Tse*, auxquels elle joignit le livre de *Tao-Te*, préſent du fameux *Lao-Tse*.

A côté de la ſalle où étoit le cercueil du défunt, il y avoit deux chambres qui donnoient dans cette ſalle, toujours ouverte par devant. Elles furent deſtinées au logement d'*Ouang-ſun*. La jeune veuve venoit ſouvent dans cette ſalle pour pleurer ſur le cercueil de ſon mari ; en ſe retirant, elle diſoit quelques mots d'honnêteté au jeune Seigneur, qui ſe préſentoit pour la ſaluer. Dans ces fréquentes entrevûes leurs yeux ſe rencontroient & trahiſſoient les ſentimens de l'un & de l'autre. *Ouang-ſun* étoit déja à demi vaincu, & la jeune veuve l'étoit tout-à-fait. Ce qui lui faiſoit plaiſir, c'eſt qu'ils ſe trouvoient à la campagne, dans une maiſon écartée, où les manquemens aux Rits du deuil ne pouvoient faire aucun tort. Mais, comme les premières avances coûtent toûjours à une femme, elle s'aviſa d'un expé-

dient. Elle fit venir en ſecret le vieux domeſtique d'*Ouang ſun*, le régala de quelques raſades d'excellent vin, le flatta, & inſenſiblement parvint à lui demander ſi ſon maître étoit marié. Pas encore, répondit-il. Eh, continua-t-elle, quelles qualités voudroit-il trouver dans une perſonne pour l'épouſer? Le valet, que le vin avoit mis de bonne humeur, répliqua : je lui ai oui dire que s'il en trouvoit une qui vous reſſemblât, il ſeroit au comble de ſes vœux. Ne mens-tu point, repartit-elle? Ce que tu dis eſt-il bien vrai ? Un vieillard comme moi mentir, répondit-il, & avoir le front d'en impoſer à une perſonne de votre mérite ! Hé bien, pourſuivit-elle, tu es très-propre à ménager mon mariage avec ton maître ; parle-lui de moi, & ſi tu vois que je lui plaiſe, aſſûre-le que je regarderois comme le plus grand bonheur d'être à lui. Il n'eſt pas beſoin de le ſonder ſur cet article, dit le valet, puiſqu'il m'a franchement avoué qu'un pareil mariage ſeroit tout-à-fait de ſon goût. Mais, me diſoit-il enſuite, cela n'eſt pas poſſible, parce que je ſuis diſciple du défunt ; on en jaſeroit dans le monde.

Bagatelle que cet empêchement, reprit la veuve ! Ton maître n'a point été réellement disciple de *Tchouang-Tse* ; il n'a fait que promettre de le devenir ; ce n'est pas l'avoir été. D'ailleurs, nous sommes à la campagne & à l'écart ; qui songeroit à parler de notre mariage ? Va, quand il surviendroit quelque autre obstacle, tu es assez habile pour le lever, & je reconnoîtrai libéralement tes bons offices. Elle lui versa en même temps plusieurs coups de vin. Il promit d'agir, & comme il s'en alloit, elle le rappella. Ecoute, dit-elle, si ton maître accepte mes offres, viens au plutôt m'en apporter la nouvelle à quelque heure de jour ou de nuit que ce soit ; je t'attends avec impatience.

Elle fut d'une inquiétude extrême jusqu'au retour du négociateur. Elle alla vingt fois dans la salle sous divers prétextes, mais au fond pour s'approcher de la chambre de son amant ; à la faveur des ténèbres, elle écoutoit à la porte & aux fenêtres pour sçavoir si l'on ne parloit pas de l'affaire qu'elle avoit tant à cœur. En passant assez près du cercueil elle entendit

quelque bruit ; elle trembla de frayeur. Hé quoi, dit-elle toute émue, le défunt donneroit-il quelque signe de vie ? Elle rentra au plus vîte dans sa chambre, & prenant la lampe, elle vint voir ce qui avoit causé ce bruit. Elle trouve le vieux domestique étendu sur la table posée devant le cercueil pour y brûler des parfums & y placer des offrandes à certaines heures. Il cuvoit là le vin que la veuve lui avoit fait boire. Elle ne fut point offensée d'une pareille irrévérence ; elle n'osa même éveiller cet yvrogne, & elle alla se coucher ; mais il lui fut impossible de fermer l'œil.

Le lendemain elle rencontra le valet qui se promenoit tranquillement, sans songer même à lui parler de sa commission. Cette froideur & ce silence l'allarmèrent ; elle l'appella, & l'ayant fait entrer dans sa chambre : eh bien, dit elle, comment va l'affaire dont je t'ai chargé ? Il n'y faut plus penser, répondit-il séchement. Eh pourquoi donc, reprit-elle ? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'avois prié de dire, ou tu n'as pas sçû le faire valoir. Je n'ai rien oublié, pour-

suivit le Domestique ; mon maître a été même ébranlé ; il trouve l'offre avantageuse, & est satisfait de ce que vous avez répondu sur l'obstacle qu'il trouvoit d'abord dans sa qualité de disciple de *Tchouang-Tse* ; ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, selon lui, il y a trois autres obstacles insurmontables. Voyons un peu, reprit la veuve inquiète, quels sont-ils ? Les voici, poursuivit le vieux Domestique. 1°. m'a-t-il dit, le cercueil du mort est encore exposé dans la salle ; c'est un spectacle bien lugubre. Comment pourroit-on s'y réjouir & célébrer un mariage ? 2°. L'illustre *Tchouang* ayant si éperdûment aimé sa femme, & celle-ci lui ayant témoigné un si tendre retour, fondé sur sa vertu & sa capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette Dame ne reste toujours attaché à son premier mari, surtout lorsqu'elle verra en moi si peu de mérite. 3°. Enfin, je n'ai ici ni meubles ni argent : où trouver les fonds pour les présens & les repas de nôces ? Voilà, Madame, ce qui l'arrête.

Ces trois obstacles, répondit la veuve, vont être levés à l'instant même,

& très-aisément. 1°. Cette machine lugubre, que renferme-t-elle ? Un corps inanimé, un cadavre infect, dont il n'y a rien à espérer ni à craindre. J'ai dans un coin de mon terrein une vieille masure ; quelques païsans du voisinage que je ferai venir y transporteront le cercueil. 2°. Ah vraiment feu mon mari étoit bien ce qu'il paroissoit être, un homme d'une rare vertu & d'un grand sçavoir ! Avant que de m'épouser, il avoit déja répudié sa seconde femme ; c'étoit un beau ménage, comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation qui étoit assez mal fondée, le dernier Roi de *Tsou* lui envoya de riches présens, & voulut le faire son premier Ministre. Lui qui sentoit son incapacité réelle, & qui voyoit qu'elle éclateroit dans un pareil emploi, prit la fuite, & vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que se promenant seul au bas de la montagne, il rencontra une jeune veuve occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parcequ'elle ne devoit se remarier que quand il seroit sec. *Tchouang* l'accosta, la cajola, lui ôta des mains

l'éventail, & ſe mit à en jouer pour lui plaire, en ſéchant au plus vîte le tombeau. Il voulut retenir cet éventail comme un gage d'amitié de la veuve, & l'apporta ici, mais je le lui arrachai des mains & le mis en piéces. Au lit de la mort il me rappella cette hiſtoire; ce qui nous brouilla de nouveau. Quels bienfaits ai-je donc reçûs de lui? Quelle amitié m'a-t-il tant témoignée? Ton maître eſt jeune, il aime l'étude; il ſe fera immanquablement un nom dans la Littérature; ſa naiſſance le rend déja illuſtre; il eſt, comme moi, du ſang des Rois: voilà entre nous un rapport admirable; c'eſt le Ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. 3°. Pour ce qui regarde les bijoux & les feſtins de nôces, je me charge d'y pourvoir. Crois-tu que j'aie été aſſez ſimple pour ne pas me faire un petit tréſor de mes épargnes? Tiens, voilà déja vingt taëls; va les offrir à ton maître; c'eſt pour avoir des habits neufs; pars au plus vîte, & informe le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il ſe rend à mes raiſons, je vais tout diſpoſer pour célébrer notre mariage ce ſoir même.

Le valet prit les vingt taëls, & alla

rapporter tout l'entretien à *Ouang-Sun* qui donna enfin le conſentement ſi deſiré. Dès que la veuve eût appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater ſa joye de mille manières. Elle quitta auſſitôt ſon grand deuil, ſe para, s'ajuſta, ſe farda, tandis que par ſes ordres on tranſporta le cercueil dans la vieille maſure. La ſalle fut bien-tôt ornée pour la cérémonie de l'entrevûe & des nôces; en même-tems on prépara le feſtin, afin que rien ne manquât à la fête. Sur le ſoir, on parfuma d'odeurs exquiſes le lit des nouveaux mariés. La ſalle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de lumières. Sur la table du fond étoit le grand cierge nuptial.

Lorſque tout fut prêt, *Ouang-Sun* parut avec un habit & un ornement de tête, qui relevoient ſingulièrement la beauté de ſes traits & de ſa taille. La Dame vint auſſi-tôt le joindre couverte d'une longue robe de ſoie, enrichie d'une broderie très-fine. Ils ſe placèrent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis le flambeau nuptial. C'étoit un couple charmant; ainſi rapprochés, ils ſe donnoient mutuellement plus d'éclat &

de graces, à peu près comme des pierreries & des perles rehauſſent la beauté d'une étoffe d'or, & en paroiſſent plus belles à leur tour. Après avoir fait les révérences d'uſage dans une pareille cérémonie & s'être ſouhaité toutes ſortes de proſpérités dans leur union, il ſe prirent par la main, & paſsèrent dans l'appartement intérieur. Là ils pratiquèrent le grand Rit de boire tous deux l'un après l'autre dans la coupe d'alliance; après quoi ils ſe mirent à table.

Le repas fini, & lorſqu'ils étoient ſur le point de ſe coucher, il prit tout-à coup au jeune époux d'horribles convulſions; ſon viſage parut tout défiguré; ſes ſourcils ſe fronçèrent; ſa bouche ſe tordit; il ne put faire un pas, & voulant monter ſur le lit, il tomba par terre. Etendu tout de ſon long, il ſe frotta la poitrine des deux mains, en pouſſant des cris affreux que lui arrachoit la douleur. La Dame appelle au ſecours, & ſe jette à corps perdu ſur *Ouang-Sun*; elle l'embraſſe; elle lui frotte la poitrine où étoit la violence du mal; elle lui demande quelle en eſt la nature. *Ouang-Sun* ſouffroit

trop pour répondre; on eût dit qu'il étoit près de rendre le dernier ſoupir. Son vieux domeſtique accourant au bruit, le prend entre ſes bras & l'agite. Mon cher *Ouang-Sun*, s'écria la Dame, a-t-il déja éprouvé de ſemblables accidens? Hélas, oui, répondit le valet; & il n'y a guères d'année qu'il ne ſoit attaqué de cette maladie; un ſeul remède peut le ſauver. Dis-moi vîte, repliqua la Dame, quel eſt ce remède. Le médecin de la famille Royale, reprit le valet, a trouvé ce ſecret qui eſt infaillible. Il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, & lui en faire avaler dans du vin chaud; les convulſions ceſſent dans la minute, & il eſt ſur pied. La première fois que ce mal l'aſſaillit, le Roi ſon parent ordonna qu'on fît mourir un priſonnier qui méritoit la mort, & qu'on prît de ſa cervelle; il fut guéri à l'inſtant. Mais, hélas, où en trouver actuellement? Mais, reprit la Dame, eſt-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de ſa mort naturelle n'auroit pas un bon effet? Le médecin, répondit le domeſtique, nous a dit qu'au beſoin on pourroit abſolument ſe ſer-

vir de la cervelle d'un mort, pourvû qu'il n'y eût pas trop long-temps qu'il fût expiré, parce que la cervelle n'étant point encore desséchée conserve sa vertu. Il n'y a, s'écria la Dame, qu'à ouvrir le cercueil de mon mari, & y prendre un remède si salutaire. J'y avois bien pensé, répliqua le valet, mais je n'osois vous le proposer, & je craignois que cette seule pensée ne vous fît horreur. Bon, répondit-elle, *Ouang-Sun* n'est-il pas à présent mon mari ? S'il falloit de mon sang pour le guérir, est-ce que j'y aurois regret ? Et j'hésiterois par respect pour un vil cadavre !

Elle laisse *Ouang-Sun* entre les bras du vieux domestique ; elle prend d'une main une hache, & une lampe de l'autre. Elle court avec précipitation vers la masure où étoit le cercueil ; elle retrousse ses longues manches, empoigne la hache des deux mains, la lève, & de toutes ses forces en décharge un grand coup sur le couvercle du cercueil & le fend en deux. Quelques autres coups achevèrent de le briser. Comme l'effort extraordinaire qu'elle avoit fait l'avoit ésoufflée, elle s'arrêta un mo-

ment pour reprendre haleine. Aussitôt elle entend un grand soupir, &, jettant les yeux sur le cercueil, elle voit son premier mari se remuer, & se mettre sur son séant. La frayeur dont elle est saisie lui fait pousser un cri terrible ; ses genoux se dérobent sous elle, & dans le trouble où elle est, la hache lui tombe des mains, sans qu'elle s'en apperçoive. Chère épouse, lui dit *Tchouang*, aide-moi un peu à me lever. Sorti du cercueil, il prend la lampe, & s'avance vers l'appartement. Sa femme le suit, mais d'un pas chancelant & suant à grosses gouttes, parce qu'elle y avoit laissé le jeune *Ouang-Sun* & le domestique, & que ce devoit être le premier objet qui frapperoit les regards de son mari. Mais heureusement le maître & le valet ne s'y trouvèrent pas. Elle se rassûre un peu, & songe aux moyens de se tirer d'un si mauvais pas ; elle jette un regard tendre sur *Tchouang-Tse* : votre petite esclave, lui dit-elle, depuis le moment de votre mort, étoit occupée jour & nuit de votre cher souvenir. Ayant entendu un bruit assez distinct qui venoit du cercueil, & me

ressouvenant des histoires qu'on rapporte de certains morts qui sont revenus à la vie, je me suis flattée que vous pourriez être de ce nombre. J'ai donc couru au plus vîte, & j'ai ouvert le cercueil. Béni soit le ciel ! mon espérance n'a point été trompée. Quelle félicité pour moi de retrouver un mari si cher, dont je pleurois continuellement la perte ! Je vous suis obligé, dit *Tchouang-Tse*, de ce vif attachement que vous me montrez. J'ai cependant une petite question à vous faire. Pourquoi n'étiez-vous pas en deuil ? Pourquoi vous vois-je vêtue d'un habit de brocard brodé ? J'allois, dit-elle, ouvrir le cercueil avec un secret pressentiment de mon bonheur ; la joye dont j'allois être comblée ne demandoit pas un vêtement lugubre, & il n'étoit pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deuil ; c'est ce qui m'a fait prendre mes habits de nôces. A la bonne heure, dit *Tchouang-Tse*. Mais pourquoi mon cercueil se trouve-t-il dans cette masure, & non dans la salle, où naturellement il devoit être ? Cette question embarrassa la Dame ; elle ne put y répondre.

Tchouang-Tse, jettant les yeux sur les ornemens qui décoroient la chambre où ils étoient, sur les plats, sur les tasses, & sur tous les autres signes qui annonçoient une fête, les considéra attentivement. Puis, sans s'expliquer, il demanda du vin chaud ; il en but plusieurs coups, sans proférer une parole ; sa femme étoit cruellement intriguée. Enfin, il prit du papier & un pinceau, & il écrivit des vers qui signifient : *Epouse infidelle, est-ce ainsi que tu réponds à ma tendresse ? Si je consentois à vivre avec toi, comme un bon mari doit vivre avec sa femme, n'aurois je pas à craindre que tu ne vinsses une seconde fois briser mon cercueil à coups de hache ?* La femme, en lisant ces vers, changea de couleur, & n'osa ouvrir la bouche. *Tchouang-Tse* continua d'écrire, & traça sur le papier quatre autres vers, dont voici le sens : *Qu'ai-je gagné par tant de preuves du plus tendre amour ? Un inconnu n'a eu qu'à paroître, j'ai été aussi tôt oublié. On est venu m'assaillir jusques dans le cercueil à grands coups de hache. N'est-ce pas là un empressement plus grand que celui de sécher le tombeau avec l'éventail ?*

Tchouang-Tse, après avoir fini d'é-

crire, dit à ſa femme : Regarde ces deux hommes qui ſont derrière toi ; en même-temps il les montroit du doigt. Elle ſe retourne, & apperçoit *Ouang-Sun* & ſon vieux domeſtique : nouveau ſujet de frayeur & de confuſion pour elle. Elle tourna une ſeconde fois la tête ; elle ne les vit plus ; ils avoient diſparu. Car c'étoit des Eſprits, des phantômes, que T*chouang*, par ſa ſcience profonde dans la magie, avoit fait paroître pour éprouver ſa femme, de même que c'étoit par ſon art ſublime qu'il s'étoit donné les apparences ſenſibles d'une mort véritable, & qu'il étoit reſté dans le cercueil.

L'infame T*ien*, deſeſpérée de voir ſes intrigues découvertes, & ne pouvant ſurvivre à ſa honte, ſe retire dans une chambre écartée ; elle dénoue ſa ceinture de ſoie, & ſe pend à une poutre : fin déplorable où conduit d'ordinaire une paſſion honteuſe, lorſqu'on s'y livre. T*chouang*-T*ſe*, qui ne ſçavoit où étoit ſa femme, entre dans cette chambre, & la voyant pendue, il la détache tranquillement, la fait porter dans la maſure, ainſi que les pots,

les plats, & les autres uſtenſiles qui avoient ſervi au feſtin des nôces, & fait raccommoder le cercueil briſé, dans lequel on renferme le cadavre. Il s'appuye ſur un côté du cercueil, & frappant ſur les pots, ſur les plats, &c, il entonne la chanſon ſuivante (*f*) qu'il accompagna toujours de ſon carillon.

Terreſtre maſſe ſans ame ! *Hi hi* ; durant ta vie nous avons été unis enſemble ;

Mais fus-je jamais bien ton mari ? *Hi hi* ; & te dois-je regarder comme ma femme ?

Le pur hazard nous réunit ; je ne ſçais comment ma malheureuſe deſtinée nous plaça ſous le même toît ;

Le terme eſt enfin expiré ; j'en ſuis quitte.

Si nous fumes unis, nous voilà éternellement ſéparés,

Ingrate & infidelle.

(*f*) Cette Chanſon eſt en vers libres ; il y en a de petits qui ne ſont que de quatre caractères Chinois. *Hi hi* eſt le refrain, à peu près comme *Lanturlu* dans nos Vaudevilles. On ne le met ici que dans le premier couplet.

Dès que tu me crus mort, ton cœur volage paſſa à un autre :

Il fit voir ce qu'il étoit ; avoit-il été auparavant un moment à moi ?

Il n'y a que quelques heures que nageant dans la joye, tu te donnois un nouvel époux.

Serois-tu morte pour aller joindre cet époux dans le ſéjour des ombres ?

Les plaiſantes funérailles dont tu m'honorois !

Tu me régalois d'un grand coup de hache !

Ce ſont ici de vraies funérailles.

C'eſt pour te conſoler qu'eſt faite cette chanſon avec ſa ſymphonie.

Le ſifflement de la hache ſe fit entendre à mes oreilles,

Et il me réveilla du ſommeil de la mort.

Les accens de ma voix dans ce concert

Ont dû aller juſqu'à toi.

Je créve de dépit & de joye ; mettons en pièces ces pots & ces plats de terre,

Ridicules inſtrumens de ma ſymphonie.

La fête de tes obsèques eſt finie. Oh qui t'auroit bien connue ! Tu dois à préſent me connoître.

T*chouang*-T*ſe* ayant achevé de chanter, rêva un moment & fit ces quatre vers : *Te voilà morte ; il n'y a plus qu'à t'enterrer. Quand tu me crus mort, tu diſois, je me remarierai. Si je m'étois trouvé véritablement mort, la belle fête qui alloit ſuivre ! Que de plaiſanteries tu aurois faites cette nuit là ſur mon compte !* T*chouang*-T*ſe* fit enſuite de grands éclats de rire, & donnant à droite & à gauche ſur les uſtenſiles, il briſa tout. Il fit plus ; il mit le feu à la maſure. Tout fut bientôt réduit en cendres ; & ce fut là le bucher de la malheureuſe T*ien*, dont il ne reſta plus de veſtiges. T*chouang*-T*ſe* ſe remit à voyager, bien réſolu de ne jamais ſe remarier. Il rencontra dans ſes voyages ſon maître *Lao*-T*ſe*, auquel il s'attacha le reſte de ſa vie, qu'il paſſa agréablement avec lui.

L'auteur Chinois termine l'hiſtoire précédente par quatre vers qui diſent : *Le fameux* OU, *dans un tranſport de jalouſie, tue ſa femme : c'eſt brutalité. L'illuſtre* SIUN *meurt preſque de douleur*

à la mort de ſa femme : c'eſt folie. Le Philoſophe Tchouang *qui s'égaye par le carillon des pots & des verres, & qui prend le parti de la joye & de la liberté : voilà mon maître en cas d'événement ſemblable au ſien.*

Il n'y a perſonne qui ne ſoit frappé du rapport ſingulier qui ſe trouve entre cette femme Chinoiſe & la célèbre veuve de la ville d'Ephèſe, dont *Eumolpe* fait, dans la ſatyre de *Pétrone*, le conte ingénieux traduit en tant de langues. Il n'eſt cependant pas vraiſemblable que cette ſatyre ſoit connue des Lettrés de la Chine. Ce ne ſont pas de pareils livres qu'y portent nos Miſſionnaires. Ainſi, l'on peut dire hardiment que les deux Romanciers ſe ſeront rencontrés, ſans s'être jamais lûs, & ſans avoir ſeulement entendu parler l'un de l'autre. Ces idées ſimilaires, qu'on me paſſe ce terme, ne ſont pas rares dans la République des Lettres. Mais ſi le fond des deux contes eſt le même à peu près, quelle différence dans l'exécution ! elle eſt toute à l'avantage de l'auteur Aſiatique, & la *Matrone Chinoiſe* eſt bien ſupérieure, ſelon moi,

à la *Matrone d'Ephèſe*. Cette dernière n'eſt qu'un croquis en comparaiſon de la première, qui eſt un tableau achevé, ou, ſi l'on aime mieux, une pièce dramatique où toutes les règles ſont obſervées. L'expoſition, le nœud, le dénoûment, la morale qui en réſulte ; tout s'y trouve à ſa place, & traité avec un art, une intelligence & un goût qui ne laiſſent rien à deſirer. Quelle gradation dans l'intérêt ! quelles graces dans le récit ! quel naturel & quelle vivacité dans le dialogue ! quelle vérité dans les caractères ! quels dévéloppemens du cœur ! *Pétrone* entre bruſquement en matière ; il ſuppoſe le mari déja mort ; il enferme la veuve dans ſa tombe. Combien plus adroit & plus piquant eſt l'auteur Chinois, qui, par la rencontre de la jeune veuve, occupée à ſécher le ſépulcre de ſon époux, fait naître ſi naturellement une converſation, une querelle ſur l'amour conjugal, entre le Philoſophe & ſa femme. Celle-ci lui jure l'attachement le plus vif, le plus ſincère, le plus inviolable ; & c'eſt peu de jours après ces grandes proteſtations, après ce faſtueux étalage de tendreſſe, d'honneur & de vertu,

qu'elle trahit ſon devoir, ſes ſermens, la bienſéance, & l'humanité. Je ne crois pas me tromper : je regarde ce préambule comme un de ces coups de maître, une de ces heureuſes productions de l'art, que le génie ſeul peut enfanter. Dans *Pétrone*, c'eſt le Soldat prépoſé pour garder pendant la nuit deux voleurs qu'on avoit pendus, qui apperçoit à travers l'obſcurité une lumière dans le ſépulcre, qui y deſcend, & qui ſéduit avec aſſez de peine la veuve affligée. Dans l'*Hiſtoire Chinoiſe* au contraire, c'eſt la veuve qui fait les premières avances, qui lève tous les obſtacles ; ce qui conſtate encore mieux la légéreté & l'inconſtance des femmes, que l'auteur latin a préciſément pour but de faire voir. Les entrevûes, les propos avec le vieux domeſtique, le mal qu'elle lui dit de ſon mari, la négociation dont elle le charge, les récompenſes qu'elle lui promet, ſes inquiétudes en attendant ſon retour, ſes allées & ſes venues dans la ſalle, ce valet endormi auprès du cercueil, & inſultant ainſi aux manes du défunt, ſans qu'elle s'en offenſe : comme tout cela eſt amené

& caractériſe l'ingratitude du cœur & l'aveuglement de la paſſion. Enfin, (& c'eſt ici le point eſſentiel) les coupables deſirs de la *Matrone d'Ephèſe* ſont ſatisfaits dans la tombe même, & preſque ſur le cercueil du mari. On enlève un des pendus ; le Soldat qui en répondoit ſur ſa tête ſe trouvant embarraſſé, la veuve exhume le cadavre de ſon époux, & le fait attacher à la potence, pour ſauver ſon amant : le crime eſt conſommé en tous points ; elle en jouit en paix à la face de l'univers. Il n'en eſt pas ainſi dans l'auteur Chinois ; il a préciſément exécuté ce que *Lycas* dit chez *Pétrone*, après avoir entendu le récit d'*Eumolpe* : „ Si le Gouverneur » avoit rendu juſtice, il auroit fait remet» tre le corps du mari dans le tom» beau, & eût fait pendre la femme à » ſa place. » *Si juſtus imperator fuiſſet, debuit patris familiæ corpus in monimentum referre, mulierem affigere cruci.* Au moment même que la veuve Chinoiſe ſe flatte de contenter ſa paſſion, des obſtacles imprévûs font évanouir le bonheur qu'elle ſe promettoit. Son mari revoit la lumière, & lui reproche ſa

perfidie ; elle ſe pend de deſeſpoir ; le crime eſt puni avant qu'elle ait eu le temps de le commettre ; elle pouvoit dire avec la *Phèdre* de *Racine* :

Hélas, du crime affreux, dont la honte me ſuit,
Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit.

Enfin, l'amour conjugal eſt vengé, cet amour ſi ſaint & ſi reſpecté dans l'Orient, ſi profane & trouvé ſi ridicule dans l'Occident. L'auteur a rempli le but politique & moral qu'il ſe propoſoit, d'apprendre aux hommes quel fond ils doivent faire ſur les femmes les plus tendres & les plus attachées en apparence, de mettre par-là un frein à la violence du penchant qui les entraîne vers elles, & de donner à celles-ci une leçon terrible & ſalutaire. On peut m'accuſer d'enthouſiaſme; mais j'avoue que je ne connois rien de mieux, dans ce genre de Contes, chez les anciens & chez les modernes. Au reſte, toutes ces ſatyres d'un ſexe qui ſeroit en droit d'en faire contre nous un plus grand nombre & à plus juſte titre, ne doivent être regardées que comme des plaiſanteries. Si la *Ma-*

trone d'Ephèſe & celle de la Chine dépoſent contre les femmes, *Andromaque*, *Artemiſe*, *Arrie*, & mille autres parlent hautement en leur faveur.

DE L'AMOUR ET DU MARIAGE:

Traduction de DAVID HUME.

JE ne ſçais pourquoi les femmes s'offenſent ſi aiſément de ce que l'on dit au deſavantage du nœud conjugal, & ſemblent toujours prendre pour leur ſatyre celle que l'on fait du mariage. Croyent elles y être les parties les plus intéreſſées? Si la répugnance à s'engager dans ce lien gagnoit un peu dans le monde, auroient-elles plus à ſouffrir que nous des effets de cet éloignement? Ne ſont-elles enfin ſenſibles qu'à ce que l'on s'en prend plus communément à leur ſexe qu'au nôtre des maux & des inconvéniens de cet état? Il n'eſt point de leur honneur de convenir d'aucun de ces motifs, & leur intérêt veut qu'elles en écartent d'elles tout ſoupçon.

Suppoſant au beau ſexe des motifs plus nobles, j'ai ſouvent partagé l'impatience avec laquelle il entend parler contre l'hymen, & j'ai été tenté plus d'une fois d'en faire l'apologie ; mais en méditant mon ſujet, j'ai vû la critique placée ſi naturellement à côté de l'éloge que j'ai craint de rendre encore plus ſuſpecte la bonté de la cauſe que je voudrois défendre. Ce n'eſt donc ni une ſatyre ni un panégyrique que je prétends faire ; c'eſt une ſimple obſervation que je préſente.

Le beau ſexe n'exigera jamais ſans doute que je déguiſe les faits ; ce ſeroit d'ailleurs envain qu'il l'exigeroit. Je me déclare ſon ami, mais je le ſuis encore plus de la vérité. C'eſt pour l'intérêt de cette même vérité que je vais dévoiler aux femmes le grand ſujet de plainte qu'elles nous fourniſſent pour la plûpart dans la ſociété conjugale. Qu'elles nous ſatisfaſſent ſur ce point, & je crois pouvoir aſſûrer que nous ſerons bien-tôt d'accord ſur le reſte. L'envie qu'elles ont de dominer eſt, ſi je ne me trompe, la ſource de la querelle, quoiqu'à les en croire, ce ſoit

le deſir immodéré que nous en avons nous mêmes, qui nous faſſe inſiſter ſur cet article. L'amour de la domination eſt ſans contredit dans l'un & dans l'autre ſexe ; mais ſi l'on y fait bien attention, c'eſt chez les femmes qu'il parle avec le plus de force. La gloire d'être belles, la douceur de ſe l'entendre dire, choſe ſi précieuſe aux yeux d'une femme, ont été ſacrifiées au plaiſir de commander, & elles ont préféré à ces moyens flatteurs, mais lents, d'autorité, une autorité moins ſenſible, mais plus directe. L'hiſtoire nous l'apprend.

On lit qu'en Scythie toutes les femmes conſpirèrent contre les hommes ; l'objet de la conſpiration fut de ſe rendre maîtreſſes. Jamais ſecret ne fut mieux gardé. Elles les ſurprirent endormis ou dans l'yvreſſe, & les chargèrent de chaînes ; l'aſſemblée ſolemnelle de tout le sèxe ayant été convoquée, l'on y agita les moyens d'affermir ce ſuccès, & de prévenir une nouvelle ſervitude. La plus grande partie du Conſeil ne voulut point entendre parler de mort, malgré le juſte reſſenti-

ment des anciennes injures ; & l'on ne manqua pas sans doute de faire valoir dans la suite cette modération à ceux qui en avoient été les objets. Il fut résolu que l'on arracheroit les yeux à tous les hommes ; c'étoit renoncer à la vanité d'être belles. Nous ne passerons plus, dirent-elles, tant d'agréables momens à préparer le succès de nos charmes, mais nous sommes libres ; plus de soupirs flatteurs, mais plus d'ordres imprévus & sévères : enfin, si l'amour nous quitte, il emmène l'esclavage. Ce decret qui détruisoit le pouvoir regardé comme le plus réel des femmes, ne devoit point naturellement avoir lieu. Il l'eut cependant, & son exécution prouve que l'avantage le plus solide aux yeux du sexe, est le plaisir de dominer.

Je ne sçais si nos femmes ne tiennent pas un peu de leurs mères de Scythie ; mais j'avoue que souvent j'ai été surpris de leur voir prendre de préférence un imbécille pour mari, dans l'idée de le gouverner avec moins de contradiction ; leur conduite à cet égard me paroît d'autant plus bar-

bare que l'intelligence est au-dessus de la vûe (*a*).

Mais soyons justes, & en blâmant dans les femmes l'amour de la domination, convenons d'un défaut qui nous est commun, & que nous avons peut-être occasionné chez elles. Si les femmes sont si jalouses de l'autorité, n'est-ce point à l'abus que nous en avons fait qu'il faut nous en prendre ? Eussent-elles jamais sans cela pensé à nous la disputer ? Les tyrans, comme l'on l'on sçait, font les rebelles, & toutes les histoires nous apprennent que des rebelles qui réussissent sont bien près de devenir des tyrans. Je voudrois donc que l'envie bien entendue de n'être point soumis à l'autorité, bannît des deux côtés toute ambition de l'usurper ; que tout se fît de concert entre l'époux & l'épouse, & qu'ils se regardassent enfin comme deux membres d'un même corps, que leur différence, loin de détruire leur égalité, rend nécessaires l'un à l'autre.

(*a*) Cette conduite seroit barbare, si les femmes qui font un pareil choix privoient elles-mêmes d'intelligence ceux qu'elles choisissent ; ce qui n'est point.

Pour amener les esprits à ce sentiment pacifique, je rapporterai ce que *Platon* dit de l'origine de l'amour & du mariage.

Le genre humain, selon cet ingénieux philosophe, n'étoit pas originairement divisé en hommes & en femmes, comme il l'est à présent. Chaque individu étoit composé des deux sexes ; le mari & la femme ne faisant qu'une créature, il y avoit entr'eux l'union la plus grande, & il résultoit de l'harmonie de ces parties faites l'une pour l'autre l'accord le plus doux & le plus parfait. Le bonheur de ces *Androgynes* devint si grand qu'ils s'enorgueillirent, & se révoltèrent contre les Dieux, auxquels ils crurent être égaux. *Jupiter* ne crut pouvoir mieux réprimer leur témérité qu'en séparant la partie mâle de la femelle, & qu'en faisant ainsi deux êtres imparfaits d'un tout trop heureux. De là l'origine des hommes & des femmes, créatures distinctes & incomplettes. Cette séparation qui nous fit perdre ce premier état, ne nous en a point fait perdre l'idée. Il nous en est resté un souvenir vif, & ce souvenir est la source des desirs que nous

sentons. Ils ne nous laissent aucun repos ; chaque moitié cherche sans cesse celle dont elle fut séparée, &, quand elles se rencontrent, elles se joignent avec une ardeur mutuelle. Mais il arrive souvent qu'elles se méprennent, & qu'au lieu de leur véritable moitié, elles en trouvent qui ne leur vont point du tout ; en ce cas l'union dure peu, & chaque moitié va de son côté chercher meilleure fortune, s'approchant de toutes les autres, & ne s'arrêtant que lorsqu'une douce & parfaite sympathie l'assûre qu'elle a trouvé ce qui lui manquoit.

Qu'il me soit permis de suivre l'agréable fiction de *Platon* sur le penchant mutuel des deux sexes ?

Quand *Jupiter* eût séparé le mâle de la femelle & réprimé l'orgueil & l'ambition par cette cruelle sévérité, il ne put se défendre de quelque regret d'avoir trop écouté sa vengeance, & eut compassion des malheureux mortels qu'il venoit de rendre incapables de plaisir & de repos. Les desirs, les inquiétudes, les besoins, s'en emparèrent ; ils maudirent leur naissance, & regardèrent la vie comme un châti-

ment ; envain ils eurent recours à toutes les eſpèces d'occupations & d'amuſemens, aux délices des ſens & de l'eſprit ; rien ne put remplir le vuide qu'ils ſentirent dans leurs cœurs, ni leur tenir lieu de cette moitié ſi chère qu'ils venoient de perdre. Pour remédier à cette infortune & apporter quelque adouciſſement à l'état de deſeſpoir où étoit la race humaine, *Jupiter* envoya l'*Amour* & l'*Hymen* qui devoient raſſembler les moitiés ſéparées, & les rejoindre du mieux qu'il leur ſeroit poſſible. Les deux Divinités trouvèrent dans toute l'eſpèce un penchant ſi naturel à ſa première union, qu'elles eurent d'abord les plus grands ſuccès, juſqu'à ce qu'enfin par des accidens imprévûs la diviſion ſe mit entr'elles. L'*Hymen* ne conſultoit que ſon amie la *Prudence* qui lui rompoit la tête de l'avenir ; les enfans, les honneurs, les richeſſes, étoient les ſeuls objets qu'elle conſidéroit dans le mariage. D'un autre côté, l'*Amour* n'écoutoit que le *Plaiſir*, qui n'étoit pas de meilleur conſeil, & qui, ne penſant qu'au préſent, flattoit ſes moindres fantaiſies. Ces deux amis de-

vinrent bientôt ennemis irréconciliables, & firent leur principale affaire de s'entrenuire dans toutes leurs entrepriſes. L'*Amour* n'avoit pas plutôt jetté les yeux ſur deux moitiés qu'il rapprochoit, que la *Prudence*, uſant d'inſinuation auprès de l'*Hymen*, lui faiſoit rompre cette union deſirée, & ces moitiés ſe trouvoient jointes à d'autres qu'il avoit toutes prêtes pour ſa vengeance. Le *Plaiſir* à ſon tour ſe gliſſoit au milieu d'un couple aſſorti par l'*Hymen*, & appellant l'*Amour* à ſon aide, ils travailloient enſemble à unir par des nœuds ſecrets chacune de ces moitiés à d'autres, ſans que l'*Hymen* en eût connoiſſance. Cette querelle ne dura pas long-tems ſans avoir les ſuites les plus fâcheuſes. Tant de plaintes s'élévèrent juſqu'au trône de *Jupiter* qu'il fut forcé de citer devant lui les auteurs de tant de maux pour rendre compte de leur conduite. Après avoir écouté les raiſons de part & d'autres, il exigea une réconciliation ſincère entre l'*Amour* & l'*Hymen*, comme le ſeul moyen de rendre la paix & le bonheur au genre humain ; &, pour s'aſſûrer de leur durée, il leur enjoignit

de ne faire deſormais aucune union ſans conſulter la *Prudence*, & le *Plaiſir*, & ſans avoir leur conſentement. Tant que cet ordre eſt fidellement ſuivi, nous ſommes encore *Androgynes*, & nous jouiſſons de notre première félicité. A peine apperçoit-on le nœud de deux êtres, qui, combinés & aſſortis, forment la plus heureuſe & la plus parfaite des créatures.

---

*LETTRE DE M. LE DOCTEUR TARGIONI-TOZZETTI, célèbre Médecin de Toſcane, à M. de B***.*

MONSIEUR,

La ſatisfaction que vous avez témoignée de ce que j'ai inſéré dans le cinquième tome de mes Voyages en Toſcane, au ſujet des os foſſiles d'éléphant & des autres animaux terreſtres qui ſe trouvent dans la vallée ſupérieure d'Arno, me fait croire que vous me ſçaurez quelque gré de vous communiquer une nouvelle découverte que l'on vient de faire en ce genre

dans la vallée inférieure de la même rivière, qui eſt une Province tout-à-fait différente & éloignée de l'autre.

L'on vient d'y découvrir un autre cimetière aſſez vaſte de mêmes animaux de divers âges & grandeurs, que l'on a trouvés épars çà & là dans des couches horiſontales de ſable & de craye qui forment les montagnes de cette Province ; & l'on a trouvé auſſi parmi ces oſſemens de ces coquillages foſſiles de mer, que l'on nomme communément coquilles du déluge.

Cette découverte, très-intéreſſante pour l'Hiſtoire Naturelle, eſt des plus propre à nous fournir des idées ſur l'origine de ces animaux. Elle me fait conjecturer que les éléphants étoient anciennement des animaux indigènes de l'Europe, & ſurtout de la Toſcane, où l'on en trouve en quantité ſous terre, & qu'ils habitoient cette petite portion de terre qui ſe trouvoit alors au-deſſus des eaux. Lorſqu'ils venoient à mourir de mort naturelle, (car autrement il n'y a pas d'apparence qu'on eût laiſſé perdre tant de milliers d'yvoire) je m'imagine que les os qui reſtoient de leurs ſquelettes, lorſqu'ils ſe trou-

voient deſaſſemblés, étoient entraînés par les eaux de pluye dans les rivières, & qu'ils étoient de-là tranſportés dans la mer de ce temps-là, où ils demeuroient plongés, avec les coquilles des poiſſons morts & autres corps marins, dans les bourbes & les bancs de ſable les plus proches de l'embouchure des rivières. Lorſqu'il venoit enſuite à ſe faire de nouvelles dépoſitions de bourbe dans la mer par le charriage des rivières, il ſe formoit autant de couches de fange & de ſable l'une ſur l'autre. Ces dépoſitions ſe ſont multipliées tant que la mer s'eſt maintenue dans la même hauteur; mais aujourd'hui que ſon niveau depuis tant de ſiécles eſt extrêmement baiſſé, ſans que l'on ſçache comment, ces bancs de ſable où les os d'éléphants & les coquilles ſe trouvoient enſevelis, ſont devenus des collines à ſec, qui, venant à être rongées par les torrens des eaux, ſe défont, & nous découvrent les os qu'elles renfermoient dans leur ſein.

L'on ne peut mettre en doute que les collines de la vallée inférieure d'Arno ne fuſſent en ce temps-là un lit de mer. Que l'on conſidère, pour en être

aſſuré, la quantité immenſe de coquilles & des autres poiſſons marins que l'on y trouve; que l'on obſerve leur arrangement précisément dans le même ordre où ils ſe voyent dans d'autres pays, qui ſont reconnus par les Philoſophes pour avoir été lits de mer. C'eſt par les coquilles de la dite Province de la vallée inférieure d'Arno, que le célèbre *Valliſnieri* a pû prouver la hauteur de l'ancienne mer, & d'ailleurs peut-on croire que ces os d'éléphants ayent été enſevelis les uns ſur les autres, depuis que le terrein n'eſt plus couvert par la mer? En les obſervant ſur les lieux, l'on voit clairement que la terre qui les couvre n'a pas été remuée ni creuſée, mais qu'ils ſe ſont trouvés anciennement poſés où nous les trouvons, & que le terrein les a couverts inſenſiblement, en s'élevant peu à peu, en raiſon de la quantité des différentes couches horiſontales.

L'on ne peut douter non plus que ces os ne ſoient d'éléphant, c'eſt-à-dire, d'un animal qui par ſa nature ne peut vivre que ſur la ſuperficie de la terre. En les comparant avec le

ſquelette de celui qui ſe conſerve dans la galerie de l'Empereur, on les trouve tout-à-fait ſemblables; & dans les mêmes collines où l'on voit cês os d'éléphant, l'on y en voit auſſi en quantité d'autres animaux, qui ſont ſans contredit terreſtres, comme de chiens, de loups, de brebis, de chevaux, de bœufs & de cerfs, dont les cornes ſont ſi bien conſervées qu'on diroit qu'elles ſon fraiches.

Il eſt donc certain que dans ce temps inconnu & reculé, la mer couvroit le ſommet des collines de la vallée inférieure d'Arno, & qu'elle étoit beaucoup plus élevée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui; il s'enſuit par conſéquent qu'il y avoit en ce temps-là une portion de la Toſcane à ſec, qui étoit habitée par les animaux ci-deſſus mentionnés, & que les os de ces animaux étoient charriés par les rivières dans la mer. Cette portion de Toſcane à ſec devoit être d'une bien moindre étendue qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Cela poſé, je penſe que les Alpes & les montagnes n'étoient pas dans ce temps-là ni ſi froides ni ſi incommodes pour la demeure des animaux qu'elles le ſont aujourd'hui

pendant l'hyver: car en ſuppoſant la mer plus haute, elles venoient à être beaucoup moins élevées. Elles étoient des montagnes médiocres qui jouiſſoient de la tempérie de l'air maritime. A l'égard de la nourriture des animaux, il falloit qu'il y en eût ſuffiſamment dans les bois & les bocages qui couvroient la terre d'alors. Ces bois devoient être très-vaſtes, & garnis d'arbres d'une hauteur prodigieuſe, tels que ceux que l'on trouva à la découverte de l'Amérique; car les troncs foſſiles que l'on trouve ſous terre dans les collines en queſtion ſont d'une groſſeur énorme. Il en réſulte encore une preuve infaillible que la mer en ces temps inconnus couvroit le ſommet des collines, & qu'il y avoit néanmoins une portion de terre à ſec, propre à la production des végétables, & à être habitée par des animaux. Les arbres foſſiles ſont, ſans contredit, d'origine, une production d'une terre à ſec, & non de la mer. Ils ont été tranſportés par les eaux des rivières dans la mer, & ils y ont été ſubmergés & enſevelis dans la fange & dans le ſable, avec les coquilles & autres productions marines, de la manière préciſément

que l'on en voit aujourd'hui dans les collines de Flandres, de Souabe & d'Acquaſparta. Je crois de plus encore que ce qui eſt arrivé dans les collines de Toſcane eſt également arrivé dans les deux hémiſphères du globe terreſtre : car l'on trouve dans tout le continent, & dans toutes les Iſles mêmes, une croûte ſuivie de collines, c'eſt-à-dire, un terrein déposé proportionnellement aux différentes couches ou lits concentriques au globe même, & appuyés ſur le pied & ſur le penchant des montagnes primitives, leſquelles montagnes ſont formées de veines ou carrières de pierres & de couches de terre inclinées par différentes directions. Il n'y avoit dans tout le globe de la terre que les ſommets des montagnes qui fuſſent anciennement, juſqu'à un certain point, au-deſſus des eaux. Ils formoient un terrein ſec, mais de petite étendue, parcequ'il étoit ſûrement diviſé en une quantité innombrable de grandes & de petites Iſles ; tout le reſte étoit lit de mer.

S'il y avoit alors des hommes qui y habitaſſent, ſe ſeroient-ils imaginé que

le fond de leur mer pût un jour devenir par le laps des ſiècles une terre habitable à leurs deſcendans ? Mais quoiqu'il en ſoit, ſans faire tort à la vérité, je me borne ſeulement à obſerver que j'ai trouvé dans les collines, à moi connues, quantité d'animaux terreſtres & des végétables, qui y ſont enſévelis en différentes manières, & que je n'y ai trouvé aucun veſtige d'homme, pas même aucune choſe qui puiſſe m'induire à croire qu'il y en ait eu.

Quoique l'on trouve des os foſſiles d'éléphant dans beaucoup de païs de l'Europe, ainſi que je l'ai dit dans le cinquième Tome de mes Voyages, & que je ne doute pas que l'on ne puiſſe en trouver en France, comme il ſemble que le célèbre *Peyreſc* en ait découverts en Provence, je ne laiſſe pas que de vous offrir de ceux que l'on vient de découvrir en Toſcane. Si vous les jugez dignes de votre attention & de votre curioſité, je me ferai un plaiſir de vous les procurer, comme je m'en fais, depuis long-temps, un bien véritable d'être, &c.

L'AMOUR FUGITIF:

Traduction imitée de l'Aminte du Taſſe.

Où va ce petit Dieu mutin
Que je careſſois ce matin ?
D'une flèche aigue & dorée
Le traître me perce le ſein,
Et me laiſſe toute eplorée.
Ah, qu'ai-je fait à ce lutin ?
Pour un mouvement de colère.....
Eh pourquoi fuir ? Le pauvre enfant !
Ne ſçait il pas que je ſuis mère ?
Je puis le gronder un inſtant,
Mais ma tendreſſe eſt éternelle.
En vain je le cherche & l'appelle ;
J'ai déja fait le tour des cieux ;
Chez Mars qui ſouvent le recèle,
Chez Mercure & chez tous nos Dieux,
De mon dragon point de nouvelle.
O vous, mortels, dont le ſéjour,
A peut-être égaré l'Amour,
Dites, Vénus vous en conjure
Par ſes larmes, par ſa bleſſure,
Où s'eſt caché mon déſerteur ?
Ah, ce n'eſt point dans votre cœur,
Brillante moitié de ce monde,
Vous, dont l'œil noir, la treſſe blonde,
Sçait enchaîner l'autre moitié :
Sexe enchanteur & ſans pitié,
Vous avez bien de mon volage
Et les ruſes & les appas,

Le ton, le ſéduiſant langage,
Mais l'Amour, vous ne l'avez pas.
Enfans de la ſimple nature,
Vous qui déteſtez l'impoſture,
Parlez, ô vous mes favoris,
Dites, avez vous vû mon fils ?
Ah ! ſi quelque intérêt vous touche,
Le baiſer le plus amoureux
Qu'on ait jamais pris ſur ma bouche,
Eſt le prix du mortel heureux
Qui rendra l'Amour à ſa mère.
D'un ſimple baiſer le ſalaire
Seroit-il trop peu pour l'Amour ?
Eh bien, voyons ; ſi dans ce jour
Quelqu'un de vous me le ramène,
Qu'il parle, il n'eſt rien qu'il n'obtienne.
Tous ces biens qu'on trouve à ma cour,
Ces plaiſirs, ce bonheur ſuprême
Que je fis goûter à Pâris.....
Enfin je m'engage moi-même.....
Eh, bien qu'eſt devenu mon fils ?
Vous vous taiſez ! Funeſte augure !
Que veut dire cet embarras !
Peut-être on ne le connoît pas ;
Il aura quitté ſon armure ;
A l'ombre du déguiſement
Il croit échapper à ſa mère ;
Mais au tableau que j'en vais faire,
Vous le connoîtrez aiſément.

L'Amour, ſous les traits d'un enfant,
Sous le maſque de l'innocence,
Eſt hardi, fin, ruſé, méchant,
Et n'a conſervé de l'enfance
Que des jeux qui ſont pleins d'attraits;
Jamais content, jamais en paix,

804

Voltigeant, folâtrant sans cesse,
Il charme, séduit, intéresse;
Enjoué, rêveur, inconstant,
Il rit & pleure au même instant;
Toujours trompeur, toujours volage;
La Déesse au double visage
Dont il suit les perfides jeux,
Et dont l'orgueil lui rend hommage,
A des appas moins dangereux;
Son teint, embelli par les Graces,
Brille de ce feu langoureux,
Dont la Volupté peint les traces
Sur le front des amans heureux;
Dans sa douceur tendre & cruelle
Une folle joye étincelle;
On voit à travers sa candeur
Une audace pleine de charmes,
Devant qui la foible pudeur
Baisse les yeux, & rend les armes.
Il étonne, émeut, interdit,
Sourit à tout ce qu'on lui dit,
Et même, en parlant, il soûpire;
Aux sons enchanteurs de sa voix,
Tous les sentimens à la fois,
Naissent dans le cœur qu'il inspire;
Il amuse, enchante, éblouit,
A son aspect la raison fuit.
Ce foible enfant sans domicile,
Ce Pelerin timide, errant,
Trouve-t-il un accès facile,
C'est un maître, c'est un tyran;
Par le trouble, par le ravage,
S'il s'ouvre les portes d'un cœur,
Adieu vertu, devoir, honneur,
Liberté, tout est au pillage,
Tout va fléchir sous l'esclavage

De ce nouvel usurpateur:
De-là les soucis & les craintes,
Chassant l'indiférente paix,
Les soins, les soupçons inquiets;
Delà tant d'importunes plaintes,
Les feux, les transports, les tourmens,
Et les langueurs & le martyre;
Delà cet éternel délire,
Où le cœur des tristes amans
S'égare, gémit, & soupire,
Combattu par des sentimens
Qu'un retour de sagesse inspire,
Retenu par des nœuds charmans
Dont il rougit & qu'il desire,
Flottant, balançant tour-à-tour
Entre le penchant qui l'attire
Et le remords qui le déchire,
Condamnant, détestant l'Amour,
Sans oser quitter son empire.

A ces défauts, à ces attraits,
Mortels, reconnoissés les traits
Du Dieu que poursuit ma tendresse.
Mais par quelle inutile adresse
A mes yeux le dérobez vous?
Pauvres humains, êtes-vous fous?
Bientôt une vive blessure,
Vos cris, vos transports, vos fureurs,
Vont dévoiler votre imposture:
Telle une sanglante morsure
Réveillant la bergère en pleurs,
Décèle un serpent sous les fleurs.

TABLE DES MATIÉRES.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois: A Paris, ce 27 Novembre 1755. LAVIROTTE.

JOURNAL ETRANGER.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

PAR M. FRÉRON,

Des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

DÉCEMBRE, 1755.

SECOND VOLUME.

—— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,
Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis au Marais, près la rue Neuve S. François.
Et chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

MDCCLV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



ΧΑΡΙΤΩΝΟΣ ΑΦΡΟΔΙΣΙΕΩΣ ΤΩΝ ΠΕΡΙ ΧΑΙΡΕΑΝ ΚΑΙ ΚΑΛΛΙΡΡΟΗΝ ΕΡΩΤΙΚΩΝ ΔΙΗΓΗΜΑΤΩΝ ΛΟΓΟΙ Θ.

LES HUIT LIVRES DES AVENTURES AMOUREUSES DE CHEREA *ET DE* CALLIRRHOÉ, *PAR* CHARITON *L'APHRODISIEN.*



CE n'est point ici une de ces fausses suppositions, si ordinaires depuis quelques années dans la république des lettres, où nous voyons je ne sçais combien de petits écrivains mettre leurs rapsodies à l'abri d'un nom Grec, & les donner comme des traductions de quelque auteur de cette langue : supercherie grossière & gratuite ; car personne n'en est la dupe. Les idées & le style de nos artisans de Contes, de Mémoires, d'Aventures, &c, ne les

décèlent que trop. Le Roman que nous annonçons existe véritablement. *Fabricius* le cite dans sa *Bibliothèque Grecque.* M. *Huet* en parle dans son traité *de l'origine des Romans.* » Le roman de » *Chariton*, dit-il, que l'on garde au » Vatican, ne m'est connu que de » nom. » Il lui étoit si peu connu qu'il ne sçavoit si *Chariton* étoit le nom du Roman ou du Romancier. Il s'est trompé en disant qu'on le gardoit au Vatican. M. *Cocchi*, sur la foi de ce sçavant Evêque, l'y a cherché long-temps, & n'a jamais pû le trouver. La seule copie originale de cet ouvrage est dans la bibliothèque des Bénédictins de Florence avec les manuscrits de *Longus* qui a fait le roman si agréable des *Amours de Daphnis & Chloé*, d'*Achilles Tatius*, auteur des *Amours de Clitophon & de Leucippé*, & de *Xénophon* l'*Ephesien*, qui nous a laissé les *Ephésiaques* ou *les Amours d'Habrocomas & d'Anthie.* Le docte P. *Montfaucon* voyageant en Italie, passa deux mois à Florence chez les Religieux ses confrères. Il y vit, il y lut le roman de *Chariton*, comme il le dit dans son *Journal Italique* (a).

(a) *Diarium Italicum*, pag. 365.

Son témoignage, qui suffisoit, est confirmé par Mrs. *Cocchi* & *Salvini*, qui tous deux ont tiré une copie de ce manuscrit. Enfin, M. *Cocchi* ayant cédé sa copie à M. *Jacques-Philippe d'Orville*, homme très-érudit, celui-ci l'a publié à Amsterdam chez *Pierre Mortier*. Il a d'abord fait imprimer l'original Grec, ensuite une traduction latine par *Jean-Jacques Reiskius*, & enfin une grande quantité de remarques de la façon de M. *d'Orville* lui-même ; tout cela forme deux volumes *in-4°* ; l'édition en est magnifique.

Au reste, on ne sçait pas quel étoit le *Chariton*, auteur de ces *Aventures Amoureuses.* Il est fait mention dans les écrivans de l'antiquité de plusieurs personnages de ce nom. Sa patrie n'est pas mieux connue, plusieurs villes ayant porté le nom d'*Aphrodisiades.* Le célèbre *Etienne* de Bysance, qui vivoit au cinquième siècle, en compte jusqu'à douze de ce nom dans le Dictionnaire géographique qu'il nous a laissé. M. *d'Orville* présume que *Chariton* étoit de la plus considérable de toutes les *Aphrodisiades*, située dans la Carie, ancien pays de l'Asie mineure ; cette ville s'ap-

pelle encore aujourd'hui par corruption *Apodisia*, ou, selon d'autres, *Abodisia.* Une des raisons qui font croire à notre commentateur que l'*Aphrodisiade* Carienne étoit effectivement la patrie de *Chariton*, c'est que les Lettres étoient extrêmement cultivées dans cette ville. A l'égard du temps où ce Romancier a vêcu, il est encore très-difficile de le fixer. Il paroît d'après les sçavantes notes de M. *d'Orville*, qu'il a écrit vers la fin du quatrième siècle, & que l'*Athénagore*, dont il se dit le Secrétaire, étoit le fameux Rhéteur de ce nom, contre lequel nous avons une épigrame d'*Ammien*, qui vivoit sur la fin du quatrième siècle. On aimera peut-être mieux, sans entrer dans aucune recherche, adopter la conjecture de M. *d'Orville*, & croire que le nom de *Chariton Aphrodisien*, que l'auteur a pris, sont des noms allégoriques sous lesquels il aura caché son nom véritable ; ces noms ont beaucoup de rapport avec la nature & l'objet de son écrit ; *Chariton* est dérivé du mot grec *Χαρις*, qui veut dire *grace* ; c'est pour cela qu'on appelle les trois graces *Charites* ; *Aphrodisien* peut venir

d'*Aphrodite*, qui étoit un ſurnom de *Vénus ;* & c'eſt préciſément parce que cette Déeſſe avoit des Temples partout, qu'il y avoit tant de villesqui s'appelloient & ſe faiſoient honneur de s'appeller *Aphrodiſiades*. Mais toutes ces diſcuſſions ſont très peu importantes. L'eſſentiel eſt que nous poſſédions l'ouvrage de *Chariton*, & que je le faſſe connoître. C'eſt un phénomène intéreſſant dans la littérature qu'un vrai manuſcrit Grec, ſauvé de la pouſſière des bibliothèques, & mis au jour pour la première fois. D'ailleurs, la matière traitée dans celui-ci eſt d'un genre à plaire aſſez univerſellement. Ainſi j'ai tout lieu d'eſpérer que l'analyſe que j'en vais donner ſera bien reçue de mes Lecteurs. Elle eſt longue, je l'avoue, mais je n'ai pas crû que ce fût un défaut par rapport à un ouvrage tout neuf, qui n'eſt pas encore traduit dans notre langue, & qu'on pourra ſe diſpenſer de traduire après cet Extrait, où je me ſuis attaché à conſerver l'intérêt, les ſituations, les ſentimens, enfin, ce qu'il y a de mieux dans l'original.

Hermocrate, Préteur de Syracuſe,

celui-là même qui vainquit les Athéniens, eut une fille nommée *Callirrhoé.* Sa beauté lui attira des amans de toutes parts, de la Sicile, de l'Italie, & même de l'Epire. On voyoit juſqu'à des fils de Princes parmi ſes prétendans. Le Dieu de Cythère les ayant raſſemblés donna une preuve de ſon pouvoir.

Il y avoit dans la ville un jeune homme d'une figure charmante, appellé *Cherea.* Il étoit fils d'*Ariſton*, le premier de Syracuſe après *Hermocrate.* Les deux pères ſe voyoient l'un & l'autre d'un œil jaloux ; ils étoient toujours d'avis oppoſés. Mais l'Amour qui ſe plaît dans les choſes extraordinaires, ne fut point arrêté par cet obſtacle. On célébroit un jour la fête de *Vénus* & toute la jeuneſſe du païs ſe rendoit dans le temple. *Callirrhoé* y entra & on la prit pour la Déeſſe. Dans le même temps *Cherea*, quittant le lieu où il s'éxerçoit avec les jeunes gens de ſon âge, y parut brillant comme l'aurore. Ils ſe rencontrèrent & furent bleſſés du même trait.

Cherea, honteux de ſa défaite, s'en retourna chez lui, diſſimulant ſa bleſſure. Mais la jeune fille ſe jetta aux pieds

de *Vénus*, & les lui baiſant, lui dit : » O Déeſſe, pourquoi m'avez-vous » fait voir dans votre temple un hom» me d'une ſi grande beauté ? « La nuit vint leur apporter de nouvelles peines. *Callirrhoé* étoit confuſe de ſa paſſion ; *Cherea* de ſon côté ſe ſentoit conſumer du feu qu'il renfermoit dans ſon ame. Il eut le courage de s'ouvrir à ſon père, & de lui déclarer qu'il adoroit *Callirrhoé*, qu'il mourroit s'il n'obtenoit ſa main. *Ariſton* lui dit en ſoupirant : » Vous avez perdu la raiſon, » mon cher fils ; ne voyez-vous pas » qu'*Hermocrate* ne vous donnera point » ſa fille unique, qu'il voit recherchée » par tant d'adorateurs beaucoup plus » puiſſans que nous ? C'eſt une choſe » à laquelle il ne faut pas ſeulement » ſonger, ſi vous ne voulez nous ex» poſer à la honte d'un refus. »

Rien de ce que put dire *Ariſton* ne fut capable de conſoler *Cherea* ; ſon mal ne fit que s'accroître ; il ne parut plus dans les lieux d'exercice. Comme il étoit aimé de ſes camarades, ils furent tous vivement affligés de ſon abſence ; ils en cherchèrent la cauſe, & la découvrirent bien-tôt. Ils eurent com-

paſſion de ce que ſouffroit leur ami. Un jour donc où le peuple avoit coutume de s'aſſembler, tout le monde ſe mit à crier : » *Hermocrate*, grand ca» pitaine, vous qui êtes plein de bien» veillance, conſervez-nous *Cherea* : » c'eſt toute la ville qui demande pour » lui votre fille. »

Hermocrate, qui aimoit ſes concitoyens, ne put ſe refuſer à leur prière. Tout le peuple quitta auſſi-tôt le Théâtre. Les Sénateurs & les Archontes accompagnèrent *Hermocrate ;* les jeunes gens allèrent prendre *Cherea*, & les Dames Syracuſaines ſe préſentèrent pour conduire la nouvelle mariée. L'on n'entendit bientôt par toute la ville que chants d'hymenée ; les places furent ornées de couronnes & de flambeaux, & l'on fit couler aux portes le vin & les parfums. On eût dit que Syracuſe triomphoit une ſeconde fois des Athéniens.

Cependant, *Callirrhoé* quine ſçavoit rien de ce qui ſe paſſoit, étoit ſur ſon lit, &, la tête voilée, gardoit le ſilence & s'occupoit de ſon amour, quand ſa nourrice entra, & lui dit : Levez-vous, ma fille ; voici pour nous le jour le

plus heureux ; la Ville vous marie. A ces mots, le cœur & les genoux tremblèrent à *Callirrhoé*, parce qu'elle ne ſçavoit point à qui on la marioit. La voix lui manqua tout-à-coup, ſes yeux ſe couvrirent d'un nuage, & peu s'en fallut qu'elle n'expirât. Mais, lorſque ſes parens eurent introduit le nouvel époux, & que *Cherea*, courant à elle, l'eût embraſſée, elle revint à ſoi, & ſa beauté parut plus brillante, ſemblable à une lumière qui, prête à s'éteindre, jette un éclat plus vif ſi on lui donne un nouvel aliment.

Les autres amans de *Callirrhoé* ne purent voir tranquillement le bonheur de *Cherea* ; ils réſolurent de troubler cette union, & l'un d'eux, fils du Prince d'*Agrigente*, ſe chargea d'inſpirer de la jalouſie au mari.

Cherea reçut avis, ſur le ſoir, que ſon père *Ariſton* avoit fait une chute à ſa maiſon de campagne, & que ſa vie étoit en danger. Le chagrin que lui cauſa cette nouvelle, fut d'autant plus accablant, qu'il ne pouvoit emmener ſa femme, & qu'il fut obligé de la quitter. On couronna de fleurs pendant cette nuit le devant de ſa mai-

ſon ; l'on y répandit du vin & des parfums, & l'on y ſema des débris de bouteilles. *Cherea*, frappé de ce ſpectacle à ſon retour, en eut quelqu'inquiétude ; mais *Callirrhoé* la diſſipa.

L'Agrigentin ne ſe rebuta point. Il avoit à ſes ordres un Paraſite, plaiſant par état, & d'une agréable converſation. Il engagea cet homme à feindre de l'amour pour une des femmes de *Callirrhoé*, & à s'en faire aimer. Quand il fut sûr que celui-ci en étoit venu à ce qu'il deſiroit, il ſe ſervit d'un autre perſonnage, plein de malice & fait pour perſuader. L'Agrigentin l'inſtruiſit de la façon dont il devoit ſe conduire : ce dernier, vint un jour trouver *Cherea*. Après avoir gagné ſa confiance, il lui dit que ſa femme étoit infidèle ; il offre de lui faire connoître celui qui le deshonore. » Feignez, lui dit-il, un » voyage à la campagne ; cachez-vous » dans la nuit près de votre logis, & » vous le verrez entrer chez-vous. «

Cherea, qui n'a pas la force de retourner dans ſa maiſon, envoye dire en effet qu'il part pour la campagne, & vient obſerver ce qui ſe paſſe. Le Paraſite, qui étoit bien avec la Suivante

de *Callirrhoé*, arrive, ſe jette dans un cul-de-ſac comme un homme qui médite quelque choſe où il entre du myſtère, feint de craindre qu'on ne l'apperçoive, & fait tout ce qu'il faut pour être apperçu. Les cheveux parfumés, les ſourcils peints, l'habit galamment ajuſté, il s'approche de la porte, & y frappe doucement. La Suivante lui ouvre de même, &, le prenant par la main, l'introduit dans la maiſon.

A cette vûe, *Cherea* ne ſe contient plus ; il court pour tuer l'adultère ; mais celui-ci ſe tenant derrière la porte, ſort, ſans être vû, à l'inſtant même qu'entre *Cherea*. *Callirrhoé* étoit ſur ſon lit où elle s'attriſtoit de l'abſence de ſon époux. Dès qu'elle l'entend, elle vole au-devant de lui. La colère qui tranſporte *Cherea* ne lui permet pas de ſe répandre en injures, & il lui donne un coup de pied dans la poitrine ; elle tombe ſans reſpiration, & ne donne plus aucun ſigne de vie.

Cherea applique toutes ſes eſclaves à la torture ; il apprend enfin la vérité de celle qui avoit donné le rendez-vous. La plus vive douleur s'empare

de ſon ame ; il veut ſe tuer, mais ſon ami *Policarme* s'oppoſe à ſon deſeſpoir.

La renommée répand bientôt le meurtre de *Callirrhoé*, & le jour venu les Archontes inſtruiſent le procès de *Cherea*. Tous les prétendans de *Callirrhoé* pourſuivent ſa condamnation, & lui même la demande. *Hermocrate* ſeul s'y oppoſe, parle pour *Cherea* qu'il fait abſoudre, & preſſe les funérailles de ſa fille. L'inconſolable *Cherea* lui fait de magnifiques obſéques ; elle eſt miſe dans le tombeau de ſes pères, ſitué au bord de la mer.

Cette précipitation à inhumer *Callirrhoé* penſa cauſer ſa perte, & donna lieu à toutes les aventures qu'on va lire. Elle n'étoit qu'en léthargie ; on peut juger de ſa ſurpriſe lorſqu'elle revint à elle. Le premier ſentiment qu'elle éprouva, fut celui de quelqu'un qui ſort d'un profond ſommeil ; elle croit qu'elle eſt couchée aux côtés de *Cherea* ; elle l'appelle par ſon nom. Mais voyant que ni ſon mari ni ſes femmes ne l'entendent, & qu'il n'y a autour d'elle que ténébres & que ſolitude, elle eſt ſaiſie d'horreur & d'é-

pouvante ; elle ne peut imaginer où elle est. Elle se lève, elle touche à peine les couronnes & les bandelettes qui couvrent sa tête, qu'elle entend résonner l'or & l'argent dont elles étoient chargées. Ce son & la quantité d'aromates qu'elle sent autour d'elle, lui rappellent le coup qu'elle a reçu & l'évanouissement où elle étoit tombée. Elle reconnoit enfin qu'elle est dans un tombeau. » Secourez-moi, s'écria-t-elle, » je suis enterrée toute vive. « Elle cria plusieurs fois envain ; elle commença à perdre tout espoir, & laissa tomber sa tête sur ses genoux.

Tandis qu'elle se désoloit, *Téron* & les siens arrivèrent au sépulcre. Ce *Téron* étoit un homme qui, sous prétexte de commerce, faisoit le métier de Corsaire. Il avoit vû toutes les richesses qu'on avoit enfermées dans le tombeau, & avoit formé le projet de les enlever pendant la nuit. Celui de ses gens qui entra le premier, ayant vû *Callirrhoé* qui se mettoit à genoux pour implorer son secours, sortit tout effrayé. Mais *Téron* plus hardi, y étant entré l'épée à la main, *Callirrhoé* frémit, & le supplia de ne point lui

ôter la vie. Le brigand démêla la vérité de l'aventure. Il vouloit d'abord la tuer, de peur qu'elle ne le découvrît ; mais l'appas du gain lui inspira la résolution de l'emmener & de la vendre. Après avoir pillé le sépulcre, il la fit embarquer & mit à la voile. Il fit route vers l'Ionie, & prit terre à quelque distance de Milet. Ce fut là qu'il vendit *Callirrhoé* comme une esclave, qu'il avoit achétée à Sybaris de sa maîtresse qui en étoit jalouse.

Dans la crainte que *Callirrhoé* ne trahît le secret, il lui fit beaucoup de caresses & lui dit que son dessein étoit de la rendre à ses parens ; mais que les vents contraires l'avoient forcé de tenir une autre route. „ Nous sommes obligés, continua-t-il, d'aller en „ Lycie. Comme il est inutile de vous „ exposer aux fatigues de la mer, je „ vais vous laisser ici en dépôt chez „ des amis où je vous reprendrai en „ passant pour vous conduire à Syra- „ cuse. " *Callirrhoé* vit bien qu'on l'avoit vendue ; mais regardant comme un bonheur de n'être plus dans les mains de ces Pirates, elle dissimula, & le remercia.

Téron conduisit *Callirrhoé* à la maison de campagne de *Léonate* qui l'avoit achetée. Ce dernier étoit intendant de *Denys*, l'homme le plus puissant d'Ionie. *Léonate* enchanté de son emplette, voulut retenir *Téron* à souper ; mais celui-ci qui brûloit de s'éloigner, s'en excusa, & lui ayant promis de le voir le lendemain au port, se rendit à son vaisseau, auquel il fit aussi-tôt prendre le large à force de rames.

» Quel est mon sort, s'écria *Callir-* » *rhoé*, dès qu'elle fut seule & qu'elle » eut la liberté de se plaindre ! Voici *Té-* » *ron* qui me renferme dans une secon- » de sépulture où je serai plus isolée que » je ne l'aurois été dans la première. Mon » père & ma mère seroient du moins » venus à mon tombeau. *Cherea* y auroit » répandu des larmes, &, quoique mor- » te, j'aime à penser que j'aurois senti sa » présence. Mais ici qui pourrai-je implorer ? Tu le sçais, Fortune inéxo- » rable, toi qui ne te lasses point de me » poursuivre & sur la terre & sur les » flots : c'est toi qui as voulu que ce- » lui qui m'aimoit & que j'aimois, » que *Cherea*, qui n'auroit point frap- » pé un esclave, m'ait donné un » coup mortel. Tu m'as depuis li-

» vrée à des assassins, & aux dangers » de la mer. Cette beauté que l'on » admiroit en moi, je ne l'ai reçue » que pour l'avide *Téron* ; elle ne m'a » servi qu'à lui en faire tirer un prix » considérable. O Fortune cruelle, c'est » dans les champs que j'ai été vendue, » comme le meuble le plus commun ; » tu n'as pas voulu que je fusse conduite » à la Ville ; tu craignois sans doute » qu'on ne s'apperçût que j'étois libre » & de naissance noble. «

Tandis que sa douleur s'exhaloit en ces gémissemens, & qu'elle se frappoit la poitrine, elle vit sur l'anneau qu'elle portoit à son doigt, le portrait de *Cherea*. Elle ne put s'empêcher de le baiser, en recommençant ses plaintes. » O *Cherea*, dit-elle, tu es vraiment malheureux puisque tu es sépa- » ré de moi, & que tu reconnois mon » innocence. Tu te plains, tu te re- » pens, tu es assis près de mon tombeau ; » & moi, fille d'*Hermocrate*, moi ta » femme, je suis vendue comme une » esclave & forcée de reconnoître un » maître.

Leonate ayant donné ordre au Fermier *Foca* d'avoir soin de *Callirrhoé*,

partit, de nuit, pour Milet, impatient d'apprendre à *Denys* l'acquisition qu'il avoit faite. Il le trouva chez lui, d'où il ne sortoit plus depuis la mort de sa femme, qu'il avoit perdue il y avoit quelque temps. Dès que *Denys* apperçut *Leonate*, il lui dit : » J'ai dormi cette nuit pour la première fois depuis la mort de mon épouse. Il m'a même semblé la voir. Elle étoit plus belle que jamais elle ne me l'a paru ; je croyois être au premier jour de notre mariage. C'étoit à ma maison, que j'ai le long de la mer, que je la conduisois, & tu chantois l'hymne nuptial. O mon maître, s'écria *Leonate*, vous êtes heureux & en dormant & éveillé ; vous allez avoir l'explication de votre songe. « Alors *Leonate* lui raconta comment il avoit trouvé *Téron* & lui vanta l'esclave qu'il avoit achetée. *Denys* encore plein de l'image de sa femme écouta ce récit avec assez d'indifférence. *Léonate* ne s'en flatta pas moins que la beauté de *Callirrhoé* feroit diversion à la douleur de son maître ; il ne s'occupa plus que des moyens de la lui faire voir.

Tandis que *Léonate* étoit à la ville, *Plangone*, femme du Fermier *Foca*, ne perdoit point de vûe *Callirrhoé* & lui rendoit toute sorte de soins. Elle lui dit un jour que *Vénus* apparoissoit souvent dans le païs, & l'engagea à lui faire sa prière. » Allez, lui dit-elle, allez trouver *Vénus*; la Déesse, en vous voyant, croira se voir elle-même. » A ce discours, *Callirhoé* ne put retenir ses larmes : » Malheureuse que je suis, dit-elle, c'est encore *Vénus* qui cause mes maux. N'importe, j'irai lui rendre hommage, parceque j'ai bien des plaintes à lui faire » Elle se rendit donc dans le temple, & se jettant aux pieds de la Déesse : » C'est vous, lui dit-elle, qui m'avez fait voir pour la première fois *Cherea* ; c'est vous encore qui nous avez unis ; vous n'avez point béni notre union, & cependant nous ne vous avons jamais négligée. Puisque votre volonté a été de nous séparer, il ne me reste plus qu'une grace à vous demander, c'est que je ne plaise desormais à personne. » La Déesse fit signe qu'elle ne lui accordoit point sa demande. *Vénus* est la mère des Amours ; elle

destinoit *Callirrhoé* à un second mariage, qui ne devoit pas plus durer que le premier.

Le temple étoit sur le bord du grand chemin ; & *Denys* que *Leonate* avoit engagé à aller voir sa maison des champs y entra, selon sa coutume. *Callirrhoé* y étoit venue ce jour là. *Denys* l'ayant apperçue, fut frappé de sa beauté, &, croyant voir la Déesse, voulut se jetter à ses pieds, lorsque *Leonate* l'arrêta : » Ne vous troublez point, lui dit-il, c'est la nouvelle esclave : & vous, continua-t-il, en s'adressant à *Callirrhoé*, approchez-vous de votre maître. » A ce nom de maître, *Callirrhoé* baissa les yeux, & répandit un torrent de larmes. Il s'en fallut peu que *Denys* n'entrât en fureur contre *Leonate*. » Impie, lui dit-il, plein de l'idée où il étoit que c'étoit *Vénus* qui lui apparoissoit, impie, tu oses parler aux Dieux comme tu parlerois à des hommes ! Tu dis que cette personne est une esclave que tu as achetée & que tu n'as pû retrouver celui qui te l'a vendue. As-tu donc oublié ce que dit *Homère*, que les Dieux se déguisent quelquefois, &

viennent examiner ce que les hommes font de juste & d'injuste. Ou parle avec plus de respect, ou ne te montre jamais devant moi. » Cessez de me railler, dit *Callirrhoé*, & de prendre pour une Déesse une humble infortunée. Le son de sa voix parut à *Denys* avoir quelque chose de divin, & il sortit tout troublé du temple. Ce fut envain qu'il essaya d'arracher le trait dont il venoit d'être blessé. La beauté de *Callirrhoé*, son port, sa chevelure, la douceur de ses paroles, ne sortoient point de sa mémoire. Ce qui l'enflammoit le plus étoient les pleurs qu'il avoit vû couler de ses beaux yeux.

Après avoir envain combattu sa passion naissante, il manda *Leonate*. » Tu m'as perdu, lui dit-il, dès qu'il le vit : c'est toi qui es la cause des maux que je vais souffrir. Mais quelle est cette femme ? Dis-moi donc la vérité, qui as-tu vû, à qui as-tu parlé ? Es-tu entré dans le vaisseau ? Comment est-il possible que tu n'ayes acheté qu'un Talent une beauté que tout l'or de la terre ne sçauroit payer ? Mon maître, lui répon-

« dit *Leonate*, cessez d'être inquiet; je » vais la faire venir, & vous appren- « drez d'elle-même qui elle est. *Denys* rejetta cette proposition, &, craignant d'insulter *Callirrhoé*, il ne voulut la voir que dans le temple, où il la fit prier de lui accorder une entrevue.

Callirrhoé s'y rendit. » Ceux qui » vous ont vendue, lui dit *Denys* avec » douceur, disent qu'ils vous ont » achetée à Sybaris de votre maîtresse » à qui vous donniez de la jalousie. J'ai » éte vendue ici pour la première fois, » répondit *Callirrhoé*, & je n'ai jamais » vû Sybaris. « *Denys* lui ayant demandé son nom, elle répondit qu'elle s'appelloit *Callirrhoé*. Elle lui raconta son histoire, mais elle ne dit rien de ce qui regardoit *Cherea*. » *Denys*, con- » tinua-t-elle, puisque vous êtes Grec » & que vous connoissez l'humanité, » j'espère que vous ne voudrez point » ressembler à ces brigands, ni me » ravir à mes parens & à ma patrie. Vous » êtes puissant, & c'est peu de chose » pour vous qu'une esclave de moins. » D'ailleurs, en me rendant à mon » père, vous ne perdrez point ce que

» j'ai pû vous coûter; *Hermocrate* n'est » point ingrat. Je vous en conjure de » nouveau, prenez soin d'une femme » accablée sous le poids du malheur; » & songez surtout que j'aimerai mieux « me procurer une mort libre, que » d'être traitée en esclave. »

Denys plaignit *Callirrhoé*, ou plûtôt se plaignit lui-même, en voyant s'évanouir toutes ses espérances: » Rassu- » rez-vous, lui dit-il, *Callirrhoé*, & » n'ayez aucune inquiétude; je vous » accorde ce que vous desirez. L'on » vous traitera ici en maîtresse plutôt » qu'en esclave; j'en prends *Vénus* à té- » moin. « *Callirrhoé* sortit du temple satisfaite de cette réponse.

Denys s'étant retiré fit appeller *Leonate*, & lui laissa voir son affliction. » Ma femme n'est plus, lui dit-il, & » je me vois encore privé de cette » jeune beauté que je regardois comme » un don précieux que *Vénus* m'avoit » fait. Je suis perdu, *Leonate*, je suis » perdu! Le jour où *Callirrhoé* quitte- » ra ces lieux, sera le dernier de mes ,, jours. Pourquoi vous abandonner au ,, desespoir, reprit *Leonate*? *Callirrhoé* ,, est mon esclave, & vous avez tout » pouvoir

« pouvoir sur elle. Qu'elle veuille ou ,, non, vous êtes maître d'en faire ce ,, que vous voudrez. Malheureux, ,, continua *Denys*, c'est une personne ,, libre que tu as achetée. N'as-tu ja- ,, mais entendu parler d'*Hermocrate*, ,, Préteur de Syracuse, si aimé du Roi ,, des Perses, pour avoir vaincu les ,, Athéniens? *Callirrhoé* est sa fille; & ,, tu voudrois que je fisse violence à ,, une personne libre, qu'elle éprouvât ,, de ma part un outrage que ne lui ,, a pas fait *Téron*, tout brigand qu'il ,, est!

Denys ne desespéra point cependant de pouvoir attendrir *Callirrhoé*. Il donna ordre à *Plangone* de redoubler ses attentions auprès d'elle, & lui promit sa liberté si elle réussissoit à lui gagner le cœur de celle qu'il adoroit. Toutes les tentatives de cette femme adroite auroient été inutiles, si la Fortune ne s'en fût mêlée. *Callirrhoé* étoit enceinte sans le sçavoir. Les signes de sa grossesse parurent au deuxième mois. Quoiqu'ils ne fussent point remarquables, *Plangone* s'en apperçut un jour dans le bain. Elle n'en dit rien d'abord, à cause des femmes qui

l'entouroient; mais lorsqu'elles furent seules, elle fit part à *Callirrhoé* de la nouvelle découverte qu'elle venoit de faire. Rien n'est égal à la douleur que la connoissance de son nouvel état fit sentir à la fille d'*Hermocrate*. Elle se mit à pleurer amèrement, & s'arrachant les cheveux: ,, Fortune, s'écria-t-elle, il ,, manquoit à mes disgraces de mettre ,, au monde un enfant qui fût esclave. ,, S'adressant ensuite au tendre fardeau qu'elle portoit dans son sein; ,, Cher en- ,, fant, lui dit-elle, tu es malheureux ,, même ayant que de voir le jour. On ,, t'a mis dans le tombeau, & tu as ,, été entre les mains des Corsaires. Par ,, quels chemins viens-tu à la vie? ,, Quelle espérance ta mère peut-elle ,, avoir pour toi, qui es orphelin, es- ,, clave, & sans patrie, presqu'au mo- ,, ment où elle t'a conçû. Ah! connois ,, la mort avant que de connoître la ,, vie. ,,

Plangone tâcha de la consoler & promit de lui procurer le lendemain un moyen facile de se défaire de son fruit. Ce n'étoit pas son intention que *Callirrhoé* en vînt à cette extrémité. Son véritable dessein étoit de se servir d

la circonſtance pour ſatisfaire les deſirs de ſon maître. Quant à *Callirrhoé*, dès qu'elle fut ſeule, elle recommença ſes plaintes & mille mouvemens différens vinrent déchirer ſon ame.

„ C'eſt donc pour un maître, diſoit-„ elle, que je vais mettre au monde un „ petit fils d'*Hermocrate*, un enfant dont „ perſonne ne connoîtra le père ! Que „ ſçais-je ſi la calomnie m'épargnera, „ & ſi l'on ne dira point que je l'ai con-„ çu lorſque j'étois entre les mains des „ Corſaires ? Il ſuffit, ô cher enfant, il „ ſuffit que je ſois malheureuſe ; il n'eſt „ d'aucun avantage pour toi de voir la „ lumière. Rentre libre dans le néant, „ ſans t'expoſer aux malheurs de la vie „ & au chagrin d'entendre un jour ra-„ conter les infortunes de ta mère. “ La compaſſion ſuccédant au deſeſpoir, elle ſe repentoit, preſqu'au même inſtant, de la réſolution qu'elle avoit voulu prendre. „ Quoi, diſoit-elle, tu veux faire „ périr ton enfant! Mais ſi c'étoit un fils ! „ S'il reſſembloit à ſon père ! Pourrois-„ tu bien avoir la cruauté de livrer à la „ mort celui qui eſt échappé du tom-„ beau & des mains des barbares ? „ N'a-t-on pas vû des fils de Dieux &

„ Rois naître dans la ſervitude, & ſe „ voir enſuite rétablis dans la ſplen-„ deur de leur origine ? Oui, mon fils, „ oui, tu iras en Sicile ; tu y chercheras „ ton père & tes ayeux. Ils apprendront „ de toi les malheurs de ta mère ; ils „ armeront une flotte puiſſante pour „ la délivrer, & tu rendras l'un à l'au-„ tre les auteurs de ta naiſſance. “

Le ſommeil vint enfin calmer ſon agitation. *Callirrhoé* s'étant endormie, il lui ſembla voir devant elle *Cherea* qui lui diſoit : *Je vous recommande mon fils.* Ce ſonge, où elle crut lire les intentions de ſon époux, la détermina à élever ſon enfant ; elle fit part de ſa réſolution à *Plangone* qui vint la trouver le lendemain. „ Ce que vous vous pro-„ poſez eſt impoſſible, lui dit cette fem-„ me. Mon maître vous aime. Sa rete-„ nue ne lui permettra jamais d'uſer „ de violence envers vous ; mais ſon „ amour mépriſé ne ſouffrira pas non „ plus que vous éleviez ſous ſes yeux „ le témoin du bonheur d'un autre. Il „ faut vous réſoudre à perdre votre „ enfant, ou avant qu'il naiſſe, ou dès „ qu'il ſera né. „

Callirrhoé, ſe jettant à ſes genoux, la conjura de chercher quelque expédient pour conſerver ſon fruit. *Plangone* lui promit d'y ſonger, & lui demanda quelques jours pour y rêver. „ Ma „ fille, lui dit-elle, lorſqu'elle vint la „ retrouver, je crois tenir un moyen „ de vous tirer d'inquiétude. Voyez „ combien je vous aime ; je trahis pour „ vous mon maître. C'eſt à vous à „ faire le reſte. Il s'agit de choiſir ou „ que votre enfant ſoit abſolument „ perdu pour vous, ou qu'il naiſſe le „ plus puiſſant & le plus riche de l'Io-„ nie. Vous n'êtes groſſe que de deux „ mois, épouſez *Denys*, & votre en-„ fant ſera regardé comme le ſien. Qu'il „ meure plûtôt, s'écria *Callirrhoé* ! „ Vous avez raiſon, répondit artificieu-„ ſement *Plangone*, il y a moins de „ riſque à prendre ce parti qu'à trom-„ per mon maître. Perdez donc le ſou-„ venir de la nobleſſe de votre origi-„ ne ; perdez de même tout eſpoir de „ revoir votre patrie, & commencez „ à vous regarder comme une eſcla-„ ve. «

Plus *Plangone* exhortoit *Callirrhoé* à la perte de ſon enfant, plus cette ten-

dre mère en avoit compaſſion. Elle lui demanda enfin du temps pour prendre ſon parti dans une affaire, où elle étoit retenue, d'un côté par la foi conjugale, de l'autre par l'amour maternel. Ce dernier ſentiment l'emporta enfin, & le ſonge qu'avoit fait *Callirrhoé* acheva de la décider. Elle ſe rappelloit les paroles de ſon époux. Auſſi, lorſqu'elle fut déterminée à épouſer *Denys*, s'écria-t-elle : „ Je te prends à témoin, „ *Cherea*, c'eſt toi qui me donnes pour „ femme à *Denys*. „

Plangone ſe hâta d'aller trouver ſon maître, pour lui apprendre cette heureuſe nouvelle. Eſt-ce une illuſion, dit-il à *Plangone* ! Quoi *Callirrhoé* conſent à recevoir ma main, elle qui ne vouloit pas ſeulement me voir ! Rien n'eſt plus vrai, reprit *Plangone* ; elle m'a chargée de vous en faire la propoſition. Rend-moi ſes propres paroles, dit *Denys*, ſans y retrancher ni ajoûter rien. Les voici, reprit *Plangone* : „ Née „ de la première famille de Sicile, mes „ malheurs n'ont point étouffé en moi „ le ſentiment de ma naiſſance. Parens „ & patrie, j'ai tout perdu ; ma no-„ bleſſe eſt tout ce qui me reſte. Si *De*-

„ *nys* se propose de m'avoir pour concubine, je me donnerai la mort „ plutôt que de souffrir cet outrage. S'il „ veut au contraire m'épouser, je consens à être mère, pour mettre au „ monde un rejetton d'*Hermocrate*. „ Puisses-tu le vouloir, grand *Jupiter* ! „ s'écria *Denys* ! Puisse *Callirrhoé* me „ donner un fils ! Allons, ma chère „ *Plangone*, allons la trouver. „

„ Vous me rendez la vie, lui dit-il, „ dès qu'il l'apperçut. Incapable de „ vous faire aucune violence, & ne „ pouvant résister à celle de mes desirs, mon parti étoit pris ; j'allois me „ donner la mort. Que de graces n'ai-je point à vous rendre ? Cependant „ j'ai à me plaindre de vous. Comment „ avez-vous pû penser que je ne voulois point faire de vous ma femme „ légitime ? Etoit-il naturel que je traitasse comme une esclave une personne „ libre & de noble origine ? „

En disant ces mots, il s'approcha de *Callirrhoé*. Elle l'embrassa légérement. L'ardeur dont brûloit *Denys* ne lui eût pas permis de différer les nôces ; mais il fut retenu par le respect qu'il portoit à *Callirrhoé*, & par l'en-

vie de lui rendre tous les honneurs qu'elle méritoit. Il songea d'ailleurs, qu'étant fille d'*Hermocrate*, elle pourroit être réclamée par les Syracusains, & que le moyen le plus sûr de s'en assurer la possession, étoit de l'épouser publiquement & selon les loix.

Avant que de se rendre à la ville, *Callirrhoé* alla au temple de *Vénus* ; elle fit sortir tous ceux qui y étoient, & se jettant aux pieds de la Déesse : „ O *Vénus*, dit-elle, ou je me plaindrai „ de vous, ou j'aurai des graces à „ vous rendre Vous m'avez fait épouser „ autrefois *Cherea*, & vous me donnez „ pour femme à un autre. Sans cet enfant, doux fruit de mes premiers „ nœuds, jamais je n'eusse consenti à „ un nouvel hymen ; j'en avois juré „ par vous & par votre fils. Ce n'est „ plus pour moi, c'est pour lui que je „ vous adresse mes prières. Faites que „ la supercherie que je suis forcée „ d'employer ne soit point découverte, & que cet enfant soit crû le fils „ de *Denys*, afin qu'il puisse être élevé, „ & retrouver un jour son véritable „ père. «

Denys, s'étant rendu à Milet, y conduisit *Callirrhoé* dans le temple de la Concorde, & l'y épousa en présence de tout le peuple qui ne pouvoit se lasser d'admirer sa beauté.

Tandis que ces choses se passoient à Milet, il en arrivoit d'autres à Syracuse. Les brigands qui avoient enlevé *Callirrhoé* n'avoient pas eu le temps de refermer exactement le tombeau. *Cherea* y étant venu au point du jour, pour y apporter des fleurs & des couronnes, s'apperçût qu'il avoit été ouvert & que *Callirrhoé* n'y étoit plus. Dans sa douleur, il crut que quelque Divinité jalouse la lui avoit enlevée. La circonstance du tombeau pillé en fit juger autrement aux Syracusains.

On se mit en mer à la poursuite des Corsaires. *Hermocrate* battit les côtes de Sicile ; *Cherea* fit voile vers la Lybie ; d'autres tirèrent vers l'Ionie. Les Dieux ne permirent point que cette recherche fût vaine ; ils livrèrent *Téron*, dont ils avoient résolu le châtiment, entre les mains de *Cherea*.

Ce brigand, après avoir essuyé une violente tempête, avoit éprouvé un long calme, qui avoit consumé ses

provisions. Tous ses camarades étoient morts de besoin ; lui seul restoit, & personne n'eût pû déposer contre lui, si les richesses qu'il avoit emportées ne se fussent trouvées dans la barque où il étoit. *Cherea* qui la rencontra, y étant entré, les reconnut, &, faisant asseoir à côté de lui *Téron* qui étoit à demi mort : „ Qui êtes-vous, lui dit-il ? Où allez-vous ? D'où venez-vous, „ & où avez-vous pris tous ces trésors ? „ Je suis Crétois, répondit *Téron* ; je „ faisois route en Ionie pour voir un „ de mes frères qui suit le métier des „ armes. Ceux avec qui je naviguois, „ étant partis sans moi de Céphalonie, „ je me suis jetté dans cette barque „ qui mettoit à la voile. Tous ceux qui „ y étoient ont péri de misère ; je suis le „ seul à qui les Dieux ont conservé le „ jour. “ *Cherea* fit attacher la barque à son vaisseau, & reprit la route de Syracuse.

Téron ayant été interrogé publiquement, fit les mêmes réponses qu'il avoit faites à *Cherea*. Il ajoûta seulement qu'il avoit crû s'embarquer avec des Marchands, & non avec des Pirates ; que c'étoit sans doute la raison pour laquelle

les Dieux, protecteurs de l'innocence, l'avoient préservé de la mort à laquelle ils avoient livré le reste de l'équipage. Des larmes feintes qu'il fit couler au même instant, émurent la compassion, & on alloit le renvoyer, si un pêcheur ne l'eût reconnu. Il fut appliqué à la torture, & avoua ses forfaits. *Cherea*, qu'il avoit éclairci sur le sort de son épouse, vouloit le sauver; mais il ne put obtenir sa grace; ce malheureux fut mis en croix près du tombeau où avoit reposé *Callirrhoé*.

Deux Sénateurs & deux des premiers du Peuple furent députés au nom de la ville, pour aller redemander *Callirrhoé*. *Cherea* s'embarqua avec eux, accompagné de son ami *Policarme*. Leur navigation fut heureuse; ils arrivèrent en peu de jours en Ionie.

On jetta l'ancre par hazard à quelque distance de la maison de campagne de *Denys*; l'équipage descendit à terre pour se délasser. *Cherea* & *Policarme* s'écartèrent du reste de la troupe pour s'entretenir ensemble. Ils apperçurent ce même temple de *Vénus*, visité par *Callirrhoé*; ils y entrèrent. On y voyoit son portrait que *Denys* y

avoit fait mettre. *Cherea* tomba évanoui à cette vue. „ Prenez courage, „ mon fils, lui dit celle qui avoit la „ garde du temple, lorsqu'elle l'eût „ fait revenir à lui. Vous n'êtes pas le „ premier que la vûe de la Déesse ait „ frappé. Souvent elle se fait voir ici; „ mais c'est un heureux présage pour „ ceux à qui elle accorde sa présence. „ Voyez-vous ce portrait? Celle qu'il „ représente, n'étoit qu'une esclave; „ *Vénus* en a fait notre maîtresse. Et „ quelle est-elle, dit *Cherea*? C'est, „ reprit la Prêtresse, l'épouse de *Denys*, „ le maître de ces lieux. " *Policarme*, craignant que *Cherea* ne se découvrît inconsidérement, le prit par le bras & le fit sortir du temple.

Tandis que *Cherea* se désoloit & que *Policarme* cherchoit à le consoler, le Fermier *Föca* avoit apperçu le vaisseau de guerre qui étoit à l'ancre, & s'étoit accosté d'un matelot, qui lui avoit appris l'objet de leur voyage. L'attachement qu'il avoit pour son maître, & la crainte de le voir mourir de douleur, si *Callirrhoé* lui étoit enlevée, engagèrent cet homme à tout tenter pour lui en assûrer

la possession. Il monte à cheval, se rend dans une forteresse voisine, y répand l'allarme en disant qu'un vaisseau de guerre est à la côte, & persuade aux soldats que les intérêts du Roi veulent qu'on attaque ce vaisseau & que l'on mette à mort ceux qui le montent. Les barbares viennent, au milieu de la nuit, fondre sur le vaisseau, le brûlent & emmènent prisonniers tous ceux qu'ils prennent en vie.

Cherea & *Policarme* ayant prié qu'on ne les séparât point, celui à qui ils appartenoient les vendit en Carie; ils furent employés à labourer les terres de *Mithridate*.

Cette nuit-là-même, *Callirrhoé* vit en songe *Cherea*. Il étoit chargé de chaînes, il vouloit s'approcher d'elle, & ne le pouvoit. „ Viens, *Cherea*, s'é- „ cria t-elle, en poussant un long gé- „ missement. " C'étoit pour la première fois que *Denys* entendoit le nom de *Cherea*; il demanda à *Callirrhoé* quel étoit celui qu'elle appelloit. Ses larmes la trahirent, & elle ne put contraindre plus long-temps sa douleur. „ C'est mon premier mari, répondit „ elle; c'est un infortuné qui n'est pas

„ même heureux en songe. Je l'ai vû „ chargé de chaînes; je ne puis douter „ qu'il n'est plus. C'est en me cherchant „ qu'il a trouvé la mort, & moi je vis „ & je suis dans les grandeurs. O cher „ époux, je ne tarderai point à te suivre, „ &, si nous n'avons pû jouir l'un de „ l'autre pendant que nous vivions, le „ trépas du moins nous rejoindra. "

Ces paroles attristèrent *Denys*. Il ne pouvoit voir sans jalousie que *Callirrhoé* aimât *Cherea*, quoiqu'il ne fût plus, & il craignoit en même-temps qu'elle ne se donnât la mort. Il fit tout ce qu'il put pour la consoler, & ne la quitta point pendant quelques jours, de peur qu'elle ne prît quelque parti violent contr'elle-même. L'idée que *Cherea* n'étoit peut-être point mort, & que le songe qu'elle avoit fait pouvoit être faux, appaisa sa douleur. Ce qui servit encore plus à la calmer fut le fils qu'elle mit au monde; il passa pour être de *Denys*; mais elle sçavoit bien qu'il étoit de *Cherea*.

L'intérêt qu'elle avoit que son secret ne fût point découvert, l'engagea à presser la liberté de *Plangone*, qui seule en étoit instruite. *Denys* tint la

promesse qu'il lui avoit faite, & partit avec *Callirrhoé*, pour aller remercier *Vénus* du fils qu'elle lui avoit donné. Le temple fut jonché de fleurs, & *Denys* fit éclater publiquement sa joye dans ses prières.

Callirrhoé voulut rester seule avec *Vénus*. Prenant son enfant entre ses bras, lorsque tout le monde fut retiré, elle implora pour lui la protection de la Déesse, & ne put retenir ses larmes. La Prêtresse qu'elle appella, voyant couler ses pleurs, en fut surprise. „ Ma fille, lui dit-elle, pourquoi vous attrister ainsi ? Quel chagrin pouvez-vous avoir, lorsque votre prospérité est si grande, que les étrangers vous adorent comme une Déesse. Il est venu deux jeunes gens d'une grande beauté qui voyageoient dans ces contrées ; ils ont vû votre portrait, & l'un d'eux a pensé expirer en le voyant, tant *Vénus* a pris plaisir à verser sur vous ses bienfaits. Qui sont ces étrangers, dit *Callirrhoé* toute troublée ? D'où venoient-ils, & quels discours vous ont-ils tenus ? “ La Prêtresse ne lui put rien apprendre de positif. Cependant *Callirrhoé* ne douta point que

celui des deux qui s'étoit trouvé mal ne fût son premier époux, parce que l'on se persuade aisément ce que l'on desire. *Cherea* est dans ces cantons, dit-elle tout bas à *Plangone*. Nous tâcherons en secret de le découvrir.

Elles sortirent du temple, & *Callirrhoé* redit à *Denys* ce qu'elle avoit appris de la Prêtresse, dans l'idée qu'il pourroit l'aider dans sa recherche. *Denys* étoit bien loin d'imaginer que ce fût *Cherea* ; mais il craignoit que ce ne fût quelqu'un qui cherchât à séduire sa femme. Il fit venir *Foca*, & lui demanda qui étoient ces jeunes gens, d'où ils venoient, & s'ils étoient riches & bien faits. *Foca* vouloit d'abord dissimuler ce qui s'étoit passé ; mais enfin il découvrit à *Denys* que c'étoit *Cherea* lui-même, & lui fit connoître l'intention dans laquelle il étoit venu, & la manière dont les barbares l'en avoient débarrassé.

Denys donna ordre à *Foca* de répandre ce qui étoit arrivé, lui recommandant néanmoins de cacher la part qu'il y avoit, & de ne point dire qu'il se fût sauvé quelqu'un de l'équipage. Son dessein étoit que cette nouvelle

parvînt jusqu'à *Callirrhoé*, & lui fit perdre toute espérance de revoir *Cherea*. Cet artifice réussit ; *Callirrhoé* ayant interrogé les gens du lieu, ils lui assurèrent unanimement d'après la leçon que *Foca* leur avoit faite, que les barbares avoient brûlé le vaisseau Grec pendant la nuit, & que le lendemain on avoit vû les cadavres flotter sur la mer.

Denys ne voulut point dans ces circonstances se présenter devant *Callirrhoé*, de peur de lui être importun, s'il l'empêchoit de se livrer à son affliction. Elle passa tout le jour & une partie de la nuit à verser des larmes. S'étant enfin endormie, elle crut voir les barbares mettre le feu au vaisseau ; elle le vit se consumer, & il lui sembloit donner elle-même du secours à *Cherea*. *Denys*, qui tout à la fois craignoit que la douleur n'altérât sa beauté & desiroit qu'elle regardât *Cherea* comme entièrement perdu pour elle, crut devoir lui donner une preuve de son amour & de la noblesse de ses sentimens. „ Levez-vous, mon épouse, lui dit-il un jour, & rendons les derniers honneurs à un homme que la

part que je prends à votre tristesse me fait plaindre. Vos regrets le rappellent en vain ; pourquoi s'attacher à une chose impossible, & en négliger une nécessaire ? Imaginez voir devant vous celui que vous regrettez, & l'entendre vous dire : Hâtez-vous de m'ensevelir, afin que je puisse entrer dans le royaume de *Pluton*. Nous ne pouvons, il est vrai, trouver son corps ; mais c'est un usage antique & sacré parmi les Grecs de donner la sépulture à ceux mêmes que l'on ne retrouve point. “

La consolation de rendre à *Cherea* les derniers devoirs adoucit un peu la douleur de *Callirrhoé*, & elle ne songea plus qu'à choisir le lieu où on lui érigeroit un tombeau. Elle vouloit le faire élever près du temple de *Vénus* ; mais *Denys* qui portoit envie à *Cherea* de cette marque d'amour, l'en détourna. „ C'est à Milet, lui dit-il, qu'il faut placer ce tombeau. Il aborde souvent des Syracusains dans cette ville ; ils le verront, & cette marque d'attachement vous fera honneur parmi vos concitoyens. “

Callirrhoé y consentit, & ils se ren-

dirent à Milet où ils firent les funérailles de *Cherea*. Elles furent magnifiques, & presque toute l'Ionie y accourut. *Mithridate*, Satrape de Carie, & *Pharnace*, Satrape de Lydie, s'y trouvèrent, sous prétexte de faire honneur à *Denys*, mais en effet pour voir *Callirrhoé*, dont la beauté étoit devenue célèbre dans toute l'Asie.

Tandis que *Callirrhoé* rendoit à Milet les derniers devoirs à *Cherea*, il étoit en Carie, où, traînant une chaîne aux pieds, il labouroit la terre. La fatigue, le mauvais traitement, &, plus que tout cela, les peines que l'amour lui faisoit souffrir, altéroient sa santé. C'étoit fait de lui, & il eût succombé à ses malheurs sans *Policarme*. Ce tendre ami qui avoit été vendu au même maître, voyant qu'on maltraitoit *Cherea*, parce qu'il ne pouvoit travailler, dit un jour à celui qui avoit l'inspection des esclaves : ,, Donnez-nous un lieu séparé, afin que nous n'ayons pas à rendre compte de la paresse des autres, & nous vous le livrerons labouré dans le temps prescrit. " L'Intendant y consentit ; *Policarme* qui étoit robuste & que l'amour

ne tourmentoit point, travailloit pour *Cherea* & pour lui, & par-là rendoit la vie plus douce à son ami.

Mithridate, leur maître, revint en Carie. Il s'étoit, comme nous l'avons dit, trouvé à Milet aux obsèques de *Cherea*, & il y avoit vû *Callirrhoé*. L'amour qu'il avoit conçû pour elle, fit naître de nouveaux incidens.

Quelques uns des esclaves, qui étoient liés à la même chaîne que lui, ayant rompu leurs fers pendant la nuit, tuèrent celui qui veilloit sur eux, & tentèrent de s'enfuir. Les chiens, qui gardoient la prison, les ayant fait découvrir par leurs aboiemens, ils furent repris, & *Mithridate*, à qui l'on rapporta ce qui s'étoit passé, donna ordre, sans les entendre, de mettre en croix tous les esclaves qui étoient de cette chaîne.

Cherea se vit trainer comme les autres au supplice, & y alloit en silence ; mais *Policarme* ne put s'empêcher de s'écrier : ,, O *Callirrhoé*, c'est pour vous que nous souffrons toutes ces choses. " Celui qui les conduisoit au gibet, crut que cette *Callirrhoé* étoit une femme qui avoit trem-

pé dans le complot ; &, afin qu'elle fût aussi punie, il fit détacher de la chaîne *Policarme*, & le mena à *Mithridate*.

Le Satrape étoit pour lors dans son jardin où il s'occupoit de *Callirrhoé*. Le plaisir qu'il prenoit à y rêver, lui fit supporter impatiemment qu'on vînt le distraire. ,, Pourquoi viens-tu me troubler, dit-il à son Intendant ? Seigneur, répondit celui-ci, j'ai découvert la source du meurtre qui a été commis, & cet homme connoît la femme qui en est la cause. " Parle, dit *Mithridate* à *Policarme*, nomme la malheureuse qui est votre complice. *Policarme* ayant répondu qu'il n'en avoit point, & qu'il étoit même innocent du meurtre que l'on avoit commis, *Mithridate* ordonna qu'on le mît à la torture. Un de ceux qui étoit chargé de l'exécution le saisit, & lui dit : ,, Comment s'appelle la femme que tu as déclaré être cause de ton supplice ? *Callirrhoé*, répondit *Policarme*. " *Mithridate* ayant entendu ce nom, fut frappé de sa ressemblance avec celui de la beauté qu'il avoit vûe à Milet, &, dans la crainte

d'être obligé de punir celle qui portoit le nom d'une personne qui lui étoit si chère, il ne vouloit en faire aucune recherche. Ses amis l'y exhortèrent cependant, & il donna ordre que l'on fît venir *Callirrhoé*.

On demanda donc à *Policarme* qu'elle étoit cette femme, & où il falloit l'aller chercher. ,, Pourquoi me tourmentez-vous en vain, leur répondit-il, pour sçavoir où prendre une personne qui n'est point ici ? Celle dont j'ai parlé, est *Callirrhoé*, fille d'*Hermocrate*, Prêteur de Syracuse. " *Mithridate* rougit à ces mots ; une sueur froide s'empara de tout son corps, & des pleurs s'échappèrent malgré lui de ses yeux. ,, Qu'a de commun, dit-il enfin, avec toi cette *Callirrhoé*, & pourquoi la nommer au moment où tu vas mourir ? Seigneur, reprit *Policarme*, l'histoire en seroit trop longue, & il ne me serviroit de rien de la raconter. Laissez-moi donc aller au supplice ; je crains que mon ami ne soit déja plus ; ne me refusez pas la grace de nous laisser mourir ensemble. "

Aux sentimens d'amitié que faisoit paroître *olicarme*, tous ceux qui étoient

présens ne purent retenir leurs larmes. *Mithridate* le rassûra & l'engagea à lui dire, qui il étoit, d'où & comment il étoit venu en Carie ? *Policarme* le satisfit sur toutes ces questions, & lui raconta tout ce qui leur étoit arrivé à son ami & à lui, avant qu'ils quittassent Syracuse, & depuis qu'ils en étoient sortis. Il n'avoit point encore nommé son ami, que *Mithridate* s'écria : » C'est de *Cherea* que tu veux » parler. Oui, dit *Policarme*, c'est ainsi » que s'appelle mon ami. Je vous en » conjure de nouveau, souffrez que » nous mourions ensemble. «

Mithridate dépêcha tous ceux qui étoient autour de lui vers *Cherea*. Les autres esclaves étoient déja morts lorsqu'ils arrivèrent, & *Cherea* alloit être mis en croix. Ils le firent relâcher & le conduisirent à *Mithridate*, qui vint au-devant de lui. « Mon frère & mon » ami, lui dit-il en l'embrassant, vous » avez pensé, par votre silence obsti» né, me faire commettre une action « dont j'aurois été au desespoir. » Il donna ordre sur le champ de le conduire au bain avec *Policarme*, & de les revêtir de riches habits.

Vers la fin du repas, auquel il les fit ensuite inviter, & qui fut somptueux, il apprit à *Cherea*, que *Callirrhoé* avoit épousé *Denys*, & qu'elle en avoit un fils. „ Faites-moi reconduire „ au supplice, lui dit, à cette nouvelle, „ *Cherea*, se jettant à ses pieds. Après „ ce que je viens d'apprendre, la vie „ est pour moi le plus cruel tourment." Ses plaintes attendrirent tous ceux qui en étoient témoins, & le chagrin prit la place de l'allégresse.

Il vouloit partir sur le champ & aller à Milet redemander à *Denys Callirrhoé*, persuadé que, dès qu'elle le verroit, elle romproit son nouvel engagement. *Mithridate* s'y opposa, & lui fit sentir le danger d'une pareille démarche. „ Qui aurez-vous pour vous „ soutenir dans votre demande, lui „ dit-il ? Ni *Hermocrate*, ni moi, ne „ serons à Milet pour vous secourir. „ Qui sçait si l'on ne vous contestera „ point que vous soyez *Cherea* ; &, „ quand on vous reconnoîtroit pour ce „ que vous êtes, vous n'en courrez „ peut-être que plus de danger. Mon „ avis est que vous écriviez à *Callir-* „ *rhoé*, & que vous commenciez par

„ par vous assurer si elle veut abandon„ *Denys* pour vous suivre. Allez écrire, „ je me charge de lui faire tenir votre „ lettre. "

Le conseil de *Mithridate* étoit sensé ; mais l'intérêt qu'il prenoit à *Cherea* ne l'avoit pas seul dicté. Il adoroit *Callirrhoé*, & il saisissoit avec plaisir une occasion de lui être agréable en lui procurant des nouvelles de son premier mari. Il espéroit d'ailleurs que dans la dispute qui alloit s'élever entre *Denys* & *Cherea*, il pourroit bien se faire que *Callirrhoé* se décidât pour un troisième, par cette legéreté naturelle en amour ; & il lui importoit d'être bien dans son esprit.

La lettre qu'écrivit *Cherea* étoit conçue en ces termes.

CHEREA A CALLIRRHOÉ, *Salut.*

„ Je vis, & j'en suis redevable à *Mi-* „ *thridate*, qui est mon bienfaiteur, „ & que vous regarderez, à ce que „ j'espère, comme le vôtre. Les barba„ res ont brûlé cette fameuse Capita„ ne que montoit autrefois votre père, „ & sur laquelle la Ville avoit envoyé

„ des ambassadeurs pour vous réclamer. „ Je ne sçais ce que sont devenus mes „ compagnons de voyage, depuis qu'on „ nous a vendus en Carie. Pour *Policar-* „ *me* & moi, l'humanité de notre maî„ tre nous a sauvé la vie, lorsque nous „ étions sur le point de la perdre. „ Mais si *Mithridate* a usé de toute sorte „ de bontés envers moi, il m'a fait „ en même-temps une peine à laquelle „ rien ne peut se comparer, en m'ap„ prenant votre nouvel hymen. Sou„ mis en naissant à tous les malheurs „ attachés à la condition de l'homme, „ il étoit naturel sans doute que je „ m'attendisse à mourir ; mais j'étois „ bien éloigné de penser que j'appren„ drois un jour que vous seriez rema„ riée. Changez de sentimens, je vous „ en conjure. Cette lettre est trempée „ de mes larmes, & couverte de mes „ baisers. Je suis ce *Cherea* que vous „ avez vû pour la première fois dans „ le temple de *Vénus* ; souvenez-vous „ de notre lit nuptial & de cette nuit „ où nous nous donnames l'un à l'au„ tre les prémices de notre amour. Si „ la jalousie m'a rendu coupable, c'est „ un sentiment naturel à ceux qui ai-

„ ment ; je suis assez puni de l'avoir „ écouté. J'ai été vendu, j'ai vêcu dans „ l'esclavage ; je me suis vû chargé „ de chaînes. Effacez de votre cœur „ l'outrage que j'ai pû vous faire. Dans „ l'instant où j'allois être mis en croix, „ il ne m'est point échappé la moindre „ plainte contre vous. S'il vous souvient encore de *Cherea*, je compte „ pour rien tout ce que j'ai souffert ; „ si vous m'avez oublié, vous prononcez „ ma mort. "

Mithridate chargea de cette lettre *Hygin*, le plus fidèle de ses esclaves, & s'ouvrit à lui sur sa passion. Il écrivit de son côté à *Callirrhoé*. Il lui marquoit que c'étoit à sa considération qu'il avoit sauvé *Cherea*, l'exhortoit à retourner à son premier mari, & lui promettoit de prendre les armes pour faciliter leur réunion, si elle la desiroit.

Hygin emmena avec lui trois autres esclaves chargés de dons précieux & d'une somme d'argent considérable. Pour ôter tout soupçon, il eut ordre de leur dire que *Mithridate* envoyoit ces présens à *Denys*. Son maître lui enjoignit encore, lorsqu'il seroit arri-

vé à Priène, d'y laisser les autres esclaves, & de se rendre seul à Milet, pour y préparer les moyens de faire réussir son message.

Hygin exécuta ces ordres. Mais l'affaire tourna autrement que *Mithridate* ne l'espéroit. Les esclaves qu'*Hygin* avoit laissés à Priène, y vivoient dans le faste ; & comme leurs manières ne répondoient pas à leur opulence, le Commandant de la ville les prit pour des voleurs, ou tout au moins pour des esclaves fugitifs. Il se rendit chez eux, y fit une perquisition, & trouva une prodigieuse quantité d'or, avec un assortiment précieux de bijoux de femmes. Interrogés d'où ils tenoient ces richesses, ils répondirent que c'étoit des présens qu'envoyoit à *Denys Mithridate*, Préfet de Carie, & lui remirent les lettres. Comme elle étoient cachetées, le Préteur n'osa les ouvrir, & adressa le tout à *Denys* auquel il fit aussi conduire les esclaves.

Denys étoit à table, lorsqu'on lui remit, de la part de *Bias*, Préteur de Priène, les présens de *Mithridate*. Il les contemploit avec plaisir ; mais lorsqu'il vint à ouvrir les lettres, & qu'il lut ces mots, *Cherea à Callirrhoé ... je vis ...*

il n'eut pas la force d'achever ; il serra la lettre, & se leva de table.

Mille passions différentes vinrent l'agiter. Il ne pouvoit croire que *Cherea* vêcut, parce qu'il desiroit qu'il fût mort ; & l'idée à laquelle il s'arrêta, fut que c'étoit un artifice de *Mithridate* qui cherchoit à lui enlever sa femme.

Il fit observer de plus près *Callirrhoé*, afin qu'on ne lui remît aucune lettre, & ne songea plus qu'aux moyens de se venger du séducteur. *Pharnace*, Préfet de Lydie, le plus puissant des Satrapes de l'Asie mineure, se trouvoit par hazard à Milet. Ce fut à lui que *Denys* s'adressa. Comme ils étoient amis, il le prit en particulier, & lui dit : „ Je vous supplie, Seigneur, „ d'embrasser vos intérêts & les miens. „ *Mithridate*, le plus méchant de tous „ les hommes, & qui ne vous voit „ que d'un œil d'envie, après avoir „ contracté avec moi l'hospitalité, cherche à troubler mon union ; il vient „ d'envoyer des présens & une lettre „ à ma femme pour la corrompre. " Alors il lui montra la lettre.

Pharnace se prêta d'autant plus volontiers à la vengeance de *Denys*,

qu'il avoit de fréquens démêlés avec *Mithridate*, & que d'ailleurs il étoit lui-même amoureux de *Callirrhoé*. Il promit donc à *Denys* de le servir ; il écrivit à *Artaxerxe* pour lui porter des plaintes contre *Mithridate*.

Artaxerxe, après avoir lû la lettre de *Pharnace*, assembla son conseil. Les avis furent partagés. Les uns vouloient que le Roi sévît contre *Mithridate* ; les autres ne croyoient point qu'il fût à propos de dépossèder légèrement un homme d'une probité reconnue. Il n'y eut rien de décidé.

L'amour entroit pour quelque chose dans l'indécision d'*Artaxerxe*. Il avoit entendu parler de la beauté de *Callirrhoé*, & il avoit envie de la voir. Il est vrai que *Pharnace* ne la nommoit point dans sa lettre ; mais le Roi imaginoit que ce pouvoit bien être d'elle qu'il s'agissoit. Il se détermina, d'après cette idée, à mander la beauté que que l'on avoit voulu séduire. Il écrivit donc à *Pharnace* qu'il eût à faire partir *Denys* de Milet ; il écrivit en même temps à *Mithridate*, qu'on l'accusoit d'avoir voulu corrompre la femme de *Denys*, & qu'il lui ordonnoit

de se rendre à la Cour pour se justifier.

Cette accusation surprit *Mithridate* qui ne pouvoit en deviner la cause. Le retour d'*Hygin*, qui lui apprit ce qui étoit arrivé aux esclaves, augmenta le trouble où il étoit. Son premier mouvement fut de ne point obéïr au Roi, d'entrer à main armée dans Milet, de tuer *Denys*, & d'enlever *Callirrhoé*. „Puis-„je sçavoir, disoit-il, le sort que me pré-„pare la calomnie ? Pourquoi remettre „au pouvoir d'autrui les deux choses qui „doivent m'être les plus chères, mon „amour & mon autorité ? Il ne peut „rien m'arriver de plus terrible, quand „je succomberois dans mon entre-„prise. "

Tandis qu'il étoit dans cette perpléxité, il apprit que *Denys* étoit parti de Milet & qu'il emmenoit avec lui *Callirrhoé*. Cette nouvelle le détermina à se soumettre aux ordres d'*Artaxerxe*. Ils lui offroient un moyen de revoir *Callirrhoé*, & l'idée de jouir de ce plaisir, ne lui permettoit plus de voir aucun danger. D'ailleurs il emmenoit avec lui Policarme & *Cherea*, qui seroient en

état de le justifier. Il partit donc avec eux pour Babylone.

Denys avoit caché à sa femme le sujet de son voyage, dans la crainte de l'attrister, & de lui réveiller l'idée de *Cherea*. C'étoit, à ce qu'il lui avoit dit, pour le consulter sur les affaires d'Ionie, que le Roi l'avoit mandé.

La situation de son ame étoit bien différente de celle de *Mithridate*. Celui-ci s'enyvroit d'avance du plaisir de revoir *Callirrhoé*. *Denys* au contraire commençoit déja à se repentir de sa vengeance. Il imaginoit avoir autant de rivaux à craindre qu'il y auroit de gens qui verroient *Callirrhoé*, & s'il craignoit la passion de *Mithridate*, il ne redoutoit pas moins le cœur de celui qui devoit prononcer entr'eux.

Mithridate arriva le premier. Le Satrape obtint de *Cherea* qu'il ne se feroit voir qu'au moment du jugement, afin que sa présence inopinée fît plus d'effet. *Denys* de son côté n'avoit pas moins d'attention à tenir sa femme cachée, mais par d'autres motifs.

Le jour étant venu où l'affaire devoit se décider, les Parties parurent

devant *Artaxerxe*. C'étoit à *Denys* à accuser son adversaire ; *Mithridate* ne lui en donna pas le temps. „Seigneur, „dit-il au Roi, je ne prétends point „renverser l'ordre des choses en par-„lant le premier. Ce n'est pas non „plus pour me défendre que je romps „le silence ; c'est pour demander que „tous ceux qui ont quelque part à cette „affaire, soient ici présens. Vous avez „crû, Seigneur, qu'il étoit nécessaire „que *Callirrhoé* parût ; qu'elle paroisse. „Pourquoi *Denys* cache-t-il le sujet de „l'accusation qu'on m'intente ? *Callir-„rhoé*, répondit *Denys*, n'est ni ac-„cusatrice ni accusée. Si elle avoit „été séduite, il faudroit, comme „coupable, qu'elle parût ; mais elle „n'a aucune part aux embuches qui „lui ont été dressées. Elle ne peut ser-„vir ici du moindre témoignage, & „il n'est d'aucune nécessité qu'elle se „montre dans une affaire où elle n'est „pour rien. "

Les raisons de *Denys* étoient judicieuses ; on n'y eut cependant aucun égard, parce que tous ceux qui se trouvoient dans l'assemblée desiroient ardemment de voir *Callirrhoé* ; il fut

ordonné qu'elle se présenteroit. Il n'y eut plus moyen d'user de déguisement, & *Denys*, qui lui avoit dissimulé jusqu'alors le véritable sujet de son voyage à Babylone, se vit forcé de le lui révéler.

Les yeux de *Callirrhoé* se remplirent de larmes au nom de *Cherea*. Elle sentit aussi la douleur la plus vive d'être obligée de paroître en jugement. „Il „manquoit, dit-elle, à mes mal-„heurs cette dernière infortune. Me „voici devenue la fable de l'A-„sie. De quel œil verrai-je celui qui „doit prononcer, & quels discours „faut-il que je me prépare à entendre ? „Malheureuse beauté, ne m'as-tu donc „été donnée que pour être l'objet de „la calomnie ? C'est la fille d'*Hermo-„crate* qui est appellée en jugement, „& elle n'a pas son père pour l'y as-„sister ! "

Elle passa le jour à s'affliger, & la nuit suivante elle eut un songe où il lui sembloit être à Syracuse ; elle entroit dans le temple de *Vénus* ; elle rencontroit *Cherea* ; elle l'épousoit ; la ville étoit ornée de fleurs, & ses „parens la conduisoient à la maison

de son époux. Lorsqu'elle étoit sur le point d'embrasser *Cherea*, elle s'éveilla. *Denys* étoit déja levé. *Callirrhoé* appella *Plangone* & se fit habiller. Un certain pressentiment de ce qui devoit lui arriver, avoit répandu un air de gayeté sur son visage ; & *Plangone*, à qui elle raconta le songe qu'elle avoit eu, tâcha de lui en faire prendre un bon augure.

Toute l'assemblée fut saisie d'admiration, lorsqu'elle parut. *Mithridate*, entr'autres, sentit tout le pouvoir de ses charmes, & si c'eût été à lui à parler le premier, il lui eût été impossible de le faire. *Denys* commença.

„ Je suis, dit-il, le mari de *Callirrhoé*. Elle n'étoit point enfant lorsque „ je l'ai épousée, mais veuve d'un „ nommé *Cherea*, mort il y a quelque temps, & dont le tombeau se „ voit à Milet. J'ai reçu *Mithridate* „ chez moi, comme mon hôte ; il a „ vû ma femme, & a tâché de la séduire. Il a supposé, pour y réussir, que „ *Cherea* son premier mari vivoit, & a „ chargé ses esclaves de remettre à *Callirrhoé* une prétendue lettre écrite par „ cet époux. Les Dieux ont voulu que

„ son dessein ait été découvert, & *Bias*, „ Préteur de Priène, m'a fait tenir la „ lettre. Voilà, Seigneur, surquoi vous „ avez à juger. *Mithridate* ne peut éluder les preuves que j'apporte, & il „ est de toute nécessité ou que *Cherea* soit vivant, ou que celui que „ j'accuse convienne qu'il est un adultère. Il ne peut pas même dire qu'il „ ignoroit la mort de *Cherea*, puisque c'est en sa présence que nous lui „ avons élevé un tombeau à Milet. „ *Denys*, en disant ces paroles, donna à lire au Roi la lettre que *Mithridate* avoit voulu faire tenir à *Callirrhoé*.

L'indignation qui parut sur le visage d'*Artaxerxe*, ne déconcerta point *Mithridate*. Il prit la parole. „ Seigneur, dit-il, „ vous êtes trop juste, pour vouloir me „ condamner sans m'entendre. Ce n'est „ point d'un crime commis, mais d'un „ crime à commettre que *Denys* m'accuse. Quelles preuves donne-t-il de mon „ intention ? Une lettre. Mais ne puis-je pas dire que ce n'est point moi qui „ l'ai écrite. C'est *Cherea* qui fait des „ tentatives pour avoir *Callirrhoé* ; qu'il „ accuse *Cherea* d'adultère. Que *Denys* „ ne dise pas que *Cherea* est mort, & „ que je me sers de son nom pour sé-

„ duire sa femme ; cette chicane qu'il „ me feroit ne lui pourroit être que „ nuisible. Je le déclare, *Denys*, je suis „ votre hôte & votre ami. Reconnoissez que c'est mal à propos que vous „ m'avez accusé : c'est un conseil que je „ crois devoir vous donner. Si vous ne „ le suivez point, soyez sûr de vous en „ repentir, & que vous prononcerez „ contre vous. Je vous le dis d'avance, vous perdrez *Callirrhoé*, & l'on „ verra que ce n'est pas moi, mais vous „ qui êtes l'adultère. „

Denys poursuivit, avec encore plus de chaleur, son accusation. Alors *Mithridate* fit paroître *Cherea*. *Tu vis, Cherea*, s'écria *Callirrhoé*, dès qu'elle l'apperçut ; elle voulut voler dans ses bras ; *Denys* l'arrêta, &, se mettant entr'eux, les empêcha de s'embrasser.

On ne sçauroit peindre tous les mouvemens que fit naître une pareille scène dans l'ame des spectateurs. L'allégresse, l'étonnement, la compassion & la défiance se peignirent sur tous les visages. Les uns étoient enchantés du bonheur de *Cherea*, les autres félicitoient *Mithridate*, d'autres enfin plaignoient

Denys : tous étoient dans l'incertitude sur *Callirrhoé*.

La vue de celle qu'ils aimoient, enflammant les deux rivaux, ils en seroient venus aux mains, si la présence du Roi ne les eût contenus. „ Je suis le „ premier mari, disoit *Cherea*. Je suis „ le plus constant, répondoit *Denys*. „ Tu n'es pas digne de la fille d'*Hermocrate*, reprenoit le premier. J'en „ suis plus digne que toi qui n'es qu'un „ esclave de *Mithridate*, reprenoit celui-ci. Tu retiens la femme d'un autre, continuoit *Cherea*, tu es un adultère. Tu as tué la tienne, répliquoit „ *Denys*, tu es un homicide. „

Tous ceux qui étoient présens écoutoient cette dispute avec un certain plaisir. Pour *Callirrhoé*, qui aimoit *Cherea* & qui rougissoit de la liaison qu'elle avoit avec *Denys*, elle tenoit ses yeux baissés vers la terre, & soupiroit.

Le Roi fit enfin cesser leur débat. „ C'est à moi, dit-il, à prendre soin „ de la fille d'*Hermocrate*, qui a vaincu les Atheniens, ennemis de mon „ Empire. Je renvoye à cinq jours la „ décision de cette affaire ; que *Denys*

„ & *Cherea* remettent à ce temps à exposer leurs prétentions. «

Comme il n'étoit pas juste qu'une femme que deux maris se disputoient, restât avec aucun des deux, *Artaxerxe* ordonna que *Callirrhoé* fût remise entre les mains de sa femme *Statira*, & la lui fit conduire par des Eunuques. *Statira*, qui n'étoit point prévenue de son arrivée, crut, en la voyant paroître, que c'étoit *Vénus*, Déesse pour laquelle elle avoit une secrette vénération. Elle se leva donc du lit où elle étoit couchée; mais *Callirrhoé* s'inclina devant elle. L'eunuque ayant appris à la Reine qui elle étoit, & lui ayant dit que le Roi la lui donnoit en garde, *Statira* en fut charmée. „ Ma fille, lui dit-elle, soyez sans inquiétude; *Artaxerxe* est un Prince juste, & vous aurez le mari que vous desirez. Allez vous reposer & reprendre votre première tranquilité. « Ces paroles firent plaisir à *Callirrhoé*, qui souhaitoit de se trouver seule. Toutes les Dames du Palais coururent chez la Reine, dans l'espoir d'y trouver *Callirrhoé*; mais *Statira* ne voulut point permettre que l'on troublât son repos.

Cet empressement à la voir ne fit qu'augmenter, & *Artaxerxe* lui-même venoit plus souvent que de coutume à l'appartement des femmes, sous prétexte de visiter *Statira*, mais en effet pour voir la belle Syracusaine. L'Amour l'avoit blessé; il vouloit envain se déguiser sa passion.

Denys & *Cherea* n'étoient point dans un état plus tranquille. Ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre voir *Callirrhoé*, & l'incertitude où ils se trouvoient sur ses véritables sentimens, redoubloit leur crainte.

Cette aventure étoit le sujet de toutes les conversations. Ceux qui prenoient intérêt à *Cherea* disoient: „ Il est le premier mari; il l'a épousée dans sa jeunesse & dans un temps où il en étoit aimé. *Denys* ne l'a ni achetée ni épousée. Ce sont des brigands qui l'ont vendue, & il n'est point permis d'acheter une personne libre. „ Ceux qui vouloient du bien à *Denys*, disoient d'un autre côté: „ Il l'a retirée des mains des voleurs, au milieu desquels sa vie n'étoit point en sûreté. Il l'a d'abord sauvée, & ensuite il l'a épousée. *Cherea*, au contraire, l'a

d'abord épousée, & lui a ensuite donné la mort. „ C'étoit ainsi que parloient les hommes. Les femmes raisonnoient à leur tour & donnoient des conseils à *Callirrhoé*, comme si elle eût été présente. L'une vouloit qu'elle tînt ses premiers engagemens, l'autre qu'elle restât attachée à son bienfaiteur de qui elle avoit un fils.

Si tout le monde attendoit avec impatience la décision de cette affaire, la Reine souhaitoit encore plus que personne qu'elle fût terminée. La beauté de *Callirrhoé* commençoit à lui donner de l'ombrage, & les fréquentes visites du Roi ne servoient pas à diminuer ses craintes. Elle l'avoit surpris plus d'une fois les yeux tournés sur *Callirrhoé*, où ils sembloient fixés par un mouvement naturel.

La veille de ce jour si attendu arriva enfin, & *Artaxerxe* ne put dormir de la nuit. La perte prochaine de *Callirrhoé* lui découvrit combien il lui étoit attaché. „ Pourquoi, dit-il, ai-je assigné un terme si court, & que ferai-je demain? Soit pour Milet, soit pour Syracuse, je verrai partir *Callirrhoé*! Il ne me reste donc plus qu'une heure à la

voir, &, cette heure passée, un de mes esclaves sera plus heureux que moi! Mais ne m'est-il pas permis de reculer une décision, dont l'idée seule déchire mon cœur? „ *Artaxerxe* s'étant arrêté à cette résolution, appella, dès qu'il fut jour, l'eunuque *Artaxate*. „ Les Dieux du pays me sont apparus cette nuit, lui dit-il, & m'ont demandé un sacrifice. Va, & ordonne de ma part une fête de quarante jours par toute l'Asie, & que toutes les affaires cessent pendant ce temps. „

Cette fête, qui répandit la joie de toutes parts, causa la plus mortelle douleur à *Denys*, à *Cherea*, à *Callirrhoé*. L'Amour qui éclairoit les deux prétendans, leur fit voir qu'ils avoient un nouveau rival, d'autant plus à craindre qu'il étoit tout-puissant. Si ce rival causoit leur chagrin, il n'en étoit pas plus heureux. Rien ne pouvoit appaiser le feu qui le dévoroit, & qui s'accroissoit encore dans le silence. Il fut enfin forcé de le rompre & ce fut à *Artaxate* qu'il confia le secret de ses feux. „ Qui peut vous arrêter, Seigneur, lui dit un jour cet eunuque? *Callirrhoé* n'est point ma-

,, tiée, & c'est une veuve que vous ai-
,, mez. Tant qu'elle n'aura point d'é-
,, poux, il n'y aura personne qui puis-
,, se se plaindre que vous lui faites in-
,, jure, ni qui ait droit de condamner
,, vos goûts. Vous cherchez un remè-
,, de à la violence de vos desirs ; il
,, n'en est point d'autre que de les sa-
,, tisfaire. Pourquoi tarder plus long-
,, temps ? Va, lui dit *Artaxerxe*, &
,, amene-moi *Callirrhoé* ; mais que ce
,, soit de son plein gré qu'elle vienne,
,, & songe que, si je consens que tu la
,, persuades, je ne veux pas que tu
,, la trompes.,,

Artaxate se retira, ravi de se voir chargé d'une commission qu'il regardoit comme un chemin à la plus haute fortune. Il pensoit en eunuque, c'est-à-dire, en homme vil, en esclave ; il ne connoissoit point le caractère plein de liberté des Grecs ni l'amour de *Callirrhoé* pour son mari ; il ne douta donc pas un instant d'une prompte réussite.

Ayant pris *Callirrhoé* en particulier : ,, Je viens vous annoncer un grand ,, bonheur, lui dit-il, & j'espère vous ,, trouver reconnoissante de ce service.

Callirrhoé, qui croyoit qu'on alloit lui rendre *Cherea*, éprouva la plus vive satisfaction à ce discours, & promit à l'eunuque de le récompenser de la nouvelle qu'il lui apportoit. Mais, quand il se fut expliqué clairement, & qu'il lui eût fait connoître la passion d'*Artaxerxe*, sa tristesse fut égale à la joie qu'elle avoit ressentie.

Son premier mouvement fut de marquer à *Artaxate* son indignation ; mais elle crut devoir dissimuler. ,, Je ne suis ,, pas assez insensée, lui répondit-elle, ,, pour me croire digne du Roi des Per- ,, ses. Ne lui parlez donc plus de moi, je ,, vous en conjure, de peur qu'il ne ,, soit un jour indigné contre vous d'a- ,, voir voulu captiver le maître du mon- ,, de sous les loix d'une esclave de ,, *Denys*. Je m'étonne qu'un homme ,, de jugement comme vous connoisse ,, assez peu l'humanité du Roi, pour ne ,, pas sçavoir qu'une infortunée telle que ,, je le suis n'est point l'objet de son ,, amour, mais de sa compassion. ,, Elle se retira à ces mots, & laissa l'eunuque d'autant plus surpris, que, dans un Gouvernement aussi despotique que celui où il vivoit, il n'imaginoit point qu'il

y eût quelque chose d'impossible, non-seulement au Roi, mais à lui-même qui n'en étoit que le ministre.

Il n'osa rendre compte de son mauvais succès à *Artaxerxe* ; mais il ne se rebuta point, &, ayant découvert l'amour de *Callirrhoé* pour *Cherea*, il se servit de ce moyen. ,, Prenez garde, ,, lui dit-il dans un second entretien ,, qu'elle fut forcée d'avoir avec lui, ,, que vos refus ne coûtent la vie à ,, *Cherea* ; pensez-vous que le Roi voye ,, impunément qu'on le méprise, & ,, qu'on lui préfère un esclave ? " Ces menaces n'ébranlèrent point *Callirrhoé* ; mais elles l'effrayèrent, & elle se fût enfin livrée au desespoir, si la Fortune, qui jusqu'alors lui avoit été contraire, n'eût cessé tout à coup de la persécuter.

Dans le temps où les poursuites d'*Artaxerxe* étoient les plus vives, on apprit que les Egyptiens, après avoir tué le Satrape qui les commandoit, avoient élû un Roi de leur nation ; que ce nouveau Prince étoit sorti de Memphis, & ravageoit comme un torrent la Syrie & la Phenicie. Le mal avoit besoin d'un prompt remède. *Artaxerxe* se vit obligé d'oublier son amour & de se

mettre à la tête de ses armées. Tous les Satrapes qui étoient à Babylone devoient l'accompagner. *Denys* fut un des plus empressés à saisir cette occasion de faire sa cour. Il étoit brave, & d'ailleurs il espéroit, s'il pouvoit rendre quelque service important à *Artaxerxe*, faire pancher la balance en sa faveur dans l'affaire qui regardoit *Callirrhoé*.

Il est de coutume chez les Perses que le Roi & les Grands de la nation mènent avec eux, lorsqu'ils vont à la guerre, leurs femmes, leurs enfans, leurs esclaves, & tout ce qu'ils ont de plus précieux. *Callirrhoé*, qui étoit sous la garde de *Statira*, suivit donc le Roi, & quitta Babylone. Elle se flattoit que *Cherea* lui même en seroit sorti, qu'ils pourroient se rencontrer, & que la guerre apporteroit peut-être quelque changement à leur sort.

Cependant *Cherea*, qui étoit resté à Babylone & qui ignoroit que *Callirrhoé* n'y fût plus, voyoit avec plaisir, de son côté, le départ d'*Artaxerxe*, dans la douce idée qu'il trouveroit plus facilement accès auprès de celle qu'il adoroit. Il se présenta plusieurs fois

aux portes du palais, mais ce fut inutilement; tout étoit fermé, & l'on faisoit la garde la plus exacte. Un esclave de *Denys* acheva de le desespérer, en lui disant que le Roi avoit chargé son maître de lui lever des troupes, & que ce Prince, pour se l'attacher davantage, lui avoit rendu *Callirrhoé*. L'intention de *Denys*, qui avoit instruit cet esclave de ce qu'il devoit dire, étoit d'éloigner *Cherea*, en lui faisant perdre toute espérance.

Dans la douleur que lui causa cette fausse nouvelle, *Cherea* se fût tué sans *Policarme* qui l'en détourna. „ Ami, „ lui dit celui-ci, je ne blâme point „ votre desespoir, &, si vous quittez „ la vie, je suis prêt à vous suivre; „ mais que notre mort du moins con„ tribue à nous venger de l'injustice du „ Roi. L'Egypte est révoltée; la Phénicie „ est au pouvoir des ennemis de cet „ Empire, qui font des courses dans la „ Syrie. Passons de leur côté, & ser„ vons-nous de leurs forces pour notre „ vengeance. “

Cherea applaudit à ce dessein; ils sortirent de Babylone, &, après avoir suivi quelque temps l'Armée Royale, ils

se rendirent au camp des Egyptiens. Ils se firent conduire devant le Roi, & *Cherea* lui dit: „ Nous sommes „ Grecs, nés à Syracuse, & de famille „ noble. L'homme qui m'accompagne „ est mon ami, & il est venu pour moi „ à Babylone: moi j'y suis venu pour „ ma femme, qui est fille d'*Hermocrate*. „ Il n'est pas possible que ce nom vous „ soit inconnu, & que vous n'ayez „ point entendu parler de ce grand „ Capitaine qui a vaincu les Athéniens „ dans un combat naval. *Artaxerxe*, „ continua *Cherea*, vient d'en agir en„ vers moi de la manière la plus ty„ rannique. “ Il raconta là-dessus ce qui s'étoit passé, & finit par offrir ses services aux Egyptiens.

Le Roi les accepta, & *Cherea* ne tarda point à lui devenir cher par les belles actions qu'il fit. La ville de Tyr restoit à soumettre dans la Phénicie, & il étoit dangereux de laisser derrière soi une place de cette importance; mais aussi elle étoit si forte qu'il n'y avoit point d'espérance de l'emporter. *Cherea*, voyant qu'il étoit décidé qu'on ne l'assiégeroit pas, demanda au Roi la permission de faire une tentative

sur cette place. Le Roi la lui ayant accordée, il prit avec lui trois cens Grecs mercénaires qui se trouvoient dans l'armée, &, moitié par ruse, moitié par force, il se rendit maître de cette ville.

Artaxerxe, sur la nouvelle de la prise de Tyr, crut qu'il étoit de toute nécessité qu'il pressât sa marche. Il prit donc avec lui l'élite de ses troupes, & laissa sur les bords de l'Euphrate les vieillards, les femmes, & tout ce qui pouvoit le retarder dans sa route. Il les fit mettre en sureté dans l'Isle d'Arado, qui est à trois cens stades du continent. Ce fut là que se retira la Reine avec toute sa Cour. Cette espéce de fuite augmenta la douleur de *Callirrhoé*; il lui sembloit qu'elle s'éloignoit encore plus de *Cherea*. Elle en fit ses plaintes à *Vénus*, dont il y avoit un vieux temple dans cette Isle.

Cependant l'Egyptien informé de l'approche d'*Artaxerxe*, qui étoit sur le point de l'attaquer par terre & par mer, fit appeller *Cherea*. „ Il n'a pas „ été jusqu'à présent en mon pouvoir,

„ lui dit-il, de reconnoître tes services; „ mais le moment en est venu, & je te „ conjure de conserver mes conquêtes „ comme si elles étoient à toi. L'Egypte „ me suffit, & je t'abandonne la Syrie. „ songeons à présent à nous défendre, „ & choisis de commander sur mer ou „ sur terre. “ *Cherea* se mit à la tête de l'armée navale, dont l'Egyptien paroissoit desirer qu'il se chargeât, & monta sur les vaisseaux avec ses trois cens Grecs. Sa retraite abbatit le courage des soldats de terre, & releva celui des soldats qui l'eurent pour chef. On combattit, le même jour, des deux côtés. L'Egyptien soutint quelque temps les efforts des Perses & des Médes; mais il fut enfin obligé de prendre la fuite. *Denys*, qui avoit montré la plus grande valeur sous les yeux du Roi, se mit à sa poursuite, le réduisit à se tuer lui-même sur le point d'être pris, & apporta sa tête à *Artaxerxe*.

Ce Prince, transporté de joye, lui donna les marques de la plus vive satisfaction, & promit de lui remettre entre les mains *Callirrhoe*, comme le plus digne prix dont il pût payer ses services. *Denys* se prosterna devant

Artaxerxe, & le remercia d'un don qu'il n'étoit plus au pouvoir de ce Prince de lui faire.

Les Perses en effet ne furent pas aussi heureux sur mer que sur terre; *Cherea* remporta sur eux une victoire complette. Il fit voile, par hazard, après l'action, vers l'Isle d'Arado, & fit prisonniers tous ceux qui avoient choisi ce lieu pour azyle. Dans l'idée où il étoit que le Roi avoit rendu à *Denys* *Callirrhoé*, il étoit bien éloigné de la croire en son pouvoir, & l'ignorance de son bonheur lui eût peut-être fait perdre le fruit le plus doux de sa victoire, si *Callirrhoé* ne se fût elle-même découverte par sa douleur.

Elle n'avoit garde de son côté de soupçonner que *Cherea* fût si près d'elle, & regardant comme le comble du malheur l'esclavage réel où la faisoit tomber le sort des armes, elle avoit protesté qu'elle se donneroit la mort plutôt que de passer au pouvoir du vainqueur. Cette résolution desespérée dont on fit le rapport à *Cherea*, lui donna la curiosité de voir une femme qui montroit tant de courage; il se rendit dans l'endroit où elle étoit. Il ne

la reconnut point d'abord, parce qu'elle avoit la tête voilée & panchée vers la terre. Il s'approcha d'elle, & lui adressant la parole avec douleur: „ Qui que „ vous soyez, lui dit-il, prenez cou- „ rage; il ne vous sera fait aucune vio- „ lence, & vous aurez le mari que vous „ voudrez. " *Callirrhoé*, ayant reconnu son époux au son de la voix, se découvrit le visage. *Cherea* ! *Callirrhoé* ! s'écrièrent-ils tous deux à la fois. Ils se regardent, ils s'embrassent; enyvrés de leur bonheur, ils en doutent encore. *Est-ce bien toi*, *Cherea* ? *Est-ce vous*, *Callirrhoé*, se demandent-ils l'un à l'autre? Le bruit se répand que l'Amiral a retrouvé sa femme, & l'on court de tous côtés pour la voir.

Callirrhoé, étant entrée avec *Cherea* dans le palais que le Roi avoit à Arado, selon la coutume des Rois de Perse qui en ont dans toutes les villes, lui raconta comment elle étoit revenue à elle dans le tombeau, comment *Teron* l'avoit enlevée, le voyage qu'il lui avoit fait faire, & la manière dont elle avoit été vendue. Quand elle vint à son union avec *Denys*, elle se tut, & *Cherea* sentit des mouvemens de jalousie. Mais elle le

consola, en lui exposant le songe qu'elle avoit eu, & la nécessité cruelle où elle s'étoit trouvée, pour sauver la vie à leur enfant.

Cherea, ayant appris dans la nuit que l'armée de terre avoit été battue, ne jugea pas à propos d'attendre *Artaxerxe*, & s'étant rembarqué, cingla vers Chypre, sous prétexte de s'emparer de cette Isle. De-là il se rendit à Paphos où il fit part, d'abord aux chefs, ensuite aux soldats, de la défaite de leurs compagnons. Une partie de ceux qu'il commandoit consentit à le suivre à Syracuse, & il ménagea aux autres un moyen de rentrer en grace auprès du Roi en renvoyant à ce Prince, sous leur escorte, *Statira*, & toutes les personnes que l'on avoit prises à Arado. Il remit à la Reine une lettre pour *Artaxerxe*, dans laquelle il se plaignoit de ce que ce Prince l'avoit forcé à prendre les armes contre lui. *Callirrhoé*, croyant devoir quelque reconnoissance à *Denys* pour les bons traitemens qu'elle en avoit reçus, chargea aussi quelqu'un d'une lettre pour lui. Elle tachoit de le consoler, & le supplioit d'envoyer son fils à Syra-

cuse, pour y voir son père & ses ayeux.

Le retour de la Reine à Arado remplit de joye *Artaxerxe* & toute sa cour. Le seul *Denys* fut plongé dans la tristesse. La prière que lui faisoit *Callirrhoé* de lui envoyer son fils, augmenta sa douleur. Il prit cet enfant entre ses bras, & l'y serrant avec tendresse: „ Oui, mon fils, lui dit-il, tu „ iras trouver ta mère, puisqu'elle „ l'ordonne, & moi je vivrai dans la „ solitude. Je ne me plaindrai point „ de mes maux; c'est moi qui me les „ suis attirés; c'est ma malheureuse ja- „ lousie qui m'a conduit à Babylone. "

Tandis que ces choses se passoient à Arado, *Cherea* faisoit route vers Syracuse; il y arriva bien-tôt. Lorsqu'il fut à la vûe du port, le nombre des vaisseaux qu'il conduisoit avec lui, répandit l'allarme dans la ville. *Hermocrate* accourut pour les reconnoître. *Cherea*, voulant ménager à ses compatriotes le plaisir de la surprise, ne parut point, & chargea un Egyptien de répondre à ceux que le Prêteur avoit envoyés. „ Les navires que vous voyez, „ leur dit cet homme, sont des Mar- „ chands Egyptiens qui apportent à Sy- „ racuse des choses qui pourront plaire

„ aux habitans. “ On leur ordonna de n'entrer que l'un après l'autre dans le port, dans la crainte de quelque trahison. Le vaisseau de Cherea entra le premier. Il avoit fait dresser, sur le pont, un pavillon superbe, caché par des rideaux; ce qui tenoit les esprits en suspens & donnoit lieu à mille conjectures. Le pavillon s'ouvrit tout-à-coup, & l'on vit, sur un lit de drap d'or, *Callirrhoé*, en habit de pourpre, couchée à côté de *Cherea*. Le ravissement que causa cette vûe ne se peut décrire. *Hermocrate* & *Ariston* étoient transportés de joye; ils en répandoient des pleurs; ils embrassoient leurs enfans, inondoient leurs visages de leurs larmes, les embrassoient encore, & ne pouvoient les quitter; ils embrassoient leurs parens, leurs amis, ceux mêmes qu'ils ne connoissoient pas, & qui prenoient part à leur bonheur. Le peuple en foule s'assembla autour des deux époux, qui ne purent refuser le récit de leurs aventures à la tendre curiosité de leurs concitoyens.

L'assemblée s'étant séparée, les autres vaisseaux entrèrent dans le port. *Cherea* fit distribuer des terres à ceux

qui l'avoient suivi, & partagea avec eux les dépouilles des Perses. Pour *Callirrhoé*, elle se rendit au temple de *Vénus*, avant que d'entrer dans la maison de son mari, &, se jettant aux pieds de la Déesse, elle la pria de ne plus la séparer de *Cherea*. *Denys* leur envoya leur fils, & ce cher gage resserra de plus en plus les nœuds d'une union si belle. Il fut l'amour & l'honneur de sa famille.

Comme je finissois cet article, j'ai reçu de Rome une traduction Italienne de l'ouvrage de *Chariton* sous ce titre: *Caritone Afrodisieo dè Racconti Amorosi di Cherea e di Calliroe libri Otto tradotti dal Greco*, sans nom d'Imprimeur ni de Traducteur. C'est un volume *in*-4°, très-bien imprimé. La version latine est fidelle, mais un peu séche. L'Italienne n'a pas moins d'exactitude & a plus d'agrément. Elle respire un air de liberté, qui la feroit prendre pour un original. L'Interpréte Italien a eu connoissance de l'édition de M. d'*Orville*. Il en parle avec beaucoup d'éloge dans sa Préface, où je comptois trouver quelques recherches nouvelles sur l'auteur de ce Roman; mais on

n'y dit rien de plus que ce que j'en ai écrit d'après M. d'*Orville*. A l'égard de l'ouvrage même, je laisse au public à prononcer sur son mérite. Je dirai seulement que la fable me paroît bien conduite, qu'il n'y a point d'épisodes étrangers au sujet principal, que l'action marche avec assez de vivacité, que la curiosité est irritée, que le cœur est intéressé, & satisfait du dénoûment. L'auteur est encore estimable en ce qu'il ne s'est permis aucune situation indécente, aucune image obscène, aucune expression licentieuse, aucun mot qui puisse offenser l'oreille délicate du lecteur le plus sévère; ce que l'on ne peut pas dire de *Longus*, d'*Achilles Tatius*, & de *Xénophon l'Ephésien*. La diction de *Chariton* n'est pas aussi pure, aussi polie que celle de ces Romanciers, quoi que cependant il y ait peu d'endroits répréhensibles, peu de locutions dont on ne trouve des exemples dans les meilleurs auteurs. Mais, en général, tous ces Grecs du bas Empire, n'écrivent pas aussi bien à beaucoup près que leurs compatriotes du temps d'*Aléxandre* & de *Periclès*.

M. ANTON FRIDERICH BUSCHING MITGLIEDS DER COSMOGRAPHISCHEN GESELLSCHAFT NEUE. ERDBESCHREIBUNG.

NOUVELLE GEOGRAPHIE PAR M. ANTOINE-FRÉDERIC BUSCHING, MAISTRE ÈS ARTS ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ COSMOGRAPHIQUE (de Nuremberg.)

NOus avons cru devoir rappeller le titre de cet important ouvrage, dont M. l'Abbé *Prévost* avoit commencé à rendre compte. Il en a donné une idée générale dans trois Extraits *(a)*; nous y renvoyons nos lecteurs, qui seront curieux de connoître ou de se rappeller la forme de cette Géographie, & les trois Mémoires qui sont à la tête, dont le premier a pour objet l'utilité & la néceſſité de la Géographie, le second l'histoire des Cartes Géographi-

(a) Voyez le mois de Janvier 1755 page 104, le mois d'Avril de la même année page 25, & celui de Juin même année page 25.

ques, des Géographes de tous les âges, & celle de la Géographie Mathématique & Physique, le troisième des observations sur les mers qui environnent ou qui bordent les pays décrits dans le premier Tome de M. *Busching*. Ce sont là pour ainsi dire, les avenues de ce grand Palais Géographique ; il étoit nécessaire d'en offrir la peinture, & M. l'Abbé *Prévost* l'a fait avec l'ordre, la précision & la clarté qu'il met dans tout ce qu'il écrit. Il est temps de pénétrer dans l'intérieur de l'édifice, & de faire connoître les parties intéressantes qui le composent. Nous commencerons par le Dannemark, dont la description ouvre le premier Volume de l'auteur Allemand.

Le Roi *Christian IV* fit faire, par *Jean Meyer*, une Carte particulière du Dannemark, que tous les Géographes modernes ont adoptée, en se bornant à quelques changemens & à quelques additions peu considérables. Celle qui nous vient de *Homann* est la plus commune, & même une des meilleures. Celle qui se trouve dans le *Théâtre Danois* de *Pontoppidan*, est sans doute préférable à toutes les autres, pour

l'exactitude géographique ; mais elle est très-mal exécutée.

L'on n'a rien d'assûré sur l'origine du nom de Dannemark. Quelques Auteurs le font dériver d'un ancien Roi appellé *Dan* & du mot *Marcæ*, *Marche* ou *Païs* ; de sorte qu'il signifiroit *Païs du Roi Dan*. Cette étymologie paroît sans fondement, en ce que l'on ne voit aucun Prince dont le nom ait pu y donner lieu, à moins que ce ne soit *Dan Mikillati*, c'est-à-dire, *le superbe*, que les Historiens Islandois font vivre en 146 de l'Ere Chrétienne, & dont l'existence est fort insertaine. D'autres prétendent que la rivière d'*Eyder* qui sépare le Dannemarck de l'Empire a été appellée autrefois *Don*, ou *Dana*, ou *Dena* ; ils ajoutent que c'est elle qui a fait donner d'abord à la Jutlande d'aujourd'hui, qui est la patrie des anciens Danois, le nom de *Dania*, nom qui s'est étendu à tout l'Etat après la conquête des Isles.

Cette étymologie ne paroît guères mieux fondée que la première. Elle est appuyée sur l'hypothèse que la rivière d'*Eyder* a porté le nom de *Don*

ou de *Dana* : supposition qui paroît détruite par un monument qu'on voit à Rendsbourg. On y lit sur une pierre de la porte de Holstein, située sur le bord de cette rivière, le Pentamètre suivant.

Eydora, Romani terminus Imperii.

L'Eyder, borne de l'Empire Romain.

Peut-être aussi le nom d'*Eyder* n'est-il venu que du nom Latin *Eydora*, & la dénomination antérieure de cette rivière étoit-elle celle que l'on suppose. C'est ce qu'il n'est pas aisé de sçavoir.

Le *Sund*, appellé en langue du païs *Oeresund*, sépare le Dannemarck de la Suède. Il a, près de *Helsingoër*, environ 1331 toises ou un demi mille d'Allemagne de largeur. C'est ordinairement par ce détroit, qui, comme les deux *Belt*, est soumis à la domination du Roi de Dannemarck, qu'on passe de la mer d'Allemagne dans la mer Baltique.

Quoique le Dannemarck soit assez peuplé, quelques auteurs prétendent que le nombre de ses habitans a été

bien plus considérable. La nation Danoise est partagée en Nobles, en Bourgeois & en Païsans. Il n'y a jamais eu en Dannemarck d'autres Princes que ceux de la famille Royale, excepté *Knut Pors*, Gentilhomme élevé par le Roi *Christophe II* à la dignité de Duc *de Halland*. La Noblesse est divisée en haute & basse. La haute ne comprend que les Comtes & les Barons, dont les premiers ont été créés & introduits le 25 Mai en 1671 par le Roi *Christian V*. Leurs prérogatives sont contenues dans une Ordonnance de l'an 1688. Elle accorde aux fils aînés des Comtes le droit de primogéniture, & à leurs cadets, ainsi qu'à leurs filles, le titre de Barons & de Baronnes avec les priviléges qui y sont annéxés. Elle donne aux Comtes dans leurs Comtés le droit de patronage & une jurisdiction, dont on ne peut appeller qu'au Suprême Tribunal du Royaume, devant lequel seul il est permis de leur intenter des procès. Elle les exempte des contributions & des dîmes, non seulement par rapport à leur fief principal, mais encore pour trois cens arpens de terre qu'ils peuvent posséder ailleurs. La même Ordonnance leur permet de mettre une

couronne ouverte sur leurs armes, &c. La différence des Barons & des Comtes se réduit presqu'à celle des noms & du rang. Cependant les premiers ne sont, outre leurs Baronies, exempts des contributions & des dîmes que pour cent arpens de terre. Pour aspirer à la dignité de Comte ou de Baron féodal il faut avoir des biens assez considérables pour qu'ils puissent être érigés en Comté ou en Baronie. Au reste, cette condition n'est point nécessaire pour porter en Dannemarck le simple titre de Comte & de Baron.

La première prérogative de la basse Noblesse est, que, dans les affaires qui regardent la vie ou l'honneur d'un gentilhomme, on ne peut le poursuivre que devant le Suprême Tribunal. Tout ceux que le réglement des rangs dans le Royaume met dans la classe des Nobles jouissent de ce privilège qui, à l'exception des Officiers Généraux, ne s'étend point aux Militaires. Les fiefs nobles sont exemts des contributions. Un gentilhomme, possesseur d'un fief qui, avec ses dépendances, a une étendue de quatre cens arpens, peut, en observant les formalités prescrites, le faire ériger en *Majorat*. La véritable

Noblesse Danoise n'est pas fort nombreuse, en comparaison de celle des autres païs. On peut dire en général que la plupart des familles nobles qui subsistent aujourd'hui dans le Royaume sont d'origine étrangère. L'ancienne Noblesse Danoise avoit de très-grands privilèges. Elle étoit au plus haut dégré de puissance, lorsque *Frédéric III* monta sur le thrône; mais elle déchut sous ce même regne où la souveraineté fut introduite en Dannemark, & elle ne conserva que les prérogatives qu'il plut à ce Prince de lui laisser. La Noblesse du païs de Schleswig jouit avec celle du Duché de Holstein des mêmes privilèges. Dans l'impossibilité de nous étendre sur les autres ordres du Royaume, nous remarquerons seulement qu'à l'exception de quelques Diétricts du Duché de Schleswig le Roi *Frédéric IV* abolit en 1702 la servitude dans tout le Dannemark.

Les idiômes Danois, Suédois & Norwégien ne sont au fond que trois différens dialectes de la même langue, & les habitans des trois Royaumes du Nord s'entendent à quelques mots près qui sont en petite quantité. Le Danois, tel qu'on le parle aujourd'hui, est un mé-

lange de l'ancien Gothique, du langage des Frisons & de la langue Allemande. Dans la prononciation il a beaucoup d'affinité avec l'Anglois. Aussi y a-t-il beaucoup de mots qui sont communs aux deux langues. On trouve le Danois très-propre à la Poësie.

Odin étoit la plus grande des Divinités adorées en Dannemarck du temps du paganisme. Dans le moyen âge on fit pendant long-temps plusieurs tentatives infructueuses pour y introduire la Religion Chrétienne. Ce fut sous le regne de *Charlemagne* qu'*Ebbo* Evêque de Rheims prêcha l'Evangile aux Danois. Lorsque le Roi *Harald-Klag* se vit obligé de chercher un asyle auprès de l'Empereur *Louis*, il se fit baptiser en 826, & à son retour il amena dans son Royaume quelques Moines qui formèrent des Communautés Chrétiennes en différens endroits. La première Eglise fut bâtie à *Haddebye* dans le Duché de Schleswig, & soumise à la jurisdiction Ecclésiastique de l'Evêque *Ansgarius*. Les successeurs de *Harald* persécutèrent les nouveaux convertis avec beaucoup de cruauté, & ce ne fut que vers l'an 1000 qu'après bien des révolutions les

Chrétiens commencèrent, sous le regne de *Sueno*, à jouir en Danemarck d'une entière tranquillité. La doctrine de *Luther*, déja goutée sous le regne de *Christian II*, fit de nouveaux progrès sous celui de *Fréderic I*. *Christian III* l'introduisit dans tous ses Etats à la Diète tenue à Coppenhague en 1537. *Jean Bugenhagen* fut l'auteur des nouveaux réglemens ecclésiastiques confirmés par le Roi. Ce fut ainsi que la Religion Luthérienne devint la dominante en Dannemarck. Les Juifs, les Calvinistes & les Catholiques ont le libre exercice de leurs Religions à *Coppenhague*, à *Fridericia* & à *Friderichsstadt*. En ce dernier endroit on souffre aussi les *Arminiens*, les *Mennonites* & les *Trembleurs*. Les Catholiques ont encore la permission d'exercer publiquement leur Religion dans l'Isle de Nordstrand. Au reste, les monarques Danois ont fait de grands efforts pour répandre la lumière du Christianisme parmi les Lappons, les Groenlandois & les Malabares. Les Missionnaires envoyés à ces peuples, ont travaillé avec succès à leur conversion. En 1714 on fit à Coppenhague un département particulier des affaires qui con-

cernent les Missions étrangères sous le nom de *Collegium de cursu Evangelii promovendo.*

Parmi les Ministres de la Religion Luthérienne, les Evêques tiennent dans le Royaume de Dannemarck le premier rang. Il y en a six en Dannemarck, quatre en Norwège, & deux en Islande. Ceux de Seeland & de Christiania ont la préséance. Le premier qui réside toujours à Coppenhague est en même temps troisième Professeur de Théologie dans l'Université de cette Ville. Le Gouvernement a aboli le titre d'Archevêque. Dans le païs de Schleswig, & dans la partie du Holstein qui est soumise au Roi, les Eglises sont gouvernées par un *Surintendant Général.* Autrefois la puissance des Evêques étoit très-grande en Dannemarck. Ils composoient avec les autres principaux Prélats la troisième classe des Etats du Royaume. Aujourd'hui ils n'ont pas plus de pouvoir qne les *Surintendans Généraux* dans l'Allemagne Protestante. Aussi les loix du païs ne leur donnent-elles que le nom de *Surintendant.* C'est le Roi qui les revêt de leur dignité. Ils sont obligés de visiter tous les trois ans toutes les Eglises & Ecoles de leurs Diocé-

ses. Ils examinent & sacrent les nouveaux ministres. Ils président avec le Bailli de la Province dans les Synodes Provinciaux, où ils convoquent les *Prévôts* des petits Districts nommés *Herred* (*b*) dans lesquels leur Diocèse est partagé. Le nombre des *Prevôts* qui dépendent des Evêques monte dans tout le Royaume jusqu'à 160. Ils ont sous leur inspection les ministres, & les chapelains, qui servent d'aides à ces derniers. Quand un ministre laisse une veuve, elle partage, la premiere année, le revenu de la Cure avec le nouveau Curé, qui, ce terme expiré, est encore tenu de lui en donner le huitième sa vie durant.

Le Dannemarck a produit, surtout depuis le milieu du seizième siècle, plusieurs Sçavans qui ont fait honneur aux Lettres. C'est la Théologie que les Danois cultivent le plus. Ils s'appliquent moins que la plûpart des nations Européennes à la Jurisprudence Romaine, qui n'a jamais été introduite chez eux. Les loix de la nation sont écrites

(*b*) Ces Districts comprennent ordinairement quarante & jusqu'à cinquante villages.

dans la langue du païs avec autant de pureté que de précision (*c*). Les Danois ont beaucoup de goût pour la langue Latine & la Poësie. Outre l'Université de Coppenhague, composée de quatre Collèges, l'Académie des Nobles à Soroë & le Collège d'Odense, il y a dans plusieurs villes du Dannemarck des Ecoles dont les Régens sont fort bien payés & où les Ecoliers sont instruits & nourris *gratis.* En vertu d'une Ordonnance du Roi *Christian VI* de l'année 1739 il doit y avoir pour le Latin vingt Ecoles publiques en Dannemarck & quatre en Norwège. Il y a à Coppenhague une Société Royale des Sciences fondée en 1742. Elle publie ses Mémoires en Latin sous le titre d'*Acta Societatis Hafniensis.* Il en a déja paru huit volumes *in-quarto.* Le Roi vient de lui donner le corps de logis du Palais de Charlottenbourg. Il faut distinguer de ce corps littéraire une autre Société Royale qui fait des recherches sur l'Histoire du Nord, & qui travaille en même-temps à la cul-

(*c*) Elles sont contenues dans le *Code Christian.* Cet excellent ouvrage fut publié par le Roi *Christian V*, en 1683.

ture de la langue du pays. Cette compagnie est en quelque façon en Dannemarck ce que seroient chez nous l'Académie des Inscriptions & l'Académie Françoise réunies ensemble. Ses Mémoires sont en Danois, & se publient par parties, dont douze font un volume. Elle occupe l'aîle droite du Palais de Charlottenbourg, consacré aujourd'hui entiérement aux sciences & aux arts. L'année passée on y assigna encore des appartemens très-commodes à l'Académie royale de Peinture & de Sculpture érigée à Coppenhague par ordre du Roi & sous la direction de M. le Comte de *Moltke.* Outre une grande salle pour l'assemblée des Directeurs & Professeurs, dans laquelle son exposées plusieurs excellentes pièces tant antiques que modernes, cette dernière Accadémie a encore 1°. une autre salle où l'on place trois fois par semaine un modèle d'après lequel chacun peut dessiner sous la direction d'un Professeur; 2°. une salle où l'on dessine d'après les antiques apportés de Rome, & de laquelle M. *Anthon*, Architecte & Intendant des bâtimens, a l'inspection; 3°. deux salles, où le

même M. *Anthon* enseigne la Géométrie, l'Architecture, la Perspective, &c. 4°. deux salles, où Mrs. *Loefler* & *C'io* enseignent le Dessein & la Gravûre, dans l'une aux commençans & dans l'autre à ceux qui sont plus avancés. M. le Comte *de Moltke* est Président de l'Académie. M. *Eigtred*, Colonel & Architecte de la Cour, en est Directeur. M. *Norup*, Directeur des Bâtimens, a été nommé par le Roi pour tenir la caisse de l'Académie. (*d*)

Le théâtre d'Anatomie & de Chirurgie a été fondé dans l'année 1736. En 1753 le *Collegium Medicum* de Coppenhague fit imprimer un prodrome de la continuation des *Acta Medica Hafniensia*, où il publia que, par ordre de sa Majesté Danoise, il s'étoit proposé d'enrichir la Médecine de nouvelles découvertes & d'observations utiles. Ce Corps Littéraire invite tous les Médecins & Physiciens du pays à contribuer à remplir ses vûes, & promet de donner tous les ans un Volume au Pu-

(*d*) M. *Preisler* Allemand, connu ici par la part qu'il a eue à la Galerie de Versailles gravée, & par plusieurs autres ouvrages, est l'un de ses plus célèbres Professeurs.

blic. Il prie tous ceux qui voudront seconder son projet, de choisir principalement des matières qui ayent rapports à la Pathologie, à la Thérapeutique, de même qu'à l'Histoire Naturelle du Dannemarck ou qui puissent servir à l'instruction des cultivateurs de ce pays. Cette Compagnie propose tous les ans un prix de vingt ducats pour celui qui, au jugement des Membres dont elle est composée, aura fourni le Mémoire le plus intéressant du Volume qu'elle publiera tous les ans.

Comme nous n'avons pas encore eu occasion de parler de l'état des Lettres & des Arts en Dannemarck, nous nous sommes étendus sur cette partie un peu plus que M. *Busching*. Il remarque, en finissant cet article, que le nombre des ouvrages que l'on écrit aujourd'hui en Dannemarck est assez considérable, mais qu'il seroit sans doute plus grand si l'impression coûtoit moins à Coppenhague, & que les gens de lettres ne fussent pas obligés de faire imprimer la plûpart de leurs livres à leurs frais. Nous laissons à d'autres à examiner si cette circonstance doit être favorable plûtôt que nuisible au progrès des lettres

tres en Dannemarck. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il seroit à souhaiter que cet usage eût lieu en France. Le torrent des mauvais livres n'inonderoit pas tant nos quais & nos rues, & couleroit dans un lit plus resserré.

Ce pays est très-avantageusement situé pour la navigation. Le grand nombre des vaisseaux Danois qui passe tous les ans par le *Sund*, & qui en 1752 monta jusqu'à 850, de même que les sociétés commerçantes établies à Coppenhague, font voir avec quelle ardeur les Danois s'appliquent aujourd'hui au commerce. Celui surtout qui se fait dans la Capitale est très-considérable. En 1752, il y arriva plus de 3000 bâtimens chargés de toutes sortes de marchandises, & principalement de vivres, de bois & de matériaux pour bâtir. Au reste, le commerce de Dannemarck consiste plus dans l'importation que dans l'exportation. En Norwège, au contraire, l'exportation surpasse de beaucoup l'importation.

Comme l'histoire & l'état du commerce Danois ont été exposés dans une suite de *Mémoires* insérés dans le

Journal Economique (*e*) pour l'année 1751, nous ne descendrons point dans les détails où M. *Busching* entre sur cette matière. Nous croyons d'un autre côté devoir rendre compte d'un changement arrivé, depuis la publication de son ouvrage, dans la forme du commerce de ce pays, ou du moins d'un des objets de ce commerce. Ce changement regarde la Compagnie des Indes Occidentales. Les Danois ont en Amérique les Isles de S. Thomas, de Ste. Croix & de S. Jean, & quelques autres situées entre la Guadeloupe & Porto-Ricco. La Compagnie des Indes Occidentales, établie à Coppenhague, avoit seul droit d'y commercer. Des réflexions puisées dans les principes d'une politique qui ne se propose pour but que le bonheur des peuples, ont fait appercevoir à sa Majesté Danoise combien il seroit utile pour tous ses sujets de rendre libre le commerce des colonies. Dans la vûe de procurer cet avantage, Sa Majesté traita l'an-

(*e*) On y a négligé de dire qu'ils sont tirés *de la Description de l'Etat de Dannemarck & de Norwège*, par le Baron *de Holberg*. Pourquoi cacher les sources où l'on puise ?

née dernière avec la Compagnie, qui, moyennant la somme d'environ 8757000 livres de France, lui céda tous ses privilèges, magasins, vaisseaux, &c. Devenu le maître de tous les droits de la Compagnie, le Roi a déclaré qu'au bout d'un an, qu'elle se réservoit pour faire seul le commerce, chacun de ses sujets auroit la liberté de trafiquer dans tous les établissemens des Danois en Amérique, desquels le Baron de *Proeck* a été nommé Gouverneur-Général. C'est à S. Thomas que va s'établir ce nouveau Gouverneur.

Parmi les Ordres de Chevalerie du Dannemarck, celui de l'*Eléphant* est le premier. Son origine remonte jusqu'à *Canut IV* qui regna au douzième siècle. La marque de cet Ordre est un Eléphant blanc émaillé que les Chevaliers portent à un ruban bleu, qui de l'épaule gauche passe au coté droit. Ces mêmes Chevaliers portent sur le côté gauche de leur juste-au-corps une étoile octogone d'argent au milieu de laquelle on voit la croix de *Danebrog*. Le deuxième Ordre est précisément celui de *Danebrog* ou *le Cordon blanc*. Il a été fondé par *Waldemar II*, dans le

treizième siècle. Sa marque qui est une croix blanche émaillée & garnie de onze diamans, se porte à un ruban blanc moiré & à bords rouges, qui descend de l'épaule droite vers le côté gauche. Dans l'étoile octogone d'argent dont on a parlé, on lit les syllabes du mot *Restitutor*, écrites en forme de croix, & au milieu le nom de *Christian V*. Ces deux Ordres ont été rétablis par ce dernier Roi. Ce fut la Reine *Sophie-Madeleine* qui fonda en 1732 l'Ordre de l'*Union Parfaite* en mémoire de son mariage. Il se donne à l'un & à l'autre sexe.

Nous ne pouvons suivre M. *Busching* dans tous les détails qu'il présente sur les différens départemens & tribunaux qui administrent les affaires publiques, civiles, ecclésiastiques, &c, du Dannemarck. Nous nous bornons à remarquer que la *Chancellerie Allemande*, chargée d'ailleurs des affaires des pays de Schleswig, de Holstein & d'Oldenbourg, entretient la correspondance avec les Cours étrangères & les Ambassadeurs de Dannemarck, & que c'est elle qui dresse tous les Traités qui se font avec d'autres Puissances.

Les revenus du Roi de Dannemarck proviennent, 1°. des différentes espèces de tailles introduites dans les royaumes de Dannemarck & de Norwège, des biens qui viennent à vaquer au profit de la couronne, &c; 2°. des douanes, surtout de celles de Norwège, de Colding & du Sund. Dans les trois détroits par lesquels la mer d'Allemagne a communication avec la Baltique, les vaisseaux payent dans leur passage des droits qui se perçoivent à Helsingoer, à Niborg & à Fridericia. La douane de Helsingoer est la plus importante de toutes. On a remarqué que depuis quelque temps, il passe tous les ans quatre à cinq mille vaisseaux par le *Sund*. En 1752 leur nombre monta jusqu'à 6000. A l'exception d'une seule ville fameuse pour son commerce (*f*), les droits sont, généralement parlant, égaux pour toutes les nations. Les vaisseaux Anglois, Hollandois, Suédois & François ne sont point visités quand ils se trouvent munis de passeports conformes aux Traités.

(*f*) C'est Hambourg que M. *Busching* n'a point osé nommer, parce que son ouvrage y est imprimé.

Ces mêmes vaisseaux ne payent qu'un pour cent des effets & marchandises qui ne sont point exprimés dans le tarif de la douane. Toutes les autres nations sont obligées d'en payer $\frac{5}{4}$ pour cent, & de laisser visiter leur cargaison. De plus quand les vaisseaux de ces dernières ne sont pas pourvûs de certains papiers, il leur en coûte encore un *Noble à la Rose*, & deux même dans un cas particulier. A l'égard des villes Anséatiques situées sur les côtes de la mer Baltique, les conventions particulières qu'elles ont arrêtées avec les Danois n'étant pas les mêmes pour toutes ces villes dans certains objets, les vaisseaux des unes sont traités autrement que les vaisseaux des autres. Il reste à observer en général qu'en Dannemarck une partie des douanes est donnée à ferme, qu'une autre est perçue par des Receveurs Royaux, & que le Roi a établi des Contrôleurs qui veillent sur les Fermiers & les Receveurs; 3°. de l'Accise (*g*) & des entrées; 4°. du produit des peines pécuniaires, des postes, des dispenses & du papier

(*g*) Taxe sur le vin, la bierre & autres provisions.

timbré : le produit des postes est destiné aux pensions que le Roi donne & aux frais des missions ; 5°. des capitations ; 6°. de la part qu'a le Roi aux dîmes ecclésiastiques, perçues autrefois par les évêques Catholiques, & réunies en partie à la couronne après l'introduction du Luthéranisme. On appelle aujourd'hui cette partie du domaine les dîmes royales. Dans le pays de Schleswig les revenus du Roi proviennent en partie de quelques sources différentes de celles qu'on vient d'indiquer. Au reste, on a remarqué qu'il entre tous les ans dans la caisse royale six millions d'écus (*h*) & que la dépense du Roi ne monte pas tout-à-fait à quatre millions.

L'armée que le Roi entretient actuellement en Dannemarck, consiste en un régiment royal de Cuirassiers, un régiment royal de Dragons, neuf autres régimens de Cuirassiers, deux régimens de Gardes à pied, dont l'un n'étant composé que de Grenadiers porte le nom de corps des Grenadiers, un régiment du Roi, un régiment de la Reine,

(*h*) L'écu vaut en Dannemarck 96 sols.

un régiment du Prince héréditaire, neuf régimens d'infanterie composés de troupes réglées, sept régimens d'infanterie nationale, & un régiment de garnison. Il y a en Norwège 5 régimens de cavalerie nationale & 2 de cavalerie réglée, 13 régimens d'infanterie nationale & *le corps des Patineurs* (*i*) qui consiste en 5 ou 600 hommes. Les régimens de cavalerie réglée sont composés de 8, & ceux d'infanterie de 12 compagnies. Les régimens nationaux sont plus nombreux que ceux des troupes réglées. On doit ajouter à cet état les corps de l'artillerie. Les régimens nationaux ou de milice ont été érigés en 1701 par le Roi *Frederic IV*, qui, treize ans après, établit à Coppenhague une compagnie de Cadets & distribua en 1718 tous ses Etats en 12 Districts qu'il assigna à autant de régimens de cavalerie qui furent logés dans des baraques. Cette dernière disposition a été changée depuis.

Les Danois, déchus pendant quelque temps de l'ancienne gloire qu'ils avoient

(*i*) Les soldats de ce corps sont pourvûs de patins pour pouvoir en cas de besoin aller facilement sur la neige & la glace.

acquise par leurs expéditions navales, sont redevenus puissans & redoutables sur mer. Les flottes de *Christian V* & de *Frederic IV* ont fait de belles actions. Aujourd'hui l'armée navale du Dannemarck consiste en 33 vaisseaux de guerre, 16 frégates, & un certain nombre de galères, qui, à ce que l'on dit, monte jusqu'à cinquante. Les matelots sont distribués en trois divisions, dont chacune est composée de dix compagnies. Leur nombre n'est jamais au-dessous de 3300 hommes, & chaque division a une compagnie de canoniers. Il y a en Dannemarck une espèce de milice marine, dont on tire, en cas de besoin, des matelots pour les vaisseaux de guerre & les frégates. Le nombre de ces miliciens, commandés par leurs officiers particuliers, monte à vingt-quatre mille hommes. Ils sont distribués en douze districts, dont il y en a six en Dannemarck & autant en Norwège. Dans la mer Baltique, on se sert encore avec avantage des *Prahmes*, qui ne sont autre chose que des espèces de forts ou de beffrois nageants. La flotte Danoise se tient toujours à Coppenhague,

& tous les matelots nécessaires pour la construction des vaisseaux s'y trouvent abondamment dans le nouveau & le vieux chantier, & dans le magasin de la marine. Tout y est en très bon état, & environ deux mille ouvriers y sont toujours occupés. Il y a aussi à Coppenhague pour le service naval une Compagnie de Cadets, érigée en 1701 par *Fréderic IV*.

Après avoir ainsi exposé d'une manière générale la constitution du Dannemarck, M. *Busching* passe à la description détaillée des différens pays & des différentes isles, qui composent aujourd'hui ce Royaume.

Seeland, la plus considérable des Isles Danoises, renferme environ deux cens mille habitans, sans y comprendre ceux de Coppenhague, desquels le nombre va environ à la moitié. En 1752, il mourut dans cette isle 6233 personnes, & il y en nâquit 7338. Du nombre de ceux qui moururent, neuf étoient parvenus à l'âge de 100 & 106 ans.

Coppenhague, capitale de l'Isle de *Seeland* & de tout le Dannemarck, n'étoit, au onzième siècle, qu'un bourg

habité par des pêcheurs. En 1254 elle obtint les privilèges des villes, & resta sous la domination des Evêques de *Seeland* jusqu'en 1443 ; le Roi de Dannemarck l'acquit alors par un échange. Depuis ce temps, elle a toujours été le lieu de la résidence des Rois. En 1360 & 1372, elle fut prise & pillée par les villes Vénèdes de la ligue Anséatique. Elle a soutenu six sièges, dont le dernier, entrepris par le Suèdois, dura près de deux ans. En 1700, elle fut bombardée par les flottes combinées de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande. Le 20 Octobre de l'année 1728, le feu prit dans une petite maison & s'étendit avec une si grande violence, qu'il n'y eut pas moyen de l'éteindre, & qu'il détruisit dans l'espace de 48 heures la plus grande & la plus belle partie de la ville : 1650 maisons, cinq Eglises, les bâtimens de l'Université, quatre Collèges, la Maison-de-ville, &c. furent réduits en cendres. Le 23 Octobre a été consacré pour toujours à la devotion publique en mémoire de ce triste événement. Depuis cet incendie Coppenhague a été rebâtie avec plus de magnificence & de régularité qu'elle

ne l'étoit auparavant. La ville est très-belle ; son diametre excède 4100 pieds. L'on y compte 4000 maisons bourgeoises, &, comme on l'a dit ci-dessus, environ 100000 habitans. Il y a dans plusieurs endroits de la ville des canaux assez profonds pour porter de grands navires ; ce qui procure aux commerçans la commodité de faire décharger leurs marchandises vis-à-vis de leurs magasins. L'Eglise de la Sainte Vierge, rebâtie à neuf depuis le fatal accident de 1728, se trouve à l'endroit le plus élevé de la ville, & a une tour de trois cens quatre-vingt-quatorze pieds & demi de hauteur. C'est dans cette Eglise que sont sacrés les évêques des royaumes de Dannemarck & de Norwège. Le roi *Eric*, Duc de Poméranie, avoit obtenu du Pape *Martin V* la permission de fonder une Université dans ses Etats ; mais cet établissement n'eut point lieu. La gloire d'éclairer cette partie du Nord étoit réservée à un autre Prince Allemand. Ce fut *Christian*, premier Roi de la Maison d'Oldenbourg, qui, du consentement de *Sixte V*, fonda en 1478 l'Université de Coppenhague.

Parmi les places de cette capitale, on remarque celle d'*Uhlefeld*. Elle étoit autrefois occupée par l'Hôtel du Comte de ce nom, qui s'opposa à l'introduction de la souveraineté dans le Dannemarck. On a érigé sur cette place un monument en forme de pyramide, dont les inscriptions perpétuent la résistance du Comte.

Le magnifique château de *Christiansbourg*, rebâti à neuf entre les années 1731 & 1740, jouit de tous côtés de vûes agréables. Il est situé dans le quartier du *Strand*, où l'on voit encore le bâtiment qui renferme la bibliothèque royale (*k*), l'arsenal, le cabinet de curiosités, & la galerie des tableaux du Roi. Dans le quartier de *Rosenbourg*, on remarque l'église de la Sainte Trinité. La nombreuse bibliothéque de l'Université, placée dans la grande salle qui se trouve au dessus de la voûte de cette église, fut entiérement consumée par le grand incendie dont nous avons parlé.

(*k*) C'est sans doute sur des mémoires peu exacts qu'il a été dit à la page 13 de ce Journal pour le mois de Mai de cette année que la Bibliothèque du Roi de Dannemarck se trouve au Chateau de *Charlottenbourg*.

Le roi *Christian VI* répara en quelque façon cette perte en donnant à l'Université un grand nombre de Livres importans & des sommes considérables pour se procurer les instrumens de mathématiques & d'astronomie les plus rares. Ce trésor littéraire, augmenté ensuite par beaucoup d'autres donations, & surtout par un grand nombre de manuscrits qui concernent l'Histoire du Nord, se conserve aujourd'hui à la place occupée autrefois par l'ancienne bibliothéque. La tour de l'église de la Sainte Trinité est de l'invention de *Longomontan*, celébre Astronome Danois. La figure en est ronde, & elle est plate à son sommet autour duquel regne une grille. Sa hauteur est de 115 pieds 3 pouces, & son épaisseur de 54 pieds. La façon dont elle est construite est telle qu'on peut y monter & descendre en carrosse, ainsi que le fit *Pierre le Grand* en 1716. Cette tour est consacrée aux observations astronomiques. Parmi les instrumens qui furent consumés 1728, on regrette sur tout le précieux globe céleste du célèbre *Ticho de Brahe*, vulgairement appellé *Tycho-Brahé*.

Dans l'*Ofter-Quartier*, ou *Quartier de l'Eft*, on remarque, entre plufieurs autres bâtimens qui dépendent de l'Amirauté, le *Chriftiansholm ;* c'eft là que fe trouve l'Arfenal de la Marine, qui paffe pour l'emporter fur celui de Venife. Près de l'Arfenal fe tient la flotte Royale. Outre le Château de *Chriftiansbourg*, Coppenhague eft orné par ceux de *Charlottenbourg*, d'*Amalienbourg*, de *Rofenbourg*, par le *Palais-Royal* & par plufieurs autres magnifiques bâtimens publics. Depuis le terrible incendie de Coppenhague, on a pris dans cette Capitale d'excellentes précautions contre les ravages du feu. Il s'y eft même formé une Compagnie qui affûre les maifons & qui rembourfe la valeur aux propriétaires en cas qu'elles viennent à être détruites par la flamme : établiffement utile qui mériteroit d'être introduit dans tous les Etats. La ville de Coppenhague dépenfe environ 60000 liv. pour entretenir la propreté des rues qui font très-bien éclairées la nuit. Les longs fièges que cette Capile a foutenus fous les regnes de *Frederic I*, de *Chriftian III* & de *Fréderic III* font voir qu'elle étoit déja for-

tifiée pour lors ; les derniers Rois ont perfectionné & augmenté fes ouvrages. La Citadelle de *Fridrichshafen* fut bâtie en 1663 entre le Port & la porte de l'Eft. L'entrée dans le port formé par le détroit qui fépare la petite Ifle d'*Amack* de l'Ifle de *Seeland*, eft défendue par deux citadelles bâties dans l'eau avec des peines & des frais immenfes.

La ville de *Chriftianshafen*, fituée fur l'autre bord du détroit, eft unie à Coppenhague par deux ponts qui donnent la communication avec la Capitale aux habitans de la petite Ifle d'*Amack*. Cette Ifle, d'où Coppenhague tire fon lait & fes légumes, eft habitée par environ 800 familles pour la plûpart d'origine Hollandoife. Ce fut *Chriftian II* qui, pour complaire à fon époufe *Elifabeth* qui étoit des Païs-Bas, fit venir dans cette petite Ifle une Colonie de Waterland en Nord-Hollande. La langue des *Amackois* eft un mélange du Hollandois, de l'Allemand & du Danois. Ils ont des manières, des mœurs & un habillement qui leur font particuliers.

Les environs de Coppenhague font

embellis de plufieurs maifons royales. *Friderichsberg* n'en eft éloigné que d'un demi mille. La fituation en eft belle & le bâtiment confidérable. Un théâtre, un labirinthe, nombre d'allées, de bofquets, de ftatues, de jets d'eau & de pavillons en ornent les Jardins, defquels dépendent la ménagerie, l'orangerie & les deux endroits, où l'on conferve les faifans & les faucons.

Sorgenfrey, en François *Sans-fouci*, eft éloigné de Coppenhague d'un mille & demi. Le Roi regnant en a cédé l'ufage à la Princeffe-Douairiére d'*Oftfrife* qui y paffe ordinairement l'Eté.

Jagersbourg, changé & achevé fous le Roi d'aujourd'hui, eft le fiège de la chaffe Royale, & l'on y conferve les équipages néceffaires pour ce divertiffement. Une allée conduit de *Jagersbourg* au beau Parc de *Charlottenlund*, qui a une jolie maifon, bâtie à neuf en 1733. A un quart de lieue de-là on entre dans le Parc de *Jagersbourg* qui eft très-grand & rempli de toutes fortes de gibier & de bêtes fauves. La maifon royale qui eft dans ce parc porte le nom d'*Hermitage*. Après une petite traverfée on arrive à *Freudenlund*, maifon de plaifance

de figure octogone, qui a un jardin & un potager.

Tous ces endroits agréables font fitués dans le Bailliage de Coppenhague. Dans celui de *Kronbourg*, on trouve les Châteaux de *Hirfchholm*, de *Sophienberg*, de *Kronbourg* & de *Fridensborg* ; mais nous ne nous y arrêtons pas, pour faire remarquer une chofe plus intéreffante encore que des palais & des jardins. C'eft une pyramide érigée en 1738, près du village de *Thiefvelde*. Les infcriptions Latines, Allemandes & Danoifes, dont elle eft chargée, font l'éloge des Rois *Frédéric IV* & *Chriftian VI*, fous lefquels on eft parvenu à arrêter le fable mouvant qui comme un torrent couvroit un champ, une terre, un village, l'un après l'autre, & qui menaçoit d'une ruine totale la plus belle partie du *Seeland*. Enfin *Jean Ulric Rohl* trouva à ce mal un remède qu'il employa avec le fuccès le plus heureux fous la direction du Bailli *Frédéric de Gram*. Ce fable deftructeur eft aujourd'hui entièrement couvert d'herbes & reffemble à un beau champ. M. *Bufching* ne ne nous apprend pas le moyen dont on s'eft fervi pour empê-

cher les progrès du ſable. Ne ſeroit-ce pas de la plante que *M. Linnæus* définit *Arundo foliorum lateribus convolutis, acumine pungentibus* (*l*), & dont il nous apprend que les Hollandois ſe ſervent dans le même cas en la plantant dans le ſable après lui avoir coupé la cime à un demi quart d'aune au deſſus de la racine (*m*).

Le Bailliage de *Friederichsbourg* doit ſon nom au ſuperbe Château qui fut appellé ainſi par le Roi *Frederic II* & rebâti à neuf ſous *Chriſtian IV*, par les plus habiles artiſtes de l'Europe. Ce Château, compoſé de trois parties principales qui communiquent entr'elles par autant de ponts, eſt ſitué au milieu d'un lac d'eau vive. La première partie qui extérieurement reſſemble beaucoup à un ouvrage à cornes, eſt traverſée par une rue dont les bâtimens ſervent, partie d'écuries pour les chevaux du Roi, partie de logemens pour les ouvriers & les domeſtiques attachés au Châ-

(*l*) Voyez ſa *Flora Lapponica* § 26, & ſon *Hortus Cliffortianus* 26.

(*m*) Voyez le *Mémoire* de M. *Linnæus* qui eſt à la tête du premier volume des ouvrages de l'Académie de Stockholm.

teau. On paſſe ſous une haute & belle tour pour entrer dans le ſecond veſtibule où eſt la cuiſine royale, & où ſont logés le Concierge, le Bailli & les Seigneurs qui ſuivent la Cour. De ce veſtibule on arrive par un pont de pierre au magnifique portail du Château principal, qui conſiſte en trois corps de logis de quatre étages, couverts de cuivre. En entrant dans la cour intérieure, on eſt frappé par la magnificence des bâtimens, par la beauté du marbre, & par l'expreſſion des ouvrages de ſculpture. Au corps de logis du milieu on voit deux rangs d'arcades, dont chacun eſt compoſé de ſept, toutes ornées de ſtatues de grandeur naturelle & d'autres ouvrages faits au ciſeau. L'Egliſe du Château, où les Rois ſont ſacrés aujourd'hui, répond parfaitement à la dignité de ſa deſtination. L'or & l'argent y brillent de tous côtés. Les entre-deux des fenêtres de la galerie ſupérieure ſont ornés de grands tableaux, & l'on a peint dans les embraſures les armes de tous les Chevaliers de l'Ordre de *Danebrog* avec leurs noms & leurs deviſes. De cette Galerie on paſſe derrière l'autel dans une

place ſpacieuſe où ſe trouve le Trône Royal. On voit dans ce lieu ſacré les armes de tous les Chevaliers de l'Ordre de l'*Eléphant*.

Le château royal de *Jagerſpreis* a donné le nom à un autre Bailliage, ainſi que la ville de *Roeskild*, qui depuis plus d'un ſiècle eſt déchue de ſon ancienne ſplendeur. C'eſt là que les anciens Rois de Dannemarck étoient élûs & couronnés. La cathédrale de cette ville eſt preſque le ſeul veſtige de ſa gloire paſſée. Elle renferme les mauſolées de pluſieurs Rois & Reines de Dannemarck, de pluſieurs Princes & Princeſſes du ſang royal, ainſi que de quelques hommes illuſtres. Parmi les tombeaux de ces derniers on remarque celui de *Saxon le Grammairien*, & parmi ceux des premiers celui de la célèbre Reine *Marguerite*, la *Sémiramis* du Nord. Cette Princeſſe, qui par ſa valeur avoit réuni les trois royaumes Septentrionaux de l'Europe, érigea dans la cathédrale de *Roeſkild* un monument digne de ſa grandeur. Elle y fit conſtruire un autel magnifique où elle plaça, entr'autres ornemens, les douze Apôtres d'or maſſif & de la grandeur

d'un enfant de trois ans. *Eric* de Poméranie qui lui ſuccéda en 1412 emporta ces Apôtres avec lui lorſqu'il fut obligé d'abdiquer & de ſe retirer en Allemagne. Vers le milieu du douzième ſiècle il ſe forma à *Roeſkild* une Société, moitié écclesiaſtique, moitié guerrière, qui ſe répandit enſuite par toute l'Isle de *Seeland*. Les membres de cette Société qui s'appelloient *Milites* ou *Fratres Roſchildenſes* ſe propoſoient pour but de mettre les côtes de l'Isle à l'abri des incurſions des Vénèdes qui étoient encore payens. Depuis 1699 il y a à *Roeſkild* un Couvent pour 21 Demoiſelles de condition qui ſont ſous la conduite d'une Prieure, & jouiſſent, outre leur entretien, d'une penſion de 80 écus de Dannemarck.

Aux environs du Château de *Lethraborg* qui appartient au Comte de *Holſtein* & qui n'eſt éloigné de *Roeskild* que d'un mille, on trouve encore quelques reſtes de la Ville de *Lethra*. Les Rois du païs y ayant fait autrefois leur réſidence, quelques anciens écrivains ſont dans l'uſage de les appeller *Reges Lethræ*. Dans les temps du Paganiſme cet endroit étoit regardé comme le plus

ſaint de l'Iſle, & l'on y immoloit tous les neuf ans au mois de Janvier quatre-vingt-dix-neuf hommes, autant de chevaux, de chiens & de coqs. M. *Ancherſen* a prétendu avec quelque fondement prouver qu'on adoroit en ce lieu la Déeſſe *Hertha* (*n*).

Dans le Bailliage de *Soroe* on remarque la petite Ville du même nom qui eſt très-agréablement ſituée. Les Rois de Dannemark y ont fondé une Académie, où la jeune Nobleſſe peut acquérir toutes les connoiſſances utiles & agréables & ſe perfectionner dans tous les exercices qui lui conviennent. Le célèbre Baron *Louis de Holberg* a augmenté de nos jours les revenus de cet établiſſement utile par la donation de ſa Baronie qui comprend les deux villages de *Terſloſe* & de *Brorup*. Dans le lac de *Soro* qui eſt l'un des trois qui environnent la Ville, on pêche un grand poiſſon que les Danois appellent *Malle* auquel on donne en Latin le nom de *Silurus* ou de *Muſtela maxima*. Ce poiſſon a quelquefois plus de deux aunes de

(*n*) Son ouvrage écrit en Danois porte ce titre : *Herthedal ved Leyre i Siaeland*.

longueur, & c'eſt le ſeul endroit du Dannemark où il ſe trouve. Dans la principale Egliſe de *Soroe*, ſeul reſte de l'ancien couvent qui a donné occaſion à l'établiſſement de l'Académie, on voit les tombeaux de quelques Rois, Princes, &c.

Dans le Bailliage de *Korſoer* on trouve la ville du même nom ſituée ſur une pointe de terre vis-à-vis la ville de *Nyeborg* dans l'Iſle de *Fionie*. C'eſt entre ces deux villes que ſe fait ordinairement le trajet du grand *Belt*. Elles ſont éloignées l'une de l'autre de quatre milles. Les habitans de *Slagelſe*, Ville aſſez grande & aſſez peuplée, s'appliquent beaucoup à la culture du tabac.

Dans le Bailliage d'*Anderskow* on remarque l'école de *Herlufsholm* fondée par *Herluf Troll* fameux Amiral Danois. Parmi les monumens qui ornent l'Egliſe ſe trouve celui d'*Arid Huitfeld*, Chancelier, & l'un des principaux hiſtoriens du Dannemarck. A *Neſtwed*, ville conſidérable & ſituée dans le Bailliage de *Wordingborg*, on voit dans l'Egliſe de S. Pierre la ſtatue dorée de *S. Knut* Roi de Dannemarck & Martyr qui fut tué en 1086 ou 1087. C'eſt à *Wordingborg*,

en Latin *Orthunga*, que ſe fait le trajet de *Seeland* dans les Iſles de *Falſter* & de *Lolland*, où il y avoit autrefois un Château bâti par le Prince *George* frère du Roi *Chriſtian V*, & mari d'*Anne* Reine d'Angleterre. C'eſt auſſi dans cette Ville que ſe tint en 1240 la grande Diète qui publia le *Codex Legum Juticarum*, qui fait encore aujourd'hui loi dans le *Sud-Jutland*. Non loin de *Wordingborg* ſe trouve la terre de *Giſſelfeld* que le Comte de *Guldenlowe* a légué par ſon teſtament, pour en faire un couvent de Religieuſes, moitié Nobles, moitié Bourgeoiſes.

Le goût des fondations pieuſes dominoit particulièrement ſous le dernier regne. *Sophie Madeleine*, épouſe de *Chriſtian VI*, attacha tous les revenus de la Comté de *Walloe*, que le Roi lui avoit donnée, au couvent de Demoiſelles Nobles que cette Princeſſe fonda à *Walloe*. La dédicace du bâtiment deſtiné à la demeure des Religieuſes ſe fit en 1738 avec beaucoup de ſolemnité, & la Princeſſe *Friderique de Wirtemberg-Neuſtädt* fut élue première Abbeſſe du couvent.

Le Prince *Charles* & la Princeſſe *So-*

phie Hedewige diſposèrent de la même manière de la terre de *Wemmetofte*, & leur dernière volonté fut exécutée en 1735. Ce couvent a deux Curateurs, un Miniſtre Danois & un Miniſtre Allemand. Chaque Religieuſe eſt obligée de faire élever un orphelin.

La petite Iſle de *Moen*, (*Mona*) eſt ſéparée de *Seeland* par le *Wolfſund*. Du côté de la Mer Baltique elle eſt bordée de montagnes de craye blanche, qu'on voit de très-loin dans la mer. Il n'eſt aucun endroit qui offre en auſſi grande quantité que ces bords des pierres ſingulièrement formées par la nature. Au reſte l'Iſle de *Moen* eſt très-fertile ; on y compte, outre la petite ville de *Stege*, ſept paroiſſes.

L'Iſle de *Bornholm* a ſept milles de longueur & quatre de largeur. On y trouve des pierres à chaux, du marbre & du charbon de terre. Ses pâturages ſont excellens & ſes habitans exportent beaucoup de beurre. Son rivage n'eſt acceſſible qu'en peu d'endroits qui ſont bien garnis de canons. C'eſt ordinairement à *Bornholm* que les Rois de Dannemark exilent les criminels d'Etat. *Jean Conrad Dippel*, fameux par ſes

opérations alchimiques & par ses livres contre la Religion y vécut en prison depuis 1719 jusqu'en 1726. Dans la paix de *Roskild* cette Isle fut cédée aux Suédois ; mais la dureté avec laquelle on prétend qu'ils traitèrent les habitans inspira à ceux-ci le dessein de se remettre en liberté : dessein qu'ils exécutèrent sous la conduite d'un nommé *Jens Koefods*. Cette action leur a valu de beaux privilèges de la part du Roi de Dannemark. Ils entretiennent aujourd'hui pour la défense de l'Isle une milice qui ne coûte rien au Roi.

Le terroir de l'Isle de *Fionie*, qui a dix mille de longueur & neuf de largeur, est si fertile & si agréable que les plus grandes familles du Dannemark ont cherché à s'y établir ; de sorte qu'il n'y a guères de païs de la même grandeur où il y ait autant de châteaux & de maisons occupés par la Noblesse. Les habitans de cette Isle vendent aux Suédois & aux Norwégiens plus de 100000 tonnes de bled par an. Les abeilles, dont ils élèvent une quantité prodigieuse, sont encore un de leurs objets économiques, & ils exportent beaucoup d'hydromel. Les pommes

de l'isle de *Fionie* sont renommées. Le bois commence à y manquer, & l'on y brûle aujourd'hui beaucoup de tourbe. La pêche de ses rivages est abondante. C'est à la forteresse de *Nyeborg* que les vaisseaux qui passent le grand *Belt* payent le passage qui est toujours gardé par un vaisseau de guerre. Il ne reste plus qu'une partie de l'ancien Château de *Nyeborg* où naquit le Roi *Christian II* en 1481, & sur le toit duquel il fut porté par un singe qui le rapporta sans lui faire le moindre mal.

La ville d'*Odense* est la plus considérable de toute la *Fionie*. Elle est très-ancienne, & l'on prétend que son nom dérive de celui du Dieu *Odin*, adoré par les habitans du Nord avant leur conversion au Christianisme. On assûre que les ossemens de *S. Knut* se trouvent dans un caveau muré qui est derrière l'autel de la Cathédrale, dont ce Prince avoit commencé la construction. L'Eglise des Franciscains renferme les tombeaux de deux Rois, d'une Reine & d'un Prince Royal. *Odense* a deux Ecoles publiques & un Couvent pour des Demoiselles de condition, fondé

en 1716 par Demoiselle *Karen Brahe*. Le golfe qui s'étend jusqu'à un quart de mille de la ville lui procure la commodité du commerce maritime. *Odense* fait partir par an plus de cent vaisseaux chargés, & en reçoit autant dans son port. Les marchands de cette ville en ont à eux trente-quatre, dont quelques uns sont très-considérables. C'est *Odense* qui fournit l'armée Danoise de tout ce dont elle a besoin en peau ou en cuir. Les gants qui s'y font sont surtout fort célèbres. Il n'y a pas longtemps qu'on y a établi aussi une raffinerie de sucre & une fabrique de draps. C'est dans cette ville que résident le Bailly & l'Evêque du Diocèse de *Fionie*, ainsi que plusieurs familles. On prétend que la langue Danoise s'y parle dans sa plus grande pureté.

L'Isle de *Langeland* qui a sept milles de longueur sur un de large appartenoit au treizième siècle à des Princes du sang, & portoit alors le titre de Principauté. Aujourd'hui elle n'a que celui de Comté, & dépend pour la plus grande partie de la Maison d'*Ahlefeld*. L'Isle de *Lalland* qui a sept milles & demi de longueur sur trois de large, est

de tous les païs soumis au Roi de Dannemark le plus fertile & le plus riche. Cette Isle abonde en froment, en fruits & en légumes. Les étrangers mêmes font beaucoup de cas de la manne de *Lalland*, qui vient en petits grains rougeâtres sur des tiges longues, & dont le goût ressemble à celui des amandes douces. Au reste le terrein de l'Isle est bas, & l'air qui l'environne mal sain. *Naskow* est le nom de la ville principale de *Lalland*. Elle fait un commerce assez considerable avec les productions du pays. Les Juifs y ont une Synagogue.

On peut appeller l'Isle de *Falster* le verger du Dannemark. Il s'y trouve aussi beaucoup de gibier. Cette Isle est ordinairement le douaire des Reines de Dannemark, qui autrefois, après la mort des Rois leurs maris, alloient résider à *Nyekiobing*, ville commerçante, où il y a un fort grand château.

La presqu'isle de *Jutland* fut appellée *Chersonesus Cimbrica* par les anciens. Les Grecs, si l'on en juge par ce que dit *Homère*, pensoient que les habitans de ce païs ne jouissoient jamais de la lumière du soleil. Sa longueur est de cin-

quante-deux milles depuis la rivière d'*Eyder* jusqu'à la pointe de *Skaunhorn*, & sa largeur de 24 milles depuis *Bouberg* jusqu'à *Nasset*. Les *Nord-Jutlandois* vendent tous les ans une prodigieuse quantité de toutes sortes de bled aux Suédois, aux Norwégiens & aux Hollandois. Les chevaux, les bœufs & porcs qu'ils élevent sont encore pour eux d'un rapport considérable. Le *Nord-Jutland* est plein de golfes navigables qui servent de ports de mer. Les principaux entrent dans la presqu'isle du côté de l'Est. Celui de *Lymphurt* (*sinus Lymicus*) est le plus grand de tous. Il s'étend jusqu'à vingt milles dans le païs, & forme en s'élargissant plusieurs Isles. La rivière de *Guden* est la plus considérable de toute la Province qui suivant l'opinion de quelques uns en tire son nom. On a rapporté à M. *Busching* qu'il se trouve de l'ambre, & quelquefois en assez grands morceaux, sur les côtes septentrionales & occidentales du *Jutland*. Faute de bois les habitans de celles-ci ne brulent que de la tourbe. Le païs abonde partout en gibier. Les *Jutlandois* sont d'une constitution robuste, & ont été de tous

temps le peuple le plus libre du Dannemark. Il y a encore aujourd'hui en *Jutland* des biens de Païsans qui ne payent à leurs Seigneurs qu'une très-petite redevance.

Un grand nombre des habitans de la petite ville de *Sckaun* ou *Skagen* située sur la pointe de la presqu'isle, gagnent leur vie en servant de Pilotes aux vaisseaux qui entrent dans la Mer Baltique ou qui en sortent; car le banc de sable, nommé *Skager-Rack*, est très dangereux. En 1751 on bâtit une tour de 64 pieds de haut, destinée à servir de phare aux vaisseaux pendant l'hyver.

Aalborg, situé dans le *Wendsyssel* (en latin *Vandalia*) est après Coppenhague la ville la plus importante du Royaume. Malgré l'entrée incommode de son port, cette ville fait un commerce considérable de bled & de harengs. Les fusils, les pistolets, les selles & les gants qu'on y fabrique, ont aussi de la réputation. Ce sont les pêcheurs des trois petites Isles, appellées *Hirzholmen*, qui fournissent de soles & d'autres poissons séchés Coppenhague & tout le Dannemarck.

Dans le Bailliage de *Wiborg* se trouve la ville de ce nom, qui est la Capitale du *Nord-Jutland*. *Suenon II* y érigea un Evêché en 1065. Saint *Kield* ou *Ketil*, l'un des Evêques de ce Diocèse, donna une grande réputation à la Cathédrale de *Wiborg*, qui possédoit autrefois beaucoup de reliques. On y voit encore le cercueil du Roi *Erich Glipping* tué en 1286. Dans les environs de *Wiborg* se trouvent les deux vallées remarquables du *grand & petit Normand-Dal*, où s'assemblèrent au neuvième siècle les braves *Normands* pour quitter le Nord & pour passer en Allemagne & en France.

La ville d'*Aarhuus*, séparée en deux parties inégales par un large canal qui du lac voisin passe dans la mer, fait un commerce considérable. C'est de là que l'on part ordinairement pour passer de *Jutland* en *Seeland*, & le trajet est de douze milles. Dans le Bailliage d'*Aarhuus* se trouve le château de *Scanderborg* que les anciens Rois de Dannemarck aimoient beaucoup, à cause de sa belle situation. En 1751 on établit dans la petite ville du même nom une fabrique, dans laquelle on raffine les

beaux ochres, bruns, rouges & jaunes, qu'on trouve abondamment en *Jutland*.

L'isle d'*Anholt*, éloignée de huit milles de la côte de *Jutland* & de dix de celle de *Seeland*, est environnée de bancs de sable dangereux. Les navigateurs sont avertis du péril par un feu qu'on a soin d'entretenir sur l'Isle, dont les habitans, qui ne font qu'une paroisse, gagnent leur vie à la pêche des chiens de mer.

L'Evèché de *Ripen* fondé en 946 par l'Empereur Saxon *Otton I*, après la défaite du Roi *Harald Blaatand*, est le plus ancien de tous les Evêchés du Dannemarck, de la Norwège, de l'Islande, de la Gronlande, de la Suède & de la Livonie. Nous remarquons dans le Bailliage qui porte aujourd'hui le même nom, la petite ville de *Ringkiobing*. Elle est située sur le bord d'un grand golfe rempli d'huitres & de poissons. Presque tous ses habitans s'appliquent au commerce avec la Norwège & la Hollande. Lorsque le vent est bon on va dans ce dernier pays en trente heures de temps. *Ringkiobing* est l'entrepôt ordinaire des marchandises du pays.

Le Bailliage de *Koldinghuus* renferme plus d'un endroit remarquable. Au village de *Jelling*, qu'on dit avoir été la résidence de plusieurs anciens Rois, on voit les tombeaux de *Gormo* Prince payen, & de *Tyra* sa vertueuse épouse Leurs corps sont renfermés dans deux collines, entre lesquelles il y a une Eglise, & à côté de celle-ci une pierre couverte de figures hiéroglyphiques & de caractères Runiques. Ce fut *Harald* leur fils, premier Roi chrétien de Dannemarck, qui érigea ce monument vers l'année 960. En 1256 les Evêques & les Prélats du Dannemarck assemblés à *Weile* ou *Wedle*, petite ville du même Bailliage, dressèrent un decret qui commence par ces mots : *Cùm Ecclesia Daciana adeo persecutioni tyrannorum subjecta*, &c. Ce decret confirmé ensuite par le Pape *Alexandre IV*, a souvent servi de prétexte au Clergé Danois pour s'opposer à son Prince. Dans le même district se trouve *Fridericia*, la seule forteresse qu'il y ait dans le *Nord-Jutland*. Les ouvrages sont entretenus avec soin. *Christian V* voulant augmenter le nombre des habitans de cette ville neuve, en fit un

asyle pour tous les banqueroutiers, étrangers & Danois. Il permit même d'y exercer librement plusieurs Religions, & on y trouve encore aujourd'hui, outre deux Eglises Luthériennes, une Eglise pour les Calvinistes, une pour les Catholiques & une Synagogue pour les Juifs. On cultive beaucoup de tabac aux environs de cette ville, & c'est là que tous les vaisseaux qui passent par le petit *Belt* sont obligés de payer le passage. A *Kolding*, qui en est peu éloigné, se paye la douane de toutes les marchandises étrangères qui entrent dans le pays, ainsi que des bestiaux qui en sortent. On compte que, l'un portant l'autre, il y passe tous les ans 40000 bœufs, dont les conducteurs payent au Roi environ 9 liv. par pièce.

Le Duché de *Schleswig*, que les anciens auteurs appellent assez communément *Sud-Jutland*, a 18 milles d'Allemagne de longueur & en différens endroits 8, 9, 10 & même 14 milles de largeur. Quoique le sol n'y soit pas par tout d'une bonté égale, ce pays abonde, en général, en bled, en bestiaux & en poissons. Sur la côte, entre *Hu-*

sum & *Ripen*, il y a une pêche d'huitres considérable qui appartient au Roi. Le pays de *Schleswig* est habité par des Danois ou Jutlandois, par des Bas-Saxons & par des Frisons. A *Friederichsstadt* on trouve encore des Hollandois & dans l'Isle de *Nordstrand* des Brabançons. Parmi les différents idiômes que l'on parle dans le Duché, l'Allemand domine & les gens de condition se distinguent des autres par l'usage de cette langue, dont on se sert même dans les Colléges. Ce pays avoit été incorporé depuis un temps immémorial à la Couronne de Dannemark, lorsque le Roi Saint *Knut* l'en démembra en 1085 pour le donner à son frere *Oluf*: exemple suivi par plusieurs autres Rois, qui par-là ont fait naître des querelles souvent très-funestes à l'Etat. Les bornes d'un extrait ne nous permettant pas de donner ici l'histoire de toutes ces contestations, nous dirons seulement qu'en 1714 le Roi *Frédéric IV* se remit en possession de la partie Ducale du *Schleswig*, à l'exception des petites portions d'*Augustenbourg* & de *Gluksbourg*, & que cette même possession confirmée dans la Paix de Stockholm

de 1720 fut garantie à la Couronne de Dannemark par l'Empire, la France, l'Angleterre, la Suéde, l'Espagne, la Hollande & la Pologne. Les pays de *Schleswig* & de *Holstein* sont toujours gouvernés par un Gouverneur-Général. Cette place est aujourd'hui occupée par *Frédéric Ernest Margrave de Brandebourg-Culmbach.*

La ville d'*Apenrade*, située sur le bord d'un golfe de la Mer Baltique, est fort commerçante, & s'est agrandie de plus de moitié depuis 300 ans. Dans le Bailliage de *Lygum* on fait beaucoup de dentelles. On a reculé les bornes de la mer dans celui de *Tundern*, & plusieurs districts, qui étoient de petites Isles autrefois, tiennent à présent à la terre-ferme. Les habitans des Isles de *Sylt* & de *Fohr* sont excellens mariniers. Ils ne se font guéres employer comme simples matelots. Ordinairement on en fait des Pilotes, ou ils conduisent des vaisseaux pour leur compte. La ville de *Tundern* fait quelque commerce, & l'on y fabrique de belles dentelles. Le Duc de *Holstein-Augustenbourg* est aujourd'hui Gouverneur de l'Isle d'*Alsen*, dont la seule

ville porte le nom de *Sonderbourg*; presque tous ses habitans sont mariniers, & quelques-uns d'entr'eux possèdent des vaisseaux considérables. La plûpart des terres héréditaires de la maison de *Holstein-Gluskbourg* sont dans le Bailliage de *Flensbourg* ou dans ses environs. Les Châteaux de *Gluksbourg* & de *Grafenstein*, qui appartiennent aux Ducs, sont très-bien situés & fort ornés. La ville de *Flensbourg* est grande, belle & placée sur le bord d'un golfe qui forme devant la ville un port assez profond pour les plus grands vaisseaux.

Le célébre pays d'*Angeln* s'étendoit autrefois entre le golfe de *Flensbourg* & celui de *Sley*. Il avoit cinq milles de long sur quatre de large. Au cinquiéme siécle ses habitans passèrent avec les Saxons & les Jutlandois leurs voisins en Angleterre pour défendre les Bretons contre les Pictes, & se rendirent ensuite les maîtres du pays auquel ils donnèrent le nom de celui qu'ils venoient de quitter. Dans le voisinage du bourg de *Bredstet* l'industrie du Comte *des Merciéres* gagna en 1742 un grand terrein sur la mer.

La ville de *Husum* qui donne le nom à un Bailliage fut en 1673 la retraite de la fameuse *Antoinette Bourignon*. (*o*) Elle établit une Imprimerie dans sa maison pour y imprimer ses ouvrages fanatiques qui lui furent enlevés par ordre des Magistrats. De l'ancien commerce de la ville de *Husum* il ne lui reste plus que celui qu'elle fait des bœufs & des chevaux élévés dans ses environs. Les huitres qui abondoient autrefois sur son rivage furent détruites par le froid excessif de l'année 1740. en 1717 un débordement de la mer la mit dans une triste situation. Elle avoit déja perdu au siècle passé une branche lucrative de commerce avec l'Isle de *Nord-Strand*, qui, après avoir essuyé plusieurs inondations terribles, fut presqu'entiérement submergée par les flots le 11 Octobre de l'année 1634. Ce

(*o*) Célèbre Dévote qui prétendoit être conduite par une inspiration particulière. Elle nâquit à Lille en 1616. La singularité de ses sentimens lui suscita beaucoup de traverses. Ses œuvres sont imprimées en dix-huit volumes in-8°. Elle mourut en 1680 à *Franeker* belle & forte ville de la Frise.

funeste accident fit périr 2123 personnes, 1389 maisons, cinquante mille têtes de bestiaux. De toute l'Isle de *Nordstrand* il ne reste aujourd'hui que la Paroisse de *Pelworm* qui se trouvoi autrefois à l'endroit le plus élévé du pays, & le *Brabanderkog*, qui, par le secours de quelques Flamands & par des travaux & des frais immenses, a été reconquis sur la mer. Ce dernier district, qu'on appelle aussi *le petit Nord-Strand*, appartient depuis ce temps-là comme une espéce d'hypothèque aux descendans des Flamands, & principalement aux Pères de l'Oratoire de Malines. Le pays fertile d'*Eyderstet* souffrit aussi beaucoup par l'inondation qui submergea l'Isle de *Nordstrand*, & les digues qu'on y a opposées depuis à la mer sont d'un entretien très-dispendieux & très-pénible. Les commerçans de la ville de *Tonninguen*, qui a un bon port, exportent les productions du pays. Dans le Bailliage de *Gottorf* on voit encore des restes considérables du fameux *Danewerk*, c'est-à-dire, du retranchement que *Gotrich*, Roi de Dannemark, fit faire au commencement du neuviéme siécle pour

empêcher les incursions des Saxons & des Esclavons. Il avoit environ neuf milles de longueur. La hauteur du boulevard étoit d'abord de 60 pieds sur autant de large. Il fut réparé quelques siècles après, élévé davantage & surmonté d'un mur de 18 pieds & d'un grand nombre de tours. Le Château de *Gottorf* est orné de tableaux & de meubles précieux. On a parlé dans le second extrait de l'ouvrage de M. *Busching* du beau globe qui s'y conservoit autrefois. La Bibliothèque que les anciens Ducs y avoient recueillie fut transportée à Coppenhague en 1749. La ville de *Schleswig*, formée au commencement du neuviéme siècle des débris de la ville de *Mecklembourg*, dont le Roi *Gotrich* venoit d'enlever les principaux commerçans, dépérit depuis que les Princes de *Holstein* n'y font plus leur résidence, & que l'embouchure du golfe voisin a commencé à se combler.

Dans le petit district de *Stapelhom* on remarque la ville de *Friedrichsstadt*, bâtie en quarré & à la maniere Hollandoise. Elle doit son origine à quelques Arminiens sortis de la Hollande après le Synode tenu à Dordrecht en

1612. C'est parmi les *Mennonites* que se trouvent les plus riches Marchands de cette ville. Il y a aussi à *Friederichs-ſtadt* des *Trembleurs*, des *Anabaptiſtes* & des *Juifs*. Outre le commerce que cette ville fait par mer, on y fabrique toute sorte d'étoffes de soie & de laine. Les eaux de la riviere de *Treen* se joignent assez près de cette Ville à celles de l'*Eyder* par des canaux & des écluses.

Aux environs de la petite ville de *Cappel* on prend dans le golfe de *Sley* les meilleurs harengs du pays. Sur les frontières du *Holſtein*, se trouve du côté de *Kiel*, la petite forteresse qui prend toujours le nom du Roi regnant. S'il s'appelle *Chriſtian*, la forteresse est nommée *Chriſtianpries*; & si son nom est *Frédéric*, on donne à la forteresse celui de *Friederichſort*. L'arsenal, les magazins, l'Eglise, la maison du Commandant & les baraques des soldats & des vivandiers sont presque les seuls bâtimens qui se trouvent dans l'enceinte des fortifications. Ce fut près de cette forteresse que l'Amiral Danois *Gabel* battit la flotte Suédoise en 1715.

Dans l'Isle de *Femarn* (*Fimbria* ou *Cimbria parva*), qui a environ huit milles de circonference, il n'y a ni sources ni rivieres; les habitans sont fort à plaindre dans les Etés secs. Du reste, elle est assez fertile & l'on y compte jusqu'à 40 villages.

L'Isle de *Helgoland*, située à six milles de l'embouchure de l'*Elbe* & à autant de celle de l'*Eyder*, a éprouvé plusieurs inondations qui l'ont minée au point qu'il n'en reste de nos jours que deux petites parties, dont chacune a environ 940 toises de circuit. La partie supérieure qui est du côté de l'Ouest, s'éléve entre vingt-huit & trente-quatre brasses au dessus de la mer. Son terrein rouge & limoneux est plus fertile qu'il ne paroît d'abord. Les habitans n'ont d'autre eau douce que celle qu'ils ramassent dans des citernes lorsqu'il pleut. La partie inférieure de *Helgoland*, qu'on appelle les *Dunes*, est depuis 1727 ou 1728 séparée de la supérieure par le courant nommé *Waal* qui a environ un quart de lieue de largeur. On a eu grand soin de mettre cette partie à l'abri des flots par une digue; car c'est

sur le bord des *Dunes* que l'on prend en Eté les petits poissons dont la pêche fait l'emploi des habitans, qui sont au nombre de plus de 1500. Les femmes de leur côté s'y occupent à la culture de la terre, qu'elles cultivent de leurs propres mains, & sans le secours de la charrue & des bestiaux.

M. *Buſching* ne parle point dans le premier volume de son ouvrage des Provinces que le Roi de Dannemark posséde en Allemagne; il se réserve de les faire connoître dans le Tome qu'il destine à la description de cet Empire. Nous imitons là-dessus son silence. Nous avons cru devoir le garder aussi sur ce qu'il dit du *Groenland* & des Isles d'*Iſland* & de *Faroé*, les descriptions qu'en a données M. *Anderſon* (*p*) nous paroissant suffisantes.

(*p*) L'ouvrage de M. *Anderſon* est en deux volumes; on l'a traduit de l'Allemand en François; il a pour titre: *Hiſtoire naturelle de l'Iſlande, de Groenland, du Détroit de Davis & d'autres pays ſitués ſous le Nord.* On le trouve chez *Sebaſtien Jorry*, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, près du Pont Saint Michel. J'en ai rendu compte dans le second volume de l'*Année Littéraire* 1754, page 191.

Nous ne ferons de même connoître la Norwége, que lorsque nous reprendrons l'ouvrage curieux de M. *Pontoppidan*.

Nous craignons que cet article ne paroisse un peu long à quelques-uns de nos Lecteurs, qui préfèrent l'amusement à l'instruction. Nous aurions pû sans doute le partager en deux morceaux. Mais nous nous sommes proposé de tracer sur une seule toile un tableau du Dannemarck. Si, tel qu'il est, il est goûté du plus grand nombre, nous sommes en état d'en donner de pareils de plusieurs autres Etats de l'Europe décrits avec exactitude par M. *Buſching*, qui les a vûs, pour la plûpart, de ses propres yeux. Nous nous attacherons à ceux qui nous sont le moins connus, tels que la Suède, la Moscovie, la Pologne, &c. Il nous semble que c'est mettre sur la voye les personnes qui doivent voyager, & que c'est offrir un dédommagement à ceux que leurs occupations ou leurs facultés privent de l'avantage de connoître par eux-mêmes la constitution, les habitans, les mœurs, le commerce, &c. de ces différentes contrées.

Il Pluto di Aristofane, *Commedia prima Greco-Italiana in verſi con ſue annotazioni : opera del Signor* Gio. Baptista Terucci, *Gentiluomo Saneſe*, *Pubblico Profeſſore Leggi Civili nell' Univerſità di Siena. Illuſtrata*, *e pubblicata dall' Abate* Giuseppe Fabiani. *In Firenze.*

Le Plutus d'Aristophane, *premiere Comédie Grecque-Italienne en vers avec des remarques*, *par M.* Jean-Baptiste Terucci, *Gentilhomme Siennois*, *Profeſſeur public des Loix Civiles dans l'Univerſite de Sienne : éclaircie & miſe au jour* par M. *l'Abbé* Joseph Fabiani. *A Florence.*

M. l'Abbé *Fabiani* nous apprend dans un *Avertiſſement au Lecteur* qu'l poſsède quelques Comédies d'*Ariſtophane* traduites par feu M. *Jean-Baptiſte Terucci* mort en 1747; qu'il donne au public pour eſſai cette premiére qu'il a fait imprimer avec le Grec à côté de l'Italien, & qu'il fera paroître les autres ſucceſſivement.

La verſion du *Plutus* eſt précédée d'une vie d'*Ariſtophane*. Comme elle n'offre rien que l'on ne puiſſe trouver dans les Dictionnaires les plus communs, nous n'en ferons point mention, & nous ne parlerons de ce Poëte que relativement à la pièce dont il s'agit ici. C'eſt une des plus fines & des plus piquantes de l'ancienne Comédie, de cette Comédie qui avoit droit de relever tout ce qu'il y avoit de bizarre ou de vicieux dans les mœurs & dans la conduite des citoyens. Quelqu'élevés qu'ils fuſſent, leur rang ne les mettoit point à l'abri de la cenſure, & l'Acteur repréſentoit juſqu'aux traits de leurs viſages au moyen du maſque. De-là venoit ſon énergie & la variété de ſes ſujets, toujours frappans, toujours nouveaux, & plus propres que ceux de la nouvelle Comédie à ſoutenir l'attention du ſpectateur par le ridicule ſans ceſſe renaiſſant de perſonnages connus & de vices peints au naturel.

Tout le monde ſçait qu'*Ariſtophane* fut regardé comme le premier Comique de ſon temps. Mais pluſieurs de ceux mêmes qui cultivent les Lettres ne ſont pas à portée de le lire. C'eſt pour ces derniers

derniers que nous allons faire l'analyſe de la pièce, dont nous annonçons la traduction ; ils pourront par-là entrevoir le génie de l'auteur. Nous y inférerons quelques morceaux traduits, afin que les lecteurs qui entendent l'Italien puiſſent juger du mérite de l'interprête. Nous emprunterons enfin, pour ceux à qui les langues Grecque & Italienne ſont également inconnues, quelques ſcènes de Madame *Dacier*, qui nous a donné une traduction en proſe de la même pièce.

Le but qu'*Ariſtophane* s'y propoſe, eſt de reprocher aux Athéniens leur avarice, qui les portoit à faire des fautes très-conſidérables dans les affaires les plus importantes du Gouvernement. Il feint pour céla qu'on fait recouvrer la vûe à *Plutus* par le ſecours d'*Eſculape*, & qu'on détrône *Jupiter*, pour mettre à ſa place le Dieu des Richeſſes. Rien de plus ingénieux que cette fiction. Le Poëte en tire mille railleries contre le Public, contre les Particuliers, & même contre les Dieux. L'action eſt auſſi ſimple que naturelle, par conſéquent exactement une. L'unité de

lieu n'eſt pas moins obſervée. Tout ſe paſſe devant la maiſon du villageois *Crémyle*, qu'on voit au fond du théâtre, un peu éloignée du Temple d'*Apollon*. Le temps que le Poëte donne à ſon action, eſt un peu plus difficile à fixer. Dans toute la pièce, il n'y a rien qui nous apprenne à quelle heure la ſcène s'ouvre. *Ariſtophane* n'a eu ſoin que de marquer la fin de ſon Drame qu'il fait durer juſques à dix ou onze heures du matin, ou, tout au plus, juſqu'à midi; car le troiſième acte eſt ouvert par le valet de *Crémyle*, *Carion*, qui vient du temple d'*Eſculape*, d'où l'on eſt ſorti peu de temps après le lever du ſoleil. M. *Terucci* ne fait aucune obſervation là-deſſus ; mais Madame *Dacier* hazarde ſa conjecture, & croit que cette comédie fut jouée à deux repriſes ; que les deux premiers actes furent repréſentés le ſoir, & que les trois derniers le furent le matin. *Ariſtophane*, ſelon elle, avoit beſoin de prendre cette liberté, par la raiſon que *Plutus* devoit paſſer la nuit dans le temple d'*Eſculape*; car c'étoit le temps deſtiné à ces guériſons, & il falloit coucher dans le temple pour recevoir le ſecours du

Dieu (*a*). Voyons maintenant de quelle manière *Ariſtophane* fait agir ſes perſonnages, qui ſont :

CREMYLE, villageois.
CARION, valet de CREMYLE.
PLUTUS, le Dieu des Richeſſes.
BLEPSIDEME, ami de CREMYLE.
MYRRINA, femme de CRÉMYLE.
LA PAUVRETE'.
UNE TROUPE de Païſans.
AGATUS, homme de bien.
PARANOMUS, délateur.
NEOCARES, jeune homme.
UNE VIEILLE, amoureuſe de NEOCARES.
MERCURE.
LE PRETRE de JUPITER.
UN TE'MOIN.

Crémyle & ſon valet paroiſſent d'abord ſur la ſcène avec *Plutus*, qu'ils ont rencontré, au ſortir du temple d'*Apollon*. Le valet s'avance vers les ſpectateurs un peu plus vîte que le maître, qui a peur de perdre *Plutus*. Il n'y a rien de plus ingénieux que l'oracle qu'*Apollon* a rendu à *Crémyle*; rien de plus

(*a*) N'y avoit-il pas quelque diſpenſe pour les Divinités ? Et un Dieu ne pouvoit-il pas en ſecourir un autre, le jour comme la nuit ?

naturel que l'explication qu'en donne ce valet ; c'eſt ce qui fait le nœud de toute la pièce.

CARION.

Grands Dieux, que c'eſt un fâcheux métier que de ſervir un fou ! Si on lui donne de bons conſeils, & qu'il n'ait pas dans la tête de les ſuivre, il faut de néceſſité qu'on ait la moitié des maux qu'il s'attire par ſa folie; car le Deſtin cruel veut que les eſclaves n'ayent aucun pouvoir ſur eux-mêmes, & qu'ils dépendent entièrement de ceux qui les ont achetés. Cela eſt, comme je le dis ; mais que j'ai de ſujet de me plaindre d'*Apollon* avec ſon beau trépied d'or ! Mon maître ayant été conſulter ce Dieu, qui eſt, à ce que que l'on dit, fort bon Devin & grand Docteur, en eſt revenu beaucoup plus fou qu'il n'étoit ; de ſorte que préſentement il ſe laiſſe conduire par un aveugle, & fait juſtement tout le contraire de ce qu'il faudroit; car il ſemble que c'eſt à nous, qui voyons clair, de guider ceux qui ne voyent goutte ; & mon maître juge à propos de les ſuivre, & de me contraindre d'en faire autant, ſans que j'oſe lui dire le moin-

dre mot. Mais enfin, mon maître, il n'y a plus moyen que je me taiſe, ſi vous ne me dites pourquoi il faut que nous ſuivions cet homme, & je m'en vais vous faire enrager ; car je crois que vous ne voudriez pas me battre, au moins pendant que j'aurai cette Couronne ſur ma tête (*b*).

CREMYLE.

Non, par *Jupiter* ! mais je te l'ôterai ſi tu me fâches, & je te ...

Ce qu'on vient de lire eſt de la façon de Madame *Dacier* ; voici de quelle manière M. *Terucci* a rendu le même endroit.

CARIONE.

O Giove, o Dei, che dura coſa è l'eſſere
Servitor d'un Padron ſenza giudizio !
Può dir ciò, che ſi voglia, benchè ottimo

(*b*) Madame *Dacier* dit en général qu'on portoit ordinairement des Couronnes, quand on alloit dans les temples pour des affaires de conſéquence. M. *Terucci* dit que c'étoit quand on y alloit pour conſulter les Oracles. L'un & l'autre s'accordent à dire que cette Couronne étant réputée ſacrée, il n'étoit pas permis aux maîtres de battre leurs eſclaves quand ils l'avoient ſur la tête. M. *Terucci* ſeul obſerve qu'elle étoit de laurier.

Il Famigliar, ſe dal Padrone credeſi,
Che non ſi deva fare, è neceſſario,
Che delle ſue pazzie ne ſia partecipe
Anco il ſervo ; poichè la ſua diſgrazia
Richiede, che del corpo ſuo medeſimo
Non il Padron, ma il comprator diſpongane.
E in fatti ſta così ; ma del fatidico
Apollo, che dal ſuo dorato Tripode
Canta gli Oracoli, a ragion mi doglio ;
Che eſſendo ſavio Medico, ed Aſtrologo,
Come dice ciaſcun, quaſi frenetico
Ha rimandato il mio Padron, che ha voglia
Un Cieco di ſeguire, e fa il contrario
Di quel, che deva far : poichè vedendoci,
Doviam guidare i Ciechi, ed ei lo ſeguita,
E vuol per forza ch'io faccia il medeſimo
Senza dir cica. Orsù, non mi da l'animo,
Padron, di più tacere, ſe la cauſa,
Per cui queſti ſeguiam, da voi non diceſi :
Se nò, vi ſtancherò. Po' poi ben ſtandomi
In capo ſoda la Corona, battere
Non mi potrete.

CREMILO.

Nò alla fe, ſtrappartela
Poſſo però di teſta, ſe increſcevole
Mi ſei, e allor più ſucchierai.

Malgré ces menaces, *Carion* répète à son maître qu'il ne le laissera pas en repos qu'il n'ait sçu de lui quel est cet homme qu'ils suivent. *Cremyle*, qui ne le connoît pas encore lui-même, lui dit qu'ayant été au temple d'*Apollon* consulter l'Oracle, pour sçavoir ce que doit faire son fils unique, s'il doit changer de mœurs, & devenir fourbe, injuste & scélérat, pour se procurer par-là une vie douce, agréable & commode, ce Dieu lui a répondu qu'en sortant du temple il abordât le premier qu'il rencontreroit, qu'il ne le laissât pas un moment, & l'engageât à aller chez lui; que cet homme étoit celui qu'il voyoit. Là-dessus *Carion* se moque de son maître, lui dit qu'il n'entend pas l'Oracle; que le Dieu lui marque clairement qu'il faut que son fils ressemble à ses concitoyens; qu'on ne sçauroit, dans le siècle où ils vivent, faire un pas, sans trouver des frippons; & que c'est la chose la plus utile, pour la vie, que de leur ressembler. *Cremyle* répond à son valet, qu'il n'y a pas d'apparence que ce soit là l'idée d'*Apollon*; qu'elle annonce sans doute quelque chose de meilleur, &

que si cet homme veut dire qui il est, ils entendront peut-être la pensée du Dieu.

Ils l'interrogent d'abord inutilement; mais enfin, après bien de la résistance; il leur apprend qu'il est *Plutus*. Etonnés de le voir dans un état si misérable, sale, dégoûtant, &, par dessus tout, aveugle, ils lui demandent d'où il sort, & d'où lui vient son infortune? Il répond qu'il sort de chez *Patrocle*, qui ne s'est jamais baigné depuis qu'il est au monde (*c*), & que son infortune lui vient de *Jupiter* jaloux du bonheur des hommes; que lorsqu'il étoit jeune, il menaça ce Dieu de n'aller que chez les gens de bien, & que *Jupiter* le fit aveugler, pour qu'il ne pût à l'avenir les reconnoître. Là-dessus *Cremy-*

(*c*) *Patrocle* étoit un Athénien très riche, mais d'une avarice sordide, ne recevant personne chez lui, crainte d'être volé, & se refusant le nécessaire sous prétexte d'imiter la frugalité des Lacédémoniens; outre cela, il ne se lavoit pas pour épargner l'eau. M. *Terucci* le compare au vieillard dont Plaute dit: *aquam hercle plorat, cùm lavat, profundere Il pleure en vérité l'eau dont il a besoin pour se laver.* Il ajoûte qu'il étoit frère utérin de *Socrate.*

le lui demande, si, supposé qu'il recouvrât la vûe, il retourneroit chez eux. *Plutus* lui dit qu'oui, d'autant mieux qu'il y a longtemps qu'il n'en a vûs; à quoi *Cremyle* ayant répondu que cela n'est pas étonnant, puisque lui, qui a l'usage de ses deux yeux, n'en voit pas un, *Plutus* le prie de le laisser aller: mais on est sourd à sa demande; & pour l'engager à rester, on l'assûre qu'avec l'assistance du Ciel on lui rendra la vûe. *Plutus* dit qu'il ne veut point la recouvrer, & qu'il appréhende trop *Jupiter*. Là-dessus *Cremyle* lui prouve qu'il est plus puissant que ce Dieu, & cela par la bouche de son valet *Carion*, duquel il tire, par des questions adroites, les réponses les plus justes sur l'argent qui rend *Jupiter* le plus puissant des Dieux, & qui engage les hommes à lui faire des sacrifices.

Cremyle exalte ensuite le pouvoir de *Plutus* sur tous les hommes en général, &, dans la peinture qu'il en fait, il décoche des traits de satyre, tantôt contre les courtisannes de Corinthe (*d*), tantôt

(*d*) Madame *Dacier* se contente de dire ici que les courtisannes de Corynthe étant fort magnifiques, dépensoient beaucoup, & qu'il n'y

G v

contre le grand Roi de Perse, tantôt contre les Athéniens en général, tantôt contre quelques-uns en particulier. Après avoir enfin convaincu *Plutus* de sa puissance, & l'avoir rassûré contre *Jupiter*, il le détermine à se laisser rendre la vûe, & lui promet, sur la foi d'*Apollon*, que lui seul en viendra à bout, quoiqu'il ne soit qu'un homme. Il dit à *Carion* d'aller appeller tous les laboureurs ses confrères, pour qu'ils viennent partager avec lui les largesses de *Plutus*. *Carion* exécute les ordres de son maître. *Cremyle* invite *Plutus* à entrer chez lui. Le Dieu, après quelque résistance, fondée sur le mauvais usage que les hommes font de lui quand ils le possèdent, se laisse enfin gagner; & suit *Cremyle* dans sa maison.

avoit par conséquent que des gens riches qui fussent bien reçus chez elles; ce qui donna lieu au proverbe: *toutes sortes de gens ne peuvent pas aller à Corinthe.* M. *Terucci* observe encore que cette ville étoit une de celles de l'Univers où il y avoit le plus de dissolution, ce qui y avoit introduit un luxe excessif. Il rapporte au sujet de cette ville le mot d'*Alciphron* dans sa soixantième lettre: *Venus préside à Corinthe pour les femmes, & la Faim pour les hommes.*

Ainſi finit cet Acte qui n'eſt que d'une ſcène, parce que le temps qu'il falloit pour aller du temple d'*Apollon* à la maiſon de *Cremyle*, ne ſouffroit pas qu'on fit naître, dans cet Acte, des incidens qui en retardaſſent la concluſion *Ariſtophane* ſuit ici le précepte d'*Horace*, *qu'il faut toujours aller au fait* : *ſemper ad eventum feſtinat*. Cela n'a pas empêché M. *Terucci* de mettre l'acte en deux ſcènes : mais il faut convenir qu'il y a bien moins de vivacité & de vérité que dans la ſeule d'*Ariſtophane*, le traducteur Italien ne faiſant paroître *Plutus* que dans la ſeconde. Au reſte, de quelque façon qu'on diſtribue la ſcène, le lecteur ſuppoſera aiſément tout le plaiſant & toute la fineſſe que doit répandre le dialogue ſur un ſujet auſſi ſuſceptible d'épigrammes.

Carion & les Païſans qu'il amène, commencent le ſecond Acte. Il leur annonce que ſon maître a chez lui *Plutus* qui va les enrichir tous. Cette nouvelle les remplit de joie ; l'un dit qu'il va danſer de toutes ſes forces, l'autre qu'il va, comme le *Cyclope*, jouer de la guittare, les autres qu'ils vont tâcher de ſurprendre le *Cyclope*, &c ; ce

qui leur donne lieu de railler ſur des fables d'*Homère*, ou ſur des pièces de théâtre (e) : choſe qui ne doit pas ſur-

(e) Chacun ſçait la Fable du Cyclope qu'*Ulyſſe* aveugla, & qu'*Homère* & *Virgile* peignent conduiſant ſes troupeaux au ſon de ſa flutte. *Ariſtophane* prend occaſion de cette fiction, dont il ſe moque, de tourner auſſi en ridicule une tragédie de *Philoxène*, intitulée le *Cyclope*, dont *Ariſtote* ne parle pas avantageuſement. Si l'on en croit les Interprètes, le poëte comique en rapporte des paſſages entiers ; mais il critique ſur tout l'endroit, où *Philoxène* veut exprimer, par un mot de ſon invention, le ſon que le Géant formoit avec la guitarre que ce Poëte lui donne. Ce mot eſt Θρεττανελυ (*Trettanelu*). C'eſt ainſi qu'*Ennius*, dans le ſecond Livre de ſes Annales, exprime le ſon de la trompette par ce mot *Taratantara*.

At tuba terribili ſonitu TARATANTARA *dixit.*

Comme s'il eût dit qu'on entendoit le *Taratantara* terrible de la trompette. Toute cette remarque eſt de M. *Terucci*. Madame *Dacier* dit que *Philoxène* étoit devenu amoureux de la maîtreſſe de *Denys*, Tyran de Sicile, & que les hiſtoriens rapportent qu'il en fut même aſſez bien traité pour donner de la jalouſie au Tyran, qui n'entendant pas raillerie fit prendre le Poëte & l'envoya aux carrières. Heureuſement pour lui, il trouva bien-tôt le moyen de ſe ſauver ; il ſe retira dans l'iſle de Cérigo, & fit une pièce qu'il intitula le *Cy-*

prendre dans des Païſans tels que ceux-là, qui, nés dans le territoire d'Athènes, & faiſant partie de la plus ingénieuſe nation qui ait jamais été, ſçavoient mieux par cœur toutes les pièces de théâtre que les François ne ſçavent aujourd'hui les Airs de leurs Opéra. Dans la ſeconde ſcène, *Cremyle* ſort pour recevoir ſes confrères, & pour les prier de garder *Plutus*. Dans la troiſième *Blepſidème* ami de *Cremyle* vient s'informer ſi ce qu'il a oui dire eſt vrai ; il a des ſoupçons (f), dont il eſt

clope, ou *les Amours de Philoxène & de Galatée*. Cette pièce attira la critique d'*Ariſtophane* qui trouvoit que le *Cyclope* y étoit ridiculement repréſenté avec un ſac & une guitarre, &c.

(f) Les ſoupçons de *Blepſidème* ſur le compte de ſon ami vont juſqu'à le croire frippon, & près d'être condamné comme tel ; c'eſt pourquoi il lui dit : il me ſemble que je vois déja un certain homme, avec ſa femme & ſes enfans, à genoux dans le Parquet devant les Juges, tenant un rameau d'olivier dans ſa main. C'étoit, dit Madame *Dacier*, la coutume des ſupplians ; ils alloient s'aſſeoir ſur le marche-pié du lieu où étoient aſſis les Juges. Dans ces occaſions les criminels ſe faiſoient accompagner par leurs femmes & par leurs enfans, pour mieux émou-

deſabuſé par les fortes aſſûrances que *Cremyle* lui donne de ſes richeſſes & en même temps de ſa probité. Dans la quatrième ſcène *la Pauvreté* paroît pour empêcher, s'il lui eſt poſſible, qu'on ne rende la vûe à *Plutus* (g). Dans toute cette ingénieuſe ſcène, & dans celle qui ſuit, le Poëte prouve évidemment l'avantage qu'une honnête pauvreté a ſur les richeſſes, & continue de lancer des railleries très-fines

voir la pitié. M. *Terucci* ajoûte que les criminels alloient auſſi s'aſſeoir ſur les gradins du trône du Roi, dans les lieux où il y avoit des Souverains, ainſi que ſur les Autels ; que quand la ſupplique qu'ils avoient à faire étoit générale, ils menoient d'ordinaire à leur ſuite le peuple & leurs enfans, & quand cette ſupplique les regardoit en particulier, ils ne menoient que leurs enfans & leurs femmes.

(g) La *Pauvreté* eſt inſultée par *Cremyle* & *Blepſidème*, qui ſur la plainte qu'elle fait qu'on la chaſſe de tout le pays, lui diſent qu'ils lui laiſſent le *Barâtre*, & qu'elle peut aller ſe jetter dedans. Ce *Barâtre* étoit ſeulement, ſelon Madame *Dacier*, un précipice fort profond où l'on jettoit les criminels. M. *Terucci* ajoûte d'après *Gerard Voſſius* & autres, que c'étoit un lieu infect, & obſcur, & que ſoit à l'entrée, ſoit au-dedans il y avoit des pointes de fer
i déchiroient cruellement ces malheureux.

contre les Athéniens. Après que la *Pauvreté* s'en eſt allée, *Cremyle* & *Blepſidème* ſon ami ſe préparent à mener *Plutus* au temple d'*Eſculape*, & cette ſcène termine le ſecond Acte.

La premiere ſcène du troiſième Acte eſt ouverte par *Carion*, qui a devancé ſon maître, pour aller donner à ſa maîtreſſe des nouvelles de ce qui s'eſt paſſé dans le temple. Il rencontre d'abord une foule de Païſans qui s'étoient aſſemblés pour attendre le ſuccès de cette entrepriſe, & leur annonce le bonheur dont ils vont jouir (*h*).

(*h*) O que vous allez être heureux, leur dit-il, pauvres vieillards, qui dans les fêtes de *Théſée* avez ſi ſouvent fait mauvaiſe chère! Madame *Dacier* dit que les Athéniens rendirent de grands honneurs à *Théſée* après ſa mort; ils lui bâtirent un temple qui avoit des privilèges particuliers, & ils lui conſacrèrent le huitième jour de chaque mois, ſous le nom de *Theſea*. L'on faiſoit alors un feſtin à tous les pauvres; mais comme tout dégénere, ce feſtin devint une collation fort maigre, par l'avarice des Athéniens. C'eſt ce qu'*Ariſtophane* leur reproche ici en paſſant. M. *Terucci* étend cette remarque, en diſant que le temple bâti en l'honneur de *Théſée*, le fut dans le lieu de ſon tombeau; qu'entr'autres

Myrrine, femme de *Cremyle*, entend le bruit qu'on fait à ſa porte; elle ſort & ouvre la ſeconde ſcène qui eſt très-amuſante, ſurtout par la manière dont *Ariſtophane* découvre aux Athéniens les fripponeries & les abus de leurs Prêtres, & par le récit que fait *Carion* de ce qui s'eſt paſſé la nuit dans le temple. Voici une partie de ce récit.

CARION.

Sitôt que nous ſommes arrivés à l'endroit où eſt le Dieu *Eſculape*, avec *Plutus*, qui pour lors étoit le plus miſérable du monde, & qui eſt préſentement le plus heureux, nous l'avons mené à la mer, & l'y avons baigné.

MYRRINE.

Oui vraîment, ce pauvre vieillard eſt fort heureux, à ſon âge, d'être baigné dans de l'eau froide!...

CARION.

Enſuite nous ſommes venus au tem-

privilèges attachés à ce temple, il ſervoit d'aſyle aux criminels qui s'y réfugioient, & que le feſtin qu'on donnoit autrefois aux pauvres, le jour de la fête de *Théſée*, ſe réduiſoit, du temps d'*Ariſtophane*, à un peu de bouillon ou de ſoupe qu'on leur verſoit dans un morceau de pain d'orge, creux.

ple du Dieu, & nous avons mis ſur la table les pains, & tout ce que l'on a coûtume d'y conſacrer avant le ſacrifice; nous avons fait brûler ſur l'autel un gâteau de fleur de farine, après quoi nous avons couché *Plutus* ſur un petit lit, ſelon la coutume, & chacun de nous s'en eſt accommodé un pareil.

MYRRINE.

Eſt-ce qu'il y avoit d'autres gens avec vous qui euſſent beſoin du ſecours du Dieu?

CARION.

Il y avoit un certain homme, qui s'appelle *Neoclides*, & qui, tout aveugle qu'il eſt, vole avec beaucoup plus d'adreſſe que ceux qui voyent le mieux. Il y en avoit d'autres encore qui étoient malades de différentes maladies. Après donc que le Sacrificateur du Dieu a eu éteint les lampes, il nous a commandé de dormir, & nous a ordonné que ſi quelqu'un entendoit du bruit, il ne dît rien. Chacun s'eſt donc tenu coi. Pour moi, je ne pouvois dormir, car près du chevet d'une vieille, qui n'étoit pas loin de mon lit, il y avoit une certaine poélonnée de bouillie, près de laquelle j'aurois bien voulu me gliſ-

ſer. Mais, ayant tant ſoit peu levé la tête, j'ai apperçu le Sacrificateur qui faiſoit la ronde autour de la table ſacrée, & qui en enlevoit tout ce qui étoit deſſus, comme les gâteaux, les noix, les figues, & autres choſes de cette nature. Il en a fait autant autour des autels, & il a ſerré dans un grand ſac tout ce qu'il a trouvé de reſte. Moi donc croyant qu'il y avoit de la ſainteté à faire ce qu'il faiſoit, j'ai voulu l'imiter, & je ſuis ſauté ſur la poélonnée de bouillie.

MYRRINE.

Ah, miſérable! & n'appréhendois-tu point le Dieu?

CARION.

Si fait, par ma foi, j'appréhendois terriblement qu'il ne me prevînt, & qu'avec ſes Couronnes il ne fût le premier à la bouillie: car ce que venoit de faire le Sacrificateur, m'en diſoit trop pour ne me point donner de peur. Cependant la bonne vieille ayant entendu du bruit, a allongé un peu la main, & moi, en ſifflant comme un ſerpent, je l'ai mordue; auſſi-tôt elle l'a retirée bien vîte, & s'eſt cachée dans ſa couverture, en grondant comme une chatte en colère.

CARIONE.

Dunque toſto che al Dio veloci giunſemo
Guidando queſto vecchio miſerabile
Allora , adeſſo poi fortunatiſſimo
Più d'ogn' altro , e beato , nel principio
Sul lido lo portammo , al mar lavandolo
Di poi. MOGLIE DI CREMILO. *Affè bella beatitudine !*
Lavar del mar nell' acqua fredda un vecchio !
CAR. *Dopo n'andammo d'Eſculapio al tempio ,*
Sull' ara le ſchiacciate ſi poſarono ,
E ciò che pria s'appara al ſacrifizio,
Indi al fuoco gettata una focaccia ,
Com' è coſtume , Pluto a giacer poſemo ,
Un picciol letto ognun per ſe facendoſi.
M. DI CR. *V'eran altri , che grazie al Dio chiedeſſero ?*
CAR. *Si , v'era un tal , che nome avea Neoclide ,*
Il quale è cieco ; e pur non ce la poſſono
Con coſtui nel rubar quei , che ci vedono.
E v'eran' altri ancora , che pativano
Di mali differenti. Or poi che furono
Dal Sacrificator ſpente le lampade ,
E ch'egli comandò , che ci poneſſimo
Tutti a dormire , ed a qualunque ſtrepito ,

Che ſentito ſi foſſe , quieti ſteſſimo ;
Compoſtamente allor tutti ci poſemo
A giacere : io però non potea chiudere
Nemmeno un occhio ; mentre che una pentola
Non molto lungi dal mio capo ſtavaſi
Piena d'un buon manicaretto , e aveala
Seco una vecchierella ; onde appoſtatala
Volea carpon carpon metteryi l'unghie :
Dopo un tantino colla teſta alzandomi,
Oſſervo , e vedo dalle ſacre Tavole
Che il Sacrificator fichi , e focacce
Rubava, e ciò, che v'era ; indi per ordine
Tutti gli altari ad uno ad uno in circolo
Rigirando ſe mai un rimaſuglio
Stato vi foſſe, dentro una ſaccoccia
Il tutto riponeva ; ond'io credendomi ,
Che foſſe coſa ſanta fare il ſimile ,
In piedi m'alzo per trovar la pentola
Di quel manicaretto. M. DI CR. *miſerabile !*
E non temeſti il Dio ? CAR. *Si ! volea ſtarmene*
Ad aſpettar , che pria di me fogandoſi ,
Per aver la Corona , a quella pentola
Me l'aggrappaſſe ! Tanto più che aveami

Quel Sacrificator dato l'eſempio.
La vecchierella poi , quando lo ſtrepito
Sentì , ch'io fici , allor ſteſe la tacita
Mano taſtando ; ond'io facendo un fiſchio
Di ſaettone in guiſa , preſi , e a mordere
Le cominciai la man ; ma ritirandola
Toſto , e quieta tutta ricuoprendoſi
Tonfi ſparò per tema , che puzzavano
Più di quelli d'un gatto.

Carion conte enſuite à ſa maîtreſſe l'effet qu'a produit dans lui ce qu'il a mangé , & la bonhommie du Dieu à qui toutes les odeurs ſont égales. Il ajoûte pourtant qu'il a eu peur , en voyant *Eſculape* , d'un air grand & plein de majeſté, faire la ronde autour des malades , viſitant & conſidérant le mal de chacun ; qu'enfin le Dieu s'eſt aſſis auprès de *Plutus* , & lui a d'abord eſſuyé les yeux avec un linge bien fin , que *Panacée* fille de ce Dieu lui a couvert la tête & le viſage d'une écharpe couleur de feu , & qu'en même temps le Grand *Eſculape* a ſifflé. A ce ſignal , deux ſerpens d'une grandeur extraor-

dinaire ſont ſortis du temple avec une légèreté incroyable ; ces ſerpens s'étant gliſſés tout doucement ſous l'écharpe qui enveloppoit la tête de *Plutus* , ont leché ſes yeux , à ce qu'il croit , & ce Dieu a recouvré la vûe , & s'eſt levé de ſon lit en moins de temps que ſa maitreſſe n'en mettroit à boire trois pots de vin , &c.

Plutus arrive ſur le théâtre. (c'eſt le commencement de la troiſiéme ſcène.) *Myrrine* lui marque la joye qu'elle reſſent de voir qu'il a recouvré la vûe , & le gré qu'elle ſçait à ſon mari de ce qu'il l'a ramené.

Carion , chaſſé de la maiſon de ſon maître par la fumée du ſacrifice , ouvre le quatriéme Acte. Il vient conter les changemens que la préſence de *Plutus* a cauſés chez eux.

La promeſſe que *Plutus* a faite qu'il fuiroit les méchans & qu'il ne ſe livreroit qu'aux gens de bien , prépare les incidens qui arrivent juſques à la fin de la pièce.

La troiſième ſcène offre un Délateur qui vient ſe plaindre que *Plutus* l'a ruiné. La ville d'Athènes étoit remplie de ces ſortes de gens

qui étoient ſi déteſtés que ce caractère ne pouvoit manquer de divertir les Athéniens. La quatrième ſcène eſt ouverte par une vieille qui vient quereller *Plutus* de ce que ſon amant l'a quittée. Dans la ſcène cinquiéme le jeune homme que cette vieille aimoit, vient offrir des Couronnes à *Plutus*, & rencontre ſon ancienne maîtreſſe. Les duretés qu'il lui dit font un aſſez bon effet, dit Madame *Dacier*, dans ſa Préface. Nous oſons penſer autrement, malgré toute la déférence que nous devons à ſes lumiéres & tout le reſpect qu'emporte avec ſoi le nom d'*Ariſtophane*. Nous allons tranſcrire d'après elle une partie, de la ſcène & nous haſarderons enſuite notre opinion.

NEOCARES.

Grands Dieux ! que vous avez aujourd'hui de rides ſur le viſage !

LA VIEILLE.

Eh! , bons Dieux, ne me mettez pas au moins votre flambeau dans le nez !

CREMYLE.

Elle a raiſon ; car ſi par malheur quelqu'étincelle alloit ſur elle, le feu

y prendroit auſſi promptement qu'à de vieilles étoupes.

NEOCARES.

Voulez-vous jouer avec moi un moment ?

LA VIEILLE.

Oui.

NEOCARES.

Ici même ; vous n'avez qu'à prendre des noix.

LA VIEILLE.

A quel jeu donc !

NEOCARES.

Je devinerai combien vous avez encore de dents dans la bouche.

CREMYLE.

Je le devinerai bien auſſi moi ; elle en a trois, tout au plus quatre.

NEOCARES.

Vous avez perdu ; elle n'en a qu'une groſſe.

Tel eſt le ton qui regne dans cette Scène. Nous ne diſconviendrons pas que le dialogue n'en ſoit vif, mais il nous paroît qu'elle ceſſe d'être plaiſante, en cela même qu'elle l'eſt trop. C'eſt

C'eſt la vieilleſſe, c'eſt un état fait pour attirer la compaſſion, qui s'y trouve jouée, & je crois que ce ſpectacle ne ſçauroit plaire à quiconque a de l'humanité. D'ailleurs, de quelque côté qu'on enviſage la choſe, il y a dans *Neocares* une ſorte d'ingratitude qui détruit la plaiſanterie, en intéreſſant pour la vieille, toute ridicule qu'elle eſt par elle-même. Ce que le Poëte lui fait dire, dans la ſcène précédente, pour prouver que *Neocares* l'aimoit, nous paroît beaucoup plus plaiſant » ; *& quand j'allois » aux Grands Myſtéres ſur un chariot, s'il » arrivoit que quelqu'un me regardât, il » me battoit tout le jour, tant il avoit de » jalouſie.*

Nous nous permettrons deux autres remarques ſur cette ſcène. La premiére, que l'on ne voit pas trop pourquoi *Neocares* eſt riche, s'il eſt vrai que *Plutus* n'enrichiſſe plus que les gens de bien. Nous ferons obſerver enſuite que *Neocares* terminant cette ſcène par dire tout ſimplement : Entrons chez vous, car je veux offrir ces Couronnes, il ne reſte aucune ſuſpenſion dans

l'eſprit, & que l'on peut ſe diſpenſer d'attendre le cinquième acte dont voici le précis.

Mercure, réſolu de quitter le ſervice des Dieux, puiſqu'on ne leur fait plus de ſacrifices, vient chercher condition parmi les hommes, & c'eſt ce qui ouvre la première ſcène du cinquiéme Acte. Tout le dialogue eſt entre *Carion* & *Mercure*.

MERCURE.

Depuis que *Plutus* n'eſt plus aveugle, qui que ce ſoit ne nous a offert un ſeul grain d'encens, pas une branche de laurier, pas un gâteau, pas la moindre victime ; enfin, on ne penſe plus à nous.

CARION.

Non, parbleu, on n'y penſera plus à l'avenir ; car lorſqu'on vous faiſoit des préſens, vous nous laiſſiez là, ſans vous ſoucier de nous le moins du monde.

MERCURE.

Pour ce qui regarde tous les autres Dieux, ce n'eſt nullement ce qui m'embarraſſe ; mais c'eſt que je meurs de faim.

CARION.

Tu n'es pas sot.....

MERCURE.

Hélas, que je suis malheureux! ah, gâteaux qu'on me faisoit le quatrième jour du mois, où êtes-vous (*i*)? Où sont les épaules des victimes, ces bonnes épaules que je dévorois?

CARION.

Présentement que tu es leger & dispos, je te conseille de faire des caprioles au milieu de cette place.

MERCURE.

Où sont les entrailles toutes bouillantes dont je me remplissois?

CARION.

Je pense qu'en effet ton plus grand mal te vient des entrailles.

(*i*) A Athènes tous les jours du mois étoient consacrés à quelque Divinité, le premier & le septième à *Apollon*, le quatrième à *Mercure*. Jusques là Madame *Dacier* & M. *Terucci* disent la même chose. Ce dernier ajoûte, que le huitième jour étoit consacré à *Thésée*, &c. La raison, dit-il, pour laquelle le quatrième jour étoit consacré à *Mercure*, est que les nombres *quaternaires* lui étoient aussi consacrés, parce qu'on croyoit qu'il étoit né le quatrième jour du mois. *Plutarque* en parle ainsi dans son *Bouquet*, liv. 9, quest. 3.

MERCURE.

Où sont les coupes pleines de vin?

CARION.

L'on auroit bien mieux fait de ne te donner que de l'eau; le vin n'est pas bon aux fous.....

Mercure s'offre ensuite à servir de portier, ou de vendeur de vin, ou d'homme d'affaires, ou de guide, ou d'Intendant des Jeux. *Carion* l'accepte sous ce dernier titre, & lui dit d'aller cependant au puits laver les entrailles des victimes.

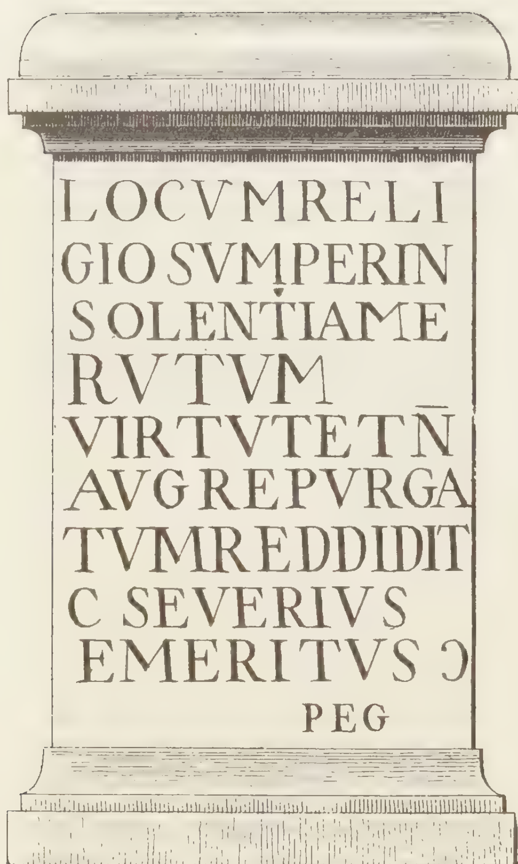
Si cette scène est hardie, celle qui suit ne l'est pas moins. Le Prêtre de *Jupiter* y fait assez bien sentir que ce n'est que l'intérêt qui mène les hommes, & qui les oblige de s'adresser aux Dieux, & de leur rendre un culte, qui seroit bientôt anéanti, si l'on n'avoit rien à leur demander. Enfin, comme on va mener *Plutus* pour le metttre à la place de *Jupiter*, les préparatifs de cette pompe font sortir la vieille amoureuse, & donnent lieu à la derniere scène, où l'on fait porter les corbeilles à cette vieille comme à une jeune fille.

Tel est le *Plutus* d'*Aristophane*. Il a pour lui à juste titre l'admiration de vingt siècles. Mais sans réveiller la querelle tant de fois agitée des Anciens & des Modernes, nous pensons qu'il y a dans cet auteur beaucoup de beautés purement nationales, de ces beautés qui ne sont que du moment. Cela vient de la nature même de l'ancienne Comédie. Elle étoit, comme nous l'avons dit, plus propre que la nôtre à fixer l'attention du spectateur, en ce qu'elle arrêtoit ses yeux sur des objets connus. Mais aussi c'est une chose plus que probable que les originaux venant à ne plus exister, l'intérêt qu'on avoit pris à les voir représenter, devoit diminuer. Pour le profit que les mœurs peuvent retirer du théâtre, nous croirions assez volontiers que l'avantage est du côté du nôtre, parce que les Anciens ne jouant que des personnages particuliers, les traits sous lesquels ils les peignoient étoient de même particuliers & ne convenoient déterminément qu'à ces personnages; eux seuls s'y reconnoissoient; eux seuls étoient forcés de se corriger. Chez nous, au contraire, les

caractères généraux embrassent plus de personnes sur lesquelles tombe la censure; d'ailleurs, ces caractères envisagés & présentés dans toutes leurs faces, pendant le cours entier d'une pièce qui n'est faite que dans la vûe de les développer, donnent à notre Comédie l'avantage d'une instruction plus longue & plus continue.

Tout cependant n'est point beauté particulière dans *Aristophane*. On y voit un génie créateur, hardi dans ses inventions, rapide dans sa marche & ferme partout où il s'arrête. Son élocution est polie, vive & variée, & c'est peut-être le trop d'élégance & de finesse dans l'expression qui lui fait perdre la plus grande partie de ses graces dans une langue étrangère.

La traduction de Madame *Dacier* est trop connue pour en faire ici l'éloge. Si nous en exaltions le mérite, ce seroit pour relever de même celui de M. *Terucci*. Beaucoup plus littéral que Madame *Dacier*, il n'est pas moins élégant. Sa diction est pure, & son style serré & concis lui a servi à conserver bien des beautés perdues dans la traduction Françoise.



Explication d'une Inscription Romaine *gravée sur une pierre trouvée à Bath en Mai 1753 : traduite de l'Anglois, de M. N. de la Société Royale, & de celle des Antiquaires.*

CETTE Pierre fut découverte en creusant les fondemens d'une maison à cinq ou six pieds de profondeur. Parmi les décombres de celle qu'on avoit abattue pour la rebâtir, on trouva une grande quantité de pierres qui conservoient encore des marques de feu ; & cinq ou six pieds au dessous on trouva aussi deux médailles de l'Empereur (ou Tyran) *Carausius*, d'un metal bas, & fort effacées, mais sur l'une desquelles on pouvoit encore lire ces mots : Imp. Carausius. P. F. C'est dans la même rue de Bath, appellée Stall Street, que fut découverte en 1727 cette belle Tête de Bronze doré qu'on conserve à l'Hôtel de Ville.

On a pris d'abord pour un piedestal la pierre sur laquelle est gravée l'inscription que j'entreprens d'expliquer.

Mais M. *Hoare* Sculpteur célebre & intelligent, a jugé, par l'apparence du plan horisontal qui fait le dessus de cette pierre, qu'elle n'a pas été destinée à soutenir une statue, ni aucun autre corps solide. D'ailleurs, la face & les deux côtés seulement étant finis, le derrière plat & sans ornement, il paroît qu'elle a dû être appuyée contre un mur. Sa hauteur est d'environ trois pieds.

Après un examen très attentif de cette inscription, je l'ai lue & l'ai transcrite ici de la manière suivante, qui me paroît la plus probable :

Locum Religiosum per insolentiam erutum,
Virtuti et Numini Augusti repurgatum Reddidit Caius Severius Emeritus Centurio
Sua pecunia.

Remarque I.

Que ces mots Locum Religiosum signifient ici un endroit destiné à la sépulture, c'est je crois ce dont l'on ne peut douter, puisque c'est dans ce sens qu'ils sont pris ordinairement dans les Loix Romaines. Ainsi, selon *Mar-*

cien, *Religiosum Locum unusquisque suâ voluntate facit, dum mortuum infert in locum suum.* Justinien dit la même chose ; & voici les termes d'Ulpien : *Locum in quo servus sepultus est Religiosum esse Aristo ait.* De plus on sçait que les violateurs des tombeaux étoient condamnés à des peines très sévères, & que pour plus de sûreté tous les lieux destinés à la sépulture étoient dédiés aux Dieux Manes ou Dieux d'en bas (*Dii Inferi*) ; c'est pourquoi on les appelloit *Loca Religiosa*. Au contraire, les Temples & les Autels dédiés aux Dieux d'enhaut (*Dii Superi*) étoient appellés *Loca Sacra*, delà cette distinction d'Aggenus Urbicus : *Sacrum, propriè Dei est ; Religiosum, hominum.*

Chacun sçait que par les Loix des Douze Tables il étoit défendu d'enterrer ni même de bruler les morts dans l'enceinte de Rome : *Hominem mortuum in Urbe ne sepelito neve urito.* La même défense fut depuis étendue à toutes les Provinces de l'Empire par *Adrien*, *Antonin*, & autres. Il y eut véritablement quelques exceptions faites à cette Loi en faveur de certains personnages illustres : mais cela n'est point de

notre ſujet. Il n'en eſt pas moins vrai qu'en général les Romains plaçoient leurs tombeaux, ou le long des grands chemins, ou dans l'intérieur de leurs poſſeſſions, ou dans quelques endroits deſtinés à cet uſage par autorité publique. On trouve pluſieurs exemples du premier de ces uſages dans *Gruter*, & dans les autres écrivains d'Antiquités; & *Varron* nous en dit la raiſon en ces mots: *Monimenta in ſepulchris ideò ſecundum viam ſunt quò prætereuntes admoneant & ſe fuiſſe, & illos eſſe mortales.* Quant aux ſépultures particulières ou de famille, nous en avons un Traité très ample & très complet dans le diſcours que M. *Roger Gale*, digne membre & Tréſorier de cette Société, a compoſé ſur ce ſujet, & qui a paru depuis peu dans les *Tranſactions Philoſophiques*. Je ne ſçaurois mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. L'endroit le plus célèbre à Rome pour la ſépulture des citoyens les plus illuſtres, étoit le *Champ de Mars*, comme *Strabon* nous l'apprend, & ſeulement dans les cas où elle leur étoit aſſignée par Decret du Sénat. Mais l'emplacement commun pour y enterrer les eſclaves & la po-

pulace, étoit l'endroit apellé par *Varron* l'PUTICULÆ, ſitué derrière le Mont *Eſquilin*, & c'eſt à quoi *Horace* fait alluſion dans les vers ſuivans:

Hoc miſeræ plebi ſtabat commune ſepulcrum,
Pantolabo ſcurræ Nomentanoque nepoti.

Que cette coutume eut lieu dans tout le reſte de l'Empire, c'eſt ce qui paroît prouvé par un paſſage d'AGGENUS URBICUS: *Loca autem quæ ſint publica videamus*; & peu après dans l'énumération qu'il fait des lieux publics: *Sunt in ſuburbanis loca publica inopum deſtinata funeribus quæ loca Culinas appellant.* Sous ce mot, *inopum*, il eſt naturel de comprendre tous ceux qui n'avoient point de terrein particulier deſtiné à la ſépulture de leurs familles.

Il n'y avoit point de ville à laquelle ceci pût mieux convenir qu'à celle de Bath (*a*). Dans le nombre des étrangers

(*a*) Ce mot Anglois ſignifie *Bains*: & ce nom eſt dérivé de ceux qui rendent cette ville célèbre dans toute l'Europe, tant pour les bleſſures que pour les maladies de nerfs.

qui venoient chercher le ſecours de ſes eaux ſalutaires, il falloit qu'il y en eût quelques-uns dont le mal trop invétéré les mettoit au tombeau, & qu'il y eût un cimetière commun, tant pour eux que pour les Citoyens du bas ordre. Toutes les Inſcriptions Romaines qu'on a trouvées juſqu'ici à Bath ou aux environs, ſont du genre ſépulcral, excepté celle-ci qui cependant a quelque affinité avec ce ſujet. Les autres ne ſont qu'au nombre de cinq, dont les quatre premieres ont été publiées par *Camden*, & la cinquiéme (de *Junius Vitalis*) par le Docteur *Muſgrave*. Mais des quatre de *Camden*, deux au moins paroiſſent avoir appartenu à des perſonnes qui n'étoient point établies dans cette ville, & qui probablement y étoient venues d'ailleurs pour leur ſanté. L'une fait mention d'un Décurion *Coloniæ Glevenſis*, c'eſt-à-dire, un Sénateur ou *Alderman* (*b*) de Glocester,

(*b*) C'eſt à dire, *Echevin*; mais avec des fonctions & des prérogatives fort ſupérieures à celles des nôtres, le Gouvernement de chaque ville d'Angleterre, étant une eſpèce de petite République, qui pour ſon économie & ſa police, & l'élection de ſes Magiſtrats municipaux, jouit d'une liberté entière & d'une indépendance abſolue.

qui étoit alors une Colonie Romaine nommée *Glevum*. Dans l'autre, il s'agit d'un Soldat *Legionis Secundæ Adjutricis*, quoique, ſelon la remarque de de M. *Horſley*, il ne paroiſſe pas que cette Légion ait jamais été dans la Grande Bretagne.

REMARQUE II.

Les mots qui ſuivent dans l'Inſcription, PER INSOLENTIAM ERUTUM, ſont ſujets à de grandes difficultés. Pluſieurs perſonnes ont pris la première lettre du dernier mot pour un D, ce qui les a conduites à lire *Dirutum*, quoiqu'il n'y ait pas la moindre trace d'un I, ni même aſſez de place ſur la Pierre pour donner de la vraiſemblance à cette leçon. J'avois crû cependant m'appercevoir que le trait perpendiculaire de cette lettre étoit porté plus haut que les autres de la même ligne, & cela me fit ſoupçonner que ce pourroit être une abréviation des deux lettres DI, comme dans une autre de nos Inſcriptions Britanniques, où ces

deux lettres sont ainsi combinées dans le mot BILECTI. Mais ayant consulté là-dessus M. *Hoare*, il m'a répondu qu'après une exacte réinspection, il croyoit que c'étoit un E : c'est ce qui m'a déterminé à lire E*rutum* au lieu de *Dirutum*. Cela toute-fois ne feroit aucune différence dans le sens ; car *Tacite* se sert d'E*ruere* pour *Diruere*, comme on le lit dans un endroit de ce grand Historien, qui certainement sçavoit sa langue : *avido milite ERUENDÆ civitatis*.

Lorsque cette Inscription étoit dernièrement sous les yeux de la Société, un homme de lettres qui se trouva présent, proposa cette question : Si ces mots *per insolentiam* ne pourroient pas signifier ici *par desaccoutumance ?* Il se trouve en effet quelques passages dans les anciens auteurs, qui semblent favoriser cette opinion. Tel est celui-ci du poëte *Turpilius* : *Quid mihi vellem ex insolentia nesciebam*. Et cet autre de *Ciceron* : *Non superbia sed istius disputationis insolentia atque earum rerum inscitia fecit*. Et ailleurs : *Moveor loci insolentia quod tantam causam dico intra domesticos parietes*. Mais, dans chacun de ces passages & dans beaucoup d'autres qu'on pour-

roit citer, le mot *insolentia* se rapporte à des objets absolument nouveaux & auxquels on n'a jamais été accoutumé, & non à quelque chose dont on auroit perdu l'usage ou la coutume. Et le dernier sens est le seul qui pourroit s'ajuster à l'explication proposée. Il y a plus. Elle ne sçauroit s'accorder avec le mot E*rutum*. Car un bâtiment peut bien tomber en ruine par abandon ou négligence, ou même par laps de tems; mais on ne peut pas dire en ce sens qu'il ait été *abattu* ou *démoli*. Le terme ordinaire en ce cas n'est point *erutum* ni *dirutum*, mais *collapsum*. Et c'est ainsi que s'exprime une autre de nos Inscriptions Britaniques : *Templum olim vetustate conlapsum, Caïus Julius Pitanus* Provinciæ *Præses restituit*.

Il paroît donc que ce cimetière public avoit été démoli, par quelque acte illégal de fraude ou de violence : & des cas semblables n'étoient pas rares, malgré le grand nombre de loix pour la sûreté des sépultures. Car, selon la remarque d'*Aggenus Urbicus*, *et his locis cum sint suburbana, sine ulla relligionis reverentia, solent privati aliquid usurpare atque hortis suis applicare*. Et ceci est en-

core expliqué par un passage de *Julius Paulus* : *Qui monumento lapidem columnamve sustulerit sepulcrum violasse videtur*. Un autre motif pour piller & profaner les tombeaux étoit l'espérance d'y trouver de l'argent ou des choses précieuses. Parmi les diverses prohibitions prononcées par les loix des Douze Tables contre le luxe des funérailles, il y a une défense d'y employer de l'or : *Neve aurum addito*; loi en effet très-convenable à la pauvreté & à l'économie de ces siècles reculés, mais qui ne fut pas constamment observée dans la suite. Cela est prouvé par les loix nouvelles portées en grand nombre par plusieurs Empereurs contre la coutume d'enterrer avec les morts de l'argent ou d'autres richesses : &, malgré toutes ces défenses, l'on a trouvé très-souvent, tant en Angleterre qu'ailleurs, dans les Urnes Romaines, des pièces de monnoye, des anneaux, des bracelets & d'autres petits ornemens précieux, inutiles aux morts, & propres à tenter les vivans. C'est à l'ardente cupidité de ces derniers que nous sommes redevables de plusieurs monumens de cette espèce, qui arrachés du sein ténébreux de

la terre ont répandu un grand jour sur les coutumes anciennes.

Remarque III.

Virtuti et numini Augusti repurgatum redidit.

Ces mots nous apprennent de quelle façon on répara l'état ruineux de cette sépulture publique. Par ce mot *repurgatum*, je présume qu'il faut entendre, non-seulement qu'on ôta les décombres qui la couvroient, mais encore qu'on rétablit le mur de clôture, qui étoit ordinairement de pierres posées les unes sur les autres, sans aucun ciment. C'est ce qu'on appelloit *Maceria*.

Mais apparemment cette précaution ne paroissoit pas suffisante pour garantir ce lieu d'un nouvel outrage. Il falloit donc le mettre sous la protection immédiate de l'Empereur, comme sa Divinité tutélaire. Car on ne peut, je crois, entendre autre chose par ces mots, *Virtuti & Numini Augusti reddidit*. Ce mot *Numen*, pris dans son sens originaire, signifie le pouvoir divin. C'est ainsi que *Ciceron* a dit : *Omnes naturæ Numini Divino parent* : & dans un autre endroit, s'adressant au corps de tous les Ci-

toyens Romains : *Vos quorum potestas proxime ad Deorum Numen accedit.* Mais peu après toute la puissance du peuple ayant passé aux Empereurs, & ceux-ci étant révérés comme des Divinités, le pouvoir dont ils étoient revêtus fut aussi exprimé par le mot *Numen*, comme égal à celui des Dieux. Il arrive souvent qu'on se sert des propriétés d'une chose pour exprimer la chose même ; & c'est pour cela qu'on trouve quelquefois ce mot employé dans un sens personnel pour désigner la Divinité même. *Horace*, faisant compliment à *Auguste* sur les honneurs Divins que lui rendoit le peuple Romain, employe ainsi ce terme : *Laribus tuum miscet Numen.* Au reste, cette extravagante flatterie n'étoit point particulière aux Poëtes. *Tacite* nous l'apprend. *Rubrio crimini dabatur violatum perjurio Numen Augusti :* & ailleurs, *fortunam & Deos & Numen Othonis adesse testabantur.* Nous trouvons la même signification dans *Valère Maxime* ; en parlant de certaines gens qui se prétendoient issus des plus nobles familles, cet historien s'exprime ainsi : *Nec Divi quidem Augusti, etiamnum terras regentis, excellentissimum Numen intentatum*

ab hoc injuriæ genere extitit. Surtout on rencontre fréquemment ce terme dans les Inscriptions. Telle est celle de l'autel d'*Auguste* à Narbonne, rapportée par *Gruter* : *NUMINI AUGUSTI VOTUM SUSCEPTUM A PLEBE NARBONENSIUM IN PERPETUUM.* La même Inscription nous apprend que cet autel fut érigé sous le consulat de *T. Statilius Taurus* & *L. Cassius Longinus*, c'est-à-dire, selon *Peghius*, l'an de Rome 763, ou, selon le Cardinal *Noris*, 764 ; & cela prouve que ce fut pendant la vie d'*Auguste*. Que cet usage ait continué sous les Empereurs suivans, c'est un fait dont plusieurs de nos Inscriptions Britanniques ne permettent pas de douter. Nous y trouvons fréquemment *Numen Domini nostri Augusti, Numen Imperatoris, & Numen Principis Optimi.* Ainsi, non-seulement le courage & la force de l'Empereur alors regnant, mais encore sa puissance divine étoit appellée par ces mots à la défense & à la conservation d'un lieu qui lui étoit dédié. Quant à la forme de l'expression, il est constant qu'une chose étoit censée rendue aux Dieux, *Diis reddi*, lorsqu'elle leur étoit offerte ou consacrée. Nous trou-

vons dans SUETONE : *Cavebatur ut in posterum simili modo exta Marti redderentur.*

REMARQUE IV.

La personne qui conduisit cette affaire est nommée CAIUS SEVERIUS. Le premier de ces noms se rencontre souvent, & le second se lit quelque fois dans *Gruter*. Mais le mot suivant EMERITUS, quoiqu'employé aussi dans quelques occasions comme un nom propre, signifie plus ordinairement un soldat vétéran ; & le ɔ renversé qui suit immédiatement, étoit le caractère en usage chez les Romains pour désigner un *Centurion*, ou Capitaine d'Infanterie. *Gruter* rapporte une Inscription d'un *Sergius Terentius Sergii filius Emilianus.* Mais comme, dans *Gruter*, non-seulement le mot *Emeritus* est mis après *Centurio*, mais encore que ce Centurion a pour surnom EMILIANUS, j'ai du penchant à croire qu'*Emeritus* étoit le nom de cé CAIUS SEVERIUS.

REMARQUE V.

Le mot imparfait qui occupe seul la

dernière ligne cause quelque embarras : car si c'est une abbréviation de *pecunia*, comme il y a tout lieu de le présumer, il devroit être précédé du mot *sua*, comme je l'ai suppléé dans la leçon que je propose. Il y a grande apparence que ce mot a été effacé depuis de la place où il auroit dû se trouver, & qui est demeurée vacante. Il paroît aussi que ce n'est point le ravage du temps qui a fait disparoître ce mot, mais qu'il a été effacé exprès & de dessein formé, pour quelque raison que nous ne sçaurions deviner de si loin : car il n'en reste pas la moindre trace sur la pierre qui est très-unie dans cet endroit & d'un poli assez bien conservé. Quoique la dernière lettre de cette abbréviation soit certainement un G, cela ne feroit pas une objection suffisante contre mon opinion qui est de lire *sua pecunia* ; car comme le C & le G avoient une grande affinité dans leurs sens, aussi les écrivoit-on très-fréquemment l'un pour l'autre. *Reinesius* a recueilli un catalogue nombreux de pareils changemens, fondé sur l'autorité des manuscrits ou des Inscriptions, comme *Progne* pour *Procne*, *Legtus* pour *Lectus*, *Tutigia* pour

Tuticia, & *Carruga* pour *Carruca*. Je n'ajouterai qu'un exemple, c'eſt *Gæſari* pour *Cæſari* dans une de nos Inſcriptions Britanniques.

REMARQUE VI.

Il n'eſt pas facile de deviner quel étoit alors l'Empereur regnant, l'Inſcription ne nous fourniſſant là deſſus aucune lumière. Si cependant il eſt permis de raiſonner par conjecture, on pourroit préſumer de la forme des lettres, que ce monument eſt du regne de *Sévère*; car cette forme reſſemble beaucoup à celle des autres Inſcriptions de la même date.

Nous ſupprimons ici quelques Inſcriptions que l'auteur cite pour prouver ce qu'il avance ſur le temps auquel il rapporte la ſienne. Comme de telles preuves ne ſont tout au plus que des approximations, & que ces citations ont d'ailleurs un rapport trop éloigné avec le ſujet, nous n'avons pas jugé à propos de les inſérer dans cette traduction. Par des motifs ſemblables, nous avons pris la liberté de l'abréger

en beaucoup d'endroits, ſans y faire des retranchemens eſſentiels. Les Antiquaires eux-mêmes ne goûtent de l'érudition que l'utilité ou la nouveauté; le reſte des lecteurs en eſt bientôt fatigué. Mais la diverſité, qui fait la première loi de notre JOURNAL, nous impoſe la néceſſité de parcourir tous les genres de Littérature. Nous ſerions fâchés que les Sçavans fuſſent en droit de nous accuſer de ne faire mention que de Romans, de Comédies, de pièces de vers & d'éloquence, &c; & nous apprendrions avec la même peine que ceux qui ne liſent que pour s'inſtruire & pour s'amuſer, nous fiſſent le reproche de tomber trop ſouvent dans le défaut d'une érudition incertaine & peu utile. Nous ne perdons point de vue que nous avons à plaire à pluſieurs ordres de lecteurs, & que le tribut de productions étrangères que nous payons tous les mois à leur amour pour les Lettres & les Arts, doit être tellement varié qu'il puiſſe flatter leurs goûts différens.

CARTAS ERUDITAS, Y CURIOSAS, En que, por la mayor parte, ſe continùa el deſignio del THEATRO CRITICO UNIVERSAL, impugnando, o reduciendo à dudoſas, varias opiniones comunes: Dedicadas a LA REYNA NUESTRA SEÑORA: Eſcritas por el muy illuſtre ſeñor Don Fr. Benito Geronymo FEYJOO, Maeſtro General de la Religion de S. Benito, del Conſejo de ſu Mageſtad, &c. Tomo IV. En Madrid.

LETTRES SÇAVANTES ET CURIEUSES; dans leſquelles, pour la plupart, on continue le deſſein du THEATRE CRITIQUE UNIVERSEL, détruiſant ou rangeant dans la claſſe de douteuſes pluſieurs opinions communes: Dédiées à la Reine *notre ſouveraine: Ecrites par le très-illuſtre SEIGNEUR Don Frère Benoît-Jerôme FEYJOO, Supérieur général de l'Ordre de Saint Benoît, du Conſeil du Roi, &c. Tome IV. A Madrid.*

ON connoît dans toute l'Europe, du moins de réputation, l'ouvrage Eſpagnol intitulé: *Théâtre Criti-*

que, ou *Diſcours différens ſur toutes ſortes de matières, pour détruire les erreurs communes*, par Don *Feijoò*, (prononcez *Feigo*) Bénédictin, l'un des plus féconds & des plus célèbres écrivains dont s'honore aujourd'hui l'Eſpagne. Le titre de ſon Livre en indique la nature. Sa plume s'exerce ſur tout ce qui lui paroît ſuſceptible de critique; il déclare la guerre à tous les préjugés, en fait de mœurs, de vertus, de vices, de politique, de médecine, de littérature, de muſique, d'hiſtoire naturelle, &c. &c. &c. Ce champ eſt très-vaſte, & préſente beaucoup de variété. On y trouve d'ailleurs de l'érudition, &, malgré cela, du ſens, & même de l'eſprit. Je ne répondrois pas que toutes les bonnes choſes qu'on y lit fuſſent abſolument neuves pour toutes les nations éclairées: peut-être ont-elles ce mérite aux yeux d'un grand nombre d'Eſpagnols. Quant aux François, ils y trouveroient bien des idées qu ne leur ſont point étrangères, & ils reconnoitroient que Don *Feijoò* poſſéde parfaitement notre littérature, dont il a ſçû profiter en habile homme. Un point ſur lequel s'ac-

cordent tous ceux qui entendent la langue Castillanne, c'est l'élégance & la pureté du style de cet auteur : qualité très-estimable, malheureusement perdue pour la plûpart de nos Lecteurs.

Il y a neuf volumes *in*-4°. du *Théâtre Critique*. Ce livre est divisé en *Discours*, qui souvent n'ont aucun rapport entr'eux. M. d'*Hermilly*, traducteur de l'*Histoire générale d'Espagne*, de Don *Jean de Ferreras*, nous en a fait connoître quelques-uns dans notre langue. Il les donna, il y a dix ou douze ans, discours par discours, tantôt tous les quinze jours, tantôt tous les mois. Ces différentes brochures réunies, forment aujourd'hui quatre volumes *in-douze*, qui se trouvent chez *Prault* père, quai de Gêvres. On a fait une mention honorable de Don *Feijoò*, dans ce *Journal* même (*a*), & l'on y trouve trois *Discours* ingénieux de sa façon.

Les ouvrages de ce docte Bénédictin n'ont pas été à l'abri de la cen-

(*a*) Voyez le JOURNAL ETRANGER Septembre 1754 page 1, Mai 1755 page 186, & Juin de la même année second volume page 99.

sure. Les Dominicains lui firent une querelle très-sérieuse sur son *Discours* intitulé *Voix du Peuple*, parce que pour détruire le Proverbe *vox populi*, *vox Dei*, il s'avisa de rappeller l'histoire du fameux *Savonarole* (*b*). „ Les Florentins, dit-il, qui n'ont jamais passé „ pour grossiers, ont respecté pendant „ plusieurs années comme un saint doué „ d'un esprit prophétique, le Moine „ *Jerôme de Savonarole*, qui avoit une „ éloquence prodigieuse, & tant d'adresse, qu'il leur fit croire que ses „ conjectures politiques & les avis secrets „ qu'il recevoit de la Cour de France, „ étoient des révélations. Ils étoient „ tellement aveuglés sur son compte, „ qu'ils s'inquiétoient peu de la fausseté

(*b*) *Jérôme Savonarole*, Religieux Dominicain, né à Ferrare le 21 Septembre 1452, d'une famille noble. Il fit beaucoup de bruit par ses sermons & ses prédictions ; mais s'étant déchainé contre les vices des Ecclésiastiques & contre la conduite d'*Alexandre VI*, il fut excommunié par ce Pape. Quelque temps après on souleva le peuple contre lui ; on le traita de séditieux & d'hérétique ; on l'arracha de son couvent ; on le mit en prison, & on le condamna à être brûlé ; ce qui fut exécuté à Florence, le 23 Mai 1498 ; il étoit âgé de 46 ans.

„ de plusieurs de ses prédictions, comme celles du second voyage de *Charles* „ *VIII* en Italie, de la guérison de „ *Jean Pic de la Mirandole* dans la maladie dont il mourut deux jours après, „ & plusieurs autres. Quoiqu'on l'ait „ brûlé dans la place publique de Florence, cela n'a pû suffire pour dessiler les yeux à tout le monde sur „ ses impostures. Non-seulement les „ hérétiques l'honorent comme un homme célébre & précurseur de *Luther*, „ à cause de ses déclamations violentes „ contre la Cour de Rome ; quelques „ Catholiques n'ont pas dédaigné de „ faire son panégyrique.“ On l'invoqua comme un saint à Florence après sa mort, & je crois même avoir lû quelque part, qu'on lui avoit dédié une chapelle. Quoi qu'il en soit, les enfans de saint *Dominique* n'ont pu voir sans indignation que Don *Feijoò* ait parlé avec cette irrévérence d'un confrère, qu'ils regardent comme un illustre membre de leur corps. Ils ont déclamé, écrit & cabalé contre le téméraire disciple de saint *Benoît*. Ce dernier a eu encore quelques démêlés, mais fort légers, avec la redoutable

Inquisition, au sujet, dit-on, de l'*occasion prochaine de pécher*. Mais un de ses plus redoutables antagonistes est un nommé M. *Magner*. Don *Feijoò* lui a répondu une seule fois dans les formes par un volume *in*-4°, en promettant de le laisser tranquille. Il n'a pas tenu tout à fait parole ; car il n'a pû résister à la tentation de décocher dans ses Préfaces quelques traits contre lui, & contre ses autres censeurs. Le Père *Sarmiento*, son confrère, a pris aussi les armes pour le défendre, & a cru accabler les critiques sous le poids de deux gros volumes *in*-4°. Enfin ces combats littéraires ne finissoient pas, & devenoient au contraire plus violens de jour en jour, lorsque le Roi d'Espagne a déclaré qu'il prenoit sous sa protection les écrits de Don *Feijoò* ; ce qui a été regardé par les Castillans comme une défense de critiquer desormais cet écrivain. Cette particularité, qui est vraie, me paroît très-singulière. Je ne sçais si elle est bien glorieuse pour notre sçavant Bénédictin. Il est utile sans doute, mais peu digne d'un homme de lettres, de faire agir l'autorité royale pour imposer

ſience à ſes Critiques ; on pourroit appeller cela *Ratio ultima Vatum*.

Don *Feijoò* a continué ſon *Théâtre Critique* ſous le titre de *Lettres Sçavantes & Curieuſes*. L'auteur qui eſt né en Galice, fait ſa réſidence à Oviedo dans ſon couvent, d'où il n'eſt guères ſorti. Sa ſanté a toujours été foible & délicate. Depuis plus de quarante ans il a renoncé aux medecins & aux médicamens ; & il ne ſe trouve pas plus mal qu'il l'étoit avant ce temps-là. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt parvenu à ſa quatre-vingtiéme année, accomplie le 8 Octobre dernier, & que, malgré ſon âge & ſes infirmités, il vient de donner ce nouveau volume, de ſes *Lettres Sçavantes & Curieuſes*, en nous prévenant qu'il eſt près du terme de ſes jours, & qu'il ne compte pas pouſſer plus loin ſes travaux littéraires. Nous ferons connoître quelques-unes des Lettres, ou petits traités, renfermés dans ce quatrième Tome, qui eſt le ſeul que nous ayons. Nous parlerons des trois premiers, lorſqu'ils nous ſeront parvenus. Nous commençons par la Lettre intitulée :

DESCUBRIMIENTO DE UNA NUEVA FACULTAD Ò POTENCIA SENSITIVA EN EL HOMBRE.

DÉCOUVERTE D'UNE NOUVELLE FACULTÉ OU PUISSANCE SENSITIVE DANS L'HOMME.

CE n'eſt que comme un ſonge que l'auteur propoſe ſa découverte ; il affecte même de s'en excuſer. « L'ingénieux *Adiſſon*, dit-il, blâme beaucoup » dans ſon livre du *Spectateur*, la ſottiſe de ceux qui rempliſſent la converſation de leurs rêves. Cela ne peut » venir, que d'une extravagance de » l'amour-propre qui leur perſuade que » tout ce qui les concerne, eſt digne » de l'attention des autres hommes, » & que ceux-ci doivent prendre du » plaiſir à entendre ce qu'ils ont eux-» mêmes du plaiſir à raconter. Cet avis » d'*Adiſſon*, auſſi moral que politique, » m'a corrigé en partie, continue-t-il, » de cette vanité qui nous fait donner » pour une production de l'eſprit ce » qui n'eſt qu'un écart de l'imagina-» tion. Mais en ſuis-je plus ſage pour

» cela ? Ce que l'on imagine en dor-» mant, eſt quelquefois digne des ré-» fléxions d'un homme éveillé ; tandis » que ce que l'on penſe étant éveillé, » n'eſt ſouvent qu'impertinence & que » rêverie. » Il eſt aiſé de voir que l'auteur, quoiqu'il propoſe ſa découverte comme un ſonge, en a une toute autre idée, & qu'il eſt intimement perſuadé, *qu'il y a en nous une puiſſance ſenſitive, ou purement perſpective, comme on voudra l'appeller, diſtinguée de toutes celles que les Philoſophes y ont reconnues juſqu'à préſent.* Voici les raiſons qu'il apporte pour établir ſon opinion.

Il y a, dit-il, un objet réel & véritable, dont nous percevons l'exiſtence, & dont nous connoiſſons la dimenſion, ſans le ſecours des facultés, dont les Philoſophes font mention. C'eſt donc par le moyen d'une puiſſance diſtinguée de toutes ces facultés ; par conſéquent, il eſt vrai de dire qu'il y a une telle puiſſance. Cet objet réel & véritable, dont nous percevons l'exiſtence, & dont nous connoiſſons la dimenſion, ſans le ſecours des facultés dont parlent les Philoſophes,

eſt cet être volatil & fugitif qu'on appelle le *Temps*.

C'eſt un objet réel, puiſqu'il eſt composé de parties réellement exiſtantes, réellement diſtinguées & inégales ; car c'eſt avec réalité & ſans aucune fiction que nous diſons : un tel a lû deux heures, *Pierre* ou *Jean* a vêcu cinquante ans. J'ajoûte que cet objet eſt matériel, puiſqu'il eſt étendu, ou qu'il a des parties aliquantes, comme diſent les Philoſophes. Or l'extenſion de cette eſpéce eſt auſſi propre aux objets matériels qu'incompatible avec les objets ſpirituels.

Je demande à préſent, dit l'auteur, ſous quel ſens corporel tombe cet objet matériel, ou ſous quelle faculté de l'ame. Ce n'eſt ſous aucun des cinq ſens connus, puiſque nous ne le voyons, ni ne l'entendons, ni ne le ſentons, ni ne le goûtons, ni ne le touchons : il y a donc une autre puiſſance ſenſitive deſtinée à ſa perception.

Qu'on ne me diſe pas que l'idée que nous avons de l'étendue du temps, eſt une ſuite de la connoiſſance ſenſitive des inſtrumens deſtinés à le meſurer, par exemple, des cadrans ou des hor-

loges; cela ne peut être. 1°. Parceque l'idée de l'étendue du temps a nécessairement précédé la fabrique & l'invention de ces instrumens. 2°. Parceque, sans le secours d'aucun horloge ni d'aucune montre, nous mesurons la quantité du temps. L'on voit tous les jours des personnes qui s'apperçoivent qu'une horloge est arrêtée, lorsqu'elle tarde trop à sonner. Quel instrument ou qu'elle mesure extérieure ont-elles pour sçavoir qu'il s'est écoulé plus d'une heure depuis la dernière fois que l'horloge a sonné? Aucune certainement : il y a donc une mesure intérieure, qui est cette nouvelle puissance représentative qu'on peut appeller *la montre naturelle de l'ame.*

Notre écrivain examine ici l'opinion de *Locke*, qui prétend que dans les circonstances qu'on vient de dire, l'on connoit la mesure du temps écoulé depuis un certain point fixe, en faisant refléxion sur la suite des idées qui passent dans notre esprit durant cet intervalle. *Don Feijoò* réfute ce sentiment, parce qu'on ne peut connoître, par aucune refléxion sur la suite des idées, la quantité du temps écoulé, à moins

que de connoître aussi la quantité du temps qu'a duré chaque idée, par exemple, si elle a duré une minute ou vingt secondes. Or cette quantité ne peut se connoître par la refléxion sur la succession des idées, si dans chaque idée particulière l'on ne distingue la succession des autres idées partielles dont cette idée est composée; & comme sur la connoissance de la durée de chacune de ces idées partielles on peut faire la même objection, la progression iroit à l'infini.

Le grand argument de *Locke* en faveur de son opinion, est qu'une personne endormie d'un profond sommeil, & dont toutes les puissances intérieures sont dans l'inaction, ne perçoit à son réveil aucun intervalle entre le moment immédiatement antérieur à son sommeil & le moment du réveil, & qu'au contraire ces deux momens se réunissent, pour ainsi dire, dans sa maniére de concevoir. Il arrive la même chose, & d'une manière encore plus frappante, dans certains accès de léthargie : voici un exemple. Un Conseiller de la ville de Lausanne, faisant faire ses vendanges, tomba subitement

dans une léthargie qui dura six mois. Il fut guéri, & dans le premier moment de connoissance qu'il eut, il apperçut celui de ses domestiques à qui il avoit donné ses ordres immédiatement avant que de perdre la connoissance; il le gronda de sa négligence & lui répéta d'aller sans différer faire pressurer les raisins; de sorte que les deux momens qui étoient distans entr'eux de l'espace de six mois, se représentoient à son imagination comme réunis & consécutifs.

Cet exemple paroît favorable à la pensée de *Locke*; sçavoir que la dimension du temps, indépendante de toute horloge, ne peut se faire que par la refléxion sur l'ordre successif des idées dont manquoit nécessairement cet homme, qui n'avoit pas même eu d'idées durant ce long espace de temps. Notre auteur soutient que ce phénomène prouve beaucoup plus pour lui que pour *Locke*. Que peut-on inférer, demande-t-il, de ce qu'une personne profondément endormie ou tombée en léthargie ne perçoit pas cette durée successive? Rien autre chose, sinon que la puissance destinée à cette perception est alors com-

me endormie, engourdie, & sans action. *Locke* prétend démontrer l'état d'une inaction totale de l'entendement & de l'imagination, dans le cas qu'on vient de rapporter, parce que l'expérience prouve qu'on ne pense rien & qu'on n'imagine rien dans ces cas. Si l'expérience prouve donc qu'alors on ne perçoit pas non plus la durée successive du temps, ne doit-on pas reconnoître que c'est précisément parce que la puissance destinée à cette fonction est alors endormie ou comme morte; disons mieux : c'est parce que cette horloge naturelle que l'auteur de la nature nous a donnée, est pour lors arrêtée?

Après ces argumens, notre Philosophe se propose une question incidente; sçavoir, si les bêtes ont comme nous cette puissance destinée à la perception du temps; & voici comment il y répond : 1°. supposé que le temps ne soit pas un être spirituel, comme on le prouve par son extension ou sa quantité continue, il ne surpasse pas la sphère, ou il n'est pas exclus de la jurisdiction de la puissance perceptive des bêtes. 2°. En supposant le temps

materiel, on ne peut pas inférer que les bêtes le ſentent ou le perçoivent dès lors même, puiſqu'il eſt certain que leur capacité, & probablement celle des hommes, ne s'étend pas à tous les objets materiels ſans exception. 3°. En accordant aux bêtes cette faculté de percevoir le temps, il n'eſt pas beſoin de la ſuppoſer d'une perfection égale à celle des hommes; & le contraire me paroît beaucoup plus vraiſemblable. 4°. Il n'eſt pas néceſſaire de raiſonner uniformément de toutes les bêtes ſur cette matière, puiſque, dans pluſieurs autres, l'on a de fortes raiſons de penſer que les brutes ne ſont pas toutes pourvûes des mêmes facultés ſenſitives. L'expérience apprend que certains inſectes n'ont point d'yeux, que d'autres en ont un grand nombre; on croit que pluſieurs n'ont pas le ſens de l'ouie. 5°. On conclud qu'il eſt vraiſemblable que les bêtes, du moins certaines, ont cette nouvelle faculté de percevoir la du-

rée du temps; mais on ne l'affirme pas abſolument. L'on cite l'exemple d'un chien qui percevoit aſſez bien la durée du temps pour diſcerner le vendredi des jours de la ſemaine où l'on fait gras. *Ariſtote* cependant excluoit, à ce qu'on dit, le calcul de la ſphère de l'eſprit des bêtes. Or il falloit que ce chien calculât à ſa manière pour diſcerner un jour entre ſept. S'il eſt donc des animaux capables de ce calcul, qui eſt la plus grande perfection qu'on puiſſe leur ſuppoſer, on doit, à plus forte raiſon, leur accorder cette faculté deſtinée à percevoir la durée du temps que nous diſons. Comme ils calculent à leur manière qui eſt bien différente de la nôtre, ils meſureront auſſi le temps d'une manière différente, & ſans doute moins parfaite que celle des hommes, quoique le Prince des Philoſophes ou l'auteur du livre des *Problêmes* qu'on lui attribue diſe, qu'il y avoit certains peuples dans la Thrace, qui ne comptoient que juſqu'à quatre. En ce cas le chien qui calculoit les jours de la ſemaine auroit eu la faculté qui ſuppute & qui meſure l'étendue du temps, dans un degré plus parfait, puiſqu'il devoit au moins compter juſqu'à ſept.

Notre Philoſophe conclud enfin, en forme de corollaire, que c'eſt à tort que les anciens Philoſophes ont réduit juſqu'à préſent les ſens de nature au nombre de cinq; & il confirme ſa concluſion en cette manière: S'il y a quelque ſenſation corporelle qui ne s'exerce ni par la vûe, ni par l'ouie, ni par l'odorat, ni par le goût, ni par le tact, il y a inconteſtablement quelqu'autre ſens auquel elle appartient, puiſqu'il n'eſt aucun acte qui ne correſponde à une certaine puiſſance: or perſonne ne peut, ce ſemble, nier quelque ſenſation de ce genre. Par exemple, lorſque nous voyons ou que nous apprenons un événement triſte & malheureux, à l'inſtant l'ame s'afflige, & il réſulte auſſitôt de cette affliction une douleur dans le corps que nous expérimentons très-ſenſiblement, ſurtout par un certain ſerrement de la poitrine. La perception expérimentale de cette douleur eſt certainement une ſenſation corporelle. Je n'imagine pas auquel des cinq ſens on la rapportera raiſonnablement. Donc il y a un autre ſens corporel, qui n'a point eu de dénomination juſqu'à préſent, auquel cette ſenſation appar-

tient. On cite en faveur de la même opinion les tremblemens qu'on éprouve à la vûe ou au récit de quelque choſe d'effrayant, & pour d'autres ſenſations plus ſingulières. Ce qu'on appelle vulgairement ſympathie ou antipathie, par exemple, & qui n'eſt qu'un certain écoulement de parties extrêmement ſubtiles d'un objet, qui entrant par les pores ſans affecter le tact, produiſent dans le cœur certains ſentimens fâcheux & incommodes, eſt une ſenſation diſtincte de toutes celles des cinq ſens ordinaires. Dira-t-on qu'elle doit ſe rapporter au ſens du tact, toute différente qu'elle nous paroît de celles qu'on y rapporte communément; parcequ'elle ne conſiſte pas dans l'impreſſion que font en nous les corps groſſiers par leur *palpabilité* ordinaire, mais dans l'impreſſion que font certains écoulemens très-ſubtils de telle ou telle eſpèce, ſur tels ou tels organes de cette machine animée? Soit. Mais j'infère de là même que les ſenſations que j'ai dites ſont propres de certaines puiſſances ſenſitives diſtinguées de ce que nous appellons communément le *tact*, comme elles le ſont des quatre autres

ſens. Les ſenſations de ces quatre ſens ſont toutes, ſelon *Bayle*, un vrai *tact*. Cependant ce *tact* ou plutôt ce *contact* eſt différent dans chaque ſens, ſoit quant à l'organe différent où il s'exerce, ſoit quant aux différentes eſpèces de corps qui font impreſſion ſur chaque organe; mais, tout différens qu'ils ſont entr'eux, ils ſe reſſemblent en ce qu'ils ſont tous fort délicats & impalpables. La vûe s'exerce par le *contact* de la lumière, & les autres ſens par le *contact* d'autres corps fort ſubtils. Mais quoique tous ces ſens s'exercent par le *tact* ou le *contact* de certains corps, l'on ne conſerve le nom de *tact* qu'à un ſeul, & l'on diſtingue les quatre autres du premier, & chacun de ceux-ci entr'eux, ſelon la diſtinction des corps ou des organes. Donc, quoique l'exercice des puiſſances ſenſitives que nous deſtinons aux ſenſations particulières que j'ai dites, ſe faſſe par une eſpèce de contact, elles n'en ſont pas moins diſtinguées des puiſſances ſenſitives connues juſqu'à préſent; encore ce tempérament n'eſt-il néceſſaire que pour les ſenſations particulières que l'on a aſſignées en dernier lieu, & non pour la

ſenſation du temps qui ne ſe fait évidemment par aucune ſorte de contact.

L'auteur reprenant à la fin la penſée par laquelle il a commencé, dit, qu'on peut traiter de ſonge tout ce qu'il a dit: » Qu'on ait raiſon ou qu'on ait » tort, ajoute-t il, je ne me plaindrai » pas, puiſqu'il eſt juſte que les autres » conſervent, en croyant ce qu'ils » voudront, la liberté que je prends en » écrivant. Mais qu'on ne penſe pas » pour cela que je renonce au droit » que j'ai, comme tout auteur, de n'être pas ſifflé, avant qu'on ait peſé mes » raiſons. »

Nous entreprendrons d'autant moins de les peſer que la fin des diſcuſſions métaphyſiques eſt aſſez ordinairement de détruire ſans rien établir. La diſcuſſion d'ailleurs ſeroit trop longue. Il faudroit d'abord bien examiner ſi le temps eſt une ſubſtance ou ſimplement une modification; ſi les parties aliquantes du temps, dont parle l'auteur, & qui, ſelon lui, en conſtituent la diviſion, le rendent un être matériel, ou s'il n'en eſt pas plûtôt ſimplement, à l'égard de ces parties, comme des différens degrés du mouvement; ſi

enfin le temps, relativement à nous, eſt autre choſe que la ceſſation ſentie d'une exiſtence quelconque, d'où, par comparaiſon avec d'autres ceſſations ſenties ou à ſentir, naiſſent les idées d'antériorité & de poſtériorité. L'auteur diſtingue peut-être trop ici de la mémoire une de ſes opérations. Au reſte, ce n'eſt qu'un examen que nous indiquons, & nous ne prétendons point donner la ſolution d'un problême que nous ſommes tentés de regarder comme inſoluble.

DESPOTISMO, ò DOMINIO TYRANICO DE LA IMAGINACION.

LE DESPOTISME OU LA DOMINATION TYRANNIQUE DE L'IMAGINATION.

CE ſecond morceau du nouveau volume de Don *Feijoo* eſt en réponſe à une lettre écrite à l'auteur, dans laquelle on lui faiſoit part d'un fait aſſez ſingulier. Il s'agiſſoit d'une femme qui ſe trouvoit purgée par la ſimple vue d'une médecine; & même il ſuffiſoit qu'elle entendît parler de purgation pour éprouver les mêmes effets que ſi elle en eût pris une véritable.

L'auteur répond qu'il n'en eſt pas *étonné*, & que quiconque réfléchit ſur la force de l'imagination, ne le doit pas être. » Cette puiſſance eſt la plus » forte qu'il y ait dans nous. La violence des paſſions, ſur laquelle on ſe » récrie quelquefois ſi fort, & qui eſt » effectivement prodigieuſe, n'eſt que » langueur, ſi l'imagination ne les anime. C'eſt elle qui les réveille ou qui » les aſſoupit, qui les glace ou qui les » enflamme. L'amour, la haine, la » colère, ſi ſouvent rebelles à la raiſon, » ſe ſoumettent ſans réſiſtance à l'empire de l'imagination. Elle mène avec » impétuoſité toutes les affections, & » par leur moyen toutes les parties de » cette machine animée reçoivent l'impulſion qui les agite. L'imagination, » ſelon les différentes faces qu'elle donne aux objets, fait que les yeux fondent en larmes, que la poitrine exhale des ſoupirs & des gémiſſemens, » que le corps éprouve des tremblemens & des ſueurs, que la colère » étincelle & s'allume, que le ſang précipite ſa circulation, que le cœur » éprouve des défaillances, le cerveau des accès de frénéſie, les vei-

» nes & les artères de fâcheux battemens, les nerfs de mortelles convulsions. « Nous ne voyons pas trop ce qui peut faire cesser l'*étonnement* de l'auteur. Tous les effets qu'il rapporte ne doivent que l'augmenter. Ce n'est point la force connue de l'imagination, mais la cause connue de cette force, qui peut faire cesser la surprise ; aussi toute cette Dissertation se réduit elle à prouver que le phénomène dont il s'agit peut exister, parcequ'il en existe d'autres qui sont aussi singuliers.

Le pouvoir de l'imagination sur le corps est si grand, continue l'auteur, que quelques Philosophes l'ont étendu d'un individu à un autre individu. Ils ont, par exemple, étendu le pouvoir de l'imagination de la mère au corps de l'enfant qui se forme dans son sein. C'est, selon eux, l'imagination qui enfante les monstres, qui dérange les organes intérieurs, qui disloque les membres, qui s'étend sur l'extérieur de la manière la plus sensible, jusqu'à donner quelquefois la couleur des Négres à un enfant né de parens blancs, & le plus beau teint à un

enfant né de parens Nègres.

Quoiqu'il en soit de cette opinion, qui a eu plus de sectateurs qu'elle n'en a aujourd'hui, la grande difficulté de marquer dans plusieurs occasions une autre cause de ces productions monstrueuses, l'inhérence d'ailleurs du corps de l'enfant à celui de la mère dont l'imagination agit, & plusieurs historiettes rapportées par beaucoup d'auteurs sur cette matière, lui donnent quelque degré de vraisemblance. Mais l'opinion de certains auteurs, qui étendent la force de l'imagination aux corps absolumens étrangers & éloignés, ne mérite pas seulement le nom d'opinion. L'impression que fait l'imagination sur le corps qu'elle anime, est un mystère de la nature, impénétrable à la philosophie, quoiqu'accrédité par l'expérience. Que seroit-ce que de l'étendre aux corps étrangers ? Cependant le pouvoir de l'imagination, continue l'auteur, suffit pour expliquer l'espèce de phénomène de la femme que le nom seul de médecine purge & fait vomir.

Je considère, dit-il, dans l'imagination deux espèces de domination, l'une sur le corps, l'autre sur l'ame.

La première peut être censée légitime; c'est la domination du supérieur sur l'inférieur, parce qu'enfin le corps n'est que matière, & que l'imagination est une puissance de l'ame, quoique ce ne soit qu'une puissance sensitive. La seconde est une domination tyrannique, violente, & usurpée. „ Mais y a-t-il, „ demande notre Philosophe Moraliste, „ une espèce de domination aussi odieuse au-dedans de nous-mêmes ? " Dans cet endroit de la Lettre le ton change & devient moral, même un peu théologique, & roule sur le combat des puissances intellectuelles & sensitives.

L'on passe de là aux effets amusans de l'imagination dans les personnes tendres & sensibles. Non-seulement la réalité, mais les événemens les plus fabuleux & les plus connus pour tels, font les plus vives impressions. Ces impressions mêmes l'emportent quelquefois sur celles que pourroient produire les événemens veritables & réels. » Quels vœux l'illusion du Théâtre ou » des Romans ne fait-elle pas former » pour la prospérité d'un héros auquel » on a donné tout ce qu'on a voulu

» de belles qualités ! Quels mouvemens » de terreur, en le voyant menacé » de quelque revers funeste ! Quels » sentimens de pitié pour un objet, » & en même temps quels transports de » colère contre un autre, en voyant la » foible vertu accablée par le vice puis» sant ! Quelle indignation contre la » Fortune, ou, pour mieux dire, con» tre ses injustes dispensateurs, à la vûe » d'un méchant exalté, & d'un homme » de mérite qui rampe dans la pous» sière ! «

» Ceux qui lisent ou qui écoutent » ces récits fabuleux, continue-t-il, ig» norent-ils donc qu'ils sont tels ? Les » personnes de la conception la plus » bornée ne l'ignorent certainement pas. » Ne sçavent-ils pas également que les » événemens réels seulement, & non » les récits fabuleux, méritent de nous » émouvoir ? Elles le savent sans con» tredit. Pourquoi donc s'effrayent-el» les ? Pourquoi se transportent-elles de » colère ? Pourquoi s'attendrissent elles? » Parce que la faculté de l'imagina» tion prévaut sur l'entendement. Ce» lui-ci leur dit que tout ce qu'elles » voyent & tout ce qu'elles entendent

» sur le théâtre n'est qu'une fiction qui » ne mérite en aucune manière de les » émouvoir : celle-là s'obstine à leur » peindre cette fiction comme une réa- » lité, & arrache ainsi de leurs cœurs » des sentimens qu'elles ne doivent » qu'aux objets reels. Comment appel- » lerons-nous cela, sinon l'effet d'une » puissance tyrannique, d'un despotis- » me évident de l'imagination, d'une » usurpation violente de sa part sur » les droits de l'entendement ? » La conséquence que tire l'auteur de l'intérêt que nous prenons à une Tragédie & des pleurs que nous y versons ne nous paroît pas juste. Ce qui nous affecte est faux, nous en convenons; mais il est vraisemblable. La vraisemblance agit sur l'imagination, & nous sommes affectés. L'entendement juge ensuite la vraisemblance, & nous ne le sommes plus. Où est le despotisme de l'imagination ? Si, la représentation cessée, notre intérêt duroit encore, ce seroit une usurpation réelle de l'imagination. L'auteur voudroit-il que nous ne fussions nullement affectés ? Dans ce cas nous ne le serions point d'avantage d'une chose vraye. Nous nous ex-

pliquons. Il n'y auroit point de gradation dans notre affection, & l'effet des circonstances qui la préparent & qui l'augmentent, seroit postérieur au jugement de la vérité de son objet, & nous ne sentirions que parceque nous nous dirions qu'il faut sentir. C'est renverser la marche des opérations de l'ame. Sans imagination il n'y auroit point d'entendement, & sans affection il n'y auroit point d'imagination. Elle marche la première, & l'entendement après. Son despotisme a lieu, lorsque l'impression fausse qu'elle nous cause, subsiste malgré l'entendement, ou subjugué, comme on le voit dans les terreurs paniques, ou détruit comme on le voit dans les fous.

Il y a beaucoup d'autres cas, reprend l'auteur, où ce que dicte l'imagination affoiblit, étouffe quelquefois la voix de l'entendement. Les trois quarts des hommes n'oseroient se promener sur la corniche extérieure d'un édifice, ou sur une poutre élevée : ils croiroient s'exposer à une chûte certaine, quoique l'entendement leur dise que l'espace est beaucoup plus large que celui qu'elles peuvent occuper. Le

nombre de ceux qui croyent avoir vû des Spectres & des Esprits est assez grand, quoique la raison dicte à la plûpart que ce ne sont que de trompeuses apparences. Ceux qui, transportés de quelque passion extrêmement vive de haine, d'amour ou de crainte, pensent souvent & fortement à une personne durant sa vie, s'imaginent quelquefois la revoir après sa mort. Entr'autres exemples, on en a un célèbre dans la Reine *Catherine de Médicis* qui s'imaginoit à certains momens voir le fameux Cardinal de *Lorraine*, peu de jours après sa mort. Ce qui prouve l'illusion, c'est qu'elle s'imaginoit le voir au Ciel, quoique cette Princesse fût fort éloignée des travers ordinaires aux dévotes, & que, loin de regarder le Cardinal comme un Saint, elle déclarât à un de ses confidens qu'elle le donnoit pour le plus méchant homme du monde.

L'imagination produit des effets bien plus étonnans, mais qui le paroissent moins, parce qu'ils sont plus ordinaires. L'activité de cette puissance est si forte en certaines occasions, & sur certains sujets, que sans l'entremise d'au-

cune erreur, mais par la seule perception de l'effet que certaine cause produit sur un autre corps, elle produit le même effet ou un effet semblable sur le corps qu'elle anime. L'on ne s'étonne point de ce qu'une personne bâille pour en voir bâiller une autre, parce que la chose est trop commune ; cela se fait cependant par un méchanisme des plus merveilleux & des plus incompréhensibles. Il en est de même d'une personne qui jette quelques larmes (quoique la chose ne soit pas si fréquente) sans aucun sentiment de douleur, & précisément parce qu'elle en voit pleurer une autre ; de ceux qui rient, parce qu'ils voyent rire, sans que l'objet qui fait rire les autres les affecte.

» Tout cela est admirable, dit judi- » cieusement notre auteur ; mais il » n'y a que le Philosophe qui l'admi- » re ; car, quoi qu'on dise, & qu'on » dise avec vérité que l'admiration » est la fille de l'ignorance, il est fort » ordinaire que le défaut d'admiration » procède d'une autre ignorance enco- » re plus grande. Ce que je vais ajoû- » ter sera plus généralement admiré,

» parce qu'il est plus rare, quoi» qu'il provienne du même principe. » Voici de quoi il est question. Dans les personnes d'une imagination forte & d'une compléxion foible (car il faut le concours de ces deux circonstances) il arrive quelquefois qu'en voyant souffrir à une autre une grande douleur, causée même par une blessure ou par une incision dans quelque partie du corps, elles sentent la même douleur dans les mêmes membres, ou dans les membres correspondans. Le P. *Mallebranche* rapporte qu'une servante éclairant le Chirurgien qui faisoit une opération douloureuse sur le pied d'un malade, sentit à l'instant au même endroit du pied une douleur vive qui lui fit garder le lit trois ou quatre jours.

C'est à cette activité de l'imagination, dit notre auteur en finissant, qu'il faut attribuer ce qu'éprouvoit cette femme qu'on purgeoit, en parlant de médecine devant elle. Ce qu'elle entendoit faisoit une impression forte dans son imagination; l'imagination émue émouvoit les esprits, &, par le moyen des esprits, elle remuoit les hu-

meurs & les portoit vers la partie du corps où la vertu des purgatifs opère son effet. Peu importe que les exemples cités pour l'explication du phénomène dont il s'agit, fussent des objets qui opérassent en frappant la vûe, puisqu'il est certain que la vûe ne produisoit point ces effets, mais la seule imagination, qui s'émeut à la vérité plus facilement par les objets exposés aux regards, mais qui peut être assez vive en certains sujets pour s'émouvoir aussi par les récits ou par les objets qui frappent l'ouïe.

LETTRE ÉCRITE DE LONDRES.

JE vais contenter, Monsieur, la curiosité que vous me témoignez d'avoir un détail exact des troubles qui sont arrivés à Londres, au sujet des Ballets du sieur *Noverre*. Il a commencé par faire débuter sa petite sœur dans la *Provençale* avec le petit *Piétro*. Ils ont été accueillis tous deux avec beaucoup d'applaudissemens. Il a donné ensuite un petit Ballet composé de six Figurans &

de six Figurantes Françoises. Le sieur *Baletti* cadet & le sieur *Lauchery* y ont débuté, le premier dans la Pantomime & le second dans le demi-caractère. Ces deux Danseurs ont été reçus ainsi que le Ballet avec plaisir, quoiqu'il n'y n'y eut point de Figurans Anglois.

Le Samedy 8 de Novembre l'on donna *les Fêtes Chinoises*, & l'on afficha l'auteur. Le célèbre *Garrick*, Directeur du Théâtre, n'avoit rien épargné de ce qui étoit nécessaire pour contribuer à la réussite du sieur *Noverre*. Les décorations étoient superbes & les habits magnifiques. Quatre-vingt-dix personnes composoient la marche. Le Palanquin & les Chariots étoient très-riches. Toutes les aîles étoient garnies de balcons remplis de Chinois & de Chinoises, spectateurs de la Fête. Les corps de Ballet étoient bien composés & bien groupés, les pas particuliers variés agréablement, & la contredanse, dansée à quarante-huit personnes, fut exécutée avec une précision & une netteté qui ne sont pas ordinaires aux grands Ballets; enfin ces *Fêtes Chinoises*, qui ont eu un succès si brillant à Paris, n'étoient rien en comparaison de celles

de Londres. Elles ont coûté deux mille Louis de dépense. Le Roi d'Angleterre, suivi de toute sa Cour, honora de sa présence la première représentation; le peuple reçut ce Prince avec autant de joie que d'indécence; on joua la Comédie; après quoi on commença le Ballet. Les applaudissemens partirent d'abord & continuèrent jusqu'à la fin. Ils furent cependant mêlés de trois ou quatre sifflets perçans & d'autant de voix qui partoient des troisièmes Loges, & répétoient par écho: *No French Dancers, point de Danseurs François*. La Noblesse, ainsi que tous les honnêtes gens, crioient qu'on les jettât dans le Parterre, & redoubloient leurs applaudissemens pour étouffer le bruit des sifflets. Le Roi partit fort satisfait du Ballet, & très-mécontent du manque de respect de son peuple.

Le Mercredy 12 on donna la seconde représentation. La Salle, ainsi que le Samedy, fut pleine à trois heures. Toute la Noblesse s'y trouva pour contenir la cabale devenue plus nombreuse & fomentée, partie par les petits Acteurs & Figurans Anglois, partie par les Directeurs & sujets des autres Spectacles. A

la levée du rideau, l'applaudiſſement fut général ; on oublia de ſiffler pendant pluſieurs minutes ; mais les gens payés pour cet emploi, s'imaginant manquer à la probité en gardant le ſilence, firent un tapage affreux. Ce fut là le ſignal : on commença par jetter un homme dans le Parterre, un autre dans l'Orqueſtre. Tous les Mylords ſautèrent dans le Parterre, les uns avec des bâtons, d'autres l'épée à la main, & fondirent ſur un groupe de cabaleurs qu'ils rouèrent de coups de bâton. Les Dames Angloiſes, loin d'être effrayées de cet horrible batterie, donnoient la main aux Cavaliers pour les faire ſauter dans le Parterre, & leur montroient les gens qu'il falloit aſſommer. Pluſieurs innocens payèrent pour les coupables. La Nobleſſe outrée frappoit indifféremment, caſſoit des bras & des têtes ; le ſang couloit partout ; le Ballet ceſſa ; enfin la Nobleſſe chaſſa tous les mutins eſtropiés On recommença le Ballet ; tous les ſpectateurs levoient leurs chapeaux en l'air, en criant *Huzza*, cri d'applaudiſſement qui répond au mot Italien *Bravo ;* les battemens de mains

furent univerſels ; plus de ſiffleurs ; ils étoient chez les Chirurgiens.

Le Jeudi 13 on donna la troiſième repréſentation ; le Spectacle fut aſſez tranquille. Il y eut cependant quelques coups de ſifflets qui partirent des troiſièmes. La Nobleſſe y monta avec les armes ordinaires du païs, c'eſt-à-dire, des bâtons, diſtribua quelques coups, & mit les mutins à la raiſon. Un d'entr'eux voulut réſiſter ; il fut jetté en bas des eſcaliers, roula les trois étages, s'ouvrit le crâne, & ſe fracaſſa tous les membres. Il ſe trouva que cet homme jouiſſoit de 600 Louis de revenu ; il s'étoit déguiſé en poliçon pour faire du bruit ; cette malheureuſe hiſtoire, jointe aux coups de bâton donnés aux innocens, ne fit qu'animer & groſſir la cabale.

Le Vendredi 14, jour de la quatrième repréſentation, le peuple furieux profita de l'abſence des Mylords pour ſe venger (c'étoit la première ſéance du Parlement) & ſiffla le Ballet tout à ſon aiſe ; ainſi il fut donné au bruit des applaudiſſemens, des cris & des ſifflets ; car il étoit impoſſible d'entendre la muſique.

Le Samedi 15, le Ballet fut donné pour la cinquième fois, il n'y avoit point de Parlement ce jour-là ; mais l'Opéra Italien, ſpectacle entretenu en partie par la Nobleſſe, faiſoit l'ouverture de ſon Théâtre, & entraîna tous les Mylords. Les *Blagards* (c'eſt-à-dire, la canaille de Londres) triomphèrent & firent un tapage horrible ; ils arrachèrent les bancs & les jettèrent dans le Parterre ſur les gens du parti oppoſé ; ils caſſèrent toutes les glaces, les luſtres, &c, & tentèrent de monter ſur le Théâtre pour maſſacrer tout le monde ; mais, comme il y a un ordre admirable dans ce ſpectacle, en trois minutes les décorations furent enlevées, toutes les trapes furent prêtes à jouer pour engloutir ceux qui ſeroient montés, toutes les couliſſes garnies d'hommes armés de bâtons, de ſabres, de hallebardes, &c, & le grand réſervoir qui eſt derrière la ſcène, en état d'être lâché pour inonder tous ceux qui ſeroient tombés ſous le Théâtre. Tout le Public demandoit *Garrick*, qui avoit des raiſons eſſentielles pour ne point ſe montrer. Son Aſſocié parut & promit qu'on ne

donneroit plus le Ballet ; les *Blagards* ſe retirèrent ſatisfaits. Cette ſcène dura juſqu'à minuit.

Le Dimanche il n'y a point de ſpectacle à Londres ; pour y ſuppléer il y a des tavernes qui ſont très-fréquentées. Cette révolte les achalanda, & il s'y paſſa pluſieurs ſcènes tragiques entre les deux partis ; ces diſputes, loin de guérir le mal, l'envenimoient de plus en plus.

Le Lundi 17 on tint parole au public ; on joua une Tragédie, & l'on ne donna point le Ballet. Au commencement du cinquième Acte toute la Nobleſſe en uniforme interrompit le ſpectacle & demanda les *Fêtes Chinoiſes* ; une grande partie du peuple étoit pour elles ; la faction contraire, toujours foible, mais toujours obſtinée, crioit : *No French dance*. Les Spectateurs demandérent unanimement *Garrick*. Il parut enfin ; la circonſtance étoit délicate ; il avoit à ménager la Nobleſſe & le peuple. Tout le monde lui parla, & il répondit à tout le monde. On entra dans mille petits détails ; il propoſa de ſupprimer tous les Danſeurs François,

de payer tous leurs engagemens & de les renvoyer ; on n'y conſentit pas. Voyant qu'il ne trouvoit pas de moyen de conciliation, il voulut ſe retirer ; le public le rappella. La Nobleſſe & ſon parti vouloient avoir le Ballet pour le lendemain, c'eſt-à-dire, le Mardi ; le parti oppoſé ne le vouloit que pour le Mercredi, promettant qu'il n'y auroit plus de bruit ſi on leur accordoit cette légère ſatisfaction. La Nobleſſe s'obſtina à ne point céder & défendit tout haut à M. *Garrick* de faire cette promeſſe ; le Public s'entêta de ſon côté, & recommença ſes cris. Les Mylords ſautèrent l'épée à la main dans le Parterre, & chaſſèrent les plus factieux. Comme ils s'étoient ſaiſis d'un homme qui étoit un des chefs de la cabale, & qu'ils le tenoient ſuſpendu en l'air pour l'étrangler, M. *Garrick* franchit l'Orcheſtre, ſe jetta dans le Parterre en criant : *Meſſieurs, ne lui faites point de mal, c'eſt mon ami.* Il fut lâché ſur le champ : ce trait prouve la façon de penſer de M. *Garrick*, & la déférence que l'on a pour lui. Les Mylords, qui avoient remporté la victoire, propoſèrent un accommodement ;

c'eſt que ſi ceux qui crieroient *Huzza*, le chapeau à la main, étoient en plus grand nombre que ceux qui ne diroient mot, le Ballet ſeroit donné le Mardi ; la condition fut acceptée. Les Mylords commencèrent & furent imités de tout le monde ; car lorſqu'ils ſe tournoient du côté de quelqu'un qui étoit contre, la crainte lui faiſoit lever honteuſement le chapeau. Ainſi il fut décidé que l'on donneroit le Ballet.

On donna donc Mardi 18 la ſixiéme repréſentation du Ballet. A 3 heures tout étoit plein. Les *Blagards* avoient chaſſé tous les domeſtiques des premières Loges. A 5 heures la Nobleſſe arriva en redingotte avec des épées & des bâtons ferrés d'une groſſeur énorme. La canaille céda les places, & comme toute la Nobleſſe d'Angleterre étoit au Spectacle, & qu'il n'y avoit pas aſſez de ſièges, pluſieurs ſe cachèrent dans les couliſſes. Il ſeroit difficile de dire tout ce qui ſe paſſa avant le Spectacle. Des ſifflets, des cris horribles, des chanſons indécentes répétées en *Chorus*, enfin, qu'on ſe figure toutes les indignités auxquelles peut ſe porter une populace effrénée, & l'on ſe for-

mera un tableau de ce prélude épouvantable. La muſique commença ; nouveau tapage. Les *Blagards* demandèrent le *Roaſt-beef*, air commun, mais qui les flatte ; ils en chantoient toutes les repriſes. On écouta la pièce avec aſſez de tranquillité ; enfin, on joua l'ouverture pour le Ballet ; le bruit des ſifflets, des clochettes, &c, redoubla. La toile ſe lève ; le tintamare augmente. Les Mylords ſautent des balcons ſur le théâtre dont les planches étoient hériſſées de pointes de fer imperceptibles qui leur perçoient les pieds. L'un d'eux défie le public. On lui jette une pomme pourrie au viſage ; il s'élance avec fureur dans le Parterre ; tous les autres le ſuivent. Des bras, des jambes, des têtes caſſées, des gens à demi écraſés ſous les bans, tous les danſeurs Chinois cachés dans des coins, &c ; tel eſt le ſpectable qui s'offrit en un inſtant. Les mutins ſont chaſſés ; le Parterre ſe vuide entièrement ; les Mylords remontent ſur le théâtre & préſentent la main au reſte du Parterre qui étoit de leur parti pour les faire monter avec eux ; tout ſemble appaiſé. Mais, tandis que les Mylors rallient les

Chinois diſperſés par la crainte, le parterre ſe remplit de nouveaux combattans, deſcendus des troiſièmes loges. Le Ballet commence ; le théâtre eſt couvert de pluſieurs boiſſeaux de pois mêlés de petits clous. Les Mylords balayent le théâtre avec leurs chapeaux ; on jette de nouveaux pois ; les Mylords reſſautent dans le Parterre, dont une troupe de Bouchers forcent les portes & ſe déclarent pour la Nobleſſe, en frappant à droite & à gauche ſur les tapageurs. Pendant ce temps-là, deux cens perſonnes avoient formé le projet d'enfoncer la porte d'un coridor pour paſſer ſous le théâtre, & fondre par derrière ſur les Mylords. Mais ce complot fut découvert par une petite fille. Dix ou douze garçons de théâtre, avertis à temps, ſe tinrent en embuſcade à cette porte, la laiſſèrent enfoncer, & tombèrent avec furie ſur les aſſiégeans, qui ne s'attendant pas à cette manœuvre, perdirent la tête, & furent aſſommés ; ce coridor étant fort étroit, ils ne purent prendre la fuite qu'en ſe culbutant les uns ſur les autres.

Dans ces circonſtances, la maiſon

de M. *Garrick* lui-même étoit assiégée par la populace ; on cassoit toutes les vitres, &, sans une Garde qu'on y envoya sur le champ, & qui pensa être massacrée, on alloit démolir la maison & y mettre le feu.

Cependant le Ballet fut exécuté, mais sans musique. La Noblesse triomphante se moquoit indécemment du Parterre. Le spectacle fini, la canaille cassa tout ce qu'elle put ; les glaces des carrosses furent brisées. Une Milady pensa être tuée à coups de pierres, & fut obligée de se sauver chez un Marchand & d'y passer une partie de la nuit. Les Bouchers d'un autre côté s'étoient placés aux portes du Parterre, & tous ceux qui en sortant parloient contre le Ballet étoient reçus à grands coups de bâton. Enfin, on a cessé de donner le Ballet pour la conservation des habitans de Londres. Il a occupé toute la ville pendant quinze jours. Le sieur *Noverre* & sa famille ont été contraints de se cacher, crainte d'accident. Si la Noblesse & les honnêtes gens avoient pris avec moins de chaleur ses intérêts, tout se seroit peut-être passé tranquillement.

Il seroit trop long d'entrer dans le détail des platitudes qui se sont débitées à Londres à cette occasion, comme chansons, pièces de vers, libelles, &c. On a poussé l'extravagance jusqu'à imprimer que les danseurs François étoient des Officiers, & le Maître des Ballets, le Prince EDOUARD.

Je suis, &c.

A Londres le 25 Novembre 1755.

LETTRE DU CORRESPONDANT DU JOURNAL ÉTRANGER A LISBONNE, écrite à M. de Courcelle, un des Associés au Privilège de ce JOURNAL.

MONSIEUR,

JE n'ai point de couleurs assez fortes pour vous peindre le desastre dont presque tout le Portugal & la plûpart de ses habitans ont été la victime. Imaginez-vous les quatre élémens conjurés contre nous, & se disputant entr'eux notre ruine. Quelqu'affreux que puisse être ce tableau, il n'approchera jamais de la vérité. Mais, comme il faut vous en faire un détail, je vais tâcher de vous représenter cette triste catastrophe.

Le premier de Novembre, le Mercure étant à 27 pouces 7 lignes, & le thermomètre de M. *de Réaumur* à peu près au 14 degré au-dessus de la glace, le temps calme, & le ciel très serein, vers les 9 heures 45 minutes du matin, la terre trembla, mais si foiblement, que tout le monde s'imagina que c'étoit quelque carrosse qui rouloit avec vitesse. Ce premier tremblement dura deux minutes. Après un intervalle de deux autres minutes, la terre trembla de nouveau, mais avec tant de violence que la plûpart des maisons se fendirent & commencèrent à s'écrouler. Ce second tremblement dura à peu près dix minutes. La poussière étoit alors si grande que le soleil en étoit obscurci. Il y eut encore un intervalle de deux ou trois minutes. La poussière qui étoit extrêmement épaisse tomba, & rendit au jour assez de clarté pour que l'on pût s'envisager & se reconnoître. Après cela, il vint une secousse si horrible que les maisons qui avoient résisté jusqu'alors tombèrent avec fracas. Le ciel s'obscurcit de nouveau, & la terre sembloit vouloir rentrer dans le cahos. Les pleurs & les cris des vivans, les gémissemens & les plaintes des mourans, les secousses de la terre & l'obscurité, augmentoient l'horreur & l'épouvante. Mais enfin, après vingt minutes, tout se calma. On ne pensa alors qu'à fuir, & qu'à chercher un asyle dans la campagne. Mais notre malheur n'étoit pas encore à son comble. A peine commençoit-on à respirer que le feu parut dans différens quartiers de la Ville. Le vent qui étoit violent l'excitoit, & ne permettoit aucune espérance. Personne ne pensoit à arrêter les progrès de la flamme. On ne songeoit qu'à sauver sa vie ;

car les tremblemens de terre se succédoient toujours, foibles à la vérité, mais trop forts pour des gens environnés du trépas, qui se présentoit à leurs yeux sous mille formes différentes.

On auroit peut-être pû apporter quelque remède au feu, si la mer n'eût menacé de submerger la ville. Du moins le peuple effrayé se le persuada aisément, en voyant les flots entrer avec fureur dans des lieux fort éloignés de la mer, & où il sembloit impossible qu'elle pût jamais parvenir.

Quelques personnes croyant trouver sur les eaux une espèce de sureté s'y exposèrent ; mais les vagues lançoient les vaisseaux, les barques & les bateaux, contre la terre, les écrasoit les uns contre les autres, & les retirant ensuite avec violence sembloient vouloir les engloutir avec les malheureux qu'ils portoient. Ce flux & reflux dura toute la journée & presque toute la nuit, se faisant sentir avec plus de force de cinq minutes en cinq minutes.

Pendant tous ces jours-ci l'effroi n'a point cessé ; car les secousses continuent toujours. Vendredi 7 de Novembre à 5 heures du matin, il y a eu un tremblement si violent que nous avons crû que nos malheurs alloient recommencer ; mais il n'a point eu de suites fâcheuses : son mouvement a été réglé ; il sembloit que c'étoit un vaisseau qui rouloit. Ce qui a causé de si grands dommages le jour du premier tremblement, c'est que tous ses mouvemens étoient contraires les uns aux autres, & si opposés que les murailles se séparoient avec la plus grande facilité.

J'ai remarqué que les plus fortes secousses sont toujours à la naissance de l'aurore. On

assûre que la mer a surpassé de 9 pieds le plus grand débordement dont on se souvienne en Portugal. On ne sçait pas encore au juste le nombre des morts de Lisbonne ; on conjecture qu'il doit monter à 30 ou 40 mille personnes, parceque tous les Temples qui étoient remplis de peuple ont été renversés, & ont enseveli sous leurs ruines presque tous ceux qui y étoient allés faire leurs dévotions, ou qui s'y étoient réfugiés par crainte.

Je vis Dimanche matin 2 de Novembre, avec le plus grand étonnement, le Tage, qui a dans des endroits plus de deux lieues de large, presque à sec du côté de la ville ; de l'autre côté on voyoit un foible ruisseau dont on découvroit le fond.

Presque tout le Portugal a éprouvé ce fléau ; le Royaume des Algarves, *Santarem, Setuval, Porto*, *Alemquer*, *Mafra*, dont la belle Eglise est détruite, *Obidos, Castanheira,* enfin, toutes les Villes à 20 lieues à la ronde ont été presque entièrement ruinées.

Voilà, Monsieur, le danger dont j'ai sauvé ma personne : car pour mes biens, soit en meubles, en bijoux, en argenterie, &c, tout est resté sous les pierres & les cendres de ma maison que le feu a totalement consumée. J'ai perdu ma bibliothèque qui étoit composée de trois mille volumes bien choisis, & tous mes ouvrages, qui étoient en assez grand nombre pour me faire une réputation dans la République des Lettres. Mais ce que je regrette le plus, outre 50 Manuscrits très-rares, c'est un ouvrage en forme de *Lettres sur les mœurs*, *les coutumes*, *les usages*, *les préjugés*, *les études des Portugais*, *les manufactures*, *la police & le gou-*

vernement du Portugal : c'étoit le fruit de six ans de travail, & de réfléxions ; plus, des *Recherches historiques sur le Portugal*, un *Examen critique des articles du Dictionnaire de Moreri qui regardent le Portugal*, des *Dissertations sur différens sujets*, mes *Observations Astronomiques*, une *Dissertation sur l'atmosphère de la Lune*, &c ; ce sont pourtant de foibles pertes en comparaison de cent mille écus que me coûte ce tragique événement.

Je vous écris au milieu de la campagne ; car il n'y a pas de maison habitable. Lisbonne est perdue, & l'on ne pourra jamais la rebâtir dans l'endroit où elle étoit autrefois. Je crois que le Roi pense à faire une nouvelle Lisbonne dans le bourg de Belem où la Cour va passer tout l'Eté, & où le Roi a une Maison de plaisance.

Je vous prie de me donner de vos nouvelles. Les maux que j'ai soufferts ne pourront jamais refroidir notre correspondance, & je continuerai à travailler pour le Journal avec la même ardeur & le même zèle.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, PEDEGACHE.

A Lisbonne ce 11 Novembre 1755.

TABLE DES MATIÉRES.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois : A Paris, ce 14 Décembre 1755. LAVIROTTE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
JANVIER 1968

